LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1886

Droits de propriété et de traduction réservés

©

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

Départ de Dar-es-Salam, village de la côte orientale d'Afrique (voy. p. 4).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

On prétend qu'il faut beaucoup d'énergie et de volonté dans les voyages d'explorations lointaines, que l'hostilité des indigènes et les difficultés naturelles concourent souvent à entraver. Si, pour ma part, j'ai fait preuve de quelque énergie dans le courant de mon voyage, j'ai dû dépenser une somme de volonté plus grande encore pour en préparer l'exécution.

Une fois lancé, le voyage n'est qu'un entraînement perpétuel; les ennuis du jour font oublier ceux de la veille et nous empêchent de penser à ceux du lendemain; si le chemin du retour nous est généralement fermé par la malveillance des habitants, l'inconnu nous laisse du moins l'espoir de jours meilleurs. Puis y a-t-il vraiment un grand mérite à aller ainsi de l'avant quand on ne peut pas revenir en arrière?

Mais les préparatifs du départ amènent avec eux des soucis autrement nombreux. Débarqué à Paris, seul, en tête-à-tête avec mes projets, j'eus un moment d'étourdissement. Je savais certes où j'allais, ce que je voulais, mais les détails pratiques de l'entreprise se pressaient en désordre dans ma tête.

Dans le peu de temps dont je disposais, il fallait classer un à un les conseils et les renseignements de toutes sortes dispersés dans les ouvrages que j'avais lus, former mon opinion sur les avis discutés, et enfin prendre l'initiative et la responsabilité de tout.

Ma famille vint encore par ses inquiétudes ajouter à ce trouble profond. Je n'étonnerai personne en disant que, prévenue trop tard, elle poussa de hauts cris. « A vingt-trois ans, me disait-on, j'étais trop jeune, pas assez préparé, je ne savais pas où j'allais.... On se consolait seulement à la pensée que je me dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courage rais bientôt et reviendrais après quelque peu de séjour à Zanzibar. »

D'autre part plusieurs officiers supérieurs qui voulaient bien me témoigner quelque intérêt, ne se gênaient pas pour me dire que je compromettais ma carrière.

Ma pauvre tête se perdait dans ce dédale, mais une grande entreprise engendre heureusement de grandes résolutions. Quoique j'aie vraiment souffert de cette opposition, je n'ai pas été ébranlé un seul instant.

Avant de poursuivre, je veux dire ici un mot de mes projets.

Sans but nettement défini, quand je commençai à m'occuper du *noir continent*, je me proposais de l'attaquer un peu dans toutes les directions; le Niger, le Nil, le Zambèze et le Congo s'étaient tour à tour partagé mes attractions. Chaque voyageur, prêchant pour son saint, aime à présenter le pays qu'il a vu sous son aspect le plus chatoyant. Caillé et Mungo-Park m'avaient bien longtemps fait rêver de Tombouctou; Barth et Overweg du Tchad, Baker du Nil, etc. L'Afrique du Nord néanmoins m'attirait peu. Si je recherche volontiers la difficulté, l'obstacle à surmonter, je n'aime pas à risquer l'impossible, et dans ces luttes perpétuelles avec les Maures, les Touareg, les tribus du Soudan, l'Européen se trouve matériellement dans des conditions de trop d'infériorité. A moins d'être un Caillé, il faudrait commander toute une expédition militaire pour traverser, avec quelques chances de succès, ces populations fanatiques; or, comme on peut bien le croire, plusieurs raisons m'empêchaient de songer à une expédition pareille.

L'Afrique tropicale m'attirait bien plus, et la fin sublime de Livingstone dans les marais du Bangouéolo me ramenait à chaque instant vers ces parages : je m'arrêtai donc à l'exploration de ce lac, qui devint bientôt le but principal de mon voyage.

Le lac Bangouéolo se trouvant en plein centre du continent, à égale distance des deux côtes, je pouvais l'atteindre en partant soit de Zanzibar, soit de Saint-Paul de Loanda, les seuls points, à peu près, où l'on puisse équiper une grosse caravane pour l'intérieur.

Ma croisière sur la côte ouest m'avait laissé une assez triste opinion des populations de ces contrées, abruties par l'eau-de-vie de traite et l'absinthe et qu'on emmène difficilement loin des factoreries. Cette raison et plusieurs autres me décidèrent pour Zanzibar, dont la population est plus habituée à ces longs voyages.

Après la circumnavigation du Bangouéolo, celle du Moéro s'imposait à mon programme. Livingstone faisait sortir la Louapoula au nord du lac, il me serait donc aisé de passer de l'un à l'autre, appuyé par ma caravane qui, longeant la rive droite, m'aiderait à descendre les rapides et les cataractes.

A partir de Moéro mon itinéraire devenait incertain; il m'était difficile de prévoir la nature des obstacles que j'aurais à surmonter, ni comment je supporterais les premières épreuves. Mais j'étais assuré tout au moins de pouvoir rayonner dans toutes les directions sans sortir des parages inexplorés, et, à tout événement, je prendrais telle ou telle décision commandée ou indiquée par les circonstances.

II

Le 9 juillet 1883, à Marseille, sur le pont du *Jemna*, je serrai la main des parents et amis qui avaient tenu à m'apporter jusque-là leurs derniers souhaits.

Le 25 août, après une traversée assez maussade de quarante-cinq jours, nous jetions l'ancre dans le port de Zanzibar[1].

Il me fallut engager dans cette ville :

Treize hommes pour mes caisses;

Cinq hommes pour lits, tentes, tables, objets divers;

Dix hommes pour les cartouches;

Soixante-cinq hommes pour les charges d'étoffes et de perles;

Huit chefs;

Vingt hommes pour mon bateau.

En tout, cent vingt et un hommes.

Le transport de mon bateau m'avait obligé d'atteindre ce chiffre, malgré la difficulté, facile à prévoir, de se procurer toujours des vivres pour tant de personnes.

Comme armement, j'avais : vingt-cinq fusils Gras, soixante fusils à percussion, quatre mille cartouches Gras et trois barils de poudre.

Mon bateau était construit en acier doux avec les formes d'une baleinière et mesurant sept mètres cinquante de longueur sur un mètre cinquante de largeur. Pour en faciliter le transport à dos d'homme, je l'avais fait couper en cinq sections, trois grosses au milieu, pesant chacune quatre-vingts kilogrammes, et deux petites, de cinquante kilogrammes chacune.

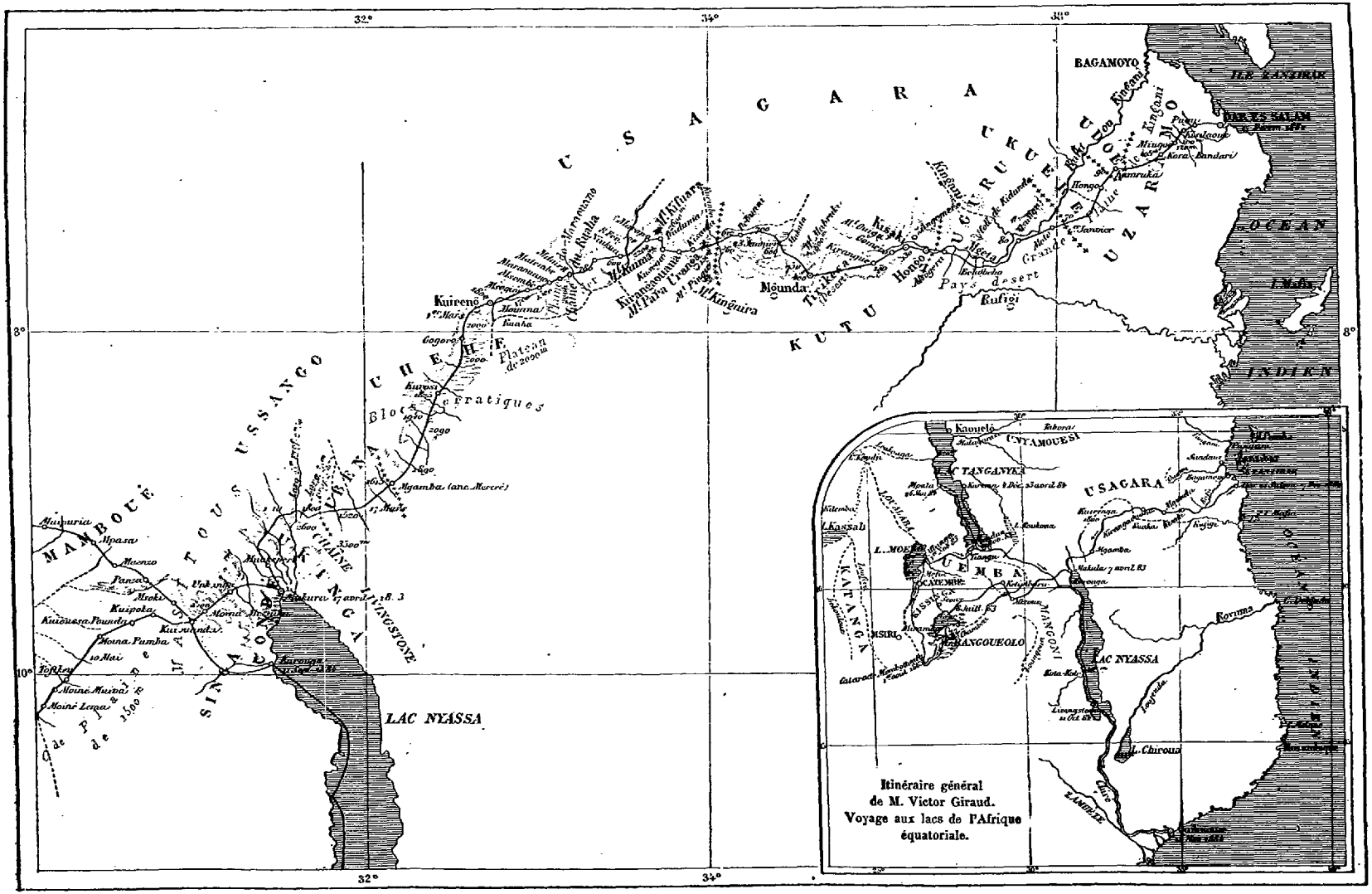
J'avais demandé un seul mât sur l'avant avec une voile latine : c'était peu élégant, mais ce serait commode à manœuvrer. Le bateau n'arriva que deux jours avant mon départ de Zanzibar, au moment où, désespérant de jamais le voir, j'allais me mettre en route sans lui. J'abandonnai pour m'alléger le mât, la vergue, les bancs et les boiseries, toutes choses qu'il me serait facile de refaire en route quand le moment viendrait de m'en servir.

Le 15 décembre au soir, tout mon personnel et mon matériel se trouvaient à bord du *Boursaint*, dont le commandant, M. Boutet, avait obligeamment consenti à me conduire à Dar-es-Salam et qu'avait bien voulu accompagner notre consul général, M. Ledoulx.

Le 17 décembre 1882, aux premiers rayons du soleil, le *Boursaint* levait l'ancre et, après quelques heures de traversée sous le soleil brûlant qui éclaire le canal,

1. M. V. Giraud a écrit à la suite de ces lignes une étude très complète sur Zanzibar; nous l'omettons, quoique à regret, Zanzibar et sa presqu'île ayant été déjà décrits plusieurs fois dans le *Tour du Monde*. (Voyez notamment les tomes I, II et IX.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Itinéraire de M. V. Giraud, de Dar-es-Salam au lac Nyassa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous venions mouiller, vers trois heures de l'après-midi, dans le ravissant petit port de Dar-es-Salam. Qui ne connaît de la côte que l'interminable plage de Bagamoyo et de Saadani éprouve un vrai soulagement à l'abri de cette petite anse bien fermée, la seule de son espèce depuis Guardafui jusqu'à Natal.

De vieilles murailles lézardées, des pans de murs à moitié écroulés, sont tout ce qui reste de l'ancienne Dar-es-Salam dont Saïd Médjid avait voulu faire un centre commercial.

Tout dort dans ces ruines pittoresques, hormis les corbeaux et les vautours qui en ont fait leur domicile.

La journée du 18 se passa en arrangements divers et se termina par un repas d'adieu. Le commandant Boutet nous avait réunis à sa table, installée sur le pont, avec un luxe que je ne devais pas revoir de bien longtemps.

Pendant la nuit le tam-tam résonna dans le village au milieu de cris sauvages; des bandes avinées circulaient bruyamment devant ma tente; les querelles menaçaient de devenir sérieuses; mes chefs occupaient leur soirée à amarrer à des poteaux des gens ivres morts qui se débattaient comme des forcenés. Enfin vers une heure le kirangozi ou guide entonna, à pleine voix, une invocation à la lune et aux étoiles pour attirer sur l'expédition leurs bénédictions célestes.

Ces sauvages ont vraiment une drôle de façon de se préparer aux fatigues du voyage. Les libations ne cessèrent point. Aussi pas ne fut besoin, aux premiers rayons du soleil, de réveiller personne : en moins de dix minutes les charges furent serrées, et le kirangozi dans son costume de Rouga-Rouga alla prendre sa place au milieu du sentier : bientôt il fut suivi de tout mon monde, qui attendit en file indienne.

« Comme vous êtes gai ! furent les premières paroles que m'adressa M. Ledoulx en arrivant avec le commandant Boutet et les officiers du bord.

— Mais, cher consul, comment pourrait-il en être autrement? Aujourd'hui je quitte le monde, ses usages tyranniques, ses conventions ridicules, aujourd'hui je suis libre, mon maître, je ne vais plus dépendre que de ma conscience d'honnête homme, aujourd'hui enfin je commence à réaliser un rêve caressé pendant plusieurs années : comment pouviez-vous vous attendre à me voir triste? »

Après le départ de MM. Boutet et Ledoulx, la caravane se mit lentement en marche. Nous la suivîmes, escortés des irréguliers du cadi, dans leurs costumes burlesques.

Mes camarades M. Granjeon de Lépinay, Jorès, de Saint-Quentin et Trabaud tinrent à m'accompagner jusqu'à mon premier camp.

Cette étape, en charmante compagnie, fut pourtant assez fatigante. Au sortir d'un méchant bois de cocotiers, le sentier sablonneux entre dans des buissons d'épines, dans de longues herbes desséchées qui nous laissent complètement à découvert sous un soleil de feu dont la réverbération brûle le visage. Vers neuf heures le dernier cocotier reste derrière nous. A dix heures c'est le manguier, qui déjà perd ici ses proportions grandioses et que je ne verrai même plus.

Mon pauvre chien Terras, un cadeau des missionnaires de Bagamoyo, traînait la patte derrière moi, et implorait en vain de ses grands yeux un peu d'eau pour se rafraîchir.

Un à un les porteurs de mon bateau passent derrière nous, puis les porteurs de caisses et ceux des charges d'étoffes, qui tous à tour de rôle viennent s'asseoir un instant à l'ombre d'un arbrisseau. Nous voilà en tête, à notre tour, courbant l'échine sous ce soleil de feu et demandant de l'eau à tous les échos d'alentour.

Vers une heure, en passant devant une vieille hutte abandonnée, que mes hommes décorent du nom pompeux de village, on me signale un puits dans les environs. Je fais aussitôt planter ma tente à côté du sentier, pendant que mes hommes arrivent un à un déposer leurs charges.

Mes amis me pardonneront bien le pauvre déjeuner que je leur fis faire en ce triste lieu.

Le soir même ils me quittaient, et le lendemain ma caravane se remit en route.

Je suis désormais seul Européen dans la caravane, bien seul, et mon premier soin me paraît devoir être de présenter au lecteur quelques-uns des noirs individus qui vont m'accompagner.

Voici d'abord Nassib, mon premier niampara ou chef; c'est le type de l'Arabe noir, grand, long, sec, dur à la peine; il porte avec l'élégance et le grand air propres aux Arabes la chemise blanche de Zanzibar et la shuka enroulée sur sa tête en guise de turban. C'est un des rares hommes de ma caravane qui parlent et écrivent couramment l'arabe. Fidèle observateur des apparences, il fit ses *salams* régulièrement tous les soirs... pendant le premier mois du voyage.

Je n'ai jamais vu cet homme s'asseoir avant le coucher du soleil. En marche, il se tient derrière la caravane pour surveiller les traînards et prévenir, avec quelques autres, les attaques des Rougas-Rougas, qui se produisent toujours de ce côté. Il n'a guère de repos. Voici l'emploi ordinaire de ses journées. Arrivé au camp, pendant qu'on installe ma tente et qu'on dispose la cuisine, il s'occupe à faire construire le *boma* ou palissade, puis fait empiler toutes les charges bien en ordre, en ayant soin d'étendre dessous deux ou trois branches solides pour les protéger contre l'humidité et il les recouvre ensuite du prélart qui les abrite de la pluie. Vers deux heures généralement, il vient me prévenir que toutes les charges sont complètes et que le camp est installé. Son après-midi se passe à se promener d'un groupe à l'autre, à régler de petits différends, toujours nombreux, à voir quels porteurs il faudra exempter de charge pour le lendemain et leur trouver des remplaçants, puis à recevoir les réclamations et me les transmettre quand elles ne sont plus de sa compétence. A la nuit enfin, il vient prendre mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordres pour la marche du lendemain, et les annonce à haute voix dans le camp.

Nassib avait pour le seconder dans les affaires générales de la caravane un nommé Tuakali, petit garçon intelligent, avec lequel il avait constamment voyagé dans l'intérieur. Mauvaise tête, frondeur, Tuakali m'était attaché par les mêmes intérêts que Nassib et me rendit de grands services comme interprète. Sur mon parcours j'ai traversé douze ou quinze dialectes différents et je ne l'ai jamais vu embarrassé pour me traduire quoi que ce fût.

Wadi Saliman, sous-chef chargé du bateau, venait ensuite par rang d'influence. Grand, long, maigre, insignifiant, il avait été dernièrement patron d'embarcation avec Stanley, mais il ne justifia guère dans ma caravane les bonnes notes qu'il apportait du Congo.

Wadi Asmani avait la charge de ma tente; grand colosse à tête bestiale, il passait la moitié du jour à coudre des chemises et à broder des bonnets, l'autre moitié à insulter et à frapper mes hommes. Il s'attira plus tard une réputation de couardise qui finit de le perdre dans l'esprit de tout le monde.

Wadi Combo avait la garde de mes caisses. Aussi solidement charpenté que le précédent, il était bon enfant, avec cela gai, plein d'entrain et brave comme son fusil, toujours prêt à faire feu où à se jeter à la nage dans un torrent.

Ferrouji, le plus jeune de mes chefs, revenait également du Congo, où il avait passé trois ans avec Stanley. Tête chaude quelquefois, même impertinent, Ferrouji rachetait ses défauts par une vivacité d'intelligence qui me fut souvent précieuse. D'une bravoure à toute épreuve, il me servit de patron d'embarcation sur le Bangouéolo.

Zanzibariste. Ferrouji. Kamna. Nassib. Zanzibaristes.

Kamna avait été aussi engagé comme chef, mais il résilia bientôt ces hautes fonctions pour celles plus profitables de cuisinier; elles lui assuraient chaque jour les restes de mes repas. Ancien marmiton de Cameron et de Stanley, Kamna est bien le travailleur le plus infatigable que j'aie jamais rencontré; en moins d'un mois tout l'étamage de mes casseroles avait disparu sous ses mains, qu'il employait tout l'après-midi à les fourbir. Mauvais coucheur avec mes hommes, il avait pour moi des attentions délicates, qui me l'attachèrent et me firent lui pardonner souvent ses vols réitérés.

Sous les ordres de Nassib, dont chacun dans la caravane reconnaît l'autorité, tous ces chefs forment un noyau d'une réelle valeur. En marche et au camp, leur rôle est tout de surveillance, ils répondent des charges qui leur sont confiées et les portent au besoin quand le porteur est fatigué.

La première marche fut longue, et il y avait eu avantage à la faire telle pour empêcher les hommes de revenir le soir au point de départ, dire un nouvel adieu aux alcools des Indiens.

J'eus, malgré tout, à regretter bientôt cinq désertions; mais mes regrets furent atténués en raison des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défauts de ces déserteurs, qui se trouvaient être des vauriens de l'Ouganda, querelleurs, sournois, ne voulant porter aucune charge et prétendant n'être assujettis qu'au seul métier d'askaris ou soldats.

Pugu, où je vins camper le deuxième jour de marche, est moins un village qu'un simple camp. Les huttes sont malpropres.

Les deux sexes se partagent les cheveux sur le haut de la tête et les laissent retomber de toute leur longueur sur les épaules; à l'extrémité de chaque mèche pend souvent une petite boule d'argile dont le poids finit à la longue par détruire en partie la torsion de ces chevelures crépues.

Pour tout vêtement ces indigènes ont un morceau de pagne, sale, troué, à peine suffisant pour satisfaire aux plus simples lois de la décence.

La culture n'est pour eux, dans ces parages, qu'un souvenir lointain; ils vivent de fruits sauvages et des vols qu'ils commettent sur leur propre territoire; quelquefois seulement, poussés par le besoin, ils vont porter à la côte un peu d'orseille et de caoutchouc.

Le pays, d'une végétation luxuriante, fait un contraste frappant avec ses sauvages habitants, surtout aux environs du Kingani, pays mieux arrosé que celui que je traverse, où je ne trouve guère à boire qu'une mauvaise eau de puits.

Dès la troisième marche, je quittai la plaine sablonneuse pour m'engager dans de frais vallons à environ deux ou trois cents mètres d'altitude. Le sentier serpente gracieusement de l'un à l'autre, taillé dans une espèce de mollasse qui par endroits passe d'un rouge terne à un vert grisâtre.

Sur notre chemin tout était vert, frais, bien boisé; on eût dit un coin pittoresque des Alpes, avec de lointaines échappées, qui toutes malheureusement sont tournées vers l'ouest.

A Kamruka, village uadoé, où nous arrivons le 25 décembre, la plaine s'ouvre devant nous jusqu'à l'horizon. La pluie commence à tomber, encore fine et supportable, mais accompagnée vers le soir d'éclairs et de grondements de tonnerre qui se croisent dans toutes les directions.

Les Uadoé, actuellement démembrés, prétendent venir du nord, où ils formaient un grand peuple qui avait émigré à la suite d'une guerre avec les Massaï. Ils se rappellent que leurs pères mangeaient leurs prisonniers de guerre : cet usage est tombé en désuétude. Leurs villages, assez nombreux dans l'Ouzaramo, le sont encore davantage dans l'Ouzigoua; ils conservent partout leur autonomie.

Le chef de Kamruka est un abruti peu intéressant. Son village cependant, je dois le reconnaître, est mieux tenu que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent. Les huttes sont relativement grandes, aérées, groupées ensemble et entourées d'une palissade assez bien entretenue. Ce chef possède quatre vaches et cinq moutons, qui me procurèrent un bol de lait, breuvage délicieux que je commençai à apprécier à sa juste valeur; je pus lui acheter aussi un mouton, qui, deux jours durant, fit les délices de ma table.

De Kamruka à Zambué, le dernier village de l'Ouzaramo, je trouvai des espaces complètement déserts, des *puris*, comme les appellent mes noirs, qui les redoutent avec raison, obligés qu'ils sont pour les traverser de porter les provisions de vivres outre les trente kilogrammes qu'ils ont déjà sur les épaules.

C'est le manque d'eau qui vraisemblablement a chassé les habitants. A Zambué seulement, je devais rencontrer sur mon chemin les deux premiers ruisseaux du parcours qui vont se jeter, à quelques pas de là, dans le Kingani, que j'allais bientôt rejoindre.

Malgré la sécheresse, la nature n'a rien perdu de ses charmes; nous traversons souvent de grands bois de haute futaie, d'un aspect tout européen, et parfois de petites clairières tapissées d'un frais gazon vert tendre comme on en voit dans nos parcs les mieux tenus. Les premières pluies, qui augmentent de jour en jour, donnent à toute la nature je ne sais quel air printanier dont je jouis pleinement.

Décembre et janvier sont les deux mois du vrai printemps africain, moins fleuris que les nôtres, mais non sans charmes. Les mille et une variétés d'acacias dispersés dans toutes les forêts d'Afrique embaument l'atmosphère de leur parfum pénétrant; le lilas sauvage est maintenant dans toute sa beauté, la fleur en est blanche, la grappe moins fournie que notre lilas des jardins, mais son parfum est le même. Je note aussi une belle pervenche d'un bleu pâle, que j'aperçois par instants dans la brousse.

Les plantes utiles se font malheureusement de plus en plus rares à mesure que je m'avance vers l'ouest. On rencontre à peine à de longs intervalles une liane de caoutchouc, une touffe d'orseille au sommet de quelques vieux troncs, une vigne sauvage haute d'un pied, dont les petites grappes sont déjà picorées par les oiseaux d'Afrique.

Les premières heures de la matinée sont généralement agréables; vers dix heures, au moment où le soleil devient brûlant, le ciel se couvre soudain de noirs cumulus, venant du sud-est, qui l'enveloppent en moins d'un quart d'heure; il y a là un moment de calme relatif, puis l'atmosphère devient lourde, pesante, chargée d'électricité, et nous donne ces sentiments de malaise qu'on ressent à l'approche des gros orages; les noirs lui ont donné le nom de *diashio* (sueur).

Vers deux heures enfin se lève une fraîche brise du sud-est qui, en balayant le ciel et rafraîchissant l'air, nous procure généralement deux ou trois bonnes averses.

Vers quatre heures, le soleil nous envoie encore quelques pâles rayons, suffisants pour sécher le camp; puis le ciel reste couvert toute la nuit sans plus s'épancher.

Dans de pareilles conditions, les observations astronomiques me devinrent très pénibles; après plusieurs soirées passées à guetter les étoiles, je m'en tins à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue d'un puri et d'indigènes de l'Ouzaramo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre la méridienne quand le temps le permettait et que mon camp se trouvait installé à midi.

Pour les latitudes, je ne saurais trop recommander le petit théodolite Lorieux, qui est bien ce qu'on peut désirer de plus commode en voyage. J'avais dressé mon boy, Maka, à le monter, même avant l'installation quotidienne du camp, et deux ou trois minutes de travail me donnaient de bonnes observations toutes les fois que le soleil était visible. Sous les tropiques, où l'on a toujours le soleil dans les environs du zénith, l'usage du sextant pour la latitude méridienne est bien incertain, en raison et de la graduation, qui ne va que jusqu'à cent soixante-dix degrés, et du toit de l'horizon artificiel, qui souvent ne permet pas de prendre de hauteurs solaires supérieures à quatre-vingts degrés. On pourrait du reste remédier à ces deux inconvénients en se servant d'un cercle répétiteur et d'un horizon à glace.

J'avais également appris à Maka à installer l'hypsomètre à eau bouillante. Tous les soirs, vers quatre heures, quand il a fini de laver mes assiettes, il le sort religieusement de sa botte, dispose la bouilloire au-dessus d'un petit tas de charbons et souffle à s'époumoner jusqu'à ébullition complète. Il vient alors me prévenir que l'aiguille, comme il appelle la colonne de mercure, commence à sortir.

Maka est un bon petit garçon incapable de faire du mal à une mouche; Arabe de naissance, il est le seul

Kamruka, village uadoé (voy. p. 6).

visage pâle de ma noire escorte. Ses loisirs s'écoulent silencieusement devant mes caisses, à repasser avec la main mes chemises et mes chaussettes qu'il a le droit et le devoir de laver toutes les fois que nous campons près d'une rivière. Il voyage par goût.

En sa qualité de lettré, Maka est également chargé de la correspondance générale, et Dieu sait la quantité de papier que je dépense toutes les fois que nous rencontrons une caravane descendante! A Zambué précisément, nous venons de croiser une dizaine de Zanzibaristes qui portent un peu d'ivoire à la côte.

Quand je demande à l'un de mes hommes ce qu'il a tant à écrire : « Eh! buana, répondent-ils, il faut bien dire salam à mes femmes ».

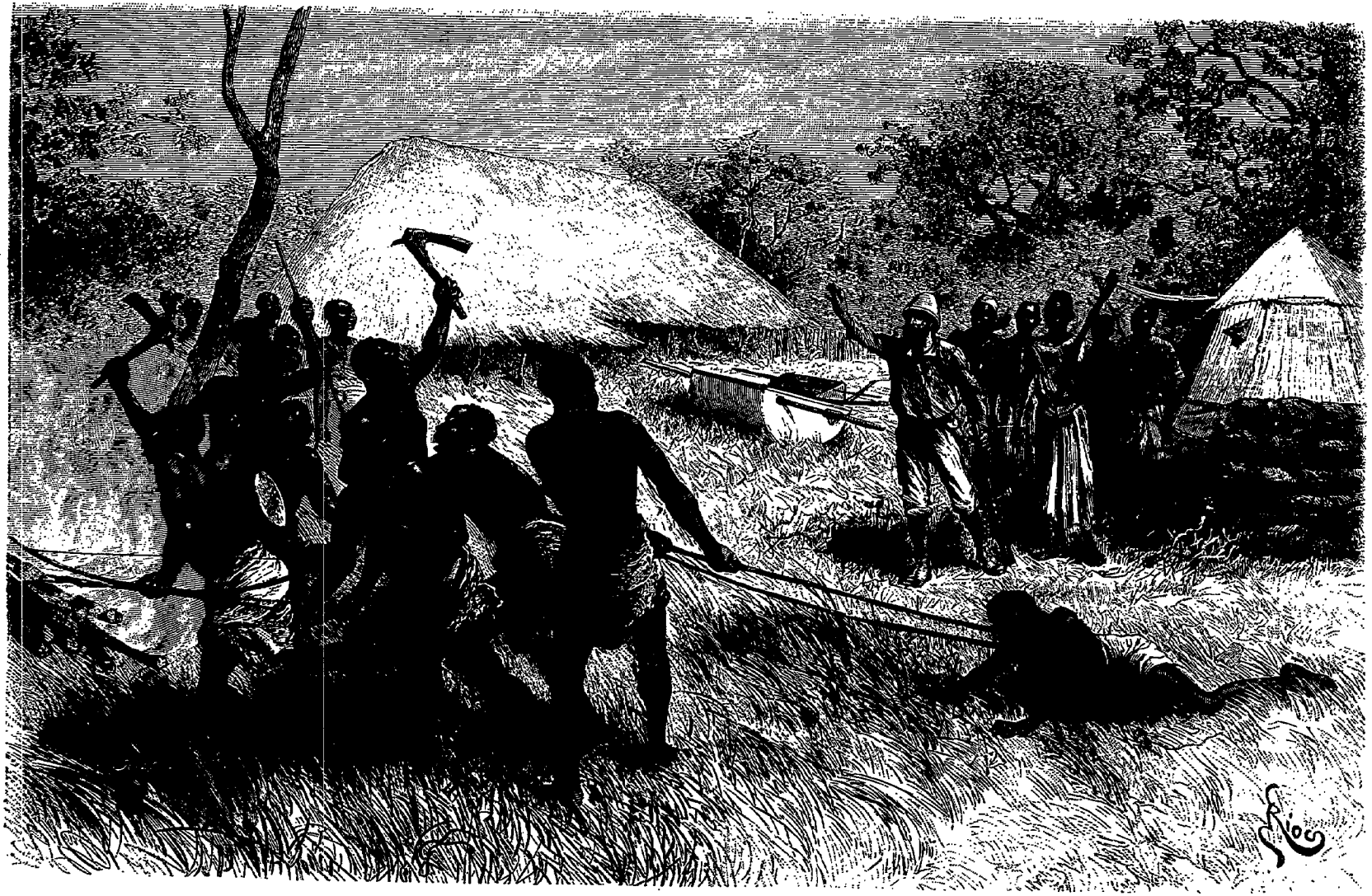
Il est de fort bon goût chez mon monde de parler de ses femmes, même quand on n'en a qu'une, ce qui est le cas général de mes gaillards.

III

Zambué, où je passai mon premier jour de l'an 1884, est situé sur la frontière de l'Ouzaramo et du Kutu, et a déjà quelques-uns des caractères de ce dernier pays; les cases sont groupées, entourées d'une haie vive, épaisse, impénétrable.

Pour mes étrennes, le chef de Zambué me réservait une surprise, une vraie surprise de sauvage et de sauvage d'Afrique. Au moment où j'installais mon camp à deux cent dix mètres du village, des cris de guerre, semblables à des hurlements de bêtes fauves, vinrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zambué : une sorcière menée au bûcher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frapper mes oreilles, et presque au même instant une bande de sauvages affolés arrivaient, traînant après eux une malheureuse vieille femme, nue, à moitié morte des mauvais traitements dont tous l'accablaient. Un forcené la tenait en laisse avec une liane, lui serrant le cou par un nœud coulant. Quand la victime, à bout de forces, venait à butter, ils s'attelaient trois ou quatre à la corde pour la traîner au milieu des ronces et des pierres.

D'après les renseignements que je recueillis à grand' peine, cette femme était une prétendue sorcière qui, la veille, avait fait mourir deux hommes par ses sortilèges; on allait la brûler sur un bûcher. Dans l'Ouzaramo, la mort est toujours attribuée à un poison quelconque et suivie en conséquence du meurtre de la personne soupçonnée par le Mganda de l'avoir donnée.

Le cœur soulevé par un tel spectacle, je m'avançai avec mes hommes à la rencontre de ce groupe pour réprimer sa férocité; mais, au moment où nous étions près d'arriver, je vis les bourreaux lever leurs haches sur la victime d'un air si menaçant que je renonçai à aller plus loin; s'il fallait que la malheureuse fût sacrifiée, que ce ne fût pas du moins sous mes yeux!

Toutefois, dans la pensée que je pourrais gagner quelque chose à temporiser, je fis appeler le chef du village, qui arriva bientôt en titubant, à moitié ivre de pombé. Comment trouver dans cette tête idiote une corde à faire vibrer, un sentiment à remuer? c'était une tentative inutile; à ma juste indignation il répondit par un ricanement de bête fauve et conclut, comme autrefois le roi de Dahomey : « Ton sultan fait ce qu'il veut chez lui, moi je fais ce que je veux chez moi ».

Les bourreaux disparurent dans le fourré, toujours hurlant et battant leur tam-tam infernal. Le chef m'avait seulement accordé comme une faveur insigne qu'on couperait la gorge à la malheureuse avant de la faire monter sur le bûcher, mais mes hommes, qui assistèrent à l'exécution, me dirent qu'on n'en avait rien fait.

A la tombée de la nuit, cet abominable crétin vint me trouver, chargé de deux poules, qu'il m'offrit pour recouvrer mes bonnes grâces. Malgré ses instances, je ne voulus rien accepter, ce qui en Afrique est toujours une insulte grave; furieux, il me quitta, grommelant entre ses dents : « Qu'a donc ce Msunga à tant se fâcher pour une affaire pareille? l'an dernier il y avait ici un Inglesa qui a assisté à deux exécutions sans faire tant de bruit ».

Le nombre croissant de mes malades m'obligea de ne point partir immédiatement de Zambué. Autant pour tuer le temps que pour écarter les tristes souvenirs de la veille, je passai le deuxième jour à chasser dans les environs. J'avais fait la connaissance d'une bande de Maquois, qui s'offrirent pour me conduire aux bons endroits.

La tribu des Maquois, originaire des bords de la Rovouma, est maintenant à moitié disparue, mais leur réputation de chasseurs est si bien établie qu'un grand nombre d'indigènes des tribus environnantes aiment à se faire passer pour eux en se couvrant les bras de cicatrices, et en s'affublant d'un nom auquel ils n'ont aucun droit. Dans l'ancienne tribu, ces cicatrices indiquaient le nombre d'animaux abattus par chaque homme; un croissant tatoué sur le front servait aussi à les distinguer de leurs voisins.

Aujourd'hui on donne le nom de Maquois à tous les bandits qu'on rencontre près de la côte, dans la brousse, un long fusil sur l'épaule. Beaucoup de ces gens-là vivent réellement de leur chasse, et c'est le cas de ceux que j'avais rencontrés, qui, bien que chasseurs émérites, sont par contre de pauvres tireurs.

Nous nous trouvions là tout près du Kingani, et, quoique l'eau fût rare, nous découvrîmes quarante à cinquante têtes d'antilopes, cobes, bubales ou gazelles.

Vers onze heures, dans un troupeau de bubales lancé à fond de train, je décrochai un mâle, mais sans que j'eusse vraiment conscience de celui que j'avais visé.

Le bubale est certainement un des animaux les moins intelligents que je connaisse, et, par suite, celui qu'il est le plus facile de joindre à la rampée. De plus il est lourd et disgracieux au possible.

Kamna sut tirer un parti merveilleux de ma proie et me servit le lendemain sous le nom de bifteck, seul mot européen qu'il connût, une côtelette assez appétissante. Tout nouveau, le bubale me sembla délicieux; d'autant plus qu'en dehors de quelques mauvaises poules c'était la première viande que depuis la côte je trouvais à me mettre sous la dent.

Plusieurs variétés de cucurbitacées, généralement plus petites que les nôtres, croissent en abondance dans l'intérieur de l'Afrique : la chair en est sèche, fade et insipide, mais saine et rafraîchissante. Cette richesse et le manque de saveur sont communs aux fruits sauvages de l'intérieur; au reste ils sont très rares et peu variés. Le manque de vivres rafraîchissants, légumes et fruits, est une des grandes privations de l'explorateur, dans l'état de fièvre permanent où l'entretiennent les tracas et l'entraînement du voyage. Le soleil des tropiques est avec cela bien plus desséchant que celui d'Europe, et, si peu brûlants que soient ses rayons (car dans l'intérieur il est souvent voilé), on a toujours la gorge et l'estomac en feu.

Cette sécheresse de l'atmosphère est néanmoins une excellente condition de salubrité, une de celles qui, pour la santé, me font préférer le climat de l'intérieur africain à celui d'Europe; quant à la chaleur, elle est très supportable, même ici, à deux cents mètres au-dessus de la mer, au pied des hauts plateaux. Dans l'après-midi, le thermomètre ne monte guère au-dessus de trente-cinq degrés, ce qui en suppose à peine trente-deux à l'ombre, et dans la nuit il ne descend pas au-dessous de vingt-cinq degrés. Plus loin, sur le plateau, nous verrons le climat devenir bien plus extrême dans ses variations.

Si la tente est commode, elle a pendant les grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaleurs des inconvénients qui me la firent abandonner à la fin des pluies. Suivant les conseils de personnes expérimentées, je l'avais doublée d'étoffe bleue sombre, recouverte en plus d'un chapeau pyramidal, et malgré tout j'y ai toujours eu trois ou quatre degrés de plus qu'à l'ombre d'un buisson. On peut, me dira-t-on, ouvrir les deux portes, faire des fenêtres; c'est quelque chose évidemment, mais, quand le vent et le soleil viennent dans la même direction, c'est impraticable. Une hutte de branchages, quand on n'a pas de pluie à redouter, est bien préférable, et j'ai manqué rarement de branches.

Ma tente a de plus le fâcheux privilège de rassembler tous les serpents des environs, et près de la côte ils sont très nombreux. Il n'est pas de jour que mon boy, en remuant les caisses, n'en trouve quelqu'un dans leurs interstices. Un des plus communs est une petite vipère vert d'eau qu'on voit difficilement quand elle glisse dans l'herbe. A Bagamoyo elle fait de grands ravages dans la population. Les couleuvres, de dimensions diverses, sont assez communes. J'ai aussi rencontré deux espèces de serpents cracheurs, d'une longueur d'environ un mètre, mais toutes deux pourvues d'un venin qu'elles peuvent éjaculer dans les yeux de leur victime et jusqu'à une distance de huit ou dix pas. Leur tête est la même que celle de la vipère; en plus d'une paire solide de crochets, la mâchoire porte sur sa partie inférieure une grosse glande qui renferme le liquide empoisonné.

Le cou est *mince, effilé*, le corps d'une grosseur proportionnée à sa longueur. Je tiens de témoins dignes de foi que ce reptile poursuit de préférence les enfants en bas âge et sait choisir, pour lancer son venin dans les yeux, le moment précis où l'enfant se retourne pour s'assurer de l'imminence du danger. L'ophtalmie causée par son venin guérit quelquefois, mais occasionne toujours d'atroces douleurs.

Vue du Kingani.

En marche ce serpent tient le cou vertical, la tête à un pied du sol. Assoupi un jour sur mon lit, et tiré de ma somnolence par un petit sifflement caractéristique, j'entrevis, en ouvrant les yeux, une de ces têtes hideuses, tout près de mon toucher et au niveau de mon oreiller. Mais l'animal traversait tranquillement ma tente et sortit du côté opposé à mon lit sans se douter du moment désagréable qu'il m'avait fait passer.

Il y a beaucoup de tsétsés dans tous ces environs, pas assez cependant pour incommoder les Européens; ces mouches disparaissent du reste aussitôt les feux du camp allumés. Mon pauvre cher Terras souffre cruellement de leurs piqûres. Il s'affaiblit tous les jours depuis Dar-es-Salam.

Le 4 janvier, je débouchai sur le Kingani, auquel les indigènes donnent ici le nom de Rufu. C'est encore une grande rivière, large de trente-cinq à quarante mètres. Le courant, devenu rapide à la suite des premières pluies, roule une eau blanche, mêlée d'argile que la crue a détachée des berges. Les rives sont désertes, bien boisées, hautes de deux à trois mètres et, comme toujours, infestées de crocodiles dans les endroits bas et sur les coins des plages où ils peuvent dormir au soleil.

Le reniflement bruyant des hippopotames retentit en amont et en aval, *accompagné du bruit qu'ils font en* plongeant brusquement dans l'eau ou en prenant leurs ébats.

Le Kingani est navigable d'ici jusqu'à Bagamoyo en pirogue, mais la force du courant s'oppose à leur retour; aussi les indigènes s'en servent-ils rarement pour descendre jusqu'à la côte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

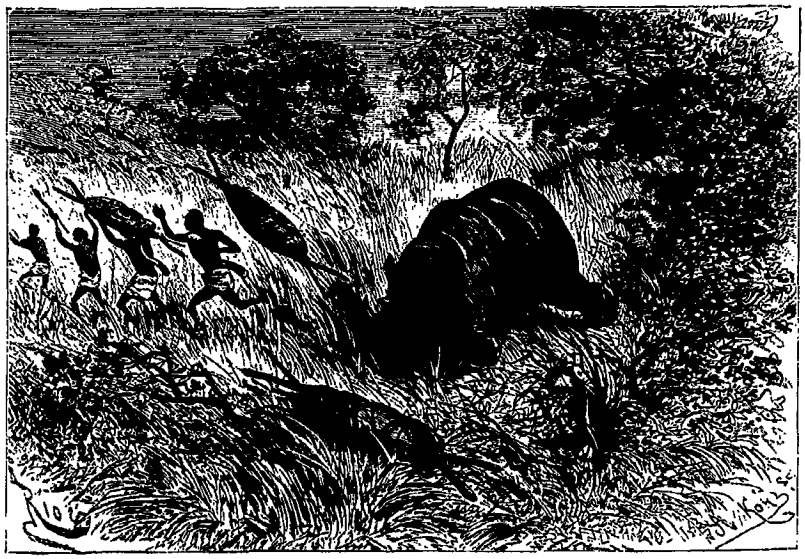
De grosses collines se dressent devant moi sur la rive gauche, tandis que la plaine se continue sur la rive droite.

Plus j'avance, plus le fourré devient épais, plus les difficultés s'accroissent pour le transport de mon bateau. Les marches, qui ne durent cependant pas plus de quatre heures, demandent parfois six et huit heures de travail aux porteurs de mes sections, qui commencent à se plaindre. Il faut souvent déblayer la route à coups de hache sur la moitié du parcours.

Le 5 janvier nous campions à Msungu, toujours sur le bord du Kingani. Quantité d'animaux de toute espèce nous apparurent pendant la marche dans le pays le plus ravissant, le mieux arrosé qu'on puisse rêver. Plusieurs troupeaux de cobes, de bubales, de gazelles, un de gnous, un autre de girafes passèrent devant nous, mais, effrayés par le bruit de ma caravane, ils disparurent aussitôt dans les halliers.

La grande plaine se continue, affectant par endroits l'aspect d'un de nos vergers d'Europe; sur le sol rocailleux, l'herbe pousse fine et courte, et à de longs intervalles la brousse disparaît pour faire place à de petits arbres largement espacés, qui pour compléter l'illusion ont le port et les dimensions de nos pommiers.

Vers la fin de la marche, après plusieurs balles tirées en pure perte sur les cobes et les bubales, je parvins à décrocher un gnou, animal que je n'ai plus rencontré dans l'intérieur, mais qui se trouve en abondance près de la côte. Blessé mortellement par une première balle en plein poitrail, mon gnou prit des allures méchantes, fondit sur moi au triple galop, s'arrêta soudain en se battant les flancs de sa longue queue et humant l'air par ses naseaux ensanglantés, puis bondit de nouveau en ruant, habitude qui lui a probablement valu son surnom d'antilope-cheval, quoique sa crinière sur son cou de taureau ne lui donne avec nos chevaux qu'une ressemblance bien imparfaite. Il ne me fallut pas moins de trois balles à vingt-cinq mètres pour l'abattre.



Rencontre d'un rhinocéros.

Maintenant que nous sommes dans le Kutu, les villages deviennent nombreux et nous en outrepassons deux ou trois à chaque marche. Rien ne vient indiquer que l'on en approche; on se croit en plein puri, quand des cris mélangés de rires bruyants sortant d'un buisson touffu annoncent leur voisinage.

Les cultures aussi nous apparaissaient maintenant à intervalles plus rapprochés, mais elles sont de peu d'étendue. Le maïs, le sorgho et le manioc dominent; on ne trouve déjà plus de riz, ce dont je ne me plains guère; le riz, malgré ses propriétés nutritives, et quand on n'a que cela, devient fade et écœurant.

Dans le Kutu on se sent en pays relativement tranquille : on est à une distance raisonnable des brigands de la côte. C'est une des rares localités où j'aie vu des cultures de tabac, peu importantes il est vrai, mais aussi bien entretenues que celles d'Europe. Plus loin cette culture se fait dans le village même, et se réduit alors à quatre ou cinq pieds plantés à l'entrée même de la hutte, pour que la surveillance en soit plus aisée; presque toujours la plante n'est qu'une tige droite et dénudée, le sauvage ne pouvant résister à l'envie de cueillir la feuille aussitôt qu'elle est ouverte.

Le chanvre est au moins aussi apprécié que le tabac pour la pipe des indigènes. La branche entière, verte ou sèche, feuilles, tiges et graines, tout est broyé dans les mains, puis versé dans les longs fourneaux coniques, qu'on achève de remplir avec du charbon ardent. La fumée, aspirée à pleins poumons, produit sur ces têtes faibles un enivrement qui calme un peu les souffrances de la faim dans les temps de disette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La marche du 6 fut marquée par un incident qui faillit me coûter cher. Je me trouvais, suivant mon habitude, en tête de la caravane, avec trois hommes seulement, le gros de mon monde suivant à cent pas environ. Le sentier, après avoir traversé une petite clairière tapissée de galets arrondis, s'enfonçait brusquement sous un tunnel de verdure, où certes deux hommes n'eussent pu passer de front.

Comme j'arrivais près de ce tunnel, un bruit de branches cassées vint frapper mes oreilles; croyant à un vol de pintades, je laissai mes trois hommes m'attendre en silence pendant que j'avançai en tapinois sur le sentier. J'allais m'engager sous cette voûte de verdure quand j'aperçus devant moi, à l'arrêt, la tête basse, la corne menaçante, un énorme rhinocéros, que le bruit de nos pas avait mis en éveil.

Fuir n'était pas possible : lui envoyer une des mauvaises cartouches à plomb de M.... eût été peine perdue. L'animal au reste fondait sur moi comme une trombe, et je n'eus que le temps de faire un saut de côté.

Quand, remis de ma surprise, je voulus l'ajuster, il était déjà à trente-cinq mètres, toujours sur le sentier, défilant au grand trot et poursuivant mes trois hommes, qui fuyaient éperdus après avoir jeté leurs charges.

Le gros de ma caravane débouchait à ce moment dans la clairière, poussant des cris d'effroi : en moins

Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani.

de trois secondes toutes mes charges étaient par terre et mes hommes en pleine déroute.

Quelque peu incommodé par ce bruit insolite, le monstre s'arrêta enfin, sembla hésiter un instant, puis, se remettant au pas, inclina sur la gauche et disparut majestueusement dans le fourré.

La marche fut rude ce jour-là. Il fallut avancer jusqu'à une heure avant de trouver un peu d'eau, et quelle eau ! Je rencontrai le long du chemin quelques troncs de baobabs sans feuilles, enfin, de longs espaces couverts de cette plaie d'Afrique qu'on appelle l'*acacia horrideus*, engence maudite qui vous lacère jusqu'aux chairs et vous laisse sans ombre sous un ciel de feu.

Les journées des 7, 8 et 9 se passèrent en plein puri sans trace d'habitants.

Nous longions la Mgéta, un des affluents sud du Kingani, dont je ne pouvais m'écarter sous peine de manquer d'eau. D'ici à la Rovuma, dans le sud, le pays est affligé d'une sécheresse qui l'a fait déserter par tous ses habitants depuis plusieurs années. Pendant quinze jours de marche ce n'est plus qu'un désert où l'on risque littéralement de mourir de faim et de soif. Je voulais dans le principe couper droit sur le Nyassa, en traversant le pays de Mahengé, mais, par suite des renseignements que je reçus de tous côtés, il fallut me résoudre à faire un coude au nord dans la direction de Zungoméro.

La journée du 8 nous procura une ample provision de viande. Cobes et bubales se trouvaient à foison dans les environs immédiats du camp. Vers trois heures,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après plusieurs balles manquées, je venais d'étendre à terre un cobe mâle, quand un troupeau de phacochères, se levant devant moi, m'offrit l'occasion de tuer une superbe femelle.

Les Zanzibaristes classent le phacochère, comme le sanglier, dans la catégorie des animaux impurs. Aucun de mes hommes ne voulut aller chercher l'animal.

Vers le soir, Hassani, surnommé depuis Bogo (le buffle), rentra au camp avec une tête de cobe sur les épaules. Chasseur enragé, bien qu'il ne sache guère envoyer une balle, Hassani me donne chaque jour des inquiétudes. Dès qu'il a déposé sa charge, sans prendre le temps de se reposer, il s'enfonce dans la brousse, et deux fois depuis Dar-es-Salam il a passé la nuit dehors, sur des arbres, nous obligeant à tirer toute la nuit des coups de fusil pour lui indiquer sa route.

Un orage épouvantable éclata brusquement vers minuit. Deux heures durant, le tonnerre et les éclairs se croisèrent dans le ciel avec des éclats et des déchirements infernaux. Une pluie torrentielle vint mettre le comble à ce déchaînement. Tout le camp fut bientôt raviné par des torrents qui balayaient les minces abris de mes hommes, pendant qu'un terrible vent du sud tordait les arbres autour de nous.

Le 10 nous entrions dans des pays habités, après quatre jours de complète solitude le long de la Mgéta.

Vers le 15, nous rencontrions un premier village, Msogéra, et à midi nous venions camper dans celui de Hongo, résidence actuelle du chef du Kutu.

Tous les alentours des villages sont défrichés sur un rayon de près de trois kilomètres ; c'est le moment des semences, et partout l'animation est grande. Profitant des premières pluies qui ont détrempé le sol, les femmes piochent avec ardeur sous les rayons brûlants du soleil, prenant à peine le temps de nous regarder. On sème encore du riz en assez grande quantité, mais la récolte de l'année dernière est épuisée depuis longtemps, et j'aurai bien de la peine à m'en procurer à ce village, le plus populeux cependant que j'aie encore rencontré et l'un des plus curieux.

Il se présente à nous sous l'immense buisson épineux dont j'ai déjà parlé plus haut, mais cette fois de proportions gigantesques. Les trois sentiers qui traversent ce fouillis pour conduire au village proprement dit ne mesurent pas moins de cinq cents mètres de longueur, et sont tellement étroits qu'il faut laisser les sections de mon bateau en dehors.

Sous ce long couloir sombre, épineux, qu'on dirait taillé bien plutôt par des singes que par des hommes, nous rencontrons successivement trois portes, encastrées chacune dans une forte palissade circulaire établie pour la défense et solidement plantées.

En franchissant la dernière de ces portes, nous débouchons dans le village, dont l'aspect nous rappelle ceux de la côte ; mais ici des arbres gigantesques aux rameaux larges et épais nous assurent un campement précieux à l'abri du soleil. L'enceinte peut mesurer quatre cents mètres de diamètre. Les cases cylindro-coniques sont largement espacées, les rues propres et bien tenues.

Une foule grouillante, sale, demi-nue, se presse sur mes pas, et j'ai toutes les peines du monde à m'ouvrir un chemin : pas un bonjour, pas un salam, pas une marque de sympathie : on me dévisage en se moquant, c'est le salut africain. De vieilles matrones aux traits flétris me lancent des paroles incohérentes et je ris de bon cœur à la réprimande d'une mère de famille qui, ne trouvant plus d'argument pour faire taire son moutard, lui dit :

« Tais-toi, ou je vais te donner à manger au Msungu. »

Le chef arriva bientôt, flanqué d'une suite de bandits débraillés, à moitié ivres, et précédé d'une grande gourde de pombé, d'une plus petite pleine de miel, portées toutes deux par des enfants en bas âge. En déposant à mes pieds ces cadeaux princiers, il s'excuse naturellement de la misère où il se trouve, regrette de ne pouvoir me donner ni chèvre ni mouton, et finit par me demander un cadeau d'étoffes d'une valeur dix fois supérieure à celle de ses gourdes. C'est un assez bon diable d'ailleurs pour un milieu pareil. Comme je lui adressais quelques questions au sujet de bûchers dont j'avais en chemin rencontré des cendres mêlées à des ossements humains, il m'expliqua certains usages du Kutu, moins cruels, prétend-il, que dans l'Ouzaramo ; en voici la variante :

A la mort d'un habitant de village, le Mganda désigne, il est vrai, quelqu'un pour monter sur le bûcher, mais, avant de succomber, la victime peut échapper au supplice en subissant l'épreuve du feu, qui, pour le patient, consiste à plonger sa main dans un brasier ardent ; s'il reste sans crier jusqu'à calcination complète du membre, il est reconnu innocent, sinon on l'exécute sur l'heure.

« Et, lui dis-je, le Mganda peut désigner n'importe qui dans le village ? Moi, par exemple, s'il vient à mourir quelqu'un dans la nuit ?

— Oh, toi, non ! Le Mganda désignerait de préférence un de tes hommes.

— Et tu crois que je donnerais un de mes hommes pour le faire brûler vivant ?

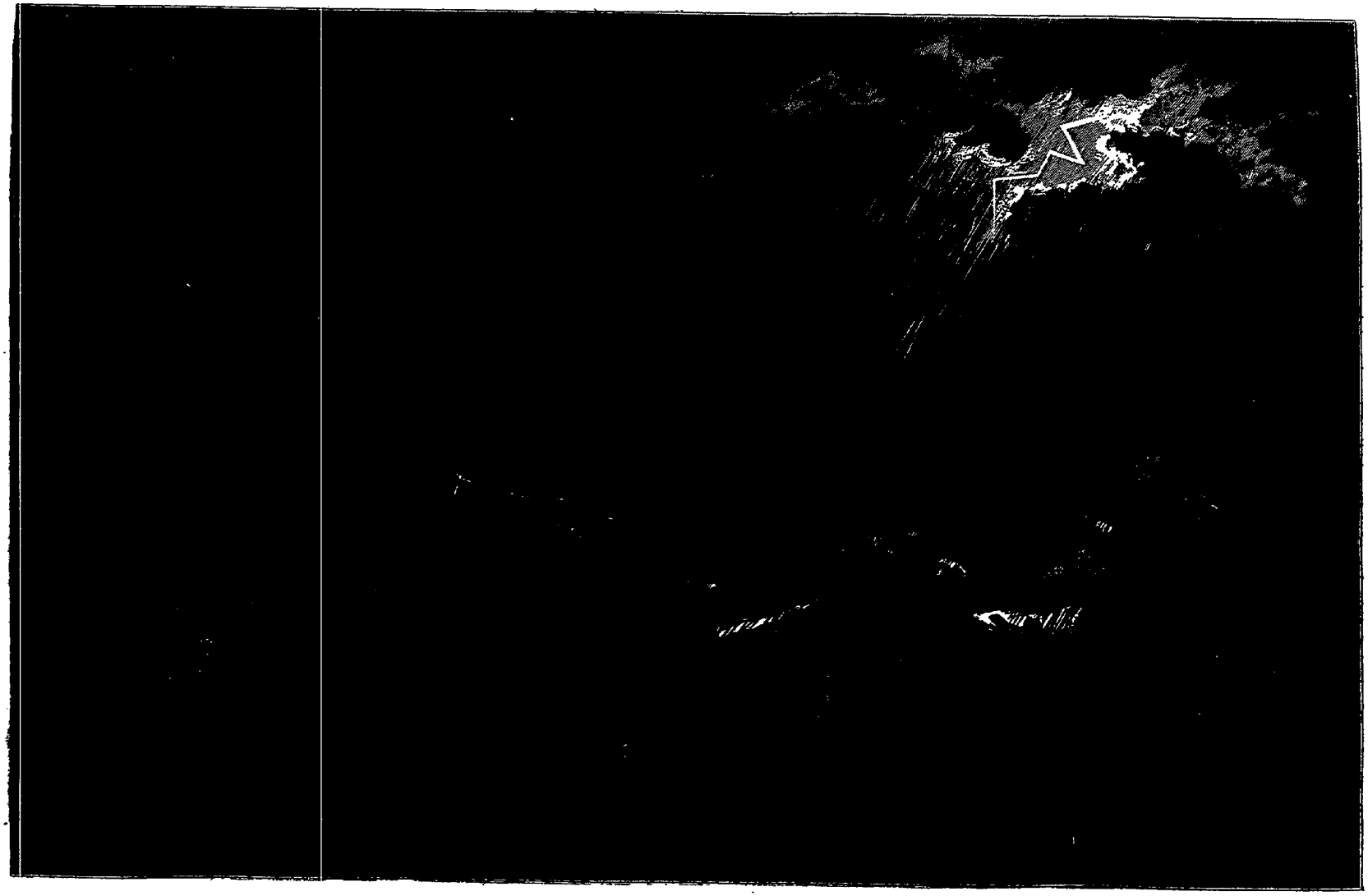
— Si tu faisais des difficultés, nous aviserions avec le Mganda pour désigner quelque autre personne. »

L'ugali, espèce de farine, va devenir ma seule nourriture habituelle ; voici l'unique recette qui permette de l'avaler sans inconvénient :

Le campement terminé, Kamna installe son feu à peu de distance de l'emplacement de ma tente, dispose au-dessus deux casseroles pleines d'eau, l'une pour le thé, l'autre pour l'ugali ; il plante ensuite devant le feu de petites brochettes en bois, supportant soit une mauvaise poule, soit un morceau d'antilope, soit un poisson, suivant les ressources de l'endroit.

Dès que l'ébullition commence, le thé est servi sur ma table. Pendant ce temps Kamna décharge la cas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nuit d'orage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serole à ugali de son trop-plein, y jette brusquement quatre ou cinq poignées de farine et s'arme d'une longue cuiller en bois.

La cuiller plonge et replonge dans la casserole, tourne en tous sens, torture cette pâte résistante, fouille dans les moindres recoins pour l'empêcher de se brûler au contact des bords. Kamna souffle en maintenant de la main gauche la casserole sur le feu, l'ébullition devant être soutenue. La casserole retirée du feu, la cuiller y replonge pour en transporter le contenu dans une assiette. Kamna accorde à ce dernier travail un soin tout particulier; il a son amour-propre de cuisinier, et ne se permettrait jamais de me servir ma bouillie sans l'avoir au préalable arrangée en forme de boule amoureusement arrondie par les mains propres de cet enfant de la nature; flanqué du morceau de viande grillée, l'ugali est enfin pompeusement disposé sur ma table par mon boy.

Une porte du village de Hongo (voy. p. 14).

Ici je m'arrête, le souvenir seul de ce ragoût fait défaillir ma plume.... Sachez seulement qu'à sa vue se resserre même le gosier blindé du sauvage qui, malgré la faim, doit en faciliter l'absorption à l'aide soit d'une espèce de sauce, soit d'un morceau de viande, de poisson ou d'un peu de miel. C'est ce qu'ils appellent le *kitoéo*.

A la nuit je fis parvenir au chef un beau cadeau d'étoffe pour reconnaître son hospitalité. L'usage veut que les présents se fassent toujours dans l'ombre, à l'abri des regards indiscrets; le chef peut ainsi soustraire à la cupidité de son entourage la presque totalité des cadeaux.

J'avais joint aux étoffes riches quelques mètres de cotonnade pour payer le kirangozi dont j'avais grand besoin le lendemain. Le guide fut promis naturellement, mais n'arriva pas avant sept heures et demie, alors que j'avais déjà perdu une des heures les plus favorables à la marche. Oh! les guides! qui dispensera jamais le voyageur de cette corvée journalière?.

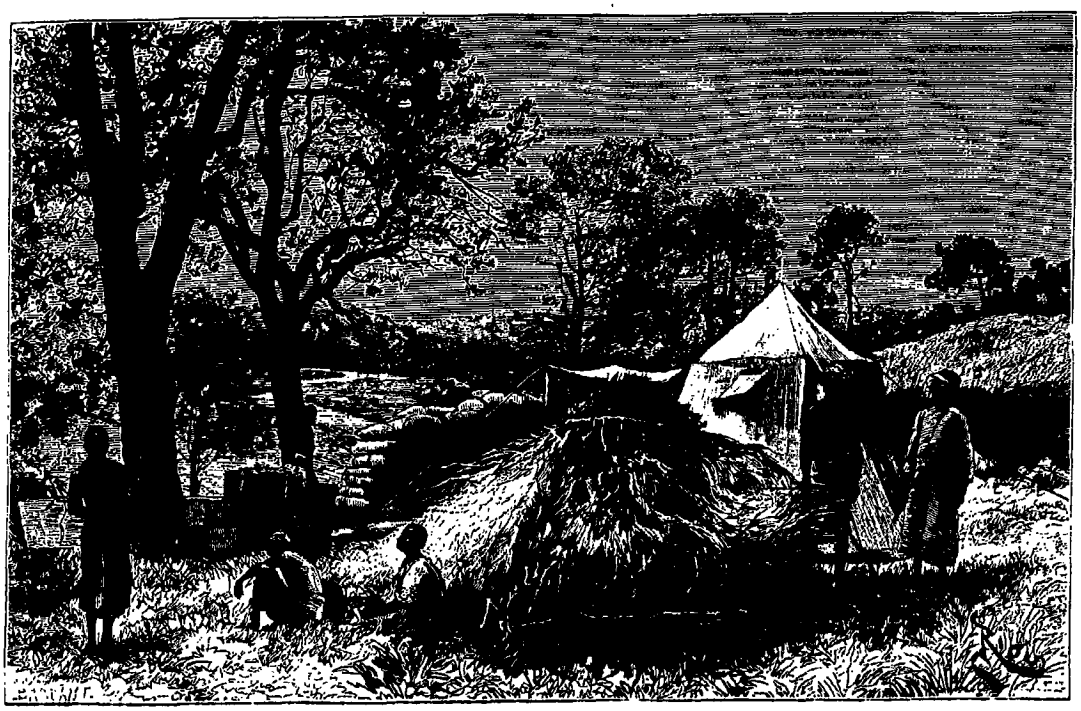
Et c'est tous les jours la même histoire, les mêmes tourments, car il est bien rare qu'un guide consente à m'accompagner deux jours de suite.

Quel charme inconnu et si puissant possède donc ce continent sauvage pour que, malgré tout, son souvenir persiste à me sourire encore, au travers des vexations sans nombre dont j'ai eu tant à souffrir!

Victor Giraud.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aux bords de la Mgéta.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU [1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Du 11 au 14 janvier 1884 nous avons successivement campé aux villages de Kisaki, Urembo, Goméro, Kirangué, qui tous briguent l'honneur d'être la capitale du Kutu. En réalité le pouvoir supérieur n'est nullement centralisé, et chacun de ces villages a son autonomie propre.

Le plus considérable d'entre eux ne compte pas plus d'une cinquantaine de cases, échelonnées le long des rives de la Mgéta, dans les marais de laquelle je patauge plusieurs heures, sous les arbres. Des lianes de toutes dimensions s'enchevêtrent aux rameaux supérieurs : les unes droites comme des fusées, les autres gracieusement enroulées aux arbres géants qui abritent les buissons de leur ombre; je remarque une espèce de platane.

Le sentier s'élève doucement à mesure que nous approchons de l'Oussagara. A trois cents mètres au-dessus de la mer une grande plaine découvre sur notre droite le profil des montagnes du Wigu, premiers contreforts de l'Oussagara. Les fonds des petits ravins, aujourd'hui desséchés, nous servent parfois de chemin. Sous l'humus peu épais apparaît une mollasse noirâtre, s'effritant facilement et contenant une grosse proportion de fer oxydulé que traversent par endroits d'épais filons de quartz. Partout le fer abonde, spécialement sous l'aspect de grenaille d'hématite brune, dont les grains ressemblent au plomb de chasse n° 4 ou 6 : il n'est pas de jour d'ailleurs qu'on ne traverse dans le sentier quelque source ferrugineuse.

Pour être relativement près de la civilisation (si le Zanzibar est la civilisation), les Vuakutu n'ont pas fait grand progrès dans les diverses branches de l'industrie; j'ai souvent rencontré plus loin des peuplades plus avancées qu'eux dans le travail du fer, qui se réduit ici à la fabrication de fers de lance d'une simplicité primitive, et de houes plus simples encore. Ces

1. Suite. — Voyez page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernières sont modelées de formes diverses, en forme de trèfles ou de demi-circonférences, mais toujours terminées en haut par une tige pointue qui s'engage dans la tête du manche. Jamais en Afrique la poignée ne s'emmanche dans la pelle, c'est la pelle qui s'engage dans la poignée, comme pour les haches, du reste, si légères qu'elles soient. Nos ancêtres de l'âge de fer étaient de plus habiles artisans que ces gens-là.

La poterie est aussi dans l'enfance de l'art : toujours l'éternel vase rond, mi-sphérique, orné de grossiers dessins.

Les communications avec la côte sont du reste peu fréquentes, depuis quinze ans les Arabes ayant abandonné la route du Kutu, où les vivres sont rares et chers, et où il y a absence totale de toute espèce de denrées commerciales. Les seules petites caravanes qu'on rencontre sont composées de Vouanguana de Zanzibar, qui viennent quelquefois se procurer, au prix de trois mois de fatigues et de courses, quelque malheureuse défense d'ivoire, qu'ils troquent contre leurs fusils.

A Kisaki on trouve deux sentiers pour gagner l'Ussango, que je comptais traverser avant de gagner le Nyassa. Je me décidai pour celui qui, le plus au sud, longe la frontière nord du pays des Mahengé. J'aurais, me disait-on, beaucoup de peine pour la marche, mais j'aimais mieux souffrir dans la brousse que de risquer de payer de forts *hongos* dans les pays plus habités.

A Goméro je commençai à ressentir de premières atteintes graves de dysenterie.

Avant d'arriver à ce village, nous traversâmes deux ou trois camps de Maffitis ou Mazitous, bandits de la côte est, qui vivent misérablement sous des amas de branchages et de chaume. Ils sont en petit nombre et obligés à une certaine prudence par crainte des Vuakutu, qui sont armés de fusils et vont loin dans le nord pour faire leurs razzias, chez les peuplades inoffensives de l'Oussagara.

Les habitants de Goméro, à notre arrivée, sont dans un état d'ébriété complète, suite naturelle de nombreuses libations de *pombé*.

A la nuit, mes hommes, grâce au même pombé, sont à l'unisson de leurs hôtes, et une rixe éclate avec les gens du village. Je règle les différends en faisant amarrer à la palissade qui me sert d'enceinte deux indigènes et deux pagazis, qui, le couteau à la main, jurent leurs grands dieux de manger tous les Vuakutu.

Le 14 janvier j'entrai à Kirangué, autre village du Kutu. Mon indisposition a pris des proportions inquiétantes, et pendant toute la marche je me traîne péniblement derrière la caravane.

Zungoméro, où est mort, il y a quatre ans, M. Johnston de l'expédition anglaise, se trouve quelque part dans les environs, mais a été abandonné par les habitants, que le manque d'eau a chassés.

La santé de mon pauvre chien Terras ne vaut guère mieux que la mienne; le voilà complètement aveugle, et je suis souvent obligé de le faire porter pendant la moitié de la journée.

Le 15 nous partîmes de Kirangué pour Mgunda, à trois heures de l'après-midi, afin de camper vers neuf heures en pleine forêt. Un violent orage s'abattit sur nous au coucher du soleil. Impression étrange que celle de la marche sous ces grands bois, au milieu de l'ouragan déchaîné! Je suis selon ma coutume en tête de ma caravane, et l'obscurité est si intense que j'ai grand'peine à distinguer mon guide, qui me précède à deux pas. Par instants, la foudre éclate avec furie, éclairant la forêt de reflets fantastiques pendant que la pluie nous fouette le visage.

Les premiers rayons du soleil nous trouvent en route le lendemain. Vers onze heures, harassés, exténués, nous prenons un peu de repos près d'une mare si bourbeuse par suite du déluge d'hier, que mes hommes, peu difficiles cependant, trouvent nécessaire d'en filtrer l'eau à travers leurs chemises.

Sous un ciel blanc, pâle, par un temps saturé d'orages, il faut nous remettre en marche. Cette fois mes forces me trahissent; resté loin derrière mes hommes sous la garde de cinq ou six d'entre eux, je tombe lourdement, au deuxième kilomètre. L'eau n'est pas bien loin heureusement; mes hommes m'enveloppent dans un de leurs shuka, me chargent sur leurs épaules, et à la nuit je puis enfin reposer sous ma tente.

Le 17, toujours porté, j'arrivai vers neuf heures à Mgunda, où je me décidai à m'arrêter! Allais-je mourir à un mois de la côte!

Une surprise bien agréable vint apporter un peu de baume à mes souffrances. Le lendemain de mon arrivée une petite caravane de Zanzibarites entrait dans le village, au milieu des coups de fusil et du tintamarre d'usage. Elle m'était envoyée par M. Ledoulx, auquel j'avais demandé divers petits objets au départ, et, comme on le voit, il avait fait diligence pour me répondre le plus tôt possible.

« Ah! maître, me dit Songoro, le chef, quel métier que de voyager avec huit fusils dans ce pays! Hier encore nous avons été attaqués par les Maffitis, et obligés de fuir dans la brousse, où nous avons dormi en compagnie d'un lion : aussi, pour revenir, nous allons piquer droit vers le nord par une route morte depuis longtemps; à Mpuapua nous nous mettrons ensuite à la remorque d'une caravane descendante, plutôt que de repasser seuls chez ces bandits de Vuakutu. »

Entre autres surprises, Songoro m'apportait un courrier d'Europe et un petit sac de sel, qui m'arriva bien à point. J'essayai d'écrire le jour même une sorte de récit de mon voyage, mais je n'eus la force que de griffonner quatre mauvaises petites pages au consul, dont deux consacrées à faire l'éloge de ma santé; Dieu sait si je mentais!

Songoro reçut de plus des instructions sévères pour ne rien dire de ma maladie et nous quitta avec ses gens après vingt-quatre heures de repos. J'ai su depuis qu'il avait regagné Zanzibar sans encombre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le village de Mgunda n'est plus dans le Kutu; il est situé sur la frontière de l'Oussagara, au pied des montagnes, et doit sa notoriété à l'asile qu'il donne à tous les Rougas-Rougas des environs, qui vivent de leurs pillages chez les populations paisibles des montagnes. Il s'y trouvait, lors de mon passage, une bande qui s'apprêtait à une grande razzia dans le nord-ouest.

Ces bandits me donnent, le 19 au soir, le spectacle de leurs danses de guerre, sous les costumes les plus grotesques. L'un d'eux porte sur la tête une garniture complète de becs de toucan, qui produisent en s'entrechoquant le bruit le plus singulier. Les autres ont comme coiffures des crinières de girafes, d'antilopes, de zèbres, des touffes de plumes de coq arrangées de façons diverses. Un lambeau d'étoffe rouge noué au cou complète leur costume. Comme armes ils ont un arc, des flèches à pointe de bois, et un bouclier en peau de bœuf.

La fantasia ne dura pas moins d'une heure. Comme elle finissait, le chef me fit savoir qu'il avait l'habitude de réclamer un hongo aux caravanes qui passaient chez lui, et je compris tout de suite que cette petite fête n'avait d'autre but que de m'intimider.

« Sommes-nous dans l'Ougogo pour payer un hongo? fis-je répondre au chef. Je veux bien te donner en cadeau le dixième de ce que tu me demandes pour payer ton hospitalité, mais pas de hongo! »

Songoro apporte un courrier d'Europe et un petit sac de sel.

Après maintes palabres nous finîmes par nous entendre pour sept à huit mètres de bel[illegible].

Le résultat le plus net de la rencontre des Rougas-Rougas fut la désertion de deux de mes hommes. L'un d'eux, excellent garçon, qui avait disparu pendant la nuit, me fit dire le lendemain qu'il regrettait de me quitter parce que je n'étais pas un mauvais maître, mais qu'il n'avait pu résister à l'envie d'aller faire une razzia avec ses vieux frères de l'*Unianembé*. Il me laissait du reste son fusil.

Le 20 nous campons dans une forêt de bambous, au pied des contreforts de l'Oussagara.

Le 21 nous gravissons péniblement le mont Mabruki, à deux cent mètres d'altitude, au milieu de brumes intenses et de grands bois qui secouent sur nous leurs rameaux ruisselants de pluie et de brouillard; la pente est si escarpée qu'il me faut tailler le sol pour placer mon lit horizontalement.

Le brouillard ne cesse pas avec le jour, et c'est à grand'peine que l'on trouve du bois sec pour entretenir un peu de feu sous ma tente.

Il n'y a que huit jours que le même mal me dévore et je suis déjà comme un squelette; je n'ose plus me servir de mon petit miroir, tant mon visage m'épouvante.

Il y a beaucoup de champignons dans ces endroits humides : le faux oronge pullule; les indigènes mangent surtout un grand bolet grisâtre très commun.

Le 22 nous continuons à marcher sur des collines bien boisées, et nous campons dans un village aban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donné, où nous jouissons enfin d'un petit rayon de soleil.

Les matinées du 23 et du 24 se passent à patauger dans l'immense marais de la Makata, où j'ai peine à trouver un emplacement un peu sec pour camper. Ces deux marches, avec de l'eau jusqu'aux genoux, me mettent à bout de forces.

Pour comble de malheur, le calomel, que je suis obligé d'employer pour ménager mon sulfate de soude, me donne des coliques atroces.

Beaucoup de gibier en vue; troupeaux de girafes, de zèbres et de bubales: manqué à cinquante mètres un de ces derniers qui a regardé défiler toute ma caravane sans bouger de place. Le soir Hassani parvient à décrocher une girafe; il n'arrive au camp que vers onze heures. Lions, hyènes font toute la nuit un vacarme épouvantable, et il n'y a pas un arbre en vue pour construire une palissade. Je n'ai plus du reste assez le sentiment de l'existence pour m'occuper de la défense de ma caravane.

Le 25, dix heures. — Le marais se termine au pied des petites collines par la Makata elle-même, rivière de vingt mètres de largeur qui court au sud-ouest.

Une heure plus tard nous arrivons à un petit village entouré d'un *boma* (palissade), propriété d'un Arabe de la côte qui fait ici le commerce d'esclaves.

Ce *boma* diffère peu comme aspect des villages environnants; les huttes, au nombre de vingt-cinq ou trente, sont cependant plus entassées, les rues plus sales. Une ou deux chaînes d'esclaves circulent à l'intérieur, ou viennent s'asseoir devant moi, me dévorant du regard hébété, idiot, habituel à tous ces malheureux.

L'Arabe a quitté la place depuis quelques jours pour aller vendre une partie de sa noire marchandise à la côte; je crois fort du reste que ce prétendu Arabe n'est qu'un homme de la Mrima, attendu qu'aucun des chefs à qui il confie la garde de son camp n'est Zanzibarite.

Mes hommes m'expliquent à son sujet que les négriers qui font la traite dans ces parages possèdent en général deux *bamas* de cette sorte : l'un, comme celui-ci, à une certaine distance de la côte, autour duquel ils rayonnent pour faire leurs provisions de « bois d'ébène »; le second, retiré à la côte même, est placé de façon qu'on puisse entrer facilement en relations avec les boutres du canal et surveiller les bateaux de guerre; il ne sert que d'entrepôt temporaire, et, étant généralement inhabité, échappe aux soupçons de l'autorité anglaise. Aussitôt que, par ses renseignements, l'Arabe est sûr de l'éloignement momentané du bateau de guerre, il fait venir ses chaînes humaines à marches forcées et les embarque sans plus tarder sur les boutres, tout prêts à les recevoir.

Les journées des 26, 27 et 28 se passent sur de fraîches collines, dont l'air vif fait oublier l'atmosphère empestée des marais de la Makata. Au souffle vivifiant des brises du nord, mon estomac commence à se remettre un peu.

Ce n'est pas sans peine néanmoins que j'arrive à suivre ma caravane sur ces pentes déjà raides, qui chaque jour nous font monter deux ou trois fois à mille ou douze cents mètres pour redescendre à six cents un peu plus loin.

Au camp j'ai au moins de l'eau pure à boire. Sous l'effet des premières pluies, de petits torrents roulent avec fracas dans le fond des ravins, donnant souvent naissance à des chutes de petites cascades du plus gracieux effet.

Nous voilà dans la vraie montagne. Cela ressemble aux Alpes. Devant nous le mont Para Uranga s'élève menaçant, au grand désespoir des porteurs de mon bateau. Le tonnerre gronde tout l'après-midi avec des éclats et des déchirements terribles. Les éclairs se croisent dans toutes les directions; j'en compte quelquefois jusqu'à cinquante par minute. Partout ailleurs que sous ma pauvre tente ce serait un beau et grand spectacle.

Les habitants, peu nombreux, me semblent d'humeur plus douce. Peut-être est-ce la santé qui, en me revenant, me donne cette illusion? Pour la première fois je vois les femmes s'approcher sans défiance de ma table, s'asseoir sur leurs talons en déposant leurs corbeilles de haricots ou de farine, jacasser, rire et se moquer de moi pendant des heures entières. Il n'y a pas jusqu'au kirangozi qui, le matin, semble avoir rabattu de ses prétentions insolentes. J'aperçois enfin avec plaisir quelques chèvres malingres, mais il m'est impossible de les faire traire.

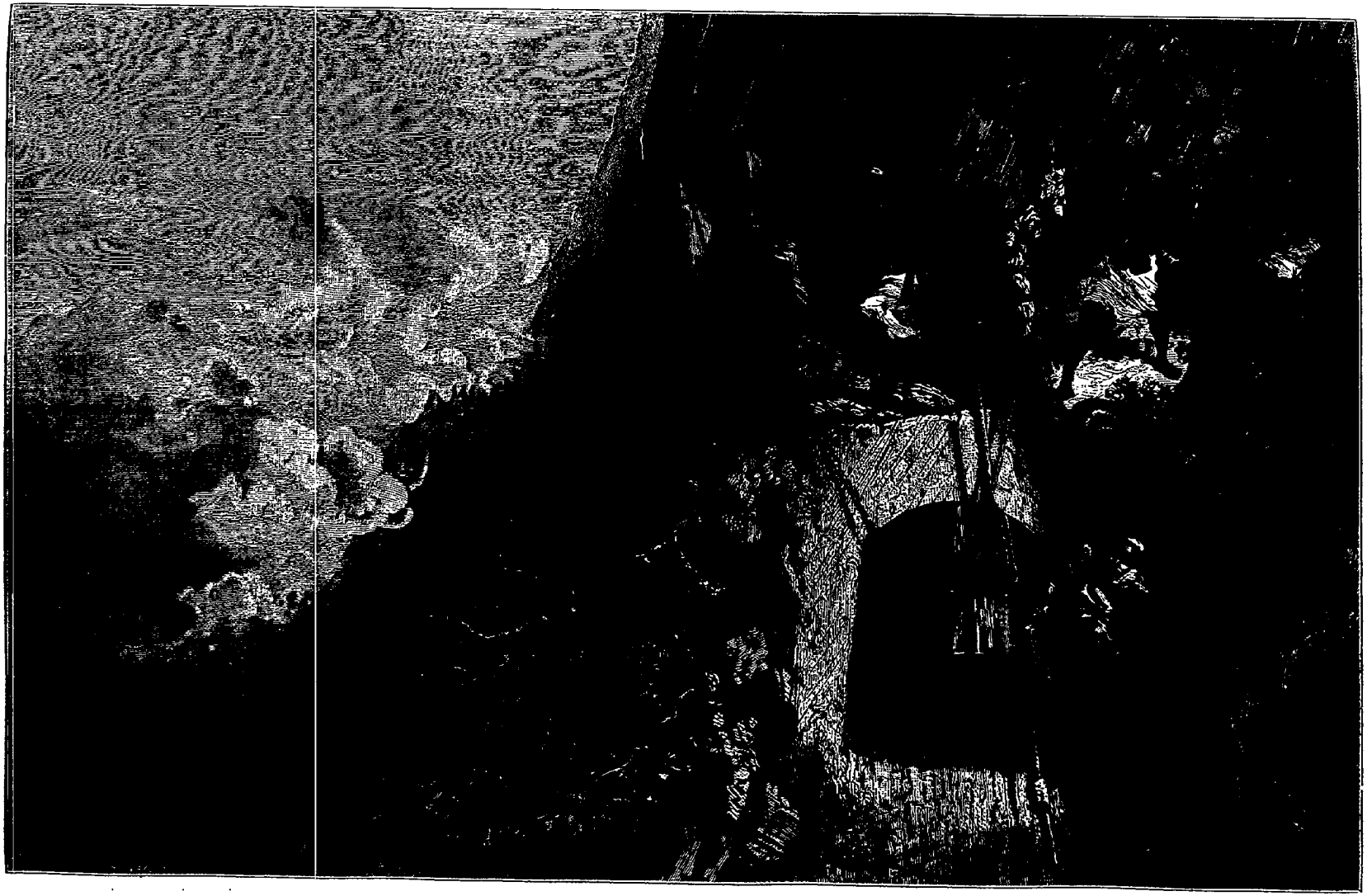
L'ascension du Para Uranga, le 29, fut une rude corvée, qui d'un coup nous éleva à quatorze cents mètres au-dessus de la mer. Mes hommes suant, râlant, s'aidant des broussailles et des racines qui leur tombaient sous la main, mirent quatre heures à arriver au faîte. Le bateau n'arriva qu'à la nuit, et encore fus-je obligé d'envoyer souvent à son secours pour renforcer les porteurs.

La brume, en se déchirant un instant, nous avait découvert dans l'est, au travers d'une large crevasse, un panorama de toute grandeur : au loin, les monts Uguru, d'où sort le Kingani; à nos pieds, les grands marais de la Makata, si pleins de tristes souvenirs; enfin, dans le sud-est, une mer houleuse, de petits sommets coniques ou ballonnés, entremêlés de groupes de nuages qui semblent hésiter en planant avant de s'abattre. Sur les flancs de la crevasse s'étagent de petites cascades d'une blancheur de neige et s'ouvrent des ravins dont les eaux vont se perdre en bouillonnant dans le torrent qui gronde à nos pieds.

Ce sont les Alpes à s'y méprendre, et il n'y manque pour compléter l'illusion qu'une chaumière au loin, un bêlement de troupeau ou un tintement de clochette.

La marche du 30 nous élève de cinq cents mètres encore, jusqu'à un col étroit d'où nous redescendons à douze cents mètres et presque à pic, dans une grande plaine marécageuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage des sections du canot (voy. p. 22).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur une longueur de deux kilomètres, le sentier, qui a juste la largeur du pied, se cramponne à une falaise verticale de trois cents mètres de hauteur. Dans l'état de faiblesse où je suis encore, le vertige me prend, et à deux reprises je suis obligé de me mettre à plat ventre pour ne pas être entraîné. Mes Zanzibarites, aussi adroits dans les montagnes que robustes dans la plaine, sont insensibles à cette impression et s'avancent sûrement jusqu'à une longue roche plate, glissante, inclinée de soixante à soixante-dix degrés, qui barre complètement le sentier.

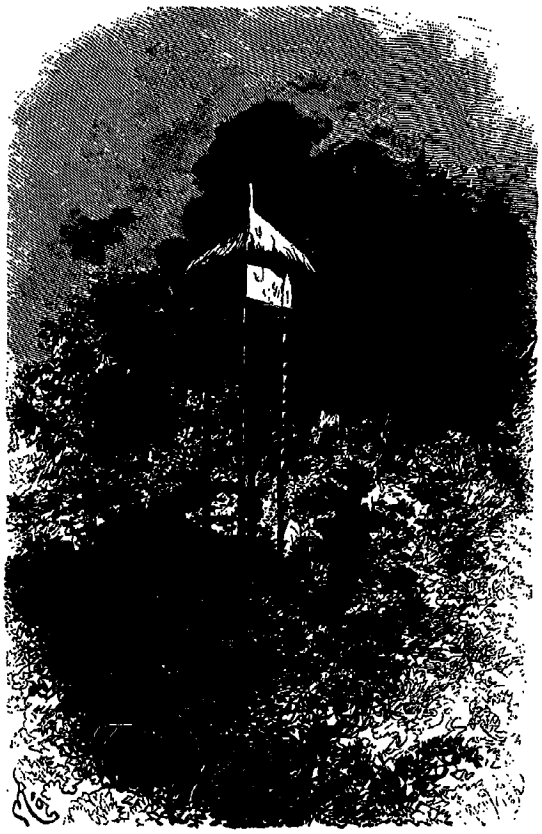
Ce passage demanda plus d'une heure aux cinq sections de mon bateau; je les vois l'une après l'autre suspendues aux amarres que mes chefs sont allés attacher successivement aux troncs d'arbres; mes hommes, étendus sur la roche, les font glisser avec précaution, au risque d'être entraînés dans les précipices, si la corde vient à se rompre. J'assiste d'en bas à ce travail de géant, où la moindre imprudence peut ruiner d'un seul coup l'espoir que je mets dans ce frêle esquif : mais tout se termine heureusement.

A la descente, de petits sommets paraissent surgir de la plaine, qui d'en haut nous semblait parfaitement unie; ils sont couverts par endroits de plaques d'un vert plus tendre que celui des forêts voisines. Ce sont des champs de sorgho et de maïs. Quand nous arrivons de plain-pied, nous apercevons enfin sur ces mamelons dispersés des groupes de quatre ou cinq cases exposées en plein vent, sans palissade ni défense d'aucune sorte. D'autres petits villages semblables apparaissent dans la montagne même, mais toujours à quelque endroit élevé, découvert, d'où l'on peut facilement apercevoir un ennemi quelconque. C'est là que les montagnards craintifs de l'Oussagara vivent de leur récolte annuelle et de petits troupeaux de chèvres et de moutons, qu'ils chassent dans des sentiers perdus de la montagne et connus d'eux seuls.

Aujourd'hui, pour eux, l'ennemi c'est moi. On a vu descendre ma caravane; des cris d'effroi ont signalé son arrivée aux villages lointains : les sons du tambour vont d'une colline à l'autre, et je vois partout les indigènes effarés se perdre dans la brousse, emportant le plus précieux de leur pauvre matériel. Force m'est de camper au dehors du village et d'attendre, pour acheter des vivres, que le kirangozi ait rassuré la population.

Continuellement en butte aux incursions de leurs voisins, les Vouassagara sont toujours en éveil, prêts à s'enfuir au premier signal; leurs villages ne sont à proprement parler que des camps improvisés, faciles à lever en cas d'attaque.

Heureux de leur indépendance, de cet air pur des montagnes qu'ils respirent à pleins poumons, ces sauvages vivent dispersés, ne recherchant le voisinage de leurs semblables qu'autant que la nécessité les y contraint.



Grenier des Vouassagara dans un buisson.

La marche du 31 apporta quelque répit à nos fatigues, en nous ramenant dans un pays de collines moins abruptes que les montagnes de la veille. Nous trouvâmes, pour camper, le village de Kirangaouana, un peu plus important et mieux fourni de vivres que les précédents, qui étaient à peine suffisants pour nous nourrir. Je me décidai à un séjour en cet endroit afin de faire prendre à mes gens un repos bien mérité par les fatigues des jours précédents.

Le 1er février, en deux petites heures de chasse dans la matinée, je blessai trois *cobes à croissant*; je ne pus en ramener qu'un seul, une petite femelle, qui, après une longue fuite dans les grandes herbes et bien que mourante, ne put être achevée qu'à la troisième balle. Le *cobe à croissant* est le seul animal qu'on trouve dans ces montagnes, mais il y est nombreux.

L'après-midi fut orageux à tous les points de vue. Mes hommes, fatigués par un rude travail, mais bien plus encore las de leur bonne conduite depuis quelques jours, éprouvent le besoin de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Vers les trois heures ils se rangent en ligne devant ma tente avec des visages de mélodrame qui m'annoncent quelque chose de grave. A peine en manque-t-il cinq ou six à l'appel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Maître, me dit Nassib à voix haute, les hommes prétendent qu'ils sont fatigués par le travail, et, comme tu viens de dire que nous partirons demain, ils se sont réunis pour te faire savoir qu'ils veulent rester un jour de plus ici, ou bien que demain ils refuseront de partir. »

Un long murmure d'approbation salua la fin de ce discours de Nassib.

« Mes enfants, répondis-je (l'usage veut que je sois le père de ces forcenés), seul contre vous tous, je n'ai pas le pouvoir de vous contraindre, mais j'ai le droit de vous couper les vivres, et je sais en user largement. Vous voulez vous reposer, reposez-vous tant que vous voudrez, un mois, deux mois, mais, sur ma tête, tout le temps que vous passerez ici, il ne sortira pas un seul *upandé* d'étoffe de ce lot que vous voyez là devant moi.

— On peut nous enchaîner, s'écrièrent-ils en faisant de grands gestes, mais jamais nous ne partirons demain. Notre père, notre mère, Saïd lui-même serait là, que nous refuserions. Nous retournerons plutôt à Zanzibar dire au consul ce qui s'est passé. »

Puis ils se retirent en masse à l'extrémité du village pour tenir conseil loin de mes yeux et de mes oreilles et donner libre cours à leur fureur; ils sont même résolus, d'abord, à partir immédiatement; mais, à la nuit, la première effervescence est déjà un peu calmée, et l'on ajourne le départ en masse pour la côte au lendemain matin.

Passage des ravins sous la pluie.

La journée du 2 fut relativement plus calme. Personne ne partit pour Zanzibar. Quelques escouades seulement allèrent acheter des vivres aux villages voisins.

Le soir enfin Nassib m'apporta des paroles de paix et de consolation.

« Les enfants sont reposés, me dit-il, et demain nous reprendrons la marche en avant.

— Il est bien entendu qu'ils ont perdu un jour sur leur *pocho*?

— C'est comme tu voudras, maître! »

Les 3, 4 et 5 février nous passons près de divers villages aussi insignifiants que haut perchés. A peine puis-je compter quatre ou cinq milles par marche, tant nous perdons de temps dans ces ravins à monter et descendre sous une pluie qui rend les sentiers difficiles.

Les vivres sont toujours rares et chers, mais les troupeaux de chèvres deviennent plus nombreux, et je trouve quelquefois un bol de lait frais pour m'aider à manger mon ugalé.

Pour les soustraire aux Vouahéhé, leurs ennemis jurés, les Vouassagara cachent leurs provisions dans des buissons épineux qui poussent drus et serrés dans les ravins autour des villages. Ces greniers ont l'éternelle forme cylindro-conique de la hutte, des dimensions minuscules, et sont toujours supportés par de longs pilotis, qui les protègent contre les rats et les serpents. En cas d'attaque les pilotis sont aussitôt coupés, et le grenier disparaît dans le buisson, qui est tellement dense qu'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se demande comment les sauvages peuvent y pénétrer.

Plusieurs espèces d'euphorbes apparaissent dans le sentier; le plus commun a le tronc de l'euphorbe candélabre, mais les branches, toujours verticales, ont le coude arrondi à leur base et forment dans leur ensemble une touffe volumineuse. De petites orchidées poussent dans les rameaux des arbres; le baobab enfin apparaît de temps à autre; je ne pensais pas le rencontrer à treize cents mètres d'altitude.

Toutes ces essences des pays chauds donnent souvent à la route un aspect tropical d'un contraste singulier avec le temps gris et sombre qui rappelle l'automne d'Europe. Tout humide qu'il est, cet air vif des montagnes me fait le plus grand bien.

Pour arriver à Maroro, le 6, nous rentrons en plaine dans une immense forêt d'euphorbes, de plantes grasses de toutes espèces au suc blanc empoisonné. On est obligé, pour faire passer le bateau, d'ouvrir le sentier à la hache et au sabre, et telle est la quantité de ces euphorbes et l'abondance de leur suc, que le sentier est littéralement blanc de lait après le passage de ma caravane.

Maroro, bien qu'il soit encore dans l'Oussagara, possède un ou deux tembés, longues huttes à toit plat, que nous retrouverons dans l'Uhéhé. L'arc et les flèches de l'Oussagara ont ici complètement disparu, pour faire place à la petite lance de jet de l'Uhéhé. Un bouclier elliptique, en peau d'antilope, est aussi en usage, mais en temps de guerre seulement; la lance est la seule arme portée en main d'une façon courante. On ne voit plus de fusils; les caravanes ne passant plus dans ces parages, les naturels ne pourraient pas refaire leurs provisions de poudre.

Ce sont de braves gens en somme que ces Voussa-

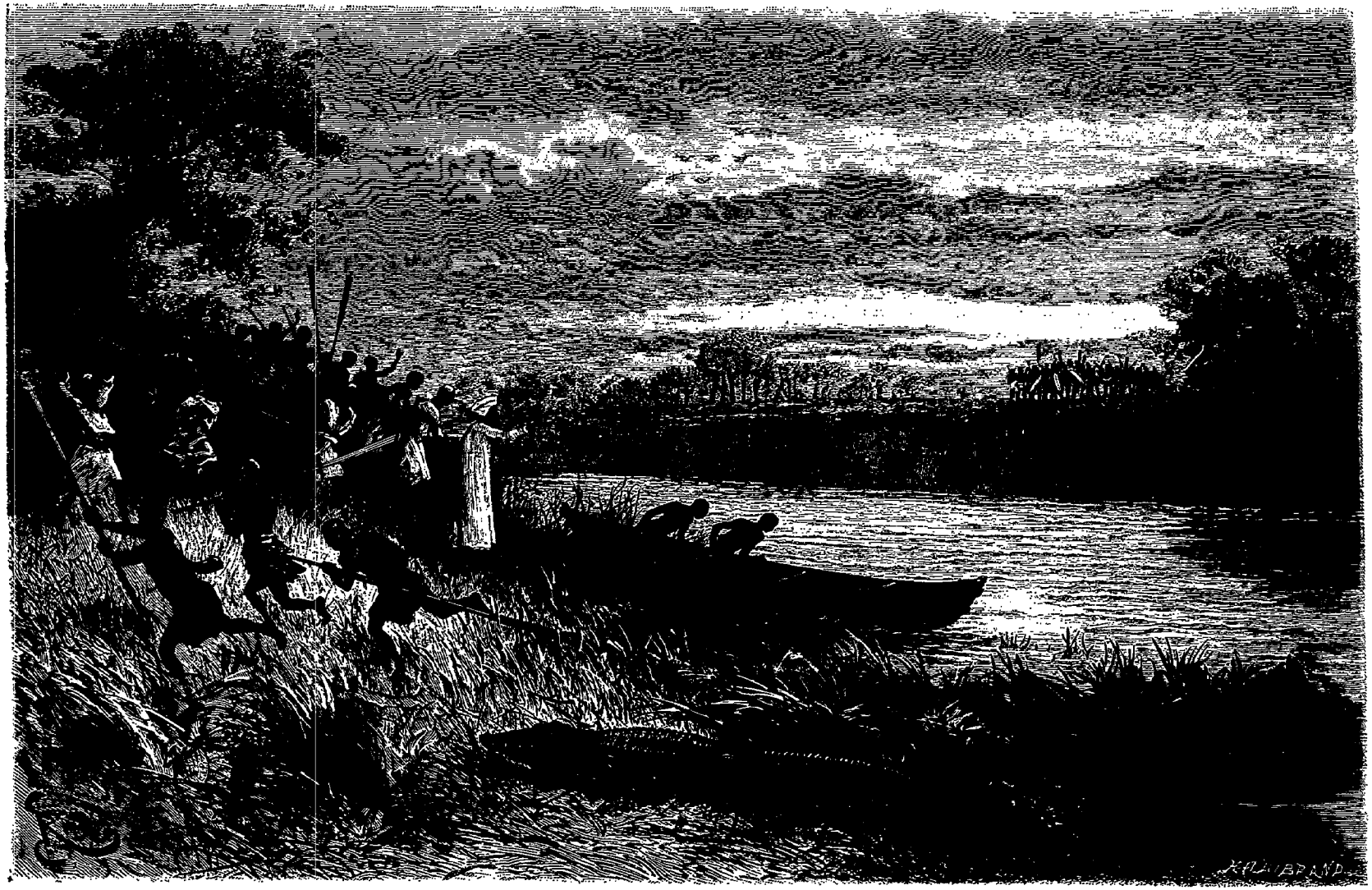
Voussagara.

gara, mais bien ennuyeux avec leur manie de fuir à propos de tout et de rien : cela me fait perdre chaque jour deux ou trois heures à nouer les relations.

Le 7, au moment où je m'y attendais le moins, nous débouchâmes sur le Ruhaha, large rivière qui court au sud et nous barre complètement la route. Le sentier, redevenu à peu près horizontal, en serpentant au pied de la haute montagne, nous a fait trouver ce jour-là des endroits charmants, de petits bois maigres remplis d'acacias, d'arbustes épineux, de plantes grasses dont l'aspect me transporte dans les bois de pins de la Méditerranée. Le sol est couvert de sentes de buffles et de girafes, et à chaque clairière nous rencontrons des troupeaux de gazelles, de sprinbocks, sur lesquels je fais un feu roulant; un seul sprinbock cependant tombe à terre. Je n'ai pas le temps de courir après les blessés; or, s'il est un animal difficile à étendre raide d'une balle, ce sont ces petites antilopes qui, le corps traversé, l'estomac en lambeaux, quelquefois même avec une jambe brisée, trouvent dans leurs ressorts d'acier la force de faire quatre ou cinq cents mètres en fuyant, juste ce qu'il faut pour les mettre à l'abri du chasseur.

Le Ruhaha a été traversé, je crois, plus haut autrefois par Burton. Je ne me rappelle pas ce qu'en a dit l'illustre voyageur, mais d'après les renseignements des indigènes je ne m'attendais pas à rencontrer une rivière de soixante mètres de largeur, de huit mètres de profondeur, avec un courant rapide accru par les pluies. L'eau est rouge, boueuse, toute pleine d'un limon argileux, que le courant arrache aux deux berges ravinées, hautes de trois à quatre mètres. Depuis deux jours le niveau est, paraît-il, monté de deux mètres et doit monter encore. Chercher un gué dans de semblables conditions eût été peine perdue; aussi me décidai-je à monter mon bateau, tout heureux d'ailleurs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lancement du canot sur le Ruhaha (voy. p. 26).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette occasion de m'assurer si la gymnastique à laquelle il se livre depuis quinze jours ne l'a pas trop endommagé. Quant aux pirogues, je n'y puis pas compter. Je n'en aperçois qu'une très petite dans les environs.

Vers trois heures mes hommes se mettent au travail, stimulés par une faim dévorante et par l'impossibilité de se procurer des vivres sur la rive où nous sommes.

Les sections, débarrassées de leurs amarrages, sont alignées, et chacun s'escrime du marteau, du ciseau et de la lime pour réparer les déformations produites par des chocs nombreux.

Hassani rentre au clair de lune, avec une tête d'antilope à pieds noirs sur les épaules. Il a laissé naturellement l'animal dans la brousse; mais les hyènes n'y toucheront pas, m'assure-t-il, parce qu'il a fait des médecines (dawa) pour les conjurer. Le fait est que le lendemain, quand on m'apporta la viande, il n'y manquait... que l'estomac et une cuisse.

Le 8, vers dix heures, mon bateau était monté, tous les écrous étaient en place et les jointures soigneusement calfatées avec une étoffe huilée. Le lancement s'opéra dans le plus religieux silence; malgré moi je ne pouvais me défendre d'une certaine crainte sur la réussite de l'opération, car je n'ai jamais vu jusqu'à présent mon bateau d'une seule pièce.

Quant à mes hommes, ils ne s'étaient pas imaginé un seul instant qu'une pareille machine en fer pût flotter; aussi fût-ce un cri général d'étonnement quand on le vit surnager avec légèreté et se mouvoir tout comme les *daous* de Zanzibar :

« En vérité, mes frères, il flotte! » Et tous de se précipiter, de saisir les avirons; il ne fallut rien moins que l'apparition d'un crocodile au milieu des tapageurs, pour rétablir l'ordre nécessaire afin de mener rondement la traversée.

Sur la rive opposée, une bande d'indigènes, la bouche béante, les yeux grands ouverts, se demandaient s'ils rêvaient.

A la nuit, le Ruhaha était franchi, les sections étaient démontées et reficelées à nouveau.

Je campai au village de Niukua, situé à deux kilomètres en aval sur la rive droite de la rivière. Les indigènes m'assurent que le Ruhaha passe chez Méréré, ce que je ne puis croire, attendu que je ne l'ai pas coupé deux fois. Comme d'un autre côté il ne se déverse pas dans le Nyassa, il est à supposer que c'est un affluent de la Rovouma. Plusieurs de ses affluents ont des eaux saumâtres, et le sel est assez commun dans les environs.

Niukua compte au nombre des bons souvenirs de mon voyage. Figurez-vous un immense verger, tapissé de gazon tendre, frais, couvert çà et là de petits arbustes verts, de bouquets épineux, — à l'est la rivière avec l'éternel ronflement de l'hippopotame, le cri des oies sauvages, des bécassines, — au nord et à l'ouest les sommets brumeux de l'Oussagara.

Huit ou dix cases sont là dispersées gracieusement, perdues dans cette immense solitude, sur un emplacement de deux à trois cents mètres. Le soir, chèvres et moutons, au nombre de cent cinquante au moins, se pressent en masses vers leurs étables; tout cela bêle et se bouscule, conduits par des enfants au ventre rebondi et nus comme des vers.

Hassani tua un rhinocéros à deux cornes. J'en fis cadeau au chef du village et je gardai un zèbre pour mes hommes et mes hôtes.

Voulant reconnaître ma générosité, le chef me fit cadeau d'une chèvre, d'une belle jarre de lait, et, en me quittant, me déclara qu'il était mon ami pour la vie. A plusieurs reprises il m'exprima son étonnement de voir que je ne volais rien chez lui, comme c'est l'usage des caravanes arabes quand elles passent dans ces pauvres villages.

Que n'ai-je rencontré beaucoup d'autres Niukua échelonnés le long de ma route!

La marche du 10 s'effectue dans une plaine vallonnée, et devant nous se dessine, en bleu tendre, sur l'horizon, la dernière chaîne de l'Oussagara, que nous franchirons après-demain.

Vers dix heures j'ai l'habitude de donner à ma caravane une demi-heure de repos, puis j'aime à prendre seul les devants, certain qu'elle ne tardera pas à me rejoindre. Pendant cette courte halte j'avais réussi à m'isoler à quelque cent mètres de ma caravane, quand, à une bifurcation du sentier, un formidable rugissement de lion éclata dans la brousse à trois ou quatre mètres de moi à peine.

Un bruissement de feuilles suivit presque aussitôt, et tout était rentré dans le silence au moment où mes hommes débouchaient au pas de course; comme le lion ne rugit guère que quand il vient de saisir sa proie, ils avaient tout lieu de supposer qu'un malheur m'était arrivé. Des recherches dans la brousse firent découvrir quelques gouttes de sang; le rugissement venait de se répéter à près d'un kilomètre et nous laissâmes le fauve déchirer sa proie en liberté. On n'a pas exagéré ce qu'a de saisissant le rugissement du lion, cette note rauque et formidable qui semble retirer toute vie à la nature et la frappe d'un silence de mort.

Le cri de l'hyène produit également sur nous une impression étrange pendant le silence de la nuit, d'autant plus qu'il nous éclate souvent entre les jambes, dans le camp même et à trois pas de ma tente ou des huttes de mes hommes, quand le bois a manqué pour construire une palissade. C'est presque un rugissement aussi effroyable que celui du lion, et à peine lui cède-t-il en puissance.

Le cri d'appel du lion se compose de deux notes longues : *oû-oh*, que la voix humaine ne pourrait imiter qu'avec les efforts gutturaux du mal de mer; son cri de fureur est semblable au râle court, âpre et strident de la locomotive qui va s'ébranler. Celui de l'hyène commence de même que le cri d'appel du lion, mais se termine en éclats de rire saccadés et que traduit à peu près l'onomatopée *oû-hi-hi*. Chez plusieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribus de l'Uhéhé on imite ce *oû-hi-hi*, pour servir de cri de guerre.

La gent fauve est du reste ici nombreuse et variée comme dans tous les endroits où le gibier est abondant. Mes hommes trouvèrent aux environs du camp deux petits jaguars gros comme des chats.

Le 10. Quel campement ce jour-là! Rien qu'une plaine aride, desséchée, à côté d'une grosse roche creuse qui heureusement a conservé un peu d'eau de pluie. Le sol est rouge d'ocre, crevassé, raviné, couvert de l'atroce *Acacia horrida*; à midi un soleil de feu, le soir l'orage quotidien. Mes hommes prétendent qu'on se croirait dans l'Ougogo. Si c'est vraiment là l'Ougogo, je me félicite de n'avoir pas fait avec lui plus ample connaissance.

A travers les *Acacia horrida*.

Le 11 je campe à Mgovéro, village de quatre huttes qui n'a pas dix livres de farine à nous vendre; mes hommes sont obligés de courir au loin dans les environs pour trouver des vivres.

Je passe l'après-midi à tirer des francolins et des perdrix, qui sont partout très nombreux. Le francolin est presque toujours perché. Les Zanzibarites lui donnent le nom de *kuaré*, qui rend assez bien son chant criard.

Le 12 j'arrivais à Mdaïra, sur la rivière du même nom, au pied de la dernière chaîne de l'Oussagara que j'ai encore à franchir pour me trouver dans l'Uhéhé.

Les indigènes cuisent ici (c'est l'expression reçue) un peu de sel pour le vendre aux environs en gros pains arrondis qui ont conservé la forme du vase dans lequel on l'a fait dessécher. Le sel est recueilli sur les bords de la rivière sous forme d'efflorescences salines et dissous ensuite dans de l'eau avec la boue grisâtre qui l'accompagne. Ce liquide peu appétissant est ensuite passé à travers un lit d'herbes qui le purifie légèrement, et soumis enfin à une ébullition lente qui le cristallise et lui donne la forme de pains.

Partout en Afrique, dans les pays à sel, c'est le même procédé simple et économique produisant un pain noirâtre; l'impression sur la langue et le palais est celle d'un sable qui aurait trempé dans une solution salée. J'aurais mauvaise grâce du reste à en dire du mal : deux années de suite j'en ai fait mes délices.

La chaîne de montagnes qui se dresse devant nous mesure près de trois mille mètres : est-ce vraiment la dernière? je n'ose l'espérer. Depuis dix jours le guide s'évertue à me persuader que nous devons incessamment entrer dans une immense plaine qui s'étend loin vers l'ouest. Les difficultés naturelles ne sont au reste qu'affaires de fatigue et de travail, mais j'ai bien peur d'en rencontrer d'un autre genre à l'approche de l'Uhéhé. Les indigènes ne tarissent pas de malédictions sur la malveillance et la cruauté des Vuahéhé, et, à force de l'entendre dire, mes hommes sont aujourd'hui persuadés qu'ils ne sortiront pas vivants de ce pays.

Il se trouve au village quelques spécimens de ces sauvages; ils habitent près d'ici et vivent en bonne intelligence avec les Vouassagara. Beaux gars, solidement plantés, à l'allure hautaine et dégagée, ils sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ailleurs parfaitement nus et mettent leur pudeur à s'abriter la tête avec des lambeaux d'une étoffe graisseuse et noire de crasse.

Deux d'entre eux ont les oreilles coupées et sur mes questions se mettent à me raconter leur histoire avec entrain et volubilité :

« Nous autres, dit l'un d'eux, nous Vuahéhé, notre métier c'est la guerre; chaque année, au moment des moissons, nous partons pour l'Urori, l'Ussango, l'Ussagara, afin de ramasser des femmes et des enfants. Un jour, chez Méréré, nous venions de prendre un village; tous les hommes avaient été égorgés, les femmes faites prisonnières. Dans une cave, nous étions, mon frère et moi, occupés à amarrer une dernière esclave, quand il se fit un grand bruit; les habitants venaient de rentrer avec des renforts, et en un instant nous fûmes tous deux pris et faits prisonniers. »

(A la place de Méréré, pensais-je, je sais bien ce que j'aurais fait de toi, bandit!)

« Nous étions jeunes tous deux, poursuivit le conteur comme répondant à ma pensée, et Méréré, estimant que nous pourrions cultiver la terre, nous fit grâce de la tête, mais on nous coupa les oreilles. (Ce disant, il imitait le mouvement du couteau en portant un doigt à son oreille mutilée, et partait d'un grand éclat de rire.)

« Vois-tu, Msungu, des Vuahéhé cultivant la terre de Méréré ! Pendant quelques jours nous avons fait semblant de travailler; puis un beau matin nous filions dans la prairie pour ne plus jamais revenir. »

On a vu ce sauvage rire au souvenir de son supplice; le fait est que la douleur physique n'a pas sur l'Africain la même prise que sur nous. Son système nerveux, moins développé ou autrement développé que le nôtre, ne reçoit pas la même impression des actions extérieures. La souffrance, du reste, comme tant d'autres choses, subit l'influence des milieux; dans un pays où les ulcères de toute nature rongent la moitié de la population, où la cécité est commune, où la misère la plus affreuse se rencontre à chaque pas, la perte d'une oreille peut être considérée comme une privation presque insignifiante, et l'on ne saurait se tenir comme bien malheureux si l'on n'est affligé que de ce seul mal.

Le 13, vers trois heures de l'après-midi, nous commencions l'ascension de la montagne en suivant un sentier de chèvres à pic. Le passage de la chaîne ne pouvait se faire en une seule marche. A la nuit, nous campions, si cela peut s'appeler camper, sur le flanc d'un ravin, dans un brouillard froid, pénétrant, un vrai temps de décembre.

Mes hommes, épuisés, commencent à murmurer. Cependant le lendemain tout se passe comme à l'ordinaire, mais sans entrain. Comment affronter de gaieté de cœur cette muraille effrayante dont la cime se perd dans la brume? Si la tête légère du noir et son insouciance naturelle le poussent à des fautes et même à des crimes dont il ne sent pas la gravité, il faut reconnaître que souvent ces défauts sont chez lui une ressource précieuse. Le noir oublie vite le passé, il est tout au moment présent; quant à l'avenir, il n'y pense jamais; à peine songera-t-il à prendre trois jours de vivres quand il se sait menacé de huit jours de puri.

La montée, effrayante de raideur, dure six heures consécutives sans autres interruptions que de petits arrêts obligés pour prendre haleine, et toujours dans la demi-obscurité d'une brume épaisse.

Mes hommes râlent sous leurs charges; du haut en bas de la longue file indienne, ce ne sont que jurements, cris et malédictions.

« Ah! mamma, mamma, gémissent-ils en passant devant moi, ton fils va mourir ! »

Je ne peux guère les stimuler. La poitrine oppressée, je ruisselle de sueur froide, ma respiration siffle dans ma gorge, et il ne me reste que juste assez de force pour ne pas tomber.

Au haut du col, car nous franchissons la montagne à l'un des points les plus bas, se dresse à deux mille deux cents mètres un long boyau, sorte de cheminée étroite, où je ne sais comment mon bateau va passer. A force d'user des pieds et des coudes, nous débouchons enfin sur une petite clairière semée de gros blocs arrondis, où le guide m'apprend que nous n'avons plus qu'à descendre.

Une vingtaine de mes hommes sont déjà arrivés. Étendus raides à côté de leurs charges, ils semblent ne plus donner signe de vie; le grand Songoro seul, assis sur ses talons, s'efforce avec une aiguille et une capsule d'allumer un peu de coton qu'il a tiré de sa chemise pour faire du feu.

« Allons, Songoro, lui dis-je, va-t'en donner un coup de main aux enfants qui meurent sous leurs charges. Allons-nous laisser le bateau ici quand la plaine commence ?

— Ewala, Buana, j'y cours. Personne ne mourra et le bateau passera. »

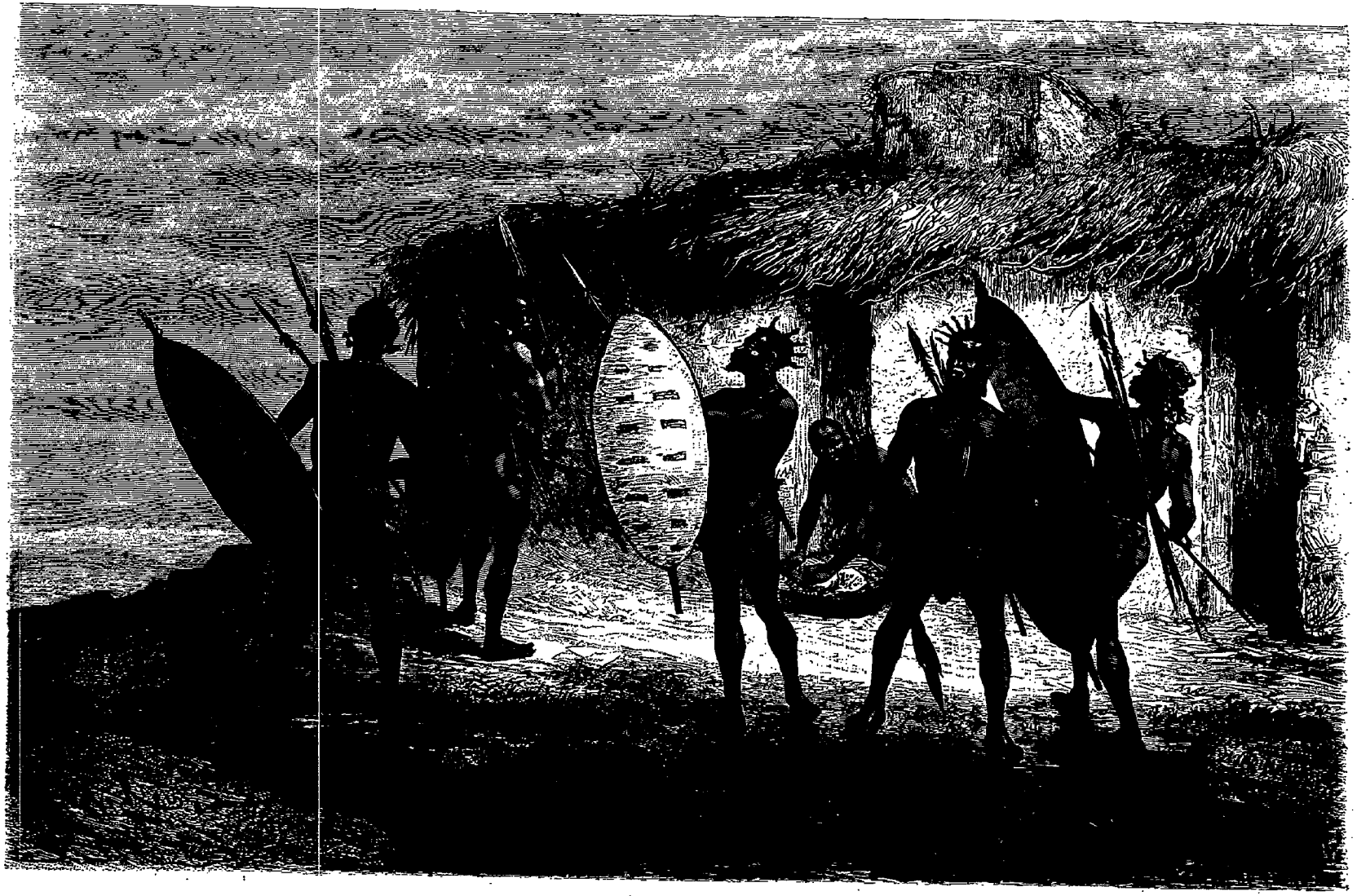
Deux minutes plus tard j'entendais au-dessous de moi sa voix de taureau qui raillait les traînards et secouait les paresseux.

Songoro est déjà un de mes vaillants; ce jour-là particulièrement il m'a rendu un service signalé. Tout le monde mourait de faim; il fallait pourtant enlever d'un coup cette rude corvée au risque de voir, peut-être pour une heure de retard et après des efforts surhumains, mon malheureux bateau abandonné. Avec son ampleur d'allures et sa taille de colosse, Songoro excelle à entraîner mes hommes; je le nommerais chef bien volontiers s'il n'était pas trop mauvaise tête.

La brume, en se déchirant par intervalles, découvre à nos regards émerveillés, vers l'ouest, l'immense plaine de l'Uhéhé inondée de soleil et de lumière, spectacle charmant et étrange pour un spectateur perdu dans les nuages!

A quatre cents mètres à peine au-dessous de nous commence une immense prairie verte, coupée de ruisseaux et de rivières. A l'horizon, une ligne bleuâtre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indigènes vuahéhé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marque les hauteurs qu'il nous faudra franchir après une quinzaine de marches en pays plat. Sur la droite enfin s'étend une longue chaîne de collines rocheuses élevée de deux à trois cents mètres au-dessus de la plaine et courant comme pour nous indiquer notre direction.

Partout dans la plaine, sur les collines, sur les flancs de l'immense montagne que nous avons à descendre, se dressent solitaires d'énormes blocs de granit, derniers témoins de quelque puissante révolution géologique. Sur les pentes, des tables de gneiss de toute grandeur, arrêtées dans leur élan, plongent sur l'abîme, n'attendant qu'un choc ou un accident de la température pour se précipiter au milieu de ce chaos de roches de toute espèce et d'arbres à moitié déracinés.

Pour se mettre à l'abri sans doute de ces blocs menaçants, les habitants se sont installés au milieu de la plaine. Leurs *tembés* tachent par endroits ce tapis de verdure, mais isolés et toujours misérables.

Certes la fatigue de la matinée nous engageait à camper en cet endroit, mais la faim nous talonnait, et, sans égard pour les gemissements de ma caravane, je donnai l'ordre de descendre.

Vers trois heures nous campions devant un premier tembé, longue masure, à moitié écroulée, qui servait d'abri à quelques vaches. Une foule bruyante, moqueuse sinon hostile, nous entoure; le mot de guerre circule comme toujours. Il est évident que je n'obtiendrai jamais d'emblée de ces sauvages les vivres qui me sont nécessaires. Aussi, après ma tasse de thé prise et des ordres sévères donnés à Nassib pour la garde du camp, je me mets en quête de buffles, qui paraissent être nombreux dans les environs. Huit gaillards solides m'accompagnent : c'est tout ce qu'il faut pour ma défense.

Jusqu'à la nuit je me traîne comme un mourant; et, hélas ! je reviens bredouille, exténué et démoralisé.

Au point du jour, le 15, je me mettais de nouveau en chasse avec huit ou dix hommes : le boma de mon camp avait été consolidé pendant la nuit et j'étais sûr de trouver des buffles tout près de nous. En effet, un beau troupeau d'une centaine de bêtes nous défilait bientôt au triple galop, la corne basse, remuant les arbustes et foulant les buissons avec le fracas d'une charge de cavalerie.

Vouloir joindre des buffles en grand troupeau, quand ils reviennent de boire et qu'ils sont lancés à fond de train serait une folie, car ils font généralement six, huit et dix kilomètres à cette allure; mais il faut suivre leur piste : on a grande chance de rencontrer des retardataires. C'est ce qui nous arriva. Quelques cents mètres plus loin, j'avisai en pleine brousse, à cinquante mètres à peine, un beau couple qui paissait tranquillement à notre vent. Un d'eux, frappé en pleine épaule, secoue sa large encolure, lance une ruade, mais reste debout pendant que le second prend la fuite.

Je vois encore le monstre; rien ne peut rendre ce qu'il y a de sauvagerie farouche et de menaces dans cette tête basse, aux cornes épaisses et acérées, dans ces petits yeux enfoncés sous des paupières charnues et dans ces naseaux fumants qui soufflent du sang, car il est bien rare qu'une balle dans l'épaule ne détermine pas une hémorragie, en brisant le cœur ou les poumons.

Le buffle cependant, toujours debout et blessé à mort, essuyait notre feu à vingt-cinq mètres sans sourciller. Il avait déjà reçu six balles dans l'épaule droite, et, le jugeant hors de combat, je le tournais pour attaquer l'autre, mais, pendant ce mouvement de conversion, la brute, bien qu'immobile, me suivait de sa tête basse et de son regard sanglant. Je résolus de l'achever à quinze mètres, ne supposant pas qu'elle eût encore la force de me charger; mais je n'avais pas relevé ma carabine qu'elle arrivait sur moi au triple galop, le mufle à terre, avec la furie du désespoir. Au même instant un coup de feu partit à mes côtés, et la bête roulait presque à mes pieds, cette fois pour ne plus se relever. Hassani, qui ne me quittait pas, venait de l'étendre raide à bout portant.

De ce jour, Hassani devint mon enfant de prédilection. Ce garçon est froid comme du marbre, et avec cela d'une audace que je ne puis expliquer que par sa confiance dans son agilité.

Au camp, la situation s'était un peu améliorée; quelques habitants, séduits par les étoffes, ont vendu un peu de farine. Aussitôt rentré, je fis appeler le chef.

A mes protestations de paix et d'amitié, celui-ci répond par l'éternel refrain d'Afrique :

« Tu dis, Msungu, que tu ne viens pas faire la guerre, mais je n'en crois pas un mot. Depuis quand une caravane tombe-t-elle dans l'Uhéhé sans prévenir? Ne sais-tu donc pas qu'il est d'usage, avant d'y mettre le pied, de dépêcher quelques hommes à Mkuanika, notre grand chef, pour lui demander l'autorisation d'entrer dans ses États? »

Dans l'après-midi toutefois l'autorisation de vendre des vivres fut donnée officiellement, mais les dernières paroles du chef avaient été celles-ci : « Dans l'Uhéhé on doit le hongo à tous les tembés qu'on rencontre. Tu prétends ne le devoir qu'à Mkuanika, ce sera comme tu voudras, mais, moi, je te refuse un guide pour demain. »

Je m'endormis sur ces paroles consolantes.

Le départ du 16 est resté un de mes plus mauvais souvenirs.

A dix heures une foule hostile nous barrait la route, nous interdisant de faire un pas de plus sous peine de guerre immédiate.

Je comptais ce jour-là atteindre le village du chef Marawano, un des plus importants de l'Uhéhé et qui garde la frontière. Force fut de camper à une demi-heure de là, sur une petite éminence d'où j'apercevais le grand tembé, ce qui m'évitait au moins la corvée d'un kirangozi pour y arriver.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les sauvages qui me barrent la route sont les propres hommes du Marawano.

« D'où te vient cette audace d'entrer chez nous sans prévenir? s'écrie un des chefs. Vas-tu arriver chez Marawano sans lui envoyer un cadeau de bienvenue et lui faire part de tes intentions? Dépêche à l'instant trois hommes pour l'aller saluer, ou avant la nuit tu auras la guerre avec tout l'Uhéhé. »

Je finis par dépêcher Tuakali, mon interprète, avec deux autres de mes hommes, chargés d'un cadeau pour Marawano.

Tuakali ne revint qu'à la nuit, par une grosse pluie d'orage. Il me raconta qu'à son arrivée Marawano dormait, et qu'il avait fallu attendre le réveil de Sa Majesté. A la vue des étoffes, ce chef entra dans une grande colère, les jeta par terre avec rage, disant que lui, Marawano, ne se contentait pas de cadeaux pareils, qu'il était l'égal de Mkuanika, etc. Sans se laisser déconcerter, Tuakali avait insisté pendant plusieurs heures avec une patience exemplaire, et à la fin le cadeau avait été accepté par Marawano, sous la condition que je lui payerais un gros hongo le lendemain, et que je camperais loin du tembé, dans un endroit qu'il choisirait lui-même.

Le 17, de bon matin, j'établissais ma tente à l'endroit indiqué, sur un petit tertre, à quatre cents mètres du tembé de Marawano. Pas un arbre dans les environs, et je dus renoncer à me construire une palissade pour

Le buffle roulait presque à mes pieds.

me protéger contre les fauves et peut-être aussi contre les indigènes.

Ce tembé, résidence de Marawano, de ses femmes, de ses enfants et de son peuple, est carré de forme; au centre est une grande cour sale et boueuse. Une seule porte ouverte sur l'un des côtés donne accès à cet antre.

Il peut y avoir en ce moment dans le tembé deux ou trois cents indigènes, sans compter ceux qui commencent à venir des environs. Tout ce monde nous dévore des yeux, raillant et gesticulant à qui mieux mieux.

« Où est l'eau?... demandai-je à un msagira (un des ministres du roi Marawano).

— Pas d'eau ici, répondit-il; nous ne buvons que du lait et du pombé.

— Apporte alors du lait à vendre.

— Nous ne vendrons rien avant que le hongo soit payé : les ordres de Marawano sont formels. »

A force de chercher, mes hommes finissent par trouver un ruisseau, et, comme il restait quelques vivres, je pus à loisir prendre mon temps pour régler cette question du hongo. Il y avait pour moi un intérêt vital à ne pas céder; je ne savais pas au juste l'importance de Marawano dans l'Uhéhé, et, si je lui payais le hongo, il faudrait dorénavant le payer tous les jours. Mieux valait perdre ici quelque temps que de me voir en butte pendant un mois aux récriminations des indigènes.

Je savais du reste, par des renseignements recueillis dans l'Oussagara, que Mkuanika, grand chef de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

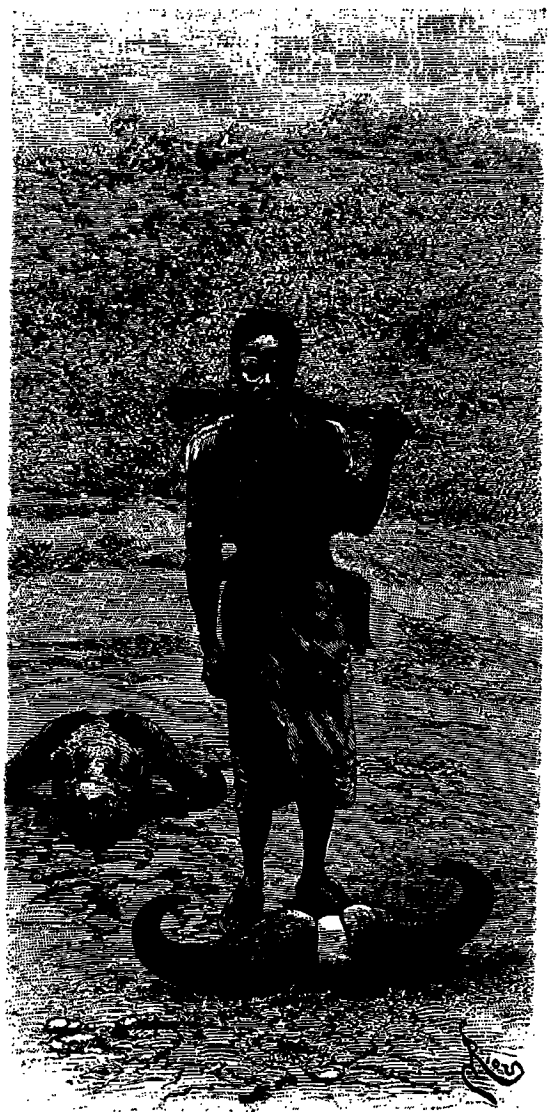
l'Uhéhé, se réservait à lui seul le droit de rançonner les caravanes et se montrait sévère envers ses sous-chefs quand ils les empêchaient de venir jusqu'à lui.

Dans l'Uhéhé, pas plus que dans l'Ougogo, les questions de hongo ne se traitent pas directement avec le chef du village, qu'on voit rarement. Dans ces discussions interminables, ce sont les msagiras, sortes de ministres à toutes fins, qui servent d'intermédiaires entre le chef de la caravane et celui du tembé. Ce n'est donc qu'à ces derniers que j'ai affaire.

Au nombre de quatre, ils passèrent toute la première journée devant ma tente; je leur disais :

« Marawano sait très bien que dans l'Uhéhé Mkuanika a seul le droit de prélever un hongo, et, tout Marawano qu'il s'appelle, il ne doute pas que Mkuanika ne lui fasse couper la tête le jour où il apprendra qu'il m'a empêché de passer. Marawano est un grand chef, je veux bien lui faire un cadeau digne de lui, mais il me rendra une vache ou un veau pour enlever à ce présent le caractère de *hongo*. Vous pouvez pousser votre cri de guerre, de hongo vous n'en aurez point. Mkuanika est dans l'ouest; je finirai par le trouver, et je puis vivre deux mois en tuant des buffles et des zèbres.

— C'est bien, me dirent le premier soir les msagiras en se retirant, chasse beaucoup, car tu n'auras pas une corbeille de notre farine. »



Hassani Bogo le chasseur.

Un incident vint le lendemain compliquer la situation. Hassani, qui ne peut pas rester au camp, et qui est plein de confiance dans son agilité pour échapper aux indigènes, avait tué la veille une girafe assez loin du tembé pour qu'on ne pût entendre le coup de feu. J'avais envoyé chercher la viande pendant la nuit, afin de ne pas exciter la voracité des indigènes, mais au matin le premier qui entra dans le camp, à la vue de la viande, poussa un cri de guerre, et un instant on parut vouloir se ruer sur nous avec lances et boucliers.

J'admirai le sang-froid avec lequel mes Zanzibarites accueillirent ces démonstrations guerrières et ce vacarme. Ce n'était certes point par bravoure, mais ils avaient tant vu de scènes semblables dans leur existence!

« C'est comme l'Ougogo, disaient-ils, beaucoup de bruit pour rien. »

Pour amadouer les plus braillards, j'offris aux msagiras une cuisse de l'animal; j'y joignis le cou, et, après deux heures de pourparlers, j'eus enfin la satisfaction de voir mes présents acceptés et la rage des habitants se calmer.

L'après-midi de ce jour-là apporta aussi quelques adoucissements à notre situation. Une femme s'étant laissée tenter par l'étoffe de mes hommes, toutes les autres vinrent mettre leur farine en vente. Quand les indigènes commencent à vendre, c'est qu'ils ont perdu l'espoir de s'emparer de vive force des étoffes; on peut alors considérer la paix comme à moitié faite.

Enfin Marawano ne demandait plus que dix pièces d'étoffe, au lieu de vingt-cinq; j'avais réussi, à force de petits cadeaux, à corrompre l'un des msagiras.

Victor Giraud.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indigènes de l'Uhéhé.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU [1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Ces populations de l'Uhéhé sont vraiment une belle race, les hommes surtout sont très supérieurs à ceux de l'Oussagara, si chétifs et si misérables : c'est plaisir pour l'œil de se reposer sur ces grands corps bien faits et robustes. La tête est régulière, la face carrée; le nez est court, mais droit, les lèvres nullement épaisses, la bouche bien fendue.

Bien qu'assez gras comme tous les peuples qui vivent de laitage, les Vuahéhé ne sont jamais d'une corpulence disgracieuse; l'abdomen chez l'adulte n'est amais développé. Leurs cheveux crépus sont taillés de façons diverses, mais peu ou pas rasés; la taille enfin est de beaucoup supérieure à celle de mes Zanzibarites, qui passeraient cependant en France pour de beaux hommes.

Puis leur allure fière et hautaine et qui n'est pas sans caractère donne l'idée d'un niveau moral plus élevé. Toutefois ils sont d'une ignorance de la simple pudeur qui est vraiment révoltante.

Dans les environs du tembé, les Vuahéhé ne sont pas habituellement armés, chose bien extraordinaire en Afrique. Toujours à se quereller entre eux, quand ils n'ont pas de caravane pour exercer leur humeur batailleuse, ils ont jugé prudent d'atténuer, en se désarmant d'habitude, les conséquences des rixes qui éclatent à chaque instant; mais, aussitôt le cri de guerre poussé, en deux minutes tout le monde est en armes.

La petite lance de jet de l'Urori à fer barbelé est pour ainsi dire la seule arme offensive en usage dans l'Uhéhé. Marawano possède cependant vingt fusils, précieusement serrés dans son tembé. Il ne les distribue que dans les grandes circonstances.

Le bouclier comme arme défensive est employé partout. Il est de forme elliptique, en peau de bœuf, de

1. Suite. — Voyez pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

buffle ou de zèbre, et traversé dans son grand arc par une tige de bois qui sert à le tenir en main aussi bien qu'à assurer sa résistance.

Si l'homme, dans l'Uhéhé, est doué d'avantages physiques, la femme en est absolument privée. Elle est laide. Jusqu'à quinze ans la jeune fille ne manque pas de quelques attraits; son petit sourire moqueur, pudibond, a une véritable grâce; à vingt ans il n'en reste plus rien.

Il faut constater cependant une supériorité de la femme sur l'homme dans l'Uhéhé, une seule : c'est un certain sentiment de pudeur. Le lambeau d'étoffe, d'écorce ou de cuir qui sert à la défendre est quelquefois bien petit, mais elle ne le quitte jamais.

Son costume se compose d'une peau de bête faisant ceinture et servant également de poche pour l'enfant juché sur le dos de sa mère. Deux courroies qui se nouent sur les reins supportent en partie le poids du bébé; de la ceinture tombent jusqu'à mi-cuisses une multitude de lanières découpées dans le cuir même.

Partout dans l'Uhéhé la polygamie est la coutume. Bien souvent la haute direction du village est donnée à celui qui a le plus de femmes : c'est le plus riche. Marawano à lui seul en possède une cinquantaine.

Marawano vient me voir, avec une suite nombreuse, ce qui est contre tous les usages de l'Uhéhé, un chef ne devant jamais paraître devant des étrangers. Le désir qu'il avait de voir un « Ussungé » avant de mourir l'avait fait passer par-dessus toutes les traditions.

Je m'attendais à trouver en lui quelqu'un de ces ivrognes qui en Afrique doivent leur prestige à la quantité de *pombé* qu'ils absorbent chaque jour, mais il trompa toutes mes conjectures et m'étonna véritablement par ce qu'il y avait d'intelligence dans ses questions et ses reparties.

Marawano est un homme de cinquante ans, un vieillard pour l'Afrique. Rien dans ses vêtements ne le distingue de ses sujets, mais son maintien digne, sa démarche grave, son regard perçant indiquent assez l'habitude du commandement. Comme particularité il a six doigts à la main gauche. Le sixième, partant de la base du petit doigt, a un ongle et des phalanges.

Les zèbres foisonnent autour du tembé et font de grands ravages dans les plantations de maïs. La nuit ils passent en galopant si près de mon camp, qu'hier une sentinelle, nous croyant chargés par des buffles, jeta le cri d'alarme.

Hassani a tué aujourd'hui un zèbre et une antilope harnachée.

Toutes les fois qu'il sort de son tembé, Marawano est accompagné d'une bande de vauriens de quatorze à seize ans qui lui servent de garde d'honneur. Toujours à se quereller, ces garnements en viennent souvent aux mains, et alors, entre eux, coups de bâton ou coups de poing de pleuvoir avec un singulier entrain. Je fus témoin le soir du moyen énergique auquel il a recours pour discipliner ses soldats. L'un d'eux, dans l'exaltation d'un pugilat effréné, était venu se fourrer follement dans les jambes du chef. Reconnaissant son erreur, il prit la fuite à toutes jambes, pas assez vite cependant pour que l'un des mzagiras n'eût le temps de lui décocher une lance. L'arme siffla à deux pouces de l'épaule du coupable.

Je tâchai naturellement de profiter des bonnes dispositions de Marawano pour partir le plus tôt possible, car sait-on jamais toutes les contradictions qu'une seule nuit peut faire éclore dans la tête d'un sauvage? A force d'instances, de flatteries, je réussis à obtenir que je partirais le lendemain 20.

« Défie-toi des Vuahéhé, me dit Marawano dans le cours de la conversation; va prudemment, sinon ce soir ce sera la guerre à tous les grands villages. »

Je sus gré à ce petit souverain d'un conseil qui témoignait peut-être plus de son amitié pour moi, que de sa confiance dans ses sujets et de son pouvoir sur eux.

Dans tout l'Uhéhé, l'indigène vit de farine; le laitage compte à peine dans sa nourriture, bien que le bétail soit relativement nombreux.

Le lait ne se boit pas, on le mange à l'état caillé, je dirai presque à l'état de fromage; chaque famille possède deux ou trois grandes calebasses, souvent de soixante centimètres de diamètre, où la récolte du jour se mêle à celle des jours précédents. Dans un pays où malgré la fraîcheur le lait aigrit en vingt-quatre heures, on peut juger du goût et de l'odeur du mélange épais qui surnage.

Si par hasard on abat un bœuf, il est toujours mangé dans la brousse, assez loin du village : les femmes se passent de part dans ce festin. On voit de temps à autre, çà et là, un petit troupeau de chèvres ou quelques rares moutons.

Le bétail est petit, à peine haut comme un veau de huit mois. Il a toujours sur le dos la bosse traditionnelle, mais la couleur de sa robe varie à l'infini. La vache peut à peine donner deux bols de lait par jour, ce qui tient à la mauvaise qualité de l'herbage dans la brousse.

Le 20 février je campai à Msombé, petit tembé insignifiant.

Le 21 j'étais à Msogiri. Le 23 enfin, après une longue marche sans eau, j'installai ma tente dans un petit bois clairsemé, où, pour ménager mes hommes fatigués, je crus pouvoir négliger de construire un boma; mais, vers deux heures, les buffles arrivèrent en bandes à fond de train, comme ils vont toujours, jusqu'à la lisière du camp. Mes hommes, surpris, disparurent dans les arbres, pendant que les brutes, aussi effrayées qu'eux, changeaient de direction.

Lancé à leur poursuite, j'en rejoignis trois, dont un bufflon, que j'étendis d'une seule balle; en le voyant tomber, la mère *chargea la fumée* de mon fusil, comme disent les noirs, mais elle s'arrêta soudain devant les chemises blanches des Zanzibarites et s'enfuit, blessée par une autre balle qui lui laboura les flancs.

Comme je revenais, une détonation de mon *big-gun*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous attira dans un fourré inextricable, où nous trouvâmes Hassani, tranquillement en train d'égorger un buffle.

Qu'elles sont belles et gaies, ces soirées d'Afrique en pleine brousse, loin des indigènes, et quand les vivres sont en abondance! Tous ceux qui aiment les grandes scènes de la nature et qui ont joui de l'enivrante liberté de la vie sauvage savent ce que je veux dire. L'Europe leur semble bien pâle à ces heures-là.

Dans l'après-midi nos hommes se répandent aux environs. Au coucher du soleil tout le monde rentre, les uns portant un tronc d'arbre mort, d'autres un quartier de venaison saignante. Hassani vient déposer devant ma cuisine les morceaux choisis, qui me reviennent de droit : le cœur, le foie, la langue, et un peu de graisse, chose rare!

Aussitôt la nuit venue, vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente. La casserole en cuivre à ugali bout au milieu de gerbes d'étincelles. Au foyer, des bûchettes de bois soutiennent les débris de la chasse en train de rôtir.

Accroupis ou étendus nonchalamment, mes noirs, par groupes de trois ou quatre, le regard béatement plongé dans les flammes, qui leur donnent des visages sinistres, commencent leurs longues histoires. Babaïdi, mon charpentier, tout en causant, taille à grand'peine, avec son mauvais couteau de fer, une semelle de chaussure, qu'il fera sécher demain si le temps le lui per-

Vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente.

met; un autre, s'aidant de ses doigts de pied, tord des filaments d'écorce pour faire une corde. Les chefs lancent à haute voix des facéties qui soulèvent des éclats de rire. On s'interpelle dans toutes les directions. J'ai peine à reconnaître les malheureux qui ce matin même, au coup de midi, tombaient exténués sur les charges qu'ils venaient de déposer.

A minuit les conversations s'éteignent peu à peu, et bientôt tous dorment à poings fermés.

La journée du 24, comme celle de la veille, se passa en pays à peu près inhabités.

Le 25 nous étions près de Kuirenga, résidence ordinaire du fameux et puissant Mkuanika; aussi les tembés redevenaient plus nombreux, la population plus turbulente.

Hassani tua dans cet intervalle une girafe, la dernière, je crois, jusqu'au Tanganika.

La girafe n'existe jamais en Afrique que près de la côte; je n'ai du moins jamais revu sa trace dans l'intérieur, où elle trouverait moins facilement ces grandes plaines arides, ces marais desséchés, ces grands espaces nus qui lui assurent une sécurité relative. Au nombre de six ou sept généralement, elles fréquentent la lisière des forêts, broutant sans s'arrêter les feuilles des arbres. Au moindre bruit suspect, cette procession de longs cous s'arrête subitement avec l'immobilité des arbres morts. Le danger devient-il plus pressant, les girafes prennent en file indienne leur galop lourd, déhanché, disgracieux, allongé.

La Providence, qui semble avoir donné à chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

animal des moyens de défense mesurés aux dangers qu'il peut courir, a donné à la girafe des yeux perçants sur un long cou qui lui sert d'observatoire et qui rend son approche excessivement difficile pour le chasseur. Je crois que si la girafe est l'animal le moins répandu de l'Afrique, c'est aussi celui qui en disparaîtra le dernier, surtout dans l'Afrique tropicale, où la chasse à cheval n'est pas possible.

Les zèbres, bien plus nombreux, à deux cents mètres des tembés se considèrent comme chez eux; on en voit souvent précéder en troupeaux la caravane pendant la moitié de la marche, et cependant il n'est pas toujours facile d'en approcher à portée de fusil.

A chaque nouveau troupeau, mes hommes discutent pour savoir si ce sont des zèbres ou des niombu. Je n'ai jamais pu voir de près un niombu, dont mes hommes parlent cependant en gens qui l'ont vu souvent. En tout semblable au zèbre, quant au corps, il porterait de plus une paire de cornes; je laisse à d'autres le soin de déterminer cette espèce.

Un fait remarquable dans l'Uhéhé, c'est l'intensité de la lumière, extrêmement fatigante malgré le vert des prairies et le temps gris de massika qui persévère. Je ne puis me passer de mes lunettes à verres fumés.

Le 26, à onze heures, nous débouchions sur la grande capitale de l'Uhéhé. Depuis trois jours j'avais été rejoint par deux mzagiras, qui, en réponse aux messages envoyés par Marawano, m'avaient dit que Mkuanika se ferait un plaisir de me recevoir, mais qu'il était bien triste de la mort d'un de ses enfants, noyé dans la rivière, et que vraisemblablement il faudrait payer le hongo en conséquence.

Nous descendions une petite colline rocheuse, quand la capitale nous apparut à quinze cents mètres au milieu d'une plaine basse.

Je ne distingue d'abord qu'une série de tembés parallèles entourés d'une palissade carrée. Le sol est rouge, sec et dénudé tout alentour : pas un seul arbre; sur la gauche, au milieu des pierres, un troupeau de gazelles broute aussi tranquillement que si nous étions à cent lieues du très noble et très puissant Mkuanika.

Comme nous approchons, une longue file de noirs, d'où s'échappent des cris incohérents, vient à notre rencontre. Dix minutes encore et nous sommes entourés d'une foule en délire hurlant et brandissant lances et boucliers avec des contorsions et des grimaces dignes de possédés. *Voilà bien nos Vuahéhé!*

A cent mètres du tembé, premier arrêt! Le guide me prévient que je ne puis approcher davantage sans envoyer un cadeau à Mkuanika. J'envoie deux pièces d'étoffe, qui me reviennent au bout d'un quart d'heure : Mkuanika n'accepte pas de cadeaux pareils, il faut le doubler.

Un soleil de plomb tombe à pic sur nos têtes. La foule grouillante, menaçante, s'accroît à chaque instant. Pressé d'en finir, je m'exécute.

A la porte de la palissade, nouvel arrêt; je ne puis la franchir qu'en payant trois nouvelles pièces d'étoffe.

Me voici enfin dans la place. A cinquante mètres de la porte, devant la façade d'un long tembé, les mzagiras me disent que c'est là l'endroit que Mkuanika a désigné pour mon camp, mais que je ne pourrai installer ma tente que quand le hongo aura été payé.

Autour de nous la cohue est toujours menaçante; tous ces grands corps noirs, nus et suants, se poussent, se culbutent dans nos jambes. Mes hommes, alignés le long du tembé, leurs fusils entre les jambes, se demandent comme moi ce qui va arriver.

Les mzagiras répondent en ricanant à mes observations.

« Prends garde, leur dis-je, au premier coup donné au dernier de mes hommes, je balaye la place de mes quatre-vingts fusils.

— *Nous ne craignons pas tes fusils*, me répondent-ils tranquillement; l'Uhéhé est trop peuplé pour s'affliger de quelques morts de plus ou de moins; paye : aussitôt le hongo payé, Mkuanika te débarrassera de la foule qui t'ennuie. »

Ma colère, que je sens monter, les inquiète cependant, et, tout en se moquant, ils font semblant de frapper sur les plus récalcitrants. Je profite de ce moment de répit pour faire entasser mes charges et établir ma tente malgré les cris de guerre, *ou-i, ou-i*, qui commencent à circuler.

La discussion du hongo dura longtemps. « Il faut faire vite, me dirent les mzagiras. Mkuanika désire que tu partes le plus tôt possible. Il a peur que tu ne jettes un sort sur la ville. »

Mais deux heures se passent sous ma tente dans une atmosphère embrasée et puante en compagnie de Tuakali et des quatre mzagiras.

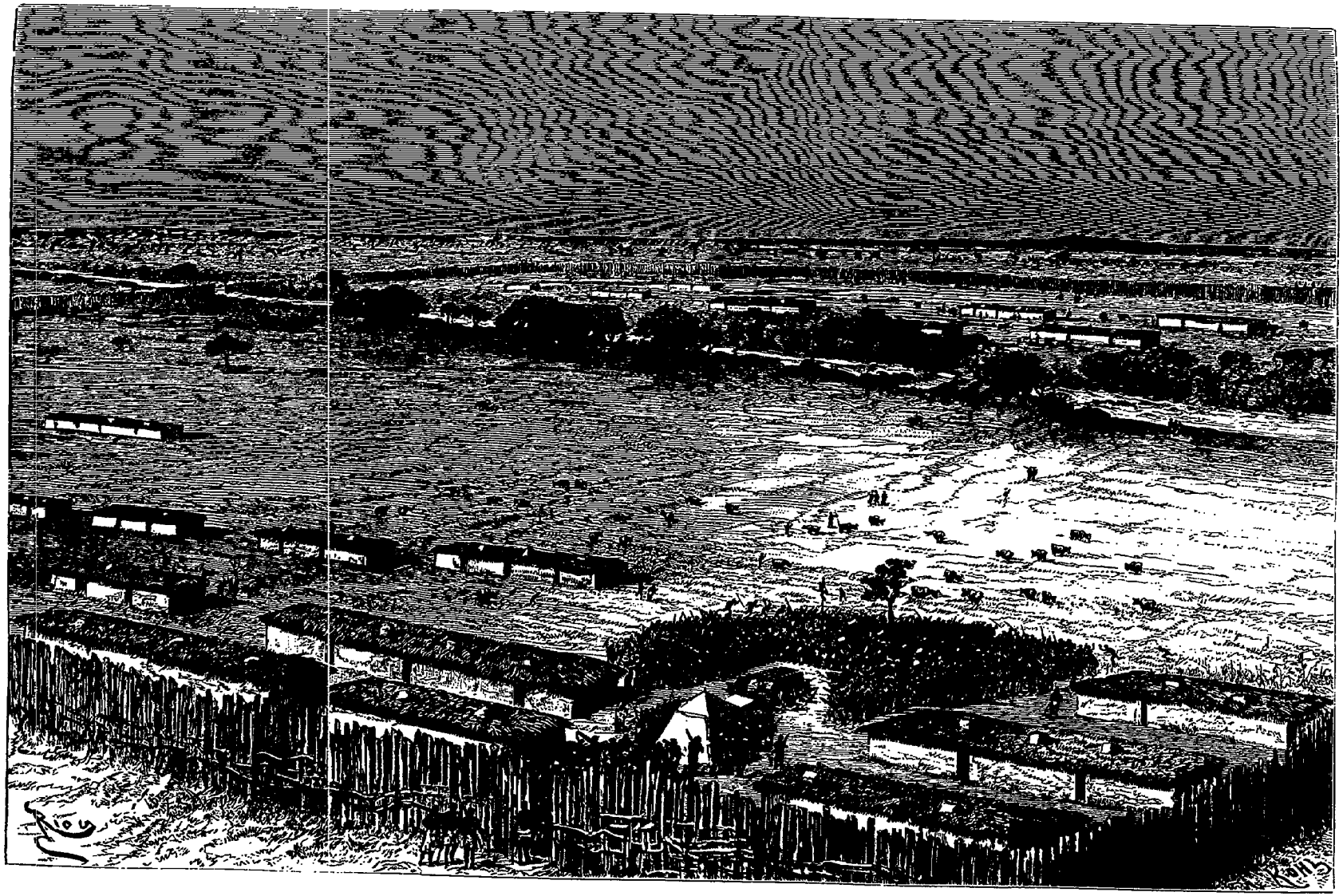
Avant la fin des débats, la foule arrive au paroxysme de la fureur. La rage des bandits s'échauffe en proportion de ce soleil foudroyant, et, d'autre part, mes hommes, mourant de soif, commencent à perdre patience et à montrer les dents.

Enfin le stock d'étoffes est trouvé suffisant, et les mzagiras consentent à l'emporter. C'étaient deux cents mètres d'étoffes riches, la moitié de ce que je possédais dans ce genre.

La capitale de l'Uhéhé mérite d'être décrite. La palissade à l'intérieur de laquelle nous nous trouvons est carrée, parfaitement rectiligne. Faite de pieux solidement plantés en terre, entrelacés eux-mêmes de ronces, elle peut mesurer cinq cents mètres de côté, avec trois ouvertures étroites défendues par des portes solides. Une rivière traverse le carré parallèlement à la façade et partage la ville en deux rectangles distincts qui, en cette saison, ne peuvent communiquer, attendu que la crue des eaux a rompu les deux ponts qui servent à les relier en temps ordinaire.

Sur chaque rive s'étendent en désordre, mais tous parallèles à la façade, vingt-cinq ou trente tembés en tout semblables à ceux que j'ai déjà décrits; les uns mesurent jusqu'à cent trente mètres de longueur, les autres sont de dimensions moindres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La capitale de l'Uhéhé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les intervalles qu'ils laissent entre eux, l'herbe pousse drue et serrée ; les bœufs y broutent tout le long du jour, en agitant leurs lourdes clochettes. Deci delà est un petit champ de maïs ou de tabac, entouré d'une haie d'épines; le long de la rivière quelques grands arbres s'inclinent sur le courant, qui ronge leurs racines.

L'autorisation de partir n'arrive pas. Le tembé de Mkuanika est à cent mètres de ma tente. A deux ou trois reprises je demandai à voir l'auguste chef, espérant produire sur lui la même impression que sur Marawano, mais c'était contre tous les usages, et il fallut me contenter de traiter avec les mzagiras. Toutes les fois que je mettais les pieds hors de ma tente, je l'entrevoyais de loin, au milieu de son troupeau de femmes, qui me dévoraient des yeux.

Le jour même de la négociation, les vivres nous furent refusés; mes hommes, accroupis à côté de leurs fusils, n'avaient pas même allumé du feu et grignotaient quelques débris de viande fumée. Le soir, tout le village, ivre de pombé, me tint sur le qui-vive jusqu'à la nuit pleine, mais, grâce à la pluie qui vint à tomber, je pus enfin goûter un peu de repos.

Le lendemain soir seulement, les mzagiras m'apportèrent l'autorisation de partir.

Mkuanika ne reconnaissait qu'à lui seul le droit de me rançonner, et m'autorisait à déclarer la guerre à tous les sous-chefs qui le long du chemin me demanderaient des hongo. Ah ! le bon billet !...

Une rivière coulait à deux cents mètres de mon camp et il me fallait la traverser le lendemain.

Monter mon bateau eût nécessité un travail de vingt-quatre heures; je me décidai à me servir, pour le passage, des sections seulement. Les trois grandes, étant fermées aux deux extrémités par une tôle solide, devaient flotter et me servir de va-et-vient.

L'après-midi se passa à calfater les trois sections; elles se trouvèrent prêtes le soir; un bout solide, amarré devant et derrière, et dont l'une des extrémités serait portée à l'autre rive par un bon nageur, servirait à manœuvrer ces pontons improvisés au travers du courant.

Le 28, au lever du soleil, comme ma caravane se dirigeait vers la rivière, les mzagiras arrivèrent, faisant grand bruit et demandant chacun leur cadeau pour les services qu'ils m'avaient rendus ! il fallait de plus deux pièces d'étoffe pour le kirangozi et pour les femmes de Mkuanika !

Je paye encore, je paye toujours, tant j'ai hâte de partir, tant je sens ma patience à bout. Chaque nouvelle demande est naturellement appuyée d'une démonstration menaçante de la foule, qui, toujours hurlant, m'accompagne jusqu'à la rivière. Ici encore il faut trois pièces d'étoffe pour je ne sais quel sorcier qui doit favoriser notre traversée : ce sont les dernières.

Le voisinage des rapides ayant écarté les crocodiles, on se mit au travail avec ardeur. Les deux premiers nageurs qui s'aventurèrent, entraînés par le courant, ne purent que se culbuter en aval dans les rapides, au milieu des acclamations de joie de toute la gent indigène. Mais mon brave Ferrouji atterrit enfin heureusement sur la rive gauche, et, deux heures après, mes cent vingt hommes et mes cent vingt charges étaient passés.

Devant un succès aussi complet qui trompe ses espérances, la foule se disperse.

Pendant les journées du 1er au 2 mars nous nous dirigeons vers le sud. Des renseignements que je recueille sur Méréré, il résulte que cet autre potentat de l'Usasa aime aussi à rançonner les caravanes. Par suite, je préfère passer dans le sud, pour économiser mes étoffes. Il peut être intéressant de traverser tous ces grands centres, mais c'est trop onéreux.

Notons en passant que dans l'Uhéhé la cotonnade blanche n'a que peu de valeur; il faut, pour acheter des vivres, de la cotonnade bleue ou kaniki.

Le 3 nous campons à cinq cents mètres d'un tembé insignifiant en apparence, quoiqu'il soit la résidence d'un autre grand chef, non plus un fils de Mkuanika cette fois, mais son père. Je suis à peine assis, que le mzagira, d'un air arrogant, me dit qu'ici les caravanes payent le même hongo qu'à Mkuanika.

« Va-t'en porter à ton chef ces deux pièces d'étoffe, lui dis-je : depuis vingt ans les caravanes arabes ne passent plus ici, c'est donc moi qui fais l'usage. Dis-lui, de plus, que je veux un kirangozi pour demain, ou que je flambe son tembé. »

A la nuit cependant les indigènes, à force de vacarme et de misères, avaient réussi à me soutirer deux nouvelles pièces d'étoffe, et Mgogoro, c'est le nom du chef, m'avait envoyé un veau.

Au jour, le 4, point de kirangozi ! Tout le monde dort au tembé ; Mgogoro, quand je le fais réveiller, répond que je suis bien à temps pour partir demain.

On n'est pas plus impudent ! Ils ne sont pas trente hommes au village !

Sur mon ordre, Wadi-Combo part avec vingt-cinq fusils faire un simulacre d'attaque et m'amène bientôt après un kirangozi désarmé et garrotté. Peut-être vais-je faire une marche tranquille !

Les matinées du 5 et du 6 se passent à courir la brousse, à sauter d'un sentier à l'autre.

Je renonce, provisoirement, à prendre des guides, tant je crains, dans ma situation d'esprit, de me porter sur eux à quelque extrémité fâcheuse. Par suite, je perds des heures précieuses.

Le 8 je trouvai à acheter un bœuf pour une somme raisonnable. Impossible, quelque prix qu'on y veuille mettre, d'acheter une vache laitière.

Le veau que m'a donné Marawano commence à s'apprivoiser et suit très bien la caravane. Il n'est pas de nuit qu'il ne reçoive une hyène sur les épaules, et dans ce cas il ne manque jamais de rompre ses entraves et de charger au milieu des cordes qui raidissent ma tente. Le coup de dent de l'hyène tombe toujours sur l'échine et le coup de griffe sur la poitrine; cette dernière blessure sèche le lendemain, mais tous les coups

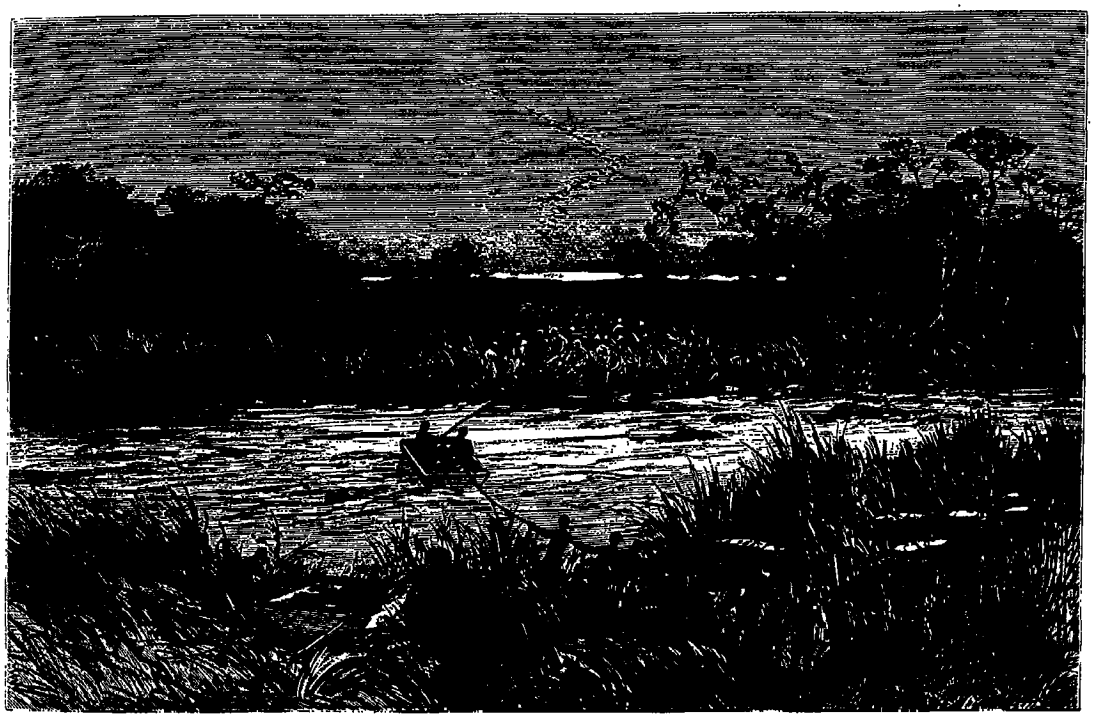
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de dents restent et finissent par suppurer. Comme celle de tous les fauves, même celle du lion, la morsure de l'hyène est empoisonnée.

Une petite pluie fine tombe presque tous les jours, et l'humidité influe défavorablement sur la santé de ma caravane; elle occasionne parmi mes hommes des dysenteries. L'un d'eux, un nommé Sadallah, après s'être bien remis grâce à mon traitement, se trouve maintenant complètement paralysé, et je passe chaque jour une heure à lui ingurgiter du lait frais en lui faisant desserrer les dents : « A quoi bon, disent-ils tous, ne vois-tu pas qu'il est perdu? »

Nous ne souffrons plus ici, du reste, des températures de la côte, où les ulcères sont si difficiles à guérir.

Un soir, Moïné-Combo, l'un de mes pagazis, est pris d'une maladie étrange, qu'on appelle à Zanzibar *pepo* (esprit). Sans cause apparente, il entre soudain dans un délire suivi de convulsions analogues à celles de l'épilepsie, se met à sauter dans le camp comme un possédé, puis à danser plus posément. « Est-il heureux ! se disent mes hommes qui ne s'étaient même pas dérangés, il se figure qu'il danse à Zanzibar. » Tout en dansant pourtant, il avait tiré son couteau, et je dus le faire amarrer, d'autant plus que mes hommes prétendent que, quand on est saisi du *pepo*, on aime à aller danser dans le puri, où Moïné-Combo n'eût pas tardé d'être pris par quelque fauve. Deux marmites d'eau fraîche sur la tête semblèrent le calmer. Au matin, Moïné-Combo était tranquille, mais depuis ce jour son regard n'a jamais perdu son éclat farouche.



Passage de la rivière au moyen des sections du canot.

Si la masse des pagazis est peu intéressante, il y a dans le nombre une vingtaine de gars assez sympathiques; le meilleur de tous a nom Ferrouji. Natif du Fipa, il a été vendu tout jeune à un Arabe de Zanzibar qui, ne pouvant venir à bout de le faire travailler, l'engagea comme porteur dans les caravanes.

Ferrouji est le plus bel homme de ma caravane, mais c'est là la moindre de ses qualités. La première de toutes, c'est une franchise qui ne se dément jamais et qui lui épargne bien des coups de bâton. A-t-il commis quelque bévue : « Ferrouji, lui dis-je, la prochaine fois je te fais couper les oreilles.

— Mes oreilles sont à toi, maître; mais, si tu fais couper les oreilles de tous tes enfants, les indigènes diront que le Msungu est méchant, et ils auront raison. »

Ou encore :

« Ferrouji, tu as vendu ta poudre; tu sais que ça coûte vingt-cinq coups de verge dans les caravanes?

— Le Msungu, me répond-il, ne donnera pas de la verge à Ferrouji, puisque c'est lui-même, Ferrouji, qui est venu lui confesser qu'il l'avait vendue, en lui en demandant d'autre. Tu dis toujours que tu n'aimes pas le mensonge : tu ne peux pas me punir pour avoir dit la vérité. »

Je remarque dans ce sauvage une faculté bien inattendue ici, le sens contemplatif.

Un jour, c'était dans l'Uhéhé précisément, les buffles m'avaient conduit à mi-côte d'une colline rocheuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui dominait une plaine immense. Assis sur une grosse table de gneiss, je contemplais le soleil descendant à l'horizon ; le panorama avait de la grandeur.

Assis, son fusil entre les jambes, le regard dans le vide, Ferrouji mâchait silencieusement la chique de tabac que je venais de lui donner. Il sait qu'il ne faut pas me déranger quand je rêve; aussi, profitant du moment où j'allumais ma cigarette :

« Que c'est beau, tout cela ! murmura-t-il.

— Tu dis? répondis-je ahuri.

— Je dis, maître, que cette plaine est bien belle ! »

J'aurais donné beaucoup pour entamer avec lui une conversation sur le beau ou le pittoresque; mais le kissouali n'a pas de mots pour rendre la moindre idée abstraite.

Ferrouji a le sentiment filial et me parle quelquefois de sa mère.

A mesure que nous nous rapprochons de l'Ubena, le pays devient vallonné et boisé, tout en conservant la même altitude moyenne de deux mille mètres au-dessus de la mer.

Grâce à ces pluies continuelles, la végétation a repris toute sa puissance, mais la marche en est d'autant plus fatigante. Le sentier est presque toujours un ruisseau boueux ou caillouteux, taillé dans une mollasse rougeâtre, plus ou moins résistante.

Nous marchons souvent quatre et cinq heures sans trouver une habitation. Le gibier devient rare, et, le zèbre lui-même ayant disparu pour longtemps, le rhinocéros anime seul ces immenses solitudes.

Je n'ai jamais vu les indigènes chasser le rhinocéros; ils le redoutent, et cependant l'odorat est le seul sens qu'il ait un peu développé; Hassani prétend qu'avec ses petits yeux il ne voit pas à dix pas; quant à

Le veau s'élance sur la chaine, qui se rompt (voy. p. 42).

ses oreilles, le bruit qu'il fait toujours dans les fourrés les lui rend à peu près inutiles.

Le 10 je campai sur un monticule couvert de blocs erratiques, au milieu d'une immense plaine d'herbes, près d'un petit champ de maïs perdu dans cette solitude.

Un fait assez curieux chez ces Vuahéhé, c'est l'absence de *mganda* ou sorciers, ce qui, à mon avis, indiquerait un niveau intellectuel relativement plus élevé.

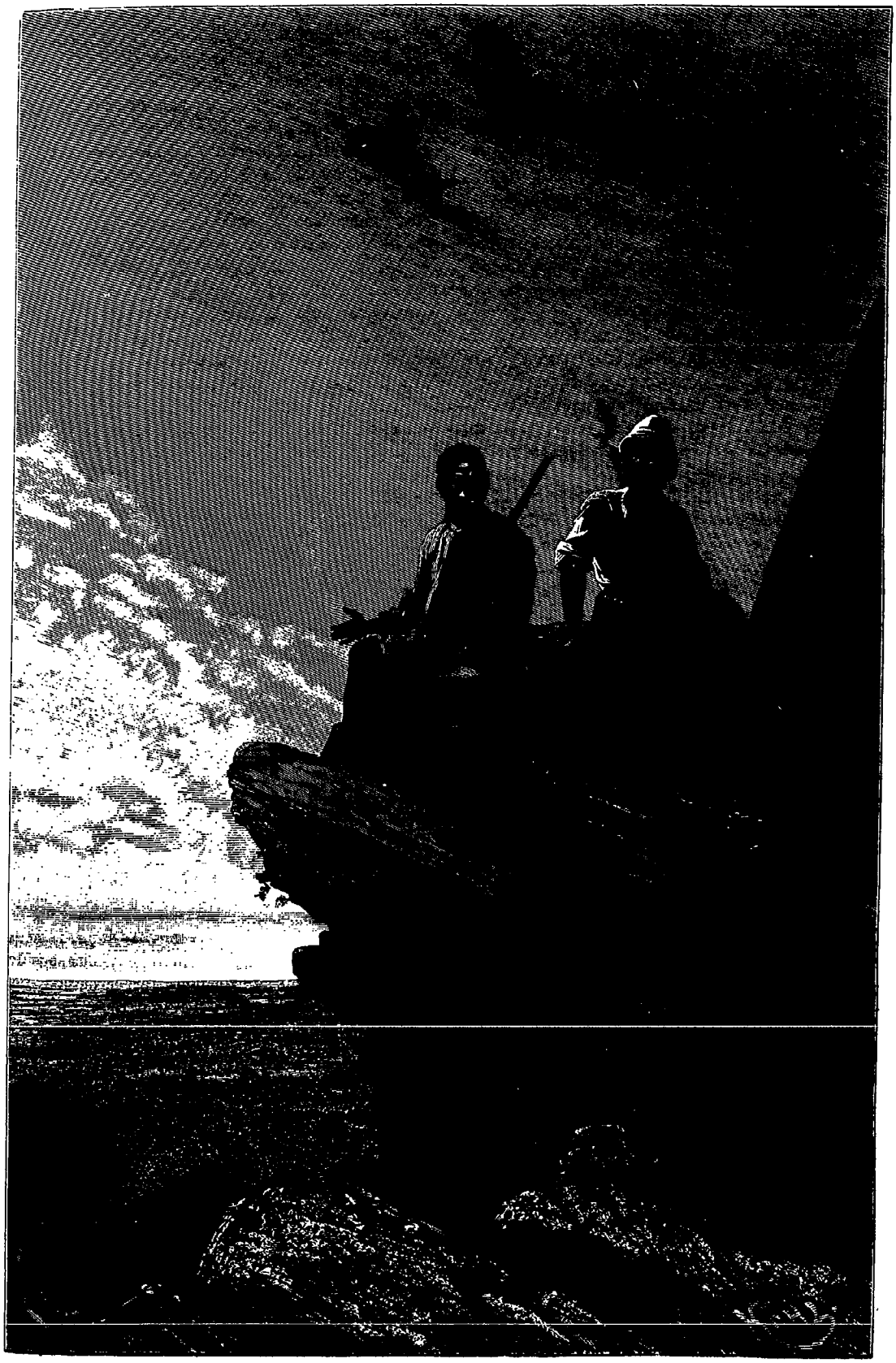
La journée du 11 devait compter parmi les plus tristes de mon voyage. Deux de mes hommes succombèrent dans l'après-midi à l'humidité persistante dans laquelle nous vivons; ils étaient morts de la dysenterie. Le premier, complètement paralysé depuis plusieurs jours, voyageait pour la première fois dans l'intérieur. L'autre, un vieux porteur, enlevé en quarante-huit heures, portait encore sa charge trois jours auparavant.

Les deux tombes furent creusées côte à côte dans un endroit écarté. Pour préserver le plus possible les cadavres de la dent des hyènes, les Zanzibarites ont imaginé un procédé assez ingénieux. Une première fosse est creusée perpendiculairement au sol jusqu'à trois pieds de profondeur. Partant alors du fond, on en creuse une seconde à côté, en affouillant le sol au-dessous sans toucher à l'humus. Cette dernière fosse, qui doit recevoir les corps, se trouve ainsi directement recouverte d'une couche d'humus non remuée, à laquelle les hyènes ne songent pas à toucher, et, comme leur habitude est de creuser la terre perpendiculairement au sol, elles ont peu de chance de trouver le cadavre.

Les corps, enveloppés d'étoffe blanche, furent descendus dans leur tombe au milieu d'un recueillement général, qui m'étonna de la part de mes Zanzibarites.

Le 12, d'une hauteur boisée, je vis la plaine de l'Ubena se dérouler devant moi, unie, herbeuse jusqu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Que c'est beau, tout cela ! » murmura Ferrouji.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quarante milles, bornée dans l'ouest par une haute ligne de montagnes bleues.

Depuis quelques jours j'ai cheminé en aveugle. Quand je demande où est le Nyassa, l'un me le montre au sud-ouest, l'autre au nord-ouest, puis tous deux éclatent de rire, jouissant de ma mystification. Pour les vivres, mes hommes s'entendent encore, mais il ne faut pas penser à trouver ici un guide.

« Tu es bien venu seul, me répondent-ils, tu sauras bien continuer tout seul. »

Quelle est cette haute chaîne dans l'ouest? De quel côté attaquer ces sommets abrupts? Toutes les rivières sont débordées, et chaque matin je perds des heures dans l'eau.

Ce matin, nous traversions lentement un ruisseau. Mes hommes faisaient la chaîne en se tenant par la main. Immergés jusqu'au cou, ils avaient juste la force d'étaler le courant, quand mon veau sauta malencontreusement de la berge pour passer à son tour. Drossé par le courant, il s'élance sur la chaîne, qui se rompt, et voilà huit à dix charges emportées.

Wadi-Combo, Salimini, dix autres plongent à la fois; en un instant mes charges sont repêchées, le dommage réparé, mais c'est une demi-heure de perdue, et quelle corvée que de faire sécher tout cela en l'absence du soleil!

Tous les ruisseaux roulent une eau d'un blanc de lait, argileuse, heureusement potable; ils se déversent évidemment dans le Nyassa. S'ils pouvaient du moins me conduire aux vallées qu'il traverse!

Le 14, à Mgamba, ancienne résidence de Méréré, nouvelle journée de deuil. Ususu, un de mes braves porteurs du bateau, a disparu, et les indigènes accusent de ce méfait un lion qui fait de grands ravages dans les environs.

Le lendemain, jour de repos, j'envoie vingt hommes à sa recherche. Babaïdi revient tout effaré de peur, et dépose sur ma table deux côtes fraîchement déchiquetées ainsi qu'un lambeau sanglant d'étoffe qui ne me laissent plus de doute sur le sort du malheureux Ususu. Babaïdi a trouvé les premières taches de sang à deux cents mètres à peine du camp. Elles l'avaient conduit à quinze cents mètres de là, dans un groupe de rochers, à l'entrée d'une caverne où étaient ces restes sanglants.

Hassani a tué ce soir un rhinocéros blanc à deux cornes.

Les habitations de l'Ubena rappellent celles de l'Uhéhé; seulement le pays me paraît plus peuplé. Les tentes sont plus propres et affectent toujours la forme quadrangulaire. Les champs sont bien entretenus. Je trouve ici, pour la première fois, des patates douces et des haricots, qui sont une ressource pour ma table, mais non pour mes hommes; ils regrettent la farine et préfèrent encore le maïs cru. Les haricots et les patates, disent-ils, ne sont bons qu'en temps de disette.

La population a les mêmes usages que celle de l'Uhéhé, mais non le même dialecte. Celui-ci se rapproche du dialecte usité chez Méréré, dans l'Usasa, dialecte que plusieurs de mes hommes connaissent. Moins querelleurs, moins turbulents que les Vuahéhé, les Vuabena deviendront leur proie un jour ou l'autre.

L'Usasa, résidence actuelle de Méréré, est une petite contrée montagneuse qu'on me montre dans le nord-ouest. La population s'y réduit, prétendent mes hommes, au boma de Méréré. Tous ne parlent qu'avec horreur de l'immense puri qui l'entoure, où pendant un mois de suite on ne trouve à manger que du miel.

Ici, comme dans l'Uhéhé et le Condé, où nous arrivons bientôt, la seule arme offensive est la petite lance de jet. Bien que dans l'Urori le fer ne soit pas plus abondant qu'ailleurs, les ouvriers qui le travaillent passent pour habiles. Hors de chez lui, l'indigène a toujours sur l'épaule un paquet de huit ou dix de ces zagaies et porte son bouclier de la main gauche.

La petite lance de jet de l'Urori est de beaucoup l'arme la plus meurtrière que j'aie rencontrée. Le bois, lisse et droit, mesure à peine soixante centimètres de longueur; le fer est barbelé de mille façons diverses, et l'autre extrémité du bois, toujours garnie d'un contrepoids en fer, contribue à augmenter la force de pénétration, qui est vraiment surprenante.

La lance a sur la flèche cette supériorité qu'elle est toujours en main, prête à partir, et qu'on peut s'y exercer avec le premier morceau de bois venu, tandis qu'une flèche partie est presque toujours une flèche perdue. Il n'est pas un enfant de sept ans qui ne manœuvre la lance comme père et mère, tandis que dans les tribus armées d'arcs on rencontre bien souvent des vieillards qui ne savent pas ajuster une flèche. Chez ces misérables peuplades, deux ou trois flèches sont une fortune et l'on y regarde à deux fois avant de les décocher.

A dix mètres, le sauvage est sûr de son coup; il ne faut pas compter voir venir la lance et pouvoir la parer. J'ai calculé souvent que, dans les trois secondes que je mets à tirer mon revolver et à l'armer, je pourrais être percé deux fois par le même individu.

Le 18 nous traversons à grand'peine une rivière de vingt-cinq mètres de largeur, derrière laquelle nous trouvons un grand tembé. Nous campons tous sous un arbre immense qui suffit à nous abriter de la pluie, toujours fine et pénétrante; il est du reste le seul de son espèce, et depuis quelques jours mes hommes sont obligés d'acheter leur bois mort; ils vont chaque jour jusqu'à deux kilomètres chercher les branches vertes nécessaires à la construction de leurs petites huttes.

Comme encouragement les indigènes m'apprennent que j'ai encore trois grandes rivières à traverser avant d'arriver aux montagnes. Je trouve enfin un guide. Il faut le payer bien cher; il est vrai que les mzagiras m'ont juré leurs grands dieux qu'il ne demandera plus rien.

La plaine herbue s'étend toujours en partie jusqu'aux premiers contreforts des montagnes, dont nous ne sommes plus qu'à dix ou quinze milles. Une brume légère plane au-dessus, coupant d'une ligne blanche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la sombre muraille qui nous barre la route. Au-dessus de cette première ligne se dressent une multitude de pics coniques, entre lesquels se creusent de noirs ravins dénudés; plus haut, toutes les crêtes se perdent sous de blancs cumuli, lourds d'orages, donnant ainsi l'illusion d'altitudes infinies.

Dans cette atmosphère, faite de solitude et de hurlements d'indigènes, je commence réellement à perdre le sentiment de l'existence, le souvenir de l'endroit où je vais, ainsi que de celui d'où je viens, et même du but que je poursuis. Vais-je aussi tourner au sauvage?

Je me suis déjà surpris ce matin à manger un maïs cru; et le pire, c'est que je l'ai trouvé délicieux!

En tête de ma caravane je marche comme un automate, tirant de temps à autre, hors de portée, un zèbre, un bubale, ou prêtant une oreille distraite aux dithyrambes du kirangozi, long sauvage, armé d'un bouclier plus long que lui. Avec une volubilité, une exubérance de gestes dignes d'un possédé, il me fait un tableau effrayant des malheurs qui m'attendent plus loin.

« Tu mettras, Msungu, plusieurs lunes à gravir cette montagne à pic, en t'aidant des pieds et des mains, puis, au moment où tu arriveras en haut, les Mazitous feront couler dans le sentier des blocs si gros que le plus petit suffira pour écraser toute ta caravane. »

Soudain il s'arrête et s'assied sur le bord du sentier. Une inspiration subite vient de lui traverser le cerveau.

« Msungu, me fait-il, c'est décidément trop loin où

Indigènes de l'Usasa.

nous allons; donne-moi trois mètres de plus d'étoffe ou je reste ici. »

Deux minutes plus tard mon gaillard, désarmé et solidement ficelé, regardait d'un œil indifférent Wadi-Combo couper des verges; mais, au moment de les recevoir, il se ravisa et se dit prêt à continuer.

Nous voilà de nouveau en marche, causant comme de vieux amis, lui brandissant toujours son bouclier, moi plongé dans mes souvenirs, abîmé et de plus en plus terrassé par ce temps gris, cette atmosphère chargée de pluie et d'électricité.

Tout! tout! pour un rayon de soleil.

Dans l'herbe on voit de temps à autre un petit *glayeul* malingre, une anémone simple à fleur rouge, et partout des pieds de vigne sauvage.

Pour se saluer, les Vuahéhé et les Vuabena se serrent la main. Vient ensuite l'échange traditionnel de la pipe, qui se réduit à une simple feuille verte roulée en cornet.

Température toujours très fraîche. A neuf heures du soir le thermomètre descend à dix degrés; à deux heures de l'après-midi il arrive à vingt.

Le 20 la traversée d'une rivière débordée nous prit quatre heures d'un rude travail, pendant lesquelles mes sections de bateau nous servant de bac chavirèrent trois fois.

Ici la population est peureuse et s'enfuit à l'approche de ma caravane.

Le 21 nous campons sur un petit plateau à trois cents mètres au-dessus de la plaine. Sur notre tête la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagne est sombre et à pic. Il y a là un petit tembé misérable à côté d'un champ de maïs de dix mètres cubes. Deux vieillards souffreteux, maigres et nus, seuls êtres humains des environs, viennent se jeter à mes genoux en me voyant arriver :

« Voilà, s'écrient-ils en gémissant, tout ce que nous possédons, deux poules, un pain de tabac, un paquet de maïs vert. Prends tout, nous te le donnons de bon cœur, mais ne nous oblige pas à te conduire de l'autre côté de la montagne chez les Mazitous, qui nous égorgeraient. »

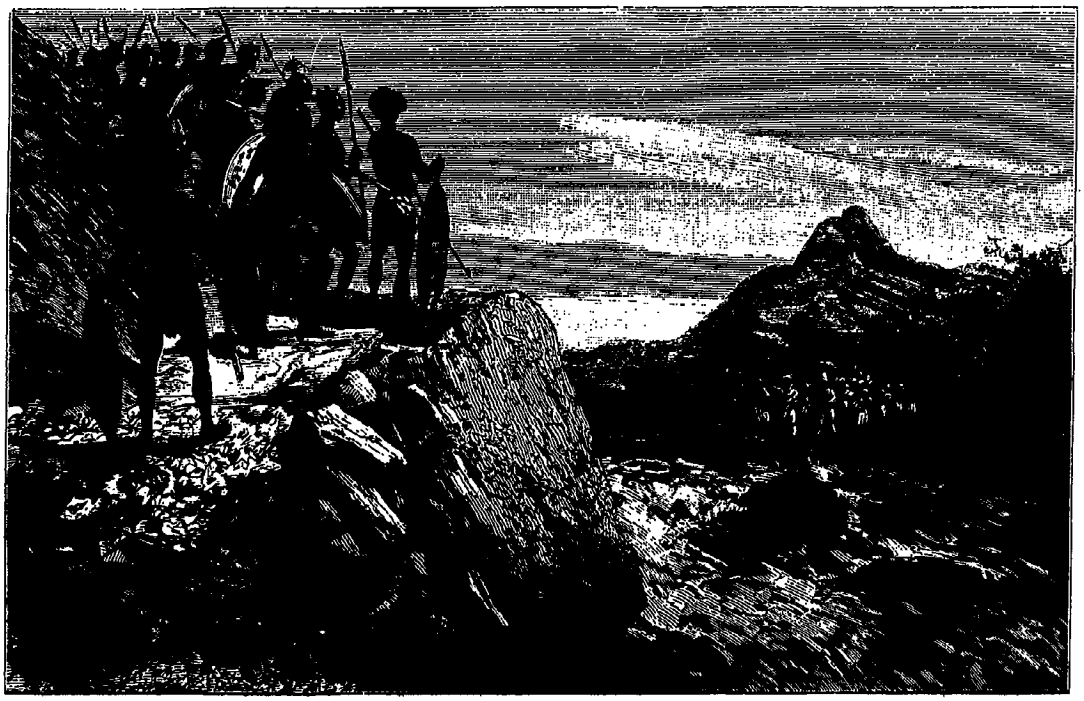
Malgré mes promesses de les faire ramener, je n'arrive pas à persuader ces deux sauvages; un beau cadeau de perles les décida cependant à me conduire jusqu'au haut du col; une fois là, je devrai chercher ma route moi-même.

Le 22 la montée est rude, mais le sentier, bien battu et qu'on eût dit tracé par un ingénieur, nous facilite cette pénible excursion. C'est la route militaire, ou, pour parler comme les sauvages, le *sentier de la guerre* entre les Vuabena et les Mazitous.

En arrivant au col, je cherche en vain mon kirangozi, que mes hommes ont vu dévaler au grand trot par des sentiers de traverse.

Nous sommes à deux mille cinq cents mètres et je n'hésite pas à donner trois mille mètres à la crête élevée qui se continue à gauche vers le sud.

Le plateau sur lequel nous nous trouvons est tapissé



Une vingtaine de guerriers nous observent du haut d'un rocher.

d'herbes courtes et sillonné de petits ruisseaux; il incline doucement vers le nord, puis brusquement vers l'ouest, que mon regard scrute avec avidité.

Dans cette direction, à dix milles de nous, se dresse une nouvelle chaîne parallèle à celle que nous venons de traverser et au moins aussi élevée. Sur ces flancs herbeux s'ouvrent de noirs ravins d'où montent des bouquets de bois d'une verdure sombre. Dans la gorge qui nous en sépare s'élève une série de pics d'un vert tendre que sillonnent de blanches cascades.

Dans cette immensité, pas une habitation, pas trace d'être humain! Rien que la solitude et toujours cette pluie fine, ce temps gris de sinistre augure! Mes hommes, abattus, n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Le sentier de la guerre a disparu, je suis forcé de descendre vers l'ouest au fond du ravin.

Vers dix heures, le 23, nous arrivons dans un champ de maïs, puis sur un tout petit tembé perdu dans la verdure.

Camper dans un champ de maïs avec une caravane affamée eût été maladroit; je poussai donc en avant, et m'installai dans le taillis, après avoir défendu sévèrement d'aller au village, si l'on peut donner ce nom aux quatre malheureux tembés des environs.

L'après-midi se passe en pourparlers. Mes hommes, les mains désarmées et avec des gestes suppliants, adressent leurs prières aux buissons où se cachent les indigènes; de loin en loin ceux-ci apparaissent sur des pointes de rochers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hassani est parvenu pourtant à joindre un parti d'indigènes, des guerriers cette fois, qui viennent de loin, attirés par le bruit de notre arrivée. Au nombre d'une vingtaine, ils nous observent du haut d'un rocher séparé du camp par un petit torrent.

Cinq d'entre eux se séparent enfin d'un groupe et consentent à venir nous rejoindre. Il y a, disent-ils, un grand village, à cinq heures de marche dans le nord, où nous trouverons du maïs en quantité. Demain ils consentiront à m'y conduire.

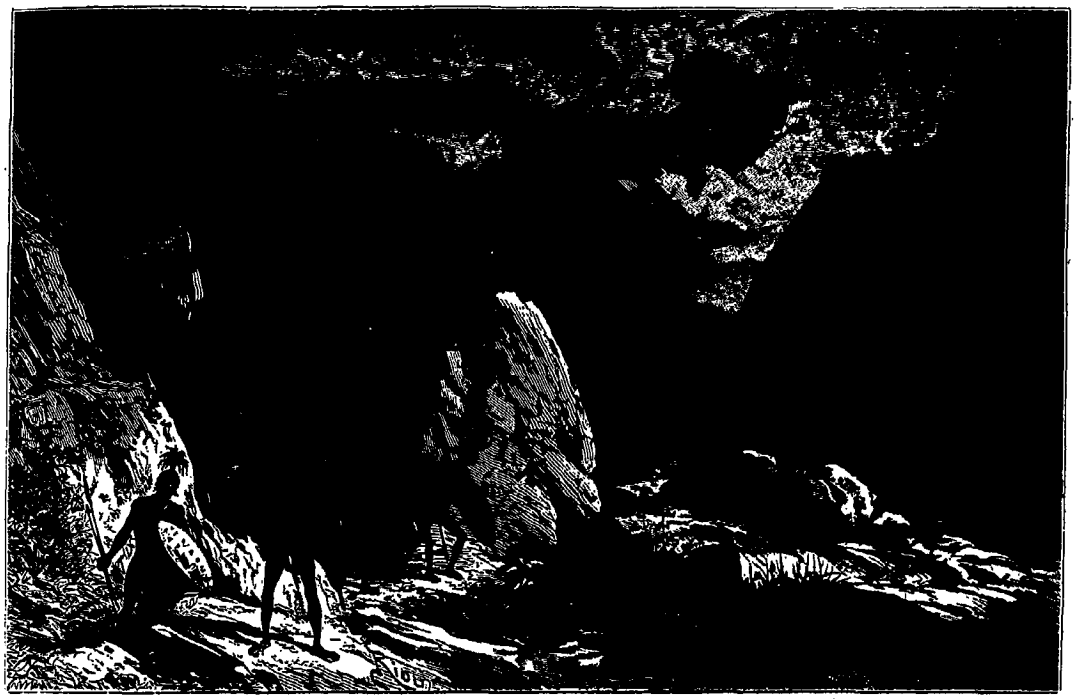
Ils tinrent parole, et la journée du 24 fut relativement douce malgré la pluie. Le sentier descend vers le nord, toujours suspendu aux flancs du ravin, au travers de taillis clairs, de clairières rocailleuses, tapissées d'herbes fines et coupées de ruisseaux.

Le 25 nous sommes à treize cent vingt mètres d'altitude, au fond d'un entonnoir qui s'ouvre au nord-est sur la plaine de l'Ubena.

La matinée du 26 fut tout entière consacrée à la chasse. Une première pointe sur la piste des buffles solitaires nous mena sur des coteaux couverts de mousses où poussent des champignons, des oronges roses rebondies, de fausses oronges, enfin un gros champignon *blanc des prés*, que les indigènes préfèrent à cause de sa taille.

Un vieux zèbre mâle tombe frappé dans le poitrail.

Hassani tue un second zèbre le soir et prétend avoir blessé un animal étrange qui, d'après la peinture qu'il



Trente bandits solidement charpentés (voy. p. 46).

m'en a faite, ressemblerait au *lama* d'Amérique. Je donne ce renseignement pour ce qu'il vaut, en ajoutant que Hassani n'est pas un gascon et connaît très bien le gibier courant de l'Afrique tropicale.

Nous sommes sur un terrain tellement coupé de rivières qu'à chaque instant on se croit dans une île. La crue de la nuit dernière a emporté tous les ponts, et je suis obligé de rester un jour de plus pour en faire reconstruire par mes hommes. Ce contretemps ne me déplaît point, car ici on se refait un peu. Kamna m'a servi hier tout un plat d'oronges.

La journée du 27 fut entièrement consacrée au passage de la rivière, qui n'a que trente mètres de largeur, mais qui roule avec furie et une vitesse d'au moins six milles à l'heure.

Pendant une heure mes meilleurs nageurs luttent avec courage. Jusqu'à une certaine distance des deux rives tout va bien, mais là le courant les empoigne; ils défilent devant moi avec une vitesse vertigineuse, vont se perdre dans les roseaux compacts, à quatre cents mètres en aval, et en reviennent tout ensanglantés.

Les indigènes traversent, leurs lances dans la bouche, mais ils s'avouent incapables de porter le bout de la corde.

Wadi-Saliman, un de mes chefs, réussit à l'amarrer autour de ses reins. En dix brasses il est au milieu; là il plonge brusquement, et nous le voyons ressortir à cent mètres en aval sur l'autre rive, qu'il est parvenu à atteindre en se cramponnant aux herbes du fond.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De retour au camp nous sommes assaillis par un orage épouvantable. Ma pauvre tente fait eau de toutes parts, et, comme ces averses sont journalières, il est inutile de la réparer.

Beaucoup de moustiques dans ces bas-fonds; c'est la première fois que j'en souffre depuis la côte.

Le 28 nous recommençons à monter, d'abord dans des coteaux rocailleux, puis boisés, où j'entrevois une bande de coudous et quelques gazelles, et ensuite le long d'une pente aride, glissante, ruisselante d'eau de pluie, dans des sentiers de chèvres, qui nous mènent jusqu'à dix-neuf cents mètres d'altitude.

Là commence une descente effrayante à travers bois; mes hommes glissent, mes charges roulent. A une heure nous sommes en face d'un torrent déchaîné, qui mesure encore trente mètres de largeur et au bord duquel nous trouvons des empreintes d'hippopotames.

A force de chercher, mes hommes finissent par trouver un endroit relativement calme, où le va-et-vient de mes sections pourrait s'opérer sans difficultés, près des vestiges d'un pont que les indigènes ont probablement rompu pour nous arrêter.

Quelques indigènes apparaissent vers le soir à travers les buissons.

« Qui nous prouve, répondent-ils aux protestations de mes hommes, que vous venez en amis? Nous sommes en guerre avec tous nos voisins. Envoyez-nous les têtes des guides qui vous ont amenés jusqu'ici, et alors nous vous croirons ! »

Le 29, encore quatre heures employées à passer la rivière ! Ce travail excite la curiosité des indigènes, qui s'approchent peu à peu et finissent par entrer en relations avec nous. Vers midi ils nous conduisent à leur village, ou plutôt à leurs tanières.

Cinq ou six huttes, autrefois cylindro-coniques, gisent pêle-mêle au fond d'un petit ravin rocheux fermé à ses deux extrémités par une palissade de roseaux à moitié renversée; le tout mesure dix mètres carrés et se trouve si bien dissimulé qu'à vingt mètres de là l'œil le plus exercé ne pourrait le découvrir.

Trente mâles, tous hommes faits et solidement charpentés, composent la population; pas une femme, pas un enfant.

Les coiffures de guerre de ces sauvages sont des plus étranges : l'un porte, comme une auréole, une crinière de zèbre; l'autre, une crinière de girafe plantée toute droite, lui coupant en long la tête; un autre, un panache de plumes de coq qui lui retombe sur les yeux. Ils ont une ceinture de feuillage.

A quelle race rattacher ces bandits? est-ce un rameau détaché du grand tronc de la famille bantoue du sud de l'Afrique? ont-ils quelque chose de commun avec les Mazitous que Livingstone a rencontrés dans le sud?

Ils usent d'étoffe, non pour se vêtir, mais pour se faire des ornements de tête; au nombre de leurs amulettes figurent quelques perles de je ne sais quelle provenance. Comme armes, c'est toujours la lance de jet et le bouclier.

30 mars. — Encore un torrent à traverser, sur un pont il est vrai, mais quel pont? Pendant deux heures de travail et d'angoisses je regarde passer une à une les sections de mon bateau, mes caisses et mes charges d'étoffe à huit mètres au-dessus d'une rivière furieuse; les deux branches qui servent de culées plient à se rompre, les lianes craquent; par deux fois je suis obligé de les reconstruire en entier.

Ensuite nous gravissons la montagne au nord sans avancer sensiblement. Nous campons dans un village abandonné.

31 mars. — Gravi une autre montagne à pic jusqu'à deux mille cinq cents mètres; montée de deux heures; puis fait un mille et demi dans des racines. Campé en plein puri, sous une averse effrayante qui dure tout l'après-midi. Heureusement des indigènes nous suivent avec quelques vivres.

1er avril. — Fait trois milles au sud-ouest dans des racines pelées. Pluie toute la journée et toute la nuit.

De deux à quatre heures, presque tous les jours, l'ouragan se déchaîne avec une furie inouïe, précédé de tourbillons de vent qui dans ces ravins soufflent de partout à la fois. Le tonnerre a des éclats, des déchirements effroyables. Sous ce ciel noir et sombre les éclairs prennent des teintes livides et éblouissent comme en pleine nuit.

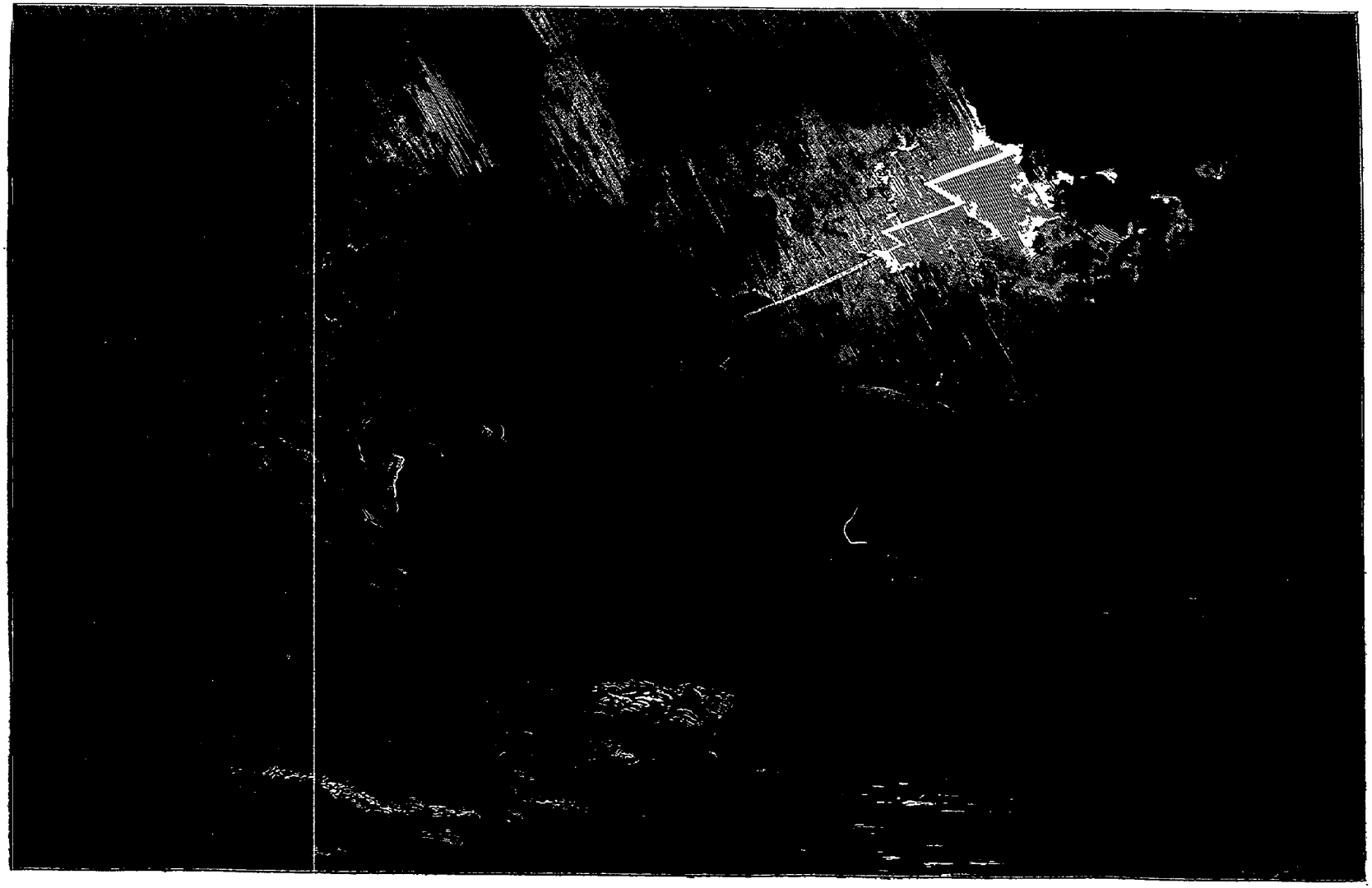
2 avril. — Franchi de nouveau une montagne de cinq cents mètres, puis redescendu dans de grands ravins pelés où nous marchons trois heures pour faire un mille au sud-ouest. Pas un arbre, de l'herbe, partout de l'herbe et des montagnes. Mon courage est à bout; le kirangozi me promet depuis trois jours d'atteindre le Condé, mais je désespère de jamais voir cette plaine fertile.

Éblouissements, faiblesses, deux ou trois fois dans chaque marche. Malgré tout, l'estomac reste à peu près bon.

3 avril. — Triste journée; neuf heures de marche pour faire bien peu de route. Franchi successivement deux montagnes, puis traversé un plateau par une brume froide et épaisse. Trois heures d'une descente effrayante pour couronner le tout; deux heures à frayer dans une immense forêt de bambous tapissant la montagne, et une heure le long d'une crête en spirale qui nous amène par degrés au fond d'un vaste cratère où nous traversons enfin le premier village du Condé.

Avec sept hommes j'ai pris les devants, tant j'ai hâte de trouver un logement sec pour mes hommes et pour moi. Au moment où nous débouchons sur un groupe de sept à huit huttes, un parti d'indigènes, en grand costume de guerre, surgit des buissons. Abrités de la pluie sous leurs grands boucliers, ils commencent leur charivari habituel. Leurs hurlements se mêlent aux éclats du tonnerre; partout dans la montagne les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée au premier village du Condé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

échos répètent les cris des habitants qui fuient éperdus, poussant devant eux leurs troupeaux. Quand la nuit arrive, j'ai tout juste réussi à trouver une case, que je partage avec les quelques porteurs qui ont pu venir jusqu'ici.

Nuit effrayante pendant laquelle le tonnerre ne cesse de gronder! Mes autres hommes dispersés dans la montagne s'appellent, tirent des coups de fusil; mais quel secours envoyer dans ces sentiers perdus? Les uns sont encore dans les bambous avec les sections du bateau, les autres sur cette crête maudite.

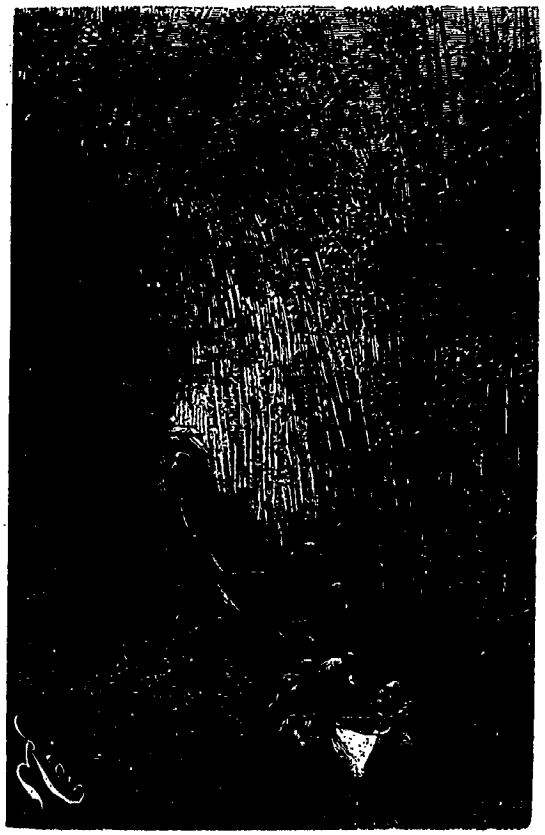
Le lendemain, de bonne heure, je m'occupai à louer une partie du village pour mes hommes, transaction peu facile avec des sauvages qui ne m'approchent qu'en rampant et en tremblant. Je décidai de passer là deux jours; les vivres étaient abondants et j'allais pouvoir réparer ma tente.

Vu d'un abri sec et au repos, le site ne manque pas de pittoresque. J'ai dit que nous étions au fond d'un immense cratère, mais nous étions encore à deux mille mètres d'altitude. Une échappée dans le sud-ouest nous découvre une plaine verte de huit à neuf milles d'étendue, limitée comme toujours par une chaîne de hautes collines. Dans toutes les autres directions la montagne nous commande : une trentaine de huttes coniques apparaissent dispersées sur le flanc; d'autres, groupées au nombre de six à sept, s'étalent dans les bas-fonds. C'est l'un de ces petits villages que j'ai loué pour loger ma caravane. A quelques pas de nous se dresse, au centre même du cratère, un cône rocheux de cent mètres de hauteur, très escarpé, où le chef s'est retiré avec ses guerriers. Sa voix sonne là-haut, répercutée par les échos d'alentour, pour envoyer des ordres aux femmes et aux enfants disséminés dans la montagne. On compte là en tout deux cents habitants et vingt-cinq têtes de bétail.

Ce n'est pas sans étonnement que je trouve sur ces hauteurs quelques plants de bananiers, car nous sommes loin ici de la côte, où cet arbre abonde et produit en toutes saisons.

En apercevant de loin ces larges feuilles vertes, nous rêvions de bananes, rêve creux comme beaucoup de ceux qu'on fait en ces maudits pays!

Nous sommes vraiment dans le Condé, mais un Condé montagneux, sans analogie avec la riche plaine que nous trouverons plus loin sur les bords du Nyassa. Condé veut dire en kissouaïli « plaine », et en kicondé il signifie « banane ».



Coupe de bambous près d'un village du Condé.

Avant de quitter le village, l'idée me vint de couper quelques bambous dans la forêt que nous venions de traverser pour confectionner le mât et la vergue de mon bateau. L'inspiration était heureuse, car je n'en ai plus rencontré un seul jusqu'au Bangouéolo. Il atteint dans cette forêt des proportions merveilleuses, dix mètres de hauteur et quinze centimètres de diamètre.

Les indigènes font toutes choses avec ce bambou, leurs huttes d'abord, puis des jarres pour l'eau, le lait, des tasses pour boire, des pipes.

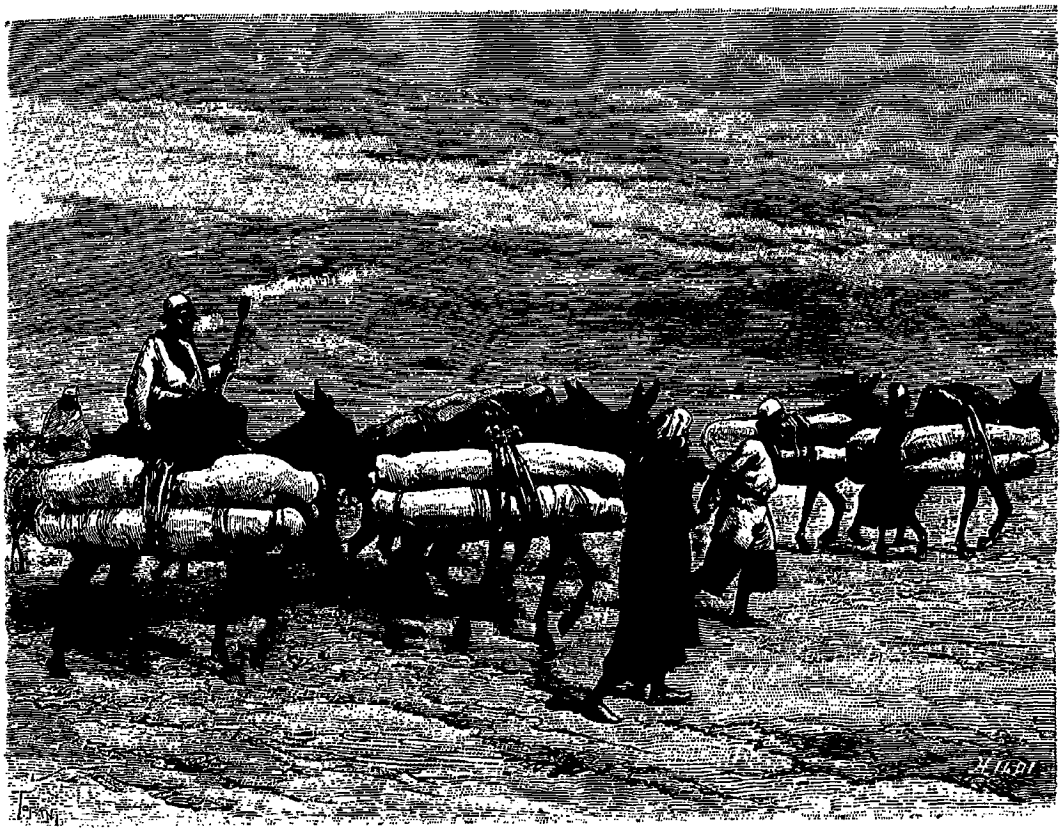
Ils fument beaucoup de chanvre; à les voir plongés dans cette occupation, on se demande s'ils y trouvent quelque plaisir ou s'ils s'en font un devoir, car de la première bouffée à la dernière une toux creuse et navrante à entendre les secoue comme des poitrinaires.

Le ricin, très commun, atteint facilement trois et quatre mètres de hauteur.

Victor GIRAUD.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport des cadavres à Kerbela (voy. p. 51 et 52). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLII

Départ pour Babylone. — La traversée du pont de bateaux. — Les zaptiés d'escorte. — Le caravansérail de Birounous. — Convoi mortuaire sur la route de Kerbela. — Iskandéryeh-Khan. — Apparition des tumulus de Babylone. — Un orage en Chaldée. — La plaine de Hillah. — Les rives de l'Euphrate. — La tour de Babel identifiée avec le Birs Nimroud et le temple de Jupiter Bélus. — Le kasr ou château de Nabuchodonosor. — Les jardins suspendus. — Le tombeau de Bel-Mérodach.

14 décembre 1881. — Les palais des Sargon et des Sennachérib sont trop éloignés de Bagdad pour que nous soyons tentés de leur rendre visite. Nous ne pouvons, en revanche, passer indifférents dans le voisinage de la tour de Babel, des murs de Babylone et des célèbres jardins suspendus, ces merveilles du monde ancien dont les descriptions ont excité nos premières curiosités d'enfant.

Malgré mon antipathie pour les Turcs de la Turquie officielle, je me suis placée ce matin sous la protection de quatre zaptiés mis à nos ordres par le

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XLVIII, p. 97, 113, 129; t. XLIX, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

valy de Bagdad et, grimpée sur un squelette de cheval jaune serin, que son propriétaire, en crainte des mauvais esprits, a décoré sur l'épaule d'une main peinte au henné, j'ai franchi le pont de bateaux, et rejoint le frayé de Babylone.

Si je n'avais été assourdie à mon passage dans la ville par les lazzi des gamins attroupés devant mon bucéphale canari, j'aurais trouvé grande allure à notre petite troupe. Des zaptiés vêtus, contrairement à l'usage, d'abbas, de coiffures fort propres et armés de fusils Snyder, qu'ils déchargent en accentuant une bizarre fantasia, un cuisinier d'occasion, des muletiers, des bêtes ployant sous le poids des provisions, suivent nos pas. Seul un colonel de l'armée des Indes, qui avait demandé à Marcel la permission de se joindre à nous, a manqué à l'appel; nous l'avons vainement attendu au pied du tombeau de Zobéide; comme Anne, ma sœur Anne, nous n'avons rien vu venir. L'air qui souffle à travers Borsippa rend oublieux, assure le Talmud.

Le frayé traverse d'abord une plaine verdoyante semée en blé et coupée de rigoles d'irrigation, puis il rejoint les bords du Tigre, franchit un canal sur un pont de bateaux digne de rivaliser en solidité avec un praticable de théâtre, et nous conduit auprès d'une machine routière à demi ensevelie dans la boue. On taxerait volontiers de folle l'idée d'envoyer dans un pays dépourvu de routes, de ponts, de charbon et de trafic, un engin d'une utilité bien contestable même en Europe, mais comme l'on change de manière de voir quand on suppute le nombre de livres que le gouvernement ottoman a dépensées avant d'amener dans la vase une semblable machine, et le nombre de familles honorables qui ont vécu durant des années de cette exploitation du trésor public !

Dès lors, nous entrons dans le désert. Des canaux nombreux fertilisaient autrefois la contrée; de ces cours d'eau il ne reste que les ruines de digues, assez élevées pour arrêter encore le regard.

L'abandon de cette plaine jadis si fertile ne date pas, semble-t-il, d'une époque bien reculée : sans remonter à Hérodote, qui signale le territoire de Babylone comme l'un des plus riches de l'empire Perse, on peut prendre à témoin de la fertilité de la Chaldée les géographes du douzième siècle. « Le chemin de Hillah à Babylone, disait Ibn Djobaïr, est un des plus beaux et des plus agréables de la terre; les plaines fertiles sont semées d'édifices qui se touchent et de villes qui se pressent à droite et à gauche de la route. » Il n'a pas fallu longtemps aux musulmans pour réduire à rien l'inépuisable richesse du pays.

Tout en devisant du sort des empires et en évoquant la Bible et les prophètes, nous gagnons de pauvres maisons groupées autour du caravansérail d'Azad-Khan. Quelques paniers de dattes étalés sous un auvent, une boutique où l'on distribue du café bouillant sont des attractions trop vives pour des philosophes de notre trempe. Une tasse de café me met en appétit; je me laisse tenter par la vue des sacoches rebondies, et, comme rien ne nous oblige à hâter notre marche, nous mettons pied à terre et déchirons à belles dents un poulet tendre quoique musulman. Autant de pris sur l'ennemi.

Mais quels sont les cavaliers que j'aperçois à l'horizon? Ils s'avancent avec toute la rapidité que permettent les cantines et les tentes portées par des mulets d'escorte. La troupe se rapproche et je distingue bientôt le compagnon de voyage vainement attendu ce matin. Il est vêtu du costume adopté aux Indes par les officiers anglais mis à la tête des troupes indigènes, et coiffé d'une calotte de feutre rouge autour de laquelle s'enroule une longue pièce d'étoffe bleue dont une extrémité retombe sur les épaules et sert de couvre-nuque.

Le colonel Gérard, descendant d'une famille française exilée à la révocation de l'édit de Nantes, n'a pas abandonné le projet de parcourir la Mésopotamie; s'il nous eût faussé compagnie, ce n'eût point été de son plein gré. Campé sur un beau poulain acheté la veille dans les environs de Ctésiphon, il se présentait ce matin à l'entrée du pont de bateaux jeté sur le Tigre. Le vent était frais et le tablier, sous l'influence de la brise, dansait une sarabande effrénée. Notre compagnon de route fit tous ses efforts pour encourager son cheval récalcitrant à avancer; peine perdue : *il mangea la défaite*, comme disent nos amis les Persans, et, à la grande joie des badauds, il fut forcé de mettre pied à terre; muletiers et serviteurs s'attelèrent à l'animal et, en fin de compte, sous peine de s'exposer à un accident ou à voir le cheval affolé se précipiter dans le fleuve, le colonel dut reprendre le chemin du consulat et louer au plus vite une bête plus docile. Combien de fois n'ai-je pas vu de petits ânes se débattre rageusement à l'entrée du pont et atteindre l'autre extrémité la queue la première, à la remorque de leurs conducteurs accrochés à cet appendice ! Seuls des fatalistes peuvent s'engager sans frissonner sur les ouvrages d'art construits par messieurs les Turcs, et maître Aliboron est trop intelligent pour avoir embrassé la foi islamique.

Le colonel achevait de nous conter sa mésaventure quand un nuage de poussière s'élève de nouveau dans la direction de Bagdad. Le tourbillon se rapproche, grossit, pirouette sur lui-même et s'ouvre enfin. Bien loin de dissimuler Jupiter en personne, il enfante deux cavaliers à figure patibulaire, mal vêtus, mal armés et sales à faire peur au diable lui-même.

Les nouveaux venus s'arrêtent devant les marchands de dattes et fraternisent avec nos zaptiés. Aurions-nous la malechance de faire route avec de pareils bandits ? Nous ne sommes pas en possession de grandes richesses, mais il serait bien dur de donner le peu qui nous reste à des gens d'aussi mauvaise mine.

« Caheb, permettez-moi de présenter à Votre Excellence les zaptiés qui vont désormais vous accompagner, dit en s'avançant le chef de notre escorte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Allez-vous vous mettre à six pour épouvanter les voleurs ?

— Oh non ! A votre départ de la ville, vous avez été, sur la demande du consul, entouré des zaptiés les plus beaux et les mieux vêtus de Bagdad, de vrais zaptiés de luxe ; nous vous avons fait faire une sortie digne de votre rang, il ne nous reste plus qu'à vous saluer et à reprendre le chemin de la caserne. Des gens bien montés et bien équipés ne sauraient courir les chemins de caravane. Donnez-nous le bakchich qui nous est dû pour avoir brûlé sans compter la poudre du gouvernement et usé nos habits en votre honneur, et qu'Allah vous accompagne ! »

Cela dit, les zaptiés de parade reprennent aussitôt le chemin de la boîte à coton où on les conserve à l'abri de la poussière et des mouches, et nous laissent en compagnie des deux forbans mis désormais à notre solde.

Nous voyageons toute la journée au milieu de terres incultes, de canaux éboulés et de briques jetées sur le sol comme de la jonchée devant la procession. On croirait s'avancer sur les ruines d'immenses villages. A la tombée de la nuit, une grande construction de briques apparaît à l'horizon et se détache sur le fond orangé du ciel ; c'est le magnifique caravansérail de Birounous, ainsi nommé d'un puits creusé à mi-chemin de Bagdad à Hillah. Bâti par des Persans, sur des dimensions proportionnées au nombre des Chiites qui viennent y chercher un refuge, cet édifice reproduit sur de très vastes proportions les caravansérails de l'Iran. La porte, surmontée d'un balla khaneh (maison haute), donne accès dans une cour centrale entourée d'arcades. Par un beau temps, les voyageurs s'installent dans ces niches aérées ; en hiver ils préfèrent les galeries ménagées en arrière des arcades ; chacun s'assied sur les hautes estrades construites entre les contreforts intérieurs portant les arcs doubleaux des voûtes, et garde ses bagages tout en surveillant ses bêtes de somme installées dans la niche opposée.

Il fait froid, nous prenons gîte dans les galeries closes. Des colis longs d'environ deux mètres et jetés en tas irréguliers le long des murs remplissent les arcades voisines. Ils appartiennent, paraît-il, à des pèlerins chiites arrivés avant nous, et sont confiés à notre probité. Je serais très fière de cette preuve de confiance s'il ne se dégageait de ce dépôt une odeur infecte. Inquiète, je palpe les paquets. Je ne rêve pas, ce sont des cadavres !... les uns ensevelis dans des tapis et ficelés comme des saucissons de Lyon, les autres couchés dans des caisses, qui laissent apparaître à travers leurs ais mal joints les chairs noircies et desséchées de leurs horribles locataires. De la Perse entière et même des Indes, les Chiites transportent leurs morts sur les terres sanctifiées par le voisinage du tombeau d'Housséin, fils d'Ali ; j'ai pour voisins de nouveaux arrivants. Malgré tout mon respect pour ces momies vagabondes, je ne me suis pas senti le cœur de les côtoyer toute une nuit. Nous avons déménagé et porté nos pénates dans la cour. Le colonel a suivi notre exemple, et la soirée s'est terminée tristement, sans qu'il ait été possible de se soustraire aux bouffées empestées apportées de l'intérieur du caravansérail par la brise du soir.

Le désir commun à tous les Chiites de se faire inhumer à Kerbela dès qu'ils peuvent se permettre ce luxe posthume, remonte sans doute aux premiers temps de l'Islam, car il se rattache de très près aux dissensions intestines nées au lendemain de la mort du Prophète entre les candidats à sa succession.

A en croire les Chiites, Mahomet, avant de rendre le dernier soupir, aurait désigné pour son héritier son neveu et son disciple bien-aimé Ali, l'époux de sa fille Fatime. Ses volontés ne furent pas respectées : Abou-Bekr, Omar et Othman occupèrent successivement le khalifat. Après la mort d'Othman, survenue en 656, Ali, déjà vieux, devint enfin commandeur des croyants. De cette époque date la scission entre les Chiites et les Sunnites, ou des partisans d'Ali et des disciples d'Omar. Les sectaires qui avaient empêché Ali d'accéder au khalifat ne désarmèrent pas après sa mort et s'acharnèrent sur ses fils Hassan et Housséin ; tous deux périrent assassinés, l'un à Médine, l'autre à Kerbela, et consacrèrent par leur martyre les plaines arrosées de leur sang.

En me plaçant à un point de vue purement spéculatif, je me suis souvent demandé qui, des Alites ou des Sunnites, était en possession de la vraie foi musulmane. Sans entrer dans des discussions de théologie transcendantale, il me semble que la réponse est écrite en grosses lettres dans le Koran. Mahomet, après s'être soucié d'enrichir sa famille au point d'ordonner à tous les fidèles de consacrer à l'entretien de ses descendants une bonne part de tous leurs biens et du butin qu'ils conquerraient à la guerre, ne pouvait frustrer son neveu et gendre de l'héritage politique dont il avait seul la disposition, pour le transmettre à des disciples qui n'étaient supérieurs à Ali ni en dévouement, ni en courage, ni en intelligence. *Quod est absurdum*, c'est d'autant plus absurde qu'on ne saurait contester à Mahomet le talent d'avoir su intéresser Allah à ses petites affaires et de s'en être fait, quand son intérêt personnel ou celui des siens était en jeu, un auxiliaire logique et tenace. J'approuve donc les Persans d'avoir choisi Ali pour leur patron et d'entreprendre, si cette idée les charme pendant leur vie, un dernier voyage à Kerbela peu de jours après leur mort.

S'il y a loin de la coupe aux lèvres, combien plus loin encore de la Perse ou des Indes au tombeau d'Housséin, distant parfois de plus de six mois de la maison mortuaire ! Aussi bien, à moins d'avoir été sur terre un grand personnage, tout autant dire un grand pécheur, et de voyager avec son ex-maison et même avec ses ex-femmes, autorisées, afin de se distraire des lenteurs du voyage, à prendre des maris de cara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vane, ne peut-on jamais se promettre d'arriver à destination. Quant aux pauvres diables confiés à la seule *protection des anges Nekir et Monkir*, ils font leur funèbre pèlerinage ficelés quatre par quatre sur un seul cheval, aussi gentiment empaquetés que les crocodiles de Siout, et n'atteignent pas toujours à la dernière demeure de leurs rêves. Pas un brave homme de tcharvadar qui n'hésite, s'il vient à perdre un mulet, à se débarrasser d'un chargement impossible à transporter, au profit des aigles ou des chacals habitués à une table moins bien servie que celle du roi des oiseaux.

15 décembre. — Un bruit de castagnettes produit par les étrilles des muletiers m'a arrachée dès l'aube à mes rêves macabres. Prendre les devants sur nos voisins de la nuit a été ma première préoccupation; peine perdue : la route était sillonnée de cadavres en déplacement et villégiature. A midi nous passons devant le caravansérail d'Iskandéryeh, moins beau que celui de Birounous, mais tout aussi fréquenté, car il est bâti à la bifurcation des chemins qui se dirigent, l'un sur Kerbela, l'autre sur Hillah. Nous ne sommes plus qu'à quatre heures de la capitale de la célèbre Nitocris et de la non moins légendaire Sémiramis.

16 décembre. — J'ai traversé Babylone sans m'en douter, et Dieu sait pourtant que ce ne sont point les maisons qui m'ont empêchée d'apercevoir la ville.

Le soleil avait déjà parcouru les deux tiers de sa course, en langue vulgaire il était près de deux heures, quand le ciel s'est obscurci soudain. Le vent soulevait des tourbillons de sable au milieu desquels nous disparaissions, le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient le ciel au-dessus de la vieille capitale de la Chaldée sans plus de respect que s'il se fût agi de bouleverser une simple butte à moulins; enfin la pluie s'est mise à tomber lourde et serrée.

C'était la première fois depuis le mois de mars dernier que nous recevions une averse. Le ciel est un honnête payeur : il nous a rendu le capital et ne nous a pas marchandé les intérêts. Mouillés jusqu'aux os, nous longeons sans la distinguer la masse de terre que nous avions aperçue dès notre départ d'Iskandéryeh et pénétrons dans des champs ensemencés. Il fait un temps à ne pas mettre un Turc à la porte. Quelle belle occasion pour nos guides de choisir un raccourci! Ils ne tardent pas à être complètement égarés.

Par bonheur nos chevaux atteignent bientôt une éminence formée de tessons de poterie et coupée en tous sens par des tranchées profondes; ces indices nous permettent de reprendre la bonne piste et, peu d'instants après, d'arriver, ruisselants d'eau et de sueur, devant une maison habitée par l'agent indigène des fouilles de Babylone.

Depuis plusieurs années déjà l'Angleterre bouleverse l'emplacement des palais de Nabuchodonosor. Un conservateur du British Museum vient tous les ans constater l'état des « excavations » et donner, si cela est nécessaire, une impulsion nouvelle aux travaux; mais la surveillance journalière est confiée à un Arménien, chez lequel nos guides nous ont amenés. Le brave homme me montre le produit des fouilles. Depuis six mois on a découvert des tablettes de terre cuite couvertes d'inscriptions en caractères cunéiformes, des fragments d'animaux domestiques ayant probablement appartenu à des arches de Noé données en étrennes aux gamins babyloniens, des vases en agate rubanée, et des figurines de terre cuite traitées dans le style grec le plus pur. L'orage s'étant calmé pendant la durée de cet intéressant examen, la caravane reprend bientôt le chemin de Hillah, où elle trouvera logement et provisions. A peine avons-nous abandonné les montagnes de décombres, que nous entrons dans une voie ménagée entre de belles plantations de palmiers. La pluie semble avoir donné une vie nouvelle à toute la nature : la verdure des arbres est plus brillante; les rayons du soleil, surpris d'avoir un moment disparu, se jouent à travers les gouttes de cristal suspendues à l'extrémité des feuilles; les colombes, les tourterelles se poursuivent de branche en branche, tandis que sur le chemin, plaqué de larges flaques d'eau, sautillent d'impertinentes corneilles toutes prêtes à narguer les passants.

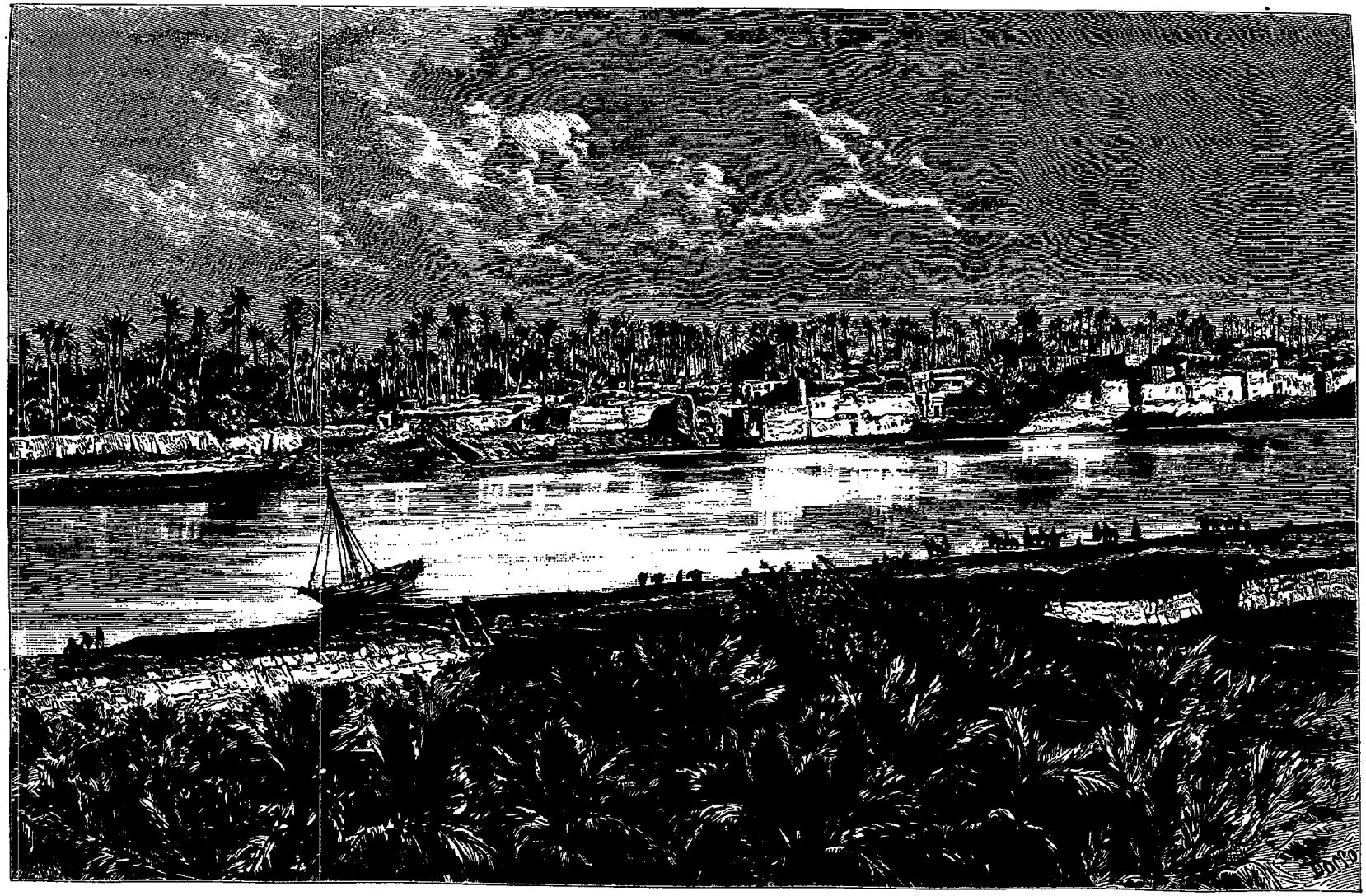
A trois heures de marche des tumulus, apparaissent de blancs minarets; puis, les premières habitations des faubourgs de Hillah, l'Euphrate, un pont de bateaux moins mobile que celui de Bagdad, et enfin la ville elle-même.

Les zaptiés, partis en éclaireurs, ont déjà choisi les logements et nous attendent sur le méidan afin de nous conduire dans la demeure déserte d'un riche personnage parti récemment pour la Mecque.

Hillah, l'une des *moutessaferiehs* du vilayet de Bagdad, a été décimée par la peste en 1831 et compte à peine aujourd'hui une population d'environ quinze mille habitants, composée d'Arabes, de Chaldéens, de Juifs industrieux et puissants, de Persans chiites et de fonctionnaires de la Sublime-Porte, ces chancres rongeurs de toutes les villes turques. Il faut joindre à ce noyau les voyageurs et les nomades si nombreux dans les villes d'Orient et surtout dans les centres voisins des pèlerinages célèbres.

Les maisons de Hillah, bâties en matériaux empruntés aux monuments antiques, ainsi qu'en témoignent les briques sigillées au nom de Nabuchodonosor et les couches de bitume employées en guise de mortier, sont aussi hautes que celles de Bagdad, mais conservent néanmoins un caractère oriental très prononcé avec leurs murs sans ouverture extérieure et leurs terrasses que dominent des bouquets de palmiers et de bananiers. La luxuriance de la végétation corrige heureusement la sévérité et la monotonie de cette architecture aveugle. Du haut de notre terrasse en particulier, le panorama est des plus gais; la vue s'étend sur les deux rives du fleuve, plantées de superbes dattiers, et sur les eaux animées par le va-et-vient des embarcations et des cavaliers qui font baigner leurs chevaux. Semblables à un orchestre de pibrochs aquatiques,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rives de l'Euphrate à Hillah. — Dessin de Dosso, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nombreux villageois, trop paresseux pour aller chercher le pont de bateaux, préfèrent se dépouiller de leurs vêtements, gonfler d'air des outres de cuir et se lancer à la nage en serrant dans les bras ces précieux flotteurs. Ainsi déjà en usaient leurs ancêtres, quand leurs talents natatoires ne leur permettaient pas de compter sur la brasse et la coupe.

Il n'existe point à Hillah de monuments intéressants de la période musulmane; cependant, sur la route de Kerbela, s'élève une petite mosquée connue sous le nom de Meschhed-es-Schems ou mosquée du soleil. D'après les traditions populaires elle serait bâtie sur le champ de bataille où Ali, craignant à l'approche de la nuit de perdre les bénéfices d'une victoire certaine, s'inspira des procédés bibliques et arrêta du regard et du geste la marche de l'astre lumineux. Si l'on s'en rapporte au contraire à un texte antique, il est permis de supposer que cet édifice est construit sur l'emplacement d'un temple du soleil érigé par Nabuchodonosor : « Au soleil, le suprême arbitre qui règle les différends dans mon palais, j'ai construit en briques et en bitume, dans Babylone, le temple du juge de l'univers, le temple du dieu Chamach ».

Hillah, en tant que ville musulmane, succéda à Babylone dans la première moitié du douzième siècle.

A cette époque, les derniers rayons du soleil babylonien éclairaient encore les rives de l'Euphrate. Aujourd'hui la rivale de Ninive, la capitale de Nabuchodonosor est tombée au rang d'une sous-préfecture turque. La chute ne serait pas plus profonde si César ou Napoléon ressuscités par une méchante fée étaient réduits à s'affubler d'un faux nez et à servir comme ca-

Passage de l'Euphrate à la nage : bas-relief antique. — Héliogravure de Dujardin, d'après une photographie.

poraux dans l'armée d'un Cettivayo quelconque. « Que Babel atteigne le ciel et qu'elle ait rendu inaccessible la hauteur de sa force, c'est de moi que lui viendra sa destruction », dit le Seigneur. Il s'est cruellement vengé, le dieu d'Israël! Les prophètes n'avaient prédit que la ruine, ils n'avaient pas rêvé pour Babylone cette grotesque survivance.

Si l'on examine les environs de la ville, et si l'on suit du regard des murs éboulés qui semblent relier les deux tumulus placés aux extrémités de Babylone, on est amené à penser que Hillah devait occuper à peu près le centre des cinq cent treize kilomètres carrés compris dans l'enceinte aux cent portes d'airain. Il ne faut pas conclure de l'immense espace entouré de défenses à une innombrable quantité de maisons. Quinte-Curce affirme que les constructions groupées sur les rives de l'Euphrate couvraient seulement quatre-vingt-dix stades[1]; le reste du terrain, mis en culture, suffisait, en temps de siège ou durant une période de famine, à nourrir les citoyens. Quoique la place réservée aux habitants ne fût pas très considérable, la population devait néanmoins être fort dense, car les maisons, contrairement aux usages des villes d'Orient, où le terrain à bâtir est le plus souvent sans valeur, s'élevaient sur trois ou quatre étages de hauteur.

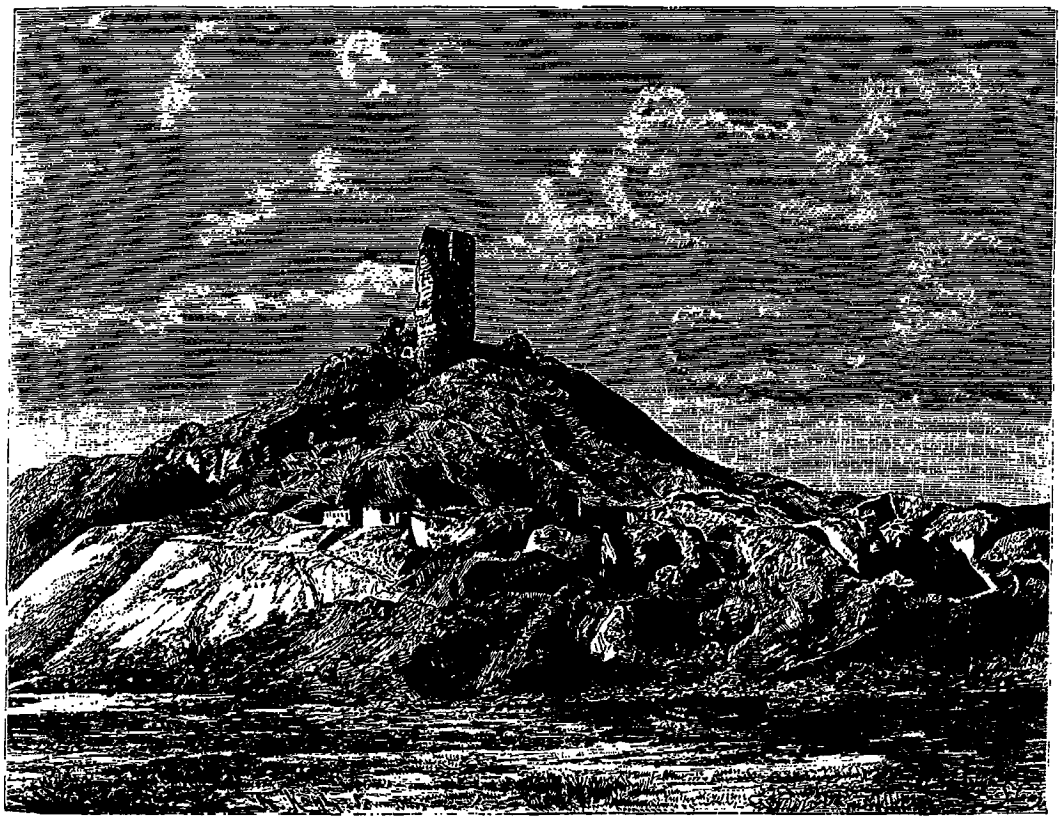
17 décembre. — Je reviens du Birs Nimroud ou tour de Babel. Si l'on admet avec la Bible que ce monument si célèbre dans l'histoire hébraïque est la cause première de la confusion des langues, je dois le maudire, car nous lui sommes redevables de déclinaisons cabalistiques, de conjugaisons infernales, de

1. Le stade babylonien avait quatre mètres de plus que le stade olympique. Le stade olympique valait cent quatre-vingts mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

syntaxes sataniques qu'il faut apprendre en tous pays avec l'appréhension de les ignorer presque toute sa vie. Ce n'est pourtant pas d'une montagne de lexiques ou de grammaires comparées que se compose le tumulus du Birs, mais de blocs de briques de tout âge et de toute taille.

Quand on franchit les murs d'enceinte de Hillah par la porte de Meschhed-Ali, on s'avance dans une plaine au milieu de laquelle se dresse, dans la direction du sud, une montagne créée de main d'homme, ainsi que l'indique le sol uniformément plat du pays. Au fur et à mesure que l'on se rapproche de cette masse, l'œil la juge plus énorme qu'il ne l'avait supposée tout d'abord, et il renonce bientôt à l'analyser en entier pour en étudier successivement les diverses parties. Nous avançons. Nos chevaux, fatigués par l'orage de la veille et par l'allure rapide que nous leur avons donnée depuis notre départ de Hillah, gravissent péniblement des montagnes de décombres, se lancent à l'assaut d'une colline de ruines et de débris, le Tell Ibrahim, et s'arrêtent essoufflés au pied d'un édifice arabe. Sa coupole blanche recouvre les cendres fort hypothétiques d'Abraham. Le tombeau du patriarche, en aussi grande vénération en Chaldée que les cénotaphes d'Esdras ou d'Ézéchiel en Mésopotamie, sert d'abri aux villageois qui viennent cultiver les terres voisines du Birs Nimroud. Une énorme jarre de terre remplie d'eau mise à la disposition des passants a mérité ou valu à ce petit sanctuaire les marques de reconnaissance des pèlerins. Je suis flattée de retrouver sur tous les murs de l'Iman Zaddé les mains rouges semblables à celles qui sont appliquées sur la croupe de mon cheval canari.



Birs Nimroud ou tour de Babel. — Dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Une dépression peu profonde sépare le Tell Ibrahim du massif de la tour de Babel, identifiée définitivement avec le temple décrit par Hérodote sous le nom de Jupiter Bélus et désigné par les Arabes sous le nom de Birs Nimroud. Le Birs est couronné par une tour pleine, haute de onze mètres, s'élevant sur un plan à peu près carré et déchirée au sommet par une profonde lézarde. Autour de ce massif sont épars d'énormes blocs de briques formant, au-dessous d'une vitrification verte des plus étranges, un conglomérat dur comme du fer. De ce point toutes les ruines paraissent s'abîmer devant le Birs Nimroud. La vue s'étend indéfiniment, et, grâce à la transparence de l'air, on aperçoit, en évoluant sur soi-même, au sud les minarets de Meschhed-Ali, au nord-ouest les murs de Hillah, au nord les palmiers de Kerbela, enfin, à nos pieds, les lacs de Harkeh et de Hindiyeh, sur lesquels les guides

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

signalent des villages lacustres construits par des tribus arabes, certaines d'échapper ainsi au contrôle soupçonneux de l'autorité turque. Heureuses tribus!

Ces points topographiques soigneusement reconnus, grâce aux nombreuses informations prises par le colonel Gérard, nous descendons au pied du tumulus. De la plaine il est aisé de retrouver dans les masses d'abord un peu confuses du Birs les grandes lignes d'un édifice formé d'étages successifs et superposés les uns au-dessus des autres. Il serait plus difficile de déterminer sa hauteur totale, les premiers étages étant profondément ensevelis sous les sables de la plaine et mêlés aux ruines détachées du sommet de la construction. En se basant sur les cotes directement déterminées et sur les analogies du Birs avec le *ziggourat* ou tour à étages de Ninive, on peut néanmoins assigner à l'édifice une hauteur approximative de quatre-vingts mètres. Dans cette hypothèse les sept étages de la tour avaient chacun huit mètres et s'appuyaient sur une terrasse de cent vingt-huit mètres de longueur et de vingt-cinq mètres de hauteur. Les gradins étaient reliés les uns aux autres par des rampes douces ménagées sur les façades nord-ouest et sud-ouest. Tous étaient revêtus d'un parement de briques émaillées. Si l'on s'en rapporte à la description de la forteresse d'Ecbatane laissée par Hérodote et aux traces de couleurs découvertes sur le *ziggourat* de Khorsabad, il semble même que ces gradins fussent consacrés aux

Tombeau de Bel-Mérodach (voy. p. 59). — Dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

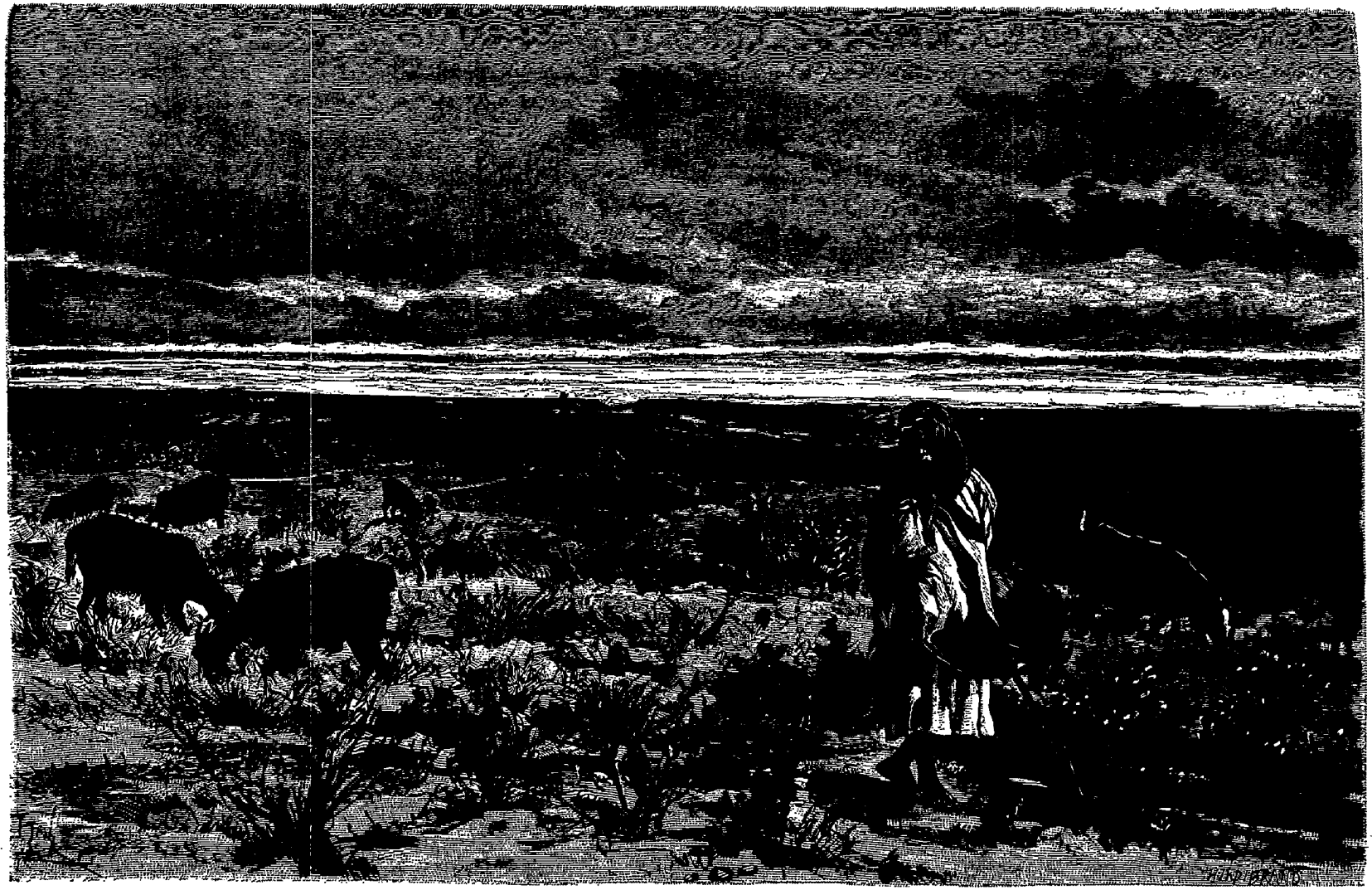
dieux protecteurs de la semaine et que leur ordre suivît la marche des jours. Au-dessus de la dernière et septième tour se trouvait la tente de Nébo, l'arbitre suprême du ciel et de la terre.

En vain on rechercherait la table et le grand lit richement paré sur lequel le dieu venait se reposer auprès d'une vierge indigène et cette chapelle où les prêtres brûlaient tous les ans mille talents d'encens et sacrifiaient des victimes parfaites devant la statue sacrée : tout est ruines et décombres du faîte au pied du Birs Nimroud.

J'ai déjà dit que l'identification du Birs avec le temple de Jupiter Bélus d'Hérodote, le temple aux sept lumières de la tradition babylonienne, ne saurait faire de doute aujourd'hui, mais un fait bien plus singulier a été révélé par la lecture des cylindres chaldéens découverts par sir Rawlinson dans les angles de l'édifice. Ces documents viennent au secours de la tradition hébraïque, tout en donnant au temple de Bélus une origine relativement moderne.

Nabuchodonosor nous dit lui-même : « Pour l'autre, qui est cet édifice-ci, le temple des Sept lumières, et auquel remonte le plus ancien souvenir de Borsippa, un roi antique le bâtit (on compte de là quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, proférant leurs paroles en désordre. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pâtre gardant son troupeau sur les ruines de Babylone. « .... Et je réduirai la terre des Chaldéens à une éternelle solitude » (voy. p. 60). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai ajouté les rampes circulaires; j'ai écrit la gloire de mon nom dans la frise des arcades.

« J'ai mis la main à construire la tour et à en élever le faîte; comme jadis elle dut être, ainsi je l'ai refondue et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet. »

Ce serait donc en ce lieu que se serait formée la tradition apportée par les Hébreux en Judée, et sous mes pieds se retrouverait la célèbre tour de Babel. A quel ordre de phénomènes historiques ou géologiques se rapportent l'érection de cette immense construction et la légende de la confusion des langues? Je ne saurais le dire : de mystérieuses obscurités enveloppent encore les premiers âges de l'humanité.

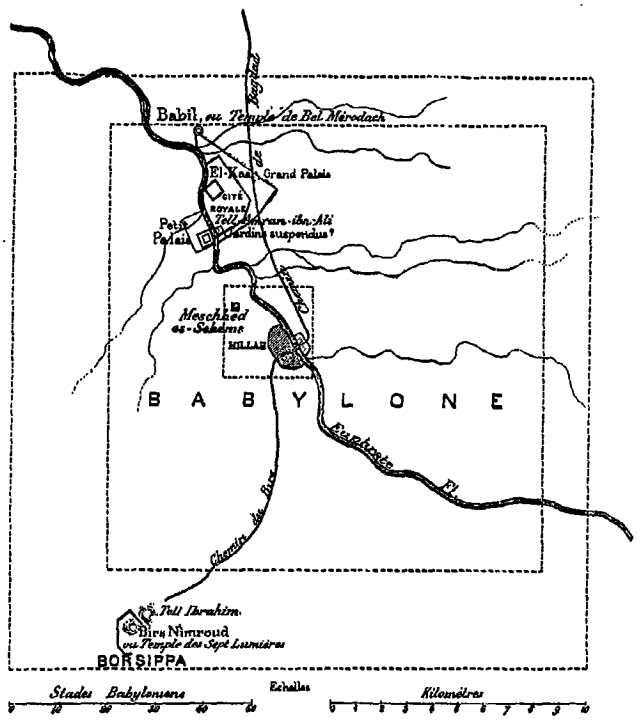
Le temple des Sept lumières, pour lui donner désormais son vrai nom, ne s'élevait pas au cœur même de Babylone, mais dominait le faubourg de Borsippa. Il ne faudrait pas conclure cependant de l'extrême éloignement des deux centres religieux et royaux représentés l'un par les palais, l'autre par le Birs, que Babylone et Borsippa aient toujours été deux villes distinctes; d'après Hérodote par exemple, Borsippa était comprise dans l'enceinte extérieure. On ne me surprendrait pas toutefois en m'apprenant qu'il n'en fut pas toujours ainsi et que, suivant les temps, elle fut comprise ou non dans les enceintes élevées par les rois, enceintes renversées et reconstruites sur des dimensions plus restreintes ou plus larges, selon l'inclémence ou la prospérité des temps.

18 décembre. — Au retour de Borsippa nous sommes venus camper sur le tumulus d'Amran-ibn-Ali, que nous avions foulé aux pieds il y a trois jours, alors que nous étions en quête d'un abri.

Des collines de briques pulvérisées, des tranchées dont le produit a été jeté dans d'autres tranchées, font de cette partie de Babylone un dédale au milieu duquel on circule sans trouver de point de repère. Quelques lourds massifs de maçonnerie reliés par des mortiers durs comme du fer, un lion de basalte, d'un travail très barbare, à demi enseveli dans les décombres, signalent seuls cette demeure embellie par tant de rois et auprès de laquelle vint mourir Alexandre.

Moins de traces encore des jardins suspendus élevés par Nabuchodonosor afin de distraire les regards de sa femme Amytis, fille d'Astyage, roi de Médie, qui ne pouvait s'accoutumer à l'aspect plat et monotone des plaines de la Babylonie.

Les jardins suspendus ne paraissent pas avoir eut une longue durée : Quinte-Curce les dépeint, il ese vrai, comme une merveille de son temps, mais, en revanche, Diodore de Sicile en parle toujours au passé. Après la mort d'Alexandre et la fondation de Séleucie, Babylone fut peu à peu abandonnée, perdit son titre de capitale, et il est probable que de cette époque date la destruction progressive du chef-d'œuvre des architectes babyloniens. Des arrosages insuffisants amenèrent la mort des arbres; les murs s'éboulèrent, et le paradis d'Amytis alla rejoindre dans la terre des cendres de son inspiratrice. Au temps des Parthes la ruine était consommée et les jardins transformés en nécropole, comme le prouve la découverte de nombreux tombeaux parthes retrouvés il y a quelques années par un assyriologue illustre, M. Oppert.



Plan de Babylone.

Les recherches pratiquées autour du château royal ont toujours été heureuses. Encore aujourd'hui une partie de ce tumulus est envahie par trois ou quatre cents ouvriers occupés à extraire la terre amoncelée entre des murs en brique crue d'une épaisseur formidable. et à mettre à découvert des salles hautes, longues et étroites semblables à celles que j'ai déjà visitées autour du Birs Nimroud. Des objets sans grande valeur artistique, mais certainement du plus grand intérêt historique, tels que des tablettes de terre cuite couvertes d'inscriptions cunéiformes si serrées les unes contre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les autres qu'on ne suit pas même la direction des lignes, résument les trouvailles faites aujourd'hui; mais que de paniers de terre il a fallu remuer et que de patience on a dû déployer pour arriver quelquefois à rencontrer au fond d'un vase fêlé une omoplate de chacal ou une mâchoire de cheval!

A deux kilomètres environ au nord de la cité royale s'élève, en forme de pyramide tronquée, l'énorme tumulus que nous avions aperçu d'Iskandéryeh-Khan et qui semble, avec le Birs Nimroud, déterminer les limites extrêmes de Babylone. Ce colosse d'argile, haut de quarante mètres, long de plus de cent quatre-vingts et tout entier élevé de main d'homme, porte dans le pays le nom de Babil. Il répond par sa position au tombeau de Bélus dépeint par les auteurs grecs et doit être identifié au temple *des assises de la terre* bâti en l'honneur du dieu Bel-Mérodach par Assarhaddon (Assour-Akhé-iddin), roi d'Assyrie. Embelli et agrandi par Nabuchodonosor et Nériglissor (Nirgal-sar-Oussour), détruit et pillé par Xerxès, déblayé sur les ordres d'Alexandre, qui eut un moment la pensée de faire reconstruire un sanctuaire cher aux Babyloniens, finalement utilisé par les Grecs comme soubassement d'une forteresse, le temple de Bel-Mérodach n'est plus au-

Tente arabe (voy. p. 60). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

jourd'hui qu'un informe monceau de détritus et de terre crue. En grimpant le long des parois éboulées, on atteint sans peine jusqu'à la plate-forme qui couronne la pyramide. A la place des statues d'or enlevées par Xerxès je ne vois que des matériaux brisés et un puits déblayé qui ne paraît donner accès dans aucune galerie. Il était peut-être destiné à faire le bonheur des astrologues. Deci delà, répandus au milieu des décombres, se montrent quelques fragments d'inscriptions grecques ou araméennes. En portant mes pas jusqu'à l'extrémité méridionale de la pyramide et en descendant le long des éboulis qui couvrent ses flancs, j'arrive à des excavations creusées dans la masse générale et revêtues de parois maçonnées. Des fouilles pratiquées en ce point n'ont, paraît-il, amené aucun résultat intéressant et ont été abandonnées. Vues du haut du tombeau de Bélûs, les ruines de la vieille cité m'apparaissent plus tristes et plus désolées que jamais : tandis que le *kasr* (château) est encore animé par les manteaux blancs et les tarbouchs rouges des Arabes et des Turcs employés aux fouilles, et que les échos répètent les sonores chansons des terrassiers, le tumulus de Babil, entouré de buissons et d'herbes dures, n'est visité que par des chèvres et des pâtres aussi sauvages que le paysage.

« Et lorsque les soixante-dix ans seront accomplis, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiterai dans ma colère les rois de Babylone et leur peuple, dit le Seigneur; je jugerai leur iniquité et la terre des Chaldéens et je la réduirai à une éternelle solitude. »

XLIII

Pèlerinage à Kerbela. — Le bazar aux pierres tombales. — Entrée en ville. — Visite au consul de Perse. — Insuccès de nos démarches. — Les cimetières et les théologiens de Kerbela. — Retour à Bagdad.

19 décembre. — Je gémis tous les jours de ne pas avoir visité Babylone il y a quelque deux mille six cents ans, sous les règnes du glorieux Nabuchodonosor ou de ses très regrettés prédécesseurs. J'en aurais profité pour demander aux humbles sujets du protégé de Nébo l'une de ces consultations originales dont ils avaient le secret.

Lorsqu'un habitant de Babylone tombait malade, il se faisait porter sur la place du marché ou dans un carrefour fréquenté. Chacun au passage devait l'interroger et lui indiquer les remèdes qui, en semblable occurrence, avaient guéri ses maux ou ceux de ses amis. Il n'était permis à personne de passer indifférent auprès de ces singuliers clients de la bonne volonté publique.

Que les bonnes femmes devaient être heureuses à Babylone et que de maux de dents devaient y être soignés comme des cors aux pieds!...

Il me faudrait sans doute verser bien des larmes et lever longtemps les bras vers le ciel avant d'obtenir des divinités chaldéennes la résurrection de Babylone et de ses pratiques institutions; aussi bien cette attitude me paraît-elle humiliante. J'ai donc pris, ce matin, le parti de me remettre en route pour Kerbela afin de hâter mon voyage et de me rapprocher de la France, où je trouverai, mieux que sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, un remède à mes détestables fièvres.

Nous avons quitté le colonel Gérard. Notre compagnon de route remonte vers le Kurdistan, tandis que nous allons visiter le foyer rayonnant de la foi chia et le séminaire célèbre où les élèves zélés mettent parfois plus de vingt ans à parfaire leurs études religieuses. En sortant de Babylone, les guides nous conduisent sur les rives d'un canal creusé entre Hillah et Kerbela. Ses eaux tranquilles sont sillonnées par des embarcations à voiles. Le pays, coupé de rigoles nombreuses, est en ce moment uniformément jaune et ne garde aucune trace des récoltes plantureuses qu'il a produites au printemps dernier. Aussi loin que les regards s'étendent, on n'aperçoit ni maison ni village, mais, à deux heures de marche de Babil, nous rencontrons les tentes brunes d'une tribu établie au milieu des ginériums et des hautes herbes qui poussent sur les berges toujours humides d'un canal. Placée au milieu du campement, une d'elles se distingue de ses voisines par son étendue, sa hauteur, l'espace ménagé autour d'elle et plus encore par le drapeau attaché à une longue lance plantée devant la principale ouverture.

Seul le chef de la tribu a le droit de signaler ainsi sa demeure : à la première alerte il faut que les soldats puissent se rallier autour de leur maître et que le maître trouve à sa portée un guidon et une arme de combat. Nasr ed-din Chah lui-même a conservé l'usage de cet insigne militaire, et dans son palais de Téhéran, tout comme dans ses campements de chasse, l'appartement ou la tente où le roi se retire sont indiqués par l'étendard kadjar dont les plis flottent à l'extrémité d'une lance.

La caravane hâte vainement sa marche; le soleil, perdu derrière des nuages, s'incline vers l'horizon, la nuit nous poursuit à grands pas et nous sommes encore bien loin du bouquet de palmiers que les guides signalent depuis le départ comme le point de jonction du sentier de Hillah et de la route de Kerbela. De minute en minute le ciel s'assombrit, de gros nuages noirs apportés par des rafales de vent courent sur nos têtes, une pluie fine commence à tomber; le chemin devient de plus en plus difficile à suivre et nous ne tardons pas à marcher à l'aventure au milieu des rigoles en partie remplies d'eau et des fondrières dissimulées sous de hautes herbes.

Nos gens ne sont pas même capables de nous donner l'exemple de la résignation : à peine un guide oriental a-t-il perdu sa route, qu'il perd également la tête et ne tarde pas, surtout en pleine nuit, à devenir un véritable embarras. « Les hommes armés doivent toujours marcher en tête d'un convoi égaré », ont assuré les muletiers en se rangeant derrière nos talons. Et, à dater de cette déclaration de principe, ils se sont déchargés de toute responsabilité et s'en sont rapportés à nous pour les amener à un gîte quelconque.

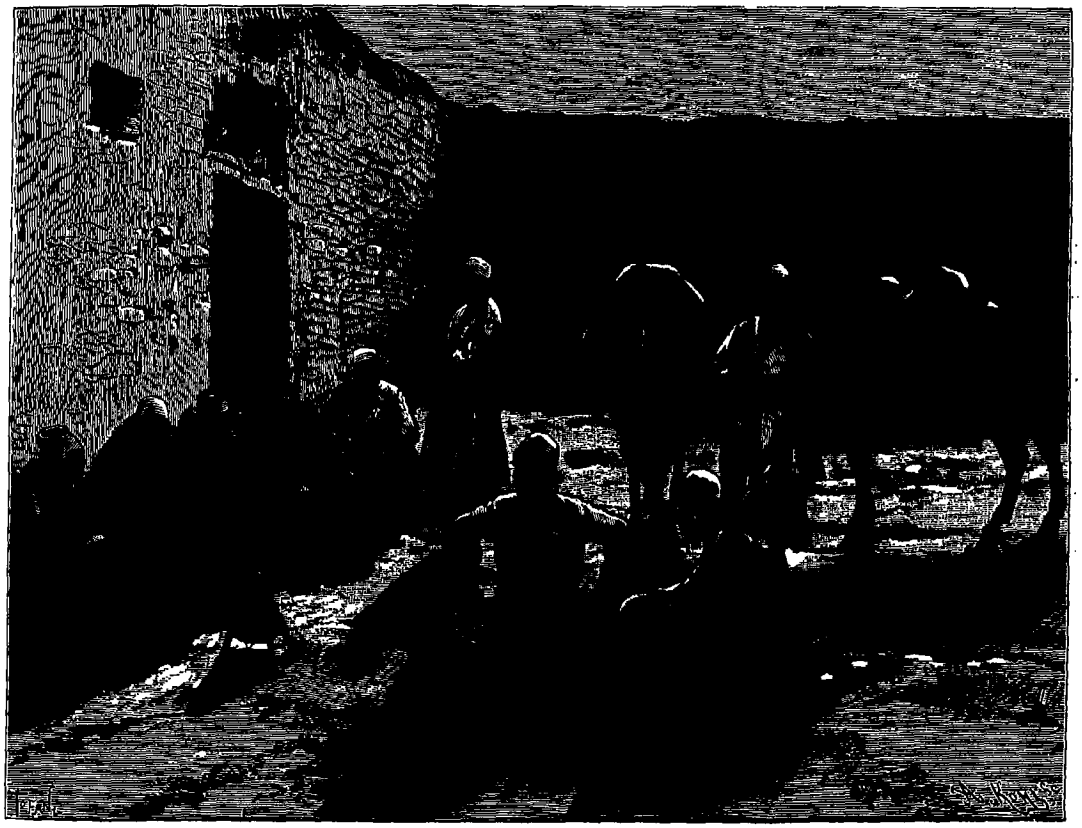
Aurions-nous eu des yeux de lynx que nous n'aurions pas réussi à retrouver la direction du bouquet de palmiers vers lequel nous marchions depuis plusieurs heures, si quatre fantômes coiffés de hautes pyramides noires n'étaient subitement apparus à nos côtés. Le fusil en main, nous nous apprêtions à les tenir à bonne distance tandis que nos gens épouvantés prenaient la fuite et se dissimulaient dans les canots, mais notre heure dernière n'avait pas encore sonné. Satan et ses acolytes se présentent à nous sous la figure de bûcherons chargés d'énormes paquets de broussailles. Après avoir hésité à tirer sur ces pauvres diables, nous bénissons la Providence de les avoir placés sur notre chemin et leur demandons l'hospitalité en récompense de l'épouvante que nous leur avons causée. Les guides, revenus de leur frayeur, accourent et décident l'un des nomades à les conduire jusqu'au village, à peine distant de quelques kilomètres du marais où patauge la caravane. Nous y voici enfin, après avoir franchi une porte vermoulue devant laquelle il a fallu patienter un bon quart d'heure. Un caravansérail placé au milieu d'un bazar éclairé par des lampes fumeuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous servira de gîte ce soir. Il était temps d'arriver au logis, car la pluie dégénère en déluge.

Kerbela, 20 décembre. — Que faire en un caravansérail, à moins que l'on ne dorme? Au soleil levant nous avons traversé un pont de bateaux jeté entre les deux rives de l'Euphrate et avons enfin rejoint la route de Kerbela. A partir de ce point l'aspect du paysage se modifie complètement. A des plaines désertes succèdent de superbes jardins défendus des déprédations des passants par des murs de clôture et des fossés profonds. Le chemin, tracé au milieu de bosquets de palmiers et d'orangers, va toujours descendant et serpente à travers des arbres si touffus et si verts qu'ils semblent avoir accaparé la chlorophylle de la création tout entière.

Si nous avons parcouru hier des pays abandonnés et sauvages, nous en sommes trop amplement dédommagés aujourd'hui. Une multitude de femmes, les unes à pied, les autres à cheval, circulent dans toutes les directions et ne manquent pas d'accabler *les chiens de chrétiens* des compliments les moins aimables. Leurs compagnons, plus timides et persuadés que nous n'aurons pas à leur endroit le respect dont ils nous savent imbus envers le beau sexe, se tiennent à distance de



Caravansérail à Kerbela. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

nos fouets, mais nous pétrifieraient de leurs regards farouches s'ils pouvaient leur communiquer les vertus de la tête de Méduse. On respire déjà dans l'air un capiteux parfum de fanatisme.

La splendeur de la végétation aide à faire oublier l'aménité des passants, et notre petite troupe arrive sans encombre devant la cité de Housséin.

Au devant d'une porte à prétentions monumentales s'étend une vaste place encombrée de dalles tumulaires, les unes déjà achevées, les autres à l'état d'ébauche. Les tailleurs de pierre, assis sur leurs talons, guettent la venue des convois mortuaires et proposent d'un air engageant leurs marchandises aux conducteurs. Les prix longuement débattus et l'affaire terminée, ils prennent sur-le-champ le nom du défunt, ceux de ses ascendants et descendants et gravent au plus vite l'inscription afin que, arrivés en terre sanctifiée, les cadavres n'aient point à attendre une sépulture qu'ils sont venus chercher de si loin.

Le bazar aux pierres tombales franchi, nos guides se dirigent vers la porte, mais des gardiens les arrêtent, et d'un ton bourru leur intiment l'ordre de rebrousser chemin, de longer l'enceinte et de choisir pour pénétrer dans la ville sainte un quartier moins populeux, afin que les regards des pèlerins ne soient point souillés par la vue des infidèles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une confusion extraordinaire règne près des murs, entourés de ces innombrables dévots qui ne peuvent aller se loger dans un caravansérail. Chaque voyageur, campé auprès de bagages misérables et de chevaux étiques, son unique fortune, chantonne quelque invocation pieuse tout en mangeant des dattes mieux pourvues de noyaux que de chair.

Une porte donnant accès sur un boulevard d'haussmannisation récente s'ouvre à l'extrémité des fortifications et conduit jusqu'à une vaste place. Les guides s'arrêtent à mi-chemin et entrent enfin dans une maison de très pauvre apparence qui s'éclaire sur une cour boueuse habitée par des poules. Kerbela est une ville bien trop fréquentée par les étrangers pour qu'on n'y trouve point de meilleur caravansérail, mais nos serviteurs ont fait preuve de prudence en ne nous mettant pas en contact avec des gens fanatisés par les exhortations des mollahs et énervés par les fatigues d'un long pèlerinage. Après avoir pris possession de chambres étroites situées au premier étage, je monte jusqu'aux terrasses, mon observatoire habituel, et j'aperçois enfin l'ensemble de la ville. A gauche s'élèvent la coupole et les minarets d'or du tombeau de Housséin, à droite un dôme revêtu de faïence bleu turquoise, construit sans doute sous les derniers Sofi.

S'il a jamais été utile de faire œuvre de diplomate, c'est bien aujourd'hui, car il s'agit de pénétrer dans un sanctuaire plus vénéré par les Persans que la Kaaba de la Mecque elle-même. Et, de fait, nous n'avions été nulle part encore forcés de suivre les petits chemins et de nous loger dans un bouge infect. Instruits par l'aventure de Kazemène, nous nous sommes munis de lettres de recommandations variées pour les chefs civils, religieux ou militaires, et je soupçonne même Marcel d'en avoir demandé à feu Mahomet.

Tout d'abord nous allons rendre visite au consul de Perse, digne fonctionnaire dont les quatre-vingt-quatre ans sont gravés sur la figure en rides profondes. Ce vieux débris diplomatique est entouré d'une bande de mollahs et d'une nombreuse clientèle. Il renvoie ceux-ci, congédie ceux-là, et, lorsqu'il ne reste plus autour de lui que les intimes de la maison, il fait avertir le *clid dar* (gardien de la clef du tombeau) de notre arrivée. Entre temps nous sommes invités à admirer un superbe bambin qui s'ébat bruyamment dans la pièce sous les regards attendris du vieillard. Je félicite le bonhomme sur sa postérité, certaine de prendre ainsi le chemin de son cœur.

« Cet enfant, dit-il, est magnifique, en effet, et je n'en ai jamais eu de plus fort et de plus vigoureux; mes arrière-petits-fils sont des avortons si je les compare au dernier héritier né sous la protection de Housséin. »

L'assistance opine du bonnet et la conversation se traîne jusqu'au moment où revient enfin l'ambassadeur envoyé chez le porte-clef. « Le *clid dar* est allé respirer l'air pur des champs et ne rentrera pas à Kerbela avant la fin de la semaine. » Cette réponse est de mauvais augure, car chacun sait très bien à quoi s'en tenir sur la prétendue absence du gardien de la mosquée; le consul cesse de vanter l'omnipotence du représentant du roi des rois et, sans transition préparatoire, se prend à gémir sur la situation précaire des Persans contraints en Turquie d'Asie de se conformer aux volontés des fonctionnaires ottomans. Il termine ses lamentations en essayant de nous persuader que l'autorité turque est seule assez puissante pour nous faire pénétrer dans une mosquée chia. Ce raisonnement sonne faux comme une épinette, mais Marcel se donne néanmoins l'air de le tenir pour juste, et sous forme de conclusion sort de sa poche une lettre du valy de Bagdad adressée à son subordonné de Kerbela.

Le consul interloqué s'écrie que nul désormais n'est dans la possibilité de faire obstacle à notre désir et ordonne de seller son cheval afin qu'il puisse aller à la campagne du *clid dar* lui faire part de notre démarche. Il enverra la réponse dès son retour.

Sur le soir, notre chambre est envahie par une douzaine de mollahs. Les porte-turban débitent à tour de rôle une interminable litanie de compliments et laissent enfin la parole au beau parleur de la troupe. Après un préambule savant dans lequel sont invoqués tour à tour les sentiments du consul à notre égard, le respect du *clid dar* pour nos lettres de recommandation, la sainteté de la mosquée de Kerbela où le chah lui-même n'est entré qu'après avoir traversé à pied la ville entière, l'orateur affirme que nous profiterions d'une faveur insigne refusée jusqu'ici à des chrétiens, si nous étions autorisés à monter sur la terrasse d'une maison voisine de l'édifice et à examiner la cour centrale du haut de cet observatoire. Nous devrons toutefois nous coiffer du tarbouch sunni, afin de ne point éveiller l'attention des fidèles.

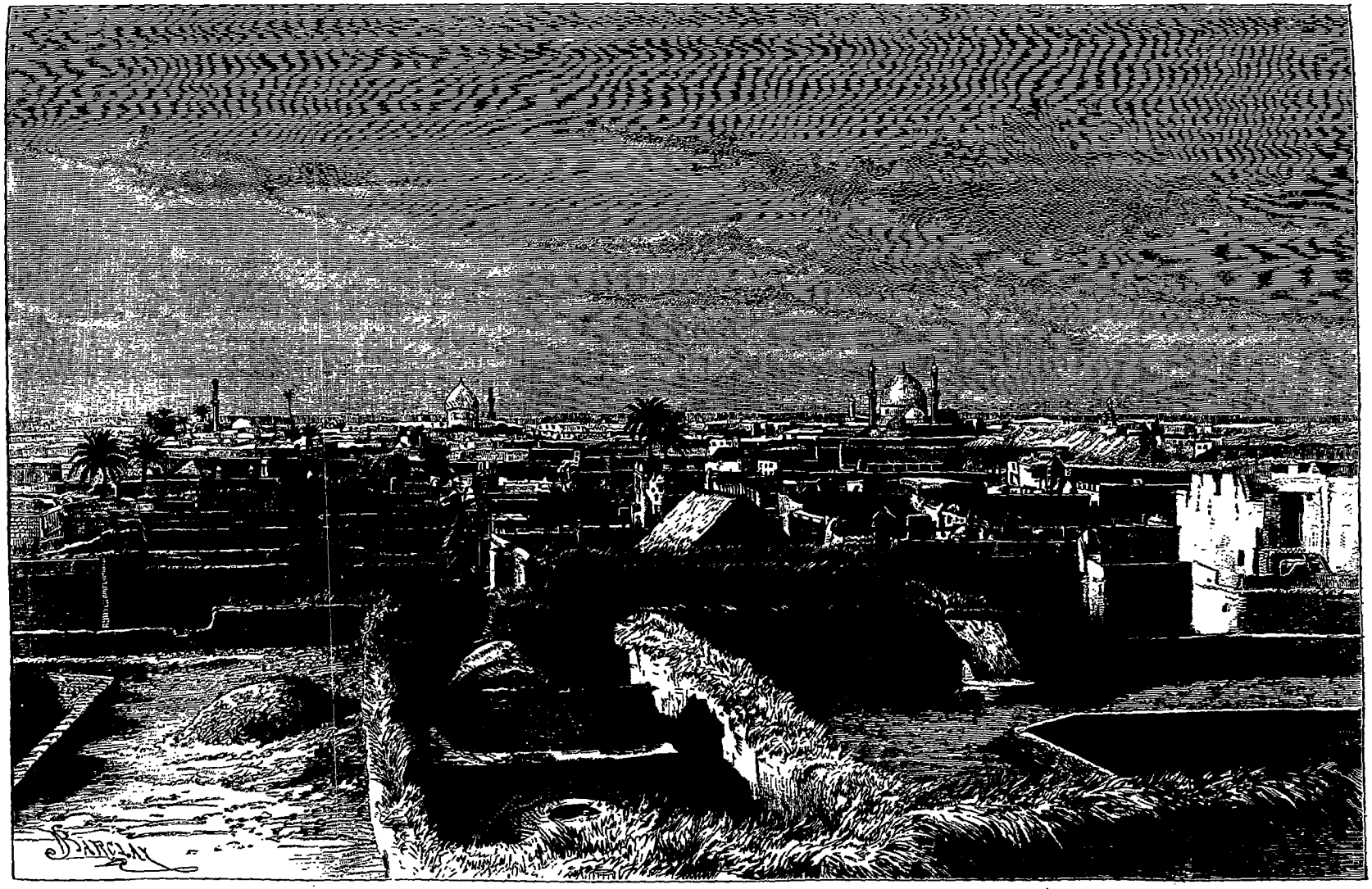
« Cette condition est absolument inacceptable, a répondu Marcel; je ne reconnais pas l'autorité du commandeur des croyants, et dans aucun cas je ne subirai l'humiliation que vous me proposez. »

Sur ces paroles, dont le sens injurieux pour les Sunnites a ravi nos interlocuteurs, les mollahs semblent s'amadouer : *ils comprennent notre répulsion* et se retirent en promettant de venir nous prendre demain à la pointe du jour afin de nous introduire sur les terrasses de la mosquée avant l'ouverture des portes.

22 décembre. — L'aurore n'avait pas encore terni la clarté des étoiles et j'étais perchée sur le balla khaneh du caravansérail, guettant l'arrivée des turbans blancs. Peine perdue, le soleil s'est levé, les dômes d'or de la masdjed ont scintillé à ses premiers rayons, deux heures se sont passées et les mollahs ne sont point venus. Lassé par une attente énervante, Marcel a envoyé le kawas demander des explications au consul et, en attendant son retour, nous sommes allés nous promener dans la ville.

Il faut avoir parcouru cette immense nécropole pour se rendre compte de son étendue. Non seulement la mosquée chia est entourée des tombes de personnages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

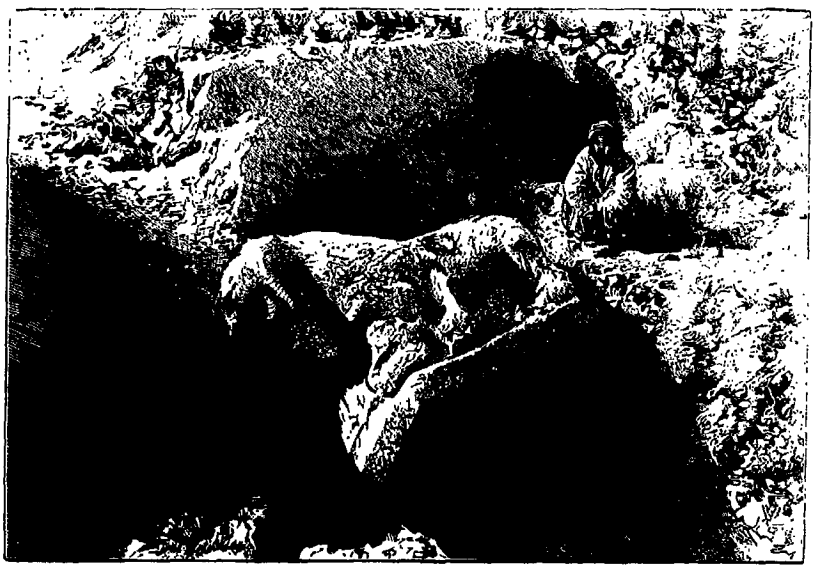


Vue de Kerbela. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

placés suivant leurs moyens pécuniaires dans les galeries voisines du sanctuaire et dans les cours intérieures, mais, de tous côtés, en dehors de l'enceinte, s'étendent, cachés sous des arbres magnifiques, d'immenses champs de repos destinés au commun des mortels. Le calme et la paix règnent sous ces bosquets ombreux et j'en suis presque à comprendre l'entraînement qui pousse les Persans à souhaiter quelques pieds de terre dans ces jardins où rien ne semble devoir troubler leur dernier sommeil. Les turbans blancs peuvent seuls rivaliser en nombre avec les pierres des cimetières; en file, en bataille, partout on rencontre des mollahs : les uns vieux, tristes, sévères, les autres jeunes, roses, fringants, gras, coquets et aussi bruyants que peuvent l'être des étudiants quand ils sont réunis par milliers dans une ville universitaire. Tous, petits et grands, vivent aux dépens des pèlerins et touchent une partie du prix des concessions à perpétuité faites chaque année dans les cimetières. En somme, bien malin est le voyageur qui sort de Kerbela sans y avoir engagé ses tapis et son argenterie s'il est riche, sa pipe et son aiguière s'il est pauvre.

Comme j'ai été bien inspirée de ne point perdre la matinée en démarches inutiles! A notre retour au logis nous avons trouvé une nouvelle ambassade chargée de reprendre la question des tarbouchs. Marcel, impatienté par ces éternelles tergiversations, n'a pas attendu la fin de l'explication pour mettre les mollahs à la porte et donner du haut en bas de la maison l'ordre de seller les chevaux, qui l'emporteront bien loin d'une cité où les Chiites ne savent pas mieux tenir leur parole que de vulgaires Sunnites.



Le lion de Babylone (voy. p. 58). — Dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

Quelques instants plus tard nous sortions de Kerbela, confondant dans une même malédiction le *clid dar*, le consul, la mosquée, Hassan et Housséin, Omar et Abou-Bekr, Persans et Turcs, Sunnites et Chiites.

24 décembre. — Nous voici de retour à Bagdad.

La ville, éclairée par le soleil couchant et noyée dans les légères brumes d'or qui s'élevaient du sol jusqu'aux verts panaches des palmiers, ne m'avait jamais paru plus radieuse et plus belle. Combien Babylone devait être plus majestueuse encore quand ses monuments gigantesques, ses jardins suspendus, ses palais merveilleux, ses murs et ses portes d'airain se présentaient aux yeux surpris des voyageurs!

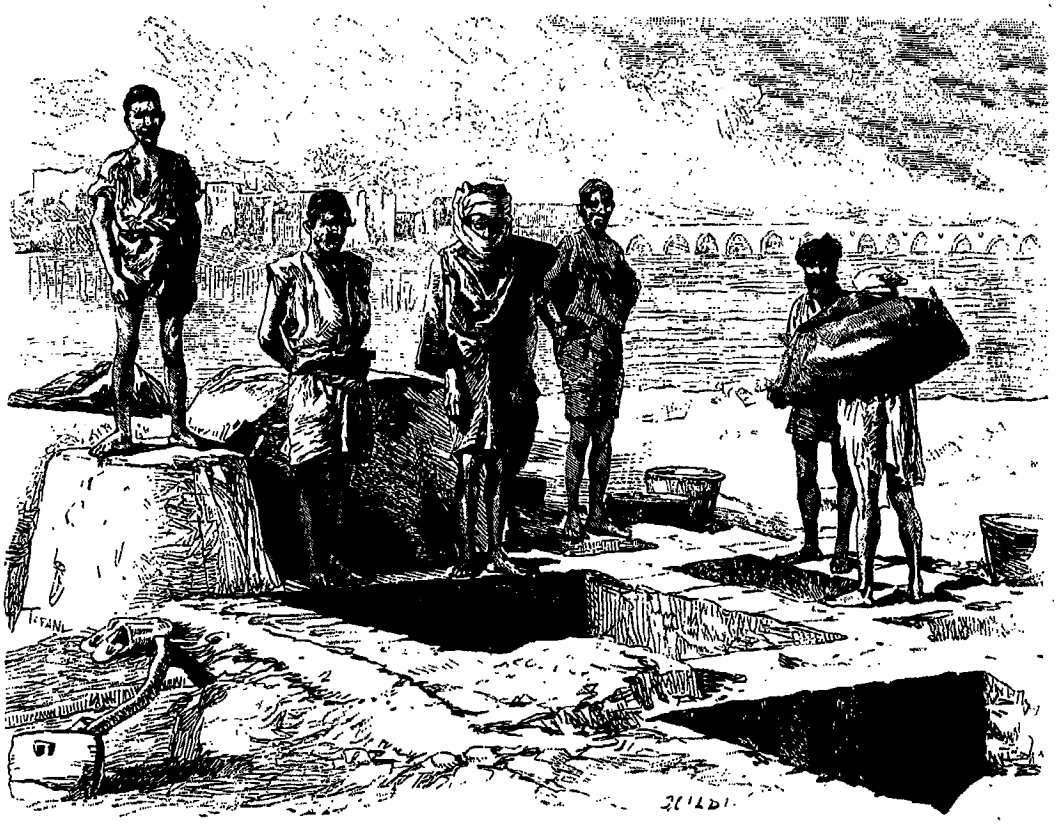
La ville de Nabuchodonosor s'est abîmée dans la poussière; quel sort l'avenir réserve-t-il à la cité des khalifes? Elle est bien déchue depuis les jours où ses premiers souverains s'élançaient à la conquête du monde et portaient leur étendard triomphant jusqu'à Grenade et à Cordoue!

Sa destruction et sa ruine sont-elles prochaines? Je ne le souhaiterai pas, mais je m'arrêterai à un moyen terme : qu'Allah balaye les valys, les magistrats, les douaniers et toute la vermine administrative accumulée dans ses murs, qu'il protège ses gracieux édifices et qu'il ne les confonde pas dans le néant avec tant d'autres merveilles que leur grandeur et leur solidité semblaient devoir préserver des atteintes du temps, le plus terrible et le plus inexorable des dieux!

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Teinturerie d'indigo aux environs de Dizfoul (voy. p. 76). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIV

Départ de Bagdad. — A bord du *Khalifé*. — Arrivée à Amara. — Les chevaux pur sang. — La colonie chrétienne d'Amara. — Une nuit de janvier dans le *hor*. — Les tribus nomades. — Tag Eïvan. — Iman Zaddè Touïl. — Le campement de Kérim-Khan.

Amara, 1er janvier 1882. — Par quel souhait remplacerai-je aujourd'hui les vœux qui n'arriveront point, hélas, jusqu'à moi? Si je pouvais bientôt revoir ma belle France! Et cependant, avec une ténacité qui fait honneur au caractère de Marcel, nous avons formé le projet de pénétrer, coûte que coûte, en Susiane. Cette nouvelle tentative sera-t-elle plus heureuse que les précédentes? Le début de cette expédition est bien de nature à me décourager.

Désireux de passer quelques jours à Ctésiphon avant de dire adieu à la Mésopotamie, nous sommes sortis de Bagdad dans l'après-midi du 26 décembre. On semait les orges quand nous avons traversé la campagne. Aux terres cultivées succèdent un désert et une lande couverte de buissons noueux sous lesquels s'abritent des chèvres et des moutons; aux laboureurs, des nomades à l'œil inquiet et farouche. Bientôt apparaît

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XLVIII, p. 97, 113, 129; t. XLIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LI, p. 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le palais de Ctésiphon, s'enlevant en noir sur le fond pur du ciel. Les ombres de la nuit nous enveloppent; au loin les chacals glapissent la lugubre retraite du désert.

Deux jours nous ont suffi pour revoir les ruines et l'emplacement de la ville sassanide, suivre les remparts de sa rivale Séleucie, faire nos dévotions au tombeau de Soliman le Pur et nous embarquer à bord du *Khalifè*, superbe bateau de la compagnie Linch, affecté au service du Tigre.

Comme le *Mossoul*, le *Khalifè* a tout son avant surchargé de pèlerins. En circulant au milieu des bagages de ces pauvres hères, j'ai remarqué un tapis qui avait échappé aux griffes rapaces des prêtres de Kerbela : une vraie merveille aux teintes délicieuses, aux dessins délicats. Je saisis le propriétaire après une de ses oraisons et lui demande le prix de son tapis. A ses prétentions il est aisé de voir que la probité commerciale du disciple de Mahomet n'est pas à la hauteur de sa fervente piété, et je le quitte. A peine rentrée dans ma cabine : toc, toc; on frappe à la porte. C'est un autre pèlerin, il apporte sous son bras un objet soigneusement empaqueté.

« J'ai une affaire à vous proposer, me dit-il avec mystère, et il découvre une paire de bottes européennes, assez éculées pour avoir joué un rôle actif dans les voyages du Juif-Errant.

— Aurais-tu l'intention de me vendre cette chaussure?

— Pourquoi non? N'avez-vous pas proposé à Taghui de lui acheter son tapis de prière? Il est fatigué et usé, il est vrai, mais mes bottes sont bien plus antiques. »

Le bonhomme s'est retiré fort surpris de me voir refuser une marchandise d'une vieillesse indiscutable et en somme difficile à se procurer en Mésopotamie.

Le lendemain de notre embarquement à Ctésiphon, le *Khalifè* a fait escale à Amara. La ville, de fondation récente, s'étend le long du fleuve, sur les bords d'un quai naturel si solide et si bien formé qu'il suffit aux matelots de jeter un simple madrier pour mettre en communication la terre et les cursives du paquebot. A peine ce léger pont est-il lancé que la foule se précipite à bord et envahit le *Khalifè*.

Nous nous étions réfugiés dans le salon et attendions, avant de débarquer, la fin de la tourmente, lorsqu'un Turc, vêtu de beaux habits et suivi de nombreux serviteurs, a demandé à parler en particulier au capitaine. Il ne s'agit pas de bottes ce coup-ci. L'œil brillant, l'extrémité de l'index dans la bouche, indice certain d'une ardente convoitise :

« Donne-moi, dit-il, deux bouteilles de ton excellent bordeaux.

— Qu'en veux-tu faire? Ne serais-tu pas un pieux musulman?

— L'eau de raisins ne m'est pas destinée. Je possède une jument pur sang; elle est malade et le sorcier m'a conseillé de lui frictionner le ventre avec le meilleur vin du Faranguistan. »

Comment résister à une pareille demande? Le capitaine donne l'ordre d'apporter deux bouteilles de bordeaux, et le quémandeur, peu confiant dans la discrétion des domestiques, fait disparaître le trésor sous ses amples vêtements.

« Que le gouvernement anglais, dit-il plein de reconnaissance, soit grand après le gouvernement turc!

— Qu'est-ce à dire? s'écrie le commandant blessé dans son amour-propre national; oserais-tu mettre en parallèle ta patrie et la mienne?

— Non, reprend l'effendi d'un air contrit, j'ai souhaité seulement à l'Angleterre d'être aussi glorieuse et aussi puissante que la Turquie. »

Nous débarquons. La ville, créée, il y a à peine trente ans, au point où le Tigre dans ses nombreux méandres se rapproche le plus de la frontière persane, est dépourvue de ressources, et nous eussions été dans le plus cruel embarras, si le consul de Bagdad n'avait eu la prévoyance de nous recommander à un négociant chrétien. Notre hôte porte le nom de Jésus. Il nous a installés dans la plus belle pièce de sa maison, mais n'a pas réussi à nous procurer des chevaux. Les rares habitants qui pourraient en louer possèdent tous de belles poulinières du Hedjaz, et ne consentiraient pas à déshonorer des juments pur sang en posant sur leurs nobles reins un fardeau quelconque, ni à les exposer à être prises par les Beni Laam, campés dans les déserts compris entre le Tigre et Dizfoul.

« Veux-tu ma fille? disait dernièrement un chef de tribu au gouverneur d'Amara, elle est à toi; j'aime mieux te la donner et la doter de vingt mille medjidiés que de me séparer de Samas, ma jument favorite. »

Si le *Stud book* arabe n'est point imprimé sur vélin, il n'en est pas moins gravé dans la mémoire des nomades; tous savent par cœur l'arbre généalogique de chacune des bêtes de leur écurie. Un cheikh vient-il à perdre ses troupeaux dans une razzia et a-t-il besoin d'argent : il se refuse en général à vendre l'entière propriété de ses juments et cède le quart ou la moitié de la bête avec ou sans la bride, c'est-à-dire avec ou sans le droit de la monter. En même temps il se réserve la faculté de racheter la fraction vendue dans un temps déterminé. Si la jument met au monde un poulain, on le vend, et les copropriétaires se partagent le produit de l'affaire; si, au contraire, il naît une pouliche, le maître de la bride doit l'élever pendant une année et offrir au copropriétaire le choix entre la moitié de la mère et l'entière pouliche. Toutes ces transactions sont réglées par un véritable code, que les cheikhs arabes connaissent et interprètent avec justice. Les nomades n'exigent pas de leurs chevaux une grande vitesse; ils ne sauraient utiliser cette qualité dans un pays sans routes, couvert de broussailles ou de marécages et dépourvu le plus souvent d'eau potable; mais en revanche ils demandent à leur monture de résister aux privations et à la fatigue, et de les transporter à de grandes distances, parfois sans boire ni manger. Cer-

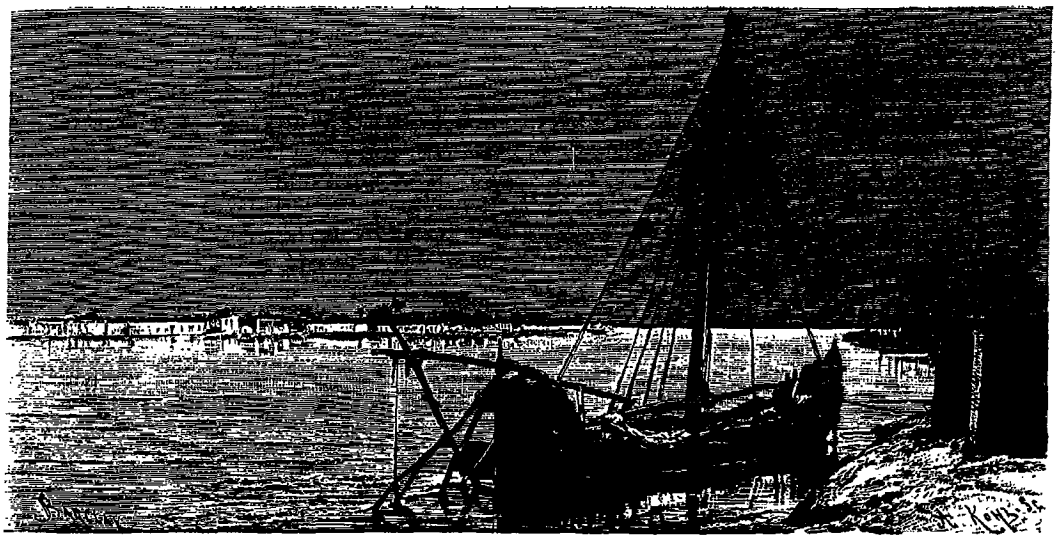
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taines juments bien connues ont marché durant trois jours et trois nuits sans débrider et n'ont pas été atteintes de fourbure après une pareille course. Somme toute, deux bons yabous et quelques forts mulets feraient en ce moment bien mieux notre affaire que des coursiers pur sang, impossibles d'ailleurs à se procurer.

3 janvier. — Le ciel est gris et maussade, la saison des pluies s'annonce comme très prochaine, la fièvre nous guette, et les jours se passent sans être utilisés.

4 janvier. — Hier soir, notre hôte, Jésus, vint nous demander s'il nous serait agréable de l'accompagner à l'office, célébré par un prêtre chaldéen dans une église bâtie aux frais de la colonie chrétienne d'Amara.

A la pointe du jour nous pénétrons dans une salle étroite à peine haute de trois mètres. Cette pauvre chapelle, bâtie en torchis et couverte d'une terrasse de pisé supportée par des chevrons noueux, ne possède d'autre ouverture que la porte. Je passe au milieu d'une soixantaine de fidèles pieusement recueillis, puis je viens, guidée par un enfant de chœur, prendre place devant le plus pauvre des autels : il est en terre ; la nappe, faite d'une indienne colorée, le dissimule à peine ; une boîte peinte tient lieu de tabernacle. Dès notre arrivée les marguilliers se sont empressés d'allumer une vingtaine de bougies ; un brillant éclairage est le luxe suprême de toutes les cérémonies religieuses ou profanes de l'Orient, et la messe chaldéenne a commencé, tantôt chantée par le prêtre, tantôt nasillée par les enfants, soutenus aux moments solennels par les voix plus graves des hommes, réunis au fond de l'église. Je n'ai point éprouvé pendant cette longue cérémonie l'impression de lassitude que l'on ressent dans nos églises de village ; je me suis crue ramenée à bien des siècles en



Barque arabe et vue du Tigre à Amara. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

arrière, alors que la foi naïve était encore dans toute sa primitive ardeur, en ces temps de persécution où les néophytes se réunissaient pour prier dans la maison de l'un d'entre eux, ou se cachaient dans de profondes catacombes. N'a-t-elle point, comme l'église naissante, surmonté des obstacles sans nombre, cette petite colonie chrétienne? Il y a un an encore, elle n'avait pas même de desservant. Les enfants naissaient, les morts s'en allaient en terre sans prière et sans bénédiction. A Pâques seulement elle était visitée par un Père carme de Mossoul ou de Bagdad, chargé de mettre ordre en quelques heures aux affaires spirituelles de la communauté. Aujourd'hui, au contraire, les mourants reçoivent les dernières consolations, les nouveau-nés l'eau baptismale, et les fiancés peuvent s'unir en légitime mariage pendant toute l'année.

Après la messe les chefs de la colonie chrétienne nous ont invités à les suivre chez leur pasteur. Il habite une cabane de terre bâtie non loin de l'église. L'appartement se réduit à une seule pièce, servant à la fois de parloir et de chambre à coucher. Quelques couvertures jetées sur une estrade de roseaux, une malle utilisée tour à tour comme armoire ou comme fauteuil, des livres de prières respectueusement posés sur une table, composent toutes les richesses du desservant. Quelle pauvreté ! mais aussi quelle paix et quelle heureuse insouciance règnent ici ! Il est bien en harmonie avec la chapelle, le presbytère d'Amara.

5 janvier. — Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, soyez béni ! Une caravane chargée d'indigo vient d'arriver de Dizfoul : nous partons demain. Ce n'a pas été petite affaire que de décider le tcharvadar bachy à détacher six bêtes de son convoi. Le brave homme a allégué la fatigue de ses animaux, le danger de traverser en si petite troupe le pays des Beni Laam ; bref le consul de Perse s'en est mêlé, mon mari a promis d'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demniser les muletiers si on leur volait nos montures, et les arrhes ont été acceptées. Afin de donner confiance à nos gens, Marcel est allé trouver le *moutessaref* (sous-préfet turc) et lui a demandé une escorte de quatre zaptiés : « Je me garderais bien de m'occuper de vos affaires, s'est écrié ce nouveau Pilate. Et, s'il vous arrivait malheur, quelle situation serait la mienne? Ma responsabilité serait engagée. En vous déconseillant au contraire le voyage de Dizfoul, je fais œuvre d'ami sincère et de fonctionnaire prudent. Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même des suites d'une pareille équipée. » Quelle leçon d'administration a reçue là mon mari!

7 janvier. — Nous sommes partis d'Amara vers midi avec l'intention d'aller coucher aux tentes de Douéridj.

Le convoi a côtoyé pendant plus de quatre heures un canal le long duquel s'étendent de belles prairies; puis, arrivé en vue d'un bouquet de palmiers, il a fait halte. « Vous ne trouverez plus désormais que de l'eau amère », disent nos guides. Les chevaux, débridés, sont menés à l'abreuvoir, Marcel tire de ses fontes une vieille croûte de pâté, et nous dînons en considérant les gros nuages amoncelés au-dessus de nos têtes. Un vol de corneilles passe à notre gauche; au même instant je reçois quelques gouttes de pluie. Si ces oiseaux de mauvais augure pouvaient au moins nous prêter leurs ailes, nous irions nous installer, à leurs côtés, sous les larges feuilles des arbres, mais les vertes toitures ne sont pas le fait de mammifères de notre espèce. En selle! et tâchons d'atteindre au plus vite les tentes de Douéridj. La caravane se lance dans un étang que l'on doit traverser avant d'y parvenir; mal lui en prend : la pluie augmente, la nuit tombe, et, après avoir erré à droite et à gauche à travers les roseaux, les guides déclarent qu'ils ont perdu leur direction et que, privés de la vue des étoiles, ils ne peuvent se reconnaître avant le jour.

On décharge les mulets. Marcel fait empiler les bagages de façon à nous préparer un siège au-dessus des eaux, et nous nous asseyons au sommet d'une malle, avec la sombre perspective de passer toute la nuit exposés à l'orage. Encore si l'on pouvait chanter, causer, dîner, on ne perdrait pas tout courage, mais nos gens sont décidément des empêcheurs de danser en rond. Non seulement ils ont résisté à la tentation d'allumer leurs kalyans, mais ils nous ont même suppliés de garder le silence afin de ne point avertir de notre présence les nomades du *hor* (marais). « Ne payant pas de redevance à la tribu campée dans ces parages, elle est maîtresse de nous traiter fort mal », concluent-ils en hommes habitués à tenir compte du droit du plus fort. Eux-mêmes se couchent dans l'eau croupissante et, l'oreille tendue, l'œil au guet, ils surveillent les mulets, qui, la tête basse, tournent le dos à l'ouragan. Nous seuls et Séropa, le cuisinier, juché comme un singe sur la plus haute de ses marmites, dominons la situation. Il est à peine onze heures, la pluie redouble de violence, le vent fait rage. Quelle belle nuit, messeigneurs, pour une orgie à la Tour de Nesle, mais quelle triste aventure pour des voyageurs installés entre deux eaux, sans autre abri que des casques défoncés et des imperméables perméables! Malgré les éléments, vaincue par la lassitude, j'ai fini par m'endormir.

Au jour, je me suis aperçue que Marcel avait amoncelé sur moi toutes les couvertures et que, planté au centre de notre petit îlot comme un piquet de tente, il avait disposé son caoutchouc autour de nous afin d'éloigner le plus gros de l'averse; à part les pieds et les jambes, déjà trempés la veille, j'étais fort peu mouillée. Au premier mouvement je me suis trouvée si raide, si courbatue, envahie par un frisson si pénétrant que j'ai désespéré de pouvoir remonter à cheval; il a bien fallu néanmoins se remettre en chemin. A huit heures le soleil ne s'était pas encore levé, la pluie recommençait à tomber de plus belle; les guides ont repris leur folle promenade à travers les roseaux et ont fini par reconnaître qu'ils avaient tout hier au soir marché à l'ouest au lieu de se diriger vers l'est.

J'ai conscience d'avoir souffert mort et passion pendant cette étape : un violent accès de fièvre s'était déclaré, mes artères battaient à se rompre, tout mon corps gémissait, et quand, trente et une heures après avoir quitté Amara, nous avons enfin atteint le campement de Douéridj, j'aurais été obligée de me laisser choir à terre pour vider les arçons si Marcel et l'un des muletiers ne m'avaient déchargée comme l'on ferait d'un colis, portée sous une tente spacieuse et couchée au milieu d'un parc de petits agneaux. S'envelopper dans des couvertures, changer de vêtements, il n'y fallait pas songer : les unes étaient imprégnées de pluie, les autres avaient trempé dans le marécage et étaient encore plus humides que les habits à peu près abrités sous nos caoutchoucs. La douce chaleur de mes gentils voisins m'a rendu la vie; ce matin je me suis trouvée mieux et en état de plaindre l'infortuné Séropa. Notre pauvre cuisinier ne cesse de tousser; il gît à l'autre extrémité de la tente, à peine couvert et la tête entourée d'un ignoble chiffon.

« Es-tu malade, Séropa? ai-je demandé.

— Malade? non,... mort : j'ai la fièvre, une fluxion de poitrine et me voilà perclus de rhumatismes. Je suis à moitié nu! ne le voyez-vous pas?

— As-tu perdu ton abba et ton beau tarbouch rouge? les aurais-tu noyés dans le *hor*? qu'as-tu fait de ta malle? elle était, il me semble, assez bien garnie.

— Hélas, je ne la verrai plus! Ce n'est pas moi qui userai tous les beaux effets qu'elle contient. On peut préparer ma fosse.

— Dans un instant, si tu n'es pas trop pressé. Réponds d'abord à mes questions. Où est ta malle?

— Chez votre ami Jésus. La veille de notre départ, le moutessaref, que ses femmes restent stériles! m'envoya chercher en secret et me dit : « Tu es au service des Faranguis et tu vas partir avec eux pour la Susiane — Oui, Excellence. — Je les ai avertis des dangers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une nuit de janvier dans le bor — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils avaient à courir en route et je me suis efforcé de les retenir à Amara; ils n'ont rien voulu entendre. Tant pis pour eux; quoi qu'il arrive, je m'en lave les mains. Quant à toi, tu es sujet turc, c'est donc une autre affaire. Si tu m'en crois, tu abandonneras ces fous à leur triste sort et tu retourneras à Bagdad. » J'ai remercié le moutessaref de sa bienveillance et lui ai promis de suivre ses bons conseils. Comme j'ai souvenir de vos bontés et que je mange votre pain, je n'ai pas voulu vous quitter. La peau du fils de ma mère n'était guère de nature à tenter les Arabes, j'ai donc confié ma malle à Jésus et, choisissant mes plus vieilles défroques, me suis mis en route à la queue du convoi, un peu honteux de mon nouvel équipage. Depuis deux jours je suis transi, je tousse à m'étouffer et ne puis plus me tenir sur mes pauvres jambes. Combien je regrette de m'être laissé effrayer par les paroles du moutessaref!

— Prends de l'argent, fais tuer un mouton et habille-toi avec sa toison; pendant que le cuir se tannera sur ton dos, la laine, laissée à l'intérieur, te préservera du froid et de l'humidité. Depuis que tu es malade, qui donc s'occupe de préparer les repas de Çaheb?

— Oh! personne. Tous les vivres sont là, on n'y a même pas touché. Je crois que les Arabes ont donné à Çaheb du riz et du lait aigre. »

Il est grand temps que je revienne à la santé et que je reprenne les rênes du gouvernement. Si je n'y prenais garde, mon pauvre Marcel se laisserait mourir de faim.

10 janvier. — Revenir à la vie! Encore quelques étapes comme la dernière, et l'on pourra me chercher un asile sous les beaux ombrages de Kerbela. Hier matin, le temps s'étant éclairci, les muletiers nous ont conseillé de profiter de l'embellie, car on ne peut, en cette saison, compter sur une suite de beaux jours. J'avais eu la fièvre toute la nuit; cependant le soleil était si beau, l'air si doux et si pur, la plaine si verte que je n'ai pas hésité à me remettre en route. Nous avons d'abord franchi un cours d'eau étroit, mais fort torrentueux, et marché ensuite dans la direction de grands tumulus. De droite et de gauche paissaient des troupeaux de chameaux; à l'horizon se dressait une haute chaîne aux crêtes neigeuses. C'est au pied de ces montagnes qu'était bâtie Suse et que s'élève encore la moderne Dizfoul.

Arriverai-je au but? Je n'étais pas en route depuis une heure, que des frissons m'ont saisie de nouveau, des spasmes violents se sont déclarés; incapable de continuer plus longtemps à me tenir en selle, je me suis laissée glisser sur le sol humide. Les encouragements de mon mari, ses supplications sont restés sans résultat; on m'aurait tuée que je n'aurais pas fait un pas en avant. Nous ne pouvions cependant demeurer dans la gorge où j'étais tombée. Sans eau, sans vivres, sans bois, sans abri, sans défense, nous n'avions pas grand choix : périr de misère ou être dévalisés et tués par les Arabes. Il fallait à tout prix arriver aux tentes, ou tout au moins à un endroit découvert. Un peu d'eau de pluie ramassée dans les anfractuosités rocheuses ont atténué les haut-le-cœur, des couvertures fortement fixées sur une charge ont constitué une sorte de lit, sur lequel on m'a étendue et attachée; à droite se tenait un tcharvadar chargé de diriger le mulet, Marcel marchait à gauche afin de maintenir en équilibre son compagnon de misère. Sans avoir trop conscience de moi-même, j'ai pu, dans cette position, supporter sept ou huit heures de cheval et arriver, sur le soir, à un campement de nomades établi au pied d'un tumulus élevé.

Arabe Beni Laam. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Malgré mon extrême fatigue, malgré l'insouciance et la paresse d'esprit, conséquences de la maladie, je n'ai pu assister indifférente au spectacle biblique des tentes, quand, au soleil couchant, les troupeaux de brebis, rentrant du pâturage, se sont élancées vers leurs agneaux bondissants, que les chèvres, les vaches et de colossales chamelles sont venues se grouper dans des parcs à peine clôturés par quelques broussailles.

Les troupeaux rassemblés autour du campement, pâtres et pastoures ont envahi la tente où l'on nous avait donné asile et nous auraient certainement étouffés si notre hôte ne les avait contraints à réprimer leur curiosité et à s'éloigner. Les femmes, belles, de noble attitude, vêtues de longues chemises fendues dans le dos et sur la poitrine, coiffées de turbans de laine légère, parées de pendeloques de verroterie, de bracelets d'argent incrustés de turquoises, sont alors passées au second rang, tandis que les maris, peu galants, s'asseyaient autour d'un brasier destiné à nous réchauffer et à nous éclairer tout à la fois. Aux lueurs brutales du foyer je contemple le tableau placé sous mes yeux et admire sans me lasser ces Arabes aux traits fins et énergiques, aux longs cheveux tombant en nattes sur la poitrine, aux membres vigoureux et élégants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Éloignés de tout centre de civilisation, livrés à leur propre initiative, sans prêtres, à peu près sans religion, les nomades vivent sous l'empire de la loi naturelle. Un seul groupe social est solidement constitué : la famille. Elle doit pourvoir à la reproduction de la race et donner des défenseurs à la tribu. Une guerre vient-elle à éclater entre deux cheikhs rivaux : les femmes sont les premières à exciter les guerriers au combat et suivent d'assez près les péripéties de la lutte pour que leurs époux et leurs fils entendent auprès d'eux les hou! hou! hou! gutturaux dont elles accompagnent les grandes cérémonies civiles et religieuses. C'est à elles également qu'échoit la douce part de tourmenter le vaincu devenu leur prisonnier, d'inventer en son honneur des tortures nouvelles, d'exagérer ses souffrances en ralentissant son martyre, de le brûler ou de le couper tout vivant en menus morceaux. Leur enthousiasme arrive même à un tel paroxysme, que celles dont

Femme arabe de la tribu des Beni Laam. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

les maris périssent dans la mêlée se glorifient de la mort de leur époux et se remarient dès le lendemain si elles trouvent à lui donner un remplaçant : le vif prime le mort.

On doit également ranger dans le code patriarcal des nomades les lois ayant trait à l'enlèvement des jeunes filles, au vol des troupeaux et des récoltes. Dans le premier cas, et chez les Beni Laam nos hôtes actuels, les parents de la belle se présentent devant le conseil des anciens, vêtus de deuil, armés jusqu'aux dents, la figure lamentable, les yeux roulant dans leur orbite et s'assoient sans mot dire. La famille du ravisseur montre plus de calme. Le président prend alors la parole, interroge les assistants et cherche à accommoder l'affaire en engageant les avocats du ravisseur à donner trente chameaux à la famille de la vierge. Sur cette proposition, des cris de colère s'élèvent dans l'assistance; les parties se querellent, discutent pendant

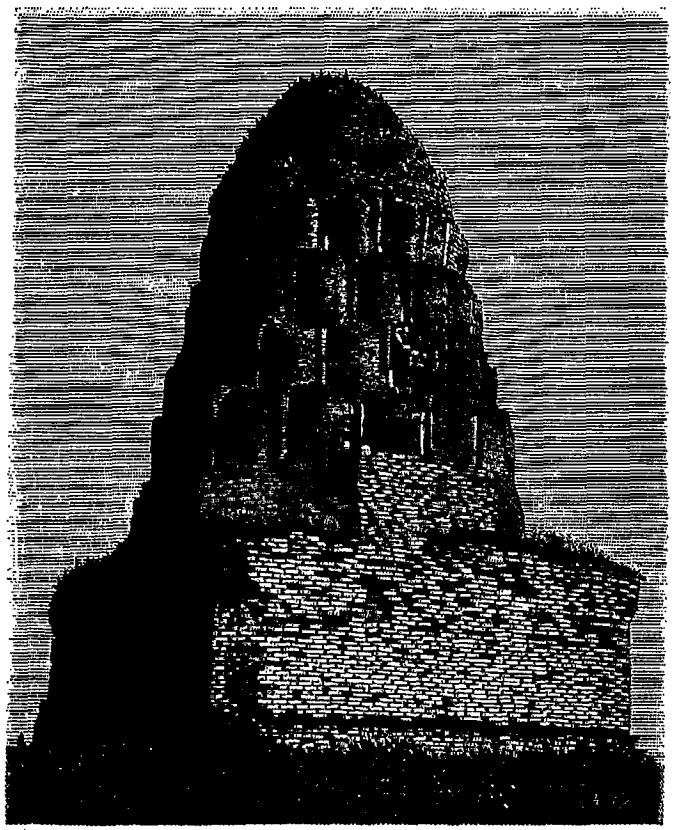
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs heures, s'accordent enfin sur le chiffre de vingt chameaux, et il ne reste plus aux plaideurs qu'à abandonner leur mine lugubre et à célébrer la fin des hostilités en se gorgeant de riz, de mouton et de lait aigre.

Il paraît difficile de s'enivrer avec du riz et du lait; le fait se produit pourtant tous les jours. A la suite de ces agapes judiciaires, les convives, sous l'influence de la légère alcoolisation du *maçt* ou lait fermenté, tombent ivres morts. Le même phénomène s'observe quand les Arabes mangent en quantité des raisins ou des dattes. Mahomet eut peut-être raison d'interdire le vin à des têtes si fragiles.

Le tribunal arbitral porte le nom de *aarfa*; ses jugements sont sans appel. La paix ne se signe point aussi aisément dans la tribu des Anizeh et des Chammar, bien autrement aristocratiques que celle des Beni Laam : la mort seule du coupable ou de l'un de ses proches parents peut réparer l'honneur d'une famille outragée.

Le gouvernement turc n'a pas réussi à soumettre les nomades à son autorité et se déclare bien heureux quand les impôts rentrent sans combat. Si les tribus se refusent à acquitter leurs redevances, le valy envoie, en guise de collecteur, un colonel suivi de son régiment. Les Arabes, toujours prévenus du départ des troupes, se jettent dans les marécages, dont ils connaissent seuls les détours; le colonel, suivi de son régiment, hésite à se hasarder dans le *hor*, fait demi-tour et rentre bredouille à Bagdad. Sont-ils pris à l'improviste, les nomades lèvent leur campement, jettent dans le *hor* les caisses contenant argent et bijoux, et fuient vers la montagne; les troupes parties, ils reviendront chercher leurs richesses et planteront leurs tentes sur le lieu même qu'ils avaient dû abandonner. Les tribus riches, nombreuses et par conséquent moins mobiles, usent d'un autre stratagème : elles prennent à gages, au prix de douze à quinze cents francs par an, un seyed (descendant du prophète) et déposent sous sa tente, asile inviolable, toutes les marchandises ou les objets de valeur. Ce sont également les seyeds qui sont chargés de venir chez le moutessaref régler les affaires de la tribu et transiger avec les collecteurs. L'illustre origine de ces avocats en turbans bleus ou verts, les mettant à l'abri de toute violence, oblige les chefs administratifs à les écouter avec attention et leur donne une autorité dont ils usent et mésusent en vue de conquérir une existence douce et facile. Ah! Mahomet, la crème des aïeux, que n'as-tu pas fait pour assurer le bonheur de ta postérité!



Iman Zaddè Touil (voy. p. 74). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Les nomades chez lesquels nous venons de recevoir l'hospitalité n'ont guère, comme leurs frères de Douéridj, à se préoccuper des collecteurs et des soldats : à cheval sur les frontières de Turquie et de Perse, ils passent tour à tour dans l'un de ces deux pays quand ils se sentent poursuivis dans l'autre, et jouissent ainsi d'une parfaite indépendance. Heureux les peuples libres, malheureux les voyageurs forcés de les visiter. A proprement parler, nos hôtes sont les voleurs les plus audacieux et les plus adroits de la contrée. Ils vivent de rapines et sont aussi redoutables à leurs compatriotes qu'aux Persans. Quand on s'entend à l'avance avec eux, on paye à leur cheikh une prime d'assurance de dix francs par bête de charge et l'on circule sans crainte entre Dizfoul et Amara; mais, si l'on veut passer sans acquitter cette odieuse rançon, on risque d'être dévalisé et massacré.

11 janvier. — J'ai passé la moitié de la dernière étape allongée comme hier et attachée sur mon cheval. Surprise de voyager sans souffrance, je me serais dorlotée toute la journée si, vers midi, nous n'avions aperçu dans la plaine deux monuments imposants. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tag Eïvan (voy. p. 74). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premier, surmonté d'une coupole allongée, de forme très élégante, rappelle à mon souvenir le tombeau de Zobéide. Point de gardien ni de porte à l'Iman Zaddè Touïl. Liberté complète au passant de chercher un gîte dans ce tombeau abandonné et d'admirer tout à l'aise les charmantes imbrications de style arabe qui tapissent l'intérieur de la voûte.

Même liberté et même solitude au Tag Eïvan, que nous atteignons une demi-heure après avoir abandonné l'Iman Zaddè Touïl. Sur l'un des côtés d'une immense enceinte rectangulaire bâtie en terre crue, s'élève un édifice ayant tout l'aspect d'une cathédrale gothique. La voûte, supportée autrefois par de nombreux arcs-doubleaux, encombre de ses débris une salle longue d'une vingtaine de mètres et large de près de neuf. La nef est éclairée par de hautes fenêtres prises entre deux arcs consécutifs. Marcel se pâme devant cette construction, dont l'origine sassanide est indiscutable. Et, de fait, l'antiquité du Tag Eïvan est un argument bien puissant en faveur de la filiation perse de l'architecture gothique. Ce n'est pas seulement l'ogive que l'on retrouve en Orient, mais le principe essentiel des vaisseaux du moyen âge.

En examinant le soubassement qui se prolonge dans l'axe de la salle encore debout, on se convainc facilement que la construction devait s'étendre sur une longueur à peu près double de celle des ruines actuelles, et qu'au centre s'élevait une coupole jetée au-dessus d'un vestibule carré. Du haut des ruines on aperçoit dans toutes les directions une multitude de tumulus : les uns très élevés au-dessus de la plaine, les autres formant de simples vallonnements.

En quittant Eïvan, je me suis huchée de nouveau sur mon trône de couvertures, mais bientôt nous avons atteint les bords de la Kherkha, large rivière qu'il a fallu franchir à gué. L'instinct de la conservation a pris le dessus sur la paresse, j'ai réclamé la liberté de mes mouvements et, avant de lancer mon cheval à l'eau, je me suis remise en selle : prudence est mère de la sûreté. A peine sommes-nous pris par le courant, que les bêtes commencent à dériver, l'eau monte jusqu'à l'épaule de mon cheval; de crainte de me mouiller, je croise les jambes sur la selle : « Hu! hi! *peder soukhta* (père brûlé), *peder cag* (père de chien), vas-tu avancer? » — « Je n'en puis plus et voudrais vous voir à ma place », semble me répondre ma monture. Les cavaliers atteignent cependant sans accident la terre ferme; mais l'un des mulets, chargé de provisions, est roulé, entraîné, perd en se débattant tous ses colis et ne peut être repêché qu'à quelque dix-huit cents mètres en aval du point de départ. Je pleurais déjà sur quatre pains de sucre fondus dans l'eau de la Kherkha quand les guides m'ont engagée à modérer mes lamentations; le fleuve se divise au-dessus du gué; nous sommes en ce moment dans une île et je serai autorisée à gémir si nous perdons le second mulet de charge en franchissant le dernier bras, au moins aussi rapide que le premier. Bon courage, et remettons-nous en route. Un quart d'heure de marche, nous voici de nouveau sur la rive. Les chevaux, épouvantés par le dernier bain, refusent d'avancer et retournent brusquement sur eux-mêmes au moment où l'on croit les avoir lancés dans les flots; coups de fouet, coups de talon, cris des tcharvadars, invocations à Allah restent sans effet, nos vaillants bucéphales s'obstinent avec le plus déplorable entêtement à rester sur le plancher des vaches. L'homme est parfois supérieur au mulet, je le constate non sans une certaine fierté. Mes talents natatoires équivalent à peu près à ceux d'un caillou; j'ai eu tout à l'heure une peur fort raisonnable quand j'ai vu le courant entraîner mon cheval; ma tête tournait dans le brouhaha général; mes yeux troublés voyaient avec anxiété fuir la rive, mon esprit se refusait à admettre que je me rapprochais de terre; et cependant je n'hésite pas à tenter un second passage, car je serais forcée, pour l'éviter, d'en effectuer un autre en arrière. J'ai beau expliquer la situation à mon rossard, il s'obstine à serrer les oreilles, à trembler sur ses jambes et se montre sourd à mes plus simples raisonnements.

J'aurais peut-être été forcée de faire une installation durable dans l'île, si quatre ou cinq cavaliers montant de belles juments n'étaient apparus sur l'autre rive. Attirés par les cris des muletiers et voyant notre embarras, ils n'ont pas hésité à traverser le fleuve et à prendre la tête du convoi. Sauvés! Merci, mon Dieu! un dernier coup de rein et nous voici sur la berge. La Kherkha a fait bien des façons avant de se laisser traverser; elle a eu tort, c'est indiscutable, mais il est permis à un noble fleuve de se souvenir de sa grandeur passée et de ne point s'abandonner au premier venu. N'est-ce pas la Kherkha qui arrosait Suse, l'une des plus anciennes villes du monde? n'est-ce point la Kherkha dont les eaux cristallines étaient enfermées dans des vases d'argent et servies en tous lieux à la table du roi des rois? Quels vins fameux pourraient invoquer des titres équivalents? Lorsque les chaleurs torrides de l'été, ces chaleurs devenues légendaires, ont brûlé et desséché le sol de la Susiane, on peut encore franchir en quelques rares passages le fleuve épuisé, mais pendant neuf mois de l'année on doit avoir recours à des embarcations semblables aux keleks de l'Euphrate.

L'un de nos guides est le fils de Kérim-Khan, le chef d'une importante tribu louri dont les campements, suivant la saison, sont établis sur les bords de la Kherkha ou au pied des montagnes voisines de Dizfoul. Sur l'invitation du jeune homme, nous sommes entrés dans la tente de son père. On a apporté des pipes, du thé, du lait aigre, du pain chaud que les hommes de la tribu fabriquaient sur des plaques de cuivre rougies au feu, puis nous nous sommes remis en route après avoir échangé d'innombrables souhaits de bonheur. « Désormais je suis votre frère », me disait notre nouvel ami, et pour rendre ses sentiments d'une façon expressive il accrochait l'un à l'autre ses deux index.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Bien obligée, mon cher Mohammed, à la vie, à la mort; c'est chose conclue. »

Autour du campement s'étendent de grands champs semés en blé et de verts pâturages; au delà, sur la route de Dizfoul, maintenant frayée par le passage des caravanes, se présentent des multitudes de villages entourés de jardins qui témoignent de la fertilité du sol, quand il est sollicité par le travail et les arrosages. Nous marchons d'oasis en oasis, et bientôt Dizfoul s'offre à notre vue.

La ville, bâtie sur les bords de l'Ab-Dizfoul, torrent descendu des montagnes du Loristan, s'étend en amphithéâtre le long d'une rive très escarpée. Elle se présente sous l'aspect le plus gai; longtemps avant de l'atteindre, j'ai aperçu aux rayons d'un beau soleil couchant ses jardins, ses maisons aux terrasses étagées les unes au-dessus des autres et le pont grandiose auquel Dizfoul doit son nom (*Diz*, forteresse; *poul*, pont), *le pont de la forteresse*. Fondé, au dire des chroniqueurs iraniens, par Ardéchir Babégan, cet ouvrage est formé d'énormes piles construites, à la manière romaine, en béton revêtu d'une enveloppe de pierre de taille, tandis que ses plus vieilles arches, faites en briques dans un style franchement persan, remontent à l'époque du sultan Saladin. A la nuit close nous laissons sur la gauche une lourde bâtisse, résidence d'été du gouverneur, et nous nous engageons sur le pont. La porte de la ville, située à son extrémité, est close depuis le coucher du soleil, et l'on refuse tout d'abord de l'ouvrir. Par bonheur on peut parlementer entre ses ais disjoints. Marcel met tout d'abord un bakchich dans la main du gardien; celui-ci trouve le présent insuffisant et, d'un geste plein de dignité, le restitue, dans l'espoir de le voir s'accroître.

Fabrication du pain chez les nomades. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

« Les portes s'ouvriront à l'aurore, laissez-moi dormir en paix.

— Tu trouves l'étrenne insuffisante? s'écrie Marcel en heurtant de la crosse de son fusil les battants de la porte; dans un quart d'heure tu me conduiras gratuitement chez le gouverneur. En attendant, cours chez le Hakem et remets-lui cette lettre de Son Altesse Zellè Sultan; les gens du palais te diront si tu as agi en homme sage. »

Intimidé par cette menace, le gardien saisit le pli, examine le sceau et, revenant subitement à de bons sentiments, s'empresse d'offrir à nos gens, toujours à travers la porte, un kalyan tout allumé.

« Excusez-moi, Excellence, le pays est infesté de bandits, j'ai cru avoir affaire à des Beni Laam, je cours chercher le porte-clefs. »

Et notre homme s'éloigne.

Arrive un compère :

« Excellence, donnez un petit bakchich à un malheureux réveillé dans son premier sommeil.

— Ouvre d'abord, nous causerons ensuite de tes affaires. »

Et la vieille porte, grinçant sur ses gonds, s'entrebâille pour donner passage à notre petite caravane et à des bûcherons, profonds philosophes, qui, arrivés trop tard à la ville, attendaient le jour couchés sur leurs fagots. Suivant les prédictions de Marcel, le gardien nous guide dans le dédale boueux des rues de Dizfoul. Animaux et piétons, ceux-là naviguant dans le canal ménagé au centre de la voie, ceux-ci rasant les murs au pied desquels sont réservés des trottoirs étroits, arrivent néanmoins à bon port. Nous mettons pied à terre; le nazer reçoit nos lettres et, à la vue du cachet princier, s'empresse de nous conduire dans une chambre bien close (les portes et les fenêtres ont des volets, si ce n'est des carreaux). L'abri n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

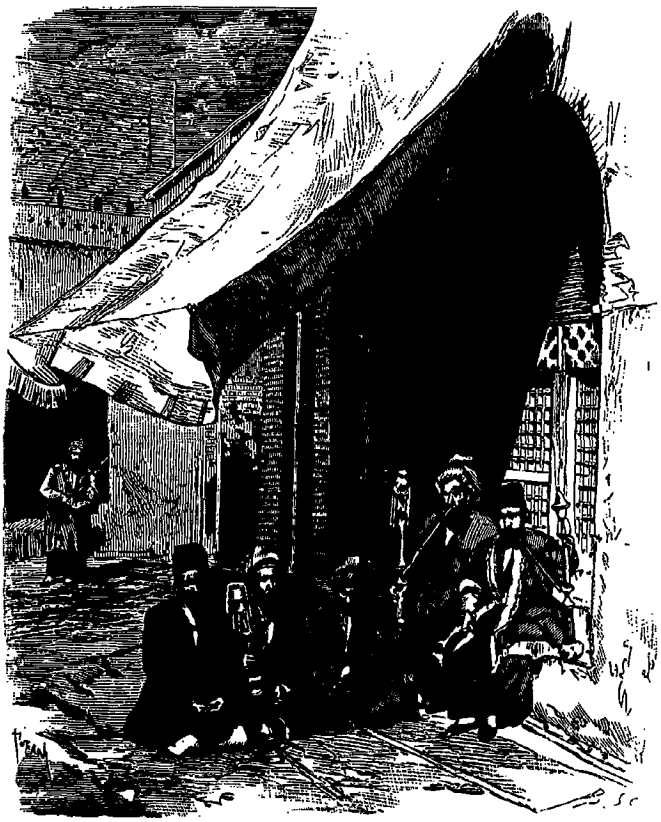
point à dédaigner ; qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle, le dos rôti par un bon feu, je fais la nique aux éléments et classe dans le domaine des souvenirs les nuits terribles que j'ai passées depuis mon départ d'Amara dans le *hor* ou sous les tentes des Arabes Beni Laam.

XLV

Dizfoul. — Prospérité commerciale et agricole de la ville. — Visite aux trois andèrouns du *naïeb loukoumet* (sous-gouverneur). — Heureuse prédiction.

13 janvier. — Nous sommes à Dizfoul depuis deux jours. Malgré tout notre désir, nous n'avons point encore visité l'emplacement de Suse, à peine distant de six à sept *farsaks*. S'il eût fait seulement une éclaircie, j'aurais trompé mon impatience en montant sur la terrasse, d'où l'on peut, m'assure-t-on, apercevoir le *tell* quand l'atmosphère est pure, mais, depuis notre arrivée, il n'a pas cessé un seul instant de pleuvoir.

Les heures, toujours trop longues lorsqu'elles ne reçoivent pas un emploi utile, se sont passées à échanger des politesses avec nos hôtes.



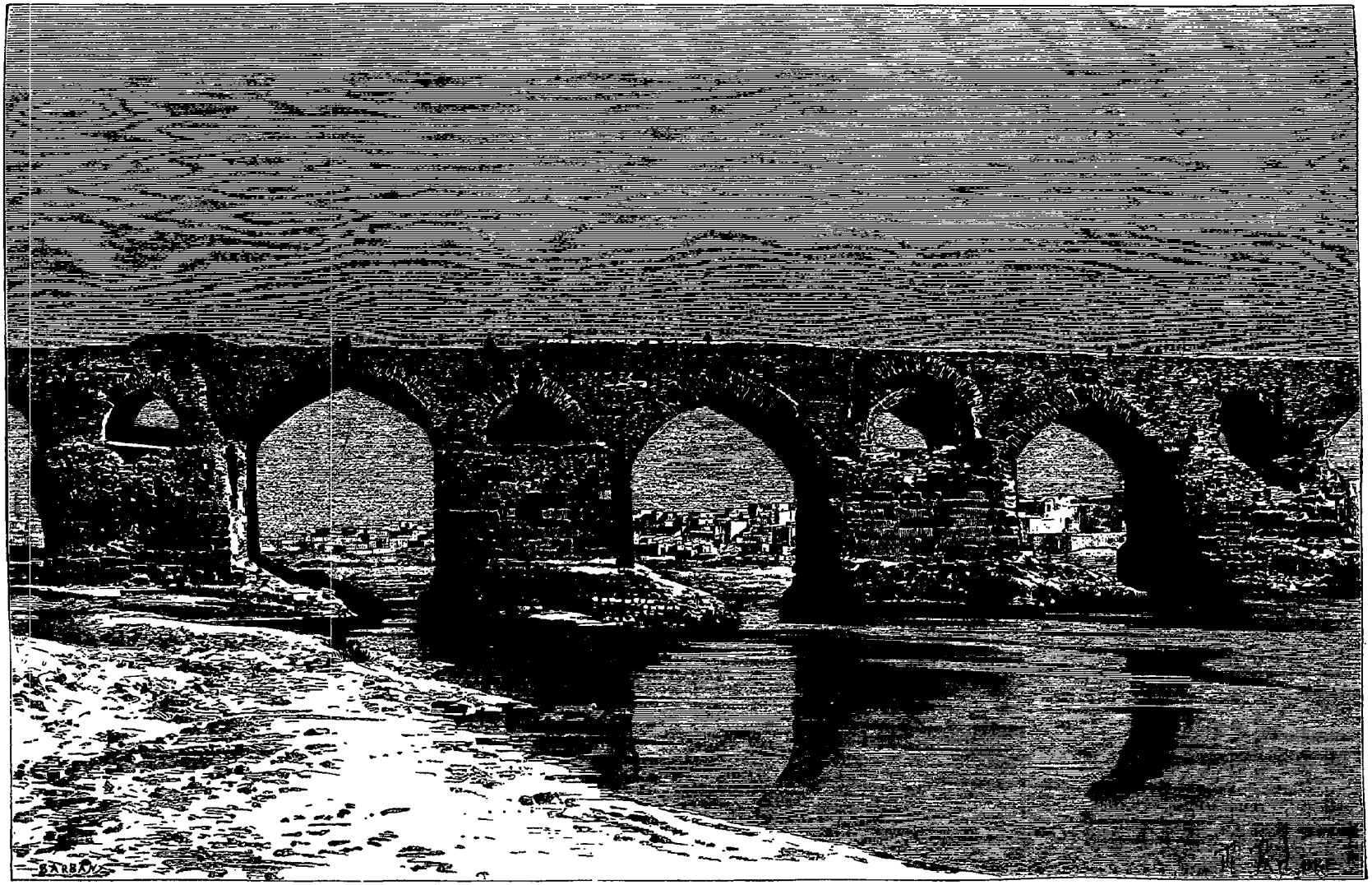
Les mirzas (secrétaires) du gouverneur de l'Arabistan. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

L'Arabistan, l'une des plus importantes provinces du sud-ouest de la Perse, est gouverné actuellement par un oncle du roi, Hechtamet Saltané. Ce prince varie ses plaisirs et change de résidence à chaque saison ; il habite le plus souvent Chouster, mais au printemps il vient s'installer à Dizfoul, où la température est plus fraîche que dans sa capitale d'hiver. En son absence l'administration de la ville est confiée à un lieutenant ou *naïeb loukoumet*. Le sous-gouverneur, escorté de ses mirzas, est venu se mettre à notre disposition et nous a fortement engagés à attendre à Dizfoul la fin de la saison des pluies. Entre-temps il nous a mis au courant des affaires de la province. A l'entendre, la ville, en pleine voie d'agrandissement et de prospérité, mériterait mieux que Chouster, aujourd'hui bien déchue, le titre de capitale de l'Arabistan. La population s'est doublée depuis quelques années, et le commerce a pris une extension et un développement auxquels ne pourra jamais prétendre sa rivale. Dans les plaines fertiles des environs on recueille sans travail de superbes récoltes de blé, les troupeaux donnent des laines renommées par leur finesse ; la culture très fructueuse de l'indigo alimente de nombreuses teintureries. Toutes primitives qu'elles sont, ces officines préparent à d'habiles tisserands les fils colorés nécessaires à la fabrication des tchaders bleus et blancs portés par les femmes pauvres ou de condition moyenne. Les mirzas m'ont aussi vanté l'eau *chirin* (sucrée, douce) de l'Ab-Dizfoul, la fraîcheur des *zirzamins* (caves) creusés dans le poudingue sur lequel la cité est assise, et, avant tout, l'incomparable voirie de la ville. « En vérité il y a bien un peu d'eau dans les rues, mais, en relevant vos pantalons jusqu'aux oreilles, vous pouvez encore faire quelques pas. »

« De l'eau dans les rues ! Mais voilà la merveille ; pendant l'hiver la chaussée se transforme en torrent, et les pluies nous débarrassent ainsi de toutes les immondices accumulées l'été. » La rue-égout mérite d'être propagée. « Voir Dizfoul et puis mourir, chantent nos Persans. — Voir Suse et puis partir », ai-je répondu à part moi. En réalité Dizfoul deviendra une cité florissante le jour où on la mettra en communication soit avec le golfe Persique par la Perse, soit avec le Tigre par la Turquie. Amara ne doit-elle pas la vie et l'aisance aux caravanes assez audacieuses pour braver les Beni Laam, les déserts, l'eau amère et le *hor* ?

Le naïeb, en se retirant, m'a demandé s'il me serait agréable d'aller visiter ses andérouns, et, sur ma réponse affirmative, il m'a offert de me faire accompa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du pont et de la ville de Dizfoul. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gner par son fils. Jamais je n'eus plus gentil introducteur : c'était merveille de voir ce petit maître des cérémonies me guider avec mille précautions sur les terrasses plus ou moins insolides qui mettent en communication toutes les maisons de la ville et, après m'avoir introduite, n'oublier aucun des détails si compliqués de l'étiquette : imposant silence aux femmes quand leur conversation devenait trop animée ou trop bruyante, les écartant d'un geste autoritaire quand elles me serraient de trop près.

La première visite a été pour la doyenne des femmes de mon hôte. A mon arrivée, Bibi Cham Sedjou s'est levée, m'a tendu la main et l'a ensuite portée à son front en signe de respect, tout en me souhaitant le *khoch amadid* (la bienvenue). Puis elle m'a désigné du geste un grand fauteuil de bois placé au milieu de la pièce. Ce meuble est historique. Il fut confectionné en l'honneur de sir Kennet Loftus, quand il vint, il y a une trentaine d'années, présider à la délimitation des frontières turco-perses. Depuis le départ de ce diplomate, le *takht* (trône), comme le désignent les Dizfouliennes, a été oublié sous une épaisse couche de poussière jusqu'au jour où l'arrivée de l'un de ces animaux à deux pattes qui perchent sur les sièges comme des perroquets est venue le rendre un instant à sa destination première.

Je me suis assise gravement. Cham Sedjou et ses nombreuses amies, assemblées en cette circonstance, se sont accroupies tout autour de moi, et, par trois fois, nous nous sommes mutuellement informées de l'état de nos précieuses santés. Bibi a déclaré qu'elle s'était réveillée le matin avec un violent mal de tête, mais que la joie de recevoir ma visite et enfin ma présence bénie avaient achevé de dissiper ses douleurs. Les approbations enthousiastes de l'assistance me prouvent combien la phrase est bien dans le goût persan; je me contente de m'incliner, faute de savoir surenchérir sur cette amabilité.

Bibi Cham Sedjou est une Persane; les narines vierges de perforation témoignent de sa race, et, qui plus est, en femme intelligente, elle supplée aux charmes envolés par une conversation agréable et moins banale que celle dont sont régalés habituellement les murs des andérouns. Son instruction n'est pas à la hauteur de sa bonne volonté. Les notions les plus élémentaires de la géographie lui font défaut. Elle a bien entendu parler d'une terre connue sous le nom de Faranguistan, terre habitée par des Anglais et des Russes infidèles, grands mangeurs de porc et grands buveurs d'eau-de-vie, mais elle ignore le nom même de la France. Elle croit aussi, à en juger à ma tête tondue, qu'aux Persanes seules Allah a dévolu des tresses longues et souples, pour la plus grande jouissance de ses fidèles serviteurs sur la terre, de ses élus au ciel, et que la couleur blonde de mes cheveux, n'ayant rien de naturel, doit être due à une sorcellerie particulière. J'ai essayé, sans la convaincre, d'expliquer à mon interlocutrice combien des nattes seraient gênantes pendant la durée d'un très long voyage, mais j'ai négligé de l'entretenir d'autres inconvénients graves dont il eût été aussi malséant de lui parler que de corde devant un pendu.

« Pourquoi se peigner tous les jours? m'a-t-elle répondu avec surprise, il est bien suffisant de procéder à cette opération une fois par semaine, en allant au bain. »

On a apporté le thé. La première tasse m'a été présentée, la seconde a été offerte à mon guide. Il l'a prise en sa qualité de mâle, et n'a même pas manifesté l'intention de la passer à la femme de son père ou aux khanoums ses voisines. Puis, toutes les amies de Bibi Cham Sedjou ayant essayé mon casque blanc, non sans rire à se tordre, et s'étant à tour de rôle mirées dans un fragment de glace encadrée dans une superbe mosaïque de cèdre et d'ivoire, j'ai repris possession de ma coiffure et me suis retirée afin de terminer en un seul jour, s'il est possible, la revue des quatre andérouns où je suis attendue.

« Allons voir maman », a dit joyeusement mon jeune guide après avoir fait charger sur la tête d'un serviteur le fauteuil qui doit me précéder.

Matab khanoum est une fille de tribu. Il n'est pas besoin de la voir pour s'en convaincre. En véritable Arabe, elle a installé ses juments pur sang dans la cour de la maison, afin de ne jamais les perdre de vue; l'escalier s'ouvre justement derrière les sabots d'une belle poulinière.

Le logis, semblable à celui de Bibi Cham Sedjou, est orné avec un luxe relatif. Des porcelaines de vieux chine contemporaines de Chah Abbas encombrent les takhtchés et provoquent mon admiration, tandis qu'une horrible soupière de faïence anglaise fait vis-à-vis à une superbe coupe émaillée. On pose le fauteuil sur un tapis kurde fin et ras comme du velours et je m'assieds auprès d'un métier à tisser. Matab khanoum emploie ses loisirs à confectionner ces grands filets de soie rose ou jaune à pasquilles d'or que toutes les femmes de la Susiane jettent sur leur tête et sur leur poitrine.

La maîtresse de céans est petite, maigre, brune de peau, peu séduisante, mais, en sa qualité de mère de l'unique héritier de la maison, elle jouit d'une supériorité incontestée sur les autres femmes de son époux. Son humeur est d'autant plus difficile qu'elle est jalouse en ce moment d'une rivale fort belle et pour laquelle elle craint d'être délaissée. Les regards de Matab khanoum s'adoucissent pourtant quand ils se portent sur son fils, « la fraîcheur de ses yeux ». Je l'ai félicitée sur l'amabilité et la bonne éducation de mon petit ami; alors, toute souriante, et en vraie maman, elle m'a appris que les mollahs étaient surpris de l'intelligence de Messaoud. « Cet enfant est destiné à devenir l'une des lumières de l'État. A peine âgé de dix ans, il sait déjà par cœur plusieurs chapitres du Koran et les plus beaux morceaux de nos poètes classiques. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Courons vers un autre andéroun. Avant de me laisser franchir le seuil de la porte, Matab khanoum m'a arrêtée un instant : « Pourquoi avez-vous la tête nue? Vous devez avoir bien froid ! et en outre... c'est très inconvenant.

— Vous moquez-vous de moi?

— Non certes, mais notre prophète a défendu aux femmes de montrer leurs cheveux, et par conséquent d'avoir la tête découverte.

— Je tiendrai compte de sa recommandation quand je me ferai musulmane. En attendant cet heureux jour, venez dans le Faranguistan et vous verrez ce que l'on pensera de vos seins, de votre ventre, de vos jambes nus, toujours prêts à se montrer au moindre mouvement. »

Bibi Dordoun. — Dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Pour me rendre chez Bibi Dordoun, la favorite de mon hôte et la rivale de Matab khanoum, j'ai dû abandonner le chemin des terrasses et changer de quartier. Un mari, quand il se pique d'être bon musulman, doit joindre à mille autres vertus d'une essence rare la prudence et la sagesse du serpent et ne pas exposer ses nombreuses épouses à laver leur linge sale devant toutes les terrasses du voisinage. En suivant des rues en partie barrées par les maisons qui se sont fondues sous l'influence des pluies de l'hiver, j'atteins enfin le troisième andéroun. Je n'ai point perdu ma peine. Depuis mon arrivée à Dizfoul, je n'ai vu femme pareille à Bibi Dordoun. Bien que de race arabe, elle est blanche de peau; ses yeux et ses cheveux d'un noir d'ébène se détachent sur une chair mate et font ressortir les tons de grenade d'une bouche

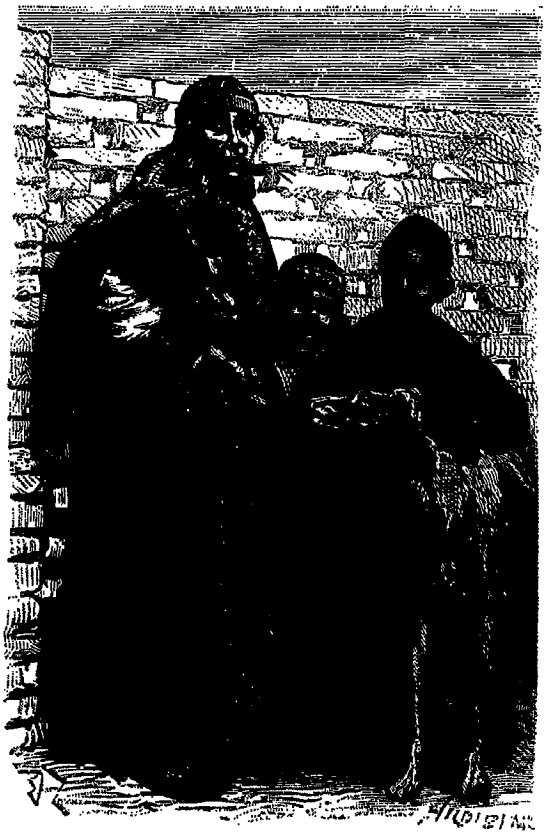
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop épaisse, mais derrière laquelle se présentent des dents admirables. La toilette est d'une élégance raffinée : jupe de brocart à fond rose, calotte de cachemire de l'Inde retenant un filet noué par des perles précieuses, foulard de soie de Bombay, anneau de narine couvert de perles, talisman de nacre incrusté d'or, bracelets formés de grosses boules d'ambre et de corail rose ; aux deux chevilles, de véritables chaussettes de perles de couleurs montant jusqu'au mollet et laissant tomber sur le pied nu une frange de rubis.

Bibi Dordoun m'attendait au rez-de-chaussée de sa maison; dès mon arrivée elle m'a guidée vers le premier étage et a soigneusement fermé la porte derrière moi. Puis elle s'est mise à éplucher des limons doux avec l'air d'une personne convaincue de la gravité de cette occupation. Ce n'était pas le moyen de satisfaire la curiosité d'une vingtaine de voisines accourues à l'annonce de mon arrivée.

Les filles d'Ève se sont d'abord annoncées en jetant leur nom à travers la porte, puis, ne recevant pas de réponse, elles se sont mises à gratter le battant, formule polie pour demander à entrer.... Et Bibi Dordoun épluchait toujours ses limons doux. Tout à coup, impatientée par la persistance de ses amies, elle se lève, court vers la porte, l'ouvre brusquement, met en fuite les visiteuses importunes en leur jetant ses deux babouches à la tête, et vient tout essoufflée se rasseoir à mes côtés. Dans quel but me ménager ce silencieux tête-à-tête ? Je veux me lever, elle me retient et m'introduit dans les plus profonds replis de son cœur :

« Je possède toute la confiance et toute l'affection de l'agha, mais je suis par cela même en butte à la jalousie de Matab khanoum. En définitive, je récolte plus d'épines que de roses. Cinq fois le ciel m'a rendue mère : des filles ! toujours des filles ! Allah pour la sixième fois a béni mon union et, d'ici peu de jours, j'attends ma délivrance. Vous, une femme instruite comme un *mollah*, vous une Faranguie, ne pourrez-vous rien pour moi, ne me direz-vous pas si mon espoir doit toujours être déçu, ou si l'enfant qui va naître sera enfin ce fils tant désiré dont la venue me donnera dans la famille les droits réservés jusqu'ici à Matab khanoum et augmentera, s'il est possible, l'affection de mon époux? »



Matab khanoum (voy. p. 78). — Dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Cette femme est pâle d'émotion. Je n'hésite pas et lui promets gravement un garçon. A ces mots elle me saute au cou et m'embrasse à me débarbouiller si besoin était.

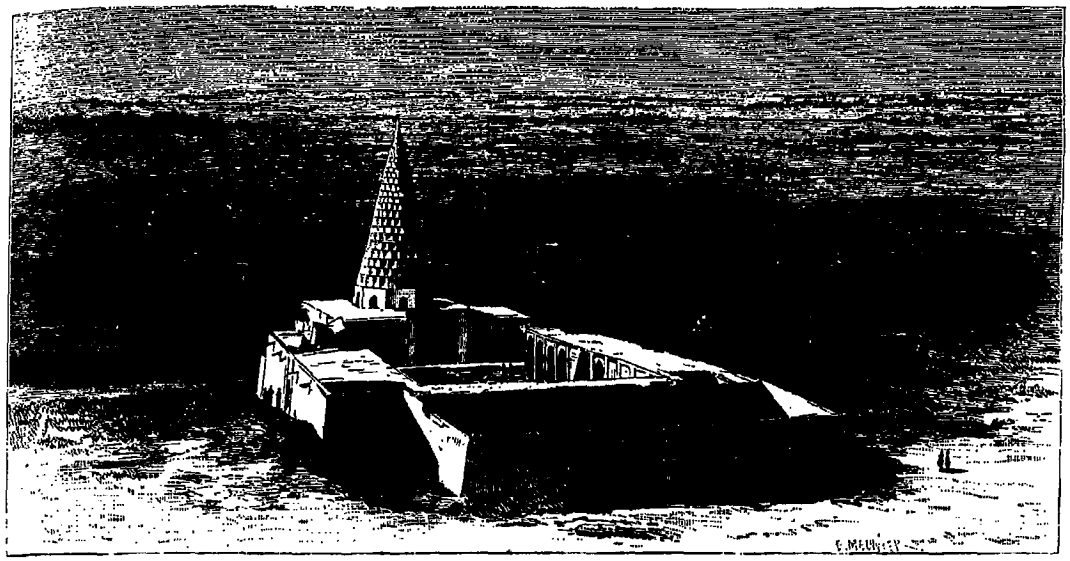
En définitive, je suis sortie de chez Bibi Dordoun sacrée sorcière; si elle a un fils, elle demeurera toute sa vie persuadée que les Faranguis ont le don de double vue. Mais si elle a une fille! Bah! je lui aurai toujours donné quinze jours de bonheur.

Mon ami Messaoud aurait bien voulu accomplir ses devoirs jusqu'au bout et me conduire dans le quatrième andéroun paternel. J'avais dans mes diverses visites absorbé sans sourciller huit ou dix tasses de thé et de café, des confitures au miel, des bonbons en plâtre, des citrons doux. J'avais prêté mon casque, ma veste, mes souliers eux-mêmes, prédit à mon hôtesse la naissance d'un héritier : je méritais bien quelque repos. Les nuages s'étaient dissipés, un coin de ciel bleu m'était apparu et je voulais aussi avertir Marcel de cette bonne nouvelle. Je suis arrivée trop tard : les ordres sont donnés, et nous partons pour Suse dès le lever de l'aurore.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Daniel (voy. p. 82). — *Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.*

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLVI

Visite au cheikh Thaer, administrateur des biens vakfs de Daniel. — Départ pour Suse. — Les tumulus. — Le tombeau de Daniel. Le palais d'Artaxerxès Mnémon. — Chasse au sanglier. — Une nuit dans le tombeau de Daniel.

Suse, 14 janvier. — « En route! » me suis-je joyeusement écriée ce matin, en entendant résonner sur le dallage de la cour le pas des chevaux destinés à nous porter à Suse.

« Pas encore, a répondu Marcel : hier le naïeb est venu me voir pendant ton absence et m'a engagé à aller, avant notre départ, rendre visite au cheikh Thaer, l'administrateur des biens vakfs de Daniel. Sans son autorisation, nous ne trouverions pas d'abri au tombeau du prophète, et, dans la saison où nous sommes, il est prudent de s'assurer une autre auberge que celle de la belle étoile. »

L'utilité de cette démarche était hors de discussion; toutes les valises bouclées, nous avons pris le chemin de l'habitation du cheikh Thaer.

Les abords de la maison, le vestibule disposé derrière la grande porte, les cours étaient encombrés de mollahs coiffés d'énormes turbans blancs, de seyeds et même de fonctionnaires placés sous la sujétion et la dépendance morale du chef religieux. Celui-ci, entouré de quelques intimes, était assis sur une terrasse dominant le cours du fleuve, et attendait notre visite, annoncée depuis la veille. Il n'a pas encore enjambé le siècle, et pourtant il marcherait vers son deuxième centenaire que je n'en serais guère surprise, tant son corps est cassé, déformé, sa figure vieille et ridée : la fée Carabosse en turban. A peine peut-il marcher, à peine y voit-il pour se conduire, mais dans cet être délabré la vie intellectuelle paraît, en dépit des ans, avoir conservé toute sa vigueur.

L'accueil du cheikh a été poli et cérémonieux. Néanmoins il nous a donné clairement à entendre que, si l'on voulait bien tolérer des chrétiens pendant une nuit ou deux dans l'enceinte du *gabre*, on ne saurait sous aucun prétexte les autoriser à entrer dans la salle close où se trouve le cénotaphe. Marcel a vaine-

1. Suite. — Voy. t. XLV, p 1, 17, 33, 49, 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XLVIII, p. 97, 113, 129; t. XLIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LI, p. 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment insisté : « Daniel, a-t-il insinué, est un prophète aussi vénéré des chrétiens que des musulmans ». Le cheikh Thaer, en véritable égoïste, a réclamé l'entière propriété du saint, et il a fallu la lui abandonner afin d'obtenir le droit d'asile dans le tombeau très apocryphe du patron des dompteurs de lions.

La discussion close, le cheikh est allé faire sa prière, nous abandonnant aux mains de ses secrétaires, esprits forts qui n'ont consenti à nous laisser partir qu'après avoir obtenu leur photographie. Je me suis prêtée de bonne grâce à leur fantaisie : du haut de la terrasse se déroulait l'un des plus séduisants paysages de Dizfoul.

A midi nous avons conquis notre liberté. La caravane traverse la rivière sur le pont sassanide et atteint des champs de blé, puis un village entouré d'une enceinte de terre dissimulée sous une épaisse verdure, enfin, à quelques kilomètres de la ville, la lande déserte. Toute culture cesse et la terre ne produit plus que des arbustes malingres et des konars rachitiques redevables de la vie à l'humidité entretenue dans le sous-sol par un bras de la Kherkha. Les chevaux franchissent le fleuve avec de l'eau jusqu'au ventre, et nous continuons notre route. Plus de champs de blé, plus de jungle, mais une région sillonnée de hautes digues ruinées et coupée par des tumulus couverts jusqu'à leur sommet d'une épaisse verdure. Nous avançons; le soleil perce les nuages et éclaire à une distance difficile à apprécier un énorme *tell* qui va se prolongeant sur une longue étendue. On se croirait en présence d'une montagne naturelle, n'était la crête unie du massif. Sur la droite, un plateau plus élevé domine l'ensemble du tumulus : « Chous ! » s'écrient les tcharvadars. De tous côtés s'étend la plaine, couverte de chardons desséchés. Je ne vois jusqu'à l'horizon ni villages, ni tentes, ni troupeaux : c'est le désert dans toute sa désolation, désolation bien attristante, car elle est due à l'abandon et à l'oubli des hommes.

Laissant sur la droite un petit iman zaddè en ruine, les guides nous amènent jusqu'au bas du tumulus, dont les dimensions colossales nous frappent d'autant plus que nous pouvons les mesurer à notre échelle.

Le tombeau de Daniel se présente au pied et à la droite de la haute terrasse désignée dans le pays sous le nom de *Kaleh Chous* (forteresse de Suse). Le saint édicule est baigné par un cours d'eau marécageux, le Chaour, qui jaillit de terre à quelque dix farsaks en amont et va se perdre dans l'Ab-Dizfoul.

« Est-ce là le gabre?

— Oui, Çaheb. »

Il ne valait vraiment pas la peine de faire tant d'embarras pour nous laisser y pénétrer. Le monument n'est en harmonie ni avec sa réputation, ni avec le zèle pieux des nombreux pèlerins qui viennent chaque printemps le visiter. En arrivant par la porte de Dizfoul, on aperçoit tout d'abord des murs de terre et une massive porte d'entrée. On se croirait devant une *kaleh* (village enceint de murs) bien entretenue, si un clocher en pain de sucre ne se dressait au centre des constructions et n'indiquait la destination de l'édifice. Sur les façades perpendiculaires à celle du sanctuaire sont bâties des arcades formant chacune un réduit spécial réservé aux gardiens du tombeau et à quelques pâtres aussi sauvages que les chiens jaunes couchés sur les tas de fumier amoncelés au milieu de la cour.

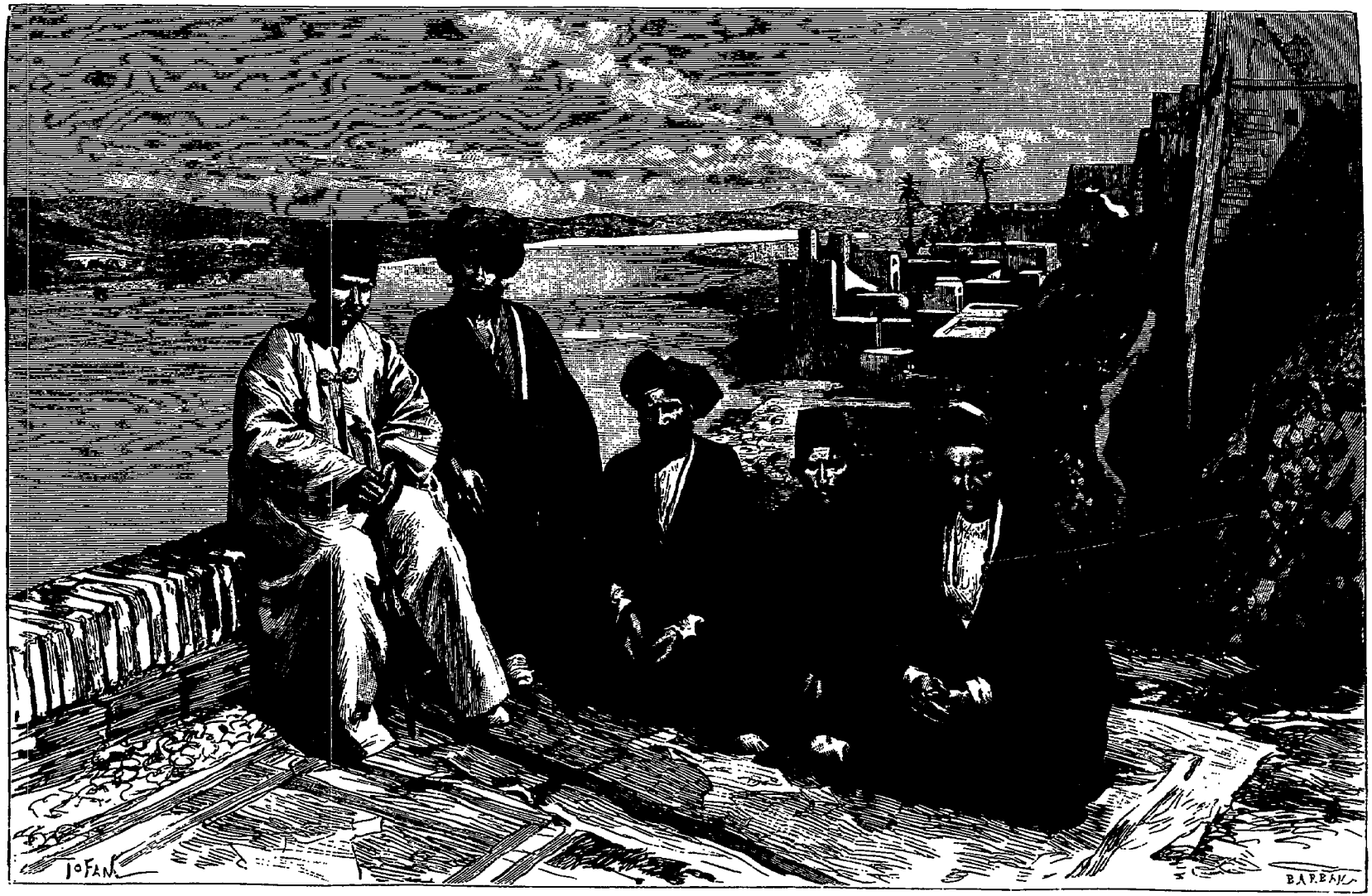
Des rideaux formés de tiges de ginériums réunies par des cordes faites en fibres de palmier mettent les habitants des loges à l'abri des grandes pluies, qui viendraient les fouetter jusqu'au fond de leur tanière.

Le *motavelli* (gardien du tombeau) nous a d'abord offert un asile sous une arcade inhabitée et dépourvue par conséquent de rideau de feuillage; puis, à la vue des nuages sombres, présage certain de la reprise des pluies, il s'est ravisé. Après avoir relu la lettre de son chef, il a donné l'ordre de débarrasser un cabinet noir dont la porte s'ouvre sous le péristyle du tombeau et il a permis à Séropa d'y transporter nos bagages.

Assurés d'un logis sec, si ce n'est propre, nous sommes sortis d'un édifice sans intérêt pour nous, du moment où l'on nous privait du plaisir de pénétrer dans le tombeau du *peïghambar* (prophète) et de contempler dans sa gigantesque beauté le corps du saint, long de quarante mètres et large de dix à la hauteur des épaules. Marcel a loué des ânes, et, suivis du *motavelli*, un brave homme décidément, nous avons gravi les tumulus et pris une idée générale de la ville royale des Nakhounta et des Assuérus.

Sans s'arrêter aux nombreux vallonnements et aux mouvements de terrain qui s'étendent jusque sur la rive droite de la Kherkha, trois énormes masses de terre bien séparées et bien distinctes les unes des autres se dressent devant nous. La plus imposante entre toutes, celle dont le sommet m'est apparu dominant tout le tell, la *kaleh Chous*, s'élève à environ trente-six mètres au-dessus du niveau du Chaour. Les pluies ont raviné ses parois, aujourd'hui tapissées de ronces, mais on ne saurait cependant arriver à la plate-forme à moins de suivre deux frayés de chèvres : l'un est l'œuvre personnelle de ces intéressants animaux; l'autre, fort ancien, servait de chemin d'accès aux défenseurs de la citadelle. Nous suivons ce dernier; à l'extrémité d'un sentier en lacet se présente une porte défendue par d'énormes blocs de maçonnerie en briques séchées au soleil, conservant encore l'apparence de tours. Au delà s'étend une plate-forme de peu d'étendue, à l'extrémité sud de laquelle commence une voie très étroite ménagée au-dessus d'une haute courtine. Cet isthme était sans doute le dernier obstacle à affronter quand les assaillants, après avoir gravi le sentier et enlevé la première porte, se présentaient devant le corps de place. A partir de l'étranglement le tumulus s'élargit en un vaste plateau d'où l'on domine la plaine et les deux tumulus voisins. Je suis au cœur de cette imprenable forteresse, l'orgueil des rois de Suse, de ce château où s'entassaient leurs trésors,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Ab-Dizfoul et les secrétaires du cheikh Thaer. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

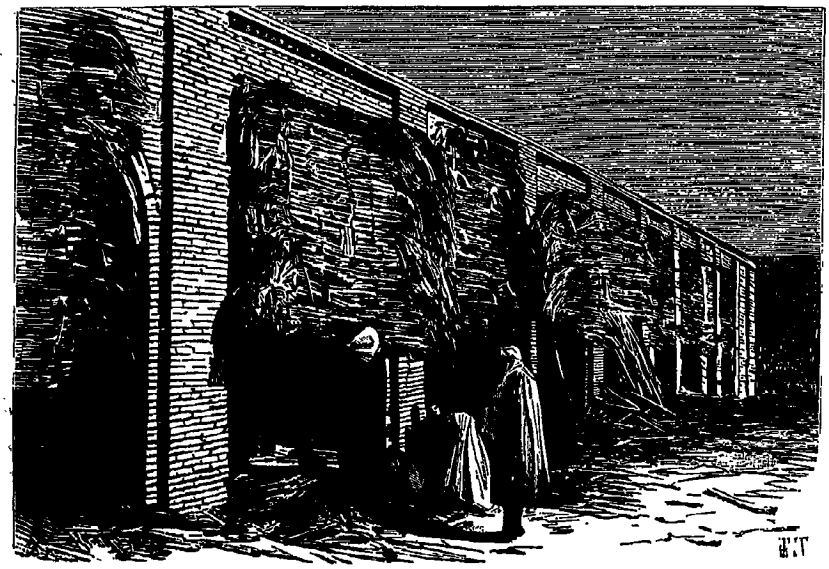
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cette citadelle qui devint après la conquête macédonienne la résidence d'une garnison chargée de maîtriser, en l'absence d'Alexandre, les derniers efforts des vaincus. Les historiens grecs nous ont laissé l'énumération des richesses trouvées à Suse : quarante mille talents d'or et d'argent monnayés, des meubles précieux, trois mille livres de pourpre d'hermione que les rois avaient accumulées depuis deux cents ans dans le trésor, et dont la couleur était si fraîche et si claire qu'elle paraissait extraite de la veille. Et ces vases d'or où l'on conservait l'eau du Nil et du Danube en témoignage de l'immensité de l'empire! L'inventaire est coquet; pourtant chacune des résidences des rois achéménides, Persépolis, Pasargades, Ecbatane, Babylone, possédait des trésors au moins équivalents à celui de Suse.

Aujourd'hui des mauves arborescentes couvrent le sol trop fidèle gardien des secrets du passé, et pas une pierre, pas un pan de mur ne vient rappeler les tragiques événements dont la forteresse fut jadis le théâtre.

« Vous perdez votre temps, vous dit le *motavelli*, descendons et allons voir le palais, si vous ne voulez pas être surpris par la nuit. »

Le conseil est sage; j'enfourche maître Aliboron et je me dirige vers l'angle nord du tumulus situé le long du chemin de Dizfoul. Là notre guide, écartant des ronces vigoureuses, nous montre les socles de plusieurs colonnes disposées en quinconce. Quatre d'entre elles sont ornées d'inscriptions trilingues gravées en caractères cunéiformes. Les socles, enfoncés à plus d'un mètre au-dessous du niveau du sol actuel, furent découverts, il y a plus de trente ans, par le colonel Williams et mis au jour par sir Loftus (le propriétaire du fauteuil de Dizfoul). Ils permirent à ce



Intérieur de la cour qui précède le tombeau de Daniel (voy. p. 82). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

dernier de reconstituer le plan d'un édifice hypostyle entouré de portiques sur trois de ses faces et ayant les plus étroites analogies avec le palais construit par Xerxès à Persépolis. Les dispositions générales, une base de colonne à peu près intacte, la patte repliée sous le ventre d'un taureau de taille colossale, sont des indices indiscutables de l'origine achéménide du monument susien. A défaut de ces preuves, la lecture des inscriptions trilingues, dont on est parvenu à connaître le sens, nous apprendrait que ce palais fut élevé par Artaxerxès Mnémon, sur l'emplacement d'un *apadâna* (salle du trône) édifié par Darius et incendié sous le règne de l'un de ses successeurs. Ce serait donc à l'abri de ces colonnades qu'apparut aux yeux éblouis du roi des rois la rayonnante beauté d'Esther et que le souverain abaissa vers elle son sceptre d'or.

A part les bases de colonne débris de sa grandeur évanouie, Suse ne s'enorgueillit plus que de l'admirable rideau de montagnes neigeuses placé comme une barrière infranchissable entre l'Élam et la Perse. Si les hommes pouvaient détruire les œuvres divines comme ils brisent les ouvrages sortis de leurs mains, ils auraient aussi anéanti ces brillantes cimes, tant il est passé ici de barbares guerriers et de conquérants redoutables.

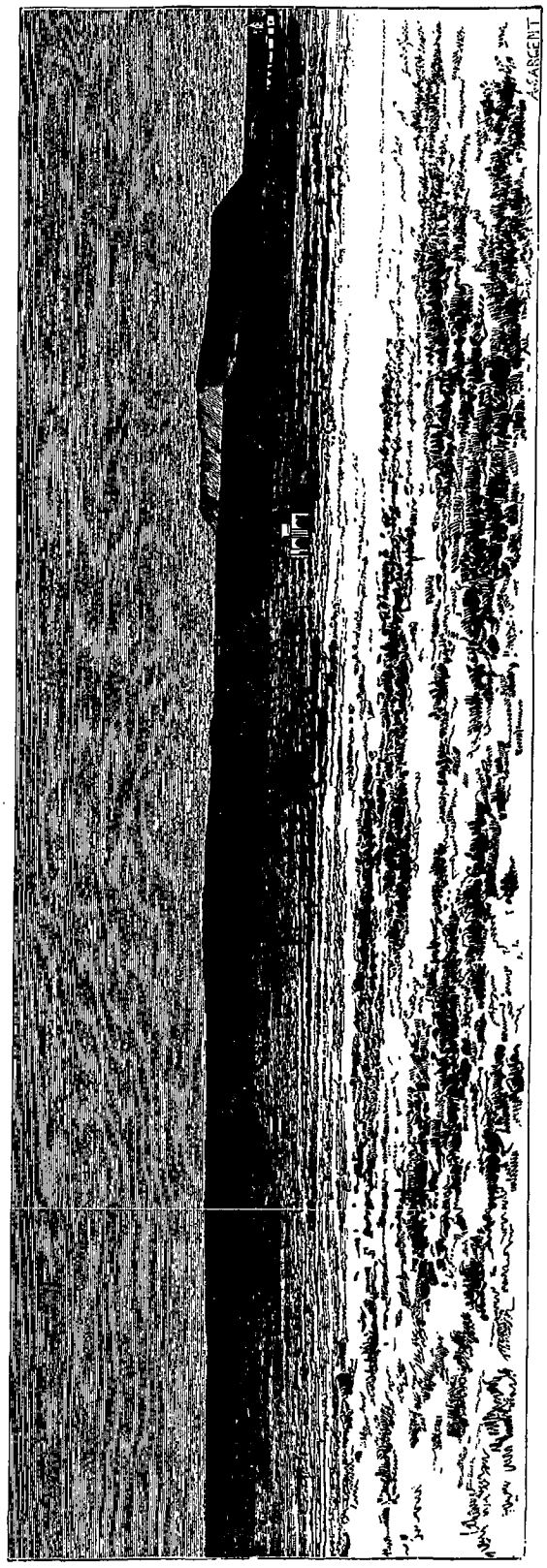
D'après mon mari, la façade extérieure du palais n'aurait pas été orientée au nord vers la chaîne des Bakhtiaris, ainsi que semblent l'avoir cru les archéologues anglais; la vue des montagnes était réservée au roi, mais l'entrée principale, les portes monumentales devaient se dresser vers le sud. La preuve en est dans la position des inscriptions trilingues gravées sur les faces est, sud et ouest des bases, tandis que le quatrième côté est resté uni. Si le trône eût été orienté vers le nord, les visiteurs se fussent trouvés en vue de la partie des colonnes demeurée lisse et n'eussent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pu lire à l'aise qu'une seule épigraphe. Tournons au contraire le siège royal vers le sud : les heureux mortels admis en présence du souverain arriveront par une route longeant la forteresse ; dès leur entrée dans le palais ils apercevront au fond de la salle le monarque dans tout l'éclat de sa majesté, et, s'ils sont admis à s'approcher du trône, ils déchiffreront les trois textes cunéiformes.

Que de trésors ont été enfouis, que de ruines se sont amoncelées dans les flancs de ces énormes tumulus, que de générations ont regardé cette vaste plaine aujourd'hui stérilisée et cette chaîne aux crêtes blanches depuis le jour où Suse vit s'avancer sur la Kherkha la flotte de Sennachérib, au lieu d'une armée que ses défenseurs pensaient combattre sur terre, et depuis l'heure néfaste où Assour-ban-habal emporta les redoutables défenses que les rois d'Élam avaient accumulées autour de leurs palais! Mais aussi comme il est orgueilleux et sauvage, l'hymne triomphant du vainqueur !

« Par la volonté d'Assour et d'Istar, je suis entré dans ces palais et je m'y suis reposé avec orgueil. J'ai ouvert leurs trésors, j'ai pris l'or et l'argent, leurs richesses, tous ces biens que les premiers rois d'Élam et les rois qui les ont suivis avaient réunis et sur lesquels encore aucun ennemi n'avait mis la main, je m'en suis emparé comme d'un butin.... J'ai enlevé Sousinak, le dieu qui habite les forêts, et dont personne n'avait encore vu la divine image, et les dieux Soumoudou, Lagamar, Partikira, Amman-Kasibar, Oudouran, Sapak, dont les rois du pays d'Élam adoraient la divinité. Ragiba, Soungoumsoura, Karsa, Kirsamas, Soudounou, Aipaksina, Biloul, Paninsthuri, Silagara, Napsa, Narlitou et Kindakourbou, j'ai enlevé tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs prêtres et leurs admirateurs, j'ai tout transporté au pays d'Assour. Trente-deux statues des rois, en argent, en or, en bronze et en marbre, provenant des villes de Sousan, de Madaktou, de Houradi, la statue d'Oummanigas, le fils d'Oumbadara, la statue d'Istar Nakhounta, celle d'Hallousi, la statue de Taumiaritou, le dernier roi qui, d'après l'ordre d'Assour et d'Istar, m'avait fait sa soumission, j'ai tout envoyé au pays d'Assour. J'ai brisé les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples. J'ai renversé les taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Élam, et qui jusqu'alors n'avaient pas été touchés ; je les ai jetés bas. J'ai envoyé en captivité les dieux et les déesses. Leurs forêts sacrées, dans lesquelles personne n'avait encore pé-



Les tumulus de Suse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nétré, dont les frontières n'avaient pas été franchies, mes soldats les envahirent, admirant leurs retraites, et les livrèrent aux flammes. Les hauts lieux de leurs rois, les anciens et les nouveaux, qui n'avaient pas craint Assour et Istar, mes seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je les ai renversés, je les ai détruits, je les ai brûlés au soleil; j'ai emmené leurs serviteurs au pays d'Assour, j'ai laissé leurs croyants sans refuge, j'ai desséché les citernes. »

Suse ne se releva pas de longtemps d'une ruine aussi complète et aussi méthodiquement exécutée. Après des siècles de tristesse et de deuil, elle revit pourtant des jours de gloire. C'est de Suse, mise en communication avec Sardes par une route d'étape pourvue de caravansérails regorgeant d'approvisionnements et de vivres, que partit l'armée de sept cent mille hommes conduite par Darius contre la Thrace.

Puis l'horizon s'assombrit de nouveau. Atossa a pleuré sur la défaite de Xerxès. La Perse a pris le deuil de ses défenseurs immolés pour la plus grande gloire de la Grèce et des fils de Pallas-Athènè. Les chants du poète tragique nous redisent les sanglots du peuple de Suse :

« Hélas ! hélas ! inutilement, par myriades, de toutes sortes, les armées se sont levées à tous les points de l'Asie, se sont ruées à la terre des héros, au pays de la Hellade !

« Ils sont partout, les cadavres des misérables victimes; partout aux rivages de Salamine, partout au pays d'alentour.

« Hélas ! hélas ! pauvres Perses ! Ainsi des flots submergés, noyés, leurs cadavres roulent pêle-mêle parmi les agrès fracassés, jouets des flots.

« Inutiles ont été les arcs. Tout entière elle a péri, l'armée abîmée au choc des vaisseaux.

« O douleur ! effroyable malheur ! Trop misérables Perses, perdus sans retour ! Hélas ! hélas ! c'en est fait de l'armée.

« O de tous les noms le plus abominable, lugubre Salamine ! Athènes ! Athènes ! de sinistre souvenir !

« Terrible Athènes, de si amer souvenir à tes ennemis ! Que de femmes perses par toi sans fils, par toi sans maris. »

Après les derniers Achéménides, Suse tomba dans l'oubli. De ses débris se formèrent Chouster, Dizfoul, Eïvan; des pierres arrachées à ses palais furent construits les ponts jetés au-devant des cités nouvelles. A chaque invasion s'ajoutait une strate au tumulus. L'étage arabe fut le dernier. Depuis le huitième siècle le *tell* est abandonné, et chaque hiver agrandit les crevasses au fond desquelles gîtent les guépards et pullulent les sangliers. Seule une tradition religieuse a surnagé; le tombeau de Daniel permet encore de donner un nom aux lieux où régnèrent ces dynasties qui, aux temps archaïques, balancèrent la puissance de Babylone.

La nuit nous chasse des tumulus sans nous laisser le temps de les parcourir dans toute leur étendue, et, l'esprit ému de tous les souvenirs du passé, nous regagnons l'hôtellerie du grand *peïghambar*. La cour est plus encombrée qu'elle ne l'était à notre arrivée; le coup d'œil général y a gagné. Des troupeaux de moutons et de chèvres, conduits le jour dans la plaine, sont venus durant la nuit se mettre à l'abri des maraudeurs. Avec les troupeaux sont rentrés les habitants du tombeau : les femmes chargées de broussailles, les hommes ayant pour tout bagage leur fronde ou leur bâton. Çà et là courent des marmots vêtus d'une petite chemise de cotonnade descendant à peine jusqu'au creux de l'estomac, mais grotesquement coiffés de turbans énormes; aussi nous apporte-t-on dès notre retour au logis trois enfants perclus de rhumatismes. Comme Marcel reprochait aux mamans de ne point couvrir leur progéniture, toutes nous ont montré avec la satisfaction du devoir accompli les paquets d'étoffes amoncelées autour de la tête de leurs rejetons, et se sont bien promis, sans doute, de ne point faire de sacrifices inutiles pour vêtir les membres violacés de leurs enfants.

La consultation terminée, je m'apprêtais à donner la dernière main à notre installation, quand la porte de l'enceinte retentit sous des coups violents. On ouvre, et une nombreuse troupe de serviteurs précédant un seyed *monté* sur un âne blanc envahit la cour. Le fils de Mahomet, en homme habitué à voir ses moindres désirs satisfaits, ordonne de nettoyer la chambre noire voisine du tombeau et de la mettre à sa disposition dès qu'il aura terminé sa prière. Cette pièce est déjà occupée par des Faranguis, lui dit-on. Un accès de colère fait oublier au saint homme ses pieuses intentions. Quelques injures parviennent jusqu'à moi; je les écoute d'une oreille distraite, je pourrais venir en aide au seyed si la mémoire venait à lui manquer : « Jamais des infidèles n'auraient dû approcher leur *impureté* du sanctuaire de Daniel ! Le *motavelli* a eu tort de tolérer une semblable profanation. Il faut chasser sur l'heure ces mécréants, ces fils de chiens ! » Le parc aux bestiaux est, paraît-il, encore trop bon pour nous; les vaches et les buffles protesteraient peut-être si on les forçait à vivre dans notre voisinage.

Le *motavelli* s'excuse de son mieux et déclare qu'il est prêt à obéir et à nous expulser, si le seyed persiste dans sa manière de voir, après s'être fait lire la lettre d'introduction que nous a donnée le cheikh Thaer.

A ce nom révéré le turban bleu change subitement de ton. Il installera ses bagages sous le vestibule du tombeau; la pièce est ouverte au vent et à la pluie, mais de cet observatoire il pourra nous surveiller pendant toute la nuit et s'assurer que nous ne déroberons pas les reliques du saint prophète.

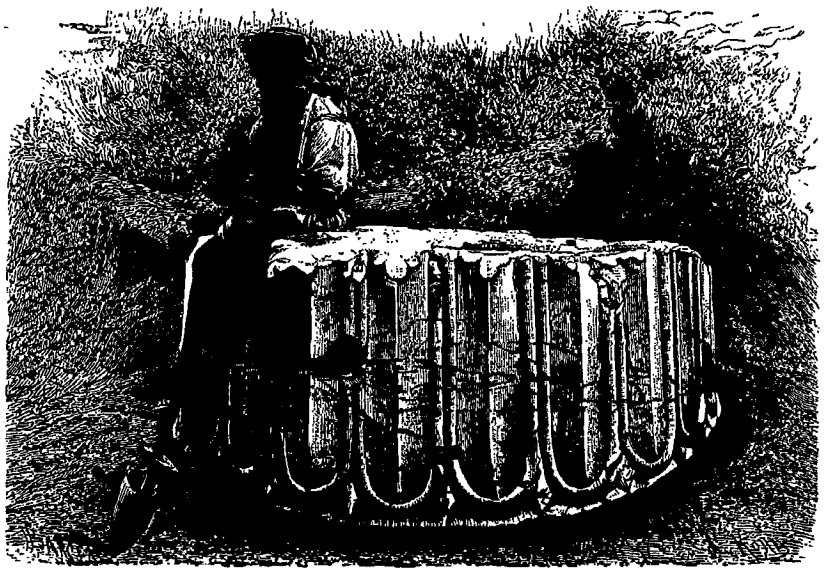
Ne nous plaignons pas : le seyed va se mouiller, et nous serons à l'abri des giboulées.

15 janvier. — Les sentinelles vigilantes qui ont monté la garde devant le tombeau de Daniel se sont montrées à la hauteur de leur mission : elles ont chanté, causé, prié, fumé, absorbé du thé et du café

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à l'aurore et fait un tel vacarme qu'il ne nous a pas été possible de dormir une minute. Comme elles commençaient à se calmer et à s'assoupir, nous nous sommes levés et, franchissant leurs corps, avons pris le chemin du troisième tumulus. Plus vaste encore que ses deux voisins, il était, lui aussi, enceint de murs de terre, complètement éboulés aujourd'hui. Vers l'ouest se présente un bas-fond de forme rectangulaire, au centre duquel les explorateurs anglais ont pratiqué des *excavations* d'ailleurs peu fructueuses. A l'extrémité méridionale de la plate-forme, sur une sorte de presqu'île reliée au continent par un isthme étroit, surgissent deux pierres sculptées d'origine achéménide. Ici une base de colonne avec inscription cunéiforme gravée sur le tore, là un débris de volute très dégradé. Ces deux fragments doivent à leur poids et à leur volume de n'avoir pas pris le chemin du Musée Britannique quand sir Kennet Loftus, traqué par le clergé de Dizfoul, menacé par le fanatisme populaire, fut obligé d'abandonner les fouilles et de quitter précipitamment la Susiane.

En redescendant les pentes abruptes des éboulis, nous nous sommes brusquement trouvés nez à nez avec une famille de sangliers : « Les étranges bipèdes! avait l'air de dire le papa en nous regardant de ses yeux vifs. — Décampons, soufflait la prudente maman. — Voulons pas partir, na! braillaient les moutards, voulons voir le grand Monsieur, et le petit Monsieur aussi. — Nous reviendrons demain, a répliqué la laie; en route. » Et elle a poussé de son groin époux et progéniture vers un marais fangeux situé auprès du *tell*. Le temps de glisser des cartouches à balles dans nos fusils, et la poudre parlait. Au bruit de nos armes, un nombreux troupeau de sangliers que nous n'avions pas tout d'abord aperçu a détalé à toutes jambes. Lassée de tirer sans résultat, la distance étant devenue trop grande, je me suis amusée à compter les fugitifs. J'en ai signalé plus de soixante, courant dans toutes les directions, puis je les ai perdus de vue. Depuis notre entrée en Susiane nous n'avons pas été tous les jours aussi malheureux : nous aurions chargé un mulet avec nos victimes si nous ne nous étions fatigués à poursuivre le gibier. Canards sauvages, aubarehs, francolins, outardes, perdrix à panache noir, pigeons et alouettes sont assez nombreux pour faire perdre la tête au plus zélé disciple de saint Hubert.



Base d'une colonne du palais d'Artaxerxès Mnémon (voy. p. 84). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Laissant Marcel parcourir de nouveau les tumulus, j'ai repris le chemin du tombeau. J'entre et, dès la porte, un spectacle des plus étranges se présente à mes regards. La caravane du seyed est encore dans la cour, les mulets sont bâtés, les chevaux sellés, mais les cavaliers ont mis pied à terre et entourent leur maître. Le saint homme, assis sur des coussins, les traits décomposés, la face verte, s'agite dans une sorte de délire épileptique : les dents claquent, les mains tremblent, les yeux apparaissent blancs dans leur orbite.

Je m'approche afin de porter secours à mon ennemi d'hier, j'écarte les paysans assemblés. A ce moment, une main s'appesantit sur mon épaule, à cette main s'emmanche Séropa : « Qu'allez-vous faire, Khanoum? ne troublez pas le seyed : il est animé par l'esprit divin et guérit un des enfants que vous avez examinés hier au soir. »

Oh, oh! ne dérangeons pas mon confrère; volons-lui seulement sa recette. Je m'avance et vois enfin la pauvre victime. Le seyed la tient par les deux mains et lui communique par moments ses frissons bénis. Le bébé pleure, crie à se rompre les cordes vocales; on le trémousse de plus belle. A ce moment décisif le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

convulsionnaire m'aperçoit au premier rang des curieux. Va te promener, le charme est rompu. Mon impureté met en fuite l'esprit saint, au grand chagrin de l'assistance, et le docteur, ressaisi par les nécessités de la vie, réclame son kalyan.

« Ce n'est pas vous qui recevez le souffle d'Allah et guérissez les infirmes rien qu'en frissonnant », me dit un grand diable en haussant les épaules.

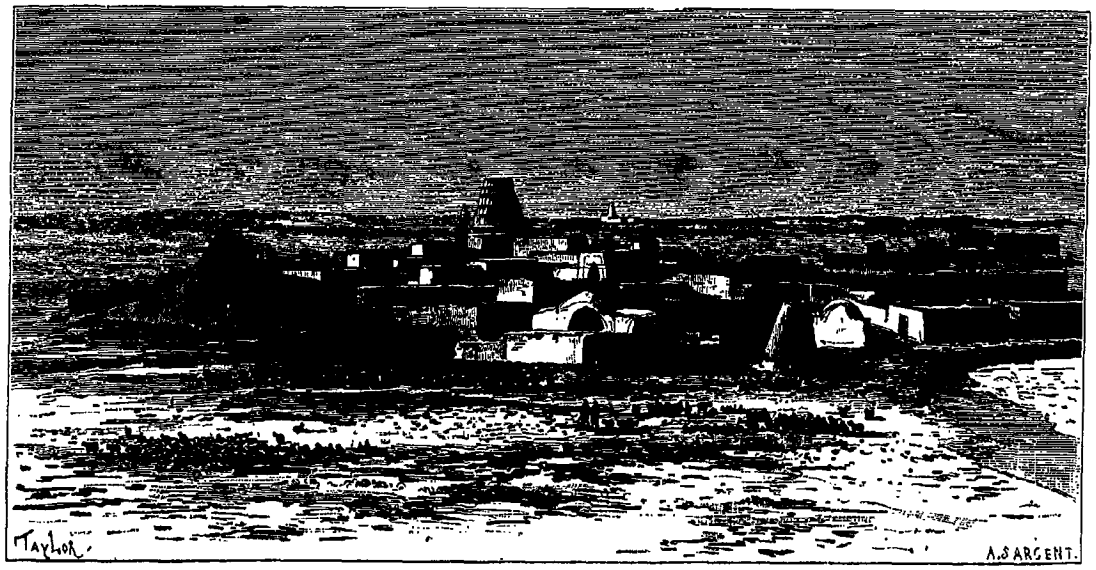
« Tes reproches ne me vont point au cœur, fils du désert; ma conscience me défend de pactiser avec les charlatans et les empiriques. »

Quand je pense pourtant que ce seyed vient de recevoir comme honoraires une poule et douze œufs, et que dans toute ma carrière médicale on ne m'a jamais offert que six noix véreuses, je suis saisie par un profond découragement. Humaine nature, ton vrai nom est injustice!

Le seyed est parti, le *motavelli* parcourt les tumulus avec Marcel, les nomades ont suivi leurs troupeaux, j'ai tout le temps de pénétrer dans la salle funéraire.

Je n'ai pas été payée de mon audace. La pièce, de dimensions restreintes, est simplement blanchie à la chaux et couverte d'une voûte. Au centre, une construction rectangulaire en forme de sarcophage est entourée d'un de ces grillages autour desquels se promènent pieusement les mains des fidèles. Aux quatre angles luisent des boules volumineuses, polies par l'attouchement des fronts respectueux.

Rien de plus, rien de moins dans la dernière demeure de Daniel. Un homme assez habile pour expliquer des songes à un potentat, alors que ledit potentat ne se les rappelait pas lui-même, méritait mieux. Mais, hélas! tout passe, tout lasse, dit le proverbe. Depuis la mort du prophète l'édifice a dû être reconstruit bien



Village de Konah (voy. p. 90). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

des fois; pourquoi s'étonner si la piété des fidèles a été diminuant, au point de consacrer au *peïghambar* un tombeau si modeste?

XLVII

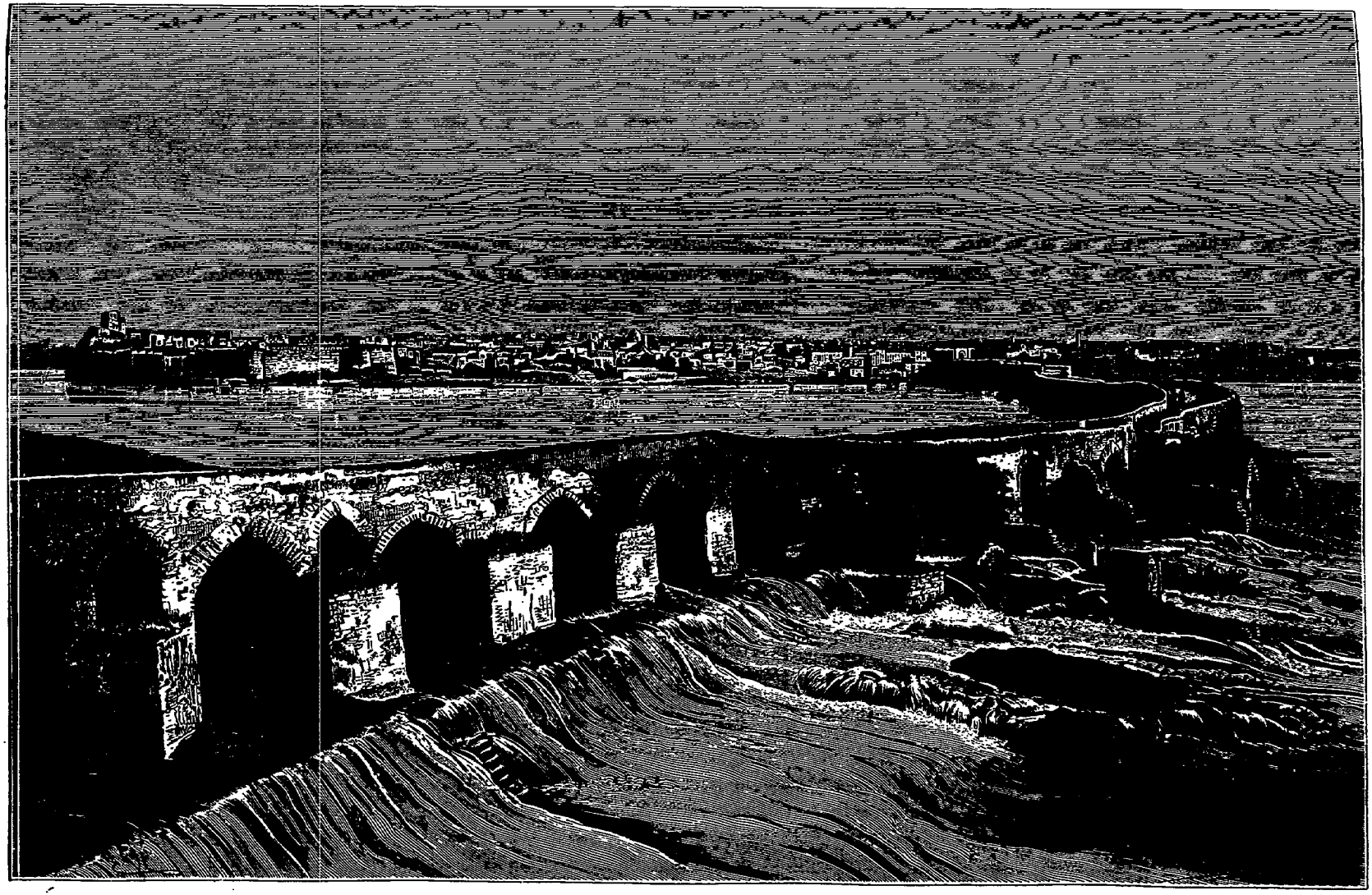
Le site de Djundi-Chapour. — Le village de Konah. — Panorama de Chouster. — Aspect intérieur de la cité. — Misère de la population. — Le gouverneur de l'Arabistan et son armée.

17 janvier. — De la pluie, toujours de la pluie! D'incessants abats d'eau, à peine interrompus par de courtes éclaircies, nous ont contraints, il y a deux jours, à revenir de Suse à Dizfoul; la crainte de ne pouvoir après le déluge hivernal franchir la rivière de Konah qui arrose la plaine comprise entre Dizfoul et Chouster nous a décidés à nous remettre en route. Au moment du départ un coin de ciel s'est montré à travers les nuages plombés, mais, hélas! il n'a point tenu ses trompeuses promesses et a bientôt disparu, caché par une pluie fine et pénétrante.

La majesté de la chaîne au pied de laquelle s'allonge le chemin, la plaine verdoyante, les cimes blanches qui se découvrent entre chaque ondée, me font oublier les heures; mais il n'en est pas de même de nos gens, peu sensibles aux pleureuses beautés de la nature. Les muletiers pataugent tristement dans la boue liquide, les cavaliers d'escorte se montrent encore plus mélancoliques et proposent de camper sous un buisson. Ces offres ne me tentent guère : le souvenir du *hôr* est encore présent à mon esprit. Lassée cependant des éternelles lamentations de nos serviteurs, je les ai engagés à s'arrêter sous une touffe d'herbe à leur choix; la ligne du télégraphe nous servira de guide.

« Vous quitter! se sont écriés les soldats épouvantés, Allah ne le voudrait pas : nous perdrions nos seuls défenseurs! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de Chouster (voy. p. 91). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La singulière escorte! Tout aussi singulière est la ligne télégraphique. Placé sur des poteaux tordus, noueux, de hauteur inégale, le fil d'Ariane qui nous indique la direction de Ghouster pend jusque sur le sol, ou se cache dans les buissons. Parfois les poteaux, renversés par le vent sur une longueur assez considérable, laissent des lacunes, préjudiciables, j'imagine, à la bonne transmission des dépêches.

Lorsque le gouvernement anglais obtint, il y a quelques années, l'autorisation d'établir la ligne télégraphique qui traverse le royaume, il s'engagea à placer sur ses poteaux un fil spécialement réservé au service du chah. Des bureaux indigènes furent créés auprès des bureaux anglais, et le télégraphe persan, réparé à chaque accident par les agents étrangers, se mit à fonctionner avec régularité. Charmé de cette innovation merveilleuse, ravi d'être en communication constante avec les gouverneurs de ses provinces, Nasr ed-din donna l'ordre de construire une ligne entre son palais et la province si lointaine de l'Arabistan. Le nommé *Madakhel* (malversation) se mit de la partie. Aux solides colonnes de fonte on substitua de mauvais poteaux en bois; aux excellents appareils anglais, des machines de pacotille, et l'on ouvrit triomphalement la ligne nationale. L'installation faite, les agents persans se gardèrent de remédier aux avaries, si bien qu'au bout d'un an ou deux, les poteaux étant renversés, les fils brisés, les appareils détraqués, il devenait plus économique et surtout plus rapide d'expédier les dépêches par des courriers. De cette infructueuse tentative il ne reste plus aujourd'hui que les employés, véritables coqs en pâte, à peu près logés, à peu près payés, et dont l'unique crainte est de voir arriver un jour ou l'autre les agents chargés de réparer la ligne. Ils ne sont point seuls à se féliciter d'un accident qui leur assure une vie douce et sans fatigue. Pendant les quelques mois utilisés par les pseudo-télégraphistes à détraquer leurs appareils, le gouverneur de l'Arabistan eut une existence par trop dure. Sa Majesté, constamment suspendue à son fil, ne laissait aucun repos à ce digne fonctionnaire. Tantôt c'étaient des demandes d'argent, tantôt des levées à faire dans les villages, et sur-le-champ il fallait répondre au souverain et satisfaire des exigences plus ou moins bizarres.

Aujourd'hui l'Arabistan est rentré dans le calme. Pendant la belle saison un messager met un gros mois pour parvenir de Téhéran à Ghouster, et, quand après ce trajet il est arrivé à destination, le Hakem conserve tout le loisir de préparer une réponse honnête. Et puis enfin le gouverneur peut compter sur l'hiver. Le courrier, obligé de traverser à pied la plus haute partie des montagnes des Bakhtiaris, aura peut-être la malchance d'être arrêté par les neiges et arrivera à Ghouster quand Allah s'en occupera. Étant données l'expérience du passé et la quiétude du présent, je laisse à penser si les fils télégraphiques se cacheront longtemps dans la poussière de l'été ou sous la boue de l'hiver.

Cinq heures après avoir quitté Dizfoul, la caravane passe en vue d'un iman zaddè entouré d'arbres et de verdure. A quelque distance de ce sanctuaire s'étendent les murs d'enceinte d'une ville comme tant d'autres disparue, mais encore désignée sous le nom de Chahabâd. Elle devrait être, paraît-il, identifiée avec Djundi-Ghapour, fondée par le fils d'Ardéchir Babégan après sa victoire sur Valérien, et agrandie par son septième successeur, Ghapour Dhu-l-Aktaf. En l'année 350 elle devint le siège d'une église nestorienne, et quand, plus tard, elle s'éleva au rang des villes les plus importantes de la province, le métropolitain qui, au dire des écrivains syriaques, avait eu jusque-là sa résidence à Awas se transporta dans ses murs.

Sous Anouchirvan ses universités acquirent le plus grand renom; les écoliers et les théologiens accoururent en foule, et leur présence contribua à donner encore un nouvel essor à la cité. La décadence de Djundi-Ghapour date du treizième siècle, époque de la grande prospérité de Ghouster. Peu après, son nom disparaissait de l'histoire du pays.

L'ancienne ville s'étendait probablement jusqu'au bord d'une rivière que nous devons traverser à gué avant d'atteindre au bourg de Konah. Avec ses mille bras séparés par des bancs de graviers très plats, ce cours d'eau me rappelle les torrents des Alpes. Le courant est rapide, mais le gué, plus aisément praticable que celui de la Kherkha au-devant d'Elvan, peut encore être franchi sans encombre. Vers la nuit nous atteignons la rive droite et pénétrons dans un caravansérail veuf de ses toitures. Une soupente noire ménagée sous un escalier offre seule un abri contre la pluie. Maîtres et valets s'y empilent; Séropa allume le feu nécessaire à la préparation du pilau quotidien, et, comme il n'y a ni cheminée, ni trou de dégagement pour la fumée, il ne nous reste plus qu'à fermer les yeux et à nous étendre, la bouche au ras du sol, afin d'échapper à une asphyxie certaine.

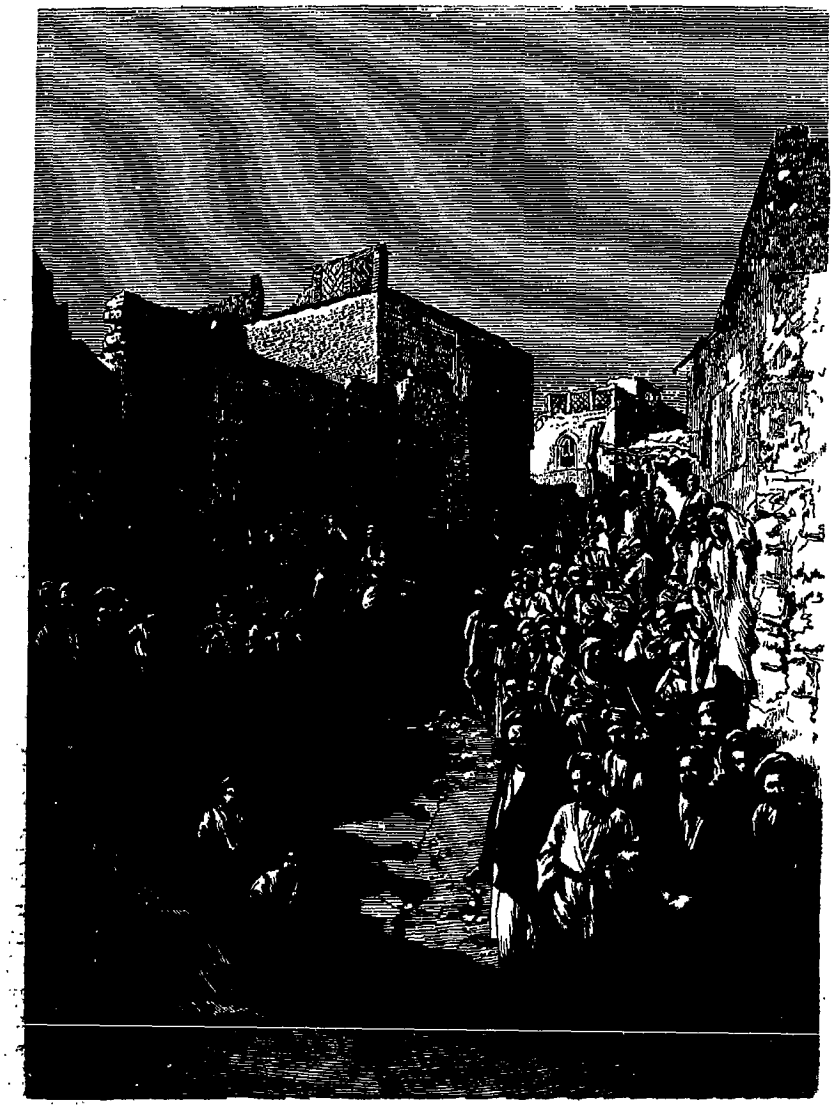
18 janvier. — Dieu merci, les jours se suivent et ne se ressemblent pas! Le tonnerre, les éclairs, le vent, ayant fait rage toute la nuit, ont eu la belle inspiration de céder la place ce matin à une aurore radieuse. Le joli village de Konah m'est apparu entouré de jardins, situé au milieu d'une plaine verdoyante, animé par d'innombrables troupeaux de moutons et de vaches, et doré par les rayons du plus puissant des magiciens.

La séduisante symphonie de la nature met nos gens en joie, et nous sortons de Konah accompagnés par les chansons des muletiers. Nos guerriers ne veulent pas être en reste de bonne humeur. Perchés sur de hautes selles rembourrées, ils se poursuivent les uns les autres de toute la vitesse de leurs montures et prennent la fuite tout en déchargeant leurs fusils. Le coup de feu est lancé comme la flèche du Parthe. Quand leurs chevaux, fatigués de galoper sur la terre molle, perdent de leur ardeur, les cavaliers plantent en terre leur longue lance et, sans abandonner la poignée, tentent d'en faire le tour. Bien que les chevaux persans soient très souples

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et habitués dès leur jeunesse à cette passe brillante, il est très difficile de l'exécuter au galop, et, à diverses reprises, nous avons été juges du tournoi sans avoir eu de vainqueur à couronner.

A quatre heures, après avoir franchi la cime d'une crête rocheuse et dépassé une porte naturelle, nous apercevons à l'horizon la ville de Chouster, bâtie comme Dizfoul sur les bords d'un beau fleuve, le **Karoun**, et comme elle précédée d'un pont sassanide. Bientôt je distingue les coupoles d'émail, les toits pointus de blancs imans zaddès, le minaret décapité de la masdjed djouma et enfin, sur la gauche, dominant le cours du fleuve, l'antique château *Selasil*. Derrière ses murs, si l'on en croit une légende encore vivace, vécut pendant



Grande rue à Chouster (voy. p. 93). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

dix ans le prisonnier de Chapour, le malheureux empereur Valérien. Quand son vainqueur montait à cheval, il était forcé de prêter en guise de marchepied son épaule, couverte naguère de la pourpre romaine. Plus tard, cette humiliation ayant cessé de satisfaire Chapour, la peau du César fut tannée, empaillée et portée comme un trophée au-devant des armées sassanides.

Le pont de Chouster sert aussi de barrage. Il n'est point bâti en ligne droite ; les fondations, jetées de façon à profiter d'affleurements de rochers, décrivent des courbes fantaisistes. N'en déplaise à Marcel, j'aime assez cette façon de rompre en visière avec les vieilles coutumes.

Les plus petits ponts de l'Iran, attribués par les traditions autant au miracle qu'à l'invention humaine, ont tous leurs légendes. Un ouvrage long de plus de cinq

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents mètres, jeté sur un fleuve impétueux, était bien de nature à surexciter l'imagination populaire. Firdousi lui-même a chanté le pont de Chouster, et nos muletiers n'ont eu garde de le parcourir sans nous en signaler l'origine.

« Si tu es un habile constructeur, dit Chapour à « Baranousch, un captif roumi, tu jetteras à cette place « un pont semblable à une corde ; car nous retourne- « rons à la terre, mais le pont restera par l'effet de la « science donnée par Dieu à notre guide ; quand tu feras « ce pont long de mille coudées, tu demanderas dans « mon trésor tout ce qu'il faut pour cela. Exécute dans « ce pays par la science « des savants roumis de « grandes œuvres, et, « quand le pont ouvrira « un passage vers mon « palais, passe-le et sois « mon hôte tant que tu vi- « vras, en joie et en sécu- « rité, et loin du mal et du « pouvoir d'Ahriman. »

« Le savant Baranousch se mit à l'œuvre et termina en trois ans ce pont. Lorsqu'il fut achevé, le roi sortit de Chouster et passa dans son palais en toute hâte. »

Comme sa rivale Djundi-Chapour, Chouster fut fondée ou du moins agrandie et embellie par le grand Chapour. Le roi sassanide, aidé par des captifs romains, régularisa le cours du Karoun, suréleva les eaux derrière des digues savamment construites, creusa des canaux, des dérivations et, ces travaux terminés, défricha les terres environnantes.

Petite rue à Chouster. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Le sol du Khousistan (ancien nom de l'Arabistan persan) était extraordinairement fertile ; il rendit au centuple les dépenses faites pour le mettre en culture. Le blé, le coton, la canne à sucre y prospérèrent à souhait ; si l'on en croit le vieil auteur persan Hamed Allah Moustofi, la vie même y devint à si bon marché que pendant les disettes elle était moins dispendieuse qu'à Chiraz dans les années d'abondance.

Plus fertile que le Fars et l'Irak, la Susiane tenta la convoitise des Arabes. Les habitants de Chouster opposèrent aux envahisseurs la plus opiniâtre résistance. Dans une bataille, les soldats de Bassorah et de Koufah s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville, et l'Hormuzan, chef persan préposé à la défense, contraint de ramener ses troupes en arrière, perdit en un seul jour plus de onze cents des siens. Six cents prisonniers furent passés au fil de l'épée.

Malgré le courage déployé par les Arabes et leur barbarie, le siège menaçait de traîner en longueur, quand un Iranien se présenta au camp des assiégeants. Il demandait l'*aman* (grâce), et offrait en revanche de se convertir à l'islamisme et de guider les ennemis jusque dans la ville.

Abou Mouça, le chef arabe, accepte ses offres avec empressement. Le transfuge, accompagné par un soldat de la tribu des Beni Chéiban, traverse le petit Tigre (Karoun), et parvient à une anfractuosité de rochers d'où l'on domine la ville et le camp de l'Hormuzan. Après le retour de l'éclaireur, Abou Mouça désigne quarante hommes, commandés par Mikhrah ben Thawr, les fait escorter à distance par un peloton de deux cents soldats, et leur ordonne de partir la nuit sous la conduite du renégat. Les Arabes pénètrent dans la ville, tuent les sentinelles et montent aux remparts. L'Hormuzan, surpris par cette brusque attaque, s'enferme dans la citadelle, où sont amoncelés tous ses trésors. Le lendemain, à l'aube, Abou Mouça, ayant passé le fleuve à la tête de ses troupes, envahit Chouster. Traçant la voie aux héros de Missolonghi, les Persans saisissent leurs femmes et leurs enfants, les égorgent et les précipitent dans le fleuve plutôt que de les exposer aux outrages de l'ennemi.

L'Hormuzan demanda grâce, mais Abou Mouça refusa de la lui accorder avant d'avoir consulté le khalife ; entre-temps il fit massacrer dans la citadelle tous ceux qui refusèrent de déposer les armes.

La capitale de Chapour n'était pas au bout de ses vicissitudes : aux Arabes succèdent les Mogols. Bagdad prise, Houlagou-Khan ordonne à Timour Beik de s'emparer de Chouster.

Les habitants de la ville viennent au-devant du général avec des vivres, des présents et font leur soumission. Le chef tartare défend à ses soldats de commettre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la moindre violence, malgré les conseils d'un Attabek du petit Lour, qui l'accompagne dans cette expédition et lui reproche sa faiblesse et son humanité envers les vaincus.

Délivrée des sièges et des guerres, la capitale du Khousistan tombe aux mains des théologiens. Au commencement du neuvième siècle de l'hégire, l'émir Nedjm ed-din Mahmoud el-Amali, de la famille d'Ali, était venu à Chouster et y avait épousé la fille d'Yzz ed-doôleh, chef des chérifs de cette contrée. Fixé désormais dans la ville par son mariage, il consacra tous ses soins à la propagation de la foi chiite. Une partie des citoyens répondirent à son appel. Enfin, sous les premiers monarques Sefevis, Seïd Nour Allah Mir'aschi, chef de la noblesse des Alides, termine l'œuvre de prosélytisme commencée par Nedjm ed-din, et dès lors Chouster rivalise de zèle et d'intolérance avec Koum et Kerbela. C'est à cette fervente piété qu'il faut attribuer les nombreuses mosquées et les tombeaux construits dans tous les quartiers de la ville.

En moins pompeux appareil que le roi sassanide inaugurant l'œuvre de son ingénieur, nous franchissons, nous aussi, le Karoun et pénétrons dans Chouster. Une grande rue bordée de boutiques où se vendent des limons et des dattes se présente d'abord. Elle est animée par le mouvement des allants et des venants, mais surtout par la foule qui se groupe autour des Faranguis. Échappés à la curiosité populaire, nous

Palais du seyed Assadoullah-Khan. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

suivons un labyrinthe de ruelles bordées de maisons ruinées pour la plupart, et arrivons enfin à une place ouverte devant le palais du gouverneur de la ville, le seyed Assadoullah-Khan. On y entre par un vestibule sous lequel sont paisiblement assis des brigands et des assassins, les pieds enchaînés, mais en relations aimables avec tous les serviteurs du Khan. La prison franchie, nous traversons une cour occupée par des soldats; je gravis quelques marches et pénètre dans un jardin planté de palmiers et fermé par un vaste talar. Cette pièce, recouverte d'une voûte, s'ouvre sur une terrasse spacieuse.

Nul paysage mieux fait pour surprendre et charmer le regard ne pouvait s'offrir à ma vue. Vis-à-vis de moi, à quelque deux cents mètres, se dresse une haute muraille de rochers rougeâtres dont la tête semble supporter la plaine verdoyante, tandis que ses pieds, plongés au fond d'un gouffre, sont baignés par les flots du Karoun. Je me penche afin de mieux suivre des yeux les méandres du fleuve et je constate que le palais d'Assadoullah-Khan est fondé sur des rochers à pic pareils à ceux qui me font face, et que le torrent s'écoule entre de gigantesques portes de fer. L'espace compris entre les deux murailles n'est point tout entier absorbé par les eaux : à gauche s'étendent des alluvions couvertes de palmiers magnifiques. Malgré leurs dimensions, les arbres disparaîtraient dans la profondeur de l'abîme et leur feuillage vert se confondrait avec la teinte sombre des eaux, si çà et là ne se mêlaient à leurs bouquets des orangers chargés de fruits d'or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

19 janvier. — A en croire une tradition musulmane, celui qui durant sa vie se sera malhonnêtement enrichi aux dépens de son prochain paraîtra devant le juge suprême les épaules écrasées sous le poids de ses biens mal acquis. Le jour où le gouverneur de l'Arabistan se présentera à la porte du palais infernal, les démons seront obligés de l'aider à porter une charge disproportionnée à la résistance des épaules humaines. Depuis hier nos oreilles sont rebattues de lamentations et de plaintes. Les exactions s'entassent sur les malversations comme Pélion sous l'effort des géants s'entassait sur Ossa; la province est misérable, négociants et petits tenanciers sont réduits aux plus dures extrémités. Les impôts ont doublé; les maisons tombent en ruine, et leurs propriétaires ne peuvent les relever; les paysans abandonnent la terre qui ne leur donne plus de pain noir à manger; les riches cultivateurs ne plantent plus ni palmiers ni cannes à sucre; les tribus fuient vers la montagne avec leurs troupeaux; les canaux sont comblés, les villages désertés, et le Chah Zaddè augmente tous les jours les charges qui pèsent plus durement sur le peuple en raison de la disparition des nomades et de la ruine de la province. Comment remédier à cet état de choses? Les plus hardis n'ont même pas la ressource de faire monter leurs plaintes jusqu'à Sa Majesté, les timides n'oseraient élever leurs yeux vers Hechtamet Saltanè, un prince du sang, un oncle du roi, un seigneur puissant et cruel. Mais tous à l'envi, mollahs, seyeds, mirzas, viennent nous prier d'être l'interprète de leurs doléances dès que nous serons éloignés de l'Arabistan.

Qui entend deux cloches entend deux sons. Je tremblais la fièvre lorsque Marcel est allé présenter ses devoirs au Chah Zaddè, et n'ai pu jouer mon rôle dans cette cérémonie; à son retour, mon mari m'a conté sa visite. Le gouverneur de l'Arabistan lui a donné à entendre que ses administrés sont d'enragés fanatiques, très entichés de leur noblesse religieuse, avares, menteurs, inintelligents et d'une bonne foi des plus douteuses. A qui donner tort ou raison? Il faudrait être depuis longtemps dans le pays pour savoir qui ment le mieux, du gouverneur ou de ses administrés. Chouster, je dois en convenir, est loin d'avoir l'aspect prospère. Partout des quartiers morts, des maisons en ruine acquises en toute propriété par Hadji Lailag, le *pèlerin aux longues jambes*. Deci delà quelques chambres s'ouvrent encore sur les rues boueuses et laissent voir dans un demi-jour attristé un métier primitif. L'outil sert aux tisserands à confectionner ces tapis ras spéciaux aux fabriques de Chouster, ou l'étoffe de coton à carreaux blancs et bleus dans laquelle s'enveloppent les femmes de moyenne condition quand elles descendent dans la rue; mais, en général, le silence et l'inaction s'appesantissent sur la ville. Un seul quartier fait exception à la règle et conserve encore du mouvement et de l'activité. Il s'étend le long du fleuve même, à l'aval d'un ouvrage sassanide servant à la fois de pont et de barrage. Les eaux du Karoun, emmagasinées derrière la digue, alimentent une longue suite de moulins étagés les uns au-dessus des autres et dans lesquels sont fabriquées, à très bas prix, toutes les farines de la région. A part l'industrie meunière, le commerce de la province de Chouster et son agriculture sont morts et bien morts. Et cependant, quelle devait être la richesse de ce pays, irrigué par les Sassanides avec une science dont témoignent encore aujourd'hui les ruines d'anciens ouvrages hydrauliques! Comme il serait facile de rendre à cette capitale de l'Arabistan sa prospérité évanouie! Il suffirait de mettre les terres en culture et d'ouvrir des voies de communication avec Ispahan et le golfe Persique; mais un pareil effort ne saurait être demandé aux habitants et moins encore au gouverneur. La plupart des barrages sont détruits; les dérivations, sauf le Chetet que l'on traverse en entrant à Chouster quand on vient de Dizfoul, sont comblées; la province, traversée par l'un des plus beaux fleuves de l'Orient, n'a point d'eau à répandre sur les plaines desséchées et ne donne des récoltes que dans la zone comprise entre le Karoun et sa dérivation.

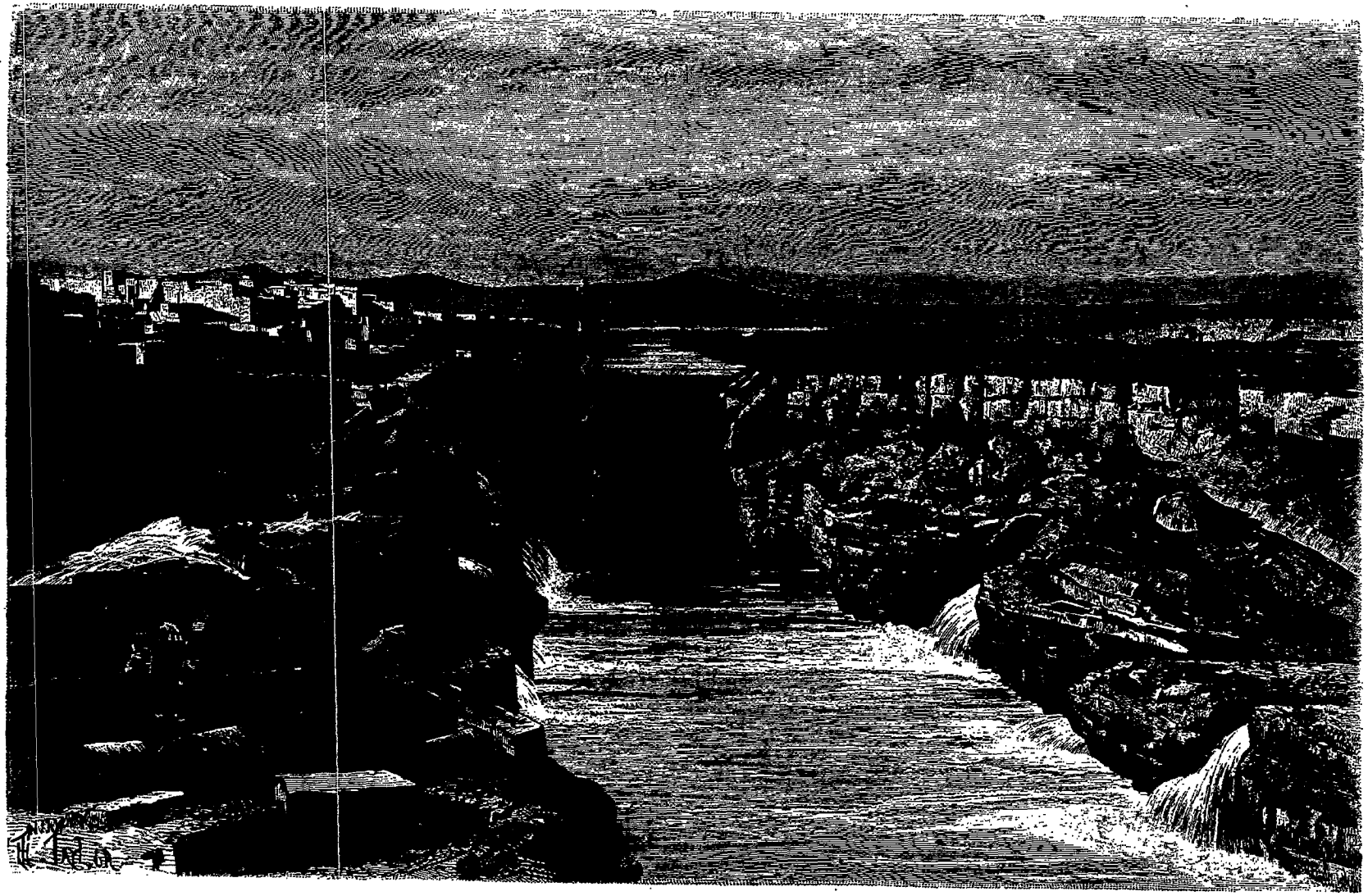
La peste de 1832, combinée avec une administration défectueuse et trop indépendante du pouvoir central, a fait de l'un des plus riches pays du monde l'un des plus pauvres et des plus malheureux.

20 janvier. — Les plaintes et les témoignages de mécontentement échappés hier à Hechtamet Saltanè, la peine qu'il prétend éprouver à entretenir sur un pied convenable la maison d'un homme de son rang lorsqu'il a prélevé sur de maigres impôts les redevances à fournir au roi, ne l'ont pas privé du plaisir de se faire photographier à la tête de ses troupes et dans tout l'éclat de sa gloire militaire. Rendez-vous avait été pris, et ce matin je devais aller au palais; mais la fièvre ne m'a pas laissé de répit depuis deux jours; les accès violents ont fait place à un malaise ininterrompu; l'appétit, ce sauveur de toutes les misères, a disparu; avec la force physique est morte aussi la résistance morale. Bref, au moment de partir, je n'ai pas eu le courage de me mettre sur mon séant. Marcel a pris l'appareil et s'est dirigé vers la forteresse.

Il était accompagné de Mirza Bozorg, le secrétaire intime de Son Excellence, un Choustérien aux traits superbes. Le guide de mon mari est coiffé d'un turban de gaze bleue lamé d'or, spécial aux riches habitants de la ville qui ne peuvent revendiquer le droit de couvrir leur tête du turban de deuil conservé par les descendants chiites de Mahomet en souvenir du massacre de Hassan et de Housséin.

La Kaleh Selasil, demeure officielle du gouverneur de l'Arabistan, est bâtie sur un plateau rocheux au pied duquel s'écoule la dérivation du Karoun désignée dans le pays sous le nom de Chetet. Elle est défendue du côté de la ville par des constructions d'origine sassanide. Seules les parties inférieures des murs sont bâties en pierre, tandis que les crêtes et les cour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

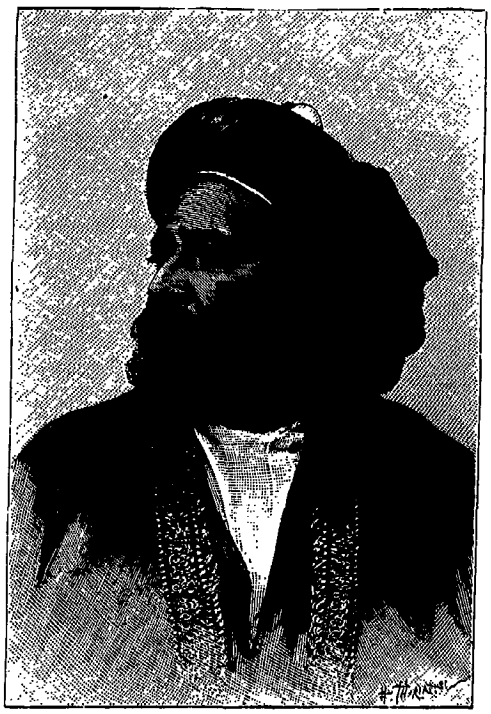


Les moulins de Chouster. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tines élevées sur la place d'armes sont de réfection récente et construites en terre crue. A en juger d'après la facilité avec laquelle on pratique des brèches dans les fortifications, ces murs seraient, en temps de guerre, d'un médiocre secours aux défenseurs de la citadelle. Comme l'entrée du palais s'ouvrait sur un marécage boueux jauni par les ordures des chevaux campés autour de la porte, et qu'il était impossible à des piétons de pénétrer sans se souiller dans la demeure du gouverneur, le mirza, plutôt que d'envoyer seller des chevaux, a ordonné à quatre soldats de pratiquer une ouverture dans la muraille, et c'est par cette brèche que Marcel et l'homme au turban de soie ont fait leur entrée dans la forteresse des Chapour.

La première cour est dans un désordre indescriptible. Elle est entourée de casernes appuyées aux murs d'enceinte et envahies par les soldats de la garnison. Au delà de cette place se présente un canal de dérivation creusé dans le roc et alimenté par le Karoun. En cas de siège les défenseurs pouvaient ainsi s'approvisionner d'eau au cœur même de la citadelle. L'édifice qui couronne aujourd'hui le plateau ne rappelle en rien le château antique des princes sassanides : c'est un simple pavillon compris entre des emplacements de jardins. Arbres, fleurs, gazons, brillent également par leur absence. Les salles, les talars sont blanchis à la chaux; le sol, sans dallage, est dissimulé sous des nattes de paille et des tapis; les portes de bois blanc ont pour unique fermeture ces chaînes de fer que l'on enfile à un crochet planté dans la partie supérieure du chambranle. En revanche, du haut des balcons construits en surplomb au-dessus du fleuve, on jouit d'un admirable point de vue sur le Karoun, le Chetet, les montagnes des Bakhtiaris et trois ou quatre imans zaddès aux coupoles bleues, bâtis non loin de la célèbre digue de l'empereur (*Bendè Kaïser*), dont les ruines sont encore signalées par le remous des eaux.



Mirza Bozorg (voy. p. 94). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Le Hakem attendait avec impatience l'arrivée de mon mari. Afin de se donner une figure séduisante, il avait, la veille au soir, ordonné à son *hakim bachy* (médecin en chef) de lui cautériser les paupières, et celui-ci avait profité de l'autorisation pour mettre les yeux de son maître en marmelade. Néanmoins on est toujours beau quand on est Kadjar et que l'on figure à la tête d'un régiment. Bientôt la cour et le jardin sont envahis par cinq ou six cents hommes, le plus grand nombre en guenilles, les plus élégants vêtus de ces uniformes en drap de rebut, vendus, dirait-on, à la Perse par tous les fripiers d'Europe. Le kolah d'astrakan décoré d'une plaque de cuivre sur laquelle se détachent en relief le lion et le soleil, le ceinturon aux mêmes armes, donnent seuls quelque unité au costume de cette horde qui a la prétention d'être une armée.

Une heure se passe à faire mettre les hommes sur deux rangs et à reléguer au second les plus sales ou les plus fantaisistes. Puis les chefs commandent quelques mouvements difficiles : « Portez armes! — Arme au bras. — Reposez vos armes. — En place, repos. » Et, entre ces divers ordres, donnés dans un langage mi-parti iranien, mi-parti français et exécutés d'ailleurs avec une lenteur et une indépendance de mouvements vraiment charmantes, chaque officier reçoit des mains d'une ordonnance placée derrière ses talons un kalyan tout allumé. Il met son épée entre les jambes, tire consciencieusement quelques bouffées de tabac, regarde s'envoler la fumée et rend enfin la précieuse pipe à son serviteur. Le brave garçon ne la laissera pas inactive.

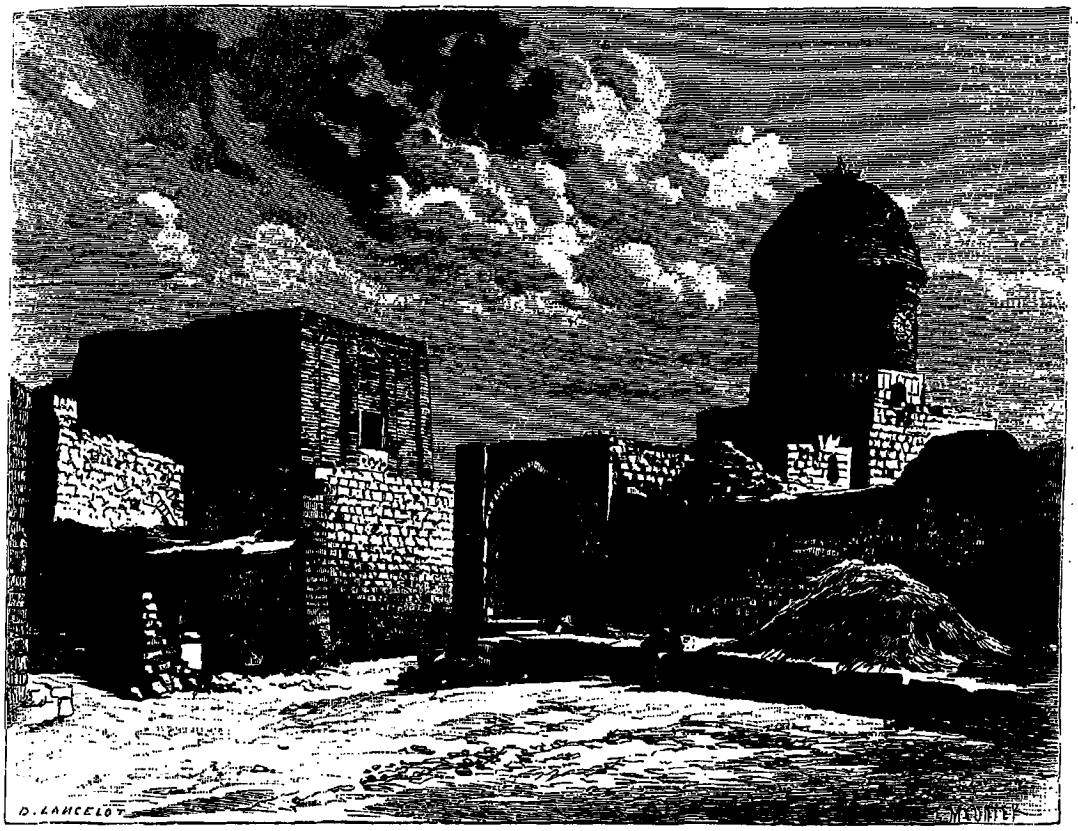
Les grandes manœuvres ayant pris fin, le Hakem se place en avant de ses troupes. Attention! mon mari opère lui-même. La fête se termine par un défilé, véritable débandade. Les officiers, félicités par le Chah Zaddè sur la bonne tenue et l'instruction de leurs hommes, viennent, la figure rayonnante de fierté, s'asseoir sous le talar.

Que la Russie veille à ses frontières quand ils auront à leur disposition les canons commandés en Europe!

Jane DIEULAFOY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Iman zaddè Abdoulla Banou (voy. p. 98). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLVIII

Masdjed Djouma de Chouster. — Iman zaddè Abdoulla Banou. — Départ de Chouster. — Une nuit chez les nomades. Le village de Veïs. — Awas. — Sur le Karoun. — A bord de l'*Escombrera*.

Chouster, 21 janvier. — Hechtamet Saltanè n'avait pas trompé Marcel en lui représentant ses administrés comme des gens intolérants et fanatiques. Les Chiraziotes et les Ispahaniens, intraitables pourtant, sont des anges de douceur et des esprits libéraux si on les compare aux habitants de Chouster.

Habitée par une noblesse redevable de ses titres et de son influence à son origine sainte, la capitale du Khousistan se fait gloire de ses sentiments de haine pour ceux qui ne professent point le credo musulman, et proteste par son exemple contre le relâchement des cités où l'on accueille d'impurs chrétiens. N'ayant pas la prétention d'échapper aux témoignages de l'aversion générale, nous aurions peut-être renoncé à parcourir la ville et les bazars, si Assadoullah-Khan ne nous eût donné une escorte, commandée par le vieil intendant de sa

1. Suite et fin. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XLVIII, p. 97, 113, 129; t. XLIX, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. LI, p. 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maison. La présence de ce serviteur bien connu de toute la ville nous a permis de sortir sans être injuriés, mais nous avons dû néanmoins renoncer à pénétrer dans la masdjed Djouma, antique édifice en grand renom de sainteté. Demande polie adressée à l'iman Djouma, visite au jeune seyed Mirza Djafar, qui passe pour représenter l'esprit de progrès, interprétation des textes du Koran donnée en notre honneur par les théologiens d'Ispahan, sont restées sans résultat : nous ne sommes point venus à bout du mauvais vouloir des prêtres. Il a fallu se contenter de photographier au point du jour le minaret de la masdjed et de jeter à travers l'entrebâillement des portes un coup d'œil furtif dans l'intérieur de la nef.

L'édifice est en pierre et, autant qu'il m'a semblé, bâti sur le plan de la vieille mosquée d'Amrou. Peu de décoration. Seuls les tympans des portes, des fenêtres ogivales et le minaret, séparé de la nef par un cimetière moussu, sont ornés de mosaïques de briques d'une élégante simplicité. L'ensemble des constructions est dans un parfait état de délabrement, en harmonie avec l'aspect des quartiers voisins.

Nous n'avons pas été plus heureux dans notre visite à l'iman zaddè Abdoulla Banou. La construction, couverte d'une coupole bleue appuyée sur un fût revêtu de mosaïques colorées, serait assez gracieuse, mais elle est aussi dans un triste état d'entretien. Une partie des briques émaillées est remplacée par des lichens verdâtres, le croissant terminal par des cigognes fort occupées à réparer leur nid et à faire des projets d'avenir. En nous apercevant, M. et Mme Hadji Lalilag, de pieux musulmans j'imagine, témoignent leur indignation et prennent la fuite à tire-d'aile, sans oublier de faire entendre ce vilain bruit de battoir qu'ils produisent en frappant l'une contre l'autre les deux parties de leur long bec.

Décidément nous sommes de trop ici, et il est grand temps de songer au retour. On nous a bien parlé d'importants tumulus voisins de Chouster, d'antiques forteresses situées à quelques jours de marche dans la montagne, d'anciennes villes abandonnées et même d'un second tombeau de Daniel, une concurrence sans doute, car je tiens pour authentique le monument de Suse; je verrai toutes ces merveilles dans mes rêves. La saison est si pluvieuse qu'on ne peut se lancer dans des pays inhabités, la fièvre nous dévore tous les deux, et, quant à moi, elle m'a épuisée au point que les jambes se refusent à me porter. Depuis longtemps déjà les objets fragiles ne sont plus en sûreté dans mes mains tremblantes; enfin, est-ce l'espoir de toucher bientôt au terme de nos fatigues, ou bien, en arrivant au port, ma volonté faiblirait-elle, mais il est certain que je passe indifférente là où, il y a quelques mois, j'aurais volontiers planté ma tente. Aujourd'hui mes pensées constantes, mes préoccupations de jour et de nuit tendent vers un but : le retour. Comme une écolière paresseuse et impatiente de voir s'écouler les jours, je trace de gros traits noirs sur le calendrier et j'ai marqué d'un point rouge la date probable du départ d'un bateau français qui doit quitter Bassorah vers la fin de ce mois. Je me sens à bout de forces, mais avec quelle joie je commencerai mon dernier voyage en caravane !

25 février. A bord de l'*Escombrera*, dans la mer Rouge.

As-tu été assez longtemps délaissé, mon pauvre cahier ! Et cependant te voilà revenu dans mes mains. Trop débiles pour transcrire les pensées d'une tête plus faible encore, elles t'ont repoussé pendant bien des jours, mais elles te retrouvent avec plaisir, compagnon d'infortune, confident des misères passées. Gravir l'échelle de l'*Escombrera* a été mon dernier effort. Il n'eût pas fallu m'en demander davantage : j'étais exténuée et n'aurais pu, à mon arrivée sur le navire, aller d'une extrémité à l'autre de la dunette sans m'abattre comme un cheval fourbu. Un repos absolu, du sommeil à discrétion m'ont rendu quelques forces. Je pense, donc je vis. Cependant j'en suis encore à me demander comment j'ai pu, dans l'état où je me trouvais en quittant Chouster, faire quatre étapes à cheval, recevant tous les jours de la pluie, pataugeant dans les marais et n'ayant pas même le courage de manger. Peu de souvenirs de ce voyage, si ce n'est celui de mes souffrances, sont restés gravés dans ma mémoire. L'esprit inerte, j'ai traversé tout le sud-ouest de la Susiane sans regarder, sans voir, et c'est à la mémoire de mon mari que je dois la description du pays compris entre Chouster et Mohammereh.

Le 22 janvier nous sortîmes de la ville par ce pont Lachgiar qui sert de barrage et complète le système d'irrigation conçu et exécuté par les Sassanides. Après avoir voyagé toute la journée dans une plaine toute verdoyante, nous ne savions guère à la nuit tombante où trouver un gîte, quand des colonnes de fumée signalèrent la présence d'un campement. Des chiens farouches aboient à notre approche et ils grondent encore que nous sommes déjà introduits sous la tente du cheikh. L'abri est spacieux, mais, comme le temps est menaçant, il est encombré de vaches, de jeunes agneaux et de poulinières. Tout ce monde nous fait place au feu et à la chandelle, représentée par une lampe de terre remplie de graisse, et tout d'abord un colloque animé s'engage entre notre hôte et les deux soldats de l'escorte. Ceux-ci, pour faire étalage de leur zèle et surtout dans l'intention de réconforter leur estomac, exigent le sacrifice d'un mouton. Le chef de la tribu allègue sa pauvreté et propose de tuer un bel agneau, suffisant en somme pour le repas de six personnes. Sur l'acquiescement des guerriers, il sort afin d'aller donner des ordres et revient une demi-heure après.

« Çaheb, dit-il à Marcel, votre escorte veut me contraindre à tuer un agneau en votre honneur. Dispensez-moi d'un pareil impôt, ma tribu est si pauvre !

— Je te payerai ton agneau.

— C'est impossible : le chah zaddè saurait que je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ai pas fait honneur à sa recommandation. Si vous vouliez une belle poule?

— Apporte ta poule. »

Sur le doux espoir de dîner bientôt, nous avons attendu l'arrivée de la volatile, mais on la cherchait encore à onze heures du soir. De concession en concession, nous sommes arrivés à dîner d'un peu de lait aigre, au grand mécontentement des soldats et de nos tcharvadars. Ce maigre régal terminé, Marcel organise nos couvertures et, par habitude, place derrière les oreillers une caisse en tôle où s'entassait jadis notre fortune. Quelle inspiration céleste! Comme je dormais à moitié, secouée par les frissons et la fièvre, un bruit épouvantable résonne à mon oreille et me fait brusquement sauter sur mon séant. A la lueur diffuse projetée par les charbons à demi éteints, nous pouvons alors juger du péril auquel nous venons d'échapper. Un poulain, après avoir rompu ses entraves, est venu faire la cour à une jeune pouliche modestement couchée auprès de sa mère. La bonne dame, indignée de cette audace, a décoché à l'intrus une ruade vigoureuse, tandis que l'amoureux répondait aux avances de sa belle-mère en faisant voler ses pieds au-dessus de nos têtes. Le coffre seul a été blessé dans la bagarre. Quelques centimètres plus à gauche ou plus à droite, plus haut ou plus bas, et nos crânes eussent eu le sort de la boîte défoncée. Allah le veut, nous sortirons sains et saufs de ce maudit pays.

Seyed Mirza Djafar. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Dès l'aurore tout est bruit autour de nous. Les troupeaux s'élancent au dehors, les *bildars* (possesseurs d'une bêche) s'apprêtent à aller creuser des rigoles d'égouttement au milieu des champs ensemencés en blé. Ici des femmes bronzées par le soleil, mais belles de formes et d'attitude, impriment un rapide mouvement à une outre suspendue à trois perches réunies en faisceaux et séparent ainsi la crème du *doukh* (petit-lait); là des cavaliers sautent sur le dos de leurs coursiers et partent pour la chasse, ou pour la maraude, tandis que les vieillards allument leurs pipes, s'asseyent en cercle et, silencieux, gardent le campement. Comme à Doueridj la race est vigoureuse et ne se ressent en rien du voisinage des habitants rachitiques de Dizfoul et de Chouster.

J'ai voyagé durant toute la seconde étape dans une plaine très basse transformée en un véritable marécage. Eau dessous, brume dessus. Vers les cinq heures la nuit est tombée, seul le clapotis monotone que produisaient les bêtes en marchant dans le marais troublait le silence. Pas de tentes à espérer. J'avais froid, j'étais lasse, très lasse; l'idée de passer une nouvelle nuit dans l'eau, l'état de l'atmosphère me remplissaient le cœur d'angoisse et de terreur.

« J'entends des aboiements! » s'est écrié tout à coup Marcel.

Les braves chiens, ils sont tous méchants, hargneux, galeux, mais néanmoins je les aurais embrassés si je les avais tenus dans mes bras. A dix heures nous avons atteint un campement de nomades à demi sédentaires.

De ce campement à Veïs on suit une route jalonnée par les substructions de monuments sassanides. Tous les édifices dont les débris jonchent le sol étaient bâtis en moellons, posés tantôt de champ, tantôt sur lit. Quelques ruines semblent être les derniers vestiges de petits palais ou de vastes maisons, les autres marquent la place des canots destinés à surélever les eaux du Karoun au-dessus du niveau de la plaine.

Veïs est le seul village important que nous ayons rencontré depuis Chouster. Il est placé à la limite des possessions de Cheikh Mozel et profite du trafic qui se fait avec Mohammereh. Des barques, utilisées au transport des blés, sillonnent le Karoun, et les maisons, assez proprement bâties, sont surmontées de terrasses; de nombreux troupeaux de moutons et de vaches témoignent de l'aisance des villageois. Le bourg est d'ailleurs dans ses beaux jours : la population, en habits de fête, célèbre le mariage du fils aîné du ket khoda.

Dès notre arrivée l'heureux époux est venu nous prier de prendre part aux réjouissances de sa famille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai dû, à mon grand regret, décliner l'invitation : ma figure décomposée était ma meilleure excuse. Nous n'en avons pas moins été considérés comme gens de la noce. J'ai eu droit aux *chirinis* (sucreries), apportés en grande pompe, et à la visite d'un jeune danseur, charmant enfant qu'à sa robe flottante, à ses longues manches, semblables, quand il tournoyait, aux ailes d'un papillon, à ses longs cheveux bouclés, aux bijoux répandus sur toute sa personne, à ses poses alanguies, on aurait plutôt pris pour une fille que pour un garçon. A peine le danseur avait-il cessé ses exercices chorégraphiques, exécutés au son grinçant d'une viole monocorde, qu'il a dû céder la place à des artistes conduits par un derviche du Fars. Deux énormes singes à poils gris se sont livrés à une débauche de cabrioles et ont fourni un prétexte honnête à la curiosité d'innombrables visiteurs. Des Européens sont des bipèdes bien autrement intéressants à examiner que les singes les mieux éduqués, et il serait mal à nous de ne pas jouer de bonne grâce le rôle de bête curieuse.

La quatrième et dernière étape en caravane nous a conduits au village d'Awas. Vingt ou trente masures délabrées indiquent seules la place d'une ville fort puissante au temps des Sassanides.

Les chevaux ne pourraient plus désormais s'avancer vers le sud ; l'inondation couvre la plaine ; il faut fréter un bateau et dire adieu à nos braves mulets et aux tcharvadars. Mes épaules rompues, mes jambes brisées, mes reins en marmelade ne vous regretteront pas, pauvres amis ; je ne vous oublierai pas non plus : maîtres et bêtes vous constituez la meilleure race de l'Orient. Vous êtes bien un peu têtus et indisciplinés, mais vous avez le pied sûr, l'estomac accommodant, le cœur vaillant et le caractère profondément honnête.

Awas est bâti auprès d'un antique barrage. L'ouvrage, destiné à relever les eaux du Karoun et de l'Ab-Dizfoul, réunis à Bend Akhil, se présente sous un aspect des plus intéressants. Construit en biais sur l'axe du fleuve, il n'a pas moins d'un kilomètre de longueur. A considérer les canaux majeurs creusés en amont de la digue et dont les dimensions transversales dépassent cent mètres, on peut se rendre compte de l'immense quantité d'eau charriée par eux et de la richesse du sud-ouest de la Susiane sous le règne glorieux des fils de Sassan. Est-il besoin d'ajouter que les canaux sont obstrués et la digue fort compromise ?

Le barrage n'est point la seule relique de l'antique cité sassanide. Si, après avoir dépassé les anciens remparts, changés en collines, on tourne brusquement vers l'est, on longe une crête calcaire qui va se relier aux montagnes des Bakhtiaris. Tout le rocher, à la surface et sur sa hauteur, est découpé en compartiments funéraires à une ou deux places. Des dalles de pierre recouvraient ces sépultures, les feuillures ménagées pour les recevoir en témoignent, mais elles ont été enlevées pour construire des maisons, ou bien transportées sur les tombes musulmanes qui s'étendent dans la plaine tout le long du cimetière antique. Pas un signe, pas une inscription ne permettent d'assigner une date précise à ce champ de repos ; il fut creusé, je pense, au temps de la prospérité de la ville, c'est-à-dire sous les Sassanides. D'innombrables fragments de poteries enlevées des tombes au moment où elles ont été violées couvrent le sol, et les villageois assurent qu'en temps de pluie les eaux entraînent vers le fleuve des bijoux d'or, des pierres gravées et des monnaies à l'effigie des Chapour.

Aujourd'hui Awas compte à peine deux cents habitants, tous fort pauvres. Ils vivent opprimés par un cheikh, horrible vieillard à barbe rouge, le plus mauvais homme que j'aie encore rencontré. Ce monstre a compris dès notre venue le parti qu'il pouvait tirer de notre état de maladie, et, au lieu de nous aider à trouver un bateau pour descendre le Karoun jusqu'à Mohammereh, il s'est adjugé à lui-même l'entreprise de notre transport et a défendu à tous les bateliers de nous louer leurs embarcations. Pendant trois jours il a bataillé avec Marcel et n'a jamais voulu se contenter de nos derniers krans, trois ou quatre fois supérieurs à la valeur de son *belem* (embarcation en bois léger enduit de bitume).

De guerre lasse, et croyant, en nous prenant par la famine, forcer à son profit la serrure de la fameuse caisse de fer, il a interdit aux villageois de nous vendre des vivres sous peine du bâton, et nous a contraints à lui acheter ses poules maigres et ses œufs couvés.

Nous désespérions de satisfaire cet Harpagon en turban, quand il s'est présenté dans l'écurie où nous sommes relégués :

« Un bon belem est préparé par mes soins, les bateliers acceptent un prix minime, et vous êtes libres de partir sur-le-champ. »

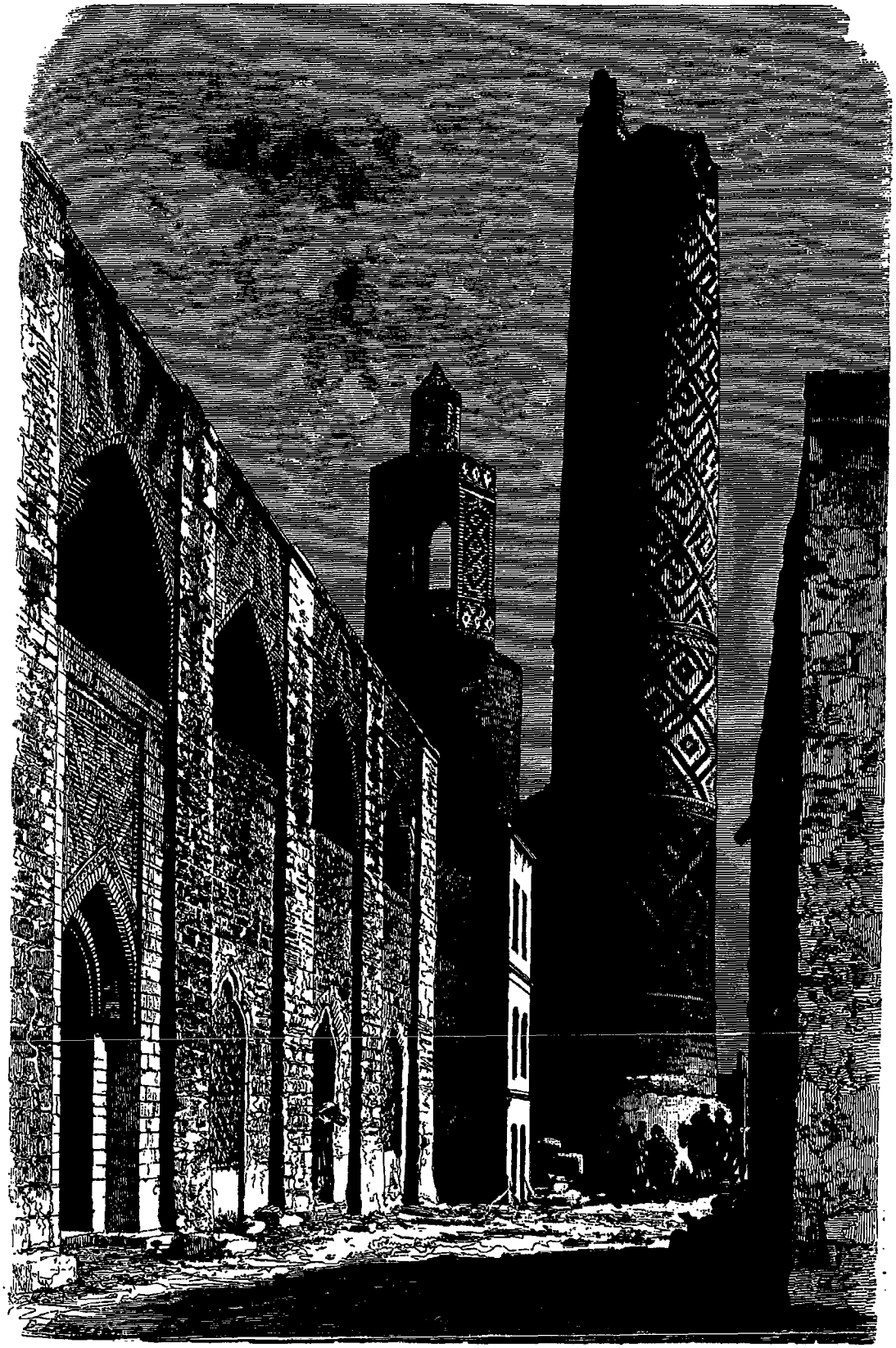
C'était à n'en pas croire nos oreilles !

Une heure plus tard nous nous installions dans un canot si étroit que des coudes on heurtait les bordages, si petit que le moindre mouvement l'eût fait chavirer.

Deux rameurs, munis d'avirons en forme de cuillers, se plaçaient à l'avant et à l'arrière, et le léger esquif, lancé en plein courant, laissait bientôt dans la brume Awas, son barrage et son cheikh maudit.

Non moins surpris que ses maîtres par ce brusque départ, Séropa interroge les matelots. Avant l'aube un courrier entrait à Awas et annonçait la prochaine arrivée du général Mirza Taghuy Khan à bord du *Karoun*, le grand bateau à vapeur de Cheikh Mozel. L'Excellence se rend à Chouster afin de négocier au nom de son maître le prince Zellè Sultan une importante affaire avec le gouverneur de la Susiane. A cette malencontreuse nouvelle le cheikh a pris peur et il a voulu couper court aux justes plaintes et aux récriminations de ses prisonniers en se débarrassant d'eux au plus vite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mur extérieur et minaret de la masdjed Djouma de Chouster (voy. p. 98). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les rives du Karoun ne m'avaient point paru belles à notre premier voyage; ont-elles changé d'aspect? je serais bien empêchée d'avoir une opinion à ce sujet. Couchée au fond du batelet, couverte d'un caoutchouc assez large pour déverser l'eau de pluie à droite et à gauche des bordages, j'ai passé deux jours et deux nuits insensible, immobile et en proie à un accès des plus violents.

Le lendemain de notre départ, le belem a stationné plusieurs heures auprès d'un campement, où Marcel a trouvé du pain et du lait aigre. Nos gens, un peu reposés, se sont remis en route. Vers minuit le vent se lève, sa violence est telle, que les matelots, redoutant de voir sombrer l'embarcation trop chargée, accostent de nouveau auprès d'une rive basse et attachent deux amarres à des touffes de buissons. Ils dormaient sans doute d'un seul œil, car tout à coup je les entends chuchoter et demander à mon mari si nos armes sont chargées. Pour la première fois depuis mon départ d'Awas je me soulève et, saisissant mon fusil, je regarde autour de moi. La pluie a cessé, le vent a dispersé les nuages noirs, la lune éclaire la rive et me permet d'apercevoir, se détachant comme une ombre chinoise sur un fond clair, un magnifique lion à la crinière fournie, aux membres énormes. L'animal se promène sur les bords du fleuve; s'il nous a vus, il ne paraît éprouver aucune envie de nous goûter. Nous sommes si maigres! Les matelots, redoutant que le lion, malgré des blessures mortelles, ne bondisse jusqu'à nous, tranchent les amarres sans nous laisser le temps d'ajuster le fauve, et lancent le belem en plein courant.

A minuit nous arrivions à Mohammereh. Le lendemain nous louions une nouvelle embarcation et prenions joyeusement la direction de Bassorah. Ce voyage n'a pas été de longue durée : le canot atteignait l'embouchure du Karoun quand j'aperçus, sur le Tigre, un joli navire paré à son arrière du drapeau tricolore. C'était l'*Escombrera*, le bateau sur lequel je comptais pour nous ramener.

S'il ne s'arrête pas devant Mohammereh, où la compagnie dont il dépend a établi un comptoir, il nous faudra attendre pendant un grand mois un nouveau départ, ou bien aller chercher aux Indes des communications avec notre patrie. Cependant l'*Escombrera* siffle à pleins poumons et semble témoigner l'intention de stopper. Il mouille ses ancres! Les dieux sont contre nous,... les trois couleurs ont dépassé l'embouchure du Karoun! Mon chagrin est extrême; je n'ose prononcer une parole, et, malgré moi, un déluge de larmes déborde de mes yeux comme d'une coupe trop pleine; il faut tenir mon cœur à deux mains pour éviter qu'il ne se brise.... Mais! le croirai-je?... le vapeur ralentit sa marche! Nos matelots, excités par l'appât d'une grosse étrenne, font voler les avirons, nous approchons, nous touchons le flanc du navire, je saisis un câble, je gravis l'échelle, je suis à bord!

A la première tentative faite pour s'arrêter devant Mohammereh, où l'*Escombrera* devait prendre des marchandises, la chaîne de l'ancre s'est cassée, et le bateau a été entraîné par le courant. En quelques minutes l'équipage avait paré la deuxième ancre, et l'on mouillait à un demi-mille de l'embouchure du Karoun.

J'ai dû à cet accident la dernière angoisse que j'ai éprouvée en Perse.

XLIX

Résumé de l'histoire artistique et littéraire de l'Iran. — Achéménides, Parthes, Sassanides. — Conquête musulmane. — Gaznévides, Seljoucides, Mogols, Sofis, Kadjars.

28 février. — Mes forces reviennent lentement, mais chaque jour je constate un progrès. Une promenade d'un bout à l'autre du bateau ne m'effraye plus, et mes esprits eux-mêmes semblent sortir de l'engourdissement où ils se complaisaient. Pendant ces soirées si calmes et si tièdes passées sur l'océan Indien et sur la mer Rouge à regarder jouer les dauphins qui paraissent, dans la phosphorescence des belles nuits, s'ébattre comme des bêtes de feu dans une mer de flammes, je reviens en arrière, je rassemble mes souvenirs j'évoque les paysages, et je reconstitue dans leur intégrité les grandes époques de l'Iran.

Dégagée des préoccupations de la vie journalière, soulagée d'un contact fatigant avec les Persans, je juge sans passion les hommes et les choses. Pour moi, désormais, l'histoire commence à Cyrus et se termine à Nasr ed-din Chah.

La genèse du peuple perse, ses progrès intellectuels et artistiques, sa décadence même, l'aspect du pays où se sont déroulées les pages de son épopée, les liens de famille qui le rattachent aux races latines et germaniques, ses dix siècles de luttes contre la Grèce et Rome, me semblent d'autant plus dignes d'étude et d'intérêt que seule la monarchie constituée il y a près de trente siècles par les ancêtres d'Astyage et de Cyaxare a échappé au naufrage des nations asiatiques et, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, a conservé son caractère propre, ses arts et, jusque dans la religion importée par les vainqueurs, un schisme distinct.

Les premières lueurs qui éclairent d'un jour certain l'histoire du plateau de l'Iran nous montrent ce pays occupé par des tribus aryennes. Au nord règnent les Madaï ou les Mèdes. Au contact des Assyriens ils arrivent de bonne heure à une civilisation relative et en profitent pour asservir les tribus sauvages du Fars. Maîtres et sujets, vainqueurs et vaincus parlent un idiome apparenté avec les vieilles langues des Indes et vivent sous l'empire de lois religieuses des plus autoritaires. Leur religion, connue aujourd'hui sous le nom de mazdéisme, en l'honneur de son dieu Aouramazda, avait été révélée aux Aryens par le légendaire Zoroastre.

En Médie, sous l'influence d'une caste sacerdotale

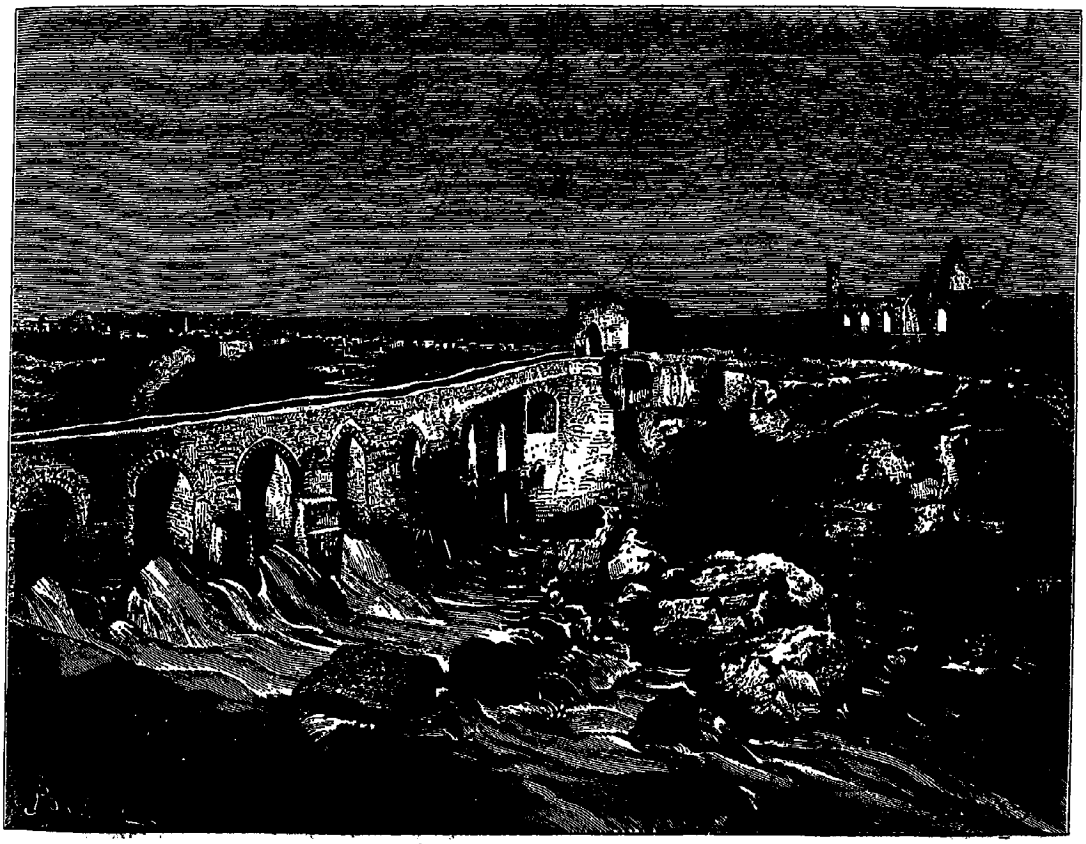
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très puissante et peut-être même autochtone, elle s'était modifiée et avait admis comme principe fondamental le dualisme défini par la lutte du bien et du mal, des dieux et des démons. En Perse elle semblait au contraire être demeurée plus attachée à la forme ancienne, au culte primitif des Aryens.

Les Mèdes entrent pour la première fois dans le concert des puissances asiatiques à l'occasion de leur alliance avec les vassaux révoltés de l'empire ninivite. Sous les coups de Nabou-bal-Oussour, gouverneur de Babylone pour le roi d'Assyrie, et de Cyaxare, souverain de la Médie, le colosse assyrien s'écroule. Quel rôle les Perses jouèrent-ils dans cette tragédie? On l'ignore; mais il est à supposer qu'il fut considérable et leur valut tout ou partie de la Susiane ou Élam, jointe dès cette époque à la Perse méridionale.

C'est probablement dans ce petit royaume, désigné par les inscriptions babyloniennes sous le nom de royaume d'Ansan, que naquit Cyrus d'un souverain de nationalité perse, originaire de cette grande famille achéménide dont la branche aînée habitait à Pasargade et gouvernait le Fars. A Suse comme à Pasargade on reconnaissait la suzeraineté du roi d'Ecbatane.

En 560 avant notre ère, Cyrus monte sur les trônes



Pont de Lachgiar à Chouster (voy. p. 98). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

de Perse et de Médie à la suite de sa victoire sur Astyage. De ce jour la Perse est faite et prend rang parmi les grandes puissances de l'Orient. Une architecture nouvelle, due au caprice royal et enfantée à la suite de la conquête de l'Ionie et de la Lydie, apparaît sur les plateaux de Meschhed Mourgab. Aux palais de terre de ses ancêtres Cyrus substitue des édifices hypostyles faits en pierres et en briques; il sculpte son image sur les piliers de sa demeure et fait pour la première fois inscrire en langue perse, mais en lettres cunéiformes d'aspect analogue aux caractères employés par les Assyriens, la célèbre formule : « Moi Cyrus, roi achéménide ».

Cambyse agrandit l'œuvre de son père et soumet l'Égypte. Pendant son règne tourmenté, la caste des Mages semble triompher de l'autorité royale, et l'un d'eux, Gaumata (Smerdis), en profite pour se faire couronner. Darius, fils d'Hystaspe, petit-fils du dernier roi du Fars, descendant d'Achémènes, renverse l'usurpateur, monte sur le trône de Cyrus et étend son autorité sur l'Asie, des rives de l'Indus jusqu'à Chypre, de Memphis en Bactriane, de Susiane en Arménie.

Les conquêtes du chef de la seconde dynastie achéménide apparaissent en toutes leurs orgueilleuses conséquences sur les palais de Persépolis et sur les tombeaux de Nakhchè Roustem. Salles hypostyles, bas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reliefs sculptés sur la pierre dure, demeures funèbres, reflètent les influences des arts grecs et égyptiens.

La littérature de cette glorieuse période nous est mal connue; cependant la grande inscription de Bisoutoun et les parties connues du testament de Darius gravées au-dessus de son tombeau ont une noble allure et ne manquent pas de beauté, malgré la forme concise dans laquelle elles devaient forcément être rédigées.

Sous Darius l'empire achéménide arrive à l'apogée de sa puissance; il touche même à son déclin le jour où les armées du grand roi échouent à Marathon. Xerxès élève encore sur les terrasses persépolitaines des palais dignes des constructions édifiées par son père, mais il procure aux Grecs leur plus glorieux triomphe. L'Orient se meurt; le génie de l'Occident s'est révélé.

Dès lors la puissance des Achéménides va tous les jours s'amoindrissant. Corrompus par la vie de harem et les intrigues de palais, les Artaxerxès sont les meilleurs auxiliaires d'Alexandre et de l'invasion des Macédoniens. Sous les derniers d'entre eux l'architecture, la langue même, sont en pleine décadence; les écrivains royaux chargés de rédiger les inscriptions relatant les hauts faits du souverain commettent des

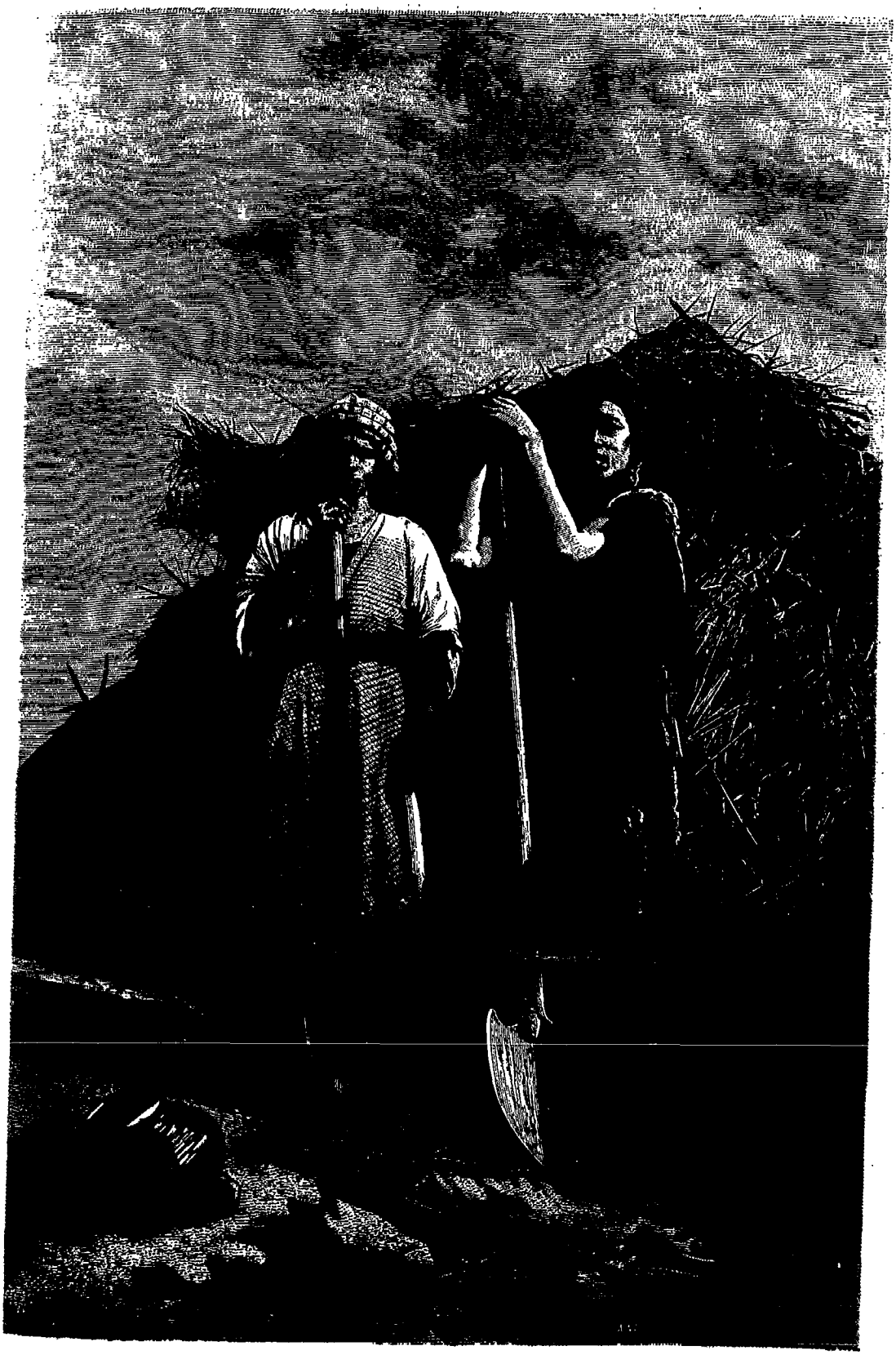
Fabrication du *doukh* (petit-lait) (voy. p. 99). — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

solécismes et des fautes d'orthographe dont auraient rougi les plus humbles ou les moins lettrés des scribes de Darius.

Alexandre passe comme un météore vengeur; il détruit, mais n'a point le temps de fonder. Les Séleucides lui succèdent, anéantissent l'esprit national et se réchauffent au rayon mourant des influences macédoniennes. Durant cette période la vieille religion de l'Iran subissait elle-même de graves modifications. Battu en brèche dès les derniers Achéménides par les croyances de l'Asie occidentale, le mazdéisme avait été pénétré plus tard par le polythéisme grec. Les emblèmes les plus caractérisés, tels que les autels du feu, étaient remplacés sur les médailles par des symboles nouveaux; les livres de Zoroastre étaient perdus ou brûlés; la vieille Perse, résignée, attendait les sacrificateurs. Cette lutte suprême, aucune nation ne fut capable de l'entreprendre. Les empires créés sur les frontières de l'Iran par les successeurs d'Alexandre s'étaient affaiblis au lieu de grandir en puissance, et l'Iran, revenu de la stupeur où l'avait plongé l'invasion macédonienne, secoua le joug étranger et reconquit son indépendance.

Alors commence la période parthe ou arsacide, la plus obscure de l'histoire de Perse. De petits princes confédérés, et formant une sorte de féodalité, prennent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bildars (voy. p. 99). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en main les nouvelles destinées du pays. Leur gouvernement est désigné par les écrivains orientaux sous le nom de *mulooku tuaif*, ou *la république des tribus*. Toute la vie de la Perse se concentre sur les frontières; nous connaissons les victoires et les revers des Arsacides, mais à peine pourrions-nous dire les noms des souverains qui se partagent l'héritage de Cyrus.

Point d'architecture, point de littérature sous ces chefs de guerre qui firent trembler les vieux légionnaires et reculer des soldats redoutables devant la flèche du Parthe. La léthargie intellectuelle de l'Iran touche pourtant à sa fin. Des symptômes heureux se manifestent déjà sous le règne des derniers rois; l'un d'eux, Vologèse, essaye de réunir les fragments des textes sacrés du magisme et de codifier la vieille littérature religieuse. Vienne une dynastie répondant aux aspirations du pays et nous assisterons à la renaissance de l'Iran.

Au centre du Fars, dans la patrie des Achéménides, régnaient des vice-rois qui commandaient au nom des Arsacides. L'éloignement de cette province du siège du gouvernement, reporté sous le règne des Parthes dans le voisinage des frontières, le peu d'intérêt qu'inspirait la vieille Perse à des souverains originaires du nord-ouest, avaient rendu à peu près indépendants les feudataires du sud.

L'un d'eux, Ardéchyr Babégan, le premier des Sassanides, rêve de Cyrus, compose un arbre généalogique au sommet duquel se trouvait Achémènes, excite les passions des nomades du Fars, rappelle aux tribus leur glorieux passé, montre aux populations restées fidèles le magisme avili par les souverains commis à sa défense, et se déclare indépendant. Le nouveau roi éprouva moins de peine à vaincre son légitime souverain qu'à soumettre les membres de sa propre famille. Il battit ses parents dans la plaine de Firouzabâd, et l'atech-gâ de Djour paraît être le monument commémoratif de sa victoire et de l'avènement au trône de l'une des dynasties les plus brillantes qui aient régné sur la Perse. La renommée d'Ardéchyr s'étend bientôt de tous côtés. Les petits États voisins de son empire se soumettent à sa puissance; sur le champ de bataille où il vient de défaire l'armée d'Arduan, il est salué du glorieux titre de *Chah in chah* ou *Roi des rois*, nom que porteront désormais tous les souverains de la Perse; les princes de l'Orient recherchent son amitié et lui envoient des présents. Rassasié du succès et fatigué du pouvoir, il n'attend pas que la mort lui donne un successeur et abandonne la couronne de Djemchid à son fils Chapour.

Ardéchyr, pour remonter sur le trône, s'était appuyé sur le magisme et s'était fait le champion des antiques croyances. Sa foi était peut-être sincère. Devançant Louis XIV de bien des siècles, il adresse, au moment d'abdiquer, ces grandes paroles à son héritier: « Sachez, ô mon fils, que la religion et la royauté sont deux sources qui ne peuvent exister l'une sans l'autre, car la religion est la base de la royauté, et la royauté la protectrice de la religion ».

Il est peu de pays qui aient été plus riches et plus puissants que la Perse au temps des Sassanides. Ctésiphon a succédé à Suse et à Babylone, le magisme à un polythéisme plus grossier; une population compacte couvre des plaines bénies où l'eau semble disputer au soleil le droit de fertiliser la terre; les villes touchent les villes; les canaux s'étendent comme les mailles d'un gigantesque filet; les guerres entreprises par Chapour contre les Romains se terminent par des victoires et par la prise de l'empereur Valérien.

Habitant du village de Veïs (voy. p. 100). — Héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.

Aussitôt naît une architecture nouvelle. La Perse nous a habitués à ces soudaines explosions. En moins de quarante ans ne l'a-t-on pas vue créer à l'usage de ses premiers rois les palais de Meschhed Mourgab et de Persépolis? Les rois achéménides dominaient le peuple de si haut qu'ils n'avaient pas consenti à habiter des palais faits à l'image des demeures de leurs sujets. Comme ils conservaient dans leur trésor de Suse l'eau du Danube, du Nil et du Choaspe, emblèmes de l'immensité de l'empire, ils avaient confondu dans les palais persépolitains les symboles artistiques de l'Égypte, de la Grèce et de la Chaldée. Avec les premiers Sassanides les conditions d'existence se modifient. Les temples bâtis à la grecque sous les dynasties parthes et séleucides sont désertés en faveur de l'atech-gâ. L'architecture nationale, dont l'élément constitutif est la brique employée en arceaux et en coupoles, redevient en honneur. Le grand palais de Ctésiphon élève sur les bords du Tigre sa masse colossale dégagée de toute influence étrangère. La construction d'ouvrages d'utilité publique, ponts, routes, barrages, canaux, devient la préoccupation de souverains dont les prédécesseurs avaient eu l'égoïste et unique pensée de faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtir des palais. Des relations s'établissent entre Ctésiphon et Byzance; d'une manière indirecte Byzance emprunte à sa rivale la coupole de Sainte-Sophie et les procédés décoratifs recueillis par les Perses après le naufrage de la Susiane et de l'Assyrie. La sculpture est moins personnelle que l'architecture; elle semble avoir emprunté, suprême injure faite aux vaincus, le ciseau des artistes romains pour graver sur les rochers de Nakhchè Roustem le triomphe de Chapour sur Valérien, des combats de cavaliers ou des alliances royales, tout comme elle avait mis à contribution les ingénieurs d'Occident pour construire des ponts et des barrages.

L'Avesta est traduit en langue pehlvie. Nouchirvan récompense généreusement le médecin Barzouyeh lorsqu'il rapporte des Indes avec le jeu d'échecs les contes populaires qui seront traduits en langue perse et exploités dès lors par les fabulistes de l'Occident. A la même époque sont transmis par les Indes le roman géographique de Sindbab le Marin, les apologues des Sept Vizirs, tandis que la vie aventureuse de Braharam Gour, la gloire et les revers de Pervis sont chantés par les trouvères et se perpétuent dans les récits en vers des Dihkans. La Chine elle-même s'ouvre peut-être pour la première fois à l'Orient et change les œuvres de ses artistes contre les objets fabriqués par les sujets du Chah in chah.

Batelier d'Awas (voy. p. 100). — Héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.

Les siècles passent; une seconde période s'ouvre dans l'histoire de la Perse. Le dernier des Sassanides, Yeuzdijird, sans plus d'énergie que Darius Codoman, prend la fuite devant les armées victorieuses du commandeur des croyants, et les hordes musulmanes parcourent la Perse, depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Oxus, détruisant dans leur fureur religieuse tout ce qui, en ce malheureux pays, semblait devoir lutter contre leur influence.

On vit alors ces *mangeurs de lézards*, ces Arabes qui demandaient à changer l'or, dont ils ne soupçonnaient pas la valeur, contre de l'argent et troquaient contre du maïs les perles arrachées à l'étendard de Kaveh, renverser les autels du feu et imposer, le fer en main, leurs croyances aux vaincus.

Si la lutte fut vive, elle ne fut pas de longue durée : Aouramazda fut remplacé par Allah, les Perses retrouvèrent dans le Koran les idées sur la vie future, la fin du monde, le paradis, l'enfer, empruntées par Mahomet aux traditions juives ou chrétiennes, et transportèrent en masse leur mythologie, dives, djins et génies, dans la religion nouvelle.

Pendant plus de deux siècles l'Iran est administré comme une province du vaste empire des khalifes. Son histoire fait nécessairement partie de celle du vainqueur et y tient même une place insignifiante. Elle prend quelque intérêt quand les gouverneurs, sentant trembler le trône de leurs maîtres, se révoltent, se déclarent indépendants et héréditaires, quitte à s'humilier plus tard devant le pouvoir, si leurs tentatives ont été prématurées.

En Perse, le pouvoir des khalifes, tout comme celui des gouverneurs indigènes nommés par leur soin, n'eut jamais ni éclat ni solidité. Cependant deux grandes créations sont à signaler : l'une est toute littéraire, l'autre religieuse. Déjà, sous le règne de Nasr le Samanide, était né un genre de poésie légère, le ghazel et le qacida, empruntés à la littérature arabe. Vienne Mahmoud le Gaznévide, qui profite des désordres de l'Iran pour le conquérir, et le fier sauvage de l'Afghanistan, vite apprivoisé au contact de ses nouveaux sujets, présidera à l'âge d'or de l'épopée iranienne. Il chargera Firdouci de continuer en langue persane les récits empruntés à des documents pehlvis réunis par ses prédécesseurs, et le Chah Namch ou *Livre des Rois* verra enfin le jour. C'est dans ce poème merveilleux où la vérité côtoie trop souvent la fable, que les peuples asiatiques apprennent une histoire de la Perse, embellie de fictions et de licences poétiques.

L'épopée était le produit d'une renaissance nationale, la tragédie devait naître de querelles religieuses. A la mort de Mahomet, Omar avait été déclaré commandeur des croyants au détriment d'Ali, considéré par les Persans comme légitime successeur du prophète. Le neveu du fondateur de l'islamisme avait dû attendre successivement la fin d'Omar, d'Abou-Bekr et d'Otman, avant d'arriver au pouvoir suprême, et n'avait pu assurer le trône à ses descendants.

Après lui ses fils, Hassan et Housséin, n'échappèrent pas à la vengeance des familles détrônées et périrent misérablement tous deux dans les plaines de Médine et de Kerbela. De leur sang répandu naîtra le schisme chiite, de leurs querelles avec les khalifes un drame pieux, qui formera au dix-huitième siècle l'élément constitutif du théâtre dramatique. A partir de cette époque la scission est complète entre les Sunnites et les Chiites; la vénération de ces derniers pour Ali devient une sorte de culte; ses vertus, ses exploits, le massacre de ses fils sont les uniques objets de leur dévotion et de leur piété :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Qui était plus empressé à la paix, plus riche en science, qui avait une famille, une postérité plus pure ?

« Qui proclamait l'unité de Dieu, alors que le mensonge associait à Dieu des idoles et de vains simulacres ?

« Qui tenait d'un pied ferme au combat quand la déroute était générale, et se prodiguait dans le danger quand chacun était avare de sa vie?

« Qui était plus juste dans ses arrêts, plus équitable dans sa mansuétude, plus sûr dans ses menaces et ses promesses ?

« .... Pleurez, mes yeux; que vos larmes se mêlent à mes soupirs; pleurez la famille du Prophète ! »

Ruiné, vaincu, asservi par les Arabes, l'Iran était demeuré, depuis la conquête musulmane jusqu'à l'avènement des Gaznévides, mort pour les arts. Des peuples malheureux, des princes sans cesse occupés à guerroyer, devaient laisser tomber en ruine les palais de Sassan et se contenter de mesquines demeures de terre. Mahmoud le Gaznévide reprend les traditions royales, mais il élève ses grands monuments dans sa capitale de Delhi. Seuls le minaret de Véramine et les tombeaux dispersés dans le Khorassan peuvent nous donner l'idée d'un art sobre, élégant et majestueux.

Ce ne sont plus ces constructions hybrides des puissants Achéménides, ce ne sont pas les massifs palais des rois sassanides, mais des monuments en briques, qui empruntent tout leur mérite au soin extrême avec lequel ils sont exécutés, à la beauté de leurs formes, à une solidité capable de défier le temps, si ce n'est les envahisseurs. C'est vraiment le type du bel art persan ; l'architecture ira se modifiant à chaque siècle et dans chaque pays où le conquérant la transportera, mais elle affirmera ses anciennes traditions jusque dans les charmants tombeaux de la plaine du Mokattam.

Femmes d'Awas (voy. p. 100). — Héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.

Le onzième siècle amène au trône la famille des Seljoucides. Elle était déjà forte et nombreuse sous le premier Gaznévide, cette tribu tartare, et Mahmoud put avoir de son vivant comme une vision de l'avenir.

« Quelles forces pourriez-vous amener à mon secours? demanda-t-il, avant d'entreprendre une campagne, à l'ambassadeur de Michel, le chef seljoucide.

— Envoyez-moi ce trait, dit celui-ci en présentant au prince une des deux flèches qu'il tenait à la main, et il paraîtra cinquante mille chevaux.

— Est-ce tout? demanda Mahmoud.

— Envoyez encore celle-ci, et vous aurez encore cent mille guerriers, ajoute-t-il en présentant la seconde flèche.

— Mais, reprit le monarque, en supposant que je fusse dans un extrême embarras et que j'eusse besoin de toutes vos forces?

— Alors, répliqua l'ambassadeur, envoyez-moi cet arc, et deux cent mille cavaliers seront à vos ordres. »

Alp Arselan, *le lion courageux*, inaugure brillamment l'arrivée de la dynastie en écrasant l'armée byzantine dans l'Azerbeidjan et en s'emparant de Romanus Diogène, l'époux de l'impératrice Eudoxie. Son fils, Malik Chah, étend les limites de l'empire, et chaque jour on prononce son nom de la Mecque à Samarkand, de Bagdad à Kachgar. Jamais empire plus vaste ne jouit d'une paix plus complète. Le sort des paysans est amélioré par la création de nombreux canaux; d'intéressantes observations astronomiques amènent des modifications dans le calendrier; des mosquées, des collèges s'élèvent dans toutes les villes importantes. Il faut faire honneur à cette époque brillante du charmant tombeau à toiture pyramidale de Nakhchivan, de l'iman zaddè Yaya, de la première mosquée de Véramine, de l'admirable médressè de Kasbin et, peut-être aussi, du Khan Orthma et de la médressè de Bagdad, aujourd'hui transformée en douane.

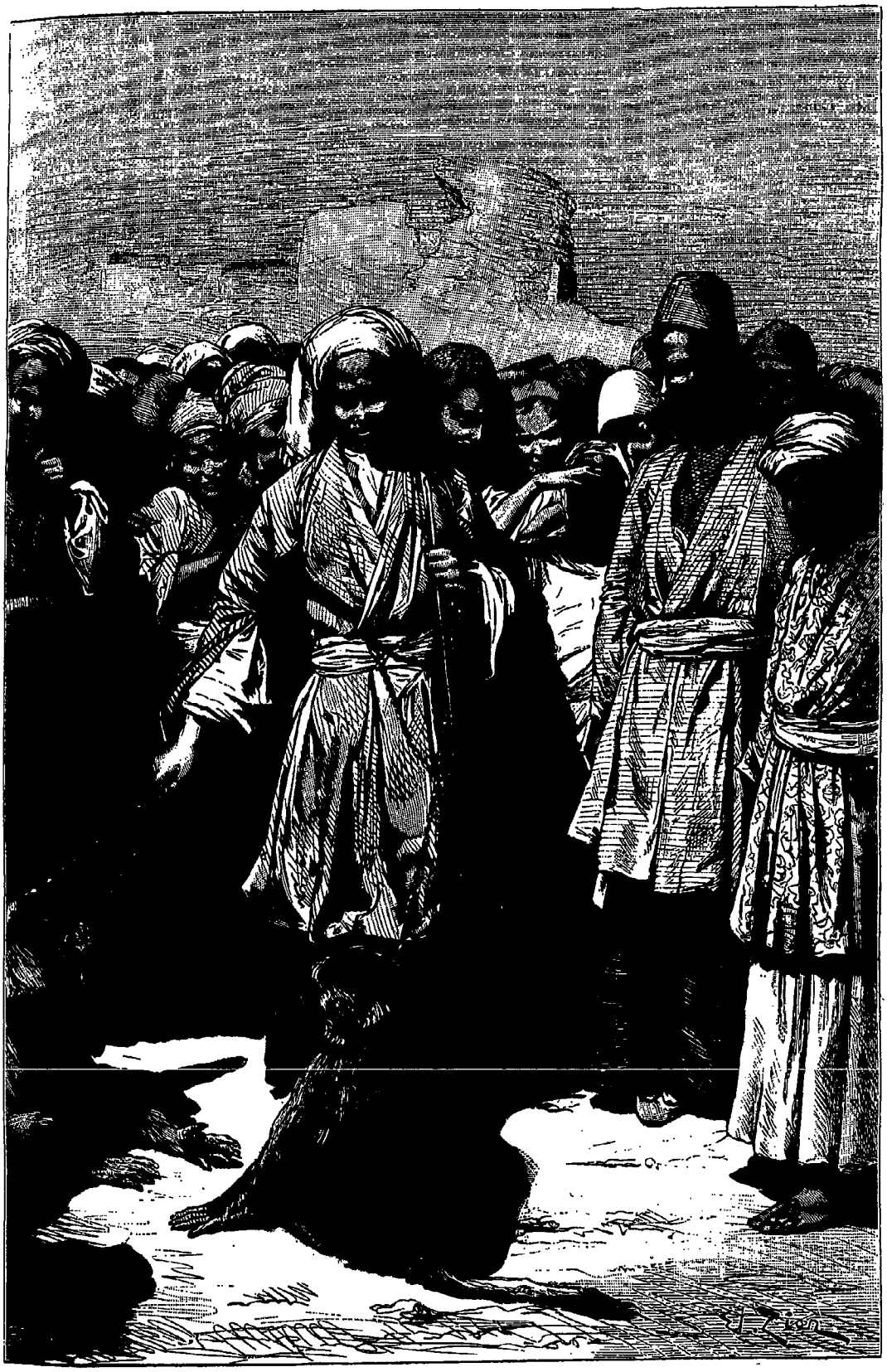
La littérature ne le cède pas à l'architecture. Le onzième siècle voit fleurir la poésie lyrique. Khakany fait sa cour à Sultan Mahmoud et nous laisse une peinture, écrite en termes obscurs, de la cour des Seljoucides. Nizami compose le poème encore si célèbre *Khosro et Chirîn* et un ouvrage didactique, *l'Iskender Nameh*. L'homme de cour se montre exagéré dans ses panégyriques, l'homme pieux se lance dans le mysticisme et atteint aux plus étranges conceptions du soufisme, vieille doctrine qui enseigne à attendre la suprême béatitude de l'abnégation de soi-même, du mépris absolu des biens d'ici-bas et de la constante contemplation des choses célestes.

Par un étrange contraste, Omar Khayyam, le précurseur de Gœthe et de Henri Heine, publie ses immortels quatrains, singulier mélange de dénégation amère et d'ironie sceptique, et célèbre dans une langue des plus réalistes le plaisir et les charmes de l'ivresse.

L'Envari Soheïli trace avec les plus vives couleurs le tableau de l'état misérable dans lequel la tribu de Ghus a plongé le Khorassan.

« En ces lieux où la misère a fixé son trône, y a-t-il quelqu'un à qui sourie la fortune ou que la joie accompagne? Oui, c'est ce cadavre qu'on descend dans la tombe. Y a-t-il une femme intacte là où se com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montreurs de singes à Veïs (voy. p. 100). -- Dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettent chaque jour d'odieuses violences? Oui ; c'est cette enfant qui vient de sortir du sein de sa mère.

« La mosquée ne reçoit plus notre peuple fidèle ; il nous a fallu céder aux plus vils animaux les lieux saints. Convertis en étables, ils n'ont plus ni toits ni portiques. Notre barbare ennemi ne peut lui-même faire proclamer son règne à la prière ; tous les crieurs du Khorassan ont été tués, et les chaires sont renversées.

« Une mère tendre aperçoit-elle tout à coup parmi les victimes de cette foule d'assassins un fils chéri, la consolation de ses yeux : depuis qu'ici la douleur manifeste est devenue un crime, la crainte sèche la larme prête à couler ; la terreur étouffe les gémissements, et la mère épouvantée n'ose demander comment est mort son enfant. »

Avec Toghal, second fils de Malik Chah, finit la dynastie des Seljoucides de Perse (1193). Les Attabeks, petits seigneurs féodaux, profitant de la faiblesse de leurs maîtres, établissent leur autorité sur les principales provinces de l'empire. L'un d'eux, un Attabek du Fars, bâtit la célèbre masdjed Djouma de Chiraz sur l'emplacement d'un palais achéménide. Les vertus de son fils Abou-Beker ben Sade ont pour chantre l'immortel Saadi, l'auteur du *Gulistan* (la Roseraie) et du *Bostan* (le Verger). Saadi est un soufi, mais un soufi dont la morale est pure et tolérante. Le douzième siècle s'enorgueillit encore de deux autres écrivains : l'un, Attar, compose un traité allégorique en cent mille vers, *le Colloque des oiseaux*, et un traité de morale, le *Pend nameh*, où il prêche l'humilité, la patience et la modération dans les désirs. Le second, Hafiz, chante le vin et l'amour et confond volontiers dans le même sentiment d'enthousiasme la beauté plastique et la perfection idéale. Les luttes entre les Attabeks conduisent jusqu'à Djengis-Khan (1221). A en croire les auteurs persans, la horde conquérante laissa le pays en ruine. Des villes entières furent saccagées, les bibliothèques changées en écuries, les livres détruits et enfin, suprême sacrilège, les feuillets du Koran jetés en litière aux chevaux.

Djengis-Khan s'occupa néanmoins du bonheur de ses peuples. Il codifia les coutumes et les usages locaux et donna des institutions civiles et militaires, dont ne s'écartèrent guère ses successeurs.

Son petit-fils Oulougouh (1258) prend Bagdad à l'instigation de son conseiller Nasr ed-din. Ce parfait diplomate, doublé d'un astrologue accompli, avait lu dans les astres que la maison d'Abbas tomberait devant celle de Djengis.

Le règne du petit-fils d'Oulougouh est brillant pour la Perse. Ghazan-Khan est juste et sage, il fait revivre en les réformant les institutions de Djengis, rétablit un bon système de perception des revenus publics, impose des règlements aux auberges et aux caravansérails, réprime le vol et fixe la valeur des monnaies. Son influence s'étend même à l'extérieur de son royaume. Bien que, suivi de cent mille de ses soldats, il ait embrassé la religion musulmane, il lie des relations diplomatiques avec le pape Boniface VIII et, en haine des Turcs, engage le souverain pontife à lancer la chrétienté dans une nouvelle croisade.

Ghazan-Khan était un constructeur habile ; il ne reste malheureusement plus que des ruines informes de la mosquée élevée par ses ordres à Tauris. Au milieu des décombres on retrouve les traces de carreaux estampés, de mosaïques de briques mêlées à des émaux bleu turquoise ou bleu ladj verdi, couleurs introduites par les Mogols dans la décoration monochrome inaugurée par Mahmoud le Gaznévide et conservée par les rois seljoucides. C'est vers la même époque, sans doute, que fut construite cette belle mosquée de Narchivan, dont la splendide tour permet de soupçonner toute la magnificence.

Le frère de Ghazan-Khan (1303) laisse la plus belle création architecturale de la Perse mogole. Le tombeau de Chah Khoda Bendè, encore debout, plane sur l'emplacement de Sultanieh, sa capitale. Si l'on croit les traditions, le splendide édifice n'eût été que l'un des nombreux monuments de cette ville éphémère.

Les Mogols sont emportés dans la tourmente tartare, et, pour tout édifice, Tamerlan (1393) (Timourlang, Timour le Boiteux) élève sur son passage des pyramides de têtes humaines. « Un jour de combat, répétait-il à ses soldats, est un jour de danse. Les guerriers ont pour salle de fête un champ de bataille. L'appel aux armes et le son des trompettes sont leurs chants et leur musique, et le vin qu'ils boivent est le sang de leurs ennemis. » Que devint la Perse écrasée sous le talon du vainqueur? Les habitants de Kandahar, de Kaboul et d'Hérat, réduits à la mendicité, émigrent au loin ; Sultanieh est prise et ruinée ; les provinces soumises n'échappent pas au pillage et leurs habitants au massacre.

Les nombreux descendants de Tamerlan se disputent le pouvoir. Puis la Perse est déchirée par les querelles des princes turcomans, des Moutons Blancs et des Moutons Noirs, ainsi nommés des béliers blancs ou noirs représentés sur leurs étendards. Entre deux combats l'un de ces princes, Djehan Chah (1404), élève cette merveilleuse mosquée de Tauris où la décoration persane paraît avoir atteint son apogée. Non seulement les émaux turquoise et ladj verdi s'adjoignent, comme dans les édifices construits par les Mogols, à la mosaïque de brique, mais les faïences découpées forment une véritable polychromie où les blancs, les noirs, les bleus sont relevés par un très léger appoint de vert et de jaune. Enfin les mosaïstes, au lieu de s'en tenir aux formes géométriques, composent de gracieux dessins et forment de véritables tableaux sertis dans un cadre de briques rosées. C'est de ce chef-d'œuvre architectural que s'inspireront les rois sofis lorsqu'ils élèveront les palais et les mosquées d'Ispahan.

Les productions littéraires des treizième, quatorzième et quinzième siècles sont nombreuses. Katibi, disciple de Nizami, compose une charmante fantaisie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Narcisse et la Rose; Raschid ed-din écrit une histoire des Mogols; Moustafi de Kazbin établit une chronologie musulmane; Djami, soufi convaincu, donne le roman de *Yousef et Souleïka*; Absal nous fait connaître l'état des esprits à la fin du moyen âge dans son ouvrage *les Effluves de l'intimité et de la sainteté*.

Les guerres amenées par les dynasties turcomanes ont bientôt lassé la Perse et préparent les voies à des rois paisibles qui semblent avoir pour unique souci le rétablissement de la paix intérieure. Les Sofis tiraient leur nom de celui de leur ancêtre Sofi ed-din (Pureté de la Foi), qui vivait à Ardébil sous le règne de Tamerlan et s'était attiré un immense renom de piété et de vertu.

« Que désires-tu? lui dit un jour le maître de l'Asie.

— Que vous mettiez en liberté les prisonniers amenés de Turquie », lui fut-il répondu.

Les fils de ceux que Cheikh Sofi avait ainsi sauvés élevèrent plus tard ses descendants sur le trône.

Chah Ismaël (1502) tenait de son ancêtre une fervente piété et, comme lui, il était persuadé de l'excellence des doctrines chiites. A son instigation le chiisme devient une religion d'Etat et une forme nouvelle du patriotisme. Sous son successeur Chah Tamasp, Peer Bodak Khan, un Kadjar, est nommé gouverneur de la province de Kandahar; pour la première fois apparaît dans l'histoire le nom de cette tribu dont les descendants occupent le trône de Perse depuis près d'un siècle.

Avec Chah Abbas le Grand (1585) s'ouvre la période la plus glorieuse de la Perse moderne. L'empire du roi sofi n'a pas l'étendue de celui de Darius, mais des guerres victorieuses assurent l'unité et la tranquillité du pays. La richesse et la prospérité se manifestent par d'innombrables constructions; les palais d'Ispahan, les mosquées et les médressès, les ponts, les routes et les caravansérails couvrent le royaume. Malgré les ruines léguées par l'invasion afghane, on ne peut encore aujourd'hui demander à un tcharvadar le nom du fondateur d'un monument, qu'il ne vous réponde avec la plus parfaite assurance : « *Malè Chah Abbas* » (C'est l'œuvre de Chah Abbas).

Beaucoup construire ne veut pas dire bien construire; néanmoins les édifices élevés par le grand Sofi seraient encore debout si la rage des Afghans ne s'était acharnée sur eux. Les palais d'Ispahan, sauf le Tcheel Soutoun, sont renversés et ruinés; par bonheur leur destination pieuse a sauvé les mosquées et la médressè Madérè Chah. Malgré leur grandeur et leur magnificence, les monuments de Chah Abbas témoignent de la décadence de l'art. Combien sont plus beaux et plus purs de style le tombeau de Chah Khoda Bendè à Sultanieh et la mosquée de Djehan Chah à Tauris! Non seulement les édifices sofis sont moins bien bâtis que leurs devanciers, mais ils sont aussi décorés avec moins de soin. Le maître émailleur a dû renoncer aux belles mosaïques ajustées avec une précision qui rappelle les œuvres des Vénitiens et couvrir des surfaces immenses de carreaux de faïence appliqués les uns au-dessus des autres de façon à vêtir sans délai les nombreux squelettes préparés par les maçons royaux.

La décadence se fait aussi sentir dans l'agencement des couleurs. Le jaune, employé jusque-là en très légers rehauts, prend une place importante dans la palette du peintre; le rose et le vert sont également introduits dans les émaux, et sous les successeurs de Chah Abbas on sent déjà la tendance qui mènera la polychromie persane aux mièvreries roses et jaunes des palais bâtis à Chiraz par Kérim Khan, et enfin aux panneaux bariolés des grandes portes des palais royaux élevés de nos jours à Téhéran et dans les principales villes de l'empire.

La littérature persane n'est pas florissante à la cour des Sofis. « Les poètes ne sont plus que des courtisans, de brillants perroquets mordillant du sucre dans leur bec. »

A la fin du dix-huitième siècle Mohammed-Agha, l'eunuque Kadjar, monte sur le trône. Son administration sévère, sa main de fer rendent à la Perse la prospérité que lui valent tous les gouvernements forts. Pas de palais, pas de mosquées, pas de littérature sous le règne d'un prince avare par tempérament et, par principe, ménager à l'excès des deniers royaux et de l'encre des poètes.

Fat-Aly Chah, son neveu, se montre aussi large et aussi généreux que son oncle l'était peu. Il peuple le harem, bien délaissé depuis l'avènement de son prédécesseur, de milliers de concubines, et, pour loger ces troupeaux de femmes indisciplinées, il construit à Téhéran, la capitale de la dynastie nouvelle, à Ispahan et dans les principales villes du royaume, des palais sans style et sans beauté, indignes d'abriter la majesté du roi des rois.

La sculpture des Kadjar mérite de rivaliser avec l'architecture. Fier de sa force virile, Fat-Aly Chah veut lutter avec les souverains sassanides, et, sur tous les rochers où les Chapour ont gravé leurs exploits, il fait sculpter des bas-reliefs où il est représenté assis sur un trône et entouré de ses fils préférés. Un hiératisme particulier préside à ces compositions. A part les figures princières que les artistes paraissent avoir étudiées en vue de les rendre ressemblantes, les personnages ne varient ni dans leur attitude, ni dans leur action. Telles j'ai vu les peintures du palais du Négaristan, tels je retrouve les bas-reliefs dispersés sur les rochers de Téhéran à Chiraz.

Mohammed Chah vit paisiblement, et sous son règne la Perse n'a guère à souffrir que des intrigues fomentées par ses innombrables frères.

Avec Nasr ed-din éclate un grand mouvement religieux, le babisme, qui tend à la rénovation morale du pays. Pour la première fois la Perse entre franchement en communication avec les nations civilisées. Des envoyés intelligents et sans fanatisme se plient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux coutumes de l'Occident et vivent à poste fixe dans des pays chrétiens. Les étrangers établis dans l'Iran sont traités avec considération, les voyageurs eux-mêmes n'ont à accuser des difficultés qu'ils rencontrent à chaque pas que le climat et la nature même d'un pays peu peuplé et dénué de tout moyen de transport pratique. L'empire est uni : les tribus du Fars, du Loristan, de l'Arabistan sont soumises, si ce n'est obéissantes ; ce pays, à peu près sans armée, tout à fait sans police, vit tranquille, grâce à la crainte qu'inspire une répression prompte et énergique.

Le roi lui-même ne craint pas d'affronter l'Occident ; s'il ne rapporte pas de son double voyage une idée bien nette de nos mœurs et de notre civilisation, il n'en éprouve pas moins, en revenant dans sa capitale, le désir de faire entrer son peuple dans une voie nouvelle et de se rapprocher de ces Occidentaux dont il vient d'apprécier le talent et le savoir. Une première tentative ne pouvait avoir un plein succès. Le roi luttait contre un clergé puissant dont il n'est pas le chef, contre des préjugés plus puissants encore ; comment à lui seul imposerait-il des réformes qui doivent, pour être durables, devenir l'œuvre des siècles? Cette rénovation sera la gloire de ses successeurs ; mais qu'ils se gardent surtout, le jour où ils seront acculés au progrès, de suivre le procédé turc et d'adopter par lambeaux une civilisation incompatible avec les mœurs des peuples musulmans. Mieux vaut un Oriental avec tous ses préjugés, mais

Un lion sur les bords du Karoun (voy. p. 102). — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

son honnêteté native, que ces métis qui vont perdre en Europe leurs vertus nationales et rapportent de leur voyage le manteau hypocrite dont ils couvrent leurs vices afin de se faire pardonner une excursion en pays infidèles.

Au moment de livrer mes notes à l'impression, je me sens prise du désir de donner une conclusion à ce long voyage. Malgré les réelles jouissances que j'ai éprouvées en parcourant les monuments si remarquables de la Perse, en me réchauffant aux rayons de son soleil, en rêvant sous son ciel étoilé et brillant comme un dôme d'argent, en admirant ses bosquets de platanes, ses forêts d'orangers, ses bois de palmiers et de grenadiers, ses déserts sauvages et ses plaines fertiles, je ne souhaiterai jamais pareil plaisir à mon plus mortel ennemi (en supposant que j'aie mérité d'avoir de mortels ennemis). Que l'infortuné s'aventure tout le long de la ligne du télégraphe anglais de Téhéran à Chiraz, je le lui permettrai encore, mais que jamais sa mauvaise étoile ne l'amène dans le Fars, dans le Khousistan ou sur les rives maudites du Karoun, ces terres d'élection des fièvres paludéennes!

J'ai payé par l'absorption de deux cents grammes de quinine le plaisir de conter mes aventures, je ferai volontiers mon deuil de la note du pharmacien, mais je regretterai longtemps mes forces perdues et mes yeux affaiblis.

Vale.

Jane DIEULAFOY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parc de la résidence de Buitenzorg (voy. p. 128). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

KRAKATAU ET LE DÉTROIT DE LA SONDE,

PAR M. EDMOND COTTEAU.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 11 mai 1884 je me trouvais à Singapour, au retour d'une intéressante excursion à Sarawak (Bornéo). L'*Oxus*, de la Compagnie des Messageries maritimes, venait d'arriver. A son bord étaient mes deux amis MM. Bréon et Korthals, se rendant à Java, chargés par le ministre de l'Instruction publique d'une mission pour l'exploration scientifique du détroit de la Sonde et de l'île volcanique de Krakatau. J'étais parti de Paris un mois avant ces messieurs, qui avaient bien voulu m'admettre à me joindre à leur expédition, et nous étions tous les trois exacts au rendez-vous donné.

Dans la soirée du même jour, nous nous embarquions sur le vapeur annexe l'*Émyrne*, qui, deux fois par mois, à l'arrivée de la malle française, prend la correspondance et les passagers pour Batavia. Nous y arrivions le 14 mai, après une heureuse traversée de cinquante-deux heures.

A peine installés, MM. Bréon et Korthals s'occupent des démarches à faire pour assurer le succès de leur mission; car, réduits à nos seules ressources, il nous serait presque impossible de réussir.

Je suis heureux de pouvoir dire ici que tout marcha au gré de nos désirs. Le consul de France, M. le comte de Pourtalès, mit le plus grand empressement à nous rendre service; il nous présenta au gouverneur général des Indes néerlandaises, à sa résidence de Buitenzorg. Son Excellence voulut bien mettre à notre disposition un petit steamer appartenant au gouvernement; et, grâce à la bienveillance et à l'activité des fonctionnaires de tout ordre, nous étions prêts, une semaine après notre arrivée, à partir pour le détroit de la Sonde.

Mais, avant de passer au récit même de notre exploration, il me paraît indispensable de rappeler au lec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur les principaux faits qui ont attiré l'attention du monde entier sur la petite île de Krakatau, dont le nom, hier encore à peu près inconnu, est devenu désormais célèbre.

A la fin d'août 1883, un mois à peine après le cataclysme d'Ischia, le télégraphe apportait en Europe la nouvelle d'une catastrophe bien plus émouvante encore. Une éruption sans précédent dans l'histoire venait, disait-on, de bouleverser le détroit de la Sonde, dévastant les grandes îles de Java et de Sumatra, et causant la mort de plus de cent mille personnes.

Comme toujours, il a fallu faire la part de ces exagérations de la première heure. La réalité était cependant assez terrible par elle-même. En effet, aujourd'hui il demeure avéré que le chiffre des victimes s'est élevé à près de quarante mille : la majeure partie a été engloutie sous des vagues monstrueuses, le reste étouffé sous une pluie de boue, ou bien brûlé par des cendres incandescentes.

Krakatau est située par 6° 7′ latitude sud et 103° 6′ longitude est, dans la partie occidentale du détroit de la Sonde, à peu près à égale distance entre Java et Sumatra. Sa forme abrupte l'avait, de tout temps, fait reconnaître pour un volcan. La seule éruption dont l'histoire fasse mention date de 1680.

Au commencement de 1883, l'île, d'ailleurs inhabitée, était entièrement couverte d'épaisses forêts, et l'opinion générale la rangeait dans la catégorie des volcans éteints, lorsque, le 20 mai, son activité endormie depuis plus de deux siècles se réveilla soudain. Dans le nord de l'île, le Perbouwatan, simple colline à peine élevée de cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, se mit à lancer des torrents de feu et de fumée, avec accompagnement de terribles grondements et de détonations semblables à des coups de canon. Le bruit en fut perçu distinctement à Batavia et à Buitenzorg, distants de cent cinquante kilomètres en ligne droite.

Pendant les trois mois qui suivirent, les éruptions se succédèrent avec une intensité variable. En juin il se forma un nouveau cratère, le Danan. Au commencement d'août on comptait trois principaux foyers d'éruption, indépendamment des jets de fumée et de vapeurs qui s'échappaient en une foule d'autres points. Toutefois la sommité culminante de l'île, le pic Rakata, qui s'élève à une hauteur de huit cent trente-deux mètres, ne donnait aucun signe d'activité.

L'éruption de Krakatau suivait son cours ordinaire et l'on ne s'en préoccupait plus guère, lorsque, le 26 août, on entendit de nouveau à Batavia un grondement semblable à celui du tonnerre dans le lointain. Ce bruit était accompagné de détonations, d'abord faibles et brèves, mais qui graduellement devinrent si violentes que, dans la nuit du 26 au 27, personne dans l'ouest de Java ne put dormir en repos. Le 27, à sept heures du matin, éclata un coup si formidable que beaucoup de gens, à Batavia, supposèrent qu'un autre volcan était entré en activité.

Vers dix heures, le ciel prit une teinte livide jaunâtre, et l'obscurité, qui était survenue d'abord lentement, augmenta avec rapidité. En même temps une pluie de cendres commença à tomber; assez abondante jusqu'à une heure, elle cessa à trois heures; alors le jour revint peu à peu.

La détonation de la matinée du 27 a été, à Batavia, la plus forte de toutes. Dans plusieurs magasins, des vitres furent brisées. Peu après on n'entendit plus rien jusqu'à sept heures du soir, moment où le bruit redevint très distinct. Entre dix et onze heures du soir il s'y joignit des détonations qui ne le cédaient pas beaucoup en intensité à celles du matin. Quelques heures plus tard, le bruit cessa complètement.

La propagation du son des grandes explosions du 27 août a dépassé de beaucoup tout ce qui a été constaté dans ce genre depuis les temps historiques. Dans notre colonie de Cochinchine, à plus de dix-sept degrés (dix-neuf cents kilomètres) au nord de Krakatau, le bruit des détonations a été entendu si distinctement que, de tous les postes de l'intérieur, on télégraphiait à Saigon : « Combat naval, hors de vue ». Bien plus, ce même bruit a été perçu à des distances de plus de trois mille kilomètres, à Ceylan, en Birmanie, en Nouvelle-Guinée, etc., soit sur une étendue qui représente le quinzième de la superficie terrestre.

Sur ce qui s'est passé dans ces néfastes journées à Krakatau même, dans les îles et sur les côtes du détroit de la Sonde, on n'a que bien peu de récits de témoins oculaires. La seule île habitée était Sebesi, à trente kilomètres de Krakatau; or ses trois mille habitants ont péri jusqu'au dernier. Sur la côte de Java, Mérak, Anjer et Tjaringin, seules localités où se trouvaient des Européens, ont été totalement détruites; la plupart de ces Européens avaient pris la fuite, et, parmi ceux qui étaient restés, bien peu ont eu la vie sauve. Enfin, de profondes ténèbres s'étaient partout répandues, augmentant encore la confusion et l'horreur de ces tragiques moments.

Pendant la catastrophe dix navires se trouvaient dans les parages du détroit de la Sonde. Leurs capitaines ont donné des relations émouvantes, mais forcément incomplètes, à cause de l'obscurité qui les enveloppait comme d'un voile impénétrable. Cependant l'un d'eux a pu mesurer la colonne de fumée produite par la première explosion : il lui assigne une hauteur de vingt-sept mille mètres. Chose extraordinaire, aucun de ces bâtiments n'a subi d'avaries graves; de plus, les vagues, qui se sont élevées si haut sur le littoral, ont passé pour ainsi dire inaperçues, très probablement à cause de la grande longueur des ondes qui, graduellement et non brusquement, ont soulevé les navires[1].

Il est probable que l'effrayante détonation entendue

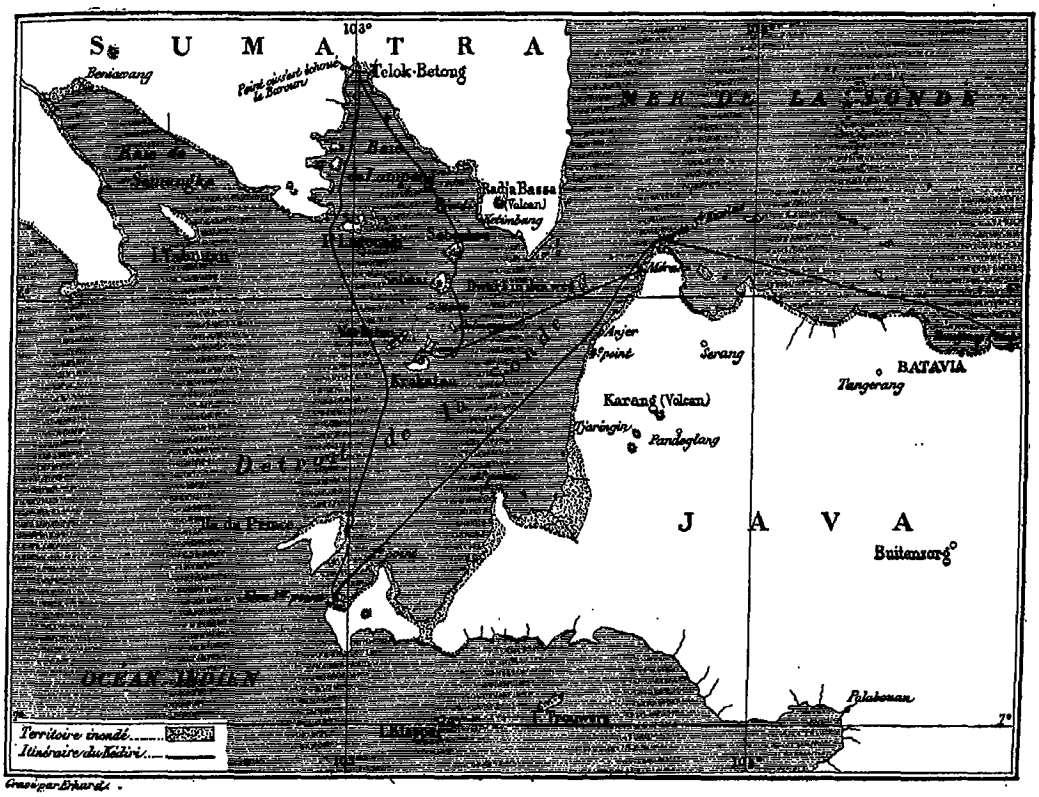
1. Le savant ingénieur des mines M. Verbeek était à Buitenzorg le 27 août 1883. Dans un remarquable travail, récemment publié à Batavia, il a réuni une quantité de documents relatifs à l'histoire de la catastrophe de Krakatau et décrit minutieusement tout ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la matinée du 27 à Buitenzorg et à Batavia a coïncidé avec l'effondrement de la partie nord de Krakatau. Une surface de vingt kilomètres carrés, environ les deux tiers de l'île, comprenant la moitié du pic de Rakata et les deux volcans Danan et Perbouwatan, s'est affaissée dans la mer, occasionnant un énorme déplacement d'eau : de là ces vagues gigantesques qui se sont ruées à diverses reprises sur les côtes de Java et de Sumatra, pénétrant à plusieurs kilomètres dans l'intérieur des terres, balayant les maisons comme des fétus de paille, déracinant les plus grands arbres et engloutissant des milliers de créatures humaines.

Ces lames qui, sur la côte de Bantam, à une trentaine de kilomètres du point de leur formation, atteignaient encore l'énorme hauteur de trente et même trente-six mètres, offrent un exemple de propagation la plus lointaine que la science ait notée. La plus forte de toutes, celle qui, à dix heures trente du matin, détruisait Tjaringin à Java et Telok-Betong à Sumatra, inondant deux heures après la partie basse de Batavia, a été ressentie non seulement en Chine, au Japon, à Madagascar et dans tout le Pacifique, mais encore elle a pénétré dans l'Atlantique et est venue se manifester au marégraphe de la Rochelle. Elle a donc fait le tour entier de la terre.

Quant aux projections de Krakatau, leur masse pro-



Carte du détroit de la Sonde.

digieuse dépassé de beaucoup celle des plus formidables éruptions connues. On en a évalué le volume à onze kilomètres cubes.

Autour de Krakatau, les cendres, les débris et les ponces se sont accumulés à un tel point que des îles voisines ont été ensevelies sous un linceul blanchâtre, d'une épaisseur de trente à quarante mètres. Des îles nouvelles ont surgi des eaux peu profondes du détroit; mais, comme on devait s'y attendre, elles n'ont pas tardé à disparaître sous l'action incessante des eaux de la mer, battant en brèche ces amas de matériaux sans cohésion. La baie de Lampong (Sumatra) a été obstruée, pendant six mois, par un banc de pierres ponces interdisant toute espèce de navigation. Ce barrage flottant, large d'un kilomètre, n'avait pas moins de trente kilomètres de longueur, avec une épaisseur moyenne de dix à douze mètres. Peu à peu, ces ponces se sont dispersées sous l'action des vents et des courants. Flottant au gré des vagues, elles vont échouer parfois à des distances énormes de leur lieu d'origine.

Les cendres se sont répandues sur des espaces immenses; on en a recueilli à Singapour et jusqu'au Japon. On prétend même que, poussées par des courants aériens, des cendres fines sont venues tomber jusqu'en Espagne.

dont il a été témoin. M. Verbeek est également l'auteur de l'*Album de Krakatau*, d'où le gouvernement hollandais nous a libéralement autorisé à extraire la plupart des gravures de cette livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'arrive maintenant au récit de notre exploration.

Le 21 mai, à six heures du matin, nous prenons le train à Batavia, gare de Noordwyk, pour Tandjong Priok, nouveau port que le gouvernement hollandais vient de créer au milieu d'affreux marécages. Les travaux, qui ont déjà coûté des sommes considérables, sont loin d'être terminés. La Hollande a entrepris là une œuvre vraiment colossale.

Tandjong Priok passe pour un endroit très malsain, et je le crois volontiers, car la voie ferrée traverse des marais et des bois de palétuviers d'un aspect peu rassurant. La fièvre habite certainement ces parages, mais c'est pendant la nuit que le danger est le plus grand. Les Hollandais prétendent qu'on a beaucoup exagéré l'insalubrité du nouveau port. Quoi qu'il en soit, les capitaines étrangers continuent, comme par le passé, à mouiller en rade, à une distance considérable de la côte, et les nouveaux bassins sont presque déserts.

L'ingénieur en chef, M. Van Berckel, prévenu de notre arrivée, nous attendait à la station; il nous présente au capitaine et au pilote, tous deux Hollandais, mais parlant couramment le français. Le *Kédiri* est sous vapeur et nous avons la satisfaction de partir immédiatement.

Le petit steamer que le gouvernement des Indes a bien voulu nous prêter pour une dizaine de jours est ce que les Hollandais appellent un *hopperbarge* (bateau-trémie). Il est habituellement employé au transport des pierres et des matériaux de construction, que l'on va chercher sur différents points de la côte pour les conduire au port de Tandjong Priok. Naturellement il n'est pas aménagé pour recevoir des passagers, mais, tel qu'il est, nous nous estimons fort heureux de l'avoir à notre disposition.

Nous sortons lentement du port et passons au large de la rade, cherchant notre route au milieu d'une multitude d'îles basses, véritables bouquets de verdure émergeant du sein de l'Océan. Le panorama est intéressant. Au dernier plan se dressent les masses imposantes de deux volcans, le Ghédé et le Salak; une chaîne de montagnes, qui leur fait suite, se profile dans la direction de l'ouest. Plus près, à leur base, un rideau de vapeurs roussâtres plane sur la côte et nous dérobe la vue de Batavia : ce sont les exhalaisons pernicieuses des marécages qui, à cette heure matinale, flottent indécises dans l'atmosphère, jusqu'à ce que la brise de mer les disperse et les entraîne.

Voici le phare d'Edam, puis les docks et les établissements de la marine, sur l'île d'Onrust. J'aperçois la noire carcasse, à demi submergée, d'un navire français, échoué il y a huit ou neuf ans. Ces tristes débris représentent ce qui reste de la *Néva*, une vieille connaissance à moi, qui m'a ramené d'Égypte en 1863. Plus loin surgissent d'autres îles et îlots, Rotterdam, Amsterdam, Middlebourg, etc. A toute cette partie de l'archipel on a donné des noms de villes hollandaises.

La côte que nous longeons ensuite est celle du district de Tangerang. Elle a été inondée jusqu'à une distance de mille à quinze cents mètres. Neuf villages furent complètement détruits, cinq dévastés en partie, et deux mille trois cent quarante indigènes ou Chinois perdirent la vie.

Cette navigation est fort agréable. La surface de la mer est unie comme un miroir; la température, qui, à Tandjong Priok, était de vingt-neuf degrés, s'est abaissée à vingt-sept, avec une brise délicieuse.

A midi nous passons devant la baie de Bantam, au fond de laquelle s'étend le district de Serang, qui a payé à Krakatau un tribut de dix-neuf cent trente-trois victimes.

Bientôt nous doublons la pointe Saint-Nicolas, assez près de la côte pour nous rendre compte des effets du cataclysme de l'année dernière. Les cocotiers qui ont survécu montrent à leur sommet un nouveau panache verdoyant; mais la plupart de leurs grandes palmes, jaunies et desséchées, s'affaissent tristement tout autour du tronc.

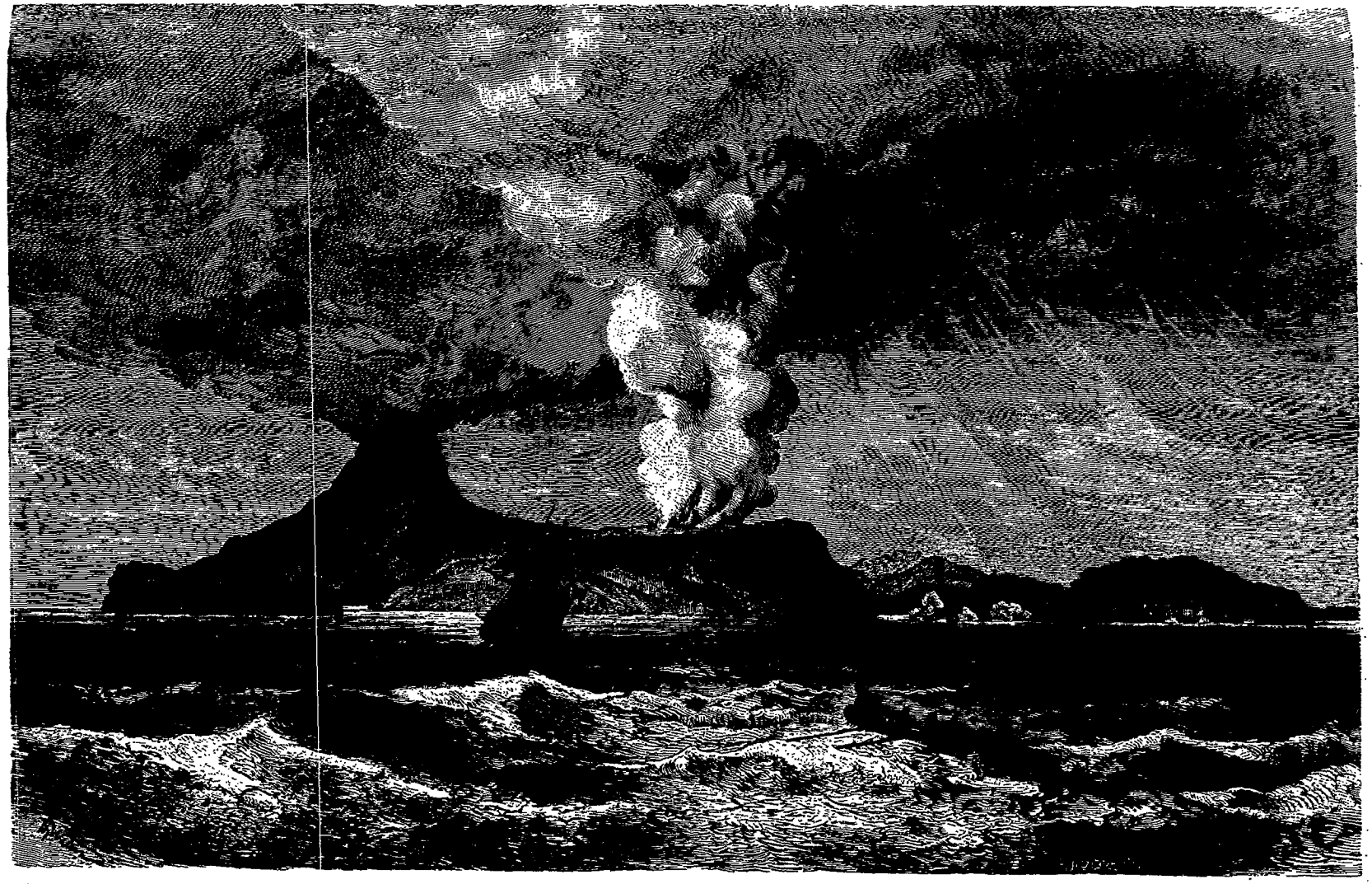
Le *Kédiri* change sa route et, se dirigeant au sud-ouest, entre dans le détroit de la Sonde. A droite nous sommes en vue de la côte de Sumatra, dominée par le grand volcan Radjah-Bassa; à gauche nous rangeons de près, sur le littoral de Java, le joli site de Mérak avec le cône imposant du Karang, comme fond de tableau. Devant nous on aperçoit l'île singulière de Poulo-Renjang, en hollandais *Dwars in den weg* (A travers le chemin). Vue à cette distance, elle paraît divisée en quatre tronçons parfaitement distincts. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait cru pendant un certain temps qu'elle avait été réellement partagée ainsi à la suite de la catastrophe. En effet, cette île se compose de quatre massifs assez élevés, soudés entre eux par trois langues de terre fort basses. Elle était auparavant uniformément revêtue d'épaisses forêts; mais, l'irruption de la mer ayant détruit tous les arbres qui accentuaient le relief des parties basses, l'île est apparue tout à coup comme découpée en plusieurs morceaux.

Nous longeons, à une distance de deux milles, la côte ravagée de la province de Bantam. Les innombrables cocotiers qui couvraient les plages ont disparu, tous les arbres ont été rasés, et il ne reste plus trace d'une seule habitation. Là où vivait, il y a neuf mois à peine, au milieu des jardins et des plantations, une population nombreuse et paisible, on ne voit plus qu'une plaine marécageuse et déserte. Une bande de terrain, de couleur jaunâtre, se déroule parallèlement au rivage; elle indique l'emplacement des sols dénudés par l'envahissement de la mer, et forme, avec la verdure éclatante du reste de la contrée, une ligne de démarcation nettement tranchée.

Le capitaine nous montre l'endroit où fut Anjer, port le plus fréquenté de la côte de Java, sur le détroit de la Sonde. Toute la plaine environnante, présentant une largeur d'environ mille mètres, a été rasée. Sur le rivage, la mer a rejeté d'énormes blocs de coraux, dont le plus gros a un volume de trois cents mètres cubes.

Plus loin se trouvait la localité populeuse de Tjaringin, dont il n'est rien resté non plus. Elle était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



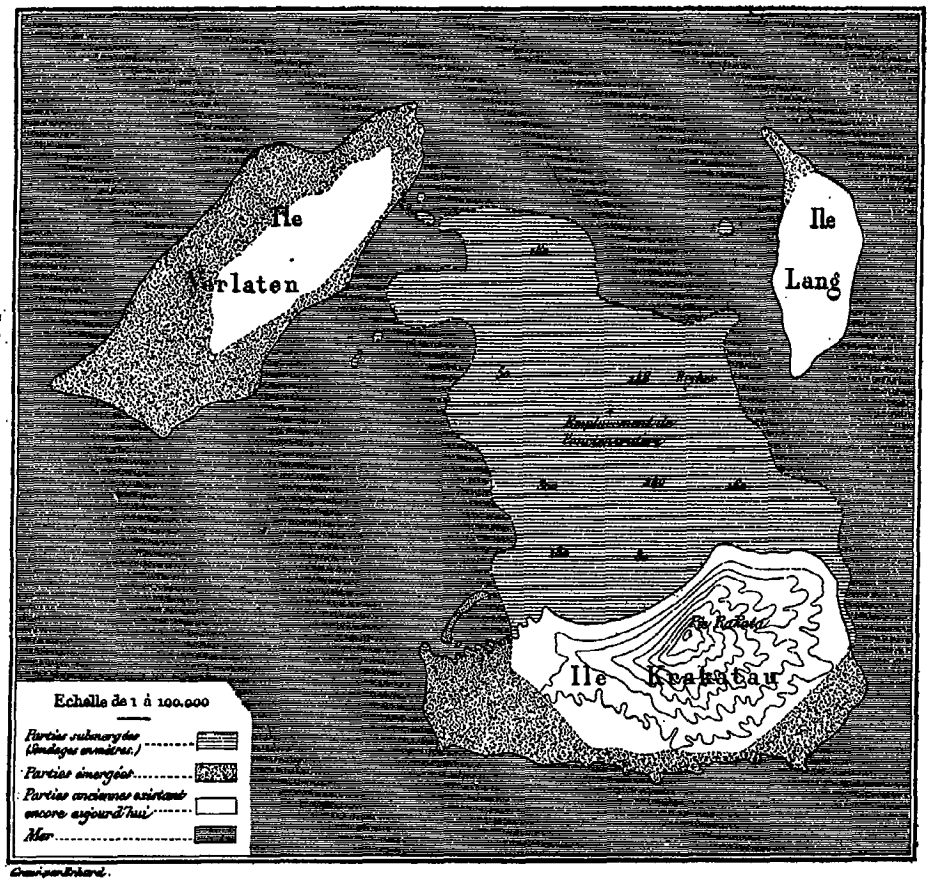
Éruption du Perbouwatan (voy. p. 114). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

située dans une vaste plaine, derrière laquelle s'élevaient des collines hautes de vingt à trente mètres; c'est là que se sont sauvées les quelques personnes qui en eurent le temps.

A Mérak, Anjer et Tjaringin on a enregistré officiellement le chiffre de dix-neuf mille six cent trente-deux victimes, dont trente-deux Européens; quarante-huit villages furent complètement détruits, trente-sept autres, en partie seulement.

Un peu avant le coucher du soleil, nous apercevons pour la première fois Krakatau, qui se présente dans l'éloignement sous la forme d'un triangle équilatéral, posé à la surface de la mer; plus près, dans la direction de l'ouest, se dresse le cône régulier de Sebesi. Quelques instants plus tard, le soleil disparaît sous les flots. Un magique tableau se présente alors à nos regards : la mer est devenue couleur d'acier; les montagnes et les volcans passent du brun au violet sombre; du côté du couchant, l'horizon, d'abord jaune orangé avec des rayons vert pâle, se revêt successivement de teintes dorées, puis roses, violettes et enfin bleu foncé; au premier plan, la noire silhouette de Poulo-Renjang, avec ses grands arbres morts, mais encore debout et qui semblent plantés dans la mer. Sous nos froides lati-



Carte des îles Krakatau, Terlaten et Lang, après la catastrophe, d'après M. Verbeek.

tudes on ne saurait imaginer une pareille orgie de couleurs, et, si jamais quelque artiste consciencieux parvenait à les fixer à l'aide de sa palette, son œuvre serait considérée comme le rêve d'une imagination en délire.

22 mai. — Toute la nuit nous avons navigué contre vent et courant, à une assez grande distance de terre. Cette partie sud-ouest de la côte du Bantam a été inondée de même que plus haut, mais, comme elle ne comptait qu'une population très clairsemée, le nombre des victimes n'a pas été considérable. A huit heures du matin, le *Kédiri* jette l'ancre devant le phare de *Java's eerste Punt*.

La mer est houleuse, le canot du bord parvient à atterrir, non sans difficulté, et c'est sur le dos de nos matelots malais que nous gagnons la terre ferme. Des barres de fer tordues et d'énormes pieux, gisant pêle-mêle sur le rivage, indiquent l'emplacement de l'ancien débarcadère, détruit par la vague du 27 août 1883.

Le sol est couvert de pierres ponces; le petit chemin, nouvellement rétabli, que nous suivons pour nous rendre au phare, en est exclusivement formé. Hier, à plusieurs reprises, nous avions navigué à travers des amas flottants de poussières jaunâtres : c'étaient des résidus de pierres ponces. Çà et là se montraient, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de petits fragments, des blocs gros comme la tête, aux angles arrondis par le frottement. Ce matin, dans le trajet du bateau à terre, nous n'avions qu'à étendre la main pour nous en procurer de jolis échantillons.

Chemin faisant, nous apprenons une triste nouvelle : le gardien du phare, auquel nous allions rendre visite, est mort depuis cinq jours, enlevé par un accès de fièvre pernicieuse. Il vivait là, loin de tout Européen, seul avec ses serviteurs indigènes. Ceux-ci n'avaient pas voulu l'enterrer, dans la crainte de se voir plus tard accusés de sa mort.

En cette triste circonstance notre devoir était tout tracé. Le capitaine du *Kédiri* constata régulièrement le décès, et nous accompagnâmes le corps jusqu'à la tombe que nous avions fait creuser, sous un grand arbre de la forêt.

Le phare, démoli trois années auparavant par un tremblement de terre, avait été solidement reconstruit sur un roc, haut de quarante mètres. Grâce à cette situation élevée, il n'a pas eu à souffrir de la catastrophe, et même, par suite de l'obscurité, le surveillant qui s'y trouvait alors n'a rien vu de la grande vague du 27 ; c'est seulement dans la matinée du 28 que, le jour ayant reparu, il s'aperçut de la dévastation du littoral.

Phare de Java's eerste Punt. — Dessin de A. de Bar, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

De la vaste plate-forme dallée où s'élève le phare et à laquelle on accède par un escalier de cent soixante et une marches, on découvre une fort belle vue sur le détroit de la Sonde et l'océan Indien, sans limites. Au loin, dans le nord, on distingue Krakatau, et beaucoup plus près, dans la même direction, la grande île du Prince, uniformément couverte de sombres forêts ; sous nos pieds se profile une côte accidentée, profondément découpée et bordée d'une multitude d'îlots rocheux : c'est la pointe extrême dans l'occident de cette splendide terre de Java qui, de l'ouest à l'est, du détroit de la Sonde à celui de Bali, ne mesure pas moins de mille soixante kilomètres !

Autour du phare, sur la plate-forme dont je viens de parler, sont disposés divers bâtiments annexes et l'habitation confortable du gardien. L'ensemble de ces constructions spacieuses et bien ordonnées fait honneur au gouvernement hollandais.

La forêt environnante, naguère impénétrable, présente maintenant, depuis le rivage jusqu'au pied des collines, c'est-à-dire sur une bande de terrain large de trois à quatre cents mètres, l'image de la dévastation la plus complète. Çà et là d'énormes troncs, dépouillés d'écorce, restent encore debout, mais le nombre de ceux qui jonchent le sol est bien plus considérable. Cependant la nature travaille à réparer le désastre : de tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côtés les feuilles luisantes des bananiers sauvages se font jour à travers la couche épaisse de cendres et de ponces qui recouvre le sol ; une légion de lianes et de plantes parasites courent dans toutes les directions, enveloppant de leur inextricable réseau les racines desséchées des géants de la forêt et s'élançant à l'assaut de leurs squelettes blanchis.

24 mai. — La chaleur étant intolérable dans l'unique cabine du *Kédiri*, j'ai passé la nuit sur le pont, roulé dans ma couverture. A trois heures, une averse m'a réveillé. Peu après on a levé l'ancre, et nous nous sommes mis en route pour l'île du Prince. A sept heures nous abordons sur la côte orientale.

Cette île, la plus grande de celles qui sont disséminées dans le détroit de la Sonde, est inhabitée et n'a jamais été l'objet d'aucune exploration scientifique. La plage est littéralement couverte de pierres ponces et de polypiers, parmi lesquels je remarque une charmante variété, d'une belle couleur pourpre.

La zone ravagée, sur le littoral, est large de cinq cents mètres au moins. Ici nous sommes plus rapprochés de Krakatau ; aussi la force destructive de la mer a-t-elle agi avec plus de violence encore qu'à Java's eerste Punt. Il ne reste plus guère d'arbres debout, et partout le sol, dénudé, profondément raviné, laisse à découvert d'énormes racines, au milieu desquelles la marche est fort difficile. Il faut aussi se méfier des ponces traîtresses qui dissimulent la présence de trous pleins d'eau : on croit marcher sur la terre ferme, et tout à coup on s'enfonce dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Au moment de la catastrophe, cinquante-six personnes se trouvaient accidentellement sur l'île du Prince, occupées à y couper du bois : toutes ont péri. La hauteur de la vague, sur le côté nord, a été d'environ quinze mètres.

Krakatau, vue du sud-est (voy. p. 118). — Dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

Maintenant, nous nous dirigeons droit au nord, sur Telok-Betong, au fond du golfe de Lampong, à Sumatra. Notre route nous rapproche de Krakatau, dont nous rangeons la côte à une faible distance, à tribord. Nous pouvons enfin contempler de près cette île dont le nom a été si souvent prononcé, depuis qu'une épouvantable catastrophe a révélé son existence au monde. Vainement on chercherait à sa surface le moindre vestige de la puissante végétation qui la recouvrait il y a neuf mois à peine. Krakatau nous apparaît toute blanche, ensevelie sous un linceul de cendres et de ponces.

Le ciel, couvert depuis le matin, s'est heureusement dégagé, et nous jouissons d'une fort belle vue sur l'île volcanique de Sebesi et sa voisine Seboukou.

Plus loin nous traversons le groupe des îles Lagoundi, situées à l'entrée de la baie de Lampong. Ici ce n'est pas seulement la zone basse du littoral qui a été atteinte, comme à l'île du Prince, mais bien toute la surface. Partout, sur le versant et jusqu'au sommet des collines, on ne voit plus que des troncs blanchis, les uns gisant sur le sol, les autres encore debout, mais également dépourvus de branches et de feuillage. Cette dévastation complète doit être attribuée aux pluies de cendres chaudes et de boue tiède qui, poussées par les vents, ont sévi à l'ouest de Krakatau avec plus de violence que dans l'est.

La grande île de Sumatra se termine au sud, sur le détroit de la Sonde, par trois longues pointes formant entre elles deux baies vastes et profondes, celle de Semangka à l'ouest et celle de Lampong à l'est. C'est au fond de la première que l'inondation s'est propagée le plus loin. Le chef-lieu, Béniawang (à cent trente kilomètres de Krakatau), a été complètement détruit ; deux mille cent soixante personnes ont péri dans le district.

Une vague balaya la maison du contrôleur hollandais et plus de trois cents indigènes qui s'y étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Telok-Betong avant la catastrophe. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réfugiés. Presque tous les chefs de village, assemblés à Beneawang pour la réception du résident, attendu le 27, périrent également. Là aussi, la pluie de boue a causé beaucoup de mal; dans les forêts, les branches surchargées se rompaient, écrasant dans leur chute les malheureux fuyards.

Dans la baie de Lampong, plus rapprochée de Krakatau, le chiffre des victimes a naturellement été bien plus considérable; il s'élève à sept mille cent soixante-cinq. Ketibang, Tjanti et Kalianda, localités importantes situées au pied du volcan Radjah-Bassa, ont été détruites; il y est tombé une grêle d'énormes fragments de pierre, puis de la cendre brûlante et enfin de la fange froide. Dans ce golfe profond, creusé en forme d'entonnoir, les vagues se sont précipitées avec une violence extrême. Tout le littoral a été dévasté par une vague, haute en moyenne de vingt-quatre mètres. La trace de son passage est encore parfaitement visible; heureusement, la largeur de la partie inondée a été minime, car partout le sol se relève rapidement.

24 mai. — Nous avons mouillé cette nuit à quelques milles de Telok-Betong, où nous abordons ce matin. Le canot qui nous mène à terre se fraye un passage au milieu des ponces flottantes, qui constituent encore, par places, de véritables bancs; hier, plusieurs fois, le *Kédiri* avait dû changer sa route pour les éviter.

Sur la plage, le long de la nouvelle chaussée dont les ponces ont fourni les matériaux, des marchands chinois ont réédifié de misérables baraques, qu'ils remplaceront plus tard par des boutiques bien approvisionnées. Infatigables quand ils travaillent pour leur propre compte, âpres au gain, économes et singulièrement tenaces, ils ne tarderont pas à refaire leur fortune.

A la place de la cité florissante dont les avenues régulières se perdaient sous de magnifiques ombrages, on ne voit plus aujourd'hui qu'un vaste terrain absolument nu, parsemé de flaques d'eau saumâtre et séjour de la fièvre.

Nous traversons sous un soleil de feu cette plaine lugubre, où la moitié des habitants de la ville, c'est-

Maison du résident de Telok-Betong. — Dessin de A. de Bar, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

à-dire plus de quinze cents personnes, ont trouvé la mort. Les cases des indigènes, constructions légères en bambou, ont disparu sans laisser aucune trace; elles ont été littéralement balayées par la mer, tandis que çà et là des amas de décombres indiquent l'emplacement des maisons européennes, d'une construction plus solide.

Le résident est absent. Sa belle habitation, que nous visitons, a été épargnée grâce à sa situation sur une éminence, à une altitude de trente mètres au-dessus du niveau de la mer; mais il s'en est fallu de bien peu qu'elle n'ait été emportée comme les autres.

La catastrophe eut lieu le 27 août, à dix heures et demie du matin. D'après M. Verbeek, personne n'a pu l'observer, tout étant caché dans une obscurité profonde qu'on a décrite comme « plus noire que la plus noire nuit ». Les fugitifs rassemblés dans la résidence entendirent seulement un fracas épouvantable, occasionné par un vent violent qui brisait les arbres et lançait avec force la boue contre les portes et les fenêtres. Nous constatons par nous-mêmes que la mer s'est arrêtée à la première marche de l'escalier qui donne accès à la plate-forme sur laquelle est construite la résidence. Immédiatement au-dessous, la trace des dégâts causés par les eaux se distingue facilement.

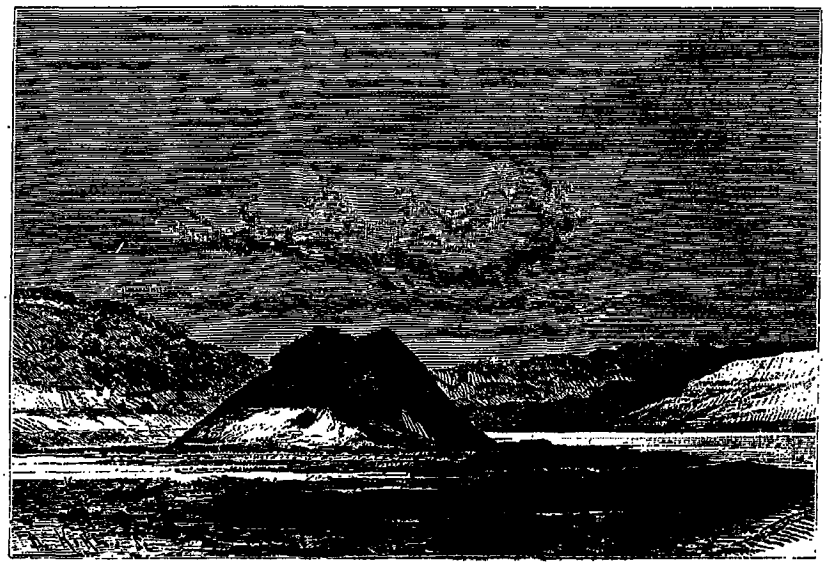
De cet endroit très bien situé, on découvre un immense horizon sur la campagne et le golfe de Lampong; on aperçoit aussi le mont des Singes, monticule de forme régulièrement conique, autour duquel la bande de terrain dévasté tranche nettement, par sa blancheur, sur la verte forêt qui en couvre le sommet.

Nous trouvons une hospitalité charmante sous le toit de M. J. Dronkers, fonctionnaire hollandais installé ici avec sa jeune femme dans une petite maison, entièrement construite en bambou, mais qui cependant ne manque pas de confortable. On nous apprend que le climat, assez salubre l'année dernière, est devenu fort malsain. L'affreux marécage qui occupe aujourd'hui l'emplacement de Telok-Betong exhale des miasmes pestilentiels, et la fièvre s'est rapidement acclimatée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ces tristes parages. Chez notre hôte, nous avons aussi le plaisir de faire la connaissance de M. Van Heuckelum, ingénieur des mines à Batavia, en ce moment en tournée de service.

Dans l'après-midi, à l'heure où les rayons du soleil, devenus obliques, ont en partie perdu leur ardeur redoutable, ces messieurs nous proposent de nous conduire à l'endroit où le steamer *Barouw* a été transporté dans l'intérieur des terres. Chemin faisant, nous rencontrons plusieurs gros bateaux de pêche, couchés sur le flanc, au milieu des hautes herbes, à une grande distance du rivage. Nous passons à gué la rivière Kouripan, puis nous remontons le long de sa rive droite. Mais bientôt nous sommes assaillis par une averse, dont le moindre inconvénient est de rendre fort glissantes les cendres durcies sur lesquelles nous marchons. Ce n'est rien encore : le sentier s'arrête devant un fourré qui nous paraît impénétrable; nous y entrons cependant, précédés par nos guides malais, qui nous ouvrent un passage à travers la jungle. Enfin, après une heure de fatigues, nous nous trouvons tout à coup, à un détour de la rivière, en présence d'un spectacle étrange : un grand steamer à roues est devant nous, intact, échoué en pleine forêt, suspendu comme un pont au-dessus de la rivière; par-dessous sa quille, l'eau s'écoule paisiblement sur un lit de larges galets noirâtres. La puissante végétation équatoriale encadre ce tableau bizarre que, malheureusement, M. Bréon ne peut fixer par la photographie, car, à ce moment, la pluie redouble. D'ailleurs la nuit est proche et il est temps de regagner notre domicile flottant. La retraite a été semblable à une déroute. Transis de froid, après la chaleur torride de la journée, nous avons été fort heureux de nous ré-



Mont des Singes. — Dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

chauffer dans la chambre de la machine du *Kédiri*.

Cette intéressante excursion m'en rappelait une autre que j'avais faite sept années auparavant sur un point du globe bien éloigné de Sumatra, à Arica, sur la côte du Pérou. Le 13 août 1868, à la suite d'un tremblement de terre, d'énormes vagues envahirent la ville et noyèrent une grande partie de ses habitants. Soulevés par les flots, trois bâtiments furent lancés à terre et laissés à sec, à un mille du rivage. Ils y étaient depuis neuf ans, lorsque la mer sortit encore une fois de son lit et fit irruption dans l'intérieur des terres. La corvette américaine à aubes *Waterie*, remise à flot, alla s'échouer une lieue plus loin, en plein désert, près du chemin de fer de Tacna. C'est là que je l'avais vue, au mois de septembre 1877 : sa solide coque de fer, appuyée sur ses deux roues, reposait d'aplomb sur le sol, attendant peut-être qu'une troisième invasion de l'océan vînt l'emporter pour un nouveau voyage.

Quant au *Barouw*, voici comment les choses se sont passées. Il était mouillé devant Telok-Betong, lorsque, dans la matinée du 27 août, une lame le souleva, le fit passer sans avaries par-dessus la digue, et le déposa dans le quartier chinois. Le 28, lorsque le jour revint, il avait disparu. On le retrouva où nous l'avons vu, dans un repli de la rivière Kouripan, à trois mille trois cents mètres de son mouillage en rade et à deux mille deux cents du point du quartier chinois où il avait été transporté le matin. Tous les *prauws* malais étaient échoués dans la vallée; seul le transport à sel la *Marie* avait été préservé et, à l'étonnement général, se balançait paisiblement en eau profonde.

Au moment de la catastrophe, les deux seuls Européens qui se trouvaient à bord du *Barouw*, le capitaine et le mécanicien, ont cru trouver le salut en s'accrochant aux branches d'un arbre; mais une seconde vague survint, plus terrible encore que la première,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

emporta l'arbre et les noya, tandis que l'équipage, demeuré à bord, restait sain et sauf.

25 mai. — M. Van Heuckelum, qui attendait une occasion pour retourner à Batavia, s'est embarqué avec nous sur le *Kédiri*. Je m'en félicite, car ce jeune et savant ingénieur habite depuis plusieurs années les Indes néerlandaises, et sa conversation est des plus intéressantes : avec lui j'apprendrai bien des choses nouvelles sur le pays et ses habitants.

Le *Kédiri* a levé l'ancre dans la nuit, et, ce matin à huit heures, nous mouillons en face de la côte orientale de Seboukou, à trente-deux milles de Telok-Betong, dans la direction de Krakatau.

Le canot nous conduit à terre; grâce au beau temps le débarquement est plus facile que les jours précédents. Nous abordons à l'îlot Protection, qui était habité, ainsi que le constatent les vestiges des plantations de cocotiers alignés en quinconces; mais il ne reste plus trace des cases indigènes, dont les habitants, au nombre de cent cinquante, ont tous péri.

La grande île de Seboukou, que nous visitons ensuite, était inhabitée. Cette île est peu élevée et, bien que d'origine volcanique, ne présente pas de cône central, comme sa voisine Sebesi. Ici nous ne sommes plus qu'à huit lieues du centre destructeur de Krakatau; aussi les effets produits sont-ils plus terrifiants encore que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. A la place de la forêt, il n'existe plus qu'un chaos de troncs blanchis, couchés sur les pentes des collines, en partie enfouis sous la cendre.

Poursuivant notre route, nous débarquons dans l'après-midi à Sebesi, à vingt kilomètres seulement de Krakatau. Il est impossible de savoir au juste ce qui s'y est passé, car de ses trois mille habitants, tous Malais ou Chinois, pas un n'est resté. La grande vague du 27 a dû y atteindre une hauteur de plus de trente mètres. L'île est maintenant comme ensevelie sous une couche épaisse d'au moins dix mètres de cendres grises, mêlées de pierres ponces et de fragments d'obsidienne. Sa forme générale, qui est celle d'un cône volcanique presque régulier, est restée la même, mais son littoral s'est sensiblement accru, par suite de la chute des matériaux projetés par Krakatau.

Nous franchissons d'abord une grande plaine, où de larges dépressions indiquent l'emplacement, encore indécis, des ruisseaux qui se forment après chaque averse. En ce moment on n'y voit pas une goutte d'eau, cependant il n'est pas prudent de se risquer sur ce terrain perfide, desséché seulement à la surface. Au commencement la marche y paraît facile, mais bientôt le sol cède sous vos pas et vous enfoncez graduellement dans une couche de cendres boueuses, de plus en plus profonde, où vous courez grand risque d'être englouti. J'en ai fait personnellement l'expérience et, sans l'aide de M. Bréon, qui se trouvait non loin de moi, et fort à propos vint à mon secours, je ne sais trop ce qui serait advenu.

Sortis de ce mauvais pas, nous nous élevons sur les premières pentes. Là encore il faut prendre des précautions, car le sol, bien que les cendres soient agglutinées à sa surface, est formé de matières meubles, sillonné de larges crevasses aux parois taillées à pic, et le moindre choc peut déterminer un éboulement.

Au fond d'un ravin, récemment creusé par les pluies torrentielles qui tombent pendant la mousson du nord-ouest, un spectacle navrant s'offre à nos regards. Les eaux, dans leur course irrésistible des sommités du volcan à la mer, ont balayé les cendres jusqu'au niveau de l'ancien sol et laissé en partie à découvert l'emplacement d'un village. Une cinquantaine de squelettes sont là, gisant pêle-mêle au milieu des débris de leurs demeures et des ustensiles de leur ménage. Beaucoup sont enveloppés de *sarongs* multicolores, très peu détériorés. On voit encore des touffes de longs cheveux noirs, adhérant aux crânes luisants; objets mobiliers, ossements blanchis, vêtements, tout est confondu dans un affreux désordre. Évidemment ces malheureux sont morts étouffés sous une pluie de boue relativement froide, car nulle part on ne voit trace de brûlures.

Cependant la nature a déjà commencé son œuvre de réparation : de vigoureuses pousses de bananiers émergent du sol; des noix de coco, tombées des arbres qui ne sont plus, ont germé, et leur verdoyant panache ombragera bientôt le champ de la mort.

26 mai. — Nous faisons route enfin pour Krakatau, but principal de notre exploration. Le *Kédiri* s'avance avec une prudente lenteur. On jette la sonde sans discontinuer, car dans ces parages les anciens sondages n'ont plus aucune valeur.

Tout d'abord nous constatons un fait géographique de la plus haute importance : la disparition des trois nouvelles îles signalées au lendemain de la catastrophe. Steers, Calmeyer et le petit îlot indiqué à l'est de Verlaten sur les nouvelles cartes n'existent plus! Quatre mètres d'eau recouvrent l'emplacement qu'ils occupaient.

Le peu de profondeur de l'eau nous oblige à prendre le large et, après un long détour, nous revenons passer au plus près de Krakatau, dans le chenal de l'île Lang. En vain le capitaine cherche un mouillage : sur l'emplacement où se dressait, il y a neuf mois, le cône du Danan, la sonde indique maintenant des profondeurs de deux cent quarante à trois cents mètres. Le *Kédiri* sera forcé de rester sous vapeur à cinq cents mètres de terre, tandis que nous prendrons le canot pour nous en approcher le plus possible.

En ce moment nous sommes précisément en face de la grande coupure : une moitié du cône principal de Krakatau, le Rakata, volcan éteint depuis de longues années, a été entraînée dans l'effondrement qui a fait disparaître la plus grande partie de l'île; l'autre moitié, semblable à une gigantesque muraille ruinée, haute de plus de huit cents mètres et de forme triangulaire, est restée debout. Le ton général est d'un brun rougeâtre. On distingue facilement les bancs des an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciennes coulées de laves, disposées en assises assez régulières séparées par des lits de cendres et traversées de haut en bas par un réseau compliqué de veines ou de filons de couleur moins sombre. C'est assurément la plus belle coupe volcanique qui soit au monde.

Tout à l'heure, à mesure que nous approchions, Krakatau nous apparaissait comme enveloppée d'une fumée blanchâtre. On eût dit des vapeurs s'échappant de fissures sillonnant la paroi verticale qui termine brusquement la montagne du côté du nord; elles s'élevaient lentement et venaient, comme un léger nuage, en couronner le sommet. Tous, nous croyions alors à l'existence de fumerolles résultant d'une activité volcanique; mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. Ayant fait mettre le canot à la mer et nous étant approchés du pied de la falaise, nous constatons que les prétendues fissures ne sont que de simples couloirs, et que ce que nous prenions pour des vapeurs n'est autre chose que des flocons de poussière, soulevés par la chute incessante de pierres bondissant sur les pentes rapides et presque verticales du grand escarpement. En même temps, une rumeur continue, semblable au crépitement d'une fusillade éloignée, se fait entendre, tandis que nous apercevons distinctement des pierres de di-

Le *Barouw* sur la rivière Kouripan (voy. p. 123). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Korthals.

verses grosseurs, tournoyant dans les airs et venant, après plusieurs ricochets, s'engloutir dans la mer. Nous remarquons que lorsque ces projectiles frappent un terrain friable, ils le désagrègent; alors les parties lourdes s'écoulent en noires avalanches, en cascades de sable d'une coloration foncée, serpentant au fond des couloirs, ruisselant le long des parois inclinées et donnant enfin naissance à des cônes dont la base repose au fond de la mer, très profonde en cet endroit, car la sonde n'indique pas moins de vingt mètres à quelques brasses du rivage. Au contraire, les parties légères, composées de cendres grises, remontent sous forme de nuages et sont entraînées au loin par la brise.

Cependant un de nos rameurs venait d'être atteint à la jambe par une pierre de la grosseur d'une petite orange; en même temps un bloc d'un volume supérieur à un obus de la plus forte dimension tombait à quelques mètres de notre barque. Le danger devenait évident; nous nous éloignons en toute hâte, mais non sans avoir réussi à recueillir sur plusieurs points des échantillons de roches.

Il était temps de battre en retraite. Le Rakata nous mitraille avec un redoublement d'activité, comme l'indiquent le bruit continu des décharges, les nuages de poussière de plus en plus épais et les gerbes d'eau jaillissante qui sembleraient faire croire que la mer est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

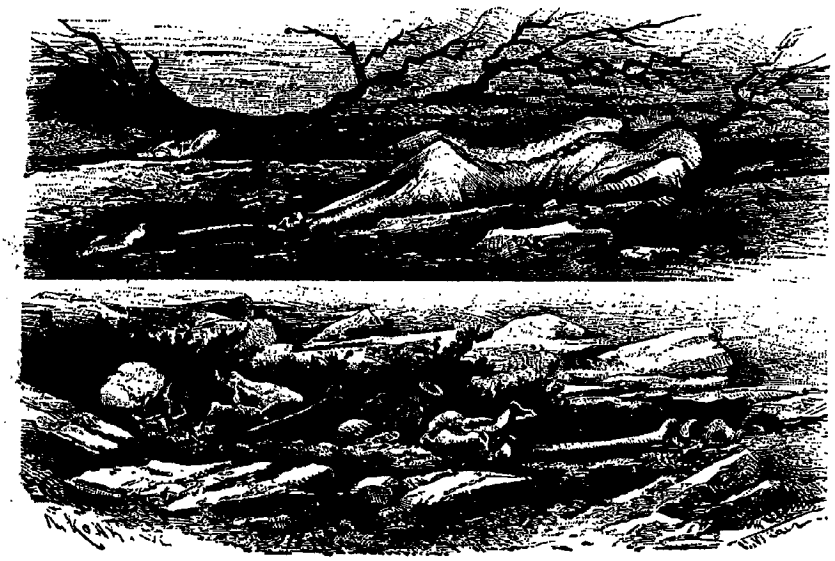
en ébullition, mais qui sont simplement produites par la chute des pierres. Il était alors près de midi, heure à laquelle, sous l'action de la chaleur solaire, les éboulements atteignent leur maximum d'intensité. Nous avons remarqué que le phénomène était d'autant moins prononcé que les rayons du soleil devenaient plus obliques : pendant la nuit il cessait complètement.

A l'extrémité occidentale de la coupure du pic de Rakata nous trouvons enfin un point abordable. Nous débarquons sur une petite plage tranquille, à l'issue d'un ravin dont les parois escarpées sont formées, d'un côté par d'anciennes coulées de lave noirâtre, et de l'autre par des cendres solidifiées et des ponces pulvérulentes presque blanches. Là il nous est permis d'étudier avec sécurité la nature des roches et des divers produits volcaniques, accumulés par la dernière éruption sur une épaisseur qui atteint en ce point quatre-vingts et même cent mètres.

Le long du rivage, la mer travaille activement à regagner le terrain qu'elle a perdu; elle bat en brèche de hautes falaises de boue desséchée, dans lesquelles sont enchâssés des blocs d'obsidienne de couleur noire ou vert foncé.

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu observer à terre aucune trace de vie végétale ou animale, sauf une seule et très petite araignée; cet étrange pionnier du renouveau était en train d'ourdir sa toile! Il serait bien intéressant de suivre pas à pas les progrès du développement de la vie nouvelle sur cette terre actuellement morte, mais qui, dans peu d'années, grâce à la chaleur intense du soleil et à l'abondance des pluies équatoriales, aura certainement recouvré sa verdoyante parure.

Dans l'après-midi nous visitons l'île Verlaten, autre-



Ossuaire de Sebesi (voy. p. 124). — Dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

fois corbeille de verdure, maintenant uniformément revêtue d'une couche de cendres grises, épaisse d'une trentaine de mètres. Les profondes crevasses qui en sillonnent la surface lui donnent, à une certaine distance, l'aspect d'un glacier; que ne lui en donnaient-elles aussi la fraîcheur bienfaisante! Ici, comme à Krakatau, les arbres les plus gigantesques ont complètement disparu sous la boue.

Cette île, située au nord-ouest de Krakatau, n'en était séparée, avant la catastrophe, que par un étroit chenal, large à peine de quelques centaines de mètres; elle en est maintenant à la distance de six kilomètres. D'après M. Verbeek, sa superficie a été portée de trois kilomètres sept à onze kilomètres huit : son étendue a donc plus que triplé.

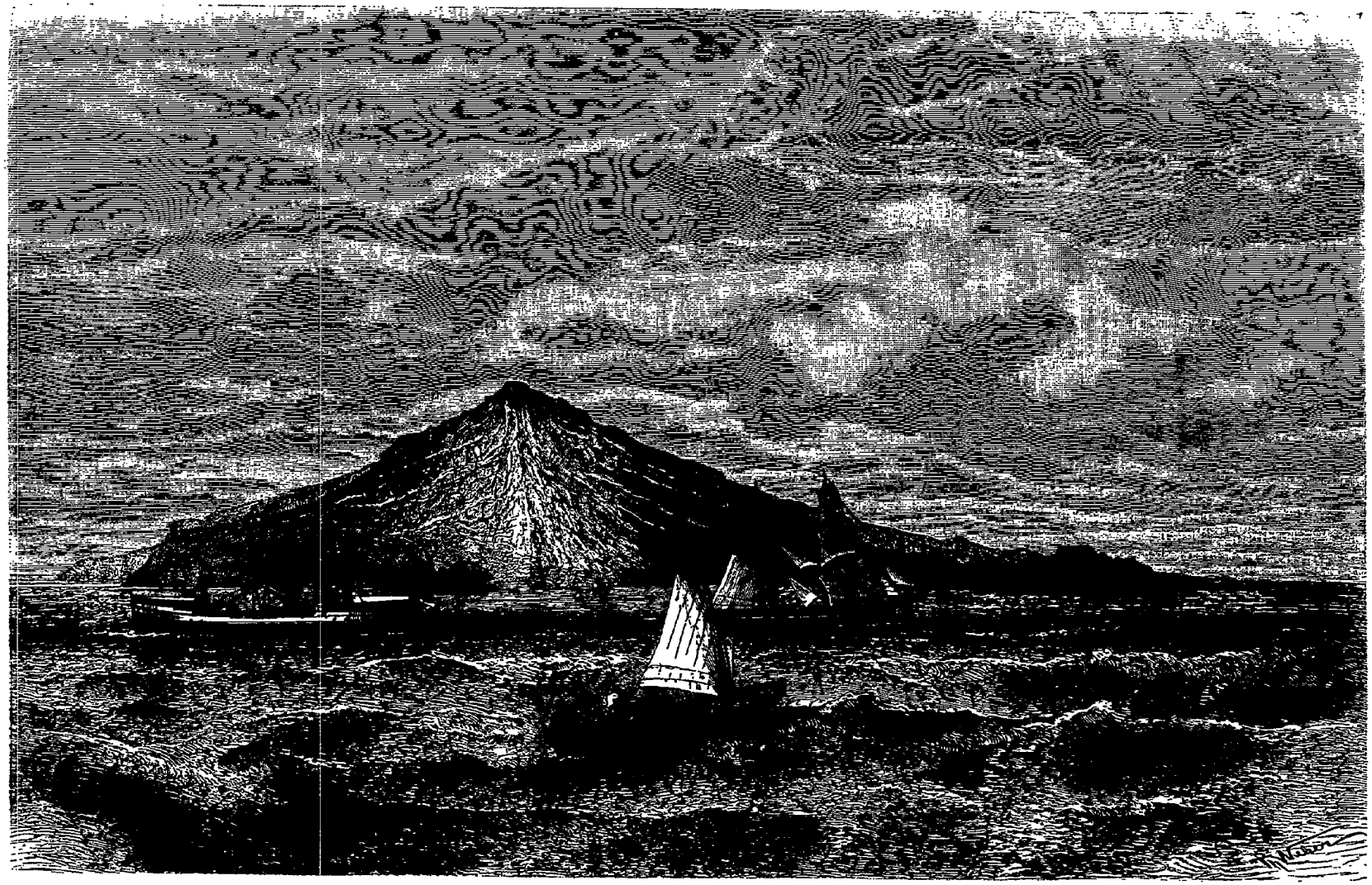
Cette journée a été des plus intéressantes, mais aussi bien fatigante, à cause de la chaleur excessive, encore augmentée par la réverbération des rayons solaires. Sur ces terres absolument dénudées on ne saurait trouver un abri contre le soleil implacable de l'équateur.

27 mai. — De bonne heure nous allons visiter un noir rocher, affleurant à deux kilomètres au nord de Krakatau; c'est le dernier débris de la portion engloutie de l'île. Tout près de là, sur l'emplacement du cône du volcan Danan, la sonde ne trouve pas le fond à deux cents mètres.

L'île Lang, vers laquelle nous nous dirigeons ensuite, ressemble beaucoup à sa voisine Verlaten; elle s'est accrue aussi, mais dans de moindres proportions. Très probablement ces deux îles sont des fragments détachés anciennement de Krakatau par un cataclysme dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir.

Nous touchons encore une fois à Krakatau, au même endroit qu'hier, puis le *Kédiri* se dirige sur Mérak, où il jette l'ancre vers cinq heures du soir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



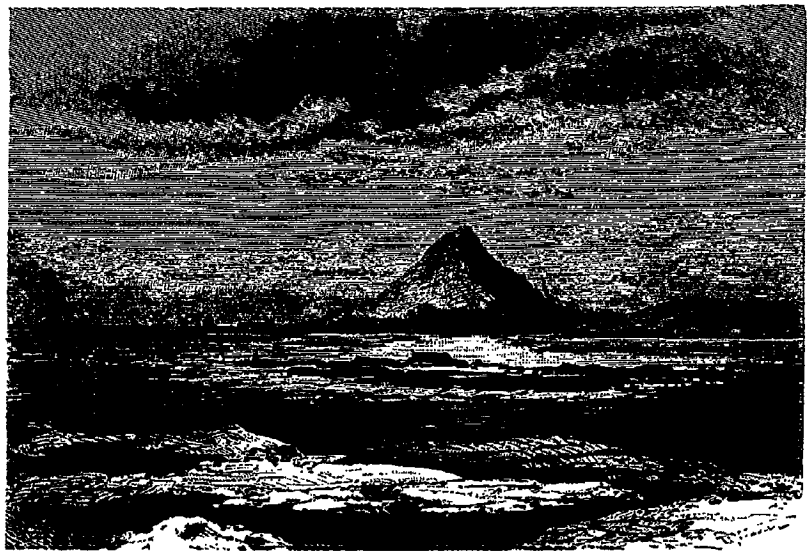
Krakatau (pic de Rakata). — Dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mérak, point d'attache du câble qui réunit Java à Sumatra, est situé sur la côte nord-ouest de Java. C'est un des endroits qui ont le plus souffert. La ville, une des plus importantes de la résidence de Bantam, a été totalement détruite et, sur quatorze habitants européens qui n'avaient pas pris la fuite avant le désastre, treize ont péri.

Aujourd'hui le village indigène a été reporté plus haut dans la vallée, et la population européenne de Mérak ne se compose plus que du gardien du phare, d'un pilote anglais et d'un jeune Allemand qui remplit les fonctions de directeur de la poste et du télégraphe. Son habitation, nouvellement reconstruite, s'élève sur un promontoire escarpé, d'une altitude d'environ quinze mètres. Des maisons voisines il ne reste plus que le pavé en ciment; tout a été balayé par la mer, qui a atteint ici une hauteur moyenne de trente mètres.

28 mai. — Nous avons passé toute cette journée à Mérak. Tandis que les coulies malais transportent à bord du *Kédiri* un chargement de pierres destinées aux constructions du port de Batavia, nous faisons une longue promenade sur la côte, où les traces de la catastrophe sont encore visibles à chaque pas. Le petit chemin de fer qui servait à l'exploitation des carrières a été détruit, ses rails tordus et brisés; machines et wagons ont été entraînés dans la mer. On voit encore, à marée basse, une locomotive couchée sur le flanc, à



Vue de Krakatau, prise de l'île Calmeyer, aujourd'hui disparue (voy. p. 124). — Dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

demi enfouie sous le sable. Le rivage lui-même a été bouleversé : de vastes terrains ont disparu; une anse se dessine où s'avançait un promontoire.

Nous terminons notre visite à Mérak par une excursion au phare, qui, en raison de sa situation au sommet d'un îlot haut d'une cinquantaine de mètres, a échappé au désastre. Là, sous le toit hospitalier du gardien, nous passons les heures les plus chaudes du jour. L'habitation est à proximité d'un bois touffu; on y jouit d'une belle vue et, dans la soirée, d'une brise délicieuse.

Le lendemain, nous étions de retour à Batavia. J'en avais fini avec les scènes de dévastation et de mort. D'autres horizons m'attendaient; après quelques jours de repos sous les magnifiques ombrages de Buitenzorg, j'allais enfin pénétrer dans l'intérieur de Java, au cœur même de cette terre privilégiée où, sous toutes les formes, éclate une vie exubérante.

Notre expédition sur le *Kédiri* n'avait duré que huit jours; mais pendant ce court laps de temps, que de spectacles variés, parfois grandioses et terribles, il nous a été donné de contempler! que d'observations intéressantes nous avons pu recueillir! Nous avons été les premiers à constater la fin de la période éruptive de Krakatau et la disparition des îles nouvellement formées. Quant aux résultats purement scientifiques de notre voyage, je n'en parlerai pas : ils sont du domaine de nos compagnons, MM. Bréon et Korthals.

Edmond Cotteau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marché aux bestiaux à Leeuwarden (voy. p. 131).

LA FRISE

(1883)

D'APRÈS UNE RELATION DU JOURNAL HOLLANDAIS « DE A ARDE EN HAAR VOLKEN ».

TOUTES LES GRAVURES ONT ÉTÉ EMPRUNTÉES A CE JOURNAL.

I

Au voyageur qui vient de la Hollande la route de la Frise est attrayante; si court que soit le trajet, il a sous les yeux un panorama des plus variés; la nature néerlandaise s'y déroule sous tous ses aspects.

Voici d'abord le vieux paysage hollandais : des prairies plates et verdoyantes qui semblent flotter sur des canaux pleins jusqu'aux bords; çà et là des arbres, de grandes mares couvertes de joncs et des saules; des maisons de paysans, des villages, des bourgs, des villes qui défilent le long du chemin, ou dressent dans le lointain leurs tours. La terre, que l'on dirait sortie d'hier du sein des eaux, a des couleurs fraîches et vaporeuses qui rappellent l'élément où elle a pris naissance.

Le ciel, d'un bleu pâle, presque toujours sillonné de nuages sous lesquels flottent des vapeurs grisâtres, donne au paysage une grande variété de teintes et de nuances; ces jeux de lumière et d'ombre sont d'une rare beauté.

A part quelques légers changements, il en est de même jusqu'à Utrecht.

On dit que le roi Louis, arrivé à De Bildt, s'écria : « C'est ici que commence le continent ! » exclamation surprenante à tous égards de la part d'un homme venant du Sud, du pays des montagnes. Ce n'est pas le continent qui commence là, mais une tout autre terre. Le sol s'élève; il ne continue plus à émerger avec peine au-dessus de l'eau qui l'entourait de toutes parts, dans tous les sens. Au contraire, l'eau devient de plus en plus rare et seulement sous l'apparence de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisseaux ou de petites rivières au doux murmure; bientôt même elle disparaît presque entièrement. Adieu la prairie; on se trouve au milieu des terres cultivées, des bois et bientôt même en pleine lande.

La lande! La connaissez-vous bien, la lande solitaire que l'on croit monotone, et cependant si riche en beauté et empreinte d'un caractère si particulier! Voyez s'étendre au loin, à perte de vue, cette plaine brune et ondulée, avec ses monticules et ses dépressions; avec ses bois sombres et ses nappes d'eau tranquilles, brillant comme des miroirs métalliques enchâssés dans le bronze; avec ses larges sentiers poudreux, dans lesquels la roue du lourd chariot a tracé son ornière, serpentant au milieu des buissons de genêts et des touffes d'herbe et se perdant au loin dans l'horizon brumeux, ou bien conduisant à la porte de la chaumière qui montre son toit de chaume au-dessus d'un bouquet d'arbres et dont la basse cheminée détache vers le ciel un *léger nuage de fumée bleue*. Certes elle ne manque pas de poésie la lande grave et charmante, avec son beau trésor de fleurs répandues à profusion sur son manteau de velours brun; la lande pittoresque, avec ses collines de sable d'un blanc éclatant et ses grandes pentes boisées; la lande libre, vaste, odorante, étincelante aux rayons du soleil et ornée de teintes fantastiques par l'ombre passagère des nuages, mais plus belle encore et plus impressionnante lorsque la nuit étend sur elle son voile sans bornes, et que la lune répand une lumière argentée sur ses sombres forêts, sur sa brune bruyère et ses mares scintillantes.

Le Waag.

Mais bientôt le panorama va changer. Par-dessus la lande vous apercevrez la plaine liquide du Zuiderzee aux flots d'un gris d'argent et quelques voiles à l'horizon; puis la lande disparaîtra, vous reverrez les bois, les champs et les prés, parsemés de nombreux bouquets d'arbres, *comme dans la campagne hollandaise*.

Nous suivons la frontière de la province de Drenthe et nous arrivons à Meppel. Toute cette région a subi pendant ces dernières années des changements considérables : des défrichements sur une grande échelle et des champs fertiles ou des prairies ont remplacé la lande et ses tourbières.

Voici que nous avons franchi la frontière de la Frise, et le train passe devant des stations dont les noms font clairement comprendre que vous êtes dans un pays qui a su conserver sa propre langue et n'a pas voulu laisser seulement un dialecte mort dans la bouche de ses habitants.

Nous venons de dépasser Wirdum, la deuxième station avant Leeuwarden, et nous commençons à chercher si l'on ne peut pas apercevoir quelque signe annonçant la capitale de la Frise. Mais, bien que nous approchions rapidement, nous ne découvrons rien encore qui signale la proximité d'une grande ville; rien que de vastes prairies, coupées par quelques grandes routes, reconnaissables à leurs doubles rangées d'arbres; partout des clochers de village et de bourg, et des fermes disséminées. Enfin! voici une ceinture d'arbres, et bientôt un bocage au-dessus duquel s'élève une masse de pierre, noire et carrée, une tour inachevée, qui grâce à son cadre de verdure n'a rien de disgracieux. Puis, nos regards fouillant entre les arbres, nous découvrons encore une autre tour plus basse, quelques maisons, et le sifflet strident de la locomotive annonce que nous sommes arrivés. Plus de doute, nous sommes à Leeuwarden.

II

Leeuwarden, pour donner tou d'abord une idée générale de l'impression qu'elle fait sur les voyageurs, est une ville propre, agréable, qui a toute la physionomie d'une ville hollandaise[1], et qui, quoique très ancienne, s'est totalement modernisée, plus modernisée même qu'il n'eût été à souhaiter. Lorsque vous vous promenez dans ses rues, presque toutes larges, et le long de ses canaux, lorsque vous voyez de tout part des maisons presque toutes neuves, vous ne diriez pas que Leeuwarden avait conquis ses droits de cité peut-être avant la fin du douzième siècle. Il existe encore, il est vrai, quelques rares constructions des anciens temps, mais ruinées ou défigurées par une restauration faite sans goût.

Commençons par jeter un coup d'œil sur la ville telle qu'elle est aujourd'hui; nous parlerons plus loin du passé.

Nous ne pouvons mieux faire tout d'abord que de nous promener sur le bord du canal, qui, sous différents noms, décrit un grand arc et partage la ville en deux; on peut dire que c'est le centre du mouvement et du commerce. La partie à l'ouest de ce canal, commençant au parc près de la chaussée de Harlingen, porte le nom de Nieuwstad (nouvelle ville), nom qui rappelle l'agrandissement de Leeuwarden dans la première moitié du quinzième siècle. Mais les magasins qui occupent le bas de la plupart des maisons en face

1. Hollandaise, dans ce cas, veut dire : de la province de Hollande, et non pas de la Hollande en général.

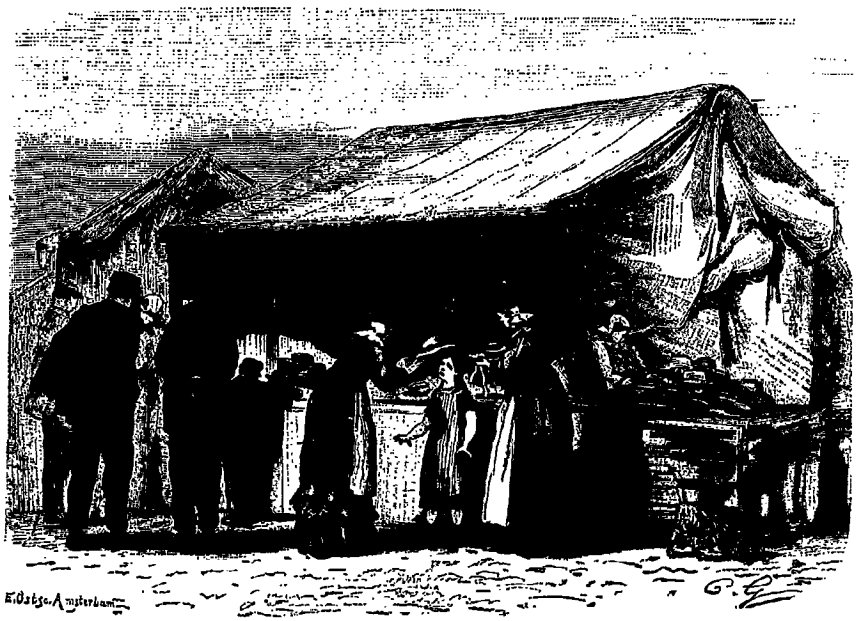
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du canal sont loin d'offrir le caractère du quinzième siècle et ont tout à fait l'aspect moderne. Pendant quelques heures du jour et le soir on voit là beaucoup de monde : c'est que Nieuwstad est la promenade favorite des beautés de Leeuwarden, attirées par les nombreux et élégants magasins qui leur fournissent les prétextes de longues flâneries.

On s'attendrait peut-être à rencontrer ici, dans la capitale de la Frise, des types de l'ancien costume original du pays; c'est une illusion qu'il faut perdre. Les dames et les jeunes filles frisonnes s'habillent, comme partout ailleurs, suivant la mode régnante. Dans la ville les femmes du peuple et les domestiques seules portent encore le traditionnel ornement de tête [1] avec le petit bonnet; mais les paysannes elles-mêmes nuisent trop souvent à cette coiffure, qui est loin d'être disgracieuse, en plaçant par-dessus un abominable chapeau, surchargé de rubans et de fleurs.

Le costume des hommes est le même qu'en tout autre pays.

Si l'on veut voir le canal qui limite Nieuwstad dans toute son activité, il faut le visiter un vendredi, pendant le grand marché de la semaine, l'un des plus fréquentés de toute la Hollande; il est alors couvert de barques et de navires, venus des environs et de villages plus éloignés; au bord de l'eau s'alignent en rangs pressés les marchands, auxquels on peut acheter tout ce dont on peut avoir besoin, denrées, vêtements, articles manufacturés, meubles, ustensiles de cuisine, et aussi le blé, le beurre et le fromage, qui ne sont pas là les moindres articles de vente, car la Frise est par excellence une province agricole.



Marché aux chapeaux à Leeuwarden.

Il faut aller voir ensuite la grande place où se trouve le *Waag*. Avec sa galerie, le Waag, édifice curieux du dix-septième siècle, est le centre d'un commerce très important. Depuis plus de deux siècles on y apporte le beurre d'une grande partie de la province : par suite de l'élévation constante des prix, cet article représente aujourd'hui une somme de près de trois millions de florins par an. On tient ici à honneur et à profit de conserver la réputation fort ancienne et bien méritée du beurre de la Frise; aussi les magistrats font-ils exercer une surveillance très rigoureuse sur les vases dans lesquels le beurre est conservé et expédié, la nature du vase exerçant, au dire des experts, une grande influence sur la qualité de la marchandise qu'il renferme. Aucun beurre ne peut être apporté au Waag que dans des vases préalablement vérifiés par des experts nommés *ad hoc*.

Dès le matin, de bonne heure, les vases, en bois de chêne, bien propres, remplis de beurre jusqu'au bord, sont rangés sous le Waag, tout ouverts, prêts à être goûtés et pesés par les acheteurs. L'expert plonge un long perce-beurre jusqu'au fond du vase; la vue et l'odeur, lorsqu'il le retire, suffisent pour lui indiquer la qualité du contenu.

La principale exportation de beurre se fait pour l'Angleterre; dans ces derniers temps toutefois ce commerce a, dit-on, diminué.

Tandis que nous en sommes aux marchés, mentionnons encore celui des bestiaux, qui se tient aussi le vendredi. Figurez-vous une grande place plantée d'arbres et divisée par des clôtures en compartiments, dans lesquels on peut faire entrer quelques milliers

1. Plaques d'or, d'argent ou d'acier, quelquefois enrichies de pierreries.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bêtes à cornes, chevaux, moutons et porcs. Si l'on peut apprécier au Waag le beurre de la Frise, ici l'on se fait une juste idée de la richesse du bétail de cette belle province.

La plus grande partie du bétail amené à Leeuwarden est également expédiée en Angleterre : notre bon pays ayant l'honneur de pouvoir satisfaire aux besoins presque insatiables de notre voisin maritime, et en premier lieu à ceux de l'hydre gigantesque de Londres qui dévore tout.

La foule du marché s'est écoulée. Dirigeons maintenant nos pas au dehors, le long de Nieuwstad, vers les boulevards plantés d'arbres et de buissons, anciens remparts d'où l'on jouit d'une très jolie vue sur les environs. Avant d'y arriver, à notre gauche, entre les maisons, une porte, petite mais élégante, attire notre attention; il est impossible de ne pas la remarquer. Ses pilastres de grès blanc, ses festons gracieusement découpés, son caractère architectonique tranchent d'une façon remarquable sur les habitations voisines, complètement dépourvues de style. C'est la porte *Popta* ou *Struiving*, construite en 1696 et donnant aujourd'hui accès à une étroite ruelle où se trouve un certain nombre de petites maisons. Cette porte a conservé le nom de la femme d'un gentilhomme dont la demeure était près de là et qui l'avait donnée pour servir à loger des indigents. La noble maison a disparu, mais la porte Popta est encore un des ornements de Leeuwarden.

Nous atteignons bientôt l'endroit où se termine le canal et où les grands arbres du boulevard nous souhaitent la bienvenue; ici nous foulons aux pieds la terre classique. Remarquez à droite une grande et jolie habitation avec son jardin et sa clôture, moitié villa, moitié hôtel : c'est la *maison Burmania*, l'une des plus anciennes de Leeuwarden, ou plutôt encore d'une bourgade à laquelle on fait remonter l'origine de la ville. La ruelle étroite et obscure qui passe près de la maison conduit vers le cimetière d'Oldehove, à une place plantée d'arbres, sur laquelle s'élève la tour inachevée que nous avons aperçue en approchant de Leeuwarden.

Nous sommes à *Oldehove*, la vieille hauteur située sur les bords du Middelzee, où peut-être déjà du temps de Charlemagne fut construite une église, autour de laquelle lentement se groupa un hameau qui devint peu à peu le village d'Oldehove, l'un des deux ou trois villages ou bourgs dont la réunion a formé plus tard la ville de Leeuwarden.

Cette antiquité déjà respectable ne suffit pas à la légende. On parle de bien d'autres choses : on dit que, plus de deux mille ans avant Charlemagne, cette région élevée sur les bords du Middelzee était connue et renommée sous le nom de *Hof Gods*; qu'il s'y trouvait un temple où résidait le grand prêtre des druides, et qu'à côté de ce temple était une université où l'on enseignait les sciences et la philosophie aux jeunes gens studieux de la Frise. On donne même les noms de tous les recteurs et professeurs de cette université, depuis Hayo, le fils du prince Friso, mort en l'an 180 avant notre ère, jusqu'à Occo le Sage, contemporain de Charlemagne. On va jusqu'à citer les titres des livres que ces savants ont écrits en latin, mais qui, hélas ! ont tous été détruits.

Laissons reposer en paix ce conte de l'université druidique et tout ce qui s'y rapporte; toutefois la persistance d'une pareille légende doit avoir quelque signification. Il est vraisemblable en effet que, bien avant l'introduction du christianisme, ce terre des bords du Middelzee était un lieu consacré où se trouvait un autel ou un temple, et on l'aura précisément choisi pour y édifier la plus ancienne église chrétienne de la Frise.

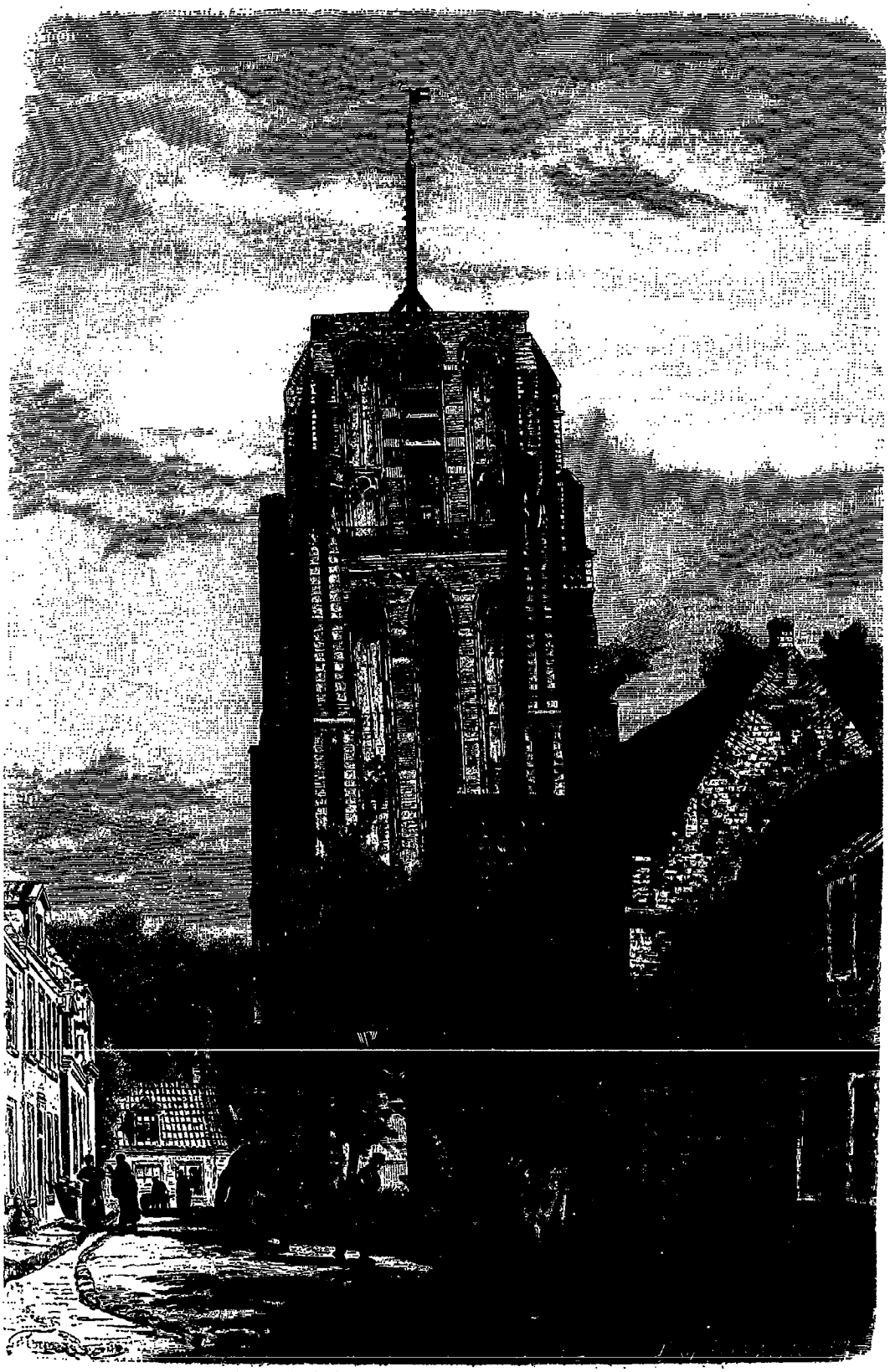
Quoi qu'il en soit, on sait qu'au douzième siècle Oldehove était un village d'une certaine importance qui, comme tant d'autres villages et bourgs devenus plus tard des villes, s'était formé de deux noyaux, le *burcht* noble et l'église paroissiale. Le *burcht* était ici le manoir de la noble famille de Burmania, qui possédait à proximité de nombreuses propriétés et qui, en vertu de son patronage, avait le droit de nommer les pasteurs de l'église d'Oldehove.

Ce vieux manoir, cette maison massive en pierre, qui se dressait fièrement au-dessus des murailles en planches et des toits de chaume des maisons du village, a été le prédécesseur de la jolie villa qui a conservé son ancien nom. Du reste la différence entre l'élégante maison moderne et le vieux château sombre n'est guère plus grande que celle qui distingue les environs d'alors et ceux d'aujourd'hui. Lorsque le noble seigneur de Burmania, vers le milieu du douzième siècle, regardait au dehors à travers les fenêtres grillées et garnies de plomb de l'un des étages supérieurs de son castel, sa vue se reposait sur la digue de mer, sur la grande nappe d'eau du Middelzee, qui traçait une séparation entre l'Oostergoo et le Westergoo, et dans laquelle l'Ee se jetait près de là. Un peu plus à l'est, il voyait sur une éminence une autre demeure seigneuriale, un des nombreux châteaux de l'ancienne et importante famille de Gammingha; tout autour de ce château se groupait un village, qui avait son église et qui formait la paroisse de *Nyehove*[1], dont le nom même indiquait l'origine plus récente. Avant la fin du douzième siècle, ces deux villages réunis formaient la ville de Leeuwarden, et la jeune cité restait encore un port de mer dont les bourgeois avaient comme principaux moyens d'existence le commerce et la navigation.

Mais de grands changements survinrent avec les années. Les terribles inondations et les irruptions violentes de la mer du Nord, ayant englouti toutes les terres basses entre la côte actuelle et les îles, entre la Frise et la province de Nord-Hollande, avaient, dans le cours du douzième et du treizième siècle, trans-

1. Nye Hove, Nouveau Hove, par opposition à Olde Hove, Vieux Hove.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tour inachevée d'Oldehove (voy. p. 134).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formé l'ancien lac Flie en une grande mer intérieure, le Zuiderzee; elles avaient en même temps considérablement modifié la direction des cours d'eau et des rivières, ainsi que le régime général des eaux de cette contrée. Une des nombreuses conséquences de ce bouleversement fut de combler ce qu'on appelait le *Middelzee* ou *Boorndiep*, bras de mer qui s'étendait primitivement du nord au sud jusque devant Sneek. Avant le commencement du quatorzième siècle, le Middelzee était transformé en terre ferme, et Leeuwarden était devenue une ville de l'intérieur, que les canaux mettaient en communication avec les autres parties de la contrée et quelques ports de la côte; mais elle avait perdu de son importance comme ville de commerce.

Les hôtes du manoir de Burmania ne voyaient plus alors voguer les navires sur les eaux du Middelzee; leurs yeux n'apercevaient plus que des champs et des prairies, et bientôt un village très peuplé se créa à proximité de leur demeure; c'est que Oldehove était la principale paroisse de Leeuwarden. Son église, dédiée à saint Vitus, était la première de la ville, le siège du doyen, et, depuis que Leeuwarden était devenue la capitale de la Frise, c'était dans ses murs que les souverains du pays prêtaient serment; son clergé était nombreux et instruit; mais elle ne répondait en rien par son aspect extérieur à l'importance de la nouvelle capitale. Aussi les magistrats de la ville, en 1529, décidèrent-ils que l'on construirait une nouvelle église avec tour. La direction de ce travail important fut confiée à meester Jacob van Aaken, dont les plans avaient reçu l'approbation générale. D'après ces plans, à la place de l'ancienne église paroissiale en ruine, on devait élever un grand et imposant édifice de style gothique; auprès on devait aussi construire une tour dont le sommet aurait atteint plus de trois cents pieds de hauteur. En un mot, meester Jacob devait gratifier Leeuwarden d'une cathédrale qui n'eût pas trouvé sa pareille dans les provinces du Nord.

Mais, hélas! bourgmestre, échevins, conseillers de la bonne ville de Leeuwarden, clergé d'Oldehove, et vous aussi, meester Jacob, quelle était votre erreur quand vous vous imaginiez qu'en 1529 il était encore temps d'entreprendre la construction de semblables cathédrales! L'enthousiasme religieux, qui autrefois faisait sortir de terre comme par enchantement des monuments de ce genre, n'existait plus; on était entré dans une autre période de l'histoire, et l'on était sous l'influence d'autres pensées. Les travaux avaient cependant été commencés, et ce ne fut que trois ans plus tard, en 1532, que la construction s'arrêta : la tour avait à peine atteint la hauteur de deux étages, et l'église n'était encore qu'en projet. Faut-il attribuer le retard et l'insuccès de cette grande entreprise à la mort prématurée de meester Jacob; aux moindres capacités ou au moindre zèle de son successeur, meester Cornelis Frederiksz; à l'affaissement des premiers étages de la tour; à des dissensions entre les magistrats et le clergé; au manque des moyens nécessaires? Peut-être ces causes, ou du moins quelques-unes d'entre elles, contribuèrent-elles à arrêter et à faire abandonner les travaux; mais il y avait un motif plus puissant de cet abandon : depuis quelques années un élément de désorganisation avait pénétré en Frise, élément qui avait paralysé et détruit la puissance créatrice du moyen âge dans le domaine de l'art. Déjà en 1524 s'était produite à Leeuwarden une grande agitation au sujet des principes et des écrits de Luther, qui avaient eu un grand retentissement en Frise, et, comme partout, avaient divisé les esprits et séparé ce qui jusqu'alors avait été uni.

On peut dire que la tour inachevée est restée jusqu'à ce jour comme un témoin de cette crise religieuse qui a inauguré une nouvelle ère dans le développement de la civilisation. A peine est-ce un débris, un fragment; et cependant, telle qu'elle est, la tour massive d'Oldehove est le monument le plus intéressant de Leeuwarden. Aucun autre édifice de la ville ne peut lui être comparé comme grandeur de conception et comme ampleur d'exécution; elle a cent trente pieds de hauteur. De sa plate-forme en pierre, par les temps clairs, on aperçoit la mer au loin; on domine une grande partie de la Frise, plaine verte et fleurie, coupée de canaux argentés, parsemée de villages et de bourgs, dont la plupart n'ont que des tours grossières et disgracieuses, dépassant seulement la cime de leurs arbres, assez rares.

Quant à la vieille église paroissiale d'Oldehove, elle a été démolie à la fin du seizième siècle et n'a pas été remplacée. Au milieu des arbres où elle s'élevait se dresse la tour toute seule, ne servant à rien, dans un coin obscur et peu fréquenté de la limite extérieure de la ville; ce doit être une énigme pour celui qui ne connaît pas son histoire.

III

Déjà le jour décline, et nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons faire une promenade le long du boulevard pendant le calme du reste de la soirée. L'air est frais et agréable sous les grands arbres majestueux entre lesquels serpentent des sentiers qui, tantôt montant, tantôt descendant, offrent des points de vue charmants et de temps en temps très étendus sur les sinuosités du large canal et les alentours de la ville. Puis nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour atteindre un lieu chéri de tout habitant de Leeuwarden, et qui contribue à la renommée de la ville : je veux dire le Prinsentuin, le Jardin du Prince.

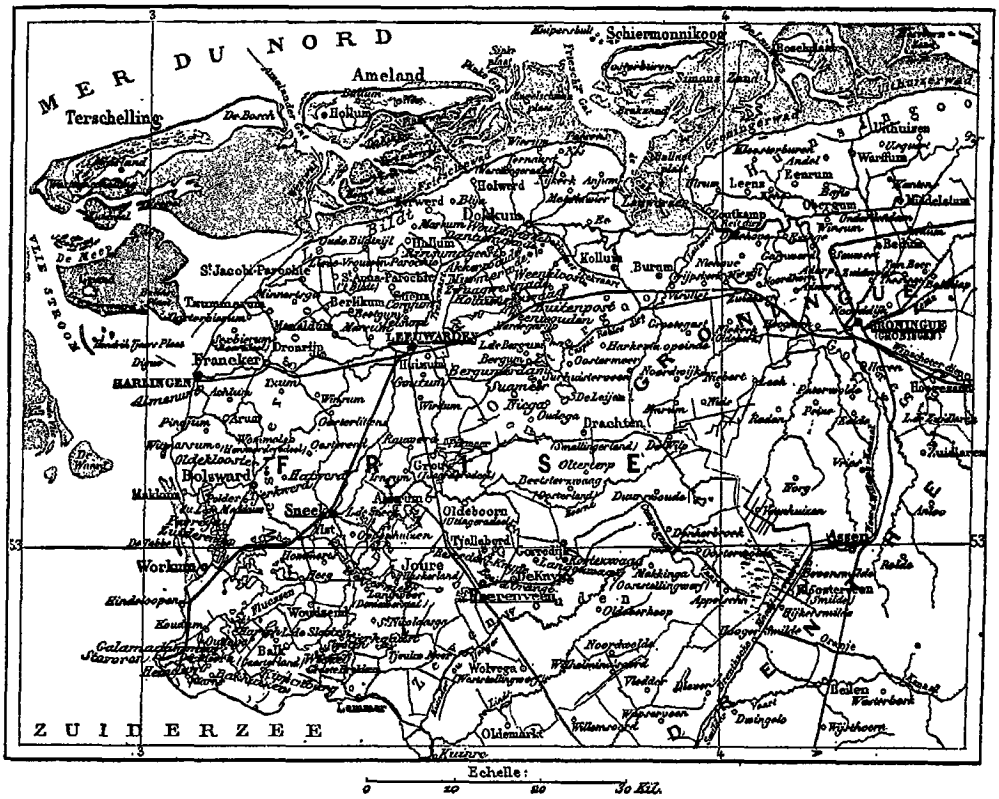
Ce jardin est ouvert à tout le monde; les soirs seulement où la musique se fait entendre et les jours de fêtes, on perçoit un faible droit d'entrée. Comme déjà du rempart nous avons entendu le son des instruments, il nous faut payer notre obole, que nous n'aurons pas du reste à regretter. Quelle agréable et charmante disposition! De beaux arbres, des pelouses moelleuses, des parterres de fleurs, des sentiers en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zigzag, des arbustes fleuris donnent à ce jardin un charme tout particulier.

Ainsi que l'indique son nom, d'augustes souvenirs se rattachent au Prinsentuin. Le plan primitif du jardin fut tracé par le stathouder frison Willem Frederik, comte de Nassau, qui dans ce but obtint de la ville, en 1648, une parcelle de terrain non construite. Lorsque le comte épousa en 1652 Albertina Agnes, fille du prince Frederik Hendrik, le nouveau jardin de plaisance fut agrandi et embelli en l'honneur de cette princesse. Depuis cette époque les stathouders frisons et leurs familles en ont continué l'agrandissement et les embellissements. La princesse Maria-Louisa, veuve de Johan Willem Friso, aimait surtout à s'y promener. Quand son fils Willem Karel Hendrik Friso, qui fut plus tard le stathouder Guillaume IV, épousa la princesse Anna, fille du roi d'Angleterre, le jardin fut complètement refait à la mode française, qui régnait alors. Sa décadence date de 1747, alors que, le stathouder de Frise ayant été proclamé stathouder héréditaire de toutes les provinces néerlandaises, la résidence de la famille princière fut transportée à S'Gravenhage (la Haye). Le Prinsentuin fut dès lors abandonné et complètement négligé; à la Révolution il devint un jardin national ouvert au public; puis il fut affermé et tout changé. Pendant de longues années sa possession fut

LA FRISE.



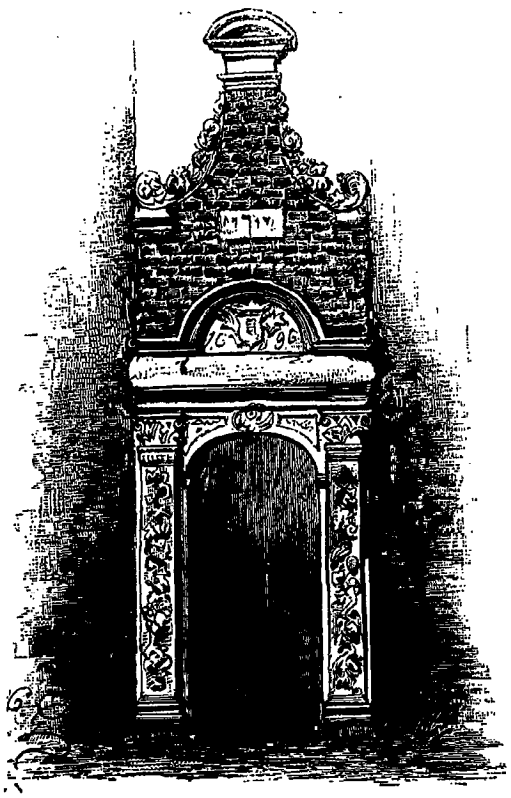
l'objet de contestations entre la ville de Leeuwarden, qui prétendait n'avoir fait que prêter le terrain, et l'administration des domaines. Enfin le roi Guillaume Ier mit fin à cette querelle; il restitua en 1819 le jardin à la ville, et manifesta le désir qu'on en fît définitivement un lieu public de promenade. Aujourd'hui le Prinsentuin de Leeuwarden, grâce à son étendue et à ses gracieuses dispositions, est loin d'occuper le dernier rang parmi les parcs des villes de notre pays.

Sur un étroit et paisible canal, qui porte le nom peu poétique de *Turfmarkt* (marché aux tourbes), on voit un édifice qui mérite l'attention : c'est celui qu'on appelle encore le *Kanselarij* (la Chancellerie), et c'est vraiment une des œuvres les plus remarquables de l'architecture de la Renaissance, dont les spécimens sont si rares en Hollande. Quelques mots d'histoire ne seront peut-être pas ici hors de place.

Lorsque, à la suite de guerres civiles permanentes et d'une anarchie sanglante, l'affranchissement de la Frise fut accompli par le duc Albert de Saxe, un pouvoir central remplaça le régime arbitraire. Le comte Georges de Saxe, fils et deuxième successeur d'Albert, installa en 1504 une haute cour de justice, composée de six conseillers sous la présidence du chancelier ducal; cette cour, suivant la coutume de l'époque, ne possédait pas seulement la juridiction suprême, elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenait aussi une part importante à l'administration du pays. Au début elle se réunissait dans le château fort construit par le duc de Saxe; puis, pendant beaucoup d'années, elle passa d'une maison à une autre, sans pouvoir fixer sa résidence d'une manière satisfaisante. Enfin elle y réussit après des démarches incessantes, de longs pourparlers et de nombreux marchandages; vers le commencement de l'année 1566, Bartholomeus Janszoon, architecte de Sa Majesté Royale, fut envoyé à Leeuwarden pour construire un édifice digne de l'honorable cour de Frise. Meester Bartholomeus se mit au travail, et, par ce qu'on voit de son œuvre, il est aisé de reconnaître que c'était un homme auquel on pouvait confier cette tâche en toute sécurité. En 1571 la construction était assez avancée pour que la cour pût faire son entrée dans la nouvelle chancellerie. Le 7 novembre de cette année, les juges se réunirent pour la dernière fois dans l'ancienne salle du cloître des Frères Mineurs; de là ils se rendirent en un pompeux cortège, avec leurs serviteurs, à l'église d'Oldehove, où fut célébré un service solonnel; puis ils allèrent à la Chancellerie et y tinrent leur première séance. Mais à cette époque ce fut tout; aussitôt après on interrompit la construction, bien que le plan original eût été tracé sur une grande échelle et que l'aile du sud fût à peine en partie terminée.



Porte *Popta* ou *Struiving* à Leeuwarden (voy. p. 132).

Tel qu'il est, l'édifice est construit en briques rouges, richement agrémentées de pilastres et d'ornements en grès. Le haut fronton à degrés, qui devait se trouver au milieu, supporte, d'un côté les statues de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, de la Justice, et de l'autre celles de la Prudence, de la Force, de l'Équité et de la Modération; le sommet porte la statue de l'empereur Charles-Quint, avec le globe impérial et la couronne. Le large escalier est formé de sept marches, avec plinthes et balustres en pierre de taille; en 1621 on y a placé quatre lions assis portant les armes des quatre anciens cantons de la Frise, Oostergoo, Westergoo, Zevenwolden et les Onze Villes.

Tant que dura la république, la cour de Frise tint ses séances dans ce monument, et même quelque temps après; mais en 1811 la cour, complètement modifiée, fut transportée ailleurs, et la Chancellerie devint d'abord un hôpital militaire, puis, trois ans plus tard, une caserne, jusqu'en 1824, époque à laquelle elle reçut pour nouvelle destination les bureaux de l'assurance civile et militaire. Afin de l'approprier à ce nouvel usage, tout fut enlevé et changé dans l'intérieur; il ne resta que la façade et un escalier. Enfin l'honorable résidence du sanctuaire de la justice est devenue l'asile des voleurs : une prison.

Non loin de la Chancellerie se trouve le muséum de la Société d'histoire, d'archéologie et de philologie de la Frise : institution remarquable, due à l'initiative particulière; elle est relativement encore jeune. On peut y suivre toute l'histoire de la constitution du sol de la Frise, dont les divers éléments sont presque entièrement formés de diluvium; en outre on y voit des pétrifications, des ossements d'hommes et d'animaux d'une antiquité difficile à préciser. Devant ces spécimens curieux on peut se croire transporté à l'époque où toute la terre de Frise n'était qu'un marécage sans fin, coupé par de nombreux cours d'eau, parsemé d'étangs et de lacs, et continuellement exposé aux inondations de la mer du Nord, dont les flots balayaient sans obstacle la vase molle émergeant à peine à la surface. Là où la plaine fangeuse s'élevait un peu plus haut, des bois immenses ou de vastes landes couvraient ce sol que le pied de l'homme n'avait jamais foulé. Cela dura de longs siècles — qui en saura jamais le nombre? — jusqu'à ce que la mer impétueuse se fût elle-même créé une barrière de dunes, rompue de temps à autre, mais qui, au moins, protégeait le plus ordinairement ce qu'on appelait la terre ferme.

Quand, à une époque moins lointaine, mais d'une date également inconnue, des hommes apparurent dans cette région jusque-là inhabitée et inhabitable, ce furent des nomades, venus probablement de l'Est et du Sud vers ces plages basses où la mer imposait une limite à leurs pérégrinations. On suppose que, s'étant arrêtés là, ils s'établirent sur des monticules pour se mettre à l'abri des inondations et n'être pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Prinsentuin, parc de Leeuwarden (voy. p. 134-135).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

engloutis dans la fange des marais. On a peine à se faire une idée de l'existence misérable de ces premiers habitants de la Frise, sur leurs tertres, au milieu des lacs, des cours d'eau, des mares et des marécages, sans cesse menacés par la mer, dont un large bras pénétrait dans les terres. La pêche et l'élève des bestiaux ont dû être leurs moyens d'existence, peut-être aussi quelques essais d'agriculture. C'était sûrement une race forte, rude, intrépide, habituée aux privations de toutes sortes, en lutte continuelle avec une nature sauvage, inclémente, hostile, sous la menace incessante d'une destruction complète. Néanmoins ce combat pour la vie se continua de siècle en siècle avec une persévérance énergique. Aucun historien ne saurait dire après combien de désastres, de catastrophes terribles, l'être humain parvint à opposer une digue à l'Océan, à lui tracer ses limites et à transformer le marais en un pays qui plus tard devait être si fertile.

Que cette constitution du sol, que ces luttes séculaires avec la nature aient imprimé dès l'origine sur le caractère des habitants un cachet indélébile, il est permis de le croire. Un peuple qui a ainsi créé son pays l'aime passionnément : les Frisons sont attachés par les liens de la plus forte affection à leur sol natal. Cet amour de la patrie a entretenu celui de la liberté et de l'indépendance, qui s'est traduit surtout par la haine de toute domination du dehors; les Frisons ne supportent pas la pensée qu'une influence étrangère puisse venir apporter le trouble dans leurs usages et leurs institutions. C'est pourquoi la Frise ne s'est pas laissé atteindre par l'esprit du cosmopolitisme moderne; elle a une individualité indépendante, particulière, qu'il est intéressant de connaître et d'étudier, parce qu'elle diffère en partie des autres provinces néerlandaises.

Le musée de Leeuwarden est riche en souvenirs de toutes sortes de l'histoire de Frise. Outre quelques restes de l'époque germanique et romaine, des ustensiles de ménage, des armes, des meubles de divers siècles, des portraits d'hommes et de femmes plus ou moins célèbres de la Frise et de quelques inconnus, il possède des tableaux d'anciens castels, de cloîtres et d'abbayes, des vues de villes, et une grande quantité d'objets qui se rapportent à la vie domestique et aux us et coutumes d'autrefois.

On s'arrête beaucoup devant la collection des anciens costumes frisons. A une seule exception près, tous ces vêtements et ces ornements, quelques-uns très beaux et très précieux, sont posés à plat ou suspendus dans des vitrines ou des armoires. On le regrette : si l'on veut se faire une juste idée d'un costume, il est nécessaire qu'on le voie porté par quelqu'un, ou du moins par un mannequin. On peut dire également des meubles et ustensiles qu'on aime à les voir à leur place, avec l'entourage qui leur convient, et, à cet égard, le désir du public a été bien compris par les organisateurs du musée.

A l'étage supérieur on a disposé et meublé deux chambres telles qu'elles l'étaient jadis au village maritime de Hindeloopen : on s'y trouve comme transporté dans une maison d'il y a environ un demi-siècle.

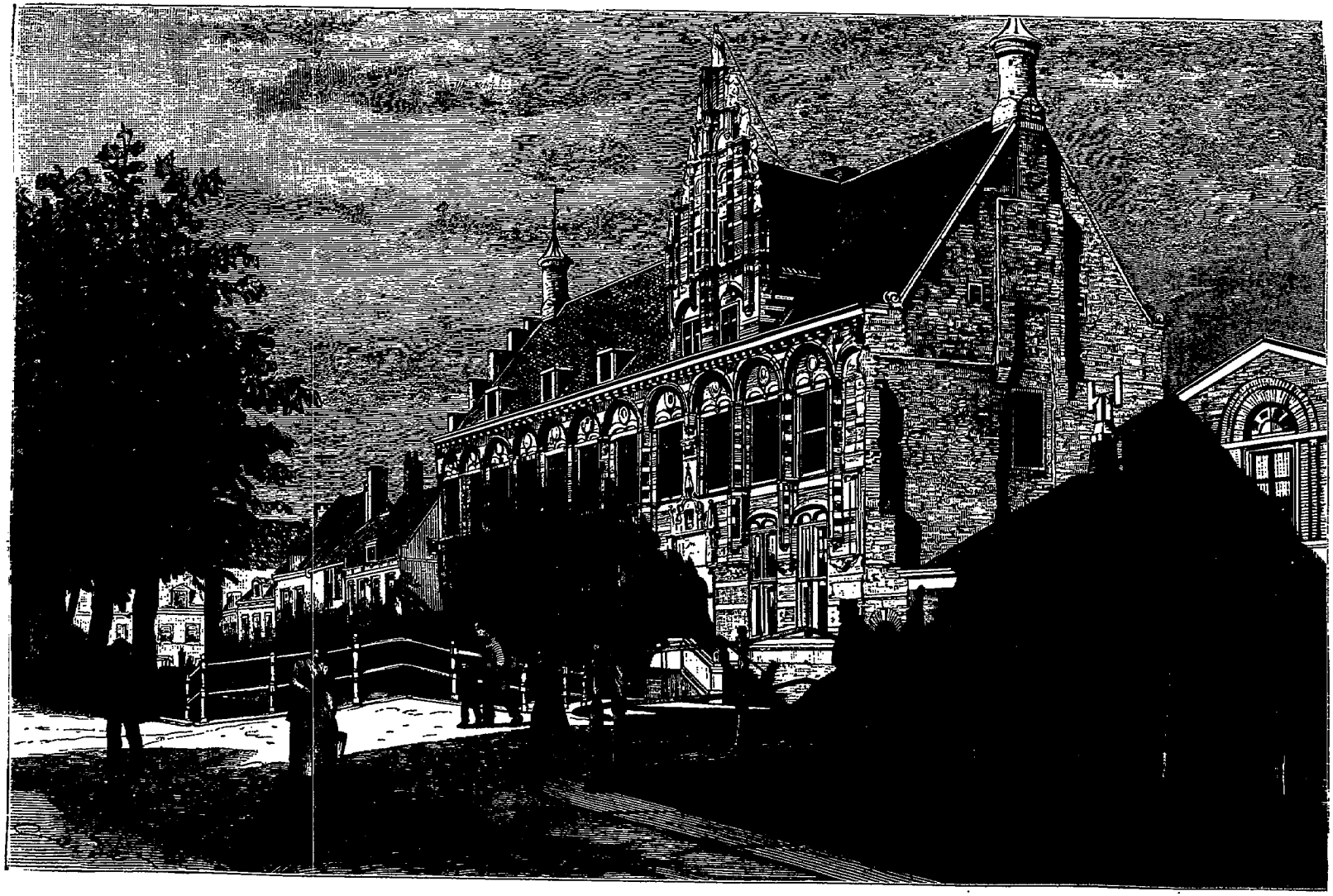
Dans l'une de ces chambres on fait connaissance avec les personnes de la maison. A la table à thé sont assis un homme et une jeune fille; auprès on voit une femme et un petit enfant; tous quatre sont revêtus du véritable costume de Hindeloopen : c'est un groupe que l'on n'oublie pas.

Donner une description de ces chambres serait difficile, pour ne pas dire impossible, du moins une description qui ne se bornerait pas à être un catalogue sec de tous leurs meubles et autres objets matériels, mais qui donnerait au lecteur une fidèle image de l'appartement. Je ne puis que joindre à la gravure de la page 141 quelques explications.

Les murs de l'une des deux chambres sont, en partie jusqu'à mi-hauteur, en partie sur toute leur hauteur, recouverts de carreaux blancs et bleus, sur lesquels sont représentés des animaux, des paysages, et surtout des scènes de la Bible, souvent d'une façon très naïve. Là où la partie supérieure des murs n'est pas revêtue de carreaux, elle est garnie de planches de chêne vernies ou peintes.

Dans l'autre chambre, le mur du côté oriental est presque tout recouvert de lambris en bois de chêne, ornés de panneaux et de pilastres complètement peints et représentant aussi principalement des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Des portes s'ouvrent sur deux bois de lit et sur une grande armoire surmontée d'une petite. Au mur occidental de la chambre on voit un autre bois de lit, où des sculptures représentent la Foi, l'Espérance, la Charité et la Justice. Il n'y a pour ainsi dire pas une place qui ne soit peinte ou ornée : tous les meubles en bois sont peints ou coloriés, la table à thé, les chaises, le berceau en bois, les armoires et autres objets, les plats en porcelaine, les tasses et jusqu'aux jouets d'enfants. C'est bien certainement plus bigarré que beau; le dessin sur les carreaux et les panneaux laisse la plupart du temps beaucoup à désirer, et cet appartement multicolore, plus ou moins bizarrement décoré, ne révèle pas un sentiment artistique bien délicat; il prouve cependant jusqu'à quel point ces habitants d'une ville perdue sur la plage frisonne éprouvaient le besoin d'orner leurs maisons; combien ils affectionnaient la peinture et la sculpture, quoique sous des formes assez grossières; combien ils aimaient à animer les murs de leurs chambres, leurs meubles, leurs ustensiles, en les faisant parler en quelque sorte de ce qu'ils avaient le plus à cœur. On a dans ces intérieurs presque une Bible illustrée : partout des scènes de l'Écriture, quelquefois même avec le texte; on comprend que, pour ces pêcheurs et ces laboureurs, le monde des patriarches et des prophètes, des apôtres et des évangélistes était un monde presque aussi connu, presque aussi familier que s'il eût été là vivant près d'eux tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ancienne Chancellerie à Leeuwarden (voy. p. 136).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours. On ne s'en étonne point en pensant que depuis leur tendre enfance ils vivaient en effet dans cette intimité, que tous les jours ils entendaient les histoires de la Bible, que tous les jours ils lisaient les paraboles du Seigneur; en sorte que, lorsque dans leurs demeures ils levaient les yeux, ils ne voyaient que des personnages qui leur étaient familiers et faisaient pour ainsi dire partie de leur existence habituelle.

Les personnages de la chambre que nous avons représentée méritent qu'on les étudie. L'homme est habillé tout de noir, à l'exception de sa camisole en soie bleue à fleurs, dont on ne voit cependant pas grand'chose à cause des larges pans de sa cravate en toile de Cambrai. La coupe et la forme de la redingote en drap, de la culotte courte, du chapeau à trois cornes rappellent la seconde moitié du siècle dernier. Le pêcheur de Hindeloopen, assis comme il est, la pipe à la main, fait presque l'effet d'un pasteur campagnard de cinquante à soixante ans.

Le costume de la femme qui est debout est bien différent. A quelle époque remonte cet habillement aux nuances les plus variées? il est difficile de le dire; mais il n'est pas douteux qu'il ne soit plus ancien que celui de l'homme. Sa pièce la plus remarquable est ce qu'on appelle le *foarflechter*, ainsi défini : « Un petit cylindre ouvert en carton, doublé de drap rouge, sur lequel est étendu le *foarflechter* en toile de Cambrai, garni à partir du haut d'une fine dentelle ». Ce *foarflechter* était l'emblème de la femme mariée; aussitôt fiancée, elle s'en couronnait la tête; entre les fiançailles et le mariage, cette coiffure était enveloppée d'un voile de linon fin, et, une fois le mariage célébré, le voile était remplacé par le *zondoek*, pièce de toile (*sendoak*) plissée et fortement empesée. A sa mort, la femme mariée de Hindeloopen était ensevelie avec ce *foarflechter*; seulement on remplaçait le zondoek par une serviette plissée de la même façon sur la tête.

La jeune fille assise à table est presque vêtue de la même façon que la femme, mais elle n'a pas de *foarflechter*; sa tête est couverte d'un *zondoek*, large et plissé.

Le vêtement de l'enfant ne diffère pas beaucoup de celui des adultes; il est tel qu'on en voit encore à la campagne et qu'en portent entre autres les habitants de Scheveningen et de Marken.

On n'a pas oublié dans le musée cette autre pièce particulière du costume frison, l'*oorijzer* : on y a en quelque sorte reconstitué l'histoire de cet ornement de tête, qui à l'origine n'en était pas un. Voici les étroits anneaux en fer, ouverts par devant, que les femmes germaniques portaient sur leur tête pour contenir les boucles dorées de leur opulente chevelure. Cet anneau, au fur et à mesure des progrès de la civilisation et de la prospérité, fut peu à peu fabriqué d'un plus noble métal, en argent, puis en or, et il changea aussi graduellement de forme; insensiblement il s'est étendu et est devenu une plaque, parfois très large; les extrémités, d'abord simplement recourbées sur les tempes, pour ne pas comprimer le front, furent plus tard ornées de boutons et d'épingles; enfin l'*oorijzer* en or, qui entourait presque toute la tête, fut complété par une agrafe de diamants, qui couvrait le front. Sous l'*oorijzer* on portait une petite coiffe noire et, pardessus, un bonnet de dentelle fine, dont les larges plis tombaient le long des tempes et sur le cou. Cette coiffure est jolie, lorsque la nouvelle mode n'y ajoute rien qui puisse la déformer; elle fait ressortir la beauté des jeunes filles et des femmes frisonnes, aux traits finement découpés, au teint blanc, aux joues fraîches et roses, comme nous pouvons ici souvent le constater. C'est pourquoi on peut regretter que cette coiffure nationale ne soit plus portée dans les hautes classes de la société, où, comme en Angleterre, la beauté des jeunes filles et des femmes est loin d'être une exception.

Avant de sortir du musée, signalons encore une magnifique ciselure d'argent, provenant de la succession du docteur Popta, décédé le siècle dernier, et aussi des pots à verser, des cornes à boire, des gobelets, des verres aux formes originales et aux inscriptions caractéristiques, et enfin des tableaux de nombreux monuments depuis longtemps disparus ou des portraits d'hommes d'État ou de généraux.

IV

Le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, il y a tous les ans à Leeuwarden une grande course de chevaux, à laquelle prennent part les trotteurs les meilleurs et les plus renommés de toute la province.

Le roi Guillaume Ier a fondé cette course et y a attaché comme prix un fouet en or. Le roi Guillaume II en a augmenté l'éclat en créant un second prix, consistant en un *oorijzer* en or. Le bourgmestre de Leeuwarden assiste à la fête, ainsi que le gouverneur de la province, ou, comme on le nomme maintenant, le commissaire du roi; ils sont accompagnés de leurs épouses, qui, en cette occasion, portent le costume national de la Frise, de même que toutes les autres dames.

Les courses au trot ont toujours été un des amusements populaires favoris en Frise. Le théâtre de la lutte est la chaussée de Harlingen, dégarnie d'arbres sur une très grande longueur, de sorte que, des prairies qui la bordent, la vue s'étend librement sur la route. Aux deux extrémités de la lice, de longs poteaux de signaux sont plantés dans le sol et portent chacun un bras; deux tribunes très simples sont construites pour les personnages de distinction qui doivent assister à la course et pour les membres du comité; une tente abrite la musique. Quant au public, la place ne lui manque pas dans les prés voisins, si nombreux que soient les spectateurs : il en viendra non seulement de Leeuwarden et des environs immédiats, mais encore de toutes les villes, des bourgs et des villages éloignés, en toutes sortes d'équipages, mais surtout dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Représentation d'une ancienne chambre du village de Hindeloopen au musée de Leeuwarden (voy. p. 138).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces rapides cabriolets que possèdent presque tous les paysans à l'aise. Demain, sur cette chaussée si calme, dans ces paisibles prairies où moutons et bœufs paissent ou ruminent tranquillement, se pressera une foule bruyante d'hommes et de femmes en habits de fête. Les chevaux agiles, guidés par leurs piqueurs, feront voler à fond de train sur la terre durcie les légères voitures, jusqu'à ce qu'enfin, après une lutte ardente, les vainqueurs remportent le prix, aux applaudissements bruyants de la foule. Demain, le long de la route et dans la prairie, se tiendra la kermesse, avec toute la cohue ordinaire de ce genre de fête.

Que celui qui veut voir dans toute sa splendeur la population campagnarde de la Frise vienne donc demain aux courses, car c'est demain que l'on se disputera le prix royal.

Hélas! le matin du grand jour est arrivé, et déjà de bonne heure je suis éveillé par la pluie, qui semble vouloir traverser les carreaux de ma chambre. Il fait un vrai jour d'été hollandais de 1882, un temps gris, une averse torrentielle, incessante, chassée par un vent furieux.

La course et la fête auront-elles lieu? Oui certes, il le faut; tout est prêt et en ordre, et ce n'est pas simplement une fête locale à laquelle Leeuwarden seule est conviée, c'est une fête à laquelle plus de la moitié de la province doit prendre part; l'ajourner, au dernier moment, est tout à fait impossible. Mais que pourra-t-on voir? Personnellement je ne me sens pas le courage d'assister aux scènes de la déception publique.

Je passe une grande partie de la matinée aux archives de la ville.

Vers l'après-midi, la pluie ayant l'air de vouloir un peu cesser, je me décide à faire une tentative pour voir ce qu'on fait au champ de courses.

Je passe le long de Nieuwstad, près du parc, sur le pont, et j'arrive au commencement de la chaussée. Mais voici que la pluie recommence à tomber à torrents, le vent siffle, la route est un lac de boue impraticable. La foule des spectateurs, dans un désordre indescriptible, les vêtements fripés et ruisselants, cherche en vain, en cohue désordonnée, à se garantir du déluge à l'aide de parapluies. Dans la grande auberge qui est sur le bord du chemin, il ne reste pas une place; hommes et chevaux se pressent contre les murs pour se mettre un peu à l'abri de l'inondation.

Je reviens à l'hôtel : la fête de Waterlo est tout à fait manquée.

Le lendemain, j'en ai lu le compte rendu dans les journaux. La journée avait été aussi triste que possible, mais on avait voulu la terminer gaiement : une grande partie de ceux qui n'avaient pas quitté la ville s'étaient réunis dans le vaste local de Van der Wielen. La salle était pleine de paysans et de paysannes, qui se consolaient devant un verre de vin ou un punch flambant. Des membres du comité, je crois, y avaient prononcé de sérieuses harangues; on y avait porté, en langue frisonne, des toasts qui soulevèrent le plus grand enthousiasme et avaient été chaleureusement applaudis; après avoir ri, causé et chanté, on avait fini par danser.

Adieux à la fête; il faudra reprendre bientôt le bâton de voyage, mais nous avons encore une ou deux choses à voir à Leeuwarden.

Il n'est pas indispensable d'aller aux églises : les trois temples protestants, anciennes chapelles de cloîtres, ont, par suite de leur reconstruction et des changements qu'a nécessités le nouveau culte, perdu ce qu'ils pouvaient avoir jadis d'intérêt au point de vue artistique. La petite place où s'élève la Grande Église ou l'église des Jacobins, qui faisait autrefois partie du couvent des Dominicains, a seule conservé un peu de son ancien caractère. La sacristie est encore une partie de l'ancienne maison du chapitre. Dans cette église on voit le caveau où étaient déposées les dépouilles mortelles des stathouders de la Frise et des membres de leurs familles.

Tout aussi peu remarquable est ce qu'on appelle le palais royal ou la Cour du stathouder, construction sans style, sans caractère, et qui fait seulement l'effet d'une assez belle maison particulière. Cet édifice, qui dans les derniers temps a été complètement rebâti et n'a rien conservé de son premier aspect, est actuellement habité par le commissaire du roi.

Sur la grande place silencieuse, devant la Cour, se succèdent le corps de garde, l'hôtel de ville de Leeuwarden et le tribunal du canton, qui n'ont rien de monumental; l'hôtel de ville toutefois n'est pas sans un certain air de noblesse.

Cette place de la Cour était jadis un fossé, qui fut comblé en 1688 et 1689; sur l'une des vieilles estampes représentant les obsèques solennelles du prince Guillaume Frederik en 1664, on voit encore figurer le mur d'enceinte avec portes qui entourait la Cour d'alors.

Non loin de la place est la rue de la Grande-Église, où était l'ancien palais de la princesse, habité pendant nombre d'années par la princesse Maria-Louisa, mère de Guillaume IV, dont le nom est encore en grande vénération parmi les habitants de Leeuwarden. Nous nous dirigeons vers cette rue pour visiter l'hospice Saint-Antoine, témoignage de leur sens pratique, de leur attention à pourvoir à des besoins et à des nécessités, de nos jours souvent négligés.

L'hospice Saint-Antoine date du moyen âge; il fut probablement construit vers l'an 1400 par la confrérie du Saint-Sacrement, fondée en vue de venir en aide aux habitants et aux habitantes de Leeuwarden qui ne pouvaient plus subvenir à leurs besoins pour cause de vieillesse, de maladie ou d'indigence. C'était aussi un asile, une maison de charité, et en même temps une communauté, où, moyennant le payement d'une certaine somme, on recevait, la vie durant, le logement et la nourriture. Grâce à des donations nombreuses, l'établissement prospéra peu à peu : on y construisit une chapelle particulière, que desservait un prêtre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'église d'Oldehove, et un asile pour recevoir les pauvres de passage ou soigner les domestiques malades et les gens de basse condition. Malgré les malheurs des temps et la révolution du seizième siècle, l'hospice Saint-Antoine ne dépérit point; le triomphe de la Réforme lui profita même, car on lui attribua le tiers des biens des couvents; la ville de Leeuwarden, qui les avait confisqués, se déchargea sur lui du soin des pauvres. Il traversa heureusement les tempêtes de cette époque et, actuellement encore, grâce aux ressources dont il dispose, il peut sans obstacle rendre les services qu'eurent en vue ses fondateurs. Soixante-dix personnes y sont logées et soignées. En outre, dans un autre bâtiment, le nouvel hospice Saint-Antoine, construit sur le Groenen-weg, en 1862-64, on compte une centaine de personnes, époux, veufs ou veuves, admises soit gratuitement, soit moyennant une certaine somme modique versée à leur entrée. Quelques personnes même de la ville qui ne sont pas sans quelque aisance cherchent un refuge dans cette maison hospitalière; en payant un prix plus élevé, elles ont un appartement particulier comprenant salon, chambre à coucher, cuisine, cave et chambre de domestique. Un orphelinat, attenant au nouvel hospice, reçoit les enfants trop jeunes pour être reçus dans un des deux autres établissements du même genre.

En hiver, pendant six jours de la semaine, l'hospice fait une distribution de soupe, soit gratuite, soit à rai-

Le champ de courses à Leeuwarden.

son de cinq centimes par portion. De bien d'autres manières l'établissement contribue à soulager les besoins et la misère, à venir en aide à ceux auxquels un peu d'appui permet de gagner encore leur existence. On doit de la reconnaissance à ces Frères du Saint-Sacrement : leur maison est une preuve de la grande charité dont on a beaucoup d'exemples en ces temps éloignés où l'on est trop porté aujourd'hui à ne voir que du mal, mais où, en y regardant de près, sans prévention ni passion, on arrive à reconnaître aussi une certaine somme de bien.

Voici une grande et large construction carrée, avec de gros murs, des fossés tout alentour et une porte flanquée de deux tourelles.

Sommes-nous devant un château du moyen âge?

Non, ce n'est point là un castel; ce n'est point une noble demeure de quelque fier seigneur : c'est une grande maison de correction, qui a été presque entièrement reconstruite il y a quelques années.

Cette prison, dont l'intérieur est aménagé selon les nécessités du régime cellulaire, est une des plus importantes du royaume et des plus renommées pour ses dispositions spéciales.

A cet ancien édifice se rattachent des souvenirs notables de l'histoire de Leeuwarden.

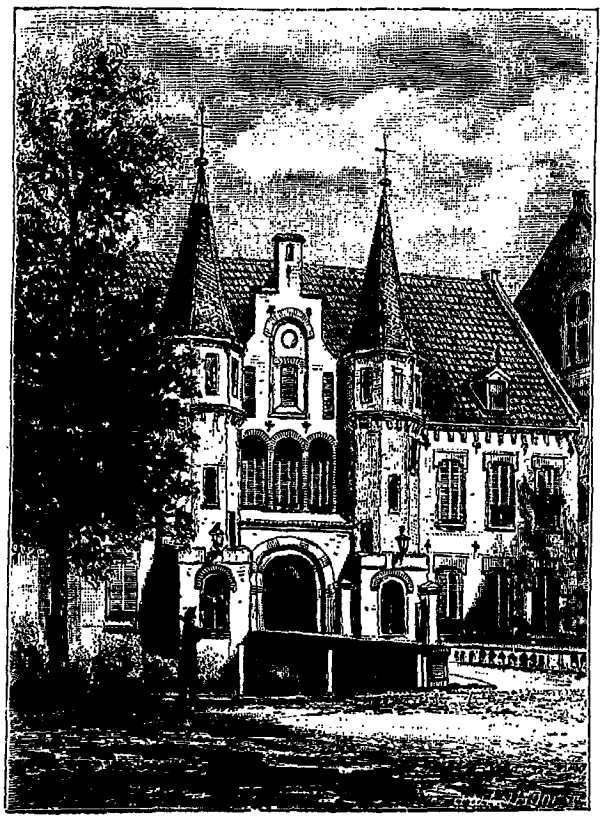
C'est là que, par ordre du duc Albert de Saxe, au commencement de l'année 1499, on avait construit un fort, destiné à maintenir dans le devoir la ville qui ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'était soumise que par la crainte qu'imposait l'autorité du représentant de l'empereur. Ce château, où depuis lors les stathouders de la Frise avaient toujours maintenu une garnison, était devenu naturellement, au commencement des troubles de la seconde moitié du seizième siècle, un objet de méfiance et de haine pour les habitants. L'esprit d'affranchissement et de réforme agitait partout les populations, celles des villes surtout. A plusieurs reprises déjà, les États de Frise et la ville de Leeuwarden avaient fait des démarches pour obtenir que le château fût démoli, ou du moins occupé par les bourgeois de la ville; elles n'avaient pas réussi. Le mécontentement n'ayant fait que s'accroître, il devint évident qu'on devait s'attendre à de graves événements.

Au commencement de 1580, après avoir gagné à prix d'argent quelques commandants ou officiers des troupes campées en dehors de la ville ou de la garnison même, les magistrats de Leeuwarden, appuyés par des députations des États, résolurent de se rendre maîtres du fort.

Une première tentative pour surprendre la garnison n'eut point le succès qu'on avait espéré. Il fut alors décidé que peu de temps après on aurait recours ouvertement à la force.



Maison de détention à Leeuwarden.

Pour soulever toute la population, on répandit le bruit que la garnison s'était renforcée nuitamment et qu'elle se préparait à faire une sortie pour châtier les mécontents et piller la ville. Ce stratagème réussit. On sonna les cloches, et les bourgeois de Leeuwarden n'hésitèrent pas à se mettre en marche pour attaquer le château.

On apporta des armes et des canons, on éleva des retranchements à la hâte, et l'on abattit des arbres pour combler les fossés.

Malgré tous ces efforts, il n'eût pas été facile d'obliger à se rendre un fort en aussi bon état de défense, et le bailli Jan Van Schagen, homme fier et courageux, ne semblait pas le moins du monde disposé à capituler, quoiqu'on eût gagné quelques-uns des officiers de la garnison, qui l'avaient supplié de ne pas persister dans une résistance selon eux sans espoir.

Les magistrats eurent alors recours à un expédient extrême, et dont les exemples ont été de tout temps assez rares. Les moines et les nonnes furent entraînés hors de leurs couvents, les citoyens les plus fidèles à la foi catholique furent enlevés de leurs maisons et conduits devant le fort; puis, ayant réuni des femmes et des enfants de soldats de la garnison, on les plaça en première ligne le long du fossé, de manière qu'ils fussent exposés au feu des troupes. On comprend que les soldats refusèrent de tirer sur les assaillants, et que le bailli dut enfin se résoudre à rendre le château. Il obtint seulement pour lui et ses soldats une libre retraite.

C'était le 1er février 1580; ce même jour et les suivants les bourgeois renversèrent les remparts du château, comblèrent les fossés et démantelèrent la citadelle.

Les constructions qui restèrent reçurent une autre destination : elles furent dès ce temps en partie transformées en prison.

Le lendemain de la prise du château, on expulsa de la ville les religieux et les prêtres.

Maintenant disons adieu à Leeuwarden, et partons.

Traduit et abrégé du hollandais par FRANSSEN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une auberge près de Leeuwarden, un jour de marché (voy. p. 131).

LA FRISE

(1883)

D'APRÈS UNE RELATION DU JOURNAL HOLLANDAIS « DE AARDE EN HAAR VOLKEN »[1].

TOUTES LES GRAVURES ONT ÉTÉ EMPRUNTÉES À CE JOURNAL.

V

Dès qu'on sort de Leeuwarden, on aperçoit à travers les arbres trois ou quatre clochers peu élevés, carrés et se terminant, comme la plupart des clochers de la Frise, par un toit en dos d'âne entre deux pignons pointus. La route qui conduit au vieux village de Huizum traverse un faubourg, le Schrans, et serpente au milieu des champs et des prés : ces environs sont fertiles et admirablement cultivés.

Un sentier à travers champs nous conduit à l'un de ces nombreux *terpen* ou monticules de la Frise, que depuis quelques années on a entrepris de creuser. La terre noire et argileuse dont se composent les *terpen* est très fertile, et sert à améliorer les terrains d'une moindre qualité; elle se vend, nous a-t-on dit, cinquante-cinq centimes la tonne. En ce moment on est très occupé à bêcher et à transporter cette terre dans les barques qui sont sur le canal. La hauteur des *terpen*, actuellement du moins, n'est plus guère que de douze ou quinze pieds, mais leur circonférence est grande. Sur ces mamelons ont habité pendant des siècles les plus anciens habitants de la Frise, quand la terre tout autour d'eux était un marais souvent couvert par les flots. Il a dû s'écouler un long temps avant que l'eau qui s'étendait de toutes parts ait pu être endiguée et refoulée, et qu'un pays si inculte ait été transformé en une contrée si fertile.

On nous fait remarquer de gros poteaux, à moitié pourris, profondément enfoncés dans le sol, et on nous

1. Suite. — Voyez page 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recommande de ne pas trop nous enfoncer dans la boue argileuse en approchant des fouilles qui ont fait découvrir un puits maçonné, maintenant fermé par des planches. De quelle époque date ce puits? Provisoirement la question reste sans réponse. Et les pilotis? Est-il vrai que ce sont des restes d'anciennes habitations sur pilotis, enfouies sous les *terpen*? Il n'est pas impossible que les premiers habitants de la Frise aient, ainsi que les Papous et bien d'autres peuples, construit sur pilotis leurs maisons, que l'eau entourait.

Nous nous laissons tenter par une autre excursion.

On nous avait dit qu'à Jelsum nous avions à voir une demeure de l'ancienne famille de Dekama, et un charmant souvenir se rattache à ce nom, grâce au roman de Van Lennep.

Nous trouvons facilement l'allée qui précède le *Dekama-state*. A l'entrée sont deux piliers en pierre, portant les armes d'Unia et Mockema et d'Aylva ; à l'extrémité de l'allée, bien ombragée, deux autres piliers en pierre supportent les blasons de Ripperda et de Bonninga. Ces noms connus de nobles familles frisonnes semblent former comme une sorte de garde d'honneur devant la haute maison de Dekama. Mais préparez-vous à un désappointement. La maison, entourée de grands arbres, est une construction très simple qui, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'a pas la moindre apparence d'un castel; c'est une habitation fort ordinaire, dont les murs blancs enduits de plâtre paraissent très négligés. Elle est déserte. Autrefois il y avait effectivement là un *state*, un noble château, appartenant à la célèbre famille de Camstra : c'est pourquoi la maison actuelle est connue aussi sous le nom de *Camstra-state*. A la fin du quinzième siècle le propriétaire était Fekke Camstra, un noble du parti des Schieringers et qui, pour cette raison, n'était pas en bons termes avec la ville voisine de Leeuwarden, dont les magistrats étaient du parti des Vetkoopers. En 1493, les habitants de Leeuwarden firent une visite peu agréable à leur voisin de Jelsum ; ils prirent et brûlèrent son château, qui plus tard fut reconstruit.

En dehors du village de Jelsum, sur un *terp*, nous visitons l'intérieur d'une des nombreuses anciennes églises qui, pour la plupart, malgré une reconstruction et des changements récents, offrent encore des vestiges très apparents du style roman. Celle-ci date des onzième et douzième siècles, et l'on distingue parfaitement la forme première et l'ornementation de l'ancien édifice construit en tuf. Le chœur pentagonal en briques, avec ses fenêtres cintrées, est d'une époque récente, de même que la voûte qui a remplacé le plafond plat. On remarque sur le côté nord une entrée basse, aujourd'hui fermée par de la maçonnerie, que l'on retrouve dans toutes ces anciennes églises : c'est ce qu'on appelle partout la porte des Normands. La légende raconte que les Normands, lorsqu'ils étaient maîtres du pays, avaient obligé les habitants, en signe d'esclavage, à placer toujours les portes de leurs habitations sur le côté nord et à les faire si basses qu'on ne pouvait y entrer que courbé. Il est fâcheux, pour la légende, que la domination des Normands en Frise eût cessé longtemps avant l'époque où ces églises furent bâties.

A Jelsum habitait, dans la première moitié du seizième siècle, le pasteur Gellius Faber de Bouma, qui, dit-on, dès avant Luther, prêchait les idées auxquelles la réforme devait donner leur complet développement. Une foule de curieux venait de Leeuwarden et de tous les côtés à la modeste église de Jelsum pour entendre la parole de ce premier réformateur, qui se vit obligé de fuir à Norden [1], où en 1536 il était pasteur.

Dans cette même église le caveau de la famille Hinnema renferme le tombeau du célèbre Balthazar Bekker, qui a écrit dans le *Hinnema-state*, aujourd'hui disparu, une grande partie de son livre « De Betooverde Weereld » (le Monde enchanté), ouvrage qui devait faire tant de bruit, soulever tant de scandale et exercer une si grande influence.

De Jelsum à Cornjum la distance n'est pas grande. Ce dernier village aussi a son *state* : probablement tous les villages de la Frise en avaient un, souvent même plus d'un. A de très rares exceptions près, elles ont toutes disparu, ces demeures historiques de la noblesse frisonne ; et, lorsqu'elles n'ont pas été complètement démolies, elles ont été transformées en fermes ou en fabriques, ou bien reconstruites de telle sorte qu'on ne retrouve plus rien de leurs dispositions primitives. A Cornjum, le *Martena-state* a peu ou point conservé, il est vrai, son ancien aspect de noble château; cependant, tel qu'il est, silencieux et abandonné, au milieu d'une demi-solitude, il a un caractère tout particulier et vaut certainement quelque attention.

Une belle allée de tilleuls nous conduit devant la porte qui donne accès à l'esplanade où de vastes écuries désertes et une sorte de ferme donnent l'impression de l'abandon et de l'oubli. Quel effet bizarre produisent ces lions grossiers, qui portent les armes, couchés sur le sol, où ils ne sont évidemment pas à leur place! Ici vous voyez des arbres majestueux, là-bas un potager, plus loin de beaux vases sculptés, qui faisaient partie d'un jardin dessiné à l'ancienne mode française et qui gisent à côté des restes d'un berceau à demi dépouillé. Si ensuite vous vous détournez, vous vous figurez être sur quelque partie de l'exploitation d'un fermier. La maison, séparée du terre-plein par une sorte de fossé à sec, n'est élevée que d'un étage au-dessus de la cave, et ses six fenêtres modernes très rapprochées n'ont rien qui fasse penser à un vieux château. Seule une porte ogivale et voûtée rappelle qu'on est en présence d'un édifice d'origine nobiliaire.

Les premières pierres de cette maison furent posées en 1687, comme nous l'apprend une inscription, par deux jeunes gens, fils de Laes Van Burmania, arrière-petit-fils du côté de sa mère de l'illustre Duco Martena qui embrassa la cause de la réforme. C'était un

1. Ville de la Frise allemande, de l'autre côté de l'Ems.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme d'un talent plus qu'ordinaire et il joua un rôle important dans les événements de cette époque. Il donna la majeure partie de sa fortune à la cause nouvelle, qu'il défendit avec ardeur. Son *state* fut brûlé et pillé par Caspar de Robles. La maison actuelle, qui rappelle des noms si célèbres, fut construite dans les dernières années du dix-septième siècle. De l'ancienne seigneurie il ne reste plus que le souvenir; la collection des portraits de famille était renommée; elle a disparu; les vieux meubles et les autres objets remarquables qui faisaient autrefois la richesse du château ont été jetés aux quatre vents.

Près de Huizum se trouve le village de Goutum, qui récemment encore possédait aussi une demeure seigneuriale, bien connue dans toute la Frise, le *Wiarda-state*. Lorsque notre dessinateur a visité la Frise, cette noble maison existait encore. Son nom lui avait été donné avant même 1404, lorsqu'elle était habitée par le noble Sjoerd Wiarda, podestat d'Oostergoo. Mais de l'ancien château il ne reste plus rien. Wiarda-state, tel qu'il était dans les derniers temps, se composait de deux corps de bâtiment. Le corps principal, celui qu'on appelait « la grande maison », était une construction lourde et massive surmontée d'un toit élevé et de pignons pointus des deux côtés. Au-dessus de la porte on voyait les armes de Sixtus Van Eminga et de son épouse Rienk Van Galama, qui avaient fait bâtir l'édifice de 1641 à 1646. Au milieu du toit s'élevait une tourelle octogonale. Sur le côté occidental une maison de date plus récente avait été construite en 1683 par les maîtres d'alors, Tjepke Tibérius Van Eminga et Luts Van Ornia, dont les armes ornaient la façade. Cette dernière partie du castel avait un aspect tout à fait moderne. La façade postérieure était plus irrégulière et conservait des traces de l'ancienne construction.

Wiarda-state.

En entrant dans un vestibule spacieux par la porte de « la grande maison », on remarquait de chaque côté une salle à quatre fenêtres. La salle de droite, appelée antichambre, avait un plafond aux solives rouges et or, et était tendue en tapisseries des Gobelins. Derrière cette pièce était la salle de bal, décorée d'un magnifique plafond en stuc. La salle à gauche du vestibule était tendue de cuir doré, où l'on avait représenté de nombreuses figures en relief; la cheminée était ornée d'un tableau ancien.

A l'étage supérieur une petite pièce, la chambre du pasteur, était voisine de la chapelle. Jusque vers le milieu du siècle dernier, le service religieux fut célébré dans cette chapelle, en vertu d'une bulle du pape; et, même après que les propriétaires du *state* eurent embrassé le culte réformé, la chapelle resta longtemps telle qu'autrefois avec ses peintures, ses sculptures artistiques, ses ornements d'église.

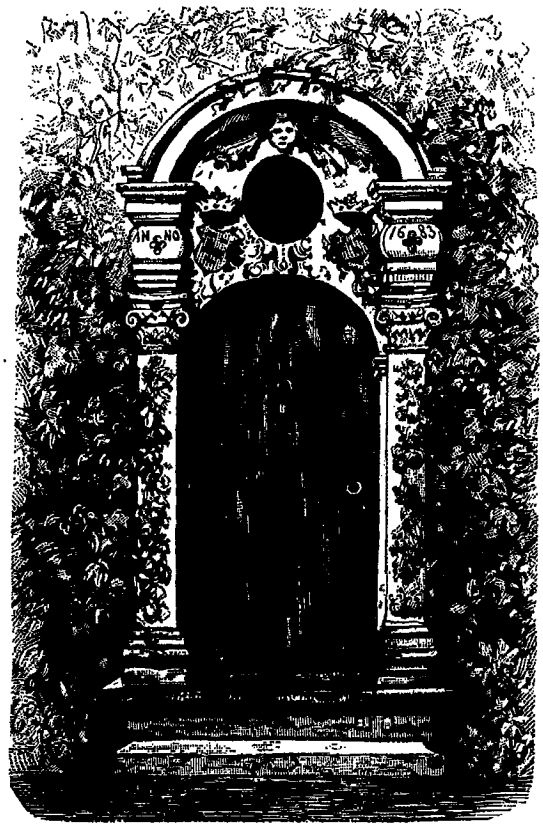
Au-dessus de l'antichambre la salle des chevaliers se faisait remarquer par son plafond vert et or et par de nombreux portraits de famille.

Derrière la pièce du bas à gauche, mais plus élevée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quelques marches et ayant accès seulement par l'escalier, se trouvait une autre chambre à grosses solives, qui était probablement un reste de la partie la plus ancienne de la maison. Les carreaux de la porte enchâssés dans le plomb, et une petite armoire avec des portes bronze et or, donnaient à cette pièce un aspect pittoresque. Sur le côté occidental quelques marches conduisaient à un boudoir tendu de satin rouge et dont le plafond était peint. Tjepke Tibérius l'avait fait décorer pour sa première femme, Luts Van Ornia.

Cette description du Wiarda-state, tel qu'il était avant sa démolition, nous semble ne pas expliquer d'une manière suffisante la renommée qu'avait cette demeure et les énergiques protestations qui se sont élevées contre sa destruction. Il nous paraît qu'il devait surtout sa réputation à ses meubles anciens, à ses armoiries, à ses nombreux portraits et à ses œuvres d'art de toutes sortes, dont quelques-unes étaient des tableaux italiens que Tjepke Tibérius Van Eminga avait rapportés d'Italie. Il eût été en quelque sorte patriotique de conserver le vénérable state, dont le nom se rattache à ceux des illustres familles Wiarda, Eminga et Cammingha, ainsi que toutes ces richesses, et d'en faire un musée historique; mais les antiquités ont été vendues et dispersées, et quelques portraits de famille seulement ont été envoyés au musée de Leeuwarden.



Une porte à Wiarda-state.

Il entre dans notre programme de visiter encore un castel, le *Schierstins*. Il nous faut quitter les environs de Leeuwarden, où nous sommes restés assez longtemps, et suivre la route de Veenwouden, la deuxième station du chemin de fer de Leeuwarden à Groningen.

A l'extrémité d'une large allée de tilleuls un pont-levis donne accès à un petit terre-plein. Nous sommes devant le *stins*, tour carrée à deux étages avec un toit se terminant en pointe et toute couverte de lierre depuis le bas jusqu'en haut. A cette tour est attenante une maison basse et très ordinaire, qui a cinq fenêtres de façade et un toit en tuiles bleues.

En entrant dans le *stins*, on voit d'abord, en bas, une sorte de crypte, où l'on a déposé un grand cercueil en pierre, exhumé des environs du village d'Oudega. Aux deux étages sont trois autres pièces de peu de caractère. Les murs, construits en vieilles briques allongées de la Frise, sont très épais et encore pourvus de meurtrières. Tout cela se voit en quelques minutes, et il n'y a rien de plus. La maison seigneuriale qui est à côté n'offre aucun intérêt. Autrefois il n'en était pas ainsi. Le Schierstins avait été la propriété du baron Van Heemstra Van Froma en Eibersburen, qui avait réuni dans la vieille tour une riche collection d'antiquités et d'objets d'art, très importante au point de vue de l'histoire de la Frise. Mais, après la mort de M. Van Heemstra, en 1878, cette collection du Schierstins fut mise aux enchères, et le stins même, comme le Wiarda-state, eût disparu si une branche de la famille des anciens maîtres du château, ayant racheté l'héritage paternel, ne l'eût ainsi préservé de la destruction.

Après tout, nous sommes d'avis que, malgré sa tour, le Schierstins ne peut donner qu'une idée très imparfaite d'un château du moyen âge. A la vérité ce n'était point un château noble. Il appartenait au fameux couvent de Claercamp [1], près de Rinsumageest, la plus ancienne des abbayes de la Frise; c'était la maison de campagne des abbés, et en même temps un lieu de refuge. Après la suppression des couvents, en 1580, le stins devint la propriété de la famille Juckema, puis, vers la fin du dix-septième siècle, celle de la famille Mellema. La tour ou, si l'on veut, le donjon avec ses trois ou quatre chambres, n'était pas du reste distribuée de manière à loger une famille noble; ce ne pouvait être qu'une sorte de fort où l'on pouvait se retirer pour se défendre.

VI

La Frise ne serait pas sans doute de tout point au goût de ceux des touristes modernes qui n'aiment

1. C'est toujours *Clairvaux, Chiaravalle,* etc., noms d'un très grand nombre de monastères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas la marche et veulent parcourir de longs espaces presque sans arrêts. Il est jusqu'ici de toute impossibilité de visiter cette province en restant toujours enfermé dans un wagon de chemin de fer. Quant à nous, il nous plaît de voyager par petites étapes et comme en nous promenant; si d'ailleurs le mauvais temps ou la fatigue nous y obligent, nous saurons bien trouver çà et là une voiture pour nous conduire à notre plus prochaine destination. Ajoutons d'ailleurs que l'on a commencé à introduire sur plusieurs routes des tramways.

C'est en nous servant de ces véhicules modernes que nous passons de Groningen à Hardegarijp et de Hardegarijp à Bergumerdam, où nous descendons à l'auberge des *Drie Gekroonde Baarsjes*[1]. Voiture et chevaux (notre tram se sert encore de chevaux) sont mis à l'écurie.

Il est neuf heures du matin, et nous aurions au moins trois heures à attendre avant le départ pour Veenwouden. Ce n'est point là ce qu'il nous faut. Nous préférons nous rendre en voiture à Drachten. L'ami Terpstra, le châtelain de l'auberge, est du reste tout disposé à nous prêter sa voiture et même à nous accompagner.

Pendant qu'on apprête notre équipage, nous allons faire un tour près d'ici, à Bergum.

C'est un beau village; il a même un certain air de petite ville. A l'heure qu'il est, un calme complet règne dans la large rue que bordent de chaque côté de jolies maisons. Quelques villas ou maisons de plaisance à

Le Schierstins.

droite et à gauche sont agréables à voir, mais nous sommes surtout attirés vers la vieille et grande église qui est en dehors de la partie principale du village et qui faisait partie jadis du riche et célèbre couvent de Berg : elle n'a rien d'ailleurs qui puisse nous retenir longtemps, aussi retournons-nous à l'auberge de Bergumerdam.

Le nom de cette auberge, dont l'enseigne représente trois perches, sur fond d'or et d'azur, avec trois couronnes d'or sur leurs têtes, indique suffisamment ce qui a fait la renommée de la maison. Le lac de Bergum n'est pas loin, bien qu'on ne puisse le voir d'ici, et les perches que l'on y pêche sont depuis des temps anciens un mets très recherché. Mais ce n'est pas le moment de manger des perches : nous nous contentons d'un petit pain et d'une tasse de café; la voiture est prête : l'ami Terpstra y a déjà pris place, et je m'assois à côté de lui.

La route, toute de sable et gravier, très étroite, passe entre deux fossés; les maisons de paysans sont nombreuses et en quelques endroits de la route se touchent de manière à former une espèce de hameau. Ces habitations ont souvent l'apparence de maisons bourgeoises ou de maisons de plaisance sans être bien pittoresques.

La Frise étant par excellence une province agricole, il est intéressant d'étudier d'un peu près le paysan frison, sa demeure et sa profession; c'est pourquoi je

1. Trois Perches couronnées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cède au désir d'aller rendre visite à l'une des fermes disséminées le long de la route.

Le patrimoine, le *hiem*, comme on l'appelait autrefois, est généralement séparé du chemin par un fossé ou par une barrière. J'ouvre cette barrière et je pénètre dans un petit jardin, tracé avec goût, orné de fleurs et d'arbustes; au milieu est un petit bassin. Derrière ce jardin se trouve la maison du maître, à l'ombre de beaux arbres.

La ferme se compose toujours de deux corps de bâtiment : la maison d'habitation proprement dite et la grange. Lorsque ces deux bâtiments sont, d'après la mode nouvelle, réunis sous un même toit, ils forment ce qu'on appelle le *stjelphusinge*; mais souvent encore ils sont séparés et reliés seulement par une allée; ailleurs, à côté de la grange on construit un *foarhusinge* avec pignon pointu, une porte et deux fenêtres. Ce *foarhusinge* toutefois n'a guère que la moitié de la largeur de la grange, dont la large porte reste complètement libre.

La maison d'habitation a la forme d'un carré long, ayant généralement un étage, une porte au milieu et deux fenêtres de chaque côté, une corniche unie, un toit en tuiles bleues et deux cheminées aux angles. Tout cet extérieur est peint avec goût et entretenu proprement; devant les croisées tombent perpendiculairement des rideaux de gaze bleue; quand on relève ces rideaux obliquement, on aperçoit quelquefois derrière des draperies.

Une petite construction basse, le *milhûs* (maison du milieu), contenant la cuisine et la cave, relie la maison à la grange, dont le toit pointu dépasse celui de la maison d'habitation. Le plus ordinairement, à côté de la maison principale, on voit aussi une petite grange, le *lûtshûs* (petite maison).

En entrant dans la maison d'habitation, on a d'un côté la chambre commune, grande pièce carrée, généralement peinte en jaune, en brun jaunâtre ou en vert foncé; sur ces couleurs dures, désagréables, les affreux rideaux de gaze bleue, lorsqu'ils ne sont pas relevés, répandent une teinte presque étrange, lugubre. La pièce est ordinairement peu décorée, à peine y voit-on quelques gravures coloriées. Elle sert à la fois de salle à manger et de chambre à coucher, comme l'indiquent deux bois de lit.

De l'autre côté de l'entrée est la chambre de parade, le salon, meublé suivant le goût et la fortune des habitants; un piano aujourd'hui n'y est pas très rare, et, si le *boer* (paysan) a remporté des prix soit aux courses de patineurs, soit aux courses de chevaux, ces prix y sont généralement exposés sur les meubles ou sur les murs. Il va de soi que ce salon ne sert que dans les occasions extraordinaires; le paysan frison ne fera pas de difficulté pour vous y laisser pénétrer une fois par hasard.

Si vous voulez conquérir les bonnes grâces du boer, demandez-lui à voir sa grange : c'est là son domaine, son sanctuaire. Suivez-le sans crainte dans cette vaste grange, qui sert en même temps d'écurie; ne craignez pas d'y souiller vos vêtements : partout règne une propreté irréprochable. Ici c'est le magasin des instruments de labour, machines à faucher et à battre, charrues, herses, fauchets et tout ce qui s'ensuit. Là on entasse la récolte des champs, on empile le foin avant l'hiver. Plus loin, les belles et précieuses vaches laitières sont rangées de chaque côté de l'allée du milieu; les chevaux vigoureux ou rapides sont à part. La petite grange, le *lûtshûs*, est réservée aux veaux, aux moutons, aux porcs; on y remise aussi les lourds chariots et les légères voitures dont le boer se sert pour aller à l'église ou au marché.

Sur le côté nord de la maison d'habitation un large escalier de trois ou quatre marches conduit au cellier. Le plancher est en bois, la voûte en pierre et si élevée qu'on peut facilement en montant se tenir debout.

Le long des murs extérieurs sont scellées de larges tablettes de pierre, sur lesquelles on dépose en été les vases de cuivre où l'on garde le lait pendant un ou deux jours. En hiver on place les vases au milieu du cellier. Au mur de la façade et au mur latéral les fenêtres, relativement grandes, sont garnies de grillages en fer qui permettent à l'air de circuler, mais empêchent les animaux d'entrer. Le lait reste ainsi toujours frais. Quand un bâton enfoncé dans la crème s'y maintient vertical, il est temps de battre le beurre, opération qui se fait ordinairement à l'aide d'un cheval. La fabrication du beurre et du fromage incombe naturellement au *greidboer* ou vacher, mais le boer ne néglige pas cette part de son métier.

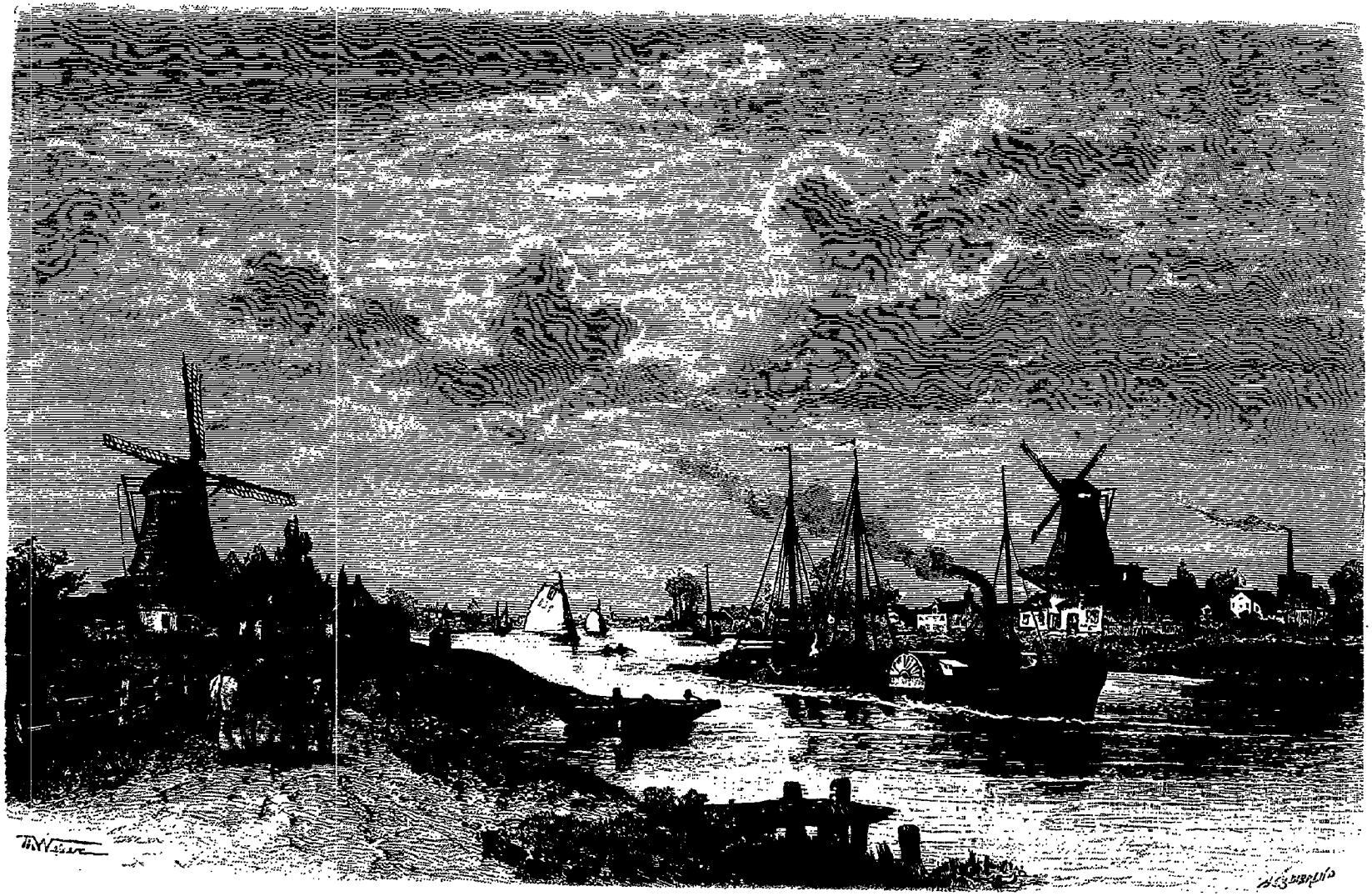
On cultive principalement le seigle, le sarrasin, le lin et quelques autres produits, suivant la nature du sol.

La ferme comprend en moyenne dans cette région de trente à quarante hectares, partie en terres arables, partie en pâturages. Les terres sont généralement d'un seul tenant, convenablement coupées de rigoles et séparées des propriétés voisines par des fossés.

Une ferme de ce genre, avec toutes ses dépendances, représente un capital important. Dans ces dernières années les produits de la terre et de l'élevage du bétail ont énormément augmenté de prix, ce qui naturellement a fait augmenter la valeur des terrains. Les paysans établis sur un sol leur appartenant peuvent en général être regardés comme étant très à l'aise. Ceux qui ont les terres à bail sont moins heureux, les fermages ayant été bien augmentés dans ces derniers temps, et non seulement les fermages, mais en général les frais d'exploitation. On assure aussi que, pour les propriétaires eux-mêmes, l'élévation exagérée des prix du terrain pourrait bien être suivie d'une réaction désastreuse.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer ces belles fermes qui se succèdent presque sans interruption. Dans la campagne, en ce moment, tout le monde est aux foins; on ne voit ni meules, ni tas de foin en plein air : le paysan frison prétend que le foin est mieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'un canal près de Drachten (voy. p. 152).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dedans que dehors. Je ne veux pas le contredire tout à fait; mais, le danger!... Certes il n'y a pas à le nier : il ne se passe pas d'année sans que quelques fermes deviennent la proie des flammes, par suite de l'échauffement du foin. Surtout dans les étés humides, pluvieux, alors qu'il est presque impossible de bien faire sécher le foin, le danger d'incendie est imminent. Le boer prend ses précautions. De temps en temps il enfonce une perche de fer dans le foin et il note exactement le temps qu'elle met à s'échauffer. S'il lui faut cinq minutes, la situation est loin d'être bonne, mais elle n'est pas encore précisément dangereuse. Si la perche est chaude en moins de quatre minutes, il n'y a plus de temps à perdre. Il faut attaquer la masse à coups de fourche, la diviser, l'éparpiller, puis la remettre en tas. Ce n'est pas là une petite affaire, et l'on comprend qu'on ne l'entreprenne qu'à la dernière extrémité. Cependant il est quelquefois trop tard. L'odeur âcre et particulière avertit, mais ou l'on n'y fait pas attention, ou cet avertissement est trop tardif. Lorsqu'on divise ce foin d'où s'échappe une épaisse fumée, le foyer qui couvait à l'intérieur s'enflamme soudain, et alors il n'y a plus de sauvetage possible. Au bout de quelques heures, heures de trouble, d'angoisses sans nom, de lutte désespérée, d'égarement et d'effroi, il ne reste plus de la magnifique ferme qu'un monceau de cendres fumantes, au milieu desquelles on retrouve quelquefois les os carbonisés des pauvres bestiaux que leur épouvante même a condamnés à périr.

Nous avons déjà dépassé les villages de Suameer et

Auberge à Beetsterzwaag (voy. p. 154).

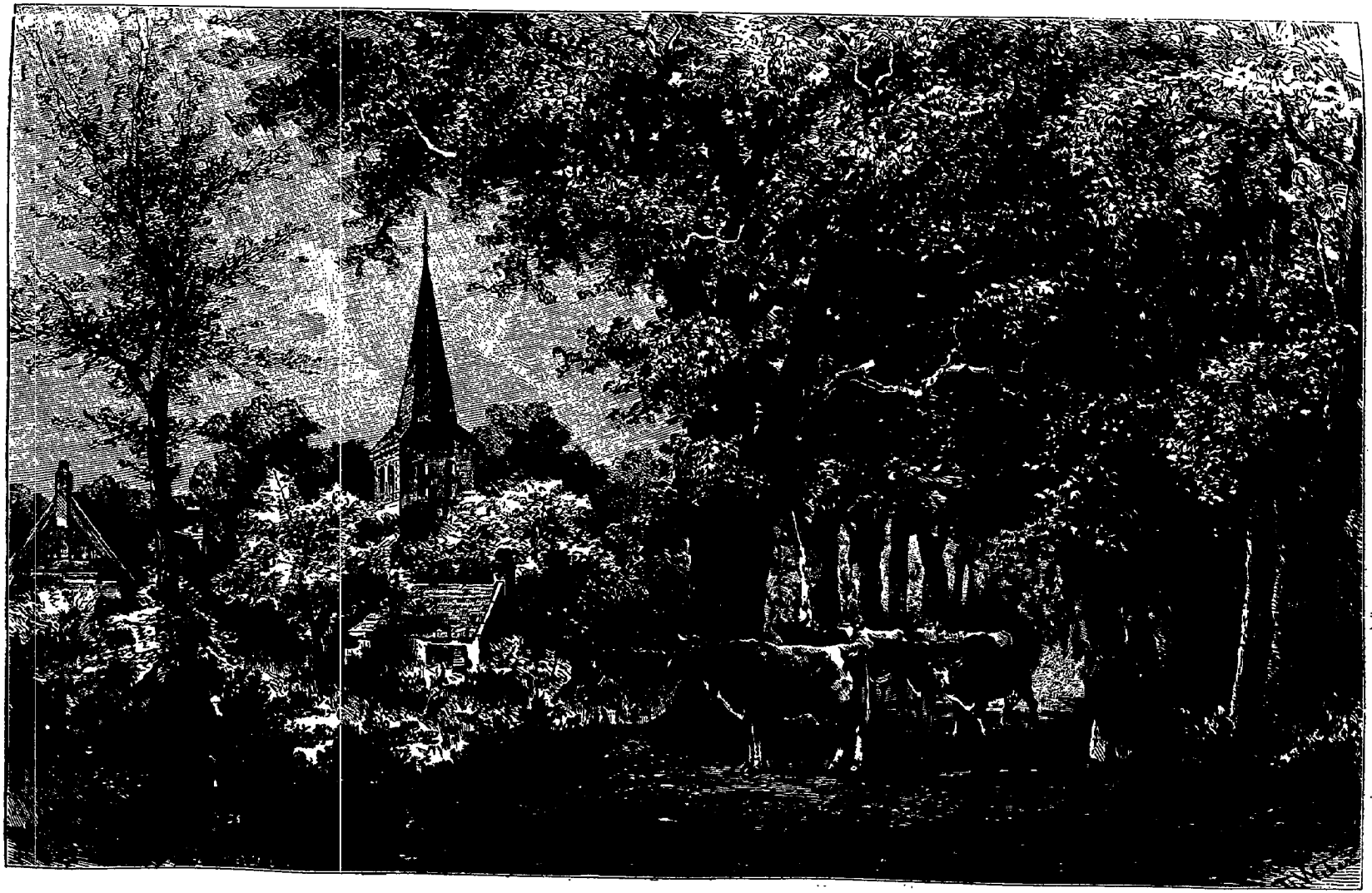
de Nyega, et nous approchons de Drachten. Le temps ne nous a point paru long; l'aubergiste de Bergumerdam sait très bien tenir une conversation sans parler seulement, comme on dit, de la pluie et du beau temps [1].

Drachten est un grand village qui, comme beaucoup d'autres de cette région, doit son origine à l'exploitation des tourbières. Le long des deux canaux qui viennent s'y rencontrer, s'élèvent de proprettes maisons dont l'aspect dénote la prospérité. Drachten a une population de six mille âmes; c'est, si je ne me trompe, le plus grand village de la Frise : on dirait une petite ville. Le commerce y est très actif. Le canal est couvert de navires; les boutiques sont jolies; l'orfèvrerie brille çà et là; plusieurs maisons sont d'un aspect très agréable. Oui, certainement Drachten est un beau village; et, quand on songe que vers le milieu du dix-septième siècle, il n'y avait là presque partout que tourbières, au milieu desquelles se trouvaient comme perdus deux pauvres hameaux, on éprouve du respect pour l'esprit entreprenant, pour la persévérance qui ont accompli un pareil progrès dans un temps relativement si court.

Nous descendons aux *Armes de Frise*, le premier hôtel du village. De là nous devons nous rendre à Beetsterzwaag. La route traverse en grande partie un pays boisé et est partout ombragée; il fait un temps magnifique, le soleil brille, mais la chaleur n'est pas

1. Le Hollandais dit : sans parler de vaches et de veaux, *over koetjes en kalfjes*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église d'Oltertep (voy. p. 154). — Dessin de Th. Weber, d'après le journal hollandais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop forte; une promenade de deux petites heures ne peut que nous faire du bien.

VII

La route, belle et ombragée, traverse d'abord des prés et des champs, puis elle est de plus en plus bordée d'arbres et de bois. On aperçoit peu de maisons de paysans au bord de la route; nos regards se reposent sur des bois étendus, tels que nous n'en avons pas encore aperçu en Frise. Aux grands arbres élancés, à l'aspect général de la végétation, nous reconnaissons que nous ne sommes plus sur de l'argile, mais sur un sol sablonneux, et nous constatons en même temps qu'ici chaque pouce de terrain n'est pas mis en culture pour rapporter des rentes; les propriétaires du sol affectionnent évidemment les beautés de la nature et ne craignent pas de faire quelques sacrifices pour les conserver.

La campagne ressemble de plus en plus à un grand parc. Nous passons devant une couple de maisons princières, Lauswold, Harinxma-state, et nous approchons de Beetsterzwaag.

Il ne saurait y avoir de contraste plus grand qu'entre ce village et Drachten. Une large rue plantée d'arbres est bordée de chaque côté par des maisons dont beaucoup ont un noble aspect; les autres sont pour la plupart des demeures d'artisans et d'ouvriers. Il n'y a pas là de commerce, comme à Drachten; pas de fabriques, pas de moulins, pas de foule, pas de navires, pas de marchands. Vous vous promenez dans la rue, presque sans rencontrer personne; tout est calme, tranquille, silencieux. Beetsterzwaag est un village aristocratique : le sol appartient aux nobles propriétaires de maisons de plaisance, et aucun nouveau venu ne peut y louer un jardin ou une maison s'il ne prouve qu'il jouit d'une certaine aisance. Aussi la pauvreté est-elle ici inconnue.

En venant de Drachten, nous avions aperçu, avant d'atteindre le village, les magnifiques résidences de Harinxma-state et de Lycklama-state, et presque diagonalement en face le château de Lauswold, peu entouré d'arbres et dont la façade ne regarde pas la route. On raconte, à propos de la construction de cette maison, une histoire assez originale. Jadis, d'après une vieille coutume, les jeunes gens du village, à des jours déterminés et dans certaines circonstances, sonnaient les cloches suspendues dans les églises ou dans des échafaudages en bois sur la place de l'église. On avait, par exemple, l'habitude le samedi soir de sonner la cloche qui est encore sur la place voisine de l'église. Ce bruit étant une cause d'ennui pour la femme du bailli, elle fit donner par son mari l'ordre de ne plus sonner la cloche; mais on ne tint pas compte de la défense; au contraire, le samedi soir suivant, tous les gens se rendirent sur la place et agitèrent la cloche plus longtemps et plus fort que jamais. Le bailli ne pouvait pas tolérer ce mépris de ses ordres : l'*exteur* (le garde champêtre) reçut de lui l'ordre d'enlever la corde et de l'apporter à sa maison. La guerre fut ainsi déclarée; on voulut maintenir un droit si ancien. La foule, irritée, se rua sur la maison du bailli; les corbeilles de fleurs et les pelouses furent foulées aux pieds, les carreaux volèrent en éclats, la porte fut enfoncée, la corde reprise et rapportée triomphalement sur la place, où bientôt le son de la cloche annonça la victoire. Le bailli en courroux abandonna sa maison de Drachten et s'en fit bâtir une à Beetsterzwaag.

De l'autre côté du village, sur la route qui mène à Gorredijk, on rencontre deux autres maisons de campagne : Lyndestein, renommée pour la beauté de ses fleurs, propriété du baron Van Lynden, et Fockema-state.

De ces résidences dépendent de vastes parcs, dont quelques-uns sont ornés de pièces d'eau. Tout le village à proprement parler est dans un parc. Derrière la rangée des maisons de la large rue s'étend un bois que l'on a la permission de parcourir. Voulez-vous en profiter, voulez-vous voir Beetsterzwaag et le petit village voisin d'Olterterp : allez à l'auberge du *Klok* (de la cloche) au milieu du village; et si, comme moi, vous avez l'avantage d'avoir comme compagnon de promenade l'aimable aubergiste en personne, alors vous aurez un guide comme vous n'en pourriez pas désirer de meilleur.

Nous ne nous bornons pas du reste au bois de Beetsterzwaag, nous prolongeons notre promenade un peu plus loin, vers les bois d'Olterterp, petit village aux maisons épaisses et dont l'ancienne église est pittoresquement cachée au milieu des arbres. C'est à la famille Van Boelens qu'appartient tout ce village.

Au commencement de ce siècle la lande sablonneuse s'étendait encore en ces lieux à plusieurs lieues à la ronde, variée seulement par quelques groupes d'arbres, parsemée de rares maisons de paysans et de fermes, mais d'ailleurs sauvage et dénudée. Un des MM. Van Boelens, propriétaire de toute cette contrée, mit la main à l'œuvre; il fit planter des bois, défricher la lande, et du sable et des tourbières sortit une véritable oasis.

Un des plus ravissants endroits du bois d'Olterterp est un petit lac où les grands arbres courbent leurs branches au-dessus de l'eau pendant que leurs troncs superbes dominent les rives en talus; sur ce petit lac flotte une petite île ombragée, d'où l'on peut jouir, en différents points, de vues charmantes; ce n'était là auparavant qu'une mare de tourbière dans un sol de sable.

Je garderai de cette promenade un charmant souvenir; et ce n'est qu'à regret que je reprends la route qui doit me ramener au village et à l'auberge, où une voiture m'attend pour me conduire au bois d'Orange.

Nous sommes en été; la soirée est belle. Sur la vaste plaine, d'où s'échappent des senteurs vivifiantes d'herbe fraîchement coupée, de foin épars, la rosée étend un voile d'argent à demi transparent; tout est calme, tout est tranquille, tout repose. Sur le ciel, d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleu uniforme, où lentement se perd le dernier reflet du soleil couchant, pas un nuage ; un léger souffle du sud fait trembler les feuilles des bouleaux et des peupliers et répand de toutes parts les parfums des bois et des prés. D'abord des bois et des taillis nous interceptent la vue ; mais bientôt, après avoir franchi la petite rivière qui porte le nom ancien de Boorne, la perspective s'agrandit. C'est une plaine encadrée d'arbres à l'horizon et parsemée de bocages, plaine immense, en partie cultivée, surtout en prairies dont les ondulations à peine sensibles vont se perdre au loin, dans l'inexprimable clair-obscur de ce frais paysage.

Laissons errer nos regards sur ce charmant pays où tout respire le travail paisible, le bien-être et la prospérité. Il n'en a pas toujours été ainsi. Nous sommes ici dans les Zevenwolden (Sept-Bois), un des trois cantons de la vieille Frise, dont le nom rappelle les bois qui jadis couvraient le sol sablonneux et rempli de tourbières, et auquel un rude travail ne pouvait faire rendre qu'une maigre récolte.

Ce furent des associations, à la tête desquelles étaient souvent les fils des plus nobles familles de la Frise, qui se donnèrent comme tâche l'exploitation des tourbières.

A-t-on une idée bien exacte de ce genre d'exploitation? Le premier travail nécessaire est le creusement d'un canal, non seulement afin de recueillir les eaux existant en trop dans le sol, mais aussi pour transporter la tourbe, le produit noir de la tourbière. Ensuite il faut creuser de chaque côté de ce canal des fossés,

Le bois d'Orange (Orangewood).

qui pénètrent de plus en plus dans la tourbière à mesure que les travaux d'exploitation avancent. Le canal s'élargit et s'allonge, envoyant à droite et à gauche de nombreux rameaux. La lande est divisée en espaces réguliers, la croûte supérieure est enlevée, et maintenant on commence à creuser dans la tourbière proprement dite ; puis on retire la tourbe, et bientôt on l'entasse dans le champ, jusqu'à ce qu'elle soit chargée dans des bateaux pour être transportée de tous côtés.

Des milliers d'hommes gagnent à ce travail leur pain de chaque jour; et, quand la mine est épuisée, quand la tourbière a été creusée jusqu'au fond, alors le sous-sol fertile est mis à nu, la prairie ou le champ donne de riches récoltes, et le labeur du paysan est récompensé au centuple. La lande monotone sur laquelle les moutons erraient et où le berger cherchait un abri dans sa hutte en gazon, est transformée en terrains fertiles, où les épis dorés se balancent dans les champs et où un riche bétail se repose dans l'herbe; où de jolies maisons de paysans prospèrent à l'ombre des chênes touffus; où, le long des larges canaux, des villages florissants alignent leurs demeures confortables, et où règnent partout la vie et l'abondance.

Voilà ce qu'ont fait les exploitateurs, les terrassiers, les chercheurs de tourbe; voilà ce travail qui a dû paraître d'abord si prosaïque et de si peu de valeur.

Il en est encore à peu près ainsi aujourd'hui dans beaucoup de parties de la Frise et de la province de Drenthe, et telle était cette partie des Zevenwolden pendant la première moitié du dix-septième siècle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le long de deux anciens canaux de tourbières qui se croisent est situé le village de Gorredijk, dont le nom rappelle encore le marécage tourbeux, le *goor*, qui s'étendait là autrefois. Gorredijk n'était alors qu'un pauvre hameau, une dépendance du village voisin Kortezwaag, qu'une rapide prospérité lui a fait dépasser.

Au delà de Kortezwaag, notre route nous fait traverser Langezwaag, joli village composé d'un grand nombre d'habitations et de fermes disséminées. Le village de Knype a plus d'apparence, bien que nous n'en voyions qu'une partie, le Beneden-Knype. Le long du canal des *Schoterlansche compagnons* s'étendent de longues rangées de maisons blanches séparées par de petites pièces de terre et de petits jardins; en face, de l'autre côté du canal, d'où se détachent de nombreux bras coupés par une infinité de ponts, de grandes habitations de boers s'abritent sous les chênes.

Nous passons au milieu d'immenses pâturages baignant dans la rosée et doucement teintés par la lumière du soir qui s'éteint lentement. Devant nous se détache la masse sombre des bois d'Orange. La tranquillité règne maintenant dans les champs; le jour s'enfuit, et la récolte des foins est ici presque terminée.

Si vous étiez venu au printemps, vous auriez vu tous les hommes agiles et les garçons parcourir les champs à la recherche des œufs des vanneaux, qui s'établissent là par vols innombrables. Armés de longues perches pour franchir les fossés, tous les paysans s'en vont à cette chasse d'un nouveau genre, qui demande plus d'agilité, de patience et de coup d'œil que vous ne sauriez le supposer. Cette récolte des œufs est depuis longtemps une occupation qui plaît aux paysans frisons. Dans l'Opsterland voisin, un village doit son nom à cet oiseau : Lippenhuizen. En frison on appelle le vanneau un *lejap*, mot que, comme étranger, vous ne pourriez certainement pas prononcer. On raconte qu'en l'an 1500, lorsque les Frisons voulaient s'assurer s'ils avaient bien devant eux un homme du pays et non un étranger, un Saxon par exemple, ils prononçaient devant l'inconnu les mots : *Fjouwer lottre cleare ljeap-ayen op yen fenneherne yn yen nest*, ce qui veut dire : « quatre œufs de vanneau clairs et limpides au coin d'un pré dans un nid ». Et si l'individu ne pouvait répondre, on l'emmenait vers le canal le plus voisin, où (espérons que c'est une fausse légende) on le noyait impitoyablement.

Passant le long d'une majestueuse demeure seigneuriale, nous arrivons à un pavillon d'agréable aspect, appelé la Tente, jadis maison de plaisance, aujourd'hui auberge très engageante. Fort heureusement on peut nous y héberger cette nuit. Mais la soirée est trop belle pour rentrer si tôt.

Le bois d'Orange, par son nom même, rappelle son origine. Albertina Agnès, fille de Frederik Hendrick, mariée à Guillaume Frederik de Nassau, stathouder de Frise, avait, comme ses frères et sœurs, hérité du goût de ses parents pour tout ce qui était construction et plantation. En 1664, devenue veuve, la princesse entreprit le défrichement des landes qu'elle avait achetées dans le Schoterland, à proximité du bourg de Heerenveen. Des bois de chênes, de sapins et d'autres arbres furent plantés, des jardins et des vergers furent tracés, et l'on édifia une maison de campagne, où la princesse résida de préférence et où elle mourut en 1696. Après sa mort, cette propriété princière devint la demeure de la veuve de son fils Hendrick Kasimir, mort deux mois avant elle. Henriette Amalia de Anhalte Dessau habitait au bois d'Orange aussi souvent que ses devoirs, comme régente de son fils mineur, ne l'appelaient pas dans la capitale; elle avait le projet d'élever en cet endroit un véritable château princier. Déjà deux magnifiques pavillons étaient terminés, déjà les fondations du corps de bâtiment principal qui devait réunir les deux pavillons étaient posées, lorsque le prince Jean-Guillaume Friso trouva la mort dans les eaux du Moerdijk, le 14 juillet 1711, à l'âge de vingt-quatre ans. Pour la troisième fois le bois d'Orange recueillit une jeune princesse veuve, Maria-Louisa de Hesse-Cassel, qui avait épousé Jean-Guillaume Friso en 1709. C'est ainsi qu'à cette demeure se rattache le nom respecté de la noble et excellente femme que le peuple appelait familièrement Maryke-Lui, et qui eut deux fois le gouvernement de la Frise : après la mort de son mari comme tutrice de son fils Guillaume IV, et après la mort de la veuve de celui-ci, comme tutrice de son petit-fils Guillaume V. En 1754 la veuve se retira au bois d'Orange avec les deux enfants de son fils, et jusqu'à sa mort, en 1765, elle prit soin de la résidence où elle avait passé les belles années de sa jeunesse à côté de son brillant époux, où son fils avait habité avec sa jeune femme, fille du roi d'Angleterre, et qui lui rappelait de si nombreux et de si chers souvenirs.

Après la mort de Maria-Louisa on ne s'intéressa plus guère au bois d'Orange. Déjà depuis 1747 le stathouder, devenu stathouder héréditaire des Pays-Bas réunis, ne résidait plus en Frise, mais à la Haye; et, après que le corps de la noble femme eut été descendu dans le caveau de l'église des Jacobins à Leeuwarden, le bois, silencieux et abandonné, ne fut plus habité que par un intendant. En 1795 il passa, ainsi que les autres propriétés de la maison d'Orange, au domaine national. En 1803 un des deux pavillons construits par Jean-Guillaume Friso fut vendu avec les écuries et d'autres bâtiments; deux ans après, l'autre pavillon subit le même sort; tous deux furent démolis; enfin, en 1813, le terrain fut vendu par lots.

VIII

A notre réveil nous entendons le chant des oiseaux et nous voyons briller le soleil; tout nous invite à la promenade. Notre première visite nous mène à *Oranjestein*, jolie maison de campagne de M. Bieruma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Oosting, qui occupe la place de l'ancienne orangerie princière.

Une route ombragée nous conduit ensuite de la Tente à la chaussée de Heerenveen. Encore une petite demi-heure de marche sur la chaussée et nous arrivons à Heerenveen, qui a tout l'air d'une petite ville, avec son hôtel de ville, sa large rue très fréquentée, ses jolies maisons et ses magasins propres et bien approvisionnés. L'auberge où j'ai déjeuné ne serait pas déplacée dans une bonne ville de province.

Le nom de Heerenveen rappelle encore que ce sont des seigneurs (Heeren) qui ont entrepris ces travaux de défrichement des tourbières.

J'aurais volontiers assisté aux régates de Grouw, village qui se trouve près d'un petit lac, sur le chemin de fer de Heerenveen à Leeuwarden; malheureusement ce n'était pas l'époque à laquelle elles ont lieu. Il faut donc que je me contente de donner la vue que notre dessinateur en a prise.

Nous montons dans le tram à vapeur qui nous transporte à Joure, et nous entrons dans le vieux canton des Zevenwolden (Sept-Bois).

Joure est encore un des villages importants de la Frise. Lorsqu'on traverse la longue rue principale du bourg, bordée de jolies maisons bourgeoises, et que l'on a visité le grand temple protestant et la nouvelle église catholique, lorsque ensuite on va se promener le long du port et jouir des points de vue du bord du canal, on peut presque se figurer que l'on se trouve dans une petite ville commerçante et industrielle.

Hôtel de ville de Heerenveen.

Il est vrai que le port de Joure n'est plus visité par des bâtiments de mer, comme dans le siècle dernier, alors que les navires de Hambourg venaient hiverner dans ses écluses; et il est aussi bien vrai que les anciennes horloges renommées de Joure ont pu trouver chez l'étranger une concurrence dangereuse; mais aujourd'hui encore l'industrie fournit à des centaines de ses habitants le travail et le pain, et la navigation reste une profession importante. Le marché de Joure, qui se tient au mois de septembre, en même temps que la kermesse, a conservé son ancienne réputation et attire toujours des milliers de personnes.

Comme nous avons encore une longue course à faire, nous revenons à l'auberge : la voiture qui doit nous conduire à Kippenburg est déjà prête.

Le soleil brille dans un ciel presque sans nuages. Le cheval trotte gaiement sur la route unie et bien entretenue, et le temps passe inaperçu pendant que nous causons avec l'aubergiste, notre cocher. Nous approchons rapidement de *Huis ter Heide*[1], auberge très fréquentée, où nous faisons halte. Les alentours ici sont très boisés; en face de l'auberge une allée sans fin, très ombragée, conduit au village de Langweer.

Nous repartons bientôt. Déjà les villages de Saint-Nikolaasga et de Tjerkgaast sont derrière nous; déjà se montrent au loin les hauteurs et les bois du Gaasterland, encadrant la vaste plaine où la prairie succède

1. Maison de la lande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

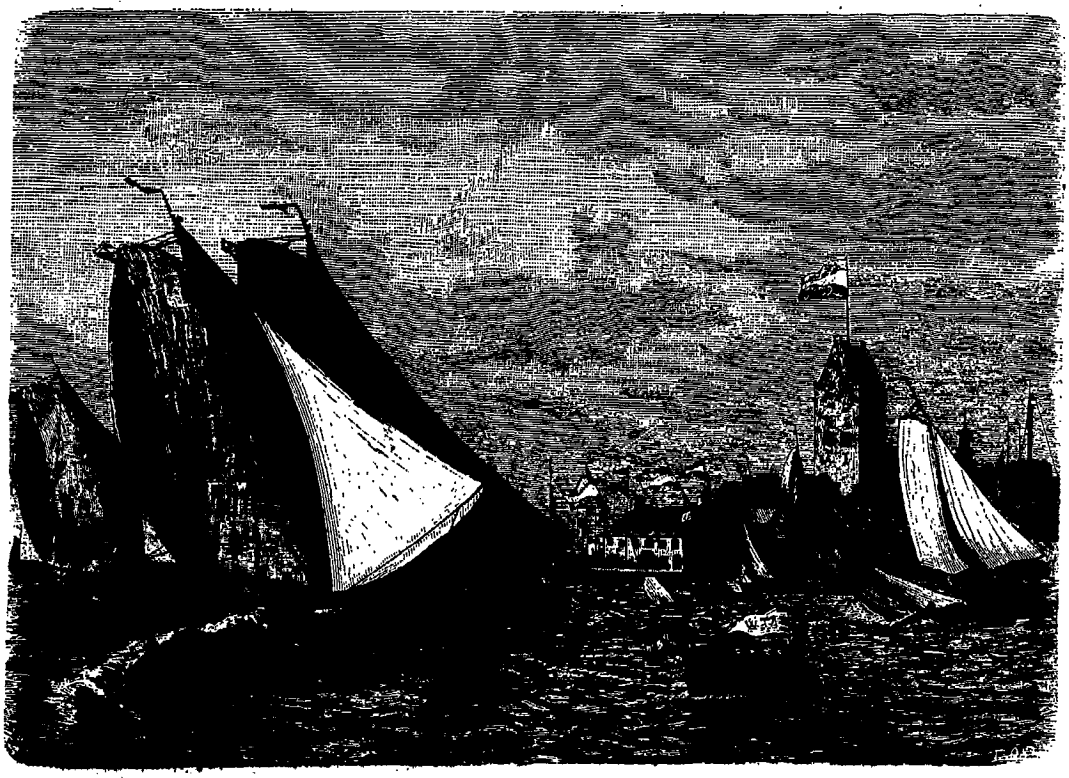
à la prairie, où çà et là le soleil se reflète dans les larges canaux, et où une voile et un mât se dessinent entre les arbres.

Nous voici à la pauvre ville de *Slooten*, entourée d'un fossé et d'un rempart planté d'arbres, qui lui donne quelque chose de pittoresque au milieu des eaux qui l'environnent. Mais les maisons sont misérables et en ruine; si leurs huit cents habitants n'étaient pas peut-être jadis plus nombreux, ils étaient plus riches : il semble que l'on soit dans une prison.

Non loin de Slooten est le vieux village de *Wyckel*. L'église, ancienne et très simple, renferme le beau tombeau en marbre du célèbre ingénieur militaire Menno, baron de Coehoorn, qui habitait la propriété de *Meerestein*, voisine et aujourd'hui presque toute démolie; ce monument, élevé par les enfants du général et les États de Frise, est certainement la meilleure œuvre d'art de ce genre dans toute la Frise.

Juste au delà de Wyckel, sur la route de Balk, nous voyons la clôture de l'ancienne propriété de Meerestein, dont il reste quelques plantations, mais qui n'a rien conservé de son ancienne splendeur, alors que Coehoorn y habitait et, après lui, Onno Zwier Van Haren, poète renommé qui était à cette époque bourgmestre de Slooten.

Nous approchons de *Balk*, chef-lieu du Gaasterland,



Régates à Grouw (voy. p. 157).

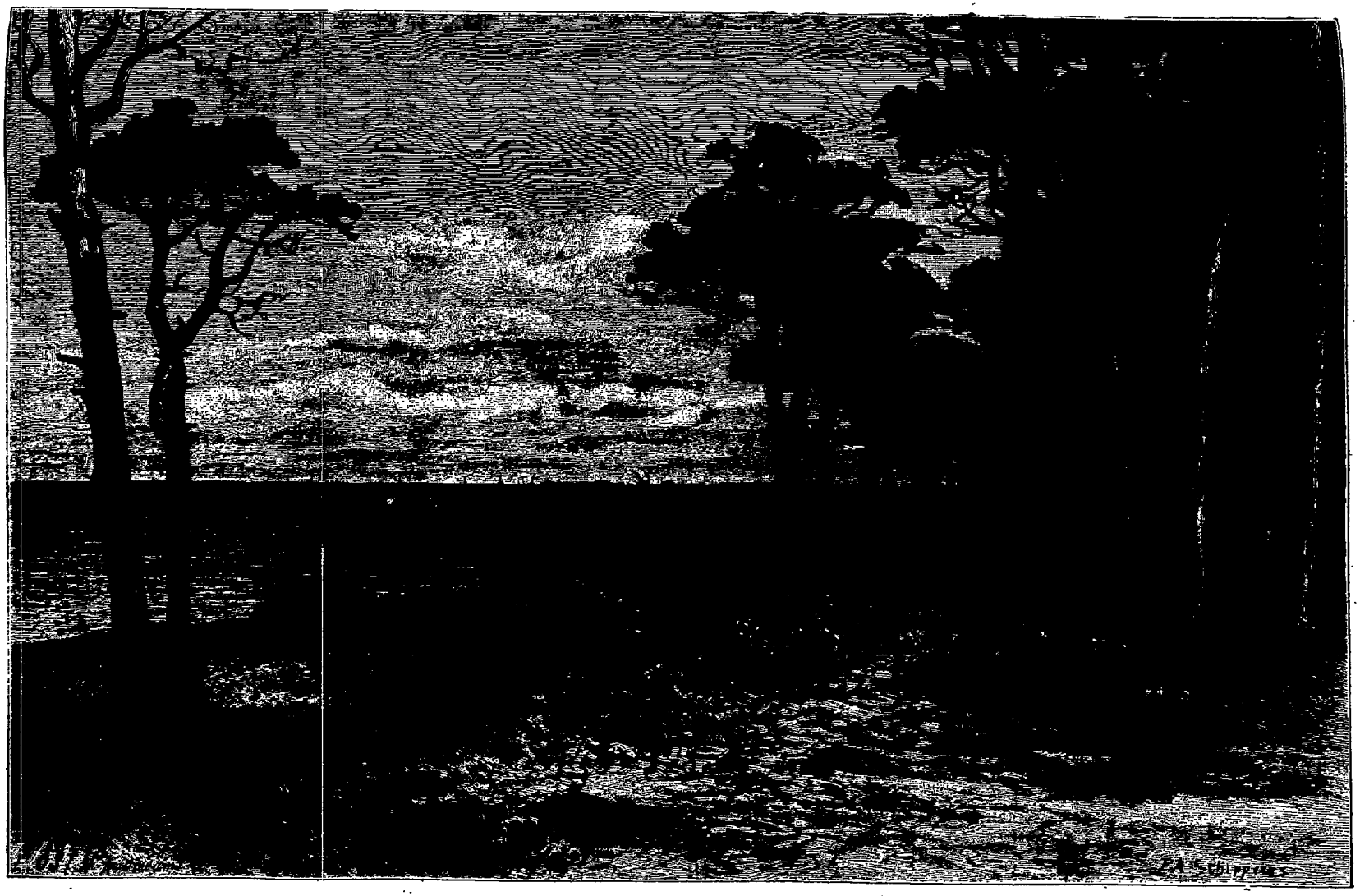
grand bourg important et prospère, bâti naturellement le long d'un canal, et laissant bien dans l'ombre la ville de Slooten; seulement son pavage est presque aussi affreux. Bousculés, cahotés, nous longeons le large canal, où sont de nombreux bateaux, sur lesquels il y a beaucoup de monde et de mouvement.

Autrefois Balk n'était qu'une dépendance de Harich. Son nom, d'après la légende, lui est venu d'une grosse poutre (*balk*) qui servait de pont pour franchir le petit cours d'eau de Luts. Après la proclamation de l'édit de Nantes, quelques huguenots vinrent s'y établir; leurs noms français, quoique un peu dénaturés, se retrouvent encore chez leurs descendants.

Nous suivons le bord d'un large canal presque droit. Le paysage qui nous entoure n'est plus le même. Le sol forme çà et là de larges ondulations; des bois, de sapins surtout, des taillis, des bouquets de chênes remplacent les champs et les prés. Déjà de loin on aperçoit la grande maison blanche et isolée de Hippenburg qui se détache vivement sur un fond de bois sombres. Nous franchissons un pont sur le canal, et bientôt nous nous arrêtons devant la porte de l'auberge.

Après un long voyage, un repas est le bienvenu; toutefois, pendant qu'on l'apprête, je cède à l'envie d'aller voir la magnifique allée qui commence presque en face de l'auberge. Une fois le pied dans cette allée, il est à peu près impossible de ne pas s'y enfoncer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La côte de Frise à Rijs (voy. p. 160).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plus en plus. Qu'elle est splendide cette avenue de chênes vigoureux et de hêtres aux troncs grisâtres, dont les rameaux et le feuillage entrelacés forment une voûte à travers laquelle le soleil darde ses rayons d'or! Oui, certes, c'est bien là « l'église de bois non taillé » que Vondel a chantée; et c'est avec un respect involontaire que j'avance au milieu de ces bois majestueux, dont le calme imposant et le silence solennel m'entourent de tous côtés et pénètrent en mon âme.

La soirée est aussi belle qu'on peut le désirer : il faut en profiter. Après le repas, l'aimable aubergiste de Kippenburg met une voiture à ma disposition, et sera lui-même mon guide; je lui laisse le choix de la route à suivre.

Tout d'abord nous nous dirigeons par la belle allée vers Rijs, maison de campagne de M. H.-F.-K. Van Siwinderen, à la famille duquel appartient presque toute cette contrée. Ici nous retrouvons de larges avenues, de grands arbres, des fourrés impénétrables. Des sentiers de sable jaune serpentent sur le sol ondulé, tantôt entre les jeunes chênes et les taillis, tantôt au milieu des sombres sapins, des bouleaux argentés, des hêtres vigoureux. Quelles vues, quelles perspectives admirables dans ce bois d'une végétation luxuriante! Quels effets magnifiques de lumière et d'ombre, de couleurs, de tons, de nuances variant à l'infini!

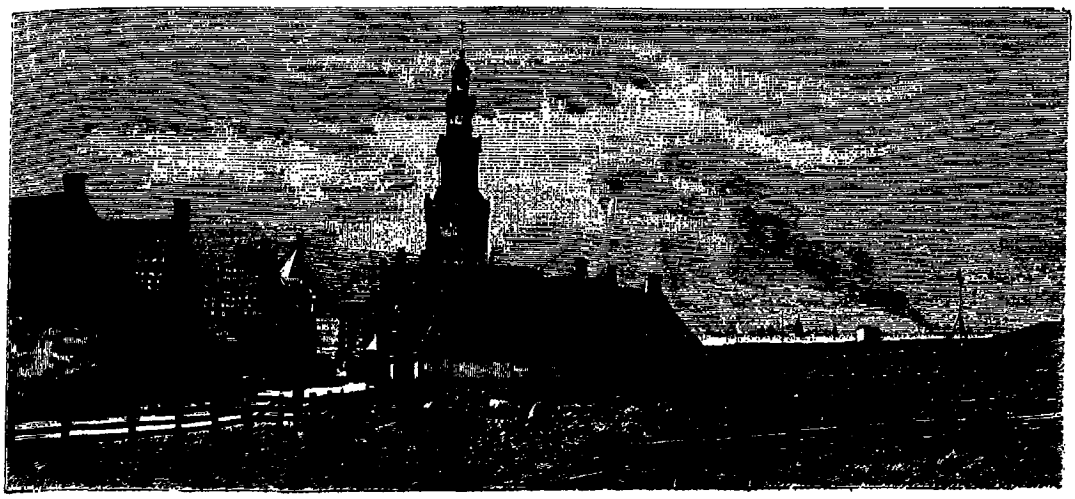
Allée de Rijs (voy. p. 158).

Nous nous arrêtons au milieu du bois. Du haut d'un petit mamelon ou talus, un panorama de toute beauté se déroule à notre vue. Au-dessus de nous s'élèvent de grands sapins; à droite et à gauche le vent murmure dans le feuillage; devant nous s'étend une verte prairie où l'on voit quelques arbres, des fermes disséminées et de nombreux bestiaux; plus loin, là où finit la prairie, la mer commence, séparée seulement de la terre par une étroite bande de sable; en ce moment elle est calme et tranquille; ses flots d'un gris d'argent viennent doucement caresser la rive sablonneuse, tandis qu'à sa surface quelques navires projettent leurs voiles sombres sur l'horizon bleuâtre. Là-bas, au loin, la côte de Nord-Hollande se dessine à l'horizon; plus près nos regards se reposent sur un pays fertile, sur ses bois, ses champs, ses prés et ses maisons richement éclairés par le soleil du soir. C'est un magnifique panorama, un des sites les plus ravissants du Gaasterland.

Traduit et abrégé du hollandais par FRANSSEN.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue extérieure d'Hindeloopen (voy. p. 162).

LA FRISE

(1883)

D'APRÈS UNE RELATION DU JOURNAL HOLLANDAIS « DE AARDE EN HAAR VOLKEN »[1].

TOUTES LES GRAVURES ONT ÉTÉ EMPRUNTÉES À CE JOURNAL.

IX

Quelle bonne soirée j'ai passée hier, à causer avec l'aubergiste sur le banc du jardin! Et maintenant, le voilà prêt à me conduire à Koudum dans sa voiture.

C'est un délicieux voyage, par cette belle matinée d'été, à travers ce pittoresque paysage avec ses champs ondulés, ses bois sombres et ses immenses perspectives. Mais, avant de nous éloigner, jetons encore un regard sur les environs de l'auberge qui est là solitaire, comme un poste abandonné.

La lande encadrée de bois de sapins, en face de la maison, porte un nom d'origine probablement ancienne et qui rappelle des scènes moins heureuses que celles auxquelles nous fait penser cette calme matinée. C'est le Wildemarkt (marché sauvage). Depuis les temps les plus anciens il se tient dans cette plaine, au mois d'août, une kermesse et un marché aux chevaux. Selon la tradition, en cet endroit se passaient d'étranges choses. Le marché annuel fut interdit par les États de Frise, qui firent même placarder cette interdiction. Mais, en dépit de cette défense des États, le marché annuel a survécu.

Est-ce pour protester contre le retour possible des dérèglements et des scandales dont ils étaient le théâtre qu'il est expressément défendu à l'aubergiste de Kippenburg de donner à boire dans sa maison? Fait remarquable et rare, l'aubergiste ne s'en plaint pas.

Bientôt nous atteignons *Galamadammen* (digues de Galama). La chaussée ou digue, qui sépare deux lacs, le Morra d'un côté et le Fluessen de l'autre, porte encore le nom d'une des plus anciennes familles de la Frise, déjà connue dans l'histoire de nos premiers comtes, mais éteinte depuis longtemps. Une grande écluse met les deux nappes d'eau en communication.

Koudum est un village très important, situé sur une hauteur, avec une large rue plantée d'arbres et un port. Les environs, boisés et cultivés, ressemblent encore un peu aux campagnes du Gaasterland, dont nous sommes cependant maintenant à une grande distance.

L'aubergiste de Kippenburg est obligé de me quitter ici; je retiens une voiture à l'auberge du village pour que l'on me conduise à Workum.

La route passe sur la digue de Koudum, construite en trois mois sous la direction de Guillaume Loré, en 1732. Elle ne devait servir que dans le cas où la digue de mer viendrait à céder brusquement. Heureusement elle a résisté.

Jadis tout autour de la côte de Frise, de Lauwers

1. Suite et fin. — Voyez pages 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Kuinre, on éleva une ceinture de digues ; mais souvent ce rempart a été trop faible ; souvent l'ennemi puissant brisait dans sa fureur les pilotis comme des roseaux, emportait les plus lourdes pierres comme des coquilles de noix, et faisait une brèche dans la digue, tremblante, ébranlée, bientôt arrachée. Alors les eaux furieuses se précipitaient comme la foudre par cette ouverture et se répandaient sur les terres basses. La cloche d'alarme retentissait dans les villages, et les habitants, épouvantés, fuyaient en toute hâte, heureux s'ils parvenaient à soustraire leur vie et une partie de leurs biens aux ravages de l'élément destructeur. En leur absence les flots dévastaient les prairies et les champs.

Du haut de la digue sur laquelle roule notre léger véhicule, la vue ne découvre que prairies se succédant à l'infini. Nous arrivons à une courbure où vient se souder une seconde digue, qui nous conduit à Hindeloopen.

Veut-on voir réalisé l'idéal d'une ville morte, on n'a qu'à visiter Hindeloopen. D'un côté sont des prairies sans fin, de l'autre la mer. Dans les prairies et sur les talus de la digue paissent des bœufs et des moutons ; je vois dans le petit port un seul bateau de pêche ; sur la mer, rien que les rayons du soleil se reflétant à la surface de l'onde légèrement agitée. Dans les rares et étroites rues il n'y a que solitude et silence ; nul être vivant à voir, si ce n'est près de la digue un petit garçon couché dans l'herbe, gardien à moitié endormi d'une chèvre qui broute l'herbe.

La voiture roule sur les cailloux ; mais ce bruit ne paraît pas tirer une seule âme du profond sommeil dans lequel la ville est plongée. La sombre salle commune de l'auberge où nous nous arrêtons est déserte, personne. Rien ne rappelle que Hindeloopen fut jadis une ville de commerce florissante, qui déjà en 1368 faisait partie de la Ligue Hanséatique, et qui, des siècles après, envoyant encore ses navires dans le Nord et aux Indes, renfermait dans ses vastes magasins de riches cargaisons. Dès 1255 elle avait conquis le droit de cité, et jusqu'au siècle dernier elle comptait parmi les villes les plus riches et les plus prospères de la Frise. De tout cela il ne reste plus de traces : à peine quelques maisons, par leur style et leurs dispositions, dénotent-elles encore la richesse d'autrefois. Hindeloopen a peu à peu perdu tout ce qu'elle avait autrefois de caractéristique et de particulier. Voulez-vous voir les chambres, les meubles, les costumes de Hindeloopen, allez au musée de Leeuwarden[1], allez au Panopticum d'Amsterdam, mais pas à Hindeloopen.

Nous avons repris la route de Workum sur le faîte de la large digue.

Workum communique avec la mer au moyen d'un long port creusé entre des digues, d'où l'on voit un grand nombre de navires et de bateaux. C'est que Workum est une ville importante, une des onze villes ayant droit de vote, et qui envoyait encore jusqu'en 1848 deux députés à l'assemblée des États. On reconnaît que cette importance d'autrefois n'est pas seulement un souvenir lorsqu'on parcourt la longue et large rue principale et que l'on a sous les yeux, non seulement des monuments publics, tels que la maison du conseil et le temple protestant, mais encore plus d'une façade dans le style du dix-septième siècle. L'église catholique, très belle, nouvellement construite, vaut aussi la peine d'être visitée. Tout l'aspect de la ville annonce la prospérité et fait le contraste le plus frappant avec la misère et l'abandon de Hindeloopen.

Nous déjeunons dans une auberge très propre, puis, tout en nous promenant, nous nous dirigeons vers le bateau à vapeur qui à l'autre extrémité de la ville se dispose à partir pour Bolsward.

Il n'y a pas grand'chose à voir pendant le voyage. Le bateau, sans trop de hâte, suit le canal bordé de prairies et dont les eaux agitées par le mouvement de l'hélice viennent battre les rives et font pencher les têtes plumeuses des roseaux.

De distance en distance, le long du canal, on passe devant un village : Zuiderend, Parrega, Tjerkwerd, où le bateau fait escale ; plus ou moins au loin se succèdent les tours de nombreux villages et bourgs, des fermes, quelques maisons de plaisance, et la prairie, toujours la prairie.

Au bout de deux heures nous arrivons à Bolsward-aan-wal.

Bolsward est une des plus anciennes villes de la Frise, bien plus ancienne que Franeker, Sneek et Leeuwarden. A l'époque où il était de mode de donner aux pays et aux villes des noms de personnes célèbres plus ou moins mystiques, Bolsward, à ce qu'assurent les savants, reçut son nom en souvenir de Bolswina, fille du roi frison Radboud. Probablement il existait là dans l'ancien temps une hauteur, un *weerd* ou *terp* sur lequel un certain Bodel ou Boele avait construit sa demeure autour de laquelle s'étaient groupées quelques maisons, qui d'abord formèrent un village, puis un bourg et enfin une ville. Les environs étaient alors bien différents de ce qu'ils sont actuellement. Depuis déjà quelques siècles, Bolsward est une ville de l'intérieur, reliée seulement par un canal avec le port voisin de Makkum et le Zuiderzee, mais jusque vers le milieu du treizième siècle, à l'est, non loin de ses murs, le Middelzee roulait ses eaux, qui lui assuraient une libre communication avec l'Océan. Bolsward a dû à cette situation sa précoce prospérité ; et même après que les débordements de la mer du Nord eurent donné aux côtes de Hollande et de Frise leur configuration actuelle et que la grande mer intérieure du Zuiderzee eut été formée, Bolsward conserva encore quelque temps son importance commerciale. En 1422 elle entra dans la Ligue Hanséatique. Plus tard le commerce extérieur diminua peu à peu. Bolsward, située dans une des parties les plus fertiles de l'ancien Westergoo, devint

1. Voyez page 141.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plus en plus une ville de l'intérieur, mais en conservant son industrie particulière.

On trouverait peut-être encore dans la ville de vieux habitants qui se rappelleraient le temps où, dans beaucoup de petites maisons de bourgeois, le métier de tisserand fonctionnait. De grandes fabriques l'ont remplacé.

De remarquables souvenirs historiques se rattachent à la ville. Dans le nombre je ne compte pas les sièges, les assauts et les pillages qu'elle a eu à subir; elle a eu cela de commun avec presque toutes les villes de la Frise, qui, lorsqu'elles n'étaient pas menacées par des ennemis étrangers, étaient en discussion entre elles et engagées dans des querelles interminables qui désolaient et déchiraient tout le pays; mais il y a dans son passé autre chose qui mérite notre attention.

Le *stadboek*, le livre de la ville de Bolsward, est une des plus anciennes sources où l'on ait à puiser pour l'étude du droit des villes frisonnes en général. Ce code fut composé en 1445 « par le conseil et avec le concours du vénérable père Johannis Brugman, des prêtres, des échevins, des conseillers, des Trente-Six et de l'Assemblée commerciale de Boelswaert ». Le père Brugman était un prédicateur célèbre, renommé en Frise et à Groningen.

D'après le *stadboek*, modifié et complété en 1479, on voit que l'autorité municipale proprement dite était représentée par huit échevins et quatre conseillers, renouvelés tous les ans et choisissant eux-mêmes leurs successeurs : « Les huit anciens échevins doivent choisir les huit nouveaux échevins; et les quatre anciens conseillers doivent choisir les quatre nouveaux conseillers. » Les sortants n'étaient pas rééligibles. A la tête du gouvernement de la ville était un *olderman*,

Vue intérieure d'Hindeloopen.

dignité qui, à Bolsward, fut longtemps héréditaire dans la famille de Jongema ou Juwinga. Le clergé était puissant. En général il en était de même dans toute la Frise, comme le prouve le nombre considérable des couvents et autres établissements religieux. Un de ces couvents les plus renommés se trouve près de Bolsward, dans la direction de Hartwerd : c'est l'*Oldeclooster* ou *Bloemkamp*. Cette abbaye, qui était occupée par des moines de l'ordre de Cîteaux, fut construite en 1191 et avait acquis bientôt une importance extraordinaire. Les abbés de Bloemkamp jouèrent plusieurs fois un rôle considérable dans l'histoire du pays. Lorsque le comte Guillaume IV de Hollande eut péri dans la fatale bataille de Staveren, en 1345, son corps fut apporté à Oldeclooster et enterré dans l'église du couvent.

Vers le milieu du seizième siècle, les mauvais jours commencèrent pour le couvent, qui n'avait pas précisément une renommée de sainteté et de dévotion. Le lundi de Pâques de l'année 1535, environ trois cents personnes, hommes, femmes et enfants de la secte des anabaptistes, se réunirent à Tzum, près de Franeker. A l'instigation d'un de leurs apôtres, Pieter Holtsagher, cette foule fanatisée résolut de marcher sur Oldecloosster pour convertir l'abbé et les moines et s'installer dans le couvent à leur place. L'abbé et les moines n'avaient nulle envie de se convertir, mais ils n'avaient plus l'humeur belliqueuse de leurs prédécesseurs du quinzième siècle; ils évacuèrent le couvent, qui fut occupé par les anabaptistes, et allèrent porter plainte au stathouder George Schenck Van Toutenburg. Celui-ci assembla ses troupes en toute hâte, fit venir des canons de Leeuwarden et marcha sur le couvent, mis rapidement en état de défense par ses nouveaux posses-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

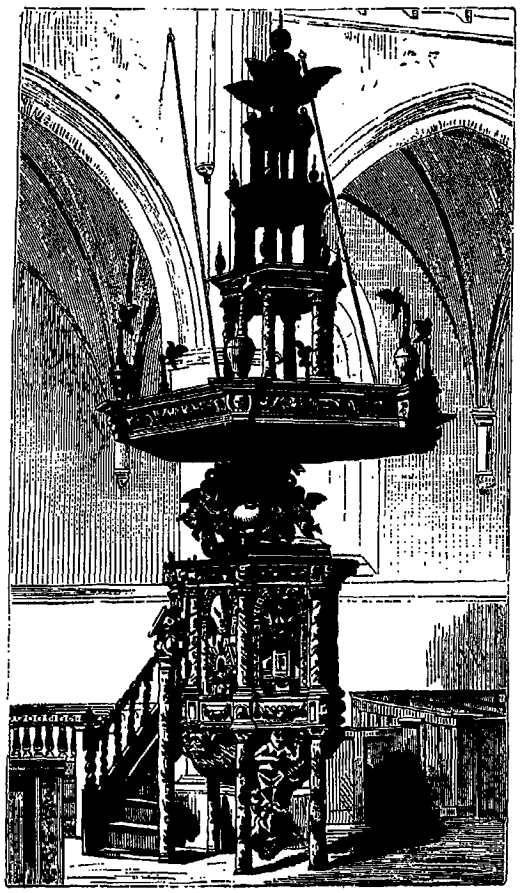
seurs. Le huitième jour du siège le couvent fut pris d'assaut, et le stathouder, jugeant qu'un fait de ce genre méritait une punition exemplaire, fit pendre vingt-quatre anabaptistes et décapiter quinze autres; le reste avait été tué pendant le siège ou l'assaut. Les femmes furent emmenées à Leeuwarden et noyées.

Le 19 octobre 1572, le couvent fut de nouveau en grande partie ravagé, mais il ne fut entièrement détruit qu'en 1579. Après que la cause de la Révolution eut triomphé en Frise, les vastes propriétés de l'abbaye furent vendues en 1580 par ordre des États.

Bolsward est une jolie ville, proprette, très gaie les jours de kermesse et où en tout temps le regard s'arrête avec plaisir sur beaucoup de maisons du vieux style hollandais; mais deux édifices surtout méritent d'être visités, l'église Saint-Martin et l'hôtel de ville.

Nous dirigeons d'abord nos pas vers le sanctuaire, dont la femme ou la fille du sacristain nous ouvre la porte.

Du dehors l'église semble plutôt massive que grandiose, mais l'intérieur nous en surprend d'autant plus. Bâtie dans le style gothique, pendant la deuxième moitié du quinzième siècle, l'église de Bolsward est certainement un des plus beaux monuments de l'architecture sacrée en Frise; elle possède des richesses artistiques de différentes époques, telles qu'on en rencontre peu dans les temples protestants.



Chaire de l'église Saint-Martin à Bolsward.

Ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est la chaire, avec sa jolie tourelle à jour au-dessus de l'abat-voix. Construite de 1650 à 1662, en bois de chêne, elle est ornée presque partout de sculptures. Le dessinateur de cette chaire monumentale était un fabricant de vitres, Gerben Wopkes, dont le modèle fut payé dix-huit francs. La chaire et les sculptures sont des œuvres d'artistes frisons, Pytter Jurjans, Pieter Pytters Posthumus et Johannes Kinnema, surnommé le maître antique, chargé plus particulièrement de l'ornementation.

Non moins que cette œuvre de la sculpture au dix-septième siècle, les bancs du chœur attirent les regards; ils datent probablement du quinzième ou de la première moitié du seizième siècle; très certainement ils sont de l'époque où l'église servait au culte catholique. Il est probable que l'on est là en présence du travail de deux artistes différents : du moins les statues et les groupes n'ont pas, comme fini, goût et élégance, la valeur de la décoration des dossiers et des autres parties des bancs, dont il n'est pas un morceau qui n'ait été habilement fouillé. Ce n'est pas un petit honneur pour l'évêque de Bolsward d'avoir écarté toutes les occasions qui s'étaient offertes à lui de vendre ces chefs-d'œuvre de l'art de nos ancêtres : ils ont souffert de mutilations, que l'on remarque sur presque toutes les statues; mais ils ont assez conservé de la distinction à laquelle avait atteint la sculpture sur bois dans ces contrées du Nord.

On peut considérer comme presque aussi remarquables que les bancs du chœur, mais à un autre point de vue, trois belles pierres funéraires qui se trouvent dans le chœur de l'église Saint-Martin, celles du bourgmestre Heerema et de sa femme Sithia Van Cammingha, et des familles Binkes et Monsma.

Il faut encore signaler dans cette église le vieux banc des magistrats, avec ses colonnes ornées de festons et ses armoiries; et aussi le buste en marbre blanc de Gijsbert Japicx, le maître d'école et chantre poète de génie, le père de la littérature frisonne, qui vécut à Bolsward de 1603 à 1666 et contribua plus qu'aucun autre à empêcher la vieille langue nationale de se perdre et de dégénérer.

Nous devons maintenant nous diriger vers l'hôtel de ville, dont la première pierre fut posée le 11 avril 1614 et qui fut terminé en 1616; il est de ce qu'on appelle le vieux style hollandais, bâti en briques rouges et grès jaune. La façade, avec sa partie du milieu faisant saillie entre deux ailes latérales dissemblables, avec son haut perron, ses statues, ses ornements, son toit élevé et sa tour, a un bel aspect monumental. On pénètre par un spacieux vestibule, autrefois le tribunal, dans la salle du conseil, la seule qui, par sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simplicité et aussi par son genre de construction particulier, mérite l'attention : on remarque une belle porte en bois de chêne. Devant l'hôtel de ville se trouve le *Waag*.

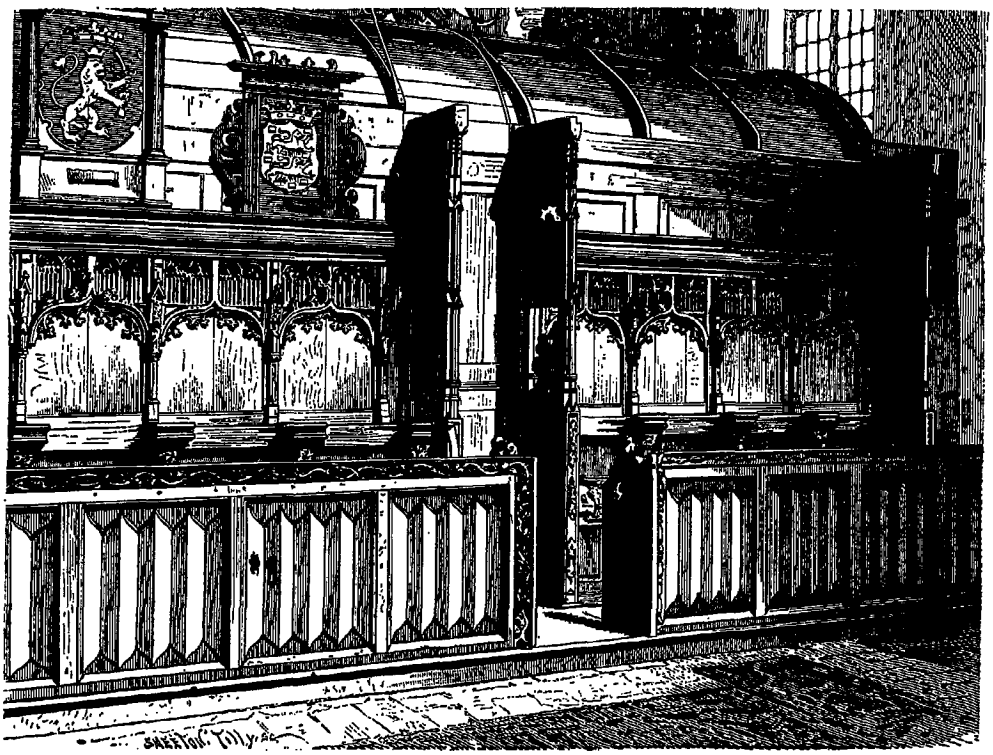
X

Le bateau à vapeur part pour Sneek à cinq heures et demie, et nous voici au cœur de l'ancien et fertile Westergoo.

Sneek compte dix mille habitants. Parmi les villes de la Frise je serais enclin à lui décerner la palme, même avant Leeuwarden, avec laquelle elle a d'ailleurs ceci de commun, d'avoir l'air tout à fait moderne. Le long de son large canal ombragé on aime à voir ses jolies boutiques bien approvisionnées, ses beaux magasins et ses maisons gracieusement décorées.

On peut toutefois regretter que la ville ait conservé si peu, autant dire rien, du temps passé. En l'an 1630 on a écrit : « Sneek est entourée d'un mur de pierres rouges; ses habitants aiment les arts ». Le mur de pierres rouges a disparu et a été remplacé par des plantations; la vieille église Saint-Martin n'a plus rien de l'art d'autrefois; les bancs sculptés et la chaire de l'église, de même que les couronnes en cuivre, dons d'anciennes confréries, plus d'une fois citées, tout a été vendu.

Toutefois Sneek a conservé un monument unique en



Bancs du chœur de l'église Saint-Martin à Bolsward.

son genre : c'est la *Hoogeindster Waterpoort* (Porte d'eau de Hoogeind).

On est singulièrement surpris quand, débouchant d'une rue latérale sur le large canal ombragé, on aperçoit tout à coup cette construction élégante. Figurez-vous un pont voûté jeté sur le canal et au-dessus de ce pont une maison de gardien reposant sur des colonnes et des arceaux, et faisant le plus charmant effet avec son fronton à degrés et son toit élevé. De chaque côté du pont sont deux tourelles octogonales, élancées, dont le toit élevé et pointu est couvert en ardoises. Les diverses parties de tout cet édifice en briques rouges et en grès jaune sont en parfaite harmonie. Cette porte a pour utilité de fermer la petite rivière de Geeuw, sans entraver la navigation dans le canal. L'arche du pont peut, ou du moins pouvait, être fermée au moyen de portes, de herses et de solives.

Le pont et les deux tourelles avaient été construits au commencement du dix-septième siècle, en 1613. L'ancienne maison du gardien, que l'on y voyait encore il y a quelques années, était de date plus récente, de 1758. En 1878 le pont et les tourelles ont été remis en parfait état, et sur le pont on a construit une nouvelle maison de garde, plus belle que l'ancienne.

Dans quelque temps on aura achevé une église catholique monumentale d'après les plans de notre éminent compatriote Cuypers. Il est à remarquer combien, en cette dernière moitié du siècle, il s'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construit dans les villes et villages de la Frise d'églises catholiques, pour la plupart d'un bon style.

Sneek est situé dans le pays d'eau, le *waterland* frison, vaste étendue de terres basses entourant des lacs, des marécages et des mares coupées de nombreux canaux. Il ne m'était pas possible de visiter l'immense ceinture qui s'étend sans interruption depuis le lac de Bergum au nord-est jusqu'au lac Tjeuke et au Fluessen au sud-ouest, mais je voulais la connaître au moins en partie, et un matin, vers neuf heures, je montai sur un bateau à vapeur qui conduit à Akkrum en traversant le lac Sneek.

Partis du *Hoogeind*, où nous contemplons une dernière fois la Porte d'eau, nous suivons d'abord le canal de la ville, puis le Houkesloot, assez large canal qui vient déboucher dans le lac. A droite et à gauche les rives s'écartent de plus en plus, et enfin, devant nous, se déroule la plaine liquide d'un gris d'argent que parfois rien ne semble borner. Tantôt nous apercevons à peine la rive lointaine au-dessus de laquelle s'élève une tour d'église; tantôt ce sont des îles verdoyantes, des touffes de joncs qui semblent sortir du sein du lac, séparées quelquefois les unes des autres par un étroit passage; derrière ou entre ces îles, couvertes de roseaux, d'aunes et de saules, se montre çà et là une maison solitaire ou la voile brune et blanche d'un navire. La terre et l'eau alternent d'une façon particulière et forment un tout harmonieux. Je n'ai pas quitté le pont du bateau et j'ai joui pleinement de ce beau spectacle, laissant errer mes regards sur la terre et sur l'eau, et me félicitant de tout cœur d'avoir pu contempler le paysage frison sous cette forme charmante.

La navigation à la voile, chantée par le poète populaire de la Frise, le docteur Eeltje Halbertsma, est depuis longtemps un des *plaisirs favoris* des vrais Frisons. Les courses à voile ne sont pas moins aimées ici que les courses de chevaux et de voitures et les courses sur patins. La configuration du pays s'y prête du reste admirablement. A Sneek, tous les étés, au mois d'août, il y a des courses à la voile sur le lac; et le coup d'œil animé et pittoresque qu'offre le lac en cette occasion attire, dit-on, un grand nombre de spectateurs; mais nous étions au mois de juin et ce n'est pas l'époque des régates. Cette fois encore notre dessinateur a été plus heureux que nous; il a vu une fête de ce genre, et son crayon en donne certainement une idée plus exacte que ma plume n'aurait su le faire.

XI

D'Akkrum, où nous quittons le bateau, le chemin de fer nous ramène en peu de temps à Leeuwarden. J'avais visité rapidement les parties ouest et sud de la province, il me restait à voir le nord et l'est.

Le plan de ce nouveau voyage une fois arrêté, je partis un dimanche matin, par un beau soleil, et je suivis la large chaussée qui, passant par l'auberge de Bonte Koe et le village de Stiens, conduit au Bildt.

Le grand village de Stiens, avec son église spacieuse, n'a pas moins bonne apparence que beaucoup d'autres villages frisons. La contrée est riche, fertile, très bien cultivée, pas un pouce de terrain n'est perdu. Partout, au loin comme tout près, on voit s'élever au-dessus des arbres les églises des villages.

Nous passons ensuite à gauche sur la vieille digue de Zwette qui conduit au Bildt.

Ce Bildt est certainement une des parties remarquables de la Frise. Jusqu'au milieu du seizième siècle, le sol du Bildt était formé de vases et d'alluvions que *la mer couvrait à chaque marée*. Il y eut même un temps où les alluvions s'étendirent si loin qu'il devint indispensable de les endiguer. Déjà le duc Albrecht de Saxe avait eu ce projet, mais son plan ne fut mis à exécution que sous son fils George. Le duc vendit ces terrains, qui comme alluvions faisaient partie des domaines princiers, à quatre nobles hollandais, Thomas Beukelaer et les trois frères Van Wijngaerden, à la condition qu'ils endigueraient les alluvions et feraient les canaux et les routes nécessaires. En 1505 le travail fut commencé, et trois ans après le polder, le Vieux-Bildt actuel, était endigué.

La population du nouveau polder ne se composait pas cependant de Frisons des bailliages voisins, mais de colons hollandais venus de la province de Nord-Hollande, surtout des environs de Medemblik. Cette origine étrangère des habitants du Bildt se témoigne encore aujourd'hui dans leur langage et par certaines particularités de leur caractère et de leurs mœurs. Ils s'en font une certaine gloire; on trouve quelques familles dont la généalogie remonte aux premiers colons de la contrée. Le Bildt, jusqu'en 1579, avait formé une colonie presque indépendante, qui avait peu de relations avec le reste de la Frise.

Sur la route en ligne droite qui traverse le Vieux-Bildt dans toute sa longueur, se trouvent trois villages importants, dont les noms remontent évidemment à l'origine des premières colonies : *Lieve-Vrouwe-Parochie, Sint-Anna-Parochie* et *Sint-Jacobi-Parochie*. L'église de Sint-Anna-Parochie renferme le caveau d'une branche de la famille Van Harem, dans laquelle la dignité de bailli du Bildt était héréditaire.

On lit sur le registre de cette église : « L'an 1634, le 22 juin, Rembrandt Hermens van Rhijn, habitant à Amsterdam, a été uni par les liens du mariage à Saskia Van Ulenborgh, domiciliée actuellement à Franeker[1] ».

Le sol argileux du Bildt est d'une étonnante fertilité. Partout les prairies et les champs surtout sont couverts de blé, de lin, de pommes de terre et de trèfle. Les fermes donnent bien l'idée d'une terre bénie pour les agriculteurs, du moins pour ceux qui sont établis sur leurs propres terres. Une ferme de cinquante à soixante hectares de terres est presque un petit État par elle-même, et cela était encore plus vrai autrefois, quand

1. Rembrandt, né en 1606, est mort en 1669.

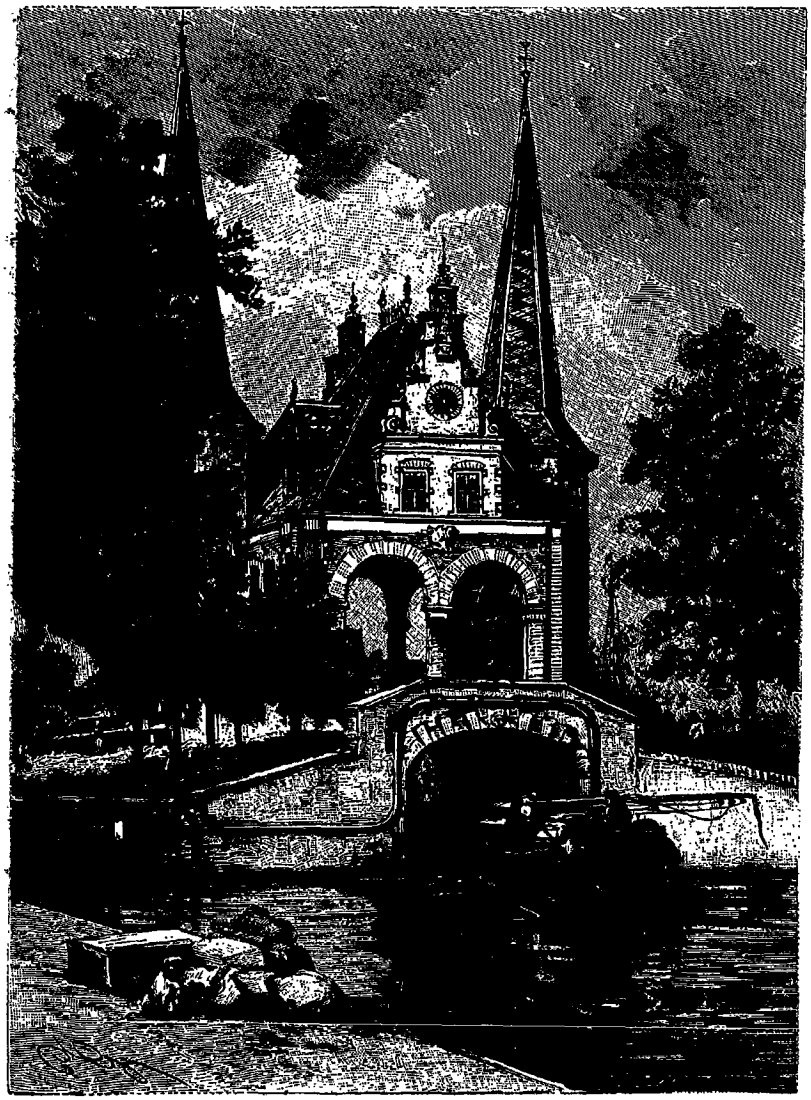
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Église de Bolsward (voy. p. 164).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les domestiques et les ouvriers, presque sans exception, faisaient partie comme célibataires de la famille du *boer*, ou s'établissaient une fois mariés dans des maisons qu'il leur louait. Aujourd'hui les domestiques loués et les travailleurs sédentaires sont de plus en plus remplacés par des travailleurs libres, qui vivent à part comme des célibataires et n'ont d'autres rapports avec leurs maîtres que ceux de patrons à ouvriers.

La route que nous suivons maintenant est la vieille digue de mer, qui devait protéger les terres quand le Middelzee était encore là. Le sol, plutôt sablonneux qu'argileux, est sensiblement plus élevé que le polder de Bildt; les villages sont bâtis sur des *terps*; d'épais taillis, et de jolis bouquets d'arbres.



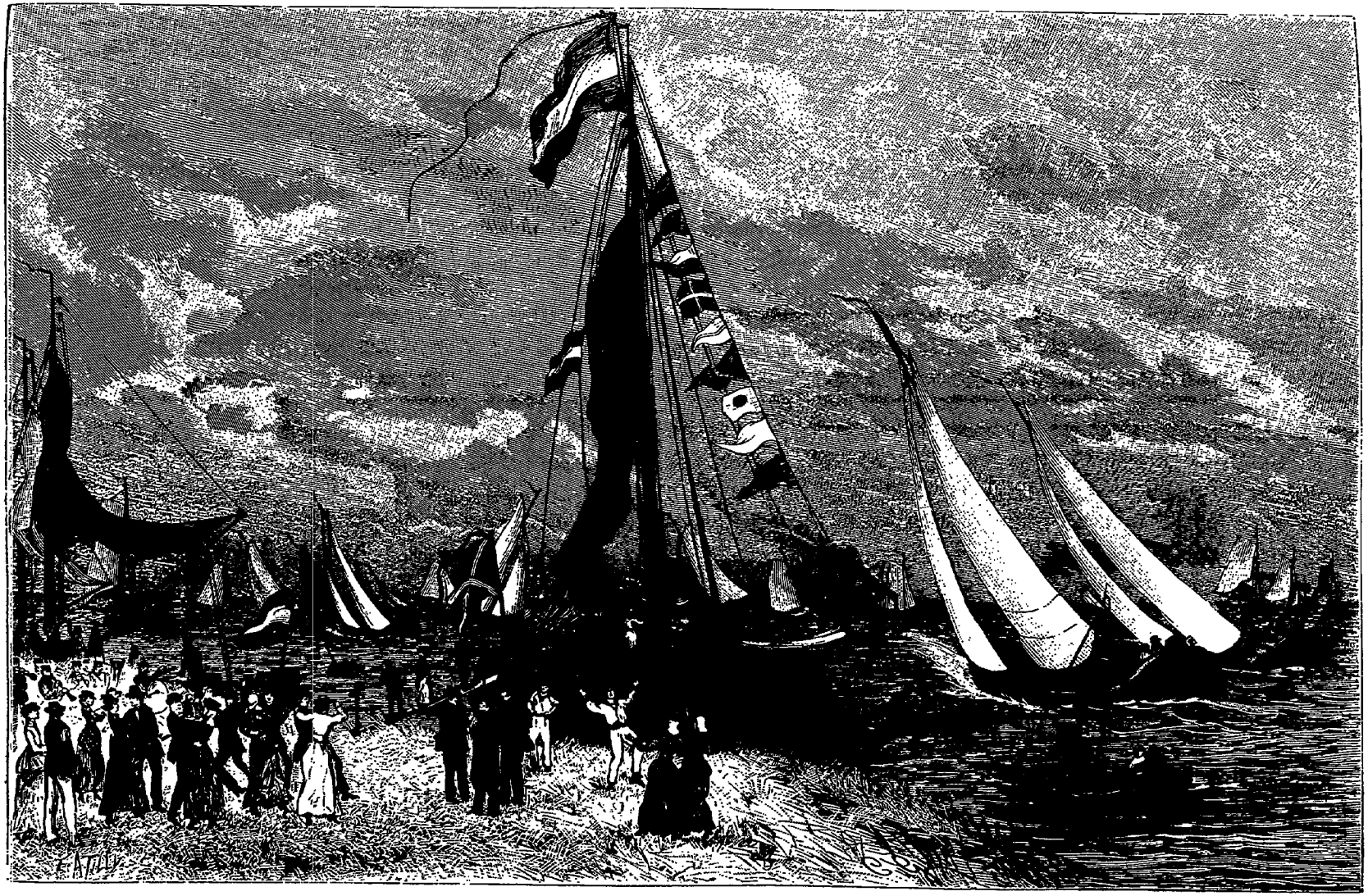
Porte d'eau à Sneek (voy. p. 165).

Bientôt nous atteignons le grand village de Berlikum avec sa tour à coupole; Berlikum, jadis célèbre dans l'histoire de Frise sous le nom d'Uitgong, fut le port de l'embouchure du Middelzee, où les Normands redoutés débarquèrent plusieurs fois.

La Frise a eu bien à souffrir de ces terribles pirates, de ces indomptables et invincibles ennemis; à partir de l'année 834, leurs légers navires se montraient continuellement sur les côtes frisonnes, et si de temps en temps par un effort désespéré on parvenait à les repousser et à les mettre en fuite, l'année suivante ils revenaient plus nombreux.

Alors des barils de goudron flambaient sur les *terps* et dans les prairies, et des messagers parcouraient le pays, répandant partout la terrible nouvelle : « Voici les Normands! » Et tous ceux qui le pouvaient cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Régates sur le lac de Sneek (voy. p. 166).

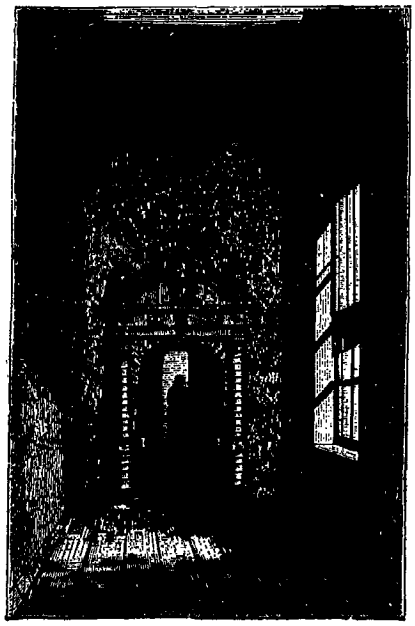
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient aux armes, prenaient la cote de mailles et l'épée, la lance et le bouclier, l'arc et les flèches, et se portaient à la rencontre de l'ennemi; mais trop souvent l'héroïsme était impuissant contre ces hommes hardis, intrépides, habitués à affronter la mort dans les batailles, et le sol s'imprégnait du sang de ses fils; les femmes et les enfants étaient emmenés en esclavage, les églises étaient brûlées, les habitations saccagées, les champs, les prairies, ravagés.

Nous passons devant le village de Beetgum, où la vieille habitation noble de Martena est située pittoresquement au milieu des grands arbres; puis, devant le moulin de Beetgum.

Mais des nuages menaçants s'amoncellent; l'orage approche. Une teinte blafarde se répand sur la campagne; un éclair éblouissant sillonne la voûte de plomb, qui semble s'abaisser; de grosses gouttes de pluie tombent; nous fouettons le cheval et nous fuyons en toute hâte pour gagner un abri.... Trop tard! Une violente rafale fond sur nous en courbant la cime des arbres; la poussière et le sable s'enlèvent en tourbillonnant; le tonnerre gronde, le vent mugit.... Bien vite nous fermons les rideaux de la voiture, et ce n'est pas sans peine que nous arrivons à l'auberge de Marsum.

Je me vois forcé par cet affreux temps de renoncer à la visite que je projetais de faire à l'hospice Popta, dont s'honore Marsum : c'est un bel établissement, fondé vers le commencement du siècle dernier par le docteur Henricus Popta, de Leeuwarden, et destiné à recevoir de vieilles femmes. On voit au musée de Leeuwarden deux magnifiques plats en argent ciselé, une burette et deux chandeliers en argent avec mouchettes qui viennent de la succession de cet homme bienfaisant.



Un corridor de l'asile Popta.

Tout près de là s'élève le *Heeringa-state*, qu'on appelle le château de Marsum, très belle construction, avec une tour et une ancienne porte, qui actuellement est la propriété de l'hospice Popta. Nos deux gravures donneront une idée de la disposition intérieure de l'hôpital.

Peu à peu, pendant que nous revenons à Leeuwarden, la pluie cesse et le temps commence à s'éclaircir.

XII

Ce matin le temps redevient sombre et nuageux, mais il est dans mon plan de visiter aujourd'hui Veenwouden.

Le trajet par le train ne dure pas longtemps. Nous traversons la plaine ou le champ qui sépare de la station la grande auberge de *Schoonoord* (beau lieu), et je loue une voiture, qui me conduit d'abord au village de Veenwouden, puis, à côté, au Schierstins. Après avoir visité cette ancienne maison de refuge de l'abbé de Claercamp, je vais à Veenklooster, pour y voir la belle propriété de *Vogelensangstate*, appartenant à l'un des messieurs Van Heemstra.

La route, qui passe par les villages de Zwaagwesteinde et de Kollummerzwaag, est riche en jolis points de vue. C'est là une région bien cultivée, avec de nombreuses fermes et maisons de paysans, de même que presque partout du reste en Frise, mais où l'on rencontre beaucoup de futaies. Depuis longtemps ce pays est boisé, comme le prouvent les noms des divers villages, Veenwouden, Oudwoude, Lutkewoude, Wouterswoude, Dantumawoude, Murmerwoude, Akkerwoude[1], qui rappellent les bois dont était autrefois couvert le sol, en partie sablonneux, en partie tourbeux. Bien que les grands bois aient disparu depuis longtemps, cette partie de la Frise, connue sous le nom de *Dokkummer wouden* (bois de Dokkum), a conservé une richesse forestière, qui la distingue nettement de la région argileuse proprement dite et fait penser aux paysages de l'Opsterland, du Schoterland et du Gaasterland.

Je remonte en voiture et je me dirige nord vers Dokkum.

A l'extrémité de la route, libre, droite et bordée de chaque côté par des prairies, s'élève sur un terp, derrière un rempart planté d'arbres, la ville de *Dokkum*, la plus ancienne de la Frise après Staveren. D'après la tradition elle aurait été fondée en l'an 248 par Otto, duc de Frise, et le roi Gondebald l'aurait entourée d'un mur en 739.

Dokkum fut d'abord une ville maritime. La petite rivière Ee se jetait par une large embouchure dans le Lauwers-ee, à trois heures de marche de la ville, de sorte que celle-ci était accessible aux navires de mer et avait même un commerce qui n'était pas sans importance. Cette situation sur une rivière ouverte n'était pas sans danger : à maintes reprises les environs de la ville furent ravagés par les débordements de la mer, jusqu'à ce qu'enfin, en 1729, l'embouchure de l'Ee eût été endiguée et fermée par une écluse. Depuis cette

1. *Woud* en hollandais veut dire « bois, forêt ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

époque, Dokkum est une ville de l'intérieur, reliée par différents canaux avec un certain nombre d'autres villes.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour visiter Dokkum. Dans l'hôtel de ville on peut encore voir une couple de salles décorées et meublées dans le style du dix-huitième siècle, l'une avec des tentures en cuir doré, l'autre avec des peintures allégoriques. La construction la plus belle de Dokkum est la nouvelle église catholique, dédiée à saint Boniface et construite il y a quelques années sur les plans d'un artiste éminent, l'architecte Cuypers. Cette église est en forme de croix, avec trois nefs et un transept; elle possède un certain nombre de reliques, entre autres : de très anciens vêtements sacerdotaux, que Boniface aurait portés, dit-on; un morceau du crâne de l'apôtre, conservé dans un reliquaire en argent; enfin quelques-uns de ces pains qu'on appelle pains de pierre. D'après la légende, le saint, un jour qu'il avait faim, demanda du pain à un boulanger; celui-ci, un païen, lui répondit qu'il souhaiterait voir ses pains changés en pierres, plutôt que de les donner pour apaiser la faim d'un pasteur du Christ. Ce souhait fut aussitôt exaucé : les pains se changèrent en pierres, et l'on en montre encore quelques-uns.

Saint Boniface a passé sa vie ici, dans les environs de Dokkum. Pour nous, Néerlandais, pour les Frisons

Une chambre de l'asile Popta.

surtout, son histoire est d'un charme tout particulier. Le jeune noble anglo-saxon, qui dès son adolescence s'était voué à la tâche sublime de l'apostolat, semble avoir eu une prédilection marquée pour la Frise, nom qu'on donnait alors à la majeure partie des Pays-Bas du nord. Déjà en 716 il y prêchait l'Évangile; quelques années plus tard, nous l'y retrouvons avec Villebrord, s'occupant à baptiser les peuples encore grossiers et la plupart païens. Depuis lors il travaille sans relâche en Allemagne et en France, fondant des abbayes et des églises, créant des diocèses, présidant des conciles, mais n'oubliant jamais la Frise. En 754, devenu vieux, il transmit à son ami Lullus sa haute dignité d'archevêque de Mayence et de primat des Gaules, et malgré ses soixante-dix ans passés il revint encore une fois en Frise avec quelques disciples. Un jour de l'année 755, il prêchait aux environs de Dokkum, lorsqu'il fut surpris par une bande de païens frisons; ses disciples et ses serviteurs s'empressèrent autour de lui, prêts à le défendre aux dépens de leur vie; mais l'archevêque ne voulait pas de lutte : « Arrêtez, arrêtez, mes enfants! s'écria-t-il, l'Écriture sainte nous enseigne de rendre le bien pour le mal. Voici le jour que je désirais depuis longtemps, et l'heure de notre séparation est proche. Fortifiez-vous en l'Éternel; espérez en lui et il sauvera vos âmes. » Les brutes massacrèrent le prélat et la plupart de ses disciples. Le corps du martyr fut transporté à l'abbaye de Fulda,

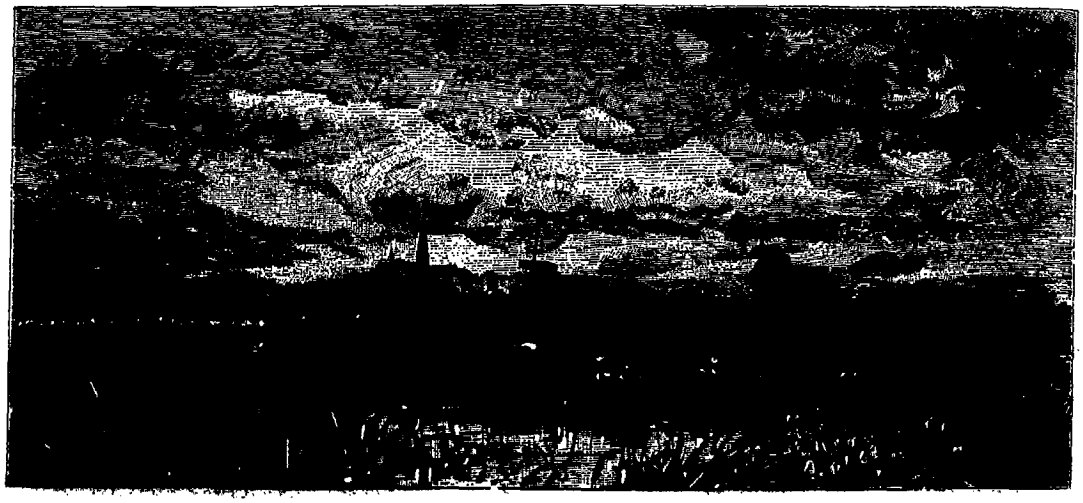
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il avait fondée; et encore aujourd'hui les évêques d'Allemagne s'assemblent sur le tombeau du premier d'entre eux, de l'apôtre de l'Allemagne, du grand et illustre Boniface.

Un peu avant d'arriver à Dokkum, sur deux barrières en fer près de la route, on lit l'inscription suivante en lettres dorées : Fontaine de Boniface. Un peu plus loin on remarque deux bassins ou sources, dont l'un, d'après la légende, a jailli un jour que l'apôtre, ayant soif, frappa le sol de son bâton; tandis que l'autre serait sortie d'un coup de pied que donna le cheval d'un cavalier de Pépin, roi de France, le protecteur de Boniface.

Après une courte promenade dans la ville entre ses remparts plantés d'arbres, je suis la chaussée qui va de Dokkum à Veenwouden, et par le petit village d'Akkerwoude nous arrivons à Rinsumageest, vieux village qui jadis était le centre d'une région très prospère et la résidence d'un grand nombre d'illustres familles. Là se trouvaient les châteaux ou *stins* de Tjaerda, d'Eysinga, de Juckema, de Melckema; dans leur voisinage immédiat était l'abbaye de Claercamp. L'abbaye et les châteaux forts des nobles ont disparu, et Rinsumageest un village abandonné, que recommande seulement à l'attention sa vieille église romane.

Il y a deux ans environ, on a trouvé scellée dans le mur extérieur oriental de cette église une vieille pierre tumulaire en grès rouge; on la conserve précieusement maintenant au musée de Leeuwarden : on y voit l'image d'un jeune homme imberbe, les cheveux longs et bouclés, vêtu d'une robe tombant jusqu'aux genoux, et ayant des souliers pointus. Dans la main droite il tient une lance, tandis que sa main gauche est appuyée sur sa poitrine, comme s'il priait. L'inscription latine à peine lisible signifie à peu près ceci :



Dokkum.

« Voici l'aimable jeune Eppo, qui nous est enlevé; il avait quitté ses parents, suivant l'ordre, comme il est bien connu. Vous qui passez devant cette pierre, souvenez-vous de lui dans vos prières.

« Athigard et Hacira étaient ses parents, Hessel son frère, Sytze également; Sikko était son frère jumeau. »

L'inscription dit en outre que le jeune homme est mort le jour de la fête de Saint-Simon et Judas (28 octobre) de l'année 1341. Probablement cette pierre recouvrait la dépouille mortelle d'un fils de la famille de Tjaerda, dont le *stins* était près de l'église de Rinsumageest.

Nous traversons le joli village de Murmerwoude, et nous regagnons la chaussée de Dokkum, qui nous ramène à Veenwouden.

Après une petite halte à l'auberge de Schoonoord, je prends place dans le train, qui me dépose peu de temps après à Leeuwarden.

XIII

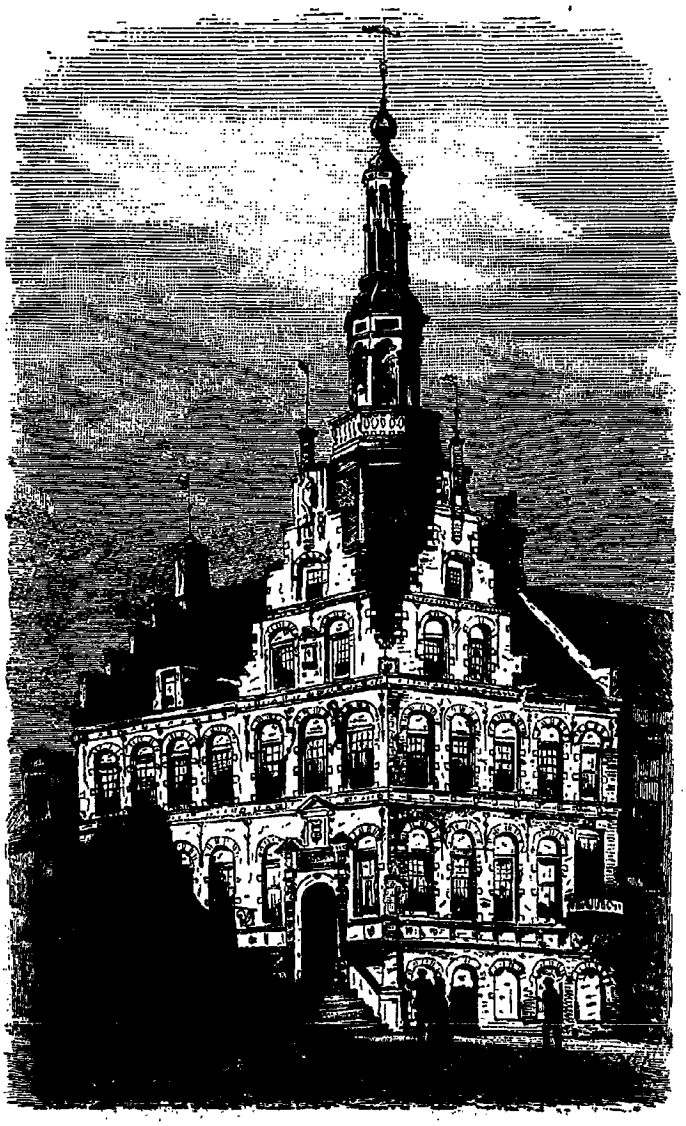
Encore une excursion avant de quitter la Frise. Cette fois-ci nous allons dans l'ouest à Franeker et Harlingen. Ces deux villes sont sur la ligne d'un chemin de fer, et le voyage ne demande même pas un jour entier.

Le train me conduit à *Franeker* en une bonne heure. En quittant la petite station, j'entre par un pont tournant moderne dans la ville. Au milieu de la grande rue on aperçoit sur la façade de la maison du coin, près de l'orphelinat de Claercamp, la pierre si bien sculptée qu'on appelle *Mauritssteen* (Pierre de Maurice). Cette pierre a été placée là en commémoration du fait suivant : Le comte Jean-Maurice de Nassau, surnommé le Brésilien, revenant le 27 décembre 1664 de l'enterrement de son frère, passait sur le pont-levis lorsque les chaînes se rompirent; il fut précipité à l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et on ne put le sauver. La pierre représente très exactement cet événement.

Franeker était autrefois une ville académique. En 1585 déjà, dix ans après la fondation de l'académie de Leyde, les États de Frise, à l'instigation surtout du stathouder Guillaume-Louis de Nassau, y avaient fondé une université qui compta parmi ses professeurs et ses élèves des hommes illustres. Au dix-huitième siècle elle était en décadence; elle se maintint cependant jusqu'en 1810, époque à laquelle Napoléon la supprima. Après la Restauration elle se releva sous le nom d'athénée, mais ne retrouva pas sa prospérité d'autrefois; l'institution finit par succomber en 1843. Dans une couple de salles de l'hôtel de ville on ne voit pas suspendus moins de quatre-vingts portraits des anciens professeurs.



Hôtel de ville de Franeker.

Cet hôtel de ville, charmant édifice dans le style de la Renaissance, a été construit pendant les dernières années du seizième siècle. Dans la salle des bourgmestres se trouve une très grande collection de toutes sortes d'objets provenant d'Anna-Maria Van Schurman, entre autres un certain nombre de ses portraits à diverses époques de sa vie et de portraits de membres de sa famille.

Parmi ces curiosités on remarque une petite griffe de vautour, à laquelle se rattache une singulière légende. Au musée de Leeuwarden on conserve un coffret en bois peint qu'on a trouvé scellé dans un mur lors de la démolition du *Tjaerda-state* de Rinsumageest, en 1834. Entre autres choses contenues dans ce coffret il y avait deux griffes de vautour entourées de rubans et de fil d'argent. On lit dans un manuscrit de Botte Van Holdinga d'Anjum, écrit à Emden en 1567, la notice suivante : « Il m'a été dit jadis au monastère de Bethléhem, couvent de femmes nobles de l'Oostergoo, que saint Villebrord avait donné trois griffes de vautour à trois familles nobles de la Frise, comme marque de la prospérité future de chacune d'elles. La première famille était celle d'Eaminga, de Finkum, près du village célèbre de Stiens; la seconde était celle de Tjaerda, de Starkenborch. Le nom de la troisième famille s'est perdu avec le temps, de sorte qu'on ne connaît que les deux familles qui ont conservé deux des griffes; mais la troisième, si elle existe encore, est complètement tombée dans l'oubli. »

La griffe de la collection Schurman à Franeker serait-elle cette troisième griffe mystérieuse qui, d'après la légende, ne proviendrait rien moins que de saint Villebrord? Mais comment cette relique était-elle en la possession de la famille Schurman, originaire de Cologne?

Dans une petite maison, près de l'hôtel de ville, se trouve un fameux planétaire, fabriqué par un simple peigneur de laine, Eise Eisinga, à ses heures de loisir.

La construction de ce système compliqué, qui fait voir d'un seul coup d'œil les positions respectives et le mouvement de la terre, de la lune et des planètes, est surtout remarquable en ce que son auteur n'avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas la moindre notion scientifique. Ce brave homme mourut très âgé, le 27 août 1828 ; deux ans auparavant, son œuvre fut achetée dix mille francs par le gouvernement et resta propriété de l'État jusqu'en 1849, où la deuxième chambre jugea à propos de supprimer la modeste dépense de son entretien, quelques florins. Les autorités de Franeker eurent pitié du pauvre planétaire, le recueillirent et ont veillé depuis lors à sa conservation.

Dans cette partie de la Frise, et surtout à Franeker, le noble jeu de paume est encore en honneur. Il existe à Franeker une société, qui tous les ans organise une fête où tous les joueurs renommés viennent se disputer le prix.

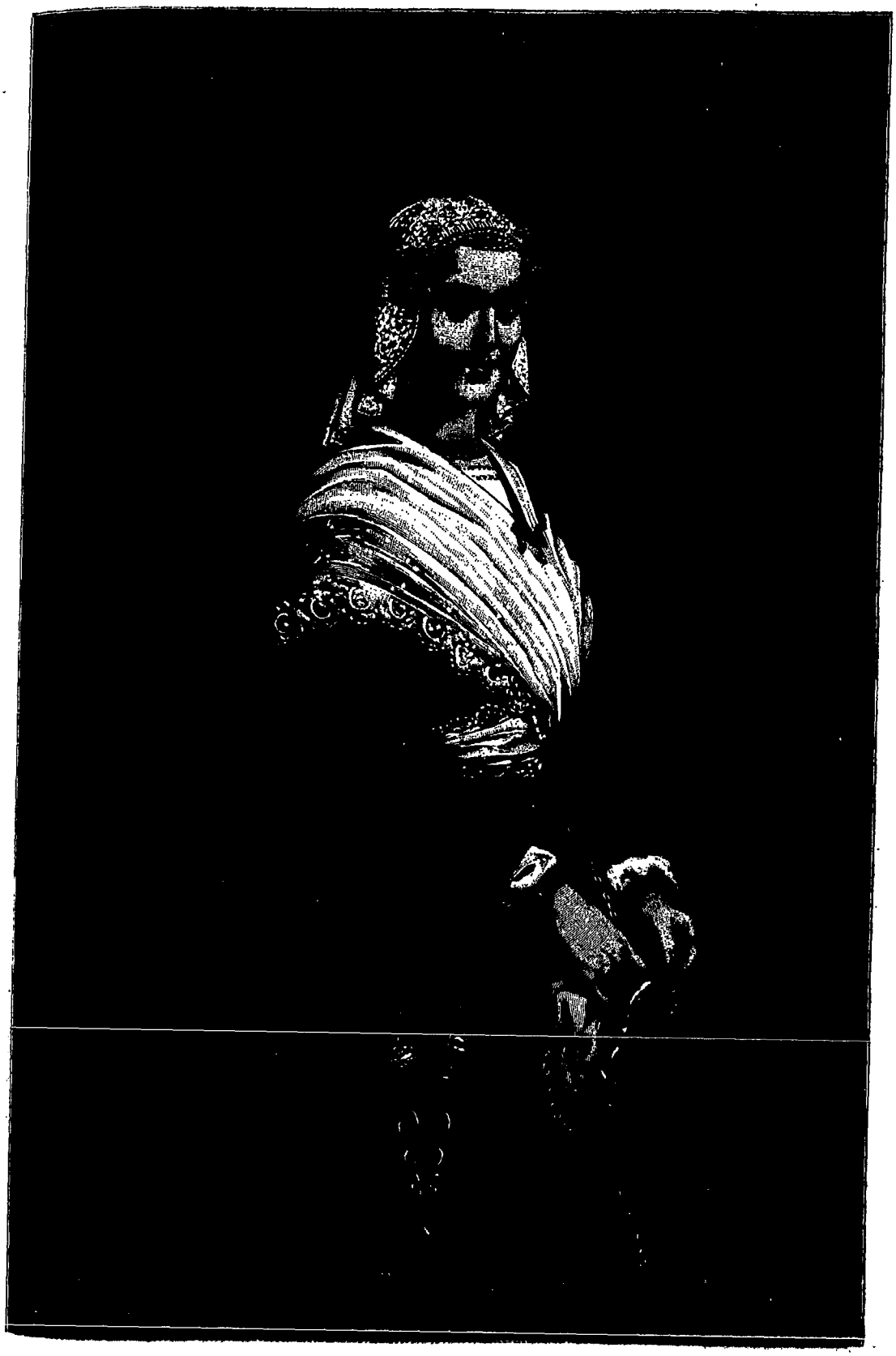
Un quart d'heure de trajet en chemin de fer nous amène à Harlingen, le port de la Frise. D'après la tradition, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui Harlingen se trouvait autrefois Almenum, connue déjà du temps de Charlemagne comme l'une des principales villes de la Frise, et où fut construite en 777 une église dédiée à l'archange Michel. Il existait, dit-on, près d'Almenum des *stins* de différentes familles nobles, entre autres des Harlinga et des Harns, qui devinrent lentement le centre de hameaux dont, avec le temps,

Le jeu de paume à Franeker.

la réunion forma un bourg. Les familles Harlinga et Harns étaient divisées par une inimitié profonde, qui partagea aussi en deux camps les habitants du bourg naissant et qu'on retrouve dans le double nom de la ville : celle-ci s'appelle Harlingen en langage officiel et à l'étranger ; mais Harns est son nom frison.

Jadis ville de l'intérieur, Harlingen devint un port de mer à la suite des irruptions violentes de l'Océan et des inondations qui séparèrent la Frise de la Hollande. En outre Harlingen est le *terminus* du chemin de fer qui, par Leeuwarden et Groningen, gagne la frontière allemande et se soude aux lignes du nord de l'Allemagne. On avait fondé sur cette jonction en ligne directe avec l'étranger de grandes espérances pour le développement du commerce de Harlingen ; jusqu'ici elles ne se sont pas réalisées. Au prix de millions on a construit un nouveau port à Harlingen, comme à Flessingue ; mais, de même que ce dernier, le port de Harlingen n'est visité exclusivement que par quelques bateaux à vapeur allant à d'autres ports du Zuiderzee ou en Angleterre. Harlingen a contre elle que le nouveau port se comble par les alluvions et qu'à peu de distance au large se trouve un banc très incommode pour les navires qui veulent entrer. Rien que pour creuser un chenal à travers ce banc, on a dépensé des sommes considérables et presque en pure perte. Au mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Frisonne en costume national, d'après un tableau d'*Eerelman*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment de ma visite le vieux port intérieur était plein de bâtiments à destination surtout de la mer du Nord et de la Baltique; le nouveau port Guillaume faisait piètre figure à côté, avec un seul bateau à vapeur dans son enceinte spacieuse.

Harlingen ne possède ni monuments ni édifices de quelque importance; ce qui m'a le plus frappé, c'est l'aspect misérable aussi bien de la ville que des habitants. Quand on s'est promené le long du port intérieur, canal assez joli, dans une couple de rues, puis quand on a vu le nouveau port vide, on n'a plus qu'à regagner la station pour y attendre le train suivant.

Je quittai donc le soir même Harlingen, et je passai ma dernière nuit sur le sol frison dans mon confortable hôtel de Leeuwarden.

Le lendemain matin je pris place dans le train qui devait me ramener en Hollande. Je revois au vol des paysages bien connus de nous maintenant. Déjà nous avons dépassé deux stations; nous approchons de la troisième, devant Grouw-Grouw, appelé autrefois *Grouerga* (village sur le Grouw), et qui est bien le vrai type du village frison du *waterland*. Il est sur une presqu'île entourée d'eau de trois côtés et on n'y arrive que par une route; il a de jolies rues et de belles maisons. C'est le berceau de la famille Halbertsma, dont le nom est devenu célèbre grâce aux deux frères Eeltje et Joost Hiddes Halberstma, nés à la fin du siècle dernier. Le mérite du docteur J.-H. Halbertsma comme philologue est connu et apprécié même hors des Pays-Bas; mais ce qu'a écrit le docteur Eeltje, qui a passé

Port de Harlingen.

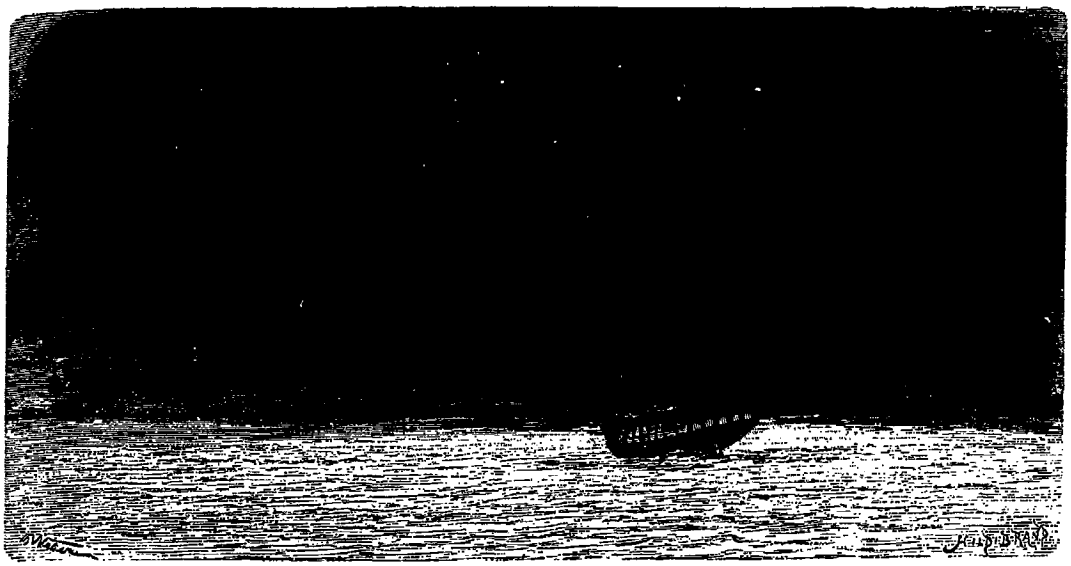
la plus grande partie de son existence à Grouw comme médecin, il n'y a qu'un Frison qui puisse le comprendre et le sentir. Il n'y a pas en Frise de poète plus aimé et plus populaire que le docteur Eeltje, dont la statue décore la façade de sa maison de Grouw.

Il fut un temps où la famille frisonne occupait toute l'étendue de pays, baignée par la mer du Nord, de l'Escaut au Weser, à l'Elbe et à l'Eider. Lentement la plus grande partie de ce vaste territoire a été envahie par d'autres familles qui ont remplacé l'ancienne population frisonne, ou dans lesquelles celle-ci s'est fondue peu à peu. Dans le pays à l'ouest du Zuiderzee surtout, le caractère frison original s'est effacé de plus en plus et a été remplacé par le hollandais. Il s'est mieux conservé jusqu'à nos jours dans la région orientale, dans les pays allemands le long de la mer du Nord et dans quelques parties du Danemark; mais il lutte péniblement contre l'élément allemand, qui prédomine.

Notre province de Frise, le cœur et le centre de l'ancien territoire frison, forme aujourd'hui jusqu'à un certain point un tout autonome qui, pour la conservation de la langue et des coutumes nationales, se trouve dans des conditions plus favorables que toute autre partie de l'ancien pays des Frisons. Puisse-t-elle rester fidèle à son passé, à ses souvenirs nationaux, aux traditions et aux institutions de ses ancêtres, à sa langue surtout, l'âme du peuple!

Traduit et abrégé du hollandais par FRANSSEN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mer de lait (voy. p. 178). — Dessin de Th. Weber, d'après un dessin de M. G. Bauche.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES),

PAR M. ALFRED MARCHE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'Instruction publique, je m'embarquais le 20 juillet 1879 sur le *Tonquin*, transport de l'État, qui allait me débarquer à Singapore; de là je gagnai les Philippines.

L'Afrique occidentale m'avait singulièrement fatigué; de ma première expédition de découverte sur l'Ogôoué, avec le marquis de Compiègne, mon ami toujours regretté, de mon second voyage sur ce fleuve en compagnie de Savorgnan de Brazza, j'avais rapporté de petites misères, et ma santé n'était point en parfait équilibre. J'espérais me refaire dans le bon air des Philippines.

En 1869 j'avais voyagé sur la *Creuse*, un des bateaux de la ligne de Chine.

Quelle différence avec le *Tonquin*, et seulement dix ans après, sur cette ligne de France en Cochinchine!

Le *Tonquin* est un des nouveaux transports-hôpitaux faisant le service entre Toulon et l'Indo-Chine Française, et *vice versa*. Il est admirablement construit, tant au point de vue de la vitesse qu'à celui du confortable à bord.

L'hôpital est vaste et très bien aéré; des manches à vent font circuler l'air jusqu'au fond des cales, et l'on y respire partout librement.

Partis le 20 juillet de Toulon, nous naviguons à partir du 2 août dans la mer Rouge, accablés par une température de trente-six degrés, sous une atmosphère affreusement lourde. Nous étions tous malades, plus ou moins, et cependant peu d'entre nous en étaient à leur première traversée.

Le 5, vers quatre heures du soir, je vois passer l'aumônier du bord, M. l'abbé Boirain : il peut à peine se traîner ; je l'engage à prendre de l'exercice. « Impossible, me dit-il, je ne puis plus respirer; je vais dans la cabine du lieutenant, pour voir si je n'y trouverai pas un peu d'air. »

A la prière du soir, pas d'aumônier. On le cherche : il est sur son lit, agonisant, et, dix minutes après, mort. Mort asphyxié, comme disent les hommes de l'art; mort d'un coup de chaleur, comme disent les marins.

Or cet abbé n'était pas un efféminé, un douillet, mais, tout au contraire, un vaillant. Il avait suivi partout ses marins pendant la campagne de France; deux fois il avait été blessé sur le champ de bataille. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerre finie, il avait repris, justement et loyalement décoré, son service de paix.

Deux heures après l'aumônier, mourait, aussi de manque d'air, un de nos passagers, un médecin ; et, le lendemain, le « coup de chaleur » faisait une troisième victime, la dernière heureusement, car nous sortions de l'étuve, pour aller mouiller en grande rade d'Aden, par une rafraîchissante brise du sud-ouest.

Le 10 août, à huit heures quarante minutes du soir, par 13° de latitude nord et par 51° 18′ de longitude est, nous tombions dans la mer de lait.

La mer de lait, c'est un brasillement des flots : des milliards de milliards d'animalcules phosphorescents brillent quand la lune est voilée ou lorsqu'il n'y a pas de lune. On croirait naviguer sur une onde embrasée.

Au-devant du navire la mer se dresse en une muraille blanche pareille à un talus de neige qu'éclaireraient les rayons lunaires ; puis, quand on est au centre du phénomène, si vive est la lumière qu'on n'aperçoit plus le vaisseau ; on ne voit plus que le ciel noir, avec ses étoiles, la mer phosphorescente et la traînée lumineuse sur le sillage du navire.

Quand on entre dans la mer de lait, il semble pendant quelques instants qu'on navigue sur une moitié de vaisseau, car l'avant est dans la lumière et l'arrière dans l'ombre ; quand on en sort, l'avant est dans l'ombre, l'arrière dans la lumière, sur le sillage étincelant, et l'on dirait que le navire va s'engloutir dans un vide obscur.

Vers dix heures nous avons franchi la mer de lait, et, au lever de la lune, nous ne voyons plus que les calmes et le ciel pur, éclairant notre route de ses plus belles constellations.

Le 23 août, nous arrivons à Singapore, que je me garderai bien de décrire, car on l'a trop décrit ; là je quittai le *Tonquin*.

De Singapore à Poulo-Pinang, deux jours de mer, et je débarquai le 30 août dans cette île, qu'on doit se garder d'appeler l'île de Poulo-Pinang ; c'est une tautologie : *Poulo*, mot malais, veut justement dire « île ».

L'île de Pinang, faite de montagnes basses (jusqu'à six cents mètres et plus), est séparée de la presqu'île de Malacca par un détroit de peu de largeur. Ses deux principaux avantages sont un climat suffisamment sain et un port assez sûr, pouvant abriter cinquante à soixante grands navires.

On y cultive le riz, la canne à sucre, le cocotier, le poivrier, le muscadier, le giroflier. Je dirai même qu'on cultive trop, puisque les Anglais, auxquels cette île appartient depuis 1786, ont dû interdire aux Chinois le déboisement du faîte des montagnes ; partout les « Célestes » industrieux abattaient sans prévoyance les bois pour se faire des jardins. Pas de recoin perdu, si petit soit-il, pas de mauvaise roche (pourvu qu'elle ait un peu d'humus) où l'on ne fasse venir quelques légumes.

L'île a pour habitants des Malais, des Siamois, des gens venus de l'Inde (des Tamils du Dekkan) et surtout des Chinois, race ici fort envahissante.

Les Pères des Missions étrangères possèdent à Pinang un vaste séminaire où ils instruisent des Siamois, des Chinois, des Japonais. J'eus le bonheur de retrouver un ami, le P. Mazeri, qui demeure tout près du séminaire, à Poulo-Tikus : il m'offrit l'hospitalité comme en 1869, et me soigna quand je fus cloué sur place par une attaque de mes anciennes fièvres de l'Ogôoué.

Présenté par lui, je fus cordialement accueilli par les Européens de Pinang. Ils n'habitent pas la ville, mais de charmantes maisons de campagne placées sur les bords des routes et entourées de vastes jardins, où arrive à profusion l'eau douce, amenée de la cataracte par des conduites en fer.

Cette cataracte est la grande curiosité de Pinang ; elle tombe d'environ cent cinquante pieds, entre deux montagnes, sur des rochers où ses eaux se brisent et rejaillissent en flots d'écume. Au bas de la chute se trouve une petite bâtisse carrée où des individus appartenant à une secte hindoue viennent faire leurs ablutions.

Les Chinois riches habitent, dans la banlieue de la ville, de belles et luxueuses villas, semblables à celles des Européens et environnées de beaux jardins.

II

Une excursion dans la province de Wellesley (presqu'île de Malacca).

Le 22 octobre, une petite chaloupe à vapeur me transporta sur le continent en face de Poulo-Pinang, dans la province de Wellesley, que les Anglais achetèrent en l'an 1800 d'un rajah pour le prix de dix mille francs, et qu'ils ont fort agrandie depuis.

Débarqué à Larut le 23, j'y fus gracieusement reçu par le sous-intendant anglais, M. Maxwell, en compagnie duquel j'allai visiter, le jour même, une mine d'étain du voisinage. Nombreuses sont ces mines dans la province de Wellesley ; plus ou moins vastes, on en trouve partout, et le lavage du minerai y empoisonne les ruisseaux et les rivières. Les deux autres grandes ressources du pays sont la canne à sucre, qui empiète peu à peu sur la forêt, et la coupe du bois dans les montagnes, bois dont on fait le charbon nécessaire à la fonte de l'étain.

Le lendemain, quatre heures de voiture sur une route plus que défoncée et six heures et demie à dos d'éléphant m'amenèrent à Kwala-Kangsar, résidence du « superintendent » anglais du district.

M. Low me reçut très poliment, mais avec une froideur visible ; il me guida pourtant dans la visite obligée à la ville et aux forts. La ville ne se compose guère que de quelques rues, bordées de cases et de magasins en planches habités par des Chinois ; elle borde la très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jolie rivière de Pérak, qui arrose les plaines fécondes qui s'étendent autour.

Plus froid que jamais à mon égard, M. Low me retint cependant à dîner et m'offrit de l'accompagner le lendemain, monté sur un éléphant, jusqu'au sommet d'une montagne voisine où il méditait d'élever une villa de plaisance. J'acceptai cette offre.

Donc, le lendemain, montés sur l'énorme pachyderme, nous traversâmes des forêts d'arbres immenses indignement saccagées par les charbonniers chinois; dans l'après-midi nous arrivâmes au sommet du plateau, déjà défriché en partie pour édifier la villa du « superintendent ».

Nous y passâmes la soirée; après quoi, de bon matin, nous redescendîmes à pied la montagne, pendant que nos éléphants, bêtes prudentes, peureuses, nous suivaient lentement, refusant parfois d'avancer.

Nous allions à pied tout doucement, M. Low, un officier anglais et moi, dans les limites de la plus stricte politesse; ces messieurs causaient ensemble, tandis que je cherchais des petites bêtes, ne pouvant chasser le gros gibier.

A une halte, M. Low s'était assis; j'étais appuyé à un arbre magnifique.

Tout à coup l'officier me cria : « Sauvez-vous! vous avez un serpent sur la tête! »

Je me retournai : à trois ou quatre pieds au-dessus de moi, un superbe serpent noir et jaune grimpait tranquillement à l'arbre.

Je ramassai une branche; d'un léger coup sur le reptile, je le fis tomber, et, lui posant le pied sur la tête, je le pris par le cou.

J'eus bien vite trouvé une petite liane; je l'attachai à un arbre et, malgré ses contorsions et protestations, je

Une famille poulo-pinang. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

le dépouillai de sa peau, dans laquelle je passai une branche flexible que j'enroulai incontinent en forme de cercle.

Comme je me retournais vers mes compagnons pour les prévenir que j'étais prêt à repartir, je vis venir à moi M. Low, les mains affectueusement tendues :

« Vous êtes donc vraiment naturaliste? » me dit-il, et nous causâmes comme deux vieux amis.

J'eus bientôt le mot de l'énigme. M. Low venait d'être grossièrement dupé par deux Français, et il craignait que je ne fusse, comme ces deux indignes compatriotes, un bon et brave chevalier d'industrie.

Malgré ses vives instances pour me retenir auprès de lui, je le quittai le lendemain, 29 octobre, pour me mettre à la recherche des Orang-Sakaïs.

Ces « primitifs », je ne les atteignis qu'au bout de dix jours, le 7 novembre, après un voyage à dos d'éléphant, « agrémenté » par les incidents habituels quand on fait usage de cette bête à la fois intelligente, entêtée, craintive, au milieu de forêts où le guide s'embrouille plus souvent qu'à son tour. Nous vîmes des bois superbes, de jolis ruisseaux, des mines d'étain, et nous passâmes par les villages de Blandja, Boucolo-Catcho, Cotta-Barru, Kwala-Koubon....

Le 7 novembre au soir, nous aperçûmes quelques hommes, qui s'enfuirent aussitôt, malgré les cris d'appel de mes gens; mais bientôt, se ravisant, ils nous envoyèrent un enfant pour parlementer avec nous. La glace fut vite rompue et ils nous menèrent à leur village, Batou-Besiketh, fait de quelques huttes à côté d'une grande case bâtie sur pilotis.

Les Sakaïs sont de pauvres gens; les Malais leur font souvent la chasse et les réduisent en esclavage.

Un beau jour, je priai un Malais de me procurer des crânes de Sakaïs.

« A quel prix? » fit-il; et, ma réponse lui plaisant, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partait, quand, fort heureusement, on m'apprit qu'il allait se mettre à l'affût et me tuer un couple de sauvages dont il m'apporterait les têtes. Sur quoi, je le rappelai :

« Je ne veux, lui dis-je, que les os de la tête, et encore d'une tête enterrée depuis longtemps. » Mon homme alors fit la grimace; il disparut et oncques plus ne le revis.

Les Sakaïs sont divisés en Sakaïs-Djinas, Sakaïs-Bouquits et Sakaïs-Allas.

En général ils ont la tête petite, des yeux pénétrants, mais déprimés dans les commissures internes; leurs cheveux sont frisés, sans être crépus; leur nez est aplati. Ils sont de petite taille, mais pas du tout nains; les Manthras, que j'ai visités en 1869, sont plus petits.

La langue des Sakaïs est polysyllabique et contient maintenant beaucoup de mots d'origine malaise et siamoise; le pronom y précède le verbe, le verbe l'adverbe, et le substantif l'adjectif.

Les Sakaïs n'ont pas d'écriture, et je n'ai pu trouver un seul d'entre eux comptant au delà de trois.

De Batou-Besiketh je gagnai Nagou-Barou, village dont le chef m'envoya chercher des Sakaïs de la montagne, que je voulais soumettre à l'« anthropométrie ».

Orang-Sakaïs. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

Mon séjour y fut de trois journées, mais il ne vint en tout que dix Sakaïs le premier jour, et mes procédés de mensuration les remplirent d'une terreur folle. Comment leur aurais-je fait comprendre ce que je désirais d'eux? Cela dépassait leur compréhension : ils croyaient que je voulais leur enlever la tête.

Le retour à la côte se fit par le village de Batan-Baden, puis sur les eaux boueuses du large fleuve Pérak, qui passe devant une nouvelle possession anglaise, Dourian-Sebatang, bourg chinois tout voisin d'un village malais. Le 18 novembre j'étais à Poulo-Pinang, le 22 à Singapore, où je fus très cordialement reçu par notre consul, M. Rinn; j'y fis la connaissance de l'aimable chancelier, vicomte de Jouffroy d'Abbans, et j'y visitai le beau domaine qu'a fondé et que cultive un de nos compatriotes, M. Chassériau.

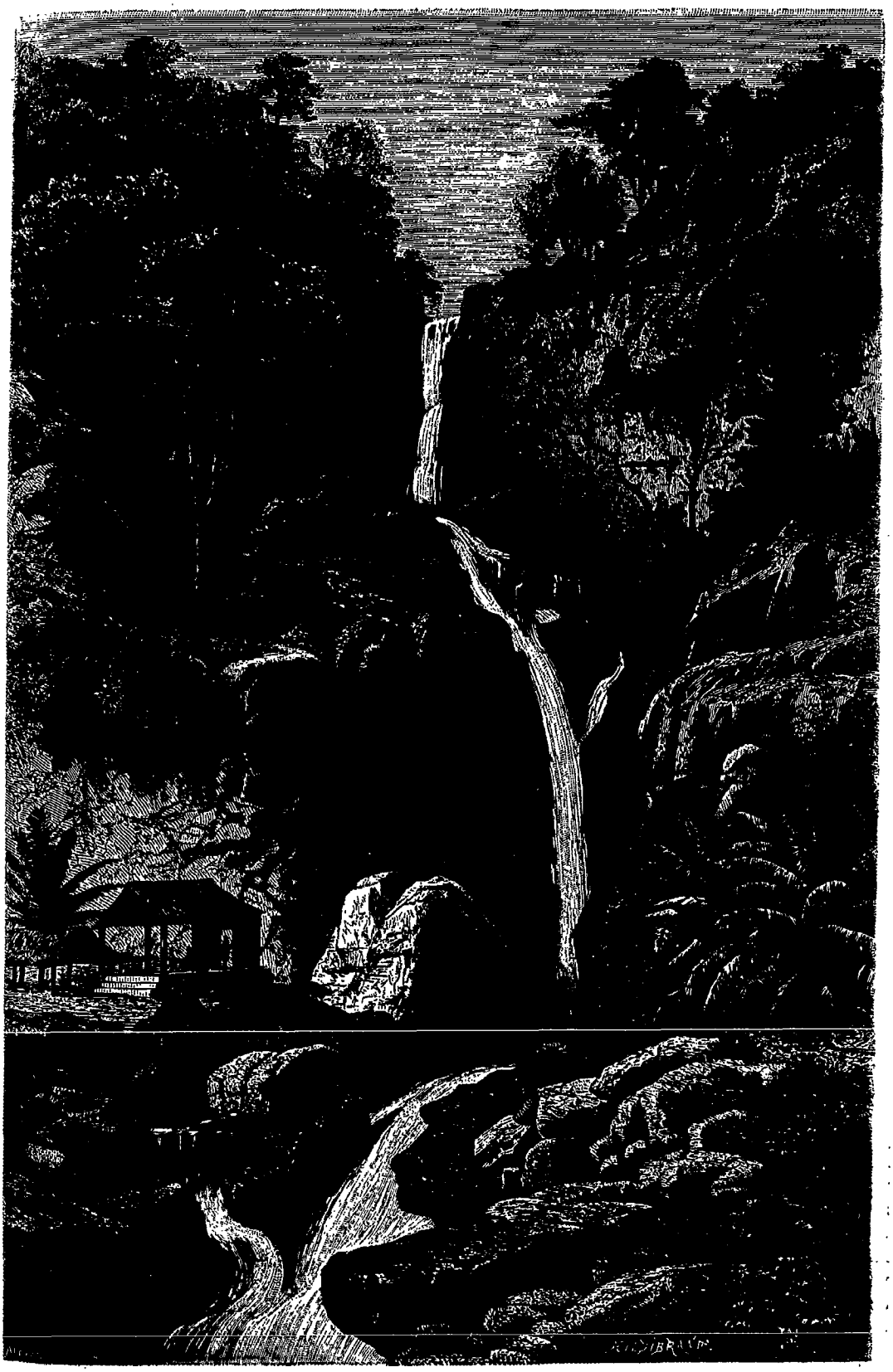
Mais j'avais hâte d'arriver aux Philippines, but principal de mon voyage. Je m'embarquai pour Manille, le 2 décembre 1879, sur la *Salvadora*.

III

Manille.

Le 9 décembre 1879, nous arrivâmes, vers les cinq heures du soir, à l'entrée de la baie de Manille, une des plus belles et surtout des plus vastes du monde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cataracte dans l'île de Pinang (voy. p. 178). — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après la visite de la santé, je sautai dans une pirogue et me fis conduire à terre. Nous débarquâmes de nuit, dans le faubourg de San Fernando, et j'allai m'installer à la Fonda Francesa, tenue par Lala-Hari.

Son hôtel est, dit-on, le meilleur de Manille. Que penser alors des autres? On y est très mal et il est très cher.

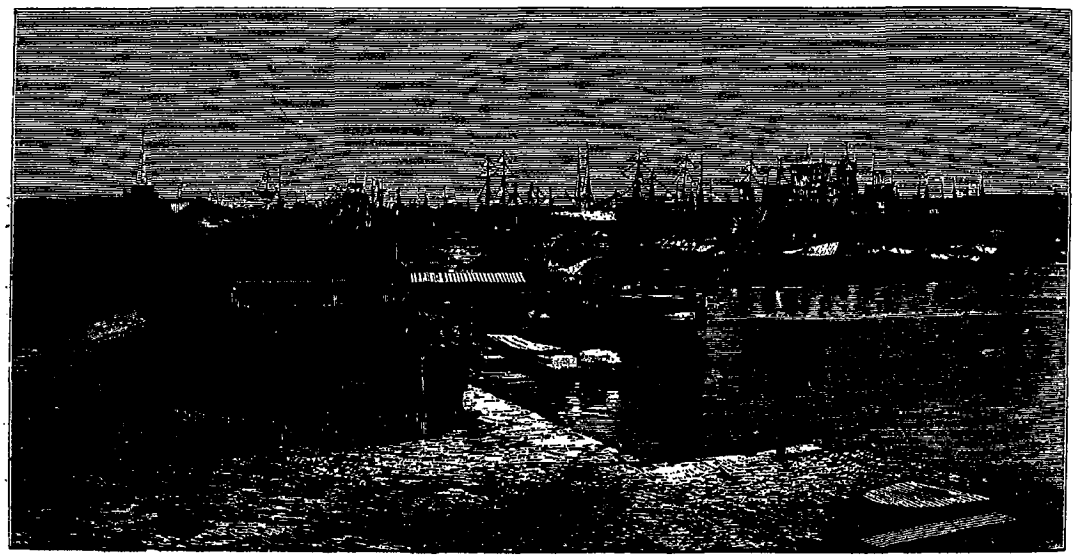
Je n'y fis pas long séjour. Un de nos compatriotes, le docteur Parmentier, me mit en relation avec M. Warlomont, négociant, qui m'offrit si chaleureusement l'hospitalité de sa maison, qu'après longue hésitation j'acceptai. Et je fis bien, car cette hospitalité fut charmante et ne se démentit jamais durant mes divers séjours dans la métropole des Philippines.

Notre consul, M. Dudemaine, voulut bien me présenter à Son Excellence le lieutenant général Moriones y Murillo, gouverneur général des Philippines, pour lequel j'avais des lettres de recommandation, notamment de M. de Lesseps et de mon ami le colonel Coello, l'un des géographes espagnols les plus distingués.

Son Excellence me promit de faciliter de tout son pouvoir mes voyages et mes recherches. Il me donna pour les gouverneurs de province et toutes les autorités des Philippines un ordre d'avoir à me laisser circuler librement dans toute la colonie et de me venir en aide en toute occasion. Cet ordre remplaçait avantageusement les passeports indispensables pour passer d'une province quelconque des Philippines dans une autre.

Manille, en espagnol Manila, est la capitale de l'archipel des Philippines.

Elle se trouve à l'embouchure du Pasig, fleuve issu



Le port de Manille. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

du beau lac de Bay, sur une bande de terre étroite, allongée, car le cours du Pasig est ici presque parallèle à la plage. Un pont de pierre et, en amont de la ville, deux ponts suspendus franchissent le fleuve.

La ville proprement dite, ce qu'on appelle spécialement la Manille murée (*Manila murada*), n'avait en l'année 1879 que dix-sept mille neuf cent cinquante habitants, mais elle est entourée d'une ceinture de gros bourgs, de villages indigènes qui augmentent singulièrement sa population. Binondo San Jose a vingt-deux mille trois cent quarante habitants, Quiapo six mille quatre-vingt-cinq, Santa Cruz douze mille cent quarante, Sampaloc sept mille vingt-cinq, San Miguel trois mille sept cent quarante-cinq, Tondo vingt-deux mille neuf cent soixante-dix. Ces chiffres donnent un total de quatre-vingt-douze mille deux cent cinquante-cinq habitants, et, si l'on y ajoute la population des villages de Malate, Ermita, Pandacan, San Fernando de Dilao et Santa Ana, soit vingt-trois mille quatre cent quinze personnes, on obtient, pour l'agglomération entière en 1879, le chiffre de cent quinze mille six cent soixante-dix habitants, dont l'immense majorité est tagale, le reste chinois; plus les Européens civils, au nombre de quelques centaines, et les Espagnols de la garnison, au nombre de quinze cents.

Manille proprement dite, « Manille fermée », est défendue, sur les trois quarts de son enceinte, par de hautes murailles avec large fossé que remplit la marée montante, et, sur l'autre quart, par le fleuve Pasig; mais les fortifications, d'un bel aspect, ne sont guère solides, les tremblements de terre les ayant plusieurs fois secouées violemment. Les rues, la plupart assez peu animées, sont bordées de trottoirs en assez mauvais état, quelques-uns pavés de larges dalles.

Les maisons, grandes, uniformes, ont généralement

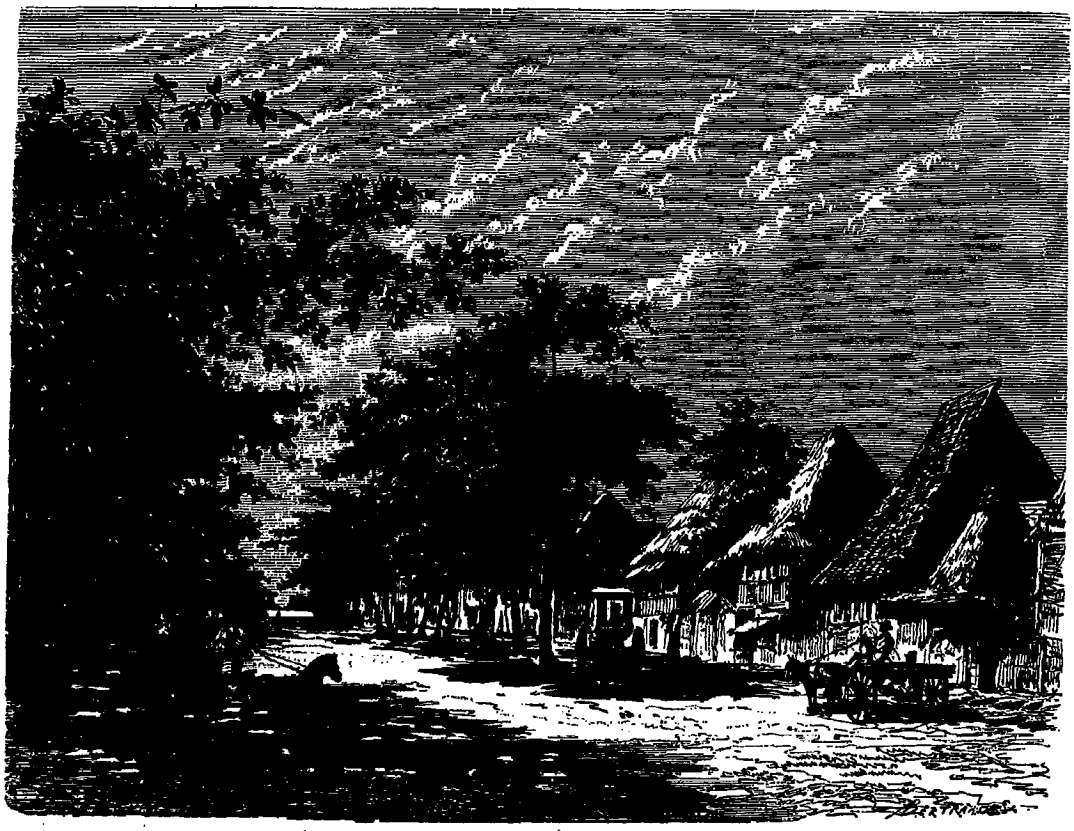
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et chemise de même couleur; la chemise, dont les pans n'ont qu'une dizaine de centimètres, se porte en dehors du pantalon : c'est partout la mode en pays tagal.

Il y a de jolies promenades plantées d'arbres : telle est celle de Sampaloc. Deux fois par semaine, durant la belle saison, la musique militaire se fait entendre au bord de la mer, sur le Paseo de la Luneta, promenade sablée au pied de laquelle se trouve une belle plaine qui sert de champ de manœuvres.

Le dimanche, à l'heure de la musique, cette plaine est animée par un grand nombre de voitures. La victoria, le landau à ornements d'argent, dans lequel se prélassent de gros commerçants ou de riches métisses aux costumes de soie aux couleurs vives, y sont frôlés par la *calesa* et par l'humble *carromata* de l'Indien.

La calesa est une espèce de cabriolet surmonté d'une grande capote qui, baissée en avant, tombe assez bas pour protéger contre le soleil. Le *bata* (cocher) est assis derrière, sur un petit siège, les pieds appuyés aux ressorts du véhicule. Quand ladite capote est renversée en arrière, qu'on a roulé jusqu'au sommet et assujetti par des courroies le cuir dont son dossier est formé, le bata passe la tête par l'espace vide que laisse l'enrou-



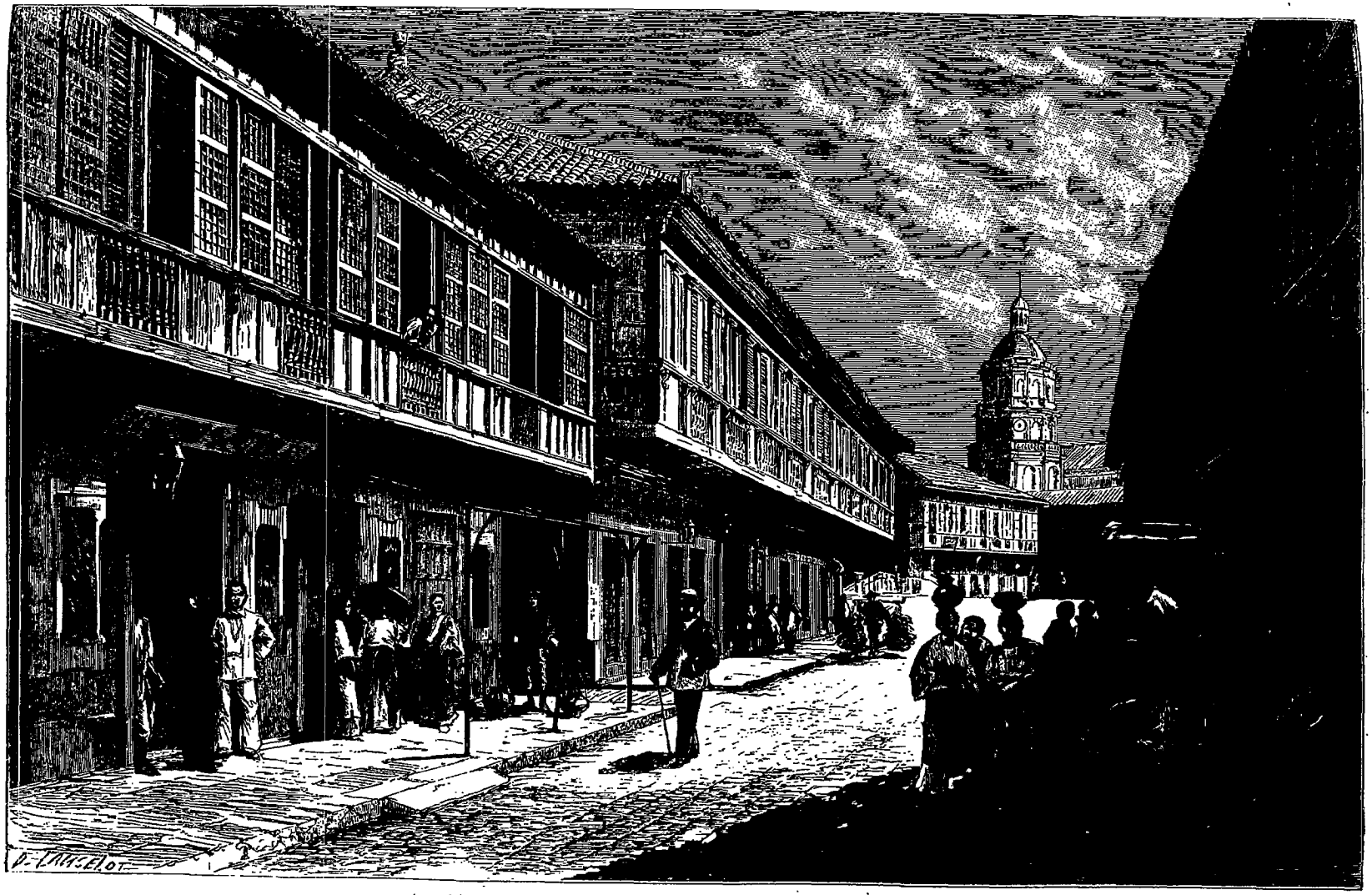
Promenade de Sampaloc. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

lement : il ressemble alors aux diables à surprise qui sont l'effroi de nos petits enfants.

La carromata est garnie de rideaux en cuir ou en étoffe qui ont la prétention de garantir le voyageur et du soleil et de la pluie; le cocher a son siège, mais d'habitude il préfère s'asseoir sur un des brancards : le tout est sur deux roues, avec ressorts en acier ou en bambou; et, par devant, une rosse qui reçoit plus de coups que de provende. Hors de Manille, l'attelage est généralement de deux chevaux.

Manille a aussi ses théâtres : l'un avec des artistes européens; les autres où des acteurs, presque tous fort jeunes, jouent en langue tagale. Le peuple tagal a des goûts artistiques très prononcés; on trouve chez lui des dessinateurs, quelques peintres, des sculpteurs sur bois très habiles, imitateurs plutôt que créateurs. Les Tagals adorent la musique, ils en font à tout propos, mais ils abusent et surabusent de la voix de tête. Un de leurs airs favoris, c'est la *Bella Filipina*, qui célèbre la grâce, la beauté des Philippiniennes, señoras dont le type est plus ou moins vague et flottant, car il y a eu bien des mélanges dans ce coin de terre : Négritos, Malais, Chinois, gens arrivés de divers pays d'Inde et d'Indo-Chine, Mexicains, Espagnols et autres Européens. De tout cela se dégage cependant, pour qui peut observer longtemps le peuple de Ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rue de l'Escolta à Manille (voy. p. 183). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nille, une certaine physionomie commune, un type tagal, variété du type malais, née avant tout du mélange d'envahisseurs malais avec les Négritos, hommes petits et plus ou moins noirs (d'où leur nom de *Petits Nègres*), qui habitaient ici de temps immémorial.

L'administration des Philippines est peu compliquée. Représentant l'Espagne, un gouverneur les commande ; c'est presque toujours un général.

La colonie est divisée en provinces et en districts.

Les provinces proprement dites ont à leur tête des alcades, qui sont en même temps les juges de tous les procès, aussi bien de ceux qui s'élèvent entre particuliers que de ceux qui surgissent entre les administrés et l'administration.

Des officiers de l'armée gouvernent les quelques provinces nommées politico-militaires et les circonscriptions territoriales appelées districts.

Tout repose sur le régime communal. Chaque ville ou village élit un maire, appelé *gobernadorcillo* (petit gouverneur) et des adjoints, appelés *tenientes* (lieutenants).

Les maires et tous les fonctionnaires de la commune sont élus pour deux ans; ils sont rééligibles, mais avec certaines restrictions. Les fonctions de gobernadorcillo sont gratuites et, malgré cela, très disputées, même à prix d'argent.

Souvent le maire ne sait pas un traître mot d'espagnol ; dans ce cas on lui adjoint un directorcillo (petit directeur), lequel est payé et fait toute la besogne.

Dans chaque village la maison commune ou *tribunal* sert à tous les voyageurs, qui ont le droit d'y demeurer. On leur fournit même un homme qui pourvoit à leurs besoins contre rétribution, et qui, notamment, est tenu d'aller leur chercher de l'eau et du bois.

En 1876 il y avait huit cent deux paroisses dans l'archipel, dont cent quatre-vingt-une seulement régies par des curés, soit espagnols, soit indigènes. Six cent vingt et une dépendaient de divers ordres religieux : dix des Jésuites, quatre-vingt-neuf des Dominicains, cent cinquante-quatre des Récollets, cent soixante-quatre des Franciscains, cent quatre-vingt-seize des Augustins chaussés.

Indienne de Manille (voy. p. 184). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

IV

De Manille à la Contracosta.

Le 24 décembre au soir, un petit vapeur partait de Manille et remontait le Pasig ; il portait une joyeuse petite compagnie de Français de Manille allant visiter Jala-Jala, sur les bords du beau lac de Bay. De là j'allai à la Contracosta, c'est-à-dire à la Contre-côte, au rivage oriental de Luçon, ainsi dénommé par opposition à Manille, qui est sur le littoral de l'ouest.

Je ne pus, cette première fois, en pleine nuit, juger de la beauté des rives du Pasig : à peine si la lune, lorsqu'elle se leva au moment où nous arrivions à l'endroit où le fleuve sort du lac, me permit d'admirer de magnifiques bosquets de bambous hauts de trente à cinquante mètres. Le bambou, ici et partout, c'est l'arbre merveilleux, qui sert à tout, dont on fait tout, qu'on ne peut assez louer. Je ne me sens pas la force d'en célébrer tous les mérites. Pour l'apprécier dignement, il faut avoir voyagé dans les pays du tropique.

Vers quatre heures du matin, nous abordâmes à la presqu'île de Jala-Jala, qui partage le lac de Bay en deux portions inégales. Elle est bien connue depuis le livre que lui a consacré notre compatriote le vicomte de La Gironnière. Le pauvre gentilhomme breton, comme lui-même aimait à s'appeler, vint mourir ici, presque ruiné, sur les bords du lac enchanteur, devant la plantation qu'il avait créée.

Depuis ce pionnier la presqu'île de Jala-Jala n'a cessé d'appartenir à des Français ; le propriétaire d'aujourd'hui, c'est M. Dailliard, qui m'y reçut de tout cœur, en gentilhomme, en ami. Cette hacienda, ce domaine est devenu une véritable ferme modèle, la seule des Philippines qui ait, à ce jour, son chemin de fer Decauville pour le transport de la canne à sucre; on y trouve scierie à vapeur, moulins à vapeur, grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuves de fonte où bout la canne, et, jusqu'au pied de la montagne qui coupe la presqu'île en deux dans le sens de la longueur, s'étend l'immense plantation. Dans la montagne, les cerfs sont très communs, et aussi les sangliers.

Je restai là jusqu'au 17 janvier 1880, chassant la petite bête, le serpent, l'insecte pour mes collections, visitant la péninsule en tous sens, et choyé par mon ami.

Entre autres plaisirs, M. Dailliard me procura le spectacle d'une grande chasse aux *carabaos* ou buffles sauvages.

On le chasse à cheval, avec piqueurs et meute; on le prend au lasso, puis on lui passe un anneau dans la cloison du nez.

Dans mon excursion à la Contracosta, j'étais accompagné par M. Sébastien Vidal, directeur du jardin botanique de Manille, en même temps qu'*ingeniero de montes*, ou, comme nous dirions en France, inspecteur des eaux et forêts. M. Vidal emmenait avec lui M. Garcia, dessinateur habile.

Partis en barque, huit heures de lutte contre le vent nous conduisirent à Bagomboum. Le lendemain nous débarquâmes à Siniloan, petite ville de quatre mille six cents habitants, bâtie sur le rio Siniloan, affluent du lac de Bay, qui court dans des alluvions d'une très belle fertilité où l'on fait deux et quelquefois trois récoltes de riz par an. A quelque distance à l'ouest, sur la côte orientale de la presqu'île de Jala-Jala, jaillit une source thermale sulfureuse, recommandée contre les maladies de peau. Nous allâmes la voir.

Une excursion plus longue, en même temps que bien plus pénible, fut l'ascension manquée de la montagne de Santa Maria.

A cheval dès six heures du matin, nous entrâmes de bonne heure dans le bourg de Mabitag, qui a, comme de juste, église et couvent très vaste, suivant l'habitude des Philippines, où presbytères, monastères, églises, sont les édifices les mieux construits et les plus ornés.

Du couvent de Mabitag on voit tout le lac, et par un beau temps on distingue parfaitement une foule de villages riverains : Panguil, Paquil, Paete, San Antonio, Longos, etc.

A Santa Maria nous entrons dans la forêt, qui n'a pas encore été ravagée. Aussi l'on y rencontre de très beaux arbres, et entre autres le molave (*Vitex geniculata*, Bl.), dont le bois, excessivement dur, ne pourrit pas dans l'eau et est inattaquable par les fourmis blanches, que je retrouve là accomplissant les mêmes ravages qu'en Afrique et dans les autres pays où j'ai dû me défendre contre elles.

Aux deux tiers de notre ascension nous sommes surpris par un orage : notre chemin creux devient un torrent, nous glissons et tombons sur la glaise; bon gré mal gré, il faut redescendre, et plus que jamais nous glissons et chutons à nous casser les reins.

La pluie a évoqué des millions de petites sangsues déliées comme un fil. Ces sangsues sont une malédiction; elles nous envahissent. Nos hommes sont bientôt couverts du sang qui coule des piqûres. On les évite plus ou moins en se frottant de savon de pied en cap. Elles pénètrent partout, dans le nez, dans les yeux, dans les oreilles. C'est l'animal que je redoute le plus au monde; je ne crains même pas autant les moustiques, qui sont pourtant, eux aussi, le supplice des supplices.

Métisses de Manille (voy. p. 184). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le lendemain nous partions en grand appareil de Siniloan pour la côte du Pacifique, d'où nous pensions gagner la grande île de Polillo.

En grand appareil, dis-je, car nous emportions trois jours de vivres pour nous et nos hommes, tous nos encombrants bagages de naturaliste, des munitions, des vêtements de rechange, bref, la charge de vingt hommes; plus des porteurs de hamac, parce que nous n'osions affronter les sentiers de la forêt, à peine accessibles aux indigènes.

Le hamac de voyage est en rotin et suspendu à une canne (bambou); le tout est recouvert d'un toit en paille qui ne vous laisse passer que tout juste. Une fois installé, on ne serait pas trop mal, si à chaque mouvement on ne venait se heurter de la tête contre ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maudit bambou ; si les porteurs de devant ou ceux de derrière ne tombaient pas comme à tour de rôle en lâchant tout dans leur chute ; si, quand on arrive à une montée, on ne se trouvait pas subitement la tête en bas et les pieds en l'air ; si vos hommes ne vous cognaient à tout propos et hors de propos contre un arbre ; s'ils ne vous accrochaient pas à des branches, s'ils ne tournaient pas trop court ; s'ils ne vous mettaient pas le dos en marmelade en sautant par-dessus un rocher ; s'ils ne vous déposaient pas délicatement dans une flaque d'eau, si, si, si....

Et nous payons tous ces agréments cinq francs par jour et par homme, plus la nourriture, qui d'ailleurs est à très bon compte : on donne du riz, du poisson sec et, à la fin de la journée, un peu de tabac.

M. Vidal et son aide, moi et mes deux chasseurs, quatre domestiques, vingt porteurs pour les bagages, dix porteurs par hamac, quatre hommes et un caporal à nous officiellement octroyés pour veiller sur nos porteurs, rendaient notre caravane imposante quand elle quitta Siniloan, le matin du 21 janvier. Il y a lieu de veiller sur nos porteurs, car ce sont des *polistas*, gens de corvée qui payeront l'impôt sur les gains de ce voyage.

Nous remontons d'abord la vallée du rio de Sini-

Hacienda de Jala-Jala (voy. p. 186). — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une photographie de l'auteur.

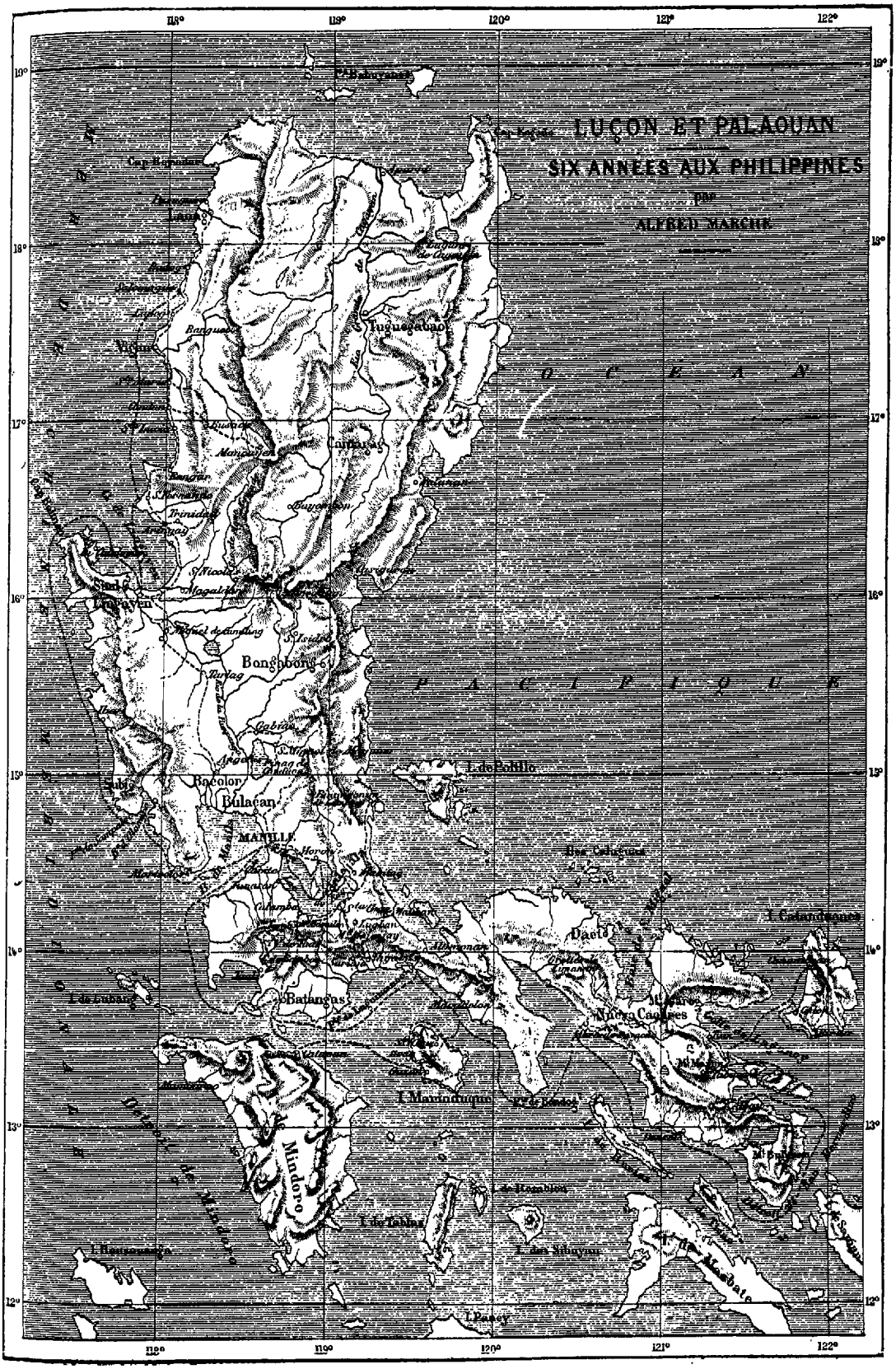
loan, l'une des plus fertiles peut-être de tout Luçon.

De la vallée du rio de Siniloan nous nous élevons sur les flancs du Palipasan jusqu'à un plateau de trois cent soixante mètres d'altitude, infesté de sangsues ; et, le col passé, nous voilà sur le versant de la Contracosta, sans que j'aie ajouté un seul spécimen à mes collections zoologiques.

Ces grandes et belles forêts sont absolument désertes ; les arbres y sont superbes, mais les broussailles et les fleurs y sont fort rares. Les essences principales sont le molave, le narra, l'anubing, le bamabo. Le molave, je l'ai déjà dit, est respecté par les fourmis les plus voraces, et il résiste à l'excessive humidité de ces climats. On l'emploie comme pilotis pour les maisons et pour toute construction qui doit séjourner dans l'eau et dans un terrain humide. Le narra (*Pterocarpus*) sert surtout à faire de l'ébénisterie ; il se travaille facilement ; le vernis lui donne une belle teinte jaune foncé tirant sur le rouge. L'anubing (*Artocarpus ovata*) résiste à l'humidité presque autant que le molave. Le bamabo (*Lagœrstremis speciosa*) est aussi très élevé, de douze à quinze mètres ; il donne de fort belles fleurs rouges ; son bois est également rouge ponceau et peut servir à toute espèce de boiserie.

La seconde journée nous fait monter et descendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le mont Palis (quatre cents mètres) : à peine plus variée que celle d'hier, elle ne nous montre rien de vivant, à part un cerf, que poursuivent en vain nos chasseurs.

Le troisième jour nous atteignons vers midi la grève du Pacifique et nous nous chauffons au merveilleux soleil qui nous a tant manqué dans l'humide forêt, à la traversée de tant de rios gonflés par la pluie. Devant nous c'est l'immensité de l'Océan, qu'interrompt l'île de Polillo. A trois heures nous passons devant le Castel Real, poste-vigie sur pilotis, avec gardiens chargés de signaler l'approche des *Moros*, c'est-à-dire des pirates musulmans. A sept heures, par la nuit noire, par la pluie froide, nous serrons la main du commandant Seco, venu à notre rencontre avec les autorités civiles de Binangonan; puis, précédés de quatre torches qui nous aveuglent sans nous éclairer, nous sommes reçus par la fanfare municipale, et nous entrons, musique en tête, dans le pueblo. Toutes les maisons sont illuminées en l'honneur des visiteurs européens, apparition plus que rare jusqu'à ce jour à Binangonan de Lampon.

Samy. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Binangonan de Lampon est la résidence d'un capitaine d'infanterie qui commande le district de l'Infanta. C'est par conséquent le chef-lieu et presque l'unique ville du district, car, à l'exception de l'île de Polillo, qui possède une population de pêcheurs, tout ce littoral est presque désert; mais il se peuple maintenant quelque peu; des *barrios*, des villages et bourgades se fondent, à l'une desquelles le commandant Seco a bien voulu donner le nom de Alfredo.

Tout ce monde n'avait d'yeux que pour nous, les voyageurs; mais, dût ma gloire en souffrir, il admirait surtout Samy, un Hindou de Pondichéry, que j'ai engagé à Poulo-Pinang et qui depuis est resté fidèlement attaché à mon service. Son teint est d'un bel ébène, ses traits sont réguliers; il éclipse totalement son maître. On me nomme don Alfredo; lui, c'est le señor Samy, et, par surcroît, la coqueluche du beau sexe.

Rien de remarquable à Binangonan.

La pluie ne cessant pas, tous les ruisseaux étant débordés, les routes impraticables, la mer démontée, il fallut renoncer à l'île Polillo, où pas un marin du pays n'aurait osé nous conduire. Entre autres distractions j'assistai, avec la famille Seco, Vidal, Garcia, le curé, flanqué de son coadjuteur, au premier repas d'une noce de trois jours, et ce n'est pas sans stupéfaction et sans le sentiment de mon impuissance que je me vis en face de vingt plats de viande et de trente desserts.

J'eus tout le temps de mesurer une dizaine de Négritos que me procura mon hôte.

Devant l'impossibilité reconnue de mettre le cap sur l'île de Polillo, Vidal et moi nous nous décidons (à contre-cœur) à prendre le chemin du retour, le 31 janvier.

La pluie ne nous quitte guère, durant notre voyage à travers l'immense forêt où le guide m'égara, la nuit, par une erreur de sentiers dont je ne me plains plus aujourd'hui, car j'eus un spectacle magnifique : tout d'un coup nous nous voyons entourés de champignons phosphorescents; ici une vaste et puissante traînée, là des plaques, ailleurs une liane de plusieurs mètres de long paraissent tout en feu.

Enfin le soleil du 3 février brilla dans le ciel et nous réchauffa; nous retraversons Siniloan et gagnons Santa Cruz, capitale de la province de la Laguna. Ayant pris congé de M. Vidal, qui retournait à Manille, je franchis le lac de Bay sur un canot que mit à ma disposition don Francisco de Yriarte, alcade de Santa Cruz, et je rentrai à Jala-Jala chez mon ami Dailliard.

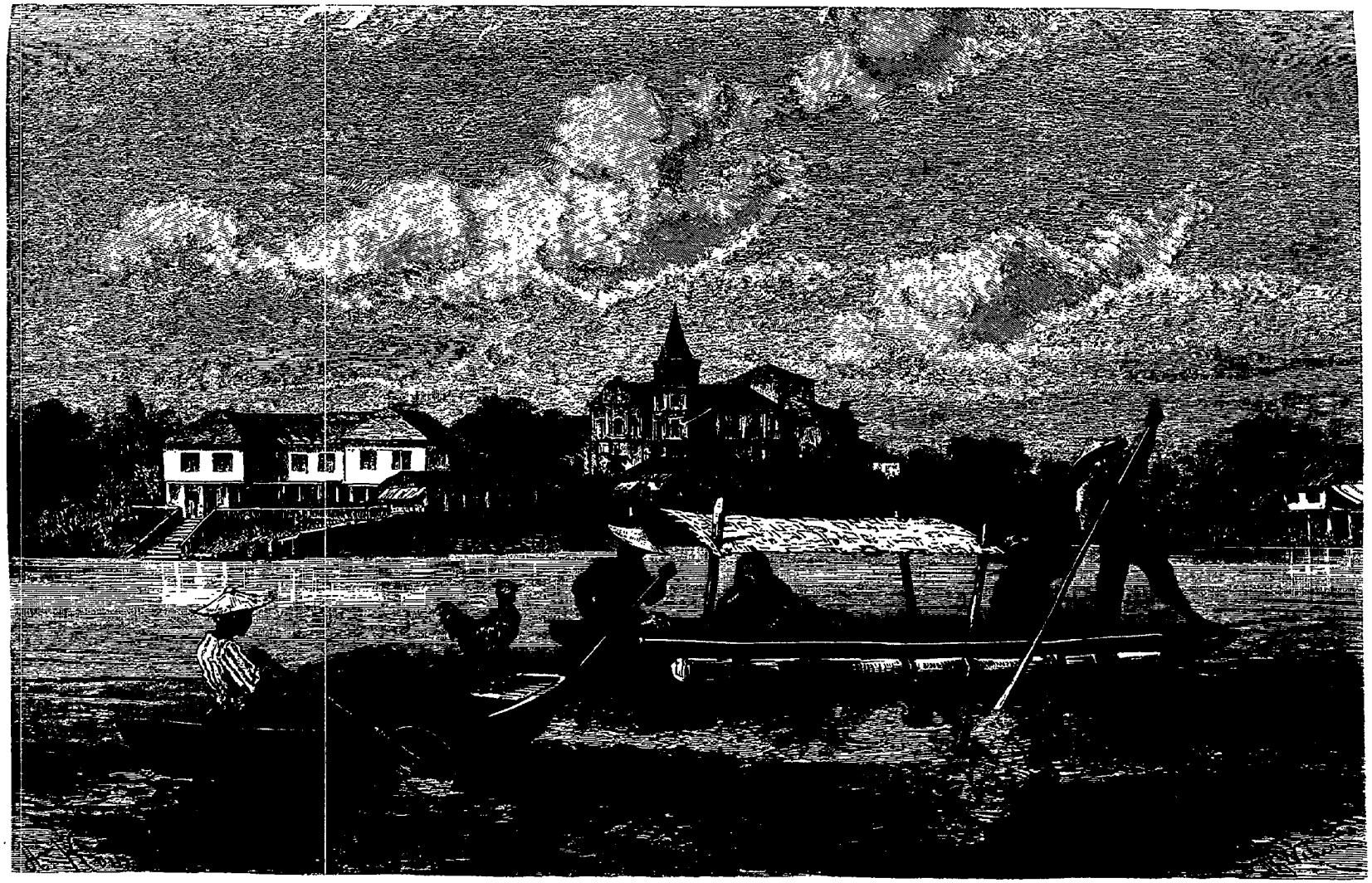
V

De Manille à la mer du Midi.

Je note deux excursions : l'une à Boso-Boso avec Dailliard, l'autre aux mines d'Angat avec M. Vidal.

La première me mena dans les montagnes au nord du lac de Bay, chez un Américain naturalisé Espagnol, qui voulait doter les Philippines de machines agricoles perfectionnées; mais les « Indios » ne sont pas près d'abandonner la charrue de leurs pères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords du Pasig (voy. p. 192). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus longue fut l'excursion aux mines d'Angat, au nord du lac de Bay. M. Vidal et moi, nous y allâmes de Manille, par Bocaye, San Jose, Angat, à travers un pays peuplé, qui n'est guère qu'une rizière immense. Au delà du bourg de Bayabas nous entrâmes dans la montagne, jadis très ombragée, mais qui l'est de moins en moins, depuis qu'on abat la forêt pour en tirer le charbon nécessaire aux fonderies de fer. Ces fonderies sont à la mode indienne, extrêmement simples, presque rudimentaires, et ne fabriquent que des fers de charrue, mais ces fers sont d'un grain fort beau, qui prend à l'usage le poli et le brillant de l'acier, et on les préfère à ceux qui viennent d'Angleterre et de Chine.

Rentré à Manille à temps pour assister à l'entrée triomphale d'un nouveau gouverneur, le capitaine-général Primo de Rivera, marquis d'Estrella. J'en repars le 20 avril pour les pays du Sud-Est. J'ai encore pour compagnon de route M. Vidal, qui doit m'accompagner jusqu'à Lugbuan.

Sur l'un des petits vapeurs qui font un service régulier entre Manille et Santa Cruz de la Laguna, nous remontâmes le Pasig, bordé jusqu'à Santa Ana par les villas des riches négociants manillans. A Santa Ana vit un de nos compatriotes, M. l'Héritier, chez qui je me suis plus d'une fois reposé de mes fatigues.

Puis le fleuve fait un grand coude et nous passons devant divers pueblos. Le pays est fertile et très peuplé.

Nous croisons *bancas* et *cascos* en route pour Manille : de ces *bancas* ou barques descendant vers la capitale, les unes portent de l'eau potable, soit dans de grandes jarres en terre, soit tout simplement à

Buffle et charrue (voy. p. 190). — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Henri Warlomont.

même l'embarcation; les autres emmènent à la ville blanchisseurs ou promeneurs, et ces barques sont surmontées de petits toits contre l'ardeur du soleil; d'autres enfin, celles des sacateros, sont chargées de sacaté, fourrage qu'ils vont vendre à la capitale. Presque toutes ont leur coq à l'avant : du reste, l'Indien tagal ne se sépare qu'avec difficulté de son coq de combat.

Les *cascos* sont de grands chalands plats qui servent au transport des grosses marchandises; ils ont une grande voile, mais marchent très doucement; en rivière ils ne naviguent qu'à la perche.

De temps à autre, une case s'avance dans l'eau, avec deux marches formées d'un seul bambou et allant d'un bout à l'autre de la case : c'est un restaurant tagal à l'usage des marins du fleuve.

Là le piroguier aime à s'arrêter. Accroupi sur une des marches, il y passe des heures entières à mâcher son *buyo* (bétel), buvant peu, car le Tagal s'enivre rarement, et mangeant sa *morisqueta* (riz cuit à l'eau) et son poisson sec. C'est là tout son repas, qu'il prolonge le plus possible, tout en caressant son coq.

A dix heures nous arrivons au seuil du lac, devant la barre qu'a formée et qu'entretient l'accumulation des sables à l'endroit où le Pasig sort de la laguna de Bay. Force nous est de débarquer, suivant l'usage, et de passer en pirogue sur l'eau sans profondeur de la barre; de l'autre côté de l'obstacle nous montons sur un vapeur qui nous attend.

Cette barre et le peu de fond du haut Pasig empêchent les bateaux qui calent plus d'une brasse de remonter dans le lac, surtout pendant la saison sèche.

Alfred Marche.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Famille tagale. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES),

PAR M. ALFRED MARCHE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V (suite)

De Manille à la mer du Sud.

A cinq heures et demie nous arrivons au débarcadère de Santa-Cruz, ville qui a succédé à Pagsanjan dans le rang, les honneurs et les avantages de capitale de la province de la Laguna.

Nous partons aussitôt pour Pagsanjan, où nous passons la nuit.

Le lendemain matin nous gagnons Magdalena, puis nous traversons de vastes plantations de cocotiers, dont on extrait surtout de l'huile et de l'alcool, et nous arrivons au pueblo de Mahaijay, le premier but de notre voyage. Il se groupe autour d'une très vaste église en pierre, couverte en briques, bâtie dans un beau site; elle relève de l'ordre des Franciscains.

Mahaijay est dominé au midi par la plus haute montagne de la région, par le Majaijay (deux mille deux cent trente-trois mètres). Une maudite pluie nous empêcha de le gravir jusqu'à la cime : à onze cent vingt-cinq mètres, soit à *moitié* hauteur, nous battîmes en retraite, mais avec la ferme résolution de recommencer la tentative en partant de Lugban, ville de la province de Tayabas, dont nous prîmes aussitôt le chemin.

A Lugban, installation chez une Indienne, la signora Vicenta, qui a pour spécialité de recevoir les étrangers et de vendre des orchidées; elle s'occupe aussi d'*histoire naturelle* : une *collègue* par conséquent.

Petite ville fort remarquable que Lugban. Elle est au versant nord-est du Majaijay, par deux cent quarante mètres d'altitude; l'air y est frais; l'eau coule en abondance dans toutes les rues, et les Tagals y sont beaucoup plus travailleurs que dans les autres parties de Luçon.

1. Suite. — Voyez page 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est rare de les voir passer la journée à leurs fenêtres ou assis dans les rues à caresser leurs coqs; ici tous travaillent ou font le commerce.

Les femmes s'occupent à faire des chapeaux ou des porte-cigarettes en *buri* (espèce de palmier), qui sont très recherchés.

Je vais voir un forgeron indien, qui est en train de confectionner une grille pour l'église; il coule les ornements de la grille dans des moules en bambou et les rattache au marteau sur les barreaux; le tout proprement et avec assez de goût. Il fait aussi des *bolos* ou couteaux de chasse, sur lesquels il applique des incrustations d'or ou de cuivre d'un dessin original. Je n'ai pas pu m'en procurer, leur prix étant trop élevé.

Les Indiens sont, comme les Chinois, très adroits pour tout reproduire d'après un modèle, et ils poussent à l'extrême le talent d'imitation. Nous allons voir aussi un peintre indigène et j'achète une de ses œuvres, une scène champêtre peinte sur une plaque de fer-blanc provenant d'une caisse d'emballage.

Le lendemain, nouvelle attaque du Majaijay, et nouvel échec : nous sommes battus honteusement.

Le curé nous console : « Dans deux mois, les pluies passées, le terrain sera meilleur, dit-il, et je ferai tracer par mes Indiens un sentier jusqu'au sommet. »

Le bon Pare, comme disent les indigènes, au lieu de Padre, a tenu parole, et, deux mois après, M. Vidal a gravi la montagne dont, d'ailleurs, plusieurs Européens avaient déjà foulé la cime.

Une course bien plus facile que l'ascension du Majaijay, c'est la visite à la cascade de Botocan, très célèbre aux Philippines, et, d'après moi, beaucoup trop vantée au préjudice d'autres accidents de la nature, plus beaux et plus rares, dont l'archipel abonde.

La chute est formée par une petite rivière dont le cours est coupé tout à coup par un précipice d'environ soixante mètres de profondeur, encaissé entre deux hautes montagnes; les eaux tombent en une seule nappe et vont se briser avec bruit au fond du gouffre.

Ici deux mots d'une excursion à Sampaloc dans la direction de la Contracosta.

J'étais à cheval, accompagné de mon hôtesse, laquelle portait le costume équestre du pays : il ne diffère du costume ordinaire que par le petit chapeau ovale dont l'écuyère est coiffée. Les femmes ici montent aussi bien à califourchon qu'en amazone; elles mettent les jambes aussi bien à gauche qu'à droite; elles se tiennent également assises sur la selle, les jambes croisées sur le cou du cheval.

Affreuse était la route, et mon coursier s'abattait de temps en temps, mais il était si petit, si petit que, lui par terre, je me trouvais debout sans accident avec la bête entre les jambes.

La route est à quatre cents mètres ou un peu plus d'altitude, sur le faîte entre le bassin du lac de Bay et le versant du Pacifique. Nous y arrivons tant bien que mal et descendons de là jusqu'à Sampaloc, dont la hauteur au-dessus des océans n'est que de vingt-sept mètres. La vallée de ce bourg est très belle, et là viennent se réunir les torrents qui forment le rio Mapon, dont l'embouchure est près de Mauban.

Je choisis pour centre d'excursions de chasse le pueblo de Sariaya, situé à petite distance de la mer du Sud, au versant méridional du Majaijay. De Lugban on s'y rend par Tayabas, capitale de la province de même nom. Tayabas était la ville la plus considérable de ces régions; mais, il y a quatre ou cinq ans, un incendie a tout anéanti, à l'exception de l'église en pierre; on commence à rebâtir les maisons, et, en attendant, les habitants sont campés provisoirement dans des paillotes.

Sariaya devant être mon quartier général pour tout le temps que dureraient mes chasses, j'y louai une case, à raison d'un franc vingt-cinq centimes par jour, et dès le premier soir j'eus la bonne fortune d'assister de mon balcon à un commencement de représentation. Je dis commencement, car aux Philippines une pièce dure souvent trois jours et trois nuits.

Celle-ci dura trois nuits pleines.

Le théâtre, tout de circonstance, sur la grande place, est en bambous; ni rampe, ni coulisses; seulement deux portes au fond.

Le directorcillo a l'obligeance de me traduire la pièce, qui est jouée en tagal. Acteurs, actrices sont pris parmi les jeunes gens du village. Le principal rôle de femme est très recherché : il est rare que celle qui le tient ne trouve pas à se marier aussitôt après la fête; c'est du moins ce que me dit mon traducteur.

La pièce représente une jeune vierge africaine aimée de deux princes, l'un bon, l'autre mauvais.

Chacun d'eux a son serviteur amoureux de la suivante, et, après chaque scène entre les maîtres, scène identique entre les valets, qui font le rôle de comiques.

Je ne dirai pas : le rideau se lève, puisqu'il n'y en a pas, mais la musique joue une marche, et par les deux portes du fond s'avancent, à la queue leu-leu et emboîtant le pas, les femmes d'abord, les hommes ensuite; arrivés à la rampe, ils font demi-tour et s'en retournent en silence, du même pas cadencé. Puis vient le régisseur, qui déclame en vers l'analyse de la pièce.

Il dit tout sur le même ton, sans aucune nuance, sans rien scander, la colère, la joie, la douleur. Il porte un habit noir, et, à l'encontre de la mode philippinienne, sa chemise est rentrée dans le pantalon : ce qui amuse énormément l'auditoire.

Les artistes sont couverts de baudriers d'or, et les costumes, ornés de plumes et de paillettes, sont d'un rouge écarlate.

Après la sortie du régisseur, les deux premiers rôles s'avancent, toujours du même pas cadencé, et, tour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Eglise de Mahaijay (voy. p. 193). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant sur leurs talons, vont s'asseoir en face l'un de l'autre. Le prince fait sa cour à la princesse, qui se lève chaque fois qu'elle répond à son adorateur, puis se rassied; alors le prince se lève à son tour, comme par un mouvement automatique. Même scène entre la princesse et le mauvais prince, puis entre messieurs les comiques.

De discours en discours, à la fin des fins, les princes mettent flamberge au vent; les valets vont, eux aussi, « se prendre au poil », mais après réflexion ils font battre leurs coqs à leur place : le vaincu sera celui dont le coq aura succombé.

La princesse réconcilie les deux princes et meurt.

Nous avions pu assister dans la journée au défilé des artistes en grand costume, parcourant les rues du *pueblo escorté* par la fanfare de Sariaya, le tout suivi de la bande joyeuse des gamins.

A Sariaya je suis plus heureux dans mes chasses qu'à Sampaloc et qu'à Lugban, mais ce n'est pas encore l'Eldorado du collectionneur naturaliste. Peut-être aussi mes chasseurs ont-ils peur des bandits qui fréquentent ces parages. La contrée regorge de bestiaux que les voleurs dérobent, marquent et contremarquent, puis vont vendre à Manille.

Un jour, je descendais de la forêt vers les onze heures du matin, rentrant de la chasse un peu fatigué, le fusil sur l'épaule, et le soleil me tombant d'aplomb sur la tête; j'aperçus un superbe papillon. Prenant mon filet des mains d'un de mes hommes, je m'avance avec précaution, et... je manque mon lépidoptère.

En même temps je reçois de partout de l'eau sur la figure.

Je cherche d'où vient cette averse. Rien.

Second coup de filet; pluie fine qui m'arrose le visage.

Troisième coup de filet; nouvelle averse, dégouttant des branches des arbres. C'étaient des cigales qui, à chacun de mes mouvements, me lançaient par l'anus cette pluie minuscule. Je m'amusai quelque temps à ce jeu, qui se termina par l' « intégration » de quelques-unes de ces cigales dans un flacon d'alcool.

Après une petite course jusqu'à la plage de la mer du Sud, vers l'embouchure du rio de Canda, à travers des forêts de goyaviers odorants, je quittai Sariaya le 24 mai, toujours à la recherche du pays de mes rêves, là où, comme les Indiens me le disaient, je tuerais plus d'oiseaux que je ne le voudrais.

Par le nouveau pueblo de Candelaria, puis par des plaines où paissent des troupeaux de bœufs et de chevaux de plus de mille têtes chacun, ensuite par Tiaon, j'arrive enfin au paradis du naturaliste, à Dolores.

J'y loue une maison, je m'y installe, et au plus vite aussi je tente avec le curé l'ascension du San Cristobal le 1er juin 1880. A quatre heures du matin nous partons, le curé, le caporal de la guardia civil, quelques porteurs, un guide et moi; au lever du soleil, nous entrons sous bois; après avoir franchi la forêt qui entoure le pied de la montagne, nous arrivons à la région du cogon, herbe aux touffes épaisses, aux feuilles coupantes qui nous tranchent les mains et la figure.

Nous passons sur une crête d'un mètre à peine de largeur, où la chute serait au moins de deux cents à deux cent cinquante mètres. Tandis que je regarde autour de moi, tout en marchant, afin de voir si je n'apercevrai pas quelque gibier, je fais un faux pas et je dégringole. Heureusement l'épaisseur du cogon me permet de me raccrocher en route, sans quoi plus de chasses, et surtout plus de chasseur!

A huit heures, le soleil nous importune déjà; la pente est rude, nous facilitons notre ascension en nous cramponnant aux touffes de cogon, et à onze heures quarante on arrive aux fameux lacs du San Cristobal. Dérision! quels lacs, trois mares, purement et simplement; deux desséchées, et la troisième, mieux abritée du soleil, n'a pas deux pieds de profondeur. Hourra cependant pour les trois lacs, anciens cratères du volcan San Cristobal! L'altitude du lieu est de mille soixante-douze mètres au-dessus de Dolores et de douze cent seize au-dessus du niveau de la mer.

Le San Cristobal a quinze cent cinquante-quatre mètres d'élévation.

Un de mes amis, un Espagnol des Philippines, me rendit facile et agréable le séjour de Dolores. M. Guivelondo est un homme fort instruit, parlant également bien l'allemand, l'anglais, le français, qu'il a appris à Angoulême. Sa plantation de café est de tout point magnifique et donne un des meilleurs grains de tout l'archipel. Il serait parfaitement heureux sans l'animosité qu'on a dans ces beaux pays pour tout nouveau venu. Avec lui je chassai le tabun, avec lui je cherchai des nids d'hirondelles, avec lui je visitai le Mont du Calvaire, la Fontaine du Jourdain, le Purgatoire, etc., noms assez inattendus sur une carte des Philippines!

Le tabun est un gallinacé du genre mégapode. Ces oiseaux ont des mœurs très particulières; ils vivent toujours par couples isolés, mâle et femelle; dans les petites îles on rencontre leurs œufs enfouis dans le sable de la plage, à une très grande profondeur; ici, dans les montagnes, ils les déposent entre les racines d'un gros arbre mort, toujours sur un point culminant du pays. Les œufs que nous découvrîmes étaient enterrés entre un mètre et un mètre et demi sous le sol.

Le Mont du Calvaire, la Fontaine du Jourdain, le Purgatoire, doivent leur nom à un Indien du siècle dernier, Apolinario, espèce de prophète (plus ou moins sincère, à vrai dire) qui fonda dans ces montagnes une religion.

Les lieux qu'il a sanctifiés sont toujours, bien qu'en cachette, très fréquentés. On y amène des malades, souvent de fort loin, pour les baigner dans l'eau du Jourdain ou aux sources miraculeuses, qui guérissent tous ceux qui ont la foi. La Fontaine du Jourdain est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien l'un des plus beaux sites que j'aie vus de ma vie; elle sort du milieu d'une touffe de fougères plaquées contre une montagne à pic. On venait d'y découvrir le cadavre d'une femme venue de Mahaijay, par les montagnes, pour y chercher la guérison; elle y avait trouvé le terme de ses maux.

Le Purgatoire, grotte immense dans le Mont du Calvaire, servit longtemps de refuge au prophète et à ses disciples.

Mes chasses furent très belles dans le pays de Dolores : nulle part il n'y a plus d'oiseaux dans les Philippines, et il ne se passait pas de jour sans que j'ajoutasse *quelque* espèce à *mes collections*.

L'Indien chez lequel j'ai loué une chambre est éleveur et dresseur de coqs de combat. Chaque coq a sa cage spéciale; chaque matin, il est lavé et caressé par son maître, à tour de rôle. Le Tagal aime son coq par-dessus tout; il le mène partout avec lui, le flatte sans cesse, lui parle en lui lissant les plumes, jusqu'au jour où il le fait tuer par un autre.

La bête colérique paye assez cher cet avantage; si elle est choyée, elle est aussi constamment attachée par une patte et regarde avec fureur ses pareils coqueter avec les poules, dont la compagnie lui est à jamais interdite. Le jour où l'on donne une *gallera* (combat de coqs) est un grand jour de fête; même il n'y a pas de bonne fête sans gallera. On se réunit autour de l'enceinte. Il faut payer pour entrer, car les galleras sont chose de gouvernement, et c'est l'autorité qui désigne le juge chargé de prononcer en premier et en dernier ressort sur les cas douteux.

Quand les paris sont réglés des deux parts, on attache à la patte droite de chaque combattant un

Indiens et leurs coqs de combat. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

éperon d'acier fait avec une lame de canif légèrement recourbée. Les propriétaires tiennent chacun leur animal, l'un devant l'autre. Pour les exciter, chacun à tour de rôle cache avec la main la tête de son coq et le présente à l'adversaire, qui lui donne un coup de bec et lui arrache une plume du cou. Bientôt l'ire des deux adversaires ne connaît plus de bornes. Chaque Indien retire le fourreau qui recouvre l'éperon et, d'un air de défi, le jette aux pieds de son partenaire; on lâche les coqs, qui se précipitent. A chaque passe le public pousse des cris d'enthousiasme pour son champion préféré. Quand le vaincu s'enfuit ou succombe, ce ne sont plus des cris, mais des hurlements.

Quand j'eus battu tout le pays, le moment vint de quitter Dolores, village de quelques cases avec église et couvent en bois, et de dire adieu à Guivelondo et à son aimable famille.

Je repris le chemin du nord, par San Pablo et par Calauan, pueblo dominé par le Maquilin, antique volcan qui a conservé des solfatares, et j'allai m'installer dans un *barrio* (faubourg) de la ville de Bay.

VI

Les tremblements de terre de Manille en juillet 1880.

Le 18 juillet 1880, j'étais sur la laguna à bord du *Nipa*, vapeur du service de Manille à Santa Cruz desservant le rio Pasig et la laguna de Bay.

A midi quarante-sept minutes, comme nous venions de finir notre déjeuner, le bateau fut violemment secoué et jeté sur l'appontement de Santa Cruz.

C'était un tremblement de terre, l'un des plus terribles qu'aient subis les Philippines. Or cet archipel ne connaît que trop ces convulsions de la nature : témoin les cataclysmes des années 1625, 1795, 1827,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1828, 1863, 1874, de 1863 surtout, qui fit tant de victimes et entassa tant de ruines.

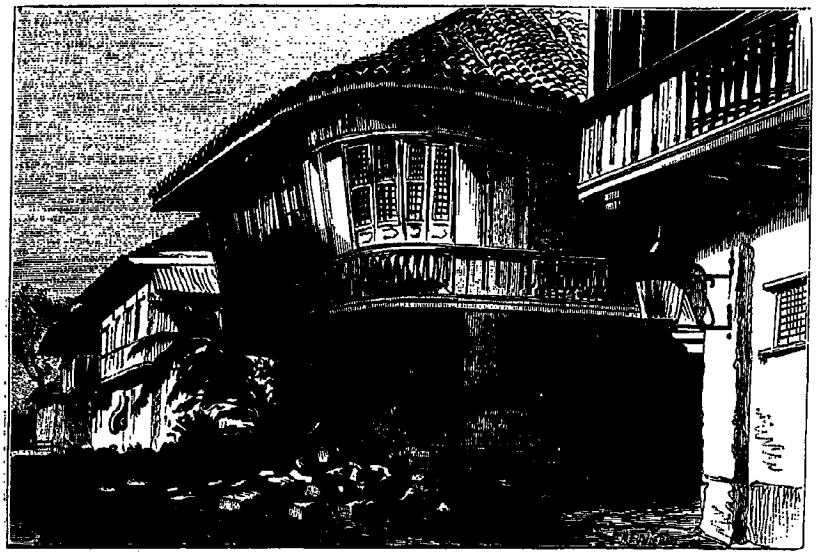
Nous nous précipitons à l'avant : de chaque pueblo montait une colonne de poussière, comme une fumée qui s'élève, et c'était l'écroulement des couvents, des églises, de tous les édifices en pierre. Nous sautons à terre et courons à Santa Cruz, pour porter secours, si la chose est possible.

Par des rues où grondent les rumeurs de la foule, nous arrivons à l'église et au couvent. De l'église il ne reste qu'une partie des murs et la coupole au-dessus de l'autel, et encore ce qui est debout menace de crouler : elle était vide, heureusement, au moment de la secousse. Le couvent n'a plus de toit : nous y trouvons le curé fou de peur, par terre, cramponné à l'herbe du sol : il l'a échappé belle. La Casa Real est à moitié disloquée, mais l'alcade et sa famille sont saufs.

Entre la secousse et l'écroulement des édifices il s'est écoulé assez de temps pour permettre à un homme de sang-froid de se mettre à l'abri. Ainsi le fils aîné de l'alcade a pu courir d'un bout à l'autre de l'appartement, cent mètres environ, chercher son plus jeune frère qui était au berceau, et avant la chute des murs il avait rejoint sa famille.

La première secousse a duré soixante-dix secondes, et les mouvements, d'après le relevé fait par le P. Faura, chargé de l'observatoire municipal, ont été d'oscillation, de rotation et de trépidation ; les oscillations ont été très fortes, et la plus grande amplitude mesurée a été de 22° 11′ à l'est et de 11° à l'ouest.

Les secousses continuent toute la journée, mais beaucoup moins fortes que la première, à des intervalles plus grands d'une heure jusqu'à six heures du soir ;



Maison d'angle à Manille, après le tremblement de terre. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

puis de huit heures du soir à quatre heures du matin, de plus en plus faibles, à des intervalles beaucoup plus courts. A un moment donné, la prison menaçant ruine, on parque les prisonniers dehors, et pas un ne profite du désarroi pour prendre la clef des champs.

Pas de nouvelles de Manille ! Et cependant les télégraphistes sont à leur poste, sous la porte cochère de leur bureau. Souvent le courant est brusquement interrompu : cela veut dire que le pueblo dont nous recevons une dépêche vient de passer par une secousse suivie de la fuite immédiate du télégraphiste.

Enfin à deux heures du matin, télégramme effrayant : la capitale est en ruines.

A six heures du matin je pars pour Manille ; j'y arrive à quatre heures du soir. Tous mes amis sont debout, sains et saufs. La secousse y a été en effet épouvantable ; tous les grands édifices sont avariés ou ruinés, de même toutes les maisons d'angle des diverses rues. Quant aux maisons isolées, il y en a peu, très peu, de renversées.

Dans l'Escolta, grand'rue de Binondo, les façades ont peu souffert, mais les intérieurs, sur les cours, sont ravagés ; dans l'atelier d'un photographe les poutres sont mêlées comme les fils d'un écheveau embrouillé ; spectacle analogue dans une carrosserie voisine et dans le bazar de Luçon. Toutes les maisons de la rue Saint-Roque sont disloquées, et la rue de Jolo ne vaut guère mieux qu'après le désastre de 1863, qui n'y laissa debout que deux à trois demeures.

Dans la « ville murée » presque tous les toits sont par terre et presque toutes les églises veuves de leur tour ou menaçant de l'être, tant les tours qui n'ont pas croulé sont lézardées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La vieille tour de la cathédrale s'est effondrée sur une maison dont elle a coupé un des angles; on apercevait encore hier soir la table sur laquelle était dressé le couvert et autour de laquelle, cinq minutes plus tard, sept ou huit personnes allaient prendre place.

Les habitants, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ont l'air allègre et réjoui; tous s'abordent en se félicitant d'avoir échappé à la catastrophe; même les plus timorés plaisantent.

On se raconte des histoires drôles. Ceux qui étaient au bain lors de la secousse, hommes et femmes, se sont sauvés impudemment dans les rues en costumes supérieurement simples. Des Européens du bord de l'eau ont sauté dans le Pasig, préférant l'élément perfide à la terre, pour le moment peu sûre; et justement ceux-là étaient habillés de pied en cap.

On ne connaît, me dit-on, qu'une seule victime européenne, un jeune Anglais : il avait réussi à sortir avant l'écroulement de sa maison; il se rappela que son perroquet était resté dans la salle qu'il venait de quitter et il eut la malheureuse idée d'aller le chercher. Mal lui en prit, car au même instant il fut enseveli sous les décombres.

Même cette victime n'en fut pas une; il ne mourut

Bazar de Luçon à Manille, après le tremblement de terre. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

pas du coup, et deux mois après je le vis à cheval, avec un bras de moins.

Mais si pas un Européen n'a péri, plus de cent Chinois ou Indiens ont dit adieu à la vie, et deux cents sont plus ou moins blessés. Tous mes amis ont repris contenance, excepté le docteur Parmentier; il m'avoue avoir de plus en plus peur des tremblements de terre. C'est là un fait presque général : plus on éprouve de secousses, plus on redoute le phénomène.

La journée du 19 ne fut marquée que par de faibles secousses, et tout le monde se coucha tranquille.

Le 20, à sept heures du matin, nous prenions le café quand la terre oscilla fortement.

« Sauvons-nous! » crie quelqu'un, et tout le monde se sauve. Au moment de fuir comme les autres, je vois M. Warlomont père disparaître. Croyant à un accident, je reviens sur mes pas. M. Warlomont est paisiblement blotti sous la table.

« Quand on croit n'avoir pas le temps de s'élancer hors du logis, ou de descendre sous les voûtes du rez-de-chaussée, le plus sage, me dit-il, c'est de se cacher sous une table (elles sont très solides ici), pour éviter les tuiles qui tombent du toit. » Ces courtes paroles à peine finies, la terre avait repris son aplomb, et nous, notre place à table. Dans l'après-midi du même jour, j'étais dans ma chambre au premier étage, avec deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mes hommes et M. Paul Warlomont, le fils aîné de mon amphitryon, en train d'arranger mes collections, lorsque à trois heures quarante-cinq nous ressentîmes une secousse encore plus forte que celle du 18.

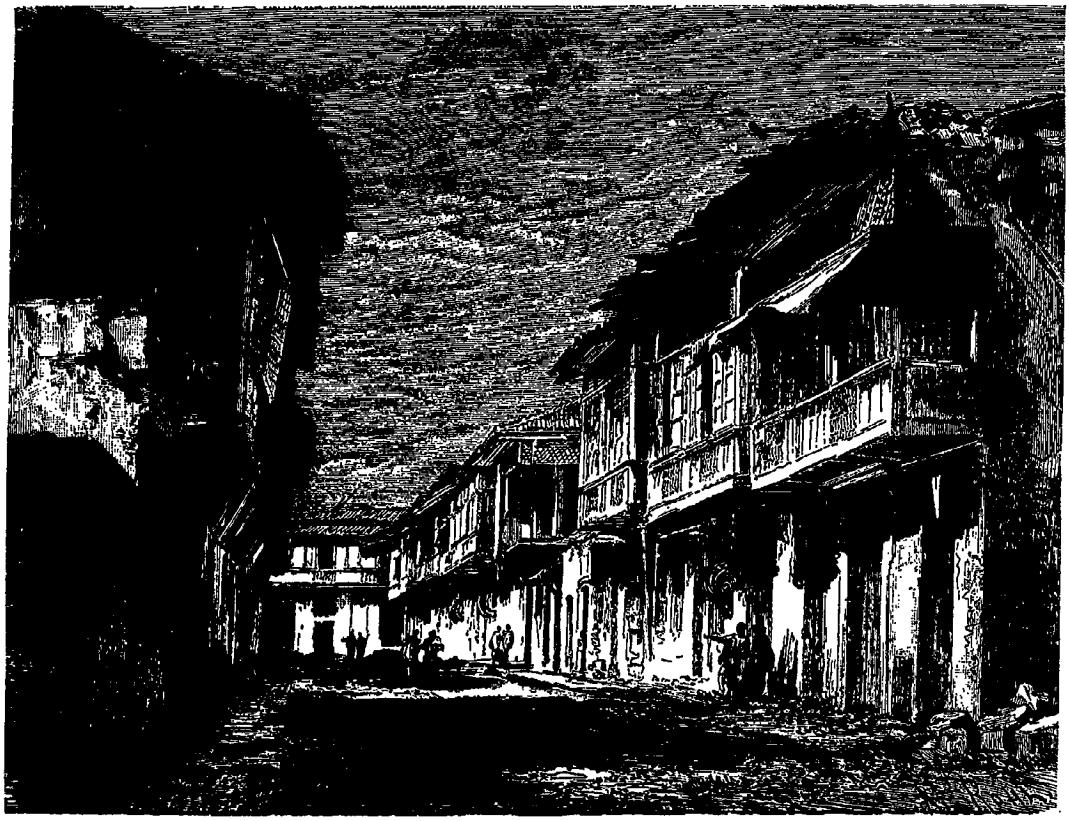
Samy disparut en courant et Pedro se mit immédiatement à l'abri, tandis que Paul me criait : « Fuyons! » et disparaissait au plus vite.

Je courus vers l'escalier, mais, au moment de descendre, voyant les murs s'écrouler par morceaux sur les marches, je rétrogradai et, me souvenant de la leçon du matin, je me blottis sous la table pour attendre la fin de la crise.

Elle ne dura que quarante-cinq secondes, cette secousse, mais elle me parut éternelle. Je voyais droit devant moi un diable de mur que chaque mouvement crevassait, et qui avait l'air de me faire la grimace. Et une poutre, à chaque instant, semblait près de tomber!

Profitant d'une accalmie, je me lançai dans l'escalier; arrivé dehors, la terre ne bougeait plus.

Nous allons visiter la ville. Les ruines sont doublées; tout ce que le 18 a fendu est tombé; les maisons des Chinois de la rue Rosario ont enseveli leurs maîtres, qui, suivant l'usage de John Chinaman, n'ont



Rue Saint-Roque à Manille, après le tremblement de terre (voy. p. 198). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

pas voulu quitter leurs magasins, leurs marchandises, pas plus qu'ils ne les abandonnent en cas d'incendie. (Chose incroyable : quand leurs boutiques brûlent, il faut souvent défoncer les portes pour les faire sortir!)

Tout le monde a perdu la tête; on fuit la ville, on va louer, à des prix exorbitants, des maisons d'Indiens à la campagne. Des familles se réfugient à bord des bâtiments en rade et en rivière; les dragues elles-mêmes, malgré leur malpropreté, servent de refuge à autant de personnes qu'elles en peuvent contenir.

Sur les places publiques, des villages de tentes abritent les Indiens.

Le gouverneur, Primo de Rivera, se multiplie; nous le rencontrons partout.

A dix heures quarante minutes du soir, nos hôtes s'étaient glissés chacun sous sa moustiquaire, et, ma lumière éteinte, j'allais faire comme eux, quand le sol vibra de nouveau, d'une secousse aussi violente que celle de l'après-midi. En un clin d'œil tout le monde fut debout sous les arceaux des voûtes. Garcia, un ami de la maison qui campait avec nous, s'arc-bouta contre l'un des piliers, comme s'il eût voulu le maintenir.

Je regardais la maison, l'une des plus hautes de Manille, osciller sur sa base, les deux côtés de la cour paraissaient vouloir se rejoindre; les murs avaient des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tour de la cathédrale de Manille, après le tremblement de terre (voy. p. 198). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contorsions et il semblait impossible qu'ils pussent jamais revenir à leur aplomb. Quarante secondes après, tout avait son équilibre.

A deux heures du matin, nous nous endormons, et les petites secousses qui se succèdent sans interruption ne nous réveillent point.

Hier, si, après la secousse de trois heures quarante-cinq, les habitants ont conservé encore un peu de confiance, il n'en est pas de même aujourd'hui.

L'effroi règne partout; on veut quitter ce sol maudit. S'il y avait en rade un, deux, trois navires en partance, le tiers des Européens s'en iraient des Philippines.

Et les bruits les plus étranges de courir : « Le volcan de Taal est en éruption; un nouveau cratère s'ouvre dans les monts de l'intérieur; une partie du district de l'Infanta dort maintenant sous la mer, qui l'a submergée; c'est le sort prochain de Manille, car le lac de Bay s'élève et le Pasig va inonder la capitale.... »

Les Chinois sont encore plus affolés que les blancs, mais, fidèles à leur coutume, ils ne quittent pas les boutiques où sont entassées leurs marchandises.

Les Indiens sont curieux à voir, surtout à entendre. Quand viennent les secousses, ils crient comme des possédés, ils invoquent tous les saints du Paradis, puis, le calme revenu, ils reprennent leur apathie... et louent leurs cases à des prix fantastiques.

Ils ont lieu d'être philosophes. Que sont leurs maisons? Du bois, du bambou, du cogon sur des pilotis. Si par hasard la case s'incline et s'écroule, ils la relèvent un jour ou l'autre, sans se presser.

Le 25 juillet, à quatre heures du matin, une cloche tinta; et comme, pour sonner, le sonneur doit monter au haut de son clocher, je disais à M. Warlomont : « Voilà un curé peu prudent à l'égard de son « campanero ». Je n'avais pas fini que le sol trembla; la maison oscilla comme un navire secoué par la lame — comparaison rigoureusement exacte, tellement que, dans certaines secousses de la terre, les gens sujets au mal de mer en éprouvent tous les symptômes. Quant au clocher, il résista.

Jusqu'au 6 août, vibrations sur vibrations; le sismomètre ne s'arrêta pas.

Pendant tout ce temps les affaires marchèrent cahincaha, mais enfin elles marchèrent.

Dans chaque maison on avait descendu au rez-de-chaussée les meubles indispensables, et chacun campait dans son magasin ou sous sa porte cochère.

Je travaillais le jour à mes collections au premier étage, mais, à l'heure des repas et du coucher, je rejoignais mes amis. Pas un de nous n'oubliera ces nuits que nous passions côte à côte, secoués sur nos nattes et inondés par les pluies torrentielles qui accompagnèrent et complétèrent le cataclysme. Du 21 juillet au 18 août ce fut un continuel déluge; les rios inondèrent tout le pays. Comme on dit : « Un malheur ne vient jamais seul ».

VII

Courses au nord, dans le Pangasinan et la Union. Excursion chez les Igorrotes de Benguet.

Le 16 août je pris la mer, en compagnie d'un homme fort distingué que j'allais suivre pendant plusieurs mois, M. Centeno. Il emmenait avec lui un jeune Espagnol, M. Enrique d'Almonte, et partait en qualité d'ingénieur en chef des mines pour étudier dans le nord les effets du tremblement de terre. Avec un personnage aussi important et, j'ajoute, aussi aimable, toute espèce de voyage est autrement facile et agréable que lorsqu'on patauge seul dans les boues avec le titre et les honneurs de collectionneur naturaliste.

Notre premier arrêt fut dans la baie d'Olonapo, pour prendre quelques passagers à Subig, ville de la province de Zambales; le soir nous doublâmes la pointe de Sampaloc et, le lendemain, à midi, le cap de Bolinao, au delà duquel nous entrâmes dans le très vaste et beau golfe de Lingayen, qui reçoit le rio Agno Grande, l'un des plus longs et des plus abondants cours d'eau de Luçon. A Sual nous quittons le bateau, petit vapeur espagnol qui fait le service bimensuel de la côte; en même temps que le service des passagers il fait celui de la poste, et pour cela reçoit une assez forte subvention du gouvernement.

A trois heures, M. Alonzo, l'alcade de la province, — un parent de M. Centeno — nous reçoit au débarcadère. Il nous emmène à Lingayen, capitale de la province de Pangasinan, dont il est le gouverneur.

Nous montons en voiture et nous partons escortés par des cuadrilleros à cheval, armés d'une lance au bout de laquelle flotte le guidon de la ville aux couleurs d'Espagne.

Rien à voir à Lingayen, sinon l'église et le couvent, qui est immense. La Casa Real, ou palais du Gouvernement, est vaste aussi, mais couverte en cogon. On a ressenti les grandes secousses du tremblement, surtout celle du 20 juillet, mais il n'y a pas eu le moindre dégât, tout le pays étant, non de roche, mais d'alluvions et situé à plusieurs lieues de la montagne. Aucun désastre non plus dans le village de Bimalay et la ville de Dagupan. Il n'en est pas tout à fait de même à Maugaldan ou Magaldan, que nous avons visité dans une excursion à l'est de la province.

Pour cette excursion notre petite caravane se compose de deux carretones, traînés par des bœufs et des buffles.

Le carreton est une petite carriole basse montée sur un essieu en bois aux extrémités duquel se trouvent deux roues pleines, également en bois. Outre nos deux carretones, nous avons pour notre usage spécial deux calesas traînées par des chevaux.

Le tribunal de Magaldan n'est pas sorti indemne de la bagarre; ses quatre coins se sont écroulés et les arceaux sont fendus; il en est de même de la tour de l'église, qui est fissurée du haut en bas.

Plus loin, à San Jacinto, qui a été fort secoué, une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande crevasse a séparé la tour de l'église du corps principal de l'édifice.

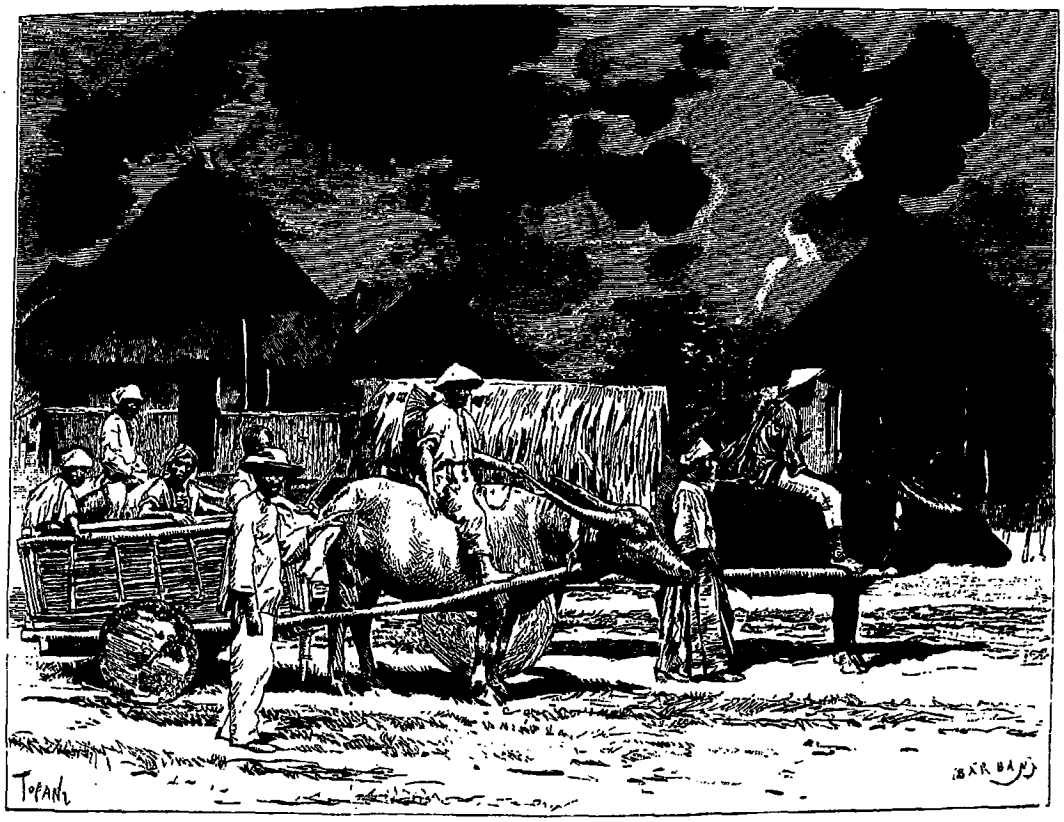
A Mananag, le haut du clocher menace ruine; or la cloche pèse dix mille bonnes livres; le curé en est fort tourmenté.

A Binalanan, rien de grave; au delà de ce pueblo, dans un village fondé en 1860 par des Ilocanos et quelques Igorrotes de la montagne, le cataclysme a été très dur, et un trou très profond s'est ouvert sous le couvent; les villageois ont eu peur et l'ont aussitôt comblé. Le curé nous parle de caïmans énormes, de rios charriant de l'or, bref, de tous les cancans du pays.

A Urdaneta (c'est là un nom essentiellement basque), les pluies reprennent, et si fortes qu'après deux tentatives pour aller plus loin il nous faut reculer devant l'état déplorable des routes. Nous revenons à Bimalay, d'où nous nous lançons vers le sud.

Et d'abord vers San Carlos, à travers des rizières inondées. San Carlos a peu souffert du désastre de juillet.

A Malasique, dont l'église a vu crouler en partie sa façade, le curé nous invite à déjeuner. En me rendant à son invitation, je remarque à la porte du couvent, le



Carretones (charrettes traînées par des buffles). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

long du mur, une jolie petite boîte longue, toute doublée en étoffe blanche, bleue et rose, et renfermant une espèce de grande poupée coiffée, fardée, habillée de vêtements multicolores. Je m'approchai : cette poupée était, hélas! le cadavre d'une petite fille que les parents avaient déposé là en attendant que le vicaire fût prêt à lui donner la bénédiction. Il le fit tout de suite, et les parents partirent, musique en tête, pour le cimetière.

Bayanban, sur l'Agno Grande, et Alcala, pueblo de fondation toute récente, furent nos deux dernières visites dans la province de Pangasinan, qui est un des principaux centres de fabrication des porte-cigares et des chapeaux dits de Manille, qu'on tresse avec l'écorce d'un petit bambou très commun dans ces régions. Nous devons encore battre en retraite devant les averses torrentielles, les rios débordés, et par des chemins défoncés retourner à Lingayen : là les nortadas nous retinrent jusqu'au 2 septembre. On appelle *nortadas* aux Philippines des ouragans du nord qui ravagent la terre et pendant lesquels la mer, mauvaise et démontée, rend la navigation difficile et dangereuse.

Le 3 septembre, nous reprenons la route du nord, et, longeant la côte, nous nous dirigeons d'abord vers San Fabian; nous traversons de nombreux rios au-

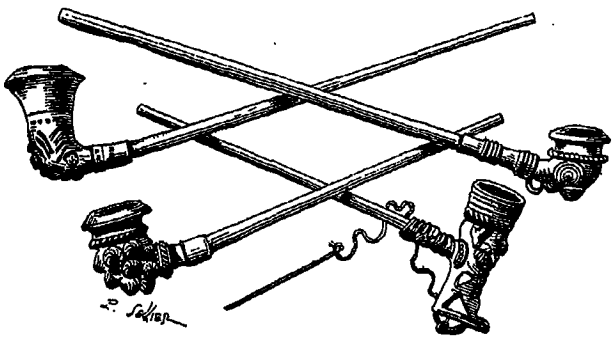
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessus de leur embouchure. Les ponts ayant été emportés par les récentes inondations, nous passons les fleuves sur des radeaux de bambou, et, quand ils sont trop larges, sur un plancher que portent deux pirogues. Entre San Fabian et Santo Thomas on passe de la province de Pangasinan dans celle de la Union : celle-ci, district « politico-militar », n'est pas gouvernée par un civil, par un alcade; elle obéit à un officier supérieur de l'armée.

A Santo Thomas la seule curiosité est la tour de l'église, placée au milieu de la façade; elle repose sur le cintre de la porte contrairement à l'usage commun des Philippines : le tremblement de terre a fort endommagé l'édifice.

A Agoo les secousses du sol n'ont pas été moins préjudiciables. Tout ce pays à pied de flot est fort joli.

A Aringay je trouve des descendants de Français. Ils ne portent plus le nom de leur père, mais seulement son sobriquet. Ce sont les messieurs Balthazar. Ils sont ici deux frères, mais il y en a d'autres répandus un peu partout. Ceux de ce village sont les plus riches du pays. Pour être nommés gobernadorcillos, ils ont renoncé à leur qualité de métis et ils ont pris rang parmi les Indiens. Ils ne savent même pas le nom de leur père et ne connaissent pas un traître mot de la langue française. L'aîné fait le commerce de l'or avec les Igorrotes de l'intérieur et en expédie à Manille pour vingt mille piastres environ par an.



Pipes des Igorrotes. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection de l'auteur au musée du Trocadéro.

Aringay était un excellent lieu de départ pour monter chez les Igorrotes du district de Benguet. Nous y organisons une caravane et, le 6 décembre, nous prenons le chemin de l'orient avec des porteurs pris les uns dans le village, les autres parmi les naturels de la sierra que nous allions explorer.

Premier arrêt à Bonga, où l'on est déjà dans le district de Benguet; ce bourg couronne une colline conique de quatre cents mètres d'altitude. Je dis bourg, mais, de fait, il n'y a ici que quatre à cinq cases de tisserands, dont les étoffes de coton, très solides, sont justement renommées.

Second arrêt à Galiano, où j'eus tout le temps d'étudier les Igorrotes. Ils ne sont pas beaux; les uns ressemblent aux Chinois, les autres aux Malais, le plus grand nombre aux Japonais. Toute courtoisie à part, je dirai des femmes qu'elles sont horribles. Inutile de décrire par le menu ces sauvages, leur type, leur costume : nos dessins m'en dispensent.

Chez eux le tatouage est presque une œuvre d'art; il est fait avec beaucoup de précision et représente parfois des serpents ou des fleurs, mais le plus souvent des dessins d'ornement exécutés avec grand soin et méthode. A mesure que l'on devient plus riche et plus puissant, les dessins augmentent: quelques Igorrotes n'en ont qu'autour des poignets, tandis que d'autres ont les bras, les jambes et le buste tout tatoués.

Ils recueillent ingénieusement l'or, répandu un peu partout dans ces montagnes. Avant l'époque des pluies ils creusent un grand trou au pied d'un talus dont ils préparent l'éboulement; les pluies arrivent, le talus s'écroule et l'eau entraîne les terres dans le trou avec le métal qu'elles contiennent et qu'on « lave » à la saison sèche. C'est ainsi qu'ils récoltent annuellement de cent mille à cent vingt mille francs d'or, qu'ils vont vendre à notre compatriote dénationalisé, à Balthazar d'Aringay.

Non seulement ils savent fondre l'or, mais ils le mêlent aussi fort habilement avec l'argent ou le cuivre; on a donc raison (par crainte de fraude) de leur payer l'or en paillettes quatre-vingts francs l'once, et pas plus de quarante sous forme de lingot.

Ils font des ornements en cuivre et des pipes, qu'ils nomment *guyos*. Ces pipes, dont nous donnons quelques spécimens, sont de plusieurs formes et de divers dessins; quelques-unes représentent une femme ou un homme assis, les coudes sur les genoux, le menton sur les mains : c'est aussi la posture favorite de leurs fétiches.

Le lendemain 7, il s'agit de gravir des monts dont les plus hauts vont de quinze cents à dix-huit cents mètres, à travers des bois de chênes et de sapins; dans les ravins la flore des pays tempérés se mêle à la flore tropicale. Nous faisons la halte du milieu du jour à huit cent quatre-vingt-dix mètres d'altitude, dans un *vantay* construit par le gouvernement comme lieu de repos et de refuge.

Les piliers de ce vantay sont de superbes pieds de fougères arborescentes.

Splendide y est le panorama : on aperçoit au loin, par delà des montagnes en amphithéâtre, la mer, la grande mer et, se détachant en blanc, les tours des églises de Banan et de Cava.

La Trinité, où nous arrivons le soir, est le chef-lieu du district de Benguet. Une église, un tribunal, la maison du commandant, celle de la guardia civil, une vingtaine de cases d'indigènes, voilà toute cette capi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tale, située au bord d'un lac, à bien près de dix-sept cents mètres au-dessus des océans, sous un climat frais: la température s'y abaisse jusqu'à six degrés et ne dépasse jamais vingt-huit ou trente; les plantes européennes y croissent à côté du cacao et du café.

Le 11 septembre nous laissions la Trinité endormie dans une paix profonde. Nul ne se doutait que la guerre était proche, que la Casa Real et la caserne de la guardia civil s'abîmeraient dans les flammes, et que nos bons amis les Européens auraient à peine le temps de s'enfuir.

Cette guerre, d'ailleurs vite apaisée, ne fut qu'une de ces échauffourées comme il en arrive aux Philippines toutes les fois que l'autorité veut réduire à la

Types d'Igorrotes. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

soumission et forcer au tribut les peuplades montagnardes jusque-là libres de tout joug.

VIII

Plus au nord, chez les Ilocanos. — Excursion dans le district de Lépante. — Retour à Manille par la grande vallée centrale de Luçon.

Revenus à Aringay, nous reprîmes la route du nord, par Cava, Banan, San Fernando, chef-lieu de la province de la Union, San Juan, Bagnotan, Namagpacan, Balaoan, Bangar, dernier pueblo de la province. Peu de chose ou rien à dire de ces villages, sinon qu'en ce pays les routes sont peut-être les meilleures des Philippines, même y compris les environs de Manille, et que les indigènes s'y occupent de la culture et de la préparation du tabac, sur lequel, de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis juillet 1882, l'État n'exerce plus son ancien monopole.

A Tagudin nous sommes dans la province d'Ilocos Sur (Ilocos du Sud). Nous traversons successivement Sevilla, Santa Cruz, Santa Lucia, et nous entrons à Candon, ville d'où nous avons projeté de tenter une longue excursion dans les sierras de l'intérieur.

Le P. Canon, curé du lieu, ne veut pas que nous logions au tribunal ou autre part; il nous installe de force chez lui; tous ses amis viennent nous voir; l'un des directeurs des mines de Mancayan offre de nous servir de guide et met à notre disposition ses hommes et ses chevaux.

C'est une belle chose que l'hospitalité aux Philippines. Tout le monde ici m'affirme que ce n'est pourtant pas l'hospitalité d'autrefois.

Depuis les dernières révolutions d'Espagne il s'est produit ceci. Chaque parti arrivé au pouvoir épure à sa façon le personnel gouvernemental des Philippines; il remplace toutes les créatures du ministère précédent par ses créatures à lui. On a vu jusqu'à trois fonctionnaires à la fois dans un seul poste : le premier était resté en lieu et place faute d'argent pour partir, et le second, n'ayant pas fait diligence, avait été gagné de vitesse par son remplaçant. Parmi cette foule de fonctionnaires passagers, beaucoup ont abusé de l'hospitalité, et les Philippiniens sont devenus prudents.

Autre raison : jadis on allait aux Philippines par le cap de Bonne-Espérance, et en bien petit nombre; maintenant l'archipel reçoit par Suez autant d'Européens en un mois qu'autrefois en une année.

Notre caravane se mit en marche le 21 septembre, avec la pluie sur le dos; elle se dirigeait au sud-est,

Un vantay (lieu de repos) dans la montagne (voy. p. 204). — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

vers le district de Lépante et la Grande Cordillère centrale.

Salcedo, à seize kilomètres de Candon, premier pueblo rencontré, fut notre première halte; la seconde eut lieu à Lingay, peuplé par moitié d'Ilocanos et d'Igorrotes, au pied du mont Tila (mille soixante-douze mètres). Ce pays est sagement cultivé; les terres, retenues en gradins par des murs de pierre sèche, produisent le riz, l'igname et le maïs; ces gens entendent parfaitement la pratique des irrigations. Nous eûmes tout le temps de jouir des plaisirs de Lingay; une affreuse nortada nous y retint toute la journée dans la case du maître d'école, où la pluie pénètre en toute liberté, et c'est la meilleure du village!

A chaque rafale les quelques touffes de bambou qui sont devant nous plient jusqu'à terre; il y en a qui ne se relèvent pas; les champs de riz ondulent comme une mer en fureur; pendant trente heures les cataractes du ciel restent ouvertes et pas un être vivant n'ose s'aventurer dehors, de peur d'être enlevé par la tourmente et jeté dans quelque précipice.

De Lingay nous descendons à Angaqui, hameau d'Igorrotes à sept cent vingt mètres d'altitude. Ces montagnes, bien qu'arides, sont belles, et l'on se croirait presque en Suisse, mais le thermomètre nous détrompe : à six heures du soir il marque vingt-neuf degrés. La montagne est calcaire, plus qu'à moitié dénudée, les pentes sont couvertes de cogon. Encore un autre village, portant le nom glorieux de Cervantes, et l'on arrive aux mines de cuivre de Mancayen après avoir franchi la rivière Suyo, qui roule avec fracas des eaux torrentielles.

Ces mines sont admirablement situées comme exploitation; car d'immenses forêts de sapins fournissent surabondamment le charbon nécessaire à la fonte; mais le transport de la côte aux fonderies et des fon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indigènes préparant le tabac (voy. p. 205). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

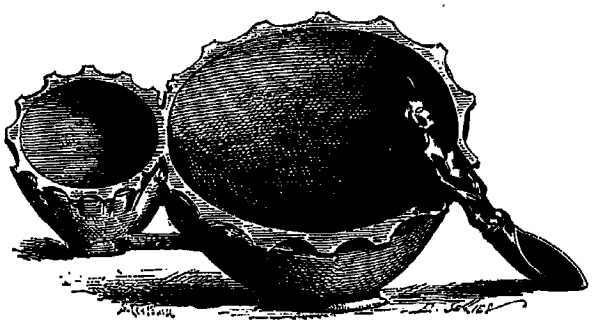
deries à la côte grève tellement l'entreprise, qu'elle a succombé d'abord, et qu'une fois relevée elle ne donne que seize mille à vingt-quatre mille francs de revenu par an. De plus, le travail d'extraction est contrarié par les infiltrations de l'eau, et l'approvisionnement en combustible est devenu difficile : comme on a coupé les sapins inconsidérément, sans jamais replanter, il faut maintenant aller chercher les bois très loin.

Les ouvriers des mines sont ou des Chinois ou des Igorrotes. Parmi les individus que j'ai pu mesurer, d'ailleurs en petit nombre, il en est un presque nègre, très différent de tous les autres gens du pays, qui en font eux-mêmes la remarque : on dirait d'un Californien noir.

Après les mines on fit visite à la montagne Data.

Le 28 septembre, retour à Cervantes. De là on se rend à Cayan, bourg situé à six cent soixante-dix mètres d'altitude, qui n'est qu'une longue rue en pente, faite de maisons en planches de sapin construites sur pilotis; malgré son humble apparence et sa petitesse, Cayan est le chef-lieu du district de Lépante.

J'aurais bien voulu m'y procurer des squelettes d'Igorrotes, mais ils cachent leurs morts, les enterrent au pied d'un rocher, généralement une roche inclinée, de manière que le corps soit à l'abri des recherches des animaux et même des hommes.



Plat double et cuillère en bois des Igorrotes. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

Plus heureux en fait de curiosités, j'emportai de Cayan quelques objets, entre autres un plat double en bois et une cuillère, en bois également : le grand plat est pour le riz, le petit plat pour la sauce. Je fis aussi l'acquisition de deux idoles, homme et femme, sculptées en plein bois.

J'ai pu mesurer cinq hommes, non sans peine, grâce aux ordres exprès du gouverneur. Je donne un spécimen de leur tatouage; quant au type des hommes et des femmes, il est en tout semblable à celui des autres Igorrotes que j'ai rencontrés jusqu'ici.

Nous regagnâmes le littoral là où nous l'avions quitté pour notre excursion dans le district de Lépante, c'est-à-dire à Candon, et nous en repartîmes incontinent par le nord, le 6 octobre.

Nous traversons successivement Santiago, San Estevan, Santa Maria, avec l'église la plus pittoresquement située que j'aie vue dans les Philippines, sur le front d'un rocher de plus de cent mètres de hauteur. A Santa Maria l'hospitalité ne nous parut pas poussée à l'extrême; nous y passons la nuit tant bien que mal dans un tribunal ouvert à tous les vents.

Le lendemain par Narvacan nous arrivons à Vigan, chef-lieu de la province d'Ilocos du Sud et en même temps siège d'un évêché.

Nous ne voulons pas rester dans cette capitale du nord, mais le gobernadorcillo, qui est ici un grand personnage, se soucie peu de secouer son apathie pour nous chercher chevaux et porteurs. Notre ingénieur en chef des mines perd patience : il en appelle à l'alcade, et celui-ci fait une verte semonce au gobernadorcillo, puis lui inflige quelque chose comme cinquante francs d'amende. Le gobernadorcillo ne sourcille pas : « Je les ferai payer, dit-il, par mes adjoints, qui se rattraperont sur leurs subordonnés, et ainsi de suite jusqu'aux contribuables, *y va bene!* »

Les Ilocanos passent pour être fiers, entiers, prompts à la révolte.

Ils cultivent le riz, l'indigo, beaucoup le tabac.

C'est un peuple industrieux, qui fait des étoffes de coton, notamment des couvertures. Ces cotonnades, très belles et solides, sont fort supérieures à ce que l'Angleterre et l'Allemagne vendent aux Philippines.

De Vigan au point extrême atteint par nous dans le nord, notre course fut rapide; elle nous fit connaître (bien superficiellement, s'entend) Masingal, Lapog, Sinay, dernier village de la province d'Ilocos du Sud, Batag ou Badog, où nous foulons le sol de la province d'Ilocos du Nord, et dont le padre, fort bon homme, a une peur atroce des tremblements de terre. Il nous fait les honneurs de son couvent, qui menace ruine de toutes parts, et nous y montre dans sa chambre à coucher, auprès de son lit, une espèce de guérite en forts madriers : c'est là qu'il se blottit à la moindre secousse quand il ne croit pas avoir le temps de gagner l'escalier par lequel il peut se sauver dehors.

Alfred MARCHE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Archipel des Champignons. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES[1]),

PAR M. ALFRED MARCHE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII (suite)

Le padre nous prête sa voiture, grand omnibus à quatre chevaux, et nous filons à grandes guides vers Loag, métropole de l'Ilocos du nord, au bord d'un fleuve large et rapide, que nous franchissons sur un radeau porté par deux bancas, faites chacune d'un tronc d'arbre.

De Loag nous mettons le cap vers les mines que nous voulons visiter; de l'une d'elles on extrait l'asbeste ou amiante. Mais à Pasuquin un tel coup de nortada survient que nous abandonnons toute idée de monter jusqu'à la pointe septentrionale de Luçon, dont pourtant nous ne sommes guère éloignés. Encore quelques heures de marche, et nous serions les prisonniers de l'inondation.

Donc nous battons honteusement en retraite dans l'Ilocos du sud, jusqu'au port de Salomague. De là un vapeur nous emporte, don Enrique d'Almonte et moi, jusque dans le golfe de Lingayen, et nous débarquons à Sual, lieu qui nous est déjà connu. De Sual on alla, moitié par mer, moitié par terre, à Laminosa, charmant village de la province de Zambales. Le trajet par mer nous donna toute facilité d'admirer un archipel en miniature du golfe de Lingayen. Ce semis d'îles, d'îlots plutôt, n'est pas nommé sur la grande carte des Philippines du colonel Coello; il n'y est pas exactement figuré et il faudrait l'augmenter de diverses îlettes au nord-nord-est. Mon ami Enrique en a pris plusieurs croquis. Une luxuriante végétation les revêt; des Chinois charbonniers y vivent, et expédient leur charbon à Manille. De l'aspect de plusieurs d'entre elles, qui, vues de loin, semblent réellement montées sur un pied, nous donnâmes familièrement, entre nous, à ces îles, le nom d'archipel des Champignons.

De Sual à Manille la route traverse quatre provinces, Pangasinan, Tarlac, la Pampanga, Bulacan.

Tarlac, à vrai dire, n'est pas une province, mais un district.

De Sual à Bayambang par Lingayen, San Carlos, Malasique, nous étions en pays connu, mais nous n'étions pas encore allés jusqu'à San Miguel de Camiling.

San Miguel, où nous tombons en pleine fête, est

1. Suite. — Voyez pages 177 et 193.

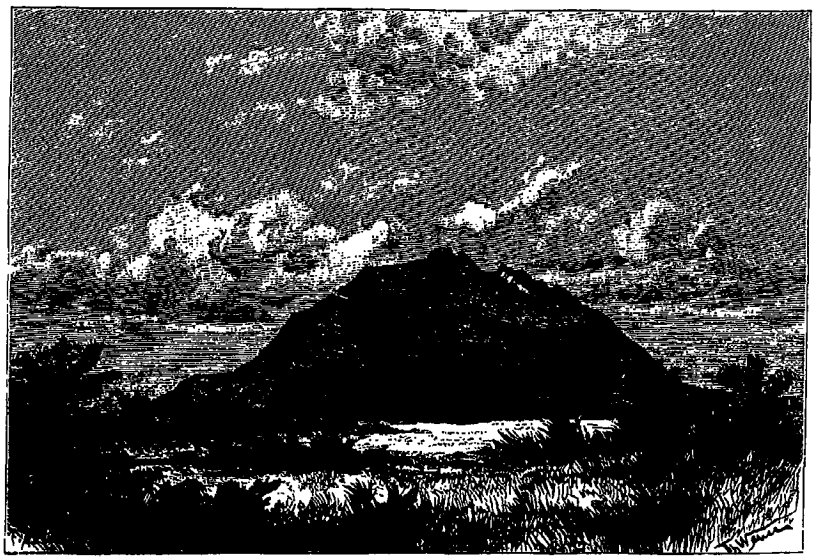
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la province de Pangasinan. Tarlac, où nous amène de San Miguel une terrible chevauchée d'un jour sous un soleil de plomb, est le chef-lieu du district de même nom. Cette ville borde un rio fort large, très inconstant, qui change de cours à chaque inondation; quand les pluies de la nortada détruisent impitoyablement tous les ponts, — ce qui est justement le cas en ce moment — il faut traverser à gué tous les torrents et *torrenticules*.

Un autre fléau du pays, ce sont les coupeurs de bourse. On nous en avait menacés, mais nous n'en avons pas rencontré un seul, soit par hasard, soit parce que nous sommes Européens, et qu'ici l'on n'ose guère s'attaquer aux « Castilas », — d'ailleurs notre caravane est bien armée, nombreuse et ne craint rien — mais les pauvres Chinois n'en pourraient dire autant: on en tue un par semaine et par village, me dit-on avec quelque exagération. Le district est pauvre et voisin de deux des plus riches provinces de Luçon: grande tentation pour ceux qui n'ont ni sou ni maille; le coup fait, la Cordillère est là pour servir de refuge.

De la capitale du district de Tarlac à celle de la province de la Pampanga, la route est presque déserte jusqu'à la mission de Capas et jusqu'à Mabalacat; puis les villages se succèdent, rapprochés les uns des autres et presque *reliés entre eux par des cases*, par des fermes.

C'est Bacolor que se nomme la résidence des autorités pampangiennes. De belles plantations de cannes à sucre l'entourent, et aussi de magnifiques pâturages avec troupeaux de bestiaux; les rizières sont superbes; l'activité règne partout. C'est essentiellement la province opulente de Luçon, celle où se trouvent les plus grandes fortunes. Il y a des haciendas immenses, dont



L'Arayat. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

presque aucune n'appartient à des Européens; les ordres religieux, les Indiens et les métis sont les seuls propriétaires qui se partagent le sol dans cette partie de Luçon.

Ce très riche pays est une plaine d'alluvion au centre de laquelle se dresse un ancien volcan, l'Arayat. Une foule de rios l'arrosent, et, pour hasarder un mot nouveau, *la surarrosent et vont grossir presque tous* le Rio Grande de la Pampanga, tributaire de la baie de Manille.

De Bacolor à Manille nous ne suivîmes point la route la plus directe, au sud-est, mais le chemin des écoliers. Un long détour vers le nord-est, à travers des bourgs que le tremblement de terre de juillet a singulièrement maltraités, nous conduisit dans la province de la Nueva Ecija et jusque dans sa capitale, nommée Calabiao ou Cabiao, située au bord d'une rivière qui se jette dans le Rio Grande de la Pampanga. Je n'ai pas encore vu de ville qui ait plus lieu de maudire la catastrophe de juillet.

Nous contournons ensuite le Pinag de Candava, immense bas-fond plus ou moins sec, plus ou moins humide suivant la saison; en temps pluvieux c'est un lac, et les cartes le désignent ainsi. Ce contour nous fait passer par San Miguel de Mayumo et par Baliuag, *ville opulente, dans un pays plantureux; mais plus* nous approchons de la capitale, moins les gens sont obligeants: il semble que l'hospitalité est inversement proportionnelle à la fortune.

Il ne nous reste plus qu'à traverser Bulacan, capitale de la province de son nom, et nous nous reposons à Manille.

IX

Au mont Maquiling, et de nouveau jusqu'à la Contracosta.

M. Centeno et moi, nous désirions constater *de visu*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les dégâts faits par le tremblement de terre dans la région qui entoure la Laguna, et, au besoin, pousser jusque dans le district de l'Infanta, d'où étaient arrivées de sombres nouvelles.

Débarqués à Tunasan, sur la rive occidentale du lac, nous suivons le littoral vers le sud-est, pour nous rapprocher du Maquiling.

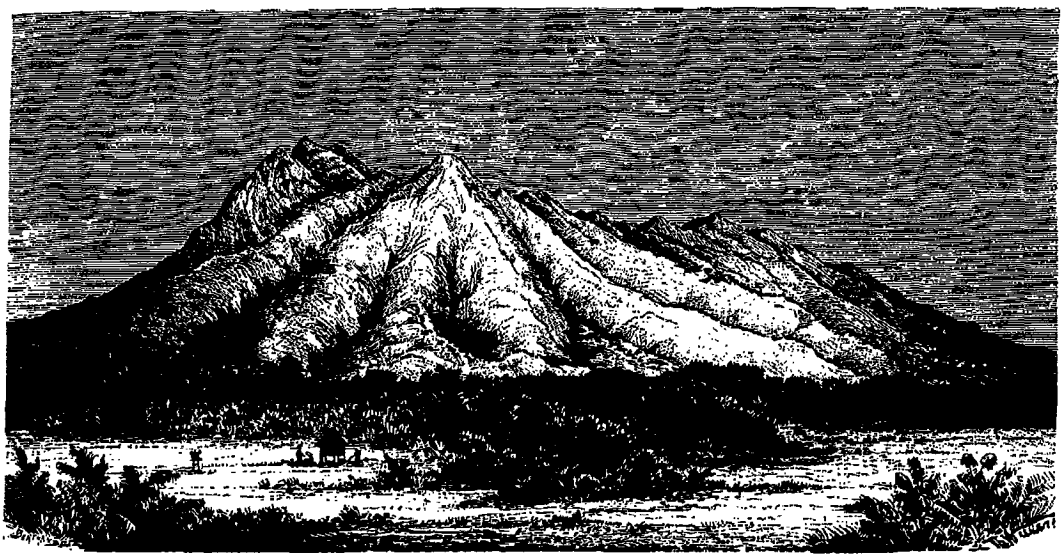
A partir de ce bourg, le rivage de la Laguna appartient presque entièrement aux Dominicains, qui retirent du riz et de la canne de leurs magnifiques haciendas un produit double de celui qu'obtiennent les autres habitants du pays. Santa Rosa est une de ces superbes haciendas cultivées par des *colonos*, Indiens qui travaillent à la part.

Biñang succède à Tunasan. Les habitants de cette petite ville avaient été peu éprouvés par la secousse du 18 juillet. Aussi le plus grand nombre d'entre eux se mirent-ils en route le 19 pour aller porter secours aux Santa Cruzeños (Santa Cruz est la capitale de la province de la Laguna).

Le 20, à leur retour, ils trouvèrent leur ville en ruine; pas une construction en pierre ne restait intacte : église, couvent, tribunal et caserne, tout n'était plus qu'un tas de décombres; trois malheureux avaient été tués, et les autres forcés d'aller habiter des cases en bambou, où ils sont encore, j'imagine.

Par Santa Rosa, la grande ferme dominicaine, par Cabuyao et Calamba, nous arrivons au pied du Maquiling.

Cette montagne, fort élevée, est un ancien volcan, qui, pendant toute la durée des tremblements de terre de juillet, fut la grande terreur des habitants et le sujet de toutes les conversations; on en rêvait, on le



Le Maquiling. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

voyait se réveiller, ensevelir Manille sous des fleuves enflammés, et les nouvellistes annonçaient dix fois par jour que le volcan lançait des flammes, que la lave coulait de ses flancs, etc. Cette fois-ci Cassandre eut tort, la montagne ne souffla pas.

Telle j'avais laissé Santa Cruz le 19 juillet, telle je la retrouve aujourd'hui à mon retour; les secousses du 20 n'ont rien ajouté à sa ruine.

Le 15 décembre, l'alcade veut nous accompagner et nous faire visiter lui-même sa province; aussi sommes-nous reçus partout au son de la musique.

Nous visitons successivement Pagsanjan, Lumbang, Longos, Paeté, Paquil et Panguil; ces villes, dont quelques-unes renferment vingt mille habitants, se touchent presque; elles sont à peu de distance du lac et en suivent le contour. Dans leurs environs, les terrains sont d'une très grande fertilité; on y cultive avec succès la canne à sucre et il y a généralement deux récoltes de riz par an.

L'un de ces bourgs, Paeté, renferme une colonie d'artistes sculpteurs sur bois qui font d'assez jolies choses; ils sont tous occupés en ce moment par l'alcade : il leur a donné des modèles qu'ils reproduisent avec une étonnante fidélité.

Cette région a été singulièrement éprouvée par les tremblements de terre, qui, du 14 au 20 juillet, ont détruit les églises et autres bâtiments en pierre; rien n'est resté debout, et mainte personne a péri sous les décombres. Mais nulle part il n'y a eu plus de mal qu'à Siniloan.

Je retrouve en cette ville toutes mes anciennes connaissances, mais leurs maisons n'existent plus.

La caserne où j'avais reçu l'hospitalité de l'alferez Antonio Ibaz s'est effondrée complètement; du couvent il ne reste que le mur de façade; l'église n'a plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que quelques pans de murailles, et la tour a été projetée presque de l'autre côté de la route.

La maison aux colonnes dorées n'existe plus, et les secousses sismiques ont détruit non seulement toutes les constructions en pierre, mais encore plusieurs cases en bois et en bambou. Chose incroyable : parmi tant de ruines et tant de désastres, pas une personne n'a été atteinte; tous ont eu le temps de s'enfuir. Mme Ibaz sortait en courant avec un enfant dans ses bras, quand le cuartel, le tribunal, le couvent et l'église s'écroulaient autour d'elle, et pas la plus petite pierre ne l'atteignit.

Le 21 décembre, je me retrouve en terre plus qu'hospitalière, au milieu de la famille Seco, à Binangonan de Lampon, au bord du Pacifique. Là aussi tout ce qui était fait de pierre a croulé dans un commun désastre.

Le 30 décembre, rentrée à Manille.

X

Voyage au Sud-Est. — Le Taal. — La grande presqu'île des Bicols, ou de Camarines et d'Albay. — Le Mayon.

C'est encore avec MM. Centeno et Enrique d'Almonte que je repartais de Manille, le 6 juillet 1881. Notre première destination était le Taal, volcan malfaisant qui se lève dans le lac de Bombon, province de Batangas, au sud de Manille et non loin du golfe de Balayan, auquel un court fleuve porte les eaux dudit lac.

Plus encore que le Maquiling, le Taal était l'effroi des habitants de la capitale. Comme le Maquiling, ce volcan, qui n'est pas éteint, se montra paisible : paisible relativement, puisque son activité est constante.

Voici, du reste, la traduction des notes prises par le curé, qui, placé à peu de distance de là, a pu se rendre un compte exact de ce qui s'est passé.

« Le 1er juillet, le volcan commence à jeter des flammes; le 6 et le 7, il lance des pierres, qui retombent sur ses flancs ou dans le lac. Les 14, 17, 18 et 22 juillet, les pierres sont lancées jusqu'à deux kilomètres du volcan; les jours où le tremblement de terre s'est fait sentir, l'éruption a justement été moins forte et l'on n'a vu la rougeur des flammes que pendant la nuit; maintenant il fume comme à son ordinaire. Toutes les éruptions ont été précédées et accompagnées de bruits souterrains; la dernière a eu lieu le 3 octobre.

« Les principales crises du Taal ont été celles de 1709, 1716, 1740, 1754 et, plus près de nous, celle du 4 octobre 1867.

« L'explosion de 1754, en décembre, dura huit jours sans interruption; les cendres volèrent jusqu'aux provinces de Bulacan et de la Pampanga, si épaisses qu'il fallut s'éclairer en plein midi; les eaux du lac bouillaient et tous les poissons périrent; autour de la lagune les villages furent détruits et quelques-uns presque dépeuplés. »

Pour rien au monde nous n'aurions quitté les bords de la laguna de Bombon sans avoir préalablement fait notre visite au plus redouté des volcans philippiniens.

Le cratère est une immense cuvette d'au moins deux cents mètres de profondeur; le diamètre nord-sud peut avoir cinq cents mètres; le diamètre est-ouest dépasse certainement mille mètres. Les parois intérieures sont hérissées d'aspérités.

L'intérieur et l'extérieur du cône ont une couleur de cendre blanchie par les rayons du soleil; presque au centre du cratère dort un petit lac vert-pomme qui fume constamment, et, à côté, un autre moins grand en est séparé par un monticule de lave peu élevé; sa couleur est vert et jaune.

Au sud-sud-ouest s'ouvrent béants trois trous à bords surélevés, en forme de puits, dont les margelles avec leur teinte noire tranchent sur la couleur grise uniforme qui les entoure.

L'un de ces puits est le cratère actuel d'où sortent en ce moment de longues colonnes de fumée qui montent lentement vers le ciel. A gauche de ces puits une montagne de trois cents mètres de hauteur s'élève à pic; ses parois sont percées de mille creux et fissures laissant échapper des vapeurs sulfureuses, qui déposent sur les flancs du soufre en couches épaisses.

Dans le fond de la cuvette, occupé, comme je l'ai dit, par des puits et par deux soi-disant lacs, autrement dit par deux grandes mares, le terrain est coupé dans tous les sens par de fortes crevasses aux parois friables : ce qui y rend la marche difficile et périlleuse.

Après avoir contemplé le volcan pendant que notre jeune ami Enrique d'Almonte en prend une vue, nous redescendons le cône, mais à pied : ce que je fais en courant et en ligne droite, par un angle de quarante-cinq degrés, grâce au terrain friable où mes talons pénètrent assez pour m'empêcher de glisser et me permettre de sauter sans péril d'une crevasse à l'autre.

L'après-midi, nous remontons par le côté nord-ouest du volcan pour en prendre une autre vue. Au moment où nous nous promenons sur les bords du cratère afin de l'étudier sous toutes ses faces, une colonne monte du centre du lac, masse d'eau et de soufre qui se soulève en bouillonnant. C'est le même bruit, mais infiniment plus fort, que celui d'un pot-au-feu qui bout trop vite et se répand dans les cendres. A cette vue, nos hommes prennent la fuite. Nous, nous restons en contemplation, mais ce spectacle ne dure malheureusement que quelques secondes. La colonne, en tombant, fait déborder le lac, et la fumée du cratère redouble d'intensité.

Le 10 janvier, au lever du soleil, nous partons en banca pour Taal; après avoir traversé le lac du nord au sud nous pénétrons dans la rivière qui verse à la mer du Sud les eaux de la laguna de Bombon. Cette rivière est sans profondeur et nous touchons à chaque instant : pourtant notre pirogue tire bien peu d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Taal on est trop près du chef-lieu de la province pour se dispenser de l'aller voir. Comme le pays qu'elle administre, elle s'appelle Batangas, ou, pour mieux dire, c'est d'elle que la province a reçu son nom.

Batangas est un port à la bouche du rio de Calampan, très bien abrité au fond d'une baie ouverte au seul vent du sud-ouest; c'est la première escale des vapeurs qui desservent le sud de Luçon et les îles Bisayas. En ce moment la petite vérole y fait de grands ravages et je retrouve ici la même façon de guérir, lisez : d'aggraver cette maladie, que dans l'Afrique occidentale : on plonge les malades dans l'eau froide, par quoi on les tue presque tous dans le plus bref délai.

Après Batangas nous visitons Lipa, dont la prison et le tribunal sont encombrés de prisonniers faits dans les montagnes jusque sur le territoire de Tayabas. Nous visitons ensuite l'église et le couvent de Lipa. Très riche est la province; elle attire les voleurs et les brigands.

La péninsule des Bicols (ainsi nommée du peuple, parent des Tagals, qui l'habite) manquait encore à

Ruines de Siniloan. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de l'auteur.

nos observations et constatations des suites du grand tremblement de terre de juillet.

Nous prîmes le courrier le 20 janvier, et, le 21 au matin, nous doublâmes la cabeza de Bondog, pointe méridionale de la province de Tayabas.

Nous débarquons à l'Abra de Pasacao, anse de la province Camarines Sur, — anse d'un mouillage très peu sûr; quand le temps est mauvais, les navires passent sans s'arrêter.

Cette province a pour capitale la ville de Nueva Cáceres, où l'on arrive de Pasacao par une belle route, à travers des plaines bien arrosées et dominées par le volcan d'Ysarog (dix-neuf cent soixante-six mètres). Ce mont, couvert de forêts, sert de refuge aux Négritos et aux Indiens qui refusent de payer le tribut.

Nueva Cáceres ou Naga est non seulement le chef-lieu de la province de Camarines Sur, mais encore la capitale de la partie méridionale de Luçon. Elle possède un évêché, une grande maison d'éducation pour les filles, tenue par des sœurs de charité, et un séminaire où les jeunes indigènes viennent faire leur éducation.

Les routes qui relient Naga aux provinces environnantes sont solides et assez bien entretenues. Outre les routes carrossables, la rivière Vicol ou Bicol, assez abondante, sert aux transports agricoles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'alcade nous reçut avec une extrême bonne grâce, et, comme lui, l'alcadésa, charmante femme à la mine superbe. Qui de nous eût prédit qu'elle serait emportée, à quelques jours de là, par l'épidémie qui sévit sur la contrée, par la petite vérole?

A Naga je me séparai définitivement de mes amis, MM. Centeno et Enrique d'Almonte, qui retournèrent à Manille. Les effets du tremblement de terre ayant été presque nuls dans la presqu'île des Bicols, ils voyaient par là même leur mission terminée.

Pour moi, je fis d'abord une excursion aux grottes majestueuses de Limanan, où telle voûte a bien soixante à quatre-vingts mètres de hauteur; les chauves-souris y sont par milliers, fuyant dans les trous les plus sombres pour se dérober à la lumière de nos torches. Le chemin qui y conduit (les grottes sont à une assez grande distance au nord-ouest de Naga) passe par des plaines d'une richesse inouïe, fertiles en riz, en canne à sucre, et où viendraient aussi facilement le cacao et le café, très peu cultivés jusqu'à ce jour; là paissent aussi de nombreux bestiaux et les chevaux les plus beaux de l'archipel.

Une seconde excursion, pleine d'intérêt pour moi, fut celle que je fis à l'hacienda de M. Feced, d'où je partis le 18 février pour Yriga. Cette ville donne son nom à un ancien volcan que recouvre une végétation luxuriante.

Quelques courses dans la montagne d'Yriga me mirent en rapport avec des familles de Négritos vivant près des ruisseaux, dans les ravins, sous des abris assez semblables à ceux que j'ai rencontrés en Afrique chez les Osseybas et les Okandas quand ils sont en déplacement de pêche.

Les Négritos de ces contrées renferment leurs morts dans des bières tressées avec les feuilles du *Palma brava*. Quand un individu meurt, on ne l'enterre pas tout de suite; on veille autour du cercueil, et dansent en rond parents, amis et tous ceux qui ont appris la nouvelle.

La cérémonie ne se compose pas seulement de chants et de danses, mais on y boit et on y mange; je dois même ajouter que c'est là le plus fort de l'oraison funèbre; cela dure tant qu'il y a de quoi manger, quelquefois pendant plus d'un mois, car tout le monde apporte des vivres; on enterre alors le cadavre à la place où était sa case et l'on ne s'en occupe plus.

Il ne fait pas bon cependant de toucher aux morts: quand nous allions les déterrer, aussi bien ici que dans d'autres endroits, les hommes qui s'aventuraient la nuit dans les bois se faisaient payer fort cher, risquant, disaient-ils, de recevoir une flèche empoisonnée des Négritos; or c'est là une blessure dont on meurt toujours. J'ai pu néanmoins me procurer une collection de douze squelettes presque entiers, qui se trouvent actuellement au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Les Négritos de ces parages se livrent à la culture de l'abaca; c'est même une des régions qui en fournissent le plus. Ils récoltent aussi l'ilang-ilang, qu'ils trouvent dans leurs montagnes. L'ilang-ilang est un parfum bien connu de nos élégantes et qui se paye fort cher; il vaut actuellement à Paris cinq cents francs le kilogramme, et il fut un temps où il valait le double. La fleur qui donne cette essence provient d'un arbre très grand qu'on ne rencontre qu'à cinq cents ou six cents mètres d'altitude; malheureusement il tend à disparaître, car ceux qui se livrent à la récolte des fleurs trouvent plus simple d'abattre l'arbre quand il est en pleine floraison que de monter dessus : ce qui, du reste, ne serait pas facile.

Il s'agissait maintenant d'aller contempler de près le célèbre volcan Mayon, près d'Albay[1].

Le Mayon est un volcan superbe. Comme la majeure partie des « ignivomes », il a la forme d'un cône; c'est même un cône parfait, avec forêt à la base. Jagor lui donne deux mille sept cent trente-quatre mètres, d'autres deux mille cinq cent vingt-deux seulement, ou même deux mille quatre cents. Le sommet est couvert de laves grises pareilles d'aspect à celles du Taal.

Plusieurs personnes ont entrepris l'ascension du volcan; quelques-unes ont dit être arrivées jusqu'au bord du gouffre, mais chacune a été démentie par les autres. Le premier qui en aurait tenté l'ascension serait un moine franciscain du nom d'Esteban Solis, qui l'entreprit pour détruire la superstition des indigènes relativement aux volcans.

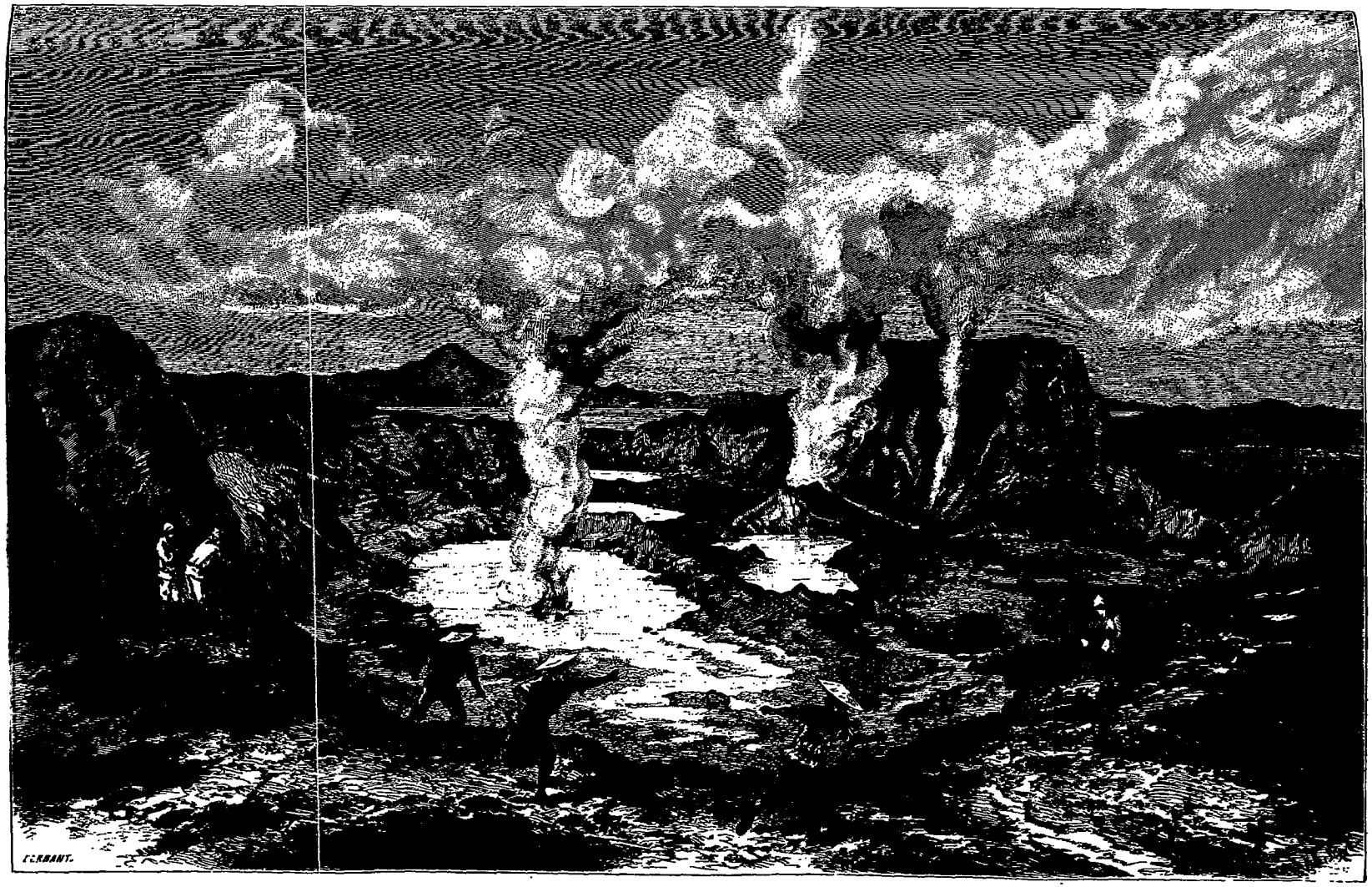
Sa première éruption connue des Espagnols depuis leur arrivée aux Philippines serait, d'après Alexandre Perrey, celle du mois de février 1616; celle du 23 octobre 1766, décrite par Legentil et Perrey, fut certainement la plus terrible : elle détruisit complètement le village de Molinao, et en partie tous ceux qui se trouvaient au sud du volcan furent plus ou moins atteints.

Voici la description de la catastrophe : « Le 20 juillet, les flammes commencèrent à apparaître à la cime du volcan. Jusqu'au 5 septembre elles conservèrent la forme d'une pyramide, puis elles diminuèrent de hauteur; la cime entière parut alors comme en feu, et un ruisseau de lave de cent vingt pieds espagnols de largeur coula du côté de l'orient pendant deux jours.

« Le 23 octobre, le volcan rejeta une si grande quantité d'eau, qu'entre Albay et Tilog il se forma plusieurs ruisseaux de vingt à vingt-cinq mètres de largeur, qui allèrent se jeter à la mer avec une telle force que la marée montante ne put en dominer le cours. Ce phénomène fut suivi d'une violente tempête, qui commença à sept heures du soir par l'ouest-nord-ouest et tourna ensuite du côté du sud, où elle arriva à trois

1. Voyez dans le 1er semestre de 1884, p. 115, une gravure représentant le Mayon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



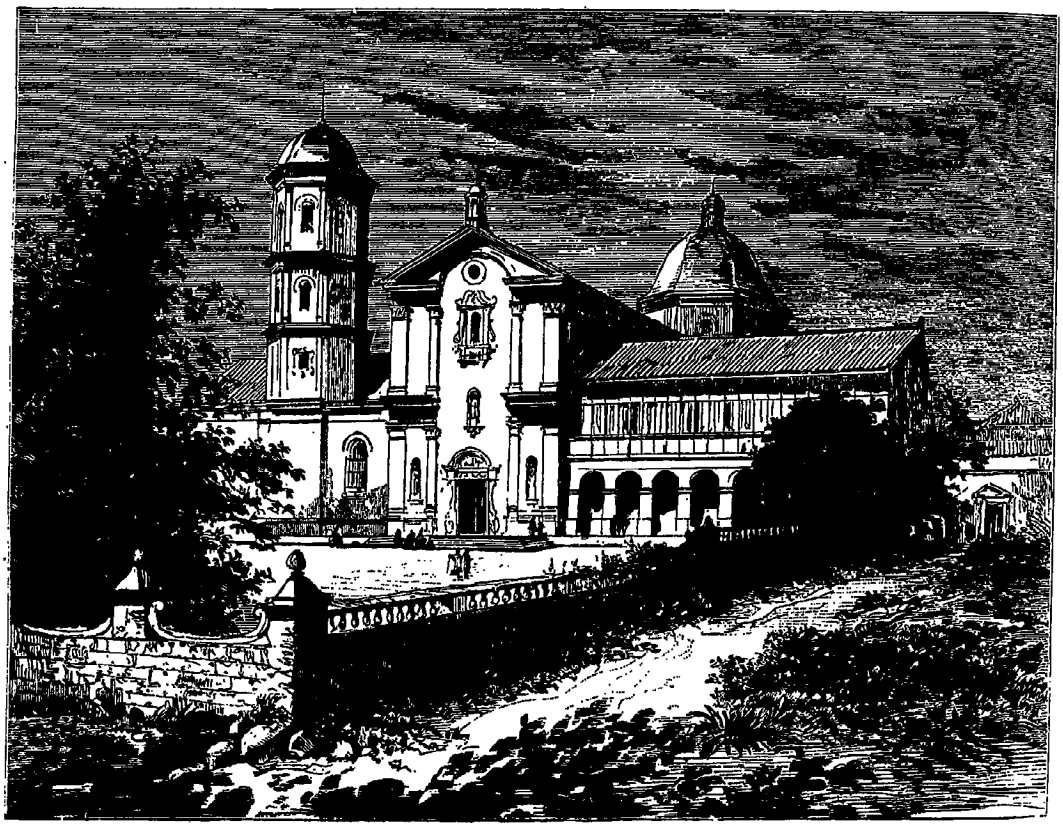
Le volcan Taal (voy. p. 212). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures du matin. Les rivières entre Bacacay et Molinao atteignirent près de quatre-vingts mètres de largeur. De Camalig jusque dans l'intérieur de Sarayas, province de Naga, le pays changea au point qu'il devint impossible d'en reconnaître les chemins. Molinao fut complètement détruit; toutes les maisons furent écrasées et les champs recouverts d'une épaisse couche de cendres. Cagsana subit en partie le même sort et resta depuis comme un petit îlot entouré de profonds ravins le long desquels se précipitait un torrent d'eau et de sable. Cette rivière fut aussi la cause de grandes dévastations à Camalig, à Guinobatan, à Ligao et à Bolangui. Au sud-ouest les cocotiers et autres arbres furent enterrés jusqu'à leurs cimes; à Albay on trouva seize cadavres, et à Molinao plus de trente. »

En 1814, d'après le récit d'un témoin oculaire, reproduit par Al. Perrey, l'éruption fut encore plus terrible.

« Le 1er février, à huit heures du matin, on vit s'élever du volcan une colonne de sable, de cendres et de pierres qui, en peu d'instants, s'éleva à une très grande hauteur. Les côtés du volcan disparurent à notre vue, et une rivière de feu se précipita ensuite au bas de la montagne, menaçant de nous envelopper;

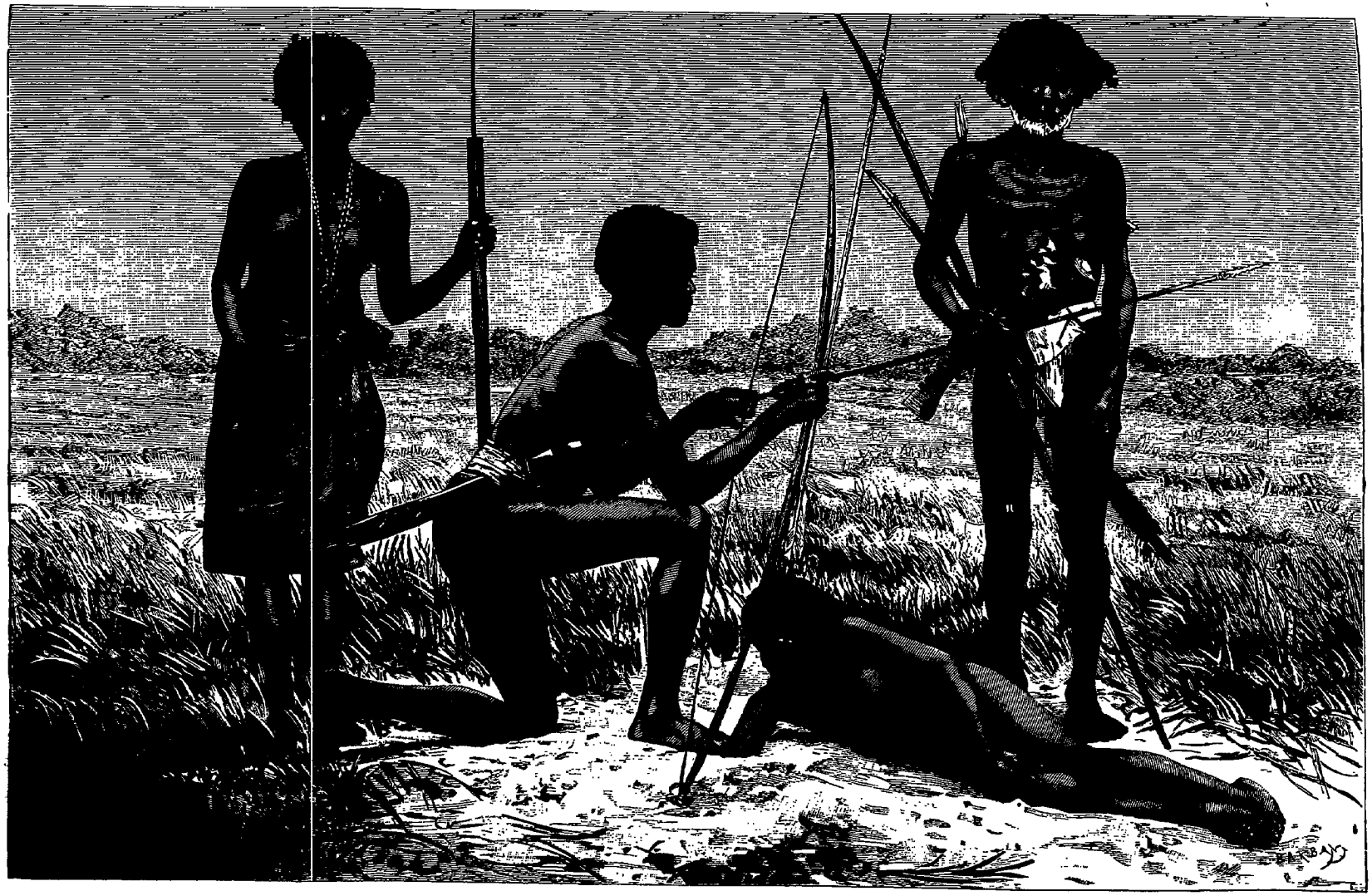


Église et couvent de Lipa (voy. p. 213). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis.

tout le monde prit la fuite et chercha les points les plus élevés. L'obscurité augmenta et plusieurs habitants furent atteints par les pierres que lançait le volcan.

« Les maisons n'offraient plus aucune sécurité, car les pierres enflammées les incendiaient toutes en tombant, et c'est ainsi que furent réduits en cendres les pueblos les plus riches de Camarines. Vers les dix heures, les grosses pierres cessèrent de tomber, mais elles furent remplacées par une pluie de cendres. A une heure et demie, le bruit diminua et le ciel se dévoila un peu; c'est alors que l'on vit le sol couvert de cadavres et de blessés; dans l'église de Budiao on trouva deux cents morts, et trente-cinq dans une maison du même village. Cinq villages de Camarines furent complètement détruits, ainsi que la ville d'Albay dans sa plus grande partie. Il mourut plus de douze mille personnes; il y eut un très grand nombre de blessés, et ceux qui restèrent perdirent tous leurs biens. L'aspect du volcan est resté d'une tristesse effroyable; ses flancs, qui étaient si pittoresques, entièrement cultivés, sont maintenant couverts de sable; la couche de cendres et de pierres a de huit à dix mètres d'épaisseur, et, à l'endroit où était Budiao, les cocotiers ont été entièrement ensevelis. Dans les autres villages la couche n'a pas moins de quarante mètres d'épaisseur. Le sommet du volcan, autant que l'on peut en juger,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Négritos de la montagne d'Yriga (voy. p. 214). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a perdu cent vingt pieds espagnols de sa hauteur, et dans sa partie sud une épouvantable ouverture laisse voir trois nouvelles bouches, qui se sont ouvertes à peu de distance du cratère principal et qui lancent encore des cendres et des nuages de fumée. Les sites les plus beaux de Camarines, les endroits les plus riches de la province, se trouvent maintenant convertis en un désert de sable. »

On m'assure, mais je ne le garantis pas, que pendant cette éruption l'obscurité s'étendit jusqu'à Manille et que les cendres volèrent jusqu'en Chine!

En 1827, toujours d'après Perrey, il y eut une autre éruption, qui dura plusieurs mois, jusqu'en février 1828.

Jagor dit, d'après le récit des habitants de la contrée, qu'en 1834 et 1835 le volcan fut presque constamment en activité et que presque tous les soirs on vit un ruisseau de lave descendre de la montagne.

Et l'infatigable Mayon fit encore parler de lui en 1845, 1846, 1851, 1853, 1855, 1857, 1858, 1859, 1860, non par de violentes éruptions, mais parce qu'il fuma souvent et qu'ainsi l'on eut sous les yeux la preuve manifeste de sa menaçante activité.

A Daraga je fus cordialement reçu par la famille Muñoz, dont tous les messieurs ont complété leurs études à Paris.

Daraga est une ville de la banlieue d'Albay, capitale de la province d'Albay; elle remplace l'ancienne Cagsana, détruite en 1814 par une crise du Mayon. Du terre-plein de son église, le paysage est admirable. Le Mayon surtout attire les regards; masse grise et noire, il s'élance, couvert de forêts, au milieu de plaines superbes où le riz donne d'abondantes récoltes, où les pâtures sont animées par des troupeaux paissant en liberté dans une demi-sauvagerie.

Je ne pouvais faire un long séjour à Daraga. Quand je me fus rassasié de la vue du volcan, d'où sort continuellement une fumée rouge qui fait craindre quelque prochain cataclysme, je quittai ces beaux lieux, riche de deux petits volumes que m'avait offerts leur auteur, don Alvarez Guerra, l'alcade de la province d'Albay. Ces deux volumes, fort intéressants, sont les *Viajes por Oriente* (Voyages dans l'Orient) : l'un est consacré presque entièrement à la province de Tayabas, l'autre mène le lecteur dans l'archipel micronésien des Mariannes.

Au delà d'Albay, le port de Legaspi, sur la baie d'Albay, possède les grands magasins et entrepôts des riches négociants qui font le commerce de l'abaca ou chanvre de Manille.

A Legaspi je pris la direction du nord; je vis Libog et Tabaco, sur son vaste et beau golfe séparé de celui d'Albay par de petites montagnes : c'est le dernier port que desservent les courriers à vapeur; au delà, vers le nord, la mer est presque toujours mauvaise, le pays pauvre et désert.

On m'avait signalé des grottes funéraires dans une île voisine de Tabaco; je n'y trouvai que des cocos coupés en deux, remplis d'un vin de palme offert par les pêcheurs et autres habitants du lieu aux esprits des cavernes. Ni vases de terre, ni débris d'ossements; des chercheurs avaient sans doute fouillé ces grottes avant moi.

De Tabaco j'allai visiter au nord les sources chaudes de Tiwi, qui jaillissent près de la mer dans un cirque de hautes montagnes.

Enveloppé d'un nuage de vapeurs sulfureuses, sur des roches qui me brûlaient les pieds malgré mes gros souliers de chasse, j'en pris tant bien que mal la température : elle varie, suivant les sources, entre soixante et quatre-vingt-quatorze degrés. Auprès s'élèvent les bains, modeste édifice de bambou. C'est une espèce de petit hangar au milieu duquel on a fait passer un ruisseau d'eau chaude et un ruisseau d'eau froide dont on règle le courant au moyen d'une petite vanne, et l'on a son bain tel qu'on le désire, frais, chaud ou très chaud.

Tout près de là sourdent des eaux thermales siliceuses pétrifiantes. A chaque petite source correspond un cône élevé peu à peu par le silicate de chaux que dépose la fontaine et qui lentement se superpose jusqu'à hauteur de la force d'ascension de l'eau. Ce que j'admire le plus, c'est un bassin de dix mètres de côté, aux parois à pic, rempli d'une onde bleue admirablement claire, et toujours en ébullition, sa température étant de quatre-vingt-dix-huit degrés.

XI

Dans les grottes funéraires de l'île de Marinduque.

Revenu à Manille le 20 mars, pour expédier mes collections et prendre connaissance de mes lettres de France, j'y rencontrai M. Coroy, directeur par intérim du jardin botanique de Saigon. Il était venu acheter des chevaux pour la remonte de la cavalerie de Cochinchine.

Je lui remis des plants et des graines d'abaca, avec une note sur ce précieux textile. Quand je passai, l'année suivante, en Cochinchine, je vis avec plaisir que M. Coroy, profitant de mes graines, avait doté le jardin botanique d'un carré d'abaca de belle venue.

Mais, quand en février 1885, passant de nouveau par Saigon, je fis ma visite aux abacas du jardin, je n'en trouvai plus un seul : le successeur de M. Coroy les avait arrachés et remplacés par des plantes d'ornement.

Ce textile serait pourtant bien utile à la Cochinchine si l'on avait la patience de l'y acclimater. On en fait des cordages de navire (car il ne pourrit pas à l'humidité) et des étoffes solides d'un usage général aux Philippines. Le meilleur abaca vient des deux provinces de Camarines et de la province d'Albay.

Le 13 avril 1881, je m'embarquai pour Marinduque, grande île située au sud de Luçon, vis-à-vis du littoral de la province de Tayabas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

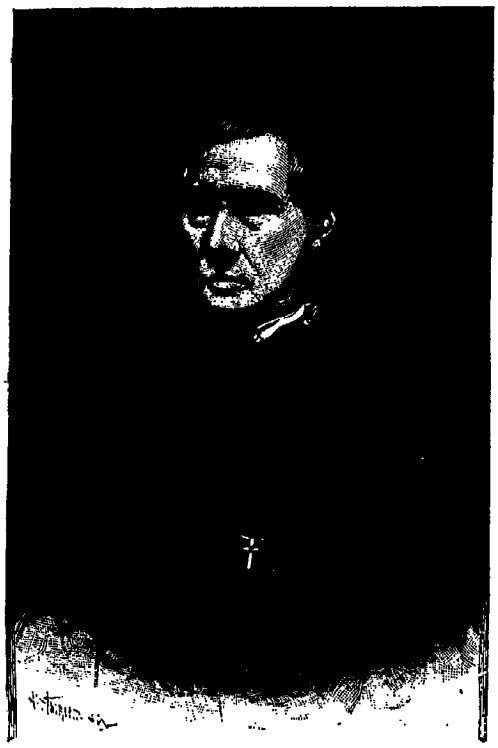
Dès le 14, à deux heures de l'après-midi, je prends terre devant la douane de Boac, sur une plage sablonneuse où s'élèvent deux ou trois petites cases, et j'y trouve mon ami Fochs, qui vient justement de s'établir à demeure dans le pays. J'enfourche le cheval qu'il m'a amené et je pique des deux vers la ville de Boac, en sa compagnie et avec celle de son camarade Bergara, lieutenant de carabiniers.

Bergara m'offre une chambre en son cuartel (quartier, caserne), avec une telle grâce, une telle insistance, que je l'accepte.

Marinduque m'attire par la renommée de ses grottes funéraires. C'est une île madréporique et volcanique, dont la plus haute montagne, le Marlanga, s'élève à cinq cents mètres environ.

Il va de soi que chacune de ces grottes a sa légende, ses esprits, ses terreurs. De l'une, des esprits *castilas* (européens) sortent processionnellement tous les ans, la nuit de la Toussaint, en chantant des cantiques : tout le monde les a vus, de ses yeux vus. Quand on entre dans leur caverne, on ne voit rien, fors des crânes plus gros que des marmites. Dans une autre, est une porte en bois qu'on ne saurait forcer; dans une troisième, à l'entrée, glace immense qu'on ne pourrait briser; et dans toutes, des serpents monstrueux.

La première où je me hasarde est justement celle qui a la porte en bois dont on fait de si beaux récits.



Le P. Clemente Ignacio (voy. p. 220). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Je ne suis pas seul, tant s'en faut : même j'ai cru que tous les habitants de l'île allaient venir pour voir le Castila français aux prises avec l'Asuan, ou esprit des cavernes. J'ai d'abord comme compagnons mes amis Fochs et Bergara, et don Domingo Diaz, docteur de la province; puis tous les notables, dont quelques-uns se sont fait remplacer au dernier moment par leurs fils. Tout ce monde est à cheval, les porteurs courant devant, et nous avons l'air d'aller prendre les esprits à l'assaut.

Au bout de deux heures et demie, nous voici dans la montagne en face du lieu redoutable. Tous me regardent, anxieux, béants (je parle des Indiens). Je passe devant, j'entre, et presque aussitôt j'arrive au fond de la grotte, qui est petite, avec des parois calcinées et pour sol un terreau noir composé surtout du guano déposé par des légions de chauves-souris. A part cela rien que des débris de vases en terre brute et quelques ossements.

Voilà donc les milliers de squelettes que l'on m'avait annoncés!

« Mais, me disent les Indiens, l'Asuan, ayant eu connaissance des projets du Castila français, a vidé la grotte devant lui. »

Rien non plus dans une caverne voisine, beaucoup plus vaste, toute en noirs et profonds précipices, où je descends non sans peine et sans danger dans des salles du noir le plus noir, entre des chauves-souris tourbillonnant par nuées en menaçant d'éteindre les torches. Quand je remonte à l'air libre avec Fochs et Bergara, les Indiens respirent : ils croyaient déjà que l'Asuan nous avait dévorés.

Je revenais les mains vides, mais désormais mes hommes avaient confiance en moi et ils ne craignaient plus qu'à moitié le sombre esprit des cavernes.

A Boac on nous entoure, on m'admire, on décide à l'unanimité que je suis porteur d'une amulette plus puissante que l'Asuan lui-même.

« Comment, me dit-on, peux-tu dompter de si forts et méchants esprits?

— Comment? Je suis le roi des Asuanes, et tous m'obéissent. »

Du 20 au 25 avril, visite de diverses grottes, où je ne trouve rien malgré d'attentives recherches.

Le 25, je pars pour Gazan avec l'alcade de Boac, don Juan Galiego; la route suit le bord de la mer, d'abord dans des rizières, puis par des champs de canne à sucre. Nous y descendons chez le señor Berdote, dont le grand-père était Français. Berdote s'est marié avec une Indienne appartenant à une riche famille de Marinduque. Il est vraiment le roi de l'île, on n'y fait rien sans lui demander conseil.

Le premier soin du docteur est de visiter les varioleux. Je l'accompagne dans sa tournée. Afin de lui faciliter sa tâche, on a fait tambouriner dans le village que toutes les cases où il y a un malade devront arborer un petit drapeau à leur fenêtre.

Au bout d'une heure la ville est entièrement pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voisée; pas une case qui n'ait son ou ses malades.

Après la visite générale, l'alcade, effrayé, fait appeler le *mediquillo* (diminutif affectueux de *medico*, médecin) :

« Comment cela finira-t-il? Est-ce que tout le monde y passera? dit-il. J'ai pourtant fait vacciner tous les enfants du village.

— Comment vous êtes-vous donc procuré du vaccin? répliqua le docteur.

— Très simplement. J'ai pris du virus au bras du premier malade quand j'ai vu ses boutons assez gros et mûrs, et j'ai inoculé tout le monde. »

Après quoi, visite au curé du lieu, visite intéressante et intéressée.

Le P. Clemente Ignacio, naturel du pays, approche de ses soixante-quinze ans. Collectionneur émérite, il a rassemblé, me dit-on, tant de coquilles, qu'il n'y a guère homme des Philippines qui puisse rivaliser avec lui. Il ne donnerait pas sa collection pour quarante mille piastres ou deux cent mille francs. Et celle-ci n'est certes pas la seule curiosité de son intérieur. Sa maison est une vraie boutique de bric-à-brac; dans une grande salle où le bon vieillard trouve à peine un coin de table pour manger, on voit pêle-mêle statues de saints en bois, oiseaux mécaniques chantant des airs variés, vieilles pendules de toutes formes, lustres, candélabres, reliquaires, images d'Épinal représentant l'histoire de l'« Enfant de la forêt », bref mille et mille objets divers dans une étonnante promiscuité.

Toutes les armoires, et Dieu sait s'il y en a, sont remplies de coquilles et autres curiosités. Dans une petite salle se trouvent la bibliothèque et les objets précieux. Il me montre une Histoire naturelle de Buffon en français, qui lui a été donnée en Chine par ses amis les missionnaires de France, puis une vingtaine de montres, toutes plus riches les unes que les autres et, comme il me le fait remarquer, indiquant toutes la même heure; il m'exhibe aussi vingt boîtes à musique, dont je suis obligé d'entendre tous les airs.

Je ne quittai point ce brave homme les mains vides; il eut la bonté de m'offrir une partie de sa collection d'insectes, et, parmi eux, le superbe *Euchirus Dupontinus*, que ne possédait pas encore le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

L'église et le couvent de Gazan, bâtis sur une petite colline, sont entourés d'un mur à créneaux. C'est que, il y a quelques années à peine, dans toutes ces petites îles les *Moros*[1] (lisez Malais, musulmans) venaient en razzia, pillaient, brûlaient, traînaient en esclavage. Si la surprise en laissait le temps, on se réfugiait dans les couvents fortifiés, d'où l'on voyait parfois flamber sa maison; mais la vie et la liberté étaient sauves.

1. Les Espagnols ont donné aux Malais le nom de Moros, les assimilant ainsi aux Maures d'Espagne, parce que, comme ces derniers, ils pratiquent l'Islamisme.

Une excursion aux grottes de l'îlot littoral de los Tres Reyes (des Trois Rois) et à celles des environs de Gazan me valut soixante-dix crânes, des ossements et diverses « curiosités » ethnographiques plus ou moins curieuses.

Le 2 mai je pars de Boac à cheval avec Fochs et Bergara pour Santa Cruz de Nano, sur la côte nord de Marinduque. Il s'agit de traverser l'île dans le sens de sa moindre largeur. On m'a dit que les grottes funéraires du nord n'ont pas été fouillées, comme celles du sud, et aussitôt je me suis mis en route.

C'est la fête à Santa Cruz, et tout le monde y veut aller. Aussi me vois-je accompagné, non pas seulement de Fochs et de Bergara, mais encore du *Tout Boac*, soit d'une quarantaine de personnes.

Faire cette trotte en une demi-journée, c'est chose dure. On passe par le village de Magpog, on franchit quatorze fois une rivière, on monte jusqu'à un col ouvert à trois cent quarante mètres d'altitude, puis on descend sur le littoral.

A Santa Cruz on nous loge, mes deux amis et moi, dans la plus belle maison de la ville, et les invitations pleuvent sur nous, invitations à dîner, à danser.

J'ai parcouru une grande partie de Luçon, partout j'ai rencontré les populations, indiennes et métisses, disposées à danser et à festoyer; mais dans l'île de Marinduque cette double passion est poussée à l'extrême. La vie y est facile. Le sol, prodigieusement généreux, donne amplement le riz nécessaire, même dans les mauvaises années, et dans les bonnes il en produit assez pour permettre une ample exportation vers Manille et Tayabas. L'abaca, cultivé au flanc des montagnes, est le plus fin, le plus long de toutes les Philippines. La canne à sucre y prospère; les bois de construction, d'ébénisterie, de teinture y abondent; les prairies y sont savoureuses, et leurs bestiaux s'exportent à Manille; la mer est poissonneuse; enfin, qui veut un peu remuer les dix doigts y vit « comme un coq en pâte ». C'est un vrai pays de Cocagne.

Le curé de Santa Cruz est fils de Français et d'Espagnole, mais il ne sait pas un mot de la langue paternelle; lui aussi a sa collection, dont il veut bien distraire pour moi quelques coquilles.

Des nombreuses cavernes funéraires où je tente ma fortune dans le pays santa-cruzeño, les unes ne me donnent rien, les autres me sont moins avares. — La première que je fouille a devant elle un lac transparent de vingt mètres de profondeur sur fond de roche et de sable; j'en ai rarement vu d'aussi pittoresque, mais elle ne contient rien. La seconde, nommée Batala, me fournit quelques débris humains; j'étais en train d'y « grabeler » la terre, quand le sol trembla, mais la secousse heureusement fut faible : un peu plus, je devenais moi-même matière à découverte ultérieure.

« Est-il vrai, me disent les habitants de Santa Cruz, notamment deux curés indiens, lorsque je reviens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fête à Santa Cruz de Nano. — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargé de crânes, est-il vrai que les crânes que vous apportez là soient marqués de la croix? En ce cas c'étaient des têtes de chrétiens. » Ce qu'ils prenaient pour la croix, c'est le dessin formé par les sutures crâniennes.

Plusieurs de ces grottes sont assez loin de Santa Cruz, quelques-unes à un ou plusieurs jours de marche vers l'est-sud-est. Je nommerai celles des environs de Bonléu, notamment celle de Pamine-Taan, où je n'ai vraiment perdu ni mon temps ni ma peine, bien qu'au premier abord elle n'excitât pas ma curiosité.

L'entrée est une espèce de trou bas. En m'y glissant parmi les roches d'avenue, je me trouvai devant une file de cercueils posés les uns sur les autres.

Je fis d'abord main basse sur les cercueils de l'entrée, puis j'attaquai ceux de l'intérieur, placés, comme je l'ai dit, les uns sur les autres, dans toute la largeur du couloir, qui est d'un mètre soixante-dix centimètres. Derrière les cercueils étaient de grandes urnes contenant aussi des squelettes.

Je tâchai d'enlever les cercueils sans en laisser tomber les ossements, mais je ne pus réussir que pour quelques-uns; chaque cercueil complet fut tiré hors de la grotte et je pus les examiner à loisir. Le plus grand n'avait pas quatre-vingt-dix centimètres de long; sa largeur était de vingt centimètres, et sa hauteur de quinze. Les ossements étaient les uns sur les autres, sans ordre; presque tous les cercueils renfermaient un squelette et deux crânes, dont un devait avoir appartenu à un enfant de huit à douze ans, ou de femme.

Urnes trouvées dans la grotte de Pamine-Taan. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

Parmi les ossements j'ai trouvé des bracelets curieux : l'un est en spirale, comme le bracelet serpent de nos élégantes; d'autres sont percés, comme si on les avait portés suspendus aux oreilles ou au cou.

Quelques ornements sont en or, tous formés d'une feuille d'or très mince et représentant des boutons ou des étoiles avec dessins repoussés. Très peu de perles, soit que les eaux les aient entraînées, soit que la chose fût rare à l'époque où cette grotte servait de sépulture.

Je trouvai encore des plats, des assiettes, de petits vases et des flacons, les uns en terre vernie, d'autres en terre émaillée et craquelée, et d'autres enfin en porcelaine.

Fait assez singulier : pas un des objets ne ressemble à l'autre; tous, quoique se rapprochant beaucoup, ont des différences de forme, de dessin ou de matière.

Quand j'eus enlevé la rangée de coffres, je me vis devant de grandes urnes scellées dans le sol. Je retirai en toute hâte les cercueils placés dessus, et, avec mon couteau de chasse, je me mis à desceller les urnes. Quelques-unes étaient cassées, mais je fus assez heureux, le second jour, pour desceller la plus belle sans avarie.

Elle est en terre vernie, à l'exception de la base, qui est brute; elle a pour ornement deux dragons, lançant des flammes par la bouche, au corps de serpent, avec de grosses écailles, muni de quatre pattes ayant chacune quatre doigts.

Ce vase est certainement la plus belle pièce de ma collection, exposée au Trocadéro; il a surtout l'avantage d'être unique et parfaitement conservé. J'en ai pris soin comme d'un enfant; je lui ai fait faire un panier spécial, que deux hommes étaient chargés de porter. De la grotte à Manille il m'a bien coûté cent cinquante francs de transport, mais j'ai pu le rapporter aussi intact que je l'avais découvert.

Je retirai du même antre d'autres vases en terre brune et noire vernie, sans dessins, contenant les mêmes objets que les cercueils, mais ces objets étaient généralement d'une nature plus précieuse; chaque urne enfermait de deux à quatre ornements en or, et les perles y étaient moins rares. On en peut conclure que ces urnes étaient le dernier asile de rois, ou, pour dire plus modestement, de chefs quelconques.

Je rencontrai fort peu de cuivre : un ou deux ornements, des boucles d'oreilles probablement, et un seul anneau. Comme armes, je ne recueillis qu'une espèce de lame de couteau en fer, qui, rongée par la rouille, s'en allait par petites lamelles; un autre instrument, qui me parut être un fer de hache, une espèce de pointe de lance en bois; plus un bâton, qui put être une lance.

Cette bienheureuse caverne de Pamine-Taan m'occupa trois jours.

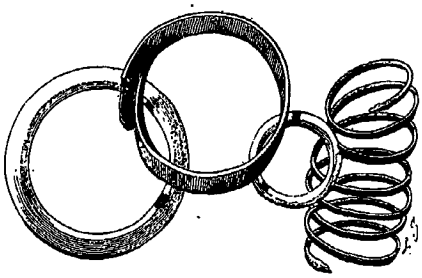
A Pamine-Taan succéda Macayan, quand, après mille pourparlers, je pus me faire accompagner de mes hommes : ayant travaillé trois jours pour moi à Pamine-Taan, au prix de quatre réaux (deux francs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinquante centimes) par jour, ils se trouvaient bien trop riches et ne voulaient plus rien faire.

A la caverne de Macayan on entend pendant les orages les esprits jouer de la musique, chanter, sonner les cloches : ainsi dit la légende. Cette grotte a des salles immenses descendant à de grandes profondeurs; je n'y vis que cinq crânes, des débris de poteries et des lamelles de stalactites, qui, frappées, imitent quelque peu le bruit d'une cloche; j'en tirai des sons divers, assez harmonieux.

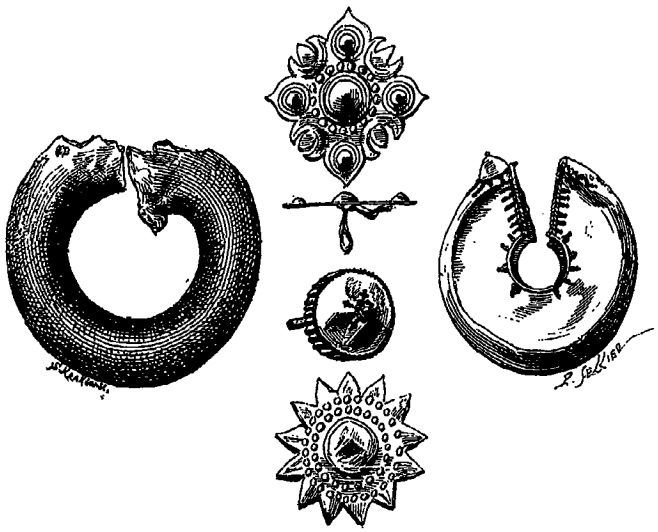
Au sortir de la grotte, à l'entrée de laquelle était en faction Bergara, celui-ci me conta comment il avait parfaitement entendu mon harmonie qui, répercutée par les parois de la caverne, adoucie par la distance, répétée par les échos, lui avait paru semblable au bourdonnement de cloches lointaines. A ce bruit, ses hommes avaient été frappés de terreur, ils nous croyaient aux prises avec l'Asuan, et il ne lui fut pas facile de les retenir auprès de lui.



Bracelets trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan. Dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

Quarante hommes emportèrent mon butin à Santa Cruz, lieu de l'emballage provisoire, puis de Santa Cruz à Boac.

Encouragé par mes succès, je fouillai, le 15 mai, deux grottes voisines de Boac; le 19 et le 20, douze dans les environs de la pointe Saint-André; le 30, des cavernes point trop éloignées de Boac, près d'une prétendue mine d'or qui est une mine de cuivre; le 2 et le 3 juin, d'autres encore, sans jamais trouver autre chose que des ossements en débris et çà et là des fragments d'urnes et de cercueils.



Bijoux en or trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

Mais, quelques jours après, je fus plus heureux dans le voisinage de Gazan; je découvris, dans des fouilles qui durèrent bel et bien sept journées pleines : des vases de terre; une urne avec un double serpent en relief ou dragon à quatre pattes; une autre urne, contenant deux crânes, quatre anneaux de bronze, deux ornements d'or en forme d'étoile et quantité de perles; une urne encore, qui a pris place au musée de Madrid, etc., etc.

Ce serait abuser du lecteur que de lui conter par le menu mes explorations d'antres funéraires, qui furent encore plus que nombreuses, jusqu'à quinze parfois en une seule journée, surtout dans le voyage en canot que j'entrepris autour de l'île pour fouiller les cavernes à ossements de tous les îlots littoraux.

Ce voyage dura du 24 juin au 4 juillet.

J'y recueillis divers objets, la plupart de peu de valeur, entre autres des *pastores* ou fétiches, morceaux de bois très mal taillés représentant plus qu'imparfaitement un personnage quelconque.

Je découvris également deux cercueils sculptés : sur le couvercle de l'un d'eux se voit, taillé en plein bois, un iguane à la queue dentelée; sur l'autre sont représentés deux iguanes se tournant le dos et dont les têtes, dépassant le couvercle, servaient de poignées pour porter le cercueil.

Le 12 juillet, je rentrais à Manille avec mes « trésors ».

XII

Dans l'île de Catanduanes.

Dans les premiers jours d'août j'allais partir pour la grande île de Mindoro quand j'appris que sa capitale venait d'être entièrement détruite par un terrible incendie. Sûr dès lors de n'y trouver personne pour m'accompagner dans l'intérieur, je fis route pour l'île de Catanduanes. Un des deux Espagnols qui l'habitent m'ayant monté l'imagination en me parlant des grottes funéraires dont elle est pleine, je n'hésitai pas une seconde à m'embarquer pour cette terre deux fois plus vaste que Marinduque.

Catanduanes s'élève à treize kilomètres de la côte orientale de Luçon, vis-à-vis du rivage de la province d'Albay. De nature volcanique, elle a soixante-dix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

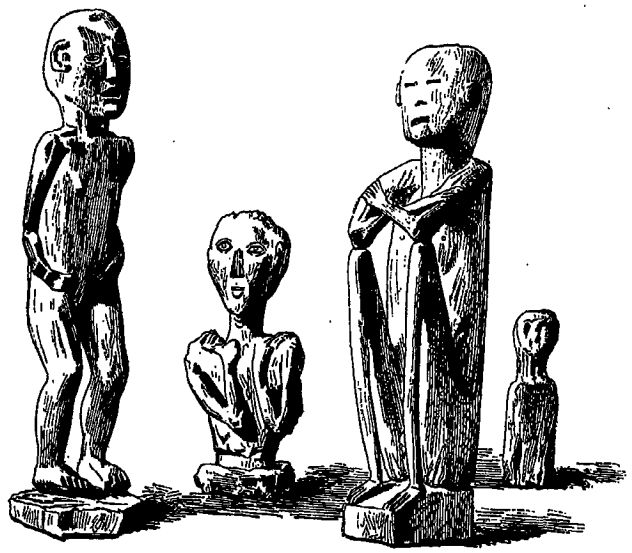
kilomètres de long sur quinze à trente-cinq de large, et cent soixante-deux mille cinq cents hectares de surface. On y parle bicol, ainsi que dans la grande presqu'île de Camarines et d'Albay, qui lui fait face.

Ile pauvre, au total. Le riz n'y est guère abondant; on en exporte de l'abaca, des bois de construction, mais très peu, vu le prix excessif des transports. On pêche dans ses eaux l'huître perlière, mais les perles sont généralement très petites.

Le 22 août je débarquai, après une forte tempête, à Tabaco, port de Luçon sur le Pacifique où j'ai déjà mené le lecteur.

La mer est très mauvaise par ici, et le passage de Tabaco à Catanduanes, bien que relativement court, n'est praticable que pendant une partie de l'année; le retour est souvent coupé pendant quatre à cinq longs mois. En ce moment la traversée est scabreuse.

Le 25, la *prao* (barque) que j'ai réussi à louer lève l'ancre à dix heures du matin; la mer est grosse et le vent fort. Pourtant notre voyage est heureux et rapide. Ayant vent arrière, nous débarquons dès deux heures à la plage de Codon, dans une baie parfaitement à l'abri de la mousson.



Fétiches trouvés à Pamine-Taan (voy. p. 223). — Dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

Le lendemain matin je pars de Codon pour Tacloban : là je m'installe dans une jolie case bâtie pour le maître d'école et non encore habitée par lui.

Et aussitôt de courir. D'abord à la grotte de Lictine, fort périlleuse d'après la chronique. Et, de fait, elle cache dans son obscurité des précipices immenses. Elle abrita souvent les habitants du pays à l'époque où les Moros de Bornéo venaient jusqu'ici razzier les Malais chrétiens.

Les fouilles y furent inutiles.

En rampant de çà de là, j'arrivai dans une salle écroulée en partie, qui donne à la grotte une seconde issue sur le côté de la colline opposé à l'entrée. Nul « Taclobanais » ne connaissait cette autre ouverture : à peine arrivé, j'étais le Christophe Colomb de la Sierra!

« Si le Castila, disent-ils, a trouvé une sortie nouvelle de la caverne de Lictine, c'est grâce à son pouvoir surnaturel : la montagne s'est fendue devant lui. »

Je ne saurais dire combien j'ai visité de cavernes à ossements dans Catanduanes : à raison d'un seul objet par grotte je serais revenu de cette île avec un trésor!

Après avoir battu le nord jusqu'au delà de Caramoran, je parcourus le sud aux environs de Birac ou Virac, bourg du littoral où m'accueillit l'un des deux Espagnols de Catanduanes, don Carlos Plañas, celui dont les récits m'avaient entraîné si loin dans l'orient de Luçon.

Les alentours de Birac me furent moins « amers » que ceux de Tacloban. Si les grottes de Binaren ne me donnèrent rien, celle de Tailan me valut cinq crânes, une assiette en porcelaine craquelée à fleurs bleues et un plat de même espèce, cassé, malheureusement.

J'étais arrivé maintenant au terme de mon premier voyage aux Philippines, et Dieu sait ce que j'avais traversé de pueblos, franchi de rios, subi de bourrasques, combien j'avais fouillé de grottes, à demi enfoncé dans le guano des chauves-souris!

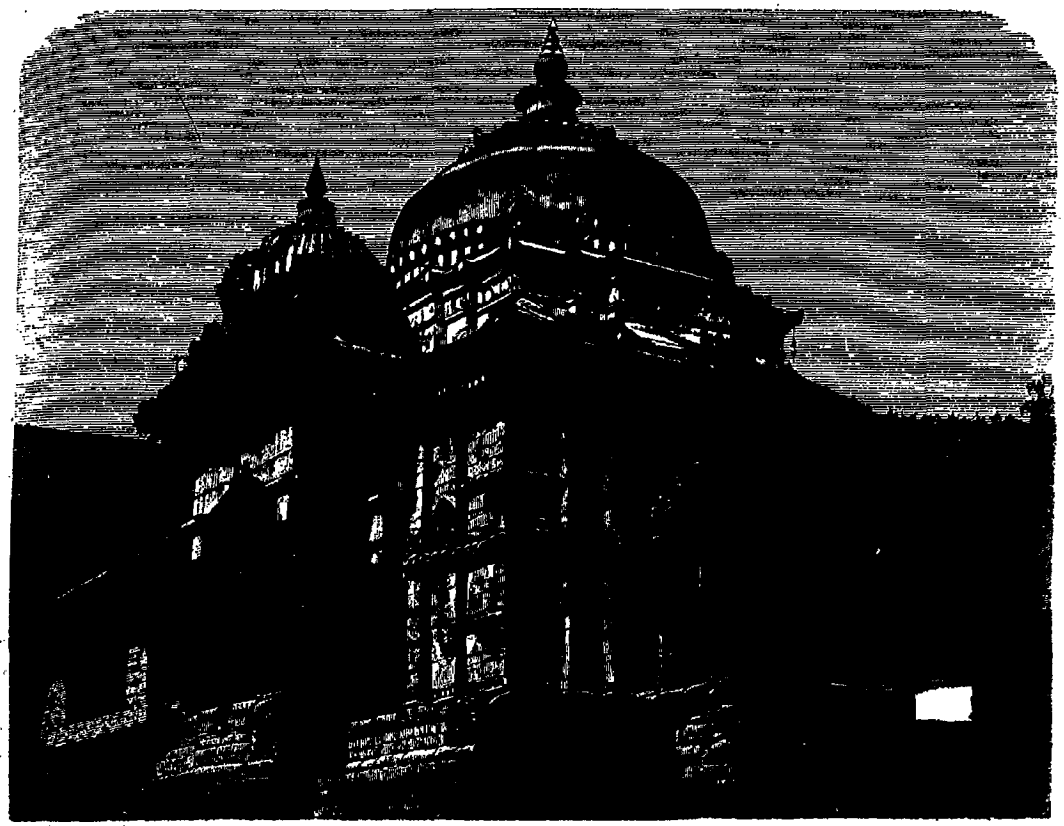
Trois jours d'une très périlleuse navigation (tant la mer est mauvaise en cette saison de l'année) m'amenèrent au port de Légaspi, d'où le vapeur me porta à Manille.

Et de Manille je partis le 15 décembre pour la belle France, non sans regretter un peu les belles Philippines. Je ne leur disais pas : « Adieu! » mais : « Au revoir! »

Alfred MARCHE.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple en pierre à Khatmandou (voy. p. 232). — Gravure de A. Bertrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

VOYAGE AU NÉPAL,

PAR LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON,

CHARGÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE DANS L'INDE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Difficultés d'un voyage au Népal. — Négociations préparatoires pour obtenir l'entrée du territoire. — Arrivée à Motihari. — Réunion des porteurs nécessaires pour franchir l'Himalaya. — Beauté du spectacle. — Arrivée dans la vallée du Népal. — Aspect féerique des temples et des palais. — Séjour à Khatmandou. — Curiosité des habitants. — Leurs idées sur la France. — Rencontre de l'empereur.

Les études archéologiques dont j'avais été chargé par le Ministère de l'Instruction publique devaient me conduire successivement dans les régions les moins explorées de l'Inde. Parmi les contrées qui tentaient le plus ma curiosité se trouvait le mystérieux Népal. Je savais que cet antique empire, isolé de tous les pays voisins par la formidable barrière que forment autour de lui les géants de l'Himalaya, est situé dans une des régions les plus pittoresques et les plus grandioses du monde; qu'il possède des villes merveilleuses, dont l'architecture fantastique diffère entièrement de ce que nous connaissons en Occident. Mais je savais aussi qu'on ne peut y parvenir qu'en surmontant des difficultés de toutes sortes, et qu'une consigne rigoureuse, soigneusement respectée par le gouvernement des Indes, interdit absolument à tout Européen, anglais ou autre, en dehors de l'ambassadeur britannique, de pénétrer sur le territoire de cet empire sans une autorisation spéciale de l'empereur. Or une telle autorisation est très exceptionnellement accordée. Jacquemont dut

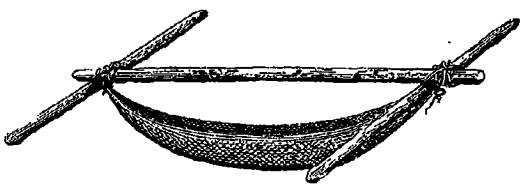
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renoncer jadis à visiter le Népal. Aucun Français n'y avait pénétré encore. L'Allemand Schlagintweit n'avait réussi à y entrer, il y a quelques années, qu'après d'interminables pourparlers diplomatiques et en mettant en œuvre les plus puissantes influences. Ces difficultés diverses ne faisaient naturellement qu'accroître mon désir de visiter cette curieuse contrée.

Il serait sans intérêt pour le lecteur de raconter comment elles furent successivement aplanies en ma faveur après les démarches de divers personnages qui voulurent bien s'intéresser à mon entreprise. Je suis heureux de dire que le gouvernement du vice-roi me prêta, ainsi d'ailleurs qu'il l'a fait en toutes circonstances pendant mon séjour aux Indes, le plus gracieux concours, et se chargea de toutes les négociations nécessaires avec la cour du Népal.

La dernière ville anglaise de l'Inde voisine de la frontière du Népal est Motihari, au nord de l'Inde; j'y étais arrivé, venant de Patna. C'est là que je devais faire mes préparatifs de voyage et réunir les quarante porteurs nécessaires pour transporter, à travers l'Himalaya, les provisions et les bagages indispensables.

Motihari est une petite ville habitée surtout par de riches planteurs d'indigo. Je reçus chez l'un d'eux, M. Edwards, que le hasard m'avait fait rencontrer, cette large hospitalité que les Anglais des classes supérieures pratiquent si libéralement aux Indes.



Dandy : hamac employé pour voyager dans l'Himalaya. — Dessin de l'auteur, d'après un croquis.

Les Européens qui n'ont visité que les grandes villes de l'Inde, Bombay, Delhi, Calcutta, etc., situées sur de grandes lignes de chemins de fer, ne soupçonnent pas les difficultés d'un voyage d'exploration dans l'Hindoustan. Les monuments importants sont situés pour la plupart dans des jungles désertes infestées de bêtes féroces et où l'on ne trouve aucun moyen d'existence. Il faut tout emporter avec soi, depuis la farine qui sert à faire le pain jusqu'aux objets de campement. Or, pour transporter ce matériel, il n'existe aucun moyen en dehors des éléphants ou des chevaux que les princes indigènes ou les gouverneurs de province peuvent seuls mettre à votre disposition. Le voyageur, livré à ses seules ressources, ne peut s'écarter des grandes routes ou des chemins de fer. C'est en partie pour cette raison que les anciens monuments de l'Inde, qui valent pourtant nos plus merveilleuses productions de l'art gothique, sont si peu visités par les Européens qui résident dans la contrée. Les monuments d'Ajunta et de Khajurao, pour ne parler que des plus célèbres, ne reçoivent guère plus d'un visiteur par an. Oudeypour, une des plus curieuses capitales des royaumes indiens, reçoit la visite d'un Européen à peu près tous les trois ans.

En l'absence du magistrat anglais de Motihari, je ne pus réunir comme porteurs qu'une quarantaine d'affreux gredins. Je n'aurais pas voulu rencontrer assurément au coin d'un bois en Europe aucun des individus dont la nécessité m'obligeait de faire mes seuls compagnons de voyage pendant plusieurs jours et plusieurs nuits dans les solitudes de l'Himalaya. Ma longue expérience des voyages m'ayant appris que le fatalisme est la plus sage des philosophies, j'acceptai, faute de mieux, cette suite désagréable.

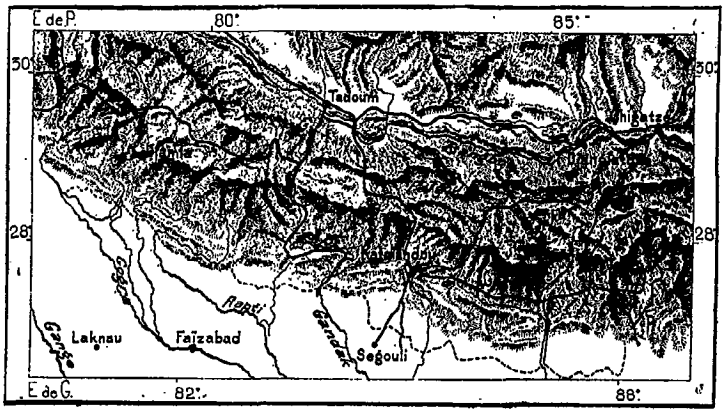
C'est au commencement de janvier 1885 que je quittai Motihari. De cette ville à Khatmandou on compte environ cent soixante-trois kilomètres, dont le plus grand nombre à travers les chaînes avancées de l'Himalaya qui bordent au sud la vallée du Népal. Le voyage se fait en partie en palanquin, en partie dans une sorte de hamac nommé *dandy*, porté par quatre hommes qui peuvent au besoin se ranger à la file dans les sentiers étroits. Le nombre de porteurs nécessaire pour tout le voyage et les provisions indispensables, car on ne peut rien se procurer en route, est d'une quarantaine. Ils trottent constamment et se relayent, sans ralentir leur marche, environ toutes les cinq minutes.

La région la plus dangereuse à franchir à cause des miasmes mortels dont elle est remplie, est l'épaisse forêt marécageuse nommée Teraï, située au pied de l'Himalaya. Lorsqu'on la traverse la nuit, on allume de nombreuses torches pour éloigner les bêtes féroces, qui y pullulent comme des lapins. La forêt commence près du village de Semelbasa. Sous le prétexte d'aller acheter des torches, mes porteurs m'y abandonnèrent toute une nuit, dans l'espoir que les tigres et les panthères mangeraient le voyageur, mais épargneraient les sacs de roupies dont il était muni. Une collection de bougies, tirée du panier de provisions qui ne me quittait jamais, me préserva des bêtes féroces. Une divinité bienfaisante, Vishnou sans doute, me préserva des miasmes, que je redoutais beaucoup plus que les tigres. Il fallut passer la nuit à travailler sur le palanquin, transformé en pupitre, pour ne pas laisser les bougies s'éteindre; et quand, le matin, la bande de mes aimables compagnons revint pour voir s'il restait encore quelques fragments de l'Européen, un discours bref, mais énergique, leur fit comprendre que le revolver est un instrument créé spécialement par Siva pour casser les têtes des porteurs récalcitrants dans l'Himalaya.

Les deux passes de l'Himalaya qu'on doit franchir pour descendre dans la vallée du Népal, celles de Sisaghiri et Chandragiri, sont extrêmement difficiles. Il faut passer plusieurs fois sur des sentiers larges de quelques centimètres, taillés sur les flancs de la montagne et dominant un abîme au fond duquel on entend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

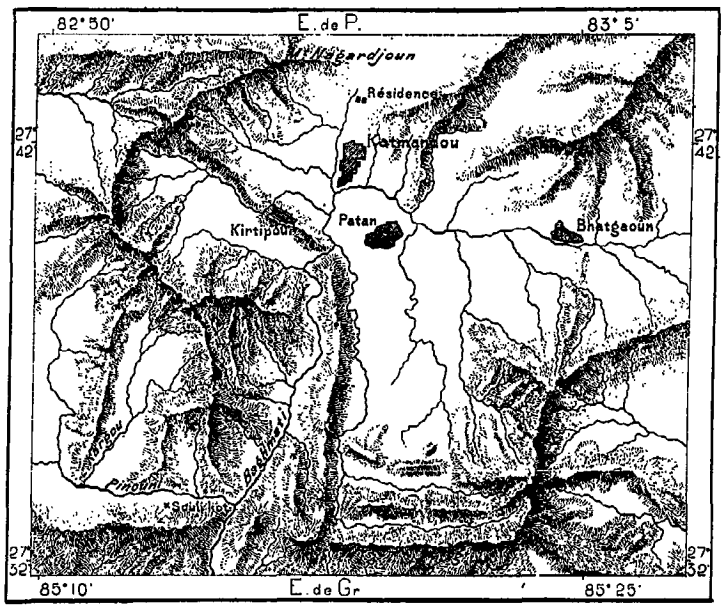
mugir un torrent. La vue splendide qu'on a de ces hauteurs défie toute description. Les cimes nuageuses de l'Himalaya, que domine la masse géante du Gaurisankar, forment autour de vous une couronne de neige, tandis qu'à vos pieds s'étendent des forêts et des vallées verdoyantes. Auprès d'un tel spectacle les plus beaux sites de la Suisse ou ces régions grandioses des monts Tatras que j'ai eu autrefois l'occasion de décrire ici, ne me semblaient plus qu'un pâle décor.



Carte d'une portion du Népal,
empruntée à la nouvelle *Géographie universelle* de M. É. Reclus.

Les fatigues et les ennuis du voyage avaient été largement compensés par la beauté de l'Himalaya. Ils le furent bien plus encore par le spectacle que devaient m'offrir les villes du Népal, Khatmandou, Patan, Bhatgaon, Pashpati, etc.

Après avoir franchi la dernière des chaînes de montagnes, nous nous trouvâmes au-dessus de la vallée où s'élèvent, dans un espace restreint, la capitale et les plus importantes cités du pays. Elle offrait un aspect d'une fertilité incomparable. Les pentes que nous descendions, en traversant, par endroits, des cours d'eau rapides, étaient couvertes des plus beaux arbres; les villages dissimulés sous cette végétation exubérante ne se révélaient qu'à notre approche. Avec ses petits temples, ses maisons de bois toutes sculptées, chacun d'eux semblait une réunion de pagodes.



Vallée du Népal.
Carte empruntée à la nouvelle *Géographie universelle* de M. É. Reclus.

Nous entrâmes à Khatmandou avec l'escorte envoyée à notre rencontre par le résident. Une foule nombreuse s'était massée dans les rues pour assister à notre arrivée, qui était annoncée depuis longtemps. Je pus juger quel événement c'était dans le pays, et aussi me rendre compte dès l'abord de l'âpre et gênante curiosité qui distingue les Népalais. Désirant nous rendre à la résidence, il nous fallut traverser toute la ville. Notre escorte faisait de son mieux pour écarter les spectateurs qui nous pressaient de tous côtés, mais elle y perdait sa peine et ses coups de bâton.

Mes rapports avec l'ambassadeur anglais, un peu tendus d'abord, dans la correspondance que nous avions échangée avant d'entreprendre le voyage, furent courtois. Ceux que j'eus avec l'excellent docteur Gimlette, chirurgien de l'ambassade, furent des plus amicaux. Ce savant confrère a été ma providence pendant mon séjour à Khatmandou. Il m'a comblé de prévenances de toutes sortes, et je suis heureux de pouvoir l'en remercier ici. C'est à lui que je dois en outre d'avoir pu vérifier et compléter les informations variées que j'ai recueillies, suivant une méthode particulière d'étude que j'emploie dans tous mes voyages, auprès des habitants des nombreux villages que j'ai eu occasion de visiter et de tous les individus avec lesquels j'ai pu me trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ver en rapport. J'ai pu également rectifier grâce à lui les renseignements contenus dans les ouvrages publiés sur le Népal par plusieurs des ministres qui ont séjourné à Khatmandou, renseignements vrais à une certaine époque, mais qui ne le sont plus aujourd'hui.

Je m'étais installé sous une tente, à quelque distance de la ville, en pleine campagne. L'installation pouvait passer pour convenable, et je m'y serais trouvé assez bien, n'eussent été la froideur des nuits et les visites trop fréquentes des chacals qui venaient dévorer nos provisions. Je vivais surtout des aliments que mon domestique parvenait à se procurer, malgré la répugnance des Népalais à vendre quoi que ce soit à un Européen. De temps à autre l'ambassadeur anglais et surtout le docteur Gimlette m'envoyaient quelques vivres.

Qu'il soit un simple visiteur ou l'ambassadeur anglais lui-même, aucun Européen ne peut circuler dans une ville du Népal sans être escorté de deux soldats de la garde de l'empereur. Ces derniers vous suivent comme votre ombre et sous aucun prétexte ne doivent vous perdre de vue. Théoriquement, ils sont censés protéger l'Européen contre l'hostilité supposée des habitants, mais, en pratique, ils ne servent guère qu'à le surveiller. Ceux qui m'accompagnaient m'ont été des plus utiles pour écarter la foule compacte qui m'entourait aussitôt que je voulais examiner un monument. Un visiteur européen au Népal est aussi rare qu'un Canaque à Paris et provoque la même curiosité que pourrait provoquer ce dernier, s'il se promenait dans son costume primitif sur le boulevard des Italiens. Je n'ai jamais pu faire une photographie, ou diriger mon théodolite sur le sommet d'un monument pour en mesurer la hauteur, sans me voir entouré d'une foule épaisse, dont une partie grimpait au besoin sur le toit des maisons pour mieux m'observer. Les soldats qui m'accompagnaient avaient fort à faire pour écarter les curieux, malgré les volées de coups de bâton qu'ils faisaient pleuvoir de tous côtés, avec une libéralité que j'essayais vainement de modérer.

Cette curiosité paraît d'ailleurs s'être étendue à toutes les couches de la population, à en juger par le nombre de personnages divers qui se sont rencontrés sur mon chemin. Pour éviter de blesser les susceptibilités de l'ambassadeur anglais, qui ne me paraissait pas bien convaincu du but scientifique de mon voyage, je m'étais abstenu de toute visite à l'empereur et à ses ministres. La montagne n'allant pas vers Mahomet, Mahomet alla à la montagne, et je ne pouvais faire un pas sans rencontrer un personnage de la cour m'abordant et me posant, fort gracieusement d'ailleurs, les mêmes questions. Les affaires de Chine intéressaient vivement alors les Népalais, qui ont eu plusieurs guerres à soutenir avec leurs redoutables voisins. Chacun savait qu'il y avait en Occident un puissant rajah en guerre avec la Chine. Il était donc évident que si un sujet de ce rajah venait au Népal, ce ne pouvait être que pour déterminer le gouvernement népalais à déclarer la guerre à la Chine et provoquer ainsi sur les derrières du Céleste-Empire une utile diversion. Essayer de prouver à un Népalais qu'un Européen pouvait venir de si loin et franchir les difficiles passes de l'Himalaya uniquement pour visiter leurs monuments, il n'y fallait pas songer. Un statisticien de profession n'aurait pu répondre à toutes les questions qui m'étaient adressées sur le rajah des Français. Quel était le chiffre de ses soldats? Possédait-il beaucoup d'éléphants? Combien avait-il tué de tigres? Quel était le nombre de ses femmes? Ce n'est pas sans peine que j'ai réussi à persuader à ces braves gens que la France n'est pas un pays vassal de l'Angleterre. J'ai quelques remords de ne leur avoir pas affirmé que le rajah des Français amputait lui-même au besoin les têtes de ses ministres récalcitrants, avec autant d'aisance que le faisait le célèbre ministre népalais Yang Bahadur. La facilité avec laquelle ce ministre décapitait de ses propres mains les gens qui le gênaient lui a assuré au Népal une popularité égale à celle que Napoléon possédait en France, bien qu'il ait tué infiniment moins d'hommes. Au Népal, comme en Europe, le meilleur moyen d'obtenir la popularité et l'attention respectueuse des historiens est encore de tuer le plus de gens possible.

Pour en revenir aux Népalais et terminer ce qui concerne mes relations avec eux, je dirai qu'un hasard heureux a mis sur mon passage à Bhimpédi, lors de mon retour, le souverain du Népal lui-même, que je m'étais abstenu d'aller visiter. Le jeune roi et ses ministres, renversés depuis par une de ces révolutions presque aussi fréquentes au Népal qu'en Europe, retournait à Khatmandou suivi des seigneurs et des femmes de sa cour. Monté sur un cheval blanc, et vêtu d'un manteau violet, il avait vraiment grand air sous le parasol également violet que des esclaves maintenaient au-dessus de sa tête. Les femmes suivaient dans des palanquins ou des hamacs, soigneusement cachées sous des voiles de soie. Mais la curiosité féminine étant aussi développée au Népal qu'en Occident, les règles de l'étiquette royale n'empêchèrent aucune de ces gracieuses filles d'Ève de passer la tête au dehors pour voir la physionomie de cet étranger qui intriguait tout le pays depuis quelques jours. J'ai pu ainsi constater que, malgré le mélange évident de sang jaune, et le tatouage qu'elles portent sur le front, les femmes népalaises du harem impérial sont fort jolies.

II

Aspect du pays. — Sa constitution géologique. — Ses défenses naturelles. — Vallée du Népal. — Elle formait autrefois un lac. — Insuffisance des connaissances relatives à la géographie du Népal. — Climat du Népal. — Beauté de la contrée. — La faune et la flore.

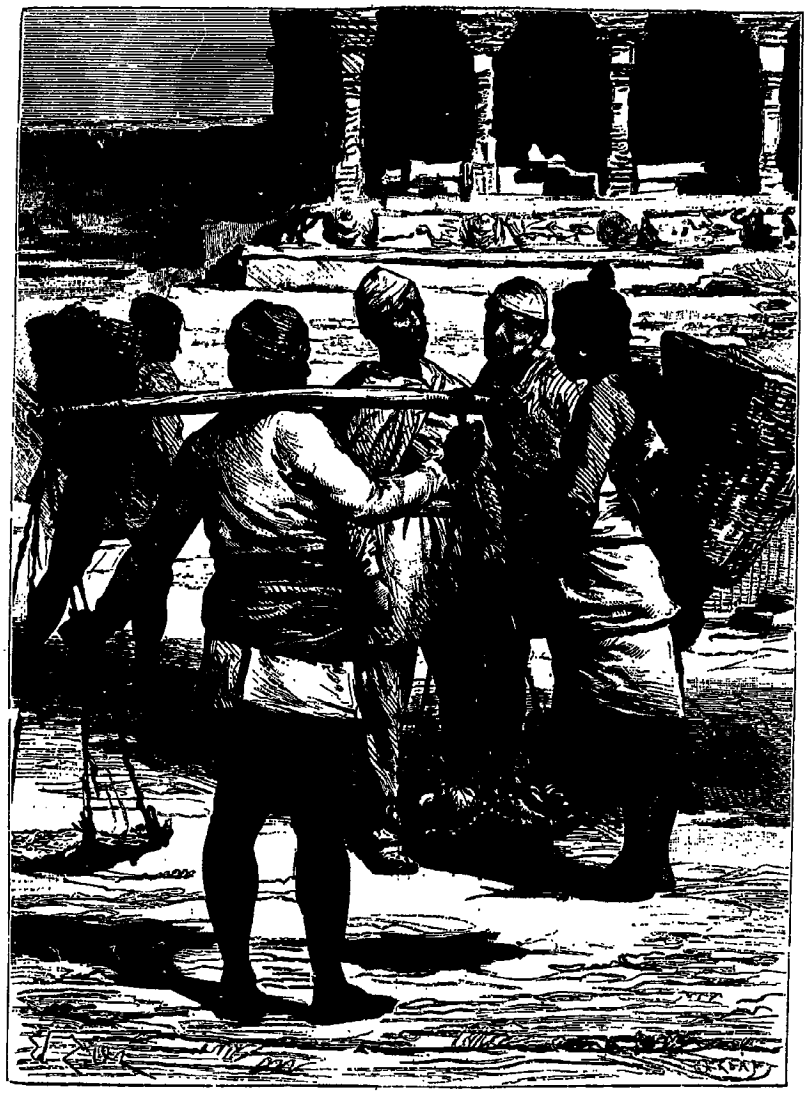
L'Inde est, comme on le sait, séparée du reste de l'Asie par la gigantesque barrière des monts Himalayas qui forme du Brahmapoutra à l'Indus une chaîne inin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torrompue. Entre les montagnes qui constituent cette barrière, se trouvent des vallées habitées par diverses tribus guerrières, ou de petits royaumes. Le plus connu et le plus célèbre de ces royaumes est le Cachemire. Le plus intéressant, le plus puissant, et en même temps le moins connu, est le Népal.

La longueur que ce dernier occupe dans l'Himalaya est d'environ sept cents kilomètres, c'est-à-dire un tiers de moins que la longueur de la France ; sa largeur ne dépasse guère cent cinquante kilomètres. On a évalué sa superficie, mais d'une façon naturellement très incertaine, à environ cent quarante-sept mille kilomètres carrés.

C'est le seul royaume de l'Inde qui ait gardé une



Porteurs népalais. — Dessin de Zier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

indépendance complète et n'ait jamais été foulé par un conquérant étranger, le seul qui ait échappé aux invasions musulmanes. Les Chinois d'un côté, les Anglais de l'autre, ont vainement tenté de s'en emparer.

La nature a donné au Népal des défenses naturelles autrement puissantes que celles que peuvent élever les mains des hommes. Au pied même des montagnes qu'il faut franchir avant d'y pénétrer, se trouve une large bande de forêts marécageuses, le Teraï, dont les miasmes sont pendant la plus grande partie de l'année presque fatalement mortels pour l'homme. Cette terrible région dépassée, on a devant soi les masses de l'Himalaya, qui dans certains points forment une muraille à pic, qu'on ne peut contourner que par des sentiers de quelques centimètres de largeur à peine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taillés sur ses parois. Du côté du Tibet les barrières ne sont pas moins formidables.

Toutes les principales villes du Népal, et notamment Khatmandou sa capitale, se trouvent réunies dans une vallée que l'on pourrait comparer au fond d'une vaste cuvette, dont les parois seraient formées par des montagnes de l'Himalaya. Sa longueur est de trente kilomètres, sa largeur de vingt. C'est à cette région que les habitants donnent le nom de vallée du Népal. Elle est la seule partie civilisée de la contrée. Les cimes des montagnes qui l'entourent et lui forment une couronne de neiges éternelles se trouvent être les masses les plus élevées de l'Himalaya; parmi elles se dresse le Gaurisankar ou mont Everest, dont la hauteur est de huit mille huit cent quarante mètres, c'est-à-dire près du double de celle du mont Blanc. De tous les points de la vallée on aperçoit sa masse formidable, qu'aucun pied humain n'a jamais franchie.

Il paraît probable que la vallée du Népal formait autrefois un lac. Le sol superficiel est un sol d'alluvions formé des débris des roches environnantes, constituées en partie par du grès et du granit. L'hypothèse des origines lacustres de la vallée, tirée de l'étude de la configuration géologique du pays, est confirmée par des légendes locales. Suivant celles-ci, la vallée était autrefois un lac, et la montagne, s'opposant à l'écoulement des eaux, aurait été fendue vers le sud d'un coup de sabre par un dieu.

La vallée du Népal est d'ailleurs la seule région de ce pays qui soit connue. Aucun Européen, y compris le ministre anglais résidant à Khatmandou, n'a le droit de sortir de ses limites. Lorsque l'état-major anglais voulut compléter la carte de l'Inde par celle du Népal, il fut obligé d'y envoyer des pandits hindous qui voyagèrent sous divers déguisements; mais les renseignements qu'ils en ont rapportés sont fort sommaires, et la carte dressée d'après ces renseignements bien incomplète.

En raison de son altitude, d'environ treize cents mètres, et des montagnes qui l'abritent, la vallée jouit d'un climat tempéré excellent, et possède une végétation fort belle. La douceur de la température, la beauté des sites, l'aspect pittoresque des cités, font du Népal une des régions les plus séduisantes de l'Inde. On n'y observe pas ces écarts énormes de température, ces alternatives de chaleur, de pluie et de sécheresse qui rendent le séjour des autres pays de l'Inde si pénible aux Européens. L'été n'est pas bien chaud, et l'hiver n'est jamais bien froid. Au mois de janvier, quoique campant sous la tente, je n'ai un peu souffert du froid que pendant la nuit.

Grâce à la douceur de son climat, le Népal est couvert de végétation pendant toute l'année. J'y ai vu certaines variétés de roses fleuries en janvier. Les orchidées, les bégonias, les rhododendrons, s'épanouissent de tous côtés. Des forêts de conifères occupent les parties moyennes des montagnes. Les habitants y cultivent le blé, l'orge, le riz, le plantin, la moutarde, l'ail, le safran, l'ananas, le gingembre, les pommes de terre, la canne à sucre, etc. Les arbres à fruits, et notamment le citronnier, le pommier, l'abricotier, le pêcher, l'oranger, y abondent et forment d'épais fourrés, enveloppant les villages de verdure et de parfums.

La faune du Népal est aussi riche que sa flore, mais elle est riche surtout en animaux malfaisants. Aucune région de l'Inde ne possède un tel nombre de bêtes féroces. Les léopards, les tigres, les rhinocéros et les serpents sont très nombreux. Les premiers infestent les jungles de toutes les montagnes, et n'hésitent pas à attaquer l'homme, mais leurs ravages portent aussi sur les bestiaux. Les Népalais ne les craignent guère d'ailleurs. Quand ils les rencontrent en plein jour, ils attaquent ces bêtes redoutables avec un simple couteau de chasse.

Les éléphants sauvages vivent en foule au pied de l'Himalaya, dans le Teraï. C'est principalement de cette région que viennent aujourd'hui ceux qu'on emploie dans le reste de l'Inde.

Le bétail est rare dans le Népal, à cause de l'absence de pâturages, qu'on ne rencontre guère qu'au pied des montagnes. Buffles, moutons, chèvres, etc., sont importés du Tibet. Les volailles sont, au contraire, nombreuses. On les nourrit en les laissant errer le jour dans les champs de riz, puis on les rentre vers le soir.

III

Khatmandou. — Population. — Monuments. — Temples et palais. — Infériorité des monuments de Khatmandou comparés à ceux des autres villes du Népal. — Résumé des recherches de l'auteur sur l'architecture du Népal. — Classification de ses temples. — Visite aux temples de Sambunath. — La foudre d'Indra.

Aussitôt que j'eus terminé mon installation dans la tente que m'avait fait dresser le ministre anglais, je commençai mes études archéologiques et débutai par Khatmandou.

Khatmandou, la capitale actuelle du Népal, est une ville d'environ soixante mille habitants. Suivant les traditions locales, elle fut fondée l'an 723 de notre ère. Au double point de vue de la propreté et de l'architecture, elle est très inférieure aux autres grandes villes du Népal, Patan et Bhatgaon. Le palais de l'empereur notamment est totalement dépourvu d'intérêt. C'est le fameux ministre Yang Bahadur qui l'a fait bâtir dans un style vaguement italien. Les diverses parties de ce monument, en pierres, en briques ou en bois, font l'effet le plus disparate. On remarque cependant dans la ville quelques anciens palais de riches seigneurs dont la façade est magnifiquement sculptée. Quelques intérieurs riches sont meublés à l'européenne; mais les meubles, amenés à grands frais de l'Inde anglaise, y sont disposés dans le désordre le plus étrange. La plupart du temps les propriétaires en ignorent la véritable destination : on a vu, dit-on, des Népalais se coucher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grande place de Khatmandou (voy. p. 232). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Bourne et Shepherd.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur des pianos, qu'ils prenaient pour des canapés munis de boîtes à musique.

Khatmandou est intéressante surtout par son architecture religieuse.

On évalue à six cents le nombre des temples que cette ville renferme. Leur style est exactement celui des pagodes à toits superposés, que nous décrirons plus loin, et ne méritent aucune mention spéciale. Les plus importants se trouvent sur une grande place carrée, en face du palais. Le plus grand a été bâti vers 1550. Plusieurs de ces temples figurent sur nos photographies. Nous donnons également la représentation d'un temple en pierre dont le dôme révèle l'influence musulmane. C'est à peu près le seul monument de cette espèce que la ville possède.

Afin d'éviter les répétitions qu'entraînerait nécessairement la description de monuments semblables, je vais dès à présent donner une description générale des diverses classes de monuments du Népal et résumer succinctement mes recherches relatives à l'architecture de cette contrée.

Si le niveau moral d'un peuple pouvait se mesurer au développement de ses croyances religieuses, et si ces dernières pouvaient s'évaluer par le nombre des

Temple à Khatmandou (voy. p. 234). — Gravure de A. Bertrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

édifices consacrés au culte, on pourrait assurer que les Népalais forment le peuple le plus vertueux de l'univers. Il n'est pas en effet de contrée du globe où l'on rencontre des temples aussi nombreux, dans un espace aussi restreint. Dans la région bien limitée que nous avons décrite sous le nom de vallée du Népal, il existe plus de deux mille temples; Khatmandou et Patan en possèdent six cents chacune, Bhatgaon deux cent cinquante.

Ces temples sont consacrés à des divinités bouddhiques et brahmaniques, ou bâtis pour commémorer un emplacement célèbre, ou encore pour conserver les cendres de quelque personnage important.

La construction de ces temples se rattache à trois types essentiellement différents, que nous allons successivement décrire.

Le premier de ces types par ordre d'ancienneté est formé par de grandes constructions hémisphériques, bâties en terre et en briques, analogues aux tôpes de l'Inde centrale, celui de Sanchi notamment; mais la balustrade de piliers chargés de sculptures qui entoure ces dernières est remplacée ici par une plinthe circulaire peu élevée, entourant la base du monument, et appliquée contre lui. A chacun de ses quatre points cardinaux se trouve un petit sanctuaire, formé par une niche contenant des sculptures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'hémisphère est surmonté d'une tour carrée, couronnée elle-même par une pyramide ou un cône. Autour du temple se trouvent un nombre variable de petits édifices religieux, sanctuaires, statues, etc.

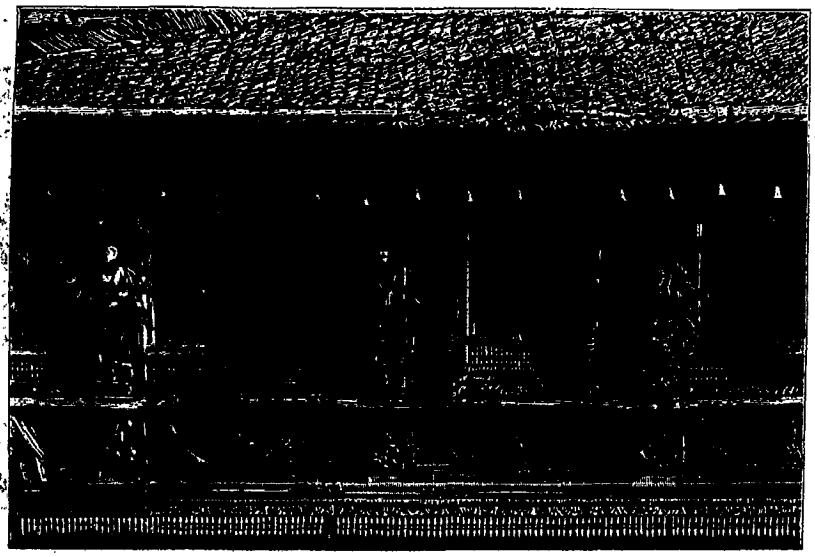
Cette classe de temples est exclusivement consacrée au culte bouddhique, mais au Népal le brahmanisme et le bouddhisme sont tellement mélangés, que les emblèmes des deux cultes se rencontrent indifféremment dans les temples, quelle que soit la religion à laquelle ils sont consacrés. Dans les temples bouddhiques, les statues représentées le plus souvent sont le Bouddha et ses incarnations antérieures, la trinité bouddhique (Bouddha, Dharma, Sanga), mais les dieux brahmaniques, Vishnou, Ganesa, etc., y figurent également.

Le second type des temples népalais est constitué par des édifices en briques et bois, bâtis d'après un type absolument caractéristique, et d'une apparence beaucoup plus tibétaine ou chinoise qu'hindoue. Ce sont des constructions rectangulaires, formant plusieurs étages en retrait l'un sur l'autre, couverts chacun d'un toit. Chacun de ces toits superposés est moins large que celui placé au-dessous, de sorte que l'ensemble du monument a l'aspect pyramidal. Chaque toit est légèrement relevé à ses angles, comme dans les édifices chinois, et orné d'innombrables clochettes.

La partie des toits qui se projette en avant est reliée au reste de l'édifice par des poutres de bois couvertes de sculptures.

Chaque temple est entouré d'une véranda, supportée par des piliers de bois finement sculptés.

Tout l'édifice est placé sur un soubassement en pierre, à plusieurs étages également en retrait l'un sur l'autre. Sur une des faces du soubassement se



Balcon d'une maison à Khatmandou (voy. p. 236). — Gravure de Meunier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

trouve un escalier donnant accès au temple. Cet escalier est garni sur chacun de ses côtés de statues représentant des monstres, des divinités ou des hommes.

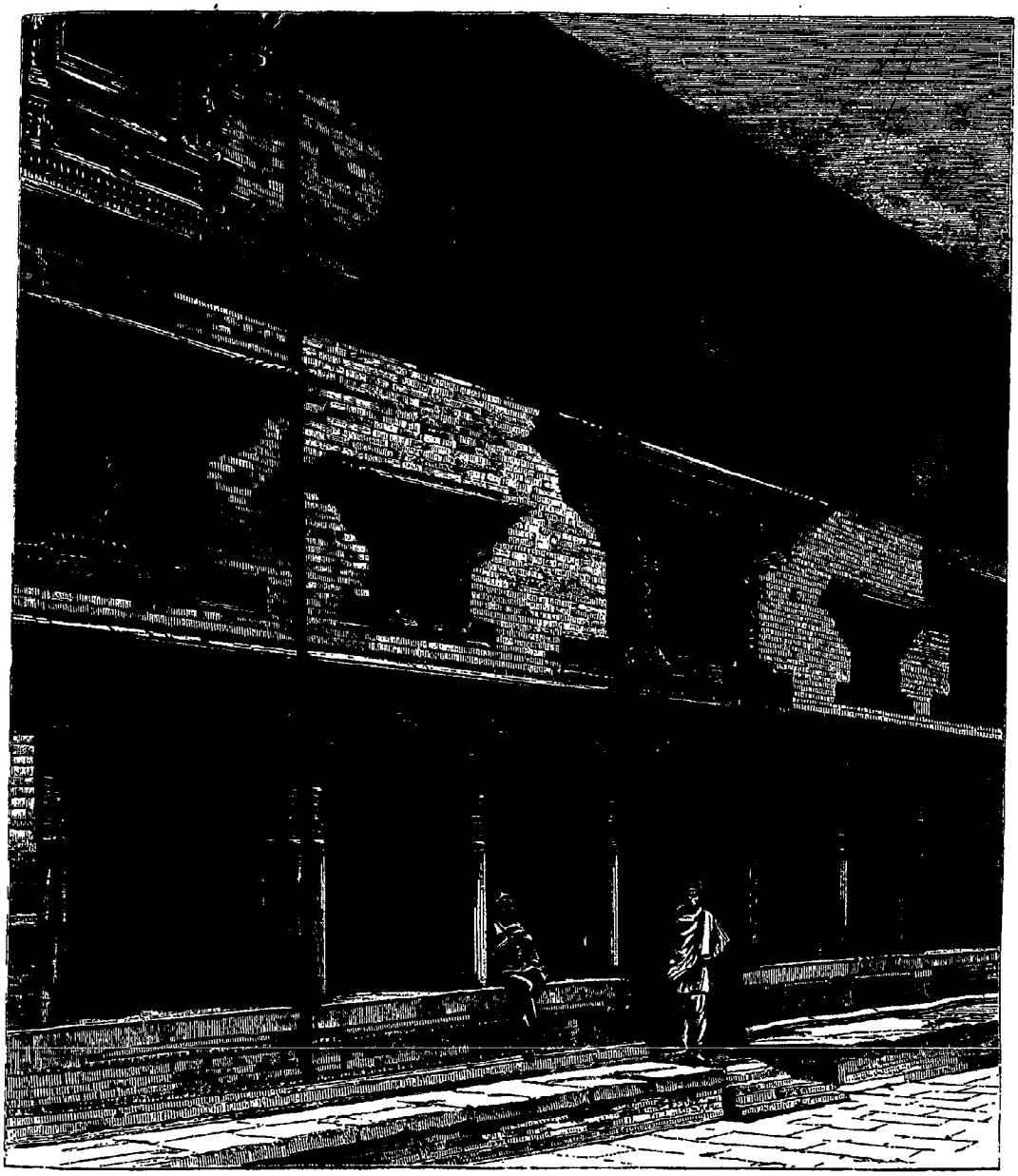
Le troisième type des temples népalais est constitué par des monuments en pierre, absolument différents par leur forme de ceux qui précèdent, et présentant un cachet d'originalité remarquable. L'influence chinoise y est presque nulle, l'influence hindoue évidente, mais pas assez cependant pour leur ôter leur cachet d'originalité. Ce sont les seuls dans lesquels on puisse observer quelquefois des traces d'influences musulmanes. Elle ne s'y manifeste d'ailleurs que par la présence accidentelle de dômes.

Il est impossible, comme on le verra par nos gravures, de rattacher ces temples de pierre à un style unique. Leur seul caractère commun est d'être construits sur des soubassements à plusieurs étages, dont l'escalier est semblable à celui des temples précédents et qui sont flanqués d'animaux et de personnages. Ces temples en pierre ne présentent rien dans leur construction qui rappelle l'aspect un peu barbare des temples en briques, à toits superposés, dont nous avons parlé plus haut. Celui qui, à Patan, se trouve en face du palais du roi, et dont on trouvera la reproduction dans une prochaine livraison, peut être rangé pour sa forme parmi les plus intéressants monuments de l'Inde. Transporté dans une capitale quelconque de l'Europe, il y serait considéré comme fort remarquable. Ses étages en retrait l'un sur l'autre, ce qui semble le principe dominant de l'architecture du Népal, sont ornés de pavillons qui lui donnent l'aspect le plus gracieux; et ce n'est guère que dans la pyramide à face convexe qui les termine que l'influence de l'architecture hindoue du nord de l'Inde se manifeste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'architecture du Népal a pris naissance évidemment dans l'Inde, mais, en changeant de milieu, elle s'est rapidement transformée. Ce fait contribue à prouver que les différences de races ont, au point de vue de l'architecture, une influence qui l'emporte de beaucoup sur celle que doit produire la similitude des croyances.

Il serait fort difficile de déterminer, même approximativement, l'âge des divers temples du Népal. D'une manière générale, on peut dire de certains d'entre eux qu'ils sont très anciens, c'est-à-dire contemporains des



Façade de la maison d'un seigneur à Khatmandou (voy. p. 236). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

premiers siècles de notre ère, et de certains autres qu'ils sont relativement modernes, c'est-à-dire postérieurs au quinzième siècle. Mais l'âge de ceux qui pourraient occuper une place intermédiaire, en admettant qu'il en existe, ce qui me paraît extrêmement douteux, reste indéterminé.

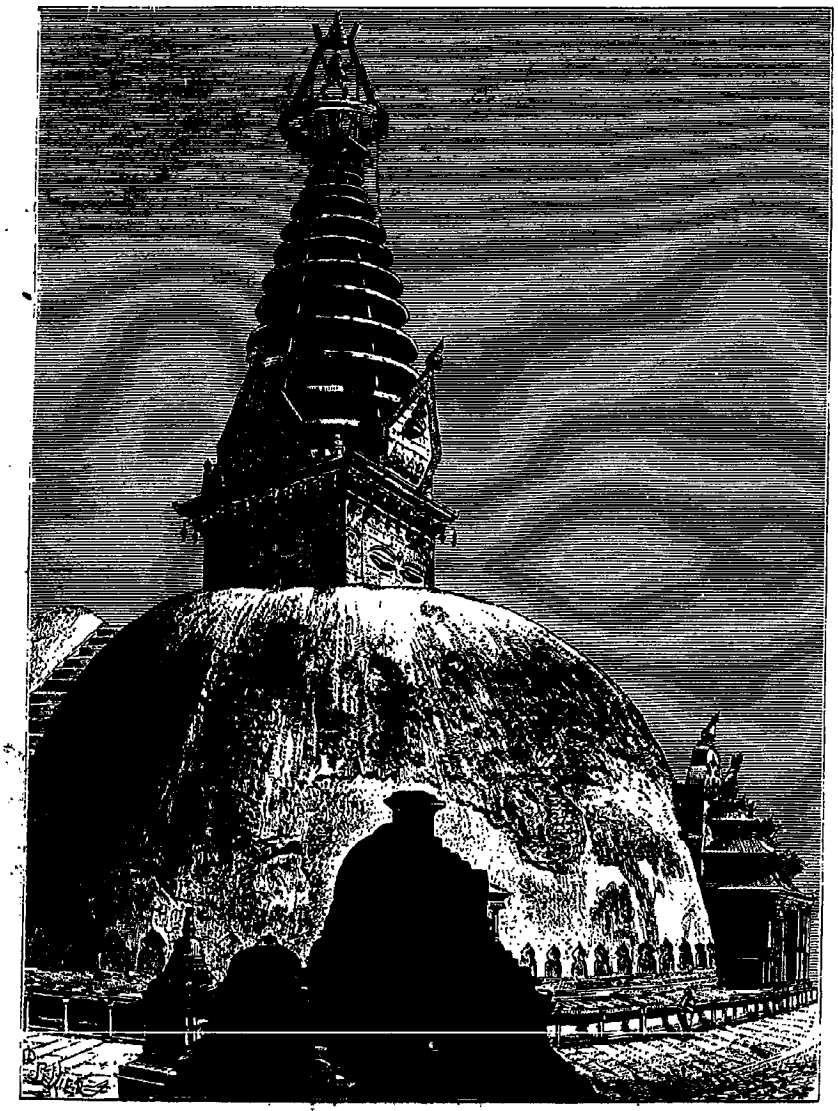
Les plus anciens de ces temples sont les grands tôpes hémisphériques en briques et terre dont nous avons parlé. Étant donné le fait que le bouddhisme fut introduit au Népal vers le premier siècle de notre ère, et l'analogie de ces monuments avec les tôpes de l'Inde centrale, je serais porté à faire remonter ces construc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, au moins dans leurs parties essentielles, au second siècle de l'ère chrétienne. Les inscriptions dont elles sont couvertes sont malheureusement trop illisibles pour que cette hypothèse puisse être démontrée d'une façon précise.

Les temples en briques et bois sont au contraire d'une date fort rapprochée. Les matières peu résistantes dont ils sont formés empêchent qu'ils ne puissent durer longtemps. D'ailleurs la date de construction des plus remarquables d'entre eux est connue et ne remonte généralement pas plus haut que l'an 1700.

Les temples de pierre pourraient certainement être beaucoup plus anciens, mais divers indices me semblent prouver qu'ils ne le sont pas, et je ne crois pas



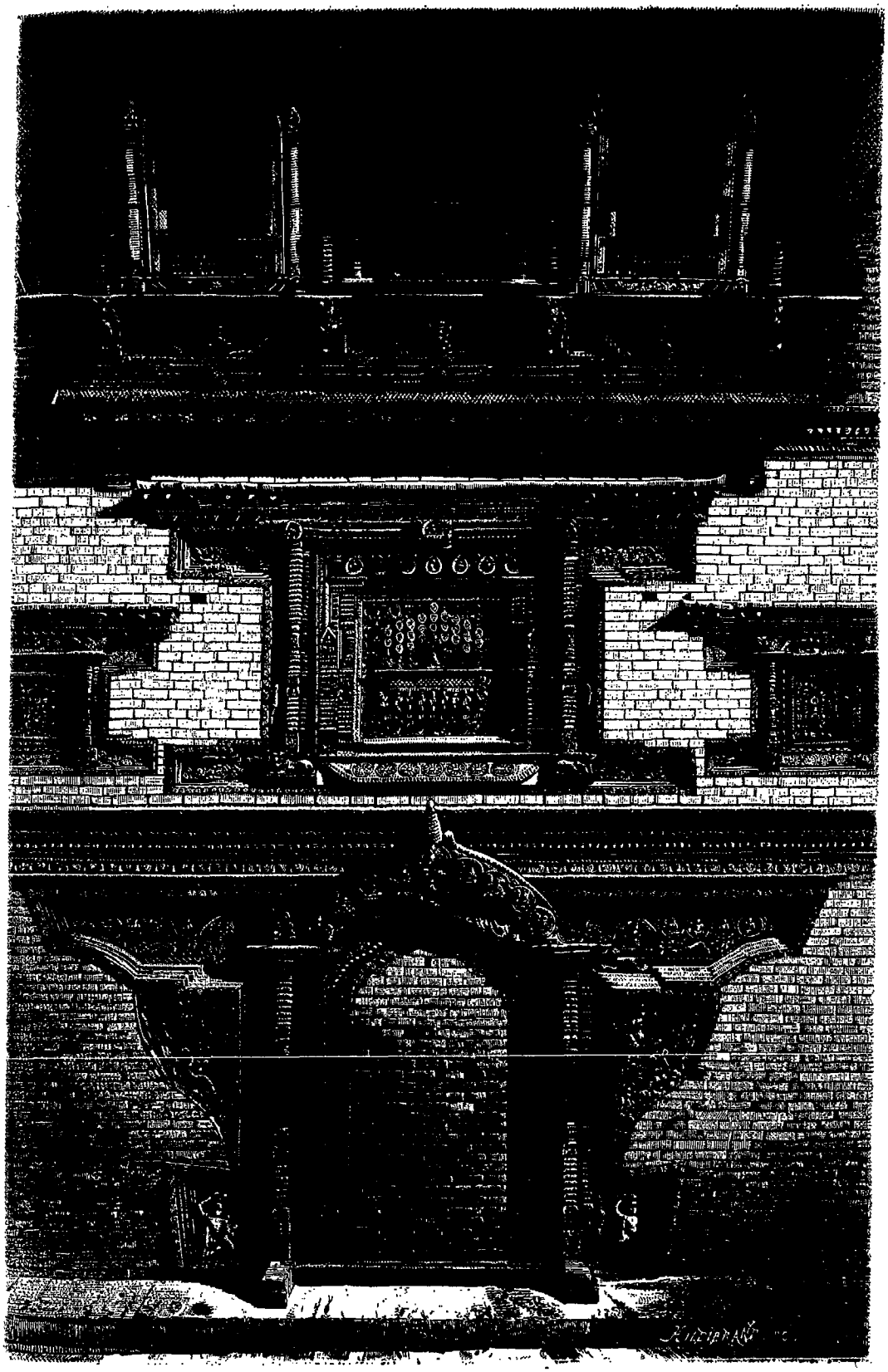
Temple de Bouddha à Sambunath (voy. p. 238). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

qu'aucun de ceux que j'ai visités soit antérieur à l'an 1500.

L'architecture des palais et des maisons du Népal se rapproche beaucoup de celle des temples en briques. Ils sont, comme ces derniers, construits en briques et bois et ont plusieurs étages; mais ces étages ne sont pas en retrait l'un sur l'autre, et l'édifice n'offre qu'un seul toit. Ce qui les caractérise essentiellement, c'est la profusion des sculptures dont ils sont recouverts. Les colonnes des vérandas, les encadrements des portes et fenêtres, les poutres qui relient la partie saillante des toits au reste de l'édifice, sont ornés de ces sculptures, admirablement fouillées. Il est certain qu'aucun peuple n'a poussé si loin l'art de travailler le bois que les habitants du Népal.

Les fenêtres sont habituellement fermées par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ornementation de la façade d'un palais du Népal (voy. p. 238). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

treillages, l'usage du verre n'étant pas répandu au Népal. On ne voit guère de vitres qu'aux fenêtres du palais de l'empereur à Khatmandou.

La partie centrale des maisons est généralement formée par une cour entourée d'une véranda, sous laquelle vivent les domestiques. Les chambres sont petites et mal éclairées. Celles des divers étages communiquent entre elles uniquement par des trappes : ce qui rend facile la défense de chaque étage.

Temples, maisons, palais des grandes villes du Népal, sont couverts de sculptures et de peintures aux tons éclatants. Les portes des palais sont souvent formées de lames de bronze finement ciselées. Devant elles s'élèvent des monolithes surmontés de statues. Ces divers monuments sont le plus souvent concentrés dans un très petit espace et forment un ensemble des plus pittoresques. Les détails sont parfois barbares, bien que les sculptures des colonnes soient à l'abri des critiques de l'artiste le plus exigeant ; mais l'ensemble a, *je le répète, un cachet d'originalité frappant.*

Après avoir parcouru en tous sens la ville de Khatmandou et étudié ses temples, il me restait à visiter les autres villes de la vallée du Népal. Elles sont généralement situées à peu de distance de la capitale. Le pays qui les sépare a partout le même caractère. C'est une campagne dont le sol, généralement à peine ondulé, se relève parfois en petites collines, cultivées en terrasses; des bois, des bouquets d'arbres magnifiques alternent avec les rivières. Les routes qui mènent d'une ville à l'autre et relient entre eux les nombreux villages sont des sentiers à peine tracés; celle de Khatmandou à Bhatgaon est seule entretenue avec quelque soin. L'aspect du pays rappelle celui des plaines de l'Italie du Nord, mais avec une végétation plus riche et un caractère plus méridional.

Ma première visite fut pour le village de Sambunath. Le chemin qui y conduit passe par une grande rivière, le Vishnoumati, beaucoup plus large que la Seine entre les quais de Paris. Le pont sur lequel on la traverse n'a rien de rassurant. Qu'on se figure une succession de petites planches, de quinze centimètres de large environ, clouées sur des piquets qui sont enfoncés dans le lit de la rivière, heureusement peu profonde. N'étant pas équilibriste de profession, je fis marcher dans l'eau un de mes porteurs, et ce fut appuyé sur son épaule que je franchis l'étroite passerelle.

Les temples de Sambunath ou Swayambhu, épithète de Bouddha, voulant dire « celui qui existe par lui-même », sont placés au sommet d'une colline d'une centaine de mètres de hauteur, dominant un village situé à l'ouest de Khatmandou. Elle est couverte d'arbres. On arrive à son sommet par un escalier de pierre de plus de cinq cents marches. Une colossale statue du Bouddha, élevée en 1637, en marque l'entrée.

C'est sur le sommet de la colline que se trouvent les temples. En arrivant à la partie supérieure de l'escalier, on a immédiatement devant soi un piédestal de pierre sculptée, sur lequel se trouve une pièce de bronze d'un mètre cinquante centimètres de largeur, nommée « la foudre d'Indra ». Cet emblème est aussi sacré pour les bouddhistes du Népal que la croix pour les chrétiens. Il figure parmi les sculptures de la plupart des temples népalais. Celui que nous représentons a été construit en 1640, mais son support de pierre est certainement beaucoup plus ancien. Les sculptures qui le recouvrent sont, comme on pourra en juger par nos photographies, assez remarquables. Les douze animaux entourant le piédestal représentent les douze mois de l'année tibétaine. C'est par le nom de chacun de ces animaux qu'ils sont désignés.

Le sommet de la colline est couvert de petits sanctuaires et de statues nombreuses, mais la plus grande partie de sa plate-forme est occupée par le grand temple, objet de pèlerinage pour des populations venues des parties les plus éloignées du Tibet. C'est un hémisphère en terre et briques, analogue au tôpe de Sanchi, mais surmonté en outre d'une tour carrée, couronnée par un cône formé de lames circulaires, parallèles et superposées. Sur les quatre côtés de la tour est dessiné, en rouge, blanc et noir, l'œil du Bouddha. La base du tôpe est cylindrique et fait un peu saillie, elle est couverte de dalles de pierre.

A chacun des points cardinaux du tôpe se trouve un petit sanctuaire dont les façades sont couvertes de bronze ciselé, et qui contient à son intérieur une dalle de pierre sculptée.

Les petits sanctuaires que nous venons de mentionner, la tour qui surmonte le tôpe, et la plupart des nombreuses constructions couronnant la colline, n'ont guère plus de deux cents ans d'existence. La plupart d'entre eux ont été édifiés entre 1650 et 1750, ainsi que l'indiquent les inscriptions fort nombreuses dont elles sont couvertes. La plus ancienne est de 1593.

Mais si toutes les parties accessoires du temple sont relativement modernes, il n'en est pas ainsi du temple lui-même. Son analogie avec les tôpes de l'Inde centrale, l'époque de l'introduction du bouddhisme au Népal, nous ont conduit à cette conclusion, qu'il a dû être construit dans les premiers siècles de notre ère.

Bien que le temple soit exclusivement bouddhique, on y trouve plus d'un emblème brahmanique. C'est *ainsi qu'on voit figurer par exemple, dans les petits* sanctuaires qui l'entourent, un temple dédié à une déesse jouissant de la faculté de guérir ses adorateurs de la petite vérole. C'est un de ces exemples qu'on rencontre à chaque pas du reste, au Népal, du mélange des deux cultes. Les statues des dieux du Panthéon hindou y vivent fort bien à côté de celles du réformateur, qui niait l'existence de tous les dieux.

Les autres petites constructions qui entourent le temple sont des monuments votifs ou des monuments dédicatoires, élevés à la mémoire de quelque personne vénérable. Dans une des maisons construites autour du grand tôpe vit une famille de lamas tibétains,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargée de temps immémorial de la garde du feu sacré, symbole de la divinité supposée être jadis venue du ciel. Il ne doit jamais être éteint. Tous les temples de Sambunath sont placés du reste sous la direction religieuse de lamas tibétains.

IV

Population du Népal. — Son origine hindoue et tibétaine — Gorkhas et Newars. — Caractère belliqueux des Gorkhas. — Aptitudes agricoles et artistiques des Newars. — Langues du Népal. — Le newari et le parbattia. — Caractère psychologique commun à tous les Népalais. — Vivacité des croyances religieuses et superstitieuses. — Faiblesse de la moralité. — Absence complète de véracité. — Développement très vif du patriotisme et du sentiment de l'indépendance.

Le Népal est habité par un grand nombre de tribus très distinctes et qui parlent des dialectes différents. Les unes sont d'origine tibétaine, les autres sont formées par le croisement des Tibétains et des premiers habitants du sol avec des populations venues de divers points de l'Hindoustan. De ces immigrants les uns seraient des Radjpouts, c'est-à-dire des représentants les plus élevés des peuples de l'Inde; les autres, au contraire, auraient été des populations demi-sauvages, analogues aux Kohls du Chota Nagpore et de la province d'Orissa. Aux premiers mélanges appartient la population dont nous parlerons plus loin sous le nom de Gorkhas; c'est des seconds que proviennent sans doute les tribus du Népal avoisinant le Sikhim.

La grande masse de la population qui habite la vallée du Népal, c'est-à-dire cette région restreinte entourée de montagnes de tous côtés, où se trouvent toutes les grandes villes du Népal, est formée de deux groupes fort distincts. Le premier, les *Newars*, représente l'ancienne population, qui resta maîtresse du pays jusqu'à la conquête faite par le second, les *Gorkhas*, à la fin du siècle dernier.

Avant de devenir les maîtres de la vallée du Népal, les Gorkhas formaient une des tribus guerrières qui habitaient le Népal. Ils se prétendent les descendants des Radjpouts qui émigrèrent autrefois dans le pays pour fuir la conquête musulmane. Ils sont évidemment d'origine hindoue, mais je n'en ai rencontré que bien peu ne portant pas de traces visibles de sang tibétain.

Le mot Gorkha ne représente d'ailleurs nullement une race déterminée. Il est employé dans le Népal pour désigner les descendants des individus de toute classe et de toute origine qui au siècle dernier quittèrent la province népalaise de Gorkha, pour étendre leur pouvoir sur le reste du Népal. Ils forment, suivant leur origine, plusieurs castes. La plus élevée, celle des Kchatryas, descend de l'alliance des Radjpouts, dont j'ai parlé plus haut, avec des femmes d'une tribu primitive portant le nom de Khus. Les Gorkhas forment le noyau de la population guerrière du Népal. A ce noyau viennent se joindre d'autres tribus, Magars, Gurungs, etc., où le type mongolique est beaucoup plus prédominant que chez les Gorkhas. Ce sont surtout ces tribus qui émigrent pour servir dans les armées anglaises, où elles sont désignées sous le nom générique, mais inexact, de Gorkhas.

C'est aux Gorkhas, comme je l'ai dit, qu'est due la réunion du Népal sous un seul souverain. Ce peuple se distingue par ses qualités militaires et est d'une grande bravoure. Il ne fait pas de quartier à ses ennemis, mais ne leur en demande jamais. Malheureusement ses aptitudes sont limitées aux choses de la guerre. Il dédaigne l'industrie, l'agriculture, le commerce et est privé à un degré remarquable de sentiment artistique. Ce sont, comme nous le verrons bientôt, des aptitudes exactement opposées à celles que nous trouverons chez les Newars.

La religion des Gorkhas est le brahmanisme. Leur langue, le parbattia, est un dialecte du sanscrit mélangé de mots tibétains. Il s'écrit en caractères sanscrits.

Les Newars forment la masse principale des habitants de la vallée du Népal. Ils furent gouvernés pendant de longs siècles par des rajahs appartenant à leur race, et, sous la domination de ces derniers, les villes du Népal se remplirent de monuments remarquables.

Les Newars sont principalement formés, comme les Gorkhas, par des croisements d'Hindous et de Tibétains; mais chez eux l'élément tibétain est beaucoup plus accentué. Lorsque je pénétrai dans la vallée du Népal, j'avais parmi les gens de ma suite un domestique qui m'avait suivi dans les régions les plus variées de l'Inde sans avoir eu l'idée la plus vague des contrées où je le conduisais. Lorsque nous pénétrâmes dans le premier village népalais de la frontière, il me demanda immédiatement si nous n'étions pas arrivés en Chine. Les gens du pays ressemblaient beaucoup, suivant lui, à des Chinois qu'il avait eu occasion de voir à Bombay.

Les Newars parlent le newari, langue fort distincte du parbattia, bien que formée comme elle d'un mélange de sanscrit et de tibétain. C'est la seule langue du Népal qui ait une littérature.

Les Newars n'ont aucun des instincts guerriers des Gorkhas, mais ils possèdent ce que les premiers n'ont pas, des aptitudes agricoles, industrielles et artistiques remarquables. C'est à eux que l'on doit les temples curieux couverts d'admirables sculptures qui remplissent la vallée. L'art de sculpter le bois est poussé chez eux à un degré que je n'ai trouvé dépassé chez aucun peuple européen moderne. Fort peu encouragés malheureusement par leurs maîtres actuels, les Gorkhas, absolument dépourvus de sens artistique, les artistes newars disparaissent graduellement, et il n'y a pas aujourd'hui dans toute la vallée plus d'une douzaine d'individus capables de sculpter habilement le bois. Ayant eu l'intention de faire copier en bois une colonne d'un ancien temple que j'aurais voulu rapporter à Paris, il me fut impossible d'obtenir un ouvrier à aucun prix; le petit nombre de ceux qui auraient été capables d'exécuter un tel travail se trouvaient, à ce moment, employés par un habitant du pays. Lorsque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

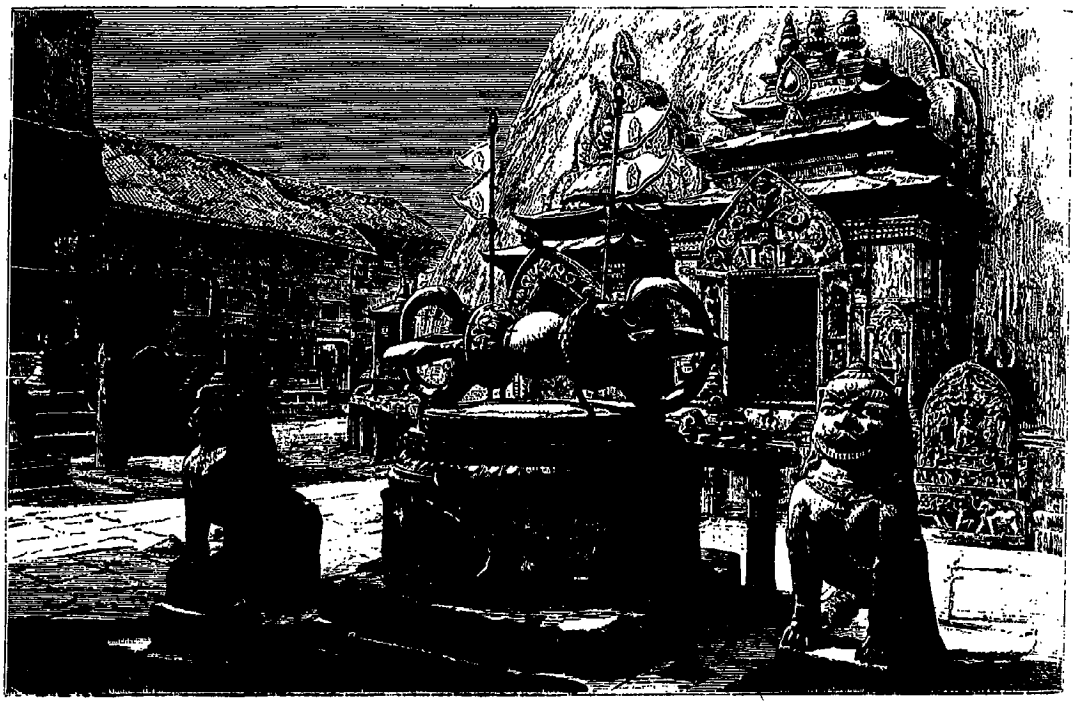
le dernier de ces artistes aura disparu, l'art de sculpter le bois s'éteindra avec lui dans le Népal. L'art de travailler le bronze y est déjà à peu près entièrement perdu.

L'architecture est également en décadence au Népal. Presque toutes les œuvres remarquables décrites dans ce travail ont été exécutées avant la domination gorkha.

Un tiers des Newars appartient à la religion hindoue, ils sont sectateurs de Siva; les deux autres tiers sont bouddhistes. Brahmanistes et bouddhistes ont conservé le régime des castes.

Nous avons indiqué dans ce qui précède les caractères différentiels des Gorkhas et des Népalais : les premiers, batailleurs, arrogants et guerriers, dédaignant les occupations agricoles et manuelles; les seconds, pacifiques, bons ouvriers et agriculteurs. Il nous reste à indiquer maintenant les caractères qui appartiennent à la fois aux deux races.

Deux traits fondamentaux sont communs à tous les Népalais, Gorkhas ou Newars : l'un est leur religiosité; l'autre, leur sentiment de l'indépendance. Les Népalais sont probablement le peuple le plus religieux et le plus superstitieux du monde. Leurs temples et les prêtres qui les desservent sont, à proportion, plus nombreux qu'en aucun point du globe.



Foudre d'Indra devant le temple de Bouddha à Sambunath (voy. p. 238). — Dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

Les cérémonies et fêtes religieuses occupent la plus grande partie du temps de la population. Les astrologues, choisis le plus souvent parmi les prêtres, jouent un rôle essentiel dans tous les actes de la vie, et, semblables sur ce point aux anciens Romains, jamais les Népalais n'entreprendraient une affaire ou un voyage sans avoir choisi le moment propice.

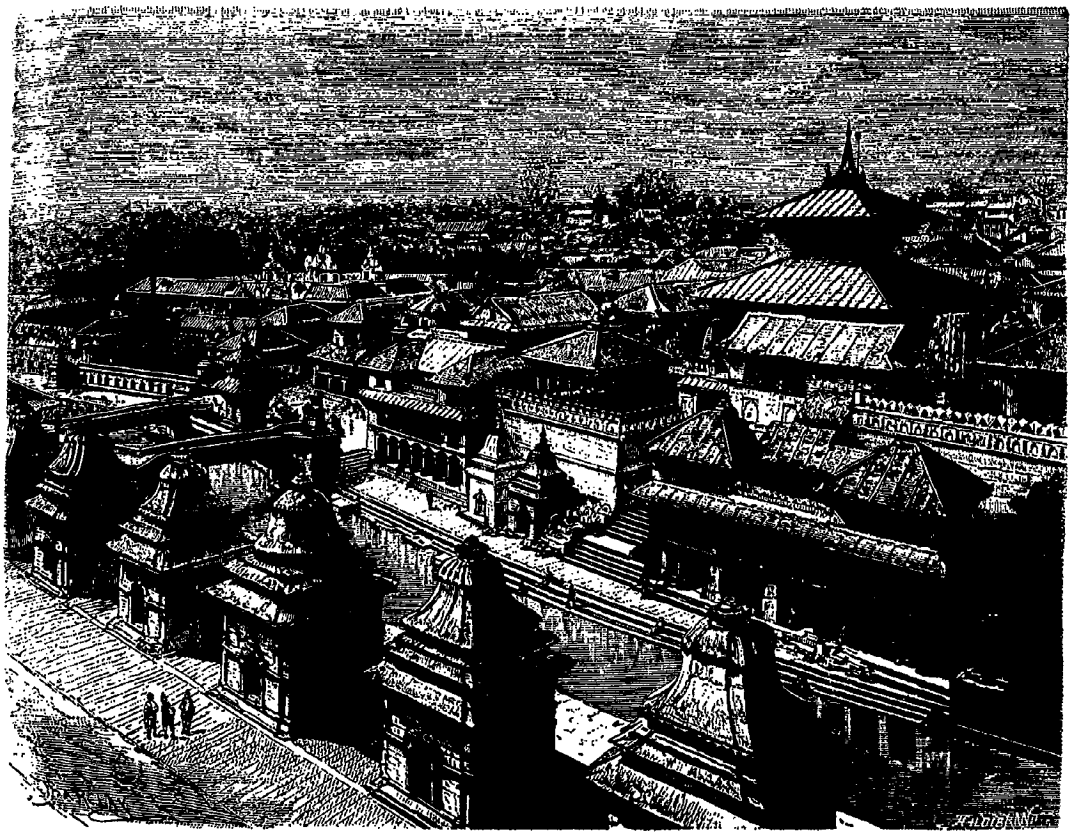
En dépit de leur sentiment religieux, la moralité des Népalais est assez faible; leur manque de sincérité notamment est absolu. Il est rare qu'un Hindou dise la vérité. Il la dit cependant quelquefois; un Népalais ne la dit jamais.

Un point fondamental sur lequel les Népalais diffèrent entièrement des Hindous est leur patriotisme et leur sentiment de l'indépendance. Ces deux sentiments, si inconnus encore dans le reste de l'Inde, sont possédés au plus haut degré par toute la population népalaise. C'est de ces sentiments que proviennent leur défiance extrême des étrangers et la résolution qu'ils ont prise d'interdire absolument l'entrée de leur territoire.

Dr Gustave Le Bon.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Pashpatti (voy. p. 246). — Dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

VOYAGE AU NÉPAL,

PAR LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON,

CHARGÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE DANS L'INDE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Histoire du Népal. — Occupation du pays par les Radjpouts. — Anciennes divisions du Népal en royaumes et en principautés. — Son unification au dernier siècle par les Gorkhas. — Luttes du Népal contre l'Angleterre et la Chine. — Guerre de 1814. — Installation d'un ministre anglais à la cour du Népal. — Difficulté de sa position. — Son isolement. — Défiance des habitants à son égard. — Isolement de certains fonctionnaires anglais dans diverses régions de l'Inde.

L'histoire mythologique du Népal commence avec celle des héros du Mahabharata; mais son histoire réelle nous est aussi inconnue que celle du reste de l'Inde. Avant l'an 1300 de notre ère, nous ne savons rien de précis sur le pays, sauf que le bouddhisme y fut introduit vers le premier siècle. Sa population était alors sans doute principalement tibétaine. Après le sac de Chittor par Ala-ud-din, en 1306, des Radjpouts, fuyant la domination musulmane, se fixèrent dans les montagnes du Népal. Ils y furent suivis en 1336 par d'autres Radjpouts des royaumes d'Oudh et de Kanouje, fuyant également les nouveaux conquérants. Cette émigration de Radjpouts aurait donné naissance à la population dite Gorkha. Elle forma dans le Népal une petite principauté indépendante, qui se maintint pendant plusieurs siècles. En 1765 les Gorkhas, se sentant assez puissants, songèrent à unifier le Népal. Après quatre ans de luttes, ils réussirent

1. Suite. — Voyez page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à renverser les trois royaumes dont Bhatgaon, Patan et Khatmandou étaient les capitales. Ces royaumes étaient gouvernés depuis le commencement du quatorzième siècle par des dynasties de rajahs descendant d'un même ancêtre et appartenant à la race dite Newar, d'origine mongolique, qui forme encore le fond de la population. Après s'être emparés des trois capitales, les Gorkhas renversèrent successivement les nombreuses petites principautés, comparables à nos anciens fiefs, entre lesquelles le pays était alors divisé. Depuis cette époque le Népal tout entier ne reconnaît d'autre autorité que celle d'un souverain unique, et n'a plus qu'une seule capitale, Khatmandou.

L'indépendance du Népal a été souvent menacée par ses deux puissants voisins, les Chinois et les Anglais, et il a eu à soutenir contre eux des guerres sanglantes; mais, s'il a été vaincu quelquefois, aucun étranger n'a encore pu atteindre sa capitale, et il conserve toujours son indépendance.

La plus redoutable guerre que le Népal ait eu à soutenir est celle que lui ont faite les Anglais. Attaqués par eux en 1814, les Népalais leur firent d'abord éprouver une sanglante défaite, et tuèrent leur général Gillespie; mais en 1816, les Anglais s'étant avancés jusqu'à trois jours de marche de Khatmandou, avec une armée de quarante-six mille hommes, le petit État, qui soutenait une lutte héroïque contre un des plus gigantesques empires qu'ait connus l'histoire, fut obligé, après plusieurs batailles, de subir la paix. La clause principale du traité fut que le gouvernement népalais accepterait la présence d'un ambassadeur anglais dans sa capitale. Cette condition, quoique fort dure pour les Népalais, ne les mettait pas, en somme, dans une situation autre que celle où se trouvent toutes les puissances européennes, le ministre anglais étant un simple ambassadeur, et n'ayant pas le droit de se mêler des affaires du pays. « Le ministre anglais, écrit le docteur Wright, ancien chirurgien de l'ambassade à Khatmandou, n'a absolument aucun droit d'immixtion dans le gouvernement de la contrée. En fait, ses attributions sont simplement celles d'un consul, analogues à celles d'un consul anglais dans une ville européenne. Les Népalais sont particulièrement fiers de leur indépendance, et n'admettent pas qu'un étranger s'occupe de leurs affaires. »

Les Népalais ont un proverbe qui explique leur hostilité à l'égard des étrangers, et qui n'est que trop justifié par l'histoire des autres États de l'Inde : « Avec les marchands anglais, disent-ils, viennent les mousquets, avec la Bible les baïonnettes ».

Aussi la situation d'un ministre anglais au Népal n'a-t-elle rien d'enviable. Son unique compagnon pendant les nombreuses années que dure quelquefois son séjour est un médecin, seul Européen autorisé à résider avec lui au Népal. Il ne peut officiellement faire un pas hors de sa résidence sans être escorté par des soldats népalais, chargés en apparence de le protéger, mais en réalité de rapporter immédiatement à la cour ses faits et gestes. Le ministre anglais vit dans une habitation bâtie par un de ses prédécesseurs à quelques kilomètres de la ville. Elle contient tout ce qui est nécessaire à la vie, y compris une boulangerie et une boucherie. Une garde de cipayes sert à la protéger contre les attaques des habitants. Il faut avoir le caractère taciturne et solidement trempé des fonctionnaires anglais, pour ne pas mourir d'ennui dans de telles conditions d'existence.

Ils n'en meurent pas du tout cependant, et ce n'est pas au Népal seulement qu'on rencontre des Anglais vivant isolés, pendant plusieurs années, au milieu de populations indifférentes ou hostiles. Dans cette vie solitaire ils gardent les mœurs et le genre de vie de l'Angleterre, jusqu'à dîner en habit et en cravate blanche, bien que leur unique compagnon de table soit leur propre image, reflétée dans les glaces de l'appartement. Ce silencieux compagnon leur suffit d'ailleurs, et à tel point que beaucoup de ces Anglais solitaires ne quittent pas l'Inde sans un vif regret. J'en ai connu qui vivaient ainsi depuis vingt-cinq ans et parlaient avec douleur de l'obligation où ils seraient bientôt de prendre leur retraite. Aucun peuple n'est aussi apte que l'Anglais à supporter le silence et la solitude. Visitant la merveilleuse cité de Bijanagar, ancienne capitale du sud de l'Inde, grande comme Paris, mais entièrement déserte aujourd'hui, et qui n'est plus qu'une masse de ruines imposantes, située dans des jungles dont les seuls habitants sont des tigres et des serpents, j'ai rencontré parmi les restes d'un temple un savant ingénieur, M. Black, qui, sous prétexte d'études archéologiques, y vit depuis deux ans sans autre compagnie qu'un domestique hindou, à qui il ne parle que par signes, et des panthères, avec lesquelles il ne s'entretient qu'à coups de fusil. Ce temple étant uniquement formé d'un toit supporté par des colonnes, rien ne le protège contre les aimables visites de ces animaux. Pendant la première quinzaine de son séjour, M. Black a tué quatorze panthères qui venaient pendant la nuit pour tâcher de lui voler les provisions cachées sous son lit. En dehors de sa lutte contre ses redoutables hôtes, la seule distraction de ce solitaire est de collectionner dans de grandes boîtes un tas de bêtes malfaisantes. De la première qu'il ouvrit sans parler, en sa qualité d'homme silencieux, je vis sortir la tête d'un énorme python qui avait bien cinq à six mètres de longueur. « Très dangereux », fit doucement M. Black, quand il vit mon mouvement de recul, et il m'expliqua par monosyllabes qu'un jour ce python avait essayé de s'enrouler autour de lui pour l'étouffer, et qu'un séjour d'un mois au lit avait été la suite de ce témoignage d'affection. Les autres boîtes contenaient par douzaines des scorpions, des cobras, et une collection variée de ces jolies bêtes spéciales à l'Inde, dont la morsure est toujours mortelle. On devient vite fataliste en voyage, et j'ai trop souvent couché dans des jungles infestées d'animaux dangereux, et traversé des rivières pleines de crocodiles, pour ne pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

savoir qu'on finit par ne pas plus prendre garde aux animaux dangereux qu'aux microbes qui infestent l'air d'une grande ville. Mais ce à quoi il me semblerait difficile de m'habituer, c'est à être pendant des années entières le seul habitant des ruines d'une ville grande comme Paris. Je voudrais bien voir dans de pareilles solitudes nos jeunes pessimistes, si dégoûtés de l'existence dans leurs livres. S'ils pensent quelquefois ce qu'ils écrivent, et si le monde les ennuie autant qu'ils le prétendent, je leur conseille d'aller s'enterrer dans l'une des nombreuses cités abandonnées que l'Inde possède : ils pourront y épancher librement leurs plaintes sur les vanités de ce monde et prouver par leur exemple qu'ils sont revenus de toutes ces vanités.

VI

Gouvernement du Népal. — Idées différentes qu'on se fait de la souveraineté au Népal et en Europe. — Souveraineté absolue de deux provinces accordées à un sujet. — L'empereur et son premier ministre. — Histoire de Jang Bahadur. — Un Richelieu népalais. — Revenus du gouvernement. — L'armée népalaise. — Puissance militaire du Népal.

Depuis la conquête gorkha qui, à la fin du siècle dernier, réunit sous un seul sceptre tous les royaumes et principautés du Népal, principautés dont l'organisation n'était pas sans analogie avec celle des États du Radjestan, le pays forme une monarchie absolue ; mais en réalité sa constitution politique est beaucoup moins simple qu'elle ne le semble au premier abord. Elle comprend en effet des formes d'évolution très variées, suivant les régions, en commençant par la plus simple, l'organisation tribale de la plupart des vallées. La conception de la souveraineté y est d'ailleurs fort différente de celle que nous avons aujourd'hui en Europe et se rapporte beaucoup plus à l'époque féodale. Jamais, par exemple, l'idée de donner en souveraineté absolue, avec le titre de roi, une partie de son territoire à un sujet, ainsi que le fit, en 1855, l'empereur du Népal pour Jang Bahadur et pour ses héritiers, ne germerait dans le cerveau d'un monarque européen.

Jang Bahadur, ancien premier ministre du Népal. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. Wright.

Les fils de Jang Bahadur possèdent encore, avec le titre de maharajah (grand roi), deux provinces données à leur père avec droit absolu de vie et de mort sur tous leurs sujets.

L'autorité de l'empereur du Népal est d'ailleurs purement nominale. Le pouvoir suprême est exercé en réalité par une sorte de maire du palais ou premier ministre, ayant sous ses ordres un conseil composé des principaux seigneurs du royaume. Ce premier ministre est un personnage tout-puissant, mais sa toute-puissance ne le soustrait guère à l'inévitable destinée d'être tôt ou tard assassiné par quelque compétiteur. C'est du Népal bien plus que de la Russie qu'on pourrait dire qu'il est régi par une monarchie absolue tempérée par l'assassinat. Jang Bahadur réussit à échapper à cette destinée en faisant ôter la tête, et, au besoin, en l'ôtant lui-même, à tous les personnages dans lesquels il entrevoyait un rival. Malheureusement les Népalais sont d'une défiance extrême, et, dans la lutte pour arriver le premier à s'emparer de la tête de son rival, un ministre ne peut l'emporter qu'en étant d'une habileté exceptionnelle. Grâce à ces pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cédés d'exécution sommaire, ce Jang Bahadur, qui fut pendant plus de trente ans le souverain absolu du Népal, mourut de sa mort naturelle il y a quelques années seulement. C'est certainement une des plus curieuses figures de despote asiatique que l'on puisse rêver. D'une intelligence véritablement supérieure, il rendit les plus grands services à son pays. Il connaissait les choses de l'Occident, avait visité Londres et Paris, et introduisit dans son pays de sages réformes. Doué d'une force remarquable, il pouvait faire à cheval cent soixante-cinq kilomètres en seize heures. Il coupait en deux une panthère d'un coup de sabre, et débarrassait lui-même de leur tête, sans phrases inutiles, les seigneurs qui conspiraient contre la sûreté de l'État. Il n'avait plus d'ennemis, les ayant tous exterminés. Les emplois publics importants étaient occupés par des membres de sa famille, suffisamment nombreuse d'ailleurs, puisqu'il avait plus de cent fils.

Pendant sa longue domination, le pays jouit d'une haute prospérité, et vit sa richesse s'accroître. Il sut éviter la guerre avec ses voisins, et ce Richelieu oriental qui, pendant la révolte des cipayes, envoyait des régiments au secours de l'Angleterre et en même temps donnait asile à Nana Sahib, est considéré aujourd'hui au Népal comme le plus important personnage de l'histoire de ce pays.

Bien qu'il entretienne une armée de trente-deux mille hommes, le Népal n'a pas de revenus publics très élevés; ils ne dépassent guère, en effet, une vingtaine de millions. Ce chiffre, assez faible relativement à l'Europe, est considérable dans un pays où trente centimes par jour représentent une somme largement suffisante à l'entretien d'un individu.

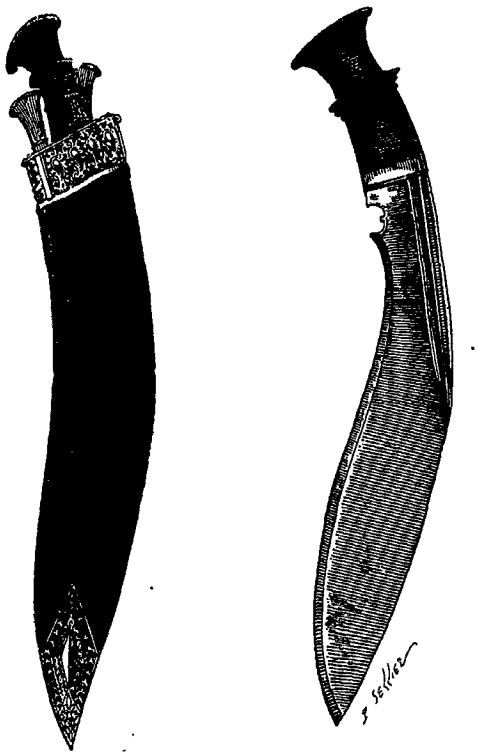
La contribution foncière, les douanes et divers monopoles forment la base de ces revenus. L'armée est principalement payée par des attributions momentanées de portions de terre appartenant à l'État.

Tout ce qui concerne l'art militaire est l'objet d'une attention spéciale au Népal. La plus grande partie des revenus est consacrée aux dépenses militaires : fabrication d'armes, de canons, d'effets d'habillement, etc.

L'armée régulière n'est pas de cent mille hommes, comme on le dit dans un récent traité de géographie, mais seulement de seize mille hommes, divisés en vingt-six régiments. L'armée irrégulière en comprend à peu près autant. La cavalerie n'a que cent hommes, chiffre suffisant pour un pays aussi montagneux. La couleur de l'uniforme est bleue; la coiffure se compose d'un petit turban.

Les armes sont un peu hétérogènes et appartiennent à des systèmes différents. Chaque soldat est porteur également, comme tous les habitants du Népal, du classique kukhri, large couteau d'une forme particulière. L'artillerie se compose d'assez nombreuses pièces de montagne, fabriquées généralement dans le pays.

Il ne faudrait pas juger d'après l'effectif précédent de l'importance des troupes népalaises. Par suite d'un calcul très ingénieux, il est permis aux soldats d'émigrer et de s'engager dans les régiments anglais de l'Inde, où ils sont dressés à l'européenne. Ils forment les meilleurs soldats que l'Angleterre possède aux Indes. Quand ils reviennent au Népal ainsi éduqués et dressés, ils forment un stock de population qui serait instantanément transformé en une excellente armée. Dans les montagnes cette armée serait assurément formidable et défierait toutes les invasions. A une époque où elle ne possédait pas cet élément tout spécial de succès, l'armée népalaise a infligé de sérieux échecs aux premières troupes anglaises envoyées contre elle.



Kukhri. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.

Étant donnés l'impossibilité à peu près complète de franchir avec un corps d'armée les passes de l'Himalaya qui conduisent à la capitale, la valeur de ses soldats, journellement exercés, et surtout les sentiments d'indépendance des habitants, il me semble évident que le Népal n'a absolument rien à craindre de son puissant voisin. Une révolution intérieure à la suite de laquelle un chef quelconque appellerait des troupes anglaises à son aide et leur faciliterait l'accès de la capitale, pourrait seule peut-être lui faire perdre son indépendance.

L'armée ne sert pas d'ailleurs uniquement à combattre : elle est constamment occupée à des travaux d'utilité publique, et notamment à la réparation des routes ou plutôt des sentiers. En allant à Khatmandou, j'ai rencontré tout un régiment, sous la conduite d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

général, occupé à construire un pont sur un torrent.

L'armée se recrute par engagement volontaire, et se compose presque exclusivement de Gorkhas ou d'individus provenant des tribus guerrières dont nous avons parlé plus haut. Les Newars n'y entrent pas.

L'avancement des officiers est absolument abandonné au bon plaisir du gouvernement. Il y a des généraux de vingt-cinq ans, des colonels de quarante et des lieutenants à cheveux gris. Des fils de grands personnages sont quelquefois même nommés généraux en quittant le sein maternel, de sorte qu'au Népal on voit parfois des généraux qui n'ont pas encore de dents et des lieutenants qui n'en ont plus.

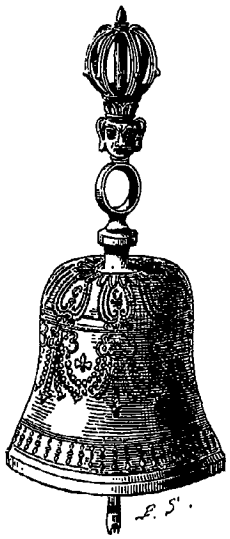
VII

Ressources des habitants. — Importance de l'agriculture. — Procédés de culture au Népal. — Valeur de l'impôt sur la terre. — L'industrie et le commerce au Népal. — Commerce avec l'Inde et le Tibet. — Salaire des ouvriers. — Bon marché de la vie au Népal et dans l'Inde. — Faible aptitude des Hindous à supporter la fatigue.

L'agriculture est la ressource principale des habitants du Népal. Il n'est guère de famille qui ne possède quelques champs, dont les produits lui suffisent pour vivre. Le système d'agriculture, bien que fort primitif, puisque la charrue proprement dite est encore inconnue, est parfaitement adapté aux nécessités du pays. Les irrigations sont habilement combinées. Le moindre espace de terre est utilisé pour la culture. Pour faciliter les travaux, les plans inclinés formés par les flancs des montagnes ont été transformés en terrasses horizontales, en sorte que chaque hauteur forme une succession de gradins, portant chacun un champ de céréales; de loin on les prendrait pour des escaliers gigantesques. Le blé et le riz sont cultivés pendant la saison chaude; les pommes de terre, le poivre rouge, l'ail, les radis, etc., pendant la saison froide. On obtient généralement deux récoltes par an.

Une grande partie du sol appartient à l'État, et, comme nous l'avons dit, est donnée aux soldats en guise de solde. Le reste appartient à des particuliers, qui peuvent en disposer à leur guise. La terre paye un impôt proportionnel à sa valeur, et qui va de quinze à cinquante francs par hectare.

L'industrie du Népal est peu importante; on y fabrique cependant des étoffes de laine et de coton, du papier, des ornements d'or et d'argent, des idoles de bronze, des objets en fer et des armes. Il y a, ou plutôt il y avait au Népal — car ils disparaissent fort rapidement depuis la conquête gorkha — des artistes travaillant admirablement le bronze, le bois et la pierre, comme le prouvent les temples et les palais dont le pays est couvert.

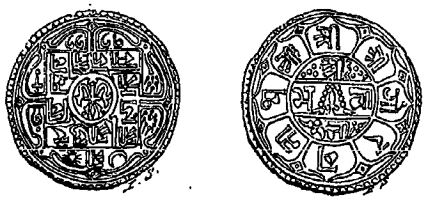


Clochette d'un temple bouddhique du Népal. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.

Le commerce est également peu important; on exporte dans l'Inde du riz, des graines, des gommes, des épices; on en rapporte des vêtements de laine et de coton, des mousselines, des objets en métal, du sel, des articles de luxe. Ce commerce, qui n'est possible qu'à dos d'homme et par d'affreux sentiers, est forcément très limité. Les Népalais reçoivent du Tibet, par des sentiers non moins difficiles, du sel, du borax, des couvertures de laine, du musc, de l'or, du thé, des moutons, des épices, des pierres précieuses, et lui expédient des étoffes de soie et de satin et divers objets précieux reçus de l'Inde.

Les Gorkhas ne s'occupent que de choses militaires. Le commerce et l'industrie sont dans les mains des Newars et de Cachemiriens établis à Khatmandou. Ces derniers importent même des objets d'origine européenne. A Lhassa il y a une colonie de trois mille Népalais, faisant le commerce entre le Tibet et le Népal.

Les individus adonnés à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, qui ne peuvent travailler pour eux-mêmes s'engagent comme ouvriers, artisans, etc.; leurs salaires sont peu élevés : les gages d'un agriculteur sont d'environ six sous par jour. Le plus habile artiste arrive bien exceptionnellement à gagner quinze sous. Ces sommes sont d'ailleurs suffisantes, car, avec vingt centimes par jour, un individu peut se nourrir. En dehors des grandes villes de l'Inde, telles que Bombay, Calcutta, Madras, je n'ai trouvé aucune région de la péninsule où ces salaires soient dépassés. Pour vingt francs par mois on a presque partout un domestique, et pour cette somme il doit se nourrir et s'habiller. Je donnais au mien la somme — excessive dans l'Inde — de cinquante francs par mois; mais cette générosité princière tenait seulement à ce qu'il parlait l'anglais, l'hindoustani, le bengali et le tamoul, et exposait journellement sa vie, en me suivant dans des régions infestées de fièvres et d'animaux dangereux. Le pauvre diable m'aurait d'ailleurs quitté bien avant la fin du voyage, s'il avait eu l'idée la plus vague des chemins à parcourir pour retourner dans son pays. Après m'avoir suivi dans un parcours de quatre mille lieues, et m'avoir consommé



Monnaie d'argent du Népal. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute ma provision de quinine pour combattre les fièvres gagnées dans les jungles, il a fait le vœu à Vishnou de ne plus jamais servir un de ces démons d'Européens. Les Hindous résistent beaucoup moins à leur climat, lorsqu'ils se fatiguent, qu'on ne le croit généralement. Mon premier domestique, obligé de rester avec moi huit à dix heures au soleil chaque jour, par une température oscillant généralement autour de cinquante degrés, pour m'aider à manier mes instruments scientifiques, était mort d'insolation au bout de quinze jours.

VIII

La ville de Patan. — Aspect féerique de la cité. — Beauté de ses monuments. — Le palais du roi et sa porte de bronze. — Anciens monastères. — Temples de pierre et pagodes à plusieurs étages. — Piliers surmontés de statues. — Visite de la ville de Pashpatti. — Ses monuments.

La troisième localité que j'étudiai après Khatmandou et Sambunath fut Patan, une des anciennes capitales du Népal. Cette grande ville est certainement une des plus curieuses de l'Asie. Je doute qu'un mangeur d'opium ait jamais entrevu dans ses rêves une architecture plus fantastique que celle de cette étrange cité. Bien qu'ayant visité l'Europe de Londres à Moscou et tout l'Orient classique, du Maroc à l'Égypte et à la Palestine, je n'avais pas encore vu de spectacle plus saisissant que celui de la grande rue de Patan. Certes les détails d'architecture sont quelquefois barbares, mais l'ensemble est éblouissant. Si le lecteur n'éprouve pas la même impression en examinant nos dessins, c'est parce que ces derniers sont privés de la couleur qui contribue d'une façon merveilleuse à l'effet étrange des monuments. Ces palais d'un rouge intense, dont les toits de brique et de cuivre sont supportés par des milliers de dieux et de déesses revêtus des plus éclatantes couleurs, et dont les portes, en bronze, gardées par des monstres de pierre, resplendissent dans une lumière éclatante, échappent à toute reproduction. J'ai essayé d'en donner une idée par la chromolithographie dans mon ouvrage sur les civilisations de l'Inde, mais il y a loin encore à la réalité.

Patan est une ville de quarante mille habitants, située au sud-est de Khatmandou. Elle paraît avoir été fondée vers l'an 300 de notre ère. C'est une des anciennes capitales des royaumes dont se composait autrefois le Népal. Ses rues sont généralement bordées de maisons de briques et de bois, dont les colonnes et les encadrements des fenêtres sont admirablement sculptés. La place où se trouvent le palais royal et les temples qui lui font face, offre certainement une des vues les plus pittoresques qui existent dans le monde. Le palais du roi est fort remarquable, ainsi que la grande porte de bronze ciselé par laquelle on y pénètre, comme on en pourra juger par nos gravures. Depuis la conquête de Patan et son pillage par les Gorkhas, la cité a beaucoup perdu de son importance, et un grand nombre de ses monuments tombent en ruines. Les temples y sont plus nombreux encore qu'à Bhatgaon. Plusieurs monastères sont attachés à ces temples, mais leur primitive destination a disparu depuis longtemps et ils sont devenus de simples boutiques de marchands. Ce sont d'ailleurs, au point de vue architectural, des maisons à deux étages analogues aux autres demeures que contient la cité.

On voit auprès de Patan plusieurs grands tôpes hémisphériques analogues à ceux de Buddnath et Sambunath, et probablement aussi anciens. La tradition locale attribue leur érection à Açoka, lors de son pèlerinage supposé au Népal, deux cent cinquante ans environ avant notre ère. Leurs inscriptions sont trop altérées pour être lisibles.

Patan, de même que Bhatgaon, renferme plusieurs temples de pierre ; un des plus importants et en même temps un des plus remarquables peut-être de l'Inde par l'originalité et l'élégance des formes, se trouve devant le palais du roi. Il est représenté en détail sur une de nos planches (voy. p. 251). On voit qu'il est construit sur trois plates-formes superposées, en retrait l'une sur l'autre, et se compose d'une construction rectangulaire à deux étages, surmontée d'une sorte de pyramide.

Chaque étage est entouré d'une véranda, et présente sur chaque face trois petits pavillons recouverts d'un dôme. Je ne suis pas exactement fixé sur l'âge de ce temple, car je n'ai pu en visiter l'intérieur, tout Européen qui ferait seulement mine d'y pénétrer étant parfaitement certain d'être immédiatement massacré par la population. Je ne le crois pas cependant sensiblement antérieur au commencement du seizième siècle.

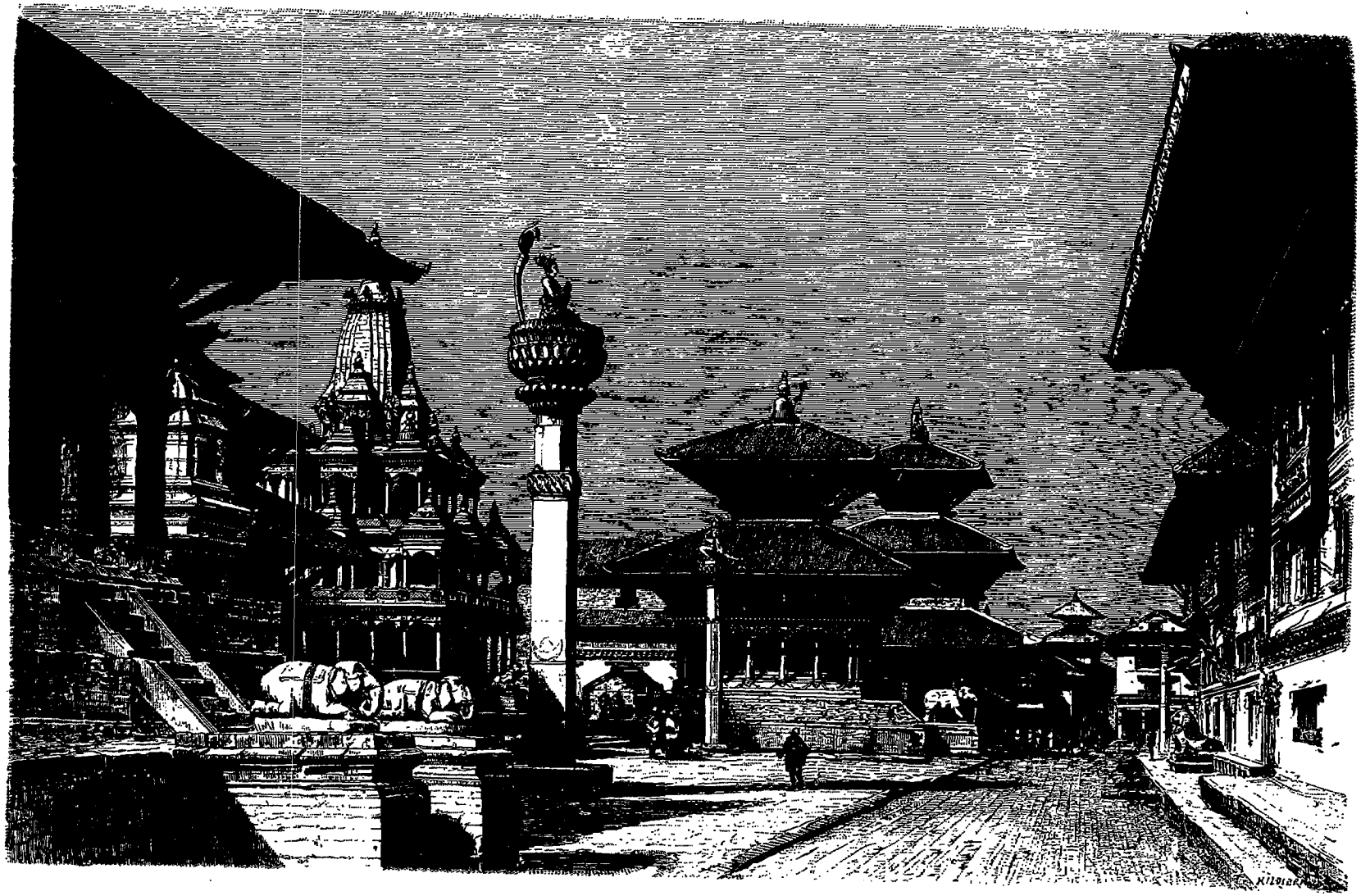
A Patan, de même du reste qu'à Bhatgaon et à Khatmandou, on voit souvent devant les temples des piliers surmontés de figures, représentant habituellement les rajahs qui les ont fondés. Sur un de ceux que nous représentons, le personnage est à genoux, un serpent de bronze surmonte sa tête, et sur la tête de ce serpent est perché un petit oiseau.

Les pagodes à étages superposés de Patan sont identiques comme style à celles de Bhatgaon. Les décrire en détail serait répéter ce que je dirai plus loin de ces dernières. Je me bornerai donc à représenter les plus intéressantes.

J'ai mesuré la plus importante des pagodes à étages superposés de Patan, celle qui est située à l'entrée de la rue où se trouve le palais royal ; elle a vingt mètres environ de hauteur sur quatorze mètres de largeur.

Après avoir terminé l'étude de Patan, je visitai Pashpatti. Cette ville est située sur la rive gauche de la rivière Baghmati, au nord-est de Khatmandou. Elle contient des temples nombreux, en pierre et en bois. Pour y arriver, on traverse une rivière couverte de deux ponts. De l'autre côté est une colline garnie d'arbres, de laquelle on a une vue générale de la ville, représentée sur notre photographie (voy. p. 241). On voit à droite, au second plan, le temple de Pachpatinath, un des plus vénérés du Népal, dont aucun étranger ne peut s'ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du palais royal de Patan. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

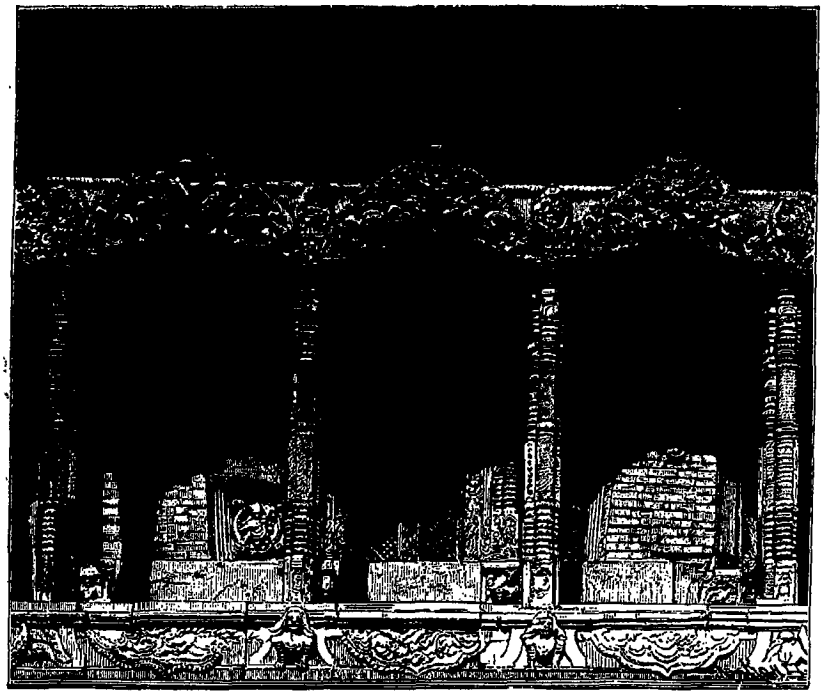
procher. Ses portes sont en argent ciselé, dans le style de celles des palais des rajahs de Bhatgaon et de Patan, représentées dans nos gravures. Auprès de ce temple se trouve un endroit réservé pour le suicide des veuves qui veulent se brûler sur le corps de leur mari.

Les temples de Pashpatti sont modernes et de la fin du dix-septième siècle. L'élément caractéristique de ces constructions en pierre est le dôme en forme de cloche. En fait, les temples de pierre sont en grande minorité au Népal, mais, comme on peut le voir par ceux que nous avons représentés, l'architecte semble avoir eu à tâche, sauf à Pashpatti, de ne jamais copier un temple sur le modèle d'un autre, alors que pour les temples en briques et bois il semble avoir été dominé par une préoccupation précisément contraire. En effet tous les temples de pierre diffèrent notablement entre eux, tandis que tous les temples en briques et bois paraissent avoir été construits sur un plan identique.

IX

Mœurs et coutumes du Népal. — Genre de vie des Népalais. — Nourriture. — Costumes. — Esclavage. — Médecins et maladies. — Avocats, justice. — Code pénal au Népal. — Importance des vaches sacrées. — La famille. — Autorité absolue du père. — Successions. — Le mariage au Népal. — Rigidité des liens conjugaux chez les Gorkhas. — Procédé employé pour supprimer l'adultère. — Suicide des femmes. — Faiblesse des liens conjugaux chez les Newars. — Faculté qu'ont les femmes newars de divorcer à volonté. — Fêtes au Népal. — Sacrifices d'animaux

Isolés du reste du monde, n'ayant pas eu à subir l'invasion musulmane, complètement préservés de l'influence des Européens, qui ne peuvent pénétrer dans leur territoire, les Népalais ont conservé à travers les âges leurs mœurs et leurs coutumes. Ils nous donnent une idée fidèle de ce que pouvait être l'Inde vers le septième siècle de notre ère, alors qu'elle était divisée en petits royaumes et subissait la grande transformation religieuse que le Népal traverse maintenant et qui devait aboutir à la disparition du bouddhisme.



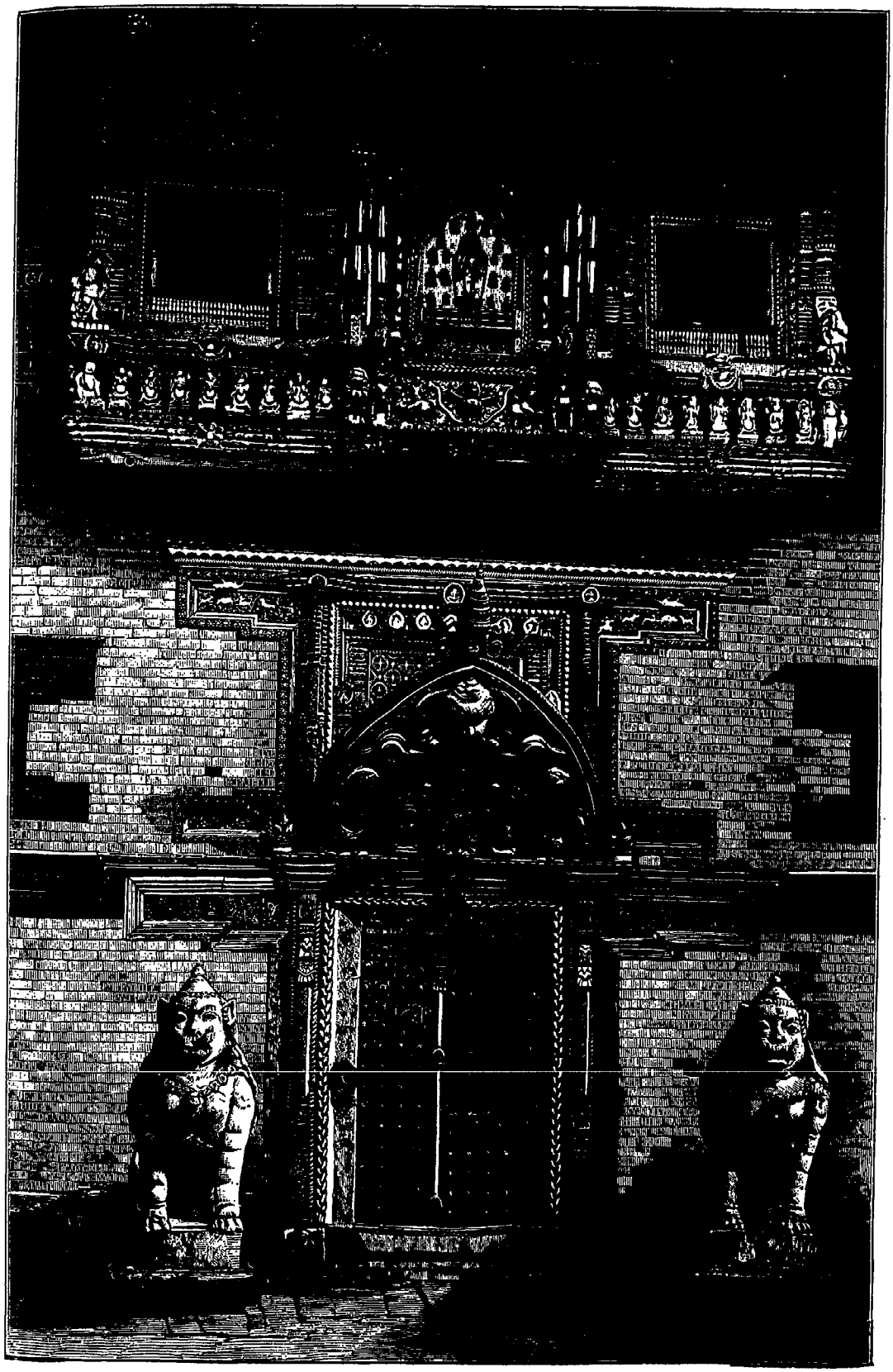
Détails d'architecture d'un temple à Patan (voy. p. 246). — Gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

Parmi les diverses populations du Népal, les Gorkhas ont le mieux gardé les mœurs et les coutumes de l'Inde ancienne, car ils descendent principalement d'Hindous qui, pour fuir la domination musulmane, se réfugièrent dans la vallée du Népal.

La nourriture des Népalais est la même que dans le reste de l'Inde, avec cette différence toutefois, que l'usage de la viande y est fort répandu, au moins parmi les classes aisées de la population. Le mouton, la chèvre, la volaille, le gibier (cerf, sanglier, faisan, etc.) font partie de l'alimentation journalière. Les plus pauvres se nourrissent de riz et de végétaux (ail et radis surtout). La boisson la plus répandue est l'eau, comme partout dans l'Inde. On fabrique cependant une liqueur alcoolique nommée rakhi, obtenue par la distillation de riz et de farine fermentés. L'usage du thé, venu du Tibet, est très répandu. L'ivresse est fort rare.

Le costume des habitants se compose d'une tunique de coton blanc ou bleu. A la ceinture est invariablement fixé le redoutable kukhri, dont je donne plus haut (p. 244) un dessin et qui est une arme spéciale au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de bronze du palais du roi à Patan (voy. p. 246). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Népal. Il sert indifféremment à couper des têtes, fendre du bois ou tailler un bifteck.

Les femmes sont vêtues d'une sorte de tunique et d'une jaquette. Elles sont, comme toutes les Hindoues, couvertes d'ornements, colliers, bracelets, chaînes, boucles d'oreilles, anneaux dans le nez, fleurs dans les cheveux, etc. Elles sortent sans voile, et, dans les villages, j'ai vu des boutiques tenues par elles : chose absolument exceptionnelle dans tout l'Orient, du Maroc à la Chine.

Le régime des castes existe au Népal comme dans le reste de l'Inde. Le rôle qu'il y joue est tellement considérable que nous avons cru nécessaire de lui consacrer un paragraphe spécial, que l'on trouvera plus loin.

L'esclavage subsiste encore au Népal. Chaque personne riche a toujours un grand nombre d'esclaves. Il y en a au moins quarante mille dans la contrée. Beaucoup proviennent de parents esclaves; d'autres étaient d'abord libres et ont été vendus, à la suite de certains crimes, notamment de ceux commis contre les lois qui régissent le régime des castes. Le prix d'un esclave féminin est d'environ trois à quatre cents francs, d'un esclave mâle, deux à trois cents francs. Ils sont du reste généralement bien traités, et, comme dans tous les pays où les esclaves ne sont pas soumis à des chrétiens, parfaitement contents de leur sort.

Les médecins sont nombreux au Népal, mais leur situation ne serait pas enviable pour leurs confrères d'Europe. Les Népalais ne les payent en effet que lorsqu'ils sont guéris. Si cette règle pratique s'introduisait en Europe, je crois que la profession médicale y deviendrait assez peu lucrative.

Parmi les maladies qu'on observe le plus fréquemment, je mentionnerai surtout le goitre. Il sévit à l'état endémique, comme dans toutes les montagnes ayant la même constitution géologique que celles du Népal. Il forme avec l'éléphantiasis, la syphilis, la pierre, les maladies les plus répandues. Les fièvres ne règnent que dans la région basse du Teraï; mais, comme elles sont rapidement mortelles, l'intervention des médecins est inutile. Ce caractère foudroyant des maladies graves est général d'ailleurs dans l'Inde; piqûres de serpents, fièvres, insolations, choléra, etc., tuent le malade en quelques heures. Vous donnez rendez-vous le matin pour le soir à un individu bien portant, et, quand vous retournez le voir à l'heure indiquée, vous apprenez qu'il est mort et va être brûlé. On comprend que, dans ces conditions, tout système thérapeutique soit peu efficace.

Les Népalais ont des avocats, mais peu nombreux et point estimés; on considère qu'ils servent uniquement à compliquer les affaires. Grâce à leur petit nombre, la justice est rendue sans les délais et les frais qui en sont l'inséparable accompagnement en Europe.

Depuis les réformes de Jang Bahadur, la peine de mort n'est guère prononcée que pour un des crimes suivants : meurtre d'un homme ou d'une vache — d'une vache surtout, — trahison et désertion.

Les vaches sacrées jouent un rôle considérable au Népal; l'empereur et ses ministres ne sont pas plus respectés que ces animaux. Les blesser, même involontairement, entraîne la prison perpétuelle comme châtiment. Aussi les vaches errent-elles à l'aventure dans les rues sans que personne ose les toucher. Les gardes de l'empereur qui m'accompagnaient lorsque je traversais la foule épaisse qui remplissait les rues de Khatmandou, les jours de marché, me faisaient faire place en distribuant généreusement à droite et à gauche des volées de coups de bâton; mais, quand nous rencontrions une vache, ils se détournaient respectueusement.

L'ambassadeur anglais m'a raconté que le premier ministre de l'empereur lui avait fait à cet égard toutes sortes de recommandations. « Tuer un individu au Népal, disait-il, ça n'a pas grande importance; mais je ne serais pas assez puissant pour sauver la vie de quiconque aurait tué une vache. » Je m'expliquai alors la recommandation que m'avait faite le ministre anglais dans une de ses lettres, et qui m'avait un peu surpris, de ne pas blesser les vaches que je pourrais rencontrer : observation à laquelle j'avais répondu en affirmant sur la foi du serment que, bien que ne faisant pas partie de la Société protectrice des animaux, je n'avais jamais attaqué de vaches de ma vie, me résignant tout au plus à les manger dans les restaurants. La recommandation de ne pas les toucher n'était pas d'ailleurs tout à fait inutile, car dans l'Inde ces animaux ont une hostilité marquée pour les Européens. Ce sont, avec les serpents, les crocodiles et les abeilles, les seuls êtres vivants avec lesquels j'aie été obligé d'avoir de fréquentes contestations. Leur hostilité persistante a fini par me convaincre qu'il devait y avoir quelque chose de vrai dans la métempsycose.

La famille est assez bien constituée au Népal, au moins chez les Gorkhas. L'autorité du père est absolue. Celle de la mère, bien que purement morale, est très respectée de ses enfants. Après leur mariage, les fils habitent la maison paternelle jusqu'à ce que l'accroissement de leur famille les oblige à fonder un nouveau foyer.

Les lois de l'héritage sont les mêmes que dans l'Inde. L'aîné reçoit la plus forte portion de l'héritage paternel, mais les autres fils et les sœurs elles-mêmes en ont une part.

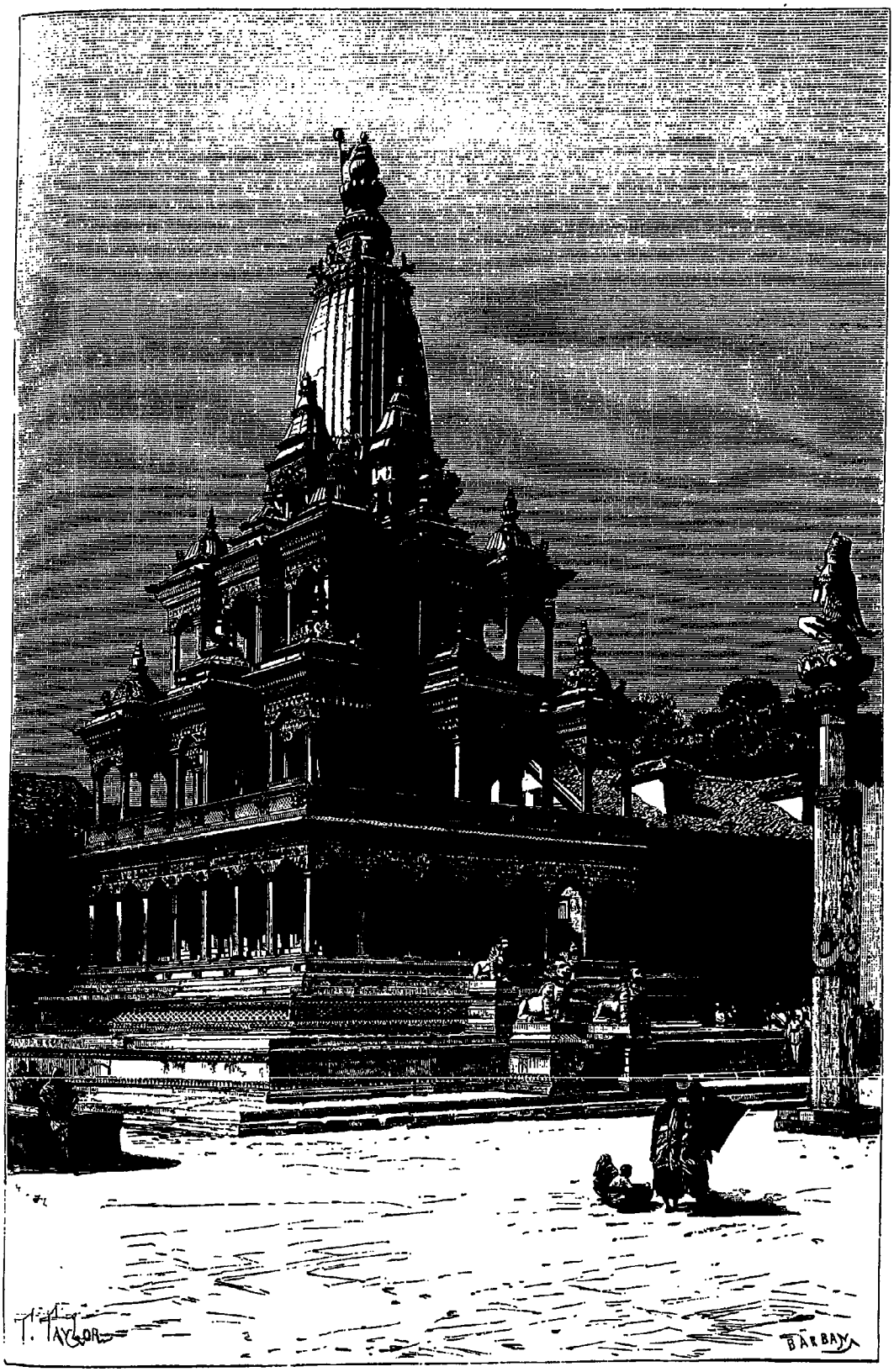
Le père, étant maître absolu de ses enfants, a le droit de les vendre comme esclaves; mais il n'use guère de ce droit, sauf dans le cas d'extrême pauvreté.

Les femmes sont bien traitées et jouissent de beaucoup plus de liberté que dans le reste de l'Inde. Elles ne sont ni voilées ni enfermées.

Les liens du mariage, très solides chez les Gorkhas d'origine hindoue, sont très faibles chez les Newars, chez lesquels le sang tibétain domine. Les habitudes matrimoniales de ces deux parties de la population, étant très distinctes, doivent être séparément décrites. Nous commencerons par celles des Gorkhas.

De même que tous les Hindous, les Gorkhas sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand temple de pierre en face du palais du roi à Patan (voy. p. 246). — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

polygames et très sévères à l'égard de la fidélité de leurs femmes. L'adultère, lorsque le cas est porté devant les tribunaux, est puni de la prison perpétuelle pour la femme, et le mari trompé a le droit de tuer l'amant lorsqu'il le rencontre. Le plus souvent d'ailleurs la vengeance est plus simple et plus sûre. Le mari outragé coupe le nez à sa femme et l'expulse de chez lui. Elle perd ainsi du même coup son foyer, sa fortune et son nez.

Ce procédé sommaire mais efficace, et dont l'introduction en Europe rendrait peut-être certains procès moins fréquents, a rendu l'adultère assez rare au Népal.

Les femmes gorkhas aiment beaucoup d'ailleurs leur mari, malgré sa polygamie. On peut en juger par l'acharnement avec lequel elles s'obstinaient, il y a bien peu d'années encore, à vouloir être brûlées à sa mort sur son bûcher. On sait que les Anglais ont réussi à grand'peine à abroger la coutume du suicide des veuves dans l'Inde. Jang Bahadur a cherché à introduire la même réforme au Népal, mais il n'a obtenu qu'un demi-succès. L'opposition vint, comme dans le reste de l'Inde, de la part des femmes, qui tenaient absolument à ne pas survivre à leur époux. Après la mort de ce ministre, trois de ses femmes se brûlèrent sur son corps. Ce témoignage d'amour conjugal doit paraître sans doute un peu excessif dans les pays de l'Occident, où les veuves survivent assez aisément à leur mari. On ne peut nier cependant que l'affection, poussée à un degré tel, qu'il semble impossible de survivre à l'être qu'on a aimé, ne soit fort touchante.

Les liens du mariage sont aussi faibles chez les Newars qu'ils sont puissants chez les Gorkhas. La femme peut divorcer quand il lui plaît. Elle manifeste sa volonté en plaçant simplement sous l'oreiller de son mari une noix de bétel, et quitte ensuite le domicile conjugal sans autre forme de procès. Dans de telles conditions, l'adultère ne saurait être regardé comme chose importante. Les femmes newars ont d'ailleurs, comme les femmes gorkhas, le droit de se brûler après la mort de leur mari : mais elles n'abusent pas de ce droit.

On voit, par ce qui précède, que le mariage n'est en fait chez les Newars qu'un lien temporaire, qui n'a d'autre durée que la volonté des deux parties. Ils prennent une femme comme en France on prend une maîtresse, et, quand on ne se plaît plus, on se sépare. La seule différence est qu'au Népal les enfants restent à la charge du père, qui doit les élever. Les femmes abusant un peu de la facilité qu'elles avaient de changer de mari à volonté, Jang Bahadur a établi qu'elles ne pourraient divorcer sans l'autorisation expresse du mari; mais cette autorisation est rarement refusée.

Les fêtes religieuses sont une des grandes occupations des habitants du Népal. On peut assurer, sans crainte d'exagération, qu'ils dépensent au moins le tiers de leur temps en cérémonies de cette nature.

Ces fêtes religieuses se composent de processions, de festins — de festins surtout, — de visites aux temples, d'illuminations, etc. Je n'ai pas eu occasion d'assister à une de ces fêtes, mais un ancien chirurgien de l'ambassade, M. Olfield, a laissé une description qui donne une idée suffisante de ce genre de cérémonies. Les murs des maisons étaient ornés de dessins coloriés de toute provenance. Ce ne fut probablement pas sans stupeur qu'il aperçut auprès de divinités bouddhiques les figures de Napoléon, de la sainte Vierge et d'une grisette parisienne. Par quels hasards commerciaux et par quels détours un pays sans relation avec l'Europe et où jamais Français n'avait pénétré, pouvait-il avoir de telles images? Je me le demande encore. Napoléon, sans doute, devait être considéré par les Népalais comme une divinité hindoue, avatar quelconque de Vishnou, et la demoiselle parisienne comme une déesse importante, en raison de sa toilette.

Le spectacle des fêtes religieuses des Népalais n'est pas malheureusement toujours aussi inoffensif. Il en est qui sont accompagnées de sacrifices d'animaux tout à fait répugnants. Une des plus importantes est celle du Dassera, destinée à célébrer la victoire de Durga sur le monstre Mahasura. Elle dure dix jours, et l'on y sacrifie plusieurs milliers de buffles. Les buffles, tués en dehors du temple, ont la tête abattue d'un seul coup de sabre : ce qui implique vraiment une force et une habileté extraordinaires. Ceux qui sont tués dans l'intérieur des temples sont massacrés de la façon la plus féroce. L'auteur que je viens de citer a assisté à un de ces massacres. Le buffle étant bien attaché, de façon à empêcher ses mouvements, on lui écorche vive la peau du cou et l'on dissèque lentement et soigneusement les muscles sous-jacents sur une longueur de trente centimètres, de façon à bien isoler la jugulaire. L'opération terminée d'un côté, on la recommence de l'autre, malgré les beuglements de l'animal ; puis on relève la pauvre bête, on la place devant l'autel du dieu et l'on pratique dans chaque jugulaire une petite ouverture, de façon que le sang s'écoule par des jets très minces sur l'autel et que l'animal meure fort lentement. L'opération est assurément féroce, mais il faut se rappeler que les Népalais sont en plein moyen âge, et qu'à cette époque ce n'était pas les animaux, mais les hommes qu'on torturait en Europe d'une façon bien plus cruelle encore. Il n'y a pas trois siècles que nous brûlions les incrédules et les sorciers, après les avoir préalablement revêtus d'une chemise soufrée, genre d'opération que les Népalais n'ont jamais pratiqué.

X

Régime des castes au Népal. — Son existence chez les bouddhistes et les brahmanistes. — Importance du régime des castes dans l'Inde entière. — Ses origines et ses effets. — Pourquoi il a été adopté par les Anglais dans l'Inde.

Le régime des castes est aussi solidement établi au Népal que dans le reste de l'Inde, et aussi bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez les bouddhistes que chez les brahmanistes. C'est une erreur généralement répandue, mais à laquelle il faut renoncer, que le bouddhisme ait jamais prêché la suppression des castes. Il a proclamé que tous les hommes sont égaux devant la destinée, et que c'est par leur conduite qu'ils font cette destinée. Il confondait tous les hommes dans les mêmes temples pendant leur vie, dans le même repos après leur mort, mais il n'est pas allé au delà. Les écrits bouddhiques du Népal — les plus vieux que nous possédions — prouvent surabondamment que la caste comme distinction sociale n'a jamais été ébranlée par le bouddhisme.

Le régime des castes, chez les populations bouddhiques ou brahmaniques du Népal, est maintenu avec autant de vigueur que dans le reste de l'Inde. Pour un Népalais, perdre sa caste, c'est tout perdre à la fois. L'homme qui en est privé par suite de la décision du tribunal ecclésiastique suprême, chargé de toutes les contestations relatives aux questions de castes, perd tout à la fois famille, amis, état social; il est dans la situation de l'excommunié au moyen âge. Dans l'Inde, la perte de la caste, tout en entraînant les conséquences sociales que je viens de dire, n'a plus aujourd'hui de sanction pénale. Au Népal elle s'accompagne de peines variées, la prison notamment. Dans les cas graves, le coupable peut être vendu comme esclave. A sa mort, son corps est jeté dans les champs, pour être dévoré par les oiseaux de proie et les chacals.

Le régime des castes est depuis deux mille ans la pierre angulaire de toutes les institutions sociales de l'Inde. Il y a une telle importance, et cette importance est tellement méconnue généralement, soit en Europe, soit dans nos colonies de l'Inde, qu'il ne sera pas inutile d'en expliquer brièvement les origines, les développements et les conséquences. Un régime dont le résultat est de permettre à une poignée d'Européens de maintenir deux cent cinquante millions d'hommes sous une loi rigide, mérite toute l'attention de l'observateur et de l'historien. Les détails que nous allons donner d'après nos observations personnelles s'appliquent d'ailleurs tout aussi bien au Népal qu'au reste de l'Inde.

Le régime des castes a dans l'Inde plus de vingt siècles d'existence. Il a sans doute son origine dans la connaissance révélée par l'observation des lois fatales de l'hérédité. Lorsque les conquérants à peau blanche que nous qualifions d'Aryens pénétrèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent, en dehors d'autres envahisseurs d'origine touranienne, des populations noires, qu'ils soumirent. Les conquérants étaient des tribus demi-pastorales, demi-sédentaires, soumises à des chefs dont l'autorité n'était contre-balancée que par celle toute-puissante des prêtres chargés d'assurer la protection des dieux. Leurs occupations les divisèrent naturellement en trois classes : celles des brahmanes ou prêtres, kchatryas ou guerriers, vaisyas, laboureurs ou artisans; cette dernière, formée peut-être des envahisseurs antérieurs aux Aryens dont nous parlions plus haut.

Ces divisions correspondent, comme on le voit, à nos trois anciennes castes : clergé, noblesse, tiers état. Au-dessous de cette élite se trouvait la population aborigène, les Soudras, formant les trois quarts de la population totale.

L'expérience révéla bientôt les inconvénients qui pouvaient résulter des mélanges de la race supérieure avec les races inférieures, et toutes les prescriptions religieuses tendirent alors à les empêcher. « Toute contrée où naissent des hommes de races mêlées, dit l'antique législateur des Hindous, le sage Manou, est bientôt détruite ainsi que ceux qui l'habitent. » L'arrêt est dur, mais il est impossible d'en méconnaître la justesse. Tous les peuples supérieurs qui se sont mélangés avec une race trop inférieure ont bientôt été dégradés ou absorbés par elle. Les Espagnols en Amérique, les Portugais aux Indes, sont les preuves des tristes résultats que peuvent produire de tels mélanges. Les descendants des fiers aventuriers portugais qui autrefois conquirent une partie de l'Inde n'y exercent plus aujourd'hui que des emplois de domestiques, et le nom de leur race est devenu un terme de mépris.

Pénétré de l'importance de cette vérité anthropologique, le code de Manou, qui est la loi de l'Inde depuis tant de siècles, et, comme tous les codes, le résultat de longues expériences antérieures, ne néglige rien pour assurer la pureté du sang. Les peines les plus sévères sont prononcées contre tout mélange des castes supérieures, surtout avec celle des Soudras. Il n'est pas de menaces effroyables qu'il n'emploie pour tenir ces derniers à l'écart : si le Soudra parlait de son maître avec mépris, sa bouche était brûlée; s'il écoutait la lecture des livres sacrés, on lui versait de l'huile bouillante dans l'oreille. Quant au produit de l'union d'un Soudra avec la femme d'un brahmane, il était considéré comme le rebut du rebut de la création; sa destinée, d'après Manou, était de nettoyer les égouts, enterrer les charognes et s'en nourrir. En fait, l'infortuné Soudra n'avait que des devoirs et pas de droits; se soustraire à sa condition lui était même impossible, car, dit Manou, « qui peut le libérer d'une condition qui lui est naturelle? » La seule récompense qu'il pouvait entrevoir était de renaître dans une condition meilleure.

Mais les nécessités naturelles devaient, dans la suite des siècles, triompher de ces formidables défenses. Quelque inférieure qu'elle puisse être par sa caste, la femme garde toujours ses charmes. En dépit de Manou les croisements furent donc nombreux, et il n'est pas besoin d'avoir parcouru l'Inde pendant bien longtemps pour reconnaître que les populations de toutes classes y sont aujourd'hui bien mélangées. Le nombre d'individus assez blancs pour pouvoir soutenir que leur sang est sans mélange est infiniment restreint. Le mot caste, pris dans son sens primitif, ne peut plus être aujourd'hui synonyme de couleur, comme au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trefois en sanscrit, et, si la caste n'avait à invoquer que les raisons ethnologiques précédemment indiquées, elle n'aurait plus raison de subsister. En fait, les primitives divisions des castes ont disparu depuis longtemps. Elles ont été remplacées par des divisions nouvelles, dont l'origine est autre que la différence de races, sauf pour les brahmanes, qui forment encore la population la moins mélangée.

Dans les raisons nouvelles qui ont perpétué le régime des castes, la loi de l'hérédité a continué d'ailleurs à jouer un rôle fondamental. Pour l'Hindou, les aptitudes sont fatalement héréditaires; et fatalement aussi le fils doit suivre la profession du père. Le principe de l'hérédité des professions étant universellement admis, il en est résulté la formation de castes aussi nombreuses que les professions elles-mêmes, et aujourd'hui les castes dans l'Inde se comptent par milliers. Chaque profession nouvelle a pour conséquence immédiate la formation d'une caste nouvelle. L'Européen qui vient habiter les Indes s'aperçoit vite à quel point ces castes sont multiples, en voyant le nombre d'individus différents qu'il est obligé d'employer pour se faire servir, chacun d'eux refusant absolument, quelle que soit la somme qu'on puisse lui offrir, de faire autre chose que ce que permettent les lois de sa caste. Jamais le cuisinier qui prépare les aliments ne consentira à aller chercher de l'eau nécessaire pour les faire cuire; le palefrenier qui soigne les chevaux ne balayerait leur écurie à aucun prix. Il en résulte que le plus modeste des fonctionnaires est obligé d'avoir une douzaine de domestiques au moins pour le servir là où un ou deux Européens suffiraient largement.

Aux deux causes précédentes de formations des castes, l'origine ethnologique, très faible aujourd'hui, et la profession, très puissante encore, viennent se joindre les fonctions politiques et l'hétérogénéité des croyances religieuses.

Les castes engendrées par les fonctions politiques peuvent à la rigueur se ranger dans la catégorie des castes professionnelles; mais celles qui sont produites par la diversité des croyances religieuses ne rentrent dans aucune des précédentes. En théorie, c'est-à-dire à n'en juger que par la lecture des livres, l'Inde entière serait divisée en deux ou trois grandes religions seulement; mais en pratique ces religions se chiffrent par milliers. Les cultes primitifs d'où elles dérivent possèdent d'ailleurs une telle élasticité, leurs contours sont tellement flottants, que toutes les croyances accessoires peuvent s'y rattacher sans altérer leur unité apparente. On peut les comparer aux diverses branches d'un arbre, qui diffèrent toutes entre elles, sans que l'arbre d'où elles sortent cesse d'être le même arbre. Des dieux nouveaux considérés comme de simples incarnations d'anciens dieux naissent et meurent chaque jour, et leurs sectateurs forment bientôt une caste nouvelle, aussi rigide dans ses exclusions que peuvent l'être les autres castes.

Deux signes fondamentaux marquent la conformité de la caste, et séparent de tous les autres les individus qui en font partie : le premier est que ceux qui appartiennent à une même caste ne peuvent manger qu'entre eux; le second est qu'ils ne peuvent se marier qu'entre eux.

Ces deux prescriptions sont tout à fait fondamentales, et la première ne l'est pas moins que la seconde. Vous pourrez rencontrer par centaines dans l'Inde des brahmanes employés des postes, des chemins de fer, à vingt-cinq francs de traitement par mois ; ou même menant la vie de mendiants. Mais ce fonctionnaire si humble, ce misérable mendiant aimerait mieux perdre la vie que de s'asseoir à la table du vice-roi des Indes; et le plus puissant rajah, s'il est d'une caste inférieure — car il est possible d'être roi et d'être d'une caste inférieure, le rajah de Gwalior en est un exemple, — descendra souvent de son éléphant pour le saluer.

La qualité de brahmane est héréditaire, comme l'est un titre de noblesse en Europe, et n'est pas du tout synonyme de prêtre, comme on le croit souvent, parce que c'est uniquement dans cette caste que se recrutent les prêtres. On naît brahmane comme on naît duc ou baron en Occident. Ce titre, qui a beaucoup perdu de sa valeur aujourd'hui, était si élevé autrefois que l'exercice de la royauté n'était pas suffisant pour permettre d'aspirer à la main de la fille d'un brahmane. Dans le drame de Sacountala, composé par Kalidasa vers le cinquième siècle de notre ère, lorsque Douchanta, roi de Hastinapoura, rencontre Sacountala, il se demande avec inquiétude si elle ne serait pas de caste brahmanique, parce qu'alors il ne pourrait pas l'épouser.

Les règles qui maintiennent les castes n'ont, sous le régime anglais, aucune sanction légale; mais il n'est pas besoin de sanction pour maintenir des règles si solidement fixées dans les âmes par la tradition. Elles sont devenues des sentiments inconscients qui font partie de l'héritage apporté en naissant, et contre lesquels l'homme est impuissant à lutter. L'Hindou préfère mourir plutôt que de violer les lois de sa caste. Un magistrat de la côte d'Orissa m'a raconté qu'à l'époque de la dernière famine, des milliers d'habitants de la région sont morts de faim pour n'avoir pas voulu accepter du riz préparé par des Européens. Ceux qui, pressés par la faim, ont consenti à en accepter, ont formé une caste nouvelle, dont les membres ne peuvent plus se marier qu'entre eux, et manger qu'entre eux. Un des grands embarras du gouvernement des Indes lorsqu'il projetait l'envoi de troupes indiennes au Soudan, a été de fournir chaque régiment des provisions et du matériel nécessaires pour que les individus de chaque caste pussent préparer séparément leurs aliments, et ne manger qu'entre eux. J'étais alors aux Indes, et la lecture des journaux montrait combien était grande cette préoccupation. Une négligence sur ce point fondamental aurait pu avoir les conséquences les plus graves. C'est une négligence de cette nature qui a été sinon la cause, au moins le motif détermi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant de cette révolution des cipayes qui a failli coûter à l'Angleterre son immense empire.

Des causes diverses, qu'il serait sans intérêt d'indiquer ici, peuvent faire perdre sa caste à un individu. Mais une des plus graves est le fait d'avoir accepté des aliments, fût-ce un verre d'eau, d'un individu d'une autre caste. Lorsque Jang Bahadur fut de retour au Népal après avoir visité l'Angleterre, il fut l'objet d'une conspiration qui faillit lui coûter la vie, et dont le principal motif était qu'ayant dû manger avec des étrangers il avait perdu sa caste.

Le régime des castes a une telle puissance aux Indes, il est tellement établi par le joug de la tradition et de la coutume, qu'il s'est imposé à tous les conquérants. Les musulmans l'ont plus ou moins adopté en pratique, bien que les principes fondamentaux de leur religion le condamnent. Les Anglais eux-mêmes l'ont adopté et d'une façon beaucoup plus absolue que ne pourraient le supposer ceux qui n'ont pas étudié l'Inde avec attention. Sans doute son principe n'est pas écrit dans leurs codes, mais leur société forme en réalité une caste aussi rigoureusement fermée que les castes les plus fermées de l'Inde. De même que les individus des autres castes, ils ne mangent et ne se marient qu'entre eux. Le temps est loin où des fonctionnaires anglais épousaient des femmes indigènes. L'Européen qui contracte une union avec une Hindoue — chose infiniment rare — est mis au ban de la société, et toutes les portes se ferment devant lui. Un simple soldat se croirait déshonoré en contractant un tel ma-

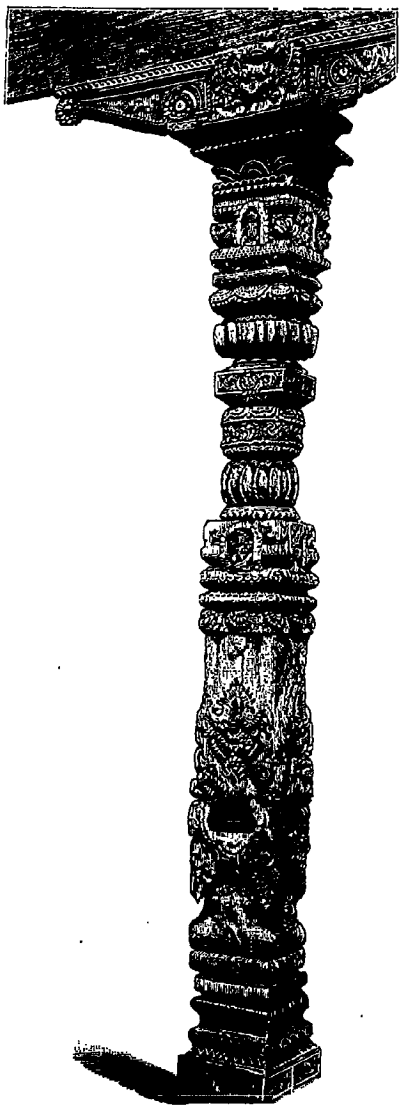
Soldats népalais (voy. p. 244). — Dessin de Zier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riage. « Permettriez-vous à un de vos hommes d'épouser une femme hindoue? demandai-je un jour à un colonel anglais avec lequel je dînais à Bénarès. — Je ne pourrais l'en empêcher sans doute, me fut-il répondu, puisque la loi ne le défend pas; mais je doute qu'un de mes soldats ait jamais l'idée de me demander une semblable permission. »

Cette séparation complète des nouveaux conquérants d'avec le peuple conquis est moderne, et il y a quelque trente ans les mariages entre les deux peuples n'étaient pas rares. Les conséquences de telles unions ont été la formation d'une population anglo-indienne dite Eurasienne, ayant tous les défauts des Hindous sans avoir les qualités des Anglais, race sans tradition, sans passé, sans morale, et profondément méprisée par les deux peuples dont elle est issue. N'ayant aucune place dans la société, elle cause aux maîtres actuels de l'Inde les plus graves soucis.

Les dangers de ces unions, qu'avaient très bien compris autrefois les Aryens, et qui avaient été à leur époque sans doute l'origine du régime des castes, les Anglais finirent, eux aussi, par les apercevoir clairement à leur tour, et, les mêmes nécessités engendrant toujours les mêmes effets, ils ont dû adopter, sans l'écrire dans leurs codes, cette séparation absolue entre le peuple conquérant et le peuple conquis, qui semble une nécessité anthropologique fatale lorsque les peuples mis en présence sont trop différents. Il s'est ainsi creusé entre les deux peuples un abîme, que les Anglais tâchent par tous les moyens possibles de rendre infranchissable. Dans toutes les grandes villes de l'Inde, la cité européenne, le cantonnement comme on dit, est toujours situé à une grande distance de la ville indigène, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on voit circuler un Européen dans cette dernière. Jusque sur les lignes de chemins de fer la séparation entre Européens et natifs est établie complètement.



Pilier d'une maison à Patan.
Gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

Sans doute les indigènes ont aujourd'hui, en théorie du moins, les mêmes droits que les Anglais de postuler aux plus hauts emplois, et quelques-uns y arrivent, surtout dans la magistrature; mais les premiers n'ont jamais avec les seconds que des rapports officiels. La société européenne leur est absolument fermée.

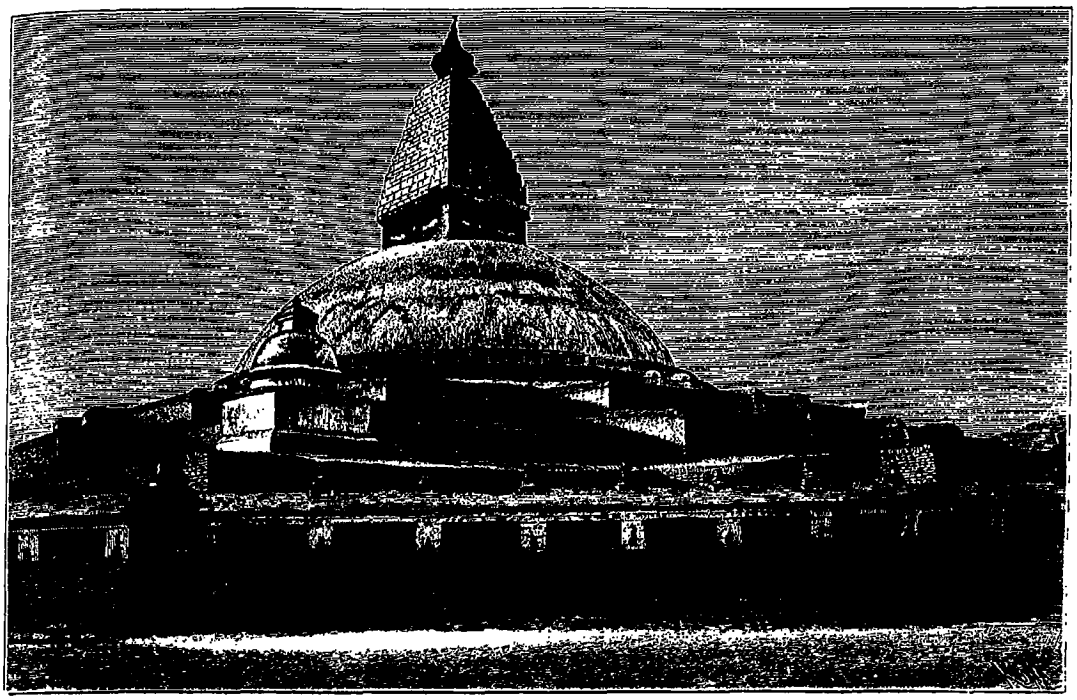
C'est surtout à l'égard des malheureux Eurasiens, produit du croisement de l'Européen avec l'Hindou, que les préjugés de castes sont sévères. Il y a à Paris tels banquiers portugais, métissés de sang hindou, reçus dans tous les salons, et auxquels, aux Indes, un Anglais, en dehors des grandes villes demi-européennes, ne permettrait jamais de s'asseoir devant lui, ni surtout de manger à la même table.

Je n'ai pas à rechercher ici ce qu'il peut y avoir de juste ou d'injuste dans une telle organisation. On est certain de ne pas se tromper quand on se borne simplement à exposer les faits qu'on a observés. On est toujours certain de porter des jugements superficiels ou erronés lorsqu'on veut juger à un point de vue purement théorique des institutions vingt fois séculaires. Elles ont survécu à toutes les révolutions, et il faut que leur puissance soit bien grande, pour qu'un des peuples les plus civilisés du monde, tout en les condamnant dans ses livres, en ait été réduit à les adopter sans réserve. Un des plus utiles profits des voyages est de nous apprendre que les peuples ne choisissent pas les institutions qu'ils veulent, mais subissent fatalement celles que les nécessités de races et de milieux leur imposent. Indépendantes du choix des hommes, elles sont toujours plus puissantes que leur volonté.

Dr Gustave Le Bon.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand temple de Buddnath (voy. p. 258). — Gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

VOYAGE AU NÉPAL,

PAR LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON,

CHARGÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE DANS L'INDE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

La ville de Buddnath et son grand temple. — Rencontre de pèlerins tibétains. — Danse diabolique. — La ville de Bhatgaon. — Importance des temples et des palais de cette ancienne capitale. — Palais du roi et porte d'Or. — Analogie des monuments népalais et de ceux de l'Inde au temps de Mégasthène.

Parmi les localités célèbres du Népal se trouve celle de Buddnath. Ce n'est, à vrai dire, qu'un village, mais il renferme le plus vaste temple du Népal, temple fréquenté aussi bien par les Népalais que par les Tibétains leurs voisins.

En arrivant auprès du temple, j'y rencontrai précisément une troupe de pèlerins, hommes, femmes et enfants, venus du Tibet. Je m'approchai d'eux pour examiner les curieux costumes de peaux de bêtes dont ils étaient revêtus et les bijoux dont les femmes étaient couvertes. Un de ces bijoux m'ayant semblé curieux, je voulus en faire l'acquisition. La négociation fut assez compliquée. C'était, assurait sa propriétaire, un talisman magique contemporain pour le moins du Bouddha et assurant toutes sortes de prospérités à son possesseur. Devant de pareilles perspectives je ne pus refuser de payer au poids de l'or un objet en argent.

Pendant cette négociation, ces braves pèlerins, d'abord un peu effrayés par la vue de mes instruments scientifiques, s'étaient peu à peu enhardis, et bientôt je me trouvai entouré d'une centaine d'individus. A un signal de l'un d'eux, un cercle se fit autour de moi, et trois petits monstres que je reconnus après examen attentif appartenir à l'espèce humaine, mais que j'avais pris d'abord pour de jeunes gorilles, à cause des peaux de bêtes dont ils étaient couverts, exécutèrent, en battant du pied la mesure et en poussant des hurlements épouvantables, une série de contorsions frénétiques dont l'ensemble constituait la plus étrange danse que j'aie vue de ma vie. La distribution de

1. Suite et fin. — Voyez pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques roupies transforma les contorsions en quelque chose d'absolument diabolique.

Le grand temple de Buddnath est formé, comme celui de Sambunath, d'un grand hémisphère de briques surmonté d'une tour carrée, dominée elle-même par une pyramide. A sa base est une plinthe circulaire dans laquelle sont creusées des niches contenant des statues bouddhiques.

Le temple diffère de celui de Sambunath en ce qu'il est édifié sur une plate-forme formée de trois étages en retrait l'un sur l'autre. La hauteur totale de cette plate-forme est à peu près égale à celle de l'hémisphère. Sur chacune de ses faces se trouve un petit sanctuaire.

Le temple de Buddnath dépasse par ses dimensions les autres constructions analogues du Népal. Il a près de quatre-vingt-dix mètres de diamètre et quarante-deux mètres environ de hauteur.

Ce temple est au centre d'une sorte de square entouré de maisons qui servaient jadis de monastères, mais qui aujourd'hui ne sont plus habitées que par des marchands d'idoles de cuivre, de bijoux, d'amulettes, de cylindres à prières, etc. Une de ces maisons est habitée, comme à Sambunath, par des lamas chargés de la garde du feu sacré.

De même qu'à Sambunath, il existe autour du temple de Buddnath un certain nombre de petites constructions religieuses, mais elles sont sans importance.

Divinité népalaise, en bronze. — Dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.

La dernière des villes du Népal que je visitai fut Bhatgaon; elle est située sur une hauteur, à quinze kilomètres de Khatmandou. Sa fondation remonte au neuvième siècle de notre ère; elle fut jadis la capitale de l'un des trois royaumes dont se composait le Népal. Ses temples et ses palais peuvent être rangés avec ceux de Patan parmi les plus remarquables de la contrée.

Un tiers seulement de la population de Bhatgaon est bouddhiste. La plus grande partie étant hindoue, les principaux monuments sont consacrés à des divinités brahmaniques.

Avant la conquête du Népal par les Gorkhas, le roi de Bhatgaon était plus important que ceux de Khatmandou et de Patan. La ville s'étant rendue immédiatement lorsqu'elle fut assiégée par les Gorkhas, ses monuments ont été épargnés et sont par conséquent beaucoup mieux conservés que ceux des deux dernières cités. La ville est très florissante encore.

Je n'ai pas trouvé à Bhatgaon de monuments anciens. Les matériaux, briques et bois, avec lesquels ils sont construits empêchent d'ailleurs qu'ils puissent le devenir. Je ne crois pas que les plus vieux remontent au delà de deux à trois siècles.

Les plus importants des temples de Bhatgaon se trouvent réunis sur une grande place dont tout un côté est occupé par le palais du roi. Nous donnons une vue d'ensemble de cette place d'après une de nos photographies (voy. p. 261).

On y voit au centre un temple à un étage dont les sculptures sur bois recouvertes d'ivoire sont d'une exécution fort belle.

A gauche de cette reproduction on voit, à demi masqué par une petite construction moderne, un temple en pierre, représenté à une plus grande échelle sur une autre planche (voy. p. 267). Ses formes sont fort gracieuses. Il est élevé, comme les temples en bois et briques, sur une série de plates-formes superposées, en retrait l'une sur l'autre. On y accède par des escaliers dont les côtés sont bordés de monstres de pierre. Les colonnes de pierre de ce monument sont la copie exacte des colonnes de bois des autres temples. Mais là s'arrêtent les analogies; le temple lui-même ne ressemble en rien aux temples en briques, à toits superposés. Il a la forme de pyramide à côtés curvilignes des temples du nord de l'Inde. L'analogie avec ces derniers se borne du reste à la ressemblance générale que je viens de signaler.

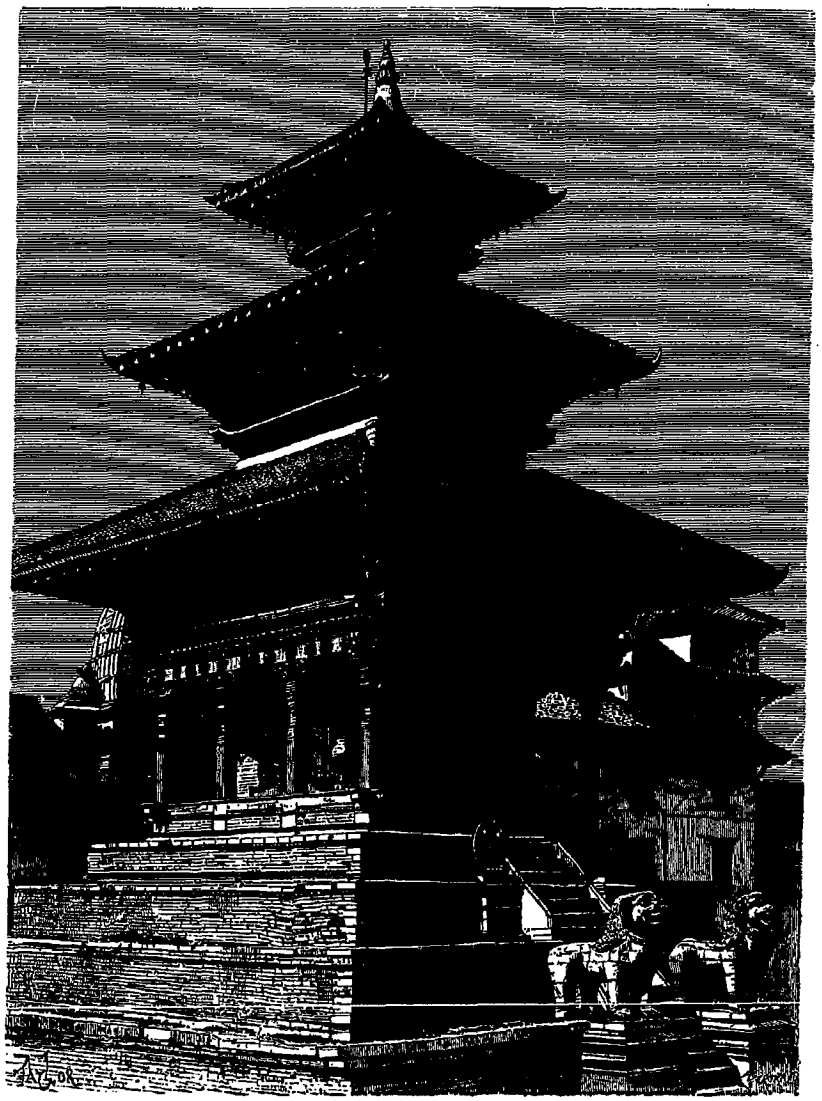
Nous ferons remarquer, en passant, qu'au temps de l'ambassade de Mégasthène, c'est-à-dire trois siècles avant notre ère, les palais hindous étaient construits en bois et briques. Les monuments en pierre étaient alors tout à fait exceptionnels. Le Népal se trouve encore dans cette période de transition que traversait le reste de l'Inde un peu avant le début de notre ère. Le soin scrupuleux avec lequel les colonnes de pierre des temples sont copiées sur les colonnes de bois, tend à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confirmer l'opinion généralement reçue, que les premiers monuments de pierre de l'Inde furent la copie de constructions antérieures élevées en bois.

Parmi les monuments importants de Bhatgaon se trouve un grand temple en briques et bois, à cinq étages, représenté page 272 d'après une de nos photographies. Il est, au moins par ses dimensions, le plus important de Bhatgaon. Sa construction n'est antérieure que de deux siècles à l'époque actuelle. Il fut élevé en effet par un roi qui vivait à la fin du dix-septième siècle.

Comme tous les temples de la troisième classe que nous avons énumérés, il repose sur une base rectangulaire, formée d'une série de plates-formes en retrait l'une sur l'autre. Sur une des faces du temple se trouve un escalier en pierre; ses parties latérales sont



Pagode à Bhatgaon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

ornées, au niveau des plates-formes, de statues de pierre, représentant des monstres, des personnages humains et des divinités.

On voit à gauche de la vue d'ensemble une portion du palais royal. Une plus grande partie se trouve représentée en détail page 265 d'après une autre photographie. Ce palais est entièrement construit en briques rouges. Portes et fenêtres sont encadrées de merveilleuses sculptures sur bois. On pénètre dans l'intérieur de l'édifice par une porte de bronze, dite porte d'Or (voy. p. 264).

Ce palais a été construit à la fin du dix-septième siècle par le rajah auquel on doit le grand temple de Bhatgaon; le monolithe de pierre qui se trouve devant la porte d'entrée du palais a été édifié par le fils de ce prince.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Les religions du Népal. — Importance de l'étude du bouddhisme au Népal pour comprendre le mécanisme de la disparition de cette religion dans l'Inde. — Conceptions erronées des Européens sur le bouddhisme. — Son prétendu athéisme. — Lumières que l'étude des divers monuments de l'Inde jette sur les causes de cette disparition. — Résultats des recherches de l'auteur. — Le Népal représente l'Inde vers le septième siècle de notre ère. — Fusion du bouddhisme et du brahmanisme au Népal. — La trinité bouddhique. — Avenir du bouddhisme au Népal.

Le premier des buts que je poursuivais en visitant le Népal était d'étudier son architecture; le second était de tâcher d'y résoudre un problème qui embarrassait depuis longtemps les historiens, et dont l'étude comparée des divers monuments de l'Inde, exécutée pendant mon voyage, me faisait déjà pressentir l'explication. Je veux parler des causes de la disparition du bouddhisme dans l'Inde. Je considère la solution de cet intéressant problème comme un des résultats les plus importants de mon voyage.

Personne n'ignore qu'après s'être répandu de l'Inde dans le reste de l'Asie; après avoir envahi la Chine, la Tartarie russe, la Birmanie, etc., le boudhisme, devenu aujourd'hui la religion de cinq cents millions d'hommes, c'est-à-dire du tiers du genre humain, a disparu presque entièrement du pays qui lui avait donné naissance, vers le septième ou le huitième siècle de notre ère. Il ne continue à subsister dans l'Inde que sur les deux frontières extrêmes de ce vaste empire : au Népal dans le nord, et à Ceylan dans le sud.

Les livres hindous se taisant absolument sur cette disparition, on a eu recours jusqu'ici pour l'expliquer à l'hypothèse de persécutions violentes. En admettant que le caractère si tolérant des Hindous soit compatible avec l'idée de persécutions religieuses, et que les persécutions puissent détruire une religion au lieu de faciliter sa propagation, conformément à tout ce que nous apprend l'histoire; en admettant, dis-je, ces hypothèses invraisemblables, on se trouverait encore en présence de cette difficulté : pourquoi dans un pays divisé, comme autrefois l'Inde, en de nombreux petits royaumes, tous les princes se seraient-ils brusquement *décidés à renoncer à la religion pratiquée* par leurs ancêtres depuis des siècles et auraient-ils obligé leurs sujets à en pratiquer une autre?

J'ai commencé à entrevoir la cause de la disparition ou plutôt de la transformation du bouddhisme aussitôt que je me suis mis à étudier les anciens monuments de l'Inde; j'en ai compris clairement le mécanisme dès que j'ai visité le Népal, et j'ai reconnu alors combien étaient erronées les explications proposées jusqu'ici. Après avoir examiné attentivement la plupart des monuments importants de l'Inde, je suis arrivé à cette conclusion : que le bouddhisme a disparu tout simplement parce qu'il s'est graduellement fondu dans la religion d'où il était né.

Cette transformation s'est faite d'une façon très lente; mais, dans un pays où il n'y a pas d'histoire, où l'on rencontre parfois des périodes de cinq à six siècles desquelles nous ne savons absolument rien, il n'existe aucun moyen de rattacher les termes extrêmes des phases qui nous apparaissent brusquement. Nous sommes à leur égard dans la situation des anciens géologues qui, considérant les transformations considérables qu'ont subies les diverses couches du globe et ses habitants, et ne voyant pas les périodes intermédiaires de ces transformations, supposaient qu'elles étaient le résultat de violents cataclysmes. Une science plus avancée leur a montré pourtant que c'est par une série d'évolutions insensibles que se sont produites ces transformations gigantesques.

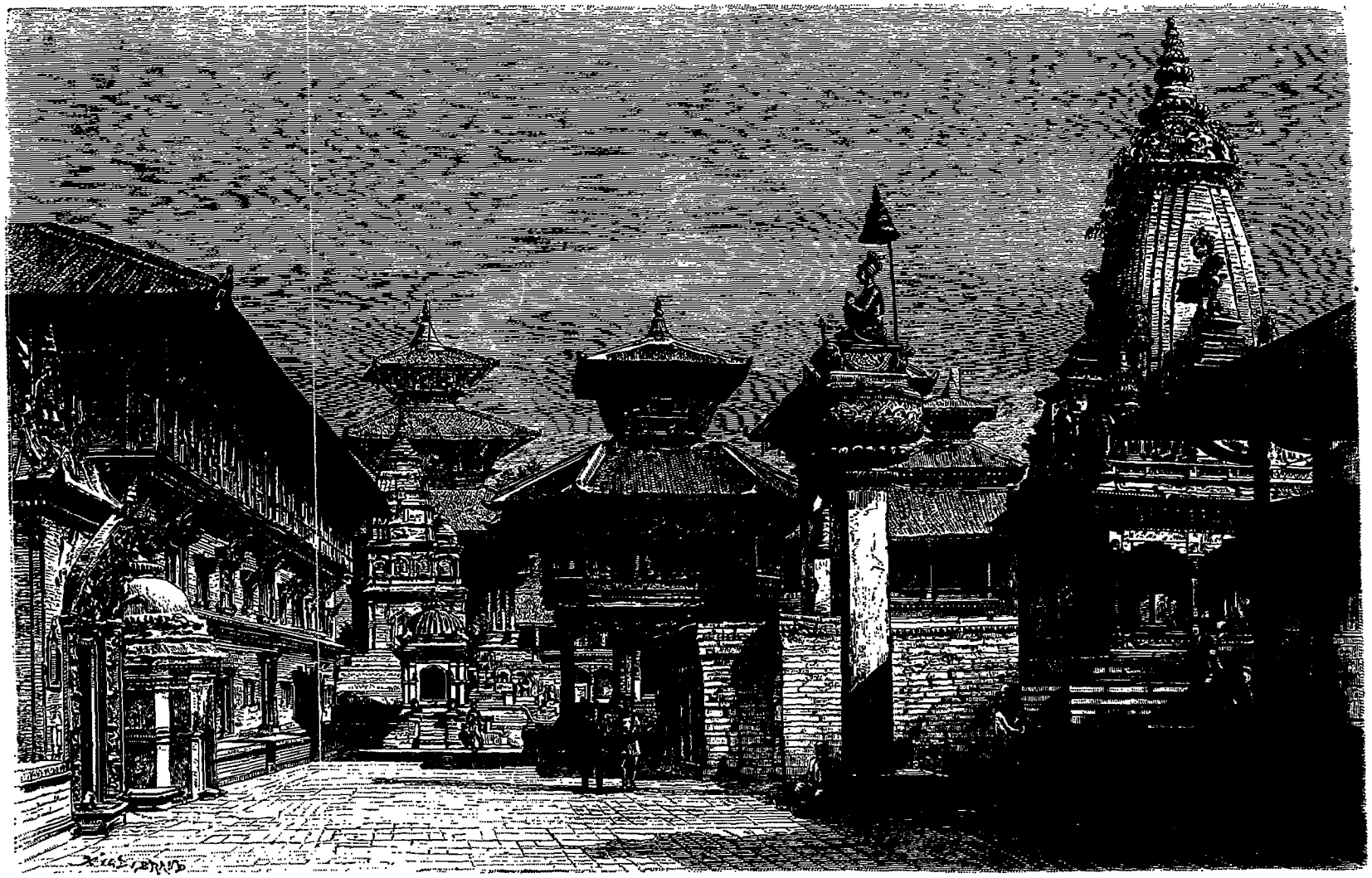
Les monuments de l'Inde nous disent clairement, lorsqu'on examine avec quelque soin les bas-reliefs et les statues dont ils sont couverts, l'histoire de la transformation du bouddhisme. Ils nous montrent comment le fondateur de la religion qui dédaignait tous les dieux devint dieu lui-même, et finit, après n'avoir figuré dans aucun temple, par figurer dans tous les sanctuaires; comment il se mélangea graduellement avec les anciennes divinités brahmaniques, et comment, après avoir dominé cette foule, il finit par s'y confondre graduellement, au point de n'être plus un jour qu'une divinité accessoire et de disparaître finalement dans leur nombre.

Ce n'est pas dans les livres, mais bien dans les monuments, qu'il faut étudier ce que fut autrefois le bouddhisme, et ce que les monuments nous disent diffère étrangement de ce que certains livres nous enseignent. Les monuments nous prouvent que cette religion, dont les savants modernes ont voulu faire un culte athée, fut au contraire le plus polythéiste de tous les cultes.

Sans doute, dans les premiers monuments bouddhiques, vieux de dix-huit à vingt siècles, tels que les balustrades de Bharhut, Sanchi, Bouddha Gaya, etc., le réformateur ne figure qu'à l'état d'emblème. On adore l'empreinte de ses pieds, l'image de l'arbre sous lequel il arriva à la suprême sagesse; mais bientôt nous voyons le Bouddha devenir dieu et figurer dans tous les sanctuaires. Il est d'abord seul ou presque seul, comme dans les plus anciens temples d'Ajunta: puis il se mélange graduellement aux dieux brahmaniques : Indra, Kali, Sarasvati, etc., comme on peut le voir dans les temples bouddhiques de la série des monuments d'Ellora. Noyé dans la foule des dieux qu'il dominait jadis, il finit après quelques siècles par ne plus être considéré que comme une incarnation de Vishnou. Ce jour-là le bouddhisme était mort dans l'Inde.

La disparition, ou plutôt la transformation qui vient d'être indiquée en quelques lignes, demanda un millier d'années pour s'accomplir. Les nombreux monuments qui en retracent l'histoire furent édifiés du troisième siècle avant Jésus-Christ au septième de notre ère. Pendant cette longue période, le Bouddha ne cessa d'être adoré comme un dieu tout-puissant par ses fidèles. Les légendes nous le montrent apparaissant à ses dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bhatgaon : Grande Place; vue d'ensemble (voy. p. 258). — Dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciples et leur accordant des faveurs. Un des hommes les plus versés dans le culte bouddhique, grâce à une longue initiation dans l'Inde, le pèlerin Hiouen Thsang, qui visita la péninsule au septième siècle de notre ère, raconte avoir vu, dans une grotte sacrée, le Bouddha apparaître devant lui.

Légende et monuments sont donc parfaitement clairs, et, si l'étude du bouddhisme s'était d'abord appuyée sur eux, on se ferait assurément de cette religion une idée tout autre que celle qui règne aujourd'hui. Malheureusement l'étude des monuments de l'Inde a été complètement négligée jusqu'ici par les savants européens. Les indianistes qui nous ont fait connaître le bouddhisme n'avaient jamais visité l'Inde. Ils n'avaient étudié cette religion que dans les livres, et un hasard malheureux les fit tomber sur des ouvrages de sectes philosophiques, écrits cinq ou six siècles au moins après la mort de Bouddha et absolument étrangers à la religion pratiquée réellement. Les spéculations métaphysiques, qui ont tant étonné les Européens par leur profondeur, n'avaient d'ailleurs absolument rien de nouveau. Depuis que les livres de l'Inde sont mieux connus, on les a retrouvées dans les œuvres des sectes philosophiques qui se développèrent pendant la période brahmanique. L'athéisme, le mépris de l'existence, la morale indépendante des croyances religieuses, le monde considéré comme une vaine apparence, etc., se retrouvent dans les livres philosophiques désignés sous le nom d'Upanishads, dont on connaît près de deux cent cinquante, datant de toutes les époques. On rencontre dans ces livres les mêmes doctrines que celles qui sont contenues dans les écrits philosophiques des bouddhistes. Ils professent également la doctrine du Karma, base fondamentale du bouddhisme comme de toutes les sectes religieuses de l'Inde, doctrine d'après laquelle les actes accomplis dans cette vie déterminent la condition de l'homme dans les futures existences et qui forme également la base du code de Manou. La fin ultime de ces renaissances est l'absorption dans le principe universel des choses, le Brahma dont parle Manou, bien proche parent du Nirvânâ bouddhique. L'âme est alors — et seulement alors — soustraite aux renaissances.

Pour arriver à cet état final d'absorption, bouddhistes et brahmanistes enseignent également qu'il faut supprimer le désir, renoncer aux biens de ce monde, et mener la vie de contemplation de l'anachorète.

Les théories philosophiques de l'âge bouddhique furent donc les mêmes que celles de l'âge brahmanique qui l'avait précédé. Ce sont des théories qui se développèrent parallèlement à la religion enseignée par les prêtres, pratiquée par la foule, mais qui en diffèrent essentiellement. Considérer ces doctrines comme le bouddhisme lui-même est commettre une erreur aussi grande que de confondre les théories des Upanishads avec celles du brahmanisme. Le bouddhisme n'ayant été connu d'abord en Europe que par les spéculations philosophiques de quelques-uns de ses disciples, on a pris naturellement ces spéculations pour le bouddhisme lui-même. Il était facile d'imaginer pourtant que ce n'est pas avec de froides spéculations philosophiques qu'on fonde une religion comptant cinq cents millions de sectateurs. De telles erreurs sont excusables d'ailleurs chez des savants qui, ayant consacré leur temps à étudier les livres, n'en ont pas eu pour étudier les hommes. Dans deux mille ou trois mille ans, quand le centre de la civilisation se sera déplacé, que nos livres et nos langues seront oubliés, il se rencontrera probablement alors quelque professeur qui, ayant découvert la langue anglaise et traduit les premiers ouvrages qui lui seront tombés sous la main, tels que les *Premiers Principes* de Spencer ou *l'Origine des espèces* de Darwin, les donnera comme l'exposé des doctrines que professaient les peuples chrétiens au dix-neuvième siècle.

Il faut d'ailleurs n'avoir jamais pris la peine d'observer des Hindous pour supposer qu'ils aient pu pratiquer une religion sans divinités. Pas de Dieu pour l'Hindou! Mais le monde en est plein à ses yeux. Il adresse ses prières au tigre qui dévore ses troupeaux, au pont du chemin de fer construit par l'Européen, et, au besoin, à l'Européen lui-même. Vous lui ferez, pour peu que vous y teniez, apprendre par cœur ce catéchisme des bouddhistes du sud récemment composé avec l'assistance d'Européens, qui enseigne que le monde n'a pas de créateur, que tout n'est qu'illusion : mais cela ne l'empêchera pas d'éprouver le besoin d'adorer le grand Bouddha et tous les dieux du Panthéon où il règne. Le plus ancien des livres bouddhiques, le *Lalita Vistara*, vieux d'environ dix-huit cents ans et postérieur par conséquent de cinq siècles environ à Bouddha, contient un certain nombre de dissertations sur les illusions et la vanité des choses de ce monde; mais à qui Bouddha enseigne-t-il ces vérités? Aux dieux d'abord, à ces dieux innombrables dont il est question à chaque page du livre, et qui, Brahma à leur tête, président à la naissance du réformateur destiné à devenir dieu à son tour, l'accompagnent partout et finissent par l'adorer. Naturellement les contradictions pleuvent à chaque page du livre, mais pour l'Hindou ces contradictions n'en sont pas. Sa pensée est moulée dans une forme tout autre que la nôtre. Notre logique européenne n'existe pas pour lui. Il n'y a pas un seul de ses livres, depuis les antiques épopées du *Ramayana* et du *Mahabharata* jusqu'aux œuvres philosophiques auxquelles nous faisions allusion plus haut, qui ne soit plein de prodigieuses contradictions. La logique ne manque pas toujours sans doute, mais cette logique est toute féminine. Poussée parfois à l'extrême dans ses déductions, elle ne se préoccupe jamais des contradictions.

Il faut donc, quand on veut comprendre le bouddhisme, laisser de côté les spéculations philosophiques qui s'y sont superposées, mais sans toucher aux dieux, dont les religions de l'Inde ne sauraient se passer. Le Bouddha n'essaya pas plus d'ébranler le Panthéon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brahmanique qu'il n'essaya, contrairement à l'erreur tant de fois répétée, de toucher au régime des castes. Cette pierre angulaire de la constitution sociale de l'Inde, aucun réformateur n'aurait jamais été assez puissant pour l'ébranler.

Ce que le Bouddha apportait au vieux monde asiatique, c'est un esprit de charité qui n'a pas été dépassé. Jamais morale plus pure ne fut enseignée aux hommes. Un savant éminent, Max Müller, le proclame hautement, comme d'ailleurs plus d'un missionnaire l'avait proclamé avant lui. « La morale la plus pure qui ait été enseignée à l'humanité avant l'avènement du christianisme (c'est un chrétien qui parle) fut enseignée par des hommes aux yeux desquels les dieux étaient des ombres vaines, par des hommes qui n'élevaient pas d'autels, qui n'en élevaient pas même aux dieux inconnus. »

L'assertion n'est assurément pas exacte en ce qui concerne les dieux et les temples, puisque l'Inde est pleine de leurs ruines ; elle l'est au contraire en ce qui concerne la morale. Aucune religion n'eut de plus douces paroles pour toutes les créatures, de compassion plus profonde pour la condition humaine. Elle a cherché les moyens de soustraire les hommes à leur dure destinée, et les hommes sont venus à lui. Ce fils de roi devenu mendiant pour partager la misère des foules et leur enseigner la charité est un des plus grands charmeurs qui aient régné sur le monde. Partout où s'est implantée la religion qui devait porter son nom, elle a conquis les âmes et les a conquises surtout par la douceur, la charité et l'abnégation des missionnaires qui l'enseignaient. Elle a adouci les mœurs de l'Asie et transformé en hommes paisibles des barbares sanguinaires. Ces farouches Mogols qui édifiaient jadis des pyramides avec des têtes humaines sont devenus, sous son influence, cultivés et lettrés. On pourrait dire du bouddhisme qu'il est la plus élevée des religions qu'ait connues le monde, si elle n'était pas en même temps celle qui a le mieux plié les hommes à la servitude.

Par ce qui précède il est facile de voir que le bouddhisme n'est qu'une simple évolution du brahmanisme, puisqu'il en conserva tous les dieux et n'en changea que la morale. Ce n'est sans doute qu'au bout de plusieurs siècles qu'il se différencia un peu nettement de l'ancien culte, et il est douteux que pendant longtemps on l'ait considéré comme un culte nouveau. Rien n'indique qu'Asoka ait jamais cru professer une religion nouvelle. C'est à peine si le Bouddha est mentionné une ou deux fois dans les nombreux édits religieux dont ce roi couvrit l'Inde et dont un grand nombre nous sont restés. Il y recommande la plus grande tolérance pour toutes les sectes religieuses ; le bouddhisme devait alors se présenter simplement à lui comme une secte recommandable surtout par l'esprit charitable du célèbre fils de roi qui l'avait prêché.

Le bouddhisme disparut simplement, comme nous le disions plus haut et comme nous le prouverons plus loin, par absorption graduelle dans l'ancien brahmanisme, mais non sans avoir transformé profondément la religion d'où il était né. Dans les contrées autres que l'Inde où il s'établit, Cambodge, Birmanie, etc., le Panthéon brahmanique l'accompagna également ; mais, ce Panthéon n'y ayant jamais occupé de place prépondérante, il n'y avait pas de brahmanes intéressés à lui rendre la suprématie, et le Bouddha conserva toujours la place qu'il perdit dans l'Inde. On a discuté pendant longtemps pour savoir si les célèbres monuments d'Angkor étaient bouddhiques ou brahmaniques, en raison du mélange d'emblèmes bouddhiques et sivaïques qu'on y observe. Ces discussions ne se seraient certainement pas produites si les savants qui ont observé les monuments du Cambodge avaient d'abord étudié ceux de l'Inde, du Népal surtout. Ils y auraient retrouvé le même mélange des deux cultes. Ils l'auraient d'ailleurs retrouvé également dans une contrée voisine, la Birmanie. M. Wheleer, ancien fonctionnaire anglais dans cette contrée, fait remarquer que les Birmans, bouddhistes comme on le sait, adorent aussi les dieux védiques et notamment Indra et Brahma, et que le roi de Birmanie entretient des brahmanes à sa cour. Il fait également remarquer que les khans mogols de l'Asie dans le voisinage du mont Altaï adorent aussi les dieux védiques.

Par ce qui précède on voit clairement que l'abîme profond qu'on supposait autrefois exister entre le bouddhisme et le brahmanisme, alors qu'on ne connaissait le premier que par les livres, n'a jamais existé. Ce n'est que l'idée préconçue de cette séparation qui a pu empêcher de voir le mécanisme de la disparition du bouddhisme que j'ai décrit. Un des plus pénétrants observateurs européens qui aient habité l'Inde, Hogdson, citant certaines images sivaïques qu'on observe dans des temples bouddhiques de l'Inde, se donne beaucoup de mal pour tâcher d'expliquer leur présence. On ne pourrait admettre un instant, dit-il, de fusion entre deux cultes aussi profondément séparés, suivant lui, que le sont le ciel et la terre. Hogdson était alors pourtant ministre anglais au Népal, et il n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui pour voir à quel point les dieux bouddhiques et brahmaniques étaient mélangés dans les temples de la contrée qu'il habitait. Mais à cette époque les deux religions étaient considérées comme trop distinctes, pour que l'idée qu'elles pussent avoir quelque chose de commun eût pu naître dans l'esprit.

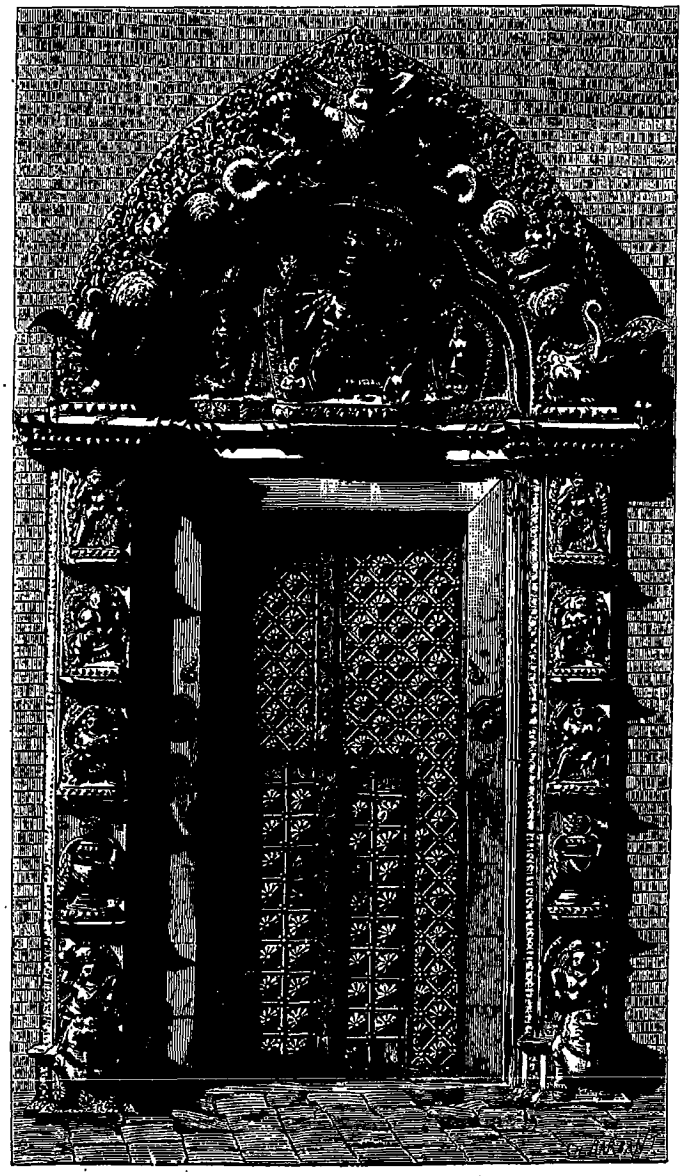
Cet exemple d'une doctrine préconçue masquant l'évidence est d'autant plus curieux que cette doctrine est précisément exposée dans un travail (*On the extreme ressemblance that prevails between many of the symbols of Buddhism and Sivaïsm*) dans lequel l'auteur montrait par de nombreux exemples combien les lettrés hindous eux-mêmes confondent les images brahmaniques et bouddhiques que contiennent les anciens temples. La raison de cette confusion est facile à comprendre si l'on se reporte à ce que j'ai dit de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confusion qui finit par s'établir entre le bouddhisme et le brahmanisme.

Afin de justifier entièrement la théorie exposée plus haut pour expliquer le mécanisme de la transformation et par suite de la disparition du bouddhisme dans l'Inde, il faudrait pouvoir se reporter au septième siècle environ de notre ère, ou bien trouver une contrée qui soit à une phase correspondante à celle que traversa l'Inde à cette époque. Or le Népal, un des berceaux du bouddhisme, se trouve être la région où il a le mieux résisté aux causes de transformation qui le menacèrent partout lorsqu'il se trouva en contact avec l'antique brahmanisme. Cette contrée traverse précisément maintenant la phase où le bouddhisme s'était déjà mélangé avec le brahmanisme, mais sans s'être encore fusionné avec lui. Les dieux hindous et bouddhiques sont tellement mélangés dans les temples du Népal, qu'il est souvent impossible de dire à quel temple appartient un culte. C'est là ce qu'ont reconnu d'ailleurs, mais sans parvenir à l'expliquer, les savants anglais qui ont étudié le Népal. Le fait qui semblait si inexplicable, quand il n'était pas éclairé par l'étude des anciens monuments de l'Inde, est au contraire fort aisé à concevoir lorsqu'on a examiné ces derniers avec soin. On constate en effet, comme je le disais plus haut, que la même confusion de divinités s'est produite partout à une certaine période, et l'on comprend aisément alors comment d'anciens temples peuvent être attribués, même par des savants hindous, tantôt à un culte, tantôt à un autre.

La même explication nous fait comprendre le fait, si bizarre en apparence, et qu'on observe fréquemment dans l'Inde, de temples bouddhiques, jaïniques ou brahmaniques construits à côté les uns des autres pendant les mêmes périodes. Si l'on se reporte à la phase où les deux cultes déjà bien mélangés étaient près de se confondre, on comprend aisément qu'un souverain leur ait distribué ses libéralités avec autant d'impartialité que pouvait le faire un roi du moyen âge à l'égard des églises consacrées à divers saints.



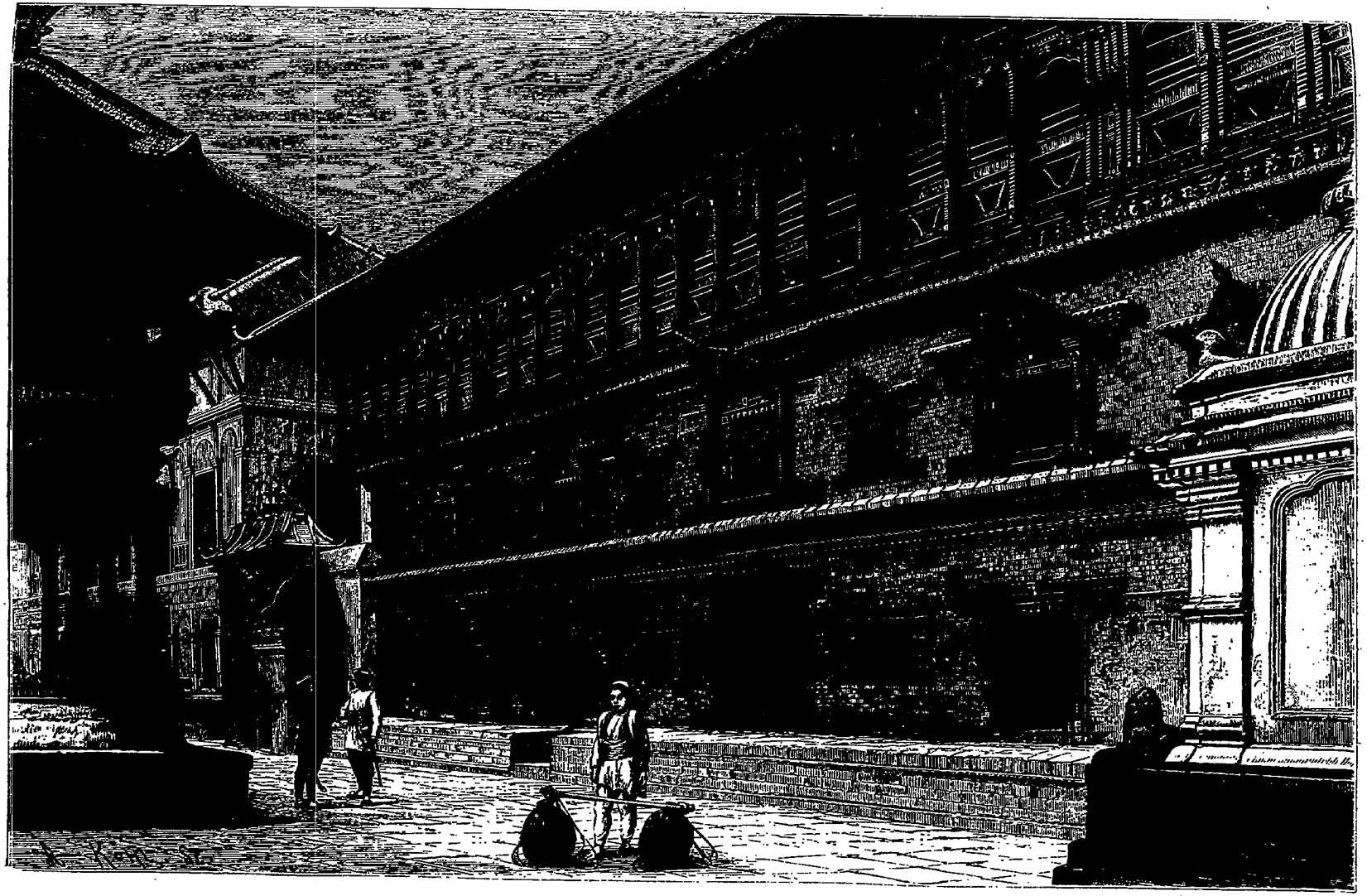
La porte d'Or du palais du roi à Bhatgaon (voy. p. 259). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

Il ne nous reste qu'un seul récit d'un voyageur dans l'Inde à l'époque à laquelle nous faisons allusion, celui du pèlerin chinois Hiouen Thsang, et nous y voyons précisément un souverain hindou partager également ses libéralités dans une fête entre les cultes dominants alors, faisant des présents, le premier jour aux sectateurs du bouddhisme, le second jour aux sectateurs du brahmanisme. On était donc déjà à cette phase où ces cultes divers étaient très conciliables, phase qui précéda celle où ils se réunirent en un seul.

L'étude de la religion actuelle du Népal montre facilement comment s'opéra cette fusion.

La date de l'introduction du bouddhisme au Népal est très ancienne. Suivant les traditions, le Bouddha y serait venu lui-même. C'est en tout cas dans les anciens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bhatgaon : Palais du rajah (voy. p. 259). — Gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monastères du Népal qu'ont été découverts les plus vieux manuscrits sur la religion bouddhique. Suivant les mêmes traditions, Asoka, roi de Magadha, qui régnait dans le troisième siècle avant Jésus-Christ, aurait fait également un pèlerinage au Népal pour visiter les temples de Sambunath, Pashpatti, etc., dont nous avons parlé. Il serait, suivant elles, le fondateur de la cité de Patan, dont le nom newar est Lalita Patan, corruption de Pataliputra, nom que portait dans l'Inde la capitale d'Asoka. Plusieurs temples en forme de tumulus lui sont attribués depuis un temps immémorial.

Le Népal fut donc un des berceaux du bouddhisme, et cette religion y régnerait depuis plus de deux mille ans. Si l'isolement de cette région de l'Inde a préservé le bouddhisme de la disparition observée dans le reste de la péninsule, il ne l'a pas empêché, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, de subir des transformations analogues à celles qui l'ont fait disparaître ailleurs. En raison des circonstances où se trouvait le Népal, le processus de la disparition a été plus lent, et c'est grâce à sa lenteur que nous pouvons nous rendre compte de ce qu'était le bouddhisme dans l'Inde vers le septième ou le huitième siècle de notre ère, alors que ses antiques institutions monacales avaient disparu, que les fonctions sacerdotales étaient redevenues héréditaires, et que les anciennes divinités avaient repris leur empire.

Bouddhisme et brahmanisme forment aujourd'hui au Népal, ainsi que dans l'Inde au septième siècle, deux religions nominalement distinctes; mais elles ont l'une pour l'autre cette tolérance qui, d'après les faits signalés plus haut, devait exister dans le reste de l'Inde avant la phase de disparition du bouddhisme. Cette tolérance, qu'explique suffisamment l'analogie des deux croyances, va si loin, que les sectateurs des deux cultes ont, comme nous le verrons, un certain nombre de temples, de divinités et de fêtes communes.

Au lieu de considérer, avec certaines sectes philosophiques bouddhiques, le monde comme formé uniquement d'une matière éternelle douée de propriétés créatrices et constituant la seule divinité de l'univers, le bouddhisme du Népal propose à l'adoration de ses fidèles une trinité suprême. Elle comprend : 1° *Adi-Bouddha*, qui en est le principal personnage : il représente l'esprit; 2° *Dharma*, représentant la matière; 3° *Sangha*, représentant le monde visible produit par l'union de l'esprit et de la matière.

Cette trinité, déjà mentionnée dans l'édit de Bhabra du roi Asoka, — ce qui prouve qu'elle était adorée par les bouddhistes trois siècles avant notre ère, — est très parente de la trinité brahmanique (Brahma, Vishnou et Siva). Elle a pour symbole un triangle ayant un point à son centre. Ce centre est l'emblème d'Adi-Bouddha, considéré, en définitive, comme la première cause.

Au-dessous de cette trinité supérieure se trouvent placés les dieux de l'ancien Panthéon brahmanique, Vishnou, Siva, Ganesa, Laksmi, etc. Simples émanations de la puissance suprême, ils sont créés par elle pour gouverner le monde. Descendus du rang supérieur qu'ils possédaient dans la religion brahmanique, ils occupent cependant encore un rang assez élevé pour avoir droit à l'adoration de tous les mortels.

Les théories des bouddhistes du Népal sur l'âme humaine ne diffèrent pas sensiblement des anciennes théories brahmaniques. L'âme est considérée, ainsi d'ailleurs que celle de tous les animaux, comme une émanation d'Adi-Bouddha, et, après de nombreuses transmigrations, elle doit retourner dans le sein de l'être suprême dont elle émane. La délivrance de cette longue série de transmigrations par l'absorption dans le sein d'Adi-Bouddha est le but suprême proposé comme récompense à tous les fidèles. Le nombre et la nature de ces transmigrations dépendent entièrement de la conduite pendant la vie, les actes des hommes déterminant fatalement leur future destinée.

Quant au fondateur du bouddhisme lui-même, ce serait, comme les autres Bouddhas qui sont supposés l'avoir précédé, un saint personnage purifié par de longues existences antérieures et sur le point d'arriver à l'absorption suprême.

Les plus importants des temples du Népal, celui de Sambunath notamment, sont dédiés à Adi-Bouddha. Dans tous la trinité bouddhique (Bouddha, Dharma, Sangha) est représentée sous forme de statues assises les jambes croisées sur une feuille de lotus. Bouddha a deux bras, Dharma et Sangha en ont généralement quatre. De cette trinité, Dharma seule, la déesse de la matière, est représentée sous les traits d'une femme.

Après la trinité bouddhique, les objets d'adoration les plus fréquents sont les images du fondateur du bouddhisme et de ses prédécesseurs divins ou mortels. Puis viennent les dieux du Panthéon hindou : Mahenkal, avatar de Siva, Kali, épouse de Siva, Indra, roi du ciel, Garuda, dieu à tête d'oiseau, souverain des oiseaux, Ganesa, dieu à tête d'éléphant, divinité de la sagesse, etc. Ce dernier est un des plus vénérés; son image se trouve à l'entrée de tous les temples, et c'est par l'adoration de cette divinité purement brahmanique que commencent toutes les cérémonies bouddhiques.

Sur toutes les sculptures des temples on voit représentée la foudre, que le Bouddha est supposé avoir arrachée au dieu du ciel, Indra. Cet emblème est fréquemment représenté en bronze. Nous avons figuré dans ce travail un des plus remarquables de ceux que contient le Népal, celui qui se trouve devant le temple d'Adi-Bouddha à Sambunath.

Le lingam hindou a été également adopté par les bouddhistes du Népal, mais en altérant entièrement sa signification. Au lieu de le considérer comme le symbole du pouvoir créateur mâle de Siva, on l'envisage comme l'emblème du lotus dans lequel Adi-Bouddha s'est manifesté sous forme d'une flamme aux bouddhistes.

Sa forme est modifiée également. Quatre figures de Bouddhas sont sculptées sur ses parties latérales, et son sommet est orné comme les chaityas bouddhiques.

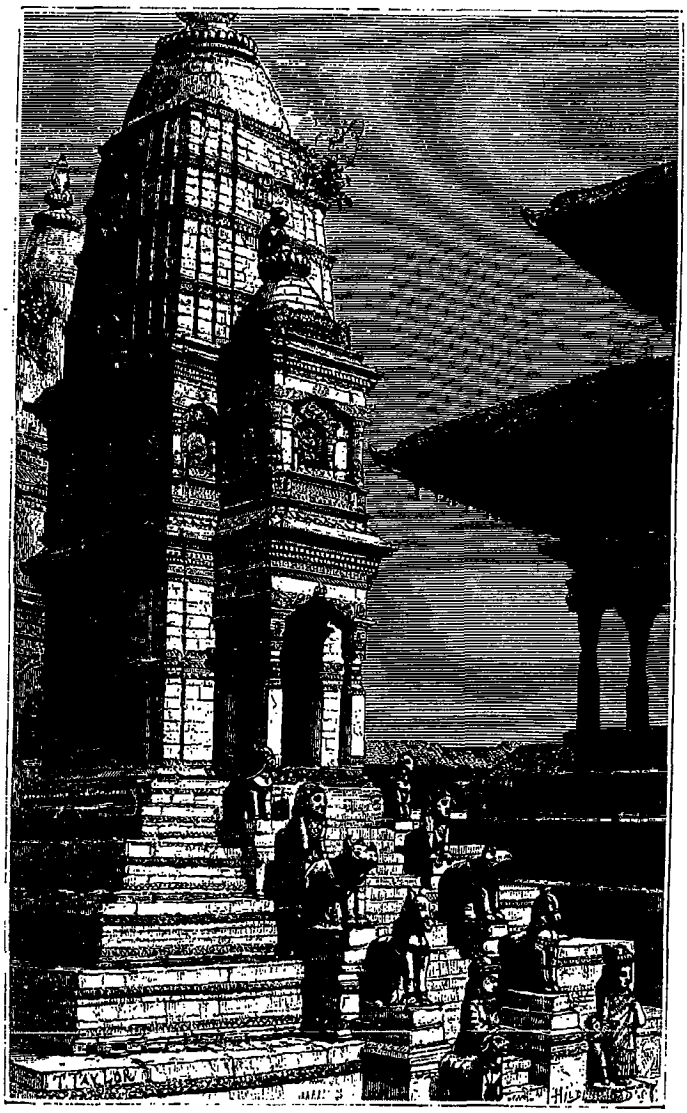
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'après ce qui précède on voit combien le bouddhisme du Népal est mélangé de brahmanisme. La religion de la population qui se dit brahmanique est également mélangée d'influences bouddhiques. Le Bouddha est fréquemment représenté dans des temples dédiés à Siva, et plusieurs temples contenant des divinités communes aux deux religions sont fréquentés également par les sectateurs des deux cultes.

Cette fusion des deux religions, qu'on observe dans les temples, on la retrouve aussi dans les légendes dont la littérature du Népal fourmille et dans les fêtes religieuses. Il en est de ces dernières dont il est vraiment impossible de dire si elles sont bouddhiques ou brahmaniques. Les pèlerins visitent d'ailleurs avec une égale confiance les temples des deux religions.

Tel est actuellement le bouddhisme au Népal; et l'on peut pressentir facilement, par ce qui précède, qu'avant deux ou trois siècles il se sera fondu dans le brahmanisme. Le voyageur de l'avenir qui ignorerait la phase d'évolution que ce pays traverse maintenant pourrait, comme le font les écrivains modernes à l'égard du bouddhisme de l'Inde, attribuer sa disparition à des causes violentes. Les ruines des temples dont sera alors couvert le Népal pourraient être invoquées également aussi pour démontrer combien la persécution supposée fut violente.

Mais, si le voyageur que j'imagine ne s'est pas borné à étudier une seule région de l'Inde et a eu la patience de parcourir les diverses contrées de l'immense péninsule, la notion d'évolution aura trop pénétré dans son esprit pour qu'il soit tenté de commettre une telle erreur. A ce point de vue l'étude de l'Inde l'emporte incomparablement sur celle de tous les livres d'histoire. Elle est le seul pays du globe où par un simple déplacement on puisse revoir toute la série des formes successives qu'a traversées l'humanité depuis les âges préhistoriques jusqu'aux temps modernes. Cette vivante étude révèle rapidement à l'observateur les transformations antérieures subies par des institutions et des croyances dont les livres ne nous montrent le plus souvent que des phases extrêmes.



Bhatgaon : temple de pierre (voy. p. 258). — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

XIII

Littérature du Népal. — Son importance. — C'est de son étude que dérive la connaissance du bouddhisme en Europe. — Extraits de divers ouvrages sanscrits publiés au Népal. — Hymnes bouddhiques. — Méditations du Bouddha sous l'arbre de la sagesse, etc.

La littérature du Népal est assurément une des plus importantes de toutes celles de l'Asie. C'est dans des manuscrits provenant des anciens monastères de cette contrée qu'ont été puisés les premiers renseignements précis sur le bouddhisme. Avant leur connaissance, nous n'avions en Europe que les idées les plus imparfaites sur la religion que professe la majorité du genre humain.

Ce fut M. Brian Hogdson, ministre anglais à la cour du Népal, qui découvrit, en 1821, quelques-uns des nombreux manuscrits bouddhiques qui existent au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Népal et les envoya à Calcutta et en Europe. Burnouf consacra plusieurs années à traduire un des plus importants d'entre eux, *Le Lotus de la bonne loi*. Plusieurs autres furent successivement publiés, notamment le *Lalita Vistara*, vie légendaire du Bouddha, dont la meilleure version est due au babou Rajendralala Mitra. On admet généralement que cet ouvrage fut composé au Népal par un moine bouddhiste vers le premier siècle de notre ère. Ce serait donc le plus ancien ouvrage bouddhique parvenu jusqu'à nous. Le nombre des manuscrits népalais traduits jusqu'ici est d'ailleurs fort restreint. Le lecteur que ce sujet intéresserait trouvera des renseignements assez complets sur la littérature sanscrite du Népal dans un travail du savant hindou cité plus haut (*The sanscrit buddhist litterature of Nepal*), publié à Calcutta en 1882.

Ce n'est pas dans cette courte relation de voyage que je puis avoir la prétention de faire connaître une littérature qui compte des centaines de volumes, dont la plus grande partie est encore à l'état de manuscrits. Je me bornerai à tâcher de donner une idée de son importance en traduisant deux hymnes et une curieuse dissertation philosophique.

J'emprunte les premiers à un des manuscrits publiés par M. Hogdson. La dissertation qui le suit est extraite du *Latita Vistara* et je l'ai traduite d'après la version donnée par Rajendralala Mitra dans son livre sur Bouddha Gaya. J'ai essayé de rendre aussi fidèlement que possible, dans ma traduction des hymnes, le caractère de majesté biblique qui distingue ces compositions littéraires.

HYMNE A ADI-BOUDDHA.

1. Au commencement il n'y avait rien; tout était vide, et les cinq éléments n'existaient pas. Alors Adi-Bouddha, l'immaculé, se révéla sous la forme de flamme ou de lumière.

2. Lui en qui sont les trois *gunas*, qui est le Maha-Murti et le Visvarupa (forme de toutes choses), se manifesta : il est le grand Bouddha existant par lui-même, l'Adinatha, le Mahesnara.

3. Toutes les existences renfermées dans les trois mondes ont leur cause en lui, et c'est aussi lui qui les fait subsister. Par lui et de sa profonde méditation a surgi l'univers.

4. Il existe par lui-même, il est l'Isivira, le composé de toutes les perfections, l'infini, qui n'a ni membres, ni passions. Toutes les choses sont son image, et pourtant il n'a point d'image; il est la forme de toutes choses, et pourtant il n'a point de forme.

5. Il ne peut être subdivisé; il n'a point de figure visible; il est la source de sa propre force; la douleur ne peut l'atteindre; il est éternel dans sa nature, mais il n'est point éternel dans ses manifestations. Je me prosterne devant lui

6. Adi-Bouddha n'a point eu de commencement. Il est parfait, essentiellement pur; il est l'essence de la sagesse et de l'absolue vérité. Il sonde le passé, et ses paroles sont immuables.

7. Nul ne lui est semblable. Il est présent partout. Il est terrible aux méchants comme un lion dévorant l'est pour le daim timide.

. . . . . .

11. Les délices d'Adi-Bouddha consistent à rendre heureuses toutes les créatures sensibles; il aime tendrement ceux qui le servent.

Sa majesté remplit les cœurs d'épouvante et de respect. Il est le consolateur de ceux qui sont dans le tourment.

12. Il possède les dix vertus et il les donne à ceux qui l'honorent; il règne sur les dix régions du ciel; il est le seigneur de l'univers; il remplit de sa présence toute l'étendue des cieux.

. . . . . .

15. Il est le créateur de tous les Bouddhas et des Bodhisatvas qu'il chérit. Avec l'assistance de Prajna[1] il a créé le monde. Lui-même n'a point eu de créateur. Il est l'auteur de la vertu. Il fait tout rentrer dans le néant.

HYMNE A ADI-PRAJNA, OU DHARMA.

1. Je m'incline devant Prajna Paramita, la sagesse suprême. C'est elle qui, par son omniscience, fait que les Sravakas, ces ascètes avides d'une éternelle tranquillité, obtiennent enfin l'absorption de leur être au sein de la divine essence. C'est elle qui, par la connaissance de tous les chemins ouverts à l'activité des hommes, dirige chacun dans le sentier qui sied le mieux à son génie. D'elle, à ce que disent les sages, procèdent toutes les diversités intérieures et extérieures de la nature animée. Elle est la mère du Bouddha, de ce Bouddha au service de qui tous les Sravakas et tous les Bodhisatvas se sont voués.

. . . . . .

3. Je me prosterne devant Prajna, la mère universelle.

4. O Prajna, tu es semblable à Akasa, immatérielle et impénétrable. Tu es au-dessus de tous les désirs humains; tu es établie par ton propre pouvoir.

5. O toi, tout-puissant objet de mon adoration ! toi, Prajna, tu es le composé de toutes les bonnes qualités, et le Bouddha est le guide du monde. Les sages ne font point de différence entre toi et le Bouddha.

6. O toi qui as à ta merci tes serviteurs, les hommes de bonne volonté, sachant que tu es la source de toute excellence, atteignent en t'adorant la félicité parfaite!

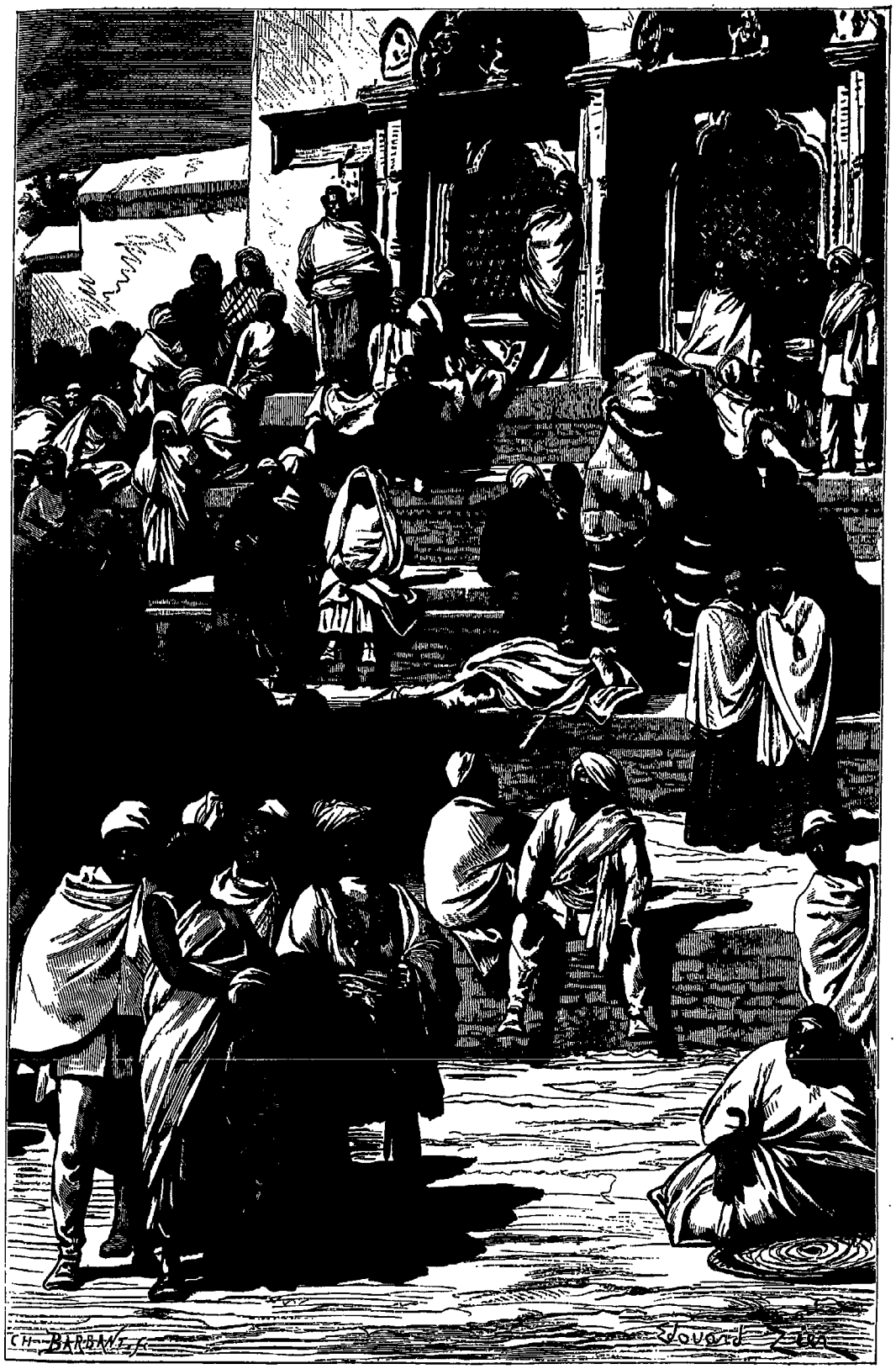
. . . . . .

8. Le Bouddha, assemblant ses disciples, leur apprend comment, malgré ton unité, tu prends des milliers de formes et de noms.

9. Tu ne viens d'aucun lieu et tu ne vas vers aucun

1. Ou Dharma, un des personnages de la trinité bouddhique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types népalais. — Dessin de Zier, d'après des photographies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu, et pourtant les sages ne te trouvent-ils point?

. . . . . .

11. Quelle langue dirait tes louanges, toi qui ne te manifestes que par ta propre volonté. Aucun Purana ne révèle des attributs par lesquels tu puisses être connue avec certitude.

13. O Prajna Devi! tu es la mère de tous les Bouddhas, la grand'mère des Bodhisatvas, et l'aïeule de toutes les créatures. Tu es la grande déesse.

. . . . . .

Voici maintenant le passage du *Lalita Vistara* mentionné plus haut.

MÉDITATIONS DU BOUDDHA SOUS L'ARBRE DE LA SAGESSE.

« Lorsqu'il eut triomphé de Mara, le prince des démons, le Bodhisatva, à la tombée de la nuit, se plongea dans la méditation qui éclaire l'esprit, et il l'eut terminée quand s'acheva la première veille. Il entreprit alors la méditation de l'extase, qu'il accomplit durant la seconde veille. Puis il entra dans la méditation qui n'a pas d'objet, la simple mais absolue concentration de l'esprit en lui-même. Celle-ci prit fin avec la troisième veille. Enfin, il se livra à la méditation où n'entre aucun plaisir ni aucune peine et qui consiste dans la connaissance parfaite.

« Ainsi le Bodhisatva acquit la connaissance parfaite et il devint alors un Bouddha. Voici les pensées qui s'élevèrent dans l'esprit du saint, à la pointe du jour, immédiatement après l'achèvement de la quatrième méditation :

« En vérité, pensa-t-il, il est douloureux que les hommes naissent, vivent, meurent, disparaissent et se multiplient. Pourtant ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils sont en proie à une infinité de douleurs. Hélas! ils ne savent pas que la vieillesse, la maladie et la mort ne sont que les manifestations d'un seul infini de souffrance. »

Et il songea encore :

« Mais d'où proviennent la décrépitude et la mort, et quelle est leur cause?

« La décrépitude et la mort proviennent de la naissance : La naissance est donc leur cause.

« Mais d'où provient la naissance, et quelle est sa cause?

« La naissance provient de l'univers : L'univers est donc sa cause.

« Mais d'où provient l'univers, et quelle est sa cause?

« L'univers provient des éléments : Les éléments sont donc sa cause.

« Mais d'où proviennent les éléments, et quelle est leur cause?

« Les éléments proviennent du désir : Le désir est donc leur cause

« Mais d'où provient le désir, et quelle est sa cause?

« Le désir provient de la sensation : La sensation est donc sa cause.

« Mais d'où provient la sensation, et quelle est sa cause?

« La sensation provient du contact : Le contact est donc la cause de la douleur.

« Mais d'où provient le contact, et quelle est sa cause?

« Le contact provient des six organes des sens : Les six organes sont donc sa cause.

« Mais d'où proviennent les six organes, et quelles sont leurs causes?

« Les six organes proviennent du nom et de la forme : Le nom et la forme sont donc leurs causes.

« Mais d'où proviennent le nom et la forme, et quelle est leur cause?

« Le nom et la forme proviennent de la conscience : La conscience est donc la cause du nom et de la forme.

« Mais d'où provient la conscience, et quelle est sa cause?

« La conscience provient des concepts : Les concepts sont donc la cause de la conscience.

« Mais d'où proviennent les concepts, et quelle est leur cause?

« Les concepts proviennent de l'illusion : L'illusion est donc leur cause.

« Ainsi donc l'illusion est la cause des concepts ; les concepts, celle de la conscience ; la conscience, celle du nom et de la forme ; le nom et la forme, celles des six organes ; les six organes, celles du contact ; le contact, celle de la sensation ; la sensation, celle du désir ; le désir, celle des éléments ; les éléments, celle de la terre ; la terre, celle de la naissance ; la naissance, celle de la décrépitude, de la mort, de la douleur, de l'anxiété, de la détresse, de l'angoisse, du désir d'être soulagé, et de là provient la totalité — oui, vraiment, la totalité — de cet infini de souffrance. »

Et le Bouddha songea encore :

« Mais par quelle circonstance la maladie et la mort peuvent-elles être supprimées? Que faudrait-il détruire pour que la maladie et la mort fussent détruites?

« S'il n'y a pas de naissance, il ne peut y avoir ni maladie ni mort. Si l'on détruit la naissance, la maladie et la mort seront donc anéanties.

« Mais comment la naissance peut-elle ne pas avoir lieu? Que faut-il détruire pour que la naissance soit détruite?

« S'il n'y a pas de monde, il ne peut y avoir de naissance. Si le monde est détruit, la naissance sera donc détruite.

« Mais comment les intuitions peuvent-elles ne point se produire? Que faut-il détruire pour que les intuitions soient détruites?

« En l'absence d'illusion, il ne peut y avoir d'intuition. Par la destruction de l'illusion, l'intuition sera donc détruite. Par la destruction de l'illusion, la conscience sera détruite. Ainsi, par l'anéantissement de la naissance, la maladie, la mort, le chagrin, l'anxiété, la détresse et la vaine attente, source des maladies,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seront anéantis, et ainsi, en vérité, s'anéantira le grand infini de souffrance.

« Ainsi devint manifeste pour le Bouddha la lumière de la religion, inconnue auparavant, qui s'étend toujours par l'application de l'esprit et qui produit le jugement, la vision, la science, la compréhension, la mémoire et la connaissance.

« Ainsi ai-je appris, ô hommes religieux, ce qu'est la douleur, l'immensité de la douleur, et quels sont les moyens d'éloigner la douleur. Je connus quelle est la misère du désir, la misère de l'existence, la misère de l'ignorance, la misère de la vue, comment toutes ces misères peuvent être finalement vaincues, et comment elles disparaissent sans laisser de traces. J'appris aussi ce qu'est l'illusion, l'immensité de l'illusion, comment on peut la détruire, et comment elle disparaît sans laisser de traces derrière elle. »

XIV

Départ du Népal. — Incidents désagréables du voyage. — Passage de l'Himalaya par une nuit sombre. — Retour à Motihari. — Départ pour de nouvelles explorations à travers les monuments de l'Inde.

S'il est assez malaisé d'entrer au Népal, il n'est pas beaucoup plus facile d'en sortir. « Vous avez des chances sérieuses d'être assassiné en traversant l'Himalaya si vous n'avez pas d'escorte, m'avait dit l'aimable colonel X.... à Motihari. Vous pouvez d'ailleurs vous consoler, s'empressait-il d'ajouter, en songeant que, si vous étiez massacré, ce regrettable accident fournirait sans doute au gouvernement anglais un excellent prétexte pour tenter l'annexion du Népal. »

D'escorte, je n'en avais point en dehors de mes porteurs, qui me paraissaient beaucoup plus disposés à m'attaquer qu'à me défendre, et la perspective de voir ma disparition de ce monde vengée par l'annexion problématique du Népal me semblait une compensation assez faible; mais, comme je ne pouvais indéfiniment séjourner dans cette contrée, il fallait bien me décider à tenter d'en sortir.

Les perspectives funèbres que m'avait fait entrevoir mon ami le colonel ne se réalisèrent pas, mais ce fut uniquement parce que je mis quelque mauvaise volonté à me prêter à leur réalisation.

A quatre kilomètres à peine de Khatmandou, les porteurs de mes bagages, que le résident anglais m'avait conseillé de payer d'avance, — je n'ai jamais pu savoir pourquoi, — se dispersèrent dans toutes les directions. Ce ne fut que grâce à un brave soldat népalais, qui fut obligé de mettre sur pied les autorités de plusieurs villages, pour rattraper les fuyards, que je rentrai le soir en possession de ma troupe. Le retard occasionné par cette petite chasse à l'homme fit que nous arrivâmes devant la première barrière himalayenne par une nuit parfaitement obscure. Bien que n'ayant plus de torches, je résolus, malgré le refus des porteurs et les difficultés très grandes de l'opération, de tenter immédiatement le passage. Entre le risque de tomber dans un précipice et celui d'être attaqué par quelques bandes de pillards, le premier me paraissait moins dangereux encore. Je fis d'abord passer tout le monde devant moi, pour éviter une nouvelle fuite. Comme il s'agissait de suivre des chemins formés quelquefois par de simples entailles de quelques centimètres de largeur le long des flancs de la montagne, et que je me serais senti, même de jour, parfaitement incapable d'accomplir un pareil tour de force, j'eus recours, non pas au hamac dont j'ai parlé au commencement de ce travail, mais à une sorte d'appareil que m'avait confié le docteur Gimlette, et qui rappelle un peu par son aspect nos étroites périssoires de la Seine. Il y eut des moments où la périssoire oscillait terriblement sur l'épaule des porteurs, et il fallut vraiment la prodigieuse habileté d'équilibristes de ces montagnards pour traverser par une nuit noire des passages qui effrayeraient certainement, de jour, nos alpinistes les plus exercés.

Nous prîmes quelque repos dans une petite cabane située au sommet de la première passe, et, le lendemain, nous marchâmes toute la journée, ne nous arrêtant que le temps strictement nécessaire pour prendre un repas sommaire. Le soir, nous arrivâmes à Bechiakok, devant une misérable grange, qui formait la limite extrême de la distance pour laquelle avaient été loués les porteurs népalais. C'est là que devaient me prendre d'autres porteurs, venus de la frontière anglaise. Y seraient-ils? n'y seraient-ils pas? Je me posais ces questions avec une terrible inquiétude.

Ils n'y étaient pas, et les porteurs népalais refusaient à aucun prix d'aller plus loin, refus légitime d'ailleurs, puisque cela n'était pas dans la teneur de leur contrat. Il me restait soixante kilomètres à faire, dans un pays privé de routes, à travers des jungles, des forêts, des marais, des rivières peuplés de bêtes de toutes sortes, et infestés de miasmes redoutables. La situation était assez critique, et je me demandais anxieusement comment je pourrais en sortir. Faire le chemin à pied en me guidant sur la boussole, et traverser les rivières à la nage, en emportant strictement les provisions nécessaires, était possible à la rigueur; mais abandonner mes bagages pour quelques jours, c'était les perdre sûrement. Or ces bagages contenaient toutes mes notes, mes instruments, mes photographies, et l'idée de perdre le fruit de tant de travail me semblait exaspérante.

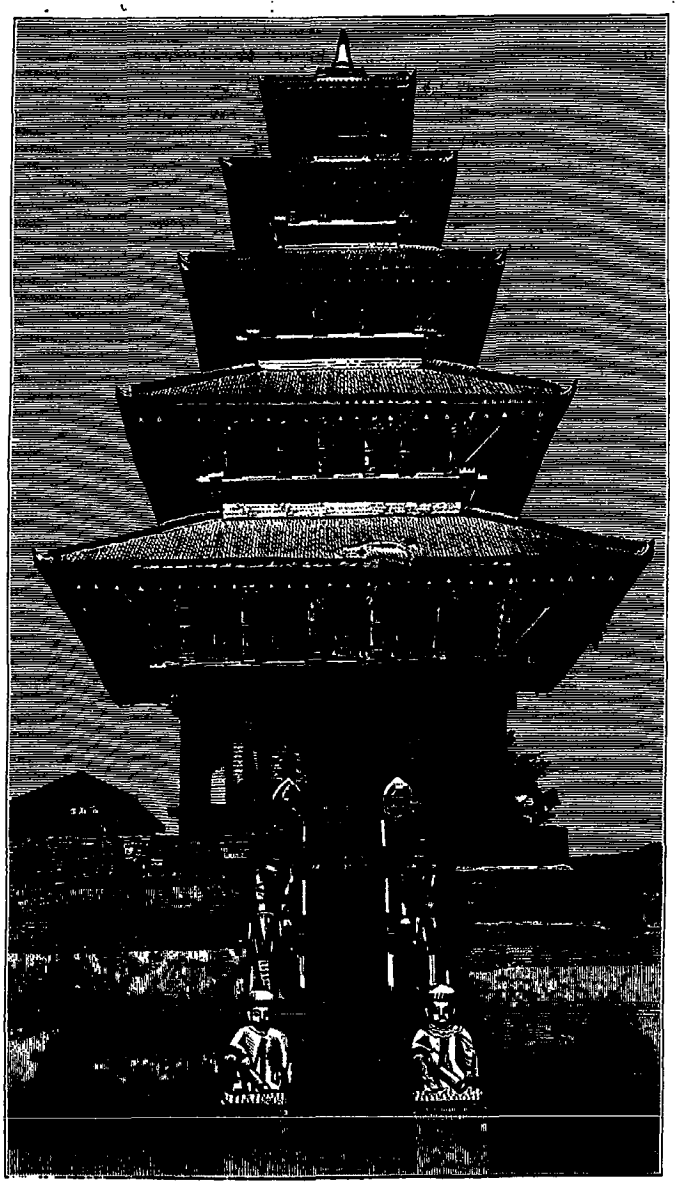
Je passai la nuit à réfléchir sur les moyens de sortir de cette désastreuse situation. Il fallait se décider rapidement, car les provisions étaient arrivées à peu près à leur limite, et du riz sec constituait l'unique aliment que je pouvais me procurer dans ce misérable hameau.

En m'enquérant des ressources du pays, j'appris qu'on pourrait peut-être trouver à quelque distance des indigènes possesseurs de buffles et d'une charrette, mais personne capable de servir de guide. Je songeai immédiatement à acheter deux de ces animaux, une charrette sur laquelle je chargerais mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bagages, et à tâcher de guider moi-même un attelage récalcitrant. La chose décidée, j'essayai de m'endormir, et dès le lever du soleil j'envoyai mon domestique tenter cette négociation, tout en ne voyant pas trop comment je me tirerais d'affaire avec les buffles, ces vilaines bêtes ayant pour les Européens une antipathie toute spéciale, dont j'ai eu occasion de parler, et l'art de les conduire n'ayant jamais fait partie de mon éducation.

Il était heureusement écrit que je sortirais encore de ce pas difficile. Mon messager revint bientôt tout joyeux m'annoncer qu'il avait découvert, par le plus grand des hasards, à quelque distance, les porteurs envoyés de Motihari. Avec cette stupidité insondable propre à la classe des coolies dans l'Inde, ils attendaient patiemment que je devinasse leur présence. Les bagages furent vite chargés, et, le soir du même jour, après une marche rapide de dix-huit heures, nos soixante kilomètres étaient franchis et nous étions de nouveau à Motihari, sur le sol anglais.



Pagode à cinq étages de Bhatgaon (voy. p. 259). — Gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

De retour à Motihari, je partis immédiatement pour Calcutta, où je devais m'embarquer pour visiter les temples de la côte d'Orissa, puis me diriger vers le sud et le centre de l'Inde. Je quittais un pays rempli des merveilles de la nature et de l'art, mais c'était pour visiter bientôt d'autres merveilles et continuer mes explorations dans un monde de temples et de palais fantastiques, qui semblent une évocation splendide des *Mille et une Nuits*. Aujourd'hui encore je ne puis fermer les yeux sans revoir dans les ténébreuses profondeurs des pagodes tout un peuple de dieux, de monstres, de déesses aux formes gracieuses, menaçantes ou terribles. Aux lueurs étincelantes mais froides de la science moderne, les épopées gigantesques de dieux et de héros, qui se déroulent dans tous ces mystérieux sanctuaires, deviennent de pâles fantômes, et le monde où ils sont nés, un vain mirage. C'est pourtant de ce monde si poétiquement étrange que notre monde moderne est né. La main impitoyable du temps, celle plus impitoyable encore des hommes, détruisent chaque jour les derniers débris de monuments accumulés par des siècles de croyances. Il faut se hâter d'étudier ces vestiges d'âges que l'humanité a dépassés pour jamais. Ces débris d'un monde oublié dont les contours s'estompent et disparaissent dans la brume des âges, nous redisent les sentiments et les pensées de races qui ont civilisé la nôtre et nous parlent un langage que bientôt l'homme ne comprendra plus.

Dr Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un marigot (voy. p. 274). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

VOYAGE AUX PAYS DES BAGAS ET DU RIO-NUÑEZ,

PAR M. LE LIEUTENANT DE VAISSEAU COFFINIÈRES DE NORDECK, COMMANDANT LE « GOÉLAND ».

1884-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette relation ont été faits d'après des aquarelles de M. Coffinières de Nordeck.

I

Introduction. — Exposé géographique.

Cette notice n'a d'autre prétention que de donner une idée du pays du Rio-Nuñez. Nous avons eu l'occasion de faire plusieurs voyages dans ces contrées à peine connues, et nous avons relaté dans des rapports officiels les résultats de ces missions. Ici nous dirons seulement, en deux mots, qu'il nous a été donné de faire avec les peuplades ignorées de cette région du globe des traités qui les mettent sous la protection de la France. Il est donc intéressant de se rendre compte des territoires où flotte notre pavillon et de connaître les possessions qu'aucune nation étrangère ne peut nous revendiquer.

Le Nuñez est actuellement français comme la plaine de Saint-Denis ou celle de Montrouge, mais les habitants ont plus d'originalité et ils ont été moins décrits que ceux de France; aussi pensons-nous que le lecteur trouvera quelque plaisir à savoir comment vivent ses concitoyens de l'Afrique occidentale : les Landoumans, les Nalous, les Bagas et les Mandi-Foré, dont aucun voyageur n'avait fait mention jusqu'ici.

Si l'on veut bien consulter la carte que nous avons tracée de ces tribus africaines, on verra qu'elles vivent sur les bords de l'Atlantique et sur ceux du Rio-Nuñez, fleuve important de cet océan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Déjà depuis nombre d'années cette *rivière*, comme on dit là-bas, nous appartenait, mais la France n'y exerçait qu'une autorité très douce et laissait les noirs débattre entre eux leurs différends. L'extension coloniale des différentes puissances européennes a engagé notre pays à s'occuper plus sérieusement de ce qui se passait en Afrique, et, pour n'avoir pas à entretenir des troupes dans un climat très meurtrier, on a pris le parti de faire reconnaître le roi des Nalous comme le suzerain des différents autres roitelets.

Nous n'insisterons pas sur cette histoire spéciale, qui n'intéresserait pas la plupart des lecteurs de cette publication, et nous ne raconterons, comme nous l'avons dit en commençant, que la partie anecdotique de nos voyages. Après nous avoir lu, on pourra croire, à part les fièvres, qu'on a visité le Rio-Nuñez et qu'on en connaît la vie des indigènes.

Cependant tout d'abord nous allons présenter un exposé géographique de la situation du Rio-Nuñez, qui ne sera peut-être pas inutile.

Depuis plus de deux cents ans, le Sénégal appartient à la France ; c'est notre plus ancienne colonie. Elle comprend la Sénégambie tout entière, à part la Gambie, qui est aux Anglais, et le pays des Bissagos, qui est aux Portugais. Elle commence, au nord, au cap Blanc et se termine, au sud, à Sierra-Leone.

Un des fleuves les plus importants de cette région est le Rio-Nuñez; son embouchure s'ouvre très large sur la mer, un peu au nord du cap Verga, par 10° 35′ de latitude nord et 17° 5′ de longitude ouest environ. L'accès en serait très facile, si ce n'était qu'au large on trouve les récifs Conflict, qui se prolongent en formant une chaîne sous-marine, avec quelques îlots apparents allant rejoindre l'archipel des Bissagos. Pour entrer dans la rivière, il faut aller doubler au sud cette barrière d'écueils; on suit alors un chenal peu sinueux qui court entre des bancs de sable et de roches, mais il n'y a pas de barre à passer, comme dans la plupart des autres fleuves de la côte, et, toute l'année, de grands navires peuvent entrer dans le Nuñez.

Les courants y sont extrêmement violents, atteignant aux marées de syzygies la vitesse de quatre à cinq milles à l'heure, soit environ neuf kilomètres terrestres. Pour donner une idée du mouvement de flux et de reflux, nous dirons qu'à quarante milles dans l'intérieur du fleuve, à la factorerie de Bel-Air, nous avons constaté un marnage de sept mètres.

Le climat est très malsain, surtout en novembre et décembre. En tout temps c'est une des régions les plus chaudes du pays.

Pourtant, depuis des temps très reculés, le Rio-Nuñez a toujours été assez fréquenté. On constate ici un fait curieux : c'est que le haut de la rivière est plus policé et plus civilisé que le bas. Il en a toujours été ainsi, probablement pour des raisons de climat. A l'époque de la traite des nègres, on faisait un grand commerce dans le haut du Nuñez; plus tard les négriers continuèrent leurs opérations à l'abri des nombreuses cachettes qu'ils trouvaient dans les embranchements multiples des cours d'eau. Si les blancs ne font plus la traite, les noirs continuent toujours de la faire, c'est dans leurs mœurs : on ne peut pas l'empêcher; un esclave vaut deux bœufs, et un bœuf vaut environ cinquante francs. Ils se cachent pour faire ces marchés, autrement on les en punirait.

Actuellement, de décembre à mai, on fait une traite plus avouable, qui est celle de nos produits, étoffes, ferrailles, etc., contre le riz, le caoutchouc, l'huile de palme et les graines oléagineuses. Les noirs n'ont pas de goût artistique, ils aiment mieux les produits à bon marché que ceux qui sont plus chers, mais plus élégants et plus solides. Aussi, faut-il bien l'avouer, la concurrence anglaise fait-elle beaucoup de tort aux envois de nos manufactures.

Si l'on examine le plan du fleuve du Rio-Nuñez on verra qu'il a beaucoup d'analogie avec celui du Gabon. Il a presque la même longueur et vient à la mer en s'élargissant en deux estuaires, formant en projection la figure d'une espèce de gourde.

Les sources du fleuve sont peu éloignées de chutes, qu'on peut visiter après une navigation de trois à quatre heures, en partant de Boké, qui est notre poste le plus éloigné dans l'intérieur, et d'ailleurs le seul pour le moment. De Boké, le fleuve coule presque régulièrement à l'ouest, pouvant porter de petits navires. A partir de Roppas commencent les grands fonds ; le cours suit alors un certain nombre de sinuosités avec une direction générale au sud-ouest; il arrive enfin à Victoria, où il s'élargit énormément, pour se resserrer devant le Petit-Talibonche et s'ouvrir de nouveau jusqu'à la mer. Son cours complet ne doit pas être de plus de soixante-dix milles, soit environ cent vingt kilomètres.

Dans tout le pays riverain, d'innombrables rivières forment un réseau qui s'anastomose au rio proprement dit. On les nomme les *marigots*. La marée et le jusant y changent continuellement le sens du courant, et plusieurs assèchent à marée basse, ne laissant plus que des ruisseaux de boue au milieu des palétuviers. Ces arbres aux racines adventives d'un effet si bizarre bordent généralement toutes les rives du pays; quand les eaux se sont retirées, ils ont l'air d'avoir été taillés à leur partie inférieure par un jardinier soigneux, car les feuilles forment un plan horizontal correspondant au niveau des plus hautes eaux.

Ces régions, d'une grande tristesse, paraissent inhabitées. Les caïmans et les aigrettes blanches semblent seuls y vivre.

Cependant, si l'on pénètre à marée haute avec une légère embarcation jusqu'à l'extrémité d'un de ces canaux, on aperçoit parfois quelques arbres d'une essence différente de celle des palétuviers. Ce sont des bois de palmiers aux stipes élégants, dont les panaches dominent la verdure monotone des rives, ou bien des fromagers gigantesques dont les premières

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

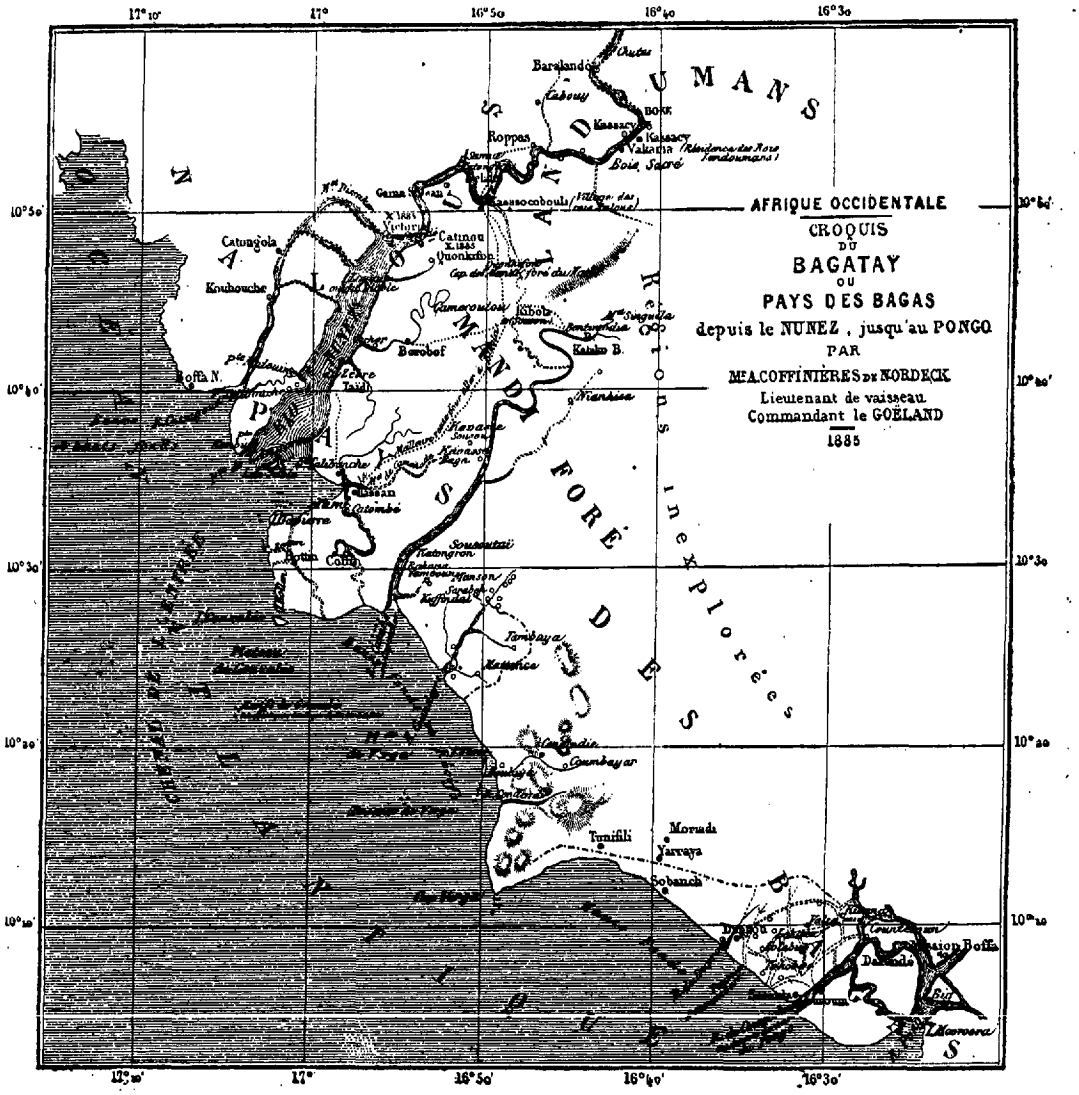
branches surplombent les palmes les plus audacieuses.

En ces lieux il est presque certain qu'on trouvera des habitants. Dans le bas du fleuve ce sont les Bagas; un peu plus haut, les Nalous; près de Boké ce sont les Landoumans, et enfin, près des sources, les Foulahs, dont le pays s'étend jusqu'au haut Sénégal, éloigné seulement de trente jours de marche du haut Nuñez.

II

Mission du *Goéland* en 1885. — Le pilote Seymou. — Camfarandi. Victoria. — Catinou. — Le *balafon*.

Au commencement de 1885 s'élevait sur la rive gauche du Nuñez, à l'endroit où il va s'élargir en estuaire, un repaire de bandits qui désolaient le com-



merce du fleuve. C'était Catinou, et le chef de bande se nommait Bokar. L'aviso le *Héron*, commandant Néron, et l'aviso l'*Ardent*, commandant Aubert, détruisirent ces malfaiteurs et ruinèrent leurs villages. C'est sur ces entrefaites que l'aviso le *Goéland* fut envoyé rejoindre les autres navires; mais l'action rapide et énergique de ses prédécesseurs ne lui laissait plus à régler que des questions de diplomatie pour faire reconnaître le roi des Nalous, Youra Towel, par les différentes peuplades du pays; nous devions également délimiter les territoires des Landoumans et des Nalous, sujet de guerres depuis dix ou quinze ans; enfin notre programme insistait sur l'opportunité de placer toute la contrée sous la protection de la France. Cette mission, que nous avait confiée M. le lieutenant-gouverneur Bayol, nous permit de faire des études intéressantes sur les indigènes de ces localités.

Nous avons rapidement décrit le théâtre général

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nos opérations; disons un mot de notre navire.

L'aviso le *Goéland* était un vapeur à roues d'une longueur d'environ soixante mètres, peint en blanc, avec une flottaison rouge; la cheminée, la mâture et le haut des tambours étaient couleur chamois. Il donnait une note gaie au milieu des paysages trop verts des rives du fleuve.

Son équipage se composait de quatre-vingts marins, dont plus de la moitié étaient des matelots noirs du Sénégal. Ces hommes, nommés *laptots*, avaient des caporaux, qu'on appelait des *gourmets*, quoiqu'ils n'eussent pas de ration différente des autres; les sergents étaient connus sous le nom de *capitaines de rivière*. Tous étaient fiers de leurs appellations, et généralement ils tenaient à porter le mieux possible les élégants uniformes de nos équipages. Je dois avouer que la chaussure les gênait un peu.

Le pilote du bord était Seymou, un excellent homme, à la vue des plus perçantes, qui a rendu de grands services sur la côte, aussi régulier dans son service de bord qu'il l'était à faire les prières réglementaires prescrites par le Coran. Mais il ne fallait pas plaisanter avec ses croyances. Un jour, il ne fut pas content du tout; je venais de passer la barre de la Cazamance et je lui dis : « C'est précieux pour un capitaine d'avoir à son bord un bon musulman comme toi : tu m'indiques toujours la vraie direction de la Mecque, et je puis ainsi rectifier mes compas pour ne pas manquer les entrées de rivière ».

Une de ses fureurs était aussi quand on voulait faire son portrait. Je ne pus jamais le calmer à ce sujet qu'en donnant des bonbons à son petit négrot de fils, qu'il appelait Quarantaine, en souvenir de la situation où il se trouvait quand il apprit sa naissance.

Lorsque nous allâmes dans le Rio-Nuñez, en passant devant le pays des Bagas, Seymou manifesta une certaine agitation; il avait un air renfrogné, qui finit par me faire lui demander ce qu'il avait; alors, me montrant la terre, il me dit d'un air dégoûté : « Commandant! Ça Bagas! pas bon! femmes *tous nis*, *tous nis!* »

Ce *tous nis*, qui nous avait fort amusés, ne fut bien expliqué que lorsque nous pûmes visiter les Bagas chez eux et que nous constatâmes combien le costume des dames y était rudimentaire.

Pour le moment, le *Goéland* était mouillé devant le village de Camfarandi, au confluent du Rio-Nuñez et d'un grand marigot qui va rejoindre l'entrée du Kassagoua, au nord de l'embouchure de l'estuaire.

De tous côtés on apercevait des palétuviers; vers le large, l'île du Diable et les premiers arbres du Petit-Talibonche. A l'opposé était la maison du douanier français, qui s'élevait sur la rive droite du fleuve, de manière à le voir en enfilade jusqu'à la mer. Au-dessus de cette construction, de beaux arbres formaient un bois qui garnissait une petite colline allant aboutir en pente à la factorerie anglaise Victoria. Les toitures en zinc des magasins jetaient des reflets bleutés d'un effet charmant au milieu des frondaisons opaques.

Près de la factorerie, des pirogues attendaient les ballots de marchandises, tandis que de jolis singes gris venaient jusque près du débarcadère pour manger les graines d'arachides qui coulaient des sacs mal fermés.

Sur la rive gauche du fleuve, un peu en amont, on voyait avec une lorgnette les *tatas* renversés du village de Catinou et quelques cadavres que les vautours finissaient de dévorer.

D'immenses arbres dominaient ces ruines, et le silence du désert avait remplacé les bruits de la cité africaine.

Sur la rive droite, le village de Camfarandi, derrière la factorerie de Victoria, n'offrait plus également que des vestiges; mais la fuite prématurée des habitants leur avait évité un sort plus cruel.

Ces ruines, près de la factorerie intacte, faisaient pourtant un contraste bizarre.

J'étais venu mouiller devant Victoria, le considérant comme le centre de mes affaires. Ce point est en effet la clef de la rivière. Avec Boké ce sont les deux positions stratégiques du pays.

On pourrait, si on le voulait, en faire la première station d'un chemin de fer allant dans le Foutah et rejoignant le haut Sénégal et le haut Niger. Les vapeurs anglais y viennent régulièrement déjà; que serait-ce alors? Je faisais ces réflexions sur le pont du *Goéland* en me promenant avec M. de Beeckmann, le sympathique chef du cercle du Rio-Nuñez, et mon second, M. de Roquemaurel, lorsque nous aperçûmes, voguant vers nous, une file de pirogues précédées par une immense pinasse d'un seul morceau, où des noirs à peu près nus maniaient des rondins en guise d'avirons, et sautaient sur les bancs avec des cris et des contorsions bizarres. A l'avant, deux énergumènes tapaient sur des tamtams; à l'arrière, un groupe de seigneurs de grande importance (pour eux!) se prélassaient sous des ombrelles avec des costumes qui me firent penser à ceux que nous faisions à la fête du point γ de l'École Polytechnique.

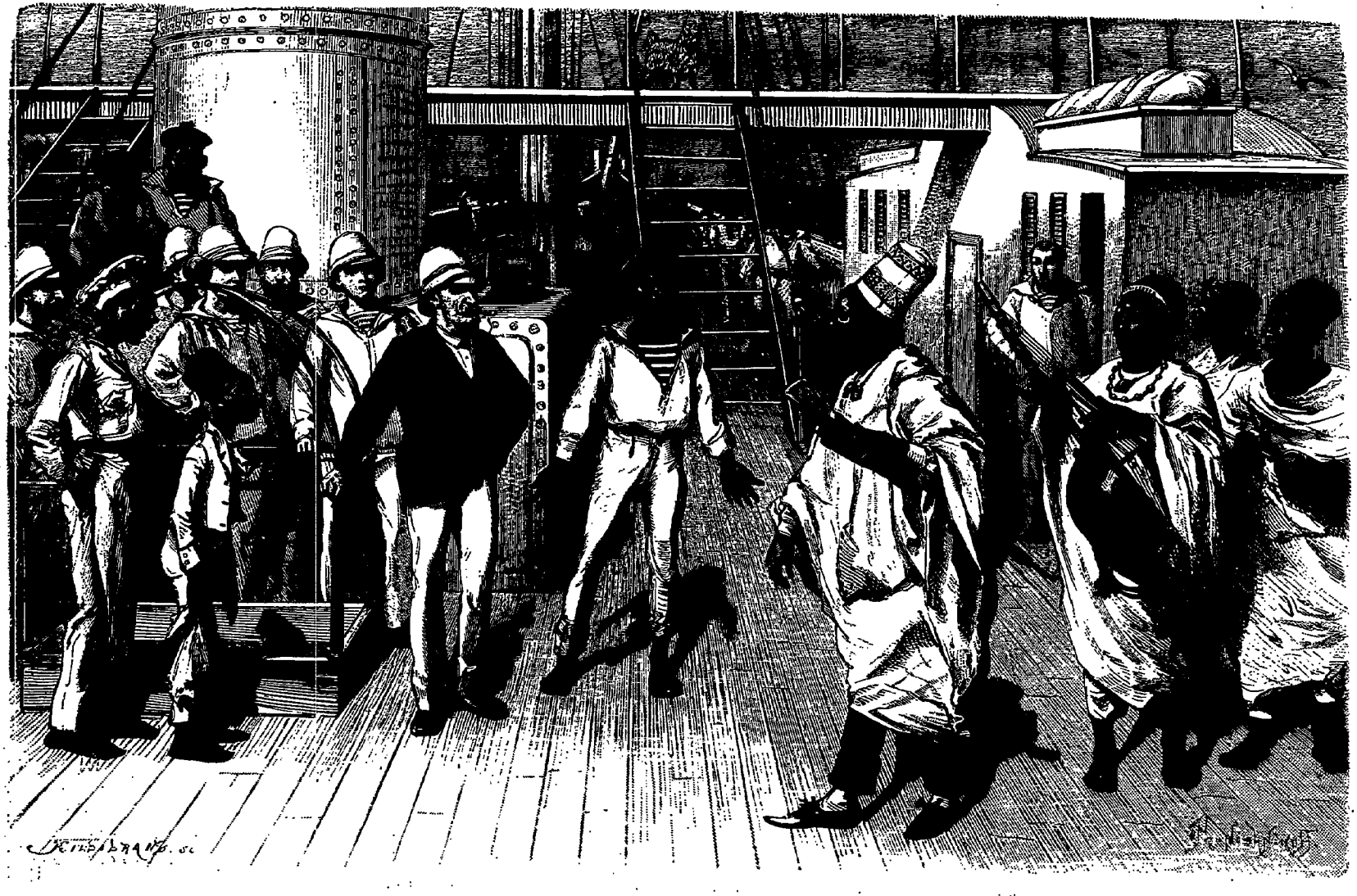
Un musicien tapait consciencieusement sur un instrument composé de petits morceaux de bois alignés au-dessus de calebasses résonnatrices, qu'il attaquait comme un harmonica; c'était le *balafon*, musique chère aux Mandingues et qui vous *exécute* dans toutes les rivières du sud, lorsque passe la pirogue d'un grand chef.

La partie chant était dominée par les louanges que criaient les *griottes*.

M. de Beeckmann nous dit que ce grand appareil annonçait le prince Dinah Salifou, héritier présomptif du roi des Nalous, Youra Towel.

Peu de temps après, le prince montait à bord en fermant son parapluie et saluant le second maître et le laptot, qui ne semblaient bien convaincus que ce fût un grand personnage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de Dinah Salifou sur le *Goëland*. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Dinah Salifou. — Le *boubou*. — Le *sousou*. — Le chef de Boffa.

Dinah Salifou est actuellement roi des Nalous et des Bagas, protecteur des Mandi-Foré, ami et protégé des Français, par suite de la mort du roi Youra, arrivée en juin (?) 1885. Il n'est donc pas sans intérêt de décrire son costume.

Outre le parapluie et le bonnet que nous avons signalés, le prince, en l'honneur de la visite qu'il venait nous faire, avait mis une chemise blanche, une cravate, un pantalon noir, des bottines, des chaussettes et, je ne sais pourquoi, des lunettes bleues, qui lui firent commettre la méprise, en montant à bord, de prendre le maître de quart pour le commandant. Le costume de Dinah aurait manqué de prestige s'il n'avait recouvert le tout d'une dalmatique rose brodée en or en forme de *boubou* sénégalais.

Prenez un vieux drap de lit, passez la tête au milieu, réunissez les bouts qui pendent deux à deux par un point de couture, faites devant une poche verticale, grande comme un sac, et vous aurez un *boubou*. Ce vêtement facile à fabriquer, même en voyage, est le costume de tous les hommes de la Sénégambie; seulement, au Sénégal, on y ajoute une chemise et pas de pantalon, tandis que les Nalous préfèrent le pantalon et pas de chemise. C'est une affaire de goût qu'il ne faut pas discuter. Dinah faisait ce jour-là une exception, dont nous fûmes vivement touchés.

En laissant de côté son costume bizarre, le prince avait une figure très fine, des pieds et des mains très élégants; ses manières étaient celles d'un gentleman; il parlait difficilement le français, mais il savait l'anglais, le nalou et le sousou.

Sousou, boubou sont des noms presque risibles et qui semblent des mots de bébés, ce sont cependant les vrais termes qu'emploient ces grands enfants noirs.

J'ai dit ce qu'était un *boubou*, ne soyons pas moins généreux pour le *sousou*. Si l'un est un vêtement général, l'autre est la langue presque universelle du sud du Rio-Nuñez jusqu'à Sierra-Leone. Elle manque évidemment de termes pour certaines idées; je ne vois pas d'ici M. Marcel Despretz expliquant en sousou sa transmission de l'énergie à distance; mais, pour les vieilles choses, elle est assez prolixe.

Pour en donner une idée, qu'on sache qu'en sousou on peut souhaiter le bonjour de six manières différentes.

Ainsi deux indigènes s'abordent; ils se disent:

Le matin : *Imama!* c'est bon matin;

Ou bonjour : *Eh!'riki!*

Ou bonsoir : *Eh pr' ihrégné!*

Ou bien encore : *Imama!* c'est aussi bonsoir.

S'il fait nuit, ils se disent : *Evi n' mari souk!* qui est bonne nuit, qu'on peut aussi remplacer par : *Oun' gué ségué!*

Pour répondre à ces politesses, on dit : *Ouan gué ségué!*

Un voyageur qui ne sait pas le sousou ne peut pas voyager facilement dans cette partie de la Sénégambie; il lui faut absolument avoir un interprète français, ouolof-sousou.

Dans les différents palabres que nous avons eus en ce pays, il nous fallait d'abord bien expliquer notre idée à un Ouolof; cela fait, celui-là mettait quelquefois une heure à traduire ou faire comprendre à son interlocuteur sousou ce que nous lui avions dit. Ce deuxième traduisait en *baga*, et, suivant les différents dialectes, les traducteurs augmentaient de nombre à faire désespérer d'en finir jamais. Aussi avait-on soin de ne pas lancer soi-même de phrase oiseuse, car à chaque fois c'était prolonger d'au moins deux heures le palabre.

M. le professeur Schleyer a inventé, à ce que j'ai entendu dire, une langue universelle qu'il nomme le *volapük*; je lui souhaite un grand succès en Europe, bien que d'une manière ou de l'autre on s'y comprenne toujours; mais quel grand service rendrait ce philanthrope grammatical, s'il pouvait faire adopter son invention par ces populations du Rio-Nuñez!

Dinah, grâce à son instruction, nous évitait bien des difficultés. Il écrivait sa langue en caractères arabes, car le sousou se parle, mais ne s'écrit pas. On comprend la difficulté qu'il y avait parfois à déchiffrer les correspondances. Elles étaient généralement écrites en mauvais caractères arabes, mais elles étaient du ouolof, du sousou ou du nalou; il n'y avait que ces braves Bagas qui ne savaient rien et qui n'écrivaient pas. Ils avaient de bonnes qualités.

Le lettré Dinah avait l'écriture d'un Arabe sans en avoir la langue : pour la religion, c'était un peu la même chose; il simulait le mahométisme sans savoir, je pense, grand'chose de ses rites.

Cependant il avait autour du cou nombre de fétiches ou *gris-gris* et faisait des *salams* avec un grand sérieux. Il ne m'a pas paru un professeur en ce genre, ce qu'on nomme un *marabout*.

Le marabout est celui qui connaît à fond la religion de Mahomet, celui qui ne se trompe pas dans les rites et qui fait loi pour le nombre et l'ordre des génuflexions, des prosternations, des lèvements de mains et des autres assouplissements des membres inférieurs ou supérieurs. Un pareil homme jouit d'une grande influence sur ses coreligionnaires, quelle que soit sa position sociale, car chez les musulmans les fonctions n'avilissent pas : j'avais à bord un ouvrier mécanicien sénégalais qui était marabout; il faisait la loi aux autres Sénégalais, même aux capitaines de rivière. Il n'était pourtant pas bien lettré, car c'est à peine s'il épelait le Coran.

Généralement les cuisiniers et les maîtres d'hôtel sont des personnages très considérés et qui, avec quelques connaissances de salamalecs spéciaux, traitent sans façon même des princes s'ils sont ignorants des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cérémonies religieuses. Il faut dire qu'ils y attrapent souvent des corrections, qui les ramènent à bord plus respectueux de l'étiquette qui doit entourer les grands. Dinah, héritier présomptif de Youra Towel, était très respecté. On savait qu'à l'occasion il ne plaisantait pas : témoin la manière dont il avait fait exécuter son propre beau-frère, Boundou, en 1884; d'ailleurs la destruction des villages rebelles l'avait rendu plein de prestige. Il parcourait triomphalement ces parages qui, depuis si longtemps, lui avaient été interdits par des ennemis qu'il n'avait plus à craindre.

Tandis que nous étions à Victoria, il nous fit venir, pour faire acte de soumission, le chef nalou de l'île de Boffa, qu'on trouve au nord de l'embouchure du Rio-Nuñez.

Ce chef se nommait Baky; il vint à bord du *Goéland* le 20 avril 1885. Il avait amené avec lui deux de ses fils pour lui servir de témoins et pour écouter ce qu'on dirait, afin, dit-il assez sagement, qu'on pût savoir après sa mort comment il avait traité avec nous.

Quoique Baky fût un Nalou sujet du roi des Nalous, depuis longtemps il pratiquait, paraît-il, au sujet de la politique, une assez grande indifférence, puisque c'est avec le plus profond étonnement qu'il apprit que sa nation était sous la domination de la France d'après un traité signé le 28 novembre 1865.

Je remis à ce philosophe un pavillon français et quelques bouteilles de rhum, en l'invitant à se tenir un peu plus au courant de ce qui se passait dans son pays.

L'interprète me résuma l'impression que lui avaient faite ces cadeaux : « *Ça bon pour noir!* (c'étaient les bouteilles de tafia). *Ça gri-gri France!* (c'était le pavillon) ». Nous n'en pûmes tirer autre chose. Il signa ce qu'on voulut et s'éloigna déployant son *gri-gri France* et commençant à boire ses bouteilles pendant que ses fils pagayaient.

Ce fut là ma première opération diplomatique, Dinah lui-même en riait.

Quant à Seymon, il avait qualifié ce chef de *marabout cognac*, triste sire pour un buveur d'eau comme lui.

Dinah Salifou. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

IV

Le Petit-Talibonche. — Un village baga. — Tomba-Couyé.

Le mardi 21 avril 1885, ayant à bord Dinah et quelques chefs de sa suite, j'appareillai de bonne heure pour commencer une tournée chez les Bagas du bas du fleuve.

Je longeai l'île au Diable et je vins par dix mètres de fond mouiller au nord de la pointe Amarante, près du village du Petit-Talibonche, que dominent trois grands arbres bien connus des navigateurs du Nuñez.

Ce lieu représente au nord la limite du Bagatay ou pays des Bagas.

A l'époque où nous y fûmes pour la première fois, ce pays était presque inconnu des Nalous eux-mêmes, malgré leur grande proximité. Chez les Sénégalais et chez les Européens on n'en savait pas grand'chose non plus. Pour mon compte, je n'en savais rien; mais, depuis que, tout jeune, je regardais des cartes d'Afrique, j'étais fort intrigué par l'avis qui était inscrit sur ce territoire; le voici : *Populations armées de fusils, hostiles aux étrangers.* J'allais enfin avoir le mot de cette énigme peu engageante.

A Victoria on ne put pas me donner d'autres renseignements que de me dire que je verrais là de vrais sauvages, vivant dans les bois avec des troupeaux de bœufs et n'ayant pas même, en fait de civilisation, la pudeur de se vêtir convenablement. Ce manque d'uniforme me rassurait sur l'organisation militaire du lieu. Seymou ne sortait pas de son : « *Bagas pas bons, tous nis, tous nis* ».

J'avais pris avec moi le chef du village nalou de Borobof, Tomba-Couyé, énergique vieillard, fort au courant de la langue baga. Je l'envoyai au village pour prévenir la population de notre venue pacifique. Nous ne pouvions encore y aller nous-mêmes, à cause de la boue que découvrait la marée basse. Tomba-Couyé, que ce détail ne gênait pas, débarqua dans la vase et, pataugeant comme il put, s'en alla remplir sa mission. Malgré l'état dans lequel il parut, il trouva moyen d'expliquer que nos intentions étaient pures, comme nous le vîmes plus tard. Dès que la mer fut suffisamment haute, nous partîmes avec MM. de Beeckmann et de Roquemaurel pour aller au village.

Il nous sembla commode de nous y rendre par un petit marigot que nous supposions y aboutir, et nous nous y engageâmes aussitôt.

Bientôt nous entendîmes les bruits du village et nous croyions déjà atteindre le but, mais nous avions compté sans les méandres de ce malheureux petit chenal, qui s'éloigna tellement des habitations, que nous n'entendions plus rien et que nous craignions presque de nous égarer; déjà depuis longtemps nous avions dû rentrer les avirons et nous avancions, poussés par le courant, en nous halant sur les racines des palétuviers; enfin ce passage étroit et difficile fut franchi, le canal s'élargit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous aperçûmes une pirogue chargée de paille de riz qui se dirigeait dans un affluent sur notre gauche; nous suivîmes ces piroguiers et nous ne tardâmes pas à arriver à une sorte de cul-de-sac barré par un exhaussement de terrain couvert de bananiers, qui indiquaient évidemment des habitations prochaines.

Comme depuis une heure nous faisions cette navigation originale par la chaleur du midi, ce n'est donc pas sans plaisir que tout le monde débarqua à l'ombre épaisse de la bananeraie.

Une foule compacte de nègres nous surveillait sous les feuilles. Notre arrivée eut pour premier effet de les faire s'enfuir en criant.

Sans nous inquiéter de cette impression, qui est la même chez tous les sauvages noirs apercevant des blancs pour la première fois, nous prîmes le sentier qui se présentait devant nous.

Tout d'abord, au lieu de trouver des gens aussi primitifs ou féroces qu'on avait bien voulu le dire ou l'indiquer, nous ne fûmes pas médiocrement étonnés d'apercevoir toutes les apparences d'une civilisation relativement avancée. Nous fîmes notre entrée dans une grande clairière, dominée par les trois arbres qu'on voit du large, et nous entrâmes aussitôt dans le Petit-Talibonche. Les croquemitaines couverts d'armes à feu n'existaient pas; à la place il n'y avait que des gens désarmés, ayant l'air de vouloir devenir nos amis. Au milieu d'eux pérorait Tomba-Couyé, complètement nettoyé.

A la vue de la population, il était évident que chacun avait fait toilette; cependant nous ne pûmes faire autrement que de remarquer, d'une part, une certaine prodigalité de *boubous*, de bonnets et autres vêtements chez les hommes, tandis que les dames avaient un

Tomba-Couyé dans la vase (voy. p. 279). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

décolleté se bornant à une simple ficelle. Avec un paquet de cordonnet on eût pu les habiller toutes. Seymou, qui me suivait, disait à demi-voix : « Tu vois, commandant : tous nis! » Tout ce monde bizarre se tenait sur le seuil des habitations, qui méritaient plutôt le nom de maisons que celui de cases.

Ces constructions avaient une vingtaine de mètres de long sur une dizaine de large. Elles étaient bâties en pisé, chacune sur une petite éminence, probablement à cause des pluies de l'hivernage; elles étaient toutes du même modèle, avec une forte toiture de chaume de riz recouvrant l'édifice sans le toucher, supportée qu'elle est par de longues perches symétriquement disposées. Le faîte est à une dizaine de mètres du sol.

Il n'y avait pas précisément de rues, car chaque case était isolée de sa voisine, par une mesure sage qui doit éviter aux habitants les discussions du mur mitoyen. On ne voyait que de petits carrefours et des places, comme si les gens de la même famille s'étaient entendus pour se réserver un cercle. Il n'y avait ni corps de garde, comme chez les Pahouins de Gobon, ni case sacrée, comme chez les Peaux-Rouges d'Amérique.

Pour aller à la case du chef, on enfilait une sorte de boulevard large de vingt mètres, aboutissant aux trois grands arbres déjà cités, qui sont les monuments et les fétiches du village. En les voyant, on comprenait que ces immenses végétaux pussent majestueusement représenter les idées que nous rattachons à nos cathédrales séculaires.

En avançant, nous examinions les façades.

Chaque maison présentait un petit mur bas, parfois ouvragé, formant balustrade ou balcon et qui séparait l'extérieur d'un large vestibule aéré dont le sol allait en montant vers les murs du logis. La balustre avait une ouverture sans aucune fermeture. Cependant l'intérieur était clos, avec une porte à loquet donnant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivee au Petit-Talibonche. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le vestibule, et une autre sur le derrière de la maison. Il n'y avait pas de fenêtres, le jour passant entre le toit et la partie supérieure des murs des chambres; cette disposition ne donne pas beaucoup de clarté aux pièces, mais elle a l'avantage, comme nous l'avons constaté, d'écarter les moustiques qui désolent ces pays de marécages.

Quand on pénétrait dans la pièce centrale, on ne pouvait s'empêcher d'être étonné par l'aspect étrange d'immenses jarres de poterie ayant plus de trois mètres de haut et qui servent de greniers pour garder le riz. Quoiqu'elles soient très régulières, ces jarres ne sont pas faites au tour, elles sont cuites au soleil.

C'est dans une maison pareille que nous amena le chef du village, Krouman, successeur de Khon. Il nous fit asseoir cérémonieusement sur des meubles peu assortis et d'un équilibre douteux, et nous commençâmes le palabre au milieu de tous les hommes de la contrée, prévenus de notre visite.

Nous avons déjà dit la difficulté que présentent les discours à faire entendre par trois ou quatre interprètes à celui qui en est l'objet.

Chaque phrase, avant qu'elle fût parvenue à son adresse, nous donnait le temps d'observer nos audi-

Habitations du Petit-Talibonche (voy. p. 280). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

teurs, et nous remarquâmes qu'ils avaient l'air fort intelligents. Leur type n'était pas laid; ils étaient d'un brun jaunâtre.

Ce qu'ils avaient de très caractéristique et qui ressortait bien, parce que leur crâne était rasé, c'est que le derrière de leur tête était en prolongement complet avec leur cou. Leur menton avançait, ainsi que leur face, venant faire un angle droit par leur maxillaire inférieur avec la partie antérieure de leur gosier. De profil ces signes les faisaient distinguer facilement des autres noirs ouolofs ou nalous qui étaient venus avec nous et qui s'étaient accroupis dans l'assemblée. J'ai observé plus tard, comme on peut s'en convaincre par les dessins, que leurs sculptures en bois, de formes assez primitives d'ailleurs, n'oublient jamais de faire ressortir cette conformation particulière.

Les femmes n'avaient pas été admises à notre séance diplomatique, et dans le lointain leurs attitudes curieuses nous montraient qu'elles en étaient encore à l'époque innocente où leur sexe ne revendique pas les droits politiques, trouvant qu'il a suffisamment de besogne aux soins du ménage.

Cependant notre palabre marchait très convenablement son train, sans que des interruptions vinssent en prolonger la durée, heureux privilège des sauvages. Lorsqu'il fut terminé, nous sortîmes, à l'admiration

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

générale, du papier et de l'encre et nous constatâmes par les présentes que le village baga du Petit-Talibonche se mettait sous la protection de la France; il y eut un peu plus de discussions pour faire accepter la domination du roi Youra Towel. Pourtant, après un long discours, Dinah enleva tous les suffrages, et le chef Krouman exubérant appela une jeune personne, dont il lui fit cadeau séance tenante, on peut dire en nue propriété, vu son costume.

La cérémonie fut close au milieu du plus grand enthousiasme. Le Petit-Talibonche fut décoré d'un pavillon français.

V

Fin du palabre. — La monnaie du pays. — Départ du Petit-Talibonche. — L'île de Sable.

Le palabre était fini. Une partie des diplomates, quittant la tenue sévère qu'ils avaient eue pendant la conférence, coururent dans toutes les directions, et chacun, pour montrer son bon vouloir, revint nous vendre, qui des poules, qui des bananes que nous payâmes avec des feuilles de tabac, seule monnaie reconnue dans le pays.

Un millionnaire ne pourrait pas se promener ici avec sa fortune dissimulée en chèques dans sa poche :

Intérieur d'une habitation au Petit-Talibonche. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

il lui faudrait traîner un certain nombre de porteurs chargés de carottes de tabac, et sans doute il s'apercevrait que, tout comme dans les pays civilisés, on trouve chez les sauvages des tireurs de carottes assez habiles.

Le Petit-Talibonche peut contenir de trois à quatre cents personnes, qui cultivent le riz et l'huile de palme. La bande de terre exploitée n'est pas très large, car elle est bornée d'un côté par le fleuve et de l'autre par un marais de palétuviers, où circule le marigot que nous avions pris pour venir.

Comme on le sait, ce marigot s'élargit beaucoup en arrivant près du village. Il a, paraît-il, cette largeur jusqu'au Cassagoua; de sorte que le meilleur moyen de communiquer avec le village nalou de Boffa est de venir mouiller où nous étions, et de profiter du flot pour pénétrer avec une légère embarcation dans le marigot du Petit-Talibonche, où l'on peut faire une petite station pour continuer avec le courant de jusant jusqu'à destination. Du côté de la mer l'entrée du Cassagoua est remplie de bancs dangereux qui empêchent de mouiller à proximité.

Après avoir pris ces renseignements, nous nous disposions à profiter nous-mêmes de la marée descendante pour rentrer à bord, mais le chef, pour nous faire honneur, voulut nous montrer les Simons. Une grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agitation se fit dans le village : les jeunes gens coururent dans les bois, tandis que les femmes se sauvaient dans toutes les directions. On ne tarda pas à entendre des sons de corne, musique sauvage qui fit s'envoler les ramiers des grands arbres ; des personnages déguisés firent leur entrée sur la place.

A leur tête marchait Penda-Penda, qui est la femme du Grand-Esprit, on l'appelle aussi *Simon guinée* ; en baga *guinée* veut dire « femme ». Cette espèce de croquemitaine était une tête colossale en bois, rattachée à une étoffe noire se terminant par une jupe de roseaux. Un individu caché à l'intérieur de cet ensemble marchait en dansant. Il regardait par des trous pratiqués entre les seins de la sculpture. Autour de lui, tous les polissons du village sautaient ; il essayait de les effrayer, mais cette apparition est, paraît-il, assez débonnaire, car ils étaient presque familiers avec elle.

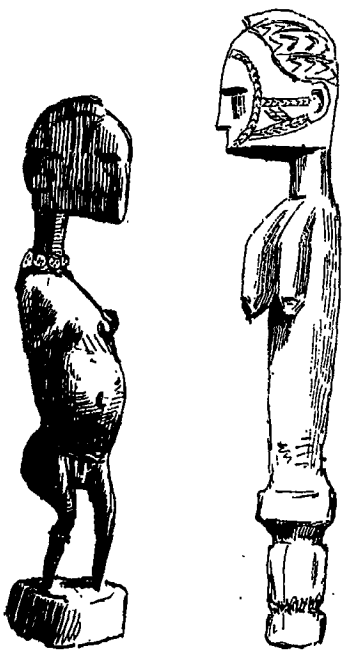
Pour le moment nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions profiter de ce que le marigot était navigable, et, regrettant de manquer la suite de la fête qui s'organisait, nous donnâmes l'ordre du départ. On nous promit de nous montrer les Simons un autre jour.

Le retour s'effectua mieux que l'aller.

Dans l'après-midi nous étions à bord. Aussitôt j'expédiai sur la rive gauche du Nuñez le fidèle Tomba-Couyé, en guise d'ambassadeur pour les autres villages bagas. Il débarqua en un lieu nommé Taïdi, d'où l'on peut gagner à pied, en trois heures, le village du Grand-Talibonche.

Dès que la baleinière qui l'avait mis à terre fut de retour, j'appareillai et je vins mouiller près de l'île de Sable, sommet des grands bancs qui obstruent l'entrée du Nuñez et qui s'étendent de là sur toute la rive droite jusqu'au Cassagoua et au Petit-Talibonche. On peut mouiller assez près de l'île de Sable du côté de l'est ; les équipages aiment assez à donner un coup de seine au nord de l'îlot, qui n'est habité que par des pélicans et quelques variétés d'oiseaux d'eau, formant des groupes séparés sur la plage comme des régiments de différentes armes. Au milieu de l'île il y a une petite touffe de palétuviers nains qui permet au chasseur enragé d'aller traîtreusement tirer ces pauvres bêtes.

De ce mouillage je comptais me rendre en embarcation dans le Bagatay, car, en entrant dans le golfe, que je voyais s'enfoncer dans les terres du côté du Grand-Talibonche, j'espérais pénétrer au cœur du pays, le Petit-Talibonche que j'avais visité n'en étant qu'un point isolé sur la rive droite. Je ne pouvais opérer autrement, à cause des bancs de roches qu'on apercevait briser au large de la côte et en travers du golfe dont j'ai parlé ; il était de toute nécessité d'aller en reconnaissance. C'est ce que je me résolus de faire le lendemain, quand ce n'eût été qu'au point de vue hydrographique et géographique. D'ailleurs, attendre les chefs bagas à bord était bien problématique, et, à coup sûr, ce n'était ni bien rapide ni bien intéressant.



Fétiches reproduisant la conformation de la tête des indigènes (voy. p. 282).

VI

Voyage au village de Coffin. — Kassan. — L'ipéca et le collyre. Rencontre de Simons. — Catombé.

Nous étions assez peu renseignés sur les villages que nous allions visiter ; de notre mouillage nous apercevions les grands arbres qui les dominaient, car le pays est plat jusqu'aux montagnes du cap Verga, qu'on voyait toutes bleues dans le fond ; mais les routes pour les atteindre par terre ou par eau ne nous étaient pas connues.

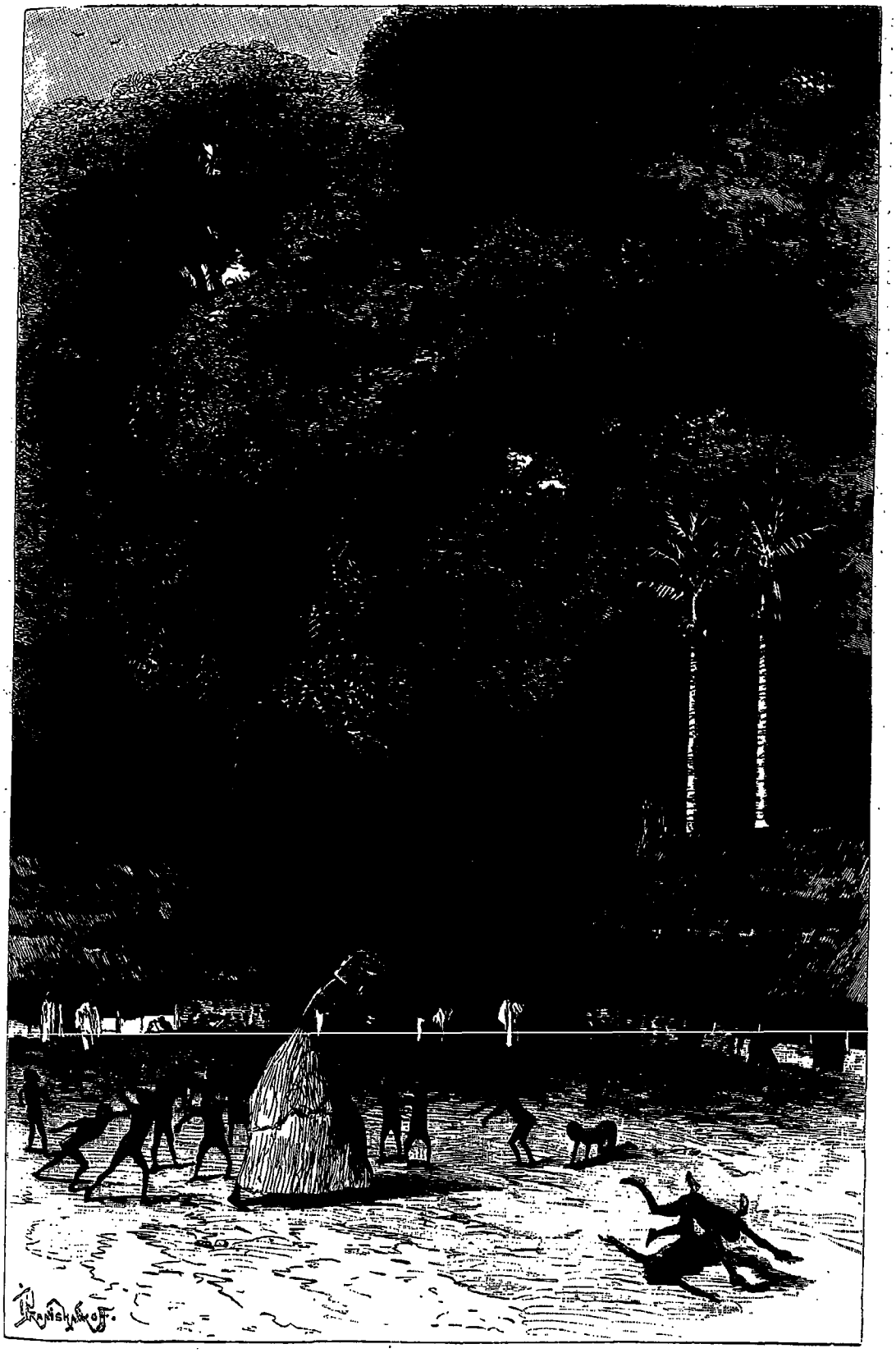
Cependant à marée basse nous vîmes que la ligne droite serait un chemin impraticable pour se rendre au Grand-Talibonche, et qu'il nous fallait aller dans le sud de la grande baie pour trouver une passe.

Dinah montra beaucoup de répugnance à se rendre au Grand-Talibonche ; il ne voulut pas m'en expliquer tout d'abord les motifs ; j'appris plus tard que c'était parce que son ennemi Carimou, fils de Bokar, tué récemment à Catinou, s'était retiré à Kassan, village tout proche, et qu'il pensait que nous allions tomber en plein pays hostile.

Pour le moment, il m'expliqua seulement que le roi des Nalous donnait autrefois l'investiture au chef du Grand-Talibonche, mais que, depuis la mort du dernier, les guerres du Nuñez avaient été cause qu'on n'avait pu nommer de remplaçants, de sorte qu'actuellement ce pays se gouvernait en une sorte de république présidée par quatre vieillards ou *camforis* (mot baga). Nous ne pouvions pourtant pas rester à ne rien faire. Je lui demandai s'il trouvait quelque inconvénient à se rendre au village de Coffin, que je voyais marqué sur la carte tout près du Grand-Talibonche. Dinah pensa qu'on pouvait y aller, car, dans le temps, le chef de Coffin était de leurs amis. Il n'en avait pas entendu parler depuis longtemps.

Je décidai donc qu'on partirait à marée montante avec une baleinière et un canot ; comme canotiers, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Penda-Penda et les polissons du Petit-Talibonche. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noirs seulement, à cause du soleil. Dinah, l'interprète, Seymou, MM. Martel, enseigne de vaisseau, de Beeckmann et moi complétaient l'armement. Chacun prit son revolver. Je fis mettre des vivres, quelques instruments et des fusils dans le fond du canot. Enfin nous nous mîmes en route dans la matinée, dès que le flot se fit avec une petite brise de mer. Déployant nos voiles, nous commençâmes notre expédition en allant chercher le chenal que nous avions vu du bord.

Les cartes actuelles du Nuñez appellent Caméchade le golfe dans lequel nous nous engagions; ce nom est inconnu dans le pays et je ne l'ai pas porté sur ma carte parce que les indigènes désignent cet endroit sous le nom de marigot du Grand-Talibonche; d'ailleurs la plupart des cours d'eau n'ont ici d'autre dénomination que celle du village principal qui s'élève sur leur bord.

Dès que j'eus dépassé les bancs qui ferment l'accès du Grand-Talibonche, je trouvai dix mètres de fond; je me dirigeai vers l'entrée de la rivière, que j'aperçus alors en me tenant à un mille de la côte sud, qui est remplie de récifs. Peu à peu je m'en rapprochai pour entrer dans le col de la rivière, qui avait un millier de mètres de large. Les fonds étaient toujours très grands, et un navire qui eût franchi la passe de Dapierre aurait pu naviguer facilement ici, mais il aurait eu à éviter un banc de roches qui surgit brusquement au milieu de la passe et qui n'est annoncé par aucune diminution de fond. Nous faillîmes donner dessus; un remous de mauvais augure nous fit heureusement venir en grand sur bâbord, et nous passâmes sans toucher un seuil rocheux où il y avait peu de fond.

Puis, nous retrouvâmes les belles profondeurs. Il était environ onze heures lorsque nous arrivâmes à un endroit où le grand marigot que nous suivions s'ouvrait en trois grands bras d'égale importance.

VII

Suite.

Notre direction générale était depuis quelque temps le nord-est, et nous trouvions actuellement à droite un bras allant au sud, à gauche un autre se dirigeant vers le nord, et, devant nous, un troisième qui coulait de l'est, semblant le prolongement de celui que nous avions suivi jusqu'ici.

Sur les cartes, rien n'indiquait cette configuration, de sorte que nous entrions dans un pays complètement inconnu.

Le bras du nord était celui du Grand-Talibonche, que voulait éviter Dinah; celui de l'est, celui de Kassan, marqué Coffin sur la carte officielle (n° 1313). Ce Kassan appartenait à Carimou, l'ennemi acharné de Dinah et des Français : il ne nous restait donc plus à poursuivre notre route que dans le troisième, qui devait être le marigot de Coffin.

Nous nous y engageâmes donc, en ligne de file, sous les yeux de quelques hommes groupés sur la plage de Kassan.

Le vent avait cessé et nous avions serré nos voiles, en faisant les tentes et arborant le pavillon; nous tenions le milieu de ce beau cours d'eau, d'environ deux cents mètres de large. Il était bordé de palétuviers et ne semblait pas très sain. Quelqu'un en fit la remarque, et cela rappela à Seymou une anecdote, qu'il est peut-être bon de raconter, pour montrer que la côte d'Afrique n'exclut pas toujours la gaieté française. Voici ce que dit Seymou, traduit en langue vulgaire, car son parler nègre serait difficile à comprendre. « Moi, qu'a conni (connu) un capitaine qu'avait pas de docté (docteur), équipage teni (avoir) beaucoup malade des fièvres, et tous les matins capitaine passer visite et donner ordonnances à matelots. Lui toujours dire : « Cré nom « d'un chien, qu'est-ce qu'il a ce b...-là, montre la « langue, garçon ! le pouls? Bien! Infirmier, écrivez : « un ipéca, un collyre. Rompez! A un autre. » Un autre vén (venait). « Capitaine, moi qu'a teni mal ici, là. « — Parfaitement, mon garçon. Infirmier, écrivez : un « ipéca, un collyre! » Jamais plus matelots malades.

« Quand li docté (docteur) vint à bord, il regarda le cahier de l'infirmier et fut étonné de voir pour tous les malades : un ipéca, un collyre! Il demanda le docté (docteur) pourquoi collyre; lui comprenait ipéca, mais pas collyre. Capitaine lui dit : collyre, pour que pas matelot tourner de l'œil. Et voilà! Capitaine avait sauvé tout l'équipage! Docté restait épaté, mais voulut pas ensuite donner collyre, quoique demandaient toujours les malades. »

Pendant que ces souvenirs étaient racontés par le vieux pilote, nous dépassions un grand marigot, que nous laissions à notre gauche et qui va contourner probablement le village de Kassan; puis, peu après, nous rencontrions une grande pirogue qui portait des noirs bizarrement costumés.

Ces pagayeurs étaient une dizaine de garçons, n'ayant d'autre vêtement qu'une jupe de roseaux bouffant comme la jupe de nos danseuses. On nous apprit que c'étaient des *Simons*.

Les Simons sont des religieux, qui célèbrent des cérémonies occultes; dans le pays du Rio-Nuñez on en entend continuellement parler. Ce sont eux qui pratiquent la circoncision des jeunes gens des deux sexes.

Pendant les cinq à six mois qui suivent la cérémonie, les nouveaux circoncis portent un costume identique à celui des pagayeurs que nous venions de rencontrer.

Ils vivent alors dans les bois, par petits groupes, sous la surveillance d'hommes qui font leur instruction. Ils ne peuvent venir dans les villages que la nuit, et encore sont-ils tenus de l'annoncer à son de trompe. Après cet apprentissage, ils sont admis au rang d'hommes faits. C'est alors qu'un certain nombre d'entre eux sont initiés aux grands mystères de la religion des Simons; ils forment ainsi une société qui doit garder le plus grand secret sur les rites et même sur le nom de ses adeptes. Les femmes sont exclues de ces réu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nions. Elles doivent même s'enfuir dès que les Simons apparaissent dans un village. Ils ne le font d'ailleurs qu'avec des déguisements, qu'ils cherchent à rendre terribles, et après s'être annoncés. Jamais un chef n'entreprend quelque chose de sérieux sans les consulter. Le grand pontife de l'association est tout-puissant. On ne doit jamais rester debout devant lui. Il a des secrets de poisons, dont il se sert dans son intérêt personnel et dans celui de la société.

On ne peut s'introduire en aucune façon dans ces réunions malgré les masques, si l'on n'est pas Simon, à cause des mots de passe qu'il faut connaître. Sur toute la côte d'Afrique il existe ainsi des associations secrètes, et, lorsque un chef veut donner à un voyageur une marque de sa grande amitié, il ne peut faire mieux que de lui enseigner quelques-unes des paroles magiques qui le feront respecter en toute circonstance.

Les Simons que nous venions de rencontrer avaient l'air bien inoffensifs; le premier moment de frayeur passé, ils furent même fort aimables, car, à la demande de quelques renseignements sur Coffin, ils répondirent en nous donnant un guide. Ils nous dirent aussi que *Carimou* était à Kassan, pillant toutes les pirogues qui passaient; dernièrement il avait saisi

Près du village du Catombé. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

une embarcation avec huit personnes, qu'il avait vendues à son profit.

Après avoir eu la bonne fortune de trouver un guide du pays, nous poursuivîmes notre route plus tranquilles. Depuis quelque temps la chaleur était accablante; heureusement que le courant nous poussait avec une vitesse de près de deux nœuds. Nous passâmes un coude, puis nous franchîmes une espèce de rapide assez pittoresque.

A notre gauche un magnifique bois de palmiers et de magnoliers abritait le village de Catombé, dont quelques habitants nous engagèrent à descendre. Mais, craignant de ne pas arriver à Coffin avant le commencement du jusant, je fis poursuivre notre route, qui devint alors très monotone au milieu des éternels palétuviers et des grands silences du bois, troublés rarement par le sifflet d'un courlieu surpris. Parfois on rencontrait un grand aigle blanc pêcheur, et c'était pour tout le monde une distraction. Vers midi nous nous crûmes arrivés, en apercevant sur notre droite quelques palmiers, mais il n'en était rien, et ce n'est qu'une heure après que nous atteignîmes un endroit où notre marigot s'arrêtait, coupé à angle droit par un cours d'eau de même importance. Nous avions déjà le jusant. Le courant entrait dans la branche de gauche, qu'on me dit aller rejoindre la mer près de la barre du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rio-Catako, mal désigné sur les cartes sous la dénomination de Rio-Capatchez. La branche de droite allait contourner le village de Coffin, où elle s'arrête. Nous coupâmes en biais celle de la mer, pour nous engager dans un petit marigot où le canot passait à peine avec ses avirons. Après quelques méandres ce petit ruisseau, qui continuait en se rétrécissant, nous montra à gauche une éclaircie sur les champs avec une petite baie, où nous entrâmes pour débarquer, car l'eau baissait rapidement.

A peine débarqués, nous aperçûmes vers le sud de grands arbres qui dominaient le village de Coffin.

Je formai ma petite troupe en ordre et nous nous mîmes en marche dans cette direction.

C'était l'heure où, sous les tropiques, tout est assoupi : le sauvage dans sa hutte, la biche dans les bois et le tigre au maquis. Tous cherchent l'ombre et fuient les rayons trop brûlants du soleil vertical. Les caïmans peuvent seuls supporter ces ardeurs, et c'est le moment où l'on peut les voir à terre marchant d'une seule pièce comme de hideuses tarasques. Les feuilles des arbres semblent aussi se reposer, elles se courbent sur leurs tiges comme fanées, tandis que les orchidées font éclore leurs brillantes corolles pour aspirer les effluves torrides qui leur donnent leurs étranges couleurs. C'est l'heure où les poisons se distillent, chez les plantes et chez les ophidiens. Maintenant c'est comme la trêve de Dieu, tout repose devant cet arrêt d'en haut : Celui qui sort aura son coup de soleil! Il n'y a pas d'édit qui soit mieux respecté. C'est un fameux sergent de ville que l'astre du jour; tant qu'il est là, personne ne bouge! Mais, dès qu'il disparaîtra,

Rencontre des Simous (voy. p. 286). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

quelle activité sortira de ce repos; alerte partout!

Les troupeaux de kobas et de gazelles bondissent dans les terrains plats, qui défient les surprises; les bandes de perroquets passent en criant pour réveiller les paresseux ; chacun se met en route pour songer au dîner, cette grande question des déserts et des villes civilisées, des animaux et des hommes. Aussi faut-il voir, dès que la fraîcheur du soir arrive, avec quelle légèreté circule et s'enfuit tout ce qui est comestible.

Les animaux qui ne sont bons à rien s'approchent facilement du voyageur, mais les autres semblent avoir le sentiment de ce qui les menace.

Le toucan, qui est immangeable, est toujours à portée de fusil; l'outarde, qui est exquise, se tient à portée de canon.

Comme on voit un épicier prudent ne laisser à la devanture de sa boutique que des produits tristes similaires des comestibles gardés à l'intérieur à l'abri de la voracité du passant indélicat, tel est le naturel chez les animaux.

Cependant nous avions pris en file indienne un sentier inégal chevauchant les sillons profonds que dans une terre légère les indigènes avaient creusés pour la culture du riz. Sans abri et dans une atmosphère d'étuve, nous aspirions au moment d'atteindre les grands arbres qu'on voyait au loin former la lisière de la clairière où nous nous étions engagés. L'oasis! (ce mot a toutes les douceurs pour ceux qui ont connu le désert ensoleillé). Nous allions bientôt l'atteindre : déjà les lianes se dessinaient avec leurs festons élégants semés de fleurs multicolores.

COFFINIÈRES DE NORDECK.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une vue du village de Coffin (voy. p. 290). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

VOYAGE AUX PAYS DES BAGAS ET DU RIO-NUÑEZ,

PAR M. LE LIEUTENANT DE VAISSEAU COFFINIÈRES DE NORDECK, COMMANDANT LE « GOÉLAND »[1].

1884-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette relation ont été faits d'après des aquarelles de M. Coffinières de Nordeck.

VIII

Le village de Coffin. — Dinah retrouve sa sœur, que poursuivait Carimou. — Idoles bagas. — Danses des femmes. — La tornade. Traités avec les chefs bagas de la presqu'île Dapierre. — Départ de Coffin.

Dinah et Seymou auraient voulu que nous ne fissions notre entrée dans le village qu'après y avoir envoyé un émissaire, mais je pensais que ce que nous avions le plus à redouter pour le moment était un coup de soleil, et je n'écoutais pas leurs raisons. La plaine que nous traversions était couverte de grands sillons, dénotant des goûts agricoles avancés; cependant on ne voyait pas de travailleurs. Bientôt nous aperçûmes une petite troupe d'indigènes sans armes, qui vinrent au-devant de nous et qui nous apprirent que tout le monde connaissait notre expédition, mais qu'on nous croyait au Grand-Talibonche, et même le chef de Coffin, nommé Bakomé, y avait été pour voir Tomba-Couyé et palabrer avec les autres chefs. Ils nous racontèrent que, fidèle à son programme, ce brave homme avait été au Grand-Talibonche aussitôt qu'il avait été débarqué à Taïdi, près de la pointe du Zèbre; de là il s'était fait porter à l'entrée du marigot de Coffin, en un lieu de débarquement nommé Yami, d'où il s'était rendu à pied en trois heures à Coffin. Vers minuit, la veille, il

1. Suite et fin. — Voyez page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était arrivé à ce village, annonçant partout notre visite. Il ne savait nécessairement pas que nous avions changé d'idée sur le Grand-Talibonche, à cause des craintes de Dinah, de sorte qu'il fallut envoyer un émissaire pour le prévenir de nos agissements. Je n'étais pas fâché, après tout, de ce qui se passait, car je me rendais compte que le village de Coffin occupait une position centrale dans l'espèce de presqu'île formée par le Catako à l'est, le marigot de Coffin, celui du Grand-Talibonche et la baie Caméchade au nord, le Rio-Nuñez à l'ouest, l'îlot Gonzalès et la mer au sud. J'appris également avec plaisir que les chefs de ces pays pouvaient facilement venir à Coffin, entre autres celui de Bottin, village défendu du côté de la mer par des bancs de roches inconnus aux pilotes et qui s'étendent très loin de terre, battus par des courants très dangereux.

Nous arrivâmes enfin sous les voûtes des grands arbres de Coffin, et nous fîmes amener nos embarcations jusqu'au bout du petit marigot, que nous avions quitté dans notre impatience de nous remuer un peu et de sortir de la fournaise des palétuviers, qui nous eût nécessité l'emploi de l'ipéca et du collyre de Seymou.

Nous n'avions plus qu'à faire rallier les différents chefs que nous voulions entretenir; après avoir donné des ordres dans ce sens, nous entrâmes dans le village, qu'il nous tardait de visiter.

Il nous parut être à peu près de la même importance que celui du Petit-Talibonche, bâti sur une éminence entourée de marigots de tous côtés, sauf de celui de la plaine que nous venions de traverser.

Les habitants n'eurent pas l'air d'être trop étonnés de notre venue. Ils portaient les mêmes costumes que ceux des Bagas que nous avions déjà vus. Nous remarquâmes, chemin faisant, que les femmes aimaient à s'agrémenter le nez d'un petit anneau; quelques-unes avaient orné la ficelle qui les habille d'une série d'objets bizarres, tels que porte-mousqueton, cadenas, clefs et autres quincailleries d'utilité, peu destinées à servir d'ornements. Elles avaient toutes la tête rasée, avec quelques réserves de cheveux très ras formant des dessins en losange assez réguliers. Souvent ces motifs d'ornementation se poursuivaient en tatouages bleutés gravés sur le dos. Presque toutes avaient l'ourlet de l'oreille percé de six ou sept trous, où elles avaient introduit des paquets de paille de riz, coupés de manière à former de petits cylindres de couleur jaune se détachant comme de l'or pâle sur leur peau brune. En nous voyant, presque toutes riaient, et ce succès d'hilarité nous permettait de remarquer qu'elles avaient les dents de la mâchoire supérieure taillées en pointe, comme le font les Pahouins du Gabon, dans un but de propreté; mais, rareté chez les nègres, beaucoup d'entre elles avaient des dents gâtées. Nous assistâmes à leurs modestes repas, qu'elles avaient préparés dans des marmites en terre, dont on voyait plusieurs fabriques dans le village. Leurs aliments étaient des graines pilées dans un grossier mortier de bois avec des bâtons longs de deux mètres. Souvent les pileuses avaient sur leur dos un petit enfant, que les secousses du pilage ne réveillaient pas dans son innocent sommeil. Il est rare que les enfants noirs pleurent, cependant ici on en entendait souvent piailler sans discontinuer, et j'appris le motif qui les excusait. Cette région est infestée d'affreuses petites bêtes, connues sous le nom de *chiques*, qui s'introduisent dans la peau des doigts de pied pour y déposer leurs œufs. Quand elles se sont ainsi logées, ces abominables créatures, de microscopiques qu'elles étaient, prennent des proportions qui atteignent la grosseur d'une noix. Si l'on n'arrête à temps leur développement, la peau, soulevée, amène des plaies terribles, qui nécessitent souvent l'amputation de la jambe. On se guérit de ces animaux en les enlevant avec une épingle et en introduisant dans la cavité qu'ils ont formée du tabac à priser ou bien une chique de tabac, ce qui probablement leur a fait donner leur nom par les navigateurs africains.

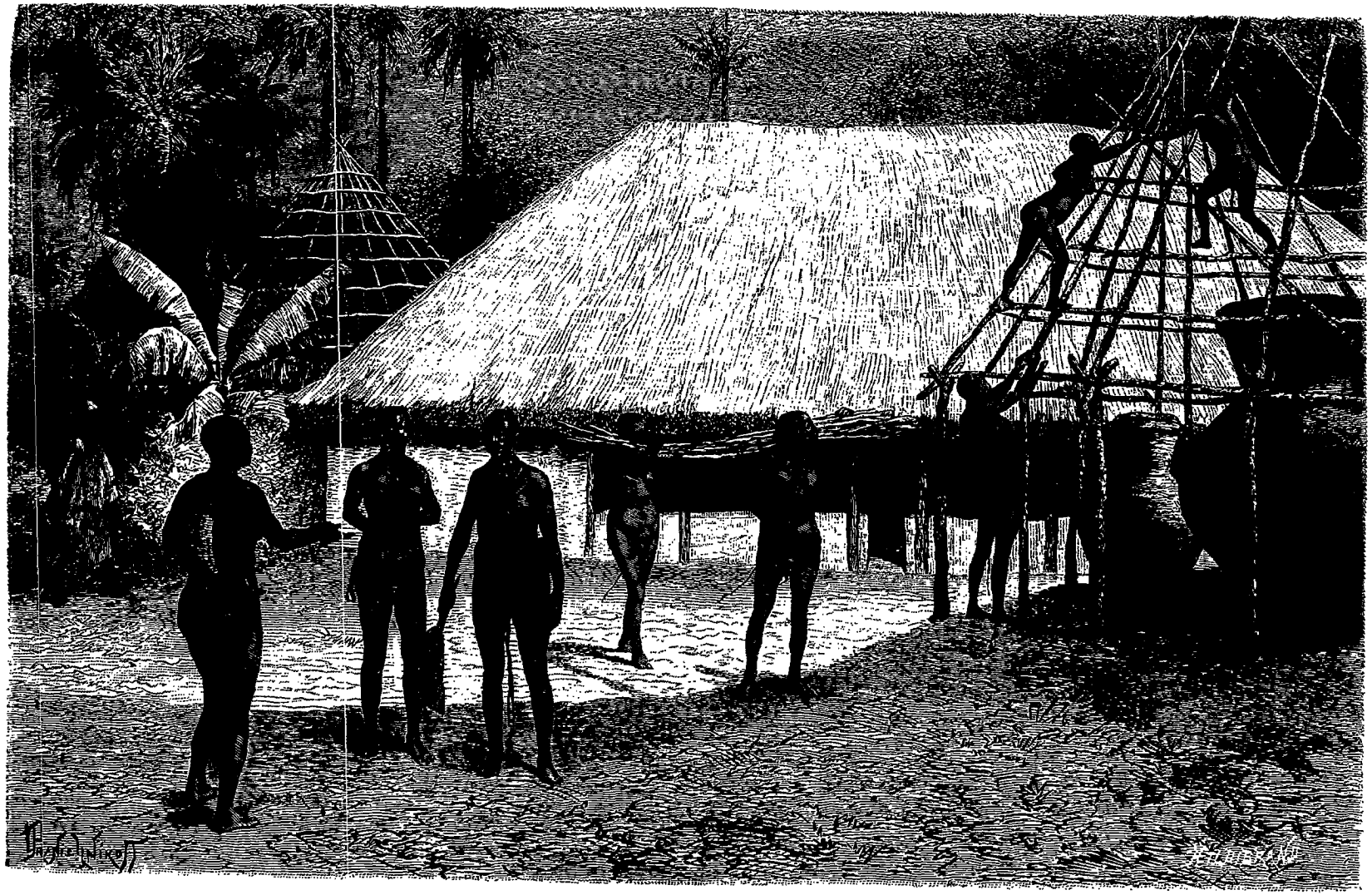
J'ai dit que les femmes portent leurs enfants sur le dos, et cela peut sembler difficile de les y maintenir quand on n'a pour tout vêtement qu'une ficelle; mais, pour cet usage, ces sauvagesses deviennent un peu plus ingénieuses. Elles fabriquent un tissu en forme de carré long, dont les extrémités d'un petit côté sont réunies par une corde dans laquelle elles passent leur tête. Le marmot placé sur le dos de sa mère passe également sa tête dans l'ouverture supérieure; l'étoffe vient le couvrir et le soutient en se fixant par deux ficelles, que réunit un nœud sur la poitrine de la femme. Ainsi placé, le petit Baga est collé sur sa mère comme par un pansement; sa tête, ses petits bras et ses jambes débordent seuls de cette sorte de poche, qui ferait songer que les Bagas sont une espèce particulière de marsupiaux préférant porter leurs enfants par derrière pour avoir le ventre libre, suivant le précepte de Galien.

Les cases ressemblaient à celles du Petit-Talibonche, pourtant quelques-unes étaient ornées d'une perche portant un lambeau de calicot blanc. On me dit que c'était l'enseigne des traitants. Ces agents des maisons de commerce du Rio-Nuñez sont tous des Ouolofs. Dinah nous fit donner une case avec deux chambres; elle ressemblait à celles que nous avions déjà vues.

Les femmes sont les architectes de ces édifices. Ici on commence les constructions non pas par la cave, mais par le grenier. En effet, les premiers travaux qu'on entreprend ont pour but de confectionner, avec de la paille et la vase des marigots, les grandes jarres qui servent à conserver le riz. Il y a des villages où l'on donne à ces jarres des dimensions telles, que, pour sortir plus facilement le grain, on y a fabriqué des portes.

Lorsque les jarres sont terminées, on les laisse bien sécher au soleil, puis on élève autour les murailles de la maison en pétrissant du limon. Quand tout est bien sec, on plante les perches qui soutiendront la toiture

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes du village de Coffin construisant une case. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'on termine par un travail de couvert, qui ne contient aucun clou et pour cause.

Il ne reste plus qu'à pendre dans l'antichambre un hamac, à placer sur la porte un gris-gris, qui n'est souvent qu'une bouteille contenant un papier avec des caractères arabes, précieux cadeau de quelque traitant. Dans la chambre se dresse un lit avec une moustiquaire, d'où le maître du logis domine ses femmes, plus simplement couchées à terre sur des nattes.

Un petit fétiche en bois posé dans quelque coin sert de dieu lare. On dirait une statuette sculptée aux îles Marquises.

Pendant que nous faisions ces observations, nous étions nous-mêmes l'objet de la curiosité des habitants. Un homme avec un long fusil devint même assez importun pour que nous le fissions déguerpir.

J'avais perdu de vue Dinah depuis notre entrée au village ; je m'inquiétai de lui et je l'envoyai chercher par un laptot; il vint avec une figure plus souriante que d'habitude et il m'apprit que l'importun au fusil n'était autre qu'un espion envoyé par notre ennemi Carimou, qui était venu lui-même à Coffin par le grand marigot; on l'avait vu s'approcher de nous sous les bois à cinquante mètres à peine. Je m'étonnai du calme de Dinah et de son indifférence. N'aurait-il pas dû nous prévenir plus tôt de cette occasion qu'il aurait eue de saisir son plus mortel ennemi? Mais il me dit qu'il l'avait fait exprès, de peur que je ne fisse une contravention aux lois des Bagas. Cela me parut bizarre; cependant voici ce qu'il m'expliqua.

Dans ces contrées le Bagatay est considéré comme un lieu d'asile ; on ne peut pas s'y battre, et de fait je n'ai jamais vu un Baga avec des armes. C'est pour cette raison qu'autrefois les Bagas concédèrent le territoire de Kassan aux familles de Camfarandi et de Catinou, pour y placer leurs captifs en toute sûreté. Lorsque ces villages furent détruits, les habitants vinrent à Kassan : ce qui explique la présence de ce village nalou au milieu de tous ces Bagas. Dinah me cita un exemple plus convaincant de ce droit d'asile, en me racontant ce qui l'avait tenu éloigné de moi depuis notre arrivée à Coffin. Le motif en était très touchant. En entrant dans le village, il avait trouvé sa sœur Mahmadi, veuve du chef Boundou qu'il avait tué l'année précédente ; cette malheureuse, d'après les lois du pays, aurait dû, à la mort de son mari, devenir la femme de son fils Carimou, mais elle n'avait pas voulu se plier à ces coutumes et elle s'était enfuie chez les Bagas avec ses enfants. Carimou avait juré de la tuer s'il la trouvait.

Je promis à cette femme de la mettre à l'abri de son ennemi. On juge de sa joie lorsqu'elle sut que je pourrais la conduire chez son vieux père le roi Youra-Towel, dans sa ville natale de Casasocobouly, capitale des Nalous.

La nuit vint; malgré ma confiance en l'histoire de Dinah, je plaçai des factionnaires près de notre case et nous prîmes notre modeste souper; puis nous fîmes largesse de nos reliefs aux dames du pays, qui voulurent nous remercier en exécutant sur la place un pas de caractère. Il me sembla qu'elles avaient des danses plus convenables que celles des négresses des autres pays, mais elles étaient tellement laides que nous n'eûmes aucun plaisir à voir leur divertissement, et sans aucune galanterie nous nous retirâmes pour dormir un peu.

Ce fut impossible : l'air était lourd et saturé d'électricité; le plus grand calme régnait dans les bois, mais on entendit bientôt les grondements de la foudre qui augmentaient, annonçant l'arrivée d'une tornade.

Le ciel avait été très pur dans la journée; quelques nuages élevés, poussés par le vent de mer, n'avaient empêché aucunement le soleil impitoyable de répandre ses rayons sur cette nature sauvage. Vers le soir, au nord-ouest on avait vu d'immenses nuages dorés monter comme un tout rigide d'un décor d'opéra. Ces nuées en énormes cumulus semblaient la fumée qu'aurait produite une batterie de canons gigantesques; parfois des lueurs et des bruits sourds aidaient à cette illusion; puis, le rideau de nuées s'élevant dans le ciel avait montré au-dessous de lui un arc bien net dont la portion intérieure comprenait une obscurité couleur d'encre de Chine, contraste bizarre avec la couronne dorée qui l'entourait. L'arc sinistre avait grandi, le ciel s'était couvert; lorsque l'arc fut environ à quarante-cinq degrés sur l'horizon, la tornade éclata, avec son déluge d'eau et ses tonnerres épouvantables. Heureusement nous étions bien abrités pour attendre la fin de la tourmente. Elle finit vers minuit en laissant un ciel magnifique, brillamment étoilé.

Nous pûmes ainsi constater la bonne construction des maisons bagas, exposées presque continuellement à ces météores, du mois de juin à décembre. Nous admirâmes aussi le choix heureux de l'emplacement des villages, toujours groupés au pied de grands arbres dont les cimes servent de paratonnerres en recevant la foudre, qui sans eux pourrait frapper les habitations.

Je ne raconterai pas le palabre du lendemain avec différents chefs qui arrivèrent dans la nuit pour traiter avec nous. Il ne finit guère que dans l'après-midi. Sitôt qu'il fut terminé, je donnai l'ordre du départ pour le Grand-Talibonche. Je fis retourner à bord M. Martel, qui avait la fièvre, avec ordre de donner de nos nouvelles et de nous renvoyer le lendemain la baleinière, avec des vivres, à notre nouvelle résidence.

La sœur de Dinah et son fils partirent avec l'enseigne de vaisseau, et le reste de la société quitta le village de Coffin dans le canot.

IX

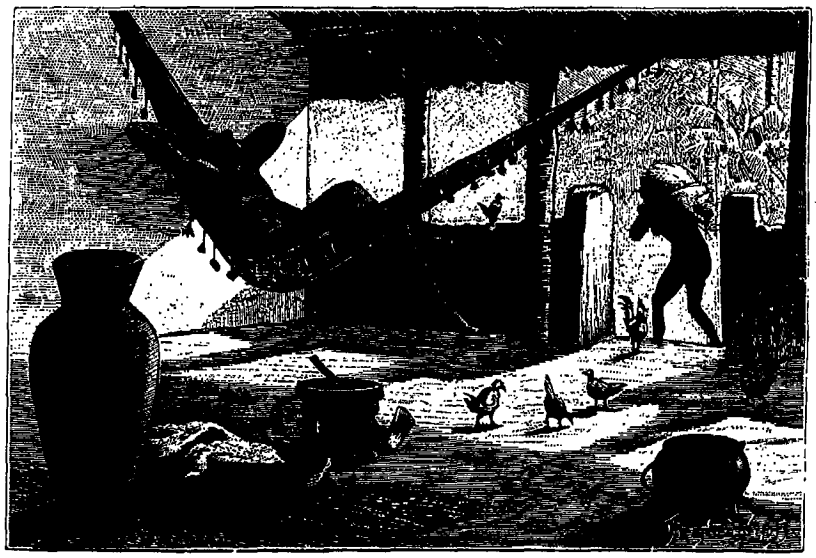
Le Grand-Talibonche.

Malgré notre activité, nous ne pûmes atteindre avant la fin du flot le marigot du Grand-Talibonche. Le courant du jusant était déjà considérable lorsque nous nous y engageâmes. C'était un vaste cours d'eau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près de douze cents mètres de large, d'une direction presque rectiligne tout d'abord, qui s'infléchissait ensuite vers la droite; mais nous n'eûmes pas à aller si loin pour trouver l'embouchure d'un petit ruisseau qui, au dire du Baga notre guide, nous mènerait jusqu'au milieu du village. La nuit venait et l'eau baissait; nous nous pressâmes de notre mieux pour parcourir les mille méandres de cet affreux petit marigot, mais bientôt nous n'eûmes plus assez d'eau sous notre quille, et l'équipage dut faire une gymnastique insensée pour traîner notre embarcation dans la vase jusqu'à ce qu'il n'y eût plus moyen d'aller ni de l'avant ni de l'arrière. Chemin faisant, nous avions trouvé une pirogue; elle aurait pu nous suivre pour nous servir de va-et-vient, mais la mer avait tellement baissé qu'il ne fallait plus songer à en faire usage. Le village heureusement n'était qu'à six cents mètres de là. Ne tenant pas à passer la nuit dans le canot, à cause des moustiques, et aussi d'une tornade probable ou de la fièvre certaine, je dis à M. de Beeckmann que j'allais me lancer dans la boue pour rallier les cases avec les hommes et le matériel. Mon excellent compagnon de voyage se désolait de plonger dans un pareil bourbier les escarpins vernis de manufacture parisienne dont il avait cru s'orner pour augmenter son prestige au Rio-Nuñez. Cependant mon exemple finit par le décider; quand il me vit à une certaine distance, arpentant philosophiquement le marais, il s'élança à son tour, mais, au lieu d'imiter César, qui en pareil cas tenait en l'air ses commentaires, il garda aux pieds ses précieuses chaussures.

Je dois avouer que je ne fus pas fâché de voir la nuit venir sur ces entrefaites, car, lorsque j'abordai au débarcadère du Grand-Talibonche, mon aspect général



Antichambre d'une case au village de Coffin. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

aurait souffert au grand jour des maculatures de mon costume.

Les chefs de Talibonche nous attendaient, et Tomba-Couyé, tout heureux de nous revoir, fit les présentations. Au milieu de la foule accourut un gentleman anglais du plus beau noir, mais costumé très correctement. Il nous offrit ses services en la langue d'Albion; sa case était sur le rivage, et sa femme avec des éponges et des serviettes fit subir à nos vêtements un lavage nécessaire. *Always correct!*

Pendant que nos hommes venaient avec l'armement du canot, j'admirai le site où nous nous trouvions. Des arbres gigantesques formaient le fond du décor; quelques cases sur le bord du marigot faisaient ressortir la grandeur de ces colosses; des Simons sonnant de la trompe et courant avec des torches donnaient du fantastique au paysage. Les chefs nous faisaient une garde d'honneur, et leur attitude indiquait les meilleures intentions; ils nous conduisirent dans une case très confortable, où nous installâmes tout notre matériel. On posa les vivres sur des coffres; les laptots allumèrent du feu à l'extérieur. Cependant Seymou n'était pas rassuré et il ne devint un peu tranquille que lorsque je lui eus accordé l'autorisation de faire son lit dans ma chambre. A neuf heures seulement nous commençâmes à souper. Le besoin s'en faisait sentir.

Le Grand-Talibonche est une petite ville; j'estime à un millier le nombre de ses habitants. Ils sont vêtus comme les Bagas que nous avons déjà vus, mais les femmes ont plus de coquetterie que celles des autres villages. Elles ornent leur ficelle de petites perles et la fixent à un petit carré brodé de même. Les maisons sont plus belles qu'ailleurs; elles s'étendent dans un paysage magnifique en formant des rues et des places d'une grande régularité. La propreté des habitants est remarquable. On trouve des fabriques de poterie, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fabriques d'huile de palme, où des vieilles sont occupées à faire bouillir des graines de palmier dans des marmites indigènes. Nous vîmes toutes ces choses le lendemain matin, en attendant la baleinière qu'on nous envoya du *Goéland* avec des vivres pour nous et des cadeaux pour les chefs; cette embarcation accosta plus haut dans le grand marigot et n'eut pas à parcourir le petit que nous avions pris la veille.

Au Grand-Talibonche il y avait quinze traitants, dont les cases étaient ornées du bambou portant le petit lambeau de calicot blanc qui est leur enseigne.

Dans les rues c'était l'animation d'un grand centre; ici des moissonneuses apportaient des gerbes de riz et les empilaient verticalement dans des enclos de palissades, en attendant qu'on en fît tomber les graines dans les grandes jarres qui servent de grenier; là d'autres femmes allaient à la fontaine avec des vases d'une forme très élégante, semblables à des canéphores de bronze portant des urnes d'or. Devant une case étaient étalés au soleil des paniers bruns où brillaient d'un beau rouge orange des graines de rosniers, récolte qui annonce l'hivernage; à côté une jeune personne se faisait coiffer. Les hommes, je dois l'avouer à leur honte, étaient généralement occupés à ne rien faire; quelques-uns cependant passaient avec une liane solide qui leur sert à grimper sur les palmiers. La rupture de ce lien produit des accidents souvent mortels; il y en eut deux ou trois qu'on nous signala pendant notre voyage. Les nègres montent volontiers aux cocotiers, et quelques personnes peu amies des créoles disent qu'ils en descendent par les singes. Nous n'en croyons rien.

Nous fîmes vers midi un grand palabre[1]; quand il fut terminé, nous allâmes nous promener dans les grandes plantations de palmiers qui font la richesse du village et qui sont parcourues par des sentiers parfaitement tracés. Cependant le flot montait; les femmes commencèrent à défiler avec empressement pour aller à la pêche. Elles portaient sur leur dos des paniers et elles étaient munies de filets, comme les pêcheuses de Cancale.

Ces curiosités n'intéressaient pas beaucoup Dinah ni M. de Beeckmann, qui n'avaient d'autre préoccupation que le désir de s'en aller. Ils prirent la baleinière et je restai avec le canot jusqu'à ce que l'eau le fît flotter. Alors je dis adieu à nos nouveaux amis, je leur fis des cadeaux et les assurai que je garderais le meilleur souvenir de leur hospitalité. Ils me donnèrent quelques fétiches, pour ne pas rester avec moi en arrière de politesse; je fus d'autant plus sensible à ce procédé que d'ordinaire les noirs ne sont pas généreux.

On nous engagea à nous défier de Carimou et nous partîmes.

Notre sortie se fit sans incident. Carimou avec ses pirogues voulut simuler une attaque lorsque nous passâmes devant Kassan, mais la distance qui nous séparait de lui me rassurait sur les suites d'un combat naval avec nos ennemis, et par charité je me dispensai de lui envoyer quelques balles qui eussent pu à un millier de mètres attraper quelques-uns de ses partisans groupés sur la plage. Notre nage réglée et méthodique lui inspira probablement des idées de prudence, car il laissa passer sans l'inquiéter notre canot, dont j'étais à la rigueur le seul défenseur, les laptots n'étant pas des tireurs bien sérieux.

J'eus le plaisir de battre à la voile la baleinière, qui était partie plusieurs heures avant nous et qui luttait contre les courants. Lorsque mon ami de Beeckmann arriva à bord du *Goéland*, notre canot était déjà désarmé; en le recevant à la coupée, nous lui répétâmes le conseil du fabuliste :

« Rien ne sert de courir, il faut partir à temps. »

X

L'*Ardent* revient du Cassini et repart pour le Pongo. Nous remontons à Victoria; de là à Bel-Air.

Pour pénétrer dans le cœur du Bagatay, il faudrait aller naviguer dans le Catako; mais l'embouchure de cette rivière est remplie de bancs de sable et de roches qui en rendent l'accès très difficile. De petits cotres peuvent pourtant y aller, seulement à marée basse ils sont échoués, et un bateau à vapeur ne pourrait le faire sans boucher ses prises d'eau, à cause de la vase qui en forme le fond. Il me parut qu'il était préférable d'y aller à pied et de prendre des pirogues pour parcourir les différents villages; or il fallait commencer par remonter le Nuñez pour aller trouver la route des piétons qui va de Casasocobouly à Catako.

J'appareillai donc de l'île de Sable et m'en vins d'abord à Victoria, qui est le seul endroit où l'on trouve de l'eau douce en abondance, car j'ai omis de dire que le Nuñez ne roule des eaux potables que pendant l'hivernage. C'est toujours une grande joie pour les matelots de laver leur linge avec de l'eau à profusion : je donnai cette satisfaction à mon équipage.

Durant ce temps M. le lieutenant-gouverneur Bayol revenait du Cassini avec l'*Ardent*, que le lieutenant de vaisseau Aubert avait conduit heureusement dans cette rivière à l'entrée difficile et inexplorée depuis le commandant Vallon.

L'*Ardent* ne fit qu'apparaître et repartit pour le Congo, après m'avoir donné quelques instructions. Après son départ je remontai le Nuñez jusqu'à Bel-Air.

Cette petite excursion ne prend guère plus de deux heures, quand on a le courant pour soi. On rencontre en chemin quelques factoreries sénégalaises, dont une à Gama-Saint-Jean est assez importante; des débris de navires échoués balisent les bancs, il s'en est perdu beaucoup dans ces parages; leur malheur indique aux autres les dangers à éviter.

Nous passons devant le village de Casasocobouly; la population sort de ses fortifications pour acclamer

1. Nous rappelons que le mot *palabre* signifie sur la côte d'Afrique une réunion où l'on discute avec leurs chefs, et en leur présence, les intérêts des indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son prince Dinah. Sa sœur, la fugitive, ne peut s'empêcher d'être très émue en revoyant les lieux qui l'ont vue naître. Dans sa joie elle me promet une poule d'honneur.

Après avoir passé Kasasocobouly, où je ne mouillai pas à cause de la violence du courant, qui me portait sur un banc orné des dépouilles d'un superbe trois-mâts, je contournai un tournant et j'arrivai au mouillage devant la factorerie de Bel-Air.

Le lecteur voudra bien m'excuser de ne pas lui raconter jour par jour mes palabres et mes faits et gestes, mais, mon but étant de lui donner une idée du Rio-Nuñez, je lui parlerai maintenant des traitants, de notre poste de Boké, des Nalous, des Mandifore, et j'abandonnerai ces braves Bagas, qui se ressemblent tous. Ce que j'en ai dit montre suffisamment que cette race inconnue avait été calomniée, puisqu'elle est pacifique, travailleuse et de mœurs assez simples, tandis qu'on en faisait une horde sauvage, sans foi ni loi.

Bel-Air est une factorerie française, dont le directeur, M. Guichard, ancien capitaine au long cours, est bien un type de la côte d'Afrique. Il se mit gracieusement à ma disposition pour me donner tous les renseignements possibles. Presque toutes les factoreries africaines se ressemblent. C'est généralement un enclos avec des magasins et une petite maison d'habitation, où les employés, vêtus de mauresques, avec de petits bonnets de paille, ne dédaignent pas de vendre au détail dans les intervalles des opérations en gros. Devant les habitations les embarcations accostent à un wharf aussi sérieux que possible. La nuit on ferme les portes, et un veilleur tire de temps en temps un coup de fusil, qu'il charge tant qu'il peut, pour effrayer les voleurs. Le commerce est bien simple et se fait presque toujours en nature. A la récolte du riz les noirs viennent le troquer contre des étoffes et autres produits d'Europe; aussi à l'hivernage ils n'ont plus à manger; alors ils vont à la récolte fatigante des noix de palme, et on leur donne en échange le même volume du riz qu'ils avaient vendu quelques mois auparavant : c'est enfantin de la part des nègres.

Place du Grand-Talibonche (voy. p. 293). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

Un petit vapeur fait le va-et-vient entre Victoria et Sierra Leone; il appartient à la compagnie Sénégalaise. Il y vient aussi tous les mois un vapeur qui fait le service de Dakar à Sierra Leone en passant successivement par toutes les rivières du sud.

Le produit du pays qui a le plus de réputation est le café, connu sous le nom de café du Rio-Nuñez. La graine en est plus petite que celle du moka, et le parfum en est exquis; il est malheureux que cette denrée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manque presque complètement dans la rivière; on ne le trouve en grande abondance qu'au Pongo.

Une autre production que beaucoup de personnes croient très répandue dans le Rio-Nuñez est celle des kolas. Elles en trouveront beaucoup en effet ici, mais la plus grande partie de ces graines vient de la Mellacorée. Cependant, comme il y en a quelques-unes et que le kola joue un rôle très important dans toute la Sénégambie et l'Afrique occidentale, nous lui consacrerons un chapitre spécial, d'autant plus que cette plante n'était pas encore connue autrement que par sa graine. Nous avons été peut-être le premier à en donner une description *de visu*, qui a été lue à l'Académie de médecine en 1885; elle était accompagnée de dessins faits d'après nature.

XI

Le kola (*Sterculia acuminata*).

Le nom de *kola* est un mot sousou qui désigne la plante nommée *Sterculia acuminata* par les savants; M. Baillon l'a rangée dans la famille des malvacées, tribu des sterculées. Au Sénégal on l'appelle *gourou* ou *n'gouru*. Pour les noirs du Sénégal, du Niger, du Saloum, de la Gambie, etc., et en général

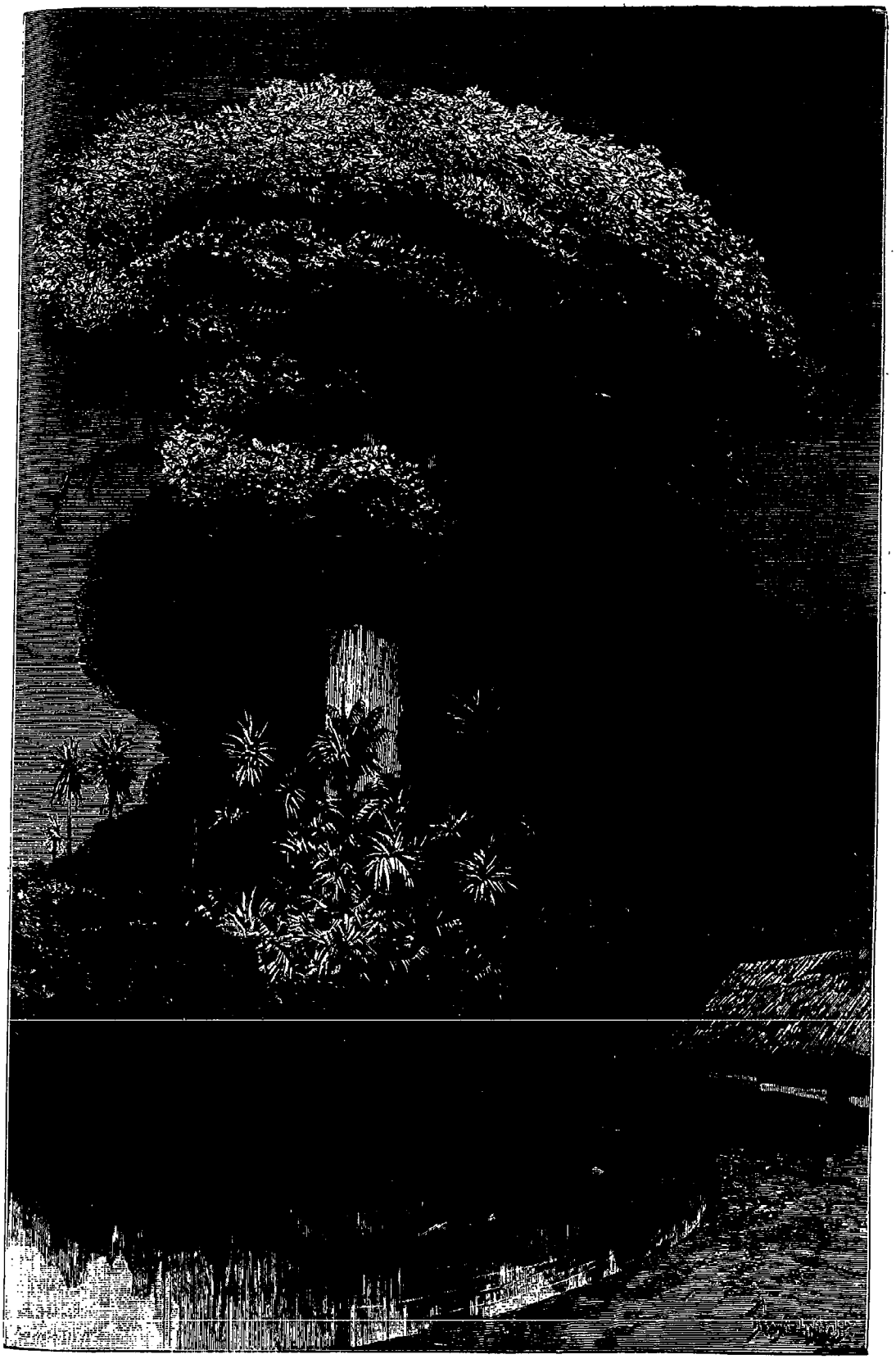
Femmes du Grand-Talibonche à la pêche (voy. p. 294). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

dans tout le pays de Sierra Leone, la noix de kola jouit de propriétés si merveilleuses qu'elle se vend jusqu'à un franc pièce à Bakel, dans le haut Sénégal, tandis qu'à Benty, en Mellacorée, centre de production, on en a quatre cents pour cinq francs. Grâce à cette précieuse noix, on peut braver la soif, ce fléau des grands déserts, et on n'a plus à craindre la fièvre : c'est un remède universel.

L'arbre est sacré; le toucher entraîne parfois la mort. Il y en a de deux espèces, les uns portent des noix rouges, et les autres des blanches. Quand un chef vous envoie, après un palabre, des noix blanches, c'est qu'il est votre ami; si ce sont des noix rouges, on est prévenu de ses intentions hostiles. C'est dans la Mellacorée et à l'île Timbo que j'ai vu le plus de ces végétaux. Ils n'ont rien de bien remarquable. D'ordinaire l'arbre a quinze ou vingt mètres de hauteur. Il vit en bonne intelligence avec les mangotiers. Ses branches sont assez déliées, et ses feuilles ressemblent un peu à celles du noyer.

Les fruits poussent en bouquets à l'extrémité des branches en novembre et surtout en décembre, époque de la grande récolte. Les pays fortement arrosés par les pluies orageuses de l'hivernage sont favorables à cet arbre, mais il n'aime pas les marécages et il pousse sur le sol ferrugineux et volcanique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débarcadère du Grand-Talibouche (voy. p. 293). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des gousses rugueuses du kolatier on extrait des amandes semblables à des marrons; la pulpe violette ou blanche est recouverte d'une enveloppe blanchâtre, qui brunit rapidement au contact de l'air. Dans chaque gousse il y a cinq ou six noix.

Cet arbre est appelé dans le pays l'« arbre d'or », et en effet, partout où il pousse, règne l'abondance. La cause en est que les noirs en sont très friands pour les raisons que j'ai déjà dites.

Ce sont des femmes qui font généralement le commerce des kolas. Elles viennent des lieux de récolte et vont quelquefois très loin pour les vendre.

Afin de conserver ces amandes, elles les mettent dans de l'eau, qu'on change tous les huit jours, ou mieux, pour les amateurs, dans de la terre humide, qui leur donne un goût plus amer.

D'après l'appréciation générale des Européens le kola est affreusement mauvais à mâcher; peu de blancs apprécient cette panacée des noirs.

Pour décrire la plante, il faut employer les termes botaniques; qu'on veuille bien nous excuser de cette incursion dans un domaine aussi scientifique.

Le *Sterculia acuminata* possède des feuilles simples, alternes, articulées, à pétiole allongé et à limbe lancéolé dont les nervures sont pinnées, simples et alternes; il n'y a pas de stipules; la face supérieure est vernissée. L'aspect général est celui d'une feuille de noyer.

Kola, fruit. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

Le fruit est multiple, composé de six gousses, restant vertes jusqu'à maturité; leur surface est rugueuse.

Les gousses sont disposées en capitule très régulier.

Chaque gousse est formée d'un carpelle où sont logées à se toucher dix graines dicotylédones violettes, enveloppées chacune d'un épisperme blanc jaune, qui brunit rapidement à l'air et qui est formé d'un tissu parenchymateux.

En croissant, la gousse atteint vingt à vingt-cinq centimètres de long; une partie des graines s'atrophient, et il est rare, quand le fruit arrive à maturité, d'y trouver dix noix (expression consacrée) par gousse; le nombre habituel en est de cinq, six ou sept. A sa partie inférieure la gousse est garnie d'un renflement très régulier, espèce d'apophyse qui va du pédoncule à l'extrémité et qui marque en quelque sorte, par le plan qui la partagerait en deux longitudinalement, la séparation des dix graines en cinq et cinq. La partie supérieure n'a pas cette apophyse.

Le fruit est peu visible sur l'arbre, à cause de sa couleur et aussi à cause des bouquets de feuilles qui le recouvrent.

Le tronc de l'arbre n'est jamais bien gros; son aspect est plutôt gracile, et il a besoin du voisinage des puissants mangotiers pour résister aux tornades du climat qui le voit naître.

Je me suis souvent demandé comment j'aurais pu vous expliquer tout cela en baga ou en sousou; on n'y aurait rien compris; peut-être qu'en français j'ai atteint le même résultat, la langue botanique étant un peu spéciale.

XII

Villages voisins de la factorerie de Bel-Air. — Visite à Casasoco-bouly. — Le roi Youra-Towel. — Règles de succession chez les rois nalous.

Dinah avait laissé à mon bord un de ses parents, qui parlait un peu français et que j'appelais Léopold, n'ayant jamais pu retenir son nom. Je descendis à terre avec lui pour voir les Nalous des villages de Catongron et de Samia, voisins de la factorerie. Je ne pus m'empêcher de remarquer le singulier ornement que leurs habitants ont adopté pour orner le piquet qui surmonte leurs cases. Je pense que c'est la factorerie marseillaise qui le leur a suggéré; par le fait, il a l'air de leur porter bonheur, car ils semblent tous fort heureux. Ici les hommes et les femmes sont vêtus convenablement, et Léopold me présenta à différents de ses amis avec des façons fort civiles. Les maisons sont rondes, en forme de ruche d'abeilles, mais avec une antichambre à la baga qui permet d'être à l'air quoique à l'abri du soleil ou de la pluie; à l'intérieur il y a des meubles européens. Dans nos promenades, nous rencontrions souvent des noirs tout différents des Nalous. Un jour je profitai de ce qu'un couple de ces gens-là était connu de mon guide pour les interroger. L'homme se nommait Issa, la femme Kadé; c'étaient des Foulahs (habitants du Fouta). Le mari avait les cheveux courts avec des cadenettes assez longues; il avait adopté pour coiffure le bonnet génois. La femme m'étonna par la complication de la sienne, qui était très semblable à celle des femmes gabonnaises, si ce n'est que l'espèce de cimier qui la surmontait était formée chez elle d'un jonc flexible où se reliaient les cheveux, tandis que chez les Gabonnaises cet ornement, léger chez la femme foulah, est massif, formé qu'il est de graisse et de terre.

Issa et Kadé étaient assez agréables à voir; ils nous donnèrent des fruits de *néré*. Cette plante est peu connue, et pourtant c'est elle qui sert de nourriture aux populations du haut Niger, de Timbo, du haut Sénégal, du haut Nuñez. C'est la ressource des cara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vanes, qui sont servies dans ces pays, non par des animaux, mais par des esclaves[1].

Le *néré* (mot nalou) est une espèce d'acacia qui croît dans tout le pays; la feuille a cinquante centimètres de longueur; les gousses en ont vingt. Elles sont groupées par quatre; chacune d'elles contient une fécule d'un jaune citron d'assez bon goût.

Le village de Bel-Air présente une particularité bien rare sur la côte d'Afrique : on y trouve des manufacturiers ! La première usine est une forge; c'est simple, mais étonnant pour le pays; elle consiste en une espèce de hangar où se réunissent un certain nombre de Ouolofs, revêtus du boubou blanc national; un d'eux est assis entre deux peaux de bouc qu'il presse alternativement pour envoyer l'air dans un tuyau qui accélère la combustion de petits tas de charbon de bois; les autres entourent une enclume rudimentaire, où quelquefois le chef d'atelier place un morceau de fer rougi au feu, qu'il bat avec un léger marteau. Tous sont assis. La plupart du temps ils sont inoccupés, et, lorsqu'on les interpelle en passant, avec le sans-façon de ces climats, pour leur demander ce qu'ils font, ils répondent souvent, comme dans certains ateliers français : « Moi ! je ne fais rien !!... Et vous?... — Nous ! nous le regardons faire !!! » L'autre fabrique est tout aussi simple. Comme la première, elle a pour artisans des Ouolofs, ou noirs de saint Louis; leur industrie consiste à confectionner de la maroquinerie. Ils ne s'en tirent pas trop mal. Leur installation est signalée par des peaux de cabri teintes de couleurs différentes, mises au sec sur la toiture de leurs cases. Si vous voulez un sabre à gaine agréablement historiée, adressez-vous à eux; le coût en est de quinze francs. Pour le faire, l'ouvrier commence par aller à la prochaine factorerie, où il achète pour trois ou quatre francs un sabre d'abatis d'origine belge, française ou anglaise; puis il en prend mesure et, avec deux lattes en bois, établit le gabarit du fourreau, qui affecte une forme renflée à sa partie inférieure, qui est des plus originales. Le tout, étant couvert de peau teinte en jaune ou en rouge, est orné de dessins mauresques. On y ajoute deux ganses avec des pendeloques de cuir découpé du meilleur effet. Au Sénégal ce sabre vaudra quarante-cinq francs et sera l'orgueil de son possesseur.

Les bœufs de ce pays-ci sont moins grands que nos jeunes veaux de France; ils ne pèsent pas plus de soixante kilogrammes.

Vis-à-vis de la factorerie, de l'autre côté de la rivière, il y a de belles plaines, où l'on me conduisit à la chasse des antilopes; il y avait aussi de petites cailles minuscules semblables à celles du Gabon; elles doivent être indigènes.

L'arbre kola. — Dessin de V. Prantishnikoff.

Je ne parlerai pas des nouvelles tornades que nous reçûmes à Bel-Air; l'une d'elles cependant sortait de l'ordinaire, car ce fut un vrai *simoun*; la pluie était remplacée par de la poussière et de petites pierres. Le météore fut assez violent, mais ne dura pas très longtemps; son aspect, avant qu'il eût éclaté, était d'une bizarrerie qui nous inquiéta. Figurez-vous un énorme nuage roux, d'une opacité complète, venant soudain dans l'air assez calme; il s'avança rasant le sol, jusqu'à ce qu'enfin il nous atteignît; le navire, bien affourché sur ses ancres, vint heureusement l'avant à la première brise, car, par une chance singulière, à ce moment il y avait renversement de marée et le courant était presque nul.

En attendant le roi des Landoumans, que j'avais envoyé chercher pour régler ses frontières avec celles des Nalous et faire la paix entre eux après une guerre de plusieurs années, j'allai à Casasocobouly voir le roi Youra-Towel, qui, étant malade, n'avait pu me rendre visite.

Cette excursion me fit voir ce qu'il y avait de plus civilisé dans la rivière. Le village est entouré de palissades, avec des portes pour les guerriers; les poternes sont défendues par des trous-de-loup, et, quand on les a franchies, on défile entre des murs de pisé percés de meurtrières. Chaque personnage important a ses cases entourées d'un grand mur qui marque sa propriété. Le vieux Youra, pour nous recevoir, s'était mis un cos-

1. La charge d'un esclave portant du sel est, dans la Mellacorée, de soixante-cinq kilogrammes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tume d'enseigne de vaisseau; je lui passai gravement autour du cou la dragonne de mon sabre, ce qui l'enchanta; puis, sans façon, pendant que je l'*interviewais*, je me mis à faire son portrait, qu'il agrémenta de sa signature. Le pauvre homme avait perdu un œil à la guerre avec les Landoumans, contre lesquels il gardait une dent, faute d'autre chose. Il fut très content que je lui apprisse la fin des luttes avec ses ennemis. Mais il me dit qu'il était trop vieux et qu'il mourrait bientôt : ce qui arriva en effet trois ou quatre mois après. Il m'expliqua comment la couronne se transmettait dans sa famille, en prenant l'exemple de lui-même. Il était le troisième fils de Towel, roi vers 1830; lorsque Towel mourut, son fils aîné, Salifou, lui succéda; puis celui-ci mourut, et ce fut le cadet Lamenaba qui prit la couronne; à sa mort, Youra monta enfin sur le trône; il l'aurait laissé à son plus jeune frère Carimou s'il n'était pas mort; de sorte que, cette génération étant épuisée, on revenait à la descendance du premier héritier de l'ancêtre Towel en prenant avec les fils de Salifou, en première ligne Dinah, puis après ses frères. Les héritiers de ce trône sont actuellement, d'après cette loi, Dinah, Sayon, Tokba. Je vis dans le village une case où Youra avait fait enterrer une de ses filles qu'il chérissait. C'est la première fois que j'apercevais chez des nègres d'Afrique un tombeau monumental.

Youra-Towel. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

Après des réjouissances exécutées en notre honneur nous quittâmes Casasocobouly, accompagnés par Dinah avec sa suite de guerriers, parmi lesquels on remarquait ceux qu'il avait fait venir du Pongo, sortes de condottieri qui prenaient des mines rébarbatives et ne quittaient pas leurs sabres bizarrement recourbés, contenus dans des fourreaux semblables à des cartons à dessin, ornés de coquilles, de peaux de cabri et de perles.

XIII

Le roi des Landoumans. — Visite à Boké. — René Caillé. — Jean Bayol. — Simons. — Les pièces de cent sous de la République.

J'attendis quelques jours la visite du roi des Landoumans, Menga Sera; il finit par se décider à venir à bord, et je pus conclure heureusement sa réconciliation avec les Nalous. On fixa leur frontière au marigot de Cabouy, village disputé depuis de longues années par les deux nations. Le roi Sera avait fait une toilette de circonstance, dont le plus bel ornement était une robe de chambre brodée que les griottes du prince Dinah célébrèrent sur tous les tons.

Les griottes sont les chanteurs attitrés des princes ou des noirs riches. Ils forment une classe à part qui n'a pas le droit d'entrer dans les cases des hommes libres. Leurs richesses sont souvent assez considérables; ils les doivent aux dons qu'ils extorquent en flattant la vanité de leurs patrons.

Le fond de leurs chants de louange est dans le genre de celui-ci :

« Te souviens-tu de ton ancêtre Towel? tu ne l'as pas connu, moi non plus, il vivait dans la nuit des temps; mes grands-pères m'ont dit qu'il ne leur donnait jamais moins qu'une gourde! Et ton père Salifou! en voilà un qui était étonnant!! Une fois, je m'en souviens bien, il me donna deux gourdes!! Et toi, noble seigneur, prince Dinah, successeur de tant d'aïeux remarquables! tu vas traiter avec l'héroïque Menga Sera, qui porte une si belle robe de chambre! A vous deux vous me donnerez bien quatre gourdes!!! vous ne pouvez pas moins. »

Le tout est accompagné d'un chant monotone et d'un air de guitare élémentaire.

Le traité dura plus de vingt-quatre heures à régler. Quand il fut achevé, M. de Beeckmann me convia à prendre une distraction bien gagnée en allant visiter son poste de Boké. Je partis avec lui en baleinière, accompagné de notre excellent docteur Laborde. Tout en profitant du courant, nous mîmes plus de quatre heures à atteindre le poste.

Il s'élève sur une colline couverte de jardins fort bien entretenus; une barrière de cierges épineux en défend l'accès de toute part. A l'intérieur une belle cour plantée de citronniers et d'orangers est ornée du monument de René Caillé, le Français illustre qui partit de là pour visiter Tombouctou et rejoindre l'Algérie. C'est également d'ici qu'était parti le lieutenant-gouverneur Jean Bayol, quand il alla à Timbo faire un voyage des plus intéressants et que connaissent presque tous les lecteurs. Je vis à Boké une succursale de la compagnie Sénégalaise, fort bien installée, où la femme de l'interprète me fit comprendre le succès que trouvent en Afrique nos pièces de cinq francs frappées à l'effigie de l'Hercule accompagnant deux jeunes filles; ces pièces s'achètent plus de sept francs dans le pays et servent d'ornements. On me fit assister à une danse de Simons, où des jeunes filles peu vêtues et coiffées d'une sorte d'abat-jour, exécutaient des pas gracieux et décents, tandis que plus tard des hommes aux déguisements bizarres se livrèrent à des contorsions désordonnées en poussant des beuglements affreux (un peu plus loin, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef donnait un bal en l'honneur de sa sœur, morte la veille) ; les danseurs chantaient, faisant ainsi eux-mêmes leur orchestre. Comme on ne servait aucun rafraîchissement, la soirée ne coûta pas grand'chose à celui qui la donnait; toutefois, en plein air, avec les étoiles pour lustres, il prenait des airs de maître de maison des plus sérieux.

Auprès de Boké coule une rivière charmante que n'habitent pas les caïmans; on s'y baigne en toute sécurité, et ce n'est pas un des moindres agréments de cet heureux poste. Un pont de lianes relie les deux rives de la rivière pour qu'on puisse la traverser à l'époque des hautes eaux.

Je quittai à regret ce lieu relativement civilisé et je refis le même chemin pour regagner le *Goéland*. Je passai devant le célèbre bois fétiche qui cause la mort des rois quand ils osent le dépasser sans se cacher la tête.

Enfin je me retrouvai à mon bord, un peu fatigué de tous mes voyages par terre et par eau. J'achevai de régler les affaires du Rio-Nuñez en mettant les Mandifore sous la protection de la France.

Ces peuples habitent un territoire qui est marqué, sans autre indication sur les cartes actuelles, à la place où l'on voit un grand rectangle qui m'a bien longtemps intrigué.

Au cours de ce récit j'ai dit quel était le climat de

Porte de Casasocobouly. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

cette région d'Afrique : les simouns, tornades, pluies torrentielles, chaleurs accablantes, en font un pays très malsain, mais intéressant pour la météorologie.

C'est à ce point de vue que le lecteur pourra lire le chapitre suivant, où je décris l'observation d'un phénomène assez rare dans nos pays d'Europe.

XIV

Sortie du Rio-Nuñez. — Les trombes.

Quand je quittai le Rio-Nuñez, lors d'un voyage précédent, il m'arriva une aventure qui montre les particularités atmosphériques bizarres de cette contrée. J'avais été mouiller à l'île de Sable et j'avais l'intention de traverser l'archipel des Bissagos.

La nuit avait été belle avec brise du nord. Dès que le jusant se fit sentir, au lever du jour, j'appareillai et je me dirigeai vers les récifs Conflict, pour les doubler au sud avec l'aide du courant, qui portait dans cette direction. Depuis le matin j'entendais un orage éclater dans ces parages, et, à mesure que je m'en rapprochais, le ciel se couvrait peu à peu en faisant tomber la brise.

On veillait le récif, que je voulais contourner à petite distance pour ne pas perdre de temps; tout à coup on le signale de la hune par tribord. Seymou l'aperçoit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi. Je fais venir un peu sur bâbord par prudence, mais bientôt je revois mes brisants au même relèvement malgré la nouvelle route; comme le courant devait nous en éloigner, je suis très étonné de ce phénomène.

Le récif a l'air de venir vers nous; ce n'est pas un banc de poissons, Seymou l'affirme, et maintient que ce sont les cailloux. Cependant, à son grand étonnement, je fais venir en grand sur tribord, laissant à bâbord ce singulier phénomène. C'est qu'en l'examinant bien avec ma lorgnette, je me suis aperçu qu'il était dominé dans les nuages par un petit cône m'indiquant que c'était une trombe en formation, qu'on pouvait éviter facilement en la doublant au vent de sa marche.

Pendant ce temps le météore s'est accentué, le ciel est devenu plus sombre, et nous venons passer à huit cents mètres d'une superbe trombe. Son cône, long de plus de quarante mètres, a rejoint la mer fumante, dont les flots sont soulevés autour de sa base à environ dix mètres de hauteur. Bientôt huit de ces trombes avec des proportions gigantesques tournoient à nos côtés; je les évite par ma manœuvre, car la rencontre de l'une d'entre elles serait notre perte. Par un phénomène d'optique ces immenses suçoirs semblent pomper les eaux de l'Océan; on dirait qu'ils retombent à côté en une pluie diluvienne d'un grain formidable.

Je côtoie ce sombre cataclysme et je descends dans le sud à mesure qu'il s'éloigne. Enfin, faisant route à l'ouest, je double les récifs sans les voir. Par un coup de sonde je trouve quatorze mètres de fond de sable, qui m'indique que je peux remonter au nord. Peu de temps après, des haubans on aperçoit deux grands îlots de sable qui dominent le banc Conflict. Le danger est passé.

M. Faye a expliqué ces terribles phénomènes, dont le spectacle est réellement imposant. La vapeur permet actuellement de les éviter assez facilement, mais le malheureux navire à voile qui les rencontrait autrefois, étant pris par les calmes qui les précèdent, ne manquait jamais d'en être terrifié, car il ne pouvait les fuir. Ce que je considère comme remarquable dans l'observation simultanée de ces trombes, c'est que l'eau jaillissant à leur base avait l'air, *dans toutes*, de s'élever à la même hauteur de dix mètres environ. Si l'on n'adopte pas la théorie de l'aspiration, il faut pourtant convenir qu'il y a là quelque chose qui ressemble à l'ascension de l'eau dans le vide.

Menga Sera (voy. p. 300). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

XV

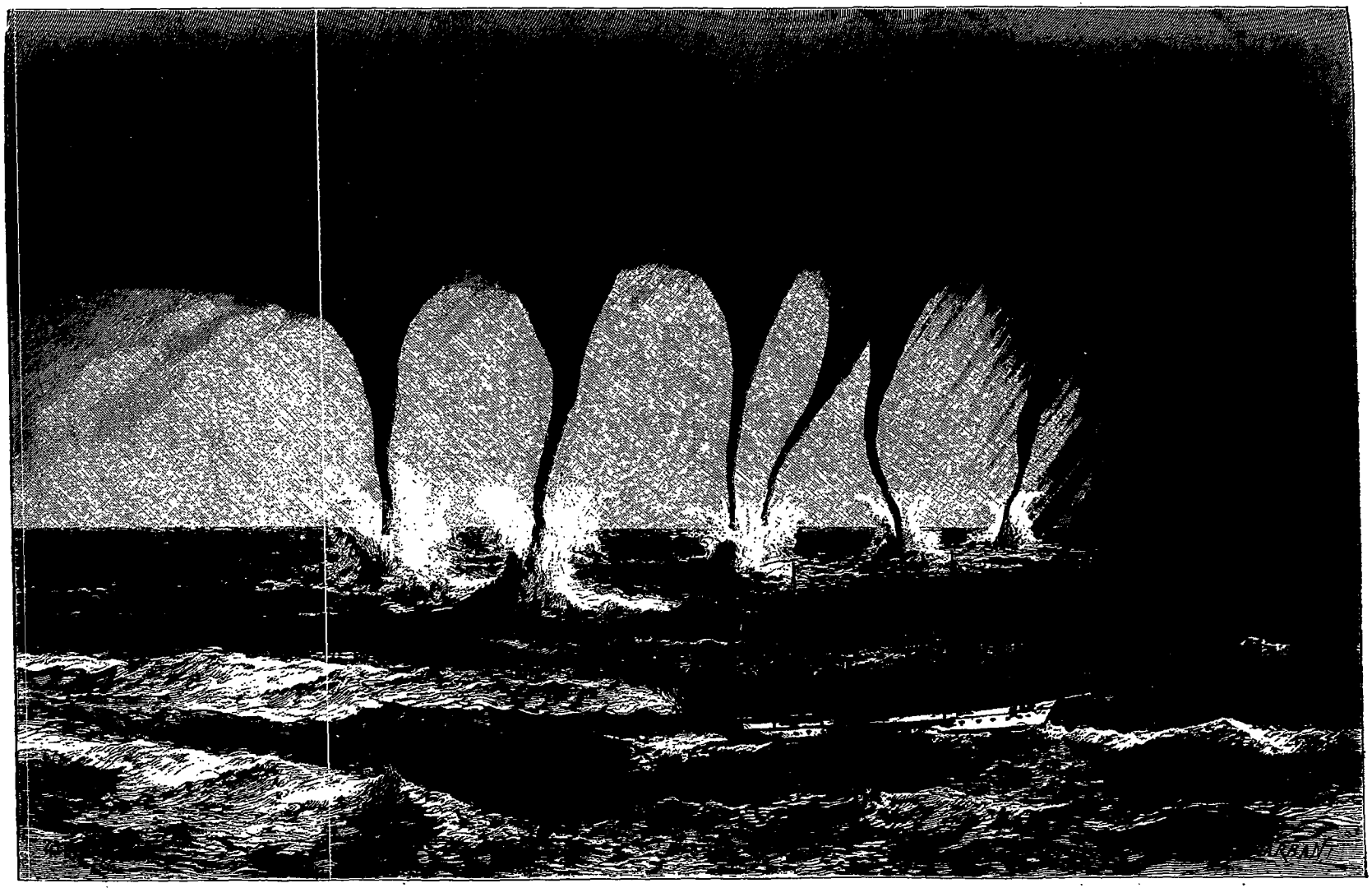
Conclusion. — Le Rio-Nuñez. — Son importance. — État politique des Nalous, des Bagas et des Mandifore.

En terminant cette notice, qui est probablement ce qu'il y a de plus moderne sur le Rio-Nuñez, il nous a paru curieux de rappeler les documents que nous en ont laissés les anciens. Si l'on veut bien nous suivre encore quelques instants, on saisira complètement la physionomie et l'importance du pays dont nous venons de parler.

Je me reporte à l'ouvrage du célèbre naturaliste Adanson et je trouve sur la carte qu'il a tracée en 1756 la solution de bien des questions qui intéressent le Sénégal actuel. On sait que, d'une manière générale, la côte du Sénégal est nord-sud jusqu'au Cap-Vert, puis, de là, nord-ouest, sud-est jusqu'à Sierra-Leone. La région des sables vient se terminer au Rio-Cacheo, au-dessous de la Gazamance; elle est parallèle à la côte et large d'environ dix à quinze lieues communes de France. En pénétrant dans l'intérieur du continent, on trouve ensuite une région terreuse, moitié sablonneuse, moitié argileuse, qui a environ cinquante lieues de profondeur; elle est plate et se termine à des contreforts abrupts de près de quatre-vingts mètres de hauteur, qui sont la limite du grand plateau du Foutah. Cette muraille, qui sépare le pays plat au climat pélagique du haut pays formant l'ossature de l'Afrique, se trouve éloignée de Saint-Louis du Sénégal de près de quatre-vingts lieues au moins; elle est dirigée presque exactement du nord au sud, et elle vient aboutir à la mer près du Cap Verga, qui est au sud du Rio-Nuñez.

Ce fleuve est, comme nous l'avons dit déjà, accessible en toute saison par de grands navires; les marées y sont considérables; il n'y a point de barre : donc les navires, en entrant dans le cours d'eau, se trouvent rendus immédiatement dans la région qu'on a tant de peine à atteindre lorsqu'on pénètre par un autre fleuve du littoral. C'est ce qui nous a fait dire que, pour nous, Victoria pouvait être considéré comme une tête de ligne de la grande voie de communication au Niger et au haut Sénégal. C'est là le vrai débarcadère du chemin de fer de Tombouctou. Mais ne nous dissimulons pas que ce ne sera pas avant longtemps que ce projet sera réalisé. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de songer à ce que deviendraient ces contrées si un phare placé sur les récifs Conflict indiquait l'entrée de ce beau fleuve français,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Trombes. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Coffinières de Nordeck. (L'aviso est surmonté de son pavillon pour indiquer la direction de la brise.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où se rendraient les steamers européens pour prendre des chargements africains et y laisser les produits de nos manufactures, mises en grande prospérité par des échanges considérables.

Probablement cela ne changerait pas grand'chose à l'état actuel des Bagas. Ils habitent les terrains plats dans la région des palétuviers, et pour l'Européen ce sera là toujours un pays inhabitable. Mais ils pourraient entrer dans les relations générales par l'intermédiaire des Nalous, sous la dépendance desquels nos traités les ont, en partie, placés en 1884.

Les Nalous sont intelligents; au siècle dernier ils habitaient principalement le Rio-Cassini, au nord du Nuñez; ils y avaient la résidence de leurs rois. Actuellement ils sont sur le Nuñez, et leurs intérêts les y attachent de plus en plus. Le Cassini est presque abandonné par eux. Disons aux sportsmen que c'est le plus beau pays de chasse de la Sénégambie; les éléphants, qui deviennent si rares près de la côte, sont très nombreux dans cette rivière. Ce sera plus tard le lieu de rendez-vous des grands chasseurs devant l'Éternel.

Près du Cap Verga commence le pays des montagnes; on l'appelle le Coundeyré; il a pour limite au nord le Rio-Catako, ce fleuve aux abords si difficiles, qui est éminemment la rivière baga.

Dans ces lieux règne le chef Menga Lahir, qui est indépendant. Ses farouches sujets ne sont pas près de se soumettre aux idées européennes.

Plus au sud, les Bagas sont moins terribles; ils ont presque les mêmes mœurs que leurs frères du Rio-

Entrée du poste de Boké (voy. p. 300). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

Nuñez; enfin, dans le Dubrelka, limite australe du Bagatay, ils sont soumis au roi sousou Balé-Demba, qui a épousé une femme de leur race.

Ce peuple a donc plusieurs chefs. Cependant on le rencontre partout le même, simple, agriculteur, possédant une langue qui lui est propre; il est ennemi de la guerre, et c'est ce qui explique sa domination par les chefs des populations plus belliqueuses de l'intérieur qu'il sépare de la mer. L'insalubrité du pays qu'il habite assure sa conservation et empêche son envahissement.

Au siècle dernier, Adanson appelait Vagres les Bagas; ce nom est évidemment dérivé de Verga, qui est le cap connu de leur pays. Déjà à cette époque, sur l'emplacement actuel du Grand-Talibonche, existait un village important; mais le naturaliste ne dit pas quelle était sa dénomination. Les Mandifore n'existaient pas alors.

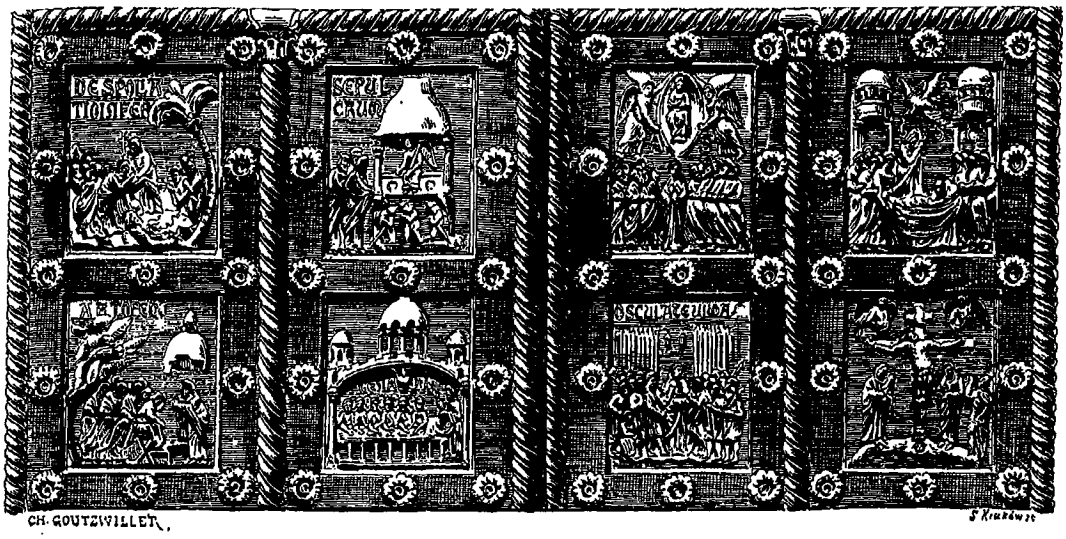
Le grand rectangle hiéroglyphique que portent les cartes actuelles au-dessous de Casasocobouly est le pays des Mandifore, population traitée de sauvage par les Nalous (*fore* veut dire « sauvage, sans instruction »); elle a été formée par des esclaves des Landoumans, que les Nalous dans leurs guerres ont pris et remis en liberté en leur donnant un territoire sous la suzeraineté de leurs princes.

C'est ainsi que parmi ces peuples africains, que nous considérons comme si inférieurs, il en est, pour eux-mêmes, de plus inférieurs encore!

L'intelligence et la civilisation semblent avoir leurs limites; le crétinisme et la sauvagerie n'en ont point.

COFFINIÈRES DE NORDECK.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La porte de Bonanno (fragment) [voy. p. 311]. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ [1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PISE.

I. Le Lungarno. — Coup d'œil historique sur Pise. — La Renaissance pisane du onzième siècle. — La place du Dôme. Les *Frati della Misericordia*.

Au touriste qui pénètre en Italie par l'incomparable route de la Corniche, Pise réserve d'ordinaire la première vision des splendeurs de l'art italien. A Gênes, malgré la beauté du paysage et la richesse de quelques palais, on cherche en vain cet idéal supérieur qui, parti de la Toscane, a transformé la civilisation de l'Europe entière. L'esprit, troublé, désorienté au contact de cette population de marchands, dont le passé n'abonde ni en témoignages de patriotisme, ni en hautes créations intellectuelles, n'en accueille qu'avec plus de joie les émotions fécondes que lui offre l'ancienne rivale de Gênes, rivale bien déchue quant à sa prospérité, mais qui, dans le domaine des œuvres de l'intelligence, conserve encore tant de titres de gloire impérissables.

Ennemi-né de cette nouvelle forme de servitude qui s'appelle le billet circulaire, j'entreprends le voyage de Pise, non pas par la route traditionnelle : Nice, Vintimille, Savone et Gênes; non par le Nord, mais par l'Est, et c'est de Lucques, où je viens de faire un séjour délicieux, que je me mets en route. Le trajet est court — une heure à peine — quoique le train express ne fonctionne pas sur cette ligne; il n'offre pas les mille surprises, les mille enchantements de la route qui suit les bords de la mer Ligurienne, mais il a aussi son genre d'intérêt et de séduction. La région que l'on traverse est d'une fertilité rare; de nombreux cours d'eau la sillonnent, entretenant comme en Lombardie une végétation luxuriante; le sol et les villages eux-mêmes disparaissent sous les ceps de vigne, sous les arbres fruitiers. Près de San Giuliano, la dernière des trois stations qui séparent Pise de Lucques, des montagnes arides font ressortir la richesse de la plaine; puis ces montagnes diminuent, s'effacent; on n'aperçoit plus de tous côtés qu'une vaste surface horizontale, et l'on devine que la mer n'est pas loin. Mais à peine ai-je le temps de me laisser aller à cette impression, que déjà se dressent devant moi des murailles crénelées et, tout contre, des monuments blancs et noirs d'un caractère étrange : la cathédrale, la tour penchée, le baptistère. La locomotive fait entendre des sifflements aigus, le train s'engouffre avec fracas sous une galerie de verre; nous sommes arrivés.

Depuis que j'ai commencé, à l'intention des lecteurs du *Tour du monde*, ces excursions à travers la Toscane, Pise est la première grande ville que nous ayons à

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321, 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321; XLVI, p. 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiter ensemble, une ville de plaine, une ville moderne dans toute l'acception du terme, avec ce caractère de confort, d'unité et de régularité, mais aussi de monotonie, que le génie administratif des Médicis, dont il est de bon ton aujourd'hui de nier les bienfaits, a imprimé aux principales cités de la Toscane. Pourquoi ces bâtisseurs hors ligne sont-ils venus si tard ! Commencée deux siècles plus tôt, leur œuvre n'aurait rien à envier pour la grandeur et la magnificence à celle des farouches républiques du moyen âge.

Le premier coup d'œil est superbe : en peu d'instants, l'omnibus attaché au service de l'hôtel débouche sur le quai de l'Arno, qui dessine en cet endroit une courbe d'un effet véritablement imposant ; les maisons, aux volets d'un vert arsenical, au crépi jaune ou brun, ou plutôt les palais, car tous ces édifices ont un caractère monumental, suivent lentement, posément, majestueusement, sans former des échelons disgracieux comme sur nos quais de la Seine, la ligne tracée par le fleuve ; celui-ci, ô miracle ! est plein jusqu'aux bords et brise contre les piliers ses flots d'un jaune de boue ; les larges trottoirs, les parapets très élevés, avec leurs réverbères — plantés de distance en distance, non sur le trottoir, mais sur les parapets mêmes, ce qui est bien autrement pittoresque, — enfin les ponts, en magnifiques pierres de taille ou en marbre, font ressortir la grandeur du spectacle.

Pise a la forme d'un quadrilatère, coupé par l'Arno en deux parties inégales : la rive droite avec la place du Dôme et les principales églises, la rive gauche, beaucoup moins peuplée, avec le palais Gambalunga, la charmante petite église microscopique de Santa-Maria della Spina et l'église San-Paolo a Ripa-d'Arno.

Notre visite commencera par la rive droite et par la place du Dôme ; mais, avant d'entreprendre cette excursion, il importe d'esquisser en quelques traits les vicissitudes d'une ville qui a tenu une si grande place dans l'histoire de l'Italie.

L'origine de Pise se perd dans la nuit des temps. Sa fondation a précédé de bien des siècles, s'il faut en croire les historiens indigènes, celle de la Ville Éternelle. S'il n'est point prouvé — comme cherche à l'établir l'auteur, passablement léger, de la *Nuova Guida di Pisa*, publiée en 1882, en se servant des témoignages de Pline, de Denys d'Halicarnasse et de Virgile — que Pise se rattache à Pélops, qu'elle existait déjà avant le déluge de Deucalion, qu'elle secourut Énée, qu'elle fut redevable de ses agrandissements au sage Nestor, il est certain, par contre, qu'elle compta de bonne heure parmi les plus importantes colonies de l'empire Romain. Des ruines nombreuses — le « Bagno di Nerone » (les bains de Néron), des bustes, des statues, des inscriptions, etc., — témoignent de sa prospérité, surtout à l'époque des Antonins.

Avec Pise nous sortons enfin de l'atmosphère quelque peu bornée des villes des montagnes : Pienza, Montepulciano, Arezzo, Cortone. Ici de vastes horizons, un essor précoce, la Renaissance dès le onzième siècle, à l'époque où le reste de la Toscane s'agitait encore dans des ténèbres profondes, des expéditions lointaines, de grandes richesses royalement dépensées. Pendant que les autres Italiens se consumaient en luttes intestines, les Pisans combattaient les Sarrasins sur terre et sur mer ; leur enlevaient la Sardaigne, la Corse ; rançonnaient Palerme, Carthage, Tunis ; prenaient une part glorieuse aux croisades, en un mot, répandaient tout le long de l'Adriatique le prestige des armes et de la civilisation italiennes.

Pendant cette période, les Pisans, non contents d'avoir fondé des comptoirs en Grèce, en Égypte et dans l'Asie Mineure, en Phénicie, à Tripoli, à Constantinople, à Antioche, à Tyr, s'efforcent de sauver les derniers vestiges de la culture antique ; la prise d'Amalfi, en 1135-1136, leur vaut la conquête du manuscrit des Pandectes de Justinien ; d'autres expéditions enrichissent leur patrie de l'étonnante collection de sculptures grecques et romaines qui fait aujourd'hui la gloire de Campo-Santo. Puis ce sont d'utiles entreprises industrielles et commerciales : la publication d'un code commercial et maritime (vers 1075), celle d'une arithmétique en chiffres arabes (1202) ; ou encore des fondations charitables, telles que la « Pia casa di Misericordia » (1053), qui avait pour mission de racheter les captifs, de secourir les pauvres honteux, de doter les jeunes filles pauvres, et qui subsiste encore ; ou enfin des fondations scientifiques : la « Sapienza » ou Université (fin du douzième siècle). Les relations incessantes, guerrières ou pacifiques, avec les Arabes n'avaient pas manqué de développer l'initiative sous toutes ses formes.

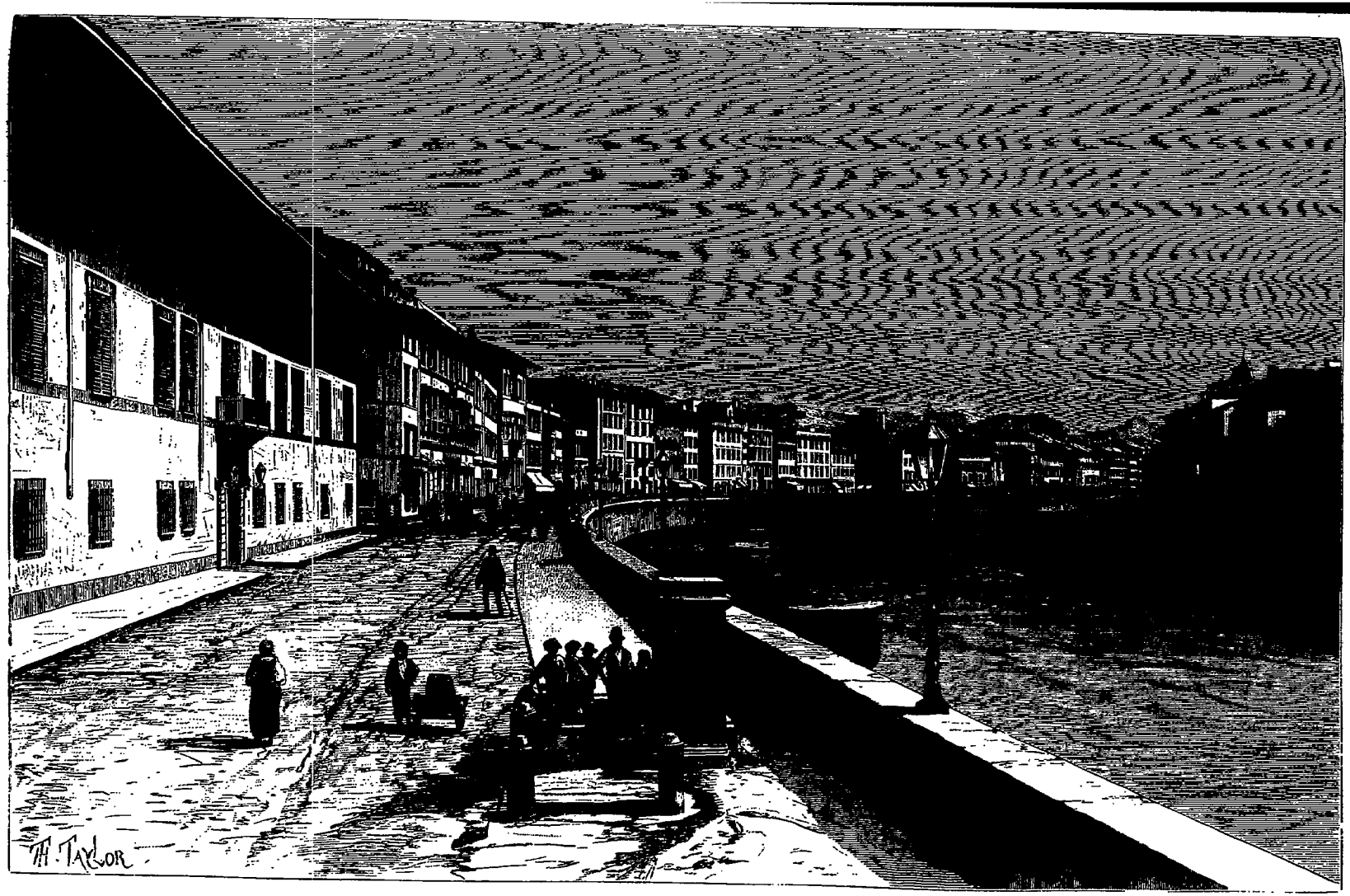
Puis, vers la fin du douzième siècle, la force d'expansion de la république diminue, les luttes avec les cités voisines d'abord, Lucques, Gênes, etc., puis les luttes de citoyens à citoyens remplacent les expéditions lointaines. Gibelins ardents, les Pisans partagent tous les revers de la faction impériale. La trahison et la mort du comte Ugolin della Gherardesca, en 1288, forme l'épisode le plus lugubre de ces longues et ardentes discordes nationales et civiles, au cours desquelles Pise perdit la Corse, la Sardaigne et vit même combler son port par les Génois, à la suite de la sanglante défaite de 1284.

La construction du dôme, de la tour penchée et du baptistère signale cette première période, pendant laquelle Pise éclipsa si singulièrement Gênes et Venise.

Dans l'histoire de l'art toscan, Pise marque la première des trois grandes étapes parcourues depuis la ruine de la civilisation classique. Florence est la cité de la Renaissance, Sienne personnifie la période gothique ; à Pise, le style roman s'incarne dans toute sa pureté et toute sa splendeur.

Les monuments élevés par les Pisans sont à la fois les plus riches et les plus parfaits de cette période. Les carrières voisines, de Serravezza, de Carrare et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du Lungarno . — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Massa, fournissaient le plus beau marbre blanc qui se pût souhaiter. On releva l'éclat de cette matière admirable par le mélange de marbres noirs, et surtout par des incrustations en marbres de couleur. Partout, dans la cathédrale de Pise, sur la façade, sur les portails latéraux, dans la nef, une marqueterie polychrome à motifs géométriques (triangles, étoiles, cercles, etc.) produit un effet éblouissant. Une mosaïque, imitant les riches tapis de l'Orient (c'est le genre d'ouvrage connu sous le nom d'*opus alexandrinum*), recouvrait le sol (aujourd'hui, il n'en reste que quelques fragments sous la coupole). D'autres mosaïques, en cubes d'émail, avec des touches d'or et d'argent, ornaient les parois ; l'ensemble resplendissait comme un gigantesque écrin. L'élégance des formes ne le cédait pas à la richesse de la matière. On constate, dans toutes les constructions pisanes, le besoin d'accentuer les différents membres de la construction ; ce qui n'est que le résultat de la nécessité devient pour ces artistes ingénieux le prétexte de combinaisons pittoresques. Les pans de murs, les piliers massifs de l'époque précédente, sont remplacés par un système de fausses arcades et d'arcs en plein cintre supportés par des colonnes, et qui se développent avec régularité, mais sans monotonie. C'est un art grave encore, mais qui n'a plus rien de lourd, de grossier.

C'est en un mot cette première floraison du moyen âge, dépeinte par M. Taine en traits si saisissants dans son *Voyage d'Italie* : « Une renaissance avant la Renaissance, une seconde pousse presque antique de la civilisation antique, un précoce et complet sentiment de la beauté saine et heureuse, une primevère après une neige de six siècles : voilà les idées et les paroles qui se pressent dans l'esprit. Tout est marbre et marbre blanc dont la blancheur immaculée luit dans l'azur. Partout de grandes formes solides, la coupole, le mur plein, les étages équilibrés, la ferme assiette du massif rond ou carré ; mais par-dessus ces formes, renouvelées de l'antique comme un feuillage délicat sur un vieux tronc qui reverdit, ils étendent leur invention propre, un revêtement de colonnettes surmontées d'arcades, et l'originalité, la grâce de cette architecture ainsi renouvelée ne peuvent s'exprimer. »

En général d'énormes colonnes monolithes provenant de quelque édifice antique soutiennent l'intérieur ; des rangées de fausses arcades répètent, comme un rappel de ton dans un tableau, le motif principal de la décoration de l'extérieur et accentuent l'harmonie de l'ensemble : les assises alternatives de marbres blancs et de marbres noirs donnent une coloration aussi chaude que vibrante.

L'école de Pise ne tarda pas à étendre son influence au dehors. La majeure partie de la Toscane devint sa tributaire. A Lucques une demi-douzaine d'églises reproduisent les données de la cathédrale pisane. A Prato et à Empoli, la cathédrale ; à Pistoïa, diverses églises ; à Arezzo, la Pieve ; à Florence enfin ou dans les environs, le baptistère, l'église de San-Miniato, la façade de la Badia de Fiesole, tous du douzième siècle, sont conçus dans le même esprit, avec cette différence, que les artistes florentins donnent à leurs constructions plus de finesse, les artistes pisans plus de relief et de couleur.

Le trait dominant de ces édifices, c'est la recherche de la correction, de la pureté. La raison l'emporte sur l'imagination (c'est le contraire qui se produit chez les architectes gothiques). Nous avons affaire à un art un peu froid, mais d'une rare noblesse ; partout s'y fait sentir l'influence des modèles antiques. Examinez le baptistère de Florence : quelle harmonie dans les lignes ; quelle simplicité dans les moyens employés pour produire la variété ! Un pilastre discret, des incrustations d'une extrême sobriété, il n'en faut pas davantage. L'architecture toscane était très certainement alors plus près de la Renaissance qu'elle ne l'a été deux cents ans plus tard, à la fin du quinzième siècle, après Orcagna et avant Brunellesco.

La dernière période de l'histoire pisane est surtout marquée par sa lutte avec Florence. Après des alternatives de succès et de revers, Pise fut vendue en 1399 à Jean Galéaz Visconti, et en 1405 aux Florentins, qui s'en emparèrent l'année suivante, après un siège opiniâtre. Sous le joug de ces ennemis détestés, la vieille république perdit tout ce qui lui restait d'énergie et de vitalité. Elle était assez éteinte et assoupie déjà en 1409 pour que l'on pût y réunir le fameux concile destiné à mettre fin au schisme. Le rétablissement de son Université, en 1472, par les soins de Laurent le Magnifique, ne fut qu'un léger palliatif pour tant de souffrances. Un instant, en 1494, lors de l'expédition de Charles VIII de France, l'antique énergie des Pisans se réveilla ; ils accueillirent le monarque français en libérateur et réussirent, jusqu'en 1509, avec un héroïsme au-dessus de tout éloge, à repousser les attaques des Florentins. Mais c'était la dernière étincelle d'une flamme prête à s'éteindre. Épuisée par ce dernier effort, Pise s'ensevelit dans une torpeur profonde, et depuis lors nulle cité d'Italie n'a mené une existence plus effacée et plus morne.

Mais cette investigation historique nous a trop arrêtés. J'ai hâte de revoir le splendide assemblage de chefs-d'œuvre qui s'appellent le dôme, le campanile, le baptistère et le Campo-Santo. C'est douceur non pareille que de se retrouver après un long intervalle dans les lieux que l'on a visités au temps de sa jeunesse. Il y a neuf ans que je suis venu ici pour la première fois et je n'y suis pas retourné depuis. Les impressions que je ressentis alors furent si vives qu'aujourd'hui, au premier contact, elles renaissent avec une intensité que je ne leur aurais pas supposée. C'était un premier novembre, jour de la Toussaint : je crois toujours entendre le son grave et vibrant de la grosse cloche du campanile, sonnant sans discontinuer, à intervalles réguliers, depuis l'aube jusqu'au crépuscule ; puis les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chants splendides de la maîtrise de la cathédrale, avec accompagnement d'orgue et d'instruments à cordes. Ces souvenirs, bien fortuits, sont devenus pour moi inséparables de la place du Dôme ; ils lui prêtent je ne sais quelle vie intellectuelle et me la font aimer comme une ancienne amie.

Un autre souvenir, infiniment moins attrayant, se rattache à cette première visite. En débouchant sur la place, je me trouvai brusquement face à face avec une sorte de fantôme, le corps recouvert d'une tunique en coutil bleu tombant jusqu'aux pieds, les reins ceints d'une grosse corde, le visage caché sous un vaste masque également bleu, percé de deux trous à la hauteur des yeux. Je reculai effrayé, m'imaginant avoir affaire soit à quelque criminel, à qui on avait imposé ce costume pour le pousser à la contrition, soit à un malheureux atteint d'une maladie horrible et condamné à dissimuler ses traits, comme les lépreux du moyen âge. Le fantôme me présenta une sébille et me dit d'une voix larmoyante : « per i poveri incarcerati » (pour les pauvres prisonniers). Je ne fus pas long à lui donner mon obole, pour me débarrasser de l'horrible vision. Depuis j'ai appris que, dans beaucoup de villes d'Italie, c'est là le costume obligé des membres des confréries charitables ; à Florence notamment, les frères de la Miséricorde, recrutés parmi les plus illustres représentants de l'aristocratie, se sont fait une loi de le porter dans toutes les occasions où ils exercent leur ministère ; mais j'avoue avoir eu beaucoup de peine à m'accoutumer à ce costume lugubre, dont aujourd'hui encore la vue me donne le frisson.

Un frère de la Miséricorde. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le dôme et les monuments qui l'accompagnent sont situés à l'extrémité de la ville, dans un quartier désert, tout contre les remparts de la « Porta-Nuova. » C'est une anomalie dont je ne me souviens pas d'avoir rencontré d'exemple. Partout ailleurs la cathédrale occupe le centre de la cité, comme le drapeau occupe le centre du régiment qui est chargé de le défendre. Elle est le noyau autour duquel viennent se grouper les constructions nouvelles, les quartiers nouveaux, le cœur qui transmet la vie et l'impulsion aux autres parties du corps. On pourrait être tenté de croire que la disposition irrationnelle dont nous nous plaignons est due aux remaniements de la topographie pisane ; il n'en est rien : au douzième siècle, en 1155, au moment où l'on dota la ville de remparts, on les fit passer à côté de la cathédrale, preuve bien évidente que celle-ci occupait dès lors un quartier excentrique.

Cet isolement étrange, cette sorte de relégation, d'exil, a très certainement contribué, plus que toute autre cause, à donner à Pise sa physionomie si morne, son caractère de ville morte ; mais tenons-nous-en à la place même du Dôme : l'absence de bruit, de mouvement, un calme imposant, le voisinage de la campagne, ajoutent singulièrement à son effet ; à deux pas d'une cité de près de 30 000 habitants, on goûte toutes les douceurs de la solitude.

La place du Dôme forme un vaste rectangle irrégulier, orné de pelouses ; à droite, quand on vient de la ville, le campanile ; au centre, la cathédrale ; à gauche, le baptistère ; puis, en retrait, le Campo-Santo, et enfin, à l'arrière-plan, les remparts crénelés, par-dessus lesquels arrive par bouffées un air vif et pénétrant. Pas une échoppe, pas un arbre ne vient troubler l'attention, qui se concentre tout entière sur les quatre gigantesques monuments. Ceux-ci, composés de magnifiques blocs de marbre blanc, auquel le temps a donné une patine jaune d'une richesse et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une chaleur admirables, se détachent avec une netteté et un relief extraordinaires, et sur le fond bleu des montagnes que l'on aperçoit par delà les remparts, et sur l'azur, en ce moment particulièrement pur, du firmament. Ce spectacle est si éloquent qu'il a frappé jusqu'aux voyageurs si froids du siècle dernier. « Je ne pense pas, dit le président de Brosses, que nulle part ailleurs on puisse trouver, dans un si petit espace que la place du Dôme, quatre plus jolies (!) choses que les quatre qui y sont rassemblées; elles sont toutes de la tête aux pieds, c'est-à-dire des fondations aux toits, même le pavé de la place, de marbre de Carrare plus blanc et presque aussi fin que l'albâtre. »

II. Le Dôme. — L'architecte Buschetto : le Dédale du onzième siècle. — Les portes de Jean Bologne. — Les tableaux de Sodoma et d'Andrea del Sarto.

La fondation du dôme, la « primaziale », comme on l'appelle à Pise, se rattache à un des exploits les plus glorieux de la république pisane ; le patriotisme y a eu autant de part que la piété. C'était en 1063 : les Pisans venaient d'entreprendre une expédition victorieuse contre les Sarrasins de Palerme; ils avaient réussi à forcer le port et à s'emparer de six grands navires chargés de richesses; livrant cinq d'entre eux aux flammes, ils vendirent le sixième, dont le produit, au témoignage de l'inscription métrique tracée sur le dôme, servit à l'édification de ce sanctuaire.

L'emplacement choisi fut celui qu'occupait une basilique du quatrième siècle, « Santa Reparata in Palude », laquelle avait elle-même succédé à des thermes construits par l'empereur Hadrien. La nature marécageuse du terrain ne justifie que trop le surnom de « in Palude »; elle explique les nombreux tassements qui se sont produits au dôme ainsi qu'au campanile.

Au milieu de ces siècles barbares où la personnalité de l'artiste parvient si difficilement à se dégager, la physionomie de l'architecte Buschetto se distingue par un singulier mélange de gloire et de mystère. On ignore quelle fut sa patrie; il ne manque pas d'auteurs qui le font naître en Grèce. La primitive École de Pise serait, dans ce cas, fille de celle de Byzance. L'abbé Didier ne réclamait-il pas, précisément vers la même époque, le concours d'artistes byzantins pour réorganiser les études d'art dans son couvent du Mont-Cassin! Quoi qu'il en soit, Buschetto semble avoir accompli quelques tours de force techniques qui frappèrent de stupeur ses contemporains, et qui lui valurent d'être appelé le Dédale de son siècle. A l'occasion de l'érection de l'obélisque du cirque de Néron à Rome, les poètes chantèrent à l'envi ses louanges: dix jeunes filles, dit l'un d'eux, purent, grâce au génie de Buschetto, soulever avec leurs mains un poids que mille paires de bœufs auraient eu peine à ébranler.

Les travaux du dôme commencèrent, je le répète, en 1063; ils furent menés avec une extrême célérité. Si Buschetto n'eut pas la joie de mettre la dernière main à son œuvre, du moins la laissait-il assez avancée pour que son élève Rainaldus pût la terminer dans un délai peu considérable : cet édifice colossal fut achevé en 1100, moins de quarante ans après la pose de la première pierre. La consécration toutefois n'eut lieu qu'en 1118, sous les auspices du pape Gélase II.

Le dôme de Pise a la forme d'une croix latine; il est divisé en cinq nefs avec une coupole, non éclairée, sur le transept. Sa longueur est d'environ 95 mètres, sa largeur de 32 mètres et demi, la hauteur de la nef centrale d'un peu plus de 33 mètres. La façade est divisée en cinq étages, supportés par 58 colonnes; le premier de ceux-ci dessine sept fausses arcades, dans trois desquelles sont pratiquées autant de portes; les autres, formant comme deux frontons superposés, se composent d'une série d'arcs en plein cintre, supportés par des colonnettes. Le même système de fausses arcades fait les frais de l'ornementation des côtés de l'édifice et du transept; seuls les étages supérieurs sont percés de fenêtres.

Malgré de nombreuses restaurations, dont la dernière a eu lieu il y a un très petit nombre d'années, le marbre, ce splendide marbre tiré des carrières voisines, a conservé en une foule d'endroits sa patine ancienne; mais cette patine n'est pas brillante, elle ressemble plutôt à une sorte de bavure jaune ayant la couleur du limon, ou celle de la rouille, et due très probablement aux incrustations de lichens.

L'emploi de matériaux antiques est surtout sensible dans l'abside. Une foule de colonnes, en porphyre, en granit, en marbre numidien, les unes lisses, les autres cannelées ou tournées en spirale, proviennent certainement d'édifices romains. On n'a même pas pris la peine de les assortir, de remplacer les chapiteaux, qui sont non seulement disparates, mais encore inégaux quant à leurs dimensions; le corinthien et l'ionique y sont placés pêle-mêle avec le composite.

Les pierres du dôme de Pise sont de celles qui parlent : « Et lapides locuti sunt ». Elles nous racontent l'histoire de vingt siècles. Ici, une inscription romaine employée comme vulgaire moellon, avec ces lettres renversées : ꟻV· L· VA[1]; ailleurs, sur la façade, le sarcophage à strigiles dans lequel repose Buschetto; sur une colonne de l'intérieur, le mot « Ugolinus », tracé en beaux caractères lapidaires du moyen âge, et précédé d'une croix; à l'entrée du chœur, à droite, une inscription rappelant qu'en 1810 le sarcophage de la comtesse Béatrix, la mère de la comtesse Mathilde, a été transporté au Campo-Santo; au-dessus, la vénérable épitaphe de la comtesse; quelques pas plus loin, cette autre inscription, irrévérencieuse, tracée en caractères de couleur par quelque novateur fougueux : « non vogliamo i giesuiti » (nous ne voulons pas de jésuites). Trait de mœurs bien italien! On a laissé subsister le corps même de l'inscription, mais

1. Morrona, dans sa *Pisa illustrata* (Pise, 1812, t. I, p. 320 et suivantes), a relevé les fragments d'inscriptions antiques employés comme matériaux de construction ou de décoration. On rencontre dans le nombre les noms de Trajan et d'Hadrien.

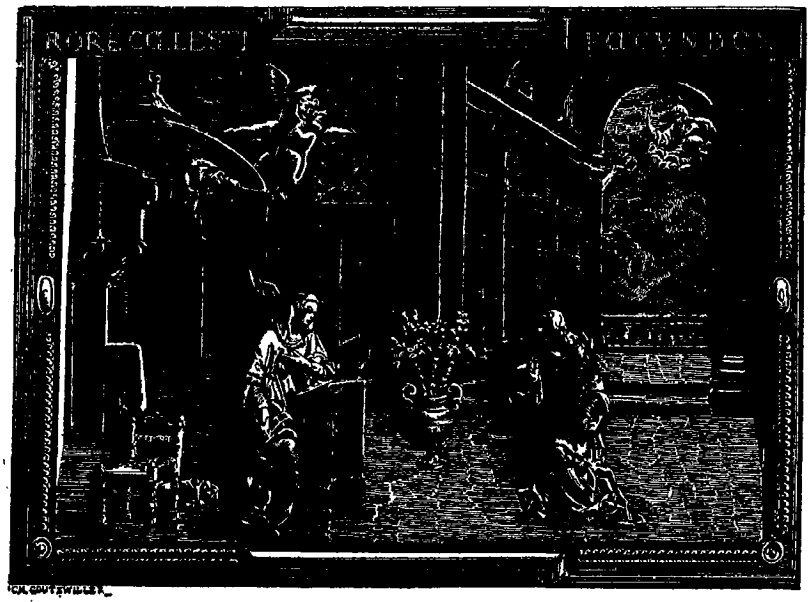
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une main pieuse a effacé le mot « non » et retourné ainsi l'arme contre l'agresseur.

L'extérieur du dôme est pauvre en sculptures, surtout en statues. Les graves architectes romans ont dû trouver ce genre d'ornements trop frivole, trop profane. Seule la façade produit l'impression de la richesse. Les deux superbes colonnes, au fût historié, qui flanquent la porte principale; les deux lions couchés sur ces colonnes; les têtes grimaçantes, prodiguées sur tous les monuments de Pise, comme les mascarons sur le Pont-Neuf de Paris; les incrustations en marbres de couleur, dessinant des motifs géométriques; les cinq statues de l'École de Jean de Pise (la Vierge et des Saints) placées à la base et au sommet du fronton; enfin les mosaïques (modernes) des lunettes, la Vierge trônant entre des anges, Sainte Reparata (avec une palme et une banderole), montrent que, de ce côté du moins, la pensée des sculpteurs et des mosaïstes s'est arrêtée partout avec amour.

Autrefois de nombreux sarcophages et sculptures antiques, incrustés dans la façade, ajoutaient l'élément historique aux patientes productions de l'École romane. Mais ces monuments ont été depuis longtemps transportés au Campo-Santo. Le dôme n'a conservé que le sarcophage dans lequel repose son fondateur Buschettus : ce monument, orné de strigiles, ou cannelures en forme d'S, est encastré près de la porte de gauche.

L'ornement principal de cette façade, ce sont les trois portes de bronze dont notre illustre compatriote Jean Bologne de Douai l'a dotée, après l'incendie de 1596, dans lequel périrent les portes anciennes, œuvre de Bonanno de Pise. Ce travail colossal (la porte centrale ne mesure pas moins de 6m,80 de haut sur 3m,44 de large) fut mené à bonne fin en peu d'années, grâce au concours de nombreux collaborateurs, parmi lesquels il faut citer: Pierre Francheville, Pierre Tacca et Antonio Susini, trois des élèves favoris de Jean Bologne, Fra Domenico Portigiani, l'habile fondeur qui à différentes reprises avait travaillé déjà sous les ordres du maître, puis Angelo Serrano et son neveu Zanobi Orazio Mocchi, Giovanni Bandini de Castello, surnommé « dell' Opera », et Gregorio Pagani. Il coûta 8601 « scudi », c'est-à-dire une quarantaine de mille francs, valeur du temps. Telle fut l'ardeur, la « furia », déployée par le vieux maître français, que dès 1603 les trois portes purent être mises en place. C'était aller vite en besogne. Les portes de Ghiberti avaient exigé huit ou dix fois plus de temps; aussi la différence d'exécution n'est-elle que trop sensible.



L'Annonciation : fragment de la porte de Jean Bologne (voy. p. 312). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

La vie de la Vierge et la vie du Christ, tels sont les sujets représentés sur les vingt compartiments des trois portes [1]. Le modèle pris ou imposé pour la disposition générale n'est pas difficile à découvrir: ce sont ces mêmes portes du baptistère de Florence auxquelles nous venons de faire allusion. Mais que la décadence a marché vite depuis le quinzième siècle! Jean Bologne a été bien imprudent d'évoquer, par la disposition générale comme par les détails, le souvenir du chef-d'œuvre de Ghiberti [2]. Considérez par exemple les

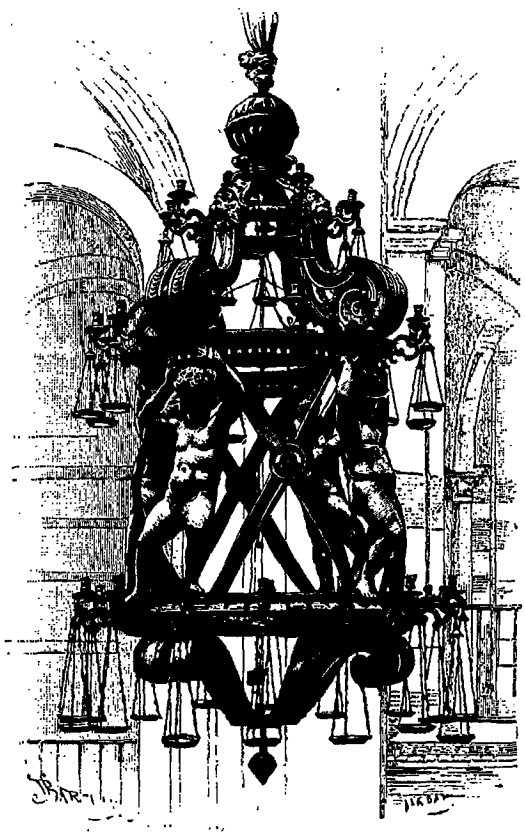
1. On trouvera une description détaillée des trois portes et des gravures à une grande échelle dans le somptueux volume que MM. Foucques de Vagnonville et Abel Desjardins ont consacré, il y a quelques années, au maître douaisien.

2. Le dix-septième et le dix-huitième siècle ne pouvaient pas manquer de donner la préférence à l'œuvre de Jean Bologne sur celle de Ghiberti. En 1739-1740 le président de Brosses déclara formellement les portes de Pise « beaucoup meilleures que celles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bordures : l'imitation est flagrante ; on y découvre des feuilles d'olivier et de chêne, des grappes de raisins, des haricots, des roses, des tomates, des colimaçons, un hibou, un écureuil, des crapauds, deux lézards, dont l'un mord son compagnon, deux dogues aboyant l'un contre l'autre, un rhinocéros faisant pendant à un cerf[1], et, dans le bas, des vases donnant naissance à des roses, absolument comme si l'époque de Jean Bologne avait encore pour la nature l'amour fervent et respectueux des quattrocentistes. Mais ces fleurs, ces fruits, ces animaux, sont faits de chic, au lieu d'être étudiés avec une pieuse sincérité ; ils sont assemblés au hasard, sans souci des lois du rythme, sans goût, même sans netteté ; on constate la facilité de l'artiste, et je ne sais quel brio ; puis on passe : la pensée du spectateur s'arrête sur ces improvisations aussi peu que s'y était arrêtée la pensée même de l'auteur.

Si nous passons aux scènes elles-mêmes, toutes les lacunes de l'éducation de Jean Bologne éclatent au grand jour. Le puissant artiste ne se trouve à son aise que dans la grande statuaire, dans la ronde bosse proprement dite ; vis-à-vis du bas-relief, il manque essentiellement du calme, de la sobriété, de la pondération indispensables à un genre de travail qui est toujours destiné à prendre place dans un ensemble architectonique. Chez lui, nulle trace de cette alternance harmonieuse des reliefs et des creux qui a été la loi des sculpteurs de l'antiquité et de la première Renaissance ; tantôt ses figures plaquent contre le fond, comme si l'on y avait collé des morceaux de carton découpés à l'emporte-pièce ; tantôt, rattachées au fond par un simple tenon de bronze, elles se détachent avec tout le relief de la ronde bosse.



Le lustre du Dôme (voy. p. 316). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Il y a d'ailleurs de l'habileté, de la verve, de la chaleur dans les compositions de la porte centrale, la seule qui soit véritablement digne de Jean Bologne (les autres, vides et boursouflées, ne révèlent que trop la main d'élèves).

L'*Annonciation*, par exemple, est un joli tableau bien encadré, vif et spirituel. Dans la *Présentation de la Vierge au Temple*, l'homme vu de dos nous offre un charmant motif de draperie. Dans d'autres scènes, on admire la hardiesse de l'invention, la science consommée du dessin et la puissance dramatique. Certains petits génies (des « Puttini ») sont aussi fort agréablement tournés. Avec un maître de cette valeur, alors même qu'il se trompe, on trouve toujours d'amples dédommagements.

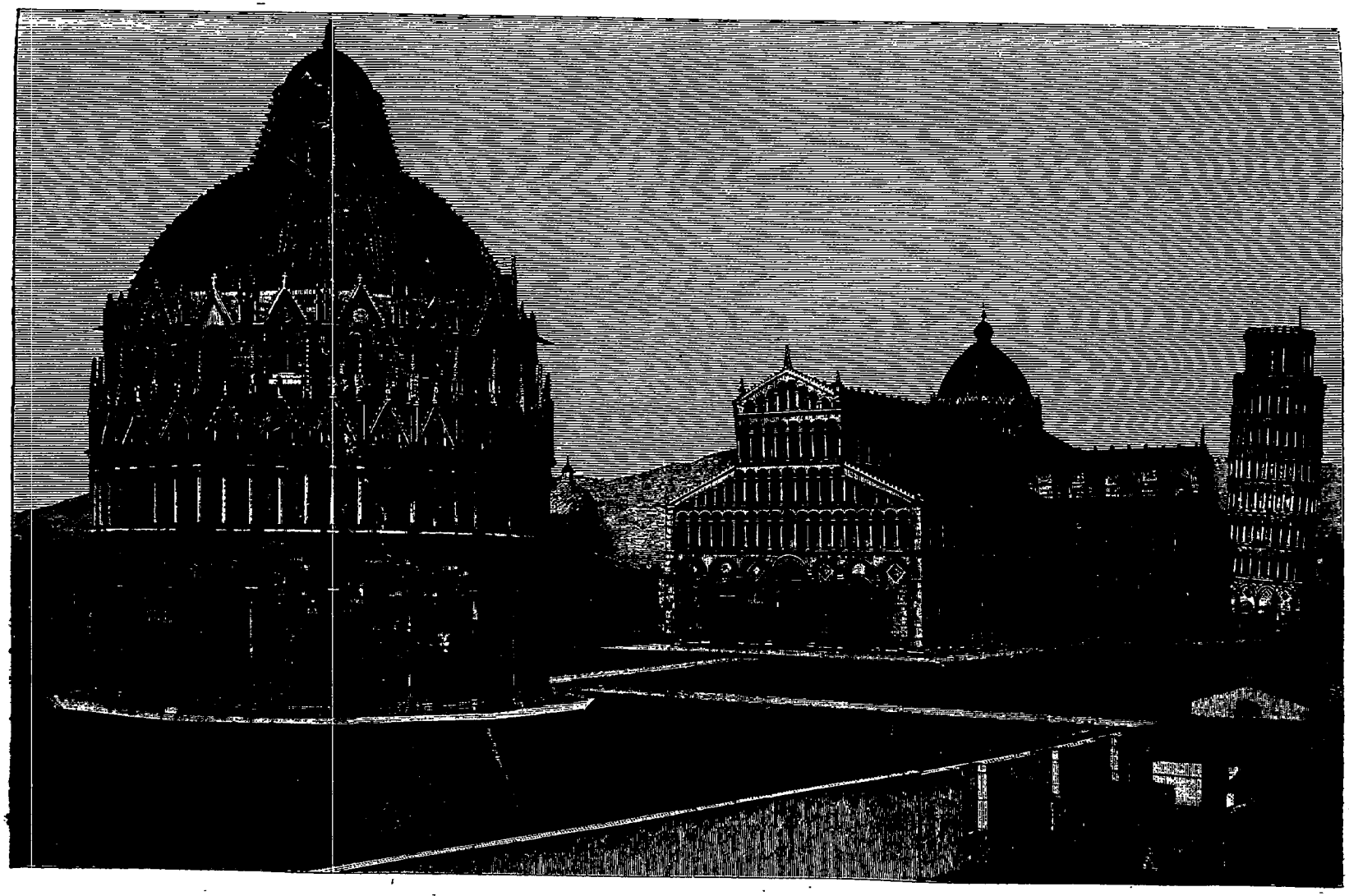
Une autre porte de bronze d'une haute antiquité, sinon d'une haute valeur, orne le transept, du côté de la tour penchée. Elle a pour auteur, d'après plusieurs archéologues, « Bonannus civis Pisanus », qui fondit en 1186 la porte, de tout point analogue, du dôme de Monreale et qui exécuta également les portes, aujourd'hui détruites, de la façade du dôme pisan. C'est un ouvrage d'une barbarie rare, sans nulle entente de l'ordonnance, sans nulle science du modelé ou de l'expression ; l'auteur ne sait même pas placer d'aplomb ses figures (des rosaces disposées par séries de neuf autour de chaque compartiment sont la seule réminiscence de l'art antique).

L'ignorance des proportions est telle, que les édifices sont souvent plus petits que les personnages, et que ceux-ci à leur tour, dans l'*Entrée à Jérusalem*, avec l'inscription *Dies palmarum*, sont plus petits que les feuilles du sycomore sur lequel ils se sont juchés. Les sujets représentés dans les vingt compartiments sont : l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Nativité*, les *Rois Mages*, la *Présentation au Temple*, la *Fuite en Égypte*, le *Massacre des Innocents*, le *Baptême du Christ*, la *Tentation*, la *Transfiguration*, la *Résurrection de Lazare*, l'*Entrée à Jérusalem*, le *Lavement des pieds*, la *Cène*, le *Baiser de Judas*, le *Christ en croix*, la *Descente aux limbes*, les *Saintes Femmes*

qu'on prise tant au Baptistère de Florence ». Ce sera l'honneur de l'abbé Richard, ce juge si indépendant, d'avoir reconnu dès 1766 que les portes de Pise étaient au contraire « fort au-dessous du baptistère florentin ».

1. Ce fait, dit l'astronome de La Lande, prouve que le rhinocéros était dès lors connu en Europe. Cependant, ajoute notre savant compatriote, avant qu'on en eût amené un à Paris, en 1749, bien des gens étaient en France dans l'opinion que cet animal était fabuleux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place du Dôme (voy. p. 309 et 310). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au tombeau, l'*Ascension* et la *Mort de la Vierge*, enfin, dans le bas, douze prophètes, et, dans le haut, le Christ et la Vierge assis sur un trône. Par une disposition assez rare, les sujets vont de droite à gauche, puis de gauche à droite, comme dans l'écriture appelée « boustrophédon »; ils commencent par le bas et se terminent dans la partie supérieure; des inscriptions assez sommaires (*Erodi*, pour le *Massacre des Innocents*; *Sepulcrum*, pour les *Saintes Femmes au tombeau*, etc.) les accompagnent. Je ne relèverai, dans ces compositions informes, qu'un seul trait offrant quelque intérêt : les deux sœurs de Lazare se courbent devant le Christ par un mouvement tout d'une pièce, absolument comme dans la fameuse fresque de Giotto, à l'Arena de Padoue, exécutée quelque cent ans plus tard.

Au quatorzième siècle, un compatriote de Bonannus, André de Pise, montrera dans d'autres portes de bronze, celles du baptistère de Florence, comment, avec des ressources tout aussi simples et une sobriété encore plus grande, on peut créer les compositions les plus pures et les plus pathétiques. On ne pouvait souhaiter pour l'École pisane de plus éclatante revanche.

Pénétrons à l'intérieur. La première impression est la stupéfaction, l'éblouissement; seuls dans l'Italie entière Saint-Marc de Venise, la cathédrale de Sienne et la basilique de Saint-Paul hors les murs, près de Rome, offrent une telle magnificence. C'est d'abord la richesse des matériaux mis en œuvre, les vingt-quatre énormes colonnes monolithes de la nef centrale et les innombrables autres colonnes de marbre ou de granit prodiguées partout ailleurs; puis l'alternance, si pittoresque, des marbres noirs avec les marbres blancs; puis la netteté et la vigueur de l'ordonnance, l'ampleur des proportions — le transept à lui seul est vaste comme une basilique, — enfin l'éclat et l'harmonie de la coloration, à l'effet de laquelle une pénombre pleine de mystère, une obscurité majestueuse, comme dit l'abbé Richard, ajoute encore (le dôme est éclairé par plus de cent fenêtres, mais elles sont petites, percées fort haut et en partie garnies de vitraux). Avec la forêt de colonnes (le dôme n'en compte pas moins de 450, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur) alternent ces fausses arcades si chères à l'École pisane; celles-ci, à leur tour, sont relevées par un magnifique soffite en bois doré avec des caissons bleus, ornés de rosaces, de chérubins et des armoiries des Médicis, tandis que les restes de l'ancien pavement en mosaïque se distinguent par une gamme plus discrète.

Il ne faut pas craindre de savourer à loisir les beautés architecturales du dôme de Pise, car elles forment sinon l'unique, du moins le principal attrait de ce sanctuaire. Ayons le courage de le proclamer : le contenant l'emporte ici sur le contenu.

Il ne pouvait en être autrement dans une cité dont la vie intellectuelle a été brusquement étouffée, au début de la Renaissance, sous le joug florentin. La vieille métropole pisane ne nous offre pas, comme les autres monuments toscans, le résumé des styles qui se sont succédé depuis le moyen âge, ce mélange pittoresque et vivant de productions portant chacune l'empreinte d'une époque différente. C'est à peine si le quatorzième, le quinzième et le seizième siècle y sont représentés de loin en loin par quelque œuvre isolée, fragmentaire. L'archéologue peut se féliciter de cette unité relative : l'artiste la déplorera.

A défaut de statues ou de fresques contemporaines de l'édifice, c'est-à-dire datant du onzième au douzième siècle, le dôme contient du moins un fragment d'une curieuse production de la seconde école pisane, celle qu'ont illustrée Nicolas et Jean de Pise dans la seconde moitié du treizième et au commencement du quatorzième siècle. Je veux parler des deux lions supportant les colonnes sur lesquelles repose la chaire. Ces deux morceaux, d'un style superbe, pleins de mouvement et d'ampleur, proviennent de l'ancienne chaire détruite dans l'incendie de 1596. Nous retrouverons les autres fragments de ce monument en nous occupant du Campo-Santo.

La mosaïque de l'abside, le Christ trônant entre la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, nous reporte à la même époque, la fin du treizième, au commencement du quatorzième siècle, mais elle n'a que ce point de commun avec l'œuvre de Jean de Pise : à ne considérer que son style, on la croirait antérieure de cent ans, tant elle est raide, maigre et pauvre. Cette page revendique cependant une origine illustre : son auteur n'est autre que Cimabué, le maître de Giotto.

Commencé en 1300 ou 1301, le travail fut interrompu par la mort de l'artiste; un peintre du nom de Vicinus le termina en 1321. La composition est colossale, mais, je le répète, nullement belle : elle se ressent singulièrement encore de l'influence byzantine; le Christ, notamment, a le nez trop court, la moustache comme atrophiée, la barbe mal attachée.

Les autres œuvres d'art appartiennent pour la majeure partie à des époques qui ne sauraient avoir la prétention de captiver nos regards.

Les douze autels latéraux, la plupart dus à Staggio Staggi, ne nous arrêteront pas. Quant aux tableaux d'un Orazio Riminaldi, d'un Giovanni Stefano Maruscelli, d'un Cosimo Gamberucci, d'un Ottaviano Vannini, d'un Michele Cinganelli, il suffit qu'ils soient décrits et portés aux nues dans les monographies de Morrona, de Grassi et de Nistri : ici la description de ces productions froides et ennuyeuses serait absolument hors de propos, surtout lorsque, à deux pas de là, au Campo-Santo, tant de chefs-d'œuvre nous attendent.

Les contemporains mêmes les ont sévèrement jugées : dans son *Voyage d'Italie*, Cochin, qui péchait pourtant par excès d'indulgence pour le dix-septième et le dix-huitième siècle, s'écrie à chaque instant : « il y a peu de chose qui soit bon », ou « tableau de très petite manière et faible d'exécution », etc.

La peinture, à sa plus belle période, est cependant re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présentée au dôme de Pise par trois pages de tout point excellentes : le *Sacrifice d'Isaac*, de Giovanni Antonio Bazzi, surnommé le Sodoma, la *Sainte Marguerite* et la *Sainte Catherine*, d'Andrea del Sarto.

Le Sodoma est un maître de premier ordre, que l'on n'apprend qu'en Toscane à connaître et à aimer comme il mérite de l'être. Pise n'a qu'un chef-d'œuvre, un tableau sur toile, à opposer aux splendides fresques de Sienne et de Monte Oliveto Maggiore, mais le *Sacrifice d'Isaac* est une merveille, digne de prendre place

Intérieur du Dôme. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

entre celles du Corrège et celles de Titien. Abraham, les jambes nues, le torse recouvert d'une tunique courte, du plus beau bleu, et d'un manteau rouge flottant, la barbe ondoyante, le front haut, les yeux levés au ciel, le geste inspiré, brandit le glaive; devant lui, Isaac agenouillé, tout nu et tout tremblant, les bras serrés contre la poitrine, regardant son père à la dérobée; dans les airs, le messager céleste s'apprêtant, par un mouvement superbe, à empêcher ce forfait horrible au fond, un bouquet d'arbres : telle est la composition.

Tout est admirable dans cette grande page : et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sobriété de la composition et la puissance dramatique, et la pureté du dessin et la naïveté des expressions (l'Isaac vaut l'Ève peinte par le Sodoma à Sienne, ce qui n'est pas peu dire), et enfin la richesse et l'harmonie du coloris, ce bleu vibrant de la tunique formant un accord si sonore avec le rouge du manteau et avec les carnations, d'une délicatesse exquise, du corps d'Isaac.

A la suite de nos victoires, le *Sacrifice d'Isaac* a figuré pendant quelques années au Louvre. Le choix qu'en avait fait Vivant-Denon honore le goût de l'organisateur de cette collection sans rivale qui s'appelait le « Musée Napoléon ». En 1815 la toile de Sodoma reprit sa place dans la cathédrale pisane.

Une autre composition de Sodoma, la *Descente de croix*, date de ses dernières années; elle est à peine digne de lui.

Deux saintes agenouillées, dues au pinceau d'Andrea del Sarto, sainte Marguerite et sainte Catherine, rivalisent avec le *Sacrifice d'Isaac* par la grâce de leur attitude et le charme du coloris. De tous les contemporains de Sodoma, Andrea del Sarto est celui dont le talent offre le plus d'analogies avec le sien; mais je ne crois pas me montrer injuste en affirmant que son style, essentiellement facile, parfois même banal, n'arrive pas à la souveraine distinction, à la suavité incomparable de celui de son émule lombardo-siennois. Deux autres tableaux d'Andrea del Sarto, saint Pierre et saint Jean-Baptiste, sont infiniment inférieurs aux deux saintes, qui, je le répète, exercent une séduction à laquelle on n'essayera pas de se soustraire.

Sainte Catherine, d'Andrea del Sarto. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Perino del Vaga, le contemporain de Sodoma et d'Andrea del Sarto, et l'élève de Raphaël, est moins bien partagé. Sa madone entourée de saints, quoi qu'en dise Grassi, qui considère ce tableau comme « la più pregevole opera di quante adornano gli altari del tempio », est une œuvre froide et banale, avec des réminiscences affaiblies de Raphaël. Ajoutons, à la décharge de Perino, que le tableau fut terminé non par lui, mais par Giovanni Antonio Sogliani.

La sculpture de la Renaissance est surtout représentée par les bronzes de Jean Bologne : une statuette du Christ, une autre de saint Jean-Baptiste, placées sur les bénitiers, ont été fondues en 1602, d'après les modèles du maître, par Palma da Massa; elles sont donc contemporaines des portes de la façade. Le Crucifix, également en bronze, du maître autel, appartient à l'année suivante, 1603. C'est un des morceaux les plus célèbres du dernier en date parmi les grands sculpteurs de la Renaissance. La tête du Christ est penchée sur la poitrine; les yeux sont fermés, le corps affaissé sous son propre poids. « C'est le dernier moment de l'agonie, ajoute M. Desjardins, à qui j'emprunte cette description, mais on sent que c'est l'agonie d'un Dieu. Nulle contraction des muscles, nulle trace de convulsions. L'impression qui domine est celle du calme et de la résignation. »

Un autre ouvrage en bronze, le lustre suspendu à la voûte, est plus célèbre pour avoir inspiré à Galilée ses recherches sur l'isochronisme des oscillations du pendule que par son mérite d'art. C'est cependant une œuvre d'une rare élégance, ample, harmonieuse, et qui fait le plus grand honneur à son auteur, Vincenzo Possenti, de Pise, qui, d'après la tradition, l'aurait exécutée en 1587.

Quant au mobilier du dôme, il est soit pauvre, soit de mauvais goût. Le siège archiépiscopal, placé en face de la chaire, est orné de marqueteries qui laisseront bien froid l'amateur habitué aux merveilleuses incrustations de Florence, de Sienne et de l'Ombrie. Le style dans lequel sont traités l'*Adoration des Mages*, les *Chardonnerets voltigeant au-dessus d'une grappe de raisin*, les paysages, les objets de nature morte, calice, mitre, etc., montrent que l'avè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nement des cabinets d'Augsbourg et de Nurenberg n'est pas loin. Une inscription nous apprend la date de ce monument si peu récréatif : « Sedente Pisano pontifice Honofrio... facta est sedes hæc ab Antonio Urbano ædili curata per Joh. Bap. Cervellesium. MDXXXVI. »

Je ne ferai que mentionner le fameux autel d'argent, exécuté en 1692 par Sebastiano Tamburini de Pise; c'est un de ces ouvrages lourds et pauvres qui ont fait trop longtemps l'admiration des touristes, mais qu'une critique plus éclairée doit impitoyablement sacrifier aux œuvres, seules vraiment vivantes, du moyen âge et de la Renaissance.

III. Le Baptistère. — La chaire de Nicolas de Pise.

A quelques pas du dôme se dresse le baptistère, monument imposant conçu dans des données analogues, quoique postérieur de près d'un siècle.

Le baptistère fut commencé en 1153 par l'architecte pisan Diotisalvi; ce maître imprima une telle rapidité aux travaux, que dès 1156 il termina l'étage inférieur. La suite de l'entreprise ne répondit pas à ce début brillant : le manque d'argent amena la suspension des travaux, qui ne furent terminés qu'un siècle plus tard, en 1278.

Le baptistère forme une rotonde à trois étages, com-

L'Adoration des Mages, par Nicolas de Pise. — Héliogravure d'après une photographie.

posés : le premier, de vingt colonnes engagées, supportant de fausses arcades; le second, de soixante colonnes ornées chacune à leur sommet d'une tête barbare; le troisième, de dix-huit pilastres alternant avec vingt fenêtres. Les baldaquins gothiques qui surmontent le second et le troisième étage, et qui contiennent des figures à mi-corps de prophètes ou d'apôtres, sont, il est à peine nécessaire de l'ajouter, une addition du treizième siècle. Une coupole, d'une forme peu heureuse, recouvre l'édifice, qui a 107 mètres environ de circonférence et près de 55 mètres de hauteur.

Deux colonnes merveilleusement sculptées depuis la base jusqu'au sommet flanquent la porte principale, celle qui fait face au dôme; comme dans les colonnes de cet édifice, des rinceaux, des fleurs, dont la corolle abrite, par exemple, une femme assise jouant du luth, ou une nichée d'oiseaux, les recouvrent dans toute leur étendue. C'est un art mystérieux et enivrant, qui n'est plus celui du moyen âge et qui n'est pas encore celui de la Renaissance; on dirait une floraison trop hâtive, une intuition singulièrement profonde de l'antiquité, mais qui n'a été ni développée, ni reprise plus tard, la Renaissance du quinzième et du seizième siècle ayant adopté d'autres points de vue. Parvenue à son expansion complète, cette Renaissance pisane du douzième et du treizième siècle nous aurait donné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autre chose que la Renaissance proprement dite : mais elle a été brusquement arrêtée par des causes multiples, et ses efforts véritablement grandioses sont demeurés sans sanction.

Les montants mêmes de la porte sont ornés de bas-reliefs représentant le Christ, le roi David, des apôtres ainsi que les symboles des mois. Sur l'architrave sont sculptés le martyre de saint Jean Précurseur, des scènes de la vie du Christ, et le baptême par immersion. D'autres statues ou bas-reliefs ornent la partie supérieure de cette façade, qui est d'une grande richesse. On y remarque notamment les statues de la Vierge tenant l'Enfant et des deux saints Jean. Ces ouvrages datent du treizième au quatorzième siècle; ils témoignent de l'insuffisance de l'école de Pise dans la sculpture en ronde bosse.

La porte du côté opposé (il y en a quatre en tout, correspondant aux quatre points cardinaux) n'est encadrée que de deux colonnes, dont les stries en spirale rappellent certaines colonnes byzantines, et notamment celles que l'on voit à Saint-Apollinare in Classe, près de Ravenne, et à Saint-Clément de Rome.

Le baptistère se compose de deux parties concentriques : une sorte de portique intérieur, et le corps même de l'édifice, placé sous la coupole qui est supportée par deux étages de colonnes ou de piliers. Dans le bas, huit superbes colonnes monolithes et quatre piliers sur les chapiteaux desquels se développent des arcs en plein cintre; dans le haut, la même disposition, avec cette différence, qu'ici les colonnes sont remplacées par des piliers. Trois gradins régnant autour du portique forment comme un amphithéâtre d'où les spectateurs peuvent contempler les cérémonies.

Le baptistère est pauvre en œuvres d'art, tout comme le dôme; l'architecture fait les principaux frais de la décoration, qui consiste principalement dans l'alternance d'assises de marbre noir avec des assises de marbre blanc.

Le monument qui frappe d'abord les regards est un vaste bassin octogonal placé au centre de l'édifice sur un soubassement de trois marches. Par ses dimensions comme par sa forme, cette cuve baptismale nous reporte au temps où l'on administrait le baptême par immersion : toute une escouade de fidèles pouvait y tenir à l'aise. A quatre des angles de l'octogone sont pratiquées des cavités plus petites, réservées, on l'affirme, au baptême des enfants (le bassin proprement dit était destiné aux adultes). Les trois marches qui conduisent au bassin, ainsi que les huit pans extérieurs, subdivisés en seize compartiments, sont ornés d'élégantes incrustations en marbres de couleur, dessinant des losanges, des étoiles et d'autres ornements géométriques; des rosaces en relief occupent le centre des seize compartiments et relèvent l'éclat de cette marqueterie aussi riche que délicate.

Plusieurs auteurs modernes, entre autres les éditeurs du *Cicerone*, attribuent le bassin baptismal à Tino di Camaino de Sienne (appelé parfois Lino), qui l'aurait exécuté en 1312. Mais les documents anciens nous entretiennent seulement d'une cuve baptismale sculptée par ce maître pour le dôme, avec des bas-reliefs représentant la vie de saint Jean-Baptiste, ouvrage depuis longtemps perdu.

A quelques pas du bassin se dresse, isolée de toutes parts, la chaire de marbre, le chef-d'œuvre de Nicolas de Pise et l'honneur du baptistère. Cet ouvrage fameux, terminé en 1260, se compose d'un hexagone de marbre supporté par neuf colonnes, en brocatelle d'Espagne, en porphyre ou en granit oriental, dont plusieurs reposent à leur tour sur les dos de lions. Des figures allégoriques en haut-relief et surtout six compartiments ornés de bas-reliefs accentuent l'ordonnance architecturale, qui est d'une liberté et d'une souplesse remarquables.

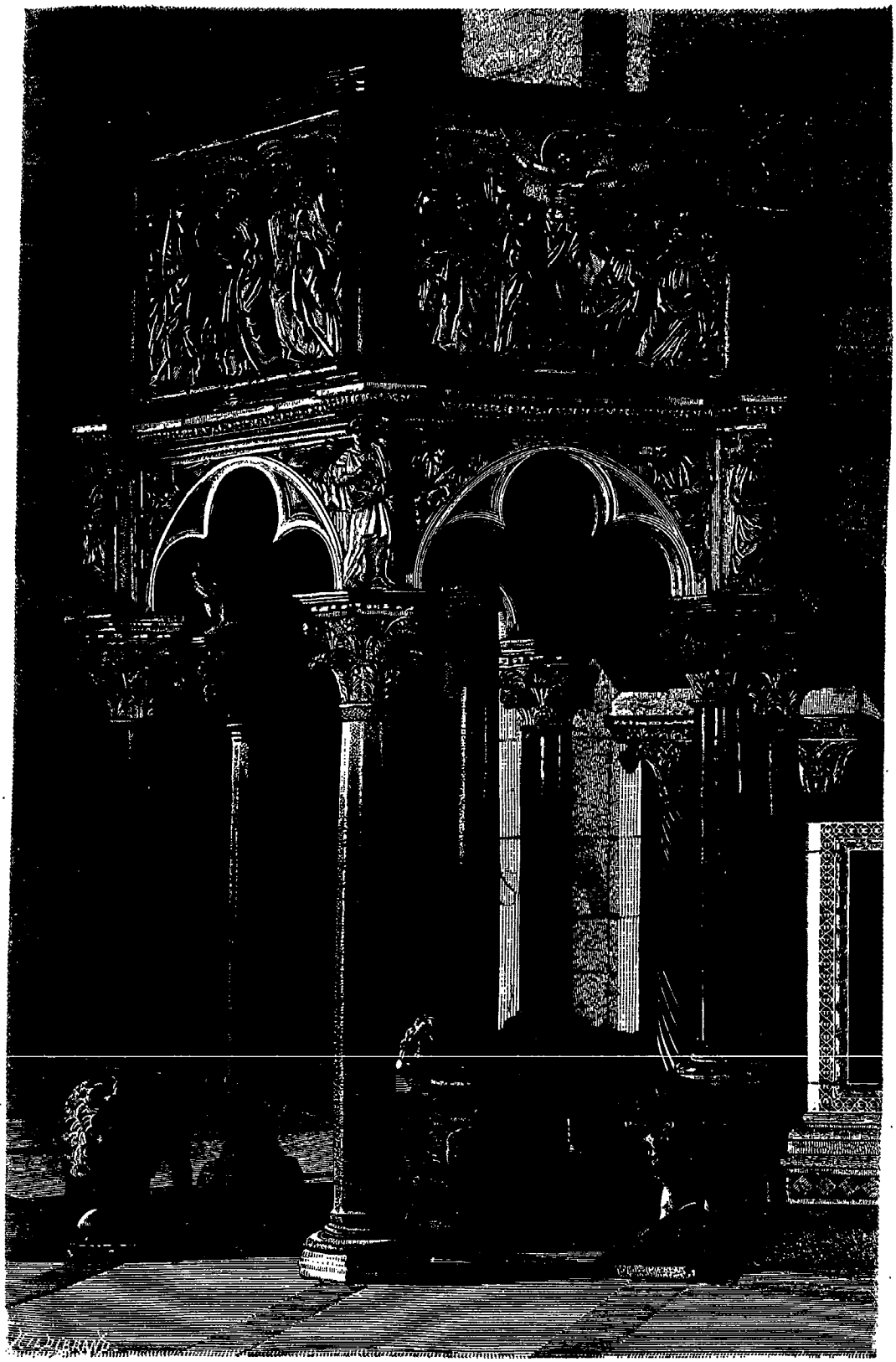
La chaire du baptistère est plus que l'œuvre maîtresse d'un grand artiste, c'est une date dans l'histoire de la sculpture.

Celle-ci se trouvait dans l'abaissement le plus profond au moment où s'élevaient les admirables édifices de Pise. Il est difficile d'imaginer des productions plus lourdes, plus barbares. Tout sentiment de la forme humaine a disparu; les corps sont monstrueux, les visages stupides. On en peut juger par les têtes grimaçantes, bestiales, prodiguées dans toutes les églises de Pise, sur les chapiteaux, à la retombée des voûtes, ainsi que sur la porte de bronze du transept du dôme, attribuée à Bonanno.

Les tendances générales de l'école romane n'étaient nullement favorables à l'étude de la nature. Ne poursuivant que des combinaisons abstraites, découlant de la géométrie, la régularité, l'harmonie étaient ses principaux objectifs; sous l'empire de tels principes elle subordonnait la figure humaine à l'effet d'ensemble que devait produire telle ou telle partie d'un édifice; de même, le symbolisme remplaçait pour elle la représentation des formes réelles. Une tige avec trois feuilles au bout représentait un arbre; quelques créneaux, sommairement indiqués, une ville. Enfin les idées les plus sombres, les plus lugubres, assiégeaient l'imagination des artistes et des fidèles. A l'entrée des églises, des lions monstrueux semblent prêts à dévorer les coupables; sur la façade, des rangées d'animaux fantastiques, basilics, dragons, griffons, pèsent sur l'imagination comme un cauchemar. Idées lugubres, style barbare, tel est en un mot le caractère de la sculpture romane en Italie.

Tout à coup parut un de ces artistes prodigieux qui, du premier bond, atteignent, parfois même dépassent le but, et qui semblent vivre bien plus avec la postérité qu'avec leurs contemporains. Nicolas de Pise est un réformateur, un initiateur, de la taille de Brunellesco, de Donatello, ou des frères Van Eyck, les illustres peintres flamands, un de ces maîtres sachant s'élever si haut que, plusieurs générations durant, ses successeurs sont incapables non seulement de faire mieux, mais encore de faire aussi bien. « Au milieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



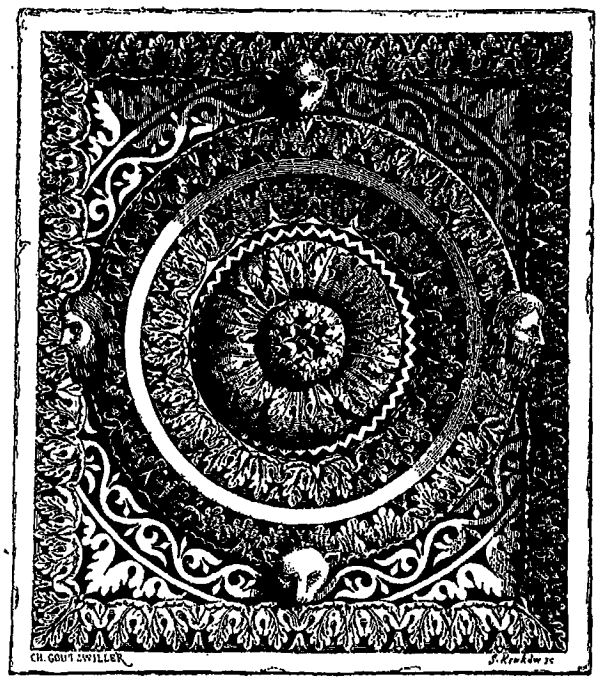
La chaire du baptistère, de Nicolas de Pise. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cette nuit obscure, dit Stendahl dans un langage qui n'est pas exempt de déclamation, Nicolas de Pise vit la lumière et osa la suivre. »

Je ne m'étendrai pas ici sur la vie et sur les œuvres de Nicolas de Pise. Le lecteur me permettra de le renvoyer sur ce point à mon travail sur les *Précurseurs de la Renaissance*. Il me suffira de rappeler que Nicolas de Pise, né à Apulia, en Toscane, vers 1206, est mort en 1280, à Pise.

Comment ce maître est-il parvenu à substituer aux essais informes de ses prédécesseurs un style aussi nouveau et aussi parfait? Où a-t-il retrouvé cet art des proportions, du rythme, de l'expression, de la noblesse, dont le secret était perdu depuis tant de siècles? Je répondrai sans hésiter : dans l'étude de l'antique. C'est à elle qu'il doit d'avoir pu réformer la statuaire, comme c'est à elle que les architectes de Pise ont dû, deux cents années auparavant, de pouvoir réformer l'architecture. Les modèles de l'antiquité abondaient à Pise, où, de fort bonne heure, on s'attacha à recueillir ces glorieux vestiges d'une civilisation disparue. Plus d'une fois, en effet, les Pisans rapportèrent de leurs expéditions maritimes des colonnes, des chapiteaux et surtout des sarcophages.



Rosace du baptistère (voy. p. 318). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

Il n'est pas nécessaire de supposer que Nicolas de Pise soit allé chercher son initiation dans l'Italie méridionale, à la cour de l'empereur Frédéric II; la Toscane lui offrait en abondance des modèles propres à l'inspirer. Aujourd'hui même, à quelques pas de la chaire du baptistère, le chef-d'œuvre du sculpteur pisan, on voit les bas-reliefs antiques qu'il a imités, le vase avec le Bacchus indien et le sarcophage représentant l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte.

Ce serait une erreur cependant de croire que Nicolas de Pise n'est tributaire que de l'antique. A côté de figures graves et belles, comme la madone, les anges, on découvre des traits pris sur la réalité : un bélier qui se gratte le front, un cheval qui hennit, etc. Je crois ne pas me tromper en attribuant ces velléités de naturalisme à l'influence du style gothique.

Le style gothique est l'expression des tendances nouvelles du moyen âge, du besoin de scruter et de fouiller. Autant l'art roman, fondé sur l'emploi du plein cintre, était simple, grave, austère, autant l'art gothique, qui prend pour base l'arc en tiers point, c'est-à-dire une formule essentiellement artificielle, est souple, ondoyant, vivant. Les facultés de l'imagination ne tardent pas à éclipser celles de la raison; le regard ardent de ces générations, au tempérament fiévreux, plonge dans les moindres replis de la nature; les passions surexcitées parviennent enfin à se traduire dans un langage pittoresque et coloré.

Les bas-reliefs de Nicolas se distinguent, je le répète, par leur ampleur, par leur noblesse, par leur belle ordonnance. Il est difficile de concevoir une sculpture qui s'harmonise davantage avec son cadre, avec ces admirables monuments des architectes pisans du douzième siècle. Rien de violent, de heurté, d'antidécoratif.

Il est cependant nécessaire de signaler une lacune de cet art, qui, du premier coup, s'est élevé si haut. En France, à l'époque même où travaillait Nicolas de Pise, prenaient naissance, à Paris, à Reims, à Chartres, au Mans et dans une foule d'autres villes, des statues qui forment avec celles du maître pisan le contraste le plus complet. Le style de Nicolas, comme d'ailleurs celui de tous ses successeurs, a en effet quelque chose de froid et de sec; s'il l'emporte sur celui de nos « imagiers » français par la netteté de la composition et la pureté des contours, combien ne leur est-il pas inférieur au point de vue de l'émotion et de la vie! Les statuaires de nos cathédrales sont à tous égards dignes de se mesurer avec leur illustre émule toscan. Leur malheur, c'est de n'avoir pas trouvé un Vasari pour célébrer leur gloire ou, au pis aller, pour nous transmettre du moins leurs noms.

Eugène Müntz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mausolée de l'empereur Henri VII au Campo-Santo (voy. p. 327). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PISE (suite).

IV. Le Campo-Santo. — Giovanni Pisano et le style gothique. — Le Panthéon des gloires pisanes. — La chaire de Jean de Pise. Le tombeau de l'empereur Henri VII. — Les chaînes de l'ancien port. — Les Français au Campo-Santo.

Le premier champion de l'architecture gothique en Italie n'aurait été autre, d'après Vasari, que Niccolò Pisano. A cette époque, on le sait, il était rare qu'un artiste se renfermât dans la pratique d'un seul art. L'enseignement simultané était dès lors dans toute sa floraison. Nicolas de Pise, de même que son fils Jean de Pise, brillait à la fois dans l'architecture et la statuaire; il en fut de même d'Arnolfo di Cambio, leur collaborateur, et de Fra Guglielmo d'Agnello, aussi bien que des artistes romains contemporains, les Cosmati.

Vasari attribue à Nicolas une foule de constructions, non seulement dans la Toscane, mais encore à Naples, à Padoue, à Venise. Peu s'en faut que le biographe ne lui fasse honneur de toutes les cathédrales qui s'élevèrent à ce moment en si grand nombre d'un bout à l'autre de l'Italie.

Mais s'il est prouvé que Nicolas a pratiqué l'architecture, il n'est pas moins certain malheureusement qu'aucun édifice ne peut lui être attribué avec quelque vraisemblance. Comme il arrive si souvent dans l'his-

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321, 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321; t. XLVI, p. 161, 177, 193 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire de l'art, sa réputation a absorbé celle de ses nombreux collaborateurs. On a résumé en un nom unique les efforts d'une génération entière.

Le fils de Niccolò Pisano, Giovanni Pisano, Jean de Pise, compte au contraire à son actif une série de constructions du plus haut intérêt; la façade de la cathédrale de Sienne, l'achèvement de la cathédrale de Prato, enfin le monument célèbre dont nous allons nous occuper, le Campo-Santo de Pise.

La fondation du Campo-Santo se rattache, comme celle du dôme, à une expédition militaire des Pisans. Les chroniqueurs racontent que l'archevêque Ubaldo de' Lanfranchi, chef du corps de troupes fourni par la république pisane à la troisième croisade (1189-1192), eut l'idée de faire transporter dans sa patrie une grande quantité de terre provenant du calvaire. De retour à Pise, il acheta un emplacement situé près du dôme et le transforma en cimetière, après l'avoir rempli, par une intention touchante, de cette terre sacrée.

Celle-ci, au témoignage de graves auteurs, avait des vertus miraculeuses. Écoutons notre Montaigne : « Au milieu de l'édifice, dit-il, est un endroit découvert où l'on continue d'inhumer les morts. On assure ici généralement que les corps qu'on y dépose se gonflent tellement dans l'espace de huit heures, qu'on voit sensiblement s'élever la terre; que huit heures après ils diminuent et s'affaissent; qu'enfin dans huit autres heures les chairs se consument, de manière qu'avant que les vingt-quatre heures soient passées, il ne reste plus que les os tous nuds. Ce phénomène est semblable à celui du cimetière de Rome, où, si l'on met le corps d'un Romain, la terre le repousse aussitôt. Cet endroit est pavé de marbre comme le corridor. On a mis, par-dessus le marbre, de la terre à la hauteur d'une ou de deux brasses, et l'on dit que cette terre fut apportée de Jérusalem dans l'expédition que les Pisans y firent avec une grande armée. Avec la permission de l'évêque, on prend un peu de cette terre, qu'on répand dans les autres sépulcres, par la persuasion où l'on est que les corps s'y consumeront plus promptement : ce qui paraît d'autant plus vraisemblable que, dans le cimetière de la ville, on ne voit presque point d'ossements, et qu'il n'y a pas d'endroit où l'on puisse les ramasser et les renfermer, comme on fait dans d'autres villes. »

Cette superstition bizarre, qui attribue à la terre apportée de Jérusalem les propriétés de la chaux vive, subsista jusqu'au commencement de ce siècle : on la trouve encore chez Dupaty, dont les *Lettres sur l'Italie* parurent en 1786. Le savant astronome de La Lande lui-même s'était demandé, quelques années auparavant, si cette dissolution qui, de son temps, exigeait, affirme-t-il, quarante-huit heures, n'était pas due à des alcalis volatils! Tellement il est difficile d'extirper une erreur une fois mise en circulation.

En tant que monument d'architecture, le Campo-Santo ne prit naissance que longtemps après la fondation même du cimetière. Commencée en 1278, la construction fut terminée en 1283, près d'un siècle après la troisième croisade.

Le Campo-Santo de Pise forme, parallèlement au dôme et au baptistère, sur une ligne plus rapprochée des remparts, et située comme au second plan de la place, un vaste rectangle de 129m,572 de long à l'extérieur sur 44m,358 de large, de 126m,654 de long à l'intérieur sur 42m,023 de large. Point d'ouvertures, comme si ce sanctuaire devait rester sans communications avec le dehors. Une série de fausses arcades (on en compte 43 sur la façade), voutées en plein cintre, comme au dôme, au campanile et au baptistère, accentue et relève seule l'effet de ces longs murs nus. A l'intersection de ces arcades, pour tout ornement, une tête en relief, d'un style et d'une expression étranges.

La porte d'entrée principale est surmontée d'un baldaquin gothique qu'ornent six statues, parmi lesquelles il faut signaler la Vierge et l'Enfant sculptés par Giovanni Pisano.

La simplicité de l'extérieur est bien faite pour rehausser l'effet de l'intérieur. Si l'on franchit le seuil, quel éblouissement! Des corridors ne mesurant pas moins de dix mètres et demi de large, une série de soixante-deux arcades à jour, du style gothique le plus riche, versant des torrents de lumière; un faîtage découvert, de l'effet le plus saisissant; dans les embrasures une incomparable série de sculptures antiques; contre les parois un mélange pittoresque de bustes, de statues, de groupes en marbre; sur les parois le plus vaste cycle de fresques du moyen âge et de la Renaissance dont un monument italien puisse s'enorgueillir; enfin, sur le sol même, d'innombrables dalles funéraires, les unes usées, les autres renouvelées par des mains pieuses : certes c'est là un spectacle étrange et grandiose entre tous ceux que nous offre la divine Italie. Les guides recommandent de visiter le Campo-Santo la nuit, par un beau clair de lune; ils n'ont pas tort : pour de telles visions, il faut non seulement un état d'esprit particulier, mais encore comme une lumière surnaturelle.

De prime abord, le Campo-Santo de Pise ne répond pas à l'idée que l'on se fait d'un monument de ce genre. On se figure trouver un vaste cimetière bordé d'étroites galeries, comme à Milan, à Bologne, à Gênes. Les proportions sont, au contraire, renversées, et pour ma part, en me plaçant au point de vue de l'art, je ne songe pas à m'en plaindre : le cimetière est microscopique — il se compose de quatre plates-bandes couvertes de gazon, et ornées de rares fleurs, avec quelques arbustes de distance en distance, quatre cyprès aux angles, et au centre une colonne, le long de laquelle grimpe un rosier; — mais le cloître qui l'encadre est colossal, et ce cloître, Jean de Pise, qui s'est montré ici architecte de génie, l'a voulu digne des trésors qu'il était appelé à encadrer, à la fois simple et grandiose. Il était à craindre que la répétition à l'infini du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Campo-Santo (cloître). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même motif, les soixante-deux arcades ouvertes, n'engendrât la monotonie. Pour parer à ce danger, l'architecte pisan, tout en conservant comme motif dominant le plein cintre, imposé par le voisinage du dôme, du campanile et du baptistère, l'a marié avec un succès entier à l'arc en tiers-point. Chacune de ses arcades, cintrée dans le haut, porte au sommet une rose à six lobes, reposant sur un meneau principal, qui divise le reste de l'arcade en deux grandes fenêtres à lancette; ces fenêtres, qui portent également une rose à leur sommet, sont à leur tour divisées en deux par des meneaux plus petits; de sorte que chaque arcade contient trois roses, trois meneaux et quatre fenêtres : disposition à la fois riche et harmonieuse qui produit la variété dans la régularité.

De tombeaux proprement dits, de croix, d'emblèmes funéraires d'une application trop directe, point de traces; les monuments commémoratifs seuls ont le droit de figurer dans cette nécropole idéale.

C'est que, malgré son nom et sa destination première, le Campo-Santo est le Panthéon des gloires pisanes, bien plus qu'un champ de repos. Les élans de foi, les triomphes du patriotisme, les idées d'apothéose y relèguent dans l'ombre les sentiments d'un caractère purement personnel, la douleur d'une famille à la mort d'un des siens, ou encore le spectacle de la vanité des choses d'ici-bas. Rien de lugubre, sauf peut-être les peintures placées sous le nom d'Orcagna, rien qui rappelle la fin fatale de toute existence; ou plutôt les morts ne se présentent à nous qu'avec ce qu'ils ont d'impérissable, le souvenir de hautes actions, de brillantes découvertes, d'œuvres de génie. Aussi, quelle réunion extraordinaire de monuments commémoratifs, depuis celui de la comtesse Béatrix, mère de la fameuse comtesse Mathilde, jusqu'à celui de la Catalani, depuis celui de l'empereur Henri VII jusqu'à ceux du polygraphe Algarotti, élevé aux frais du parcimonieux Frédéric II de Prusse, ou de l'historien Fabroni! Et quelle étourdissante réunion de chefs-d'œuvre, depuis l'incomparable collection de sarcophages grecs et romains, depuis le vase de marbre avec le Bacchus indien, copié par Nicolas de Pise, jusqu'aux sculptures de Giovanni Pisano et aux fresques de Benozzo Gozzoli.

Dans la description de ces innombrables richesses, les guides suivent d'ordinaire l'ordre topographique, et ils ont raison, car c'est éviter au touriste pressé la peine de revenir sans cesse sur ses pas. Mais les lecteurs du *Tour du Monde* ont bien voulu m'octroyer, au cours de ces études, le droit de prendre le chemin le moins court, de faire l'école buissonnière, et j'entends en profiter largement. Aussi bien le Campo-Santo de Pise n'est-il pas un de ces musées de second ordre que l'on expédie montre en main, entre deux trains ou entre deux repas! En ce qui concerne les souvenirs politiques, une bonne partie de l'histoire d'Italie n'est-elle pas écrite sur ces murs vénérables; en ce qui concerne l'art, ces combinaisons architectoniques, ces sculptures, ces fresques, ne forment-elles pas comme la clef de voûte de l'École toscane!

La collection de sarcophages et de bas-reliefs antiques du Campo-Santo est l'une des deux ou trois plus considérables de l'Europe entière : elle ne comprend pas moins de cent soixante-dix numéros et nous retrace les annales de la sculpture depuis sa floraison au troisième ou second siècle avant notre ère jusqu'à son abaissement le plus profond au cinquième ou sixième siècle. Son importance a depuis longtemps frappé les archéologues. En 1814, le graveur Jean-Paul Lasinio, fils de ce Charles Lasinio qui a véritablement créé le musée du Campo-Santo, leur a consacré une publication spéciale, accompagnée de planches, sous le titre de *Raccolta di sarcophagi, urne e altri monumenti di scultura del Campo-Santo di Pisa;* plus récemment, en 1874, M. Dütschke les a soumis à un nouvel examen plus approfondi dans l'ouvrage intitulé : *Die antiken Bildwerke des Campo-Santos zu Pisa.*

Ces sarcophages ont, pour la plupart, été rapportés à Pise comme trophées de guerre, au cours des expéditions maritimes entreprises, pendant le onzième, le douzième et le treizième siècle, contre l'Algérie, la Tunisie, probablement aussi la Grèce et l'Asie Mineure. Ils servirent d'abord à orner la façade du dôme; en 1297, peu après l'achèvement du Campo-Santo, on les incrusta sur la façade extérieure de ce monument; plus tard, on les plaça à l'intérieur, pour les sauver d'une destruction certaine.

Il n'entre pas dans mes vues de décrire cette collection si riche, quelque intérêt qu'elle offre et pour l'art et pour l'archéologie. Mais comment ne pas accorder une mention au superbe sarcophage autrefois connu sous le titre de sarcophage de la *Chasse de Méléagre*, aujourd'hui sous celui de *Phèdre et d'Hippolyte!* La sculpture grecque s'y montre dans son complet épanouissement, aux approches de l'ère chrétienne, alliant à la pureté et à la noblesse du modelé une liberté illimitée, et sachant mettre dans chaque figure cette flamme dont elle a emporté avec elle pour si longtemps le secret.

Le sarcophage de *Phèdre et d'Hippolyte* a eu des destinées étranges. Après avoir servi de sépulture à quelque philosophe ou à quelque courtisane de l'antiquité, il a reçu au onzième siècle, en 1076, les ossements d'une des plus pieuses et des plus puissantes princesses du moyen âge, la comtesse Béatrix. Une inscription (refaite) en vers léonins, c'est-à-dire dont la syllabe finale rime avec la syllabe du milieu, témoigne et de la piété de la famille et de la barbarie de la langue à cette époque :

Quamvis peccatrix sum domna vocata Beatrix
In tumulo missa jaceo quæ comitissa.
A. D. MLXXVI.

Au treizième siècle, ce sarcophage fut l'objet d'une distinction bien autrement flatteuse. C'est devant lui que les yeux de Nicolas Pisano s'ouvrirent sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beautés de la statuaire antique, et telle fut la vivacité des sentiments du sculpteur pisan, qu'il donna à la Vierge de la chaire du baptistère les traits de la Phèdre du sarcophage : beau et rare privilège pour un monument que de revivre ainsi d'étape en étape à travers les siècles !

Aux chefs-d'œuvre de l'art antique fait suite l'essai, assez imparfait, mais à coup sûr digne de sympathie, d'un sculpteur du moyen âge. C'est un sarcophage en marbre, à strigiles, orné, aux angles, de lions dévorant un chevreau. « Imitation d'un sarcophage antique, ouvrage de Biduino, artiste pisan du neuvième siècle, ainsi qu'il ressort de l'inscription latino-italique, inscription qui compte parmi les plus anciens monuments de la langue vulgaire. » Tels sont les termes dans lesquels l'auteur de la *Nuova Guida di Pisa*, de l'année 1882, décrit ce monument. Mais, malheureusement pour l'auteur et pour nous, il faut rabattre trois cents ans de l'âge de ce sarcophage et de l'inscription. Biduinus, en effet, vivait au douzième siècle, non au neuvième; ce maître, qui a précédé de près d'un siècle, dans sa tentative de renaissance, son compatriote Nicolas Pisano, a exécuté en 1180 les sculptures de San-Casciano près de Pise, et, vers la même époque, celles de San-Salvatore, à Lucques.

Vase bachique. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

Parmi les sculptures du moyen âge exposées au Campo-Santo, l'œuvre capitale est l'ancienne chaire, le « pergamo », du dôme, terminée en 1311 par Jean de Pise. Gravement endommagé par l'incendie de 1596, ce monument dut être démoli : on garda au dôme, pour la chaire nouvelle, deux lions supportant des colonnes et quelques figures secondaires; le reste fut transporté au Campo-Santo.

Il y a un certain nombre d'années, on a tenté, en s'aidant des moulages de ces fragments, une restitution de l'ensemble. Cette restitution, plus d'un de nos lecteurs l'a vue dans la chapelle de l'École des Beaux-Arts de Paris.

La chaire de Jean de Pise reproduit les lignes principales de celle que son père Nicolas avait sculptée pour le baptistère. Ici comme là, le coffre de marbre repose sur des colonnes que supportent à leur tour des lions ou des figures allégoriques. Ici comme là, les bas-reliefs représentent les scènes principales de la vie du Christ. Mais combien l'inspiration ne diffère-t-elle pas chez les deux maîtres !

Dans l'œuvre de Nicolas de Pise nous avons constaté l'ampleur, la noblesse, la pondération, plutôt que la vivacité de l'expression. Si l'un ou l'autre trait est pris sur le vif, l'ensemble respire encore la gravité, on serait tenté de dire la solennité propre à l'art roman. La préoccupation du style l'emporte sur la recherche de l'effet dramatique.

Jean reçut les leçons de son père et travailla longtemps à côté de lui. Il est certain qu'il eut une part plus ou moins considérable à l'exécution des bas-reliefs de la chaire de Sienne, de la *Déposition de croix* du dôme de Lucques, enfin de la Fontaine de Pérouse, dont la composition architecturale appartient à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son fameux contemporain florentin Arnolfo del Cambio. Dans les deux derniers ouvrages surtout, on remarque des figures plus expressives et moins nobles, plus de déclamation et moins d'harmonie que dans celles de Nicolas de Pise. La douleur, contenue et comprimée chez le père, déborde et éclate chez le fils. Les personnages, résignés chez l'un, s'indignent et se lamentent chez l'autre; ils laissent un libre cours à leurs sentiments, sans se soucier de garder cette dignité dans la joie ou dans la douleur, dont Nicolas de Pise semble avoir dérobé le secret aux sculpteurs de l'antiquité. Si, chez le père, l'étude des modèles laissés par les anciens l'emporte sur celle de la nature, chez le fils nous voyons se produire le phénomène opposé. Giovanni est avant tout un réaliste, dans l'interprétation des formes aussi bien que dans l'expression des sentiments. Je ne puis m'empêcher de croire que l'influence des sculpteurs septentrionaux, français ou allemands, a été pour quelque chose dans ce débordement, ce délire, du réalisme.

Les lueurs de génie que l'on découvre dans l'œuvre du fils, — et cette observation s'applique aussi bien à la chaire du dôme de Pise qu'à celle de l'église Saint-André de Pistoia, qui en forme de tout point le pendant, — ces lueurs, dis-je, ne nous feront pas oublier l'absence de toute harmonie, on serait tenté de dire de tout style. Rien de plus heurté, de plus discordant. L'architecte abdique complètement devant le sculpteur; il renonce à donner à l'ensemble la pondération si nécessaire dans une œuvre complexe, relevant à la fois de l'un et de l'autre de ces arts. Nulle proportion entre les différentes figures; les unes sont gigantesques, les autres presque microscopiques, sans que l'artiste se soit occupé de ménager la transition.

Dans les bas-reliefs pris isolément, nul souci de l'ordonnance; les plans sont à peine indiqués; au lieu de se dérouler sous forme de frise, comme les compositions de Nicolas de Pise, celles de son fils offrent un mélange incohérent de personnages, une accumulation de détails oiseux, un manque absolu de netteté.

Enfin, dans les figures considérées chacune à part, on constate à la fois l'insuffisance du modelé et l'amour de la déclamation. Autant les corps sont mal bâtis, autant les attitudes sont tourmentées, les expressions forcées.

Eh bien! à côté de ces imperfections qui nous autorisent à tout instant à douter de la science ou du moins de la probité professionnelle de Jean de Pise, l'œuvre de ce maître abonde en traits faits pour désarmer la critique, en gestes trouvés, en cris partis du cœur.

Prenons le *Massacre des Innocents*, de Pistoia : nous sommes au milieu de la lutte, du carnage; une mère s'enfuit en emportant son enfant; une autre, échevelée, éplorée, implore le tyran impassible; une autre se cache la figure, ne pouvant supporter ce spectacle d'horreur; une autre cherche à redresser son fils, immobile devant elle; une autre se penche sur le sien, pour essayer de recueillir sur ses lèvres entr'ouvertes un souffle de vie.

L'artiste, en virtuose accompli, nous fait parcourir toute la gamme des douleurs maternelles. C'est le commentaire éloquent de cette belle parole de saint Matthieu : « Rachel pleurant ses fils et ne voulant être consolée, parce qu'ils ne sont plus ».

La *Crucifixion* n'est pas moins faite pour émouvoir. A gauche, la Vierge tombant évanouie; près d'elle, un disciple qui sanglote et une des saintes femmes qui lève les bras au ciel par un geste de désespoir; à droite, les disciples s'enfuyant, comme saisis de panique. Voilà donc enfin le drame, le pathétique, la douleur de Laocoon ou de Niobé, ou plutôt une douleur essentiellement populaire et grimaçante, introduits de nouveau dans la sculpture! Mais au prix de combien de sacrifices, et qu'il faut acheter chèrement l'émotion que provoque en nous telle ou telle partie de l'œuvre de Jean de Pise! En retournant à Florence, nous trouverons dans la peinture, chez Giotto, avec la même puissance d'expression, une pureté et une élévation de style absolument inconnues à Jean de Pise.

A côté de morceaux superbes, tels que les lions portant les colonnes, et les aigles, on remarque des figures informes, une copie de la Vénus de Médicis, qui ressemble à une caricature, la *Personnification des vertus*, d'une exécution particulièrement tourmentée et grossière.

Les statues de Jean de Pise sont généralement d'un travail plus soigné que ses bas-reliefs, pour lesquels d'ailleurs il semble s'être beaucoup reposé sur ses collaborateurs. Au Campo-Santo même, sa Madone placée à côté de la fresque de Benozzo Gozzoli, représentant l'*Ivresse de Noé*, se distingue par le sentiment des proportions et la tournure monumentale, sans toutefois pouvoir rivaliser avec les admirables figures des « imagiers » français contemporains.

Le mausolée de l'empereur Henri VII de Luxembourg (1308-1313) nous reporte aux espérances et aux luttes ardentes des Gibelins dans les premières années du quatorzième siècle. A leur tête, Dante appelait de tous ses vœux et célébrait avec enthousiasme l'expédition du prince qui devait mettre fin aux longs malheurs de l'Italie. Les débuts du successeur des Césars furent de nature à encourager ses partisans. Entré à Milan en 1311, Henri posa sur sa tête la couronne de fer et agit avec vigueur contre les cités guelfes. Passant par Gênes, il gagna Pise, où il fut acclamé par la population, qui lui offrit, outre une somme de 60 000 florins d'or, un pavillon formé de tissus précieux et garni d'or et de gemmes. Pendant son séjour à Pise il mit au ban de l'Empire les Florentins et les Lucquois, ces éternels ennemis des Pisans. Après avoir reçu à Rome la couronne impériale et lutté avantageusement contre le roi Robert de Naples et ses alliés, il revint établir à Pise son quartier général. Il s'occupait de réunir une armée immense pour conquérir le royaume de Naples lorsque,

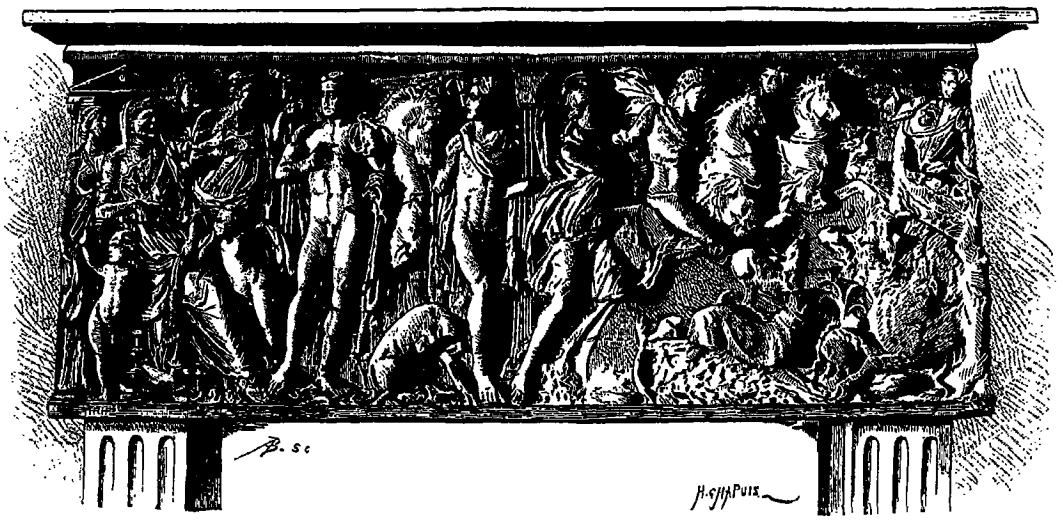
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une de ses expéditions, il mourut, presque subitement, en 1313, à Buonconvento, près de Sienne. Conformément à ses dernières volontés, son corps fut transporté dans cette ville de Pise qu'il aimait si ardemment, et déposé en 1315 dans le mausolée que les Pisans lui avaient élevé au dôme. Ce monument, après avoir plusieurs fois changé de place, a été installé en 1830 au Campo-Santo, à l'endroit qu'il occupe actuellement.

Le mausolée est l'œuvre d'un habile sculpteur de l'École siennoise, Tino di Camaino († 1339). L'empereur est représenté étendu, recouvert de la dalmatique impériale parsemée d'aigles à têtes simples, les bras croisés sur la poitrine. Les traits sont fortement accentués : visage imberbe assez anguleux, front proéminent. Sur la face même du sarcophage qui supporte la statue du défunt, et sous des arcades, sont sculptés en haut-relief les douze apôtres; ce sont des figures d'un travail au-dessous du médiocre, sans caractère et sans expression.

La partie architectonique du mausolée mérite un examen particulier. Les oves, les rangées de perles et jusqu'aux moulures, tout montre à quel point, continuant la tradition de Nicolas Pisano, Tino di Camaino s'est inspiré des modèles romains.

Le mausolée des comtes della Gherardesca (n° 42, adossé au mur, près des chaînes de l'ancien port), successeurs du criminel et infortuné Ugolin et seigneurs de Pise au commencement du quatorzième siècle, donnerait une triste idée du talent de Tommaso Pisano, le fils d'Andrea Pisano, s'il était prouvé que l'ouvrage doive être mis sur le compte de cet artiste. Rien de plus grossier et de plus incohérent que les statues en ronde bosse placées au-dessus du monument, que les figures du Christ, de la Vierge, des apôtres, sculptées en bas-relief sur le soubassement. Il ne reste plus rien, absolument rien des glorieuses conquêtes



Sarcophage de *Phèdre et d'Hippolyte* (voy. p. 324). — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

de l'âge précédent. Je me trompe : au-dessous de l'inscription commençant par les mots : *Sancta Dei genitrix*, l'artiste a essayé de sculpter une bande d'oves, comme Tino di Camaino l'avait fait pour le monument de Henri VII : mais telle est son inexpérience, qu'il n'a même pas réussi à donner à ces ornements si simples la forme circulaire qui les caractérise.

Une dalle avec l'inscription *S. Stefani de Cionis aurificis et h. suorum* (de messire Stefano fils de Cione, orfèvre, et de ses héritiers), avec un écusson contenant un lion ou un sanglier, nous rappelle les vaillants orfèvres du treizième au quatorzième siècle.

A côté de ces œuvres d'art il faut accorder un coup d'œil aux souvenirs historiques. La plus émouvante peut-être des reliques exposées au Campo-Santo, ce sont les fameuses chaînes de fer de l'antique port de Pise. Enlevées en 1362 par les Génois, données par ceux-ci en 1377 aux Florentins, les plus cruels ennemis des Pisans, ces trophées furent suspendus, plusieurs siècles durant, dans le baptistère de Florence. En 1848, les Florentins, par une inspiration généreuse, les restituèrent à leurs anciens rivaux; les Génois, de leur côté, restituèrent en 1860 la partie de ces chaînes qui était restée en leur possession. Une inscription éloquente rappelle et ces luttes séculaires et cette tardive réconciliation.

QUESTE CATENE DEL PORTO PISANO
NEL MCCCLXII
DAI GENOVESI PRESE E DONATE AI FIORENTINI
STETTERO PER SECOLI APPESE IN FIRENZE
TROFEO D'IRE FRATERNE
CON SOLENNE VOTO DI QUEL COMUNE
NEL MDCCCXLVIII RESTITUTE
E INFISSE NELLE MURA DI QUESTA SPLENDIDA SEDE DI
TANTE GLORIE
SIANO AUGURIO D'INVITTA CONCORDIA FRA LE CITTA
ITALIANE
PEGNO E SEGNACOLO D'UN ERA NOVELLA.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le silence ne devait pas tarder à se faire sur l'École pisane, si vivante, si florissante pendant la première partie du moyen âge. L'effort grandiose tenté aux treizième et quatorzième siècles par Niccolò, Giovanni et Andrea Pisano, le sculpteur de la porte du baptistère de Florence, avait épuisé les forces de cette École. Au quinzième siècle elle est hors d'état de prendre part aux glorieuses tentatives des Florentins : c'est tout au plus si de loin en loin on trouve quelque tombeau ou quelque bas-relief traité dans les principes de la Renaissance, et encore ces productions, toutes d'ailleurs secondaires, ont-elles pour auteurs des artistes des environs de Florence ou des environs de Carrare.

Le buste en marbre de la fameuse Isotta, la maîtresse, puis l'épouse de Sigismond Malatesta, le tyran de Rimini, est au nombre de ces essais : il donne la plus triste idée et de la beauté de l'original (les traits d'Isotta sont encore plus grimaçants que sur les médailles) et du talent de son auteur. C'est à tort, à mon avis, qu'on a cru découvrir dans ce dernier Mino da Fiesole : les bustes du maître florentin ont bien autrement de tournure.

La Renaissance proprement dite est à peine représentée au Campo-Santo. Les guides font grand bruit d'un bouclier de marbre, d'un travail mollasse, au centre duquel est sculptée une tête dans laquelle ils prétendent reconnaître le portrait de Michel-Ange. Que la physionomie ait quelque analogie avec celle du grand sculpteur florentin, c'est ce qui n'est pas contestable, mais c'est une analogie purement fortuite, et à laquelle il ne faut attacher aucune importance.

Les monuments postérieurs, quoique signés des noms de Bartolommeo Ammanati, de Thorwaldsen, de Bartolini, de Dupré, etc., etc., ne nous arrêteront pas; on en trouve l'équivalent dans bien d'autres cités. Mais on a peine à s'arracher au déchiffrement de ces épitaphes innombrables, appartenant à des citoyens de toutes les parties de l'univers, et derniers vestiges d'existences brillantes, de nobles efforts, de luttes ardentes : il semble qu'ici ne reposent que des natures d'élite. Que de morts dont on voudrait savoir l'histoire! habitants illustres de la paisible cité de Pise, hôtes étrangers qui sont venus chercher un dernier asile sur les rives de l'Arno. Devant ces blasons effacés, devant ces inscriptions aux lettres frustes, on se sent pris d'une ardente curiosité. Relever ces épitaphes, restituer la biographie de chacun des hôtes du Campo-Santo, mais ce serait passionnant comme un roman ! Personne donc à Pise, où les loisirs ne manquent pas, n'entreprendra-t-il cette tâche pieuse?

Essayons du moins de sauver de l'oubli les noms de quelques-uns de nos compatriotes qui reposent si loin de la patrie, dans ce sol hospitalier.

Madone de Jean de Pise (voy. p. 326). — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

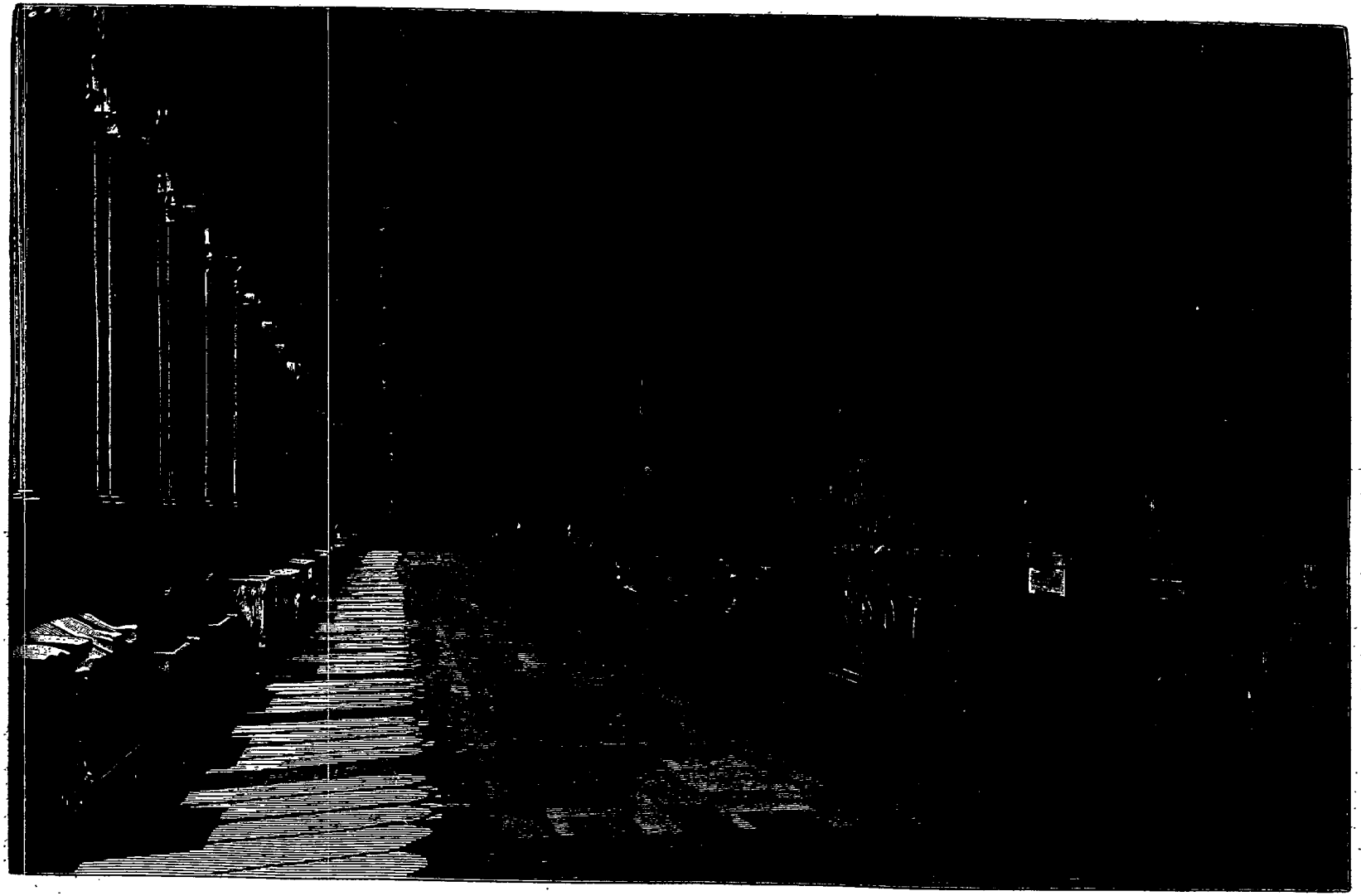
Près de la statue de l'*Inconsolable*, sculptée par Bartolini, une dalle de marbre blanc nous révèle les hauts faits d'un capitaine strasbourgeois, — *Mattheus Argentinas teutonicus machinarum bellimagister et dux* — tué en 1506, en défendant les remparts de Pise, en même temps qu'elle nous remet en mémoire les luttes héroïques des Pisans contre les Florentins, ce dernier siège de près de quinze ans, qui mit fin à l'indépendance et à la prospérité de Pise.

Plus loin repose Achille Guibert de Chavigny, mousquetaire du roi, mort à Pise en 1684, à l'âge de vingt-six ans.

Puis, c'est un de nos contemporains, Jean Dumas de Lyon, qui a doté la ville de Pise de l'industrie des tissus de coton : *A Giovanni Dumas Lionese. 15 anni dopo la sua morte. Perchè nella sua memoria si onori il benemerito cittadino che straniero a questa provincia comme patria adottiva la predilesse e dell' arte dei tessuti in cotone solertissimo inisiatore le apri sorgente inestimabile nuova di operosità e di richezza; nato* 1764. *mori* 1857 — *suo Fig. Augusto eresse. Cav. Pro. Orosi scrisse.*

Avec ces souvenirs d'un caractère plus intime alternent les titres de gloire de l'Italie moderne, le buste de Cavour, les plaques posées en l'honneur des Italiens morts en 1848, 1859, 1860, 1861 et 1866 dans les guerres de l'indépendance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Campo-Santo (galerie nord). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ne quittons pas ce monde de souvenirs, qui la plupart dépassent singulièrement l'horizon spécial de la ville de Pise, sans accorder une mention à la Catalani. La fameuse cantatrice, morte à Paris en 1849, repose sous un somptueux mausolée orné de trois statues de marbre sculptées par Costoli. Une héroïne du théâtre associée aux souverains, aux grands citoyens, aux savants illustres, voilà bien un exemple de la tolérance des Italiens et comme un dernier reflet de ces beaux principes de la Renaissance, à laquelle ils doivent le meilleur de leur civilisation!

V. Les fresques du Campo-Santo. — Le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier*. — La Bible de Benozzo Gozzoli.

On rattache d'ordinaire le nom d'Orcagna à la décoration du Campo-Santo de Pise et en particulier à l'exécution du fameux *Triomphe de la Mort* et du *Jugement dernier*. Rien cependant de moins prouvé que la coopération du maître à ces peintures. Aussi me bornerai-je à constater que, si elles ne sont pas de lui, elles sont conçues dans son style et dignes de son pinceau.

Le Campo-Santo était fait pour tenter les peintres

Le *Triomphe de la Mort* (fragment). — Dessin de G. Profit, d'après une photographie.

d'histoire. Il n'existe pas, dans l'Italie entière, de lieu mieux approprié aux exigences de la peinture monumentale : d'un côté, de vastes murs bien unis; de l'autre, des baies par lesquelles la lumière pénètre à flots. Aussi les Pisans commencèrent-ils de bonne heure, dès la fin du treizième siècle, à s'occuper de la décoration de ces surfaces immenses; ce travail colossal se poursuivit avec beaucoup d'interruptions, jusqu'à la fin du quinzième siècle. Lorsque Benozzo Gozzoli mit la dernière main aux fresques du Campo-Santo, deux cents ans ou peu s'en faut s'étaient écoulés depuis que le monument avait reçu le premier coup de pinceau.

Outre le nom d'Orcagna, ceux de Giotto et de Buffalmacco ont longtemps passé pour inséparables des fresques du Campo-Santo.

Ces deux noms doivent être écartés. En ce qui concerne spécialement l'*Histoire de Job*, attribuée à Giotto, on s'accorde aujourd'hui à admettre qu'elle a été exécutée, vers 1370 seulement, par un certain Francesco da Volterra.

Venons-en aux fresques qui portent, à tort ou à raison, le nom d'Orcagna.

La plus célèbre d'entre elles est le *Triomphe de la Mort*. Cette vaste composition, dans laquelle l'auteur semble avoir comme à plaisir foulé aux pieds les règles les plus élémentaires de l'unité de lieu et de l'unité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'action, se divise en cinq tableaux absolument distincts les uns des autres, quoique juxtaposés dans le même cadre. A gauche, au premier plan, l'illustration classique de la légende si populaire au moyen âge, *le Dit des trois morts et des trois vifs*.

Une cavalcade brillante — des seigneurs et des dames, richement vêtus, des faucons sur le poing, accompagnés de serviteurs à pied et de chiens, — revient d'une partie de chasse; tout à coup son attention est attirée par un spectacle horrible : sous le pas des chevaux elle découvre trois cercueils ouverts, renfermant, le premier, un cadavre encore couvert de ses vêtements; le second, un cadavre en décomposition; le troisième, un squelette :

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Par un hasard étrange, l'or de la couronne posée sur la tête d'un des cadavres royaux a disparu; seul le contour, et comme l'ombre de la couronne, est encore visible sur la fresque.

Au milieu de ces horribles débris rampent des

Le *Triomphe de la Mort* (fragment). — Dessin de G. Profit, d'après une photographie.

serpents : les uns se lèvent en sifflant vers les visiteurs, les autres prennent la fuite.

Les cavaliers sont partagés entre la curiosité et le dégoût. Penchés sur le cou de leurs chevaux, ils contemplent, en laissant un cours aux sentiments les plus divers, ces preuves éloquentes de la vanité des choses d'ici-bas; l'un se bouche le nez, geste qui paraîtrait aujourd'hui trivial, mais que les naturalistes du quatorzième siècle, à commencer par Giotto, dans la *Résurrection de Lazare*, admettaient sans scrupule. Un autre, tout dolent, appuie sa joue sur sa main; un troisième se retourne vers ses compagnons et, leur montrant du doigt les cercueils, semble commenter cette lugubre vision. Les animaux partagent les sentiments de leurs maîtres : un cheval, le cou allongé, la tête baissée, hennit en flairant l'odeur des cadavres; un autre se retourne, inquiet; un troisième se cabre; les chiens trahissent leur inquiétude ou leur curiosité avec la même vivacité.

Cependant, de l'autre côté des cercueils, un ermite, debout, une longue banderole à la main, exhorte les visiteurs à la pénitence. Cet ermite sert de transition entre la cavalcade et d'autres ermites retirés dans la montagne du fond, où, loin des vanités du monde, ils vaquent tranquillement à leurs occupations : l'un trait une chèvre ou une biche; l'autre lit; un troisième

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écoute, appuyé sur des béquilles. C'est encore un de ces malencontreux paysages à rochers, trop fréquents chez les primitifs, sans lointain, sans horizon. Tel qu'il est, il a servi de prototype, l'*Annuaire de Gœthe*, publié par M. Geiger, vient de le prouver, au fameux décor de *Faust* (2e partie, v. 554 et suiv.).

Dans le groupe des misérables qui implorent la Mort sans obtenir un regard de la capricieuse déesse, si prompte à s'occuper de ceux qui ne pensent pas à elle ou qui la redoutent, l'artiste a épuisé toutes les images de la laideur et de la souffrance : ce ne sont que culs-de-jatte rampant à terre, paralytiques incapables de mouvement, aveugles attendant avec résignation, estropiés levant en l'air des moignons affreux.... L'art n'a plus rien à voir dans de telles représentations; la religion même ne saurait se féliciter de produire l'édification au prix de procédés aussi violents.

En avant du groupe des infirmes et des estropiés, le sol est jonché de cadavres; des hommes et des femmes, la plupart richement vêtus, sont étendus pêle-mêle, livides, inanimés; leurs âmes s'échappent sous forme d'enfants nus, — ce symbole s'est maintenu dans de certaines écoles, comme on sait, jusqu'au commencement du seizième siècle. Les monstres qui voltigent au-dessus d'eux et qui cherchent à s'emparer de ces âmes malheureuses sont plus laids que terribles. Comme ceux de la *Tentation de saint Antoine* de Martin Schœn, le maître de Colmar, ou de la *Tentation de saint Antoine* de Callot, ils sont composés de membres empruntés aux différentes parties du règne animal : ailes de chauve-souris, serres de vautour, griffes de lion.

A côté de ces scènes de carnage, de ces monstres horribles, se développe une idylle d'une grâce, d'une poésie enchanteresse. Sous un bois d'orangers est réunie une société d'hommes et de jeunes femmes : les uns jouent de divers instruments, d'autres causent, d'autres se promènent. Deux d'entre eux tiennent sur

Fragment d'un des miracles de saint Renier (voy. p. 336). — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

le poing un faucon, comme dans la Chapelle des Espagnols, à Florence, ce sanctuaire de la peinture du quatorzième siècle; de même on voit un épagneul (ou un lionceau) sur les genoux d'une des dames. Sur leurs têtes voltigent deux amours, absolument comme dans le *Triomphe de Galatée* de Raphaël, cette radieuse vision de l'antiquité.

Cette idylle, placée en regard du *Triomphe de la Mort*, ne rappelle-t-elle pas le préambule du *Décaméron* de Boccace? On croit voir les jeunes seigneurs et les jeunes dames, qui, réfugiés sur les délicieuses hauteurs de Fiésole, agitent avec une entière sérénité les problèmes les moins graves, tandis que le fléau, la terrible peste de 1348, désole la ville située au pied de la montagne. Le contraste est tout aussi poignant.

Un critique ingénieux, Hettner, a essayé de rattacher cette scène, comme celle de la Chapelle des Espagnols, à Florence, au commentaire de saint Thomas d'Aquin sur le *Cantique des Cantiques*. Mais il est certain, quelque influence que l'auteur de la *Somme* ait d'ailleurs exercée sur l'art de son temps, qu'ici l'artiste s'est laissé aller à son inspiration, sans se préoccuper de faire de la théologie. Sachons-lui-en gré.

Le *Triomphe de la Mort* est une de ces pages qui s'imposent à force de brutalité et devant lesquelles la critique est comme désarmée. Il y aurait de l'injustice à appliquer les règles de l'esthétique courante à une œuvre où l'auteur, bravant toutes les traditions et tous les préjugés, a réussi à exprimer dans le langage le plus incorrect, mais aussi le plus saisissant, quelques-unes des idées qui touchent aux plus graves problèmes de l'existence humaine.

De style, nulle trace; les qualités latentes sans lesquelles l'artiste peut être accusé de sacrifier la forme à l'idée font défaut; le modelé est sommaire; les traits pauvres ou grossiers; les draperies heurtées; le coloris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *Jugement dernier*. — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rude et cru. Rien, en un mot, ne nous révèle la main d'un de ces maîtres amoureux du grand art, Giotto, Giottino, Simone Martini, ou les peintres de la Chapelle des Espagnols. Nous avons affaire à quelque sauvage ivre, sublime par l'excès même de sa hardiesse.

Une observation encore sur cette composition d'une portée si haute : pas plus que Niccolò et Giovanni Pisano, le peintre anonyme n'a pu se dérober à l'influence des modèles antiques qui peuplent Pise. Les deux génies volants, tenant un cartouche, sont imités — un savant distingué, M. Dobbert, l'a établi — d'un des sarcophages du Campo-Santo (Lasinio, pl. CXLV); les génies avec le flambeau procèdent d'un autre sarcophage (Lasinio, pl. XXV); il en est de même du monstre tenant une faux : on en trouve le prototype dans le sarcophage publié par Lasino sous le n° LXIII.

L'*Enfer*, attribué à Nardo, le frère d'Orcagna, est

L'*Ivresse de Noé* (fragment). — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

plein de réminiscences de Dante, quoique la dépendance du peintre vis-à-vis du poète soit moins complète que dans l'*Enfer* peint à l'intérieur de l'église de Santa-Maria-Novella de Florence. Mais ce n'est point là le reproche le plus grave que je me permette d'adresser à l'auteur : avec sa connaissance absolument imparfaite de l'anatomie, il s'est attaqué au corps nu (dans le Paradis, les personnages sont représentés vêtus) et par là s'est exposé à toute une série de désastres. Il n'a d'ailleurs rien ménagé pour choquer nos regards, pour irriter, pour agacer nos nerfs. Les supplices si variés et si raffinés, inventés par ces siècles où la vie humaine comptait peu, s'étalent devant nous dans toute leur horreur : décapités tenant leur tête à la main, misérables dévorés par les serpents ou s'entre-déchirant à belles dents; d'autres hurlant au milieu des flammes; d'autres encore grinçant des dents, les entrailles arrachées. Ici une femme à laquelle un démon, de couleur verte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrache les dents avec des tenailles, là un homme transpercé d'une broche et que l'on fait rôtir comme une volaille. Ou encore des démons ayant la forme de chats, des damnés tenant leur tête à la main, comme un autre saint Denis, avec l'inscription *Ariano heretico* ou *Simoniaci*. Les plus bénins de ces supplices sont en quelque sorte ceux qui sont empruntés à l'antiquité : par exemple cet homme qui, les mains liées derrière le dos et placé devant une table bien servie, éprouve toutes les tortures de Tantale. Avec quelle énergie les passions sauvages de l'époque ne se reflètent-elles pas dans les régions sereines de l'art!

De tels spectacles sont-ils bien propres à être traduits en peinture? Michel-Ange leur a donné une consécration suprême dans le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine. Pour moi j'estime que le poète latin a eu raison quand il a dit que notre vue est plus délicate que notre ouïe, et qu'une description frappe moins notre

L'*Ivresse de Noé* (fragment). — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

oreille qu'un tableau ne frappe nos regards : *Segnius irritant animos....*

Le *Jugement dernier* offre plus d'unité que le *Triomphe de la Mort*, et il ne lui est guère inférieur pour la puissance dramatique. Le recueillement, les élans d'admiration, ou l'extase des élus, forment un éloquent contraste avec la terreur, le désespoir, l'humiliation qui éclatent sur les traits des réprouvés. Depuis Giotto, la peinture n'avait plus trouvé d'accents aussi véhéments, aussi poignants. On sait quelle tendresse l'artiste a mise dans la figure de la Vierge trônant dans une de ces auréoles en forme d'amande, la « mandorla », comme disent les Italiens, et combien est effrayant le fameux geste du Christ, levant la droite, plein d'indignation, comme pour foudroyer les damnés, véritable précurseur du Christ placé par Michel-Ange au sommet du *Jugement dernier*.

Cette composition a d'ailleurs conservé beaucoup de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formules conventionnelles. C'est ainsi que les personnages sont de taille inégale, en raison de leur importance. Le Christ est beaucoup plus grand que les apôtres; ceux-ci, à leur tour, mesurent plusieurs têtes de plus que les élus ou les damnés. Les types prêtent également à la critique. Les femmes sont loin d'être gracieuses; on retrouve chez elles la mâchoire proéminente qui caractérise l'art de Giotto; quant à la gorge, parfois elle tourne presque au goitre.

L'*Histoire de saint Renier* et l'*Histoire de Job*, qui leur font suite, sont dues aux peintres Andrea da Firenze (1377), Antonio Veneziano (1386-1387) et Francesco de Volterra (à partir de 1370).

Le mur du fond, correspondant à la chapelle de saint Jérôme, est couvert de fresques représentant l'*Ascension*, la *Résurrection*, la *Crucifixion*. Ces fresques, qui sont par surcroît coupées par deux tombeaux, sont au-dessous du médiocre : têtes vides ou grises, mains et pieds difformes, groupement heurté et antidécoratif, il n'est guère de défaut qui ne les dépare.

L'*Inconsolable* (voy. p. 328). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

C'est en 1469, date mémorable, que les Pisans confièrent à Benozzo Gozzoli l'achèvement des peintures de ce cimetière monumental, où, cent cinquante années durant, avaient fait leurs preuves les plus habiles peintres et sculpteurs de l'Italie, les chefs des Écoles de Pise, de Florence et de Sienne.

La paroi assignée à Benozzo est celle qui fait face à l'entrée. Aucun artiste de la Renaissance, on est en droit de l'affirmer, n'a reçu une mission pareille, une surface toute plane, sans trouées, avec un jour excellent, et un recul plus que suffisant. Raphaël lui-même n'a pas été aussi bien partagé : dans les Stances ou dans les Loges il lui a fallu compter avec les contre-jour, le plafonnage, les ouvertures percées au milieu des surfaces à décorer, par exemple comme dans la *Messe de Bolsène* où la *Délivrance de saint Pierre*.

Pour comble de fortune, Benozzo était chargé d'illustrer les récits les plus propres à exciter sa verve, ces récits de l'Ancien Testament qui semblent avoir été créés tout exprès pour son talent, — l'épopée alternant avec l'idylle, — nulle nécessité de compter avec les exigences de la foi, de pleurer, de convertir : on ne lui demande que de raconter, d'amuser, de charmer.

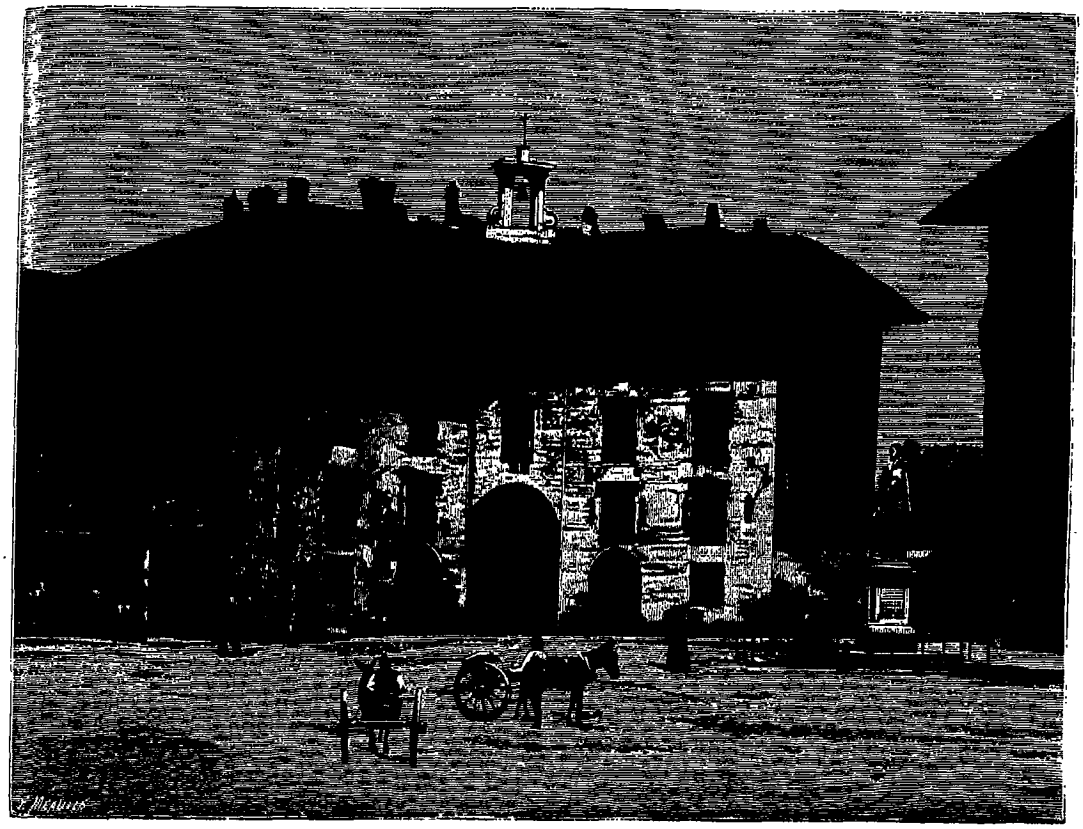
Les compositions de Benozzo Gozzoli sont au nombre de vingt et une. Parmi elles, malheureusement, plusieurs sont à peu près entièrement détruites, et l'on est réduit à les étudier dans les gravures anciennes, notamment dans les planches gigantesques publiées en 181. par Lasinio. En ce moment même (1882) on s'occupe de les laver toutes à l'eau froide, de manière à enlever la poussière, sans toucher au fond même de la peinture. Cette opération, qui a pour effet de raviver les couleurs, est préférable à toute restauration.

Plusieurs compartiments contenant jusqu'à trois ou quatre scènes distinctes, je me bornerai à donner ici l'indication des sujets principaux : L'*Ivresse de Noé*. — La *Tour de Babel*. — L'*Adoration des Mages* et au-dessous l'*Annonciation*. — *Abraham et les prêtres de Baal*. — *Abraham et Loth en Égypte*. — La *Victoire d'Abraham*. — *Abraham et Agar*. — *Destruction de Sodome*. — *Sacrifice d'Isaac*. — *Vocation de Rebecca*. — *Naissance d'Ésaü et de Jacob*. — L'*Histoire de Jacob*. — L'*Histoire de Joseph*. — L'*Histoire de Moïse*. — La *Chute de Jéricho*. — *David et Goliath*. — La *Reine de Saba devant Salomon*. C'est tout un monde qui se déroule devant nous.

Eugène Müntz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais de l'Horloge (voy. p. 348). — Gravure de F. Méaulle, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ [1].

1882 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PISE (suite)

VI. Les fresques du Campo-Santo. — La Bible de Benozzo Gozzoli. (Suite.)

La fantaisie, la bonne humeur, l'esprit déployés par Benozzo dans ce cycle, le plus vaste à coup sûr qu'un artiste du quinzième siècle ait créé, sont indescriptibles. Et tout d'abord Benozzo en a pris à son aise avec la tradition : loin de s'en tenir aux scènes traditionnelles, il a puisé librement dans l'immense arsenal de l'Ancien Testament. Les exploits guerriers, les fondations pacifiques, les joies de la vie pastorale, le séduisent tour à tour. Ce n'est point le sens profond, mystique, prophétique des actes des patriarches qui l'intéresse, c'est le côté humain, anecdotique, mondain, les épisodes touchants, les frais paysages. Parmi ces acteurs, l'un, le philosophe à la barbe blanche, au manteau bleu, disserte en déduisant ses arguments sur le bout de ses doigts, comme le fera, un demi-siècle plus tard, un des héros de Raphaël dans l'*École d'Athènes*; un autre, d'une taille gigantesque, au premier plan, semble s'écrier : voilà de quoi braver les fureurs du ciel! Il n'y a point dans toute la peinture italienne du quinzième siècle une page plus brillante, plus variée, plus intéressante. Nulle trace d'effort; d'un bout à l'autre de cette fresque colossale une verve intarissable.

Je ne saurais songer à décrire ici en détail toutes les fresques du Campo-Santo : elles forment tout un monde. Prises en bloc, elles peuvent se classer en deux grands groupes : celles qui ont un encadrement

1. Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321, 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305, 321; t. XLVI, p. 161, 177, 193; t. LI, p. 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

architectural, celles qui ont un fond de paysage ; les premières soutenues par les grandes lignes des édifices et en général excellentes comme ordonnance, les autres plus fractionnées, avec des épisodes nombreux, mais point de scènes d'ensemble. Je ne quitterai pas le chapitre de l'ordonnance sans dire que la règle de l'unité d'action est constamment bravée par Benozzo et qu'il a par là jeté dans ses compositions un élément de trouble et de désordre. La même fraction de compartiment nous montre, par exemple, David lançant la pierre contre Goliath, David décapitant Goliath et David présentant à Saül la tête du géant. Or, non seulement ces trois scènes distinctes ne sont pas séparées les unes des autres, mais elles ne sont pas juxtaposées : elles s'enchevêtrent de telle façon que l'une se trouve non à côté, mais derrière l'autre.

Prenons d'abord l'*Ivresse de Noé*. C'est la peinture gaie, vive, spirituelle, d'une scène de vendanges aux environs de Florence. Les femmes cueillent le raisin, le portent dans des paniers ; un homme, jambes nues, foule le fruit dans une cuve. Puis une masse de groupes formant tableau : un chien qui aboie contre deux enfants assis par terre ; Noé appuyant la main sur la tête d'une petite fille, tandis qu'un petit garçon se serre contre lui. Le paysage est exactement le paysage florentin, accidenté et pittoresque, avec les vignes grimpant le long des ormes ; les collines peuplées d'oliviers et parfois — c'est là un manque de couleur locale — un oranger en plein air ou un palmier, hôtes du sud, qui, certainement pas plus au quinzième siècle que de nos jours, n'auraient su résister à un hiver florentin.

Au centre de la composition, Noé tenant avec tendresse un hanap rempli du précieux liquide.

Puis à gauche l'ivresse du patriarche ; Cham se moquant de lui ; une femme se détournant, une autre se couvrant la figure de sa main, mais en ayant soin d'écarter les doigts pour regarder à la dérobée. C'est la fausse honteuse de Pise, la « Vergognosa di Pisa ». On retrouve dans ce trait sarcastique l'esprit des grands conteurs florentins, les Boccace, les Sacchetti.

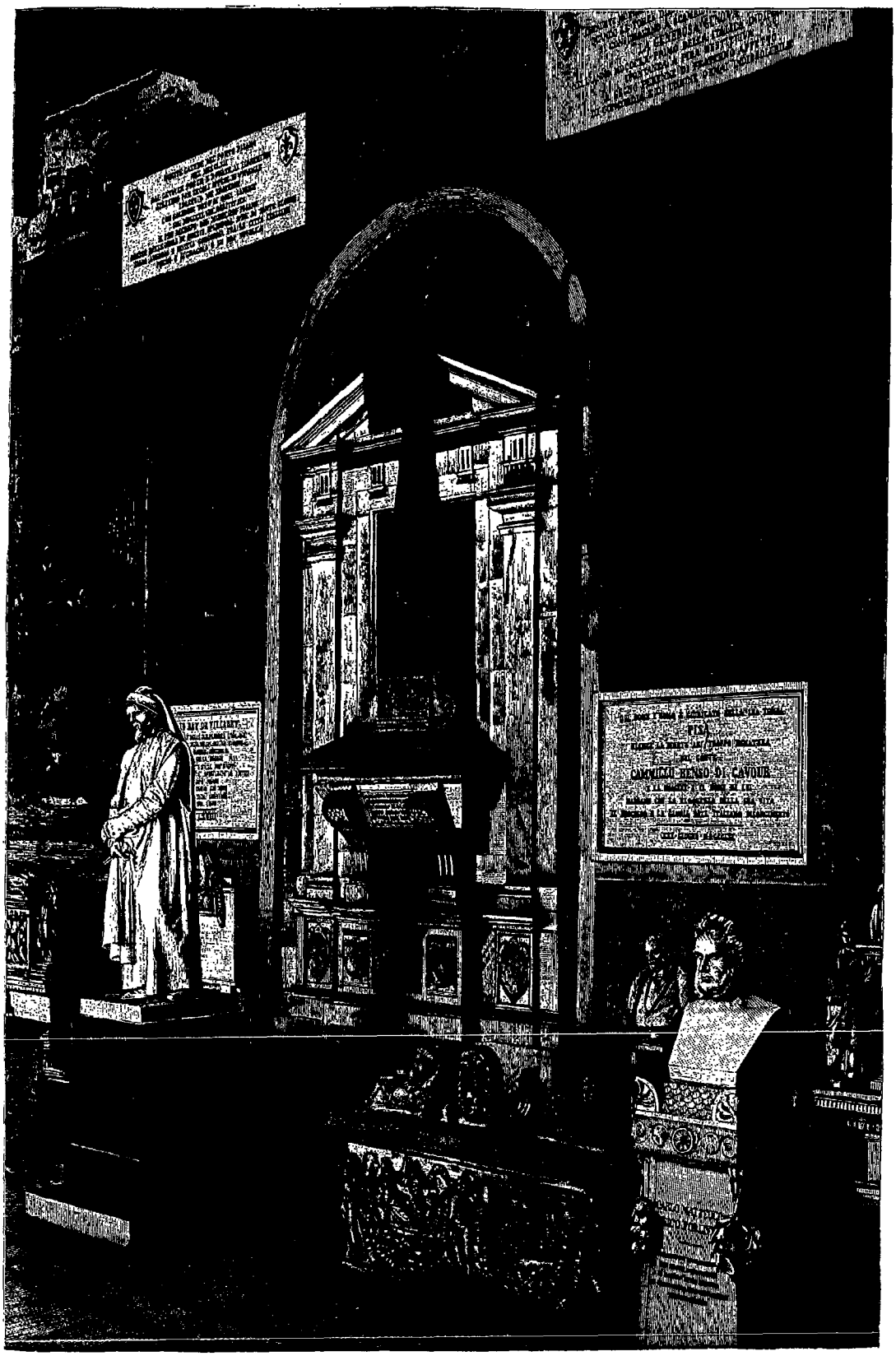
La *Vergognosa*. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

La *Construction de la Tour de Babel* nous montre d'un côté un riche paysage, fouillé et détaillé comme ceux des environs de Florence, au lieu d'être traité par grandes masses comme ceux de la campagne romaine ; de l'autre l'éblouissante Babylone, avec ses édifices fantastiques, dignes des Mille et une Nuits, ses dômes, ses clochers, ses beffrois, ses pyramides, sa colonne triomphale surmontée d'un globe portant une statue dorée.

Au centre, une ruche d'ouvriers, manœuvres, maçons, tailleurs de pierre, les uns remuant le mortier, les autres le portant dans des vans de bois, puis ceux qui hissent les pierres sur les échafaudages, ceux qui les mettent en œuvre. Quelle activité, quel entrain, comme ils sont bien à leur affaire ! On se croirait à la cour d'un de ces bâtisseurs enthousiastes qui s'appelaient Nicolas V, Alphonse d'Aragon, ou Frédéric d'Urbin. Et en même temps que de motifs pittoresques, charmants ! des attitudes si naturelles, des raccourcis si osés et si sûrs. Aux extrémités, à droite et à gauche, une assemblée imposante, sinon solennelle : vieillards graves ; adolescents à la taille cambrée, au maintien tour à tour fier ou timide, les uns regardant tranquillement les ouvriers, les autres conversant ; enfants aux cheveux blonds, adorables de fraîcheur. On dirait une réplique de l'assemblée peinte par Masaccio au Carmine, mais avec plus d'animation et de variété, plus pittoresque et plus amusante, sinon aussi grave.

Quel est en résumé le secret de cet enchanteur ? C'est de nous avoir raconté l'histoire de son temps, sous prétexte de nous raconter l'histoire du peuple d'Israël. L'histoire ici n'est que le prétexte ; sous le costume plus ou moins fantastique des anciens Hébreux ou des chrétiens de la primitive Église, vivent et agissent les contemporains de l'artiste, avec leurs préoccupations, leurs désirs, je n'ose dire leurs passions, car d'un bout à l'autre de l'œuvre de ce maître sympathique il n'y a place que pour les sentiments les plus sereins, non pour le drame ou la douleur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chaînes de l'ancien port de Pise et la statue de Jean de Pise au Campo-Santo (voy. p. 327). — Gravure de F. Méaulle, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Benozzo Gozzoli n'est pas magicien à demi. Il ne lui suffit pas d'évoquer les assemblées les plus brillantes, les figures les plus sympathiques, il faut que la magnificence du décor réponde à la noblesse des acteurs, à la richesse des costumes. Aucun maître de la Renaissance ne s'est entendu comme lui à accumuler au fond de ses compositions les édifices les plus somptueux, à réaliser l'illusion d'une civilisation étourdissante de luxe. Les villes que de sa baguette magique il improvise au Campo-Santo de Pise ou dans l'église Saint-Augustin de San-Gemignano, sont un résumé des magnificences de Constantinople, de Rome, de Jérusalem et de Babylone. Quelle verve et quelle inépuisable fécondité dans ces minarets, ces obélisques, ces colonnes triomphales, ces palais-forteresses et ces temples-églises où les créneaux, les mâchicoulis s'échafaudent sur les colonnades et les coupoles.

La biographie de Benozzo est pauvre en traits saillants; laborieux, bon père de famille (il laissa sept enfants), sa vie est tout entière dans son œuvre.

Il mourut à Pise, en 1498, près de ce Campo-Santo qui lui doit sa plus belle parure. Longtemps auparavant il avait obtenu de la reconnaissance des Pisans, dans le sanctuaire illustré de sa main, le coin de terre qui devait lui servir de sépulture.

Campo-Santo : la *Construction de la Tour de Babel* (fragment) [voy. p. 338]. — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

Benozzo Gozzoli n'a guère formé d'élèves. Aussi bien qu'eût-il pu leur enseigner? Aucun principe, aucune théorie ne présidait à ses brillantes évocations historiques. Soyez poète comme moi, c'est tout ce qu'il eût été en état de leur dire. Ce n'est point assez pour constituer une école. Mais si, à cet égard, il n'égale pas en importance les Masaccio, les Fra Filippo Lippi, les Ghirlandajo, comme son œuvre pris en lui-même est plus varié et plus séduisant!

La postérité ne saurait refuser son admiration, sa gratitude à l'enchanteur qui lui a légué et de si vivantes images de la société de son temps et tant de figures ravissantes, exquises, faites pour charmer à jamais les amis du beau.

VII. La tour penchée.

Le fameux campanile, ou tour penchée, a été commencé en 1174 et terminé après 1233 ; il est l'œuvre de deux architectes, l'un italien, Bonannus, l'autre étranger, Guillaume d'Inspruck, à qui l'on a souvent adjoint Jean Ennipontano, également allemand, et Thomas de Pise.

Remarquons au sujet de ce monument et de ses voisins, qu'en France, ainsi que M. Alfred Darcel, le savant directeur du Musée de Cluny, l'a fort bien établi dans ses notes de voyage, nos architectes ont toujours cherché à réunir le clocher à l'église et qu'ils ont ainsi réalisé les conceptions savantes et pittores-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques, dont tant de nos cathédrales offrent les plus éclatants exemples. En Italie, au contraire, sous l'influence de la tradition antique, on sépare d'ordinaire le clocher — le campanile — de l'église, et l'on traite chacun d'eux comme un édifice distinct. C'est ainsi qu'on a procédé à Pise, à Ravenne, à Florence, et dans une infinité d'autres cités.

Que de touristes ne sont pas arrivés devant le campanile avec un sentiment d'irritation ! Trop souvent des reproductions de toutes sortes, en albâtre, en liège, en carton-pierre, voire en chocolat, ont fatigué leurs regards, hanté leur imagination. En réalité, depuis des siècles, Pise vit sur ce tour de force, auquel le hasard a eu plus de part que la science. Je me hâte d'ajouter que l'original est si simple, si vénérable, si imposant qu'il efface jusqu'au souvenir de ces imitations mesquines.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter des particularités consignées dans tous les guides : essayons plutôt de rendre les impressions pittoresques que produit cet ouvrage, défi éternel à toutes les règles de la statique et qui, comme la tour Garisenda de Bologne, lorsqu'un nuage passe au-dessus d'elle, paraît, à ceux qui la regardent du côté où elle penche, semblable au gigantesque Antée [1].

Les huit étages d'arcades se succèdent régulière-

Campo-Santo : la *Construction de la Tour de Babel* (fragment) voy. p. 338]. — Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

ment, avec la rigueur d'une déduction géométrique. Les colonnes, du moins dans le bas, sont, non pas d'une pièce, mais composées de deux, parfois de trois ou de quatre fragments. Lorsque les assises sont égales, cette disposition, si fréquente en Toscane, n'a rien qui choque l'œil ; il en va autrement lorsqu'à un monolithe occupant les cinq sixièmes de la hauteur, on a ajouté, vers le sommet, pour compléter la colonne, un tronçon misérable produisant l'effet d'un rapiéçage sur un vêtement magnifique. J'aurais encore à critiquer la disposition des chapiteaux : au lieu d'être indépendants, ils font corps avec l'architrave, qui s'appuie elle-même, comme une barre de fer, contre l'intérieur ; le style y perd singulièrement en liberté et en souplesse. L'ornementation se distingue par sa sobriété : il faut signaler un bas-relief avec deux vaisseaux naviguant près d'un môle, d'autres avec les monstres chers au moyen âge.

L'inclinaison, qui est de quatre mètres environ, est des plus sensibles, même en n'examinant que l'étage intérieur. Le fossé à moitié rempli d'eau qui entoure la base, a lui-même environ un mètre de plus dans la partie qui correspond à l'inclinaison.

On a beaucoup discuté sur la raison d'être de cette

1. *Qual pare a riguardar la Carisenda*
Sotto 'l chinato, quand' un nuvol vada
Sovr' essa si che della incontro penda.
(Dante, *Enfer*, ch. xxxi.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déviation étrange : est-elle intentionnelle ou bien le hasard seul l'a-t-il provoquée? L'opinion aujourd'hui reçue est que, la base de l'édifice s'étant également tassée pendant la construction, les architectes ont continué à construire sur un plan incliné. Cette opinion a été soutenue en dernier lieu par M. Georges Rohaut de Fleury dans son excellent volume sur *les Monuments de Pise au moyen âge*. Je ne saurais mieux faire que de me retrancher derrière le témoignage d'un juge aussi autorisé.

« Arrivé à onze mètres au-dessus du sol, dit M. Rohaut de Fleury, on s'aperçoit déjà qu'une pente de plusieurs centimètres entraînait la tour du côté du midi. La première voûte hémisphérique était alors fermée, et même, ce qu'il est bien important de remarquer, on avait si peu songé aux affaissements ultérieurs de l'édifice, qu'une gargouille destinée à rejeter au dehors les eaux de ce premier étage avait été préparée sur le point aujourd'hui le plus haut.... »

Une belle sonnerie, composée de sept cloches, complète ce monument bizarre. La plus ancienne d'entre elles, *la Giustizia*, avec la date de 1262 et le nom du fondeur, Locterinus de Pise, provient de la « Torre del Giudice »; elle réveille les souvenirs les plus lugubres : c'est elle qui servait à sonner le glas funèbre lorsque l'on conduisait les condamnés au supplice.

La vue dont on jouit de la plate-forme est célèbre. Mon aimable et savant confrère ès voyages, M. Paul Joanne, me permettra d'emprunter sa plume pour en signaler les traits caractéristiques : « On découvre, dit-il, d'une part, les Apennins, du côté de Lucques; de l'autre, une ligne de mer étendue, de laquelle surgit à droite, comme une montagne isolée, l'île de la Gorgone; puis, successivement en allant vers la gauche, Capraja, et, si le temps est très clair, la Corse à l'horizon; enfin l'île d'Elbe, dont une extrémité seulement apparaît derrière le Monte Nero, au sud de Livourne. A l'horizontalité du sol environnant on peut reconnaître aisément que c'était jadis un bas-fond occupé par la mer. Au bord de la mer, une ligne de sombres forêts fait partie de la ferme de San-Rossore. »

Il est à peine nécessaire de rappeler que c'est du haut de la tour penchée que le plus illustre des enfants de Pise a entrepris ses expériences sur la chute des corps : Galilée ne comptait alors que vingt-cinq ans. Les épigraphistes pisans du dix-neuvième siècle (en Italie on s'amuse à composer des inscriptions comme ailleurs à faire des vers) n'ont pas laissé échapper cette occasion de faire graver sur le campanile une belle inscription latine : *Galileus Galileius experimentis e summa hac turri super gravium corporum lapsu institutis, legibus motus detectis, mechanicen condidit....*

VIII. L'*Opera del duomo*. — Charles VIII à Pise et la révolution de 1494.

Un édifice trop peu connu et qui présente un intérêt tout particulier pour le voyageur français, c'est l'*Opera del duomo*, la maison de l'œuvre du dôme. La maison en elle-même est modeste et telle qu'il convient à un bâtiment d'administration; — elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage assez bas, mais fort longs, percés de fenêtres bilobées en style du treizième siècle; — le voisinage des chefs-d'œuvre qui l'entourent la relègue encore davantage dans l'ombre. Mais dès le seuil une inscription monumentale (renouvelée en 1695), accompagnée de l'écu de France, d'une figure de la Vierge et d'une figure de donateur à genoux, frappe notre attention : elle nous apprend, dans un latin pompeux, que, le 15 novembre 1495, le roi Charles VIII de France s'arrêta à l'improviste dans cette demeure pour y souper : *ex insperato comedit* (le monarque français habita, pendant toute la durée de son séjour, le palais des Médicis, sur le Lungarno). Un hôte royal de plus ou de moins, cela ne compte pas sur un théâtre historique tel que la place du Dôme. Mais l'arrivée de Charles VIII a laissé une trace bien autrement profonde dans l'histoire de Pise : elle fut pour ses habitants le signal de la révolte contre l'odieux joug florentin : aussi l'inscription, après la mention du souper royal, appelle-t-elle Charles VIII le fondateur de la liberté de Pise et compare-t-elle sa générosité à celle d'Alexandre le Grand : *Pisanæ libertatis argumentum nunquam tantam Magnus Alexander liberalitatem ostendit.*

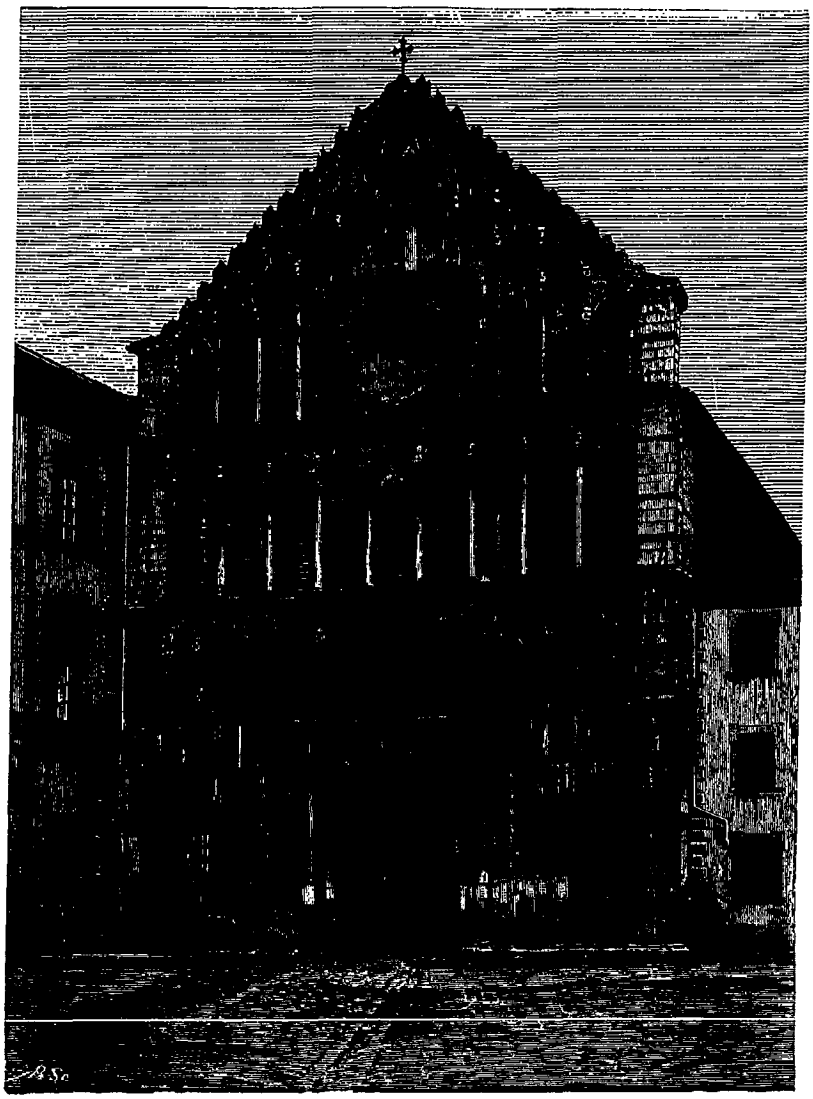
L'enthousiasme de cette vaillante population, sa foi profonde en notre pays, m'ont paru justifier cette petite digression historique. Étudions maintenant l'*Opera del duomo* en elle-même. L'aspect du rez-de-chaussée est peu engageant; on y découvre le désordre le moins pittoresque : le vestiaire des chanoines à côté de la *Scuola di musica* et du *Magazzino della cera* (le magasin des cierges); le tout altéré par des restaurations du plus mauvais goût. Mais passons sur ces détails. Grassi, l'auteur de la *Descrizione storica ed artistica di Pisa*, publiée en 1836-1837, célèbre avec emphase les peintures de l'intérieur : la voûte peinte au rez-de-chaussée par G. Stefano Maruscelli, un saint dû au pinceau de Salvator Rosa, une madone de Perino del Vaga, un saint Nicolas de Bari, de Curradi, deux apôtres de Sogliano, un saint Antoine de Padoue et un saint Philippe Néri, de Pierre de Cortone, et que sais-je encore! Ces peintures, plus ou moins banales, plus ou moins restaurées, ne nous arrêteront guère, pas plus que les madones et les christs en croix du moyen âge, exposés dans les salles du premier : on y chercherait en vain la note vibrante sans laquelle de pareilles productions sont de simples objets de dévotion et non des œuvres d'art. Par contre je recommande au visiteur quelques fragments que les guides ont eu grand soin d'omettre : et tout d'abord une fresque représentant une jeune fille vêtue d'une robe bleue, sur laquelle flotte une écharpe, et portant sur la tête une corbeille pleine de fruits : motif charmant, et qui révèle incontestablement la main de Benozzo Gozzoli. D'où vient ce fragment, quand a-t-il été transporté ici? On

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'affirme qu'il a été détaché, il y a une quinzaine d'années, de la *Stanza della Fraternità*.

Cette salle du premier étage, où a dîné Charles VIII, a encore son vieux plafond en bois, à poutres apparentes, autrefois ornées de peintures. La bordure, à fresque, qui règne au-dessus rappelle celles des compositions de Benozzo Gozzoli au Campo-Santo, avec des rinceaux, et des enfants tenant des médaillons ornés de figures à mi-corps. L'illustre peintre florentin aurait-il occupé à ce travail les loisirs de ses dernières années ?

Plus loin, sur une porte, une inscription rappelle que l'empereur Charles IV et le roi Charles VIII ont dormi *in hoc cubiculo*. Le début de ce texte est bien caractéristique : *somno et quieti sacrum*, consacré au



Façade de l'église Sainte-Catherine (voy. p. 346). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

sommeil et au repos. Ne semble-t-il pas que la ville de Pise ait voulu se peindre en ces trois mots?

IX. Physionomie de Pise. — Un peu de statistique. La ville des morts.

Après l'étude des chefs-d'œuvre réunis sur la place du Dôme, on éprouve quelque difficulté à prendre goût aux autres curiosités de Pise : une vingtaine d'églises, la plupart d'une haute antiquité, une demi-douzaine de palais, intéressants par leurs souvenirs historiques plutôt que magnifiques. Notre métier de *cicerone* nous impose cependant le strict devoir de décrire des monuments qui, dans une autre cité, tiendraient une place fort honorable. Mais tout d'abord jetons un coup d'œil sur la ville elle-même, théâtre de tant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

luttes, de tant d'entreprises, depuis vingt-cinq ou trente siècles.

Pise a été profondément transformée, non seulement depuis l'antiquité, mais encore depuis le moyen âge. Tout le long de ce vaste quadrilatère, des murs, en petit appareil, hauts d'environ huit mètres, sans fossés ni glacis, quelquefois même bordés de trottoirs, ont pris la place des anciens remparts, commencés en 1152; seuls leurs créneaux — des créneaux de parade — leur conservent un peu de caractère. Point d'accidents de terrain; ni montées, ni descentes; à peine de loin en loin un bastion en ruines. Des vingt portes de l'ancienne cité, il n'en reste que six, qui sont plutôt des barrières d'octroi. Quant à la physionomie d'autrefois, c'est tout au plus si l'on peut s'en rendre encore compte dans un quartier ou deux. La Via del Borgo et les rues avoisinantes sont du nombre. Quelques arcades supportées par des colonnes monolithes ou des piliers octogonaux, un peu de couleur, un peu de vie, quelques accents, bien affaiblis, de la fière république du moyen âge, il n'en faut pas davantage pour intéresser le touriste. Plus loin, une autre rue donnant sur le marché, et également bordée d'arcades, nous offre le grouillement pittoresque des halles méridionales : le mélange de charrettes détraquées, de volailles maigres, de réduits sombres, donnant sur une place inondée de soleil, de légumes magnifiques, de types énergiques et de guenilles. A droite et à gauche, des ruelles qui n'ont rien à envier aux plus tortueuses et aux plus sombres de Gênes, de Venise et de Naples.

Statue de Ferdinand II (voy. p. 349). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Mais cette vision dure peu : subitement la Via del Borgo se transforme en avenue régulière, sans couleur et sans caractère.

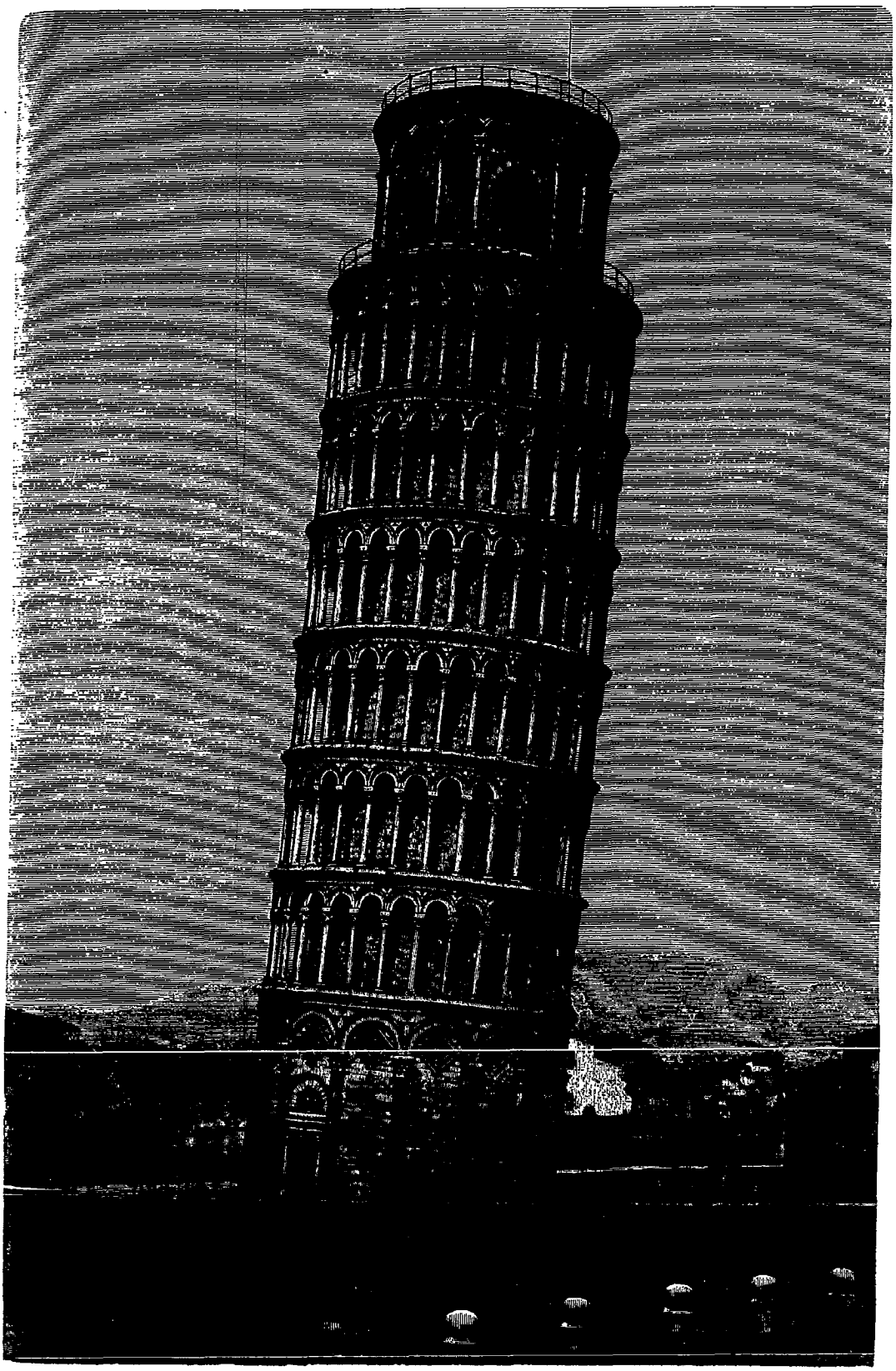
Les édiles modernes ont d'ailleurs eu beau faire : partout, sur ce sol classique, l'antiquité perce et éclate : dans la Via del Monte, au rez-de-chaussée d'une maison particulière, émergent, témoins du passé, deux colonnes de granit, avec de superbes chapiteaux historiés, ornés l'un d'une Flore ou d'une Abondance à mi-corps, et de deux Victoires, l'autre d'un Jupiter également à mi-corps et de deux autres Victoires. A Rome, la position de ces colonnes, dont le chapiteau est tout au plus à 1m,50 du sol, prouverait que le sol s'est exhaussé; ici, dans le voisinage de l'Arno, il serait téméraire d'émettre une telle hypothèse.

Le reste de la ville se compose de rues assez larges, le plus souvent sans trottoirs, dallées à la mode étrusque. Les maisons lourdes, sans caractère, sont badigeonnées de jaune, avec des volets verts; elles ont un aspect somnolent; ni inscriptions, ni dates, ni écussons qui les relèvent, qui mettent une note dans la mémoire de l'étranger. Peu de boutiques, et celles-là mêmes pauvrement garnies (constatons la profusion de ces affreux objets en albâtre de Volterra reproduisant des statues ou des édifices célèbres), moins de passants encore : aussi l'herbe s'en donne-t-elle à cœur joie; telle rue pourrait servir de pâturage; digne pendant de ces fleuves de la Toscane dont le lit, desséché, se recouvre, en été et en automne, d'une végétation luxuriante.

Ce manque d'animation, cet assoupissement, ce morne silence peuvent former un attrait de plus aux yeux des nombreux malades qui viennent chercher à Pise la tranquillité en même temps qu'un climat plus doux : pour le commun des voyageurs, ils ne tardent pas à prendre les proportions d'un cauchemar; au milieu de ce bain soporifique il semble que l'on absorbe l'ennui par tous les pores. Que Pise s'est bien caractérisée en mettant toute sa gloire dans son cimetière : elle est bien la cité des morts!

Comment la physionomie de la ville, longtemps si active et si bruyante, comment le caractère des habitants, autrefois si entreprenants et si ardents, ont-ils pu se transformer ainsi? La pensée qui se présente d'abord à l'esprit, c'est d'expliquer le phénomène par la prédominance de l'élément administratif et bureaucratique dans ce chef-lieu de préfecture. Assurément, malgré la présence d'une colonie israélite assez considérable (on en comptait 6 à 700 dès le siècle passé), l'industrie et le commerce sont relégués à l'arrière-plan par l'armée des fonctionnaires. C'est d'abord la préfecture avec tous ses services, puis le tribunal civil avec 9 juges, 1 chancelier et 4 membres du parquet, puis la cour d'assises et la préture, avec leur entourage obligé d'avocats, au nombre de 63, dont quelques-uns, il est vrai, résident à Volterra ou dans les environs, d'avoués (procuratori), au nombre de 64, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tour penchée (voy. p. 340-342). — Gravure de Bertrand, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« causidici » (6), de notaires (15). Un second groupe se compose du service des domaines, de celui de l'enregistrement, des hypothèques, du cadastre, des contributions. L'Université lui fait suite avec 60 professeurs et une vingtaine de fonctionnaires auxiliaires. Puis vient le personnel du lycée, de l'école normale, du séminaire, de l'orphelinat, des hôpitaux et des autres établissements charitables. Les membres du clergé régulier et séculier arrivent à eux seuls à un demi-millier (en 1852 on comptait 531 religieux et religieuses; depuis la suppression des couvents le chiffre — il ne pouvait en être autrement — a augmenté dans une proportion considérable). Malgré la salubrité proverbiale du climat, le corps médical compte une centaine de membres : 49 médecins et chirurgiens, 2 oculistes, 14 « farmacisti », 15 vétérinaires, 24 sages-femmes (« levatrici », ne pas confondre avec « lavatrici », qui veut dire blanchisseuses). Ajoutez l'élément militaire, et vous arriverez à une proportion énorme de non-combattants, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire d'hommes ne produisant pas, ne trafiquant pas, consommant à peine. Encore si l'activité intellectuelle remplaçait l'activité industrielle ou commerciale : mais dans cette ville de 26 000 habitants, parmi lesquels cinq ou six cents étudiants, il n'y a que quatre libraires et six journaux ou revues, dont l'un, l'*Araldico*, est un recueil nobiliaire paraissant de loin en loin. Point de publications d'archives, comme dans les autres villes italiennes; les monographies locales elles-mêmes sont rares; on continue à vivre sur les travaux de Morrona et de Grassi.

Les causes d'une telle décadence, il faut les chercher ailleurs; elles sont plus anciennes et plus graves. Dans une tirade célèbre, Sismondi, l'auteur des *Républiques italiennes*, les a exposées avec éloquence : « Pise, dit-il, malgré sa décadence, était une ville bien plus peuplée, bien plus considérable qu'Urbin, que Rimini, que Pesaro; mais Pise, une fois assujettie aux Florentins, n'a plus produit un seul homme marquant dans la littérature ou la politique, tandis que les petites cours de Frédéric de Montefeltro, à Urbin, de Sigismond Malatesta, à Rimini, d'Alexandre Sforza, à Pesaro, rassemblèrent chacune plusieurs philosophes et plusieurs littérateurs. »

X. Les églises de la rive droite. — Sainte-Catherine.

Il ne faut pas que des transformations dues à la plus triste fatalité historique nous empêchent de terminer notre exploration. Divers monuments dignes d'intérêt nous attendent sur l'une et l'autre rive de l'Arno.

La plupart des autres églises pisanes de la rive droite reproduisent le système d'arcs et d'arcatures mis en œuvre pour la première fois, avec tant d'éclat, au Dôme; l'alternance des marbres blancs et noirs y est aussi de rigueur. Tels sont San-Paolo all' Orto, San-Pierino, Santa-Maria in Borgo, etc.

Dans l'église Sainte-Catherine (treizième siècle), construction attribuée au moine Fra Guglielmo, la tradition pisane s'allie, avec plus de fermeté, aux inventions du style gothique. La façade en marbre blanc, comme d'ordinaire, avec quelques assises de marbre noir, nous montre dans le bas les arcatures ordinaires en plein cintre; le premier étage se compose d'arcs trilobés, supportés par des colonnes; sur les chapiteaux, les éternelles têtes de marbre. Le même système d'arcs trilobés orne le fronton qui termine la façade.

L'intérieur, quoique fort simple (il se compose d'une seule nef, sans chapelles, avec un faîtage à jour), quoique fortement remanié aux seizième et dix-septième siècles, contient quelques œuvres d'art intéressantes. C'est d'abord le tombeau de l'archevêque Santarelli († 1342), ouvrage de Nino Pisano, le fils d'Andrea Pisano. Le monument est composé avec goût; nous y retrouvons, outre les colonnettes torses, le motif si grandiose des anges écartant les rideaux derrière lesquels repose la statue du défunt. Celle-ci, peut-être, manque de qualités transcendantes, comme la majorité des ouvrages de Nino.

Deux statues polychromes placées sur un autel, la Vierge et l'ange Gabriel, toutes deux d'un fort bon style, révèlent la main du même artiste.

Bien autrement célèbre est le tableau de François Traini (vers 1340), placé près de la chaire où, dit-on, saint Thomas a enseigné, le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*, avec l'infortuné Averroès, objet de tant de sarcasmes, renversé sous les pieds du saint. Dans son *Averroès et l'Averroïsme*, M. Renan a donné de cette page curieuse une analyse à laquelle je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur.

J'ajouterai que les têtes, un peu rondes, sont d'un dessin fort correct, et la composition d'une grande netteté. Il est fâcheux que la peinture soit tellement enfumée.

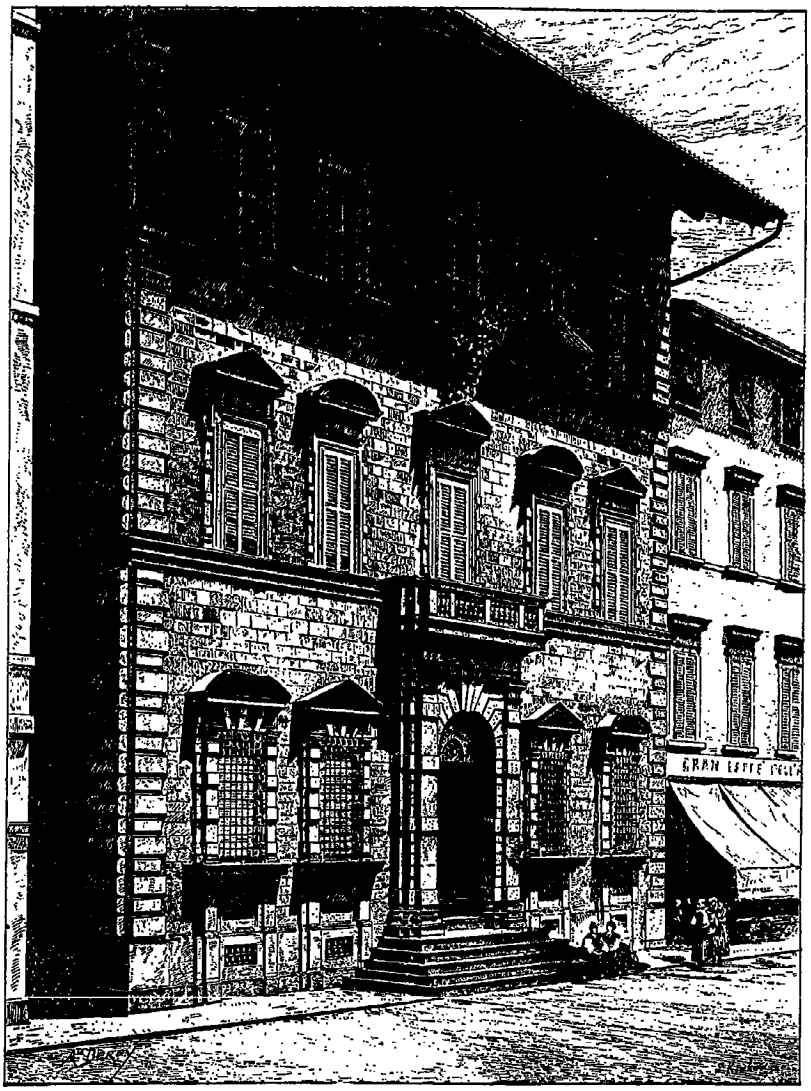
XI. Les chevaliers de Saint-Étienne. — La Tour de la Faim.

La « Piazza dei Cavalieri », c'est-à-dire des chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne, est la seule dans cette ville, vieille de tant de siècles, qui rappelle la Renaissance, et encore la Renaissance à son déclin. Malgré sa simplicité, la façade de l'ancien palais de l'ordre, la « Carovana », construit par Vasari entre 1561 et 1564, a grande tournure, avec son toit proéminent, avec ses écussons aux angles, ses niches contenant les bustes sur piédouches des six premiers grands maîtres; ses restes de « sgraffiti », ces sortes de fresques si éminemment décoratives, parmi lesquelles on distingue encore des cartouches, des arabesques, des trophées, des figures de petites dimensions.

L'église adjacente se distingue par une façade assez prétentieuse, achevée à la fin du seizième siècle. A l'intérieur, quelques trophées conquis sur les Turcs par les chevaliers de Saint-Étienne et quelques tableaux retraçant les principaux faits d'armes de ceux-ci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ordre militaire de Saint-Étienne (pape et martyr) fut institué en 1561 par Cosme Ier pour défendre les côtes de la Toscane contre les incursions des corsaires. Comme les ordres similaires il se recrutait presque exclusivement parmi les nobles; toutefois le célibat n'y était pas obligatoire. Si ses annales n'abondent pas en traits glorieux, comme celles des chevaliers de Malte et de Rhodes, — il entretint deux frégates jusque vers le milieu du siècle dernier, — du moins cette dernière venue parmi les milices sacrées se distingua-t-elle de bonne heure par ses richesses (lorsque le gouvernement français la supprima en 1809, son patrimoine s'élevait à 4 007 784 « scudi », une vingtaine de millions). Vers le milieu du siècle dernier, l'ordre ou « religione » de Saint-Étienne comprenait, outre le grand-maître, un grand-connétable, un grand-prieur, un grand-chancelier, un grand-conservateur et un grand-trésorier. Les chapitres généraux avaient lieu tous les trois ans. Plus de 800 personnes, à ce moment, tant en Italie qu'ailleurs, portaient le titre et la croix de chevalier (le costume de cérémonie se composait d'un habit noir, chargé d'une grande croix rouge à huit pointes, d'une croix patée d'or émaillée, avec la figure de saint Étienne au milieu, et d'un cordon rouge). Mais, ajoute l'abbé Richard, à qui j'emprunte ces détails, il n'y en a que très peu qui s'astreignent à faire les caravanes et autres exercices ordonnés pour parvenir aux dignités et bénéfices de l'ordre.



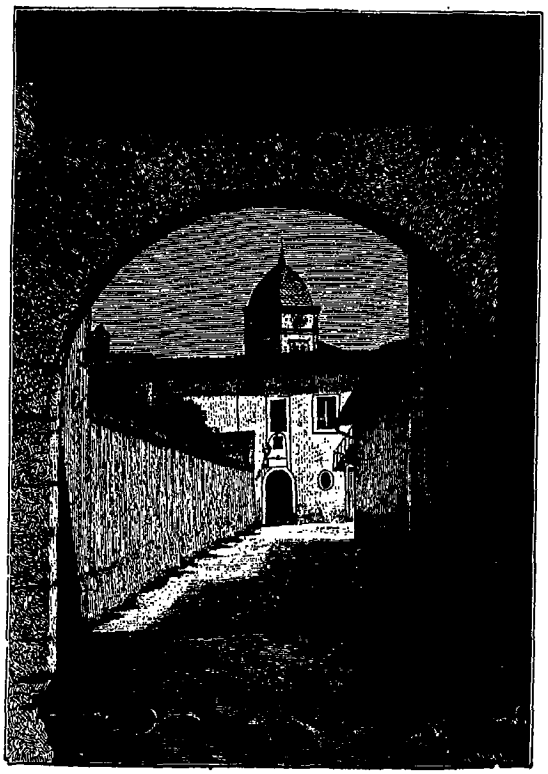
Le palais Lanfreducci-Upezzinghi (voy. p. 349). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

Supprimés en 1809, ces chanoines militaires furent rétablis en 1817 pour disparaître définitivement en 1859. Aux archives d'État, une salle fort vaste est consacrée aux paperasses de l'ordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Devant le « Carovana » s'élève la statue de Cosme Ier, le fondateur de l'ordre : armé de pied en cap, à l'exception de la tête qui est nue, un manteau jeté sur l'épaule, le pied droit appuyé sur un dauphin, le premier grand-duc de Toscane a une attitude encore plus guindée que son successeur Ferdinand dans la statue du Lungarno. Aussi croyons-nous que c'est faire trop d'honneur à cette œuvre prétentieuse que d'en attribuer la conception à Jean Bologne : l'invention aussi bien que l'exécution doivent être mises exclusivement au compte de l'élève médiocre Pierre de Francheville.

Sur la « Piazza dei Cavalieri », à l'endroit où s'élève aujourd'hui le bizarre palais de l'Horloge, avec son centre en retrait comme un V et ses « sgraffiti », se dressait autrefois la fameuse « Torre della Fame », la Tour de la Faim, la Tour d'Ugolin. Cet exécrable témoin de la barbarie du moyen âge a disparu, en 1565, à l'occasion des travaux entrepris sur l'ordre de Cosme Ier pour l'installation de l'ordre de Saint-Étienne. Il n'en reste d'autre souvenir que le poignant récit de Dante.



La maison de Galilée (voy. p. 350). — Gravure de A. Kohl, d'après une photographie.

XII. L'Université. L'Académie des beaux-arts.

L'Université est installée, Via San-Frediano, dans un édifice vaste, mais de peu d'apparence. On pénètre dans un cloître de la Renaissance, surmonté, à la hauteur du premier étage, d'une loge ouverte, avec des colonnes sur lesquelles pose directement la toiture. Sur trois des parois les armoiries, le « stemma », des Médicis, sur la quatrième une inscription en l'honneur de Victor-Emmanuel.

L'Université, ou *Sapienza* ou encore *Studio pubblico pisano*, est le principal établissement de ce genre en Toscane (Florence s'est contentée d'un institut des études supérieures). Fondée au douzième siècle, réorganisée en 1343, par le pape Clément VI, rétablie en 1472 par Laurent le Magnifique, la *Sapienza* devait, dans la pensée du Médicis et de ses successeurs, renouveler l'activité intellectuelle des Pisans, leur donner la science en échange de la liberté.

De nos jours, plus d'un parmi les professeurs occupe un rang distingué dans la science. Un nom m'a surtout frappé : celui de M. Enea Piccolomini, membre de l'illustre famille siennoise, et digne continuateur des traditions de cet Æneas Sylvius Piccolomini qui, après avoir rendu célèbre ce nom parmi les humanistes, sut entourer d'un éclat plus vif encore le nom de Pie II, sous lequel il occupa de 1458 à 1464 le trône pontifical. M. Enea Piccolomini, qui a fait de fortes études en Allemagne, enseigne le grec. C'est à Pise également qu'est fixé M. Michel Amari, le vénéré doyen des orientalistes italiens.

Aujourd'hui l'enseignement de l'Université a un caractère éminemment professionnel : les hautes spéculations philosophiques et scientifiques y cèdent peut-être quelque peu le pas aux exigences administratives ou industrielles des temps modernes. A côté de cours sur le notariat, on trouve des cours spéciaux aux ingénieurs, aux agronomes, aux vétérinaires. Aussi les élèves (ou auditeurs) de lettres et de philosophie n'étaient-ils en 1881-1882 qu'au nombre de 27 sur un total de 596 élèves et auditeurs (la jurisprudence en compte 229, la médecine 147, les sciences 90, l'agronomie 42, etc.).

Cette jeunesse, peu ambitieuse et peu bruyante, ne semble pas avoir conservé de tradition pittoresque, ni peut-être même d'esprit de corps. Ni son costume, ni ses mœurs ne la distinguent du reste de la population. Ainsi le seul élément qui pouvait mettre un peu d'animation dans ce milieu soporifique est envahi, lui aussi, par l'assoupissement général.

L'Accademia delle belle arti, fondée par Napoléon Ier, n'a pas l'aspect plus monumental que l'Université. Ici encore des salles fort petites — j'en compte huit — aux volets fermés. Les tableaux ne sont pas numérotés, et l'ensemble de la collection témoigne, tout comme celui du Campo-Santo, de l'indifférence de la municipalité pisane à l'égard des choses de l'art. N'importe; attachons-nous au contenu. Les tableaux à fond d'or, les *campi dorati*, abondent : christs en croix, madones, etc., de l'école byzantine, de l'école de Cimabue et de celle de Giotto. Les plus importants sont les restes d'un retable de Simone di Mar-

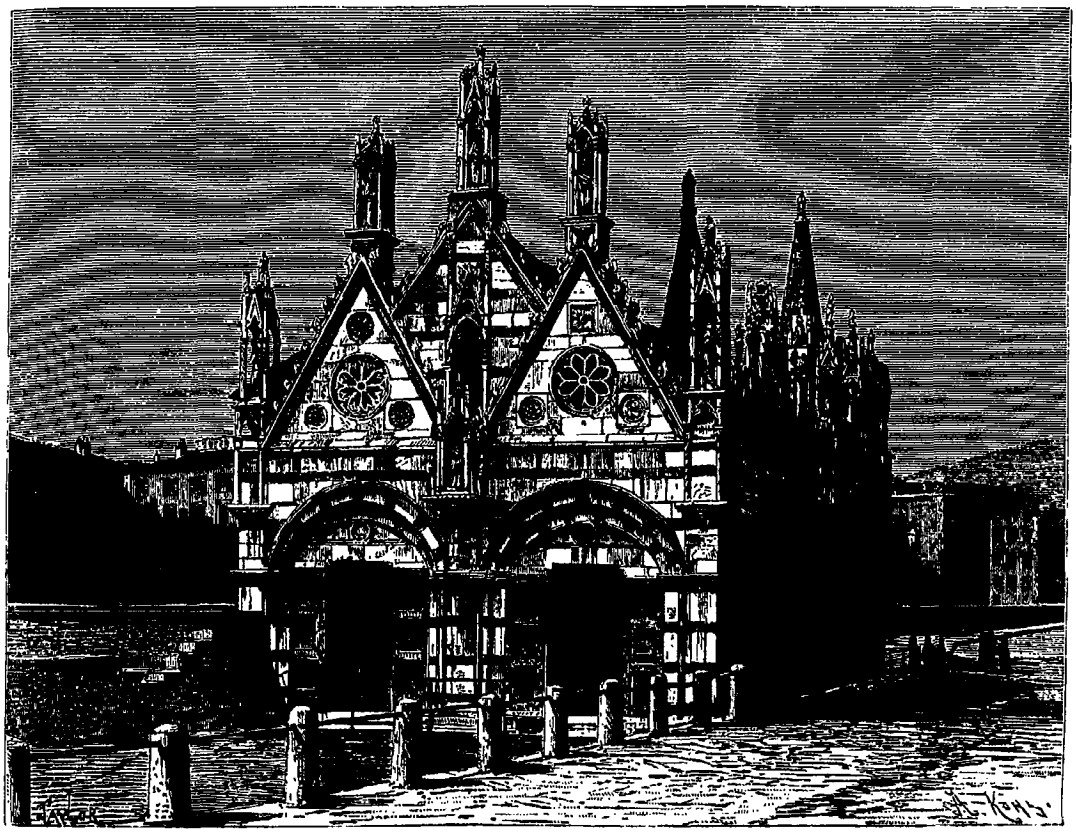
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tino (1320) et le saint Dominique de Traini (1345).

Benozzo Gozzoli et Domenico Ghirlandajo sont représentés par quelques tableaux authentiques, mais sans grand intérêt; quant au dessin de Benozzo que l'Académie affiche la prétention de posséder, la *Reine de Saba devant Salomon* (à l'encre, lavé), ce n'est, à mon humble avis, qu'une copie du seizième siècle d'après les fresques du Campo-Santo. Sodoma, si brillamment représenté au dôme par le *Sacrifice d'Isaac*, compte à l'Académie une madone entourée de saints, qui ne m'a pas particulièrement frappé.

Le concierge, dont la loge contient un dépôt d'antiquités à vendre, prononce avec emphase une série d'autres noms illustres. Mais en réalité la collection est des plus médiocres. Quel supplice que d'être forcé de regarder tant de mauvaises choses pour en trouver une bonne, et cela en pleine Toscane, dans un pays où l'on a le droit de se montrer difficile!

Un Flamand du quinzième siècle s'est fourvoyé parmi les Italiens : un triptyque assez grand nous montre sainte Catherine debout, tenant l'épée et lisant dans un livre; à ses pieds, un personnage barbu, tenant un sceptre ; au fond, une ville des bords de l'Escaut ou de la Meuse. Les volets, d'une facture plus



Santa-Maria della Spina (voy. p. 350). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

grossière, contiennent la *Comparution de sainte Catherine devant l'empereur* et les *Fiançailles de sainte Catherine avec le Christ*; la prédelle, le *Martyre de sainte Catherine*; la partie supérieure enfin, l'*Annonciation*.

La statue colossale de Ferdinand II, sculptée en 1595, pour la place de Saint-Nicolas, ne nous arrêterait pas si elle n'avait pour auteur notre compatriote Pierre de Francheville. Elle nous montre ce souverain debout, appuyant son sceptre contre sa cuisse droite légèrement pliée, et relevant une femme — la ville de Pise — agenouillée à côté de lui avec deux enfants. C'est l'ouvrage le plus maniéré qui se puisse concevoir.

Ne quittons pas la rive droite sans mentionner, sur le Lungarno Reale, le palais Lanfreducci-Upezzinghi, et plus loin le palais Agostini. Le premier de ces monuments, communément appelé *il Palazzo di marmo*, le palais de marbre, a été construit par Cosimo Pagliani au seizième siècle; il doit plus à la beauté des matériaux qui le composent — de splendides marbres blancs de Luni — qu'au talent de son auteur. Cependant, malgré la lourdeur de quelques profils, l'ensemble a un caractère véritablement monumental; on y trouve l'ampleur propre aux palais florentins de cette époque. L'œil a surtout peine à se rassasier de l'éclat

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des blocs de marbre, réchauffés par une patine qui leur laisse leur transparence et avivés par le voisinage de volets verts. L'inscription *alla giornata*, tracée sous le balcon, a donné du fil à retordre aux débrouilleurs d'énigmes. Ne voudrait-elle pas dire, d'aventure : au jour le jour? Horace nous donne quelque part le conseil de vivre ainsi : *carpe diem*. Je signalerai encore l'écusson avec le lion placé sur le palais : dans la désespérante monotonie des édifices pisans, ces sortes d'emblèmes sont si rares qu'il faut témoigner de la gratitude à tous ceux qui ont pris soin de réveiller notre curiosité, fût-ce par le plus modeste ornement.

Le palais Agostini forme un contraste complet avec le *Palazzo di marmo* : ici point de marbre, mais de la terre cuite, disposition qui s'explique à Sienne, mais que l'on a peine à comprendre dans le voisinage de Carrare.... Le style est celui de la fin du quinzième siècle.

Un autre édifice, d'une structure bien modeste, n'a d'autre titre à l'attention de l'étranger que le souvenir du grand homme dont elle a abrité les premières années : je veux parler de la maison natale de Galilée, située près de l'église Sant'Andrea in Fortezza, au fond d'une cour. En 1864, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance du maître, une plaque commémorative a été placée sur cette humble habitation.

XIII. La rive gauche. — Santa-Maria della Spina. San-Paolo a Ripa d'Arno.

La rive gauche, beaucoup moins peuplée que la rive droite, est aussi plus pauvre en monuments, en souvenirs. C'est de ce côté toutefois que la ville tend à s'agrandir : j'y compte un certain nombre de constructions nouvelles, sans doute destinées aux étrangers, de plus en plus nombreux à Pise; au siècle dernier c'étaient les Russes, aujourd'hui ce sont principalement les Anglais, qui, fidèles à leurs habitudes, n'ont pas manqué d'édifier, près de la via Solferino, une chapelle anglicane.

Le « Ponte di Mezzo », le Pont du Milieu, sur lequel nous traversons l'Arno, a son histoire. Tout en marbre, il a été rebâti en 1660 sous le grand-duc Ferdinand II. C'est là que se faisait, tous les ans, au témoignage de l'abbé Richard, un combat ou une joute entre les deux quartiers de la ville et leurs dépendances, qui marchaient chacun sous leurs bannières, et avec des uniformes différents. « Ce combat, ajoute le voyageur du siècle dernier, ce combat qui ne doit être que de plaisir, est souvent funeste à plusieurs des combattants, qui s'opiniâtrent trop à défendre le terrain qu'ils perdent : ils ne peuvent avoir d'autres armes qu'une espèce de rame ou d'aviron court et plat, fait d'un bois léger, du tranchant duquel il est défendu de frapper; il ne doit leur servir que pour repousser l'ennemi, et non pour se blesser réciproquement. »

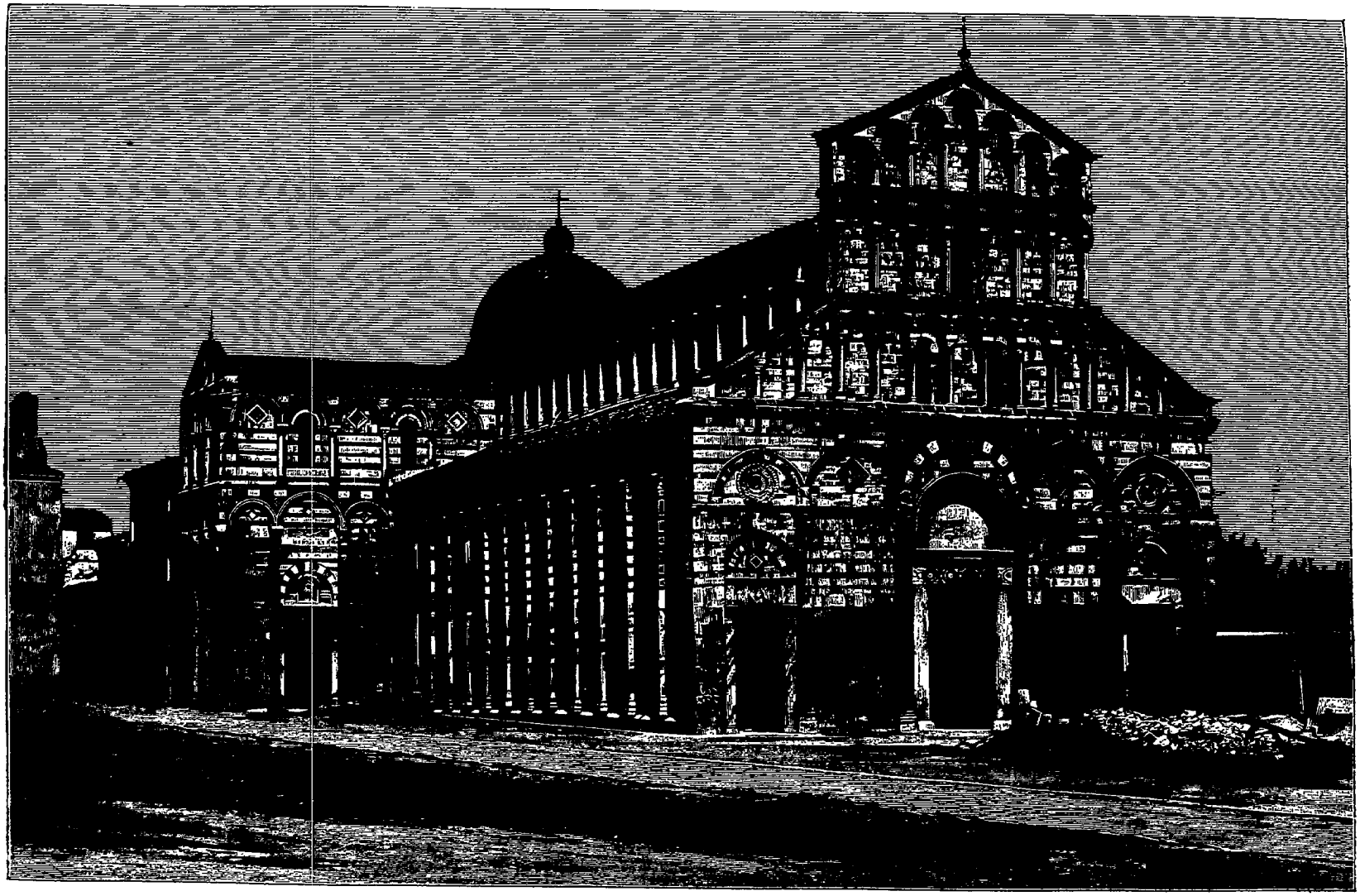
Le premier monument que nous rencontrons en suivant le cours de l'eau, c'est le « Palais public », situé sur le Lungarno Galibi, et contenant les bureaux du télégraphe, le tribunal, etc. Ce que cet édifice a de plus remarquable, c'est un portique avec les armoiries des podestats du seizième et du dix-septième siècle.

Le « Palazzo del Comune », sur le Lungarno Gambacorti (nom d'une célèbre famille pisane du moyen âge), renferme le « Municipio » (les bureaux de la municipalité), le « Reale Archivio di Stato ». Dans le bas, une halle ouverte, la « Loggia dei Banchi »; dans le haut, qui comprend une partie de l'ancien palais Gambacorti (?), les archives, installées dans une dizaine de salles voûtées en ogive, et fort convenablement décorées, dans le goût ancien notamment à l'aide d'écussons. M. le commandeur Tanfani, surintendant de ce riche dépôt, veut bien m'en faire les honneurs. La collection comprend 17 000 parchemins et 30 000 cartons ou « Filze ». L'histoire non seulement de Pise, non seulement de l'Italie, mais de l'Europe entière pendant les premiers siècles du moyen âge est en partie écrite sur ces chartes poudreuses, au bas desquelles se rencontrent les noms de Richard Cœur de Lion, de Frédéric Barberousse, et d'une foule de souverains illustres.

Un peu plus loin, en suivant le Lungarno, se dresse le plus gracieux sans contredit des monuments pisans, l'église « Santa-Maria della Spina », Sainte-Marie de l'Épine, ou encore « Santa-Maria del Pontenovo », une église en miniature, presque une chapelle, presque une châsse, bâtie tout contre le parapet du fleuve (il y a quelques années l'église a été démolie pierre par pierre, pour être reconstruite au-dessus du lit de l'Arno). Ce bijou, édifié vers 1325 pour recevoir une épine de la couronne du Christ, est du plus pur style gothique : l'harmonie de ses proportions, la richesse des marbres blancs et noirs, les clochetons, les statues, font presque oublier son exiguïté. A l'extérieur, douze statues d'apôtres font garde du côté du quai; à l'intérieur, la statuaire occupe aussi la place d'honneur, comme pour affirmer son union intime avec l'architecture gothique. Dans cette nef, ou plutôt dans cette salle, couverte par un faîtage à jour et éclairée par des œils-de-bœuf, donnant les uns sur le quai, les autres sur le fleuve, quatre statues, deux madones, saint Jean-Baptiste et saint Pierre, nous montrent la main un peu lourde et raide de Nino, fils d'André de Pise. Comme s'il avait eu conscience des lacunes de son talent de sculpteur, Nino a recouru à la peinture pour en relever l'effet : dans la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, les cheveux, la bordure et la doublure du manteau sont dorés; sur les autres statues, les traces de couleur sont aussi fort visibles. Rappelons à ce sujet que la polychromie est restée en honneur bien plus longtemps qu'on ne le croit d'ordinaire; les plus grands artistes du quinzième siècle, à commencer par Donatello, l'appliquaient en toute occasion.

Bien plus intéressants sont les six bas-reliefs avec la personnification des vertus cardinales (l'Espérance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



San-Paolo a Ripa d'Arno (voy. p. 352). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la Foi sont réunies dans le même compartiment). A l'exception des chérubins assez grossiers qui forment la bordure, ces ouvrages se distinguent par une facture large et sûre, des draperies riches et fouillées, une grande netteté d'expression.

Aussi, d'après les recherches du directeur des archives, M. Tanfani, qui a consacré en 1871 une érudite monographie à Santa-Maria della Spina, ces figures datent-elles, non du quinzième siècle, comme pourrait le faire croire l'inscription, mais bien du seizième siècle; elles sont dues au ciseau du Florentin Andrea, probablement Andrea Ferucci de Fiesole, mort en 1526.

En continuant à suivre le Lungarno, nous arrivons devant une basilique imposante, située près des remparts, sur une place où l'herbe pousse plantureusement sans le secours du service d'horticulture municipal. C'est San-Paolo a Ripa d'Arno. La façade est traitée dans les données habituelles du style pisan; elle offre les plus grandes analogies avec celle du dôme. Aussi ne la décrirai-je pas en détail. Je me bornerai à signaler, sur la porte principale, deux lions à mi-corps, plus haut un bas-relief, avec la Vierge encore toute byzantine, la tête couverte de son manteau, les mains levées; à côté d'elle deux colonnettes reliées par ces ornements en forme de nœuds que j'ai aussi rencontrés à Lucques. L'intérieur, haut et étroit, se compose de trois nefs et d'un transept, avec des arcs en ogive au-dessus des colonnes. Partout le mélange d'assise de marbres noirs et blancs, des colonnes monolithes, des têtes grimaçantes sculptées sur les chapiteaux. Ce qui est plus rare à Pise, c'est, sur un pilier, une fresque du quatorzième siècle représentant un apôtre debout, peut-être un reste des peintures de Buffalmacco ou de Simone Martini, qui ornaient autrefois l'église; sur l'autel de droite du transept, un tableau à fond d'or, probablement de la même époque, une madone trônant entre deux saints; enfin sur l'autel de la nef latérale de gauche, une *Annonciation* du seizième siècle, d'un fort joli sentiment, peut-être peinte par quelque Flamand de passage en Italie.

La Vierge, par Nino Pisano (voy. p. 350). — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

C'est contre les murs de cette basilique que, d'après Boccace, Pierre des Vignes, l'infortuné chancelier à qui Frédéric II avait fait crever les yeux, s'est volontairement brisé le crâne.

Avec San-Paolo a Ripa d'Arno, je prends congé de Pise, sans avoir le courage de visiter les environs, la fameuse ferme et la forêt de San-Rossore, peuplées de dromadaires acclimatés en Italie, la basilique de San-Pietro in Grado, la Chartreuse, les Bains. Fatigué de tant de graves problèmes, la splendeur d'autrefois, le morne silence d'aujourd'hui; — partagé entre la commisération qu'inspire cette longue servitude, cette profonde décadence, et la gratitude pour tant de services rendus à la cause du progrès dans des siècles où le reste de l'Europe était plongé dans la plus affreuse barbarie; — obsédé surtout par les souvenirs du Campo-Santo, l'esprit a hâte de se reposer par des spectacles moins grandioses, mais plus sereins et surtout plus vivants.

Eugène Müntz.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pipe Spring dans l'Arizona (voy. p. 355). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'UTAH ET L'ARIZONA,

KANAB ET LE PLATEAU DE KAIBAB,

PAR M. ALBERT TISSANDIER.

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Au pays des Mormons. — Cedar City : maison et famille de l'évêque. — Mines d'argent de Silver Reef. — Virgen River et Toquerville. — *Vermilion Cliffs*. — Kanab. — Méfiance des Mormons. — La journée d'un touriste. — Les Mormons de Pipe Spring. — Les *cow boys* et les troupeaux. — Le mont volcanique Trumbull. — Vallée de Toroweap. — Les cañons. — Le Colorado et ses précipices. — Campement indien à Mangum Spring. — Forêt de Kaibab. — Forest Lagoon et le Sublime Point. — Pagump Valley et les *Marble Cañons*. — Scènes de la source de Navajo Well. — Terrains vert pomme. — Rochers verts et roses. — Serpents à sonnettes. — La vie des Mormons.

Le sud de la province des Mormons, l'Utah et le plateau de Kaibab dans l'Arizona, ces curieuses régions que j'ai parcourues en juin 1885, sont ignorées des Européens et à peine connues des Américains eux-mêmes : ils n'en savent guère encore que ce que leur en a appris M. Powel, le savant directeur du *Geological Survey*. Depuis quinze années, M. Powel a fait de nombreuses explorations dans ces contrées extraordinaires, et avec l'aide de M. Thompson et d'autres géologues il a pu en dresser d'admirables cartes géologiques.

C'est à lui que je dois les renseignements qui m'ont permis d'entreprendre cette intéressante excursion et je suis heureux de pouvoir lui témoigner ici ma reconnaissance.

De Salt Lake City le chemin de fer conduit en treize heures à Milford, où commença réellement mon voyage.

Ce petit trajet sur voie ferrée, dans le pays des Mormons, ne ressemble guère à d'autres. En fait de point de vue, après avoir dépassé la vallée et les bords du lac d'Utah, on a seulement la perspective de déserts arides et sablonneux. Les stations où l'on s'arrête sont très primitives : l'une d'elles, que l'on nomme Juab, la plus remarquable peut-être, se compose de cinq ou six maisons de bois.

A la fin du jour nous dînons avec le conducteur et ses aides, à côté du wagon des bagages.

Un seul voyageur, M. Lund, me tient compagnie dans le train. La cuisine se fait dans un poêle. Si les provisions des employés sont modestes, elles sont du moins offertes de bon cœur : la rétribution est insignifiante.

Le panorama sévère des montagnes et des plaines se déroule assez tristement sous nos yeux.

A neuf heures du soir nous arrivons à Milford. Une petite maison construite en planches y sert d'hôtel.

A sept heures du matin je monte avec M. Lund, mon aimable compagnon de route, dans la voiture de la poste qui doit nous mener à Silver Reef, voiture non suspendue et dont les banquettes sont rembourrées avec des noyaux d'Amérique dont je ne saurais dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvrir l'espèce ; son plafond est une bâche trouée.

Les chemins, à peine tracés, soulèvent une poussière insupportable.

De nombreux troupeaux, livrés à eux-mêmes toute l'année, paissent dans ces solitudes. Nous les apercevons au loin. Si une vache ou un mouton meurt de faim et tombe au bord de la route à peine visible, on n'y prend pas garde ; la voiture se détourne un peu pour éviter le cadavre qui restera là jusqu'à sa décomposition complète.

Une quantité de lièvres (*Jack rabbit*) courent devant nous, effrayés par le bruit de nos chevaux ; ils vont se cacher sous les maigres sauges au feuillage bleuâtre, seuls arbrisseaux de ces déserts, et de là nous regardent passer. Nous voyons fuir aussi les *chip monks*, minuscules et charmants petits écureuils des sables, et plusieurs fois des loups, inquiets et sauvages, errant au loin.

Un voile de poussière nous dérobe presque constamment la vue des belles fleurs qui poussent dans ces terres abandonnées de même que sur les montagnes bleues de l'horizon.

Douze heures se passent ainsi, sans beaucoup de charme, et nous voici enfin à Cedar City, village mormon qui me semble une oasis après la longue route monotone parcourue depuis le matin.

Cedar a de belles avenues plantées de beaux arbres, de jolies maisons de briques, et des enclos, fermés par des haies, tout remplis de fruits et de légumes. Des ruisseaux d'eau vive descendant de la montagne courent de toutes parts et vont se jeter dans une petite rivière dont on entend le joyeux murmure.

Une grande montagne de grès rouge abrite Cedar. Alentour sont des champs et des prairies.

M. Lund est mormon. Il connaît tous les habitants, et son premier soin est de me conduire chez le *bishop* (évêque) de Cedar, qui nous donne à souper et un gîte pour la nuit.

Le bishop est cultivateur. Il a deux femmes, paraît-il, mais je n'ai vu qu'une de ces dames, la plus âgée certainement. Elle me paraît intelligente et instruite ; c'est elle qui nous sert à table.

La maison, d'une propreté irréprochable, sert d'asile aux rares voyageurs qui passent à Cedar : c'est aussi le bureau télégraphique. Dans le salon, un bon feu nous réchauffe ; il y a des tapis partout. Des journaux sont ouverts sur la table ; la cheminée est ornée d'un grand cadre contenant le règlement pieux que la famille doit suivre chaque jour.

Les jeunes filles du bishop, pour terminer la soirée, jouent de l'orgue ; un des garçons de ferme (du moins je l'avais pris pour tel à mon arrivée) entre, nettoyé et proprement vêtu ; il chante avec elles des romances.

M. Lund me fait visiter ensuite plusieurs autres cultivateurs mormons de Cedar. Dans toutes les maisons j'ai pu remarquer le même ordre, la même propreté extrême, le même confortable : on ne croirait pas être dans un pays aussi éloigné de toute civilisation.

A trois heures du matin il faut repartir : M. Lund m'accompagne ; nous disons adieu au brave bishop et à sa famille ; tout le monde s'était levé pour nous souhaiter le *bon voyage* traditionnel.

Vers une heure nous arrivons à Silver Reef ; c'est l'entrée des rochers grandioses de l'Utah.

Les paysages de ce pays et ceux de Kaibab dans l'Arizona ne ressemblent assurément à rien de ce que l'on voit dans les autres contrées de l'Europe.

L'herbe des prairies pousse sur des terres sablonneuses de grès vert, blanc, rose, jaune doré, etc., du ton le plus éclatant. Les montagnes, la plupart en roches de grès, sont bigarrées de couleurs semblables. Toutes ces teintes si diverses, voisines les unes des autres, et souvent sans aucune transition, sont d'un effet étrange, indescriptible. Sous la lumière et le feu du soleil, l'aspect du sol et des montagnes produit sur moi des impressions tout à fait fantastiques, invraisemblables, d'autant plus que la végétation elle-même n'est pas d'une apparence moins bizarre ; les fleurs étincelantes du mois de juin, des cèdres au feuillage vert foncé, des sauges bleuâtres font encore ressortir avec un plus vif éclat ce mélange et, pour ainsi dire, ce débordement de couleurs presque extravagant.

Je m'arrête une journée à Silver Reef, petite cité d'environ 400 âmes qui prospère grâce à des mines d'argent découvertes il y a déjà quelques années et dont plusieurs sont assez importantes.

M. Allen, directeur d'une de ces mines, grâce à la recommandation de mon compagnon de voyage, veut bien me faire visiter la sienne. Elle a une profondeur de 83 mètres environ, et son développement est de 400 mètres. En six années, depuis qu'on l'exploite, elle a déjà donné 18 millions de dollars ou 90 millions de francs. Une tonne de roc peut fournir une moyenne de 25 dollars ou 125 francs.

Le minerai se trouve surtout dans les couches fossiles de plantes aquatiques.

Dans les couches de *clay shale* ou argile on rencontre de l'argent natif en minces petites feuilles.

Cette mine est creusée dans les épais bancs de grès vert et blanc. L'argent est retiré du minerai par voie d'amalgame. Cette opération se fait dans une usine de Silver Reef, située tout auprès des mines.

Avant de me faire ses adieux, M. Lund me présente au conducteur qui me mènera à Kanab.

Me voici donc avec un nouveau compagnon. C'est un Canadien qui parle fort bien le français. Élevé au Canada, dans une famille relativement aisée, son père a voulu lui rendre avant tout notre langue familière.

Cet homme est un type curieux. A peine avait-il atteint sa majorité qu'il avait déjà dissipé tout son avoir. Il s'engagea comme marin et alla faire la pêche à la baleine. Puis, changeant de métier, il se fit mineur. A San Francisco il devient riche ; mais il se ruine trois fois en quelques années dans des spéculations de mines et redevient simple ouvrier. Enfin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le voici installé à Silver Reef; il y est loueur de voitures et il est bien convaincu qu'il va refaire sa fortune une quatrième fois.

Nous nous installons dans une voiture aussi peu confortable que celle qui m'a conduit à Silver Reef, et les chemins ne sont pas moins mauvais. Heureusement le paysage est toujours splendide. Les rochers de Virgen River sont de couleur rose et gris d'argent, et je regarde avec surprise leurs silhouettes découpées et dentelées de mille façons fantastiques.

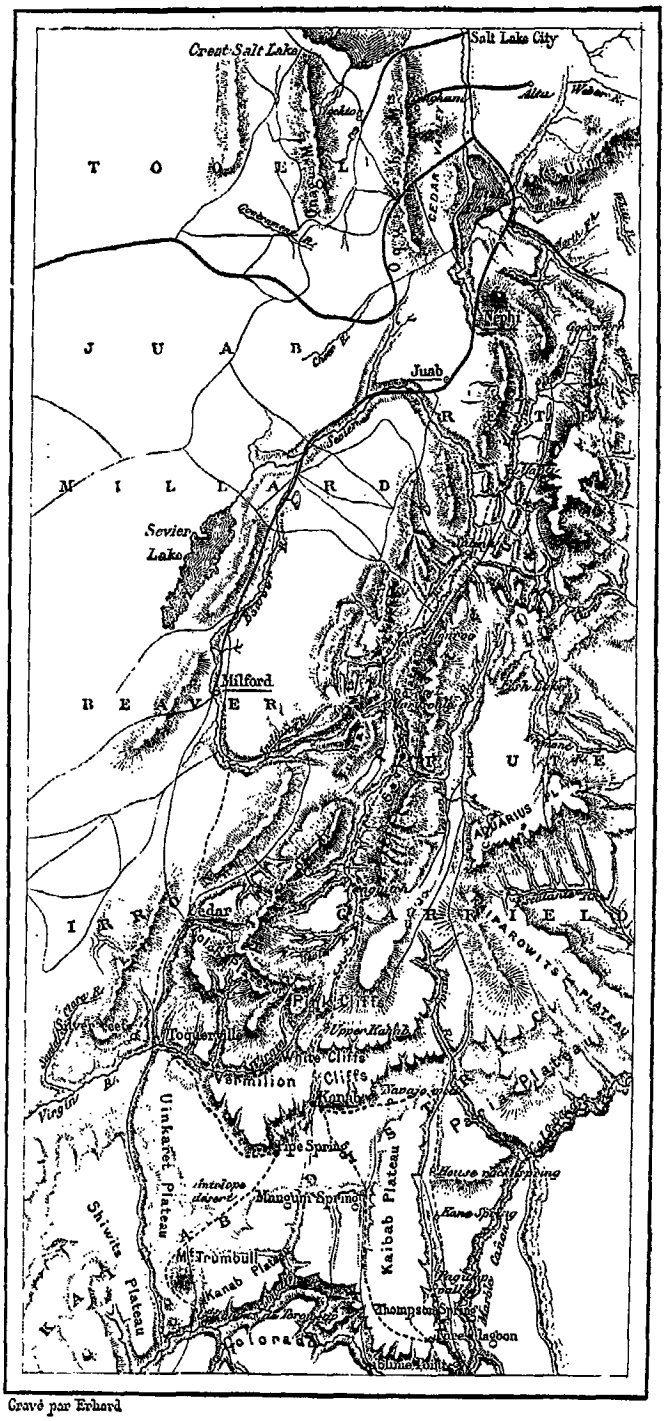
Nous passons au milieu du village de Toquerville, dont toutes les maisons sont cachées sous les arbres et les fleurs.

Les solitudes recommencent; toute la journée ce ne sont que déserts; puis nous côtoyons les *Vermilion Cliffs*, longue chaîne de montagnes de grès rouge.

Le clair de lune éclaire féeriquement toutes ces scènes grandioses.

Il est minuit; nos chevaux, fatigués de leurs quinze heures de voyage, s'arrêtent devant *Pipe Spring*, ferme complètement isolée dans les sables et les ranchos.

Malgré l'heure avancée de la nuit, on nous y accueille gracieusement. La porte d'une sorte de hangar s'ouvre à notre appel et nous y achevons la nuit enveloppés dans nos couvertures; nous y restons jusqu'au matin.



Carte des régions parcourues par l'auteur dans l'Utah et l'Arizona.

Le lendemain, à midi, nous étions à Kanab.

Kanab est située sur le bord d'une rivière presque toujours à peu près desséchée, mais qui grossit dans les saisons de la fonte des neiges et se répand au loin en inondations, enlevant les sables et couvrant tout le pays de ses eaux.

De grandes roches de grès rouge (le *Triassic escarpment*) abritent ce village d'un côté, de l'autre le rancho se perd à l'horizon. Il y a là peut-être 500 âmes.

Chaque maison est dans un clos entouré de haies de rosiers jaunes; les avenues sont bordées d'acacias.

L'eau de Kanab River est amenée dans la cité par un aqueduc en bois de quelques kilomètres de longueur, à ciel ouvert. Moyennant un abonnement d'eau, les habitants y peuvent cultiver quelques légumes et des fruits.

Les Mormons aiment leurs jardins et s'en occupent avec grand soin. Ils ont même dans leur enclos quelques pieds de vigne, qui leur donnent un bien faible produit, mais qu'ils apprécient comme la récompense de leur travail et de leur lutte constante contre la sécheresse.

Mon entrée à Kanab a causé, paraît-il, une grande émotion. Les Mormons sont en ce temps-ci méfiants.

Le gouvernement des États-Unis, fatigué de leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excentricités, veut les faire rentrer dans la loi commune et supprimer leur bigamie. On les poursuit, on les condamne à la prison et à des amendes; dans le petit village de Panguitch deux hommes ont été ainsi enlevés et menés en prison. On exige qu'ils renvoient leurs femmes non légitimes et ne gardent que celle qu'ils ont épousée la première avec ses enfants. Sous le coup de ces menaces, les Mormons craignent incessamment des rondes de police et des surprises.

Mon arrivée ayant été signalée, quelques habitants étaient sortis du village et s'étaient cachés dans les rochers.

Moins timide, la femme de mon futur guide me reçut au seuil de sa maison. M. Powell m'avait donné une lettre de recommandation toute spéciale; je la lui remis.

« Mon mari est absent, me dit-elle avant de l'avoir lue, vous ne verrez personne ici. »

Ces derniers mots exprimaient visiblement une méfiance qui s'est immédiatement dissipée après la lecture de la lettre. Nathan Adam n'a pas craint alors de se montrer et j'ai été parfaitement accueilli par tous ces pauvres gens dès qu'ils ont été persuadés que je venais simplement chez eux en touriste et non comme *détective* du gouvernement.

Ils m'ont donné l'hospitalité, car il n'y a point d'hôtel à Kanab; il faut loger chez l'habitant ou camper dehors dans les ranchos.

Kanab est le point central d'où l'on peut rayonner pour faire les principales excursions des grands *cañons*.

Mon premier voyage, convenu avec Nathan mon futur guide, eut pour but le mont Trumbull et les gorges de Toroweap.

C'est une tournée de sept jours entiers; la difficulté de trouver de l'eau dans les déserts qu'il faut traverser rend cette exploration quelquefois pénible.

Nous achetons à Kanab, dans l'unique magasin du village, des boîtes de conserves, du thé, du café et quelques autres choses nécessaires; il n'y a guère de variété et de choix possible.

Nathan emmène avec lui son fils, qui sera un aide utile. Nous avons pour nous trois chevaux et un autre pour nos bagages.

La vie ordinaire du touriste une fois sorti de Kanab s'organise à peu près ainsi : Lever à quatre heures du matin, déjeuner à cinq heures : Nathan met le couvert sur l'herbe. Nous avons du lard, du saumon conservé, de l'eau, et du pain qu'il fabrique lui-même trois fois par jour pour chaque repas; ce pain consiste en des espèces de galettes cuites dans une poêle devant un feu de branches desséchées, presque toujours faciles à trouver dans ces déserts.

Les chevaux, laissés chaque soir en liberté, cherchent où ils peuvent leur nourriture. Par précaution seulement, afin qu'ils ne puissent aller trop loin pendant la nuit, on leur attache les jambes de devant avec des sortes de bracelets en cuir que réunit une forte et assez courte courroie.

Ces pauvres bêtes très fatiguées n'ont souvent à manger que de maigres herbes et quelquefois n'ont point d'eau. Elles sont habituées à ce régime. Il faut cependant qu'elles aient du courage, car elles marchent en certaines journées douze ou quinze heures : ce sont de rudes étapes.

Chaque matin, l'objet principal de la conversation de Nathan et de son fils était, après avoir couru après les chevaux pour les ramener, de chercher où nous pourrions faire une prochaine halte auprès de quelque source afin de remplir nos gourdes et d'abreuver nos montures.

Quelquefois nous avons passé la journée entière sans avoir d'eau potable. La chaleur ardente des sables faisait que l'eau conservée devenait trop difficilement buvable; il fallait alors se contenter de boire un peu de café.

Quant aux chevaux, heureux s'ils trouvaient dans quelque trou de rocher un reste d'eau de neige de l'hiver ou d'un orage récent.

On se reposait dans l'après-midi. Le soir, vers sept heures, nous étendions nos couvertures sur les sables des déserts ou dans les forêts, et nous nous endormions sous les étoiles.

C'est ainsi que les Mormons voyagent dans l'Arizona. Il est bien permis à un touriste parisien de s'étonner un peu le premier jour, mais l'originalité et la splendeur des paysages rachètent largement ce manque complet de confort; on s'habitue vite à ces petites misères.

En quittant Kanab, il fallut revenir à *Pipe Spring*, l'un des rares endroits où se trouve une source fraîche. Ses aimables habitants m'avaient déjà donné l'hospitalité; cette fois je fus reçu avec un empressement cordial par la maîtresse du logis et ses filles. Si j'avais été étonné à Cedar City de l'accueil et de l'installation du bishop, je le fus plus encore à Pipe Spring. Je veux être sincère; ces *Dames* mormones sont distinguées, instruites, quoique ce ne soient en réalité que des paysannes vivant dans des lieux sauvages, abandonnés. Au fond de nos campagnes de France, dans les coins les plus ignorés de nos provinces, nos concitoyennes des champs sont assurément dans des milieux beaucoup moins déserts que ceux de l'Utah ou de l'Arizona, et cependant je dois reconnaître qu'elles sont le plus souvent moins civilisées.

Tout autour de Pipe Spring paissent de grands troupeaux surveillés par les *cow boys*, jeunes gens hardis et habitués aux privations. Isolés, vivant toujours dans ces immenses ranchos, éloignés de toute société, ces bergers mormons mènent toutefois une existence active et qui n'est pas sans intérêt. Ils ont pour distraction la chasse, la contemplation de la grandiose nature de ces déserts; puis, toujours à cheval, courant après leur bétail ou le ramenant souvent de fort loin dans des endroits divers des ranchos, le travail anime leur solitude.

Ils ont, entre autres devoirs, celui de marquer au feu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les nouveau-nés. Chaque propriétaire a son cachet spécial, qu'on imprime sur les flancs du petit animal; sans cette précaution il lui serait impossible de reconnaître son bien. Aux États-Unis, les éleveurs de bestiaux ont des livres où ils peuvent aisément consulter les noms et les marques des divers propriétaires de troupeaux.

On me dit que, il y a une quinzaine d'années, le bétail était plus nombreux qu'il ne l'est aujourd'hui dans les environs de Pipe Spring; la cause en est que les animaux, en mangeant l'herbe, arrachent les racines, qui ne tiennent guère dans ces terres sablonneuses; par suite les graines se dessèchent avant d'avoir pu germer, la prairie ne se ressème plus et le désert gagne du terrain. Sur les chemins, de nombreux squelettes d'animaux attestent cette décadence des ranchos.

D'autre part, les antilopes, les chevaux sauvages, qui abondaient autrefois, s'éloignent de plus en plus ou meurent dans les sables.

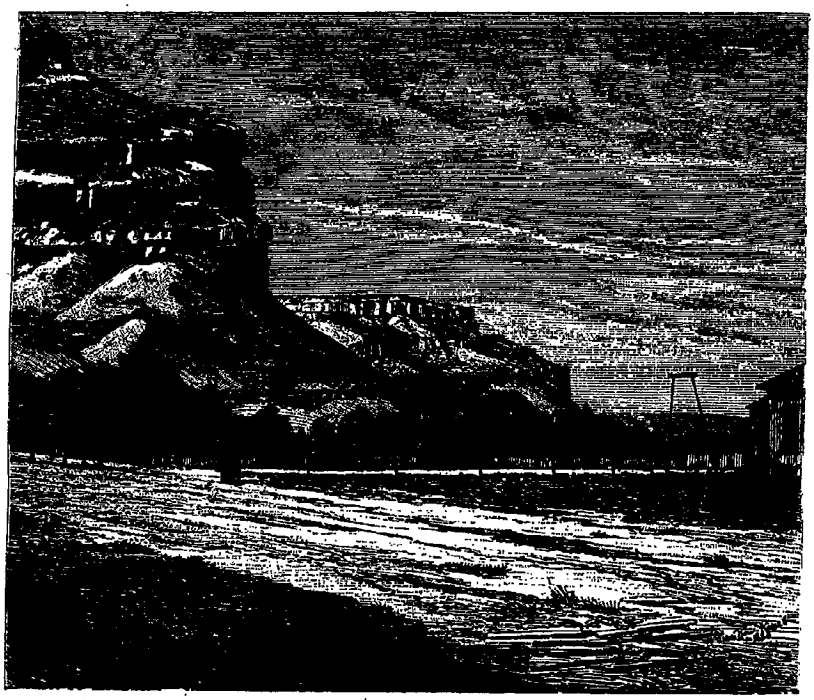
Je dis adieu à mes gracieuses hôtesses de Pipe Spring. Quelques *cow boys* me souhaitent bonne santé et « de l'eau fraîche à boire » pendant mon excursion, tout en m'aidant à seller mon cheval.

Nous laissons les hauts escarpements des *Vermilion Cliffs* pour entrer bientôt dans le vrai désert à l'aspect désolé.

Les chevaux marchent péniblement dans ces sables mous et poussiéreux.

Le moindre souffle d'air soulève au loin de petits tourbillons de sable.

Et toutefois sous nos pas de nombreuses fleurs pous-



Grande avenue de Kanab (voy. p. 355). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

sent en touffes espacées et forment des bouquets. Mais on est au mois de juin. Un peu plus tard tout sera brûlé par le soleil, et sur la terre il n'y aura plus rien qu'une aride et triste sécheresse.

Chevauchant toujours, nous rencontrons quelques antilopes; plus loin, une troupe de chevaux sauvages au nombre de 50 environ, suivis par leurs jeunes poulains, galopent, tout effarouchés, devant nous.

A la fin du jour nous sortons des régions sablonneuses pour nous approcher du mont Trumbull.

De nombreuses scories qui recouvrent la terre attestent les désordres et les désastres des siècles passés. Le volcan est depuis longtemps éteint; presque tous ses cratères sont couverts de forêts de pins séculaires; il inondait jadis les plateaux de l'*Uinkaret* de ses immenses coulées de laves, sur lesquelles nous passons aujourd'hui.

La forêt témoigne aussi de ces révolutions d'autrefois. Sous les racines et les plantes de toutes sortes on découvre des bancs entiers de roches basaltiques brisées par le temps.

Plus loin le paysage change d'aspect et on peut voir à découvert une sorte de mer de laves, coulée relativement plus récente et qui n'a pas pu encore être envahie par la végétation. Quelques chênes seulement, à peine développés, y poussent péniblement. Une montagne, couverte d'une verdure maigre, cachant des scories, borde cette coulée superbe, noire comme le Styx. Dans le lointain, les gorges ou cañons de Kanab, éclairées par les rayons du soleil couchant, forment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur ces hauts plateaux d'immenses crevasses resplendissantes de lumière. Elles font un contraste étonnant avec la teinte noire des laves, et font mieux ressortir encore la silhouette bizarre des cônes volcaniques du mont Trumbull.

Nous descendons péniblement de toutes ces roches en tenant nos montures par la bride. La plupart des chevaux dans ce pays ne sont pas ferrés, de sorte que les scories blessent leurs pieds et qu'ils ne peuvent marcher qu'avec difficulté.

Nous n'avions pas du reste d'autre route à suivre pour atteindre la vallée sablonneuse de Toroweap auprès des cañons. Longue et relativement assez étroite, cette vallée est encadrée par des rochers colossaux de couleurs toujours surprenantes.

Le soir nous n'eûmes pas à nous plaindre de notre campement au pied d'une muraille semblable à une forteresse. Ombragés par un vieux cèdre, nous sommes sur un immense plateau de rochers de grès aux formes arrondies, usées par les neiges des hivers. De nombreuses fleurs et des arbres rabougris ou des agaves qui ont parfois plus de quatre mètres de hauteur, des cactus, nous charment comme des décorations sur ces pierres aux couleurs rougeâtres ou dorées; au delà nos regards se reposent sur des murailles dentelées qui s'étendent à perte de vue et ferment l'horizon.

Après un peu de repos nous marchons sur les énormes pierres, les escaladant souvent en nous aidant de nos mains ou sautant par-dessus de larges crevasses.

Sous l'impression de la grandeur de ces déserts étranges j'avance avec un indéfinissable sentiment d'étonnement.

La scène change, mais n'est pas moins étourdissante : voici à mes pieds les précipices grandioses de Toroweap, au fond desquels coule le Colorado.

Préparatifs du souper dans la forêt de Kaibab (voy. p. 360). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

C'est un spectacle inouï que ces gouffres d'érosion, profonds de 600 à 800 mètres, formés de parois à pic ou de gradins gigantesques descendant jusqu'au torrent.

Des bords du plateau supérieur je suis d'un regard émerveillé ces rochers qui forment des promontoires aux courbes les plus bizarres au-dessus des précipices.

Nous avons à faire des détours sans fin, et à chaque instant ce sont des aspects nouveaux de plus en plus admirables.

Dans d'immenses crevasses le géologue peut lire avec facilité toute la série des couches différentes dont sont formés les murs latéraux, et l'imagination reste confondue à la pensée de l'incalculable suite de siècles qui ont dû s'écouler pendant la formation successive de toutes ces merveilles.

Voici quelques informations, que nous empruntons au livre de M. Powell :

« La région du grand cañon du Colorado est située, dans sa partie principale, au nord de l'Arizona, avec un prolongement septentrional vers l'Utah. Sa longueur du nord-ouest au sud-est est à peu près de 180 milles, et sa largeur du nord-est au sud-ouest est d'environ 125 milles. La superficie peut être évaluée à environ 16 000 milles carrés (elle atteint presque la surface de quatre de nos départements de France, chacun d'eux ayant une moyenne d'environ 6000 kilomètres carrés).

Le Colorado, ainsi nommé à cause du limon rougeâtre qu'il charrie, traverse le milieu de la contrée, et les vallées qu'il a creusées ont reçu le nom de *Cañons de Marbre* ou *Marble Cañons* et de *Grand Cañon*. La partie nord du pays, la seule bien connue jusqu'ici, se partage en six divisions distinctes.

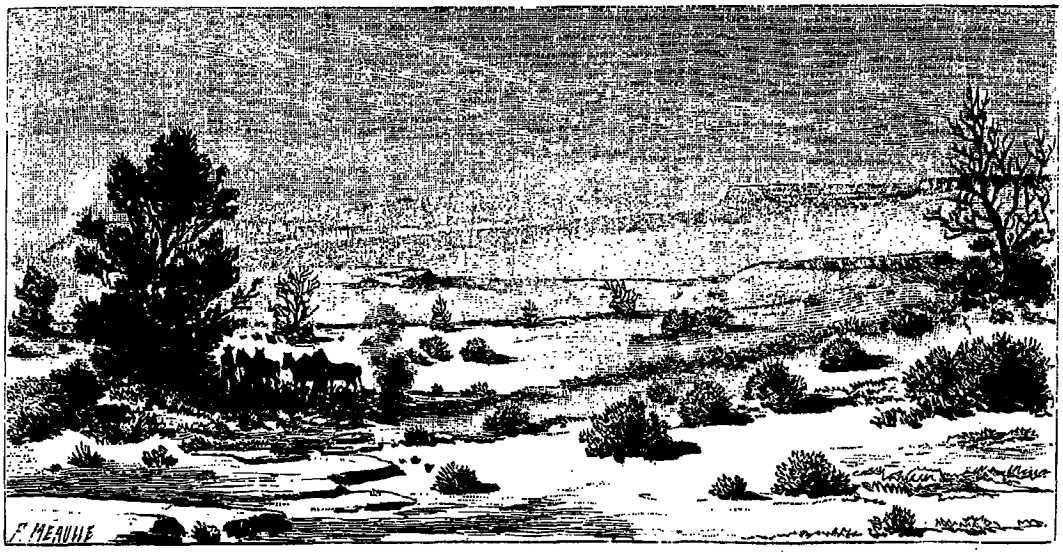
Ce sont d'abord *les Terrasses*, immenses plateaux creusés par érosion dans les terrains miocène et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éocène inférieur. Viennent ensuite les *étages* permien, triasique, jurassique et crétacé, admirables dans toute leur beauté. Ils sont brusquement interrompus par de hautes falaises terminées en gradins. Enfin de l'ouest à l'est s'offrent à la vue les plateaux de Shiwits, de l'Uinkaret, de Kanab, de Kaibab et du Paria. Ces plateaux sont séparés, comme les autres, par des failles profondes dirigées du nord au sud. Le Kaibab est le plus élevé d'entre tous; le moins haut est le Paria. Ce sont là des régions presque encore ignorées, et que M. Powell m'avait conseillé d'aller visiter. On voit sur les hauts plateaux des séries de murailles verticales placées les unes devant les autres et s'élevant étage par étage. Elles sont entrecoupées souvent de pentes en talus sur lesquelles apparaissent en hautes saillies les bords effrités des couches géologiques. Les phases successives de stratification y sont nettement relevées. Le dessin général est d'une grandeur inimaginable : c'est un spectacle solennel, d'un aspect architectural extraordinaire, surtout à cause de la netteté des silhouettes et de la précision des lignes. Il forme un contraste frappant avec les scènes de montagnes et des roches des autres pays.

Nous ne pouvions camper longtemps sur ce plateau de Toroweap, car l'eau commençait à nous manquer. Nathan et son fils avaient découvert un peu d'eau de neige fondue dans un creux de rocher, mais nos chevaux seuls ont pu en boire.

Nous revenons à Kanab par le même chemin pour organiser une excursion au plateau de Kaibab. En arrivant au village, nous apprenons que les Indiens qui campent souvent aux environs, et parmi lesquels je comptais trouver un guide, sont partis depuis peu pour aller faire la chasse aux daims dans les forêts



Antilopes dans le désert (voy. p. 357). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

de Kaibab : on ne les reverra pas avant un mois, me disait-on.

Je ne pouvais attendre aussi longtemps, et je commençais à craindre de ne pouvoir continuer mon voyage. Nathan connaît bien le pays, mais il ne veut pas prendre la responsabilité de me conduire seul dans ces solitudes; il me dit :

« Il faut un Indien avec moi; il n'y a qu'eux qui sachent s'orienter dans les forêts vierges. »

Les Mormons me conseillent d'aller droit au campement des Indiens; ils devaient être établis auprès d'une source située à une grande journée de Kanab. Une fois là, Nathan, qui sait quelques mots de la langue ute, pourrait certainement trouver le guide qu'il jugerait nécessaire.

Je m'empresse de suivre cet avis et nous partons aussitôt.

Le soir même, au coucher du soleil, à travers les détours des déserts et de pittoresques bois de cyprès, nous arrivons à Mangum Spring, où se trouve en effet le campement que m'ont indiqué les Mormons de Kanab. C'est une installation provisoire de huit à neuf tentes dans une clairière. Une vingtaine d'Indiens y vivent avec leurs femmes et quelques enfants. Ils ont choisi la place la plus exposée au soleil. Leurs tentes sont faites de quelques branches coupées aux arbres voisins et rapprochées en faisceau. Une mauvaise étoffe ou une peau de bête recouvre ces simples abris.

Nous décidons de camper auprès d'eux pour profiter aussi de la source.

Quant à nos chevaux, ils fraternisent dès leur arrivée avec ceux des sauvages et disparaissent sous les taillis.

A côté de nous, sous les pins, sont deux cabanes d'Américains; ils ont là quelque bétail et, comme les Indiens, ils habitent la forêt avec leurs femmes et

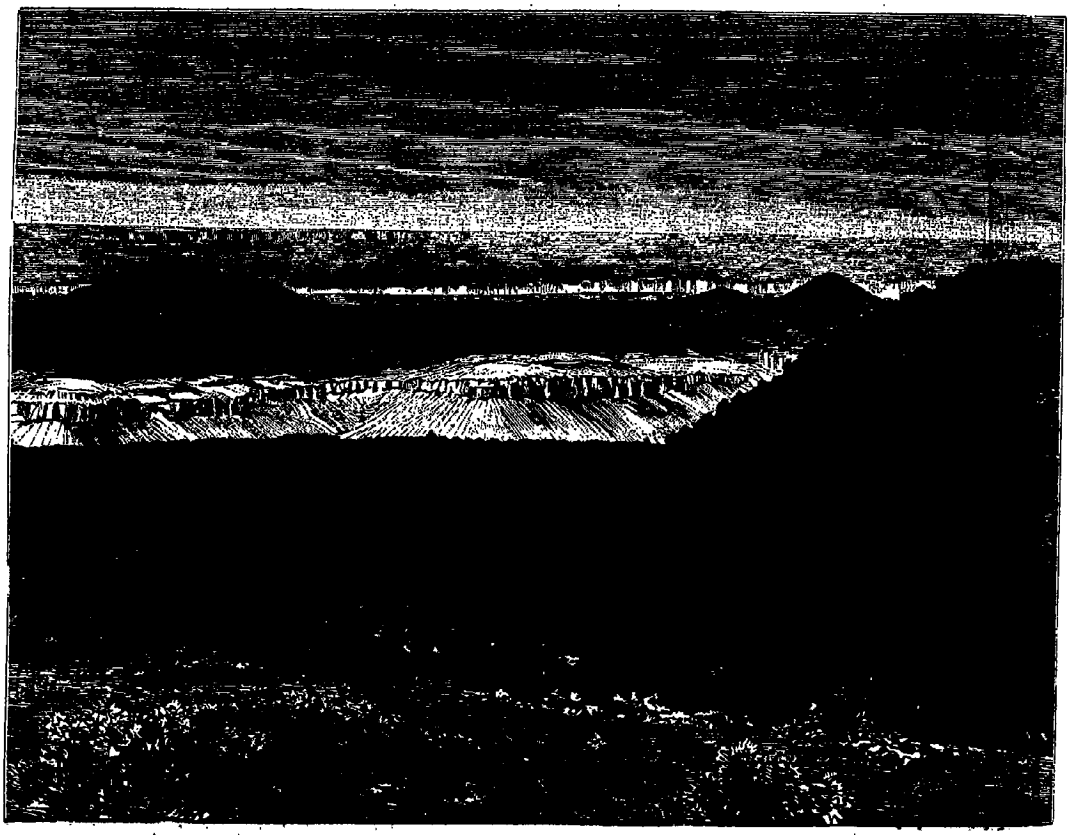
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs enfants; toutefois leur installation est moins primitive.

Après notre repas du soir, les Indiens viennent me rendre visite et se chauffer auprès de mon feu. Je leur donne un peu du pain fabriqué par Nathan et quelques gouttes de café. Deux petits enfants presque nus s'approchent de moi. Ils sont tout ébouriffés et ils me regardent avec des airs de petites bêtes sauvages. Quelques grains de sucre en poudre que je mets dans ma main et que je leur offre doucement ont suffi tout de suite pour les apprivoiser : ils se chauffent à mes côtés.

Plusieurs de ces Indiens sont jeunes et bien faits. Deux ou trois ont la figure peinte. Toute leur peau est colorée d'ocre jaune, sauf un peu de vermillon sous les sourcils et sur les paupières, et deux ronds de même teinte, grands comme des pièces de cinq francs, posés sur les joues. Ils me rappelaient les clowns des cirques de nos contrées.

Le type de ces sauvages est assez caractéristique. Leur figure est légèrement plate, avec des pommettes largement accusées; leurs yeux sont grands. Ils ont la peau foncée, d'une teinte jaune dorée pareille à celle des vieux bronzes florentins. Des cheveux magnifiques d'un noir corbeau, tombant sur leurs épaules et nattés



Mer de lave du mont Trumbull (voy. p. 357). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

par devant, forment de longues tresses entremêlées de fils de coton rouge, à la manière des anciens Gaulois. Autour de leur cou brillent quelques rangs de perles de verre. Leurs habillements, en mauvais état, la plupart même en haillons, sont taillés à l'européenne et se composent uniquement d'un pantalon et d'une sorte de chemise d'indienne à ramages; ils portent sur leur tête une petite toque rouge de forme orientale.

Nathan explique aux Indiens, tant bien que mal, ma présence dans leur forêt et le but de mon voyage.

Les Américains nos voisins viennent à leur tour auprès de nous. Ils me demandent les dernières nouvelles de Kanab : on cause, et nous avons ainsi en pleine forêt une soirée avec l'eau d'une source et du café comme rafraîchissements.

Notre feu éteint, on se retire, et chacun va se coucher sur l'herbe qu'il préfère et se rouler dans ses couvertures.

Le lendemain matin j'ai été rendre aux Indiens leur visite de la veille et j'ai vu leurs femmes, qui malheureusement ne sont guère jolies. Les cheveux toutefois sont superbes, et leurs yeux ont des étincelles qui étonnent; mais leur figure est fanée, flétrie, et il serait difficile de deviner leur âge exact. Chargées des plus pénibles travaux, surtout de ceux du campement, ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

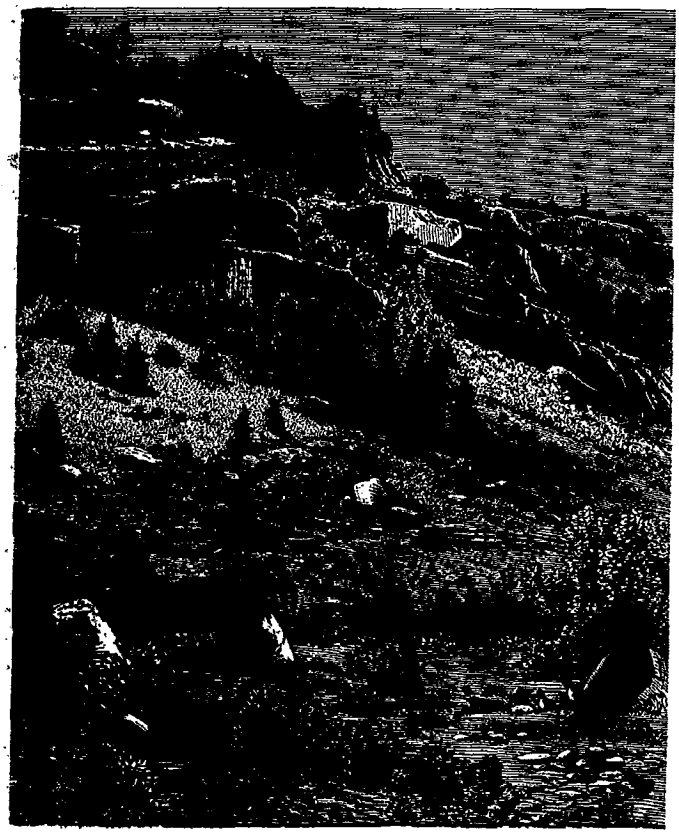
pauvres femmes sont usées et vieilles avant d'avoir vingt ans.

L'une d'elles portait sur son dos, dans une sorte de hotte en osier, son bébé, dont la figure était aussi teintée par l'ocre jaune. Pauvre petit être ! quel aspect ridicule il avait ainsi ! Son corps emmailloté était enfoui debout dans la hotte; sa tête seule visible était maintenue, à la hauteur du front, par une bandelette d'osier qui sert à atténuer sans doute les secousses de la marche de sa mère.

Nathan me dit que l'Indienne s'assoit ordinairement avec son bébé derrière son dos, ou bien qu'elle l'accroche aux branches d'un arbre. Un long ruban passé dans la hotte et qu'elle pose sur son front l'aide à le porter.

Je voulais dessiner l'enfant, mais la maman s'y est opposée. Je lui aurais jeté, paraît-il, un mauvais sort. Les Indiens m'ont laissé cependant prendre le croquis de leur campement; et en définitive j'ai la hotte et l'enfant croqués en cachette.

Ces sauvages étaient très occupés pendant ma visite. Ils dépeçaient, aidés de leurs femmes, un bœuf, et étalaient soigneusement les morceaux coupés sur un rocher pour les faire sécher au soleil. Quelques-uns d'entre eux tressaient des paniers pour leur usage. Les femmes, vêtues de longs et grands manteaux fabriqués avec de nombreuses peaux de lièvre (*Jack rabbit*), cousues ensemble, allumaient des feux près de leur tente; elles appelaient d'un air inquiet ceux de leurs enfants qui venaient près de moi pour regarder ce que je faisais sur mon papier avec mon crayon.



Campement indien dans la forêt de Kaibab. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Pendant ce temps Nathan s'était informé d'un guide.

Sur ses instances, un jeune Indien, occupé sous sa tente à faire sa toilette, se décide à nous accompagner; il s'appelle John Panichkos (je ne saurais garantir l'orthographe du nom). Sa figure est peinte. Je ne pouvais rêver un plus joli guide. Il demande 6 fr. 25 par jour pour lui et son cheval : c'est accordé sur-le-champ, et nous voilà partis.

Le lendemain matin mon guide mormon me dit que John est contrarié; la peinture de sa figure s'est presque effacée et il n'a pas les onguents nécessaires pour refaire ses ornements de la veille. J'ai bien ri de ce petit malheur en revoyant mon jeune Indien, fort embelli pour moi, avec sa peau au naturel, ses dents blanches et ses yeux superbes.

Ma seconde excursion a duré treize jours. Nous avons vécu dans la forêt vierge de Kaibab. Rien ne saurait être plus grand et plus intéressant.

Naturellement il n'y a point de routes tracées dans ces bois et, comme on l'a souvent observé, les Indiens doivent avoir un sens de plus que nous pour s'y reconnaître, quelque faculté analogue à celle des pigeons voyageurs. Il me fallut traverser des montées et des descentes perpétuelles à travers des pins séculaires et d'épais taillis, puis passer pardessus des troncs d'arbres morts, couchés sur la mousse. Quelquefois il faisait tellement sombre sous le feuillage, que c'était à me demander si la nuit n'était point survenue tout à coup; en certains endroits les taillis étaient si épais que je ne pouvais pas voir mes compagnons à quelques pas de distance.

De temps à autre nous rencontrions des squelettes de cerfs ou de biches.

Des parties de forêts ont été brûlées par les Indiens.

Les arbres tombés sont autant d'obstacles pour nos pauvres chevaux. A tous moments ils sont obligés de sauter par-dessus les troncs de pins étendus à terre ou de faire des détours lorsqu'ils sont trop gros. Nous-mêmes, forcés de nous faire jour au travers des branches, nous n'avons pas pu éviter bien des égratignures à nos mains et des déchirures à nos habits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En haut d'une montée d'arbres superbes, John pousse tout à coup un cri et me montre avec l'index un panorama merveilleux. Voilà les grands cañons, avec le mont San Francisco, encore couvert de neige, et le petit cône (*red butte*) à l'horizon. Je m'arrête comme ébloui et fasciné devant un entassement sans pareil de murailles bâties les unes sur les autres, d'amphithéâtres gigantesques, de palais de fées, de tours, de forteresses comme en auraient construit des Titans.

En contemplant de pareils tableaux, on peut ne se plus croire vraiment sur terre; c'est le pays des apothéoses. Les forces de l'imagination sont impuissantes devant l'immensité de ces scènes prodigieuses, de ces énormes murailles, de ces plateaux fantastiques qui les dominent et se succèdent avec des couleurs toujours différentes en ne s'atténuant qu'à une distance infinie dans le bleu lointain du ciel.

Je rêvais, je ne pensais plus. Pendant plusieurs journées j'ai éprouvé le même sentiment d'admiration.

Dans l'endroit connu sous le nom de *Thompson Springs*, des troupeaux considérables de moutons paissaient une herbe peu touffue en cette saison. Il est curieux de les voir marcher par bandes vers de gros blocs de sel que les Mormons ont soin de placer çà et là pour eux dans les ranchos. Ils viennent lécher le sel, à tour de rôle, et semblent très friands de ce mets que les éleveurs des provinces d'Utah et d'Arizona considèrent comme très bienfaisant.

Nous arrivons au *Sublime Point*. C'est un des points les plus élevés du plateau de Kaibab; il est situé à 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur les rochers forment une sorte de cap d'où l'on découvre tout le pays des cañons de l'Arizona, les murailles nommées *Amphithéâtre Indou* et les hauteurs de *Kwagunt Valley*, le *Temple de Siva*, etc.

Entre des fissures colossales je vois de temps à autre le Colorado rouler ses eaux dans les précipices et se perdre par des détours fantastiques à 1800 mètres au-dessous de moi.

Voulant visiter à loisir toutes ces merveilles, j'ai campé trois jours sur les bords d'un délicieux marais, le *Forest Lagoon*, entouré de légers peupliers blancs et de vieux pins. De là je pouvais facilement rayonner et jouir de tous les principaux points de vue.

Des oiseaux au brillant plumage, le *Pyranga ludoviciana* au corps jaune, la tête rouge et les ailes noires, de nombreux oiseaux, mouches annonçant leur présence par le léger bruissement de leurs ailes, volaient parmi les fleurs, les cèdres et les arbousiers, et n'étaient pas le moindre attrait de ce charmant endroit.

Notre Indien, pendant les heures où je dessinais, allait à la chasse aux daims, armé d'un fusil à pierre datant de je ne sais quelle époque. Il en tua quelques-uns. Il les dépouillait en un clin d'œil pour ne conserver que la peau, qu'il ira vendre dans les villages mormons. Nous avons eu, grâce à lui, quelques repas moins mauvais que d'habitude.

Après nos promenades au clair de lune au milieu des rochers féeriques, nous nous endormions auprès du feu. John chantait des chansons indiennes tout en défaisant les longues nattes de ses cheveux noirs.

Au sortir de *Forest Lagoon*, il nous fallut descendre, au travers de forêts inextricables, dans la *Pagump Valley*.

Là deux jeunes Américains, installés dans une petite cabane, élèvent des chevaux et du bétail depuis deux ans; ils vivent seuls dans ces déserts avec un *cow boy*. Nous fûmes pour eux une distraction. Un Indien, un Mormon, un Français et quatre chevaux, apparaissant tout à coup au milieu du silence de leur vallée, ne pouvaient manquer de les intéresser : ils accoururent pour nous voir, bien heureux de causer avec des mortels descendant, comme par enchantement, des forêts de Kaibab situées à 500 ou 600 mètres au-dessus de leurs cabanes.

Nathan me présente; c'est, leur dit-il, un Parisien qui vient chez nous dessiner les cañons de l'Arizona. Je montre ma collection de croquis, et à cette vue MM. Gibson et Gillett se prennent d'enthousiasme. « Restez avec nous, me disent-ils, nous avons un trésor à vous montrer. Vos chevaux sont usés de fatigue : nous vous en prêterons d'autres, tandis qu'ils se reposeront. » Cette vive amabilité me charma.

Le trésor de ces messieurs consistait dans la vue de cañons immenses que Nathan ne connaissait point : les *Marble Cañons*. J'acceptai leur proposition.

John, voyant que nous pouvions dès lors rentrer à Kanab sans son assistance, disparut dans la forêt avec son cheval sans nous dire adieu et sans se préoccuper de l'argent qui lui était dû. Nathan lui avait dit qu'on le payerait à Kanab quand il aurait l'occasion d'y passer; cela lui suffisait : il avait confiance.

Il faut une grande journée pour aller de *Pagump Valley* aux *Marble Cañons* et les visiter. Ce fut en effet une des plus belles scènes de mon voyage. Ces cañons n'ont point le même aspect que les autres gorges de Kaibab. L'aridité est plus grande qu'ailleurs sur ces amphithéâtres immenses : on a sous les yeux la désolation dans ce qu'elle peut avoir de plus grandiose.

Le soir, grâce en partie à nos provisions, nous avons eu la récréation d'un grand dîner dans la hutte de troncs d'arbres de ces messieurs.

Le lendemain nos hôtes désirèrent nous montrer leurs troupeaux de 1800 vaches et bœufs et de 80 chevaux qui sont dans les ranchos.

« En cette saison nous avons eu du bonheur, m'a dit M. Gibson : il nous est né cinq cents veaux; si cela continue, encore quelques autres années de notre vie solitaire et sauvage, et nous aurons assez de dollars pour aller vous rendre votre visite à Paris, puis pour finir notre existence dans quelqu'une des grandes cités américaines. »

Nos adieux furent très affectueux.

Au retour, environ au tiers de notre route vers Kanab, nous avons campé à *Kane Spring*.

Un matin, il était quatre heures, et je faisais ma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toilette, près d'une source encadrée de beaux rochers roses et dorés. Tout à coup j'entends des cris et des hennissements. Une centaine de chevaux en liberté, menés par un *cow boy*, se ruaient au grand galop vers le lieu solitaire où je venais de passer la nuit. Ils étaient attirés par la source. Après avoir apaisé leur soif, ils retournèrent au même galop brouter au loin l'herbe des déserts.

L'effet avait été saisissant. Cette troupe ardente, emportée, dans ce site si pittoresque, éclairé par le soleil matinal, me parut un tableau original, particulier à l'Amérique.

Le *cow boy*, jeune homme de vingt-cinq ans à peine, très confiant en ses bêtes, était resté en arrière; il me demanda la permission de m'accompagner, quand je partirais, jusqu'à quelque autre étape.

C'était une faveur facile à lui accorder.

Nathan, pendant ce temps, s'occupe de la fabrication de notre pain quotidien.

Le *cow boy* me signale une petite troupe d'Indiens à cheval. De chaque côté de leur selle, de grandes poteries sont accrochées; ils viennent les remplir d'eau fraîche pour les rapporter à leur campement nouvellement installé dans le désert, toujours en plein soleil.

Forest Lagoon. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

Je reconnais parmi eux mon John, peint cette fois à neuf avec deux beaux ronds rouges sur les joues; il est en tête de ses amis et il désirerait bien un peu de farine et du café. Heureusement il m'en restait encore. Les autres Indiens voulurent ensuite voir ce que j'avais tracé sur mon album : John leur avait parlé de mes études dans les forêts. Quand ils reconnurent sur mes croquis le *Forest Lagoon* et quelques détails des cañons, ils se mirent à rire entre eux, puis se livrèrent à des dialogues sans fin en langue ute. J'aurais voulu les comprendre : ils paraissaient du reste ne rien dire que d'honnête pour moi. Ils eurent une distribution de café supplémentaire pour leur bon vouloir et disparurent ensuite avec leurs montures derrière les rochers, mais sans nous dire le moindre adieu : ce n'est pas leur usage.

Nous quittons Kane Spring avec Nathan et mon *cow boy*. Nous avons une étape assez dure à faire, cinq heures de désert en plein soleil avant d'arriver à House Rock, source presque aussi solitaire que celle que nous laissons derrière nous, sauf qu'il s'y trouve une cabane habitée par un vieillard et un jeune garçon qui restent là pour garder des bestiaux et donner l'hospitalité aux rares *cow boys* qui passent.

Le jeune Mormon est fort gai, et nous causons. Je me demande comment ont pu venir à l'esprit de cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

honnête garçon presque sauvage toutes les questions qu'il me fait sur l'Europe, sur Paris, etc. Suis-je bien réellement si loin dans les déserts avec un gardien de troupeaux!

J'ai passé ma dernière nuit dans l'Arizona, à *Navajo Well*, lieu solitaire s'il en fut jamais.

On trouve en cet endroit, entre deux rochers à fleur de terre, un trou rempli d'eau. C'est une sorte de citerne naturelle, un dépôt d'eau de pluie ou de neige fondue de l'hiver : on vient y boire de bien loin à travers les sables et les forêts.

Il est curieux de voir les oiseaux voler en foule vers cette eau détestable, presque croupie. Que leur importe! c'est leur ressource unique.

A notre arrivée, au coucher du soleil, nous étions déjà avertis que ce réservoir était peu éloigné par le nombre des tourterelles sauvages et des corbeaux qui allaient ensemble s'y désaltérer. Ils s'approchaient presque un à un vers la citerne, faisant queue comme à la porte d'un théâtre, et attendaient sagement leur tour tout en voltigeant ou piétinant sur le sable.

Je commençai par remplir nos vases de cette eau peu limpide : il fallait apaiser d'abord la soif de nos chevaux; puis j'attendis quelque temps afin d'en avoir une plus claire pour nous-mêmes.

Pendant cette prise de possession de la source, une centaine de tourterelles, inquiètes de ma présence, se posèrent autour de moi à une dizaine de mètres seulement; d'autres oiseaux vinrent encore. Je ne remuai que le moins possible pour ne pas effrayer ces gracieux petits êtres; aussi ce fut bientôt par bandes prodigieuses que les oiseaux m'entourèrent; ils avaient un puissant motif pour ne pas s'effaroucher : on était à la dernière heure, six heures du soir, et il fallait boire avant de dormir; je leur cédai la place avec plaisir.

Navajo Well est un lieu découvert; des murailles rouges colorent l'horizon; les dernières lueurs du jour s'éteignent peu à peu; le croissant de la lune commence à nous éclairer. Dans les sauges et les fleurs, les cri-cris nous donnent un concert final, où se mêlent les chants plaintifs des tourterelles cachées dans les cèdres et les tintements des clochettes de nos chevaux, épisode délicieux dans le calme absolu de ces immenses plaines sauvages; je n'oublierai jamais les scènes magiques de la nature à Navajo Well et cette soirée passée sous les étoiles.

De retour à Kanab, je songeai qu'il était temps de rentrer à Salt Lake City et dans la civilisation américaine, et je commençai mon retour.

Du reste cette dernière partie du voyage a aussi de l'intérêt. Depuis Kanab jusqu'à Panguitch le paysage n'est pas d'un aspect moins invraisemblable que dans l'Arizona.

Nos chevaux, en suivant longtemps le lit de la rivière presque desséchée au mois de juin, marchent dans un sable mouillé entre deux talus de grès couleur crème; par-dessus ces talus s'élèvent des monticules couleur orange, couverts en partie de cèdres au feuillage foncé et de sauges bleuâtres; plus loin apparaissent des murailles de grès rose veiné de blanc; enfin à l'horizon les *White Cliffs*, énormes rochers mamelonnés, contrastent avec ces effets par leurs formes et leur blancheur éblouissante.

Kanab River est bordé dans une certaine partie de ses rives par un long banc de pierres volcaniques que les White Cliffs dominent. On distingue aisément sur ces roches de grès, polies par les siècles, les longues stries des anciens glaciers.

A Panguitch j'ai fait une excursion dans les montagnes qui entourent la vallée fertile où cette petite cité est construite. Nous avons longtemps traversé de grandes prairies toutes remplies de villages d'un genre particulier; ce sont les cités des *chiens des prairies;* nous en voyons un grand nombre. Peu farouches, ces paisibles animaux nous regardent passer, assis sur le talus de sable qui sert de toiture à leur terrier; d'autres font des culbutes en courant légèrement et non sans grâce parmi les herbes.

Nous nous sommes engagés ensuite dans la montagne. Au milieu de terrains de grès vert, presque *vert pomme*, se dressent une quantité de rochers de même matière. Ils forment de hautes collines dénudées et sans consistance. Les orages et les neiges de l'hiver, en fondant, tracent mille ruisseaux le long de ces hauts talus et les déforment d'une manière bizarre dans tous les sens. Une quantité de pierres en forme de rognons restent souvent sur le sommet de petites buttes de grès qui s'éboulent peu à peu. On ne saurait imaginer de lieux plus singuliers, et je ne pouvais cesser de m'étonner de la couleur verte des roches des premiers plans en opposition avec les murailles roses couronnées de forêts qui fermaient l'horizon.

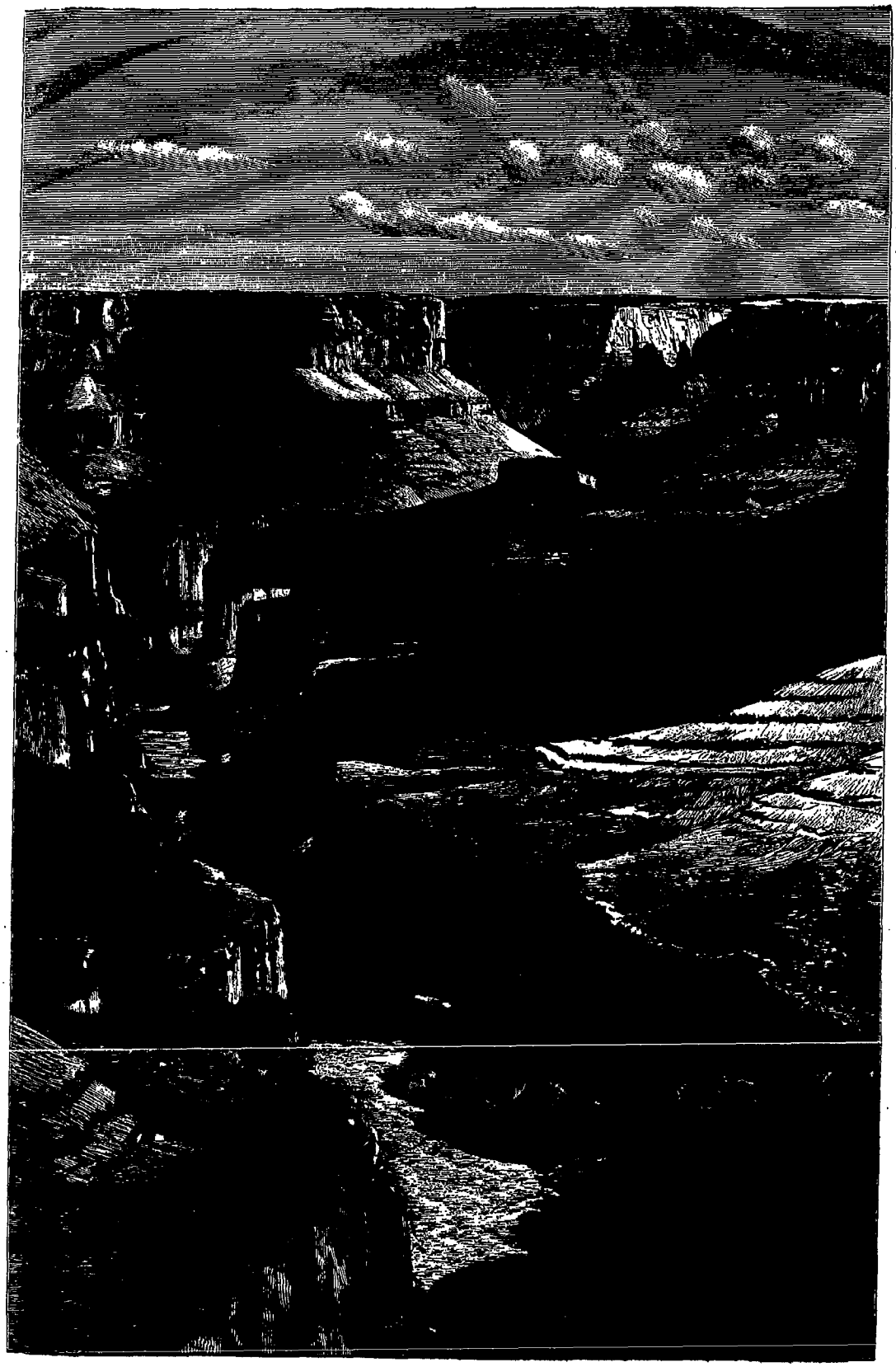
En ce moment même, à Paris, je me demande si réellement je n'ai pas rêvé ce que j'ai dessiné et ce que je viens d'essayer de décrire.

Dans les gorges si curieuses des environs de Panguitch j'ai vu beaucoup de serpents à sonnettes; ils ne sont pas très développés dans ces parages de l'Utah, mais ils font sonner admirablement les écailles de leur queue : on les entend longtemps avant d'avoir pu les apercevoir. J'en ai tué quelques-uns, qui avaient de 90 centimètres à 1 mètre de longueur environ. L'un d'eux, aux regards menaçants, immobile sur la route, semblait vouloir s'élancer sur mon cheval, qui s'arrêta brusquement à sa vue. Les chevaux ont très peur de ces bêtes; le mien se disposait à prendre la fuite. Une pierre lancée adroitement par mon guide mit fin à notre petite émotion : le reptile était écrasé.

Les Mormons ne craignent guère ces serpents. Si quelque personne est mordue, le remède consiste à lui faire boire de l'eau-de-vie jusqu'à l'ivresse absolue. On assure que les effets du venin sont annulés de cette façon et que quelques jours de repos suffisent ensuite pour l'entière guérison.

Dans la province de l'Utah le pays est beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



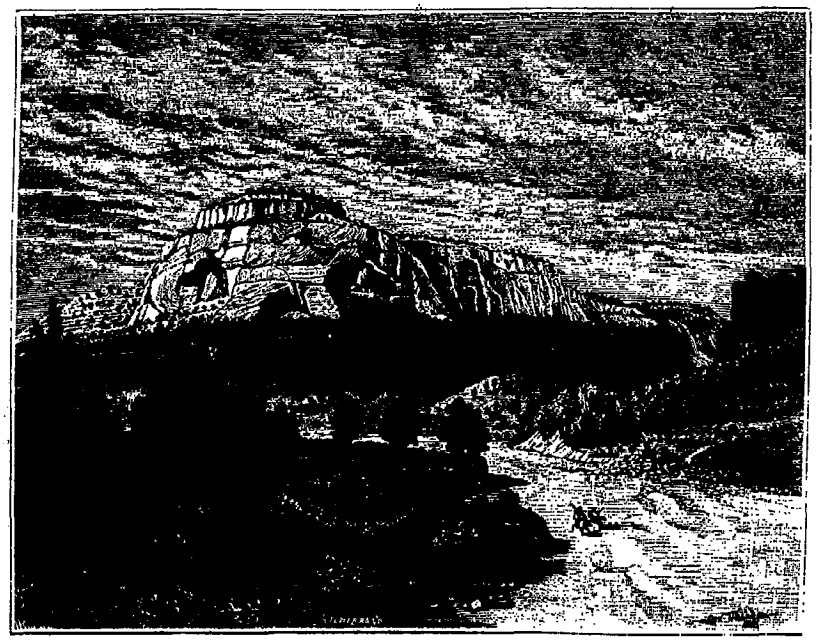
Les Marble Cañons près de Pagump Valley (voy. p. 364). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins aride que près des cañons dans l'Arizona. Les villages mormons se sont créé des terres fertiles, grâce à de pénibles et longs travaux d'irrigation. Sur les hauts plateaux qui bordent Silver River on peut voir des troupeaux de bestiaux et des chevaux en grand nombre.

Les familles mormones vivent en ces lieux lointains à la manière des anciens peuples pasteurs; elles sont souvent isolées. On voit seulement dans leurs maisons quelques livres et des cartes de géographie clouées sur le mur de la salle commune de la famille. Rarement ces solitaires reçoivent des nouvelles du dehors : il n'y a pas beaucoup de lettres à espérer dans les prairies. Un facteur passe toutefois assez régulièrement avec sa voiture primitive, où il y a place pour un voyageur; mais il ne fait pas de distribution à domicile. Dans un endroit connu de tous, au milieu des herbes, une petite boîte de bois blanc est attachée sur un poteau, pour recevoir les lettres ou les paquets. Le Mormon qui espère des nouvelles d'un ami ou d'un parent vient souvent de fort loin avec son cheval pour voir s'il y a dans cette boîte quelque chose à son adresse, et il retourne heureux vers sa cabane de bois s'il a trouvé ce qu'il avait désiré.

Les Mormons paraissent avoir une foi vive dans leur bizarre religion. Ils disent que leur volonté est



Banc de roches volcaniques et les White Cliffs (voy. p. 366). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

de suivre d'aussi près que possible les mœurs bibliques. C'est par là qu'ils défendent leur polygamie. « Abraham, Jacob, avaient plusieurs femmes : nous croyons avoir le droit de faire comme eux. »

Je n'ai presque pas vu de ménage de bigame. La vérité est, je crois, que ces pauvres gens ont le plus souvent une seule femme avec de nombreux enfants. Une fois pourtant, chez un Mormon, mari de deux jeunes femmes, je demandai à l'une d'elles si elle était la mère d'une ravissante petite fille qui courait en jouant parmi les fleurs sauvages.

« C'est notre fille », me dirent-elles toutes les deux ensemble.

Je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Cette seule réponse semblait me prouver qu'elles n'étaient pas jalouses l'une de l'autre; leur mari m'assura qu'elles vivaient toutes deux comme des sœurs qui s'aiment; ce ménage paraissait heureux.

Après mon curieux séjour dans la province de l'Utah et dans l'Arizona, je puis assurer que les Mormons sont hospitaliers, bons pour les étrangers, doux et assez instruits. La plupart d'entre eux s'intéressent à toutes les choses de la civilisation.

Je me souviendrai toujours avec plaisir de leur accueil cordial et touchant; ils m'ont reçu en frère : que pouvais-je leur demander de plus?

Albert TISSANDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pâturage dans les rues de Neuf-Brisach (voy. p. 370). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXVII

Neuf-Brisach, place de guerre.

Pauvre petite ville que Neuf-Brisach, malgré son rang de place forte ! Aucune n'a plus souffert, dans le pays, des conséquences de l'annexion allemande. Sa population civile, de 1981 habitants en 1870, est descendue en 1885 au nombre réduit de 1407 ; sa garnison, de 1600 hommes à 426. Sur 270 maisons existant dans la localité, il y en a actuellement 55 à vendre par suite de l'émigration de leurs propriétaires, sans trouver d'acheteurs. C'est que Neuf-Brisach n'est pas une ville comme une autre, manufacturière, commerçante ou agricole. Citadelle construite par Vauban, dans les dernières années du dix-septième siècle, en face de la position de Vieux-Brisach, l'ancien Mons Brisacus, restée à l'Allemagne sur l'autre rive du Rhin, sous l'effet du traité de Ryswyck, elle a pour affectation spéciale de loger des militaires. Sa population civile, attirée par des lettres patentes du mois de septembre 1698, portant privilèges et exemptions en faveur des familles qui viendraient s'y établir, a eu pour principale industrie d'héberger sa garnison. La garnison maintenant se trouve tellement réduite et demande si peu de chose au commerce local, que les bourgeois d'autrefois sont obligés de quitter l'endroit pour ne pas mourir de faim. C'est une habitude admise par les fonctionnaires allemands placés en Alsace, et dont nous payons les traitements avec nos contribu-

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177, 193; t. L, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, de faire venir de leur pays d'origine les comestibles et les objets à leur usage, autant que le permet la facilité des transports pour les petits colis postaux. Aussi, dans les rues désertes de Neuf-Brisach, l'herbe pousse tellement dru que certains quartiers peuvent être loués comme pâturages. Un voyageur en sueur, arrivé à pied après une course fatigante, peut en plein midi changer de chemise au milieu de la place sans inconvénient, sans blesser un regard, sans attirer l'attention de la police ou d'un passant. Quoi d'étonnant que les habitants de cette petite ville regrettent le temps français!

Depuis le centre de la Place d'armes, le touriste, mis à l'aise, aperçoit à la fois les quatre portes de la forteresse. Les pavillons de ces portes se font face réciproquement. Un octogone régulier représente le plan de l'ensemble de la localité. Toutes les rues sont tirées au cordeau et les groupes de maisons se distribuent en carrés réguliers. Construites sur un modèle à peu près uniforme, les maisons particulières ne doivent pas s'élever à plus d'un étage. Lors du bombardement de 1870, un quart à peu près des bâtiments existants a été brûlé par les obus ennemis. Les propriétaires ont été indemnisés après la guerre à condidition de reconstruire leurs immeubles, en partie inhabités aujourd'hui et sans emploi. La Place d'armes, qui occupe le centre, est de forme carrée, d'une superficie de 13456 mètres carrés et entourée d'une triple rangée de tilleuls, dont beaucoup montrent encore des traces d'éclats d'obus. A chaque angle se trouve un puits pour l'alimentation d'eau, puis, de distance en distance, des bancs sous les arbres de la promenade. 2000 hommes peuvent faire l'exercice ou manœuvrer à leur aise sur cette grande place, animée seulement à l'heure du soir par quelques demoiselles respectables venues pour faire la causette. Dans les quatre casernes de la forteresse plus de 2000 soldats trouvent à se loger convenablement, tandis que les maisons particulières sont en état d'en recevoir 500 et 120 chevaux, sans compter les casemates des remparts et les écuries des casernes, susceptibles de recevoir, celles-ci 240 chevaux, celles-là 4000 hommes. Comme exemple du mouvement des prix de la propriété bâtie dans la ville, le notaire de céans nous cite la vente du Café français à 3500 francs ces derniers jours, au lieu de 12 000 francs en 1870, soit une baisse de 70 pour 100 en l'espace de quinze années. Outre les 270 maisons bourgeoises, il y a à Neuf-Brisach 30 maisons d'habitation appartenant à l'État, logements des chefs de service de l'administration militaire, enfin les arsenaux. La mairie, où est installée la justice de paix, vient de l'Ile-de-Paille, d'où elle a été transférée dans la ville actuelle. L'église, quoique bien conditionnée, est une construction moderne sans cachet. L'hôpital militaire occupe les locaux d'un ancien couvent de capucins, fermé lors de la Révolution. Point à noter : Neuf-Brisach n'a point de banlieue, et les terrains de son emplacement ont été achetés par l'État à la commune de Wolfganzen. Sous le régime français, l'établissement des manufactures y était interdit, à cause de sa situation dans la première zone des douanes. Depuis l'annexion à l'Allemagne, la localité souffre de tous les inconvénients du régime des places fortes, sans la compensation de ses anciens profits procurés par la garnison.

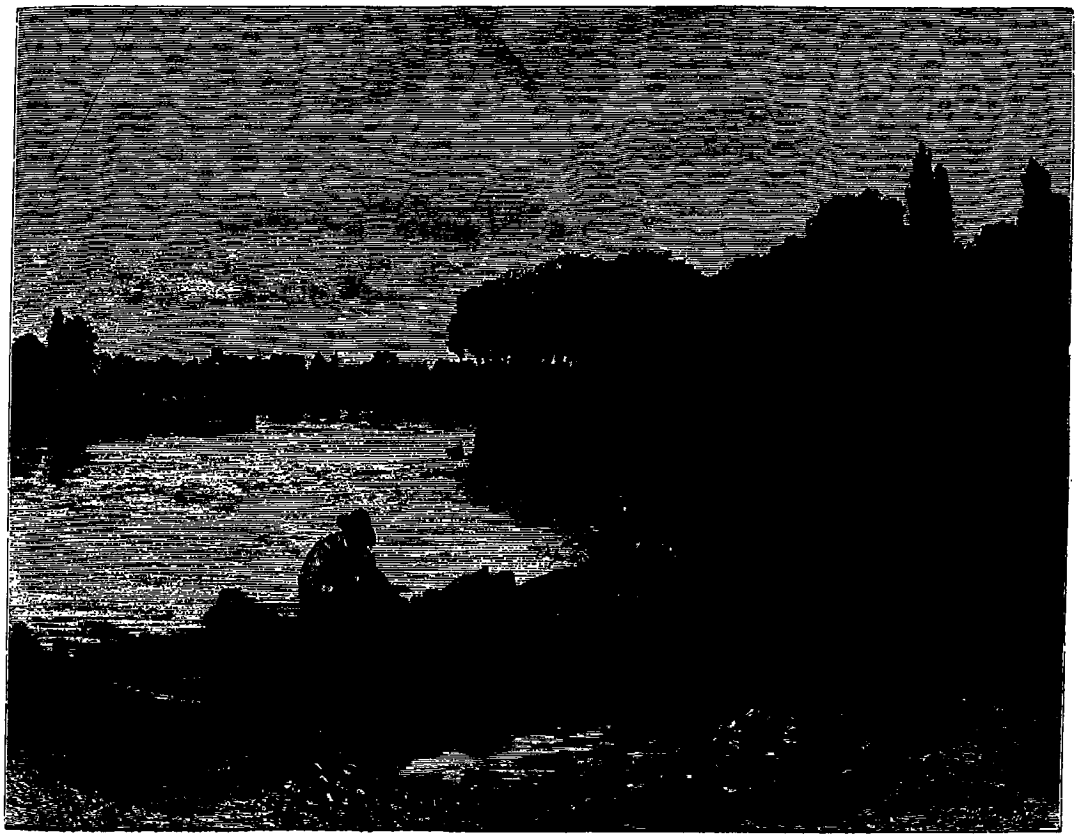
Avant la construction de Neuf-Brisach, le territoire de l'Ile-de-Paille, fondu avec la terre ferme sous l'effet de la correction du Rhin, était occupé pendant le dernier quart du dix-septième siècle par la petite ville provisoire de Saint-Louis, où siégea de 1681 à 1698 le conseil souverain d'Alsace. Plus de trace visible de cette localité, transformée aujourd'hui en un champ de labour. Les paysans lui avaient donné le nom de Ville-de-Paille, *Strohstadt*, à cause de ses toits de chaume. On le sait, le traité de Ryswyck imposa à Louis XIV la destruction de la ville neuve de Brisach, construite sur territoire alsacien en face du Vieux-Brisach allemand. Cette ville, située sur la rive immédiate du Rhin, fut bien rasée, suivant la lettre du traité; mais à côté Vauban éleva la forteresse que nous voyons encore sous le nom de Neuf-Brisach à quelques kilomètres du fleuve corrigé. Sur l'emplacement d'une demi-lune qui défendait naguère l'accès d'un ancien pont fixe du Rhin, fut bâti le fort Mortier, au bord même du fleuve. Par suite des travaux de correction, que nous examinerons tout à l'heure, le lit rectifié du Rhin a été rétréci et reculé artificiellement. Un pont de bateaux remplace l'ancien pont fixe du treizième siècle, appuyé sur une île. Depuis 1875 un autre pont fixe en fer a été construit un peu plus en amont pour la traversée du chemin de fer de Colmar à Fribourg. Près du pont de bateaux, sur la rive alsacienne, se trouve une vieille auberge, où les amateurs trouvent toujours d'excellent poisson, des écrevisses pêchées dans le Giezen et du gibier arrosé de vin blanc.

Des fenêtres de l'auberge, en attendant votre friture de carpes, vous distinguez dans tous ses détails la face du Vieux-Brisach tournée du côté du Rhin. Cette ville n'a plus ses anciennes fortifications d'autrefois, qui baignaient leurs murs dans le fleuve. Combien son aspect est changé, comparé à son image sur des gravures du dix-septième siècle! Plus de bastions, ni de remparts à triple enceinte, ni de tour élevée à l'extrémité du pont, ni le donjon à créneaux, ni les cloches des couvents de Franciscains et de Dominicains, ni l'antique tour du puits avec son campanile dans le haut de la ville. Seule la masse imposante de l'église paroissiale reste debout sur la cime du mamelon volcanique, au-dessus du fleuve, entourée de murs de clôture, avec des fenêtres, débris des maisons incendiées sur la hauteur par les boulets français lors du bombardement de 1793. Bombardement pour bombardement, les boulets allemands ont durement vengé en 1870 le mal fait au dernier siècle par les canons du Neuf-Brisach. Oh! l'affreuse, la triste chose que la guerre! Brûler et détruire, est-ce là la règle des rap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ports entre peuples voisins vivant en bonne harmonie sans les inimitiés de leurs gouvernants ?

A l'époque de l'occupation romaine, disent Beatus Rhenanus et Schœpflin, le Mons Brisacus ou Vieux-Brisach se trouvait sur la rive alsacienne du Rhin. Cluvier et Zeiler, ce dernier dans sa *Topographia Alsatiæ*, contestent ce fait, possible en soi. Les Annales des Dominicains de Colmar rapportent qu'en 1295 le fleuve, qui depuis longtemps avait séparé la ville de Brisach de la terre d'Alsace, jeta cette année une partie de son cours de l'autre côté de la montagne : « *Rhenus qui longo tempore oppidum Brisacum ab Alsatia diviserat, isto anno pro parte ad latus montis se aliud transferebat.* » Au dixième siècle déjà *Luitprand*, cité par Schœpflin (lib. IV, cap. XIV), signale Brisach comme une île, tandis que Daniel Specklé, sur sa carte d'Alsace, en 1576, représente la ville sur son rocher entouré par un bras du Rhin. Pour le géologue qui examine la configuration du terrain, la présence d'anciennes bermes et de dépressions, sur la face orientale du mamelon rocheux sur lequel s'élève Vieux-Brisach, ne laisse aucun doute sur le passage du fleuve de ce côté. Une loi de Valentinien, conservée dans le code Théodosien (lib. VI



Pêcheur d'écrevisses. — Dessin de Lix, d'après nature.

tit. XXXV, 1-8), est datée de la forteresse romaine de Brisacus, le 30 août 369. Aujourd'hui nous voyons plus clairement sur le sol même que dans les anciennes chroniques la trace des lits successivement occupés par le fleuve et abandonnés à mesure que les incisions creusées dans la vallée sont devenues plus profondes, en modelant les rives sous forme de terrasses à plusieurs étages. L'amplitude des courbes dessinant les anciens lits, la configuration du fond mis à découvert et marqué par des mares à roseaux où vous chassez au canard, la disposition des dépôts de gravier, permettent d'apprécier le volume et la force du Rhin à des époques reculées, de suivre l'encaissement et la diminution progressive de son cours en largeur. Dans les temps historiques, avant l'exécution des travaux de correction actuels, l'ancien Mons Brisacus a pu se trouver alternativement sur l'une et sur l'autre rive, suivant les changements causés par les grandes crues.

Que si nous examinons attentivement la configuration des bords du Rhin en Alsace et dans le pays de Bade, nous découvrons les traces de trois grands courants relativement récents et reliés, tour à tour, par un réseau de bras secondaires. En aval de Kembs, le grand bras gauche du fleuve passait dans la vallée occupée maintenant par l'Ill jusqu'à Strasbourg. Son obstruction à sa partie supérieure et sa séparation du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rhin actuel semblent dues à l'action naturelle des courants, dont le passage reste marqué par les alluvions de cailloux d'origine alpine, à côté des dépôts formés par les cours d'eau plus petits originaires des Vosges et du Jura alsacien. En amont du Kaiserstuhl, dont le massif dépasse de beaucoup le petit mamelon du Vieux-Brisach, se détachait le bras droit, contournant cette formation volcanique, pour suivre la lisière de la Forêt-Noire, où ses traces sont visibles jusqu'à Ettlingen et au delà. Des ensablements produits dans le cours supérieur et le refoulement des alluvions de la Dreysam, de l'Eltz, de la Schutter, de tous les torrents descendus de ce versant du Schwarzwald, ont dû ramener les eaux de ce courant dans le lit principal. Celui-ci, en communication avec les deux autres, s'est tantôt accru, tantôt appauvri. Finalement toutes les eaux des bras secondaires ont fini par s'y réunir, non sans former un réseau d'îles et de canaux plus ou moins compliqué. Peut-être à l'époque de l'occupation romaine, Colmar et Schlestadt étaient encore reliés au grand Rhin, quoique des documents écrits ne témoignent pas positivement de ce fait. Ce que nous savons, c'est qu'à Ettlingen et à Durlach on a signalé des marques non équivoques d'anciens points d'abordage des Romains. M. Coumes, ancien directeur des travaux du Rhin, à Strasbourg, admet, page 236 du tome II de la *Description du département du Bas-Rhin*, publiée en 1864 par le préfet Migneret, « que Vieux-Brisach se trouvait à diverses périodes sur la rive droite, puis sur la rive gauche, et sur une île. Les distances considérables qui existent entre les hautes berges d'un côté à l'autre du fleuve, les découpures fortement accentuées dans l'intérieur des terres, les nombreux bas-fonds contenant encore des eaux, les marais et les tourbières montrent combien les divagations du Rhin ont été immenses, même dans des temps assez rapprochés. Aussi les bourgs et les villages, situés dans le bassin inondable, ont-ils été à diverses époques victimes des vicissitudes d'un régime très irrégulier. Chez nous Rhinau et Wœrth furent détruits au moyen âge, puis réédifiés ; on peut citer comme complètement disparu sur notre rive le couvent d'Arnulfsau, dans les environs de Drusenheim, et, sur la rive allemande, Tringheim et Hundfeld, près de Kehl ; les couvents de Hönua, Thumhausen et Mufflenheim en amont de Seltz. »

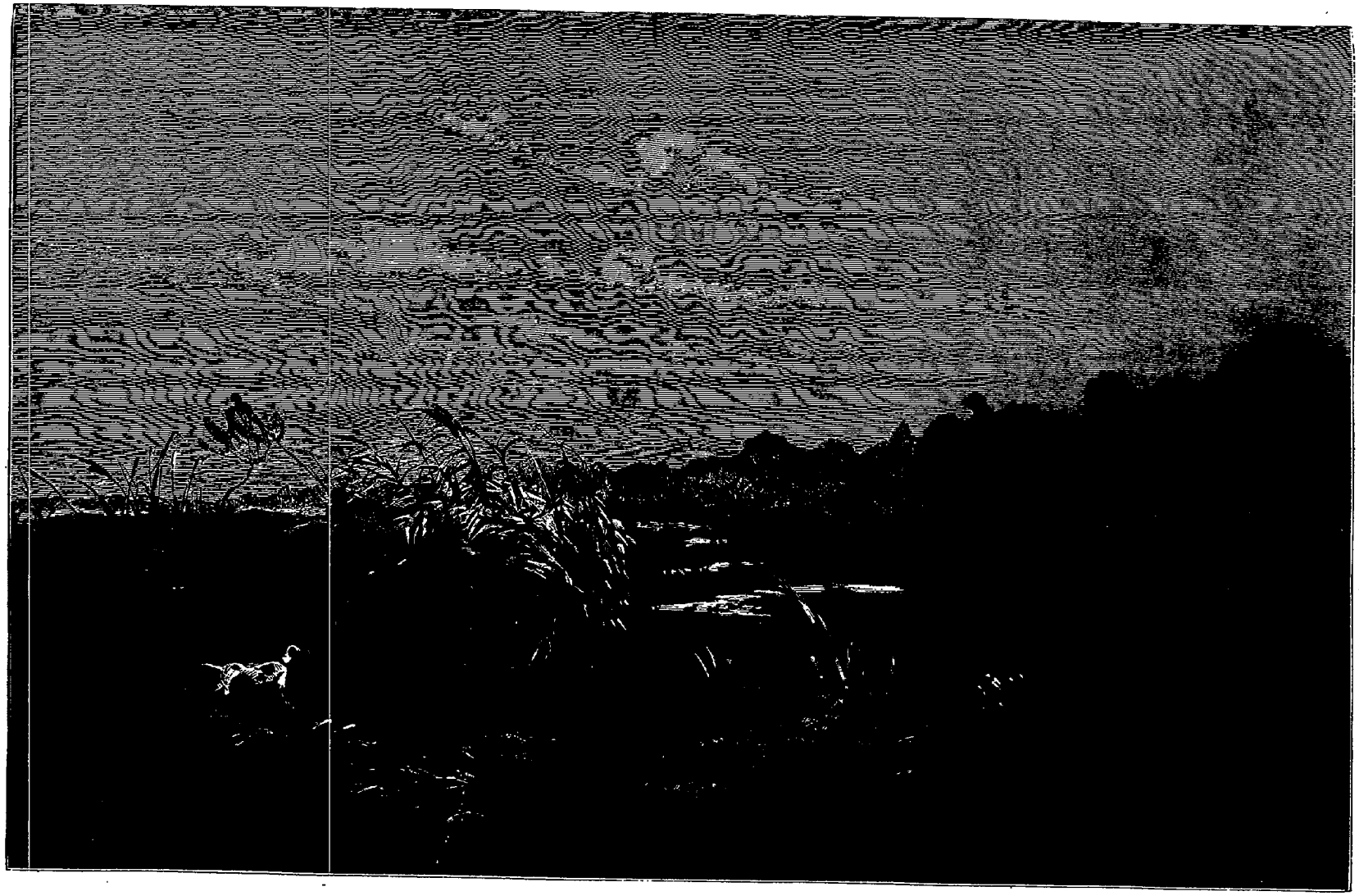
XXXVIII

Hydrographie du Rhin. — Le lavage de l'or.

Aucune carte assez exacte ne permet de bien suivre les variations du cours du Rhin depuis le moyen âge jusqu'au début des travaux de correction actuels. Une carte du chevalier Beaurain, gravée en France pour y représenter les campagnes de Turenne sur les bords du fleuve de 1674 à 1675, indique dans son lit une multitude d'îles boisées, séparées par autant de bras d'eau plus ou moins forts, au point qu'un pont militaire, établi entre le village de Plobsheim et le fort d'Altenheim, traversait alors huit bras du fleuve, pour relier le pays de Badé à l'Alsace. Schœnau, Rhinau, Drusenheim, Schattmatten et Seltz, éloignés aujourd'hui d'un à deux kilomètres du Rhin, se trouvaient alors sur sa rive. De forts chenaux baignaient la Wanzenau et Gambsheim, tandis que Dalhunden appartenait à la rive droite, et que trois voies d'eau perpendiculaires, antérieures à la construction du canal de l'Ill au Rhin, exécutée en 1838, reliaient Strasbourg au courant principal. Les travaux de correction entrepris par les pays riverains sur un plan d'ensemble au milieu du siècle actuel maintiennent maintenant le fleuve dans un lit artificiel plus stable.

Le Rhin rencontre et touche la frontière de l'Alsace à la sortie de la trouée de Bâle, creusée entre les contreforts du Jura et du Schwarzwald. Né des glaciers alpins et grossi de nombreux affluents, qui descendent de part et d'autre autour du Saint-Gothard, le nœud central des Alpes, ce noble fleuve, un des plus grands de l'Europe, termine son cours supérieur au lac de Constance, où ses alluvions s'accumulent lentement comme dans un profond réservoir. En s'échappant de ce lac, appelé la mer Souabe par ses riverains allemands, il se dirige sur le tournant de Bâle, entre le pays badois et la Suisse, non sans recevoir comme affluents importants la Limmatt et la Reuss réunis dans l'Aar, après avoir traversé, eux, les grands bassins lacustres de Zurich, de Lucerne et de Thoune. Sa longueur depuis les sources dans les Grisons jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord atteint 1326 kilomètres, dont 440 jusqu'au tournant de Bâle et 200 sur la frontière de l'Alsace. Au Tomasée, dans les Grisons, le fleuve se trouve à 2344 mètres d'altitude, à 384 mètres dans le lac de Constance, à 226 sous le pont de Bâle, à 135 au pont de Kehl et à 100 à Lauterbourg, hauteurs mesurées au-dessus du zéro du repère d'Amsterdam. Le volume des eaux ou leur débit atteint 800 mètres cubes en moyenne à la hauteur de Bâle, un jour dans l'autre, à l'époque actuelle, avec des variations allant de 200 à 1200 mètres cubes et au delà. En temps de crue, nous avons eu un débit de 5000 à 6000 mètres cubes par seconde à Kehl, fin décembre 1882, et de 500 mètres cubes en moins à Bâle à la même date, contre 7000 mètres cubes à Mayence le 4 janvier 1883. Sans être une frontière naturelle, puisque lors des migrations des peuples ces mouvements se sont au contraire portés transversalement à son cours, le Rhin forme pourtant une des limites qui ont été toujours le plus vivement disputées. Telle est la raison de sa célébrité et qui l'a fait diviniser en quelque sorte par ses riverains. Que d'événements mémorables se sont accomplis en effet sur ses bords dans les temps historiques ! que de batailles livrées pour la possession de ses villes et de son domaine ! Nul fleuve n'a été plus chanté : ses poètes le vénèrent comme s'il était vivant. C'est un père, dans les traditions de l'Allemagne : *Vater Rhein*, comme s'il avait fait naître la terre et la population de ses rivages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au canard sur les rives du Rhin (voy. p. 371). — Dessin de F. de Niederhaeuser, d'après une peinture de Puhony.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bâle est construit sur un terrain de gravier, composé de cailloux pareils à ceux que charrie le Rhin et dont le point culminant s'élève à 65 mètres au-dessus des eaux du fleuve, à leur niveau actuel. Dans l'intérieur de la ville et du côté de la plaine d'Alsace, ce dépôt de gravier forme des terrasses disposées en gradins. Les gradins présentent des talus inclinés de 15 à 20 degrés du côté de l'eau. Cette inclinaison augmente sous l'effet d'érosions survenues sur l'emplacement des nouveaux quartiers de la cité, où les trois terrasses se réunissent. A la colline de Sainte-Marguerite, près Bâle, on remarque dans le gravier une entaille faite par le cours de la Birsig à 20 mètres de profondeur, en deux gradins symétriques. Du côté de la plaine les gradins vont en divergeant, à mesure qu'ils s'éloignent du point de départ. Les différentes terrasses, étagées les unes au-dessus des autres, présentent une certaine inclinaison dans la direction du Rhin. Tout naturellement ces terrasses se développent avec symétrie sur l'une et l'autre rive du fleuve. Pourtant une terrasse peut se dédoubler sur une certaine étendue en deux gradins, sans que l'opposée présente le même accident. Près de Huningue, au point où passe le nouveau pont du chemin de fer, construit pour tourner le territoire suisse à 2 kilomètres de Bâle, la première terrasse, dont les grandes eaux dépassent rarement le niveau, présente une berge élevée de 6 à 7 mètres au-dessus de l'étiage. Sur la seconde terrasse, qui s'élève à 6 mètres plus haut, sont établis les deux villages de Saint-Louis et de Michelfelden. La plate-forme de la terrasse supérieure, la troisième, porte Bourgfelden, dont les rues se trouvent à 20 mètres au-dessus du niveau des plus hautes eaux connues. Au lieu d'un plan uni, l'espace compris entre le second et le troisième gradin présente des ondulations jusque dans l'intérieur de Bâle. Toutes ces terrasses, dont le talus abrupt porte le nom spécifique de *rideau*, vont en s'abaissant graduellement vers le nord. Celle de Bourgfelden disparaît déjà à 7 kilomètres de son origine. Celle de Saint-Louis se prolonge jusqu'au fort Mortier, près Neuf-Brisach, côtoyant la ligne du fleuve à des distances variables, plus ou moins grandes. Elle est facile à suivre pas à pas, sur tout son parcours, d'autant plus aisément que les villages riverains sont bâtis sur son bord comme sur une plate-forme naturelle, de manière à dominer la plaine submersible et exposée aux inondations avant la correction du fleuve. C'est aussi sur la lisière de la même plate-forme que s'avance la route de Bâle à Neuf-Brisach, par Hombourg et Ottmarsheim, qui remonte à l'époque de l'occupation romaine. De même, le long de la rive badoise, la terrasse inférieure, interrompue un moment par le promontoire calcaire d'Effringen, dont le Rhin baigne le pied, présente dans une position correspondante les villages de Weil, de Kirchen, de Schliengen, de Neuenburg, de Hartheim.

Au-dessus du gravier ancien des terrasses apparaît sur de grandes étendues, mais d'une manière inégale, la formation du lehm ou du lœs, qui constitue les terres les plus fertiles de la plaine d'Alsace, bien différente du limon marneux déposé maintenant. Probablement le lehm provient des eaux sorties de l'ancien glacier du Rhin à l'époque de son extension aux environs de Bâle. Alors le Rhin devait avoir et a eu certainement un débit et un volume beaucoup plus forts qu'aujourd'hui, susceptibles de répandre au loin ces amas de lehm dont l'épaisseur atteint par places jusqu'à 50 mètres. Le limon en suspension dans l'eau du fleuve, entre Bâle et Strasbourg, pèse de 5 grammes à 1 kilogramme par mètre cube selon que cette eau est plus ou moins limpide, suivant les jours. M. Daubrée a évalué en 1848 à 1 122 000 mètres cubes la quantité de limon transportée par le fleuve sous le pont de Kehl pendant cette année, quantité qui a atteint 118 200 mètres cubes dans la journée du 15 au 16 janvier 1849, peu de chose pourtant par rapport à la superficie du bassin du Rhin, qui atteint 38 000 kilomètres carrés en amont de Kehl et de Strasbourg. Comme les affluents principaux traversent les lacs de la Suisse, ils sortent de ces lacs à peu près clarifiés, en sorte que le limon en suspension dans l'eau le long de l'Alsace provient seulement de la superficie en aval des lacs, plus de moitié inférieure à la superficie totale. Telle est la force du courant à la hauteur de Bâle, que le fleuve transporte des cailloux jusqu'à 8 et 12 décimètres cubes, pesant 25 kilogrammes et plus, comme nous en avons ramassé sur les bancs de gravier à la hauteur de Kembs.

Entre les deux terrasses étendues le long du fleuve en aval de Bâle, les digues de hautes eaux enlacent une plaine unie, large de 3 à 6 kilomètres, dans laquelle le Rhin se répand encore en temps de crue et où il divaguait autrefois à travers un réseau de chenaux aux mailles changeantes. Les digues se tiennent à distance des terrasses en amont de Brisach. De distance en distance apparaissent à 2 ou 3 kilomètres du thalweg des sillons tortueux, lits d'anciens bras, la plupart séparés du fleuve maintenant. Ils sont remplis plus ou moins par des eaux d'infiltration et forment les îles du Rhin, ou se découpent plutôt dans la zone littorale désignée sous ce nom. Forêts et fourrés, terres de cultures et prairies palustres, désignés sous le nom de *ried* et de *grün*, se succèdent et s'entremêlent, recherchés surtout par les chasseurs pour leur gibier varié. Sans le redressement du thalweg dans un lit artificiel, maintenu par un système de digues, les débordements des grandes crues détermineraient encore des changements de cours comme ceux qui ont fait passer en 1570 le village de Neuburg, près Germersheim, de la rive droite sur la rive gauche, qui ont forcé encore au commencement de ce siècle la rivière de Haguenau et de Bischwiller, la Moder, à s'allonger d'une vingtaine de kilomètres pour rejoindre le Rhin aux environs de Fort-Louis, en s'écoulant par de longs méandres à travers un ancien lit du fleuve abandonné. Signaler ces traits de l'hydrographie, c'est dire combien l'accès du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Orpailleurs du Rhin (voy. p. 378). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve était difficile pendant l'antiquité romaine et durant le moyen âge. Ainsi s'explique aussi l'importance stratégique des points de passage faciles où l'eau du Rhin se resserre en un seul canal.

Sur les points où le thalweg, ou la ligne de plus grande pente du courant, touche les rives, la profondeur se maintient pendant toute l'année à 6 mètres au moins au-dessous du zéro des fluviomètres. Sur les seuils intermédiaires des bancs de gravier, la hauteur d'eau se réduit à moins de 1 mètre et descend au-dessous du zéro. Pendant l'hiver, les pontons de Kehl et de Brisach reposent souvent sur le gravier au lieu de flotter. Chaque année l'administration des travaux du Rhin fait relever la position des bancs et sonder la profondeur des seuils. Au mois de janvier 1874, ces sondages ont donné un minimum de $0^m,80$ près de Drusenheim : ceux du mois d'avril de la même année $0^m,61$ aux environs de Seltz. Ces points de moindre profondeur au passage des seuils opposeront de sérieuses difficultés à la navigation aussi longtemps que le lit ne sera pas déblayé sur le parcours de l'Alsace, où la pente moyenne du lit atteint $0^m,63$ par kilomètre. Le zéro du fluviomètre de Kehl correspond aux plus basses eaux observées en mars 1832, à la cote

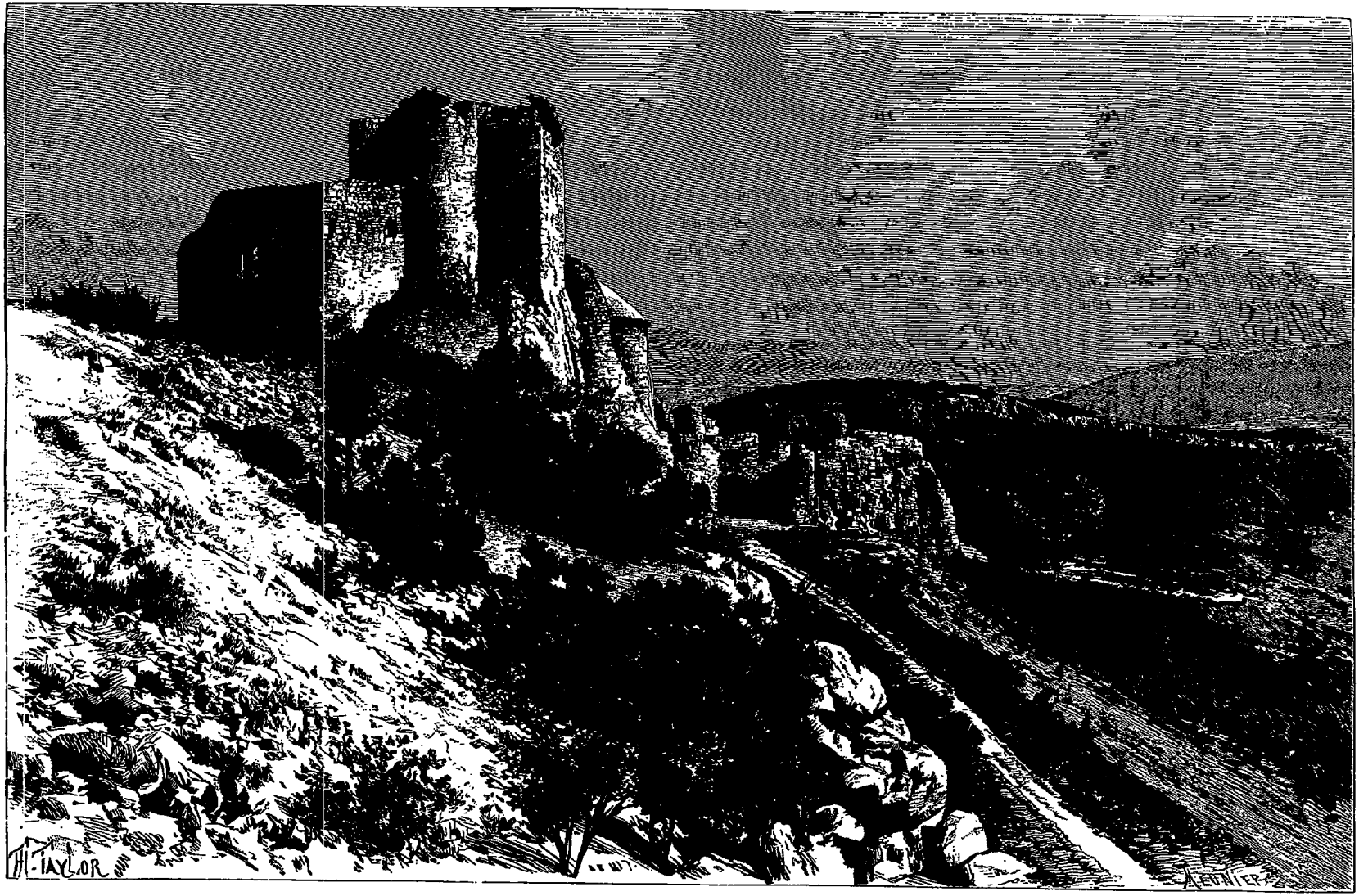
Bateliers (le halage) [voy. p. 381-382]. — Dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.

de 135 mètres environ au-dessus du niveau moyen de l'océan Atlantique sur les côtes de France.

En février le fleuve commence à monter. Son mouvement ascensionnel, lent au début, s'arrête en mars, à cause de la sécheresse habituelle de ce mois dans nos contrées, pour s'accélérer ensuite à partir du mois d'avril. Parvenues à leur maximum en juin, les eaux commencent à redescendre en juillet, avec un mouvement de baisse, le plus rapide en septembre. D'une année à l'autre, il y a d'ailleurs des différences assez considérables pour que le débit varie dans la proportion de 1 à 3, suivant que les années sont humides ou sèches, à en juger par les observations faites depuis 1807 jusqu'en 1885. Depuis le redressement du fleuve, commencé en 1840, son lit en face de Strasbourg s'est approfondi de $0^m,30$ environ : en amont bien plus encore, abaissant d'autant la nappe d'eau souterraine sur les bords du fleuve, à l'avantage de la salubrité et de l'agriculture. Non seulement la culture du sol s'est améliorée le long du Rhin sous cette influence, mais les fièvres paludéennes qui sévissaient autrefois dans beaucoup de localités, depuis Huningue jusqu'à la Wanzenau, ont disparu aussi.

Chaque année, avons-nous dit, les ingénieurs du Rhin relèvent la position des bancs de gravier qui encombrent le lit du fleuve. Pendant les crues, les bancs

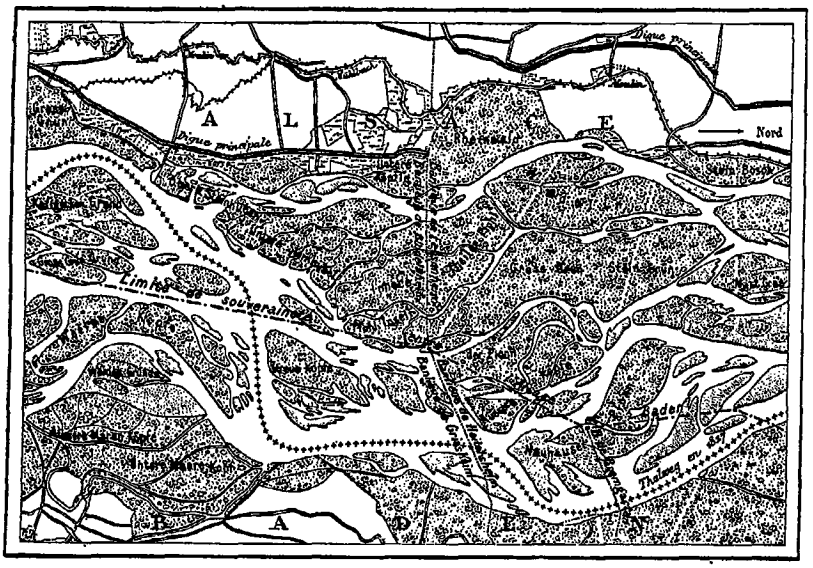
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Landskron (voy. p. 380). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disparaissent sous les eaux : quand les eaux baissent, ils émergent. On n'en compte pas moins de 63 entre Lauterbourg et Strasbourg, également nombreux jusqu'à la hauteur de Bâle. Disposés alternativement, tantôt près de la rive badoise, tantôt du côté alsacien, ils atteignent un volume de 1 million de mètres cubes pour la partie mobile jusqu'au fond de l'eau sur leurs bords. Le déplacement du gravier, curieux à observer, s'effectue pendant les crues, en proportion de la force du courant. En hiver, les bancs changent peu ordinairement, parce qu'ils s'élèvent pendant cette saison de 1 à 2 mètres au-dessus du niveau de l'eau et que le courant touche seulement les côtés, sans avoir assez de force pour entraîner les cailloux. Survient une crue : les eaux enlèvent les graviers d'amont pour les déposer à l'extrémité d'aval du banc en glissant peu à peu sur ses flancs, parallèlement à la ligne de correction, marquée par un talus en perré. A cause de l'influence directrice des ouvrages de correction parallèles, les graviers ne peuvent guère dévier à droite ou à gauche. Raccourcissement en amont et allongement en aval, voilà le mécanisme du mouvement des bancs. Les dépôts de la rive alsacienne glissent toujours le long de cette rive, les bancs de la ligne badoise se meuvent sur le côté opposé. Pour les uns et les autres, l'extrémité inférieure s'abaisse brusquement, tandis que l'extrémité supérieure est à pente douce. Naturellement le déplacement de deux bancs consécutifs, l'un du côté de l'Alsace, l'autre sur la rive de Bade, entraîne le déplacement du seuil intermédiaire. Quand, lors de la baisse des eaux, le courant n'a plus la force d'entamer la surface émergée des bancs, les galets du seuil continuent à glisser les uns par-dessus les autres. Par suite la chute ou la partie abrupte des seuils ne correspond plus au milieu du fleuve ; elle se rapproche de la rive



Cours du Rhin avant la correction en 1827. — Échelle de 1/50,000e (voy. p. 382).

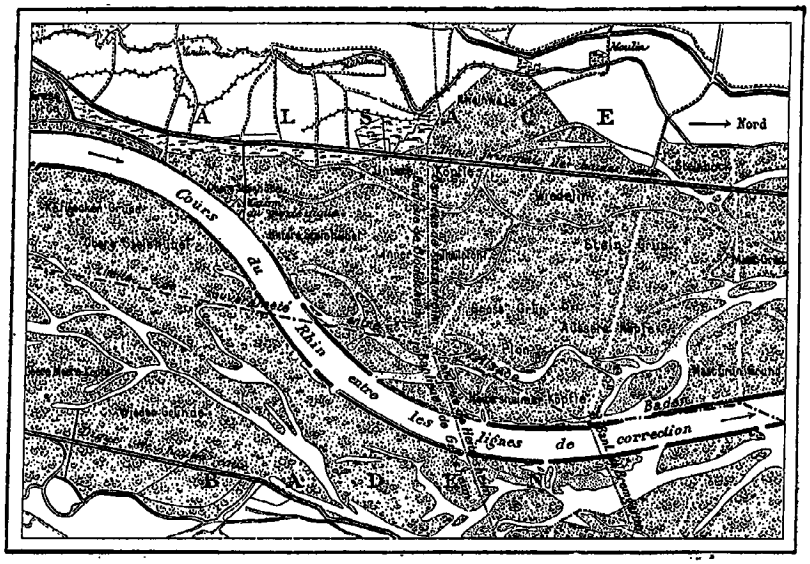
en aval. C'est un fait à noter pour quiconque navigue sur le Rhin sur la frontière de l'Alsace. Quant à la vitesse du déplacement, elle dépend de la puissance et de la durée des crues, variables d'une année à l'autre. Grebenau, ingénieur des travaux du Rhin, sur le parcours du Palatinat, a constaté une moyenne de 278 mètres par année dans l'intervalle des années 1831 à 1867, entre Lauterbourg et Leopoldshafen. En 1867, année d'une abondance d'eau extraordinaire, pendant laquelle le Rhin a élevé son niveau de 112 centimètres au-dessus de la moyenne ordinaire de janvier à juin, le déplacement des bancs a été de 683 mètres.

Les bancs de gravier du Rhin, où nous avons vu pêcher le saumon au mois de novembre, alimentent aussi l'industrie des chercheurs d'or. Une charte de l'an 667 concède déjà à un monastère le droit de faire le lavage de l'or, accordé par le duc d'Alsace Ethichon à titre de donation. Dans les derniers temps encore, les orpailleurs alsaciens et badois livraient annuellement à la monnaie de Carlsruhe pour 40 000 à 50 000 francs du précieux métal. Cet or se trouve en paillettes mêlées au sable, au milieu des bancs de gravier surtout. Pourtant les pauvres gens qui le recherchent gagnent si peu, qu'ils s'y livrent seulement quand ils n'ont pas d'autre occupation. Nous en avons rencontré à Niffern, près de Nambsheim et de Geiswasser, puis entre Rhinau et Kehl. Point de grosses pépites ni même de petits grains, mais des paillettes minces, telle est la forme sous laquelle l'or se présente ici. A peine les paillettes atteignent-elles 1 millimètre. Leur surface examinée au microscope paraît couverte de petites aspérités, comparables à la peau de chagrin. Rarement la richesse des dépôts dépasse 6 grammes par 10 000 kilogrammes de gravier aurifère. Un tas de 10 mètres cubes, formé par 4165 pelletées, a donné au lavage 2gr,3 d'or, ou 2gr,5 en tenant compte des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pertes. Chaque pelletée contenant 10 à 12 paillettes, le poids moyen d'une paillette dépasse un peu 0,05 de milligramme. Pendant les années les plus productives, la monnaie de Carlsruhe en a reçu de 12 à 15 kilogrammes, représentant les quatre cinquièmes de la production totale sur le parcours de Bâle à Philippsburg. Au début des travaux de correction du fleuve, 500 hommes à la fois, bateliers, pêcheurs et cultivateurs, s'occupaient du lavage, gagnant au plus 50 000 francs à cette industrie pendant les meilleures années. Quiconque sait que le gain journalier d'un orpailleur n'atteint pas 2 francs comprendra sans peine l'abandon de plus en plus prononcé d'une occupation aussi peu rémunératrice. Mieux vaut se faire manœuvre aux travaux des digues ou émigrer dans une ville manufacturière, que de rester chercheur d'or le long du Rhin.

Pour exercer cette profession, il ne faut pas d'ailleurs un outillage compliqué. Le procédé de lavage en vigueur est resté à peu près tel que Heberer l'a vu pratiquer à Seltz en 1582, d'après un mémoire de Treutlinger : *De auri legio præcipue in Rheno.* Muni d'une pelle de fer recourbée, l'orpailleur essaye le banc à exploiter en enlevant quelques kilogrammes de gravier, qu'il agite à fleur d'eau. D'un tour de main, il enlève les cailloux les plus gros. Il imprime ensuite à la pelle un mouvement de rotation, de manière à laisser entraîner par l'eau le sable léger. Les petits cailloux sont enlevés à leur tour. Quelques nouvelles secousses ne laissent plus sur l'outil que du sable noir riche en fer titané, où un œil exercé reconnaît vite le nombre de paillettes disséminées dans ce résidu. Si le nombre de paillettes dépasse une douzaine par pelletée, la journée de travail a chance de rapporter plus de 1 franc. Alors l'ouvrier installe à côté de son gisement d'exploitation une table inclinée longue de 2 mètres



Cours du Rhin depuis la correction en 1882. — Échelle de 1/50,000e (voy. p. 382).

sur 1 mètre de largeur, recouverte d'un drap de laine à long poil. A la tête de la table se place une claie d'osier ou de cornouiller, dont les baguettes sont espacées de 2 centimètres. Un baquet à manche sert à arroser d'eau le gravier chargé sur la claie, qui fait passer sur la table le sable et les petits cailloux, à travers les ouvertures de la claie. Comme les paillettes d'or et le sable fin restent fixés dans la laine, le laveur agite de temps en temps le drap dans un cuveau d'eau, de manière à faire sortir l'or engagé dans les poils du tissu. Un lavage rapide par décantation enrichit encore le dépôt, sous l'effet d'un mouvement de rotation alternatif imprimé au cuveau. Le sable qui reste au fond, plus lourd que le sable ordinaire, est transporté à la maison pour être purifié dans un vase de bois en forme de bateau, appelé *schiff* par les orpailleurs de Seltz et *sars* par les Badois. Pendant une journée de douze heures, un homme charge de 400 à 500 fois la table de lavage, chaque fois avec 5 pelletées de gravier, de manière à traiter environ 4 mètres cubes par jour. A la maison, l'orpailleur ajoute au résidu du lavage un peu de mercure, en quantité quadruple du poids de l'or présumé dans le sable, mêlé de fer titané. Il triture ce mercure à la main dans le bateau, afin de former un amalgame. Puis, pour rassembler les gouttelettes éparses en un globule unique, le sable amalgamé passe dans un second vaisseau en bois de saule ou de peuplier, plus grand que le bateau de lavage. Suspendu par son milieu au moyen d'une ficelle attachée au plafond, le vaisseau subit un mouvement d'oscillation sous la main de l'ouvrier. Celui-ci presse ensuite l'amalgame dans une peau de chamois; après quoi le globule obtenu est soumis à la distillation. La distillation livre l'or à peu près pur. Que de peine, vous voyez, pour obtenir un peu de cet or dépensé si légèrement par les favoris de la fortune!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXXIX

Par eau de Bâle à Strasbourg.

Deux fois de suite j'ai eu l'agrément de descendre le Rhin à partir de Bâle, avec les ingénieurs du service des travaux d'abord, puis en société des membres de notre diète provinciale, le Landesausschuss d'Alsace-Lorraine, venu, lui aussi, pour se rendre compte de l'état de la correction.

Ce jour-là, le ciel s'est fait particulièrement beau pour la circonstance, avec le plus splendide soleil du monde. Guirlandes et pavois, coups de canon ou détonations de boîtes, champagne pétillant, entrain et bonne humeur, tout a été prodigué, dans cette fête nautique, aux législateurs du pays soucieux de la bonne exécution des entreprises d'utilité publique. L'assemblée de la diète était à peu près au complet, ainsi que les commissaires du gouvernement. Manquaient ceux-là seulement dont le tempérament ne s'accordait pas avec les risques d'une traversée sur un courant d'eau. Le courant du Rhin, personne ne l'ignore, est rapide, bien fort, violent même à certaines heures, surtout quand dans les Alpes neiges et glaces fondent. Et le plancher des vaches, la terre ferme, inspire plus de confiance aux gens, députés ou non, qui n'ont pas le pied marin, qui suivent l'instinct de leur conservation comme première règle de conduite.

Au lieu d'un compte rendu officiel, dans la forme d'un procès-verbal, relatant les faits et gestes de notre honorable corporation du Landesausschuss, je préfère vous narrer plus simplement ma première excursion sur le fleuve avec les ingénieurs du service de la correction. Il est vrai que cette autre fois le temps était moins favorable, le vendredi 23 septembre 1882. Sur les registres météorologiques du jour, à Bâle, vous auriez lu sous cette date : ciel gris et sombre, forte pluie. Grossies fortement, les eaux mugissaient sous le vieux pont. *Vater Rhein*, dont je traduis le nom, sans irrévérence, par le terme familier de Papa Rhin, *Vater Rhein*, nous semblait dire : « Pas aujourd'hui. Venez me voir une autre fois : maintenant je suis furieux! » Furieux ou non, nous sommes dans l'esquif! Nous voilà installés. Papa Rhin, soyez calme. Le flot rapide nous emporte pressé, impétueux. Quelques coups de rames, et déjà nous passons sous le pont de Huningue. Bâle reste en arrière, bien loin, avec ses clochers et ses hautes berges. Des fabriques de produits chimiques se suivent en aval de la ville avec les cheminées élancées, qui nous envoient leurs émanations délétères, aussi désagréables à l'odorat que leurs résidus, lâchés dans le courant du fleuve, sont nuisibles à l'élève du saumon. Devant la dernière fabrique, la berge, tout en gravier alpin, s'éboule par places sous l'effet des affouillements. Elle s'appuie pourtant à sa base, mais au-dessous du niveau des hautes eaux, sur des couches solides de nagelfluehe, gravier tertiaire converti en poudingue, aggloméré par un ciment assez tenace pour résister aux attaques du flot. Les fondations des grandes cheminées s'appuient partout sur la nagelfluehe, que vous avez appris à connaître à la montée du Righi. Le gravier des alluvions quaternaires s'étage en terrasses, que les géologues appellent des rideaux, nous ne savons pas pourquoi, et qui s'abaissent par gradins, en dessinant des plis allant s'écartant de plus en plus vers l'intérieur de la plaine. Ces rideaux, vous le savez, dessinent d'anciennes berges des fleuves, contemporaines du grand glacier d'autrefois, et dont le lit s'est successivement approfondi et rétréci en même temps, au sortir de la trouée de Bâle, sous les premières pentes du Jura où veille à distance, comme une sentinelle d'autrefois, l'ancienne forteresse de Landskron.

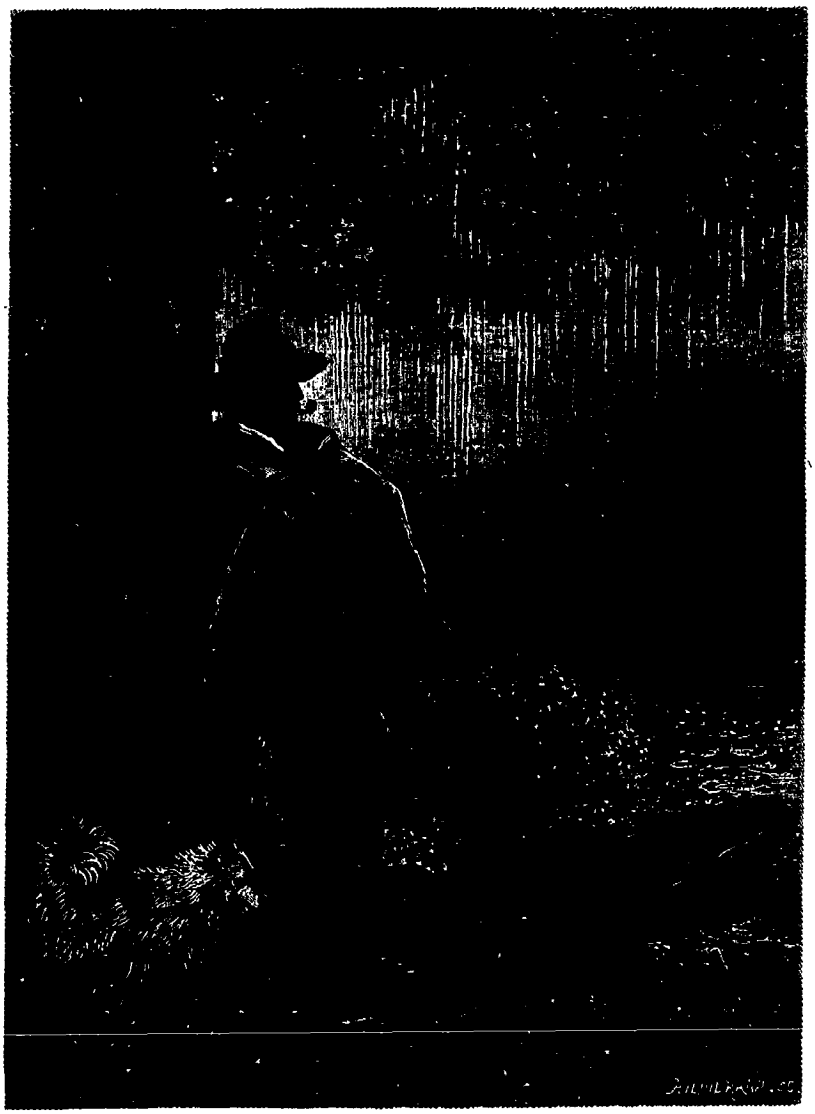
Près du pont de bateaux de Huningue, un pont en fer relie les chemins de fer du pays de Baden au réseau de l'Alsace-Lorraine, de Leopoldshöhe à Saint-Louis, afin de permettre les mouvements de troupes venant du lac de Constance et du Wurtemberg, sans violer le sol neutre de la Suisse. Tout près débouche aussi le canal du Rhône au Rhin, où des bateliers sont occupés à faire entrer des trains de bois de la Suisse et de la Forêt-Noire méridionale. Les pontons du pont sont en partie en bois, en partie en tôle. Ces derniers ne se réparent pas facilement. Aussi la pratique se prononce contre leur emploi. Pour les réparations à faire au pont, il y a un magasin à côté, avec le matériel nécessaire. Pour le service des avertissements en temps de crue ou de hautes eaux, l'administration a fait établir une ligne télégraphique. Le télégraphe met en rapport les bureaux des ingénieurs à Colmar et à Strasbourg avec les gardes des ponts et des digues, qui d'ailleurs communiquent entre eux au moyen du téléphone. Ainsi, les flots menaçants ont beau monter vite et grossir fort, le téléphone et le télégraphe les devancent pour les avertissements. Ce qui laisse à désirer, c'est la défense des digues de hautes eaux par les habitants riverains, quand il y a menace de rupture. Ce service-là aurait besoin d'être organisé comme celui des sapeurs-pompiers en cas d'incendie. Aux communes qui n'envoient pas leur contingent d'ouvriers pour veiller sur les digues, aux moments de danger, l'État devrait à l'avenir refuser ses subventions.

Une sorte de barrière, formée par des pieux en fer ou en bois, plantés en ligne oblique à partir du milieu du pont de bateaux, du côté de la rive gauche du Rhin, sert à abriter les pontons contre le courant, quand la violence des crues trop fortes oblige à défaire le pont. Les trains de bois flotté, qui doivent passer, viennent aussi se garantir de ce côté dans une eau plus calme. Ici nous quittons la nacelle qui nous a amenés de Bâle pour entrer dans le bateau de service des travaux du Rhin. Celui-ci constitue une embarcation mue par quatre rameurs, avec une cabine ouverte au milieu, où nous sommes à l'abri de la pluie et du soleil. Plus de pluie pour le moment; mais le ciel reste couvert. J'eusse préféré un temps clair et chaud à cette atmosphère morose, certes. Seulement, quand on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a, au dire d'un proverbe connu. Suivant le proverbe, nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur.

Mais quoi ! pendant que le bateau file de toute la rapidité du courant, j'entends autour de moi, nous entendons comme le crépitement d'une grillade, quelque chose comme le bruit de la grêle contre les vitres. Nous avons beau lever les yeux et tendre l'oreille : point de grêle dans l'air ni de rôti sur le gril ! « Ce bruit, me dit un des ingénieurs, vient du mouvement des cailloux, qui déplace au fond de l'eau les bancs de gravier. Pour le moment, aucun de ces bancs n'est visible à la surface : les hautes eaux les recouvrent tous. Vous ne les verrez reparaître et émerger qu'après



Pêcheur à l'abri (voy. p. 382). — Dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.

la baisse du fleuve, plus loin, en avant des points où ils gisaient avant la crue. » Ils marchent donc ou s'avancent, et d'autant plus vite que le Rhin est plus fort. Leur frottement produit la boue qui trouble l'eau et la rend limoneuse. Par places les galets, entraînés par la violence du courant, sautent par-dessus les ouvrages bas de la ligne de correction, par-dessus les barrages à l'entrée des anciens bras soumis au colmatage. Barrages et ouvrages bas dépassent de 1 mètre les bancs de gravier. La ligne de correction établie au moyen de tunages ou terre avec perrés, revêtements de pierres en talus, a un tracé artificiel destiné à fixer sur les deux rives le lit d'eaux moyennes. Elle coupe sur bien des points l'ancien thalweg, ligne de plus grande profondeur du cours d'eau. Au dedans des bras d'eau coupés par la ligne de correction, nous voyons des bate-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liers tirer leur nacelle, et les pêcheurs du fleuve y font leurs prises les plus abondantes, à la sortie d'une passe, quand le temps est à la pluie, après avoir épié à l'abri d'un vieil arbre le poisson qui remonte par les chenaux latéraux.

Les deux cartes précédentes des bords du Rhin aux environs de Blodelsheim, que nous devons à l'obligeance de M. Willgerodt, actuellement directeur des travaux hydrauliques au ministère d'Alsace-Lorraine, représentent la situation du fleuve en 1827 et en 1882, avant et depuis les travaux de correction. Un coup d'œil sur ces deux cartes fait voir, mieux que toutes les explications écrites, quels importants changements ces travaux ont déterminés et combien le réseau de canaux ou de branches remplis par les eaux moyennes s'est rétréci. En temps de basses eaux, les bancs de gravier recouverts dans le lit redressé entre les lignes de correction par les eaux moyennes reparaissent à la surface. Ainsi que nous l'avons dit et répété, les tuns ou tunages formant la base de la ligne de correction sont à peu près terminés partout et couverts de perrés sur presque toute la longueur du fleuve, de manière à faire barrage à travers les anciens bras sur le prolongement des coupures faites pour le tracé du lit redressé. Au passage du parcours compris entre les kilomètres 9 et 10, nous voyons les eaux se déverser par-dessus un de ces barrages sur une hauteur d'environ $0^m,60$.

« Rien de nouveau depuis la dernière inspection », viennent dire à leur chef les gardes du pont de Rhinau. Et nous passons avec hâte et nous filons encore, avec le soleil en plein. Décidément le beau temps est plus agréable que la pluie pour une navigation sur le Rhin en temps de crue. Sans peine ni fatigue, nous

Sortie d'une passe. — Dessin de Lix, d'après nature.

atteignons vers quatre heures de l'après-midi le débouché de la Kraft, la branche de l'Ill qui se détache à Erstein. A 2 kilomètres plus bas, la ferme d'Altenheim, Altenheimer Hof, se dégage derrière les arbres. Des groupes de soldats s'exercent à naviguer, dans le voisinage d'un nouveau fort élevé au bord du fleuve et masqué par des talus de gazon vert. N'étaient les fantassins qui montent la garde, coiffés du casque à pointe, sous la bouche des canons braqués sournoisement derrière les embrasures du rempart, rien ne ferait croire ici à l'existence d'un fort. Un autre fort se tient non loin de là sur la rive badoise. Tous deux appartiennent au système de défense de la place de Strasbourg. Des bois ferment l'horizon autour du fort d'Altenheim, mais la vue du Rhin y offre de magnifiques perspectives. La surface du fleuve, dont la largeur atteint maintenant 250 mètres, sans aucun banc de gravier qui émerge, apparaît plus tranquille, moins rapide. Par moments on la croirait unie comme un lac. Une petite nacelle, toute chargée de promeneurs, traverse le courant à côté de nous, filant avec légèreté. Dans le lointain, la flèche de la cathédrale de Strasbourg pointe dans le bleu du ciel. Vous ne vous figurez pas la variété présentée successivement par les mille combinaisons de l'eau du fleuve et des arbres de la forêt, à chaque bout de chemin. Avant la correction, les différents bras du Rhin présentaient ensemble, en temps de hautes eaux, une nappe de plusieurs kilomètres en largeur par places. Même aujourd'hui, sur les points où les anciens bras non encore comblés remontent à travers les forêts riveraines et s'ouvrent sur le chenal de la ligne de correction, la nappe liquide déploie de belles perspectives. Quelles magnifiques futaies de chênes et d'érables revêtent encore en partie les anciennes îles, envahies la plupart par d'épais fourrés, retraite des sangliers et des faisans ! Sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Préparation des saucissons pour les digues (voy. p. 384). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parties basses, les roseaux et les herbes disputent la terre au bois, quand d'inextricables fouillis d'épines ou de mûres sauvages ne prennent pas toute la place pour eux. Plusieurs de ces îles portent les noms caractéristiques de Biberkopf et de Saulager, tête du castor et gîte des sangliers, près de Balzenheim entre autres. J'ai vu au musée d'histoire naturelle de Mayence un fort castor empaillé pris au bord du Rhin.

Sur le couronnement du perré de la ligne de correction, des ouvriers ont installé un chantier de saucissons. Oh ! je ne vous parle pas de charcuterie. Il s'agit pour le moment de saucissons destinés à boucher les trous produits par l'affouillement des eaux à la base des travaux de correction. Ces affouillements creusent des trous de 8 à 10 mètres de profondeur, sur des longueurs plus ou moins étendues. Pour combler ces trous et arrêter l'érosion, afin de prévenir des glissements plus considérables sur la rive, les ingénieurs du fleuve font couler dans la profondeur des engins en forme de boyaux longs de 2 à 4 mètres, allant même à 10 mètres, suivant les besoins. Composée de branches de saules, l'enveloppe de ces boyaux est remplie, non pas de chair de porc ou de taureau finement hachée, mais de gravier menu ou de gros moellons. Chaque année des provisions de fascines se font à l'avance, pour servir en cas de besoin. Si vous suivez attentivement la couronne des perrés, sur la ligne de correction, en temps de basses eaux, vous remarquerez par places, particulièrement au point où le thalweg passant entre deux bancs de gravier vient toucher cette ligne, des lézardes plus ou moins profondes déchirer les revêtements de moellons. Le courant bat sur ces points la

Castor du Rhin. — Dessin de Lix, d'après nature.

rive avec tant de force, que les perrés affouillés par la base se disloquent et risquent de s'effondrer, si les fondations ne sont renforcées au plus vite au moyen de forts saucissons. Autrefois les saucissons à gravier avaient la préférence : ils étaient plus fins. Aujourd'hui, pour avoir des matériaux plus résistants, on emploie davantage les garnitures de moellons.

Entre les kilomètres 111 et 112, un atelier de saucissons se trouve actuellement à l'œuvre. Des lézardes fraîches viennent de disloquer le perré de la ligne de correction sur ce parcours. Les gardes-digues ont amené sur le point menacé un double bateau, ou plutôt deux bateaux accouplés retenus en place, à quelques mètres de la rive, par une ancre et de fortes amarres. Un plancher commun, en manière de pont, repose sur les deux bateaux et supporte un chevalet. Dans ce chevalet six ouvriers, travaillant ensemble, placent des branches de saule sur une longueur de 10 mètres et portent sur des brancards de gros moellons, de 40 à 50 décimètres cubes de volume, pris sur les tas en provision sur la rive. Quand l'intérieur de la fascine est bien rempli, les ouvriers ferment la pièce et la lient au moyen de forts fils de fer. Le saucisson ainsi confectionné se coule ensuite, sans autre façon, au pied de la rive à défendre.

Malgré le mauvais temps au départ, hier matin, et les fortes eaux du moment, nous arrivons parfaitement disposés dans le chenal du petit Rhin, où nous mettons pied à terre sur l'île des Épis, vers cinq heures du soir, après avoir encore passé sous le pont du chemin de fer de Strasbourg à Kehl.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pont du Rhin (voy. p. 388). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Larmoyer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XL

Scènes et paysages des îles.

Une autre fois nous verrons le Rhin de Strasbourg à Lauterbourg. Avant de redescendre le cours du fleuve, nous avons maintenant à le remonter, afin de décrire nos zigzags à travers le Sundgau par la forêt de la Hart. Dirai-je que, tout d'abord, j'ai voulu flâner encore dans les îles du fleuve, sous prétexte de chasse et de croquis. A courir trop vite, on n'apprend pas à connaître un pays à étudier. Le 24 septembre, de grand matin, le peintre Lix et moi, nous sommes allés surprendre au saut du lit, dans sa chasse de Plobsheim, notre ami Louis Schutzenberger, qui a fixé sur cent tableaux les scènes de la vie dans les îles du Rhin, si bien interprétées par son pinceau. Pour le moment le sympathique artiste a échangé le fusil contre la palette dans le domaine de la villa Finck. La villa Finck, bien connue des chasseurs de notre métropole alsacienne, est une simple cabane de pêcheurs, flanquée d'un débit de boissons. A côté les locataires de la chasse environnante se sont ménagé un pied-à-terre dans une maisonnette à blanche façade, dont les hôtes s'installent chacun à sa guise pour le coucher, qui dans un hamac suspendu solidement, qui dans une paillasse bourrée de feuilles de maïs. S'il pleut longtemps, ou quand le froid devient trop intense, il y a un foyer pour se chauffer. Puis la mère Finck, cuisinière de l'endroit, tient dans sa cave un petit vin blanc, dont la bonne vieille déguste la provision plus souvent qu'il ne faudrait. Pour le vivre, les eaux tranquilles d'anciens bras du Rhin renferment toujours assez de poissons pour fournir une friture de choix ou une matelote soignée, tandis que le gibier de toutes espèces, à plume et à poil, ne manque pas aux bons tireurs. Sangliers et chevreuils, lièvres, loutres, blaireaux, vanneaux, perdrix et faisans, bécasses et pluviers se présentent d'eux-mêmes à portée des chasseurs les plus novices, sans compter tous les canards en chair et en paroles que le premier amateur venu rapporte toujours de ces parties.

Pour l'instruction géographique de ceux d'entre vous qui ne découvrent pas l'emplacement de notre station actuelle, je dirai que la villa Finck est située à 15 kilomètres de Strasbourg, sur le territoire de la commune de Plobsheim, dans une île du Rhin. Représentez-vous une clairière ouverte dans la forêt, sur une étendue d'un hectare, baignée d'un côté par un ancien bras du fleuve, occupé du côté opposé par la maison de

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177, 193; t. L, p. 81, 97, 113; t. LI, p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

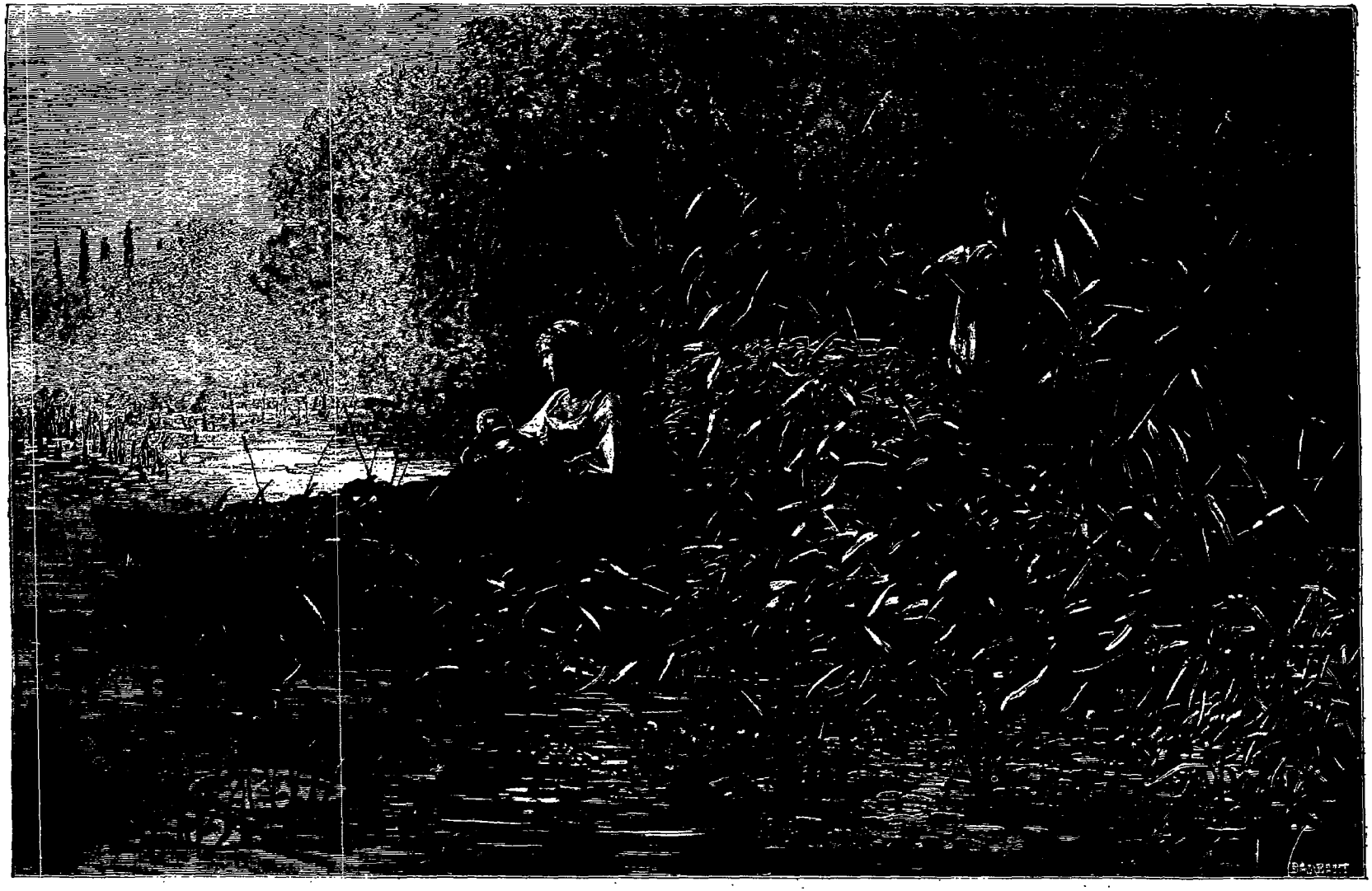
chasse et la cabane du pêcheur; autour des maisons, un jardin potager avec des arbres fruitiers et une vigne en treille aux grands raisins noirs bien mûrs. Des verveux, en quantité, sont suspendus à la maison, tandis qu'au bord de l'eau un autre filet à traîner sèche au soleil, pareil à un long rideau accroché à des piquets. Quelques enfants blonds, pieds nus, de constitution vigoureuse, jouent avec une bande de canards domestiques, assemblés devant la porte, mais prêts à partir pour aller barboter et fourrager dans le chenal voisin. Ce seront de vigoureux gaillards, ces bambins élevés à la dure! Une partie des champs de la clairière appartient au pêcheur Finck, qui demeure ici avec ses fils et ses petits-enfants; l'autre partie est exploitée par des cultivateurs du village voisin. Ce sont de bonnes terres, où des semis de navets déjà gros remplacent le froment récolté en juillet. Il y a aussi du chanvre et du houblon, des plantations de betteraves et de pommes de terre, au milieu desquelles maître Finck nous signale deux compagnies de perdreaux. Un chemin sous bois, ombreux et frais, conduit à Plobsheim à travers une forêt de chênes. Par places, des lignes de peupliers, des aunes et des saules, avec les arbrisseaux ordinaires des bas-fonds humides, alternent avec la chênaie, où les grosses bêtes trouvent leurs retraites les plus profondes.

Le temps paraissait beau lors de notre arrivée. Au départ de Strasbourg, vers six heures du matin, des brouillards s'élevaient des prairies et des nappes d'eau. Pour le moment le soleil est chaud et promet de nous rester tout le jour, de l'avis de maître Finck, malgré quelques nuages tant soit peu suspects. Maître Finck, je dois vous le présenter, nous a fait un cordial accueil. Pêcheur de profession et, quand l'occasion s'y prête, enclin au braconnage, il a toujours l'œil au guet. Pas un être de la création, susceptible de remuer sous terre, dans l'eau ou au ciel, n'échappe à son regard d'épervier, alerte, fascinateur, constamment en éveil, comme à la recherche d'une proie. Cet excellent homme, nous nous le sommes laissé raconter, avait naguère un faible particulier pour le gibier de la rive badoise. Dieu sait combien de faisans et de chevreuils il a enlevés de l'autre côté du Rhin, sans souci du permis. Aussi avait-il souvent maille à partir avec les gardes-chasse, curieux de dresser la statistique de ses prises. Un jour ou une nuit, la chronique n'a pas constaté si l'incident s'est passé au clair de lune ou à la lumière du soleil, le pêcheur braconnier rapporta au domicile quelques chevrotines au-dessus des jambes. Ces coups-là sont de ceux dont on se souvient, Finck sachant quel garde les avait tirés. Peu de temps après l'aventure, cicatrisé, sans être repentant, notre homme se tenait à l'affût dans les roseaux. Il vit le garde qui l'avait touché si juste déposer son fusil sur le gazon, au bord d'une berge ensoleillée, mettre ses vêtements à côté de l'arme et descendre dans la pièce d'eau. Aussitôt l'amateur au bain, le braconnier bondit d'un saut de sa cachette. En moins de temps que je n'en mets à l'écrire, il saisit les habits du baigneur et aussi son fusil chargé. Au garde nu, il crie d'un ton narquois qu'il a le choix pour recevoir la balle de représailles dans la tête ou ailleurs! Pâle comme un mort, le garde-chasse badois savait par expérience que jamais le braconnier n'avait manqué le but visé.... « Eh bien, non! ajouta Finck avec un geste magnifique, je ne te tuerai pas. Seulement souviens-toi de mon occasion. » Et, sans attendre de remerciement du baigneur pour lui avoir laissé la vie sauve, le braconnier s'éloigna. Tous deux pourtant sont devenus bons amis, assez peut-être pour chasser de compte à demi dans la suite.

Autant notre visite chez Schutzenberger était inattendue, autant l'accueil fut gracieux. Les chasseurs, encore au lit, faisaient la grasse matinée. Pendant qu'ils se sont mis sur pied, nous avons regardé par la fenêtre. Tiens, le temps, tout à l'heure au beau, se met à la pluie. Il pleut même assez fort pendant que nos hôtes s'habillent. Voici moins d'une heure que maître Finck nous a prédit du soleil pour toute la journée! Nous l'avons cru sur parole, prêtant foi à son expérience des influences locales. Un indigène des îles du Rhin, qui a grisonné au grand air, qui a passé cinquante années de sa vie à pêcher et à braconner, devrait se connaître en pronostics. Maintenant il nous soutient que la pluie pourra durer. Les oracles antiques et les éditeurs de modernes almanachs parlent de même : s'il ne pleut pas, il fera beau! L'un ou l'autre ne manquera pas. Toutefois, pour faire un pied de nez aux pronostics, le vent tourne encore et la pluie cesse de nouveau. Un instant et nous avons le plus beau soleil du monde. Après un déjeuner rustique, Schutzenberger et ses chasseurs s'en vont lever les perdrix afin de nous procurer un rôti pour le dîner. Lix et moi, nous nous faisons conduire par le fils Finck sur le bras d'eau voisin, à l'intention de croquer dans nos carnets toutes sortes de motifs.

Ah! l'agréable promenade en bateau, sous bois! Pas n'est besoin de ramer sur cet ancien bras du Rhin aux capricieux détours. Une simple gaffe suffit pour nous conduire. Sur le point où ce chenal tortueux touche la villa Finck, une berge de trois mètres d'élévation domine le niveau de l'eau. Quelle onde limpide, pure comme un cristal sur un lit de gravier fin! Plusieurs bateaux sont amarrés au même point, avec des paniers de pêche en osier pour recevoir le poisson. Sur la rive sont de vieux saules au gros tronc noueux et d'autres saules en buissons. Tous ont un feuillage gris cendré. Plus à l'intérieur, des chênes, à la couronne puissante, dominent les taillis de bois blanc. Taillis et futaies, fourrés épineux, nappes d'eau, prés et champs cultivés dans les clairières alternent, offrant à tout moment un nouveau point de vue. Ajoutez le silence profond, un calme pénétrant, quelque chose de mystérieux qui porte au recueillement dans la solitude. Pour le moment le Rhin est bas. Dans l'ancien bras du fleuve, où nous glissons entre des berges tour à tour nues ou boisées, exposées au soleil ou ombreuses, le courant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans des îles du Rhin. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une peinture de Jundt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reste assez faible. Par intervalles, des roseaux succèdent aux arbres, et leurs racines chevelues, pareilles à de longues barbes, tapissent les talus et pendent altérées vers le niveau de l'eau en retraite. Sur la tranche de la berge, les couches de limon compact ou sableux se montrent superposées en plaquettes minces, marquant autant de phases ou de périodes pour la formation des sédiments. Des herbes, des feuilles, des insectes s'enfouissent dans ces dépôts, fossiles de notre époque pour les âges à venir.

Une demi-heure de cette navigation nous amène à l'embouchure de ce chenal dans le Rhin corrigé. La ligne de correction du fleuve est interrompue au débouché dans la passe, afin de faciliter l'écoulement des eaux. Ces eaux proviennent toutes d'infiltrations, car le seuil en perré à l'entrée du chenal formé par un ancien bras fluvial se trouve à sec en amont. Je ne vous reparlerai plus des ouvrages de la ligne de correction, que nous avons décrits avec assez de détails. Remarquons seulement comment d'année en année le nombre et l'étendue des ouvertures de cette ligne diminuent. Bientôt nous aurons sur toute la longueur du Rhin, sur tout son parcours, un quai à peu près continu. A l'origine des travaux, partout où la ligne de correction tracée pour le lit artificiel nouveau rencontrait d'anciens bras non oblitérés, on a ménagé des seuils d'entrée que les eaux moyennes du courant principal ne franchissent plus, mais par-dessus lesquels se précipitent les hautes eaux en y charriant les graviers des grands bancs mobiles visibles en temps d'eaux basses. Tandis que les seuils d'entrée des anciens bras sont couverts par un revêtement de moellons à un niveau inférieur au perré de la ligne de correction, les passes de sortie ou le débouché restent au contraire ouverts jusqu'au fond, aussi longtemps que dure le colmatage. La Kraft, branche de l'Ill qui se détache à Erstein, communique avec le bras du Rhin passant devant la villa Finck; mais sa bouche principale s'ouvre dans le fleuve un peu plus en amont, au-dessus du kilomètre 110. Tranquille, avec un courant insensible, cette branche de l'Ill présente au débouché une large nappe, à belle perspective, pénétrant ou se perdant dans la forêt. Sur la rive badoise, la ligne du fleuve est enlacée par une rangée de hauts peupliers. Je m'arrête un instant à contempler la scène. J'écoute le mugissement plaintif des flots qui viennent battre le perré, suivi de longs silences.

Pendant que Lix dessine ses croquis des diverses opérations de la construction des digues, de la préparation et de la pose des clayonnages, de l'application des perrés en moellons sur les fascines pourries contre le corps de l'ouvrage, je suis descendu à la ferme d'Altenheim, en face du fort élevé près du kilomètre 115 de la ligne de correction. Une nouvelle maison de garde-digue est en construction sur ce point, à côté de la buvette installée à l'intention de la garnison du fort. Au fluviomètre dont le zéro se trouve à 138^{m},75 au-dessus du zéro d'Amsterdam, la hauteur du Rhin est aujourd'hui, 24 septembre 1885, de 2^{m},60. En ce moment les bancs de graviers, couverts par les eaux lors de notre descente de Bâle à Strasbourg, émergent de distance en distance. Sur un de ces bancs une volée de vanneaux, cinquante au moins, au ventre noir, bat le rappel pour l'émigration et tourbillonne par moments au-dessus de ma tête. Un autre jour, je ferai l'histoire de la faune des bords du Rhin. On ne serait pas naturaliste, qu'on le deviendrait ici, à voir les mille choses qui passent sous vos yeux. Le soleil piquant fort sur l'heure de midi, comme si un orage était imminent, je gagne le chemin sur la digue de hautes eaux. Cette digue touche presque la ligne de correction en ce point et croise, non loin du fort d'Altenheim, un large fossé fermé par une écluse à triple vanne, allant dans la direction de Strasbourg. Quelques fermes isolées étalent de loin en loin leurs murs blancs au milieu de la verdure. A la sortie de la passe, où je retrouve Lix, qui a terminé ses dessins, nous remontons dans le bateau. La largeur de cette passe atteint une vingtaine de mètres. Autant le fleuve est rapide, autant la nappe de son ancien bras paraît tranquille dans la direction de la villa Finck. Un pêcheur nous y rejoint; il est allé chercher dans le pays de Bade, sur l'autre rive, un millier de jeunes carpeaux pour le repeuplement du canal du Rhône au Rhin, sous les auspices de la Société alsacienne de pisciculture.

Le ciel, dégagé plusieurs heures durant, s'est couvert à nouveau, avec des coups de tonnerre lointains. Il fallut la chute d'une pluie abondante pour nous arrêter dans la poursuite des faisans. Trempés jusqu'à la peau, nous serrons la main de Schutzenberger avec l'intention de regagner le Rhin autour de Brisach. En effet, le lendemain matin, nous roulons sur la chaussée en char à bancs entre la station de Neuf-Brisach et de Geiswasser par Obersaasheim à quelques kilomètres au-dessus du pont du chemin de fer. Triste canton et terre maigre tout le long de cette route. Les abords de la chaussée montrent encore les traces d'un ouragan qui a sévi le 16 juillet de l'année dernière. Quantité d'arbres gisent à terre renversés avec leur souche ou brisés à hauteur de la couronne. Telle était la violence du vent, que le blé debout a été battu sur pied, le grain chassé au loin hors des épis. Des toitures ont été enlevées, un fleuve de nuages est descendu jusqu'à terre dans la plaine, avec une vitesse énorme de 40 à 45 mètres par seconde en un certain moment dans la direction du sud au nord. Aussi la tourmente a-t-elle enlevé et détruit une grande partie des récoltes sur son passage. En ce moment les paysans sortent les pommes de terre, qui ont souffert de la sécheresse. Au bord d'une gravière criaille un troupeau d'oies avec son chien et son gardien. Il y a bien trois cents de ces volatiles, dont les foies engraissés alimenteront l'hiver prochain l'étalage des pâtissiers de Colmar.

Non loin d'Obersaasheim, un moulin brûlé apparaît à côté d'un canal à sec. L'approfondissement progressif du lit du Rhin, par suite de la correction, enlève l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au canal des moulins, inconvénient d'un grand travail d'utilité publique qui enlève aux meuniers leur pain. Derrière cette usine en ruine, la forêt pittoresque et verdoyante succède à la plaine aride. Un chemin de traverse, laissant la route bordée de noyers, conduit à Geiswasser, sous bois, en quelques instants. Nous nous retrouvons dans le périmètre des îles. Geiswasser est en automne un village charmant, caché sous le feuillage, sans rues, à l'abri des digues de hautes eaux, tout près du Rhin. Ses maisonnettes s'éparpillent sans plan tracé, sans ordre, chaque habitant construisant à sa guise, sans souci de l'alignement. Autour de la plupart s'étend un verger, enclos de haies, avec quantité d'arbres fruitiers. Les propriétaires cultivent leurs champs, pêchent dans les anciens bras du fleuve ou travaillent aux digues, quand les digues offrent du travail. Par la fenêtre entr'ouverte d'une maison, devant laquelle nous passons, nous entendons une famille dire le Bénédicité, avant de prendre son dîner. Marquons, quant à nous, les contrastes du paysage. Tout à l'heure nous avons eu autour de nous la plaine, unie, plate, à perte de vue, limitée à l'horizon par un rideau de forêts, que dominaient au loin les lignes bleuâtres du Kayserstuhl, le massif volcanique en arrière de Vieux-Brisach.

Considérez un large bras d'eau, toujours une ramification du Rhin d'autrefois, très profond par places, par places assez bas pour être traversé à pied avec de grosses bottes. Sur certains points l'eau est envahie par des roseaux et de hautes herbes; sur d'autres elle coule avec un léger murmure, à peine perceptible, par-dessus du gravier menu, tandis que derrière les arbres des îles voisines le fleuve fait entendre son mugissement sonore. Partout la nappe liquide est d'une trans-

Clayonnage. — Dessin de Lix, d'après nature.

parence extrême, claire comme un cristal, en ce moment du moins où le Rhin se tient bas. Des bancs de gravier blanc allongés tranchent sur le fond vert du rideau d'arbres, au-dessus duquel montent encore les flancs du Kayserstuhl aux tons bleuâtres. Ces arbres, qui occupent les surfaces émergées, se composent d'essences tendres : des aunes, des ormes, des saules de toutes espèces, formant d'inextricables fourrés, avec des buissons épineux, où les sangliers cachent leurs bauges. Du côté de la rive se dessinent des bouquets de peupliers, accompagnés de chênes et d'érables, mais en quantité moindre, au milieu des broussailles de troène, de bourdaine et de fusain. Dans les parties basses, les roseaux et les joncs disputent la terre au bois. Autour des arbres les plus hauts, montent et s'enroulent le houblon sauvage et d'autres plantes grimpantes qui suspendent leurs capricieuses volutes aux branchages. Au niveau de la partie profonde du bras d'eau, deux barques sont amarrées, ensemble d'un effet ravissant sous la lumière adoucie d'un jour d'automne d'une sérénité parfaite.

Des fermes isolées se trouvent effectivement de ce côté, comme dans toute la zone des îles. Les fermiers cultivent avec un soin particulier de grandes houblonnières, aux hautes perches. Chaque domaine a son nom propre. Entre les villages de Geiswasser et de Vogelgrün, je relève ceux de l'Ochsenkopf, du Kalberkopf, du Weissdorn. Plus loin, sur la droite de la digue de hautes eaux, est une redoute en terre à la lisière du bois. Vogelgrün se dérobe sous ses vergers, où les petites maisons basses semblent jouer à cache-cache au milieu des jardins. A défaut d'autre considération, le nom seul de la localité nous apprendrait que vous vous y trouvez comme dans un nid de verdure. Peu de constructions ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les murs de clôture, quand il y a des murs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont en cailloux arrondis, de la grosseur d'une tête, superposés en rangées horizontales, l'une au-dessus de l'autre, laissant échapper le mortier de crépissage entre les joints. Cela donne à ces murs un faux air de maçonnerie en citrouilles. Biesheim, village plus gros au delà de Neuf-Brisach, sur la route du Rhin, a ses jardins alignés derrière un autre mur très long, tout droit, percé d'une multitude de petites portes ouvrant sur chaque parcelle. Beaucoup de juifs y demeurent, exerçant le métier de marchand de bestiaux et d'immeubles, une plaie pour les paysans. Un quartier de Biesheim touche le Giessen, ancien bras du Rhin encore profond, renommé pour ses poissons et ses écrevisses. Avant d'y arriver, vous voyez à la croisée de la route le monument de Beaupuy, élevé à la mémoire du général de ce nom par l'armée du Rhin. C'est un cénotaphe en style antique, de construction massive, pareil au monument de Desaix, près du pont de Kehl. Il rappelle les tombeaux de la campagne de Rome. Le général de Beauchartie de Beaupuy a été tué le 19 octobre 1796 par un boulet de canon près d'Emmendingen, sur le territoire badois, en couvrant le défilé du Höllenthallors de la retraite de Moreau. Depuis le monument jusqu'au pont du chemin de fer, la ville de Vieux-Brisach se montre dans une position tout à fait pittoresque, avec son double mamelon de roches volcaniques, à cime déprimée. Le massif le plus rapproché du pont de fer est revêtu de vignes : on l'appelle Eckartsberg. L'autre, plus haut, est dominé par l'église et porte un groupe de constructions visibles au loin. La ligne ferrée rejoint le pont en décrivant une grande courbe, au faîte d'un talus élevé, percé de distance en distance de larges ouvertures, pour livrer passage aux eaux d'inondation. Avant de dire adieu

Iles du Rhin. — Dessin de E. Schiffer, d'après une photographie de M. Larmoyer.

aux îles du Rhin, il nous faut encore enlever quelques photographies dans le Schluet, au delà du Giesen, vers Baltzenheim. Ce Schluet est un autre bras d'eau, différent d'aspect de celui relevé tout à l'heure. Son lit s'allonge en ligne droite, bordé de fortes berges, entre deux rideaux d'arbres formant d'épais fourrés. Toujours les mêmes essences : des aunes, des peupliers, des saules, des ormes, des acacias, mélangés d'autres arbrisseaux épineux avec de petites baies noires et rouges, qui vous colorent les doigts et dont les faisans sont fort friands. Sous les hautes herbes, le sol est vaseux. En me glissant dans les roseaux, je lève deux couples de canards sauvages. Un pêcheur amène un bateau pour nous conduire sur l'autre rive. Au lieu de tirer sus au gibier, je m'oublie à regarder les effets de lumière à travers les massifs de verdure sur le miroir de l'eau. Combien ces effets du soleil couchant, au milieu d'un beau paysage, me touchent plus qu'un coup de fusil heureux à l'heure où dans les buissons les oiseaux s'appellent et se souhaitent le bonsoir !

XLI

Le territoire de la Hart. — Truffes alsaciennes.

Entre le Rhin et l'Ill, le territoire aride allant des collines du Sundgau au Ried, depuis Blotzheim et Huningue jusqu'à la limite départementale entre la Haute et la Basse-Alsace, forme la Hart. Hart, dans le vieil allemand, désigne une forêt ou une région boisée, s'écrivant aussi indifféremment Haardt, Hard ou Harth, suivant les variantes d'une orthographe mal fixée dans l'origine. A côté du terme générique appliqué à toute la contrée boisée autrefois, nous avons les Hart locales, restreintes à une banlieue ou à une région déterminée : Reinhart, Speshart, Rueschenhart, Heite-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rerhart en offrent des exemples. La dénomination a survécu au bois dans beaucoup de localités, car les progrès de la population et le besoin de subsistances plus abondantes que le simple produit de la chasse ont amené le défrichement graduel de toutes les terres susceptibles de se prêter à une culture plus rémunératrice que les forêts. Sans remonter à l'époque où la voie romaine d'Augusta Rauracorum à Argentoratum par Cambes passait entre une double zone de forêts le long du Rhin et de l'Ill, la Hart du Sundgau formait encore au onzième siècle un massif boisé unique depuis Bâle jusqu'à Blodelsheim et Ruocheim, long de huit lieues sur deux de large : *Octo leucas in longum, duas in latum et quidem Ellum inter Rhenum que se extendit.* Sur la carte de Daniel Specklé, datée de 1576, les forêts du Sundgau, dans la région de la Hart, occupaient une superficie beaucoup plus considérable que leur étendue actuelle. Obtenant des seigneurs la permission de défricher moyennant une faible redevance, les habitants des villages limitrophes ont fait reculer le bois de tous côtés, non sans convertir souvent la jouissance des terres acquises sur le domaine forestier en droit de propriété par les transmissions successives. Pour mettre une fin aux empiétements sur la forêt domaniale, le roi Louis XV ordonna, l'an 1768, en son conseil, « la délimitation de la Hart, contenant environ 31 000 arpents, qui dans toute sa longueur n'est éloignée qu'à un quart de lieue du Rhin ». Aux termes de l'ordonnance en question, cette forêt était alors : « un des plus précieux domaines de la couronne, tant par rapport au produit annuel que relativement aux ressources qu'elle seule peut fournir, soit pour l'approvisionnement de quantité de places fortes qui en sont à portée, soit pour les besoins des armées en temps de guerre ».

Chercheur de truffes (voy. p. 392-394). — Dessin de Lix, d'après une photographie.

Actuellement la forêt de la Hart constitue encore un massif d'un seul tenant à 14 000 hectares environ de superficie, sur une longueur de 32 kilomètres et une largeur de 2 à 12. Dans la moitié de sa longueur, elle est traversée par le canal du Rhône au Rhin, du nord au sud entre Munchhausen et l'île Napoléon, d'où se détache dans la direction de l'ouest à l'est le canal ou l'embranchement de Huningue. Elle confine, dans son pourtour, aux banlieues de 23 communes, dont les terrains arables avoisinant la forêt s'appellent Hartfeld ou champs de la Hart. A vrai dire, le peuple des campagnes applique le nom de Hart à tout l'ensemble des cantons d'Ensisheim et de Habsheim, partiellement à ceux de Landser et de Huningue, dont ces communes ressortissent et qui conserve ainsi le caractère d'une véritable division géographique. Le massif du Kastenwald, du côté de Brisach, et les bois moins étendus situés dans l'intervalle sont autant de restes de l'ancienne Hart primitive, rebelles au défrichement. Il s'en faut que les bois de la Hart soient aussi beaux que ceux de la forêt de Hagman et surtout des montagnes. Leurs essences dominantes sont le chêne et le charme. Au commencement du siècle dernier, les coupes et les ventes y étaient réglées à « la quantité de 600 arpents demi-futaie de l'âge de cinquante-deux ans de recrû pour chacun an ». Dans les derniers temps l'aménagement a été réduit à des révolutions de trente-cinq ans. Aussi la demi-futaie tend à disparaître pour faire place au taillis simple. La mauvaise réussite, l'irrégularité du repeuplement laissent surgir, à la place des arbres coupés, des broussailles dont la verdure exubérante peut tromper l'œil du passant, sans faire illusion au forestier attentif. Ces broussailles en taillis ne dépassent pas huit à dix mètres d'élévation. Là où les chênes arrivent à l'état de futaie, qui dépassent à peine le taillis environnant de demi-hauteur, la végétation maladive de ces chênes, la quantité de branches mortes, la pauvreté de leur feuillage font pitié. Si la hache et la cognée ne se hâtent d'abattre ces arbres en temps voulu, la pourriture les gagne au cœur et diminue la valeur du bois. Peut-être vaudrait-il mieux renoncer ici à l'exploitation du chêne en futaie pour de simples taillis de charmes, si le pays vignoble ne venait demander à la Hart ses provisions d'échalas en chêne. Toute culture

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour donner son maximum de rendement doit s'adapter le mieux possible aux conditions naturelles de sol et de climat. Le choix des essences forestières demande à être en harmonie avec ces conditions.

Pourquoi les chênes de la Hart et du Kastenwald ne grandissent-ils pas comme ailleurs? Par la simple raison que leur sol trop maigre ne leur donne pas une nourriture suffisante pour prospérer et vivre longtemps. Arrivées à un certain âge, les racines sont arrêtées par les cailloux réunis en un poudingue compact, où la terre meuble manque. La terre végétale à la surface du sol forme seulement une couche mince où les cultures arables ne réussissent pas du tout, où l'humidité manque également. On a voulu convertir

Ancienne maison à Ensisheim (voy. p. 396). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

en prairies la majeure partie de la forêt. Ce projet ne saurait donner de bons résultats, s'il était réalisé un jour. Au lieu de continuer les défrichements déjà trop avancés, il faudrait au contraire reboiser et transformer en prés, au moyen d'irrigations prises sur le Rhin, une partie des terres en blé. Une visite dans une ferme de la région mettra le fait en évidence. Constatons que, malgré son aridité et son dénûment, le territoire de la forêt de la Hart a donné à l'État un revenu net annuel d'un demi-million de francs pendant les dix dernières années du régime français, sans compter le bois mort fourni aux ménages pauvres des localités environnantes. Puis la forêt abrite Mulhouse, la ville et la plaine, contre les vents desséchants ou froids du nord-est. Enfin les gastronomes apprécient la truffe récoltée dans ses clairières, autour des chênes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Bénédicité (voy. p. 389). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une peinture de Brion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La truffe de la Hart n'acquiert peut-être pas l'arome propre aux produits de choix du Périgord. Elle remplace souvent ceux-ci comme succédanée, ou l'une et l'autre variété se trouvent associées par des mariages de raison, dont pâtissiers et maîtres d'hôtel ont le secret. Déjà le topographe Ichtersheim mentionne l'expédition de cette délicatesse bien loin en Allemagne et même en France, dès le dix-septième siècle, en signalant une petite montagne près d'Orschwihr, sur laquelle se trouvait alors une chapelle consacrée à sainte Polona, comme ayant la réputation de donner les meilleures truffes de la contrée. « Sur cette montagne, dit l'auteur de la *Topographia Alsatiæ*, on déterre les plus belles truffes, une espèce particulière de champignon : *Auf diesem Berg werden die schönsten Griebling* (*Artofile*), *ein Genus einer so gesagten Hirschbrunst gegraben.* » Je cite le texte original d'Ichtersheim pour constater le classement de la truffe dans la famille des champignons bien avant les recherches des botanistes classificateurs modernes. Ne cherchait pas qui voulait le précieux tubercule sur la montagne d'Orschwihr, car un privilège seigneurial en interdisait la récolte sous des peines sévères. Un ancien livre de comptes communaux de Sainte-Marie-aux-Mines enregistre un envoi de truffes fait par un intendant de Louis XIV au maréchal de Louvois : « 20 septembre 1673. Payé à Hans Caspar Haederich pour un voiage qu'il a fait à Nancy par ordre de Monseigneur l'Intendant Poncet porter une boîte de triffles à Monseigneur de Louvois : 5 florins, 36 kreutz. » Pendant les mois de septembre et d'octobre, les habitants des villages de la Hart se livrent activement à la recherche de ce produit. Comme les règlements défendent l'introduction des porcs dans la forêt, les truffiers de profession dressent les chiens pour les aider à la tâche. Pour ménager leur odorat et pour conserver à leur flair la finesse, la subtilité et la sûreté nécessaires à leur emploi spécial, les chiens élevés à cette fin se tiennent enfermés jusqu'à la saison de la récolte. Ce sont des caniches et des roquets qui servent de préférence. Ils se montrent intelligents et empressés dans cet office. Ils ne dévorent pas les truffes déterrées, comme font les porcs. Ceux-là travaillent plus pour eux que pour leur maître. Douées d'un arome moins pénétrant et moins intense, nos truffes de la Hart sont aussi moins colorées que celles du midi de la France. Les espèces diffèrent considérablement, leur prix aussi. A entendre les gastronomes, les truffes des bois de chêne du Haut-Rhin ont plus de goût que leurs congénères des environs de Strasbourg.

Un des rideaux diluviens du Rhin, dont nous avons constaté l'existence à propos de l'hydrographie du fleuve, traverse la Hart du sud-ouest au nord-est, avec des talus dont la hauteur va en diminuant d'amont en aval. Élevé de 3 à 4 mètres au point de passage de l'embranchement du canal du Rhône au Rhin sur Huningue, entre l'île Napoléon et Hombourg, le talus descend à moins d'un mètre du côté de Munchhausen. Peut-être sera-t-il utile de tenir compte de son tracé pour fixer le champ de la défaite d'Arioviste par César. Les archéologues continuent à découvrir dans les forêts voisines des antiquités intéressantes, notamment des monnaies, des poteries et des armes. Il y a de grands tumulus alemanniques en quantité, les uns fouillés, les autres encore intacts. Il s'y trouve aussi des cavités en entonnoir, de destination inconnue. Ajoutez des ruines de vieux châteaux et d'églises, des villages disparus, des pèlerinages, des voies romaines. Butenheim, Sappenheim, Bliedolsheim et Hammerstadt sont des villages détruits entre le Rhin et le rideau appelé Hartrain. Dans l'ouest de la forêt s'élevaient autrefois les villages de Meyenhart, d'Oberdorf, de Liebersheim, d'Adolsheim, de Sermersheim, de Muetersheim, d'autres en plus grand nombre dont l'emplacement même est oublié; sur celui de Kembs, près de la route du Rhin, s'élevait naguère la ville romaine de Cambete ou Cambes, tandis que la station de Stabula, mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin, paraît avoir été un château de Drusus situé au sud de Bantzenheim.

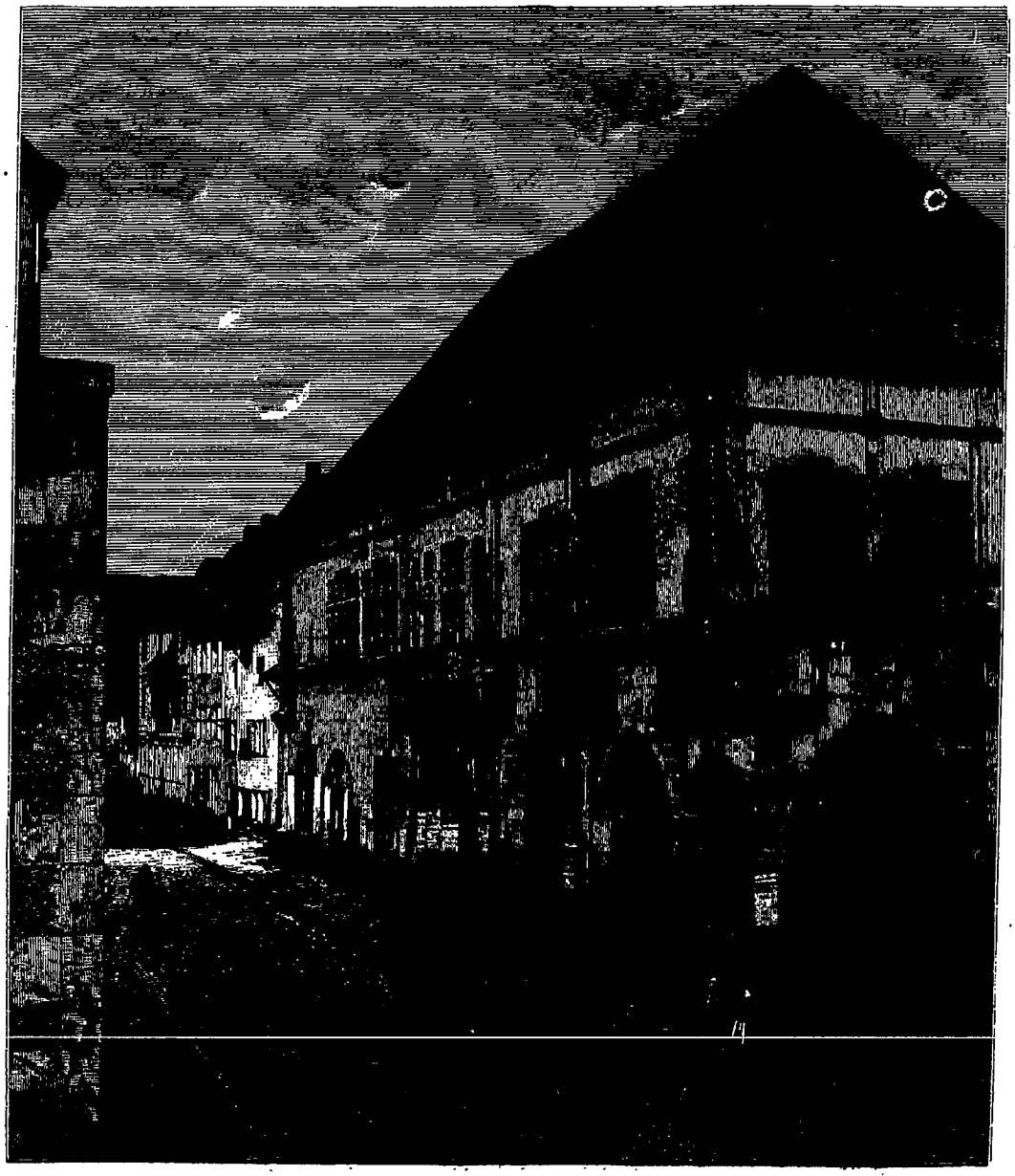
XLII

Ensisheim et la prison centrale.

Non loin de la Hart, sur les bords de l'Ill, les malfaiteurs du pays se rencontrent tous dans la maison centrale d'Ensisheim. Ensisheim est une petite ville rurale, ancien siège de la Régence d'Autriche et du Conseil souverain d'Alsace, réduite au rôle de modeste chef-lieu de canton. Sur une population de 3206 habitants recensés le 1er décembre 1880, il y avait alors 77 militaires et 800 détenus condamnés, soit aux travaux forcés, soit à la détention simple. La maison centrale de force et de correction, pour l'appeler par son nom officiel, a reçu dans le courant de l'année dernière 247 hommes et en a libéré 238, qualifiés de *Zuchthausstraeflinge*. Ce mouvement représente la marche de la criminalité en Alsace-Lorraine, à condition d'ajouter à l'effectif masculin détenu à Ensisheim le nombre de femmes enfermées dans les mêmes conditions à la maison de force de Hagenau, à raison de 36 entrées contre 38 sorties, pour 74 personnes enfermées. Un statisticien galant constate ainsi une fréquence de crimes moindre chez le beau sexe que chez le sexe réputé fort. Depuis le mois de novembre 1884, la maison centrale d'Ensisheim ne reçoit plus que les condamnés dont la peine dépasse trois ans. Au-dessous d'une durée de trois ans, la peine peut et doit être subie dorénavant dans les prisons départementales, au nombre de six, situées au siège de chacun des tribunaux de Strasbourg et de Saverne, de Colmar et de Mulhouse, de Metz et de Sarreguemines. Le nombre des condamnations à la prison simple s'est élevé l'an passé dans toute l'Alsace-Lorraine, du 1er avril 1882 au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

31 mars 1884, en qualité de *Gefängnisstraeftinge*, à 4292, dont 3632 pour hommes et 660 pour femmes, avec un effectif de présence moyen de 984 individus, sur lesquels 839 femmes et 145 hommes. Pour la prison préventive, la statistique accuse une moyenne de 193 détenus, avec 8266 entrées contre 8328 sorties. Relativement à l'exercice annuel précédent, il y a eu une amélioration sensible, car le nombre total des arrêts de toutes espèces est descendu de 20 683 à 18 133, le nombre des journées de détention de



Palais du Conseil souverain à Ensisheim (voy. p. 398). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

1 101 667 à 1 050 836, l'effectif moyen des détenus de 3018 à 2871. Remarquons que dans les prisons cantonales la durée moyenne du séjour ne dépasse pas 3,7 journées par pensionnaire contre 42,1 dans les prisons départementales. Environ 25 pour 100 des individus enfermés sont étrangers à notre pays, quoique entretenus aux frais de l'État. Que si nous comparons le mouvement pénitentiaire dans le pays depuis l'annexion, abstraction faite des prisons cantonales, nous obtenons des résultats différents de ceux indiqués par la comparaison des deux derniers exercices annuels.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En effet la statistique des prisons donne :

	En 1872		En 1883.	
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.
Présents . .	1305	357	2456	520
Entrées. . .	8117	2475	14484	3649
Sorties . . .	8263	2561	14514	2816
Journées de détention.	67225	11791	64650	12443

Triste et lamentable statistique que celle de la pénalité ! Comment s'y soustraire pourtant quand, comme à l'approche d'Ensisheim, le regard est retenu involontairement par les constructions de la prison, dont la masse imposante domine tout l'ensemble de la ville ? A l'entrée, derrière une lisière de vignes et de jardins, se présentent d'abord les restes d'une double enceinte fortifiée, avec de larges fossés et des tours. Au pied des murs, en partie renversés et qui n'atteignent plus nulle part leur hauteur primitive, passe le canal du Quatelbach, dérivé de l'Ill. Le lit même de l'Ill est à sec, pour le moment, ainsi que le canal des Douze-Moulins, dérivation de la Thur. Du haut des anciens remparts, ou de la flèche de l'église paroissiale, la vue s'étend à la fois sur la chaîne des Vosges et sur les montagnes de la Forêt-Noire. Une quantité de maisons gothiques et de la renaissance allemande fixent l'attention dans la rue principale, au voisinage de l'hôtel de ville. Plusieurs de ces habitations bourgeoises sont ornées de gracieuses tourelles en encorbellement, entre autres la *brasserie Schmidt* et l'*hôtel de la Couronne*. La tourelle de l'*hôtel de la Couronne*, où logea Turenne la veille de la bataille de Turkheim, s'appuie sur une demi-colonne conique appliquée contre la façade principale. Elle a des fenêtres gothiques aux deux étages, et, au-dessus de la porte d'entrée, ouverte entre des pilastres ioniques, on lit la date : MDCIX. Sous l'encorbellement de la *brasserie Schmidt*, ancienne commanderie de Saint-Jean, du commencement du seizième siècle, en style gothique, deux médaillons représentent la figure d'un empereur et de son héritier. D'autres bâtiments encore offrent des tourelles avec escaliers tournants ou des croisées en bois sculpté. De tous côtés des pignons hauts se dressent sur la rue en grand nombre. Dans la rue des Moulins, les murs d'une jolie maison gothique sont atteints de boulets en pierre, dont plusieurs gisent à terre dans un jardin voisin. L'église paroissiale, spacieuse, voûtée et à ogives, est de date moderne et légèrement construite.

Beaucoup plus ancien, l'hôtel de ville remonte à la première moitié du seizième siècle. Il a servi de palais à la Régence d'Autriche et se compose de deux étages, séparés par une puissante frise. La façade principale, tournée vers la grande rue, est divisée en quatre parties, au moyen de contreforts appliqués à plat verticalement. En arrière, sur la place du Marché, se détache une aile latérale à angle droit, ornée d'une tourelle, avec l'inévitable escalier tournant pour monter à l'étage supérieur. Tout le devant de cet étage repose sur un vestibule à jour, percé sur trois côtés de larges baies et dont les voûtes reposent à l'intérieur sur deux piliers massifs, l'un carré, l'autre cylindrique, ornés également de colonnettes à chapiteaux de feuillage engagés dans la masse. Des arcs à nervures prismatiques partent de ces piliers, en se croisant à la voûte afin de s'appuyer par leur extrémité opposée sur les piliers qui séparent les ouvertures extérieures. Les fenêtres de l'étage principal s'ouvrent largement, à trois baies, celle du milieu plus élevée que les deux autres. Toutes sont entourées de nervures prismatiques comme au Kaufhaus de Colmar. Une de ces fenêtres donne sur un balcon avec balustrade en fer, appliquée à une date postérieure. A côté se trouve une clochette pour les publications. De forme octogone, la tourelle de l'escalier a un portail décoré de colonnes cannelées et de médaillons d'empereurs romains. L'étage principal, vu à l'intérieur, paraît avoir présenté dans l'origine deux grandes salles, affectées l'une et l'autre, avec quelques dépendances, aux deux chambres de la Régence. Plus tard, l'une d'entre elles a été divisée, pour les besoins actuels des services de la mairie, en plusieurs pièces. On y voit sur un mur un groupe doré représentant la justice avec les yeux bandés. Celle de ces salles qui reste intacte est d'une ampleur majestueuse, décorée de colonnettes sculptées, symétriques, mais non pas semblables, qui supportent l'entablement des fenêtres et s'écartent du mur à l'intérieur. Elle a été restaurée en 1884 et ornée de boiseries par ordre du maréchal de Manteuffel, alors statthalter impérial de l'Alsace-Lorraine, qui manifesta son plaisir d'y voir sur les murs l'aigle de l'ancien empire allemand. Murs et plafond sont maintenant repeints à neuf, ainsi que les voûtes du vestibule du bas. Des cartouches disposés à l'intersection des poutrages portent les armes des villes de l'ancienne Décapole. Au-dessus de la porte de la grande salle, un écusson montre les armes d'Ensisheim avec l'aigle autrichien d'autrefois à côté de l'aigle allemand à deux têtes de l'empire nouveau. Les vitres des fenêtres sont rondes, suivant l'ancien modèle gothique. Dans les arcades ou les baies ogivales du vestibule sont tendues de fortes chaînes, fixées contre des barres de fer. Les pilastres extérieurs, faisant service de contreforts, portent au dehors du vestibule des chapiteaux fleuronnés. Ceux-ci, arrivés à la hauteur des arcades, se continuent en formant des cadres jusqu'au niveau ou à la rencontre du grand entablement, qui supporte les croisées de l'étage supérieur. Les pilastres de cet étage sont plus simples, à cannelures, sans chapiteaux, coupés en haut par un entablement plus faible, superposé aux fenêtres pour se continuer jusqu'à la corniche du toit. Sauf quelques détails gothiques, l'ensemble de l'édifice manifeste le style de la renaissance allemande, caractère qui répond parfaitement à la date de 1535 ciselée sur plusieurs points dans la pierre de taille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un vieux bahut, conservé dans le corridor actuel, est orné également des armes d'Autriche. Aux archives municipales, la ville conserve, avec les registres de l'état civil, les restes d'un aérolithe tombé à Ensisheim au quinzième siècle. D'après les registres de l'état civil, rédigés sans interruption depuis le 9 juin 1582, soit pendant plus de 300 ans, le nombre des naissances, qui s'élevait en temps normal de 10 à 12 par mois, était descendu à 1 ou 2 en 1642, vers la fin de la guerre de Trente Ans. En feuilletant ces vieux papiers, nous voyons entre autres pièces curieuses une réclamation « des aubergistes » à enseignes, faite en 1787, contre les cabaretiers « à bouchon », qui d'après les règlements édictés ne devaient débiter à manger, *zu essen*, que du pain et du fromage. Quant à l'aérolithe, cette pierre tombée du ciel, elle a été transportée aux archives de l'église, où elle se trouvait autrefois. Son poids actuel est réduit à 55 kilogrammes, au lieu de 3 à 4 quintaux, que la météorite a dû peser lors de sa chute. Un gros fragment doit en avoir été donné au musée de Colmar; nombre de grands personnages qui ont passé à Ensisheim en ont emporté également, depuis l'empereur Charles-Quint jusqu'aux chefs des armées alliées lors de l'invasion de 1815.

D'après l'ouvrage en deux volumes publié à Colmar en 1840 par le curé Merklen : *Ensisheim, jadis ville libre impériale et ancien siège de la Régence archiducale des pays antérieurs d'Autriche, ou Histoire de la ville d'Ensisheim, avec un précis des événements les plus mémorables qui se sont passés en Alsace*, le souvenir de la chute du bolide dont nous avons les restes sous les yeux a été fixé par une inscription dans l'ancienne église de la ville, ainsi conçue :

Salle du Conseil à Ensisheim. — Dessin de Winckler, d'après nature.

Tausend vier hundert
Neunzig zwey,
Hört man allhier ein ney
Geschrey :
Dass zunächst drauss vor der stadt
Den 7ten Wintermonat,
Ein grosser Stein, beym hellen Tag
Gefallen von einem Donnerschlag
Aus dem Gewilk, drithalb zentner schwer,
Von Isen Farb; brach man in her,
Mit statischer Procession. Sehr
Viel schlag man mit Gewalt
Davon. 1492[1].

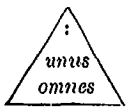
Deux autres inscriptions dans le chœur de l'église, démolie aujourd'hui, transcrites page 108 du livre de

1. « L'an 1492, le 7 novembre, on entendit la nouvelle qu'en plein jour, près de la ville, d'un coup de tonnerre une grosse pierre était tombée des nues, pesant trois quintaux et demi, couleur de fer · on alla la chercher en procession et on en enleva beaucoup de morceaux. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Merklen, l'une en latin, l'autre en français, sont ainsi conçues :

De hoc lapide multi multa, omnes aliquid, nemo satis.



Hæc nobis geminus — fecit miracula mensis :
Præ grandi hoc saxo fluit, alter — in Iride trinos
Exhibuit soles alter, Quiq' signa — furoris
Quid commune ferunt placide — cum fœdere pacis ?
Discite quando graves Deus — exardescit in ivos
Tunc ipsi in primis clementia — mente recurrit.
7e *Novembris* 1492.

En deux mois on a vu
Deux prodiges divers :
Dans l'un tomba du ciel cette
Pierre effroyable ;
Et l'on vit au suivant trois soleils
Dans les airs.
C'est ainsi que le ciel, aux mortels
Favorable,
Par un penchant secret, dans sa juste
Fureur,
Se plaît à nous montrer les traits
De sa douceur.

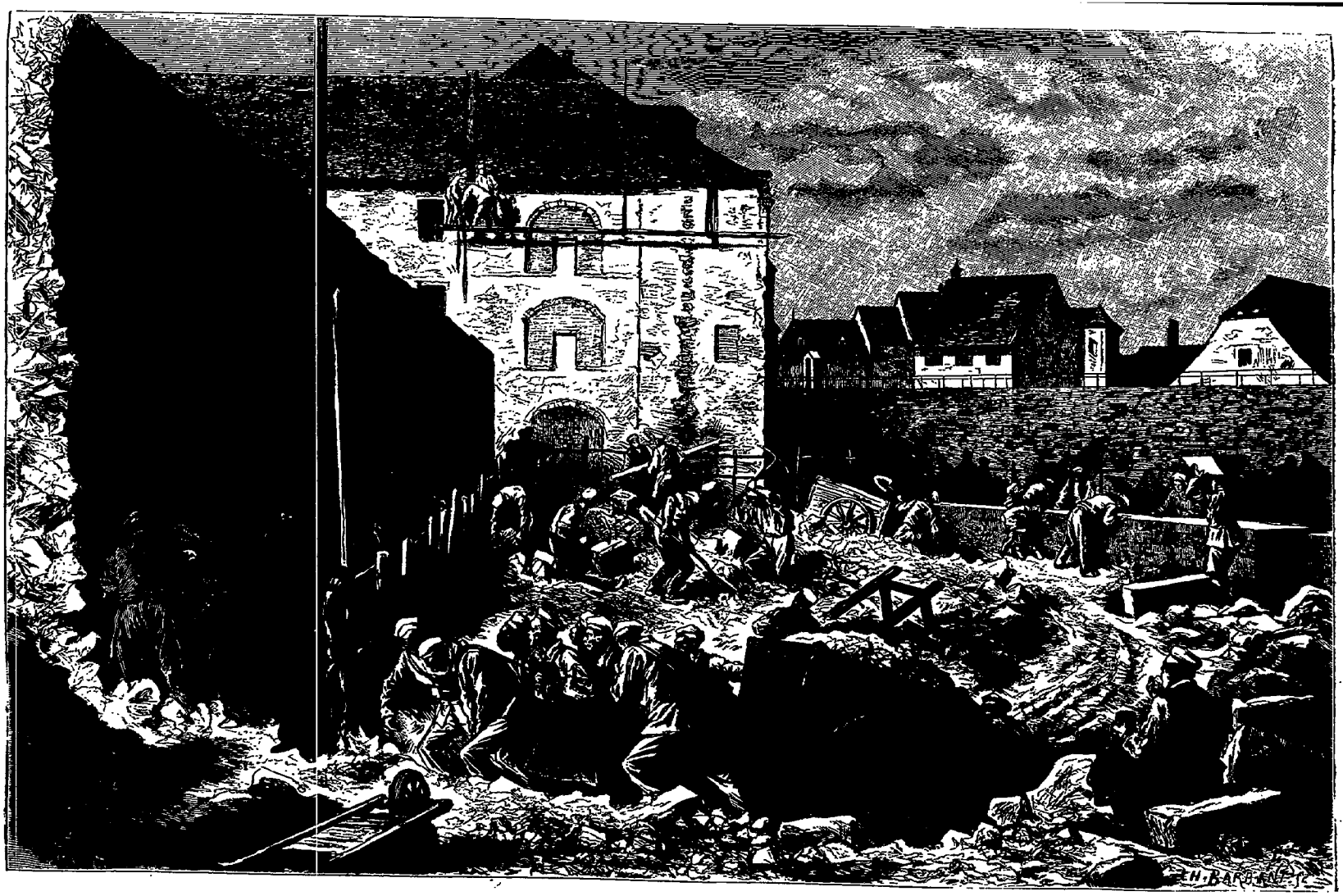
Avons-nous besoin de l'ajouter, les aérolithes et les bolides ne sont plus une rareté extraordinaire. J'en ai vu un au musée de l'Académie des Sciences de Stockholm, rapporté de l'île de Discoe, sur la côte occidentale du Groenland, qui atteint la hauteur d'un homme sur un mètre d'épaisseur. Deux fois l'an, au mois d'août et au mois de novembre, notre terre traverse dans l'immensité de l'espace deux tourbillons de météorites. Ce sont les essaims d'étoiles filantes que nous voyons pendant les nuits claires. Celles du mois d'août ont été appelées par le peuple les larmes de saint Laurent, à cause de l'époque de l'année où elles apparaissent. Le 27 novembre dernier (1885), entre six et huit heures du soir, l'essaim d'étoiles filantes visible en Alsace éclatait par moments à l'instar d'un feu d'artifice, avec de longues traînées lumineuses, en nombre tel, qu'on ne pouvait les compter. Cet essaim provient, d'après les astronomes, de la comète Biela.

Mentionné pour la première fois dans une charte de l'année 768, Ensisheim est désigné dans un titre de 823 sous le nom d'Einsigesheim, écrit Ensiclesheim dans un autre document. Sous la domination autrichienne, la ville fut le chef-lieu du landgraviat de la Haute-Alsace et le siège de l'administration de la Régence établie en 1431, dont la juridiction s'étendait aux deux Brisgau, au Schwarzwald et aux quatre Waldstaedte suisses. *Regenten und Raten unseres regiments im obern Elsass zu Ennsiszheim*, dit un acte de 1522, cité par Stoffel dans son *Topographisches Wörterbuch des Ober Elssses*. Les comtes de Habsbourg ont construit sur son territoire le château de Kœnigsbourg, dont il ne reste plus trace aujourd'hui. Entre autres droits, la ville jouissait de la faculté de battre monnaie. En 1469 les appels de sa cour de justice étaient portés en Flandre, à Malines, puis à Innsbruck, dans le Tyrol et à la Chambre impériale de Spire. S'étant soulevée contre Charles le Téméraire, le lieutenant du duc de Bourgogne, Pierre de Hagenbach, connu pour ses atrocités, essaya en vain de la surprendre en 1474. Pendant la guerre de Trente Ans elle fut prise et pillée trois fois. Cédée à la France par le traité de Westphalie, Ensisheim devint de 1657 à 1674 le siège du Conseil souverain d'Alsace.

L'histoire du Conseil souverain d'Alsace a été écrite par deux magistrats de la *Cour* d'appel de Colmar, MM. de Neyremand et Pillot. Lorsque l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, fut chargé par l'empereur du gouvernement des possessions antérieures, *vorder-œsterreichischen Lande*, il organisa la Régence sur de nouvelles bases, avec deux chambres, l'une plus particulièrement chargée de rendre la justice, l'autre instituée pour l'administration financière. Après la rectification du traité de Munster, le roi de France établit en 1649 à Brisach, qui faisait alors partie de sa conquête, quoique sur la rive droite du Rhin, « une chambre royale et souveraine au lieu et place de la Régence d'Autriche ci-devant séante à Ensisheim ». Cette institution fonctionna malgré des difficultés multiples jusqu'en 1657. Annexées à contre-cœur, la noblesse d'Alsace, les villes impériales et la masse de la population continuèrent à soumettre, pendant des années, la solution de leurs litiges à la chambre impériale de Spire, au lieu de s'adresser aux magistrats français. Le roi de France, décidé à conserver et à étendre sa conquête, mais désireux de ne pas froisser inutilement ses nouveaux sujets, comprenant d'ailleurs que les habitudes locales se ploieraient plus facilement à d'inévitables changements si les nouvelles institutions fonctionnaient au siège des institutions disparues, Louis XIV remplaça la chambre royale de Brisach par un Conseil souverain. Ce conseil, organisé en vertu d'un édit de 1657, était formellement invité à procéder : « en la même forme et manière que faisait la régence autrichienne et conformément aux lois et ordonnances des empereurs et archiducs, coutumes et privilèges généraux et particuliers des lieux sans aucune innovation ». Par une lettre datée de Metz, le 22 septembre, et dont nous avons l'original aux archives de la préfecture de Colmar, le grand roi invite l'évêque de Bâle à assister à l'ouverture du Conseil souverain au jour fixé par « le sieur Colbert, intendant de la justice et finances audit pays ». L'Autriche et ses adhérents continuèrent malgré cela à susciter encore longtemps sous main mille petites difficultés. Aussi bien le Conseil souverain put être installé seulement le 4 novembre dans sa nouvelle résidence.

A quelques pas de l'hôtel de ville où le Conseil souverain a tenu ses séances s'ouvre la porte de la maison centrale, installée dans les bâtiments d'un ancien collège de jésuites. Construits en 1614 par l'archiduc

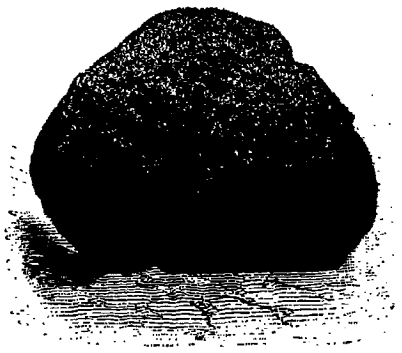
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prisonniers de la maison centrale travaillant aux fondations de la prison cellulaire d'Ensisheim (voy. p. 400). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maximilien, ces bâtiments ont souvent changé de destination. Lors de la proscription des Jésuites, en 1764, leur établissement devint d'abord une maison de travail pour les vagabonds. Pendant les guerres de la grande Révolution il servit d'hôpital militaire et fut aménagé en prison pour les détenus politiques. En 1801 le dépôt de mendicité y fut rétabli, puis supprimé de nouveau en 1814, et il devint une maison centrale et de force de correction pour les condamnés des deux sexes à plus d'une année de détention. Depuis 1823 les femmes détenues sont transférées à Hagenau dans un local à part. Combien est pénible à voir l'aspect d'une prison! Figurez-vous un groupe de bâtiments élevés en partie autour d'une cour intérieure dominée par des murs également sur le côté ouvert. Sur ces murs passe une galerie où veille une sentinelle en armes. Un piquet de soldats occupe aussi le corps de garde, à côté de la grande porte d'entrée. Toutes les fenêtres ont un grillage en barreaux de fer, tandis qu'un petit guichet pratiqué dans la porte d'entrée massive permet au geôlier de voir toute personne qui se présente au dehors avant d'ouvrir. Derrière cette porte existe un vestibule sombre, donnant accès au bureau du directeur et fermé du côté de la cour par une seconde porte. C'est là qu'un gardien courageux a arrêté une émeute des prisonniers, lors de la retraite du poste d'infanterie après l'évacuation du pays par les troupes françaises pendant la guerre.



Aérolithe tombé à Ensisheim (voy. p. 397-398).
Gravure de Kohl, d'après une photographie.

Introduits dans la cour par le directeur de l'établissement, qui a bien voulu nous montrer la maison dans tous ses détails, nous voyons tout d'abord dans la cour des groupes de prisonniers occupés à construire les fondations d'une nouvelle prison cellulaire. Ce bâtiment devra contenir 200 cellules isolées ou plutôt isolantes. Un moment on a hésité à confier le travail de construction aux prisonniers eux-mêmes; mais leur emploi donne des résultats satisfaisants. Ces malheureux nous saluent au passage, en ôtant leur bonnet. Les uns taillent des pierres, les autres maçonnent ou transportent les matériaux; d'autres encore sont occupés à des démolitions. Dans les ateliers intérieurs, superposés par étages, les condamnés fabriquent des lunettes, des meubles, des encadrements, des vêtements, des souliers, de la sparterie. Chaque atelier travaille pour un entrepreneur qui fournit l'outillage et les matières premières. Une partie de la rémunération payée à l'administration revient aux prisonniers. Ceux-ci peuvent améliorer leur menu avec l'argent gagné, dans les conditions fixées par les règlements. Tous les ateliers sont fermés à clef. Sur un petit coup sec frappé contre la porte, le gardien de la salle ouvre avec le sabre au côté. Ces gardiens sont d'anciens sous-officiers. Ils énumèrent à l'entrée le nombre d'individus occupés sous leur direction.

Faut-il l'avouer, la plupart des prisonniers ont bonne mine. Les physionomies décidément mauvaises sont rares. Comme costume, il y a un uniforme assez semblable à la tenue de travail des militaires allemands: bonnet, veste et pantalon gris. Une discipline sévère et la surveillance aidant, tout est dans l'ordre, et un calme parfait règne dans les salles de travail. Quelques condamnés seulement portent les fers aux pieds et aux mains. Ceux qui refusent le travail sont punis par la peine de se tenir debout, immobile, en ligne, la journée entière dans une salle spéciale. Il se trouve des sujets intraitables atteints à tout moment par cette punition. A part ces exceptions, le travail suivi améliore et moralise le grand nombre. Incontestablement le travail, à tort considéré comme une peine, élève l'homme et le rend meilleur. Qui ne travaille pas, en haut ou en bas de l'échelle sociale, se trouve plus exposé à déchoir et tombe bien plus que celui qui est adonné au travail libérateur. Dans les ateliers de la maison centrale d'Ensisheim, la fabrication des encadrements en tous genres et les articles de sparterie produits atteignent un rare degré de perfection. Nulle part ailleurs, pas même dans les prisons de Berlin, les entrepreneurs ne payent des prix aussi élevés pour la confection des tapis en sparterie ou pour les cadres et les lambris. L'élégance et la richesse du travail font rechercher les produits des prisonniers d'Ensisheim en tous pays, sans en excepter les grandes capitales, comme Paris, Londres et Constantinople, où les envois se font directement sur les commandes transmises aux bureaux établis par les entrepreneurs dans la prison même.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ERRATUM. — Page 359, légende de la gravure, au lieu de: « Antilopes dans le désert », *lisez* « Le désert des antilopes ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans le village de Berwiller [maison natale de Henner] (voy. p. 414). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIII

Exemple d'un domaine rural bien exploité.

Parmi les anciens villages détruits de la Hart, nous avons tout à l'heure nommé Adolsheim. Sur son emplacement s'élève une ferme de création récente, avec un moulin établi sur le cours du Quatelbach, à proximité de l'Ill, entre Ensisheim et Mulhouse. Cette ferme est un des grands domaines ruraux du pays. Propriété d'une famille de cultivateurs laborieux et intelligents, dont quatre générations sont encore debout, depuis l'aïeul jusqu'à l'arrière-petit-fils, tous en bonne santé, elle présente un remarquable exemple de la prospérité que peut donner un travail persévérant sur un sol pauvre de nature. Le travail de la terre reste donc susceptible de rendements rémunérateurs, même en un temps où la plupart des gens se plaignent ou crient misère, sous l'effet de récoltes médiocres et de l'accroissement des frais d'exploitation. Non seulement l'agriculture, en dépit de toutes ses mauvaises chances, permet au cultivateur de vivre et le nourrit, mais elle lui donne de plus le moyen de s'arrondir, de se développer, d'augmenter son avoir ou sa richesse, à condition d'être bien conduite. Pour réussir toutefois, il faut travailler, travailler avec intelligence et persévérance. Travail, ordre, progrès, voilà les causes, le secret unique de la réussite du domaine rural d'Adolsheim.

1. Suite. — Voy. t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177, 193; t. L, p. 81, 97, 113; t. LI, p. 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un nouveau chemin de fer routier, ainsi nommé parce que la voie ferrée passe sur une route ordinaire, qui relie Ensisheim à Mulhouse, nous amène tout près de la ferme dont nous voulons voir l'exploitation. Le système des chemins de fer routiers introduit en Alsace a cet avantage de coûter peu, tout en suffisant aux besoins existants pour des voies secondaires. Je suis allé à Adolsheim par une journée chaude du mois de juillet, avant la moisson, plus précoce dans la Hart que sur les bords de l'Ill. Après plusieurs heures de courses à travers champs, au milieu des diverses cultures, je viens de m'asseoir près de la porte de la maison, pendant que le vieux père Rudolf, l'aïeul et son petit-fils vaquent à leurs affaires. Tout le jour nous avons causé assolements et prix de revient. Maintenant que les maîtres de la ferme regardent si tout va comme il faut dans les étables et au moulin, je note mes impressions, non sans attirer l'attention d'un des chiens de garde attaché à sa chaîne, qui épie d'un œil sournois mes moindres mouvements. Ne suis-je pas un hôte étranger, bien accueilli, sans doute, par les maîtres, mais dont les allures doivent néanmoins être surveillées? Un moment nous nous sommes crus menacés d'un orage. Cela rend d'autant plus agréable la fraîcheur du soir succédant à une chaleur torride. Sept heures vont sonner dans un instant. Ouvriers et bestiaux sont rentrés. Les valets de labour abreuvent et nettoient les chevaux à la fontaine dans la grande cour. A l'étable des vaches, les laitiers font la trayée. Toutes les poules perchent déjà au poulailler, tandis que les canards à la file viennent à la fontaine, après les chevaux, gravement et comme il sied, pour boire, à des volatiles de leur espèce. Cette scène paisible exhale un charme rustique.

Sur le coup de sept heures, les domestiques et les journaliers nourris à la ferme vont souper. Toute la besogne doit être terminée à ce moment, en temps ordinaire. Le repas du soir, pour les ouvriers, se compose de soupe et de légumes. On ne mange pas moins de cinq fois par jour dans nos campagnes d'Alsace, où le travail est rude. Suivant la saison, entre quatre heures et cinq heures et demie, il y a le premier déjeuner, le second déjeuner à neuf heures, le dîner à midi, à quatre heures du soir le goûter, après sept heures le souper dont nous parlions. Comme menu, le premier déjeuner donne de la soupe et du pain, avec un quart de vin, quelquefois du fromage, les jours de plus grande fatigue. Au second déjeuner, considéré comme une pause d'une demi-heure, ainsi que le goûter de quatre heures, on boit un autre quart de vin, avec un morceau de pain chaque fois. Le dîner de midi, repas principal, fournit, outre la soupe et les légumes, une portion de viande : la viande est du bœuf bouilli, du lard fumé, du porc frais ou des saucisses; les légumes sont des pommes de terre, des choux, des carottes, remplacés le vendredi ou les jours maigres par du riz, de l'orge, des pois et des lentilles, avec des beignets et des fruits cuits. Pour les dimanches, le repas de midi comprend deux plats de viande, et celui du soir de la viande également avec du vin. Une fête traditionnelle, la fête des moisonneurs, *Sichelfest* ou *Sichellé* (littéralement *la faucillée*), amène un festin plus complet, arrosé de libations copieuses au gré des convives. Ajouterai-je que toute la nourriture consiste en produits de la ferme? C'est à peine si la viande de bœuf s'achète à la boucherie, car autrement la pension du personnel ouvrier coûterait trop cher, et les frais d'exploitation s'élèveraient en proportion. Les journaliers mariés, obligés de se procurer à prix d'argent toute la consommation du ménage, sont moins bien nourris.

Oublier l'économie dans un domaine rural tenu à subsister de ses ressources propres, sans autres revenus, conduit à bref délai aux emprunts hypothécaires, avec la ruine pour conséquence. Plus encore que les intempéries, les dépenses exagérées, les habitudes de luxe disproportionnées avec les revenus ont amené le malaise dont beaucoup de cultivateurs se plaignent. Rien n'est sacrifié au luxe dans l'aménagement ni dans l'exploitation du domaine d'Adolsheim. Ici les propriétaires mettent leur orgueil dans la beauté du bétail, la perfection de l'outillage, le bon état des cultures. Le père Rudolf n'a-t-il pas remporté la prime d'honneur au dernier concours régional des départements de l'Est sous le régime français en 1867? Très bref, le rapport sur ce concours, où les concurrents étaient nombreux, constate que le jury des récompenses, après examen des titres de chacun, a porté ses suffrages sur l'exploitation qui pendant une longue période a produit la rente la plus élevée, l'écart le plus considérable entre le produit brut et le revenu net de la ferme. Après dîner, la fermière m'a montré une soupière pleine de médailles d'or et d'argent de tous modules gagnées, outre la belle prime d'honneur de 1867, dans une quantité de concours. Aussi bien mon penchant pour la statistique, uni au désir de contribuer au développement des améliorations agricoles, avec la participation des assemblées publiques au sein desquelles nos paysans m'ont donné mandat de soutenir leurs intérêts, ce penchant me porte à fixer par des chiffres précis les résultats d'une exploitation si bien conduite. Mais à la ferme d'Adolsheim on n'est pas paperassier, et une comptabilité détaillée manque. « Nous tenons nos comptes dans la tête », vous dira l'aïeul, bon vieux au teint vigoureux, tout droit dans sa veste de toile grise, et d'une activité juvénile, quoique son extrait de naissance date de la première année du siècle. Faute d'une comptabilité écrite, les acquisitions successives, qui continuent à arrondir le domaine de la famille, et le montant du compte de dépôt à la Banque suffisent pour attester la prospérité de la ferme.

Tenant ses comptes dans sa tête, le créateur du domaine d'Adolsheim consent du moins à répondre à mes questions de mémoire. Ses propriétés, exploitées maintenant par son fils et par son petit-fils, mais toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous sa surveillance et avec ses conseils, ont une contenance totale de 300 hectares environ, situés dans les banlieues de Battenheim, d'Ensisheim, de Munchhausen, de Ruelisheim et de Baldersheim. Le petit-fils, établi dans la ferme même d'Adolsheim, détient et cultive la moitié des terres de la famille, soit un bloc de 150 hectares. Le fils, qui demeure à Battenheim, dans une maison séparée, a conservé l'exploitation de 37 hectares. Plusieurs fermiers voisins, dont l'un occupe une troisième cour de laboureur appartenant à la famille, ont loué ensemble 60 hectares de terres arables et de prés, tandis que les 60 hectares restant sont en

Quatre générations de cultivateurs alsaciens : les Rudolf. — Gravure de Thiriat, d'après des photographies.

forêts ou en bois. Quant à la formation du domaine, elle s'est effectuée par voie d'héritage et d'acquisitions graduelles. Resté orphelin de bonne heure, Joseph Rudolf, l'aïeul, se maria à l'âge de 21 ans. Il possédait une petite fortune, ainsi qu'en ont les cultivateurs considérés en Alsace comme propriétaires moyens, suffisante pour l'entretien d'une famille dans une situation modeste. Par son mariage, sa femme lui apporta un bien de 40 hectares en terres labourables et en prés. Tous deux étaient actifs et laborieux, si bien que par un travail intelligent, avec leur esprit d'ordre et d'économie, ils avaient doublé leur fortune en l'espace de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt ans et construisirent vers 1842 une des fermes sises au village de Battenheim. En 1846 leurs deux fils épousèrent deux sœurs, filles d'un cultivateur aisé, dont les apports augmentèrent le patrimoine déjà acquis. Les jeunes gens exploitèrent sous la direction paternelle, dans une union et une concorde parfaites, leurs propriétés mises en commun. On bâtit vers 1852 le moulin d'Adolsheim sur le canal du Quatelbach, puis la grande ferme ajoutée au moulin. Un des frères mourut prématurément quelques années après, laissant un garçon en bas âge. Celui-ci s'est uni avec sa cousine, une des deux filles de l'autre frère, après avoir fait dans une école spéciale d'agriculture de bonnes études auxquelles ni son beau-père ni son grand-père n'ont pu arriver. Eux, ils ont dû se contenter des seules ressources de leur esprit naturel, suffisant pour porter, en l'espace de soixante années, de 40 hectares à 300 la propriété que devra mettre en valeur, à son tour, l'enfant qui sourit sur les genoux de l'aïeul, et qui représente la quatrième génération de cette dynastie rurale, dont je transcris les dates sur mes tablettes. Cet enfant est l'arrière-petit-fils du créateur du domaine de la famille. Le grand-père préside le comice agricole de son arrondissement et siège à la fois au conseil général du Haut-Rhin et à la diète d'Alsace-Lorraine, où sa parole fait autorité dans les questions relatives à l'agriculture.

Bon an mal an, le domaine Rudolf, dont la contenance a été quadruplée avec les économies réalisées et les bénéfices tirés de l'exploitation de la terre, en dehors des acquisitions faites par héritage ou par suite de mariages, donne un bénéfice net annuel de 3 à 4 pour 100 de la valeur actuelle du sol et du capital engagé. Ce bénéfice net disponible constitue le profit acquis après déduction de tous les frais, y compris l'entretien de la famille et une certaine somme pour rémunérer le travail personnel du propriétaire. Le fait que la rémunération du travail personnel du propriétaire et l'entretien de la famille sont déduits, avant d'évaluer le bénéfice réalisable, nous montre que le lauréat de la prime d'honneur au concours agricole de 1867, tout en faisant seulement ses comptes dans la tête, ne fait pas mal ces comptes. Sur la contenance totale de 300 hectares environ, il y a 60 hectares de bois, 40 hectares de prairies naturelles, 200 hectares de terres arables en céréales, pommes de terre et plantes fourragères. A part 2 hectares de vignes, situés sur les coteaux de Rixheim et de Gueberschwihr, la ferme ne cultive qu'un champ de colza pour son usage propre, en fait de culture industrielle. Un essai de plantation de vignes dans la plaine d'Ensisheim n'a pas réussi, à cause des gelées printanières. Point de chanvre ni de lin, de tabac ni de houblon, que nous trouverons dans les bonnes terres de la Basse-Alsace. Le sol maigre de la Hart ne se prête pas comme les terres à limon de l'Ill aux cultures riches. Avant le grand hiver de 1879 à 1880, la ferme d'Adolsheim avait plus de deux mille arbres fruitiers en plein rapport : presque tous ont été détruits par le froid. Ces arbres fournissaient par an 150 hectolitres de cidre et de poiré, sans compter une quantité de kirsch et de quetsch tiré de la distillation des cerises et des prunes.

L'exploitation du moulin attenant à la ferme, et dont les produits, versés en nature dans l'exploitation agricole, concourent à l'entretien du ménage et des ouvriers, entre pour une certaine part dans les profits réalisés. Ce qui explique toutefois les bénéfices plus élevés, la supériorité des rendements de ce domaine, ce sont les soins donnés à la culture, partout supérieure à celle des voisins ; c'est encore et c'est surtout le développement de la production du fourrage et de l'engrais. Touchant le soin des cultures, le rapport sur le concours pour la prime d'honneur constate que « le jury a pu vérifier le fait par des comparaisons nombreuses qu'il a été à même de faire en parcourant la ferme, dont toutes les pièces sont enclavées » dans les terres très morcelées des villages autour d'Ensisheim. Et le même rapport ajoute ici : « le bétail n'est pas un mal nécessaire, c'est une grande source de produit ». En effet, la conversion progressive d'une partie considérable du domaine en prairie permet d'entretenir une grande vacherie, dont le lait est vendu à Mulhouse. La vacherie de la ferme d'Adolsheim a 60 bêtes bovines, celle du village de Battenheim 20 : soit ensemble 80 têtes, dont 54 vaches laitières, 13 bœufs, 12 génisses et 1 taureau. Ajoutez 24 chevaux et 50 porcs, puis 300 poules et dindons avec autant de pigeons. Longtemps les Rudolf n'ont élevé que des vaches nées dans leurs étables, de même que leurs taureaux et leurs bœufs, en procédant par la sélection des reproducteurs. Une sélection attentive leur a fait obtenir aussi une race de porcs à part, remarquable par le poids énorme des sujets, élevé jusqu'à 400 kilogrammes pour des truies de trois ans. L'exclusion des reproducteurs et des animaux introduits du dehors avait pour avantage de garantir les étables contre les maladies contagieuses. Pas une place vide d'ailleurs dans ces étables, à la porcherie comme à la vacherie. Partout des murs blancs, une propreté rigoureuse, des désinfections périodiques. Rien de profitable ne reste négligé, malgré la simplicité des constructions et des installations. Toujours le même ordre sévère, une sage économie pour atteindre le maximum de l'effet utile, le plus grand rendement possible.

Si nous demandons quelle mesure a le plus contribué à faire prospérer le domaine rural des Rudolf, ceux-ci expliquent la réussite de leur culture par l'abondance du bétail entretenu. Déjà la porcherie et la basse-cour donnent à la ferme d'Adolsheim une recette nette de 6000 à 8000 francs par an, grâce au débouché du grand centre industriel de Mulhouse. Une vache laitière fournit 8 à 12 litres de lait par jour, vendu au prix de 17 à 18 centimes le litre, soit un produit moyen annuel de 300 à 400 francs par tête, au moins 15 000 francs sur l'ensemble du troupeau, plus la va-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur des bêtes engraissées vendues en boucherie. Cette valeur est aujourd'hui de 300 à 400 francs pour une vache, de 700 francs pour un bœuf. Chaque jour, les poules de la ferme pondent ensemble une centaine d'œufs, sauf en hiver. Ces œufs sont payés de 75 centimes à 1 fr. 50 la douzaine dans la ville voisine suivant la saison. Une paire de poulets vaut de 2 à 3 francs; une paire de pigeons, 1 franc. Avant de livrer leurs produits sur le marché, les propriétaires prélèvent la part de leur consommation et pour l'entretien du personnel de la ferme sur la laiterie, sur les porcs gras et sur la basse-cour. Volailles et porcs sont nourris en partie avec les déchets du moulin, en partie avec les résidus provenant de la fabrication du fromage à la Société laitière de Mulhouse. Dans une exploitation bien conduite, rien ne doit se perdre et il faut débourser le moins d'argent possible. Les grosses dépenses sont les salaires des ouvriers et des domestiques, l'entretien du matériel et des instruments de culture. L'outillage employé est tenu à la hauteur des perfectionnements mécaniques, mais sans exagération et sans luxe. Pour les domestiques célibataires logés à la ferme et nourris, le salaire varie suivant les services de 1 franc à 1 fr. 50 par jour du printemps jus-

Porcs de la Hart : race Rudolf. — Dessin de F. de Niederhausern, d'après nature.

qu'en automne; pendant la saison d'hiver, un quart en moins. Cinq ou six familles d'ouvriers mariés sont également logés dans des maisons appartenant à la ferme : ils touchent de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 journellement et ont, avec le logement gratuit, la jouissance d'un arpent de terre et d'un jardinet pour leur ménage, plus le second déjeuner et le goûter.

Telles sont à grands traits les conditions dans lesquelles s'est formée et continue à se développer une des principales exploitations agricoles du pays sur un territoire de qualité médiocre. Une famille de cultivateurs sans instruction scientifique, mais doués de bon sens, d'esprit pratique et d'une rare énergie, nous montre ici, où rien n'est en souffrance, ce que peuvent l'ordre et le travail. Non, l'agriculture ne se trouve pas aussi compromise que le disent beaucoup de gens. L'exemple des Rudolf, dans une contrée où la propriété est très morcelée et la terre naturellement peu productive, en donne la preuve. Seulement, pour faire rendre à ce sol de la Hart, où le gravier empiète trop sur la terre végétale, le fruit dont il est susceptible, il faut s'en donner la peine. Il ne faut pas imposer aux propriétés des charges que leur revenu ne comporte pas. Que de propriétaires ruraux, de fortune moyenne ou réputés riches, sont ruinés par des dépenses exagérées et un travail insuffisant!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XLIV

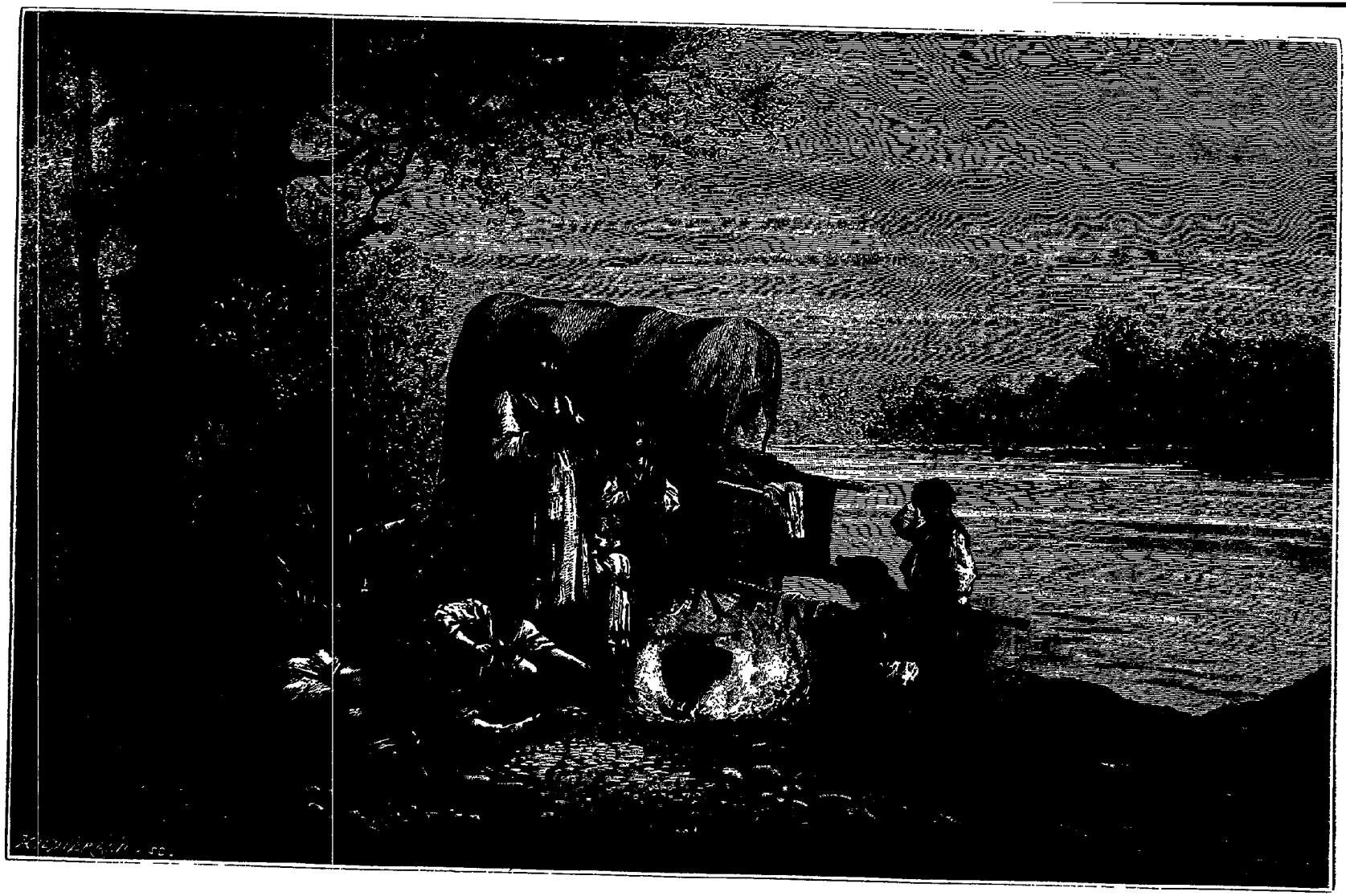
Une faisanderie dans les champs.

En venant dans la Hart, nous avons voulu nous livrer à un bout d'enquête sur les conditions d'exécution d'un grand canal alimenté par des prises d'eau sur le Rhin afin de permettre l'extension des prairies irrigables. Personne ne franchit le seuil hospitalier de la ferme d'Adolsheim sans apprendre que les propriétaires savent mêler l'agréable à l'utile. Êtes-vous amateur de chasse : dans le cours de vos questions faites, pendant la tournée à travers les diverses cultures du domaine, sur la valeur relative des céréales et des plantes fourragères, on vous fera voir la faisanderie de l'Ill. Pour visiter la faisanderie, nous avons pris le sentier par les prés derrière la ferme. Celle-ci présente un triple corps de bâtiments attenant les uns aux autres sur les trois faces d'une vaste cour carrée. D'un côté s'élèvent, sous un toit commun, la maison de maître et le moulin; sur les deux autres, les étables et les bâtiments d'exploitation rurale. Tous ces bâtiments ont des murs blanchis, bien brillants, avec de grands toits en tuiles rouges. Une porte largement ouverte donne accès dans la grande cour. Une allée plantée d'arbres conduit de cette porte à la route d'Ensisheim. Les petites maisons situées à quelque distance des murs du jardin potager sont occupées par les ouvriers mariés de la ferme. Au bord du canal usinier, dans la prairie, vous remarquez en ce moment beaucoup de pièges à taupe. M. Rudolf paye cinq sous par tête pour la capture de ces fouilleurs. Certains taupiers assez adroits en prennent jusqu'à 400 pièces en une saison. Dans le lit du Quatelbach, les herbes aquatiques, algues et nénuphars, disparaissent dans les parties ombragées par les saules et les aunes : elles encombrent au contraire le courant d'eau là où l'ombrage manque. Si la lumière favorise le développement de ces herbes, pourquoi ne pas entraver davantage leur croissance par des plantations d'arbres le long des canaux ?

La faisanderie, soignée par un garde-chasse, se trouve derrière la ferme de Saint-Georges, sur l'autre rive de l'Ill. Assez profonde de ce côté, la rivière nous oblige à héler un passeur. A force d'appeler, avec assez de patience, un journalier finit par nous entendre. Il détache une barque sur la berge opposée et nous transporte, sous un soleil brûlant, avec 30° de température au thermomètre fronde. Un peu plus loin une troupe de vanniers, campés au bord de l'eau, dresse ses paniers. Fort bien tenue, la faisanderie livre aux chasses environnantes annuellement 2000 à 3000 faisans et perdreaux de la plus belle venue. Représentez-vous, derrière la maison du garde-chasse, une tréflière enclose de planches ou de dosseaux un peu plus qu'à hauteur d'homme. Une haie sépare l'enclos en deux compartiments principaux, l'un pour les perdrix, l'autre pour les faisans. D'un côté se trouvent de grandes volières, en face d'un hangar rempli d'un panier à couveuses. A part le hangar pour les couveuses et les volières à treillis, tout le reste de l'établissement est à ciel ouvert, recevant comme les champs voisins directement la pluie, la lumière, le soleil. Pendant la saison de la ponte, au commencement de l'été, le garde préposé au service de la faisanderie, pour le compte d'une société de chasse, achète tous les œufs de faisans et de perdrix que peuvent lui procurer les campagnards des environs. Ces œufs sont ensuite couvés par des poules dans des paniers à l'abri. Aussitôt l'éclosion venue, la couveuse et ses poussins sont introduits dans une cage en bois, exposée en plein air, au milieu du champ de trèfle. L'assemblage des cages, espacées symétriquement, ressemble à s'y méprendre au groupement d'autant de maisonnettes formant une petite cité. Chacune se partage en deux loges recouvertes par un toit mobile commun et séparées au moyen de barreaux en bois; tandis que les poussins peuvent entrer et sortir à leur gré par les intervalles des barreaux, la couveuse est retenue dans sa loge, pour recevoir sous la protection de ses ailes les petits désireux de se réchauffer, mais impuissante à les faire rester quand ceux-ci veulent se promener. Prisonnière dans sa cellule, cette pauvre poule trouve tout au plus à allonger la tête hors d'une lucarne afin de boire un coup dans le vase d'eau placé devant. Triste position pour une mère, n'est-ce pas, quand la couvée s'échappe ou revient à son caprice?

Pendant la journée, les gardiens de la faisanderie apportent de deux en deux heures la pâtée aux jeunes élèves. Leur nourriture habituelle se compose de graines, d'œufs de poule cuits et de pain en miettes, avec des œufs de fourmis comme extra. Perdreaux et faisans paraissent également friands de ce dernier mets. Au moment où un gardien passe en sifflant l'appel au repas, tous les poussins d'accourir. Tous reconnaissent bien la main qui les nourrit, la voix qui les rassemble. C'est alors un véritable grouillement de volatiles dans les petits sentiers à travers la tréflière, entre les cages alignées. Ravissant coup d'œil, plein d'intérêt pour l'observateur. Dans ces conditions, les élèves vivent comme à l'état de nature en liberté, avec cet avantage qu'ils ont d'avoir leur nourriture assurée et régulière. Plus encore, ils sont protégés contre les ennemis du dehors, belettes et oiseaux de proie, dont le garde-chasse abat un grand nombre. Une planche exhibée à l'entrée de la faisanderie porte en manière de trophée deux cents têtes et un nombre double de griffes ou de serres d'oiseaux rapaces, avec des queues de belettes, de fouines, de martres. Pareille exhibition devrait bien arrêter les maraudeurs alléchés par l'odeur des oisillons à chair tendre. Quand les élèves deviennent assez forts pour voler par-dessus la clôture, ils font des escapades, des promenades, des reconnaissances à l'intérieur des bois et dans les champs environnants, non sans venir déjeuner et souper de leur propre initiative aux lieux qui les ont vus naître. Non seulement la pâture est toujours servie gratuitement dans l'enclos, mais les éleveurs prennent la précaution de ménager

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vanniers au bord de l'Ill. — Dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.

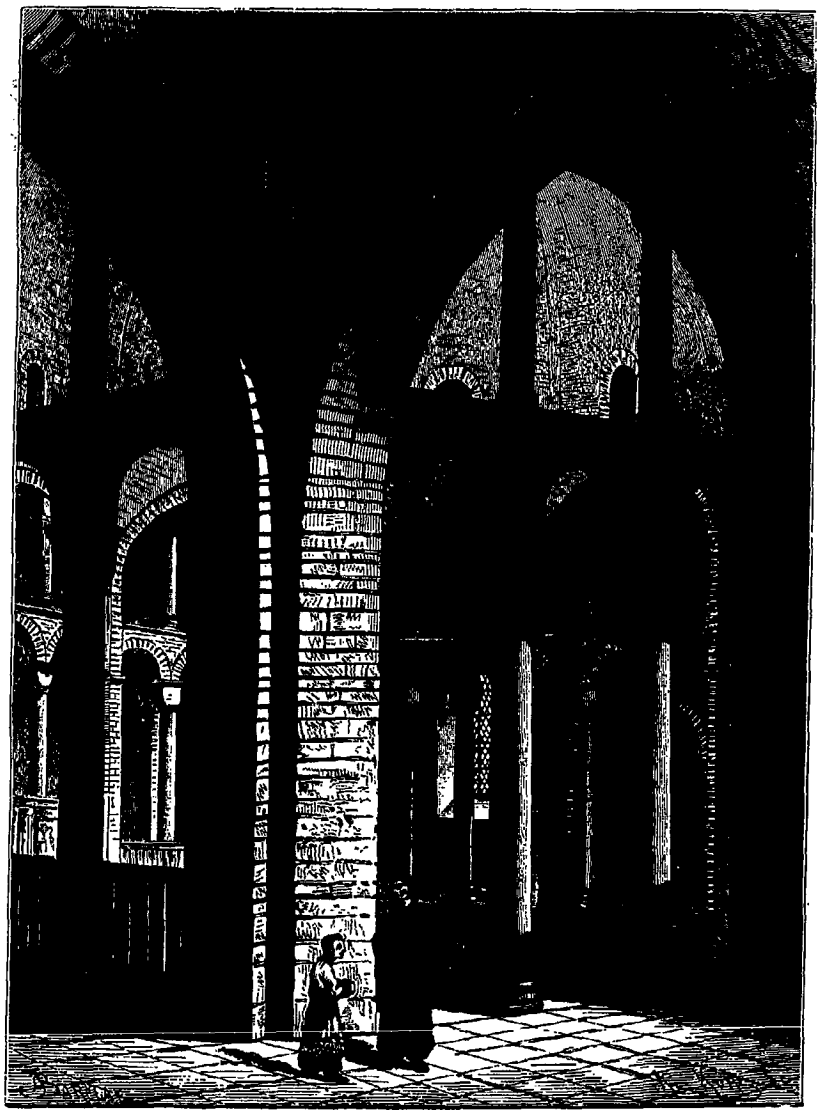
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les dosseaux de la clôture, par places, de petites entrées à fleur de terre, qui s'ouvrent et se ferment à volonté, pour faciliter le retour des sujets fatigués ou trop faibles pour voler de leurs propres ailes. Au moment de notre visite, la dernière couvée de la saison vient d'être introduite dans l'école-phalanstère, où le jeune peuple de faisans et de perdreaux reçoit à la fois la nourriture aux frais de ses gouvernants et l'instruction gratuite.

XLV

Dissertation archéologique sur l'église d'Ottmarsheim.

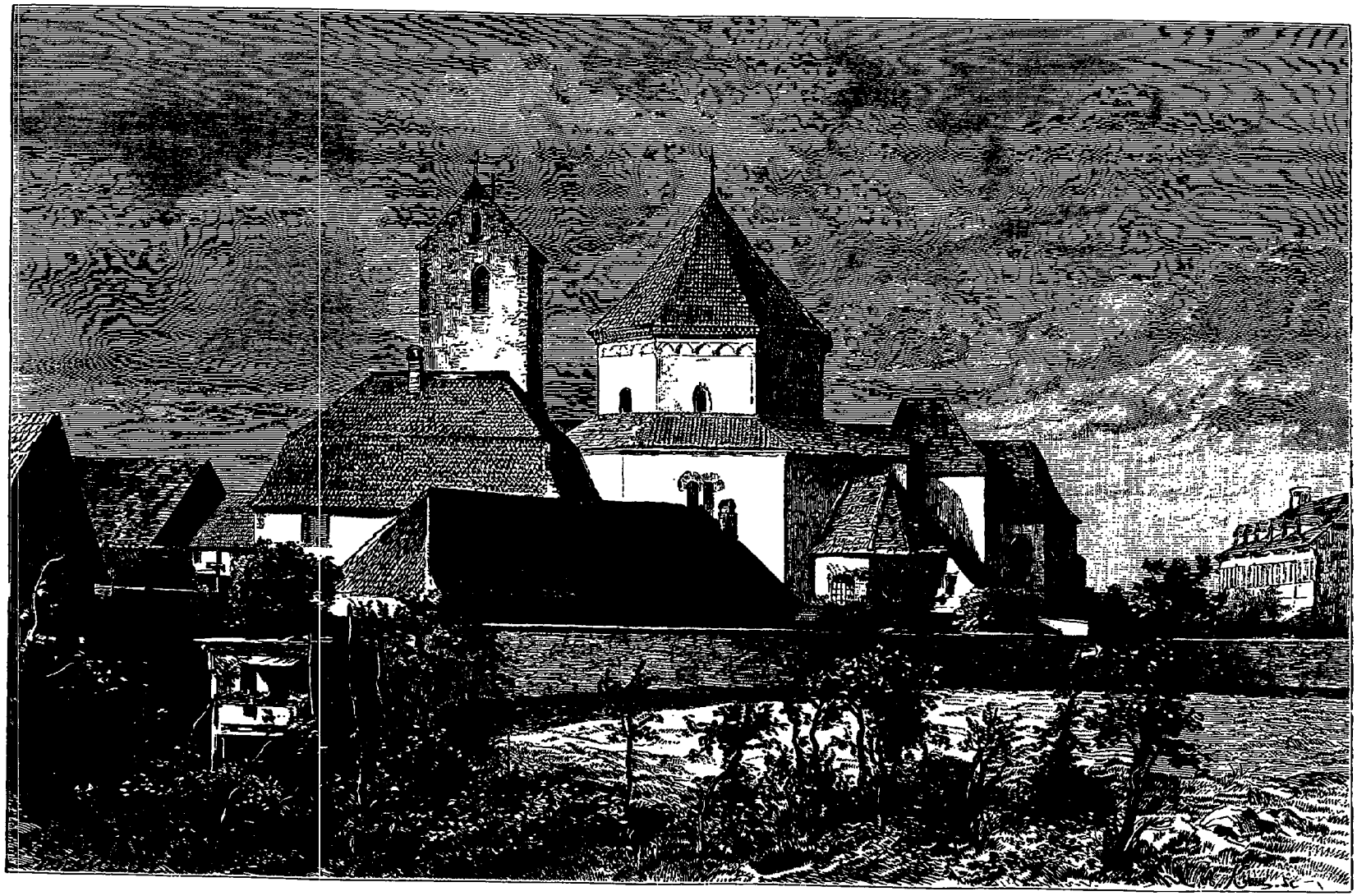
Journée employée à voir les prairies du domaine de



Intérieur de l'église d'Ottmarsheim. — Dessin de Barclay, d'après une esquisse de Rothmuller et des photographies de M. de Maupeou.

Hombourg et à visiter l'ancienne église d'Ottmarsheim. Le projet de canal d'irrigation de la Hart nous oblige à prouver l'utilisabilité des eaux du Rhin pour la création de prairies. Chemin faisant, nous avons occasion de varier notre entretien par une dissertation archéologique sur l'église d'Ottmarsheim. Tout d'abord la route de Colmar à Mulhouse que nous gagnons depuis la ferme d'Adolsheim nous conduit à Battenheim, gros village où les Rudolf ont une succursale et dont les maisons blanches dressent leurs pignons des deux côtés du chemin. Pas loin de là, au bord de la même route, s'élève un obélisque ou une aiguille en pierres de taille, haute de 10 mètres, avec l'inscription : *Terme méridional d'une base de* 19045 *mètres mesurée sous le règne de Napoléon I^er^, empereur des Français, pour servir à la carte de l'Helvétie et à la*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église d'Ottmarsheim (vue extérieure). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. de Maupeou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

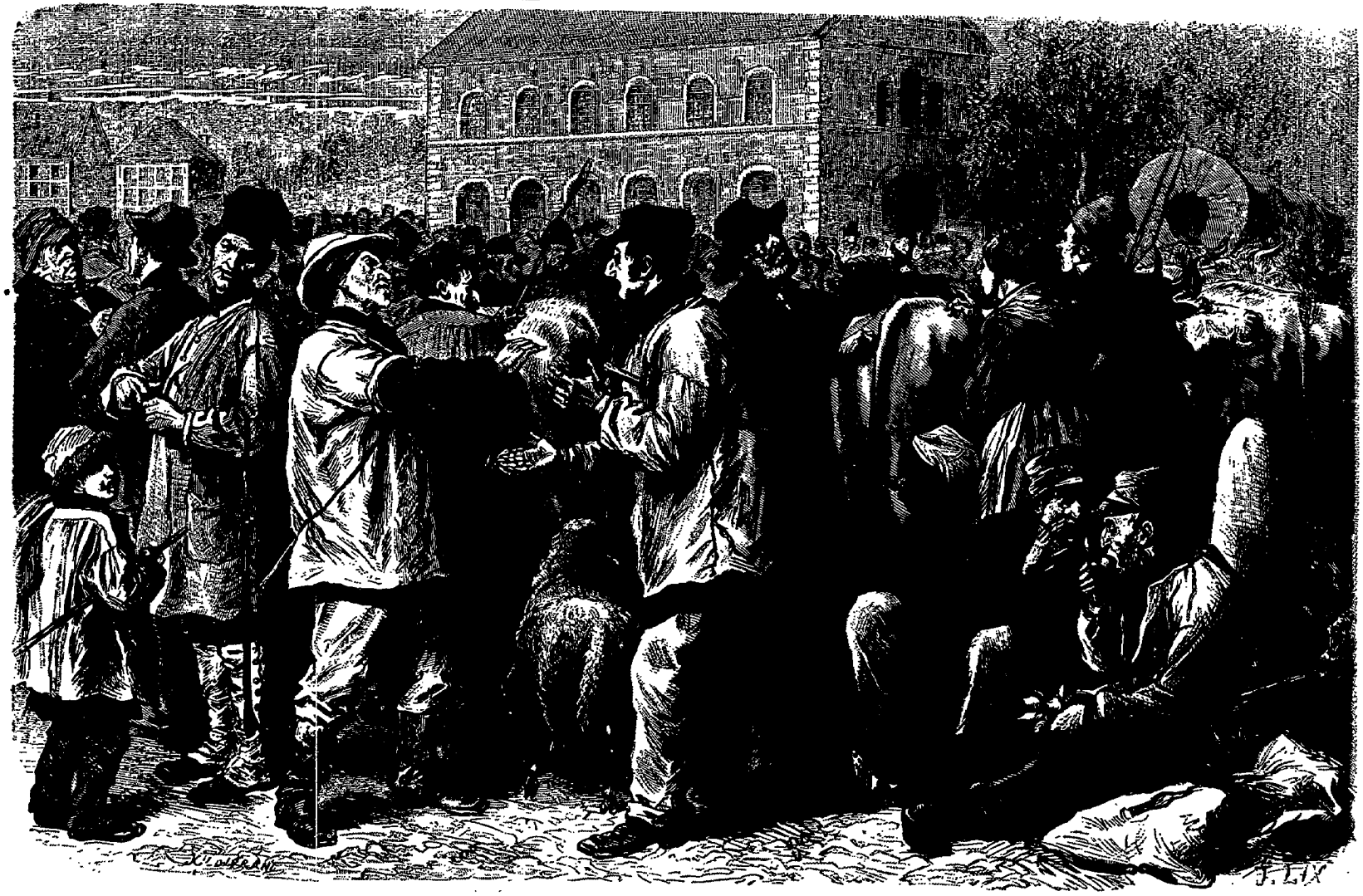
détermination de la grandeur et de la figure de la Terre. Août MDCCCIV. Un écusson portant l'effigie du roi de Rome sculptée sur une des faces de l'aiguille a été brisé par les Autrichiens lors de l'invasion de 1813. Après le passage du canal du Rhône au Rhin, à l'île Napoléon, le regard se porte sur les coteaux de Rixheim, formés en terrasses à pente douce d'un niveau uniforme et revêtus de beaux vignobles. Dans la plaine à leur base, exploitée à la charrue, les lapins, immigrés dans les bois de la Hart, renouvellent les dégâts reprochés ailleurs aux lièvres. Le sarrasin, banni des bonnes terres, couvre les sols maigres et arides le long de la forêt. Cette forêt de la Hart, nous l'avons constaté déjà, ne compte pas parmi les plus riches du pays. Par ci par là quelques baliveaux passables de charme ou de chêne élèvent leur couronne au-dessus du taillis, sans attester pourtant toute la vigueur désirable. A la sortie de la forêt, où la route et le canal s'avancent en ligne droite, tirés au cordeau, apparaissent Hombourg et Ottmarsheim. Hombourg montre dans sa banlieue une bande de terre meilleure que le sol de gravier. Ottmarsheim détache son église blanche sur le fond brumeux du ciel, bordé par un rideau de peupliers indiquant le cours du Rhin, que domine le massif du Blanen, au-dessus des coteaux calcaires où pousse le vin du Margraviat.

Plusieurs antiquaires ont cru reconnaître dans la vieille église d'Ottmarsheim un temple gallo-romain consacré à Mars. Le nom de ce dieu se trouve fondu dans Ottmarsheim, suivant leur avis. Quelques-uns, entraînés plus loin par leur imagination, ont mêlé au même nom Othon, pour accoucher de la phrase latine *Othonis Martis templum*. Malheureusement pour ces étymologies ingénieuses, outre qu'elles ne répondent pas à un latin correct, elles sont encore démenties par des faits historiques incontestés. En effet le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse, qui s'appelait Ottmar, possédait ici au huitième siècle des terres et des droits considérables, par suite de quoi la localité a pris le nom de son domaine. Ce que nous constatons en entrant dans l'église, c'est que l'édifice a la figure d'un octogone inscrit entre les murs internes, avec une galerie voûtée semblable aux bas côtés d'une cathédrale en miniature, entre ses piliers et les murailles d'enceinte. Une seule porte donne accès dans l'intérieur par une sorte de vestibule ou pronaos ouvert à l'occident. Le circuit extérieur de l'église, de forme octogonale également, mesure 64 mètres. Des escaliers pratiqués dans l'épaisseur même du mur conduisent dans une galerie octogone à l'étage supérieur. Cette galerie s'ouvre sur l'église par huit grands arcs à plein cintre hauts de 7 mètres. Dans chaque arcade il y a deux colonnes, dont l'entablement supporte deux colonnettes plus petites. D'un effet bizarre, cet assemblage de colonnes ne repose pas sur une base générale, sur un stilobate. L'intervalle entre les colonnes atteint 1 mètre. Elles ont 35 centimètres d'épaisseur au milieu. En face de l'entrée, vous apercevez une espèce de niche, qui se répète au premier étage. Deux autres niches existent au maître autel, dont l'une sert encore de chapelle ; l'autre a servi autrefois de communication avec la salle du chapitre du couvent voisin. Au-dessus des arcs supérieurs s'arrondit une coupole, élevée avec des proportions bien prises. De petites fenêtres, qui communiquent aux combles de la voûte, s'ouvrent intérieurement sur l'église.

Schœpflin et Sébastien Munster parlent d'une statue de Mars placée dans l'église d'Ottmarsheim. Cette statue, provenant du temple primitif, avait été enlevée par ordre d'un ancien curé de la paroisse, d'après la tradition locale. Dans ses *Antiquités de l'Alsace*, Philippe de Golbéry discute le point où devait être placée la statue et admet la transformation du temple païen en église chrétienne. Pourtant, ajoute-t-il, « on ne peut se dissimuler que les 32 colonnes ne ressemblent en rien à celles du paganisme, que d'ailleurs on en ornait les péristyles et non point l'intérieur ». Le savant archéologue n'a pas pu se dissimuler non plus que la forme octogone de l'édifice, considérée comme un caractère de temple gallo-romain, permet un rapprochement avec plusieurs églises du temps de Charlemagne, notamment avec la chapelle du couronnement à Aix-la-Chapelle. A l'époque de la visite de Golbéry, vers 1820, une voûte se détachait de l'édifice, menaçant d'écraser dans sa chute tout l'étage inférieur. Depuis, les réparations nécessaires ont été faites, et l'église d'Ottmarsheim se trouve en bon état d'entretien. Le dehors, nous l'avons vu, présente aussi une forme octogonale ; mais l'octogone intérieur est beaucoup plus élevé. Sa corniche est entourée de festons semblables à ceux de l'architecture lombarde ou romane. Je n'oserais pourtant pas affirmer que ce genre d'ornement marque une transition susceptible de justifier l'opinion de Schœpflin, que le temple supposé a été bâti par un habile architecte des derniers temps de l'empire Romain.

L'église d'Ottmarsheim ressemble surtout à celle de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, bâtie par ordre de Charlemagne, de 796 à 804, avec cette différence, que le plan de la dernière présente un octogone inscrit dans un pourtour polygonal de seize côtés ; que les piliers se composent là de doubles pilastres aux deux étages et non seulement dans le haut. Peut-être l'église en octogone d'Aix-la-Chapelle, où les escaliers pour monter à l'étage supérieur se trouvent à côté de la tour d'entrée, au lieu d'être ménagés dans ses murs, éveille plus de réminiscences romaines que le monument d'Ottmarsheim, dont le mur extérieur reste dépourvu d'ornementation, tandis que, dans l'édifice de Charlemagne, il porte des pilastres corinthiens, de grandes fenêtres et des poutrages dans le goût antique. Dans une dissertation publiée en 1844 à Bâle par les *Mittheilungen der Gesellschaft für vaterländische Alterthümer*, le Dr Burckhard, après une étude approfondie de tous les détails de la construction, arrive à conclure que l'église d'Ottmarsheim date seulement

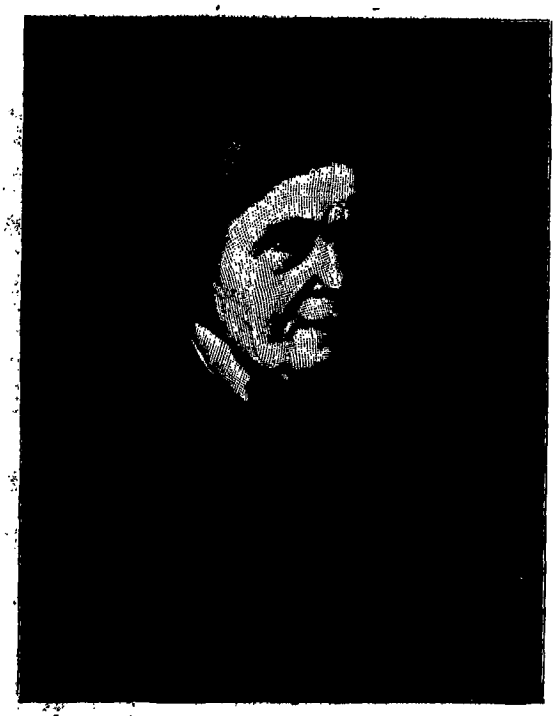
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Juifs du Sundgau (voy. p. 412). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la première moitié du onzième siècle, après la fondation du couvent de femmes établi dans la localité. C'est le vieux géographe Sébastien Munster, dont la *Cosmographie* a été écrite vers 1550, qui a provoqué l'idée du temple de Mars, quand il dit : « *Diss Othmarsen soll also genendt sein von dem Abgott Mars, der ein Tempel da gehabt und an dem Ort verehrt worden, wie sein Bildniss, so in kurzer Zeit noch vorhanden gewesen, Anzeigung geben hat. Dieser Tempel so rund, wird jetzo vor die Pfarrkirche gebraucht und ist wol zu sehen.* » Trad. : « Cet Ottmarsheim doit être nommé ainsi du faux dieu Mars, qui avait ici un temple et a été adoré dans la localité, comme en témoigne sa statue encore présente récemment. Ce temple si rond sert maintenant d'église paroissiale et est curieux à voir ». Pareille opinion n'aurait jamais trouvé de crédit, si les premiers écrivains dont elle émane avaient eu plus d'esprit critique ou moins de naïveté.



Villageoise du Sundgau (voy. p. 415). — Gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par Henner.

Que les Romains aient eu une station sur l'emplacement ou à proximité d'Ottmarsheim, cela paraît néanmoins possible et probable. Des tronçons de voie romaine se montrent à la sortie du village, près de Bantzenheim, au milieu des champs et dans la forêt, entre Rumersheim et Blodelsheim. Cette voie reparaît près de Fessenheim, au voisinage d'un tumulus échancré, puis entre Fessenheim et Heiteren, à la lisière du bois. Après Heiteren elle disparaît sous la route actuelle du Rhin, de Strasbourg à Bâle, passe sous le canal Vauban, en ressort devant Widensohlen, traverse la commune d'Urschenheim, présente des traces dans les banlieues de Jebsheim, de Grusenheim et d'Elsenheim, pour gagner l'ancien site de Hel, près Benfeld, avant d'arriver à Strasbourg. Construite probablement sous l'administration d'Agrippa, gendre d'Auguste et préfet des Gaules, vers les années 26 à 32 de l'ère chrétienne, la route en question se trouve indiquée, sur la carte théodosienne et sur l'itinéraire d'Antonin, comme allant de Lyon à Mayence par Mandeure, près de Montbéliard, d'où elle se dirige sur Kembs, Brisach, Strasbourg, Brumath, Seltz et Spire.

Hombourg touche la banlieue d'Ottmarsheim. Une fois la moisson faite, au mois d'août, par les journées ensoleillées, les villages de la Hart ressemblent à des ksours sahariens, tellement le sol devient calciné et nu sous l'effet de la sécheresse. En y regardant bien, à la sortie d'Ottmarsheim, quelques vignes derrière les maisons et les peupliers verts des bords du Rhin font contraste avec l'aridité générale, comme quand une oasis décèle dans le désert le voisinage de sources d'eau vive. De même que dans la plupart des localités de cette zone du Rhin les murs de clôture des jardins sont bâtis en gros cailloux arrondis, disposés par assises horizontales et employés dans les constructions faute de matériaux meilleurs. A part l'exploitation d'une tuilerie, tous les habitants d'Ottmarsheim s'occupent d'agriculture. Ils étaient au nombre de 934 avant l'annexion allemande. Au lieu d'augmenter, ce nombre s'est réduit à 860, lors du dénombrement de 1880. Pour le village de Hombourg, la diminution a même été de 543 à 426 dans le même laps de temps. Dans toute la région de la Hart, la population rurale baisse, malgré l'excédent des naissances sur la mortalité! Un mouvement continu d'émigration se manifeste comme effet de la pauvreté du sol et de la médiocrité des récoltes. En regard de 742 hectares de terres arables, la banlieue d'Ottmarsheim n'a même pas un demi-hectare de prairies. Faut-il s'étonner dès lors que les cultivateurs s'appauvrissent sur des terres sans engrais, quand pourtant la proximité du Rhin permettrait d'entretenir plus de bétail, en transformant une partie des champs de blé en herbages, moyennant des prises d'eau sur le fleuve. Beaucoup sont ruinés aussi par les Juifs, qui exploitent les campagnards du Sundgau, comme partout dans les communes rurales de la plaine.

Quand il est question, dans nos assemblées publiques, de créer des prairies avec les eaux du Rhin, beaucoup d'hommes pratiques, ou prétendus tels, répondent par le verdict : impossible! Impossible toutefois n'est pas ni ne peut être français, même en agriculture. Des rendements de 40 hectolitres de froment par hectare, les récoltes des Rudolf à Adolsheim, partout supérieures à celles des propriétaires voisins, met-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent en évidence la possibilité d'améliorer les plus mauvaises cultures de la Hart. Au domaine du comte de Maupeou à Hombourg nous trouvons de vastes étendues de prairies, irriguées uniquement avec de l'eau du Rhin, donner des récoltes de foin tout à fait satisfaisantes. Sur une contenance de 497 hectares que présente ce domaine, 125 hectares sont en prés irrigués avec des eaux du fleuve, empruntées au canal du Rhône au Rhin. Au moment même de notre visite on a fait la coupe des regains à Hombourg, ce qui me dispense d'ajouter que les prés du domaine sont verts quand, tout autour, les champs de la Hart paraissent brûlés à peu près comme les steppes du Sahara. Ce que nous voyons de nos yeux, à savoir que, cette année, une partie des prairies de M. de Maupeou donne déjà la troisième coupe d'herbe, tout le monde peut le constater par les livres de comptabilité du régisseur de ce domaine. Ces livres de comptabilité indiquent comme rendement de foin 2500 kilogrammes par hectare et par année : la moitié ou le tiers en regain, plus encore sous l'effet des engrais. Sur les parcelles qui reçoivent du purin, on fait toujours une troisième coupe. A l'île Napoléon, sur les bords du même canal du Rhône au Rhin, dans la propriété Zuber, le rendement des prairies atteint annuellement 8550 kilogrammes par hectare de fourrage sec, moyenne de dix ans, sous l'effet de l'emploi combiné de l'eau du Rhin avec les eaux grasses d'une fabrique de papier, tandis qu'une parcelle de 149 ares arrosée exclusivement avec de l'eau du Rhin pure, sans addition aucune d'engrais, donne 4470 kilogrammes par hectare. Résultat décisif pour prouver l'efficacité des eaux du Rhin employées convenablement à l'irrigation des prairies.

Paysan du Sundgau (voy. p. 415). — Gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par Henner.

XLVI

Dans l'atelier de Henner.

Autant le ciel a été magnifique pendant nos courses dans la Hart, autant il est devenu triste dans ces jours d'automne au milieu des collines du Sundgau. Pas un rayon de soleil, pas la moindre éclaircie à travers la brume. Une humidité pénétrante règne répandue partout. A moins de marcher ou d'un exercice vigoureux, le froid vous transit les membres. Aux arbres, plus de verdure. Rien que des feuilles mortes tombant par la gelée. Au-dessus de nos têtes tournoient des corbeaux, noirs et gris, avec des croassements lugubres. Vous les voyez voltiger bien haut, puis s'abattre par bandes sur la terre dépouillée, sur les sillons des champs labourés fraîchement. Le paysage morne a pris l'expression de l'année à son déclin, des frimas approchants. Une région ondulée remplace décidément les perspectives unies de la plaine à perte de vue. En arrière d'Illfurth, où l'Ill reçoit la Largue et traverse le canal du Rhône au Rhin, s'étagent encore quelques coteaux chargés de vignes. Ces vignes, reléguées dans un milieu trop froid, produisent un vin aigrelet, léger, piquant. Quel gosier éprouvé il faut pour supporter la piquette des récoltes ordinaires ! Mieux vaut, dans de pareilles conditions, abandonner la vigne aux climats plus favorables. Sur les sols exposés médiocrement, pas assez chauds ou sujets aux gelées fréquentes, la pomme de terre, les fourrages, le blé sont mieux à leur place. C'est ce que les cultivateurs de Bernwiller semblent avoir compris mieux que leurs voisins vignerons, quoique la pente de leurs collines appelle également la vigne, si tant est que la vigne doive s'implanter sur tous les terrains en pente.

Ondulé et formé de lehm, le territoire entre l'Ill et la Doller se rapproche, pour la conformation et pour la nature, du pays compris entre Altkirch et Ferrette. Çà et là des bouquets de bois couronnent les hauteurs. Les vergers étendus autour des villages ont été éclaircis et fort endommagés par les froids du grand hiver de 1880 à 1881, qui a fait tant de mal aux arbres fruitiers dans toute l'Alsace. Bernwiller, où nous arrivons ce matin, en quête de peinture pour voir l'atelier de Henner, se trouve à 6 kilomètres de la station d'Illfurth, à 4 kilomètres de celle de Burnhaupt. Une de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stations est sur le chemin de fer de Belfort à Mulhouse, l'autre sur le chemin de fer de Mulhouse à Masevaux, fameux par la lenteur de ses trains. A la descente de notre wagon nous attendait le frère aîné de notre grand artiste, conduisant lui-même sa voiture, malgré le brouillard, sans souci de ses soixante-dix ans, vertement portés d'ailleurs. Le chemin de Bernwiller traverse l'Ill sur un large pont, au lieu du gué d'autrefois, où notre conducteur a failli se noyer dans sa jeunesse, un jour de hautes eaux. La rivière a des allures tout à fait torrentielles, avec des crues subites et violentes. Elle reçoit par l'intermédiaire de la Largue le ruisseau du Spechbach, aussi appelé Krebsbæchlé à cause de sa richesse en écrevisses. Ce ruisseau, contenu dans un fossé, traverse les deux villages de Spechbach-Haut et de Spechbach-Bas, après avoir arrosé Bernwiller. A distance, vers le sud, mon conducteur me fait remarquer le clocher de Galfingen, un clocher comme un autre, à première vue, malgré sa flèche élevée. Ce clocher, au dire des anciens de Bernwiller, a cela de particulier, que, du point où nous le voyons aujourd'hui, il apparaît au-dessus de la colline, après avoir été invisible autrefois. Si le mouvement dont provient ce résultat, manifesté depuis quarante ans, continue son action, l'église et le village entier finiront par devenir visibles du même point. Sur bien des points du Sundgau, le lehm, déposé par le courant d'eau issu de l'ancien glacier du Rhin, se trouve à des altitudes supérieures au pont de Bâle, bien au-dessus du niveau de son dépôt primitif. Par conséquent, de deux choses l'une : ou bien le débouché du Rhin à Bâle s'est abaissé, ou bien les collines du Sundgau ont subi un exhaussement depuis leur formation. Cette seconde hypothèse paraît la plus probable, et notre terre, que nous croyons ferme, subit des variations de niveau continues. Échelonné le long de la route, le village de Bernwiller, avec 556 habitants, appartenant à 102 ménages, suivant le dernier recensement officiel, présente au passant 102 maisons à pignon pointu sur le chemin de Thann à Altkirch. Les maisons ont des fondations en pierre, les étages en charpente, aux murs de brique ou de terre battue. Toutes restent à distance, avec un petit jardinet sur le devant et un verger en arrière. Vergers et jardinets sont enclos de murs, de barrières à lattes ou de simples haies vives. Un fossé longe les clôtures et les murs du côté de la route; de côtés et d'autres, quelques sapins comme arbres d'ornementation. Des canards, des oies, des poules, toute la gent volatile habituée des basses-cours se répand sur la voie publique ou occupe les fossés comme autant de dépendances naturelles, becquetant, barbotant, criaillant, chacun de son mieux. La maison commune, à la fois siège de la mairie et local des écoles, se distingue par son architecture des constructions avoisinantes et présente sur sa blanche façade un joli vestibule à arcades sur colonnes. L'église, entourée du cimetière, se tient plus à l'écart, à distance de la route. C'est un édifice moderne, de la fin du dernier siècle. Elle a eu pour architecte le père du général Kléber. Son aspect, à l'intérieur, est celui d'une bonbonnière peinte à frais, avec des vitraux en couleur et des autels polychromés. Cette polychromie criarde, aux teintes voyantes, ne cadre pas avec le style plus sobre de la chaire, qui est en harmonie avec la simplicité primitive de la construction.

L'atelier de Henner se trouve dans une maison neuve que l'artiste a bâtie l'été dernier à côté de la ferme de son frère; c'est un joli cottage aux murs blancs, aménagé avec goût et pourvu de tout le confort moderne, quoique sans luxe, au milieu d'un grand verger. Tout l'été durant, le peintre, qui vient de rentrer à Paris, a surveillé la construction, travaillant lui-même au jardin à tracer de nouveaux chemins, à conduire dans sa brouette, en manches de chemise, les pierres nécessaires, heureux de respirer l'air vivifiant du lieu natal, ne recevant personne dans sa solitude, sinon les intimes auxquels sa porte est toujours ouverte. Sa maison natale, la maison du père, est dans l'intérieur du village, plus loin. Habitée par un charron, qui nous a montré, sur les portes du grenier, les premiers essais de peinture de Henner encore enfant, elle dresse son pignon en pointe au-dessus de la route, derrière une clôture. Des touffes d'asters, de dahlias et de reines-marguerites passent à travers les vides de la clôture en vieilles lattes. Un petit ponceau franchit le fossé de la route et donne accès sur un escalier de quatre marches devant la porte d'entrée. Comme toutes les habitations des cultivateurs de l'endroit, la maison est à un étage, pourvue d'une forte charpente. Des têtes de peupliers, maintenant dépouillés de leurs feuilles, pointent au-dessus du toit élevé.

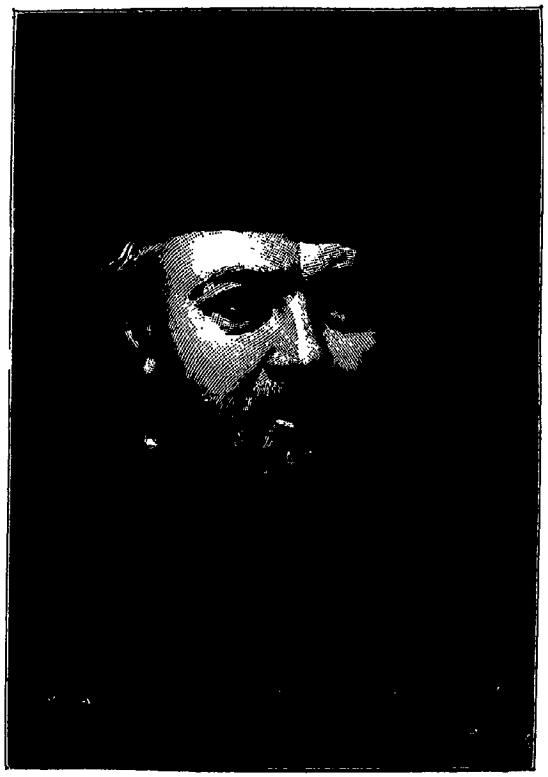
Pendant l'été, le séjour de Bernwiller est tout à fait ravissant, avec ses vergers ombreux où l'abeille bourdonne, ses prairies émaillées de fleurs, où la fauvette chante, ses collines aux pentes revêtues d'épis blonds où la perdrix élève sa couvée. A travers les grands bois des hauteurs, dans le recueillement des halliers, retraite des chevreuils et des faisans, au milieu des heures chaudes du jour, l'artiste s'y abandonne, sans risque de trouble, aux fantaisies de son rêve. Le contraste de cette nature sereine, dans la campagne ensoleillée, exerce un puissant attrait sur une âme de poète, réfléchie, profonde, impressionnable, fatiguée des agitations de la vie mondaine au sein de la capitale. Poète, Henner l'est jusqu'à la dernière fibre, parce que la poésie est l'élan de la pensée qui voit en beau et exprime de même les sensations du cœur. Pour ne parler que des peintres, parmi nos maîtres alsaciens, qui se sont appliqués à interpréter dans leurs tableaux les scènes de la vie rustique, Jundt et Schutzenberger, Bernier, Lix, Marchal, Pabst et Brion, tous ont avivé leur talent, puisé leurs aspirations les plus charmantes, dans le contact suivi et par l'observation intime de la campagne. Êtes-vous jamais venu rejoindre Henner dans sa retraite du Sundgau, aux mois d'août et de septembre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand s'épanouissent les dernières fleurs? Si vous l'avez accompagné au bois, le fusil sur l'épaule, puis perdu sur la piste du gibier, et cherché, à travers les fourrés, pendant des heures et des heures, vous l'avez retrouvé toujours dans une clairière, suivant une vision dans la couronne verte des vieux hêtres, ou le regard perdu dans l'onde transparente d'une source ou la lumière d'un demi-jour mystérieux! N'en doutez pas, cette fontaine limpide, sous ces hêtres, où l'air laisse entendre dans le feuillage des chuchotements vagues, sur un ton si bas qu'on ne distingue si ce sont soupirs ou aveux d'amour : cette scène évoque l'apparition des nymphes et des ondines, aussi fraîches et gracieuses dans les traditions populaires de l'Alsace que dans les fables de la Grèce, et dont l'auteur de l'*Idylle* a fixé sur ses toiles l'image fugitive.

Sans contredit l'*Idylle* exposée au musée du Luxembourg, digne de Giorgione pour le coloris, avec une mélancolie toute moderne, un sentiment particulier à notre âge, est une des compositions où le talent du peintre de Bernwiller se manifeste de la manière la plus complète. Deux femmes nues, mais d'une nudité chaste, n'éveillant que l'admiration, arrêtées devant une fontaine, respirent doucement la fraîcheur saine d'un beau soir. Types d'une beauté idéale, ces deux figures rappellent le temps où l'humanité avait encore sa perfection native. L'une d'elles, assise, joue lentement dans un roseau quelque air langoureux. L'autre, debout, appuyée contre la margelle de la fontaine, écoute avec une expression de calme un peu triste ces sons enlevés par la brise. La lumière du jour à son déclin descend plus grise du ciel adouci et qui se reflète paisiblement dans l'eau du bassin. Quelle paix dans cette scène superbe! dans cette nature quel calme! Comme la lumière glisse sur la poitrine au modelé charmant de cette femme debout! Comme le ton incomparable des chairs se détache du terrain vert, du fond d'un gris bleu que donnent l'arbre du milieu du tableau, le tertre fuyant, l'horizon! Quiconque a bien regardé les sources du Sundgau, dans les clairières des bois de hêtres; quiconque évoque dans sa mémoire les ondines de la tradition populaire de ce pays d'Alsace si poétique, comprendra comment Henner est devenu au milieu de ses rêveries dans les forêts natales le peintre inspiré des naïades, reproduites avec une grâce infinie dans ses compositions de chaque année nouvelle.

Dans l'atelier de campagne du maître absent, les sujets mythologiques occupent toutefois la moindre place, peut-être parce que ses nymphes filles de l'air, autant que filles de l'eau, s'envolent dans un milieu moins rural, sitôt qu'elles ont acquis tout leur charme sous l'action du pinceau créateur. Ce que je suis venu chercher ici et choisir parmi les études sans nombre et les sujets achevés appendus aux murs, ce sont quelques têtes de paysans, types du Sundgau alsacien, ces hommes aux mœurs rudes, au caractère énergique, mais toujours loyal et bon. L'avouerai-je? dans la série de ces morceaux ethnographiques, dont la vérité est pour moi la qualité première, tous peints à la manière de Holbein, j'ai pris de préférence pour les reproduire par la gravure quelques portraits de famille. Voici d'abord la figure que le peintre appelle *Mon frère*; voilà ensuite le vieux *Menuisier de Bernwiller*, premier essai de l'artiste dans le genre du portrait; puis une copie du portrait de Henner peint par lui-même et déposé maintenant dans la galerie des peintres modernes au musée de Florence. Enfin cette bonne tête de villageoise âgée avec le costume local, reproduisant les traits de la mère du maître. Au nombre des esquisses de la jeunesse conservées dans l'atelier, les amis ont toujours remarqué deux morceaux où les qualités à venir éclatent déjà. Ces deux tableaux d'un caractère différent, l'un riant, l'autre grave, représentent la *Fabrication du beurre* et la *Sœur morte*. Quoique inachevée, l'image de la sœur morte attire et retient le regard comme malgré vous. C'est une œuvre d'un effet dramatique, poignant dans sa simplicité étrange. La morte est étendue sur un banc, couverte d'un suaire, mais la tête dégagée. Sur le corps inanimé de la jeune fille, sa mère se penche en larmes, les mains jointes, muette de douleur; à côté, sur une chaise, le crucifix, un bénitier et un cierge allumé. Point d'autre détail ni



Jean-Jacques Henner. — Gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par lui-même, conservé au musée de Florence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'accessoire. Telle quelle, la scène fait une impression saisissante, pleine d'émotion.

Plus de trente années nous séparent du jour où le grand peintre, à son début, a jeté sur la toile, dans un moment d'angoisse, cette étude d'une expression si douloureuse que depuis il n'a plus osé y remettre la main pour l'achever. Quel chemin il a parcouru depuis dans la perfection de son art et dans la carrière de la renommée, justement acquise au prix d'un travail opiniâtre pour la poursuite constante du mieux! Si la *Sœur morte* apparaît déjà comme un prélude du *Christ mort*, de *Bara*, trois compositions du même ordre, avec leur mérite propre à chacune, chacune aussi marque une phase dans l'évolution ou le développement d'un talent grandissant toujours pour l'effet produit. Harmonieuse et virile tout à la fois, la palette du maître, d'une solidité qui n'a d'égale que sa simplicité même, fait le désespoir des peintres en quête de la couleur, et ses œuvres sont arrivées à cette harmonie totale, résultat de l'observation intensive de la nature et du seul culte du vrai. Sous les ombrages frais du grand verger, où nous l'avons vu l'an passé se divertir à travailler, les mains à une brouette, comme un ouvrier ordinaire, à l'édification de son nouvel atelier, bien loin de Paris, Jean-Jacques Henner, enfant, s'arrêtait rêveur, dans le ravissement de ses contemplations. « Quel bonheur ce serait de devenir peintre! » disait-il en promenant son regard sur le revers des collines de Bernwiller. Peintre, il l'est devenu à force de vouloir, non pas sans peine. Son père, honnête cultivateur, chargé d'une famille nombreuse, comme tous nos campagnards d'Alsace, avait une sorte de pressentiment instinctif de la vocation artistique du petit Jean-Jacques. Plus d'une fois, le brave homme s'est imposé des privations pour rapporter de Mulhouse ou de Bâle de vieux tableaux, que l'enfant regardait sans cesse, dans l'intervalle de ses courses journalières au collège d'Altkirch. A son lit de mort, le père fit promettre à ses autres enfants, les aînés, de faciliter suivant leurs moyens les études du jeune frère. Tous promirent et tous ont tenu parole, sans reculer devant les sacrifices liés à cet engagement.

Menuisier de Bernwiller (voy. p. 415). — Gravure de Thiriat, d'après une peinture de Henner.

Ceux qui connaissent le cœur de Henner savent que sa famille n'a pas élevé un ingrat. Comme témoignage du fait, il suffit d'entendre les termes affectueux dans lesquels ses parents de Bernwiller parlent du peintre. Le frère aîné, qui est venu nous attendre de si grand matin à la station d'Illfurth, celui dont le maître a exposé le portrait à l'un des derniers salons, dessiné de profil, coiffé d'une casquette et dans sa veste de travail, est le même qui dépensait naguère ses économies pour conduire Jean-Jacques au musée de Bâle, où le petit frère regardait d'un œil avide les peintures de Holbein, restées son admiration. Passé maître dans son art, l'enfant passionné pour le vieux peintre balois, dont il s'est acquis les qualités solides, l'esprit pénétré et laborieux, a produit bien des œuvres dignes de figurer à côté des meilleures productions de son modèle favori. Nos musées d'Alsace, la galerie des Unterlinden à Colmar, celle de Mulhouse, sans parler des collections plus riches du Luxembourg à Paris, renferment une quantité de morceaux de choix avec la signature de Henner, où les qualités de Holbein, la vérité, la solidité, la conscience, se trouvent unies à la grâce et à la couleur de Titien et de Giorgione. Alsacien, l'auteur de l'*Alsace en deuil* a donné au musée de Mulhouse et de Colmar des spécimens marquants de ses différents genres : une *Madeleine*, la *Femme couchée*, le *Baigneur endormi*, un *Christ*, d'autres toiles de valeur, sans oublier les portraits de famille de l'atelier de Bernwiller. Ceux-ci, un autre artiste alsacien, M. Braun de Dornach, vient de les photographier à notre intention, pendant que Lix, un des camarades de jeunesse du maître, a dessiné en son absence sa maison natale, avant de reprendre à la station d'Illfurth le train de Paris.

Charles Grad.

(La suite à une autre livraison.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1886

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. La géographie politique : annexions en Afrique et en Asie. — II. L'Europe sort du cadre des découvertes. — Projets de canaux et de tunnels sous-marins. — III. Retour de Prjévalski de son quatrième voyage dans l'Asie centrale. — IV. Nouvelles de M. Potanine. — V. Le chemin de fer trans-sibérien et le chemin de fer transcaspien. — VI. M. H. Duveyrier et la mission française au Maroc. — VII. Mort du lieutenant Palat. — VIII. Massacre de la mission italienne du comte Porro, au Harar. — IX. La canonnière française *Niger* sur le Dhioliba ou haut Niger. — X. Le docteur Flegel sur le Benouë. — XI. Explorateurs allemands de la région du Cameroun. — XII. Le nouvel État libre du Congo : explorations et découvertes. — XIII. Explorations de M. Jacques de Brazza au nord de l'Ogôoué. — XIV. Le docteur Lenz et le docteur Fischer à la recherche de Junker, Emin Bey et Casati. — XV. La traversée du Kalahari, dans l'Afrique australe. — XVI. Exploration et description du Pilcomayo par M. Thouar. — XVII. Expédition de David Lindsay à l'intérieur du continent australien; découverte des restes de Leichhardt. — XVIII. Expédition Everill à la Nouvelle-Guinée. — XIX. L'exploration Forbes dans les monts Owen. — XX. Le capitaine Strachan sur le Mai-Kassa. — XXI. Expéditions allemandes en Nouvelle-Guinée. — XXII. Les Nouvelles-Hébrides. — XXIII. Solution du conflit relatif aux îles Carolines.

I

Aucun événement géographique considérable n'a marqué le semestre qui prend fin. La revue n'a donc à enregistrer que la continuation des entreprises commencées, ou à revenir sur les faits accomplis pour en mieux définir la portée.

L'année 1885 était aux annexions hâtives et confuses. Chaque nation cherchait à étendre son influence au loin : les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale ; les Français à Madagascar et au Tonkin; les Italiens dans la Mer Rouge; les Belges au Congo; les Allemands, les Espagnols, les Portugais, sur les côtes de l'Afrique, ainsi que dans la Nouvelle-Guinée et aux îles Carolines. Chacune d'elles s'empressait de planter son pavillon sur tout coin de terre non encore occupé ; on ne tenait guère compte des droits antérieurs acquis par d'autres nations, pas plus qu'on ne se souciait des droits sacrés et inviolables des souverains indigènes. Ces derniers, d'ailleurs, il faut bien le dire, n'y regardaient pas de trop près et vendaient volontiers leurs terres à deux compétiteurs différents. On assistait ici à une sorte de « curée » : comme un cerf aux abois, l'Afrique fut dépecée en un clin d'œil; chacun voulait s'en approprier la plus grosse part, sans trop savoir d'avance ce qu'il en ferait. Les annexions se succédaient sans relâche, et il n'était pas rare de voir trois ou quatre prétentions différentes à la possession d'un même récif nu et désolé, ou d'une même bande de terre marécageuse, malsaine et inhabitable. Ce spectacle s'est heureusement un peu modifié en sa fin : de toutes parts on a senti le besoin de sortir de cette confusion, et depuis le commencement de l'année courante les « arrangements » se suivent de manière à permettre de tracer aux possessions européennes en Afrique des limites aussi fixes qu'elles peuvent l'être quand on prend, pour base de délimitation, des rivières et des fleuves insuffisamment connus.

II

A part quelques vallées perdues, quelques coins de pays ignorés, il ne reste plus grand'chose à explorer en Europe. On s'expliquera donc facilement que le chapitre « découvertes » y soit très limité. L'Europe a cessé d'appartenir au domaine de l'exploration proprement dite, si l'étude de notre continent est entrée dans celui de la monographie, de la statistique, de la météorologie. Nous avons à signaler des projets brillants, tels que ceux de Paris Port de mer, du canal du Midi et du canal de la mer du Nord, du tunnel sous-marin de Tarifa (Espagne) à Ceuta (Maroc), et même de celui de Calais à Douvres, projets dont on annonce chaque année la prise en considération sérieuse ou même la mise à exécution, mais sur lesquels, en réalité, la discussion s'égare longuement, sans que la question avance d'un pas. Il faut dire cependant que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le canal à travers le Schlesvig est actuellement décidé.

III

Après une absence de deux ans et trois mois, le colonel (aujourd'hui général) Prjévalski est rentré à Moscou, le 10 janvier 1886, de son quatrième voyage dans les régions les moins connues de l'Asie centrale. A Saint-Pétersbourg la Société impériale russe de géographie lui a fait une réception chaleureuse.

On se souvient que son premier voyage, qui dura trois ans (1871-1873), avait été entrepris avec de faibles ressources. Le colonel n'en séjourna pas moins deux années au Tibet, et s'avança jusqu'aux sources du Fleuve Bleu (Yang-tsé-Kiang). C'est lui qui, le premier, explora ces régions inhospitalières de l'Asie centrale.

Au second voyage, l'expédition s'avança dans le Thian-chan jusqu'à Tarim; mais, ne pouvant aller au delà, elle dut rentrer en Russie, au commencement de 1877, par la route du Turkestan oriental. Ses résultats scientifiques furent néanmoins d'une importance réelle.

Le troisième voyage fut entrepris en 1878. L'expédition se proposait de pénétrer jusqu'à Sadji dans le Tibet; mais les vivres et les moyens de transport firent défaut. Après avoir exploré le lac Zaïsan et le Tibet jusqu'à Tsaïdam, M. Prjévalski se vit arrêté inopinément à 260 kilomètres de la capitale. En 1879 il reconnut les sources du Hoang-ho.

Au quatrième voyage, en 1883, le colonel Prjévalski revint au Hoang-ho, en traversant le désert. Il passa le mois de février 1884 dans les montagnes du Tibet, complétant ses collections ornithologiques et chassant pour subvenir aux besoins de l'expédition. Au mois de mai suivant, les voyageurs s'avancèrent dans le Tsaïdam méridional; puis, laissant les bagages et les vivres à la garde de Cosaques, le colonel se dirigea vers les sources du Hoang-ho. Le fleuve n'y a guère plus de 35 à 50 mètres de largeur, mais il ne tarde pas à prendre de gigantesques proportions. Les Chinois ont pour le Hoang-ho une grande vénération, justifiée par l'importance du fleuve pour les contrées qu'il arrose. Inhabité à sa source, ou plutôt habité seulement par des troupeaux de yacks, il voit croître la population en densité à mesure qu'il s'avance vers la plaine. Des sources du Hoang-ho, M. Prjévalski se rendit à celles du Fleuve Bleu, situé plus au sud. Il eut à soutenir une escarmouche avec des Tangoutes, qu'il mit facilement en fuite; mais le passage du Fleuve Bleu fut impossible, et le voyageur dut revenir sur ses pas. L'hostilité des Tangoutes ne l'empêcha pas de retourner aux sources du Hoang-ho. L'un des lacs qui alimentent le fleuve reçut le nom de « lac de l'Expédition ». Pendant plusieurs semaines, M. Prjévalski et ses compagnons furent exposés aux attaques des Tangoutes, dont les vieux mousquets ne leur causèrent d'ailleurs pas beaucoup de mal.

Du Tsaïdam méridional les voyageurs passèrent dans le Tsaïdam occidental. Le sol y est tellement aride qu'aucun animal, sauf le sobre chameau, n'y peut trouver sa nourriture. M. Prjévalski arriva ensuite, par des chemins presque impraticables, dans une petite localité nommé Gas, où il séjourna pendant trois mois. Puis il se dirigea vers le Tibet occidental, où il découvrit trois nouvelles chaînes de montagnes. A son retour à Gas il dut franchir des hauteurs pour atteindre Loto, où la population, de race turque, l'accueillit amicalement. La même réception lui était réservée dans la partie occidentale de la Chine, à la frontière du Turkestan oriental. C'est, dit-il, une contrée magnifique, fertile, d'un climat chaud et agréable, où l'hiver est inconnu. Toutes les nationalités semblent s'y être donné rendez-vous, car on y rencontre des Chinois, des Mongols, des Arabes, des Boukhariotes et des Hindous. Poursuivant sa route, l'expédition entra de nouveau dans un véritable désert avec des oasis, séparées entre elles par des distances d'au moins 100 kilomètres. Celle de Tchertchen renferme les ruines d'une ancienne ville oubliée. Près de Tchertchen s'élève une montagne non indiquée sur nos cartes, et à laquelle M. Prjévalski a donné le nom de « Tsar libérateur ». Pendant huit jours consécutifs la pluie ne cessa de tomber. L'oasis de Potam contient des terrains fertiles. M. Prjévalski est le premier explorateur qui ait reconnu le cours du Potam. Ce cours d'eau, qui sort d'un marais au milieu du désert, n'a guère que 150 kilomètres. Après l'avoir traversé, les voyageurs franchirent aussi le Tarim, touchèrent à l'oasis d'Aksou, traversèrent le Thian-chan, et terminèrent leur voyage par une visite à Sekoul.

IV

La dernière revue semestrielle avait laissé M. Potanine, autre explorateur russe, à Sining-fou, aux confins de la Chine proprement dite et du Tibet, non loin du Koukou-nor. Il se proposait de visiter ce lac, puis d'opérer son retour en traversant le Nan-chan, et d'atteindre la province de Kan-sou, puis le désert de Gobi et enfin d'arriver à Kiachta, ville frontière russo-chinoise. Le 22 décembre 1885, il était au couvent bouddhique de Boumbem, sur le Fleuve Jaune, près de la ville de Sinin, province chinoise de Kan-Sou. Le gouverneur de cette ville avait fait un accueil cordial au voyageur, ce qui lui permit d'entreprendre, dans les environs, des excursions et des études ethnographiques importantes. De son côté, M. Skassi se livrait à des observations astronomiques et faisait des levés topographiques de la contrée. L'hiver se passa ainsi. Puis les voyageurs continuèrent leur route. D'après les dernières nouvelles, du 9-21 octobre 1886, M. Potanine était arrivé à Lon-i-sour et se disposait à marcher vers Oumbou, sur la rive septentrionale du Koukou-nor. De là, il pensait opérer son retour par Nan-chan, Sou-tchou et Kiachta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V

Chez les Russes, on sent qu'une ferme volonté préside à ce qui se fait, et que rien ne s'entreprend sans un dessein bien prémédité. Les explorateurs ne sont que des éclaireurs qui reconnaissent le terrain; viennent ensuite les ingénieurs et les terrassiers qui posent les rails; puis les généraux et les troupes du tsar qui marchent à la conquête du pays. Il y a loin de cette façon de procéder à la nôtre, qui s'attarde dans d'interminables études, et les discute à satiété.

Le chemin de fer, pour les Russes, est un moyen de transporter rapidement, moins les marchandises que les troupes. Nous les voyons travailler ardemment à leur grande ligne trans-sibérienne: la première section a déjà été ouverte au trafic d'Ekatérinbourg à Kamishlov; elle mesure près de 1400 kilomètres, et l'on entrevoit le moment peu éloigné où elle atteindra Tioumen (à 3400 kilomètres environ d'Ekatérinbourg), point où commencent les grandes artères fluviales qui sillonnent la Sibérie. Les travaux de percement de la ligne de faîte entre les bassins de l'Obi et de l'Ienisseï sont assez avancés pour que la navigation entre ces deux grands fleuves puisse être ouverte en 1886 ou 1887.

Quant au chemin de fer transcaspien, ligne essentiellement stratégique, les travaux, grâce au mérite du général Annenkof qui en est l'inspirateur, marchent avec une rapidité prodigieuse. La ligne entière, qui mesurera 1065 kilomètres, partira du port de Mikhaïlovski, sur la mer Caspienne, pour atteindre Tchardjoui sur l'Oxus (Amou-Daria). A la fin de l'année 1885 elle était ouverte jusqu'à Ghaiaurs, et les travaux de terrassement étaient achevés jusqu'à Merv. En juillet ou en août 1886 on espère l'avoir terminée jusqu'à l'Oxus, sur lequel un service spécial de bateaux à vapeur sera établi. Plus tard elle sera prolongée sur Bokhara jusqu'à Samarkande.

VI

M. Henri Duveyrier, qui accompagnait la mission diplomatique de M. Féraud au Maroc, a lu devant la Société de Géographie une relation de son voyage, dont nous détachons les passages les plus intéressants. Le départ de la mission fut, comme bien on pense, un événement pour la ville de Tanger. Aussitôt sorti des murs, l'ambassadeur et son escorte devenaient les hôtes du sultan. Ils traversèrent la partie nord du Maroc, dont les paysages ne sont ni variés ni grandioses. Nulle part de routes. Après avoir rencontré quelques cours d'eau, la mission arrivait à El-Araïch (Larache). Plus loin se trouve le tombeau de Lella Mounouna, sainte musulmane ou plutôt prêtresse berbère, sans doute une de ces héroïnes qui, à la tête des K'bails (Kabyles), lutta jadis contre les Arabes envahisseurs. Du fleuve Sebou à travers des plaines marécageuses on parvient à Sidi-Gueddar, qui passe au Maroc pour un des territoires les plus soumis à l'autorité du sultan. Ce n'est pas beaucoup dire, il est vrai, car on sait que les trois quarts au moins des prétendus sujets de l'empereur du Maroc ne reconnaissent pas son autorité, et ne payent les impôts que lorsque le souverain menace d'incendier leurs récoltes. Des envoyés venus au-devant de l'ambassadeur pour le saluer au nom du sultan l'accompagnèrent à Fez, où il descendit dans un palais préparé pour le recevoir. La réception fut cordiale. C'était la première fois qu'un sultan de Fez entendait un ambassadeur de France lui parler en langue arabe (M. Féraud, notre ministre à Tanger, possède cette langue à merveille).

La mission française rencontra le même accueil bienveillant à Méquinez, la cité préférée du sultan, et dans les autres lieux qu'elle visita. Tout cela prouve que le Maroc est moins fermé aux Européens par le fanatisme et l'intolérance de ses habitants, que par la jalousie des puissances qui, toutes, craignent de le voir tomber entre les mains d'une puissance voisine. Sa force ne tient nullement à ce qu'il serait imprenable, mais bien à ce qu'aucune puissance ne permettrait aux autres de le prendre.

VII

Le Sahara a fait une nouvelle victime; c'est un jeune officier français plein d'espoir et d'ardeur, Marcel Palat, qui, sous le pseudonyme de Marcel Frescaly, s'était révélé aussi comme un écrivain net, précis et d'une grande sensibilité. Il se proposait de traverser le Sahara et de gagner Timbouctou, puis Saint-Louis du Sénégal. Le 25 janvier il écrivait à son capitaine une lettre datée de Semmota (Touat); le 8 mars il était traîtreusement assassiné près de Bajoun, dans le lit de l'oued Flissen, rivière qui descend des montagnes du Tidikelt.

VIII

A l'autre extrémité de l'Afrique subéquatoriale, dans le Harar, le comte Porro, chef de l'expédition italienne partie en janvier 1886 pour étudier les conditions commerciales de l'Éthiopie, du Harar et du pays des Somalis, a été massacré à Aroud, petite localité située entre Zeïlah et Gildezza, à deux heures de marche de cette dernière ville. Ses neuf compagnons, au nombre desquels se trouvaient le professeur Licata et le docteur Zanini, ont péri avec lui.

Quand y aura-t-il un terme à cette série d'assassinats et de massacres? Rien que dans le petit coin de l'Afrique qui avoisine la baie de Tadjourah, on peut déjà compter, depuis le meurtre de Munzinger Pacha, plus d'une douzaine de victimes: Pierre Arnoud, Giulletti, Bianchi, Léon Barral, le comte Porro et ses neuf compagnons, sans parler des voyageurs qui ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

échappé à une mort certaine, tels que M. Paul Soleillet, l'ingénieur Aubry, etc., etc.

IX

La canonnière française *Niger*, qui depuis son premier voyage de 1884 stationnait à Koulikoro, sur le Dhioliba ou haut Niger, à 75 kilomètres en amont de Bammako, s'est avancée en septembre 1885 jusqu'à la hauteur de Djenné, dans le Massina. Son commandant, M. Davoust, a exploré toute cette partie du fleuve, qui ne nous était que vaguement connue par les relations de Mungo Park et de René Caillé, et il a placé sous le protectorat de la France toutes les populations de la rive gauche, tandis que celles de la rive droite, de Koulikoro à Sansandig, restent sous le joug des Toucouleurs, dont le chef, Ahmadou-Cheïkou, réside à Ségou-Sikoro.

X

Le bas Niger, où les Français avaient, il y a peu de temps encore, de nombreux comptoirs que les Anglais ont su racheter fort à propos pour leurs intérêts, est sillonné par des vapeurs sous pavillon britannique. La compagnie anglaise qui a le monopole du commerce dans ces parages a presque un caractère officiel, car son directeur est en même temps agent politique du gouvernement anglais et résident à Lokodja, au confluent du Niger et du Benouë. M. le docteur Flegel, l'explorateur allemand de ce principal tributaire du Kouara ou Niger, a fondé une station à Bakoundi, sur la Torraba. L'état perpétuel d'hostilités dans lequel vivent les indigènes l'empêche d'avancer plus au sud. Lui aussi se plaint de ce que, en dépit de la Convention de Berlin, les Anglais se posent en maîtres absolus du bas Niger, et ne laissent pas les négociants allemands prendre pied sur les rives de ce fleuve, dont les Français à Bammako tiennent aujourd'hui la tête.

XI

La région du Cameroun, que domine la montagne de même nom, paraît être définitivement échue à l'Allemagne, dont les possessions s'étendent maintenant de la rive gauche du rio del Rey jusqu'à la rive droite du rio Campo, en pays batanga, sauf la petite enclave de Victoria, qui demeure possession anglaise. L'intérêt que l'Allemagne porte à cette nouvelle colonie est attesté par le nombre de ses nationaux qui l'explorent dans tous les sens. Après le docteur Flegel sont venus Pauli, Langhans, Hugo Zöller, puis le docteur Bernard Schwarz, de Freiberg en Saxe, chargé d'une mission du ministère des Affaires étrangères de l'empire d'Allemagne. Parti de Hambourg le 1er octobre 1885, il débarquait six semaines plus tard au pied des monts Camerouns, dont les cimes majestueuses se dressent à 1800 et 4000 mètres d'altitude. Faute d'embarcations disponibles pour remonter le Moungo, il se rendit à Victoria par mer, et s'en alla pédestrement faire le tour du massif montagneux. Dans les premiers jours de janvier 1886 il regagnait la côte et s'embarquait pour l'Europe, où il posait le pied le 15 février suivant. Cela donne une idée de la rapidité avec laquelle on voyage aujourd'hui : en quatre mois et demi on peut faire le tour des monts Camerouns, au fond du golfe de Guinée, et rentrer chez soi comme si l'on venait du Mont-Blanc ou du Righi. Quoique très rapide, cette exploration a permis de constater que le pays en arrière des monts Camerouns n'est point un désert, comme on l'avait cru, mais bien une contrée favorable pour y établir des plantations et y faire du commerce.

En même temps que M. Schwarz, deux autres explorateurs, MM. Valdau et Knutson, Suédois tous deux, ont fait, eux aussi, mais à petites journées, le tour du massif des Camerouns. Ils sont précisément en train de publier une relation de leur intéressant voyage dans les *Deutsche Geographische Blätter* de Brême.

XII

Le nouvel État libre du Congo, ou « Congo belge », par opposition au « Congo français », n'apporte pas une ardeur moindre à faire explorer les diverses parties de son vaste territoire. C'est d'abord le lieutenant italien Massari qui remonte assez haut le cours du Quango ; le capitaine Hanssens et le lieutenant Coquilhat, officiers de l'armée belge, qui remontent le Congo jusqu'aux Stanley-Falls et en décrivent les affluents ; puis le lieutenant allemand Wissmann, qui descend le Kassaï jusqu'à son confluent dans le Congo et renverse complètement les notions jusqu'alors reçues touchant ce grand tributaire du fleuve. De son côté, le missionnaire anglican Grenfell, accompagné cette fois d'un topographe, le lieutenant allemand von François, reprend l'un après l'autre les divers affluents du Congo, les remonte aussi loin que son petit vapeur *Peace* peut naviguer, et baptise d'un nom nouveau toutes ces rivières. Viennent ensuite les lieutenants allemands Kund et Tappenbeck, qui, partis du Stanley-Pool le 9 août 1885, traversent le Quango, le Kassaï et le Sankourou, atteignent Niangoué sur le haut Congo, et rentrent le 28 janvier 1886 à Léopoldville, leur point de départ. Entre le Quango et le Kassaï ils ont rencontré deux rivières importantes, le Ouambo et le Saïé, que les cartes n'indiquaient pas et qui probablement vont se réunir au Quilou. Aucun guide ne voulant les suivre au delà du Kassaï, ils construisirent des canots, descendirent la rivière jusqu'au confluent du Sankourou, et continuèrent leur route à l'est, à travers les épaisses forêts qui succèdent aux prairies. Enfin, après des luttes avec les indigènes, dans les-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelles le lieutenant Kund est grièvement blessé, ils découvrent, en opérant leur retraite, une rivière importante, l'Ikata, qui va se joindre au Kassaï, sous le nom de Mfini, avant d'arriver dans le Congo. Le Mfini, que Stanley croyait n'être que l'émissaire du lac Léopold II, est en même temps le cours inférieur de l'Ikata. Piqué à ce jeu, le lieutenant Wissmann, qui était à Madère pour y rétablir sa santé, revient précipitamment au Congo et part dans la direction de l'est avec l'intention de pénétrer jusqu'au lac Landj, ce réceptacle commun des trois branches principales du haut Congo : le Loualaba, le Louapoula et le Loukouga.

XIII

M. Jacques de Brazza, frère cadet de l'éminent explorateur Savorgnan de Brazza, aujourd'hui gouverneur du Congo français, parti de Madiville sur l'Ogôoué le 10 juillet 1885, traversa le pays couvert de forêts qui s'étend au nord. Cette région, habitée par les Oumbétés et les Ossétés, fractions de la grande famille des Obambas, est fertile et très peuplée. Après avoir voyagé pendant un mois en forêt, l'expédition arriva dans les grandes prairies des Mbokos. Le 3 septembre elle atteignit le Sékoli, à un degré environ en aval de sa source, par 1°30′ de latitude nord. Cette rivière sépare le pays des Mbokos de celui des Okotas. Ces derniers occupent une zone de forêts qui s'étend, sur une longueur de près de deux degrés, parallèlement à l'Ivindo. Ils ont pour voisins les Ossiébas à l'ouest, les Obambas, les Mbétés ou Oumbétés et les Ossétés, ainsi que les Mbokos à l'est. C'est un peuple commerçant et guerrier, qui habite dans de grands villages formés de deux lignes de cases s'étendant sur deux à trois kilomètres de longueur. Ils sont de petite taille, de couleur sombre, et très amateurs d'ornements. On rencontre parmi eux quelques Bakalais, anciens occupants du pays, aujourd'hui émigrés vers les centres commerciaux de la côte. Ce sont les meilleurs interprètes, car ils savent se faire comprendre de toutes les tribus de l'Ogôoué et du Congo, comme si les dialectes que parlent ces tribus étaient tous dérivés d'une langue-mère bakalai. L'expédition entra ensuite dans le territoire des Giambis, dont on leur avait parlé avec terreur. Ce ne fut que grâce à un chef bakalai, marié à une femme giambi, que les membres de l'expédition, exténués de fatigue et tremblants de fièvre, purent parvenir au village de Ilokou, par 2°30′ de latitude nord. Après y avoir passé un mois, à souffrir de faim et sans pouvoir obtenir de guides pour continuer leur route vers le nord, ils décidèrent d'opérer leur retraite plutôt que de répandre le sang pour se frayer une voie. Au nord des Giambis se trouvent les Abanhas et au nord-est les Poupous. Ces peuples, qui cependant voyagent beaucoup pour leur commerce, n'ont pas connaissance d'un pays situé plus au nord où cesserait la forêt, pas plus qu'ils ne connaissent de rivières ou de lacs dans cette direction. Le nom de Niam-Niam leur est entièrement inconnu. A son retour, l'expédition traversa une seconde fois le Sékoli, avec l'intention de descendre cette rivière jusqu'à son confluent avec le Congo. Sur le refus des indigènes de lui fournir des pirogues, elle en construisit et, après un mois d'une navigation pénible, arriva au point où le Sékoli reçoit l'Ambili et prend de plus grandes dimensions. Attirés par le sel qu'on recueille sur les rives désertes, les bœufs sauvages, les antilopes, les éléphants, les hippopotames pullulent dans cette région, dont le paysage revêt ainsi un cachet préhistorique. Enfin, les voyageurs atteignirent le Congo et y retrouvèrent la civilisation. De Mbongo, dans les premiers jours de janvier 1886, l'expédition remonta l'Alima, pour gagner la côte et l'Europe par la voie de l'Ogôoué.

XIV

Pendant ce temps, le docteur Oscar Lenz, envoyé à la recherche du docteur Junker, bloqué dans le Soudan oriental par l'insurrection mahdiste, avec Emin Bey (le docteur Schnitzler), ancien gouverneur de Lado, et avec l'explorateur italien Casati, parvint après mille contrariétés à remonter la rive du Congo jusqu'au Stanley-Pool. Là encore il fut arrêté par l'absence de tout moyen de transport rapide pour aller plus loin. En décembre 1885 il était encore à Léopoldville, avec le docteur Baumann et avec Bohndorff, le fidèle compagnon du docteur Junker. Enfin ils ont pu en partir au commencement de l'année courante, pour Stanley-Falls, sur le haut fleuve. Le docteur Lenz semblait avoir reconnu depuis longtemps l'impossibilité de parvenir dans le bassin de l'Ouellé en remontant le Mobanghi (cette communication n'existant, paraît-il, que sur quelques cartes fantaisistes). Il avait songé un moment à remonter l'Arouhouimi ; mais les dernières nouvelles, qui annoncent que le docteur Junker, Emin Bey et Casati sont actuellement sur la côte orientale du M'voutan N'zighé ou Albert Nyanza, l'engageront sans doute à donner la préférence au Mboura.

On sait que ces trois Européens seront secourus, d'un autre côté, par le docteur Fischer. Parti de Zanzibar, le docteur Fischer, avec une escorte nombreuse, est arrivé aujourd'hui à la côte sud du Victoria Nyanza. Mais le nouveau souverain de l'Ougauda, Mangoua, s'oppose à ce qu'il traverse ses États. De leur côté, le docteur Junker, Emin Bey et Casati sont empêchés d'aller plus loin; il leur est interdit de quitter l'Ounyoro. Le massacre de l'évêque Hanington est venu encore compliquer la situation, en mettant du sang innocent entre les Européens et les indigènes. D'après les dernières nouvelles, le docteur Fischer pensait contourner le Victoria Nyanza à l'est, par le Kavirondo, pour parvenir jusqu'aux voyageurs prisonniers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

Avant de quitter l'Afrique, mentionnons encore l'expédition de l'Américain Farini, dont la relation vient de paraître sous le titre étrange de *Through the Kalahari-Desert. A Narrative of a Journey with Gun, Camera and Note-book to Lake Ngami and back* (A travers le désert du Kalahari, avec fusil, appareil photographique et calepin, jusqu'au lac Ngami et retour). Quoi qu'il en soit, M. Farini est le premier Blanc qui ait traversé tout le Kalahari du nord au sud, sur toute son étendue. Le tableau qu'il trace de ce prétendu « désert » n'est point si attristant qu'on pourrait s'y attendre.

Il faut parler aussi de l'expédition de M. Montagu Kerr qui, parti de la colonie du Cap, atteignit Gouboulouvayo, capitale du pays des Matébélés, au nord du Transvaal, longea le versant septentrional des montagnes qui coupent le Matébélé diagonalement en deux parties, descendit vers le Zambèze, qu'il réussit à traverser beaucoup plus loin, et arriva, dénué de tout, sur la rive droite du Chiré, où il rencontra notre compatriote Victor Giraud.

XVI

Parmi les explorations marquantes dans l'Amérique du Sud, nous signalerons celle de notre compatriote M. Thouar.

M. Thouar, chargé par le ministre de la Guerre et de la Marine de la république Bolivienne d'explorer le delta du Pilcomayo, a déposé, le 14 janvier 1886, son rapport concluant à la navigabilité de cette rivière, en dépit des quelques obstacles qui en obstruent le cours. Ce rapport est accompagné de cartes, croquis, plans, coupes, observations hydrographiques, barométriques et thermométriques très précises. L'objet de l'exploration confiée à M. Thouar était de rechercher, dans la région australe du delta, le bras du Pilcomayo le plus propre à la navigation et d'étudier le réseau hydrographique de cette rivière. A cet effet, l'explorateur remonta à cheval le long du Pilcomayo jusqu'aux « Rapides », puis le redescendit en canot sur toute sa longueur M. Thouar exprime la conviction que le bras du Pilcomayo signalé par le P. Patiño existe réellement, bien qu'il n'en ait retrouvé aucune trace, ni ancienne ni moderne.

En ce qui touche les terrains du Chaco, ils se prêtent parfaitement, tant par leur nature que par le climat, à l'agriculture, à la colonisation européenne et à l'élevage du bétail, en raison des grands pâturages qu'on y trouve. La nature du sol est, en général, représentée par une couche d'humus reposant sur un sous-sol argilo-sablonneux. La formation des terrains appartient aux époques quaternaire et tertiaire; elle est constante et uniforme; seuls les éléments constitutifs de ces roches sont susceptibles de varier dans leurs proportions. La preuve la plus évidente de la fertilité du sol est la prospérité des plantations et des établissements agricoles déjà existants. Le climat est chaud, mais sain; la température moyenne annuelle (calculée d'après celle du sol à une profondeur de $0^m,80$) est de 27 à 28°. Les vents dominants du sud-ouest et du nord-est balayent et chassent les miasmes et les émanations méphitiques, et, lorsque la température arrive, au bout de quelques jours, à son maximum de 40 ou 41°, l'orage éclate et amène dans l'air ambiant un abaissement notable de température.

Des pâturages immenses se développent dans le Chaco; il est des régions dans la partie centrale où les animaux nagent, pour ainsi dire, dans une mer de graminées aussi variées qu'exubérantes, où paissent de nombreux troupeaux de chevaux, mules, bœufs, vaches, moutons, chèvres, appartenant aux Indiens. De belles et magnifiques forêts, situées surtout sur les bords du Pilcomayo, dans la partie du delta, renferment les essences les plus précieuses pour la construction et l'ébénisterie.

Les terrains du Chaco, depuis le pied de la Cordillère bolivienne jusqu'au Paraguay, se divisent en trois zones bien distinctes; la végétation propre à chacune d'elles établit nettement leurs limites respectives. Dans la région du delta, les bords de la rivière admettent également ces trois divisions. La première, comptée à partir de l'embouchure du bras en face de Lambaré, se signale par des rives généralement susceptibles d'être inondées en temps de grandes crues seulement. La seconde, au contraire, a des rives inondées en temps de crues ordinaires. La troisième a des rives élevées au-dessus du maximum des plus grandes crues. Les rives du Pilcomayo, sur toute leur étendue, au moins dans cette partie du delta, sont presque toujours plus hautes que les terrains environnants. Tous ces terrains, d'ailleurs en voie de formation, affectent la forme de cuvettes, et ont l'apparence de bandes, de zones, presque toujours inondées, qui rendent les abords du rio presque impossibles; la dilatation s'opère dans la partie centrale jusqu'à former, en raison de la grande dépression du sol, un bassin inondable et presque toujours inondé, de plus de 24 kilomètres de largeur. Les eaux ainsi déposées par les crues de la rivière, aidant à la décomposition des matières végétales, opèrent de véritables amendements du sol, et, ne pouvant pas se retirer par les bords, plus élevés que la partie centrale du bassin, elles pénètrent par infiltration dans les couches inférieures et concourent à la formation des innombrables arroyitos qu'on rencontre sur les rives du cours d'eau principal. Ils y « concourent » seulement, disons-nous, car il faut tenir compte aussi de l'action des eaux de pluie. C'est ainsi que s'explique la facilité avec laquelle on obtient de l'eau douce sur les bords de la rivière, généralement salée, en creusant le sol à quelques centimètres de profondeur au pied même des rives. Ce qu'il y a de plus remarquable,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est que ces dépressions immenses, souvent intransitables, ne forment pas une nappe d'eau d'une égalité constante, continue; mais que des bourrelets du sol, nettement indiqués par la nature du terrain, par son élévation, par la qualité de ses pâturages, par l'arrêt souvent brusque des lignes de palmiers et le développement d'une couche de végétation élevée, puissante, de beaux bois de construction, permettent au voyageur quelque peu observateur de découvrir un passage facile au milieu même de la zone inondée. Ces bourrelets constituent des terrains bien formés, recouverts d'une couche d'humus et de tourbe d'autant plus puissante que l'action des eaux sur la masse des matières végétales et organiques a été plus longue et plus lente. En dehors de la limite sud des grands bañados de la rive droite, les terrains sont généralement plus élevés et, par suite, d'une exploitation et d'une mise en rapport plus faciles.

Lorsque M. Thouar aura achevé la carte générale à grande échelle qu'il fait établir en ce moment, qu'il aura fourni des indications détaillées sur la nature des terrains du Chaco, sur les régions exploitables et les régions inondées ou inondables, etc., etc., et qu'un arrangement à l'amiable sera intervenu entre les trois États intéressés à déterminer dans le Chaco leurs limites respectives, à ce moment la navigation du Pilcomayo sera un fait accompli, et les capitalistes pourront alors tourner leurs regards vers ce riche et immense territoire.

XVII

En octobre 1885 une nouvelle expédition à l'intérieur du continent australien partait de Hergott-Springs (station terminus du chemin de fer du Nord dans l'Australie du Sud), sous la direction de David Lindsay, l'arpenteur-pionnier qui, deux ans auparavant, avait exploré la presqu'île d'Arnhem. Le principal but était de découvrir de nouvelles terres de parcours pour l'élevage du bétail. Elle devait, en passant, reconnaître la Finke-River, se diriger vers la Herbert-River, et faire le levé de la Arthur-River, qui se jette dans le golfe de Carpentaria. Il lui était recommandé aussi de rechercher les traces de l'infortuné Leichhardt, un ancien explorateur qui, il y a 38 ans, avait probablement péri victime de son audace dans ces régions inhospitalières et désertes.

David Lindsay s'acquitta magistralement de sa tâche difficile. La position exacte de la Finke-River fut déterminée, et le cours en fut suivi jusqu'à l'endroit où elle se perd dans les sables au nord-est de Dalhousie. Lors des crues, elle déverse le trop-plein de ses eaux dans le lac Eyre, par le Spring-Creek-Flat et la Macoumba ou Treuer-River. De là Lindsay poussa une pointe jusqu'à la frontière du Queensland, qu'il franchit par 25° 30′ de latitude sud et d'où il regagna, à travers une contrée encore inexplorée, la station Charlotte-Waters de la ligne télégraphique transcontinentale. Le 3 février 1886 il continuait sa route vers le lac Nash. Tandis qu'il cherchait en vain les traces de Leichhardt, on reçut inopinément la nouvelle que, près de Conclurry, petite ville du district minier de ce nom, un chamelier nommé Belooch venait de découvrir les restes de l'explorateur. Bien souvent déjà le bruit s'était répandu en Australie qu'on savait ce que Leichhardt, disparu depuis le mois de décembre 1847, était devenu; on voulait avoir retrouvé son journal et des instruments lui ayant appartenu; mais chaque fois la chose en restait là, sur le refus catégorique du gouvernement de payer la récompense de 6000 livres sterling (150 000 francs) promise, avant d'avoir obtenu des preuves positives. Il était donc bien naturel qu'on n'ajoutât pas grande importance à l'avis de Belooch, bien qu'il y eût quelques indices de probabilité en sa faveur. L'expédition Mac Intyre, en effet, avait vu en 1864 près de Conclurry, sur la rive gauche d'un bras du Flinder, à peu près sous le 20e degré de latitude sud, deux arbres sur le tronc desquels était gravée une grande L, d'où l'on concluait que Leichhardt devait avoir campé à proximité. Ces marques ne pouvaient pas être confondues avec l'initiale indiquant les campements de Landsborough, car ce dernier s'était toujours tenu sur la rive orientale du Flinder et d'ailleurs il avait coutume d'ajouter à son initiale le numéro d'ordre de ses diverses étapes. Belooch faisait partie de l'expédition qui fut envoyée en 1865-1866 sous la conduite de Mac Intyre pour vérifier le fait et procéder à d'autres recherches. Mais cette expédition échoua, soit par suite de la sécheresse persistante qui régnait alors, soit par suite de la mort prématurée du chef de l'expédition. Espérons qu'il n'en sera point ainsi cette fois, et que les restes de l'infortuné explorateur pourront, après avoir blanchi au soleil pendant près d'un demi-siècle, être enfin rendus à la terre.

XVIII

La Nouvelle-Guinée, au nord de l'Australie, est une proie que convoitent et se disputent de nombreux compétiteurs. Aussi les expéditions ayant pour drapeau l'exploration scientifique de l'île, et pour but secret l'acquisition des droits de premier occupant, se multiplient-elles à l'infini.

Déjà en 1885 la Société australasienne de géographie à Sydney avait organisé une expédition sous les ordres du capitaine Everill, et les gouvernements de la Nouvelle-Galles, de Victoria et de Queensland avaient voté une subvention dépassant la somme de 100 000 francs. Un petit vapeur, le *Bonito*, fut équipé à cet effet et partait de Sydney le 10 juin, pour l'embouchure de la rivière Fly. L'expédition s'engagea dans la rivière; puis on n'eut plus de ses nouvelles, ou plutôt le bruit se répandit qu'elle avait été massacrée. Aussitôt des recherches furent organisées : l'amiral Tryon, avec l'aviso *Opale* et le remorqueur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Charybdis, puis une trentaine de volontaires montant la goélette *Wild Duck*, partirent pour la rivière Fly. Heureusement les craintes n'étaient pas fondées : après avoir remonté la rivière durant cent vingt jours, sur lesquels il faut en déduire quatre-vingt-dix où le *Bonito* resta ensablé, l'expédition continua sa reconnaissance à l'aide de la chaloupe, jusqu'au moment où les vivres vinrent à manquer. Elle était alors par environ 5° 35′ de lat. S., 141° 40′ de longit. E. de Greenwich (139° 20′ E. de Paris). Il fallut donc forcément songer au retour, et le 3 décembre l'expédition rentrait à Sydney sans avoir obtenu les résultats espérés.

XIX

D'un autre côté, M. H. Forbes, savant naturaliste, était parti le 6 octobre 1885 de Port-Moresby, sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée, pour Sogere, dans l'intérieur, afin d'entreprendre l'exploration des monts Owen. A la fin de février 1886 il avait encore son quartier général en ce point, et avait fait une ample moisson de spécimens botaniques, géologiques et ethnologiques. Son aide, M. Hennessey, avait dû retourner à Queensland pour des raisons de santé ; mais M. Forbes semblait supporter parfaitement le climat.

XX

Le capitaine J. Strachan, le même qui en 1884 avait échoué dans son expédition en Nouvelle-Guinée, en entreprit une seconde, de novembre 1885 à janvier 1886. Il remonta le fleuve Mai-Kassa ou Baxter, à l'ouest du delta de la rivière Fly, en compagnie de MM. Kery et Poett, sur une longueur d'environ 160 kilomètres, et reconnut plusieurs de ses affluents, entre autres la rivière du Prince-Léopold, jusqu'en un point où les tribus hostiles s'opposèrent à la continuation du voyage. Quelques excursions furent faites de côté et d'autre, dans un rayon de 50 à 60 kilomètres, et le pays fut reconnu fertile ; puis l'expédition redescendit à la côte, qu'elle suivit dans la direction de l'est, jusqu'au golfe de Papoua, et découvrit encore 5 petits cours d'eau, navigables sur 16 à 48 kilomètres de leur embouchure.

XXI

De leur côté, les Allemands s'occupent activemen d'explorer leurs nouvelles possessions dans la Nouvelle-Guinée. Une expédition dirigée par M. le docteur Schrader est partie le 8 février 1886 de Londres pour Batavia et Cooktown (Nouvelle-Guinée). Une dépêche a annoncé depuis lors son heureuse arrivée. Elle a pour objet d'explorer le littoral, en cherchant à pénétrer, si possible, à l'intérieur.

On parle aussi d'une expédition qu'entreprendrait en Nouvelle-Guinée, l'automne prochain, M. Hugo Zöller, le correspondant de la *Gazette de Cologne*, déjà bien connu par ses voyages aux Camerouns et à la côte de Guinée.

XXII

La question des Nouvelles-Hébrides et de leur annexion par la France soulève quelques difficultés. Bien que la possession de ces îles, telle qu'elle résulte d'un traité passé le 10 novembre 1884 avec les chefs indigènes, ne soit sérieusement contestée par aucune puissance, et que depuis longtemps on considère les Nouvelles-Hébrides comme une dépendance naturelle de la Nouvelle-Calédonie, leur occupation effective rencontre une sourde opposition, tant de la part du gouvernement anglais que de celle des gouvernements de l'Australie, sauf peut-être celui de la Nouvelle-Galles du Sud.

XXIII

Quant aux îles Carolines, la question a été réglée, grâce à la médiation du Pape; une convention, signée à Rome, le 17 décembre 1885, entre les représentants de l'Allemagne et de l'Espagne, reconnaît à cette dernière le droit de protectorat sur cet archipel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Départ de Dar-es-Salam, village de la côte orientale d'Afrique	Riou	1
Zanzibarites, Ferrouji, Kamna, Nassib	Riou	5
Vue d'un puri et d'indigènes de l'Ouzaramo	Riou	7
Kamruka, village uadoé	Riou	8
Zambué : une sorcière menée au bûcher	Riou	9
Vue du Kingani	Riou	11
Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani	Riou	13
Rencontre d'un rhinocéros	Riou	14
Nuit d'orage	Riou	15
Une porte du village de Hongo	Riou	16
Aux bords de la Mgéta	Riou	17
Songoro apporte un courrier d'Europe et un petit sac de sel	Riou	19
Passage des sections du canot	Riou	21
Grenier des Vouassagara dans un buisson	Riou	22
Passage des ravins sous la pluie	Riou	23
Vouassagara	Riou	24
Lancement du canot sur le Ruhaha	Riou	25
A travers les « Acacia horrida »	Riou	27
Indigènes vuahéhé	Riou	29
Le buffle roulait presque à mes pieds	Riou	31
Hassani Bogo le chasseur	Riou	32
Indigènes de l'Uhéhé	Riou	33
Vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente	Riou	35
La capitale de l'Uhéhé	Riou	37
Passage de la rivière au moyen des sections du canot	Riou	39
Le veau s'élance sur la chaîne, qui se rompt	Riou	40
« Que c'est beau, tout cela! » murmura Ferrouji	Riou	41
Indigènes de l'Usasa	Riou	43
Une vingtaine de guerriers nous observent du haut d'un rocher	Riou	44
Trente bandits solidement charpentés	Riou	45
Arrivée au prémier village du Condé	Riou	47
Coupe de bambous près d'un village du Condé	Riou	48
LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE. — Transport des cadavres à Kerbela	Tofani	49
Rives de l'Euphrate à Hillah	Dosso	53
Passage de l'Euphrate à la nage : bas-relief antique	. . . . .	54
Birs Nimroud ou tour de Babel	Slom	55
Tombeau de Bel-Mérodach	Slom	56

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
PÂTRE GARDANT SON TROUPEAU SUR LES RUINES DE BABYLONE. « .... ET JE RÉDUIRAI LA TERRE DES CHALDÉENS À UNE ÉTERNELLE SOLITUDE »	TOFANI	57
TENTE ARABE	TOFANI	59
CARAVANSÉRAIL À KERBELA	TOFANI	61
VUE DE KERBELA	BARCLAY	63
LE LION DE BABYLONE	SLOM	64
TEINTURERIE D'INDIGO AUX ENVIRONS DE DIZFOUL	TOFANI	65
BARQUE ARABE ET VUE DU TIGRE À AMARA	BARCLAY	67
UNE NUIT DE JANVIER DANS LE HOR	TOFANI	69
ARABE BENI LAAM		70
FEMME ARABE DE LA TRIBU DES BENI LAAM	DIEULAFOY	71
IMAN ZADDÈ TOUÏL		72
TAG EÏVAN	TAYLOR	73
FABRICATION DU PAIN CHEZ LES NOMADES	TOFANI	75
LES MIRZAS (SECRÉTAIRES) DU GOUVERNEUR DE L'ARABISTAN	TOFANI	76
VUE DU PONT ET DE LA VILLE DE DIZFOUL	TAYLOR	77
BIBI DORDOUN	ZIER	79
MATAB KHANOUM	ZIER	80
TOMBEAU DE DANIEL	TAYLOR	81
L'AB-DIZFOUL ET LES SECRÉTAIRES DU CHEIKH THAER	TOFANI	83
INTÉRIEUR DE LA COUR QUI PRÉCÈDE LE TOMBEAU DE DANIEL	TAYLOR	84
LES TUMULUS DE SUSE	TAYLOR	85
BASE D'UNE COLONNE DU PALAIS D'ARTAXERXÈS MNÉMON	BARCLAY	87
VILLAGE DE KONAH	TAYLOR	88
PONT DE CHOUSTER	BARCLAY	89
GRANDE RUE À CHOUSTER	Mlle LANCELOT	91
PETITE RUE À CHOUSTER	D. LANCELOT	92
PALAIS DU SEYED ASSADOULLAH-KHAN	BARCLAY	93
LES MOULINS DE CHOUSTER	TAYLOR	95
MIRZA BOZORG		96
IMAN ZADDÈ ABDOULLA BANOU	D. LANCELOT	97
SEYED MIRZA DJAFAR		99
MUR EXTÉRIEUR ET MINARET DE LA MASDJED DJOUMA DE CHOUSTER	D. LANCELOT	101
PONT DE LACHGIAR À CHOUSTER	BARCLAY	103
FABRICATION DU « DOUKH » (PETIT-LAIT)	DIEULAFOY	104
BILDARS		105
HABITANT DU VILLAGE DE VEÏS		106
BATELIER D'AWAS		107
FEMMES D'AWAS		108
MONTREURS DE SINGES À VEÏS	ZIER	109
UN LION SUR LES BORDS DU KAROUN	DIEULAFOY	112
KRAKATAU ET LE DÉTROIT DE LA SONDE. — PARC DE LA RÉSIDENCE DE BUITENZORG	A. DE BAR	113
ÉRUPTION DU PERBOUWATAN	TH. WEBER	117
PHARE DE JAVA'S EERSTE PUNT	A. DE BAR	119
KRAKATAU, VUE DU SUD-EST	TH. WEBER	120
TELOK-BETONG AVANT LA CATASTROPHE	A. DE BAR	121
MAISON DU RÉSIDENT DE TELOK-BETONG	A. DE BAR	122
MONT DES SINGES	TH. WEBER	123
LE « BAROUW » SUR LA RIVIÈRE KOURIPAN	TH. WEBER	125
OSSUAIRE DE SEBESI	TH. WEBER	126
KRAKATAU (PIC DE RAKATA)	TH. WEBER	127
VUE DE L'ÎLE CALMEYER, AUJOURD'HUI DISPARUE	TH. WEBER	128
LA FRISE. — MARCHÉ AUX BESTIAUX À LEEUWARDEN		129
LE WAAG		130
MARCHÉ AUX CHAPEAUX À LEEUWARDEN		131

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Tour inachevée d'Oldehove		133
Porte « Popta » ou « Struiving » à Leeuwarden		136
Le Prinsentuin, parc de Leeuwarden		137
L'ancienne Chancellerie à Leeuwarden		139
Représentation d'une ancienne chambre du village de Hindeloopen au musée de Leeuwarden		141
Le champ de courses à Leeuwarden		143
Maison de détention à Leeuwarden		144
Une auberge près de Leeuwarden, un jour de marché		145
Wiarda state		147
Une porte à Wiarda-state		148
Le Schierstins		149
Vue d'un canal près de Drachten		151
Auberge à Beetsterzwaag		152
Église d'Oltertep		153
Le bois d'Orange		155
Hôtel de ville de Heerenveen		157
Régates à Grouw		158
La côte de Frise à Rijs		159
Allée de Rijs		160
Vue extérieure d'Hindeloopen		161
Vue intérieure d'Hindeloopen		163
Chaire de l'église Saint-Martin à Bolsward		164
Bancs du chœur de l'église Saint-Martin à Bolsward		165
Église de Bolsward		167
Porte d'eau à Sneek		168
Régates sur le lac de Sneek		169
Un corridor de l'asile Popta		170
Une chambre de l'asile Popta		171
Dokkum		172
Hôtel de ville de Franeker		173
Le jeu de paume à Franeker		174
Frisonne en costume national, d'après un tableau d'Eerelman		175
Port de Harlingen		176
LUÇON ET PALAOUAN. — La mer de lait	Th. Weber	177
Une famille poulo-pinang	E. Ronjat	179
Orang-Sakaïs	Van Muyden	180
Cataracte dans l'île de Pinang	A. de Bar	181
Le port de Manille		182
Un pont à Manille		183
Promenade de Sampaloc	D. Lancelot	184
La rue de l'Escolta à Manille	D. Lancelot	185
Indienne de Manille		186
Métisses de Manille		187
Hacienda de Jala-Jala	A. de Bar	188
Samy	E. Ronjat	190
Bords du Pasig	Th. Weber	191
Buffle et charrue	E. Ronjat	192
Famille tagale		193
Église de Mahaijai	A. de Bar	195
Indiens et leurs coqs de combat	E. Ronjat	197
Maison d'angle à Manille, après le tremblement de terre	D. Lancelot	198
Bazar de Luçon à Manille, après le tremblement de terre	D. Lancelot	199
Rue Saint-Roque à Manille, après le tremblement de terre	D. Lancelot	200
Tour de la cathédrale de Manille, après le tremblement de terre	D. Lancelot	201
Carretones (charrettes traînées par des buffles)	Tofani	203
Pipes des Igorrotes	P. Sellier	204

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Types d'Igorrotes	E. Ronjat. . . .	205
Un vantay (lieu de repos) dans la montagne	A. de Bar. . . .	206
Indigènes préparant le tabac	Myrbach	207
Plat double et cuillère en bois des Igorrotes	P. Sellier . . .	208
Archipel des Champignons	Th. Weber . . .	209
L'Arayat	Th. Weber . . .	210
Le Maquiling	Th. Weber . . .	211
Ruines de Siniloan	D. Lancelot . .	213
Le volcan Taal	Th. Weber . . .	215
Église et couvent de Lipa	D. Lancelot . .	216
Négritos de la montagne d'Yriga	E. Ronjat. . . .	217
Le P. Clemente Ignacio	. . . . .	219
Fête à Santa Cruz de Nano	Mlle Lancelot. .	221
Urnes trouvées dans la grotte de Pamine-Taan	P. Sellier . . .	222
Bracelets trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan	P. Sellier . . .	223
Bijoux en or trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan	P. Sellier . . .	223
Fétiches trouvés à Pamine-Taan	P. Sellier . . .	224
VOYAGE AU NÉPAL. — Temple en pierre à Khatmandou	. . . . .	225
Dandy : hamac employé pour voyager dans l'Himalaya	G. le Bon . . .	226
Porteurs népalais	Zier.	229
Grande place de Khatmandou	Taylor	231
Temple à Khatmandou	. . . . .	232
Temples devant le palais de l'empereur à Khatmandou	Barclay. . . .	233
Balcon d'une maison à Khatmandou	. . . . .	234
Façade de la maison d'un seigneur à Khatmandou	. . . . .	235
Temple de Bouddha à Sambunath	P. Sellier . . .	236
Ornementation de la façade d'un palais du Népal	. . . . .	237
Foudre d'Indra devant le temple de Bouddha à Sambunath	Barclay. . . .	240
Vue générale de Pashpatti	Barclay. . . .	241
Jang Bahadur, ancien premier ministre du Népal	P. Sellier . . .	243
Kukhri	P. Sellier . . .	244
Clochette d'un temple bouddhique du Népal	P. Sellier . . .	245
Monnaie d'argent du Népal	P. Sellier . . .	245
Place du palais royal à Patan	Taylor	247
Détails d'architecture d'un temple à Patan	. . . . .	248
Porte de bronze du palais du roi à Patan	. . . . .	249
Grand temple de pierre en face du palais du roi à Patan	Taylor	251
Soldats népalais	Zier.	255
Pilier d'une maison à Patan	. . . . .	256
Grand temple de Buddnath	. . . . .	257
Divinité népalaise, en bronze	P. Sellier . . .	258
Pagode à Bhatgaon	Taylor	259
Bhatgaon : Grande Place; vue d'ensemble	Barclay.	261
La porte d'Or du palais du roi à Bhatgaon	. . . . .	264
Bhatgaon : palais du rajah	. . . . .	265
Bhatgaon : temple de pierre	Taylor	267
Types népalais	Zier.	269
Pagode à cinq étages de Bhatgaon	. . . . .	272
VOYAGE AUX PAYS DES BAGAS ET DU RIO-NUÑEZ. — Un marigot.	Pranishnikoff .	273
Arrivée de Dinah Salifou sur le « Goéland »	Pranishnikoff .	277
Dinah Salifou	Pranishnikoff .	279
Tomba-Couyé dans la vase	Pranishnikoff .	280
Arrivée au Petit-Talibonche	Pranishnikoff .	281
Habitations du Petit-Talibonche	Pranishnikoff .	282
Intérieur d'une habitation au Petit-Talibonche	Pranishnikoff .	283
Fétiches reproduisant la conformation de la tête des indigènes	. . . . .	284

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
PENDA-PENDA ET LES POLISSONS DU PETIT-TALIBONCHE	PRANISHNIKOFF .	285
PRÈS DU VILLAGE DE CATOMBÉ	PRANISHNIKOFF .	287
RENCONTRE DES SIMONS	PRANISHNIKOFF .	288
UNE VUE DU VILLAGE DE COFFIN	PRANISHNIKOFF .	289
FEMMES DU VILLAGE DE COFFIN CONSTRUISANT UNE CASE	PRANISHNIKOFF .	291
ANTICHAMBRE D'UNE CASE AU VILLAGE DE COFFIN	PRANISHNIKOFF .	293
PLACE DU GRAND-TALIBONCHE	PRANISHNIKOFF .	295
FEMMES DU GRAND-TALIBONCHE À LA PÊCHE	PRANISHNIKOFF .	296
DÉBARCADÈRE DU GRAND-TALIBONCHE	PRANISHNIKOFF .	297
KOLA, FRUIT	PRANISHNIKOFF .	298
L'ARBRE KOLA	PRANISHNIKOFF .	299
YOURA-TOWEL	PRANISHNIKOFF .	300
PORTE DE CASASOCOBOULY	PRANISHNIKOFF .	301
MENGA SERA	PRANISHNIKOFF .	302
TROMBES	TH. WEBER . . .	303
ENTRÉE DU POSTE DE BOKÉ	PRANISHNIKOFF .	304
A TRAVERS LA TOSCANE. — LA PORTE DE BONANNO (FRAGMENT)	GOUZTWILLER . .	305
VUE DU LUNGARNO	TAYLOR	307
UN FRÈRE DE LA MISÉRICORDE	E. RONJAT. . . .	309
L'ANNONCIATION : FRAGMENT DE LA PORTE DE JEAN BOLOGNE	GOUTZWILLER . .	311
LE LUSTRE DU DÔME	BARCLAY.	312
LA PLACE DU DÔME	. . . . .	313
INTÉRIEUR DU DÔME	BARCLAY.	315
SAINTE CATHERINE, D'ANDREA DEL SARTO	. . . . .	316
L'ADORATION DES MAGES, PAR NICOLAS DE PISE	. . . . .	317
LA CHAIRE DU BAPTISTÈRE, DE NICOLAS DE PISE	. . . . .	319
ROSACE DU BAPTISTÈRE	GOUTZWILLER . .	320
MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR HENRI VII AU CAMPO-SANTO	MATTHIS.	321
LE CAMPO-SANTO (CLOÎTRE)	. . . . .	323
VASE BACHIQUE	GOUTZWILLER . .	325
SARCOPHAGE DE « PHÈDRE ET D'HIPPOLYTE »	CHAPUIS.	327
MADONE DE JEAN DE PISE	CHAPUIS.	228
LE CAMPO-SANTO (GALERIE NORD)	. . . . .	329
LE « TRIOMPHE DE LA MORT » (FRAGMENT)	G. PROFIT. . . .	330
LE « TRIOMPHE DE LA MORT » (FRAGMENT)	G. PROFIT. . . .	331
FRAGMENT D'UN DES MIRACLES DE SAINT RENIER	St-ELME GAUTIER	332
LE « JUGEMENT DERNIER »	St-ELME GAUTIER	333
L'« IVRESSE DE NOÉ » (FRAGMENT)	St-ELME GAUTIER	334
L'« IVRESSE DE NOÉ » (FRAGMENT)	St-ELME GAUTIER	335
L'« INCONSOLABLE »	. . . . .	336
LE PALAIS DE L'HORLOGE	. . . . .	337
LA « VERGOGNOSA »	E. RONJAT. . . .	338
LES CHAÎNES DE L'ANCIEN PORT DE PISE ET LA STATUE DE JEAN DE PISE AU CAMPO-SANTO	. . . . .	339
CAMPO-SANTO : LA « CONSTRUCTION DE LA TOUR DE BABEL » (FRAGMENT)	St-ELME GAUTIER	340
CAMPO-SANTO : LA « CONSTRUCTION DE LA TOUR DE BABEL » (FRAGMENT)	St-ELME GAUTIER	341
FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINTE-CATHERINE	. . . . .	343
STATUE DE FERDINAND II	E. RONJAT. . . .	344
LA TOUR PENCHÉE	. . . . .	345
LE PALAIS LANFREDUCCI-UPEZZINGHI	A. DEROY	347
LA MAISON DE GALILÉE	. . . . .	348
SANTA-MARIA DELLA SPINA	TAYLOR	349
SAN-PAOLO A RIPA D'ARNO	. . . . .	351
LA VIERGE, PAR NINO PISANO	CHAPUIS. . . .	352
VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'UTAH ET L'ARIZONA. — PIPE SPRING DANS L'ARIZONA	A. TISSANDIER. .	353

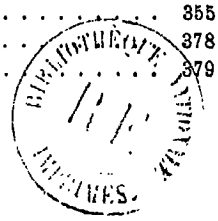
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Grande avenue de Kanab	A. Tissandier.	357
Préparatifs du souper dans la forêt de Kaibab	A. Tissandier.	358
Le désert des antilopes	A. Tissandier.	359
Mer de lave du mont Trumbull	A. Tissandier.	360
Plateau de Toroweap : grands cañons du Colorado	A. Tissandier.	361
Campement indien dans la forêt de Kaibab	A. Tissandier.	362
Vue des grands cañons et du mont San Francisco	A. Tissandier.	363
Forest Lagoon	A. Tissandier.	365
Les Marble Cañons près de Pagump Valley	A. Tissandier.	367
Banc de roches volcaniques et les White Cliffs	A. Tissandier.	368
A travers l'Alsace et la Lorraine. — Pâturage dans les rues de Neuf-Brisach	Lix.	369
Pêcheur d'écrevisses	Lix.	371
Chasse au canard sur les rives du Rhin	Niederhaeuser	373
Orpailleurs du Rhin	Lix.	375
Bateliers (le halage)	Lix.	376
Château de Landskron	Taylor	377
Pêcheur à l'abri	Lix.	381
Sortie d'une passe	Lix.	382
Préparation des saucissons pour les digues	Lix.	383
Castor du Rhin	Lix.	384
Pont du Rhin	Barclay	385
Paysans des îles du Rhin		387
Clayonnage	Lix.	389
Iles du Rhin	E. Schiffer.	390
Chercheur de truffes	Lix.	391
Ancienne maison à Ensisheim	D. Lancelot	392
Le Bénédicité		393
Palais du Conseil souverain à Ensisheim		395
Salle du Conseil à Ensisheim	Winckler	397
Prisonniers de la maison centrale travaillant aux fondations de la prison cellulaire d'Ensisheim	Lix.	399
Aérolithe tombé à Ensisheim		400
Dans le village de Bernwiller (maison natale de Henner)	Lix.	401
Quatre générations de cultivateurs alsaciens : les Rudolf		403
Porcs de la Hart : race Rudolf	Niederhaeuser	405
Vanniers au bord de l'Ill	Lix.	407
Intérieur de l'église d'Ottmarsheim	Barclay	408
Église d'Ottmarsheim (vue extérieure)	D. Lancelot	409
Juifs du Sundgau	Lix.	411
Villageoise du Sundgau		412
Paysan du Sundgau		413
Jean-Jacques Henner		415
Menuisier de Bernwiller		416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Itinéraire de M. V. Giraud, de Dar-es-Salam au lac Nyassa. 3
Plan de Babylone 58
Carte du détroit de la Sonde 115
Carte des îles Krakatau, Terlaten et Lang, après la catastrophe, d'après M. Verbeek. . . 118
Carte de la Frise 135
Carte de Luçon et Palouan. 189
Carte d'une portion du Népal, empruntée à la nouvelle « Géographie universelle » de M. É. Reclus. 227
Vallée du Népal. Carte empruntée à la nouvelle « Géographie universelle » de M. É. Reclus 227
Croquis du Bagatay ou pays des Bagas, depuis le Nuñez jusqu'au Pongo, par M. Coffinières de Nordeck, lieutenant de vaisseau, commandant le « Goéland » 275
Carte des régions parcourues par M. A. Tissandier dans l'Utah et l'Arizona. 355
Cours du Rhin avant la correction en 1827 378
Cours du Rhin depuis la correction en 1882. 379



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE, par M. Victor GIRAUD, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits. 1

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE, par Mme Jane DIEULAFOY, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

Départ pour Babylone. — La traversée du pont de bateaux. — Les zaptiés d'escorte. — Le caravansérail de Birounous. — Convoi mortuaire sur la route de Kerbela. — Iskandéryeh-Khan. — Apparition des tumulus de Babylone. — Un orage en Chaldée. — La plaine de Hillah. — Les rives de l'Euphrate. — La tour de Babel identifiée avec le Birs Nimroud et le temple de Jupiter Bélus. — Le kasr ou château de Nabuchodonosor. — Les jardins suspendus. — Le tombeau de Bel-Mérodach. 49

Pèlerinage à Kerbela. — Le bazar aux pierres tombales. — Entrée en ville. — Visite au consul de Perse. — Insuccès de nos démarches. — Les cimetières et les théologiens de Kerbela. — Retour à Bagdad 60

Départ de Bagdad. — A bord du *Khalifè*. — Arrivée à Amara. — Les chevaux pur sang. — La colonie chrétienne d'Amara. — Une nuit de janvier dans le *hor*. — Les tribus nomades. — Tag Eïvan. — Iman Zaddè Touïl. — Le campement de Kérim-Khan. 65

Dizfoul. — Prospérité commerciale et agricole de la ville. — Visite aux trois andérouns du *naïeb loukoumet* (sous-gouverneur). — Heureuse prédiction. 76

Visite au cheikh Thaer, administrateur des biens vakfs de Daniel. — Départ pour Suse. — Les tumulus. — Le tombeau de Daniel. — Le palais d'Artaxerxès Mnémon. — Chasse au sanglier. — Une nuit dans le tombeau de Daniel. 81

Le site de Djundi-Chapour. — Le village de Konah. — Panorama de Chouster. — Aspect intérieur de la cité. — Misère de la population. — Le gouverneur de l'Arabistan et son armée. 88

Masdjed Djouma de Chouster. — Iman Zaddè Abdoulla Banou. — Départ de Chouster. — Une nuit chez les nomades. — Le village de Veïs. — Awas. — Sur le Karoun. — A bord de l'*Escombrera*. 97

Résumé de l'histoire artistique et littéraire de l'Iran. — Achéménides, Parthes, Sassanides. — Conquête musulmane. — Gaznévides, Seljoucides, Mogols, Sofis, Kadjars 102

KRAKATAU ET LE DÉTROIT DE LA SONDE, par M. Edmond COTTEAU. — 1884. — Texte et dessins inédits. . . . 113

LA FRISE (1883), d'après une relation du journal hollandais *De Aarde en Haar volken*. 129

LUÇON ET PALAOUAN (SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES), par M. Alfred MARCHE. — Texte et dessins inédits. 177

Une excursion dans la province de Wellesley (presqu'île de Malacca). 178

Manille 180

De Manille à la Contracosta. 186

De Manille à la mer du Midi. 190

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Manille à la mer du Sud. 193

Les tremblements de terre de Manille en juillet 1880. 197

Courses au nord, dans le Pangasinan et la Union. — Excursion chez les Igorrotes de Benguet. 202

Plus au nord, chez les Ilocanos. — Excursion dans le district de Lépante. — Retour à Manille par la grande vallée centrale de Luçon. 205

Au mont Maquiling, et de nouveau jusqu'à la Contracosta 210

Voyage au Sud-Est. — Le Taal. — La grande presqu'île des Bicols, ou de Camarines et d'Albay. — Le Mayon 212

Dans les grottes funéraires de l'île de Marinduque 218

Dans l'île de Catanduanes. 223

Voyage au Népal, par le docteur Gustave Le Bon, chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. — Texte et dessins inédits.

Difficultés d'un voyage au Népal. — Négociations préparatoires pour obtenir l'entrée du territoire. — Arrivée à Motihari. — Réunion des porteurs nécessaires pour franchir l'Himalaya. — Beauté du spectacle. — Arrivée dans la vallée du Népal. — Aspect féerique des temples et des palais. — Séjour à Khatmandou. — Curiosité des habitants. — Leurs idées sur la France. — Rencontre de l'empereur. . . 225

Aspect du pays. — Sa constitution géologique. — Ses défenses naturelles. — Vallée du Népal. — Elle formait autrefois un lac. — Insuffisance des connaissances relatives à la géographie du Népal. — Climat du Népal. — Beauté de la contrée. — La faune et la flore. 228

Khatmandou. — Population. — Monuments. — Temples et palais. — Infériorité des monuments de Khatmandou comparés à ceux des autres villes du Népal. — Résumé des recherches de l'auteur sur l'architecture du Népal. — Classification de ses temples. — Visite aux temples de Sambunath. — La foudre d'Indra. 230

Population du Népal. — Son origine hindoue et tibétaine. — Gorkhas et Newars. — Caractère belliqueux des Gorkhas. — Aptitudes agricoles et artistiques des Newars. — Langues du Népal. — Le newari et le parbattia. — Caractère psychologique commun à tous les Népalais. — Vivacité des croyances religieuses et superstitieuses. — Faiblesse de la moralité. — Absence complète de véracité. — Développement très vif du patriotisme et du sentiment de l'indépendance. 239

Histoire du Népal. — Occupation du pays par les Radjpouts. — Anciennes divisions du Népal en royaumes et en principautés. — Son unification au dernier siècle par les Gorkhas. — Luttes du Népal contre l'Angleterre et la Chine. — Guerre de 1814. — Installation d'un ministre anglais à la cour du Népal. — Difficulté de sa position. — Son isolement. — Défiance des habitants à son égard. — Isolement de certains fonctionnaires anglais dans diverses régions de l'Inde 241

Gouvernement du Népal. — Idées différentes qu'on se fait de la souveraineté au Népal et en Europe. — Souveraineté absolue de deux provinces accordées à un sujet. — L'empereur et son premier ministre. — Histoire de Jang Bahadur. — Un Richelieu népalais. — Revenus du gouvernement. — L'armée népalaise. — Puissance militaire du Népal. 243

Ressources des habitants. — Importance de l'agriculture. — Procédés de culture au Népal. — Valeur de l'impôt sur la terre. — L'industrie et le commerce au Népal. — Commerce avec l'Inde et le Tibet. — Salaire des ouvriers. — Bon marché de la vie au Népal et dans l'Inde. — Faible aptitude des Hindous à supporter la fatigue 245

La ville de Patan. — Aspect féerique de la cité. — Beauté de ses monuments. — Le palais du roi et sa porte de bronze. — Anciens monastères. — Temples de pierre et pagodes à plusieurs étages. — Piliers surmontés de statues. — Visite de la ville de Pashpatti. — Ses monuments. 246

Mœurs et coutumes du Népal. — Genre de vie des Népalais. — Nourriture. — Costumes. — Esclavage. — Médecins et maladies. — Avocats, justice. — Code pénal au Népal. — Importance des vaches sacrées. — La famille. — Autorité absolue du père. — Successions. — Le mariage au Népal. — Rigidité des liens conjugaux chez les Gorkhas. — Procédé employé pour supprimer l'adultère. — Suicide des femmes. — Faiblesse des liens conjugaux chez les Newars. — Faculté qu'ont les femmes newars de divorcer à volonté. — Fêtes au Népal. — Sacrifices d'animaux. 248

Régime des castes au Népal. — Son existence chez les bouddhistes et les brahmanistes. — Importance du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régime des castes dans l'Inde entière. — Ses origines et ses effets. — Pourquoi il a été adopté par les Anglais dans l'Inde. 252

La ville de Buddnath et son grand temple. — Rencontre de pèlerins tibétains. — Danse diabolique. — La ville de Bhatgaon. — Importance des temples et des palais de cette ancienne capitale. — Palais du roi et porte d'Or. — Analogie des monuments népalais et de ceux de l'Inde au temps de Mégasthène. 257

Les religions du Népal. — Importance de l'étude du bouddhisme au Népal pour comprendre le mécanisme de la disparition de cette religion dans l'Inde. — Conceptions erronées des Européens sur le bouddhisme. — Son prétendu athéisme. — Lumières que l'étude des divers monuments de l'Inde jette sur les causes de cette disparition. — Résultats des recherches de l'auteur. — Le Népal représente l'Inde vers le septième siècle de notre ère. — Fusion du bouddhisme et du brahmanisme au Népal. — La trinité bouddhique. — Avenir du bouddhisme au Népal. 260

Littérature du Népal. — Son importance. — C'est de son étude que dérive la connaissance du bouddhisme en Europe. — Extraits de divers ouvrages sanscrits publiés au Népal. — Hymnes bouddhiques. — Méditations du Bouddha sous l'arbre de la sagesse, etc. 267

Départ du Népal. — Incidents désagréables du voyage. — Passage de l'Himalaya par une nuit sombre. — Retour à Motihari. — Départ pour de nouvelles explorations à travers les monuments de l'Inde. 271

VOYAGE AUX PAYS DES BAGAS ET DU RIO-NUÑEZ, par M. le lieutenant de vaisseau COFFINIÈRES DE NORDECK, commandant le *Goéland*. — 1884-1885. — Texte et dessins inédits.

Introduction. — Exposé géographique 273

Mission du *Goéland* en 1885. — Le pilote Seymou. — Camfarandi. — Victoria. — Catinou. — Le *balafon*. 275

Dinah Salifou. — Le *boubou*. — Le *sousou*. — Le chef de Boffa. 278

Le Petit-Talibonche. — Un village baga. — Tomba-Couyé 279

Fin du palabre. — La monnaie du pays. — Départ du Petit-Talibonche. — L'île de sable 383

Voyage au village de Coffin. — Kassan. — L'ipéca et le collyre. — Rencontre de Simons. — Catombé. . 284

Le village de Coffin. — Dinah retrouve sa sœur, que poursuivait Carimou. — Idoles bagas. — Danses des femmes. — La tornade. — Traités avec les chefs bagas de la presqu'île Dapierre. — Départ de Coffin. 289

Le Grand-Talibonche. 292

L'*Ardent* revient du Cassini et repart pour le Pongo. — Nous remontons à Victoria ; de là à Bel-Air . . . 294

Le kola (*Sterculia acuminata*). 296

Villages voisins de la factorerie de Bel-Air. — Visite à Casasocobouly. — Le roi Youra-Towel. — Règles de succession chez les rois nalous. 298

Le roi des Landoumans. — Visite à Boké. — René Caillé. — Jean Bayol. — Simons. — Les pièces de cent sous de la République. 300

Sortie du Rio-Nuñez. — Les trombes. 301

Conclusion. — Le Rio-Nuñez. — Son importance. — État politique des Nalous, des Bagas et des Mandifore 302

A TRAVERS LA TOSCANE, par M. Eugène MÜNTZ. — 1882. — Texte et dessins inédits.

PISE. — I. Le Lungarno. — Coup d'œil historique sur Pise. — La Renaissance pisane du onzième siècle. — La place du Dôme. — Les *Frati della Misericordia* 305

II. Le Dôme. — L'architecte Buschetto : le Dédale du onzième siècle. — Les portes de Jean Bologne. — Les tableaux de Sodoma et d'Andrea del Sarto. 310

III. Le Baptistère. — La chaire de Nicolas de Pise. 317

IV. Le Campo-Santo. — Giovanni Pisano et le style gothique. — Le Panthéon des gloires pisanes. — La chaire de Jean de Pise. — Le tombeau de l'empereur Henri VII. — Les chaînes de l'ancien port. — Les Français au Campo-Santo. 321

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V. Les fresques du Campo-Santo. — Le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier*. — La Bible de Benozzo Gozzoli 330

VI. Les fresques du Campo-Santo. — La Bible de Benozzo Gozzoli. (Suite.) 337

VII. La tour penchée 340

VIII. L'*Opera del duomo*. — Charles VIII à Pise et la révolution de 1494 342

IX. Physionomie de Pise. — Un peu de statistique. — La ville des morts 343

X. Les églises de la rive droite. — Sainte-Catherine 346

XI. Les chevaliers de Saint-Étienne. — La Tour de la Faim. 346

XII. L'Université. — L'Académie des beaux-arts. 348

XIII. La rive gauche. — Santa-Maria della Spina. — San-Paolo a Ripa d'Arno. 350

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'UTAH ET L'ARIZONA, KANAB ET LE PLATEAU DE KAIBAB, par M. Albert TISSANDIER. — 1885. — Texte et dessins inédits.

Au pays des Mormons. — Cedar City; maison et famille de l'évêque. — Mines d'argent de Silver Reef. — Virgen River et Toquerville. — *Vermilion Cliffs*. — Kanab. — Méfiance des Mormons. — La journée d'un touriste. — Les Mormons de Pipe Spring. — Les *cow boys* et les troupeaux. — Le mont volcanique Trumbull. — Vallée de Toroweap. — Les cañons. — Le Colorado et ses précipices. — Campement indien à Mangum Spring. — Forêt de Kaibab. — Forest Lagoon et le Sublime Point. — Pagump Valley et les *Marble Cañons*. — Scènes de la source de Navajo Well. — Terrains vert pomme. — Rochers verts et roses. — Serpents à sonnettes. — La vie des Mormons. 353

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884-1885. — Texte et dessins inédits.

Neuf-Brisach, place de guerre. 369

Hydrographie du Rhin. — Le lavage de l'or. 372

Par eau de Bâle à Strasbourg 380

Scènes et paysages des îles 385

Le territoire de la Hart. — Truffes alsaciennes. 390

Ensisheim et la prison centrale 394

Exemple d'un domaine rural bien exploité. 401

Une faisanderie dans les champs 406

Dissertation archéologique sur l'église d'Ottmarsheim. 408

Dans l'atelier de Henner. 413

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS 431

13 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1304e LIVRAISON.

TEXTE

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

Départ de Dar-es-Salam, village de la côte orientale d'Afrique.
Itinéraire de M. V. Giraud, de Dar-es-Salam au lac Nyassa, carte.
Ferrouji, Kamna, Nassib, Zanzibaristes.
Vue d'un puri et indigènes de l'Ouzaramo.
Kamruka, village Uadoé.
Zambué : Une sorcière mende au bûcher.
Vue de Kingani.
Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani.
Rencontre d'un rhinocéros.
Nuit d'orage.
Une porte du village de Hongo.

FAITS DIVERS

ASIE.

Chine et Sibérie. — Les gisements aurifères de la Djoltouga furent découverts en mai 1884 par des Cosaques déserteurs. Cette vallée est située dans la partie la plus occidentale de la Sibérie, du côté chinois de l'Amour, presque en face du petit village russe de Ignatschino.

Comme il n'y a pas de routes de ce côté, on ne peut parvenir jusqu'à ces gisements que pendant l'hiver, grâce aux facilités que donne alors le traînage. Il faut suivre la direction d'Irkoutsk et, en ce point, qui est le carrefour des grandes routes sibériennes, on laisse à gauche la voie qui conduit par la Léna à Iakoutsk, et à droite la grande voie commerciale de Khiakhta à Péking, et l'on prend la route intermédiaire qui mène au fleuve Amour par Nertchinsk.

On peut aussi parvenir à la vallée de la Djoltouga en tout temps par la mer, au moyen du service à vapeur de San-Francisco à Nicolaïef, port créé dans l'estuaire de l'Amour. Il faut alors remonter ce fleuve en bateau pendant 1800 kilomètres, jusqu'à Blagoveschtschensk. A partir de là, faites encore 679 kilomètres et vous êtes dans ce chien de pays de la Djoltouga, à même d'y goûter les conditions d'une vie dont je vais vous tracer le tableau fidèle.

La vie est plus supportable qu'on ne pourrait le croire; c'est qu'il n'y a pas ici de *tchinovniks* (employés du gouvernement), et, s'il s'en risque, c'est pour se faire expulser en deux temps. Nous sommes en république complète. Tous les travailleurs arrivés cette dernière année sont des Russes : galériens échappés, Cosaques en rupture de bouillon de chandelle, déclassés sibériens, quelques indigènes, des Iakoutes, Ostiakes, des Coréens, — le tout compris sous la dénomination générale de Russes. En janvier dernier ils étaient 9000; mais leur nombre est déjà bien supérieur, car incessant est le flot de population qui s'y précipite, comme autrefois en Californie. Outre les 9000 Russes susnommés, il y a environ 6000 Chinois et 100 à 150 étrangers, aventuriers de tous pays, venus d'Amérique en dernier lieu. Ce sont les plus intelligents, mais aussi, de beaucoup, les plus canailles; — ils mènent la masse.

L'organisation russe a prévalu pour tous les Européens, Russes ou Étrangers. Ils se divisent en 732 *artels* ou sociétés coopératives. Ces artels élisent 12 *starostes* ou anciens, qui ne travaillent pas de leurs mains, mais veillent au bon ordre; leur solde est de 200 roubles par mois : ce sont les marchands d'or et les cabaretiers marchands de comestibles qui font les frais de cette police. Ces 12 *starostes* ou anciens sont soumis à l'autorité d'un président dont le pouvoir est discrétionnaire. En ce moment, c'est un Hongrois, Karl Karlovitsch Ivanovitsch (évidemment un Slovaque hongrois). Ce président est un sujet autrichien, un beau gars de trente ans, fort intelligent et menant les citoyens de cette république russe à coups de trique, mais au demeurant assez paternellement et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec la plus stricte justice. Il professe qu'il a affaire à des brutes, mais qu'en sachant les prendre il peut en faire des moutons; sinon qu'ils deviendraient des loups enragés. On reconnaît à Karl Karlovitsch le droit de vie et de mort.

C'est sur le territoire chinois que sont installés les travailleurs, mais hors de la portée des mandarins, qui ne peuvent y venir en force à cause des difficultés d'accès. Ces gens n'ont également aucun souci des tchinovniks russes tant que ceux-ci n'ont pas de Cosaques pour les appuyer. Jusqu'à présent on n'a eu recours aux Cosaques que dans deux circonstances, car les mœurs des Russes sont d'habitude assez douces, et la statistique criminelle n'a enregistré encore que trois assassinats. Une fois on a pendu un Russe qui trichait au jeu et qui s'était avisé de falsifier la poudre d'or, crime des crimes dans un pays de placers; une autre fois on a bâtonné, jusqu'à ce que mort s'en suivît, un Juif convaincu d'avoir falsifié un télégramme annonçant qu'un régiment de Cosaques russes allait occuper les placers : son but était d'acheter aux travailleurs, à vil prix, l'or que ceux-ci se hâtèrent en effet de vendre, de peur de tomber dans la griffe des tchinovniks. Du reste, le code reconnu ici est élémentaire de simplicité aussi bien que de draconisme : tricherie au jeu, falsification des poids ou de la poudre d'or, vol ou brigandage : la mort sans phrase. — Ivrognerie pendant les heures de travail, voies de fait envers les camarades ou recel de femmes : la bastonnade appliquée à la russe sur le dos préalablement mis à nu, et administrée par deux gaillards qui frappent à coups de trique comme font les forgerons sur une enclume. — Insubordination ou querelles amenant perte de temps, mais sans voies de fait : l'amende de 1, 2, 4 jusqu'à 10 zolotniks de poudre d'or (1 zolotnik équivaut à peu près à 10 francs de valeur française).

Les starostes ou anciens sont en même temps bourreaux.

Outre les Russes, organisés comme ci-dessus, il y a des Chinois qui font bande à part et ont leur organisation spéciale, laquelle reste impénétrable. Les rixes entre les Russes et les Chinois sont extrêmement rares, les Asiatiques cédant sur toutes choses et se contentant des terrains dont les Russes ne veulent plus; cependant ils gagnent au moins autant. De même que les Russes, ils ne souffrent pas de femmes sur les travaux. Elles sont reléguées de l'autre côté du fleuve Amour et surveillées par des Molokanes (secte religieuse russe réputée pour sa haute moralité, mais reconnaissant qu'il est avec le ciel des accommodements). Le président actuel, Karl Karlovitsch Ivanovitsch, a fondé deux hôpitaux. L'un d'eux tient lieu de certain hôpital de Paris : il est desservi par deux médicastres qui sont plus sorciers que médecins.

Il y a ici cinq hôtels, mais les lits sont remplis de punaises, les cuvettes sont inconnues, tout le reste à l'avenant. On compte vingt-deux cabarets, en même temps magasins de comestibles et où l'on fait de la musique chino-russe. La concurrence fait que les prix ne sont pas trop exagérés, sauf pour les liqueurs fortes. Un ouvrier, buvant raisonnablement sans s'enivrer, peut vivre avec deux roubles par jour. Or, il en gagne facilement six. Tout se paye en poudre d'or. On entre au cabaret pour demander un verre d'eau-de-vie, c'est-à-dire à peu près la contenance d'un quart de bouteille, et, pour le payer, le client présente son sac de cuir renfermant la poudre d'or. Le « mastroquet » russe y puise la pincée d'or qu'il peut tenir entre le pouce et l'index.

Les employés qui ont des pinces de crabe sont donc justement appréciés des « mastroquets », qui les payent plus cher que les autres; cependant ils usent avec prudence de leurs pinces, car en cas d'abus, l'autorité des starostes et leurs triques interviennent dans les douze heures, et plus d'un cabaretier trop avide, attaché en moins de deux minutes sur un de ses propres bancs, a pu expérimenter sur les cuisses la justice expéditive des anciens et du président Karl Karlovitsch. Vous voyez que, en somme, tout est organisé ici d'une manière sommaire et barbare; et pourtant il y a en tout une certaine justice et un grand sens pratique en vue d'un seul but à atteindre : l'exploitation de l'or.

Voici dans quelles conditions l'or est exploité. Le métal précieux est caché par une couche d'humus ou de tourbe, épaisse de 1m 20, puis par une couche de 2 à 7 mètres d'argile sablonneuse; on trouve ensuite le gravier aurifère. La couche a de 1m 25 à 2m 50 d'épaisseur (les pépites sont rares et petites), puis enfin, c'est un lit d'argile bleue. L'eau est tellement abondante qu'on ne peut exploiter qu'en hiver pendant que la terre est gelée. Alors on amène, des bois voisins, des troncs d'arbres entiers qu'on allume et l'on exploite sur le petit espace qui a dégelé, ensuite on se porte plus loin pour faire la même opération pendant que l'espace qu'on vient d'exploiter gèle de nouveau. Ce mode d'exploitation fait que les sociétés coopératives, les *artels* dont il a été parlé plus haut, ne se composent jamais de plus de huit à quinze ouvriers.

L'exploitation serait plus avantageuse, en été, si l'on creusait un canal d'écoulement des eaux, et le président actuel, Karl Karlovitsch, y songe sérieusement. La richesse du gravier aurifère est prodigieuse : 100 pouds, soit 1600 kilos, donnent en moyenne 7 livres d'or par les procédés primitifs employés jusqu'ici. Les *creadles* américains commencent à peine à s'y introduire; la plupart des Russes et des Chinois se contentent d'une simple sébile qu'ils font tourner entre les mains. — Comme toutes les vallées environnantes sont également aurifères, on peut en conclure que c'est bien une nouvelle Californie qui s'ouvre sur les confins de la Chine.

Il me reste à décrire la physionomie générale de la contrée. Les placers sont dans une vallée encaissée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les contreforts des monts Jablonnoï; cette vallée est longue de trente kilomètres, large de trois, encadrée par deux murailles de 3000 à 4000 pieds de haut formant des pentes raides, ravinées de toutes parts et couvertes de forêts vierges dans le sens le plus strict du mot. Les essences sont presque exclusivement des sapins et des mélèzes entremêlés de quelques tilleuls et bouleaux. Il y a là des bois de construction comme nulle part ailleurs; mais ces forêts et ces contreforts, suivis d'autres vallées également encaissées et aurifères, se continuent par un désert sans eau qu'il faut sept ou huit jours de marche pour traverser. Le passage du côté de la Chine est ainsi absolument impraticable avec les moyens dont on dispose actuellement, de sorte que ce territoire qui est situé sur la rive droite de l'Amour, et qui appartient à l'Empire du Milieu, est une proie facile pour la Russie; il n'est pas douteux qu'un jour ou l'autre elle s'en emparera. Dès maintenant, des ingénieurs militaires russes, déguisés en marchands d'or, lèvent un plan topographique de la localité et des pays environnants.

L'opinion des gens du pays et des mandarins qui s'aventurent ici de temps en temps est que la Chine ne se laissera pas dépouiller sans résistance et qu'il y aura du grabuge avant peu. Au surplus, la Russie se prépare et il y a plus de 8000 hommes, tant Cosaques qu'artilleurs et fantassins, campés dans la région.

A mon sens, vous devriez engager quelques-uns de vos jeunes et entreprenants compatriotes à venir ici en touristes explorateurs. En dehors de l'étude des placers, ils trouveront toutes les distractions désirables, en des chasses exceptionnelles. — Le gibier est plus abondant qu'on ne pourrait le croire. Nous avons trois espèces d'ours : le *Mouroveinik* (fourmilier), ainsi nommé parce qu'il se nourrit de fourmis; il est petit, noir, méchant, ne se couche pas l'hiver; il est d'un tir facile; — le grand, brun, roux, gigantesque, et le *Krestovnik*, avec sa croix de poils blancs sur la poitrine et le ventre. Ces diverses espèces abondent dans le pays, tandis qu'on n'y trouve que très rarement le tigre de Sibérie. Il y a ici, en quantité, des loups, des renards, des lynx, des coqs de bois et de bruyère, des cygnes; on trouve du gibier de plume à foison. Les chevreuils et les cerfs sont également très nombreux.

(*Revue française de l'Étranger et des colonies.*)

Asie centrale. — Des explorations auxquelles s'est livrée en 1883 l'expédition de M. Ivanof, géologue russe, il résulte qu'au point de vue topographique la dénomination de Pamir doit être restreinte à une seule région formée par un haut plateau dénué de toute végétation, et qu'il ne faut point l'appliquer à telles ou telles autres parties du pays dont on avait fait jusque ici comme autant de Pamirs partiels : Pamir Alichour, Pamir Serez, Pamir Kargoche, etc. Les régions ainsi dénommées n'ont, en effet, aucun trait caractéristique commun avec le vrai Pamir, et les indigènes les désignent simplement sous les noms d'Alichour, Serez, Kargoche, etc.

Le Pamir proprement dit est assez nettement limité : au nord, par les monts Alaï; au sud, par l'Hindou-Kouch; à l'est, par les montagnes de Kachgarie; à l'ouest par une ligne qui suit l'origine des premiers champs cultivés. Cette ligne partirait de Kala-Pandj, passerait par Tchardym-Tcharpan sur le Kound, Tach Kourgan sur le Mourghab, Altyn Mazar, sur le Mouk-Sou, pour aboutir à Daraout-Kourgan, dans l'Alaï.

Circonscrit de la sorte, le Pamir se divise en une partie orientale ou région des prairies et une partie occidentale ou région des montagnes.

La région des prairies, plateau de 3000 à 4000 mètres d'altitude, est caractérisée par des vallées couvertes de riches pâturages, analogues à celles du haut Alaï.

La région des montagnes se distingue de la précédente en ce que les vallées disparaissent, pour ainsi dire, ou plutôt se réduisent à des gorges étroites et profondes, resserrées entre les montagnes.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

Arabie. — Cette année, 1885, l'affluence des pèlerins aux sanctuaires de l'islamisme à la Mecque a dû être très considérable, parce que le 28 septembre, le principal jour de fête de l'année religieuse des musulmans, est tombé un vendredi, jour tout spécialement en honneur chez eux.

L'an dernier, d'après un rapport du consul allemand à Djeddah, le nombre des pèlerins a été de plus de 65,000, dont 9300 étaient venus des Indes anglaises, 7700 des Indes néerlandaises, 6300 de Turquie, 2400 d'Égypte, 1330 de Tunisie, 1350 de Zanzibar, 300 de Perse, etc. Le plus fort contingent avait été fourni par l'Arabie : il comptait 21,000 pèlerins.

Mais si le nombre de fidèles qui se rendent à la Mecque s'est augmenté tous ces temps derniers, les largesses se font de plus en plus rares parmi eux, soit que le contact avec la civilisation européenne ait semé le scepticisme dans les classes supérieures, soit que les malheurs qui ont frappé le monde musulman, en atteignant toutes les fortunes, ne permettent plus aux pèlerins de marque de faire les largesses que la tradition leur impose. (*Minerve.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1305e LIVRAISON.

TEXTE.

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Aux bords de la Mgéta.
Songoro apporte un courrier d'Europe et un petit sac de sel.
Passage des sections du canot.
Grenier du Vouassagara dans un buisson.
Passage des ravins sous la pluie.
Vouassagara.
Lancement du canot sur le Ruhaha.
A travers les acacias horridus.
Indigènes Vuahéhé
Le buffle roulait presque à mes pieds.
Hassani Bogo le chasseur.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Comme nous l'apprend le discours de M. le gouverneur-général Tirman au Conseil supérieur, L'ALGÉRIE RAPPORTE MAINTENANT PLUS QU'ELLE NE COÛTE. Voici, en propres termes, les paroles du gouverneur :

Un fait important se produira l'année prochaine, peut-être même dès cette année, et je ne saurais trop le mettre en lumière, car il créera certainement à l'Algérie un nouveau titre à la sollicitude des pouvoirs publics.

A partir du 1er janvier prochain, les produits perçus en Algérie au profit du Trésor atteindront, dépasseront même, la totalité des dépenses civiles incombant à l'État.

Je dis les dépenses *civiles*, car il est évident qu'on ne doit pas faire entrer en ligne de compte les dépenses de l'administration de la guerre. Pour l'armée l'Algérie est un immense champ de manœuvres où, depuis la conquête, se forment ces troupes vaillantes qui sont toujours à l'avant-garde lorsqu'il y a à défendre le sol de la Patrie ou l'honneur du drapeau. La présence d'une armée nombreuse dans la Colonie répond donc, avant tout, à un intérêt national.

On ne saurait non plus comprendre dans le total des dépenses les annuités d'amortissement d'emprunts contractés autrefois pour l'exécution de grands travaux, ni les garanties d'intérêt dues aux Compagnies de chemins de fer. Les premières s'appliquent au passé et les lois annuelles de finances les classent dans la dotation de la dette publique; les secondes constituent non des dépenses, mais de simples avances remboursables ; aussi, pour l'Algérie comme pour la Métropole, les garanties d'intérêt ne figureront plus, à partir de 1886, dans les budgets ministériels, mais feront l'objet de comptes ouverts parmi les services spéciaux du Trésor.

Si l'on fait abstraction de ces éléments, le total des crédits alloués pour 1886 aux services algériens, y compris les services les plus anciennement rattachés, n'atteint pas 39 millions. Les prévisions de recettes, prévisions qui seront dépassées comme toujours, s'élevant à 39,119,203 francs, nous pouvons dire, dès à présent, que l'Algérie produit plus qu'elle ne coûte.

Ainsi, l'ère des restitutions va s'ouvrir : ce n'est plus un mirage, c'est une réalité tangible. Si la France a longtemps semé son or sur cette terre d'Afrique, elle aura, du moins, vu arriver l'heure de la moisson beaucoup plus tôt que ne l'espéraient ceux mêmes qui avaient le plus de foi dans les destinées de l'Algérie.

S'il est vrai que la fondation d'un établissement colonial est un placement à intérêts lointains, et que peu de colonies, même parmi les plus florissantes aujourd'hui, ont atteint l'âge adulte avant un siècle de croissance, il est permis de constater avec une patriotique fierté que, quarante ans à peine après l'achèvement complet de la conquête, l'Algérie est en situation, non-seulement de se suffire à elle-même, mais encore de contribuer aux charges de la Mère-Patrie.

(*Discours du gouverneur à l'ouverture du Conseil supérieur de l'Algérie.*)

— Les recouvrements sur impôts et revenus indirects effectués dans la métropole, en 1884, sont demeurés inférieurs de près de 7 millions à ceux de l'année précédente et de plus de 54 millions aux évaluations budgétaires, tandis que les recettes réali-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nées dans la Colonie ont donné une plus-value de 1,300,000 francs sur les recouvrements de 1883 et de 2,2000,000 francs par rapport aux prévisions de la loi de finances.

Ce n'est pas le résultat d'un fait accidentel. C'est uniquement la conséquence du développement progressif et continu de la Colonie.

Reportant un instant vos regards en arrière, comparez les résultats des années 1882-1883-1884 à ceux de la précédente période triennale.

La statistique agricole constate un accroissement de production de 3,917,000 quintaux pour le blé, de 6,866,000 pour l'orge; elle nous apprend encore que la récolte du vin est montée de 1,072,000 à 2,393,000 hectolitres, et que le cheptel des Européens et des Indigènes, qui comprenait 9,909,000 têtes de bétail pendant la campagne 1881-1882, en comptait 12,773,000 pendant la campagne 1883-1884.

En ce qui concerne le commerce général, malgré un ralentissement accidentel survenu en 1884, l'ensemble des importations et des exportations s'est accru de 110 millions d'une période triennale à l'autre.

D'autre part, le total des recettes des chemins de fer est monté de 34,334,000 francs à 48,303,000.

Si nous consultons le tableau du rendement des impôts, nous constatons, pour tous sans exception, des progressions considérables.

Pendant que les produits de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre se sont élevés de 27,236,000 à 31,003,000 francs, et les droits de Douanes de 20,635,000 à 24,599,000, les recettes des Postes et Télégraphes se sont accrues de 1,999,000 francs et les contributions diverses de 2,251,000 francs.

En résumé, le total général des produits et revenus de l'Algérie, qui ne s'était élevé qu'à 87,220,000 francs pendant la période 1879-1881, a atteint 103,084,000 fr. pendant les trois dernières années écoulées.

La construction des lignes de chemin de fer concédées est poussée avec la plus grande activité. J'ai confiance que si aucun obstacle imprévu ne surgit, l'année 1886 verra disparaître la solution de continuité qui existe encore sur la ligne d'Alger à Constantine et livrer à la circulation les lignes de Batna à Biskra, de Bougie à Beni-Mansour et de Ménerville à Tizi-Ouzou. (*Idem.*)

— L'œuvre de l'extension du territoire civil se poursuit. Nous y apportons toute la prudence nécessaire, mais chaque année est marquée par un progrès.

Les rattachements que je vous annonçais l'année dernière sont actuellement accomplis. Des territoires d'une superficie de près de onze cent mille hectares et comptant plus de 60,000 habitants, sont sortis du régime d'exception pour entrer dans le droit commun. Ce sont : dans le département de Constantine, la partie nord de la frontière tunisienne, le caïdat des Achèches et la région de Msila; dans le département d'Oran, la région de Daya. (*Idem.*)

— Du 1er octobre 1884 au 30 septembre 1885, il a été délivré, par le service de la constitution de la propriété indigène, des titres de propriété s'appliquant à 161,266 hectares, alors que pendant l'année précédente, qui elle-même était en progrès sur les années antérieures, les titres établis n'avaient porté que sur 144,234 hectares. (*Idem.*)

— L'impulsion donnée aux travaux de colonisation s'est ressentie de la modicité des crédits qui nous sont alloués. Cependant 8 centres embrassant 7975 hectares ont été créés, agrandis ou améliorés, et 188 lots agricoles ont été distribués; 14 projets nouveaux sont prêts à être exécutés; enfin de nouvelles études se poursuivent dans les trois départements en vue de la constitution de nouveaux périmètres de colonisation. (*Idem.*)

— Les opérations du séquestre sur les 38 « collectivités » saisies à l'occasion des incendies de forêts de 1881 se sont liquidées par l'entrée de 10,935 hectares dans le domaine de l'État au profit de la colonisation. (*Idem.*)

— M. Marès a dressé un tableau qui donne, de 1850 à 1883 : 1° Le chiffre de la population européenne; 2° l'étendue de la superficie qu'elle occupe; 3° le nombre de bœufs qu'elle possède; 4° le nombre de ses moutons.

Années.	Population européenne.	Superficie; hectares.	Bœufs.	Moutons.
1850. . .	125,963	101,229	9,276	13,692
1855. . .	163,959	133,471	28,821	34,127
1860. . .	188,872	191,242	37,601	43,954
1865. . .	213,061	571,215	86,941	116,970
1870. . .	217,990	571,215	88,084	164,983
1875. . .	293,708	877,693	112,126	186,935
1880. . .	344,749	1,015,335	132,858	242,978
1883. . .	412,435	1,081,876	143,925	300,805

En même temps que l'effectif de la population et la superficie des terres colonisées se développent, le bétail augmente en proportion plus forte....

En 1855 les Européens possédaient 3,96 0/0 des bœufs et 0,63 des moutons; et, en 1883, 15 0/0 des bœufs et 5,23 0/0 des moutons. Le nombre des bœufs est relativement plus grand chez les Européens, et leur produit est plus considérable, parce que les colons tirent un bon parti de leur gros bétail. Quant aux moutons, le manque de grands terrains de parcours empêche les Européens d'en élever pour l'exportation, et celle-ci restera encore longtemps entre les mains des Arabes. La moyenne de l'exportation est de 500,000 moutons par an, chiffre, qui peut être sensiblement dépassé. Dans la dernière période quinquennale, l'Algérie a exporté, année moyenne, 30,000 bœufs. (Paul Muller : *Économiste français.*)

— « Nous avons sous les yeux une très curieuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Note sur la question du reboisement dans le territoire de commandement de la division d'Alger, rédigée par le bureau des affaires indigènes.

Ce territoire de commandement ne comprend plus guère aujourd'hui que la région des steppes ou hauts plateaux, ainsi que le Sahara. Il renferme d'immenses espaces dépourvus d'arbres et des montagnes complètement dénudées. Il en résulte que les pluies sont peu fréquentes, que les sources permanentes sont rares, que les vents, ne rencontrant aucun obstacle, sont violents, dessèchent tout et anéantissent les récoltes, enfin que la température présente des variations quotidiennes vraiment extraordinaires. On voit l'extrême importance qu'il y aurait à boiser ou reboiser cette vaste contrée.

La *Note* passe en revue les diverses régions du territoire de commandement, elle en indique la structure, l'altitude, la température. Puis elle énumère les végétaux qui y croissent spontanément, ainsi que ceux qu'on a réussi à y acclimater. Enfin, elle raconte les essais de reboisement tentés depuis 1882.

Car il y a trois ans seulement que l'on s'occupe sérieusement de ce problème. Lorsque nous occupâmes militairement Laghouat en décembre 1852, le betoum, arbuste qui produit un fruit comestible et une sorte de térébinthe, couvrait toutes les daïas ou bas fonds. L'exploitation qui en fut faite pour les besoins de la garnison, le fit peu à peu disparaître dans un rayon de 30 kilomètres. On détruisit également le jujubier jusqu'aux racines. En décembre 1882, au bout de trente ans par conséquent, l'autorité interdit absolument l'exploitation des daïas, et des gardes champêtres assermentés furent créés pour les protéger. L'intendance introduisit dans le cahier des charges pour les adjudications du bois de chauffage un article excluant les bois de betoum et de jujubier, de sorte que les entrepreneurs eurent à aller chercher du chêne vert et du pin à une distance de 80 kilomètres. Ces mesures protégeaient les daïas encore boisées; quant à celles qui étaient dévastées, on essaya des semis directs de betoum; mais les rats et les gerboises, qui pullulent dans ce terrain et qui sont très friands de la graine de betoum, dévorèrent toute celle qu'on avait semée. Il fallut donc recourir à des pépinières; on en établit six dans le cercle de Laghouat. Les résultats paraissent assez satisfaisants. A côté du betoum on y cultive le vernis du Japon, qui croît rapidement et n'est pas attaqué par le bétail. Il résiste au siroco, mais, tant que ses racines sont peu profondes, il faut l'arroser.

Pour donner une idée des difficultés que présente le climat de ces contrées, avec ses brusques variations, nous citerons quelques chiffres concernant la région d'Ouargla, une des plus mauvaises, il est vrai. A une altitude moyenne de 200 mètres, le thermomètre descend, en hiver, pendant la nuit, jusqu'à — 8°, pour s'élever, pendant le jour, à + 30°, sous abri. En été, au mois de juillet, le thermomètre oscille entre 30 ou 35 la nuit et 54 le jour, maximum observé tout dernièrement à l'ambulance de Rouissat, dans des conditions de précision qui permettent de considérer Ouargla comme le plus chaud de tous les pays du globe où habitent des Européens (?). »

(*Vigie Algérienne.*)

— Le chemin de fer d'Oran à Aïn-Témouchent (qui sera prolongé plus tard jusqu'à Tlemcen) a été ouvert le 8 septembre 1885. Il traverse un pays déjà plus européen qu'indigène.

— Les levés topographiques réguliers ont porté en Algérie, pendant l'année 1884, sur une superficie approximative de 8000 kilomètres carrés, dont 2750 kilomètres dans la province d'Oran, pour les environs de Lourmel, le massif montagneux entre Aïn-Temouchen, Bel Abbès et Mascara; 2630 kilomètres carrés dans la province d'Alger, pour le massif kabyle entre Azeffoun et les Biban; 2560 kilomètres carrés dans la province de Constantine, pour les massifs du Taya et de l'Aoura, au nord de Guelma, ainsi que pour les massifs de l'Ouarech, du Chettaba et du Djebel el Rohl, entre Constantine et Mila. Dans le Sud Oranais, le capitaine Bruneau a exécuté des reconnaissances à 1/200 000e appuyées sur les remarquables levés du capitaine de Castries.

On n'a pas abandonné l'idée signalée l'an dernier d'employer les explorateurs indigènes aux premières enquêtes sur les régions voisines de l'Algérie et sur l'extrême sud, comme les Anglais utilisent les *paundits* hindous pour reconnaître le Tibet et l'Asie centrale. Le Lycée d'Alger étend le cercle d'études des indigènes, de façon à leur permettre de rendre de bons services dans cet ordre d'idées.

Cette année a vu s'effectuer, du 1er novembre 1883 au 31 mars 1884, la troisième et dernière campagne topographique en Tunisie. Six brigades topographiques dirigées par le commandant Lachouque et formant un total de vingt-neuf officiers, ont concouru à l'exécution des derniers travaux sur le terrain.

Limitée au nord par le parallèle de Sfax et au sud par l'oued Fessi, la région levée comprend une superficie d'environ 35,000 kilomètres carrés; elle correspond aux feuilles de Maharès, Gabès et Zarzis pour la côte, à celles de Gafsa et de Kebelli pour l'intérieur.

Cependant il reste encore à lever 5 ou 6000 kilomètres carrés au sud de l'oued Fessi, sur la frontière tripolitaine, puis, dans l'ouest, une bande de terrain près de la frontière algérienne.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie.*)

13 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1306e LIVRAISON.

TEXTE.

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Indigènes de l'Uhéhé.
Vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente.
La capitale de l'Uhéhé.
Passage de la rivière au moyen des sections du canot.
Le veau s'élance sur la chaîne qui se rompt.
« Que c'est beau tout cela », murmura Ferrouji.
Indigènes de l'Usasa.
Une vingtaine de guerriers nous observent du haut d'un rocher.
Trente bandits solidement charpentés.
Arrivée au premier village de Condé.
Coupe de bambous près d'un village de Condé.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Algérie. — « Plusieurs Lyonnais ont aventuré des capitaux considérables dans l'achat et la culture de vastes étendues de l'autre côté de la Méditerranée, dans l'Algérie orientale et dans la Tunisie, depuis seulement trois ans. Quelques-uns ont donné l'élan, et nos concitoyens sont devenus colonisateurs. Avant la fin de ce siècle, il y aura là-bas mille grandes propriétés appartenant à des Lyonnais prévoyants. »

« On ne se fait pas idée ici de la fertilité de ce sol. Qui peut y dépenser vingt mille francs en travaux de défrichements s'assure vingt mille francs de rente. Mais il faut oser une fois et s'en donner la peine. »

— Les eaux de l'oasis de Tozer sourdent au milieu de la couche de sables argileux par environ cent quarante orifices et forment un cours d'eau considérable et rapide, lequel alimente, à l'aide de barrages, presque tous d'origine romaine, des centaines de canaux et rigoles... L'oasis compte près de 400,000 pieds de dattiers appartenant pour la plupart aux variétés les plus recherchées ou les plus productives.

(Doûmet Adanson : *Association française, congrès de Blois.*)

— En 1884, les écoles françaises de la province de Constantine étaient fréquentées par 14,879 enfants.

En 1875, elles le sont par 15,631.

C'est une augmentation de 752 élèves.

— Il y a maintenant 15,546 hectares de vignes dans la province de Constantine, ainsi répartis :

Arrondissement	de Constantine.	2,248
id.	de Bône	4,806
id.	de Guelma	1,293
id.	de Philippeville	5,420
id.	de Sétif.	183
id.	de Bougie	1,596
	Total.	15,546

— D'après M. l'ingénieur des mines Rolland, l'ensemble des puits artésiens français ou arabes de l'Oued-Rir donne plus de 3500 litres par seconde d'une eau dont la température moyenne est 25°1. La vallée de l'Oued-Rir a 130 kilomètres du sud au nord; à son origine, au sud, elle est à 79 mètres d'altitude; à sa fin, au nord, elle est à — 14 mètres.

A une centaine de kilomètres au sud de l'Oued-Rir la zone artésienne d'Ouargla-Ngouça, où il n'y a encore que des puits indigènes, donne par seconde environ 1000 litres d'eau, à la température moyenne de 24°2.

— Nouvelle commune dans la province d'Oran : c'est l'Hillil, bourg situé dans une vaste plaine en partie irriguée, sur l'Hillil, affluent de gauche de la Mina. L'Hillil, colonie prospère, à 19 kilomètres ouest de Relizane, est une station du chemin de fer d'Alger (314 kil.) à Oran (107 kil.)

Égypte. — La *Revue britannique*, dans sa correspondance d'Orient, constate que la langue française se maintient énergiquement en Égypte malgré l'occupation anglaise. C'est en vain que, d'autre part, les Italiens, dont la langue est plus répandue dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couches populaires levantines, font des efforts extraordinaires pour enrayer les progrès du français qui n'a guère été jusqu'ici employé que dans les salons. Tous les avocats, même ceux de nationalité grecque et italienne, ne plaident qu'en français. La langue anglaise, en dépit du nombre exorbitant des fonctionnaires britanniques, reste presque stationnaire. Quant à la langue italienne, elle dépérit, et son domaine va toujours en se réduisant. Le français, lui, s'épanouit en plein. Beaucoup d'Anglais se trouvent même dans la nécessité de l'étudier. En peu d'années, toutes les classes du pays ont adopté notre langue.

Sénégal et Niger. — Le chemin de fer du Haut-Sénégal est entièrement construit des Kayes (900 kilomètres de Saint-Louis) jusqu'à Diamou (54 kilomètres des Kayes), mais si mal que jusqu'au mois de novembre dernier, on ne comptait guère y hasarder une locomotive : il y a en effet des pentes dont on ne peut se faire une idée et des endroits où les traverses des rails sont suspendues en l'air, vu qu'il n'y a pas de ballast et qu'on s'est contenté de niveler à peu près le terrain. Malgré tout on est parvenu à réparer assez bien la voie, et, dans les premiers jours de décembre dernier, on vit arriver à Diamou une locomotive avec deux vagons. Tout le monde en fut fort étonné. Il y a depuis ce moment un service assez régulier : le trajet est parcouru en cinq heures et il y a deux trains par jour.

Diamou est destiné à remplacer les Kayes pour les approvisionnements, les bureaux et les magasins : le climat y est en effet assez supportable, l'eau y est très bonne. On ne conservera aux Kayes que le débarcadère, car il y fait excessivement chaud et c'est un pays très malsain. La plate-forme du chemin de fer est posée presque jusqu'à Bafoulabé qui se trouve à environ 90 kilomètres au-delà de Diamou.

(*Revue de Géographie.*)

— Le commandant Combes est revenu du Niger avec le traité qui met le Bouré sous le protectorat de la France.

Le Bouré, qu'on dit riche en or, est situé sur le fleuve Niger, qui y reçoit le Tankisso, et sur l'une des deux grandes branches du Sénégal, le Ba-Khoy, qui y prend ses sources.

Le Bouré est une assez grande distance en amont de Bamakou.

La France tient donc déjà le grand fleuve par le Bouré, par Bamakou et par le petit fort de Koulikoro, à 70 kilomètres en aval de Bamakou.

— D'après les calculs du capitaine Lannoy de Bissy, les sources de la Gambie doivent être à 1133 mètres d'altitude, celles du Rio Grande à 1145.

(F. Perrier.)

Afrique Portugaise. — Un Lisbonnais originaire de Madère, M. João Augusto de Moura, crée une colonie de 200 familles dans l'Angola méridional, dans le district de Mossamédès, entre le cap Frio, borne des possessions lusitaniennes au sud, et la baie des Pipas. Elle portera le nom de Cordeiro, qui est celui du secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne. Cette colonie sera établie sur une concession de 5000 hectares.

État international du Congo. — Le voyage du lieutenant Wissmann a démontré que la grande rivière Kassaï arrive au Congo sous le nom de Koua. C'est le plus grand affluent méridional du puissant fleuve; elle reçoit le Sankourou, le grand lac Léopold II, le Couango, etc., et, en somme, tous les cours d'eau disséminés dans la partie méridionale du bassin du Congo entre le 16e et le 24e degré de longitude est de Greenwich. Pourtant elle n'a que 410 mètres de largeur à son embouchure, « mais son cours est en ce lieu extraordinairement rapide et profond ». Elle est d'une importance presque inappréciable en ce qu'elle offre une voie navigable commode jusqu'aux environs du 7e degré de latitude sud, où sont ses premières chutes en remontant, celles de Maï Mouméné.

Afrique Hollando-Anglaise. — Depuis la dernière guerre entre les Bassoutos et les Européens, guerre dite du « désarmement » ou des « fusils », une notable portion du peuple des Bassoutos a quitté la plaine pour aller se fixer dans les monts Maloutis. Jusqu'alors ils avaient craint de n'y pouvoir, à cause des gelées précoces, récolter leurs céréales habituelles, sorgho, maïs. Or, tel n'est pas le cas, surtout dans les vallées, qui sont profondes. J'ose affirmer qu'il y a maintenant 600 ou 700 villages dans cette région autrefois absolument déserte, sauf peut-être quelques familles de Bushmen. Mais il importe de se rappeler que les villages indigènes sont beaucoup moins considérables que les nôtres. Admettons que ces 700 villages font à peu près 20,000 hommes.

(A. Mabille : *Journal des Missions évangéliques.*)

— C'est à tort que nous appelons communément *Namaqua* une peuplade hottentote dont le vrai nom est *Nama*, pluriel *Naman*.

Quand, disent les *Mittheilungen*, les Hollandais s'établirent au Cap et y rencontrèrent les Hottentots répandus en ce temps sur tout le pays, ils demandèrent le nom du peuple avec lequel ils se trouvaient désormais en contact. On leur répondit : Namagou (génitif pluriel masculin de Namaï); ils entendirent Namaga, dont on a fait Namaqua. — Quant au nom de Hottentot, maintenant d'un usage général, l'origine en est quelque peu obscure.

Mais, en réalité, ce peuple s'appelle, au nominatif singulier « commun » (par opposition au masculin et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au féminin), *Namaï*, et au nominatif pluriel commun, *Naman*.

En laissant tomber la désinence *i* du nominatif singulier commun, nous avons donc Nama, qui désigne un Hottentot quelconque, et, au nominatif pluriel commun, Naman, qui désigne un certain nombre, un ensemble de Hottentots.

Stellaland. — Nous tenons de M. Merensky, surintendant des missions, l'assurance que le nom de Stellaland n'a aucun rapport quelconque avec les étoiles.

Stellaland est une corruption du hollandais, *stille land*, le pays tranquille, c'est-à-dire le pays dont les Boers se sont emparés sans bruit.

(H. Wichmann : *Mittheilungen.*)

Nouvelle République. — Le Nieuwe Republiek a été fondée en mai 1884 par des « partisans » hollandais venus au nombre d'environ 400, du Transvaal, du Natal, de l'État Libre et de la colonie du Cap, pour porter secours à Dinizoulou, principicule cafre menacé par des compétiteurs.

En échange de leur aide, Dinizoulou, vainqueur de ses ennemis, leur céda quelque 11,000 kilomètres carrés (plus que la Gironde, notre département majeur), beau territoire qui fut partagé en 400 fermes par les condottieri Boers.

Constamment accrus par l'arrivée de compatriotes, les Boers ne tardèrent pas à exiger de Dinizoulou de nouveaux terrains, qu'il fut obligé de leur céder. Ces terrains s'étendent jusqu'à la mer, au sud de la baie de Sainte-Lucie; ils ont été divisés, eux aussi, en 400 fermes.

La « Nieuwe Republiek », proclamée le 16 août 1884, a dans l'état actuel environ 13,000 kilomètres carrés, mais il n'est pas bien sûr que les Anglais laissent ainsi à leurs ennemis les Boers une porte ouverte sur la mer.

La capitale est Vrijheid (Liberté), bourg de la montagne, près des frontières du Transvaal.

— Il se peut, dit M. Wichmann, dans les *Mittheilungen*, il se peut qu'une autre république de Boers soit à la veille de naître. Une députation de Hollandais du Stellaland a offert aide à Khama, dans sa lutte contre les Matabélés — Khama est le chef des Bamangouatos de Shoshong. — Cette aide, ils l'offrent « sous certaines conditions », autrement dit contre une cession de territoire. Si leur demande est agréée, nous verrons quelque jour un État hollandais au nord du fleuve Limpopo ».

Madagascar. — Quatre ans d'observations donnent à Tananarive une chute annuelle de 1340 millimètres de pluie en 115 jours.

1881 s'est résumé par 1070 millimètres, 1882 par 1040, 1883 par 1490, 1884 par 1750. (*Mittheilungen.*)

— Règle générale, les dents d'éléphant de la côte occidentale d'Afrique sont plus élégantes, moins massives, plus transparentes que celles de la côte orientale, lesquelles sont de qualité plus tendre, plus blanche et plus opaque. En examinant des dents bien conservées, un bon connaisseur peut estimer approximativement le degré de longitude ou de latitude sous lequel, au nord ou au sud de l'Équateur, dans la partie orientale ou occidentale du continent, ont vécu les éléphants auxquels elles appartenaient. On admet d'ordinaire que les défenses les plus grosses et les plus lourdes, du poids de 50 kilogrammes, comme on en rencontre souvent à la côte orientale, viennent du nord de l'Équateur. En revanche, au sud-ouest de l'Équateur une défense de 30 kilogrammes dépasse le poids moyen.

Quoiqu'il soit parfois question de défenses du poids de 150 kilogrammes, M. Westendarp n'en a jamais vu d'aussi pesantes; sur un million de dents environ qu'il a eu à examiner en seize ans, la plus lourde pesait 94 kilogrammes....

C'est Pangani qui fournit l'ivoire le plus beau, le plus fin, le plus tendre de la côte orientale : preuve que l'influence du climat équatorial se fait sentir dans la formation de ce produit....

Sur la côte occidentale, c'est du Gabon que vient la belle qualité transparente connue sous le nom d'ivoire vert....

Quant à la qualité, c'est l'ivoire exporté de la limite septentrionale de l'habitat des éléphants qui est le plus grossier et a le moins de valeur; il en est de même de celui de la limite méridionale, Mossamédès; preuve nouvelle que la température exerce son influence sur la qualité : plus un district est élevé et sec, moins l'ivoire est fin; la finesse et la transparence augmentent avec la chaleur et l'humidité....

De 1879 à 1883, l'exportation totale de l'ivoire africain a été en moyenne de 848,000 kilogrammes : 564,000 de la côte orientale, et 284,000 de la côte occidentale, pour une somme variant entre 19 et 22 millions de francs.

Cela suppose une destruction de 65,000 éléphants par année, sans compter ceux qui sont tués pour fournir aux Africains eux-mêmes les objets de parure qu'on rencontre chez eux. (*Gazette Géographique.*)

No 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1307e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Transport des cadavres à Kerbela, dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Rives de l'Euphrate à Hillah, dessin de Dosso, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Passage de l'Euphrate à la nage. Bas-relief antique, héliogravure de Dujardin, d'après une photographie.
Dîrs Nimroud ou tour de Babel, dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Tombeau de Bel Mérodach, dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Pâtre gardant son troupeau sur les ruines de Babylone. « ... *Et je réduirai la terre des Chaldéens à une éternelle solitude* », dessin de Tofani, d'après une photographie.
Plan de Babylone.
Tente arabe, dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Caravansérail à Kerbela, dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Vue de Kerbela, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Le lion de Babylone, dessin de Slom, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Après avoir surabondamment prouvé que les Canadiens-Français ne descendent pas de « brigands, d'aventuriers, de coquins, de réfractaires », d'un « rebut de la France », mais au contraire d'excellentes familles, M. Benjamin Sulte démontre qu'ils n'ont pas non plus de sang indien dans les veines, ou du moins qu'ils en ont excessivement peu :

« Qui de nous n'a pas entendu dire : « Les Canadiens-Français ont du sang sauvage dans les veines. »

Cette assertion se base, paraîtrait-il, sur les données suivantes : 1° le petit nombre de femmes blanches au commencement de la colonie ; 2° nos rapports fréquents avec les tribus indigènes ; 3° la coloration des cheveux, de la peau et des yeux chez certaines familles canadiennes.

Durant la période de 1608 à 1663 où le nombre des femmes françaises était moindre que celui des hommes, chacun des membres de nos familles a laissé des traces nettement indiquées de sa carrière. Toutes les alliances de ce temps nous sont connues. Pas une personne n'échappe au contrôle de l'histoire. De plus, nous savons quel soin prenaient les gouvernants pour empêcher les mariages mixtes, à cause de la facilité avec laquelle les Français se faisaient sauvages une fois « habitués » avec leurs frères de la Forêt. (Les sauvages appelaient les Français leurs frères par amitié.)

Durant l'intervalle en question il y a eu sept mariages de Français avec des Huronnes et des Algonquins, par permissions spéciales. Cinq de ces ménages ont laissé des enfants. La population blanche de la colonie était de deux mille cinq cents âmes en 1663.

Les arrivages si nombreux de colons, hommes et femmes, de 1663 à 1673, établirent une juste proportion entre les deux sexes. On constate quatre mariages mixtes dans le cours de ces dix années, et quatre autres, de 1674 à 1700.

Voilà tout ce que de patientes recherches ont pu nous apprendre. Il est à présumer que nous avons ici le chiffre total de ces unions, durant le dix-septième siècle. Cependant, doublons-le, afin de satisfaire les plus difficiles et nous arriverons, en l'année 1700, avec trente mariages de ce genre, au milieu d'une population de seize mille âmes. Ce n'est pas la peine de discuter.

Le plus ancien de ces mariages est de 1644, époque de la grande concentration des Algonquins autour de Montréal, Trois-Rivières et Québec, à cause des ravages exercés par les Iroquois dans les territoires de l'Ottawa. La race algonquine, déjà en décadence, fut presque anéantie trois ou quatre années après. Tout aussitôt, les Hurons, chassés du Haut-Canada, arrivèrent par petites bandes se ranger sous les murs de Québec. Ces tristes débris de deux nations autrefois puissantes formèrent des bourgades sous la direction du clergé qui, on peut l'affirmer, pas plus que les autorités civiles, n'encourageait les métissages.

Vers 1680, nous voyons les Abénakis et les Sakakis, autres réfugiés, se grouper à Sillery, Bécancour et Saint-François-du-Lac. Le poste iroquois du Sault Saint-Louis et celui (plus mélangé) du lac des Deux-Montagnes datent aussi de ce moment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'administration de ces bourgades était faite avec une sollicitude telle que le moindre individu se voyait surveillé.

D'une part, les campements des nomades n'existaient plus, faute de sauvages ; d'autre part, ce qui survivait de ces peuples habitait, en communautés, des villages placés sous nos yeux. La ruine des indigènes du Bas-Canada était complète en 1660 ; les familles qui restaient ne formaient guère qu'une poignée d'individus.

C'est alors que la colonie française prit son essor. Française elle était, française elle resta car il n'y avait pas assez de sauvagesses pour épouser le demi-quart de nos garçons, en supposant que la chose fût permise : ce qui n'est pas soutenable puisque nous savons qu'elle était défendue.

Je suis très large, par conséquent, en accordant trente mariages mixtes au dix-septième siècle ; il m'est permis d'en accepter encore un moindre nombre pour le dix-huitième, vu que les sauvages diminuaient graduellement et que nous augmentions dans des propositions étonnantes.

Nouvelle-Écosse. — Les Acadiens du comté de Yarmouth occupent six grandes paroisses qui sont, de la plus forte à la moindre, Rivière-aux-Anguilles, Tusket-Wedge, Pubnico Ouest, l'île Surette, Quinan, Pubnico Est.

Ils se développent très vite, notamment ceux de Tusket-Wedge, à l'embouchure du fleuve Tusket. Lentement mais sûrement les descendants des hommes qui secondèrent Subercase dans sa vaillante défense de l'Acadie des anciens jours changent de position avec les enfants des vainqueurs, en s'emparant du sol, moyennant finance. Plymouth et la Petite-Rivière se peuplent de gens qui ne sont point d'origine puritaine, et ça a beaucoup l'air comme si elles allaient devenir avant longtemps des centres français.

(*Moniteur Acadien.*)

Nouveau-Brunswick. — La plus nouvelle comme la plus importante de nos jeunes colonies acadiennes, c'est Rogersville, qui a déjà 1500 habitants. Le chemin de fer intercolonial la coupe en deux, et de chaque côté cette paroisse a une profondeur de 12 à 15 kilomètres du plus beau terrain qui se puisse voir : il n'y a pas mieux dans la province.

Elle devient un lieu d'immigration. Il lui est arrivé récemment de l'île du Cap-Breton une dizaine de colons, tous gens sérieux et connaisseurs en agriculture ; ils seront bientôt suivis d'une trentaine de familles acadiennes venant du même endroit. Si rien d'imprévu n'entrave l'essor de Rogersville, ce sera bientôt l'une des plus florissantes paroisses de l'Acadie.

Située sur les branches du Barnabé, tributaire de droite du Miramichi, elle assure aux Acadiens une place importante dans le vaste comté de Northumberland, qui jadis était tout anglais, et qui en 1881 n'avait encore que 108 habitants de langue française sur 1000 — contre 68 seulement en 1871.

(*Moniteur Acadien.*)

Bas-Canada. — Nous avons eu le plaisir de voir, dit le *Pionnier de Sherbrooke*, un des derniers descendants de la tribu autrefois si puissante des Hurons, M. Nicolas Gros-Louis, fils de M. Etienne Gros-Louis, le célèbre guide que tous nos vieux explorateurs ont si favorablement connu, est actuellement employé par la compagnie du Pacifique canadien pour servir de guide aux arpenteurs qui relèvent le tracé de la ligne de Marieville à Sherbrooke. M. Nicolas Gros-Louis a hérité des qualités de ses pères et c'est pour ainsi dire une boussole vivante. Avec lui, l'aiguille aimantée devient un instrument inutile et qui ne sert qu'à encombrer les voyageurs ; son instinct le guide plus sûrement que le plus précis des *compas*, comme disent nos Canadiens.

— Nous arrivons bientôt à Morin Flatt, autre vallon arrosé par la rivière à Simon, l'un des tributaires de la rivière du Nord, fort remarquable par le grand nombre de scieries, de moulins à carder, à moudre établis sur son cours. La rivière à Simon est longue et on la retrouve même dans le canton Wentworth.

Morin Flatt est la partie la plus riche de Saint-Sauveur et de Sainte-Adèle, paroisses auxquelles il appartient par moitié pour les fins religieuses. Pour les fins civiles et municipales, il est constitué en un territoire dont les habitants sont en grande majorité des Irlandais protestants.

Mais depuis quelques années, on est témoin d'un fait qui se produit dans tous les centres de la province entourés de Canadiens-Français. Ceux-ci commencent à se faufiler parmi les premiers occupants du sol : c'est le forgeron qui va y battre de l'enclume ; c'est le cordonnier qui y tirera le ligneul ; puis le petit marchand viendra ; puis un grand propriétaire jugera bon de quitter cette vallée de larmes et le fermier canadien, tout sournoisement, prendra la place de ses héritiers qui se dirigeront du côté de l'Ouest. Voilà le petit noyau canadien formé. Gare à vous, messieurs les *British!* La paroisse va bientôt succéder à votre township, car ces Canadiens, ça se glisse partout, et délogez-les une fois formés en groupe, si vous le pouvez!

A Morin Flatt c'est déjà ce qui arrive passablement. C'est M. Ch. Benoit qui a risqué le premier pas : les Corbeille, les Dépatie, les Lacasse, les Forget ont suivi rapidement : ils sont deux déjà dans le conseil municipal ; ils ont leur bureau de commissaires scolaires indépendants : une école florissante, et, pour comble d'audace, ne voilà-t-il pas qu'un Canadien-Français vient d'établir ni plus ni moins qu'une bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rerie au milieu même des Irlandais qui trouvent son beurre encore meilleur que le leur.

(*Nord*, de Saint-Jérôme.)

Nord-Ouest. — Que faire des sauvages?

Problème sérieux, compliqué, difficile à résoudre. Il a été discuté durant la dernière campagne, et la nouvelle récente du massacre de huit blancs par les peaux-rouges à la montagne du Cyprès, sur la frontière américaine, lui donne un regain d'actualité. Jusqu'ici le gouvernement canadien n'a eu que des procédés humanitaires et chrétiens à l'égard des sauvages : il s'est étudié surtout à les civiliser, à améliorer leur condition morale et intellectuelle.

L'occupation ou la prise de possession d'un territoire réclamé par quelque tribu a toujours été également suivie d'un traité librement discuté, accepté et signé par les indigènes. Nous ne prétendons pas que les agents de l'autorité aient rempli à la lettre, dans tous les cas, toutes les conditions de ces traités. Mais nous voulons dire que le gouvernement n'a jamais voulu, ne pouvait vouloir, dans son propre intérêt, tromper les sauvages, et que les abus des subalternes, s'il en a été commis, lui restent évidemment étrangers.

Lorsque le buffle couvrait, pour ainsi dire, la plaine de ses innombrables troupeaux, le peau-rouge ne souffrait ni de la faim ni du froid. La chair et la peau de l'animal suffisaient amplement à son existence. Poursuivi, traqué de toutes parts, le buffle finit par disparaître, et à partir de ce jour le sauvage imprévoyant eut faim, malgré les rations qui lui sont distribuées et que lui assurent les traités. On conçoit aussi que le régime des réserves, régime qui ne s'accorde guère, en fin de compte, avec ses habitudes nomades, ne saurait avoir pour sa rude nature tous les charmes de la vie errante et vagabonde.

Ne nous étonnons donc pas trop si les sauvages, d'ordinaire remuants, inquiets et soupçonneux, se sont laissés entraîner dans un mouvement qui devait, au dire des agitateurs, leur rendre et la liberté et le pays perdus, sans compter les dépouilles enlevées à l'ennemi. Mais si nous ne devons pas être surpris outre mesure de l'attitude hostile d'un certain nombre de sauvages, dans ces circonstances, il faut, d'autre part, songer aujourd'hui à se protéger. Sur ce point, les opinions varient.

D'aucuns prétendent qu'il faudrait, sinon désarmer absolument les sauvages, du moins restreindre la vente ou la distribution parmi eux des armes perfectionnées et leur en imposer par un déploiement de forces militaires. D'autres sont d'avis que les sauvages, pas plus que les blancs, ne sont cultivateurs-nés, et que le gouvernement ferait bien de leur enseigner des métiers aussi bien que la culture. D'autres, enfin, voudraient supprimer les relations des tribus et la direction des chefs pour leur substituer les rapports naturels de la famille et la légitime responsabilité des individus.

Le R. P. J. Decorby, O. M. I. de la mission de Saint-Lazare, Fort-Ellice, a traité cette question à son point de vue dans une lettre qu'il adressait, il y a quelque temps déjà, au *Times*, de Winipeg. Ce dévoué missionnaire, qui compte seize années d'expérience au Nord-Ouest, dit qu'il n'y a que deux moyens d'arriver à une solution : dompter les sauvages par la terreur ou les civiliser. Il ne croit pas à l'efficacité réelle du premier moyen représenté par la police à cheval, dont la valeur morale ne lui paraît pas bien sûre, et se prononce énergiquement pour le second. Ce qu'il demande, c'est de ne pas entraver, mais de favoriser l'œuvre du missionnaire, de l'instituteur, du maître d'école, qui ne sont pas assez rétribués pour leur permettre de faire toute la somme de bien possible dans les réserves des sauvages. Le crédit affecté à l'éducation, à l'instruction religieuse et laïque des indigènes est insuffisant, selon lui, et les missionnaires sont obligés, malgré leur pauvreté, d'encourir des frais et des dépenses dont le gouvernement lui-même devrait se charger, puisqu'il en est responsable.

Comme tous nos lecteurs le savent, du reste, le R. P. Lacombe est une autorité et une puissance parmi les sauvages, qu'il connaît parfaitement, à tous les points de vue. Rien de ce qui les concerne ne lui est caché : il connaît leur caractère, leurs habitudes et leurs qualités, de même que leurs faiblesses et leurs vices. Dans une entrevue dont le rapport a paru dans un dernier numéro du *Times* de Winipeg, l'infatigable missionnaire déclarait que le mieux serait de parquer tous les sauvages sur une vaste réserve de quarante à cinquante milles carrés. Nous citerons ce qu'il ajoutait :

« Il leur serait défendu de s'absenter de la réserve sans raison valable. Naturellement, on leur permettrait d'aller à la ville, par exemple, pour y trafiquer, mais il leur faudrait retourner à la réserve, aussitôt les affaires finies. On leur défendrait aussi d'établir des camps çà et là, comme la chose se pratique ici.... Je pense que l'on pourrait décider les sauvages à se fixer sur cette réserve, et je n'ai aucun doute que les différentes tribus n'y vécussent paisiblement ensemble. Les sauvages travailleraient et seraient payés pour leur travail, ce qui leur donnerait le moyen de se pourvoir de ce qui leur est nécessaire. Quant à ceux qui seraient incapables de travailler, le gouvernement aurait à les faire vivre. Sur la réserve, le gouvernement pourrait établir des magasins où les marchandises seraient vendues aux sauvages au plus bas prix possible.... »

Ce projet dont nous n'indiquons que les grandes lignes a été soumis, dit-on, au gouvernement, qui aurait prié le P. Lacombe d'exprimer ses vues sur un problème qui s'impose forcément à l'attention des autorités. (*Presse, de Montréal.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1308e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Teinturerie d'indigo aux environs de Dizfoul, dessin de Tofani, d'après une photographie.
Barque arabe et vue du Tigre à Amara, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Une nuit de janvier dans le hor, dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Arabe Beni Laam, gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Femme arabe de la tribu des Beni Laam, dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.
Iman Zadèh Ismaïl, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Tag Eivan, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Fabrication du pain chez les nomades, dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Les mirzas (secrétaires) du gouverneur de l'Arabistan, dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Vue du pont et de la ville de Dizfoul, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Bibi Dordoun, dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Mastabah khanoum dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU NORD.

Nord-Ouest. — Un Canadien, M. G. Des Georges, qui a parcouru le Nord-Ouest, et qui y a commandé la compagnie des Métis de Saint-Albert, croit qu'une grande partie de cet immense pays est moins habitable qu'on ne le dit.

« Ce Nord-Ouest, écrit-il, ce Nord-Ouest dont on a dit à la fois tant de bien et tant de mal, ne mérite pourtant ni l'un ni l'autre. Dans cette immense contrée on peut trouver des terrains au goût de tout le monde, propres à toutes les exploitations possibles, mais encore faut-il les chercher....

« Nous connaissons déjà depuis longtemps ce qu'il y a de mieux dans ces vastes espaces, ce qu'il y a de mieux fait pour recevoir l'immigration canadienne et européenne : c'est tout simplement la province de Manitoba.

« Sans doute, dans les autres parties du Nord-Ouest, on peut trouver des terres aussi riches et des paysages plus beaux qu'en Manitoba, mais ce qu'on y trouve rarement, c'est une température qui donne des espérances à peu près certaines de récolte.

« Plus vous vous rapprochez des Montagnes Rocheuses, plus le climat devient doux, vous dira-t-on, plus la neige diminue. C'est vrai en parole, mais en fait c'est ruineux ; à l'exception des terres placées dans le voisinage de grands lacs ou de rivières considérables vous avez, tous les mois de l'année, des froids qui détruisent les récoltes cinq fois sur six, et les terres placées dans les conditions désignées plus haut ne sont protégées que par les vapeurs chaudes qui se dégagent des eaux surchauffées par le soleil dans le jour. Je pourrais citer des exemples de gens gelés à mort pendant le mois de septembre et même pendant le mois d'août.

« J'ai trouvé les sauvages plus maigres en 1885 qu'en 1870.

« On m'a donné les raisons de cette maigreur. En 1870, les bisons pâturaient encore dans les prairies en troupeaux considérables et les fiers cousins de Chactas n'avaient que vingt pas à faire pour s'assurer le rôti quotidien. Souvent même ils étaient obligés de tuer les bisons pour se frayer un passage dans les prairies, au milieu de ces obstacles vivants, ou pour s'assurer à eux-mêmes et à leurs familles la place nécessaire au repos de la nuit.

La chasse venait-elle à manquer, avec les engins les plus primitifs, en cinq minutes, dans n'importe quelle rivière, l'Indien pouvait ramasser assez de poissons pour se repaître lui, sa famille et ses chiens. Le Bon Dieu se chargeait de la nourriture des bêtes de somme en leur fournissant du bon foin qui servait en même temps de litière aux hommes et aux bêtes. Alors, tout était facile.

Les temps sont bien changés : le bison exterminé par des chasses sans prévoyance et sans but n'existe plus qu'à l'état de légende.

Parmi les Métis de Saint-Albert que j'ai eu l'honneur de commander, on m'a cité plusieurs chasseurs qui avaient sur la conscience la mort de 18 à 20 buffalos tués dans une seule journée ; un d'entre eux même en avait tué 34 pour sa part, et cela en six heures de temps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Métis employaient une partie de la viande provenant de ces hécatombes à faire du *pemican*. Mais l'Indien, qui considère comme indigne de lui toute espèce de travail, ce travail dût-il assurer la nourriture de sa famille pendant une semaine, l'Indien tuait pour le plaisir de tuer, et le massacre était sans aucune espèce de profit.

J'ai entendu des gens qui connaissent bien l'Ouest, et qui par vocation sympathisent avec les sauvages, m'affirmer que sur 30,000 livres de viande abattues dans une seule chasse, 300 à peine avaient reçu un emploi raisonnable.

Après le bison, le gros gibier à poil, décimé, a rapidement gagné des solitudes que protège encore la paresse innée des Indiens; le poisson des rivières et des lacs, pêché dans toutes les saisons, détruit au moment de frayer, a diminué non moins vite. Il y a dix ans, à la Mission du Lac à la Biche, avec trois hommes et deux bateaux, en huit jours, on prenait le poisson nécessaire à l'hivernage des cinquante personnes que Mgr Farand est obligé de faire vivre; l'année dernière, 10 hommes et 8 bateaux ont pu à peine, en trois semaines de pénible travail, prendre les 28,000 poissons indispensables à toute cette population; et chaque année les charges augmentent, le poisson diminue.

La spéculation a fait cause commune avec l'imprévoyance des Indiens, et dans une seule année, dans un seule poste, on a vendu 128,000 peaux de bison. Notez que les peaux des femelles ont seules une valeur commerciale, la dépouille du mâle n'ayant jamais pu être préparée pour le commerce ».

(*Monde, de Montréal.*)

Alaska. — Avec les îles qui en dépendent plus ou moins, l'Alaska comporte un système de 61 volcans dont plusieurs en activité. Comme en Islande et en Nouvelle-Zélande, ceux qu'on trouve en Alaska sont à côté des glaciers, des thermes, des lacs de soufre et de salpêtre, des sources minérales en ébullition. Le cratère du Goreloï renferme une source minérale chaude qui n'aurait pas moins de 30 kilomètres de pourtour, c'est-à-dire presque la longueur du développement de l'enceinte fortifiée de Paris.

M. le missionnaire Sheldon Jackson divise l'Alaska, pour son climat et ses productions naturelles, en trois zones.

Le territoire du Yukon, au nord, dont les températures extrêmes sont de + 40° à — 50° centigrades, avec une moyenne de — 6°, et dont les animaux à fourrures forment la richesse principale.

Le territoire aléoutien, qui renferme la presqu'île d'Alaska, la côte du nord-ouest et les îles Aléoutes; il a comme extrêmes de température + 30° et — 26°, avec 2° comme moyenne; les pêcheries forment sa ressource essentielle.

Enfin le territoire de Sitka, au sud-ouest : il est caractérisé, grâce au passage du courant de mer tiède nommé Kourosivo, par un climat plus clément que celui des deux autres zones. Le thermomètre y oscille de — 17°, qui est la température hivernale de la Virginie et du Kentucky, à + 23°, qui est la température estivale du Minnesota. La moyenne générale annuelle est de + 6°. Le Sitka, excellent champ pour l'émigration, renferme en outre de magnifiques forêts de cèdres et de pins, avec des mines de charbon et de métaux de toutes les espèces, sauf l'argent et l'étain.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

— Le lieutenant Schwatka a reconnu tout le cours du fleuve Yukon, qui, avec ses 3570 kilomètres de développement, dont 1370 dans la Colombie anglaise, forme la principale artère de l'Alaska.

Après la traversée des chaînes littorales, c'est aux sources même du fleuve, à un petit lac presque toujours gelé au fond d'un ancien cratère, que M. Schwatka commença son exploration. Mince filet d'eau d'abord, qui franchit un chapelet de sept ou huit lacs reliés par de profonds défilés, le Yukon ne tarde pas à cheminer majestueusement à travers une contrée qui lui envoie, de droite et de gauche, le tribut d'affluents dont quelques-uns ont l'importance de la Seine. Au fort Selkirk, que le lieutenant Schwatka détermina en latitude et longitude, le lit du Yukon, parsemé de nombreux îlots, n'a pas moins de 850 mètres de largeur. Il reçoit tout près de là, sur sa droite, l'ancien Lewis River des trafiquants, la Pelly River, que le capitaine Robert Campbell, de la compagnie de la baie d'Hudson, avait descendu en 1852, et que, sur son autorité, on avait considéré comme la tête principale du grand fleuve. M. Schwatka a constaté que la Pelly River, charriant seulement les trois cinquièmes du volume d'eau du Yukon, ne peut prétendre qu'à la qualification de tributaire.

En aval de Fort Selkirk, et jusqu'à l'île Saint-Michel, le Yukon est vaseux, il est contourné en méandres et semé d'îles. Large de 15 à 18 kilomètres, il se resserre de temps à autre jusqu'à 250 mètres; la rapidité du courant oblige alors à décharger les canots pour faire des portages.

Au delà, le fleuve, qui atteint jusqu'à 22 kilomètres de largeur, sillonne de vastes plaines sous 165° 30′ de longitude ouest; il débouche enfin à l'océan Glacial par cinq grand bras qui s'étalent en un delta de 100 kilomètres.

Tout en décrivant le fleuve, M. Schwatka donne des détails fort intéressants sur les indigènes riverains dont les uns sont tout à fait misérables, tandis que d'autres jouissent d'une aisance et d'une civilisation relatives.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

États-Unis. — Dans la décade 1870 1880, les États-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Unis ont reçu 2,812,191 immigrants. Dans le lustre 1880-1885, il leur en est arrivé 2,968,158, bien que l'année 1884 ait été à ce point de vue fort au-dessous des précédentes.

— On peut citer plus d'un vieil État de la Confédération qui a prêté une aide fort effective à la colonisation des jeunes États de l'Ouest et de ses Territoires naissants.

Par exemple, le vieil État de Vermont, qui appartient au groupe de la Nouvelle-Angleterre, se distingue par une sorte de vocation colonisatrice innée chez ses habitants, et c'est précisément pourquoi sa population propre reste stationnaire. D'après le cens de 1880, il aurait dû y avoir dans le Vermont 420,000 blancs nés dans cet État; mais en réalité on n'en trouvait que 251,000; en d'autres termes, les 42 centièmes des natifs de l'État de Vermont s'étaient transportés ailleurs.

Le deuxième rang comme migrateur à l'intérieur, s'il est permis d'ainsi dire, appartient au New-Hampshire; la proportion de citoyens qu'il a envoyés dans l'Ouest est de 35 pour 100; viennent ensuite le Connecticut avec 26 pour 100; le Maine, le Rhode-Island, le New-York avec 25 pour 100, et le Massachusetts, avec 20 pour 100.

(*Économiste Français.*)

— Un rapport récent établit que les États-Unis emploient 52,805 hommes à la pêche aux huîtres, et que cette pêche produit annuellement 152,500,000 fr., tandis que la France n'y emploie que 29,431 (?) personnes, qui ne produisent qu'une valeur de 17,322,825 francs. (*Moniteur Acadien.*)

OCÉANIE

Iles Sandwick. — Le recensement du 26 décembre 1884 a relevé dans l'archipel une population de 80,578 personnes, soit 22,593 de plus qu'au 27 décembre 1878, où la population n'était que de 57,985 hommes.

Cet accroissement n'est pas dû, tant s'en faut, au développement de la race indigène : pendant ces dix ans, elle est descendue de 44,088 à 40,014; à cette décroissance la lèpre a grandement contribué.

L'augmentation vient principalement de l'immigration chinoise, qui a été comparativement énorme. L'archipel d'Havaï possédait, au jour du recensement, 17,934 Chinois, dont 871 femmes seulement, soit plus du cinquième (22 pour 100) de la petite nation des Sandwich.

40,014 Canaques et 17,934 Chinois font ensemble 57,948 personnes, ce qui laisse 22,630 individus aux autres origines, Portugais des îles, Anglais, Yankees, Allemands, Polynésiens et Micronésiens divers.

Iles Loyauté. — Les habitants des Loyauté appartiennent, les uns à diverses sectes protestantes, les autres, moins nombreux, au culte catholique. Les enfants de ces derniers vont aux écoles dirigées par les Maristes français, qui leur donnent l'enseignement dans notre langue. Les protestants suivaient des écoles dirigées par des missionnaires anglais, aidés de « teachers » indigènes. Là l'on n'apprenait aux enfants que la langue anglaise, on ne leur faisait chanter que des psaumes anglais et le *God save the Queen*, d'où, logiquement, il s'en suivait que, dès leur plus tendre enfance, les indigènes ainsi élevés pouvaient se croire, et se croyaient, les sujets de sa Gracieuse Majesté.

Vers la fin de l'année dernière, le gouvernement français, à bon droit désireux de faire cesser une telle anomalie, a ouvert pour les enfants protestants sept écoles dans l'île de Maré, à Ro, à Tadin, à Nech, à Pénech, à Tained, à Médon, dans le but d'inculquer la langue et les sentiments français. Ces nouvelles écoles sont dirigées par des Français et l'enseignement y est donné dans notre langue à l'exclusion de toute autre. Au lieu du *God save the Queen* ou des psaumes de David accommodés à l'anglaise, les enfants, dont l'instinct musical est très développé, font résonner à pleine voix nos chants patriotiques, ou les chœurs de Saintis, voire de Laurent de Rillé.

Bien que n'existant guère que depuis un an, ces écoles sont déjà assidûment suivies par 800 enfants environ, dont les progrès sont vraiment extraordinaires. (*Gazette Géographique.*)

Nouvelle-Zélande. — La Nouvelle-Zélande grandit maintenant d'elle-même autant ou plus que par l'immigration.

En dix ans, de 1873 à 1882, il lui est arrivé 166,682 personnes, mais comme il en est reparti 64,603, l'accroissement, de ce chef, n'a été que de 132,079 en dix années, soit de 13,208 par an.

Or, l'année 1882, par exemple a donné un excédent de naissances de 13,308.

Il n'y a plus que 41,601 Maoris dans l'île du Nord, que 2061 dans l'île du Sud; plus 125 dans l'île Chatham. Avec 310, qui se trouvaient ce jour-là en prison, la Nouvelle-Zélande possédait donc, le 31 décembre 1882, environ 44,000 Maoris. Quant aux Chinois, il y en avait 5004, dont 9 femmes seulement.

13 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1349e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tombeau de Daniel, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
L'Ab-Disfoul et les sanctuaires de Daniel Thaer, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Intérieur de la tour qui précède le tombeau de Daniel, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Le tumulus de Suse, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Base d'une colonne du palais d'Artaxercès Mnémon, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Village de Konah dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Pont de Chouster, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Grande rue à Chouster, dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Petite rue à Chouster, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Palais du seyed Assadoullah-Khan, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Les moulins à Chouster, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Mirza Bozorg, gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — Le comte Russell-Killough a passé neuf jours dans la grotte-abri qu'il a fait creuser sur le Vignemale, à 3200 mètres d'altitude. C'était au plus fort de l'été de 1885.

La grotte, dit-il, a 16 mètres cubes, et sa surface est de 8 mètres carrés. A sept, on dort très bien; à huit, moins bien; à neuf, très mal; et à dix, pas du tout. Après cela, on s'écrase. Vingt-cinq personnes peuvent s'y tenir debout sans se baisser.

Un fait assez curieux pour étonner M. Tyndall lui-même, malgré son expérience des glaciers de la Suisse, c'est la rapidité extraordinaire de l'évaporation des neiges à ces hauteurs, sous un soleil pyrénéen. A cela il y a sans doute deux causes : l'extrême sécheresse de l'air, et sa diminution de densité, qui, sous nos latitudes, donne une puissance énorme aux rayons du soleil.

Après de minutieuses observations faites à la source du glacier oriental du Vignemale dans le courant de trois années, je me suis convaincu qu'en été la plaine de neige qui sert de réservoir à ce glacier s'abaisse d'au moins 2 mètres par mois sous le seuil de ma porte.

Ce qui fait qu'en quatre mois, durée probable de la fusion, le niveau du glacier doit descendre de 9 mètres environ.

C'est même là certainement un minimum. Et c'est pourquoi j'ai fait sceller de petites barres de fer dans le rocher sous l'orifice de mon abri, sans quoi il deviendrait souvent inaccessible à la fin de l'été. Avant la canicule, c'est l'inverse qui arrive. La caverne est alors invisible : elle est aussi masquée par le glacier qui la domine que celles qui disparaissent au pied de nos falaises sous les immenses marées de l'Océan, et ce n'est qu'à la fin de juillet qu'elle recommence à voir le jour.

Et c'est alors aussi que reparaissent les fleurs; car il y en a sur le Vignemale. Sans doute, leurs épithètes font grelotter : c'est si souvent du *nivalis*, du *glacialis*, du *grœnlandica;* mais elles ont des couleurs et se couvrent parfois de charmants papillons....

Quant au règne animal, depuis que je me suis fixé sur le Vignemale, et qu'on y trouve de quoi manger, il y a pris une certaine extension. Ce n'est plus un désert.

Sans parler des isards, j'ai vu, tout au sommet d'un pic, un campagnol des neiges. Une abeille m'a tenu compagnie quelque temps. J'ai vu des mouches ainsi qu'une araignée. Les vautours et les aigles me regardent, mais de loin. Les indolentes coccinelles (bêtes du bon Dieu) sont très communes. Enfin j'ai pu si bien apprivoiser trois chers petits pinsons, l'été dernier, qu'ils ne me quittaient plus. Ils passaient leur temps à me faire des yeux doux, à sautiller sur le glacier, à s'y laver et à manger devant ma porte. Ils s'envolaient le soir sous un rocher voisin et revenaient me dire bonjour au lever du soleil. C'étaient toujours les mêmes : je leur avais donné des noms, et je me mis vraiment à les aimer. Ils n'avaient qu'un défaut : ils ne chantaient jamais. Ce n'était pas le cas de dire : « gai comme pinson ». S'ils avaient eu un peu de voix, nous aurions pu organiser quelques trios

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les jours de réception extraordinaire. Peut-être que le silence de la nature les effrayait.... C'est contagieux.

Sur le climat d'été de ces pays glacés, comme il y en aurait long à dire! Il ne ressemble à rien, ni à l'été, ni à l'hiver des plaines, et il n'a même aucune analogie avec l'hiver du Nord. C'est un violent mélange des quatre saisons ensemble. C'est un climat extrême dans toute la force du terme. Il est vrai qu'on s'y porte à merveille; mais c'est à cette condition de veiller sur sa poitrine, et d'éviter un rhume ce qui n'est pas facile, car on grille au soleil et l'on gèle à côté.

On a parfois 30 degrés centigrades de différence entre le soleil et l'ombre! Il y a aussi des écarts incroyables entre le jour et la nuit. Il en résulte qu'on passe à chaque instant de l'été à l'hiver; même au repos, quand on est exposé à la fois au soleil et au vent, on a tout un côté du corps littéralement transi, et l'autre rôti.

Dans ces conditions-là, un rhume est bien vite pris, et il peut devenir grave en quelques heures; c'est presque inévitable lorsque sur une surface d'un kilomètre carré on trouve toutes les températures imaginables.

Mais, à l'état normal, de quelle santé l'on jouit dans un milieu si pur et si tonique! En huit jours on devient un athlète!

En général, le ciel est bien plus bleu que dans la plaine, et même qu'à Gavarnie. Les nuits surtout sont admirables. La neige leur donne l'éclat et la splendeur des nuits du Nord, mais sans leurs froids terribles; au mois d'août il gèle à peine, et le matin il fait presque toujours de 3° à 5°. Les orages sont superbes, mais trop fréquents. L'été dernier, c'est devenu un abus.

La pluie est rare, presque inconnue, car je n'ai vu pleuvoir qu'une seule fois ».

(*Club Alpin-Français.*)

— Au sud-est de Meyrueis et du signal de la Croix-de-fer, à l'est de Saint-Sauveur-des-Pourcils, la nature a exécuté à coups de siècles une de ces œuvres qui confondent l'imagination : tout le plateau où coule le ruisseau de Bonheur, en amont du hameau de Camprieux (1128 mètres d'altitude), formait jadis un lac; par-dessus la rive occidentale, le cours d'eau tombait en une cascade de 120 mètres de haut dans la vallée de Saint-Sauveur.

Mais un point faible s'est offert parmi les calcaires de cette berge; aujourd'hui le lac et la cascade ont disparu; sous le point coté 1128 mètres dans la carte de l'Etat-Major nommée Sévérac, existe maintenant un tunnel parfaitement rectangulaire, haut de huit à douze mètres; large de 12 à 20 mètres, long de 70 à 80; on peut le parcourir aisément à pied sec aux basses eaux. Quel contraste fait le mince ruisselet actuel avec le travail d'érosion accompli pour cette admirable percée! Les proportions harmonieuses de la monumentale galerie sont dignes d'un architecte ingénieur.

Vous croyez qu'au bout du souterrain, le Bonheur reprend son cours normal? Loin de là! Nous ne sommes pas à la fin de nos étonnements! La sortie du tunnel débouche au fond d'un entonnoir profond de 20 mètres, à parois tronconiques. A gauche s'ouvre une caverne qui se prolonge à 40 ou 50 mètres au delà.

Un puits profond est béant dans cette grotte; c'est la bouche d'une fissure du plateau qui avale le Bonheur tout entier; et je ne crois pas, cette fois, qu'on ose jamais suivre son cours dans les conduits de la montagne : aucun aven n'est plus noir et formidable. Cette solution de continuité a été fort bien indiquée sur la carte de l'État-Major, feuille de Sévérac. Il faut cependant retrouver notre rivière : sortons donc de l'entonnoir, enjambons l'ancienne margelle du lac vidé, et, le long du nouveau sentier de l'administration forestière, descendons la vallée que la Croix-de-fer domine au nord. Au bout de dix minutes à peine, le plus surprenant décor se découvre soudain.

Une falaise brune de 120 mètres s'entr'ouvre, creusée d'une étroite entaille, et tout au fond reparaît, en deux bruyantes cascades, le ruisseau de Bonheur, désormais appelé *Bramabiau* (brâmement de bœuf). Cette vue est un véritable coup de théâtre; Vaucluse n'est rien à côté de ce site sans égal. En effet, la source ne sort pas presque sans remuer du pied même de l'escarpement : une double chute d'eau s'échappe en bondissant d'une haute meurtrière; on dirait une barbacane pratiquée dans un mur de soutènement; il n'y a pas de comparaison plus juste, d'autant plus que les régulières assises des marnes infraliasiques font l'illusion d'une muraille de moellons! Et cette merveille, connue des géologues seuls, réduction parfaite des alcôves pratiquées dans le *Red-Wall* du grand cagnon du Colorado, est presque sur le chemin de Meyrueis à l'Aigoual!

(E. A. MARTEL : *Club Alpin-Français.*)

— La population de la France a crû, en 1884, de 78,974 personnes par l'excédent des naissances sur les décès.

38 départements ont eu plus de décès que de naissances : de celui qui a perdu le plus à celui qui a perdu le moins, ces départements sont :

Bouches-du-Rhône 2837 (à cause du choléra); Var 2323 (à cause aussi du choléra); Hérault 1892 (choléra); Orne 1713; Eure 1474; Seine-et-Oise 1449; Lot-et-Garonne 1430; Gard 1222 (choléra); Vaucluse 1171 (choléra); Manche 1123; Calvados 1013; Aube 907; Tarn-et-Garonne 831; Oise 817; Sarthe 800; Lot 787; Gers 739; Aisne 540; Rhône 524; Yonne 506; Basses-Alpes 501; Eure-et-Loir 446; Drôme 431; Seine-et-Marne 424; Haute-Marne 411; Côte-d'Or

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

338; Gironde 309; Somme 276; Haute-Garonne 247; Mayenne 178; Meuse 142; Maine-et-Loire 117; Hautes-Pyrénées 109; Pyrénées Orientales 85; Puy-de-Dôme 81; Aude 74 (choléra); Marne 58; Charente 45; Alpes-Maritimes, 26.

49 départements ont eu plus de naissances que de morts, qui sont de celui qui a le moins augmenté à celui qui a crû le plus :

Hautes-Alpes 54; Jura 259; Isère 375; Haute-Saône 414; Ariège 513; Tarn 541; Indre-et-Loire 625; Belfort 645; Haute-Savoie 678; Ain 687; Meurthe-et-Moselle 786; Cantal 791; Ardennes 809; Vosges 861; Savoie 885; Doubs 957; Loir-et-Cher 1013; Nièvre 1035; Loiret 1052; Ardèche (choléra) 1158; Lozère 1305; Ille-et-Vilaine 1494; Charente-Inférieure 1529; Deux-Sèvres 1558; Basses-Pyrénées 1773; Haute-Loire 1780; Creuse 1810; Seine-Inférieure 1903; Haute-Vienne 1986; Aveyron 2277; Corrèze 2289; Landes 2344; Cher 2444; Indre 2528; Côtes-du-Nord 2769; Loire-Inférieure 3120; Loire 3123; Vienne 3189; Finistère 3259; Allier 3271; Vendée 3460; Dordogne 3796; Saône-et-Loire 4164; Morbihan 4494; Pas-de-Calais 7351; Seine 7735; Nord 15,387.

Comme d'habitude, l'accroissement principal est dans les deux départements du Nord, la Bretagne, une portion de l'Ouest et la plus grande partie du Centre; la diminution principale (le choléra à part) est dans la Normandie, dans les environs de Paris, dans certains départements riches du bassin de la Gironde, etc., etc.

Le gain, 78,974, est la différence entre 937,758 naissances et 858,784 décès.

— Au 1er janvier de la présente année 1885, on constatait l'existence, tant en France que dans les colonies françaises, de plus de 4000 (4092) périodiques de toute espèce.

Dans ce total, Paris est représenté à lui seul par un chiffre de 1586, soit bien moins de moitié et beaucoup plus du tiers.

Il résulte de ce recensement d'un genre particulier que le département qui, après la capitale, publie le plus grand nombre de journaux, est celui du Nord. En effet, ce département qui, sous le rapport de la population, arrive immédiatement après celui de la Seine, possède 130 périodiques.

On peut noter ensuite : les Bouches-du-Rhône, avec 97 journaux; la Gironde, avec 91; la Seine-Inférieure, qui en a 83; le Rhône, 78; les Alpes-Maritimes, 63; le Gard, 61.

Les départements qui occupent les dernières places dans l'échelle de décroissances sont ceux des Basses-Alpes, avec 9 périodiques; de la Haute-Loire et de la Lozère, avec 7; des Hautes-Alpes, avec 6, et enfin du Haut-Rhin, avec 3. Pour cette dernière portion de la France, ce nombre 3, d'apparence si faible, s'explique aisément. La population, bien que très dense, n'occupe, en somme, qu'une surface restreinte, ni département, ni arrondissement, et qui a reçu le nom caractéristique de *territoire* (territoire de Belfort).

Les organes politiques de toute opinion publiés à Paris sont au nombre de 87; la province n'en a pas moins de 1360. (*Polibiblion.*)

Belgique. — Au 31 décembre 1884 la Belgique avait 5,784,958 habitants, répartis comme suit suivant les neuf provinces, avec comparaison de 1884 et de 1880 :

Provinces.	Population en 1884.	Population en 1880.	Gain.
Brabant	1,044,324	985,274	59,050
Hainaut	1,021,158	977,565	45,593
Flandre Orientale. .	915,464	881,816	33,648
Flandre Occidentale	714,785	691,764	23,021
Liège.	702,149	663,735	38,414
Anvers.	625,876	577,232	48,644
Namur	331,095	322,654	8,441
Limbourg.	216,994	210,851	6,143
Luxembourg	213,313	209,118	4.195
Total.	5,785,158	5,520,009	265,149

Bruxelles (y compris tous ses faubourgs, qui sont Anderlecht, Etterbeck, Ixelles, Laeken, Molenbeek, Saint-Jean, Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode, Scharbeck), Bruxelles a 420,866 habitants, contre 394,940 en 1880, soit un bénéfice de 25,926.

La seconde ville, Anvers, dépasse 235,000 âmes en y comprenant les deux faubourgs de Borgerhout (24,056 habitants) et de Berchem (10,810).

Viennent ensuite : Gand (140,926), Liège (133,044), Malines (46,499), Bruges (45,559), Verviers (44,667), Louvain (37,490), Tournai (33,773) Seraing (30,607), qui est en réalité un faubourg de Liège, Courtrai (28,786), Namur (27,067), Mons (24,827), Alost (22,143), Charleroi (20,064) : mais cette dernière ville est bien plus importante, voire une des premières de Belgique, si l'on lui ajoute ses faubourgs : « l'agglomération Carolorégienne contient sept communes de plus de 10,000 habitants, dont Jumet, qui en a 22,821, et Gilly, qui en a 18,896 ».

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1310e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Iman zaddé Abdoulla Banou, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Seyed Mirza Djafar, gravure de Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Mur extérieur et minaret de la masdjed Djouma de Chouster, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Pont de Lachgiar à Chouster, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Fabrication du doukh (petit-lait), dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.
Dildars, gravure de Hildibrand, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Habitant du village de Veïs, héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Batelier d'Awas, héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Femmes d'Awas, héliogravure d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Montreur de singes à Veïs, dessin de Zier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Un lion sur les bords du Karoun, dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

FAITS DIVERS.

EUROPE

— Voici les principales conclusions d'un important article de M. Forel sur les variations périodiques des glaciers des Alpes :

1° Les glaciers peuvent continuer à décroître en hiver, bien que préservés de toute ablation superficielle.

2° La vitesse d'écoulement des glaciers dans leur partie moyenne peut varier d'une année à l'autre, du simple au double.

3° On compte actuellement dans les Alpes trente-quatre glaciers dont le mouvement rétrograde s'est arrêté dans les dix dernières années pour faire place à un état d'accroissement. L'avancement le plus sensible est celui du glacier de Jigiorenove, qui a gagné 400 mètres dans l'année 1883-1884. Ce chiffre est d'autant plus remarquable que les autres glaciers du val d'Hérens paraissent encore en voie de décroissance.

4° Plusieurs, encore en diminution à leur extrémité, ont gagné en épaisseur dans leurs parties élevées. On estime à 40 millions de mètres cubes l'augmentation de volume du glacier du Rhône dans l'année 1882-1883.

5° La tendance à l'accroissement semble se propager lentement de l'ouest à l'est des Alpes. On ne signale encore aucun glacier en voie d'accroissement à l'est de l'Ortoler. (*Club Alpin-Français.*)

Suisse. — M. le pasteur Forel, de Genève, a adressé à l'Académie des sciences une communication sur la façon dont se comportent les fleuves nés de glaciers lorsqu'ils viennent à traverser des lacs, comme le Rhin quand il passe dans le lac de Constance, ou le Rhône quand il opère la même traversée dans le lac Léman.

Ces fleuves, dont l'eau est formée par la fonte de la neige et de la glace, sont à une température qui varie de zéro à quatre ou cinq degrés, tandis que l'eau des lacs peut atteindre à la surface, en été, jusqu'à 22 degrés. Ces fleuves, plus froids que les lacs, descendent dans le fond, creusent des ravins sur les bords desquels ils déposent leurs alluvions, et conservent leur indépendance absolue.

Au contraire, les fleuves qui débouchent dans les mers construisent des barres au lieu de creuser des ravins comme les « fleuves glaciaires ».

De là des allures très différentes que M. Forel fait bien ressortir. Il ajoute que les anciens avaient eu l'intuition de ces faits lorsque, parlant de la fontaine Aréthuse dont la source était en Grèce et le point d'émergence en Sicile, sans que les eaux de la mer y eussent ajouté leur salure, ils disaient que de même le Rhône traversait les eaux du lac Léman sans y mêler les siennes. (H. MACGREGOR.)

— Il semblerait, d'après les recensements décennaux, que la langue allemande tend à gagner en Suisse sur la langue française.

En 1860, on comptait dans la Confédération, 23,6 pour 100 de Suisses français. En 1880, la proportion serait descendue à 21 pour 100 pour les Français ; elle se serait élevée à 71,4 pour 100 pour les Allemands.

Dans une lettre fort intéressante adressée à l'*Alliance française*, M. Knapp, archiviste-bibliothécaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Société de géographie de Neuchâtel, s'efforce de rectifier les faits, qu'auraient mal constatés les recensements officiels. « Je ne crois pas, dit-il, que la langue française recule devant l'allemand. Cette diminution est plus apparente que réelle.... Non seulement, depuis des siècles, le français maintient ses frontières (et M. Knapp prend la peine de les indiquer avec une précision parfaite), mais il empiète graduellement sur le territoire de langue allemande. »

Le savant archiviste cite des exemples topiques de ces progrès géographiques de notre langue. Sierre (Siders) et les communes voisines du Haut-Valais se romanisent peu à peu. A Fribourg, où l'allemand était la langue officielle au commencement du siècle, il est question aujourd'hui de fermer les écoles allemandes faute d'un nombre suffisant d'élèves. Aux environs de Fribourg, Marly, Guin (Düdingen), Saint-Sylvestre, Morat (Murten), se francisent aussi. A Bienne, où la langue du *ja* était seule en usage il y a trente ans, se publient aujourd'hui plusieurs journaux français.

Il est vrai que dans le canton de Neuchâtel « la population indigène diminue graduellement, soit par défaut de naissances, soit par émigration, si bien que les Neuchâtelois sont en minorité dans leur propre canton (47 pour 100). Ils sont remplacés par des Suisses d'autres cantons, surtout par des Bernois (plus de 30,000 sur 100,000 habitants) ». Mais les nouveaux venus ne conservent pas longtemps leur langue maternelle ; à la troisième génération, ils l'ont entièrement oubliée. Le canton de Neuchâtel contribue donc singulièrement à l'œuvre de francisation. « Il reçoit des Allemands ; il fournit des Français. »

« A un degré moindre, ajoute M. Knapp, les mêmes mouvements de population se reproduisent dans les autres cantons romands, Vaud et Genève.... Il est aussi facile de comprendre que les 60,000 Allemands environ que le recensement fédéral de 1880 indique pour les cantons romands sont fatalement condamnés à se perdre dans le courant français qui les étreint de toutes parts. »

Du reste, « il est impossible de comparer entre eux les différents recensements fédéraux, parce qu'ils n'ont pas été établis sur les mêmes bases, les uns donnant la répartition des langues par familles, les autres par individus ». En outre, les recenseurs n'ont pas toujours suivi la même méthode et ils ont dû interpréter différemment le sens de l'expression : *langue maternelle*, placée dans les tableaux sous la rubrique « Langues ». Ce n'est point langue maternelle, c'est plutôt : *langue parlée habituellement* qu'il eût fallu inscrire dans cette colonne pour obtenir des résultats identiques et probants.

Les conclusions de M. Knapp sont donc en faveur de l'avenir de la langue française en Suisse. « Le peuple romand tient à sa langue, dit-il, et il ne l'abandonnera pas aisément. » Il fait mieux encore, puisqu'il l'enseigne aux autres.

(*Bulletin de la Société de Géographie.*)

Italie. — Bien moins peuplée que la France, moins de 29 millions et demi d'habitants contre 38 millions, l'Italie n'en augmente pas moins beaucoup plus vite par l'excédent des naissances sur les morts.

Son gain en 1884 a été de 340,380 existences, les naissances ayant été de 1,130,741, les décès de 790,361.

Scandinavie. — Jusqu'en 1879, le Sulitjelma (1908 mètres), mont de la Laponie suédoise, passait pour le culmen de la Suède.

Des mesures du topographe Buchta donnèrent alors le premier rang à un voisin du Sulitjelma, au Sarjektjåkko (2130 mètres).

Et voici que, d'après le docteur Svenonius, le Kebnekaisse (2135 mètres) dépasse le Sarjektjåkko.

De 5 mètres seulement, il est vrai, et des mesures nouvelles pourraient rendre la royauté au Sarjektjåkko ; d'ailleurs Charles Rabot estimait il y a quelque temps (à la suite de calculs barométriques) l'altitude de ce Sarjektjåkko à 2140 mètres, 5 de plus que la hauteur donnée au Kebnekaisse par le docteur Svenonius.

(*Mittheilungen.*)

Lettonie. — M. C. Waldemar, considéré par les Lettes comme leur chef national et le plus illustre enfant de leur race, donne dans la *Revue française de l'étranger et des colonies* une statistique du nombre des Lettes, peuple qui habite la Courlande (*Kurzémé*), le centre et le sud de la Livonie (*Vidzémé*) et une partie du gouvernement de Vitebsk.

Dans la Courlande ils sont, ou plutôt ils étaient en 1880 au nombre de 555,000 au moins, dont 40,000 Lettes parlant allemand, à côté de 42,000 Allemands, 45,000 Juifs germanophones, 15,000 Lithuaniens, 8000 Russes, 3000 Polonais, 2000 Lives.

Dans la Livonie, leur centre intellectuel, ils sont environ 465,000, parmi lesquels une cinquantaine de mille comprennent l'allemand.

Dans trois districts du gouvernement de Vitebsk (Dünabourg, Lioutzine, Reshista), sur 260,000 personnes il y a bien 255,000 Lettes.

En outre, il y a 90,000 Lettes environ disséminés en Russie, notamment dans les gouvernements de Pskof, Vilna, Kovno, Minsk.

En somme, le peuple lette comprend 1,364,000 personnes, dont 1,274,000 d'un bloc et 90,000 plus ou moins dispersés. Dans le bloc de Courlande, Livonie, Vitebsk, 1,168,000 vivent à la campagne, 106,000 à la ville. Dans les 22 villes de Lettonie, qui ont ensemble 364,440 habitants, les Lettes comptent pour 106,300, les Allemands pour 83,260, les Juifs pour 88,000, les Russes pour 61,090, les Lithuaniens et Polonais pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

19,930, les Estes pour 4000; plus 3950 divers. A Riga, spécialement, il y a 55,000 Lettes, 50,000 Allemands, 15,000 Juifs, 37,000 Russes, 8000 Lithuaniens et Polonais, 2000 Estes, 2000 de nationalités diverses. Dans les 15 années qui viennent de s'écouler, les 22 villes de Lettonie ont gagné, dans l'ensemble, 94 pour 100, les campagnes 10 pour 100 seulement.

Dans les campagnes lettes, il y a, sur 1,228,000 habitants 1,166,000 Lettes, 24,000 Allemands, 9000 Juifs, 11,000 Russes, 14,100 Lithuaniens et Polonais, 4000 Estes, 50 divers.

Les 255,000 Lettes du gouvernement de Vitebsk et 30,000 des Lettes de Courlande sont catholiques, soit 285,000; 50,000 sont membres de l'église russe orthodoxe; tout le reste, soit 1,030,000 est luthérien.

L'accroissement annuel de la Lettonie est de 12,000 à 15,000; près de la moitié de ce nombre est perdu pour les Lettes, par suite de germanisation ou de russification. L'augmentation annuelle ne dépasse donc pas 8000; mais depuis un certain nombre d'années l'effet de la propagande étrangère diminue et l'on peut considérer l'existence de ce peuple comme définitivement assurée.

(D'après la *Revue française de l'étranger et des colonies.*)

— Le peuple lette possède environ *soixante mille* chants populaires, qui en grande partie remontent aux temps païens.... A défaut d'inscriptions, de monuments, de parchemins, des Lettes patriotes sont allés de village en village, recueillant des lèvres des vieillards ces chansons enfantines qui depuis six siècles ont passé de bouche en bouche. M. Christian Baron a entrepris la laborieuse publication de ces chants, qui sont les seules archives de la nation des Lettes.

(Édouard Marbeau : *Revue française de l'étranger et des colonies.*)

— L'émigration des Lettes et des Estes est devenue très considérable, à tel point nous dit le *Russkiï Kurier*, que le gouvernement russe pense à prendre des mesures contre ce mouvement d'expatriation.... Dernièrement plus de 500 Estes du cercle de Wesenberg sont passés à Moscou, en route pour Stavropol en Ciscaucasie. (*Mittheilungen.*)

ASIE

Asie Russe. — La colonisation du Turkestan et de l'Arménie russe s'opère avec une rapidité surprenante. On peut le dire hardiment : aucun peuple depuis les Romains n'a su coloniser comme les Russes. Leur supériorité tient à plusieurs causes; à celle-ci notamment que tous les territoires annexés ou conquis font corps avec le reste de l'empire, et que la métropole et les colonies présentent un tout compacte, une masse résistante et unie, admirablement placée en Asie comme en Europe. Voici sept ans à peine que le traité de Berlin a cédé aux Russes les provinces de Batoum, d'Ardahan et de Kars. Il y a sept ans ces trois provinces ne renfermaient que des Turcs, des Arméniens, des Kourdes et quelques Juifs. Or, aujourd'hui Batoum est une ville européenne, une ville russe. La vieille cité de Kars, d'où la population a émigré en grande partie, se repeuple de Slaves. A chaque instant des convois de paysans arrivent, cherchant des terres, de la Nouvelle-Russie ou des bords du Volga. L'immigration des Russes au-delà du Caucase dans cette Espagne asiatique qui s'étend jusqu'à la frontière turco-persane, est même devenue telle que le gouverneur de Tiflis en a été effrayé (?).

On se figure encore volontiers en France que la Caucasie est habitée par des Lesghis, des Tchetchènes, des Tcherkesses comme au temps de Schamyl. Il n'en est rien. L'invasion russe a passé par là. J'entends l'infiltration spontanée de l'élément slave, du paysan, du laboureur, du moujik. C'est une race qui en remplace une autre. C'est le slavisme débordant, plein de sève, prodigieusement fécond, qui s'étend peu à peu sur l'Asie, comme jadis les Anglo-Saxons envahirent l'Amérique.

Ces conquêtes-là sont les seules vraiment définitives, les seules qu'un revers de la fortune ne puisse enlever.

Mais quelle que soit la force d'expansion du slavisme, l'immensité des plaines sibériennes ne permet pas à nos colons d'atteindre aisément les bords du Pacifique. Là est le point vulnérable de l'empire. « Nous sommes vaincus par la distance », disait jadis le tsar Nicolas. Ce mot reste toujours vrai. En dehors de quelques forteresses, comme Vladivostok, la suzeraineté de la Russie sur le bassin de l'Amour est plus nominale que réelle. Or, les colonies russes viennent se heurter ici à un peuple dont la force expansive est particulièrement redoutable, je veux dire aux Chinois. Depuis qu'il s'est vu fermer l'Amérique, le Chinois reflue vers l'Asie, vers les contrées du Nord, vers l'Oussouri et la Province Maritime. Rebelles à la voix des missionnaires chrétiens, réfractaires à toute civilisation européenne, le Chinois, le Manze, le Coréen, avancent au-delà des montagnes et reconquièrent lentement au Céleste-Empire la riche vallée de l'Amour. Plusieurs journaux de Pétersbourg ont jeté le cri d'alarme. Diverses mesures prohibitives ont été prises. Le Chinois se rit de tous les obstacles. Il pénètre partout, comme ouvrier, petit marchand, matelot ou manœuvre. Il s'agit de l'arrêter coûte que coûte si l'on ne veut pas que la Sibérie passe, d'ici à un demi-siècle sous la domination des « Jaunes ». Désormais la question mongolique est posée. (*Soleil.*)

13 546. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1011e LIVRAISON.

TEXTE.

Krakatau et le détroit de la Sonde, par M. Edmond Cotteau, 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Parc de la résidence de Buitenzorg, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Carte du détroit de la Sonde.
Éruption du Perbouwatan, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.
Carte des îles Krakatau, Terlaten et Lang, après la catastrophe, d'après M. Verbeek.
Phare de Java's eerste Punt, dessin de A. de Bar, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.
Krakatau, vue du sud-est, dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.
Telok-Betong avant la catastrophe, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Maison du résident de Telok-Betong, dessin de A. de Bar, d'après l'*Album de Krakatau*, publié pour le gouvernement hollandais.
Mont des Singes, dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.
Le Barouw sur la rivière Kouripan, dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Korthals.
Ossuaire de Sebesi, dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.
Krakatau (pic de Rakata), dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.
Vue de l'île Calmeyer, aujourd'hui disparue, dessin de Th. Weber, d'après l'*Album de Krakatau*, publié par le gouvernement hollandais.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Il vient d'être créé quatorze communes de plein exercice en Algérie, dont deux dans la province de Constantine, quatre dans celle d'Alger, huit dans celle d'Oran.

Les deux communes nouvelles de la province de Constantine sont Aïn-Abid et Aïn-Kerma.

Aïn-Abid (*la source des serviteurs*, ou bien *la source des Nègres*) est une station du chemin de fer de Constantine à Bône et à Tunis, dans un pays de terres à blé suffisamment monotone et nu, mais fertile, à 800 mètres d'altitude, vers le faîte entre Roumel et Seybouse, à 40 kilomètres est-sud-est de Constantine.

Aïn-Kerma (*la source du Figuier*) est situé à quelques lieues au nord-ouest de Constantine, sur le versant oriental d'une montagne dominant la rive gauche du Roumel.

Les quatres nouvelles communes de la province d'Alger se nomment sont Tizi-Renif, l'Arbatach, Carnot et Charon.

Tizi-Renif (*tizi*, mot berbère, veut dire *col*) est au pied de la Grande-Kabylie, dans le pays de Drâ-el-Mizan, entre cette ville et la vallée inférieure de l'Isser oriental.

L'Arbatach (autrement dit, *la quinzaine*, mot-à-mot, *quatorze :* sous-entendu, *jours*) est dans la montagne au sud-est d'Alger, dans l'Atlas métidjien, dans le val du Boudouaou, sur la route du Fondouk à Palestro.

Carnot est situé à une petite distance de la rive droite du Chéliff, au pied des montagnes qui rattachent le Dahra au Zaccar de Miliana, à 5 kilomètres de la station des Attafs, laquelle est à 173 kilomètres d'Alger sur le chemin de fer d'Oran.

Charon est la dernière station, dans la province d'Alger, du chemin de fer d'Alger (231 kilomètres) à Oran. Ainsi nommé d'un ancien gouverneur de l'Algérie, ce village a été fondé au lieu auparavant nommé Bou-Kader, sur l'Oued-Taflout, affluent du Chéliff, dans la vallée même du fleuve, à une petite distance de sa rive gauche.

Les huit nouvelles communes de la province d'Oran sont Bosquet, Aïn-Sidi-Chérif, Bou-Henni, Legrand, Mercier-Lacombe, Ténira, Hammam-bou-Hadjar, Chabet-el-Leham.

Bosquet (nom d'un illustre général), est un bourg de la salubre montagne du Dahra, entre la mer au nord et l'ardente vallée du Chéliff au sud, à 6 ou 7 kilomètres à vol d'oiseau de l'une et de l'autre : le recensement de 1881 y a reconnu 271 Français et 30 Étrangers.

Aïn-Sidi-Chérif (*la source de Monseigneur le Chérif*) est un village au pied du Djebel Trek (339 mètres), dans le pays de Mostaganem, au sud de cette ville, près d'Aboukir : en 1881 sa population était de 168 Français, de 4 Étrangers.

Bou-Henni est entre Saint-Denis-du-Sig et Perrégaux, au pied de la montagne, à la lisière de l'immense plaine basse de l'Habra et du Sig, devant le chemin de fer d'Alger à Oran. Il y avait là 197 Fran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çais et 164 Étrangers en 1881. Le pays est très chaud, mais en partie irrigable.

LEGRAND s'appelait récemment encore Assi-ben-Féréah et il arrivait assez souvent qu'on le confondait avec ses voisins Assi-bou-Nif, Assi-bon-Okba, Assi-Ameur. Legrand est situé dans la plaine, de plus en plus couverte de vignes, qui va du pied de la montagne des Lions au lac salé d'Arzeu, sur la route de Fleurus à Saint-Denis-du-Sig.

MERCIER-LACOMBE, joli bourg, presque petite ville, est à 550 mètres d'altitude, sur la route de Mascara (54 kilomètres) à Sidi-bel-Abbès (39 kilomètres) à l'endroit jadis appelé *Sfisef*, c'est-à-dire, le *tremble*, le *peuplier blanc*, endroit pourvu de belles et bonnes sources. On y comptait, en 1881, 425 Français, 416 Juifs naturalisés français, 210 Étrangers, 919 Indigènes. — En tout 1970 habitants.

TÉNIRA (600 mètres d'altitude) est un groupe de fermes, le long de l'Oued-Ténira, branche de l'Habra, sur la route de (26 kilomètres) Sidi-bel-Abbès au Télagh (29 kilomètres) et à Daya.

HAMMAM-BOU-HADJAR est, comme l'indique le mot arabe *hammam* (*bains chauds*), à côté d'une source thermale sulfureuse, très fréquentée dans le pays, au sud de la pointe occidentale du lac salé d'Oran, non loin du Rio Salado, à 14 kilomètres nord-est d'Aïn-Témouchent. Cette colonie est très prospère, avec de belles vignes.

CHABET-EL-LEHAM, riche en vignobles, est sur la route d'Oran (65 kilomètres) à Aïn-Témouchent (7 kilomètres). Son nom, qui veut dire le *Défilé de la chair*, rappelle une terrible déroute des Espagnols en 1543 : treize soldats seulement échappèrent au massacre.

— En cette année 1885 a sévi un fléau, nouveau pour ainsi dire en Algérie, ou du moins dont il n'avait pas été question depuis plus de vingt ans : je veux parler d'une invasion de rats et de souris. Les traditions recueillies à ce sujet relatent, à de longs intervalles, comme un phénomène inexpliqué, l'apparition subite et l'espèce de production spontanée de ces animaux qui, dit-on, disparaîtraient de même. Quoiqu'il en soit, ils ont exercé leurs ravages presque partout et à toute époque : dès le commencement de la végétation herbacée, puis lors de la maturité et enfin pendant le dépiquage, sur les aires mêmes où le cultivateur cherche en vain à défendre sa récolte contre la multitude des rongeurs. Les quantités de céréales dévorées sur place par les rats ne sont rien, paraît-il, auprès de celles qu'ils enfouissent en terre, à l'instar des fourmis, mais par épis entiers, et aujourd'hui encore les indigènes trouvent leur profit à la recherche de ces silos minuscules.

(*Conseil général du département d'Oran.*)

— L'état-civil de la période triennale 1882, 1883 1884 se résume comme suit, en ce qui concerne les Européens et les Juifs naturalisés :

	Mariages.	Naissances.	Décès. (Armée non comprise.)	Bénéfice.
Européens.	9,430	44,203	35,893	8,310
Juifs. . . .	1,118	6,528	4,121	2,407
Total. .	10,548	50,731	40,014	10,717

En ce qui concerne les mariages, il en a été célébré 3097 entre Européens en 1882, 3167 en 1883 3166 en 1884. Sur ce total de 9430 mariages, il y en a 4319 entre Français et Françaises et 1127 entre Français et Étrangères, soit, pour les unions françaises 5446 ; en y ajoutant 403 mariages de Françaises avec des Étrangers, on a 5849 unions où les Français entrent soit par deux conjoints, soit par un : cela fait 62 pour 100. D'autre part, en ne considérant que les mariages légalement français, il y a lieu d'ajouter aux 5446 unions françaises par le père les 1118 unions des Israëlites naturalisés ; ce qui donne 6564 sur 10,548 ou 62 à 63 pour 100. . . . . .

1127 Étrangères sont devenues Françaises par leur mariage, 403 Françaises sont devenues Étrangères : d'où pour l'élément national un gain de 724, soit en moyenne 261 par an.

En ce qui concerne les naissances, elles se répartissent comme suit parmi les Européens :

Par années :	1882	14,018	naissances.
	1883	14,567	»
	1884	15,618	»
		44,203	»
Par provinces :	Alger. . . .	15,868	»
	Oran	17,913	»
	Constantine.	10,422	»
		44,203	»
Par nationalités :	Français . .	21,433	»
	Espagnols .	15,952	»
	Italiens. . .	4,212	»
	Maltais. . .	1,790	»
	Allemands .	363	»
	Suisses. . .	236	»
		Etc., etc.	

Pour avoir le chiffre de toutes les naissances légalement françaises, il faut ajouter l'apport des Juifs naturalisés, soit 6528 : ce qui donne 27,961 sur 50,731, ou un peu plus de 53 pour 100.

En ce qui concerne les décès, les chiffres sont :

Par années :

1882	11,737	décès (sans l'armée).
1883	11,540	»
1884	12,616	»
	35,893	»

Par provinces :

Alger.	13,150	» (sans l'armée).
Oran.	14,178	»
Constantine. . .	8,565	»
	35,893	»

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par nationalités :

Français.	18,468 (armée non comprise).
Espagnols	11,887
Italiens.	3,161
Maltais.	1,332
Allemands	425
Suisses	248
Etc., etc.	

De tout cela il suit que l'élément français a gagné, dans les trois années, 2965 personnes; et avec les Juifs naturalisés, qui ont 2407 pour excédent, 5372; les Espagnols ont gagné 4065, les Italiens 1051, les Maltais 458; les Suisses ont perdu 12, les Allemands 62.

Par provinces, le gain total des Européens a été :

Alger.	2718
Oran	3735
Constantine.	1857
Total	8310

Le gain des Français a été, par provinces :

Alger.	936
Oran	966
Constantine	1063

Et, en leur ajoutant les Juifs naturalisés :

Alger.	1614
Oran	2009
Constantine.	1749
Total	5372

En somme, il y a eu, durant ces trois années, dans la population coloniale (Français et Etrangers), une moyenne de 100 naissances contre 81 décès.

(*Statistique triennale de l'Algérie*, 1882-1884.)

— Durant la période 1871-1884, le gouvernement a livré à la colonisation 501,793 hectares, dont 358,445 en concessions aux colons, le reste ayant été donné en dotation aux communes, aux départements ou au domaine public.

Lors de la publication de la statistique de colonisation afférente à l'année 1881, on avait établi que l'installation d'une famille revenait en moyenne à 5243 francs, celle d'une personne à 2020 francs.

Cette évaluation n'était pas exacte.... Entre autres erreurs, on avait fait masse de toutes les dépenses dites : « pour travaux d'installation ». Mais ces dépenses, en raison de leur caractère d'utilité générale et permanente, ont été englobées à tort dans l'évaluation du prix de revient d'une concession de terres. En effet, ces travaux auraient dû, en tout état de cause, être faits par l'État, que les besoins auxquels ils étaient destinés à donner satisfaction fussent le produit de la colonisation officielle ou libre. En admettant que ces centres se fussent fondés et peuplés par l'initiative privée, il n'en eût pas moins fallu leur construire des voies de communication, y élever des écoles, des mairies, y effectuer des plantations, etc., etc.

Ces observations ont fait renouveler le calcul, et il en est résulté que la dépense par feu ressort à 2454 francs, au lieu de 5243; la dépense par personne à 969 francs, au lieu de 2020....

L'étendue des terres livrées à la colonisation à la fin de 1881 étant de 456,948 hectares, l'accroissement a été comme suit dans la période 1882-1884 :

31 décembre 1882	475,807 hectares.
1883	483,016
1884	501,793

D'où un gain de 18,859 hectares en 1882, de 7209 en 1883, de 18,777 en 1884.

Le 31 décembre 1881, le nombre des familles résidant sur les lots créés depuis 1871, était de 7423.

Le 31 décembre 1884, il était de 8567.

D'où, pour les trois années, une augmentation de 1114 familles (381 en moyenne par an), ayant porté la population coloniale établie depuis la révolte de 1871, de 28,248 à 32,976 personnes : soit un bénéfice triennal de 4728 individus, ou 1576 par an.

De ces 8567 familles résidentes, 4118 sont des familles venues de France, 4449 des familles franco-algériennes.

Les 4118 familles de France font ensemble 17,003 personnes, les 4449 d'Algérie en font 15,973.

(*Statistique triennale de l'Algérie*, 1882-1884.)

— Le tableau suivant donne l'idée des progrès de l'instruction primaire en Algérie durant ces vingt-cinq dernières années :

	Élèves des écoles.	Élèves des salles d'asile.	Total.
1860.	20,031	8,263	28,294
1866.	30,796	10,609	41,405
1872.	42,737	14,463	57,200
1878.	44,770	19,552	64,322
1881.	54,174	25,027	79,201
1884.	58,503	22,337	80,840

Les 58,503 élèves des écoles en 1884 se divisaient comme suit :

Français.	27,986	soit 34,624 Français.
Juifs naturalisés .	6,638	
Étrangers	19,055	
Musulmans . . .	4,824 (dont 703 filles).	

(*Statistique triennale de l'Algérie*, 1882-1884.)

— Les opérations du recrutement ont porté, en 1881, sur 2365 conscrits, dont 1561 Français, 403 Juifs naturalisés, 401 Espagnols; — en 1882, sur 2490 conscrits, dont 1650 Français, 407 Juifs naturalisés, 433 Espagnols; — en 1883, sur 2577 conscrits, dont 1698 Français, 420 Juifs naturalisés, 459 Espagnols.

(*Statistique triennale de l'Algérie*, 1881-1884.)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1312e LIVRAISON.

La Frise [illegible] d'après une [illegible] du [illegible]
De Aarde en [illegible] Vaderl[illegible] [illegible]
pruntées à ce journal.
[illegible]
Marché aux [illegible] à Leeuwarden.
Le Waag.
Marché aux chapeaux de Leeuwarden.
[illegible] d'Oldeholtpa.
[illegible]
[illegible] ou a Strijkinstrument. Le [illegible]
[illegible], pare de [illegible]
[illegible] Bijouterie et [illegible]
[illegible] d'une ancienne chambre au village de Hindeloopen au musée de Leeuwarden.
Le champ de courses à Leeuwarden.
Maison de détention à Leeuwarden.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Philippines. — La suppression du monopole du tabac en 1882 et le grand accroissement de l'immigration chinoise ont amélioré la condition économique des Philippines.

Le poids qui pesait lourdement sur cette colonie et paralysait ses forces productrices a été enlevé de dessus ses épaules....

Les principaux produits des Philippines sont le riz, le sucre, le chanvre de Manille, le tabac, le café, l'indigo, le coton, la cannelle, le poivre, le bois de santal, les cornes, les peaux, le trepang, la nacre, les écailles de tortue, les poissons, etc., etc.

Le tabac des Philippines a une réputation universelle, et l'archipel en exporte chaque année 2 millions de kilogrammes, à quoi il faut ajouter 90 millions de cigares.

Le meilleur tabac, celui des provinces d'Isabela et de Cagayan, dans le nord, le cède à peine au Havane, disent les connaisseurs....

Un peu moins de la moitié de la récolte en feuilles de tabac des Philippines s'en va en Espagne et à l'étranger; le reste est transformé en cigarettes et cigares dans les fabriques royales d'Arroceros, de Fortin et de Malabon; peu de ces cigares sont destinés à l'Europe, la plupart sont pour les États-Unis, la Chine, le Japon, l'Indo-Chine, et en général l'Asie. L'Australie en achète aussi beaucoup.

Le tabac des Philippines est très fort; pourtant son arome ne manque pas de finesse. Il paraît que les fabricants de la Havane ne se gênent pas pour le mêler aux tabacs cubains : en tout cas Cuba reçoit des tabacs de Manille.... Si, dans l'assortiment, les fabricants des Philippines tenaient compte, non pas seulement de la beauté, mais aussi de la bonté des feuilles, le Manille n'aurait pas à redouter la concurrence du Havane....

Depuis la suppression du monopole, soit vers le milieu de l'année 1882, les producteurs de tabac sont devenus propriétaires des parcelles qu'ils cultivaient, et ils ont commencé par faire d'excellentes opérations, les marchands leur ayant acheté leur récolte 50 pour 100 de plus que ne le faisait la régie. — Culture d'ailleurs peu pénible. Que faut-il au petit colon qui fait du tabac? Un buffle pour labourer, et c'est tout. Il est donc peu exposé au danger d'emprunter, et, ce faisant, de tomber dans les mains des usuriers.

Mais par malheur, dans les provinces à tabac, le planteur est fort indolent; il se borne à labourer; femme et enfants font le reste, ils plantent, enlèvent les chenilles, récoltent.

Par malheur aussi, il n'y a guère d'expansion possible de cette culture dans les deux provinces où le tabac est le meilleur, Isabela et Cagayan, toutes les terres propices y étant déjà utilisés.

Le second objet d'exportation, c'est le café, qui depuis six ans a conquis beaucoup de terrain dans les Philippines.

Cette profitable culture demande beaucoup d'avances, car la plante ne produit quelque peu qu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bout de quatre ou cinq ans, et les petites gens ne s'y peuvent livrer. Malais ou Métis, les propriétaires de caféières qui s'y adonnent, surtout dans les provinces de Batangas, de la Laguna, de Cavite, sont des hommes riches....

Le gouvernement espagnol favorise l'agriculture le plus qu'il peut. Les Indigènes ne payent aucun impôt foncier, mais seulement un impôt personnel, de dix-huit à soixante ans, impôt qui est le même pour tous, homme ou femme : un peso et douze centavos (un peu plus de 5 francs). Il n'y a pas longtemps les hommes faits devaient en outre 40 jours de prestation, qui ont été réduits (en 1883) à 15 jours seulement, plus un peso et demi (7 fr. 50 centimes). Autre grande amélioration, celle de l'institution de livres terriers, qui manquaient totalement, d'où une grande incertitude dans la tenue de la propriété. Les Indiens qui ont servi fidèlement, assidûment, pendant cinq ans sur une hacienda sont libérés de l'impôt personnel. Le cas, d'ailleurs, est rare.

Pour faciliter le recrutement de travailleurs chinois, un décret déjà ancien (1853) réduisait à 2 pesos et demi pour les ouvriers des champs la capitation de 7 pesos et demi exigée de tous les autres Chinois; même on ne réclama que la moitié de 2 pesos et demi dans les provinces le moins peuplées, et l'on exempta tout à fait pendant cinq ans ceux qui déclarèrent se vouer à la culture du tabac.

Ce décret n'eut pas de résultat : tellement qu'en 1883 on ne comptait que 129 Chinois occupés à l'agriculture, ou pour parler plus justement au jardinage, dans lequel ils sont passés maîtres.

Les Espagnols et les étrangers qui exploitent le sol sont tenus légalement de verser au gouvernement le dixième de leur revenu net, et c'est là une mesure draconienne, mais la prescription n'a jamais été observée.

L'administration, partant de ce principe fort juste que les haciendas entreprises par des étrangers sont encore dans l'état de création, leur permet de remplacer ce dixième exigible par un versement annuel, jusqu'à ce jour très faible, dont la quotité est fixée tous les trois ans.

Une autre mesure également très favorable à l'agriculture, c'est l'exemption des droits de douane pour tous les outils, instruments, machines agricoles de toute espèce....

Pour en revenir au café, il est d'excellente qualité dans les Philippines, et de plus en plus s'étend son domaine.

Cependant l'exportation n'est encore que d'environ 50,000 quintaux par année.

La production des essences est également en progrès, l'archipel des Philippines étant très riche en fleurs odorantes.

Nous en dirons autant du cabonegro, plante à laquelle on s'intéresse maintenant beaucoup, surtout les Anglais et les Américains du Nord : on en fait des cables excellents, les meilleurs qu'il y ait peut-être.... Mais bien plus important que tout cela est le chanvre de Manille. Non pas que le riz soit produit en moindre quantité que le chanvre de Manille, mais il est presque entièrement consommé dans le pays. Le sucre aussi est d'une valeur extrême pour les Philippines, qui en exportent presque autant que les Indes occidentales anglaises, et plus que Maurice.

Comme on sait, l'abaca (chanvre de Manille) est tiré d'une espèce de bananier (*Musa textilis*), arbre qui ne croît que sous une chaude température et dont les fruits ne sont pas mangeables. On l'exporte des Philippines depuis 1831 ; la vente annuelle au dehors est maintenant de 25 millions de francs. L'exportation ne porte guère que sur l'abaca brut, et c'est par exemplaires isolés que l'Espagne, l'Angleterre, l'Amérique du Nord, Singapour, reçoivent les beaux tapis et tissus de chanvre de Manille fabriqués dans les pueblos de l'intérieur et bien dignes d'être appréciés partout. De l'abaca, pur ou combiné à d'autres substances, telles que soie, coton et pino, l'on fait une quantité d'étoffes ayant le mérite de la solidité, de l'élégance, de la demi-transparence. Mélangé à la soie on en tire le célèbre sinamay dont on fait des chemises, des mouchoirs d'une indéfinie durée.

Une précieuse ressource des Philippines, encore couvertes d'une végétation luxuriante, ce sont les bois divers.

Les plus précieux de tous viennent des provinces de Tayabas et de Nueva Écija. Manille, la Pampanga, Cavite, Batangas, la Laguna, ces cinq provinces ont déjà beaucoup perdu de leur richesse en forêts.

Mindanao vaut, ou vaut presque Luçon pour l'étendue et la beauté des bois : nous parlons de la côte de cette grande île, car l'intérieur n'est pas encore connu des Européens.

Mindoro et la longue Palauan ont aussi des forêts précieuses.

Seulement Mindoro a été plus ou moins déboisée sur son pourtour; quant aux « selvas » éloignées de la côte on n'a pu les attaquer encore, faute de routes, faute aussi de cours d'eau pour emporter les arbres abattus.

De même dans les îles des Visayas, la plupart boisées, la hache du bûcheron n'a pas encore retenti, et ces îles n'en sont que plus belles.

On dit que l'archipel possède 32 bois tinctoriaux donnant toutes couleurs et toutes nuances : avant tout le bois de sapan, que les Espagnols nomment aussi bois de campêche.

Le bois de sapan va surtout en Chine; les Chinois s'en servent à deux fins, pour l'impression, pour la teinture; et depuis quelque temps l'exportation s'en accroît beaucoup.

Le luyong ou ébène, bois noir foncé de tissu régulier, est comme fait pour la menuiserie fine; c'est à quoi on l'emploie, et il se paye en conséquence. Il croît dans l'île de Luçon et dans l'île de Negros (ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chipel des Visayas), pas avec autant d'abondance qu'on le souhaiterait.

Trop rare est aussi le camagon, autre arbre de la famille des ébénacés; on ne le trouve pas souvent en hauts exemplaires, ni par grandes masses, mais isolé parmi d'autres arbres; son bois est encore plus recherché que l'ébène avec lequel les non-connaisseurs le confondent facilement; il n'est pas d'un noir aussi intense et il est autrement veiné, de veines tirant sur le brunâtre ou le rouge jaunâtre; ces belles nuances, sa facilité de polissage, le rendent inappréciable pour la meublerie de luxe.

Le narra, bois dont on fait le plus de meubles aux Philippines, est un arbre de superbes dimensions qui ne manque en aucune contrée de l'archipel. Il est d'un ton rougeâtre qui parfois arrive à lutter en intensité avec la couleur du sang; il s'en exhale une agréable odeur, il se polit à merveille, toutes qualités qui expliquent son fréquent usage dans l'ameublement et la menuiserie riche.

Moins estimé est l'amarilla, de la famille des légumineuses : ce nom d'amarilla (jaune), il le doit à la couleur ocre jaune de son bois qui s'assombrit avec le temps; il sert également à la meublerie de luxe. La narra amarilla est assez fréquente, surtout dans la province de la Laguna.

Par contre la richesse minérale des Philippines est peu de chose.

Tout ce qu'on affirme à ce sujet, deçà, delà, s'appuie sur des suppositions qui manquent de fondement; jusqu'à ce jour il n'y a pas eu d'exploration géologique du sol. Les mines qu'on extrait le sont en petit, et par des méthodes très primitives. On exploite la houille, le fer, l'or, le cuivre, le soufre. L'or se trouve dans toutes les parties des Philippines, aussi bien dans les alluvions des rivières que dans les veines du quartz, et les orpailleurs sont nombreux, mais aucun ne fait merveille : à peine si la production annuelle atteint ou dépasse 10,000 pesos (50,000 francs). C'est une misère. On travaille presque partout le quartz à la mode antique, sans machines, excepté dans l'île de Panaon (au sud de l'île de Leyte), où l'on a installé dans ces dernières années des bocardeurs et et des broyeurs qui marchent par la vapeur ou par l'impulsion de l'eau. On ne nous dit pas si cette exploitation scientifique enrichit ceux qui l'ont entreprise.

Les principaux gisements d'or se trouvent dans la province de Camarines du Nord (presqu'île des Vicols), puis dans la partie nord de Luçon, parmi des quartz broyés par des Igorrotes, enfin dans les pays de Misamis et de Surigao (Mindanao).

On a constaté en divers endroits la présence du plomb, de la galène, de la blende, mais on s'est borné à en signaler les trace.

Industriellement parlant, les Philippines occupen encore un rang fort bas. Certes, on ne saurait nier aux Indigènes de l'archipel une certaine facilité de main; ainsi, ils tissent fort bien, ils sculptent excellemment le bois; mais ils n'ont aucun penchant pour une activité réglée; très paresseux de leur nature, ils sont incapables de se plier à « l'unité de demeure »; nomades d'instinct, c'est pour eux une joie de changer de place.

Aussi les métiers sont-ils presque tous aux mains des Chinois, notamment dans les villes.

Il ne manque pas à Manille de bons tailleurs, selliers, charrons indigènes, mais en y regardant de près, on voit que ces ouvriers sont des métis de Chinois et d'Indiennes.

Parmi les métis chinois, qui sont innombrables, il est une caste nombreuse, les mestizos de Sangley; à cette caste appartiennent pour la plupart les capitalistes des Philippines.

Ces mestizos de Sangley ont une vocation naturelle pour le commerce, pour les affaires de finance, de banque; certains d'entre eux sont aussi joailliers en or et en argent.

Le développement extraordinaire des côtes, l'heureux groupement des terres facilitent singulièrement le commerce des îles entre elles et celui de l'archipel avec les pays étrangers. Sans doute, pendant la mousson du sud-ouest, c'est-à-dire de juillet en novembre, les eaux philippiniennes sont très agitées et les typhons y sont très forts, mais le cabotage n'en est pas très endommagé par la raison que Luçon et les îles Visayas possèdent nombre de ports sûrs, d'anses, de baies où les petits navires trouvent immédiatement un abri tranquille pendant les mauvais temps. Il n'y a d'exception à faire que pour la côte orientale, à partir de l'île de Polillo (qui est à peu près à la hauteur de Manille) jusque vers la pointe nord de Luçon, à Agarri. De ce côté les ports manquent, et pendant la mousson du nord le débarquement y est impossible : c'est pourquoi ce rivage est resté presque entièrement désert jusqu'à ce jour.

Dans les îles de peu d'étendue, les communications du rivage avec l'intérieur sont naturellement faciles; dans les grandes îles coulent des rivières plus ou moins navigables, transportant plus ou moins aisément les produits jusqu'à la mer.

Mais une chose fait essentiellement défaut : ce sont les routes allant des lieux reculés de l'intérieur soit jusqu'à la côte, soit jusqu'aux fleuves.

Il y en a très peu, de ces routes, et en mauvais état à cause des obstacles que leur oppose le climat. Pendant la saison des pluies, de juillet en novembre, les chemins sont tellement défoncés que rien n'y peut passer, ni chars, ni bêtes de trait, ni parfois même les hommes. (D'après l'*Allgemeine Zeitung*.)

12545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1313e LIVRAISON.

TEXTE.

La Frise (1883), d'après une relation du journal hollandais *De Aarde en Haar Volken*. — Toutes les gravures ont été empruntées à ce journal.

GRAVURES.

Une auberge près de Leeuwarden, un jour de marché.
Wiarda-state.
Une porte à Wiarda-state.
Le Schiertins.
Vue d'un canal près de Drachten.
Auberge à Beetsterzwaag.
Eglise d'Oltertep, dessin de Th. Weber, d'après le journal hollandais.
Le bois d'Orange (Orangewood).
Hôtel de ville de Heerenveen.
Régates à Grouw.
La côte de Frise à Rijs.
Allée de Rijs.

FAITS DIVERS

ASIE.

Philippines. — De fertiles districts de la côte occidentale, voire des campagnes point trop éloignées de Manille sont en temps de pluie sevrés de communications avec le reste du monde, parce qu'elles n'ont pas de routes, mais seulement d'affreux sentiers pour franchir la Cordillère; leurs produits, chanvre de Manille, noix de coco, dorment sur place, et l'argent y est rare.

Quant aux bonnes provinces à tabac, Cagayan et Isabela, elles sont tellement isolées, par l'absence de routes, que le prix du riz y est souvent deux fois plus cher qu'à Manille. On se propose d'obvier à cet inconvénient capital par un réseau de chemins de fer, et un décret royal du 11 mai 1883 a décidé la création de cinq voies ferrées. Elles ne seront pas terminées de longtemps, sans aucun doute.

Manille est ici le centre de tout commerce, et c'est de ce port que partent les lignes régulières de bateaux à vapeur.

En 1883, cette capitale était reliée à l'Europe par les lignes de vapeur suivantes : la ligne du Marquis del Campo, de Manille à Liverpool, par Barcelone, Valence, Carthagène, Cadix, Vigo, la Corogne; la ligne de la Compagnie générale de tabacs des Philippines qui, de Manille à Liverpool également, touche à Barcelone, à Cadix, à Santander; ces deux lignes font un voyage par mois dans les deux sens. Les lignes John P. Best et Cie, Thomas Skenner et Cie, allant, sous pavillon anglais, d'Anvers, ou du Havre, ou de Glasgow à Manille, viâ Singapore, et la ligne de Glasgow à Iloilo (île de Panay, dans les Visayas) ont toutes les trois un départ régulier tous les mois, mais, au retour, elles prennent du frêt là où elles en trouvent et ne sont tenues ni à une heure fixe, ni à une route immuable.

La ligne du Marquis del Campo et de la Compagnie générale des tabacs font le service de la poste avec l'Espagne et l'Australie. Les Philippines sont reliées aux pays de l'Europe autres que l'Espagne par un service qui correspond (à Singapore) avec les Messageries maritimes françaises : cela fait une malle par mois.

Les communications télégraphiques partent du cap Bolinao (province de Pangasinan) : de là s'élance un câble dont les fils vont jusqu'à Hongkong, la ville anglo-chinoise, où ils sont mis en relation avec le réseau électrique universel....

Les Chinois sont, pour ainsi dire, le pivot du commerce des Philippines; sans eux le mouvement des affaires, surtout celui de l'importation, n'aurait certes pas atteint son importance actuelle. Ils sont les intermédiaires entre les producteurs de sucre et les exportateurs, et c'est par eux, et par eux seuls que l'ensemble des objets importés est détaillé aux consommateurs philippiniens.

Tout le petit commerce, tout le détail est dans leurs mains, non pas seulement à Luçon, mais aussi dans les îles Visayas, à Mindanao, aux Soulou. Pas de grand village, si reculé soit-il, qui n'ait au moins sa boutique chinoise, et leurs colporteurs se rencontrent partout. Dans les grandes villes, à Manille, à Iloilo, à Bigan, on les voit partir chaque jour, par centaines,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour « faire la place » ; ils entrent dans toutes les maisons, ici pour vendre, là pour recevoir un compte, car ils font beaucoup de crédit. Quant à l'importation, à l'exportation directes ils ne s'en occupent qu'à petites doses, et seulement pour les produits consommés en Chine, tels que noix de coco, choux palmistes, nids d'hirondelle, trépang, etc., etc., ou pour les produits chinois, tels que opium, pétards, soie, papier, comestibles. En 1883, quelques grandes maisons chinoises ont fait venir de Saïgon beaucoup de riz de Cochinchine.

Depuis 1879, l'immigration chinoise a fort augmenté chaque année,

Si en 1870, par exemple, le nombre des immigrants chinois a été de 5000, celui des émigrants de 3300 (d'où un gain de 1700), l'année 1883 en a vu arriver 12,237 et repartir 6830 (d'où un bénéfice de 5407) : du moins, ce sont là les chiffres officiels.

A la fin de l'année (1883?) 39,694 Chinois, dont 124 femmes seulement, étaient inscrits sur les listes de l'impôt de capitation. Et sur ces 39,694, il y en avait 39,351 qui n'avaient rien de commun avec la culture du sol et qui étaient marchands, colporteurs, revendeurs, épiciers, ouvriers, cuisiniers, domestiques, portefaix, etc., etc.

Le Chinois ne vient pas ici sans esprit de retour; il arrive, d'ailleurs assez rarement, qu'il se marie avec une indigène et se fait catholique, mais, même en ce cas, il n'est pas irrévocablement gagné au pays et il brise aisément tous ces liens quand il lui plaît de retourner en Chine.

Un certain nombre de grands négociants chinois possèdent maisons, magasins, domaines, villas au bord du Pasig, mais la plupart de ces « Jaunes » n'ont en propre qu'une étroite boutique leur servant en même temps de demeure.

De ces boutiques, des centaines se pressent dans le grand quartier commercial de Manille, qui a nom le Rosario : il y a là pour des millions de marchandises, la plupart non encore payées aux vendeurs, et toutes non assurées, car les compagnies d'assurances ne risquent pas leur argent dans ces bazars chinois éminemment combustibles....

Qu'un Chinois soit riche ou sans un sou, qu'il prospère ou soit criblé de dettes, qu'il soit honorable ou non, personne n'en sait rien, mais l'importeur ne peut vendre qu'à lui, car il n'y a que lui de négociant.

L'Indigène s'adonne très peu au commerce, où, s'il trafique, c'est de quelques cigares, d'un peu de bétel, d'un peu d'eau-de-vie, et il n'obtient jamais le moindre crédit quand il a par hasard l'idée de se livrer à quelque grande opération, eût-il même, au vu et su de tout le monde, beaucoup d'argent et des biens au soleil.

Au contraire, l'importation confie des millions de piastres en marchandises au moindre boutiquier chinois — et avec raison, car ce Chinois a toutes les qualités qui manquent à l'Indigène, l'activité, l'habileté, la persévérance. On dit couramment que telle ou telle maison anglaise a constamment de 1,500,000 à 7,500,000 francs de valeurs en marchandises chez les hommes à tresse de Manille. Certes un « bel » incendie au quartier du Rosario ruinerait plus d'une forte maison d'importation....

Le centre de toutes les entreprises, de tous les commerces, c'est Manille : là se rassemblent tous les produits du pays, là on se procure tout ce que l'Europe envoie. Les grands navires s'arrêtent au port de Cavité et seuls les bâtiments légers arrivent dans la capitale.

L'importation consiste surtout en cotonnades imprimées, venant soit de l'Angleterre, soit de la Suisse en linge, soieries, chaussures, perles de Venise, vaisselle, etc.

L'exportation était jusqu'à ces dernières années presque entièrement concentrée dans les mains des Anglais, mais diverses mesures administratives et fiscales font tomber de plus en plus ce genre d'affaires aux mains des Espagnols.

Dans l'importation aux Philippines, l'Angleterre a la part du lion : 50 pour 100 ; viennent ensuite l'Allemagne et l'Autriche réunies (15 pour 100), l'Espagne (7 1/2 pour 100), les États-Unis (6 pour 100), la Chine (5 1/2 pour 100), la Suisse (4 1/2 pour 100), la France (4 1/2 pour 100), la Belgique (3 pour 100), et enfin tous les autres pays ensemble (4 pour 100).

L'exportation des Philippines se dirige en premier lieu vers les États-Unis, en second lieu vers l'Angleterre; la Belgique et la Hollande en reçoivent beaucoup de cigares, de tabac, de café.

(*Allgemeine Zeitung.*)

AFRIQUE.

Maroc. — Pendant qu'il accompagnait la mission Féraud auprès du sultan du Maghreb, M. H. Duveyrier a déterminé l'altitude de Fez, au moyen de 127 observations barométriques dont les calculs ont été faits par M. Renou.

Cette altitude est de 352 mètres : l'incertitude du résultat ne doit guère dépasser 10 mètres.

(*Bulletin de la Société de Géographie.*)

Afrique australe. — M. Gamble, ingénieur des eaux de la colonie du Cap, s'exprime ainsi dans son rapport officiel à la dernière session du Parlement : « J'ai voulu savoir ce qu'il y a de vrai dans la dessiccation supposée de l'Afrique australe, et, pour ce faire, j'ai consulté les anciens documents, les vieux livres de voyage.

Il est certain que divers ruisseaux, diverses fontaines ont perdu de leur constance, mais à qui la faute? Pleut-il moins, ou bien la pluie ne pénètre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

t-elle plus entre les strates jusqu'à la couche étanche?

Les observations pluviométriques en Afrique australe ne remontent pas bien loin. Les plus anciennes, celles de l'Observatoire Royal, n'ont que 45 ans de durée. Elles ne nous indiquent pas que la pluie ait diminué dans le pays environnant. Les voyageurs d'il y a 70 à 100 ans nous décrivent le Karrou et ses sécheresses comme nous les décririons aujourd'hui. Pour ma part je ne crois pas à un changement climatique de quelque importance pendant la période écoulée depuis que le « triangle austral » est en relations avec l'Europe.

« Mais je n'hésite pas à dire que le déboisement incessant auquel travaillent le Blanc et le Noir, et la combustion continuelle des herbes et des plantes empêchent plus ou moins l'eau de pluie de pénétrer dans le sol pour en rejaillir en sources. J'ai vu beaucoup d'endroits qu'on avait de tout temps appelés des *riet vleys* (roselières) et qui étaient capables de donner naissance à des cours d'eau, devenus maintenant des sols durs, crevassés de fissures sèches où la pluie n'enfonce pas. L'excès de pâture amène le même résultat. Clôturer les domaines, planter et replanter des arbres, créer des lacs artificiels, voilà les remèdes à ce grand mal. (D'après *The Colonies and India.*)

— Il y a des époques où les pays littoraux du Cap sont plutôt des lieux d'émigration que d'immigration. C'est ainsi que, tel jour de l'année 1885, on a vu partir d'East London pour l'Angleterre quarante-une familles d'artisans dont les gages allaient être réduits ; tel autre jour, soixante personnes se sont embarquées à Port-Élisabeth pour l'Australie.

(D'après *The Colonies and India.*)

— On a remarqué depuis quelque temps un notable accroissement de discours hollandais au parlement bilingue du Cap. Nombre de députés, qui pourtant parlent très couramment l'anglais, se sont fait une loi de s'exprimer habituellement dans leur hollandais d'Afrique, dans ce qu'ils appellent familièrement *onse taal*, c'est-à-dire *notre langue*.

(*The Colonies and India.*)

— Les Boers adorent la solitude. Comme l'a dit M. Forster, dans un discours colonial, à l'Hôtel du Palais de Westminster, ils ont chacun pour grand idéal de disposer de dix milles carrés de terrain, si bien qu'en bâtissant une tour à l'angle de leur ferme, ils ne puissent voir, du sommet de cette tour, la ferme de leur plus proche voisin sans l'aide d'un bon télescope.

— Le Stellaland est devenu l'un des buts d'immigration des Boers. On voit fréquemment des familles hollandaises partir de la vieille colonie du Cap ou de l'État-Libre d'Orange pour cette nouvelle Hollande.

(D'après *The Colonies and India.*)

— Le café ne réussit pas à Natal, pays qui ne fournit pas à la précieuse plante assez d'humidité ; mais le thé, qui ne trouve pas cette contrée trop sèche, y prospère, et sa culture s'étend. On estime que la production de 1884 sera déjà de 50,000 livres.

(D'après *The Colonies and India.*)

Afrique centrale. — Au village du chef Makandjila, c'est-à-dire sur le rivage sud-est du lac Nyassa, M. le missionnaire Johnson a trouvé une mosquée d'où part un enseignement musulman très zélé. Ce pays était encore tout à fait païen il y a peu d'années. La religion musulmane progresse donc ici, comme un autre voyageur nous apprend qu'elle fait à Lagos, sur la côte de Guinée, où l'on voit maintenant plusieurs mosquées avec une communauté mahométane assez nombreuse. Or, à cinquante-neuf ans en arrière, quand le capitaine Clapperton choisissait Lagos comme point de départ de son dernier voyage, il n'y trouvait, en fait de musulmans, que des étrangers de passage, quelques négociants venus du Bornou qui se contentaient de la mosquée par excellence, la voûte du firmament.

(Ch. Maunoir : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

Seychelles. — Du dernier rapport annuel officiel adressé à la Propagande par Mgr Mouard, vicaire-apostolique de Seychelles, il résulte que la population de l'archipel comprend 14,142 catholiques, 1947 protestants, 300 païens : soit, au total 16,389 personnes. En thèse générale, les catholiques représentent ici l'élément francophone, resté, comme on le voit, absolument prépondérant dans ces îles.

L'accroissement naturel de la population catholique est très rapide : l'année dernière a donné 423 naissances et seulement 172 décès.

Les écoles françaises se développent aussi très vite. Elles sont tenues par des frères maristes ou par des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Il y a 1319 enfants dans les écoles et 220 au collège de Port-Victoria.

(D'après les *Annales de l'Union catholique de l'île Maurice.*)

3545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1314e LIVRAISON.

TEXTE.

La Frise (1883), d'après une relation du journal hollandais *De Aarde en Haar Volken*. — Toutes les gravures ont été empruntées à ce journal.

GRAVURES.

Vue extérieure d'Hindeloopen.
Vue intérieure d'Hindeloopen.
Chaire de l'église Saint-Martin à Bolsward.
Bancs de l'église Saint-Martin à Bolsward.
Église de Bolsward.
Porte d'eau à Sneek.
Régates sur le lac de Sneek.
Un corridor de l'asile Popta.
Une chambre de l'asile Popta.
Dokkum.
Hôtel de ville de Francker.
Le jeu de paume à Francker.
Frisonne en costume national, d'après un tableau d'Eerelman.
Port de Harlingen.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Puissance du Canada. — Le *Moniteur acadien* nous donne, sous le titre de *Causerie memrancoukienne*, un spécimen du langage acadien, tel qu'on le parle à Memrancook (comté de Westmoreland, Nouveau-Brunswick), et en général dans toute l'Acadie. On verra jusqu'à quel degré ce langage est resté français malgré la longue dislocation et dispersion de ce petit peuple au milieu de la foule des Anglais qui le pressent.

— « Y a six ans j'fus acheter une grosse paire de bœufs à Miramichi. Dans mon voyage je rencontris un sauvage que j'fis connaissance. Tout en j'asant il me d'mandit d'iou j'appartenais et j'lui dis que j'étais de Memramcook. Ah! Memramcook, c'est un nom sauvage qui m'dit. J'pense bein, que j'lui répondis, il est bein assez laid pour ça. Et pis j'lui d'mandai tout naturellement ça que ça veut dire. Il m'dit alors que ça d'vait être tcheuque chouse de croche, qui irait comme une anguille. J'pensai en moi-même que c'était bein ça après tout; il voulait parler de not' rivière qui est bein assez croche pour que ça soit une grousse anguille qui en aurait tracé la route à suire. Coumme y m'dit de plus qu'il avait jamais venu à Memramcook et qu'il ne connaissait pas la place, j'pensai qu'il devait dire vrai et qu'ça pouvait vouloir signifier ça....

Une chouse que j'trouve ben remarquable dans c'te place icite, c'sont les marais. Tu sais que par chuz nous j'navons pas de marais, et pis quand on pense que toute c'te grande étendue de terre fournit du foin en quantité, sans qu'on ait besoin d'la travailler plus que d'la récolter, j'me dis que c'est une grande bénédiction tout d'même pour le pays....

J'ai étendu dire qu'il y a bein longtemps d'ça, c'que tu vois aujourd'hui en marais, était une grande rivière, et que c'te rivière à force de déposer d'la vase et du gravail, s'avait rètrècie jusqu'où on la voit aujourd'hui. Ça devait faire une belle rivière tout d'même, et si ç'avait resté coumme ça, j'crois que l'pays y'aurait gagné sinon en richesse du moins en beauté. On m'dit que dans l'marais des Pierre-à-Michel, il y a tcheuques années d'çà, en travaillant dans le mitant même du marais, on y découvrit les restants d'une vieille levée. Ça prouvrait que sur l'an premier le marais n'allait que juste que là et que les eaux se rendiont jusqu'à la levée, puisqu'on a fait une levée pour arrêter les eaux d'avancer. Tu t'souviens du vieux canon qu'on avait coutume de tirer à la procession d'la Fête-Dieu, et bein c'vieux canon on l'avait trouvé en plein dans le mitant du marais en bas d'icite, y'a tcheuques années d'ça. Comment ça s'fait-y qu'il se trouvait là, j'nen sais rien. On dit qu'il avait appartenu à un bâtiment, par les agrès qu'y s'trouvions après....

Par rapport aux commencements de M'rancook, je n'ai jamais étendu rien de bein extraordinaire pour c'qui r'garde l'établissement de c'te place icite. Les premiers colons furent des individus qui s'étiont échappés de l'expatriation, et si j'ne me trompe j'crois qu'y en avait même déjà un p'tit nombre d'établis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchouques années avant c'tépoque là ou à peu près vers c'temps là. C'fut pour par icite coumme partout ailleurs, y fallut d'abord combattre les forêts et pis ne pas perdre de temps à ça non plus, car y'avait bein moins d'moyens d'vivre dans ces parages que dans la plupart des autres places des provinces, vu qu'on s'trouvait un peu au milieu des terres, que les moyens de communication n'étiont pas beaucoup faciles alors, et pis surtout vu que les moyens d'faire la pêche faisiont presqu'entièrement défaut, c'qui devenait un peu ennuyant et mal commode pour des habitants qui aviont jusque là toujours coutume de prendre la motchié d'leur vie sur les eaux....

Des bêtes y en avait en quantité dans c'temps là par icite, et y'en a encore aujourd'hui (des bêtes à quatre pattes comprends bein) et j'ai entendu dire bein souvent aux vieux que ça bouillait dans le bois, y'en avait en veux tu en v'là. Parmi les plus notables s'trouvaient les ours, les orignals et les caribous, et coumme tu peux voir, fallait posséder un boun œil et surtout une bounne plaque à son fusil. Les ours coumme toujours s'trouvaient être les plus gourmands coumme les plus effrontés, et on raconte même qu'un certain bon jour y'en eut un qui fut assez hardi pour rentrer dans une des maisons du Tchut de sac.

Le mari travaillait à tchouque distance d'la maison, et pis la femme qui s'trouvait au grenier dans c'te moment là, avait laissé la porte de d'hors rouverte. Entendant du bruit en bas, elle descendit voir c'que c'était l'orsquelle aperçut le grous monsieu. Par malheur le fusil n'se trouvait pas à la portée mais le manche à balai était à la main, et quand monsieu le visiteux vit qu'il avait affaire à une femme et à son manche à balai, il s'en alla....

Les Sauvages en tuciont beaucoup ça paraît dans ces temps-là, c'était leur plus grand passe-temps, et mon grand-père m'a dit qu'il avait counnu lui, un certain Micmac qui les tuait de deux façons, d'abord avec un bon moustchet ou bein s'il voyait venir un ours qui avait l'air un peu malin, il avançait alors droite sur l'animau, et pis quand il se croyait proche assez, tenant un bon grand couteau dans sa main, il élevait en l'air les deux bras. A chaque fois l'ours ne manquait jamais de se mâter sur ses pattes de derrière et pis en avançant tâchait d'embrasser mon Sauvage qui lui donnait tous les coups une étreinte mortelle....

A propos d'sauvages, ça paraît qu'y en avait une beauté par icite quand les vieux y vinrent pour s'y établir.

Mon grand-père qui n'était pourtant pas un des premiers colons arrivés, disait qu'il se souv'nait lui d'avoir vu de ses propres yeux pas moins de deux cents familles micmaques cabanées le long du p'tit ruisseau qui passe en bas du couvent et qui monte par sur François à Toussaint....

Ac'te heure M'rancook comprend en commençant par sa pointe la plus voisine d'la Baie Fundy, le village des Beaumont, ainsi appelé parce qu'on dit que c'fut un certain Beaumont dit Bonnevie ou bein Bonnevie dit Beaumont qu'en fut le premier habitant. En filant la côte par le nord-oie on trouve le Cap et pis les Pierre-à-Michel ou village des Belliveau, ainsi baptisé parc'que sur l'an premier y'avait d'établi là un homme qui s'appelait Pierre dont le père s'noummait Michel, et pis d'là la signification du nom d'l'endroit. Plus loin sont situés la Pré d'en Haut et le village des Gautreaux dont j'n'ai pas besoin de te dire pourquoi c'qu'ils se noumment coumme ça, et qui bordent l'est de la rivière Pepouchack, c'te rivière où le vaillant Beausoleil s'noya en voulant la traverser à la nage pour échapper à la poursuite des Anglais. A l'est de ces villages s'trouve le vieux M'ramcook proprement dit où j'demeurons, et qui s'trouve coumme tu sais coupé en deux par la rivière de c'te nom....

D'l'autre côté de la rivière un peu plus au nord s'trouve le village d'la station qu'on appelait y'a pas bein longtemps encore le *Corner à Crain à Ben*, du nom d'un Anglais qu'y d'meure encore là, mais qui coummence à s'faire joliment vieux aujourd'hui.

En descendant par Dorchester c'sont presque tous des Acadjiens qui habitont encore c'te côte là, et un peu en arrière sur c'te grand butte que tu vois s'trouve le village du Bois ou des Bounhoummes qui s'ra une belle place plus tard.

Coumme j'viens de t'le dire tu vois que les deux côtés de la rivière M'ramcook à peu près et une partie du côté est de la rivière Pepouchack formont c'qu'on appelle aujourd'hui la paroisse Saint-Thomas de M'ramcook, six cents familles à peu près et presque tous des Acadjiens ».

La citation est longue, mais elle démontre victorieusement que l'acadien n'est pas un patois corrompu, anglicisé, comme on le prétend. Et pas plus le canadien que l'acadien.

— Une famille acadienne très nombreuse est celle des d'Entremont, qui descendent des fils d'un Jacques d'Entremont revenus en Acadie en 1767. Leur père avait été emmené de force à Boston dans l'année du « Grand dérangement », quand les Anglais déportèrent le peuple acadien. Aujourd'hui, dit le *Halifax Hérald*, « les d'Entremont sont aussi nombreux dans le comté de Yarmouth que les feuilles d'automne à Vallombrosa ». Il y en a plus de 400 dans la paroisse de Pubnico.

— Parmi les départements qui commencent à émigrer (petitement d'ailleurs) vers le Canada, l'Allier est un des plus persévérants. De temps en temps, une, deux familles prennent la route du Saint-Laurent.

Pour terminer l'année 1885, cinq personnes de Lusigny se sont embarquées, le 31 décembre, pour la province de Québec.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Le *Globe*, de Saint-Jean, N.-B., après avoir dit que presque tous les employés sur le chemin de fer Intercolonial, de Moncton à Québec, sont d'origine canadienne-française ou des descendants de notre nationalité, ajoute que notre peuple est prolifique. Il va même jusqu'à dire qu'il connaît plusieurs familles composées de 40 enfants. Le nombre quarante est exagéré.

M. Paul Bélanger, inspecteur des vagons du chemin de fer Intercolonial et résidant à Fraserville, qui a convolé deux fois, compte aujourd'hui 33 enfants bien comptés.

M. Joseph Ouellet, cultivateur au village de Sainte-Anne Lapocatière, a eu 36 enfants de ses trois femmes.

M. Genest, de Saint-Henri de Lauzon, a eu 32 enfants de son mariage. (*Événement*, de Québec.)

— La Petite Rivière aux Graînes offre une preuve de plus que le Labrador français est colonisable.

Ce nouvel établissement se développe avec une certaine rapidité, et les habitants y mènent de front la pêche et la culture.

La Petite Rivière aux Graînes est située entre les rivières Chaloupe et Manitou, au nord du 50e degré de latitude, à soixante et quelques kilomètres N. O. de la pointe E. de l'île d'Anticosti.

— Le chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean arrive maintenant à la Rivière à Pierre, tributaire du Batiscan.

Profitant aussitôt de la circonstance, les habitants de Saint-Raymond ont fondé une société de colonisation pour le peuplement immédiat des cantons de Colbert et de Bois dont le dit chemin de fer facilite désormais l'accès.

Saint-Raymond, situé à l'endroit où la ligne de Québec au lac Saint-Jean coupe la rivière Sainte-Anne, est une bourgade, plus qu'une bourgade, une ville dans un grand district agricole dont l'établissement du chemin de fer a singulièrement augmenté la richesse, la prospérité, la population. Nul doute qu'elle n'établisse rapidement le pays de la Rivière à Pierre.

D'ailleurs il ne s'agit point de fonder ici une colonie nouvelle — elle existe déjà — mais de l'assurer et de l'accroître.

Dès maintenant des familles du pays de Québec, notamment de Lorette, de Sainte-Catherine, de Saint-Basile, surtout de Bourg-Louis et de Saint-Raymond, se dirigent vers la Rivière à Pierre; un cultivateur de l'île aux Coudres y choisit des terres pour y installer dix familles du canton de Charlevoix.

Voici une nouvelle paroisse canadienne-française dans la province d'Ontario, territoire du Nipissing. C'est LÉVESQUEVILLE, ainsi appelée d'un instituteur du nom de Lévesque qui s'y est établi l'un des premiers et qui y a attiré de nombreux colons, surtout du comté de Joliette.

Lévesquille est au bord du petit lac Nosbonsing, à 1500 ou 1800 mètres de Callendar, la gare où le grand chemin de fer du Pacique canadien se soude au chemin de fer du Canada central, à 572 kilomètres ouest de Montréal.

— Autour du lac à la Loutre (Otterlake) (Nord-Ouest) s'étend une réserve de 32,000 hectares, mise à part pour l'immigration scandinave.

La réserve du lac à la Loutre est à 20 kilomètres au nord de la ville de Minnedosa. Outre son lac, qui a 1300 hectares, et qu'on dit poissonneux, elle est arrosée par la Rolling River, affluent de la Petite Saskatchevan.

Le sol en est bon, suffisamment boisé, avec sapins, tamaracs, bouleaux, peupliers.

— Les Chinois que l'achèvement du chemin de fer du Pacifique vient de laisser sans ouvrage dans la Colombie Anglaise, se rendent en foule en Californie, en dépit des lois qui refusent de les y recevoir.

Les capitaines les débarquent sur des points isolés de la côte, et ils s'en vont ensuite séparément dans les villes, où ils se donnent les airs d'anciens habitants. (*Courrier du Canada.*)

— On se propose d'installer au printemps prochain une colonie d'Islandais sur le littoral septentrional de l'île Graham, terre principale de l'archipel de la Reine Charlotte. Il n'y a encore là que des Indiens et quelques mineurs. Le pays est fertile, sous un bon climat, mais ces Islandais s'occuperont surtout de pêche.

Terre-Neuve. — Depuis la première année de ce siècle 37 phares ont été construits autour de Terre-Neuve.

De ces 37 phares, 11 ont été élevés dans les sept dernières années; deux se bâtissent en ce moment; deux autres vont être commencés et l'on en a voté les fonds.

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1315e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La mer de lait, dessin de Th. Weber, d'après un dessin de M. G. Bauche.
Une famille poulo-pinang, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Orang-Sakais, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Cataracte dans l'île de Pinang, dessin d'Alexandre de Bar, d'après un croquis de l'auteur.
Le port de Manille, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Un pont à Manille, gravure de Kohl, d'après une photographie.
Promenade de Sampaloc, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
La rue de l'Escolta à Manille, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Indienne de Manille, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Métisses de Manille, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Hacienda de Jala-Jala, dessin d'Alexandre de Bar, d'après une photographie de l'auteur.
Luçon et Palaouan, carte.
Samy, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Bords du Pasig, dessin de Th. Weber, d'après une photographie.
Buffle et charrue, dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Henri Wartomont.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Etats-Unis. — On admet à tort que la plus grosse pépite d'or trouvée jusqu'à ce jour en Californie ne valait guère que 105,000 francs.

En effet, T.-T. Finney, surnommé « Old Virginia », trouva, le 21 août 1857, à environ 6 milles, soit 10 kilomètres de Downieville, Sierra County, un lingot d'or pur qui pesait 5000 onces.

L'or trouvé dans le voisinage de Downieville étant évalué à 90 francs par once, Finney avait donc fait, dans l'espace d'un matin, une récolte lui valant la modeste somme de 450,000 francs. Jusqu'alors le lingot australien découvert dans les mines d'or de Ballarat était considéré comme le plus riche; on l'estimait à 300,000 francs.

(*Croix fédérale*, de New-York.)

Guatémala. — Les membres guatémaltèques de la commission mixte pour l'exploration des frontières entre le Mexique et le Guatémala ont parcouru 40 milles de la ligne frontière jusqu'au point d'intersection de la rivière Ixcan avec le parallèle.

Il résulte de leurs travaux que les cartes existantes sont parfaitement inexactes, et que, d'après les études faites, le Mexique a droit à une bande de territoire guatémaltèque bien plus grande qu'on ne l'avait pensé tout d'abord.

Les travaux de la commission seront repris au mois de septembre. Ils doivent durer encore environ deux années. (*Revue Sud Américaine.*)

Honduras. — Le Honduras, peu habitué à l'immigration, vient de recevoir 500 colons d'une espèce excellente, des Isleños, c'est-à-dire des Canariotes, tous agriculteurs.

— D'après des statistiques officielles, dont nous ne saurions garantir l'exactitude, le Honduras avait 319,972 habitants le 31 décembre 1883, et 323,274 le 31 décembre 1884.

AMÉRIQUE DU SUD.

Guyane. — Le Roraima, qui vient d'être enfin gravi par Everard im Thurm, le 18 décembre 1884 — est une des montagnes les plus difficiles à dompter qu'il y ait; il se termine par un morne plateau de grès, à 2600 mètres environ d'altitude.

Ce plateau est semé d'innombrables blocs sculptés à l'infini des façons les plus bizarres par les pluies fréquentes et le vent qui souffle presque constamment sur la cime du Roraïma. Çà et là quelques espaces ont sablonneux; çà et là, dans les creux, un marais est bordé d'une pauvre végétation : à part cela pas de plantes, pas d'arbres, sauf, dans quelques fentes, des buissons rabougris. Par contre, la base de la mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagne est dans une épaisse forêt où l'on a peine à se frayer un sentier.

Les pluies drues qui tombent sur le plateau supérieur du Roraïma en descendent par des cascades ou s'infiltrent dans le sol pour aller rejaillir à mi-flanc du mont après un cours souterrain.

(*Mittheilungen.*)

Argentine. — Comparant la situation de la République Argentine au début de 1885 avec celle où elle se trouvait au sortir de la dictature de Rosas en 1852, une feuille étrangère donnait, il y a quelque temps, un témoignage éclatant en faveur de la grande République de la Plata, dans les termes suivants :

« Déjà une génération s'est écoulée depuis que Rosas a dû abandonner le pouvoir : voilà 33 ans que la bataille de Caseros a eu lieu.

Depuis cette époque, le pays a passé par bien des changements et bien des vicissitudes, par des jours heureux et néfastes, mais matériellement la République Argentine a incontestablement progressé depuis le 3 février 1852.

« La population a triplé, l'affluence des colons s'est multipliée par 35, la richesse publique par 5, la quantité de moutons par 11, l'exportation de laine par 14, l'émission de papier-monnaie par 10, les revenus publics par 8, le commerce par 7, le trafic de la poste par 68, les terres en culture par 12, et la valeur des maisons par 5.

« Des chemins de fer, du gaz, de l'électricité et d'autres moyens de confort et de civilisation, des canons Krupp, des observatoires et des édifices publics, tout appartient à la nouvelle civilisation depuis Caseros.

Entre l'an 1853 et l'an 1885 il n'y a plus de comparaison possible.

« En 1853 un Argentin possédait 7 moutons et une propriété de la valeur de 1800 francs; son commerce était de 105 francs, importations et exportations; son agriculture s'étendait sur 20 ares, il écrivait une lettre dans les quatre années et demie, il payait 25 francs d'impositions, et, en calculant sa famille à cinq personnes, sa maison représentait une valeur de 2400 francs; il n'avait ni chemins de fer, ni gaz, ni télégraphe, ni canons Krupp, ni Remingtons, ni vaisseaux blindés, et très souvent il portait des bottes de *potro*.

« En 1885, un Argentin possède une propriété valant 3280 francs, y compris 30 moutons, 5 vaches, 2 chevaux, 50 ares de terre; son commerce équivaut à 250 francs et son capital en banque et dépôts à 320 francs. La poste transmet pour lui 6 lettres et journaux par an et la valeur moyenne de sa maison est arrivée à 4125 francs.

« Ses impositions ont atteint le chiffre de 80 francs par tête, c'est-à-dire qu'elle a triplé, tandis que sa richesse n'a pas tout à fait doublé; mais il est beaucoup plus à même de payer 80 francs qu'il ne l'était d'en payer 25 à l'époque de la bataille de Caseros.

« Il a maintenant beaucoup de commodités et de luxe dont il n'osait pas même rêver alors; il peut voyager de Buenos-Ayres à Tucuman en quatre jours au lieu de quarante; il ne connaît même plus le danger des Indiens; il peut télégraphier de Jujuy à Londres en autant de minutes qu'il fallait auparavant de jours à une lettre pour arriver à Londres. Il a presque tous les jours des départs pour l'Europe par vapeur, tandis qu'en 1852 il n'y avait qu'un bateau à vapeur, lequel n'allait pas plus loin que le Rio-de-Janeiro.

« Tandis que la République Argentine fait des progrès, la ville et la province de Buénos-Ayres ont progressé dans une proportion encore bien plus forte.

La population réunie de cette ville et de cette province, qui était en 1853 de 240,000 habitants, dépasse maintenant un million; la richesse publique a monté si fort que le Porteño, c'est-à-dire l'habitant du Port (c'est ainsi qu'on désigne l'habitant de la grande ville argentine), qui ne possédait par tête, à l'époque de la chute de Rosas, que 3800 francs, possède actuellement 6225 francs. La valeur des maisons de la ville a augmenté de 42 à 140 millions. »

(*Revue Sud-Américaine.*)

— En 1881, il se publia 165 journaux et revues dans la République Argentine; 215 en 1882; 305 en 1883; 348 en 1884.

Des 348 feuilles et revues de 1884, plus des 6/7 étaient en langue espagnole : 305 sur 348.

— Dans le premier semestre de l'année 1885, l'Argentine a reçu 61,000 immigrants. On ne nous donne pas le nombre des départs qui réduisent plus ou moins ce beau chiffre.

— L'*Annuaire statistique* de la province de Buénos-Ayres pour 1883 (celui de 1884 n'a pas encore paru) évalue les naissances de la dite année dans la dite province à 25,903, celui des décès à 10,894, soit un gain d'environ 15,000 personnes.

D'autre part, l'accroissement par immigration est estimé à 20,000. De ces deux bénéfices, il résulte que la province a dû gagner, au total de l'année, 35,000 personnes.

Bien entendu que la ville de Buénos-Ayres ne contribue en rien à ces chiffres, depuis qu'elle a été séparée de sa province pour être « fédéralisée ». Comme le Rio-de-Janeiro, c'est maintenant un « municipe neutre ».

A cette même date du 31 décembre 1883, la province possédait :

5,364,812 bœufs.
59,011,864 moutons.
2,295,265 chevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

25,062 ânes.
205,840 porcs.
(D'après la *Revue Sud-Américaine.*)

— La colonisation se développe si vite dans la province de Buénos-Ayres qu'il a fallu y tailler sept nouveaux *partidos* (districts, départements), qui sont, avec leur superficie :

Patagones,	environ	1,621,300	hectares.
Colorado,	»	1,156,300	»
Puan,	»	1,088,100	»
Adolfo Alsina,	»	728,500	»
Guamini,	»	1,305,100	»
Trenquelauquen,	»	1,395,000	»
General Villegas,	»	1,178,000	»

— La Patagonie a été divisée en trois territoires, qui se nomment, du nord au sud, Chubut, Santa Cruz et Terre de Feu.

— Le territoire compris entre le Rio Paraguay à l'est, le Rio Bermejo au sud, le Rio Pilcomayo au nord, la province de Salto à l'ouest, a reçu le nom de FORMOSA, c'est-à-dire *la Belle.*

Il a été divisé en quatre départements pour les noms desquels les gouvernements de l'Argentine ne se sont pas mis en grands frais d'imagination : les départements I, II, III, IV.

— Les plus importants planteurs qu'il y ait dans les solitudes du Gran Chaco, comme en général dans l'intérieur des provinces argentines, sont presque toujours des Français.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Pérou. — Un collier d'yeux humains vient d'être commandé aux frères Tiffany, les fameux joailliers de New-York.

Ce collier doit se composer d'une superbe collection d'yeux de momies péruviennes qui ont été rapportées de l'Amérique du Sud par M. W. E. Curtis, membre d'une commission scientifique récemment envoyée dans cette région par le gouvernement des États-Unis.

La plupart de ces yeux proviennent d'Arica, où d'immenses cimetières sont remplis de sépultures du temps des empereurs incas; les momies y sont si communes qu'on peut s'en procurer aisément au prix de deux ou trois dollars: il suffit de gratter le sol pour en mettre à découvert.

Les yeux dont il s'agit, à l'état brut, sont de couleur jaune de bronze et absolument opaques. Mais, en les dépouillant de leurs enveloppes extérieures, en mettant le cristallin à découvert et en le polissant avec soin, on obtient une lentille translucide, de couleur orangée, qui ressemble un peu à une opale et constitue, dans tous les cas, une pierre fort originale. L'arrangement concentrique des diverses couleurs dont se compose cette lentille lui communique des tons irisés.

Il arrive parfois que ces couches présentent des craquelures radiales, ce qui augmente encore la réfraction générale de la lumière à travers l'ensemble. On suppose que la teinte toute particulière de ces cristallins est due, soit à un changement organique provenant de leur antiquité et à une véritable pétrification, soit à l'action des matières antiseptiques employées à l'embaumement.

Quoi qu'il en puisse être, il est certain que plusieurs des ouvriers joailliers employés au polissage de ces yeux sont subitement tombés malades, avec des symptômes analogues à ceux de l'empoisonnement arsenical, mais non pas identiques.

Il s'en est suivi une véritable panique dans l'atelier : les autres ouvriers, soit par crainte de se voir atteints de la même indisposition, soit pour des motifs superstitieux, ont obstinément refusé de continuer le polissage. Le travail se trouve donc présentement interrompu.

En attendant qu'il soit repris, divers naturalistes ont examiné les yeux destinés à former le collier et certains d'entre eux assurent que ce ne sont pas là, en réalité, des yeux humains, mais bien des yeux de seiche.

Cette opinion est celle des archéologues péruviens : ils assurent que les embaumeurs incas avaient l'habitude de substituer des yeux de poissons aux yeux naturels des cadavres qui leur étaient confiés. Les momies, placées dans la posture que l'on sait (assises avec les jambes ramenées sous le menton), recevaient, en effet, fréquemment la visite de leurs proches. Il était donc important que le travail parût bien fait, et, l'œil de seiche, possédant la propriété de durcir très vite, se substituait avantageusement à l'œil de l'homme.

Ce qui donnerait un certain poids à cette version, c'est que les cristallins confiés à la maison Tiffany n'ont pas moins de 18 millimètres de diamètre, ce serait énorme pour des yeux humains. On sait, d'ailleurs, que les yeux de seiche desséchés ont précisément l'aspect opalin qu'on retrouve dans ces yeux de momies.

Néanmoins, des autorités aussi considérables que le professeur Remondi, du British Museum, et le docteur Tschudi, de Vienne, ami collaborateur de Humboldt, peuvent faire aussi bien admettre qu'il s'agit ici d'yeux humains.

(*Croix fédérale*, de New-York.)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1316e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Famille tagale, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.
Église de Mahaijay, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Indiens et leurs cays de combat, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Maison d'angle à Manille, après le tremblement de terre, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Bazar de Luçon à Manille, après le tremblement de terre, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Rue Saint-Roque à Manille, après le tremblement de terre, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Tour de la cathédrale de Manille, après le tremblement de terre, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Carretones (charrettes traînées par des buffles), dessin de Tofani, d'après une photographie.
Pipes des Igorrotes, dessin de P. Sellier, d'après la collection de l'auteur au musée du Trocadéro.
Types d'Igorrotes, dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. H. d'Almonte.
Un vantay (lieu de repos) dans la montagne, dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. H. d'Almonte.
Indigènes préparant le tabac, dessin de Myrbach, d'après une photographie.
Plat double et cuillère en bois des Igorrotes, dessin de P. Sellier, d'après la collection du musée du Trocadéro.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU SUD

Brésil. — Il est difficile, faute de données officielles récentes, d'évaluer avec précision la population du Rio-de-Janeiro.

Le premier et le seul recensement général qui ait été effectué au Brésil remonte à 1872. Il indique pour la ville une population totale de 229,000 âmes, en chiffres ronds, chiffres qu'il convient d'augmenter de 18 pour 100 pour compenser les omissions probables : ce qui donne près de 252,000 (251,617) habitants à la capitale brésilienne.

L'administration brésilienne ne reconnaît pas comme ayant une existence propre la « ville » ou « commune », mais le « municipe » (municipio), qui se compose toujours d'une « cidade » (ville), ou d'une « villa » (petite ville ou bourg) avec un certain nombre de « freguezias » ou paroisses, les unes « urbaines » ou comprises dans la ville et les autres « suburbaines », c'est-à-dire hors de la ville, dont elles sont souvent fort éloignées.

Cette organisation est assez semblable à celle qu'auraient les « cantons » français, si les communes groupées autour du chef-lieu n'avaient ni maire ni adjoint.

Le recensement de 1872 donne le chiffre de la population par municipes et paroisses, mais sans indiquer si celles-ci sont urbaines ou suburbaines. Il faut donc pour avoir la population d'une ville, rechercher quelles sont les « freguezias » suburbaines, et retrancher leur population de celle du municipe.

La ville du Rio-de-Janeiro fait partie du « Municipe Neutre », qui se compose de 21 « freguezias », dont 8 sont suburbaines. C'est ce que l'*Almanach de Gotha* nomme très improprement les faubourgs de la ville du Rio, car quelques-unes de ces paroisses en sont extrêmement éloignées, voire de plusieurs myriamètres.

La population du « Municipe Neutre » était en 1872, d'après le recensement, de 275,000 habitants (274,972), total dans lequel les « freguezias » ou paroisses suburbaines entraient pour un peu plus de 46,000 (46,269), soit, pour la ville, le chiffre cité plus haut, de 229,000 âmes.

Depuis lors la population de la ville a augmenté dans une proportion sensible, moindre cependant qu'on se le figure généralement. Il est douteux, en effet, que le nombre des naissances ait jamais, pendant la période écoulée de 1872 à la fin de 1884, égalé celui des décès.

Il n'existe pas d'état civil au Brésil : le registre des baptêmes et des mariages est tenu par le clergé, et celui des décès par le clergé ou par l'administration des hôpitaux.

Il en résulte que le chiffre des naissances ne peut jamais être bien exactement connu, le nombre des baptêmes étant toujours inférieur à celui des naissances par suite de la proportion considérable d'enfants morts-nés et de ceux qui meurent avant d'être baptisés. On connaît le nombre des premiers, mais il est impossible de calculer celui des seconds.

En tenant le plus possible compte de ces considé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rations et en retranchant du chiffre des décès les cas de mort survenus dans le port et chez la population de passage, M. le baron de Lavradio, président du Conseil d'hygiène, est arrivé aux résultats suivants pour les quatre années comprises de 1873 à 1876. (*Apontamentos sobre a mortalitade da cidade do Rio de Janeiro*).

	Naissances	Décès
1873.	6,518	14,102
1874.	6,918	9,251
1875.	6,909	10,463
1876.	7,509	12,763
	27,854	46,579

Cette période quatriennale a été, il est vrai, exceptionnellement défavorable, puisqu'elle comprend deux fortes épidémies de fièvre jaune.

L'accroissement de la population depuis 1872 est donc uniquement dû, d'abord à l'importation d'esclaves de diverses provinces de l'Empire (source tarie depuis quelques années par l'interdiction de la traite interprovinciale), puis et surtout à l'immigration européenne.

Le baron de Lavradio, dans l'ouvrage déjà cité, évaluait la population du Rio-de-Janeiro à environ 258,000 âmes (258,147), à la fin de 1876, soit une augmentation d'un peu plus de 6500 habitants pour 4 années, ou 1600 par an.

Il ne semble pas exagéré d'admettre que cette proportion ait presque doublé dans les 8 années suivantes par suite de circonstances plus favorables et se soit élevée à 3000 par année : ce qui donnerait, à la fin de 1884, un total de 282,000 habitants pour la population fixe de la ville.

Mais il convient de compter en plus la population maritime, se composant de l'équipage des navires mouillés dans le port. Cette dernière oscille, chaque année, entre 60,000 et 70,000 ou près de 6000 par mois, moyenne probable de la station de chaque navire.

Si l'on y ajoute la garnison, dont l'effectif est très restreint, les élèves des écoles secondaires ou supérieures, les Brésiliens et les étrangers de passage, il nous semble que le chiffre de 310,000 à 320,000 est le plus élevé que l'on puisse adopter pour la population totale du Rio-de-Janeiro, celle qui doit servir de base pour l'établissement des moyennes de la mortalité et de la consommation des vivres et de l'eau.

Ce chiffre maximum de 320,000 habitants est cependant inférieur aux évaluations communes. L'*Almanach de Gotha* donne celui de 350,000, ainsi que la publication intitulée : *le Brésil à l'exposition de Saint-Pétersbourg*, 1884. La *Revue commerciale, financière et maritime* indique plus de 400,000. M. le baron de Lavradio lui-même, dans l'ouvrage cité, exprime l'opinion que la population du Rio, en 1876, montait à 350,000 habitants, bien qu'il prenne pour établir la mortalité de la même année, le chiffre de 250,667.

Sans autre préoccupation que la simple recherche de la vérité nous sommes arrivé à une estimation inférieure, mais nous avons cru devoir citer celles qui sont plus élevées, en faisant remarquer toutefois qu'elles ne reposent que sur des conjectures impossibles à vérifier.

Tant que la statistique sera, du reste, aussi négligée au Brésil qu'elle l'est actuellement, ces divergences se produiront fatalement.

Il est fort regrettable que le gouvernement brésilien, qui introduit avec empressement plusieurs des progrès modernes, ne se soit pas encore résolu à adopter le bienfait de l'état civil et à organiser des recensements périodiques....

(Emille Allain : *Revue Sud-Américaine.*)

— Le Rio-de-Janeiro est une ville cosmopolite, où l'élément étranger joue un grand rôle.

La colonie la plus importante par le nombre, la richesse et l'union est la colonie portugaise. La colonie française avait autrefois le monopole du commerce de luxe, mais elle a beaucoup souffert de la concurrence des Portugais.

Le nombre d'étrangers habitant le Municipe était, en 1881, de 66,000, dont près de 3000 (2811), demeurant dans les communes suburbaines : soit 63,000 pour la ville, qui se décomposaient ainsi :

Portugais.	52,000
Français.	3,000
Italiens.	1,800
Allemands.	1,500
Espagnols.	1,500
Anglais.	1,000
Chinois.	200
Autres nationalités.	2,000
	63,000

dont un peu plus de 13,000 femmes.

Depuis lors, cette population a dû augmenter sensiblement; mais on ne peut, en l'absence de toute statistique, officielle ou non, indiquer exactement dans quelles proportions.

Selon les renseignements qu'a bien voulu nous fournir M. le vicomte de Wildick, consul général de Portugal au Rio, le nombre des Portugais existant dans le Municipe Neutre à la fin de 1884 ne devait guère être inférieur à 70,000, ce qui donnerait environ 66,000 pour la ville.

La colonie française a plutôt diminué qu'augmenté, mais le nombre des Italiens s'est beaucoup accru. Nous ne croyons pas être éloignés de la vérité en évaluant le chiffre de la population étrangère, le 1er janvier 1885, à 85,000, c'est-à-dire à plus d'un quart de la population fixe.

Le nombre d'esclaves existant dans la ville était d'environ 30,000 au commencement de 1884.

(Emile Allain : *Revue Sud-Américaine.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— C'est à tort que nombre de livres, d'atlas, traduisent par Lac, Lagune des Canards, le nom portugais de Lagoa dos Patos, qui s'applique à l'immense étang littoral de province du Rio Grande do Sul. Non pas que *patos* ne veuille dire *canards;* mais ce nom est en réalité celui d'une tribu d'Indiens qui n'existe plus et qui habitait (ainsi que les Charruas) dans les alentours de la Lagoa.

Argentine. — A la fin du 1er semestre de 1885, le 31 juillet, la population de Buénos-Ayres était évaluée à 376,510 habitants.

— En imitation d'une loi adoptée par le gouvernement chilien dans l'intérêt des soldats qui ont pris part à la guerre contre le Pérou et la Bolivie, l'Argentine va distribuer des terres nationales à ceux d'entre les Argentins qui ont combattu en 1879 contre les Indiens dans la campagne dite du Rio-Négro.

« Sans préjudice des concessions de terrain, tout soldat de l'armée expéditionnaire exonéré du service et qui voudrait s'établir, aura droit, sur son lot de cent hectares, à des moyens de subsistance pour lui et sa famille pendant une année, à 10 animaux de labour et d'élevage, à une charrue et autres instruments aratoires, à une fanègue de blé, à une fanègue de maïs. Et nul ne pourra aliéner son lot qu'après trois ans de possession ».

— Il est arrivé du Chili à Buénos-Ayres une députation de caciques araucans ayant à leur tête le cacique Peinemella.

Ils sont venus demander au gouvernement argentin des terres en Patagonie pour y établir leurs tribus, ensemble composées de près de 10,000 personnes.

Le président de la République, général Roca, leur a répondu qu'il serait fait droit à leur requête de s'établir en Patagonie. (*Revue Sud-Américaine.*)

Chili. — Les soldats et les officiers qui se sont distingués dans la guerre contre le Pérou et la Bolivie recevront gratuitement des terres sur les territoires coloniaux d'Angol et d'Arauco (Araucanie).

— Pendant la période qu'on peut appeler saison coloniale ou période immigratoire, c'est-à-dire du 1er décembre au 20 avril, il est arrivé à Talcahuano 1198 immigrants qui ont été dirigés de là sur Angol, puis répartis sur leurs fermes.

Ces 1198 immigrants (294 familles) se divisent comme suit, d'après la nationalité :

Allemands	536
Français	323
Suisses	315
Russes	10
Espagnols	8
Américains	4
Belges	2

(*Chilian Times*).

Bolivie. — Les mines de Potosi, jadis si riches, reviennent à leur ancienne splendeur. « Le Socavon Real » a rencontré un riche filon de rosiclère ou mine d'argent rouge massif. Cette découverte a provoqué un grand enthousiasme dans la population.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Le quinquina se nomme, en quitchoua, *quina-quina.*

Quand, dans cette langue, le nom d'une racine, d'une plante, est formé d'un mot redoublé, cela signifie que cette plante, cette racine a des vertus thérapeutiques.

(G. Earl Church : *Rapport officiel au Gouvernement des États-Unis.*)

OCÉANIE

Australie. — On estime que le Queensland renfermait, dans la seconde moitié de l'année 1885, près de 11,000 immigrants ou engagés polynésiens (10,646). Dans les douze mois finissant le 30 septembre 1885, le pays avait reçu 1781 de ces « travailleurs libres », mais il en était parti 2114.

(D'après *The Colonies and India.*)

— Le phylloxéra ravage fort le vignoble dans le district de Geelong, État de Victoria.

Nouvelles-Hébrides. — La société française de colonisation a fait partir de Bordeaux, le 28 novembre dernier, neuf familles pour l'île Sandwich. Le 1er février un autre convoi de colons, au nombre de 40, a dû partir de Brest.

Archipel de Bismark. — Changements à vue dans l'Océanie allemande.

La Nouvelle-Bretagne s'appellera Neu-Pommerland (Nouvelle Poméranie).

La Nouvelle-Irlande se nommera Neu-Mecklenburg (Nouveau Mecklembourg).

Les îles d'York seront désormais le Neu-Lauenburg (Nouveau-Lauenbourg), et le mont Beautemps-Beaupré sera le mont Varzin.

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1317e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Archipel des Champignons, dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.
L'Arayat, dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.
Le Maquiling, dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.
Ruines de Siniloan, dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de l'auteur.
Le volcan Taal, dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. E. d'Almonte.
Église et couvent de Lipa, dessin de D. Lancelot, d'après un croquis.
Negritos de la montagne d'Yriga, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Le P. Clemente Ignacio, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
Fête à Santa Cruz de Nano, dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après un croquis.
Urnes trouvées dans la grotte de Pamine-Taan, dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.
Bracelets trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan, dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.
Bijoux en or trouvés dans les cercueils de Pamine-Taan, dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.
Fétiches trouvés à Pamine-Taan, dessin de P. Sellier, d'après la collection de M. Marche au musée du Trocadéro.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — La plupart des bêtes fauves qui peuplaient il n'y a pas longtemps encore les forêts des Hautes-Alpes ont disparu, cerfs, chevreuils, sangliers, sauf les ours et les bouquetins, qui ne se rencontrent plus que dans le Dioïs et sur la frontière d'Italie; mais les chamois habitent encore les sommets de nos montagnes, et leurs troupeaux, loin de diminuer, augmentent avec les progrès du regazonnement des montagnes et l'interdiction du libre parcours des bestiaux.

(J. Roman : *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes.*)

— La Durance-Clarée est, pendant une partie de son cours, limpide, profonde, unie comme un miroir, et les prairies viennent se baigner dans ses eaux. Elle est un exemple de ce que seraient la plupart des rivières des Alpes, sans le fatal déboisement des montagnes. (*Idem.*)

Malte. — On sait combien la France a laissé de souvenirs dans cette île, si longtemps occupée par des chevaliers en grande majorité français, et qui est la patrie du général Renaud.

Nous apprenons avec plaisir que le nouvel administrateur apostolique de ce diocèse se propose d'introduire l'enseignement de la langue française dans les écoles maltaises. On sait que la langue officielle du pays est l'anglais, mais la population, qui n'a jamais voulu accepter cette langue, parle un peu l'italien et beaucoup un dialecte se rapprochant de l'arabe. L'introduction de la langue française y rencontrera de nombreuses sympathies.

M. Buhagiar, l'administrateur en question, a longtemps fait partie du clergé algérien et collaboré aux travaux du cardinal Lavigerie.

(*Expansion coloniale.*)

Suisse. — D'après une intéressante publication du bureau fédéral de statistique, le nombre des Suisses à l'étranger s'élève actuellement à 234,000. En France, 66,281; en Alsace-Lorraine, 4000; en Allemagne, 24,518; en Autriche-Hongrie, 6714; en Angleterre, 4466; en Italie, 12,004; en Belgique, 890; en Espagne, 454; à Monaco, 200; aux États-Unis, 83,621; dans les autres pays américains, 19,159; en Afrique, 3456; en Australie, 2300; en Asie, 800. (*Temps.*)

— Quoiqu'on dise, Romanches et Ladins des Grisons ont une langue écrite.

Plusieurs journaux sont imprimés dans cet idiome, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages religieux. La constitution fédérale a été traduite dans les deux dialectes et les jeunes recrues subissent un examen pédagogique dans cette langue, qui diminue, il est vrai, depuis une cinquantaine d'années. Récemment, il s'est fondé à Coire une société dont le but est de veiller au maintien du romanche et du ladin et à leur rap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prochement par l'adoption d'une même orthographe.

(C. KNAPP, *de la Société neuchâteloise de Géographie.*)

— L'article ci-joint, qui vient de paraître dans un journal neuchâtelois, le *Journal suisse* (numéro du jeudi 28 janvier), vous prouvera que mes affirmations n'ont rien d'exagéré. Les Allemands craignent beaucoup plus l'envahissement de l'élément romand que celui-ci ne redoute la germanisation de la Suisse française.

Cet article a été occasionné par le projet Gobat, relatif à la revision des lois sur l'instruction publique dans le canton de Berne. M. le conseiller d'État Gobat voudrait que les langues anciennes fussent reléguées à l'arrière-plan et remplacées par une étude plus approfondie des langues modernes.

« La polémique soulevée par le projet Gobat a mis en lumière, dit le *National suisse*, les idées exagérées de certains confrères de la Suisse allemande. Telle est la *Neue Zuricher Zeitung*, avec sa dernière correspondance bernoise. L'auteur de cette lettre prétend que le projet Gobat ne tend à rien moins qu'à mettre en péril la langue allemande en pays bernois au profit du français. Suivant lui, autrefois, le Valais et Fribourg étaient généralement regardés comme parlant les deux langues. Hélas ! on dit aujourd'hui les *cinq* cantons de la Suisse romande ! Fribourg devient de plus en plus français. Bientôt, l'allemand en aura disparu, et pour toujours. Le Porrentruy, qui était jadis un territoire allemand, est à présent perdu. Et le flot romand monte toujours ! Il couvre à peu près toute la frontière occidentale de l'ancien canton de Berne. De Neuchâtel et du Porrentruy il envahit Bienne; de Lausanne et de Fribourg, il se dirige sur Berne; du Pays d'En-haut il passe par Gessenay dans le Simmenthal.

« Voilà les prémisses de la lettre. Quant à la conclusion, la voici :

« Il faut faire de l'organisme scolaire bernois un boulevard contre l'envahissement du français, c'est-à-dire n'y enseigner en première ligne que l'allemand et les langues anciennes. Mais si la situation est complètement modifiée, si au lieu de l'enseignement des langues anciennes, dégradé et mis au rang des branches accessoires, c'est celui des langues vivantes qui occupe la première place, l'Université de Berne cessera, non seulement d'être le dernier boulevard de l'enseignement allemand et de la science allemande à l'occident, mais encore, elle deviendra même une arme dangereuse dans la main de l'ennemi.

« Que diraient nos braves confédérés de la Suisse allemande, si nous nous plaignions à notre tour de l'« envahissement » de citoyens venus de chez eux? On se moquerait de nous et l'on aurait raison. En fait d'exagérations de pensée et de paroles en matière d'expansion de langue, on sait où les trouver maintenant. Mais la Suisse romande ne tremble pas encore pour la sécurité du français, et ne se sent pas hantée par la terreur qu'ont certains esprits chauvins de l'autre côté de l'Aar pour l'avenir de l'allemand. »

Ainsi, ce n'est pas nous, Romands, qui redoutons ici la perte de notre nationalité. (*Idem.*)

Finlande. — Le point le plus septentrional atteint jusqu'à ce jour par la locomotive est une ville finlandaise, littorale du golfe de Botnie, Gamla Karleby, laquelle est située non loin du 64e degré de latitude nord, soit presque aussi près du Pôle que la ville russe d'Arkhangel.

Bientôt ce sera Uleaborg, autre ville de Finlande, sous le 65e degré boréal.

ASIE

Asie Russe. — Depuis leur entrée dans le Turkestan, c'est-à-dire depuis 1851-1854, les Russes ne cessent pas de coloniser ce pays. Partout où ils trouvent une oasis propre à la culture, ils s'empressent d'y fonder un village ou même une ville. Comme les terres cultivables ne se trouvent dans l'Asie centrale qu'au pied des montagnes, il en résulte que les colonies russes sont rangées le long des grandes chaînes. Le gouvernement favorise cette colonisation en cédant aux colons des terres disponibles convenables, sans aucun payement, mais à condition que le sol soit immédiatement cultivé. Après dix ans de culture, le colon devient propriétaire de son champ et de son jardin; mais s'il les quitte avant ce terme, la terre revient à l'État, qui peut la céder immédiatement à un autre colon, d'origine russe. On a établi de la sorte de nombreuses colonies, non seulement dans les steppes des Kirghizes nomades, qui ne s'occupent pas d'agriculture, mais aussi dans la partie du pays habitée par les Tadjiks et les Ouzbegs, sédentaires et civilisés depuis des siècles.

C'est ainsi que dans la province de Syr-Daria, l'on trouve actuellement une série de colonies qui donnent une base solide à la puissance russe dans ce pays. La plus grande est naturellement celle de Tachkend, où « la ville russe » contient plus de 12,000 habitants. Mais ce ne sont que des marchands, des fonctionnaires du gouvernement et leurs domestiques qui l'habitent. Pour les agriculteurs on a fondé, tout près de Tachkend, un village, Nikolaïefka, sur le champ de bataille où Tchernaïeff a vaincu en 1865.

Plus de 3000 hectares de terre fertile, mais couverte de broussailles avant l'arrivée des Russes, ont été transformés en plantations florissantes qui appartiennent à 300 familles de paysans russes.

Une commission administrative chargée de la recherche des terres propres à la culture et non occupées par les indigènes a trouvé dans la province de Syr-Daria plus de 130,000 hectares disponibles, et a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décidé d'y installer 6500 familles. Les colons n'ont pas manqué d'arriver en nombre considérable, et ils ont fondé, outre Nikolaïefka, sept autres colonies plus ou moins prospères. Ce sont : 1° Sary-Comar, fondée en 1875 (30 familles avec 2300 hectares) ; 2° Tchaldavar (40 familles, 1200 hectares); Aktchi, fondé en 1878 (50 familles, 1200 hectares) ; 4° Pokrofsk, fondé en 1881 (55 familles, 1500 hectares) ; 5° quatre hameaux de Mennonites fondés en 1881 (95 familles, 2000 hectares) ; 6° et 7°, deux villages de Doungans (120 familles, 1000 hectares). Ces derniers colons, d'origine chinoise, ont quitté les environs de Kouldja en 1882 pour ne pas se soumettre à la domination des mandarins.

Dans la province des Sept-Rivières (Sémirietché), où la colonisation russe date de 1854, le nombre de villes et de villages russes est beaucoup plus considérable et le total des colons dépasse 30,000 individus, qui jouissent dans leur nouveau séjour d'une certaine aisance. Il y a parmi eux quelques milliers de Cosaques.

Dans la vallée du Zérafchan, où la population indigène est très dense, la colonisation russe est à peu près impossible; pourtant, à Samarcande même il y a plus de 2000 colons qui forment la population stable du quartier européen de cette ville célèbre. Il y a aussi plusieurs milliers d'individus de population flottante : soldats, fonctionnaires, agents de commerce, etc.

Dans le delta de l'Oxus on a établi quelques colonies de Cosaques de l'Oural, exilés à la suite d'une révolte, et qui s'occupent maintenant de pêche et de jardinage.

Enfin, dans les déserts transcaspiens on trouve une importante colonie russe à Askhabad, et plusieurs autres secondaires, à Mikhaïlofsk, à Kizil-Arvat, à Merv, etc. On rencontre dans ces localités beaucoup d'Arméniens, de marchands de Moscou et autres commerçants; mais, vu l'espace restreint des terres cultivables, cette colonisation ne sera jamais bien vaste.

(Venukoff : *Bulletin de la Société de Géographie commerciale.*)

— Il n'est aucune contrée d'Asie où l'immigration russe soit relativement plus forte que dans la province de Kars, récemment conquise sur les Turcs.

Les raisons principales sont :

Que les terres disponibles ont une étendue considérable, environ 1,350,000 hectares ;

Que ces terres sont fertiles, sous un climat assez rude, vu l'altitude du pays, mais les Russes sont faits aux froids les plus durs ;

Que les éléments d'irrigation n'y manquent nulle part.

Indo-Chine Française. — Les rapides du Mékong au-dessus de Sombor et le rapide de Préa-Patang passaient pour infranchissables; ils viennent pourtant d'être franchis par un torpilleur aux ordres du commandant Réveillière et par une canonnière aux ordres de M. de Fésigny.

« En somme, dit M. Réveillère, dans la *Revue scientifique*, les rapides demandent à être pratiqués par des navires appropriés à cet usage, à roues plutôt qu'à hélice, calant peu, marchant douze nœuds, des navires dans le genre de ceux du Rhône. Le rapide de Pierre-Châtel offre certes plus de difficultés que celui de Ca-Tandon. Journellement, sur les fleuves d'Amérique, on affronte de bien autres dangers. »

Ainsi le Mékong doit être considéré comme facilement navigable sur toute la longueur du Cambodge et les bateaux à vapeur pourront le remonter jusqu'aux cataractes de Kong, dans le Laos siamois.

— La belle saison est utilisée pour créer à Hanoï et dans les environs un réseau de routes et de boulevards qui faciliteront beaucoup la police de la cité et assureront la tranquillité des abords de la capitale du Tonkin.

Le 1er novembre, 3700 Annamites engagés à la tâche se sont mis à l'œuvre, et, le 17, ils avaient terminé un boulevard de 13,700 mètres, avec une chaussée et deux trottoirs.

Le projet qu'on exécute consiste dans l'établissement d'une promenade circulaire longue de 22 kilomètres, surplombant la campagne environnante de 3 à 4 mètres et reliée à la ville par sept routes principales d'un développement total de 23 kilomètres : de telle sorte que Hanoï aura prochainement 45 kilomètres d'excellentes routes; quelques-unes traversant un pays admirable, offrant des paysages splendides et de superbes points de vue. (*Temps.*)

Japon. — D'après les statistiques dressées à la date du 31 décembre dernier, le nombre des étrangers résidant à Yokohama était le suivant :

Anglais 618, Américains 187, Allemands 160, Français 101, Suisses 28, Hollandais 26, Danois 25, Portugais 20, Italiens 18, Suédois et Norvégiens 15, Russes 8, Autrichiens 6, Espagnols 3, Chinois 2471. Total : 3688. (*Sud-Américain.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1318e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage au Népal, par le docteur Gustave Le Bon, chargé par le Ministère de l'instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Temple de pierre à Khatmandou, gravure de A. Bertrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Dandy : hamac employé pour traverser l'Himalaya, dessin de l'auteur, d'après un croquis.
Carte d'une portion du Népal, empruntée à la nouvelle *Géographie universelle* de M. E. Reclus.
Vallée du Népal. Carte empruntée à la nouvelle *Géographie universelle* de M. E. Reclus.
Porteurs népalais, dessin de Zier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Grand'Place de Khatmandou, dessin de Taylor, d'après une photographie de Bourne et Sphepherd.
Temple à Khatmandou, gravure de A. Bertrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Temples devant le palais de l'empereur à Khatmandou, dessin de Barclay, d'après une photographie de Bourne et Sphepherd.
Balcon d'une maison à Khatmandou, gravure de Meunier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Façade de la maison d'un seigneur à Khatmandou, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Temple de Bouddha à Sambunath, dessin de P. Sellier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Ornementation de la façade d'un palais au Népal, gravure de Hildibrand, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Foudre d'Indra devant le temple de Bouddha à Sambunath, dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Au 31 décembre 1884, la population agricole européenne de l'Algérie était de 170,766 personnes.

— Durant la période 1877-1884, en huit années, les Européens d'Algérie ont vendu aux indigènes 25,253 hectares de terre ; mais en revanche ils en ont acheté 288,868.

Gain pour l'élément colonial, 263,615 hectares, ou plus de 32,950 par an.

— La colonisation se développe tous les jours en Tunisie, les grands domaines achetés au début de l'occupation se divisent. 30,000 nouveaux hectares ont été achetés cette année par les Français, qui, dit-on, possèdent déjà 300,000 hectares dans le pays.

— Presque arrêtée net, au commencement de 1884, par l'échec de la loi dite des 50 millions, la colonisation a repris en 1885 sa marche en avant.

L'administration a changé de méthode.

Elle constitue des périmètres de culture en achetant ou en échangeant des terres indigènes autour des terres domaniales qui lui restent, ou autour des colonies anciennes qu'il est désirable d'agrandir. Ici, elle achète des parts de communaux à la djemaa (municipalité) ; là, elle utilise les domaines plus ou moins éparpillés que la constitution de la propriété arabe fait tomber dans les mains de l'État, par déshérence ou par toute autre cause ; ailleurs elle obtient des terres à l'amiable, d'indigènes qu'elle paye ou qui acceptent autre part des lots domaniaux isolés dont la colonisation ne saurait tirer facilement parti.

Aussi, du 1er octobre 1884 au 30 septembre 1885, le gouvernement a-t-il pu livrer à la colonisation 7976 hectares, en 188 lots concédés soit à des familles d'immigrants de France, soit à des familles de colons algériens.

1554 de ces hectares, 25 de ces familles, sont le lot de la province d'Alger ; 1369 hectares et 32 familles celui de la province de Constantine ; la part du lion est pour la province d'Oran, à laquelle reviennent 5052 hectares et 131 familles.

Les terres livrées à la colonisation dans la province d'Alger sont à Takdempt-Touabet et à Ben-N'choud, aux environs de Dellis ; celles de la province de Constantine sont près de Grarem, dans le pays de Mila, au nord-ouest de Constantine ; celles de la province d'Oran sont dans le pays de Sidi-bel-Abbès, à Sidi-Khaled, à Aïn-el-Hadjar, à Lamtar (en tout 3861 hectares et 101 lots), à Chabet-el-Leham près Aïn-Temouchent (806 hectares, 19 lots) et à Guertoufa, près Tiaret (386 hectares, 11 lots).

Dans le même espace de temps, 263 concessions ont été attribuées à des familles de France ou d'Algérie, soit en remplacement de colons n'ayant pas rempli les clauses de la concession ou ayant renoncé à leurs terres, soit comme lots dit industriels — lots plus petits, qu'on donne dans les colonies à des familles exerçant des professions utiles à l'agriculture.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces 263 familles comprennent 121 familles de France faisant 648 personnes, et 142 familles algériennes faisant 538 personnes: en tout, 1186 individus.

(D'après l'*Exposé de la situation générale de l'Algérie.*)

— En somme, il y eu 7512 naturalisations depuis la promulgation de la loi sur la naturalisation en Algérie (c'est-à-dire depuis 1865 jusqu'au 31 décembre 1884.) Elles se répartissent comme suit :

Allemands	2376
Italiens	1685
Espagnols	1345
Indigènes mulsumans	612
Marocains	283
Suisses	254
Tunisiens	199
Belges	192
Maltais	178

Etc., etc.

Les Allemands doivent le premier rang aux nombreux Alsaciens ou Lorrains qui reprennent la nationalité française après une stage dans la Légion étrangère.

(*Exposé de la situation générale de l'Algérie.*)

— Dans le courant de l'année 1884, le nombre des naturalisations a été de 705, ainsi réparties par provinces:

Province d'Alger	205
Province d'Oran	415
Province de Constantine	85

Et par nationalités :

Allemands	341
Espagnols	145
Italiens	96
Musulmans algériens	47
Suisses	28
Maltais	14
Belges	12

Les Allemands ne tiennent réellement pas la tête, comme le chiffre de 341 le ferait supposer, chiffre qui est dû pour plus des trois quarts aux Alsaciens et aux Lorrains qui se font naturaliser après leur arrivée à la Légion étrangère. En réalité, les Espagnols ouvrent la marche, puis viennent les Italiens, après cela les Allemands, que suivent les indigènes. Ceux-ci fournissent beaucoup plus de naturalisations qu'autrefois. (*Idem.*)

— Du 1ᵉʳ janvier 1885 au 1ᵉʳ octobre de la même année, soit durant neuf mois, il a été prononcé 519 naturalisations, dont :

Allemands	175
Italiens	123
Espagnols	105
Musulmans algériens	45
Suisses	20
Marocains	14
Maltais	14
Belges	12

Etc., etc.

Sans la légion étrangère, Italiens et Espagnols viendraient en tête sur la liste.

Proportionnellement, les naturalisations d'indigènes n'ont jamais été si nombreuses. (*Idem.*)

— Dans la période 1873-1884, il a été détruit en Algérie 202 lions, lionnes et lionceaux, 1214 panthères, 1882 hyènes et 27,185 chacals.

La répartition des fauves abattus pendant ce laps de temps est comme suit par provinces :

	Alger.	Oran.	Constantine.
Lions	29	0	173
Panthères	262	158	794
Hyènes	588	1,118	176
Chacals	12,646	11,894	2,645

(*Idem.*)

« — En 1862, l'Algérie ne nous expédiait que 170,000 kil. de légumes frais et primeurs, alors que l'Italie en importait près de 300,000 kil.

« La rapidité et la multiplicité des moyens de transport, de même que le courage et le zèle des colons algériens ont bientôt fait changer les choses de face.

« En 1872, l'Algérie arrivait en première ligne pour son importation et elle a su garder ce rang. Les légumes frais et primeurs expédiés en 1883 ont atteint le joli chiffre de 3,500,000 kil. environ, et si l'importation s'est arrêtée l'année dernière à 2,000,000 de kilogrammes la cause en est uniquement due à l'épidémie cholérique. »

— L'état du vignoble algérien était comme suit, par arrondissements, à la fin de 1884 :

Province d'Alger.	Alger	11,904 hect.
	Médéa	1,412 —
	Miliana	1,507 —
	Orléansville	510 —
	Tizi-Ouzou	1,436 —
	Territoire militaire.	28 —
	Total	16,797 hect.
Province d'Oran.	Oran	14,265 hect.
	Mostaganem	3,506 —
	Mascara	2,195 —
	Sidi-bel-Abbès	1,483 —
	Tlemcen	1,205 —
	Territoire militaire.	62 —
	Total	22,716 hect.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Province de Constantine.	Constantine. . . .	5,786 hect.
	Bône.	3,316 —
	Philippeville . . .	3,825 —
	Bougie.	1,856 —
	Sétif.	156 —
	Guelma	1,246 —
	Territoire militaire.	8 —
	TOTAL.	16,193 hect.
Et pour toute l'Algérie		55,706 hect.

— Dans les premières années de la conquête, les contempteurs de l'Algérie raisonnaient tous au pessimum.

Quelle n'eût pas été leur stupéfaction, si l'on eût pu placer sous leurs yeux le tableau du développement commercial dont cette pauvre Algérie tant décriée devait fournir les éléments après avoir été possédée pendant 50 années par la France.

Voici ce tableau, tel que nous l'extrayons du dernier volume sur la situation de l'Algérie publié par le Gouvernement général :

En 1831, le total des importations algériennes s'éleva au chiffre modique de.	7,983,000
En 1840, dix ans plus tard, il atteignit	61,123,000
En 1850.	82,961,000
En 1860.	157,243,000
En 1870.	297,146,000
En 1880.	472,269,000

En 1882, année où il a atteint le chiffre le plus élevé, il est monté à 561,961,000 fr., dont 411,929,000 fr. figurant aux importations et 150,032,000 fr. aux exportations.

Ainsi, de 1831 à 1882 la colonie française d'Algérie a augmenté le chiffre de ses transactions commerciales avec les pays extérieurs de 6,500,000 fr. à 561,000,000 : c'est-à-dire qu'en 51 ans ce commerce est devenu 86 fois plus considérable qu'il n'était après une année d'occupation,

(*Vigie algérienne.*)

— L'Administration algérienne et le Conseil général de la Seine sont tombés d'accord sur les terrains à concéder au département de la Seine pour l'installation d'une école d'agriculture destinée aux enfants assistés.

Ces terrains sont : dans le département d'Alger, commune de Saint-Pierre et Saint-Paul, les périmètres de Keddara et de Tala-Kédifa, ayant 1233 hectares ; dans le département de Constantine, commune mixte de Fedj-Mzala, les parties disponibles encore de l'azel En-Marva, qui sont ensemble d'une superficie de 2034 hectares.

— Le hameau de Grarem, près du village de ce nom, dans la région de Mila, au nord-ouest de Constantine, vient de recevoir ses colons, qu'on a établis sur 32 concessions variant entre 35 à 40 hectares, l'étendue totale de la colonie étant de 1369 hectares, communaux compris.

Des 32 familles concessionnaires, 17 sont des familles algériennes, parmi lesquelles 8 sont un essaimage de la colonie de Sidi-Mérouan, qui a été peuplée, comme on sait, de Corses de Cargèse, originaires de la Morée.

Des 15 familles françaises, 5 viennent de la Haute-Savoie, 3 du Gard, 2 d'Alsace-Lorraine, 1 de chacun des départements des Hautes-Alpes, de la Drôme, de l'Hérault, du Jura, de Vaucluse.

— On va créer sur les Hauts-Plateaux, dans les environs de Batna, un observatoire où seront détachés un certain nombre d'astronomes et d'aides de l'Observatoire de Paris.

C'est dans cet établissement que sera installée la gigantesque lunette, actuellement en construction, dont l'objectif n'a pas moins de 1 mètre 20 centimètres de diamètre. (*Indépendant de Constantine.*)

— L'Oued Amizour, bourgade au sud-ouest de Bougie, à quelque distance au sud de la rive droite du fleuve Sahel ou Soummam, devient une colonie des plus prospères. Nulle part peut-être la vigne n'est aussi belle, aussi soignée.

(D'après l'*Indépendant de Constantine.*)

— L'inscription rupestre de Timissao est sur la route d'Insalah, fréquemment suivie par les caravanes qui traversent le Sahara. Les divers renseignements recueillis par M. Le Châtelier sur ce monument le présentent comme étant bilingue, en arabe et en tifinagh.

Quelques *tolba* (savants) d'In-Saleh ont lu la partie arabe ; mais il n'a été possible de se procurer à son sujet que des indications descriptives.

L'inscription est située sur la rive gauche de l'oued Timissao ; elle occupe une longueur de 25 à 30 mètres ; elle est gravée en creux ; les caractères sont peints à l'ocre rouge.

De beaucoup la moins importante, la partie arabe est simplement peinte sous la voûte de la galerie ; à l'extrémité nord de celle-ci, cinq chevaux ou poulains sont dessinés en creux. (*Temps.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1319e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage au Népal, par le docteur Gustave Le Bon, chargé par le Ministère de l'instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue générale de Pashpatti, dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Jang Bahadur, ancien premier ministre du Népal, dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. Wright.
Kukhri, dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.
Clochette d'un temple bouddhique du Népal, dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.
Monaie d'argent du Népal, dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.
Place du palais royal à Patan, dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Détails d'architecture d'un temple bouddhique à Patan, gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Porte de bronze du palais du roi à Patan, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Grand temple de pierre en face du palais du roi à Patan, dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Soldats népalais, dessin de Zier, d'après une photographie.
Pilier d'une maison à Patan, gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Figuig. — Le gouvernement de Figuig est très original et d'autant plus intéressant qu'il règle à merveille.... les rapports entre gens ayant tout ce qu'il faut.... pour s'anéantir réciproquement.

Chaque ksar procède tous les deux ans à l'élection d'un conseil local (1 conseiller pour 50 électeurs). On est électeur à tout âge et dans toutes les conditions, riche ou pauvre; il suffit d'être chef de famille, d'avoir une femme, au moins un enfant, et une profession sédentaire.... Non seulement la polygamie n'est pas en usage dans l'oasis, mais elle y est très mal vue.

Le suffrage des conseillers ksariens produit à son tour : 1° un chef du conseil qui a la police et l'administration du ksar et le représente plus spécialement à l'assemblée générale des ksours; 2° un receveur chargé de percevoir les impôts sous sa responsabilité; 3° un magistrat chargé de rendre la justice ordinaire, l'appel des causes pouvant se faire devant un tribunal composé de ces trois personnages, mais au risque de peines très sévères pour l'appelant condamné de nouveau.

Ces trois fonctionnaires peuvent être réélus indéfiniment et forment un groupe actif analogue à celui de nos maires et adjoints.

Font partie de droit du conseil, en dehors de toute élection et avec voix délibérative, le chef de la zaouïa du ksar, le doyen d'entre les vieillards, celui qui compte dix années d'administration consécutive, le père qui a le plus grand nombre d'enfants et l'industriel ou commerçant qui a le plus nombreux personnel.

Les mariages se font entre jeunes gens du même ksar, ce qui ne contribue pas peu à l'isolement réciproque des ksours, en multipliant d'une part des liens d'affection et d'intérêts absolument localisés, et d'autre part, en entretenant des sentiments de défiance....

Quatre fois par an, en temps ordinaire, les huit ksours semblent oublier pendant cinq jours qu'ils portent des noms différents. Il n'y a plus à Figuig que des Figuighiens. Les travaux sont suspendus; les portes interdites à tous les étrangers....

C'est l'époque de la Djemaa, qui s'ouvre et se termine par de grandes réjouissances. Au centre même de l'oasis, dans une clairière déclarée neutre, la Djemaa se rassemble sous ces vastes tentes que, dans leur langage imagé, les Arabes appellent « maisons de poil.... » Les décisions prises à la majorité par la Djemaa s'imposent à tous les ksours, mais elles n'ont force de loi qu'après la sanction d'un conseil suprême composé des marabouts chefs de zaouïa de tous les ksours réunis.

Le nom du sultan du Maroc est officiellement mis en tête de tous les décrets, mais ce n'est que pour la forme. Son action impériale consiste à envoyer tous les ans un délégué qui est reçu avec de grands honneurs.

Figuig est gouvernée par une oligarchie hiératique exerçant une pression occulte sur toutes les énergies, oligarchie redoutable et redoutée, asservissant les intelligences vouées aux graines de chapelet....

Vingt deux marabouts exploitent régulièrement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Figuig, et ils en ont fait le centre religieux des populations sahariennes....

La population, évaluée à dix-sept mille habitants, ne dispose que de trois mille cinq cents fusils ou tromblons.

Ce n'est certes pas avec des moyens pareils que les Figuighiens partiront en guerre.... Personne n'y fait le métier militaire et ne l'apprend.... Ce n'est qu'un marché, un entrepôt, et sa situation a donné naissance à une série d'industries agissant sur les matières premières échangées.... Des tapis de toute laine aux dessins géométriques, un peu rudes, durs de ton, mais d'une laine merveilleuse et très régulière ; des burnous très fins, tissés avec le poil d'une chèvre d'espèce très rare, assez semblable à celle de cachemire.... Les cuirs se travaillent aussi très bien à Figuig, et ses selliers ont une grande réputation dans tout le Maroc....

L'oasis ne compte pas mal de Juifs. En général ils exercent la profession d'orfèvres, de potiers d'étain ou de fer.... Le haut conseil de Figuig n'y tolère leur séjour qu'avec interdiction absolue de faire des prêts d'argent sous peine de mort. Ils ne peuvent devenir propriétaires d'habitations ni de terrains.... Ils ne chantent pas (je n'ai jamais vu de Juif chanter en travaillant), mais ils n'ont pas l'air malheureux.... Les produits de l'industrie européenne acquièrent sur les marchés des Noirs une valeur trois plus grande ; tandis que l'or n'y est regardé que pour 1/3 de la valeur qu'il a chez nous.

Les routes, ou plutôt les tracés, longent ou traversent d'autres oasis minuscules isolées, dont les innombrables palmiers sont d'autant plus précieux pour Figuig que leurs fruits sont précoces et d'une qualité supérieure. La récolte en est faite au commencement de septembre, un mois avant celle de Figuig. Ces groupes, qui portent à 200,000 le nombre des palmiers de la contrée, appartiennent presque tous aux Zénaïa qui, ne pouvant suffire à une culture aussi laborieuse, préfèrent laisser chaque année la moitié de leurs palmiers improductifs.... au lieu d'en abandonner la jouissance à leurs moins heureux voisins....

Ces petites oasis, appelées djali, sont au nombre de 20, en descendant l'Ouad-el-Aadja.

Faghla ombrageait autrefois un ksar occupé par des mulâtres, au service de Zénaïa, ksar aujourd'hui en ruines. Constamment attaqués et pillés, ses habitants ont dû recourir à leurs protecteurs qui les ont mis dans les jardins des Béni-Darit.

Les Zénaïa sont les maîtres de Figuig. Ils représentent le quart du chiffre total de la population, possèdent le quart de la surface de l'oasis et la source fameuse d'Aïn Zaddert....

Contrairement à ce que j'ai observé dans les douars de l'Algérie, je n'ai remarqué dans Figuig que des gens d'une extrême propreté, même parmi ceux auxquels leur profession inflige certaines souillures. — Les Figuighiens sont ce qu'on appelle de beaux hommes, bien plantés, taillés en Hercule, en majorité bruns, bien que j'en ai remarqué ayant la peau blanche, les yeux bleus et la barbe blonde. Leurs personnes, leurs ksours, leurs ruelles empierrées de basalte, affectent une certaine coquetterie.... Aussi les maladies cutanées, si fréquentes chez les autres Sahariens, sont-elles inconnues dans l'oasis et de mémoire d'homme, les épidémies n'y ont exercé de ravages ; les seules maladies qui y semblent parfois régner et font de nombreuses victimes sont certaines fièvres, suites naturelles des fatigues et des privations subies par les nomades et par les caravanes accourues aux marchés de l'oasis.

Toutes les Figuighiennes que j'ai vues chez elles et sans voile avaient de beaux traits. Quelques-unes, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, auraient fait envie à de belles ladies. Elles portent le même costume que les femmes arabes. Elles sont très adroites de leurs mains comme tissage, broderies, couture, et, comme les hommes, très soucieuses de la propreté. L'intérieur est admirablement tenu ; les carrelages en mosaïque de terre, brillant sous un léger enduit gras, sont recouverts en partie de nattes jaunes à bordure bleue ou rouge ; les parois des murs sont ou éclatantes de blancheur ou égayées de plusieur tons d'ocres naturelles.

A l'extérieur le soin est le même ; les huisseries sont soigneusement peintes quatre fois par an de couleurs à la colle. Le tour des baies, généralement en pierres d'appareil, est râclé et lavé aux mêmes époques. Quelquefois on lit au-dessus de l'entrée : « La terre est un trésor pour qui sait y amasser des provisions. » « Mieux vaut être brûlé vif que de quitter la patrie. » « O maison, ne dis pas : jamais je ne serai visitée », etc.

A la chaire de la mosquée s'attache une réputation digne de l'enseignement, hors pair, qui se professe à l'ombre de son élégant minaret.

(Anne Levinck : *Revue de Géographie.*)

Maroc. — Dans la province d'Agla, vers le royaume de Maroc, il existe, dit-on, une espèce de lions aussi craintifs et aussi timides que les animaux qui peuplent nos forêts, ce qui a donné lieu à ce proverbe : « Vaillant comme un lion d'Agla, à qui les veaux mangent la queue. »

(*Bureau de la Malle : D'après Peyssannel.*)

Ouest-Africain. — Le tracé de la frontière entre l'Ouest africain français et l'État indépendant du Congo est provisoirement encore indécis à l'est, à partir de la rive droite du fleuve, par environ 1° de latitude nord. C'est surtout ici que la commission de délimitation, chargée de résoudre la question que les puissances contractantes ont laissée indéterminée, aura à apprécier jusqu'où s'étend à l'est le bassin de la Likona-Ou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

banghi, le territoire des pays Batchi-Okanga et Afourous-Oubanghi reconnus pour la première fois par Brazza en 1878 et avec qui Brazza avait traité dès 1880, territoire qui nous revient d'après le traité avec l'Association internationale; c'est ici que la commission aura à tenir compte des traités que nous avions déjà conclus avec les chefs riverains du Congo jusqu'à l'Équateur au mois de janvier 1884, et de la situation que nous donnent nos postes et nos traités avec les chefs indigènes sur la rive droite du Congo, en amont même de l'Équateur. Il ne sera pas moins important dans la fixation définitive des limites, de tenir compte des rapports qui sont le lien politique — peu apparent jusqu'ici aux explorateurs qui ne séjournent pas longtemps dans les mêmes lieux — de la plupart des peuplades du bassin sud de l'Ogôoué et des territoires Afourous-Oubanghis.

On a trop vu les querelles de ménage, les discordes de village à village pompeusement décorées du nom de « guerre », comme les chefs de celui de « roi », — guerres qui envoient infiniment moins d'individus dans l'autre monde que les nations civilisées n'en envoient au bagne dans le même temps. — Ce qui divise a d'autant mieux empêché de voir les liens qui unissent que ceux-ci sont secrets.

Le Man-Congo-Diboko, ce code rudimentaire d'un caractère religieux et social transmis par tradition — et qui rappelle à toutes ces peuplades l'unité d'origine — ne permettra pas l'application irréfléchie de décisions prises sur le papier dans une égale ignorance de la géographie et des populations qui déjà, sur les bords de l'Oubanghi-Diboko, semblent s'unir plus intimement en vue des éventualités provoquées par l'ignorance.

Ce nom de Man-Congo-Diboko, abrégé et réduit à un seul mot « *Mancongo* », serait, je crois, une bonne dénomination du territoire de l'*Ouest africain* ou *Congo français*, expressions vagues, insignifiantes et même fausses au point de vue géographique, tandis que le *Mancongo*, sans être géographiquement plus précis, rappelle l'idée des liens ethnographiques, religieux, sociaux et, en somme, politiques, de la presque totalité des peuplades qui reconnaissent notre protectorat.

(Dutreuil de Rhins : *Bulletin de la Société de Géographie commerciale.*)

— Par le traité intervenu entre la France et l'État libre du Congo, la France est restée en possession de la région du Niari-Quillou, où le capitaine Grant Elliott, agent de l'Association internationale africaine, avait établi quinze stations dont les plus connues sont celles de Rudolfstadt, Kitali, Stéphanieville, Strauchville, Philippeville. Après avoir fait remise des stations, le capitaine Elliott est rentré en Europe, et, à son arrivée à Bruxelles, où il venait rendre compte de sa mission, il a reçu la visite d'un rédacteur de l'*Indépendance belge*, qui lui a demandé son avis sur la valeur de ces stations :

« Le pays, a répondu M. Elliott, est un véritable paradis; on y respire un air très pur; la chaleur y est rarement excessive comme sur le Congo proprement dit; de superbes montagnes, d'immenses et opulentes forêts, des cours d'eau importants le coupent en tous sens; ses issues vers la mer — Setté-Gamma et Mayumba surtout — sont les meilleures de toute la côte; on y rencontre des mines de cuivre dont le rendement sera un jour énorme; le caoutchouc y croît en de telles quantités qu'on ne l'épuisera jamais; les forêts fournissent de si beaux bois de construction que j'ai pu édifier, dans chacune des quinze stations, des groupes de maisons magnifiques sans rien importer d'Europe, sauf les clous et les boulons. J'aurais pu facilement tirer de cette région un revenu d'un à deux millions de francs par an au profit de l'État libre — et il n'y a encore ni chemins de fer ni moyens de transports organisés, rien de ce qu'il faut, en un mot, pour exploiter sérieusement le pays. Sous le rapport de la salubrité, le haut Congo même le cède à la région du Niari-Quillou. La preuve? Je viens de passer là-bas trois ans avec trente employés blancs et trois cents noirs, et il n'y a pas eu parmi nous un seul décès déterminé par des causes climatériques. C'est, en somme, une riche acquisition que la France a faite là, et M. de Brazza, qui l'a recommandée à son gouvernement, n'avait pas froid aux yeux.... »

— La situation de Franceville est réellement belle sur la haute pointe d'un mouvement de terrain qui, après s'être insensiblement élevé à partir du confluent de l'Ogôoué et de la Passa, tombe, par une pente rapide, d'une hauteur de plus de 100 mètres sur la rivière qui coule à ses pieds. L'horizon lointain des plateaux, dans un panorama presque circulaire, les alignements réguliers des villages qui couvrent les pentes basses, la note fraîche des plantations de bananiers tranchant sur les tons rouges des terres argileuses, font de ce point une des vues les plus jolies et les plus séduisantes de l'Ouest africain. Elle inspire comme un besoin de se reposer en admirant, et en même temps comme un vague désir de marcher vers les horizons qu'on découvre.

(S. de Brazza : *Discours de réception à l'assemblée extraordinaire de la Société de Géographie.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

TEXTE.

Voyage au Népal, par le docteur Gustave Le Bon, chargé par le Ministère de l'instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Grand temple de Buddnath, gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Divinité népalaise, en bronze, dessin de P. Sellier, d'après la collection du docteur Gustave Le Bon.
Pagode à Bhatgaon, dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Bhatgaon : Grande place; vue d'ensemble, dessin de Barclay, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
La porte d'Or du palais du roi à Bhatgaon, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Bhatgaon : Palais du rajah, gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Bhatgaon : temple de pierre, dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.
Types népalais, dessin de Zier, d'après une photographie.
Pagode de cinq étages de Bhatgaon, gravure de Kohl, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — Une adresse récente des Hurons de la Jeune Lorette est signée comme suit, les noms français étant les premiers, les noms hurons les seconds :

MAURICE BASTIEN, « ALYNIOLEN », Grand chef.
PHILIPPE VINCENT, « THEASATASTA » 2e, Grand chef.
FRANÇOIS GROS LOUIS, « SACINIO », Chef.
GASPARD PICARD, « ONDIARALETHE », Chef.
ANTOINE PICARD, « TIOKEN », Chef.
A. O. BASTIEN, « SASENDAROLEN », Agent des Hurons.
ALFRED GROS LOUIS, Guerrier.

— Si Québec a conservé son aspect calme et reposé de vieille capitale coloniale, Montréal, métropole commerciale de l'Amérique française, avec ses larges rues coupées à angle droit, son agitation, ses réseaux télégraphiques et téléphoniques qui l'enveloppent comme une toile d'araignée, ressemble plutôt aux nouvelles cités des États-Unis. On appelle Montréal la « rivale de New-York ». La comparaison entre ces deux villes a été faite, un peu dédaigneusement, par lord Dufferin, l'un des derniers gouverneurs du Canada. Il aimait la paix majestueuse de Québec, et il appelait New-York un « Montréal en pis », *a Montreal agravated*. (L. DE LA BRIÈRE : *Gazette de France*.)

— Voici Montréal encore plus français que par le passé.

Sa voisine, la ville de Saint-Jean-Baptiste, que rien d'ailleurs ne séparait d'elle (car les rues de Saint-Jean-Baptiste continuent purement et simplement celles de Montréal) vient de s'annexer, après un vote populaire, à la grande cité canadienne, qui s'était déclarée disposée à accepter l'union.

En s'en tenant au recensement de 1881, singulièrement dépassé, cette annexion apporte à Montréal 5874 habitants, dont 5334 Français.

— Nous croyons qu'il est peu de villages dans le monde qui puissent se vanter de compter parmi leurs citoyens un quintette semblable à celui de Saint-Jean-Baptiste.

Quels poids, grand Dieu, quels poids !

M. R. Monette	359	livres
Alfred Guernon (21 ans) . . .	345	»
A. Normandin	275	»
Damase Ouimet	255	»
Cléophas Ouimet	244	»
Total	1,478	»

— Depuis sa fondation en 1834 il y a eu dans la paroisse de Saint-Isidore de Dorchester, 743 mariages, 4910 naissances, 1896 décès : d'où un croît naturel de 3014.

Pour 1885 spécialement, les chiffres ont été de 67 naissances et de 33 décès.

— Un relevé fait pour l'ensemble des paroisses du comté de Charlevoix donne les résultats suivants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(année 1885), la population du comté étant d'environ 18,000 âmes :

Mariages	128
Naissances	541
Décès	280
Croît	561

— Un certain nombre de paroisses des comtés de Chicoutimi (les autres n'ayant pas envoyé leurs chiffres d'état civil) donnent, pour l'année 1885 :

Mariages	145
Naissances	1036
Décès	332
Croît	704

— M. J. Geoffrion et sa femme, née Julie Messier, ont célébré dernièrement le soixantième anniversaire de leur mariage à Wotton.

Ils ont 10 enfants dont l'aîné a 59 ans, 55 petits-enfants et nombre d'arrière-petits-enfants jusqu'à la cinquième génération. Mme Geoffrion a 77 ans et M. Geoffrion en compte 82. Ils sont tous deux pleins de vigeur et de santé. (*Monde*, de Montréal.)

— M. et Mme Jean-Marie Bohémier, de Sainte-Anne des Plaines, comté de Terrebonne, ont célébré, le 14 janvier dernier, le cinquantième anniversaire de leur mariage.

Il y avait réunis autour des vénérables vieillards, douze enfants et cinquante-deux petits-enfants.

— On se figure généralement et je me figurais aussi que la Hauteur des Terres est une montagne en dos d'âne, et que les eaux s'écoulent de chaque côté : c'est une illusion. La Hauteur des Terres est une baissière, un immense marais large d'une quarantaine de lieues : pourtant cette baissière est à huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand on considère ces sources inépuisables, on s'explique pourquoi il y a toujours de l'eau pour alimenter nos fleuves et nos rivières. Sur ce plateau, il n'y a aucune montagne à l'horizon. Après trois jours de marche, on aperçoit la montagne que les sauvages appellent la Balançoire, parce qu'elle a deux cimes et que suivant eux le Manitou a attaché une corde entre ces deux sommets et s'y balance. En suivant le cours de la rivière Abbitibi, on arrive au lac du même nom. Les sauvages l'ont ainsi baptisé pour dire « le lac du milieu. »

La Hauteur des Terres est inhabitable, mais par delà cette hauteur on trouve un sol riche et profond, terre grise, marne ou glaise recouverte de terre. A cet endroit, la compagnie de la baie d'Hudson a fait quelque culture, et le blé, l'avoine, le seigle, les légumes, tout vient admirablement. Ces régions ont, d'ailleurs, été explorées par le docteur Bell, qui les trouve aussi favorables à la culture que les provinces de Québec et d'Ontario. Il y a là une lisière de terres colonisables de 50 lieues sur 500 lieues. Le climat n'y est pas plus rigoureux qu'ici, il gagne en douceur ce que le sol perd en élévation. Le vent d'est, qui retarde ici nos saisons, y est inconnu. En fin de compte, les saisons y sont aussi hâtives.

C'est un bel héritage pour les Canadiens et ce qui se fait au nord-ouest, le long de la ligne du Pacifique, se reproduira là dans l'avenir.

(J. B. Proulx : *Minerve.*)

— A Abbitibi il y a un poste de la compagnie de la baie d'Hudson où les sauvages se réunissent pour la mission. C'est là qu'ils voient le prêtre, une fois l'an, pendant quelques jours. Ils vivent séparés dans ces vastes régions : chacun a son pays de chasse, une vingtaine de milles, où personne que lui n'a le droit de chasser d'autre gibier que les bêtes qui courent, comme le chevreuil, etc. On a remarqué que ces sauvages prennent aujourd'hui plus de soin qu'autrefois pour conserver le gibier, car ils ont compris que c'est leur intérêt et comme conséquence la compagnie constate que, depuis une trentaine d'années, le gibier augmente et que les peaux sont plus belles.

(J. B. Proulx : *Minerve.*)

— Chelmsford est un nouvel établissement canadien-français dans la région du lac Nipissing, ou plutôt au delà de cette région, dans le pays de la rivière Vermillon, laquelle est un affluent de la rivière Espagnole, et celle-ci se perd dans le lac Huron, à la côte nord.

Il y a là une vingtaine de familles installées, plus une dizaine qui ont déjà pris leurs lots et qui viendront résider ici au printemps de 1886. Et c'est également au commencement du printemps que se bâtiront l'église et l'école.

Chelmsford est sur le chemin de fer du Pacifique, à 14 ou 15 kilomètres à l'ouest de Sudbury, station d'où part l'embranchement d'Algoma Mills (sur le lac Huron). Sa distance de l'Ottawa (station de Mattawan), mesurée sur la ligne du Pacifique, est de 214 kilomètres.

Chelmsford étant en ce moment le dernier établissement français du rideau de colonies fondées à partir de 1882 ou 1883 dans la région entre l'Ottawa et le Huron, il s'ensuit que c'est de 214 kilomètres que les Franco-Canadiens ont avancé leurs avant-postes vers l'ouest dans l'espace de trois à quatre années.

— Il y a eu, en 1885, à Saint-Boniface en Manitoba, 131 naissances contre 42 décès; et à Sainte-Anne-Pointe-des-Chênes, 56 naissances contre 10 décès.

— Les maux de la guerre se cicatrisent peu à peu chez les Métis et Canadiens-Français de la katchewan du sud.

Une société d'agriculture vient d'être à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint-Laurent de la Saskatchewan. Entre autres buts elle se propose d'attacher les Métis au sol, à côté de leurs cousins Canadiens.

A la réunion préparatoire assistaient des délégués des paroisses de Saint-Laurent, Saint-Antoine de Padoue, Saint-Louis de Langevin, lac des Canards, Carlton, l'anse aux Poissons (Fish Creek) Bellevue, etc.

— Il y a un nouvel établissement canadien dans la district de Grandin, sur la Saskatchewan du sud. Il porte le nom de Bellevue.

— Les Sioux de Bœuf-Assis sont divisés en escouades, chaque escouade comprenant environ 50 sauvages, y compris un chef qu'ils élisent tous les trois mois. Règle générale, il y a trois candidats. Voici comment s'est faite l'une de ces élections, qui donne une bonne idée des autres : — Il y avait présents 20 sauvages, 20 sauvagesses et 10 enfants, tous dans une grande tente. Les hommes et les femmes étaient armés de couteaux, et les enfants d'arcs et de flèches. On alluma un feu au centre de la tente, on attacha une corde à une barre de travers au faîte, puis le premier candidat se présenta pour subir l'épreuve. On lui ôta tous ses vêtements, on lui attacha la corde à la jointure du pied et on l'éleva au-dessus du feu, mais à peine la flamme l'avait-elle touché qu'il cria « Hio-hay-e »; en conséquence il fut rejeté. Le deuxième fut également éliminé bien qu'il subît l'épreuve jusqu'à ce qu'il fut sérieusement tailladé et brûlé. Le troisième candidat, après avoir eu les cheveux et les sourcils entièrement brûlés, et reçu cinq larges coupures dans le dos (faites par les sauvagesses avec leurs couteaux), avec une oreille presque tranchée, et avoir eu un anneau d'acier passé dans un côté du nez à la manière des pendants d'oreille, fut élu chef de l'escouade pour les trois mois suivants.

(*Moniteur Acadien.*)

— Nos compatriotes de l'État du Maine marchent à pas de géant dans la voie du progrès. Qu'on en juge par les détails suivants que nous extrayons d'un article du *Messager* de Lewiston :

« Au point de vue politique, nous n'avons rien perdu ni en influence, ni en force numérique, sur aucun point du Maine; au contraire, nous avons gagné partout, et les forces exubérantes de notre nationalité nous ont poussés au milieu d'éléments étrangers qui ont dû nous accepter à leurs côtés, sans nous faire mauvaise figure, ni même jalouser cette heureuse situation que notre cohésion nous a gagnée.

« En effet, le mois de janvier 1885 nous donnait quatre députés à la législature, qui, par leurs talents et leur patriotisme, n'ont pas peu contribué à nous rehausser dans l'estime de nos voisins. Aussi, quelques mois après, deux de nos compatriotes étaient choisis pour le service des douanes, et un autre pour le service sanitaire du Maine.

« Plusieurs centres ont choisi des Canadiens pour les représenter dans leurs conseils municipaux. La ville de Biddeford, une des grandes villes du Maine, n'a pas cru déroger en offrant la mairie à l'honorable M. Coté, qui a décliné cet honneur pour des raisons que nous savons justes et en dehors de toute coterie politique.

Au point de vue religieux, l'année 1885 a vu la fondation de deux nouvelles paroisses canadiennes dans le Maine : celle de Farmington, où, il n'y a encore que quelques années, les Canadiens étaient très peu nombreux, et celle de Lisbon, qui, jusqu'à ces derniers mois, n'avait compté que comme une des petites missions de la paroisse de Lewiston.

« Mais c'est surtout au point de vue national que la race canadienne-française a fait des progrès dans le Maine. Nous ne voulons pas parler des bazars, aussi fructueux que généreux, faits pour le soutien de nos écoles, etc. Ce sont là des actes de générosité et de patriotisme depuis longtemps passés dans les habitudes de nos nationaux.

« C'est surtout la fondation du collège de Saint-Bruno qui doit nous encourager et nous donner confiance dans notre avenir. Une maison de haute éducation était ce dont nous avions besoin pour préparer notre jeunesse aux luttes politiques que l'avenir nous réserve peut-être; aujourd'hui, grâce à la générosité des prêtres et de la population du Madawaska, ce besoin est satisfait, et, dans quelques années, nous aurons partout des jeunes gens patriotes et instruits qui travailleront au succès de notre cause.

« Biddeford, notre ville sœur, a aussi fait faire un grand pas à notre avancement national en fondant son couvent, appelé lui aussi à faire tant de bien au milieu de notre population.

« Mais ce qu'il ne faut pas oublier surtout dans notre bilan de 1885, c'est l'introduction de la langue française comme langue principalement enseignée dans l'école normale de Fort Kent. C'est peut-être là le point le plus important gagné cette année.

« En résumé, c'est donc quatre députés, dont deux nouveaux, deux officiers de douane, un officier de santé, deux nouvelles paroisses, un collège, un couvent, et nombre d'écoles et sociétés nouvelles que nous avons de plus cette année qu'à pareille époque l'année dernière. Assurément nous n'avons pas perdu notre temps depuis douze mois, et, si nous continuons sur la même voie encore pendant quelques années, le Maine verra certainement des choses que nous n'osons pas encore espérer. » (*Paris-Canada.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1321e LIVRAISON.

TEXTE

Voyage aux pays des Bagas et du Rio-Nuñez, par M. le lieutenant de vaisseau Coffinières de Nordeck, commandant le *Goéland*. — 1884-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Tous les dessins de cette relation ont été faits d'après des aquarelles de M. Coffinières de Nordeck.

Un marigot, dessin de Y. Pranishnikoff.
Afrique occidentale. Croquis du Bagalay ou Pays des Bagas, depuis le Nuñez jusqu'au Pongo, par M. A. Coffinières de Nordeck, lieutenant de vaisseau, commandant le Goéland 1885; carte.
Arrivée de Dinah Salifou sur le Goéland, dessin de Y. Pranishnikoff.
Dinah Salifou, dessin de Y. Pranishnikoff.
Tomba-Coupé dans la vase, dessin de Y. Pranishnikoff.
Arrivée au Petit-Taliboncha, dessin de Y. Pranishnikoff.
Habitations du Petit-Taliboncha, dessin de Y. Pranishnikoff.
Intérieur d'une habitation au Petit-Taliboncha, dessin de Y. Pranishnikoff.
Fétiches reproduisant la conformation de la tête des indigènes Penda-Penda et les poissons du Petit-Taliboncha, dessin de Y. Pranishnikoff.
Près du village du Catombé, dessin de Y. Pranishnikoff.
Rencontre des Simons, dessin de Y. Pranishnikoff

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Sénégal. — Loin d'être, comme on le croit communément, une terre désolée, le pays littoral qui suit le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar est une contrée agréable, prospère. Cela ressort à chaque ligne du récit que fait M. T. Hubler, inspecteur des télégraphes sénégalais, d'un petit voyage de Saint-Louis à Joal, le long de la ligne télégraphique. Voici quelques extraits de ce récit, empruntés au *Bulletin de la Société de Géographie de Bordeaux*.

« Mes conditions et moyens de voyager consistaient en une monture et cinq mulets portant bagages et campements;... car il vaut mieux loger sous la toile que dans une case.... lorsqu'on ne rencontre pas un poste militaire ou l'un de ces établissements de commerce dont l'hospitalité large et cordiale est de tradition au Sénégal.

« Parti de Saint-Louis le 17 janvier, en compagnie de deux surveillants du télégraphe et de trois muletiers, j'allai coucher à Mouit, distance de 21 kilomètres, non sans avoir fait halte au poste de la Barre, ainsi nommé de la barre du Sénégal, terreur des négociants et des voyageurs, non pas tant pour les dangers qu'elle fait courir que pour les ennuis et les pertes d'argent qu'elle occasionne.... Heureusement la fin de nos peines est proche, et le chemin de fer, comme aussi le projet de M. Bouquet de la Grye de rendre les passes de l'embouchure praticables en tout temps, supprimeront toutes ces entraves.... De Mouit, le commerce des arachides s'est transporté à la barre.

« Si, de Saint-Louis à Mouit et un peu au delà, le pays est aride, le terrain tantôt marécageux, tantôt sablonneux, avec de petites dunes à l'herbe courte brûlée par le vent d'est, l'aspect change à 2 kilomètres après Mouit. Les dunes sont boisées, la région accidentée; dans les bas-fonds se pressent les touffes de palmiers nains qui produisent le *songou*, le fameux vin de palme que ne dédaignent pas (en secret) les bons musulmans....

« On passe par Thionne, Dakhar-Kadidja, Potou.... Dans les entre-dunes on aperçoit les troupeaux de bœufs des Peuls.... Les dunes se succèdent, et le sentier monte et descend. Les arbres deviennent rares, à cause des incendies. Chaque année, en effet les bergers peuls mettent le feu aux herbes des pâturages afin de les faire pousser plus fines et plus drues; en même temps que les herbes, les arbres brûlent. Les troncs dénudés, tordus, carbonisés, attestent l'existence de taillis formés de beaux sujets; leurs rejetons ou repousses apparaissent de ci, de là, mais l'incendie prochain consumera ces rejetons et la plaine restera une steppe herbeuse.... Je note en passant le tronc rameux d'un ébénier magnifique, resté debout au pied de la dune, sur le versant nord de la cuvette du *niaye* de Lompoul.

« Puisque j'ai écrit le mot *niaye*, que j'explique tout de suite ce qu'il signifie. C'est un bas fond, réservoir d'eau douce entouré d'une végétation luxuriante. Les palmiers, drus et nombreux, dominent; les lianes, les fougères serrées, parfois arborescentes, émergent d'une terre noire, grasse, couche épaisse d'humus. Lorsque du milieu de la plaine couverte d'herbes jaunies, le *niaye* apparaît, c'est comme une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oasis vers laquelle alors le voyageur hâte le pas. Seulement, y séjourner longtemps serait imprudent : outre la sensation de fraîcheur, même de froid, qu'on éprouve sous ces ombrages touffus à travers lesquels jamais le soleil ne perce, il se dégage une buée dont la sensation pénétrante, sans odeur qualifiable, mais prenant à la gorge, rappelle ce je ne sais quoi qui, en France, après la pluie, émane des feuilles tombées que l'on foule et que l'on déplace en passant sous les chênées.

« Selon que la route s'infléchit vers la mer, tantôt nous traversons des lèdes, tantôt nous cotoyons de véritables petits étangs d'eau saumâtre. Aux bords de ces derniers et sur les déclivités des dunes paissent d'immenses troupeaux de bœufs appartenant aux Peuls. Toujours en plein air, dans ces solitudes que ne parcourent que nos surveillants, ces animaux sont devenus absolument sauvages. Notre petit groupe possède à son actif deux charges à fond de la part de ces porte-cornes. Nos montures, cheval et mulets, ont à ce moment-là exécuté une sarabande affolée.

« De l'ancien poste militaire de Lompoul il ne reste plus rien.... Les niayes se succèdent. Ceux de Diakhmat et de Simp sont remarquables par leur étendue. Sous les palmiers de Diakhmat, dans la partie la moins fourrée, sur un fond de sable blanc, s'étend une nappe d'eau claire et fraîche : chose rare et appréciée au Sénégal.

« Au poste militaire de Bétété, à 89 kilomètres de Saint-Louis, le brave Mody a fait des essais de culture, qui ont admirablement réussi. Ce chef du village, surveillant indigène du télégraphe, ancien et excellent serviteur, récolte non seulement du mil, des arachides, du coton, mais encore des légumes d'Europe dont il a un soin jaloux. Il possède en outre des chameaux et un beau troupeau de bœufs et de vaches laitières.

« Plus loin, à gauche, à droite, ce sont des niayes à perte de vue : Lissane, N'Gok Senè, Diogaraoff, Thieuss, Piésane, Tenguène, N'Deugue, Todd, etc. Puis les deux marigots, ou mieux les deux petits lacs de N'Daéré, séparés l'un de l'autre par une chaussée de cinq à six mètres de large. N'Daéré est un des grains du chapelet de lagunes qui, depuis au-dessus de Bétété, se continuent jusqu'à la Tanma. Toutes ces lagunes étaient, il y a vingt ans, peuplées d'hippopotames; ces pachydermes ont à peu près disparu aujourd'hui.

« L'aspect de l'étang de N'Daéré, qui mesure plus de trois kilomètres de longueur, est très pittoresque. Une plaine ondulée y mène ceux qui viennent de l'est. A l'ouest, une dune boisée, verdoyante, lui sert de ceinture. Du sommet du monticule, l'excursionniste qui ne craint pas pour ses vêtements les déchirures et les accrocs, peut, en traversant le taillis, atteindre le point d'où il apercevra l'Océan dont les vagues brisent à trois kilomètres de là, solitude parfaite d'ailleurs. Les villages sont rares, et de plus, éloignés.

« Autant l'étang de N'Daéré, au nord de la chaussée, est affectionné par les indigènes, autant ils ont une peur affreuse de la partie qui s'étend au sud. Le génie de cette dernière est impitoyable, une mort instantanée attend l'imprudent qui en troublerait les eaux, rien qu'en y posant son pied; mes gens, très convaincus de la nocuité des eaux gardées par un génie aussi jaloux du repos des ondes de son domaine, me firent traverser la chaussée bien exactement dans son milieu, afin de m'éviter un trépas subit.

« Je voulais aller camper au bord de l'étang Diembalo, non loin des niayes splendides qui l'environnent, mais il n'était pas abordable....

« La suite non interrompue de niayes, jusqu'à la Tanma, rend la route singulièrement pénible, à cause du terrain encore détrempé par les pluies extraordinairement abondantes de l'hiver dernier, mais les fatigues sont largement compensées par l'aspect des bois touffus, par la traversée de la forêt de roniers qui commence à Saou, et s'étend à l'est, à peine entrecoupée, jusqu'à Piregourey....

« M'Bidjem est un poste militaire et un bureau télégraphique. Un grand village indigène se trouve à proximité de la maison crénelée qui commande le passage de la Tanma et surveille la route de Rufisque. J'ai été surpris de la quantité de *ficus elastica*, de *toll*, qui sont les essences dominantes de la forêt. A la moindre incision, le lait coule avec abondance et ne tarde pas à se coaguler....

« De M'bidjem à Rufisque, la distance est de 30 kilomètres, à travers un pays de niayes et de cultures.... Les niayes de Bayakh et de Gorum sont à noter. Les villages abondent. A 5 kilomètres de Rufisque, les palmiers cessent et la forêt de baobabs commence....

« Dépeindre Rufisque n'est pas de mise, mais je me crois autorisé à constater les progrès journaliers de cette ville. Aujourd'hui toutes ses rues sont sillonnées de chemins de fer Decauville; des plaques tournantes permettent de changer de direction à volonté.... Je note en passant la construction d'une jolie église en style roman; les pierres ont été fournies par les carrières avoisinantes.

« Au sortir de Rufisque, le long de la ligne télégraphique, la forêt de baobabs continue. Les différents villages, qui s'appellent ici *Bargny*, se distinguent par un qualicatif; ils se succèdent, tantôt villages de pêcheurs au bord de la mer, tantôt, vers l'intérieur, agglomérations que des cultivateurs habitent. Voici Yen, où les premiers Européens eurent, dit la tradition, un établissement; il est au fond d'une petite anse d'abord relativement facile. A l'appui de cette tradition, l'on peut donner comme argument la beauté du pays ondulé, couvert de bois, qui apparaît à l'horizon. Avant d'atteindre Yen, il convient de mentionner l'habitation de Bop, appartenant à M. Armand de Saint-Jean, qui s'occupe de la culture des arachides....

« De Yen à Pobaguien les sites m'ont ravi. Partout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le la verdure, sur des collines qui vont s'élevant jusqu'au cap Naze....

« Le cap Naze surplombe la mer d'une hauteur de 129 mètres. Les versants nord-ouest sont abrupts; ceux d'est-sud plus déclives, non sans présenter à l'ascension, et surtout à la descente, certaines difficultés. Un Sénégalais, M. E. Dupuis, avait construit au sommet une maisonnette en pisé qui lui servait de pied à terre lorsqu'il venait séjourner au milieu de ses plantations de pourghère entreprises sur les flancs du cap et dans les bas-fonds. A la suite d'un récent raz de marée formidable, la mer a débouché d'anciens marigots convertis en champs de pourghère par M. Dupuy. Ceux-ci ont été inondés et les champs détruits. En même temps un incendie consumait l'habitation. Mais ces deux accidents ne paraissent point avoir découragé M. Dupuy, décidé à reconstruire et à replanter.

« Du crêt du cap, la vue est magnifique. A l'ouest, l'Océan à perte de vue; au nord, les maisons blanches de Pobaguien; au sud, herbeuses, entrecoupées de taillis, les plaines de la Somone, avec les villages serrères à demi cachés sous la verdure; à l'est, la Serre de Thiés, couverte de bois. Il existe sur la côte de Normandie, aux environs de Dieppe, des paysages semblables. Avec un peu de bonne volonté, et si l'imagination fait du cône qui sert de toiture à la case de l'indigène un toit de chaume, l'illusion est complète. Elle ne m'a pas manqué et, à chaque moment de loisir, je contemplais ce paysage, et ma foi.... je me croyais en France, entre Arques et Envermeu.

« A mi-route du versant sud du cap, c'est Guerréou, village hospitalier par excellence, dont les habitants nous apportent de l'eau et nous offrent du lait, des œufs, des poulets. De Guerréou à la Somone, la route choisie court presque toujours sous bois. Les hameaux et villages sont nombreux, les troupeaux de bœufs de 200 à 250 têtes paissent dans les prés salés ou flachères de la Somone. Mais sont-ce bien des flachères et la Somone est-elle une rivière? Les cartes la baptisent telle, seulement pas de sources. En examinant le terrain avec attention on est amené à conclure que, du cap Naze, des ravins de la Serre, les pluies torrentielles de l'hivernage se sont creusé un lit à cinq branches dans la plaine de Somone, véritable lac pendant quatre mois de l'année, et se sont frayé un chemin vers la mer. A la saison sèche, à 4 kilomètres de l'Océan, le lit est à sec; l'embouchure seule mesure 1 mètre 40 centimètres d'eau à marée haute; au delà un peu de vase, et plus loin la terre raffermie grâce au vent d'est. Je laisse à ma gauche le village de Somone et je passe à portée de N'gaparou.

« N'gaparou était naguère le chantier de construction des indigènes de Gorée. Avec le bois de la forêt voisine il s'y construisait des côtres, voire de petites goëlettes, solides, gracieuses et tenant admirablement la mer. Aujourd'hui cette industrie est abandonnée; il est plus facile et moins pénible de recevoir les membrures et les bordages en sapins du Nord, qui arrivent étiquetés, numérotés, n'attendant plus que le montage. Moins durable le bâtiment, mais moins cher. Toujours le bon marché, et cependant les ouvriers charpentiers renommés que possédait Gorée s'en vont et ne forment plus d'élèves.

« De la petite anse de N'gaparou à Portudal, le chemin monte et descend. Au bord de la mer voici Gambouroukh et Sali, jadis un grand village, puis Portudal, petit poste militaire devenu également bureau télégraphique. Aujourd'hui les habitants de Sali sont en petit nombre, décimés qu'ils ont été par la curieuse maladie du sommeil qui y règne. Elle ne frappe que les indigènes, principalement le Ouoloffs. J'ignore le pourquoi, que la science n'a pu dire encore; quoiqu'il en soit, des hommes robustes, venus là pour faire le commerce, tombaient, au bout de six ou huit mois de séjour, dans un état de torpeur et de langueur extraordinaires. Ils végétaient ainsi deux ou trois mois et mouraient. Je ne me risquerai pas, bien entendu, à émettre une opinion sur les origines du mal, attribué par certains indigènes de Saint-Louis à un poison que les Serrères emploieraient afin de se débarrasser des étrangers. Cependant il n'y a pas d'exemple d'Européens ayant eu cette affection étrange; mais je puis bien dire que non loin de Sali et dans les environs de Portudal il existe une grande quantité de solanées du genre *atropa* ou belladonnées.

Le long du chemin entre Portudal et Nianing, on rencontre les ruines des établissements créés par Mgr Kobès, vicaire apostolique de la Sénégambie, en vue de la culture du coton. L'entreprise, dont les débuts furent heureux, échoua; l'incendie et les sauterelles déterminèrent la ruine. Mais si le côté industriel est resté infécond, le côté moral et civilisateur n'y a point perdu. Les villages qu'on traverse sont bien différents, comme mœurs, comme accueil fait à l'étranger, des villages habités par les indigènes musulmans. Et plus on se rapproche de Saint-Joseph de N'Gazobil, plus la bonne impression augmente. On entend parler français, les enfants ne se sauvent plus à la vue du toubal (du blanc), mais ils viennent à lui, lui sourient, lui lancent un bonjour à travers leurs dents blanches, qui se détachent éclatantes du fond noir qui forme leurs faciès.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

13 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1332e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage aux pays des Bagas et du Rio-Nuñez, par M. le lieutenant de vaisseau Coffinières de Nordeck, commandant le *Goéland*. — 1884-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de cette relation ont été faits d'après des aquarelles de M. Coffinières de Nordeck.

Une rue du village de Coffin, dessin de Y. Pranishnikoff.
Femmes du village de Coffin construisant une case, dessin de Y. Pranishnikoff.
Antichambre d'une case au village de Coffin, dessin de Y. Pranishnikoff.
Place du Grand-Talibonche, dessin de Y. Pranishnikoff.
Femmes du Grand-Talibonche à la pêche, dessin de Y. Pranishnikoff.
Débarcadère du Grand-Talibonche, dessin de Y. Pranishnikoff.
Kola, fruit, dessin de Y. Pranishnikoff.
Kola, arbre, dessin de Y. Pranishnikoff.
Youra-Torel, dessin de Y. Pranishnikoff.
Porte de Casasocobouly, dessin de Y. Pranishnikoff.
Menga Sera, dessin de Y. Pranishnikoff.
Trombes, dessin de Th. Weber, d'après le dessin fait d'après nature par M. Coffinières de Nordeck.
Entrée du poste de Boké, dessin de Y. Pranishnikoff.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Sénégal (*suite*). — « Jusqu'à Nianing, toujours des bois entrecoupés de lougans. A propos de ceux-ci, je m'empresse de mentionner le développement de la culture et de l'élève du bétail dans le pays des Serrères. Le bœuf est, par exemple, de petite taille comparé à celui des Peuls. Quant au peuple des Serrères, dont on a fait un épouvantail, j'ai pu constater qu'il n'y avait qu'exagération dans la description. Sauvage, le Serrère de l'intérieur commence par prendre la fuite à l'aspect de l'étranger, puis revient et ne songe nullement à faire du mal. Nous n'avons pas eu avec eux la moindre difficulté et partout ils se sont montrés serviables et.... moins mendiants que dans certaines autres régions du Sénégal où les marabouts dominent et tiennent le premier rang parmi les quémandeurs. Le Serrère n'a pas de religion, il croit au principe du bien, supérieur toujours à celui du mal. L'« Esprit de justice » est révéré. Toutes ces notions ont pour complément le fétichisme. J'avais entrepris de compter les arbres fétiches, mais ils sont devenus bientôt si nombreux que j'ai interrompu le comptage. Fétiche aussi tel marigot, tel tumulus, sépulture d'un chef de village, ou de famille, sur la tombe duquel les parents du défunt ont placé le toit de sa case.

« Nianing, où sont établis les comptoirs des maisons Maurel frères, Maurel et Prom, Buhan et A. Teisseire, de Bordeaux, et Blanc, de Rufisque, est un point commercial important. On y achète presque autant d'arachides qu'à Rufisque. Les caravanes suivent les caravanes : Maures transportant les graines à dos de chameaux, Serrères les apportant chargées sur de petits bœufs porteurs, ou plus souvent sur de vaillants petits ânes originaires du pays et extraordinairement robustes. En rade c'est un va-et-vient de côtres amenant de la marchandise et partant avec des produits que chargent ensuite, à Gorée et à Rufisque, les navires au long cours que leur fort tonnage obligerait à se tenir à un mouillage très éloigné de terre.

« La Fasna, presque à sec à mer basse et pleine de bancs qui découvrent, regorge d'huîtres aussi belles que délicieuses. Ces mollusques s'y trouvent en amas considérables, tantôt sur les bancs, tantôt sous les palétuviers des bords du marigot. Leur pêche n'offre aucune difficulté puisque ces huîtres sont à portée de la main. Notre Arcachon ostréiphore sénégalais peut en revendre à celui de la Gironde.

« Au village de la Fasna, situé sur la rive gauche du marigot qui lui donne son nom, le fourré reparaît. Palmiers, roniers, venns (un des plus beaux bois de la Sénégambie), cailcédras forment la forêt. Dans le lointain on aperçoit les toitures en tuiles et les murs blancs de Saint-Joseph de N'Gazobil, l'établissement des Pères missionnaires du Saint-Esprit et de l'orphelinat tenu par des sœurs indigènes. Je vais essayer la description de l'un et de l'autre, persuadé d'avance de rester bien au-dessous du bien qu'il y a lieu d'en dire.

« Reçu avec une affabilité dont rien n'approche par sa Grandeur, Mgr Riehl et les missionnaires, j'ai visité en détail la maison et l'orphelinat. Tout y est activité et progrès. Chez les Pères qui forment d'excel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lents sujets, des classes bien tenues, des méthodes qui ne laissent rien à désirer. J'y ai trouvé nos meilleurs ouvrages d'instruction élémentaire, secondaire, et supérieure, des élèves comprenant ce qu'ils apprennent, un cabinet de physique et de chimie. Les maîtres enseignent avec une précision et une netteté qui m'ont frappé. En outre, leur dévouement est grand, je vous assure, quand on songe à une classe faite par 35 à 40 degrés.

« Aux enfants dont l'intelligence n'est pas assez développée pour pousser leurs études plus avant, on enseigne les métiers de maçon, de charpentier, et l'agriculture pratique. Ici ce n'est plus avec le « hilaire », espèce de croissant à ailes rentrantes et à bords affilés, l'unique outil agricole des populations sénégalaises, qu'on remue le sol, mais bien au moyen de la charrue; les transports ne s'effectuent plus à dos d'animaux, mais par des charrettes attelées de bœufs marchant sous le joug et à l'aiguillon.

« Comme annexes : c'est une imprimerie d'où sont sortis tous les travaux de linguistique sur les idiomes sénégambiens; c'est une scierie mécanique qui débite en poutres et poutrelles l'incorruptible bois de ronier et les troncs de cailcédra; c'est un huîtrerie dont les produits alimentent les succursales de la mission depuis Sierra-Leone jusqu'à Saint-Louis; c'est un atelier de ferronnerie; ce sont des troupeaux, des jardins magnifiques complantés d'orangers, de citronniers, de manguiers, de bananiers, et sous lesquels poussent tous les légumes de France. Bref, c'est notre civilisation, par environ 14° 15', avec beaucoup de ses défauts en moins.

« Dans la maison et à l'orphelinat, le constructeur a utilisé les bois du pays : poutres en ronier, planchers et marches d'escalier en venn; madriers en cailcédra. Les mêmes essences, venn et cailcédra, ont été employées pour la confection du mobilier. A la chapelle j'ai vu trente bancs et deux confessionnaux faits avec un seul tronc de cailcédra dont on m'a montré la bille, encore respectable, restant après le travail exécuté.

« A l'orphelinat, mêmes beaux jardins. Des femmes de grand dévouement y forment les jeunes filles aux soins du ménage, aux travaux d'aiguille, et leur apprennent à lire et à écrire. Très intéressantes sont les classes avec leurs parois tapissées de tableaux de lecture de la méthode Néel, avec les fillettes épelant le premier et le deuxième livret, répondant aux questions, expliquant la valeur des mots.

« Puis elles grandissent, elles sortent de l'établissement, se marient et fondent leur famille. A l'enfant qui naît elles parlent français, et alors rien de surprenant d'entendre résonner notre langue dans les villages avoisinants.

« Et puis comme le niveau moral se ressent de cette éducation première! La case est propre, elle ne se compose plus d'une seule pièce dans laquelle vivent pêle-mêle le père, la mère, les enfants. Ici elle est divisée en trois compartiments : la salle commune, la chambre des parents, la chambre des enfants.

« La colonie possède donc, du chef des missionnaires du Saint-Esprit, un levier colonisateur extraordinairement puissant qui lui vaut la conquête pacifique et sûre de populations que l'Islamisme n'a pas rendues rebelles à nos usages. En devenant chrétiennes, elles deviennent françaises. En effet, demandez à un Serrère ou à un Sine-Saloum ce qu'il est; il vous répondra : « Je suis baptisé français. »

« Afin d'étendre notre influence, Mgr Riehl emploie un moyen pratique. Parmi les jeunes familles constituées comme je l'ai indiqué, certaines consentent à aller s'établir dans l'intérieur. L'homme et la femme savent lire et écrire; le premier enseigne et cause, la seconde prêche d'exemple, et ainsi se répandent la doctrine et la langue.

« Pourvu d'un poste militaire, Joal est une bourgade importante, aux rues propres et bien tracées. La tenue des habitations surprend.

« En parlant de la température de 40°, lorsqu'il s'est agi de Saint-Joseph, j'aurais dû ajouter certains correctifs, 40° et 41°, 42°, 43° sont les fantaisies thermométriques des journées de vent d'est ou harmattan. Le matin et le soir, les conditions changent; chaque matin mon thermomètre marquait entre 11 et 14 degrés, et nous étions transis. Je suis du reste bien aise de saisir une fois l'occasion de dire combien sont absurdes les indications portées par nos constructeurs sur leurs planchettes graduées. Où peuvent-ils avoir découvert la mention infaillible : SÉNÉGAL, inscrite en regard du cinquantième degré centigrade?...

« En revenant à Saint-Louis, je constatai *de visu* l'activité commerciale des centres qui se créent aux abords des stations de Thiès et de Tivavouane....

« Ma traversée du Cayor a été rapidement faite, comme vous le voyez; et, ce qui ne gâte rien, à travers une jolie région point désolée, point déserte, occupée par des gens qui ne demandent que sécurité, paix et travail. »

Ouest-Africain. — D'accord avec le Comité français de l'Association Internationale Africaine, la Société de Géographie a voulu — je ne suis point le coupable — donner à notre première station sur le Congo, le nom de Brazzaville. Puis-je demander de ne pas laisser mon nom seul attaché à l'Ouest-Africain? Le nom de celui qui m'a précédé dans la tâche et qui appartient au passé, celui du regretté marquis de Compiègne, ne devrait-il pas être attribué à l'une de nos stations de l'Ogôoué, pour perpétuer sur ces rives le souvenir de l'explorateur qui les foula le premier?

(SAVORGNAN DE BRAZZA : *Discours de réception à l'Assemblée extraordinaire de la Société de Géographie.*)

Cap de Bonne-Espérance. — L'élevage des autru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches, si florissant au Cap pendant quelques années, subit actuellement le contre-coup de la crise générale des affaires, au point d'être déjà passé au rang des industries surannées. Là aussi, c'est l'excès de la production qui a tué la poule aux œufs d'or. Un correspondant de Field donne à ce sujet des détails qui valent d'être notés.

Personne ne s'était avisé avant 1864, paraît-il, de domestiquer l'autruche. Le premier qui eut cette idée fut un fermier du district d'Aberdeen (colonie du Cap). Encore se tint-il à un spécimen unique de l'espèce. Mais l'expérience suffisait pour montrer le parti qu'on en pouvait tirer. Vers 1869, M. J. Booysen, de Graaf-Reinet, et M. Joel Meyers, d'Aberdeen, s'associèrent pour exploiter cette idée en grand. Ils réussirent si bien qu'au bout de quatre ou cinq ans ils pouvaient déjà mettre en vente des quantités considérables de jeunes et réaliser de beaux profits. L'introduction de l'incubateur artificiel par M. Douglas, de Grahamstown, en 1874, vint subitement donner un élan prodigieux à l'industrie naissante. Tout le monde se mit à élever des autruches : c'était un moyen de fortune si simple et si certain qu'il en venait à éclipser la spéculation sur les mines de diamants, et que la plupart des fermiers abandonnaient, pour s'y consacrer, la culture régulière. L'outillage était en effet des plus simples. Il suffisait d'enclore avec du fil métallique les premiers terrains venus et d'y parquer les autruches, qu'on chassait au moment voulu dans des espaces plus resserrés, pour les dépouiller de leurs plumes. L'autruche ne volant pas (elle ne s'aide de ses ailes que pour accélérer sa course) et ne pliant pas sa forte jambe, reste prisonnière comme un bœuf ou un mouton dans la clôture la plus élémentaire.

« C'était l'El-Dorado à la portée de tous, dit l'auteur de cette étude. Aussi ne parlait-on plus d'autre chose dans la colonie. L'apathique et obèse Boer, assis sur son *stoep*, la pipe à la bouche et la tasse de café près du coude, pouvait désormais s'abandonner en paix aux rêves les plus brillants. Chaque poussin qui venait à ses pieds picorer les restes du dîner représentait une bank-note, chaque plume une pièce d'or. Qui aurait encore voulu se condamner aux soins et aux soucis de l'agriculture ordinaire? On se moquait bien, désormais, de la sécheresse, des sauterelles et de la clavelée ! J'ai vu offrir à un Boer de mes amis jusqu'à 700 livres sterling (15,000 francs) d'un couple d'autruches; il ne l'aurait pas donné pour 1000. C'étaient les plus beaux reproducteurs du pays. Quatre couvées par an, régulièrement, de quinze poussins chacune; et ces poussins, à quatre mois, se vendaient aisément 375 francs par tête! Son couple d'autruches lui valait donc un revenu annuel de 17,500 francs. »

C'est en 1879 et 1880 que l'industrie nouvelle arriva à son apogée. A ce moment, tous les terrains disponibles à proximité des villes et des villages, et la plupart des jardins, s'étaient transformés en parcs à autruches. Les plumes étaient aux plus hauts cours : une livre pesant de *blanches premières* se vendait couramment 1000 fr. et parfois 1500, 1600, 1700 fr.; la paire de reproducteurs des meilleures races valait de 5000 à 8000 fr.; un jeune, avant la première plume, 700 à 800 fr.; un poussin de neuf mois, 300 à 400 fr.; un poussin sortant de la coquille, 125 fr. Naturellement, la spéculation s'en mêlait et les prix n'étaien même plus en rapport avec les bénéfices possibles. Vers 1881, la réaction se fit. Des maladies inconnues s'attaquèrent au foie et aux poumons de l'autruche domestiquée.

Le prix des plumes baissa presque subitement au tiers de la valeur qu'elles avaient atteinte. Il y eut une panique; les plus beaux poussins trouvèrent peu d'acheteurs à 2 et 3 fr. Quant aux oiseaux tout venus, personne n'en voulait plus. La crise devint générale; les faillites succédèrent aux faillites; l'œuvre commencée par l'excès de production fut achevée par la maladie. Aujourd'hui, tous les éleveurs d'autruches qui n'ont pas été vendus par autorité de justice et réduits à s'en aller travailler aux mines reviennent graduellement aux anciens modes de culture et d'élevage, au maïs, à la laine, à la viande de boucherie.

Le parc à autruches sera désormais au Cap ce qu'il devrait être depuis dix ans en Algérie, une simple annexe de la basse-cour. (*Temps.*)

Afrique-Centrale. — On admet généralement que le lac Nyassa a été découvert par Livingstone en 1859. Or, il paraît établi qu'une carte publiée en 1849 par Lopes Lima, indiquait déjà ce lac, et que lorsque Livingstone se trouvait à Tété en 1856, il s'y rencontra avec un Portugais du nom de Candido da Costa Cardozo, qui lui fournit des renseignements sur ce même lac. En outre, quand Livingstone revint à Zambèze, en 1858, avec le docteur Kirk, ce dernier fut appelé auprès d'un malade, le Portugais João de Jesus Maria, qui avait visité le lac Nyassa en 1824. Ce voyage, sur Jesus Maria donna au docteur Kirk les dé tail us circonstanciés, avait été fait en compa- gni etano Xavier Velasques, fils d'un Velasques att trefois à l'expédition du major Gamitto à la cou zembé. Il ne manquait pas non plus d'autres Por qui connaissaient l'existence du lac Nyassa, con r exemple Ignacio de Menezes, homme très cor core en 1881 au Zambèze, sous le nom d'I ao.

J. J. Machado : *Moçambique*, 1881.)

12545. — Imprimerie A. Lahure, 9, leurs, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1323e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers la Toscane, par M. Eugène Müntz. 1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La porte de Bonanno (fragment), dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.
Vue de Lungarno, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Un frère de la Miséricorde, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
L'Annonciation : fragment de la porte de Jean Bologne, dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.
Le lustre du Dôme, dessin de Barclay, d'après une photographie.
La place du Dôme, gravure de Kohl, d'après une photographie.
Intérieur du Dôme, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Sainte Catherine, d'Andrea del Sarto, gravure de Thiriat, d'après une photographie.
L'Adoration des Mages, par Nicolas de Pise, héliogravure d'après une photographie.
La chaire du baptistère, de Nicolas de Pise, gravure de Hildibrand, d'après une photographie.
Rosace du baptistère, dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

OCÉANIE

Iles Gambiers. — Vers le septième jour de notre navigation à partir de Taïti, nous apercevons vers l'est une pointe de montagne dont les pentes sont perdues dans les brumes de l'horizon. C'est le mont Duff, élevé de 400 mètres, qui domine les hauteurs de l'île Mangaréva et de toutes celles de l'archipel des Gambiers. Ce groupe d'îles fut découvert en 1797 par le capitaine Wilson, qui amena à Taïti les premiers missionnaires de la Société de Londres, et qui donna le nom de son navire au plus haut sommet du groupe.

Le vendredi, 11 septembre, vers dix heures, au moment où nous pénétrons dans les passes, notre regard embrasse les onze îles ou îlots qui composent l'archipel. Elles sont toutes comprises dans un cercle de sept milles de rayon. Les plus importantes sont Mangaréva, Taravaï, Aukéna et Akamaru. Les autres, dont plusieurs ne sont guère que des rochers arides, sont inhabitées. L'aspect général en est un peu triste. J'attribue cette impression au fait que la végétation y est infiniment moins luxuriante qu'à Taïti. Il est vrai qu'elles sont situées presque sur la limite de la zone tropicale. Le fond des vallées seul est boisé, ainsi que la bande de terre avoisinant à certains endroits la mer. Les cocotiers et les arbres à pain y sont comparativement chétifs; ces derniers y constituent des forêts dont les hautes branches sont desséchées, privées d'écorce et blanchies au soleil.

Nous jetons l'ancre dans la baie de Rikitéa, formée par un contrefort du mont Duff. Sur ce contrefort se trouvent un cimetière entouré d'une haie d'hibiscus et une chapelle funéraire. Le long de la plage, au fond de la baie, s'aperçoivent divers bâtiments en pierre dans des fourrés d'orangers et autres arbres : ce sont des magasins et surtout des maisons d'habitation. Au centre est la résidence du représentant du gouvernement français, précédée d'un accostage en corail et d'un énorme mat de pavillon. Sur la gauche, aux trois quarts cachée par les arbres, se trouve la grande église catholique couverte en tuiles rouges.

Le déjeuner fini, nous sautons dans les embarcations et, en dix minutes, nous atteignons la plage, où le résident, M. le lieutenant de vaisseau Lieutard, vient souhaiter la bienvenue à son successeur et à sa femme, et nous faire à tous le plus aimable accueil. Il règne une fraîcheur agréable sous sa véranda; au centre, devant l'escalier, est une table chargée de rafraîchissements auxquels chacun est gracieusement invité à prendre part, et on cause un instant de la situation du pays. Mais il nous tarde de faire une promenade pour nous dédommager de nos huit jours de mer, et nous laissons seuls les deux résidents. Nous disons bonjour en passant au gendarme, chef de poste, que je connus naguère à Taïti. C'est un homme d'une taille moyenne; il a les traits rudes, la barbe touffue et grisonnante; c'est un vrai paysan du Danube; c'est d'ailleurs un digne serviteur de la France, et la terreur des malfaiteurs, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un cœur généreux. Il nous fait les honneurs de son jardin, où éclatent les preuves de son intelligence en fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de culture potagère; presque tous nos bons légumes d'Europe y poussent à l'envi. Il en enverra une pleine embarcation à notre navire. Sur son ordre, nous goûtons avec délices ses belles fraises, en regrettant que Taïti n'en produise pas de semblables.

En compagnie du commissaire du *Volage*, du docteur et d'un enseigne de vaisseau, nous nous dirigeons vers le siège de la mission catholique. Nous sommes bientôt devant la façade de la grande église. Le portique qui l'ornait jadis a disparu. La grande porte est fermée; nous longeons la face latérale de droite. Le sol de la cour est couvert de dalles ou de pierres très bien jointes, où les cryptogames trouvent cependant à prospérer : c'est dire qu'il y a peu de pieds pour les fouler. — Je voudrais bien connaître la longueur de cette immense église aux murs de forteresse. En essayant de mes plus grandes enjambées, j'en trouve 57, et j'en conclus que l'édifice a au moins 60 mètres. Pendant ce temps, mes compagnons ont ouvert une porte qui se trouve aux deux tiers de la longueur. Nous entrons en nous découvrant respectueusement. Deux rangées d'énormes colonnes rondes soutiennent la toiture. L'autel monumental, au centre du chœur, est agrémenté de travaux d'un goût assez douteux, en nacres, imitant des arbres, des plantes, etc. Beaucoup de ces nacres, jaunies par le temps, ne sont rien moins qu'un bel ornement. Quelques tableaux sont de loin en loin suspendus aux murs. Tout un peuple de bancs de bois, en trois longues rangées, remplit l'église, qui peut certainement contenir de 1200 à 1500 personnes. On me dit qu'il y a moins de dix ans que les fidèles, lors des grandes fêtes, ne pouvaient pas tous y trouver place, et que maintenant tous les habitants indigènes des Gambiers réunis en occuperaient à peine le tiers. En effet, de l'aveu même de M. le résident, tout l'archipel n'en contient plus qu'environ 400....

En compagnie du commissaire, je monte la route pavée qui conduit au couvent des filles, situé à environ deux kilomètres de Rikitéa.

A mi-chemin nous rencontrons le cimetière, qu'on a récemment débroussé, et où se trouve un certain nombre de pierres tumulaires avec inscriptions en mangarévien. Nous relevons et mettons en place une croix de bois jadis plantée sur la tombe d'un matelot français mort à bord du *Dayot* en 1880. La chapelle, à l'entrée du cimetière, est tout ouverte; les dalles sont disloquées; le tout a une apparence d'abandon et de délabrement. Nous poursuivons notre course, toujours sur cette route pavée qui a dû coûter un immense travail. Sur le bord est un vieux morceau de stipe de cocotier, creusé pour servir de cercueil et qu'on a laissé là depuis des années. Plus loin, nous sommes dans un bois d'orangers chargés de fleurs et de fruits mûrs. Les oranges de Mangaréva ne le cèdent en rien à celles de Taïti; nous nous désaltérons de leur jus sucré et rafraîchissant.

Voilà le couvent des filles à quelques centaines de mètres devant nous. Il est entouré d'une épaisse muraille en pierre, de plusieurs mètres d'élévation, et qui enclôt deux ou trois hectares de terrain en partie boisé. Je n'oserais pénétrer dans ce sanctuaire, si mon compagnon, qui le visita autrefois, ne me disait qu'il n'y a pas lieu d'avoir aucun scrupule à le faire. Nous traversons un portique monumental dont les portes sont tombées de vétusté et n'ont pas été remplacées. Des stalactites pendent à la voûte. A gauche, en entrant, est un corps de bâtiment dont la première moitié est une chapelle en assez bon état, et l'autre un reposoir. Plus loin est le couvent proprement dit, qui a été récemment recouvert en bardeaux. Il contient une série de vastes salles où nous voyons des tas de décombres provenant de la chute des plafonds trempés par les pluies avant la recouverture du toit. Toutes ont l'air humide et délabré.

En revenant au village nous suivons un sentier d'où nous jouissons d'une vue splendide sur la rade et sur plusieurs îles rapprochées. Le *Volage* nous apparaît dans le lointain comme un tout petit bateau. Nous sommes frappés de la quantité de maisons en maçonnerie inhabitées dont les toitures et les planchers se sont écroulés et ont pourri; leurs pignons aigus se profilent tristement sur les pentes du coteau. Il y en a peut-être plus d'une centaine dans cette situation à Rikitéa. Serait-ce peut-être que les habitants ont émigré en masse dans d'autres archipels? Point; ils dorment leur dernier sommeil aux alentours, à quelques pieds sous terre. On nous cite telle famille composée de huit personnes qui a disparu dans l'espace de deux ou trois ans. D'aucuns nous expriment l'opinion que dans dix ans, ou même moins, le dernier des Mangaréviens aura vécu. Cela me rappelle qu'il y a plusieurs années, M. le lieutenant de vaisseau Caillet, ancien résident, écrivait au Ministère des colonies que bientôt notre pavillon aux Gambiers ne flotterait plus que sur des tombes.

Le samedi 12 septembre, je pars au lever du soleil, avec mon compagnon de la veille, pour le village de Taku, situé au bord d'une baie de l'autre côté de la montagne. Nous arrivons en une demi-heure au sommet du col, tout haletants et baignés de transpiration. Nous nous reposons un instant en contemplant la merveilleuse vue qui s'étend à nos pieds, à droite et à gauche. Vingt minutes plus tard nous sommes à Taku, dont les habitations disparaissent ici et là sous les bois d'arbres à pain. Nous rencontrons nombre de maisons désertes et sans toiture. Les rares habitants paraissent être en majeure partie des indigènes de l'île de Pâques.

En longeant la plage nous venons jusqu'au village de Kériméo. Nous passons près d'une chapelle abandonnée; un lambeau d'image pend encore au mur derrière l'autel. Sur la galerie d'une maison nous voyons couché un grand et beau jeune homme, au visage pâle et amaigri. Il est miné par le mal qui va bientôt le faire descendre au tombeau comme tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres Mangaréviens. Il paraît n'avoir pour toute nourriture qu'un peu de pulpe, aigrie et fermentée, du fruit de l'arbre à pain, ce qui est plutôt propre à l'achever qu'à le soutenir....

Lorsque nous arrivons sur la plage à Rikitéa, le docteur du bord vient de terminer l'inspection qu'il a été prié de faire des enfants des deux sexes réunis dans les locaux des écoles. Sauver l'enfance serait le but prochain à atteindre, pour prévenir l'entière dépopulation du pays, mais les résultats de l'inspection médicale ne paraissent laisser aucun espoir : tous les enfants sont rachitiques, scrofuleux; on remarque chez plusieurs, surtout parmi les filles, des déformations de l'épine dorsale. Ils souffrent des vices constitutionnels que leur ont légués leurs parents et qui sont dus aux maux combinés suivants : maladies héréditaires, épuisement par manque de nourriture suffisante et de travail forcé, usage excessif des boissons alcooliques, etc. En voilà plus qu'il ne faut pour étioler et éteindre une tribu qui n'est d'ailleurs ni moins belle ni moins intelligente que celles qui peuplent les autres archipels de l'Océanie orientale....

.... Le ressort moral ne paraît pas moins brisé chez les Mangaréviens que le ressort physique. L'usage qu'ils font de leurs intermittentes ressources va nous le dire d'une bien douloureuse manière. La partie masculine de la population se livre chaque année, pendant trois ou quatre mois, à la pêche des nacres, travail pénible qui rapporte à un plongeur exercé jusqu'à vingt et vingt-cinq francs par jour. Au lieu de serrer précieusement le produit de son labeur pour se procurer quelque confort pendant les mois de chômage, il achète une barrique de vin ou une dame-jeanne d'eau-de-vie, qu'il transporte sous les ombrages près du rivage, et là, tant que dure le liquide enivrant, il se maintient dans un état d'abrutissement et d'inconscience, qui sera, hélas! trop tôt celui du dernier sommeil. Pendant huit mois de l'année il vit misérablement et traîne la plus triste existence. Ceux qui me donnent ces détails semblent douter qu'aucun Mangarévien fasse exception à cette désolante règle; d'autre part, ils affirment que les services du culte ont presque cessé d'être fréquentés par les indigènes....

A tous les points de vue, la situation de ces pauvres gens est vraiment lamentable et propre à inspirer les plus mélancoliques réflexions.

(Vernier : *Journal des Missions évangéliques.*)

Iles Sandwich. — Quelle importance a prise rapidement l'élément portugais dans l'archipel Hawaïen, le dernier recensement le démontre.

Sur les 80,578 habitants de ces îles, 44,232 sont des indigènes et 35,346 des étrangers qui se répartissent ainsi par nationalités :

	Hommes.	Femmes.	Total.
Chinois	18,136	1,843	19,979
Américains . . .	1,198	868	2,066
Anglais	882	460	1,282
Allemands . . .	1,039	561	1,600
Français.	125	67	192
Portugais	5,239	4,138	9,377
Norvégiens . . .	262	100	362
Polynésiens . . .	667	289	946
Nations diverses.	428	104	532

— L'*United states geological survey*, nous décrit en termes saisissants les colosses volcaniques de l'archipel des Sandwich, à demi immergés sous les eaux du Pacifique et dont plus de moitié de la hauteur véritable est ainsi masquée aux regards, bien que les sommets du Mauna-Kéa et du Mauna-Loa se dressent encore à plus de 4000 mètres au-dessus des flots; il nous dépeint ensuite ces singulières cavités qu'on a nommées *calderas*, représentées d'une manière typique aux îles Sandwich par les vastes cirques cratériformes complètement fermés du Kilauea, où bouillonne encore la lave ardente, de Poli-o-Keawé, de Mokuaweoweo (tous trois dans l'île d'Hawaï), et enfin d'Habakala, l'un des plus remarquables (dans l'île de Maui). Les éruptions de ces volcans présentent un caractère très frappant pour les observateurs familiers avec les bouches ignivomes des autres parties du monde, c'est la tranquillité avec laquelle elles ont lieu : le rôle de la vapeur d'eau y semble extrêmement réduit en comparaison avec les faits habituels dans la plupart des contrées volcaniques, et les projections violentes et lointaines y sont si rares que les habitants de l'île ne sont ordinairement avertis d'une éruption que par l'illumination nocturne d'une partie du ciel, résultant du reflet de la masse en fusion sur les particules de l'atmosphère environnante.

Et cependant le Mauna-Loa n'a point de rival sur toute l'étendue du globe comme volume des matières rejetées, non-seulement durant une seule éruption (en quoi il a été quelquefois dépassé par les volcans d'Islande), mais surtout au point de vue de la masse totale de laves amenées au jour pendant le cours d'un siècle, à cause de la fréquence relative avec laquelle se reproduit le phénomène. Les grandes coulées, dont quelques-unes atteignent des dimensions formidables, ont tantôt une surface scoriacée (*aa*) et tantôt revêtent l'aspect ondulé et lisse présenté par de la poix fondue, versée sur le sol en tas juxtaposés qui, en se solidifiant, se confondent plus ou moins sur leurs bords sans pourtant perdre complètement leur individualité (*pahœhœ*) (*Club Alpin-Français.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1324e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers la Toscane, par M. Eugène Müntz. 1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Mausolée de l'empereur Henri VII au Campo-Santo, dessin de Matthis, d'après une photographie.
Le Campo-Santo (cloître), gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Vase bachique, dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.
Sarcophage de « Phèdre et d'Hippolyte », dessin de Chapuis, d'après une photographie.
Madone de Jean de Pise, dessin de Chapuis, d'après une photographie.
Le Campo-Santo (galerie nord), gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Le « Triomphe de la Mort », (fragment), dessin de G. Profit, d'après une photographie.
Le « Triomphe de la Mort », (fragment), dessin de G. Profit, d'après une photographie.
Fragment d'un des miracles de saint Renier, dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
Le « Jugement dernier », dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
L'« Ivresse de Noé » (fragment), dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
L'« Ivresse de Noé » (fragment), dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
L'« Inconsolable », gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Asie Russe. — Le chemin de fer transcaspien traverse un territoire qui est loin encore d'être parfaitement connu ; ce fait n'est pas bien surprenant, si l'on songe qu'il y a trois ou quatre ans à peine, un voyageur européen n'aurait pu s'y aventurer. Depuis l'annexion de ces pays à la Russie, le gouvernement local a été absorbé par des questions d'administration tout à fait nouvelles, sans compter les soucis politiques et militaires, et il n'a guère pu consacrer de temps à des études géographiques. Cependant des cartes détaillées ont été dressées par l'état-major de l'armée du Caucase ; des recherches scientifiques, tant au point de vue de l'histoire naturelle qu'à celui de l'archéologie, ont été commencées, mais leurs résultats ne sont pas encore connus. Aussi la plupart des ouvrages existant sur le pays datent des premiers jours de l'occupation. Je citerai les articles de M. le général Pétroucévitch dans les « Mémoires de la section du Caucase de la Société impériale de Géographie » (t. XI, v. I, Tiflis, 1881) ; ceux de M. Lessar dans les « Bulletins de la Société impériale de Géographie » (Saint-Pétersbourg, 1884 et 1885) ; « l'Oasis de Merv », par M. Alikhanoff, et surtout « la Guerre en Turcomanie » de M. le général Grodékoff (Saint-Pétersbourg, 1883-1885) ; je me permettrai de nommer aussi ma brochure « l'Oasis d'Akhal-Tekké et les routes de l'Inde », dont une traduction française a été publiée dans la « Nouvelle Revue » de 1881.

Au mois d'avril de cette année, lorsque la construction d'une voie ferrée de Kizil-Arvat à l'Amou-Daria fut résolue, on savait d'une manière générale qu'elle ne rencontrerait pas d'obstacles insurmontables, mais le caractère réel des difficultés ne devait apparaître qu'au courant des travaux. Des études avaient été faites au mois de février entre Kizil-Arvat et Askhabad ; dans la première partie de l'été elles furent menées jusqu'à Merv. Plus loin deux directions se présentaient : celle de Tchardjouï et celle de Bourdalyk. Le choix dépendait en grande partie de la solution à donner à une autre question, savoir : quelle serait la meilleure direction pour un prolongement possible du chemin de fer projeté des bords de l'Oxus à Samarcande?

Pourêtre à même de prendre une décision, il fallu pousser les travaux d'étude jusqu'à Samarcande, même dans deux directions à la fois : par Tchardjouï, Karakoul, Bokhara, Kermének, Katty-Kourgane, et par Bourdalyk, Karchi, Djam. Ces travaux furent terminés dans le courant de l'automne. En même temps une convention fut conclue avec l'émir de Bokhara concernant la construction de cette partie du chemin de fer qui doit traverser les États de ce prince, notamment la bande riveraine à l'ouest de l'Amou-Daria.

De Kizil-Arvat à Douchak, la voie ferrée prend une direction sud-est-est, parallèlement aux montagnes du Kopeth-Dagh, qui longent la frontière de la Perse. Elle traverse dans toute sa longueur l'oasis d'Akhal et passe sous les murs de Ghéok-Tépé, à quelques mètres du point où fut donné l'assaut qui emporta la place. La station la plus importante de cette partie du che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

min de fer est Askhabad, chef-lieu de la province transcaspienne, à 217 kilomètres de Kizil-Arvat ; c'est une petite ville florissante, qui existe depuis trois années seulement, mais qui déjà fait un commerce de quelque importance avec le nord du Khorassan, auquel bientôt elle sera reliée par une route carrossable allant jusqu'à Kotchan. Plus loin, la ligne contourne une pointe que les possessions du chah font vers le nord, laissant la ville persane de Lutfabad à 2 kilomètres environ à sa droite. Ici commence l'Attek, pays fertile et parsemé de villages dont beaucoup, autrefois détruits et abandonnés, se sont repeuplés depuis l'annexion russe, grâce au rétablissement de la sécurité, et forment des nids de verdure entourés de champs cultivés. Le plus considérable de ces villages est Kaakha, situé près des ruines de l'ancienne Abiverd. Après Kaahka, vient Douchak, le point le plus méridional du chemin de fer transcaspien, d'où partent les routes de Séraz, Méched et Hérat. La distance totale de Kizil-Arvat à Douchak est de 391 kilomètres. Sur tout ce parcours, il n'y a ni collines, ni rivières; les sables sont peu nombreux et peu étendus; enfin l'eau se trouve en quantité suffisante dans les ruisseaux qui descendent des montagnes, à des intervalles ne dépassant pas 40 kilomètres, mais ordinairement beaucoup plus petits.

Près de Douchak le chemin de fer fait une courbe au nord-est-est et s'éloigne des montagnes pour s'enfoncer dans le désert vers Merv. Dans cette partie du tracé les ruisseaux font défaut, mais il y a deux rivières importantes : le Tedjen et le Mourghab. De Douchak jusqu'au Tedjen, il y a 51 kilomètres; le pays est tout à fait plat et ne présente d'autre difficulté que le manque absolu d'eau. Le Tedjen est traversé par un pont de 89 mètres de longueur, à 7 kilomètres en amont du village de Karri-Bend, actuellement chef-lieu de district.

Le Tedjen, que les Afghans appellent Héri-Roud, est une rivière très intéressante, mais encore peu étudiée dans cette partie de son cours. En été son volume d'eau paraît deux fois plus grand que celui du Mourghab. En hiver, au contraire, elle est complètement à sec ; cependant on trouve facilement de l'eau en creusant un puits peu profond dans le lit desséché. Après avoir traversé Karri-Bend, la rivière tourne vers l'ouest et va se perdre dans les sables ; cette année, il y a eu une crue exceptionnellement forte, et le limon du Tedjen a été transporté presque à la longitude de Ghiaours, la première station du chemin de fer après Askhabad.

La distance du Tedjen au Mourghab est de 125 kilomètres, dont les 25 derniers font partie de l'oasis de Merv. Il y a 69 kilomètres des bords du Tedjen jusqu'aux premiers puits, nommés Deurt-Kouïn ; encore n'y trouve-t-on que de l'eau salée que les chevaux boivent à peine par les grandes chaleurs; les premiers puits d'eau douce ne se trouvent qu'à 21 kilomètres plus loin. Il y avait donc un espace de 90 kilomètres sans eau potable à franchir, lorsque au printemps de cette année un canal d'irrigation a été creusé par les soins du lieutenant-colonel Alikhanoff, chef du district de Merv, avec l'aide d'ouvriers turcomans, sous les ordres d'un jeune chef tekké Maïli-Khan. Ce canal apporte les eaux du Mourghab jusqu'à 58 kilomètres du Tedjen. Les sables, qui couvrent la plus grande partie de cet espace, ne permettent pas de le conduire plus loin, et présentent quelque difficulté pour la construction du chemin de fer, sans approcher pourtant, sous ce rapport, des sables déjà traversés par la voie de Mikhaïlofski à Kizil-Arvat. La longueur de la ligne de Douchak à Merv est de 176 kilomètres.

Merv est une ville naissante. La forteresse turcomane de Kaouchout-Khan-Kala n'était qu'une vaste enceinte, devant en cas de guerre servir de lieu de refuge à toute la population de l'oasis et pouvant au besoin soutenir un siège. Deux fois par semaine seulement, les jours de bazar, une foule immense se rassemblait sur les rives du Mourghab; mais en général la population se groupait dans les villages voisins, composés pour la plupart de *kibitkas*. Depuis que Merv est russe, les maisons poussent avec rapidité, car des lots de terre d'une grandeur déterminée sont concédés gratis à quiconque veut les prendre, avec l'obligation de construire immédiatement. Ce sera bientôt un jolie ville, aux rues larges, avec de grands trottoirs, bordés de canaux et plantés d'arbres. Située près d'une rivière intarissable, dans un pays fertile, au centre des routes de Khiva, de Bokhara, de l'Afghanistan et de la Perse, Merv est certainement appelée à un grand développement. La ville est disposée sur les deux rives du Mourghab, qui sont reliées par un pont de bois. Le pont du chemin de fer traversera la rivière dans la ville même et aura une longueur de 53 mètres.

Le Mourghab a été étudié par MM. les ingénieurs Daniloff et Poklefski-Kozel. Il porte un volume d'eau considérable en été, quand il est grossi par la fonte des neiges sur le Paropamisus : son débit est alors de 300 mètres cubes par seconde; en hiver il n'est que de 75 mètres cubes. La quantité de limon que charrie la rivière a été déterminée à l'époque des grandes eaux, et forme à peu près 1/50e du volume de l'eau : ce qui, pour les 100 jours environ que dure la crue, donne plus de 50 millions de mètres cubes de limon, que les innombrables canaux d'irrigation vont étendre sur toute la surface de l'oasis. Aussi la fertilité du sol est-elle excessive; le rendement ordinaire du froment est de cent pour un. L'aire des terres cultivées était bien plus grande autrefois, avant la destruction de la digue de Sultan-Bend par l'émir Maahsoum, en 1784. Actuellement des études se font pour la construction d'une nouvelle digue à la place de l'ancienne, et le gouvernement a assigné dans ce but une somme de 60,000 roubles. L'exécution de cette œuvre augmentera de plus de 150,000 hectares la quantité de terres arrosées artificiellement, et permettra avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le temps de porter ce chiffre à 600,000 hectares, en fertilisant peu à peu par le limon de la rivière les parties du désert qui entourent l'oasis, et qui jadis étaient cultivées. La vallée du Mourghab est plus élevée que celle du Tedjen ou de l'Amou-Daria; c'est donc sur les eaux de cette rivière qu'il faut compter surtout pour alimenter des canaux qui pourraient diminuer les longues routes désertes séparant ces cours d'eau.

Entre la nouvelle ville de Merv et les ruines des immenses cités anciennes, situées à 46 kilomètres à l'est, le chemin de fer continue à courir au milieu de champs et de jardins, rencontrant à chaque pas des canaux d'irrigation. Bientôt après, l'oasis finit et, sur un parcours de plus de 190 kilomètres, la ligne traverse un désert de sable. C'est la partie la plus difficile du tracé, la seule qui présente des obstacles vraiment sérieux. Cependant les travaux d'étude ont montré que les difficultés ne sont pas aussi grandes qu'on le craignait. Ces sables ont le même caractère que ceux de Molla-Kärry (la première station du chemin de fer de Mikhaïlofski à Kizil-Arvat), avec cette différence pourtant, qu'ils sont pourvus d'une végétation beaucoup plus forte; c'est toujours le « saxaoul » (*Haloxylon ammodendron*) et quelques autres plantes de même famille, qui couvrent les ondulations du désert, mais qui atteignent ici des proportions inconnues sur les bords de la mer, et surtout qui poussent en bien plus grande quantité. C'est seulement en approchant du fleuve que ces forêts commencent à décroître; elles deviennent clairsemées après Rapatak (à 70 kilomètres de l'Amou-Daria) et disparaissent complètement aux environs du puits de Karaoul (à 40 kilomètres de l'Amou-Daria). Le principal obstacle que rencontre dans le désert la construction d'un chemin de fer, ce ne sont pas les sables, c'est le manque d'eau. Les puits sont rares et éloignés l'un de l'autre (du puits de Utch-Hadji à celui de Rapatak, il y a plus de 70 kilomètres); ils ne donnent qu'une quantité limitée d'eau et dans quelques-uns elle est salée; en un mot ils suffisent à peine aux besoins des caravanes. Heureusement que le chemin de fer n'est pas forcé de dépendre uniquement des puits existants. Des expériences ont montré que les couches inférieures du sol possèdent de l'eau en abondance. Le nombre des puits peut être augmenté jusqu'à la quantité indispensable et, en les faisant plus profonds, la quantité d'eau fournie sera plus grande; des puits artésiens seront creusés en outre dans les endroits les plus arides du désert. Le matériel et le personnel nécessaires à ces travaux se trouvent actuellement à Mikhaïlofski.

Les derniers puits, en approchant de l'Amou-Daria, donnent de l'eau qui vient indubitablement du fleuve; mais les canaux d'irrigation et, par conséquent, la culture ne commencent qu'à 7 ou 8 kilomètres de Tchardjouï. C'est près de ce point, sur les bords de l'antique Oxus, que finit la ligne du chemin de fer actuellement en construction; sa longueur totale de Kizil-Arvat à l'Amou-Daria est de 811 kilomètres.

Le chemin de fer transcaspien est un chemin de fer militaire, c'est-à-dire que sa construction, ainsi que l'exploitation de la ligne achevée en 1881, est confiée à des officiers relevant du ministère de la guerre. Cette organisation était la seule possible pour l'exécution de l'œuvre entreprise, non seulement parce que tout le gouvernement des provinces de l'Asie centrale est du ressort de ce ministère, mais surtout parce que, seul, le solide engrenage d'une administration basée sur la discipline militaire pouvait posséder l'énergie indispensable pour vaincre tous les obstacles, les petits comme les grands, et imprimer aux travaux la rapidité qu'exigeaient les circonstances. La Russie ne peut pas, comme les pays plus riches, sacrifier des centaines de millions dans des buts politiques en exécutant à grands frais des travaux difficiles et coûteux; à défaut de l'or nécessaire, le Russe est accoutumé à payer de sa personne, et c'était bien à des soldats qu'il fallait demander le dévouement au devoir et l'abnégation sans lesquels il serait impossible de donner toutes ses forces à un rude travail, au milieu de conditions matérielles les plus dures.

Le décret du 20 avril (1er mai) 1885, qui ordonnait la construction du chemin de fer de l'Amou-Daria, me nommait directeur des travaux. Le 28 avril (9 mai), je partais de Saint-Pétersbourg et le 7/19 mai, j'arrivais à Kizil-Arvat. Les mois de mai et de juin furent consacrés à l'inspection de la ligne que devait suivre le chemin de fer et à l'organisation générale des travaux, car à côté des difficultés purement techniques, il y avait encore les obstacles d'ordre administratif, tels que la difficulté de procurer de l'eau et des vivres aux masses d'ouvriers travaillant dans le désert, ou de parer aux mauvais effets d'un climat extrême ainsi que de privations inévitables, enfin la tâche compliquée d'organiser en temps opportun le matériel de transport, absolument introuvable sur place et qu'il fallut faire venir de Russie, et même en quelques cas, d'Amérique. Pendant ce temps arrivaient les officiers et les ingénieurs placés sous mes ordres. Les travaux d'étude de Ghiaours à Samarcande avaient été confiés à M. l'ingénieur Daniloff; pour les travaux de construction, le chemin de fer fut divisé en deux sections, ayant chacune un ingénieur en chef : la première fut placée sous la direction de M. l'ingénieur Tchanikhofsky, qui avait déjà dirigé les premiers travaux d'étude, et la deuxième fut confiée à M. l'ingénieur Viazemsky.

(Le Général Annenkoff : *Bulletin de la Société de Géographie.*)

13 645. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1325e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers la Toscane, par M. Eugène Müntz. 1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le palais de l'Horloge, gravure de F. Méaulle, d'après une photographie.
La « Vergognosa », dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Les chaînes de l'ancien port de Pise et la statue de Jean de Pise au Campo-Santo, gravure de F. Méaulle, d'après une photographie.
Campo-Santo : la « *Construction de la Tour de Babel* » (*fragment*), dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
Campo-Santo : la « *Construction de la Tour de Babel* » (*fragment*), dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.
Façade de l'église Sainte-Catherine, gravure de Bertrand, d'après une photographie.
Statue de Ferdinand II, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
La tour penchée, gravure de Bertrand, d'après une photographie.
Le palais Lanfreducci-Upezzinghi, dessin de A. Deroy, d'après une photographie.
La maison de Galilée, gravure de A. Kohl, d'après une photographie.
Santa-Maria della Spina, dessin de Taylor, d'après une photographie.
San-Paolo a Ripa d'Arno, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
La Vierge, par Nino Pisano, dessin de Chapuis, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Asie russe (*suite*). — Quelques centaines d'ouvriers russes furent amenés des gouvernements de Smolensk et de Kieff; plus tard on leur adjoignit des Tartares du Caucase, plus habitués aux chaleurs, et des terrassiers persans.

En outre un assez grand nombre de Turcomans vinrent s'engager pour les travaux de terrassement et rendirent de grands services, particulièrement dans les environs de Merv, où la majorité des ouvriers employés sont indigènes.

Quant aux travaux demandant une certaine intelligence, ils furent réservés presque entièrement aux soldats des deux bataillons de chemin de fer : bataillons qu'on avait formés spécialement pour la ligne transcaspienne.

Voici l'état actuel des travaux. Le 29 novembre (10 décembre) de cette année, le service a été ouvert jusqu'à Askhabad. En ce moment la voie est prête jusqu'à Ghiaours, d'où je vous écris. D'ici à Merv les travaux de terrassement sont achevés ; les ponts et les gares sont en construction.

Au delà de Merv les travaux d'exécution ne sont commencés que depuis peu. Il est encore difficile de préciser l'époque à laquelle le chemin de fer arrivera à son terme, car cela dépend en grande partie du temps qu'il fera cet hiver et ce printemps dans le Steppe des Turcomans; mais il est à peu près certain que les trains iront jusqu'à Merv au printemps, et j'espère, si tout va bien, atteindre l'Amou-Daria avant les grandes chaleurs de juillet et d'août.

En dehors de la construction de la ligne principale, d'autres travaux encore sont en voie d'exécution.

Le premier est l'amélioration du port servant au chemin de fer de tête de ligne. La petite baie de Mikhaïlofski, au bout du golfe du même nom, où commence la ligne de Kizil-Arvat, a une très faible profondeur et ne peut recevoir que des vaisseaux d'un petit tonnage. Krasnovodsk, avec sa belle rade, est à 117 kilomètres de Mikhaïlofski, et séparé de ce point par une chaîne de montagnes. Prolonger le chemin de fer jusque-là aurait demandé beaucoup plus de temps et beaucoup plus d'argent qu'il n'était possible d'en donner.

Après de longues études, on découvrit, sans sortir du golfe Mikhaïlofski, une autre baie, qu'on peut, ainsi que le chenal y conduisant, approfondir sans de trop grands frais, et suffisamment pour que les plus grands navires venant d'Astrakhan puissent mouiller près d'une jetée, dont la construction est commencée : un embranchement du chemin de fer, long de 24 kilomètres, y aboutira; il sera terminé dans un mois environ.

De cette façon la ligne entière, depuis la Caspienne jusqu'à l'Oxus, mesurera 1065 kilomètres, se répartissant ainsi :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1. L'embranchement de la nouvelle baie	24	kilomètres.
2. La ligne en exploitation de Mikhaïlofski à Kizil-Arvat. . .	230	—
3. La ligne en construction de Kizil-Arvat à Tchardjouï. . .	811	—
Total.	1065	kilomètres.

A l'autre bout de cette voie, il fallait également assurer le nœud des communications par chemin de fer et par eau. Dans ce but, des bateaux à vapeur d'un type spécial ont été commandés pour le service de l'Amou-Daria, dont la navigation est fort difficile à cause de son peu de profondeur et de la rapidité du courant.

Une des grandes difficultés que présente l'exploitation d'un chemin de fer au milieu du désert provient des sables mouvants qui, emportés par le vent, viennent couvrir la voie et peuvent à la longue empêcher le mouvement des trains. Pour parer à cet inconvénient, des études ont été faites sur la possibilité de retenir les sables par des plantations; les travaux français en Algérie ont servi de modèle, et des pépinières sont établies près des principales stations pour la culture des plantes propres à s'acclimater dans les sables transcaspiens.

(*Le général* Annenkoff : *Bulletin de la Société de géographie de Paris.*)

Indo-Chine Française — Nous trouvons dans le *Saigonnais*, dit l'*Avenir de la Marine et des Colonies*, nous trouvons dans le *Saigonnais* du 10 décembre 1885, le texte d'une pétition intéressante, adressée par un groupe de « notables Annamites » au président et aux membres du conseil colonial de la Cochinchine.

Nous en détachons les passages suivants ..

Messieurs, l'attention que l'administration supérieure apporte à l'examen des vœux que vous émettez dans vos réunions nous engage à nous adresser à vous pour obtenir, s'il est possible, la suppression du quôc-ngu-chinois.

Nous connaissons votre désintéressement, nous savons quel soin vous prenez des affaires de la colonie et nous avons confiance en vous, parce que vous ne vous trouvez pas liés sans rémission par un acte émané du pouvoir.

A notre humble avis, il n'y a que deux langues possibles aujourd'hui en Cochinchine; le français, que nous désirons apprendre, et l'annamite vulgaire que nous savons tous écrire en caractères démotiques.

Nous n'ignorez pas, Messieurs, que la langue mandarine chinoise est aussi peu répandue parmi nos populations que le tartare ou le pali, par la simple raison, que, de temps immémorial, en Extrême-Orient, les fonctionnaires de tous grades se croient d'autant plus de mérites et de connaissances qu'ils se font moins comprendre en parlant ou en écrivant.

. . . . . .

Quelques Français, Messieurs, bien intentionnés du reste, ont suivi l'exemple des lettrés qu'ils cherchent à surpasser.

Pour cela, ils ajoutent, chaque jour, un mot chinois à cette langue bâtarde qu'ils essayent d'assujettir à certaines règles. Ces Français et ces lettrés qui tiennent absolument à inventer une langue ont réussi, paraît-il, à *annamitiser* environ deux mille mots chinois.

Jugez donc de notre embarras lorsque nous recevons des ordres écrits en cette langue; il nous faut courir après une dizaine d'interprètes qui, moyennant finances, nous font enfin comprendre tout le contraire de ce qu'on a voulu nous mander. Notre situation est digne d'intérêt puisqu'on nous fait payer de l'amende ou de la prison notre ignorance forcée après avoir payé, en bonnes piastres, l'ignorance de ceux à qui nous avons eu recours.

. . . . . .

Nous voudrions que l'on substituât, dans toutes nos écoles, le français au quôc-ngu et qu'on nous fît ainsi avancer d'un grand pas vers l'assimilation.

Puisque, à chaque instant, vous nous parlez d'assimilation, ne nous obligez pas à vivre avec vous comme avec des étrangers. Nous ne vous disons pas : venez à nous! mais nous vous supplions de nous fournir les moyens d'arriver jusqu'à vous. Vous nous promettez des juges.... Donnez-nous d'abord de bonnes écoles pour que nous puissions connaître nos droits et nos devoirs.

Si vous nous laissez traiter comme un peuple conquis d'hier par les différents lettrés ou intermédiaires que nécessite la marche actuelle de l'administration; si vous faites, en réalité, de la Cochinchine une colonie de *domination* et *d'exploitation*, comment notre droit ne serait-il pas de vous résister et notre devoir de vous combattre?....

N'oubliez pas, Messieurs, que toutes nos sympathies sont pour la France, les idées françaises, la langue française.

Nous sommes persuadés que vous aurez la volonté et l'énergie nécessaires pour faire de la Colonie une sorte de France de l'Orient, et nous avons confiance en vous lorsque vous nous promettez le progrès, c'est-à-dire un acheminement vers les idées qui ont fait la grandeur et la gloire de votre nation.

Nous sommes, avec un profond respect, vos très humbles serviteurs.

Un groupe de notables Annamites.

Chine. — Un chemin de fer en miniature, un simple joujou fabriqué à New-York, vient d'être installé à Pékin, dans les jardins du Palais-Défendu, pour la plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande joie du jeune empereur et des dames de la cour impériale.

Mais les conséquences de cette modeste expérience peuvent être si considérables que le ministre des États-Unis à Pékin en a fait le sujet d'un rapport adressé à son gouvernement. Voici le texte de ce document, daté du 5 novembre dernier :

« L'homme le plus important du Céleste-Empire est aujourd'hui Li-Hong-Tchang, grand secrétaire d'État, vice-roi de la province et l'un des chefs de l'amirauté.

Sa résidence habituelle est à Tien-Tsin; mais il est récemment venu passer quelques semaines à Pékin et j'ai eu, à diverses reprises, le plaisir de m'entretenir avec lui. Il témoigne toujours le plus grand respect aux étrangers, et depuis plusieurs années déjà il s'est déclaré partisan des chemins de fer; mais ses vues rencontrent une violente opposition, notamment dans le corps des censeurs et dans celui du ministère des finances.

Les censeurs font valoir que l'établissement des chemins de fer ôterait leur gagne-pain à des millions d'hommes employés aux transports par eau, qu'il entraînerait des violations de sépultures et, par suite, de graves désordres intérieurs.

« Les finances assurent qu'un si profond changement dans les habitudes commerciales du pays nécessiterait une réforme complète de tout le système des impôts.

De fait, il semble évident que tout au moins la taxe du *li-kin*, une des principales sources du revenu public, devrait dans ce cas être, sinon abandonnée, tout au moins matériellement modifiée. C'est un résultat que les étrangers, pour leur compte, trouveraient hautement satisfaisant. Enfin, les vice-rois, en général, sont opposés à la création des chemins de fer parce qu'ils y voient avec raison un instrument de centralisation et une cause d'affaiblissement pour leur influence. Mais ces raisons mêmes sont peut-être celles qui agissent le plus vivement sur l'esprit de Li-Hong-Tchang.

Toujours est-il qu'il a réussi, jusqu'ici, à rester au pouvoir en dépit de tous les changements de système et de personnes, et il y a toute raison de penser qu'il finira par réussir dans son projet de doter la Chine de plusieurs lignes de chemins de fer.

« Tout récemment, il a fait venir des États-Unis un modèle complet de chemin de fer, composé de cent pieds de rail, avec frein et plaque tournante, locomotive, tender, vagon de voyageurs et vagon de bagages, salon Pullman et vagon-lit, deux ou trois espèces de vagons à marchandises, coupes et élévations des différentes sortes de voitures, etc.... Les vagons ont cinq pieds de long et toutes les autres parties du modèle, très soignées et très exactes jusqu'aux moindres détails, sont en proportion. Un mouvement d'horlogerie fournit la force motrice.

« Ce modèle a d'abord été établi, en septembre dernier, dans le yamen de Li-Hong-Tchang, à Tien-Tsin.

Li-Hong-Tihang en a été ravi, et a promis de le faire transporter à Pékin, quand il s'y rendrait, en octobre.

« En effet, le 16 octobre dernier, le modèle arrivé à Pékin a reçu la visite du vice-roi, et, dès le jour suivant, a été soumis par lui au prince Chun, père de l'empereur. Plusieurs ouvriers indigènes, qui avaient appris à le faire marcher, transportèrent le matériel dans le jardin du prince et l'y firent fonctionner. Le prince Chun fut charmé du spectacle et adressa les plus vifs remerciements à Li-Hong-Tchang; il voulut, en outre, personnellement, remettre des gratifications aux mécaniciens et les prier de montrer à ses jardiniers la manière de faire aller le joujou.

« Deux jours plus tard, il l'envoya au Palais-Impérial, où il fut mis en mouvement en présence du jeune empereur et de l'impératrice-douairière, avec un succès complet. L'un et l'autre prirent le plus vif intérêt à ce spectacle et voulurent examiner le modèle dans ses moindres détails. C'était la première fois qu'il leur était donné de voir enfin une image exacte de ces chemins de fer dont on parle tant autour d'eux, et de s'expliquer les avantages qui en pourraient résulter pour la Chine.

On assure que cette expérience a fait faire un pas considérable à la discussion; que, depuis ce jour, Leurs Majestés prêtent une oreille bienveillante à tous les arguments développés par le vice-roi en faveur des chemins de fer, et qu'elles sont d'accord avec lui, en principe, pour la préparation des mesures qui peuvent en amener l'introduction dans le pays. »

(*Temps*)

Japon — La société qui s'est formée à Tokio, en décembre [illegible], pour l'adoption des caractères romains, la *Romaji kwai*, composée de Japonais et d'Européens, compte présentement 5,500 membres. Elle a pour organe une revue mensuelle, la *Romaji Zaasshi*. Elle n'a encore publié aucun livre en caractères latins; seulement, de temps en temps, elle fait imprimer dans certains journaux des articles en lettres latines pour en répandre la connaissance, pour en commencer l'usage; elle cherche aussi à les introduire peu à peu dans les écoles. Jusqu'à présent l'écriture nouvelle n'est point obligatoire, et le gouvernement a pris une position expectante. Les sociétaires espèrent que les Japonais finiront par se convaincre que vraiment l'étude des caractères idéographiques chinois absorbe beaucoup trop de temps.

(*Norddeutsche Allgemeine Zeitung.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1326e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage d'exploration dans l'Utah et l'Arizona, Kanab et le plateau de Kaibab, par M. Albert Tissandier. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Pipe Spring dans l'Arizona, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Carte des régions parcourues par l'auteur dans l'Utah et l'Arizona.
Grande avenue de Kanab, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Préparatifs du souper dans la forêt de Kaibab, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Antilopes dans le désert, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Mer de lave du mont Trumbull, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Plateau de Toroweap : grands cañons du Colorado, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Campement indien dans la forêt de Kaibab, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Vue des grands cañons et du mont San Francisco, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Forest Lagoon, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Les Marble Cañons près de Pagump Valley, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.
Banc de roches volcaniques et les Withe Cliffs, dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Algérie. — En somme, et malgré tout, le pays va bien et ce n'est pas le moment de jeter le manche après la cognée.

Je n'en veux pour preuve que la dernière statistique triennale publiée par le gouvernement, dont j'extrais les renseignements suivants :

1° Quoiqu'on n'ait jamais aussi peu colonisé que de 1881 à 1884, le nombre annuel moyen des concessionnaires installés officiellement dans les diverses colonies a été de 1576;

2° L'accroissement de la population française, par excédent des naissances, a été, dans cette période, de 1000 par an, sans compter les Juifs naturalisés;

3° Le nombre des naturalisations est d'au moins 500 par an, sans compter la Légion Étrangère;

4°.... Celui des naturalisations par mariage, c'est-à-dire l'excédent des Français qui épousent des Étrangères sur les Étrangers qui épousent des Françaises, est de 250 par an au moins.

Voilà donc chaque année près de 1000 Étrangers de moins et 3000 à 4000 Françaisde plus : sans compter l'immigration spontanée, sans compter non plus les naturalisations de plain pied des individus nés en Algérie d'un père qui y est né lui-même.

Il n'y a pas à dire, cette situation est bonne, et avec le temps elle emportera tout.

(*Bulletin des Colons*, de Constantine.)

— C'est avec raison que l'on s'inquiète du nombre sans cesse croissant d'Étrangers qui viennent faire élection de domicile en Algérie, sans ressource aucune, sans profession, expatriés volontairement par la misère et les privations.

Il arrive, la plupart du temps, que ces Étrangers sont poussés au crime par la faim, souvent par la paresse, et il résulte des dernières statistiques que beaucoup de délits sont commis par ces malheureux.

Ainsi, pendant le premier semestre de l'année 1885, nous relevons, parmi les attentats commis contre les personnes, 420 crimes dont les auteurs sont étrangers; parmi les attentats contre les propriétés, 523, et enfin 417 parmi les délits relatifs à la chose publique.

Soit, au total, 1360 attentats.

Ce chiffre est assez éloquent par lui-même et nous dispense de tout commentaire.

C'est en présence de ces résultats que le gouverneur général décida, par un arrêté dont nous ne saurions trop louer la sagesse, que tout Étranger condamné à plus de huit jours de prison serait expulsé de la colonie, sauf, bien entendu, le cas de circonstances atténuantes pouvant porter à l'indulgence.

L'arrêté a été appliqué pendant l'année qui vient de s'écouler, et a donné les résultats suivants :

83 expulsions pour le département d'Alger.

109 pour celui d'Oran.

66 pour celui de Constantine.

Soit 258 expulsions, parmi lesquelles 126 d'Espagnols et 69 d'Italiens.

Viennent ensuite : 20 Marocains et 16 Maltais.

(*Indépendant de Constantine.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— En parcourant les listes électorales de la commune d'Alger, il nous a paru assez intéressant de relever les dates de la naissance d'un certain nombre d'électeurs dont l'âge vient donner un formel démenti aux détracteurs systématiques de notre beau climat.

Ainsi, nous comptons cinq électeurs nés dans le siècle dernier. Ce sont: MM. Pollonais, né en 1794; Sabatault, en 1798; Le Lièvre, Marchand et Marchal, tous trois nés en 1799.

Six électeurs sont nés avant 1810 : MM. Mantout, en 1800; Robert, 1801; Pantin, 1803; Carivenc, 1805; Micriditz et Mory, 1809.

Nous relevons encore les noms de M. Pétrelle, né en 1810; Dessoliers, 1811; Puget et Philippe, 1812, et enfin M. Durand, conseiller municipal, né en 1813.

Il convient encore de dire que nous connaissons la plupart de ces personnes pour de vigoureux vieillards, robustes et verts, et quelques-uns même quasi alertes.

Cette statistique serait autrement curieuse et pleine d'enseignements en faveur du climat algérien, si elle était poussée plus avant, c'est-à-dire si nous comptions encore parmi les Étrangers et les Indigènes les nombreux octogénaires que nous rencontrons si fréquemment. (*Vigie algérienne.*)

— Le *Petit Africain* signalait l'autre jour la mort d'une femme israélite d'Oran qui avait abandonné ce monde à l'âge de 110 ans : voici un Musulman qui s'est sans doute piqué d'amour-propre, le nommé Kaddour ben el Bachir, né à Mostaganem, vient de mourir à l'âge de 111 ans.

On ne peut mieux faire l'éloge de notre climat.

(*Petit Algérien.*)

— Les naissances à Djidjelli, en 1885, ont été de 266 contre 209 décès : d'où un excédent de naissances de 57. Bon signe, bien fait pour rassurer nos compatriotes de France sur la prétendue insalubrité de notre colonie.

— Beaucoup croient qu'il n'y a que l'Allemagne pour produire de nombreuses familles. Erreur profonde. Lisez et gaudissez-vous! L'Algérie n'est pas aussi improductive qu'on pourrait le croire.

Il existe à Relizane une famille composée de dix-neuf enfants, dont le plus âgé aujourd'hui a vingt-trois ans.

Cette nombreuse nichée est issue d'un père espagnol, Antoine Selva, jardinier à Relizane, et d'une mère de la même nationalité, dame Ségui (Beatrix). Tous ces enfants sont nés en Algérie, et quelques années ont vu arriver deux petits Selva, au lieu d'un : c'est, du reste, ce qui explique cette surabondance.

Le chef de cette famille, Antoine Selva, a demandé au maire de la commune de vouloir bien faire exempter son fils aîné du service militaire comme soutien de famille.

Voilà, certes, une situation unique, et nous espérons que le gouverneur se fera un plaisir d'éviter à ce jeune héros les lourdeurs de l'as de carreau et les ennuis des corvées de quartier.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Nouvelle commune en Algérie, dans la province d'Alger. C'est LITTRÉ, détaché de Duperré.

Littré a été fondé en 1878. Ce village regarde du haut de son mamelon l'immense plaine du Chéliff et, par delà ce fleuve, l'amphithéâtre des monts. C'est une station du chemin de fer d'Alger à Oran, à 138 kilomètres d'Alger.

— Le village d'Aïn-el-Hadjar, situé à 19 kilomètres au sud-ouest de Sidi-bel-Abbès, sur la route de Chanzy à Aïn-Temouchent, vient de prendre le nom de PARMENTIER.

La mesure est bonne, car on confondait trop aisément ce village avec la petite ville homonyme d'Aïn-el-Hadjar, voisine de Saïda, sur la frontière du Tell et des Steppes.

Cet Aïn-el-Hadjar, frontière du Steppe, est le lieu où la compagnie d'Arzeu à Saïda comprime, emballe, emmagasine ses alfas.

Aïn-el-Hadjar, mot arabe, veut dire la *Fontaine des Pierres*.

— On écrit de Lamoricière à l'*Écho d'Oran* :

Dans le courant de l'été dernier on avait mis à nu, sur les confins de ma propriété, quelques grandes pierres couvertes d'inscriptions latines. J'étais allé les visiter lors de leur découverte, mais les inscriptions étaient difficiles à lire; je n'avais pu les étudier qu'un moment, sans parvenir à les reproduire.

Mais tout récemment j'ai pu en adresser copie à M. Demaeght, directeur du musée d'Oran. Le brave commandant est accouru sur-le-champ.

Là il a constaté que mes cinq pierres sont cinq bornes milliaires, placées près l'une de l'autre, à deux milles romains d'Altava.

Altava était une ancienne ville romaine de grande importance pour le pays, qui, après le départ des légions reculant devant les Vandales, était restée entre les mains d'un prince indigène dont le nom m'échappe, et qui en avait fait sa capitale, prenant sous sa protection ceux des Romains auxquels il avait plu de rester là.

Jusqu'à ce jour, les archéologues pensaient qu'Altava ne faisait qu'un avec un ancien castrum appelé Hadjar-Roum, situé au sud du village de Lamoricière. Mais dès le lendemain de cette découverte, je réfléchis que les bornes qui ne m'indiquaient que deux milles, c'est-à-dire moins de 3 kilomètres à partir d'Altava, étaient placées à une distance double d'Hadjar-Roum, et que l'opinion de ceux qui identifiaient Altava avec Hadjar-Roum était fort contestable. Le hasard m'a aidé à résoudre ce problème, car je crois sa solution définitive.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le feu a couru dans la plaine pendant l'été dernier et mis le sol à nu; et comme je parcourais ce terrain quelques jours après la visite du commandant, pensant à l'emplacement possible d'Altava, j'ai aperçu des restes de constructions romaines importantes, en pierres taillées, énormes, que les herbes et les ronces cachaient précédemment aux regards.

Tout auprès, des pierres roulantes de natures diverses, soit entièrement taillées, soit recouvertes de mortier, sont éparses sur le sol dans une étendue de plusieurs centaines d'hectares.

J'ai recueilli à la surface du sol beaucoup de débris de poterie, sans grand intérêt, s'ils ne prouvaient que de nombreuses habitations ont été édifiées par là.

Mais des fouilles donneraient des résultats plus complets.

Depuis que le commandant Demaeght est venu, j'ai fait à chaque moment quelque constatation nouvelle, car avant de savoir que là s'était trouvée une grande ville, je ne donnais pas grande attention aux ruines qui se rencontrent à chaque pas dans le voisinage. Je les prenais pour des ruines arabes, et je n'avais prêté à ces restes vénérables qu'une attention fort distraite.

Mais aujourd'hui que le doute n'est plus permis, que mes bornes se trouvent bien à la distance exacte de l'Altava que leurs inscriptions indiquent, mes observations antérieures prennent de l'intérêt.

Je connaissais antérieurement des cimetières qui s'étendent sur plus de 3 kilomètres et où des centaines de mille cadavres ont dû être inhumés.

Ne soupçonnant pas le voisinage de la ville, j'avais pensé que le pays, qui est sous la protection de plusieurs marabouts célèbres de la famille de Sidi Miliani qui sont enterrés là, était une sorte de *Campo Santo* où l'on faisait apporter ses restes de fort loin.

Mais cette série de champs de repos est tout simplement la nécropole d'Altava, qui avait peut-être plus d'habitants qu'aucune de nos villes algériennes n'en a aujourd'hui.

— Un nouveau puits artésien vient d'être creusé dans l'Oued-Rir, à Ourir, qui en possédait déjà deux, l'un foré en 1864, l'autre en 1882.

Celui de 1864 donne 63 à 64 litres, par seconde, d'eau à 25°,50; celui de 1882, également à 25°,50, en donne 80 à 84.

Celui qu'on vient de forer fournit 66 litres par seconde.

Ainsi s'augmente la dotation « liquide » de cette oasis, et en même temps sa culture du palmier.

— La compagnie de l'Oued-Rir a creusé un nouveau puits artésien à Aïcha-el-Gadra, près Touggourt. Ce puits, dont l'eau a jailli le 10 mars, donne 1,500 litres par minute, soit 25 par seconde.

— L'autorité militaire creuse des puits sur la route du Mzab à Ouargla. Celui de Haouch Mellala, à 145 kilomètres de Ghardeïa, vient d'être terminé; il a 18 mètres de profondeur « et son eau paraît devoir être abondante et suffisamment potable ».

On travaille aux deux autres puits, qui sont ceux d'El-Baguel et d'Houberat.

— Jusqu'à ce jour l'ancien aqueduc de Carthage, restauré, pourvoit seul Tunis d'eau potable. « Une convention du 25 octobre 1884 a confié, dit la *Gazette géographique*, l'exploitation de cet ouvrage à une société française, dans le système de la régie intéressée. Cette société doit en outre procéder au captage de nouvelles sources, à la construction d'un réservoir de 15 000 mètres cubes à Tunis, à la restauration des citernes de Carthage, à l'extension de la canalisation, etc. Ces divers travaux assureront à la population de la ville de Tunis, qui est d'environ 100 000 âmes, un minimum de 110 litres d'eau de source par habitant et par jour, indépendamment des eaux de puits et de citerne. »

« La ville de Kairouan, dit encore la *Gazette géographique*, n'est alimentée que par l'eau de pluie recueillie dans des citernes particulières et par les eaux de l'oued Marguellil, qui, en temps de crue, sont conduites par dérivation à d'immenses réservoirs publics à ciel ouvert. Pour remédier à un état de choses aussi précaire (les années de sécheresse étant fréquentes) et aussi peu satisfaisant au point de vue hygiénique, un projet a été préparé pour amener à Kairouan, par une conduite forcée, les sources de l'oued Cherichera, situées à environ 30 kilomètres. Ces travaux doteront la ville de 50 litres d'eau de source par habitant et par jour. Enfin, à Bizerte, une conduite nouvelle remplacera l'ancien aqueduc d'Aïn-Nadour, à peu près hors de service et non susceptible de réparations. »

— Pour la première fois, depuis quarante et un ans, on a vu la neige dans les environs de Tanger. En effet, toutes les collines des montagnes offraient un aspect qui aurait fait le bonheur des habitants du Nord, et les vieux Arabes, étonnés, ont déclaré n'avoir pas vu pareille chose depuis 1844, l'année des boulets français, suivant leur expression. (*Petit Algérien.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1327e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Pâturage dans les rues de Neuf-Brisach, dessin de Lix, d'après nature.
Pêcheur d'écrevisses, dessin de Lix, d'après nature.
Chasse au canard sur les rives du Rhin, dessin de F. Niederhausser, d'après une peinture de Puhony.
Orpailleurs du Rhin, dessin de Lix, d'après nature.
Bateliers (le halage), dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.
Château de Landskron, dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.
Cours du Rhin, avant la correction en 1827; échelle de 1/50,000e; carte.
Cours du Rhin, depuis la correction en 1886; échelle de 1/50,000e; carte.
Pêcheur à l'abri, dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.
Sortie d'une passe, dessin de Lix, d'après nature.
Préparation des saucissons pour les digues, dessin de Lix, d'après nature.
Castor du Rhin, dessin de Lix, d'après nature.

FAITS DIVERS

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — En 1884 on avait tué 1,096 ours dans le Nouveau-Brunswick. En 1885 on n'en a abattu que 720, ainsi répartis suivant les comtés :

Albert	10
Carleton	9
Charlotte	42
Gloucester	52
Kent	28
King	9
Madawaska	18
Northumberland	184
Queen	26
Ristigouche	23
Saint-Jean	8
Sunbury	74
Victoria	46
Westmoreland	34
York	160

(*Moniteur Acadien.*)

— A la Patrie, colonie nouvelle du comté de Compton, sur la frontière des États-Unis, il y a eu, en 1885, 53 naissances contre 7 décès seulement.

— De 1854 à 1886, la paroisse canadienne de Saint-Valérien de Milton a vu baptiser 2,184 enfants ; les décès ont été de 836 : Gain 1,348.

— Depuis sa fondation en 1884, Saint-Isidore de Dorchester a enregistré 4,910 baptêmes et 1,896 décès : gain 3,014.

— Un bourg qui devient singulièrement canadien, c'est Windsor Mills, dont le nom dit suffisamment l'origine anglaise.

Le recensement de 1881 donnait à cette bourgade du comté de Shefford une population de 879 personnes, dont 502 Canadiens, le reste étant Anglais, Écossais, Irlandais.

Le 31 décembre 1885 il s'y trouvait 1,737 personnes, dont 1,404 Franco-Canadiens et 333 « Anglophones ». Gain pour les Français 902; perte pour les Anglais 44.

— Au Canada une famille de treize enfants ne compte pas. Le père de celui qui écrit ces lignes était le dix-huitième enfant de la maison. Un de ses frères a eu seize enfants, une de ses sœurs seize, une autre dix-huit, une troisième dix-huit, une quatrième vingt-deux !

L'honorable M. Ouimet, surintendant de l'instruction publique, est le vingt-sixième enfant de sa famille !

Avec de pareils chiffres, il ne faut pas s'étonner de voir les étrangers admettre que les recensements sont les meilleurs et les plus sûrs triomphes de l'histoire de la race canadienne-française. — (*Canadien.*)

— Mme Marianne Léveillée, née Saint-Germain, vient de mourir à Saint-Michel d'Yamaska, province de Québec, à l'âge avancé de quatre-vingt-quatorze ans, après avoir donné à la société 519 enfants et petits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants dont 46 de la 4e génération, 380 de la 3e, 83 de la 2e, 9 de la 1re. Nous ne croyons pas que dans l'univers entier on puisse trouver cent cas semblables. (*Courrier du Canada.*)

— Le 9 février courant, à Saint-Boniface (Manitoba), l'honorable M. Salomon Hamelin et son épouse ont célébré leurs noces d'or. C'est la première fois qu'un couple métis célèbre un anniversaire de ce genre à Saint-Boniface.

L'honorable sénateur Girard agissait comme témoin de M. Hamelin, et M. Norbert Larence conduisait Mme Hamelin. Sa Grandeur Mgr Taché présida la cérémonie religieuse, assisté du révérend M. Dugas, curé d'office, et du révérend père Mac-Carthy. Les honorables MM. Girard, Dubuc Norquay, La Rivière, Royal, Bannatyne, le consul américain M. Taylor, MM. Bernier, F. Gingras, J. Lemay et E. Genthon étaient de la fête.

Les vieux époux comptent 11 enfants, 36 petits-enfants et 79 arrière-petits-enfants.

Mme Hamelin est une Indienne de la nation des Cris; ses petits-enfants et arrière-petits-enfants ne comprennent presque plus, et quelques-uns pas du tout, cette langue dont l'usage se perd sensiblement au profit du français ou de l'anglais.

(*Presse de Montréal.*)

— La première Canadienne venue au Nord-Ouest, Mme Jean-Baptiste Lagimonière, dont le Révérend G. Dugast a écrit la vie, compte aujourd'hui dans Manitoba plus de 550 descendants. Il y a eu à Sorel un membre de cette famille, le fils de Reine Lagimonière, M. Joseph Lamaire, qui s'est marié au Canada à Marianne Brunet, et qui a laissé, dit-on, un grand nombre d'enfants. Quelques-uns de ces enfants sont mariés et établis au Canada, les autres aux États-Unis.

Il est bien probable que si nous avions tous les noms de toutes ces familles pour les joindre à ceux d'ici, la postérité de Mme Lagimonière compterait plus de 600 membres.

Avec des familles comme celle-là, un pays n'a pas besoin d'appeler l'immigration à son secours : il peut se suffire à lui-même. (*Manitoba.*)

— Le *Reporter*, journal publié à Plantagenet, comté de Prescott, Ontario, jette un cri d'alarme contre l'envahissement des Français : « Il y a, dit-il, de nombreuses propriétés à vendre dans les comtés de Russell et de Prescott; la disparition des colons anglais n'est pas due à leur mauvaise réussite, puisque les terres de ces comtés sont excellentes. La véritable cause de cette exode est l'ascendant des colons français. Plus nombreux que les Anglais, ils s'emparent des meilleures situations du pays ».

L'élément français s'unit et vote en masse pour ses candidats; il ne tarde pas à dominer. Les Anglais, n'étant plus maîtres de la situation s'en vont s'établir ailleurs.

L'élément français est continuellement augmenté par les recrues qui lui arrivent du champ inépuisable de la province de Québec.

L'Anglais peut résister en Europe, en Asie, en Afrique, mais le Canadien-Français est trop fort pour lui. L'*habitant* est le vrai vengeur de Waterloo.

Le même fait se produit dans Prescott, Russell, Carleton, Stormont et Glengarry, et il n'est pas improbable que dans vingt-cinq ans ils contrôleront toute la partie est d'Ontario jusqu'à Kingston, sans compter tout le nord de la province, depuis la rivière Ottawa jusqu'à celle des Français. Dans ce temps-là aussi, les établissements anglais des Cantons de l'Est auront été obligés de capituler.

(*Mail de Toronto.*)

— A la fin de 1884, la colonie de Saint-Alphonse de Pembina, située dans la Montagne de Pembina (Manitoba), comptait déjà 136 familles franco-canadiennes, la plupart venues des villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre.

— L'hon. W. Mac-Dougall, ancien commissaire des Terres de la Couronne et surintendant général des affaires indiennes sous le gouvernement Sandfield Mac-Donald-Dorion, a donné au Saint-James'Hall, le 28 janvier dernier, une conférence d'un grand intérêt sur « *Les Indiens du Nord-Ouest* ».

J'étais l'un des heureux auditeurs de ce savant avocat de la cause des Hommes Rouges.

Il nous a parlé des Sauvages de la grande île Manitoulin du lac Huron et du traité de 1862 entre l'hon. William Mac-Dougall et William Spragge, Ecr., député surintendant des affaires indiennes, représentants du gouvernement canadien, d'une part, et les chefs et notables des Ottawas, Chippewas et autres Sauvages de ladite île, d'autre part.

Par ce traité, l'île Manitoulin devenait la propriété du gouvernement du Canada, aux conditions suivantes :

L'île serait arpentée et divisée en lots réguliers aux frais du gouvernement.

Chaque chef de famille, résidant sur l'île, aurait droit à un lot de terre de cent acres en superficie; à chaque personne au-dessus de l'âge de 21 ans, il serait alloué cinquante acres de terre; à chaque famille d'orphelins, de deux ou plusieurs enfants âgés de moins de 21 ans, cent acres; à chaque orphelin âgé de moins de 21 ans, cinquante acres. Les naturels de l'île ayant en plus le droit du premier choix de ces lots, à leur guise et fantaisie.

Le produit de la vente aux colons blancs du reste des lots de terre, déduction faite des frais d'arpentage et autres, devait être consacré au soution des Sauvages de l'île Manitoulin; en d'autres termes, l'intérêt du capital d'argent provenant de la vente de ces lots, vé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ritable propriété des naturels, serait consacré à leur bien-être et prospérité.

On estima la terre de l'île Manitoulin, lors du traité de 1862, à une piastre de l'acre; plus tard, un ordre en conseil fixa la valeur à cinquante cents seulement; l'honorable M. Mac-Dougall n'a jamais pu s'expliquer clairement cet acte de son successeur, car le sol de l'île est excellent, et le moins qu'il vaille est bien une piastre l'acre.

En outre de toutes ces choses mentionnées au traité, les naturels se réservaient le droit de pêche et de chasse dans et sur toutes les rivières de l'île, et dans et sur le lac Huron, de même que les nouveaux colons.

Aujourd'hui, environ 5,000 Blancs habitent l'île Manitoulin et y prospèrent; un grand nombre de Sauvages se sont adonnés à la culture du sol et y trouvent leur profit; aucun de ces derniers ne se plaint, tous semblent contents du sort qui leur a été fait.

Par exemple, là comme ailleurs, ils disparaissent peu à peu ces enfants du grand air et de la liberté; le contact de notre civilisation les empoisonne. Lentement, mais sûrement, les Hommes Rouges, minés par un je ne sais quoi de maudit dont la race blanche se débarrasse sur eux, s'éteignent....

De ce traité équitable de l'île Manitoulin, lequel aurait dû, vu ses bons effets, servir de précédent à d'autres plus récents, l'hon. M. Mac-Dougall est passé aux Sauvages du Nord-Ouest.

Là, on a fait métier de pirate, tout simplement. La hache d'abordage au poing, les écumeurs blancs de ces vastes prairies se sont abattus sur ces libres enfants, propriétaires paisibles, depuis des siècles, de ce sol vierge, et une fois maîtres du terrain, jetant à bas le faux manteau de la civilisation, ils ont dicté à leurs hôtes terrifiés, un poignard levé sur la poitrine, les conditions suivantes :

« Donnez-nous tout ce que vous avez : l'air que vous respirez, la terre immense que vous habitez, les animaux sauvages dont vous vivez, les riches fourrures dont vous vous couvrez, le bon manitou que vous priez, et pour compensation, en échange, nous vous parquerons comme de stupides moutons sur des réserves, avec 160 acres de terrain en superficie par famille pour enclos, et une charrue avec une paire de bœufs pour labourer votre prison. A chaque chef de tribu, nous donnerons *tous les trois ans* un habillement complet. »

Vous voyez d'ici ce roi sauvage majestueusement drapé dans ses vieux habits et se promenant au milieu de ses sujets tout nus.

« A chacun d'entre vous, nous donnerons cinq dollars en argent, histoire de prolonger votre agonie, et de plus, et surtout, vous aurez l'insigne honneur de jouir continuellement de notre présence autour de vous. Et maintenant, allez et mourez bientôt.... en paix, si vous le pouvez ! »

C'est là, en substance le sort qui est fait aux Sauvages du Nord-Ouest. De temps à autre, il est bien vrai que le gouvernement canadien envoie quelques douceurs à ces malheureux; mais ces douceurs ont à passer par tant de mains étrangères que souvent elles se perdent en route.

Mais écoutons Mgr Taché :

« Jamais le Canada ne saura quelle épreuve il fait subir aux fiers enfants du désert, en les parquant sur des réserves pour souffrir les angoisses de la faim et dévorer les répugnances d'une captivité.

« Il faut avoir vu l'indomptable Sauvage se dresser au milieu des immenses prairies; se draper avec complaisance, dans sa demi-nudité; promener son regard de feu sur ces horizons sans bornes; humer une atmosphère de liberté qui ne se trouve nulle part ailleurs; se complaire dans une sorte de royauté qui n'avait ni l'embarras de la richesse ni la responsabilité de la dignité.

« Il faut avoir vu cet infatigable chasseur élevant jusqu'à une sorte d'enthousiasme religieux les péripéties, les chances et les succès d'une chasse qui n'a jamais eu de parallèle !

« Il faut avoir connu ce flâneur à qui l'abondance permettait de passer presque toute sa vie dans une oisiveté à laquelle le caprice seul offrait des variétés. Oui, il faut avoir vu tout cela et voir le Sauvage d'aujourd'hui, traînant sa misère, privé de son incomparable indépendance, dans un état continuel de gêne et de demi-jeûne, ayant ajouté à ses vices les dégoûtantes conséquences de l'immoralité des Blancs !

« Il faut avoir vu tout cela, et l'avoir vu sous l'influence de la sympathie, pour comprendre tout ce que souffrent les Sauvages aujourd'hui.

« Qu'on ne parle pas des traités comme compensation à ce changement. Ces traités, le Sauvage sans culture ne les a pas compris. Il en a compris la forme, si vous voulez, mais il n'en a pas saisi la portée ; par suite n'en a pas accepté les conséquences.

(W. Clech : *Progrès de l'Est*, de Sherbrooke.)

— D'une réponse d'un ministre à un député, dans une séance du parlement fédéral d'Ottawa, il résulte que le gouvernement canadien se propose d'établir des « Parcs Nationaux », dans les Montagnes Rocheuses, le long de la ligne du chemin de fer du Pacifique canadien.

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1318e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Pont du Rhin, dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Larmoyer.
Paysans des îles du Rhin, gravure de Ch. Barbant, d'après une peinture de Jundt.
Glaçonnage, dessin de Lix, d'après nature.
Iles du Rhin, dessin de E. Schiffer, d'après une photographie de M. Larmoyer.
Chercheur de truffes, dessin de Lix, d'après une photographie.
Ancienne maison à Ensisheim, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Le Bénédicité, gravure de Ch. Barbant, d'après une peinture de Brion.
Palais du Conseil souverain à Ensisheim, gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.
Salle du Conseil à Ensisheim, dessin de Winckler, d'après nature.
Prisonniers de la maison centrale de Ensisheim travaillant aux fondations de la prison cellulaire, dessin de Lix, d'après nature.
Aérolithe tombé à Ensisheim, gravure de Kohl, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

ASIE.

Palestine. — Comme souvent à l'équinoxe, la mer était mauvaise lors de l'arrivée devant Jaffa. Désireux de terminer mon voyage à travers l'Orient par une visite en Palestine, je suis descendu dans la première barque venue. D'autres passagers, Anglais et Américains, m'ont suivi, avec leurs bagages, malgré l'agitation des vagues, tantôt élevées comme des montagnes aux crêtes écumeuses, tantôt creusées en vallées profondes, où le regard perdait, tout à la fois, et la vue du gros navire dont nous sortions et la vue du port que nous voulions atteindre.

Le port de Jaffa, à dire vrai, n'est pas un port. Une ligne de rochers noirs, en arc de cercle, contre lesquels les flots se brisent, blancs d'écume, offre bien un abri aux petites barques. Par contre les vaisseaux plus forts ne peuvent franchir cette ligne pour stopper dans des eaux relativement tranquilles. Grâce à l'habileté éprouvée de leurs rameurs, les passagers de la première barque arrivent à terre sains et saufs, sans autre incident que d'attrapper quelques douches involontaires, et de voir un des rameurs enlevé par dessus bord par une lame violente. Deux autres embarcations, venues après, chavirent, d'ailleurs sans mort d'homme, les bateliers de Jaffa manœuvrant au milieu des flots les plus furieux comme des poissons. Sur le quai, où de vigoureux gaillards me hissent en me tirant par les bras, je m'enquiers des formalités de douane, attendant au milieu de la cohue, dans laquelle tombe tout nouveau débarqué, la présentation de mes bagages. Ces bagages, je l'apprends un quart d'heure plus tard, se trouvaient déjà à l'hôtel. Débarquement, formalités de douane, transport à l'hôtel, tout avait été soigné, sans que je le susse, par le personnel du *World Tickets Office Cook*. A l'office susdit, en face de l'hôtel où nous avons déjeuné, des voitures étaient prêtes pour conduire immédiatement à Jérusalem mes compagnons de débarquement, munis de billets Cook. Pressé d'arriver au plus vite, j'ai acquitté le prix d'un ticket pour m'installer dans une des voitures de la Société. Fouette cocher, nous voilà en route, avec promesse de coucher dès ce soir à Jérusalem!

Point de moyen plus expéditif, pour voyager promptement avec le confort désirable. L'entreprise des World Tickets a pour objet l'exploitation des voyages dans toutes les parties du monde. Moyennant un prix fixe elle procure à ses clients transport, gîte et nourriture, avec ou sans conducteur, pour des touristes réunis par groupes ou isolément. Plus d'une fois j'ai rencontré, devant l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg, dans les galeries du Louvre ou sur la place de Saint-Pierre à Rome, des sociétés de gens, dames et messieurs, couverts du waterproof, marchant à la file comme des canards, la bouche ouverte, les yeux sur un Baedeker ou un Joanne, appliqués à voir si les explications orales de leur cicerone-interprète concordent avec le texte imprimé du guide-itinéraire. Tout est prévu et réglé dans les tours de cette espèce en Europe : le moment de l'arrivée comme l'heure du départ, le nombre de pas à faire et la quantité de curiosités à voir, le menu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des tables d'hôte, peut-être même le temps qu'il fera, grâce au service des avertissements météorologiques. Un porteur du ticket Cook peut faire chaque matin le compte exact de tout ce qu'il aura pour son argent dans la journée. Que si cette manière d'être et d'aller ne rallie pas les préférences de tout le monde pour les voyages à travers nos pays de civilisation avancée où l'hospitalité est facile, où les chemins de fer et les voies de transport mènent partout, je n'oserais y contredire. L'indépendance des mouvements et le charme de l'imprévu ont leur valeur dans une excursion de plaisir ou de pur agrément. S'agit-il pourtant d'une région à peu près dépourvue de chemins et d'auberges, dont les habitants parlent une langue dans laquelle le touriste ne peut se faire comprendre, où l'on n'aura, pour le vivre et le transport, que ce que l'on aura préparé, il n'est pas mauvais de trouver cela tout prêt dans un office spécial, comme les petits pains chez le boulanger. Avec un *ticket pour huit jours*, la journée taxée 25 shellings, l'agence Cook m'offrait de me conduire à Jérusalem et à la mer Morte, de me faire voir à mon gré les monuments de la Ville Sainte et les sites de ses environs, sans avoir à m'occuper de rien en dehors de mes observations et de mes études. Voici pourquoi j'ai pris un billet du World Ticket Office pour la Palestine, aller et retour.

Jaffa s'étale en amphithéâtre sur les versants d'une colline, avec des maisons blanches à terrasse, étagées les unes au-dessus des autres, charmante à distance, *sous le ciel bleu*, quand le soleil la baigne de sa lumière tiède. Vue de près, la ville, dans son état réel, perd beaucoup de l'impression première reçue de loin. Ses rues étroites et tortueuses, remplies de boue ou de poussière, suivant les alternatives du temps sec ou pluvieux, ne sont pas du tout propres. Bêtes et gens s'y pressent et s'y bousculent, au milieu des ordures, à travers le désordre commun à toutes les cités de l'Orient. Point de monuments qui fixent l'attention, malgré l'abondance des souvenirs historiques et des traditions légendaires. Au couvent latin, les religieux franciscains offrent l'hospitalité aux pèlerins catholiques; les pèlerins russes sont hébergés au couvent grec. Près du débarcadère se trouvent les agences des compagnies de navigation. Sur le quai, les oisifs du lieu prennent le café et fument leur chibouk, assis sur des chaises en regardant le mouvement du port, animé surtout quand la mer s'agite. Fortifiée autrefois, Jaffa laisse tomber maintenant son ancien mur d'enceinte, pris d'assaut en 1799 par les Français sous la conduite de Kléber. La population de la ville, d'après un annuaire turc, compte environ 1200 familles ou ménages, soit 6000 à 7000 habitants, musulmans pour la plupart. La colonie européenne s'établit dans un quartier nouveau à côté des jardins. On y remarque le bel établissement des sœurs françaises, avec une école. On y respire la senteur des orangers à la fois chargés en ce moment de fleurs blanches et de fruits dorés. Nulle part l'orange et le citron ne donnent des récoltes aussi abondantes.

Des traditions, dont je ne puis prouver l'exactitude, font exister la ville de Jaffa bien avant le déluge mosaïque et attribuent sa reconstruction à Japhet, fils de Noé. Un mythe de l'antiquité y place le rocher où fut attachée Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, que Persée délivra des attaques d'un monstre marin. C'est aussi après s'être embarqué ici que le prophète Jonas a dû être englouti par un poisson pour être rejeté trois jours après, sain et sauf, sur le rivage. Ce que l'on sait positivement, c'est que les Phéniciens y établirent une colonie en pays philistin. Le onzième livre des Chroniques, dans la Bible, dit que le roi Hiram écrivit à Salomon : « Nous ferons couper dans le Liban tout le bois dont tu auras besoin et nous le mettrons sur des radeaux pour le conduire par mer à Joppé, d'où tu le feras transporter à Jérusalem ».

L'affluence des pèlerins n'a pu déterminer encore la construction d'un chemin de fer entre la côte et Jérusalem. A défaut, notre convoi de quatre ou cinq voitures, organisé par l'agence Cook, suit une route que je voudrais appeler bonne. Bonne, la route de Jérusalem l'est bien par places, notamment à la sortie de Jaffa, au milieu des jardins et des bosquets d'orangers. J'y ai vu circuler un rouleau compresseur pour égaliser les nouveaux chargements de macadam. J'ai aperçu aussi, dans la région des montagnes, des essais de corrections destinées à éviter les pentes trop roides et les tournants trop brusques. Seulement en maints endroits les roues des voitures enfoncent dans des fondrières à hauteur d'essieu, et terribles sont les cahots et soubresauts dans les fiacres d'occasion, acquis pour transporter les gens de la Société Cook, — *people of Cook*, suivant l'appellation des aubergistes juifs de la route. Celle-ci me rappelle souvent le « chemin montant, sablonneux, malaisé » du bonhomme La Fontaine, où :

Six forts chevaux tiraient un coche

Le tracé officiel mesure une longueur totale de 65 kilomètres, juste le double d'une journée à chameau pendant mes pérégrinations du mois dernier à travers le désert de l'Arabie Pétrée. A Ramlé, nos voitures ont fait une première halte sur le commandement du drogman chargé de la conduite du convoi. Midi sonnait à l'horloge du *Reinhard's Hotel*; la société, fidèle au programme du jour, y prit son second déjeuner. La campagne est assez bien cultivée, ondulée légèrement et ensemencée de céréales. Dans les champs réservés aux cultures d'été, des paysans pratiquent des labours tardifs, au moyen de charrues formées d'un simple soc, sans avant-train, ni roues, traînées par un attelage de deux petits bœufs. Point de beau bétail pour le moment dans cette région de l'ancienne Terre Promise. Certaines plantations sont entourées de haies de cactus, notamment les beaux vergers de Ramlé. Ramlé est un assez gros village, avec une église latine et deux mosquées, dont l'une ornée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une tour d'où l'on embrasse un panorama magnifique. Tout à vos pieds vous avez les maisons de Ramlé; plus loin, au nord et au sud, de belles plaines; à l'horizon du couchant, la ligne argentée de la mer; au levant, la chaîne bleuâtre mais nue des montagnes de Judée, plus pittoresques de loin qu'à proximité, parmi lesquelles se dessine la cime de Nébi-Samonil, près Jérusalem. De distance en distance s'élèvent des tours de garde, construites naguère le long de la route pour la répression du brigandage. Les ondulations du terrain, assez molles du côté de la mer, s'accentuent peu à peu dans la direction des montagnes. Derrière Latroun, à partir du khan de Bab-el-Ouadi, notre seconde station, vers cinq heures du soir, s'ouvrent les défilés de la zone montagneuse.

Beaucoup de fleurs partout où la charrue n'ouvre pas la terre. Il y a de jolies marguerites, des coquelicots écarlates, la goutte-de-sang, une quantité d'espèces roses, bleues, blanches, jaunes, violettes, toutes de nuance vive. Jusqu'à Ramlé, le soleil nous sourit. Puis le ciel se couvre; il nous accable d'une pluie froide pendant toute la traversée des défilés, à partir de la locanda juive de Bab-el-Ouadi, c'est-à-dire *Porte de la vallée*. Sans les montées à pente roide, au bas desquelles le cocher priait ses passagers de mettre pied à terre, j'aurais, par cette pluie battante, entrevu bien peu de chose de la configuration de ces montagnes au milieu de la pluie. Sans doute, aucun de nous ne s'est réjoui de marcher dans la boue, de se mouiller des pieds à la tête, le long des ornières remplies d'eau. Nécessité pourtant oblige encore plus que noblesse. Nous nous serions refusé de soulager notre attelage, le même pour le trajet entier, sans relai de Jaffa à Jérusalem, que nos pauvres rossés, aux flancs lacérés de coups, nous auraient laissés, plantés là. D'ailleurs, je vous l'ai dit, je dois à ces sorties forcées d'avoir reconnu à l'aller la nature du terrain et les traits du paysage dans cette partie des montagnes de Judée.

Trois ou quatre fois, je ne me souviens plus du nombre juste, la route s'élève sur les versants de contreforts calcaires pour redescendre ensuite fort bas dans les vallées intermédiaires. Des oliviers sauvages ou greffés, des caroubiers, des arbrisseaux revêtent les flancs des montagnes et le fond des vallées, quand le rocher ne reste pas à nu. Peu de cultures; seulement des terres maigres, pierreuses, autour de villages éloignés les uns des autres. Les vallées traversées portent le nom de Ouadi-Ali, de Ouadi-Saris, de Ouadi-Caloniyé, de Beitlosa, de Lifta.

Les lieux habités, voisins de la route, sont Saris, Soba, Abou-Ghôch, Beit-Nakoub, Castal, Caloniyé, Beitlosa, Lifta. Identifié avec le Kiriat ou Kariath-Yarim de la Bible, Abou-Ghôch a été célèbre dans l'histoire juive comme lieu de dépôt de l'Arche d'alliance. Près de Lifta, au bord du torrent du Térébinthe, que nous traversons sur un pont en maçonnerie, David, alors simple pâtre, a tué le géant Goliath d'une pierre lancée avec sa fronde. Plusieurs de ces villages, accrochés aux flancs de la montagne, avec leurs maisons à terrasse, dont la couleur se confond avec la nuance des rochers jaunâtres, présentent un joli coup-d'œil. Les montagnes mêmes sont rocailleuses, criblées de cavernes au milieu des bruyères où paissent des troupeaux de moutons et de chèvres. Malgré la rapidité ou la roideur des pentes, qui oblige souvent la route à décrire de nombreux lacets, les versants présentent des plans unis, peu découpés, tandis que les lignes de faîte paraissent droites, horizontales. Dans son ensemble, le paysage terne, montre des tons gris, jaune pâle et vert cendré, contrastant avec les couleurs vives et fraîches des fleurs à l'époque du renouveau.

Autour des sources d'Aïn-Lifta, probablement l'antique fontaine de Nephtoa, mentionnée dans la Bible, au livre de Josué, s'étalent des jardins avec des figuiers, des vignes, des citronniers, des poiriers mêlés à de vieux troncs d'oliviers. Jérusalem est proche et depuis la hauteur vous aperçevez, en même temps que la muraille des monts moabites, Bethléem et les sommets de la Ville Sainte.

Lors de mon arrivée à moi, avec le convoi de la Société Cook, sous une pluie battante, vers l'heure de minuit, je n'ai pu juger de l'aspect de Jérusalem. Au milieu des ténèbres, deux hommes ont arrêté notre voiture pour nous avertir qu'il faudrait aller camper sous la tente, faute de place dans les hôtels, tous encombrés par suite du mauvais temps. L'air était bien froid, car dès neuf heures du soir le thermomètre était descendu à 8 degrés centigrades. Habitué à la tente depuis mes pérégrinations autour du Sinaï, je n'en a pas moins bien dormi, sans souffrir du froid, grâce à de bonnes couvertures. Une partie du convoi nous rejoignit seulement le lendemain, au milieu du jour.

Comme le temps se remit au beau, je fis immédiatement le tour de la Mer Morte à cheval, en compagnie de deux jeunes Américains. Pour les petites excursions autour de Jérusalem et les visites aux monuments de la ville, un drogman de l'agence Cook venait me prendre chaque matin pour me conduire seul à mon gré, suivant mes indications. Je ne vous parlerai pas de ces visites et de ces excursions, fort bien décrites à plusieurs reprises dans le *Tour du Monde*, particulièrement dans le beau livre de notre collaborateur M. Lortet sur *La Syrie contemporaine*. Laissez-moi vous dire seulement que, dans le cours de cette excursion, j'ai eu occasion de toujours constater l'excellence du Guide-Itinéraire de MM. Chauvet et Isambert consacré à l'Orient dans la collection Joanne; ses cartes sont plus complètes que celles de la Palestine de *Bædeker*.

(CHARLES GRAD : *Lettre à M. Édouard Charton.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE CETTE LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Dans le village de Bernwiller (maison natale de Henner), dessin de Lix, d'après nature.
Quatre générations de cultivateurs alsaciens : les Rudolf, gravure de Thiriat, d'après des photographies.
Porcs de la Hart : race Rudolf, dessin de F. de Niederhausern, d'après nature.
Vanniers au [illegible], dessin de Lix, d'après une peinture de Schutzenberger.
Intérieur de l'église d'Ottmarsheim, dessin de Barclay, d'après une esquisse de Rothmuller et des photographies de M. de Maupeou.
Église d'Ottmarsheim (vue extérieure), dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. de Maupeou.
Juifs du Sundgau, dessin de Lix, d'après nature.
Village du Sundgau, gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par Henner.
Paysan du Sundgau, gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par Henner.
Jean-Jacques Henner, gravure de Thiriat, d'après un portrait peint par lui-même, conservé au musée de Florence.
Menuisier de Bernwiller, gravure de Thiriat, d'après une peinture de Henner.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — La *Statistica do Rio de Janeiro* nous apprend ce qui suit à propos des volumes consultés dans les bibliothèques publiques du Rio :

Pendant le premier semestre de 1885, on a consulté :

A la Bibliothèque Nationale, 6428 ouvrages, dont 3739 en portugais; 2568 en français; 78 en latin; 6 en arabe; 20 en anglais; 9 en italien; 5 en espagnol; 3 en allemand.

A la Bibliothèque de l'Armée, 639 ouvrages, dont 503 en portugais; 183 en français; 4 en anglais; 1 en espagnol; 1 en grec.

A la Bibliothèque de la Marine, 1373 ouvrages, dont 733 en portugais; 540 en français; 76 en anglais; 1 en allemand; 4 en italien; 15 en espagnol; 3 en latin, 1 en guarani.

A la Bibliothèque Municipale, 3876 ouvrages, dont 2269 en portugais; 1487 en français; 67 en anglais; 5 en allemand; 3 en italien; 33 en espagnol; 1 en grec; 14 en latin.

A la Bibliothèque de l'École Polytechnique, 1767 ouvrages, dont 171 en portugais; 1562 en français; 24 en anglais.

Au Cabinet de lecture portugais; 13,355 ouvrages, dont 12,069 en portugais; 1312 en français; 7 en anglais; 3 en espagnol.

Soit, comme total :

19,480 ouvrages en portugais; 7602 en français; 198 en anglais; 9 en allemand; 177 en italien, espagnol, latin, grec et guarani.

— Au point de vue de l'immigration, peu de mois ont été aussi favorables à l'empire du Brésil que décembre 1885.

En ce mois, le Rio a reçu 3281 immigrants, dont 1887 Italiens, 674 Portugais, 414 Allemands, 147 Espagnols, 81 Autrichiens, 28 Français, etc.

828 ont débarqué à Santos.

En tout 4109 arrivées, et seulement 334 départs : d'où un gain de 3775. (*Revue Sud-Américaine.*)

— Voici la population comparée, en 1866 et en 1885, de plusieurs colonies brésiliennes du Rio-Grande-do-Sul et de Santa-Catharina.

Province du Rio-Grande-do-Sul :

	1866.	1885.
Dona-Izabel	4,000	9,706
Santa-Cruz	600	14,000
Santo-Angelo	600	2,500
Nova-Pétropolis	700	2,400
S. M. de Soledad	1,500	2,334
Mundo-Novo	1,200	4,000
S.-Lourenço	—	12,400
Silveira Martins	—	5,000
Conde-d'Eu	—	6,036
Caxias	—	14,000

Province de Santa-Catharina :

	1866.	1885.
São Bento	—	3,058
Dona Francisca	4,200	17,000

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Itajahy.	1,100	5,000
Azambuja.	—	3,200
Blumenau	2,500	17,000

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Les colons se portent en foule sur le Rio-Grande-do-Sul. 1000 immigrants sont arrivés en décembre dans la colonie Dona Izabel, et l'on en attend encore 2000 pour cette même colonie et pour celle du Conde d'Eu.

Même la société d'immigration de Porto Alegre a communiqué à la Société centrale du Rio, qu'on compte sur l'arrivée prochaine de 25,000 à 30,000 Italiens.

Chiffre probablement très exagéré.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— La colonie de Silveira Martins contient maintenant, d'après le rapport de M. Corte, consul italien à Porto Alegre, 5293 Italiens, 500 Brésiliens, 152 Autrichiens du Tyrol italien, 57 Russes.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Le nord du Brésil vient d'organiser une société d'immigration contre laquelle nous avons le devoir de faire la propagande la plus sérieuse. Je n'entrerai pas dans les questions d'organisation et de détail. Je me contenterai de vous dire que le but est d'enrichir, aux dépens du trésor provincial quelques spéculateurs entreprenants et audacieux. Un essai a déjà été fait dans les mêmes parages : environ 250 colons français ont été importés pour fonder, il y a quelques années, une colonie appelée Benefides. Le résultat a été la mort et la misère. Il serait trop long de vous énumérer tous les motifs qui rendent impossible la colonisation dans le nord de l'empire pour nos compatriotes français. Qu'il me suffise de vous dire pour le moment que notre devoir est de réagir le plus énergiquement possible contre les menées de ceux qui ne reculent devant aucun moyen pour mener nos compatriotes au sacrifice.... (*Nouveau Monde.*)

Uruguay. — Voici le chiffre des têtes de bétail abattues dans les « Saladeros » de la Bande orientale, de 1878 à 1885 :

1878	489,500
1879	378,400
1880	476,000
1881	413,500
1882	501,300
1883	469,400
1884	606,606
1885	493,200

(*Revue Sud-Américaine.*)

,569 le nombre d'immigrants arrivés à Montevideo en 1885 ; à 6788 celui des émigrants.

D'où un gain de 8781.

Argentine. — Voici les chiffres définitifs de l'immigration en 1885 :

Mois.	Immigrants.
Janvier	18,572
Février	11,193
Mars	9,306
Avril	7,371
Mai.	8,789
Juin	6,657
Juillet.	4,144
Août	4,452
Septembre.	4,623
Octobre	9,101
Novembre	11,054
Décembre	13,496
	108,687

— L'élément italien entre pour 85 du 100 dans l'immigration d'outre-mer en Argentine pendant l'année 1885. (*Revue Sud-Américaine.*)

— L'immigration italienne est celle qui fournit, et de beaucoup, le plus fort contingent au peuplement de l'Argentine.

En voici la statistique, relevée au commissariat général d'immigration, et qui embrasse une période de 22 ans et 10 mois :

Années.	Immigrants Italiens.
1863	7,201
1864	8,014
1865	6,243
1866	9,017
1867	7,221
1868	18,973
1869	21,419
1870	23,108
1871	8,170
1872	14,736
1873	26,878
1874	23,904
1875	9,126
1876	6,950
1877	7,556
1878	13,514
1879	22,774
1880	18,416
1881	23,506
1882	29,587
1883	37,043
1884	31,983
1885 (dix mois).	47,579
En tout :	422,918

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Inutile d'ajouter que si l'on déduisait tous les Italiens partis de l'Argentine pendant ces 22 ans et dix mois, il y aurait beaucoup à rabattre sur le tableau de « l'invasion italienne ». (*Revue Sud-Américaine.*)

— Le nombre des naissances a été de 12,560 à Buenos-Ayres en 1884; celui des décès de 6432.

On estime la population actuelle de cette ville à 380,000 personnes. (*Revue Sud-Américaine.*)

— Le tableau suivant donne l'accroissement de la ville depuis sa fondation par Garcia Garay :

Années.	Habitants.
1580	60
1744	11,220
1770	22,007
1778	24,205
1801	40,000
1810	45,000
1822	55,416
1852	76,000
1855	91,548
1864	140,000
1865	150,000
1869	177,787
1870	186,320
1871	195,262
1872	204,634
1873	214,453
1874	220,000
1875	230,000
1876	200,000
1877	215,000
1878	234,029
1879	257,440
1880	270,708
1881	289,925
1882	315,764
1883	340,375
1884	365,302

(*Revue Sud-Américaine.*)

— La Plata, tel est le nom de la ville fondée, il y a quelques années, près de Buenos-Ayres pour devenir le chef-lieu de la province, privée de sa capitale devenue cité fédérale et métropole de l'Argentine.

Son accroissement a été rapide : à la fin de 1884, elle avait 21,349 habitants, et 26,327 à la fin de 1885 : soit une augmentation de près de 5000 dans une seule année.

Là-dessus, il y a 15,847 Étrangers et seulement 10,480 Argentins.

La population y est des plus bigarrées, comme le montre le tableau suivant :

Italiens	10,809
Argentins	10,480
Espagnols	2,246
Français	1,045
Uruguayens	719
Autrichiens (Tyroliens)	306
Suisses	207
Hollandais	117
Anglais	106
Allemands	77
Portugais	66
Paraguayens	58
Brésiliens	29
Chiliens	14
Yankees	13
Belges	10
Danois	9

Plus, des Russes, des Suédois, des Turcs, des Grecs, etc., etc.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— Le gouverneur du Chaco, le colonel Obligado, a adressé au Ministère de l'intérieur l'état détaillé du recensement de ce vaste territoire dont, comme on sait, le peuplement vient à peine de commencer.

Au 30 septembre 1885, la population du Chaco était de 8900 habitants, dont voici le détail par colonies :

Colonies Resistencia	2,049	habitants.
Ocampo	2,100	
Presidente Avellaneda	1,503	
Las Tascas	825	
San-Antonio de Obligado.	656	
Tolalindo	519	
Florencia.	554	
Puerto Bermejo	444	
Guyacurú	270	

Là-dessus, il y a, comme nationalités :

Argentins	5,986
Italiens	1,089
Autrichiens (Tyroliens)	852
Paraguayens	457
Suisses	171
Français	139
Anglais	113
Espagnols	91
Brésiliens	49
Allemands.	17
Uruguayens	13
Chiliens.	3

(*Revue Sud-Américaine.*)

— La ligne de Buenos-Ayres au Rosario a été livrée au public.

Elle a 306 kilomètres et 24 stations. Le trajet se fait en sept heures.

On travaille activement à la prolonger de 250 kilomètres jusqu'à Sunchales, bourg de la province de Santa-Fé. (*Revue Sud-Américaine.*)

13645. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1886

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

1886

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

Les membres de l'expédition. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Assis : Connell. Brainard. Lieut. Kislingbury. Lieut. Greely. Lieut. Lockwood. Israël. Jewell. Rice.
Debout : Whisler. Ellis. Bender. Cross. Frédérick. Lynn. Biederbick. Henry. Long. Ralston. Salor. Dr Pavy. Gardiner. Elison.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN,

D'APRÈS « THREE YEARS OF ARCTIC SERVICE », PAR LE LIEUTENANT ADOLPHUS W. GREELY.

1881-1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De New-York au Groenland.

Le 4 juillet 1881 une animation extraordinaire régnait dans le petit port de Saint-Jean, capitale de l'île de Terre-Neuve. Tous les habitants, sans distinction de sexe, d'âge ou de rang, s'étaient rendus sur les quais pour assister au départ d'un baleinier du pays, mâté en barque, et portant à l'arrière le nom de *Proteus*, inscrit en lettres dorées.

La foule était surtout grande au Wharf de la Reine, où le *Proteus* venait de compléter son armement. Là se tenait le gouverneur, accompagné des membres de son ministère et des personnages les plus influents de son parlement, tous intéressés, plus ou moins directement, dans le commerce de la morue.

Ce n'était pourtant pas pour la pêche que le *Proteus* quittait Saint-Jean à une époque où l'été est à moitié écoulé. Partant si tard, il n'aurait pu terminer sa cargaison dans le courant de l'année.

Cette fois, par exception, les Terre-Neuviens obéissaient à des préoccupations d'autre nature que celles qui monopolisent ordinairement leurs pensées.

En effet on voyait sur la dunette, ombragée par les plis du pavillon britannique, une trentaine de mili-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taires appartenant à l'armée des États-Unis. Ils étaient jeunes, vigoureux, de bonne mine, ayant soit les galons de sous-officier, soit les épaulettes d'officier. La plupart portaient l'uniforme du *Signal Corps*, ce régiment singulier qui fait l'honneur de l'Amérique du Nord, et dans lequel on dit que les soldats sont plus savants que certains académiciens.

Tous ces hommes partageaient l'enthousiasme des spectateurs de cette scène étrange et répondaient aux applaudissements de la terre par des acclamations bien nourries, auxquelles les matelots, montés dans le gréement, venaient joindre leurs cris.

Avant de suivre le *Proteus* dans sa carrière aventureuse, nous devons demander à nos lecteurs la permission de leur dire, le plus rapidement possible, pourquoi ce beau bâtiment quittait Saint-Jean de Terre-Neuve, avec de tels passagers à son bord, à une saison si inusitée, et au milieu de l'enthousiasme d'une population qui ne connaît guère d'autre passion que la soif de l'huile et la faim du poisson.

On sait que le lieutenant Charles Weyprecht, de la Marine autrichienne, a eu le génie de concevoir un magnifique plan d'études polaires. Ce vaillant marin a proposé à toutes les nations civilisées de cerner le Nord inaccessible en établissant dans la zone arctique une trentaine de stations scientifiques, et est parvenu à faire adopter son plan par la Conférence géodésique de Rome le 22 avril 1879. Le général Myers, fondateur et directeur du *Signal Corps*, qui assistait à ce congrès mémorable, fut un des plus ardents à signer l'appel en faveur d'une croisade polaire. Malheureusement, peu de temps après son retour en Amérique, ce savant fut enlevé à ses travaux par une mort inopinée.

Le capitaine Howgate, son subordonné, qui avait partagé son enthousiasme, obtint du congrès des États-Unis un bill pour l'établissement d'une colonie polaire à la baie de Lady Franklin, dans le but non seulement d'étudier le climat de cette région et de parvenir au Pôle Nord, mais encore d'accomplir les observations météorologiques pendant la campagne qui devait durer depuis le 1er août 1882 jusqu'au 1er septembre 1883.

Après le vote de cette loi, qui eut lieu le 1er mai 1880, le capitaine Howgate acheta le steamer la *Gulnare* dans le but d'installer sa colonie avant le commencement de la période d'observation universelle ; trois officiers du *Signal Corps*, parmi lesquels le lieutenant Greely, avaient été désignés pour en faire partie. Mais le gouvernement des Etats-Unis trouva que la *Gulnare* n'avait pas les qualités nécessaires pour une expédition si dangereuse, et refusa de coopérer à son armement ; deux officiers retirèrent leur adhésion.

Néanmoins l'expédition eut lieu sous le commandement de M. Doane, qui persista et auquel le gouvernement consentit à accorder un congé. On embarqua à bord de la *Gulnare* des provisions et une maison en bois que le capitaine Howgate avait fait construire dans le but de mettre les *colons arctiques* à l'abri des rigueurs de l'hiver dans une région où le froid est excessif, mais où on peut le combattre grâce à la mine de houille que les marins de la *Discovery* avaient signalée dans le voisinage du lieu où ils avaient hiverné.

Malheureusement la *Gulnare* fit naufrage dans les environs de Godhavn, et le lieutenant Doane retourna en Amérique avec les volontaires qui l'avaient accompagné. Mais il laissa au Groenland la maison en bois et deux intrépides qui durent attendre dans ces régions inhospitalières l'arrivée de la future expédition. L'un était un Français nommé le docteur Pavy, ancien lieutenant de Gustave Lambert, et l'autre M. Henry Clay, petit-fils du célèbre homme d'Etat de ce nom. Tous deux employèrent leurs loisirs à étudier cette race si intéressante, chez qui se retrouvent toutes les passions des peuples civilisés. Malgré le peu de puissance que semblent devoir leur donner leurs attraits et le peu de grâce de leur costume presque masculin, les beautés arctiques ne renoncent à aucune des ressources de la coquetterie. Les scènes de jalousie sont parmi elles aussi fréquentes que dans les climats les plus effervescents, et, pour être enfoncés dans la neige, les volcans polaires ne produisent pas moins quelquefois de terribles éruptions.

Il ne s'en fallut pas de beaucoup que le dévouement de ces deux vaillants apôtres de la conquête du Pôle ne fût inutile, car de l'autre côté de l'Atlantique les expéditions polaires étaient tombées en discrédit. Mais, le président de l'Association internationale ayant rappelé les promesses que le gouvernement américain avait faites par l'organe du général Myers, son représentant accrédité, il fallut s'exécuter sous peine d'encourir le reproche de manquer de loyauté dans l'exécution des engagements internationaux.

Malgré toute la résistance de M. Blaine, politicien appartenant au parti républicain, qui dirigeait le cabinet de Washington et qui s'opposait à ce genre d'expéditions lointaines, le sénateur Conger obtint un crédit de 25 000 dollars pour l'accomplissement des promesses faites à la Conférence de Rome. C'était une somme bien insuffisante, et sa modicité ne permettait pas d'envoyer deux bâtiments, comme les Anglais sous le commandement de sir George Nares, ou même un seul comme les Américains lors de l'expédition du capitaine Hall.

Le général Hazen, successeur du général Myers, fut chargé de l'organisation ; il dut se montrer plus modeste et se contenter de fréter un baleinier pour transporter le plus économiquement possible les observateurs à leur destination.

Son choix se porta sur le bâtiment au départ duquel nous venons de faire assister nos lecteurs. Ce navire, du port de 467 tonneaux, était pourvu d'une machine forte de 110 chevaux et d'un gigantesque éperon qui lui permettait de se frayer un chemin dans les glaces. Malheureusement l'armateur avait exigé la somme de 19 000 dollars rien que pour transporter l'expédition de Saint-Jean de Terre-Neuve à la baie de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lady Franklin. Il ne restait plus que 6000 dollars pour pourvoir aux frais de tout genre dont les différents départements ministériels ne pouvaient se charger.

L'entreprise fut mise sous la direction du lieutenant Greely, du *Signal Corps* d'Amérique, qui n'avait pas renoncé à ses projets lointains. Son état-major fut composé de deux lieutenants du même corps et du docteur Pavy, qu'il prendrait au Groenland. M. Henry Clay devait être également attaché à l'expédition en qualité d'employé militaire, et rester par conséquent libre de se consacrer à ses travaux, tout en étant assujetti à la discipline. M. Kislingbury, qui commanderait en second, venait de diriger dans les Montagnes Rocheuses les observations météorologiques d'une vaste contrée. Il y avait déjà quinze ans qu'il appartenait à l'armée. Lockwood, beaucoup plus jeune, n'avait encore que huit années de service, mais il était presque toujours resté sur les frontières indiennes.

C'était le *Signal Corps* qui avait fourni les sous-officiers et la plupart des soldats : en tout, au nombre de dix-huit.

Le mal produit par l'opposition des ennemis des expéditions lointaines n'avait pas cessé avec le triomphe parlementaire du sénateur Conger. La somme votée était si maigre que beaucoup d'objets essentiels furent omis et un grand nombre réduits au strict indispensable. Le lieutenant Greely dut même donner sa garantie personnelle pour des acquisitions faites, quoique les crédits pour l'équipement de l'expédition fussent complètement épuisés.

Le lieutenant Kislingbury et deux soldats quittèrent New-York dès le 31 mai pour aller surveiller à Saint-Jean de Terre-Neuve l'embarquement des vivres destinés à l'expédition. Mais le reste des hommes ne suivit cette avant-garde que six semaines plus tard ; elle partit à bord de la *Scotia*, le 14 juin, sous les ordres du lieutenant Lockwood. Le commandant les suivit quelques jours après et arriva à Saint-Jean le 23 juin, c'est-à-dire en temps utile pour mettre à la voile le 1er juillet, comme il avait été convenu primitivement. Mais la confusion qui régnait à bord du *Proteus* et le retard mis à la livraison de certains objets essentiels qui n'étaient point encore arrivés d'Amérique firent perdre quelques jours en délais imprévus. On profita de ce retard pour changer la chaudière de la chaloupe à vapeur, qui ne pouvait servir qu'avec de l'eau douce, tandis que celle des détroits dans lesquels on allait opérer est fortement salée.

On remplaça cet appareil par un autre, qui n'avait pas toutes les qualités nécessaires pour les services exceptionnels qu'il allait être appelé à rendre.

Le 4 juillet le *Proteus* mouilla enfin au large du quai où il avait complété si péniblement son armement ; mais ce ne fut que le 7 qu'il put enfin mettre le cap sur le Groenland, aux applaudissements des braves soldats qui le montaient et des habitants de la ville, dont nous avons décrit l'enthousiasme.

Grâce à ces retards, le soleil avait eu le temps de faire disparaître toutes les glaces flottantes qui rendent les parages de Terre-Neuve si dangereux. Le *Proteus* ne rencontra que des blocs insignifiants jusqu'au large de Frederikshaab, dans le détroit de Davis ; il traversa successivement deux courants de glaces, autrement dit deux *paquets*, ayant chacun une largeur de plus de cinquante kilomètres.

Beautés arctiques. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

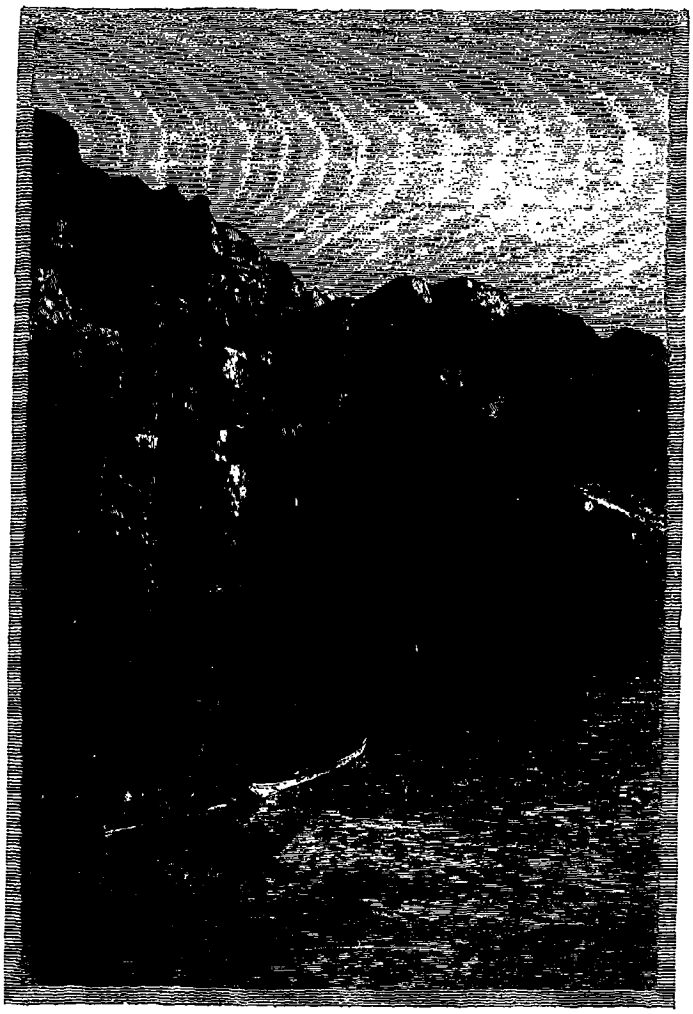
Mais ces débris de la débâcle du Pôle, quoique flottant dans une eau glacée, n'avaient que des dimensions très faibles, et n'étaient nullement serrés, tassés les uns contre les autres, comme il faut qu'ils le soient pour constituer de véritables barrières susceptibles d'arrêter les bâtiments. Ils ne donnaient en aucune façon l'idée de l'ennemi terrible contre lequel les Américains allaient lutter.

A deux reprises différentes, pendant trois ou quatre heures, les passagers du *Proteus* virent défiler avec ravissement devant leurs yeux éblouis une multitude de glaces énormes offrant les formes les plus bizarres, les plus extraordinaires, et donnant naissance à une série d'étonnantes combinaisons de teintes, dont le pinceau d'un Turner ne pourrait fournir aucune idée. La vague vert sombre qui cherchait à submerger la glace estompait avec une délicatesse surhumaine la face blême des blocs sur lesquels elle déferlait, et que l'on ne cessait jamais d'apercevoir par transparence. L'épais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seur, à chaque instant variable, de la couche d'eau bouillonnante qui recouvrait la banquise prêtait des tons gradués et progressifs à ce glacis mouvementé, gracieux, animé. Lorsque l'onde se retirait complètement, le contraste de sa couleur foncée donnait à la glace éclairée directement par le soleil un ton d'un blanc vif, translucide, albatrin, délicatement rehaussé par un azur encore plus doux que celui du firmament.

Le 14 juillet, au large de Godthaab, le brouillard permit en se levant d'apercevoir pour la première fois les rives du Groenland. De grandes montagnes s'élevant à trois mille pieds servaient de cadre merveilleux au paysage qui sortait de la brume avec la rapidité d'un véritable décor d'opéra.



Esquimaux dans leur kayak. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Au pied de ces géants couverts de neiges éternelles se dressaient d'immenses falaises verticales, le long desquelles évoluaient, avec la grâce de deux cygnes, deux canots montés par deux indigènes qui semblaient appartenir à une espèce amphibie, se hasardant ainsi avec une périssoire au milieu d'un si redoutable océan. C'étaient les premiers représentants de cette race sympathique qui, bien différente de l'homme des tropiques, accueille avec enthousiasme les étrangers et se montre toujours prête à venir en aide aux voyageurs venant étudier les mystères de son redoutable climat.

II

De Godhavn à la baie de Lady Franklin.

Un second brouillard enveloppa de nouveau le *Proteus*, et la côte disparut comme dans une féerie. Quand la brume se dispersa de nouveau, les Américains n'étaient plus qu'à quelques milles de Godhavn, la capitale de l'île célèbre de Disco. L'entrée du port est si bien cachée que, lorsque l'on entra dans la passe, on crut que le navire était sur le point de toucher.

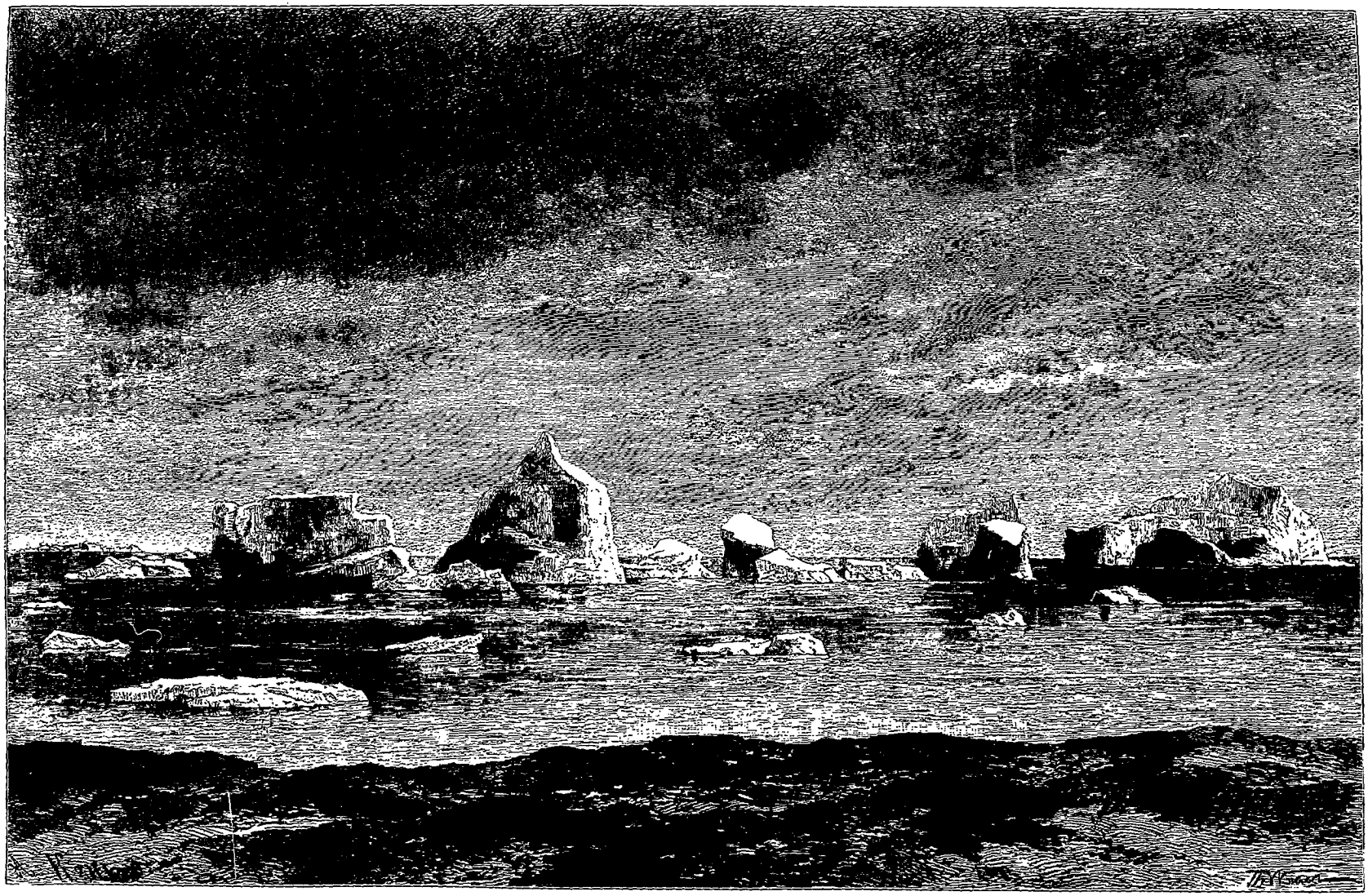
Aussitôt que la vigie signala le *Proteus*, on entendit le canon retentir, et l'on vit le drapeau royal du Danemark monter au sommet du mât de pavillon en signe de salut, auquel le *Proteus* répondit en arborant les couleurs américaines.

Une barque se détachant du rivage fut bientôt bord à bord. Elle amenait M. Smith, inspecteur, c'est-à-dire gouverneur du Groenland, accourant avec un noble empressement pour se mettre à la disposition de l'expédition, tant pour faire embarquer la maison de bois du capitaine Howgate et les provisions laissées par la *Gulnare* dans les magasins du gouvernement, que pour faciliter les acquisitions de traîneaux, de chiens ou de vêtements et l'enrôlement des guides indigènes dont les nouveaux venus pouvaient avoir besoin.

M. Smith invita en même temps le lieutenant et son état-major à un banquet qu'il leur donna dans sa résidence et où il étala avec orgueil un bouquet de fleurs printanières cultivées par sa femme à Godhavn même.

Cette ville, qui ne serait qu'un simple village dans des régions plus peuplées, se compose, comme toutes les autres stations danoises, d'un petit nombre de maisons en bois construites avec des madriers grossièrement taillés, mais soigneusement goudronnés pour empêcher les moindres fuites d'air, et qui, grâce à cette précaution, conservent d'une façon remarquable toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Icebergs dans la baie de Disco. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

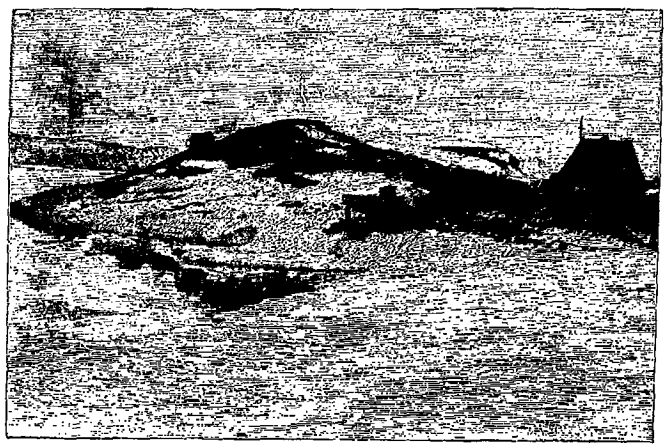
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chaleur qu'y développent des foyers fort intelligemment disposés. La teinte noire qui résulte de l'emploi général de cet enduit protecteur est relevée par des fenêtres petites et peu nombreuses, mais peintes en blanc ou en rouge. Cette dernière couleur est aussi généralement adoptée pour les toits.

L'intérieur de ces demeures est semblable à celui des maisons bourgeoises de Danemark. On se croirait dans les environs de Copenhague, si ce n'était le costume des domestiques, qui sont presque tous Groenlandais.

Le lieutenant trouva dans le salon de l'inspecteur Smith les livres les plus récents et un piano, sur lequel une excellente musicienne joua avec beaucoup de grâce les airs nationaux du Danemark et des États-Unis. Il y a à Godhavn une petite église très propre avec un clocheton et des cloches; les maisons de commerce indispensables à une ville civilisée; quelques ateliers de charpentiers, menuisiers, etc., etc.; enfin, un magasin d'huile.

Quant aux maisons des indigènes, elles sont en général très pauvres, construites en pierres et en gazon; l'intérieur est revêtu de bois. Toutes possèdent une plate-forme en planches qui, pendant la journée, sert de banc, et que l'on utilise la nuit pour dormir. Ce n'est que dans les plus riches demeures que l'on remplace par des carreaux de verre les membranes de peau de phoque qui servent à garnir les fenêtres petites et peu nombreuses par lesquelles le jour est admis. On peut rarement se tenir debout dans ces tanières, et les odeurs particulières à la lampe unique qui y brûle sont aussi difficiles à supporter que celles qui sortent des tas d'ordures entassées à la porte.



Tasiusak. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le nombre ainsi que le mauvais caractère des chiens que l'on rencontre dans les stations danoises est véritablement surprenant. Cet utile mammifère est certainement un animal de la plus haute importance au Groenland, et les explorateurs du Pôle Nord seraient les derniers à pouvoir s'en passer. Mais il paraît être trop persuadé de cette vérité. Pour lui, tout étranger qui l'approche est un ennemi. Heureusement il n'a pas adopté à Godhavn les habitudes vagabondes de ses congénères de l'Orient; chaque meute de chiens n'est à redouter que sur le territoire qu'elle habite et qu'elle considère comme sa légitime propriété. En effet, les diverses tribus dans lesquelles se divise la race canine ont des possessions bien définies, s'étendant à une petite distance de la maison dont chacune a le privilège de fouiller exclusivement les tas d'ordures. Chacune de ces sociétés canines vit ainsi sous la domination du monarque à quatre pattes qui a su faire reconnaître son autorité à l'aide de ses crocs; ce prince gouverne despotiquement ses sujets, et aucun d'eux n'ose toucher à un os sans s'être assuré de l'assentiment de Sa Majesté.

Guidé par l'inspecteur Smith, le lieutenant fit l'acquisition d'une douzaine de ces animaux, qui, n'ayant pas encore été domptés, n'avaient que les défauts de leur race, et n'avaient acquis aucune des qualités que l'homme parvient à leur communiquer à l'aide de l'éducation à laquelle il les soumet.

Comme ce fonctionnaire faisait son voyage annuel à Uperniavik, ville beaucoup plus au nord que la capitale, il offrit à Greely de mettre à sa disposition les vêtements que l'on y avait confectionnés et qu'il avait ordre d'y prendre pour le compte de la station internationale danoise qui devait s'installer à Godthaab pour les observations universelles correspondantes à celles de la baie de Lady Franklin. Les tailleurs indigènes auraient le temps de fabriquer une seconde série d'habits fourrés avant l'arrivée des savants auxquels la première était destinée.

L'obligeant gouverneur partit pour sa tournée, en coupant au plus court par la mer de Baffin, pendant que le *Proteus* se dirigeait vers la même station en suivant le détroit de Waigat, qui sépare l'île de Disco du continent.

Le lieutenant prenait cette route afin de toucher à Rittenbank, où M. Clay et le docteur Pavy s'étaient établis.

Au moment où le *Proteus* allait lever l'ancre, le docteur Pavy arriva accourant à la hâte, à bord d'une petite barque du pays, mais sans apporter ni ses bagages, ni un traîneau qui lui appartenait, et sans s'être fait accompagner par son ami M. Clay.

Le lieutenant lui fit signer son engagement et reçut son serment. Le lendemain le steamer quittait Godhavn.

La route fut charmante et le lieutenant fut reçu aussi affectueusement par le gouverneur particulier de Rittenbank qu'il l'avait été par son chef, l'inspecteur du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Groenland. On lui fit visiter une des curiosités du pays. C'est une pièce de terre, ayant 40 pieds de large et 50 pieds de long, que l'on désigne pompeusement sous le nom de jardin du gouvernement. Sur un sol apporté du Danemark et soigneusement enrichi par une fumure énergique, on cultive des laitues, des oignons, du persil ou des navets, plantes exotiques aussi surprenantes aux yeux des naturels que les merveilles de la végétation tropicale du jardin des Plantes le sont pour les Parisiens.

Pendant que l'on embarquait les bagages de MM. Henry Clay et du docteur, en même temps que les traîneaux et les chiens dont il avait fait l'acquisition, le lieutenant envoya Lockwood visiter l'île Arveprinz, qui n'est séparée de la côte où est bâtie Rittenbank que par un fiord étroit, mais très profond. Ce site est célèbre dans l'histoire des régions arctiques par ses précipices, ses rochers et l'étonnante multitude de guillemots qui s'y réunissent pour y déposer leurs œufs.

Au nord-est de Rittenbank les passagers du *Proteus* aperçurent le grand glacier de Tasiusak, un des plus célèbres de tout le Groenland. Les évaluations les plus modérées portent à cinq millions de mètres cubes le volume de la masse de glace qu'il décharge chaque jour en moyenne dans les eaux du Waigat pendant tout l'été.

Le *Proteus* aperçut ensuite une côte formée par des

Godhavn. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

montagnes étranges dont le front est dans les nuages et dont le pied baigne dans les flots. Avec des lunettes il fut facile de reconnaître un grand nombre de mines de charbon découvertes il y a déjà un siècle et demi, mais rarement exploitées, parce que la houille qu'on en tire n'est pas de qualité assez bonne pour servir à la navigation. Mais, si la famine du « Diamant noir » dont on nous menace devenait jamais une réalité, on verrait accourir dans ces parages jusqu'ici solitaires les flottes charbonnières du monde entier.

Une nature sauvage et grandiose fait un véritable contraste avec la côte orientale, qui se compose de pentes douces couvertes de gazon, à la teinte desquelles cette intéressante contrée doit son nom.

Cette partie du continent est formée par une péninsule appelée Noursuak, dont quelques géographes font une île plus allongée, mais à peu près de même surface que Disco. Elle est arrosée en tout cas par une des plus grandes rivières de la contrée, et couverte d'une végétation luxuriante pendant la belle saison.

Près de son extrémité nord se trouve la plus septentrionale de ces ruines remarquables qui proviennent de constructions élevées par des peuples plus civilisés que les habitants actuels du pays, et que l'on attribue généralement aux colons normands que les Esquimaux auraient exterminés. Ces restes, d'un passé obscur et sanglant, portent le nom de Beartrap.

Après avoir reconnu l'île du Lièvre, le *Proteus*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entra dans la mer de Baffin, salua Sanderson's Hope, le cap magnifique que John Davis aperçut il y a trois siècles, et se dirigea vers Uperniavik, où il était déjà attendu par l'inspecteur du Groenland.

Les équipements destinés à la station de Godthaab étaient prêts, sauf les chaussures, qui n'étaient point terminées. Le *Proteus* devait attendre huit jours pour qu'elles fussent en état d'être livrées, mais ce délai n'était point à regretter.

En effet on n'avait pas trouvé à Uperniavik de guides capables, et les deux meilleurs de la contrée résidaient à Proven, station à 50 milles plus au sud, devant laquelle l'expédition avait passé sans s'arrêter.

Le lieutenant donna à Lockwood l'ordre de les aller chercher avec la chaloupe à vapeur, que l'on inaugura pour cette circonstance, et à laquelle on donna le nom de *Lady Greely*.

L'un de ces guides était un métis appelé Thorlip Frederik Christiansen et âgé de trente-cinq ans.

L'autre, plus vieux de trois ans, était un Esquimau de race pure nommé Jens Edwards.

Ces deux hommes joignirent l'expédition avec leurs kayaks et les instruments de chasse dont un Groenlandais ne se sépare jamais un seul instant, et qu'il manie avec la dextérité prodigieuse que peut seule donner une habitude héréditaire.

Après avoir touché à Tasiusak, la plus boréale du chapelet des stations danoises égrenées sur la côte orientale de la mer de Baffin, et dit à la civilisation un adieu qui, pour la plupart, devait être éternel, les Américains continuèrent leur route.

La rapidité avec laquelle le *Proteus* franchissait les détroits si dangereux de Smith ou de Robeson eût excité la stupéfaction des gigantesques rochers qui les bordent, s'ils avaient possédé l'âme que le chantre de l'expédition des Argonautes prête à ceux de la Colchide.

Quoique l'équipement du steamer de Greely eût été bien loin, hélas! d'avoir été préparé par Minerve, les glaces flottantes semblaient écartées par une influence surnaturelle.

Le lieutenant Greely. — Reproduction d'une gravure de l'édition anglaise.

En effet le *Proteus* devait apercevoir la baie célèbre, vers laquelle il se dirigeait, avant qu'elles effleurassent sa carène.

Le 31 juillet, le *Proteus* doublait le cap York après avoir rapidement traversé les eaux de la baie de Melville; le 1er août les falaises cramoisies de sir John Ross se montraient au moment où se dissipait un brouillard.

Le lieutenant envoya le docteur et le lieutenant Kislingbury fouiller le cairn établi aux îles Carey par sir George Nares en 1875, et visité un an plus tard par sir Allen Young. Le récit de ce vétéran des mers polaires était en bon état et enveloppé dans un numéro du *Graphic* de Londres.

Les deux officiers s'emparèrent des lettres écrites pour les premiers explorateurs que le destin enverrait dans ces parages si peu fréquentés, les remplacèrent par une copie qu'ils exécutèrent eux-mêmes et à laquelle ils joignirent un procès-verbal de leur visite ainsi qu'un résumé des principales circonstances de leur expédition.

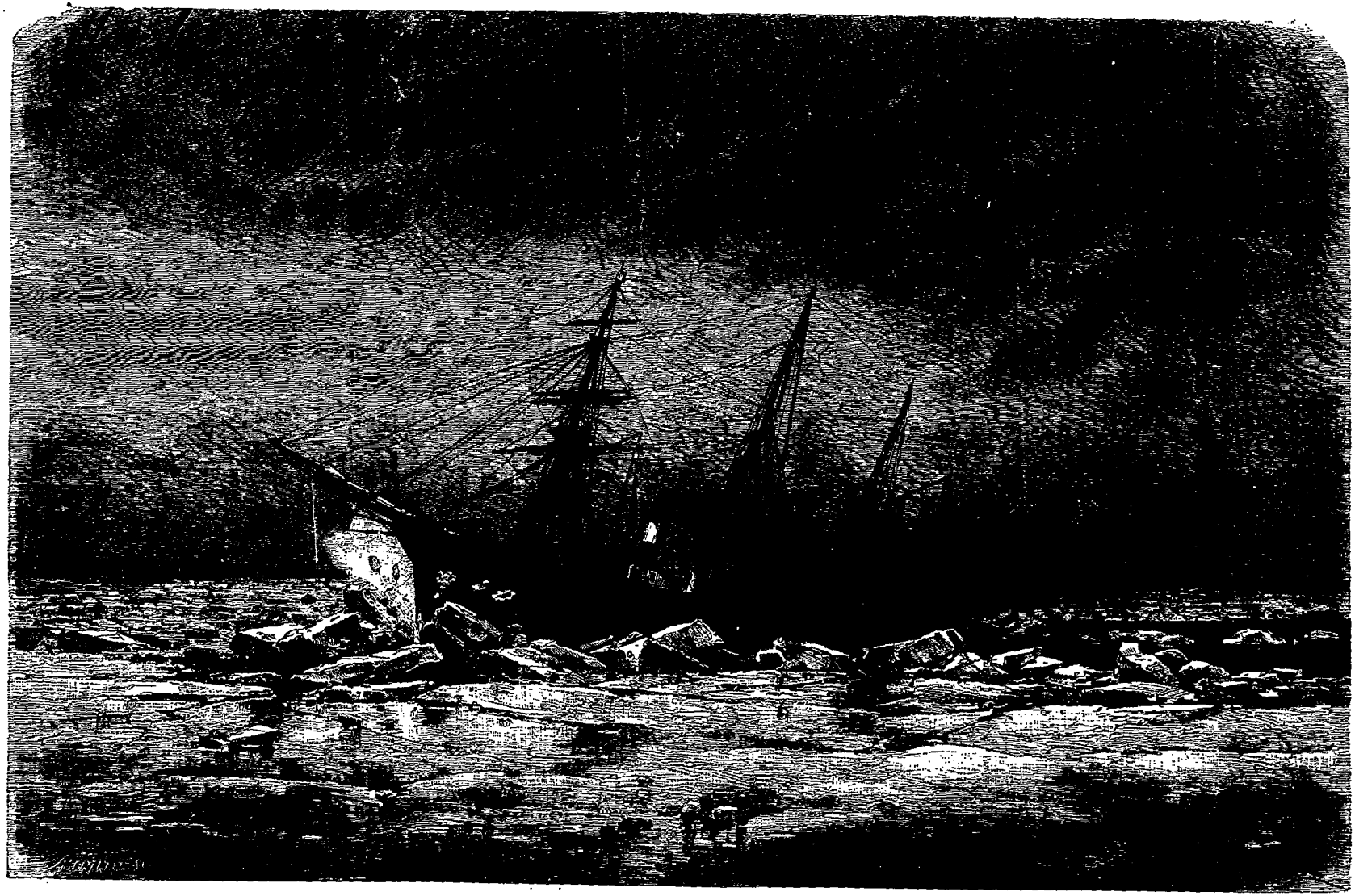
On examinait également, avec un intérêt un peu dédaigneux, les trois mille six cents rations que sir George avait laissées dans une petite crique située à l'extrémité méridionale de l'île.

Placé sur un roc qui s'élève à plus de trente pieds au-dessus du niveau des mers, le dépôt n'avait point été altéré. Il n'y avait que le pain qui eût souffert; mais, quoique un peu humide, il était encore fort mangeable, et les boîtes de bœuf d'Australie étaient remplies d'une viande très savoureuse.

Le souvenir de cet examen devait, hélas! augmenter cruellement les souffrances d'affamés expirant non loin de l'île où toutes ces victuailles, augmentées des largesses de deux expéditions successives, devaient être accumulées.

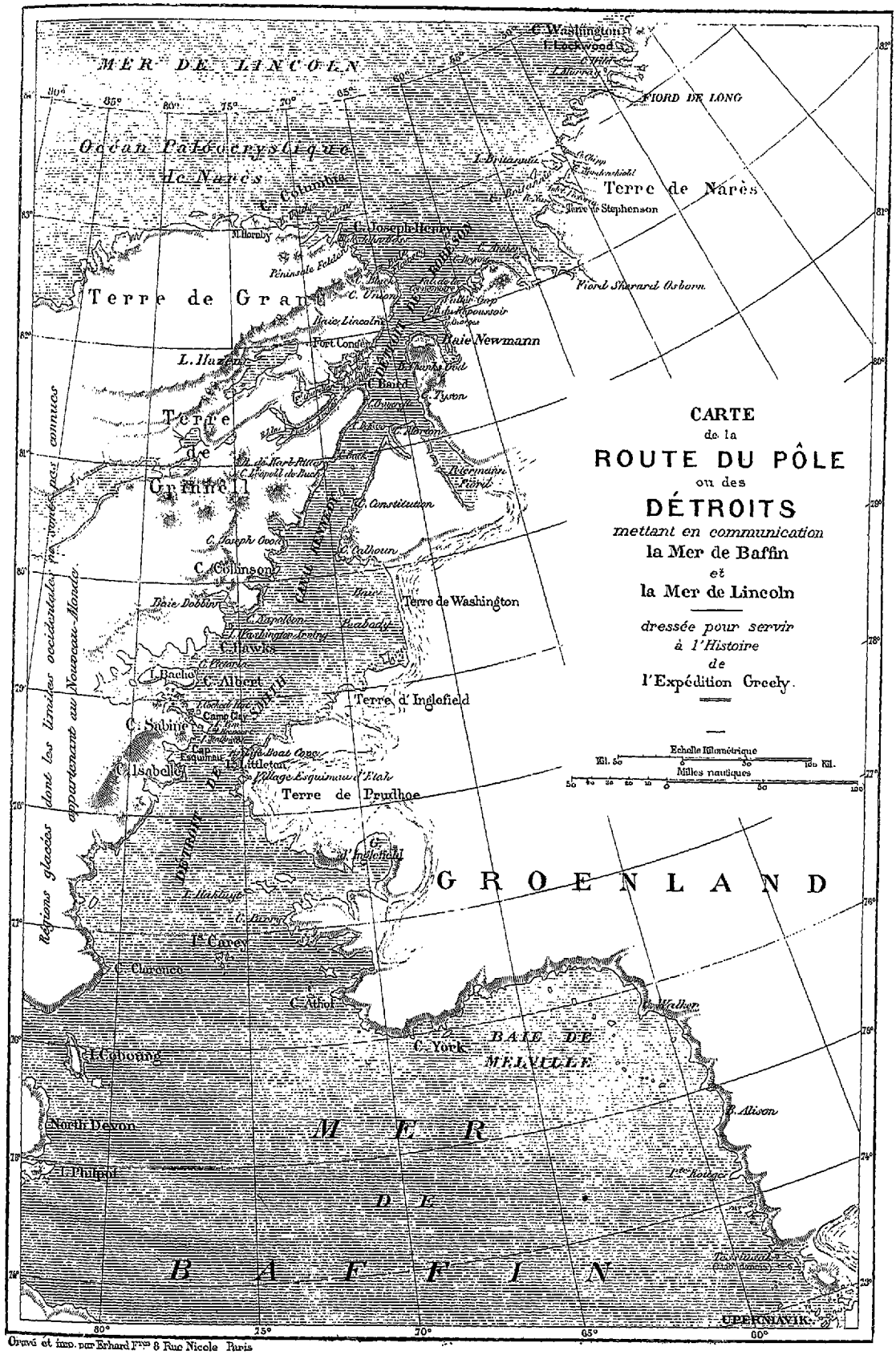
Le docteur rapporta des échantillons de bois ramassés le long du rivage occidental de l'île et démontra qu'ils provenaient du naufrage du *Xanthus*, baleinier incendié en 1880 au nord de Tasiusak, mais fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Proteus* brisant la glace (voy. p. 13 et 14). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE
de la
ROUTE DU PÔLE
ou des
DÉTROITS
mettant en communication
la Mer de Baffin
et
la Mer de Lincoln
dressée pour servir
à l'Histoire
de
l'Expédition Greely.
Echelle Kilométrique
Kil. 50 0 50 100 Kil.
Milles nautiques
50 40 30 20 10 0 50 120
MER DE LINCOLN
Océan Paléocrystique
Terre de Nares
Terre de Grant
Terre de Grinnell
Terre de Washington
Terre d'Inglefield
Terre de Prudhoe
GROENLAND
BAFFIN
BAIE DE MELVILLE
Fiord de Long
Fiord Sherard Osborn
Baie Newmann
Détroit de Smith
Détroit de Kane
Détroit de Jones
Détroit de Lancaster
Détroit de Barrow
Détroit de Hayes
Détroit de Robeson
Régions glacées dont les limites occidentales ne sont pas connues
appartenant au Nouveau-Monde
C. Washington
Lockwood
C. Columbia
C. Joseph Henry
C. Union
C. Baird
C. Tyron
C. Constitution
C. Calhoun
C. Collinson
C. Hawks
C. Albert
C. Sabine
C. Isabella
C. Clarence
C. Athol
C. York
C. Alison
Cap Esquimaux
Camp Clay
Village Esquimaux d'Etah
Port Foulke
Port Conger
Fort Lincoln
Fort Rawson
Fort Brevoort
Fort Isabella
Fort Sumner
Fort Adam
Fort Lafayette
Fort Hyder
Fort Napoleon
Fort Washington Irving
Fort Beaumont
Fort Conger

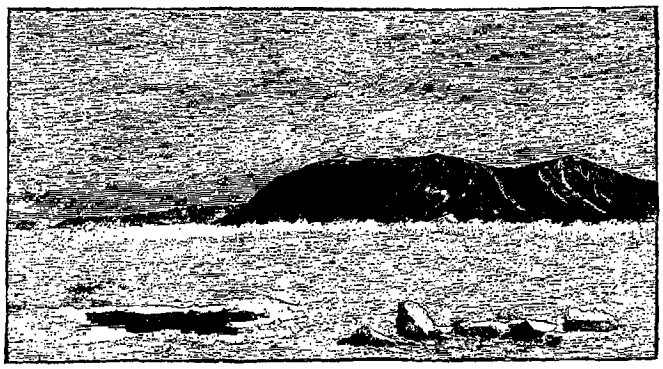
au sud du cairn si bien fourni qu'il venait d'explorer.

Ces débris prouvaient qu'il règne le long des côtes de la baie de Baffin un courant assez énergique pour remonter les épaves vers l'embouchure du détroit de Smith en dépit des tempêtes du nord soufflant si fréquemment en sens opposé.

Après l'archipel des îles Carey, le *Proteus* reconnut l'île que Baffin appela Hakluyt, du nom d'un Anglais qui vivait en 1616, et à laquelle il termina son immortelle expédition.

Le lieutenant envoya un détachement visiter *Life-Boat Cove*, anse fameuse par l'hivernage de l'expédition du *Polaris*.

La lunette astronomique, évidemment déplacée par quelques rôdeurs indigènes appartenant probablement à la tribu sauvage d'Étah, avait été apportée à quinze pieds du cairn où les naufragés l'avaient cachée. Les pillards avaient sans aucun doute essayé de s'en servir, mais, ne pouvant parvenir à en tirer aucun parti, ils l'avaient abandonnée après l'avoir mise hors d'usage.



Hakluyt. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'action des neiges, des glaces et des ouragans avait fait disparaître la cabane, mais des morceaux de métal, tels qu'un poêle, un indicateur de chaudière à vapeur, montraient encore la place qu'elle avait occupée. On ramassa une échelle thermométrique fort précieuse, car l'illustre capitaine Hall y avait gravé son nom avec la pointe d'un couteau.

Le lieutenant descendit lui-même à terre pour visiter l'île Littleton, qui devait être, plus directement encore que les îles Carey, le but des désirs tantalesques et faméliques des braves soldats s'approchant si gaiement dans la direction de la première station de leur calvaire. M. Greely tenait à retrouver les dépêches laissées en 1876 par le capitaine Allen Young pour l'expédition de sir George. Mais il se vit fort embarrassé, car il n'y avait pas moins d'une cinquantaine de cairns éparpillés sur le rivage. Il eut beau les fouiller tous les uns après les autres, il ne découvrit qu'une lettre, apprenant aux générations futures que le baleinier *Erik*, commandé par le capitaine Walker, avait touché en cet endroit le 20 juin 1876.

Cependant le lieutenant avait pris la résolution de ne retourner à bord du *Proteus* qu'après avoir épuisé tous les moyens de retrouver des traces du vaillant commandant de la *Pandore*. Il prit un canot que conduisaient deux rameurs, et suivit la côte occidentale, en examinant avec soin les objets qui y étaient semés de côté et d'autre. Il vit des boîtes qui devaient avoir contenu des dépêches, mais qui avaient été vidées. Le seul document qu'il parvint à ramasser fut un papier tellement trempé d'eau qu'il était impossible de le déchiffrer. Quand il l'eut fait sécher, il reconnut une coupure du *Standard* de Londres qui, dans son numéro du 17 mai 1875, avait donné le compte rendu d'une conférence prononcée par sir George Nares au Guildhall de Winchester.

Les phoques étaient en nombre considérable, et d'humeur belliqueuse. Un des Esquimaux toucha d'un coup de fusil une femelle et son veau. Le veau fut foudroyé et coula. La mère commença par plonger, comme si elle voulait venir en aide à son petit. Lorsqu'elle reparut, après avoir reconnu l'inutilité de ses efforts, elle était en proie à une violente fureur. Au lieu de fuir loin du canot, elle s'approcha avec des intentions menaçantes. L'Esquimau qui avait fait le coup prit peur et conseilla de fuir. Mais deux balles lancées presque à bout portant obligèrent l'animal à plonger, et l'on fut débarrassé de ses velléités de vengeance.

Le sergent Rice, photographe en titre de l'expédition, parvint à porter son appareil sur le point le plus élevé de l'île et à prendre un cliché de l'admirable paysage qui se déroulait devant lui. Moins de trois années après le moment où il fixait habilement sur la plaque les détails de cette scène, il périssait de misère, de fatigue et de faim sur une des roches lointaines dont il demandait à la lumière de fixer le profil bizarre et accidenté.

Un des soldats fit une découverte singulière. Dans une maison indigène à moitié démolie il trouva le cadavre d'une vieille femme qu'on y avait laissé pourrir après avoir bouché la porte avec de grosses pierres. D'après ce que rapporte Inglefield, qui fit une trouvaille du même genre, la défunte avait été sans doute la dernière personne vivante de sa famille et l'on avait ainsi enfermé son cadavre pour montrer que ce foyer, dorénavant inutile, devait être désormais condamné à un éternel abandon!

Le *Proteus* arriva bientôt à la hauteur du port Foulke, où le docteur Hayes avait cru entrevoir les rivages de la mer libre du Pôle, étrange illusion d'un grand esprit, mais qui est peut-être moins éloignée de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la vérité que l'hypothèse des glaces éternelles, dont sir George a cru toucher de ses mains les indestructibles banquises.

Le *Proteus* fit encore escale au cap Hawks, où le dépôt anglais de 1875 avait été soigneusement caché.

Pendant que le photographe de l'expédition profitait de la basse mer pour établir sa chambre obscure sur une vaste plage de sable, le lieutenant escaladait la falaise formée par un mur de glaces empilées les unes sur les autres et s'élevant à une hauteur d'une vingtaine de pieds. Comme le pain avait encore souffert de l'humidité, le lieutenant prit le parti de faire reviser la disposition du réduit, afin d'éviter de nouvelles détériorations.

La parcimonie avec laquelle on avait procédé à l'armement de l'expédition était si déplorable que les braves soldats qu'on allait abandonner sur les rives de la baie n'avaient point, comme nous l'avons déjà fait remarquer une première fois, assez d'embarcations pour s'y placer tous à la fois.

La joie du lieutenant fut grande lorsqu'il s'empara d'un joli canot laissé par les Anglais, et qui portait à l'arrière le nom bien mérité de *Valeureux*, car il avait déjà vaillamment supporté le poids de six hivers arctiques. Il fit également porter à bord du *Proteus* un petit baril encore à moitié plein d'excellent rhum.

Port Foulke (voy. p. 10). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Électrisé par cet exemple, le lieutenant se décida à apporter, lui aussi, sa pierre au réseau stratégique formé par les approvisionnements semés le long de la grande route du Pôle Nord. C'est dans la baie Karl Ritter qu'il déposa soigneusement cette dîme prélevée sur une cambuse que la chasse et la pêche avaient déjà enrichie.

En faisant le compte de ce que lui avaient rapporté ses Nemrod, il se sentait le droit d'être prévoyant sans imprudence. Il pouvait compter que les vides qu'il créait ainsi dans ses munitions de bouche seraient comblés avant que les ténèbres et le froid l'obligeassent à se renfermer dans la maison en planches qu'il devait dresser le long de la baie de Lady Franklin.

Avant d'arriver à la baie, le docteur et le lieutenant Lockwood reconnurent encore le cairn que sir George avait établi sur l'île Washington Irving, et ils le visitèrent soigneusement.

III

Le fort Conger.

Le 5 août le *Proteus* arriva en vue du havre de la Discovery; cependant ce n'est que le 12 que le débarquement put commencer, à cause du vent qui se mit à souffler du nord et à remplir le détroit d'une multitude de glaçons, barrant la route du steamer. Pendant ces six jours les colons arctiques eurent le temps d'observer les mœurs de la baleine blanche et ses combats avec le narval. Les chasseurs indigènes intervinrent à leur manière dans la lutte de ces singuliers animaux, en les poursuivant les uns et les autres avec un égal acharnement. La chair du cétacé et celle de son impitoyable ennemi sont aussi estimées l'une que l'autre. La peau de la baleine blanche, qui devient grise quand l'animal vieillit, est de plus considérée comme un excellent antiscorbutique. On la fait sécher et on l'accommode de la même manière que les tripes, avec lesquelles son goût offre une grande analogie.

Au moment où le *Proteus* touchait la glace de l'entrée du port, un bœuf musqué eut la mauvaise inspiration de se montrer sur une falaise. Aussitôt cinq ou six chasseurs s'élancèrent à sa poursuite. L'hôte infortuné de ces régions lointaines roula bientôt dans l'abîme sur le bord duquel il aurait paisiblement continué à paître sans l'arrivée des Américains.

La baie de la Discovery offrait des traces très nombreuses du séjour des Anglais. Le capitaine Stephenson y avait laissé en 1876 vingt-cinq barils de porc et de bœuf avariés, qui s'y trouvaient encore au milieu des débris de boîtes de conserves et d'une multitude de détritus comme en produit forcément le séjour prolongé d'une troupe de civilisés. Des eiders formant un nombreux troupeau barbotaient aussi tranquillement que l'eussent fait des canards européens dans une mare formée par la fonte des neiges; une dizaine de bœufs musqués paissaient sur les collines avec autant de quiétude que si leur camarade n'avait pas péri presque sous leurs yeux. Les flancs des falaises d'où se décrochaient de petits torrents d'une eau diamantine étaient couverts de lits épais de drias, et constellés de saxifrages. Sur le bord des glaciers on voyait une infinité de pavots arctiques dont les corolles jaunâtres donnaient un air de fête à cet étrange paysage.

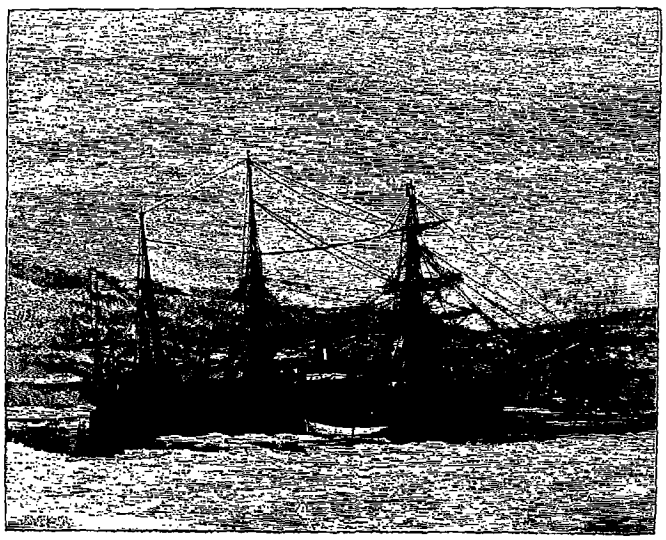
Mais la glace défendait avec une opiniâtreté singu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lière les approches de cette rive où le voisinage d'une abondante mine de houille attire les explorateurs du Pôle Nord.

La nappe robuste que le *Proteus* devait rompre pour profiter d'un magnifique quai naturel avait une largeur de 200 à 300 mètres. Son épaisseur était très variable, mais jamais elle ne descendait au-dessous de 50 centimètres, tandis qu'en quelques endroits elle atteignait certainement jusqu'à 3 ou 4 mètres. Au lieu d'employer la dynamite ou la scie, le capitaine préféra charger la glace avec l'éperon de son navire.

Le *Proteus* s'éloignait de 100 à 150 mètres de la banquise, et se précipitait avec tout l'élan que lui donnait la vapeur. La force vive du choc était formidable ; la proue de fer entrait profondément dans l'étonnante barricade d'eau solidifiée. En un seul coup on gagnait une demi-longueur du navire. Pendant que le *Proteus* se démenait ainsi, l'équipage ne restait pas inactif : distribués en deux bordées, les marins et les soldats imprimaient un mouvement oscillatoire de bâbord à tribord, balancement ingénieux qui augmentait encore la dislocation de la banquise entamée par cette manœuvre hardie.



Le *Proteus* dans la baie de la Discovery. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Au bout de sept heures de travail, l'obstacle formidable était franchi, et l'on commençait à débarquer les provisions. On les entassait méthodiquement sous des tentes qui devaient servir d'abri provisoire en attendant le montage de la cabane du capitaine Howgate.

Le lieutenant profita du départ du *Proteus* pour renvoyer en Amérique deux hommes qui n'avaient pas les aptitudes physiques nécessaires pour braver des climats si rigoureux. On s'était aperçu, en inspectant leur mâchoire, qu'il leur manquait quelques molaires absolument indispensables pour déchirer ces cartouches qui se nomment la viande de phoque et qui sont indispensables pour une armée scientifique volant à la conquête du Pôle.

Le *Proteus* ramena également en Amérique M. Henry Clay, qui n'avait pas cru pouvoir se contenter du rôle qui lui avait été assigné.

Le lieutenant remit au *Proteus* un mémorandum détaillé qui devait régler la marche des expéditions de secours et dans lequel il déclarait qu'il quitterait le fort le 9 août 1883, date invariable et irrévocable si on n'était pas venu le ravitailler et lui donner des nouvelles d'Amérique. Dans le cas où les expéditions qu'on devait envoyer ne parviendraient pas à franchir les glaces, on devait hiverner à l'île Littleton, et avoir des vigies attentives aux signaux qui se feraient au cap Sabine. C'était le lieu vers lequel Greely annonçait l'intention bien arrêtée de se diriger par tous les moyens possibles en cas de retraite forcée, et où il pouvait peut-être arriver dans le dernier degré de famine, de détresse et d'épuisement.

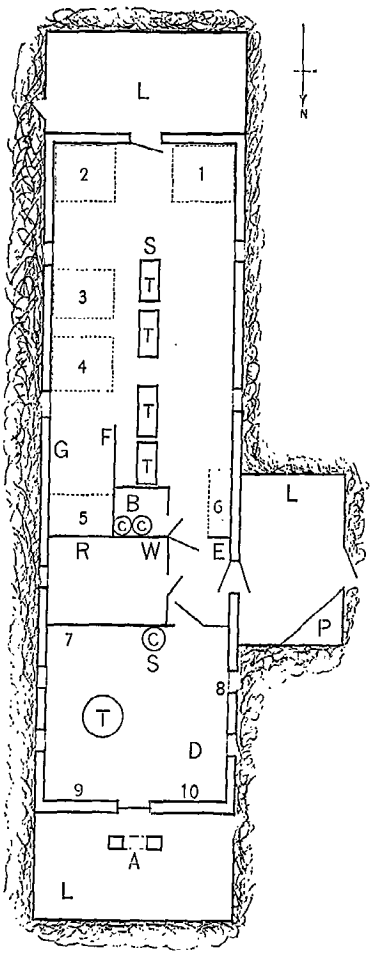
Si quelqu'un devait être soupçonné de ne pas accomplir d'une façon rigoureuse les prescriptions de ce document, c'étaient certainement les hardis explorateurs qui allaient s'enfermer derrière la banquise. Ce ne devaient pas être les marins américains qui avaient à leur disposition toutes les ressources que donne la civilisation à un des plus puissants États du monde moderne. Ce ne furent pas cependant les explorateurs qui manquèrent de parole ; leur excessive fidélité fut la seule et unique cause de leur malheur. Rien ne fut plus funeste, après la légèreté avec laquelle les engagements furent suivis par leurs compatriotes.

Le *Proteus* n'avait point encore disparu de l'horizon lorsque le lieutenant Kislingbury, mécontent des mesures prises par le lieutenant pour l'organisation intérieure, donna sa démission et manifesta le désir de retourner en Amérique comme M. Clay. Cette permission fut accordée, mais l'officier mécontent ne put parvenir à s'en servir, et malgré tous ses efforts, tous ses signaux désespérés, il ne réussit pas à faire comprendre au capitaine qu'un Américain courait après son navire pour demander une petite place à son bord. Il fut donc obligé de rejoindre ses camarades. Cependant ce désappointement ne modifia pas sa détermination ; il refusa de retirer sa démission. Comme le lieutenant ne pouvait laisser ce compatriote errer sans abri sur une terre si prodigieusement inhospitalière, il l'accepta comme un hôte qui avait place au feu, à la table, et, quand il le désirait, à la chasse et aux explorations, mais qui n'était assujetti à aucun travail officiel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoiqu'il n'eût plus de communications avec la terre, le *Proteus* resta en vue pendant un temps extraordinaire. On aurait pu dire qu'il quittait à regret la poignée d'hommes vaillants que l'on avait eu le tort impardonnable d'abandonner à eux-mêmes, non seulement sans expérience des choses de la mer, mais encore sans avoir à leur disposition des moyens de transport dont de vieux loups du Pôle Nord n'auraient pu se passer pour regagner leur patrie. La glace semblait faire des efforts inouïs pour prolonger indéfiniment la captivité du *Proteus*.

Mais, comme ce steamer était robuste, bien taillé, construit exprès pour la lutte contre les banquises, il finit par se dégager de leur étreinte en leur donnant l'assaut pour partir, comme il l'avait fait pour arriver. Aussi longtemps qu'ils purent suivre les péripéties de ce combat, les colons arctiques oublièrent jusqu'à la construction de la maison dont les frimas ne devaient pas tarder à faire le siège. Ils ne reprirent leurs travaux que le 26 août, à une heure de l'après-midi, lorsque, l'âme oppressée par l'idée de rester seuls en présence du froid éternel, ils virent les fumées du *Proteus* disparaître derrière les falaises du cap Distant.



(1 à 6. Couchettes).
1. Biederbick, Connell, Henry, Whisler.
2. Elison, Schneider, Cross, Lynn.
3. Salor, Long, Bender, Ellis.
4. Brainard, Frédérick, Ralston, Gardner.
5. Jewell, Israël, Rice.
6. Christiansen, Jens.
7. Docteur Pavy.
8. Lieutenant Kislingbury.
9. Lieutenant Lockwood.
10. Lieutenant Greely.

A. Horloge astronomique.
B. Salle de bains.
C. Cheminées.
D. Bureau.
E. Échelle du grenier.
F. Enregistreurs chronographiques et anémométriques.
G. Chronomètres.
L. Antichambre en toile à voile.
P. Trou à charbon.
R. Fourneau de cuisine.
S. Poêle.
T. Table.
W. Réservoir pour l'eau provenant de la fusion de la glace.

Mur de glace en hiver.

A Chaque C répond une cheminée, et à chaque S un poêle. — Le poêle des hommes avait un tuyau qui allait rejoindre sa cheminée.

Plan du Fort Conger.

Aussitôt que les colons arctiques se sentirent isolés, leur soin principal fut de dresser cet édifice d'un nouveau genre dont toutes les proportions avaient été étudiées et calculées dans le but de donner à ceux qui l'habiteraient le bien-être et la santé, en dépit des régions où la nature semble avoir interdit à la civilisation de jamais développer ses merveilles et de faire connaître ses joies.

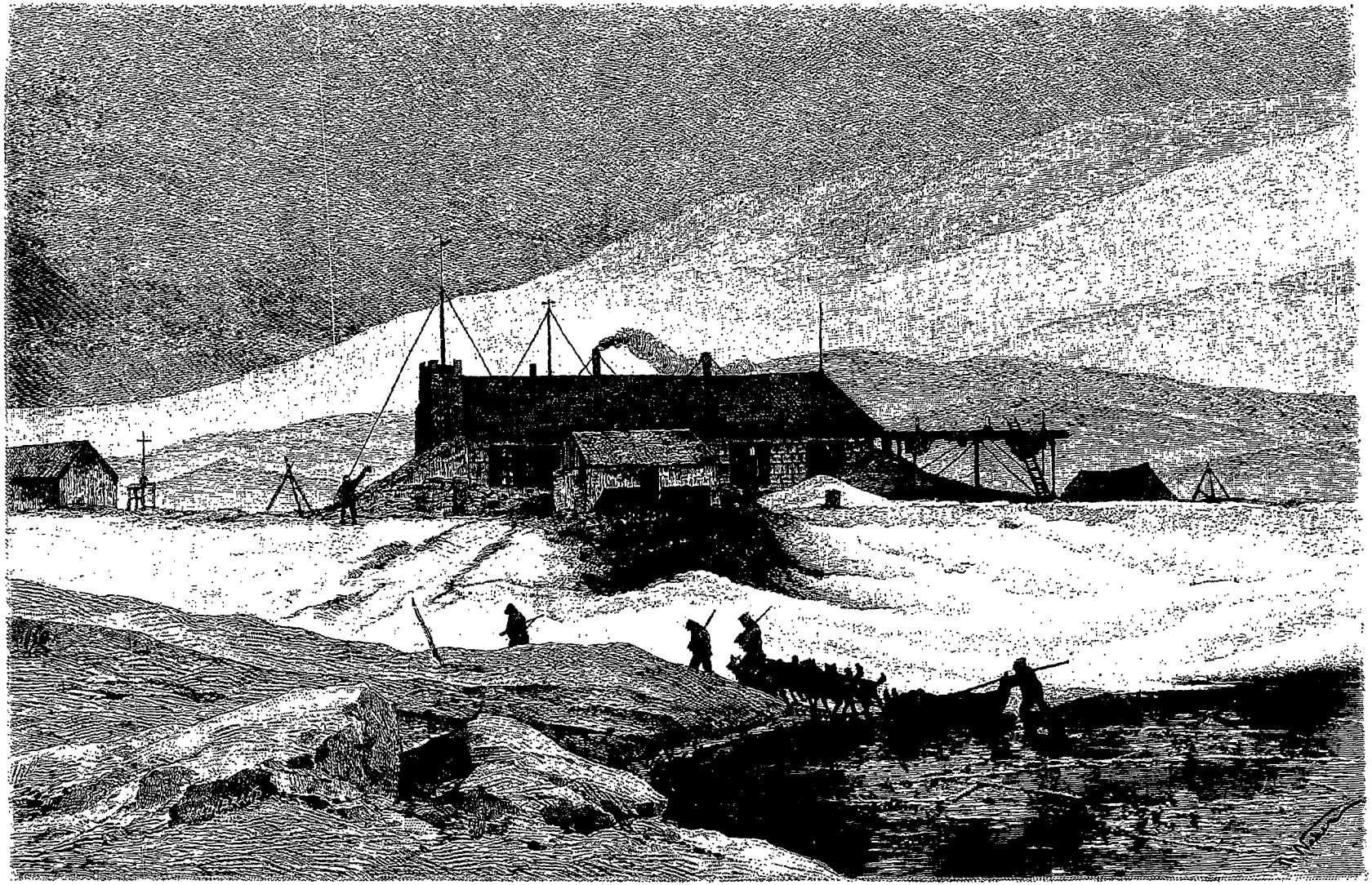
L'architecture de cette construction avait paru si difficile à déterminer, que le capitaine Howgate n'avait pris aucune décision définitive avant d'envoyer dans les régions polaires une expédition préliminaire, transportée par la *Florence*, et dont les observations avaient été longuement discutées.

Si l'on peut juger du mérite des conceptions humaines par le succès, on doit avoir une haute idée des combinaisons qui ont produit l'édifice auquel le lieutenant Greely donna le nom de *Fort Conger*, juste hommage rendu au sénateur dont l'éloquence a triomphé des sophismes d'un ministre ennemi du progrès. En effet, aussi longtemps que les colons arctiques ont pu vivre à l'abri des murailles en bois qu'ils avaient apportées d'Amérique, ils n'ont connu aucune des misères sous lesquelles la majeure partie devaient si cruellement succomber. Les catastrophes n'ont commencé à se produire que lorsqu'ils ont été conduits à abandonner ces fortifications derrière lesquelles ils avaient pu dompter un froid qui congelait le mercure de leurs thermomètres aussi facilement que l'eau des océans voisins, et qui les avait assiégés inutilement, à deux reprises différentes, pendant deux nuits ayant chacune plus de trois mois de durée.

Le Fort n'avait pas moins de 6 mètres de large, 20 mètres de long et 3 ou 4 mètres de haut, sans comprendre trois annexes en toiles, deux à chaque bout et une au milieu, possédant chacune une vingtaine de mètres carrés. La mise en place était donc une opération assez importante pour que l'on crût qu'elle serait longtemps prolongée. Mais, comme le soleil restait encore longtemps au-dessus de l'horizon et que l'hiver, qui avait fait son apparition depuis le 18, talonnait les colons, on travaillait de quatorze à seize heures par jour, de sorte que l'installation marcha avec une rapidité merveilleuse.

C'est le lundi 29 août que la gelée commença à se faire sentir d'une façon définitive. Elle dura sans interruption pendant une période de neuf mois, compre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fort Conger. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

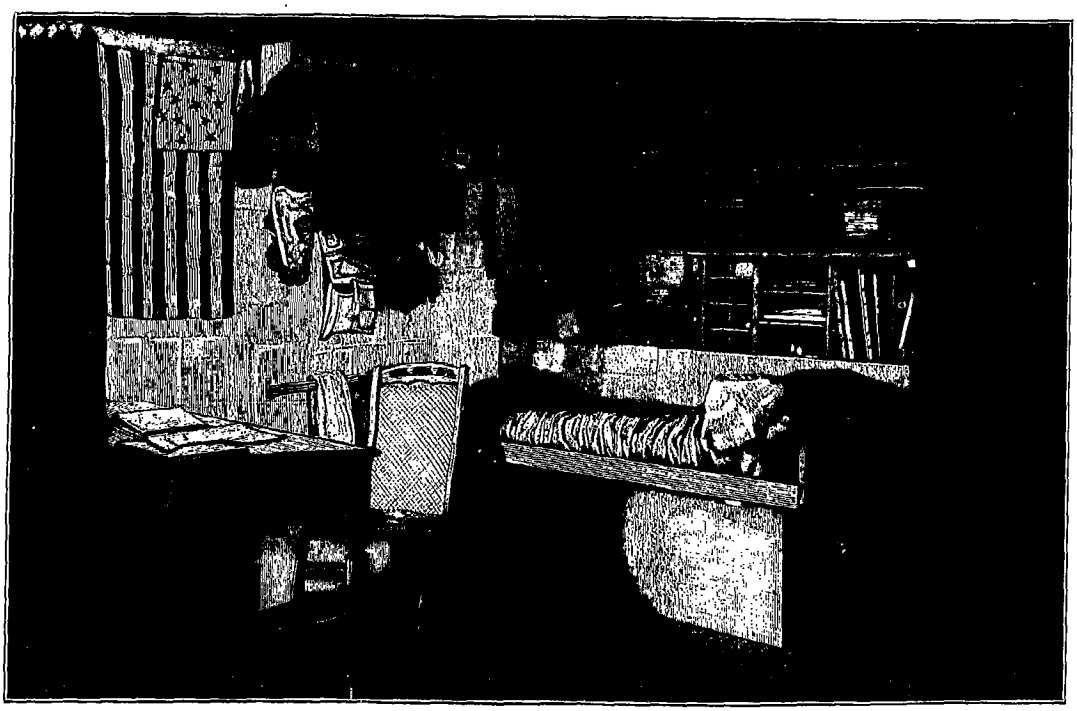
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant toute la durée de la nuit polaire, précédée et suivie de deux périodes un peu plus courtes, mais dont la seconde, malgré le retour du soleil, n'était pas toujours la moins pénible à supporter.

Le fort se composait en quelque sorte de deux maisons emboîtées l'une dans l'autre. En effet elles étaient formées chacune d'une paroi en madriers de 12 centimètres d'épaisseur et séparées l'une de l'autre par un espace vide d'environ 30 centimètres. La maison intérieure était en outre revêtue de planches bien jointes, soigneusement ajustées par les charpentiers de l'expédition; puis, avant de les poser, on avait cloué du papier goudronné sur les bois qui les soutenaient. Les madriers de la maison extérieure avaient été fixés verticalement et recouverts en dehors d'une autre enveloppe de papier goudronné beaucoup plus épais. Le toit était commun aux deux édifices, et toutes les murailles latérales venaient y aboutir. Il était doublé, lui aussi, de papier goudronné, mais la glace et la neige, qui ne tardèrent pas à s'y établir, empêchaient, beaucoup plus efficacement que les papiers goudronnés, toute perte de chaleur.

L'intérieur était partagé en trois chambres. La plus grande, de toute la largeur de la maison et presque carrée, était réservée aux officiers et au docteur, qui, sauf Kislingbury, placé du côté de la porte, occupaient chacun un angle.

Dans le *coin* du lieutenant se trouvait la bibliothè-



Le *coin* du lieutenant Greely au Fort Conger. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

que commune, fort riche en ouvrages sur le Pôle Nord, et, dans celui du docteur, la pharmacie. Les officiers pouvaient s'isoler en tirant des rideaux.

La seconde pièce était la cuisine, qui avait 4 mètres de long sur 2 de large. Elle renfermait le réservoir destiné à la provision d'eau obtenue à l'aide de la fusion de la glace douce. Cet appareil avait été combiné de manière non seulement à servir à cette opération essentielle, mais encore à toutes les manipulations du cuisinier et, par surcroît, à chauffer le dortoir des hommes. Ceux-ci étaient groupés par chambrées de quatre, excepté les Esquimaux, qui avaient été placés à part. La pièce où vivait tout ce monde était fort longue, et séparée en deux par une rangée de tables.

Il y avait trois portes de sortie, une à chaque bout et une au milieu; mais ces portes ne donnaient pas directement au dehors. Elles s'ouvraient dans trois annexes en toile à voile qui formaient comme autant d'antichambres par lesquelles on était obligé de circuler pour sortir. Cette disposition très simple ne permettait pas de passer sans transition de la température modérée qui régnait dans l'intérieur à celle qui sévissait sur toute la contrée. Elle n'était pas moins utile pour *s'écluser* lorsqu'on rentrait dans une chambre bien chauffée après avoir subi l'influence d'un air dont le contact suffit pour changer le mercure en substance semblable à du plomb.

Traduction et adaptation par Frédéric Bernard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nuages arctiques sur l'île Bellot. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN,

D'APRÈS « THREE YEARS OF ARCTIC SERVICE », PAR LE LIEUTENANT ADOLPHUS W. GREELY[1].

1881-1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Pendant la chute du jour.

Quel est l'homme assez maître de lui, assez sûr de l'avenir, qui ne se serait pas ému de l'extraordinaire rapidité avec laquelle les jours diminuaient?

Près du fort, l'île consacrée à la mémoire de notre compatriote Belot, un des héros de la recherche de Franklin, était couverte de sombres nuages. Ses formes sévères s'harmonisaient admirablement avec les plus tristes pensées, inévitables en pareille circonstance.

Le vingt-huitième jour d'août, chacun ayant pris possession de son cadre, et tout étant à peu près en ordre, le lieutenant résolut de célébrer le repos dominical comme on le fait dans les pays protestants. Le matin, il réunit toute la colonie dans la chambre réservée aux officiers et donna lecture de passages de la Bible qu'il crut en harmonie avec la situation dans laquelle la garnison du Fort allait se trouver.

Pour secouer la torpeur où l'inaction les eût plongés, et voulant d'ailleurs s'aguerrir, les explorateurs commencèrent dès le lundi 29 à faire leurs premières excursions. Lockwood fut chargé de reconnaître les environs du Fort. Il partit pour la baie Saint-Patrick, vers l'ouest, pendant que le docteur Pavy recevait l'ordre de s'avancer vers le nord afin de rechercher les traces de l'expédition de la *Jeannette*, qui avait, comme on le sait, attaqué le Pôle par la baie de Baffin, et sur le compte de laquelle on était très inquiet. Rien n'empêchait de supposer que, ayant réussi plus ou moins dans son projet principal, le capitaine De Long était au moins parvenu à atteindre les terres explorées par Beaumont et Aldrich, au nord-est et au nord-ouest de la baie lors de l'expédition de sir George. Le cœur de Pavy palpitait d'orgueilleuses espérances en songeant à la perspective d'arracher de braves marins à la plus cruelle de toutes les morts.

La glace provenant de la congélation de l'eau de mer est souvent couverte d'une sorte de *saumure* très

1. Suite. — Voyez t. LII, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riche en sel, qui ne se solidifie jamais complètement et qui, si les voyageurs n'y prennent garde, entretient leurs extrémités inférieures dans un état constant d'humidité, qu'elles ne sauraient subir impunément. Aussi, lorsque Lockwood revint de son excursion, qui pourtant ne fut pas très longue, il avait un pied gelé.

Le docteur ne put parvenir jusqu'au cap Joseph-Henry, du haut duquel il espérait apercevoir les naufragés, mais il réussit à atteindre le fond de la baie Saint-Patrick en traversant en ligne droite la région qui la sépare du fort; de cette station il gagna par le même procédé le mont Beaufort, près du cap Beechy. Continuant encore sa marche vers le nord, il atteignit, après quatre jours de voyage, le sommet du cap Union. Faisant alors l'ascension d'un pic de 350 mètres d'altitude, il inspecta à son aise un horizon admirablement clair, splendidement étendu, mais il ne put discerner aucune trace de ceux qu'il cherchait; en ce moment ces infortunés traçaient leur sillon lugubre vers les rivages inhospitaliers de la Sibérie.

Du haut de cet observatoire, le docteur reconnut, à sa grande joie, que la barrière de glace qui soudait la Terre de Grinnell au Groenland et traversait le détroit de Robeson ne s'étendait pas vers le nord. Dans la répartition de la glace et de l'eau, la latitude entre certainement pour beaucoup, mais le hasard joue cependant un rôle considérable. A partir du cap Union, jusqu'à perte de vue dans la direction du Pôle, courait

Le traîneau envoyé au sergent Rice. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

une vaste rue d'eau dans laquelle un steamer aurait pu s'engager sans aucun danger.

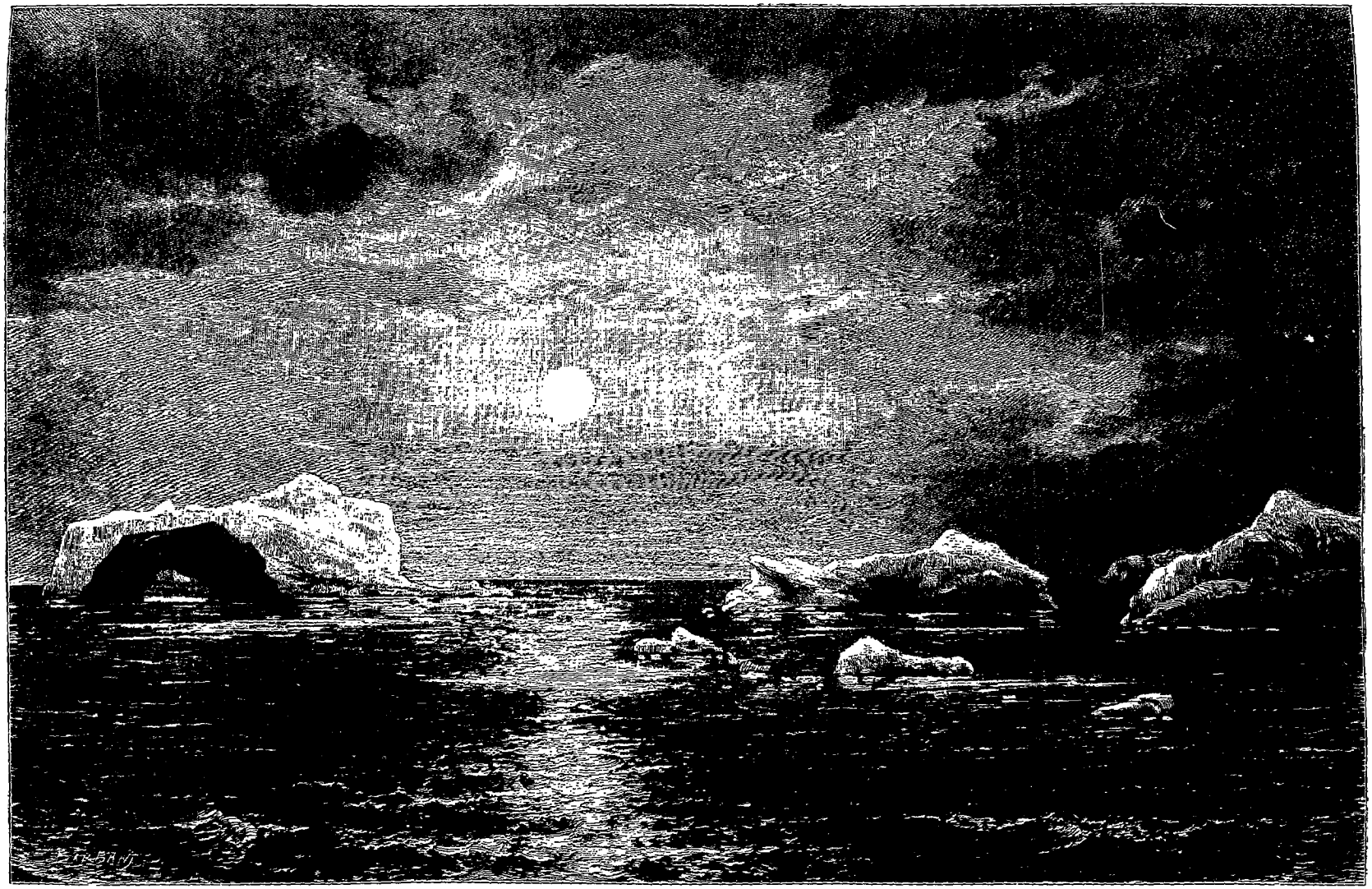
En revenant au Fort, le docteur constata que le dépôt laissé dans la baie Lincoln par sir George était en désordre. Une forte tempête du nord l'avait tout bouleversé. La viande, c'est-à-dire la partie la plus substantielle des approvisionnements, était encore en très bon état, mais le pain et les pommes de terre avaient souffert de l'humidité, le sucre s'était fondu, presque tout le rhum avait fui.

La baie Lincoln n'était pas déserte, car Rice y tua un lièvre; de plus le docteur découvrit une mine de charbon analogue à celle de la baie de Lady Franklin.

Au moment où l'on traversait une lame peu épaisse, le pied de Rice passa à travers la jeune glace, et l'eau s'introduisit dans sa chaussure. L'impression du froid donna lieu à une attaque de rhumatisme tellement violente que, malgré l'assistance de Pavy, qui lui donnait le bras, le sergent put à peine se traîner jusqu'à la baie Saint-Patrick. Le docteur dressa la tente qui se trouvait dans le traîneau, et, après avoir donné à son compagnon tous les secours possibles, il alla rapidement au Fort pour chercher du secours.

Immédiatement le lieutenant envoya le sergent Brainard avec du café chaud, de la nourriture fraîchement préparée, une bouteille de sauterne et les cordiaux nécessaires, afin que le malade pût se réconforter en attendant les moyens de transport. Trois heures après arrivaient quatre hommes avec un brancard pour transporter leur camarade au sommet des falaises à pic qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



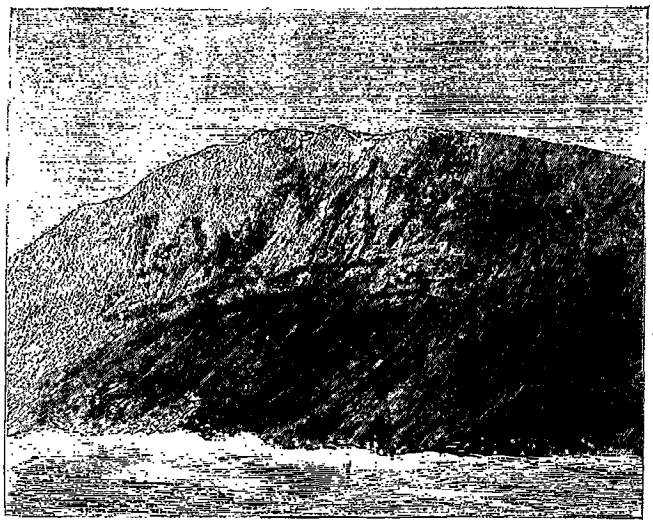
Rue d'eau au large du cap Union. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couronnent la baie Saint-Patrick, où le traîneau l'attendait pour le conduire au Fort. Les porteurs avaient à suivre une si longue route pour atteindre ce point, que l'on fut obligé de demander une autre escouade.

En attendant ce renfort, les hommes qui étaient restés avec Rice découvrirent sur le rivage un pin qui n'avait pas moins de trente pouces de circonférence et trente pieds de longueur. Ce conifère avait été apporté par quelque tempête du nord, sans doute après avoir traversé le mystérieux bassin polaire! N'était-ce pas une épave des côtes lointaines de Sibérie? Au lieu de chercher à pénétrer ce problème, les soldats s'en emparèrent, débitèrent le tronc à coups de hache et allumèrent un bon feu auprès de la tente de leur camarade. Pour la première fois un peu de flamme égaya ces régions glacées.

Pendant ce temps le lieutenant songeait aussi à établir des dépôts de vivres pour faciliter les futures explorations. Voyant que les détroits étaient libres, il envoya le sergent Brainard au cap Beechy pour transporter environ mille kilogrammes de combustible et de provisions sur la côte du Groenland. Si le sergent avait eu à sa disposition la chaloupe à vapeur, cette opération n'aurait offert aucune difficulté; malheureusement on avait laissé bloquer cette embarcation par des glaces déjà si épaisses que l'on ne pouvait songer à s'en servir; il fallut faire exécuter cette opération par la baleinière, armée de quatre paires de rames.



Entrée de la vallée des Vents. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 1er septembre, après avoir joué de l'aviron pendant tout un jour, Brainard arrivait au cap Beechy et déposait ses provisions sur le rivage. Mais, pendant qu'il s'acquittait de sa tâche, la glace augmentait avec tant de rapidité qu'il fut obligé de revenir à pied en laissant au cap, en même temps que la tente et les vivres, le bateau à l'aide duquel il les avait apportés.

En établissant un autre dépôt au cap Murchison, on découvrit un canot, une voiture et un traîneau abandonnés par les Anglais. Ces objets furent réparés et mis en état. En même temps que le lieutenant exécutait une première reconnaissance à l'entrée de la vallée des Vents, le docteur donnait l'assaut au cap Joseph-Henry. Nous ne pouvons raconter en détail les cinq tentatives infructueuses auxquelles il procéda successivement, et pendant lesquelles il s'écartait progressivement du Fort. Pavy fut le premier explorateur qui sortit réellement des limites de ce que l'on peut appeler la banlieue de la colonie.

Quelque envie démesurée qu'il eût d'atteindre cette haute pointe de terre, le docteur fut obligé de reconnaître qu'il était inutile de continuer à lutter ainsi contre la nature. Il finit par conseiller au lieutenant de suspendre toutes les explorations d'automne, et d'attendre, comme l'avait fait sir George, que les froids terribles de l'hiver eussent complètement soudé les glaçons.

V

Au milieu des ténèbres.

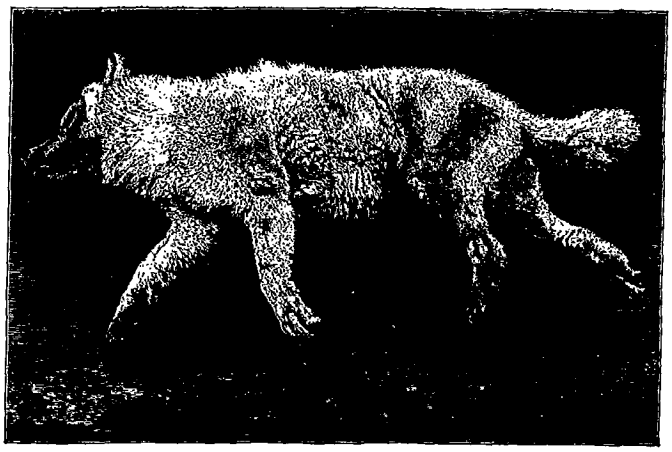
Dans ses explorations de l'automne, le lieutenant eut l'occasion d'étudier les mœurs des bœufs musqués, qui, ne connaissant pas l'homme et les moyens de destruction dont il dispose, se laissaient assez facilement approcher. Il s'était aperçu que ces animaux arrivent à atteindre les dryas et les saxifrages d'une façon fort singulière et qui témoigne d'une étrange industrie. En effet, ils commencent par écarter avec leurs pieds la neige qui recouvre les plantes dont ils se nourrissent, puis ils les détachent de leur racine en grattant la surface du roc à l'aide des cornes dont ils sont armés et qui leur donnent un aspect formidable malgré leur naturel inoffensif.

Les nombreux brouillards qui troublent la transparence de l'air dans les régions arctiques, dès que la terre se refroidit, sont tellement variés que le lieutenant eut l'occasion de confirmer une remarque de Franklin, et de constater qu'ils grossissent énormément les objets qu'ils n'empêchent pas de voir complètement. C'est un effet d'optique du même genre que l'augmentation de diamètre apparent de la lune lorsqu'elle se trouve près de l'horizon et que ses rayons nous arrivent après avoir franchi une atmosphère chargée d'humidité, qui produit quelquefois des illusions étranges, bizarres, déconcertantes.

Le 13 septembre, le Fort se trouva entouré par une bande de loups qui semblaient avoir la taille de poulains d'un an, et dont la silhouette efflanquée avait quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que chose de peu rassurant. Malgré leur voracité, ces animaux se tenaient à distance respectueuse, de sorte qu'il fut impossible d'en abattre un seul spécimen. Ils disparurent en aussi grand nombre qu'ils étaient venus. Ces visiteurs incommodes sont très difficiles à ramasser, même quand on les blesse à mort. Quelques jours après, un des chasseurs arriva à loger une balle en plein corps de l'un d'eux, mais ce fauve disparut en laissant sur la neige une longue trace de sang. Il parvint à mourir dans quelque ravin éloigné, comme s'il avait tenu à dérober sa dépouille à son vainqueur. Un peu plus tard un autre loup s'approcha tellement du Fort, que le lieutenant Kislingbury le prit pour un des chiens. Revenant assez tôt de son erreur, il lâcha un coup de fusil, qui n'eut d'autre effet que de rougir un peu la neige, et l'animal blessé s'éloigna; mais, quand on vit qu'il allait disparaître comme le précédent, on se mit à sa poursuite. Lorsqu'on finit par l'atteindre, on s'aperçut qu'il avait eu la force de courir aussi longtemps qu'il était resté une goutte de sang dans ses veines. Quand il s'arrêta, ce n'était plus qu'une masse sèche et froide, qui tomba sur la neige sans faire le moindre mouvement.



Loup arctique. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Afin de se débarrasser des visites de tous les rôdeurs que l'on rencontre dans ces solitudes, le lieutenant imagina d'empoisonner de la viande et de s'en servir comme d'appât. Mais ce truc ne réussit que médiocrement. On ne ramassa dans toute la saison que quatre carcasses de loups et une seule de renard. Peut-être nombre de ces voraces ont-ils péri loin du Fort; peut-être aussi bon nombre ont-ils échappé, car Kislingbury prétend avoir remarqué que les renards avaient l'instinct de manger la viande saine et de laisser intact le poison?

Que de fois on a pu constater que, après le froid et l'absence de nourriture, le plus terrible ennemi de l'explorateur du Pôle Nord est la triste monotonie des nuits qui se succèdent sans interruption depuis le moment où le soleil a disparu jusqu'à son retour. Un des principaux objets qui excitent la sagacité des chefs d'expédition est donc de lutter contre cette sorte de paralysie intellectuelle qui rejaillit si profondément sur la santé. Dès le lendemain du jour où l'on alluma les lampes pour la première fois (18 septembre), le lieutenant imagina de fêter la naissance de chaque colon à mesure que se produirait son anniversaire. Le soldat qui inaugurait cette mode fort égalitaire entrait dans sa vingt-quatrième année. En l'honneur de son arrivée dans le monde, on l'exempta de corvées pendant toute la journée, et on le chargea de dresser la carte du petit banquet célébré en son honneur. Enfin on lui fit présent d'un quart de rhum, avec la liberté d'en disposer à sa guise, c'est-à-dire de le boire, de le donner ou de le vendre.

Avant de faire ses adieux aux habitants du Fort, le soleil chercha à se multiplier à l'aide de ces nuages glacés qui donnent lieu à de si surprenantes apparitions, même dans nos régions tempérées, et qui produisent sous le cercle arctique d'étourdissantes illuminations. Les parhélies furent des phénomènes presque quotidiens dans le mois de septembre.

Le 26 on vit apparaître la partie supérieure de deux cercles irisés dont le soleil occupait le centre et qui avaient 23 et 46 degrés. Sur la même horizontale que l'astre, et aux quatre points où cette ligne coupait les deux cercles, brillaient quatre soleils réfléchis, presque aussi lumineux que le vrai. Tous les quatre avaient un disque presque exactement circulaire.

Au-dessus du soleil, dans le même plan vertical, on en voyait encore deux autres, soit six en tout. Un peu plus tard on aperçut un halo lunaire tellement semblable au précédent, à part l'éclat et les teintes, que le même dessin put servir aux deux. Les nuages dont l'intercalation produisait ces magnifiques phénomènes étaient si rapprochés de la surface de la terre, que l'on vit distinctement se profiler, derrière une portion d'un des cercles, une colline qui n'était qu'à un kilomètre du Fort. Un des sergents prétend même avoir aperçu à la fin de la saison un faux soleil brillant sur la muraille de l'observatoire météorologique, dont il n'était cependant séparé que par une cinquantaine de pas.

Ces belles observations montrent que les explorateurs du Pôle vivent au milieu des nuages de glaces que les grimpeurs vont chercher au sommet du Mont-Blanc, et que les aéronautes poursuivent jusque dans les hautes régions de l'air.

Le lieutenant remarqua que le halo du 21 septembre fut immédiatement suivi d'une aurore boréale, comme s'il y avait entre ces phénomènes quelque mystérieux lien de parenté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la fin de septembre, un incendie occasionné par la chute d'une lampe à pétrole détruisit rapidement une tente qui contenait une partie des outils du charpentier, et appela involontairement l'attention de tous les colons sur la fragilité du bien-être réel dont ils étaient entourés. Car il suffisait d'un accident analogue pour que le Fort devînt la proie des flammes et que ses infortunés habitants se vissent exposés aux rigueurs de l'hiver. C'est un genre de catastrophes auquel les maisons de glace des indigènes ne sont pas exposées, avantage qui compense bien, on doit le reconnaître, quelques inconvénients.

Cet incendie eut le bon effet d'augmenter la vigilance et de démontrer la nécessité d'organiser d'une façon irréprochable les secours contre le feu. Dès que la glace de pied eut pris une épaisseur notable, le lieutenant y fit creuser ce que l'on pourrait appeler une bouche d'incendie. Afin de tenir tout son monde en haleine, il donna successivement deux alertes.

Pendant ce temps le soleil baissait avec une rapidité inouïe dans nos climats. Le 21 septembre il y avait eu un peu plus de douze heures de jour. Le 8 octobre on ne pouvait plus éteindre la lampe que de onze heures et demie à midi et demi, et le 15 du même mois on attendit inutilement le retour de la lumière. Vainement le vent chassa les nuages blanchâtres que le soleil éclairait encore par de lointains reflets. La partie du ciel qu'ils cachaient passa au jaune; mais, quoique l'on eût aperçu les doigts rosés de l'aurore, l'astre lui-même ne parut pas aux portes de l'orient. On vit monter vers le firmament quelques colonnes de vapeurs purpurines indiquant ses lointains et inutiles efforts; semblable au feu des Vestales, celui de la lampe devait désormais brûler sans aucune interruption.

Le lieutenant Kislingbury avait profité des derniers rayons du jour arctique pour observer un des plus curieux phénomènes zoologiques de ces régions. Les ptarmigans (*Lagopus rupestris*), qui ont dans l'été un plumage brun et noir, avaient pris pour ainsi dire la livrée de la neige, et étaient devenus tout à fait blancs.

Pour fortifier le corps, on avait un régime excellent, régulier, une température suffisamment élevée, réglée à l'aide de thermomètres nombreux, une ventilation assurée, des heures de promenades réglementaires et obligatoires, et des bains destinés à entretenir la peau dans un état constant de souplesse et de propreté absolue. Non seulement les hommes avaient l'ordre de recourir au docteur aussitôt qu'ils ressentaient la moindre indisposition, mais Pavy procédait à des visites et à des inspections fréquentes, afin de prévenir le mal et de ne pas laisser les simples engelures donner naissance à de véritables plaies.

Les observations météorologiques sont la spécialité du *Signal Corps*, et tous les membres de ce régiment scientifique sont dressés à l'art, plus difficile qu'on ne le pense, de les exécuter d'une façon irréprochable. Le lieutenant a donc pu suivre à la lettre les instructions données par le comité directeur à toutes les stations de l'Union polaire, en y joignant d'autres lectures d'instruments spéciaux.

La partie considérée comme la plus importante était, sans contredit, l'étude du magnétisme terrestre, que la moindre quantité de fer peut rendre difficile. Aussi avait-on formé le projet héroïque de condamner l'observateur à se passer de feu, afin d'éviter la présence d'un poêle. Mais on finit par reconnaître, surtout lorsque l'on fut arrivé au moment où commença la série des treize mois (août 1882 à septembre 1883), qu'il fallait tenir compte des besoins de la nature humaine, et sacrifier quelques décimales à la santé, à la vie même des observateurs. On mit alors dans l'observatoire magnétique une petite cheminée à la prussienne avec un tuyau en tôle.

Les bons soins et la patience du lieutenant avaient produit leur effet habituel sur les chiens recrutés à Godhavn, mais il avait été impossible de mettre un terme aux rivalités des deux clans, qui se considéraient comme deux nations ennemies, peut-être à cause de l'hostilité des rois qu'ils s'étaient donnés.

Les mères qui étaient pleines lors du départ du Groenland avaient mis bas de la façon la plus heureuse. Une chienne jalouse de Gipsy parvint à dévorer la portée que la reine des chiens de Godhavn élevait avec un soin touchant. Cette excellente bête chercha à se consoler en donnant à téter aux petits des autres chiennes, et sa charité ne faisait point exception pour ceux de la traîtresse qui avait si tragiquement terminé la carrière de sa progéniture.

Comme l'observation des mœurs de ce peuple à quatre pattes n'aurait pas constitué une distraction suffisante, on essaya des représentations théâtrales dans le genre de celles qui avaient lieu dans l'hivernage de sir George, et l'on publia même quelques numéros d'un journal satirique intitulé la *Lune arctique*. Le titre était heureux, car, pendant l'absence du soleil, les explorateurs du Pôle Nord éprouvent un charme indéfinissable à contempler la lumière de notre satellite. Mais le public était trop peu nombreux, peut-être trop difficile, de sorte que la *Lune arctique* n'eut que deux ou trois numéros, *manuscrits*. Le lieutenant ne crut pas devoir imiter sir George, qui en donna un fac-similé dans son ouvrage. Nous n'avons donc pas le moyen d'apprécier le mérite de cette publication.

La ressource de la lecture de la Bible n'aurait point offert peut-être assez de variété; aussi le lieutenant et le docteur entreprirent-ils de faire des conférences sur différents sujets scientifiques ou historiques. Le lieutenant se chargea surtout de compléter l'éducation physique de ses subordonnés et de les mettre au courant de toutes les opérations délicates, multipliées, auxquelles ils devaient procéder journellement. Pavy raconta en détail l'histoire des conquêtes des Français en Afrique et la vie extraordinaire de Napoléon, dont le nom excitera dans tous les siècles une curiosité en quelque sorte inextinguible, et qui demeure attaché à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos annales aussi intimement qu'Alexandre l'est à celles de la Grèce, César aux fastes de Rome et Cromwell aux légendes de la Grande-Bretagne.

La folie de l'isolement se fait sentir même sur les Esquimaux. Il n'y a que la vie de famille qui puisse défendre ces natures grossières mais sensibles contre les atteintes de ce mal terrible. Le capitaine Hall, qui de tous les explorateurs a le mieux compris ce peuple étrange, avait pris avec lui les enfants et les femmes de ses guides.

L'attraction folle qu'exercent ces beautés arctiques, que nous trouvons si laides, sur leurs époux est tellement irrésistible que l'Esquimau Jens prit la fuite afin de revoir son épouse pendant quelques instants. Ce n'était pas l'espérance insensée de regagner le village de Proven, dont il était séparé par une distance presque aussi grande que celle qui sépare Paris de Marseille : il voulait monter sur une montagne assez élevée pour pouvoir se rendre compte, par un pouvoir magique, de ce qui se passait dans la hutte de neige où sa famille, entassée autour d'une lampe fumeuse, se chauffait d'une façon puante mais économique jusqu'au jour où le soleil viendrait lui permettre de nouveau de chasser les veaux marins.

Quoique le docteur fût au courant de ces superstitions extravagantes, ce n'est pas sans peine qu'il parvint à rattraper le fugitif, qui s'était dirigé vers le nord et était presque arrivé au cap Murchison, où il devait exécuter son invocation. Le fugitif reprit sans murmurer ses fonctions, et on lui pardonna son escapade.

Bœuf musque (voy. p. 20). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

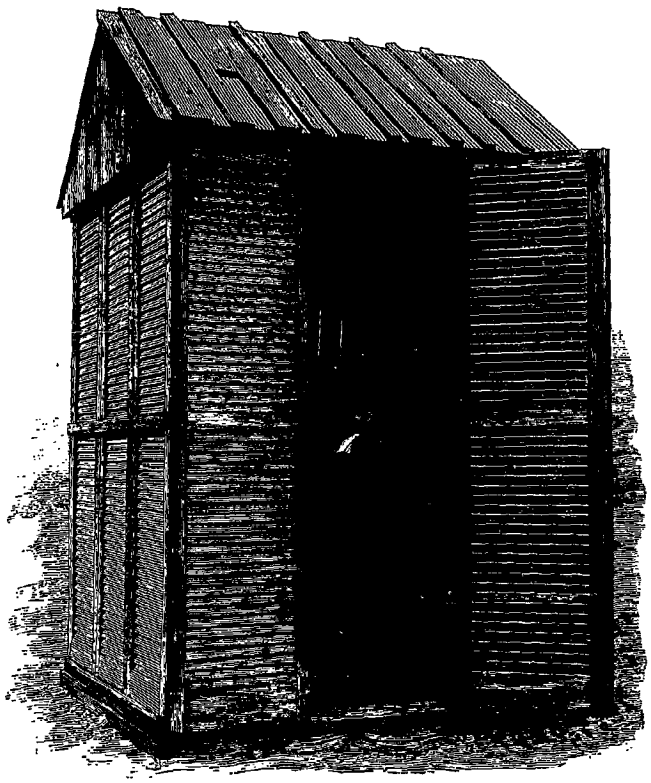
Mais sa fugue faillit coûter cher : un sergent se démit l'épaule dans une chute qu'il fit en courant sur des neiges rocailleuses sans y voir suffisamment clair; un soldat qui s'était lancé à sa poursuite, sans songer qu'il était trop légèrement vêtu pour sortir sans imprudence par une température de 34 degrés centigrades au-dessous de zéro, tomba presque gelé. L'infortuné eût été perdu si l'on ne fût accouru à son secours avec un traîneau du Fort. Il fallut employer la force pour lui faire parcourir, malgré lui, les trois ou quatre kilomètres qui le séparaient du logis. Cette résistance au mouvement est un phénomène commun chez les personnes atteintes de congélation. En effet, il semble que la volonté soit paralysée avant que les muscles eux-mêmes soient devenus incapables de lui obéir. Aux souffrances aiguës que l'on éprouve dans les premiers instants, succède une sorte de bien-être étrange, d'extase pernicieuse, et l'on attend la mort avec une espèce de ravissement inexplicable.

Le maximum d'obscurité arriva le 12 décembre; soudain le fort fut enveloppé d'un brouillard épais, empêchant complètement la clarté des étoiles de se montrer. Au contraire, lors du solstice d'hiver, le paysage nocturne fut relativement assez gai. Il était descendu sur la terre une sorte de cirrus formé de très fines paillettes de glace qui réfléchissaient dans tous les sens la lumière des corps célestes; on eût dit que les airs étaient remplis de faibles phosphorescences dans lesquelles un poète aurait vu certainement voltiger les âmes des trépassés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi le lieutenant écrivit-il dans son livre de notes des réflexions rassurantes prouvant que l'heureux aspect du ciel avait rejailli sur sa pensée.

Les minima polaires sont importants à connaître, parce qu'ils peuvent donner une mesure approximative de la terrible température qui règne dans le milieu céleste, puisque c'est le rayonnement vers l'espace qui produit cet incroyable refroidissement. Le minimum observé sous l'abri pendant la saison de 1881-1882 fut de 52 degrés au-dessous de zéro, le 3 février. Il est donc probable qu'on ne s'écarterait pas beaucoup de la vérité en fixant dans les environs de 60 degrés celui que l'on pourrait observer, en se plaçant dans les conditions les plus favorables à un énergique refroidissement. Une expérience des plus curieuses a montré la sagesse de la pratique suivie par les Groenlandais, qui couvrent de neige, comme on le sait, la cabane dans laquelle ils se réfugient, ou qui souvent se bornent à employer la neige elle-même pour édifier les tanières dans lesquelles ils attendent la belle saison. Une maison de neige dans laquelle on n'avait jamais fait de feu, et à laquelle on s'était borné à mettre une porte, avait une température de 27 degrés de froid, pendant qu'à l'extérieur il gelait à 45 degrés. La simple interposition de la couche d'eau solidifiée qui protégeait cette cavité avait donc empêché le thermomètre de perdre 18 degrés.



Observatoire (voy. p. 22). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Au milieu de la période des grands froids de février, qui coïncide, comme dans les régions tempérées, avec la présence d'un anticyclone, c'est-à-dire avec un maximum de pression barométrique, un sergent tua un lièvre, qui, très gras, avait trouvé par conséquent à brouter, comme les bœufs musqués, des touffes de saxifrages cachées sous la neige. Le poil de cet animal, si peu sensible au rayonnement, était fort long et aussi fin que des cheveux féminins. Il était d'un blanc de neige, excepté un petit nombre de brins noirs qui pendaient au bout de chaque oreille et donnaient une idée de son pelage d'été. Il faut que ces animaux aient le sang d'une chaleur extraordinaire pour résister au froid terrible qui domine autour d'eux. Loin de dormir comme les marmottes ou les animaux hibernants, ils sont d'une vivacité extraordinaire et font des bonds d'une grande étendue, sans que leurs pattes de devant touchent le sol. Les traces laissées par un lièvre que poursuivit inutilement un des sergents donnaient un peu moins de trois mètres pour la longueur de chaque saut.

Vers la fin de février, le sergent Brainard découvrit un arbre pétrifié, placé à une hauteur de 900 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui peut être considéré comme un témoin irrécusable des richesses végétales de ce pays que des peuples heureux habitaient peut-être à l'époque où des neiges éternelles couvraient impitoyablement notre belle France. Ce monument de la gloire passée de la Terre de Grinnell sortait de la neige sur une longueur d'un ou deux pieds. A la base, la section avait dix-huit pouces de diamètre, et au sommet elle n'en avait plus que cinq. Au niveau de la neige elle en avait encore onze.

Dans les climats que nous trouvons rigoureux on peut mesurer la longueur et la sévérité des hivers au nombre de jours pendant lesquels la gelée dure sans interruption. A la baie c'est avec le mercure que l'on a fait l'observation correspondante, et l'on constata avec surprise qu'il était resté gelé seize jours et cinq heures. Sir George n'avait trouvé que douze jours en 1876, et Kane cinq jours à une latitude sensiblement inférieure, il est vrai. L'essence de térébenthine resta liquide, mais donna naissance à un sédiment; l'éther sulfurique montra de petits cristaux restant en suspension dans le liquide. Il en fut de même du chloroforme, mais le froid ne fit former aucun dépôt, et les cristaux avaient la forme de fines aiguilles. Le rhum de la Jamaïque prit une consistance sirupeuse sans la manifestation d'aucune matière solide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Départ du docteur Pavy (voy. p. 261). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

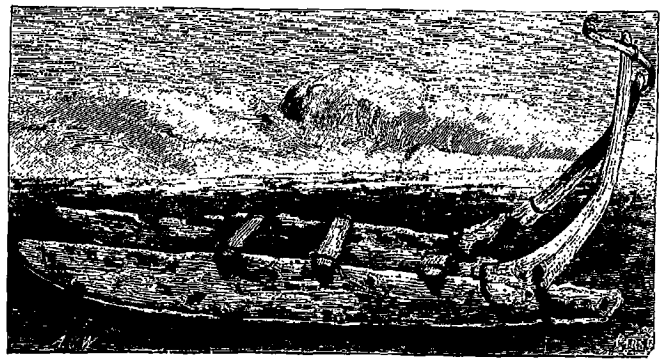
Quant à l'eau de-vie ordinaire, elle se prenait en moins d'une heure. L'acide nitrique donna naissance à une substance solide qui ressemblait à du lard. Quatre parties d'alcool contre une d'eau ne se congelaient pas, mais semblaient s'épaissir. L'alcool rectifié et l'acide chlorhydrique ne manifestaient aucun signe quelconque de modification dans leurs propriétés physiques.

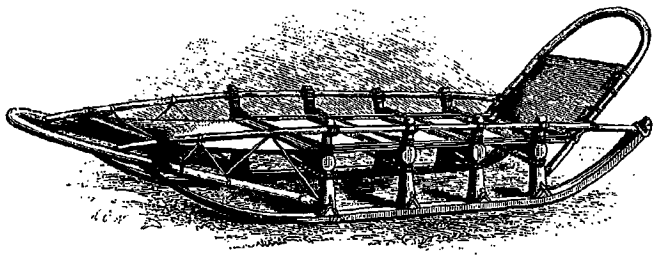
Les chiens ne paraissaient point s'apercevoir de ce qui se passait autour d'eux; ils dédaignaient de se réfugier sous une tente; le seul signe de souffrance qu'ils donnassent était de lever alternativement un pied en l'air, comme si le contact du sol leur faisait éprouver la sensation brûlante qui provient d'un froid intense. Leur attitude était celle d'un quadrupède qui, placé sur une plaque chaude, chercherait à soulager successivement ses diverses pattes en les soustrayant tour à tour au contact gênant.

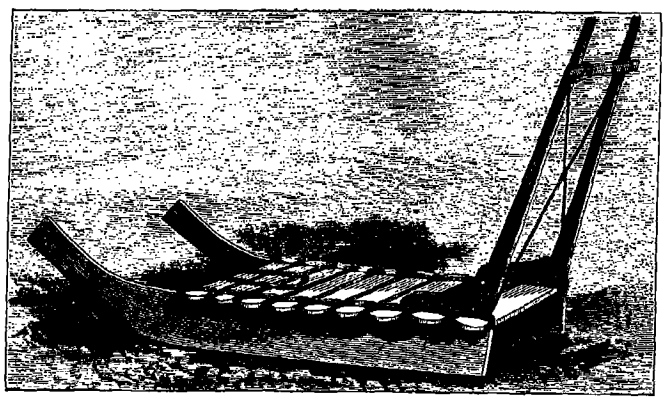
Le froid qui tue est le plus énergique et le plus savant de tous les embaumeurs. On sait que dans les banquises boréales on a trouvé des cadavres de mastodontes pralinés de glace depuis des milliers d'années et dont les chiens des Samoyèdes ont fait leurs régals.

Le lieutenant employa ce procédé économique pour la construction du garde-manger, qui fut établi en plein air.

Les premières explorations qui eurent lieu au retour de la lumière furent exécutées par Lockwood avec une noble persévérance, montrant que le champion des Américains cherchait à s'aguerrir afin de s'élever le plus possible vers le nord-est, région dans laquelle il semblait facile de dépasser Beaumont, le héros de l'expédition de Nares.







Modèles de traîneaux. — Gravures empruntées à l'édition anglaise.

En effet, de ce côté la terre semblait monter obliquement vers le Pôle.

Ces premières tentatives amenèrent des discussions et des expériences sur la longueur à donner aux traîneaux et sur la disposition générale la plus avantageuse. Les traîneaux de l'expédition étaient formés de brancards en bois renforcés par des plaques de fer forgé et pesaient 95 livres anglaises (un peu plus de 35 kilogrammes). Le docteur proposait de les diminuer de longueur, mais le lieutenant tint à les allonger de 7 à 8 centimètres, quoique ce changement eût l'inconvénient de porter le poids à 40 kilogrammes. Quelque temps après l'exécution de cette opération, on trouva au cap Baird, par 81°3′ de latitude nord, un ancien traîneau groenlandais qui donnait raison à cette manière de faire, car il avait précisément les dimensions nouvelles. Mais le modèle que le lieutenant préféra à tous est celui qui a été employé dans ses expéditions antérieures. Il est construit avec des pièces de bois doublées d'acier assemblées par des cordages, de sorte que l'on peut emporter un brancard de rechange, précaution qu'on ne devrait jamais négliger dans ces courses longues et dangereuses.

VI

Expédition du docteur Pavy.

Pavy partit pour le Nord le 19 mars avec un traîneau et deux hommes, le sergent Rice et l'Esquimau Jens. En même temps le lieutenant envoya un traî-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

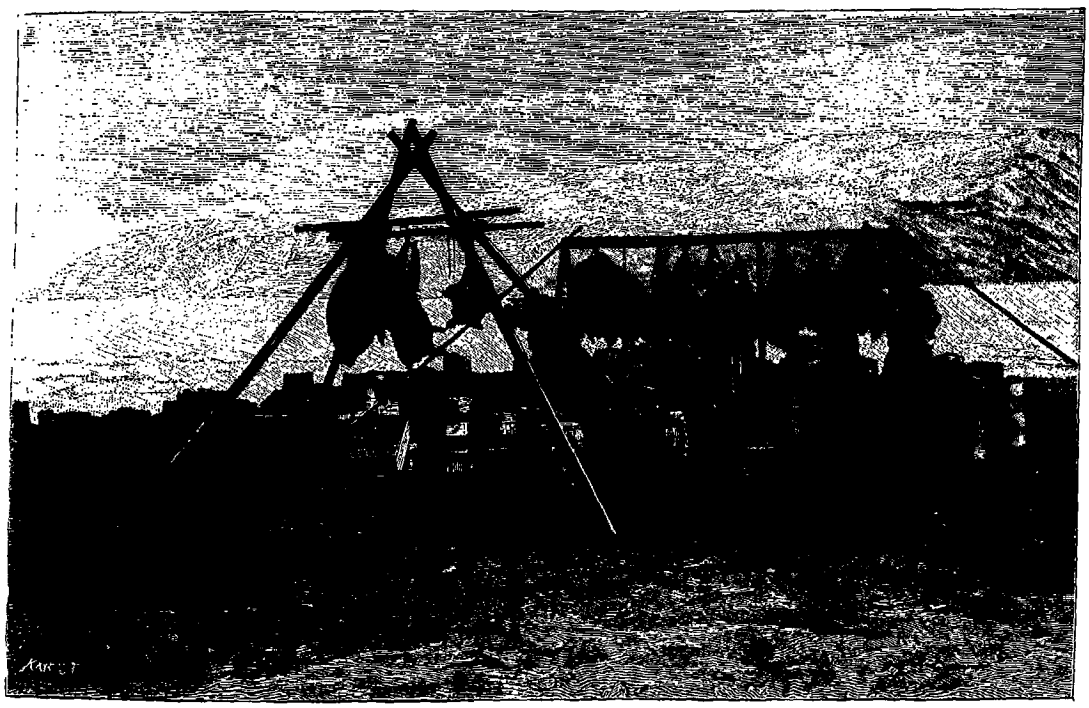
neau conduit par un sergent et un Esquimau pour établir un nouveau dépôt de 200 rations, destiné à compléter celui que l'expédition anglaise avait laissé à la baie Lincoln.

Le lieutenant donne quelques extraits d'une correspondance officielle qui paraît avoir été très active entre lui et le docteur, avec lequel il est loin d'avoir été toujours d'accord, et qui a fini par s'aigrir. Cependant M. Greely n'hésite pas à rendre pleine et entière justice aux talents, à l'ardeur de notre concitoyen, et à reconnaître qu'il a rendu les plus grands services toutes les fois qu'il a été livré à lui-même.

Le docteur est représenté comme une de ces natures ardentes qui ne peuvent réellement mettre en valeur toutes les facultés qui les distinguent que lorsque la fortune leur a permis de tenir le premier rang.

Les instructions données à Pavy pour son expédition furent très circonstanciées et très minutieuses; elles furent suivies avec une ponctualité rigoureuse dans des conditions très difficiles et avec un courage à toute épreuve.

Le docteur parvint assez aisément jusqu'au cap Beechy en suivant la glace de pied le long de la côte septentrionale de la Terre de Grant. C'est ainsi que les géographes nomment la partie boréale de la Terre de Grinnell. Mais à partir de ce point il lui fut impossible de continuer sa route sans passer sur la banquise, qui était fort rugueuse. La difficulté de se rapprocher du rivage l'empêcha d'aller visiter les vivres qu'il avait cachés à la baie Wrangel, mais il ne crut



Le garde-manger. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

pas possible d'aller si près du mont Parry sans s'assurer si tout y était en bon état, parce qu'il avait aperçu sur la neige les traces d'un ours et que par conséquent il supposait que ce rôdeur avait été déjeuner aux frais des provisions réservées aux hommes. Hélas, rien n'était mieux fondé que ses appréhensions! Le rôdeur avait trouvé la cachette, il avait ouvert les sacs de pain; mais, incapable d'apprécier cette substance, il l'avait semée avec dédain sur la neige. Il s'était réservé pour cet excellent mélange de graisse et de viande que l'on nomme *pemmican*, car la brute en avait dévoré environ 70 livres, à peu près les deux tiers de ce qu'on avait péniblement accumulé dans ce lieu d'un abord si difficile.

Le docteur répara le désordre de cette station et établit une maison de neige, qui lui servit de quartier général jusqu'à ce qu'il eût transporté de l'autre côté du cap Black les provisions qui devaient appuyer sa marche vers le Pôle. Mais les chiens eux-mêmes semblaient jaloux de la fortune de Pavy. Un d'eux disparut après avoir reçu sa ration habituelle. Le déserteur s'était caché dans la hutte de neige, à proximité des provisions qu'il avait vu enfouir dans la cachette, et dont il espérait sans doute tirer un parti aussi brillant que l'ours maraudeur.

Le 24 Pavy quitta cette tanière et se mit en marche, mais une tempête du sud-est, qui donnait une température de 38 degrés au-dessous de zéro, l'obligea à battre en retraite vers le campement de la baie Lincoln. Ce désordre atmosphérique dura vingt-deux heures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

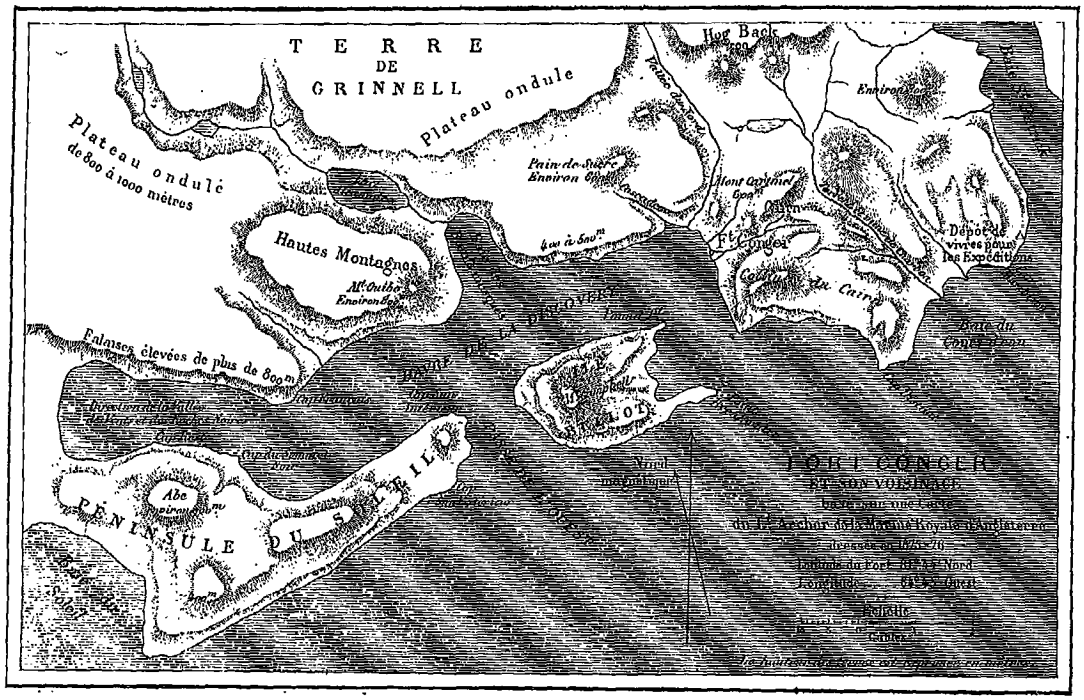
Lorsque le docteur voulut reprendre sa route, il s'aperçut que la glace était toute couverte d'efflorescences salines, qui augmentaient tellement les frottements, que la marche en avant était excessivement lente, même dans les parties planes. Dans les endroits où la surface ondulait, la progression devenait si pénible qu'il fallut se résoudre à transporter à bras le traîneau et son chargement pour franchir certains pas exceptionnellement difficiles.

Le 31 mars, après avoir complété le dépôt du cap Black, il se dirigeait vers le nord, lorsque, au moment d'atteindre le cap Union, il lui arriva un de ces accidents sur lesquels il avait disserté à perte de vue tout l'hiver passé.

Le brancard de droite se brisa à l'endroit où sont les chevilles d'assemblage. Le docteur ordonna à Rice et à Jens d'aller chercher un brancard de rechange au Fort pendant qu'il attendrait leur retour, et d'emporter la lampe à alcool pour faire la cuisine et se chauffer.

Enfant perdu de la science, il resta pendant six jours entiers placé en sentinelle devant le grand océan polaire, sans avoir pour se réconforter ni la chaleur d'une flamme, ni la société d'un être humain !

Toujours préoccupé de l'idée de préparer la conquête du Pôle Nord, il ne resta pas inactif pendant l'absence de ses compagnons : il employa les loisirs que lui faisait la rupture de son traîneau à étudier la route de terre qui serait si utile si elle était praticable, car elle dispenserait de suivre les interminables détours du rivage, comme lorsque l'on est obligé



de marcher sur la glace de pied. Celle-ci, le long de la Terre de Grant, n'est qu'un affreux pêle-mêle de rocs et de glaçons, à travers lesquels les traîneaux ne peuvent jamais passer sans une espèce de miracle. Souvent même elle est roulée, pressée, rebroussée, relevée de telle manière qu'elle forme une barricade véritablement inextricable.

Si les compagnons de sir George ont pu explorer ces régions avec une facilité relativement assez grande, c'est qu'ils s'appuyaient sur la présence de l'*Alert*, qui, ayant franchi les détroits, était venu s'ancrer en face du Pôle, à l'abri d'une montagne de glace. Une bonne route de terre dispenserait de l'obligation d'établir une succursale du Fort Conger dans des régions d'un accès encore plus difficile que la baie de Lady Franklin, ou d'imiter les Anglais.

Pavy parvint à faire seul l'ascension d'un pic qui s'élève à une hauteur de deux mille pieds, et d'où son œil domina toute la région qui s'étend dans la direction du Fort. Il voyait dans le lointain la chaîne des États-Unis, et plus près une seconde ligne de montagnes plus voisine de la côte orientale de la Terre de Grant. Entre ces deux séries de pics il crut avoir aperçu la vallée qu'il cherchait; sa direction générale semblait régner du sud-ouest au nord-est, de sorte qu'elle paraissait offrir aux explorateurs partant du Fort une route relativement facile pour s'approcher d'une station encore plus boréale que celle que les Anglais avaient choisie.

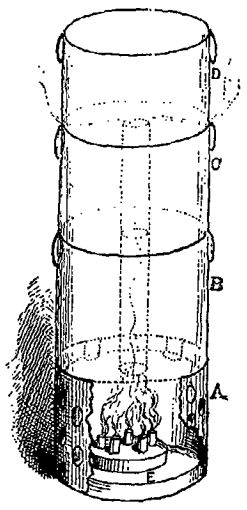
Le 6 avril le docteur se remettait en marche avec ses deux compagnons; bientôt il était surpris par un vent si violent que, dans certaines parties du trajet,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grâce à une sorte de vernis léger donné par de jeunes neiges, le traîneau faisait voile et poussait les chiens chargés de le traîner, sur une glace unie comme un miroir.

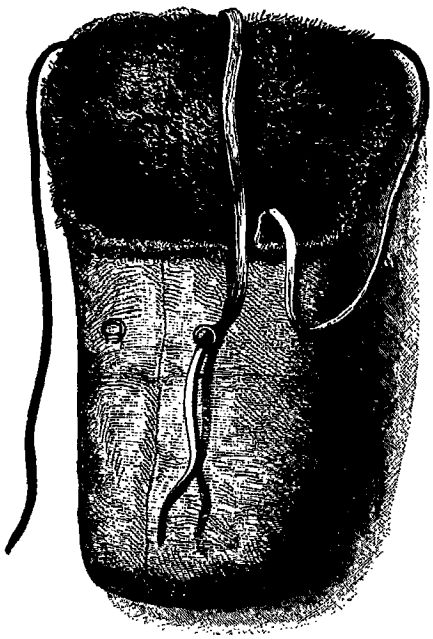
Le 10 la bise du sud-ouest soufflait avec tant d'impétuosité qu'il fallut rester au campement pendant toute la journée. Le soir, la température était devenue relativement si douce que Jens et Rice laissèrent la cabane de neige au docteur et demandèrent la faveur de coucher à la belle étoile.

Le 11 avril le docteur arriva au campement de l'*Alert*, à la baie Flœberg, où ce noble navire avait vaillamment passé son hivernage. Il aperçut dans le lointain un amas de pierres qu'il prit pour un cairn renfermant des vivres. Lugubre erreur : ce prétendu cairn était la tombe de l'infortuné Petersen. Sur la pierre monumentale qui recouvrait les restes mortels de l'interprète danois, un lièvre arctique, semblable à celui dont nous avons décrit la capture, s'était tranquillement installé avec son éclatante parure d'hiver. Cette circonstance ne suggérerait-elle pas de singulières réflexions? En effet l'inscription faisait allusion à une métamorphose spirituelle, dont le changement de robe du rongeur pouvait être considéré comme un symbole, « l'Éternel me lavera, et je deviendrai aussi blanc que la neige ». Le paquet, examiné du haut d'une haute falaise, semblait identique à celui que les officiers britanniques ont si bien décrit. Il était composé d'une accumulation de glaces rudes et moutonneuses; cependant on ne voyait pas de traces de banquises paléocrystiques. Excepté à deux ou trois kilomètres au large, il n'y avait aucun débris de ces étonnantes formations auxquelles sir George a donné un caractère géologique. De ces premières indications, qui devaient être confirmées par des preuves autrement saillantes, le docteur tira la conclusion que l'intrépide commandant anglais avait commis une erreur en supposant que ces mers n'étaient jamais navigables.



Lampe à alcool. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

A. Partie métallique percée de trous. — B, C, D. Divers segments de l'enveloppe. — E. Réservoir de l'alcool. — O. Trous d'air.



Grand sac fourré. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 16 le docteur arrivait jusqu'à la péninsule Feilden. A Conical-Hill il découvrit sur la neige des traces récentes de nombreuses espèces de gibier tant à plume qu'à poil. Il y constata le passage d'un lemming, d'un ptarmigan, d'un lièvre, ainsi que d'un renard.

Au lieu de traverser la péninsule Feilden, il se décida à suivre le littoral, examinant avec soin la configuration du sol, pour voir s'il ne trouverait pas, le long de la Terre de Grant, une couche de charbon analogue à celle qu'il avait découverte, plus près du Fort, à la crique Watercourse. En effet cette circonstance lui avait donné la conviction que les dépôts carbonifères sont communs dans ces régions où l'homme pourra triompher du froid, si la terre lui prête ses trésors.

La glace de pied laissa passer les trois voyageurs et leur traîneau sans trop de résistance. Le docteur allait enfin atteindre le cap Joseph-Henry lorsqu'il s'éleva une nouvelle tempête.

Pendant tout le temps que se déchaînait cet ouragan, les trois êtres humains qui assistaient à cette débauche de la nature avaient été obligés de chercher un refuge dans une tanière, creusée à la hâte, au milieu des neiges. Ils y restèrent captifs pendant les deux journées du 18 et du 19. Quand l'ouragan fut passé, le docteur pensa qu'il devait imiter Markham et essayer, comme le vaillant Anglais, d'atteindre le Pôle en piquant droit sur la banquise. Comme cette masse semblait avoir résisté à la secousse des deux jours précédents, il était naturel d'avoir confiance dans sa solidité.

Les trois voyageurs descendirent donc sur la glace avec leur traîneau et leurs vivres, mais le chemin n'était pas plus aisé que lors de la tentative des compagnons de sir George. Il ne fallut pas moins de deux jours de travail continu pour gagner un dixième de degré.

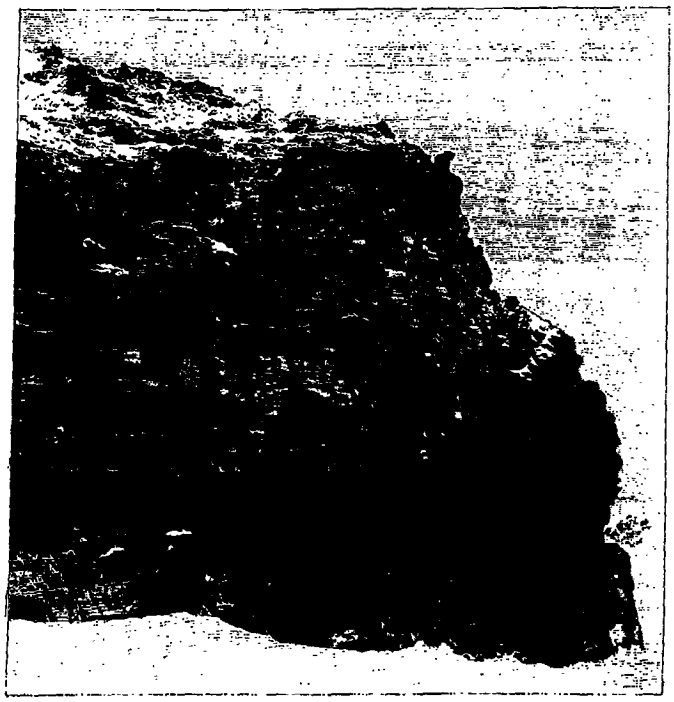
Pendant la nuit du 22 au 23, les voyageurs se reposèrent dans un grand sac fourré où tous trois pouvaient tenir ensemble, ce qui permettait à leur chaleur naturelle de se combiner et de résister plus énergiquement à l'ennemi commun; mais le grand vent de l'avant-veille se réveilla et se déchaîna avec une si terrible impétuosité que le docteur lui attribua une vitesse dépassant 60 kilomètres et à laquelle on ne pouvait résister.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès que cette bourrasque fut apaisée, le docteur s'empressa de se hisser sur le sommet d'une banquise qui formait comme un observatoire naturel, et qui lui permettait d'apercevoir l'état épouvantable de ce que l'on a appelé *la grande route* du Pôle, et dont, même avec le secours de la photographie, il est bien difficile de donner une idée.

Le pêle-mêle de ces glaçons enchevêtrés dépasse le désordre des empilements qui se présentent à l'esprit dans un rêve lorsque l'âme troublée s'avise de lutter avec les Titans. Cependant au nord-ouest, dans la direction du cap Hécla, la banquise paraissant plus unie, le docteur se décida à faire une tentative pour atteindre cette haute pointe de terre, y établir un dépôt de vivres et en faire le centre de ses opérations vers le Pôle.

En effet, il voyait très bien que le cap Hécla est le meilleur de tous les observatoires que l'on peut trouver dans ces régions. Il se termine par une montagne du sommet de laquelle rien n'empêche d'inspecter admirablement le cap Colan, la baie Doidge, le mont Hornby, le cap Columbia, en un mot, toutes les terres que le lieutenant Aldrich a pu atteindre, non pas qu'il fût ni plus vaillant, ni plus habile que notre intrépide compatriote, mais parce qu'il était parti d'une station plus commode, puisque l'*Alert* avait, comme nous l'avons rappelé, hiverné sur la rive septentrionale de la Terre de Grant.



Veine de charbon de la crique Watercourse. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

A peine le docteur avait-il fait un demi-mille dans la direction du nord-ouest, que Jens s'écria : « La mer, la mer ! »

Ce n'était pas une fausse alerte. En effet, on voyait distinctement une rue d'eau qui semblait partir du cap Joseph-Henry, et qui marchait dans la direction du cap Hécla, en traversant la baie de James Ross. Sa largeur était d'environ un mille seulement à l'origine, mais elle allait en s'élargissant au delà du cap, où elle prenait une direction boréale.

Les dernières tempêtes avaient détaché la banquise, de sorte qu'elle semblait devancer les desseins du docteur et marchait d'elle-même dans la direction qu'il cherchait à atteindre. Déjà les roches voisines du cap Columbia devenaient plus distinctes. En même temps on voyait naître vers le nord et vers l'est des cumulus d'une forme particulière, qui, suivant l'opinion des Esquimaux, bons juges en semblable matière, indiquent la présence de vastes étendues d'eau libre.

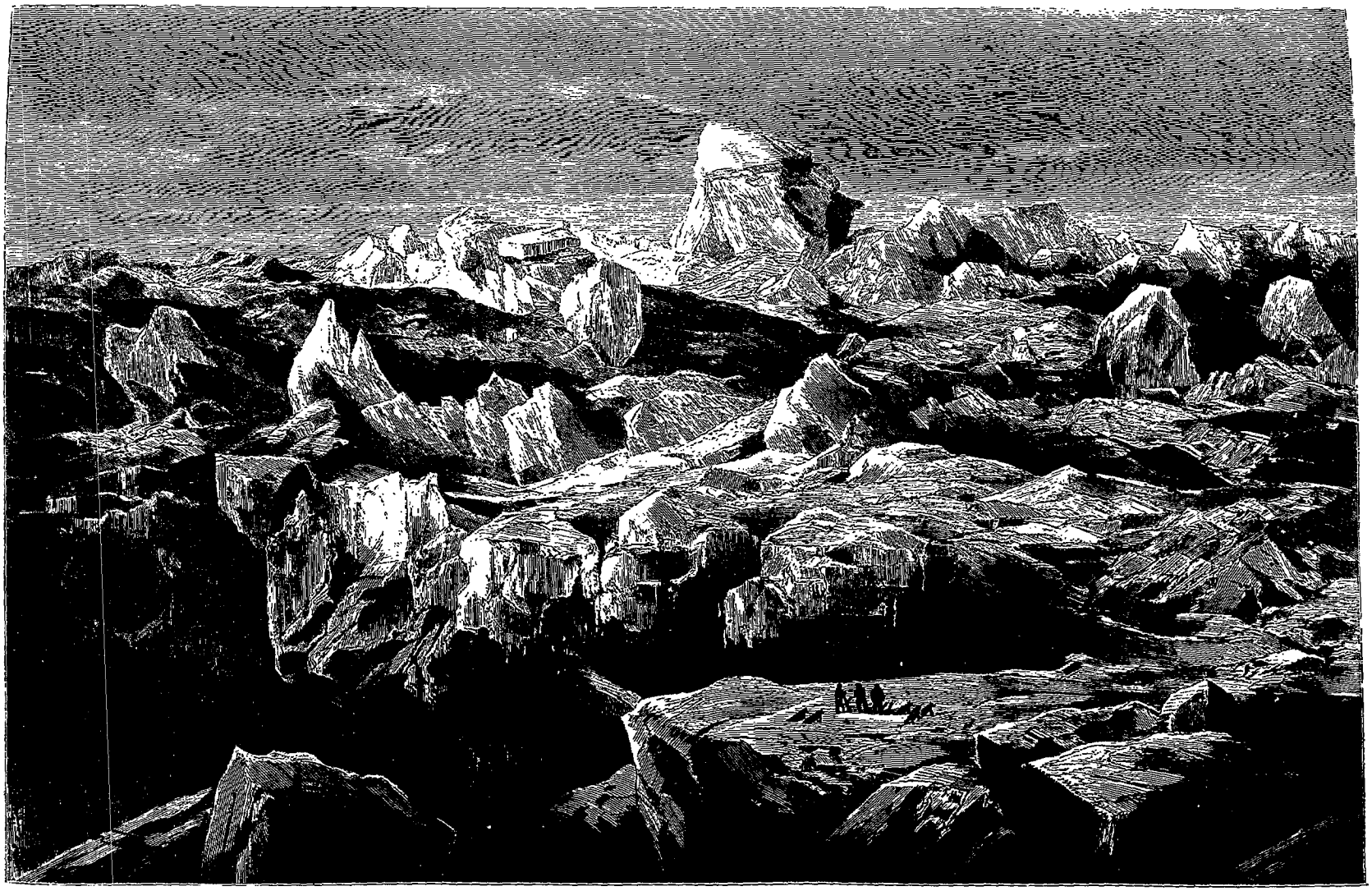
Pavy pouvait espérer que, sur les banquises voisines de l'Océan, il rencontrerait quelques-uns de ces phoques qu'il avait appris à chasser et à dépouiller avec une dextérité remarquable; mais les instructions du lieutenant n'autorisaient pas le docteur à se livrer aux hasards d'une navigation aussi dangereuse.

Il prit donc la résolution de revenir sur le bord méridional de la banquise flottante, afin de regagner aussitôt que possible le cap Joseph-Henry. La rue d'eau qui lui barrait le chemin avait plus d'un kilomètre de largeur, et il se considérait comme prisonnier de la même manière que le capitaine Tyson du glaçon du *Polaris*, lorsqu'un bruit strident lui apprit que ces glaces flottantes venaient de se heurter contre des glaces dormantes. Il ne fallait pas perdre un instant pour profiter de cette chance providentielle de salut. Car un caprice du vent pouvait renvoyer vers le nord la banquise, qu'un autre caprice avait poussée du côté du sud.

Les trois explorateurs se trouvaient au pied d'une falaise de glace verticale, qu'ils ne purent gravir qu'en se faisant la courte échelle l'un après l'autre. Ils furent assez heureux pour hisser aussi les chiens et les objets les plus indispensables. Mais il leur fut impossible de retourner sur la glace pour reprendre le traîneau et les objets les plus lourds, dont ils durent se résigner à faire l'abandon.

Ils n'avaient point, du reste, à regretter un semblable sacrifice, car la rapidité avec laquelle marchait la dislocation de cette mer, si difficilement accessible, était telle, qu'il semblait qu'ils dussent trouver l'em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande route du Pôle. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

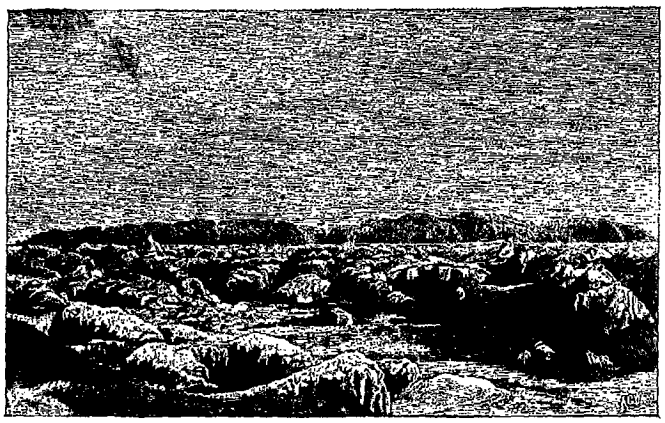
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouchure du détroit de Robeson tout à fait libre : ce qui les eût obligés à retourner au Fort par l'intérieur des terres.

L'erreur du capitaine Nares était donc établie d'une façon tout à fait indiscutable, authentique. De même que la mer libre de Kane, la mer esclave de sir George était une conception théorique, appuyée sur des observations incomplètes. La vérité était une moyenne entre ces opinions extrêmes.

Si, pendant plusieurs années consécutives, un steamer hivernait sur la côte boréale de la Terre de Grinnell, un hardi navigateur trouverait certainement moyen de le guider vers le Pôle.

Dans cet étrange voyage, le docteur Pavy atteignit la latitude de 82° 51′ et eut de plus la chance de relever un fait du plus haut intérêt. Jens poursuivit un phoque de l'espèce *Hispida*, ce qui prouve que zoologiquement cette mer ne diffère pas sensiblement de celles qui s'étendent au sud du détroit de Robeson. Car le *Phoca hispida* ne s'y hasarderait pas, non seulement s'il n'avait des trous pour y venir boire de temps en temps l'air des cieux, mais encore s'il ne trouvait pas de poissons à dévorer dans ces eaux si profondément enfouies sous les glaces et les neiges.



Cap Beechy (voy. p. 27). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 26 l'expédition arrivait à la cabane de neige établie à la fin de mars au cap Black. En ce moment il était facile de voir la débâcle complète de la mer de Nares. Les détroits n'étaient pas débloqués, mais le vent avait écarté la banquise vers le nord. Une grande rue d'eau, large de près d'un mille, traversait l'horizon, et l'œil pouvait la suivre presque jusqu'à la côte du Groenland.

Les hardis voyageurs avaient eu la bonne fortune de découvrir des traces d'animaux et même d'en poursuivre de vivants, ce qui pouvait leur permettre d'affirmer, sous la foi du serment, que ces hautes latitudes ne sont pas désertes, comme on le supposait.

Mais cette découverte n'avait point amélioré leur ordinaire, et pendant tout le temps de leur absence ils n'avaient eu que leur ration de campagne pour subsister.

La précipitation avec laquelle l'expédition avait été équipée avait empêché de donner aux hommes les *mocassins* ou bottes en peaux flexibles des Indiens du Canada, qui ne laissent point passer l'eau lorsque le pied subit une immersion complète. Il fallait donc, chaque fois qu'un de ces accidents se produisait, sécher la partie humide avant qu'il se déclarât une congélation ou pour le moins des rhumatismes rendant la marche lente, pénible, peut-être même impossible.

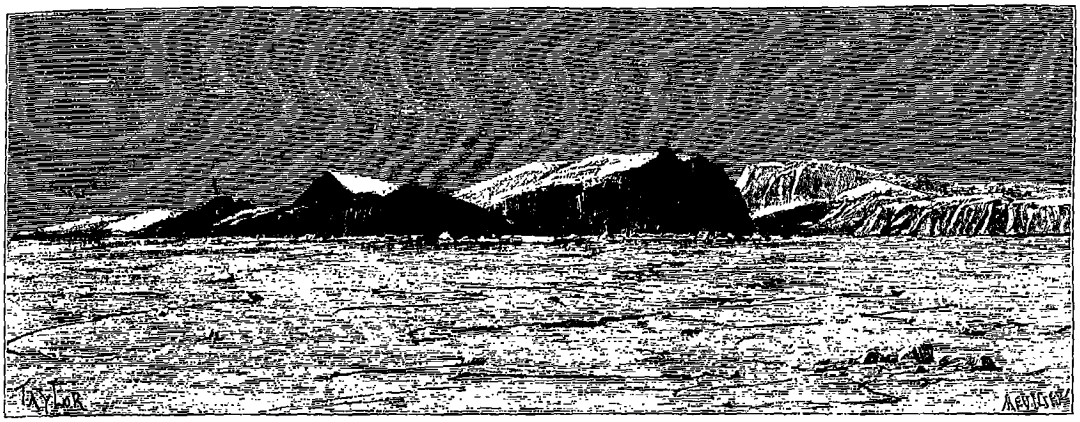
Ce soin venait s'ajouter aux précautions multiples auxquelles les explorateurs sont condamnés. En effet, ils doivent employer : des lunettes colorées, pour éviter les ophtalmies produites par la réverbération des neiges répercutant vivement les rayons solaires ; un cache-nez, pour abriter la figure contre le vent ; des gants à un seul doigt, comme en ont les matelots, placés par-dessus des mitaines et attachés aux poignets avec des lanières de cuir ; un petit manchon autour de chaque poignet ; enfin une peau soigneusement attachée qui enveloppe toute la tête et empêche l'air frais d'arriver en contact avec la nuque. Jamais il ne faut aussi négliger de faire dégeler le bout du nez quand il commence à se prendre ; ni courir assez vite pour se mettre en transpiration, car la sueur, en se congelant, produirait l'effet d'une douche glaciale.

Malgré toutes ces difficultés, le docteur avait été si attentif à toutes les prescriptions de l'hygiène, qu'il revenait, le 1er mai, en parfait état de santé, ainsi que ses deux compagnons, après avoir exécuté une campagne presque sans précédents dans les annales de la conquête du Pôle Nord. Un si beau succès n'est-il pas suffisant pour sa gloire? En effet, s'il n'a point dépassé Markham et s'il a été lui-même dépassé par Lockwood, il a montré tout ce que le courage et l'énergie peuvent faire quand l'homme de cœur et d'audace est doublé d'un savant.

Adaptation et traduction par Frédéric Bernard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Terre de Stephenson (voy. p. 37). — Dessin de Taylor, d'après l'édition anglaise.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN,

D'APRÈS « THREE YEARS OF ARCTIC SERVICE », PAR LE LIEUTENANT ADOLPHUS W. GREELY [1].

1881-1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

La première tentative de Lockwood.

Lorsque Lockwood se sentit suffisamment aguerri par des expéditions exécutées dans le voisinage de la baie, il demanda au lieutenant ses instructions pour la conquête du Pôle. Le lieutenant lui donna ordre de continuer les découvertes du lieutenant Beaumont, qui avait marché le long de la côte nord-ouest du Groenland, et reconnu, au delà du point où il avait été obligé de s'arrêter, des terres dont l'accès ne paraissait pas impraticable. « Sûrement, ajouta le lieutenant, cette route doit vous permettre de dépasser la hauteur atteinte avec tant d'audace et de succès par Markham sur la banquise de l'océan Lincoln. Allez de l'avant, avec l'entrain et la résolution dignes d'un officier du *Signal Corps*. N'oubliez pas que le général Hazen compte sur votre vaillance pour porter notre bannière étoilée au delà des latitudes où le drapeau britannique a seul pu se développer jusqu'à ce jour. Tous les vœux des Américains vous accompagnent. N'est-ce point à notre république qu'il appartient de pénétrer le secret de la constitution géographique des régions appartenant à notre continent? »

Le lieutenant savait bien que, pour avoir une valeur véritable, les traîneaux doivent être tirés par des chiens, mais, sur les vingt-sept animaux qu'il avait achetés dans les divers ports du Groenland, il n'y en avait plus que douze vivants à la fin de 1881. Les neuf jeunes nés à la baie ne pouvaient remplacer les quinze qui avaient eu le mauvais esprit de mourir. Ils n'étaient ni assez formés ni assez bien dressés pour que l'on pût les mener en expédition. Même en joignant à la meute officielle deux chiens particuliers, appartenant, l'un au docteur, l'autre au lieutenant, on ne pouvait se dispenser d'atteler des hommes pour amener les vivres destinés à l'établissement des dépôts. Les chiens disponibles furent donc réservés au traîneau qui devait accompagner Lockwood hors des limites des explorations de Beaumont, sur le Territoire Vierge.

En outre, afin de rendre le commandement plus facile, le lieutenant avait décidé que Lockwood aurait le droit de choisir, parmi tous les Américains dont il lui confiait la direction, le soldat ou le sergent qu'il associerait aux honneurs et aux périls de la conquête du Pôle. Dans toute hypothèse il devait se faire accompagner par Christiansen, qui connaissait bien les chiens de l'attelage et que les chiens connaissaient.

Lorsque les traîneaux quittèrent le Fort avec une certaine solennité, la température était de 34 degrés au-dessous de zéro. La charge que ces véhicules avaient à porter était très légère, car elle ne s'élevait qu'à 34 kilogrammes par homme, mais elle devait augmenter à mesure que l'on s'éloignerait du Fort. En effet, Lockwood devait prendre des vivres dans deux dépôts formés sur la terre de Grant, et, après avoir traversé les détroits, terminer ses approvisionnements dans un cairn de la

1. Suite. — Voyez t. LII. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

baie Newman, où l'on avait principalement accumulé les réserves alimentaires de la côte de Groenland. Après avoir effectué ce dernier ravitaillement, la charge de chaque homme devait pendant quelque temps s'élever au triple de ce qu'elle était au moment du départ.

Mais cette grande expédition, sur laquelle on comptait tant, ne débuta pas d'une façon rassurante. A peine arrivait-elle au cap Beechy qu'un des hommes se trouvait fortement indisposé; il fallait s'arrêter et dresser la tente, pour donner à ce pauvre diable le temps de se remettre. Un autre fut atteint de congélation au pouce. A peine celui-ci était-il en état de continuer sa route, qu'un simple soldat, nommé Henry, gaillard d'une stature colossale, se plaignit de rhumatismes.

Cette fois Lockwood lui « donna l'autorisation d'aller se faire soigner au Fort, à condition qu'il ne reparaîtrait plus dans l'expédition ».

Si l'on observait avec plus d'intelligence la nature, on se donnerait bien garde de préparer la conquête du Pôle Nord comme celle de la Silésie, pour laquelle le roi Frédéric II engageait des colosses. Ce n'est pas sans raison que la sublime ouvrière a donné une taille généralement faible aux peuples qui parcourent ces régions désolées, qui y vivent à peu près aussi facilement que nos pères dans les forêts verdoyantes de leur vieille Gaule avant que César fût venu les y troubler. L'anatomie permet d'expliquer très aisément ce phénomène par les principes mécaniques présidant à cette grande fonction qui se nomme l'irrigation. En effet des mesures authentiques montrent que, toutes choses égales, la vitesse de la circulation du sang chez l'homme est d'autant plus rapide que la distance à parcourir à chaque mouvement du cœur est moindre. Quelques auteurs estiment même que l'on pourrait presque ériger en principe que, chez des individus de même race, elle varie en raison inverse de la racine carrée de la longueur du corps de chacun d'eux.

Le lendemain du départ de Henry, Ritenbenk, le roi des chiens du traîneau, et sa reine Gypsy entrèrent dans la tente pendant que le cuisinier avait le dos tourné et emportèrent la viande destinée au repas d'une partie de l'escouade, qui fut obligée de dîner par cœur. Cet incident grotesque mais pénible fut suivi d'une circonstance beaucoup plus grave et qui aurait pu dégénérer en catastrophe. Deux soldats s'égarèrent pendant une tempête. Heureusement le sergent Brainard parvint à les rejoindre et les empêcha de périr en les faisant entrer dans un trou qu'il creusa dans la neige et où il les laissa enveloppés dans une couverture de caoutchouc.

Comme la crise dura longtemps, tous les hommes furent, les uns après les autres, obligés d'employer le même procédé pour éviter d'être suffoqués. Ils restèrent ainsi tapis pendant quarante-cinq heures consécutives dans des trous dont les orifices étaient constamment bouchés par la neige qui descendait du firmament avec une abondance extraordinaire, même pour les régions polaires.

Lorsque le beau temps revint, il fut difficile de découvrir l'endroit où les chiens s'étaient blottis les uns contre les autres. Les pauvres animaux étaient presque complètement enfouis, et ne laissaient guère passer au dehors que le bout du museau.

Autre calamité : l'air était si humide qu'il ne fallait pas songer à employer des allumettes chimiques pour allumer le feu. Il fut donc nécessaire d'avoir recours à un truc imaginé quelque temps auparavant par une escouade qui se trouvait dans un semblable embarras, et qui s'en tira d'une façon très heureuse. Un des hommes enleva la balle d'une cartouche, et tira un coup de revolver si près de quelques morceaux de papier, qu'il les enflamma sur-le-champ. Grâce à cet artifice, dont un bon briquet l'eût dispensé, on put faire la soupe aussitôt que la tourmente se calma. On la fit disparaître avec un appétit dont le docteur Tanner, après ses quarante jours d'abstinence, aurait été jaloux.

Lockwood dut encore se séparer de deux hommes, qui demandèrent grâce après une si rude épreuve et furent renvoyés au Fort pour se faire guérir avec Henry.

Quoique la petite troupe fût bien réduite, Lockwood ne lâcha pas prise, et reprit sa marche avec une nouvelle ardeur. Mais il avait à peine fait quelques milles qu'il s'éleva une autre tempête. Celle-ci n'amenait point de neige; par compensation le vent soufflait avec une horrible violence; les pierres dégringolaient du haut des falaises et tombaient avec tant de force sur la glace de pied, que les voyageurs couraient à chaque instant le risque d'être écrasés. Cette fois il fallut revenir au Fort et attendre la fin de la tourmente pour se lancer à la conquête du Nord avec un nouvel élan.

VIII

La victoire de Lockwood.

Lockwood se reposa pendant quelques jours et, le 16 avril, il se mettait une seconde fois en route. Il était tellement pressé de réparer le temps perdu qu'au lieu de suivre les côtes, il voulut abréger son chemin en coupant par le raccourci connu sous le nom de cap Valley, et que le capitaine Hall a découvert la première fois qu'il se rendit dans la baie qu'il nomma le Havre du Repoussoir, tant il lui trouva un aspect aride et désolé.

Malheureusement Lockwood commit une erreur dans sa précipitation, et, au lieu d'entrer dans la vallée qu'il cherchait, il s'engagea dans les gorges étroites de Gorge Creek et de Lost River, où il s'égara pendant plusieurs jours. Il mit six jours à atteindre Repulse Bay, dont l'aspect lui parut moins triste qu'à son illustre prédécesseur. En effet le mauvais temps cessa, et le ciel s'éclaircit d'une façon étrange. L'air

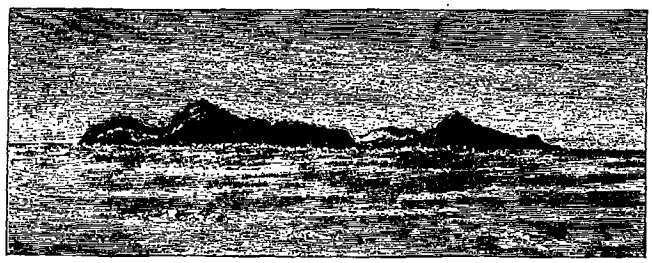
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les chiens enfouis dans la neige. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devint même si transparent que Lockwood eut la satisfaction de voir à plus de cinquante milles, de l'autre côté du détroit, les neiges éternelles couvrant les hauts sommets de la chaîne des États-Unis.

En présence de cet océan inconnu dont il s'apprêtait à sonder les mystères, Lockwood réunit ses compagnons et tira de son sein une lettre du lieutenant : « Sergents, sous-officiers et soldats, disait Greely, j'ai décidé de vous donner une marque de l'importance que le gouvernement des États-Unis attache à ce que son drapeau dépasse la latitude à laquelle l'expédition anglaise s'est élevée. Aussi je vous promets, comme marque particulière de ma satisfaction, de distribuer une somme de 500 dollars à ceux qui auront accompli ce haut fait destiné à rendre leur nom célèbre dans les annales de la Géographie Universelle. Je prends même l'engagement d'augmenter encore cette somme proportionnellement à votre avance en latitude, dans le cas où vous aurez accompli un pas sérieux vers le Pôle, au lieu de vous borner simplement à dépasser nos rivaux. » Cette annonce fut reçue avec de vives acclamations, qui firent résonner des échos glacés, répercutant pour la première fois le son de voix humaines réunies dans un commun élan d'enthousiasme et de patriotisme.



Ile de Beaumont (voy. p. 38). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Quand l'émotion se fut calmée, Lockwood reprit de nouveau la parole, et il ajouta « qu'il augmenterait de 50 pour 100 la somme qui serait allouée, à quelque valeur qu'elle pût s'élever, car il était persuadé qu'il ne pouvait faire ni un meilleur, ni un plus noble usage de la fortune qu'il possédait ».

La colonne du Nord reprit sa marche après un repas un peu plus copieux que d'ordinaire et arrosé de quelques verres de rhum, que Lockwood tenait en réserve pour les grandes occasions. Le 26 avril, elle arriva au cap Bryant, étape à laquelle devaient s'arrêter tous ceux qui ne seraient *pas choisis* pour se lancer à corps perdu en plein pays inconnu. Il y avait treize jours que la colonne avait quitté pour la seconde fois le Fort Conger. A vol d'oiseau, elle n'avait fait que 121 milles, mais, en comptant tous les détours, elle en avait en réalité parcouru 290 ; elle avait donc accompli des étapes de plus de 20 milles en moyenne dans un terrain dont la difficulté est effrayante. Est-il besoin d'ajouter qu'un résultat si remarquable n'aurait pu être atteint sans le secours du traîneau tiré par les chiens, et sans l'enthousiasme que la perspective de servir une grande et noble cause inspire à tous les êtres pensants dont le cœur connaît l'amour de la patrie et celui de l'humanité?

Le sergent Brainard, qui, ayant miraculeusement échappé à tous les désastres, est encore vivant, eut l'honneur d'être désigné par Lockwood comme son second. Il fut félicité de la façon la plus sincère par ses camarades, qui ne commencèrent leur mouvement de retraite sur le Fort Conger que lorsqu'ils eurent vu les trois champions de la république Américaine disparaître dans le lointain. Il y avait longtemps qu'ils ne pouvaient plus être entendus, que ces braves gens faisaient encore retentir l'air de leurs plus vigoureux hourras.

C'est seulement à la première halte, lorsqu'ils se trouvèrent côte à côte dans leur sac de campement, où la chaleur de leur corps se prêtait un mutuel appui, que l'officier et le sergent partis avec l'orgueil inséparable d'une si belle mission sentirent pour la première fois le poids de l'isolement absolu, de l'éloignement de tout secours humain. Quant à Christiansen, il ne comprenait pas assez parfaitement l'anglais et n'avait point l'esprit assez cultivé pour que l'on pût se rendre compte de ses pensées. Il n'y a que l'homme civilisé et instruit qui peut réellement communiquer ses impressions ; l'âme de l'Esquimau comme celle des autres races imparfaitement civilisées, reste le plus souvent un monde complètement impénétrable.

Le traîneau renfermait les vivres pour trois hommes et huit chiens pendant vingt-cinq jours, une tente, des vêtements et des outils de toute nature. Au moment où l'escouade du Nord se séparait de ses camarades, elle avait à traîner un poids que l'on peut évaluer à plus de 80 kilogrammes par animal. C'était énorme pour ces pauvres bêtes, qui, lorsque la glace était trop mauvaise, s'asseyaient sur leur train de derrière en donnant à leur physionomie une expression narquoise tout à fait caractéristique. Avec une résignation et une patience singulières, ils attendaient que les hommes fussent parvenus à retirer leur véhicule du mauvais pas. Souvent, lorsque la croûte superficielle de neige durcie par la gelée s'effondrait, il fallait se résigner à décharger tout ou partie du bagage : ce qui nécessitait la manœuvre contraire aussitôt que l'obstacle était franchi.

Comme ces opérations se renouvelaient souvent, les trois hommes étaient excédés de fatigue lorsque, après avoir dressé leur tente, ils pouvaient étendre leur sac sur la neige. A peine l'Esquimau était-il installé qu'il s'endormait du plus profond sommeil ; mais il n'en était pas de même des deux Américains et surtout du chef, qui avait la responsabilité de l'entreprise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ces explorations rapides, les levés de plan se font par la méthode expéditive, et les situations géographiques s'estiment à l'aide de relèvements exécutés avec la boussole. C'est en opérant de la sorte que Lockwood put se convaincre de la parfaite exactitude des mesures prises par le lieutenant Beaumont. Mais à peine était-il entré dans une région nouvelle qu'il s'aperçut que son aiguille aimantée semblait n'avoir plus de pouvoir directeur, elle paraissait affolée, comme si la puissance essentielle, fondamentale, de la terre cessait brusquement. Son attraction mystérieuse quasi divine avait soudainement éprouvé une sorte d'éclipse.

Le brave officier était encore sous l'impression de ce désappointement lorsqu'il aperçut sur la glace une série de crevasses semblant lui promettre une lucarne, donnant sur l'océan glacé, une espèce de jour de souffrance par lequel il pourrait arriver à mesurer la profondeur des eaux, c'est-à-dire résoudre, pour la première fois, un des plus intéressants problèmes de la géographie polaire.

Le lieutenant Lockwood. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Lockwood eut beau attacher bout à bout toutes les cordes, toutes les lanières et même le fouet dont Christiansen se servait pour maîtriser les chiens, le plomb de sonde n'atteignit pas le fond; c'était un résultat fort imprévu à une si petite distance du rivage. En effet le tout formait une longueur de plus de 300 mètres.

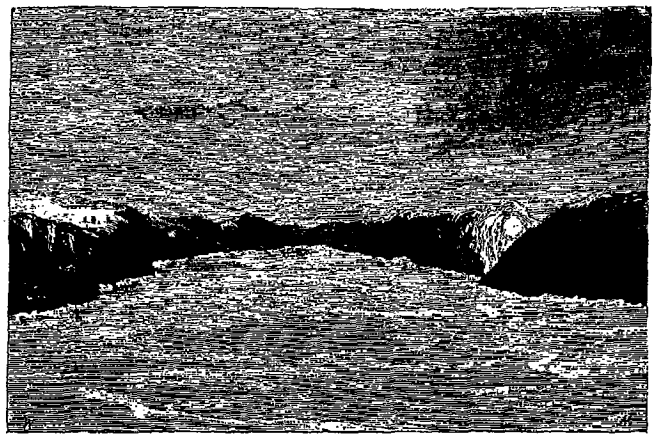
Ayant ainsi épuisé inutilement toutes ses ficelles, Lockwood se mit à retirer le plomb, dans l'intention de compter le nombre de brasses, en prenant les mesures comme le font les marins en pareille circonstance. Mais à peine avait-il commencé à ramener la sonde, qui ne pesait pourtant que 3 kilogrammes, que la corde, qui avait plus d'un centimètre de diamètre, se rompit et disparut dans l'abîme. Il fut désormais impossible de tenter de nouveaux sondages. Heureusement le fouet de Frédérick avait échappé à ce naufrage, ce qui consola un peu Lockwood de sa mésaventure.

La grandeur et le nombre de ces fissures semblaient indiquer de puissants courants partant de la côte du Groenland, marchant dans la direction du sud, et qui ne pouvaient s'expliquer que par des marées très considérables, telles qu'on peut s'attendre à en rencontrer dans de vastes bassins océaniques. On doit donc, jusqu'à un certain point, considérer cette admirable observation comme un argument sérieux en faveur de l'hypothèse qui réduit à de très modestes proportions les dimensions des terres polaires existant au nord du Groenland ou de celle qui suppose que le Pôle lui-même est au milieu d'un océan.

Le 3 mai Lockwood campait à 5 milles du cap Britannia, à peu près sur le même parallèle que le cap Joseph-Henry, où le docteur s'était décidé à prendre la route de la banquise. Le 5 il atteignait cette station, que Beaumont n'avait pu observer qu'à distance. Après avoir dressé sa tente sur la glace de pied, l'intrépide voyageur fit élever un cairn haut d'un peu plus de 2 mètres, sur le bord d'un petit ravin, et juste au sommet de la falaise. Sous les pierres il déposa cinq jours de rations pour les hommes et trois pour les chiens ainsi que quelques articles superflus, notamment les souliers à neige qu'il avait emportés pour le cas où il serait impossible de continuer la route avec le traîneau, ce qui fût forcément arrivé s'il y eût eu sur la glace une couche épaisse de pulvérin n'ayant point encore eu le temps de durcir. Pendant que Christiansen donnait la chasse à un ptarmigan, qui commençait à prendre son plumage noir d'été, Lockwood et Brainard exploraient l'île Britannia et escaladaient le cap élevé qui la termine du côté du nord. Ces falaises étaient si prodigieusement escarpées que les voyageurs ne purent y parvenir qu'en suivant le fond d'un étroit ravin qu'ils réussirent à découvrir à force de fouiller dans la neige. Ils furent récompensés par une vue magnifique. Lockwood put dessiner le Victoria Inlet, qu'il venait de dépasser, et la Terre de Stephenson, qui le sépare du Nares Inlet, complètement caché par cette arête montagneuse. Vers le nord-ouest, dans la direction que Lockwood voulait suivre, on voyait deux autres golfes, profonds et dentelés, auxquels il donna

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le nom de Chipp et de Nordenskiöld, et deux îles également curieuses, dont nous donnons le dessin. Celle du sud est consacrée à la mémoire du brave lieutenant Beaumont, et l'autre à celle du sergent Elison, dont nous aurons à raconter le martyre. Tout l'intérieur de l'île n'était qu'une accumulation de hautes montagnes empilées les unes sur les autres sans offrir la moindre marque d'une disposition régulière. La surprise des explorateurs fut sans égale quand ils découvrirent sur cette terre perdue, d'un accès si difficile, des traces récentes de lièvres, de renards, de lemmings et même de bœufs musqués.

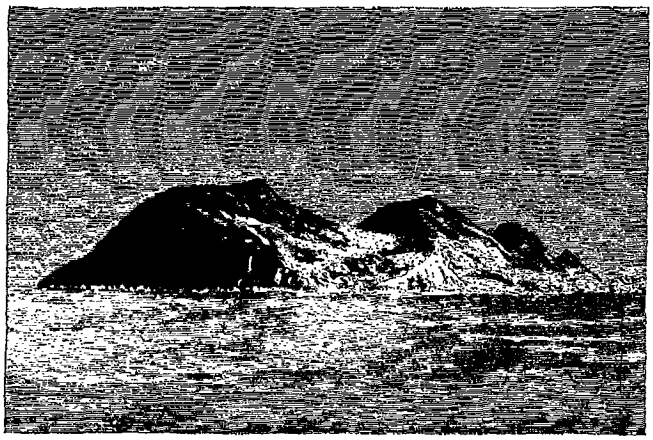


Vue de Chipp Inlet. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 5 mai, Lockwood reprit sa marche; d'énormes glaçons lui barrant la route de la glace de pied, il ne put doubler le promontoire où il était installé la veille, qu'en se hasardant sur la banquise. Grâce à cette manœuvre, les explorateurs parvinrent à établir leur camp au large du cap Nordenskiöld. Mais ce succès ne fut point obtenu sans leur inspirer quelques appréhensions sur les suites de leur hardiesse; car ils entendaient très bien le grincement de la glace, bruit sinistre indiquant l'ouverture de nouvelles fissures. Évidemment un travail de dislocation se continuait lentement sous leurs pieds. Peu de temps après, Christiansen s'écriait, comme Jens l'avait fait sur la banquise du cap Joseph-Henry : « De l'eau ! de l'eau !... » Mais, au lieu d'une rue s'étendant au loin dans l'océan, ce n'était qu'une mare d'une centaine de mètres de diamètre, et que le gel semblait avoir épargnée d'une façon miraculeuse pendant l'hiver, car ce petit bassin ne présentait la trace d'aucune espèce de glaçons. Cependant Christiansen eut beau se mettre à l'affût sur les bords de ce merveilleux orifice, il ne vit paraître aucun phoque venant renouveler la provision d'air de ses poumons.

Île d'Elison. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Pendant qu'il guettait inutilement une proie imaginaire, Ritenbenk, le roi des chiens, s'emparait du ptarmigan que le hardi chasseur avait eu tant de peine à prendre la veille, et sur lequel les deux Américains comptaient pour faire un bon repas, dont le besoin se faisait cruellement sentir. Un lièvre eut la maladresse de se montrer. Christiansen lui logea une balle dans le ventre; cependant le lièvre tint bon et se mit à courir avec toute l'agilité proverbiale de sa race; mais les explorateurs, résolus à réparer la perte de leur ptarmigan, n'étaient pas d'humeur à le lâcher. Après une course d'une demi-heure, le pauvre lièvre se trouvait dans le sac. Comme il était tard, on s'endormit en faisant des rêves de gastronomes. Mais, cette fois encore, les chasseurs n'avaient travaillé que pour le roi



Cap Alexandre Ramsay (voy. p. 40). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Prusse ou plutôt le roi des chiens. En effet, pendant leur sommeil, la meute parvint à se glisser dans la tente et à s'emparer du sac. Heureusement, dans la joie d'une si brillante capture, les voleurs poussèrent des aboiements qui réveillèrent leurs maîtres. Ritenbenk avait jeté son dévolu sur le lièvre, et ses sujets assistaient au repas de Sa Majesté sans chercher à y prendre part. La reine même le regardait faire avec une sorte d'orgueil, comme si elle eût été toute fière de ses prouesses. Les hommes arrivèrent à temps pour sauver les trois quarts de ce friand morceau et la presque totalité des provisions, que les sujets de Ritenbenk avaient oublié de dévorer, pendant qu'ils regardaient leur roi se repaître, avec une complaisance que n'auraient eue les courtisans d'aucun des trônes de la terre.

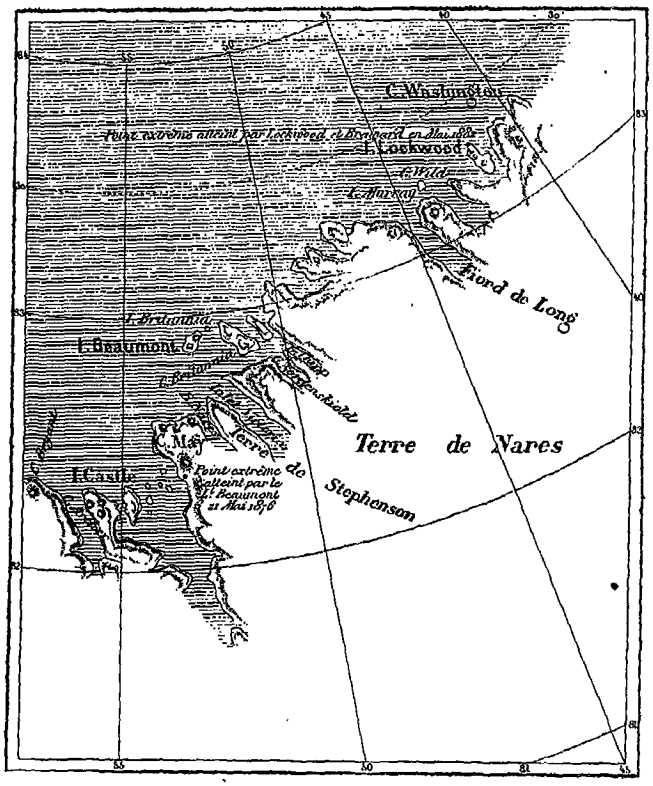
Cap Washington (voy. p. 40). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 10 mai les explorateurs traversèrent le fiord Le Long et élevèrent, en passant, de petits cairns sur les éminences qui le limitent au sud et au nord. Dans cette partie de la route, ils furent poussés par le vent, qui lançait la neige directement sur leur dos, et les aidait à progresser. Après neuf heures et demie d'une marche très rapide qui leur permit de faire 22 milles, ils atteignirent l'île Mary Murray par 83° 19′ de latitude nord. Mais tout se paye dans le monde, même l'appui de la tempête.

Ce vent terrible qui les avait si vigoureusement assistés les avait en même temps si bien gelés, qu'ils durent rester engourdis pendant trois jours consécutifs dans leur campement, avant de s'être assez réchauffés pour reprendre leur route audacieuse.

Ils ne quittèrent l'île Murray que dans la nuit du 12 au 13, après avoir construit un petit cairn, qui reste comme un témoignage de leur passage, et où leurs successeurs pourront un jour ou l'autre recueillir les documents qu'ils y ont enfermés.

A peine avaient-ils quitté l'île Murray, qu'ils s'aperçurent que la route devenait excessivement raboteuse au cap Sauvage (Wild), bien digne certainement de son nom. Les falaises qui le terminent étaient continuées sur la banquise par une masse de montagnes de glace si fortement serrées les unes contre les autres, qu'elles barraient entièrement la route.



Carte du point extrême atteint par Lockwood.

Ce n'est que par un chemin tortueux, et en faisant usage de la hache, que le traîneau put franchir cet obstacle imprévu, et traverser la plaine raboteuse qui s'étendait plus au nord.

Bientôt une rue d'eau, trop large pour être franchie, condamna les explorateurs à s'arrêter. L'obstacle qui les faisait reculer était la dislocation de la banquise, c'est-à-dire le même phénomène qui avait arrêté le docteur au nord de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Terre de Grant. Voyant qu'ils étaient obligés de rétrograder, les deux Américains décidèrent qu'ils aborderaient à une île, où ils construiraient un cairn, monument durable attestant leur triomphe. Le lieutenant Greely imposa à cette terre éloignée, qui est aujourd'hui notre *Ultima Thule*, le nom de Lockwood, et cette désignation a été acceptée avec empressement par les Strabons modernes.

Décidés à retourner en arrière, les voyageurs tirèrent de son fourreau le drapeau américain que Mme Greely avait brodé de ses mains. Une mesure de la hauteur des étoiles et du soleil donna 83° 23′ comme latitude extrême : ils avaient dépassé Markham sur la glace de 3′ et Aldrich au cap Colombia de 10′ ou 16 milles.

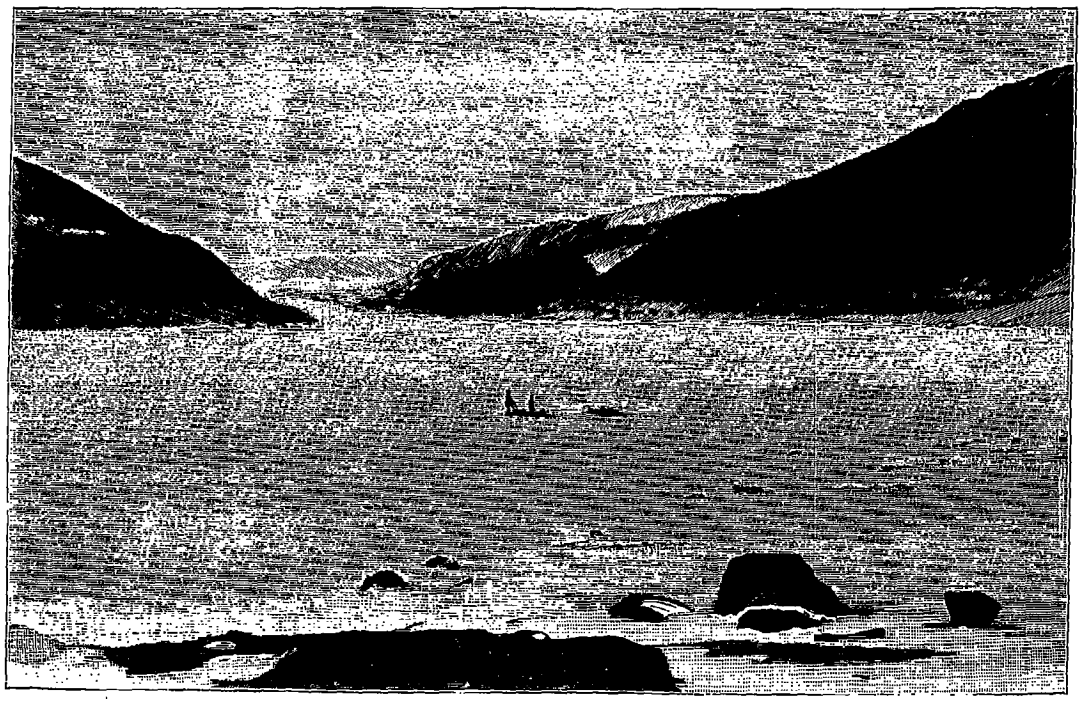
Nous avons reproduit ici le dessin des deux terres qui limitent l'admirable et sinistre paysage devant lequel ils déployèrent les *stripes and stars* : au nord le cap Washington, qui sera la première étape des successeurs de Lockwood, et au sud le cap Alexandre Ramsay, à l'aspect sinistre et étrange. On dirait un de ces cratères enfouis dans l'océan des tempêtes que montre un puissant télescope dirigé sur la lune.

Le retour de Lockwood fut relativement facile, et, en arrivant au Fort, il fut reçu comme un vainqueur et acclamé par ses compagnons.

IX

La Terre de Grinnell.

Le lieutenant, que sa responsabilité, genre de gran-



Lac Alexandra. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

deur souvent fort incommode, enchaînait en quelque sorte au rivage de la baie de Lady Franklin, et qui ne pouvait se permettre des absences de longue durée, se réserva exclusivement l'exploration de la Terre de Grinnell, dont l'intérieur se présente sous des aspects très séduisants, même sans quitter les environs du Fort. En effet, aucun paysage arctique n'est plus gracieux que l'entrée de cette dépression d'une hauteur modérée, à laquelle les compagnons de sir George ont donné le nom de vallée des Vents.

Le lac Alexandra, qui se trouve également dans le voisinage de la baie Discovery, donne une idée fort exacte du calme solennel régnant dans ces régions lacustres que les marées, ces grandes perturbatrices, ne viennent jamais troubler. Au lieu de présenter, comme les rivages de la mer, des accumulations incroyables de débris de toute nature, la glace d'eau douce offre une surface parfaitement unie, semblable à celle du lac des patineurs de Paris.

Elle se reconnaît en outre à sa teinte, qui est plus franchement azurée. La garnison scientifique du Fort l'envoyait chercher quelquefois à une assez grande distance afin de l'avoir tout à fait pure. On employait généralement à ce travail les jeunes chiens, dont on commençait l'éducation, et qui faisaient d'une façon commode leur apprentissage. Tous les deux ou trois jours on les attelait au traîneau du sergent, que l'on appelait le porteur d'eau, car les glaçons qu'il apportait au Fort alimentaient exclusivement la chaudière d'où sortait tout le liquide que l'on consommait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

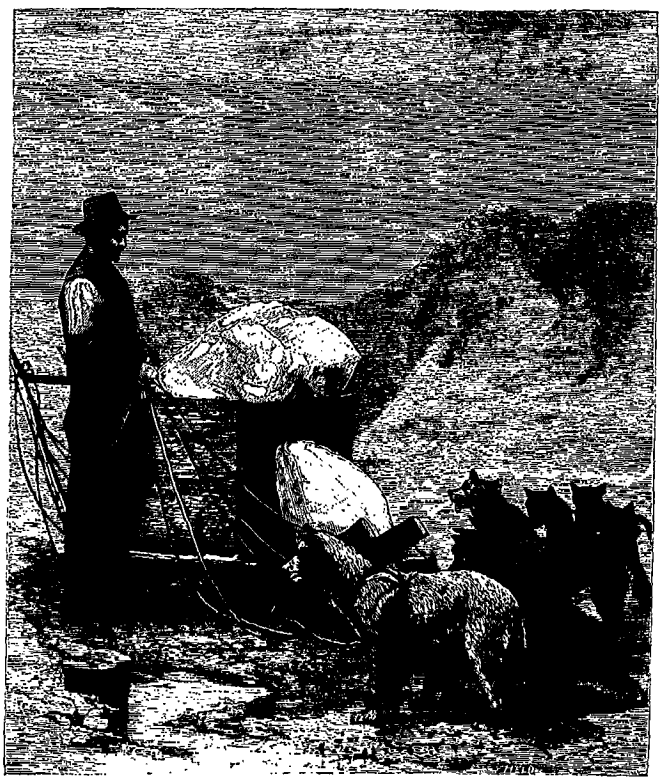
Le retour de Lockwood. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoi qu'il en soit, le lieutenant quitta le Fort le 26 avril à minuit et demi, après avoir laissé des instructions détaillées au sergent Israël, qu'il chargea par intérim du commandement. Greely avait avec lui quatre hommes et un traîneau léger, auquel trois de ses soldats devaient s'atteler, tandis que le quatrième se reposait. Mais, afin de ménager ses *bêtes de somme*, il avait pris en supplément deux soldats qui, pendant quelque temps, accompagnèrent l'expédition en qualité de *volontaires de trait*.

Pendant toute la durée de l'excursion, la température resta excessivement rigoureuse. Une seule fois le thermomètre s'éleva au-dessus de 14 degrés de froid.

Cependant les précautions contre l'hiver étaient prises d'une façon si efficace que le lieutenant n'eut pas à souffrir sérieusement de l'abaissement de la température. Le seul inconvénient sérieux fut celui qui avait fait reculer Lockwood lors de sa tentative manquée. Des masses rocheuses du poids de plusieurs quintaux se détachaient subitement de montagnes ayant plusieurs centaines de mètres d'élévation. Cette avalanche terrible, qui aurait pu écraser toute la troupe, fut au contraire ce qui rassura le lieutenant, et lui donna l'audace de tenter un singulier genre de navigation. En effet, il n'y avait pas moyen de concevoir la moindre crainte sur la solidité d'un radeau qui avait résisté à la chute d'un bloc pesant plusieurs tonnes et qui l'emportait triomphalement au large. Monté sur un glaçon ainsi éprouvé, le lieutenant arriva à l'extrémité sud-ouest du fiord Chandler, que le lieutenant Archer, en découvrant le fiord qui porte son nom, avait considéré comme une baie sans conséquence. C'est un genre d'erreur auquel on est constamment exposé dans les explorations arctiques, où, l'on prend sans cesse des glaces dormantes pour la terre, couverte de son épais manteau de neige, et où, par une étrange compensation, des terres revêtues de cette écorce compromettante sont considérées comme de simples banquises, et par conséquent injustement privées de l'honneur de figurer sur les cartes de géographie.



Transport des glaces (voy. p. 40). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le fond du fiord Chandler forme la baie Ida; on voit s'y jeter un charmant torrent arctique arrosant une vallée où les bœufs musqués viennent souvent paître et à laquelle ils ont, par suite, donné leur nom. C'est dans cette région que l'on fit, au commencement de l'expédition, des chasses si abondantes que le lieutenant se crut obligé de les restreindre afin d'empêcher l'extermination d'un gibier si utile pour les futures explorations.

Le bœuf musqué, quoique doué d'une grande force, est très doux et très timide. Étant parvenu à cerner une vache et un taureau qui étaient accompagnés de deux veaux, Greely ordonna d'épargner les orphelins, qui furent conduits au Fort, où on les éleva avec beaucoup de facilité. L'un d'eux fut étranglé par les chiens, qui lui sautèrent à la gorge; l'autre vécut plus longtemps. Il s'était attaché au sergent qui lui donnait à manger, et le suivait peut-être mieux qu'un des chiens de l'attelage ne l'aurait fait. Ces bœufs musqués donnent aisément plusieurs centaines de kilogrammes de viande excellente, et qui n'a pas l'arome désagréable que l'on pourrait redouter si l'animal est tué avant de s'être trop échauffé par une course désespérée.

Contrairement à ce qui arrive dans nos régions, où le voisinage de la mer modère la température hibernale, c'est dans l'intérieur du continent que les froids sont moins intenses, par la raison bien simple que la mer, une fois couverte de glaçons, au lieu d'être un modérateur de température, devient au contraire une source constante de réfrigération.

Le lieutenant trouva, dans une vallée parallèle au rivage, des indices d'un climat dont la douceur relative le jeta dans une stupéfaction profonde. Les glaces n'occupaient pas plus d'un quart du sol; le reste était rempli de végétation herborescente et cryptogamique d'une richesse surprenante. On voyait dans cet étrange Éden un nombre réellement prodigieux de saules de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite taille et dont les branches échevelées semblaient pleurer la fin prématurée de l'été.

Sur la côte nord-ouest du lac, l'aspect du paysage était bien différent, car on apercevait avec beaucoup de netteté un immense glacier, que le lieutenant dédia à sa femme, dont le nom de demoiselle est Henriette Nesmith. Ce glacier était d'une forme bizarre qui en rendait l'examen excessivement difficile. Il ne s'appuyait pas sur une montagne centrale fournissant un moyen de le dominer et de l'étudier dans toute sa splendeur si l'on avait d'assez bons jarrets pour en exécuter l'ascension; mais il était traversé longitudinalement par une sorte d'épine dorsale couverte de glaces qui s'épanchaient à droite et à gauche. L'angle de descente allait en s'accentuant de chaque côté, à mesure qu'il approchait des montagnes qui le limitaient latéralement. Le haut de cette masse bombée de neige n'atteignait point l'altitude des contreforts qui l'encaissaient des deux côtés. Afin de se rendre compte approximativement de l'épaisseur de la couche dont le déplacement avait donné naissance à une immense moraine frontale, le lieutenant se décida à faire l'ascension d'une des montagnes latérales.

Au bas du glacier le baromètre marquait 749 millimètres; lorsque Greely fut parvenu à l'alignement de l'arête dorsale de cet étrange amas d'eau changée en rocs plastiques et coulants, il n'y avait plus qu'une pression de 734 millimètres. La différence (15 millimètres) indiquait une élévation d'environ 180 mètres au-dessus du niveau de la première observation.

Depart du lieutenant Greely pour l'exploration de la Terre de Grinnell. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

La vue que nous reproduisons donne une idée de la puissance transversale de ce glacier géant prodigieusement incliné qui laisse loin derrière lui tous ceux de nos Alpes, mais qui n'occupe pas, à beaucoup près, le premier rang sur les bords du détroit de Smith et de ses prolongements. Il devient en quelque sorte insignifiant si on le compare à ceux qui sont communs dans les régions polaires, et dont les plus célèbres, ayant l'océan pour limite, y déchargent sans interruption de si prodigieuses banquises pendant toute la durée de la belle saison.

Après le retour de Lockwood, le principal intérêt des explorations se concentra sur la Terre de Grinnell. Lors de la belle saison, ce fut le vainqueur du Nord qui les inaugura. Il partit le 10 juin en compagnie de deux sergents pour visiter un dépôt de vivres établi par les Anglais. Les loups et les renards avaient visité la cachette et s'étaient régalés avec des rations britanniques; cependant Lockwood ne revenait pas les mains vides. Il ne rapportait pas moins de 325 kilogrammes de viande provenant de la dépouille de trois bœufs musqués. Il avait en outre découvert des traces nombreuses de la présence des Esquimaux, quinze tentes à Sun Bay et quinze autres un peu plus grandes que les premières dans les environs. Il avait même trouvé les ruines d'une maison en pierre qui couvrait un carré de 2 mètres de côté, dont les murs formés avec des dalles étaient encore debout, mais dont le toit s'était abîmé dans l'intérieur.

Nulle part on ne voyait un seul morceau de fer,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

métal sans doute trop précieux pour que les sauvages habitants de ces demeures en sacrifient la moindre parcelle ; mais, en se retirant, ils avaient laissé une multitude d'os, parmi lesquels se trouvaient des débris d'objets dont se servent les Esquimaux conquis à la civilisation danoise. Il n'y avait donc pas bien longtemps que des tribus ayant eu des rapports avec les Européens avaient chassé l'ours dans ces régions situées à plus de 200 milles au nord de la baie de Baffin. C'est un indice certain qu'il y a des années où la navigation des détroits n'offre pas d'assez grands obstacles pour arrêter des sauvages presque sans ressources et qui sont bien loin d'avoir à leur disposition des moyens d'action comparables à ceux dont les explorateurs du Pôle Nord peuvent disposer.

Les découvertes de ruines de cabanes, ou les traces de tentes d'Esquimaux, furent fréquentes dans le voisinage même du Fort et du havre Discovery. Quelques-unes de ces marques du séjour de l'homme semblaient anciennes, quoique recueillies à fleur de terre. On eût dit que le sol qui les recouvrait avait été balayé par de récents orages. Peut-être quelques-unes de ces demeures antiques étaient-elles contemporaines de l'époque où les vagues de l'océan Glacial apportaient dans ces régions les troncs de conifères que l'on trouve enfouis dans la neige à 300 pieds au-dessus du niveau actuel de l'Océan et à 8 ou 10 milles de ses rivages. Peut-être un soulèvement graduel du sol, en resserrant les détroits, est-il la principale cause de l'accumulation séculaire des glaces, qui semblent augmenter d'année en année. La photographie de la falaise du cap Distant donnera une idée fort exacte de l'aspect sinistre de ces effrayants paysages. Les blocs titanesques qu'on voyait échoués sur ces rives maudites avaient l'aspect étrange qui a surpris si vivement sir George lorsqu'il a écrit que leur formation était contemporaine de l'époque où vivaient les conifères et les mastodontes dont les débris sont encore voisins.

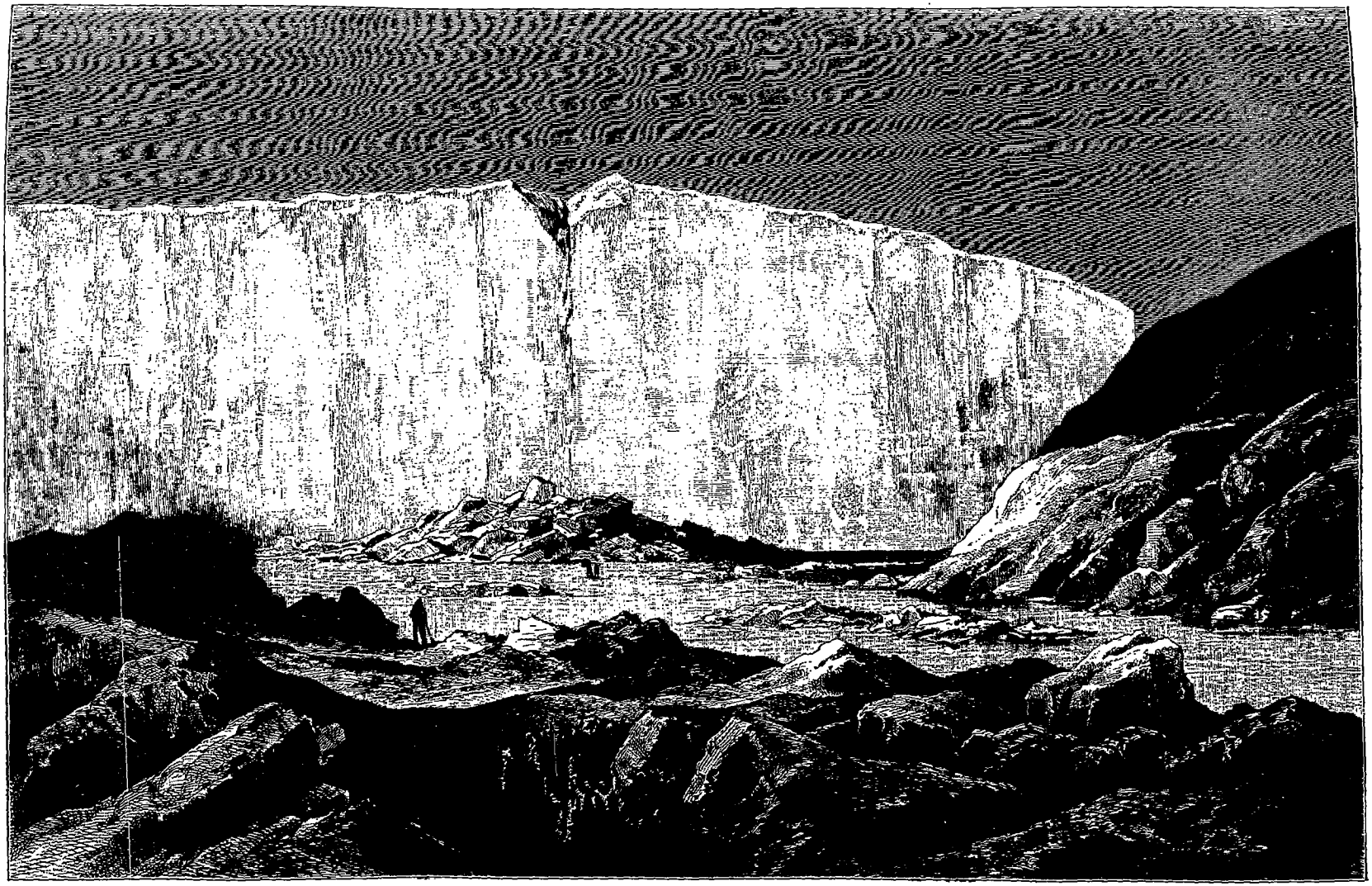
Torrent des Bœufs musqués (voy. p. 42). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le lieutenant a relevé le dessin d'une maison bâtie à une petite distance de l'embouchure de la rivière Ruggles et du lac Hazen et qui paraît confirmer les observations précédentes. En effet, il semble qu'elle ait été construite avec l'intention d'y faire une installation permanente, par des indigènes mettant à leur demeure un soin dont ne seraient point capables les Esquimaux de nos jours. On s'y introduisait par un passage qui avait 4 mètres de long et 1 mètre de large. A peu près à moitié chemin de l'entrée et de la hutte principale se trouvait un espace circulaire ayant 1m,50 de diamètre. C'était probablement dans ce réduit que les propriétaires de la maison conservaient leurs provisions et renfermaient leurs chiens pendant l'hiver. La hutte principale était une ellipse assez allongée, car son grand axe avait 5 mètres, tandis que son petit n'en avait que 3. Ce dernier était parallèle au couloir, et l'autre lui était perpendiculaire. L'architecte avait pris une disposition fort ingénieuse pour empêcher la chaleur intérieure de s'évaporer quand on ouvrait la porte de sortie. Il avait construit, en dehors de l'ellipse, deux foyers, dont l'un était au sud et l'autre à l'est, de sorte qu'on pouvait s'y chauffer sans sentir aucun courant d'air.

Les murs de l'habitation étaient formés par des murs bas, en terre battue, dont la paroi verticale était recouverte intérieurement d'une lame mince d'ardoise. La hauteur était d'environ 2 pieds au-dessus de deux planchers d'ardoise ne s'étendant pas jusqu'au centre de la hutte. Il est probable que ces deux plates-formes placées à droite et à gauche de l'entrée formaient de véritables lits de camp sur lesquels les habitants se couchaient, et qui remplaçaient les tablettes de bois où dorment les Esquimaux des stations danoises.

A côté de cette hutte remarquable il y en avait une autre, de dimensions plus petites, mais construite avec le même soin. Derrière on voyait un endroit où la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Glacier Henriette (voy. p. 43). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre avait été remuée, et que le lieutenant prit d'abord pour une tombe. C'était en effet un fossé large de 2 ou 3 pieds et long de 4 ou 5, tout rempli de mousses et de végétations abondantes. Il était bordé par un mur d'ardoise qui sortait légèrement de la surface de la terre. Après avoir creusé à la profondeur d'un pied, le lieutenant vit, à sa grande surprise, que le fond avait été aussi pavé d'ardoise. On ne découvrit qu'un petit objet, fabriqué en os, qui y avait été laissé par mégarde par les anciens propriétaires de ce bizarre immeuble. C'était évidemment une sorte de silo dont ils se servaient pour conserver leurs provisions de bouche.

Les reliques de cette singulière population, dont l'origine restera probablement toujours ignorée, ne purent pas être toutes rapportées au Fort. Elles pesaient environ 200 livres, et l'on pouvait les mettre en lieu sûr en traversant à gué la rivière Ruggles, mais une opération de cette nature, dans un cours d'eau dont les ondes sont à la température de la glace fondante, n'a rien qui soit particulièrement agréable. Le lieutenant fut donc obligé de laisser en arrière une multitude d'objets curieux, parmi lesquels se trouvaient deux brancards de traîneau; le plus grand, façonné avec un bois résineux très solide et très sain, avait environ 6 pieds de long et une section de 8 pouces sur 2 et demi. Il y avait encore des piquets, une corne de renne et plusieurs morceaux de bois travaillé.

Hélas! ces restes si précieux d'un passé peut-être déjà lointain, et qu'on avait découverts avec tant de joie, durent être abandonnés au jour de la retraite. C'est un sacrifice qui fut bien pénible et qui l'aurait été certainement davantage si Greely n'avait eu la ressource de les photographier : ce qui lui a permis de les publier dans l'histoire de ses campagnes arctiques. Quelques-uns de ces ornements ou de ces ustensiles ont été sculptés dans une matière assez rare, l'ivoire de la défense des narvals.

X

Le second hivernage.

Le séjour au Fort avait perdu tout le charme de la nouveauté, et la surprise que les colons arctiques avaient éprouvée pendant le premier hiver ne pouvait plus dissimuler pendant le second la monotonie inévitable d'une semblable garnison. Mais tous les maux eussent été supportables avec ce pain de l'âme qui se nomme les nouvelles de la Patrie. C'était surtout l'absence de la première expédition, promise pour l'été de 1882, qui empoisonnait l'existence des compagnons de Greely.

Le régime alimentaire était un peu moins substantiel, parce que le lieutenant avait été obligé de restreindre la consommation de quelques articles dont il avait été impossible de renouveler les approvisionnements. Mais on eût facilement supporté ces privations, si chacun n'avait été obsédé par une pensée unique : pourquoi le navire de 1882 n'est-il pas venu d'Amérique? Ne serait-ce pas parce que les doctrines des ennemis des expéditions lointaines auraient triomphé? Est-ce que l'on aurait sacrifié à de méprisables sophismes les pionniers de la science, lâchement abandonnés dans leur lointaine reclusion?

Le docteur, qui était le confident de la plupart des hommes qu'il soignait, avertit Greely de ce qui se passait : « Commandant, lui dit-il, il est indispensable que les hommes soient rassurés ; il faut faire l'impossible pour leur expliquer pourquoi l'expédition ne s'est pas montrée. Si elle a fait naufrage, il faut que nous le sachions. Si ceux qui nous apportaient leurs secours ont besoin de notre aide, il est indispensable que nous la leur donnions. » Le lieutenant félicita Pavy de cette bonne pensée et l'autorisa à descendre vers le sud jusqu'à ce qu'il eût trouvé des traces du navire dont l'absence produisait une telle perturbation morale chez ses subordonnés et l'inquiétait lui-même si douloureusement.

Le docteur partit le 27 octobre avec un traîneau auquel des chiens avaient été attelés. Il était accompagné par Jens et par Brainard, et avait l'ordre de ne s'arrêter que devant un obstacle insurmontable. Le 5 novembre il revint l'oreille basse, car il n'avait pu pénétrer au delà de la baie Carl Ritter et n'avait rencontré aucun vestige du passage d'un navire. Il avait trouvé des barricades si formidables qu'il avait été obligé de rétrograder. Ce simple procès-verbal de carence produisit un effet désastreux.

Comme si la fortune tenait à dédommager un peu les Américains de si tristes nouvelles, Jens se mit en chasse et revint deux jours après avec son traîneau chargé de la dépouille d'un amphibie complètement préparé pour la cuisine. Les os avaient servi pour la curée des chiens, ainsi que les entrailles. Il s'était régalé sur place du sang tout chaud, qui était sa prime de capture. Il apportait la viande nette, renfermée dans la peau de la victime, qu'il avait dressée avec une coquetterie dont un boucher de Paris eût été jaloux.

Néanmoins la joie de cette aubaine ne fut pas suffisante pour réparer le mal que les découvertes du docteur avaient fait. On peut dire que les colons arctiques avaient perdu la confiance inaltérable qui les avait soutenus dans leurs épreuves de l'année précédente.

On était encore sous ces impressions lorsqu'on apprit qu'on avait aperçu les traces d'un ours. C'était la première fois qu'un de ces rois des régions polaires venait rôder autour du Fort. Le lieutenant crut bien faire en interdisant aux sous-officiers et aux soldats de s'éloigner sans autorisation. Un des sergents ne craignit pas de manifester son mécontentement par quelques remarques insolentes, qui méritaient une sévère répression. Sa Majesté Arctique disparut après avoir enlevé quelques os, exploit qui ne lui valut pas l'honneur d'essuyer un seul coup de fusil. La seule victime de cette apparition fut l'infortuné sergent, que Greely cassa et remit simple soldat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On essaya de préparer des dépôts pour les explorations du printemps. Les premières tentatives furent infructueuses ; la mer, qui était restée prise dans les détroits au milieu de l'été, n'était point assez solidement couverte pour que l'on pût parvenir à doubler le cap Distant, le 6 octobre, afin de porter des vivres que l'on destinait aux futures expéditions. C'était en quelque sorte avec dégoût que l'on procédait à ces opérations, pour lesquelles l'année précédente on avait un si remarquable entrain. Chacun se disait qu'il était inutile de s'épuiser, de faire de nouvelles découvertes pour des concitoyens qui oubliaient les enfants perdus de leur grande armée scientifique. Cependant nul doute que les colons arctiques n'eussent fait merveille pendant le second hivernage, s'ils avaient voulu profiter de l'habileté extraordinaire qu'ils avaient acquise dans ce genre d'explorations.

En effet, lorsque Lockwood partit de nouveau vers le nord, au mois d'avril 1883, il ne mit que six jours pour aller du Fort aux falaises de la Corne noire. Ce trajet avait pris vingt-deux jours en 1882, et en 1883 on avait apporté un poids de 22 quintaux de vivres, de manière à former un dépôt plus considérable dans ce poste avancé, que n'était celui de la baie Newman, sur lequel on s'appuyait l'année précédente. Enfin on était arrivé à la falaise vingt-quatre jours plus tôt qu'en 1883 ; mais les symptômes qu'on avait découverts au cap Distant continuaient à se manifester. Le prétendu océan de glaces éternelles ne s'était pas complètement gelé, et les rues d'eau qui avaient barré la route

Jens revenant de la chasse. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

du cap Washington se rencontraient à un degré plus bas pour rendre impraticable celle du cap Bryant. Par quelle amère contradiction de la nature était-ce précisément une année où la première expédition de secours n'avait pu franchir les détroits du sud? Ce léger obstacle suffit pour arrêter l'homme intrépide qui, un an auparavant, avait bondi si loin dans la direction du Pôle. Cependant le but principal de la mission ne fut pas perdu de vue un seul instant, hâtons-nous de le dire à l'honneur de ces désespérés.

Les observations astronomiques et météorologiques furent faites, malgré ces désappointements et ces craintes, avec la même régularité que l'année précédente. Les instructions de l'Association polaire universelle furent suivies avec un soin religieux. Rien ne trahit les inquiétudes que les braves soldats qui les accomplissaient avaient le droit, hélas ! de concevoir trop légitimement sur le sort qui leur était réservé.

Du reste les études scientifiques de la garnison du Fort Conger furent généreusement favorisées par la nature. Le grand orage magnétique du 14 au 15 novembre, qui s'étendit sur toute la terre, fournit une preuve inattendue de l'avantage qu'il y aurait à étudier ces phénomènes capitaux dans des observatoires polaires. Les manifestations lumineuses accompagnant cette tempête des fluides mystérieux furent d'une beauté inouïe. La richesse des teintes, la variété des couleurs, le nombre des arcades lumineuses, leur éclat, la fréquence et l'énergie des rayons parasites, le nombre prodigieux de leurs trémulations, la soudaineté de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

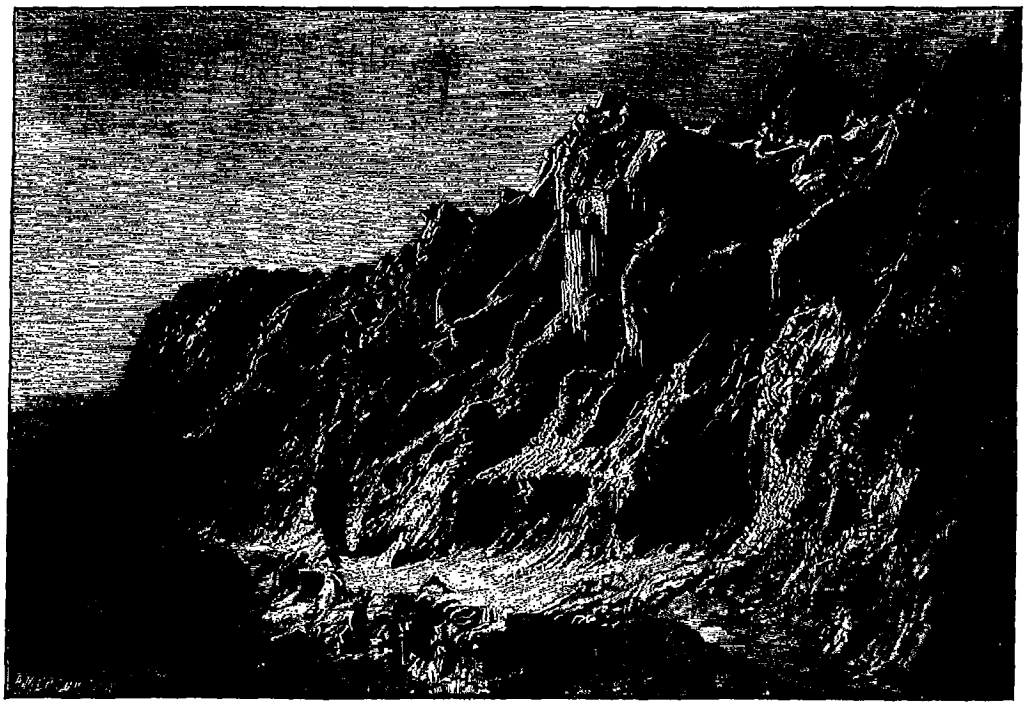
apparition, ainsi que la rapidité de leur extinction, prouvaient que les observateurs étaient voisins de la région où s'étaient produits ces phénomènes.

La vivacité de la lumière, dont tout le firmament se trouva tapissé au milieu de la nuit, était si prodigieuse que l'œil en était comme ébloui. Tous les compagnons de Greely, et Greely lui-même, sortirent précipitamment et, malgré un froid terrible, restèrent en extase à contempler ces merveilles.

Quelques jours après ces apparitions du commencement de la lune, le 24 novembre, on constata encore que notre satellite avait un éclat admirable. Des mesures précises prouvèrent que son pouvoir lumineux était précisément égal à celui d'une bougie brûlant à une distance d'un mètre et quelques millimètres. La clarté répandue dans l'atmosphère était si brillante que l'on pouvait lire les indications des thermomètres à l'intérieur de l'abri ; les chiffres les plus fins gravés sur le verre avec une pointe de diamant se discernaient parfaitement.

La nature animale, si curieuse dans ces régions exceptionnelles, fut étudiée avec un soin et un succès qui ne seront jamais dépassés.

Les nocturnes, qui n'ont évidemment rien à faire pendant les longs jours de l'été où le soleil ne quitte pas un seul instant les horizons, se trouvent dans leur élément naturel lors des crépuscules prolongés de l'arrière-saison. Ces rois des ténèbres sont principalement représentés par la chouette arctique, qui suit jusque dans ces hautes régions les étonnantes migrations des lemmings. Elle poursuit impitoyablement les restes de ces colonnes de petits mammifères que, pour leur fécondité, la rapidité de leur croissance et leurs déprédations agricoles, on a pu comparer aux sauterelles du désert.



La côte au cap Distant (voy. p. 44 et 47). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'oiseau que l'on trouve en plus grande abondance est le plectrophane des neiges, passereau dont la patrie n'est pourtant pas exclusivement polaire, car il émigre parfois jusque chez nous, où il arrive en compagnie de notre alouette.

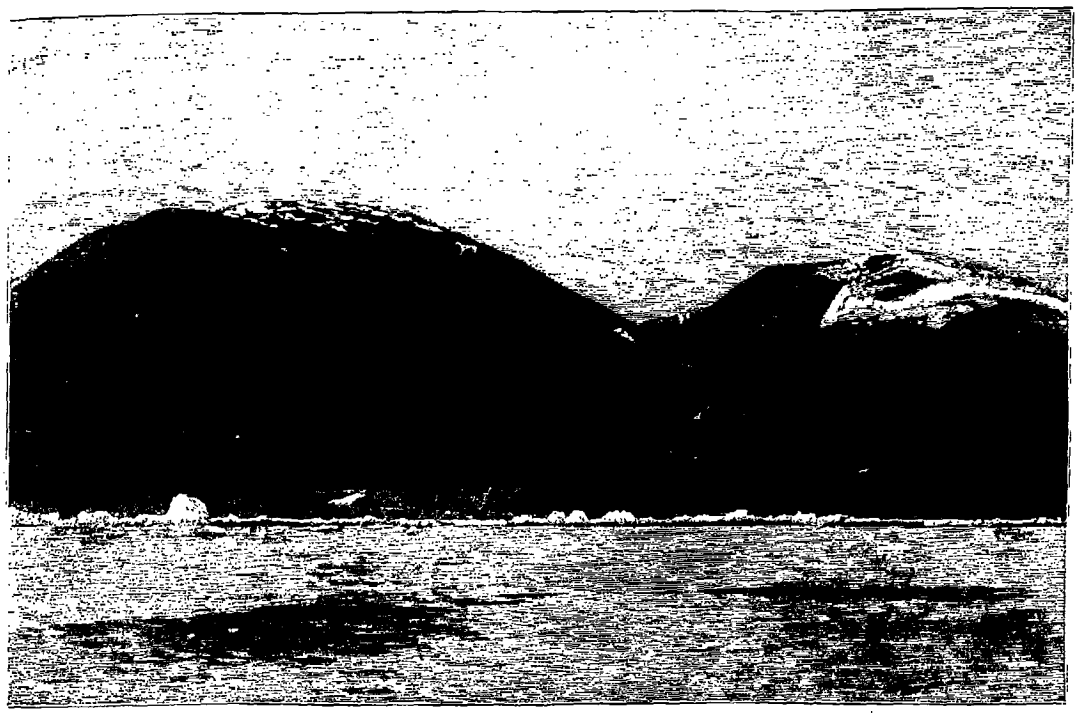
L'être ailé qui se plaît le mieux dans ces régions étranges est le ptarmigan, véritable type du genre lagopède; la neige est en quelque sorte pour cet oiseau *au pied de lièvre*[1] ce que l'eau est pour le palmipède. Rien ne peut peindre l'amour des ptarmigans pour ces climats terribles, où ils restent les derniers, et où ils sont aussi les premiers à reparaître. Il est vrai que la générosité avec laquelle la nature a recouvert leur peau de l'admirable plumage qui change, comme nous l'avons vu, de couleur avec les saisons, permet d'expliquer comment ils se jouent de températures dont nous ne pouvons lire l'expression sans trembler.

1. Telle est l'étymologie de son nom.

Traduction et adaptation par Frédéric Bernard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Charles Ritter (voy. p. 54). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN,

D'APRÈS « THREE YEARS OF ARCTIC SERVICE », PAR LE LIEUTENANT ADOLPHUS W. GREELY[1].

1881-1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

En retraite.

Quand le lieutenant eut constaté que le navire de 1882 n'arrivait pas, il prit la résolution de ne pas rester renfermé une troisième fois dans le Fort pour y subir un troisième hivernage; il voulait être prêt à partir à la fin de l'été 1883 si le navire d'Amérique faisait encore une fois faux bond.

Il ne se dissimulait pas que le principal obstacle était la pauvreté excessive des moyens de transport. En effet, l'Amirauté américaine avait équipé les colons arctiques aussi misérablement au point de vue maritime que s'il s'était agi d'une partie de canot.

Comme on ne pouvait augmenter le nombre des barques, il fallait diminuer le poids des objets qu'elles auraient à emporter dans le mouvement rétrograde.

C'est par là que le lieutenant voulut commencer, en complétant de son mieux la chaîne des approvisionnements entassés sous les cairns de la route du sud.

Cet objet lui paraissait si essentiel que, dès le 31 janvier il envoya deux hommes au cap Baird pour y établir un dépôt de vivres.

La température était de 40 degrés centigrades au-dessous de zéro lorsque le lieutenant donna l'ordre du départ.

Le docteur déclara par écrit « qu'il protestait contre un travail contraire aux précédents, puisque jamais on n'avait envoyé d'expéditions dans la période des grands froids, qu'il ne trouvait pas raisonnable d'exposer sans nécessité absolue des hommes à des températures si terribles, et qu'il ne voulait pas être responsable des catastrophes que de semblables voyages pouvaient occasionner ».

Cette protestation du docteur fut le premier acte d'une opposition en règle, qui ne tarda pas à se manifester d'une façon encore plus sérieuse.

1. Suite. — Voy. t. LII, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir formé le dépôt du cap Baird, à l'aide de plusieurs expéditions semblables à celle que Pavy avait condamnée, le lieutenant songea à augmenter la flottille en faisant apporter au Fort un bateau abandonné en 1876 à la baie Thank God par le lieutenant Beaumont. Le transport était pénible et demandait l'emploi d'une colonne de dix hommes.

Greely en offrit le commandement à Pavy, qui ne se laissa pas désarmer par cette proposition de son chef.

« Je ne veux pas, répliqua-t-il, accepter la moindre part de responsabilité dans l'exécution d'un plan que je n'approuve point. Je me suis engagé au service des États-Unis en qualité de médecin; c'est comme tel que j'ai prêté serment, et c'est en qualité de médecin que j'entends tenir ce serment. »

Voyant que le docteur ne se laissait pas toucher par une offre aussi aimable, Greely changea de manière de faire.

« Puisque vous ne voulez pas aller chercher le *Beaumont* comme commandant, dit-il, vous irez sous les ordres du sergent que je mets à la tête de l'expédition, et je vous ordonne de l'accompagner pour lui prêter le concours de votre science dans une entreprise dont je reconnais tous les dangers, mais qui me paraît indispensable. »

Pavy obéit sans résistance et s'acquitta avec grand succès d'une mission donnée d'une façon si peu ordinaire. Malgré les difficultés trop réelles d'un voyage pareil, tout le monde revint intact et sans la moindre engelure.

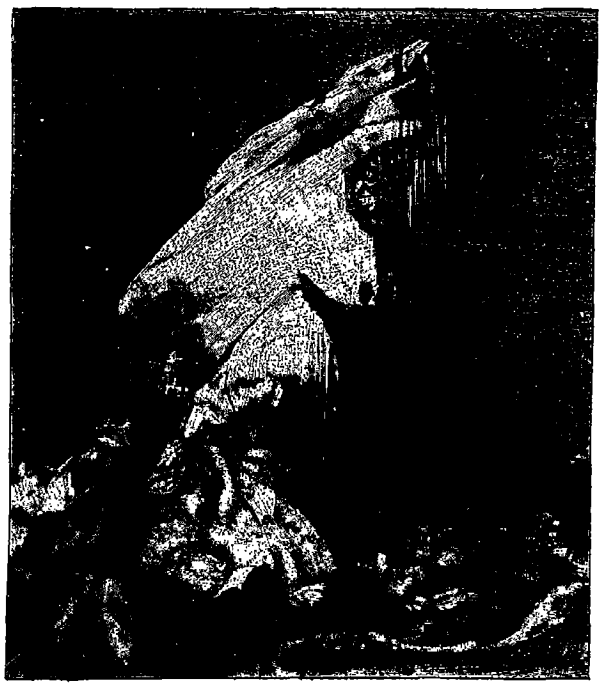
En qualité de naturaliste de l'expédition, le docteur avait été chargé de former des collections de diverses natures, notamment un herbier.

Désirant diminuer les risques que cet objet si précieux allait courir pendant la retraite, le lieutenant donna ordre à Pavy de former six collections de végétaux à l'aide des doubles dont il disposait. En même temps, dans le but de conserver au moins l'inventaire des plantes de la région du Fort Conger si les bagages étaient perdus dans la retraite, il lui envoya une note pour lui demander de rédiger une description complète de la flore de cet endroit si intéressant.

Le docteur refusa encore et préféra se démettre de ses fonctions de naturaliste. Une discussion qui avait pris une tournure aussi grave ne pouvait en rester là; de nouveaux conflits ne tardèrent point à se produire.

Le gouvernement avait décidé que chaque homme ferait un récit de l'expédition, et que tous ces documents seraient transmis scellés à l'état-major du *Signal Corps*, qui s'en servirait pour établir son analyse et ses contrôles.

Le 19 juillet, veille du jour où le docteur devait renouveler son engagement, le lieutenant lui demanda son registre. Pavy refusa en alléguant qu'il avait mélangé ses notes officielles d'impressions personnelles. Le lendemain il refusa de signer, annonçant l'intention de suivre l'expédition en simple amateur, sans cesser de donner ses services médicaux à titre officieux et de soigner gratis tous ceux qui se réclameraient de son expérience.



La Grenouille. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le docteur n'était plus dorénavant tenu qu'au respect des règles de police générale et de bienséance, mais il était déchargé de tout emploi officiel. Cependant, comme il était encore au service lorsqu'il avait refusé de remettre son journal, le lieutenant lui appliqua la peine des arrêts forcés.

Le lieutenant fit toujours relever avec un soin tout spécial la photographie des formes étranges que prennent les banquises dans ces régions où elles sont soumises au conflit de tant d'actions différentes, de tant de forces contradictoires. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs trois gravures qui ont été faites d'après la collection de ces photographies.

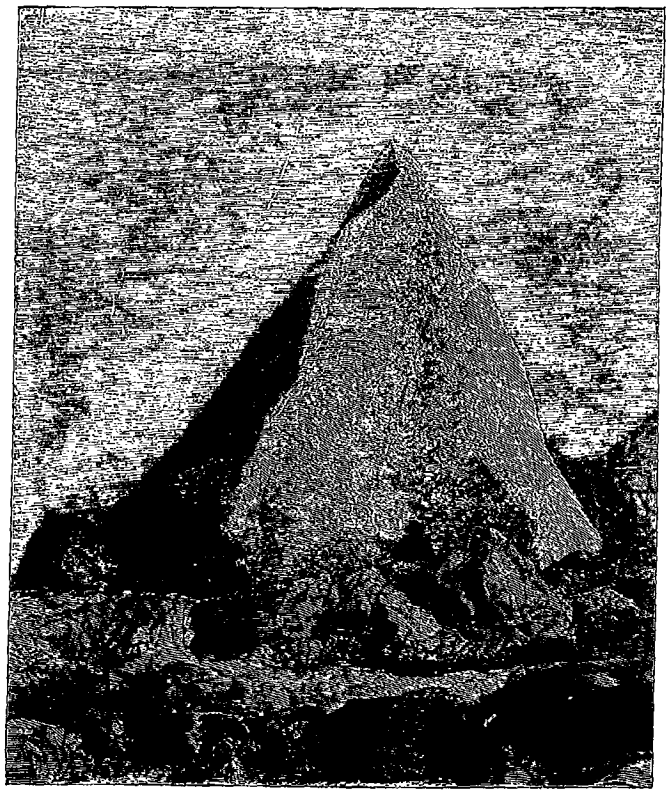
Il n'est pas nécessaire de dire pourquoi la première avait été gratifiée du nom de « Grenouille » et la seconde de celui de « Pyramide ». En effet ces désignations se présentent immédiatement à l'esprit le moins habitué à l'usage des symboles. La Grenouille résultait de la superposition de plusieurs glaces soudées par le regel; la Pyramide, de plusieurs clivages naturels qui l'avaient découpée dans une masse titanesque. Quant à la glace paléocrystique, elle a été formée lentement par la succession d'une infinité de chutes de neige et de précipitations de matières cristallines. Sa formation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lente fait songer involontairement à l'accroissement d'un chêne.

Depuis qu'il avait envoyé les premières viandes au cap Baird, Greely et le sergent qui lui servait de secrétaire avaient passé de longues heures à mettre en ordre, à copier et à réduire la prodigieuse série de chiffres résultant de vingt-quatre mois d'observations, exécutées sans interruption avec une multitude d'instruments de toute espèce.

On en remplit trois boîtes : deux, dont le lieutenant se chargea spécialement, contenaient les originaux ; la troisième renfermait les copies et fut confiée à la garde spéciale de Lockwood. Les trois boîtes étaient recouvertes de papier d'étain, soigneusement soudées. Le même procédé fut employé pour doubler les caisses dans lesquelles on plaça le pendule et les thermomètres. Quant aux aimants, ils furent réunis et attachés de manière à former un prisme unique.



La Pyramide. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Pendant que l'on s'épuisait en efforts pour sauver ce qui pouvait offrir un certain intérêt scientifique, on sacrifiait sans hésiter ce qui appartenait aux membres de l'expédition : noble abnégation digne des plus grands éloges, mais qui ne doit pas nous surprendre. La conservation de pièces qui couronnaient l'édifice scientifique élevé par les différentes stations polaires était le but principal et constant des efforts de chacun. Du moment qu'on les apporterait en Amérique, on pourrait dire que l'expédition avait réussi, quelles que fussent les épreuves subies par les survivants. On ne réserva aux hommes qu'un poids de 8 kilogrammes, et aux officiers qu'un poids de 16. La même mesure fut appliquée aux armes et aux munitions. On n'emporta que quatre carabines, un millier de cartouches, deux fusils de chasse avec du plomb et de la poudre.

La plupart des hommes profitèrent de l'autorisation du lieutenant pour se débarrasser de leurs notes. On les cacheta, et on les emballa avec quarante-huit clichés pris par le photographe de l'expédition et à l'aide desquels ont été obtenues les épreuves qui ont servi pour la publication de l'édition anglaise ; c'est la première fois qu'on apporte en Europe des documents de cette nature.

Le lieutenant pensa qu'il pourrait avoir besoin du concours des indigènes d'Etah si par malheur il ne trouvait pas de navire à l'île Littleton. En conséquence il conserva une véritable pacotille d'aiguilles, de couteaux, de fils et de menus objets, destinés à faire des cadeaux à ces sauvages.

En dépit de la parcimonie avec laquelle la cargaison des barques avait été constituée, elles étaient dans un état d'encombrement impossible à décrire. Il ne fallut pas songer à trouver de la place pour les chiens. A peine si l'on put emporter les vivres, le charbon, l'alcool, les traîneaux et le kayak de Jens.

L'impatience de revoir la patrie commençait à se faire sentir d'une façon impérieuse, terrible, irrésistible. La viande fraîche et les légumes avaient été consommés ; le charbon de la mine était presque entièrement épuisé. Aussi est-ce avec une impatience fébrile que ces infortunés attendaient le 8 août, jour qui semblait être celui de la délivrance, mais qui ne fut que le commencement d'une longue suite d'infortunes et de calamités devant rendre tristement célèbre une des expéditions jusqu'alors les plus heureuses qui eussent jamais exploré les régions boréales. En effet, à cette date funeste les vingt-quatre colons arctiques étaient en excellente santé. Les vingt-quatre êtres humains qui se trouvaient dans cet état satisfaisant avaient traversé, à deux reprises différentes, une nuit de quatre mois et demi, dont la température moyenne avait été chaque fois de 35 degrés de froid ! Malgré les obstacles de tout genre accumulés par la nature, leurs traîneaux avaient parcouru, sans donner lieu à des blessures ou à des infirmités durables, une longueur totale de 4800 kilomètres. Les explorations s'étaient étendues sur une zone comprenant la huitième partie du tour de la terre et dépassant de plus de 300 kilomètres le 80e parallèle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin Lockwood avait enlevé impunément à l'Angleterre l'honneur d'avoir promené son pavillon plus près du Pôle que toutes les autres nations maritimes.

XII

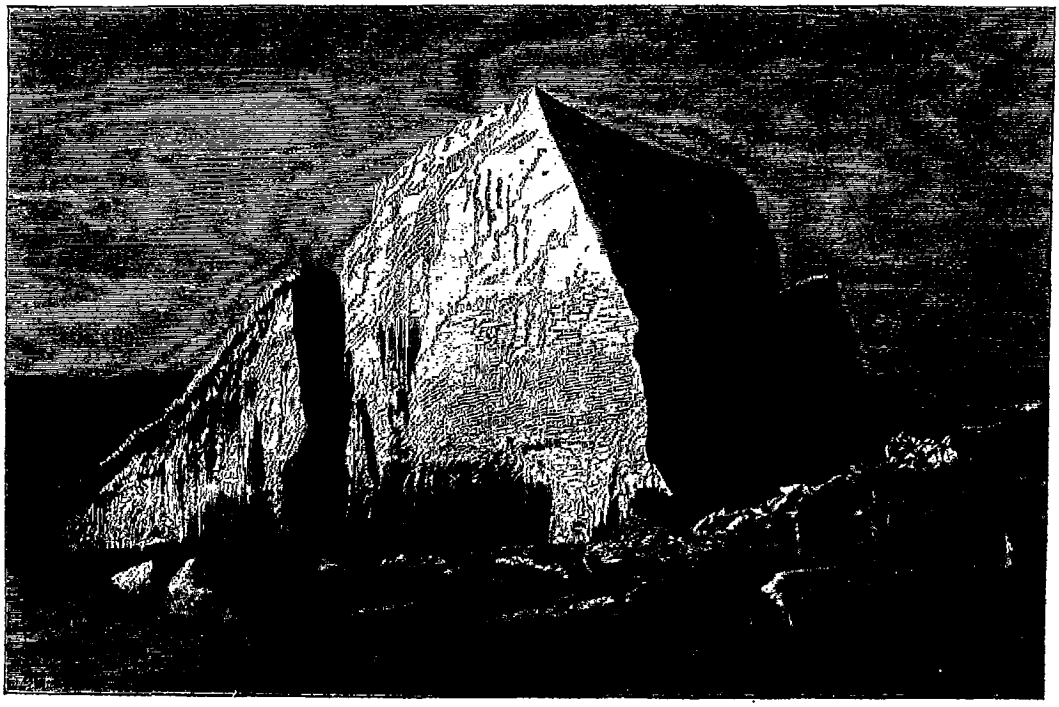
En barques.

Quand on eut ramassé tout ce que les barques pouvaient contenir, il fallut songer à la manière dont on se séparerait des chiens; ces animaux suivaient d'un œil inquiet les préparatifs d'une expédition à laquelle l'instinct leur disait qu'ils ne seraient point appelés à prendre part.

Le lieutenant eut pendant quelques instants l'idée de les abattre, mais il recula devant cette exécution, et il préféra les abandonner à leur malheureux sort, en mettant à leur disposition pour une curée suprême tout ce que l'on put trouver de viandes avariées.

Pendant qu'on effectuait cette opération douloureuse, il s'éleva sur la baie de la Discovery un vent si violent qu'on fut obligé de remettre le départ au lendemain 9 août. Le lieutenant dut attendre vingt-quatre heures de plus qu'il ne l'avait annoncé dans ses instructions envoyées en Amérique par le retour du *Proteus*.

Les débuts de la navigation furent pénibles. On mit sept heures pour arriver à la hauteur du cap Sun. Comme la tempête de la veille avait bouleversé tous les glaçons, le lieutenant n'osa pas s'engager plus avant sans monter sur la falaise afin de voir si la mer était libre au large. Le résultat de cette inspection lui



Bloc paléocrystique (voy. p. 50). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

parut favorable, et il donna l'ordre de mettre le cap sur l'entrée du Fiord Archer. Mais à peine avait-il fait quelques milles que la banquise se referma derrière la *Lady Greely* et ses remorques.

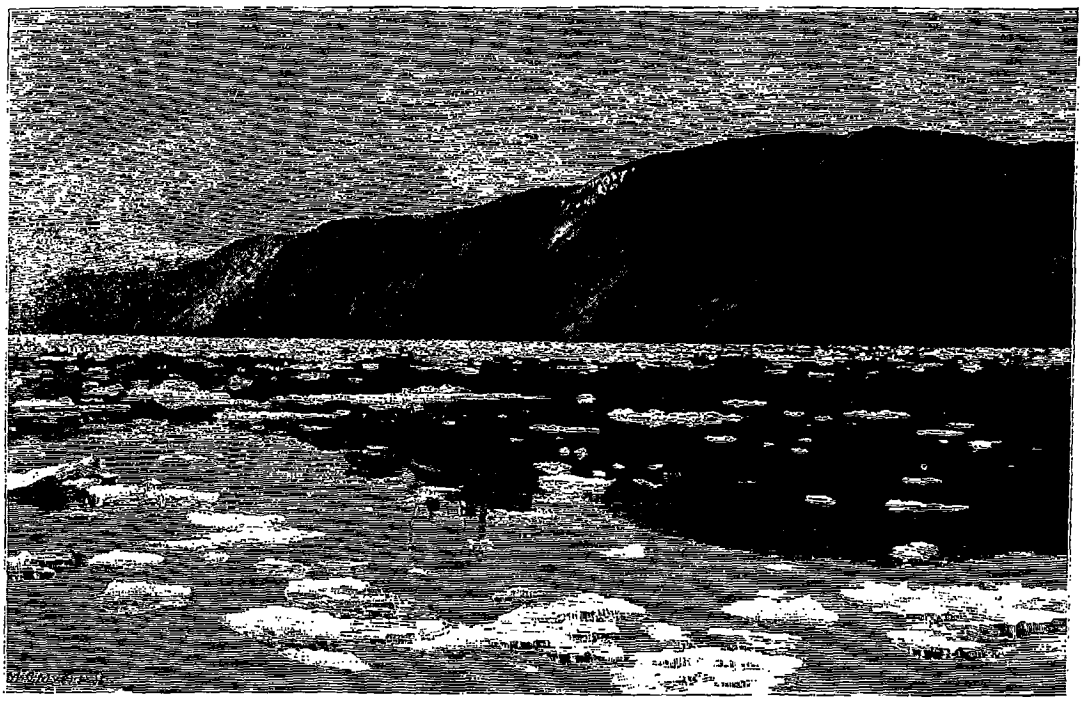
Presque en vue du Fort il fallut débarquer à la hâte les provisions et les vivres sur une banquise, où les embarcations furent hissées aussi. Heureusement un caprice de la marée défit ce qu'un caprice du vent avait fait. Après avoir campé sur la neige pour se reposer des fatigues de vingt heures de travail consécutif, le lieutenant put donner l'ordre de laisser les barques à l'eau, de les charger et de les remettre en route.

La tempête du 8 recommença et le vent souffla avec une certaine impétuosité pendant que l'expédition franchissait le Fiord Archer et arrivait au cap Bair, où nombre de provisions avaient été si laborieusement accumulées dès que la retraite avait été décidée. On chargea à bord tout ce que l'on put, mais à ce moment la mer devint si mauvaise qu'il fut impossible de se hasarder dans le canal Kennedy et qu'il fallut s'abriter dans une crique. Le lieutenant profita de ce repos forcé pour établir un cairn sous lequel il plaça une carte des régions explorées par Lockwood et Pavy. Il répartit aussi également que possible les documents, les vivres et le charbon entre la *Lady Greely* et les embarcations à rames auxquelles elle donnait la remorque; grâce à cette précaution la perte d'une portion de la flottille ne pouvait entraîner celle des procès-verbaux destinés à l'état-major du *Signal Corps* et à l'Association polaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du cap Hawks, qui se trouve déjà bien au-dessous du 80e parallèle, à l'île Littleton, la distance n'est pas assez considérable pour que le lieutenant n'espérât l'atteindre sans trop de difficultés. Toutes les embarcations emportaient des voiles pour le cas où, ne trouvant pas les Américains au rendez-vous assigné, il deviendrait nécessaire de continuer la retraite vers le sud afin de gagner par mer les établissements danois.

Le vent s'étant mis au nord-est accumula les glaces flottantes sur la côte de la Terre de Grinnell, dont les fugitifs n'osaient s'écarter. Une énorme banquise, qui avait environ 20 kilomètres de longueur, leur barra le passage et les obligea de se réfugier une troisième fois dans un havre situé un peu au nord du cap Craycroft, où le lieutenant avait établi l'année précédente un dépôt de vivres composé de 100 livres de viandes et d'un baril de pain. A peine ces provisions étaient-elles amarinées que l'on vit apparaître cinq narvals. La présence de ces animaux est généralement un indice du voisinage d'une étendue considérable d'eau libre; aussi les fugitifs se laissaient-ils remorquer gaiement par la *Lady Greely*; mais leur joie ne fut pas longue. Un nouveau genre d'obstacles bien connu dans ces climats vint les obliger à faire une nouvelle escale. Un brouillard épais se leva au moment où la *Lady Greely* doublait le cap Defosse. Le lieutenant n'eut que le temps de regagner la terre, en profitant d'une fente qui avait été pratiquée dans la glace de pied par les eaux relativement chaudes d'un torrent descendu des montagnes voisines. Les deux bords de cette singulière baie s'élevaient à mer



La *Lady Greely* dans la baie de la Discovery. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

basse comme de véritables falaises, et dominaient les barques. Afin d'éviter quelque accident, on pensa qu'il était sage de tirer les barques sur le véritable rivage que l'eau douce avait débarrassé de ses glaces. Mais on crut qu'il était inutile de prendre la même peine avec la *Lady Greely* et qu'on pouvait la laisser flotter dans une petite baie sous la garde du mécanicien, qui avait promis d'être d'une vigilance à toute épreuve.

Le 12 août, à sept heures du matin, le lieutenant se réveilla après un sommeil de quelques heures; le brouillard avait disparu et tout semblait promettre un heureux voyage. Malheureusement, au lieu de veiller, ce misérable avait bu l'alcool de la lampe, et il était ivre mort. Pendant qu'il ronflait, la *Lady Greely* s'était échouée sur le sable. Il fallait à tout prix éviter que cette débauche d'un inconscient ne fît perdre une marée.

Tous les hommes furent mis en réquisition pour remettre à flot l'embarcation si maladroitement compromise; à neuf heures et demie le *chapelet* reprenait son mouvement vers le sud. Après plusieurs heures d'une navigation dangereuse les fugitifs dépassaient le cap Black.

Il fallait suivre tous les contours de la glace de pied à cause du brouillard et des banquises qui flottaient dans le canal Kennedy. Cette manœuvre était d'autant plus difficile que le mécanicien ne s'était pas encore dégrisé et obéissait d'une façon très maladroite aux signaux du lieutenant. Comme les embarcations faillirent, à deux reprises différentes, se perdre contre les glaces, le lieutenant prit le parti de laisser cet ivrogne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuver son esprit, et il mit à sa place le chauffeur. Malheureusement ce pauvre diable avait fort à faire, puisqu'il était chargé de mettre du charbon dans le foyer et de conduire une machine dont il ne connaissait pas très bien le mécanisme.

Cahin-caha on arriva dans la baie de Charles Ritter, où le lieutenant avait établi un dépôt de charbon en 1881, pendant son passage sur le *Proteus*. L'abord de cette baie est très facile, et l'embarquement des vivres eut lieu sans aucun incident. Après ce ravitaillement, qui avait son importance, on mit directement le cap sur le promontoire de Buch.

Un succès complet couronna cette manœuvre hardie pour des apprentis marins, et l'on ne rencontra que quelques glaçons flottants de très peu d'importance. On put continuer pendant 10 milles à descendre vers le sud sans faire de mauvaise rencontre, mais le 13 août le lieutenant se trouva arrêté par un énorme glaçon qui s'était échoué sur un bas-fond et barrait toute la route. Pendant quelque temps on put croire qu'il n'y avait d'autre ressource que de remonter vers le nord et de regagner le Fort.

Heureusement une inspection soigneuse montra que cette effrayante barrière n'était pas continue. Elle s'était brisée en deux morceaux, sous l'influence de son poids, qui avait été l'unique instrument de cette disjonction providentielle. Il s'était formé une fissure de toute la largeur du banc, mais dont les dimensions transversales n'étaient que de 3 ou 4 mètres, juste assez pour laisser passer la *Lady Greely* et son *chapelet*.

Le lieutenant n'hésita pas un seul instant à s'engager dans un défilé si extraordinaire, où le moindre faux coup de barre aurait amené des malheurs irréparables. La route fut longue, pénible, émouvante. Les fugitifs sortirent très vivement impressionnés des entrailles de ces glaces prodigieuses, qui, si elles avaient fait le moindre effort pour se rejoindre, les auraient écrasés comme des insectes. Le regel aurait scellé la tombe des Américains avec une rapidité comparable à celle des plus habiles fossoyeurs. Peut-être dans quelques milliers d'années les géologues de l'avenir auraient retrouvé leur dépouille embaumée par le froid, comme celle du mastodonte de Pallas. Les pharaons eussent été moins bien conservées dans leurs pyramides.

Nous ne pouvons rapporter ici en détail tous les incidents que décrit le livre fort intéressant qui nous sert de guide. Nous dirons seulement que le 20 août les fugitifs étaient parvenus sains et saufs au sud du cap Joseph Good, dont la masse noirâtre forme un si merveilleux contraste avec les glaces dont il est environné. En huit jours ils étaient descendus d'environ 50 milles vers le sud, où ils pensaient trouver le salut et l'abondance; il ne leur manquait plus à faire que 10 milles pour atteindre le 80e parallèle, lorsqu'il leur arriva un accident d'une espèce imprévue, triste avant-coureur de leurs épreuves futures.

La température était si basse que de la jeune glace se formait régulièrement chaque nuit autour des embarcations; le soir on les laissait libres, et le matin on les trouvait pralinées de frimas. Une nuit, on s'aperçut que les trois barques allaient être écrasées par une banquise qu'un remous sous-marin faisait avancer traîtreusement avec une vitesse menaçante. On eut le temps de les dégager rapidement de la jeune glace et de les hisser sur des blocs, où elles restèrent à l'abri jusqu'aux premiers rayons du soleil.

Les compagnons de Greely arrivèrent bientôt entre deux grandes banquises flottantes séparées par un canal étroit, long d'environ une centaine de yards et couvert de glace nouvelle. A force de travail les fugitifs parvinrent à se frayer un passage et à atteindre l'eau libre. Il était temps, car, au moment où ils venaient de franchir ces Thermopyles glacées, les deux masses se soudaient l'une à l'autre!

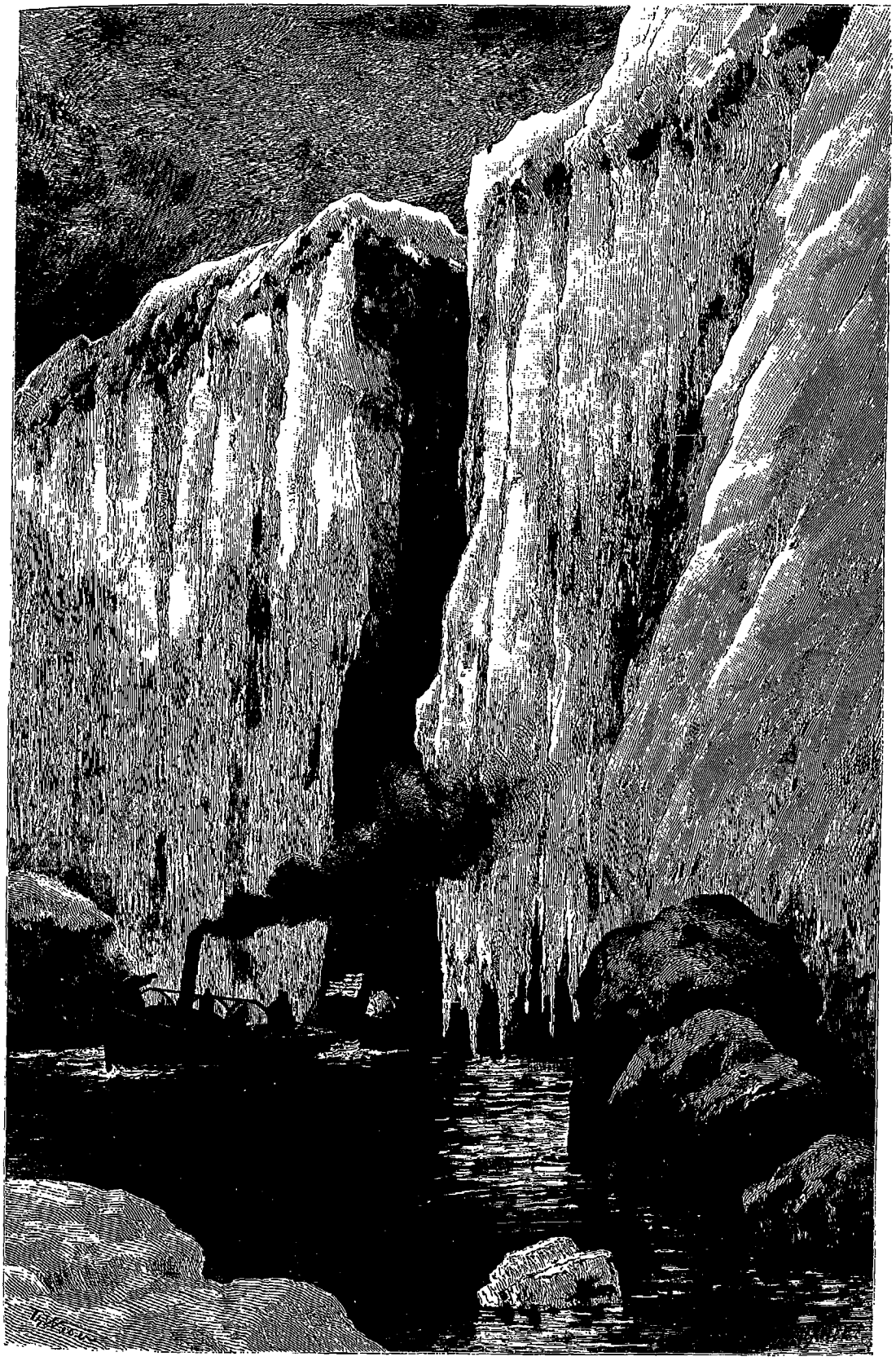
Bientôt on fut forcé par l'abondance des glaces de s'arrêter dans une baie située près du cap Collinson, où sir George Nares avait établi un dépôt en 1875. La perspective de recueillir quelques provisions offrait en quelque sorte un dédommagement aux voyageurs. Mais, hélas! les vivres avaient été enlevés. Ce n'était pas par quelques brutes, mais par des hommes! En effet, on ne voyait nulle part les traces que laissent les griffes des ours. Des voleurs d'un nouveau genre avaient volé les dépôts confiés à la bonne foi arctique.

Ces circonstances parurent suspectes au lieutenant, qui se décida à faire contrôler par Lockwood ce qu'on lui racontait. C'était une heureuse inspiration, car ce brave officier ne tarda point à découvrir deux cent quarante rations de viande, de sel, de poivre, de poudre d'oignon, cent vingt rations de pain et du combustible, de quoi combattre à la fois la faim et le froid! qui avaient échappé à une inspection inintelligente.

La joie que causa cette aubaine fut quelque peu modérée par divers incidents. En attendant Lockwood, la *Lady Greely*, surprise encore par la marée, faillit échouer à deux reprises différentes. Pendant qu'on doublait le cap Collinson, le vent du sud-est se leva et poussa vers la terre les glaces qui flottaient au large. La flottille n'eut que le temps de se réfugier dans un petit port naturel. Mais, en cherchant cet asile, la *Lady Greely* se heurta avec tant de force contre un morceau de vieille glace, que le tuyau d'alimentation de la chaudière se rompit. On eut la chance inespérée de réparer cet accident, et l'on se remit en route. Peu après, le 22 août, on atteignit le 80e parallèle. On avait fait plus de la moitié du chemin ; mais en treize jours de voyage on ne s'était éloigné du Pôle que de 1°44′, on n'avait parcouru qu'une moyenne de huit milles par vingt-quatre heures! Il y avait dans cette lenteur, malgré tant d'efforts, de quoi inspirer des craintes terribles aux plus braves.

On était dans des régions où il était difficile d'admettre que deux expéditions successives n'avaient pu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



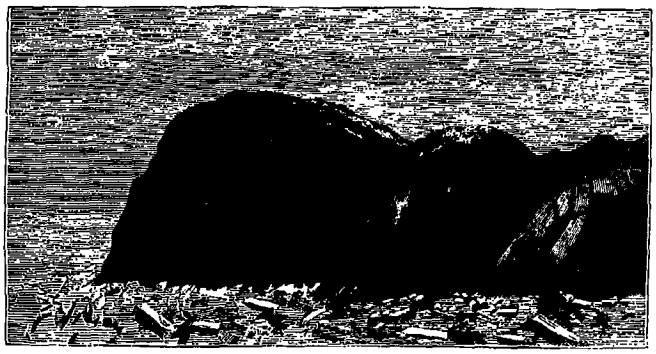
Défilé merveilleux. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétrer. Il devenait urgent de retrouver les traces de celles qui avaient dû s'y rendre.

Le lieutenant envoya un sergent au cap Napoléon pour inspecter la baie Dobblin avec une lunette et s'assurer qu'aucun navire n'avait cherché un abri dans ce port naturel. Le sergent revint sans avoir rien vu, et le cairn construit sur le sommet de l'île Washington Irving n'avait été ouvert par personne.

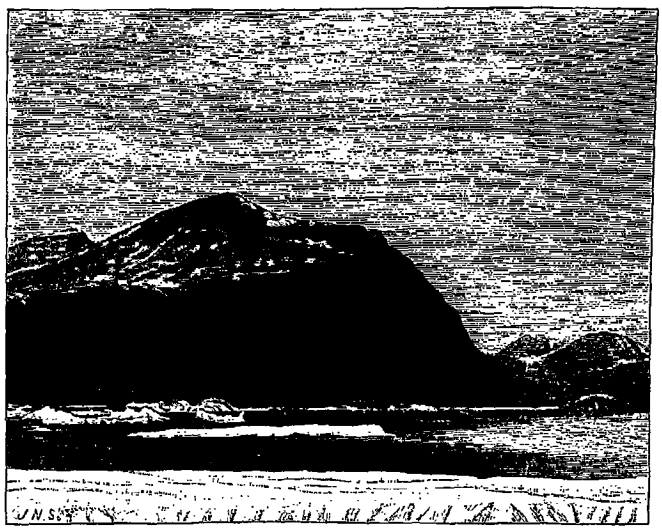
Les fugitifs ne se doutaient pas qu'ils étaient arrivés à l'endroit où le *Proteus*, qui les avait si facilement transportés à la baie, avait été écrasé par les glaces.



Cap Joseph Good (voy. p. 54). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Que de fois déjà la neige avait été maudite par les fugitifs depuis le jour où ils avaient quitté le Fort! jamais elle ne le fut autant que lorsqu'ils atteignirent le cap Hawks. Les infortunés comptaient se dédommager de leurs désappointements en prenant le riche dépôt établi par sir George; mais le blanc manteau qui recouvrait ces montagnes empêchait d'apercevoir le cairn où ces trésors alimentaires étaient ensevelis.

Le besoin rend si industrieux que l'on finit par retrouver les vivres. Mais, hélas! il ne restait plus que quelques gallons de rhum, un quintal et demi de pommes de terre et quelques oignons. Il y avait bien 250 livres de pain, mais ces matières nutritives avaient été recouvertes de tant de moisissures, que dans des circonstances moins pressantes on les aurait jetées. La détresse était si grande et les appréhensions si terribles qu'on mit de côté tout ce qui était mangeable et qu'on brisa les tonneaux pour faire du feu avec les douves.



Baie Dobblin. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le 26 août, à quatre heures un quart du soir, l'expédition quitta le cap Hawks; mais, à peine une heure après le départ, le lieutenant s'aperçut que la jeune glace se formait avec une rapidité extraordinaire : avant la chute du jour les embarcations étaient rivées à une petite banquise. C'était en quelque sorte faire naufrage au port; un mille de plus eût permis d'atteindre le cap Sabine.

L'île de glace dont les fugitifs étaient désormais obligés de partager la fortune, marchait vers le sud avec une lenteur véritablement désespérante. Les calculs ne donnaient environ qu'un kilomètre en vingt-quatre heures. A ce taux, même en filant en ligne droite sur l'île Littleton, on n'y serait arrivé qu'au milieu de janvier!

Pendant ce temps l'hiver approchait à grands pas; le froid devenait de plus en plus cuisant : les températures de 10 degrés au-dessous de zéro étaient le régime thermométrique ordinaire.

Le 29 août est encore un jour qui mérite d'être marqué d'une croix noire : le lieutenant ordonna d'éteindre le feu de la chaudière afin de ménager le combustible. Mais ce n'était pas tout : le 1er septembre, s'apercevant que la flottille courait risque d'être écrasée par les glaces, il donna l'ordre de hisser sur la banquise les trois barques à rames et la *Lady Greely* elle-même, qui, pour la première fois, dut partager leur sort. Cette triste opération ressemblait à une sorte d'abdication, de renoncement à la mer. Elle ne fut pas exécutée sans murmures, et du reste elle fut longue et pénible, car, avant d'être à même de l'exécuter, il fallut placer toutes les provisions sur un glaçon qui n'était pas beaucoup plus vaste que la place Vendôme. Aussi les fugitifs ne tardèrent-ils pas à être alarmés par des soubresauts et des convulsions continuelles. Dans la journée du 3 septembre ils se décidèrent à changer de domicile et à passer sur une vraie banquise dont la surface était bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 29 août : un terrible embarras. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois ou quatre fois celle du Champ de Mars, et où ils devaient trouver quelque repos. Mais il faisait si froid que l'encre gelait, et qu'il y avait à craindre qu'il n'en fût du même du sang dans les veines.

Aussi à peine était-on installé dans cette nouvelle demeure, que le lieutenant Kislingbury proposa d'abandonner une barque et la *Lady Greely*, et de traîner les deux autres sur les glaçons pour atteindre le cap Victoria, qui se détachait comme une tache sombre sur la neige à une distance d'environ 6 milles.

La capture de quelques phoques par les Esquimaux ayant donné de la viande fraîche et permis de boire un peu de sang chaud, auquel on trouva un goût semblable à celui du blanc d'un œuf qui viendrait d'être pondu, le lieutenant ne crut pas devoir adopter tout d'un coup un parti aussi grave que l'abandon de la *Lady Greely* et de la barque.

Le docteur demandait que le lieutenant attendît jusqu'au 4 septembre avant de se ranger à l'avis de Kislingbury; Greely attendit six jours de plus. Il ne se décida que le 10 à un sacrifice douloureux, redoutable. Il ne fut pas accompli sans arrière-pensée, et, aussi longtemps que les barques abandonnées restèrent en vue, on s'aperçut que le lieutenant regardait bien des fois en arrière. Quoique cette terrible résolution fût inspirée par la fatalité, l'infortuné commandant ne s'éloignait pas sans remords.

XIII

Sur la glace.

Lorsque les fugitifs se décidèrent à employer leurs traîneaux au lieu de leurs barques, désormais inutiles, ils se trouvaient à une distance assez faible de l'île Bache. Ils voyaient encore très distinctement, non seulement le cap Albert, mais encore le cap Victoria dans la direction du nord. Mais au sud ils apercevaient, à une distance d'environ 11 milles, l'île Cocked-Hat. C'était vers cet îlot rocheux que, à tout prix, ils voulaient se rendre; mais leurs mouvements étaient accomplis avec l'allure d'une tortue et tous les détours du lièvre du bon la Fontaine. En effet, malgré tous les sacrifices qu'ils s'étaient imposés, il leur restait encore beaucoup trop de bagages pour qu'ils pussent faire une seule étape sans revenir bien des fois en arrière.

Cette étape commença le 10, à une heure trois quarts du soir, et le travail ne finit que cinq heures un quart plus tard, à sept heures. Pendant tout ce temps-là on n'avait fait qu'un mille et demi, parce qu'on avait dû retourner deux fois en arrière.

A partir de ce moment, les fugitifs sentirent cruellement l'absence des chiens abandonnés; tous, officiers, sergents et soldats, étaient indistinctement obligés de tirer à la bretelle, pour ne pas se séparer des quelques vivres qui étaient les malheureux restes de leur fortune.

Toute cette peine n'était-elle pas superflue? Dès le 11 une vigie, montée sur un glaçon élevé, annonça que la glace n'allait pas jusqu'à l'île Cocked-Hat, et que déjà à 200 mètres de l'endroit où ils étaient parvenus commençait la jeune glace, incapable de supporter le poids des traîneaux et des hommes. La neige qui était tombée le matin rendait de plus la marche excessivement pénible.

Jens. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Le jour devenait de plus en plus court, de plus en plus terne; la clarté était si faible que les objets ne donnaient plus d'ombre : aussi était-il très difficile de choisir la route. Dans les premiers instants on avait chargé Jens de servir de guide, mais cette tâche était devenue trop délicate, trop importante, pour qu'on pût se fier à l'instinct des Esquimaux; les officiers ne voulaient plus s'en rapporter qu'à eux-mêmes. L'incertitude sur l'itinéraire n'était pas le seul inconvénient de cette situation déplorable. Comme les hommes attelés au traîneau ne voyaient que très imparfaitement la glace sur laquelle ils faisaient « un métier de chien », ils se heurtaient à chaque instant contre des rugosités et se donnaient des coups très douloureux aux pieds, ou même aux genoux; plusieurs fois les traîneaux, exposés à des tractions violentes et irrégulières, se rompirent.

Tous ces grands désappointements n'étaient rien en comparaison de la découverte que fit le sergent chargé des observations solaires. L'astronome annonça le 15 septembre que décidément la banquise maudite remontait vers le nord, et l'on était un mille plus haut que lorsqu'on avait abandonné les barques. En outre, pour comble de malheur, la dérive avait poussé au large et l'on se trouvait porté à 15 milles du cap Albert.

Depuis ce jour funeste, qui ébranla le peu de confiance que les naufragés pouvaient avoir conservée dans leur étoile, le lieutenant ordonna en secret à son astronome de ne jamais confier à personne le résultat de ses observations, et de ne lui en parler que lorsqu'ils seraient en tête-à-tête. Il voulait avoir le temps de mû-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

triser le jeu de sa physionomie, et craignait que l'œil inquiet de ses compagnons ne pût parvenir malgré lui à lire la vérité sur son visage.

Il est assez difficile de trouver des expressions suffisamment énergiques pour rendre compte de l'anxiété des fugitifs, livrés aux caprices des vents et réduits à un tel état d'incertitude qu'ils se demandaient si la meilleure chose à faire n'était pas de ne rien faire, et d'attendre avec une résignation digne de musulmans les décrets d'un inévitable destin.

Il était impossible que des récriminations, quelquefois violentes, ne se fissent pas jour, et que le docteur ne rappelât pas la résistance qu'il avait mise aux préparatifs du départ. Notre compatriote ne craignait pas de dire tout haut qu'il avait conseillé de rester au Fort, et qu'on n'aurait rien eu à souffrir si l'on s'était résigné à attendre le salut d'Amérique!

La violence du froid, qui augmentait de jour en jour, n'apportait pas un élément d'harmonie parmi les vingt-quatre êtres humains qui menaient cette vie errante et misérable. Tant qu'on avait eu la baleinière, tout le monde pouvait dormir à l'abri en se plaçant dans une des deux barques. Quand la baleinière eut été abandonnée, ceux qui s'en servaient n'eurent plus d'autre ressource que de construire des cabanes de neige.

Les vivres avaient de plus en plus baissé : le 25 septembre il n'y avait que quarante rations pour chaque individu. Cela ne menait qu'au milieu de novembre. Les bagages que l'on avait à traîner ne pesaient pas moins de 6000 livres. Dans ces *impedimenta*

La *Lady Greely* abandonnee. — Gravure empruntee à l'édition anglaise.

on comptait non seulement les traîneaux, les tentes et les vêtements, mais encore des manuscrits et des instruments.

On ne pouvait faire grand fonds sur la solidité de la banquise. En effet, lorsque ces puissantes montagnes de glace sont prises d'une humeur vagabonde, c'est qu'elles ont été décollées du fond où elles avaient échoué, par quelque marée plus haute que d'ordinaire. Or ces flots exceptionnels ne se produisent pour ainsi dire jamais sans être accompagnés de tempêtes d'une grande violence.

Le 25 septembre, vers une heure de l'après-midi, une catastrophe de ce genre faillit engloutir les fugitifs. Le glaçon sur lequel ils étaient parvenus à se transporter fut saisi entre deux immenses montagnes flottantes. Il se partagea immédiatement en deux morceaux : un immense champ de glace dont la vue ne pouvait atteindre les limites s'écarta brusquement; il en resta un petit morceau d'un ou deux hectares, sur lesquels tous les fugitifs étaient réfugiés avec leur fortune.

Cet accident arriva en vue de l'île Brevoort, espèce d'avant-garde du cap Sabine, que les fugitifs avaient dépassé sans pouvoir l'atteindre. Le vent semblait souffler au large, de sorte qu'ils se trouvaient exposés à naviguer dans le détroit de Smith et à entrer dans la mer de Baffin, montés sur un glaçon comme le capitaine Tyson du *Polaris*.

Une partie des hommes voulait tout risquer pour atteindre cette île de glace désolée qui, aux yeux de ces infortunés, représentait le salut, la vie, le retour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la patrie! Mais la mer était furieuse, et les téméraires qui n'auraient pas craint de s'y fier auraient payé bien cher leur audace. Nous devons renoncer à donner ici une idée du heurt épouvantable de ces craintes et de ces espérances.

Ce fut la nature qui se chargea de trancher le conflit. Le 28 septembre, à une heure de l'après-midi, vingt-quatre heures après le moment de la première catastrophe, le petit glaçon refuge des fugitifs fut mis en miettes à son tour par une énorme montagne de vieille glace rocailleuse. Heureusement les infortunés eurent le temps de se sauver sur le monstre qui, après avoir failli les écraser, devenait subitement leur seul espoir.

Mais, pour l'atteindre, ils devaient traverser une sorte d'isthme formé de morceaux de glace non soudés, tenus par pression les uns contre les autres. Le plancher sur lequel ils traînaient en tremblant leurs misérables provisions se fût effondré sous leurs pieds, si cette cohésion avait cessé un seul instant de se produire; le fragile assemblage se fût dispersé en atomes sans secousse et de lui-même. La maison de neige, dans laquelle les gens de l'équipe de la baleinière avaient fini, à force de perfectionnements, par passer une nuit confortable, avait été abandonnée à la hâte. O bizarrerie du cœur humain, elle coûta des pleurs à ceux que la désertion du Fort Conger avait laissés insensibles!

On eût dit que les forces inconscientes de la nature tenaient à faire payer cher aux infortunés la chance d'échapper à une si épouvantable catastrosphe. En effet, le vent se mit à souffler avec fureur; il était accompagné d'une neige si épaisse et si vigoureusement chassée par la tourmente, qu'il fut impossible d'allumer le feu pour faire la cuisine, et qu'on dut se contenter de dévorer une ration de pemmican glacé.

La banquise sur laquelle ils étaient échoués n'était point adhérente au rivage. Elle en était séparée par plusieurs rues d'eau, qu'il fallut traverser par petits groupes en évitant de surcharger le *Valeureux*, qui ne pouvait sombrer sans entraîner avec lui au fond de l'océan polaire les dernières espérances des fugitifs.

Grâce à ce vaillant petit bateau, qui permit de faire successivement le nombre nécessaire de voyages, tout le monde débarquait au cap Esquimau le 29 septembre. On n'avait laissé en arrière ni un seul instrument, ni aucun des documents relatifs aux observations universelles. On était encore en bonne santé comme au départ. On avait parcouru, en cinquante-cinq jours, 400 milles en canot et 100 milles en traîneaux, et l'on était arrivé au rendez-vous fixé par le lieutenant. Il restait à voir si les autorités métropolitaines avaient été dignes de cette ponctualité merveilleuse.

XIV

Le Camp Clay.

Le jour où les fugitifs arrivaient au cap Esquimau, le soleil était si bas au-dessus de l'horizon que l'astronome ne pouvait plus déterminer la latitude par la hauteur de l'astre au moment de son passage au méridien; c'était un signe certain qu'il fallait s'arrêter, qu'on devait établir le campement d'hiver, qui allait se trouver au milieu d'un pays d'une aridité absolue et n'offrant que des roches et des glaces.

Avant d'élever les cabanes de toile, de mousse et de neige qui devaient donner un abri incommode et insuffisant, le lieutenant procéda à un inventaire général des munitions alimentaires qui restaient encore pour combattre la faim. En continuant sur le pied actuel de 280 grammes de pain, 583 grammes de viande, et 56 grammes de pommes de terre, on n'avait plus que pour 35 jours de vivres : à peine si l'on atteindrait le commencement de novembre. Greely réunit donc tous les intéressés en assemblée générale, et leur proposa de réduire le poids de la ration quotidienne à 552 grammes : ce qui permettrait de prolonger de quinze jours la résistance à l'implacable danger de mourir de faim. Tous acceptèrent, sauf le docteur, qui refusa de donner son avis, afin de ne pas endosser, même indirectement, une part de responsabilité dans une situation créée malgré lui. En même temps le lieutenant décida que l'on ferait de grands efforts dans l'espoir d'augmenter les vivres à l'aide de la chasse, et il désigna deux des plus habiles tireurs pour organiser des battues générales avec les Esquimaux.

En restreignant ainsi aux plus capables l'usage de la poudre et du plomb, on utilisait bien mieux les munitions qui restaient. Mais la ressource la plus sérieuse devait être la récolte des vivres entassés sous les pierres par les expéditions antérieures.

Greely envoya le sergent Rice et un des Esquimaux au cap Sabine, pour fouiller le cairn où il devait trouver des nouvelles de l'expédition américaine et les provisions qu'elle devait y avoir certainement entassées.

Les deux explorateurs partirent le 1er octobre et revinrent le 8, rapportant une lettre écrite le 24 juillet précédent par un officier de cavalerie nommé Garlington, qui avait commandé non pas un escadron, mais l'expédition de secours de 1883.

Ce document apprenait que le *Proteus* venait d'être écrasé par les glaces en cherchant à gagner la baie de Lady Franklin, et qu'il avait sombré à peu près à moitié chemin entre le cap Albert et le cap Sabine, dans le voisinage du point doublement funeste où les fugitifs avaient été eux-mêmes obligés d'abandonner les barques qui les y avaient amenés.

Garlington annonçait que le *Proteus* avait disparu trop rapidement dans le fond de l'océan pour que l'on eût pu sauver les provisions qu'il portait. Cependant il prévenait officiellement Greely qu'il avait eu le temps de former un dépôt d'environ 500 rations à 3 milles du cap Sabine, et qu'on trouverait en outre dans le voisinage 250 rations laissées par l'expédition

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous, officiers, sergents et soldats sont obligés de tirer les barques (voy. p. 58). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 1882 et un bateau, que les ours avaient endommagé, mais qui sans doute pouvait servir. Il y avait de plus sur l'île Brevoort deux dépôts : un de vêtements et un autre de vivres, qu'il n'avait pas eu le temps d'inspecter, mais qu'il croyait l'un et l'autre assez importants. Il ajoutait qu'il se rendait en toute hâte à l'île Littleton, où se trouvait le principal magasin; il y était attendu par le *Yantic*, steamer américain. Il espérait arriver à temps pour y rencontrer aussi un steamer suédois, qui se rendait au cap York. La lettre se terminait par des protestations banales de dévouement, mais elle n'indiquait pas clairement l'intention d'hiverner à l'île Littleton. Garlington déplorait le sort de ses infortunés compatriotes, mais il n'avait d'autre pensée que de revenir le plus rapidement possible en Amérique.

Le sergent Long. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Les voyageurs qui rapportaient ces nouvelles inquiétantes avaient eu la chance de rencontrer la baleinière abandonnée par les fugitifs, et que la rupture de la banquise à laquelle on l'avait confiée avait mise à l'eau d'une façon providentielle. Elle était arrêtée par les glaces dans une position telle, qu'on pouvait la récupérer. En comptant la barque du cap Isabelle, celle de l'île Brevoort et celle qu'il avait conservée, Greely croyait donc posséder assez d'embarcations pour reconstituer en quelque sorte sa flottille et atteindre l'île Littleton en traversant les détroits.

Pour mettre à exécution ce plan, il lui sembla qu'au lieu de rester dans l'endroit où la Providence lui avait permis d'atteindre le sol, il devait s'établir dans le voisinage du cap Sabine, qui paraissait être au centre des principaux approvisionnements. Le lieutenant se décida donc à rebrousser chemin, et à s'écarter du cap Isabelle en traversant le détroit de Rice, qui était complètement gelé. C'était une résolution pour le moins inutile, inspirée par de faux renseignements. Garlington achevait ainsi de perdre ceux qu'il n'avait pas su sauver!

Ce difficile mouvement de recul vers le nord commença le 12 octobre par une température variant de 22 à 24 degrés centigrades au-dessous de zéro. Épuisés par des rations insuffisantes, les hommes étaient hors d'état de faire de longues marches. A chaque instant les traîneaux devaient s'arrêter. Quoique la route fût relativement praticable, le transport se faisait très lentement; il fallait faire beaucoup de voyages pour ne rien laisser en arrière. Le lieutenant Kislingbury et le docteur firent remarquer à Greely que la ration de marche des expéditions anglaises était de 1180 grammes de matière solide, et que par conséquent il était indispensable d'augmenter la ration au moins pendant la durée du travail extraordinaire que l'on demandait aux hommes obligés de remplacer des bêtes de somme dans des conditions effroyables. Le lieutenant se rendit à ces représentations. Il porta la ration de 552 à 756 grammes. En même temps il se décida à faire chaque soir une distribution de rhum. Enfin il con-

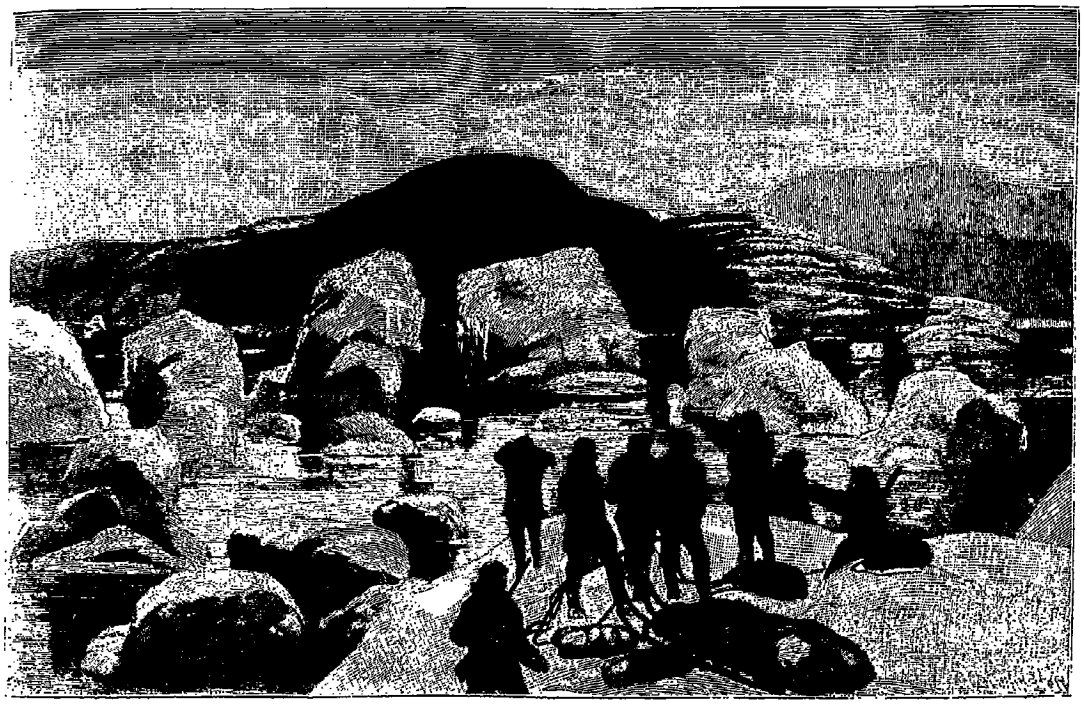
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentit à laisser sur la glace des objets qui n'étaient point de nature à tenter la voracité des ours, des loups ou des renards, et que par conséquent on était sûr de retrouver à son aise, quand on cesserait de camper à la belle étoile. Toutefois la banquise, quelque solide qu'elle fût, ne lui parut pas offrir en ce moment assez de sécurité pour qu'il lui confiât ses notes et ses instruments ; il ne se décida à s'en séparer que lorsqu'elles seraient déposées en un point de l'île Pym, où il allait s'installer.

Pendant le temps absorbé par cette marche sur le cap Sabine, le jour baissait toujours. Quand on arriva enfin au lieu définitivement choisi, le soleil apparaissait encore, mais il était si faible, qu'il ne se voyait plus à travers le brouillard que comme une espèce de pain à cacheter rouge, dépourvu de toute espèce de rayonnement.

Les travaux d'installation ne commencèrent que le 19 octobre, dans des conditions excessivement lugubres. On ne tarda pas à constater combien on avait eu tort d'avoir confiance dans les assertions de Garlington. En effet, au lieu des 500 rations qu'il avait annoncées, il ne s'en trouvait que 100. Lockwood, qui était parvenu à découvrir son dépôt, l'annonçait d'une façon positive.

Ce désenchantement n'était pas le seul que l'on éprouvait en ce moment terrible : le sergent Rice n'apportait pas de meilleures nouvelles. Il n'avait pas trouvé la barque dont parlait Garlington. Le dépôt du cap Isabelle ne renfermait que 63 kilogrammes de viande!



On aborde au cap Esquimau (voy. p. 60). — Gravure empruntée a l'édition anglaise.

Quelle que fût l'opinion que l'on eût sur les dépôts de l'île Littleton, sur la perspective d'y trouver Garlington, on ne pouvait rester à l'état de vagabondage au milieu des neiges. Il fallait construire une cabane improvisée, sous laquelle on devait subir le troisième hivernage qu'on avait voulu éviter à tout prix en abandonnant le Fort Conger.

Les malheureux, dont les doigts étaient mordus par de cruelles engelures, surmontaient leur douleur pour travailler avec un incroyable acharnement. On n'excepta de cette corvée que le sergent Long et les deux Esquimaux. En effet, s'il était urgent de se procurer un abri, il n'était pas moins essentiel de profiter des dernières lueurs du crépuscule pour augmenter les ressources alimentaires, si déplorablement écourtées par tant de mécomptes. En outre, chacun attendait avec une impatience suprême un peu de viande fraîche, et surtout un verre de sang!

Le lieutenant donna le nom de Camp Clay à cette nouvelle station d'hivernage.

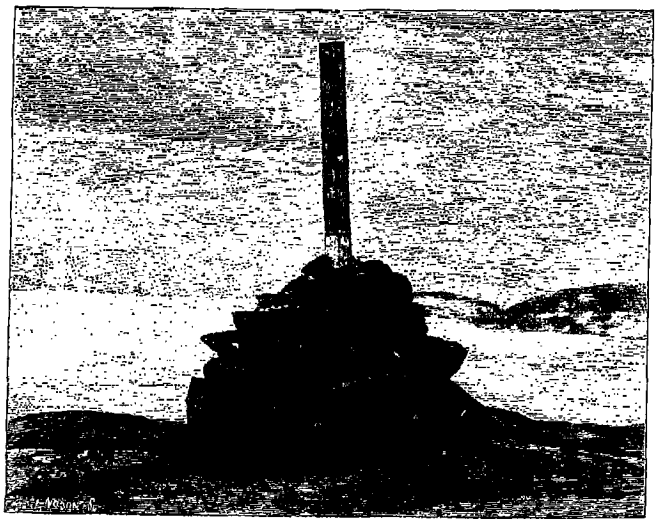
La cabane était de forme rectangulaire, comme le Fort Conger : malheureusement c'est à cela que se bornait la ressemblance entre les deux édifices. Les dimensions avaient été déterminées par celles du *Valeureux*, dont on avait eu l'idée de se servir comme de toit!

Étrange destination de cette vaillante barque! On l'avait suspendue sur des rames mises à plat et réunies par des cordes dont les bouts étaient soigneusement pincés dans les interstices que laissaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre elles les pierres dont la muraille avait été formée.

Sur les rames et au-dessous de l'embarcation retournée la quille en l'air, on avait passé une toile à voile, que la neige n'avait pas tardé à recouvrir d'un matelas.



Cairn élevé sur l'île Stalknecht. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Malgré ce renfort salutaire, c'était par la partie supérieure que se produisait le refroidissement le plus terrible, le plus impitoyable et le plus dangereux.

Les cabanes que les indigènes construisent pour leur hivernage sont formées plus simplement de blocs superposés dans tous les sens. Le plafond est presque aussi épais que les murailles. C'est un abri beaucoup moins froid, qui n'offre que l'inconvénient de ne pouvoir réunir tant de personnes ensemble.

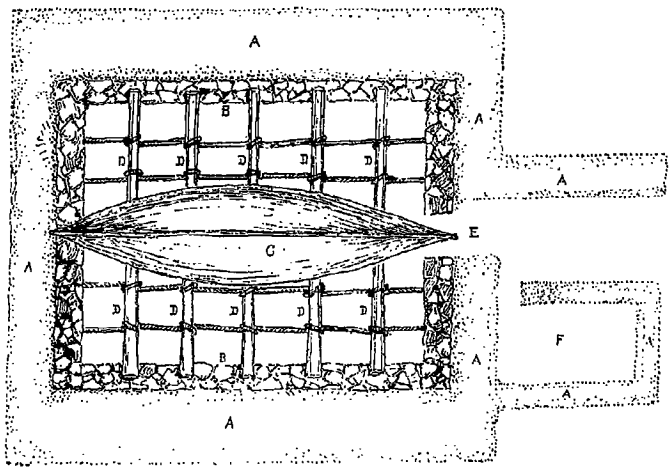
Le lieutenant était parvenu à garder tout son monde sous son œil : ce qui devait être avantageux au point de vue de la discipline ; mais les grabats étaient tellement entassés les uns contre les autres, qu'il n'y avait au centre qu'un bien petit espace disponible pour le poêle, la cuisine et la lampe, trois objets également importants à la communauté, et qu'en multipliant les cabanes on eût été obligé de multiplier aussi.

On avait construit à côté de la salle commune une petite pièce en neige et couverte de toile, qui était le réduit où l'on conservait les provisions. C'était le centre de toutes les appréhensions, le point de mire de toutes les convoitises.

On l'avait ainsi rapproché du commandant, pour ne rien avoir à redouter des entreprises des fauves. Personne n'avait pensé qu'on devait surtout chercher à le défendre contre les reptiles à face humaine qui s'y introduiraient en rampant.

Avant de s'enfermer dans leur tanière pour attendre une mort venant à petits pas, les fugitifs firent un dernier effort pour faciliter la tâche des marins qui, lorsque leur patrie serait fatiguée d'envoyer des capitaines de cavalerie à leur secours, viendraient voir s'ils étaient encore vivants.

Le 23 octobre ils élevèrent sur l'île Stalknecht un monument de pierre terminé par le pendule qu'ils avaient apporté du Fort. Sous les pierres ils avaient enfoui la boîte du sextant, dans laquelle ils avaient renfermé l'histoire lamentable de leurs aventures.



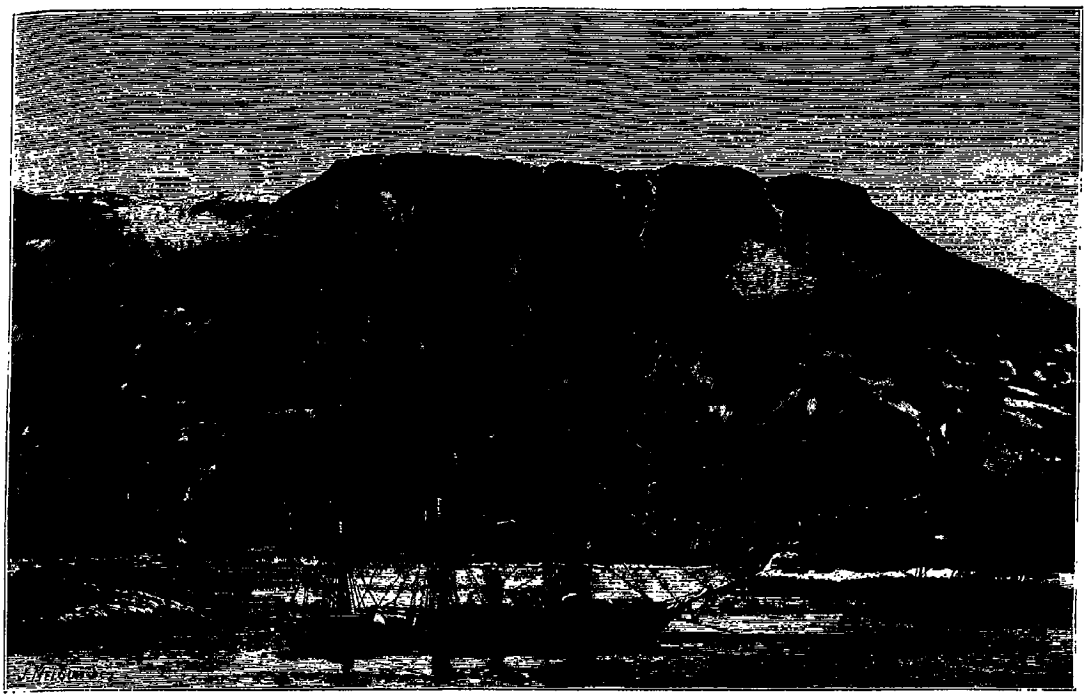
Quartiers d'hiver [plan] (voy. p. 63). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.
A. Revêtement de glaces. — B. Mur de pierres. — C. Barque renversée, la quille en l'air. — D. Rames retenues par des cordes. — E. Porte. — F. Réduit couvert de toile à voile pour la cambuse.
Note. — On a supprimé la toile à voile passée sous la barque et reposant sur les rames.

Combien ils étaient éloignés de se douter, hélas! que leurs véritables catastrophes ne faisaient que commencer et qu'il s'en faudrait de bien peu qu'aucun d'eux ne pût parvenir à les raconter en détail aux nations civilisées, affligées de tant de misères!

Traduction et adaptation par Frédéric Bernard.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'escadrille de secours à Godhavn (voy. p. 78). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN,

D'APRÈS « THREE YEARS OF ARCTIC SERVICE », PAR LE LIEUTENANT ADOLPHUS W. GREELY[1].

1881-1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Au cap Isabelle.

Long demanda au lieutenant l'autorisation de s'établir sous la tente, afin de mieux s'acquitter de ses fonctions de chasseur. Greely ne put s'empêcher de le féliciter d'une semblable ardeur. « C'est avec confiance, lui dit-il, que je vous accorde l'autorisation de vous dévouer pour le salut de tous. Je suis certain que la Providence bénira de si nobles efforts ! » Long partit électrisé par un semblable accueil, mais, hélas ! il ne tarda pas à voir que le gibier était d'une rareté désespérante. Une campagne si vaillante, si pénible, ne produisit que la capture d'un phoque, laissant net 75 livres de viande.

Pendant que Long fouillait inutilement les glaces, les naufragés faisaient des efforts extraordinaires pour ramener au camp le canot abandonné sur la banquise, et rapporter tous les objets contenus dans les cairns du voisinage. La lumière avait tellement diminué que les hommes n'apercevaient plus les obstacles; à chaque instant ils se heurtaient les pieds contre des glaçons, et, lorsqu'ils ne se blessaient pas, c'étaient leurs traîneaux qui se brisaient.

La détresse était si grande que le lieutenant donna ordre de recueillir tout ce qui pouvait à la rigueur être mis en consommation. On obéit si bien que le sergent Israël arriva avec des barils renfermant du pain à chien complètement pourri.

Le lieutenant ne put cacher sa colère lorsqu'il vit que ses envoyés revenaient avec un triste composé de matières nutritives de bas étage et de mycodermes, dont le mélange ne pouvait être ingéré sans de grands dangers pour la santé.

« Jetez immédiatement sur la neige ces matières empoisonnées, dit-il, afin de rendre le plus tôt possible les barriques disponibles. Nous ne trouverons de bon

1. Suite et fin. — Voyez t. LII, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans tout cela que les douves, dont nous pourrons faire du feu. »

On obéit sans réclamations, on vida les tonnes et l'on jeta pêle-mêle sur la neige leur contenu.

Les hommes chargés de cette mission s'en acquittèrent avec un empressement qui parut suspect au lieutenant : après s'être écarté pendant quelques instants, il revint brusquement sur ses pas et s'aperçut que ses soldats et ses sergents s'étaient jetés sur cette dégoûtante victuaille, dont n'auraient pas voulu les chiens de nos contrées. Il intima l'ordre de s'abstenir d'une nourriture qui ressemblait si fort à du poison : les affamés s'écartèrent sans oser protester; mais, le lendemain, en faisant sa promenade quotidienne, le lieutenant s'aperçut que tout cet horrible tas avait disparu dans leur estomac.

Malgré l'excessive parcimonie des cuisiniers, le charbon, que l'on n'employait plus que pour préparer les rations, s'était épuisé. Il fallait se résigner à se passer de feu, ou prendre une résolution excessive, épouvantable : se condamner soi-même à rester prisonnier, s'enfermer sans rémission dans cet enfer plus terrible que celui de Dante. C'est à ce dernier parti que le lieutenant s'arrêta malgré lui. Les naufragés purent faire la soupe, mais à quel prix! Ils étaient réduits à attendre que l'hiver, contre lequel par ce moyen extrême ils pouvaient lutter, leur permît d'atteindre l'île Littleton à pied sec! Désormais, pour triompher du froid, ils étaient réduits à compter sur le froid : attendre qu'il fût devenu assez intense pour geler le bras de mer qui les séparait de l'île Littleton.

Biederbick, le cuisinier de l'expédition. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Après le jour lugubre où l'on abandonna les chiens, le plus triste fut celui où l'on commit une sorte de suicide en commençant le dépiècement des deux embarcations si miraculeusement retrouvées. Mais ce meurtre ne réussit que médiocrement. L'horrible fumée que produisait la combustion de l'huile et du goudron dont on n'avait pu débarrasser les planches, faisait acheter bien cher les effluves de chaleur que donnait par surcroît la préparation des aliments.

Pendant tout le temps que l'on faisait la cuisine, on éteignait la lampe, sous prétexte que le poêle rayonnait une lumière suffisante. Mais cette économie ne profitait que très faiblement. En effet, on s'aperçut que des voleurs profitaient de l'obscurité pour piller les provisions dont on était si avare; on accusait publiquement Biederbick, le chef cuisinier, de plonger la main dans la marmite. La figure honnête de ce brave garçon protestait contre une semblable accusation; mais, quand la faim dénonce, personne ne peut être considéré comme supérieur aux soupçons.

Les concupiscences occasionnées par la graisse que l'on ne brûlait pas dans la lampe étaient positivement irrésistibles. Il devenait de plus en plus difficile d'empêcher un fraudeur d'avaler un petit verre d'huile. En effet, par une sorte de transformation miraculeuse, il y a un degré d'épuisement où cette substance, loin d'inspirer le dégoût, finit par acquérir une séduction invincible.

La faim produit une espèce de délire spécial que les aliénistes ont parfaitement caractérisé, et dont fait partie la perversion absolue des sensations.

Les malheureux qui sont soumis à ces dures épreuves deviennent d'une nervosité extraordinaire; ils sont soupçonneux, jaloux, enclins à se croire victimes de toute espèce de persécutions; quelquefois leurs oreilles entendent des voix mystérieuses, et leurs yeux entrevoient des figures bizarres, qu'ils confondent avec des apparitions.

Si l'on ne donne pas à manger au corps, au moins faut-il procurer le pain de l'âme, et ne pas laisser l'esprit sans distraction en présence d'un vautour aussi impitoyable que celui de Prométhée.

Le lieutenant et le docteur ne perdirent pas l'espérance d'arriver à distraire leurs compagnons, comme ils l'avaient fait au Fort, à l'aide de conférences et de lectures. Mais ni la parole des orateurs, ni l'art plus parfait de l'écrivain, n'avaient la puissance de détourner la pensée des affamés, qui ne les écoutaient que d'une oreille distraite. Sous la tente du Camp Clay, l'ennemi n'était pas l'ennui produit par une vie monotone, sombre et sédentaire, mais c'était le feu intérieur qui ronge les profondeurs de l'être, qui ne s'éteint jamais, et qui, même au milieu de l'assoupissement maladif auquel on ne devrait pas attribuer le nom de sommeil, poursuit la pensée par une infinité de cauchemars hideux.

Les économies réalisées sur les vivres, malgré l'autorité du lieutenant, étaient une cause incessante de querelles. Celui qui était parvenu à accumuler dans son sac le capital d'une orgie de viandes, de fromage ou de pain veillait sur son trésor avec une jalousie dépassant celle de tous nos harpagons. Il lui semblait que chaque pensée, chaque désir, chaque mouvement de ses camarades devait avoir pour but unique de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'emparer de son trésor. Le docteur n'aurait jamais laissé descendre la ration au-dessous de ce qui était nécessaire pour entretenir la santé. En effet, il faisait remarquer que le manque de nourriture engendre fatalement le scorbut, et que cette maladie est contagieuse. Qu'un seul en fût atteint, et tous ses camarades pouvaient ensuite y succomber.

Cet argument était sans contredit excellent, mais que ferait-on quand on aurait tout mangé ? Pouvait-on compter sur l'imprévu, sur la chasse ? Sur cinq phoques que l'on voyait, un seul au plus était touché ; sur trois phoques touchés, un seul pouvait être amariné et dépouillé !

Il y avait bien aussi les renards : un soldat fut assez heureux pour en tuer un d'un coup de poing pendant qu'il avait la tête prise dans une grosse boîte de viande où il espérait se régaler ! Mais que de renards aurait-il fallu assommer pour apaiser des appétits polaires excités par un carême qui durait depuis le départ du Fort Conger !

Les conversations, les rêves, les souvenirs de la patrie, tout cela avait pour sujet les bons dîners qu'on avait faits dans des temps meilleurs, ou ce que l'on mangerait si l'on était en Amérique.

Les repas, au lieu d'être un délassement de l'esprit en même temps que du corps, étaient l'occasion de querelles interminables. A chaque distribution s'élevaient de violentes récriminations sur la manière dont les portions avaient été partagées.

Au commencement, le cuisinier ne se donnait pas la

Intérieur du Camp Clay. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

peine de porter à chacun sa pitance : on la passait de main en main ; mais, dès que le lieutenant eut réduit les parts, il fallut renoncer à ce procédé commode, parce que chaque morceau excitait trop cruellement la convoitise de ceux qui le tenaient un instant en main.

Un sergent eut la naïveté sublime de prier qu'on lui fît la grâce de ne point lui confier ainsi les morceaux destinés à son voisin. Il avait beau se raisonner : ils lui semblaient invariablement plus gros que les siens.

Deux colons paraissaient moins ardents que les autres dans ces discussions avilissantes. Le plus taciturne de tous était Henry, mais on ne tarda pas à acquérir la preuve que ce tartufe faisait des visites secrètes au dépôt de vivres du commissariat. Il fut obligé de convenir que son couteau avait servi à ouvrir une boîte de lait conservé ! Comme on démontra qu'il avait prêté cet outil à un ami qui ne parlait pas beaucoup plus, l'opinion la plus favorable était celle qui lui donnait cet homme pour complice. Depuis lors ces deux personnages si réservés furent mis en quarantaine !

Aussitôt que la lune de novembre jeta assez de clarté, le lieutenant donna ordre à Rice et à Elison d'aller avec deux soldats au cap Isabelle, pour recueillir la viande du dépôt anglais. La glace était tellement difficile que, malgré l'admirable lumière que rayonnait notre satellite, il fallut sept heures pour faire l'ascension du cairn. Le spectacle dépassait en splendeur tout ce que l'imagination peut rêver. Au large on voyait la mer complètement libre, sur laquelle un navire aurait navigué aussi aisément que sur la Méditerranée. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vagues, d'un bleu sombre qui paraissait noirâtre, mettaient en relief les banquises étincelantes, qui semblaient phosphorescentes et lançaient des rayons aussi doux que les éclairs rayonnés par un diamant. En même temps les voyageurs étaient saisis d'une soif ardente, souffrance plus terrible encore au milieu des glaces que dans les sables du Sahara. En effet, ils étaient environnés d'eau douce qui n'est que solidifiée, et que la chaleur de la bouche peut fondre : mais celui qui cède à la tentation de manger de la neige est condamné à d'effroyables tortures. La réaction est si énergique que le froid saisit la périphérie de son organisme avec une effrayante impétuosité. Il se produit l'inverse de l'effet salutaire que l'on obtient en frictionnant avec de la neige une main ou un orteil dont la congélation a commencé !

Maintes fois Elison avait été prévenu par le lieutenant aussi bien que par le docteur : mais sa gorge était si sèche, sa langue si dure, si rocailleuse ! L'infortuné ne peut résister. Il saisit une poignée de neige, et s'en remplit la bouche. Pendant quelques instants, il éprouve une sorte de soulagement ; mais, à peine est-il au pied de la colline, qu'il se sent tout troublé. Ses mouvements sont gênés, pénibles ; pendant que la fièvre l'étrangle, c'est surtout sur ses extrémités inférieures que le froid s'est porté. Il lui est désormais impossible de remuer les pieds. Ne pouvant le placer sur le traîneau, on l'y attache de manière qu'il puisse s'y cramponner pour s'aider à le suivre. Mais il lui est impossible de résister à la douleur cuisante qu'occasionne le moindre mouvement, et à chaque instant le malheureux s'étale sur la neige en hurlant.

Elison. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Chaque fois qu'Elison tombe, Rice le relève, le soutient, le réchauffe de son haleine ; il cherche à le faire revenir par des frictions ; il s'efforce de l'encourager, de le rassurer.

Malheureusement la voix du brave sous-officier ne s'adresse plus qu'à une oreille insensible, incapable de l'entendre : le digne sergent n'a plus qu'une masse inerte à traîner.

Cependant toute vie n'est pas éteinte : le cœur bat encore. Il faut donc prendre un parti héroïque : Rice se dévoue. Il reviendra seul au camp, qui se trouve à une distance de 20 kilomètres. Il fera cette route épouvantablement difficile, sans avoir à se mettre sous la dent autre chose qu'une ration de viande gelée.

Le vent souffle avec une violence inouïe ; sa direction est plein nord, de sorte que la température est de 30 degrés au-dessous de zéro.

Rice traverse le détroit auquel le lieutenant a eu l'heureuse inspiration de donner son nom. La glace est mal prise, elle cède et crie sous les pas de l'intrépide, qui, pour ne point être englouti, n'a qu'une seule ressource : s'élancer plus rapidement au-devant du danger.

Dans sa précipitation il s'égare ; malgré sa très grande habitude de ces régions terribles, il va manquer le camp. Heureusement la lune brille, elle vient à son aide, elle lui indique la route qu'il doit suivre pour retrouver ses camarades et le lieutenant.

Il était minuit lorsque Rice arriva à la cabane du Camp Clay. Les affamés s'étaient par miracle tous assoupis, la plupart en rêvant au surcroît de ration que le lieutenant avait promis pour le lendemain, jour où les 140 livres de viande devaient arriver.

Quel réveil ! Rice leur crie à tue-tête, avec toute l'énergie dont il est capable : « Elison se meurt ; il agonise à la baie Ross, à 15 milles d'ici ».

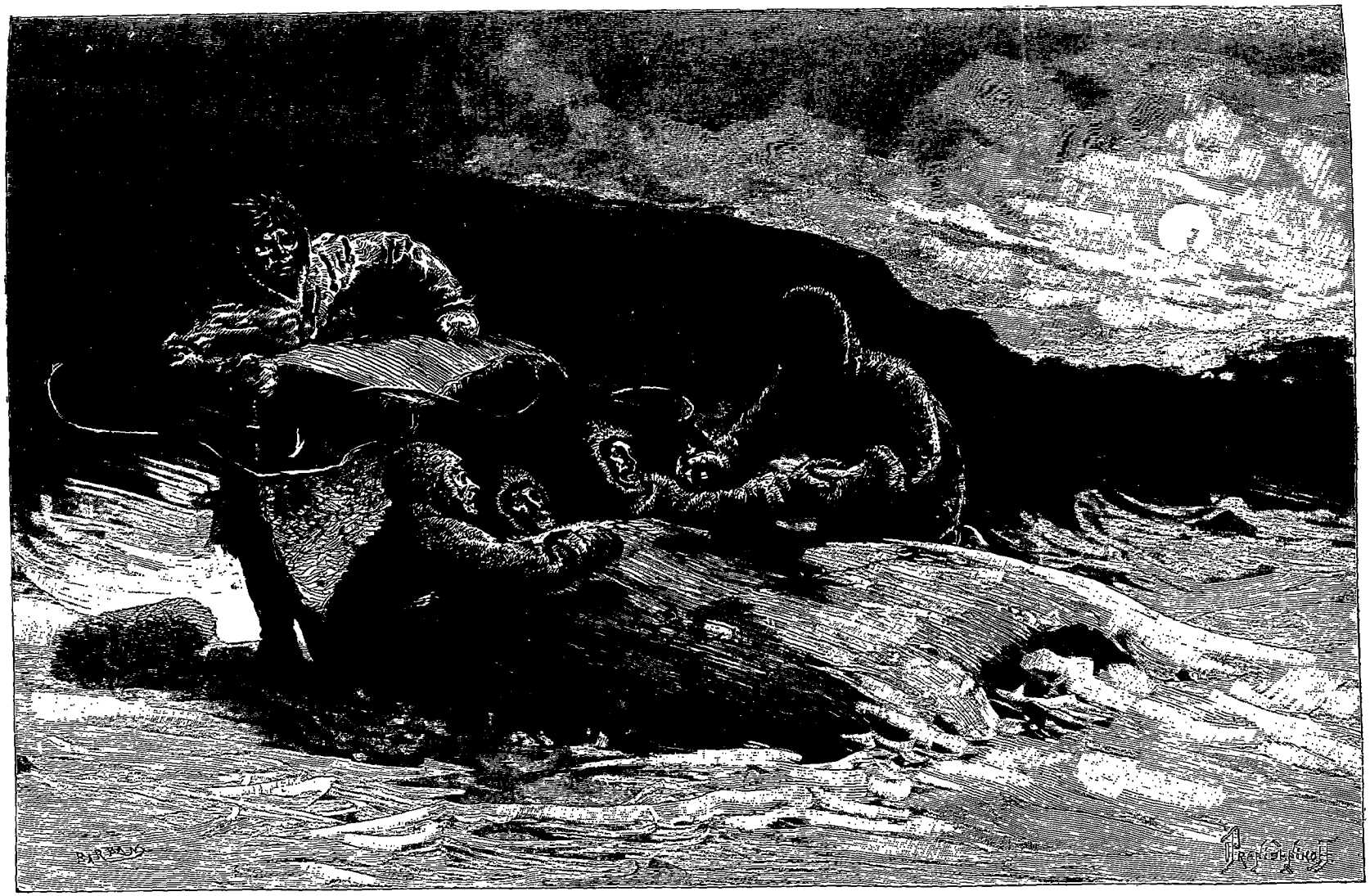
Tout le monde se lève en sursaut, en tumulte, et l'on s'empresse autour de Rice. Il raconte qu'Elison a été brusquement saisi par le froid ; sa figure est boursouflée, il ne peut plus ouvrir les yeux ; à peine s'il a conservé la faculté de parler !

On a dressé tant bien que mal la tente, mais, comme on n'a pas eu la force de transporter Elison au sud d'une arête de rocher qui aurait fourni un abri contre la bise, il reçoit le vent du nord en plein visage. Si l'on ne se hâte, on trouvera complètement gelé non seulement Elison, mais les deux soldats qui sont restés avec lui.

Le lieutenant décide d'envoyer avec le grand traîneau Lockwood, le docteur Pavy et les quatre hommes les plus robustes. Le sergent Brainard et Christiansen sont dépêchés en avant-garde pour porter les vivres et l'eau-de-vie.

Il était temps que les deux braves messagers arrivassent pour secourir cet infortuné groupe. Un des deux soldats que Rice avait laissés avec le mourant avait été tellement impressionné par ces événements tragiques, qu'il commençait à déraisonner. Elison, raidi par le froid, ne bougeait pas plus qu'un morceau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Elison et les deux soldats secourus par Brainard et Christiansen. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glace. Le seul sentiment qui ne l'eût pas abandonné était la faim. Il demandait à grands cris qu'on eût pitié de lui, qu'on lui donnât à manger. Mais ses lèvres gelées ne pouvaient s'ouvrir pour prendre la viande qu'on lui tendait.

XVI

Vers l'île Littleton.

Nous ne nous arrêterons point à décrire le retour, qui fut d'autant plus triste que le but principal de l'expédition avait été complètement manqué. Il ne s'agissait plus maintenant des viandes anglaises, que l'on avait été obligé d'abandonner dans un endroit que l'on croyait sûr, au moment où Elison avait été reconnu incapable de suivre le traîneau. C'était en quelque sorte un convoi funèbre qui ramenait au camp un MORT-VIVANT.

Indigène sauvage du village d'Etah (voy. p. 71). Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Aussitôt que la chaleur et les cordiaux l'eurent ranimé, l'infortuné commença à sentir des douleurs insupportables, délirantes. Elles ressemblent à celles qu'éprouverait un individu que l'on aurait arraché d'un bûcher; mais combien, hélas! les blessures du froid sont plus cuisantes que celles que les flammes laissent en corrodant plus ou moins profondément la surface de la peau! En effet, c'est dans le fond des chairs qu'il semble que la brûlure produite par le gel ait son siège.

Grâce à l'habileté de Pavy, qui avait à soigner journellement presque tout le personnel, la mort fut obligée d'attendre longtemps. Ce n'est que le 19 janvier 1884 qu'elle put saisir sa première victime : ce ne fut pas cet infortuné Elison, qui était doué d'une très robuste constitution. Quoique le docteur eût été obligé de lui faire subir l'amputation des doigts de la main gauche, ce n'est pas son nom qui fut le premier inscrit sur la liste lugubre des décès.

Dans ses sinistres pronostics, le docteur ne s'était pas trompé lorsqu'il avait averti le lieutenant que le mauvais régime alimentaire devait amener infailliblement le scorbut. Un soldat nommé Cross fut atteint de cette terrible maladie aussi contagieuse que la peste, et qui produit toujours une terreur profonde chez les voyageurs du Pôle Nord. Il en mourut. Notre vaillant compatriote ne fit confidence qu'à Greely de cette terrible découverte. Il déclara que le défunt avait succombé à la faiblesse de sa constitution. Cette sinistre catastrophe obligeait à se hâter. Dès le lendemain, avant l'heure que l'on nomme midi par habitude, on procédait aux funérailles.

Après avoir enveloppé le corps du défunt dans les plis d'un grand linceul, on le plaça sur un traîneau, auquel six hommes s'attelèrent, et on le conduisit sur les bords d'une fosse profonde creusée dans un champ de neige immaculé. Le lugubre cortège était précédé du fossoyeur, qui portait un falot dont la pâle lumière jetait une lueur sinistre. Derrière venait le lieutenant, la tête basse, plongé dans l'abîme de ses pensées.

La route n'était pas longue, car Greely avait eu la sage précaution de placer le lit où devaient dormir éternellement les morts, dans le voisinage de celui sur lequel agonisaient les vivants! On n'avait qu'un saut à faire pour passer de l'un à l'autre.

En revenant du cimetière, on découvrit dans un vieux journal un article de M. Henry Clay. Le jeune écrivain expliquait que l'on devait considérer la *Jeannette* comme perdue, les officiers et l'équipage comme morts de faim; mais il n'avait pas une idée beaucoup plus avantageuse du sort réservé aux infortunés colons arctiques. Cependant il n'avait pas perdu toute espérance de voir quelques-uns d'entre eux arrachés à la plus cruelle des morts, car la communication se terminait par un appel plein de cœur, d'élan et d'éloquence en faveur des soldats qui illustraient la bannière étoilée en combattant contre les froids.

Malheureusement, afin de rendre son objurgation plus pressante, il rappelait les histoires de ces voyageurs du Pôle Nord qui s'étaient dévorés les uns les autres, et dont les survivants étaient devenus, selon l'expression de l'Écriture, des sépulcres vivants.

Ce tableau, tracé avec modération et dans un but d'humanité, fut accueilli par des murmures et des protestations, partant du plus pur des sentiments.

L'amertume de ces réflexions fut atténuée par une découverte inattendue. On avait trouvé dans ce cairn maudit quelques douzaines de citrons, que l'on avait eu la délicate attention d'envelopper dans des morceaux de papier. Par bonheur, le manœuvre qui s'était chargé de cette tâche avait eu à sa disposition, peut-être dans sa poche, de vieux morceaux de journaux dépareillés. La voracité avec laquelle on se jeta sur ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bribes fit perdre de vue les prédictions sinistres.

Il était impossible de ne pas oublier un moment les besoins de l'estomac et la crainte du scorbut, en présence de l'assassinat du président Garfield et de l'extermination des troupes anglaises du Soudan.

La mort de Cross coïncidait avec un événement qui ne contribua pas médiocrement à assombrir la situation générale des affaires de l'expédition : le même jour on dut éteindre les pipes, faute de tabac.

Quelques soldats habitués à chiquer essayèrent de servir leur passion en mâchonnant les feuilles de thé dont on avait extrait tout ce que l'ébullition obstinée, prolongée, peut retirer.

Le docteur déclara que cette pratique était excessivement dangereuse pour la santé de ceux qui s'y livraient, que la salivation ainsi obtenue disposerait au scorbut.

Les hommes se soumirent à cet arrêt de la science, mais ce ne fut pas sans faire sentir à la science tout le poids du mécontentement des ignorants.

En effet, ils représentèrent au major que le docteur dépensait une quantité prodigieuse de graisse dans les pansements qu'il faisait aux blessures d'Elison. Ils insinuaient même que le médecin était loin d'employer pour son malade toute la quantité qui passait par ses mains. On ne pouvait souffrir qu'une substance qui, sous le climat polaire, peut être considérée comme une véritable friandise, fût ainsi gaspillée.

Le lieutenant profita de la concession qu'on lui arrachait pour exiger qu'on augmentât la ration de Rice et de Jens, qui étaient désignés pour passer les détroits sur la glace et aller chercher soit des provisions, soit même l'expédition Garlington à l'île Littleton, car le lieutenant et la majeure partie des hommes étaient persuadés que l'on n'avait pas commis la faute d'abandonner une station si facile à occuper contre le froid et que l'on peut aborder aussi facilement que les colonies danoises du Groenland.

Les premières funérailles. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Si, par impossible, Garlington était revenu en Amérique, ce n'était pas évidemment sans avoir laissé, dans les cairns de cette île, d'abondantes provisions. Jens et Rice ne pourraient les rapporter à eux deux, mais ils se feraient aider par les indigènes du village voisin d'Etah, braves gens à la figure ouverte, aux muscles vigoureux, qui n'avaient jamais refusé leur concours aux voyageurs de race blanche, et qui se laisseraient tenter; non seulement on leur offrirait toute la pacotille que le lieutenant avait rapportée, mais on leur promettrait la récompense plus solide qu'une grande nation peut donner à ceux qui sauvent ses soldats.

Malheureusement le lieutenant avait fait un beau rêve. Il s'était imaginé que ces deux enfants perdus pourraient aller « à pied » de l'autre côté du détroit. Mais, par une funeste contradiction de la nature, ce bras de mer, qui, un peu plus haut, avait été si déplorablement encombré par les glaces, était resté complètement libre. Il était impossible de le franchir sans le secours des barques, que l'on avait dénudées, éventrées, assassinées, pour avoir à tout prix du combustible. Quant au canot qui servait de toit aux naufragés du Camp Clay, il avait été tellement maltraité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis qu'il était hors de son élément et exposé aux terribles intempéries de l'hiver, qu'il ne fallait pas songer à le mettre à l'eau.

Quatre jours après leur départ, Rice et Jens revenaient, apportant la terrible nouvelle que la route était irrémédiablement barrée.

Ce fut un nouveau désenchantement bien cruel, quoique le lieutenant essayât de l'atténuer en déclarant que l'on recommencerait plus tard l'expérience quand le détroit serait gelé.

XVII

Le jambonneau.

Lorsque Jens et Rice revinrent de leur expédition manquée, la situation était atroce. On avait eu l'idée d'augmenter la quantité de combustible disponible en mélangeant au bois un peu de vieux cuir. Ce n'est pas l'odeur épouvantable résultant de cette combustion qui détermina le lieutenant à renoncer à ce procédé désespéré, mais le docteur fit remarquer que le cuir était susceptible de devenir en quelque sorte comestible si on le détrempait dans l'eau, surtout en y ajoutant un peu de l'acide qu'il avait conservé dans les fioles de sa pharmacie.

Le bois était devenu si rare que le lieutenant décida qu'on n'allumerait plus le feu qu'une seule fois par jour, tantôt le matin et tantôt le soir, de sorte que l'on ne ferait plus qu'un seul repas chaud.

L'économie de combustible amena une autre conséquence beaucoup plus terrible encore. Le lieutenant prit la résolution de supprimer la fusion de la neige, excepté celle qui servait à faire la soupe. Comme on avait devant les yeux l'exemple terrible d'Elison, personne ne se hasarda à calmer sa soif en mangeant la neige à pleines dents, mais on mettait un morceau de glace dans un petit sac en caoutchouc que l'on plaçait soit sous l'aisselle, soit dans le creux de l'estomac.

La baie du *Life-boat* (bateau de sauvetage), où l'expédition de secours devait hiverner (voy. p. 74). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Quand la chaleur animale était parvenue à obtenir ainsi quelques gouttes, on les absorbait avec délices.

Les malheurs publics amenaient comme toujours une recrudescence dans les querelles intestines. Chaque repas était le prétexte de discussions sans nombre.

Pour éviter des rixes, qui se seraient peut-être terminées tragiquement, le lieutenant donna ordre au cuisinier de mettre dorénavant les parts sous une serviette et de les tirer au sort, comme au jour des Rois.

Le soleil se montra pour la première fois le 17 février, mais dans des conditions qui ne permettaient guère de se réjouir. En effet, par une amère ironie du sort, les affamés du Camp Clay venaient précisément de finir leur viande de phoque, leur bœuf d'Angleterre, leur poudre d'oignon et leurs conserves de légumes! Le lendemain, nouveau deuil. Un avis du lieutenant notifiait que le rhum du dimanche était supprimé. Le peu qui restait était réservé pour l'usage médicinal. Désormais on ne pouvait plus boire une goutte de spiritueux sans la permission du docteur.

Le mécontentement soulevé par cet oukase n'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rice succombe dans les bras de Frédérick (voy. p. 75). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point encore calmé quand Kislingbury fit inopinément une requête extraordinaire : il demandait d'être autorisé à prendre tous les hommes valides pour leur faire traverser les détroits et les mener avec lui à cet Éden qui se nommait la baie du *Life-boat*. Il voulait bravement que les malades restassent au Camp Clay, sous la garde du lieutenant et du docteur. On crut que ce n'était qu'un abandon déguisé : ce qui souleva une grande colère. Peut-être en serait-on venu aux mains, si la perspective de trouver du gibier n'avait surgi à point nommé pour calmer la guerre intestine. Au lieu de s'égorger dans la hutte, tous ceux qui pouvaient encore se remuer préférèrent se mettre en campagne pour assouvir la faim cruelle qui leur rongeait le cœur. Ces furieux explorèrent pendant quelques jours l'air, la terre et l'onde avec la rage de loups dévorants que la faim arrache de leurs tanières.

Mais les infortunés avaient été renfermés dans un canton dont la stérilité est exceptionnelle au milieu des déplorables solitudes de la zone arctique. Hélas! ces courses échevelées, désespérées, énervantes, ne produisirent aucun résultat! Ni phoques, ni ptarmigans, ni renards, ni loups, ni ours : rien, rien n'était tombé sous leurs coups; à peine si de temps en temps, mais de trop loin, hors de leur portée, ils avaient vu bouger quelque chose.

Rice. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

On ne put ajouter aux rations que quelques poignées de crevettes saisies avec un filet fabriqué d'après l'avis du docteur. On en prenait environ un litre par jour. Ce fut le 21 mars que, pour la première fois, on put faire cette addition à l'ordinaire.

Comme les deux barques avaient disparu l'une après l'autre dans le foyer, il n'y avait plus d'autre moyen de se procurer du bois que d'entamer la baleinière, qui servait de toit. Le remède étant pire que le mal, on se décida à faire la cuisine avec la lampe à alcool, et à brûler ainsi le précieux cordial que tant de gosiers eussent dérobé à la flamme avec volupté.

Le chef choisit, par malheur, un moment solennel pour inaugurer le nouveau système. Lockwood était en train de procéder à la distribution d'un jambonneau. Tous avaient les yeux sur l'écuyer tranchant, qui avait pesé ce trésor et était en train de faire une règle de proportion, afin de déterminer, à un scrupule près, quelle était la part qui revenait à chacun. Malheureusement Biederbick alluma la lampe d'une façon si peu adroite, qu'il produisit une fumée suffocante. Il fallut se sauver à la hâte, et laisser le jambonneau où il se trouvait.

La transition fut très brusque, car une température de 33 degrés centigrades régnait au dehors, où il fallut rester à grelotter tant que la fumée ne se fut pas évaporée.

Les premiers fugitifs qui rentrèrent dans le camp coururent naturellement au jambonneau. Mais, fureur, colère et damnation, le jambonneau avait disparu! Un voleur avait profité de la confusion pour s'en emparer.

Il n'est pas besoin de dire que les soupçons tombèrent sur le voleur de lait. Toutes les circonstances l'accablaient : il n'avait pas fui avec les autres ; il s'était obstiné à rester renfermé dans la cabine empestée.

Quoique sa culpabilité parût claire, Henry nia avec un sang-froid imperturbable. « Que l'on me fouille sur l'heure, disait-il, si je mens : mais que l'on ne m'accuse pas faussement! J'ai reconnu combien j'avais eu tort de me laisser entraîner par la faim à commettre un vol, mais maintenant je ne me laisserai plus ébranler! » Ces dénégations étaient appuyées par des regards farouches, et les accusateurs se sentaient menacés par une espèce de colosse dont la force herculéenne n'avait pas sensiblement diminué.

Mais on le vit se troubler et pâlir... comme si un aveu involontaire allait échapper à sa gloutonnerie.... Il eut beau se réfugier dans le coin le plus obscur, tous les yeux restèrent braqués sur lui, et l'on découvrit dans le crachoir les preuves indéniables qu'il avait menti.

Immédiatement le lieutenant réunit une assemblée générale pour juger le coupable. On fit sur sa conduite une enquête, qui remonta jusqu'au Fort. On reconnut que les déprédations du coupable avaient commencé à une époque où elles n'avaient pas la même importance criminelle. Mais il semblait que ces larcins eussent dégénéré chez lui en péché d'habitude, et qu'il dût à ses vols repétés, incessants, la vigueur exceptionnelle dont il jouissait.

Si le lieutenant avait abandonné le coupable à la fureur des soldats et des sergents, le Camp Clay eût été ensanglanté par une application de la loi de Lynch.

Le lieutenant ne pouvait consentir à ce qu'une exé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cution tumultueuse vînt s'ajouter aux causes de troubles qui existaient déjà. S'il fallait appliquer la peine de mort, il tenait à en avoir la responsabilité.

« Henry, dit-il, vous voyez l'horreur que votre crime excite chez tous vos camarades. Je vous pardonne, mais sachez que vous avez mérité la mort, aussi bien que si vous aviez frappé chacun de vos compagnons, car c'est la manière la plus lâche et la plus traîtresse de les assassiner que de leur dérober les derniers morceaux de pain ou de viande qui les séparent encore du tombeau. Prenez, prenez bien garde, je ne serai pas toujours aussi clément. »

XVIII

La dernière curée.

La fin de mars fut assombrie par la mort de Christiansen, un des deux Esquimaux sur lesquels l'expédition comptait pour subsister.

Cette catastrophe décida le lieutenant à accorder à Rice et à Frédérick la permission de tenter une expédition au cap Isabelle, pour retrouver les 140 livres de viande que ces deux braves soldats avaient été obligés de laisser en arrière lorsqu'ils avaient sauvé Elison.

La proposition que faisaient ces deux volontaires était extraordinairement séduisante. Ils ne demandaient que d'emporter avec eux la ration à laquelle ils auraient eu droit s'ils étaient restés paisiblement renfermés dans le camp : ce n'était donc qu'une simple avance de vivres qu'on devait leur faire.

Le lieutenant fut touché jusqu'aux larmes de cette modération. Voulant en quelque sorte lutter de générosité, il proposa d'ajouter une demi-ration par homme et par jour. Cette motion fut adoptée d'acclamation : malades et moribonds se dressaient à l'envi sur leur lit pour applaudir ces vaillants.

Malheureusement la fortune ne devait pas sourire à tant de désintéressement : après quatre jours, Frédérick revint pâle, défait, marchant avec difficulté. Il était seul et racontait une aventure épouvantable. Un ouragan avait transformé toute la contrée. Il avait été complètement impossible de retrouver l'endroit où les viandes avaient été cachées. Rice s'était tellement acharné, tellement épuisé, que tout d'un coup il avait été saisi par le froid. Il avait succombé, entre les bras de Frédérick, à une sorte d'apoplexie foudroyante.

Frédérick. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Voyant que tout était fini, Frédérick avait précipité le cadavre de son ami dans un gouffre où jamais les ours blancs n'iraient le chercher.

Il avait pris le soin pieux de rapporter sa photographie et ses papiers, qui sont parvenus en Amérique et ont été remis à sa famille. Mais, fait véritablement admirable, il n'avait pas touché aux rations réservées au défunt.

L'économie due à un accès d'honnêteté qui peut facilement passer pour un véritable héroïsme, au milieu d'une détresse si épouvantable, ne devait pas être longtemps la seule que la mort, hélas ! devait permettre aux vivants de réaliser. Un soldat avait expiré au camp pendant que le photographe Rice agonisait dans les bras de Frédérick. Le lendemain de son arrivée, Lockwood, le héros des explorations du Pôle Nord, échappait aussi à ses souffrances. Le Vendredi Saint, le sergent Jewell rendait son âme à Dieu.

En présence de tant de trépas accumulés, le lieutenant dut se féliciter d'avoir eu assez de prévoyance pour rendre, non pas la guérison aisée, mais au moins les enterrements faciles ! Comment aurait-il pu se douter que le voisinage du cimetière susciterait d'horribles convoitises? N'aurait-il pas étranglé, dans un accès de fureur, le prophète assez audacieux pour prédire que la proximité de ce triste lieu ferait surgir d'épouvantables tentations, et que, affolés par des souffrances inouïes, surhumaines, les soldats américains se glisseraient comme des hyènes au milieu des tombeaux.

Le 11 avril le sergent Brainard cria d'une voix émue, mais étouffée, comme s'il eût craint d'être entendu au dehors : « Un ours, un ours ! » Le cri de : « Une voile, une voile ! » n'aurait pas produit une émotion plus vive. Tous les habitants du camp se dressent sur leur couche, comme si tous avaient voulu se précipiter à la fois sur les traces du fauve. Aucun n'aurait reculé devant une lutte corps à corps dans le but de savoir qui serait dévoré. Seuls trois moribonds ont la force de suivre cette proie. Un s'arrête.... Le souffle lui manque.... Il est obligé de regagner le camp et ne parvient à s'y traîner qu'en rampant. Les deux autres sont plus forts, plus heureux, plus adroits. Jens est le plus leste, et il décoche sa balle. Elle porte en plein corps ; l'ours trébuche, mais il se relève ; il fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volte-face; il se dirige vers l'océan, il va plonger. Il obéit à l'étonnant instinct de sa race : il emploie tout ce qui lui reste de forces à dérober sa dépouille aux chasseurs qui l'ont atteint. Il approchait à pas lents du gouffre, au grand désespoir de tous les affamés qui suivaient cette scène avec une anxiété désespérée. Mais Long avait déposé ses gants sur la neige. Afin de mieux viser, il avait affronté la brûlure cuisante que le fer gelé de la gâchette fait éprouver au doigt! L'amphibie, atteint à la tête, dans l'orbite, tombe comme une masse à deux pas des flots.

Cette aubaine ramena la joie et l'espérance dans la cabane maudite. L'ours, après avoir été dépouillé, donna 200 kilogrammes de viande net, sans compter les issues, dont pas une once ne fut perdue. Le peu de sang que la bête avait encore dans les veines fut abandonné aux vainqueurs. C'était la prime à laquelle ils avaient droit.

Le lendemain Long tuait encore un phoque, qui pesait 60 livres. Mais cette bonne fortune eut une bien triste conséquence. Jens s'imagina que la chance tournait. Il aperçut six phoques et se lança à leur poursuite avec une impétuosité si terrible qu'il oublia son affaiblissement. Il n'avait pu conserver, après un si long jeûne, sa dextérité ordinaire. Il n'était plus assez habile pour conserver l'équilibre, et son kayak chavira. Il périt en présence de Long, qui ne put lui porter secours, et qui, après avoir erré le long des glaces, revint au camp raconter la catastrophe dont il avait été témoin.

Il ne s'est trouvé pour ce nouveau radeau de la *Méduse* ni de Corréard ni de Géricault. Le lieutenant n'a pas cru devoir initier le lecteur aux détails de la terrible tragédie dont il a été le principal témoin. Nous ne referons point ici le travail auquel M. W. de Fonvielle s'est livré à l'aide des révélations insérées dans les journaux américains.

Long et Jens tuent un ours. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Nous ne chercherons point de nouveau à soulever une partie du voile qui recouvre à jamais les horreurs du Camp Clay, mais nous retracerons un tableau rapide des faits qui ont été officiellement constatés et qui ne doivent être imputés qu'aux erreurs commises par les autorités américaines et à la fatalité.

C'est à partir de la catastrophe de Jens que l'affaiblissement graduel des survivants prit des proportions épouvantables, et que leur raison jeta pour ainsi dire ses dernières lueurs. Ils se trouvaient dans un état indicible d'énervement, de prostration, de découragement. Il ne leur restait plus en quelque sorte la force de penser.

Le lieutenant n'avait plus l'énergie nécessaire pour exercer le commandement. Quand il se sentit atteint dans ses facultés vitales, il fit son testament, et désigna le sergent Brainard comme son successeur éventuel en cas de décès.

Le dernier acte d'énergie qu'il eut à faire fut terrible. Henry vola de l'alcool et se mit dans un tel état d'ivresse, qu'à peine s'il pouvait se tenir sur ses jambes. Le 5 juin il fut encore pris. Cette fois le lieutenant voulut se retirer à lui-même la possibilité de pardonner. Il remit aux sergents Brainard, Frédérick

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Long un ordre dans lequel il leur donnait officiellement la mission de surveiller Henry : s'il était saisi de nouveau en flagrant délit de vol, ils devaient le fusiller.

L'exécution, suivant l'usage, devait avoir lieu avec trois carabines, dont deux avaient des balles, et dont la troisième serait chargée à blanc.

Dès le lendemain on acquit la certitude que Henry avait dérobé de la peau de phoque, avec laquelle il voulait faire une gelée comestible. Sur-le-champ la sentence de mort fut exécutée.

Les autorités métropolitaines, ayant eu connaissance des circonstances qui avaient accompagné cet acte de rigueur, ont écrit, le 14 novembre 1884, au lieutenant une lettre officielle déclarant que la sentence et la mise à mort étaient approuvées. Cette pièce était nécessaire pour mettre fin aux poursuites dont le lieutenant était menacé.

Le jour de l'exécution de Henry fut également le dernier de la vie du docteur.

Le lieutenant attribue sa mort à ce qu'il aurait absorbé une quantité exagérée d'extrait d'ergot, dont il nous apprend que notre malheureux compatriote faisait usage pour combattre les palpitations de cœur auxquelles il était devenu sujet.

La femme et les amis du docteur n'ont point eu la consolation de faire procéder à une autopsie de son cadavre, car il est du nombre des dépouilles mortelles qui n'ont point été rapportées en Amérique. On ne peut par conséquent savoir s'il a échappé aux mutilations

Mort de Jens. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

qui ont excité une émotion si douloureuse dans le monde civilisé.

Laissons donc l'imagination de nos lecteurs suivre les affamés du Pôle Nord, qui se traînaient péniblement dans le lieu où les cadavres avaient été déposés; ne cherchons pas à décrire ces repas clandestins accomplis au milieu des ombres les plus noires de la nuit, et en dehors de la participation, de la volonté du commandant, qui, inerte, près de rendre l'âme et roulé sur son cadre, était fatalement devenu indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Le crayon même était tombé de ses mains impuissantes, et les notes entrecoupées qui terminent comme autant de soupirs son dramatique récit, s'étaient brusquement arrêtées.

Presque en même temps que le docteur, Bender succombait; l'émotion produite par l'exécution du voleur avait hâté la fin de cet honnête soldat.

Le lendemain le lieutenant lisait le service des morts sur deux cadavres à la fois.

Deux jours après, Gardiner, épuisé par une inflammation d'entrailles, expirait à son tour.

Depuis la mort du docteur on ne prend plus la peine de creuser de fosse. On dépose simplement le cadavre dans une crevasse. A peine si les survivants purent faire ce simulacre d'enterrement pour leur dernier camarade. Les infortunés étaient si faibles, si peu nombreux!

Il n'en restait plus que sept! Leur découragement était arrivé aux limites de l'agonie. Les infortunés qui respiraient encore appartenaient plus à la tombe qu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce monde. Ils n'avaient pas eu la force de rétablir la tente, qu'un ouragan avait déplacée. Les uns étouffaient sous le poids des toiles, tandis que les autres restaient exposés sans abri à toutes les injures du temps[1].

La voix même de la délivrance, du salut, eut à peine le pouvoir de les tirer de leur torpeur. Sur les sept qui râlaient, deux seulement eurent la force de s'arracher de leur grabat, le 22 juin, lorsqu'un sifflet à vapeur se fit entendre vers minuit.

De ces deux explorateurs, un revint après dix minutes d'absence, déclarant qu'il n'avait rien pu voir, que c'était sans doute le bruit de la vapeur d'un baleinier qui passait au large, ignorant que des citoyens américains expiraient sur la rive qu'il côtoyait.

L'espérance fugitive qu'un son avait éveillée dans ces intelligences affaissées avait fait place à une résignation semblable à celle du fatalisme, lorsque le lieutenant entendit des voix qui l'appelaient par son nom. Il n'y avait plus moyen d'en douter : les survivants de l'expédition Greely étaient enfin secourus !

. . . . . .

Les deux tentatives manquées en 1882 et 1883 avaient excité des alarmes universelles. L'esprit public s'était révolté contre tant d'indifférence et d'inhabileté. Le Congrès avait décidé l'envoi d'une escadrille sous le commandement du capitaine Schley, un des plus vaillants officiers de la marine américaine.

Le gouvernement anglais, ému à la suite des désastres de l'expédition de Long, avait fait don aux Américains de l'*Alert*, un des deux navires illustrés par l'expédition de sir George, à condition qu'il serait envoyé à la recherche du lieutenant Greely.

Nous ne pouvons décrire ici toutes les opérations énergiques, intelligentes et rapides qui furent accomplies sous les ordres de l'intrépide marin chargé de réparer tant de fautes accumulées.

Nous devons seulement glorifier comme il le mérite l'habile capitaine pour l'élan farouche avec lequel il employa la vapeur, la dynamite et l'acier à pulvériser les glaces. En effet, le brave commandant savait bien que chaque jour de retard pouvait coûter au moins une vie. S'il avait tardé d'une semaine, pas un des affamés du Camp Clay n'eût échappé.

Grâce aux soins empressés, tendres, intelligents, dévoués, que les moribonds reçurent à bord, six parvinrent à se rétablir complètement. Elison seul paya son tribut à la fatalité.

On ne peut véritablement que s'applaudir de la fin de la carrière de l'infortuné sergent. En effet, après lui avoir coupé les mains, les chirurgiens durent lui amputer aussi les pieds. La vie était si tenace dans cette organisation puissante, qu'il ne succomba pas sur-le-champ après ces horribles amputations.

Lorsqu'il rendit le dernier soupir, il y avait plus de sept mois que le froid lui avait infligé ses épouvantables morsures....

Dès que l'escadrille était arrivée à Uperniavik, la population avait donné des marques universelles de douleur en apprenant la triste fin des deux guides esquimaux. On décida de faire à Christiansen un enterrement solennel à Godhavn. La capitale des établissements danois réclama le triste privilège de cette lugubre solennité.

Brainard. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Les couleurs nationales furent mises en berne, le canon retentit, et, dans l'unique église de cette pauvre capitale, un pasteur morave fit en groenlandais l'oraison funèbre du défunt.

On érigea près de sa tombe un mât auquel on arbora le pavillon de la grande nation américaine pour laquelle Christiansen avait succombé.

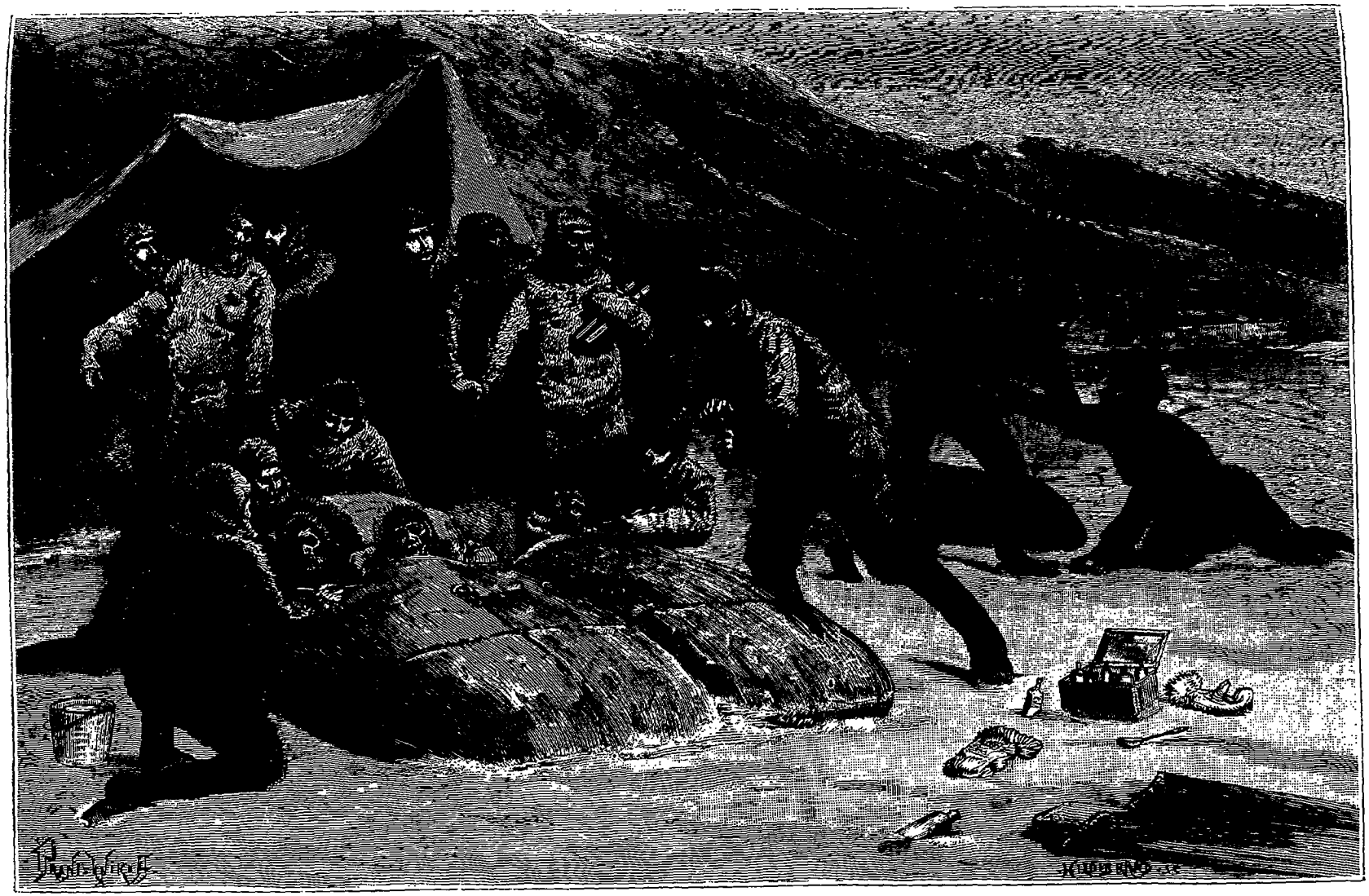
Le 17 juillet, en arrivant à Terre-Neuve, le commandant Schley envoya à New-York un télégramme annonçant que le commandant Greely et les sergents Long, Brainard, Frédérick, l'infirmier Biederbick et le soldat Connell étaient sauvés et se trouvaient tous six hors de danger à bord de la *Thétis*, en voie de parfait rétablissement.

A Terre-Neuve, comme dans les régions les moins fréquentées, le *New-York Herald* possède un *interviewer* qui, en quelques heures de conversation, recueillit le sommaire des aventures extraordinaires racontées dans les deux gros volumes que nous avons résumés.

Dès le lendemain matin, toute la vérité était sous les yeux du public américain, étonné de la rapidité des informations, des souffrances de ceux que l'on appelait « les héros du Pôle Nord », de la multipli-

1. La cabane du Camp Clay avait été inondée, lors de la fonte des neiges, par l'eau qui se précipitait de la partie supérieure des rochers sous lesquels on l'avait abritée contre les vents du nord. Il avait été nécessaire de l'abandonner à la hâte pour la tente, où la plupart des affamés ont succombé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sauvés! — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cité des renseignements scientifiques recueillis, et enthousiasmé par l'idée que les Anglais n'avaient plus l'honneur de s'être approchés du Pôle Nord plus avant que les Américains.

On fit immédiatement les préparatifs pour la réception des quatorze cercueils et des six « héros » vivants que l'escadrille du Pôle Nord ramenait du Camp Clay. On peut lire dans l'ouvrage de M. W. de Fonvielle[1] le récit de cette cérémonie dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur des Américains. En effet, le lendemain du jour où l'on avait rendu hommage « à la vaillance et au malheur », un journal apprit que l'on s'était incliné sur des cercueils à moitié vides, et que tous les corps que l'on rapportait ainsi avaient été horriblement mutilés....

Cimetière de Godhavn. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

L'auteur a résumé les polémiques passionnées qui ont eu lieu en Amérique : le procès du général Hazen, poursuivi pour avoir pris avec trop d'ardeur la défense de Greely ; la réception que firent au lieutenant les savants anglais réunis à Montréal, où ils tenaient les assises annuelles de l'Association scientifique, et d'autres discussions dont les deux intéressants volumes que nous analysons ne pouvaient s'occuper.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'expédition Greely est celle qui aura fait faire le plus de progrès à la question du Pôle Nord, de sorte que tant d'héroïsme n'aura pas été inutilement déployé.

En effet, on a compris que les catastrophes qui ont assombri la conclusion d'une expédition commencée sous de si brillants auspices, n'ont point été amenées par des difficultés naturelles inhérentes à la route adoptée.

Elles doivent être uniquement reprochées à la négligence des autorités métropolitaines et au peu d'énergie des expéditions de secours.

L'opinion des gens éclairés et compétents semble favoriser de nouvelles expéditions choisissant comme point de départ le Fort Conger, et s'élançant sur les traces de Lockwood pour explorer le nord du Groenland.

En effet, il paraît évident que, grâce à l'élévation progressive vers le nord de la côte boréale de cette vaste contrée, de nouveaux explorateurs pourront dépasser facilement tous leurs émules et planter leur drapeau encore plus près du Pôle que leurs devanciers.

Après avoir fait des réserves, que chacun trouvera très naturelles, le lieutenant lui-même semble se rattacher à cette idée dans de récentes publications.

Si les tentatives que l'on a organisées en Amérique, dans le but de suivre cette voie en quelque sorte naturelle, sont moins sérieuses que beaucoup d'auteurs ne l'ont supposé, rien n'est perdu.

Est-il donc impossible que la nation française comprenne la nécessité de venger la catastrophe de la *Lilloise*, engloutie à la conquête du Pôle Nord depuis près de cinquante ans? N'avons-nous pas le droit d'espérer que la route ouverte par le capitaine Hall, brillamment parcourue par sir George Nares et par le lieutenant Greely, conduira un jour à la victoire quelques hardis compatriotes de Dumont d'Urville, de Jules de Blosseville, du lieutenant Bellot, du capitaine Gustave Lambert et du docteur Pavy?

Traduction et adaptation par Frédéric Bernard.

1. *Les Affamés du Pôle Nord*, récits de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains, par M. W. de Fonvielle: 1 vol. in-12, de 376 pages, avec 1 carte et 19 gravures (collection des *Voyages illustrés*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un village du Condé.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Le 7 avril il fallut se remettre en route, les vivres étant épuisés au village; puis, si j'étais resté un jour de plus, ces braves Vuacondé seraient devenus fous de frayeur.

Nouveau torrent à franchir, pas profond mais furieux : ce qui me prend toute une matinée.

Le 8, des indigènes, sortant de je ne sais où, arrivent en assez grand nombre. L'un d'eux m'amène de très loin une vache, qu'il veut absolument troquer contre un vieux fusil à deux coups.

Comme je lui fais remarquer que les deux batteries sont cassées :

« Ça m'est égal, me dit-il, je ne sais pas tirer : mais c'est pour le porter sur mes épaules dans le village. »

L'idée me vient de me composer peu à peu un petit troupeau, qui nous suivra comme il pourra. Le laitage est ici un aliment de première nécessité et j'ai peine à m'en procurer dans les tembés que je rencontre.

Le 9 nous traversons de nombreux villages, gracieusement assis sur le revers des collines, et ombragés par des bouquets de bananiers, toujours, hélas! sans bananes, mais sous lesquels commencent à pulluler des nuées de moustiques, la plaie du Condé.

Ces villages sont véritablement coquets : je n'avais encore rien vu de semblable depuis mon départ. Les

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cases sont groupées au nombre de sept à huit, mais largement espacées, laissant entre elles une cour bien battue, d'une proprété parfaite, malgré le temps pluvieux.

Les huttes sont petites, hautes à peine de 3 mètres sur 2 mètres de diamètre. La muraille, en forme de cône tronqué et renversé, est faite de deux rangées de bambous. Entre les deux, pour combler les vides, on glisse une série de boules d'argile de la grosseur du poing et cuites au feu. Toutes ces boules, d'égales dimensions, offrent de l'extérieur l'aspect d'un moulage d'une symétrie parfaite. La charpente de la toiture, conique, est faite de *matétés* émergeant au sommet et disposés avec régularité; par-dessus s'étend une couche d'argile séchée au soleil et recouverte elle-même d'une autre couche de chaume épais et serré.

La muraille et le seuil sont intérieurement crépis d'argile, mais d'une argile appliquée avec tant de soin et séchée si doucement pour l'empêcher de se fendiller, qu'on la prendrait pour du plâtre.

Enfin toute la construction repose sur un plateau de terre durcie qui est élevé à 20 mètres au-dessus du sol pour la mettre à l'abri des inondations fréquentes dans un pays où tout travail d'irrigation est inconnu.

C'est une vraie satisfaction pour moi de rencontrer une population d'un niveau intellectuel supportable. Puis, pour la première fois, j'entends parler de ce lac Nyassa, qui commence à passer à l'état de légende dans ma caravane.

La marche du 10, sur des pentes argileuses détrempées par cette pluie éternelle, se fait tristement.

A neuf heures nous suivions un gros torrent, quand nous le vîmes disparaître tout à coup et en entier dans une gueule béante du rocher.

Au détour de la montagne nous le retrouvâmes, se précipitant d'un bloc hors de cet entonnoir en une gerbe d'eau de 50 pieds de hauteur.

A dix heures le Nyassa nous apparut enfin à travers les ondées, comme une ligne blanche dans une buée lointaine. Puis à midi nous arrivions au bord d'un nouveau torrent, roulant entre des berges tellement à pic, que, ne pouvant y camper malgré notre fatigue, il fallut en tenter le passage, sous une pluie écrasante. A la nuit seulement, la dernière charge étant passée, nous pûmes prendre un peu de repos.

Songoro, à lui seul, avait transporté plus de vingt-cinq ballots. Je lui ai dernièrement et par punition enlevé son fusil. Porter une lance était pour Songoro la plus cruelle des humiliations et il travaille comme un forcené pour que je lui rende son fusil Gras.

A tomber de roche en roche dans les rapides et les tourbillons à la pêche de mes charges, Wadi Combo s'est fait une large blessure à la tête; deux autres ont des contusions qui, pour plusieurs jours, les mettent hors de service. Nous avons tous besoin d'un abri sûr, du moins pour quelque temps, contre cette *massika* de malheur. Les indigènes parlent beaucoup d'un certain Makula qui semble être leur grand chef; il demeure sur les bords du Nyassa, tout au nord. Je me laisse conduire de ce côté.

Le 11 apparaissent de nouveaux villages, plus grands, plus populeux et aussi plus bruyants. Les rangées de cases bien alignées, et que les bananiers abritent de leurs larges feuilles, me rappellent la demi-civilisation de la côte. Ici l'Afrique centrale semble sortir des limbes.

Le Condé n'est certes pas un pays neuf, et je ne prétends pas l'avoir découvert, mais, sur les trois voyageurs qui l'ont traversé avant moi, deux ont eu la malheureuse idée de mourir et je cherche en vain dans l'ouvrage du troisième une description utile.

Une foule d'indigènes s'est mise à la remorque de ma caravane et lui donne plus de 2 kilomètres de longueur. De toutes parts affluent de nouvelles bandes, menant un train d'enfer.

Un grand chef chez lequel nous allons camper m'a fait l'honneur de venir à ma rencontre. C'est un homme jeune et d'une belle prestance, dont la figure est restée dans mon souvenir. Le nez est droit et long, la bouche petite, bien fendue entre deux lèvres minces, mais l'œil est éteint par l'abus du chanvre. Sa tête est longue, effilée ; sa peau rouge et sa touffe de cheveux sur le crâne rappellent les tribus d'Amérique.

Sa nonchalance affectée contraste singulièrement avec l'exubérance de gestes de son entourage. Mollement enlacé aux bras de gaillards aussi nus que lui, il me dévisage avec un petit sourire moqueur.

Ce pseudo-Peau-Rouge va passer tout un après-midi à me mendier une cuiller. D'autres s'acharnent après mes assiettes : lui veut une cuiller, mais il la veut à toute force, dût-il la payer de la plus belle de ses vaches; et il tient à ma cuiller à café, la seule que je possède.

De fort beaux hommes, ces Vuacondé! Leurs reins sont ceints d'une petite torsade de filigrane de cuivre, à laquelle vient s'ajuster devant et derrière une bande d'étoffe, large de deux doigts, qui passe entre les jambes; tout le corps et les parties saillantes de la figure sont peints en rouge; enfin aux chevilles et aux poignets sont deux ou trois bracelets du même filigrane de cuivre.

Le village de Muaképési, ainsi se nomme mon nouvel ami, s'élève sur une esplanade qui domine le Nyassa. Mais je n'aperçus le lac que le lendemain, en sortant des couverts de bananiers, sombres comme les forêts vierges du Brésil. Ces couverts peuvent mesurer un kilomètre de tour : les bananiers sont plantés par bouquets de cinq à six, espacés eux-mêmes de 4 à 5 mètres pour permettre au feuillage son plein développement. Le sol, parfaitement aplani, est balayé tous les matins, et les détritus entassés au pied des arbres ajoutent à l'humus et à la fraîcheur nécessaires à la plante.

Les huttes, lilliputiennes, toujours d'une propreté irréprochable, sont largement espacées et disparaissent littéralement sous ces allées obscures. Autour de cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cune d'elles poussent de maigres *ficus* aux branches droites et défeuillées, dont le liber sert à confectionner les vêtements indigènes. Le bétail, encore peu nombreux ici, habite de longs hangars assez bas.

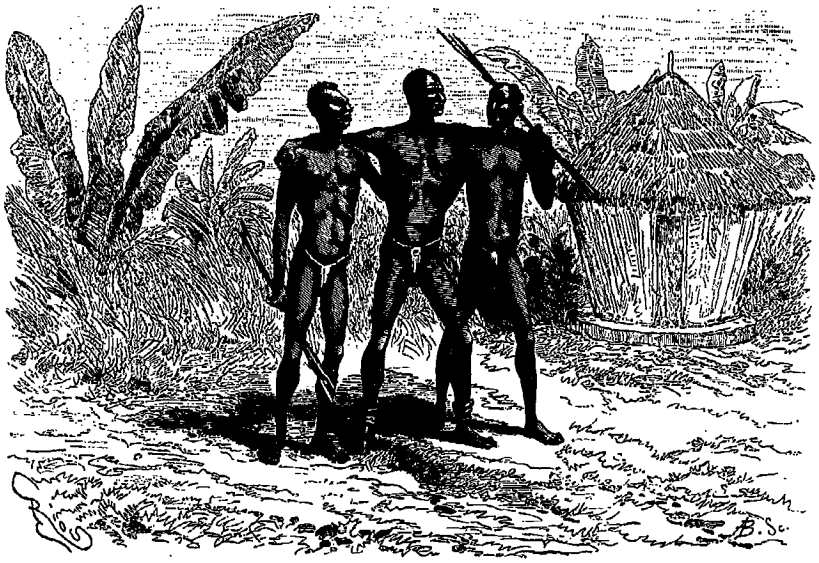
A deux pas de cette esplanade, sur la lisière même des bananiers, nous nous trouvons en pleine brousse, dans de longues herbes épaisses qui servent de pâturages. Le Nyassa, à 15 milles dans le sud, brille toujours comme de l'acier poli à travers les ondées. Les 300 mètres d'altitude qui nous en séparent s'échelonnent graduellement sur une pente douce, herbue ou boisée et légèrement accidentée. C'est le Condé.

Le *Livingstone Range*, à notre gauche, dessine sa crête estompée sur le ciel gris de pluie. Vis-à-vis, les montagnes de Missuku, symétriquement rangées sur la rive droite du lac, se détachant de l'énorme pâté que nous venons de traverser, s'écartent légèrement sur les deux bords de la nappe d'eau, qui ressemble à une rivière immense, et s'en vont mourir dans le sud en silhouettes brumeuses, souvent sillonnées d'éclairs aux reflets sinistres.

Cette chaîne, surgissant à notre droite, me ferme de nouveau la route de l'ouest. A sa vue, mes hommes ont poussé un cri d'effroi : « Quel voyage ! gémissent-ils. Nous mourrons tous dans ces montagnes, nous autres habitués à la route de Tabora. »

Cinquante guides se présentent pour me conduire jusque chez Makula. Tous m'ont du reste juré leurs grands dieux que les quatre rivières qui me restaient à traverser pouvaient se passer à gué.

Le 12, deux heures après avoir quitté Muaképési, je me trouvais en face d'un premier cours d'eau peu profond, mais de 30 mètres de largeur. Le lit, tapissé de gros galets, n'est qu'un chaos de chutes, de re-



Rencontre de Muaképési.

mous, qui s'entre-choquent dans un tumulte indescriptible. Mes hommes, abrutis, se sont assis sur leurs charges d'un air indifférent : ce n'est pas leur affaire à eux d'organiser le passage.

Étude faite du passage, et dans l'impossibilité de me servir du bateau, qui se serait infailliblement brisé dans ces rapides, je me décidai à construire un pont ; il y avait dans les environs deux ou trois grands troncs inclinés sur le courant qui me semblaient placés là tout exprès pour cet usage.

L'idée de ce travail ne sourit à personne ; tous les yeux se fixent sur moi, et pas un mot n'est prononcé ; mais je lis sur toutes les figures que le Msungu est fou.

« Allons, dis-je à Nassib, cinquante hommes à couper des branches, et tous les chefs à abattre l'arbre. Et rondement ! »

Quand le Msungu se fâche, il est prudent d'obéir.

Mes chefs cependant ont entamé l'arbre choisi ; les voilà qui frappent à coups redoublés, avec ce bonheur qu'éprouve le noir à tailler, à hacher et à détruire ! Bientôt le grand tronc chancelle, ses rameaux supérieurs se détachent en froissant les arbres voisins ; il s'abat avec fracas sur le torrent, hésite un instant sous l'impulsion de ce courant vertigineux, et se cale enfin sur la tête d'une roche à fleur d'eau pour ne plus bouger. Ce premier succès a réveillé tout mon monde : cependant je suis déçu : j'avais supposé à l'arbre 20 mètres de hauteur, et la tête arrive à peine au milieu du courant. Il faudrait pouvoir en abattre un autre symétriquement placé sur l'autre rive ; mais comment franchir ce bras bouillonnant et furieux qui redescend à 100 mètres en aval en une chute d'un mètre où tout doit périr infailliblement ?

Salimini et Ferrouji ont déjà plongé inutilement et me sont revenus couverts de contusions. Le danger me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semble si grand que je n'ose plus donner un ordre.

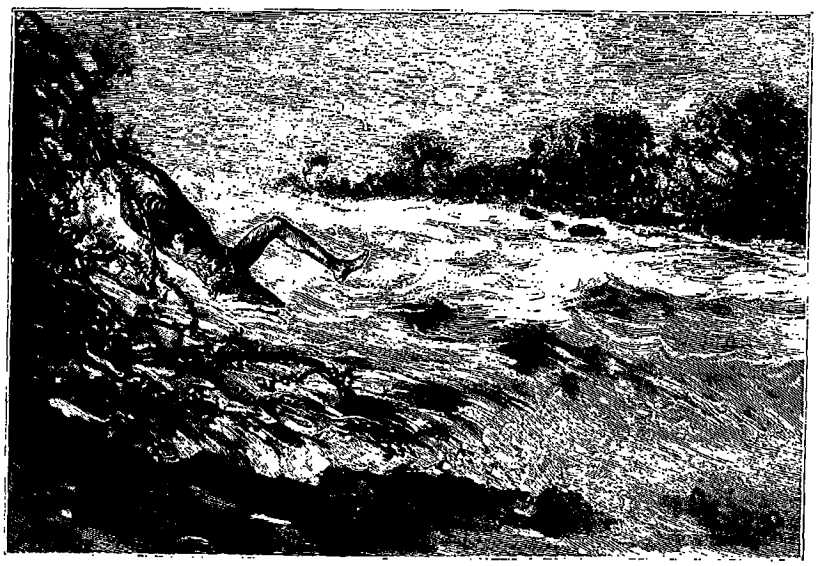
Farrajalah, un autre poisson celui-là, vient de s'élancer de la tête du tronc renversé; un premier tourbillon le fait pirouetter et disparaître; dans les trois secondes qui suivent, sa tête et ses jambes apparaissent alternativement à la surface; nous le croyons perdu. Sa tête vient de sortir sous une branche qu'effleure la surface de l'eau; puis nous voyons son bras la saisir à pleine main avec la rage du désespoir.

« *Nmiba* (épines)! » s'écrient mes hommes : c'est effectivement à une branche d'acacia épineux que le malheureux vient de se cramponner; la chute n'est qu'à 10 mètres en arrière, et son corps, raidi par le courant, flotte tout entier à la surface. Minute effrayante! toutes ces épines semblent nous entrer dans les chairs.

Il n'est qu'à 2 mètres heureusement de l'autre rive; une autre branche, sans épines celle-là, est à sa portée; il a réussi à la saisir, et, cinq minutes plus tard, nous le voyons en face de nous tout ensanglanté. On lui lance alors une ficelle sur laquelle est amarré un bout plus fort qui peut servir de va-et-vient. Deux hommes passent ainsi avec leurs haches et leurs scies, et le second tronc ne tarde pas à s'effondrer et à enchevêtrer ses rameaux dans ceux du précédent.

Le reste n'est qu'un jeu : les grandes branches, bien élaguées, sont disposées, les unes longitudinalement, les autres transversalement, s'appuyant contre les rameaux des deux troncs et sur les pointes des rochers à fleur d'eau. Vingt-cinq hommes sont allés dans les brousses tailler un gros paquet de cordes faites de liber. Tout le monde coupe, taille, amarre, sans souci de la pluie ou de la fatigue.

« Nous autres Vouanguana, nous allons apprendre à ces sauvages comment on fait un pont à Zanzibar. »



Farrajalah s'accroche à une branche d'acacia épineux.

Le tablier du pont, parfaitement horizontal et fait de rouleaux de même longueur, est dix fois suffisant pour passer au trot. Wadi Combo imagine de l'orner de deux balustrades, pour que ce soit plus élégant. L'idée est saisie au bond, et les voilà lancés à s'amuser; plus rien ne peut les arrêter. Ils vont si bien me surcharger ce malheureux pont, qu'ils le feront crouler. J'arrête donc leur élan et ordonne la traversée.

Une fois sur l'autre rive, tous s'arrêtent pour contempler une dernière fois leur travail :

« En vérité, mes frères, nous ne pouvons laisser un pareil pont aux Wuachenzis, s'écrie l'un d'eux, à ces sauvages qui nous cachent tous les gués!... brisons-le!... » Aussitôt dit, aussitôt fait; quoique non sans regret, je les laisse à leur œuvre de destruction pour aller camper un peu plus loin. Quant à Farrajalah, le héros de la journée, il reçut de moi le soir un beau cadeau.

Le 13 nous pûmes faire 4 milles au sud. Une seule rivière à traverser.

La marche tout entière s'effectua dans une immense forêt, de haute futaie et du plus bel aspect.

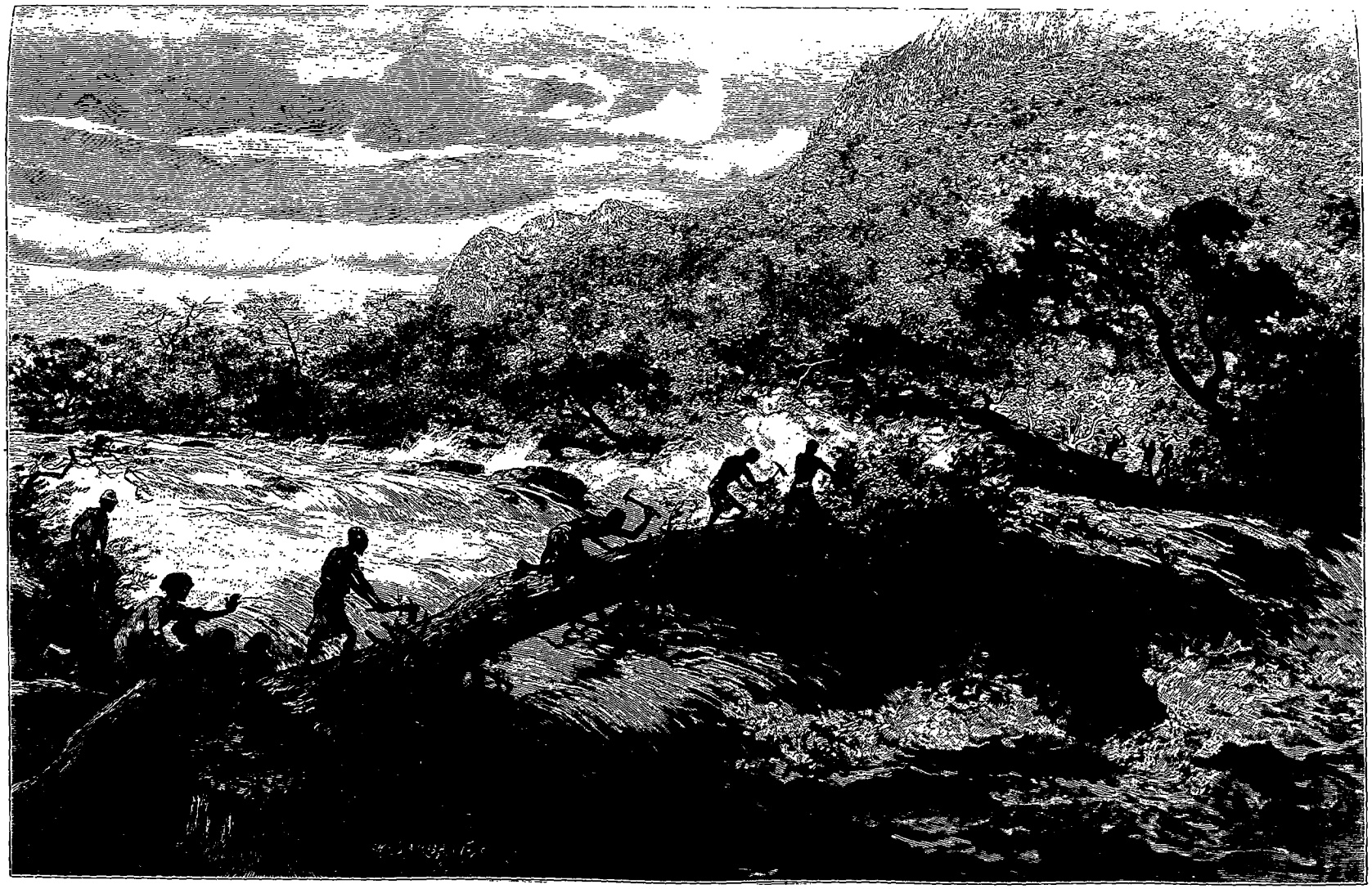
Tous mes hommes sont abattus par la *massika* et ces nuits passées dans la boue. J'en ai cinq atteints de dysenterie et qu'il faut porter, dix autres qui suivent à peine, bien que les rivières m'obligent à de toutes petites marches.

Mon estomac, que je ne puis préserver de l'humidité malgré trois ceintures de flanelle, se détraque de plus en plus. Deux ou trois fois dans la marche je m'évanouis brusquement, tout couvert de sueurs froides.

Le 14, autre rivière étroite mais profonde, qui nous oblige à construire un pont; puis on fait un mille dans les grandes herbes ruisselantes de pluie pour arriver à un village très populeux.

J'y séjourne le 15 : ma faiblesse est extrême.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un pont improvisé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 16, à 2 milles au sud, trois nouvelles rivières à traverser. Plus nous approchons du Nyassa, plus elles sont larges : l'une d'elles, je me le rappelle, mesurait près de 60 mètres. Je m'évanouis sur l'une des rives, pour ne m'éveiller que sur l'autre. Kamna me soigne comme son propre frère.

Ici, dans la plaine, ce ne sont plus des torrents, mais des eaux tranquilles, que mes hommes passent à la nage pendant que les charges traversent en pirogue. Mais les crocodiles recommencent à pulluler.

Sur toutes les rives je vois de nombreux villages sous des forêts de bananiers. Les indigènes ne sont pas mauvais, mais leurs mensonges perpétuels m'entretiennent dans un état d'aigreur qui n'aide pas à ma guérison. Depuis trois jours, à chaque nouvelle rivière, on me montre Makula sur la rive opposée. A peine débarqué, on m'apprend que c'est un peu plus loin.

Le nombre de mes malades s'accroît de Wadi Saliman, un de mes chefs, atteint de coliques sèches qui, jour et nuit, lui arrachent d'épouvantables hurlements. Il ne peut guère compter que sur moi pour le soigner, et je le fais coucher près de mon lit. Son voisinage et l'abondance des moustiques me rendent les nuits plus terribles encore que les journées passées sous la pluie.

Ma caravane n'offre plus que l'aspect d'une immense déroute. Groupés au nombre de sept à huit, mes hommes sont espacés sur une longueur de 2 kilomètres; ils se traînent péniblement d'un village à l'autre, et campent où ils peuvent, vivant de farine crue.

Le 17 je mets deux heures à rallier tout mon monde. Nous ne sommes plus qu'à 4 kilomètres de Makula et je tiens à y faire une entrée convenable. L'affluence toujours croissante des indigènes ne me laisse plus de doute sur le voisinage de ce souverain. J'ai enfin reçu de lui une députation de vingt guerriers superbes, qui m'apportent de sa part une grande jarre de lait caillé. Quelle est donc cette nouvelle espèce d'Africains qui m'envoient des cadeaux, quand tous les autres m'en demandent avant même que je sois sur leur territoire!

Nous longeons la rive droite de la dernière rivière traversée, tantôt dans d'immenses pâturages marécageux, tantôt dans de longues allées de bananiers, devant des files de cases dont les bruyants habitants viennent se joindre à la foule des curieux. Ces villages s'allongent sur les bords de la rivière; son humidité est nécessaire aux bananiers. Le dernier village mesure certainement 3 kilomètres; la population cependant ne me semble pas proportionnée au nombre des cases; je l'ai tout entière à mes trousses, et cela fait environ 1500 âmes.

Mes malades, portés à dos d'homme, marchent en tête, puis, sous la pluie et dans la boue, le reste de ma caravane, abattue et débraillée, chemine piteusement, comme une bande de vaincus escortés par des triomphateurs.

Enfin nous débouchons sur une large place, où Makula m'attend au milieu d'un groupe nombreux : c'est là que nous devons camper. Du plus loin qu'il m'a vu, Makula s'est avancé d'un pas mesuré et digne qui me le fait reconnaître tout de suite pour le chef. Il me prend la main, me la serre à la briser, et me la secoue pendant au moins une minute de façon à me désarticuler l'épaule. « C'est un Ingresa, me dit-il en riant, qui lui a appris cette façon de saluer. »

Makula est un grand escogriffe de 1m,90 de hauteur, tout nu, tout rouge; sur ses épaules largement taillées, au-dessus d'un cou de taureau, apparaît une face large, souriante et même sympathique. Je crois que nous pourrons nous entendre. Le plus pressé pour moi, c'est de prendre un peu de repos sous ma tente dressée à l'abri d'un large sycomore qui orne la place.

Mes deux premières journées chez Makula se passèrent sur mon lit.

Son village est situé à la pointe nord du lac Nyassa. Nous nous en doutions à peine, tant nous sommes perdus dans ce coin de plaine, au milieu des grandes herbes, tant, malgré ma bonne volonté, il m'est difficile de me rendre compte de ma situation présente. Trois kilomètres de marais à faire dans la boue, par des sentiers impossibles, nous en séparent; mon intention, en arrivant, était de m'y rendre, ne fût-ce que pour dire que j'avais bu de ses eaux, mais mon état de faiblesse m'en empêcha pendant les premiers jours. Puis, un incident malheureux que je raconterai, ayant brusqué mon départ, je quittai finalement le Nyassa sans l'avoir vu de près et me doutant bien peu que, l'année suivante, un hasard non moins malheureux devait me ramener sur ses rives.

A travers les larges feuilles de bananiers, les lignes du faîte des deux chaînes qui nous enserrent m'apparaissent encore.

C'est une situation superbe que celle de cette petite plaine du Condé, perdue dans ces grandes montagnes, montant en pente douce depuis le lac jusqu'au nœud d'où se détachent dans le nord les deux grands rameaux du *Livingstone Range* et des cimes du Missuku! De gras pâturages la recouvrent presque en entier d'herbes puissantes, serrées, de 2 mètres de hauteur; d'immenses bois de haute futaie se partagent le reste du sol. Dans cet entonnoir la massika sévit avec fureur pendant quatre mois, et donne à toute la nature une exubérance de vie surprenante.

Sur le bord des rivières, les bananiers poussent naturellement et suffisent, avec le laitage, à nourrir toute la population. A peine quelques cultures. Un peu de maïs, un peu d'arachides, de patates,... un peu de tout. A quoi bon cultiver quand la nature donne tout à souhait?

Aussi les Vuacondé sont-ils le peuple le plus heureux que le soleil des tropiques ait vu se lézarder à ses rayons.

Makula est le type du Mcondé dans la bonne acception du mot. Bon enfant, aimant à rire, incapable peut-être de traiter dix minutes un sujet sérieux, mais plus posé, moins querelleur que son peuple. J'ajouterai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

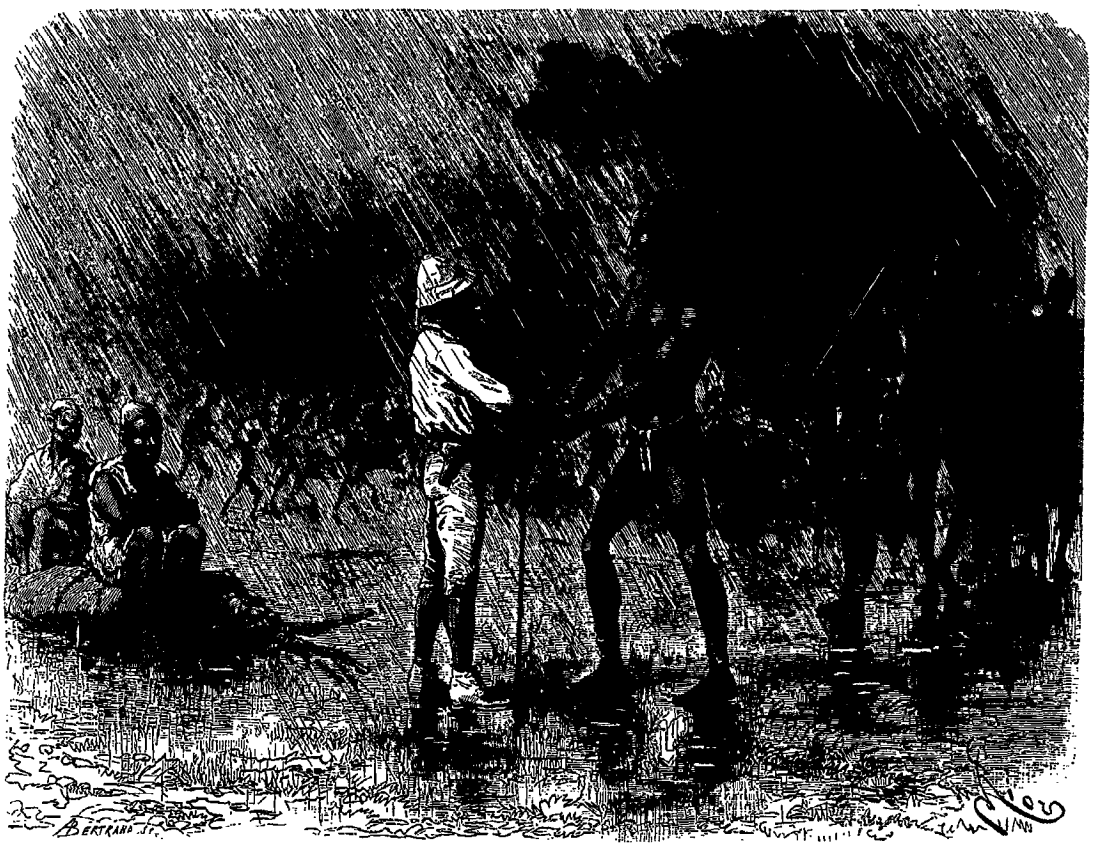
aussi voleur, aussi mendiant que ses congénères : sinon il ne serait plus Africain.

Il habitait, il y a six mois encore, les bords du lac ; l'inondation l'en a chassé. C'est chose des plus simples, en Afrique, que de transporter ses pénates. La construction d'une ville, qui exige en Europe un quart de siècle, coûte ici une semaine tout au plus.

Le nouveau village, dispersé en désordre autour d'une grande place où j'ai planté ma tente, occupe un long périmètre. Les huttes, toujours minuscules, affectent des formes diverses : tantôt c'est la case cylindrique conique dont j'ai déjà parlé, tantôt ce sont de longues constructions à toit légèrement incliné qui servent plus spécialement à loger le bétail. Quelques-unes, mesurant 70 à 80 mètres de longueur sur 1m,50 de hauteur seulement, rappellent par leur forme les tembès de l'Uhéhé, mais sont construites en matétés soigneusement arrangés, et couvertes non plus de terre, mais de chaume.

Du coin de la grande place que j'occupe, toutes ces habitations disparaissent en entier sous le feuillage vert sombre des bananiers et celui plus clair des ficus.

La hutte de Makula, en tout semblable aux autres, est sur la droite, à vingt pas de ma tente. Son harem,



Makula me prend la main et me la serre à la briser.

un peu plus loin, ferme un des côtés du quadrilatère où nous campons. C'est une longue case construite avec un soin tout particulier.

Makula m'avait fait parvenir, dès mon arrivée, une belle vache laitière, et un taureau que je fis abattre tout de suite pour mes hommes, qui en avaient grand besoin. En le payant de retour, je lui fis comprendre que, si bien chargé que je fusse, je ne pourais répondre à des cadeaux aussi princiers et qu'il m'obligerait en modérant ses présents.

Makula ne quitta guère ma tente toute la première journée. A la nuit je reçus la visite de la reine mère, qui vint s'accroupir devant mon lit, flanquée des cinquante femmes de Makula. Elle venait me saluer et me rappeler, avec tous les ménagements dus à un grand chef comme moi, qu'il était d'usage de lui faire les mêmes cadeaux qu'à son fils.

Je m'amusais à voir cette vieille sorcière débiter son petit discours avec une aisance pleine de désinvolture, de caressantes inflexions et une mimique surprenante. Ses petits yeux brillaient comme des escarboucles. Son nez, maigre et crochu, ressemblait à un bec de calaos.

Au nombre des suivantes étaient quelques jeunes filles de treize ou quatorze ans, à peine nubiles. Jusqu'à cet âge-là elles sont ravissantes.

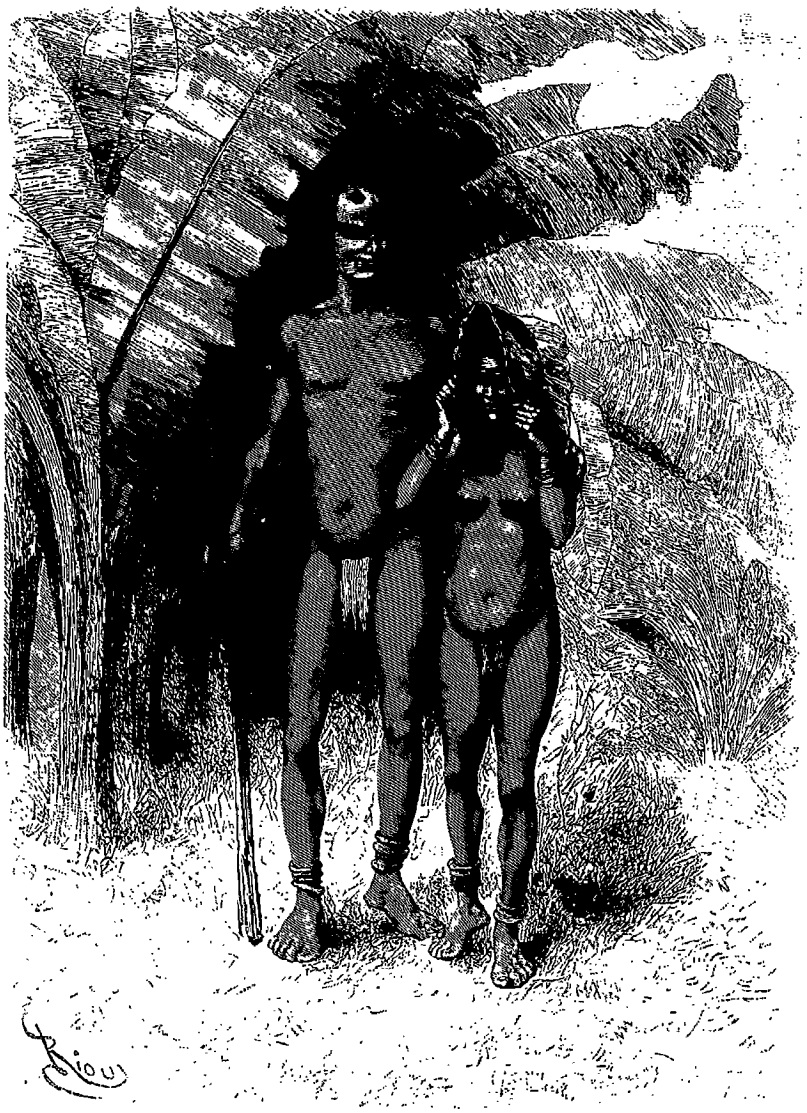
Le rôle de la femme, dans ce pays relativement favo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

risé, se trouve allégé de beaucoup. Elle est chargée de la culture, réduite au strict nécessaire. Sa principale occupation consiste à tisser des étoffes avec le liber des ficus qui poussent près des cases. Le tissu ainsi obtenu dans le Condé est d'une finesse rare, quoique par son aspect il rappelle assez la toile d'emballage d'Europe.

Les femmes excellent aussi dans le travail de la poterie. Leurs vases d'argile, de toutes grandeurs, sont toujours uniformément mi-sphériques, mais d'un fini remarquable. De plus, elles arrivent à fixer la peinture rouge sur l'argile en l'étendant avant la cuisson. Les corbeilles, de dimensions diverses, sont également bien tressées.

Le bétail est plus particulièrement confié aux soins



Une jeune fille et un bel homme du Condé (voy. p. 82 et 87).

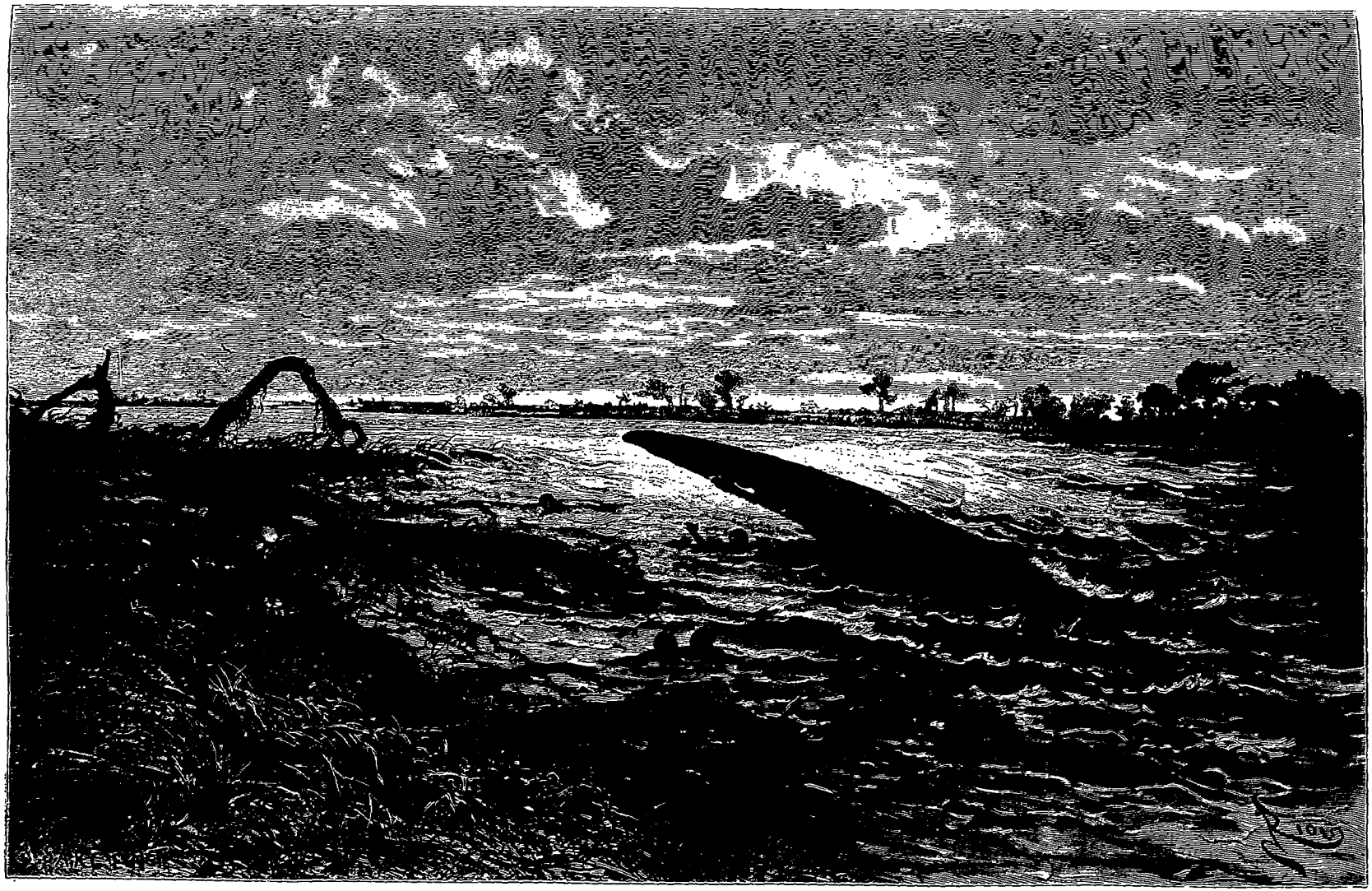
des enfants. Ces petits drôles sont d'une adresse extrême pour conduire leurs troupeaux et traire les bêtes récalcitrantes.

Quant aux occupations des hommes faits, elles se bornent à polir devant leurs huttes le bois de leurs petites lances et à tirer de leurs pipes de longues bouffées de fumée, coupées d'accès de toux. Pour combattre les effets de ce dangereux farniente, ils partent quelquefois, comme nos sociétés de gymnastique, en bandes de cinquante à soixante, et, les poings sur les hanches, ils font au pas de course de 4 à 5 kilomètres.

Leur propreté, les soins qu'ils prennent de leur personne, sont chose toute nouvelle pour moi.

Les coiffures, par leur diversité, défient toute description ; dans toutes, cependant, le rasoir joue un grand rôle. L'un ne garde qu'un petit toupet sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pirogue chavire : « Kamna ne sait pas nager! » s'écriaient mes hommes (voy. p. 94).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haut du crâne, l'autre n'a que trois mèches crépues, irrégulièrement plantées. Tel original s'est rasé la moitié de la tête, tel autre les trois quarts, à la fantaisie de chacun.

Le rasoir est un tout petit triangle de fer, gros comme un jeton, prolongé à l'un des coins par une aiguille de 10 centimètres de longueur qui sert de manche. La première pierre venue suffit à l'aiguiser et à en faire un véritable instrument de supplice.

VII

La pluie ne cessa pas durant les deux premières journées que nous passâmes chez Makula. Le troisième jour au matin, une brise du sud bien établie déchirait comme par enchantement le voile gris qui planait sur nous depuis quatre mois. Roulés par le vent, de gros nuages noirs remontèrent vers le nord et disparurent bientôt derrière la montagne, faisant place à un soleil radieux.

En peu de jours mes malades, moins deux ou trois, furent sur pied : mes hommes, qui étaient allés à la rivière laver leurs guenilles boueuses, reparurent vêtus de la longue chemise blanche dont ils aiment tant à se parer les jours de repos. Pour moi, je ne reviens pas de la transformation subite qui vient de s'opérer dans ma tête.

On commençait à parler tout haut de la possibilité d'un prompt retour, quand le soleil vint en moins d'une demi-journée balayer toutes mes idées noires et réduire à néant toutes ces vagues aspirations à revoir l'eau salée.

Mon matériel avait sérieusement souffert de cette pluie persistante et de ces chutes réitérées dans les rivières. Toute une journée fut consacrée à un séchage général, devenu indispensable.

Hassani, qui depuis quelques jours avait renoncé à la chasse, s'enfonçait de bon matin dans les hautes herbes, et vers dix heures, suivant son habitude, me faisait parvenir une queue de bufflon : c'est sa façon de me demander du monde pour aller chercher la viande.

Le soir, malgré ma faiblesse, je ne résistai pas à l'envie de filer un buffle. Je n'avais pas du reste à pousser loin, car à cent pas du village, dans les grandes herbes, on trouve des pistes fraîches à toute heure du jour et de la nuit.

Nous manquâmes d'abord un premier couple, dont le lourd galop se perdit bientôt plus bas dans un marais où sa poursuite était impossible. Plus loin nous tombions sur la piste d'un vieux solitaire. L'oiseau indicateur du buffle nous prévint à temps cette fois.

Cet oiseau est un peu plus petit que l'alouette et, lancé dans l'air libre, a quelque chose de son vol saccadé. Son cri est moins perçant, moins significatif que celui de l'*indicateur du miel*, mais s'entend pourtant de loin. Il plane le plus habituellement au-dessus du buffle en criaillant, puis de temps à autre il pique une tête brusquement, pour aller comme une bergeronnette se poser sur son dos, où il trouve, paraît-il, de petits vers et des insectes à picorer. Je l'ai rencontré un peu partout dans mon voyage, et, quand on l'aperçoit, on peut dire presque à coup sûr qu'il y a un buffle dans les environs.

Dans les grandes herbes du Condé, l'« indicateur » est particulièrement précieux, vu l'impossibilité où l'on se trouve de voir à deux pas devant soi.

Averti par lui, nous avancions avec Hassani à dix pas l'un de l'autre, sous le vent, bien entendu; et du haut d'un petit tertre j'arrivai à découvrir deux longues oreilles noires.

A quinze pas je plantai ma balle dans l'épaule de la bête. Surprise, elle se dirigea d'abord au hasard dans la direction de Hassani, ce qui lui valut une seconde balle presque à bout portant. Le marais pouvait encore le sauver, mais le buffle fuit presque toujours sous le vent, une fois qu'il a repris ses sens, et le malheur pour lui fut qu'à 300 mètres dans cette direction se trouvait un petit bois où Hassani réussit à l'achever avec cinq ou six balles de plus. Je les laissai tous deux dans cette situation pour regagner le village que j'avais quitté depuis une heure à peine.

Le buffle est le seul animal qu'on trouve, dans le Condé, près des habitations.

Malheur aux champs qui ne sont pas entourés d'une haie d'épines : en moins d'une nuit, deux ou trois de ces bêtes suffisent pour tout saccager en broutant et surtout en foulant du pied tout ce qui leur offre une résistance quelconque.

On dansa ce soir-là au camp. Tout Zanzibarites que sont mes hommes, ils sont passionnés pour ce genre d'exercice et, pour la première fois qu'ils pouvaient s'y livrer depuis le départ, ils s'en donnèrent jusqu'au lever du soleil. La lune encore voilée éclairait cette grande place de ses rayons éteints. Tous les indigènes, les femmes surtout, s'étaient réunis autour des danseurs, qui, tout heureux d'attirer l'attention, s'excitaient à plaisir.

J'aperçus dans un coin Makula tout seul, s'essayant à esquisser maladroitement le pas de mes hommes. Se voyant découvert, il s'approche, un peu honteux.

« Msungu, s'écrie-t-il, cette danse est merveilleuse, et je veux qu'avant un mois tout mon peuple la connaisse. »

Quant aux danses des habitants, elles ne supportent pas la description : tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elles sont d'une lasciveté révoltante : c'est la conséquence de l'immoralité de la tribu.

Les nuits sont longues sous les bananiers avec ces myriades de moustiques qui ne nous laissent ni paix ni trêve.

Les moustiques m'enlèvent tout le charme de ce séjour. Quand je projetai de venir prendre sur le lac Nyassa un repos bien mérité, je ne pensais certes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas à ce misérable inconvénient. Mes hommes, moins sensibles ou plus habitués à ces piqûres venimeuses, se reposent néanmoins, et j'aurais volontiers passé une semaine ici, quand un incident malencontreux, que je raconterai plus loin, vint brusquer mon départ.

J'ai dit que l'indigène du Condé était essentiellement voleur et menteur : ce sont défauts africains. Être faible, sans défense, voué à l'esclavage, l'Africain en général se fait une arme du mensonge. Dans le Condé, plus heureux, où il n'est plus une arme nécessaire, les naturels s'en font un jeu, une distraction.

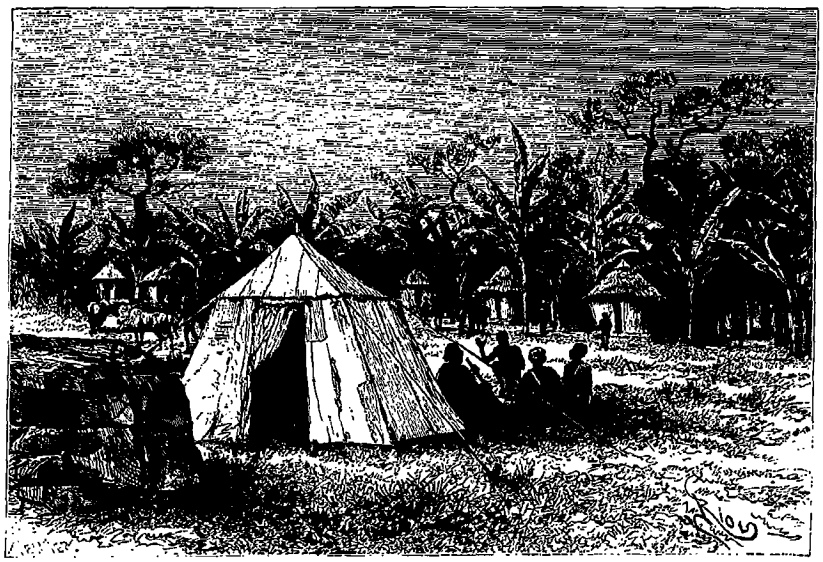
Voici un exemple : lors de mon arrivée dans ce pays, j'avais entendu parler de la présence d'un Blanc dans les environs. Cette nouvelle m'intéressait vivement.

Pendant huit jours les indigènes m'intriguèrent avec ce nouveau Msungu. Tous s'étaient donné le mot pour cela, et il me fallut arriver jusque chez Makula pour apprendre d'une façon certaine que le Blanc était parti depuis un an. A chaque village c'étaient des détails nouveaux sur lui, sur ses fusils.... Ici il avait tué un éléphant, là un buffle,... partout il était parti depuis deux ou trois jours, et je ne pouvais manquer de le rencontrer le lendemain.

Un jour, on poussa la plaisanterie jusqu'à m'amener, comme faisant partie de ses hommes, deux individus, vêtus de je ne sais quel costume burlesque, dont l'étoffe venait effectivement de Mozambique, et qui, en gens habitués aux usages des Vuassungu, me serrèrent la main avec affectation. Leur tête était toute rasée, et sur leur figure on ne voyait pas trace de peinture rouge.

« Ceci, des noirs de la côte! me dirent mes hommes, jamais! ce sont des Vuacondé. »

D'un coup je déchirai le vêtement de l'un d'eux du



Le village de Makula.

haut en bas, et le corps peint d'un beau rouge souleva un éclat de rire général.

Cette fois je m'offris le luxe de casser ma canne sur la tête des deux mystificateurs.

Jamais encore dans ce voyage on ne m'avait si peu pris au sérieux.

Dans le Condé, le Blanc n'est qu'un imbécile qui perd son temps à courir après les éléphants et les buffles et qui doit mourir de faim chez lui pour en être réduit à venir chercher des vivres dans un pays où le plus souvent il laisse ses os.

Un jour, pour la première fois, j'entendis mes hommes se plaindre d'avoir été volés. Le Zanzibarite est pourtant une fine mouche, et, pour lui voler quelque chose, il faut être bien habile.

Ce fut l'incident qui précipita mon départ.

J'avais à ce sujet adressé mes plaintes à Makula; il m'avait répondu :

« Punis toi-même le coupable : moi, je ne puis rien sur mon peuple. »

Le 20, vers dix heures du matin, j'étais étendu sur mon lit en dehors de ma tente, quand mon attention fut attirée par une vingtaine de mes hommes qui, en braillant et en gesticulant, poussaient devant eux un indigène. Ils venaient de le surprendre la main dans le sac et me l'amenaient, comme je l'avais recommandé. Tout en exposant leurs griefs, ils avaient relâché mon individu, qui, se sentant libre, joua des jambes, d'un bond franchit mon lit et disparut dans le village, poursuivi par mes Zanzibarites et par la foule des indigènes que l'incident avait attirée.

Cinq minutes s'écoulèrent et j'allais oublier cette bagarre, quand soudain je vois revenir une partie de mon escorte dans un état d'exaltation insensée, les uns ruisselants de sang, les autres déchirés. Tous jettent leurs cannes à la hâte, sautent sur leurs fusils,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et retournent, en courant, sur leurs pas. Impossible de les retenir ! impossible d'avoir un renseignement !

A la fin, agacé et voyant tous mes hommes défiler, je les couchai en joue, et pus ainsi en forcer une trentaine à rester près de moi.

Au même instant quatre ou cinq coups de feu éclataient à 500 mètres de là, puis tout rentra dans le silence : on ne voyait pas un indigène sur la place, excepté, Makula qui arriva en courant, l'air navré.

« Msungu, me dit-il d'un ton suppliant, va chercher tes hommes, ou ils vont manger tout mon village.

— Mon ami, répondis-je : moi, je garde mon camp : ce sont tes hommes qui ont commencé, va les séparer ; d'autant plus que jamais les miens ne tireront sur toi. Je me croyais ici en pays ami, mais j'apprends qu'il faut me défier des Vuacondé, et je prends mes précautions. »

Un peu plus tard, mes hommes revenaient, l'air sournois, mais vainqueurs. Nul doute qu'ils n'eussent commis quelque méfait, mais comment le savoir? Sans s'approcher de moi, ils commencèrent sur la place une danse de guerre, que je fis cesser immédiatement.

« Qui a tiré? leur demandai-je.

— Tous, répondirent-ils d'une seule voix : on a frappé nos frères et même un de nos chefs, Tuakali : nous les avons vengés. »

Tuakali avait effectivement une plaque du cuir chevelu enlevée ; l'hémorragie avait si bien rougi sa chemise, qu'on l'aurait dit de loin vêtu de son manteau de guerre ; d'autres étaient également grièvement blessés à la tête.

Je savais l'esprit de solidarité qui règne entre Zanzibarites, et, comme il me fallait des renseignements à tout prix, je promis que les coupables ne seraient pas punis. Katombo consentit alors à prendre la parole.

« Aussitôt, me dit-il, que le voleur s'est échappé, nous nous sommes lancés à sa poursuite, nous l'avons rejoint assez loin d'ici, et, comme c'est l'usage en pareil cas, nous nous sommes mis à le fustiger d'importance. Alors les indigènes, qui nous suivaient en foule, ont pris fait et cause pour lui et sont tombés sur nous avec leurs gros bâtons. En un instant deux ou trois de nos frères étaient couchés par terre ; nous avons dû revenir au camp prendre nos fusils, et au retour nous avons fait une décharge sur eux.

— Combien en avez-vous tué?

— Point, maître ; deux seulement sont blessés : l'un a le bras cassé, l'autre la cuisse traversée. »

Makula arriva sur ces entrefaites, précédé de deux belles vaches dont il voulait me faire présent pour réparer les torts de ses enfants. Son récit était de tous points conforme à celui que je venais d'entendre.

« Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas avec des vaches qu'on paye des blessures. Remmène-les donc : je ne veux pas te rendre responsable d'une affaire à laquelle tu n'as pris aucune part. Je tiens seulement à ce que le voleur me soit ramené, pour recevoir les trente coups de verge qu'il a mérités. »

Makula doit jouir dans son village d'une certaine autorité, car le voleur m'arriva presque aussitôt, traîné par une bande d'enfants. Sans autre forme de procès on l'amarra au tronc d'un petit arbre, au centre de la place. Mes hommes tout autour restèrent sous les armes ; aucun des indigènes ne parut, sauf les femmes de Makula, et à chaque instant je m'attendais à une attaque.

Je n'oublierai jamais que pendant l'exécution toutes les femmes, rangées en ligne, excitaient mes hommes à frapper plus fort : « Maué ! maué ! (tuez-le !) » criaient-elles, et cela gratuitement, dans l'unique but de voir couler le sang.

Makula également criait de frapper à la tête ; enfin mes hommes y allaient de si bon cœur que, révolté, j'interrompis le supplice.

Le village resta désert toute la soirée ; les indigènes semblaient avoir abandonné la place. Makula, inquiet, allait de ma tente chez lui, pour revenir à ma tente et répondre d'une façon incohérente à toutes mes questions.

Vers quatre heures, cinq chefs, armés de leurs boucliers, qu'ils ne prennent que dans les grandes circonstances, passèrent sur la place d'un air arrogant et s'arrêtèrent en face de la hutte du chef pour conférer. Ils venaient des villages environnants. Je dépêchai aussitôt deux hommes pour assister au conseil, qui dura une bonne heure.

Makula vint lui-même me rendre compte de ce qui s'était passé. Il m'avait défendu de son mieux contre les chefs voisins, mais sans réussir. Ces derniers prétendaient que le sang avait coulé : ce qui est toujours un *casus belli*. J'avais le droit de tuer le voleur, mais aussi je devais payer le prix du sang. Enfin Makula me suppliait de partir le lendemain même, pour éviter des complications : du reste, tous les chefs avaient donné l'ordre aux femmes de ne plus nous vendre de vivres, ce dont mes hommes commencèrent à se plaindre le soir même.

Je regrettai de quitter sitôt le Condé, qui, à tout prendre, est bien le pays le plus intéressant que j'aie traversé : mais les circonstances m'y obligeaient.

Le 21 au matin je levai le camp.

Nous courons à l'ouest-nord-ouest, droit sur les montagnes, qui semblent s'abaisser à mesure que nous avançons, leurs approches et leurs premiers plans étant légèrement inclinés.

Nous marchons dans un immense marais herbu, inondé par l'averse formidable de cette nuit. Je patauge dans l'eau jusqu'aux genoux ; enfin, repris de faiblesse, je me vois obligé de camper.

Le 22, le sentier s'améliore un peu : d'argileux qu'il était, le sol est devenu sablonneux. Nous sommes encore dans l'eau, mais sous des bois de haute futaie que sillonnent les sentes fraîches des buffles et des éléphants ; puis les grandes herbes recommencent, et

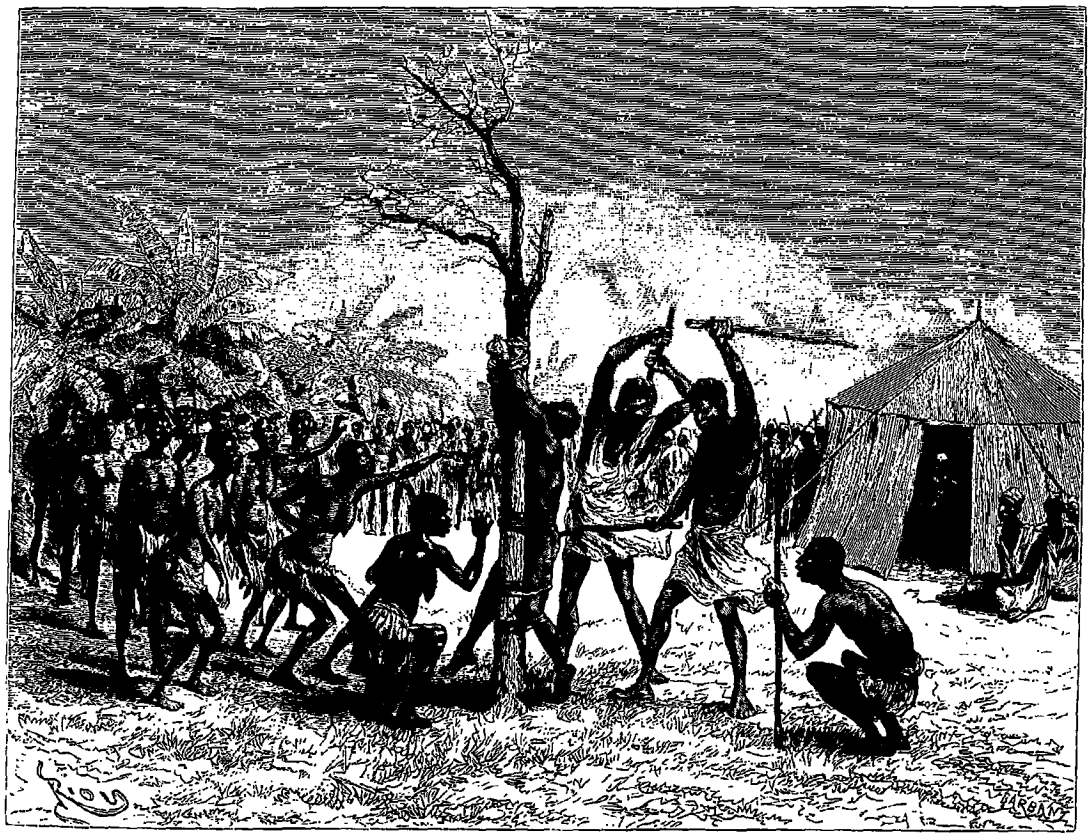
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers dix heures nous voyons surgir de terre un bouquet de bananiers. Nous sommes arrivés au village d'Uangua, sur les bords d'une grande rivière dont Makula m'avait parlé en lui donnant le nom de Ruisi.

Quelle succession de contrastes imprévus! Pendant huit jours le Condé m'a donné l'illusion d'un centre peuplé; je savais bien que le puri commençait aux portes même du village, mais je pouvais du moins compter sur quelques villages dans les environs. Rien! rien que la brousse! Il a fallu faire 25 kilomètres pour trouver un village, et quel village! vingt-cinq pieds de bananiers, trois mauvaises huttes à moitié effondrées; j'allais oublier trois habitants mâles, que nous mîmes plus d'une heure à trouver dans un carré de maïs d'où ils chassaient les oiseaux.

Le guide que nous a donné Makula se trouve ici dépaysé. Déjà! Sommes-nous dans le Condé ou dans une tribu nouvelle? Il n'en sait rien! A peine comprend-il l'idiome des trois abrutis qui végètent ici dans ce coin de terre perdu.

La rivière est bien telle qu'on me l'avait dépeinte : 65 mètres de largeur, avec un courant violent, qui m'impose l'idée de monter mon bateau, mais c'est un si gros travail! puis Makula m'a dit qu'on passe la



« Tuez-le! », criaient les femmes de Makula.

rivière en pirogue : j'étais donc arrivé ici avec l'idée fixe de la franchir ainsi, et, la paresse aidant, je demandai au chef de me prêter la sienne; il me promit qu'elle serait devant le village au lever du jour.

La nuit fut une nuit de déluge. Pas d'orage, mais une averse de huit heures, tombant raide comme grêle.

Au matin la rivière a monté d'un pied, et le courant est devenu encore plus furieux. La pirogue promise est pourtant arrivée, et les trois habitants de céans, les seuls, se prétendent de force à passer sur l'autre rive. Je lève donc le camp pour le transporter à 500 mètres en amont, le plus loin possible des rapides sur la gauche, que j'entends bouillonner.

On connaît la pirogue : un mauvais tronc, mal taillé, mal équilibré, tout tordu et, de plus, percé à jour. Il est des moments où l'homme est aveugle : c'était folie réellement que de se risquer sur un pareil esquif.

Kamna cependant vient de s'y installer avec deux charges d'étoffes, deux fusils et sa natte, sur laquelle est amarré le pied de mon théodolite.

Étendu tout de son long, il a pour unique occupation de puiser l'eau, qui entre à flots. Les trois naturels du village prennent place à leur tour, armés des perches qui leur servent de pagaies, car il y a plus de 16 mètres de profondeur dans le milieu. Le chef prononce quelques paroles sacramentelles pour conjurer le mau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vais esprit des eaux, se remplit la bouche d'eau et la crache dans la rivière en un long jet. Ces conjurations accomplies, la pirogue glisse sur la vase et entre dans le courant, qui l'entraîne en la faisant sauter comme un bouchon.

Mes sauvages cependant manœuvrent avec une habileté rare. Tous trois debout, penchés sur leurs pagaies, ils impriment à ce vieux tronc un élan dont je ne l'aurais jamais cru capable. Ils sont bientôt au milieu de la rivière, à 500 mètres de nous ; plus loin, à 800 mètres en aval, ils s'approchent rondement de la rive.... Mais voici que tout chavire et disparaît à mes regards !

« Kamna ne sait pas nager ! s'écrient mes hommes : il est perdu ! »

Quelques-uns montent sur les arbres, mais, à la distance où nous sommes, il est impossible de rien distinguer.

Le regret dans le cœur, je regagnai mon camp de la veille et donnai l'ordre de monter immédiatement le bateau ; il n'y avait pas une corbeille de farine à se procurer dans ce trou maudit : il fallait traverser promptement.

La disparition de ce pauvre Kamna me plongeait dans une tristesse dont je sortis heureusement à l'entrée de la nuit. Comme le soleil se couchait, sa voix nous arriva distinctement de l'autre rive : « Salam ! salam ! » (sauvé !) criait-il.

Un coup d'œil sur la rivière est nécessaire pour expliquer la journée du 24 avril.

En amont se trouve d'abord une série de rapides terminés par une petite chute d'un mètre de haut ; en cet endroit le courant, resserré, mesure à peine 30 mètres de largeur, encaissé qu'il se trouve entre deux berges élevées, couvertes de grands arbres.

Au pied de cette première chute, la rivière, en s'éloignant, court au sud entre deux berges basses, couvertes de quelques bananiers sur la rive gauche. Elle se dirige ainsi pendant 800 mètres, puis, arrivée à une petite colline qui lui barre la route, elle tourne brusquement à gauche et, divisée en deux bras par un petit slat, se précipite dans une seconde chute, suffisante pour briser tout ce qui s'y laisserait entraîner.

Au lever du jour, mon bateau, monté complètement, fut transporté le plus en amont possible, au pied de la première chute. L'expérience était délicate : je pris donc la barre, mettant aux avirons six de mes meilleurs matelots.

Dès le premier moment je perdis l'espoir de gagner l'autre rive, tant nous étions dressés par ce courant infernal. Force me fut de gagner l'îlot pour reprendre quelques forces. Les deux chutes bouillonnaient avec furie quelques mètres plus bas ; après de rudes efforts je réussis cependant à atteindre l'autre rive, à un kilomètre environ de mon point de départ.

Comme nous nous cramponnions aux roseaux, Kamna nous appparut souriant et vêtu... d'une simple lance empruntée à un indigène. Pendant que nous nous dénalons le long des roseaux, il nous explique que, hier, en chavirant, ne sachant pas nager, il s'est cramponné à l'un des indigènes et qu'il a pu ainsi gagner le bord. Il a couché dans un petit village abandonné, tout près d'ici. Le chargement de la pirogue est d'ailleurs complètement perdu.

Ce premier essai m'avait pris trois heures.

Les autres furent moins longs, heureusement ; néanmoins jusqu'à deux heures de l'après-midi je n'osai pas quitter la barre de l'embarcation ; la journée était belle, la baisse de la rivière s'accentuait visiblement, en même temps que diminuait le courant, et dans l'après-midi je pus confier à mes chefs le soin d'achever la traversée : le passage de mes vaches prit bien deux bonnes heures, mais tout se termina heureusement.

Bien que la journée m'eût coûté cher, j'étais encore bien aise de m'en tirer à ce prix. Sur les renseignements des indigènes, mon bateau ne fut démonté qu'en deux parties, car il nous restait encore une grande rivière à franchir le lendemain.

Le village où nous campons est pour le moins aussi misérable que celui d'hier. Depuis cinq jours le lion a fait d'affreux ravages dans cette petite population. Cette nuit encore une malheureuse femme a été saisie dans sa hutte même et dévorée à quelques pas de là, dans les herbes. Son cadavre mutilé fait horreur ; il en reste à peine la tête et une jambe.

Construire une boma, après une journée pareille, était chose impraticable : avec le gros de mon monde je m'installe donc où je peux, pendant que le reste va coucher dans les huttes abandonnées. Pour protéger ces dernières, les indigènes les ont entourées d'amas de ronces qui couvrent une partie de la toiture elle-même.

Vers une heure du matin, je commençais à m'assoupir, sous les zi-zi des moustiques, quand un crépitement significatif vint me réveiller en sursaut. A 100 mètres de là une hutte nous apparaît toute en flammes. Des cris de détresse en sortaient : « Le feu !... le lion !... apportez vos fusils ! »

Nous accourons. Les flammes, dévorant les ronces, montaient à 7 ou 8 mètres de hauteur. La hutte n'était qu'un immense brasier, et la toiture commençait à brûler.

A nos appels désespérés, deux malheureux enfermés là, étouffés, ne répondaient que par des gémissements.

« Allez-vous donc crever là ! s'écriait Farraji, sautez dans le feu ! »

Enfin, au moment où la toiture allait s'effondrer, nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons, leurs fusils à la main, et rouler à nos pieds.

La peur les avait tellement paralysés qu'il leur fallut dix minutes pour se remettre et raconter leur histoire. Le lion, disaient-ils, était venu secouer la porte avec une telle force, qu'il l'avait ébranlée, et cela en bondissant à trois reprises différentes. Dans l'obscu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rité ils ne pouvaient se servir de leurs fusils ; alors l'idée leur était venue, les maladroits, de mettre le feu aux ronces qui entouraient la hutte, en jetant dehors des bûches enflammées.

« Vous ne pouviez pas crier? lui dis-je.

— Ah ! maître, nous n'avions pas même la force de parler. »

Quant au lion, les empreintes toutes fraîches qu'on distinguait devant la porte de la hutte à la lueur de l'incendie ne nous laissèrent aucun doute sur son existence.

Le 20 une heure et demie de marche nous suffit pour arriver au village de Zongué, sur la rivière du même nom. Le bateau, à moitié démonté, avait été l'objet d'un rude travail ; mais en moins d'une demi-heure il se trouva prêt pour la nouvelle traversée.

La crue et la baisse subite de ces rivières sont un fait remarquable ; la berge où nous nous trouvons a près d'un mètre de hauteur au-dessus du niveau actuel, et elle est cependant couverte d'un limon humide ; nul doute qu'hier encore elle ne fût complètement inondée. Les deux rives offrent l'aspect d'une désolation effrayante ; tous les bananiers, renversés, gisent pêle-mêle au milieu de gros troncs couverts de boue et déracinés dans la montagne, peut-être à 2 kilomètres d'ici. On dirait qu'une avalanche immense a passé sur le pays. Dans les flaques d'eau on n'a qu'à se baisser pour ramasser de gros poissons, qui mesurent jusqu'à 75 centimètres de longueur.

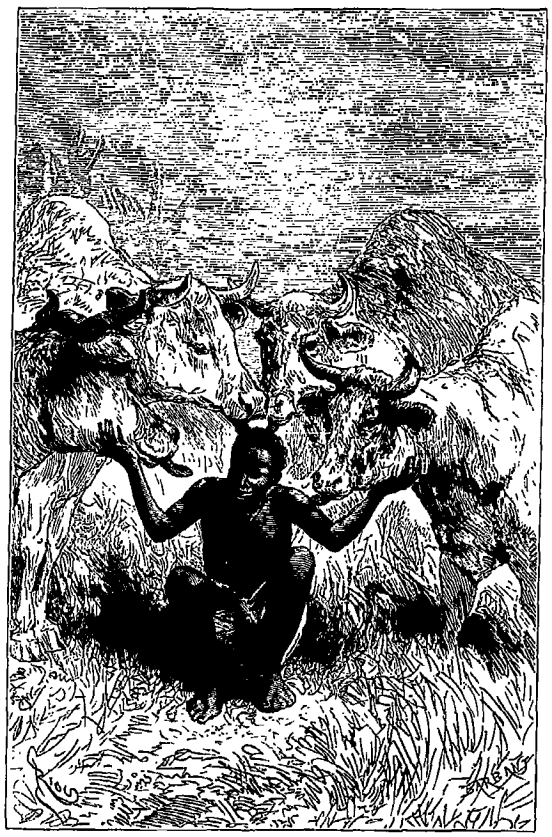
Bien que rentrée dans son lit, la rivière ne mesure pas moins de 70 mètres de largeur. Le courant est heureusement modéré et, comme sur mon bateau, je puis transporter dix hommes et dix charges à chaque voyage : en trois heures tout est terminé.

Sur la rive gauche il n'y a plus trace de villages. Une vingtaine d'habitants nus, mais couverts de boue, viennent se jeter à mes genoux.

« Oh ! Msungu, gémissent-ils en pleurant, jamais, jamais nos pères eux-mêmes n'avaient vu une massika pareille. »

Je leur donne abri pour la nuit dans mon hamac, car ici encore le lion fait des siennes.

Le 26 nous traversâmes trois belles rivières, à gué heureusement. Les rives, par suite des inondations, sont partout d'une tristesse navrante.



Le petit vacher et son troupeau.

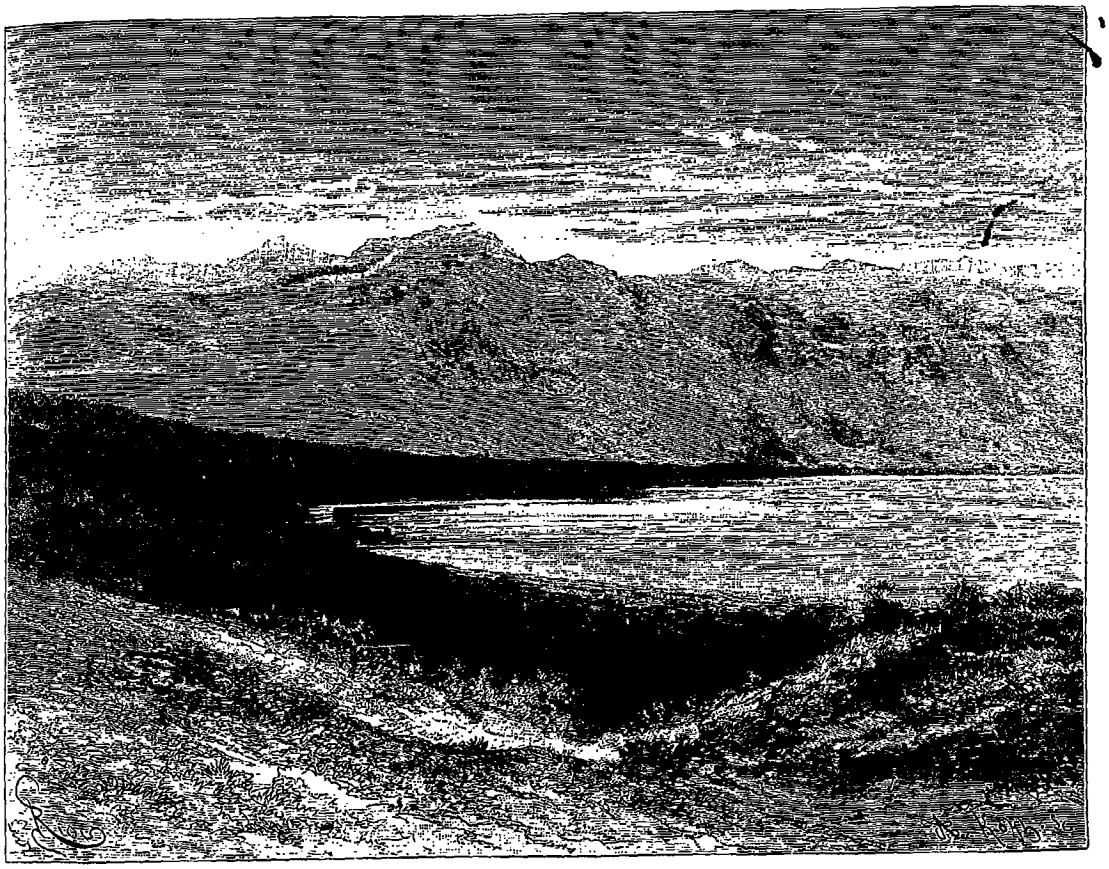
Les rares villages que nous traversons sont misérables : plus de bétail, plus même une chèvre. Les habitants redeviennent peureux, méfiants, et s'enfuient à l'approche de ma caravane : j'ai heureusement, pour les ramener, un petit garçon que m'a donné Makula et qui, bien que parlant à peine leur langue, est assez au courant de leurs usages. Il m'a servi de guide pendant trois jours ; maintenant, ses fonctions se réduisent à celle de vacher.

Ce petit sauvage est d'une adresse incomparable pour conduire notre troupeau, qui maintenant se compose de six têtes. D'un claquement de langue il les met au trot, au pas, au galop : fait d'autant plus curieux que toutes ces bêtes ont été achetées dans des villages différents ; deux d'entre elles même viennent de l'Uhéhé. Je le surprends quelquefois assis dans un coin, entouré de leurs six mufles humides, qui de leur grosse langue caressent sa tête crépue. Il en fait ce qu'il veut, tandis que mes hommes ont toutes les peines du monde à approcher d'elles. Mais il m'est surtout précieux pour les traire.

Victor GIRAUD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue lointaine du Nyassa (voy. p. 98).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Le 27 avril nous rentrions en plein dans la montagne par une série de collines et par un sentier bien tracé. Sur ces premiers épaulements de la chaîne ouest du Nyassa, le sol rocailleux est couvert de grands bois de haute futaie d'un aspect gracieux et tranquille où l'on ne rencontre que quelques traces d'éléphants, mais pas un oiseau, pas un écureuil, rien qui rappelle une faune quelconque : c'est un *pays mort*, pour me servir de l'expression des noirs.

Campés à 916 mètres d'altitude, au bord d'un torrent limpide et par un temps superbe, mes malades et mes blessés se rétablissent promptement. Wadi Saliman seul, perclus de rhumatismes, continue à troubler le camp de ses cris déchirants.

Nuit superbe ! pas un nuage au ciel, pas une goutte de rosée dans l'air. La lune est bien faible, bien petite, mais on n'est pas difficile après en avoir été privé si longtemps.

Le 28, la montée s'accentue. Vers dix heures nous campons dans un petit village situé à 1400 mètres d'altitude.

Des êtres humains vivent là dans cinq ou six huttes empilées sur un emplacement de 30 mètres. A l'est devant nous, la pente descend à 60 degrés au moins ; derrière nous, la montagne tapissée d'herbes courtes s'élève à pic sur nos têtes. A droite et à gauche

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17, 33 ; t. LII, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont des ravins où murmurent de petits ruisseaux. Sur leurs rives encaissées quelques plans de cannes à sucre apparaissent au milieu d'herbes géantes.

Comment mes vaches et mon bateau sont-ils arrivés là ? Je n'en sais rien ; il me suffit qu'ils y soient.

Le Nyassa, auquel je croyais avoir dit adieu pour toujours, apparaît dans le lointain. Sa surface unie scintille comme un miroir.

Grâce à la limpidité de l'atmosphère, je puis remarquer pour la première fois la large bande de plage, tantôt herbue et tantôt sablonneuse, qui sur tout le pourtour du lac l'isole des montagnes. Elle mesure de 6 à 7 milles de largeur. C'est là ce qu'on appelle les *elephant marshes*, dont je parlerai plus longuement à mon second passage. Tout le Condé, avec ses grands marais, n'est qu'un *elephant marsh*.

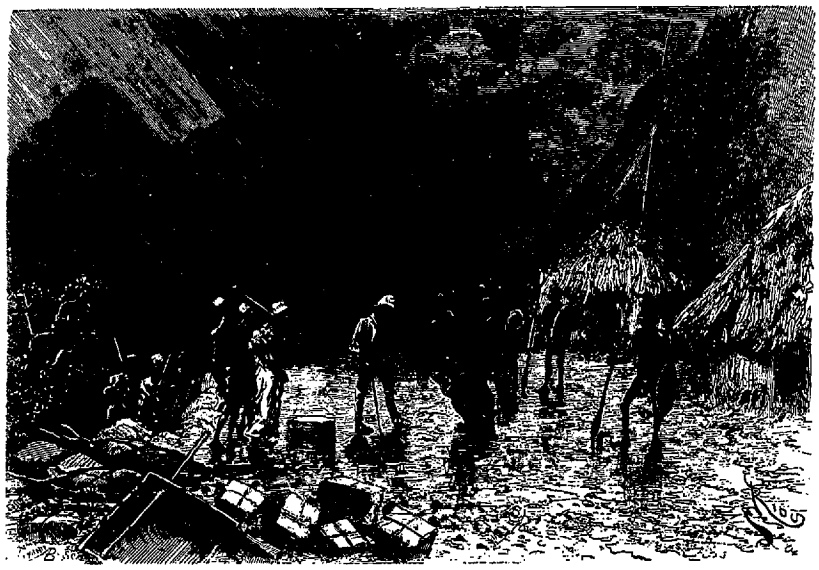
Je passe brièvement sur les journées des 29 et 30 avril et celle du 1er mai uniquement employées à des ascensions et descentes successives dont le récit fatiguerait le lecteur.

Le matin nous sommes à 1400 mètres d'altitude, à 2000 vers dix heures, à 1500 vers midi : tel fut le bilan de chaque journée.

Les deux ou trois premières chaînes de ce massif courent nord et sud parallèlement l'une à l'autre, mais plus loin cette disposition s'efface pour faire place à un chaos de sommets et de rampes auxquels il est impossible d'assigner une direction.

Sauf quelques bouquets de bois dans les bas-fonds ou sur les plateaux, tout est déboisé ; aussi le pays a-t-il un aspect désolé que n'ont pas les montagnes de l'Oussagara. Un point commun à toutes ces chaînes, c'est la brume intense qui couronne les sommets.

Je note également que l'altitude moyenne de mes



Les deux poulets de Missuku.

campements varie entre 1300 et 1500 mètres ; or je campe toujours dans les endroits bas, les seuls où l'on soit assuré de trouver de l'eau, et cette altitude moyenne de 1400 mètres correspond, à peu de chose près, à l'altitude de l'immense plaine de l'Uemba qui se trouve immédiatement dans l'ouest.

Quant aux indigènes, ils sont rares dans ces parages escarpés : les villages que nous traversons se composent à peine de quatre ou cinq huttes dont les habitants s'enfuient toujours à notre approche, pour ne revenir qu'à la nuit, à moitié rassurés par nos protestations d'amitié.

Un jour, cependant, je reçus la visite de Moina Missuku, le chef le plus important des environs. Vingt ou vingt-cinq hommes l'accompagnaient ; c'est le plus gros parti d'indigènes que je rencontrais depuis le Condé.

Missuku, car Moina veut dire « chef », est un petit vieillard tout blanc. Il marche courbé en deux, appuyé sur une longue lance ; mais ses petits yeux mobiles et malins n'ont encore rien perdu de leur finesse. Tout son peuple était chargé de poules ; je commençais à m'effrayer d'avoir à répondre à un cadeau pareil, quand Missuku me tira d'embarras.

« Voilà mon cadeau », me dit-il en déposant à mes pieds deux maigres poulets de grain.

Et comme, suivant mon habitude, je lui en payais trois fois la valeur :

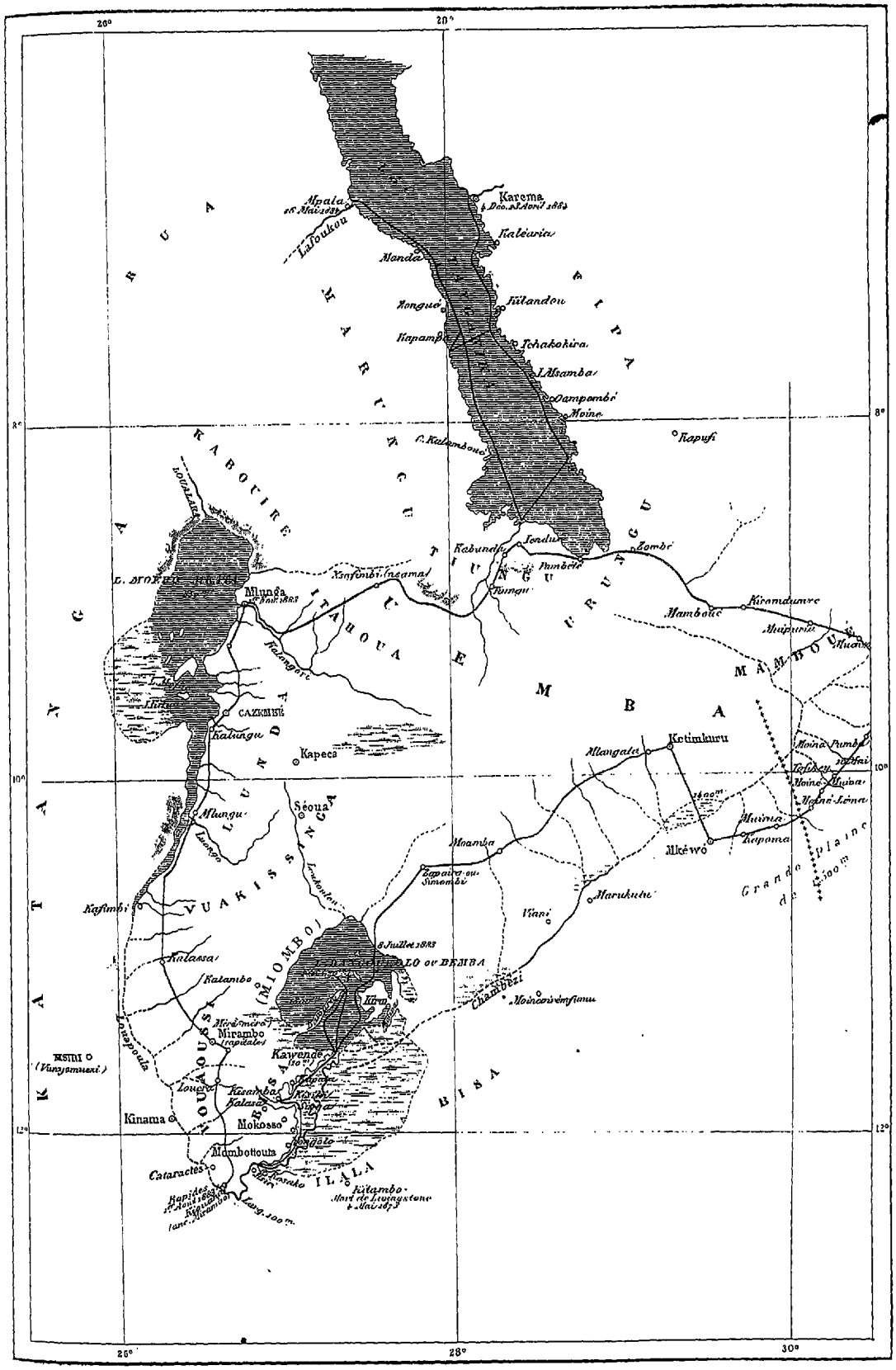
« Un grand chef comme toi ne peut se contenter d'un cadeau pareil : en voilà dix autres.

— Trop tard, mon ami, répondis-je : ces deux poulets me suffisent. »

La façon de saluer de Missuku est un exercice de gymnastique des plus amusants, et je ne puis assister à cette scène burlesque sans rire de bon cœur.

Arrivé devant moi, il s'étend tout de son long par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


Karema
Kaléwia
Mpala
Lafoukoua
Mandi
Kilandou
Tchakokira
Msamba
Dampembé
Moine
Kapufi
Kalambouc
Kabunda
Zombi
Pumbéré
Kiramdumre
Mamboué
Mupuria
Kétimkuru
Mlangale
Moina Pumbé
Moina Mwina
Moina Lonia
Mwina
Kapoma
Mléwo
Maruku
Viani
Moinc ou Mpamu
Chambezi
Msamba
Zapata ou Simembi
Séoua
Mfungu
Kafimbi
Kulassa
Katambo
Mirambo (capitale)
Kawenge
Kisamba
Kalasa
Kinama
Mokosso
Mombottoua
Cataractes
Kitambo
Mont de Livingstone
Msiri
(Vuinyamuezi)
Munsa
CAZEMBÉ
Kalungu
Kapeca
Kafungalé
Xenfombi (ngama)
Lofoulou
Lofoulou
Lavoulou
Lavoulou
Lav

terre sur le dos, frappe trois fois dans ses mains, se roule un peu sur le côté gauche, puis sur le côté droit, toujours en frappant des mains, se replace enfin en face de moi à genoux, assis sur ses talons, le buste incliné, les mains jointes. C'est dans cette attitude recueillie qu'il m'écoute parler, approuvant chacune de mes paroles de deux ou trois battements de mains, avant même qu'elles soient traduites par mon interprète.

Nous retrouverons plus loin cette forme de salut, très peu modifiée, dans l'Uemba et chez les Vouaoussi.

Missuku avait déjà vu des blancs; moins apeuré que ses pareils, il me donna volontiers quelques renseignements. Un peu plus loin dans le sud-ouest, nous devions, disait-il, trouver derrière les montagnes une plaine immense qui se prolonge à l'infini; enfin il m'assura qu'il se trouvait un Européen dans les environs. Tout était vrai, sauf la présence de l'Européen, que je ne devais pas rencontrer.

La plaine de l'Uemba nous apparaît effectivement, le 3 mai, du sommet de la dernière chaîne. A 25 ou 30 milles l'horizon nous est fermé par une longue ligne de nuages bas. Jusque-là l'œil ne perçoit qu'une forêt immense, d'un vert sombre, uni, monotone, tachée par places de plaques jaunes aux endroits où les arbres font défaut.

Trois heures de descente à pic, une heure de marche dans les grandes herbes de la plaine, et nous débouchons sur le village de Kiwanda, d'un aspect plus original que ceux que j'ai entrevus jusqu'à présent.

On n'aperçoit d'abord qu'un énorme buisson de 500 mètres de tour, couronné de grands arbres; quelques cris étouffés s'en échappent, et nous donnent la certitude d'un centre habité, car, à vrai dire, on ne distingue ni palissade ni un seul toit de hutte.

Sur la lisière une petite rivière profonde sert de première défense. Le pont est un vieux tronc à un pied sous l'eau: nous le franchissons à grand'peine. Après vingt-cinq pas encore dans un taillis herbu, rempli d'ordures, nous nous heurtons à une palissade et à une porte étroite qu'il va falloir élargir à la hache pour faire passer le bateau.

L'intérieur de la palissade défie toute description: qu'on s'imagine, si on le peut, une centaine de huttes et de greniers entassés en désordre dans un cercle de 100 mètres de diamètre. Les huttes, comme toujours, sont cylindro-coniques. Les greniers le sont également, mais de dimensions moindres; le cylindre est plus allongé, il mesure seulement un mètre de diamètre et est supporté par des piliers d'un pied de haut qui mettent le grenier à l'abri des rats. On circule dans ce labyrinthe par des rues tortueuses d'un mètre de largeur, où l'on marche, courbé en deux, sous le prolongement du chaume des toitures.

Il ne fallait pas songer à camper; je m'installai dans une hutte.

La première visite que je reçus fut celle d'un grand diable qui se disait au service de l'Ingresa qui habitait les environs. Il m'expliqua qu'il se trouvait une station appartenant à cet Européen à vingt minutes d'ici, au pied de la montagne. Son maître se trouvait à deux jours de marche, en train de creuser une route qui devait relier le Nyassa au Tanganika.

« Je n'ai pas le temps d'aller le voir, lui dis-je; mais je vais lui écrire. »

Je passai effectivement tout mon après-midi à faire ma correspondance: c'était la première occasion que je trouvais de donner de mes nouvelles en Europe.

En quittant l'Europe, je savais bien qu'il y avait des Anglais sur le Nyassa, mais je ne me doutais pas de cette nouvelle voie de communication, pas plus que de l'existence, sur le lac, d'un vapeur qui mettait ses rives en communication avec Quiliman.

Entre autres renseignements le Noir m'expliqua que la route en question était commencée depuis deux ans, mais qu'il n'y avait que 3 kilomètres de terminés, parce que la mort des deux premiers ingénieurs avait fait interrompre les travaux. Le troisième se portait bien encore, mais ne devait pas tarder à aller rejoindre les deux premiers.

« Tous les Vouassungu meurent dans ce pays, me dit-il en concluant.

— Merci, mon ami !... »

Kamna m'arriva le soir dans un état d'exaltation où je ne l'avais encore jamais vu. Il revenait de la station anglaise.

« Ah! buana, s'écria-t-il, tu ne croirais jamais à ce que je viens de voir: une maison! une vraie maison, comme à Zanzibar! des vaches dans une écurie! un jardin avec des choux, des carottes, des oignons.... Je voulais t'en rapporter, mais les Noirs qui la gardent sont des sauvages qui ne m'ont donné que deux poireaux.

— Leur as-tu dit que c'était un blanc qui commandait la caravane?

— Oui; ils n'ont rien voulu entendre. »

Oh! délicieuse.... cette soupe aux poireaux après cinq mois de maïs et de sorgho.

Le lendemain, vers quatre heures, j'arrivais à la station en personne. La situation en est superbe, au pied des montagnes, sur une petite éminence qui domine la plaine de l'Uemba, et à cheval sur un ruisseau limpide. La maison est une merveille de construction africaine, faite de beaux madriers bien équarris, cloisonnée avec des planches de caisses de conserves.

La toiture, en chaume bien peigné, est d'une rectitude parfaite. Devant la véranda qui abrite la façade, un petit jardin plein de légumes d'Europe!... derrière, une grande cour où s'élèvent trois ou quatre huttes servant d'écuries et de logements.

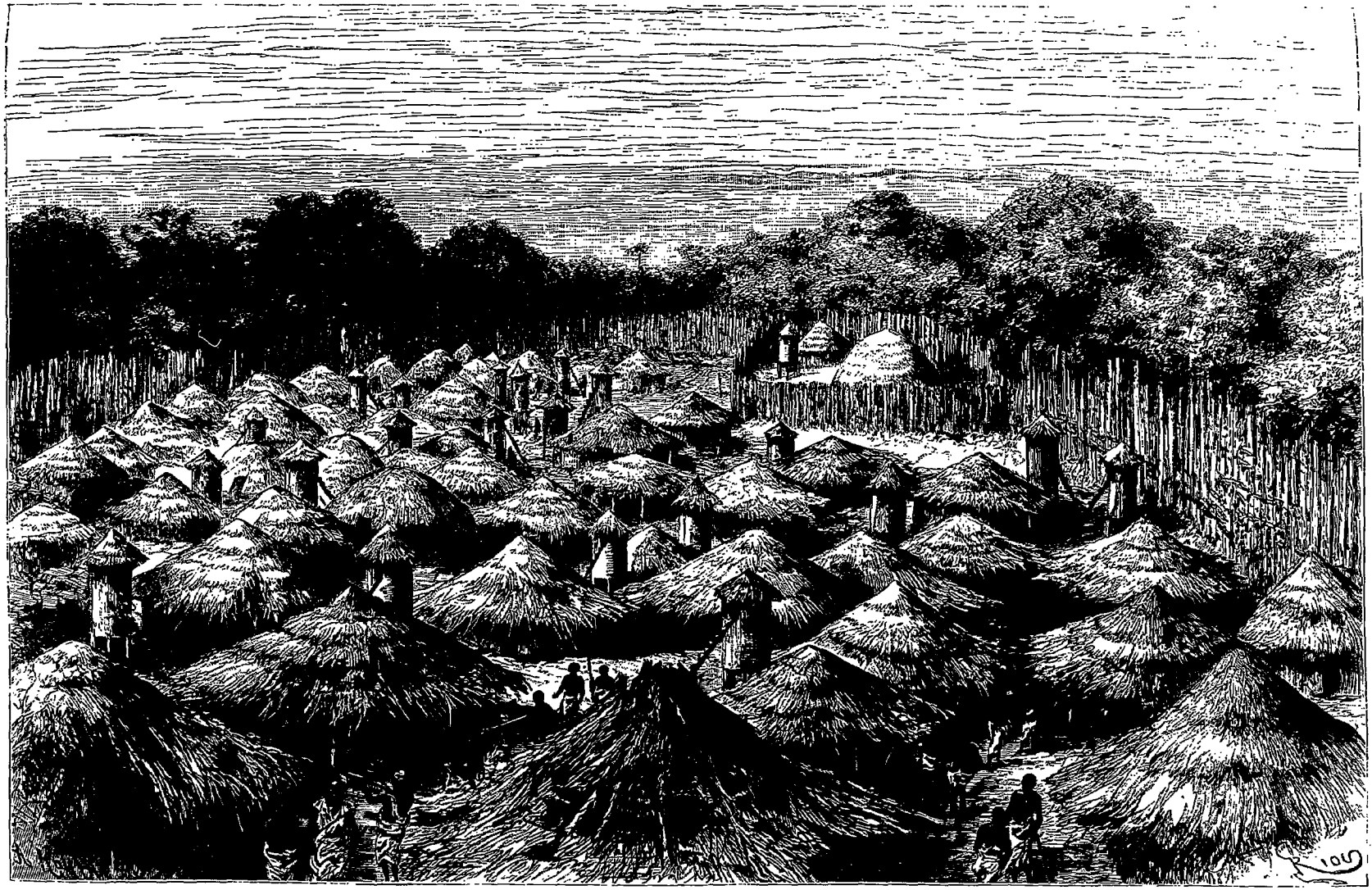
Comme j'arrivais devant la maison, les trois cerbères qui la gardaient fermèrent aussitôt la porte. Je m'assis donc sous la véranda.

« As-tu un verre de lait à me donner, mon ami? dis-je à celui qui semblait investi du commandement.

— Non, nos vaches n'ont pas de lait.

— Donne-moi au moins un chou, quelques oignons?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Kiwanda.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Rien ! mon maître m'a défendu de rien donner à personne.

— Pas même à un blanc ?

— Pas même à un blanc ! »

La plaisanterie avait assez duré ; sans rien dire, je pris ma canne et me dirigeai vers le jardin. Là je cueillis, pardon ! *je volai* de mes blanches mains un chou, trois ou quatre poireaux et quittai la place sans même laisser une carte de visite.

Rentré au village, je déchirai toute ma correspondance et je résolus de partir le lendemain. Qui m'eût dit à ce moment que le hasard, un an plus tard, devait me ramener à cette même station pour y trouver, cette fois, un gentleman de la meilleure compagnie !

Avant de quitter Kiwanda, notons la transformation qui vient de se produire dans l'armement des indigènes : plus une seule lance de jet, comme dans le Condé, rien que l'arc, la flèche et quelques rares boucliers ; depuis l'Ouzaramo c'est la première fois que je les rencontre.

Ici les éléments mêmes vont me donner le spectacle d'une transition brusque. Depuis le Condé, comme je l'ai dit, la massika avait beaucoup perdu de sa persistance et de son intensité ; chaque semaine néanmoins amenait son contingent de grosses averses, avec des éclaircies de soleil.

A Kiwanda je reçus la dernière goutte d'eau de l'année, et les cinq mois qui suivirent se passèrent sans une seule averse, je dirais presque sans un nuage au ciel, phénomène particulier aux tropiques.

En laissant Kiwanda, je remontai donc pendant quelques jours au nord-ouest, bien décidé toutefois à redescendre plus loin au sud du Chambézi, tant pour éviter un certain Kétimkuru, grand chef de l'Uemba dont la réputation de brigandage ne me disait rien de bon, que pour fermer à mes hommes la route du Tanganika, dont le voisinage pouvait amener des désertions.

Plût au ciel que les circonstances ne m'y eussent jamais ramené !

Les neuf journées qui suivirent mon départ, dès le 5 mai, ne furent signalées que par une série de marches forcées que rendit faciles le sol lui-même. Le pays est cependant assez vallonné et nous campons toujours à la même altitude moyenne de 1400 mètres.

Partout les bois s'étendent à l'infini avec de beaux arbres dans les endroits frais, mais ils sont généralement clairsemés, rabougris, obstrués de hautes herbes ou quelquefois de clairières marécageuses.

Presque chaque jour nous traversons un village, où nous campons. Tous sont bâtis sur le modèle de Kiwanda, et, quand ils ne sont pas naturellement défendus par une rivière, ils ont leur palissade entourée extérieurement d'un fossé large et profond.

La population est relativement douce et bienveillante, mais abrutie par le voisinage de Kétimkuru, dont les razzias continuelles la terrorisent. « Nous avions autrefois, disent les indigènes, des bœufs, des chèvres, des moutons, mais Kétimkuru nous a tout pris. »

Les noms des chefs sont étrangers, c'est Kuipoca, Kuiwesa, Pounda, Moina, Poumba, Tosikey.... Ils sont évidemment de la même race que les Vuaemba, qu'ils redoutent tant ; mais, loin de Kétimkuru, ils ont cru pouvoir se déclarer indépendants, et cependant ils payent de force le hongo annuel qu'ils ne veulent pas payer de bonne volonté. Tous font parade de cette demi-indépendance qui leur est chère. A peine, en avançant, entends-je parler quelquefois d'un certain Moïné Muiva, qui doit probablement sa notoriété ou son importance au grand nombre de fusils qu'il possède.

J'arrivai le 13 mai chez Moïné Muiva : depuis deux jours trois chefs escortés de leur peuple se sont mis à la remorque de ma caravane, convoqués qu'ils sont pour une grande réception que me prépare le chef dans son village.

Contre toutes les règles d'Afrique, le village nous apparut à 300 mètres avant notre arrivée. Les environs immédiats avaient été défrichés pour la culture. Près de la porte, au sommet de huit à dix longues perches, grimacent des crânes humains, encore couverts de lambeaux de chair, noirs, calcinés et dont les exhalaisons malsaines se mêlent à celles des ordures dont le sol est couvert.

La palissade est double ; double encore est le fossé creusé tout autour, doubles enfin les troncs d'arbres qui servent à le franchir.

A l'intérieur, les huttes étaient moins entassées que dans les villages précédents ; aussi vais-je installer mon camp sur une petite place, au centre du village, chose que je ne fais jamais, par crainte du feu.

La résidence de Moïné Muiva peut avoir 600 mètres de diamètre et contenir deux cents à trois cents habitants ; mettons-en quatre cents aujourd'hui en l'honneur de mon arrivée.

Accolée au côté nord de la palissade se trouve une seconde enceinte circulaire qui, pour le moment, sert de résidence au chef et à sa famille, mais qui en cas d'attaque pourrait servir de dernier retranchement aux habitants. Ceux-ci ont du moins quelques notions industrielles. Sous un hangar mal couvert je trouvai un ouvrier en train de forger des fers de lance et même du fil de fer parfaitement laminé.

Plus loin je rencontrai une vieille femme occupée à extraire du fil de la feuille grasse d'un cactus.

Le 14 mai, le lendemain de mon arrivée, était le jour assigné pour la réception que me réservait Moïné Muiva. Vers une heure, ses chefs vinrent me prévenir que Sa Majesté m'attendait. Rien, depuis mon arrivée, ne pouvait faire supposer autre chose que le plus cordial accueil ; je m'y rendis donc sans armes avec huit ou neuf hommes seulement.

Moïné Muiva m'attendait au fond d'une large cour, entourée d'une palissade au côté d'une petite hutte. Sa Majesté était assise sur un tronc d'arbre dissimulé sous des amas de tapis et d'étoffes de couleurs voyantes ; à ses pieds, par terre, un autre tapis ; sur ses épaules

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une couverture rouge; enfin, sur son auguste tête, un parasol qu'elle tenait de la main gauche.

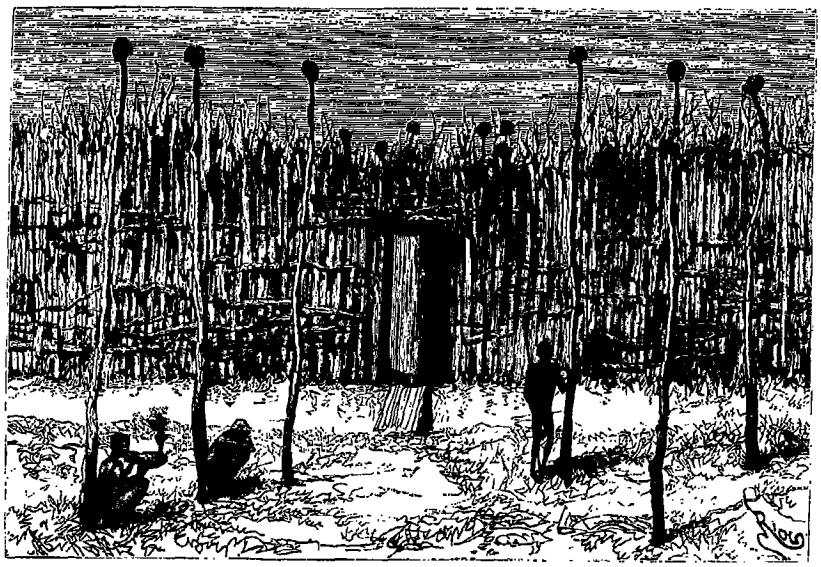
Son peuple est massé en deux groupes, laissant entre eux un espace vide, où je viens m'asseoir sur une chaise, à 50 mètres en face de Moïné Muiva; à ma droite sont cinquante hommes armés de vieux fusils, à ma gauche cent cinquante autres armés de flèches, tous accroupis et silencieux. Je distingue enfin près du chef, négligemment accroché à la palissade comme un torchon, le cadeau d'étoffe que je lui avais envoyé la veille.

Deux interprètes chargés des communications naviguent entre nous deux, saluent chaque fois en se roulant sur le dos, sur le ventre, et frappant des mains. Après dix minutes de ce manège, nous avions à peine fini de nous dire bonjour, quand la voix du chef lui-même se met à tonner avec des accents colères :

« Msungu, me dit-il, regarde tous ces fusils, tous ces guerriers, cette grande ville, tout cela est à moi. Tous les villages que tu traverses depuis un mois sont ma propriété. Tu te figurais peut-être Moïné Muiva un de ces chefs de rien comme tu en rencontres tous les jours. Regarde ces riches cadeaux que m'ont faits les caravanes arabes, et dis-moi si je puis me contenter des chiffons que tu m'as envoyés hier. »

Cette conclusion, jointe au coup d'œil qu'offrait Moïné Muiva sous son parasol, est bien ce que j'ai vu de plus comique dans mon voyage. Mes hommes riaient si fort que je dus me lever, malgré les murmures de l'assistance, indignée de ce sans-gêne.

En rentrant, je lui renvoyai un nouveau cadeau et demandai à le voir d'un peu plus près. Il me fut répondu que le très puissant Moïné Muiva avait une peur atroce de mon visage blanc : que depuis quinze jours il était sur le qui-vive, sur le point d'être massacré par son peuple; que sa terreur commençait à tourner à la folie, et que ma seule approche le frapperait d'un coup mortel.



Entrée du village de Moïné Muiva.

Le soir, il me fit dire de partir au plus vite, ce dont je fus enchanté.

Ici, plus encore que les jours précédents, la population ne parle qu'avec terreur des Vuaemba. Leur cruauté, disent-ils, est sans pareille; ils coupent les mains, le nez de leurs prisonniers de guerre, leur arrachent les yeux. Continuellement en guerre avec tous leurs voisins, les Vuaemba ne doivent faire qu'une bouchée de ma caravane.

J'avais jusqu'alors conçu l'espoir d'éviter cette tribu farouche en inclinant vers le sud, et d'atteindre ainsi directement le Bisa; mais le Bisa n'existe plus depuis l'an dernier : Kétimkuru l'a dévoré tout entier, et l'Uemba s'étend maintenant sur les deux rives du Chambézi jusqu'à l'infini; je suis obligé de le traverser.

On me représente ici le Chambézi comme courant au sud-ouest. Je vais donc le suivre dans le sud, à deux jours de marche de ses rives marécageuses. Kétimkuru, se trouvant assez loin vers le nord, n'entendra peut-être pas parler de mon passage, et mieux vaut n'avoir affaire qu'aux sous-chefs de ce terrible potentat.

Le 16 mai, deux jours après avoir quitté Moïné Muiva, nous faisions notre entrée dans l'Uemba.

Nous avions passé la nuit dans un petit village misérable caché au plus profond d'un bouquet de bois épineux, au centre d'un marais. Jamais encore je n'avais été obligé de déployer tant de diplomatie pour trouver des guides. Deux sauvages montés sur de longues jambes s'étaient enfin laissé convaincre, bien décidés à nous lâcher en pleine brousse; aussi avais-je chargé mon avant-garde de les surveiller.

Nous courions au sud-ouest dans un beau sentier bien uni, bien tracé, tantôt sous de grands bois, tantôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à travers d'immenses plaines vertes marécageuses dont Livingstone a déjà parlé et dont je parlerai longuement plus tard. Tout à coup, émue de pressentiments étranges, ma caravane s'avance dans un ordre et un silence effrayants : on eût dit que nous courions à quelque désastre.

Vers dix heures, mes guides me montrent avec terreur dans le bois deux ou trois ombres noires qui défilent comme des antilopes.

« Les Vuaemba! s'écrient-ils. Ils nous ont vus : nous allons être massacrés! »

A midi je campe sur les bords d'une petite rivière dont le lit est hérissé de roches granitiques noirâtres.

Trois ou quatre indigènes sortent des grandes herbes qui nous entourent. Il n'est pas besoin d'aller les chercher, comme dans les montagnes du Condé : ils se présentent résolument, l'air arrogant, hautain, et à peine intimidés par mon visage pâle.

« D'où venez-vous? demandent-ils, où allez-vous? Est-ce qu'une caravane tombe ainsi dans l'Uemba sans prévenir? Qui vous a amenés ici? »

A force de fureter du regard, ils découvrent à ce moment mes deux malheureux guides à moitié cachés

Arrivée au camp de Muirua (voy. p. 106).

derrière un arbre. Un cri de rage s'élève aussitôt, et les voilà qui se précipitent sur eux, l'arc bandé : je n'ai que le temps de m'interposer avec quelques hommes.

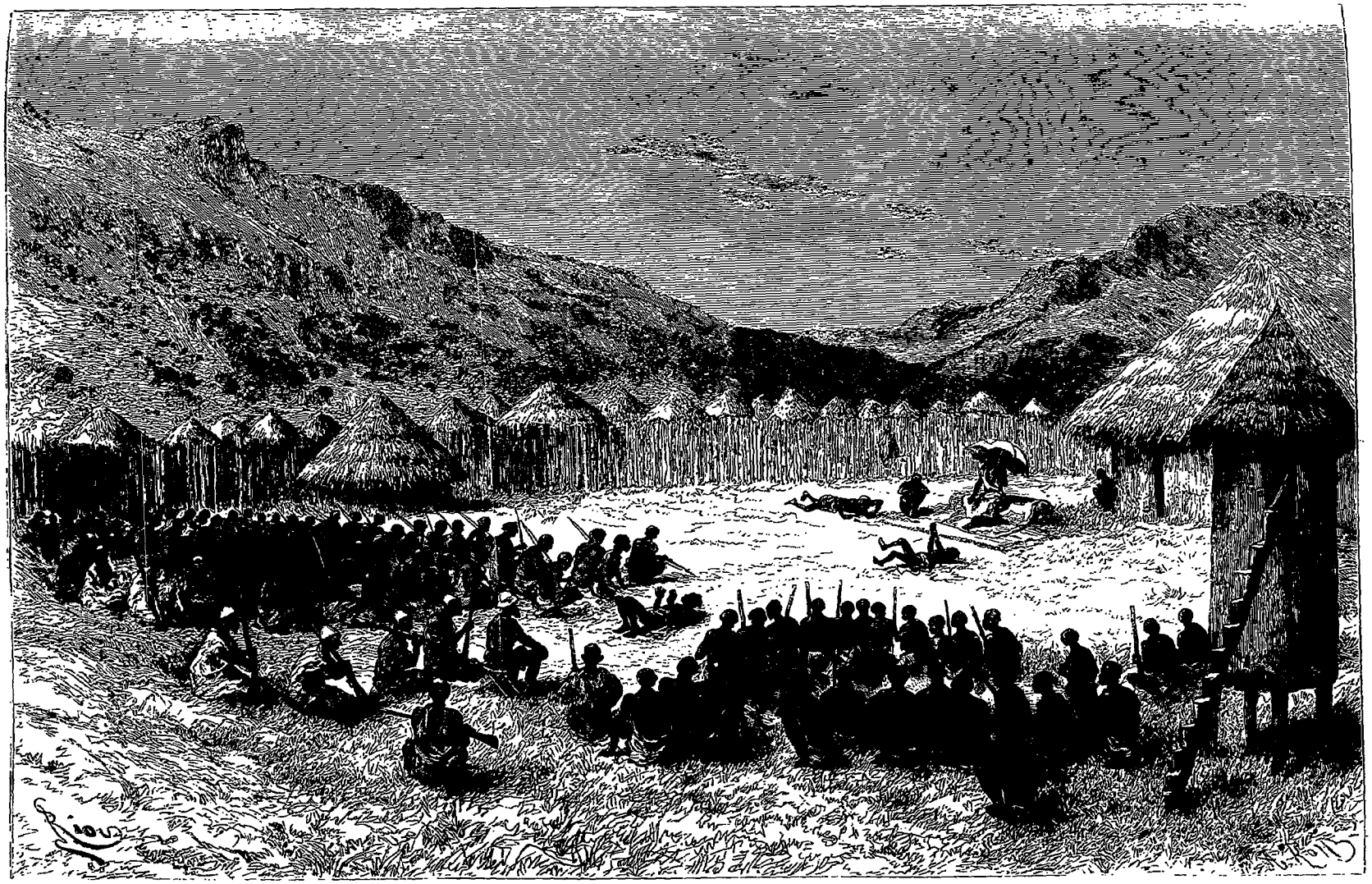
Une heure plus tard, mes deux guides reprenaient, sous bonne escorte, la route de leur village.

Une fois délivrés de leurs ennemis, les Vuaemba devinrent plus conciliants; le soir, au nombre d'une vingtaine, après la première excitation causée par mon arrivée, ils se tenaient tout ahuris devant moi et mes fusils.

Ils m'expliquèrent que sur les frontières du royaume les Vuaemba ne construisent pas de villages. Toujours en camp volant, ils s'installent seulement pendant la saison des pluies pour cultiver un peu, et le reste de l'année ils passent leur temps à faire des excursions sur les territoires voisins. Muirua, leur chef direct, demeurait tout près d'ici. Il devait déjà être prévenu de mon arrivée, et cette nuit même il m'enverrait un chef pour me faire savoir ses intentions. Nul doute au reste qu'il ne m'accordât la permission d'entrer dans l'Uemba, car Kétimkuru aimait beaucoup à voir les caravanes dans la contrée.

Effectivement, le lendemain, au point du jour, m'arrive un chef chargé de la part de Muirua de me conduire chez lui : à mesure que nous avançons et bien qu'il n'y eût aucun village, une foule bruyante se joint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez Moïné Muiva (voy. p. 103).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à nous. Ce sont tous des gens solides, bien taillés, mais maigres et osseux. Comme dans l'Uhéhé, ils sont très querelleurs, mais, au demeurant, ne me sont pas plus hostiles que dans ce dernier pays. Leur chef se montre plein d'égards et de ménagements; il a peur que je ne revienne sur mes pas, quand au contraire je ne demande qu'à pénétrer plus avant dans l'Uemba, pour fermer la route du retour à mes hommes, péniblement impressionnés par ce tumulte dans un pays inconnu d'eux.

On nous fit camper au bord d'une *éponge* sur la lisière d'un fourré bas, en plein puri : Muirua, me dit-on, est campé à proximité, mais, comme il n'y a pas d'eau chez lui, il vaut mieux pour moi rester ici.

L'après-midi ne fut qu'un long exercice de patience, employée à contenir les indigènes, dont l'arrogance croissait avec le nombre. D'où viennent tous ces bandits? Il m'est impossible de m'en rendre compte, car je n'ai pas encore vu l'ombre d'une habitation. Ils vivent dans la brousse par petits groupes comme des fauves, cultivent un peu néanmoins, car nous trouvons quelques vivres à acheter.

Vers le soir j'arrivai à captiver un peu leur attention en leur parlant du Bangouéolo, auquel ils donnent le nom de Tanganika. L'aperçu que je leur donnai du cours du Chambézi, du lac lui-même, de la Louapoula les plongea dans un étonnement profond. L'un d'eux était allé jusqu'au lac, et, tout fier d'une connaissance qui le rapprochait de moi, il se déclare immédiatement mon ami et fait taire les autres. Mes hommes écoutaient ces renseignements avec avidité; c'était la première fois que nous entendions parler de la *Grande Eau*; ils n'avaient jamais bien cru à l'existence d'un autre lac que le Tanganika et le Nyassa, et l'espérance de voir flotter

Le gros Muirua sur les épaules d'un esclave.

le bateau ailleurs que sur leurs épaules les ranimait un peu.

Comme je campais, Muirua me fit savoir qu'il attendait mon cadeau. Je répondis que j'attendais le sien. Avec les peuplades turbulentes je savais déjà qu'il faut le prendre de haut, si on ne veut pas être écrasé.

Contre mon attente, un peu plus tard je recevais quoi?... une pintade! Muirua ne me demandait en échange que deux fusils, un baril de poudre, plus une bonne provision d'étoffes et de perles.

Je renvoyai un cadeau, qui me revint le soir, refusé avec indignation.

Pressé d'en finir, et jugeant aux dispositions de mes hommes qu'une désertion en masse allait se produire, je changeai mes batteries et me décidai à une démarche personnelle.

Le lendemain je me présentai au camp de Muirua dès les premiers rayons du soleil. Cinq huttes assez bien construites, mais sans défense, s'étalent sur une esplanade, au milieu de la brousse; au-dessus des taillis qui les entourent apparaissent quelques têtes de maïs ou de sorgho. Des indigènes grelottant dans leurs vêtements d'écorce apparaissent sur le seuil; d'autres, accroupis devant un pauvre feu d'herbes, fument leur grosse pipe à grand renfort de toux.

Muirua avait trop envie de me voir pour me faire attendre. Je vis bientôt sa large personne essayer de se frayer un passage par la porte basse qui sert d'entrée à sa tanière, et s'affaisser plutôt que s'asseoir devant le feu. Je n'aperçus d'abord qu'un ventre obèse, à moitié couvert de lambeaux d'étoffe rouge; un plus ample examen me fit découvrir au-dessus une paire d'yeux intelligents et pleins d'expression. Sans aucun doute, ma démarche l'avait flatté, et il se montra de bonne composition.

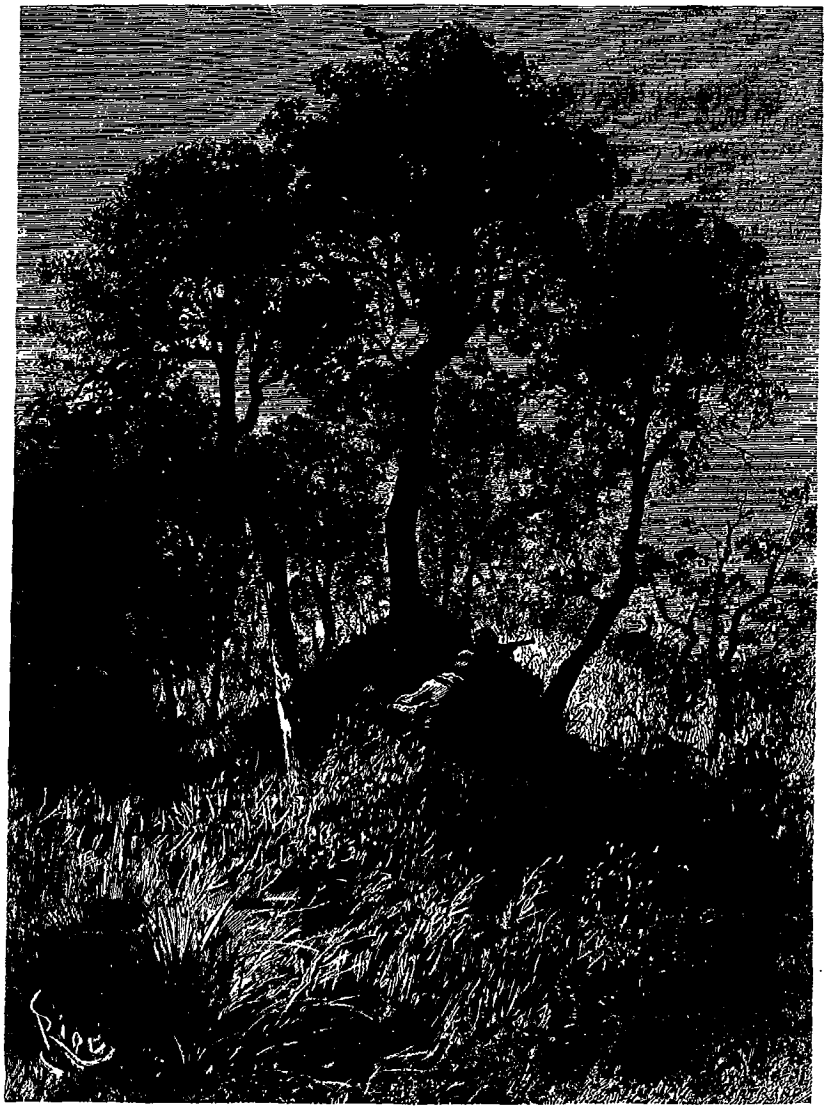
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« J'ai ordre, me dit-il, d'adresser à Kétimkuru toutes les caravanes qui entrent dans l'Uuemba.

— Comment, lui répondis-je, veux-tu que je traverse le Chambézi ? mes charges sont trop lourdes pour les pirogues, et monter mon bateau est un trop long travail.

— Puisque tu veux aller à l'ouest, vas-y, me dit-il à la fin. Je viens précisément de recevoir un cadeau de mon ami Mkéwé, et c'est une façon de le lui rendre que de lui adresser une caravane comme la tienne, mais tu n'iras pas loin dans cette direction; si ta caravane n'est pas pillée par Mkéwé, elle le sera par Marukutu, qui est un peu plus loin. »

Puis il me présenta deux hommes de Mkéwé qui



Une fourmilière (voy. p. 108).

retournaient chez eux et me serviraient de guides. Les deux gredins se jetèrent à mes pieds pour protester de leur dévouement et recevoir leurs étoffes avant que je fusse dans la brousse et à leur merci.

Muirua tenait à me reconduire jusqu'à mon camp, qui n'était qu'à 3 kilomètres. Il fit la course à cheval sur les épaules d'un esclave, qui ne cessa de trotter tout le temps.

Nous trouvâmes, en arrivant, le camp levé, suivant mes ordres, et ma caravane en file indienne.

« Oh ! Msungu, s'écria Muirua à la vue de mon bateau et de mes caisses.... Tu ne m'avais pas dit que tu portais tant de richesses. Il faut rester un jour de plus pour me montrer tout cela. »

Ma caravane s'ébranlait, j'avançai à la hâte pour en prendre la tête, laissant le pauvre homme tout déconfit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX

Je rappelle que Livingstone a donné le nom très caractéristique d'*éponges* à de longs marais qui du nord au sud coupent toute la surface de la plaine du Chambézi, en s'infléchissant vers cette grande rivière par une pente à peine accusée. On dirait un immense système d'irrigation qui draine tout le pays vers un seul réservoir servant de source à ce Congo fameux.

J'ai rencontré ces éponges à l'ouest du Bangouéolo, courant alors est-ouest pour se jeter dans la Louapoula; je les ai rencontrées encore entre le Tanganika et le Nyassa, affectant toujours les mêmes caractères, et toujours espacées avec une régularité frappante.

L'éponge peut mesurer de 200 mètres à un kilomètre de large sur une longueur indéterminée; son aspect est celui d'un vallon couvert d'herbes courtes, et dont les pentes, parfois à peine sensibles, se rejoignent sur un ruisseau limpide.

La végétation flottante qui recouvre ces pentes est faite de petites racines enchevêtrées, se présentant tantôt sous la forme d'une large plaque de gazon qui s'ébranle tout entière sous l'effort du pied, tantôt sous celle de mottes de tourbe, baignées dans un liquide boueux et noirâtre, souvent recouvert d'une couche d'oxyde de fer à l'aspect huileux.

Dans toute son étendue l'éponge suinte, même au plus fort de la saison sèche; l'eau peut à peine se frayer un passage dans cet enchevêtrement de racines comprimées et serrées comme un tissu; aussi semble-t-elle stagnante et n'arrive-t-elle que parfaitement filtrée au ruisseau qui sert de réceptacle. Ce dernier roule généralement une eau claire et limpide sur un sable fin, qui n'est probablement que le prolongement de la couche imperméable que l'on touche facilement de la canne sur les pentes, à un pied au-dessous de la végétation flottante.

Les éponges sont séparées entre elles par des bouquets de bois légèrement surélevés qui mesurent de 5 à 10 kilomètres d'épaisseur. Telle est la régularité d'alternance du bois et des éponges, que mes hommes en sont bien vite arrivés à compter la longueur de la marche par éponges, comme nous compterions par lieues en Europe. Nous en traversons en moyenne trois ou quatre dans chaque étape.

Sur la lisière de l'éponge, encore imprégnée d'humidité, le bois est généralement touffu, ombragé de grands arbres du plus bel effet, mais derrière ce rideau nous entrons au milieu de petits arbres malingres ou simplement dans des taillis. Par endroits même, la forêt cesse complètement pour faire place à de petites clairières tapissées d'un gazon fin, vert d'eau. Ailleurs la roche est presque toujours composée d'hématite brune, concrétionnée ou globulaire, sur laquelle le pied résonne comme au-dessus d'un caveau. Partout le minerai de fer abonde sous des formes diverses.

Il reste à parler des fourmilières, des termites ou fourmis blanches, qui sont assez nombreuses sur cette immense étendue de terrain pour en être un caractère typique.

Le termite, certes, peuple tous les sous-sols des contrées que j'ai traversées depuis la côte; mais, nulle part encore, je n'avais vu leurs constructions atteindre des proportions aussi gigantesques.

Le sable, les marais, rien n'arrête ces petites bêtes actives et industrieuses, et je me demande, en vérité, pourquoi certaines d'entre elles se donnent la peine de construire des habitations, quand partout à côté on n'a qu'à soulever les pierres pour en trouver des nichées.

Leur architecture varie à l'infini; leurs nids ont tantôt la forme d'un gros champignon, tantôt celle d'un tertre boursouflé haut d'un pied et demi; les plus communs et les plus étonnants aussi ont celle d'un cône haut de 3 et 4 mètres sur 10 mètres de diamètre à sa base. Tous les 200 mètres, le sentier contourne quelqu'un de ces monticules; sur les bords du Chambézi inondé je n'avais pas d'autres campements.

Je reviens aux quatre jours de puri que ma caravane va traverser pour aller de Muirua chez Mkéwé.

Pendant la première marche, aux environs de Muirua nous rencontrâmes quelques autres camps d'une importance moindre, mais toujours aussi perdus au plus profond de la brousse.

A mesure que nous avançons, le sorgho et le maïs deviennent de plus en plus rares et, quelque prix que j'y mette, j'ai bien souvent de la peine à m'en procurer pour ma table. Mes hommes se contentent de farine d'ulési, sorte de graine âpre et fade qui, dans les plus mauvais jours de disette, n'a jamais pu passer par mon gosier. L'ulési va devenir pendant des mois leur nourriture exclusive; comme toutes les mauvaises herbes, elle pousse sans culture, et les indigènes, peu délicats, aiment mieux cette plante que sorgho, qui demande quelques soins.

Dans ce pays étrange où le puri domine, la question des vivres sera mon plus grand souci; une alimentation substantielle est nécessaire à cette rude existence de porteur, et devant l'insuffisance des denrées je m'apprête à rendre la chasse aussi fructueuse que possible.

Cette première journée n'amena que la découverte d'un gros parti d'éléphants qui, à notre approche, se perdit au trot dans le fourré; avec Hassani nous le suivîmes deux heures sans succès; force me fut au retour de faire abattre une de mes vaches pour ranimer mon monde épuisé.

Le lendemain, comme nous arrivions à un carrefour, le grognement sauvage d'un rhinocéros éclata sur ma droite à quelques pas de moi. Avec Wadi Combo je m'avançai un peu dans cette direction; puis, la piste semblant se perdre loin du sentier, je revenais en tête de ma caravane, quand des cris d'effroi éclatèrent dans l'arrière-garde. Arrivé sur les lieux, je trouvai tout mon monde bouleversé et dispersé dans la brousse. Les caisses, les charges d'étoffes gisaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par terre pêle-mêle; deux hommes assez sérieusement blessés essayaient de reprendre leurs sens entre les bras de leurs camarades.

« Faro ! Faro ! » criaient-ils d'un air consterné.

La brute avait changé de direction et s'était lancée sur le sentier, furieuse, et si brusquement que dix de mes hommes avaient été culbutés. Au reste, les blessures se réduisaient à de fortes contusions.

Hassani, ce soir-là, parvint à décrocher un buffle, dont la viande n'arriva qu'au milieu de la nuit.

Le 20, comme nous allions camper, nous rencontrâmes dans le sentier un gros serpent assez curieux. Les guides, qui me précédaient de quelques pas, l'avaient trouvé engourdi, au pied d'un vieux tronc mort, et l'avaient cloué au sol avec une lance.

Les Kirangozis, qui pendant ces trois jours avaient exercé ma patience de la plus cruelle façon, s'égarèrent ce soir-là dans la brousse et, le 21, pour arriver chez Mkéwé, je fus réduit à filer à contrepied la piste de quelques indigènes qui cherchaient du liber de miombo pour faire des vêtements.

A un kilomètre du village, je rencontrai un parti bruyant de guerriers de Mkéwé, déguisés en rougas-rougas. « Il fallait, me crièrent-ils, avant d'entrer, en-

Invasion de rhinocéros.

voyer un beau cadeau à leur chef, pour lui prouver que je ne venais pas faire la guerre. »

Moitié de gré, moitié de force, je vais camper à 500 mètres du village. Je prévoyais de grosses difficultés chez Mkéwé; j'installai donc une *boma* solide sur une petite éminence qui commandait tous les environs.

Des sons de tam-tam m'arrivent d'un gros bouquet de verdure en contre-bas; c'est la résidence de Sa Majesté. Tout autour à un kilomètre à la ronde, je ne vois que des champs en friche, sur un terrain assez accidenté.

La première journée se passa assez tranquillement. Dans son désir de me voir, Mkéwé avait fait semblant d'accepter mon cadeau d'étoffes. Le soir j'allai lui rendre visite à son village avec huit hommes armés de revolvers soigneusement cachés dans leur chemise. Cet appareil pacifique, dont il n'était certainement pas dupe, le plongea un instant dans l'incertitude, mais ce fut l'affaire d'une seconde.

La boma de Mkéwé, installée sur une île touffue, rappelle par l'entassement désordonné des huttes celle de Kuiwanda; seulement dans une seconde enceinte circulaire, spécialement affectée aux esclaves du chef, s'en trouve une troisième, ne contenant qu'une seule hutte, celle de Mkéwé lui-même.

Mkéwé a une quarantaine d'années; gros et gras

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme tous les chefs de l'Uemba, qui ne vivent que de *pombé*, il est vêtu d'un nombre incalculable de bracelets de grosses perles rouges qui lui couvrent la poitrine, les bras et les jambes; au-dessous d'un abdomen rebondi, un morceau d'étoffe également rouge est négligemment jeté sur ses jambes; la figure est légèrement peinte de même couleur; les yeux, pleins de finesse, sont sournois et faux. Il est assis le dos appuyé à la palissade; une centaine d'indigènes armés d'arcs ou de vieux fusils à pierre font le cercle, accroupis autour de lui. Un orchestre, composé de six tambours et de trois chanteurs, hurle et beugle les louanges du chef.

Je note dans la foule quatre ou cinq hommes mutilés, soit du nez, soit des oreilles. Ceux qui battent du tambour n'ont plus que le pouce à chaque main; enfin les trois eunuques qui chantent ont les yeux arrachés.

« Tu arranges bien tes sujets, dis-je à Mkéwé en lui montrant tous ses infirmes.

— Oui, me répondit-il en riant, ça leur apprend à toucher à mes femmes.

— Et que fais-tu à ces dernières quand elles sont coupables?

— Je les fouette seulement, parce qu'une femme sans nez, sans oreilles ou sans mains n'est plus bonne à rien. »

Malgré son air dur, farouche et méfiant, c'est un beau type que cette population de l'Uemba. La taille moyenne est de beaucoup supérieure à celle de mes hommes; le buste est amaigri, le ventre légèrement proéminent, la jambe longue et fine. On devine des gens habitués à courir le puri. Les yeux très fendus, ainsi que la bouche, leur donnent quelque ressemblance avec la race jaune.

Leurs coiffures et leurs tatouages se refusent par leur confusion à toute description.

Ils ont, comme armes, l'arc et la flèche, outre quelques vieux fusils; comme vêtement, une petite peau de singe, ou mieux un large morceau d'étoffe de liber, et aussi des étoffes de la côte, apportées ici par des caravanes de Vunyamuézi qui viennent jusque dans ces parages pour se fournir d'esclaves.

On sait combien les Vunyamuézi sont nomades, et, si je rappelle ce fait, c'est que j'en ai rencontré dans l'Uemba à deux ou trois reprises différentes et quelquefois complètement installés. Ils fuient, prétendent-ils, la guerre trop fréquente dans l'Unianembé, ce qui ne les empêche pas d'être aussi bataillards que les Vuaemba.

Mkéwé ne m'avait pas fait un mauvais accueil. Je commençais à avoir confiance en lui, quand, le lendemain matin, un de ses mzagiras vint me trouver.

« Mkéwé, me dit-il, se déclare ton ami pour la vie si tu veux lui donner tes deux plus beaux fusils (mon *big-gun* et mon kropatchek) avec un de ces petits fusils qui se mettent dans la poche. Afin de te bien prouver l'importance qu'il donne à un pareil présent, Mkéwé vient d'ordonner à son peuple de ne plus vendre de vivres à ta caravane jusqu'à ce qu'il ait les deux fusils. »

Vers le soir, n'ayant rien reçu, les mzagiras revinrent à la charge, armés et nombreux. Ils avaient évidemment ordre de nous intimider.

« Qu'est-ce que ce blanc vient faire chez nous? s'écrie le chef avec des accents d'énergumène. Une caravane qui n'achète ni vivres ni esclaves ne peut avoir que des intentions de guerre! Pourquoi tient-il tant à ses fusils, au point d'en refuser deux à notre chef? Si c'est la guerre, qu'il le dise, nous sommes prêts : c'est notre métier à nous autres. »

Et, comme j'éclatais de rire à toutes ces déclarations de guerre dont je commence à être saturé :

« Msungu, reprit-il plus posément, tu as tort de rire. Connais-tu bien ta situation ici? D'abord tu ne peux prendre le village d'assaut (c'était vrai). Dans le sud tu n'as que du puri, car nous avons, l'an dernier, mangé tous les habitants. Dans l'ouest encore le puri; puis, au bout, Marukutu, qui sera plus exigeant que Mkéwé; jamais une caravane n'est sortie entière de chez lui. Dans le nord tu as le Chambézi, qui a trois jours de large. A l'est, enfin, tu connais le puri que tu viens de traverser. Dans tous les cas ton monde avant deux jours va crier la faim, et, si tu veux fuir, tu seras obligé d'abandonner ton bagage. »

Toutes ces fanfaronnades impressionnent vivement mes hommes.

Hassani tua un buffle ce soir-là.

Le lendemain je me présentai en personne chez Mkéwé avec vingt hommes armés. On me refusa l'entrée du village; je dus conférer à la porte.

« Je souhaite que tu sois mon ami, me dit Mkéwé, mais pourquoi me refuser ces deux fusils? Je ne veux pas te les prendre de force, mais je désire que tu me les remettes toi-même dans la main comme un cadeau de bonne amitié. Que viens-tu faire chez moi? Peut-être viens-tu pour me piller? Tu es un grand sultan en Europe, j'ai vu ça à ta figure, puis tu transportes trop de richesses (mes caisses) pour être un blanc ordinaire. Il faut me faire un cadeau digne de toi, et, quand les caravanes passeront, je leur ferai voir ces deux fusils en leur parlant du grand chef que j'ai reçu.

— Je ne veux pas faire la guerre à Mkéwé, répondis-je, mais bien m'attirer son amitié. Je ne suis pas un sultan, mais un simple mzagira envoyé par mon roi pour voir où va la grande rivière. Quant aux fusils, ils m'ont été prêtés par mon sultan : je ne puis m'en défaire. Que dirait Mkéwé à un de ses chefs qui aurait donné son propre bien à un étranger? J'ai d'autres fusils à moi dans la caravane, je suis prêt à t'en donner un, mais ces deux-là, jamais! »

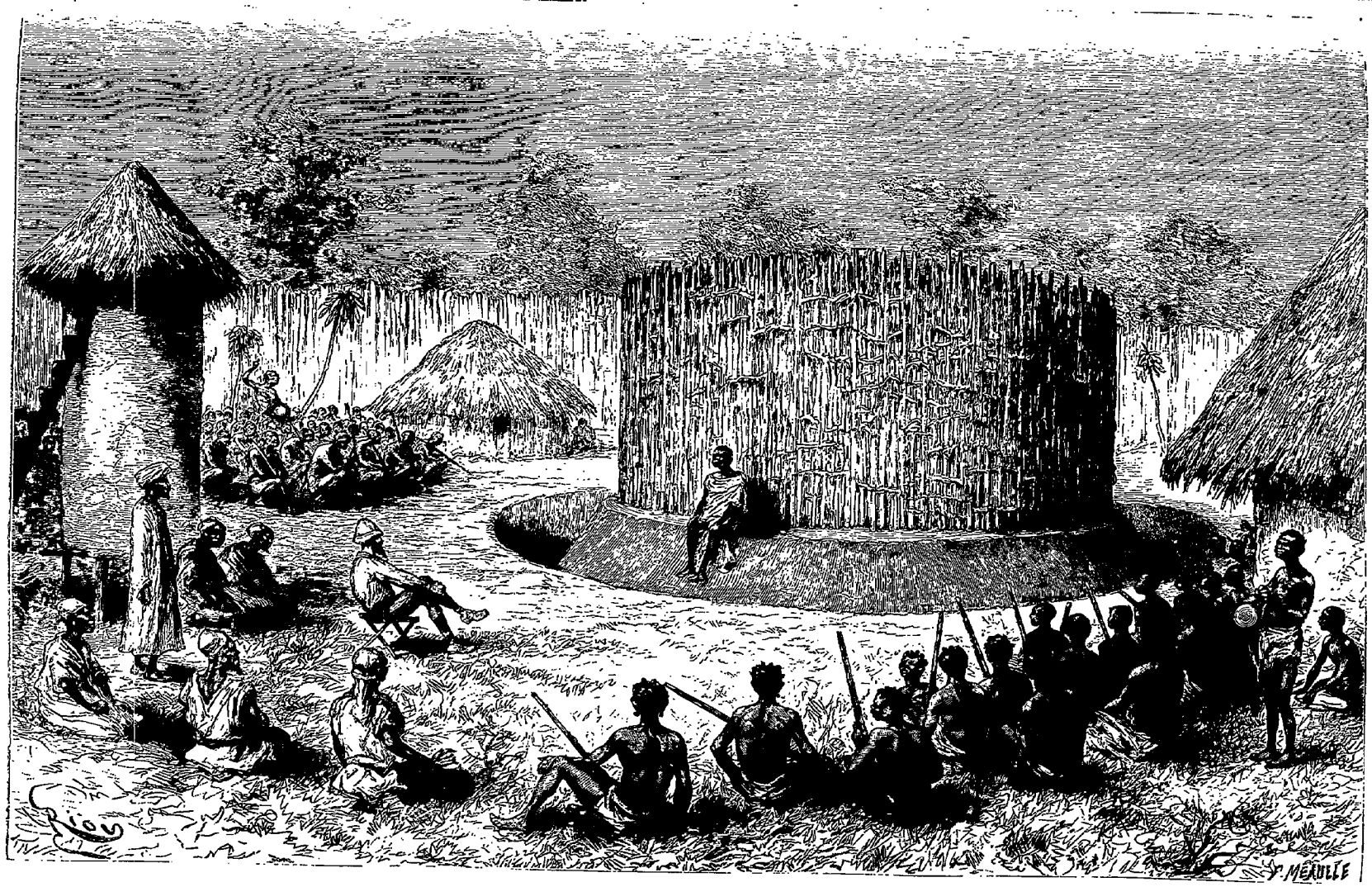
La conférence se prolongea pendant une heure et je regrettai d'avoir à écouter la dialectique serrée de mon adversaire. En le quittant :

« Tu as beaucoup de *manenos* (discussions), lui dis-je : moi, je n'en ai qu'un : jamais tu n'auras mes fusils.

— C'est bien, répondit-il, j'attendrai que tu aies assez faim pour me les donner. »

A quoi bon m'étendre sur ces discussions sans fin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez Mkéwé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le seul souvenir me révolte? J'étais pressé de partir, d'avoir des guides et des vivres; le 23 au matin je dus céder et, la rage dans le cœur, j'envoyai à Mkéwé mon kropatchek, mon fusil de prédilection, la meilleure de mes armes. Dans un élan de générosité Mkéwé m'avait fait grâce de mon *big-gun*.

L'arrivée du fusil au village fut saluée d'une salve de coups de feu, et Mkéwé, maintenant mon ami, arriva en toute hâte au camp pour voir mon bateau. Comme il était flanqué de tout un peuple en armes, je le priai de laisser ses fusils à la porte : après longue délibération il consentit enfin à entrer avec dix fusils seulement, les chiens rabattus.

Cette fois encore j'essayai de l'entreprendre pour rentrer en possession de mon arme. Jamais je n'avais tant fait d'efforts pour être éloquent et persuasif; je mettais à ses pieds la moitié d'une charge d'étoffe, des kilogrammes de perles rouges. Mkéwé m'écouta une demi-heure sans sourciller.

« Msungu, me dit-il en partant, tu as beaucoup de manenos aujourd'hui; moi, je n'en ai qu'un. Je t'ai dit : je veux ce fusil, et je l'ai. »

Il me fit parvenir, le soir, 10 kilogrammes d'un sel qu'il récolte dans le sud de ses États. C'était toute sa provision.

Sur son ordre, dans l'après-midi, l'orchestre vint dans mon camp faire son charivari habituel.

Mon ami Mkéwé, en causant, m'avait dit, à trois reprises différentes, que jamais il ne me permettrait de continuer au sud-ouest dans la direction de Marukutu. Il était en guerre avec lui et se faisait scrupule de lui envoyer une caravane aussi belle que la mienne. Un

L'orchestre de Mkéwé dans le camp de M. V. Giraud.

Vungamuézi installé ici depuis longtemps me dit aussi tant de mal de Marukutu que je me décidai, bien qu'à contre-cœur, à changer ma route.

« Marukutu, me dit cet homme, est plus mauvais que Mkéwé; il a deux fois plus de fusils, et toutes celles de nos caravanes qui vont chez lui sont pillées et réduites en esclavage. Du reste, dans le sud du lac tu ne trouveras jamais de quoi nourrir une caravane comme la tienne, et, si tu échappes à Marukutu, tu tomberas un peu plus loin dans les mains de Moincoirémfumu, qui ne vaut guère mieux.

« Dans le sud du Chambézi, loin de Kétimkuru, dont ils sont séparés par la grande rivière, tous les sultans se déclarent indépendants et abusent des puris qui les entourent pour piller les caravanes. Mkéwé est encore le meilleur de tous; aussi nous venons quelques fois chez lui.

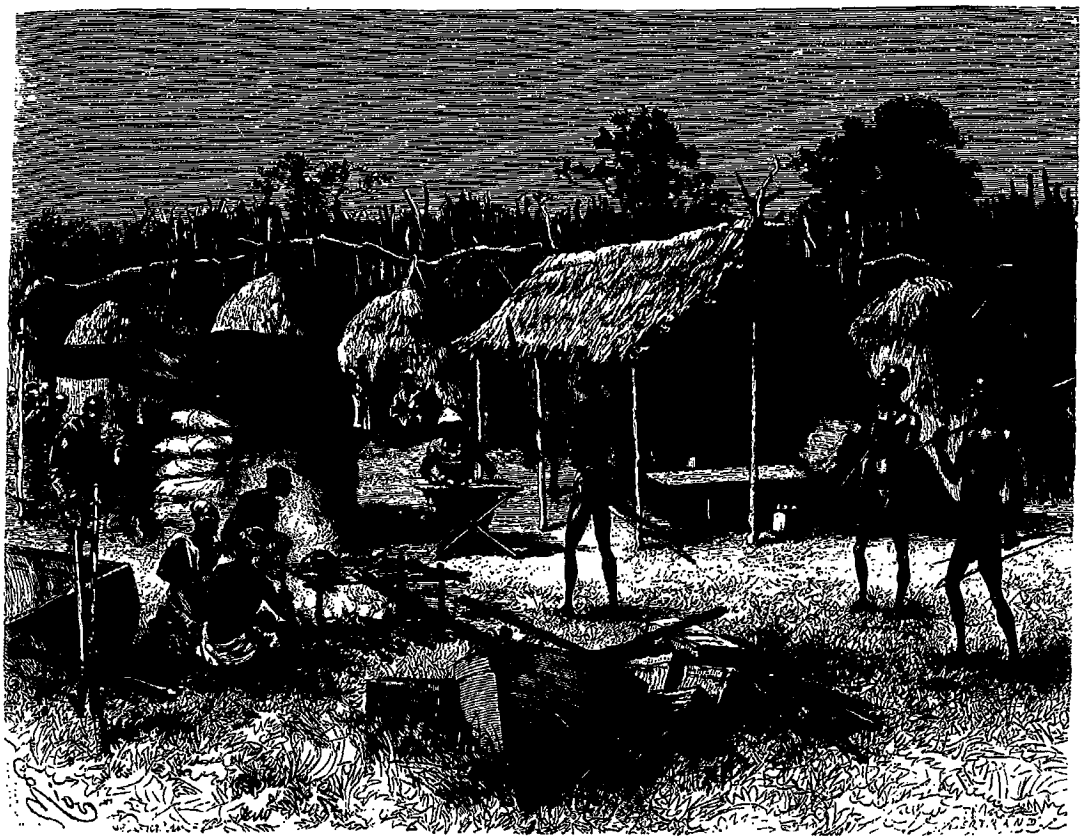
« Tu as deux routes qui longent le Chambézi de chaque bord, mais tu y mourras dans les marais : ces rives ne sont habitées que par des rougas-rougas, qui t'attaqueront chaque jour. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de traverser le Chambézi et de lier amitié avec Kétimkuru, qui n'est pas un mauvais homme. La traversée de la rivière sera pour toi un rude travail, mais Kétimkuru te donnera de bons guides pour te conduire au Bangouéolo. »

Ce Vungamuézi n'avait pas intérêt à mentir, et toutes les considérations qu'il faisait valoir me décidèrent à passer chez Kétimkuru, malgré le grand détour auquel m'obligeait cette nouvelle route.

Victor GIRAUD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Restitution du kropatchek (voy. p. 114).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX (suite).

Le 24 mai je quittai la ville maudite de Mkéwé avec deux guides, pour piquer droit sur le Chambézi. C'était pour moi un véritable crève-cœur de laisser en arrière mon kropatchek; aussi ne puis-je me défendre devant un mzagira de traiter Mkéwé de voleur, ajoutant que je dirais à Kétimkuru la façon dont il m'avait traité et que j'emploierais tous les moyens en mon pouvoir pour rentrer en possession de mon arme.

Cette première marche du 24 fut longue : tous nous avions hâte de mettre des lieues entre nous et ce bandit de Mkéwé.

La plaine s'étend devant nous à l'infini, semée çà et là de larges clairières marécageuses desséchées ou de bouquets de bois, sans autres accidents de terrain que les fourmilières et les larges et profondes empreintes d'éléphants qui, pendant la dernière manika, ont défoncé le sentier.

Comme nous allions camper vers midi, je me lance sur une belle piste de buffles. En moins d'un quart d'heure je les rejoins derrière une fourmilière, bien située sous le vent, d'où je peux les observer deux minutes avant d'envoyer ma balle.

Dans un silence profond, à peine interrompu par le bruit des mâchoires et coupé de temps à autre par un

1. Suite. — Voy. t. LI, p. 1, 17, 33; t. LII, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reniflement étouffé, une vingtaine de bêtes broutent tranquillement. Seul un vieux mâle, plus rapproché de moi, me regarde la corne basse, l'oreille droite, les naseaux fumants. Il pressent un danger et par deux fois il fait demi-tour en secouant sa large encolure, puis reprend son immobilité. Trois veaux dans le milieu gambadent sans souci : à droite, à l'ombre d'un grand arbre, deux des brutes dorment d'un sommeil léger. Tous, au dos noir, à la peau lisse et tendue, reluisent au soleil comme des boucliers d'acier bruni.

La brise du sud-est est fraîche; je suis en plein sous le vent, retenant ma respiration. Mes deux hommes, étendus par terre derrière moi, gardent un silence de mort, mais, malgré tout, le troupeau prend l'éveil. Les cornes se tournent de mon côté. A 30 mètres je plante une balle de mon *big-gun* derrière l'épaule de l'adulte le plus proche.

La poursuite du blessé dura près d'une heure et demie, mal armé que j'étais d'un mousqueton Gras. Tous les 500 mètres, la bête, épuisée, s'arrêtait en me faisant face, n'offrant d'autre but à mes mauvaises balles de plomb que sa large encornure. Je ne l'achevai qu'au dixième coup.

Je rentrai au camp furieux. A la suite de cet incident, la perte de mon kropatchek m'apparaissait déjà comme une catastrophe,... quand j'aperçus mon cher fusil lui-même sur les épaules d'un mzagira qui approchait escorté de quelques autres.

Arrivés devant ma hutte avec cet air arrogant qui les caractérise, mes bandits ne tardèrent pas à changer d'allure en s'apercevant que les deux guides n'étaient pas au camp, car ils étaient allés avec mes hommes chercher la venaison; les quatre nouveaux venus, en vrais sauvages, conclurent tout de suite que je les avais fait massacrer.

« Msungu, me dit le chef en s'agenouillant devant moi et frappant des mains, nous sommes envoyés par Mkéwé pour te dire qu'il regrette ce qui s'est passé. Tu l'as traité de voleur en le menaçant de la colère de Kélimkuru; il ne veut pas que tu emportes de lui une mauvaise opinion, et nous sommes chargés de te remettre ton fusil.

— Mongo! (mensonge!) » fit Kamna, qui, à trois pas de là, tout en fourbissant ses casseroles, ne perdait pas un mot de la conversation.

Mensonge, sûrement; mais, en attendant, je tiens mon kropatchek, et du diable si on me le reprend.

Au retour des deux guides, le mzagira reprit tout son aplomb et revint à ma hutte pour m'expliquer le véritable objet de sa mission.

« Mkewé, dit-il, ne veut pas avoir de manenos avec Kélimkuru. Il te renvoie ton fusil; mais, si tu le gardes, j'ai ordre d'emmener demain matin tes deux guides. Tu te débrouilleras tout seul, si tu le peux, dans les marais du Chambézi. »

Ces guides étaient pour moi une affaire de vie ou de mort. Ce que je dirai demain du Chambézi le fera comprendre mieux qu'une page d'explications. Auss recommençais-je à désespérer de me tirer de là. Décidé cependant à tout pour garder mon arme, je fis appeler le mzagira à la nuit noire.

« Si tu veux gagner un beau cadeau, lui dis-je, voici ce que je te propose : demain tu retourneras chez Mkéwé avec un présent superbe que je te donnerai pour lui. Tu lui diras que je ne puis décidément pas me séparer de mon fusil, et que je préfère lui en payer dix fois la valeur en étoffe. Je sais que Mkéwé n'acceptera pas ce cadeau, mais cette négociation me donnera deux jours de répit, qui me suffiront pour passer le Chambézi.

— C'est ma tête, Msungu, que tu me demandes, car Mkéwé me la fera certainement couper si je rentre sans le fusil.

— Oui, mais le cadeau vaudra peut-être bien que tu risques ta tête. »

Il en jugea ainsi, car, sur le coup de minuit, le pacte était scellé par le bris d'une paille dont chacun de nous tenait une extrémité.

En quittant le camp, le 25, nous abordâmes un immense marais, que nous ne pûmes franchir qu'après neuf heures de marche avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Au nord comme dans l'est et dans l'ouest, le pays est si uniformément plat que partout cette profondeur d'eau de 50 mètres reste la même.

Couvert de joncs courts et clairsemés, cet immense marais a l'aspect d'une prairie. On ne voit d'autres arbres que ceux qui poussent sur les fourmilières, mais ces dernières sont si nombreuses que la végétation qui les recouvre a de loin l'aspect d'une forêt dans laquelle nous croyons entrer et qui toujours fuit devant nous.

L'eau n'a pas d'autre courant que celui que lui imprime ma caravane en pataugeant. J'estime à 20 kilomètres la largeur de cette longue *elephant marsh*, qui n'est autre que la rive du Chambézi inondée même en cette saison. Le sentier, à peine indiqué par quelques joncs couchés, est d'un tracé rectiligne qui ajoute à la monotonie de cette marche fatigante. Les plus heureux sont les porteurs du bateau, qui ont mis les sections à flot et s'en servent comme de brouettes pour se traîner à tour de rôle. Pour la première fois, n'ayant plus rien à porter, ces pauvres gens s'amusent comme des enfants.

A trois heures, les guides nous apprenaient que nous étions sur le Chambézi. Entre la rivière et le marais que nous venons de traverser se trouve une langue de terre basse qui mesure 100 mètres de longueur.

Dans une malheureuse hutte, deux indigènes végètent avec leurs femmes et leurs enfants; ce sont les premiers individus que nous rencontrons depuis deux jours. Tout autour quelques pieds de sorgho baignent dans l'eau. Au nord je n'aperçois qu'un océan de joncs serrés, épais, et à 2 kilomètres un long rideau de broussailles qui ne sont en réalité que des fourmilières. Était-ce là le Chambézi? Les trois jours qu'il fallait pour le traverser s'expliquaient donc enfin!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Tire des coups de fusil, me disent les guides, et les pirogues rallieront en foule des environs. »

Il devait en venir six, si étroites, si frêles, que chacune d'elles ne pourrait porter à la fois plus d'un homme à sa charge; chaque voyage allait prendre au moins trois quarts d'heure.

Je fus pris ce soir-là d'un profond découragement, compliqué de coliques atroces, que me valaient l'humidité et mon peu de confort sous ma hutte misérable. En trois jours réussirais-je vraiment à atteindre l'autre rive?

Pendant ces trois jours, l'armée de Mkéwé ne sera-t-elle pas sur mes talons? Et mes hommes qui n'ont plus un gramme de farine! Et les guides qui me rançonnent, sans parler des piroguiers qui demain vont en faire autant!

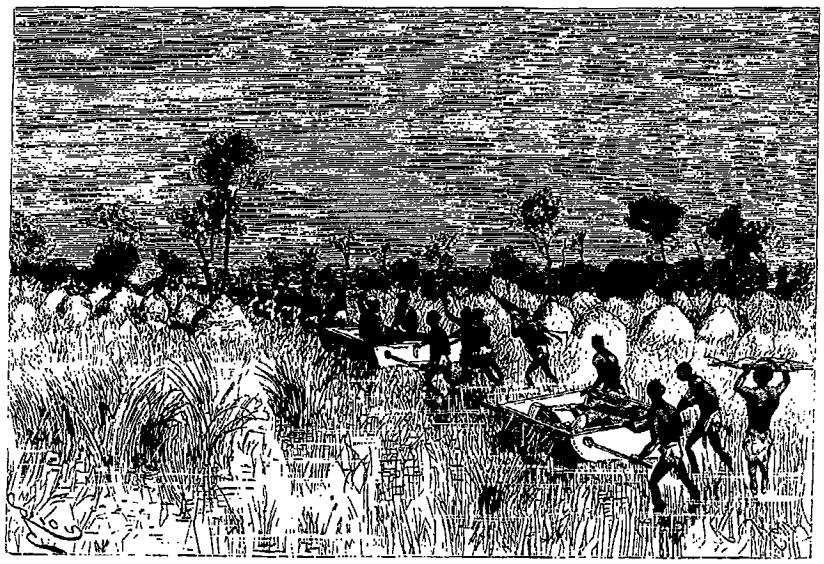
Sur la première pirogue qui arriva le lendemain, j'expédiai un de mes chefs pour explorer cette rivière, dont je ne pouvais me faire une idée.

Une heure après, Tuakali venait, chargé de nouvelles assez rassurantes.

« Maître, j'ai atterri sur l'autre rive, ou plutôt sur des fourmilières inondées. C'est tout puri, comme ici, mais j'ai rencontré là quatre hommes, deux hommes de Kétimkuru et deux d'Arley (un négrier de Zanzibar), qui cherchent notre caravane depuis un mois sur les bords de la rivière. Ils viennent d'envoyer un des leurs demander une armée à Kétimkuru, qui ne pensait pas que tu aies jamais pu passer chez Mkéwé. »

Cette attention de Kétimkuru me toucha profondément. Son influence ne s'étendait malheureusement pas sur la rive gauche, et pour trois jours encore j'étais à la merci de Mkéwé.

« Quant à la rivière, ajouta Tuakali, je suis resté



Les sections du canot servant de brouettes.

une demi-heure dans les joncs; au milieu seulement nous avons traversé cinq bras, larges de 50 mètres, pleins d'hippopotames et très profonds. Le bateau, chargé, ne pourra jamais franchir les bas-fonds en moins d'une journée; quant aux vaches, il n'y faut pas songer. »

Sur les quatre bêtes qui me restaient, j'en fis abattre deux immédiatement, conservant les deux autres pour tâcher de corrompre l'armée de Mkéwé, car je ne doutais pas qu'elle ne dût me tomber sur le dos avant la fin de ma corvée.

Ensuite je réussis à faire passer dix hommes qui devaient installer un camp solide sur l'autre rive.

Dans la journée du 27, à force de patience, le bateau et 50 hommes furent portés sur l'autre rive. Chacune des sections, traînée à la remorque, avait pris un temps infini. Ordre était donné de les monter sur la rive droite pour venir à notre secours en cas de complication, quelle que fût du reste la difficulté de lui faire traverser les joncs.

Les exigences des piroguiers augmentaient d'heure en heure.

Sur la rive gauche le nombre des indigènes croissait à mesure que celui de mes hommes diminuait.

Le 28, à trois heures, je restai seul avec cinq hommes choisis, dont Farraji, Hassani et Wadi Combo.

Je prévoyais bien que les bandits attendaient ce moment pour me jouer quelque vilain tour : mais, comme il ne me restait ni étoffes ni perles, je ne pouvais deviner ce qu'ils allaient inventer.

Les six pirogues sont alignées sur la vase; couchés à l'avant, nous faisons face à la côte, où se démènent les braillards. Les piroguiers, debout au milieu de l'embarcadère, refusent de pousser, comme je m'y attendais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Msungu, me dit le chef, tu nous laisses deux vaches à remettre à Mkéwé. Nous ne voulons pas assumer sur nous cette responsabilité, car, si elles meurent, Mkéwé nous fera couper la tête. Dis que tu nous les donnes et nous les mangerons : sinon les piroguiers ne partiront pas.

— Je vous ai dit, bandits, que je laissais ces deux vaches à Mkéwé pour payer un fusil que je lui dois, et je n'en rabattrai rien : poussez, ou je tire! »

Les six revolvers s'abattirent à la fois (mes fusils étaient amarrés dans les pirogues) et, comme par enchantement, les pirogues glissèrent sur la vase.

X

Ma pirogue, la plus belle des six, longue de 5 mètres, était, je me le rappelle, si étroite, si contournée, que je dus, pour me coucher au fond, me chavirer sur les côtés. On jugera de sa stabilité par ce fait, que, étant atteint de vomissements, les efforts qu'ils me coûtaient me mirent trois fois en danger de tomber à l'eau, danger conjuré du reste immédiatement par l'habileté simiesque de mon piroguier.

L'action du soleil sur un cerveau déjà surchauffé par les vexations des indigènes m'avait valu une de ces

Les six revolvers s'abattirent à la fois.

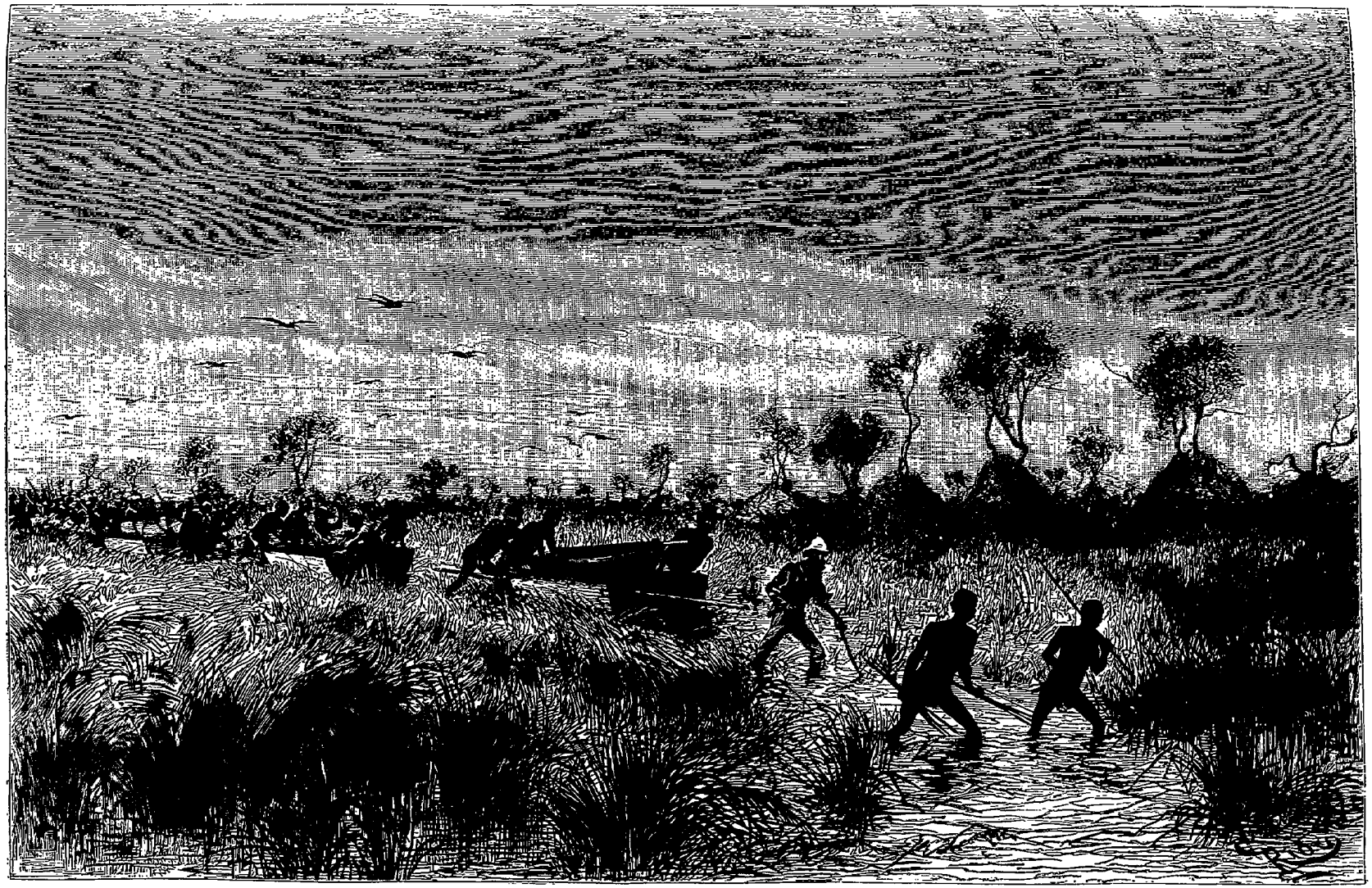
insolations si meurtrières en Afrique, qui ont presque toujours les mêmes causes, quand l'usage de l'alcool ne se met pas de la partie. Les rares indispositions dont j'ai souffert pendant mon voyage me sont toujours venues dans des circonstances analogues.

La traversée dura une demi-heure, pendant laquelle je ne vis guère que deux hautes murailles de joncs à travers lesquelles mon tronc d'arbre glissait comme une anguille. Les trois bras de rivière que nous rencontrâmes dans le milieu ne mesuraient guère chacun que 25 mètres de largeur, sur une profondeur d'au moins 7 mètres. Chaque fois que nous débouchions dans l'un d'eux, trois ou quatre têtes d'hippopotames émergeaient doucement.... Mais nous arrivâmes sans encombre.

J'estime à 2 kilomètres la distance que nous parcourûmes ainsi d'une rive à l'autre, s'il y a réellement des rives. Partout le courant est à peine sensible, et je doute que ces rivières, bien que profondes, soient navigables sur une longue étendue.

J'avais, depuis la côte, campé dans bien des endroits étranges, jamais dans une situation aussi précaire que celle-ci. D'une immense nappe d'eau profonde d'un mètre et à la surface de laquelle les herbes ne paraissent plus, sortent un nombre incalculable de fourmilières coniques, toutes couronnées de grands arbres. A leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marais et fourmilières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommets, mes hommes se sont installés par groupes de trois ou quatre, autour d'un mauvais feu de bois vert, pour écarter les moustiques; ils occupent une superficie de 500 mètres. Était-ce là vraiment la rive droite du Chambézi? ou n'étions-nous encore qu'au milieu de la rivière?

Aussitôt arrivé, j'interrogeai les envoyés de Kétimkuru et d'Aley.

Les deux premiers me répétèrent ce que m'avait dit Tuakali : Kétimkuru, ayant appris par des chasseurs d'éléphants mon passage à Kuiwanda, avait envoyé à ma rencontre des escouades dans toutes les directions.

Trois fois elles étaient rentrées chez lui sans trouver trace de ma caravane : trois fois il les avait renvoyées. Enfin, quatre jours auparavant, ayant appris que j'étais chez Mkéwé, elles avaient détaché un homme pour demander des secours à Kétimkuru, sachant bien qu'on ne séjourne pas impunément chez les sultans du sud du Chambézi. « Kétimkuru, me disait-il, me préparait une réception royale. Il voulait à toute force voir un blanc avant de mourir. »

Les Zanzibarites envoyés par Aley, après s'être acquittés de leurs salams, me firent part du dénuement complet dans lequel se trouvait leur maître. Il avait acheté tant d'ivoire et d'esclaves, qu'il ne lui restait plus une pièce d'étoffe pour retourner à la côte; il comptait sur moi pour se ravitailler. Ils me confirmèrent de plus que Kétimkuru n'était pas un mauvais homme et que je n'aurais qu'à me louer de ses procédés envers moi.

La marche du 29 et une partie de celle du 30 se continuèrent dans le même marais, avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Mon hypsomètre marque ici 1390 mètres d'altitude.

Pendant les trois marches suivantes, nous rentrâmes dans le puri, peuplé de lions, de buffles et d'éléphants.

Le 2 juin seulement nous traversâmes quelques campements qui sont comme les faubourgs de la capitale de l'Uemba. Dans la dernière heure de marche qui nous en séparait, les champs de maïs et de sorgho devinrent très nombreux. Nous approchions évidemment de quelque grand centre.

L'entrée fut un véritable triomphe. Autant pour fêter Kétimkuru que leurs camarades de la caravane d'Aley, mes hommes brûlèrent plus de deux cents cartouches, exercice toujours très dangereux.

Les Zanzibarites d'Aley n'étaient que six ou sept. Tous se séparèrent de la foule pour venir me baiser la main, à la façon arabe.

Tout un coin du village avait été préparé pour recevoir ma caravane. Je m'installai dans une belle hutte, la plus propre et la plus centrale.

Par son étendue, par le nombre de ses cases, bien plus que par celui des habitants, la capitale de l'Uemba confirme l'importance que lui donnent tous les indigènes des environs.

Les quatre ou cinq cents huttes ou greniers qui la composent s'éparpillent en forme de couronne, autour d'une palissade qui clôt la résidence de Kétimkuru.

La surface totale du village peut être d'un kilomètre; aussi les habitants ont-ils reculé devant la construction d'une palissade circulaire, qui leur serait cependant d'un grand secours pour les abriter des fauves, très nombreux aux environs. Dans le nord-est de la ville sont trois bomas, l'une assez considérable, appartenant à Aley, les deux autres propriétés de princes du sang plus ou moins fils de Kétimkuru.

La boma centrale de Kétimkuru est à elle seule un véritable village, et dans le cas d'une attaque, pourrait servir de refuge à toute la population. Elle est ceinte sur tout son pourtour d'un fossé profond et d'un talus en contrescarpe appuyé à la palissade. Sur les branches les plus élevées de cette dernière grimacent, comme d'habitude, quelques crânes humains.

Je fis prévenir Aley de venir me voir le plus tôt possible; j'attendais de lui une foule de renseignements.

Je comptais trouver en lui un de ces Arabes de Zanzibar, qui, quoique noirs comme Typo-Typo, ont néanmoins le vernis de politesse et les formes correctes des Musulmans en général : mais sa seule apparition déjoua mes conjectures. Je n'avais plus affaire qu'à un Noir sordide et crasseux, auquel, en fait de manières, les derniers de mes hommes eussent rendu des points. Depuis j'ai appris qu'Aley était un ancien esclave de l'Uemba, qui, emmené la chaîne au cou, il y a quelque dix ans, avait réussi à inspirer confiance à son maître, un des plus riches Arabes de Zanzibar, et revenait ici tous les cinq ans pour trafiquer d'ivoire et d'esclaves. Sa figure osseuse et dure, ses yeux faux et méchants, ses allures empruntées et obséquieuses, en font un type accompli du négrier, et le riche costume arabe qu'il porte, avec la gaucherie d'un indigène, accuse encore davantage la laideur de cet antipathique personnage.

Aley se montra cependant disposé à me servir, et sur ses conseils j'adressai à Kétimkuru six belles étoffes riches, ainsi qu'un orgue de Barbarie, que je gardais pour les grandes circonstances.

Pour la première fois dans ce voyage mon cadeau fut accepté sans récriminations; Kétimkuru me faisait supplier seulement de lui faire voir mon bateau le plus tôt possible, et, comme il ne pouvait sortir de chez lui avant de m'avoir reçu, je dus faire porter le bateau dans sa boma.

Vers trois heures il me fit dire qu'il était prêt à me recevoir. Sa boma peut mesurer 500 mètres de diamètre. Autour d'une large cour centrale et concentrique à la boma, s'élèvent plusieurs huttes séparées entre elles par des palmiades. Les unes servent de résidence aux nombreuses femmes du chef; les autres, vides maintenant, servaient aux deux cents esclaves capturés dans la dernière guerre du Bisa et rendus à Aley. Dans un coin il y a un parc pour le bétail.

Aux deux extrémités de la cour s'élèvent deux huttes : l'une de grandeur ordinaire, mais très coquette et d'un grand fini de travail; l'autre gigantesque pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

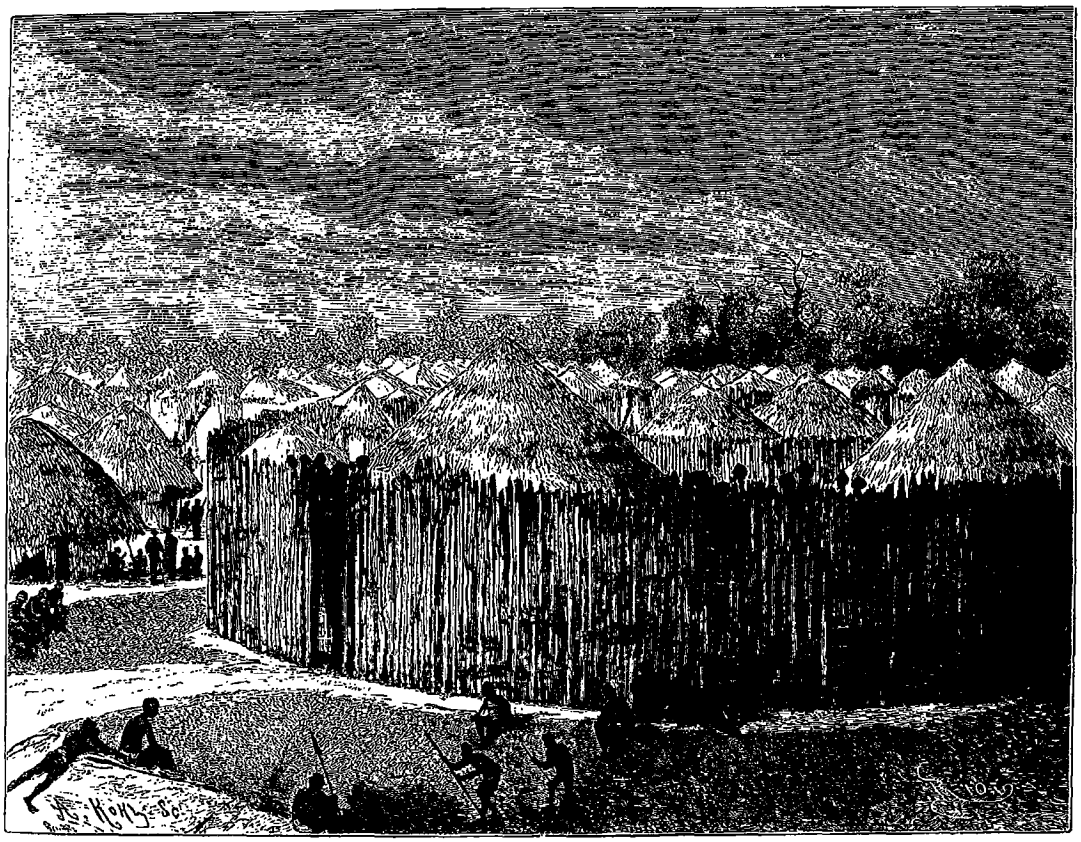
l'Afrique, haute de 12 mètres sur près de 20 mètres de diamètre à la base; elle sert de magasin.

Deux ou trois cents hommes accroupis et silencieux forment un large cercle autour de Kétimkuru, assis lui-même sur une de ces lourdes caisses dans lesquelles les Arabes serrent le plus précieux de leurs bagages.

A gauche de Sa Majesté est une sorte de créature obèse, sans formes à force d'être grasse, et affaissée, bien plus qu'assise par terre; il me la présente comme sa femme légitime. A droite un enfant porte une pipe énorme dont la calebasse mesure 80 centimètres de longueur sur 30 centimètres de diamètre, et de laquelle Kétimkuru tire de temps à autre une longue bouffée de fumée.

Je viens m'asseoir sur ma chaise tout près de lui : ce qui lui cause tout d'abord un sentiment de crainte, presque aussitôt réprimé.

Comme tous les chefs de l'Uemba, Kétimkuru est obèse, mais sa haute stature, quand il est debout, corrige un peu ce défaut. A l'instar de Mkéwé, il est couvert de perles rouges de la tête aux pieds. Dans les traits principaux de cette figure bouffie et pleine de bonhomie, je note un regard fin et pesant qui s'arrête



Boma centrale de Kétimkuru.

sur le mien sans sourciller : fait que je constate pour la première fois dans ce voyage.

Il met bien cinq minutes à me dévisager, sans prendre la peine de répondre à mes questions.

« Ce Msungu, dit-il à la fin, n'a pas l'air d'un mauvais homme. Il est jeune : l'Ingresa (Livingstone) était vieux.

— Comment se fait-il, lui dis-je, que tu sois le premier à me parler de l'Ingresa? Quand il a passé ici, tout le monde a dû le voir.

— Il y a bien longtemps de cela, répondit-il; je n'étais qu'un enfant : Moamba, qui était chef alors, vient de mourir. (Or Kétimkuru accuse quarante-cinq ans; cette remarque lui en donnerait à peine trente.) Depuis cette époque tout l'Uemba s'est remarié, beaucoup sont morts : les villages ont changé trois fois de place. L'Ingresa était un brave homme. Il parlait beaucoup du Msungu (Dieu), que nous ne connaissons pas, nous autres Noirs. Il prétendait qu'il n'avait qu'une femme : est-ce que tu ferais de même?

— Certainement, dis-je, les Blancs n'ont point d'esclaves. »

Ici un éclat de rire général : je me gardai bien de dire que je n'étais pas marié : pareil aveu m'eût perdu, non seulement dans l'estime des indigènes, mais dans celle de mes hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Il y a longtemps, ajouta-t-il, j'ai vu en rêve qu'un grand chef blanc, porteur d'un bateau, devait venir me voir. Je me fais vieux et suis bien aise d'avoir vu un Blanc avant de mourir. »

J'essayai de ramener sa pensée sur Livingstone. Ce qui l'avait le plus frappé, c'est que l'Ingresa avait sur son lit trois couvertures, et que lui, Kétimkuru, n'avait jamais pu s'en procurer.

L'orchestre de Kétimkuru, toujours composé d'eunuques et de manchots, est moins bien organisé que celui de Mkéwé, mais il possède un accordéon, que lui a vendu Aley; il s'amuse souvent aussi d'un ventriloque, jeune gamin qui imite le chant du coq avec une telle perfection que j'y fus trompé.

Au commencement, Kétimkuru, pour assurer son autorité, a dû se montrer excessivement sévère; mais à l'heure présente son prestige est trop bien établi pour qu'il ait besoin de l'affirmer par des répressions excessives. Le nombre des mutilés est cependant considérable, non seulement chez lui, mais dans tout l'Uemba. Je m'étonne de la facilité avec laquelle toutes ces plaies se cicatrisent; je ne me rappelle pas en avoir rencontré une seule qui suppurât : ce qui tient autant à la grande vitalité des indigènes qu'à la température basse qui règne sur ce plateau, balayé chaque jour par de fraîches brises du sud-est.

Kétimkuru jouant de l'accordéon (voy. p. 122).

En franchissant de nouveau le seuil de la boma, mes hommes me montrèrent au-dessus de ma tête, pendues à une perche, une paire d'yeux et une paire d'oreilles... encore sanguinolentes, coupées qu'elles étaient de la veille. Les yeux s'arrachent par la simple introduction du doigt dans l'orbite. Quand on coupe les doigts de la main, une grande faveur est de laisser le pouce. Être réduit, dans le Centre-Africain, à porter sa lance entre le pouce et le moignon est déjà une punition cruelle : mais que penser du sort des malheureux aveugles?

Le soir je rendis visite à Aley. Sa boma n'est guère plus grande que celle que je construis tous les jours dans la brousse, et cependant il m'assure qu'il a trois cents esclaves et cent hommes libres. Ses huttes, entassées, effondrées, sont des bouges immondes mille fois plus que ceux des indigènes. Tout est construit en roseau, hormis le harem d'Aley, dont les murailles sont plaquées de mauvaise argile.

Son lot d'ivoire était très beau. Il y avait en tout deux cents défenses, pesant chacune en moyenne de 15 à 20 kilogrammes. La plus belle était de 35 kilogrammes, poids qu'on atteint rarement dans cette partie de l'Afrique, tandis que sur le Nyassa et au Mangéma il s'en rencontre de 50 à 60 kilogrammes. Il paraîtrait néanmoins que l'ivoire de l'Uemba rachète sa légèreté par une incomparable finesse de grain.

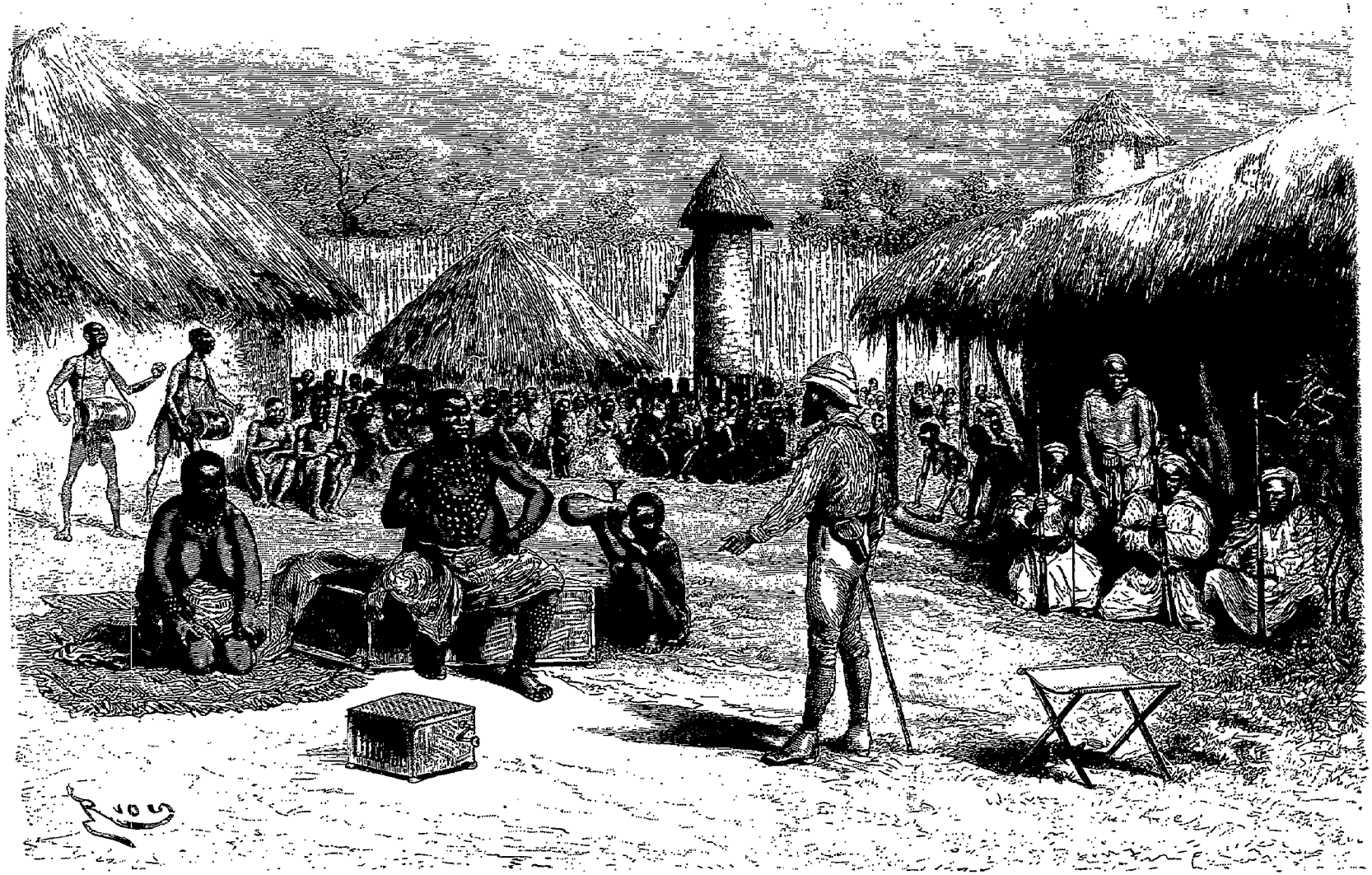
Aley a mis trois ans à récolter tout cela. Lui, personnellement, sort peu de son quartier général, et, comme dans ce bon pays d'Afrique l'indigène ne se promène pas dans le puri avec une défense qui à elle seule représente dix fortunes, il envoie des détachements dans tous les environs pour les ramasser. Il a de plus à son service une bande de rougas-rougas, bandits venus de l'Unyanembe pour escorter sa caravane et qui se transforment ici en chasseurs d'éléphants. Sa caravane, au reste, en dehors de six à sept Zanzibarites, ne se compose que de Vunyamuezi.

Aley achète l'ivoire au prix moyen de 40 doïès (160 mètres de cotonnade blanche) la frasilah ou 15 kilogrammes, soit 100 francs pour ce qui en vaut 500 à la côte. N'ayant à son service que des gens qu'il paye peu ou pas, il se fait souvent à Zanzibar un bénéfice de 60 pour 100. Dans de semblables conditions l'Européen, avec des porteurs à gages, éprouverait des pertes considérables, non seulement ici, mais dans d'autres localités où l'ivoire est d'un prix inférieur.

Pendant les deux premières années de son séjour, Aley n'avait acheté que de l'ivoire; mais, au moment de retourner à la côte, il avait acheté des esclaves, qui lui portèrent son ivoire, en même temps qu'ils lui servirent eux-mêmes de marchandises.

Il a depuis acheté tant de l'un et de l'autre qu'il ne lui reste plus ni un mètre d'étoffe, ni un baril de poudre; aussi me supplie-t-il de lui céder quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez Kétimkuru.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chose : ce qui m'est impossible pour de bonnes raisons.

En rentrant à ma hutte, j'y trouvai un bœuf et une chèvre que Kétimkuru m'envoyait en cadeau. Son parc ne comptait guère qu'une quinzaine de têtes : c'était donc largement payer celui que je lui avais fait.

Ses attentions ne s'arrêtèrent pas là : chacune des dix journées que je passai chez lui fut marquée par un envoi nouveau; c'était tantôt des corbeilles d'arachides et des patates douces, tantôt des poissons secs. Mais, embarrassé pour répondre à de pareilles largesses, je lui fis dire d'avoir à les modérer. J'avais encore à faire bien du chemin et je devais être économe.

« Kétimkuru est un grand chef, me fit-il répondre : quand il donne, c'est sans arrière-pensée d'être payé de retour », paroles dignes d'être écrites en lettres d'or et que j'entendis pour la première et dernière fois.

A côté de cette générosité très réelle, pourquoi faut-il toujours revenir à certains défauts de l'Africain? Kétimkuru certes ne m'avait pas importuné de demandes; il avait accepté mes étoffes et m'avait même renvoyé l'orgue de Barbarie, qui lui fatiguait le bras et faisait moins de bruit que l'accordéon. Le seul désir tenace qu'il m'eût exprimé était d'avoir une couverture. Or je n'en avais pas.

« Tu es un chef, disait-il; et tu me donnes en cadeau les mêmes étoffes qu'Aley, qui est un esclave. »

Il me tint six jours avec cette couverture et fut même cause que j'envoyai un détachement jusqu'à Mamboué. Le bruit courant qu'il s'y trouvait une grande caravane, j'y dépêchai huit hommes pour trouver une couverture. La caravane en question n'existant pas, je perdis ainsi cinq jours de marche.

Cet incident d'ailleurs ne nuisit en rien à la tranquillité parfaite dont je jouissais dans le village, et je pus me reposer à loisir autant que mes hommes, qui en avaient un véritable besoin. J'étais bien aise aussi de mettre mon bateau en état, car le jour était proche où il devait être mis à flot.

Babaïdi, mon charpentier, et deux ou trois autres durent se mettre à l'œuvre pour reconstituer les bancs et les boiseries que j'avais laissés à Zanzibar.

Il fallut six jours pour couper les bancs avec deux simples scies à main. La mâture en bambou et son gréement ne demandèrent par contre que peu de travail.

Le bateau, monté et gréé, fut pour Kétimkuru l'objet d'une admiration profonde. J'aurais voulu, pour lui faire plaisir, le lancer sur la rivière, mais en ce moment de l'année elle n'était qu'un marais sans fond.

J'eus les plus grandes difficultés à obtenir de lui l'autorisation d'aller au Bangoucolo, que peu de personnes connaissaient au village.

« Tu es aussi fou, me disait-il, que l'Ingresa, qui criait toujours : « Tanganika, Tanganika!... » Toi, tu cries : « Bangoucolo, Bangoucolo! » Que vas-tu chercher au fond de ce lac? Des perles ou des étoffes? Tu dis que ton frère y est mort, je ne veux pas t'y laisser mourir aussi. Ce n'est pas un pays, que ce lac; j'ai mangé tout le Bisa; à peine trouveras-tu quelques poissons. Il n'y a pas même de bois à brûler. Les sauvages qui y vivent brûlent de la terre[1]; dans tous les cas, si tu ne meurs pas de faim, tu mourras de froid. »

A la fin il fut convenu que j'irais avec toute ma caravane chez Zapaïra, un de ses fidèles sujets, qui demeurait à dix jours dans l'ouest. Là je laisserais ma caravane, qui irait m'attendre chez Cazembé, pendant que, lancé sur mon bateau, je ferais le tour du lac et viendrais le rejoindre plus tard dans le Lunda, en suivant la Louafouba.

Tous les renseignements que je possédais sur le sud du lac m'avaient fait abandonner l'idée d'y engager ma caravane. Kétimkuru m'assurait de plus que Cazembé était son vassal et que je serais très bien reçu. Il en eût été ainsi peut-être si Kétimkuru n'avait pas fait la sottise de mourir un mois après mon départ!

J'allais voir Kétimkuru tous les soirs. Mieux que tout autre il était en situation de me renseigner : mais il est difficile de faire sortir une idée sérieuse d'un cerveau africain, même lorsque, comme chez Kétimkuru, il est d'un niveau relativement élevé. Pendant cinq minutes il me faisait des réponses assez lucides: puis, fatigué de parler, il prenait son accordéon et ne se donnait même plus la peine de m'écouter.

Il passait la journée tout entière assis sur son coffre, au milieu de sa cour, entouré, à distance respectueuse, d'un peuple accroupi et silencieux. Les mzagiras seuls avaient le droit de l'approcher : encore n'était-ce que dans l'attitude la plus humble, après s'être roulés sur le dos et sur le ventre en frappant des mains. Sur son trône improvisé il donnait audience aux chefs des environs, qui accouraient en foule pour me voir; tous se faisaient précéder d'une ou deux défenses d'ivoire que Kétimkuru payait d'une vache ou d'une jolie esclave.

A lui seul, et d'un mot, il tranchait les plus graves questions de paix et de guerre. Les mzagiras n'étaient là que pour applaudir à ses décisions. Lors de mon passage il envoyait une armée de cent hommes dans le nord pour remettre sur le trône je ne sais quel prince déshérité. Les guerriers vinrent en masse le saluer avant de partir, armés de leurs boucliers. Cette danse de guerre, faite avec un ensemble remarquable, était du plus bel effet.

Il avait emprunté beaucoup d'usages aux caravanes arabes qui passaient chez lui : ainsi il ne prenait jamais ses repas en public.

Les coutumes religieuses de l'Islam n'ont pas pénétré jusqu'ici, et Kétimkuru n'en avait pas la moindre idée.

La justice de Kétimkuru était tout africaine et ne sortait guère des limites de sa *boma*. Il usait très peu

1. Je n'ai jamais vu sur le lac brûler autre chose que des joncs. Kétimkuru devait faire allusion à la tourbe que brûlent peut-être quelquefois les indigènes, car le charbon leur est inconnu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la peine de mort, sauf pour les prisonniers de guerre. Le plus grand crime était de toucher à une de ses nombreuses femmes, et il se payait toujours de la mutilation.

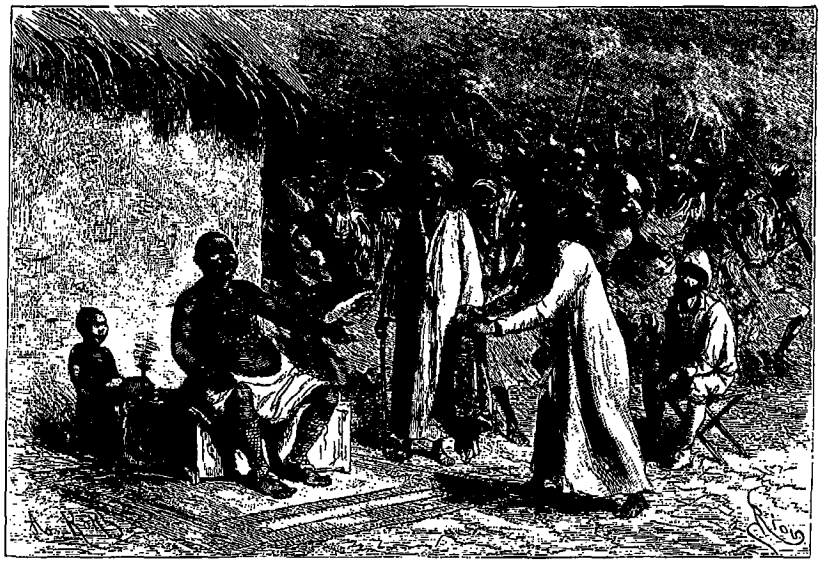
Quant au vol et à l'assassinat, ce sont questions dont Kétimkuru dédaignait de s'occuper. Le volé a le droit d'ameuter ses proches pour tomber sur le voleur. Celui qui meurt assassiné n'a d'autre vengeur que celui qui veut épouser sa cause.

L'influence de Kétimkuru sur les pays voisins était considérable. Dans le sud ses États se perdent dans l'immense puri qui est sur la rive gauche du Chambézi; mais dans toutes les autres directions ils ne s'arrêtent qu'à leurs limites naturelles : au nord, le Tangouiska; à l'est, le Nyassa; à l'ouest, le Bangouéolo, la Louafoula et le Moéro. Cazembé et Mkéwé lui payaient tribut; seul Matifa, enfermé dans son île, et Kissinga, défendu par la férocité et la bravoure de ses habitants, osaient le braver.

Son plus beau titre de gloire est d'avoir assuré l'unité de l'Uemba, divisé naguère encore en une multitude de petites puissances, toujours en guerre les unes avec les autres. Il n'avait malheureusement pas un seul fils capable de lui succéder, et sa mort va replonger toutes ces peuplades dans une anarchie complète.

A la mort d'un chef, la guerre est de tradition dans l'Uemba. J'ai vu à plusieurs reprises, dans de petites bourgades, ce qui va se produire en plus grand à la mort de Kétimkuru.

En signe de deuil les habitants abandonnent le village, sans même prendre le temps de récolter leurs champs; seuls quelques anciens y surveillent les dépouilles du défunt, qui, soigneusement enfermées dans une case, y restent jusqu'à décomposition complète.



Réhani dépose l'étoffe aux pieds de Kétimkuru (voy. p. 126).

Au bout de six mois, les gardiens ramassent quelques débris pour s'en faire des amulettes, serrent le reste dans une peau de bœuf et vont l'enterrer dans quelque lieu consacré.

Pendant ce temps-là tous les environs sont en feu; les prétendants au siège vacant ont réuni leurs troupes, et, jusqu'au jour où l'un d'eux a fait prévaloir le droit du plus fort, ce sont des combats meurtriers qui dépeuplent la contrée.

L'amour de la destruction est inné chez le sauvage. De peur que le temps ne modifie ses instincts de fauve, il invente des mages pour les lui rappeler.

Dans le Bisa les usages sont les mêmes. A ces époques de perturbation générale, malheur aux caravanes et aux étrangers qui se trouvent dans le royaume : c'en est fait, sinon de leur vie, au moins de leur liberté et de leurs bagages.

Dans ce sauvage pays d'Afrique un voyage est un jeu de hasard, où la tête de l'Européen sert de but. Un mois plus tard, je n'aurais pu passer dans l'Uemba, en raison de la mort de Kétimkuru. Une caravane arabe, dont à mon retour je rencontrai les débris à Mamboué, en avait fait la triste expérience.

En somme, le peu de temps que je passai chez Kétimkuru compte parmi les bons souvenirs de mon voyage. Depuis longtemps je n'avais joui d'une tranquillité pareille : ma hutte n'était pas l'idéal du confortable, mais les vivres étaient abondants et ma caravane s'était refaite.

Les matinées sont toujours glacées ; avec le soleil se lève une fraîche brise du sud-est qui tient le thermomètre à 7 et à 8 degrés jusqu'à dix heures. A ce moment les rayons du soleil deviennent subitement brûlants, et il faut se claquemurer dans sa hutte jusqu'à quatre heures. Avec les premières ombres du soir la fraîcheur revient, et l'on s'enferme de nouveau, laissant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la rue libre aux hyènes qui pullulent dans les environs. Leur audace tient du prodige. A dix heures c'est un concert général de *ou-i-i* tout autour du village, souvent même à trois pas de la hutte. Vers minuit presque tous les jours, la voix rauque et vibrante d'un lion monte de l'autre côté de la rivière. Alors tout se tait jusqu'aux coassements des marais, jusqu'au cri-cri du grillon dans la hutte.

Ce lion faisait depuis un mois des ravages effrayants dans la population. Aley avait perdu six hommes, Kétimkuru vingt et un de ses sujets, presque tous femmes ou esclaves saisis par derrière, en plein jour, dans la brousse, quelquefois à 500 mètres du village.

Je vis un jour revenir un blessé qui avait réussi à échapper par la fuite : il avait laissé sa main dans la gueule du monstre. Les quatre doigts étaient coupés comme avec un rasoir.

Kétimkuru tenait absolument à ce que je lui fisse un piège; il me donnerait, disait-il, deux cents hommes pour le construire. Je l'aurais satisfait volontiers, mais un jour il me dit qu'il y mettrait une de ses femmes comme amorce : je me récusai donc, convaincu qu'après mon départ il eût mis son projet à exécution.

Deux fois j'allai faire un tour de chasse dans les environs, mais les coups de fusil, qu'on ne cesse de tirer, soit dans le camp d'Aley, soit dans la boma de Kétimkuru, avaient éloigné les guides, et nous ne trouvâmes que quelques traces d'élan. Cet animal, un des plus infatigables que je connaisse, fournit la nuit des pistes incroyables pour se rapprocher des cultures. Il affectionne particulièrement les feuilles de patates douces, et, bien que généralement solitaire, dévaste un champ en une nuit. L'empreinte de son sabot diffère un peu de celle du buffle : de plus il y a entre ces deux animaux une similitude de goûts et d'habitudes sur lesquelles je reviendrai plus tard.

Les cultures sont toutes dispersées dans la brousse jusqu'à 3 et 4 kilomètres de la ville, et toujours à une certaine distance du sentier, afin qu'elles soient à l'abri des regards indiscrets. Les indigènes les disposent autour d'une fourmilière au sommet de laquelle s'élève une hutte sur pilotis qui sert de grenier et de porte au gardien de nuit.

En cette saison on récolte le sorgho; arachides et patates douces ne sont tirées de terre qu'au fur et à mesure des besoins de la consommation. Ces plantes diverses sont semées sur des monticules hauts d'un pied qui ont le double avantage de faciliter l'écoulement des eaux de manika et de diminuer le travail du labour.

L'ulési qui, dans l'Uemba, fait le fond de la nourriture, ne nécessite pas tant de précautions. On se contente de défricher 30 à 40 mètres cubes de bois, qu'on entoure d'une petite palissade. Puis on sème à la volée, sans plus se préoccuper de la pluie et du beau temps.

Les champs situés dans les environs immédiats de la ville sont tous la propriété exclusive du chef; tout le long du jour on y trouvait les cent et quelques femmes de Kétimkuru, occupées soit à récolter, soit à pêcher.

L'avant-veille de mon départ, au matin, ces propriétés reçurent la visite d'un troupeau de huit éléphants, sur la piste desquels Aley s'empressa de lancer ses chasseurs, sans me prévenir, bien entendu.

Ceux-ci, ayant rejoint les éléphants vers midi et les trouvant d'humeur peu accommodante, n'osèrent pas les attaquer. Un seul continua à les serrer de près. Il allait tirer sur deux petits restés derrière, quand la mère, voyant le danger, vint à leur secours.

Le chasseur, que je connaissais, un Vunyamnézi très audacieux, l'ajusta alors à cinquante pas, mais son arme, un mauvais fusil à pierre, rata. La mère chargea l'homme avec rage : celui-ci réarma; mais pour la seconde fois son arme *refusa le feu*. Saisi par une des défenses de l'animal, le malheureux fut violemment précipité à terre : puis la bête se rua de nouveau sur lui, et le lança à dix mètres. Enfin, le croyant mort, sans prendre la peine de le piétiner, elle vint rejoindre le troupeau.

Aley me fit appeler le soir. L'individu respirait encore, mais le crâne était défoncé et le bas-ventre ne présentait plus qu'une masse informe de chair sanguinolente. Pour la forme je donnai une solution phénique, mais sans aucun espoir de guérison.

Aley se montrait souvent d'une exigence qui passait toutes les bornes. Il lui faut des bougies, du savon, de la poudre, des médecines pour le ventre. Je lui donne un flacon de calomel, et, bien que suffisant pour purger et même empoisonner sa caravane, il prétend qu'il lui en faut un second.

Un jour je dus me fâcher sérieusement. Sur mon refus de lui céder de la poudre, il avait imaginé de m'en faire demander par Kétimkuru sous forme de rançon. Je le fis venir tout de suite.

« Je sais, lui dis-je, que Kétimkuru n'a pas besoin de poudre, puisqu'il défend à son peuple de se servir de fusils. Je sais de plus que tu t'es entendu avec lui pour me faire payer les vivres fort cher, afin d'acquitter du même coup tes dettes à la population. Mes hommes ne t'aiment pas, tout Arabe que tu es : prends garde de me pousser à quelque extrémité. »

Le fait est que si le Mguana de Zanzibar a conservé un certain culte pour l'Arabe son ancien maître, il méprise profondément l'esclave parvenu et, à cette distance de son île, ne se gêne pas pour le lui faire sentir.

Aley se le tint pour dit et nous nous séparâmes bons amis. Il me porta à la côte un courrier, qui n'arriva qu'avec six mois de retard.

L'heure va sonner de quitter Kétimkuru, d'autant que, si j'ai hâte de pousser plus avant, mon nouvel ami commence à s'effrayer de ma présence. Ce visage pâle, après l'avoir amusé quelque temps, lui donne maintenant des inquiétudes. Les premiers jours, quand j'arrivais, il prenait en tremblant la main que je lui tendais; aujourd'hui il n'ose même plus.

Le départ, fixé au 15 juin, fut renvoyé au 16, parce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un chasseur d'Aley lancé à dix mètres par un éléphant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que Kétimkuru avait besoin de faire des médecines pour rendre mon voyage heureux. Dans l'après-midi mes hommes dansèrent pour la dernière fois dans sa boma, exercice qu'il ne se lasse pas de regarder.

« J'ai vu bien des caravanes arabes, me dit-il, mais jamais rien d'aussi merveilleux. »

Je ne sais où mes hommes sont allés chercher ces chemises blanches et ces étoffes de soie dont ils se couvrent la tête : mais tous ces vêtements immaculés donnent à leur ronde un aspect féerique,.... au moins pour l'Uemba. Stimulés par les largesses de Kétimkuru, ils y vont de tout leur cœur : Massif lui-même, au centre du cercle, dirige la manœuvre.

Un moment je vis Kétimkuru regarder avec insistance une étoffe de soie jaune qu'un nommé Réhani portait sur sa tête. Je fis sortir le propriétaire du rang et lui donnai l'ordre de la déposer aux pieds de Kétimkuru : ce qu'il fit de très bonne grâce.

« Tu prétends, Msungu, me dit alors Kétimkuru, que tu ne voles jamais personne. Voilà cependant une étoffe que tu viens de prendre de force.

— Mais, mon ami, cette étoffe sera restituée, ou tout au moins son équivalent. Si Réhani n'avait pas en moi une parfaite confiance, il ne l'eût pas cédée aussi facilement. »

Le matin du départ, j'allai le saluer dans sa boma. Tout grelottant dans une longue étoffe de liber, il donnait ses derniers ordres aux deux kirangozis agenouillés devant lui.

« Merci, lui dis-je, pour toutes tes bontés. Aussitôt de retour au pays des blancs, je dirai quel grand chef est Kétimkuru. »

Sa large face s'éclaira d'un sourire bon enfant ; il me fixa une dernière fois de son regard profond et énigmatique, et rentra dans sa hutte.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que j'appris quatre mois plus tard, non seulement la nouvelle de sa mort, mais l'accusation portée contre moi dans l'Uemba d'y avoir contribué par mes sortilèges.

XI

Jusqu'au Bangouéolo le pays ne devait nous offrir que le spectacle de la désolation et, sauf quelques rares villages ou camps, d'une solitude continue.

Kétimkuru avait recommandé aux kirangozis de ne pas nous faire passer par le village de Moamba, dont tous les environs étaient en guerre, par suite de la mort récente du chef. En vrais sauvages et à peine en route, nos guides ont déjà oublié leur mandat, et le 19 juin nous venions camper sur les bords d'une éponge, juste en face de Moamba.

La population, réduite aux gardiens dont j'ai parlé, ne se montra pas très exigeante, mais nos guides se prirent de querelle avec des Vunyamnézi installés au voisinage ; dans un accès de rage l'un des premiers coucha en joue les braillards. A trois pas le coup rata, mais il fallut payer néanmoins le prix du sang. Dans l'Uemba la vie d'un homme ne coûte pas cher heureusement, et je m'en tirai avec 8 mètres d'étoffe.

Tout autour du village les récoltes, abandonnées et en pleine maturité malgré les herbes qui les recouvrent, fournirent à mes hommes une ample provision de patates et d'arachides.

Le 20 nous rencontrâmes dans le sentier un gros serpent python ou *boa*, qui disparut presque aussitôt dans un trou : pareille rencontre était de mauvais augure. Les guides rentrèrent dans la brousse en faisant un détour.

Les sentiers n'existent plus, du reste, qu'à l'état de souvenir : ils sont tous *morts*, et nous les suivons rarement plus d'un quart d'heure. Nos guides s'avancent d'instinct, comme certains chiens couchants qui chassent le nez au vent. Ces gens se servent du soleil bien mieux que nous de la boussole ; ennemis jurés de la ligne droite, ils semblent toujours, dans leurs zigzags perpétuels, s'écarter de la direction et la maintiennent au contraire avec une sûreté étonnante.

Sans autre fardeau que leur arc et leur lance, ils vont allègrement à travers bois, mais mes gens, surchargés, ont rudement à souffrir des ronces et des épines. Les pieds se coupent, les épaules des porteurs du bateau commencent à s'ulcérer ; enfin, par le froid persistant des matinées, la fièvre fait des ravages effrayants. Ce sont des accès courts, ne laissant que peu de traces le troisième jour, mais d'une violence extrême.

Pour moi, je m'étonne de la facilité avec laquelle ma constitution résiste et à l'humidité de la nuit et aux brusques changements de la température. Dieu sait cependant si j'abuse du grand air, ce roi des combustibles à mon avis, le seul à ma portée pour réparer les pertes occasionnées par la fatigue et par le manque de vivres appropriés à mon estomac!

Qui donc a résumé l'hygiène dans ces mots : « Les pieds nus et la tête fraîche ! » J'ajouterai, pour l'Afrique, l'estomac bien couvert, et j'aurai tout dit sur les précautions que je prends.

L'humidité de la nuit est telle, qu'à dix heures du matin elle est à peine absorbée par le soleil le plus ardent ; le sol est pourtant tapissé d'herbes géantes, jaunes et sèches, et, pour ne pas s'égarer, chaque homme est tenu d'emboîter le pas de celui qui le précède.

La forêt interminable que nous traversons m'étonne par le peu de variétés de ses essences. La plus commune, le miombo, est un petit arbre rabougri, au tronc noueux et torse qui mesure rarement plus de 3 mètres de hauteur. Son liber, d'une grande résistance, le rend précieux pour l'indigène, qui en fait des cordes et en façonne des vêtements.

Le myinga, plus rare, n'est d'aucune utilité pour les indigènes, mais serait pour l'Europe un bois de charpentage excellent. Il a le port et les feuilles de l'acacia ; le tronc, ordinairement droit, mesure jusqu'à 40 centi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

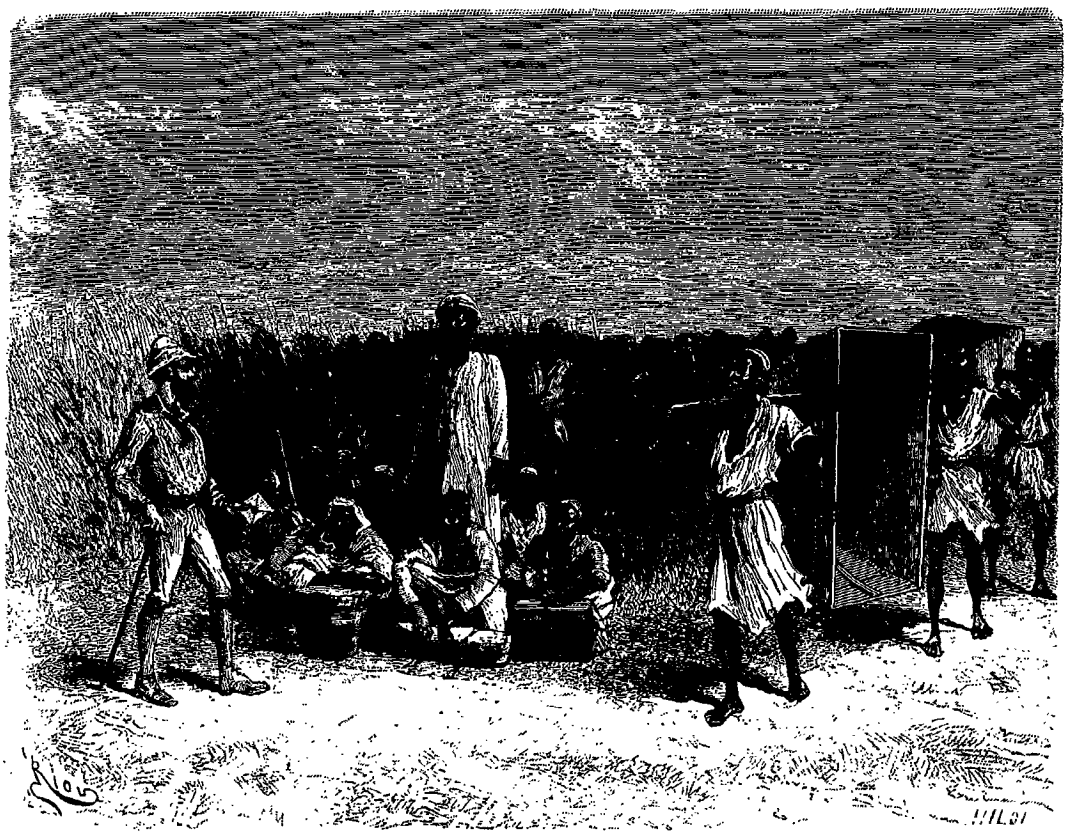
mètres de diamètre. Aussi facile à travailler que le noyer, il acquiert, en séchant, sa dureté et son poli. Bahaïdi m'a dit bien souvent qu'il réaliserait une fortune à Zanzibar s'il pouvait seulement y transporter quatre ou cinq troncs.

L'ébénisterie utiliserait aussi une espèce de bois rouge qui, une fois sec, ressemble au bois de fer. Les indigènes en tirent la peinture dont ils s'enduisent le corps; elle se conserve sous forme de boules rondes, si l'on en agglutine la fine poussière du bois avec une huile végétale quelconque, le ricin de préférence. Cette poussière elle-même s'obtient par le frottement de deux bûches superposées entre lesquelles on a intercalé un peu de sable humide.

Le 21 juin nous arrivions sur les rives du Loukoulou, la première rivière dont m'avait parlé Kétimkuru. Elle ne mesure que 21 mètres de largeur, mais sa profondeur nécessite l'emploi des sections du bateau.

Je trouvai ce jour-là nos guides occupés à faire rôtir une taupe cueillie à la porte de son trou. Si la Providence a ménagé les ressources à l'Africain, elle l'a doué d'un estomac d'autruche.

Un autre régal de ces pauvres diables consiste en une grosse chenille velue de la dimension du ver à



Adieux à la caravane (voy. p. 128).

soie, qui par bandes s'acharne aux feuilles de certains arbres.

Sur la rive droite se trouvait un petit village de huit habitants. On y brûlait de grands joncs verts cueillis dans les marais pour en faire du sel; la salure de la cendre est à peine prononcée, aussi mélange-t-on le tout par poignées à l'ugali.

Mes hommes en sont réduits à pêcher à la ligne pour se procurer des vivres.

La traversée du Ruensézi, le 26, se fit sans plus de difficultés que celle du Loukoulou, quoique la rivière fût un peu plus large.

Plusieurs espèces d'antilopes de roseaux sont assez communes sur les rives. J'en décrochai une, dont je ne connais pas le nom. Bien que ce fût une femelle, elle avait des cornes droites et courtes et pesait 100 kilogrammes; malheureusement sa chair, coriace, avait un goût de marais très prononcé.

Le 30, après dix jours de marches forcées, j'arrivai chez Zapaïra, où je devais quitter ma caravane. Comme d'habitude nous fûmes accueillis sur le pied de guerre : comme d'habitude aussi, le cadeau envoyé et reçu, on nous fit attendre devant la porte. Il y avait dedans, nous criait-on de l'intérieur, un soldat qui avait faim et n'ouvrirait que moyennant rançon.

Zapaïra, quoique frère de Kétimkuru, est un type

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'abruti complet, avec qui l'on ne peut causer que le matin, avant ses libations de pombé. Je mis deux jours à lui faire comprendre que je voulais gagner Cazembé par eau, pendant que mes hommes s'y rendraient par terre.

« Le Bangouéolo, me dit-il, n'est qu'à quatre jours de marche. Pendant la manika ses eaux viennent jusqu'ici, et tu pourrais monter ton bateau chez moi. Mes hommes ne connaissent pas les bords du lac, mais je te ferai conduire chez Combo-Combo, un de mes vassaux, qui te donnera des guides. »

Je lui fis un cadeau princier pour l'empêcher de molester ma caravane pendant mon absence, mais je dus néanmoins rester quatre jours chez lui, grâce à l'état d'ébriété chronique qui le mettait la moitié du jour dans l'impossibilité de me comprendre.

Ces quatre jours au reste n'étaient pas de trop pour toutes les dispositions que j'avais à prendre. Mon bateau fut de nouveau monté de toutes pièces; je voulais m'assurer que rien n'y manquait. Le bagage indispensable pour mon absence fut serré en huit charges, correspondant aux huit hommes qui devaient me suivre. Quant aux cinq ou six marches qui restaient à faire, les vingt-six porteurs du bateau ne voulurent laisser à personne le soin de les porter au lac, qu'ils désiraient voir. Ils avaient été à la peine : ils voulaient être à l'honneur.

Zapaïra buvant du pombe.

Je laissai à Massib mon chef, et sur sa demande, une lettre adressée tant au consul de France et à Zanzibar qu'aux Européens qui se trouvaient sur le Tanganika. Il y était dit qu'en mon absence je donnais pleins pouvoirs à Massib. Il devait m'attendre deux mois chez Cazembé, où il arriverait en vingt-cinq jours de marche au plus, malgré le détour auquel l'obligeaient les Vuakissinga, ennemis jurés des caravanes. Si, au bout de ce temps, il n'avait pas de mes nouvelles, je l'autorisais à me considérer comme perdu et à regagner la côte.

Cette marge de deux mois semblera bien imprudente, mais je la croyais suffisante d'après les renseignements que Livingstone avait donnés sur le lac, et d'ailleurs la petite quantité d'étoffes qui me restait m'en faisait une obligation.

Le 2 juillet au soir, je réunis ma caravane pour lui faire mes adieux et désigner définitivement les huit hommes qui me suivraient.

Farraji devait servir de patron à l'embarcation; mauvaise tête et insolent, il rachetait ces défauts par une bravoure réelle et une finesse de singe.

Bien que ne sachant pas nager, Kamna se proposa gaiement pour être de la partie.

Hassani Bogo, Salimu, Saïdi, Wadi, Amissi, Ferréji, tous anciens hommes de Stanley et excellents matelots, complétaient l'équipage, avec Babaïdi, charpentier, forgeron et voilier à l'occasion.

Le grand Songoro aurait bien voulu venir, mais je n'avais que faire de ce cerveau brûlé. Il montrait du reste depuis quatre mois une telle bonne volonté que je lui rendis son fusil.

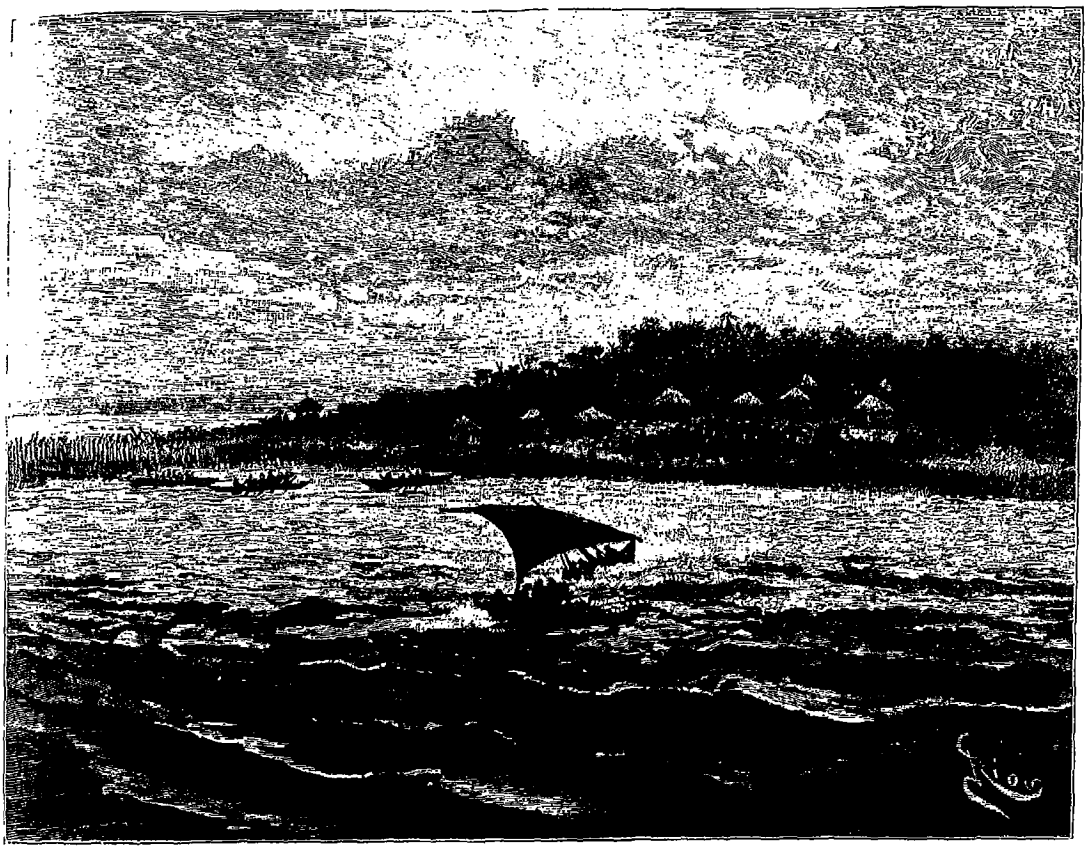
Je lus ensuite publiquement une partie de la lettre confiée à Massib, pour empêcher ce dernier d'en modifier les ordres à sa convenance. Tous les pagazis, en me quittant, protestèrent de leur obéissance à leur nouveau chef.

Massib m'inspirait alors pleine confiance; en dehors d'une autorité incontestée sur la caravane, il avait une grande habitude des indigènes, et je me reposais complètement sur lui.

Victor GIRAUD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à Kirui (*voy. p. 131*).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite.)

Le 3 au matin je quittai Zapaïra avec ma caravane, réduite à mes huit hommes, mais escortée encore par les porteurs du bateau.

« Prends bien garde, dis-je à Massib quand il vint me dire adieu, à la responsabilité que tu assumes et aux comptes que tu auras à rendre à Zanzibar si tu rentres sans moi.

— Sur ma tête, maître, je réponds de tout : n'y a-t-il pas vingt ans que je roule dans les caravanes! »

Serment d'Africain! Le soir même, il me volait 50 mètres d'étoffes. Si du moins il s'en fût tenu là!

Trois rudes marches de huit heures m'amenèrent à Combo-Combo, petit village de cinquante habitants. L'aspect du pays ne varie pas : c'est toujours la même plaine immense, seulement les grands espaces boisés diminuent d'étendue, et les éponges prennent l'aspect de marais desséchés.

Quelle solitude! quel pays déshérité donnera jamais, malgré son beau soleil, une image plus triste de deuil et de misère!

Le village de Combo-Combo, plus encore que le puri, m'a laissé de ce coin d'Afrique le souvenir d'une tristesse qui ne s'effacera jamais. Les habitants n'ont plus rien d'humain, leurs physionomies farouches,

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17 et 33; t. LII, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs regards défiants les font ressembler à des fauves. Perdus au nombre de cinquante dans cette boma solitaire, ils semblent se défier même les uns des autres; ils sont toujours sur le qui-vive comme un troupeau de gazelles. D'une fourmilière qui domine leurs cases ils passent leurs journées à surveiller les environs. Le jour, c'est un silence de mort, qu'interrompt à peine la toux creuse des fumeurs de chanvre ou le bruit cadencé des marteaux à fabriquer les étoffes. Les tam-tam sales et défoncés sont oubliés dans un coin.

Des trois jours qui me séparent encore du Bangouéolo je ne rappellerai que la dernière étape. Jusqu'à dix heures nous marchons dans un marais desséché qui se perd dans le sud à l'horizon. Quelques rares bouquets de bois, semés sur des ondulations que l'inondation n'atteint pas, se fondent à 10 milles de nous en une ligne basse et bleuâtre qu'on prendrait de loin pour des palétuviers. Le sentier, défoncé par les éléphants, et le soleil torride nous mettent à la torture.

Revenu sur mes pas pour encourager mes porteurs à bout de forces, je les trouve l'un après l'autre étendus à côté de leurs sections, râlants, agonisants. Plus un grain de farine, pas un morceau de viande desséchée.

Plus loin, en débouchant dans le hallier, un troupeau d'éléphants prend la fuite.

Vers midi nous venons camper sur un petit îlot de 25 mètres carrés, après avoir pataugé une heure dans un marais plein de sangsues comme toujours, et qui, devant nous, dans le sud, à plus de 2 kilomètres, se termine par une longue bande de roseaux fourrés. A droite, à gauche, en arrière, la plaine embrasée que nous venons de traverser est tachetée d'une petite bande d'éléphants en file indienne, d'un buffle isolé; tout auprès, des cobes nous regardent immobiles; au-dessus de nos têtes, oies, canards et bécassines se livrent à leurs ébats habituels.

Le guide déclare que nous sommes égarés. Les baguettes de fusil lui ayant rafraîchi la mémoire, il nous apprend que nous sommes sur le lac même et qu'il ne peut nous conduire dans un endroit plus propice pour monter le bateau. Ainsi nous nous trouvions sur le lac sans en voir les eaux! Nul doute au reste que cet horizon clair dans le sud ne reflétât le miroir de quelque grande nappe d'eau; mais quelle était l'épaisseur de cette ligne de joncs qui nous en séparait? Là était la question.

Des sondages au sud me donnèrent 3 pieds d'eau à 500 mètres de l'îlot. Vers une heure, une pirogue apparut dans cette direction. Comme un point noir elle glissait sur la prairie, car le marais en a l'aspect; elle s'arrêta un moment à la vue de la fumée du camp, puis s'éclipsa dans les joncs.

Il n'y avait pas de temps à perdre : mes hommes se mirent avec ardeur à monter le canot.

Le 18, vers dix heures, le matériel était prêt et le personnel à son poste. Pendant quelque temps les porteurs nous poussèrent sur la vase comme ils l'eussent fait d'un traîneau sur la glace; puis les adieux commencèrent aussitôt que nous fûmes à flot.

« Défie-toi des Vuabisa, ce sont des *gens de loin* », dit Tuakali à son ami Farraji en lui serrant la main.

A midi, moitié glissant, moitié flottant sur cette prairie submergée, nous abordons la muraille de joncs, haute de 5 mètres, dense, impénétrable et s'étendant à l'infini du nord-ouest au sud-est. A peine avait-elle 20 mètres d'épaisseur, et cependant nous mîmes une demi-heure à nous y frayer un chemin.

« Bahari! (le large) », cria de l'avant Wadi Munié. Un dernier effort, et l'eau libre du lac apparaissait enfin. Nous flottions sur le Bangouéolo.

Si j'ai jamais été embarrassé dans mon voyage, certes c'est à ce moment-là. Au sud et au nord-est, les joncs s'élèvent comme une digue inabordable et jusqu'à l'horizon; dans l'ouest est la pleine eau, une ligne de mer coupée seulement de deux ou trois colonnes de fumée; pas trace de terre, rien que du soleil, de l'eau et des joncs!

La brise du sud-est cependant se levait assez fraîche. Je la savais méchante, et, pour ne pas me laisser souventer, je piquai au sud en longeant la muraille de joncs. Il fallut courir jusqu'au soir pour trouver un peu de terre, un petit îlot bas de 20 mètres. Près d'une mauvaise hutte de roseaux, mes hommes m'amenèrent un indigène, fou de terreur, qu'ils avaient déniché étendu dans l'eau. A leur approche il y avait plongé même sa tête, mais son panache de plumes de coq l'avait trahi.

De ma vie je n'ai vu une mine aussi effarée que celle de ce pauvre diable. Son premier mouvement fut de déposer à mes pieds tout son bagage, un arc, des flèches, un vase plein de farine de manioc, enfin une belle peau de loutre ornée à l'intérieur d'un dessin fin comme une broderie. Puis il resta interdit en demandant ce que nous attendions pour prendre sa tête.

On lui passa des bracelets de perles au cou et aux bras. Alors sa joie devint du délire, il reprit son arc et ses flèches et se mit à danser devant moi. Ses mouvements saccadés, mais bien cadencés, ne manquaient pas de caractère; à chaque mouvement ses yeux semblaient jaillir de leur orbite écarquillée.

Tout ce que nous pûmes apprendre de lui fut qu'en continuant dans le sud nous arriverions à l'île de Kirui ou de Matipa. Je le fis relâcher. Deux minutes plus tard il défilait dans les roseaux avec un petit tronc d'arbre qu'il avait coulé comme lui pour le cacher.

Elle fut lugubre cette première nuit sur le lac. A l'extrémité de la langue de sable où nous sommes étendus en plein air, se trouve un épais pâté de roseaux d'où s'échappent des bruits étranges : des cris de poules d'eau, d'aigrettes, de courlis, des coassements de l'autre monde. Crocodiles et loutres grouillent dans la vase en froissant les joncs; de grands hérons au vol lourd passent sur nos têtes avec des allures d'oiseaux de nuit; quelquefois nous entendons le reniflement sonore de l'hippopotame.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

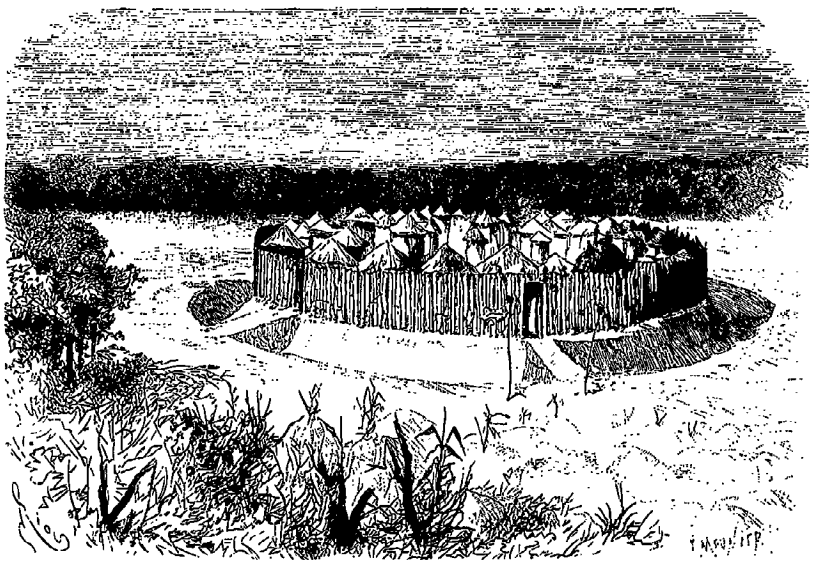
Les roseaux secs de la hutte nous ont donné un peu de feu pour nous protéger; mais, vers trois heures, nous n'avons même plus cette mince ressource, et le reste de la nuit se passe assis sur le sable humide, silencieux, le fusil entre les jambes. Hier j'avais au moins une caravane pour conjurer cet immense isolement. Aujourd'hui la voilà réduite à huit hommes épuisés, qui depuis ce matin me dévisagent en silence comme pour me demander si je sais bien où je vais. Et cependant, malgré tout, je jouis profondément de cette solitude.

La journée du 9 nous trouva sous voile bien avant le jour. Quand le soleil se leva, la côte basse de Kirui se dessina vaguement à l'horizon dans le sud sous la forme d'un long bouquet de bois qu'on eût dit suspendu par le mirage au-dessus d'une nappe d'argent.

La brise, très pointue et très fraîche, m'ayant obligé de quitter l'abri des joncs, il fallut essuyer trois heures d'un rude tangage dont chaque coup me faisait trembler pour mon frêle esquif. Il y avait juste assez de fond pour nous engloutir tous si le moindre écrou venait à casser dans l'assemblage des sections.

Vers neuf heures, une autre île dans l'ouest monte à l'horizon. Le lac, hier d'une étendue infinie, semble se resserrer considérablement.

Comme nous approchons, Kirui se dessine plus nettement. La côte, élevée à peine de 5 mètres sur le lac, mais touffue, verdoyante et bien boisée, déjoue heureusement toutes mes conjectures. A 1 kilomètre, quatre ou cinq villages apparaissent semblables à des agglomérations de ruches plaquées sur les pentes dénudées de la côte; au bord de l'eau, l'animation est extraordinaire : une multitude de points noirs affolés se concentrant sur le point où nous paraissons vouloir



Village et indigènes de Combo-Combo (voy. p. 129).

aborder. On vient à nous : trois pirogues embarquent lames sur lames, mais n'en manœuvrent pas moins avec une habileté et un ensemble remarquables. Elles sont à trois portées de fusil; nous leur crions en *kiemba* d'approcher!... Autant valait demander la tête des piroguiers.

La foule, composée d'environ quatre cents hommes, semblait plutôt terrifiée qu'hostile. A 30 mètres du rivage je m'arrêtai un instant pour entrer avec eux en pourparlers, chose d'autant plus délicate que le kiemba se trouvait à peine compris. L'entretien dura une heure; le chef, un assez brave homme en apparence, voulait me voir accoster tout de suite, mais ce conseil soulevait dans la foule des murmures désapprobateurs.

« Je veux bien croire, me cria-t-il, que tu ne viens pas faire la guerre, mais, quand ton frère est venu (Livingstone) il y a longtemps, il a combattu Matipa, et nous avons peur de te recevoir.

— Mon frère n'a jamais combattu Matipa, qui cependant s'est montré très mauvais pour lui. Pourquoi lui refusait-il des pirogues?

— Comment sais-tu cela, puisqu'il est mort dans le sud?

— Je sais de plus qu'à bout de patience il a effectivement tiré un coup de fusil, mais n'a tué personne. »

Ce fait est connu de tous. Ils paraissent surpris. A la fin on me permet de camper un peu en contre-bas du village, devant mon canot, dont je ne m'écartai pas.

L'après-midi se passa avec assez de calme à recueillir des renseignements. Les indigènes se montrèrent conciliants et apportèrent des vivres en quantité; ils avaient peur que je ne leur glissasse entre les doigts et attendaient, pour être maîtres de moi, que tous les environs eussent rallié. Je pris le change sur leurs intentions, au point de permettre à Hassani d'aller

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tirer un buffle tout près de là. Le buffle fut tué, mais, quand je demandai aux habitants d'aller chercher la viande, tous refusèrent, et, comme je ne pouvais diviser mon monde, je fus réduit à la leur abandonner en entier.

L'île de Kirui n'est séparée de Matipa que par un marais peu profond. La bourgade de Matipa, célèbre par le séjour de Livingstone, n'est elle-même qu'une presqu'île, qui d'ici fait l'effet d'une terre basse et boisée, accolée aux joncs de la côte. Si des buffles peuvent franchir l'isthme qui la sépare de la terre ferme, les indigènes ne le peuvent pas sans pirogue ; aussi les Vuabisa, propriétaires de toutes les embarcations de la côte, sont-ils parfaitement à l'abri de leurs ennemis les Vuaemba.

Matipa, grand chef de toutes les îles du lac, vient de mourir et, suivant l'antique usage, toutes les tribus sont en guerre. La succession au trône vacant va même devenir pour tous les sous-chefs un excellent prétexte pour me rançonner; celui qui possédera le plus de mes cadeaux réunira le plus grand nombre de partisans.

Bien que parlant un dialecte différent, Vuabisa et Vuaemba sont de même race. Les premiers, cependant, semblent d'allure moins hautaine. Ils sont bien plus pittoresques dans des vêtements de peau, mieux appropriés à leur allure sauvage que les lambeaux d'étoffe crasseuse de l'Uemba. Les femmes des chefs revêtent des peaux de loutre aussi grandes, quoique moins fourrées, que les plus belles peaux de l'Islande. Les esclaves portent de préférence des peaux d'antilope de marais.

Sur les bords de l'eau poussent quelques pauvres bananiers, toujours sans bananes. Le sorgho, le maïs, la patate, les arachides se trouvent là en abondance.

L'intérieur de l'île semble moins boisé que les bords ; les indigènes vont chercher leur bois mort à de grandes distances et en pirogue, pour ne pas dépouiller les environs.

Ces pirogues sont nombreuses, toutes minces, effilées et surtout admirablement manœuvrées. Le chef, qui me cajole encore, me donne le soir le spectacle d'une joute vraiment fort curieuse. Son obligeance ne va cependant pas jusqu'à me dire où sont les bouches du Chambézi.

« Tu le sais mieux que moi, me dit-il d'un air malin ; tu arrives ici tout seul, conduit par le Msungu (Dieu) et tu me questionnes? »

Le lendemain matin au jour, il me fit brusquement connaître ses prétentions.

« Te figures-tu, Msungu, que je vais me contenter des trois étoffes que tu m'as données hier? j'aurais la chance de t'héberger et je n'en profiterais pas pour me faire nommer à la place de Matipa! Tu dis que tu ne viens pas faire la guerre, mais Kétimkuru est notre ennemi, et il t'envoie certainement pour nous combattre! »

Quand le soleil fut haut, l'hostilité de la foule était à son comble; au chef du village étaient venus se joindre tous ceux des environs, réclamant chacun un cadeau de 20 ou 25 mètres d'étoffe riche. Deux espèces d'hallucinés, ou simulant la folie, venaient, en leur nom, m'insulter jusque sous la voile qui me servait de tente.

« Donne-nous ton bateau, tes étoffes, tes perles,... ou nous les prendrons,... criaient-ils; tes fusils (mes mousquetons) sont des jouets d'enfants, nous ne les craignons pas. »

Vers neuf heures se produisit une petite diversion. Dix pirogues arrivant de chez Matipa venaient d'accoster, montées chacune par dix guerriers. Sous je ne sais quel prétexte, la foule se rua sur eux. Il s'ensuivit une mêlée générale et sanglante, qui en laissa trois ou quatre à terre. Le long maneno (discussion) qui suivit nous donna quelque répit jusqu'à la nuit. A cette heure un gros parti vint camper entre le village et nous pour nous empêcher de fuir.

Mais la nuit était obscure; les feux, faute de combustible, s'étaient éteints peu à peu. A trois heures je fis embarquer doucement tout mon léger bagage, et au petit jour nous étions à flot, narguant les indigènes, qui poursuivirent de leurs cris de rage la proie qui leur échappait.

On ne saurait croire combien ces journées sont fatigantes; cette tension d'esprit de chaque instant, ces nuits sans sommeil m'étreignaient le cerveau. Quant au Noir, il vit dans une excitation perpétuelle, comme dans le feu la salamandre antique.

Je savais que la passe entre les îles de Kirui et de Matipa était impraticable, et, certain d'ailleurs que les bouches du Chambézi, que je désirais voir, ne se trouvaient pas là, je contournai l'île de Kirui dans l'ouest.

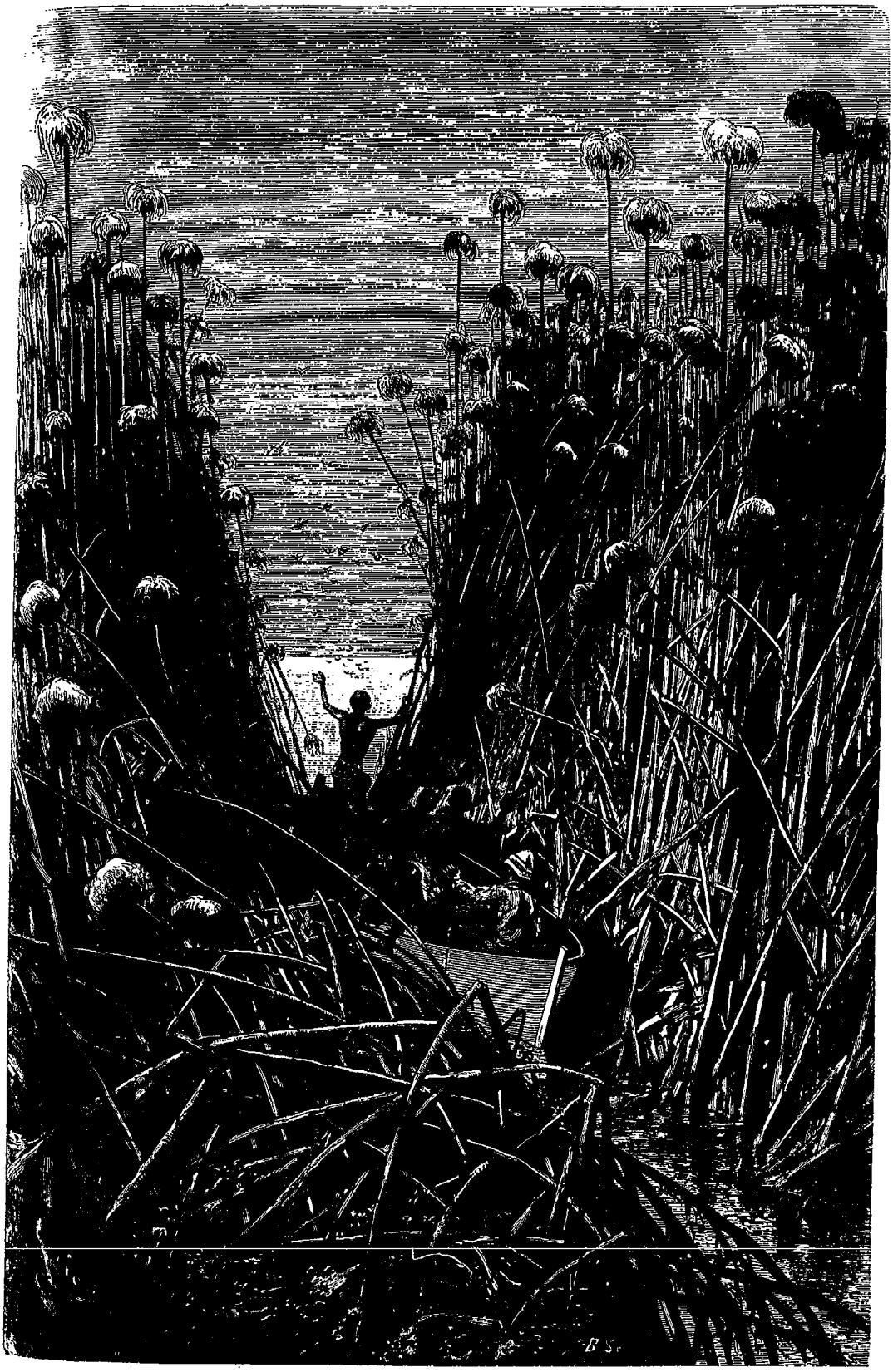
Toujours favorisés par la brise du sud-est, aussi constante en cette saison que les alizés, bien abrités de plus par la terre, nous ne mîmes que six heures à arriver à la pointe sud.

La côte, toujours basse, mais luxuriante de verdure, défile en entier sous nos yeux. Devant chaque village la voile soulève un hurlement nouveau, hostile je n'ose l'affirmer, mais nos salutations amicales restent sans écho. Quelques-uns de ces villages sont entourés d'une boma qui vient jusqu'au lac, pour qu'il soit possible d'y puiser de l'eau en cas d'attaque. D'autres sont en construction. Nous en comptions vingt-cinq, de quinze à vingt huttes en moyenne chacun. Jamais je n'ai vu dans mon voyage une population aussi dense.

Le village où je campai se montra ce jour-là de bonne composition : ce que je m'expliquai par l'absence des mâles. Prévenus de mon arrivée, ils s'étaient transportés en masse au nord de l'île pour me voir ou pour me piller.

Les renseignements que me donna le chef me plongèrent dans un étonnement profond; aussi passai-je l'après-midi à les contrôler en questionnant de nouveaux arrivants qui n'avaient pas eu le temps de se concerter entre eux pour me tromper.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans es grands joncs : « Bahari ! (le large) » cria de l'avant Wadi Munié (voy. p. 135).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il en résultait que l'embouchure du Chambézi était obstruée par un océan de joncs, où je devais mourir de faim avant d'arriver à la rivière. En suivant cet obstacle impénétrable et que je voyais très bien se perdre au sud-ouest dans un horizon d'eau, je devais arriver à la pointe de Kawendé, qu'on me représentait comme la terre ferme. Là je trouverais la Louapoula, qui, bien loin de se rendre chez Cazembé, que les naturels ne connaissaient pas, s'enfonçait dans le sud. Cette dernière assertion, après les affirmations positives de Livingstone, me trouva incrédule, mais plus tard il fallut bien en reconnaître l'exactitude.

Toute la matinée du 12, nous défilâmes vent arrière devant la muraille de joncs qui de bout en bout est impénétrable. Plantés dans 4 mètres d'eau ils émergent encore de 3 mètres, partout serrés et compacts. De la tête du mât on les voit se perdre dans le sud-ouest à des distances que l'œil ne peut atteindre, et sans un seul arbre qui les jalonne.

Vers dix heures seulement, la pointe de Kawendé parut à l'horizon; à midi nous accostions dans un endroit désert et élevé seulement de 5 à 6 mètres au-dessus du lac.

A 100 mètres de la pointe, la muraille de roseaux se coudait brusquement pour courir parallèlement à la côte, au sud-ouest, laissant entre elles deux une nappe d'eau libre qui avait d'autant plus de ressemblance avec une rivière, que le courant était parfaitement établi. M'étant laissé dériver au fil de l'eau, je me trouvai bientôt entre deux épaisses murailles de roseaux, écartées l'une de l'autre de 80 mètres.

Il n'y avait pas de doute possible : j'étais sur un déversoir du lac, et comment supposer qu'il en existât un autre dans le nord? Cette découverte me plongea dans une stupéfaction profonde. Livingstone aurait-il pu commettre une erreur pareille? Cette chaîne de collines du Bisa qu'il place au sud du lac, je n'en vois pas trace, et cependant je devrais en être tout près.

Pour en avoir le cœur net, je me lançai, le 14, le long de la côte nord de Kawendé. Dans cette direction je fus bientôt arrêté, non pas par les joncs qui s'étendent comme un filet à mailles serrées devant l'embouchure du Chambézi, mais par un marais sans fond. Force me fut de piquer au nord-ouest vers une nouvelle terre basse qui venait de poindre à l'horizon.

Nous accostâmes la plage sablonneuse par une brise démontée; à plusieurs reprises les lames embarquèrent par l'arrière. Nous nous trouvions dans l'île de Bawara, d'un aspect tout différent de celle de Kirui.

Sur la côte, qui court directement au nord-est, pousse une ligne d'assez beaux arbres dont les racines baignent dans l'eau. Derrière ce rideau, l'île, uniformément plate, n'offre que l'apparence désolée d'une immense étendue de chaumes jaunis. Trois heures de recherches n'amenèrent que la découverte d'empreintes d'hippopotames. Grâce aux canards, assez nombreux, nous avons eu le soir des vivres.

Le lendemain après-midi (car j'avais voulu prendre une latitude) je me remis à longer la côte de Bawara, qui n'est qu'un vaste désert en partie submergé pendant la massika. A la tombée de la nuit nous trouvâmes cependant un champ de patates, où je campai. Une vingtaine d'indigènes, rassurés par notre petit nombre, consentirent à s'approcher et à nous vendre quelques vivres. Impossible au reste de tirer d'eux autre chose que l'éternelle réponse :

« Pourquoi nous questionner? puisque tu es arrivé ici seul, tu connais le pays aussi bien que nous. »

Le 16 juillet, en débarquant de la pointe nord de Bawara, l'île de Kisi nous apparut dans le nord-ouest. Toujours poussés par la brise du sud-est, nous y arrivâmes en moins de deux heures.

Au cours de cette traversée, le lac devient plus profond : pour la première fois, les herbes marines s'enfoncent jusqu'à disparaître; l'île elle-même, d'aspect assez désolé bien que plus peuplée que Bawara, émerge de 20 mètres au-dessus du lac.

Pour plus de tranquillité, je campai loin d'un petit village qui m'était apparu dans l'est : ce qui n'empêcha pas les indigènes d'accourir au nombre de quatre-vingts à cent, aussi menaçants que les autres.

J'ai déjà dit qu'ils ne revêtent que des peaux de bêtes. L'arc est leur arme préférée, mais tous ont également une longue lance, dite lance à éléphants, armée d'un fort contrepoids en fer à la pointe opposée.

Les femmes se rasent généralement le haut de la tête. Derrière, les cheveux nattés, graisseux, rouges de teinture, retombent sur le cou en chignon volumineux. Il ne faut pas moins de trois jours pour confectionner cette coiffure compliquée, garnie de peignes et de longues épingles de cuivre. Les hommes adoptent également ce genre de coiffure, mais le plus souvent ils se rasent la tête en partie, n'y laissant subsister que deux ou trois touffes irrégulièrement disposées.

Tout heureux de me trouver sur un point culminant du lac, je profitai, pour quitter mon camp, d'un moment où la foule était retournée au village afin d'y porter mon cadeau au chef. J'emmenai comme otage un mzagira qui répondrait sur sa tête de tout ce qui arriverait à ma petite troupe.

Arrivé sur la hauteur, mon guide me montre tous les environs, Kisi, Bawara, Kirui, puis une ligne basse à peine plus éloignée que les îles précédentes; dans l'ouest le pays des Vouaoussi, peuple farouche; au nord, les États de Miombo, puis les Vuakissinga; enfin, loin, bien loin, si loin qu'il en avait à peine entendu parler, Cazembé, roi du Lunda. Sur la Louapoula sa réponse fut concluante.

« Comment, tu en viens et tu demandes où elle est?

— Où va-t-elle?

— Loin, bien loin dans le sud; puis on dit qu'elle remonte au nord en passant seulement à huit jours de marche d'ici dans l'ouest. Si tu veux la suivre, tu mourras dans les pierres (cataractes), et si tu veux couper court dans l'ouest en traversant les Vouaoussi, tu seras massacré. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était donc là le Bangouéolo !!... Vingt milles d'eau libre, au lieu des 90 mètres de Livingstone. Et la Louapoula, au lieu de me rapprocher de ma caravane, allait m'en séparer par des centaines de lieues.

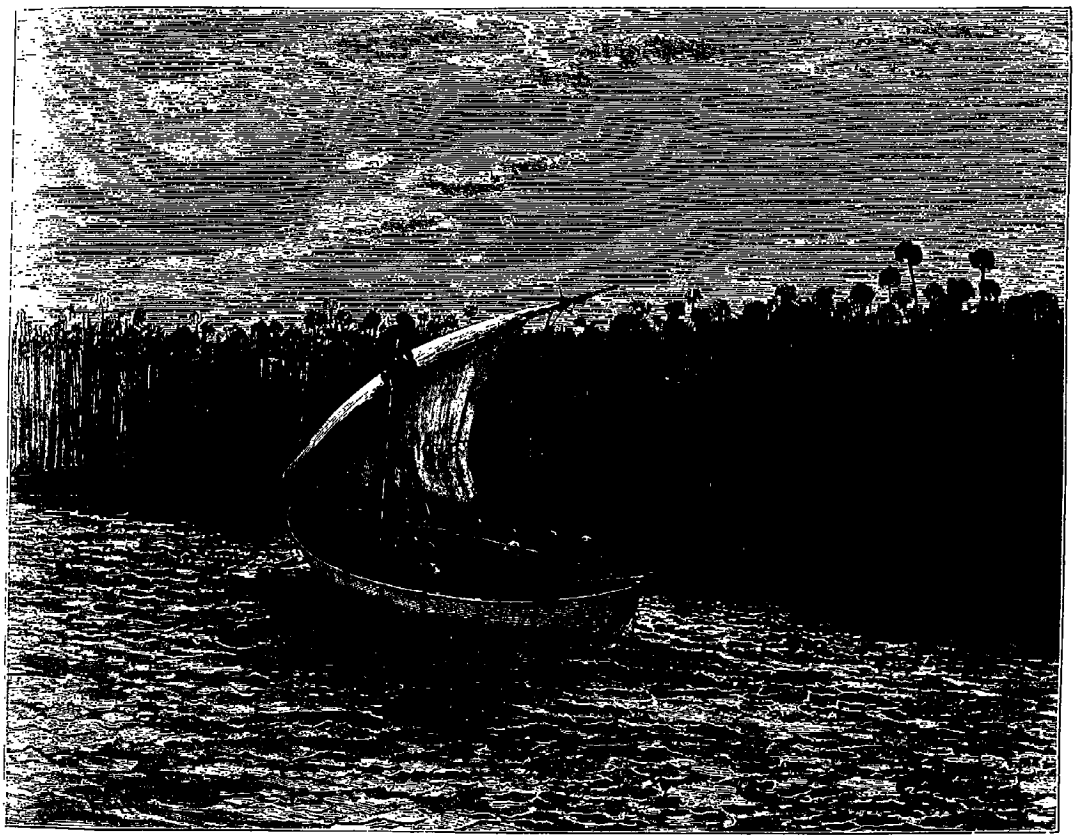
XII

Comme j'achevais d'inscrire mes relèvements, des cris venant du camp frappèrent mes oreilles et je rebroussai chemin à la hâte.

Au haut de la pente sur laquelle j'étais campé, un parti d'indigènes défila devant nous en hurlant. Le mzagira voulut fuir, mais Hassani et moi nous le saisîmes chacun par un bras en tirant nos revolvers. La voile avait disparu, tout mon bagage venait d'être embarqué à la hâte. Mes sept hommes, agenouillés derrière des mottes de terre, le fusil épaulé et bien alignés, protégeaient le bateau contre la foule ameutée.

« Approchez donc, bande de femmes, criait Kamna, et vous verrez si ce sont des fusils pour les enfants. »

Je ne pus m'empêcher de complimenter Farraji sur l'intelligence et la promptitude de ses dispositions. Il m'expliqua qu'aussitôt après mon départ les indigènes étaient revenus en masse, l'arc bandé, et, sous



Défilé devant la muraille de joncs.

prétexte que mon cadeau n'était pas suffisant, avaient menacé de tirer.

Il fallait partir au plus vite, bien qu'il fît presque nuit.

« Mon ami, dis-je au mzagira, des questions de cette importance ne peuvent se traiter qu'avec le chef lui-même ; je vais donc me rendre au village même avec mon bateau.

— Il va fuir, hurla la foule.

— Non, je ne fuirai pas : comme otage, d'ailleurs, je vais vous laisser Hassani qui gagnera avec vous le village par terre pendant que nous le gagnerons par eau. »

Hassani, prévenu, resta en effet à terre, aida même à pousser le bateau dans lequel nous étions tous embarqués, en ayant soin de le faire tomber en travers parallèlement à la côte,... puis il nous rejoignit en trois enjambées pendant que nos fusils s'abattaient dans la direction de la foule, qui s'éclipsa dans les buissons. Pendant que nous installions les avirons, deux flèches vinrent mourir près du bord ; je défendis de riposter.

Aussitôt que nous fûmes débarrassés des sauvages de Kisi, ma décision fut prise. Je n'avais plus rien à faire sur le lac, dont tous les habitants me repoussaient. J'étais pour toujours séparé de ma caravane par la tribu des Vuakissinga, car, si sur mon bateau j'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maître du lac avec huit hommes, à terre j'étais à la merci des indigènes. Mieux valait l'inconnu que la certitude d'être massacré; je me décidai donc à suivre la Louapoula : peut-être trouverais-je dans le sud une caravane portugaise de Saint-Paul de Loanda.

A minuit nous campâmes à la pointe nord de Bawara.

Le 17 je traversai le lac dans sa plus grande largeur d'eau libre, pour revenir camper à Kawendé.

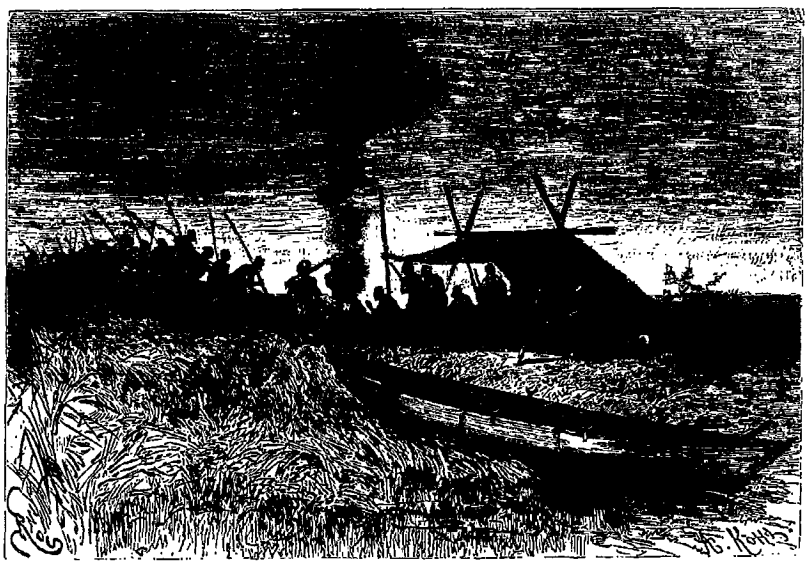
Le 18 nous nous lançons sur la Louapoula. Toute cette matinée, la rivière, sans sortir des deux murailles de joncs qui l'enserrent, ne s'écarte guère de la côte de Kawendé, que nous apercevons par intervalles. Elle a 70 mètres de largeur, 6 de profondeur, et se tord mille fois sur elle-même; aussi fîmes-nous peu de route. Dans le sud et dans l'est s'étend à l'infini l'océan de joncs, toujours impénétrables.

Deux ou trois pirogues passèrent rapidement tandis que nous campions. Dans cette solitude immense elles défilaient silencieuses comme les têtes de loutre qu'on apercevait de temps à autre à la surface.

A la nuit elles revinrent au nombre de six à sept, portant chacune deux indigènes, qui, chose rare et singulière, se montrèrent de bonne composition : du moins, moyennant quelque présent, se décidèrent-ils à nous renseigner.

« La Louapoula, me dirent-ils, d'ici court au sud dans des joncs sans limites où tu mourras de faim au bout de trois jours. Son parcours d'ailleurs se trouve obstrué à trois endroits où elle passe sous les herbes. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de longer la terre dans les marais, par un sentier que nous te montrerons demain. Vers midi vous arriverez au village de Kapata. »

Ce soir-là, Hassani tua un tubale : j'en donnai la



Indigènes de la pointe de Bawara (voy. p. 134).

moitié aux indigènes, qui consentirent à coucher près de nous, seul moyen de les avoir le lendemain.

Quelle navigation que celle du 19!... Après avoir franchi la muraille de joncs, nous étions entrés dans une prairie immense, submergée sous trois pieds d'eau. Pendant six heures nous avons filé cinq nœuds dans une voie à peine tracée. Un observateur placé par le travers à 10 mètres nous eût certainement pris pour un bateau à roulettes. Sur la droite, la côte basse est très boisée et verdoyante; mais, à gauche, des joncs, rien que des joncs jusqu'à l'infini.

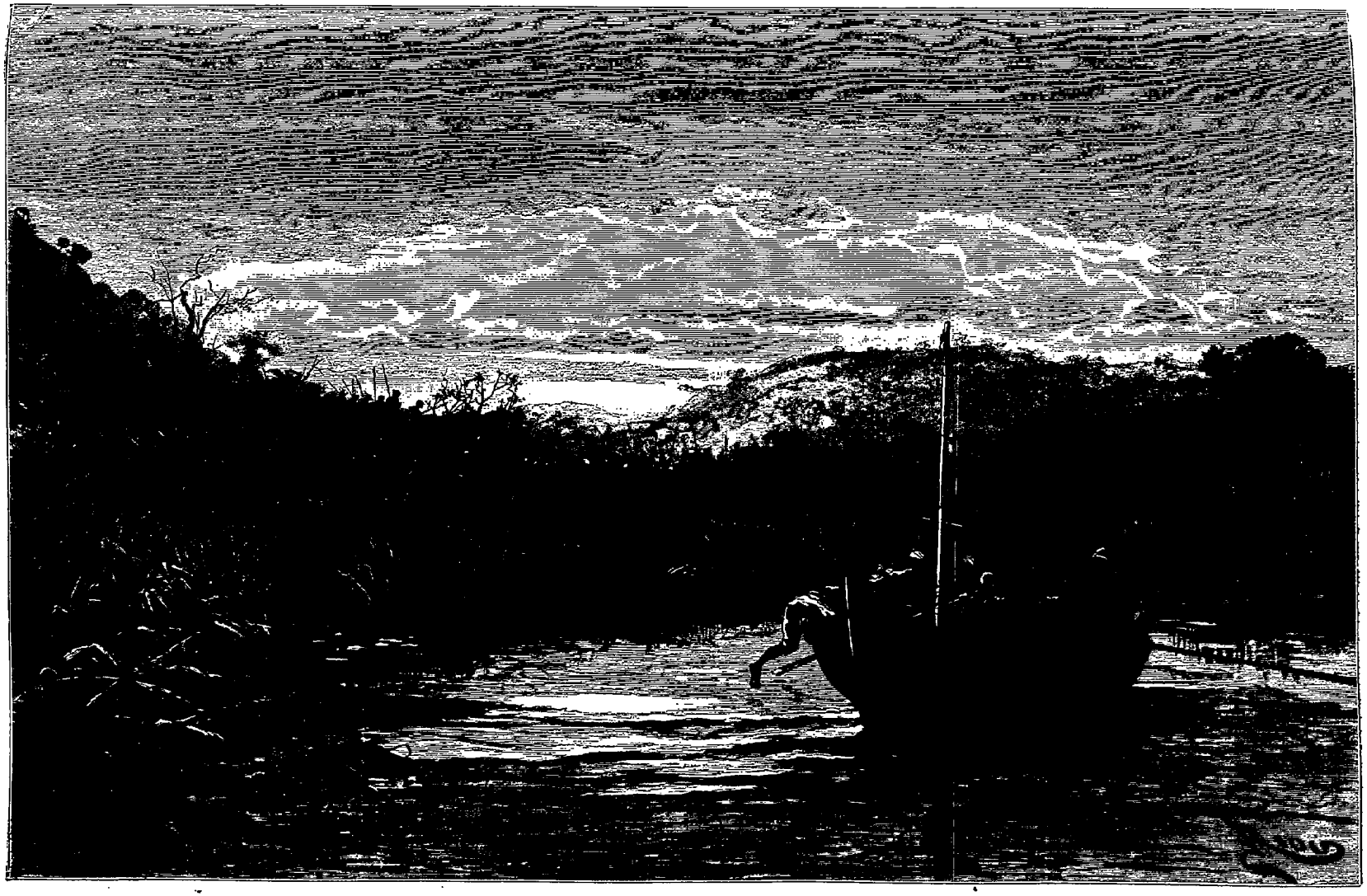
Le village de Kapata, considérable pour la contrée, car il contient bien dix huttes et trente habitants, était séparé de la côte par une grande plaine boueuse où mon bateau ne pouvait pénétrer. Dans l'impossibilité de camper auprès, je poussai jusqu'au village de Kisamba, comprenant trois huttes seulement, mais établi sur une falaise bien sèche.

En face de nous, dans le sud, s'étend une petite nappe d'eau libre; dans le sud-ouest, un bras s'enfonce assez profondément au nord-ouest. Je m'informai si par hasard il n'irait pas rejoindre le lac Bangouéolo, mais pour la troisième fois on m'affirma que Kawendé n'était pas une île.

Je tuai, à 500 mètres du village, un *éléatrague des roseaux*, animal qu'on trouve rarement à tirer dans un endroit découvert. Hassani m'assure avoir tiré un zèbre, fait d'autant plus curieux que chez les Vouaoussi c'est un animal inconnu.

Les indigènes de Kisamba se refusèrent absolument à me donner un guide. Depuis l'avant-veille j'entendais beaucoup parler d'un village nommé Singa, situé dans le sud, c'est-à-dire au milieu des roseaux, mais facilement reconnaissable à un grand arbre, le seul point de repère de cette immense superficie de joncs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La défense du canot (voy. p. 135).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 23 je partais à l'aventure, à la recherche de cet arbre mystérieux.

Pendant les sept jours qui suivirent, il fallut lutter contre les joncs damnés, nous ouvrir une route pied à pied dans cet enchevêtrement de racines, de roseaux et de nénufars. Et cependant jamais, dans tout mon voyage, je n'ai eu à ma disposition tant de gibier et de poisson, tant de vivres frais et en abondance. Singa doit sa notoriété à la quantité de peaux qui s'en exportent, peaux qui forment presque à elles seules les vêtements de toute l'île.

L'arbre de Singa nous apparut enfin après quarante-huit heures d'un travail de forçat, qui ne nous avança pourtant que de quelques milles. Si la situation de ce géant végétal, jeté comme un champignon sur cette immense prairie, semble extraordinaire, plus extraordinaire encore est le campement des indigènes qui se trouvent en cet endroit.

Nous sommes à la tête d'une immense lagune dont l'aspect diffère à peine de celui du marais, si ce n'est que les joncs sont courts et qu'on y marche à peu près à pied sec. Les huit ou dix cases qui composent le village sont misérables et effondrées. Le sol est tapissé d'arêtes de poissons. Quelques filets sèchent sur des piquets; de longues lances de bois, posées contre les huttes, servent à la chasse. Cette chasse se fait à l'aide d'une trentaine de chiens sauvages, galeux, en ce moment étendus au soleil, ou se disputant à grands coups de dents des débris de cornes, d'os ou de peaux exhalant une odeur nauséabonde.

Mais quel merveilleux pays de chasse! L'Algérie, même avant la conquête, dans ses eaux ou dans ses fourrés, n'offrit jamais de pareilles ressources, plume ou poil. A 800 mètres dans le sud, l'horizon se trouve littéralement fermé — je n'exagère rien — par une bande d'antilopes qui compte certainement plusieurs milliers de têtes. Au repos, sous ce soleil embrasé, ce long troupeau, composé de trois espèces principales, à en juger par la teinte des robes, forme un demi-cercle autour du village, sans se préoccuper des habitants qui vont et viennent. La nuit il se rapproche des cases, qui circonscrivent une petite cour de 10 mètres carrés. Un animal entre-t-il, les trente chiens, sautant des huttes, le cernent à la fois, et l'indigène, armé de sa longue lance en bois, n'a plus qu'à l'achever au milieu du cercle. Ils en tuent en moyenne deux chaque nuit.

Jamais je n'ai vu les indigènes plus chétifs et se rapprochant autant de la bête. Ils ne sont pas méchants du reste et sont à peine vingt-cinq.

Pas un grain de farine, pas une racine de manioc! pas une branche de bois mort!

Je continuai à suivre la lagune, me frayant avec peine une route dans cette immensité de marais.

Quelquefois (et ce sont des heures de repos celles-là) nous courons sur de petits étangs tapissés de nénufars gigantesques; leurs fleurs varient de teinte à l'infini, depuis le jaune clair jusqu'au violet foncé. Ces recoins d'eau libre servent de rendez-vous aux poules d'eau, qui d'un pied léger courent sur les feuilles aplaties, aux râles noirs, d'un vol lourd contournant la muraille de joncs, et à des canards verts ou marrons, dont quelques vols s'élèvent bruyamment à notre approche. Le héron cendré, avec son cou replié, sort gauchement d'un côté pour aller retomber un peu plus loin. L'aninga, à moitié immergé, repliant son cou comme un serpent, nous regarde passer à dix pas, avec toute la confiance que lui donne sa chair maigre et coriace; à peine plonge-t-il quand nous passons sur lui.

Au sortir de l'étang, nous rentrons dans les joncs.

Quelquefois nous rencontrons une sorte de courant violent, étroit et profond, qui nous entraîne cinq minutes dans un couloir de joncs. Je m'y lance avidement, dans l'espoir qu'il va me conduire à la Louapoula, puis brusquement nous nous trouvons acculés à une nouvelle muraille de roseaux.

Si par hasard, sur cette immensité, nous trouvons une langue de sable, elle est occupée par un petit campement ou tout au moins par une hutte informe à demi-effondrée et dont aurait honte un castor.

Le soir je rallie la lagune pour camper. Des bandes d'antilopes grises aux allures méfiantes nous regardent accoster, puis s'enfuient éperdues devant ces animaux inconnus qui viennent troubler leur solitude. Nous en abattons chaque jour une ou deux, et, après leur avoir coupé la langue et le filet, nous les laissons aux corbeaux et aux vautours, car les hyènes elles-mêmes ne se risquent pas ici.

Le 29 juillet devait voir la fin de ce supplice. Après trois mois de traversée on ne salue pas la terre avec plus d'enthousiasme que Wadi Munié lorsqu'il nous signala la côte de l'Ilala dans le sud; presque en même temps celle de Kawendé apparut dans l'ouest.

Nul doute que la Louapoula ne sorte par la vallée qui les sépare.

Les deux rives sont boisées, mais sèches, rougies par les feux d'herbes, et élevées de 25 à 30 mètres. Je campe au village de Rosako, tout heureux de trouver enfin des êtres humains et un fleuve pour me conduire.

Le chef, un assez brave homme de sauvage que je fis longuement causer, m'éclaira sur ma situation.

« La Louapoula, me dit-il, court encore loin dans le sud. Si tu vas vite, en trois jours tu arriveras aux cataractes de Mombottouta, où se brisera ton bateau. Là tu trouveras toute une armée de Méré-Méré qui t'attend, car depuis deux jours ton passage dans ce pays est connu; sur la rivière tu peux te sauver, aussi sont-ils allés t'attendre au haut des cataractes.

« Tu n'as pas l'air d'un mauvais homme, ajoute-t-il : laisse-moi te dire que tu as tort d'aller chez les Vouaoussi. Les chefs de l'Ilala et du Bisa ne sont pas méchants, mais les Vouaoussi te tueront. »

Il parlait avec un tel accent de vérité, que je lui laissai la moitié de ce qui me restait d'étoffe : à être pillé, mieux valait laisser mon bien entre des mains relativement honnêtes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Interrogé sur Livingstone, il me dit qu'il y a bien longtemps (quinze ans, pour ces gens-là c'est un siècle) sa caravane avait passé portant son cadavre, mais il habitait alors un autre village assez loin et ne l'avait pas vu. Kitambo, où était mort le grand maître, se trouvait à deux jours de marche dans le sud-est.

« Mais, lui dis-je, puisque sa caravane a traversé les Vouaoussi, je passerai bien, moi.

— Sa caravane n'a pas traversé les Vouaoussi, qui habitaient alors à Mombottouta dans le sud. De chez Msiri, qui est tout près dans l'ouest et où elle a traversé la Louapoula, elle a piqué sur Kawendé et les États de Miombo en longeant le lac. Aujourd'hui tous ces pays sont sous la domination de Méré-Méré ou Mirambo, homme méchant et cruel qui maintenant habite loin dans le nord. »

Avant de me mettre en face des farouches Vouaoussi qui doivent manger mon bateau et mes hommes, la Providence me ménageait trois jours de tranquillité sur cette Louapoula, hier obstruée d'herbes, demain couverte de cataractes.

Le fleuve, ici large de 120 à 300 mètres, d'un courant majestueux et rapide, serpente au milieu des collines couvertes de bois, que les feux des grandes herbes

Singa.

ont teintées de rouge et d'or comme nos paysages d'automne en Europe. Sur les rives, un rideau de grands arbres vigoureux nous cache quelquefois l'horizon, mais s'ouvre plus loin sur des plages herbues, où des bandes d'antilopes nous regardent défiler sans même prendre l'éveil.

Le lendemain, nous traversâmes un étang entouré de collines que le soleil levant dorait de ses feux et faisait surgir des ombres bleuâtres du matin. Sur ces bords paissaient silencieusement un troupeau de buffles et un autre de cobes, tandis qu'au milieu une bande d'hippopotames se livraient à leurs grandes ablutions.

Le 31 juillet, vers midi, nous débouchâmes brusquement sur une île couverte d'arbres géants, et qui rompait le courant en deux.

A la tête de l'île se trouvait un petit camp de pêcheurs, une hutte malpropre et quelques établis pour faire sécher le poisson. On avait fui à notre approche, mais on avait laissé les chiens. Les prendre en laisse et poursuivre leurs maîtres fut l'affaire d'un instant, et mes hommes me ramenèrent bientôt un sauvage qui, une fois couvert de nos perles, consentit à parler.

Mombottouta n'était plus qu'à une heure de nous, et les Vouaoussi, en grand nombre, nous attendaient dans les environs.

Sur ces entrefaites arrivent, remontant le courant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

six pirogues lourdement chargées pour la pêche à l'hippopotame.

Elles s'arrêtèrent un instant à la vue de mon bateau, et, sans paraître trop surpris, les naturels qui les montaient reprirent en silence le fil de l'eau pour prévenir leur tribu.

Une heure après, le courant devenant de plus en plus rapide, nous défilâmes sur la rive gauche, à une allure vertigineuse; puis brusquement, à un détour, une rangée de rapides apparut barrant le fleuve d'une ligne blanche sur une longueur de 300 mètres, et avec un vacarme épouvantable.

Vers la nuit, quelques indigènes parurent dans les roseaux de la rive droite, mais le mugissement des brisants rendait toute communication impossible. Nous avions réussi à franchir la première ligne des rapides, qui recommençaient en aval, plus bruyants et plus écumeux qu'en amont.

Comme le jour paraissait, nous reprîmes notre tâche de forçats pour nous déhaler péniblement le long des buissons qui garnissaient le rivage A ce moment les indigènes, toujours très nombreux sur la rive droite, parurent de notre côté, et tous en masse se précipitèrent vers nous en poussant leur cri de guerre. Ne pouvant mener de front et la défense et le halage, je poussai en plein dans les rapides, au risque de tout briser, pendant qu'une volée de flèches se perdait dans les branches au-dessus de nos têtes.

De ma vie je n'avais assisté à pareille scène. Empoignés comme un bouchon de liège par ce courant vertigineux, nous pirouettâmes deux fois sur nous-mêmes, avant d'avoir armé les avirons, puis nous partîmes à la dérive avec une force irrésistible. Les pointes de rocher défilaient comme en rêve; les lames, courtes et blanches d'écume, déferlaient en tourbillons. Impossible de me faire entendre dans ce tintamarre infernal; il fallait nager cependant, pour laisser au gouvernail toute son action; un faux coup de barre, et nous étions brisés comme verre.

A un tournant où l'eau se calmait un peu, nous apparut une nouvelle ligne de brisants; de plus bas nous arrivait un grondement sourd de cataracte qui dominait tout ce tumulte.

C'était Mombottouta, c'est-à-dire la mort à courte échéance si je restais sur le fleuve. J'ordonnai donc d'accoster la rive, une plage sablonneuse, couronnée d'un petit escarpement couvert de buissons, et nous attendîmes.

En moins d'un quart d'heure, la bande hurlante des Vouaoussi était sur nous, au nombre de trois cents cinquante ou quatre cents; vingt-cinq étaient armés de mauvais fusils, le reste de flèches. Sans autre préambule, les bandits entamèrent leurs danses de guerre, ce pas africain bien connu, qui grise mieux que le meilleur alcool, et consiste surtout à soulever avec les pieds des nuages de poussière, pendant que les bras se tordent en mille contorsions et que le gosier pousse ses notes les plus sauvages.

« Mes amis, leur cria Farraji, nous avons faim; donnez-nous un peu de farine, nous vous donnerons de la viande. »

Le calme se rétablit un instant, suivi bientôt d'un éclat de rire :

« Où allez-vous? Croyez-vous traverser ainsi le pays des Vouaoussi sans leur payer rançon? Vous venez faire la guerre?

— Nous ne faisons la guerre à personne, nous suivons la Louapoula.

— Mensonge! vous avez tué tous les habitants de Kisi (ce qu'on gagne, ô mon Dieu, à recevoir des coups sans les rendre) et vous allez porter secours à Msiri, notre ennemi, qui demeure de l'autre côté de la Louapoula. Vous n'êtes pas des gens de la côte, mais des Vungamuézi; regardez plutôt, firent-ils en s'approchant de Farraji [1]. » (Farraji, né dans l'Ouganda, avait effectivement les incisives supérieures arrachées.)

Tout fiers de cette découverte, les bandits recommencèrent leurs danses avec un entrain nouveau. A ce moment, l'un d'eux fit trois pas dans notre direction avec ce sourire cynique et gouailleur qu'ils prennent dans les grandes circonstances. Tranquillement il s'agenouilla, plus tranquillement encore il me coucha en joue de son long fusil.

D'un bond j'étais debout, le tenant au bout du mien. Je ne sais quel est le saint nègre qui l'a sauvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où j'appuyais sur la détente, il se produisit une telle bousculade que, plutôt que de tirer dans le tas, je relevai mon arme. Alors, des buissons où tous s'étaient éclipsés, s'éleva un hurlement immense, pendant que quelques malheureuses flèches venaient tomber près de nous. Convaincu maintenant que les indigènes n'avaient pas de poudre, je me retirai à l'extrémité d'une petite langue de sable d'où nous commandions tous les environs. Là nous attendîmes, en envoyant de temps à autre dans le buisson une balle perdue, quand les flèches étaient trop nombreuses.

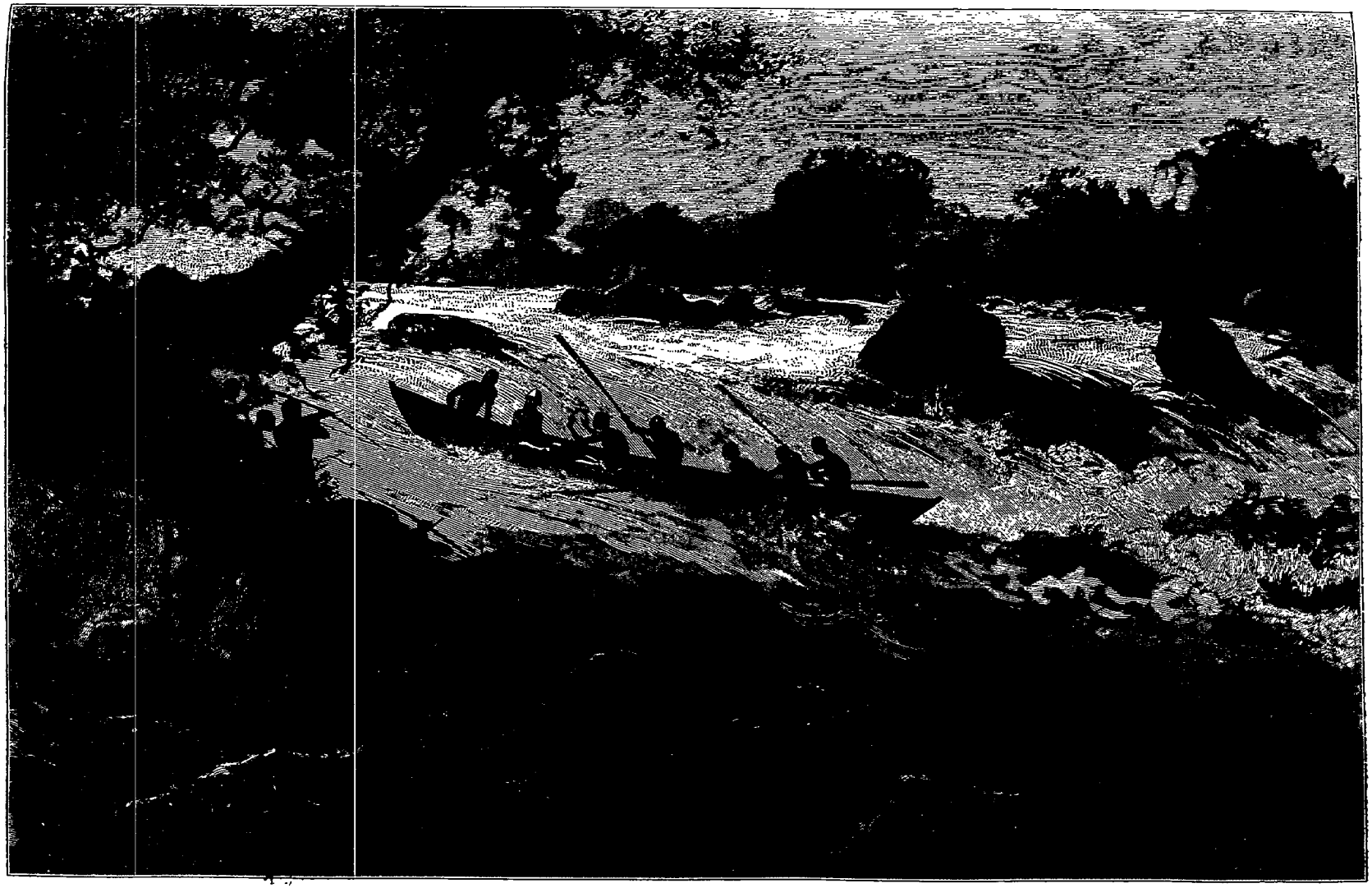
Vers le soir, un nouvel arrivant, qui semblait de quelque importance, nous interpella, de derrière un arbre.

« Je suis envoyé par Mirambo, me dit-il, pour te ramener mort ou vif : à toi de choisir. Livre-nous ton bateau (les indigènes croyaient mon bateau en métal malléable dont ils pourraient faire des balles), tes fusils et tout ton bagage : alors nous ferons l'échange de sang et nous te conduirons sain et sauf chez Mirambo. »

Je restai impassible; mais, à la nuit, la situation n'était plus tenable. Jusque-là mes hommes étaient restés silencieux, me traduisant de temps à autre les lambeaux de phrases qui venaient frapper leurs oreilles. Les indigènes avaient allumé de grands feux sur la rive; acculés aux rapides, ne pouvant plus traverser la

1. Msiri est un Vungamuézi, installé depuis quelques années au Katanga, avec un gros parti de Tabera qui, comme dans l'Unianembé, sont dans l'usage de s'arracher les incisives de la mâchoire supérieure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaqués dans les rapides.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière, nous n'avions pas même, hélas! une branche de bois mort.

« Moi, je suis las d'avoir peur », dit Saïdi en s'étendant sur le sable à côté de son fusil.

« La viande commence à sentir, et depuis huit jours nous n'avons pas un gramme de farine dans le ventre », ajouta Kamna.

« Maître, me dit carrément Farraji, ces indigènes ne sont pas des hommes. Nous ne sommes pas des femmes, nous n'avons pas peur de mourir, mais nous aimons que ce soit fait rondement. Ces sauvages vont nous tuer en détail; mieux vaut, demain matin, nous lancer avec le bateau et mourir d'un coup dans les cataractes. »

« Mes amis, leur répondis-je, vous parlez comme des enfants, et vous voulez mourir comme des femmes; peut-être avant peu vous estimerez-vous heureux d'être en vie au prix de quelques jours de souffrance. Nous n'avons plus rien à faire de cette rivière, il faut essayer de nous sauver par terre. Si nous devons succomber un jour, il sera toujours temps de le faire comme des hommes en vendant chèrement notre vie. »

Le lendemain, les indigènes se montrèrent moins bruyants : ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures, car nous sommes à deux heures de Kawendé, le village le plus voisin; puis la fraîcheur de la nuit, autant que l'exercice d'hier, avait jeté un froid sur leur enthousiasme. J'en profitai pour entrer aussitôt en pourparlers avec Kalambo, le mzagira qui avait péroré la veille et avec lequel je devais bientôt faire une longue connaissance. A dix heures il en était aux conditions suivantes :

« Je te dis encore que j'ai ordre de Mirambo de t'amener chez lui vivant, mais il faut que tu aban-

Couché en joue par un bandit (voy. p. 140).

donnes ton bateau. De plus tu nous donneras toutes tes étoffes, tant pour payer le prix du sang (nous avions blessé deux indigènes la veille) que pour faire un cadeau à notre chef. Enfin, tu dois nous céder tous tes fusils, qui te seront rendus à ton arrivée par Mirambo lui-même. Quant aux vivres, tu nous donneras de la viande, et nous te rendrons de la farine. »

J'acceptai toutes ces conditions, moins celle des fusils, mais les indigènes n'en voulaient pas démordre. Il fallait conclure vite cependant, nos estomacs criaient la faim, et j'avais hâte d'être aux prises avec ma nouvelle situation.

« Voilà, lui dis-je, mon bateau et tout ce que je puis te céder de mon bagage. Quant aux étoffes (il m'en restait fort peu) et aux fusils, je ne puis les remettre qu'à un chef. Allons donc au village, et là nous ferons chaouri (arrangement). »

Vers deux heures Kalambo accepta ma proposition. En quelques minutes mon bagage était bouclé en quatre charges, deux caisses, mon lit et ma cuisine, et je me mettais en route, escorté de quelques hommes, pendant que la foule en délire se ruait sur mon bateau. Elle ne le brisa pas cependant; le lendemain je le vis arriver au village tout d'une pièce et porté par deux cents bras triomphants!

Cette première marche devait avoir une grande influence sur ma destinée et changer pour un moment l'humeur gouailleuse et insolente de la population à mon égard. A moitié chemin nous croisâmes un troupeau de cobes; à 50 mètres je brisai les reins d'un gros mâle qui, par un hasard providentiel, resta mort sur le coup. En toute autre circonstance mes hommes eussent couru à la bête, mais je les arrêtai et je continuai tranquillement ma route.

« Retourne-toi, maître », me dit Hassani.

Tous les indigènes qui m'escortaient, frappés d'ahu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rissement, s'étaient arrêtés dans le sentier. Instinctivement ils s'étaient prosternés le front à terre, puis se mirent à danser en se serrant les mains, à s'entrecroiser les bras et à s'embrasser, puis enfin, s'élançant vers moi, ils vinrent s'agenouiller à mes pieds. J'aurais franchement ri si j'avais eu le cœur à la gaieté.

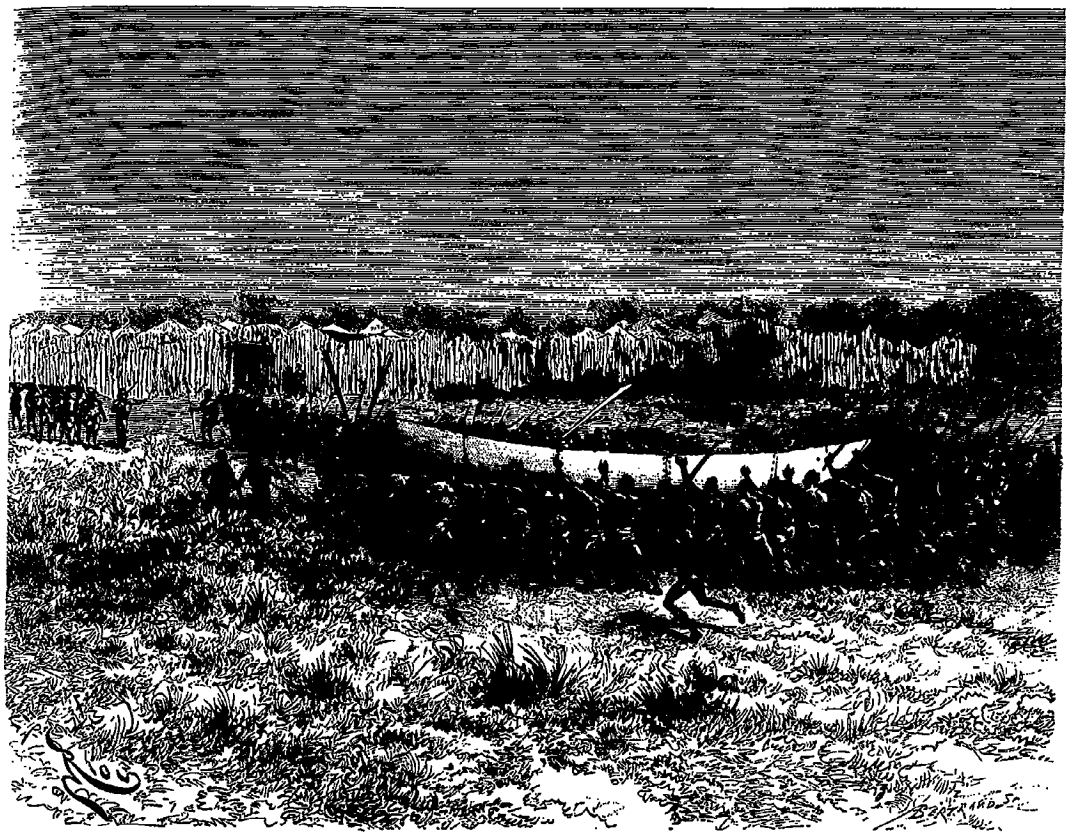
Quelques minutes plus tard, la foule, attirée par les coups de fusil, arrivait de la rivière l'arc bandé; mais, mise au courant de la distance prodigieuse à laquelle j'avais tué l'animal (800 mètres au moins, disait-on aux nouveaux venus), elle ne tarda pas à s'enthousiasmer aussi. Mon entrée au Kawendé fut un véritable triomphe. Il fut, hélas! de courte durée.

Dès mon arrivée eut lieu en plein air une grande conférence. Je m'aperçus bien vite que le chef qu'on me présentait n'avait rien de commun avec Mirambo.

« Voilà, lui dis-je, toutes mes étoffes, comme nous en sommes convenus; quant à mes fusils, tu ne les auras qu'avec nos têtes. »

Il y eut un moment de confusion, puis le tumulte s'apaisa plus tôt que je ne l'aurais cru.

« Mirambo, me répondit le chef, n'a pas de mauvaises intentions contre toi; seulement il veut te voir et



Arrivée du bateau à Kawendé.

l'empêcher d'aller porter secours à notre ennemi de l'autre côté de la Louapoula. Il veut, de plus, se servir de toi pour faire porter son ivoire à la côte, car, depuis la guerre avec le sultan du Katanga, les Portugais ne reviennent plus chez nous. Mirambo demeure à trois jours de marche vers le nord. Dans trois jours tu pourras te mettre en route pour l'aller rejoindre avec une grande caravane que je te donnerai comme escorte. Quant à fuir, n'y songe pas; au premier essai nous te déclarons la guerre en masse.

— Vous êtes les plus forts, répondis-je : je reste donc votre prisonnier, mais je vous préviens qu'au premier mauvais traitement nous prendrons nos fusils et nous défendrons, les armes à la main, tout animal que nous aurons tué et contre lequel vous ne voudrez pas nous donner un peu de farine. »

Comme la conférence se terminait, le bruit se répandit que tout ou partie de mes étoffes venait d'être volée par un chef voisin, et tout le monde courut aux armes, nous laissant ainsi un moment de répit. La guerre dura trois jours. Dans une première attaque d'un village peu éloigné, deux hommes furent tués : le lendemain, notre camp fut assailli, et il y eut encore trois ou quatre blessés.

Je fus obligé de passer dix jours à Kawendé. Le troisième jour, la foule, lasse de me regarder, était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rentrée dans ses foyers; il ne restait plus dans ce grand village que les cinquante hommes commandés par Kalambo et préposés à ma garde. J'eus le loisir, pendant ce calme forcé succédant brusquement à l'entraînement du voyage, de faire bien des réflexions, et elles étaient amères. Que devenaient mes projets? et mes hommes?. . et moi-même?... qu'allions-nous devenir?

5 août. — Hier soir, Mandameu-Babaïdi, à la tombée de la nuit, a fait une grande invocation à la Lune :

« Oh ! Lune, toi qu'on fête aujourd'hui à Zanzibar à coups de fusil, ramène-nous à notre île bien-aimée, ramène le Msungu au consul de France »..., etc.

Hassani tue un élan; Kalambo nous donne encore une petite corbeille de farine. Il prétend qu'il attend, pour se mettre en route, de nouveaux ordres de Mirambo, mais en réalité il profite de nous pour se gorger de viande. Il y a au village deux moutons superbes, les premiers que je vois depuis Kétimkuru. Les pigeons sont énormes; évidemment ce village, aujourd'hui abandonné, était autrefois florissant.

6 août. — Hassani tue un oryx bâtard de la grandeur d'un âne d'Europe. Kalambo afirme qu'il n'a plus de farine à nous donner.

Nous avions de la viande séchée pour attendre quelques jours. J'ai demandé ce matin à aller voir les cataractes de Mombottouta qu'on entend rugir la nuit, bien que nous en soyons à 5 kilomètres; on me répond par un refus, et les hommes qui accompagnent Hassani à la chasse lui défendent d'aller de ce côté.

Nous couchons tous ensemble en plein air autour d'un très petit feu, malgré le froid très vif : j'ai peur que les indigènes n'incendient la hutte si nous nous y enfermons.

7 août. — J'ai encore permis à Hassani d'aller à la chasse, mais c'est la dernière fois. Il a tué deux antilopes de roseaux. Nous n'avons plus que cent cinquante cartouches! il y a beaucoup de vivres au village, les habitants étant très peu nombreux et les Vouaoussi ayant abandonné le village sans récolter les champs. Malgré tout, je ne puis plus trouver de farine.

Je surprends à la tombée de la nuit une femme qui venait détacher de l'argile plaquée contre une hutte pour la manger. Cette terre, douce et couleur café au lait, a le goût du biscuit quand elle se brise sous la dent, fond un peu dans la bouche, mais se refuse absolument à passer dans mon gosier.

8 août. — Kalambo veut me chercher noise : il paraîtrait que quelques indigènes d'un village voisin, qui avaient trouvé dans le sac de mes effets des balles explosibles, se sont amusés à les faire fondre. L'une d'elles a éclaté en blessant deux individus.

Kalambo.

Mon bateau est à la porte du village; j'ai démonté et dispersé les écrous pour empêcher les indigènes de s'en servir. Ils ont essayé de l'entamer avec leurs lances, mais sans y réussir; Kalambo, sur les ordres de Mirambo, le protège de la foule, mais sans grand succès.

9 août. — Privé de viande, Kalambo se décide à partir; les femmes commencent leurs préparatifs.

J'ai promis à Kalambo que, quand viendrait le jour de la bagarre, ma première balle serait pour lui : maintenant, quand il a de vilains tours à me jouer, il dépêche ses hommes, au lieu de venir lui-même.

Mirambo jouit d'une autorité considérable auprès de ces bandits : ce doit être un homme intelligent.

10 août. — Les préparatifs continuent et, à en juger par leur importance, nous allons loin vers le nord. Est-ce que nous nous rapprocherions assez de Gazembé pour que je puisse espérer de revoir un jour ma caravane?

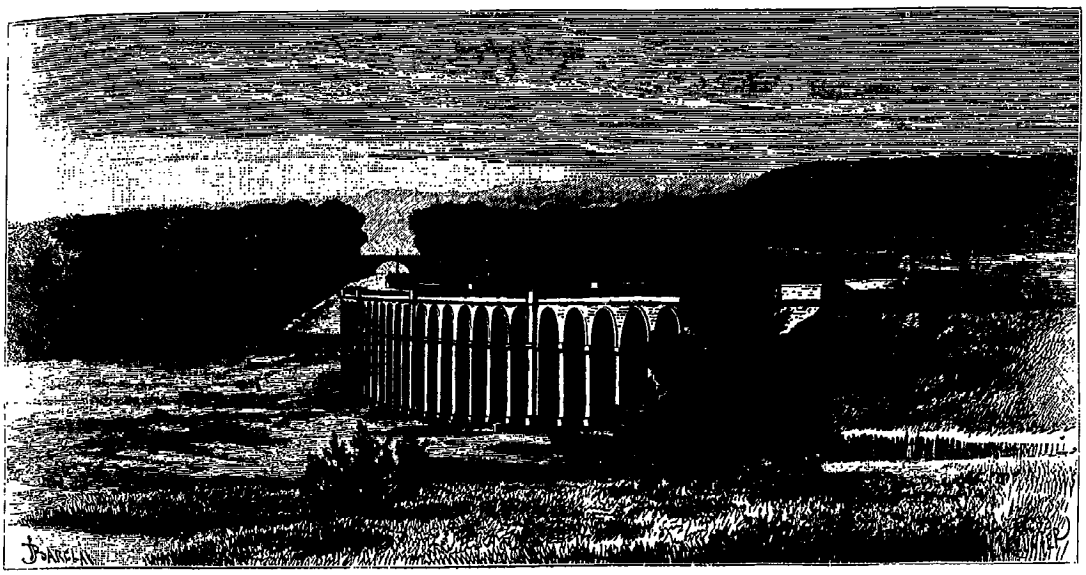
Plus de tabac, plus de farine, rien que cette viande desséchée qui me soulève le cœur.

Enfin, nous partirons demain !

Victor Giraud.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Viaduc du chemin de fer à Dannemarie. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XLVII

Région du Sundgau.

A moitié chemin de Mulhouse à Belfort, un quart d'heure avant de traverser le viaduc de Dannemarie, vous voyez Altkirch, le chef-lieu du Sundgau, perché sur une colline au sud de la voie ferrée. Le clocher de l'église pointe sa flèche dans le ciel au sommet de la colline, dont la petite ville couvre les versants. Entre cette colline et la station du chemin de fer, élevée, elle aussi, au-dessus du fond de la vallée de l'Ill, passent cette rivière et la route de France. Paisible et modérée en temps ordinaire, l'Ill doit subir de fortes crues, à en juger par la largeur de son lit et l'ouverture de ses ponts. Sur les terrains en pente, exposés au midi, en face de la ville, se chauffent encore quelques vignes. Ce sont à peu près les dernières du côté de la trouée de Belfort, dont le climat plus âpre exige d'autres cultures. Tout le bassin supérieur de l'Ill, y compris la vallée de la Largue, dont les eaux se déversent dans l'Ill à l'aval d'Altkirch, constitue une région ondulée, formée de collines et de plateaux. C'est le haut Sundgau, pays éminemment agricole, presque sans industrie manufacturière.

Le Sundgau embrassait autrefois, comme division administrative, toute la Haute-Alsace, l'ancien département du Haut-Rhin. Son nom signifie le Pays du sud, ainsi désigné en opposition avec le Nordgau, situé au nord dans la Basse-Alsace et séparé de lui par le Landgraben, ou fossé provincial, limite actuelle de nos deux départements du Rhin, entre Saint-Hippolyte et Markolsheim. Un cartulaire de Munster mentionne déjà le comté de Sundgau en 899 : *in pago Helisacensi et in parte ipsius pagi qui vocatur Sundgaui.* Plus tard ce nom s'est restreint à la contrée au sud de la Thur, dont Altkirch occupe à peu près le centre. Aujourd'hui on l'applique plus particulièrement au cercle administratif d'Altkirch, qui comprend les quatre cantons d'Altkirch, de Dannemarie, de Hirsingen et de Ferrette, peuplés ensemble de 53 480 habitants lors du dernier recensement du 1er décembre 1880. Ainsi compris, limité aux vallées hautes de l'Ill et de la Largue, le Sundgau alsacien se présente comme une région géographique avec son caractère propre, bien distinct, comme la Hart du Rhin ou le Ried au nord de Colmar. Sa population, répartie entre cent seize communes, dont trois seulement comptent plus de

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

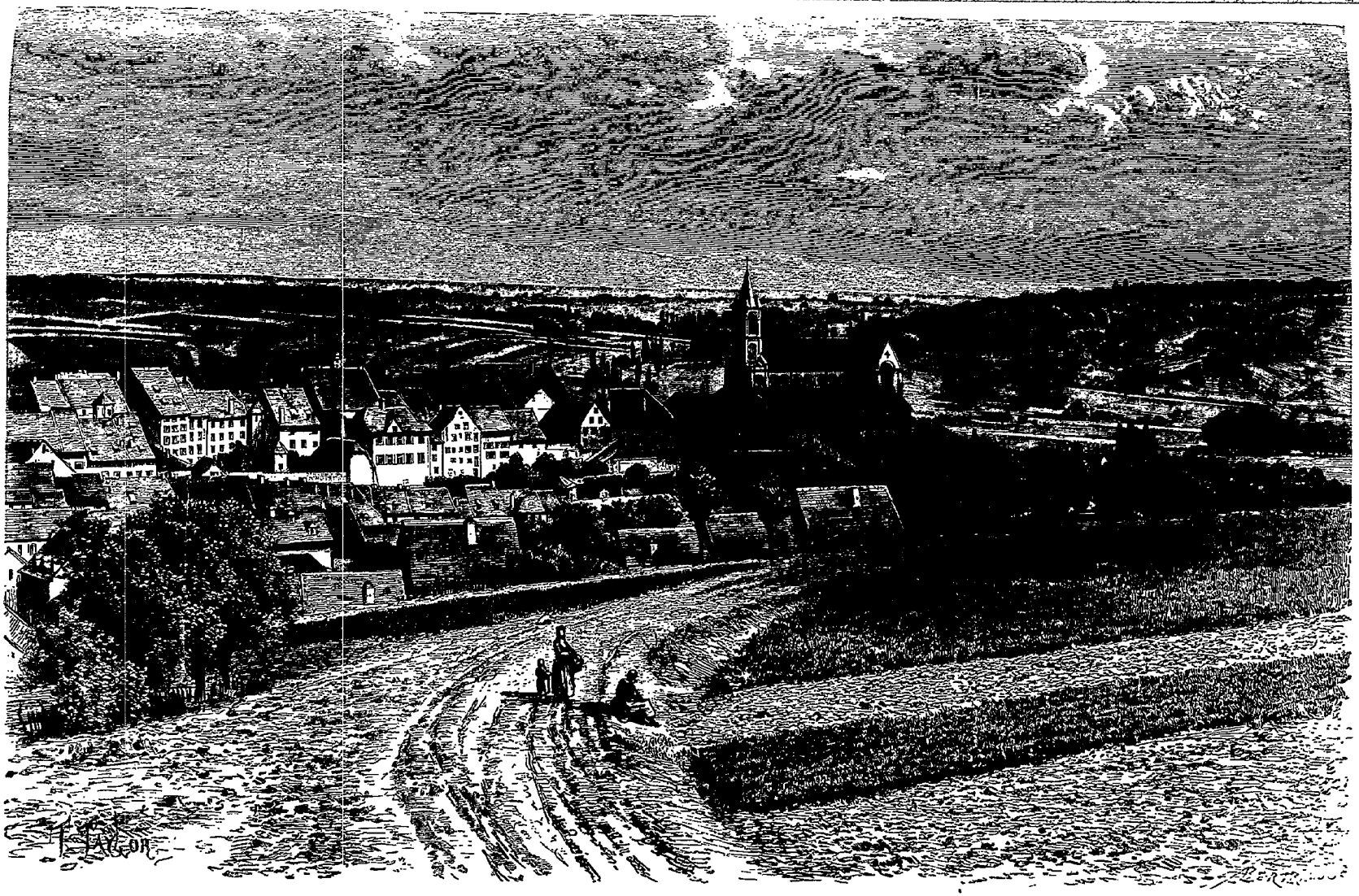
1000 habitants, se rapproche, par le type et par son langage plus dur, des Suisses allemands des cantons limitrophes de Berne, de Soleure et de Bâle. Triboques et Burgondes s'y sont rencontrés lors des invasions germaniques avec les Rauraques de race celtique établis plus anciennement dans le Jura. En ce qui concerne le nom de Sundgau, traduit en français par Pays du sud, Schœpflin rappelle que les Francs employaient le mot *Sund* pour désigner le sud; la Bavière a eu aussi son Sundgau et son Nordgau, divisés ou séparés l'un de l'autre par le Danube. Le Nordgau bavarois continue à exister, tandis que chez nous ce nom, appliqué à l'Alsace inférieure pendant l'époque carolingienne, n'est plus employé.

Altkirch date de loin, quoique ses constructions encore debout aient un aspect moderne. Mentionné une première fois dans un acte de donation du comte Théodoric de Montbéliard, en l'année 1102, la localité se trouve désignée déjà sous la dénomination d'Altikirch, la « Vieille Église ». Un château fort, célèbre par sa tour, la plus haute de l'Alsace, s'élevait à côté de l'église ancienne, construit lui-même au milieu du onzième siècle. Le château et l'église ont été plusieurs fois démolis et agrandis, ainsi que les fortifications de la bourgade établie à leur abri. Vous voyez encore, à l'ouest et au nord, des restes de l'ancien mur d'enceinte, consistant en une tour et une porte gothique. L'église actuelle, construite de 1845 à 1850, occupe une terrasse sur l'emplacement de l'ancien château. C'est un édifice de style roman, élevé sur un plan en forme de croix latine. Simple et gracieuse, la façade présente un système de contreforts montant jusqu'au dernier étage de la tour, sous lequel une fenêtre-cheminée surmonte la grande rosace à la hauteur des galeries. Cette fenêtre se reproduit dans les deux pignons du transept, avec une série de fenêtres plus petites, couronnées de rosaces. Des deux côtés de la grande nef, les pénétrations de la voûte s'éclairent par un rang de huit rosaces semblables, qui reparaissent dans l'abside. A l'intérieur, un double rang de huit colonnes à riches chapiteaux sépare la nef des bas côtés. Des arcs-doubleaux, surmontés d'une frise qui règne dans le pourtour entier, relient les colonnes entre elles. Au-dessus, pour supporter la retombée des voûtes, s'élèvent des colonnettes engagées dans les murs et rattachées aux pilastres qui soutiennent les arcatures des rosaces. Restent à ajouter des vitraux coloriés pour compléter le monument et pour donner à l'intérieur de l'église le charme du clair-obscur, si favorable au recueillement religieux.

Aucun autre édifice religieux de l'Alsace n'est mieux placé que cette église d'Altkirch, sur sa colline aux versants si rapides que le chemin qui y monte, à travers la ville, doit décrire de nombreux lacets. Pendant l'été, des plantations d'arbres et de fleurs entourent ses murs d'une guirlande de fraîche verdure. A la place de l'ancienne église, devant la maison commune, s'élève maintenant une jolie fontaine gothique, exécutée d'après les plans de M. Goutzwiller, le premier maître de dessin du peintre Henner. Quelques maisons gothiques, disséminées parmi les maisons modernes de la ville, méritent aussi l'attention. Du côté opposé à la route qui conduit dans la vallée haute de l'Ill, Altkirch domine le paisible vallon de Saint-Morand, où l'hospice municipal a été installé dans un ancien prieuré. On y reçoit les enfants abandonnés du Sundgau. Autrefois il y avait une chapelle dédiée à saint Christophe, considérée comme le berceau de la ville d'après certaines traditions. Ce qui paraît sûr, c'est que la localité a été visitée au milieu du onzième siècle par saint Hugues, abbé de Cluny. Un collège de chanoines, dont la vie déréglée faisait scandale, occupait à cette époque le couvent. Frédéric Ier, comte de Montbéliard et chef de la maison de Ferrette, par un acte du 3 juillet 1105, avec le consentement des anciens chanoines, donna la chapelle de Saint-Christophe à saint Hugues. Celui-ci y établit une colonie de bénédictins de Cluny sous la direction d'un prieur. Ignorant la langue allemande, les nouveaux religieux ne pouvaient rendre au pays de grands services. Afin que leur action fût plus efficace, l'abbé de Cluny adjoignit à ses bénédictins français un moine allemand, Morand, entré dans l'ordre et dont les prédications avaient eu du retentissement, mort le 3 juin 1115 en odeur de sainteté, après avoir édifié le Sundgau par ses miracles et ses vertus évangéliques.

Honoré comme patron du pays, après en avoir été l'apôtre, saint Morand a laissé son nom au prieuré d'Altkirch, aujourd'hui converti en hospice. Son tombeau placé dans l'église continue à être un lieu de pèlerinage très fréquenté. La chambre où la tradition populaire le fait mourir est décorée de fresques qui représentent la béatification du saint et ses principaux miracles. A en croire les documents écrits, souvent en désaccord avec la tradition orale, l'ancienne église de Saint-Morand a été détruite en 1444, pour être rebâtie par le prieur Martin Granter. Pendant la guerre des paysans, en 1525, le prieuré fut aussi saccagé, au point de nécessiter une reconstruction. Dans l'état actuel, le clocher gothique à double étage et la sacristie, avec sa voûte en croix, dont les nervures reposent sur des consoles, paraissent remonter au quatorzième siècle, tandis que l'église est moderne, malgré les pierres tombales du parvis. Le sarcophage de saint Morand est en grès, avec sa statue couchée de l'époque gothique, quoique les arcades en plein cintre du tombeau expriment un caractère roman. Un haut relief encastré dans le mur du sud représente le Christ assis sur un trône, entre les apôtres Pierre et Paul, l'un portant dans la main la clef symbolique, l'autre la tête entourée d'un nimbe. Ce nimbe, dans le style grec, est richement orné, comme celui du Sauveur : celui de saint Pierre a dû être abattu. Jésus a la chevelure tombante, la barbe courte. Il appuie la main gauche sur un livre ouvert, et de la main droite levée il donne la bénédiction. Son trône est un faldistoire, dont un des montants se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Altkirch. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

termine en tête d'homme ou d'animal. On observe cette forme des faldistoires sur les sceaux des rois et des évêques francs à partir du douzième siècle, époque à laquelle les sculptures de Saint-Morand peuvent être rapportées, quoique le travail en soit un peu trop grossier pour cette époque.

Longtemps l'histoire d'Altkirch se confond avec celle des comtes de Ferrette et des archiducs d'Autriche leurs héritiers. Ceux-ci en firent le chef-lieu d'une seigneurie particulière, donnée successivement aux comtes de Sultze, aux Fugger, à la famille de Betz, au cardinal Mazarin, après la conquête de Louis XIV. Les compagnies anglaises sous Enguerrand de Coucy, la guerre des Armagnacs, la révolte des paysans, les Balois à plusieurs reprises, les Suédois et les Impériaux pendant la guerre de Trente Ans firent beaucoup souffrir la petite ville avant sa réunion à la France par suite du traité de Westphalie. En 1529 l'évêque de Bâle, dont la juridiction ecclésiastique s'est étendue à toute la Haute-Alsace jusqu'à la Révolution de 1789, transféra pour quelque temps à Altkirch son consistoire. Un de ses prédécesseurs, Henri de Thoun, a été enfermé au château du lieu, trois siècles auparavant, en 1232, par ordre du comte Frédéric II, qui exigea du prélat comme rançon la cession de ses droits seigneuriaux sur certaines terres. Mal en prit pour cela au comte de Ferrette, seigneur d'Altkirch, contre lequel l'évêque, rendu à la liberté, porta plainte au landgrave Albert de Habsbourg. Une sentence rendue à Meyenheim, où les landgraves de la Haute-Alsace tenaient alors cour de justice, obligea Frédéric II à réparer le tort fait à Henri de Thoun et le condamna à subir la peine du Harnescar, pour avoir porté la main sur la personne sacrée d'un prince de l'Église.

Cette sentence et son exécution sont restées fameuses dans les fastes judiciaires de l'Alsace pendant le moyen âge. La peine du Harnescar, réservée aux hommes de haute lignée coupables de méfaits violents, obligeait le condamné à traverser la ville désignée pour l'exécution avec un harnais sur les épaules. Frédéric de Ferrette dut subir sa peine à Bâle, avec tous ses hommes d'armes et ses serviteurs, en portant le joug depuis la porte Saint-Paul jusqu'à la cathédrale. Toute la population, accourue pour ce spectacle, vit arriver ainsi le fier gentilhomme devant le grand portail de la cathédrale. Après s'être agenouillé et avoir récité une prière, le comte dut aller trouver l'évêque à sa résidence, se prosterner devant lui, implorer son pardon. Non seulement il lui fallut faire abandon à l'église de Bâle des terres enlevées à l'évêque, mais il dut jurer sur les saintes reliques que dans le délai d'un an cette convention serait ratifiée par son fils Louis, avec lequel il était alors en dissentiment. Ce n'est pas tout encore. Pour obtenir l'absolution, les habitants d'Altkirch, entraînés dans la solidarité du crime de leur seigneur et déclarés ses complices, furent obligés de se rendre en procession à Bâle. En signe d'humilité, les hommes reçurent l'ordre de se raser la tête et de déposer leurs habits aux portes de la ville, pour se revêtir de la haire des pénitents. Devant la cathédrale tous se prosternèrent, afin de recevoir la pénitence que leur imposa le doyen du chapitre. Seules la comtesse et ses dames d'honneur furent dispensées de participer à cette démarche expiatoire en personne, quitte à envoyer un délégué chargé de porter une offrande en leur nom à l'église.

Chef-lieu de bailliage après sa réunion à la France, Altkirch devint, au moment de l'organisation départementale, chef-lieu d'arrondissement et siège d'un tribunal civil de première instance. Plus tard le tribunal et la sous-préfecture ont été transférés à Mulhouse. Depuis l'annexion allemande, la sous-préfecture est revenue au centre du Sundgau sous le titre nouveau de Kreisdirektion ou de direction de cercle. Un Kreisdirektor dispose de la plupart des attributions d'un préfet français. En 1789 la population de la petite ville était de 1 586 habitants, de 2 306 en 1811, de 3 198 en 1870 et de 3 100 au moment de notre visite en 1886. Comme voyageur, nous nommerons parmi ses citoyens l'ingénieur des mines Xavier Hommaire de Hell, mort à Ispahan, en Perse, le 29 août 1848, bien connu par ses ouvrages sur les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée, la Turquie et la Perse. L'industrie la plus remarquable de la localité est la fabrication de tuiles, d'une espèce particulière, portée à une perfection avancée par la famille Gilardoni et dont l'emploi s'est étendu bien au delà des frontières de l'Alsace. Chaque année, à dates fixes, il y a plusieurs grandes foires de bestiaux très fréquentées.

XLVIII

La vallée haute de l'Ill.

En sortant d'Altkirch pour remonter la vallée supérieure de l'Ill, vous voyez la rivière décrire un arc dans la direction de Carspach, au pied des collines boisées à leur sommet. Un tissage de coton est mis en mouvement par le cours d'eau à l'entrée de la vallée, qui s'ouvre dans le plateau du Sundgau sous forme de large gouttière. Le lit de l'Ill jusqu'à Werentzhausen, celui du Thalbach à partir de Tagsdorf, et celui de la Largue depuis Manspach, tous trois, évidés et creusés dans les dépôts d'alluvion ancienne, courent à peu près parallèlement avant de réunir leurs eaux. Leur direction va du sud-est au nord-ouest, comme le talus des collines faisant face au Rhin entre Rixheim et Hegenheim du côté de la Hart. Ces collines sont formées de lehm, à part les amas de gravier qui apparaissent aussi à la surface sur de moindres étendues. Dans son ensemble, le plateau du Sundgau présente la disposition d'un plan incliné du sud au nord. Au nord de Ferrette, ses points culminants oscillent entre 400 et 500 mètres d'altitude. Par contre, les premiers gradins du Jura s'élèvent au-dessus de cette hauteur à partir de Ferrette, de manière à atteindre encore le maximum de 817 mètres sur le terri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire alsacien, au Glassberg. Suivant toute probabilité, le diluvium rhénan, les alluvions anciennes du Rhin, lehm ou gravier, qui arrivent à l'altitude d'environ 500 mètres dans le sud du plateau, ont subi depuis leur dépôt un mouvement d'exhaustion. Le lit de l'Ill, celui de la Largue et celui du Thalbach résultent d'érosions progressives dans des plis à peu près parallèles, comme autant de sillons, dus à des mouvements du sol, quoique les arêtes qui séparent les vallées ne soient pas fortement accentuées et que leurs versants à pente douce ne présentent pas de saillie vigoureuse. Le fait de l'élévation graduelle du clocher de Galfingen derrière les collines de Bernwiller, en un point où il n'était pas visible il y a cinquante ans, semble indiquer que ces mouvements du sol continuent encore. La terre, que nous croyons ferme, ne reste pas en repos.

Près de sa source, à Winckel, l'Ill se trouve à 527 mètres au-dessus de la mer, à 420 mètres sur le point où la rivière reparaît au jour derrière Ligsdorf, à 258 mètres, près d'Illfurth, au confluent de la Largue. Ces cotes, comparées et mises en regard des altitudes des collines, vous donnent une idée du relief de la contrée. A vrai dire, le bassin de l'Ill n'a le caractère d'une vraie vallée, dominée et formée par des montagnes, que dans le voisinage immédiat de ses sources, autour de Ligsdorf et de Winckel. Encore les montagnes de l'Ill restent-elles bien inférieures à celles des affluents vosgiens de la rivière. Vue du pont de Hirtzbach, où nous nous arrêtons un moment, la vallée apparaît ouverte largement. La fabrique et le village de Carspach semblent fermer le débouché vers la plaine. Hirtzbach, le village et sa nouvelle église, avec le château des barons de Reinach, occupe une jolie situation sur la rive gauche de la rivière, dans un fond de prairies, au penchant de collines à pente douce, boisées vers le haut dans la direction de Largitzen. Retenue dans un lit étroit, l'Ill passe ici entre des berges presque verticales, gazonnées, plantées de saules. Un pont en fer, reposant au milieu sur une pile en pierre de taille, livre passage à la route. Sous son tablier, l'eau murmure par-dessus le gravier en s'écoulant lentement par le temps sec, mais toujours prête à se précipiter avec violence quand les pluies la gonflent. Des bouquets d'arbres, d'un effet gracieux, animent le paysage, partout où le regard se porte. Ce sont des peupliers et des ormes par groupes épars, des lignes de saules le long des fossés, une allée de sapins de la plus belle venue derrière le château et dans le parc voisin.

Le site de Hirtzbach, sans être grandiose, charme par son caractère agreste et riant. Des prairies dans le fond irrigable, des labours sur les pentes, des bois par-dessus les hauteurs, voilà à peu près les éléments communs aux paysages de la vallée de l'Ill, paysages variés, malgré la simplicité de leur composition, sous l'effet du groupement changeant des bois, des champs, des près. Autant que la campagne, les villages de la région présentent entre eux un air de ressemblance, sans aller à la monotonie ou à l'uniformité. Leurs maisons, la plupart en torchis, à défaut de bonnes pierres à bâtir, s'alignent le long de la route qui sert de rue, avec le pignon tourné sur le devant, les étables et le verger en arrière. Le torchis, mortier fait avec de la terre franche, corroyée avec de la paille et du foin haché, quelquefois avec de la chaux, de l'argile et de la bourre, soit comme garnissage des cloisons, soit pour enduits, est un mauvais élément pour les constructions. Il subit trop les influences de l'atmosphère, se dessèche, s'écaille, tombe en poussière. Aussi nos paysans du Sundgau l'emploient seulement faute de mieux, sans recourir au pisé fait avec de la terre comprimée sur place pour donner plus de dureté aux murs. La charpente tranche d'ailleurs sur la façade et le pignon revêtus d'un crépissage blanc. Par-ci par-là un enseigne pendue au-dessus de la porte, ou un simple sapineau fixé en place de l'enseigne, indique une auberge, propriété d'un gros bonnet de l'endroit. Dans le local de la maison commune, celle-là ordinairement construite en pierre, se trouvent les écoles. Tout près, l'église avec son clocher et le cimetière, le champ du repos et la maison de Dieu à côté l'un de l'autre. Quand l'angélus sonne à midi ou le soir, les passants se découvrent la tête et récitent une prière, fidèles à l'usage pieux transmis des temps anciens.

Paysanne du Sundgau (voy. p. 160). — Gravure de Thiriat, d'après une peinture de Henner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Impossible de passer à Hirtzbach sans une visite au château, où le baron Hesso de Reinach, président de notre conseil général de la Haute-Alsace et notre collègue à la Diète provinciale, nous offre sa cordiale hospitalité. Le château, avec ses bâtiments ruraux et son grand parc, s'adosse au pied des collines, derrière l'église. Remontant à un millier d'années, la famille de Reinach est une des plus anciennes du pays, restée fortement attachée au sol malgré les vicissitudes changeantes de la politique. Dès l'année 920 nous trouvons un Hesso de Reinach, chanoine à Béro-Munster, qui mourut en odeur de sainteté. Un autre Hesso est cité par Iselin parmi les chevaliers qui accompagnèrent à la seconde croisade l'empereur d'Allemagne Conrad III, tandis que les chroniques suisses contemporaines citent un Rodolphe de Reinach, distingué par sa vaillance au siège de Tyr, sous les murs de Ptolémaïs et à la défaite du sultan Saladin. A la bataille de Sempach, en 1386, on vit combattre dix-neuf membres de la famille dans les rangs autrichiens : dix-huit d'entre eux payèrent de la vie leur bravoure. Plus tard, après la réunion de l'Alsace à la France, Louis XIV, passant un jour en revue, avec Mme de Maintenon, son régiment d'Alsace, commandé par le colonel Humbert de Reinach, plus tard maréchal de camp et mort en Catalogne des suites d'un coup de mousqueton, s'écria : « Madame, voyez ici Mons de Reinach. Sa famille me fournit plus d'officiers gentilshommes que toute la Basse-Bretagne, qui est pourtant une de mes plus grandes provinces ».

En sortant de Hirtzbach, que nous laissons sur la droite pour remonter la vallée de l'Ill, dans la direction de Ferrette, viennent successivement, le long de la route, Hirsingen, Bettendorf, Henflingen, Grenzingen, Oberdorf, Waldighofen, Ropentzwiller, Durmenach, Werentzhausen. Hirsingen est le plus gros de ces villages, en sa qualité de chef-lieu d'un canton qui ne compte pas moins de 25 communes pour une population de 12 370 habitants. A partir de Werentzhausen la rivière décrit un grand coude vers l'ouest du côté de ses sources, à Ligsdorf et à Winckel, tandis qu'une route plus directe se dirige sur Ferrette. Toutes ces localités se ressemblent plus ou moins, habitées presque exclusivement par des cultivateurs. Durmenach seulement présente une population plus mélangée et nous rappelle des événements dont tous les habitants du Sundgau conservent le souvenir vivace.

Regardez bien sur la place, devant la fontaine publique et sous la porte des maisons d'apparence plus aisée ces groupes d'hommes à barbe et aux cheveux noirs ou roux, au front fuyant, au nez crochu, à l'œil vif! Au premier signalement vous reconnaissez le type sémite des israélites, qui comptent pour un bon tiers dans la population de l'endroit. Marchands de biens et de bestiaux, ou simples brocanteurs, les juifs se trouvent mêlés à toutes les transactions des paysans. Qu'il s'agisse d'un immeuble à acheter, d'une vache à vendre ou d'une fille à établir par mariage, l'entremetteur israélite devient un intermédiaire obligé pour les familles chrétiennes. Par le fait que ces agents d'affaires détiennent des hypothèques sur la plupart des champs en cultures et des bâtiments inscrits au rôle des contributions, leurs débiteurs nourrissent à leur égard une haine cordiale, qui, pour être contenue en temps ordinaire, ne se manifeste pas moins à certains moments par de violents éclats. A l'occasion des événements de février 1848 notamment, la nouvelle des émeutes survenues à Paris produisit dans le Sundgau une grande effervescence. De toutes parts les cultivateurs criaient de courir sus aux juifs accusés d'usure. Durmenach, comme centre israélite et résidence des familles les plus riches, est particulièrement menacé. Sur plusieurs points du territoire se produisent des attaques violentes contre les propriétés. Pris d'épouvante, les juifs de Durmenach expédient en Suisse leurs effets les plus précieux. Pendant que le maire de la commune, israélite lui-même, comme cinq membres du conseil municipal, organise la défense, les plus effrayés passent la frontière en abandonnant leurs maisons. Vainement la garde nationale est mise sur pied, avec la consigne de ne laisser pénétrer dans la commune aucun étranger. Cinq cents pillards arrivent résolus de mettre les propriétés juives à sac. Un coup de feu malheureux tue un paysan. Aussitôt une clameur terrible s'élève. Les juifs sont accusés de meurtre, et l'épouvante les gagne. Au lieu de se défendre, ils se sauvent dans la nuit du 28 au 29 février, le maire avec tous les autres, et peut-être plus vite qu'eux. Plus de garde nationale sur pied ni de police. Invoquant la République comme la liberté de tout faire, la populace des campagnes environnantes se rue sur les maisons de ses créanciers, démolit les toits, vide les caves, enlève les meubles. Il y a deux jours de pillage et d'orgie, de destruction et de désordre. Des troubles semblables ont éclaté dans les localités habitées par des israélites, à Hegenheim et à Bergheim entre autres. Sans l'intervention des troupes régulières envoyées par les autorités supérieures, l'émeute et la panique auraient gagné le pays entier. Tels sont les sentiments des paysans envers les israélites, que la moindre défaillance de la force publique aurait pour conséquence immédiate le renouvellement des scènes survenues à Hegenheim et à Durmenach après la révolution de 1848.

Les premiers gradins du Jura commencent à pointer au-dessus des collines de lehm après Werentzhausen et Fislis. Les bords de l'Ill ne prennent toutefois le caractère d'une vraie vallée que derrière Oltingen et Rœdersdorf. A Ligsdorf, pittoresque village, où la pierre remplace de nouveau le torchis dans la maçonnerie des maisons, cette vallée s'engage entre des montagnes dignes de ce nom. Mais, quand les montagnes s'élèvent et grandissent, les cours d'eau qui en sortent diminuent de volume en se ramifiant. Réduit à l'état de ruisseau, l'Ill tient derrière Ligsdorf dans un fossé encombré de roseaux et de joncs, au

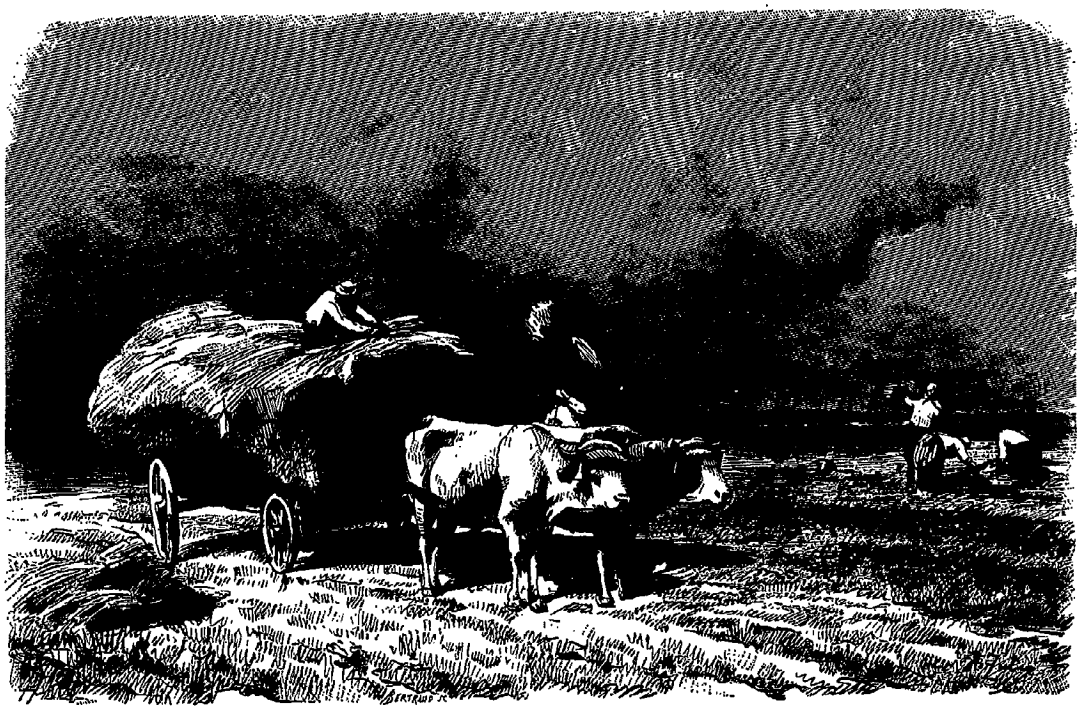
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pâturages à Winckel (voy. p. 152). — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu d'un fond de prairies. Nous y voyons un pêcheur prendre des truites à la ligne. Dans les prés, les paysans font actuellement leurs regains. Un propriétaire de la localité à qui je demande quel est le rendement de ces prés à l'hectare me répond : 3 500 à 4 000 kilogrammes de fourrage sec. Beaucoup d'arbres fruitiers bien chargés remplissent les vergers, et les maisons du village sont assez spacieuses. Par-ci par-là quelques rochers émergent du gazon. Plus haut vient la forêt. On voit le ruisseau jaillir du sol fissuré. Sa vraie source, la première, se trouve dans un verger à Winckel, un quart d'heure plus à l'est, vers 600 mètres d'altitude. En temps de basses eaux, le ruisseau coule souterrainement sur un parcours de 1 à 2 kilomètres. Un jaugeage, que j'ai fait le 28 septembre 1882, indiquait alors pour la source de Winckel un débit de 35 litres par seconde, soit plus de 2 mètres cubes par minute. Cette eau était alors très limpide, agréable au goût, légèrement gazeuse. Quand son débit augmente après de fortes pluies, une partie s'écoule dans le lit à ciel ouvert jusqu'à Ligsdorf. Ainsi le cours supérieur de l'Ill décrit une ligne courbe autour du massif de Ferrette, allant de l'ouest à l'est depuis Winckel jusqu'au delà de Rœdersdorf, pour croiser ensuite le méridien en diagonale d'Oltingen à Altkirch. La longueur de la rivière atteint 65 kilomètres pour le parcours à travers les collines du Sundgau entre les pâturages de Winckel et Mulhouse.

Devant Hirsingen, l'Ill reçoit l'affluent de Feldbach formé dans une vallée latérale et parallèle. Je l'ai suivi



Moissonneurs à Feldbach (voy. p. 156). — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

à pied pour une excursion à la héronnière de Bissel, dans la zone des étangs. Partout des cultures semblables et un même mode d'exploitation. Les blés donnent ici de meilleurs rendements que dans la Hart. Sur les pentes, les champs sont cultivés en dos d'âne, avec un large sillon sur les limites. Au lieu de chevaux, dans leurs terres fortes, les cultivateurs du Sundgau, mieux avisés que ceux de la plaine basse de l'Ill au-dessous de Mulhouse, emploient surtout des bœufs pour attelages. Ceux qui n'ont point de bœufs labourent avec des vaches. Lors du recensement du bétail fait en 1883, le cercle d'Altkirch n'avait pas plus de 3 438 chevaux, contre 3 818 bœufs, pour une superficie totale de 65 361 hectares, dont 31 053 de terres arables. Comparativement au département du Bas-Rhin, qui entretient seulement 8960 bœufs pour 205 445 hectares de labour, soit 23 hectares par tête, le cercle d'Altkirch compte 1 bœuf par 8 hectares, c'est-à-dire trois fois plus. Partout où les distances ne sont pas trop grandes, l'emploi des bœufs de labour présente un avantage en comparaison des services rendus par les chevaux, généralement trop mal nourris. Une autre particularité de l'agriculture du Sundgau, c'est la quantité d'arbres fruitiers plantés dans toute la région. Chaque ménage tient à avoir son verger à côté de la maison et fait pour l'hiver sa provision de pommes et de poires, conservées soit fraîches, soit séchées en quartiers.

Avant d'atteindre Feldbach et après Heimersdorf, apparaît une forêt de hêtres en haute futaie, derrière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Héronnière de Bissel (voy. p. 154). — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laquelle se cachent les étangs de Bissel. Un troupeau de moutons pâture dans les guérets, sous le chemin : à la lisière de la forêt, des chèvres. Pour découvrir la héronnière, il nous faut nous enfoncer dans la profondeur du bois, bien avant et loin des lieux fréquentés. Êtes-vous désireux d'observer les mœurs de ses habitants, des précautions extrêmes sont nécessaires. Aucun oiseau ne se laisse approcher plus difficilement que le héron cendré, l'espèce établie ici à demeure. Aucun aussi n'est plus craintif, plus défiant. De tous les Ardéidés, le héron cendré est le plus pourchassé, à cause de ses ravages dans les étangs. L'apparition d'un homme l'inquiète ; un coup de tonnerre le remplit de terreur. Par suite il recherche la solitude et vit dans une retraite complète, non sans former de petites colonies, où plusieurs familles apparentées vivent ensemble. Cachée dans la couronne des grands hêtres, la héronnière de Bissel ne compte pas moins de dix à quinze nids. Ces nids plats, larges de 1 mètre, sont formés grossièrement de branches sèches, de brindilles, de feuilles, de roseaux et de paille, avec des plumes et des poils dans l'excavation. Au-dessous, le sol et les arbres sont couverts d'excréments blancs : tout le feuillage en est détruit. A l'époque de l'incubation, des poissons putréfiés, tombés des nids, empoisonnent l'atmosphère. Chaque femelle pond trois ou quatre œufs verdâtres, à coquille épaisse et lisse. En sortant de la coquille, les jeunes sont hideux à voir. Très affamés, ils mangent beaucoup. Une partie des aliments, composés de poissons, que leur apportent les parents, tombe à terre et y pourrit. Quatre à cinq semaines après l'éclosion, les petits héronneaux apprennent à voler, et leur éducation se termine en quelques jours, assez vite pour être ensuite abandonnés à eux-mêmes. Quantité d'étangs à carpes étalent leur nappe paisible à la lisière de la forêt de Bissel. Leurs eaux peu profondes, bordées de joncs, de roseaux, d'herbes aquatiques, fournissent aux oiseaux pêcheurs une nourriture abondante. Quelques-uns de ces étangs, retirés à l'intérieur des bois, où les grands arbres se penchent comme pour se mirer dans leur onde paisible, charment par leur aspect mystérieux et évoquent le souvenir des elfes de nos traditions populaires.

Rien ne trouble le calme de ces retraites, ravissantes par le jeu de la lumière et des ombres à travers les massifs de feuillage frais sous le ciel bleu, autant que par la sérénité dont leur milieu vous pénètre. A les regarder, j'ai passé des heures et des heures, en flânant de l'un à l'autre, oubliant de tourner les feuillets du livre de M. Goutzwiller sur *le Comté de Ferrette*, que je voulais lire sur les lieux. Pour voir pêcher les vieux hérons, il faut rester en place, absolument sans bouger. Le moment propice est l'aube, alors que le jour naissant ne permet pas encore de distinguer un fil blanc d'un fil noir. Ce moment, l'oiseau pêcheur le choisit de préférence pour épier le poisson dans une quiétude parfaite. Immobile, perché sur une pierre, ou bien debout dans l'eau, sur ses longues jambes, avec le cou fléchi, le bec incliné, il attend sa proie au passage, prêtant une oreille attentive et défiante au moindre bruit. Vienne un poisson ou un reptile, une grenouille, une couleuvre, d'un coup rapide comme un éclair, l'échassier sournois saisit l'animal qu'il guette et l'engloutit dans son gésier. Les braconniers des bords de l'Ill prétendent que le héron sécrète une humeur dont l'odeur attire certains poissons à sa portée. Si ces poissons tardent à venir, pareil à Mahomet devant la montagne, l'oiseau va à leur recherche ; mais à pas lents, mesurés, silencieux, le regard attaché sur l'eau, s'enfonçant jusqu'à la hauteur des tarses. Regardez-les bien, pendant cette tournée autour de l'étang, allonger à tout moment leur cou comme un ressort qui se détend, enfoncer dans l'eau tantôt le bec seul, tantôt la tête entière. Chaque poisson pris est englouti aussitôt, retourné et disposé de manière à être avalé la tête la première. La proie se tient-elle à une plus grande profondeur, notre héron plonge de toute sa longueur le cou sous l'eau, et, pour maintenir son équilibre, il ouvre les ailes assez largement, de manière à amener leur partie antérieure au contact de la nappe. Quand le poisson ou les grenouilles manquent, ai-je besoin de l'ajouter, l'oiseau pêcheur se contente de mollusques, d'insectes aquatiques, de simples vers de terre, sans dédaigner non plus les petits rongeurs et les jeunes oiseaux.

Sédentaire en Alsace, autour des étangs du Sundgau, le long de l'Ill et sur les bords du Rhin, le héron cendré, *Ardea cinerea*, atteint plus de 1 mètre de hauteur et 2 mètres d'envergure avec les ailes déployées. Il a le front et le haut de la tête blancs, le cou blanchâtre, le dos gris cendré rayé de blanc, sous l'effet des longues plumes de cette partie du corps. Ses flancs, une raie allant de l'œil à l'occiput, trois plumes allongées qui forment l'aigrette, trois rangées de taches et les rémiges primaires sont noirs, tandis que les rémiges secondaires et les rectrices paraissent grises. L'œil, très vif, est de couleur jaune doré, les parties nues de la face d'un jaune vert, le bec jaune-paille, les tarses brun tirant sur le noir. Sa voix est un cri rauque, plus bref en cas d'avertissement pour prévenir d'un danger. Nous avons vu sur les bords de l'Ill jusqu'à trente individus de cette espèce debout en ligne droite.

XLIX

Ferrette et le Jura alsacien.

Par la conformation du terrain et par le mode d'exploitation, le cercle d'Altkirch rappelle la zone du territoire de Belfort située au pied des Vosges. A l'approche des montagnes du Jura, vers Ferrette, le paysage change également d'aspect. Mais ces montagnes du Jura ne ressemblent aux Vosges ni pour la structure et la composition du terrain, ni pour le relief extérieur. Tandis que la chaîne des Vosges présente un axe prin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cipal, d'où partent de grandes ramifications, appuyées sur des contreforts plus petits, de manière à rappeler dans son ensemble la disposition des nervures d'une feuille, les massifs du Jura sont soulevés sans ramifications ni contreforts. Ce système de montagnes est formé par un plexus de chaînes à peu près parallèles ou se rencontrant sous des angles très aigus. Chaque massif se pose isolément et détaché, quelquefois sur plusieurs lieues de longueur. Leur élévation augmente graduellement du nord au sud. Parfois les chaînons offrent des ruptures transversales, des cluses, comme entre Dirlingsdorf et Winckel, ou bien encore dans le massif appelé Hinter-dem-Berg, derrière Bouxwiller. Près de Neuneich, sur la frontière suisse, le Jura alsacien atteint 817 mètres d'altitude et 797 au-dessus de la ferme du Blochmont. En Suisse et en France, ses sommets montent bien plus haut, au point de dépasser 2000 mètres dans le Dauphiné et en Savoie, sur la lisière des Alpes, où le système alpin et le système jurassien se touchent. Sans entrer pour le moment dans des détails plus étendus sur la géologie de la contrée, nous constatons, au point de vue orographique, que vers le nord et l'ouest les massifs jurassiens constituent des plateaux plus ou moins accidentés, sil-

Abreuvoir à Vieux-Ferrette (voy. p. 156). — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

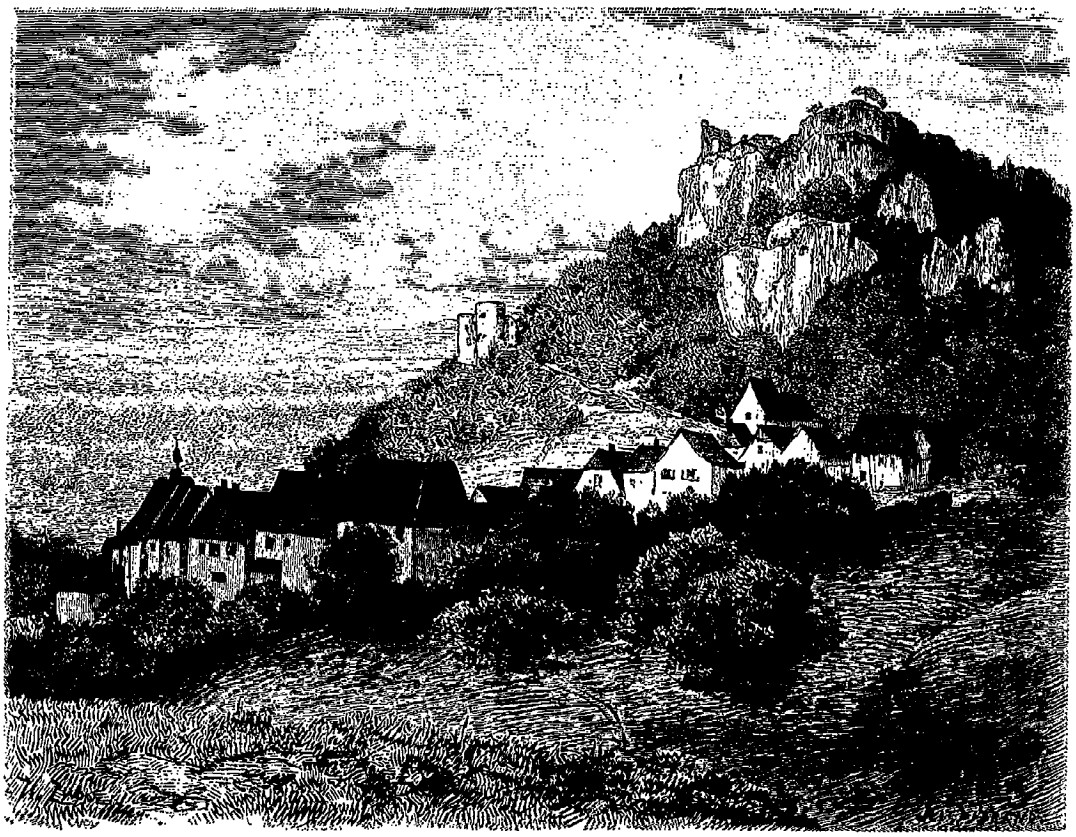
lonnés de déchirures plus ou moins profondes. Ces plateaux se composent ordinairement de couches à peu près horizontales, terminées par des escarpements pareils aux falaises du littoral de la Manche, tantôt accidentés et découpés de promontoires irréguliers, tantôt se soutenant en ligne droite sur un long parcours. Si jamais vous êtes allé de Salins à Bourg, vous avez vu la plus remarquable de ces falaises dominer la Bresse. Plus près de Ferrette nous avons celles qui dominent le Rhin de Klingnau à Bâle, vis-à-vis de la Forêt-Noire, celles de Villersexel à Belfort, vis-à-vis des Vosges.

Feldbach, que nous voyons au retour de la héronnière de Bissel, est encore à 6 kilomètres du premier gradin jurassien. Les carrières ouvertes dans le flanc des collines boisées, et les talus de la route montrent des galets en place du lehm. Ces galets sont assez gros, pas bien roulés. En 1144 le comte de Ferrette, Frédéric Ier, a fondé au village de Feldbach un couvent de religieuses bénédictines. L'église du couvent, aujourd'hui église paroissiale, servit de lieu de sépulture à sa famille. Plus tard des moines de l'ordre de Cluny, déjà établis à Saint-Morand d'Altkirch, remplacèrent les nonnes de Feldbach. Un prieur élu en l'année 1602 céda ensuite les biens du couvent à l'abbaye de Lucelle, moyennant une rente de 600 florins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église, de style roman, quoique très simple, et malgré des modifications multipliées dans le cours des siècles, est un des monuments les plus intéressants du Sundgau, la date de sa construction remontant à la charte de fondation. Elle formait à l'origine une basilique à trois nefs, avec autant d'absides en demi-cercle. L'abside principale est seule conservée aujourd'hui. Ses piliers en colonnes portent d'élégants chapiteaux, tous ornementés d'une manière différente. Plus d'inscriptions visibles sur les pierres tombales, encore nombreuses, plus d'accès au caveau funéraire des comtes et des comtesses de Ferrette. Les cendres des tombes violées ont été jetées au vent lors de la tourmente de 1793.

Comme le fond de la vallée se relève, les prés disparaissent derrière Feldbach, faute d'irrigation. Rien que des champs labourés sur le sol redevenu uni, et beaucoup d'arbres fruitiers de dimensions énormes. Ici du moins les labours n'empiètent pas sur le chemin, comme plus bas, entre Hirfzbach et Heimersdorf, où les propriétaires allongent ainsi leurs champs au delà des mesures permises. Ces petits empiétements pour gagner quelques mottes de terre sont-ils un bon calcul? Il est permis d'en douter, si l'on consi-



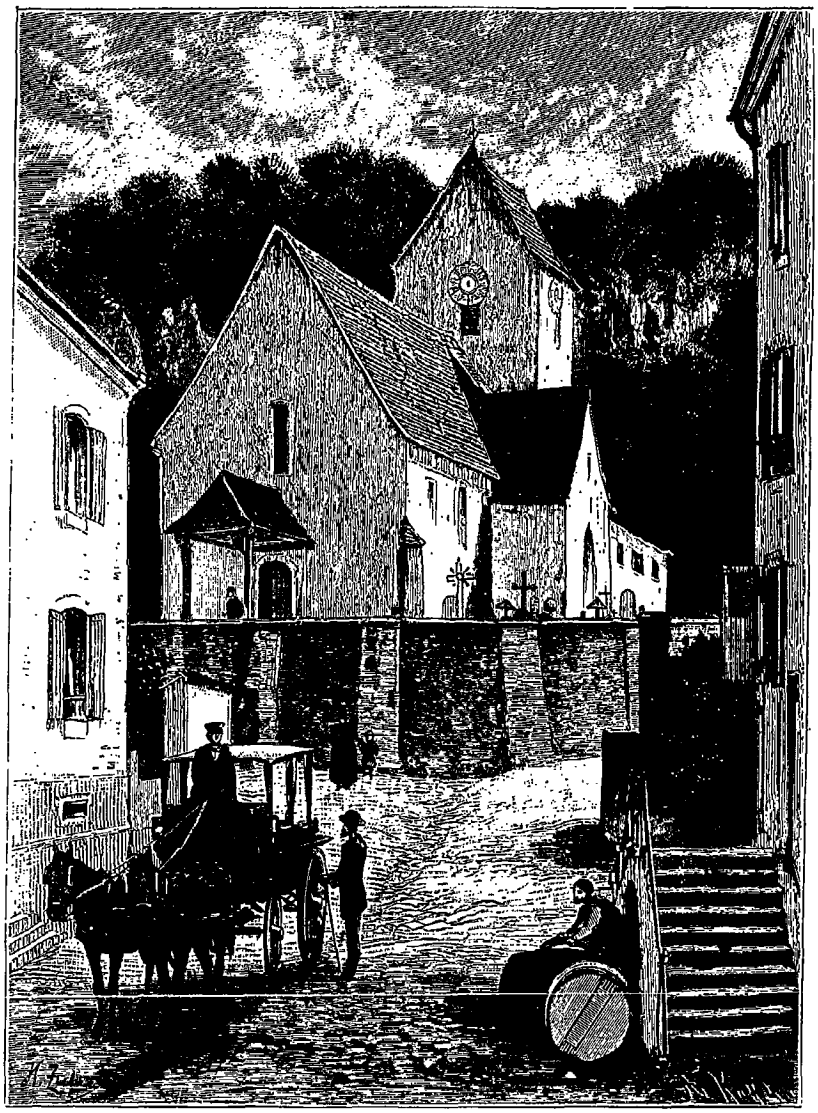
Ferrette et son château. — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

dère la difficulté des transports sur les chemins labourés, quand le sol consiste en terre glaise. Des plantations de chanvre viennent à côté des pommes de terre. Plus de moissonneurs dans les champs : les blés sont rentrés depuis plusieurs semaines. Chemin faisant, j'entends un gamin nu-pieds chanter une complainte locale sur la lisière d'un bois de hêtres. Plus loin, un ouvrier ivre arpente le chemin en zigzag. Oh! l'alcool allemand à bon marché fait bien du mal dans le pays. Dans la rue de Vieux-Ferrette, un bruit de clochettes annonce la rentrée du pâturage, et les vaches de venir, les unes après les autres, étancher leur soif à l'abreuvoir, dont la fontaine remplit aussi les seaux des ménagères de l'endroit. Vieux-Ferrette touche presque le Ferrette du château, chef-lieu du canton moderne. Au delà des bois, tout près, les premiers gradins du Jura se dressent comme un mur au-dessus du plateau d'alluvion. La pointe en tôle du petit clocher se détache sur le fond vert des forêts. Quelques pas encore, et au pied du château en ruines le sol se creuse en une large gorge, dont la profondeur grandit d'autant les montagnes environnantes. Ferrette du château attache et serre ses maisons dans le défilé étroit qui monte entre le piton des ruines et la montagne rocheuse en face. Au haut du piton, ce qui reste du château se dresse comme un nid d'aigle, montrant sur le fond du ciel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une grande porte à jour dans un pan de mur prêt à crouler. Le sommet autour des ruines est boisé ; la pente inférieure en gazon avec de gros noyers. Un chalet élégant en bois s'avance discrètement entre les grands arbres aux deux tiers de la hauteur.

Le château de Ferrette occupe ainsi un piton isolé, une sorte de point central dominé à peu de distance par les hauteurs environnantes. Le village — ses habitants disent la ville, — composé de 100 maisons, tient avec peine dans la gorge formée entre le piton du château et la montagne boisée d'en face. Deux routes se rencontrent à l'entrée du défilé. Si elles ne se réunissaient pas, elles ne pourraient passer ensemble côte à côte. Impossible de trouver sur l'emplacement de la ville,



Église de Ferrette. — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

en tant que cette qualité appartient à une agglomération de 520 habitants, 100 mètres carrés de niveau. Aussi bien rues et maisons s'y étagent les unes au-dessus des autres, prenant pied comme elles peuvent. Tel bâtiment accroché contre la montagne a des entrées de niveau avec le dehors sur deux ou trois étages. Remarquons parmi les édifices publics, la vieille église, construite sur une terrasse; l'hôtel de ville avec ses fenêtres à quatre et à six baies d'inégale hauteur et étroites aux deux étages; la nouvelle prison cantonale, plus pareille à un castel, où les vagabonds prisonniers sont mieux logés que chez eux. L'hôtel de ville date de l'année 1572. A côté s'épanouissent deux arbres de la liberté, des tilleuls ceux-là, plantés l'un en 1830, l'autre en 1848. Dédaigneux des chemins battus, nous laissons la voie pavée du Kastelweg, praticable aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voitures, pour grimper à la manière des chèvres par un sentier plus rapide jusqu'à l'entrée du château, dissimulé derrière la fraîche verdure de la forêt.

A l'intérieur de l'ancienne enceinte, sous la fenêtre du garde, nous entendons celui-ci faire à haute voix avec sa famille la prière du matin, suivant l'usage pieux d'autrefois. Tout en montant, la brise nous apporte aussi la sonnerie des villages voisins, se répondant de l'un à l'autre pour appeler les fidèles. Les canards de la place, qui barbotent dans la mare du lavoir communal, élèvent également leur voix babillarde, mêlée au bruit des fléaux battant le blé en grange. Ces bruits, ce concert, ne manquent pas de charme. Pourquoi faut-il que le ciel, si beau et serein pendant la journée d'hier, reste maintenant couvert?

D'épaisses brumes remplissent l'horizon et semblent s'épaissir encore. Ni le Jura ni les Vosges ne sont visibles. Ce contretemps gâte beaucoup le plaisir de la promenade. Ne nous fâchons pas toutefois. Être de mauvaise humeur n'améliore jamais rien. Faute de perspectives lointaines, nous nous contentons de la vue du vieux château et de ses abords immédiats. A l'époque où Schœpflin a écrit son *Alsatia illustrata*, à en juger par une gravure de cet ouvrage, la plupart des bâtiments du château de Ferrette étaient encore debout, en bon état de conservation. Depuis, le temps les a renversés en partie, notamment la grande muraille en face de l'entrée, dont les pierres ont servi pour les constructions récentes. Le délabrement augmente, au point que dans cent ans les archéologues demanderont où s'élevait l'antique château, comme nous interrogeons aujourd'hui les vieillards sur l'emplacement d'une voie romaine, encore reconnaissable au siècle dernier.

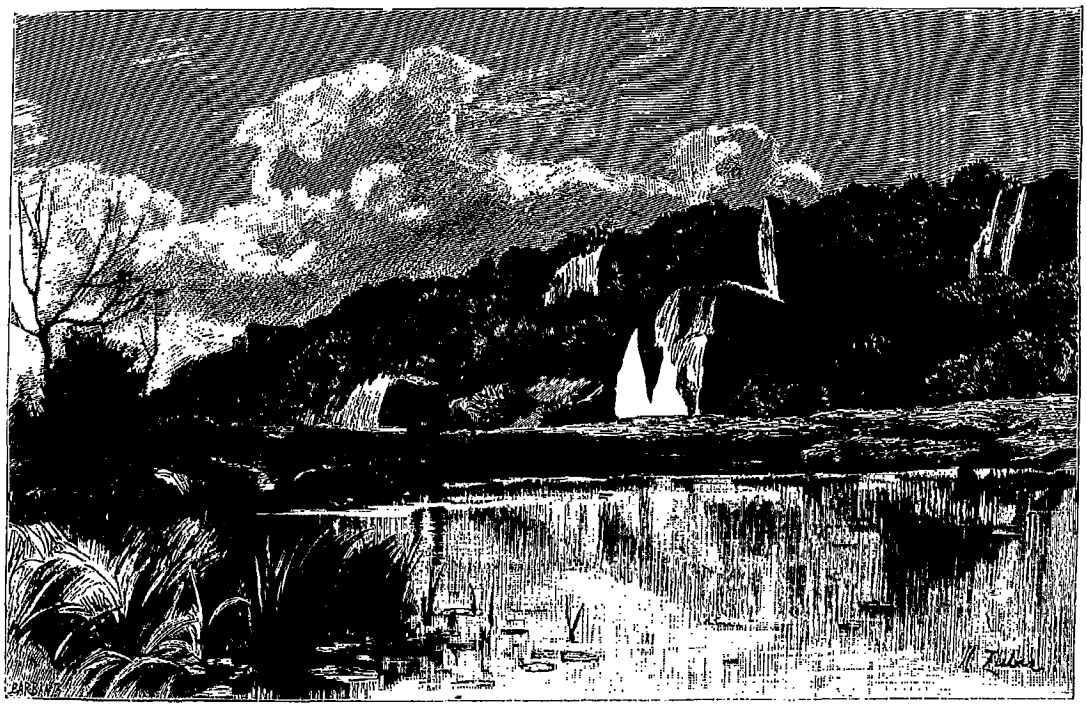
Sur le sol inégal et pierreux de la montagne, envahi de plus en plus par la forêt, s'élèvent de hautes murailles avec leurs fenêtres enfoncées, à travers lesquelles le vent recourbe la cime des arbres qui couvrent les décombres de leur fraîche verdure. Malgré le travail destructeur des années, la vie n'est pas entièrement éteinte dans la vieille enceinte : ses manifestations se transforment au lieu de disparaître. Quelques petits pins rabougris enfoncent leurs racines dans les fissures des plus hautes parois, étendant leurs rameaux suivant la direction du vent dominant. Dans la partie la moins caduque des murs, au levant, vous apercevez des embrasures susceptibles de servir pour des canons : preuve de la restauration du château pour appliquer un système de défense plus moderne, après l'extinction des comtes de Ferrette. En effet, cinquante ans après la guerre des paysans, la maison d'Autriche a engagé ce manoir aux comtes Fugger d'Augsbourg, en 1575, à charge d'opérer les changements et les restaurations nécessaires. Selon la convention faite, les comtes Fugger le firent réparer complètement et entourer de fossés. Sous une arcade cintrée en briques on voit l'orifice d'un puits, en partie comblé, qui descend à plus de 100 toises de profondeur, selon la tradition locale, pour atteindre une source d'eau vive au sein des roches calcaires. Les quatre murs, sans toit, d'une chapelle dédiée à sainte Catherine sont à quelques pas de là. Notons encore une poterne dans le bas, une tourelle avec oubliettes à côté de la maison du garde, une sorte de plate-forme en haut, avec des sièges sur la partie la plus élevée pour la vue du panorama.

Le délabrement actuel de la ruine et l'envahissement du bois ne permettent pas de bien reconstituer le plan primitif du château de Ferrette. Dans le manuscrit de l'ancien livre terrier et statutaire du comté nous trouvons la description suivante à l'époque de la restauration de Jean Fugger : « Le château de Ferrette est pourvu de deux entrées, trois cours et trois corps de bâtiments, lesquels sont disposés savoir : Le premier, nommé l'Oberschloss ou bâtiment supérieur, renferme six salles et onze chambres, cuisine, cabinet de bain et caves. Pour arriver à ce château, il existe un chemin en spirale que l'on peut parcourir soit à cheval, soit en voiture. Le second bâtiment s'appelle la Maison du bailli : il renferme quatre salles, sept chambres, deux cuisines, une écurie pour y loger trois chevaux, une cave, une chambre de bain, et de plus des greniers pour y loger 1000 rézeaux de grains. Ce bâtiment est défendu par un bastion, au-dessous duquel il existe deux cachots. Le troisième bâtiment, connu sous le nom de Maison des chevaliers, n'a qu'une salle et une chambre, sur lesquelles se trouvent des greniers capables de contenir 500 rézeaux de grains. Dans le château supérieur il existe un puits pourvu d'excellente eau vive, et taillé dans le roc à une profondeur de 115 toises : on y puise l'eau au moyen de deux seaux en cuivre dont chacun contient une mesure et demie et qui sont fixés à une grosse et forte chaîne en fer. Il existe de plus dans ledit château supérieur une chapelle dédiée à la vénérable sainte Catherine et qui n'est pourvue que d'un calice et de quelques mauvais ornements. Un prêtre ou le curé de Ferrette a droit de jouir des rentes affectées à cette chapelle, à charge de la desservir.... Ledit château est entouré d'un mur flanqué de tours et de bastions, de manière à pouvoir s'y défendre quelque temps en cas de siège. Il s'y trouve également, comme munitions de guerre, douze petits canons sur affûts et roues, dont six, d'une beauté remarquable, ont été envoyés par les Fugger d'Augsbourg, avec douze canons pour la poudre et les boulets, ainsi que seize crochets doubles, vingt hallebardes, autant de mousquets à double canon et quelques provisions de poudre. »

Une charte de l'année 1101, publiée par Trouillat, page 219 de son premier volume des *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, nous donne la première mention du château de Ferrette : « *Pfirtensis comes.... de castro Ferretto* ». Frédéric Ier, second fils de Thierry Ier, comte de Mousson et de Montbéliard, hérita de son père en 1103 les terres de l'Alsace supérieure, qui prirent le nom de comté de Ferrette. Peut-être y avait-il déjà sur l'emplacement du château une forteresse plus ancienne, une tour d'observation des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Romains. Du temps de Frédéric Ier, le comté comprenait les trois seigneuries, *Obervogteien*, de Ferrette, d'Altkirch et de Thann, occupant une surface de 10 lieues carrées environ à l'origine, mais auxquelles s'ajoutèrent pendant quelque temps les seigneuries de Landser et de Masevaux, avec l'avouerie de Cernay. Par le mariage de Jeanne, fille d'Ulrich, le dernier héritier mâle du comte Frédéric Ier, avec l'archiduc Albert II, ces terres ont passé en 1324 à la maison d'Autriche. En 1233, à l'époque des fêtes de Pâques, le comte Frédéric II, celui qui subit à Bâle la peine du Harnescar, a été assassiné au château par son fils Ulrich. Que de drames sanglants et sinistres se sont accomplis dans ses murs depuis ce premier meurtre jusqu'à l'exécution du colonel d'Erlach, précipité des fenêtres de la forteresse par les paysans sundgauiens révoltés contre les Suédois pendant la guerre de Trente Ans! Sujets féaux de la maison d'Autriche, les paysans du Sundgau n'ont jamais marchandé au service de leurs maîtres ni leur sang ni leur argent, quoique souvent persécutés pour leur dévouement. Témoin le supplice d'un millier d'entre eux pendus le long de la route de Blotzheim à Bâle, par ordre du commandant des troupes suédoises, en manière de représailles pour le massacre de la garnison de Ferrette en 1632. La tradition populaire conserve le souvenir de ces atrocités, d'accord avec les chroniques écrites du temps. Ichtersheim raconte notamment à propos de l'affaire de Blotzheim comment, en l'absence du bourreau, les mille paysans condamnés à être pendus devaient s'attacher aux arbres



Rochers des Lechlefelsen (voy. p. 160). — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

les uns les autres jusqu'au dernier, lequel en récompense aurait été fusillé.

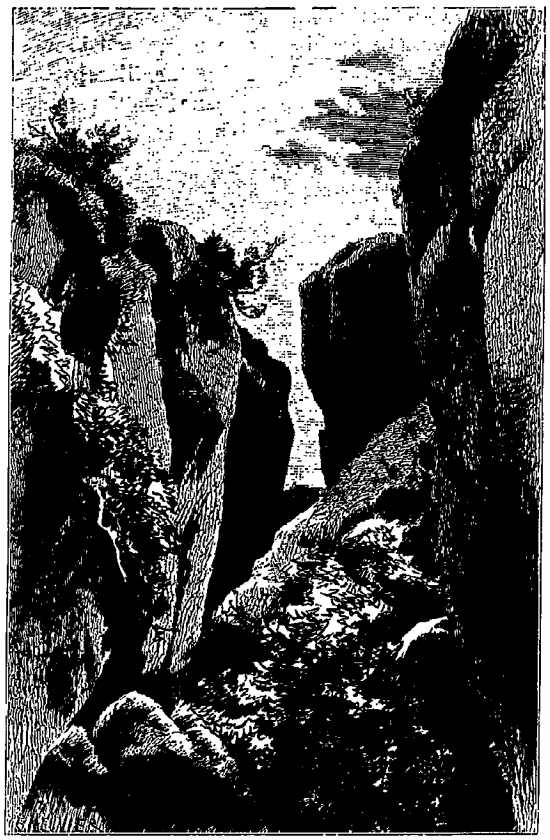
Détournons notre pensée de cet épisode lugubre pour jeter un regard sur le panorama visible depuis la plate-forme du château. De ce point d'observation, on a la ville de Ferrette à ses pieds; par un temps clair on voit le grand Ballon, le Ballon d'Alsace, l'Ungersberg, le Geisberg, ses pâturages et ses bois, le plateau du Rossberg. A gauche, la dépression du terrain ménage une échappée sur la vallée haute de l'Ill, en amont de Sondersdorf. Très belle perspective, quand les brouillards ne la voilent pas.

Un demi-tour derrière le grand puits du château, à travers un étroit couloir, nous ramène sous bois pour passer à la chaire des Erdwibelfelsen. Les rochers des Erdwibelfelsen appartiennent à un massif séparé du piton du château et appelé la Heidenfluh, naguère occupé par une population de nains, à en croire la tradition. Une prairie s'étend entre les deux montagnes. Chaque bout de chemin met le promeneur en présence de nouvelles curiosités. Aux Erdwibelfelsen on voit une chaire et une gorge rocheuse très remarquables avec des grottes et des cavernes. L'escarpement qui forme la chaire surplombe à 20 mètres de hauteur, au-dessus d'un couloir étroit embarrassé de débris de rochers. Dans ce dédale, que la végétation envahit, à travers lequel vous vous élevez jusqu'à la plate-forme de la chaire par un sentier tortueux, s'ouvrent plusieurs cavernes. Ces cavités présentent une succession de chambres, les unes élevées, les autres si basses qu'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme n'y pénètre qu'en rampant. Elles seraient certainement intéressantes à fouiller pour l'histoire naturelle, si ce n'est en considération de la tradition populaire.

Connaissez-vous la tradition de la Heidenfluh? Autrefois, disent les gens âgés de Ferrette, il y a longtemps de cela, oui, bien longtemps, les cavernes que nous avons sous les yeux étaient habitées par une population de nains fort nombreux; ils vivaient dans des chambres taillées dans le cristal de roche et dont les murs étaient d'argent. Chaque chambre servait à un couple, homme et femme. Ils n'avaient pas d'enfants, mais par contre jouissaient d'une jeunesse éternelle. Leur figure était belle, leurs yeux brillants comme des étoiles. Tout le monde s'émerveillait de l'existence de ces êtres privilégiés. Quand venait la saison des foins, et à la moisson, ils descendaient de la montagne où se trouve le Wolfsloch, munis de faucilles, afin d'aider les cultivateurs à rentrer leur récolte. En reconnaissance les paysans offraient aux nains travailleurs à boire et à manger ce qu'ils avaient de mieux à la maison. Ces bons rapports auraient duré indéfiniment sans la curiosité de quelques paysannes. Comme les nains portaient de longs manteaux ou des robes traînantes, personne parmi les gens baptisés n'avait jamais vu la forme de leurs pieds. Or quelques filles légères résolurent d'observer coûte que coûte ces pieds, ou tout au moins de se rendre compte de leur forme par leurs traces. Cela devait être bien intéressant de voir comment ils seraient! Que firent pour cela les espiègles jouvencelles? Sachant que les nains sortaient le matin par la grande ouverture de la caverne des Loups pour aller boire des gouttelettes de rosée sur l'herbe, ou bien encore le nectar dans le calice des fleurs, vite elles portèrent du sable fin devant l'entrée de la caverne. Avant l'aube elles se cachèrent alentour, derrière les buissons, sûres de voir ainsi ce qui arriverait. A l'heure accoutumée les nains se montrèrent à la file, deux à deux, chaque mari tenant sa femme par la main. Des éclats de rire sortirent des buissons, parce que les petits promeneurs, en marchant sur le sable, y avaient marqué l'empreinte de pieds de chèvres et de pattes d'oies. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer l'hilarité des paysannes en cachette. Mais aussitôt les nains s'enfuirent, pour ne plus jamais reparaître.



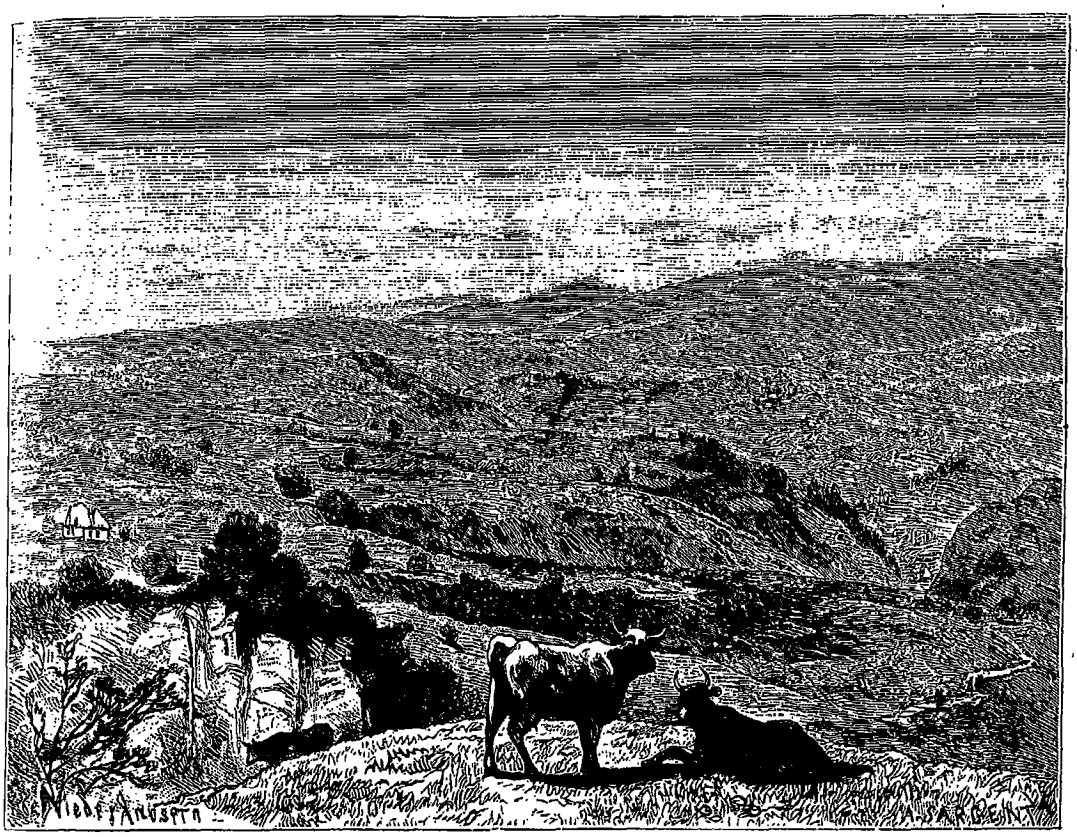
Gorge de la Heidenfluh. — Dessin de Henri Zuber, d'après nature.

Un chemin de crête, véritable charmille sous bois, conduit de la chaîne des Erdwibelfelsen à un rondpoint du club Vosgien, ménagé dans la futaie de sapins et de hêtres. Plusieurs tables, formées par d'anciennes meules à moudre reposant sur un tronc d'arbre, se trouvent là entourées de sièges rustiques. Des tranchées ouvertes dans la forêt procurent de jolies échappées de vue au loin. A nos amis de la section de Ferrette du club Vosgien je recommanderai de marquer sur une de ces tables un cercle d'orientation à l'usage des touristes étrangers. Tout près se trouve une place de danse parfaitement marquée autour d'un arbre au centre. Chaque année on y célèbre la fête de la forêt, *Waldfest*, avec un grand concours de la population des environs, où viennent les jolies paysannes du Sundgau, la tête coiffée d'un mouchoir. Avancez un peu, et vous avez devant vous le panorama de Ferrette, ravissant au soleil. Tout d'abord se présente le piton du château, dominé par le sommet du Burgerwald d'une part, et de l'autre par les Lechlefelsen, ainsi nommés à cause de la gorge ouverte entre leurs escarpements de calcaire, jaunâtres sous la lumière, et le piton isolé du château.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rochers de la Lucelle (voy. p. 163). — Dessin de Niederhausern, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L

Lucelle et la frontière suisse.

Quoique dépendant de l'Alsace, Lucelle forme une enclave en territoire suisse. Les eaux de Lucelle rejoignent la Birse dans la direction de Bâle de l'autre côté de la frontière, tandis que Winckel, dont Lucelle est une annexe administrative, se trouve aux vraies sources de l'Ill. Winckel, dans notre dialecte alsacien, signifie « un coin »; Lucelle se traduit par « la petite ». Une petite eau, un ruisseau formé derrière les forges, dans un étang de l'ancien couvent de même nom, s'écoule à travers une combe du Jura. Nous allons suivre tout à l'heure ses flots babillards au milieu des bois. Avant de la rejoindre, faisons une visite aux sources de la grande Largue, principal affluent de l'Ill supérieure, derrière le coin de Winckel. Un pli de terrain, terminé par un escarpement, avec des cavernes derrière les maisons et les vergers du village d'Oberlarg, sépare les sources de la Largue de celles de l'Ill. Les cavernes s'ouvrent dans une formation calcaire et sont peu profondes. Des petits pâtres s'amusent à y allumer des feux, dont les traces, mêlées avec des débris de repas et enfouies dans le plancher, pourront exercer la sagacité des anthropologistes de l'avenir. Du côté de Winckel, le col entre les deux vallées, à 615 mètres d'altitude, forme quelques ondulations, avec des plantations de seigle, de chanvre et de pommes de terre.

1. Suite. — Voyez. t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vous voyez les maisons du village, construites en pierre, le long du chemin, mais non pas alignées au cordeau. La maison commune et l'église ont bonne apparence. Comme dans la plupart de nos campagnes, la maison commune sert à la fois pour l'administration municipale et pour les écoles. Un escalier conduit sur la terrasse où s'élève l'église, avec le cimetière autour. A l'intérieur de l'église on remarque des tableaux et des autels d'un travail soigné. Autels et tableaux proviennent de l'ancienne abbaye de Lucelle, dont le village était naguère une dépendance. Suivant la tradition, le village de Winckel doit son origine à trois frères venus de Ferrette pour s'établir sur son emplacement comme bûcherons.

Sans être riches, les gens de Winckel possèdent le nécessaire. Presque chaque ménage a sa maison à lui, avec un verger, quelques bouts de terre arable, une vache ou des chèvres. Les intérieurs paraissent propres et bien tenus. Peut-être les habitants pourraient-ils travailler davantage pour se nourrir mieux. Malheureusement l'industrie locale laisse à désirer, et l'étendue des terres arables ne suffit pas. Cette étendue comprend 183 hectares en seigle et en pommes de terre. Ajoutez 103 hectares de prés, 200 de pâturages communaux et 282 de forêts. Trop de pâturages, n'est-ce pas? Une bonne partie pourrait être convertie en prairies. Les fermiers anabaptistes des environs donnent un bon exemple en remplaçant par des prés à faucher la vaine pâture. Aussi ces fermiers jouissent d'un bien-être supérieur à celui des villageois. Nulle part, dans un pays à population dense, la vaine pâture ne donne la prospérité. D'abord les bêtes envoyées au pâturage ne produisent presque pas de fumier, et vous savez quelle maigre récolte donnent les champs sans engrais suffisant. A Winckel la plupart des familles emploient une personne pour garder au pâturage une ou deux vaches. C'est ordinairement un garçon de seize ans, qui passe ainsi la journée entière, couché à l'ombre et au soleil, sans autre occupation que de regarder paître sa bête : occupation peu lucrative, qui finit par donner à la population une mollesse difficile à secouer. Le mode de nourriture, dont les pommes de terre et le café au lait forment la base, contribue à débiliter des tempéraments auxquels fait beaucoup de mal le fléau de l'alcoolisme, conséquence du bon marché de l'eau-de-vie. Jamais l'opium n'a fait plus de mal aux Chinois que n'en cause actuellement l'abus de l'eau-de-vie à nos populations ouvrières.

Comme race, les montagnards du Jura alsacien n'ont pas la vigueur désirable et restent inférieurs à leurs voisins des autres cantons du Sundgau. Les plus énergiques se font contrebandiers, ou bien émigrent vers les villes industrielles et en Amérique. Les jeunes gens surtout descendent à Mulhouse pour travailler dans les fabriques ou servir comme domestiques. Au delà de quinze ans, peu de garçons demeurent au village. Parmi ceux qui restent, les uns trouvent de l'occupation en hiver comme ouvriers forestiers, d'autres se font sabotiers ou exercent le métier de charron. Un sabotier habile gagne ses 2 à 3 francs par jour. Les charrons font des voitures à échelles, mises en vente aux foires du Sundgau. Naturellement le bois compte pour peu dans les prix de revient des chars et des sabots, quand la forêt est si proche, dans un coin où les nuits sont si noires. Prendre dans la forêt communale ou au domaine de l'État un arbre à sa convenance, aux yeux des artisans de la montagne c'est toucher sa part de la chose commune. D'ailleurs les gardes forestiers, pas plus que les douaniers, ne rencontrent sur leur chemin les travailleurs de la nuit, qui n'ont pas étudié les codes dans une faculté de droit. Autrefois, au temps passé où les hauts fourneaux étaient en pleine prospérité, où l'exploitation des minerais de fer était plus active dans la contrée, à Winckel il y avait plus d'argent que maintenant.

Pendant l'hiver, la neige, qui s'accumule et monte haut, isole complètement ce bout du monde, dont beaucoup d'Alsaciens ignorent jusqu'au nom. En été, par contre, le pays est ravissant avec sa verdure et ses forêts, avec ses ombrages frais et ses fleurs. Au-dessus du village de Winckel, le Glassberg atteint 817 mètres d'altitude. Ses pentes sont couvertes d'une futaie de hêtres et de sapins. Dans le haut, point de crête, mais une succession de plateaux à pente douce, superposés et revêtus de pâturages. Ces pâturages, notamment à l'Oxenrain, ressemblent à des parcs anglais, avec des hêtres ou des chênes au tronc trapu, sur le gazon en pelouse. Au commencement de l'automne, les branches des hêtres ploient sous le poids des faînes, à peu près mûres. Chaque ménage obtient de la commune un ou plusieurs de ces arbres pour en récolter les fruits. Ils font avec les faînes une bonne huile comestible. Les sangliers sont aussi friands de ces fruits, non moins que des glands de la chênaie voisine. On les rencontre souvent par bandes nombreuses. On voit aussi de gras blaireaux se chauffer au soleil. Par le beau temps, la vue de l'Oxenrain porte bien loin du côté de la Suisse, par-dessus la vallée de la Lucelle, et sur les Vosges au delà du Ballon d'Alsace, dans la direction du château de Ferrette.

Les fermes anabaptistes du territoire de Winckel paraissent plus prospères que les cultures des villageois. Chacune a son nom propre : Pfaffenloch, Kohlberg, Neuhof, Schlurhof, Hinterburg. Celle du père Schwander, le patriarche de la contrée, entretient sur une superficie de 200 journaux, soit 66 hectares, en prés et en pâturages, mêlés de champs de blé, 64 têtes de gros bétail, dont 40 vaches laitières. Le fermier a transformé une partie des pâturages en prés à faucher. Il ne laisse au pâturage en permanence que les jeunes bêtes, des génisses et quelques poulains ; les vaches laitières sont soumises à la stabulation. Les terres arables du domaine, cultivées en blé et en pommes de terre, ont 40 hectares de contenance. Combien pensez-vous que rend le froment à ces hautes altitudes? Pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins de 27 hectolitres par hectare, bon an mal an, grâce à l'abondance de l'engrais et aux soins donnés à la culture. C'est plus qu'à Winckel, où les épis restent petits et mal fournis ; plus aussi que dans la plaine de l'Ill, dont le rendement moyen ne dépasse guère 20 hectolitres, sur des terres de qualité meilleure, mais moins bien fumées. Un jour dans l'autre, la ferme Schwander fabrique un fromage façon gruyère de 25 à 30 kilogrammes, vendu à Mulhouse 70 francs le quintal, après six mois de cave. Le fromage suisse dit de l'Emmethal a un goût plus fort parce qu'il est plus âgé. Plus le fromager garde son produit en cave, plus aussi le prix de revient s'élève, car chaque matin il faut laver les meules de fromage et les saler. Au dire des connaisseurs, toutes autres choses égales, les fromages du mois de mai et ceux du mois d'août passent ici pour avoir le meilleur goût. Ce que je puis assurer, c'est que la bonne qualité des produits du fermier anabaptiste tient beaucoup à la propreté parfaite de rigueur dans la maison. Dans le poêle, à la grande salle de la ferme, j'ai remarqué une petite bibliothèque, où les livres de piété et les traités d'agriculture tiennent la première place. Le père Schwander, chef de la communauté anabaptiste du pays, prêche souvent et préside aux services religieux.

Au lieu de suivre la route carrossable qui conduit à Lucelle, nous prenons de préférence les sentiers du Glassberg. Plus de brouillard du tout, comme l'autre jour à Ferrette, pas même une trace de nuage. Un soleil devenu brûlant couvre la montagne de ses rayons. Non loin de la ferme du Pfaffenloch, nous apercevons les restes de l'ancienne abbaye dans un creux, sous la route, bien bas. De ce monastère on n'a guère conservé que la maison de l'abbé et les bâtiments d'exploitation. Depuis deux ans, les forges et les hauts fourneaux installés dans ces bâtiments ont éteint leurs feux. Plus de fumée aux cheminées hautes, ni de travail dans l'usine déserte. Le propriétaire se trouve en prison pour banqueroute frauduleuse. Aussi, dans le site de Lucelle, la solitude est plus grande maintenant que du temps de ses religieux, chassés par un décret du 13 février 1790. Longtemps l'abbaye a brillé d'un vif éclat. Elle figurait parmi les établissements riches de l'ordre des Cisterciens lors de sa suppression. Sa fondation remonte au 25 mars 1123, par Hugo, Amédée et Richard, seigneurs de Montfaucon, neveux de l'évêque Berthold de Bâle. Celui-ci la consacra le 6 avril 1124, en présence de l'archevêque de Besançon, de l'abbé de Belval et d'autres prélats. La tradition attribue la pose de la première pierre à saint Bernard ; mais le fait n'est pas attesté par un document authentique. Ce qui est bien établi, c'est que l'empereur d'Allemagne Henri V confirma la fondation le 11 janvier 1125. Dans la suite le monastère de Lucelle donna naissance à de nombreux couvents cisterciens dans le sud de l'Allemagne et compta au nombre des plus importantes maisons religieuses de France.

Si les bâtiments de l'ancienne abbaye encore debout ne valent pas la peine d'une visite, par contre le site même de Lucelle charme l'œil par son aspect pittoresque. Souriante au soleil, la végétation couvre les ruines de sa parure verte, tout émaillée de fleurs aux couleurs brillantes, au délicat parfum. Plus de bruit de marteaux dans l'usine close, plus de chants pieux sous les voûtes de l'église détruite. A l'œuvre fugitive des hommes le perpétuel renouveau de la nature oppose ses transformations continues. Admirons donc la nature là où le travail humain agité ou tenace laisse seulement au passant l'image de sa fragilité. Le cimetière caché dans la verdure, sans aucune trace apparente d'inscription, rend plus pénétrant, plus profond le sentiment de la vanité des choses. Vanité, oui, à la réflexion, mais qui n'empêche pas de jouir vivement d'une scènerie grandiose ou d'un beau spectacle. Plus on y regarde, plus le sillon de la Lucelle paraît se creuser profondément entre ses deux montagnes. Entaillée dans le rocher, la route de Winckel semble suspendue au-dessus de l'abîme, avant d'atteindre, devant les forges, un poste de douane qui rappelle les droits souverains de l'Allemagne à la frontière. Ainsi la rivière, née à Pleigne, sur territoire suisse, coule dans la fissure ouverte entre deux crêtes boisées. Sur chaque rive passe un chemin, celui de droite en Alsace, celui de gauche en Suisse. De loin en loin apparaît une ferme. Parmi ces fermes celle de Saint-Pierre dépendait autrefois de Lucelle et servait encore récemment d'atelier annexe des usines métallurgiques. Les forges ont dû être fermées sous l'effet de la baisse du prix des fers, à cause de l'élévation de leurs frais, trop considérables pour supporter la concurrence. A côté, une chapelle solitaire se tient dans une prairie sur le versant droit. Bruit de clochettes des vaches au pâturage : dans la rivière beaucoup de truites, vives, alertes.

Peu à peu la vallée s'élargit. A proximité du Moulin-Neuf, où nous prenons une friture, la Lucelle, petit ruisseau sous les murs de l'abbaye, grossie par les affluents sortis des cluses riveraines, a des allures plus puissantes. L'ouverture des ponts qui la franchissent montre combien elle devient forte par moments. Elle atteint un débit moyen de 400 litres au moins par seconde, à l'approche de Kiffis, où elle cesse de former la ligne frontière, avant de rester définitivement sur le sol suisse. A propos de frontière, une pierre-borne en granit, placée au tournant de la route, en avant de Kiffis, sur territoire alsacien, porte l'inscription : *Kg. Preussisches Landesnivellement n°* 6533. Diable ! comme ils y vont messieurs les opérateurs du levé trigonométrique ! Je savais bien, avant d'arriver ici, que l'Alsace-Lorraine est annexée à l'Empire Allemand. Par l'inscription de la borne que je viens de transcrire, je constate notre introduction dans le réseau trigonométrique prussien. Dites si les voyages n'instruisent pas ! Pour éviter la longueur de la grand'route, nous prenons un sentier à travers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

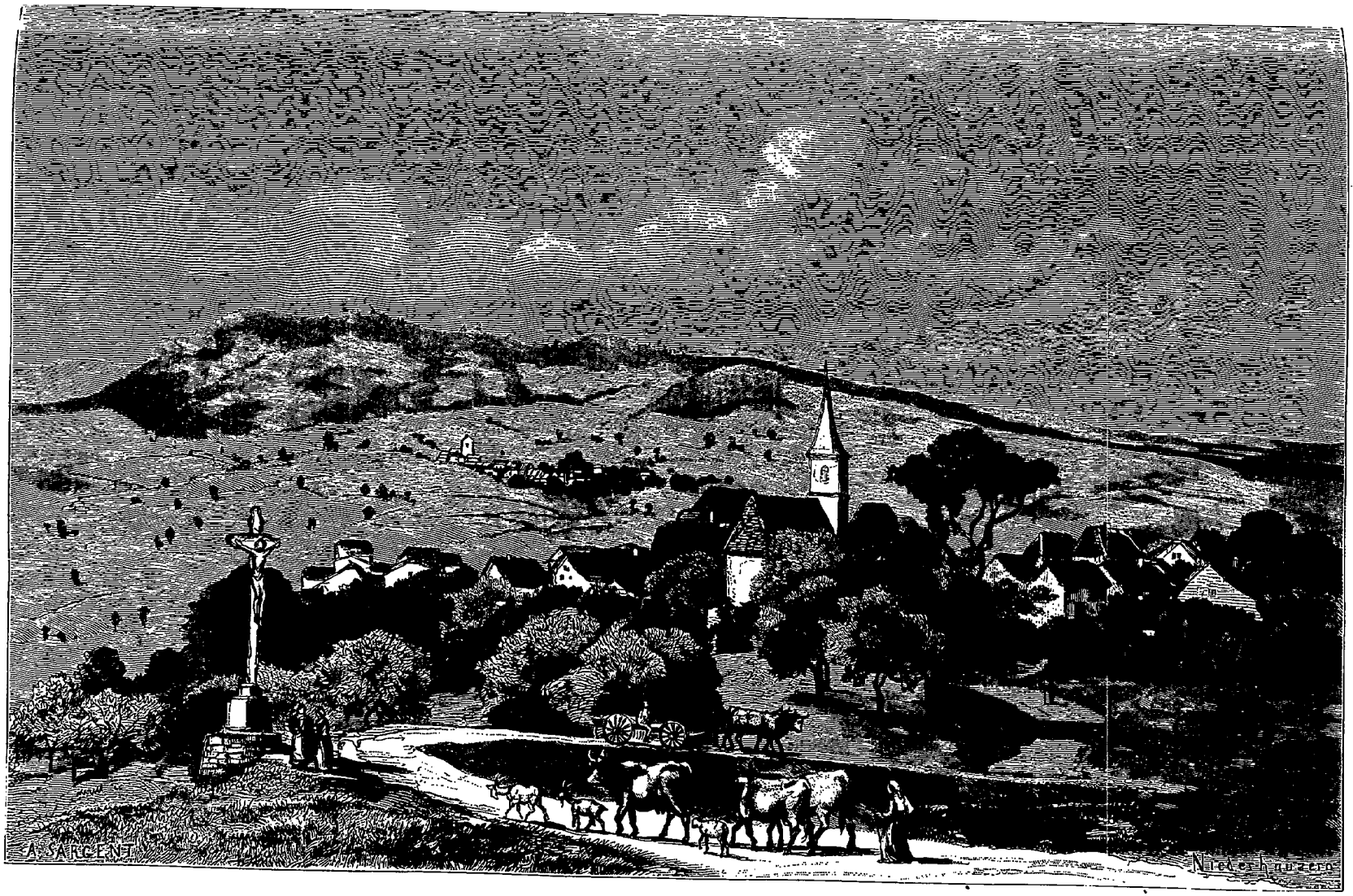
prés. Ce sentier touche un bouquet de chênes. Partout des pointements de roches calcaires solides ou des affleurements de marnes plus friables. Plus ouvert le paysage devient un moment superbe, avec son caractère jurassien si différent de nos paysages des Vosges. La montagne manque sous vos pieds par places, l'horizon se dégage. Sur le territoire suisse, à une grande hauteur au-dessus de la Lucelle, Roggenburg avec son église blanche, son clocher sans flèche, se dresse dans une position élevée. Des prés, des pâturages, des champs labourés s'étagent jusqu'au sommet des plateaux ou des terrasses que le bois domine. Sur le versant alsacien de la combe, un clocher à flèche aiguë se dissimule derrière un rideau d'arbres : c'est le clocher du village de Kiffis masqué par les vergers.

Ai-je assez mauvaise mine pour être reçu avec défiance dans une maison honnête ? Arrivé à Kiffis à la tombée de la nuit, j'ai trouvé les chambres de la seule auberge de céans occupées par des topographes allemands. Pour me trouver un gîte un douanier charitable a été faire la tournée du village, allant de maison en maison. Le brave homme, à force de chercher, finit par trouver un lit chez la veuve de l'ancien instituteur. Celle-ci promit au douanier de m'accueillir. Seulement, lorsque la grosse femme vit apparaître à sa porte un particulier à chemise rouge, portant sac au dos et muni d'un piolet alpin, elle ne put s'empêcher de prêter à mon individu des intentions suspectes. « Cet homme ne pourrait-il pas m'assassiner, demanda-t-elle à l'oreille du douanier, si je le garde chez moi? *Thuet mi da Mañsch net umbreñga, wann i' na em Huss b'halt?* » Mon introducteur voulut bien répondre de moi et calmer les craintes de la femme. Grâce à ses bons offices, j'ai été dispensé de coucher sur un banc de l'auberge ou dans un grenier à foin, ce qui m'est arrivé maintes fois, sans me contrarier jamais, soit dit par parenthèse. Merci néanmoins au bon douanier de Kiffis. A l'occasion, je me souviendrai de son attention délicate.

Au lever du soleil je me suis remis en chemin. Mon hôtesse, qui préparait son déjeuner à la cuisine, ne voulut rien accepter pour son hospitalité de la nuit. Du moins a-t-elle pu reconnaître qu'un homme portant le sac et vêtu d'une chemise rouge n'est pas pour cela un assassin. Quel temps splendide au dehors! un beau matin d'automne, d'abord un peu frais, mais que le soleil joyeux aura vite réchauffé. Le chevrier de Kiffis souffle dans sa trompe, afin de réunir ses pensionnaires. De toutes les maisons, je veux dire de chaque étable, sortent plusieurs vaches ou chèvres. Toutes ne vont pas rejoindre le troupeau banal. Des enfants et de vieilles gens, un homme qui bourre sa pipe, une femme qui tricote, amènent aussi quelques bêtes à travers des sentiers détournés pour gagner des pâturages de réserve. Entendez les gamins chanter et pousser le *joedel* particulier aux pâtres suisses, répercuté par les échos de la montagne. D'une transparence parfaite, l'air paraît aussi plus sonore ici. Au risque de tomber dans des redites, j'appellerai ce paysage un paysage magnifique. Sa perspective sur le Jura suisse développe des lignes de faîte et des terrasses au profil allongé, presque horizontal, à peine infléchi légèrement, avec d'énormes bastions aux escarpements brusques, avec des précipices s'abaissant à 100 mètres d'une seule chute. La montagne vous manque sous les pieds, sans exagération aucune, au bord de ces abîmes que vous êtes surpris de voir s'ouvrir subitement en marchant sur un terrain plat. La Lucelle cesse de marquer la ligne frontière après Klœsterlin, où cette ligne abandonne la rivière pour suivre le faîte des montagnes jusqu'au signal Rœmel et au château de Landskron, non sans donner à la Suisse entre Biedorthal et Leymen une enclave en territoire alsacien. Par enclave, j'entends ici, comme aux ruines de Lucelle, un coin de terrain dont la condition politique ne s'harmonise pas avec la topographie et le met en dehors de ses frontières naturelles. Que voulez-vous, les diplomates chargés des délimitations subissent souvent l'effet de singuliers caprices. Une bonne route conduit de Kiffis à Rœdersdorf dans la vallée haute de l'Ill. Allant un peu au hasard, à la piste de certains affleurements de couches calcaires et marneuses de l'étage astartien, où apparaissent des dépôts de minerais de fer sableux d'un rouge de sang vif, je me dirige sur le village de Wolschwiller, non sans risque de m'égarer au milieu d'un chaos de montagnes, de vallées, de forêts.

Par un temps de pluie, ce parcours ne doit pas être commode, à cause de la boue épaisse et tenace, particulière aux chemins du Sundgau. Si l'eau de pluie détrempe trop longtemps les chemins, l'eau potable paraît insuffisante dans beaucoup de villages de la région. Ce serait rendre un service réel à ces localités retirées et perdues, oubliées de tout le monde, si ce n'est du percepteur des contributions et des commissions de recrutement pour le service militaire, que de leur procurer de l'eau en plus grande abondance. Ces villages, exclusivement agricoles, où pas une maison n'en touche une autre, où chaque ménage a son verger, gagneraient beaucoup à avoir quelques fontaines en plus et des chemins moins impraticables en temps de pluie. Les étrangers n'y viendront pas davantage; mais l'administration doit faciliter les débouchés des habitants. Entre Wolschwiller et Biederthal, le chemin est bordé de grands pommiers et de poiriers plus grands encore, tous chargés de fruits à ployer les branches. Que de villages de la Hart et de la plaine de l'Ill, entre Mulhouse et Strasbourg, trouveraient une excellente ressource dans la culture des arbres fruitiers! Pas un ménage ici qui ne fasse pour l'hiver sa provision de schnitz avec sa provision de choucroute. Dans l'embrasure des fenêtres ouvertes vous voyez sécher au soleil des plateaux chargés de quartiers de poires et de pommes, de prunes ou de cerises. Cuits à l'eau, avec un morceau de lard bien épais, les fruits secs en quartiers se mangent sous le nom de schnitz. Au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Kiffis. — Dessin de Niederhausern, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mardi-gras, le dernier jour de carnaval, tout propriétaire qui se respecte célèbre le *schnitzzischtig* par un copieux repas auquel sont conviés les journaliers et les ouvriers de la maison. Les schnitz constituent le plat principal de ce festin, où il y a du jambon et du kugelhopf à satiété, le tout arrosé de petit vin blanc à cœur joie, avec de gais propos prolongés bien avant dans la nuit.

Outre la fête des journaliers au schnitzzischtig, les femmes célèbrent la veille leur *hirztag*, le lundi de carnaval. Hirztag, dérivé de *hirzen*, « faire chère lie, se divertir à table », signifie le « jour de bombance ». Ce jour-là, dans certaines communes du Sundgau, à Eschentzwiller et à Zimmersheim notamment, les femmes et les filles prétendent, en vertu d'un ancien usage, avoir seules le droit de se montrer dans les auberges. Elles y vont par bandes et font tête à la circonstance, comme si elles étaient habituées du local. A la cuisine, le feu de sarments pétille sous les marmites, la pâtisserie cuit au four, et les pots de vin se vident à sec. Malheur aux clients en pantalons, qui s'aventurent à vouloir leur part de la fête! Un homme ose-t-il se présenter sur le seuil de la porte pour demander un verre à boire, aussitôt les clientes du jour se jettent sur lui. Elles lui enlèvent de force son couvre-chef, casquette ou chapeau. Accablé par le nombre des assaillants en jupons, le buveur malencontreux ne dégage sa coiffure qu'à la condition de se retirer et de solder quelques bouteilles, que les dames de l'endroit boiront sans lui. Force est ainsi à l'homme, bon gré mal gré, d'apprendre l'abstinence avant le carême!

Avant d'atteindre Leymen, au bas des pentes de Landskron, le chemin passe de Biederthal sur le sol suisse, canton de Soleure, à quelque distance du petit établissement de bains de Burg, modeste mais paisible, à la lisière des bois, sous les murs d'un vieux château, dont la façade se dessine sur un versant de la montagne. La poste de Bâle dessert l'établissement de Burg deux fois par jour, en passant à côté du pèlerinage de Mariastein, fréquenté par les gens de tout le Sundgau. Depuis Leymen, joli village de 158 maisons, avec plus de 800 habitants, je suis monté aux ruines de Landskron en plein midi. Landskron se traduit par « couronne du pays ». Campé comme elle l'est, sur la crête du Blauen, l'ancienne forteresse porte fièrement son nom. Le Blauen forme un des promontoires avancés des monts Jura, au-dessus des vallées de Leymen et de Fluhen, au milieu d'une vigoureuse forêt de sapins. Une poterne donne accès dans la cour intérieure, où on lit au-dessus d'une seconde porte la date 1516. Le donjon primitif reste encore debout, et les constructions environnantes ont le caractère du quinzième ou du seizième siècle, avec maçonnerie en briques et en moellons, non en pierres de grand appareil. Quelques chambres bien conservées et des voûtes en bon état existent dans diverses parties du château. Les croisées sont en style gothique. Dans les parties inférieures s'ouvrent des embrasures de canon. Depuis la terrasse du donjon, vue étendue sur le Jura, les Vosges et la Forêt-Noire. Toute la vallée de l'Ill se découvre jusqu'aux montagnes de Ferrette. Le défilé du Rhin à Bâle, avec sa coupure caractéristique, est visible. Puis, plus près Folgensberg, planté sur le penchant de ses collines. A vos pieds sous les vignes, le pèlerinage de Mariastein, d'où la crypte s'entaille dans le rocher. Sous l'église et le couvent de Mariastein s'ouvre la vallée de Fluhen, curiosité topographique, découpée à une grande profondeur dans un plateau de roches calcaires, avec des parois verticales, pareilles à celles des cañons du Tarn ou du Colorado. Récemment un kreisdirektor de Mulhouse s'est illustré dans ces parages par une expédition militaire équipée à l'effet d'arrêter une procession de pèlerins.

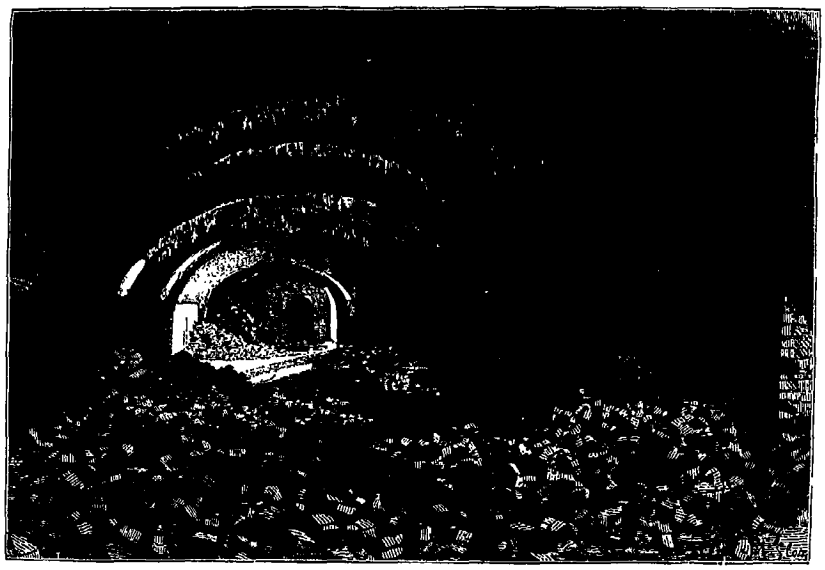
Au commencement de ce siècle, la forteresse de Landskron servait encore de vigie sur la frontière pour entretenir les communications, le long du Jura, entre Mulhouse et Belfort, alors qu'il n'y avait pas de chemins de fer. François-Robert von Ichtersheim, dans sa *Ganz neue Elsässische Topographie*, publiée en 1710 à Ratisbonne, dit notamment : « Le roi possède cette forteresse sans autre but que d'entretenir les communications sur le long des monts Jura et d'empêcher les grandes désertions du pays en Suisse ». Louis XIV acquit le château de ses détenteurs d'alors moyennant une rente annuelle, et le restaura, en l'entourant d'ouvrages avancés et en plaçant sur la crête un bastion en pierre de taille afin de commander les deux versants. Lors de l'invasion qui suivit les désastres de 1813, la place de Landskron avait une garnison de 47 vétérans et quelques conscrits. Cette petite garnison construisit autour du château quatre redoutes et y établit une batterie de huit pièces de canon. Elle oublia seulement de faire provision de vivres dans l'éventualité d'un siège. Le 21 décembre 1813, vers quatre heures du soir, les détachements de la division du général de Wrede prirent position devant la place, enveloppés d'épais brouillards. Un officier ennemi venu dans l'intérieur des lignes, en reconnaissance, fut tué, ainsi que deux de ses gens, par les sentinelles françaises. Cet acte de résistance fit bien reculer les assaillants au premier moment. Ils revinrent pourtant en plus grand nombre. Faute de subsistances, la garnison dut capituler, sous d'honorables conditions d'ailleurs. A la date du 1er juin 1814, le général de Wrede ordonna le démantèlement de la place. Si la tour, ouvrage principal, échappa à la destruction, le mérite en revient au curé de Niederhagenthal. Celui-ci persuada en effet au général allemand, dans l'intérêt de sa gloire, de laisser debout le bastion de Landskron, comme témoignage de sa victoire et en souvenir de son passage.

La région des collines du Sundgau s'étend au bas du Blauen jusqu'à Hegenheim et Hesingen, au-dessus des rideaux du Rhin aux environs de Bâle, sans changer de caractère. Depuis le donjon de Landskron je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salue, au delà des bois, le clocher de Folgensberg, à l'ombre duquel repose, dans le cimetière, un de mes premiers maîtres, l'abbé Guthlin, professeur de philosophie au collège libre de Colmar, brillant écrivain, esprit large et libéral, auteur de publications estimées sur *le Positivisme contemporain* et de pamphlets sur la Pologne, qui ont eu du retentissement. Que si nous revenions ensuite du côté de l'ouest, près des sources de la Largue, nous aurions à y signaler également sur la frontière suisse d'autres ruines féodales, aussi remarquables que celles de Ferrette et de Landskron. Comme Landskron, le château de Morimont, au-dessus du village de Levencourt, couronne une arête allongée et étroite, accessible d'un côté seulement, sur le point le plus élevé. Des tuiles et des monnaies romaines découvertes sur l'emplacement des châteaux de Morimont et de Landskron parlent de postes romains fortifiés, construits antérieurement sur les mêmes points. A partir du Rhin et de Bâle, sur le revers du Jura, en longeant la chaîne du Blauen à sa base, vous trouvez à chaque village des vestiges de l'occupation romaine, tant sur les flancs des montagnes que sur les points culminants. A l'entrée de tous les défilés, les ruines féodales du moyen âge sont entées sur les restes de tours d'observations ou de forts construits par les Romains. Entre les versants du Blauen et la grande voie romaine de Bâle à Besançon, plus correctement d'Augusta Rauracum à Vesoncia, par Larga, notre Niederlarg d'aujourd'hui, une route plus modeste suivait la base du Jura, ayant des communications et des embranchements allant à toutes les villes et aux forteresses, à tous les défilés et aux cols accessibles du Jura.

Au château de Morimont, dont les abords viennent d'être déblayés, tel était le déploiement des travaux de



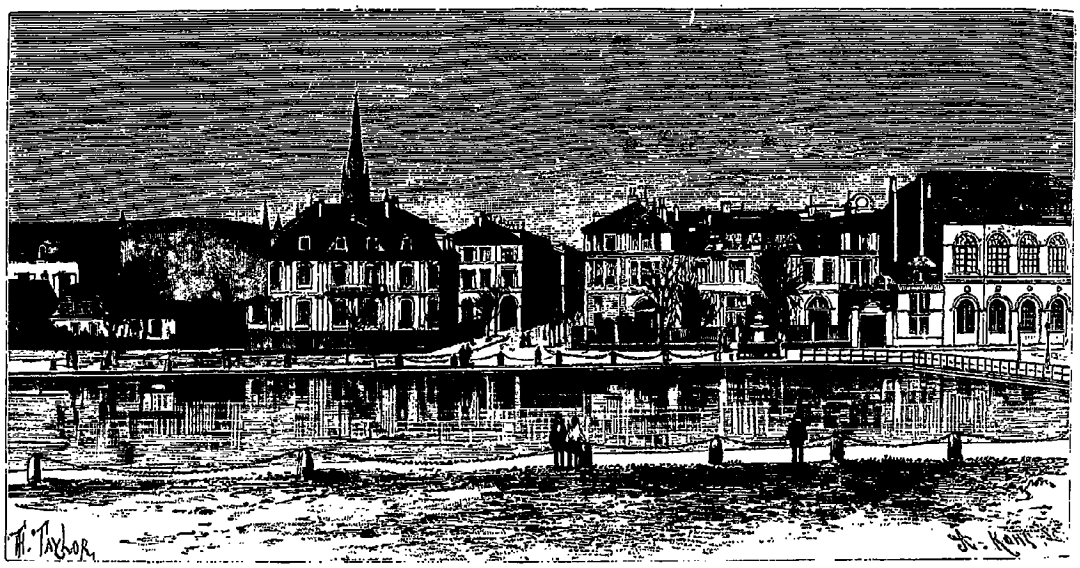
Caves du château de Morimont (voy. p. 168). — Dessin de Slom, d'après Rothmuller.

défense, qu'en cas de siège l'assaillant avait à forcer six ou sept portes, avant-portes et herses, avant d'atteindre l'intérieur de la place. Un plan de Quiquerez, ancien préfet de Délémont, inséré page 116 du *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, tome III de la deuxième série, en 1865, donne un aperçu des constructions dans leur état primitif. D'après ce plan, l'enceinte du château fort était flanquée de sept tours rondes, dont cinq sont encore bien conservées. Une sixième, qui servait de donjon, est plus endommagée, tandis que de la dernière la base seule reste. Divisées en plusieurs étages, les tours encore debout présentent à chacun d'eux, sous leurs voûtes en calotte, des ouvertures de canons, dans le style usité vers la fin du quinzième siècle pour l'emploi de longues coulevrines. Les embrasures, aménagées à cet effet, permettaient de loger l'affût des canons en partie dans le mur épais de 3 mètres, la volée de la pièce passant par une petite fenêtre carrée, ébrasée du dehors de manière à laisser plus de champ au tir. Au-dessus de chaque fenêtre on remarque une petite cheminée pour le passage de la fumée qui autrement aurait rempli les voûtes. Deux chemins tracés de chaque côté de la crête du rocher, que le château occupe, aboutissaient et aboutissent encore aux fossés. Celui du sud arrivait directement à la grande porte, protégée par un pont-levis, qui conduisait dans une cour étroite, où les assaillants ne pouvaient pénétrer sans se faire écraser. Passant ensuite sous une voûte ménagée à travers l'ancien château, on arrivait dans la cour principale, sur laquelle s'ouvraient tous les bâtiments. La résidence seigneuriale occupait le côté nord de la cour d'honneur, avec la façade exposée au midi. Son architecture rappelle le style du seizième siècle. Sous une arcade ménagée dans le rempart à gauche, s'ouvrait le grand puits, taillé, comme celui du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

château de Ferrette, à une grande profondeur dans le roc. Un château de date plus ancienne s'élevait en face de la résidence du seizième siècle. Un escalier de construction élégante, pareil à celui qui existe encore au Hoh-Kœnigsbourg, y donnait accès. Ce même édifice renfermait la chapelle. Des écuries et des remises fermaient la cour du côté de l'est.

Quiquerez pense que les deux châteaux de date antérieure, dont fait mention un acte d'investiture de 1381, formèrent l'un le côté méridional du manoir, tandis que l'autre occupait la plate-forme en dehors de l'enceinte du château actuel. Ce qui est le plus reconnaissable dans la distribution intérieure du château de Morimont, ce sont les caves, les souterrains, les oubliettes. Toute la partie inférieure de la résidence était occupée par une grande cave, taillée dans le roc jusqu'à la naissance de la voûte à plein cintre. Au milieu jaillissait une fontaine dans un bassin creusé dans le rocher. La porte principale s'ouvrait sur le fossé; une autre porte communiquait avec l'office par un escalier en spirale, outre deux autres ouvertures encore donnant accès dans les souterrains. Que de cachots ténébreux, d'oubliettes obscures, de couloirs secrets et d'escaliers dérobés ménagés dans l'épaisseur des murailles! que de passages sous terre taillés dans le roc ou disposés dans les fondations du manoir de Morimont! A voir combien l'esprit des seigneurs féodaux était alors ingénieux pour la découverte des moyens de tourmenter les gens et de se venger impunément de leurs ennemis, vous ne pouvez vous défendre d'un sentiment pénible. Certes, un tel luxe de prisons ne s'édifiait pas sans l'intention d'en faire usage, et les ossements poudreux mis au jour en fouillant les décombres des cachots disent assez comment les détenus y périssaient.



Ancien bassin à l'entrée de Mulhouse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LI

Si les châteaux de Morimont et de Landskron se trouvent encore comme deux vigies du passé sur la frontière de la Suisse, la ville manufacturière de Mulhouse a longtemps été une alliée fidèle de la confédération helvétique, à l'autre extrémité du Sundgau alsacien. Sa distance de Bâle, en chemin de fer, ne dépasse pas 32 kilomètres, tandis qu'il y a 109 kilomètres de Mulhouse à Strasbourg et 50 jusqu'à Belfort. Outre les grandes lignes ferrées qui vont dans ces directions sur Paris et la France, l'intérieur de la Suisse et l'Italie, les pays du Rhin et le Nord, Mulhouse se rattache par des voies secondaires aux vallées de Masevaux et de Thann, ainsi qu'au grand-duché de Bade par le pont du Rhin à Mulheim. En descendant du chemin de fer, on aperçoit devant la station, de l'autre côté du bassin ancien du canal du Rhône au Rhin, en arrière et au-dessus des maisons du nouveau quartier de la ville, les flèches élancées de deux églises gothiques perdues ordinairement dans la fumée d'innombrables cheminées d'usines. Une grande activité règne partout dans les rues, en contraste avec le calme paisible des petites communes rurales que nous venons de parcourir. Peu de monuments anciens y attirent le regard, et la plupart des édifices modernes paraissent au service de l'industrie ou du commerce. Signalons parmi ceux-ci l'hôtel de la Bourse et de la Société industrielle, le nouveau musée et les écoles techniques : le vieil Hôtel de ville et des restes de tours au nombre de ceux-là. Ici ce qui intéresse le plus, ce sont les fabriques diverses, les institutions ouvrières, les laboratoires où la science appliquée au travail des tissus atteint un degré de perfection qu'on n'a dépassé nulle part ailleurs. Mulhouse est ainsi une ville de progrès à tous les points de vue; ses établissements et sa

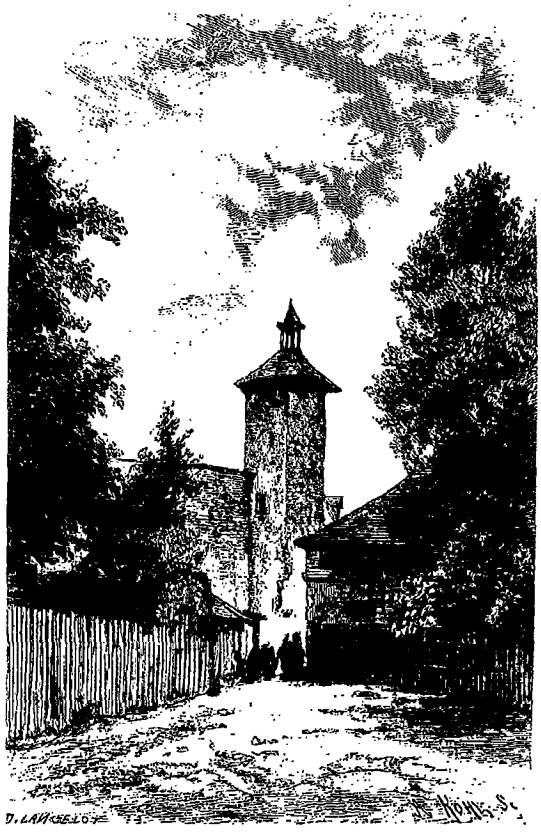
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un hirztag dans le Sundgau (voy. p. 166). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

richesse ne cessent de s'accroître ; sa population augmente en mesure de sa prospérité. Cette population laborieuse et patriote, énergique comme pas une autre, tenace dans ses volontés, venue la dernière au sein de la nation française, dans son dialecte allemand affirme pour la France un attachement jaloux, sans égal dans le restant du pays des deux côtés des Vosges.

Parcourez-vous les rues, le matin entre cinq et six heures, au moment où les ateliers vont s'ouvrir, vous voyez aller et venir, dans toutes les directions, des groupes d'ouvriers et d'ouvrières regagnant leur fabrique. Les uns arrivent de la campagne, d'autres de la cité par la chaussée de Dornach, d'autres encore par trains spéciaux du chemin de fer à plusieurs lieues de distance des villages éloignés. A cette heure matinale, la ville présente un aspect à part, différent de celui qu'elle aura au milieu du jour. Point de boutique ouverte ni de tramway en mouvement, par conséquent point de bruit. Une atmosphère plus sereine, purifiée par la nuit, enveloppe encore la place. Si vous montez au Rebberg, dont les versants inférieurs sont occupés par les villas et les jardins des familles riches, la transparence de l'air à ce moment contraste avec la buée produite par les cheminées de cinquante usines. Pendant tout le jour la vue sera troublée par un nuage de fumée plus ou moins épaisse. Debout devant la grille d'une fabrique de tissus imprimés, je constate la bonne mine des travailleurs qui entrent. Les hommes en blouse ou en veste, coiffés de casquettes, n'ont pas la tenue débraillée, si pénible à voir dans les quartiers industrieux de Berlin. Les filles, mises avec décence, peut-être même avec un peu de coquetterie, portent au bras une corbeille contenant le déjeuner et un tricot, dont elles font mouvoir les aiguilles, tout en marchant d'un pas alerte.



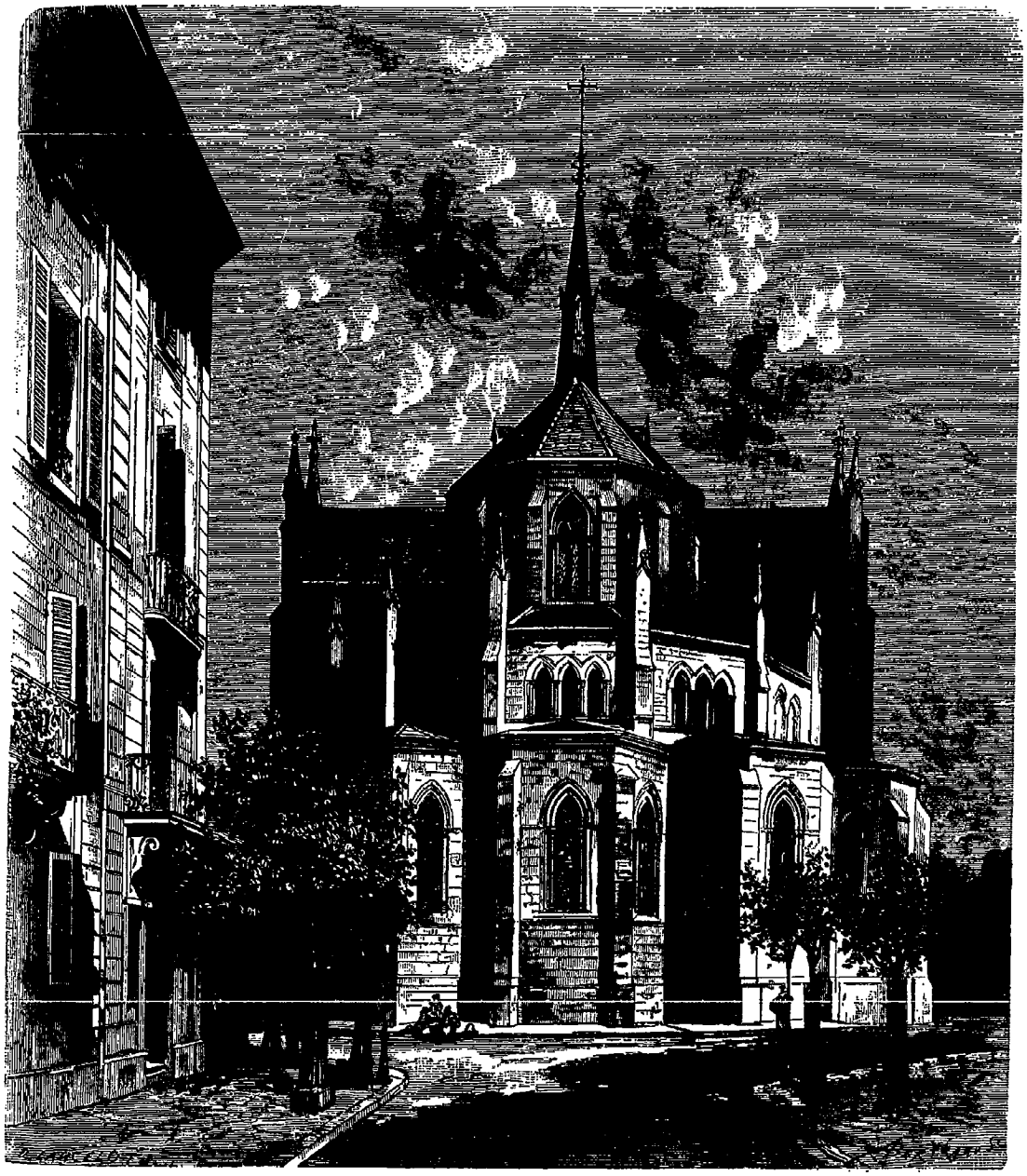
Ancienne tour du Bollwerk à Mulhouse (voy. p. 172). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Kohler-Dietz.

Ville ouverte, débarrassée de la ceinture trop étroite de ses anciens remparts, Mulhouse s'étend librement dans toutes les directions. Un coup d'œil sur le plan dressé en 1885 par M. Belfis pour l'*Essai de description, de statistique et d'histoire de Mulhouse* d'Ernest Meininger vous fait voir ou distinguer trois divisions principales. L'ancienne ville, aux rues étroites et irrégulières, forme le noyau primitif, entouré naguère d'un mur d'enceinte, circonscrit par deux bras de la rivière Ill. Entre la ville ancienne, le canal du Rhône au Rhin et la station du chemin de fer, s'élève le nouveau quartier, aux lignes plus droites, tandis que la cité ouvrière, en échiquier, avec ses avenues à angle droit, tracées au cordeau, s'étend du côté opposé, entre Dornach et la Doller. Tels sont l'activité des constructions et le développement acquis, que dès maintenant la commune de Dornach, avec ses 4800 habitants, peut être considérée comme un faubourg de Mulhouse, dont le village de Riedisheim tend également à devenir une annexe. Au recensement du 1er décembre 1885, la population de Mulhouse s'élevait à 69 676 habitants, au lieu de 52 892 en 1871, 45 887 en 1860 et 6000 seulement lors de sa réunion à la France en 1798. En aucune autre ville d'Alsace l'accroissement n'a été aussi rapide et aussi continu depuis un siècle. On y compte aujourd'hui plus de cent millionnaires qui, enrichis par leur industrie, ont doté largement les institutions de la ville où tout se fait par souscriptions. Leurs villas revêtent la base du Rebberg et de la colline du Tannenwald, comme autant de nids de verdure, à distance des fabriques, dont les constructions hautes et basses forment une lisière jalonnée par les grandes cheminées fumantes.

Un viaduc conduit de la ville au Rebberg par-dessus le canal et le chemin de fer. D'autres chemins montent sur les versants de la colline entre des murs élevés faisant enclos. Au-dessus des villas s'étagent les vignes dont cette hauteur tire son nom. Tout en haut, la promenade du Tannenwald, sans murs de clôture celle-là, offre, sous ses sapins, de frais ombrages à la jeunesse mulhousoise. L'air de la colline est plus vif, plus pur. Depuis la terrasse du château d'eau on a une belle vue sur Mulhouse et son panorama. Grâce aux échappées ménagées à travers les arbres on y embrasse du même regard la ville et tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pays environnant. On distingue nettement le nouveau musée, le chevet de l'église Saint-Étienne, les nouvelles casernes, pareilles à des châteaux forts. Un rideau de peupliers marque la trace du canal du Rhône au Rhin, dont le nouveau bassin, qui sert de port, étale sa nappe sur une longueur de 1 kilomètre. Vers le sud-ouest se présentent les mamelons de Dornach, de Niedermorschwiller, de Lutterbach, avec une suite d'ondulations constituant le bord ou les premiers talus du plateau du Sundgau et entre lesquels poin-



Chevet de l'église Saint-Etienne. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Koch.

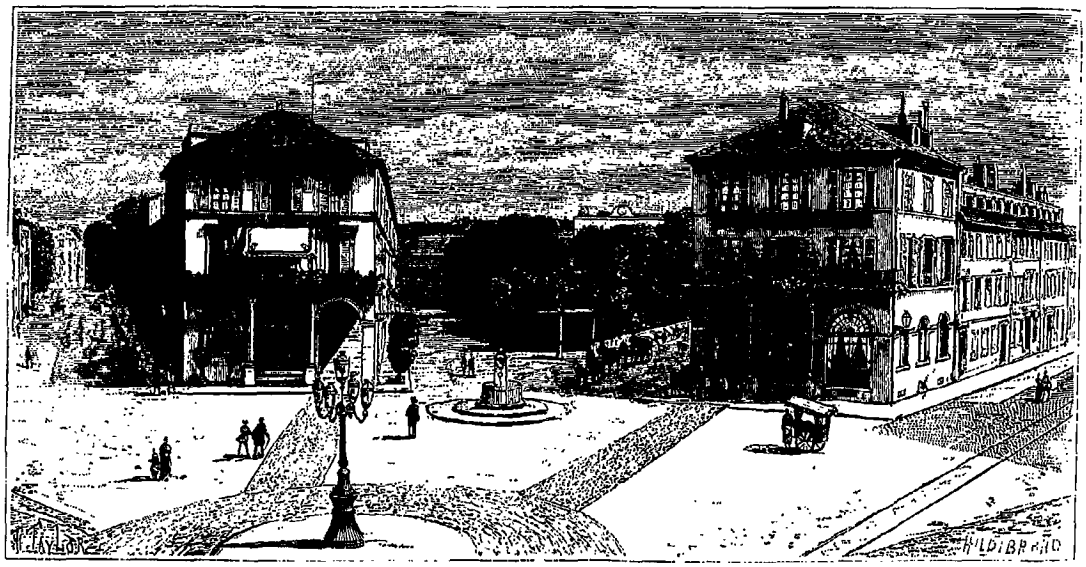
tent le clocher de Reiningen, le couvent des trappistes d'Oelenberg. La chaîne des Vosges, le massif du Grand Ballon et le profil du Hartmannswillerkopf servent de cadre à un côté du tableau, en face de la tête du Blauen et des montagnes de la Forêt-Noire, au delà du Rhin. Quel dommage que la perspective se trouble sous l'effet de la buée produite par la fumée des fabriques! Dès dix heures du matin, si le temps est sec et l'air calme, Mulhouse a mis son voile de vapeur, qui s'épaissit à mesure que la journée avance. Un murmure vague décèle au loin le travail des usines, entrecoupé à tout moment des coups de sifflet stridents des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

locomotives, qui entraînent sur leur voie de fer de longs trains lourdement chargés.

Non loin de l'escalier du château d'eau, vous passez, dans le bas du Rebberg, devant le nouveau lazaret militaire, récemment construit par les Allemands sur un emplacement parfaitement choisi pour un hôpital. Depuis l'occupation allemande il y a dans Mulhouse plus de deux mille hommes de garnison en temps ordinaire, au lieu de la compagnie de fantassins qui suffisait pour la police du temps français. Les casernes nouvelles où loge la garnison sont peut-être maintenant le plus grand bâtiment de la localité. Elles s'élèvent en quadrilatère, entre le cimetière et le nouveau bassin, du côté d'Illzach. Leur construction massive, leur disposition autour d'une vaste cour intérieure, leurs pavillons en forme de tour à quatre étages aux angles, les font ressembler à une véritable forteresse, susceptible de supporter un siège en règle. Les conditions d'hygiène dans la distribution des chambres et dans l'agencement général y sont bien observées.

Malgré cet étalage d'organisation militaire, qu'expliquent la proximité de Belfort et l'absence de toute place forte allemande du côté de la frontière française, Mulhouse a un caractère essentiellement pacifique, comme il sied à une ville d'industrie. Les fortifications d'autrefois sont depuis longtemps démolies : il en reste à peine une tour ronde du quatorzième siècle. Cette tour du Bollwerk domine le Nordfeld, à la jonction des canaux d'enceinte, près de l'Ill inférieure. Deux autres tours carrées, le Nesselthurm et le Teufelsthurm, derniers vestiges du château fort, pris en 1261 par les soldats de Rodolphe de Habsbourg, sont converties en logements d'ouvriers. Le premier édifice public que l'on rencontre en allant du chemin de fer au Nouveau-Quartier est l'hôtel de la Société industrielle avec le local de la Bourse. Ce nouveau quartier est disposé en éventail, à partir de la place de même nom. Entre la place et la Bourse s'étend un square triangulaire. Des galeries à arcades sont ménagées dans la façade des maisons du pourtour complet. A part ce groupe de bâtiments à arcades, d'où sort la rue du Sauvage, principale artère de la ville, ni les maisons bourgeoises, devant le grand Hôtel Central, où je suis descendu, ni les rues ne présentent rien de particulièrement intéressant.

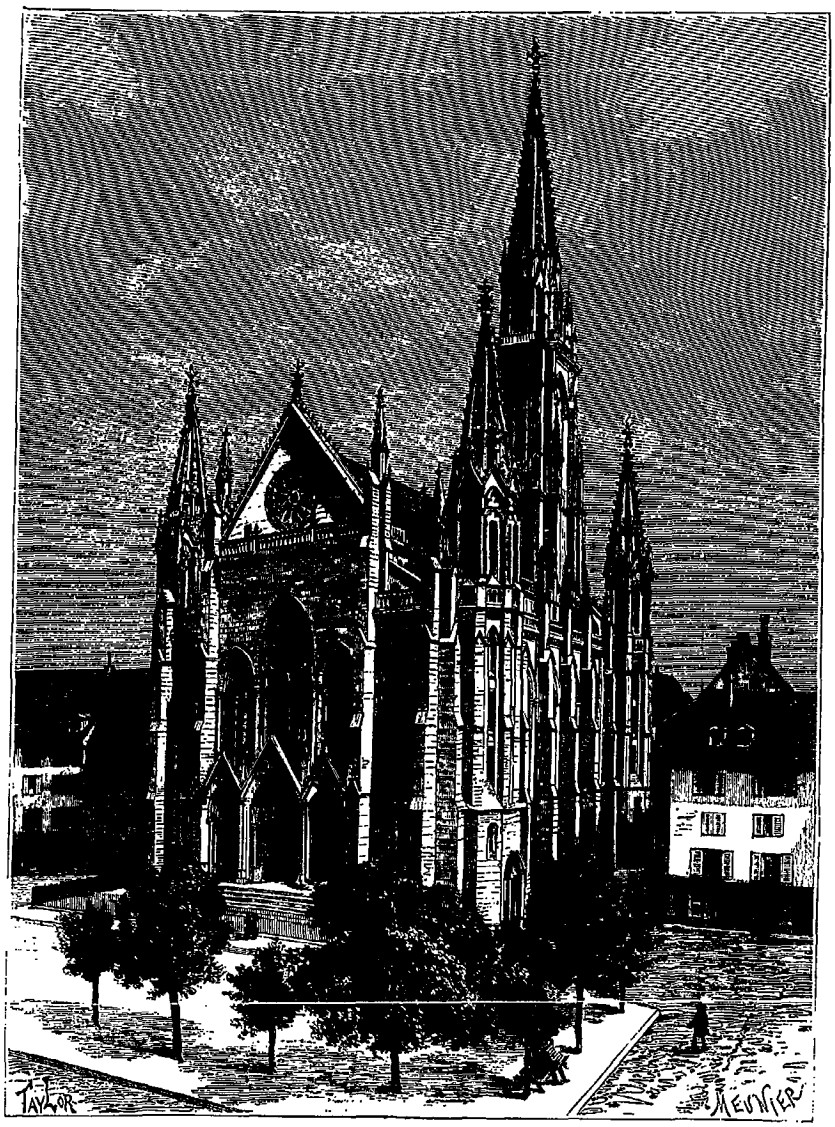


Place du Nouveau-Quartier à Mulhouse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

L'édifice le plus digne d'attention est le vieil Hôtel de ville, siège de la vie publique dans l'antique cité, sur la place, à côté du temple allemand. Tel que nous le voyons, ce monument a été construit en 1552 — il y a donc plus de trois siècles — sur l'emplacement du Rathhaus, détruit par un incendie le 31 janvier de l'année précédente. En 1580, Michel de Montaigne l'appelle dans son *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, « un palais magnifique et tout doré ». En effet les peintures qui décorent sa façade, tournée du côté de la place de la Réunion, ainsi que les deux pignons et la grande salle du conseil, sont tout à fait remarquables. Son ordonnance générale reproduit le style de l'ancien Rathhaus du quinzième siècle. C'est une construction à trois étages, avec un perron à double rampe donnant accès à l'étage principal. La porte en ogive sous le perron, et les croisées à triple baie, réunies trois par trois au premier étage, reproduisent les traits des maisons de l'époque gothique postérieure à Bâle. Par contre, les volutes qui couronnent les fenêtres du rez-de-chaussée, ainsi que le baldaquin en pierre avec l'horloge, reposant sur des colonnettes, au haut du perron, indiquent l'influence de la Renaissance. Il en est de même des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pignons des côtés élevés en volutes et couronnés par un tympan en demi-cercle. A l'intérieur, la salle du conseil, avec un plafond à caissons, présente sur un de ses murs la série armoriée des bourgmestres de la ville depuis 1347 jusqu'en 1798, suivie des armoiries des maires pendant le siècle actuel. Des vitraux peints du seizième et du dix-septième siècle rappellent les alliances de Mulhouse avec Bâle, Soleure, Berne et les rois de France. Le long d'un des murs sont peints les écussons des cantons suisses, le serment du Grütli et une vue de Mulhouse en 1642 à vol d'oiseau. A côté, une inscription en vers allemands raconte l'histoire plus ou moins authentique de la cité depuis l'an 451, lors de l'invasion des Huns, jusqu'à son admission dans la Confédération suisse :



Temple allemand à Mulhouse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Kohler-Dietz.

Mülhauſens Alter iſt uns nicht genau bekannt,
Vielleicht war oft die Stadt zerſtöhret und verbrannt.
Gewiß ſcheint es, daß ſie die Hunnen riſſen nieder (451),
Jedoch als Dorff zeigt ſich Mülhauſen ſodann wieder (823).
Als freie Reichesſtadt zwey Briefe ſie ankünden (1168),
Die ſich in dem Archiv wohl aufbewahrt befinden.
Mit Bern und Solothurm Ein Bündniß wurd geſchloſſen (1466)
Auf 25 Jahr ſo rühmlich hingefloſſen.
Wornach Mülhauſens Treu Helvetia bewogen,
Daß in den großen Bundt ſie dieſe Stadt gezogen (1515),
Die Carl'n von Burgund mit Muth begegnet hat (1474)
Und dann bey mancher Schlacht der Schweitzer fechten that
Auch ſich als Republic trotz mancherlei Gefahren
In gutem Lob erhielt mehr dann drey hundert Jahren[1].

1. « L'âge de Mulhouse ne nous est pas bien connu, peut-être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les meubles de la grande salle de l'ancien conseil de la république, où se réunit aujourd'hui le conseil municipal, un joli poêle en faïence, d'une exécution parfaite, est à signaler particulièrement, ainsi que le coffre-fort, avec porte en fer, encastré dans le mur, afin de conserver les choses précieuses du magistrat. Ces choses précieuses du trésor de l'Hôtel de ville comprenaient entre autres un service de table et de la vaisselle en argenterie pour les agapes municipales, dont nous avons relevé un menu en racontant comment on mange en Alsace. Messieurs de la bourgeoisie et du magistrat ont toujours eu du penchant pour les plaisirs de la table, même après s'être partagé l'argenterie du trésor lors de la réunion de Mulhouse à la France. Les couleurs des fresques de la grande salle sont d'ailleurs bon teint, assez solides pour supporter plusieurs lavages successifs sans rien perdre de leur fraîcheur. Plus exposées, les peintures murales extérieures exécutées par Christen Vackstorffer, de Colmar, suivant contrat du 10 septembre 1552, ont dû être restaurées à plusieurs reprises. Elles représentent au-dessus de la porte : Moïse, Salomon, puis la Clémence, la Vérité, la Prudence, la Tempérance, la Foi, l'Espérance et la Charité, sous des figures de femmes, placées dans autant de niches à plein cintre sur fond d'or. Ces décorations de la façade sont d'un bel effet et présentent un ensemble harmonique.

Vous ne ferez pas le tour de l'Hôtel de ville sans remarquer sur la façade vers la rue Guillaume Tell une pierre sculptée en forme de tête humaine et suspendue par une chaîne. C'est le Klapperstein, ou la Pierre des bavards, que le magistrat, garant de la paix publique, faisait attacher au cou des gens convaincus de calomnie ou de querelle pour les promener à travers les rues de la ville. La pierre et sa chaîne ne pèsent pas moins de 12 kilogrammes. Tantôt il fallait la porter à pied, tantôt assis à rebours sur un âne. Comme cette promenade avait lieu un jour de foire ou de marché, la peine faisait impression. Ordinairement elle s'appliquait aux personnes du beau sexe ; mais les rigides Mulhousois, qui ne plaisantaient guère dans la répression des intempérances de la langue, savaient aussi récompenser les dames capables de discrétion. D'après le journal du bourgmestre Ziegler, cité par le chroniqueur Mathieu Mieg, en 1626, « trois femmes de la ville obtinrent des prix pour être restées six mois sans dire de mal du prochain ». La dernière exécution eut lieu le 28 février 1781, et une inscription tracée au-dessus de la pierre est ainsi conçue : « Je suis nommée Klapperstein, bien connue des mauvaises langues ; quiconque se plaît aux querelles et à la médisance aura à me porter par la ville. »

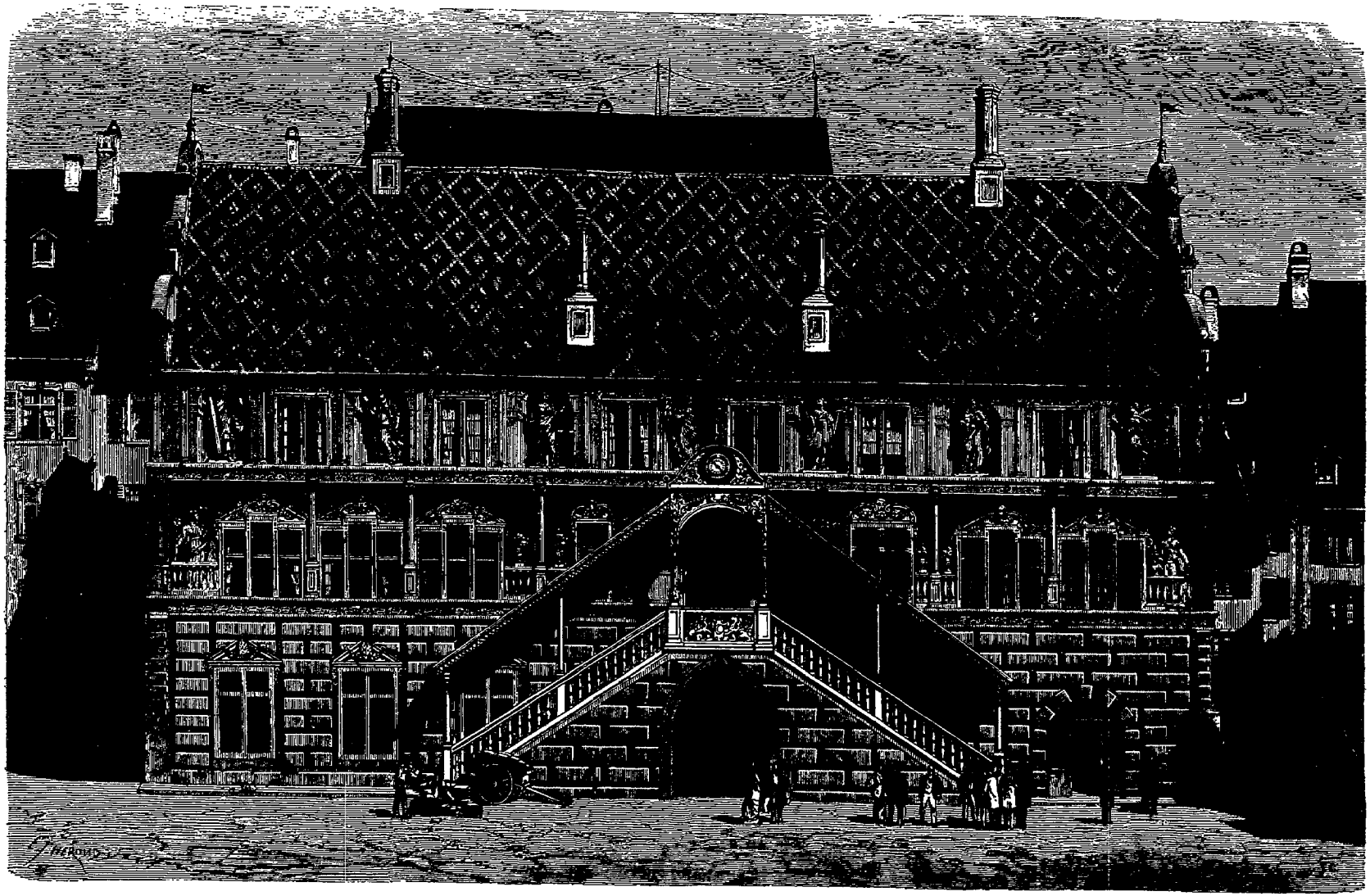
Zum Klapperſtein bin ich genannt,
Den böſen Mäulern wohl bekannt;
Wer Luſt zu Zank und Hader hat,
Der muß mich tragen durch die Stadt.

Ce même magistrat mulhousois si sévère pour les bavards, s'avisa aussi, l'an 1571, de sévir contre les abus de bouche et de réglementer les repas. Par son ordre, les festins de noces les plus opulents furent limités à quatre-vingts couverts au plus, sous peine d'une amende de 5 livres. La *Reformations Ordnung* de 1750, rédigée avec plus de détails et de précision en 1782, réduisit les repas de noces au maximum de soixante assistants, y compris les époux et leurs parents, avec interdiction absolue des lendemains et des banquets supplémentaires qualifiés de *Hofmeister Imbis*. Suivant le même règlement, les mets devaient être apprêtés modestement, selon la condition de chacun, sans recherche, ni raffinement, ni superfluités.

A l'époque de ces ordonnances, la petite république de Mulhouse constituait un État quasi-souverain. Pourquoi ses citoyens n'ont-ils pas conservé cette indépendance, acquise depuis plusieurs siècles ? Tout simplement parce que les besoins de leur commerce et l'approvisionnement de la ville exigeaient son incorporation au pays environnant, où le maintien d'une enclave aussi industrieuse ne se conciliait plus avec le droit commun ou l'intérêt général de la nation française. L'inscription de la salle du conseil à l'Hôtel de ville fait remonter l'existence de la cité avant l'invasion des Huns. Rien ne prouve une antiquité aussi reculée. Un moulin entouré de quelques maisons, sur un ancien bras de l'Ill, paraît marquer le berceau de la ville ; d'où le nom de Mulhausen ou Mulenhusen, littéralement en français Maisons du Moulin, symbolisé dans les armoiries de la ville, qui représentent une roue de moulin. Nous trouvons la première mention authentique du lieu dans la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg en 717. Mulenhusen est nommé dans ce document, avec d'autres domaines voisins, parmi les propriétés du monastère. L'an 823 la localité formait déjà un village appelé Mullenhausen et reparaît avec le titre de ville au treizième siècle : *civitatem Mulhusen cum jure patronatus ejusdem ecclesie, decimis, censibus, cum advocatia, judicio* 1236. Albin Wœlfel, le landvogt impérial d'Alsace, lui donna ses premières murailles d'enceinte. Plusieurs familles nobles y résidaient alors, et les bourgeois préludaient aux luttes incessantes dans lesquelles, tantôt attaqués, tantôt agresseurs, toujours turbulents, ils se sont distingués par une activité prodigieuse. Au début des dissensions entre le sacerdoce et l'Empire, les Hohenstaufen y possédaient de francs-alleux et d'autres droits. L'empereur Frédéric II ayant été excommunié en 1246 et les évêques

la ville a-t-elle souvent été détruite et brûlée. Il paraît certain que les Huns la renversèrent (451) ; néanmoins Mulhouse se montra de nouveau comme village (823). Deux lettres patentes, qui sont bien conservées aux archives, la déclarèrent ville libre et impériale (1168). Une alliance fut conclue avec Berne et Soleure (1466) pour une durée glorieuse de vingt-cinq ans. Après quoi la fidélité de Mulhouse décida l'Helvétie à accueillir cette ville dans la grande Confédération (1515), qui rencontra avec courage Charles de Bourgogne (1474) et combattit ensuite dans mainte bataille des Suisses. Malgré toutes sortes de dangers, elle se maintint ensuite en bon renom comme république pendant trois cents ans. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

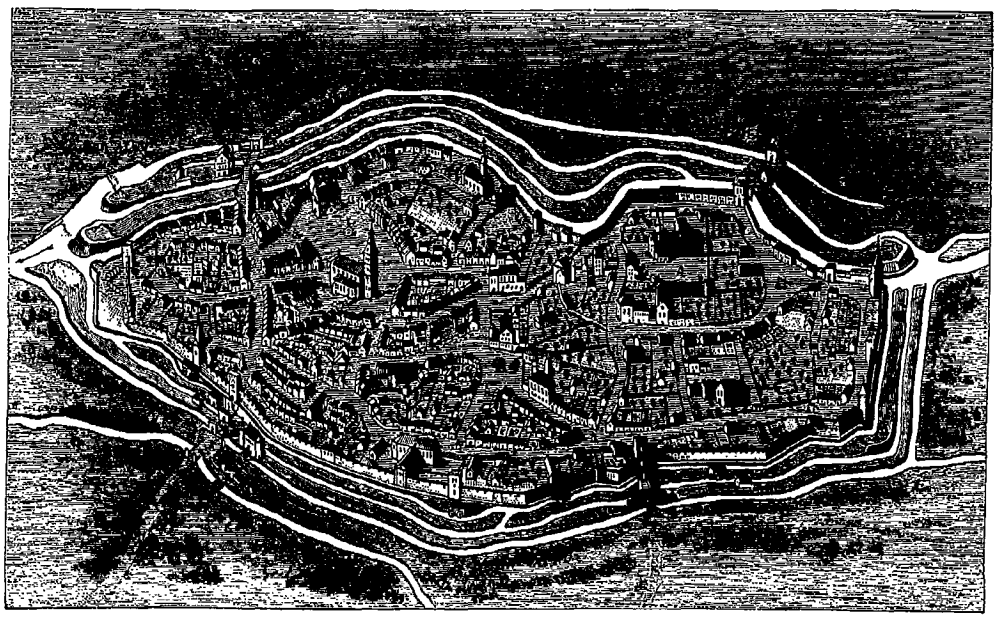


Hôtel de ville de Mulhouse. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Strasbourg s'étant substitués à l'abbaye de Saint-Étienne, l'un d'entre eux, Henri de Stahleck, prit possession du domaine des Hohenstaufen à Mulhouse, après avoir construit dans la place un château fort, dont les deux tours du Nesselthurm et du Teufelsthurm sont des restes encore debout.

Ce château fut livré, à la suite d'une insurrection des bourgeois contre l'autorité des évêques, au landgrave de la haute Alsace, Rodolphe de Habsbourg, chef de la maison d'Autriche et qui avait déjà de vastes possessions dans le Sundgau. Quoique Mulhouse continuât à dépendre de l'empire d'Allemagne, Rodolphe autorisa les bourgeois, en 1275, à acquérir des fiefs, en vue d'établir dans la ville une garnison d'hommes liges de la mouvance des Habsbourg, plus dévoués à leurs suzerains directs qu'à l'Empire même. L'institution des corps de métiers établit pendant quelque temps une force pondératrice entre les éléments dépendant de l'Empire d'une part et de la maison d'Autriche d'autre part. Néanmoins, deux siècles durant, les deux partis rivaux se disputèrent la prépondérance, amenant la commune à contracter une première alliance avec les villes suisses de Berne et de Soleure. Pierre de Hagenbach, le terrible lieutenant de Charles le Téméraire, détenteur des possessions de la maison d'Autriche après la paix de Waldshut en 1468, fit beaucoup souffrir les Mulhousois. Leur bravoure, lors de la campagne des Suisses en Italie, leur valut en 1515 d'être admis définitivement dans la Confédération et d'être compris dans la paix perpétuelle avec la France, sur la



Mulhouse à vol d'oiseau en 1642, d'après Mérian (voy. p. 173).

décision du roi François Ier, après la bataille de Marignan.

On sait quelles circonstances amenèrent Mulhouse à demander son incorporation à la France. La monarchie lui avait concédé pour son commerce le traitement d'égalité avec les établissements nationaux sur le marché intérieur du pays. Ce régime ne pouvait durer indéfiniment. Une ligne de douanes ayant été établie autour du territoire de l'enclave par le département du Haut-Rhin, avec l'obligation du passeport pour les relations journalières des habitants de la ville avec l'extérieur, la municipalité sollicita son admission dans la République Française. Un moment la population faillit même se trouver affamée, par suite de la défense de rentrer ses récoltes des banlieues voisines, attendu que la France en avait besoin pour l'alimentation de ses soldats. S'étant adressée à l'Allemagne pour se procurer du blé, la ville en obtint seulement à la condition de ne pas le revendre aux Français : telle était la pénurie, que les autorités constituées devaient procéder à la répartition du pain entre les bourgeois. Pour en finir avec cette situation critique, contraire au développement de l'industrie locale, le grand conseil conclut le traité d'union du 29 janvier 1798 de Mulhouse avec la France. Six semaines plus tard, le 15 mars de la même année, la population célébra la fête officielle de cette réunion avec un éclat et un enthousiasme dont la mémoire est restée dans tous les cœurs.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue extérieure d'une fabrique d'impression (voy. p. 178). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thierry-Mieg.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LII

Développement du commerce et de l'industrie.

Centre et foyer des industries textiles de l'Alsace, Mulhouse ne serait jamais parvenue à son degré de fortune actuel sans son annexion volontaire à la France. Avant le dix-huitième siècle elle n'avait pas de manufacture ni de grande fabrique, bien que ses artisans s'occupassent de la confection des draps communs et du travail des cuirs. Les débouchés étaient restreints, et les autorités établies réglementaient la production. Un décret du grand conseil, en date de 1750, défend encore, à tout fabricant de draps, de produire plus de 30 pièces entières, ou plus de 90 tiers de pièce de 30 aunes, sous peine de 4 florins d'amende par pièce. Sous le régime des corporations, la préoccupation d'assurer à chacun un gain modeste et sa part de travail limitait ou retenait la libre concurrence. Tant que dura l'ancienne petite république mulhousoise, elle ne vit pas les fabriques s'élever sans ombrage. Ses magistrats, soucieux du maintien de ses traditions, voyaient un péril et un embarras dans l'extension des manufactures devant leurs portes. Aussi bien, quand furent créés les premiers ateliers de toiles peintes, introduits comme une innovation, ils rencontrèrent toutes sortes d'obstacles. L'esprit bourgeois, les susceptibilités de métiers, les droits acquis par les corporations organisées se conjurèrent pour entraver leur établissement. Moins viable, cette belle industrie, devenue depuis la fortune de Mulhouse et la gloire de l'Alsace, eût succombé dès le début. Lors de l'introduction de l'impression sur étoffes, il fut interdit à ses promoteurs de s'approprier, même par des transactions volontaires, les locaux d'autres professions, entre autres des foulons et des moulins, ni d'établir des ateliers de pinceautage dans des proportions pouvant faire augmenter le prix de la main-d'œuvre des articles de laine. Mieux encore, le concours de la commandite étrangère devait être proscrit pour l'industrie naissante, et des lois sévères frappaient le fabricant qui cherchait à accroître ses moyens de travail par des emprunts faits au dehors.

Heureusement les entraves artificielles et les règlements de police surannés ne peuvent arrêter indéfiniment une volonté énergique, persévérante, décidée d'aller en avant. Les fabricants de toiles peintes, stimulés, plutôt que rebutés, par les résistances qu'ils rencontraient au milieu de leurs concitoyens, éludèrent les mesures restrictives édictées par les magistrats de

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177, 193; t. XLIX, p. 161, 177 193; t. L, p. 81, 97, 113; t. LI, p. 369, 385, 401; t. LII, p. 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

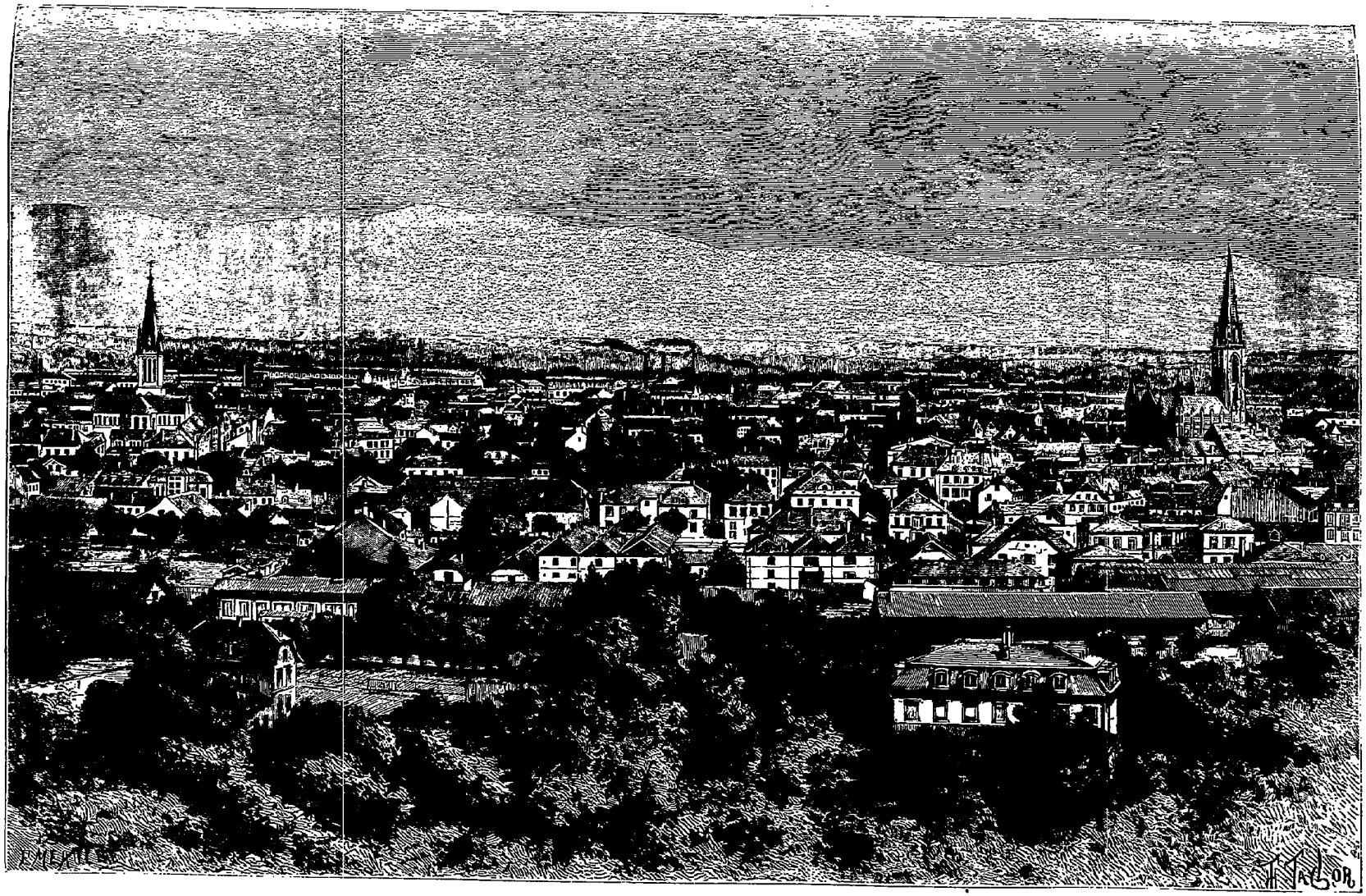
Mulhouse. Le succès de leurs entreprises leur gagna des émules et des appuis. C'est en 1746 que Jean-Jacques Schmaltzer et Jean-Henri Dollfus, associés avec Samuel Kœchlin, installèrent un premier atelier dans la ville pour la préparation des étoffes coloriées au pinceau. Dix ans après, les manufactures mulhousoises livraient annuellement au commerce plus de 30 000 pièces de ces étoffes, chacune de 16 aunes, et dès l'année 1768, d'après un règlement de l'intendant d'Alsace pour l'emploi des eaux du Steinbaechlé, on comptait autour de Mulhouse quinze fabriques de toiles peintes. Le Steinbaechlé est une dérivation de la Doller, dont les eaux se prêtent d'une manière toute particulière au blanchiment et à l'application des couleurs. Ce qui favorisa encore cette industrie naissante, ce fut un traitement particulier sur les marchés voisins, en France notamment, où des édits, communs avec la Suisse, admettaient ses produits à des droits réduits. Par suite de l'incorporation au territoire français, les débouchés des fabricants mulhousois s'étendirent encore malgré les émules qu'ils y rencontrèrent à Jouy et en Normandie. Ils avaient acquis dès lors dans cette branche une supériorité qui ne s'est plus démentie. Les premiers, ils employèrent les planches en bois gravées, sur lesquelles on appliquait les dessins, en réservant pour le pinceau seulement les couleurs d'enluminage et de complément; puis, un peu plus tard, les planches métalliques gravées en creux servant aux dessins à ramages. De même ils se distinguèrent dans l'art d'assortir et de varier les couleurs, essayant dans leurs laboratoires les substances qui pouvaient en augmenter l'éclat et le nombre.

Le développement des fabriques de toiles peintes de Mulhouse eut pour conséquence naturelle de provoquer à proximité la création des tissages et des filatures nécessaires pour leur approvisionnement. Au début, nos « indienneurs », comme les fabricants d'impression sur étoffes s'appelaient d'abord, achetaient leurs tissus en coton dans l'Inde et en Suisse. En Suisse ils se procuraient des toiles fines de 6 quarts d'aune de large sur 16 de longueur, au prix de 3 francs l'aune. Des Indes ils tiraient différents tissus désignés sous le nom de « casses, baffins, guinées, salambris, émerties, hamances », au prix de 2 à 4 francs l'aune, fournies par la Compagnie des Indes à Londres ou tirées directement du pays de provenance. A partir de 1808 l'introduction des tissus de l'Angleterre et des Indes fut prohibée en France, ce qui favorisa en Alsace la création des tissages et des filatures, à proximité des manufactures d'indiennes, malgré l'éloignement des marchés pour les approvisionnements de coton brut. Une fois ces établissements groupés autour de Mulhouse et dans les vallées voisines, où les attiraient le prix plus bas de la main-d'œuvre et les moteurs hydrauliques, moins coûteux que les machines à vapeur, encore trop imparfaites, ils provoquèrent naturellement la création d'autres ateliers pour la construction des machines, la fabrication de produits chimiques et de matières colorantes, toutes les branches d'industrie accessoires. Sous l'effet de la force d'attraction, la prospérité des premiers venus détermina des entreprises nouvelles, de plus en plus nombreuses. Au lieu des mesures restrictives dictées naguère sous l'influence des corporations de l'ancien régime, un souffle plus libéral amena la ville à faciliter par tous les moyens possibles un groupement puissant des manufactures de toute espèce. Avec la fortune, l'influence des fabricants devint prépondérante. Tout le monde y a gagné beaucoup.

Au lieu de rester stationnaire, comme pendant les deux derniers siècles, la population de Mulhouse s'accrut rapidement et d'une manière continue par suite de son union avec la France. Elle a plus que décuplé en moins de cent ans, progressant dans la mesure de ses établissements industriels. Ceux-ci comprennent, dans le rayon de la ville dix grandes filatures de coton et cinq filatures de laine peignée, quinze tissages mécaniques, quatre maisons de blanchiment et de teinture, outre dix manufactures d'impression sur étoffes, des fabriques de drap et de fil à coudre, des fabriques de papier et de produits chimiques, quatre ateliers de constructions mécaniques, dont une pour la fabrication de machines-outils, six maisons de banque. Groupés et unis, les fabricants mulhousois n'ont rien négligé pour améliorer leur exploitation. Les transports à bon marché étant une des conditions principales de la prospérité d'une place de commerce, Mulhouse s'est appliquée sans relâche à avoir des voies de communication moins coûteuses dans toutes les directions. Un des premiers chemins de fer du continent est le tronçon de Mulhouse à Thann, construit à titre d'expérience, alors que bien des gens s'opposaient encore à l'établissement des voies ferrées. De même, avant l'avènement des chemins de fer, le canal du Rhône au Rhin a été fait pour Mulhouse dès 1812, tandis que Colmar, chef-lieu du Haut-Rhin, l'a refusé pour empêcher le développement de l'industrie dans ses murs, préférant solliciter l'envoi de quelques fonctionnaires aux avantages du grand commerce.

Avant la création des canaux et des chemins de fer, le transport sur char d'une balle de coton du poids de 200 kilogrammes du Havre à Mulhouse coûtait 24 francs. Aujourd'hui le prix du même service est descendu à 10 francs et au-dessous, si, au lieu des chemins de fer français, nous employons les lignes allemandes aboutissant aux ports d'Anvers ou d'Amsterdam. Une tonne de houille de Sarrebrück, au lieu de revenir à 40 francs, coûte seulement 8 francs de transport par canal et 10 francs par chemin de fer. La traction des bateaux entre Mulhouse et Strasbourg, pour un trajet de 100 kilomètres, se paye à forfait 200 francs par bateau à la remonte et 100 francs à la descente. Pour un chargement moyen de 120 tonnes on ne dépasse pas dans ces conditions 0 fr. 017 par tonne et par kilomètre à la remonte, ni 0 fr. 008 à la descente. A la descente le parcours s'effectue en trente-trois heures, contre quarante heures à la remonte, la différence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Mulhouse (voy. p. 177). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Kohler-Dietz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant au courant qui règne de Huningue à Strasbourg. On peut se faire une idée de l'importance actuelle des fabriques de Mulhouse par le chiffre des arrivages de houille, qui se sont élevés dans l'année 1885 à 171 356 tonnes de 1000 kilogrammes, dont 31 466 tonnes par chemin de fer et 139 890 tonnes par canal, soit le combustible susceptible de fournir une force de 28 000 chevaux-vapeur, à raison d'une consommation annuelle de 6 tonnes par force de cheval. Pendant la même année le trafic total du canal pour les deux bassins servant de ports équivaut à 164 211 tonnes; les transports par chemin de fer aux deux stations de Mulhouse, à 204 621 tonnes; ceux de la station de Dornach étant de 95 924 tonnes. Dans le total des transports par chemin de fer, les cotons bruts figurent pour 6844 tonnes en réceptions et 2879 tonnes en expéditions; les laines, pour 3442 tonnes en réceptions et 1558 tonnes en expéditions; les filés divers, pour 2077 tonnes reçues et 3329 tonnes expédiées; les fers bruts, pour 9385 tonnes reçues et 6339 tonnes expédiées; les fers et les aciers ouvrés, pour 6477 tonnes reçues et 396 tonnes expédiées; les machines, pour 1801 tonnes reçues et 8572 tonnes expédiées. A elle seule, la succursale de la Banque de l'Empire note pour l'année dernière sur la place de Mulhouse un chiffre d'affaires de 500 millions de francs. Enfin, sur une population de 58 463 habitants que comptait la ville industrielle lors du recensement du 1er décembre 1875, environ 23 785 étaient occupés dans ses ateliers, non compris les ouvriers venus chaque jour du dehors.

Une des causes efficaces pour le développement de l'industrie et du commerce de Mulhouse, c'est le concert de ses grands manufacturiers pour l'œuvre commune. Au milieu d'intérêts séparés, le désir et le besoin de l'union éclatent d'une manière manifeste depuis la substitution des manufactures actuelles aux corps de métiers d'autrefois. Trop souvent la défiance réciproque et l'isolement prévalent dans l'exercice des professions. Quand on se surveille l'un l'autre, on est enclin à voir dans le succès d'autrui un dommage, et une menace dans les efforts des voisins. L'envie trouble alors les rapports, et parfois il en résulte des germes d'embûches. Si les commerçants et les fabricants mulhousois ne sont pas exempts de cette infirmité humaine, du moins les effets en sont contenus par les alliances des familles et les bonnes relations entre les diverses maisons. Avec sa population de 6000 habitants, l'ancienne république avait à sa tête une sorte de patriciat peu nombreux, appartenant presque tout entier au culte protestant, qui, au moment de perdre le pouvoir politique dans la cité, s'est jeté dans l'industrie comme dans un domaine nouveau. L'influence de ces familles patriciennes s'est ainsi maintenue et même affermie par le temps et la richesse acquise. De là quelques noms considérables personnifiant l'activité manufacturière de la région : les Kœchlin, les Dollfus, les Schlumberger, les Schwartz, les Mieg, d'autres encore. Tout naturellement les convenances et les goûts ont amené des alliances entre les maisons dont les titres se valent. Sous l'effet de ces liens, l'esprit de famille tempère les jalousies d'état : l'isolement devient impossible. Les relations établies et l'entente entre les chefs des principaux établissements amena la création de cette Société industrielle de Mulhouse, véritable académie des sciences appliquées à l'industrie, dont sont sorties les écoles techniques et des institutions de prévoyance que nous aurons à considérer de plus près. En attendant, signalons parmi les écoles techniques : l'école supérieure de chimie industrielle, l'école de filature et de tissage mécanique, l'école de dessin, l'école de gravure, une école professionnelle israélite, des cours de comptabilité et de commerce, les cours spéciaux du cercle catholique des jeunes ouvriers.

LIII

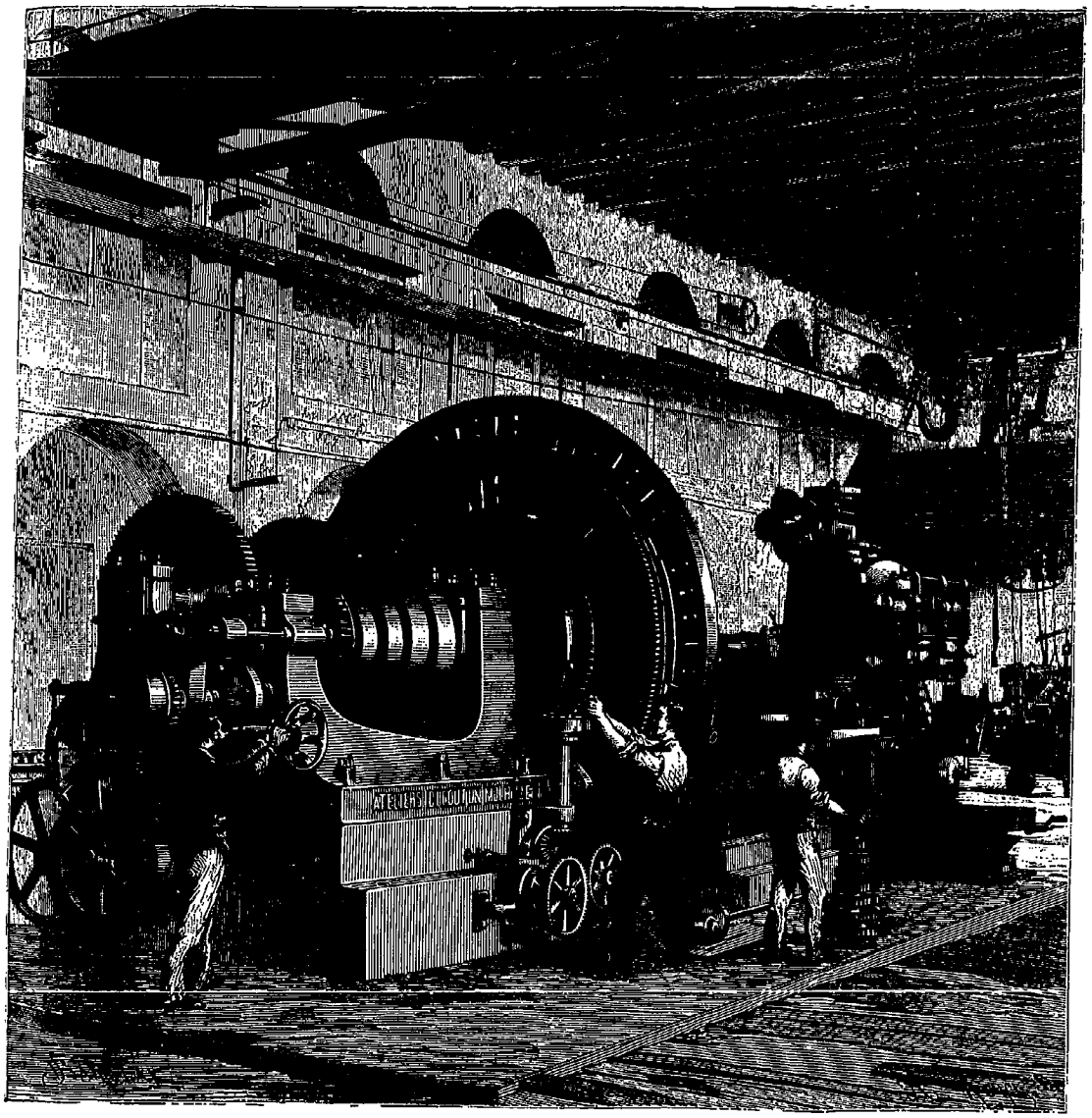
Blanchiment et impression des tissus.

Parmi les diverses industries exploitées à Mulhouse, la plus importante et la première en date est l'impression sur étoffes, celle qui a contribué aussi le plus au renom de l'Alsace manufacturière par la perfection de ses procédés et la supériorité de ses produits. Connaissant la filature et le tissage du coton, dont nous avons suivi les opérations dans les établissements du Logelbach, nous allons nous rendre compte du travail de l'impression et de l'apprêt des tissus à Dornach dans les ateliers de la maison Dollfus-Mieg. Fondée en 1764, aux portes de Mulhouse, cette maison se relie par son créateur, Henri Dollfus, à la première manufacture de toile peinte établie dans le pays dix-huit ans auparavant par Kœchlin et par Schmaltzer. Elle existe depuis 1802 sous sa raison sociale actuelle et comprend, outre les ateliers de blanchiment et d'impression, une filature, un tissage et une fabrique de fil à coudre, formant ensemble tout un quartier de la ville. Ses chefs successifs représentent une véritable dynastie industrielle, une lignée dont les titres sont inscrits dans les fastes du travail. Qu'il nous suffise de nommer Jean Dollfus, promoteur de l'œuvre des cités ouvrières; Dollfus-Ausset, l'explorateur des glaciers; Frédéric Engel-Dollfus, fondateur du musée historique de Mulhouse, qui tous ont su trouver du temps pour des questions d'un intérêt plus élevé, sans préjudice pour la prospérité de leurs affaires commerciales.

Les étoffes à imprimer, en venant du tissage, passent d'abord à la vérification sur des appareils spéciaux afin d'écarter les pièces défectueuses. Certains articles reçoivent un flambage pour enlever le duvet attaché à leur surface; d'autres se rendent directement dans les cuves de blanchiment avant de subir l'application des couleurs. Le flambage se fait au gaz ou avec des plaques métalliques chauffées au rouge. Pour le blanchiment les pièces de même espèce sont cousues les unes aux autres par leurs extrémités. Une série de rouleaux, de guides accrochés aux charpentes de l'atelier, maintiennent cette longue traîne, sous forme de boyau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans fin, dans les parcours souvent fort longs, soit entre le flambage et les cuves à chaux où les tissus entrent tout d'abord, soit entre ces dernières et les cuves à acide qui leur succèdent. On blanchit ainsi dans les ateliers Dollfus-Mieg non seulement les tissus de coton et de laine, mais aussi les étoffes de soie et de lin, purs ou mélangés entre eux. Seulement le travail varie suivant la nature ou la qualité des articles. Les tissus forts de coton, tels que les piqués, les calicots, les percales, peuvent suivre de longs parcours avec des lavages sur des machines à marche rapide. Pour les articles fins, qui exigent plus de ménagements, les organdis, les gazes, les mousselines, il faut une installation à part, où les machines à laver sont



Atelier Heilmann Ducommun pour la construction de machines-outils (voy. p. 178). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

combinées de manière à éviter les déchirures et à ne pas érailler le tissu par un déplacement des fils.

Pour les tissus forts en coton, le boyau composé de deux séries de pièces cousues bout à bout et disposées parallèlement vient passer entre deux rouleaux, dont le plus bas plonge dans un lait de chaux. Au lieu d'un seul boyau, vous en voyez en réalité deux qui se séparent après leur première immersion et entrent par deux ouvertures distinctes dans une même cuve en tôle, susceptible de contenir à la fois 40 000 mètres d'étoffe. Les ouvertures de la cuve sont à fermeture autoclave dite « trou d'homme », pareilles à celles des chaudières à vapeur. Deux gamins entrés à l'intérieur, par les trous d'hommes, plient les pièces dans la cuve à mesure de leur livraison par les rouleaux d'appel. Aussitôt les pièces entassées, les petits ouvriers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

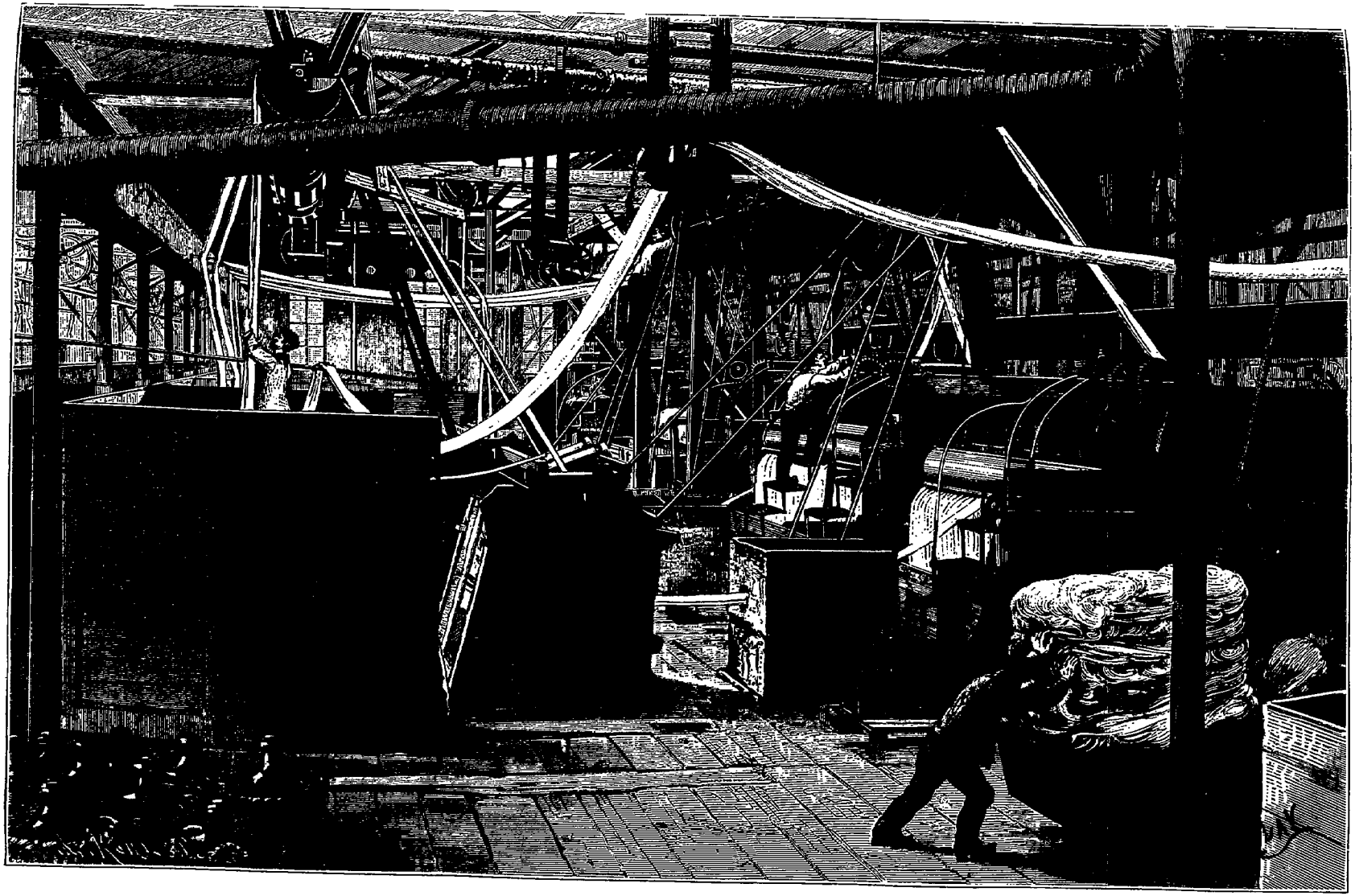
ressortent par les ouvertures. Des hommes plus forts placent des pièces de bois solidement calées au-dessus de la dernière rangée de tissus, afin que le liquide à blanchiment recouvre le tout pendant l'ébullition. L'appareil étant fermé, le liquide et la vapeur s'introduisent au moyen d'une tuyauterie disposée de manière à produire une circulation continuelle lorsque le liquide bouillonne. Un tube ménagé au centre amène un courant de lait de chaux qui se déverse au-dessus des tissus. Une petite quantité de vapeur s'échappe à l'extérieur, pendant l'ébullition, qui se prolonge durant vingt-quatre heures. Après cela, un jet d'eau froide passe sur les pièces d'étoffes, puis on sort les tissus formant boyau en les engageant entre des rouleaux qui les amènent sur une machine à laver au-dessus d'un courant d'eau.

S'agit-il du blanchiment de tissus fins, d'une mousseline pour robe de bal, au lieu du calicot ordinaire pour chemise ou pour vêtement du commun peuple, la suite des opérations exige plus de précautions afin d'abréger la longueur du parcours et d'empêcher les frottements qui endommagent l'étoffe. Cuves de lessives et cuves à chaux fonctionnent dans ce cas toutes à basse pression, tandis que la disposition des machines à laver tend à imiter l'action du lavage à la main et du battage à la surface de l'eau. Ces appareils se composent d'une série de tubes, animés d'un mouvement de va-et-vient à la surface d'un réservoir à eau. Remontant dans ces tubes, où descend un courant d'eau, les tissus durant ce parcours sont battus sur l'eau et rincés parfaitement. Au sortir des tubes, ils passent entre deux rouleaux essoreurs qui expriment l'eau. Un second tube les reçoit après le premier passage, pour recommencer la même manœuvre, qui est ainsi répétée plusieurs fois. Au commencement de ce siècle, il ne fallait pas moins de six semaines pour blanchir une pièce d'étoffe, au lieu de quelques jours maintenant avec un personnel sept fois moindre. Actuellement une partie de trois cents à quatre cents pièces de tissus écrus venue du tissage à un jour donné sort quatre à huit jours après de la machine à sécher, blanchie au prix de 2 centimes en moyenne pour les articles en coton, à un prix double ou triple pour les étoffes de laine, dont le travail est plus compliqué.

Que les tissus soient destinés à la vente en blanc ou à l'impression, tout n'est pas fini après le blanchiment. Pour l'impression il faut faire disparaître les boutons et le duvet qui gênent l'application des couleurs. On obtient ce résultat par le tondage. La machine à tondre se compose essentiellement d'un système de lames d'acier en spirale tournant avec une grande vitesse et sous lesquelles passent les tissus blanchis, collés bout à bout sur une longueur de 500 à 600 mètres. Des brosses tournantes enlèvent les aspérités et le duvet, qui sont coupés. Après quoi, il y a un passage aux rames qui a pour but de dresser les fils de trame à angle droit avec la chaîne et les lisières des pièces, avant d'aller à l'impression. Quant à l'apprêt pour la vente en blanc, il varie beaucoup suivant le résultat à obtenir. L'étoffe mise aux mains de l'apprêteur devient une véritable matière plastique dans laquelle se modèlent les effets les plus surprenants. Selon l'apprêt qu'elle reçoit, une pièce de coton prend l'éclat et la souplesse d'un tissu de soie ou le moelleux d'un tissu de laine. Aussi bien y a-t-il autant d'apprêts différents que d'articles mis dans le commerce. Commercialement les apprêts pour tissus blancs se distinguent de ceux pour tissus imprimés ou teints, quoique certaines opérations soient communes aux uns et aux autres. En fabrique on classe les apprêts en deux genres principaux : les apprêts brisés ou déraillés et les apprêts non déraillés. Dans le premier genre, l'apprêteur s'applique à empeser le fil, à sécher l'empois en le lissant, tout en évitant que la chaîne et la trame adhèrent l'une contre l'autre. Chaque fil ainsi se meut librement à l'égard de celui avec lequel il se croise; la maille est entièrement dégagée. Par suite, les plis du tissu s'arrondissent et prennent, en se drapant, quelque chose de la souplesse et de l'élasticité de la laine, comme la tarlatane de Tarare, ou les organdis et les jaconas dont Saint-Quentin a fourni les procédés de fabrication. Dans le genre d'apprêt non brisé, non déraillé, l'étoffe s'empèse bien plus ou moins pour acquérir de la tenue, mais sans ouverture des mailles ni dégagement des fils. On l'obtient par l'emploi de diverses machines à cylindrer, à piler, à élargir. Une des opérations les plus ingénieuses est celle qui donne aux cotonnades l'apprêt satiné, au moyen d'un empois spécial et des pilons beattles employés pour certaines étoffes pour robes ou pour foulards. Quoique uniquement tissées en coton, ces étoffes acquièrent l'éclat, le toucher et le craquement propres à la soie.

En ce qui concerne l'impression, les procédés employés de nos jours pour l'application des couleurs sur les tissus sont multiples et varient en quelque sorte pour chaque nuance. Un des chimistes de la manufacture de Dornach nous remet un échantillon des articles actuellement en œuvre dans ces ateliers. Il y a la plupart des étoffes que vous voyez aux étalages des grands magasins de Paris et plusieurs nouveautés en sus. Prenant au hasard, je citerai la teinture en fleur de garance ou noir d'aniline, le bleu d'indigo fourni par un passage au lait de chaux, le gris d'aniline fixé par un bain de chrome. Voici des impressions à fond noir vapeur et céruléine, à fond vert avec teinture au quercitron et vert d'aniline. En voilà de nuance puce, teinture en garance, mordant d'alumine et de fer; en voilà encore de nuance noire à bordure et points blancs, obtenus par teinture campêche, avec mordant de fer et d'alumine également. Tout à côté vient un article composé de noir d'aniline et au rouge d'alizarine par teinture, avec orange de chrome; un autre article à l'oxyde de fer fixé par un passage alcalin; de nouveaux enfin avec fleurs en couleur vapeur fixées par un bain de chrome, un vert et un violet d'aniline vapeur et au tanin. Je m'expose à vous faire une conférence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

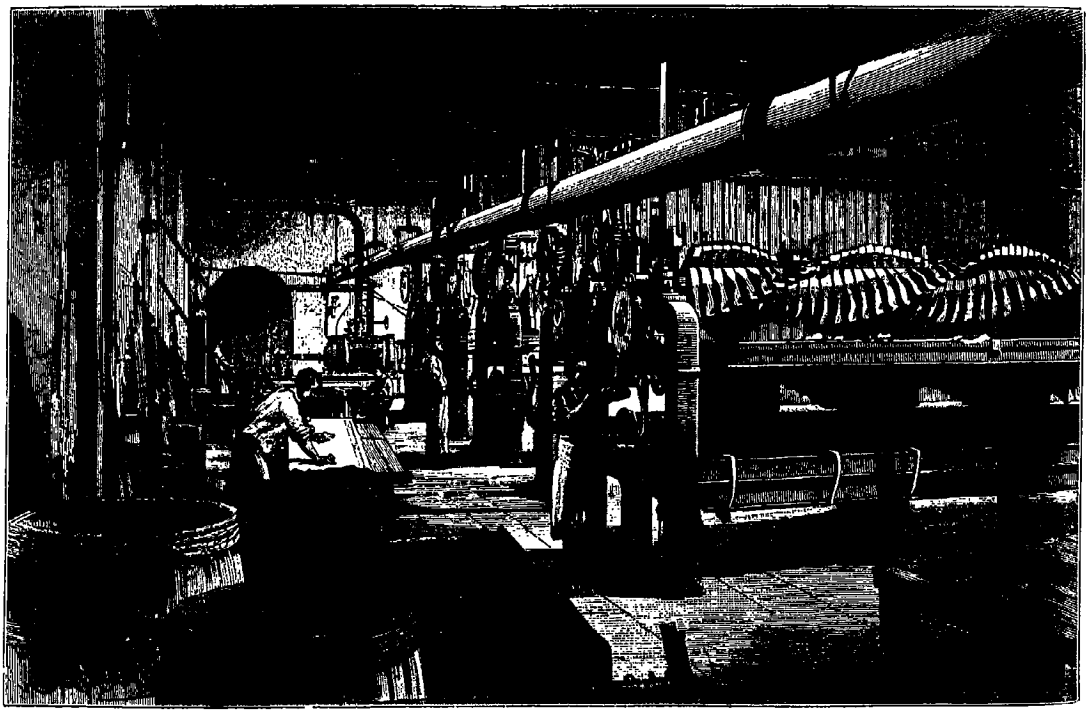


Blanchiment des tissus dans les ateliers Dollfus-Mieg. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de chimie ou une leçon de technologie rien que par l'énumération des couleurs et des dessins d'une simple carte d'échantillons. Tandis que les premières impressions sur étoffes faites à Mulhouse se bornèrent à des dessins avec une ou deux couleurs appliquées à la main, les manufactures d'aujourd'hui livrent des tissus imprimés mécaniquement à douze couleurs à la fois sur la même machine. Quelle variété de préparations et de procédés pour tous ces dessins et ces couleurs, qui pourtant ne représentent pas, même de loin, toutes les combinaisons pratiquées! Au milieu de ces opérations multiples et diverses, se manifestent trois manières de fixer les couleurs sur l'étoffe avec les dessins voulus : l'impression du mordant suivie de teinture, l'impression suivie d'exposition à la vapeur, la simple application. De là aussi trois classes de couleurs : les couleurs par teinture, les couleurs vapeur, les couleurs d'application, auxquelles s'ajoutent les couleurs de conversion qui changent les couleurs déjà appliquées sur le tissu, puis les genres composés résultant de la réunion de plusieurs modes d'impression simple.

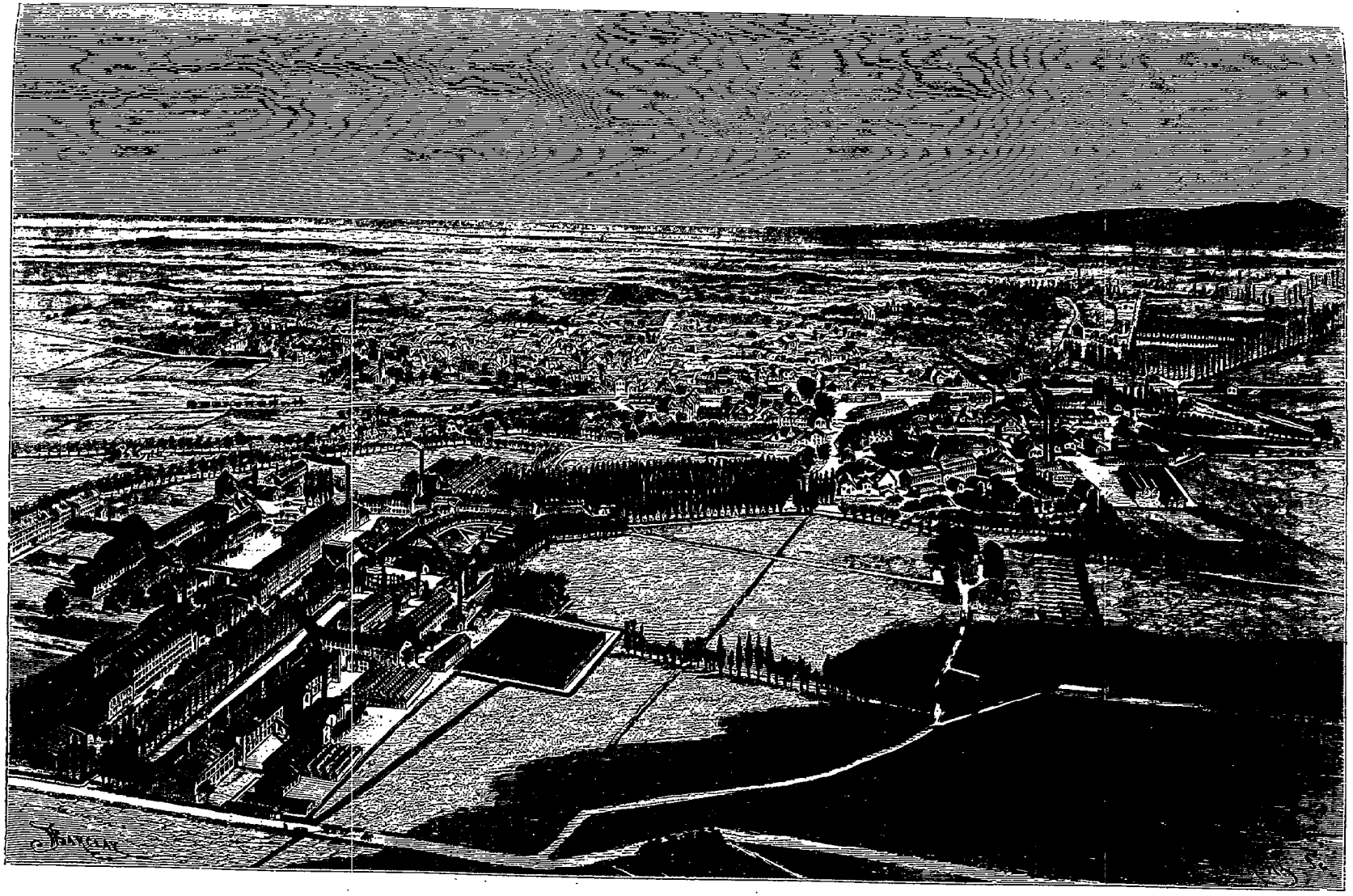
Non, les détails de fabrication sont devenus trop nombreux, trop spéciaux, pour être notés tous dans le cours d'une simple promenade à travers les ateliers. Lors de notre visite au tissage Bagatelle, dans les établissements de Logelbach, nous avons vu ce qu'il en coûte pour tisser une robe. Le travail de l'impression et de l'apprêt de cette pièce d'étoffe est bien plus compliqué encore. Pour la robe en question, l'introduction



Apprêt satiné dans les ateliers de Schœfer Lalance (voy. p. 182). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

ou la découverte des couleurs vapeur d'aniline substitue l'impression mécanique à l'impression à la main. Celle-ci s'applique encore pour les tentures riches et les belles étoffes pour meubles, parées de dessins très compliqués avec beaucoup de couleurs. Dans les machines à imprimer au rouleau, chaque rouleau applique une couleur différente. Sur les machines installées dans la fabrique de Dornach et qui fonctionnent sous nos yeux, l'une est à douze, une autre à huit, deux à cinq, six à quatre, deux à trois, les autres à une couleur. Le travail et la production y sont très rapides, comparés à l'impression à la main. Chaque appareil a un petit moteur indépendant et peut imprimer plus de 7000 mètres d'étoffe en l'espace de dix heures. Chacun se compose d'un petit bâti en fonte, avec un grand tambour presseur en fonte également au milieu. Les rouleaux à imprimer, gravés en creux et longs d'un mètre, sont disposés autour du tambour central, de manière à tourner et à être pressés contre l'étoffe, en emportant avec eux les couleurs ou les mordants à appliquer. Ils se chargent de mordant ou de couleur en tournant dans une boîte placée au-dessous et qui contient la matière colorante suffisamment épaissie. Pendant la marche des rouleaux, une lame ou docteur nettoie leur surface de l'excédent, qui brouillerait le dessin avant leur contact avec le tissu. La couleur contenue dans les creux de la gravure risquant de ne pas s'appliquer convenablement sur le tissu s'il n'y avait au-dessous un corps élastique, un drap de laine sans fin revêtu d'un doubloir de coton circule en même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

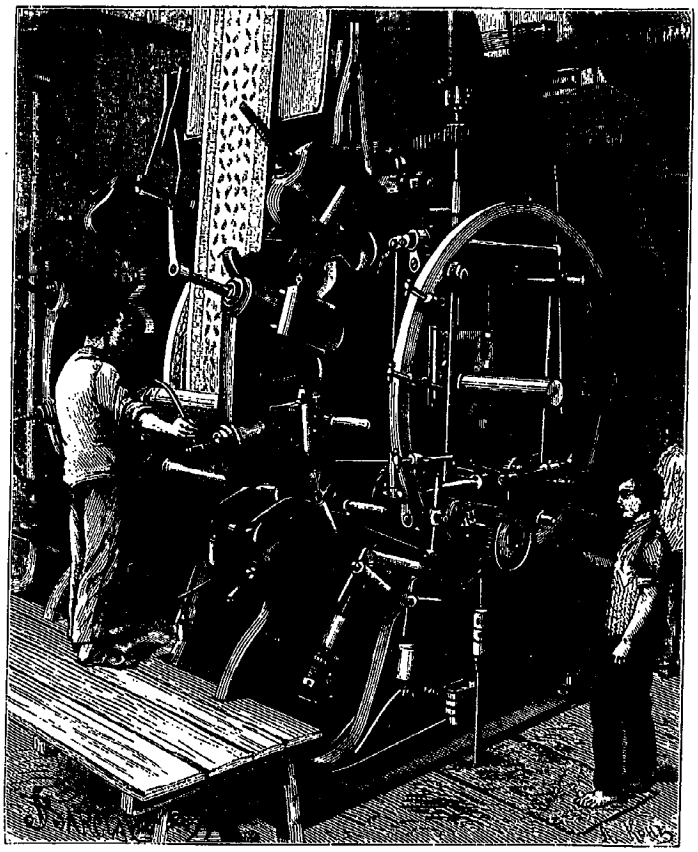


Établissement Dollfus-Mieg à Dornach (voy. p. 180-187). — Dessin de Barclay, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps que lui autour de la machine. Il y a une difficulté à rapporter les rouleaux entre eux, pour les dessins à plusieurs couleurs, à cause de l'allongement du tissu d'un rouleau à l'autre. Afin de remédier à cet inconvénient, les rouleaux et leur gravure ont un diamètre proportionné à l'allongement, croissant du premier au dernier.

Tout n'est pas fini d'ailleurs après l'impression des dessins. Un vaporisage ou un bain fixateur doit suivre afin de fixer les couleurs définitives. Puis il y a une succession de dégommages, de lavages, d'avivages, variés suivant les articles, suivant les matières employées. Pour l'apprêt, qui diffère également en raison des effets à obtenir et qui doit donner au produit une meilleure apparence, on imprègne le tissu de divers composés gommeux, de fécule ou d'amidon; après quoi on le fait sécher sur des rames en chambre chaude, afin de donner aux pièces une largeur régulière et de redresser les fils éraillés ou déplacés lors du blanchiment et de l'impression. Stationnaires depuis assez longtemps, les procédés mécaniques de cette fabrication ne présentent plus guère d'inventions nouvelles, si ce n'est pour les apprêts. Par contre les découvertes de premier ordre réalisées dans le domaine de la chimie continuent à transformer l'industrie. Produire mieux, le plus vite, le moins cher possible, tout le progrès industriel se résume dans ces trois termes, et ce sont les applications chimiques qui y contribuent maintenant le plus pour l'impression des tissus.



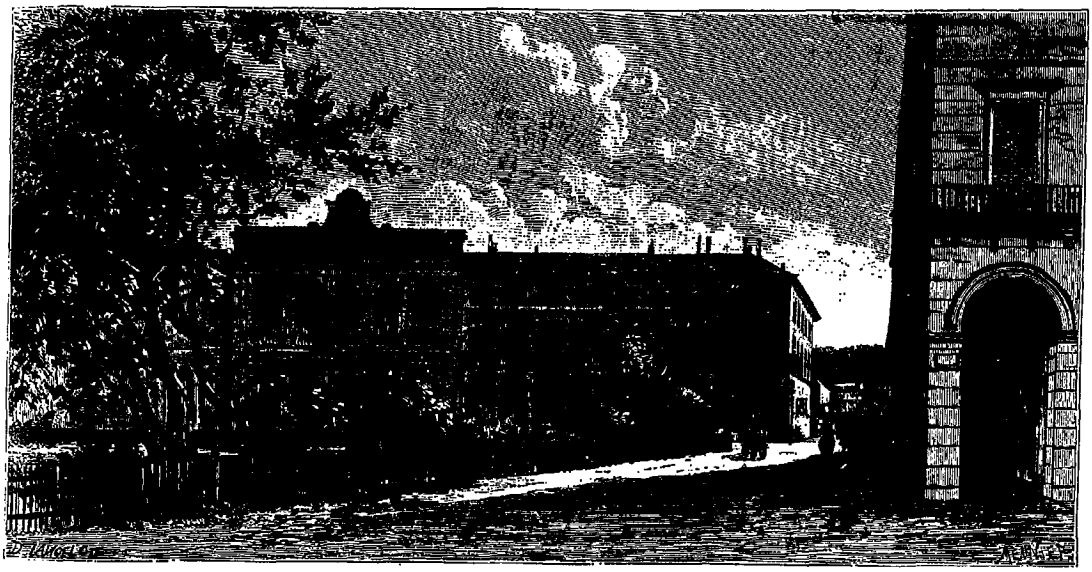
Machine à imprimer les étoffes dans les ateliers de Dollfus-Mieg (voy. p. 184).
Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Un des rapporteurs du jury de la dernière exposition universelle à Paris, en 1878, constate à propos de cette industrie la supériorité de Mulhouse, qui « sert d'émule ou d'école à tous les pays du monde ». A son avis, « nulle part ailleurs la fabrication des toiles peintes n'a été portée à un tel degré de perfection ». Et M. Persoz, un des membres du jury international en 1867, écrivait alors : « Les impressions de haute nouveauté réalisées à Mulhouse sont de véritables œuvres d'art, des peintures délicates, où la forme de l'exécution égale la pureté du goût et l'harmonie de la composition. » Aussi bien, pour les produits de choix, les impressions de Mulhouse sont renommées sur tous les marchés du monde. Par contre, l'Angleterre tient le premier rang pour la quantité, s'attachant aux articles communs ou de qualité moyenne, soit pour l'ameublement, soit pour le vêtement. Au lieu de cent machines à imprimer occupées en Alsace, l'Angleterre en compte plus de mille, avec l'Écosse et l'Irlande, occupant en 1875 environ 30 000 ouvriers, plus 36 000 autres attachés aux ateliers de blanchiment et d'apprêt. Ces deux pays, l'Angleterre et l'Alsace, se partagent ainsi le commerce d'exportation des toiles peintes, l'une pour les marchandises ordinaires, l'autre pour les articles de luxe. Les principaux centres de cette industrie à l'étranger recrutent à Mulhouse l'élite de leurs dessinateurs, de leurs coloristes. Lors de la fondation de notre première fabrique d'indienne, au siècle dernier, celle-ci disposait seulement du modeste capital de 40 000 francs, au lieu du fonds de roulement d'environ 80 millions de francs engagé en 1870 dans les fabriques d'impression alsaciennes. En 1756 la maison Kœchlin-Schmaltzer imprimait ses 30 000 pièces de 16 aunes, vendues au prix de 18 à 20 francs la pièce : en 1877 la maison Dollfus-Mieg vendait à elle seule 11 millions de mètres de tissus valant 8 323 000 francs, la production totale pour les dix-sept établissements de l'Alsace étant alors de 55 052 000 mètres, dont 35 440 000 vendus hors d'Allemagne. Au lieu du prix de 10 à 12 francs l'aune payé au temps de Napoléon Ier, vers 1810, sous le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régime du système continental pour certains articles de vente courante, vous obtenez aujourd'hui les cotonnades imprimées ordinaires à 60 centimes le mètre. En 1871, l'année de l'annexion allemande, la production des dix-huit établissements d'impression existants était de 82 millions de mètres, dont 78 millions sur tissus de coton et 4 millions sur tissus de laine et de soie; pendant la même année, les blanchiments et les teintureries ont livré au commerce 148 millions de mètres d'étoffes diverses blanchies, teintes et apprêtées.

L'établissement Dollfus-Mieg, comme plusieurs autres manufactures d'impression, entretient un atelier spécial pour la gravure des rouleaux et des planches à appliquer les couleurs. Plus un dessin comporte de couleurs, plus il faut de planches ou de rouleaux pour l'exécuter. Ces dessins ne suivent pas la mode. Ils la provoquent au contraire. Ils doivent prévenir les fantaisies du consommateur et former son goût. Tout ce qui est du domaine de la peinture: fleurs, oiseaux, paysages, avec les tons, les nuances, le sentiment approprié à chaque sujet, se transporte sur les tissus, d'après des compositions variées à chaque saison. Allant des dispositions les plus simples aux ornements les plus compliqués, les planches et les rouleaux pour l'exécution des gravures exigent une grande mise de fonds à eux seuls. Pour le moment la manufacture de Dornach tient un magasin de plus de 2000 rouleaux en cuivre gravés pesant de 60 à 70 kilogrammes, au prix de 300 à 400 francs chacun. La gravure sur rouleaux métalliques occupe en outre à Mulhouse une vingtaine d'ateliers particuliers travaillant à façon d'après les dessins qui leur sont fournis par les maisons d'impression. Les dessins mêmes s'achètent à la pièce auprès des dessinateurs travaillant à la fois pour plusieurs



Hôtel de la Société industrielle de Mulhouse (voy. p. 172 et 187). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

fabriques. Dessinateurs et graveurs se forment dans les écoles spéciales de gravure et de dessin fondées sous les auspices du comité des beaux-arts de la Société industrielle.

LIV

Rôle de la Société industrielle.

La Société industrielle de Mulhouse est issue du besoin éprouvé de bonne heure par les fabricants de la région d'avoir un centre commun pour s'éclairer, combiner leurs efforts et trouver un point d'appui. Destinée à être l'instrument de l'éducation manufacturière, cette institution devait servir, dans la pensée de ses fondateurs, à discuter en commun les moyens susceptibles de favoriser le développement de leurs entreprises. Fils de leurs œuvres, formés par eux-mêmes et pour la plupart privés d'instruction classique, ces hommes ont compris que la science seule leur permettrait de lutter avec succès contre des concurrents plus favorisés. Ils sentaient d'instinct la portée d'une science plus avancée, d'une connaissance aussi complète que possible des nouvelles découvertes pour l'amélioration de leurs procédés de travail. Par suite de la concentration de l'industrie dans de grandes manufactures, aucun établissement ne se trouve en état de supporter la concurrence qui lui est faite s'il reste en arrière du progrès des connaissances acquises ailleurs et des perfectionnements de l'outillage. Cette vérité éclate particulièrement en Alsace, à cause des désavantages de la position géographique des fabriques, par suite de l'éloignement des ports d'où viennent leurs matières premières, des bassins houillers dont elles tirent leur combustible, des grands marchés pour la vente de leurs produits manufacturés.

« Convaincus que la science seule pouvait leur per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettre de lutter contre des concurrents plus favorisés (dit le docteur Penot, dans un rapport sur les travaux de l'association pendant les cinquante premières années de son existence), et pensant qu'ils seraient mieux armés s'ils réunissaient leurs efforts en un faisceau commun, qui leur permettrait de se prêter un mutuel appui, vingt-deux de nos concitoyens fondèrent notre association, qui devait grandir si rapidement et acquérir bientôt une réputation justement méritée. Afin de bien définir sa mission dès le début, ils lui donnèrent le nom significatif de Société industrielle, que d'autres réunions savantes ont emprunté depuis, indiquant ainsi que tous ses travaux devraient avoir pour but final une portée industrielle. » Et, plus loin, le vénérable rapporteur, qui fut pendant un demi-siècle le guide et le secrétaire général de l'institution, ajoutait: « Toutes vos investigations, portant sur les sciences mathématiques ou naturelles, ont été dirigées le plus souvent au point de vue de leur application aux arts, et, dans le domaine des sciences morales, vous n'avez abordé que les problèmes touchant au développement physique et au progrès intellectuel de l'ouvrier. »

Ce programme, la Société industrielle de Mulhouse l'a tenu et au delà. La fondation de l'association remonte à l'année 1825, mais ses réunions régulières commencèrent seulement l'année suivante. Dès le 18 avril 1832 une ordonnance royale la reconnut comme établissement d'utilité publique. Ses débuts pourtant furent bien modestes, et le défaut d'éducation classique se reflète dans ses premiers travaux. Son membre le plus distingué des premiers jours, celui auquel elle offrit la présidence, déclina cet honneur parce qu'il reconnaissait « ne pas avoir la facilité de parole indispensable pour diriger et résumer au besoin les débats d'une assemblée ». Quoi qu'il en soit de cet aveu et de l'inexpérience des fondateurs de la Société industrielle, l'œuvre a fait son chemin. Ces hommes d'initiative, en se faisant leurs propres instituteurs, surent favoriser l'essor de leurs industries naissantes et le développement scientifique de leur association. Jeunes presque tous, ils avaient foi en l'avenir et ne comptaient que sur eux-mêmes. Aussi le succès couronna leurs efforts. Leurs procédés de travail, tenus au courant de toutes les applications de la science, ont acquis un degré de perfection qui n'a été dépassé nulle part. Leurs études et leurs essais, poursuivis avec persévérance dans les laboratoires des grandes usines, pour être ensuite discutés en commun dans des réunions périodiques, attirèrent bientôt l'attention des hommes compétents du dehors, tandis que leurs jugements s'imposaient avec autorité. Tout ce qu'ils ont acquis, ils le doivent à eux seuls. Après avoir commencé par s'instruire entre eux, ils sont arrivés à donner des leçons au monde manufacturier, faisant école, ouvrant des concours sur des recherches à entreprendre, encourageant les inventions utiles par des récompenses. Plus d'une fois elle a inscrit, dans ses programmes des prix annuels, des sommes atteignant un total de 70 000 francs et même plus. Lors du cinquantième anniversaire de sa fondation, célébré le 11 mai 1876, elle comptait quatre cent quatre-vingt-dix-huit membres ordinaires et cent vingt-six correspondants. Le recueil des bulletins de la Société, composé uniquement de travaux originaux, mémoires et rapports, nous offre une source aussi abondante que précieuse de documents sur les applications de la science à l'industrie.

Avec ses ressources propres, provenant de souscriptions volontaires, sans le concours de l'État ni de la Ville, la Société industrielle entretient plusieurs écoles techniques et forme de riches collections, conservées en partie dans son hôtel, en partie dans un musée spécial particulièrement réservé à l'histoire de l'impression sur tissus, comme nous l'avons vu, la plus belle des industries de Mulhouse. Un point à signaler, c'est que jamais un président de l'association, une fois élu, n'a été relevé de son siège par un vote ultérieur, quoique, d'après les statuts, chaque nomination soit limitée à une durée de deux ans seulement. Ainsi M. Auguste Dollfus, qui est l'âme de la Société et son infatigable promoteur, occupe la présidence depuis vingt-deux ans, tandis que son père Émile, ancien député de Mulhouse aux assemblées législatives françaises, a siégé comme président depuis sa première élection, en 1834, jusqu'au jour de sa mort, survenue en 1858. Une œuvre ne peut que profiter de cette circonstance, quand l'homme appelé une fois à la diriger est maintenu à sa tête par l'éclat des services rendus. L'esprit de suite favorise toute chose et contribue à la réussite des entreprises. L'accord manifesté par les votes de la Société industrielle pendant soixante années d'existence assure ses succès et a constamment écarté les questions personnelles irritantes. Malgré les débats soulevés par des intérêts opposés, malgré plusieurs révolutions politiques, malgré une guerre désastreuse, qui a enlevé au pays sa nationalité française, ses membres ont compris toujours que la science doit planer au-dessus de ces orages, que pour l'avantage commun chacun doit savoir faire abnégation de ses préférences personnelles.

Partagée à l'origine en deux sections, de mécanique et de chimie, la Société, dont nous avons à considérer les travaux, adjoignit successivement à ces deux premiers comités une série de sections spéciales pour le commerce, les beaux-arts, la statistique, l'histoire naturelle et les questions ouvrières. Chacun de ces comités traite les sujets de son ressort dans des réunions particulières, dont les rapports et les conclusions sont ensuite soumis en séance à la discussion de toute l'association. Un coup d'œil sur ces travaux nous fait voir parmi les questions mises à l'étude : les recherches sur les matières colorantes au point de vue de l'impression sur étoffes, les moyens de diminuer le prix de la force motrice, le perfectionnement des machines à vapeur, les expériences sur le rendement et la combustion des houilles, l'invention des peigneuses pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la filature du coton et de la laine, l'essai des succédanés du coton, l'application des câbles télodynamiques, divers perfectionnements de la fabrication du papier, la création des écoles spéciales de filature et de tissage, de dessin industriel et de chimie appliquée, la législation des brevets d'invention, la protection des marques de fabrique et des dessins, la limitation du travail des enfants dans les manufactures, l'association pour prévenir les accidents de machines, la réforme des logements d'ouvriers, les institutions de secours et de prévoyance, la statistique générale du Haut-Rhin. Chaque atelier des membres de la Société est devenu un laboratoire où tous les faits susceptibles d'une application industrielle sont vérifiés scrupuleusement avant que les comités respectifs émettent un avis à leur sujet. Le soin consciencieux des expériences faites en grand dans les fabriques et le contrôle auquel tous les essais sont soumis ont donné de bonne heure une autorité considérable à ces jugements dans le monde savant, de même que diverses mesures dont l'initiative lui appartient ont servi de base pour des lois importantes sur la réglementation du travail et les institutions de prévoyance en faveur des ouvriers. Quelques-unes de ces questions méritent d'arrêter notre attention.

Salle de peigneuses Heilmann pour la laine. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Tout d'abord se présentent les travaux du comité de chimie sur les matières colorantes. On se fera une idée de l'étendue et de la multiplicité de ces travaux par le fait que la garance, avec ses dérivés, a fourni la matière de soixante mémoires originaux, disséminés dans le recueil des bulletins de la Société. De même l'indigo, la cochenille, le rocou, l'orseille, le bleu d'outremer, le rouge de murexide ou pourpre des anciens, les divers bois de teinture, les dérivés de l'aniline, dont la matière est aujourd'hui préparée en grand d'après un procédé imaginé par M. Béchamp de Strasbourg, ont provoqué des recherches d'une grande valeur pratique. M. Paul Schutzenberger a résumé les résultats des connaissances acquises à ce sujet dans son excellent *Traité des matières colorantes*, tandis que M. Rosenstiehl a écrit l'histoire des recherches faites sur la garance et ses dérivés. Dès la première année de sa fondation, la Société industrielle de Mulhouse a mis au concours deux prix pour déterminer la valeur comparative des garances de diverses provenances et pour reconnaître la quantité de matières colorantes contenues dans un poids donné de la racine. Deux autres prix, d'une valeur de 15 000 francs chacun, demandèrent : « *Premier prix.* Indiquer un moyen pratique de fixer par une seule teinture toute la matière colorante de la garance, ou au moins un tiers de plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on n'en a obtenu jusqu'alors par les procédés ordinaires de la teinture sur les toiles mordancées. *Second prix.* Pour un rouge d'application dans lequel il n'entre d'autre matière colorante que la garance, ayant la même intensité, la même vivacité et la même solidité que les plus beaux rouges ou roses teints avec cette racine, pouvant s'imprimer au rouleau comme à la planche, sur toile de coton blanchie sans préparation, et n'ayant besoin d'autre opération après l'impression que d'un lavage à l'eau ou d'une exposition à la vapeur. » Une autre année, la Société mit au concours un prix de 17 500 francs pour la découverte d'une substance moins chère susceptible de remplacer l'albumine d'œufs. Telle fabrique de Mulhouse consommait par jour à certains moments jusqu'à 120 kilogrammes d'albumine sèche, ce qui, à 300 œufs de poule par kilogramme, représente une ponte de 36 000 œufs, dont le prix renchérissait en proportion de la consommation.

Au sein du comité de mécanique, l'attention s'est portée particulièrement sur l'amélioration des machines à vapeur. La Société industrielle est revenue à maintes reprises sur le perfectionnement de ce moteur et de tout ce qui s'y rattache, comme appareils de sûreté, chaudières, foyers, cheminées, combustible. Ici encore on recherche le maximum de l'effet utile avec la moindre dépense possible. Parmi les perfectionnements d'origine alsacienne, figurent : la première application du manomètre à mercure, employé dès 1826 par les frères Kœchlin; une série d'essais pour augmenter le rendement des chaudières à vapeur; l'emploi de la vapeur surchauffée en place de la vapeur ordinaire. Cette substitution, recommandée par M. Hirn, permit de réduire à 1 kilogramme un quart la quantité de houille brûlée par force de cheval et par heure. La machine à vapeur a servi entre les mains de M. Hirn à préciser les lois de l'équivalence mécanique de la chaleur, des transformations du mouvement en calorique et du calorique en travail utile. Toutes les expériences dont la Société industrielle a eu à juger les résultats, pendant une suite de vingt années, se trouvent coordonnées en un traité complet sous le titre d'*Exposition analytique et expérimentale de la théorie mécanique de la chaleur*, dont la troisième édition a été publiée à Paris en 1875. Vers la même époque où M. Hirn commença ses études sur les machines à vapeur, en 1843, un des manufacturiers les plus éclairés de l'Alsace, Jean-Jacques Bourcart, fonda un prix de 10 000 francs pour une machine susceptible de remplacer le peignage à la main du coton longue-soie. Cette peigneuse automatique a été inventée et construite par Josué Heilmann, après de longs efforts et le sacrifice de toute une fortune. Nous l'avons vue fonctionner à la filature du Logelbach; mais l'Angleterre s'en empara la première pour l'appliquer au traitement de la laine et du coton tout à la fois.

Parlerons-nous encore des travaux des comités du commerce et des beaux-arts, des comités de statistique et d'histoire naturelle? Le comité du commerce étudie particulièrement la question des débouchés et de l'écoulement des produits du pays, les mesures susceptibles de favoriser les transactions et la législation commerciale. Assurer un écoulement avantageux des produits manufacturés, avoir des transports économiques et prompts, garantir les intérêts en jeu par des lois d'une application pratique et équitable : voilà les objets dont il poursuit la réalisation. Entre autres sujets traités dans ses débats, nous voyons figurer l'étude des causes des crises industrielles, la législation des brevets d'invention, la protection des dessins et des marques de fabrique. Un ancien secrétaire général de la Société, M. Charles Thierry-Mieg, chef d'une des principales manufactures d'impression, dans son ouvrage récent intitulé : *la France et la concurrence étrangère*, vient de faire un examen judicieux de la situation du commerce des principaux pays de l'Europe avec lesquels la France est en concurrence sur le marché international. Instruction professionnelle avancée, réduction des intermédiaires, développement de l'initiative individuelle et de l'esprit d'entreprise, affranchissement de la tutelle de l'État, politique coloniale éclairée et persévérante, telles sont les conditions de la supériorité dans le concours des peuples, « où l'avenir appartiendra, suivant le jugement de M. Thierry-Mieg, à la nation la plus instruite, à celle qui saura le mieux appliquer au travail les données de la science, à celle enfin dont les citoyens sauront obtenir avec un effort minimum le résultat le plus considérable ».

Le comité des beaux-arts concentre son activité sur le musée de peinture et l'école de dessin industriel, ses principales fondations, créées toutes deux au moyen de souscriptions publiques. Ouverte en 1828, l'école de dessin dispose depuis 1853 d'un vaste local avec des cours gratuits. Ces cours comprennent le dessin de figure et d'ornement, le dessin linéaire et des machines, le modelage et la perspective. Le personnel enseignant se compose de huit professeurs, pour environ trois cents élèves. Un musée industriel est joint à l'école, renfermant des collections d'échantillons et de modèles de tous les articles exécutés dans les fabriques d'impression. L'habileté de nos dessinateurs est une des principales causes de la supériorité des étoffes imprimées de l'Alsace. Ce sont eux qui donnent le ton pour la nouveauté et les modes sur la place de Paris, où leurs modèles tiennent le premier rang pour le bon goût et l'élégance. Des expositions artistiques, ouvertes sous les auspices du comité, amenèrent la formation d'une société des arts et la création du nouveau musée construit dans le voisinage de l'hôtel de la Société industrielle, rue des Bonnes-Gens. Inauguré le 10 mai 1883, le nouveau musée renferme une belle galerie de tableaux, les collections historiques du vieux Mulhouse, les collections archéologiques, dignes de figurer à côté de celles du musée des Unterlinden à Colmar. Tous les trois ans, la Société des arts ouvre, à l'instar du Salon annuel de Paris, une exposition de peinture où naturellement les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

œuvres de nos maîtres alsaciens figurent pour une large part. Au moyen de souscriptions bénévoles, cette association, issue de la Société industrielle, selon l'heureuse expression de son premier président, Engel-Dollfus, qui a institué aussi les conférences pour les ouvriers à Dornach, constitue une épargne pour l'art, un fonds pour acheter les tableaux les plus remarquables envoyés à l'exposition triennale, quitte à les placer ensuite à l'exposition permanente du musée dont ils deviennent la propriété. Non contents d'enrichir la collection commune, les commissaires de l'exposition se font encore courtiers et diplomates afin de négocier auprès des particuliers le placement des tableaux que la Société ne peut acquérir et dont plus d'un revient ainsi à la galerie de la Ville. Point d'instances auxquelles ces délégués n'aient recours dans l'intérêt de leur œuvre et au profit des artistes exposants. Les écoutez-vous parler, ils vous persuadent que, partout où le travail occupe la place d'honneur, le repos allié aux plaisirs d'élite est une condition de santé morale, rien ne pouvant réconforter comme les beaux-arts. « Aimer l'art, nous dit encore Engel-Dollfus, dans un de ses rapports au comité, c'est vivre doublement, car l'art fait aimer la nature, dont il s'occupe à reproduire et à

Conférence aux ouvriers à Dornach. — Dessin de Lix, d'après un album de Mme Engel-Dollfus.

faire comprendre les incomparables harmonies. » Et aux utilitaires qui marchandent leurs deniers, le promoteur de l'œuvre s'ingénie à prouver comment « le goût est un capital que développe avec certitude la vue des œuvres d'art ». Toujours revient la note insistant sur la nécessité d'un développement plus intense du sentiment artistique, dans l'intérêt de l'industrie locale, par tous les moyens possibles.

Dans les collections du musée historique, placées dans l'étage au-dessus de la galerie de tableaux, nous avons remarqué entre autres : un atlas grand in-folio de 33 planches, photographiées d'après les documents originaux appartenant aux archives de la Ville, publiées par M. Joseph Coudre, sous le titre de *Sommaire analytique de chartes et documents relatifs à l'histoire de Mulhouse*, ainsi que l'album de 16 planches in-folio, intitulé : *Souvenirs du vieux Mulhouse*, réunis par Engel-Dollfus, le grand manufacturier dont nous rencontrons partout l'influence, pour conserver l'image de vestiges de toute espèce en voie de disparaître. Le comité du musée, présidé d'abord par notre regretté Auguste Stœber, l'éditeur de l'*Alsatia*, qui s'était donné la tâche de conserver sous le régime français l'ancienne langue allemande, la langue des chroniques, des contes populaires, des légendes, ce comité publie dans le *Bulletin du Musée historique* un recueil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de documents relatifs à l'histoire de la ville. Puis-je le dire, c'est encore sous les auspices de Frédéric Engel-Dollfus, mort le 16 septembre 1883 et qui a doté la bibliothèque de l'École Française à Rome, que M. Mossmann, conservateur des archives de Colmar, a pu entreprendre la publication du *Cartulaire de Mulhouse*. Sur l'histoire de la ville nous avions déjà : *Der Stadt Mulhausen Geschichte bis zum Jahr* 1816, en deux volumes in-4°, par Mathieu Mieg, et les chroniques du greffier Petri : *Der Stadt Mulhausen Geschichten im Anfang der 17ten Jahrhunderts geschrieben*, imprimées à Mulhouse en 1838.

Dès les premières années de sa fondation, la Société industrielle a chargé son comité d'histoire de la publication d'une *Statistique du Haut-Rhin*, achevée en 1833, sous la direction du docteur Penot. La préparation des notions nécessaires sur les minéraux, la géologie, la flore, la faune et les cultures de l'Alsace amena la constitution d'un comité spécial d'histoire naturelle, chargé en même temps de la formation d'un musée pour cette branche d'étude à une époque où nous n'avions dans le pays aucune association particulière pour cultiver les sciences naturelles. Ainsi parurent les premiers travaux de Voltz et de Billy sur les rochers et la géologie des Vosges, de même que la description de l'herbier alsacien, dont le professeur Kirschleger a fait sa *Flore d'Alsace*, œuvre magistrale et digne de servir de modèle à tous égards. Au sein de la Société industrielle, deux hommes, entre tous, se distinguèrent par de grands travaux d'histoire naturelle. Tous deux étaient manufacturiers par état. Ils ne pouvaient donner à l'étude des sciences pures que les loisirs d'une existence déjà fort occupée, mais trop bien employée pour ne pas produire des œuvres d'un mérite durable, sans préjudice d'ailleurs pour les affaires auxquelles ces ardents chercheurs devaient le meilleur de leur temps. L'un, Joseph Kœchlin-Schlumberger, qui fut aussi maire de Mulhouse et dirigeait une filature de coton, a laissé une carte et la *Description géologique du département du Haut-Rhin*, outre une monographie importante du *Terrain de transition des Vosges*.

L'autre, Daniel Dollfus-Ausset, nous a donné un volumineux recueil de *Matériaux pour servir à l'étude des glaciers*, rempli d'observations d'un vif intérêt pour la physique et la météorologie. Tandis que Kœchlin-Schlumberger s'attacha surtout à la géologie des Vosges, Dollfus-Ausset explorait les hautes cimes des Alpes. Parvenu à un âge où d'autres n'aspirent plus qu'à un repos légitime, ce dernier porta son observatoire au col de Saint-Théodule, à 3330 mètres au-dessus du niveau des mers, plus haut que toute habitation humaine, afin d'y poursuivre pendant treize mois consécutifs, sans considération de saisons ni d'intempéries, des observations régulières sur les phénomènes météorologiques influant sur la formation et sur la marche des glaciers. Auparavant il réunissait les fameuses assises du Pavillon de l'Aar, où venait chaque été, dans l'intervalle des années 1844 à 1865, l'élite des naturalistes de l'Europe, qui s'intéressaient à la question des glaciers, alors nouvelle en géologie. Ainsi nos grands industriels, en se retrempant au contact de la nature par les mâles jouissances de l'étude, reprennent avec plus d'entrain leurs travaux professionnels :

Auguste Dollfus, président de la Société industrielle (voy. p. 188). Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

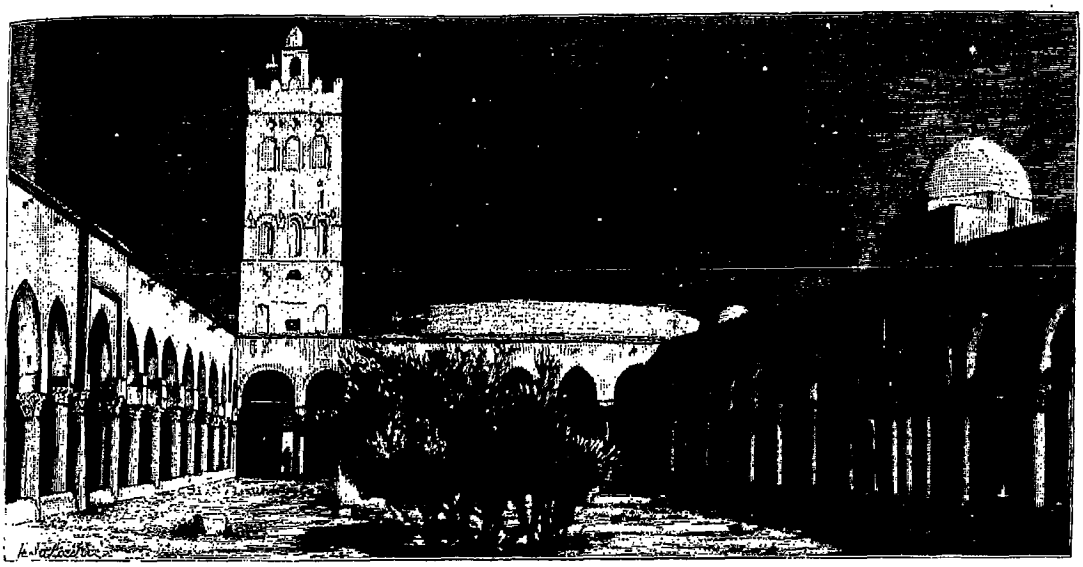
Sic quoque mutatis requiescant fortibus arva.

Car, de même qu'un champ labouré, l'esprit de l'homme se repose par le changement de culture, et son activité en devient plus féconde.

Charles GRAD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande mosquée de Kafsa, cour intérieure (voy. p. 196). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Djerid Tunisien [2].

Le Djerid Tunisien, région des oasis où l'on cultive presque exclusivement le palmier-dattier, comprend les localités suivantes : Kafsa, Tamerza, Midas, Chebika, le Nefzaoua et la région qui environne Tozeur, c'est-à-dire les quatre oasis de Nefta, Tozeur, el-Oudiane et el-Hammâ, région appelée plus spécialement le Djerid.

C'est la seule que nous ayons visitée dans notre voyage; ce sera la seule que nous entreprendrons de décrire ici.

Le Hammâ est situé au nord des chotts, sur le versant septentrional du Drah, col très bas qui sépare le chott Djerid du chott Rharsa. Les autres oasis, Tozeur, Nefta, el-Oudiane, sont au sud de ce Drah. Ces oasis sont très fertiles. Outre le palmier-dattier, dont l'entretien est assez simple, et dont les soins de culture consistent surtout dans la fécondation artificielle et l'arrosage, dans les jardins on voit aussi de nombreux oliviers, de la vigne, des orangers, des pruniers, des abricotiers, des grenadiers. On y a même fait quelques plantations de lin. Malheureusement la région sablonneuse qui forme le désert autour des oasis tend de jour en jour à les envahir — le fait est surtout sensible à el-Oudiane — tandis que les eaux qui constituent leur richesse et qui ont été captées avec tant de soin par les Romains se tarissent lentement.

Cette région de l'Afrique, occupée par les Romains depuis la prise de Kafsa par Marius, semble avoir joui sous l'Empire d'une assez grande prospérité. La religion catholique s'y introduisit peu à peu, et des évêchés y furent établis; on connaît le nom de plusieurs évêques de Tozeur et de Nefta. Pas plus que le reste de l'Afrique, le Djerid ne peut échapper aux Vandales, qui, après avoir dévasté Kafsa, saccagent Tozeur, el-Oudiane et Nefta; la conquête byzantine ramène une pacification relative et la prospérité matérielle des oasis. L'invasion arabe avec Zobéir, qui porte ses armes presque dans l'Aurès va en arrêter momentanément l'essor. Pendant dix ans les indigènes luttent pour leur indépendance; mais ils sont rejetés dans le désert, où leurs descen-

1. Suite. Voyez t. XLVII, p. 353 369; t. XLIX, p. 273, 289, 305, 321; t. L, p. 385 et 401.

2. Une partie des renseignements que nous publions sur le Djerid sont tirés d'un travail très intéressant de M. de Fleurac, dont nous avons eu communication par un de ses amis. La conviction où nous sommes que nous rendrons service en publiant ces notes recueillies par M. de Fleurac après de longues et consciencieuses observations, nous a engagés à y puiser largement au risque d'être indiscrets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dants forment les tribus errantes et pillardes des Touareg. Le Djerid suit l'Ifrikia dans toutes les phases de son histoire et passe successivement sous le joug des Abbassides, des Aglabites, des Fatimites, des Zéirites, etc. La prospérité du pays sous les Aglabites était arrivée à son plus haut point, au commencement du douzième siècle. Les arts et les lettres y étaient grandement en honneur ; Tozeur avec ses cent mille habitants était le foyer de cette civilisation nouvelle, si nous en croyons Abou Ghebbat, l'historien enthousiaste qui rapporte ces faits ; ses écoles étaient fameuses, et nombreux les savants et les hommes célèbres qu'elles produisirent. Les oasis ressentent à peine le contre-coup des guerres avec Pise et Gènes, qui marquent en Tunisie le règne des Hafsides et des Mérinides. Mais en 1370 un des émirs du Djerid se révolte contre l'autorité du roi de Tlemcen, Abou el-Abbas, dont l'autorité s'étendait sur le Zab, auquel le Djerid était rattaché. Il est investi dans Beled el-Hadar (Tozeur) et vaincu après un mois de luttes. Les oasis, dévastées, eurent à payer d'énormes contributions de guerre; leur population, décimée, fut disséminée en grande partie dans les tribus du nord, et le Djerid n'aurait pas tardé à être complètement ruiné si un courant d'émigration du nord au sud ne s'était déterminé presque aussitôt et continué pendant trois siècles, sous l'influence des récits enthousiastes que faisaient les conquérants sur ces contrées si belles et si fertiles. L'arrivée des Turcs dans le Djerid, en 1574, interrompit, cette fois encore, l'œuvre de régénération qui allait s'accomplir. Vers 1690 le Djerid est soumis aux deys d'Alger, auxquels il n'échappera qu'en 1811.

Ce ne sont plus dès lors les bouleversements politiques ni les invasions qui entraveront la prospérité du Djerid : c'est le fléau sans nom de l'administration orientale, à laquelle vient se joindre de 1835 à 1845 une autre cause de décadence, dont l'apparition donne à certaines villes et spécialement à Nefta un caractère et un aspect particulièrement originaux : nous voulons parler de l'abondance des ordres religieux. Les pieux personnages que leurs tendances ou leurs prédications condamnaient à fuir l'Algérie devant l'occupation française ne pouvaient trouver un meilleur refuge qu'au sein du Djerid Tunisien, pays gras et fertile à exploiter et dont la situation leur permettait de suivre facilement en Algérie le fil de toutes leurs intrigues. Aussi les cent huit zaouias ou mosquées des oasis abritent-elles plus de quinze cents indigènes qui, sous le protectorat de la France, s'inspirent en paix de doctrines proscrites quelques kilomètres plus loin. Ce sont eux qui possèdent les parties les plus riches des oasis. A côté d'eux il n'y a guère que de pauvres gens, de sorte que, à côté de la misère la plus générale et la plus profonde, s'étalent quelques fortunes énormes, à peu près toutes scandaleuses. Les exceptions à ce fait deviennent de moins en moins nombreuses, car les charges imposées aux producteurs sont si lourdes que beaucoup d'entre eux renoncent à cultiver une terre dont les produits suffisent à peine à acquitter les droits du fisc.

Voici en effet comment on s'y prend dans le Djerid pour se défaire de ses biens et se soustraire à l'impôt et aux droits multiples qui enrichissent les collecteurs sans profit pour le trésor, mais au grand détriment de l'intérêt public et de la morale[1]. On constitue, par acte régulier, tous ses biens comme *abbous*, c'est-à-dire biens du clergé, moyennant une rente fixée d'avance : les biens ainsi aliénés ne sont plus frappés d'impôt. Mais quel est l'*oukil* (intendant) qui fera de fortes dépenses pour mettre en rapport les jardins qui sont ainsi confiés à sa garde? Prendra-t-il même le soin de les entretenir? Il se bornera à en recueillir les fruits tant qu'ils en produiront d'eux-mêmes, et jusqu'au jour où ils seront devenus stériles. Ce jour-là sera supprimée la rente, mais les oukils auront réalisé rapidement de gros bénéfices. Voilà la cause de cet envahissement progressif par les sables du désert, de la présence de ces nombreuses clairières couvertes de plantes stériles, poussant sous de rares palmiers à moitié morts de soif. Le désert reprend sa marche, et, s'il fallait espérer le combattre, ce serait par un effort général de la population sur tous les points de l'oasis. Qui donc est intéressé à le faire? Seraient-ce les habitants? Sur 7724 habitants de Tozeur, 273 seulement sont propriétaires de jardins! Pourraient-ils à eux seuls subvenir aux frais des travaux qu'il faudrait entreprendre pour arrêter le mal? Seraient-ce les quelques citadins de Tunis qui possèdent une partie des oasis et dépensent au loin tout l'argent que leurs propriétés leur rapportent? On sait combien un semblable état de choses a appauvri la Sicile et l'Italie méridionale, où la grande propriété est encore entre les mains de riches familles de Rome ou de Naples. Celles-ci ne résident jamais sur leurs terres, et l'argent qu'elles tirent du pays l'épuise peu à peu. Pourquoi en serait-il autrement en Tunisie?

Kafsa.

Kafsa (*Capsa*) fut fondée, dit-on, par l'Hercule Libyen, c'est-à-dire, sans entrer dans l'interprétation de la légende, que c'est une des plus anciennes villes d'Afrique dont on ait gardé le souvenir. Soumise d'abord à Carthage, elle fut, après la ruine de cette cité, donnée à Masinissa ; les rois numides la traitèrent avec ménagement et gagnèrent ainsi sa fidélité. Aussi, au temps de la guerre de Jugurtha, elle ne se déclara pas pour Rome; il fallut une ruse de Marius pour la réduire. Elle fut alors brûlée et détruite de fond en comble; les habitants qui étaient en âge de porter les armes furent passés au fil de l'épée, les autres furent vendus, et le butin fait dans la place partagé entre les soldats. Ce n'est que sous l'empire Romain qu'elle commença à se repeupler ; son importance stratégique et

1. On a vu avec quelle rapidité les plus-values des impôts ont augmenté depuis le protectorat, aussitôt que la fermeté de l'administration française a pu arrêter quelques abus et commencer à mettre de l'ordre dans le chaos des finances tunisiennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la fertilité de l'oasis au milieu de laquelle elle s'élève expliquent aisément cette résurrection. Elle fut portée au rang de municipe sous le règne de l'empereur Hadrien, ou peu auparavant. Sous Justinien elle devint l'une des deux villes principales de la Byzacène. Il n'était donc pas étonnant qu'il restât au Moyen Age des traces évidentes de sa splendeur. Le géographe el-Bekri raconte en effet que « la ville est bâtie sur des portiques de marbre, dont on a bouché les arcades avec de fortes cloisons construites en moellons », et que « la muraille en est si bien conservée qu'on la dirait faite d'hier ». Hélas! les choses ont terriblement changé depuis el-Bekri! Les portiques de marbre ont disparu, et les colonnes qui les composaient ont été transportées en partie à la grande mosquée, dont elles soutiennent les arceaux et les plafonds. Quant à la muraille, il n'y en a plus trace. La casbah est la seule enceinte fortifiée qu'on remarque dans la ville.

Le général qui commandait la place de Kafsa fut assez aimable pour nous offrir, à notre arrivée, un gîte au Dar el-Bey, et nous nous installâmes dans une annexe de la maison; le califa se chargea de nos chevaux et de notre escorte. Nous ne devions pas rester longtemps à Kafsa, car la ville avait été souvent visitée

Casbah de Kafsa (voy. p. 196). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

avant nous. Il nous suffisait de relever les monuments nouvellement mis au jour par l'occupation française; et surtout de prendre des ordres nécessaires pour l'exploration du pays situé à l'ouest de l'oasis : cette exploration faisait partie du programme qui nous avait été tracé avant de quitter Paris.

Néanmoins nous demeurâmes à Kafsa trois ou quatre jours. Les lecteurs du *Tour du Monde* ayant déjà lu une description de cette oasis, faite par MM. Rebatel et Tirant[1], nous ne répéterons pas ici ce qui en a été dit par ces voyageurs.

Le premier jour qui suivit notre arrivée fut entièrement employé à visiter la ville et ses antiquités. Le seul monument qui soit resté debout est une arcade antique, sous laquelle on passe encore aujourd'hui. Elle a peut-être fait partie d'un théâtre ou d'un amphithéâtre de grandes proportions. Elle est d'ailleurs tellement enterrée et enclavée dans les constructions arabes, qu'on ne peut pas dire exactement à quel édifice elle a appartenu. Tous les autres monuments ont été ruinés et les matériaux employés soit pour la réparation de murs antiques comme sont ceux des piscines, soit pour la construction de la grande mosquée ou bien encore de la casbah. Celle-ci, qui est une des plus

1. *Tour du Monde*, 1875, p. 310 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

belles de Tunisie, est entièrement faite de pierres de taille romaines; certaines portent encore des parties d'inscriptions, dont les lettres sont la plupart du temps tournées à l'envers; des fragments de sculpture ou d'architecture sont aussi encastrés dans les murs de l'édifice et font saillie sur l'épaisseur du mur, au milieu de la couche uniforme de chaux qui le recouvre. Une inscription arabe qui se lit au-dessus de la porte nous donne la date où la casbah actuelle fut élevée; on y lit :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et lui accorde le salut! Cette construction est l'œuvre d'Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abou Hafs — que Dieu rende glorieux son règne! — commandeur de la nation musulmane à Tunis. Que Dieu rende prospère cette ville! »

Le prince rappelé dans cette inscription appartient à la dynastie hafside, qui a régné à Tunis de 1228 à 1574. C'est dans une expédition contre les Arabes de l'intérieur du pays, en 1434, qu'il poussa jusqu'à Kafsa et qu'il fit réparer ou réédifier la forteresse qui existe encore aujourd'hui. Dans la ville, quelques zaouias présentent des parties intéressantes; celle, notamment, dans laquelle on a installé un dépôt de vivres, possède une porte en pierres de taille d'un bon effet comme décoration et très soignée comme sculpture. Quelques maisons arabes sont assez bien traitées; nous avons surtout remarqué celle dans laquelle notre ami M. Devrez, capitaine du génie, avait installé ses bureaux et son *home*, et où il nous a reçus avec une si cordiale affabilité. En face de cette maison nous avons noté une jolie cour entourée d'arcades, deux sur chaque face, avec portiques superposés, d'une excellente proportion.

La grande mosquée a été construite sur un plan analogue à celui de la celle de Kairouan, de la Djama Zitouna de Tunis, de la mosquée de Mahédia. Elle consiste en dix-neuf nefs parallèles de cinq arcades chacune, formant un immense vaisseau; au milieu, la nef centrale, plus large que les autres, est composée d'arcades dont les pieds-droits sont soutenus chacun par deux colonnes. Les autres arcades n'ont qu'une colonne par pied-droit. Cette nef centrale aboutit à un mihrab assez simple, à la droite duquel se dresse une chaire en bois sculpté et assemblé par petits panneaux, comme dans les menuiseries arabes et syriennes. Cette chaire est belle, mais en fort mauvais état. Au-dessus du mihrab, comme au-dessus de l'entrée qui correspond à la nef centrale, sont placés des dômes sur pendentifs, tout comme dans les mosquées de Kairouan et de Tunis que nous venons de rappeler. Les portiques de la cour qui précède la mosquée comptent dix-neuf arcades sur le long côté et sept sur le plus petit; quant à la cour, elle mesure vingt et un pas sur cinquante-neuf. Les colonnes sont antiques ainsi qu'une grande partie des chapiteaux. La construction elle-même est très grossièrement exécutée. Le minaret qui s'élève au nord-est de cet ensemble est en briques revêtues d'un enduit; la silhouette en est lourde et molle.

Les piscines du Dar el-Bey sont de beaucoup le monument le plus intéressant de Kafsa; nous renvoyons pour leur description au récit de nos devanciers [1]. Comme eux nous prîmes en cet endroit un bain délicieux. Il ne faudrait pas croire pourtant que nous oubliions, même en cet instant, nos devoirs professionnels. L'un de nous, armé d'un mètre, mesurait la hauteur et la longueur des murs, la dimension des pierres, la courbure des voûtes, tandis que l'autre, muni d'un crayon et tenant son cahier de notes, enregistrait les résultats. Les Arabes nous regardaient avec stupéfaction; ils durent même nous prendre pour des fous quand ils nous virent allumer deux bougies et nous engager dans l'étroit et sombre couloir qui joint les deux piscines.

L'opération terminée, nous regagnons le bord, où nous attend Mohammed; et vraiment nous devions un peu prêter à rire, avec notre costume préhistorique et nos instruments de travail, nageant d'une main, et tenant élevés de l'autre au-dessus de l'eau mètre, carnet, allumettes et bougies.

Quoique Kafsa ne soit pas une grande ville et qu'elle laisse fortement à désirer sous le rapport de la propreté, nous sommes ravis de nous retrouver dans ces rues pleines de monde, de sentir ce mouvement de vie un peu bruyante dont nous avions presque perdu le souvenir après notre long séjour dans les régions désertes dont nous revenions.

De l'oasis elle-même nous ne parlerons pas longuement; tous ceux qui l'ont vue en ont célébré les louanges [2]. Et pourtant nous en serions bien tentés, car nous fîmes après déjeuner une promenade charmante dans la partie orientale. L'atmosphère était d'une grande pureté; la lumière, tamisée entre les feuilles des palmiers et des arbres de toutes espèces qu'ils abritent, donnait aux objets une teinte et un charme tout particuliers; l'eau coulait de tous côtés en ruisseaux limpides et répandait de fraîches émanations dans les sentiers que nous suivions.

Tout à coup nous débouchons en face d'une grande flaque d'eau où les habitants viennent abreuver les troupeaux et puiser pour leurs propres besoins. Au premier plan, une dizaine de femmes, les jambes dans l'eau et accroupies en demi-cercle, remplissent leurs *guerbas* (outres en peau de chèvre). De la main gauche elles tiennent entr'ouvert l'orifice de l'outre; le bras droit est légèrement arrondi en avant, et la main, par une secousse rythmée, chasse l'eau dans le récipient destiné à la contenir. A côté, des hommes à moitié nus, recouverts seulement d'une courte tunique de toile qui ne descend guère qu'au genou, foulent aux pieds

1. *Tour du Monde*, 1875, p. 312.
2. *Ibid.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les jardins de Kafsa et l'oued Baïech (voy. p. 199). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des étoffes, pour les laver; le chant monotone dont ils accompagnent leur danse règle en même temps le mouvement des femmes. Quand elles nous aperçoivent, elles nous regardent avec un air à la fois farouche et impertinent, et reprennent aussitôt leur opération. Plus loin nous examinons les travaux que le général fait exécuter pour arrêter l'envahissement du sable, ce grand ennemi des oasis. Poussé par le vent, il cherche perpétuellement à gagner du terrain, noie le pied des arbres d'abord, puis gagne de proche en proche, comble les sources, monte peu à peu et finit par inonder sous un flot stérile les plus belles plantations de dattiers. Pour combattre le fléau, on n'a qu'à adopter le système de défense dont Brémontier a su, dans les Landes, faire une application si féconde : on élève à quelques pas en avant de l'oasis, du côté menacé, un talus de terre, que l'on surmonte à sa partie supérieure d'une sorte de palissade en branches de palmiers. Qu'un vent violent vienne à souffler, balayant devant lui le sable de la plaine, celui-ci sera arrêté d'abord par le talus. Si, au lieu de raser la terre, il est soulevé à quelque hauteur, il fouettera les branches de palmier garnies de leurs feuilles, glissera le long de cet éventail et se déposera au pied. Quand il s'en sera accumulé une telle quantité que cette défense aura été presque complètement enfouie, on n'aura qu'à planter une nouvelle palissade en avant de la première. Peu à peu se formera ainsi autour de l'oasis un mur de sable qui servira à la protéger. Tel est le moyen que le général voulait enseigner aux habitants de Kafsa. Malheureusement il n'y a pas d'illusions à avoir. Le général parti, les habitants retourneront à leur paresse et à leur insouciance ; de son côté le sable continuera son travail lent mais incessant, et les palmiers disparaîtront un à un comme par le passé.

En revenant dans la ville, nous montons dans un café maure situé près d'une des portes, et nous nous faisons servir du vin de palmier, dont Ali et Mohammed nous avaient fait un pompeux éloge. On nomme cette boisson *lagmi*. On l'obtient, paraît-il, en coupant la tête de l'arbre et en en creusant l'extrémité supérieure comme un bassin. La sève s'amasse dans cette cavité artificielle, d'où des brins de filasse de palmier, tordus grossièrement, la conduisent dans des vases de terre qu'on suspend tout autour. Le débit de cette liqueur est assez abondant pendant une quinzaine de jours, puis il se ralentit peu à peu et finit par cesser; l'arbre dont on a épuisé la sève ne tarde pas à mourir. Lorsqu'on veut obtenir une moindre quantité de lagmi, on fait seulement au palmier quelques incisions, qui ne laissent pas échapper assez de sève pour le détruire. Sans être aussi capiteuse que le vin de dattes dont parle Pline l'Ancien, cette boisson, prise avec excès, ne laisse pas de griser. Pourtant le Coran ne l'a pas interdite aux fidèles.

Nous allons ensuite faire un tour de promenade dans le jardin du général, où, à côté des végétaux indigènes, nous voyons les végétaux français qu'il essaye d'acclimater et de cultiver : ses essais réussissent d'une façon merveilleuse et promettent de fort beaux résultats. Lorsqu'on pourra joindre les oasis à la côte par un chemin de fer, le Djerid sera en mesure de nous envoyer plus rapidement encore que l'Algérie ses dattes, ses oranges et ses primeurs de toute sorte. Nous remarquons aussi les travaux souterrains par lesquels les Arabes distribuent l'eau dans les jardins. Le sol de ceux-ci se trouve en général à trois ou quatre mètres en contre-bas des chemins qui vont à la ville[1]; les conduits d'eau doivent donc circuler sous ces remblais élevés au moyen de tunnels dont le plafond est presque toujours formé de troncs de palmiers.

Le désert.

L'oasis de Tozeur est située à environ 75 kilomètres au sud-ouest de Kafsa. Nous savions qu'elle était gardée à ce moment par une compagnie franche; il y avait de plus, dans le village même, deux officiers de renseignements, le capitaine de Porter, bien connu des arabisants, et un jeune lieutenant, avec lequel nous avions déjà fait connaissance dans nos courses antérieures. De plus, à mi-route entre Kafsa et Tozeur, campait un petit détachement occupé à construire un caravansérail; nous ne pouvions pas laisser échapper une si belle occasion de voir une oasis renommée, les chotts et le commandant Roudaire, que nous savions rencontrer dans ces parages.

Aussi, après deux jours passés à Kafsa, nous partîmes, avec quelques bagages seulement. Nous étions curieux de faire un peu connaissance avec le vrai désert. Nous sortons d'abord de l'oasis en suivant une large route, de chaque côté de laquelle des palmiers et des arbres fruitiers en fleur forment comme un fourré continu. Du haut de nos montures nous apercevons, par-dessus les murs qui bordent les jardins, le sol verdoyant semé d'orge ou de blé, les grenadiers, les abricotiers, les orangers et les oliviers, qui poussent en rangs serrés et tracent dans les champs de longues lignes grises, tandis qu'à dix ou quinze mètres de hauteur les palmiers balancent lentement leurs panaches d'un vert sombre, au-dessous desquels pendent déjà de longs régimes de dattes jaunissantes.

Sortis enfin de l'oasis, nous nous engageons dans une immense plaine qui s'étend devant nous ; à droite s'élèvent les petites montagnes rougeâtres qui forment le djebel Teldj ; à gauche, à l'horizon, quelques sommets reliés entre eux par des collines moins élevées ; devant nous, le sable jaunâtre, sur lequel le soleil du matin met un reflet argenté. Vers midi la chaleur devient accablante, nous nous arrêtons un instant à l'ombre grêle d'un bouquet de tamarins, pour déjeuner rapidement et savourer un de ces civets de lièvre au girofle

1. Les Arabes construisent leurs maisons en adobes ou briques crues; ils se contentent ici de tailler des plaques de terre prises dans les jardins. Cette terre, séchée au soleil, est employée telle quelle dans les constructions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et aux épices que Mohammed cuisine si habilement. Cependant nos chameaux continuent leur route, poussés par les *Aah! Zââ!* et autres cris gutturaux que nos deux chameliers profèrent, en se dandinant, derrière leurs bêtes. Nous nous remettons en selle et nous nous engageons dans un terrain de dunes sablonneuses où les inondations de l'hiver ont déposé en blanches efflorescences des sels de magnésie au milieu de nombreux cristaux de gypse. Au loin la plaine miroite et rayonne; à l'horizon les couches inférieures de l'atmosphère, échauffées par le contact du sol brûlant, réfractent inégalement les rayons lumineux; au-dessus de ce tremblement incessant de lignes horizontales nous apercevons comme un lac parsemé d'îles sombres qui semblent se refléter dans l'eau : c'est le mirage. Après avoir traversé cette plaine de sables, nous passons plusieurs heures, qui nous paraissent bien longues, à marcher au milieu de monticules de terre mouvante, percés de nombreuses ouvertures; des *gerboa*, ou rats ornés d'une queue recourbée et terminée en panache, s'y terrent à notre vue. Mohammed nous dit que les Arabes mangent ces animaux, et nous engage vivement à en tuer quelques-uns. Vains efforts, nous ne pouvons pas arriver à en avoir un seul à portée de notre fusil. Ces animaux ressemblent à de petites marmottes plutôt qu'aux rats de notre pays : ils en ont le pelage fourni et la fourrure gris clair. Les Arabes ne sont pas seuls à les trouver de leur goût, et plus d'un de nos soldats en a mangé souvent en guise de « rata ». Enfin une tache blanchit à l'horizon; elle se rapproche. Nous apercevons les murs du caravansérail qu'on est en train de construire à Kourbata; un officier dirige les quelques soldats qui ont à élever cette baraque, aux murs tristes et nus; à côté, l'oued Baiëch roule ses eaux rares et saumâtres. Heureusement, un puits creusé près du caravansérail nous donne une eau à peu près bonne. Nous faisons d'autant plus vite connaissance avec le lieutenant qui commande, ou plutôt s'ennuie à Kourbata, qu'il est camarade de collège du frère de l'un de nous. Aussi ce n'est que bien tard que nous nous séparons pour regagner nos lits, après avoir inspecté nos bagages, nos chevaux et nos chameaux et mis toutes choses en ordre.

Kourbata est, en temps ordinaire, renommée pour ses serpents et ses scorpions. Des serpents nous avions vu un fort bel échantillon à notre arrivée, que les soldats venaient de prendre: c'était une énorme couleuvre d'eau, qu'ils avaient déjà écorchée et dont la peau, tendue sur une planchette, séchait au soleil, tandis que les tronçons de la bête, mélangés avec les victuailles bizarres et variées qui forment le menu du troupier en campagne, mijotaient sur un feu doux, à l'abri des curiosités indiscrètes. L'auteur de ce nouveau régal eut l'amabilité de nous convier à goûter ce mets délicat : mais, malgré toute notre curiosité, nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage d'accepter cette invitation. Les scorpions, bêtes malfaisantes, étaient peut-être plus à craindre. L'antiquaire rappelait à l'architecte les conseils de sage prudence qu'Élien donne dans son histoire naturelle, lorsqu'il recommande de plonger les pieds de son lit dans des vases remplis d'eau. Mais, ajoutait-il, le même Élien nous dit aussi que les scorpions n'en gagnent pas moins le lit en montant au plafond de la chambre ou de la tente et en s'accrochant les uns aux autres de façon à former une chaîne vivante jusqu'au visage du dormeur. On s'imagine facilement de quels commentaires nous accompagnions ce texte, merveilleux entre tous les récits bizarres du crédule naturaliste grec. Devions-nous au contraire, en tenant compte d'un récit de Strabon, faire comme les Massessylies, qui frottaient d'ail les pieds de leur lit? Pas davantage : Mohammed avait dans son sac la fameuse pierre d'el-Djem[1], qui éloigna ce jour-là, comme tous les autres, les bêtes nuisibles. Cette pierre, qu'il avait prise dans les ruines de l'amphithéâtre, il a eu la patience de l'emporter pendant nos six mois de voyage jusqu'à notre retour à Tunis, et maintenant, suspendue au-dessus de sa porte, elle préserve — il l'affirme du moins — sa maison des animaux malfaisants de toute espèce. Cette nuit-là, les scorpions de Kourbata n'osèrent donc pas nous approcher.

Pour arriver à Kourbata, nous avons suivi une piste arabe qui longe une voie romaine, puisque des bornes milliaires antiques gisent sur le sol à droite de la route que nous avons prise. C'était la voie de Kafsa aux oasis, voie à la fois militaire et commerciale, qui reliait les postes extrêmes de l'occupation au quartier général des troupes du pays, et assurait les communications entre la partie colonisée de la contrée et les territoires à peine connus de l'Afrique intérieure.

Le lendemain, nous partons dès le lever du soleil, car nous avons plus de 50 kilomètres à faire avant le soir : voyage très pénible, par une chaleur torride. Aussi, comme de vrais Arabes, nous revêtons nos burnous et nous nous couvrons la tête d'épais turbans faits avec deux serviettes; les lunettes bleues sont de rigueur. Abrités ainsi, nous affrontons bravement le soleil, mais chacun de nous trouve son compagnon un peu bizarre d'aspect.

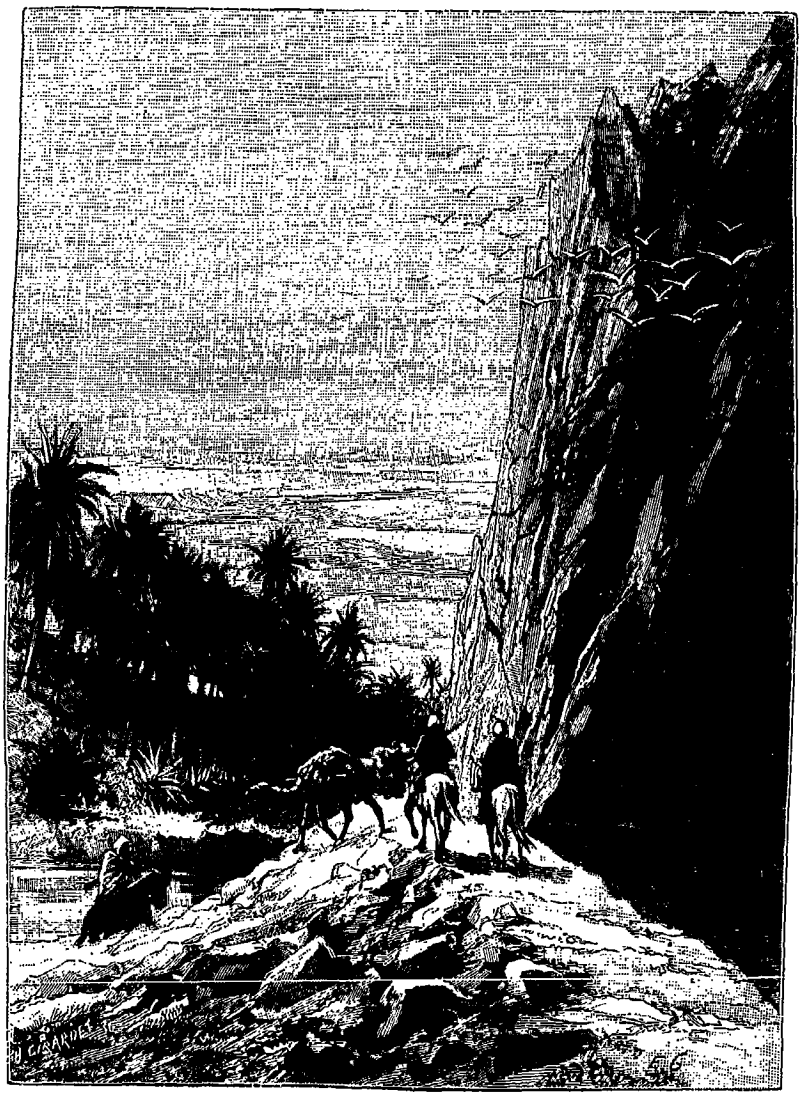
La plaine est uniformément jaunâtre et nue; le seul arbrisseau qu'on y rencontre est une sorte de graminée appelée *drîss* qui s'élève à 2 mètres au plus au-dessus du sol; ses longues feuilles sont recherchées des chameaux. Vers midi nous rencontrons une caravane qui apporte à Kafsa et au delà les dattes des oasis. Elle se compose d'un grand nombre de chameaux de toutes les tailles; ils s'avancent de front, occupant un espace considérable; les hommes suivent derrière, à pied, réglant leur allure sur celle de leurs bêtes. De

1. Les Tunisiens croient tous que les pierres d'el-Djem ont la propriété de chasser les scorpions et les animaux nuisibles. Cette superstition se retrouve dans beaucoup de pays arabes. Nous pourrions citer au Caire, par exemple, telle ou telle mosquée dont une pierre magique éloigne les mouches, les scorpions ou les rats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps à autre pourtant l'un d'eux pousse une sorte de cri rauque pour exciter l'animal qu'il conduit, et ce cri, répété de proche en proche par tous les chameliers, se prolonge comme en un long écho.

Vers cinq heures, enfin, nous voyons poindre au loin une longue tache sombre d'un vert foncé se détachant en vigueur sur le gris lumineux du désert. Nous la saluons avec joie, car la chaleur a été très pénible et la réverbération du sol insupportable. Bientôt nous entrons dans une région plus accidentée et dont le sol est plus ferme; les palmiers découpent leur silhouette régulière sur l'horizon, et le chemin contourne une colline à pic dont les roches couleur ardoise, taillades et abruptes, réfléchissent les rayons du soleil, qui commence à baisser; en face une rivière étroite aux berges escarpées; à droite, une koubba en briques; au delà de



Arrivée à l'oasis du Hammâ. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

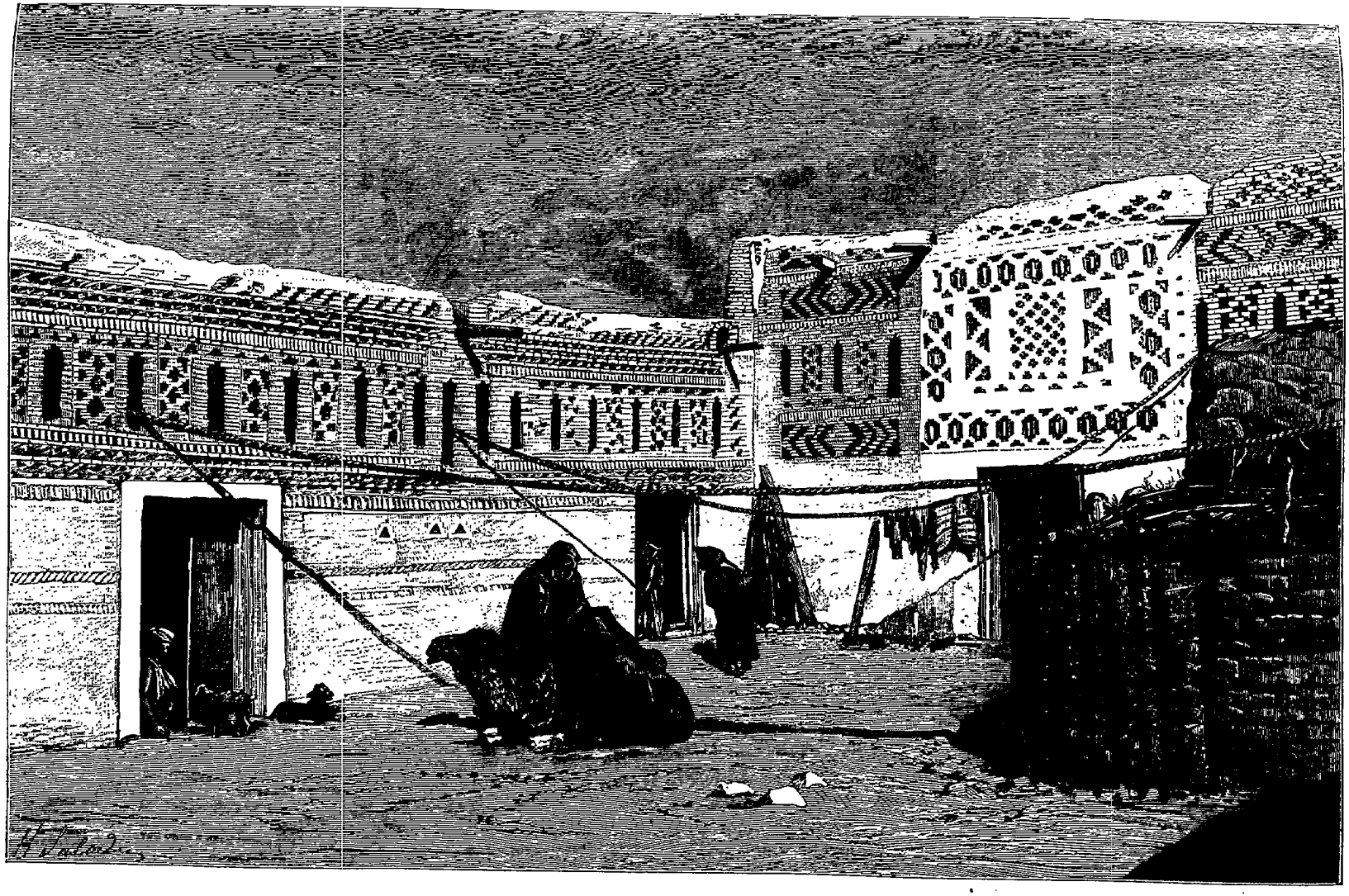
la rivière, les premiers palmiers et les jardins de l'oasis bordés d'une haie de palmes. Au milieu de ces haies on a ménagé des guérites, dans lesquelles s'abritent quelques hommes armés d'antiques fusils. Ce sont des gardiens qui surveillent de là les maraudeurs.

Nous nous arrêtons un instant devant ce tableau pittoresque; au-dessus de nos têtes le ciel bleu foncé resplendit du dernier éclat du jour, tandis que des vols de pigeons bleus traversent avec bruit l'espace qui sépare les collines des jardins de l'oasis.

Oasis du Hammâ.

Nous rencontrons à ce moment un spahi que nous envoie le capitaine de Porter; il est chargé de nous faire préparer une bonne réception par les autorités du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



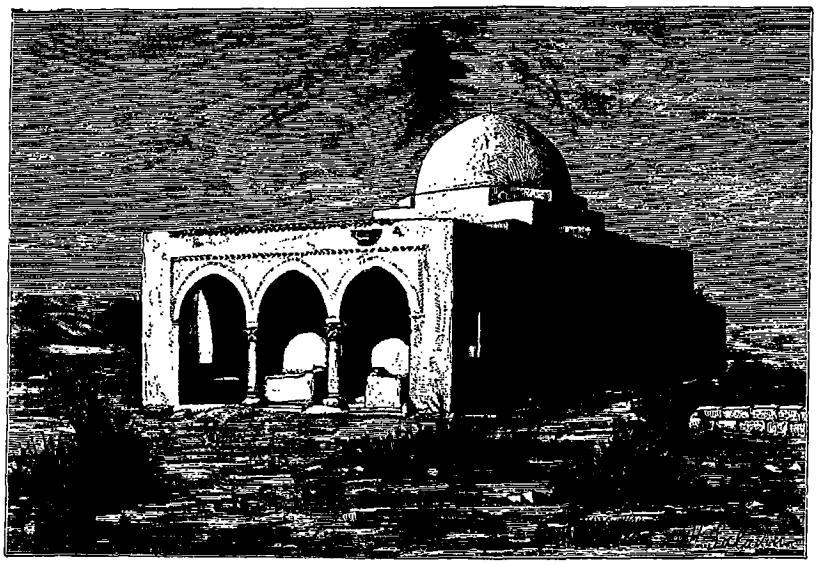
Cour d'une maison dans l'oasis du Hammâ (voy. p. 202). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hammâ. Nous nous engageons à sa suite dans le gué de la rivière et entrons dans les jardins. Au premier détour nous apercevons en contre-bas des bassins en pierre de taille qu'une eau peu limpide remplit jusqu'au bord; plus loin une cabane en troncs de palmiers abrite, nous dit-on, d'autres bassins. C'est le hammam ou bain. Les eaux qui l'alimentent sont légèrement tièdes, opalines et d'une odeur un peu sulfureuse. Les bassins sont de construction antique, mais presque complètement ruinés; d'un côté est le hammam des hommes, tout à fait à découvert; de l'autre, sous la cabane dont nous venons de parler, celui des femmes. Il est rempli de baigneuses; et nous entendons leurs cris et leurs rires, qui sonnent gaiement sous la voûte des palmiers.

L'oasis du Hammâ se subdivise en trois villages, Nemlat, Mahareb et el-Areg. La population, exclusivement arabe, ne s'élève en tout qu'à près de 1000 habitants, répartis dans ces trois villages. Le territoire cultivé comprend près de 300 hectares; les palmiers constituent la culture à peu près exclusive de l'oasis. Les Arabes du pays tissent quelques burnous, qu'ils vendent aux nomades qui viennent s'approvisionner de dattes[1] ou qu'ils portent aux marchés de Tozeur et de Degache.

Ce qui nous frappe tout particulièrement au Hammâ, c'est l'aspect que présentent les façades des maisons. Loin d'être unies et insignifiantes comme dans presque toutes les villes de la Régence, elles portent toutes une décoration bizarre, dont nous allons en quelques mots faire la description. Construites en petites briques, séchées au soleil, de 3 centimètres d'épaisseur sur 61 de largeur et 22 de longueur environ, elles offrent des dessins réguliers, dus à la disposition symétrique de



Koubba sur la route de Tozeur (voy. p. 204). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

ces briques, qui se détachent les unes des autres par une légère saillie. Les combinaisons des dessins sont simples, et rappellent les ornementations géométriques des nattes d'alfa qu'on tresse dans toute la Tunisie; ainsi qu'on en jugera par nos deux gravures, le parti général de la décoration consiste à figurer comme un immense tapis étendu sur les murs; les ouvertures nécessaires sont prises aux dépens de ces murs mêmes et suivant les dispositions rectilignes de l'ornementation. Il semble que l'application de ces données à nos constructions en briques pourrait être tentée avec succès. Nous pouvons en tout cas assurer qu'au Hammâ et à Tozeur nous avons été émerveillés de l'aspect que présente cette décoration, obtenue par des moyens si simples. Ces triangles, ces zigzags, ces carrés, ces losanges entremêlés de longues bandes lisses et trouées d'étroites meurtrières sont d'un fort bel effet sous la chaude lumière et le ciel d'Afrique.

Il y a au Hammâ trois zaouias où l'on donne l'enseignement élémentaire, c'est-à-dire où l'on fait expliquer le Coran à une quarantaine d'enfants. Comme dans toutes les oasis, les habitants appartiennent plus ou moins à des sociétés secrètes ou à des ordres religieux. Ici, les Rahmania, Khadria et Tabaïa dominent. On compte aussi quelques Tijania[2].

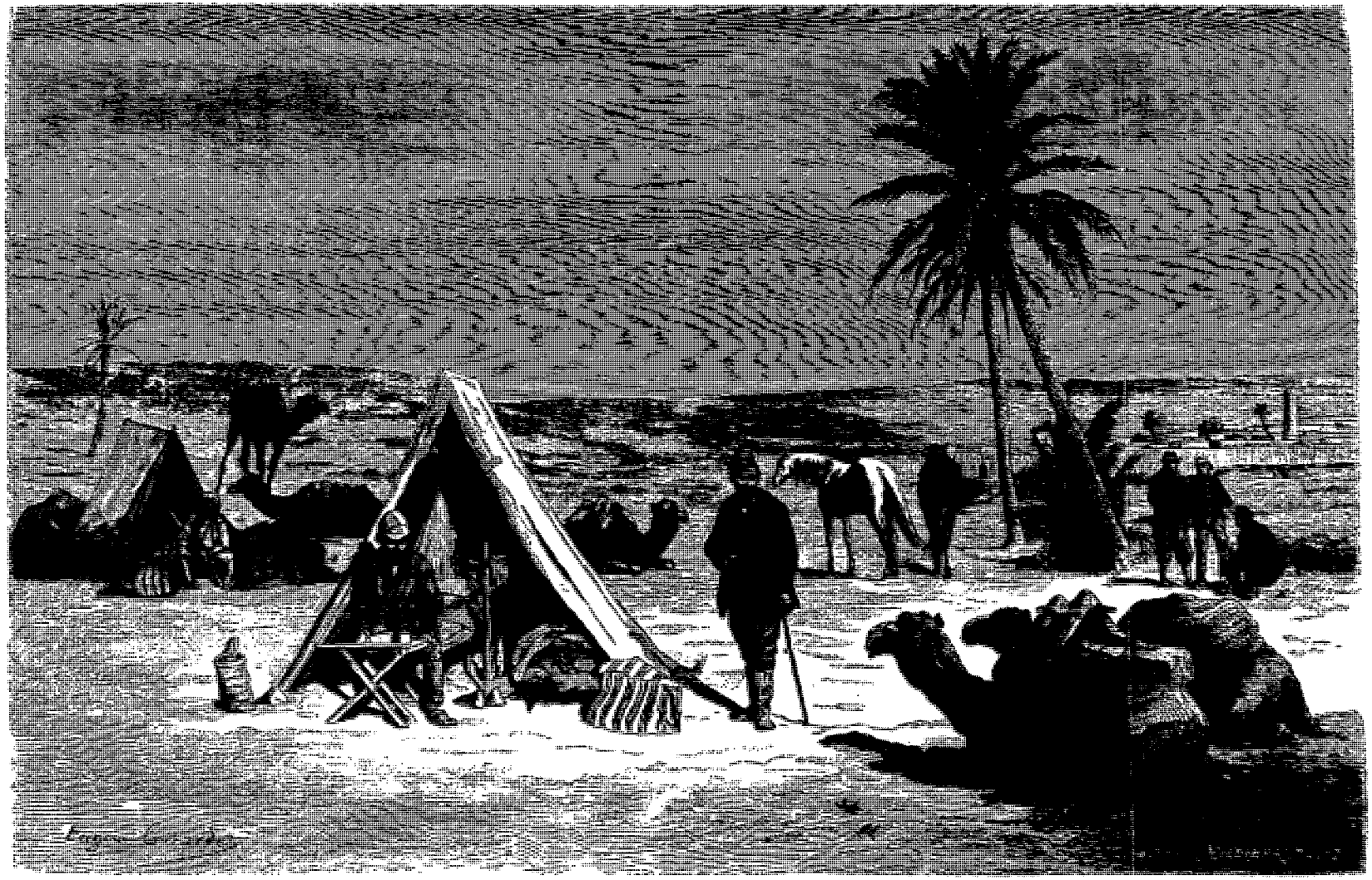
C'est le cheik de Nemlat qui nous héberge, el-Hadj Mohammed ben Hassan.

Il nous offre de ces délicieuses dattes du Djerid, trans-

1. Au Hammâ, 48 130 palmiers produisent près de 2 millions de kilogrammes de dattes, dont 15 000 kilogrammes de dattes de première qualité.

2. Lire sur les sociétés religieuses de la Tunisie l'article de la *Revue des Deux-Mondes* (1886, 1er mars) qui est dû à M. d'Estournelles de Constans, ancien secrétaire d'ambassade à la résidence de Tunis. L'auteur a pu, mieux que personne, étudier ces institutions, et son article résume tout ce qu'il est utile de connaître sur la question.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre campement hors de Tozeur (voy. p. 204). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parentes comme des topazes et succulentes comme du miel. Nous les arrosons d'un lait délicieux, frais et crémeux, et nous pouvons enfin goûter un repos bien mérité après une journée aussi fatigante.

Le lendemain nous quittons le Hammâ au point du jour ; le chemin fait de nombreux tours et détours dans les jardins ; il coupe à chaque instant les ruisselets qui arrosent l'oasis et que l'on traverse sur des troncs de palmiers ; il n'en est que plus pittoresque. Nous atteignons bientôt la route de Tozeur. Le Hammâ et Tozeur ne sont guère séparés l'un de l'autre que par une dizaine de kilomètres.

La route n'offre rien de remarquable. A mi-chemin nous apercevons, sur notre gauche, un groupe de soldats français près de deux grandes tentes. Nous nous approchons d'eux et nous apprenons qu'ils font des sondages pour le commandant Roudaire ; ils ont déjà creusé un puits assez profond et à 22 mètres du sol ont rencontré du sable humide, qui indique la proximité de l'eau. Comme ils sont sur le seuil de Tozeur, le point culminant de l'isthme qui sépare le chott Djerid du chott Gharsa, on peut conclure de ce résultat que le niveau de l'eau sera bien plus vite atteint dans les bas-fonds.

Pour le chott Djerid la couche aquifère n'est séparée de l'atmosphère que par une croûte peu solide et de quelques décimètres d'épaisseur ; aussi, en dehors des chemins suivis par les caravanes, chemins étroits indiqués de distance en distance soit par des troncs de palmiers, soit par des tas de pierres, toute la surface du chott n'est qu'une immense fondrière de sables mouvants, sortes de lises comme celles de la baie du mont Saint-Michel. L'imprudent qui s'éloigne de la route connue est immédiatement, malgré tous ses efforts, englouti par ce sable impalpable imprégné d'eau ; plus il cherche à se dégager, plus il s'enfonce. Lorsqu'il a disparu, c'est en vain qu'on sondera l'abîme avec de longues perches : on ne pourra pas en atteindre le fond.

Nous reviendrons plus loin sur cette question des chotts, qui fut si longtemps à l'ordre du jour.

Tozeur.

Après une marche rapide sur une route blanche et poudreuse, nous apercevons de loin une petite koubba. (voy. p. 202). Ce petit édifice, élevé à la mémoire d'un marabout vénéré à Tozeur, se compose d'une salle voûtée en dôme, qui abrite le tombeau du saint. Sous le portique qui la précède, quelques Arabes sont étendus et dorment encore. De là nous découvrons déjà dans le lointain des palmiers d'un vert estompé de gris ; Tozeur nous échappe encore grâce à un repli de terrain et aux amas de décombres derrière lesquels toute ville arabe se dérobe. A droite, sur une colline, des maisons en ruine sont déjà enfouies aux trois quarts sous le sable. Voici des Tozeuriens qui vont au Hammâ, marchant lestement derrière leurs bourricots chargés ; enfin le minaret de la mosquée de Souk se détache sur le gris uniforme du village, les maisons se distinguent ; nous sommes arrivés.

Le village de Souk, le plus important des neuf qui composent l'oasis, en forme la limite même : il confine au désert d'un côté, et c'est à peine si les premières maisons se détachent du sol, gris comme elles. Nous nous engageons dans les ruelles du village, que nous traversons à la hâte, et bientôt nous sommes dans la partie aride qui sépare la casbah des jardins et des palmiers, c'est-à-dire de l'oasis proprement dite. C'est là que nous nous arrêtons ; les chameaux sont déchargés, les bagages rangés avec ordre, et Mohammed se met avec entrain à dresser notre tente derrière la caserne de la compagnie franche, non loin de celles du commandant Roudaire et de son escorte ; puis, l'installation faite, Ali garde nos bagages pendant que nous parcourons l'oasis avec Mohammed (voy. p. 203). La fertilité des jardins est vraiment merveilleuse, et l'on ne saurait mieux en donner une idée qu'en répétant la description que Pline nous a gardée de ceux de Gabès. « Le sol, dit-il, qui y est arrosé, est d'une grande fécondité.... Là, sous un palmier très élevé croît un olivier, sous l'olivier un figuier, sous le figuier un grenadier, sous le grenadier la vigne ; sous la vigne on sème du blé, puis des légumes, puis des plantes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'ombre les uns des autres. » Nous avons remarqué une de ces vignes dont le tronc à 1 mètre du sol était plus gros que la jambe d'un homme et dont les rameaux s'étendaient à près de 50 mètres de la souche mère.

La population de l'oasis de Tozeur se compose de treize fractions, savoir : Ouled el-Hadef, el-Djama, Ouled Sidi-Abid, Tebabsa, Ouled bou Yahia, Beled el-Hadar et Djehim, Abbas, el-Habaïla, Zebda, Masrouna, Cherfa, Khetba, Bitcheria.

Les deux villages de Beled el-Hadar et de Djehim sont, d'après Ibn Khaldoun, l'ancienne cité berbère.

L'oasis de Tozeur compte 6897 habitants ; près de 900 hectares sont plantés et cultivés ; 217 577 palmiers produisent 8 502 390 kilogrammes de dattes, qui font l'objet principal du commerce de l'oasis, où quelques industries cependant se sont conservées. Les burnous, couvertures et tapis sont fabriqués en petite quantité. Comme au Hammâ, les maçons, briquetiers pour la plupart, sont d'une grande habileté.

Nous donnons le dessin d'une petite place de Tozeur entourée de ces maisons de briques, décorées d'une façon si originale, que nous avons déjà décrites (voy. p. 202, col. 2) en parlant de l'oasis du Hammâ.

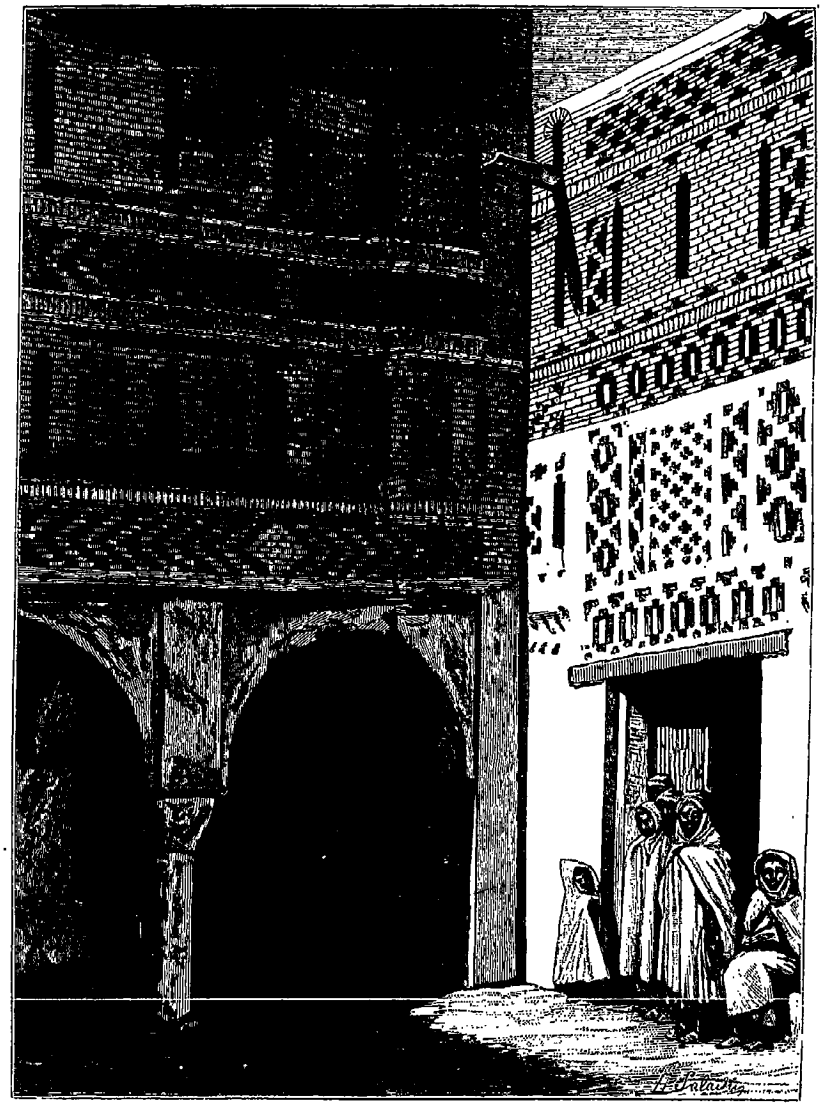
Dix-huit écoles et onze zaouias donnent l'enseignement à cinq cent soixante-deux enfants. Les ordres religieux sont les Tijania et les Rahmania des cheiks Zagari et Ali ben Assoul, les Massaoudia, ordre particulier à Tozeur, et quelques Alaouïa.

L'oued qui arrose et fertilise le pays se nomme oued Berkouk ; après avoir parcouru quelques centaines de mètres il se divise en trois branches, qui se subdivisent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles-mêmes en un grand nombre de petits canaux et se répandent ainsi de tous côtés, portant avec elles la vie et la richesse. On traverse cet oued sur des ponts faits pour la plupart de matériaux antiques; dans l'un d'eux nous remarquons un fragment de statue en marbre blanc.

Les restes romains sont très peu nombreux à Tozeur. Dans la partie appelée Beled el-Hadar, où M. Guérin avait cru reconnaître les restes d'un temple païen transformé ensuite en église chrétienne, nous ne voyons qu'un soubassement carré qui semble appartenir à un ancien mausolée. Mais, par contre, dans une mosquée nous découvrons un véritable chef-d'œuvre, malheureusement très dégradé. Celle-ci porte le nom de



Place avec portique à Tozeur. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

djama Adam; elle est, paraît-il, la plus ancienne de Tozeur: elle fut fondée en l'an 590 de l'hégire par Abd el-Aziz bou Farès, conquérant du pays, nous dit le prêtre qui nous la fait visiter. Les colonnes en sont grossières, les chapiteaux sont de mauvais chapiteaux romains tout couverts de chaux; mais le mihrab est remarquable. On y retrouve les fines découpures en plâtre des mosquées de Tlemcen et d'Espagne. Les ornements courent en longues lignes verticales entremêlées de caractères neskis et forment autour de la niche du mihrab un encadrement rectangulaire. La niche elle-même, voûtée en cul-de-four, a sa demi-coupole divisée en zones horizontales dont chacune est ornée d'inscriptions décoratives; l'archivolte de l'arc de tête est double, et les voussoirs, figurés par des ornements déliés, sont alternativement à jour et en bas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relief. C'est le seul morceau d'architecture vraiment digne d'attention qu'il nous ait été donné de voir dans notre voyage aux oasis.

En revenant de notre excursion, nous traversons le souk qui se tient devant le Dar el-Bey. Les vendeurs sont assis, avec leurs marchandises étalées devant eux, sous des tentes faites de branches de palmiers et recouvertes soit d'une natte, soit d'une étoffe légère, généralement très déchirée, qui leur donne à peine un peu d'ombre; mais c'est tout ce qu'il leur faut pour se défendre du soleil. Les objets mis en vente sont renfermés dans de petites armoires de 1m,50 de haut tout au plus, dont les deux portes restent grandes ouvertes, tant qu'il y a des chalands. Quand l'heure du marché est passée, on ferme son armoire et on l'emporte avec soi, pour la rouvrir à la prochaine occasion. C'est un moyen très pratique de s'éviter la peine d'emballer et de déballer chaque fois sa marchandise, et en même temps de la préserver de tout accident. L'armoire voyage à dos de chameau d'oasis en oasis.

Après avoir passé une partie de la soirée avec le capitaine de Porter, nous rentrons à notre campement en admirant la nuit splendide dont nous jouissons. Le ciel est d'une rare limpidité; et, au milieu des myriades d'étoiles qui scintillent de tous côtés, la lune, dans son plein, étale son disque d'argent, éclairant au loin tout ce qui nous entoure : d'un côté les murs blancs de la casbah et les terrasses des maisons du village près duquel nous sommes campés, de l'autre les premiers palmiers de l'oasis avec leur tête arrondie et leurs longs bras qui frémissent au vent.

Nous allons dès le lendemain matin rendre visite au commandant Roudaire, à la persévérance duquel nous devons rendre hommage, tout en regrettant que cette énergie se soit appliquée à défendre un projet d'une utilité au moins contestable. Le commandant nous reçoit fort aimablement et essaye de nous convertir en nous montrant ses calculs et ses tracés; il nous prouve que la mer intérieure est possible, qu'elle est même aisée à creuser et à préserver des ensablements, ce dont nous n'avons pas le droit de douter après les preuves qui nous sont fournies : mais il ne nous démontre pas aussi péremptoirement qu'elle soit vraiment utile. Les Arabes nous avaient dit la veille que, si le projet du commandant se réalisait, ce serait pour eux un désastre et que leurs dattes perdraient cent pour cent de qualité. La datte du Djerid doit en effet sa renommée à la sécheresse du milieu aérien au milieu duquel elle mûrit. Cette datte, nommée *deglat en-nour*, est ferme et transparente quand elle est fraîche, et, lorsqu'il y a un peu de temps qu'elle a été cueillie, elle se réduit en quelque sorte en une pâte, dans laquelle le sucre est presque cristallisé. En cet état elle se conserve indéfiniment, et peut alors entrer comme vivres de conserve dans les approvisionnements des tribus nomades, qui passent la moitié de l'année sans se nourrir d'autres aliments que de farine, d'orge grillée et de dattes. C'est la qualité essentielle qui assure aux dattes du Djerid leur supériorité incontestée. Les dattes qui viennent au bord de la mer — et ce serait le cas à Tozeur si la mer intérieure était creusée, — à Gabès par exemple, sont d'abord moins savoureuses, puis, mûrissant dans un air plus humide, elles sont plus molles et moisissent rapidement. Aussi sont-elles complètement dépréciées aux yeux des tribus nomades. Or à Tozeur et dans le Djerid les dattes sont l'unique richesse; elles attirent les nombreuses caravanes qui tous les jours viennent en charger des centaines de sacs. Les nomades, en échange, apportent des laines, qui, tissées dans les oasis, sont converties en burnous renommés, des plumes d'autruche, de l'or et de l'argent, de la gomme, bref tous les produits du Soudan qui traversent le désert pour se diriger vers le nord. Ils apportent aussi de l'orge et du blé, qui sont moulus à Tozeur dans six moulins mus par des bêtes de somme. Les autres cultures auxquelles on se livre dans les jardins de l'oasis ne sont destinées qu'à la consommation locale. Le commerce des dattes enrichirait donc rapidement les oasis, si une déplorable incurie dans l'aménagement de l'eau et la conservation des sources, le régime inique d'impôts auxquels la propriété est soumise, et enfin l'état de cette même propriété ne venaient annuler en partie les effets de la merveilleuse fécondité du sol[1]. Espérons que l'influence française supprimera en partie ces inconvénients, en appelant des populations plus actives dans le pays, en réformant les abus, en modifiant le régime stérile des biens abbous, enfin en rendant par des travaux intelligents et méthodiques la distribution de l'eau abondante dans les oasis. Il suffirait, pour développer ou même, dans certains cas, faire renaître la vie dans ces contrées, de dégager les anciennes sources et de percer des puits artésiens. Cela vaudra mieux que la mer intérieure; en tout cas l'exécution en sera plus facile, et, à coup sûr, moins coûteuse.

On comprend maintenant que les indigènes intelligents du Djerid tiennent peu à la mer intérieure. Et nous devons avouer qu'ils ont raison; ce ne sont certes pas les quelques oasis plus facilement mises en rapport les unes avec les autres par la nouvelle rive, qui alimenteront un commerce suffisant pour payer les intérêts du capital consacré à une entreprise aussi colossale. On a fait, il est vrai, ressortir les avantages de l'œuvre au point de vue militaire; mais, même en l'état actuel, les oasis ne sont-elles pas suffisamment gardées? Les routes des chotts, si peu nombreuses, peuvent être coupées en quelques heures, et les fondrières qui s'ouvriraient sous les pas des envahisseurs seraient la plus sûre défense des oasis. Si l'on a fixé à 500 millions la dépense totale à effectuer pour réaliser cette conception, combien de sources de richesses cette somme dépensée intelligemment ne donnerait-

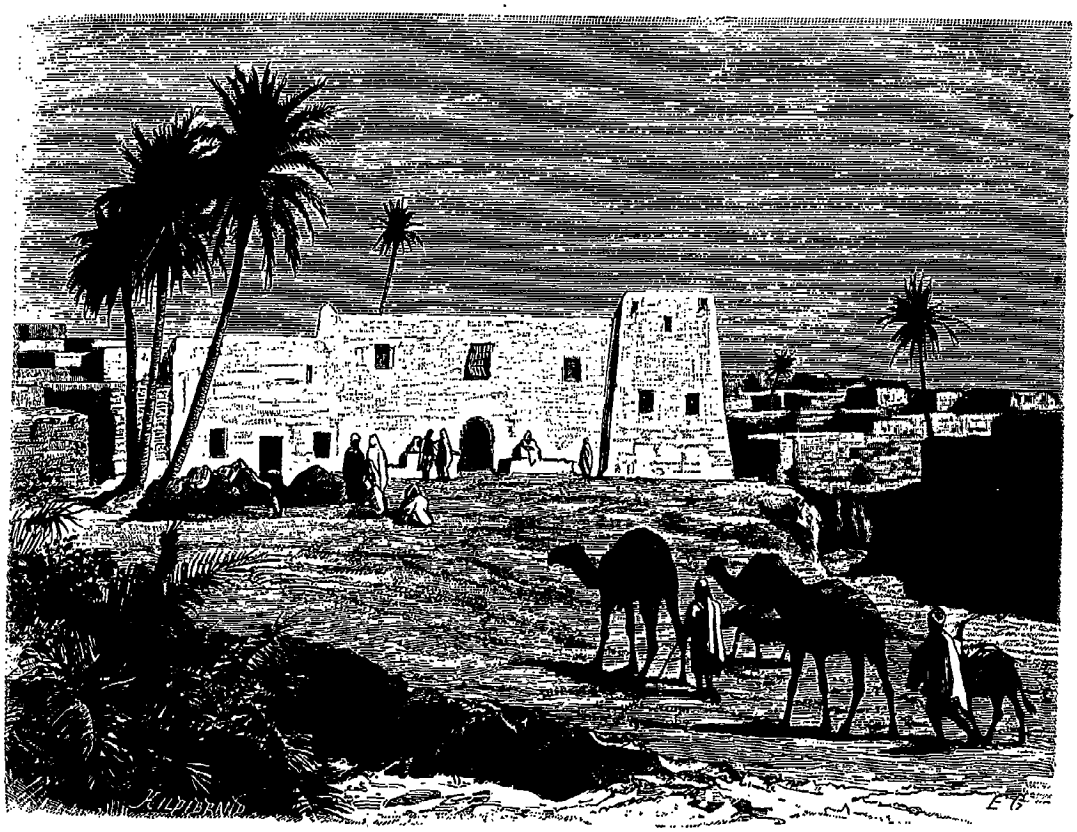
1. La culture même du coton réussirait parfaitement dans les oasis. On en a déjà eu la preuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle pas aux pays fertiles du nord et de l'est de la Régence ! Quels travaux d'aménagement des eaux, quelles routes, quels chemins de fer, et, pour parler d'ouvrages d'une nécessité non moins urgente, quels ports ne créerait-on pas avec ces ressources !

Mais revenons à Tozeur. Après avoir déjeuné avec le capitaine de Porter, qui nous a montré ses gazelles apprivoisées, les splendides dépouilles de mouflon qu'un Arabe se propose de lui vendre, ses armes touareg, etc., nous prenons congé de lui en le remerciant de sa gracieuse hospitalité et nous nous préparons à remonter vers Kafsa; seulement, au lieu de retourner au Hammâ, nous passerons à l'est par l'oasis d'el-Oudiane, où nous trouverons peut-être un peu plus de ruines romaines. Donc, en route vers l'est !

Par des chemins dénudés et sablonneux nous arrivons en deux heures et demie à Degache, le principal village d'el-Oudiane, qui cache derrière des barrières de palmes et des dunes élevées ses jardins et ses maisons grises. Nous nous arrêtons à la maison du caïd, devant laquelle nous apercevons une caravane qui se charge de dattes : les chameaux, agenouillés et bâtés, portent les sacs ou *tellis* pleins de fruits, les comptables enregistrent la marchandise, les chameliers la consolident sur le dos de leurs bêtes : c'est un tableau plein d'animation et de couleur locale.



Arrivée d'une caravane à el-Oudiane. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

El-Oudiane.

El-Oudiane comprend cinq villages : Degache, le plus considérable, Zaouiet el-Arb, Zergane-Ouled-Madjed, Kriz, Cedada. Ce dernier contient, paraît-il, les restes des autochtones. Le djebel Bou Halal leur servit longtemps de refuge, mais, la ville qu'ils y habitaient ayant été détruite il y a près de trois cents ans, à la suite d'une rébellion, ils vinrent se réfugier à el-Oudiane et y fondèrent Cedada.

La population d'el-Oudiane, au contraire, est exclusivement arabe et compte 4170 habitants, répartis dans les cinq villages; les burnous de laine qu'on y fabrique, mais en petite quantité, sont d'une qualité très fine et sont renommés jusqu'à Tunis; on y fait aussi un peu d'eau de roses. Les dattes sont, comme dans les autres oasis, le principal objet du commerce : 112 971 palmiers fournissent 4 248 840 kilogrammes. Il y a aussi un grand nombre d'oliviers, 24 890, qui permettent de produire 17 500 kilogrammes d'huile et une petite quantité de savon. Le marché se tient chaque jour à Degache, et les caravanes s'y rendent de toutes parts au moment de la récolte des dattes.

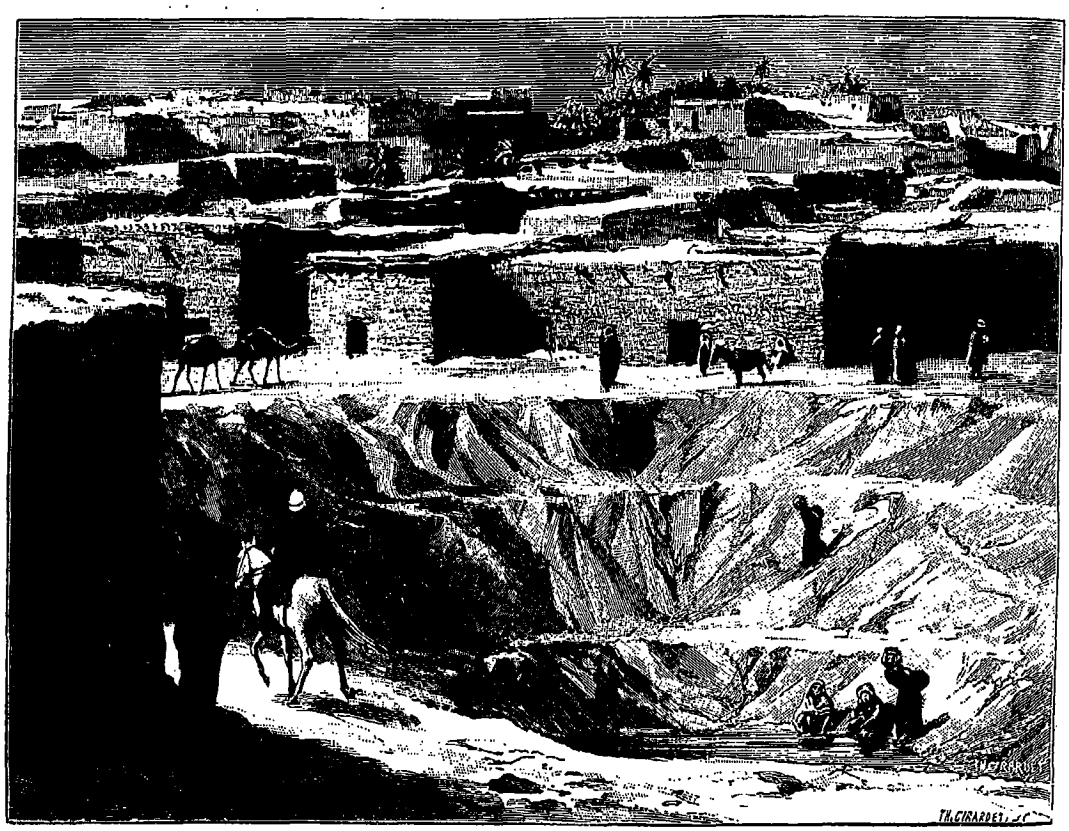
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux cent dix-neuf enfants reçoivent l'enseignement dans six zaouias et cinq écoles.

Parmi les ordres religieux d'el-Oudiane, on compte les Rahmania, les Tabaïa (autrefois Senoussi) de Si Mouley et Taïeb, et dont le cheik réel est Si Taïeb de Nefta, cheik des Darkaouï (Senoussi) de Nefta.

On remarque dans cette oasis, comme dans les autres, de grands gisements de plâtre sur le Drah, c'est-à-dire sur l'isthme qui sépare les deux chotts.

Degache est située sur une petite éminence, au milieu des palmiers et des jardins; les rues, bizarrement contournées, nous présentent des façades de maisons bien originales, quoique moins élégantes que celles du Hammâ et de Tozeur. De tous côtés des enfoncements cachent des ruisseaux ou des sources, où les femmes lavent du linge et puisent de l'eau. Ici comme partout, les femmes ont des faces hâves, maigries, flétries avant le temps, leur vie n'étant qu'un dur



Source à Degache. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

labeur, plus dur que le travail d'un esclave ou d'une bête de somme. Nous les regardons avec pitié. Vêtues de haillons sordides qui cachent à peine leurs membres déformés par les efforts, elles descendent lentement à la source, avec leurs outres et leurs cruches. Lorsque leur charge d'eau sera complète, elles remonteront péniblement courbées en deux, portant sur leurs reins fléchis ces énormes fardeaux. Quant à leurs maris, ils peinent, de leur côté, dans les jardins, bêchant au pied des palmiers, formant les canaux qui doivent les arroser les uns après les autres, semant l'orge, opérant la fécondation artificielle des palmiers; car, dans les oasis, contrairement à ce que nous avons vu partout ailleurs en Tunisie, les hommes travaillent comme nos paysans; mais, moins heureux, ils ne profitent pas du fruit de leurs travaux.

R. Cagnat et H. Saladin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Départ de Kafsa (voy. p. 211). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1]

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Oasis de el-Oudiane (suite).

C'est dans la partie de cette oasis appelée Kriz que se trouvent les ruines de l'antique Thiges. Pour y arriver, nous traversons des plantations de toutes sortes; des champs de fèves sont en fleur, et l'air est tout embaumé. Nous rencontrons d'abord un premier hameau, Ouled-Madjen; nous y remarquons un haut minaret, construit sur des soubassements antiques; une légende raconte qu'il a été élevé par une femme romaine. La base est probablement le reste d'un ancien mausolée. Peut-être une femme l'avait-elle fait bâtir pour son mari ou un de ses enfants : la légende serait venue de là.

Plus loin est le village de Kriz, près duquel sont, au milieu des jardins, des débris de constructions antiques importantes. Le point précis où elles se trouvent se nomme Guebba ou Beled-Dakianous (Pays de Dakianous). Il y a aussi, à propos de ce Dakianous, une tradition curieuse et qui doit avoir quelque fondement historique. C'était, paraît-il, le gouverneur du pays; sa puissance et son audace étaient très grandes, si bien qu'il allait « faire la razzia » jusqu'en Égypte. Il régnait bien avant la conquête musulmane, et il fut chassé seulement par les Berbères. Quel que soit ce personnage, s'il a jamais existé, on remarquera que le nom Dakianous que lui donne la tradition n'est autre chose que le mot latin Dacianus ou Decianus.

Un mausolée de 5 mètres de côté avec porte, la base d'une enceinte fortifiée flanquée de tours carrées et de nombreux pans de murs au ras du sol sont les seuls restes apparents de l'établissement antique[1]; mais il est certain, comme l'a déjà remarqué M. Guérin, que les sables en ont envahi une grande partie. Non loin de là s'élève une petite colline, le djebel Ras-el-Aïn Breïan, au sommet de laquelle on remarque quelques mots latins gravés sur le roc même : ce sont des noms de divinités ou des formules dédicatoires. Du haut de la montagne on aperçoit au loin la sebkha Faraoun, qui doit former en grande partie la mer intérieure, avec sa ceinture de collines grisâtres et les quelques

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353, 369; t. XLIX, p. 273, 289, 305, 321; t. L, p. 385, 401; t. LII, p. 193.

1. Certaines de ces ruines ont reçu des Arabes des noms spéciaux, par exemple : Hanout-el-Hadjem (Boutique-du-Barbier), Hanout-el-Haddad (Boutique-du-Forgeron); leur ensemble est appelé Souk. Serait-ce à cet endroit que se tenait le marché de la ville romaine?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oasis qui s'élèvent sur ses bords. Rien de plus curieux que cette mer de sable et de sel, à la surface blanchissante, qui scintille sous les feux du soleil et au milieu de laquelle se voit la trace plus sombre d'une piste par où l'on peut la franchir.

Le caïd d'el-Oudiane a installé sur ce point des gardiens qui surveillent les chotts et notent les caravanes qui les traversent. A l'aide d'une longue-vue, ils fouillent les moindres replis du désert; l'air est si limpide et la lumière si belle qu'un groupe de voyageurs peut être signalé au poste de Tozeur quatre ou cinq heures au moins avant qu'il ait atteint l'oasis. Ce chott ou lac salé, qui se nomme Chott-el-Djerid, n'est autre chose, quoi qu'on ait voulu en dire depuis quelque temps, que l'ancien lac Triton, sur les bords duquel la tradition fait naître Minerve. On sait combien de fables ont couru dans l'antiquité sur ce lac. Pour n'en citer qu'une, nous rappellerons que les Argonautes, s'étant embarqués sur le navire *Argo* afin de faire le tour du Péloponnèse et de porter à Delphes une hécatombe avec un trépied d'airain, furent jetés par la tempête vers les côtes de l'Afrique et poussés par le vent dans le lac Triton, d'où ils ne pouvaient dégager leur navire ensablé. Alors le dieu Triton apparut à Jason et lui promit de le délivrer s'il lui donnait le trépied d'airain qu'il destinait à Apollon. Le héros n'avait pas à hésiter : il abandonna son trépied, et le dieu le tira d'embarras, comme il avait promis.

Nous redescendons de la montagne et regagnons Degache en suivant le bord de l'oasis sans traverser les villages que nous avions déjà visités. Nous rencontrons d'abord une caverne appelée caverne des Sept-Dormants. Cette dénomination et la légende d'où elle est sortie[1] se retrouvent très fréquemment, avec de légères variantes, dans tous les pays arabes. Ici les sept dormeurs sont sept habitants du pays qui, au temps de Dakianous, étaient entrés dans cette caverne pour éviter les exactions du gouverneur : on ne les a jamais revus depuis cette époque. Plus loin nous arrivons à la source dite aïn Mta-Seba-Biar (source des Sept-Puits). Elle alimente tous les jardins de l'oasis. Quelques pas encore, et nous croisons un chameau chargé d'un palanquin rouge que garnissent intérieurement des tapis de Tripoli. Derrière marchent des Arabes, le fusil sur l'épaule; de temps à autre ils les déchargent en signe de joie, car ils vont à Kriz chercher une fiancée, qu'ils ramèneront ensuite à Degache. Plusieurs petits chameaux suivent le grand, attachés par le cou. Toutes ces détonations ont ameuté les chiens, qui courent en hurlant sur les terrasses des maisons voisines.

Nous rentrons à Degache, où nous sommes reçus par le caïd Si Tahar ben el-Hadj Ahmed. Il exerce son autorité sur l'oasis tout entière et a rendu de grands services à la cause française. Il nous accueille très aimablement et nous offre, avec un dîner à l'européenne, des dattes exquises, transparentes et dorées, sur lesquelles perlent des gouttelettes de miel, du lait glacé et des oranges. Aussi Mohammed ne peut pas résister à la tentation. Nous nous étonnons de voir combien il peut emmagasiner de douceurs. Mais quelle triste nuit! quelles coliques, quelles transes! il se croit mort, et un peu plus il pleurerait de tout son cœur : il est couché, étendu tout de son long sur un banc, et pousse de sourds gémissements. Le jour se lève, il faut partir; on l'installe tant bien que mal sur son âne, et, nouveau Silène, il suit la caravane, dodelinant de la tête. En arrivant le soir à Kourbata, où nous occuperons les premiers le nouveau caravansérail, il sera à peine remis de ses excès. Il jurera ses grands dieux qu'il ne mangera plus de dattes. Mais nous n'ajouterons pas la moindre foi à ses serments et n'aurons garde de laisser à sa portée le panier de *deglat* que nous avons achetées en souvenir de notre voyage.

Cependant Ali nous presse de rejoindre nos bagages. Pour regagner Kourbata, nous devons traverser le défilé appelé Foum es-Guegg par une route escarpée et déserte, le long de laquelle nous découvrons à chaque pas des tas de pierres ou tumuli commémoratifs d'un meurtre resté impuni; ces petits tumuli se nomment en Tunisie *mechad*. Chaque voyageur doit jeter une pierre sur la tombe de celui qu'on a trouvé, un beau matin, étendu sans vie, baigné dans son sang, au milieu d'une route, et prononcer ces paroles : « Qu'Allah inflige au meurtrier une mort aussi cruelle que celle qu'il a fait subir à un innocent! » C'est ainsi que le mechad grossit peu à peu. Comme le chemin était bien fréquenté jadis! nous disions-nous après en avoir compté quatorze, lorsque, à un détour, débouchent devant nous une trentaine de malandrins armés jusqu'aux dents, les uns à pied, les autres à cheval. Leur vue n'est pas sans nous impressionner désagréablement; que ces messieurs nous fusillent, et l'on comptera ici un quinzième mechad. Mais nous n'avons pas de crainte à concevoir à ce sujet. Le fait aurait peut-être pu se produire il y a trois ans : aujourd'hui la sainte peur des coups de bâton et du reste tient tous ces brigands en respect. Toutefois, à ce moment, nous ne sommes pas fâchés d'être armés, nous aussi, de nos fusils et de nos revolvers, qui sont bien pour quelque chose dans le calme avec lequel nous disons bonjour à cette bande suspecte. Du reste, ce n'est pas le luxe de notre accoutrement qui pourrait les tenter; le soleil, la poussière ont déjà dénaturé les couleurs de nos vêtements, et nos longues barbes, nos teints hâlés, sont loin de leur rappeler, même de bien loin, les élégants Européens qu'ils ont pu voir pendant leurs voyages à Tunis ou dans les villes de la côte.

Kourbata nous reçoit dans son caravansérail Neuf, et ni scorpions ni serpents ne troublent notre sommeil. Le lendemain soir nous sommes à Kafsa; après

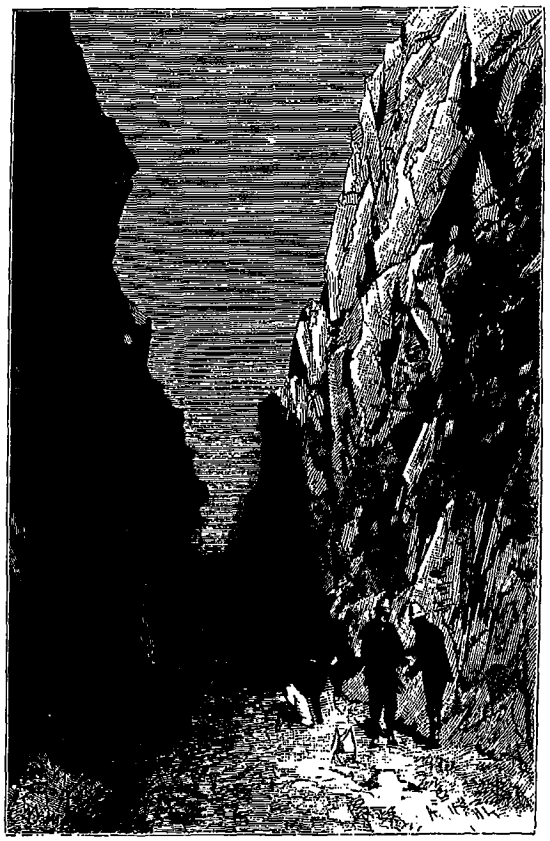
1. Koran, sourate XVIII, 8, 9, etc., trad. Kasimirski. Le traducteur ajoute en note que les sept dormants devaient être des jeunes gens d'Éphèse, et que l'histoire dont ils sont les héros remonte probablement au règne de l'empereur Décius, que les commentateurs appellent à tort Décianus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un jour de repos, nous quittons la ville; notre aimable hôte et ami le capitaine Devrez nous accompagne jusqu'aux portes.

Région à l'ouest de Kafsa.

Comme la région que nous allons parcourir à l'ouest de Kafsa est absolument déserte et presque inconnue, le général commandant nous donne une escorte, qui nous fera respecter au besoin; un peloton de hussards du 11e régiment nous accompagne donc; il est commandé par le lieutenant Palat. Ce sera pour nous un charmant compagnon de voyage. Curieux d'archéologie et dessinateur acharné, il tire son album à chaque ruine et fait avec autant d'ardeur la chasse aux inscriptions.



Défilés du djebel Stah. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

Le soir, après une course assez longue, nous remontons un peu l'oued Tefel et nous campons près de la source de la rivière. Pendant que Mohammed dresse notre tente et qu'Ali s'occupe des chevaux, nous explorons les environs. Pas une ruine ne vient animer le paysage désolé. Au fond de la gorge d'où s'échappe la source autour de laquelle nous sommes campés, d'énormes rochers rougeâtres se dressent éclairés par les derniers feux du couchant. Le ciel un peu sombre les encadre d'une teinte sévère et fait ressortir avec plus de vivacité encore les grandes ombres bleuâtres qui en dessinent les moindres détails. Nous restons quelques instants à admirer ce spectacle grandiose qui nous rappelle les plus belles inspirations de Gustave Doré; mais la trompette sonne, il faut rejoindre le camp, où Mohammed nous attend. Il a dressé notre petite table, et, au milieu des boîtes de conserves de toute nature dont notre prévoyance et l'administration militaire nous ont munis, s'étale une brochette d'étourneaux rôtis. C'est Ali qui enfin a su faire partir son fusil; pour ses coups d'essai ce n'est pas trop mal. Combien de fois n'avait-il pas voulu déjà nous montrer son adresse, et faire parler la poudre! Vains efforts, la batterie était restée levée et le fusil muet.

Malgré le tapage infernal que font toute la nuit les chevaux des hussards, nous parvenons à nous endormir, et, le lendemain, nous nous enfonçons dans le massif de hauteurs qui forment les derniers contreforts du djebel Stah. Nous franchissons le plateau qui termine cette montagne énorme, vaste table desséchée et inculte formée presque partout d'une pierre calcaire compacte, dans laquelle on a été forcé à certains endroits de tailler des gradins, tant le sol est glissant pour les chevaux et les chameaux. Lorsque nous en avons atteint le point culminant, nous apercevons au nord-ouest une grande plaine bornée à l'est et à l'ouest par des collines et des montagnes. C'est le Bahirt-Douara, sorte de bassin marécageux et fertile où les Arabes nomades ensemencent quelques arpents de terrain. A notre droite s'élèvent, au pied du djebel Bellil et du djebel Atik, deux koubbas, dont les coupoles, blanchies à la chaux, se détachent sur le vert sombre du sol. Nous campons auprès d'un petit mausolée peu intéressant qui semble dater du cinquième siècle, au milieu d'une ruine appelée Henchir-Sema. Le camp se dresse pendant que nous allons, accompagnés du lieutenant Palat, visiter au sud de ce henchir une partie de la montagne, où nous avons cru distinguer les vestiges d'exploitation d'une carrière; quelques saignées horizontales, et des gradins ébauchés nous indiquent que le rocher a évidemment fourni les pierres qui ont servi à construire Henchir-Sema, les quelques ruines environnantes et l'exploitation agricole dont nous retrouverons les restes à droite et à gauche de notre route lorsque nous nous dirigerons vers Ras-el-Aïoun.

En nous enfonçant un peu plus avant dans la vallée resserrée qui s'ouvre devant nous, nous pénétrons dans une gorge sauvage dont les parois, brusquement séparées par une convulsion du sol, offrent les silhouettes les plus étranges et les formes les plus imprévues. Notre compagnon de route ramasse, au milieu des débris qui jonchent le sol, de nombreux fossiles, dont il se plaît à nous citer les noms. Mais la journée est déjà bien avancée, et l'obscurité qui nous gagne peu à peu nous force à retourner à notre campement.

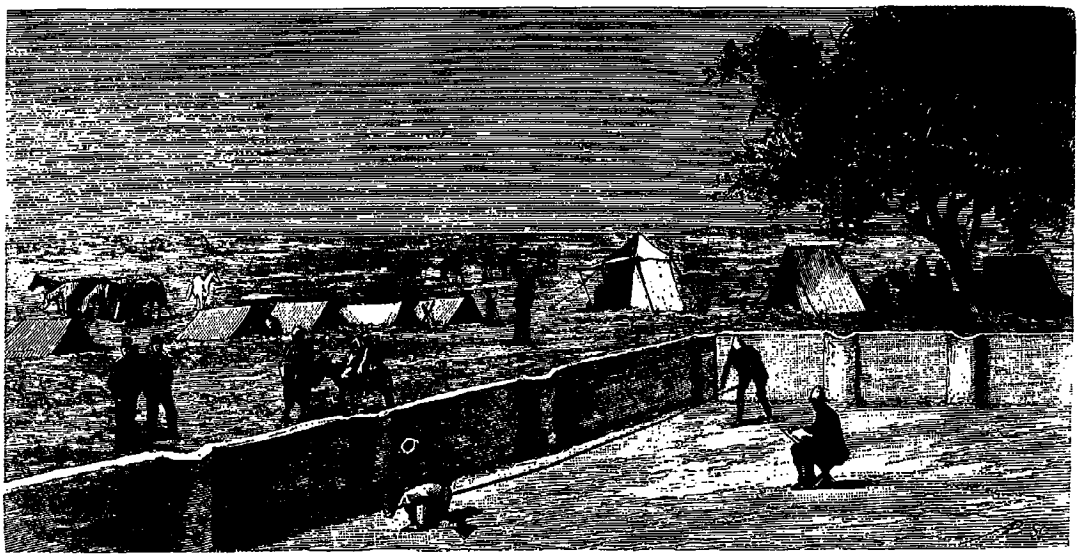
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous continuons notre route vers l'ouest; mais, arrivés à Ras-el-Aïoun sans avoir rencontré de ruines intéressantes, nous renoncerons à pousser plus loin et marcherons vers Sidi-Aïch. Ras-el-Aïoun est situé à mi-chemin entre Kafsa et Négrine, l'oasis algérienne bien connue. La rivière qui naît sur ce point, et que les indigènes appellent oued Merraga, s'est frayé un passage dans une vallée très resserrée. Les rochers qui s'étendent au sud de cette vallée ont été rongés par les eaux et offrent l'aspect de murailles gigantesques, dans lesquelles les assises seraient figurées par les stratifications bien apparentes des nombreux bancs horizontaux de calcaire plus ou moins tendre qui forment ces massifs. Le lit de l'oued est obstrué par de grands roseaux et des tamarins touffus, au milieu desquels vit un peuple de gibier divers.

Cette gorge a une certaine importance stratégique : c'est le passage le plus facile de tous ceux qui mettent en communication le Djerid et les plaines situées à l'ouest de Kafsa. De là on peut facilement, en remontant vers le nord, gagner soit Tébessa, soit Fériana. Aussi ce point a-t-il été fermé autrefois par un petit fortin, aujourd'hui presque complètement en ruine; il est probable qu'une voie romaine passait par là.

Nous rétrogradons vers le nord-est dans la direction de Sidi-Aïch.

Le premier point d'eau que l'on rencontre est le bir Djellabia; le second est une source assez peu abondante lors de notre passage, mais qui, aux pluies d'hiver, doit débiter d'énormes quantités d'eau; c'est l'aïn Oum-el-Kessab (source Mère-des-Roseaux); cette dernière a donné naissance à un cours d'eau dont le lit, actuellement à sec, s'étend sur une largeur de 25 à 30 mètres. Une petite koubba s'élève sur un mamelon



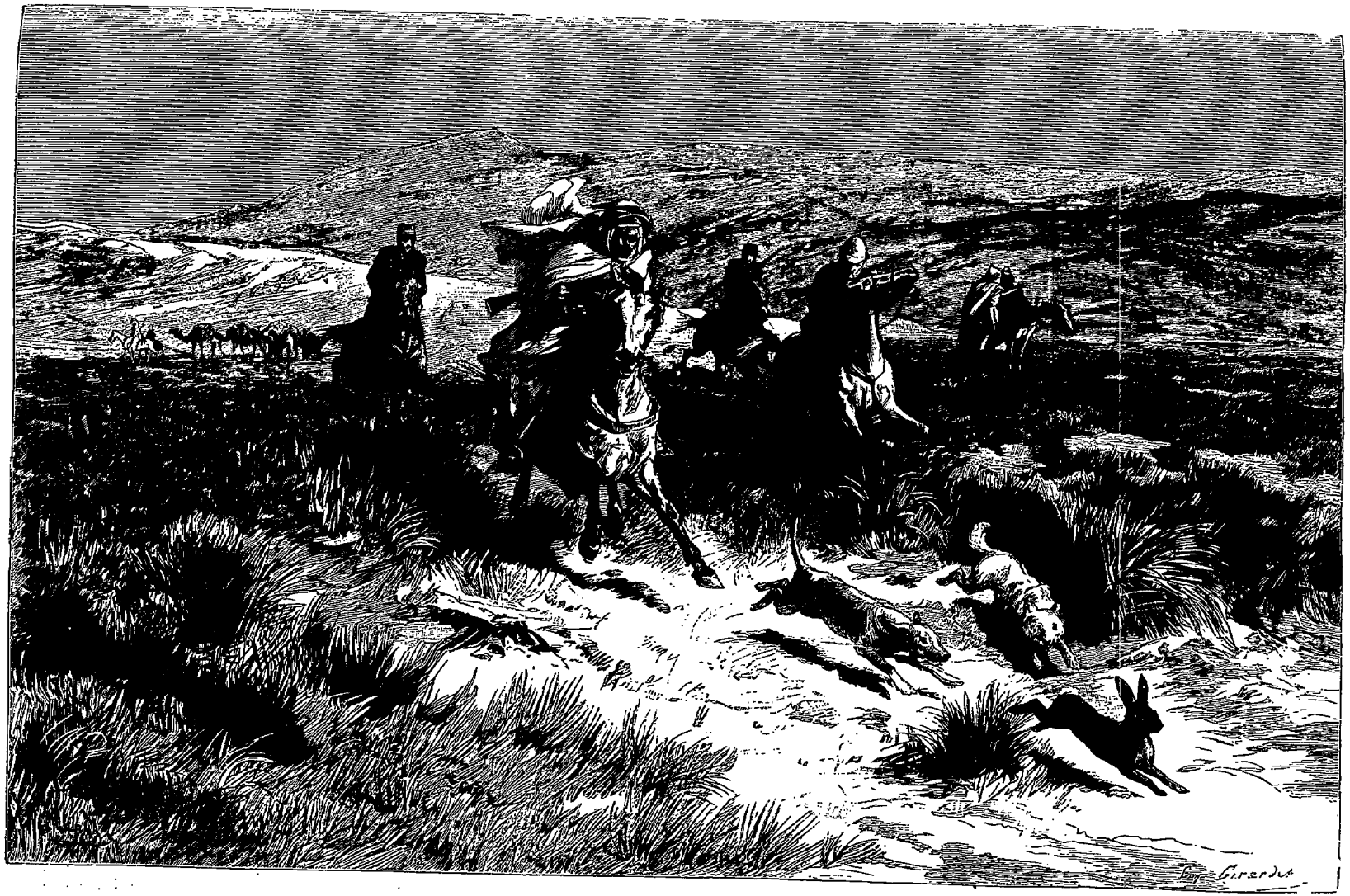
Campement à Henchir-Medjen-Oum-el-Kessab. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

qui domine la source. Tout auprès, au milieu de quelques débris informes de murs, nous découvrons une gracieuse mosaïque de pavage dont les couleurs délicates forment des entrelacs réguliers. A l'époque romaine il y avait donc là une exploitation agricole d'une importance assez grande pour que le maître du lieu eût pu s'y construire une villa décorée avec une certaine recherche. Aujourd'hui le pays, désert, est recouvert à perte de vue d'une verte couche d'alfa dont les tiges grêles forment, sous les rafales du vent, comme les vagues d'un lac immense. Un jour viendra peut-être où la source d'Oum-el-Kessab sera de nouveau entourée d'un village à la population active; peut-être les alfatiers viendront-ils y porter leur récolte, que de longues caravanes de chameaux emmèneront jusqu'au chemin de fer, Souse-Tébessa ou Kafsa-Gabès,... si Allah le veut! Ce qu'il y a de certain, c'est que ces plaines immenses pourraient donner, dans un avenir peu éloigné, un fort beau revenu à cette partie de la province.

L'absence de piste arabe nous indique combien ce pays est peu fréquenté, et c'est merveille de voir avec quelle sûreté notre guide s'oriente dans cette plaine uniforme et nous conduit enfin à Henchir-Medjen-Oum-el-Kessab, où nous campons à la nuit tombante.

Ce henchir est de beaucoup le plus considérable des établissements romains que nous ayons découverts depuis notre départ de Kafsa. Au milieu de pans de murs enterrés en partie et de débris informes se trouve un vaste réservoir rectangulaire qui mesure dans sa plus grande dimension 51 mètres. Les murs, épais et en blocage, sont épaulés de distance en distance par des contreforts demi-cylindriques; une petite construction, rectangulaire elle aussi, se trouve à une des extrémités et servait probablement de citerne pour filtrer l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse dans les plaines d'alfa (voy. p. 214). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du réservoir à l'arrivée; c'est ainsi que, de nos jours, des citerneaux sont construits devant les citernes, afin que l'eau qui doit alimenter celles-ci puisse déposer ses impuretés avant de s'y rendre. Les eaux étaient amenées d'assez loin par un petit aqueduc, enterré en grande partie et dont de nombreuses arcades se voient encore à l'ouest de la ruine.

Sur une petite éminence on avait construit une sorte de fortin, dont le réduit carré s'élève à côté de deux réservoirs, l'un double, composé d'un citerneau rectangulaire et d'un réservoir circulaire, tous deux à ciel ouvert, l'autre rectangulaire et autrefois voûté.

Le lendemain nous continuons à marcher vers Sidi-Aïch, à travers de grandes plaines d'alfa dont l'uniformité n'est interrompue par aucune ruine ni aucun accident de terrain. Bientôt nos chiens ont fait lever à droite et à gauche de petits lièvres gris. Ils ne sont guère plus hauts sur pattes que des lapins de garenne. Ce n'est pas du haut de nos selles que nous pouvons songer à les tirer au débucher, au risque de blesser un de nos voisins. Nous allons les chasser à courre!

Nos chiens les relancent à chaque détour qu'ils font, et, dès qu'ils sont en vue, nous nous précipitons à leur poursuite, au galop de nos chevaux; les hussards, que cette chasse amuse, les traquent dans tous les sens; aussi finissent-ils par ralentir leur course et se réfugier dans une touffe d'alfa, épuisés de fatigue. Ali les assomme alors sans difficulté.

Nous arrivons à Sidi-Aïch au moment où le soleil est sur le point de se coucher.

Sidi-Aïch.

Sidi-Aïch est un petit poste français à une journée de marche au nord de Kafsa, établi sur un emplacement antique. On croit généralement que la station romaine *Vicus Gemellæ* était située en cet endroit. Placées au pied d'une montagne nommée djebel Sidi-Aïch, les ruines de ce bourg antique sont assez

Arrivée à Fériana (voy. p. 215). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

étendues; on y remarque surtout plusieurs mausolées en pierre de taille, dont deux sont très bien conservés. Ils se composent de deux étages; l'étage inférieur n'est autre chose qu'une tour carrée de 2 mètres de côté; l'étage supérieur renferme une niche, qui contenait autrefois la statue du défunt; il est surmonté d'une pyramide qui couronne le mausolée. Tous devaient être construits sur le même modèle. Nous nous demandions comment une nécropole aussi considérable pouvait avoir existé dans un bourg aussi peu étendu, et nous n'étions pas loin de croire que, de même qu'à Haouch-Taâcha et à Bir-el-Hafeï, ce lieu avait été choisi par les nomades pour y enterrer leurs morts. Nous eûmes bientôt une autre explication du fait. Un des soldats nous conduisit, au pied de la montagne, sur un mamelon assez élevé qui était entièrement fait de débris de vases en terre cuite réduits en petits morceaux: nous étions en présence de déchets ayant appartenu à une grande fabrique de poterie. Les uns étaient rouges, les autres noirs; d'autres rouges couverts de ce vernis délicat qu'on retrouve sur tous les échantillons de céramique romaine. Il est évident que le bourg antique s'est formé peu à peu autour de la fabrique; les maîtres, les ouvriers, se sont établis dans les environs; les premiers reposent dans les mausolées qui sont encore en partie debout, les autres sont couchés dans des tombes plus modestes. L'eau étant excellente et coulant en abondance d'une source qui vient de la montagne, l'établissement avait pu aisément prospérer.

Il est à regretter que la construction du camp ait amené la destruction ou la mutilation de plusieurs inscriptions et fragments d'architecture. Espérons que les soldats, après avoir vu l'intérêt que nous prenions à étudier ces ruines, auront apporté plus de précautions dans le choix de leurs matériaux de construction et auront respecté les monuments debout.

Dès que l'on a quitté Sidi-Aïch, on s'engage dans une suite de vallées, tantôt abruptes, tantôt peu escarpées, qui ne sont que le lit de l'oued Baïech, la rivière

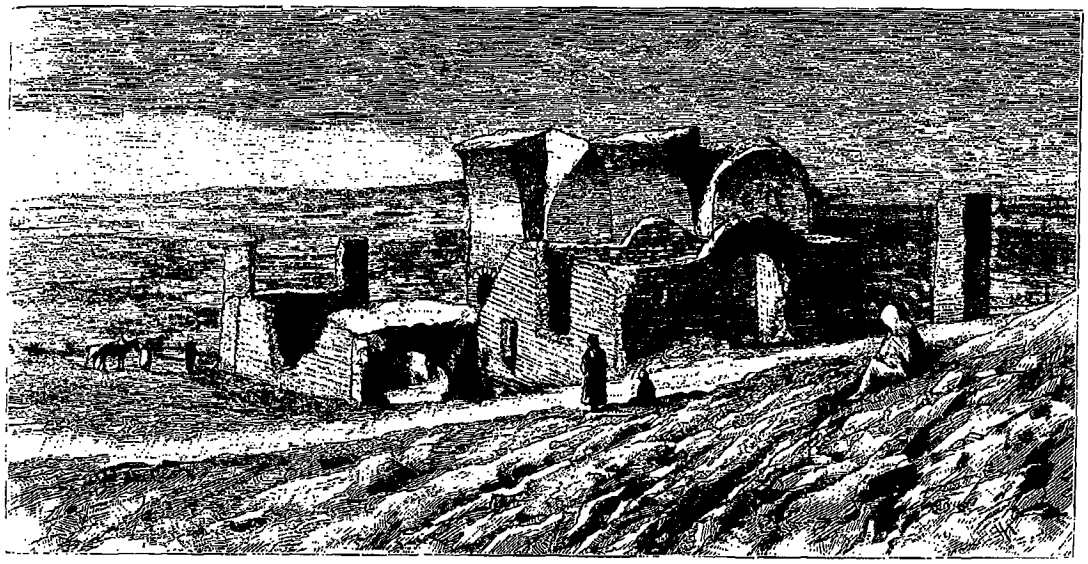
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous avons rencontrée à Kafsa et que nous suivrons maintenant jusqu'à Fériana. Un sable fin et doux en tapisse le lit; aussi profitons-nous de cette route agréable pour presser l'allure de notre petite troupe, un peu fatiguée par les marches précédentes. Nos chameliers, partis six de Kafsa, ne sont plus que trois : les autres sont restés en route avec les chameaux trop faibles pour suivre.

Nos chevaux, ragaillardis par un jour de repos à Sidi-Aïch, montrent une ardeur inaccoutumée; nous arrivons donc rapidement à un fortin byzantin, Kasr-el-Foul. Celui-ci barre un long défilé dans lequel l'oued est encaissé entre deux parois de rochers élevés; les roches, dont la masse se silhouette hardiment en bizarres découpures sur le bleu sombre du ciel, servaient autrefois d'asile à des maraudeurs qui attendaient là les caravanes pour les piller. Aujourd'hui la sécurité est complète, et c'est sans la moindre appréhension que nous traversons ce coupe-gorge de sinistre mémoire.

A quatre heures nous apercevons les blanches coupoles de la zaouia de Fériana et ses deux palmiers stériles. Les hauteurs qui forment ici la frontière entre l'Algérie et la Tunisie élèvent derrière le petit village un sombre rideau de formes accidentées. Le ton violet foncé des montagnes est parsemé çà et là de longues masses vertes, et le jour, qui est près de finir, donne à cette masse imposante des colorations changeantes qui vont en s'assombrissant peu à peu. Quand nous sommes dans le village, le crépuscule commence déjà, et, lorsque nous arrivons au camp français, la nuit est presque complète.

Nous nous installons auprès des bâtiments de l'état-major. Le commandant a l'amabilité de nous donner une tente conique, à l'intérieur de laquelle nous dressons la nôtre. Comme nous allons dormir au chaud dans



Thermes de Fériana (voy. p. 216). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

cette demeure double pendant qu'au dehors de grandes rafales d'un vent froid soufflent toute la nuit en tempête!

Fériana.

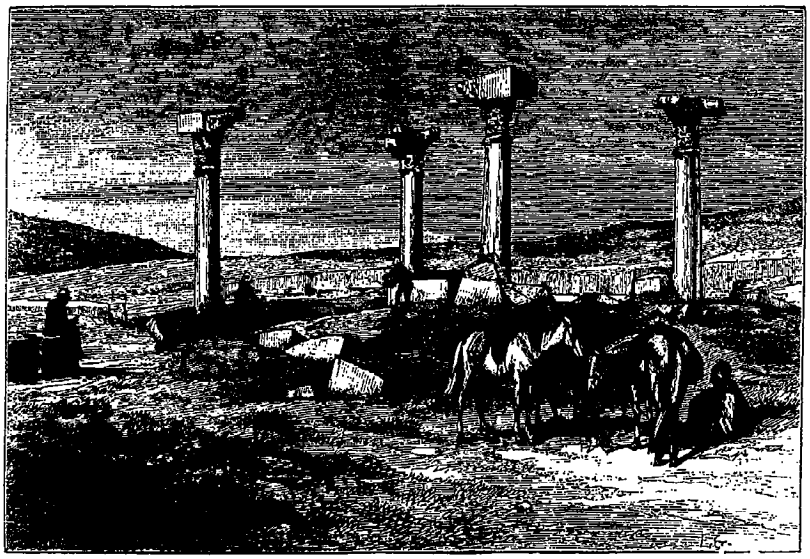
C'est à 2 kilomètres au nord de Fériana que sont situées les ruines de l'ancienne Thelepte. Nous les étudierons ici avec quelque détail.

De Fériana nous dirons peu de chose. Village misérable, abrité des vents d'ouest et du nord par de hautes collines rocheuses, il doit son existence à la petite rivière formée par les sources qui fournissaient d'eau l'antique Thelepte. Cette petite rivière, appelée Bou-Haïa, est toujours alimentée d'une eau vive remarquablement limpide; en été et en automne elle se perd dans le sable à quelques kilomètres en aval de Fériana; mais à la fin de l'hiver et au printemps, grossie par la fonte des neiges et les pluies abondantes, elle suit jusqu'à Kafsa, sous le nom d'oued Baïech, le lit qu'elle s'est creusé à travers plaines et vallées et qui nous a servi de route pour venir de Sidi-Aïch à Fériana. De Kafsa à Kourbata son cours irrégulier se poursuit sous le sable; à Kourbata il s'étale dans la plaine et y forme un marécage fiévreux et empesté; enfin, il se dirige vers la sebkha dans laquelle il se perd. Avant que la conquête arabe eût déboisé et dépeuplé toute cette région, les voyageurs, au dire des historiens arabes, pouvaient aller de Tébessa à Kafsa, toujours à l'ombre des forêts et des jardins. Alors les pluies qui arrosaient le pays, au lieu de se réunir en torrents, qui s'épuisent aussi vite qu'ils se sont produits, formaient des rivières au cours plus régulier, retenues qu'elles étaient par le filtre naturel des forêts. Le déboisement a produit son œuvre de destruction, ici comme dans le reste de la Régence. L'humus, qui n'est plus arrêté par les racines des plantes et des arbres, est rapidement lavé par les pluies et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entraîné dans les vallées. Toutes les montagnes, toutes les hauteurs dénudées et arides ne sont plus que des rochers stériles. La plaine elle-même ne nourrit plus que ces innombrables couronnes d'alfa qui tapissent plaines, collines et vallées de Kafsa à Kasserine.

Les ruines de l'antique ville de Thelepte sont appelées aujourd'hui Medinet-el-Khedima, c'est-à-dire la « Vieille-Ville ». Les auteurs anciens nous ont peu parlé d'elle; nous savons pourtant qu'à l'époque de Justinien elle était, avec Kafsa, la résidence du duc de Byzacène et, par conséquent, l'une des deux plus grandes villes de la contrée. Procope nous apprend également qu'elle fut entourée à cette époque de puissantes murailles. Les ruines couvrent aujourd'hui un espace considérable. Mais, s'il en est peu d'aussi grandes, au moins dans l'intérieur des terres, il en est peu également d'aussi complètement bouleversées. De l'époque antérieure aux Vandales il ne reste presque rien, sauf le théâtre et les thermes, dont nous parlerons plus loin, quoi qu'il soit assez difficile de se prononcer sur la question après un aussi court séjour à Fériana que celui que nous y fîmes. La période byzantine a laissé, au contraire, de nombreux et imposants souvenirs. Au premier rang il faut placer une immense citadelle longue de 350 mètres et large de 150, dont les assises supérieures se sont écroulées et gisent au pied des murs en un gigantesque éboulis; le sable, arrêté par cet obstacle, s'est entassé tout autour et en a recouvert une partie. Intérieurement c'est un chaos de pierres debout, de colonnes renversées, de débris épars, dont on pourrait peut-être par des fouilles bien conduites ressaisir l'ensemble. Des efforts ont déjà été tentés en ce sens par des officiers, notamment par M. le commandant Pédoya, qui est parvenu à retrouver aux



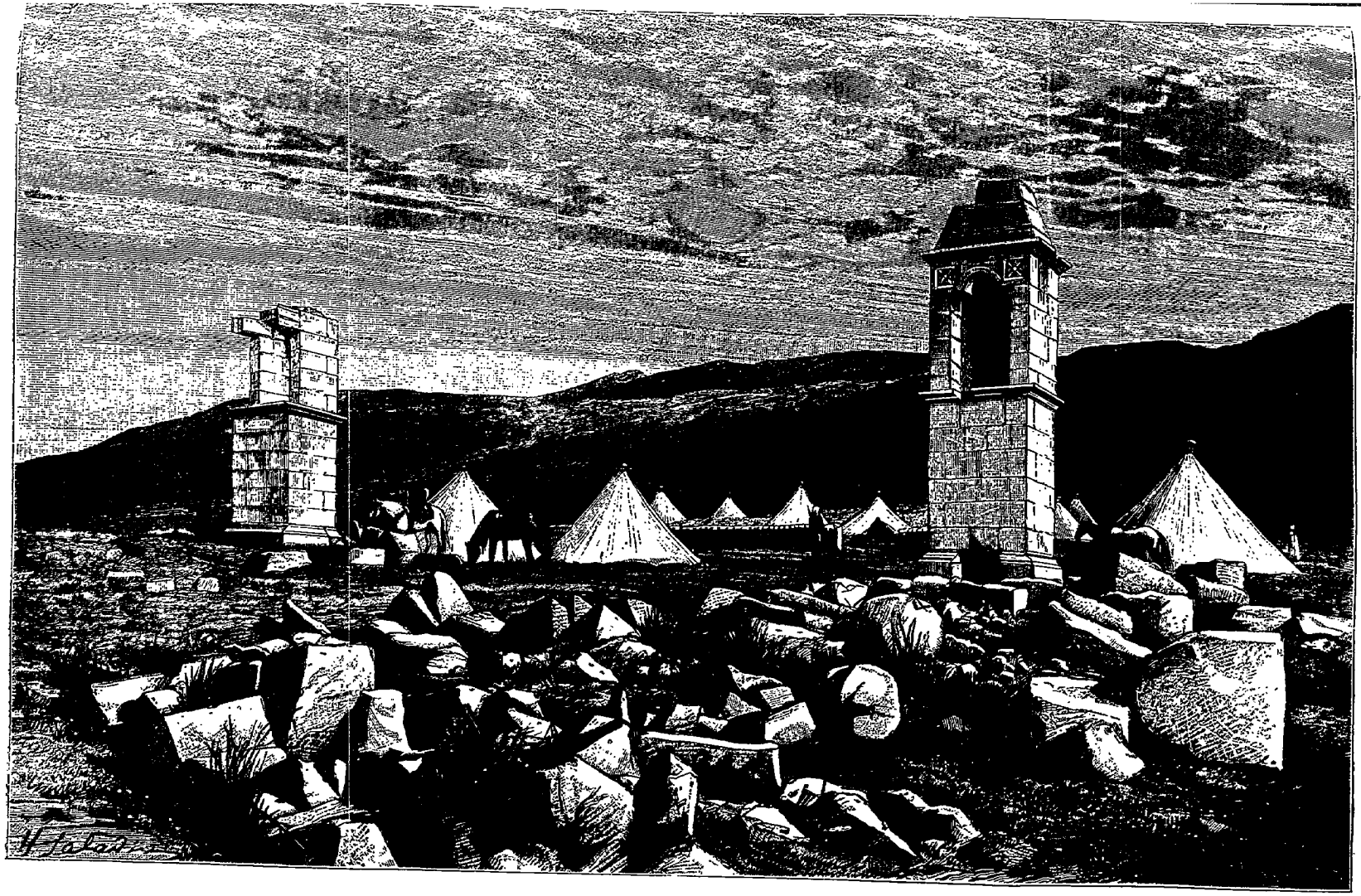
Les quatre colonnes à Fériana (voy. p. 218). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

quatre angles du monument les tours et bastions et, dans l'intérieur, une église à deux absides qui occupait l'extrémité septentrionale de cette belle enceinte fortifiée. On y a découvert, nous a-t-on raconté, le corps d'un évêque et divers objets; on parle même d'un chapelet qu'on y aurait exhumé pendant les fouilles; mais nous avons peine à croire à l'exactitude du renseignement; nous serions plutôt portés à y voir simplement un collier. Autour sont construits des fortins plus petits qui, comme des sentinelles avancées, défendaient les approches de la forteresse principale. Lors de notre passage, on en démolissait quelques-uns méthodiquement, pour en extraire les pierres de taille nécessaires à la construction des casernes de Fériana. Il eût peut-être été plus simple de ramasser les blocs épars, qui auraient pu fournir aux besoins d'une armée entière; mais on aurait manqué à la tradition en épargnant les édifices ou les inscriptions, et la tradition est chose respectable, même quand elle est déplorable, ce qui est le cas.

Les autres monuments remarquables de Medinet-el-Khedima sont un théâtre, qui malheureusement est presque détruit, et surtout des thermes, aujourd'hui encore parfaitement reconnaissables. Les indigènes, qui ont conservé la tradition antique, les appellent el-Hammam. Une salle centrale, ornée de niches destinées à contenir des statues, et de nombreuses salles latérales, pavées de mosaïque, composaient l'édifice, dont nous avons pu dresser le plan entièrement. Ce monument doit être probablement attribué à l'époque des Antonins, époque de prospérité pour l'Afrique romaine : la construction, soignée et bien exécutée, semble avoir tous les caractères des édifices en blocage de cette période.

Il ne nous faut pas oublier non plus de signaler, à l'exemple de nos prédécesseurs, quatre colonnes encore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeaux romains à Sidi-Aïch (voy. p. 214). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en place, couronnées de leurs chapiteaux intacts et soutenant les traverses de pierre qui les surmontaient. Rien n'est plus étrange que de voir au milieu des ruines environnantes ces débris d'une ancienne splendeur, qui ont échappé à la rage des hommes et des choses et qui résistent encore à l'effort des ans par un prodige d'équilibre inexplicable.

On a dernièrement déblayé à Fériana, sur deux points différents, deux basiliques de l'époque chrétienne. L'une d'elles surtout, qui a été complètement dégagée, est très curieuse, car presque tous les détails de son aménagement ont pu être retrouvés. Les bases de toutes les colonnes sont encore à leur place primitive; on a reconnu les traces de la grille qui séparait le chœur du reste de l'édifice, les vestiges de l'autel, de la sacristie même, sans parler de nombreuses tombes qu'on a ouvertes soit dans la basilique, soit à côté, et où des squelettes entiers ont été mis au jour.

Toute cette ville de Thelepte était bâtie en grosses pierres de taille, car on possédait dans le voisinage une carrière abondante. La moitié au moins d'une colline, nommée Mokta-el-Betouma, haute de 60 mètres et mesurant 700 ou 800 mètres de circonférence à la base, a été débitée pierre par pierre à l'époque romaine. On distingue sur le roc la trace des outils qui ont servi à l'exploitation.

Dans les environs de Fériana se trouvent deux ruines, qui nous étaient signalées. L'une, située à l'est, renfermait, nous disait-on, un temple merveilleusement conservé. La distance n'était pas grande : en cinq ou six heures de marche au plus, nous devions y arriver facilement. Nous partons; une immense plaine s'étend devant nous. Les chevaux, que nous voulons mettre au trot, sont constamment arrêtés dans leur course par des touffes d'alfa qui leur barrent le passage; il leur faut sauter par-dessus et se livrer à des exercices que des archéologues n'ont pas souvent affrontés. En même temps un vent glacial nous souffle avec violence dans la figure et nous engourdit. Nos Arabes nous indiquent un moyen de nous réchauffer, auquel nous avons souvent recours : on fait halte et on allume un pied d'alfa; la chevelure desséchée dont se compose la plante prend feu comme une botte de paille, et une longue flamme jaillit à 1 mètre de hauteur. Quand la touffe est consumée, ce qui ne tarde pas à arriver, on allume la voisine — car elles poussent assez éloignées l'une de l'autre pour que le feu ne gagne pas de proche en proche — et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait recouvré assez de chaleur et de courage pour se remettre en route. Nous arrivons vers midi à Henchir es-Zaâtli, village ruiné où s'élève le prétendu temple, qui n'est qu'un mausolée très bien conservé. Il est construit en effet sur un plan analogue à celui d'un temple ; sa *cella* est précédée d'un escalier dont les degrés subsistent encore. L'étage inférieur contenait une chambre sépulcrale, l'étage supérieur était décoré d'un portique et formait une seconde chambre, où étaient disposées des niches. Au-dessus de la porte d'entrée on lisait une inscription, qui est assez curieuse pour être rapportée ici :

« Monument consacré aux dieux mânes. Ci-gît Postumia Matronilla, épouse incomparable, mère excellente, aïeule très affectueuse; elle fut chaste, pieuse, laborieuse, économe, faisant tout par elle-même, veillant à tout, s'inquiétant de tout; elle n'eut qu'un mari, auquel elle resta fidèle; ce fut une matrone, modèle d'activité et de foi. Elle vécut cinquante-trois ans cinq mois et trois jours. »

Un ensemble de qualités aussi rares chez une femme romaine — nous ne parlons pas des femmes françaises, qui ont toutes les qualités — méritait bien, n'est-ce pas? un tombeau aussi soigné.

L'autre ruine qui nous avait été indiquée était située à l'ouest de Fériana, à l'entrée d'un étroit défilé : elle est appelée Henchir-Goubeul. C'était seulement un village, mais d'une certaine importance. Au pied du village, entouré d'un mur de fortifications, passe l'oued Goubeul, dont le lit sablonneux est généralement à sec. L'édifice le plus intéressant est un établissement religieux, peut-être un couvent, qui contient des fragments de sculpture d'un caractère particulier : ils rappellent par certains détails l'architecture romane du midi de la France, ou même de la renaissance florentine. De l'autre côté de l'oued, sur un petit monticule, était situé le cimetière du lieu; quelques tombes ont été fouillées sans donner aucun résultat.

Le défilé dont nous avons parlé plus haut et par où l'oued Goubeul s'est frayé un passage n'a guère plus de 3 kilomètres de largeur. Il est d'abord assez resserré entre deux murs de rochers à pic : le lit de la rivière l'occupe tout entier. Plus loin il s'élargit un peu, et l'on rencontre quelques arbres dont le maigre feuillage égaye l'aridité du paysage environnant; on sent que l'on approche de l'eau. En effet, vers le milieu du défilé, un mince filet d'eau se fait jour à la surface du sol et, après avoir coulé pendant quelques centaines de mètres, il disparaît, comme il était venu, au milieu des sables.

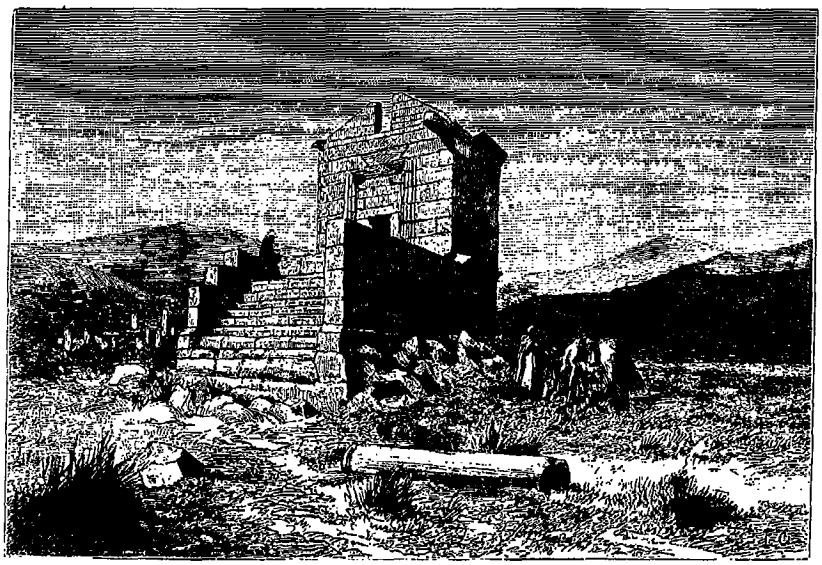
Le défilé passé, on se trouve dans une grande plaine. On y voit les traces parfaitement distinctes d'une voie romaine qui joignait Tébessa à Kafsa : c'était certainement une route stratégique importante, à en juger par les établissements militaires qui la gardaient. A Bir-Oum-Ali, sur la frontière de l'Algérie et de la Tunisie, était campée une cohorte auxiliaire, dont il subsiste encore des monuments écrits : la route traversait son campement. A quelques kilomètres au nord-est, défendant le défilé de Tamesmida, se voit une forteresse aux restes imposants. Toute la face orientale est debout; elle est flanquée de tours rectangulaires, et la porte est défendue par deux tourelles polygonales. Intérieurement on peut suivre la trace des différentes parties de l'édifice, chambres, écuries, moulins à huile, etc., toutes constructions indispensables à une garnison qui doit se suffire à elle-même.

Malheureusement aujourd'hui le réservoir qui four-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nissait l'eau aux habitants de Tamesmida, et qui est bâti en belles pierres de taille, très bien conservées, est à sec, et nous ne pouvons nous arrêter ici qu'en passant. Le puits de Bir-Oum-Ali est le dernier endroit où nous ayons trouvé de l'eau, et nous sommes certains de n'en plus rencontrer avant Kasserine, où nous ne pourrons arriver que demain soir. Il faut donc rapidement lever le plan des édifices et dessiner à la hâte afin de recueillir le plus possible de documents. La soirée est consacrée à notre correspondance, que notre escorte rapportera à Fériana, le bureau de poste le plus voisin. Comme il y a déjà longtemps que nous sommes en route, nous sommes un peu dénués de tout; nos lettres sont écrites à l'encre de chine ou au crayon, car nos encriers sont vides, et le papier à lettres est remplacé par du papier écolier. Dans quel triste état nous sommes nous-mêmes! Quels accoutrements! Les pièces que Mohammed a essayé de coudre à nos vestons sont solidement attachées, mais elles ne font pas honneur à ses talents de tailleur. Quelles mines rébarbatives et quels teints d'Arabes! Nous ne pouvons pas nous empêcher de rire en nous voyant si mal équipés.

Nous écrivons à la porte de la tente, car la nuit n'est pas trop froide. Bel-Kassem, spahi que nous avons emmené comme guide depuis Fériana, est assis au pied du mur de la forteresse romaine; les dernières lueurs des feux qui s'éteignent éclairent à peine les figures des chameliers et de nos Arabes qui l'entourent; notre guide joue de la flûte pendant qu'un Arabe chante, et nous nous laissons aussi charmer par cette musique si douce et si plaintive, dont la monotonie ramène toujours le même thème sur un rythme alternativement lent et précipité. La lune s'est levée et éclaire d'une lumière blanche les ruines qui nous entourent, en les modelant



Mausolée de Henchir-es-Zaâtli. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

énergiquement par de grandes ombres opaques. Le camp est au repos; seuls deux factionnaires veillent. Les chevaux sont au piquet; sous les petites tentes dorment les soldats; en avant les faisceaux de sabres reluisent par places, comme des trépieds d'argent poli. Tout ce spectacle est encore présent à notre souvenir, et nous en sentons toujours vivement le charme poétique. Mais combien nous regrettons de n'avoir pas pu rester le lendemain pour étudier à fond cette ruine si intéressante et si complète!

En quittant Tamesmida nous piquons vers le nord-nord-est, et, après avoir traversé de longues plaines d'alfa, nous nous trouvons enfin dans la vallée qui conduit à Kasserine et qui est bordée à droite par une succession de montagnes appelées Guelib, Kelb, Dokra et Chambi.

La seule ruine un peu intéressante qu'on rencontre dans la journée est Henchir-Magdoudech, où s'élève un mausolée analogue à celui de Henchir-es-Zaâtli, avec escalier antérieur; mais ici les faces extérieures de la *cella* sont ornées de pilastres d'ordre corinthien.

Déjà le jour baisse et nous sommes encore loin du ruisseau près duquel nous devons camper. Nous poursuivons notre marche au milieu de rochers abrupts et sonores sur lesquels le choc des fers de nos chevaux produit comme un roulement continu; la lune voilée nous donne peu de lumière; mais, avec cette sûreté que possèdent les Arabes, notre guide nous conduit tout droit, au milieu de ténèbres qui s'obscurcissent de plus en plus, jusqu'à la colline au pied de laquelle nous devons nous arrêter.

Kasserine.

Hier nous campions près d'une forteresse ruinée, dans un pays aride et abandonné : ce soir, changement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

complet de décor : notre tente est plantée auprès d'un ruisseau dont les abondantes eaux roulent avec bruit sur un lit de cailloux. Au loin nous apercevons les feux de la smalah des Fraichiches, véritable village de tentes dont nous donnerons tout à l'heure la description.

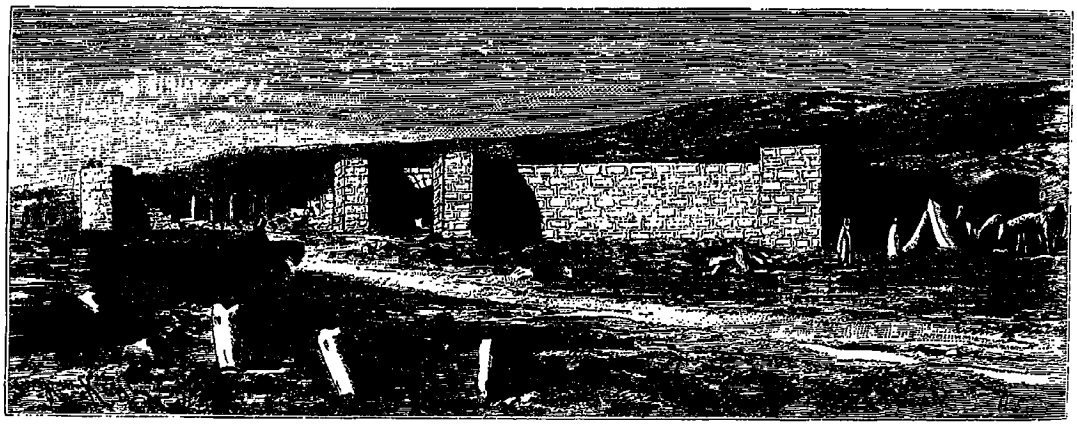
Comme il est près de neuf heures du soir, nous nous installons pour dîner avec grand appétit; on fait boire les chevaux, qui n'ont pas eu d'eau depuis Bir-Oum-Ali; puis nous nous endormons, en nous applaudissant d'être enfin sortis des pays déserts et arides.

Le lendemain matin nous prenons congé de notre escorte et serrons bien cordialement la main du lieutenant Palat, en nous promettant réciproquement de nous revoir quelque jour à Paris ; la trompette nous salue d'une dernière fanfare, et bientôt l'uniforme bleu et rouge a disparu loin de nous au haut du monticule où se dressent les premières constructions ruinées de la ville antique. Nous ne nous doutions guère à ce moment de la cruelle destinée réservée au jeune lieutenant, écrivain délicat autant qu'artiste habile, qui venait de nous quitter. Nous ne pouvions prévoir que moins de trois ans après il se risquerait chez les Touareg et sur la route de Timbouctou, et serait assassiné par ses guides à deux journées d'Aïn-Salah, sacrifiant ainsi sa vie pour une noble cause[1].

Kasserine, tel est le nom que les Arabes ont donné aux ruines de Cillium, à cause de deux mausolées antiques, dont un seul subsiste aujourd'hui.

La smalah de la tribu des Fraichiches s'y tient d'ordinaire rassemblée, auprès de petites zaouias qui s'élèvent dans la plaine à 1 kilomètre et demi à peu près des ruines. Ces zaouias ont été construites avec des débris antiques; et c'est probablement pour leur construction qu'on a démoli celui des deux mausolées qui n'existe plus. Le monument qui le premier attira notre attention fut le célèbre mausolée des Flavius, bien connu de tous ceux qui ont étudié les antiquités tunisiennes.

Ce mausolée, construit sur plan carré, se compose de trois étages superposés. Le premier mesure à peu près 3m,70 de côté; il a 4 mètres de hauteur:



Castellum de Henchir-Tamesmida (voy. p. 218). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

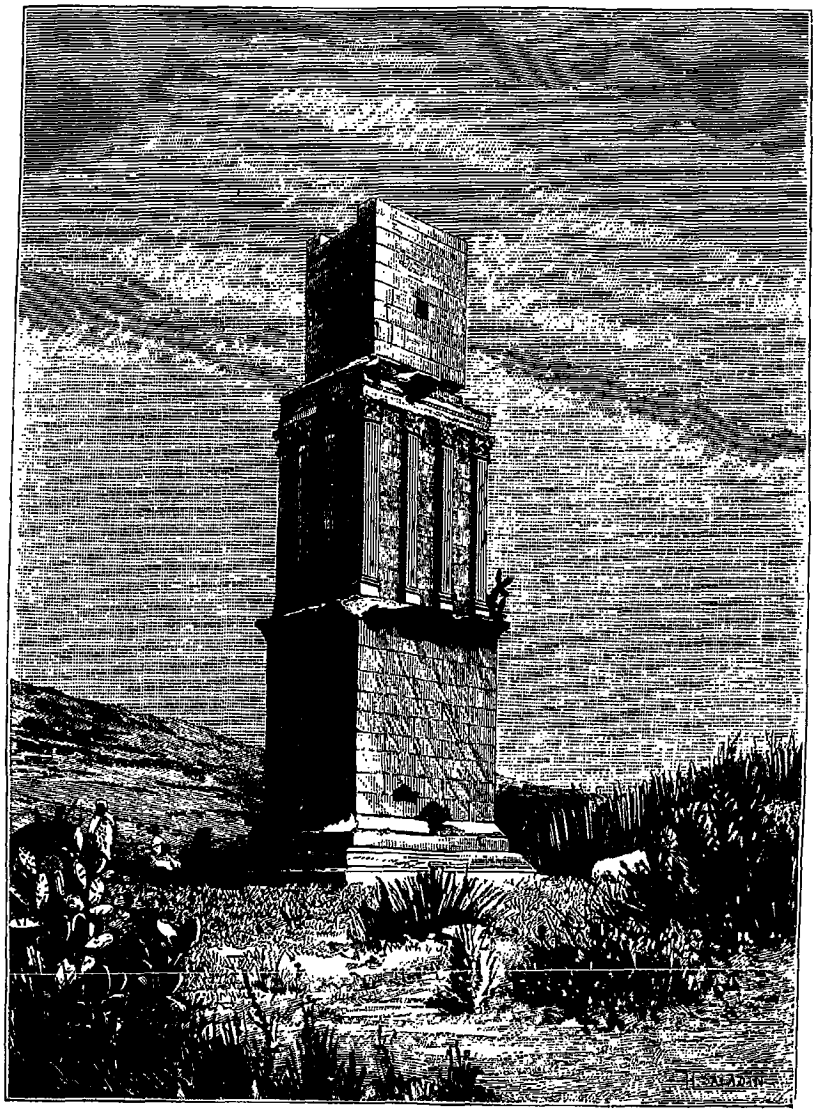
on y pénétrait par deux portes hautes de 1 mètre. C'est sur ce soubassement que se développe l'inscription dont nous allons parler. Le second, qui est légèrement en retraite, est orné de quatre pilastres corinthiens; le troisième renferme une niche sur plan carré, où était la statue du personnage auquel le monument était destiné. Il était probablement couronné, comme tous les mausolées analogues que nous avons rencontrés, par une pyramide à base carrée, au haut de laquelle se voyait un coq, les ailes déployées. Ce dernier détail nous est signalé par l'inscription qui se lit sur la face antérieure du soubassement. Dans cette grande inscription, qui compte cent dix vers, l'auteur du monument rappelle longuement sa piété envers son père et énumère les détails d'ornementation de l'édifice. Nous demandons au lecteur la permission de lui analyser ce document, en lui traduisant librement quelques vers, pour lui donner une idée de la poésie latine en Afrique au deuxième siècle après Jésus-Christ. Nous ne pourrons pourtant pas rendre l'afféterie tourmentée et même l'obscurité de certains passages.

« La vie est courte, dit le poète, et le temps fuit rapidement; nos jours passent comme une heure, emportés par le destin; Lachésis, docile à la loi divine, coupe sans cesse le fil de son fuseau et envoie successivement les mortels dans les champs Élysées. Cependant on a trouvé un moyen heureux de prolonger la durée de la vie des hommes et de perpétuer leur mémoire ». Ce moyen, c'est de leur consacrer des monuments comme celui de Kasserine. « Voilà ce qu'on peut appeler faire un excellent usage de la fortune; c'est ainsi qu'on arrive, par de l'argent, à s'assurer une demeure éternelle.... Qu'il regarde cet édifice, l'homme qui se laisse conduire par son or, l'homme qu'attire l'éclat des écus qui s'acquièrent au prix du sang, celui

1. Il ne se faisait guère d'illusion lui-même sur les difficultés qui l'attendaient, et ne nous dissimulait pas, en nous décrivant à Paris, l'été dernier, l'itinéraire du voyage qu'il projetait, qu'il était prêt à tout braver.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui, gaspillant les richesses dont il s'enorgueillit, les consacre à satisfaire des caprices d'un jour, celui qui achète à grand prix des étoffes étrangères, des perles aux reflets séduisants ou les trésors que renferme la mer Érythrée; qu'il regarde aussi cet édifice celui auquel toutes les nations viennent offrir tour à tour leurs marchandises funestes, la Grèce ses esclaves, l'Espagne son huile, chère à Pallas, la Libye ses bêtes sauvages, l'Orient ses parfums, l'Égypte ses étoffes légères, la Gaule le produit de ses ateliers, et la riche Campanie son vin renommé. Toutes ces délices sont de courte durée, et l'imprudent qui s'y attache ne recueille en retour que quelques instants de jouissance. » Aussi rien ne vaut un monument capable de résister à l'éternité. Et l'auteur s'étend avec complaisance sur la description de ce mausolée qu'il a fait élever et sur



Mausolée romain à Kasserine. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

la joie que son père doit ressentir dans l'autre monde lorsque, si les morts sont encore en communication avec les vivants, ajoute-t-il prudemment, il voit tant de merveilles accumulées à son intention. Puis, parlant de la hauteur du monument, qui n'a guère plus d'une quinzaine de mètres, il ne craint pas de s'écrier : « Il s'élève fièrement et touche presque les nuages ; les collines voisines ne sont rien auprès de lui, tandis que la plaine semble s'enfoncer et se dérober à ses pieds. Non le colosse de Rome ne s'élève pas plus haut, ni l'obélisque qui se dresse au milieu du cirque..., ni même le phare d'Alexandrie, dont les feux éclairent au loin la mer. Voyez pourtant ce que peut faire la piété ingénieuse d'un homme : la pierre percée de trous semble exhorter les abeilles au vol sonore à entrer dans le mausolée et à y construire leur nid de cire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour que cette demeure soit toujours embaumée d'un nectar odorant, à la saison où le miel, nouvellement distillé, répand dans les airs le parfum des fleurs! »

Enfin, dans une sorte de post-scriptum, l'auteur, passant du sublime au plaisant, ajoute, afin que nous n'en ignorions, qu'il a placé au haut de la construction un coq, les ailes étendues, qui semble voler au-dessus des nuages les plus élevés. « Et si la nature avait animé ses membres et son gosier, il forcerait tous les dieux à se lever matin. » On voit par ce dernier trait, d'un goût fort douteux d'ailleurs, qu'on se piquait d'esprit en Afrique à cette époque.

Les épitaphes des personnages enterrés successivement dans ce mausolée, y compris celle du fondateur, sont inscrites sur les différentes faces du premier étage de l'édifice.

A quelques pas en avant de ce mausolée coule un gros ruisseau, sur les bords duquel le caïd des Fraichiches, Ali Srir, avait établi sa smalah. Nous n'avions jamais vu un si grand nombre de tentes réunies; elles couvraient au moins 1 kilomètre carré; aussi était-ce un va-et-vient continuel d'Arabes à pied et à cheval, de femmes menant paître des troupeaux ou gagnant la rivière, le dos courbé sous des cruches et des outres, des cris d'enfants qui rappelaient leurs chèvres, tandis que les chiens qui, dans un tel remue-ménage, trouvaient toujours l'occasion d'aboyer, se répondaient de tente en tente et remplissaient la plaine d'un hurlement ininterrompu.

La tente du caïd est plantée au centre du campement; dans les tentes qui l'entourent sont établis sa famille, ses domestiques et les personnages les plus importants de la tribu. C'est un grand et bel homme, qui a naturellement cet air de distinction un peu hautain qui caractérise les chefs arabes. Il a rendu, nous a-t-on dit, de vrais services à l'armée lors de l'expédition de 1881; à la tête de ses goums il a préparé la route aux colonnes qui marchèrent de Tébessa sur Kafsa ou le centre de la Régence, et soutenu bravement quelques escarmouches. Aussi avait-il été nommé caïd de la tribu des Fraichiches. Mais il paraît que les grandeurs lui tournèrent la tête et qu'il ne sut pas user avec modération du pouvoir, et surtout du droit de lever les impôts, si bien que depuis on a été obligé de le rendre à la vie privée. Son successeur a-t-il su profiter de la leçon? on peut plutôt l'espérer que le croire.

Il nous reçoit fort affablement. Sa tente est divisée en deux par une sorte de rideau transversal. D'un côté est son appartement privé, de l'autre sa salle d'audience, où il rend la justice et traite toutes les affaires qui intéressent la tribu. On nous fait entrer naturellement dans cette dernière, et par un raffinement de courtoisie on nous offre des chaises. Quant à lui, il s'accroupit sur la natte qui recouvre le sol. Des rangées de curieux se pressent derrière lui et autour de nous. Mohammed nous sert d'interprète. Nous lui expliquons le but de notre voyage, et il nous donne les renseignements les plus détaillés sur les ruines environnantes. Puis il nous invite à dîner. Nous prenons congé de lui pour quelques heures et retournons aux ruines.

Ces ruines couvrent une éminence d'une médiocre étendue. L'entrée de la ville, du côté nord, était marquée par une porte triomphale analogue à celles qui se rencontrent en Afrique dans d'autres ruines. Sur l'attique est gravé le nom de la ville, « Colonia Cillitana ». A quelques pas de cet arc s'élève un fortin ruiné, fait, comme toujours, de débris empruntés à des monuments plus anciens; deux ou trois enceintes analogues se voient encore sur d'autres points de la ville. Mais une construction plus intéressante peut-être, parce qu'elle est plus rare, est un barrage en forme de segment de cercle, jeté en travers de l'oued ed-Derb, et dont la convexité est tournée en amont. Ce barrage, haut d'une dizaine de mètres et long d'une centaine, est percé à sa partie inférieure d'une ouverture, large d'environ 2 mètres, qui donnait passage aux eaux de la rivière; en temps de crue les eaux s'amassaient en amont. Peut-être s'écoulaient-elles de là par quelque aqueduc, destiné à alimenter la cité et à en assurer la provision d'eau.

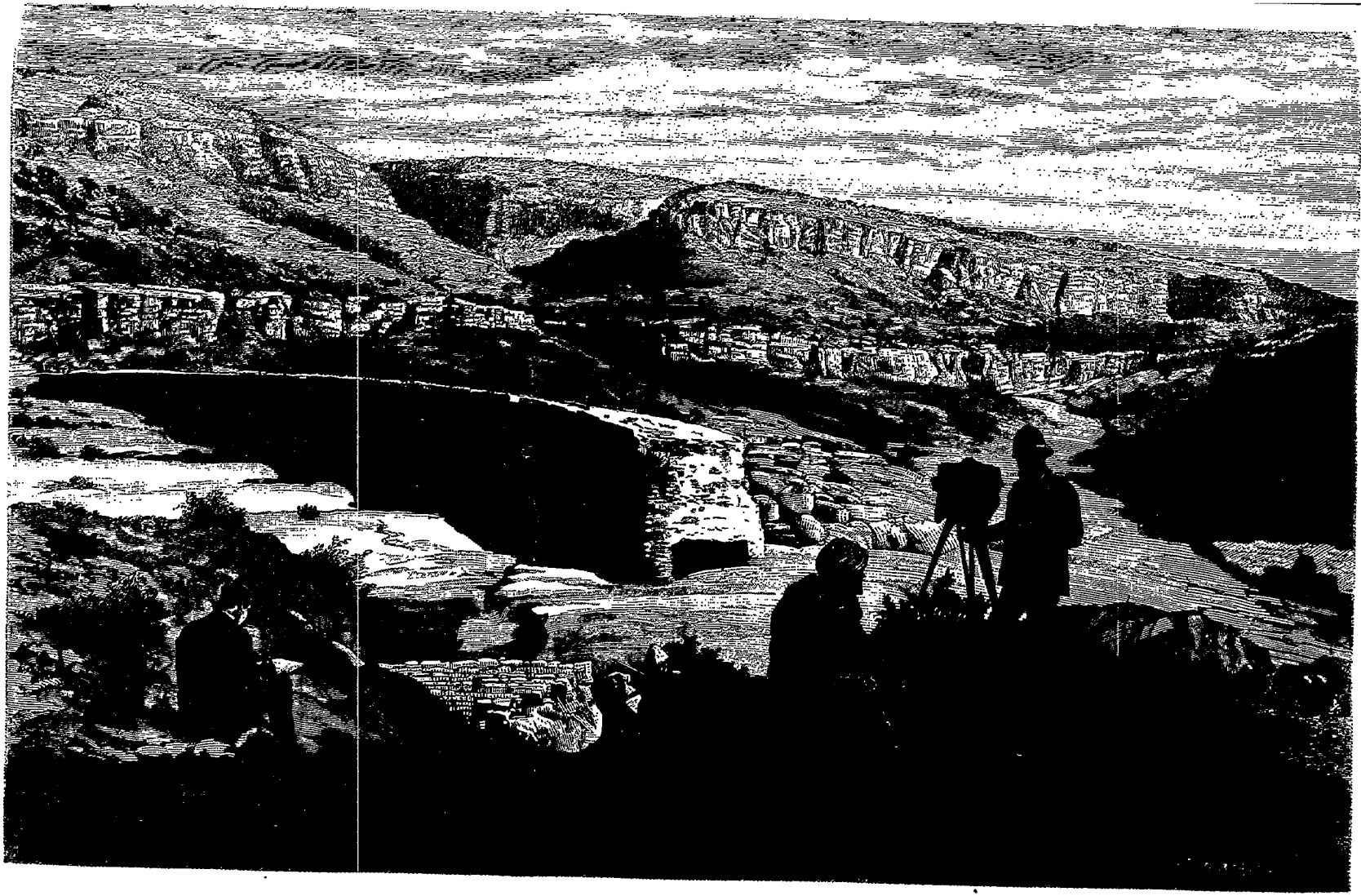
Le cimetière était, comme toujours, à l'entrée de la ville, à droite et à gauche de la route qui passait sous l'arc de triomphe. Nous y trouvons toute une suite de stèles funéraires encore en place; elles sont caractéristiques. Au-dessus de l'épitaphe sont représentés un ou deux personnages en ronde bosse, grossièrement sculptés; ils ont tous le même costume, une tunique plus longue chez les femmes que chez les hommes; souvent un autel figure à côté des défunts. Les noms qui se lisent dans les épitaphes sont purement africains; comme on a eu soin d'indiquer les liens de parenté qui rattachaient les uns aux autres ces anciens habitants de Kasserine, nous pouvons reconstituer la généalogie de leur famille : à la troisième génération, l'un d'eux épouse une Romaine, et le fils sorti de ce mariage prend un nom romain.

Somme toute, Cillium n'était qu'un très gros village, malgré son titre de colonie. Sa position sur la voie romaine de Kafsa à Tébessa et la fertilité merveilleuse des plaines environnantes l'avaient rendu prospère, mais jamais il n'acquit l'importance de ses voisines Thelepte ou Sufetula.

Le soir venu, nous regagnons la smalah du caïd pour partager son dîner; mais le plus difficile était de pénétrer jusqu'à sa tente : une fois le jour baissé, les chiens ne laissent approcher personne à 100 mètres du campement et s'élancent comme une bande de loups sur l'imprudent qui se risque à passer dans leur voisinage. On est obligé de venir nous chercher assez loin; on nous fait escorte à droite et à gauche comme à des criminels qu'on mène en prison, et nous arrivons sains et saufs à la demeure d'Ali Srir.

Le dîner ressemble à tous ceux qui nous furent donnés en pareille circonstance. Quand nous avons achevé de goûter à un plat, le caïd le passe au premier rang de ceux qui nous entourent. Ali et Mohammed sont à cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

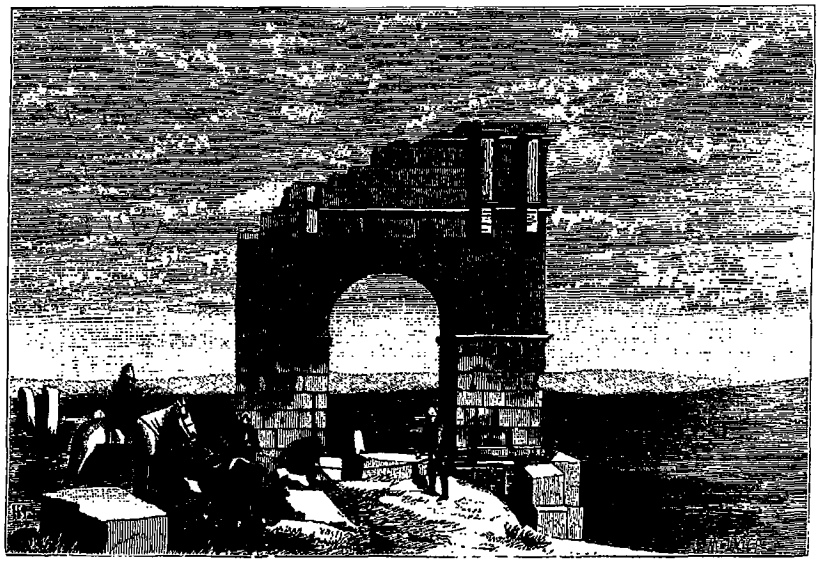


Barrage de Kasserine sur l'oued ed-Derb. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin et une photographie de M. R. Cagnat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place, en tant qu'invités; avec eux le fils aîné du caïd et un marabout de Sbeitla, descendant de ceux dont nous avons parlé ailleurs, qui parcourt les tribus pour quêter; il est d'ailleurs fort élégamment vêtu et n'ignore pas que « charité bien entendue commence par soi-même ». Quand le premier rang a pris sa part du plat que nous avons entamé, il passe au second, composé de personnages moins distingués, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des os. Les chiens, qui forment la dernière rangée, ne se font pas prier pour les dévorer. Ali et Mohammed sont fiers d'être ainsi placés presque au sommet de l'échelle des mangeurs; car, comme tous les Arabes, ils aiment à se voir, ne fût-ce que pour un instant, supérieurs à leur condition. Demain et les jours suivants, un des cheiks qui siègent au troisième ou quatrième rang pendant notre dîner nous accompagnera jusqu'à Haïdra, et rien n'égalera la dignité superbe avec laquelle il portera le premier la main dans les plats lorsque nous recevrons l'hospitalité dans quelque douar.

Cette smalah des Fraichiches offre pendant la journée le spectacle le plus pittoresque qui se puisse voir. Des rues droites séparent les tentes, qui sont rangées régulièrement à gauche et à droite. Elles sont entr'ouvertes et l'on aperçoit de tous côtés les métiers devant lesquels sont accroupies les femmes tissant des burnous, des haïcs ou des couvertures. Ces métiers primitifs sont excessivement simples et facilement démontables; on les charge sur les chameaux dès qu'on lève le camp. Dans d'autres tentes, des hommes façonnent et cousent des habits ou des robes; ici quelques mercantis maltais ont dressé leur petite tente blanche, sous



Arc de Kasserine (voy. p. 222). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

laquelle ils abritent une pacotille de fil, de sucre, de bougies, de denrées diverses, vendue ou plutôt échangée avec les habitants de la smalah. Plus loin on tord des cordes en poil de chèvre et l'on tisse des tellis ou sacs pour charger les chameaux; ailleurs les femmes tournent la meule rudimentaire où s'écrase le grain. Du couscous sèche au soleil sur de grandes toiles à quelques mètres d'elles.

Aux premières heures du jour nous sommes réveillés par les aboiements des chiens, aboiements furieux, comme si la présence d'un voleur les surexcitait; l'un de nous se lève, passe ses babouches arabes, et, le revolver armé, sort de la tente. Bel-Kassem, le guide de Fériana, qui avait échangé avec Ali, pendant la route, son cheval rouge contre le cheval apocalyptique de notre hamba, voulait reprendre son bien en profitant de notre sommeil à tous. Dès qu'il se voit surpris et mis en joue, il s'arrête. « Mohammed, dis-lui que, s'il bouge, je fais feu! » Mohammed lui traduit ces paroles aussitôt et lui prend les mains, malgré sa résistance. Ali le ficelle solidement et le remet aux mains d'Ali Srir, à qui il devra expliquer sa conduite.

Cette petite alerte passée, on s'habille en hâte; les bagages sont pliés; nous voici prêts à partir pour Haïdra. Ali Srir nous souhaite bon voyage après nous avoir confiés au vieux cheik qui nous guidera jusque-là. Nos chameaux ont repris le chemin de Fériana pour rentrer ensuite à Kafsa; nous sommes obligés d'employer des mulets, et ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés que nous arrivons à apprendre au muletier à faire un peu plus attention au chargement de ses bêtes.

R. Cagnat et H. Saladin.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Campine à Genck (voy. p. 232). — Dessin de Xavier Mellery, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE LIMBOURG.

L'homme de la glèbe. — Tessenderloo. — Le jubé. — Une vigne de pierre.

Nous dépassons Diest et roulons vers Tessenderloo. Pendant quelque temps les zones de cultures se succèdent; mais, après la grasse campagne de Tirlemont, la terre, ici famélique et maigre, semble montrer les os. Des toits roses, d'un rose humide d'aquarelle, piquent les seigles couleur d'argent bruni, pareils à de gros coquelicots dans les touffes blondes d'un bouquet. Puis les maisons s'espacent; le sol s'écorche de larges plaques cendreuses et pelées; la végétation s'alanguit; des carrés de sapins mettent dans la clarté du jour leurs lisières sombres. C'est déjà en petit l'aspect souffrant de la contrée qui va se révéler à nous.

Tessenderloo, où nous descendons, semble fait tout exprès pour nous préparer aux austérités des impressions prochaines. En arrière des petites maisons basses qui bordent en files inégales le pavé de la chaussée, des champs de blé et de pommes de terre clairsèment leurs tiges grêles sur une mince couche arable gagnée par les engrais et qui s'éboule en poudre grisâtre le long des accotements. Puis la rue s'étrécit, les toits se tassent, un tronçon de tour trapue, aux contreforts en briques carminées, pointe au-dessus des arbres du presbytère : nous touchons au cœur du petit village et, du même coup, à ses extrémités. Toute cette ancienne capitale de la Taxandrie tient en effet dans l'ombre de l'église, autrefois dépendante de la grande abbaye de Tongerloo, dont l'armature extérieure, ce massif pilier fenestré de meneaux gothiques, et le chœur polygonal aux nervures effilées, contrastent avec la médiocrité des choses environnantes.

Le temple est ouvert : nous entrons. Des lacs de clarté bleue baignent dans la transparence des hautes verrières, glaçant d'un pâle azur la blancheur des colonnes et avivant d'une lumière tranquille le pauvre mobilier. Une vieille femme balaye les dalles d'un geste automatique et lent qui s'accompagne du glissement de ses chaussons sur la pierre luisante. Nulle autre révélation de la vie, dans le sommeil de la petite église, que ce coup de brosse régulier qui fait voler la poussière en un léger tourbillon et dont l'écho se perd dans les molles sérénités de la nef. Tout à coup le demi-jour mystérieux qui estompait le porche s'est fondu

1. Suite et fin. — Voyez t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337, 353, 369; t. L, p. 225, 241, 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les ondes lumineuses descendues des vitrages : d'un jet adorable le jubé s'élance au-dessus de nos têtes; il déroule ses flexibilités de liane et ses treillis de dentelle, légers comme les trames aériennes que les aubes d'automne tissent à la pointe des herbes. Tout ici, en effet, est prestige et illusion : la flore seule, avec ses spires et ses vrilles, peut donner une idée de cet hymne de la pierre élancée en lis, festonnée de pampres, feuillagée de ramuscules, enroulée de volutes et dont les délicates arborescences serpentent à travers une broussaille de dais, de niches, de bas-reliefs et de pinacles. On dirait un jardin de liserons et de fougères où toutes les tiges se seraient emmêlées et qui aurait fini par noyer sous des guirlandes, des branchages et des grappes l'édicule tout entier. C'est une profusion d'ornements touffus qui, de pilier en pilier, s'accrochent, s'enlacent, se dénouent, retombent, jaillissent, guillochant les plus petits recoins d'arabesques compliquées et donnant à ce merveilleux fouillis l'animation et le frisson d'un feuillage remué par le vent.

Nous sommes ici dans la vigne du Seigneur; son plus noble fruit, le fils spirituel de sa mansuétude et de sa charité, y apparaît, dans les gloires et les opprobres, de la Naissance à la Résurrection, à travers une suite d'images sculptées. Toute la luxuriance de cette imagination du seizième siècle n'a même servi, semble-t-il, qu'à encadrer les épisodes de cette destinée divine; ainsi les vieux enlumineurs enguirlandaient les textes saints de fleurs et de feuillages dans l'or enflammé des marges. Et la vigne chrétienne va, monte, ondule, se ramifie de pilier en pilier, associée à l'harmonie de la composition par le symbolisme de ses feuilles et de ses grappes qu'on voit pendre dans l'évidement des culs-de-lampe. Un art a tout dit quand il atteint ce paroxysme : nous touchons ici à l'agonie du gothique; déjà la symétrie pittoresque des lignes signale la Renaissance; l'imagier inconnu qui se complut à cet enchevêtrement compliqué comme un casse-tête est bien plus près de l'ostentation de ses talents que du recueillement en Dieu. Il semble vraiment que les pampres et les raisins ont ici une signification profane : bien plus que les délectations de l'ivresse mystique, ils trahissent les ferments païens de l'orgueil et de l'indiscipline.

Tandis que nos regards, pareils à des abeilles, errent à travers le hallier des ciselures, un silence plus grand s'est fait autour de nous dans l'église. Les pas de la vieille femme ont décru du côté de la sacristie; elle en sort au bout d'un instant, portant dans ses bras les candélabres d'argent qui la veille ont brûlé parmi l'encens de la procession. Les jonchées de fleurettes et de papier découpé qui, comme une pluie d'azur, de pourpre et d'or, constellaient les sables de la route, nous avaient déjà révélé, dès notre entrée au village, le passage du pieux cortège. Une lassitude de fête semble traîner encore au fond de la torpeur qui monte des maisons closes et, par le porche large ouvert, se prolonge à travers la paix des nefs. Par moments un souffle de vent roule un peu de poussière dorée dans la clarté réverbérée du dehors sur les dalles. Et nous pensons à ce Dieu des paysans qui, de l'autre côté des murs, gonfle les épis des champs et que le flamboyant jubé glorifie à sa manière, avec une pompe qui ne déparerait pas les temples les plus somptueux des villes.

Paysages. — Les approches du camp. — Bourg-Léopold. — La toile d'araignée. — Une nature improvisée. — Le camp de Beverloo. — Hyènes et chacals. — Les manœuvres. — Une kermesse militaire.

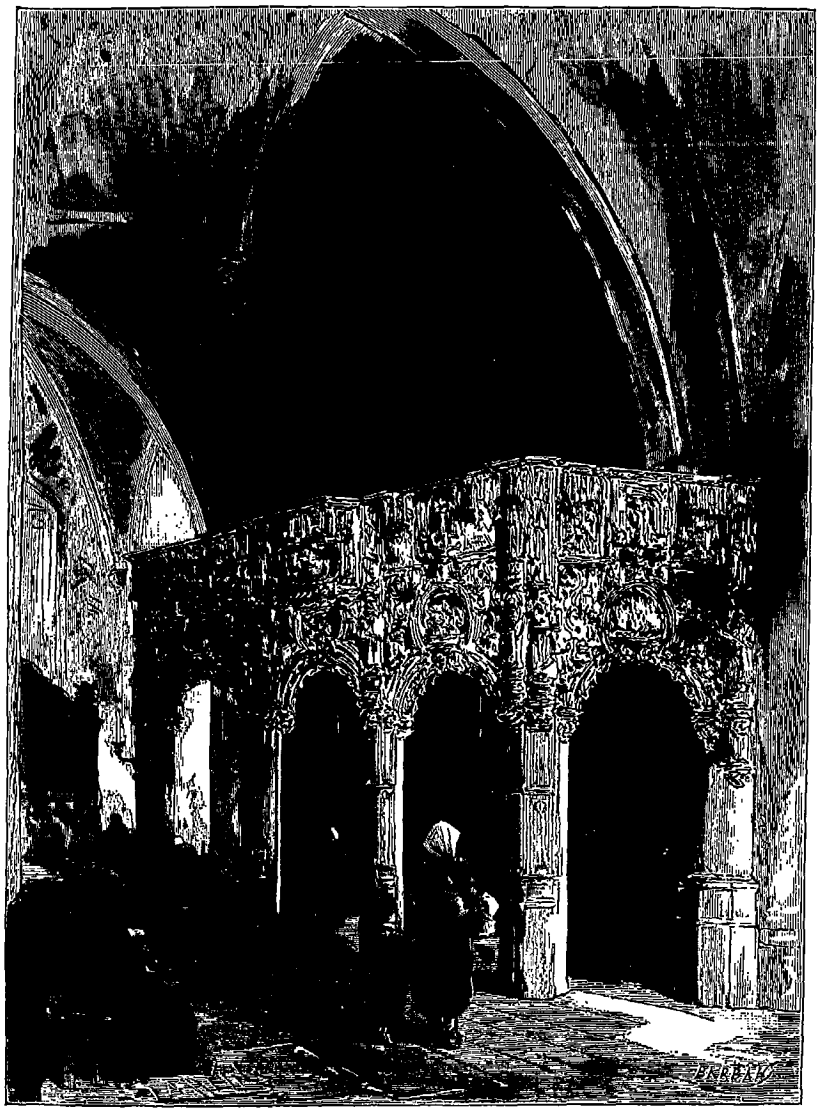
Le train nous emporte dans la direction de Bourg-Léopold. Les flammes solaires rutilent à travers un paysage alterné de bois de sapins et de cultures; d'immenses champs de blé s'étendent à perte de vue, montant dans les horizons; puis le sable reparaît, plaqué de bruyères; des taillis de chênes s'allument de luisants métalliques; le vert des prés prolonge dans l'aveuglement de l'après-midi ses nappes d'émeraude qui reposent nos yeux brûlés par l'incendie des blés. De plus en plus les villages se font rares; quelquefois un moutonnement de toits feutrés de glui fleuri se resserre à l'ombre d'un plantis d'arbres grêles, dans un repli de terrain; et, tout de suite après, la solitude recommence, avec le silence de la grande lande recuite au soleil. Oostham et Heppen sont à peu près les seuls endroits habités de ces étendues de plaines qui toujours se succèdent et tantôt se renflent en de légères circonflexions, tantôt filent en ligne droite jusqu'aux limites du ciel. A chacun de ces relais les portières claquent; des soldats se penchent sur le marchepied et bombardent de lazzi les paysannes que le train vient de débarquer; puis la machine souffle, la file des wagons repart en cahotant dans un brouhaha de voix; bientôt les approches du camp se font sentir aux plans géométriques des levées de terre qui signalent les abords de Bourg-Léopold. Nous sommes dans la zone militaire où chaque année se concentrent les manœuvres de l'armée.

On suit d'abord la chaussée qui divise l'agglomération. De chaque côté s'allongent des rangées de maisons basses, échoppes, cafés-concerts et cantines, l'air borgne, des rideaux relevés de nœuds rouges et blancs aux vitres, avec la peinture de grosses enseignes voyantes dans les écailles du badigeon, à l'*Oie grasse*, au *Lion des Flandres*, au *Repos du soldat*, à la *Concorde*, au *Royal*, à *Gambrinus*. Dans l'entre-bâillement des portes, des crinières dépeignées de filles s'aperçoivent, piquées d'une fleur ou d'un ruban, sur un fond de papier à ramages, oint de plaques graisseuses et décoré de chromos héroïques, batailles de l'Empire, charges de cavalerie, régiments en ligne.

Tout de suite on a deviné le genre d'existence de ces quelques centaines de logis tassés à l'entrée du camp : c'est l'entonnoir où vient se prendre le soldat; tout ce petit monde vit de bonnes fortunes hasardeuses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'aubaines douteuses, de gains précaires, raclés sur la solde du militaire. Comme des suçoirs, les cafés, les beuglants, la friture, la boutique de caramels lui pompent le sang et l'argent. Et rien n'est curieux comme la poussée de ce pauvre trafic sur les couches primitives, la race des premiers colons qui, amenés là, il y a une trentaine d'années, par le bas prix de la terre, ont fini par s'engraisser du vice et du désœuvrement des casernes. Alors le pays n'était encore qu'un désert : à peine une route frayait-elle le passage à travers les mouvants sillons des sables ; au temps des manœuvres seulement, une nuée de vivandiers hâves et déguenillés s'abattait, sauterelles voraces pendues aux régiments qui passaient. Puis un



Jubé de Tessenderloo. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

embryon de village se fonda ; la glèbe brehaigne fut remuée dans sa profondeur ; des vaches maigres pâturèrent la bruyère. Aujourd'hui Bourg-Léopold, à un pas de l'énorme camp, est presque une ville, avec une gare, des rues, une place, des auberges, tout l'appareil d'un petit organisme régulier.

Cependant nous cheminons d'abord dans un demi-silence ; le lourd soleil d'été verse une torpeur sur le pavé de la longue chaussée ; l'heure du coup de feu ne sonnera pour ce ramassis de ribaudes et de truands qu'à la tombée du crépuscule. Brusquement les maisons cessent ; la route s'allonge entre des bordures de taillis ; une sauvagerie sylvestre se déroule, rumorante du bourdonnement des frelons, du ramage des oiseaux, du souffle profond du vent dans les feuillées. A tout moment une percée nous découvre un bout de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chalet, le toit penché en auvent dans la gaieté d'un parterre de roses; des chèvres paissent au piquet; un passage de robes et d'ombrelles s'enfonce derrière les branches. La vie de l'officier s'est ménagé ces riants abris dans la paix des jeunes bois. Toute cette végétation ne compte pas plus d'un quart de siècle ; elle est sortie de terre aux coups de bêche forcenés du soldat; et graduellement les soleils et les pluies ont couronné l'œuvre de ce colon improvisé.

Brusquement les silences de la nature font place à l'activité d'une cité. C'est en effet une petite cité que l'agrégat humain qui s'aligne en tènements réguliers, au bord des rues parallèles où nous nous sommes engagés. Des deux côtés, des files de toits bas recouvrent des rez-de-chaussée en briques, percés d'un nombre de fenêtres égal. Un poudroiement chaud flotte aux ouvertures, avec l'odeur fade des foules rassemblées dans un espace restreint. Et sur le brouillard pâle des pénombres, en travers des tables inclinées qui lui servent de couchette, le ménage du soldat s'active, parmi un va-et-vient de chambrée affairée, des traînées de rires et des colloques de porte à porte.

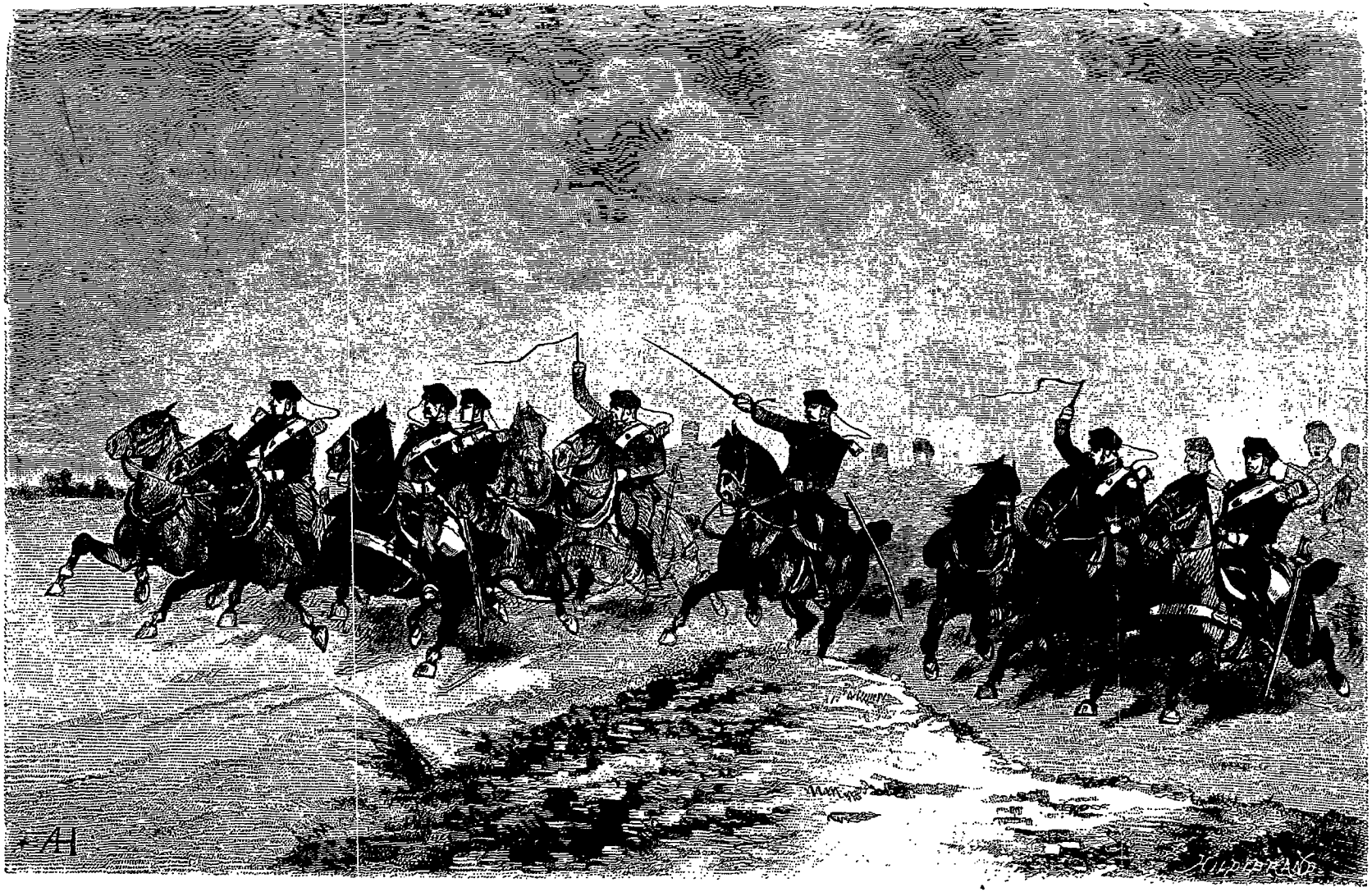
Épisode de la fête au camp. — Dessin de Alf. Hubert, d'après nature.

Une esplanade s'ouvre ensuite, une étendue de sable en chauffe qui nous brûle les yeux et nous rôtit les semelles. Heureusement une lisière de bois ceinture cette fournaise. Nous nous jetons à travers les arbres en prenant des précautions pour ne pas heurter les dormeurs flâtrés au frais dans les ravines, par tas, une grosse joie de paresse qui les tient là ronflants, le nez en l'air, la bouche béante, sous les filtrées soleilleuses qui criblent la verdure. Et tout à coup un cri nous échappe : devant nous, profonds comme une mer, les sables déroulent leur houle aveuglante, marbrée des taches violettes de la bruyère. L'énorme plaine va à l'infini, labourée par le piétinement des charges, toute nue, sans un arbre ni un toit, presque noire dans l'incendie pâle du ciel. Rien n'y bouge, à part une confuse trépidation de l'air, qui par moments semble remuer cette grande terre morte. Aux limites de l'horizon, une mince ligne blanche nimbe les dernières ondulations, réfractée aux miroirs de l'éther en tons d'étain neuf qui plus haut s'éteignent dans l'avivement du bleu céruléen. C'est la dune : pareil à un cône d'argent, un mamelon couronne cette longue crête au delà de laquelle il n'y a plus que l'illimité de la voûte astrale.

Nous sommes devant le champ de la théorie. Avec un effort d'imagination, nous tâchons de reconstituer l'aspect du terrain à l'époque des grandes manœuvres, les masses profondes des régiments de fantassins s'ébranlant au pas de charge, le passage lourd des canons écorchant le sable de larges ornières, les crépitements de la fusillade dans le bruit des commandements et le cliquetis des armes, le nuage de poussière qui roule du bout de la lande et soudain crève, déchiré à la pointe des sabres par les escadrons de la cavalerie, les grêles sonneries des clairons et les ronflements des tambours dominant par moments le grand bourdonnement profond des mêlées, et tout de suite après les lourds silences d'attente qui précèdent les chocs décisifs.

Généralement les grandes manœuvres coïncident avec l'arrivée du roi. Alors le camp prend une animation extraordinaire; toutes les avenues se décorent d'arcs de triomphe; des échafaudages surchargés de transparents et de feuillages rompent l'alignement des perspectives ; d'arbre en arbre courent des guirlandes de pots à feu qui s'allument dans le soir et font flamboyer l'illumination par-dessus les spectacles et les parades. Chacun se livre à ses ingéniosités naturelles en reprenant pour quelques heures les outils de sa profession ; les charpentiers dressent les architectures; les tapissiers et les peintres multiplient la couleur et les festons ; les modeleurs et les ornemanistes massent dans l'argile le buste du souverain ; si le portrait n'est le plus souvent qu'une approximation involontairement tournée à la caricature, la pompe fleurie du socle fait oublier les erreurs de la plastique. Partout des faisceaux, des attributs militaires, des monogrammes en l'honneur de la visite royale ; la bouche des canons s'emplit de floraisons étoilées ; les fusils s'aigrettent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Manœuvres d'artillerie au camp de Beverloo. — Dessin de Alf. Hubert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de gerbes ; au centre des esplanades, des tréteaux trépident sous les assauts de boxe, de savate et d'escrime ; ailleurs des bâches peinturlurées dérobent, en manière de rideau, les apprêts du drame et de la comédie.

Cependant le soleil s'est abaissé à l'horizon ; des brumes violettes montent des taillis que nous longions tout à l'heure, l'échine aiguillée de piqûres caniculaires. Quand, après ce cuisant après-midi de marche, nous goûtons enfin, devant une omelette fumante, le repos mérité de l'auberge à Bourg-Léopold, les vitrines des maisons commencent à se piquer d'étoiles rouges. Des talonnements de bottes éperonnées battent à présent le pavé de la chaussée ; par bandes, les soldats déambulent à travers le village enfin sorti de sa torpeur ; on voit des dos s'insinuer à la file dans les tabagies tumultueuses. Et l'un après l'autre les cafés-chantants lâchent à la rue des volées de voix aigres et de sonorités discordes qui, dans les étables et les écuries, sont continuées par le cornement des bœufs, les rudissements des ânes et les grêles fanfares des poulains dérangés dans leur sommeil.

En route pour Genck. — Un Sahara. — Les marais.

Il est cinq heures du matin quand nous enjambons les roues de la carriole qui doit nous mener à Zondhoven. Déjà le camp est debout : d'un petit trot serré, notre bidet croise un escadron de lanciers : les hommes en pantalon de toile et en sabots, les chevaux sans selle et sans rênes, conduits par le bridon. Bientôt le martèlement des fers sur le pavé s'atténue, la petite troupe décroît du côté de l'abreuvoir ; et nous roulons dans la campagne. Le pays que nous traversions la veille ne semble pas sensiblement changé d'abord : des taillis, des sapinières, des emblavures, une terre maigre et poudreuse qui a fini par fructifier sous un labeur toujours recommencé. Çà et là un village, Beverloo, Beeringen, dans la reculée les clochers d'Eusden et de Zolder. Un bleu très doux, lamé d'argent, s'étend sur le paysage, dont les lointains s'effument dans la vapeur. A cette heure matinale, la chaleur est encore tempérée par la légère brise fraîche qui du large nous apporte les aromes du galipot. Une fine poussière s'élève derrière nous, dans le sillage de la voiture ; elle plane un instant dans le scintillement de l'air, puis cette trace matérielle de notre passage se dissout par l'étendue : il n'y a plus là-bas que la lande qui s'allonge, infinie. Et nous allons : le petit cheval a du jarret et des poumons : c'est à peine si un mince rais de sueur mouille son poil aubère près de la sellette. Mais, avec le soleil, les mouches goulues commencent à monter : quelquefois, tandis que nous gravissons au pas un raidillon, leur bourdonnement emplit l'espace d'une vibration lointaine et continue qui, avec le long friselis du vent, est la seule rumeur de ces solitudes.

Bientôt la terre change d'aspect : la culture ne forme plus qu'un accident dans l'élargissement de la bruyère ; elle s'étend maintenant à perte de vue, aride et brûlée ; le crespèlement de ses végétations courtes rompt seul l'uniformité des premiers plans et plus avant s'égalise en une grande barre morne qui se perd dans la lumière. Même par ce matin d'été, la sombre glèbe garde sa sévérité, comme si elle portait le deuil des sables où rien ne germe. Puis, de nouveau, le désert recule devant la volonté de l'homme ; les nappes onduleuses du blé nous révèlent l'approche d'une bourgade ; nous voyons grandir devant nous les toits de Zondhoven. Le petit cheval est arrivé au terme de sa course : une botte de foin et une mesure d'avoine dans un coin de litière fraîche vont le ravigourer pendant que nous allons pointer pédestrement sur Genck.

En marche ! aussi bien il nous faut mettre à profit les heures tempérées de la matinée. Bientôt le pavé s'efface : il n'y a plus pour nous guider que des sentes peu foulées, elles-mêmes à demi submergées par les houles du sable. Ce sont les sillons par où la vie a passé avant nous et qu'elle a laissés sur ces surfaces mouvantes pour servir à l'orientation du pèlerin.

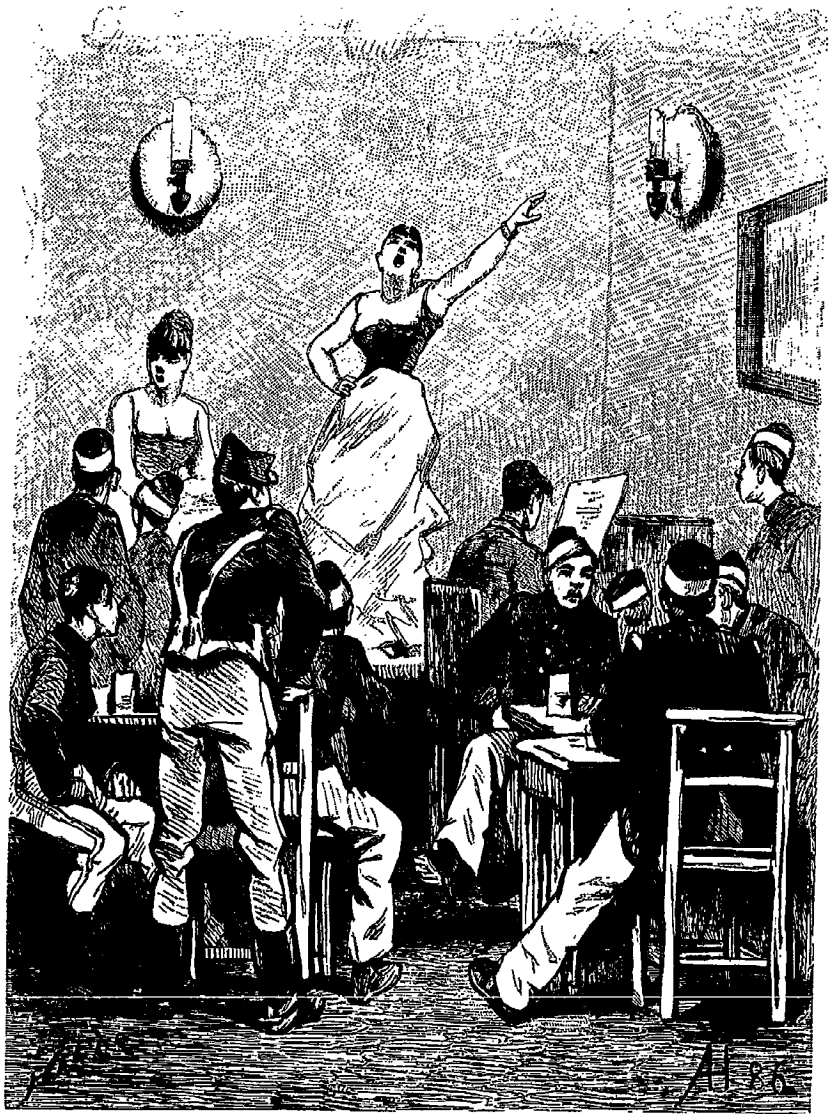
Pendant des lieues nous errons, les yeux mangés par la blancheur pulvérulente du sol, n'ayant d'autre horizon que le moutonnement crayeux de la plaine sous les fuites enflammées du ciel. Quelquefois un arbre, tout seul dans cette mort universelle de la nature, s'aperçoit au loin ; il semble nous adresser un appel de ses maigres bras ouverts sous le soleil ; mais le sentier nous en écarte ; la pauvre silhouette de ce tronc solitaire graduellement diminue sans que nous ayons pu nous asseoir une seconde à son ombre.

A nos pieds s'allonge une lèpre de lichens, un duvet court et dru qui racle nos semelles et que notre pas fait crépiter ; même la bruyère ne parvient plus à s'alimenter dans la désolation de cette terre calcinée ; ses touffes clairsemées et rabougries font à peine une tache sur la pâleur cendreuse du grand cadavre. Maintenant la chaleur est intolérable : de la plaine montent des haleines embrasées qui tarissent la salive à nos lèvres ; le vent, au lieu de nous rafraîchir, nous souffle au visage une touffeur énervante d'étuve ; là-haut, dans l'éther roux, le soleil, pareil à un lion, rugit en échevelant ses flammes. Enfin, dans la morne perspective, des toits se découvrent ; lentement le sol reverdit ; les sentiers se labourent d'ornières laissées par le charroi. Devant nous, à une portée de fusil, Genck s'étage à mi-côte sur une bosse dominée par la flèche de son église.

Celui qui, après une étape sous les grêles du feu, les moelles liquéfiées par une coulée de plomb fondu, n'a pas trouvé sur son chemin une auberge bien close, tout humide du froid des dalles et odorant le cru du cellier prochain, celui-là ne sait rien des bonheurs du voyage. Un jour tamisé, rayé des poussières d'or que blute la fente des contrevents, éclaire doucement, aux murs de la salle où a été dressé notre couvert, les bordures d'or dont s'encadrent une vingtaine d'esquisses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de tableaux. C'est, au fond de la maison silencieuse, dans ce coin perdu de la campagne pouilleuse, comme un petit musée d'art où nous saluons des talents amis. Genck, en effet, depuis une dizaine d'années, est devenu le centre d'une petite colonie de peintres que l'automne surtout ramène aux mélancoliques splendeurs de cette nature souffrante et suggestive. Une fois qu'on a pénétré dans son charme austère, elle vous retient par d'irrésistibles sorcelleries. Les âmes pensives, impressionnées par l'insoluble problème de l'être, y alimentent leurs songeries au double infini du ciel et de la lande, l'un et l'autre agités par les vents et les nuées, profonds et tristes comme le mystère même de la vie. Et les yeux, d'autre part,



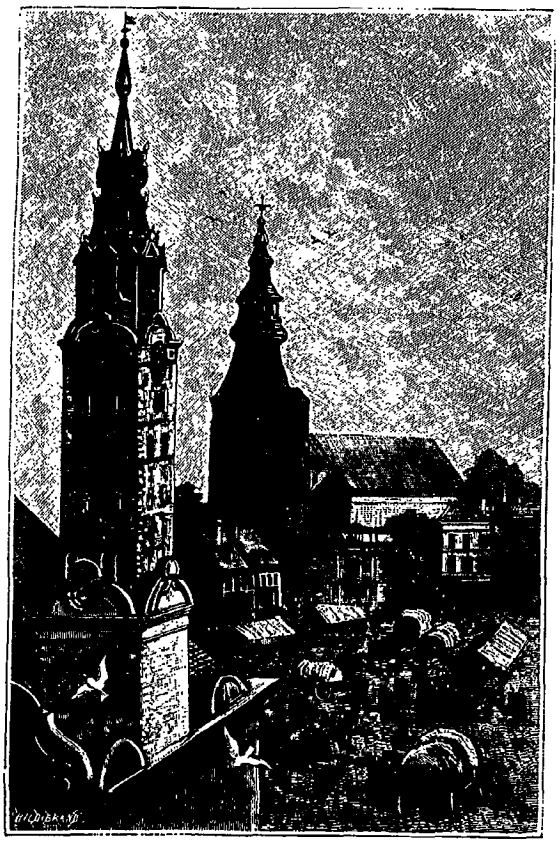
Un café-chantant à Bourg-Léopold. — Dessin de Alf. Hubert, d'après nature.

sont touchés par les magnificences sombres de ces étendues éveuses, au-dessus desquelles les couchants écroulent leurs architectures, les veloureux accords des verts mouillés et des sables couleur de vieille rouille, la tache lie-de-vin de la bruyère en fleur allongeant de grandes bandes foncées, comme les courants plombés d'un fleuve, les prestiges de la lumière miroitant en arcs-en-ciel dans la moiteur des matins ou doucement mourante aux vapeurs montées des flaques marécageuses.

Les ardeurs du soleil s'étaient enfin tranquillisées quand, laissant en arrière l'auberge et son repos bienfaisant, nous dépassons les dernières maisons du village. Brusquement le chemin tourne : la solitude recommence. Nous longeons des lisières de sapins dont les files noires s'abaissent aux pentes d'un terrain ravi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neux jusqu'à l'entrée de la bruyère, et par moments s'échancrent, ménageant des percées sur des enclaves de cultures, de maigres nappes de blés poussées d'un jet débile à l'ombre des baliveaux noueux. Devant nous un cône d'or s'enfonce aux bleus du ciel ; de la crête nous voyons enfin se dérouler la ligne des marais (voy. p. 225). Ils s'étendent sur un espace de plusieurs lieues dans la direction de Hasselt, écaillant la perspective de lueurs métalliques, comme de grands miroirs allumés au soleil de réverbérations ardentes. Avec eux la vie se remet à fermenter dans cette mort du désert où le sol jusqu'alors ressemblait à un cimetière dont les ossements calcinés auraient fini par s'émietter partout en une poudre calceuse et grisâtre. Comme pour ajouter à la funèbre illusion, de grêles tiges de sapins arrêtés dans leur croissance et que la distance diminuait encore, ressemblaient à des ombres désolées de petits enfants errant au bord de leur sépulture. Mais, aussitôt que l'eau apparaît, un pullulement de bêtes et de végétaux anime les alentours. L'immobilité est rompue. Comme le sang artériel, la filtration des sources vivifie l'aire teigneuse. Les sentiers filent à présent à travers des touffes d'ajoncs; les roseaux inclinent leurs sabres sur les lagunes dormantes ; des broussailles de houx s'emmêlent à une végétation sombre et drue où se détache la grappe violette de la bruyère. Çà et là des taillis ont poussé, et quelquefois un massif de bouleaux les domine, ou un chêne dont le vent a jeté là la graine et qui persille le ciel de son feuillage déchiqueté.



La Grand'Place de Saint-Trond (voy. p. 236). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

Autour de nous l'après-midi s'achève dans un apaisement profond. Le sable, tout un jour recuit, nous envoie en bouffées attiédiées les effluves plus forts des plantes; en même temps se volatilisent par l'air les bromes vireux des marécages. Assis au bord des eaux, nous regardons s'abîmer le soleil derrière les brumes violettes sorties des lointains. Peu à peu l'occident s'est allumé : le ciel ressemble à un océan d'or liquide que bordent, pareilles à des plages, de grandes bandes enflammées; une lave ardente, des jets de soufre et de feu fulgurent à travers leurs fissures, comme aux cratères de quelque monstrueux Etna dérobé par les fumées. Pendant quelques instants la fournaise broie dans ses gueules le cuivre et la pourpre des nuages; puis l'énorme incendie froidit; ses braises achèvent de se dissoudre sous le talon du soir ; il ne reste plus au-dessus de la noue grise qu'une vaste lueur sombre qui elle-même décroît aux houles de la nuit. Une solennité indicible s'épand alors sur le paysage; les arbres ne sont plus que des taches confuses dans la pâleur des ténèbres; un héron dresse près d'une mare sa silhouette méditative ; la lune écorne l'orient de sa faucille d'or, moissonneuse de songes et de chimères qui sur terre conduit le chœur des incantations et là-haut même le roulis des astres. Graduellement la plaine est retombée au mystère.

Hasselt. — Les distilleries. — La ville et les jardins. — Le foirail.

Nous débarquons à Hasselt juste à temps pour assister au marché du mardi. Le cœur de la province bat d'un mouvement plus pressé dans ces grandes assemblées régionales; les maisons, ce jour-là, se vident à la rue ; la solitude des quartiers déserts s'anime du passage d'une foule affairée; pendant quelques heures la ville sort de son immobilité et fait une rumeur au soleil. La petite capitale du Limbourg n'échappe pas à cette destinée commune : sans son foirail et ses estivandiers elle risquerait de s'éterniser dans un demi-assoupissement; il y a longtemps que l'histoire a cessé de passer par ses places ; et les maigres activités de la vie administrative ne sont pas faites pour labourer d'un sillon bien profond le pavé délaissé par les agitations de la vie publique. Même le ronflement de ses chaudières ne dérange pas sensiblement la tranquillité de ses boulevards et de ses grandes rues. L'étranger qui, à la tombée du jour, se glisse le long de ses avenues, croit errer dans un béguinage. Il regarde s'enfoncer dans le soir et le silence la ligne monotone des façades ; les noirs feuillages épanchés aux grilles des jardins sont comme les porches mystérieux de la nocturne crypte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Grand'Place de Hasselt un jour de marché. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui s'étend par la ville; quelquefois, sur le pas des portes, un couple de vieilles gens assis hume les fraîcheurs du ruisseau. Il conjecture au fond de ces habitations closes, dont les vitres ne s'empourprent pas au feu des lampes, une existence éteinte et casanière. Et il va, il finit par déboucher sur une place en boyau que décorent de vieux pignons : les boutiques, un passage lent de promeneurs, une tour qu'il voit émerger des toits lui annoncent qu'il est au cœur de la cité. Abouties sur la terrasse des cafés, des tablées de buveurs chopinant et fumant la pipe considèrent avec étonnement ce visage inconnu; et tout à coup les oiseaux mélodieux d'un carillon battent de l'aile au-dessus de sa tête. Partout où chantent ces hautes volières de pierre dont les marteaux sont le peuple vibrant, il y a des âmes et une patrie : il se sent moins seul dans le bruissement de ces voix qui tombent du ciel et frappent sur le timbre de son cœur.

Cependant, qu'il ne s'arrête pas à cette impression mélancolique; que, le matin venu, il s'engage à travers l'enchevêtrement des venelles qui s'emmaillent aux confins de la ville : la dolente physionomie de la veille a fait place à une animation industrielle; des chariots de grains, des haquets encombrés de futailles, des tombereaux bourrés de drague obstruent les abords de grandes constructions vétustes et noires, mangées par la fumée. Ce sont les distilleries. Par les portes charretières embrumées d'une vapeur chaude il aperçoit des cuves, des serpentins, des condensateurs, des enchevêtrements de tubes et de madriers, des rampes de bois filant aux pénombres dorées des greniers. Hasselt est en effet le grand alambic où se distillent le vertige et la mort des Flandres; ses creusets incessamment dégorgent la liqueur d'oubli, qui donne l'illusion et qui tue, ce célèbre genièvre hasseltois dégénéré aux comptoirs des villes en un tord-boyaux mixturé de poivre. Par convois immenses il part de là, vierge encore, perlant en gouttes ambrées au trou des chantepleures, couleur du froment mûr avec lequel il a été fabriqué.

Ce matin-là nous sommes réveillés par le meuglement des bœufs; à pointe d'aube ils ont quitté l'étable et, par les sentiers poudreux des champs, se sont acheminés vers la ville; de partout à la fois ils arrivent, énormes et doux, le mufle humide à rez de terre, regardant de leur œil rond décroître le pavé sous leurs larges enjambées égales. Des ventres roses de porcelets brimbalent dans leur sillon, la queue en tire-bouchon, par petits troupeaux qui quelquefois se débandent et qu'un gaillard râblé, au pas lent comme ses grognantes ouailles, ramène d'une anguillade cinglée en pleine chair dans le droit chemin. Le long des trottoirs s'avancent de vieux paysans osseux, courbés sous des charges de légumes et de fruits, l'épaule sanglée d'une bretelle qui maintient à leur échine une échelette vaguement ressemblante à une chaise défoncée et sur laquelle s'empilent leurs denrées. Près d'eux, de maigres contadines tannées par le grand air rabotent le sol d'un coup de talon viril, droites entre leurs paniers odorant les beurres et les fromages. Même chez les jeunes, à de rares exceptions près, la chair, brûlée et durcie, tourne à des tons de vieux cuir qui ne rappellent en rien les joues en fleur des belles filles du polder anversois. Toute cette caravane s'engouffre dans l'entonnoir des rues, débouche à travers les places, s'allonge à l'ombre de Saint-Quentin. Les aumailles vont s'aligner sous les arbres d'un petit terre-plein, flanc contre flanc, dans un emmêlement serré de cornes et de croupes; un carrefour voisin sert de refuge au grouillement des porcs; terriennes et terriens s'épandent par longues files devant les façades des maisons, chacun gardant sa place accoutumée et transformant le trottoir en un énorme étal versicolore qui, par places, s'empourpre de la rougeur saignante des viandes et ailleurs chatoie dans la bigarrure des aunages, des écheveaux de laine et des piles d'étoffes. Une foule de petites industries se greffent, en outre, sur cette foire aux denrées et au bétail, marchands de layettes et de boissellerie, de pièges à rats et de pains d'épice, de lunettes et d'électuaires; et les échoppes avoisinent les tréteaux, les éventaires se confondent aux tas des paniers, la boutique en plein vent du potier empiète sur les charretées de choux-fleurs, de carottes et de céleri écroulées à ras de l'aire. Chaque pas qu'on fait risque de s'égarer à travers les monts d'œufs, les pains de beurre, les piles de chaussures, les disques de tartes aux pruneaux, toute une montre baroque et fourmillante qui en quelques heures a poussé du pavé et sur laquelle s'abat la convoitise des citadins. Un enchevêtrement de ridelles et de brancards barre les extrémités des rues; les cours d'auberge, les encoignures des places, les fonds de porte, les allées sont pleins de cabriolets, de tapissières, de brouettes et de charretins; des chevaux, la bride passée dans un anneau, paissent l'herbe verte et le foin dans les venelles avoisinantes. Et le marché plonge à travers les pâtés de maisons, s'étend de quartier en quartier, envahit jusqu'au porche des églises. Une foule à l'idiome musical et traînant s'y bouscule en un tumulte de marchandage, un long piétinement sur place qui bouche les avenues et baigne dans une buée bleuâtre, émanée des déjections animales en fermentation et des tassées humaines suantes au soleil. De moment en moment la rumeur grandit; le brouhaha des voix ronfle comme une roue de moulin, parmi le cornement des vaches, l'aigre glapissement des porcs, la rauque clameur des ânes; et tous ces bruits là-haut s'accompagnent des volées du carillon piquant ses trilles et plaquant ses arpèges.

Nous échappons un instant aux agitations du foirail. Une rue bordée de pignons vermoulus, l'étage en saillie et les toits en auvent, nous jette dans les jardins d'un béguinage dépossédé de son petit peuple de femmes priantes. La chapelle et le porche d'entrée sont demeurés; mais, à la place des guimpes blanches, des bourgerons d'ouvriers et des bonnets de ména-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gères s'aperçoivent derrière les vitres étroites au fond des enclos envahis d'un piaillis de marmaille. Près de là s'alignent les hautes carcasses sombres des brasseries et des distilleries; l'odeur tiède du houblon nous arrive, mêlée aux exhalaisons piquantes de l'alcool; des jets de vapeur bouillante s'échappent des tuyaux de décharge, et les cheminées éructent des bouillons de fumée. Puis un réseau de petites voies étroites nous ménage des échappées sur un coin de vie paisible où la province se reprend à son sommeil et jusqu'où les rumeurs du marché ne s'étendent pas. Un aspect particulier à la petite cité s'y révèle à nous, le graduel absorbement de la ville par la campagne. Elle reflue du fond de ses verts horizons jusque sur le pavé urbain. Le paysan a réalisé son avoir pour être plus près des résidus industriels qui engraissent son bétail. La ferme du petit éleveur est ici comme le vomitoire où se dégorgent les chaudières et les alambics. Une odeur musquée d'étable fleure des cours rembourrées de paillers profonds : la vache et le porc, soumis à une stabulation perpétuelle, dans une nourrissante atmosphère de bière et de genièvre, y fermentent d'une graisse surchauffée et malsaine.

Tout à coup le silence des boulevards nous enveloppe; une marine en miniature se prolonge entre les quais de pierre, proche du *gasthuys* (hospice), une grande construction en briques du siècle dernier. Quelques chalands y sont amarrés; une barge à cabine verte qui fait le service entre Hasselt et Beeringen enroule son grelin à un pilier; dans la perspective des arbres, un canal s'enfonce, tout droit, comme un rail d'acier; et, devant nous, le campanile de Saint-Quentin sort d'un fouillis de végétation et de toits.

La Ville des fleurs, comme on l'appelait sous la première République, n'a pas démérité de son vieux renom : partout, aux clôtures des jardins qui bordent les promenades, des touffes de saules, des bouquets d'essences variées, des buissons de floraisons. Le luxe et l'ostentation publique ici n'est ni la maison communale ni le palais administratif; quand on a longé la façade, d'ailleurs dénaturée, de la maison de refuge des abbesses de Herckhenrode, les pittoresques maisons de la Grand'Place et les pignons clairsemés des quartiers populaires, on a bientôt épuisé la curiosité. Même une certaine banalité vulgarise les églises, rachetée seulement à Notre-Dame par la pompe et les grâces maniérées de deux mausolées de Delcour. Il semble qu'une prédilection unique se fasse jour ici parmi ce dédain pour le marbre et la pierre : c'est le goût pour les beaux parterres, les gazons émaillés et les bosquets pleins d'oiseaux. Toute la ville s'entoure d'une ceinture de plantations; on ne l'aperçoit d'abord qu'à travers un rideau de feuillages et un étoilement de fleurs; jusqu'au cœur des principales artères, les fragrances de ses roses, de ses chèvrefeuilles, de ses jasmins et de ses œillets s'épandent la nuit, dans les relents apaisés du cambouis, des houblons et de l'alcool.

Une ruelle tournante, longée d'un fossé où s'embourbe un ancien bras du Demer, restes d'un travail hydraulique du treizième siècle, nous attarde un instant dans un recoin humide et pittoresque, animé par le ronflement de grandes roues aux palettes moussues. C'est comme une pointe de banlieue qui brusquement s'achève ensuite dans le bruit et l'animation de la pleine ville. Le marché nous reprend à ses cris de bêtes et ses bourdonnements de voix; nous ramons à travers la mêlée des croupes et des dos; mais déjà le carreau commence à se déblayer; la foule s'espace, laissant à découvert un fumier grouillant d'épluchures et de bouses. Avant qu'il soit midi, Hasselt aura repris son aspect accoutumé.

Paysages. — Saint-Trond. — La Grand'Place. — Les couvents.

Le train plonge dans la flamme et le vent : nous filons sur Saint-Trond. De nouveau le pays change d'aspect; après la grande lande solitaire, la campagne généreuse recommence, les champs de blé qui montent dans le ciel, les prés baignés dans une poussière de soleil, les bois qui ouvrent des trous d'ombre sous l'éther en feu, les massifs d'arbres qui emmêlent leurs silhouettes sur l'or des plaines. La terre revêt ici des apparences joyeuses et vivantes; des vallonnements légers font onduler les horizons; on se croirait dans un coin de la contrée brabançonne. Alken nous apparaît au passage, puis Cortenbosch, et la végétation, à chaque pas, devient plus dense et plus touffue. Des files d'ormes et de peupliers rayent le paysage; les champs sont séparés par des haies ventrues; les hameaux se pressent. A mesure que nous avançons vers le sud, l'impression de force féconde et de bien-être qui se dégage de cette région nourrie de puissants engrais industriels, nous fera mieux sentir le labeur forcené de l'homme. Et toujours, par l'ouverture des portières, comme à travers la bordure d'un cadre, les fermes, les cultures, les bouquets d'arbres, les profonds dormoirs remplis de bétail vautré se succèdent. Une chaleur de fournaise tombe là-dessus; le sol et l'espace nagent dans une lumière éblouissante; par moments de lourds chariots chargés de foin passent dans les blés, pareils à des montagnes mouvantes; et la tête des chevaux seule émerge des houles vermeilles qui se referment sur leur sillage. Puis les emblavures s'espacent; on est noyé dans le feuillage des vergers; et tout à coup, à gauche, par-dessus leurs grosses touffes métalliques, les tours de Saint-Trond s'élancent dans la perspective.

Nous tombons dans le bruit alangui d'une fin de kermesse. Près de la gare, un carrousel de vélocipèdes mène son branle au ronflement d'un orgue mécanique. Une baraque foraine semble endormie dans le silence des tréteaux vidés de leurs pitres. Tout proche, dans les orties d'un terrain vague, une diseuse de bonne aventure se dérobe derrière la tenture graisseuse d'une maringote. Plus loin, un comptoir de friture, décoré de cuivres et de glaces, avec un affairement de mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mitons en blanc autour des fourneaux fumants, empuantit l'air de ses relents d'oing chanci. C'est tout. La gaieté populaire s'accommode de ce pauvre amusement qui du moins rompt pour quelques heures la régularité triste de la vie provinciale. Celle-ci coule d'un flot tari dans la vieille cuve où bouillonnèrent les passions publiques; à peine la rumeur des raffineries, dont les grêles cheminées dépassent l'horizon des toits, hausse-t-elle d'un degré ce qui reste encore de souffle à ce cadavre décomposé d'une grande cité.

Nous eûmes ce soir-là, après avoir erré longtemps par la ville, sans que notre talon y fît résonner d'autre écho que ce faible bruit du passant qui tout de suite s'efface dans l'agonie des rues, nous eûmes une forte impression. Saint-Martin, avec son mélange de styles, ses colonnes trapues reliées par des archivoltes ogivales, sa voûte décorée de travées et de peintures, son porche italianisé de Renaissance, n'avait éveillé en nous qu'une curiosité superficielle. Une émotion plus vive s'était émanée ensuite de la vaste place où débouche la principale artère de la ville et qui tout à coup évoquait à nos yeux, dans un ensemble d'architectures baroque et séduisant, l'image expirée d'un grand corps social agité des ferments puissants de la vie. Au centre, le coquet beffroi de 1606, renflé d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche, semblait mouvoir à rebours, sur les disques de cuivre de ses cadrans, les aiguilles qui règlent les sonneries du carillon; tandis que les marteaux frappaient pour les habitants les heures présentes, il nous paraissait que nous étions entraînés en arrière par la rétrocession vers les temps évolus; nous écoutions chanter, à travers la musique ailée, l'âme des foules bruyantes, des foules d'autrefois. Une église qui, à notre droite, dans un léger recul, découpait ses arcs-boutants comme des ancres dans le ciel, la survivante de cette grande Notre-Dame dont Albert Dürer vit s'élever la première tour et qui a sombré presque entièrement dans l'incendie et les restaurations, en même temps nous apparaissait pareille au vaisseau insubmersible de la piété : après tant de naufrages et tant de vicissitudes, elle avait l'air d'appareiller pour les pays célestes, portant dans l'air comme un mât sa flèche où se brise la colère des vents du siècle.

Mais c'est à gauche surtout, dans la perspective qui s'approfondit à l'extrémité de la place, que s'opérait pour nous, sous la forme d'une massive substruction et d'un délicat portail, une suggestive résurrection. La tour austère, fruste, appuyée de lourds contreforts, symbolisait les sévérités de la foi primitive; puis celle-ci faisait place à des compromis de conscience qu'exprimaient à leur tour, dans leur langage de pierre, les élégances païennes du petit édicule poussé comme une loge de portier, — le portier du bon Dieu, — à l'entrée de la grande maison sainte. A cette même place, saint Trudon, parent de Chilpéric et de Pépin de Landen, fondait un monastère; à cette même place s'élevait ensuite la majestueuse basilique romane de l'abbé Adélard, portée par douze colonnes d'un marbre rose et précieux, — les plus belles de tout le pays, dit un chroniqueur du seizième siècle. Un incendie ayant ravagé le temple de fond en comble, une église nouvelle sortit des décombres de la première; après des siècles, la Révolution française l'envoya rejoindre dans l'éternité sa sœur aînée. Mais, si les églises s'en vont, l'Église ne meurt pas; elle revit ici doublement, matérielle, avec la chapelle du séminaire, spirituelle, avec cet autre édifice qui prolonge ses fondements dans l'âme et que cimente la vertu des théologies.

Hantés par ces fantômes, nous avions gagné l'obscurité des boulevards. La ville éteignait ses rumeurs dans la nuit tombée. Au-dessus des vieux jardins touffus, les pignons s'aiguisaient sur les pâleurs du ciel. Et tout à coup une ruelle nous jeta dans un quartier désert à l'entrée duquel un grand christ étendait les bras. D'immenses et mornes façades sans fenêtres se prolongeaient, étranglant l'espace au-dessus de nous, ne laissant entre leurs fentes qu'une étroite coulée d'air et d'étoiles, si hautes et si noires qu'on eût dit des murs de prison. C'était, en effet, la prison des âmes; là gémit et s'exalte, au brodequin de la scolastique, la pauvre raison humaine; comme en une sombre volière, un vol éperdu de jeunes esprits s'y blesse aux barreaux de la Somme et du Dogme; et une terreur nous prenait devant cette caserne bâtie avec la pierre même de l'Inquisition, murée avec du silence et des ténèbres, défendue contre les idées du siècle par des herses et des remparts plus impénétrables que tout l'appareil féodal.

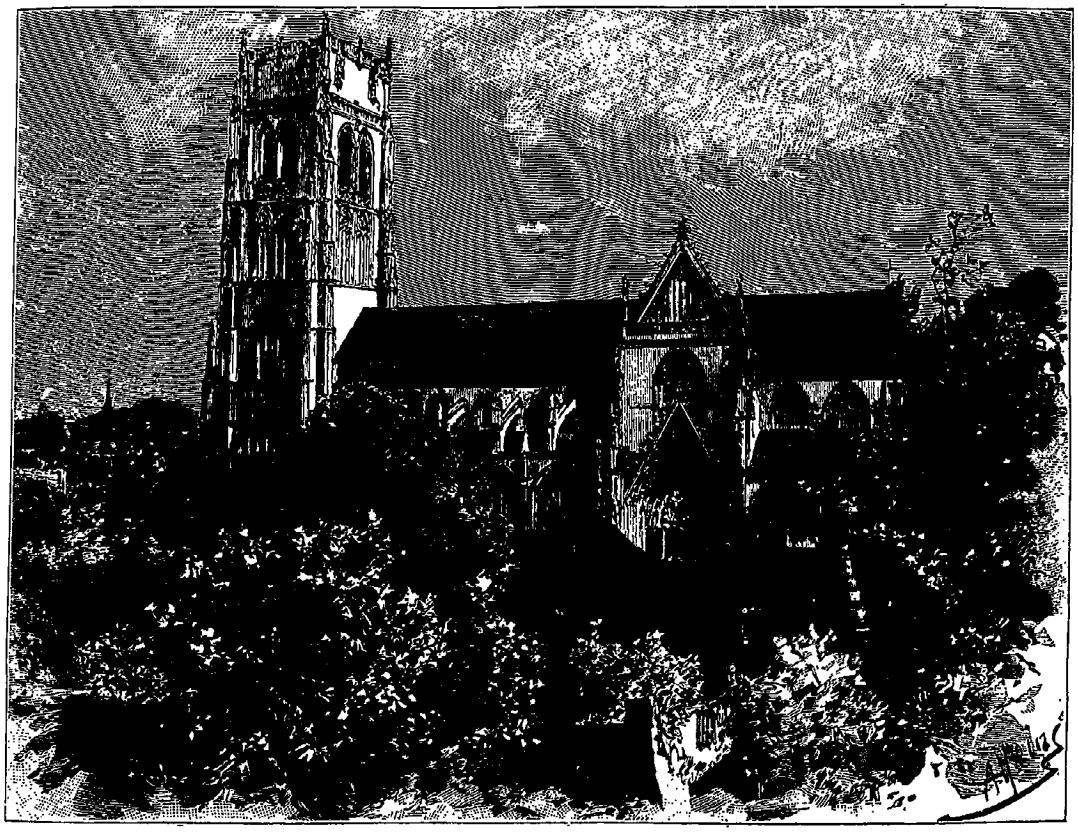
D'autres christs maintenant surgissaient sur d'autres façades; toutes se tenaient ensemble et formaient un bloc de nuit où s'allumait seulement, par places, le tremblotement d'un cierge, derrière le grillage fleuri d'un petit autel accroché à la brique. Après les cachots, la tombe; après les séminaires, les couvents. Un peuple d'hommes et de femmes expie ici, dans la mort du cœur et des sens, l'horreur de vivre; plus rien d'humain ne tressaille en leurs froides entrailles; ils se lèvent au matin dans le linceul où ils se sont endormis la veille. Et nous allions à travers le froid et la souffrance de cette humanité comme à travers des catacombes, prêtant l'oreille à des bruits illusoires où nous croyions distinguer des voix et des soupirs, quand un cri, un râle aigu et douloureux, déchira l'énorme silence du soir. Devant nous se dressait la maison des fous. Ici encore, c'était le tombeau, mais un tombeau où Dieu ne descend pas, qui n'est pas visité par les anges et que ferme irréparablement sur la bête l'âme repartie. Ainsi, en quelques instants, nous avions franchi les cercles de la mort charnelle et spirituelle, volontaire ou soumise aux fatalités, fille de la Foi ou de la Douleur, l'une, trempée dans le sang de Jésus, l'autre dans les larmes de la vie. Doucement un vent passa, qui nous apportait le parfum des fleurs, cette prière de la terre; et le carillon là-bas se mit à chanter,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jetant à l'éternité les minutes qui ne comptent plus pour les trépassés de la raison et des terrestres affections.

Tongres et Notre-Dame. — Une Italie du Nord.
Les tresseuses de soleil.

Nous descendons d'un degré vers le sud; chaque tour de roue nous enfonce un peu plus au cœur de cette terre grasse, fermentée, gorgée de sèves, vrai paradis des fermes et des bestiaux, qui marque la limite de la province. Tandis que tout là-bas, à l'autre extrémité, Maeseyck, en attendant la ligne internationale qui la tirera de son isolement, est comme perdue, au sortir des silences de la lande, dans ses pâturages du bord de la Meuse, ici les villages se pressent au point d'entourer les villes d'une banlieue plus populeuse et plus vaste que les villes mêmes. Le sang et la vie de la contrée ont remonté là, comme à la grande artère naturelle de cet organisme que le sable infécond, l'absence de communications et l'espacement des hameaux ont atrophié ailleurs. Et pourtant, si détachée que soit Maeseyck des activités du temps, une gloire impérissable continue d'acheminer par delà le morne désert campinois, comme à un pèlerinage séculaire, la piété et les admirations du monde vers la cité enviée où les



Tongres et l'église Notre-Dame. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

Van Eyck ont vu le jour : ce berceau pèse aux balances de l'histoire le poids d'un empire.

Cependant, à mesure que nous nous rapprochons de Tongres, notre mémoire évoque d'autres souvenirs. Devant nous se lève la formidable civilisation romaine; de leur pas emporté, les légions de César sillonnèrent les halliers de ce sol aujourd'hui livré aux moissons; elles passèrent comme la grêle et l'incendie, ravageant tout, vengeant par l'universelle destruction des Eburons le massacre des armées de Sabinus et de Cotta dispersées par Ambiorix. Puis, sur ces ruines et ces cendres d'un peuple, une ville s'érigea, puissante, enfonçant ses murs, comme un matériel symbole de haine et de défi, dans la terre grasse des héros trépassés. Ni le temps ni les révolutions humaines n'ont eu raison de leurs indestructibles fondements : la vieille cité impériale n'est plus qu'un fantôme en deuil de ses gloires évolues; mais l'énorme enceinte demeure accrochée à ses entrailles comme l'ancre qui retenait sur ce rivage la fortune de Rome.

Rien ne frappe plus l'esprit que le vide et le silence de ce cadavre d'une grande fourmilière derrière les remparts rébarbatifs qui ont l'air de la défendre contre un ennemi imaginaire, et la défendent seulement contre les rafales montées de la plaine. On pense à ces armures tragiques forgées pour les chocs des mêlées et qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouillent au fond des musées, béantes sur l'ombre et le vent, ayant à leurs ouvertures le réseau frêle d'une toile où dépérit une araignée. Tongres, comme la dolente araignée, attache à ses remparts les bouts de la toile avec laquelle, depuis des siècles, elle tisse son linceul.

La vie présente est comme étouffée ici sous le faix écrasant des souvenirs; quelque effort qu'elle fasse, elle sent peser sur elle la pierre effroyable du passé. Celle-ci ne se soulève tout juste que pour permettre à ce petit peuple sorti de la poussière des cryptes de respirer. Et ce n'est pas seulement l'obsession de la Rome militaire et conquérante qui, à chaque pas que l'on fait du côté de la campagne, le long de ces boulevards où l'humble maison moderne a fini par se greffer sur les moellons de l'impérissable muraille, est en quelque sorte matérialisée par cette ceinture et ces restes de tours irréductibles, pareils à un cercle enchanté dans lequel les fatalités auraient condamné les générations à tourner sans espoir d'en jamais sortir; le moyen âge chrétien, avec ses cloîtres et ses grandes églises, symboles du renoncement et de l'effacement terrestres, lui aussi éternise un léthargique silence par-dessus les toits, et semble boucher de ses blocs hiératiques les brèches ouvertes dans le ciment romain. Si loin qu'on s'avance dans la campagne, soit qu'on descende vers Pirange ou qu'on monte vers Sluze, partout le prodigieux pilier de Notre-Dame se dresse comme le donjon de cette bastille spirituelle qu'aucune force humaine n'a pu jusqu'ici abattre. Comme si rien ne pouvait plus pousser à leur ombre, dans la terre épuisée, où l'une et l'autre enfoncent leurs racines, la Rome des Césars et la Rome des Papes disent à l'homme : « Tes destinées sont closes; le monde expire devant notre barrière. Rêve et prie, si tu veux; mais tu ne bâtiras pas en regard de nous. Tout est vent et poussière là où nous sommes. »

Une rue nous mène à la grande cité catholique, toujours vivante dans le sommeil et l'effacement de l'autre, à la forêt mystique où, dans les chapiteaux et les verrières, s'enlacent les fleurs de l'âme et de la prière, à cette Notre-Dame de Tongres qui, semblable à la Vierge de Van Eyck, élargissant par-dessus les hommes et les villes les plis immenses de son manteau, illumine tout l'horizon du rayonnement de sa robe de pierre (voy. p. 240). Une nuée de petits anges, à demi sortis du tympan, sous les voussures du porche sévère, où Jésus et Marie sont partout représentés, semblent se pencher sur les fidèles comme par une lucarne du ciel. Est-ce le léger ventilement de leurs ailes qui tout à coup rafraîchit l'air autour de nous? Une senteur froide, comme celle qui monte des tombes et des noirs escaliers, nous pénètre. Nous étions dans la vie; une porte s'est ouverte : nous sommes chez les moines, chez les siècles, chez les morts. Aucun lien sensible ne rattache plus en effet les austères cloîtres de la foi primitive à la piété dégénérée de ce temps : comme l'âme des cénobites, ils sont nus et ouvrent sur le ciel leurs grands jours sans mystère, ainsi que des yeux emplis de pensées simples. La même émotion ressentie en d'autres temps à Nivelles nous ressaisit ici; les deux cloîtres se ressemblent; tous deux appartiennent au roman le plus pur; ils ont gardé intacts les rites solennels de la grande religion du dixième siècle. A Tongres, comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre, dont les archivoltes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus, et reliées ensemble par le prolongement du stilobate. L'un et l'autre sont comme le giron où l'église prochaine a pris naissance. Elle projette sur eux l'ombre de son chevet, mais une ombre la couvre à son tour, venue des temps, plus large sinon plus haute, l'ancêtre étant ici le cloître.

Nous avons soif de la vie, au sortir de ces émouvantes images de la mort.

Une carriole nous emporte dans la chaleur et la poussière des blés; les froides extrémités de la cité plongent presque sans transition au milieu des activités de la nature; la banlieue du bon Dieu met la pitié de son ciel bleu, de ses sillons germés, de ses vastes plaines où grisolle l'alouette sur la paroisse déserte où les heures sonnent le silence et l'oubli. Et une joie nous prend de rentrer dans la douceur de la terre revivante et de nous sentir mêlés à l'éternité radieuse de la genèse après cette autre sérénité sombre de la tombe dont nous avons descendu les degrés.

A perte de vue l'incendie des seigles flambe dans la lumière des horizons; le sol ondulant moutonne comme une mer aux vagues de flamme et d'or; un immense bourdonnement joyeux de l'air semble répercuter à l'infini les vibrations d'une cloche mystérieuse agitée dans les nuées; et toujours, derrière nous, au fond des espaces, Notre-Dame élève sa tour, comme un cierge prodigieux, par-dessus les noces de la nature et de l'homme. Toutes les routes rayonnent vers les yeux profonds que ses verrières et ses porches ouvrent aux quatre vents du ciel; elle est l'axe lumineux vers lequel convergent les actions de grâces des hameaux disséminés par la campagne féconde; les allées ombreuses, les sentiers bordés de céréales, les lits des eaux courantes sont comme les avenues qui mènent à son giron sacré.

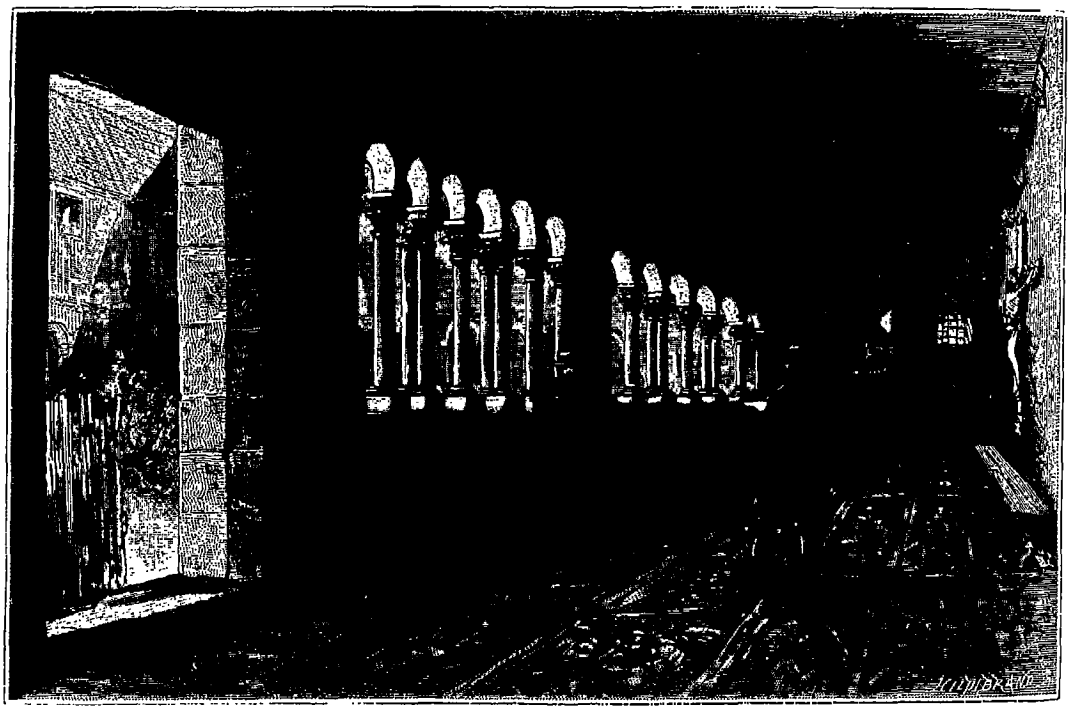
C'est l'heure où les troupeaux descendent la pente herbeuse des abreuvoirs : le soleil allonge une ombre plus tiède sous les arbres; assises sur les seuils, des femmes font aller leurs mains diligentes dans le tressage des pailles. Quelquefois, par les trous de la verdure, un rais solaire vient allumer entre leurs doigts les chaumes, qui ressemblent alors à des aiguilles d'or; et elles ont l'air de travailler de la clarté. Nous sommes, en effet, dans un pays d'industrie imprévue; la terre ici donne deux fois le pain, par le gruau qu'on pétrit et par le glui qu'on tresse; le seigle et le froment, dépouillés de l'épi, s'entrelacent ensuite comme les bouts d'une cadenette et finissent par s'assouplir aux formes cylindriques, oblongues ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le tressage de la paille à Sluze (voy. p. 238). — Dessin de Xavier Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coniques du chapeau de paille. De Sluze l'humble village renommé pour son église romane, à Glon, la petite capitale de cette Italie du nord, toute une population féminine s'emploie à cet art rustique, sorti de la nature crétacée du sol qui donne à la tige des céréales une finesse et un brillant incomparables. Même les enfants apportent leur part de collaboration à la grande tâche commune; nous voyons, au fond d'une petite chambre où travaille une famille entière, des fillettes de cinq ans activer leurs doigts grêles au maniement de la natte qui de moment en moment s'allonge derrière elles, sur le carreau; d'autres, plus grandes, s'appliquent à des ingéniosités déjà compliquées; la mère, de son côté, achève un travail commencé le matin, en surveillant du coin de l'œil sa couvée (voy. p. 235). D'abord on choisit les pailles les plus belles; toutes sont coupées de longueur égale, sans nœuds; puis une machine les divise en brins qu'on aplatit au cylindre; et chaque ouvrière en prend une bottelée qu'elle tient dans sa paume et dont elle accroît à mesure la tresse passée sous son bras. Aucune minute n'est perdue pour ces agiles tâcheronnes; elles voisinent de porte en porte, leurs mains remuées en un va-et-vient qui ne cesse pas, rythmique, égal, monotone, comme le geste d'un tricot dont les chaumes seraient les aiguilles, descendent s'approvisionner aux boutiques sans s'interrompre, et dans les champs font pâturer les vaches, toujours occupées, la longue traîne dentelée vibrant entre leurs sabots comme une couleuvre irritée. Partout la campagne en était pleine; leurs silhouettes se détachaient dans la splendeur des lointains; elles avaient l'air de tresser de blondes chevelures, les cheveux de la terre, soyeux et forts, couleur de l'été qui les mûrit.

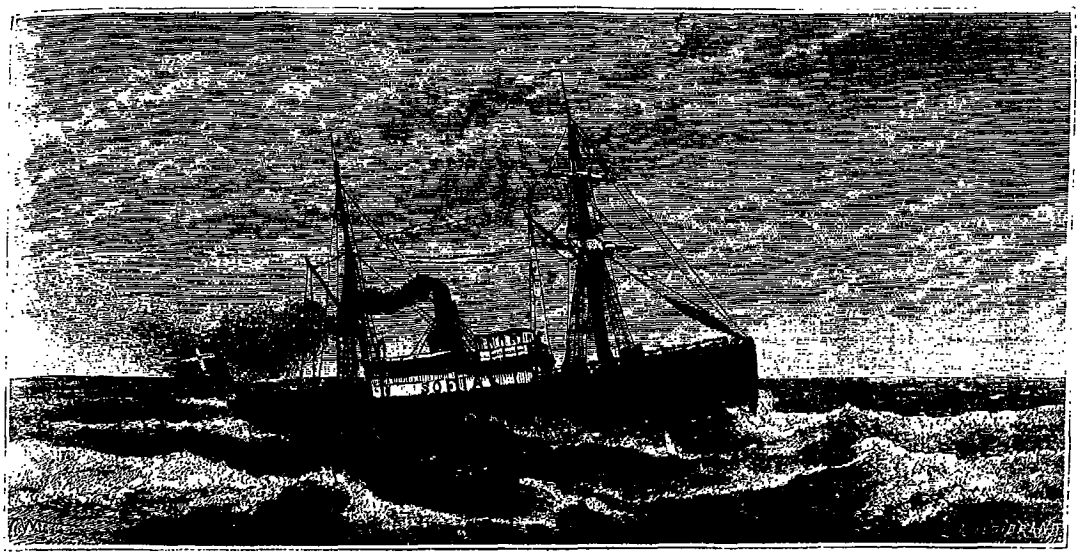


Le cloître de Tongres (voy. p. 238). — Dessin de A. Ileins, d'après nature.

Lentement le ciel s'apâlit sur ces idylles; une fumée rose monta des horizons; le soleil décrut derrière la paix du grand paysage. Et mélancoliquement je pensai qu'il ne se relèverait plus sur les pages de ce livre. Avec son disque rouge, déjà froidi de silence et d'ombre, s'enfonçait dans la nuit l'œuvre accomplie après tant d'aurores et de couchants. Je l'ai menée à travers la vie bonne et mauvaise : depuis bientôt cinq ans, j'y mets une tendresse religieuse pour la terre maternelle où dorment les miens, où moi-même j'irai dormir un jour. Et voici que je touche à son déclin. A travers l'inévitable tristesse qui accompagne la fin des labeurs humains, il me reste du moins une douceur, celle d'y avoir vécu, dans les siècles et le temps, chez les ancêtres et les vivants, de la vie même de la patrie, en communion constante avec sa grande âme indéfectible.

Camille LEMONNIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Sofia* (voy. p. 242). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise du volume publié par M. Nordenskiöld[1].

LA NOUVELLE EXPÉDITION DU PROFESSEUR A.-E. NORDENSKIÖLD AU GROENLAND,

PAR M. CHARLES RABOT.

1883. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'expédition entreprise par le professeur Nordenskiöld au Groenland en 1883 avait un but exclusivement scientifique. Dans ce voyage, le célèbre explorateur suédois ne se proposait point d'atteindre une haute latitude : il voulait simplement reconnaître l'intérieur encore mystérieux de la presqu'île Groenlandaise, et en même temps poursuivre l'étude de plusieurs questions techniques intéressant la géologie et la physique du Globe.

D'après l'opinion commune, le Groenland serait entièrement couvert de glaciers. Une immense nappe de glace d'un seul tenant s'étendrait sur toute la péninsule, des bords de l'Atlantique à ceux de la mer de Baffin. Bref, cette presqu'île présenterait aujourd'hui le même aspect que la Scandinavie à l'époque glaciaire. En 1870 M. Nordenskiöld et en 1878 le lieutenant de la marine danoise Jenssen, avaient réussi à avancer à une cinquantaine de kilomètres sur l'*Inlandsis*[2] du Groenland. Des points où ils avaient rebroussé chemin, ces explorateurs n'avaient pu distinguer la limite du glacier vers l'est. A perte de vue, cette mer de glace étendait sa nappe blanche, qui allait se confondre avec l'horizon. M. Nordenskiöld n'en croyait pas moins que l'*Inlandsis* n'avait qu'une étendue limitée. L'existence d'une carapace de glace couvrant toute la presqu'île Groenlandaise d'une mer à l'autre était, affirmait-il, en contradiction avec les lois de la physique du Globe. Vraisemblablement, écrivait-il dans le rapport qu'il adressa à l'Académie Royale des Sciences de Stockholm à la suite de son premier voyage, l'*Inlandsis* n'occupe qu'une bande de territoire le long de la côte, et au delà s'étend une région dépouillée de neige et de glace, peut-être même boisée dans le sud de la péninsule. Cette hypothèse, M. Nordenskiöld la basait sur les lois de la physique du Globe. Deux conditions, l'une orographique, l'autre physique, sont nécessaires à l'existence de glaciers dans un pays. En premier lieu, le sol doit former une série d'accidents à l'abri desquels puissent s'accumuler les neiges; il doit également former de longues pentes sur lesquelles coulent les courants de glace. En second lieu, le climat doit être humide, afin que les réservoirs d'où sortent les glaciers soient alimentés par d'abondantes chutes de neige. Pour que des glaciers s'étendissent sur tout le Groenland, en en couvrant les deux versants, le

1. Cette relation a été rédigée d'après le volume publié par M. Nordenskiöld sous le titre : *Den andra Dicksonska Expeditionen till Grönland*. Prochainement la librairie Hachette publiera la traduction complète de cet important ouvrage.

2. Nom sous lequel les géologues scandinaves désignent les coupoles glaciaires des régions polaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

principal relief de la presqu'île devrait donc se trouver vers son centre et s'abaisser par de longues pentes vers l'Océan et le détroit de Davis; en un mot, le pays devrait s'élever en dos d'âne. Or une pareille disposition orographique n'existe dans aucun pays. En Scandinavie, en Angleterre, en Australie, dans les deux Amérique, la principale arête montagneuse s'élève dans le voisinage de la côte; on a donc tout lieu de supposer qu'il en est de même au Groenland. Les rares observations topographiques faites dans ce pays l'indiquent du reste. D'autre part, les conditions climatologiques nécessaires à la formation des glaciers ne sont pas non plus réalisées dans l'intérieur du Groenland. Avant d'arriver au centre de la péninsule, les vents, s'ils soufflent de l'est, passent d'abord sur la banquise qui borde la côte orientale, puis par-dessus la crête montagneuse que nous savons exister dans cette région; viennent-ils de l'ouest ou du sud-ouest, ils franchissent le relief qui s'élève le long de la côte occidentale. Dans ces deux trajets, les courants atmosphériques aqueux perdent, en s'élevant, leur humidité, et acquièrent, en descendant la contre-pente des montagnes, une température plus élevée. Par suite, la précipitation atmosphérique dans l'intérieur du pays ne doit pas être suffisante pour y alimenter les névés des glaciers.

Dans le but de vérifier cette hypothèse, M. Nordenskiöld se proposait d'entreprendre une longue expédition dans l'intérieur du Groenland. Il projetait de traverser les glaciers et d'atteindre le « pays vert », le *Groenland*[1], qu'il supposait exister au centre de la presqu'île. Cette exploration devait en outre lui permettre de poursuivre plusieurs études, notamment celle de la flore microscopique des glaciers, connue sous le nom vulgaire de « neige rouge », et celle des poussières qui parsèment la surface des névés. En 1870 au Groenland, plus tard à Stockholm, au Spitzberg et à l'île de Taimur, M. Nordenskiöld avait recueilli sur la neige une poussière fine, contenant du fer natif, attirable à l'aimant, et qui, chauffée au chalumeau, donne les réactions du cobalt et du nickel. Cette composition l'a déterminé à attribuer à cette substance une origine cosmique, et ces trouvailles l'ont conduit à formuler une nouvelle théorie cosmogonique, qui ne manque pas d'originalité. Les échantillons recueillis permettent, dit-il, d'évaluer à 1 milligramme le poids de la poussière qui tombe annuellement sur chaque mètre carré, soit à 500 millions de kilogrammes le poids tombé sur la surface entière de la terre. A la longue, l'entassement de ces matières a dû modifier le relief et les dimensions du Globe. A l'origine, suppose M. Nordenskiöld, notre planète avait peut-être des dimensions très réduites, et peut-être doit-elle le volume qu'elle a aujourd'hui à l'entassement des matières tombées à sa surface. M. Nordenskiöld se proposait de profiter de son voyage au Groenland pour recueillir de nouvelles observations sur cette intéressante question.

1. Dans les idiomes scandinaves Groenland signifie « pays vert ».

Le plan du voyage comprenait en outre l'exploration de plusieurs autres points du Groenland. Pendant que M. Nordenskiöld s'avancerait sur l'*Inlandsis*, le géologue de l'expédition, le docteur Nathorst, devait étudier les importantes couches fossilifères des deux rives du Waigatt, et, sous sa direction, le navire de l'expédition essayerait d'atteindre le gisement de blocs de fer natif, signalés, aux environs du cap York, par Ross et Sabine. Enfin, au retour de son exploration des glaciers, M. Nordenskiöld se proposait de tenter de débarquer sur la portion de la côte orientale du Groenland située au-dessous du cercle polaire. Jusqu'ici les glaces avaient barré l'accès de cette côte à toutes les expéditions engagées dans cette direction. Le chef de l'expédition pensait retrouver sur cette côte les vestiges de l'ancienne colonie scandinave de l'*Österbygd*. Au neuvième siècle, comme on le sait, Éric le Rouge fonda au Groenland des colonies scandinaves. Pendant plusieurs siècles, ces établissements furent très florissants; on n'y comptait pas moins de trois cents habitations. Deux cents, réparties entre douze paroisses, constituaient l'*Österbygd*; les autres, divisées entre trois ou quatre circonscriptions, formaient le *Vesterbygd*. Plus tard les communications entre l'Islande et le Groenland furent complètement interrompues, et ce ne fut que cinq siècles plus tard que le Groenland fut de nouveau découvert. Pendant cette longue période, la population scandinave, réduite à ses seules forces, succomba sous les attaques des Eskimos, d'après certains auteurs; d'après d'autres — et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable — elle se fondit avec les indigènes. Aujourd'hui on retrouve, sur les bords des fjords, les ruines des habitations des anciens colons scandinaves; les archéologues les ont minutieusement décrites et étudiées, mais ces savants ne sont point d'accord sur la position respective du *Vesterbygd* et de l'*Österbygd*. La plupart placent l'*Österbygd* à l'ouest du cap Farewell, et le *Vesterbygd* plus au nord, au delà du 61e degré de latitude nord. M. Nordenskiöld ne partage pas cette opinion; selon lui, l'emplacement de l'*Österbygd* devait être cherché sur la côte orientale du Groenland, et, en explorant cette région, il espérait trouver des ruines dont l'existence confirmerait cette théorie.

La libéralité inépuisable de M. Oscar Dickson, de Gothembourg, permit à M. Nordenskiöld de réaliser ses projets; c'est entièrement aux frais de ce Mécène suédois qu'a été exécutée cette importante exploration. De son côté, S. M. le Roi de Suède, qui s'occupe avec le plus grand intérêt des progrès de la géographie dans les régions polaires, voulut bien mettre à la disposition de l'expédition le paquebot-poste *la Sofia*.

L'expédition, placée sous le commandement du professeur Nordenskiöld, comprenait, outre son chef, vingt-quatre personnes : le docteur Nathorst, géologue; le docteur Berlin, médecin et botaniste; le *candidat*[1]

1. Grade universitaire qui correspond à celui de licencié.

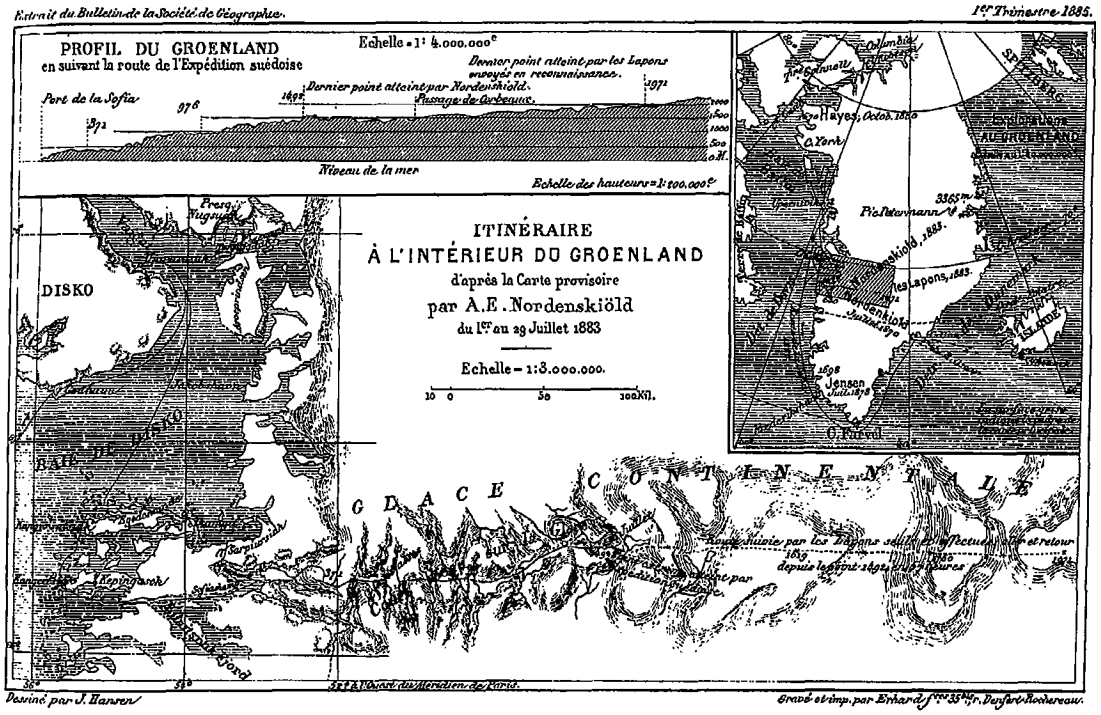
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Forsstrand, zoologiste; M. Kolthoff, préparateur de zoologie; l'adjudant Kjellström, chargé des levers topographiques; deux officiers de mer, le capitaine Nilsson, commandant la *Sofia*, et un lieutenant; deux mécaniciens, deux chauffeurs, un soutier, un pilote des glaces, deux *fångstmän*[1], trois matelots, un cuisinier, un maître d'hôtel et deux Lapons.

I

Départ de Gothembourg. — Thurso. — Les Ferö. — L'Islande. — Reykjavik. — La côte orientale du Groenland bloquée par les glaces. — Le cap Farewell. — Julianehaab. — Le Kangerdluarsukfjord. — Ivigtut. — Godhavn. — L'Aulaitsivikfjord.

Le 23 mai les préparatifs de l'expédition étaient complètement terminés. La *Sofia* avait embarqué à Gothembourg quatorze mois de vivres, les équipements nécessaires pour un hivernage, et une provision de charbon suffisante pour fournir une marche de 2500 milles marins. Gêné qu'il était par la foule qui se pressait à bord pour visiter le navire, l'équipage n'avait pu arrimer convenablement toute la cargaison. Afin d'échapper à ces importuns, M. Nordenskiöld fit lever l'ancre à sept heures du soir, pour aller mouiller à Marstrand. Marstrand est la principale station balnéaire de la côte occidentale, c'est le Trouville de la Suède. Cette localité rappelle aux Danois et aux Norvégiens les exploits du grand amiral Tordenskiöld, aux marins de toutes nations le souvenir de nombreux naufrages survenus sur le récif voisin du Pater-Noster.



Après une journée de travail, tout fut mis en ordre à bord, et, le 25 mai, à neuf heures du matin, la *Sofia* reprit la mer, se dirigeant sur Thurso, petit port de la côte septentrionale d'Écosse. Le 27 au soir, l'expédition arriva à destination, ayant parcouru en soixante heures les 525 milles qui séparent Thurso de Marstrand. Les habitants reçurent avec cordialité les explorateurs; ils leur rappelèrent qu'eux aussi étaient de race scandinave, les descendants des Vikings, ces hardis pirates qui conquirent sur les Celtes les côtes de cette partie de l'Écosse.

La *Sofia* mouilla trois jours à Thurso; le 30 mai, à deux heures et demie de l'après-midi, elle leva l'ancre, continuant sa route vers l'Islande. Le 31, dans la matinée, les Ferö étaient en vue; dans l'après-midi, le navire traversa le détroit entre la Grande et la Petite-Dimon.

La Grande-Dimon a un aspect formidable. C'est une haute plate-forme, présentant de tous côtés des parois presque verticales; on dirait un château fort surgissant à pic au milieu de la mer. Sur toutes les assises de la falaise, des milliers et même des millions d'oiseaux ont établi leurs places de ponte, se pressant les uns contre les autres en longues rangées blanches. Chaque cavité, chaque protubérance de la montagne est occupée par des colonies innombrables d'oiseaux. La Grande-Dimon serait la *montagne à oiseaux* qui compterait la population ailée la plus dense. Sur aucun point, soit de la zone tempérée, soit de la zone torride, on n'ob-

1. Pluriel de *fångstman* (prononcez fongstman), mot à mot « homme de prise », marin allant à la pêche des cétacés dans l'océan Glacial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serve une telle agglomération d'animaux à sang chaud. Les régions polaires présentent seules le spectacle de pareilles colonies animales. Les espèces que l'on observe en plus grand nombre sur la Grande-Dimon sont les guillemots (*Alca torda*), les mouettes tridactyles (*Larus tridactylus*), les pétrels arctiques (*Procellaria glacialis*), les macareux (*Mormon arcticus*), ces derniers oiseaux établis dans des terriers qu'ils creusent sur le sommet de la montagne. Une *montagne à oiseaux* comme la Grande Dimon, est pour les habitants une importante source de profits. Au printemps ils font une ample moisson d'œufs; plus tard ils massacrent des milliers d'oiseaux; la chair sert à la nourriture, et les peaux sont un des articles de commerce de l'île. Le fermier établi sur cette île a à son service dix hommes et vingt filles occupés exclusivement à la capture des œufs et des oiseaux et à la préparation des peaux. Sur une montagne aussi escarpée que la Grande-Dimon, le métier de dénicheur exige une sûreté de pied toute particulière et un sang-froid admirable. Pour atteindre les oiseaux, il faut s'aventurer, à une centaine de mètres au-dessus de la mer, sur d'étroites corniches de rochers, et escalader des parois verticales sans autre point d'appui qu'une imperceptible saillie de la pierre. En certains endroits, l'escarpement défie toute escalade, et le ravisseur doit se faire descendre à l'aide d'une corde maintenue au sommet de la falaise. Les accidents ne sont que trop fréquents, mais les indigènes n'en continuent pas moins leur périlleux métier.

Au nord des Ferö, la *Sofia* fut assaillie par une violente tempête. La mer était très grosse, et, pour ne pas fatiguer le navire, le capitaine dut donner l'ordre de ne marcher qu'à mi-vapeur. Les Lapons furent particulièrement éprouvés par le mal de mer. Ils croyaient leur dernière heure venue, ils se sentaient mourir, disaient-ils. Ces nomades n'ont du reste guère l'habitude de la mer. Depuis l'époque où leurs ancêtres ont navigué dans l'arche de Noé, aucun d'eux n'avait entrepris pareil voyage au long cours en plein Océan. Le 2 juin, l'Islande était en vue, et à midi la *Sofia* entrait dans le Rödefjord. Deux heures plus tard, elle mouillait dans l'Eskifjord devant un groupe de cabanes en bois. Ce hameau est une des stations les plus importantes de la côte orientale de l'Islande. La Suède et la Norvège y sont même représentées par un agent consulaire. Le comte Strömfelt et M. Flink, qui avaient pris passage à bord de la *Sofia*, débarquèrent à l'Eskifjord, pour entreprendre de ce point l'exploration qu'ils avaient projetée dans l'intérieur de l'Islande. De son côté, M. Nordenskiöld profita de cette relâche pour aller visiter dans le voisinage un gisement de spath calcaire. Deux jours après, l'expédition repartit pour Reykjavik en longeant la côte méridionale de l'Islande. Pendant cette traversée, un ciel très clair permit d'admirer dans tous leurs détails les formidables plateaux qui forment cette partie de la côte. Çà et là de larges plaques de neige et de puissants glaciers couvraient les montagnes; on aurait dit des bandes de satin blanc étendues sur la roche noire. Comme cela arrive souvent dans les mers arctiques, le temps changea subitement, et bientôt tous les contours de la côte furent noyés dans un épais brouillard. Par mesure de prudence, le capitaine fit ralentir la marche du navire et n'avança plus que la sonde en main. Retardée par ces brumes, la *Sofia* n'arriva que le 6, à midi, à Reykjavik.

Le lendemain le mauvais temps empêcha les savants de l'expédition d'aller visiter, dans le Börgerfjord, un important gisement de plantes fossiles. C'est en Islande qu'on a trouvé, pour la première fois, des plantes fossiles dont l'examen a prouvé qu'à une époque géologique relativement rapprochée de nous le climat de ces régions arctiques était comparable à celui de l'Italie.

Comme toutes les villes du Nord, Reykjavik n'est guère pittoresque. Elle a de larges rues bordées de cabanes, qui ne sont pas précisément construites suivant les règles de l'art architectonique. L'Althing, — la Chambre des représentants islandais, — lourde construction en pierre sans aucun goût, et une petite chapelle décorée ambitieusement du nom de cathédrale, sont les seuls monuments de la ville. La principale curiosité est un petit musée d'antiquités islandaises. Dans cette collection, l'âge de la pierre et l'âge du bronze ne sont point représentés : l'Islande, à cette époque, étant encore inhabitée. M. E. Robert, un des savants attachés à l'expédition de la *Recherche*, dit pourtant avoir trouvé en Islande des objets en agate et en calcédoine; malheureusement il n'en a publié ni une description, ni un dessin. Le musée de Reykjavik ne renferme qu'un petit nombre de ces beaux bijoux en or et en argent de l'âge du fer si communs en Scandinavie; vraisemblablement alors, comme encore aujourd'hui, l'Islande était très pauvre.

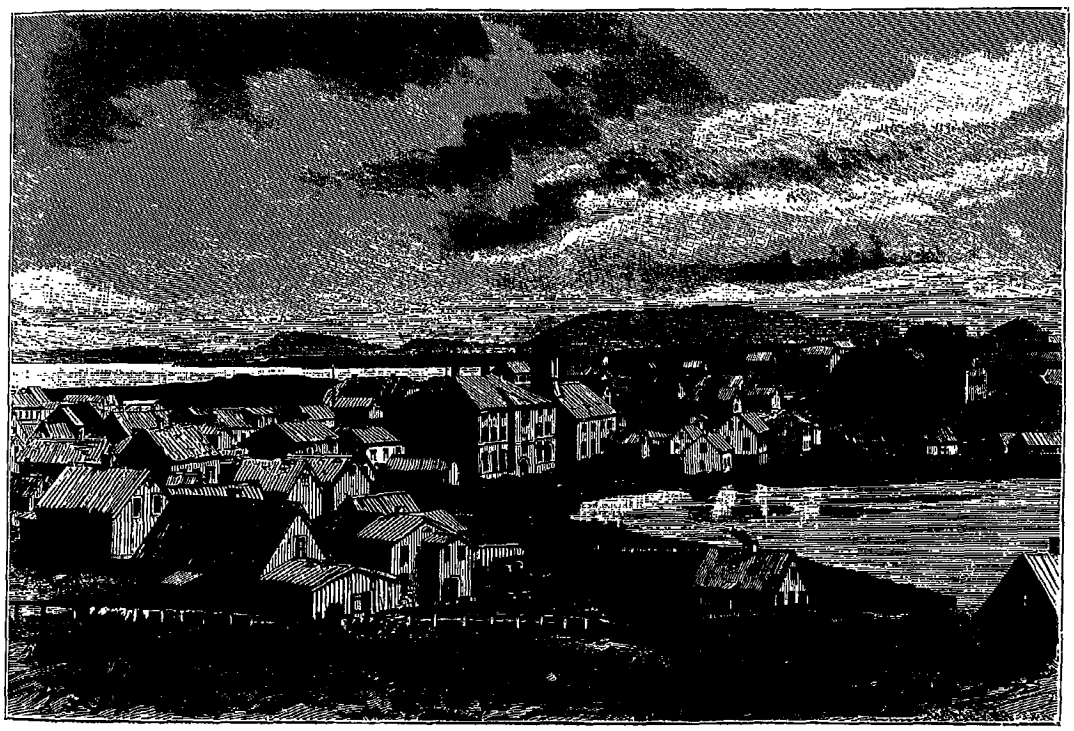
Le 10 juin, dans la soirée, la *Sofia* quitta Reykjavik, faisant route au N. 81° O., vers la côte orientale du Groenland. Le 12, à cinq heures du matin, la terre était en vue. La côte ne paraissait pas très éloignée. La vigie montée dans le nid-de-pie[1], après avoir exploré l'horizon à la lunette, déclara que la mer était libre jusqu'au rivage. Un instant, M. Nordenskiöld eut l'espoir de pouvoir aborder sur cette côte que tant d'expéditions avaient en vain essayé d'atteindre. Après quelques heures de marche, la côte paraissait toujours aussi éloignée. « Quel pays de sorciers! s'écria un Lapon : à mesure que nous avançons, il recule. » Ce Lapon exprimait, sous une forme différente, la même idée qu'un navigateur du dix-septième siècle, Mogen Heinessen. Heinessen, ne pouvant atteindre la côte qu'il apercevait, prétendait que dans ces parages un aimant placé au fond de la mer empêchait les navires d'avancer. Ce hardi navigateur fut victime, tout comme l'expédition suédoise, d'une illusion d'optique facile à

1. Tonne vide placée au sommet du mât, d'où la vigie observe les mouvements de la glace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

expliquer. Par suite d'un effet de mirage, les sommets des montagnes furent visibles avant d'être dans le plan d'horizon du navire, et l'on dut naviguer pendant un certain temps avant d'en distinguer la base. Alors seulement la vigie constata l'existence d'une banquise impénétrable tout le long de la terre. Désireux de reconnaître la côte, M. Nordenskiöld fit mettre le cap au sud, mais dans cette direction la route ne tarda pas à être barrée. Le long de l'*Iskant*[1] la glace était très divisée; plus en avant dans le *champ* s'étendaient de larges glaçons. Malgré la présence de ce *pack*, la houle était très forte, et cela même au milieu de la glace. Cette agitation de la mer n'empêchait pas une mince pellicule de glace de se former entre les glaçons. Ce phénomène était produit par la condensation de la vapeur d'eau en suspension dans l'air sur la couche superficielle d'eau de mer, dont la température était inférieure à 0°.

Dans ces parages, la sonde indiquait une profondeur de 300 mètres; le fond de la mer était couvert de blocs erratiques qui, après avoir été charriés jusqu'à la côte par les glaciers, sont transportés ensuite par les *drifis*[1] et les *isberg*. Dans les couches profondes, la mer avait une température de + 3°; à la surface et dans le voisinage de la côte, l'eau était plus froide. Au large de l'*Iskant*, plusieurs baleines furent signalées; au milieu du *pack* l'expédition n'en aperçut aucune. Sur cette côte la faune ailée était beaucoup plus pauvre



Reykjavik (voy. p. 246). — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

qu'au Spitzberg. Seuls quelques mouettes, quelques pétrels arctiques et guillemots nageaient au milieu des *drifis*. Dans ces parages la *Sofia* rencontra deux baleiniers. Le capitaine de l'un d'eux vint même à bord causer quelques instants. Il en était à sa seconde campagne de l'année, mais cette nouvelle croisière ne paraissait pas devoir être aussi lucrative que la première. Il n'avait encore capturé aucun cétacé, et n'avait pris qu'un petit nombre de phoques. De sa première campagne il avait rapporté trente-cinq mille de ces mammifères.

La banquise qui bloquait la côte paraissant infranchissable, la *Sofia* longea le *pack* dans la direction du sud-sud-ouest. La navigation dans ces parages fut tout d'abord favorisée par un temps magnifique mais froid. Chaque nuit, la température s'abaissait au-dessous du point de congélation, et une mince couche de glace se formait entre les glaçons. Dans la nuit du 14 juin, l'expédition fit une nouvelle tentative pour s'approcher de terre. La mer était absolument libre dans le voisinage du navire, et la côte apparaissait si distinctement dans les moindres détails, qu'elle semblait très rapprochée. L'expérience des jours précédents aurait dû pourtant instruire les explorateurs. Comme l'avant-veille, la vigie ne signala tout d'abord aucune glace; finalement, elle aperçut tout le long de la terre une

1. Lisière d'un champ de glace.

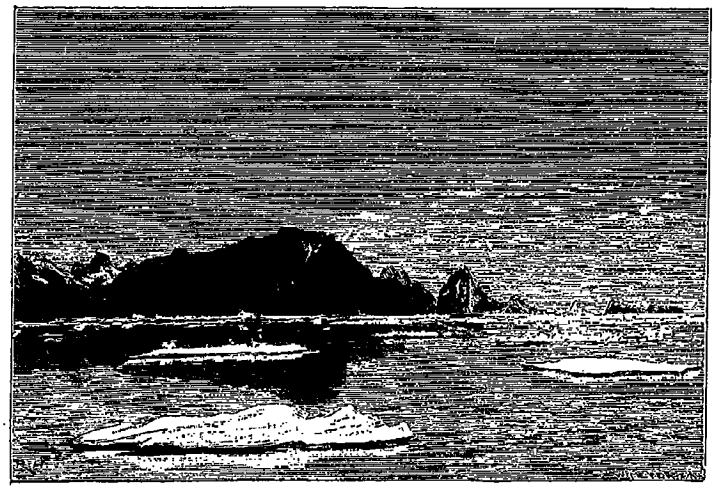
1. Glaces flottantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

banquise impénétrable. Le navire reprit alors sa course primitive, se dirigeant vers le cap Farewell.

Aux approches du cap Farewell, le temps changea. Une tempête éclata, soulevant de hautes vagues qui imprimaient au petit navire de l'expédition suédoise les plus rudes secousses. Pendant quelques heures il dut même mettre à la cape. Dans la soirée du 15, le vent ayant molli, la *Sofia* put reprendre sa route et doubler sans accident le promontoire le plus méridional du Groenland, ce cap tant redouté des navigateurs. L'expédition fut du reste favorisée par le temps chaque fois qu'elle doubla le cap Farewell. Au retour, la mer était si calme devant ce promontoire, qu'on put en prendre une photographie du pont du navire.

De l'extrémité méridionale du Groenland, l'expédition se dirigea vers Julianehaab, une des colonies danoises de la côte occidentale. Sur la côte orientale, les *isberg* étaient rares; au delà du cap Farewell, au contraire, la mer était couverte de ces magnifiques montagnes de glace entre lesquelles dérivaient des *drifis*. Ces glaces et les brouillards obligèrent la *Sofia* à ralentir sa marche, et le 17 seulement elle mouilla devant Julianehaab. Sur cette côte, comme à l'est du cap Farewell, la faune n'était représentée que par un petit nombre d'individus. Au milieu des glaces on ne voyait s'ébattre que quelques phoques et quelques palmipèdes; jadis ces animaux habitaient ces parages en bandes nombreuses. Les indigènes leur ont fait une chasse sans merci, et aujourd'hui tout le gibier a été exterminé, ou du moins est fort rare. En approchant de Julianehaab, l'expédition rencontra une dizaine d'Eskimos montés dans leurs *kayaks*[1]. Ils escortèrent immédiatement le navire, en se livrant à une véritable fantasia aquatique. Ils lançaient leurs harpons, leurs flèches, criaient, gesticulaient, puis, pour faire montre de leur courage, ils allaient frôler la base d'*isberg* branlants, ou bien s'engageaient à travers l'arcade creusée par la fonte dans quelque glaçon. Pour récompenser les indigènes de leurs prouesses, les Suédois leur donnèrent des cigares et des oranges; les cigares, ils les allumèrent immédiatement, mais ils conservèrent précieusement les oranges pour les manger en famille.



Cap Farewell. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Presque tous les ans, pendant la première partie de l'été, un épais banc de glace, prolongement de la banquise de la côte orientale, s'étend, à une certaine distance au large, le long de la côte sud-ouest du Groenland. Pour atteindre les ports de cette partie du littoral, les navires venant d'Europe doivent remonter au nord afin de doubler ces glaces, et pénétrer ensuite dans le chenal libre qui s'étend entre la terre et la banquise. Afin d'éviter une perte de temps préjudiciable au succès de l'expédition, M. Nordenskiöld résolut d'essayer de forcer la banquise. L'entreprise réussit parfaitement; le navire sortit sans aucune avarie de cette lutte, et, le 17 juin, dans la matinée, la *Sofia* mouilla dans le port de Julianehaab.

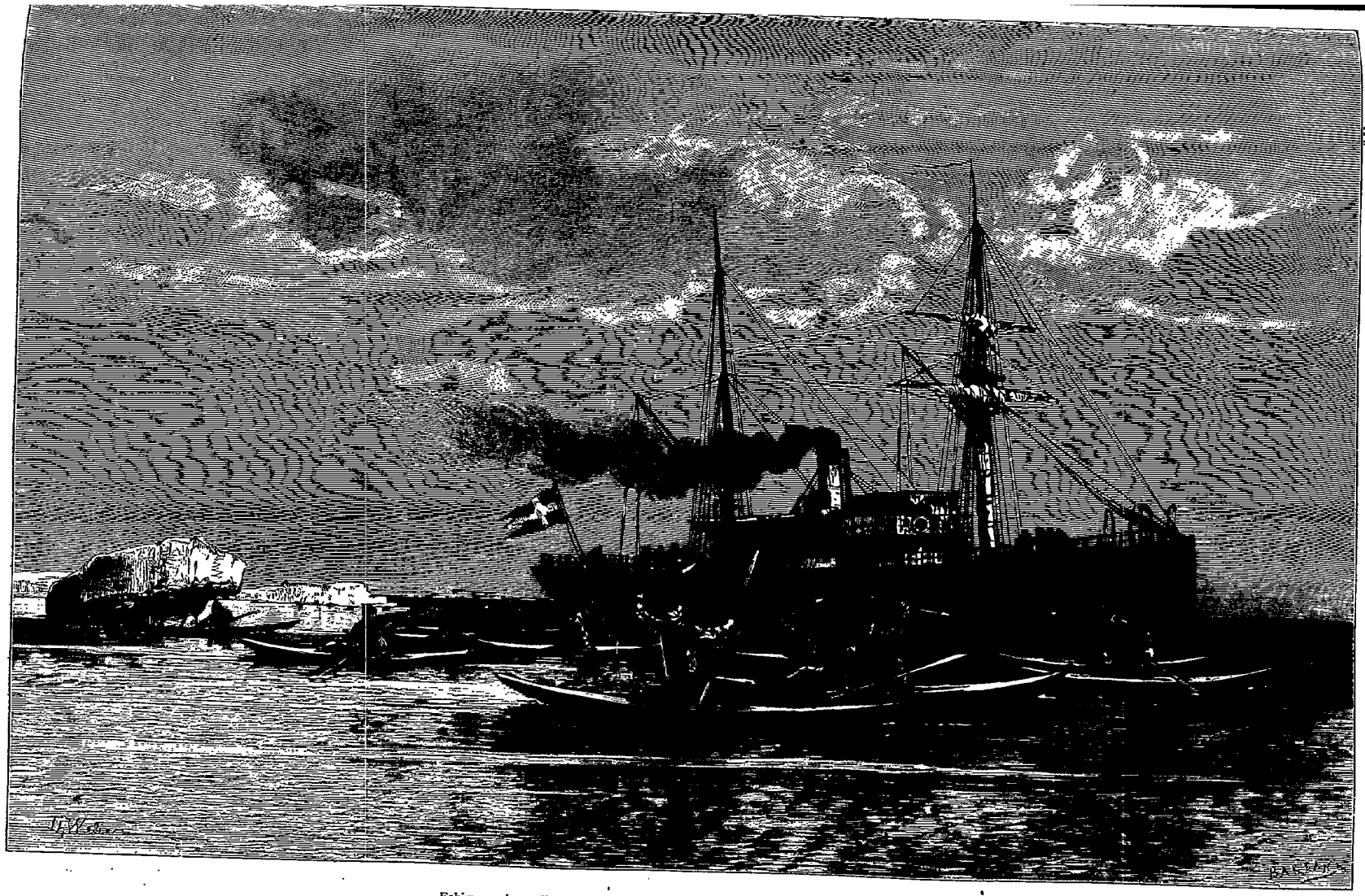
De Julianehaab, quelques savants de l'expédition allèrent visiter un fjord voisin. Comme plusieurs autres, ce fjord porte le nom de Kangerdluarsuk, dénomination qui, en langue du pays, signifie le bras du fjord le plus avancé dans l'intérieur des terres. Cette localité est un des gisements de minéraux les plus intéressants du monde entier.

On y trouve l'eudyalite, un silicate rouge cerise qui cristallise en magnifiques cristaux rhomboédriques, l'arfvedsonite, la sodalithe, la steenstrupine, et nombre d'autres échantillons non moins rares : bref, c'est une terre classique pour les minéralogistes.

La navigation sur ce fjord n'était pas sans présenter de graves dangers. Le chenal était encombré de magnifiques *isberg*; à chaque instant, d'énormes blocs s'en détachaient avec un fracas de tonnerre, soulevant de hautes vagues, qui brusquement venaient s'abattre sur la chaloupe. Il était donc prudent de se tenir à distance de ces majestueuses montagnes flottantes, ouvragées comme de fines pièces d'orfèvrerie. L'une s'élevait droite et élancée, projetant de délicats clochetons, de fines aiguilles artistement ouvragées, et s'évidant en ogives; on eût dit quelque cathédrale gothique sculptée par les plus habiles ouvriers; l'autre figurait assez bien par sa masse lourde et imposante une formidable forteresse avec sa ceinture de tourelles. La lumière, en se jouant sur ces glaces, les revêtait des teintes les plus délicates; l'intérieur des voûtes était d'un bleu

1. Longue pirogue en peau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



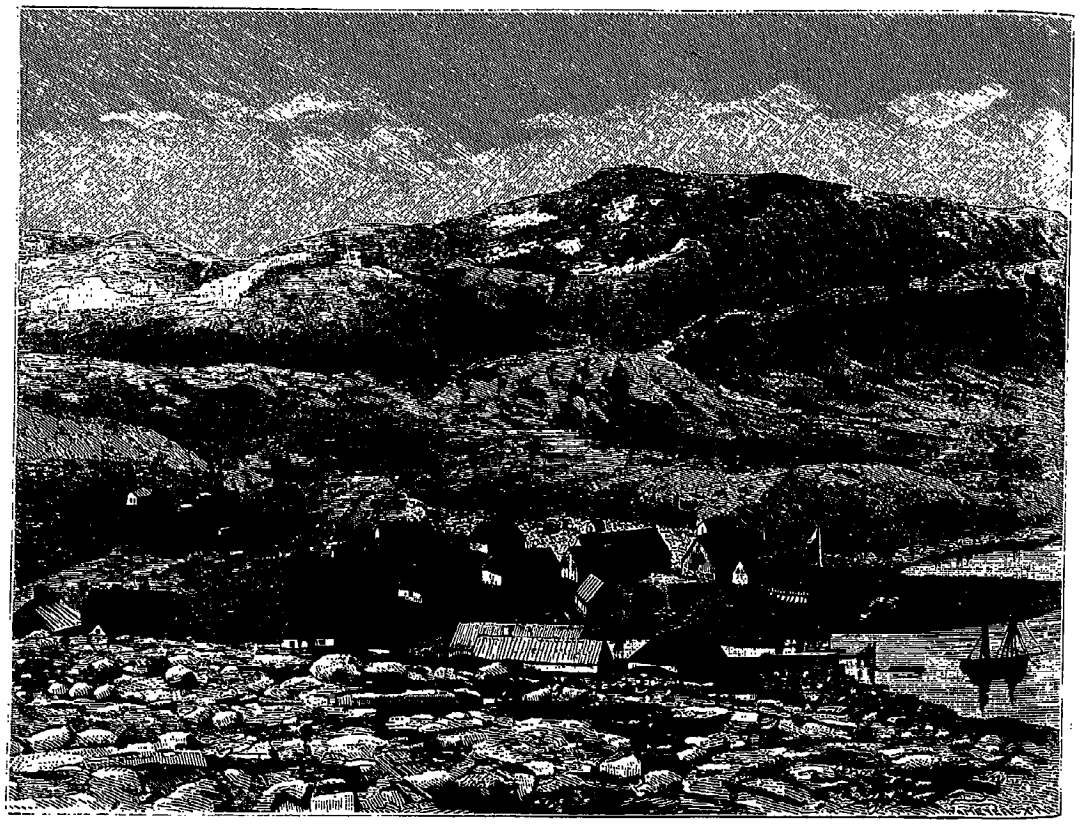
Eskimos saluant l'arrivée de la *Sofia* (voy. p. 248). — Composition de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

céruléen, et tous les motifs de décoration, d'un blanc immaculé, semblaient taillés dans le marbre le plus pur.

Sur les bords du Kangerdluarsuk, un certain nombre d'indigènes s'étaient établis pour pêcher et chasser pendant l'été. Cette petite colonie ne s'attendait guère à l'arrivée d'étrangers, et, lorsque les Suédois débarquèrent, hommes, femmes, enfants, avaient des vêtements d'une propreté douteuse. Les élégantes voulurent alors se réhabiliter dans l'esprit des visiteurs. Vite elles revêtirent leurs plus beaux atours et allèrent se montrer au campement des Suédois. Elles poussèrent même plus loin la galanterie ; l'une d'elles ne dédaigna pas de faire un doigt de cour aux Lapons de l'expédition. Les Eskimos regardaient du reste ces Lapons comme des congénères.

Dans la soirée, la pluie commença à tomber ; mais, à quelque chose malheur est bon. Ce mauvais temps délivra les explorateurs des souffrances des moustiques. Ces diptères sont la plaie du Groenland comme de beaucoup d'autres terres circumpolaires. Ils assaillent le voyageur en masses si serrées qu'il lui est impossible de faire aucune observation. Pour échapper à leurs atteintes, il doit s'envelopper la tête d'une épaisse



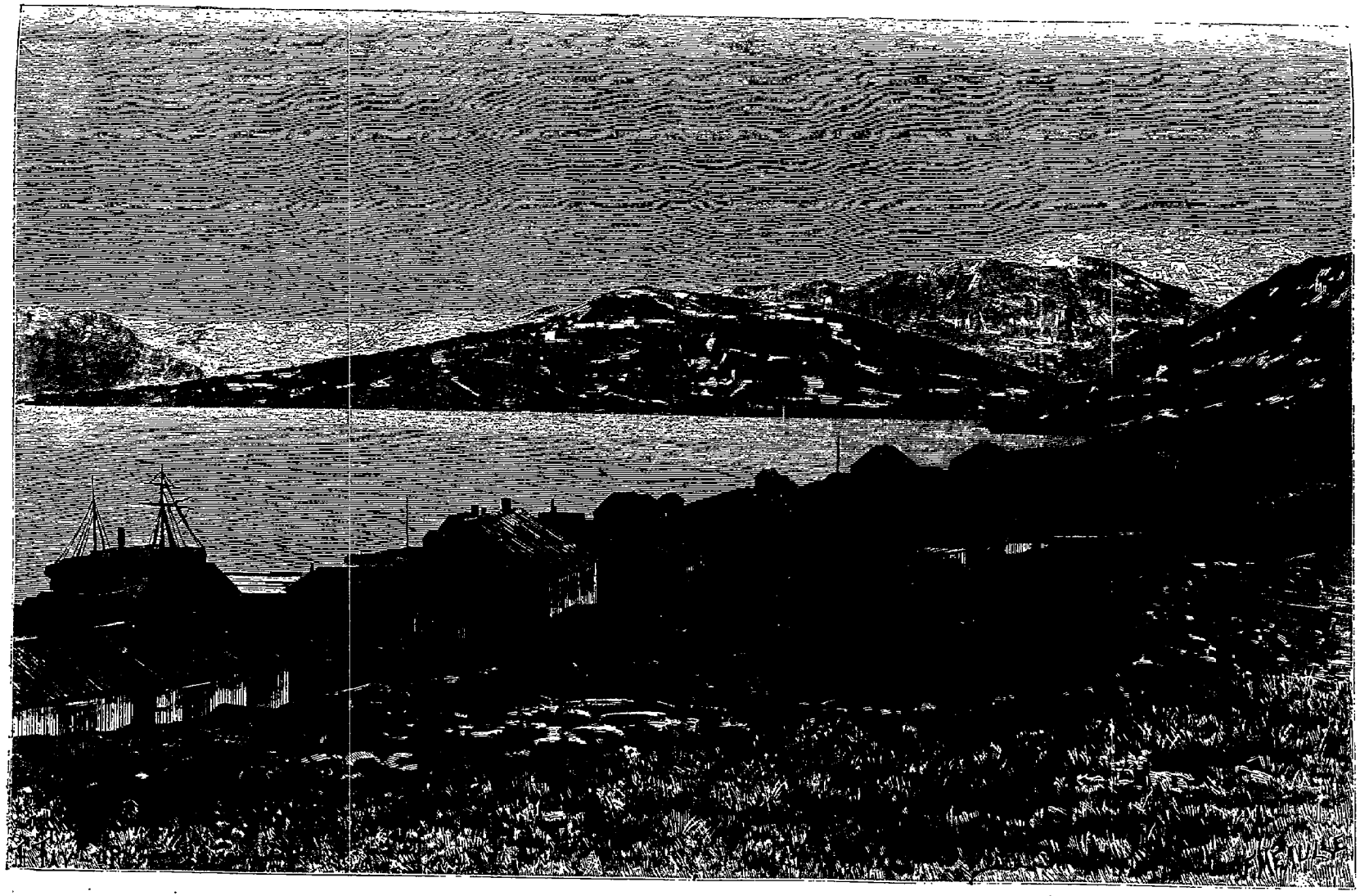
Julianchaab. Gravure empruntée à l'édition suédoise.

moustiquaire, ou bien s'entourer de nuages de fumée ; encore ne réussit-il pas toujours à s'en mettre à l'abri. Leurs piqûres déterminent non seulement des boutons douloureux, mais encore des suppurations. Après avoir subi une première inoculation, la peau paraît devenir moins sensible aux piqûres de ces insectes, pour un été du moins.

Le 20 juin, les savants retournèrent à Julianehaab, rapportant de leur excursion une magnifique collection de minéraux. Des Eskimos montés dans leurs kayaks suivirent leur embarcation, se livrant, comme d'habitude, aux joutes les plus variées. Pour les mettre de belle humeur, M. Nordenskiöld leur fit donner quelques petits verres ; il remit même une demi-bouteille d'eau-de-vie à l'un des indigènes, en lui faisant signe de partager avec ses camarades. Notre homme n'eut garde de suivre cette recommandation. Il rama à l'écart, et d'un trait avala toute la bouteille. A terre il eût été incapable de se tenir debout ; à bord de son *kayak*, où le moindre faux mouvement l'aurait fait chavirer, il n'en rama pas moins avec la même assurance qu'auparavant.

Le 21 le gouverneur de Julianehaab offrit aux membres de l'expédition un très beau dîner, pendant lequel l'animation des convives ne se ressentit en aucune façon du voisinage des glaciers. Dans l'après-midi, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ivigtut (voy p. 250). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sofia fit route vers Ivigtut, établissement minier situé à 100 milles plus au nord, où elle devait se ravitailler en combustible. Pendant la nuit, le spectacle de la mer couverte d'*isberg* plus magnifiques les uns que les autres, fut d'une incomparable beauté. L'Océan était à peine ridé, le temps clair, et le ciel éblouissant de ces merveilleuses colorations qui font la splendeur et l'originalité des paysages arctiques. Vers l'est, l'*Inlandsis* était visible, figurant dans le lointain un mur bleuâtre qui se confondait avec le ciel. Si les *isberg* n'avaient pas rappelé les voyageurs à la réalité, ils auraient pu se croire, non pas au Groenland, mais en Norvège, tant les côtes de ces deux pays présentent de frappantes analogies. Ici comme sur la côte occidentale de la péninsule Scandinave, un archipel très serré s'étend entre la terre et l'Océan. La ressemblance entre les deux pays ne se borne pas à ce simple trait. Au Groenland comme en Norvège, la côte est formée de hauts et arides escarpements de gneiss, polis par le passage des glaces, découpés par d'étroites vallées et des fjords aux ramifications entre-croisées. Seulement, ici, aucune trace de verdure n'apparaît au milieu des pierres, comme sur les côtes de Norvège où, en certains endroits, la rive est couverte de taillis d'arbres.

Ivigtut est la seule exploitation minière du Groenland. Les premiers explorateurs de ce pays avaient pensé y découvrir de riches gisements de métaux précieux. Toutes ces espérances furent trompées. On n'y

Femmes eskimos du Kangerdluarsuk (voy. p. 248). — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

trouva ni or, ni argent, ni cuivre; on en rapporta seulement du graphite, encore était-il trop dur pour pouvoir être utilisé. Le seul minéral qui fasse l'objet d'une exploitation est la cryolithe. La cryolithe est un fluorure double d'aluminium et de sodium, transparent comme la glace, ainsi que l'indique l'étymologie de son nom (*cryolithe*, « pierre de glace »). Son principal emploi industriel était la préparation de l'aluminium. Le prix élevé de fabrication ayant fait abandonner l'emploi de ce métal, aujourd'hui on extrait simplement la cryolithe pour la soude qu'elle contient. Une compagnie, fondée à Copenhague, exploite aujourd'hui ce gisement. Les résultats de cette exploitation sont très satisfaisants, et, chaque année, elle expédie plusieurs navires chargés de cryolithe.

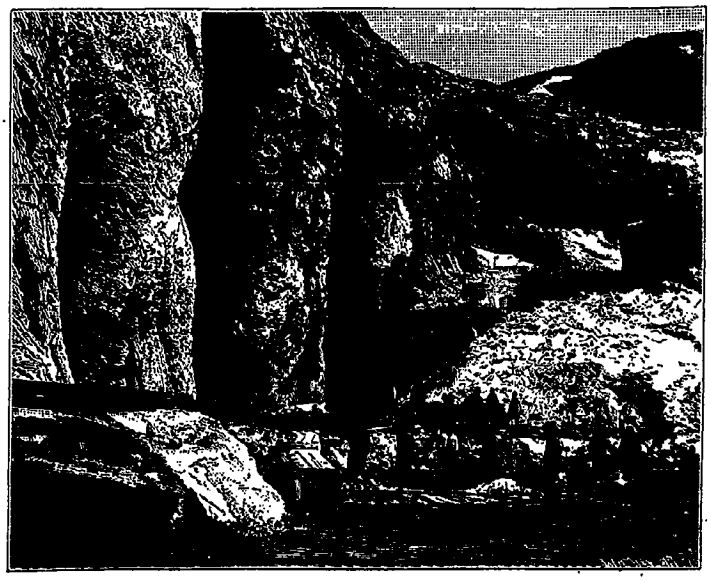
Désireux de commencer le plus tôt possible son exploration dans l'intérieur du Groenland, M. Nordenskiöld ne s'arrêta à Ivigtut que le temps nécessaire pour embarquer le charbon et les approvisionnements destinés à l'expédition.

Le 23 juin au matin, il donna l'ordre de départ pour Egesdeminde. Aux approches de ce port, les brouillards masquant la vue, l'expédition alla relâcher à Godhavn.

Godhavn est la capitale du Groenland Septentrional, la résidence de l'inspecteur, la haute autorité de toute la région. Comme les autres stations de la côte, cette capitale est un hameau de baraques en bois et de huttes en terre, disséminées sur le bord de la mer au milieu de rochers arides. Les environs de Godhavn

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont très pittoresques. Du sommet des montagnes voisines, la pleine mer apparaît, hérissée d'*isberg*, et vers le nord on voit les noires murailles de l'île Disco, découpées par mille accidents bizarres, et couronnées à leur sommet d'un liséré de neige. Pendant le court été de la zone arctique, des centaines de torrents se précipitent du haut de ces escarpements, marbrant de leur blanche écume la noirceur des montagnes. Les uns se précipitent en cascades, les autres ont creusé dans la masse rocheuse une profonde entaille qui semble une fracture de la roche. Dans ces étroits vallons végète, abritée des vents froids, une pauvre petite flore, qui, au milieu de l'été, s'épanouit en jolies fleurs perdues dans un désert de pierres.



Mines de cryolithe à Ivigtut. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Après une relâche de deux jours à Godhavn, la *Sofia* reprit la mer, et fit route au nord, en longeant la côte méridionale de l'île Disco jusqu'à l'entrée du Waigat. Les Hollandais ont donné à ce passage le nom de Waigatt (le trou du vent), en souvenir des fréquentes tempêtes qu'ils y avaient éprouvées. En 1883, comme lors de son expédition de 1870, M. Nordenskiöld fut favorisé dans ces parages par un temps magnifique ; mais, chaque fois qu'il traversa ce détroit, il le trouva encombré de nombreux *isberg*, provenant du *velage* des immenses glaciers des fjords voisins de Jacobshavn et de Torsukatak. Par suite, à son avis, il serait plus exact d'appeler ce passage le *Sund* des *Isberg*, que le *Trou du vent*.

Egesdeminde. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Les navires qui entretiennent des relations entre les diverses colonies évitent généralement ce détroit rempli de glaces ; une expédition scientifique a au contraire de nombreux motifs pour le visiter. D'abord, la faune marine y est très riche ; en second lieu, les hautes falaises de la côte offrent aux géologues un vaste champ d'exploration de la plus grande importance.

En traversant ce détroit, l'expédition fut témoin de fort curieux effets de mirage. Par un effet de réfraction, les îles situées au-dessous de l'horizon devenaient visibles sous la forme de deux terres superposées. Un même *isberg* réfléchissait sur le ciel deux ou trois images, et le mirage donnait au moindre bloc de glace des dimensions gigantesques. A chaque minute, les formes de ces montagnes de glace changeaient ; tantôt leurs sommets s'élevaient, tantôt ils s'abaissaient. Au moment où ils avaient les formes les plus pittoresques, subitement une nouvelle image apparaissait au-dessus de la première, renversée et s'appuyant sur le sommet de la première figure. Une petite brise venait-elle à souffler sur la mer : immédiatement la double

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

image disparaissait, ou bien s'éloignait, figurant à l'horizon un *isberg* minuscule. Quelques instants après, cette nouvelle figure commençait à grandir, et atteignait finalement son premier développement. Durant ses nombreux voyages précédents dans les mers arctiques, M. Nordenskiöld n'avait jamais été témoin d'aussi beaux phénomènes de mirage.

Non loin de l'entrée du Waigat, la *Sofia* croisa un petit navire commandé par Hans Henrik, le célèbre conducteur de traîneaux qui avait accompagné les expéditions de Kane, de Nares et de Hall. Cet Eskimo avait passé neuf hivers sur le cap York. M. Nordenskiöld pensait avec juste raison que son expérience serait très utile à l'expédition durant la croisière qu'elle devait entreprendre dans ces parages. Après quelques pourparlers, Hans Henrik se déclara prêt à accompagner le navire dans son voyage au Nord, et prit rendez-vous avec le capitaine à Godhavn. La *Sofia* poursuivit ensuite sa route vers le Waigatt et alla débarquer MM. Nathorst et Hamberg à Ujaragsugsuk, village eskimo sur la côte nord-est de Disco. Ces savants devaient étudier les importants gisements de plantes fossiles de cette île. La *Sofia* viendrait ensuite les chercher, après avoir débarqué M. Nordenskiöld au fond de l'Aulaitsivikfjord, point de départ de son excursion dans l'intérieur du Groenland.

D'Ujaragsugsuk la *Sofia* revint à Godhavn, et, le lendemain, 30 juin, elle se dirigea vers l'Aulaitsivikfjord. A bord avait pris passage M. Hörring, directeur du commerce du Groenland. Ce fonctionnaire avait profité de l'occasion pour aller visiter l'*Inlandsis*. A Kangaitsiak, hameau de quelques huttes situé à l'entrée du fjord, le navire relâcha plusieurs heures, pour permettre au capitaine de se renseigner sur l'état des glaces dans le chenal, et pour embarquer un indigène qui prétendait connaître la passe.

L'Aulaitsivikfjord a une longueur de 130 kilomètres. A certains endroits il est très étroit et ressemble plus à un fleuve qu'à un bras de mer; à son extrémité supérieure il s'élargit, et se recourbe en formant une sorte de golfe, le Tasiusarsoak (le Grand-Lac), qui, comme ce nom l'indique, ressemble à un lac. Les mouvements de la marée déterminent, dans la partie la plus étroite du chenal, de violents courants dont la direction change toutes les six heures. Ces tourbillons ne pouvaient guère entraver la marche d'un vapeur muni d'une aussi forte machine que la *Sofia*, à moins toutefois qu'ils n'entraînassent des masses de glaces. Auprès des indigènes ce fjord a une très mauvaise réputation; ils ne s'y aventurent pas volontiers, et détournent les étrangers de s'y engager. En 1870 ils avaient sans résultat essayé d'effrayer M. Nordenskiöld en lui racontant que, quelques années auparavant, les courants avaient englouti un *umiak*[1]. Personne ne s'était sauvé, disaient-ils, pas même les chiens. En 1883 ils recommencèrent la même manœuvre sans plus de succès.

1. Embarcation en peau plus grande que le *kayak*.

L'entreprise n'était du reste pas sans danger. En 1870 M. Nordenskiöld avait éprouvé de réelles difficultés dans la traversée de ce fjord. A cette époque il avait reconnu que, depuis une cinquantaine d'années, le glacier de l'Aulaitsivikfjord avait considérablement progressé. En treize ans, ce glacier avait peut-être subi de nouvelles modifications, et il aurait été très important d'avoir à cet égard des renseignements. Depuis 1870 aucun Européen n'avait visité ces parages, M. Nordenskiöld dut donc s'engager à l'aventure dans l'étroit passage. Le pilote dirigea tout d'abord avec assurance le navire, mais la vue des tourbillons entraînant de gros glaçons lui fit perdre contenance. Il déclara alors ne pas connaître le chenal. Néanmoins tout alla pour le mieux, et, dans la matinée du 1er juillet, le navire de l'expédition ancra dans un excellent mouillage, bien abrité du Tasiusarsoak, au nord du glacier qui se précipitait dans le fjord. Pour rappeler le souvenir du passage de l'expédition suédoise dans ces parages, M. Nordenskiöld donna à ce mouillage le nom de *Port de la Sofia*. De pittoresques collines de gneiss polies par le passage des glaciers encadrent le port, et des plaques de verdure, qui paraissent magnifiques pour ces contrées désolées, égayent le paysage.

En traversant le fjord, les Eskimos embarqués à bord de la *Sofia* avaient aperçu plusieurs îlots occupés par une nombreuse colonie d'eiders. Ils n'eurent garde de laisser échapper pareille aubaine. A peine le navire eut-il mouillé que les indigènes, suivis de tout l'équipage, allèrent dévaliser les nids de ces malheureux oiseaux. En quelques instants ils raflèrent plus de quatorze cents œufs et chargèrent les embarcations d'une bonne provision de duvet. L'entomologiste de l'expédition fit également son profit de ce rapt, en recueillant dans l'édredon une belle récolte de nombreux insectes. Cette plume abritait des parasites en si grand nombre, qu'elle semblait vivante, suivant l'expression des matelots norvégiens.

M. Nordenskiöld fit immédiatement commencer les préparatifs de l'exploration de l'intérieur du Groenland. On débarqua les vivres, le matériel de campement, les traîneaux, et, le 3 juillet, l'expédition se mit en marche. Neuf hommes accompagnaient M. Nordenskiöld, tous pleins d'ardeur, et persuadés que par delà le glacier ils découvriraient un *Eldorado* polaire. Dans la prochaine livraison nous raconterons ce périlleux voyage; pour le moment nous nous bornerons à suivre la croisière de la *Sofia* sur la côte occidentale du Groenland, et à indiquer sommairement les études faites par le géologue de la mission, M. Nathorst, dans l'île Disco.

II

La *Sofia* bloquée dans l'Aulaitsivikfjord. — Exploration géologique de l'île Disco.

Pendant trois jours l'équipage entier de la *Sofia* suivit sur le glacier M. Nordenskiöld, pour aider au halage des traîneaux; le 7 juillet il rentra à bord. Avant de partir, le capitaine fit débarquer des rations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en quantité suffisante pour nourrir quatorze hommes pendant dix jours, des vêtements de rechange, une tente et une chaloupe, le tout pour ravitailler la troupe de M. Nordenskiöld à son retour. Enfin, quelques Eskimos furent débarqués avec mission d'attendre les explorateurs. Une fois les approvisionnements à terre, la *Sofia* leva l'ancre, le 8 dans la soirée, pour faire route vers Godhavn, où elle devait embarquer Hans Hendrik. Après quelques minutes de marche elle fut brusquement arrêtée par une banquise qui couvrait tout le Tasiusarsoak. Le capitaine voulut néanmoins forcer le passage, et s'engagea hardiment au milieu des glaces. Cette témérité ne lui réussit guère : à minuit le navire était complètement bloqué. Après des efforts redoublés, l'équipage réussit à dégager le bâtiment, et la *Sofia* alla reprendre son ancien mouillage pour y attendre une modification dans l'état des glaces. Les jours précédents, le glacier qui débouche dans le fjord avait *velé* à différentes reprises, et d'énormes masses de glace avaient obstrué l'étroite passe du fjord. Elles avaient même formé une sorte de digue, qui empêchait les eaux de la partie supérieure de l'Aulaitsivikfjord de s'écouler vers la mer. Dans le *Port de la Sofia*, le niveau du fjord s'éleva brusquement de 60 centimètres environ. Pendant deux jours les glaces restèrent immobiles. Dans la nuit du 12 juillet elles épaissirent, et les eaux s'élevèrent encore de plusieurs pieds dans le mouillage. Le glacier continuait de *veler*; à chaque instant, la glace en mouvement faisait entendre de sourdes détonations, des craquements stridents. La situation commençait à devenir inquiétante. La *Sofia* pouvait être emprisonnée là pendant de longs jours, et le succès de l'expédition compromis. Le soir même, le capitaine Nilson résolut de faire une tentative pour franchir la barrière qui le retenait prisonnier. Le Tasiusarsoak communique avec le restant du bassin de l'Aulaitsivikfjord par une passe très étroite. Là également les mouvements de la marée forment des courants particulièrement redoutables; ces tourbillons sont même si violents qu'on ne peut traverser ce passage qu'à l'étale. Pour pouvoir profiter de cette circonstance favorable, la *Sofia* leva l'ancre à sept heures du soir, et s'engagea dans la passe entièrement recouverte de glaces. Marchant seulement à mi-vapeur, elle put tout d'abord s'ouvrir un passage, en refoulant les *drifis*; après deux heures de travail continu, elle fut complètement arrêtée. Le capitaine ordonna alors de lancer le navire comme un bélier contre la banquise. Cette manœuvre hardie réussit tout d'abord; plus loin, la *Sofia* fut de nouveau arrêtée. Une troisième fois elle se remit en marche, tantôt avançant, tantôt reculant pour se dégager et prendre son élan, pendant que l'équipage repoussait les glaçons trop menaçants. La situation devenait un peu meilleure, lorsque le jusant commença à se faire sentir. L'eau se précipita alors avec violence, entraînant d'énormes *isberg* et des masses compactes de *drifis*. Toutes ces glaces arrivaient droit sur le navire. Subitement, un large *champ* dérive plus vite que les autres, menaçant de couper la route à la *Sofia*; ordre est donné de marcher à toute vapeur, mais c'est en vain. Ce *champ* barre complètement la route. On fait machine en arrière; au même moment arrive un *isberg* qui menace l'arrière. Le capitaine ordonne alors de forcer le champ de glace : le courant entraîne l'*isberg*, et la *Sofia* se trouve dégagée. Au delà de ce passage périlleux, les glaces étaient moins compactes, et, après six heures de rude labeur, l'équipage parvenait à amener son navire dans les eaux libres du fjord.

L'Aulaitsivikfjord. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

De l'Aulaitsivikfjord la *Sofia* alla mouiller à Kongaitsiak, où sa coque fut soigneusement visitée. Fort heureusement elle n'avait pas subi la moindre avarie dans sa lutte contre les glaces; seule une branche de l'hélice avait été endommagée. L'expédition reprit ensuite la mer, pour rejoindre à Atanerkerdluk M. Nathorst et ses compagnons.

Précédemment nous avons raconté que deux savants de l'expédition, MM. Nathorst et Hamberg, avaient été débarqués sur la côte nord-est de l'île Disco pour y entreprendre des études d'histoire naturelle. Avant de raconter la croisière de la *Sofia* autour du cap York, il est nécessaire de résumer les recherches de ces naturalistes pour donner au lecteur un tableau complet des travaux entrepris par l'expédition suédoise.

Ujaragsugsuk, la localité où MM. Nathorst et Ham-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

berg avaient débarqué, est un petit village habité exclusivement par des Eskimos. Le principal personnage de la localité, un métis sachant quelques mots de danois, était le représentant de la compagnie de commerce. La misérable cabane qu'il habitait semblait une belle habitation, comparée aux huttes en terre des Eskimos. Un autre édifice important du village était l'église, une simple hutte qu'il n'était guère facile de distinguer des habitations des indigènes. Le village était construit sur une petite langue de terre protégée contre le ressac par de gros blocs formant une sorte de digue. Ainsi se trouve justifié le nom de cette localité d'Ujaragsugsuk, qui, en eskimo, signifie la localité où se trouve une quantité de pierres.

Lorsque les explorateurs débarquèrent au milieu de la nuit, tous les indigènes dormaient si profondément, que les coups de sifflet stridents de la *Sofia* ne purent les réveiller. Dès que M. Nathorst eut abordé, il fit dresser la tente et mettre immédiatement les provisions à l'abri de la voracité des chiens du village. Ces chiens affamés, toujours en quête de rapines, obligèrent les explorateurs à faire toujours le guet autour de leurs vivres. Pour mettre au frais les provisions de bière et de beurre, ils les enfouirent dans un trou recouvert de glaçons; ils les croyaient là parfaitement en sûreté, lorsqu'ils entendirent, une nuit, un grand bruit : c'étaient les chiens qui grattaient la terre et enlevaient les glaçons pour déterrer la cache. Une autre nuit, ces animaux s'attaquèrent aux boîtes de conserves, mais leurs crocs ne parvinrent pas à entamer le fer-blanc. Quelques taches de sang éparses sur le sol témoignaient des blessures qu'ils avaient reçues dans ce travail. Ils essayèrent même d'avaler une bouteille de bière. Une autre fois ils furent plus heureux avec trois eiders que les Suédois avaient cachés sous un canot placé sur des pierres, à une certaine hauteur au-dessus du sol. Comment les chiens avaient-ils pu atteindre ces oiseaux? c'est une question à laquelle M. Nathorst déclare ne pouvoir répondre.

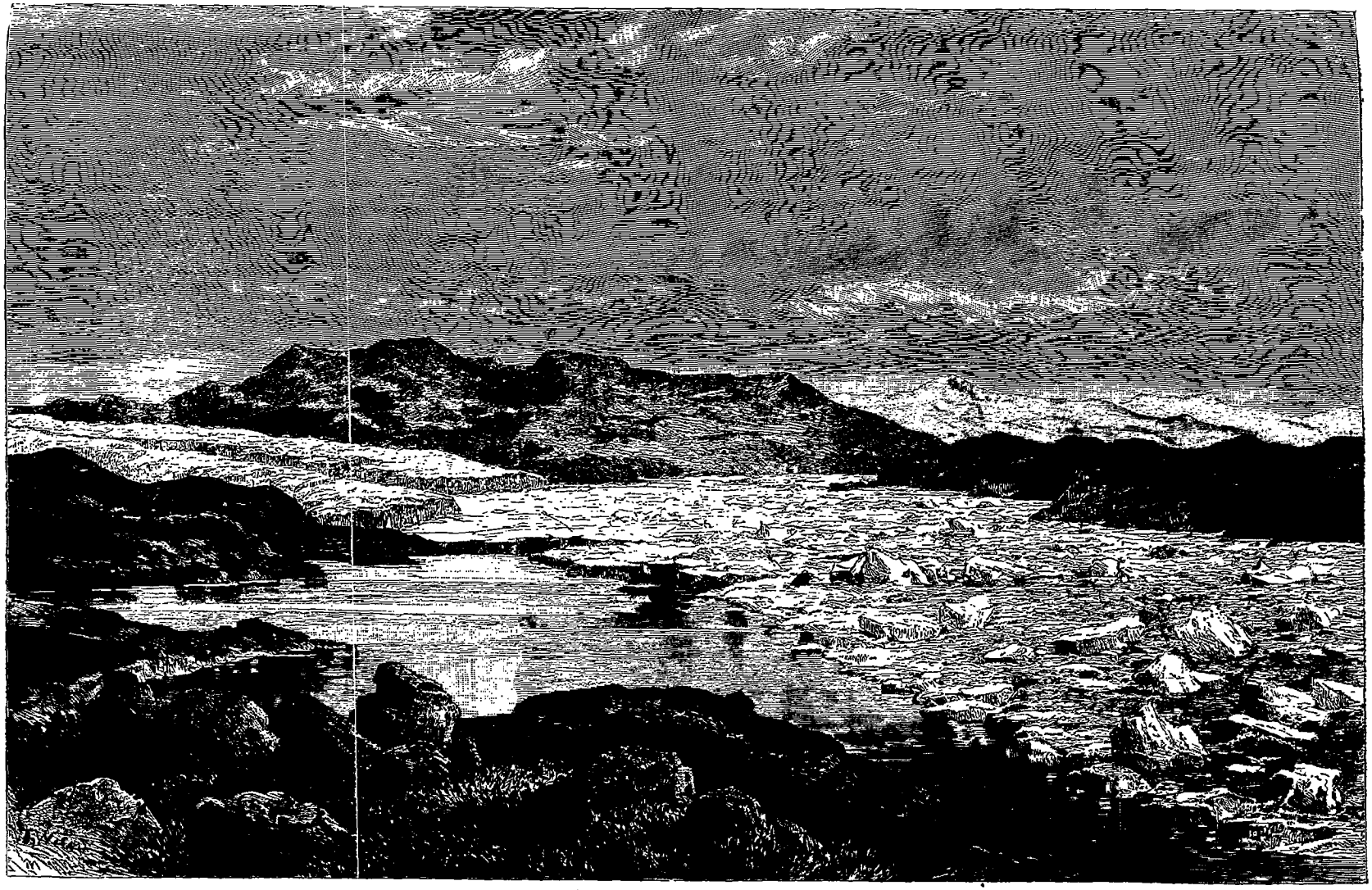
Le premier jour, les explorateurs se bornèrent à une reconnaissance des localités dont ils devaient étudier la constitution géologique. La côte nord-est de l'île Disco est formée de hautes falaises. A leur base on observe une couche de formations sédimentaires d'une puissance de 300 mètres; par-dessus cette zone s'étend une nappe de basaltes, dont quelques points atteignent une très grande hauteur. Plusieurs sommets ont une altitude variant de 700 à 1300 mètres. Du sommet de ces escarpements, le panorama est magnifique. On domine tout le Waigatt, la presqu'île de Nugsuak, et à l'est apparaît le continent, dont la masse bleuâtre est mouchetée par les taches blanches des glaciers. Lorsque la mer était calme et que le glacier de Torsukatak avait récemment *velé*, le Waigatt était quelquefois entièrement couvert d'*isberg*. La vue de ces colossales montagnes reposant dans une eau d'un bleu transparent et scintillant au soleil était véritablement féerique. Au milieu de ces énormes glaçons on voyait bondir des troupes de baleines, dont les ébats animaient le paysage. Malheureusement on ne pouvait guère jouir en paix de ce spectacle grandiose; les moustiques harcelaient sans cesse les voyageurs, et la relation de M. Nathorst contient à cet égard de longues lamentations, que nous comprenons d'autant mieux que nous-même, dans la Laponie Russe, nous avons enduré les mêmes souffrances.

La zone explorée par M. Nathorst sur la côte nord-est de l'île Disco s'étend d'Isunguak, extrémité sud-est de l'île, à Utnartoarsuk, vers le nord-ouest. Les formations crétacées lui ont surtout fourni une ample récolte de magnifiques empreintes de plantes fossiles. Tous ces exemplaires sont dans un état parfait de conservation, et font l'admiration de tous les visiteurs des musées de Stockholm, où ils sont actuellement exposés. Il faut signaler notamment une feuille d'une espèce voisine de l'arbre à pain, longue de plus de 30 centimètres. On a également trouvé des fleurs mâles et des fruits qui paraissent se rapporter à cet arbre. Cette trouvaille semble prouver qu'une espèce voisine de l'*Artocarpus incisa*, qui se trouve aujourd'hui aux Indes et dans les îles des mers du Sud, vivait au Groenland. M. Nathorst découvrit en outre des empreintes de tulipiers, de magnolias, de lotus, de figuiers, de séquoias, bref de toute une flore qui indique que cette terre aujourd'hui glacée avait, à une période géologique antérieure, un climat quasi tropical.

Les géologues étaient aidés dans leurs recherches par les indigènes. Pour exciter leur ardeur, des récompenses étaient accordées à ceux qui découvraient les plus belles empreintes. Ces prix consistaient en pipes de terre, en couteaux, et autres menus objets, qui comblaient de joie les Eskimos. Chaque jour, les explorateurs partaient en excursion et revenaient le soir à Ujaragsugsuk. Au point de vue alimentaire le choix de ce quartier général offrait certains avantages. Le négociant fournissait aux Suédois des craquelins dont ils avaient besoin, et les Eskimos leur vendaient de la morue fraîche et des capelans. C'était le moment où ce poisson s'approche de la côte pour frayer. Ils venaient là en masses si épaisses qu'on pouvait les prendre avec des écuelles. Les Groenlandais n'apprécient guère le capelan, et ils n'en pêchent que pour nourrir en hiver leurs chiens. Ce poisson, quand il est frais et grillé, est pourtant un mets très délicat. Des bandes d'eiders avaient leurs nids le long de la côte, et les savants suédois ne se faisaient pas faute de leur faire la chasse, quand ils en avaient le temps. Ils s'embusquaient derrière les blocs de la rive, et arrivaient ainsi à portée de ces oiseaux. Quand un de ces palmipèdes était abattu, immédiatement les Eskimos allaient le chercher en *kayak* et, s'il n'était que blessé, l'achevaient à coups de harpon.

Sauf pendant quelques jours, cette exploration de l'île Disco fut favorisée par un temps magnifique. La température était même élevée; à trois reprises, les 9, 10 et 12 juillet, le thermomètre marqua au so-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

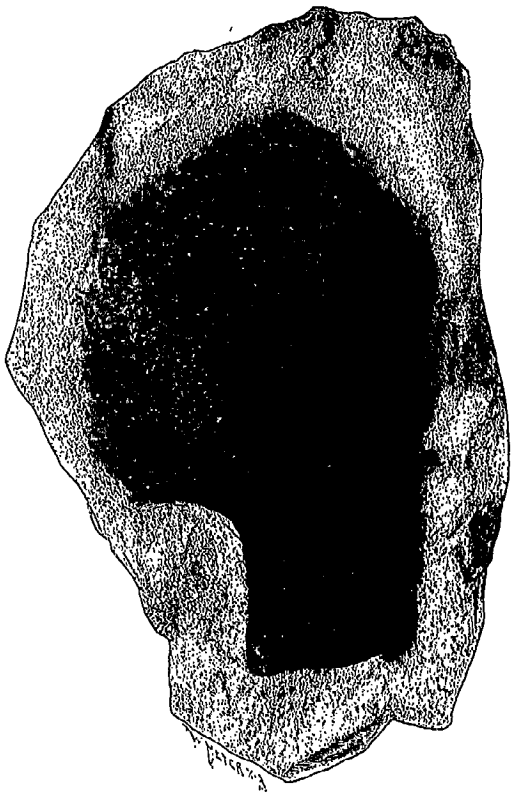


Le Tasiusarsoak couvert de glaces (voy. p. 252-253). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leil + 29° C. Le 30 juin il s'éleva même à + 31°. Si des *isberg* n'avaient dérivé dans le Waigatt, les géologues suédois auraient pu se croire, non au Groenland par le 70e degré de latitude nord, mais dans le sud de la Suède, où fréquemment l'été n'est pas aussi beau. En quelques jours la végétation fit de rapides progrès, et le 3 juillet on recueillit pour la première fois un exemplaire en fleur de l'*Epilobium latifolium*, la plus belle fleur du Groenland.

Le 7 juillet M. Nathorst quitta Ujaragsugsuk pour se rendre à Atanekerdluk, sur la rive septentrionale du Waïgatt. Atanekerdluk est le nom d'une petite colline de dolérite basaltique qui s'avance en mer comme un cap majestueux, et qui est reliée au continent par un mince banc de sable. Cette dénomination a été par extension donnée à tout le pays avoisinant. Jadis une petite colonie d'indigènes s'était établie sur cette langue de terre, comme l'indiquent les huttes qui y ont été bâties; aujourd'hui, elle a été abandonnée, et ces abris ne servent plus que temporairement aux Eskimos lorsqu'ils viennent chasser dans ces parages. Tout le terrain autour de ces huttes était couvert d'un gazon touffu, qui offrait un excellent emplacement pour le campement. Malheureusement cette localité était peu abritée; à chaque rafale, le vent menaçait de déchirer la tente, et venait y déposer des masses épaisses de poussière. Cet apport de poussière par le vent est un phénomène géologique très intéressant à étudier. Il explique les dépôts de lœss, ce sédiment aérien qui recouvre de vastes étendues de l'Europe centrale. A Atanekerdluk et dans les autres localités des régions polaires constituées en grande partie par des formations sédimentaires meubles, les ruisseaux gonflés par la fonte des neiges entraînent une quantité de matières en suspension qui vont se déposer à leur embouchure. Plus tard, lorsque toute la neige est fondue, ces torrents rentrent peu à peu dans leur lit, ou même cessent de couler. Si le temps n'est point humide, les dépôts terreux apportés par ces ruisseaux sèchent rapidement; le moindre vent les soulève alors en tourbillons, et les transporte au loin sous forme d'une poussière ténue. Le même phénomène a dû se produire dans l'Europe Centrale. Après l'époque glaciaire, les cours d'eau issus des glaciers avaient déposé des quantités considérables de slam; plus tard le vent les a enlevées, et les a transportées dans d'autres régions sous la forme de poussière. Telle doit être l'origine du lœss d'après les observations de M. Nathorst.



Fruit fossile de l'arbre à pain trouvé à Igdlokunguak [grandeur naturelle] (voy. p. 254). — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

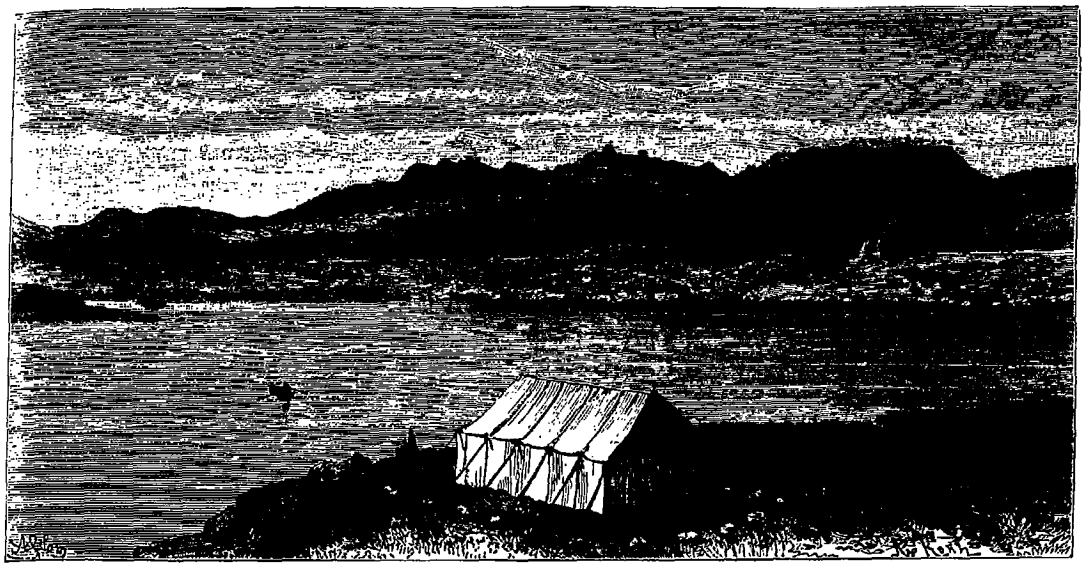
Le sol était beaucoup plus froid à Atanekerdluk qu'à l'île Disko, néanmoins la flore était en pleine floraison. L'*Epilobium* tapissait de ses belles fleurs rouges les bords des ruisseaux à côté de l'*Artemisia borealis*, de l'*Erigon compositus* et du *Vesicaria arctica*. Cette flore est bien pauvre, en comparaison de celle qui couvrait jadis toute cette contrée Là s'épanouissait toute une luxuriante végétation de *ginkgo*, de fougères, de magnolias, de phérospermites, de platanes, dont l'existence est prouvée par les nombreuses empreintes que contient la roche. Du reste les spécialistes trouveront dans la traduction complète de l'ouvrage de M. Nordenskiöld, qui sera publiée prochainement, tous les renseignements qui pourront les intéresser.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, la *Sofia* arriva dans le Waigatt. Après avoir rallié les géologues, puis embarqué cent cinquante tonnes de charbon au gisement de Ritenbeck, sur la côte nord-est de l'île Disco, l'expédition fit route au nord vers Upernivik. Sous le commandement du docteur Nathorst elle devait tenter d'atteindre le cap York.

Charles Rabot.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Port de la *Sofia* dans le Tasiusarsoak (Aulaitsivikfjord). — Dessin de Slom, d'après une gravure de l'édition suédoise.

LA NOUVELLE EXPÉDITION DU PROFESSEUR A.-E. NORDENSKIÖLD AU GROENLAND,

PAR M. CHARLES RABOT[1].

1883. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Upernivik. — La baie de Melville. — Les glaces empêchent de débarquer au cap York. — Les Eskimos. La *Sofia* bloquée par les glaces. — Retour à Upernivik. — Exploration géologique du Waigatt.

Le 22 juillet la *Sofia* arriva à Upernivik. Les indigènes de cette localité firent meilleure impression aux explorateurs que leurs congénères du Groenland Méridional. Ils étaient propres, et quelques-unes des femmes avaient une physionomie qui ne manquait pas d'un certain agrément. C'était, il est vrai, un dimanche, et tout le monde avait revêtu ses plus beaux atours. Le soir même, la *Sofia* quitta Upernivik, pour faire route vers le cap York. Elle se dirigea d'abord vers Tasiusak, où elle embarqua un indigène habitué à la navigation dans la mer de Baffin; puis elle s'engagea dans la baie de Melville. Le 23 dans la matinée, elle doubla les Duck Islands. Comme ce nom l'indique, ces îles doivent servir de places de ponte à de nombreuses colonies de palmipèdes; au moment du passage de l'expédition, ces terres étaient absolument désertes. Jusque-là l'expédition n'avait rencontré que quelques *isberg*. Le 24, à cinq heures du matin, la *Sofia* atteignit une banquise formée de vieille *glace de baie*[2]. A partir de ce moment elle fut entourée par d'épaisses masses de glaces, et ne put se frayer un passage qu'au prix de mille dangers. Le 26 à midi, elle n'était plus qu'à une quinzaine de milles du cap York; mais tout espoir d'y débarquer dut être abandonné. Une banquise bloquait toute la côte. M. Nathorst prit alors le parti d'aller ancrer dans une baie située un peu plus au nord.

Les membres de l'expédition, ayant aperçu des indigènes sur la rive, débarquèrent immédiatement afin d'entrer en rapport avec eux. Un vieillard, vêtu d'une peau d'ours, alla à leur rencontre, et, pour leur souhaiter la bienvenue, se mit à rire à gorge déployée. Hans Henrik, l'interprète de l'expédition, répondit de même à cette politesse. Les indigènes avaient une mine épanouie, encadrée dans une épaisse chevelure. Quelques-uns avaient le menton orné d'une longue barbe, peu fournie, il est vrai. Les vêtements de ces Eskimos, confectionnés avec des peaux d'ours, de chien ou d'oiseau, ressemblaient à ceux des indigènes du Groenland Méridional. Hommes et femmes portaient le même costume. Les enfants étaient pour la plupart vêtus de

1. Suite et fin. — Voyez t. LII, p. 241.
2. On désigne sous ce nom la glace qui se forme dans les baies de la côte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux de renard. Les femmes se présentèrent aux explorateurs, la bouche barbouillée du sang de guillemots qu'elles venaient de manger tout crus.

Les tentes du campement, faites de peaux de phoque, étaient basses et de petites dimensions. Tout autour rôdaient des bandes de chiens affamés. En hiver ces chiens sont attelés aux traîneaux et, en cas de besoin, servent à la nourriture des indigènes, ainsi que le prouve la découverte de plusieurs crânes de ces animaux dans un *kjökkenmödding*. Ces Eskimos ne possédaient ni kayak ni aucune autre embarcation. Quelques harpons en os, des filets pour capturer les oiseaux, un couteau, étaient leurs seuls engins de chasse et de pêche. Avec ces armes ils réussissent pourtant à tuer des narvals, des phoques, des ours et, même en hiver, des morses.

Le 27 deux Eskimos furent envoyés en reconnaissance du côté du cap York. Depuis la veille, les glaces n'avaient pas bougé, la banquise était toujours fixée au rivage. Sur ces entrefaites, les *drifts* commencèrent à envahir le mouillage de la *Sofia*. La position du navire ne paraissant pas menacée, les naturalistes partirent en excursion pour faire des collections d'histoire naturelle. Le botaniste tout particulièrement fit une excellente récolte; il ne recueillit pas moins de cinquante-huit espèces différentes, notamment le *Pleurogon Sabinei*, qui n'avait point encore été trouvé au Groenland. Entre temps les glaces arrivaient dans le fjord en masses de plus en plus épaisses. M. Nathorst ordonna alors de lever l'ancre et de reprendre la mer. Le chenal était déjà complètement barré, et le navire dut revenir au mouillage attendre une modification dans l'état des glaces. Dans la nuit, les *drifts* s'entassèrent dans la baie, et, le 28 au matin, le fjord était presque entièrement couvert de glaces.

D'après les indigènes, les blocs de fer natif que l'expédition avait mission d'étudier se trouvaient sur les bords d'un fjord, à une dizaine de milles de la côte. Les explorateurs suédois auraient pu facilement atteindre ce gisement sur des traîneaux tirés par des chiens. La situation du navire était trop critique pour que cette excursion pût être exécutée; en second lieu, elle aurait exigé un temps assez long, et, par suite, la *Sofia* ne serait pas revenue à Egedesminde à l'époque fixée par M. Nordenskiöld. En cas d'accident survenu à la caravane qui explorait l'*Inlandsis*, ce retard pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences. Cette pensée détermina M. Nathorst à profiter de la première occasion favorable pour battre en retraite.

Dans la matinée du 29 juillet, la banquise se disloqua, et la *Sofia* put sortir du fjord sans encombre. Toute la mer de Baffin était couverte de glaces; du côté du cap Jak elles étaient accumulées en masses compactes; du côté du sud seulement la mer était libre, encore était-elle parsemée de glaçons de taille respectable.

Le 1er août le navire put gagner des *eaux libres*, et, le même jour, à huit heures du soir, il mouilla dans le port d'Upernivik. M. Nathorst consacra ensuite une quinzaine de jours à de nouvelles études géologiques dans le Waigatt et à l'île du Lièvre.

IV

Exploration de l'*Inlandsis*. — Reconnaissance des Lapons dans l'intérieur du Groenland. — Retour à la côte.

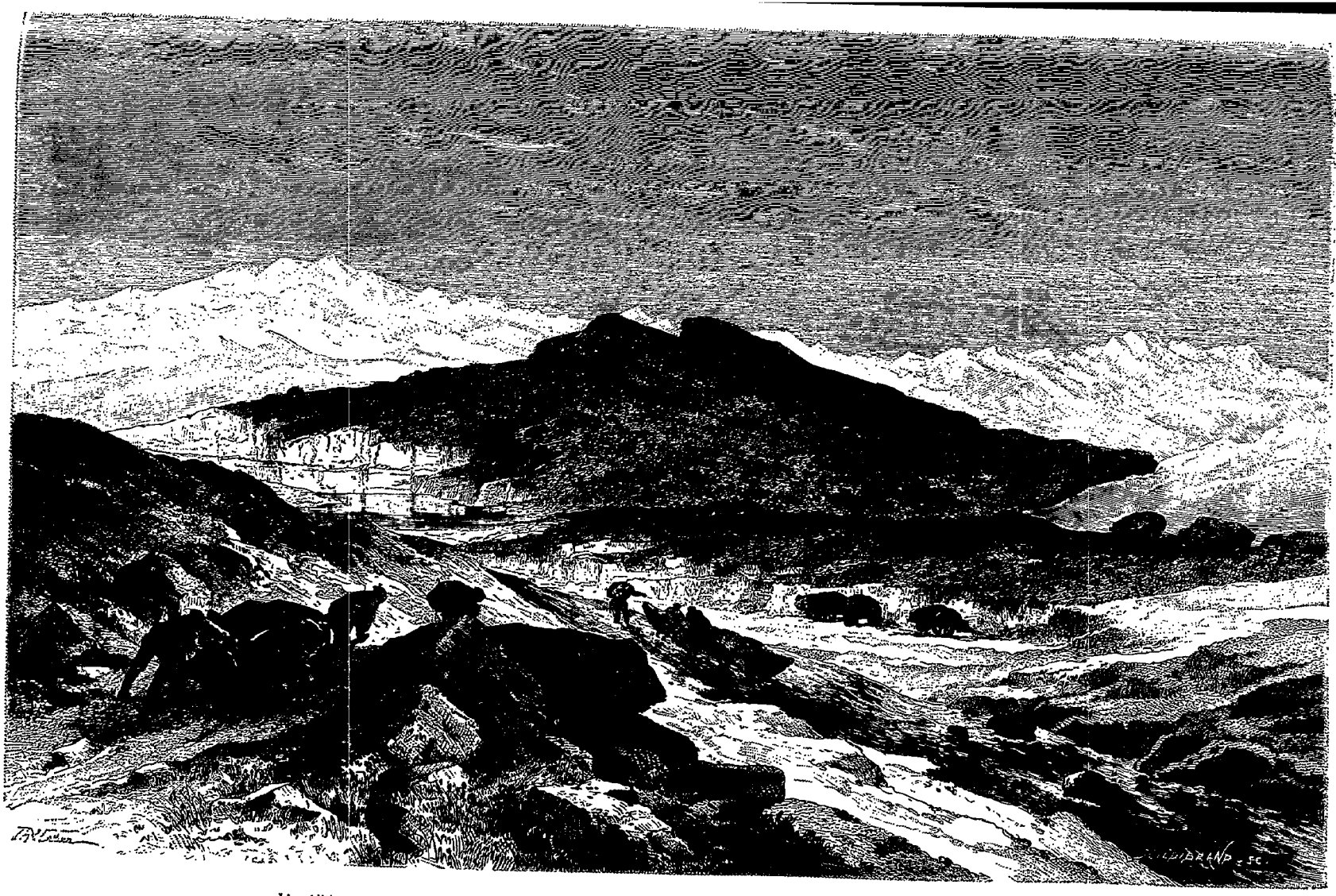
Le 1er juillet, avons-nous raconté dans la livraison précédente, la *Sofia* avait mouillé au fond de l'Aulaitsivikfjord. De ce point M. Nordenskiöld devait entreprendre l'exploration qu'il avait projetée dans l'intérieur du Groenland, pour vérifier son hypothèse sur la distribution des glaciers.

Le 3 juillet au soir, la caravane se mit en marche pour atteindre le pied du glacier. Une bande de terrain, large tout au plus de 4 kilomètres, inégale, bossuée de monticules, semée là de grosses pierres, plus loin recouverte d'un épais tapis de mousses, séparait le glacier de la mer. Sur un pareil terrain, le halage à bras des petites charrettes chargées des bagages présentait de grosses difficultés. Dans le voisinage du glacier il fallut traverser un torrent issu d'un petit lac, et ce ne fut pas sans peine. Un canot en caoutchouc, dont on pensait pouvoir se servir en pareille occasion, fut emporté par la rapidité du courant, et les passagers prirent un bain complet dans une eau glaciale.

Le 4 juillet, à midi seulement, la caravane arriva au pied du glacier. Là les charrettes furent déchargées, et les bagages placés sur de petits traîneaux que les explorateurs devaient haler à bras.

La caravane qui accompagnait M. Nordenskiöld était composée de neuf personnes : le docteur Berlin, l'adjudant Kjellström, le pilote des glaces Johannesen, deux matelots, deux *fångstmän* et deux Lapons, Lars Tuorda et Anders Rossa. Elle emportait une tente et des vivres pour quarante jours. Chaque homme était muni d'un matelas en caoutchouc, d'une couverture et d'un sac, d'une blouse en toile à voiles, et d'un bonnet en laine pour la nuit. En outre les bagages contenaient des vêtements de rechange, de nombreuses bottes en toile à voiles, des chaussures en feutre, un appareil à alcool pour la préparation des aliments, deux fusils avec quelques cartouches, deux paires de patins, des instruments de menuiserie pour les réparations des traîneaux, etc. En fait d'instruments, M. Nordenskiöld emportait plusieurs boussoles et lunettes, deux chronomètres, un cercle à répétition, un sextant de petit modèle, un horizon artificiel, trois baromètres anéroïdes, un appareil photographique, des tables nautiques, etc. Chaque homme portait un bâton ferré, des crampons pour la glace et des lunettes de couleur. De plus on avait chargé sur les traîneaux une solide corde en chanvre de Manille pour la traversée des régions crevassées, et des courroies pour pouvoir retirer les hommes qui tomberaient dans les trous du glacier. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

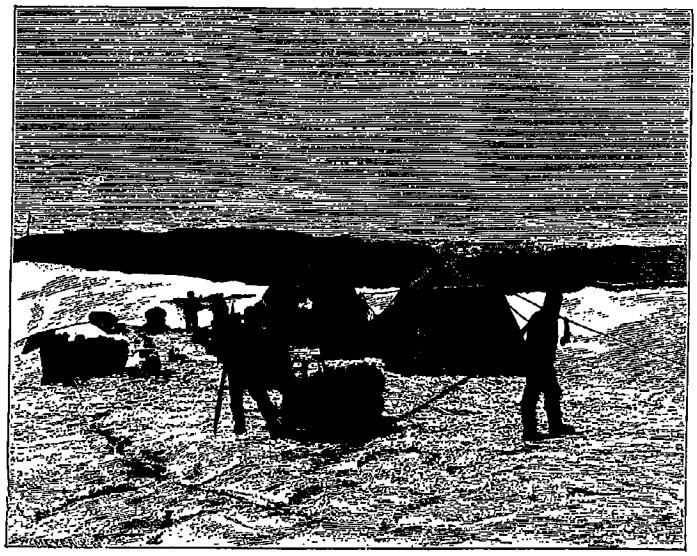


L'expédition en marche pour atteindre le pied de l'*Inlandsis*. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

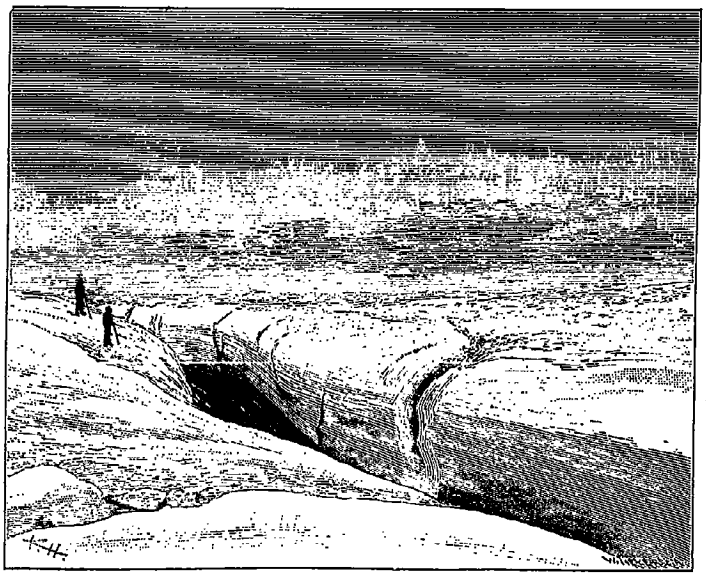
poids total des bagages s'élevait à 400 kilogrammes.

L'ordinaire était ainsi réglé : Le matin, avant le départ, café avec pain, beurre et fromage. Au dîner, du pain, du jambon ou du *corned beef*, ou encore des sardines, le tout arrosé de 4 centilitres d'eau-de-vie. Au souper, de la viande conservée. La ration de chaque homme se composait de 531 grammes de pain, 83 grammes de beurre, 42 grammes de fromage, 106 grammes de jambon fumé, 255 grammes de viande conservée. A plusieurs repas, la viande fut remplacée par des sardines, et le café par du chocolat ou de la soupe. Pour la cuisson des aliments, 70 centilitres d'alcool étaient employés journellement.



Le deuxième campement sur l'*Inlandsis*. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Immédiatement après avoir franchi la rivière, la caravane s'engagea sur le glacier. L'ascension de la pente initiale ne présenta aucune difficulté. Plus loin les inégalités de la glace rendirent le halage des traîneaux particulièrement pénible. Encore les explorateurs étaient-ils aidés dans ce travail par la plus grande partie de l'équipage de la *Sofia*, et par de nombreux Eskimos. Dans la journée on ne put avancer que de 2 kilomètres. Parmi les indigènes se trouvait un important personnage, Lars Möller, le rédacteur en chef du journal qui se publie en eskimo à Godthaab. Lars Möller est en outre tout à la fois poète, dessinateur et imprimeur. Il adressait à son journal des correspondances sur l'expédition suédoise, et les accompagnait de croquis artistement enlevés.



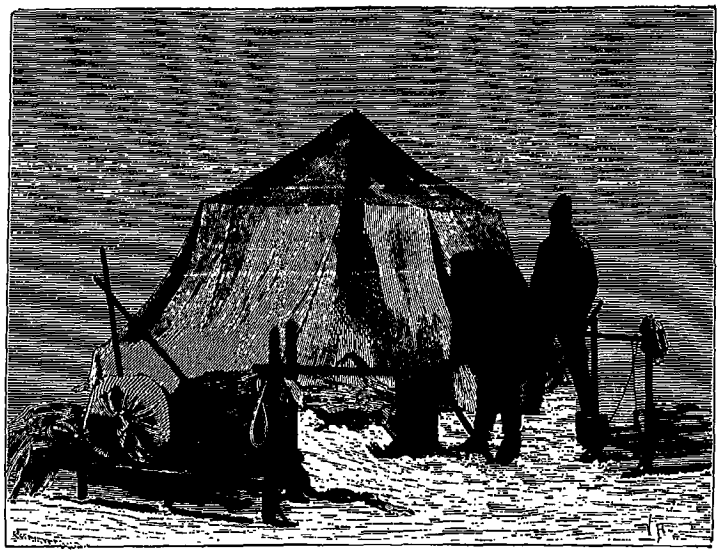
Ruisseau sur l'*Inlandsis* (voy. p. 262). — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

La caravane campa pour la première fois sur le glacier la nuit du 4 au 5 juillet. Dans la direction de l'est, le glacier était absolument impraticable. Il fallut alors revenir en arrière, jusqu'au point de départ, et suivre ensuite la lisière du glacier vers le nord et le nord-est. Là également l'*Inlandsis* était coupée de crevasses et de profondes ravines; grâce à leurs camarades, les explorateurs n'en avancèrent pas moins sans trop de difficultés. Le soir ils campèrent sur un îlot rocheux au milieu du glacier, à une altitude de 290 mètres. Les Eskimos, effrayés par les crevasses du glacier, refusèrent d'aller plus loin, et battirent en retraite. Pourtant, jusque-là le voyage n'avait présenté aucune difficulté, il ressemblait plus à une partie de plaisir qu'à une pénible exploration scientifique. Les choses changèrent, il est vrai, lorsque la caravane fut réduite à ses seules forces.

Le 6 la marche sur le glacier fut très pénible. Pour pouvoir avancer rapidement, la caravane dut alléger les bagages d'une certaine quantité de vivres; elle en forma un dépôt, placé bien en vue sur la nappe blanche de l'*Inlandsis*. Au milieu de ce dédale de crevasses et d'aiguilles de glace,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Lapon Lars retrouvait la route qu'il avait reconnue à l'avance, avec une sûreté qui faisait l'étonnement de tous. Jamais on ne le vit hésiter sur la direction à suivre, et pourtant les aiguilles se dressaient là par centaines, toutes semblables les unes aux autres. Il marchait en avant, armé d'une lance dont le manche témoignait par ses entailles des nombreux combats qu'il avait livrés aux ours. Il en avait abattu vingt-cinq, soit avec cette arme, soit à coups de fusil, et tout son désir aurait été de se mesurer avec un ours blanc. Cette satisfaction lui fut refusée : ce n'était véritablement pas la peine d'aller au Groenland.



La cuisine sur l'*Antarctic*. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Dans la soirée, les explorateurs se séparèrent de leurs compagnons. Avant le départ, un excellent dîner fut servi. Les mets étaient cuits à point, relevés avec un art qui faisait honneur au cuisinier. Ces importantes fonctions étaient confiées à un vieux matelot norvégien qui avait navigué sous toutes les latitudes, et qui finalement avait pris sa retraite en allant chasser le phoque et le morse dans l'océan Glacial. A la fin du dîner, de nombreux toasts furent portés, suivant les habitudes scandinaves, et l'on se sépara gaiement en se donnant rendez-vous dans un mois.

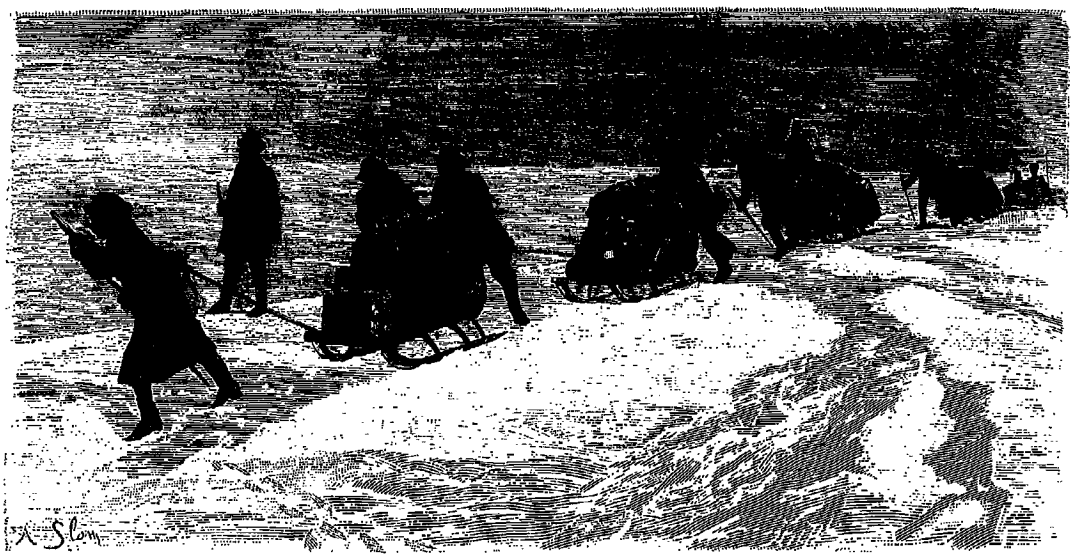
Détermination du point. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Chaque jour, pendant tout le voyage, la marche fut soigneusement réglementée. A huit heures du matin, M. Nordenskiöld réveillait le maître queux et remontait les chronomètres. Une demi-heure après, le café était servi. On lavait ensuite la vaisselle, on roulait les matelas et les couvertures, on pliait la tente; après quoi on chargeait les traîneaux, et l'on se mettait en route. A deux heures de l'après-midi, halte pour le dîner; elle était généralement très courte, pour que les hommes, trempés de sueur, n'eussent pas le temps de se refroidir. La caravane ne s'arrêtait plus ensuite que le soir. Dès que l'emplacement du campement avait été choisi, la tente était dressée, puis on préparait le repas. Entre-temps chacun s'occupait à sa guise. M. Nordenskiöld déterminait la position du point atteint; le docteur *botanisait*, ou, en d'autres termes, recueillait de la *neige rouge*; Kjellström photographiait ou dessinait la carte de l'itinéraire suivi; les Lapons allaient en reconnaissance; les matelots préparaient le couchage. On mangeait ensuite le souper de bon appétit, cela va sans dire, puis on se couchait. La conversation était tout d'abord très animée, bientôt elle se ralentissait, et finalement tout le monde était plongé dans un sommeil profond.

Au début du voyage, les explorateurs ne pouvaient haler tous les traîneaux en même temps, et ils devaient faire trois fois le même trajet. Leurs étapes étaient par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suite très courtes; le 7 juillet ils n'avancèrent que de 4 kilomètres, le lendemain de 4 et demi, et le 9 de 4. Le glacier était accidenté par des monticules, sillonné de crevasses, coupé de ruisseaux torrentueux encaissés dans des berges escarpées. Ces cours d'eau obligeaient à de longs détours; quelquefois cependant la caravane réussissait à les passer rapidement, en établissant un pont volant à l'aide des bâtons ferrés. Le long des montagnes qui l'enserraient, le glacier s'élevait par des pentes douces, très crevassées et recouvertes d'une mince couche de matières terreuses. Plus loin il se hérissait d'aiguilles et d'arêtes, hautes de 6 à 7 mètres, séparées par de larges crevasses; ailleurs il était bossué de mamelons hauts de 1 ou 2 mètres, abrupts d'un côté et arrondis de l'autre, et de distance en distance il formait des dépressions, dont quelques-unes étaient remplies par un lac. Ces replis étaient également accidentés par des monticules, mais ils étaient espacés, et par suite offraient moins de difficultés au passage des traîneaux. Plus loin, au delà du treizième campement, à une altitude de 1100 à 1200 mètres, la glace était revêtue d'une mince couche de neige, qui recouvrait une épaisse bouillie de neige détrempée. Au milieu de cette nappe surgissaient des renflements de glace, couverts d'une neige sèche. A une hauteur de 1600 mètres, et à une distance de 170 kilomètres de la côte, commençait le névé. Partout les crevasses étaient nombreuses; en certains endroits elles n'étaient séparées les unes des autres que par un espace de quelques mètres. Généralement elles étaient parallèles; sur plusieurs points cependant la caravane rencontra des systèmes de crevasses qui se coupaient à angle droit. La plupart présentaient un gouffre béant; d'autres, remplies d'eau, formaient des *baignoires*. Durant tout le



La caravane en marche sur l'*Inlandsis*. — Dessin de Slom, d'après une gravure de l'édition suédoise.

voyage il fut difficile de trouver un emplacement convenable pour camper. En certains endroits il était impossible de trouver un espace plan égal à la superficie de la tente; partout le glacier était bossué; ailleurs il était criblé de petits trous, et, dans l'espace occupé par la tente, on pouvait en compter plusieurs centaines de petit calibre, et cinq ou six de plus grandes dimensions, profonds parfois de 1 mètre et remplis d'eau. Enfin, pendant les dernières journées du voyage, il fallut coucher sur une bouillie de neige fondante, et si, pendant le sommeil, on glissait de son matelas, onse réveillait dans un bain glacé.

Le 9 juillet, par exception, la caravane campa sur une belle nappe de glace unie. Dans le voisinage, de nombreux torrents se réunissaient pour former un lac, dont l'émissaire s'engouffrait bruyamment dans un superbe *moulin*. Ce torrent coulait, à quelques mètres du campement, dans un lit de glace azurée. Le photographe braqua son appareil sur cette merveille de la nature; mais la photographie, comme la plume, ne peut représenter la délicatesse des tons et l'harmonie des couleurs. Tous les hommes de la caravane, matelots, *fångstmän*, Lapons, restaient sur le bord de la rivière, ébahis par la magnificence et la douceur des teintes que la lumière produisait en se jouant sur la place.

A partir du 10 juillet la caravane put haler tous les traîneaux en même temps. Au début, ce travail fut particulièrement pénible, mais cette organisation permit de faire de plus longues étapes. Le 10 les explorateurs avancèrent de 9 kilomètres et demi, le 11 de 10 et le 12 de 11. Du reste le terrain était plus favorable à la marche. Le 11 notamment, on rencontra une belle plaine de glace, longue de 4 kilomètres, sur laquelle les traîneaux avancèrent facilement.

Le 12 juillet, entre le huitième et le neuvième cam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pement, on recueillit, sur la surface du glacier, des pousses de graminées, des feuilles de bouleaux nains, de saules et de différentes autres plantes. Tout d'abord M. Nordenskiöld crut que ces débris végétaux avaient été transportés là, par le vent, de l'intérieur du pays; cette supposition était inexacte, car, au delà du neuvième campement, on ne trouva plus aucune feuille sur le glacier. Les seuls animaux que les explorateurs aient observés dans ce désert de glace sont quelques oiseaux, deux mouches entraînées par le vent, et un petit ver qui se nourrit vraisemblablement des algues microscopiques tombées à la surface du glacier. Le glacier n'était souillé par aucun débris; dans toutes les directions s'étendait une nappe blanche absolument immaculée. A quelques centaines de mètres de la lisière du glacier on ne trouvait pas le moindre caillou, mais partout la glace était recouverte d'une nappe de fine poussière argileuse, que M. Nordenskiöld croit d'origine cosmique, et à laquelle il a donné le nom de kryokonite.

Le neuvième jour, la caravane campa sur les bords d'un petit lac, à la base d'un monticule de glace. Du haut de ce mamelon la vue était très étendue. Vers l'ouest on distinguait encore les montagnes de la côte, et entre leurs sommets on apercevait l'océan Glacial comme une sorte de voile noir étendu à l'horizon. Au delà de ce campement, aucune terre ne fut désormais visible; dans toutes les directions s'étendait à perte de vue l'*Inlandsis*. Par suite d'une illusion d'optique causée par la réfraction, le glacier semblait s'abaisser vers l'est, et, pour savoir si l'on montait ou descendait, il était nécessaire de consulter le baromètre. D'après les observations faites par l'expédition suédoise, l'*Inlandsis* s'élève lentement en forme de dos d'âne, ainsi que l'indiquent les altitudes des divers campements.

Lac sur le front de l'*Inlandsis*. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Troisième campement.	332	mètres.
Quatrième	—	390	—
Cinquième	—	417	—
Sixième	—	449	—
Septième	—	533	—
Huitième	—	598	—
Neuvième	—	771	—

En perdant de vue les montagnes de la côte, les Lapons furent effrayés par la crainte de ne plus pouvoir reconnaître le chemin au retour. M. Nordenskiöld les tranquillisa à cet égard, en leur prouvant qu'à l'aide de la boussole et du sextant il trouverait facilement la route. Du reste, chaque jour, le chef de la caravane faisait plusieurs déterminations astronomiques.

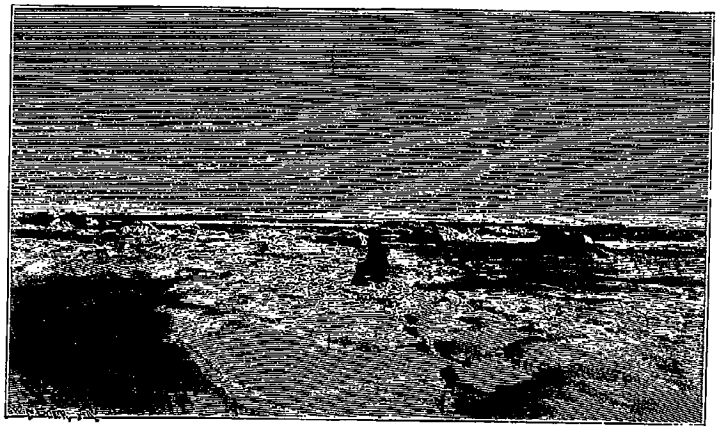
Pendant les neuf premiers jours, la marche fut favorisée par un beau temps. Le soleil brillait dans un ciel complètement dégagé; un thermomètre placé à l'ombre, à 1 mètre au-dessus du glacier, indiquait une température variant de + 2 à + 8°; exposé au soleil, il s'élevait jusqu'à + 20°. Pendant la première partie du voyage, le soleil resta toujours au-dessus de l'horizon. Le 15 juillet, pour la première fois seulement, le centre du soleil s'abaissa à minuit au-dessous de l'horizon; le 21 juillet le bord supérieur de l'astre, abstraction faite de la réfraction, disparut à son tour pendant quelques heures. A partir de cette date, les nuits furent très froides; le thermomètre s'abaissa à — 15° et même — 18°; on était, il est vrai, à une altitude variant entre 1000 et 2000 mètres. Le jour continuel et la réverbération du soleil sur les neiges affectaient douloureusement les explorateurs. Quelques-uns étaient atteints d'un commencement d'ophtalmie. D'autre part, l'action du soleil dans cet air sec et raréfié avait un autre résultat moins dangereux, mais non moins douloureux. La peau de la figure brûlée par les rayons solaires se gonflait et finissait par tomber. A cela près, pendant toute la durée de l'exploration la santé de la caravane ne laissa jamais à désirer.

Le 13 juillet les progrès de l'expédition furent assez rapides. D'après les indications du podomètre, elle parcourut 13 kilomètres, y compris les nombreux détours nécessités par les accidents du glacier. Le 14 elle ne put avancer que de 10 kilomètres, mais, le lendemain, on constata avec joie que l'étape avait été de 14 kilomètres. A partir du neuvième campement, le glacier s'élevait par une longue pente et au delà s'aplanissait sur une large étendue. Ce point, croyait M. Nordenskiöld, était la ligne de faîte de l'*Inlandsis*. Les observations altimétriques faites les jours suivants montrèrent son erreur. Plus loin, le glacier continuait à s'élever, et même d'une manière très sensible. Tandis que le neuvième campement n'était situé qu'à une altitude de 771 mètres, le dixième se trouvait à 952 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au-dessus de la mer, et, deux jours après, la tente était établie à une hauteur de 1014 mètres.

Chaque jour la caravane était arrêtée dans sa marche par de larges et rapides torrents, dont le passage présentait toujours de grosses difficultés. A mesure que l'on avançait vers l'est, la glace était moins tourmentée, mais la marche était rendue de plus en plus pénible par la multiplicité des trous de kryokonite. Ces trous exposèrent les explorateurs à des dangers beaucoup plus redoutables que le passage des crevasses; d'abord les crevasses étaient toujours facilement reconnaissables, et, en second lieu, avec quelque précaution il était aisé de passer sans accident celles qui étaient recouvertes d'une couche de neige. Les trous de kryokonite étaient, au contraire, masqués par une nappe de neige, et sur certains points ils étaient aussi rapprochés les uns des autres que les alvéoles d'un gâteau de miel. Ils étaient profonds de 30 à 90 centimètres; leur largeur variait de quelques millimètres à 1 mètre. A tout moment un homme y enfonçait le pied et culbutait, risquant de se donner une entorse. Quelquefois même, la jambe tout entière était prise dans une de ces cavités, et cette chute était d'autant plus dangereuse qu'elle se produisait au moment où l'on s'y attendait le moins. Pendant quatre jours à l'aller, et trois jours au retour, les explorateurs cheminèrent sur une nappe de glace percée de milliers de trous. Durant ce laps de temps, d'après un calcul du chef de l'expédition, chaque homme tomba cent fois en moyenne par jour, ce qui fait pour les dix membres de la caravane un total de sept mille chutes en une semaine. Ces trous offraient cependant l'avantage de contenir de l'eau excellente, et les hommes, bien que trempés de sueur, en burent souvent de grandes quantités sans éprouver le moindre malaise.



Vue prise sur l'*Inlandsis*. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Le 16 juillet l'étape fut de 13 kilomètres, le lendemain de 18 et demi, et le 18 de 17 et demi. Sur cette distance, le glacier s'élevait de 247 mètres. Ces chiffres montrent que, de ce côté, le glacier présentait de moindres difficultés à la marche des voyageurs. Les torrents étaient plus faciles à traverser; par contre, de profondes crevasses masquées par une frêle couche de neige coupaient la route de la caravane. Le passage de ces endroits difficiles n'entraîna heureusement aucun accident.

Le 18 au soir, une fois que la caravane eut campé, le Lapon Anders Tuorda partit en reconnaissance monté sur ses *ski*[1]. Son absence ne dura pas moins de six heures. Il déclara s'être avancé à 27 kilomètres dans la direction de l'est. De ce côté, le glacier était, disait-il, d'un parcours facile et s'élevait par de longues pentes douces. Aucune terre n'était visible à l'est, ajoutait-il. Tout d'abord M. Nordenskiöld regarda comme exagérée la distance que le Lapon prétendait avoir parcourue. Cette supposition était inexacte, car, pendant les deux journées suivantes, la caravane ne put atteindre la fin de la piste que les patins avaient laissée sur la neige. Il n'est pas sans intérêt de faire ressortir ici l'exactitude avec laquelle le Lapon avait évalué la distance qu'il avait parcourue. Cette observation servira, par la suite, pour juger la valeur de son estimation de longueur, dans la course qu'il entreprit quelques jours plus tard.

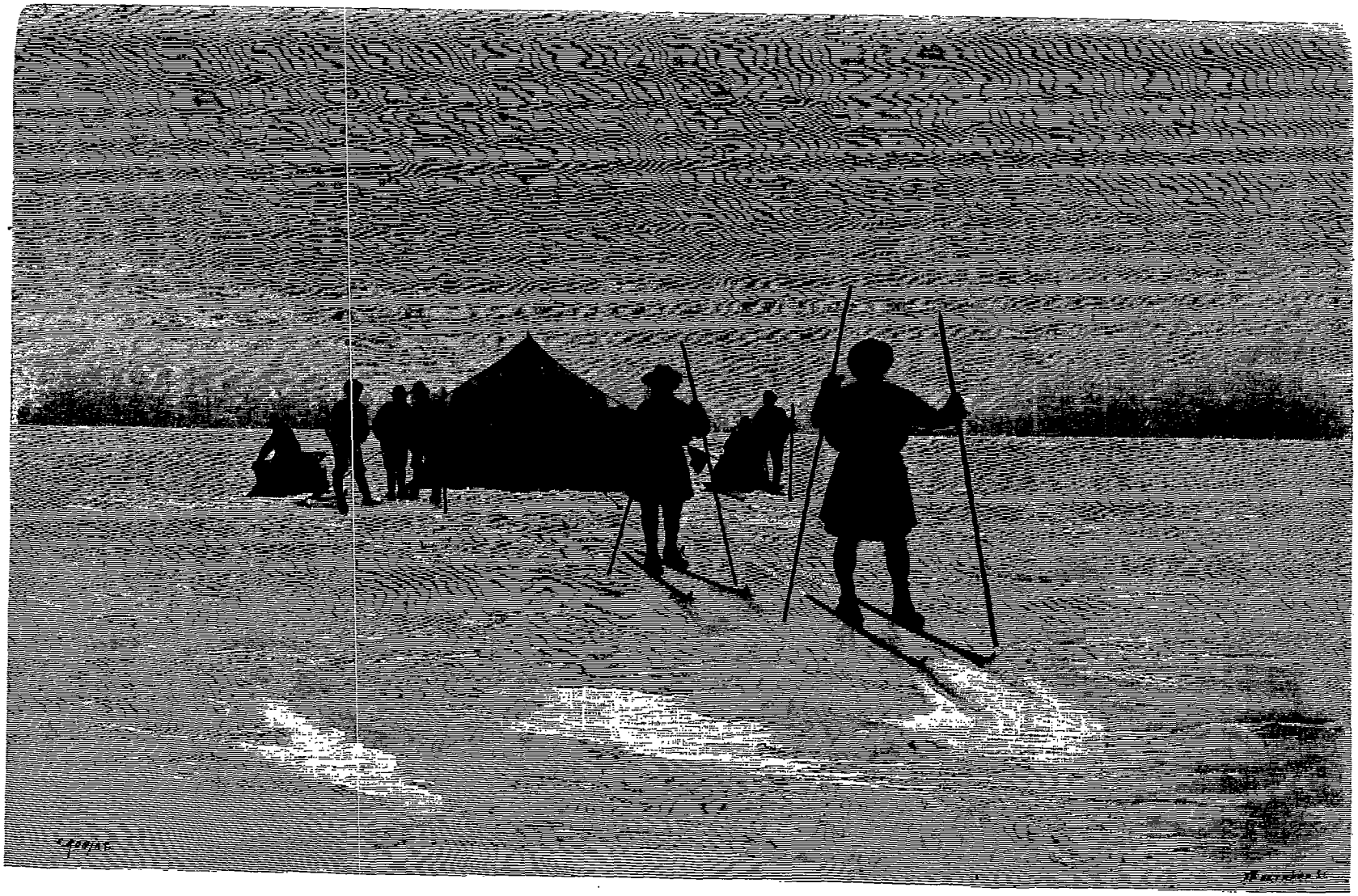
Les jours suivants, la caravane rencontra plusieurs lacs. Au moment des premiers froids, quelques-uns de ces bassins doivent encore contenir une certaine quantité d'eau. On ne saurait expliquer autrement l'existence de glaçons épais, échoués sur leurs bords. Ces lacs avaient des contours circulaires, et leurs rives étaient couvertes d'une couche de neige fondante, dans laquelle les traîneaux enfonçaient profondément.

Le 18 juillet la caravane avait pu encore faire une longue étape (17 kilomètres et demi); au delà, les difficultés recommencèrent. Dans la nuit du 20 au 21, la pluie tomba, transformant la neige en une bouillie glaciaire, dans laquelle les traîneaux restaient embourbés. Quatre hommes ne réussissaient qu'avec peine à les haler. Les hommes étaient trempés des pieds à la tête, et, le soir, il ne fut pas facile de trouver une plaque de neige sèche pour pouvoir camper. Le 22 on dut se coucher sur de la neige à moitié fondue. Grâce aux matelas en caoutchouc, les hommes purent reposer à l'abri de l'humidité. La situation devenait critique. Partout le glacier, recouvert de neige fondante, était impraticable aux traîneaux.

La caravane ne pouvait abandonner les traîneaux et continuer sa marche en avant. Dans ces conditions,

1. Longs patins à neige.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ des Lapons pour leur reconnaissance sur l'*Inlandsis* (voy. p. 266). — Dessin de E. Ronjat, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Nordenskiöld prit le parti de battre en retraite, après avoir envoyé en reconnaissance les Lapons. Montés sur leurs patins, ces éclaireurs pouvaient, dans un espace de temps relativement court, parcourir une distance considérable, ainsi qu'avait pu le faire Tuorda dans sa reconnaissance du 18. D'après les ordres écrits que leur remit le chef de l'expédition, leur absence ne devait pas se prolonger au delà de quatre jours; toutefois la caravane les attendrait pendant six jours. Passé ce délai, elle regagnerait la côte, après avoir laissé sur le glacier un dépôt de vivres. Les Lapons étaient munis de quelques vivres, d'une montre, d'un anéroïde et de deux boussoles. Suivant les instructions, ils devaient tous les 3 milles[1] observer la direction suivie et noter l'altitude; s'ils atteignaient une région dépouillée de glaciers, ils avaient ordre de rapporter des échantillons de la végétation.

Le point atteint par la caravane — le dix-huitième campement — était situé à 121 kilomètres de la côte et à une altitude de 1510 mètres. Le 22 juillet, à trois heures du matin, les Lapons se mirent en route, et le restant de la caravane se reposa sous la tente. On fit l'inventaire des provisions — on avait encore des vivres pour vingt-deux jours, — puis la lessive. Le lavoir ne fut pas difficile à organiser; quelques coups de hache suffirent à creuser dans la glace un large trou, qui immédiatement se remplit d'une eau claire et limpide comme le cristal. Il aurait été imprudent de laisser la caravane campée pendant quelques jours sur la bouillie glaciaire qui recouvrait le glacier, et le 24 on regagna le dix-septième campement, où la neige était relativement sèche. Le 23 les explorateurs furent témoins d'un curieux phénomène météorologique. Le ciel était couvert d'une mince couche de nuages. Ces nuées laissaient passer les rayons calorifiques du soleil, et sur le glacier on ressentait une agréable chaleur, très vive même par instants. De temps en temps les brumes s'abaissaient jusqu'au niveau du glacier; on pouvait alors reconnaître qu'elles ne contenaient aucune humidité, car, dans ce milieu que l'on aurait pu croire humide, les vêtements mouillés des explorateurs séchaient rapidement. M. Nordenskiöld compare ce phénomène à la fumée du soleil observée en Scandinavie, ou au brouillard sec décrit par Arago. D'après ses observations, ce brouillard serait formé de fines molécules d'eau, en suspension dans un air relativement sec; ce serait donc un nouvel exemple des phénomènes de surfusion. Les forces moléculaires agissant à la surface de chaque particule d'eau empêcheraient leur évaporation dans un milieu sec.

Le 24 juillet, à midi, après une absence de cinquante-sept heures, les Lapons rallièrent la caravane. Le manque d'eau et de combustible pour faire fondre la neige les avait forcés de battre en retraite. La région du glacier qu'ils avaient parcourue présentait une surface excellente pour la marche sur les *skí*. Ils évaluaient à 230 kilomètres la distance à laquelle ils avaient pénétré dans l'intérieur de la péninsule Groenlandaise. Le point où ils avaient rebroussé chemin était situé à une altitude de 1947 mètres. De là ils n'avaient aperçu aucune terre à l'horizon; dans toutes les directions, le glacier étendait sa nappe blanche. Les Lapons avaient ainsi pénétré au cœur même du Groenland. D'après M. Nordenskiöld, le point qu'ils avaient atteint serait situé par 68° 32′ de latitude nord, et 42°51′ de longitude ouest de Greenwich.

Les Lapons avaient ainsi parcouru 460 kilomètres en cinquante-sept heures. Comme il était permis de douter de l'exactitude de cette évaluation, M. Nordenskiöld fit organiser en Laponie, pendant l'hiver de 1884, une course de patineurs, pour s'assurer s'il était réellement possible de parcourir sur les *skí* une pareille distance dans un temps aussi court. La longueur de la piste était de 220 kilomètres. Le Lapon Tuorda, celui-là même qui avait accompagné l'expédition, arriva le premier, ayant franchi cette distance en vingt et une heures vingt-deux minutes. Il n'est donc plus permis de douter que les Lapons se soient avancés aussi loin qu'ils le disaient dans l'intérieur du Groenland.

Le 25 juillet la caravane se mit en marche pour regagner la côte. Le retour présenta de moindres difficultés que l'aller, mais les explorateurs eurent à souffrir cruellement du froid. Dans la nuit du 27 juillet le thermomètre s'abaissa à — 15°. Le 31, les montagnes de la côte furent signalées, et, le 3 août, dans l'après-midi, la caravane atteignit l'Aulaitsivikfjord. De là elle se rendit à Egedesminde, où elle rejoignit la *Sofia* à son retour de sa croisière dans la baie de Melville.

Suivant M. Nordenskiöld, l'existence de cette mer de glace dans l'intérieur du Groenland est une conséquence de la forme même du sol. Dans l'exposé de son voyage, le célèbre explorateur suédois s'exprimait ainsi : « Une mer de glace n'existe dans l'intérieur de la presqu'île que si sa surface a la forme d'un dôme s'abaissant par des pentes douces et régulières vers la mer. » Or, précisément, dans la région comprise entre le 68e et le 69e degré de latitude nord, explorée par l'expédition suédoise, le relief du sol présente cette forme.

V

Le fjord Igaliko. — Ruines scandinaves. — Frederiksdal. — Navigation au milieu de l'archipel. — Croisière le long de la côte orientale du Groenland. — Le Port du Roi Oscar. — Retour de l'expédition en Suède.

Le 16 août la *Sofia* mouilla devant Egedesminde, et y embarqua M. Nordenskiöld et les hommes qui l'avaient accompagné dans son exploration de l'intérieur. L'expédition se trouvait ainsi au complet; tous étaient en parfaite santé, satisfaits des résultats déjà obtenus, et prêts à affronter de nouveaux dangers. Il s'agissait maintenant de mettre à exécution la troisième partie

1. Le mille suédois vaut 10100 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du programme, l'exploration de la côte orientale du Groenland au-dessous du Cercle polaire.

Le 16 au soir, l'expédition partit pour Ivigtut, où elle devait se ravitailler en charbon. Les naturalistes mirent à profit cette nouvelle relâche pour faire d'intéressantes collections. Le zoologue dragua dans les fjords environnants, et le botaniste herborisa dans une vallée voisine, le Gröndal (Vallée Verte), ainsi appelée pour sa belle végétation. Le docteur Nathorst y découvrit des exemplaires de la *Linnea borealis*, dont l'existence n'avait point encore été signalée au Groenland. Depuis, l'expédition danoise de la *Fylla* a trouvé cette plante dans plusieurs autres localités de la péninsule; son aire atteindrait même le 67e degré de latitude nord. Le docteur Berlin recueillit en outre des exemplaires de plusieurs graminées d'Europe. Elles avaient été apportées là d'Europe avec des plantes industrielles, et s'étaient développées avec succès sur ce terrain.

D'Ivigtut l'expédition suédoise alla visiter le fjord Igaliko aux environs de Julianehaab. Sur les bords de ce fjord, au milieu de mauvaises prairies que les Groenlandais regardent comme très verdoyantes, se trouvent de nombreux vestiges des habitations des premiers colons scandinaves. Les archéologues attachent une très grande importance à cette station, et un grand nombre d'entre eux sont d'accord pour reconnaître dans un amas de décombres les ruines de Brattahlid, le *gaard* d'Eric le Rouge. Ces ruines sont beaucoup moins importantes que ne le font supposer les descriptions qui en ont été faites. Les murs du prétendu *gaard* d'Eric le Rouge ne sont pas aussi élevés que le soubassement en pierre d'une pauvre cabane, mais les blocs employés dans cette construction ont des dimensions colossales. On ne peut comprendre comment de pareilles masses ont pu être amenées là, et appareillées sans l'aide de leviers et de poulies. Parmi les ruines on distingue plusieurs types de constructions. Quelques-unes sont bâties sur un plan rectangulaire; leurs soubassements, à moitié enfouis dans le gazon, ont une largeur variant entre 4 et 6 mètres; les murs, construits sans ciment, mesurent une épaisseur de 1 mètre et même plus. Sous l'argile et le gravier qui recouvrent le sol de l'habitation, on trouve des esquilles de bois, des morceaux de charbon et des débris de clous. La découverte de ces morceaux de charbon semble indiquer que ces habitations ont été détruites par le feu. A côté de ces habitations on remarque des cercles de pierres dont quelques-uns ont un rayon très court; les archéologues danois voient dans ces vestiges, soit des postes pour les vigies, soit des clochers en ruine ou des étables. On remarque encore des enclos de pierres, des *cairns*; de plus, sur les bords de certains fjords, sur l'Igaliko notamment, s'élèvent des églises ruinées, entourées de cimetières. Les fouilles qui y ont été pratiquées ont fourni d'intéressants renseignements. Les corps sont placés généralement dans des cercueils; quelques-uns, cependant, reposent directement sur

Ruines de Brattahlid. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre. Au moment de l'ensevelissement ils devaient être enveloppés dans des peaux, mais aucun lambeau n'en subsiste.

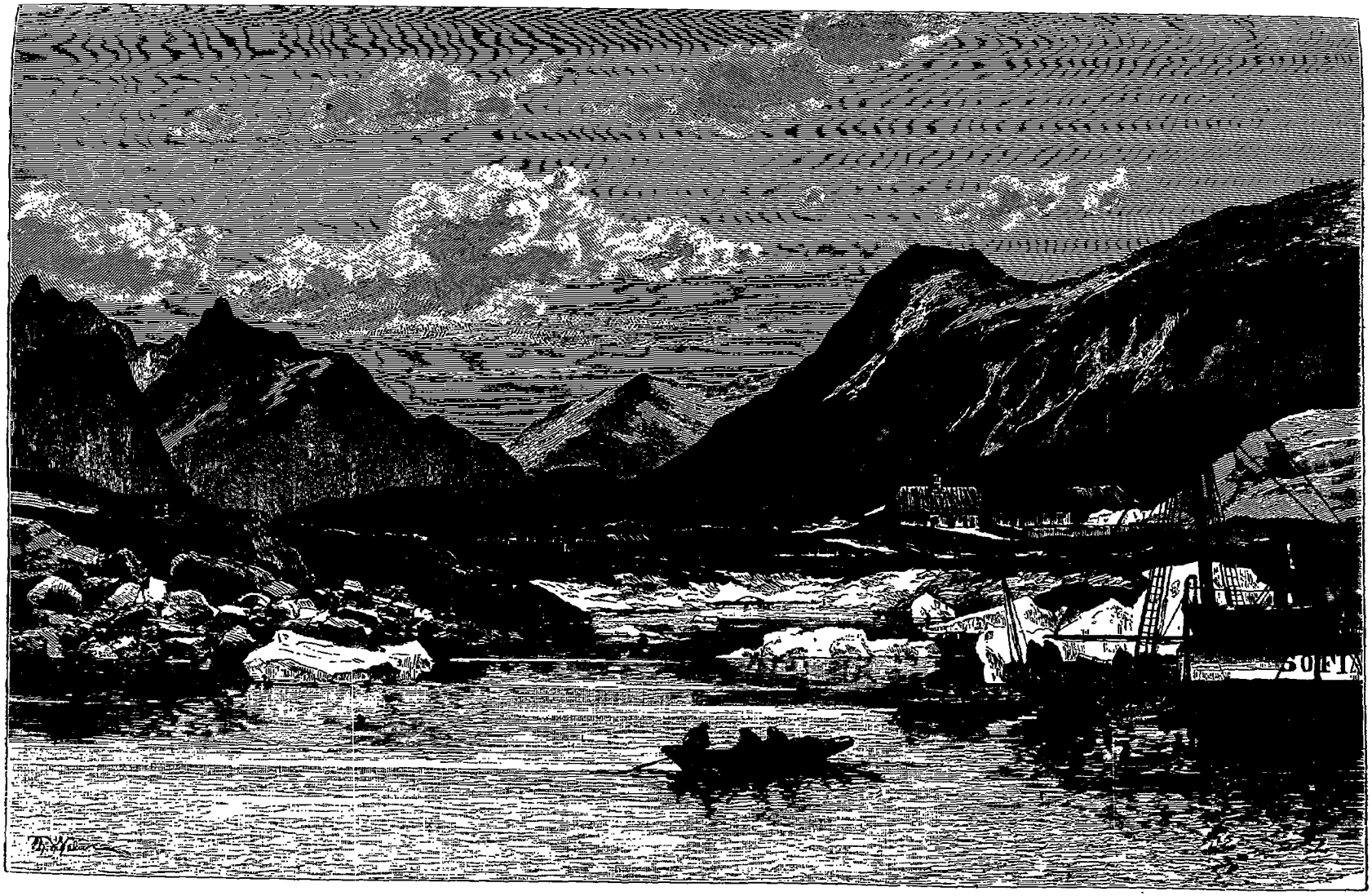
La plupart de ces ruines sont situées au fond de fjords, actuellement inhabités, dont les rives sont bordées de pâturages. Dans le Groenland Occidental, ces prairies n'occupent qu'une superficie très restreinte; une population aussi nombreuse que celle que semble indiquer l'importance des ruines n'a pu vivre exclusivement de l'élevage du bétail, ainsi que certains auteurs l'ont prétendu. Vraisemblablement les premiers colons scandinaves devaient, tout comme les Eskimos aujourd'hui, tirer leurs principales ressources de la chasse et de la pêche.

Le fjord Igaliko n'est pas seulement intéressant par ses ruines : on y voit encore d'autres curiosités qui, de l'avis des indigènes, méritent d'attirer l'attention des étrangers beaucoup plus que ces amas informes de pierres; ce sont quelques petits carrés de pommes de terre et de navets. Sous un pareil climat, c'est en effet merveille d'obtenir pareil résultat. Dans un fjord voisin, M. Nordenskiöld coupa un arbre d'une taille extraordinaire pour le Groenland : il mesurait une hauteur de 1 mètre et demi et avait un diamètre de 21 centimètres. Le nombre des couches concentriques de la tige permettait de fixer à trois cent cinquante-quatre ans l'âge de cet arbre.

En retournant la nuit à Julianehaab, l'expédition suédoise fut témoin d'un phénomène très curieux. Le temps était beau, la mer calme; soudain une large bande lumineuse parut à la surface du fjord, en arrière du navire. Cette lueur, d'une couleur jaunâtre, ressemblait à celle qu'émettent des matières phosphorescentes. La *Sofia* filait à ce moment, avec une vitesse de quatre à six nœuds. La bande lumineuse marchait plus vite que le vapeur; bientôt elle l'atteignit, puis le dépassa, et disparut en continuant sa marche, sans que M. Nordenskiöld eût eu le temps de l'examiner au spectroscope. Un moment, le navire sembla naviguer sur une mer de feu ou de métal fondu. Cette lueur ne provenait ni de noctiluques, ni d'une phosphorescence produite par quelque banc de poissons. La lueur émise par les zoophytes a une couleur bleuâtre, très différente de la couleur jaunâtre de cette bande brillante, ainsi du reste qu'on pouvait en juger par quelques noctiluques visibles à ce moment même dans le sillage du navire. D'autre part, la présence de poissons se serait révélée par un mouvement dans l'eau; or, pendant toute la durée de l'apparition, la mer était absolument unie; d'ailleurs les lueurs phosphorescentes émises par les poissons sont bleuâtres et non jaunâtres. Les Eskimos qui étaient à bord de la *Sofia* donnèrent une explication assez plaisante de ce phénomène. A leur avis, cette lueur aurait été produite par la présence, à la surface du fjord, d'une couche d'eau argileuse provenant d'une rivière voisine. M. Nordenskiöld déclare ne pouvoir indiquer aucune cause à ce beau phénomène, qui dura environ dix à quinze secondes. Peut-être est-il de la même nature que celui observé sous les Tropiques, et auquel les marins donnent le nom de « mer de lait ». Au mois de mars 1885, sur la côte du Jutland, à Aalborg, on vit, un soir, les vagues qui battaient le rivage se couvrir de feu. Ce phénomène est peut-être le même que celui observé par M. Nordenskiöld.

De Julianehaab la *Sofia* alla relâcher à Frederiksdal, siège d'une mission des Frères Moraves. M. Nordenskiöld se proposait d'y engager un interprète qui aurait servi à entrer en relations avec les indigènes, dans le cas où l'on en aurait rencontré sur la côte orientale. Le pasteur Brodbeck, qui avait lui-même visité cette partie du littoral, s'offrit pour accompagner l'expédition, et, le 29 août, à midi, la *Sofia* leva l'ancre, pour entreprendre sa périlleuse croisière le long de la côte orientale. Cette partie du programme de l'expédition était regardée comme inexécutable par tous les explorateurs polaires. M. Nordenskiöld ne cite pas moins de dix-huit expéditions qui, depuis 1579, ont vainement essayé d'atteindre la côte orientale du Groenland au-dessous du cercle polaire. C'est probablement en essayant de franchir la banquise qui ferme cette partie du littoral qu'en 1832 le brick *la Lilloise*, commandé par le lieutenant de Blosseville, se perdit corps et biens. En 1860, le plus expérimenté des *arctic officers*, Mac Clintock, échoua dans une tentative de ce genre. Plus récemment, en 1879, le capitaine Mourier, de la marine royale danoise, commandant l'aviso *l'Ingolf*, s'avança jusqu'en vue de terre, pendant une campagne hydrographique dans le détroit de Danemark; d'impénétrables masses de glaces l'empêchèrent de débarquer. Dans son rapport, cet officier déclare que toute tentative faite de la pleine mer pour percer la barrière de glaces qui bloque la côte orientale du Groenland au-dessous du cercle polaire ne présente aucune chance de succès. Malgré ces pronostics défavorables, M. Nordenskiöld n'en résolut pas moins d'essayer de débarquer sur cette côte. Le 29 août, à midi, la *Sofia* quitta Frederiksdal et s'engagea dans l'archipel qui entoure l'extrémité méridionale de la péninsule. Elle ne rencontra aucune difficulté jusqu'au point où l'Ikeksund et l'Ikareksund se coupent à angle droit. Dans ces parages, le paysage a un aspect grandiose. De hautes montagnes dentelées, semblables à des ruines gigantesques, s'élèvent à pic le long des fjords, et çà et là de petits glaciers et des plaques de neige marbrent de leur blancheur les roches sombres. Aucune ride n'agitait la surface de la mer: elle semblait une nappe de cristal, et, sur ce miroir, de petits glaçons doucement portés par les oscillations de la marée scintillaient comme des diamants. Au milieu de ces *drifis* s'élevait la masse majestueuse de quelques *isberg*, qui, entraînés par un courant sous-marin, dérivaient en sens inverse de la masse de glace superficielle. A peu de distance du Kungmint, le point où se croisent l'Ikeksund et l'Ikeraksund, les masses de glace devinrent subitement épaisses, plus loin même impénétrables. M. Nordenskiöld essaya, sans résultat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Frederiksdal. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

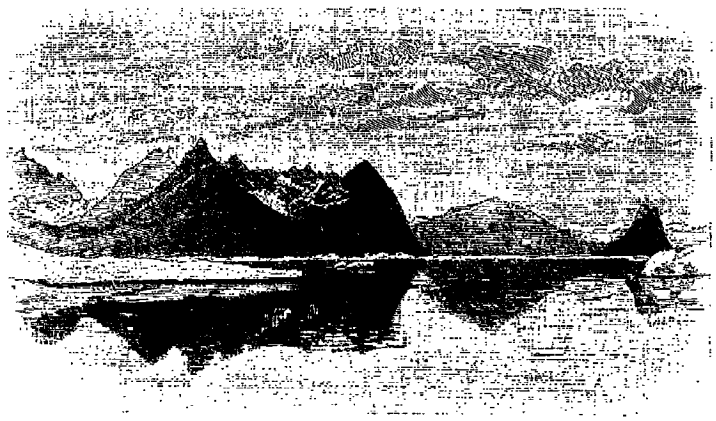
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de longer la rive septentrionale du détroit, espérant atteindre dans cette direction quelque mouillage, où l'expédition attendrait une modification dans l'état des glaces. Dans ces fjords, les fonds tombent à pic ; les ancrages sont par suite rares, et exposés à une brusque invasion des glaces, qui peuvent flotter tout contre la rive.

Le chef de l'expédition résolut alors de battre en retraite et de sortir de l'archipel par l'Ikerasak. Une banquise barrait également cette passe ; de plus, l'obscurité commençait à tomber. Pour passer la nuit, on alla mouiller, sur la côte nord-est de l'Ikaresak, dans une baie appelée par les indigènes Kangerdlutsiak. A quelques mètres de terre, les fonds n'étaient pas inférieurs à 20 ou 30 brasses. A peine l'ancre était-elle mouillée que de gros glaçons vinrent menacer le navire, et il fallut appareiller sans tarder. A différentes reprises, par une nuit obscure, la *Sofia* dut changer de mouillage, exposée à chaque instant à donner, soit contre un gros glaçon, soit contre quelque récif.

Le lendemain 25 août, M. Nordenskiöld fit une seconde tentative pour pénétrer dans l'Ikerasak, mais sans plus de succès que la veille. Après cet échec il reprit sa marche vers le nord, et essaya de forcer la banquise qui l'avait arrêtée dans l'Ikeksund. Les glaces y étaient toujours aussi compactes et absolument impénétrables. La route étant barrée dans toutes les directions vers l'est comme vers le sud, M. Nordenskiöld ordonna de revenir, vers l'ouest, par le détroit que l'on avait suivi la veille, pour entrer dans l'archipel. Dans l'espace de vingt-quatre heures, cette passe s'était remplie de glaces, et ce ne fut pas sans difficultés que la *Sofia* put sortir de ce détroit. Dans les parages du cap Farewell, les fonds tombent partout à pic au ras du rivage, et les glaces par suite peuvent s'accumuler en banquise le long de la terre. M. Nordenskiöld dut donc renoncer à son projet d'atteindre la côte orientale, en suivant le chenal libre qu'il supposait exister le long de la côte. Une fois hors de l'archipel, la *Sofia* dut faire un long détour pour contourner le champ accumulé autour du cap Farewell ; une fois ce cap doublé, elle serra la lisière des glaces, pour profiter de la première ouverture qui s'y présenterait.

Sur cette côte, la faune est très pauvre. Durant les deux jours que la *Sofia* avait navigué dans le *skjergaard* autour du cap Farewell, on avait vu seulement un cétacé, quelques phoques et un petit nombre d'oiseaux. Les phoques et les oiseaux, ne pouvant trouver une nourriture suffisante dans des eaux aussi profondes que celles du *skjergaard*, fuient vraisemblablement ces parages. D'autre part, la guerre acharnée que les indigènes ont faite pendant des siècles à tous les animaux qu'ils rencontraient est peut-être également cause de cette dépopulation. L'été, les guillemots doivent pourtant s'établir en grand nombre sur les récifs voisins du cap Farewell. Au dire des indigènes embarqués à bord de la *Sofia*, les vieillards racontent que jadis le grand pingouin, l'*Alca impennis*, vivait dans ces parages. Toutefois, d'après les recherches du zoologiste danois J. Steenstrup, cet oiseau était déjà rare au commencement du siècle dernier. Égède, le premier Européen qui ait voyagé dans cette région, ne le mentionne pas. Fabricius, qui habita le Groenland de 1768 à 1774, prétend au contraire en avoir vu.



Vue prise dans l'Ikeksund. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Le 30 août, dans la soirée, la *Sofia* atteignit enfin des eaux libres. Peu après, la nuit arriva, et l'on dut mouiller pour éviter quelque rencontre fâcheuse avec les glaçons. Le lendemain, retardée par un courant contraire et obligée de contourner de larges *champs*, l'expédition ne fit que peu de route. Le 1er septembre, dans la matinée, elle n'avait même pas dépassé le 62e degré de latitude nord. Le temps était magnifique et la mer absolument calme. Au nord s'étendait à une bonne distance en mer une large bande de *drifis* provenant du *velage* du glacier de Puisortok. Au sud, au contraire, la mer paraissait libre jusqu'à la côte. Du haut du mât, la vigie ne signalait aucune glace dans cette direction. Immédiatement M. Nordenskiöld ordonna d'approcher de terre. Après avoir marché plusieurs heures dans cette direction, on reconnut que, là encore, la côte était bordée d'une ceinture de glace large de 6 milles. Il fallut donc battre en retraite. Cette partie de la côte, qui n'est pas habitée, aurait du reste présenté peu d'intérêt aux explorateurs. Après cette tentative infructueuse on mit le cap au nord, pour essayer d'atteindre, vers le 68e degré de latitude nord, les grands fjords d'Umanak et d'Ekalumiat, où se trouveraient de nombreuses ruines d'habitations scandinaves. A mesure que l'on avançait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la marche devenait de plus en plus difficile. Tout d'abord il fallut contourner le *champ* de *drifis* qui s'étendait à 25 ou 30 milles au large du glacier de Puisortok; plus loin, la banquise augmentait d'épaisseur; un instant, M. Nordenskiöld perdit l'espoir de pouvoir atterrir. Sur ces entrefaites, les glaces parurent présenter une solution de continuité; on fit alors immédiatement une nouvelle tentative pour atteindre la côte, mais sans plus de succès que la veille. La banquise se composait principalement de petits glaçons, débris de blocs de grandes dimensions, fondus en partie sous l'influence des eaux chaudes du Gulf-Stream et de la température élevée de l'été. Plus avant, le *champ* était formé de flaques étendues, découpées par d'étroits canaux, et, au milieu, s'élevaient quelques *isberg* de taille colossale. Plusieurs avaient une hauteur de plus de 35 mètres au-dessus de la surface de la mer; d'après leur forme, il est vraisemblable que la partie immergée était égale à six ou sept fois la partie émergée. Ces glaçons avaient donc une hauteur totale d'environ 250 mètres.

Cette partie de la côte est bordée, comme aux environs du cap Farewell, par de hautes montagnes, dont les formes fines et élancées rappellent celles des Alpes. Entre ces pics s'ouvrent des vallées remplies, en certains endroits, de névés. Ces névés ne paraissent pas former de véritables glaciers.

Sur ces entrefaites le temps changea; un épais brouillard masqua toute vue, et, de crainte de quelque abordage fâcheux avec les glaces, l'expédition gagna la pleine mer. Dans la soirée du 3 septembre, le ciel s'éclaircit; alors seulement M. Nordenskiöld put reconnaître la position de la *Sofia*. Porté par les courants, le navire avait dépassé la latitude des fjords Umanak et d'Ekalumiat, que l'expédition se proposait de visiter. Il n'était guère prudent de revenir en arrière; l'état avancé de la saison et la faible provision de charbon ne permettaient pas de perdre de temps; le chef de l'expédition résolut alors de débarquer au sud du cap Dan.

Vue prise sur la côte orientale du Groenland au sud du Port du Roi Oscar (voy. p. 272). — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Le 4 septembre, le cap Dan était en vue. M. Nordenskiöld donna l'ordre de faire route vers la terre, décidé, cette fois, à forcer la banquise côtière. A vingt milles de terre on rencontra les premières glaces; plus loin, les *drifis* formaient une masse compacte au milieu de laquelle le navire évoluait difficilement. La banquise était formée de glaçons hauts à peine de 1 ou 2 mètres au-dessus de la surface de la mer, et dont le diamètre atteignait de 10 à 12 mètres. Au milieu de ce *champ* se dressaient quelques majestueux *isberg*. Au delà de cette barrière s'étendait, le long de la côte, un chenal libre, large d'environ 4 à 5 milles. Protégée par la banquise, l'eau y était aussi calme que dans un bassin à flot Juste en face le point où la *Sofia* avait forcé la banquise, s'ouvrait un golfe. Il n'était guère protégé contre l'invasion des glaces; néanmoins les naturalistes y débarquèrent quelques heures, pour déterminer la position du lieu et en explorer les environs immédiats. A quatre heures du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soir, ils rentrèrent à bord, rapportant une magnifique collection botanique. Du haut d'une montagne, l'un d'eux avait aperçu, dans le voisinage, un fjord parfaitement abrité, où la *Sofia* pouvait mouiller en toute sécurité. Immédiatement on partit pour cet ancrage, qui reçut le nom de Port du Roi Oscar en l'honneur du souverain de la Suède. Pour la première fois depuis plusieurs siècles, un navire avait réussi à atteindre la partie de la côte orientale du Groenland située au-dessous du Cercle polaire. Si l'on identifie le cap Dan avec l'ancien cap d'Herjolf, le Port du Roi Oscar correspondrait peut-être au Port Sand où venaient jadis en foule les Normands, d'après le récit des antiques sagas. Certains vestiges découverts sur la côte semblent prouver que les Normands ont connu ce mouillage. Deux *cairns* élevés sur les hauteurs devaient vraisemblablement servir de points de repère aux marins, dans leur navigation au milieu de l'archipel côtier. Sur les bords de la baie, les membres de l'expédition découvrirent également les ruines d'une construction semblable à celles que l'on trouve sur la côte occidentale. Ces vestiges sont trop peu importants pour que l'on puisse affirmer qu'ils proviennent d'une habitation scandinave, mais cette découverte est une précieuse indication pour les archéologues et pour les futurs explorateurs de cette région.

L'Ingolfsfjeld, vue prise sur la côte orientale du Groenland. — Gravure empruntée à l'édition suédoise.

Les environs du Port du Roi Oscar sont très pittoresques. De hautes montagnes s'élèvent en massifs entre lesquels s'ouvrent de larges vallées, semées de lacs et de pelouses verdoyantes. Aucun arbre n'orne le paysage; seul le bouleau nain, rabougri et rampant sur le sol comme au Spitzberg, croît en certains endroits. Sur plusieurs points, les savants découvrirent des ruines bien conservées de huttes d'Eskimos construites en pierres et en tourbe, des tombeaux, des murettes de pierres dessinant de véritables labyrinthes, et destinées probablement aux jeux de la population, des pièges à renards qui semblaient avoir servi récemment. Ces engins étaient fabriqués fort adroitement avec des éclats de pierres et de cailloux roulés, sans le moindre morceau d'os ou de bois. Dans un tombeau d'enfant, formé par un simple *cairn*, des fouilles mirent à jour une série d'engins de chasse et de pêche en miniature, très finement travaillés.

Sur les rives d'un torrent formées de sable, des traces d'Eskimos étaient visibles. Les unes dataient de plusieurs jours, les autres semblaient très récentes. Probablement les indigènes avaient fui à la vue du vapeur. Ne pouvant entrer en relations avec eux, M. Nordenskiöld quitta, le 5 septembre, à une heure de l'après-midi, le Port du Roi Oscar, pour essayer d'atteindre un grand fjord au nord du cap Dan. Là habiterait une nombreuse population, d'après les renseignements recueillis par le lieutenant Holm et le pasteur Brodbeck auprès des Eskimos de la côte orientale.

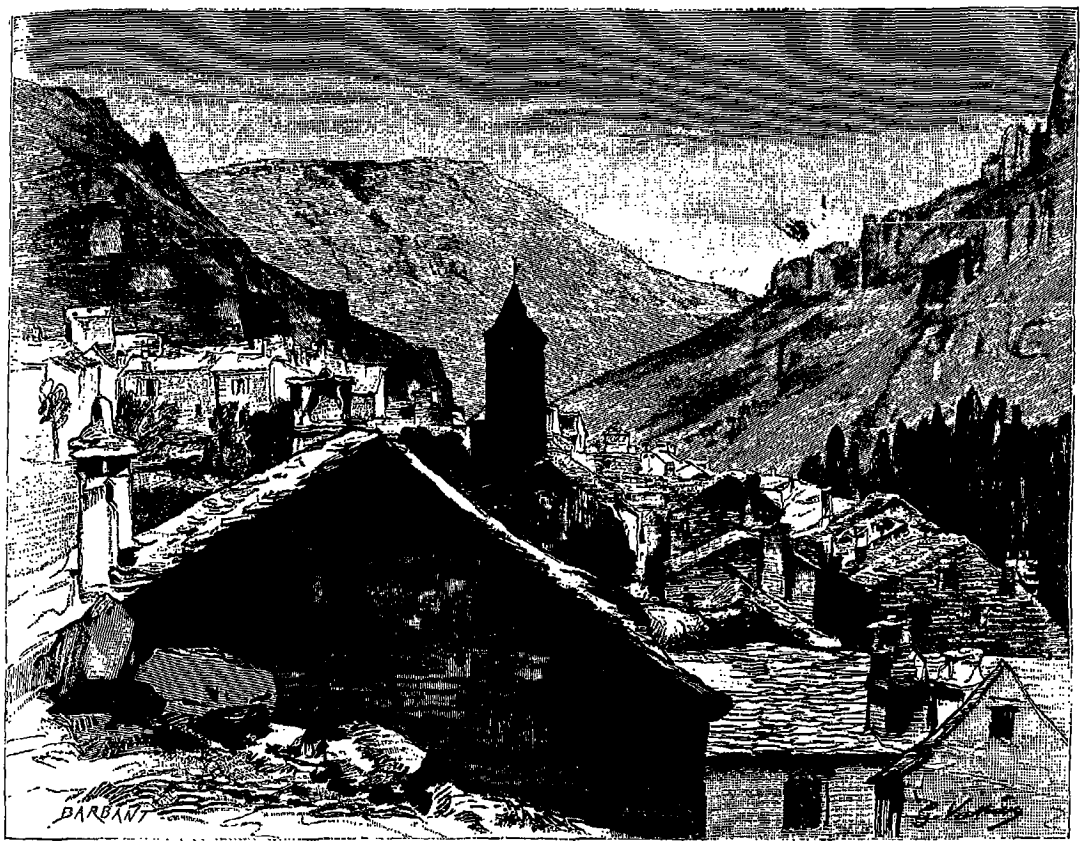
Pour regagner la pleine mer, la *Sofia* rencontra de grosses difficultés au milieu de la banquise. Les *drifs*, agités par une forte houle, serraient de près le navire. Grâce à l'habileté du capitaine, la *Sofia* put être dégagée, et faire route vers l'*eau libre*. Il fallut ensuite doubler un long banc de glaces, qui s'étendait au sud du cap Dan; puis l'obscurité survint et, par mesure de prudence, la marche du navire fut ralentie. Le 6 septembre dans la matinée, l'expédition se trouvait seulement par le 66e degré de latitude nord.

Au sud de l'Ingolfsfjeld M. Nordenskiöld fit une nouvelle tentative pour atteindre la côte. Cette manœuvre ayant échoué, l'expédition battit en retraite pour regagner l'Islande. Le 9 septembre la *Sofia* arriva à Reykjavik, et le 27 elle rentrait dans le port de Gothembourg.

Le récit que nous venons de faire de cette belle campagne d'exploration est un résumé de l'intéressant ouvrage de M. Nordenskiöld sur le Groenland. Dans quelques mois il en sera publié une traduction complète. Le public pourra alors apprécier dans son ensemble la valeur de la nouvelle œuvre du célèbre explorateur suédois. Cette expédition n'a pas eu le retentissement du voyage à jamais célèbre de la *Vega*; elle n'en occupera pas moins une place d'honneur dans la liste des explorations arctiques.

Charles Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sainte-Énimie (voy. p. 279). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

LE CAGNON DU TARN,

PAR M. ALPHONSE LEQUEUTRE,

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SECTION DU CLUB ALPIN FRANÇAIS DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I. D'Ispagnac à Sainte-Énimie.

Quel est celui d'entre nous qui dans sa vie n'a peu ou prou découvert l'Amérique? Un accident de ce genre m'advint en 1879, en pleine France. A cette époque je connaissais à peine la France Centrale, lorsqu'un jour mon regretté ami Adolphe Joanne me proposa de *découvrir* la Lozère.

En examinant pour mon plan de route les cartes de l'état-major, la grande zébrure noire qui, sur le carré de Séverac, indique le cours du Tarn entre les grandes tables blanches des causses de Sauveterre au nord et Méjan au sud, attira vivement mon attention. Je demandai à Joanne s'il avait quelques renseignements sur cette région. « Aucun, me répondit-il, et vous devriez y aller. — Certes oui. »

Quelques jours après, en septembre 1879, j'étais à Villefort, et, ayant été tout d'abord reconnaître l'ensemble du pays du Roc Malpertus (1683 mètres) et du pic Finiels (1702 mètres), je descendis par la vallée du Lot à Mende.

A Mende chacun me dit merveille des gorges du Tarn; mais je n'eus pas la bonne fortune de rencontrer quelqu'un les ayant visitées. On connaissait Ispagnac, on avait été à Sainte-Énimie : rien de plus. On savait seulement que les bateliers de cette dernière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville prenaient de 80 à 100 francs pour conduire les voyageurs en bateau jusqu'au Rozier.

Le lendemain, 4 septembre, je traversai à pied le causse de Sauveterre, et la descente en lacets aigus des murailles rouges du causse sur les toits noirs de Sainte-Énimie me causa un premier émerveillement. De là je me rendis à pied à Pougnadoires et en barque de Pougnadoires au Pas-de-Soucy, puis à pied au Rozier.

Mon compte rendu, très sincère, très ébahi et très incomplet, publié dans l'annuaire du Club Alpin français (1879), attira l'attention de mes collègues de ce club, qui, sachant que j'avais exploré les magnifiques vallées d'Arrasas et de Niscle, le Barranco Mascun dans les Pyrénées Espagnoles, les Clus de l'Aude et du Rebenty dans les Pyrénées Françaises, voulurent bien me croire sur parole, et peu à peu le Cagnon du Tarn acquit la réputation méritée d'être une des merveilles de la France et de l'Europe.

Depuis lors, grâce à l'excellente monographie publiée en 1883 par M. Louis de Malafosse [1], qui, bien longtemps avant moi (depuis 1866), avait maintes fois exploré et admiré ces magnifiques gorges, mais qui eut le grand tort de ne pas chercher à les faire connaître; grâce à ses photographies et à celles de MM. Chabanon, E. Trutat, Paradan, Julien, etc., qui tous m'ont permis de puiser dans leurs cartons; grâce au zèle déployé par mon collègue et ami M. Martel, qui prêche les gorges du Tarn et Montpellier-le-Vieux avec l'ardeur d'un apôtre; grâce aussi à la fondation d'une section du Club Alpin français à Mende, toutes les merveilles dessinées par M. Vuillier, qui a parcouru ce pays le crayon à la main, deviendront aussi populaires que peut l'être le Cirque de Gavarnie. Déjà l'affluence des touristes a amené la baisse des prix. En 1879 le trajet en bateau coûtait de 80 à 100 francs; en 1884, 60 francs. Aujourd'hui (juillet 1886) je reçois une circulaire [2] de Justin Monginoux, de la Malène, m'annonçant qu'il fera dorénavant pour 50 francs le trajet de Sainte-Enimie au Rozier (un à cinq voyageurs).

Mon ami Onésime Reclus, l'adorateur des sources et des belles eaux, connaissait avant moi la belle fontaine de Burle; depuis 1879 il est revenu dans le Cagnon du Tarn, et, puisqu'il a bien voulu me communiquer les placards de son nouvel ouvrage, *En France* [3], je ne puis mieux faire que de lui emprunter sa description générale, si admirablement peinte.

« Le Cagnon du Tarn s'ouvre entre la serre de Pailhos à gauche et la Boissière de Molines à droite : la serre de Pailhos (1046 mètres) est un fier bastion du causse Méjan; la Boissière de Molines ou Chaumettes (1046 mètres) est un promontoire du causse de Sauveterre. La teinte de ces roches annonce qu'on a quitté le schiste lozérien, parfois noir jusqu'au lugubre, pour l'oolithe, la dolomie, pierres éclatantes, diversicolores, reposant ici sur le lias.

« Entre parois de 400, 500, 600 mètres qui parfois montent de la rivière même, parfois de talus d'éboulements dont la vigne ou le jardin s'empare au détriment du maquis, jadis forêt de pins sylvestres, de chênes, de buis, de hêtres, le Tarn se plie et replie, merveilleusement pur, merveilleusement vert. Entré petit, presque intermittent, à demi mort pendant quatre ou six mois sur douze, dans le profond couloir d'entre-causses, comme ces torrents de large grève dont le gravier brille au soleil, il en sort grand et vivant toute l'année sans avoir bu le moindre torrenticule; mais des sources de fond l'avivent, et trente fontaines mêlent à son flot pur leur transparent cristal : à droite elles s'échappent des entrailles du causse de Sauveterre, à gauche elles fuient du causse Méjan, transpercé de cavernes.

« D'un causse à l'autre, de lèvre à lèvre par-dessus les 1200, les 1500, les 1800 pieds de profondeur d'abîme, il y a rarement 2500 mètres, rarement aussi 2000 : 1500 mètres est presque partout la largeur du précipice entre les deux rebords de plateau, la largeur à fleur de Tarn n'étant parfois que l'étroite ampleur de ce Tarn lui-même.

« En deux ou trois endroits l'écart est moindre, et l'on peut imaginer un pont dont la travée, certes la plus hardie du monde, mènerait en 1000 mètres du fronton de Sauveterre au fronton du Méjan.

« Du pont ogival d'Ispagnac au pont du Rozier, le Cagnon du Tarn a 50 kilomètres. Ce serait bien la caverne la plus grandiose d'Europe, si quelque voûte, franchissant la fêlure, allait d'une oolithe à l'autre, de la dolomie de droite à la dolomie de gauche, et faisait des deux causses une seule et même neige en hiver.

« Mais, la voûte manquant, c'est sous le soleil un lumineux paysage.

« On n'y frissonne pas aux vents aigus du causse. On y vit loin du nord, éternellement abrité de lui, en serre chaude, avec le noyer, l'amandier, le figuier, le châtaignier, la vigne. Les rochers de Sauveterre tenant toujours debout, si ceux du Méjan chaviraient et que la mer montât jusque-là, Ispagnac, Prades, Sainte-Enimie, la Malène seraient des villes tièdes au pied de la roche ardente.

« Cette chaleur, cette lumière, la joyeuse diversicolorité des roches, le Tarn si beau, les chastes fontaines, ainsi sourit cette gorge qui, de granit ou de schiste, serait lugubre, effroyable. Elle est gaie, même dans les ruines titaniques de ses dolomies, murs, tours et clo-

1. *Les Gorges du Tarn entre les grands causses*, par M. Louis de Malafosse. Conférence du 9 mars 1883 à la Société de Géographie de Toulouse. Extrait des *Bulletins*. Toulouse, Durand, 1883, in-8°, 92 pages.

2. Prévenir : Justin Malaval à Sainte-Énimie (télégraphe), ou Justin Monginoux, à la Malène (poste), en indiquant le point de départ et l'heure d'embarquement. Prix de Sainte-Énimie à la Malène, 15 fr.; de la Malène aux Vignes, 15 fr.; des Vignes au Rozier, 20 fr.; total, 50 fr. Les bagages doivent être peu lourds et peu encombrants. Leur transport du Pas-de-Soucy aux Vignes est compris dans le prix ci-dessus.

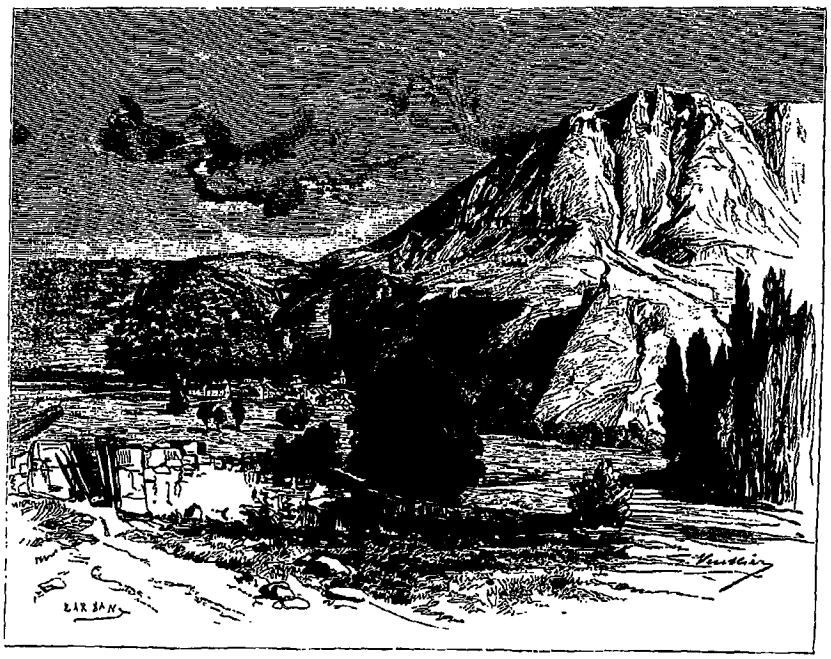
3. En cours de publication, 1886. Paris, Hachette; grand in-8°, avec nombreuses illustrations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chers de deux cités surhumaines, comme si les causses dont elles sont le rebord étaient deux Babylones près de crouler de 500 à 600 mètres de haut.... »

Maintenant que vous avez vu l'ensemble, j'entrerai dans les détails. En 1879 je n'avais vu le Cagnon que de Sainte-Énimie au Rozier; en 1883 et en 1884 je visitai de nouveau les gorges, mais alors d'Ispagnac au Rozier et en plusieurs fois je descendis le Tarn de Castelbouc au Rozier, et le remontai du Pas-de-Soucy à Castelbouc; puis je montai tour à tour sur les deux causses et les bordai de Saint-Georges de Levejac jusqu'à Laval, du Tarn et de la Malène à Montbrun. Si la première fois j'avais été « ébahi », les fois suivantes je fus de plus en plus émerveillé.

Le 31 août 1883, après avoir visité les beaux pâturages de l'Aubrac et croisé une grande partie de la Margeride, j'étais de retour à Mende, et, le temps étant au beau fixe, je partis pour Ispagnac, traversant le causse de Sauveterre par la route de Saint-Flour à Nîmes, ancienne *estrade*, très améliorée qui, seule autrefois, faisait communiquer la Haute Auvergne avec le Bas Languedoc et, qui probablement était d'origine gauloise. La descente en lacets sur Ispagnac est de toute beauté : à chaque tournant des lacets le tableau se modifie, tantôt on voit se profiler les hautes murailles des deux causses, tantôt on voit s'ouvrir à ses pieds le petit bassin d'Ispagnac où la ville semble blottie au pied du magnifique rocher rouge, crénelé comme une forteresse, des Chaumettes, qui domine le Tarn de 546 mètres. En face, dans une forêt de noyers, se cache Quézac entre le Tarn et les hautes falaises du causse Méjan.



Ispagnac. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

A onze heures j'étais à Ispagnac. La petite ville, avec ses vieilles maisons, est curieuse, mais il ne reste presque rien de son antique prieuré, dont l'église, dit le père Louvrelœuil, avait été bâtie sur l'emplacement d'un temple des druides, et ses fortifications ont été démolies.

A cheval sur l'unique voie de communication ouverte de ce côté entre le nord et le sud, et commandant la route du causse, la ville d'Ispagnac avait une grande importance stratégique; aussi était-elle, au moyen âge, entourée d'épaisses murailles flanquées de tours. En 1562, lorsque le baron d'Alais, avec ses bandes protestantes, vint piller la riche collégiale de Sainte-Marie de Quézac, il n'osa attaquer Ispagnac; et, plus tard, Mathieu de Merle, l'habile et rapace chef de partisans protestants, maître de Mende, dut attendre l'arrivée du régiment de Gondin pour tenter l'attaque; mais voici le récit de Gondin lui-même :

« Ledit prince de Condé... commande au sieur Gondin, maréchal de camp, de s'acheminer avec son régiment de huit enseignes du côté de Mende pour aviser à ôter les forts que les catholiques tenaient entre les Cévennes et Mende. Étant arrivé ledit Gondin à Molines (fin de novembre 1580), près la ville d'Ispagnac, et ayant conféré avec aucuns gentilshommes desdits pays des Cévennes, Porquarès s'achemine à Meyrueis pour faire marcher *pouldres*. Merle va faire partir de Mende deux canons et une bâtarde qu'il avait fait faire et une quantité de balles en faisant fondre la grande cloche tant renommée (la Non-Pareille). Gondin alla bloquer la ville d'Ispagnac avec ses troupes et quelques compagnies du pays. Étant arrivés Por-

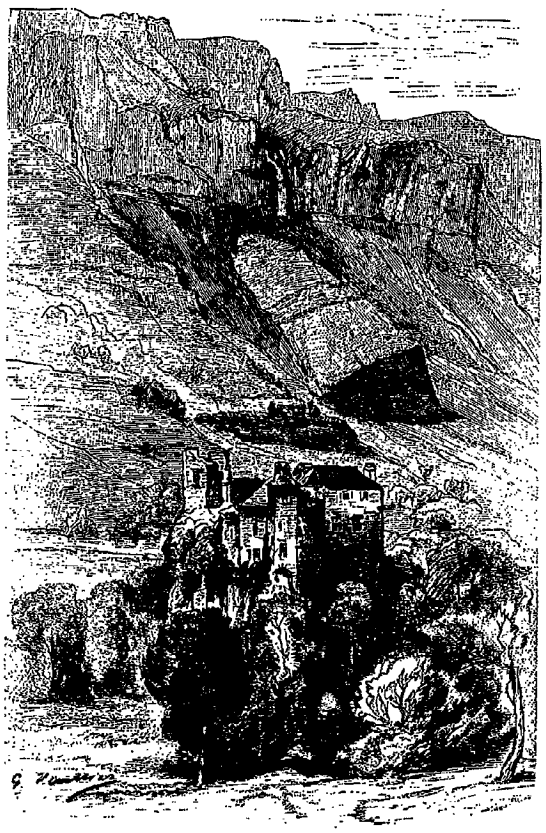
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quarès et Merle dans quatre jours après, avec poudres, balles, et lesdits canons descendus à la descente de Molines, presque inaccessible, et la façon qui furent descendus, ayant attaché vingt paires de bœufs par derrière le canon pour le retenir qu'ils ne prissent la descente et tiré seulement par une paire au devant, logèrent le même soir les canons joignant des maisons du côté de Florac. Le jour suivant, de bon matin, commença la batterie. Sur le soir on se loge sur une tour, faisant le coin de la ville, que le canon avait abattu, attendant le jour d'après pour faire élargir la brèche et donner l'assaut; mais, sur la minuit, les soldats de la garnison, en nombre de quatre-vingts à cent, prirent telle appréhension d'être forcés qu'ils persuadèrent à M. de Lambrandès, leur gouverneur, de déloger avec eux : ce qu'ils firent à l'instant, sortant en foule, passant la rivière du Tarn au gué, grimpant la montagne de Notre-Dame de Quézac, où aucuns furent tués, et pris prisonniers les autres, se sauvant sans armes à Quézac.

« Le jour suivant, Gondin avec son régiment et autres compagnies des Cévennes vont bloquer le château de Quézac; Porquarès et Merle font marcher le canon qui fut mis en batterie sur le soir; au plus matin comme la batterie droite au château, leur ayant tiré environ deux cents coups de canon, n'étant encore la brèche raisonnable. Deux soirs après, font un trou audit château par derrière, passant certaine garde du côté de la rivière du Tarn et se sauvant la plupart par la montagne à Sainte-Erémie (Énimie), ayant à leur sortie laissé quelques soldats en garde qui se laissent surprendre. Merle laisse dans lesdites places quelques-uns des siens.

« Quelques jours après, lesdits sieurs ayant fait telle diligence que, bien qu'il ait fallu passer et repasser quatre fois à gué le canon à la rivière de Tarn, le plus souvent que le canon avait *une toise d'eau par-dessus* et les bœufs à la nage, ils mirent le canon devant Bédouès....[1] »

1. *Les Exploits de Mathieu de Merle, baron de Salavas*, par le capitaine Gondin. Pièces fugitives du marquis d'Aubais.



Charbonnières (voy. p. 278). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

Merle saccagea Ispagnac et Quézac, sauf le château, qu'il conserva jusqu'au moment où il acquit, aux frais de la province de Gévaudan, les baronnies de Lagorce et de Salavas en Vivarais. Quant à ses canons, ne pouvant leur faire remonter les pentes de l'Estrade de Molines, il les fit scier à Quézac.

En face d'Ispagnac, dans une presqu'île de la rive gauche du Tarn, véritable impasse fermée au sud par les murailles rouges et les éperons du causse Méjan, se trouve le célèbre lieu de pèlerinage de Notre-Dame de Quézac. Au moyen âge, l'affluence des pèlerins était telle, que, pour éviter aux fidèles le passage à gué de la rivière, le pape Urbain V, après avoir érigé Quézac en collégiale, décréta la construction du joli pont ogival qui, rétabli sur le même modèle sous le règne de Louis XIII, existe encore.

Mais nous ne sommes pas encore entrés dans le cagnon, et il nous faut un peu presser le pas. La route de voitures qui vient de remplacer le chemin de chars et qui sera continuée jusqu'au Rozier est excellente, elle côtoie la rive droite, suivant tous les méandres de la rivière. Un peu au delà du joli pont de Quézac, sur la rive gauche et dans le lit même du Tarn, se montre une petite tour ronde; elle sert d'abri à une fontaine d'eau minérale gazeuse, sulfatée, sodique, qui, au dire des habitants, est une véritable panacée. Au mois de septembre, cette source attire nombre de visiteurs, qui font à la fois une cure de raisin et une cure d'eau minérale.

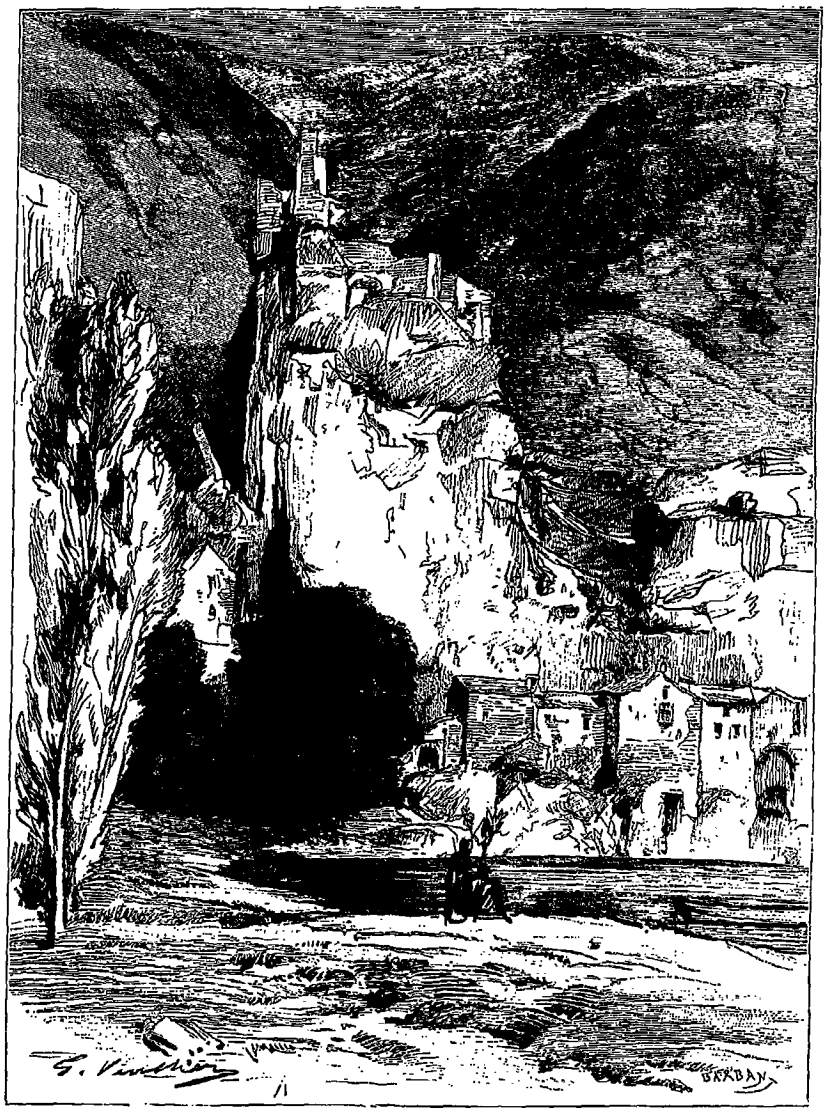
Un peu plus loin, mais sur la rive droite, est le premier affluent[1] du Cagnon du Tarn, la belle source de Vigos, qui, au dire de la tradition, aurait autrefois roulé des paillettes d'or. Laissant au nord la route de Mende et de Saint-Flour, nous continuons à longer la rive droite du Tarn, dont le cours, après s'être heurté

1. Dans toute la traversée du Cagnon, d'Ispagnac au Rozier, le Tarn n'a d'autres affluents que les sources de fond et les sources magniliques qui sourdent au pied des murailles des deux causses. Aucun ravin, sauf à la fonte des neiges ou à la suite de forts orages, ne lui apporte une goutte d'eau, les eaux des deux causses s'infiltrant dans les couches de la roche jurassique et ne venant sortir que très bas au contact du lias.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre l'éperon du causse de Sauveterre, pénètre dans le cagnon, qu'il va suivre sur un parcours de 50 kilomètres. A droite, plaqué contre l'abrupt talus du causse, est le joli manoir ou château, restauré, de Rocheblave, bâtiment rectangulaire, couronné de mâchicoulis et dominé par des roches effilées en forme de fuseau et hautes de 50 mètres. Sauf dans le fantastique barranco Mascun ou de Rodellar des petites Pyrénées Espagnoles, nulle part je n'ai vu d'aussi fines colonnettes de rocher.

Le château dépassé, on se trouve dans une véritable solitude : à droite sont des talus d'éboulements assez laids et tristes malgré leurs vignes plantées en terrasses et leurs bouquets d'arbres fruitiers; au-dessus



Castelbouc (voy. p. 278). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

sont des broussailles ; plus haut, la muraille du fronton du causse. A gauche, au contraire, se dressent de grandes falaises, bordées de bois ou plongeant à pic dans la rivière, et d'un bel aspect. Sans cesse d'ailleurs le tableau se modifie.

Sur la rive gauche, perché sur une table de rocher qui domine de plus de 20 mètres le lit du Tarn, se montre un moulin à eau, mis en mouvement par la grosse source de Pelatan ; plus loin, après avoir dépassé un éperon du causse Méjan, on découvre tout à coup les maisons blanches et le vert ravin de Montbrun, arrosé par deux belles fontaines. Un pont (1884) conduit au village, et une route de voitures conduisant à Florac montera un jour par le petit ravin sur le causse Méjan, lorsque le village d'en bas aura pu s'entendre avec le village d'en haut. Vu de la route, Montbrun,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entouré de grands arbres, est un charmant coin, et, lorsque, grimpant sur le causse au Frayssinet de Poujols, on voit toute cette verdure joyeuse entourée de grands escarpements gris perle et rouges brillant ou flamboyant au soleil, c'est réellement beau. Mais, comme le fait si bien remarquer M. de Malafosse, il faut ici à peine user des épithètes, autrement on ne trouverait rien pour qualifier le Détroit, les Baumes, etc., ce qui serait d'ailleurs, peut-être, le meilleur parti à prendre.

Ici la route cesse de côtoyer la rivière et monte pour franchir un éperon du causse de Sauveterre, on perd de vue Montbrun, et tout à coup on pénètre dans une petite oasis où nichent trois villages : Pouzols, Blajoux et Villaret, entourés d'arbres fruitiers et de vignes, tandis que sur la rive gauche se montrent dans un fouillis de verdure les ruines et les tours du château de Charbonnières, construit sur la plate-forme d'un énorme rocher, isolé d'une belle falaise légèrement courbe, fort belle de lignes et « que le géologue devra étudier, car ce bizarre amphithéâtre offre un phénomène assez rare. Les couches de l'étage du bajocien se sont affaissées sur environ 500 mètres (de largeur) dans le sens d'une grande fissure qui n'atteint pas les dolomies. A 150 mètres environ au-dessus du sol, la roche reprend son horizontalité jusqu'au haut de la montagne. Il y a eu probablement une action locale d'affouillement dans les marnes du lias situées un peu au-dessous du Tarn. Les stratifications se sont disloquées en s'affaissant dans ce vide assez peu profond pour être bientôt comblé. La commotion s'est atténuée graduellement, et la grande masse des dolomies est restée intacte[1]. »

Le château de Charbonnières date du treizième siècle. En 1583 une soixantaine de partisans, reste des bandes du capitaine Merle, l'ayant occupé, ce poste devint la terreur du Gévaudan. Il fallut armer cinq cents arquebusiers et quatre-vingts cavaliers pour l'assiéger; mais telle était la réputation de bravoure de cette poignée de bandits, qu'on leur permit de se retirer avec les honneurs de la guerre.

La route traverse Blajoux, des vignes, des vergers, et passe devant Villaret. Sur la rive gauche se montrent, d'abord les quelques maisons de la Chadenède, puis, plaqué ou plutôt engagé dans la roche, un petit hameau, au-dessus duquel, sur un rocher isolé haut de 60 mètres, se voient les ruines inaccessibles d'un château (démoli en 1588 par ordre des états du Gévaudan) : c'est Castelbouc, l'un des sites les plus bizarres du Cagnon. Le village, encastré en partie dans les fissures du rocher, doit son existence à une énorme source dont l'afflux rend le Tarn navigable pendant huit mois de l'année, et c'est là que commence la navigation du Tarn. La source jaillit d'une grotte, un peu en amont du village. Louvrelœil raconte que « là se trouve un four si grand et si vaste qu'avant qu'on en ait fait le tour le pain qu'on y met est déjà cuit, parce qu'il est creusé dans la caverne d'un rocher qui est au milieu d'une chaîne d'autres rochers dont le circuit est de trois ou quatre lieues[1] ». Je n'ai pas vu le four, mais j'ai vu à Castelbouc de curieuses maisons très anciennes, et l'on fera bien, descendant au bord de la rivière, de la traverser en bateau pour voir de près ce singulier village.

Un jour, le 7 juillet 1884, étant parti de Sainte-Enimie avec Bernard, le meunier de Saint-Chély, je grimpai la côte de Prunet au milieu des amandiers, des noyers, des grands rochers en tours, en arcades, en portails. Arrivé sur la lèvre du causse Méjan, je le bordai au milieu des pierrailles, jusqu'au delà des hameaux du Chamblon, de Chaldas et de Poujols; là, montant sur une pointe de rochers dominant un à-pic de plus de 200 mètres, je vis tout à coup sous mes pieds, enfoncé comme un coin dans les roches, Castelbouc. Le site était tellement étrange que je proposai à Bernard de descendre dans le fond de la vallée, afin d'en mieux voir tous les aspects; mais, sauf pour un oiseau, c'était impossible. Nous continuons vers l'est à border le causse, cherchant un sentier au milieu de tous ces à-pics. A gauche et tout près de Frayssinet de Poujols (950 mètres), nous commençons la descente ou plutôt la dégringolade par un sentier de chèvres, à lacets aigus, qui semble tomber le long des murailles, la différence de niveau étant ici de 460 mètres; mais, si le sentier est plus que rude, quelles admirables vues ! en amont, au delà du vert ravin de Montbrun, se dresse le grand éperon du causse Méjan qui, entre Montbrun et Quézac, barre la vallée; en aval, jusqu'au grand amphithéâtre au fond duquel se cache Sainte-Enimie, se profilent les immenses falaises, tantôt grises et glacées d'or, tantôt rouges et zébrées de noir et de jaune, de Castelbouc, des Écoutaz, de Prunet; plus près de nous sont le joli cirque de Charbonnières, les grands promontoires rouges mouchetés de verdure du causse de Sauveterre qui de la Tiaulaz à Prades sont superbes, Prades et son château, puis la petite oasis de Blajoux; mais, de là à Rocheblave, les talus abrupts du causse de Sauveterre, malgré leur couronne de rochers, sont insignifiants, presque laids.

Il nous fallut vingt-cinq minutes pour atteindre la Chadenède, entourée de beaux noyers. Une barque nous passa sur la rive droite, et une montée à travers les taillis, les vergers et les vignes nous amena à Blajoux sur la route.

Ce que j'avais vu me donna un vif désir de faire en bateau le trajet de Castelbouc à Sainte-Énimie, et ce fut bientôt entendu avec Bernard pour un autre jour.

Aujourd'hui, reprenons la route au delà de Villaret.

1. *Monographie des gorges du Tarn*, p. 38. M. Louis de Malafosse, ainsi que M. André, le savant archiviste de la Lozère, auteur des Monographies d'Ispagnac, de Sainte-Énimie, etc., ont bien voulu m'autoriser à puiser dans leurs écrits tout ce que je croirais pouvoir être utile à l'œuvre de la vulgarisation des gorges du Tarn. Je ne saurais trop les remercier de leur extrême obligeance.

1. *Mémoires historiques sur le pays de Gévaudan*, par le Père Louvrelœil; 1 vol. in-8°, sans date, imprimé à Mende vers 1724. 2e édition : Mende Ignon, 1825, in-8°, p. 66.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici à gauche, sur une plate-forme d'un promontoire du causse de Sauveterre, au milieu de vignes et de vergers, Prades de Tarn et son lourd château qui, bravement défendu par Fages, prieur de Sainte-Énimie, empêcha le capitaine Merle d'aller piller les richesses du monastère. Le prieur fut blessé au bras, mais les huguenots ne purent passer. Au pied du rocher qui porte Prades se trouvent une belle source, un moulin et un barrage.

Ici la nouvelle route de voitures cesse et fait place à l'ancien chemin, très praticable aux voitures, mais beaucoup trop étroit et n'ayant que peu de paliers d'évitement; si la route est médiocre, le paysage devient de plus en plus beau. Ce ne sont plus seulement les rochers du causse Méjan qui attirent le regard, ce sont aussi les tours, les aiguilles, les escarpements du causse de Sauveterre émergeant de bouquets de noyers, de châtaigniers, d'amandiers; çà et là on voit à ses pieds miroiter les eaux vertes du Tarn, souvent cachées par les vernes et les peupliers. Sur la rive gauche on aperçoit, au-dessus des feuillages, le beau rocher des Écoutaz. Si vous aimez les échos, descendez vers le Tarn, et à mi-côte interrogez la muraille : elle répétera nettement vos paroles. Aimez-vous les beaux sites : allez alors jusqu'au bord de la rivière, et vous serez charmé. Nous la verrons mieux encore en remontant le Tarn en bateau.

Sur la hauteur de Sainte-Énimie. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

Voici la Tiaulas, grand rocher rouge qui plonge dans la rivière et qui, taillé en plate-forme, avec ses grandes masses rouges évidées en encorbellement, forme un beau lieu de halte. Ici se découvre le beau tableau de Sainte-Énimie.

II. Sainte-Énimie.

Restons un instant à la Tiaulas : au premier plan, entouré de verdure, est une jolie nappe d'eau formée par un barrage, puis un large pont du dix-septième siècle; au-dessus, sur les pentes des deux rives, la petite ville de Sainte-Énimie. A gauche, un ravin couronné d'arbres, dans lequel grimpe la route de voitures du causse Méjan; à droite, dominant le beau courant d'eau de la célèbre fontaine de Burle, se montre un grand bâtiment qui a remplacé l'antique monastère en partie détruit; plus haut, plaqué contre une falaise rouge, le petit ermitage tout blanc de Sainte-Énimie, et, plus près, une partie du grand ravin du Bac, escaladé par la route de voitures du causse de Sauveterre; entre les deux causses, au milieu de vergers, de bouquets d'arbres, de vignes, le Tarn qui brille au soleil; au loin en aval les hauteurs qui font face à Pougnadoires; en amont et tout près, les grandes roches façonnées en tours et en aiguilles de Prunet. Par le soleil, le site est charmant et magnifique; par l'orage, il devient terrible.

Je me souviendrai toujours de ma première impression en 1879, lorsque, descendant les lacets du ravin du Bac au milieu des lavandes, des vergers en terrasses, des escarpements rocheux, je vis tout à coup sous mes pieds, au fond d'un abîme, les toits couverts d'ardoises de Sainte-Énimie au centre de toutes ces roches rouges qui semblaient flamboyer sous le soleil. J'avais grand soif; ayant traversé le causse en plein midi, je voyais l'eau sous mes pieds, mais j'oubliai ma soif et je prolongeai la descente, tant c'était à la fois imprévu, beau et étrange. « J'ai vu une ville dans un puits », a dit un ancien visiteur[1]. C'est parfaitement juste; seulement il faut dire que le puits est fort large. En 1793 Sainte-Énimie fut nommée Puits-Roc; le nom, cette fois, était bien choisi.

L'arrivée par le causse Méjan est moins intéressante, et l'on fera bien, je crois, de se rendre à Sainte-Énimie soit par Ispagnac, soit par la route de Mende et le ravin du Bac, et non par Meyruis ou par Florac.

L'histoire de l'origine de la petite ville est curieuse et mérite d'être racontée :

« Le sang de l'illustre maison des rois très chrétiens de France coulait dans les veines de la bienheu-

1. On a appliqué à Sainte-Énimie ce mot de Sidoine Apollinaire, lors de son voyage de Clermont à Saint-Laurent de Trèves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reuse vierge Énimie. Les lis avaient ombragé son berceau, car elle était la fille du roi Clotaire le Jeune. Elle brillait néanmoins davantage par l'éclat de ses éminentes vertus et la candide blancheur de son intacte virginité. Elle avait choisi Jésus-Christ pour son époux, lorsque les auteurs de ses jours la pressèrent vivement d'unir ses destinées à celles d'un époux terrestre. Quel admirable exemple de constance à son premier choix va donner aux générations futures cette jeune vierge ! Elle sollicite comme une faveur de son époux céleste la grâce de perdre les dons de la beauté, même aux dépens de sa vie. Ses vœux sont entendus : une lèpre affreuse souille le corps de la pieuse princesse. L'extrême laideur de son visage éteint les feux dont brûlait l'époux qui lui était destiné.... Énimie se livre avec une ardeur nouvelle à la prière, et, pendant qu'elle épanche ainsi sa belle âme dans le cœur de son époux céleste, voici qu'un ange lui apparaît. Le messager du Seigneur l'engage à diriger ses pas vers les contrées du Gévaudan. Là elle devra se baigner dans les eaux limpides de la fontaine de Burle et s'y dépouiller de la hideuse lèpre dont tout son corps est couvert. Le roi, instruit de la miraculeuse vision de sa fille, la fait partir avec un cortège digne de la royale visiteuse. La fontaine que le ciel a désignée est découverte. La vierge se baigne dans ses ondes salutaires. Le Jourdain semble couler de la source de Burle et, par la puissante invocation du nom de Jésus, la lèpre disparaît. Énimie recouvre une santé florissante.

Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie (voy p. 282). Croquis de Vuillier, d'après nature.

« La royale vierge se disposait à repartir pour Paris et à rentrer dans la maison paternelle. Elle avait déjà remonté les âpres côtes du Tarn, lorsque la lèpre, pour la deuxième fois, vient souiller ce corps virginal. Énimie redescend à la fontaine de Burle. Elle invoque encore le nom de Jésus, et sa prière est exaucée. Les ondes salutaires la purifient de cette hideuse maladie. Énimie, revenue à la santé, rend d'abord de très humbles actions de grâces au Seigneur, et se dispose à remonter sur la plaine pour exécuter son premier projet de retour. Mais une troisième fois la lèpre vient ravager la beauté de son visage, et Énimie reconnaît alors que la volonté de Dieu est qu'elle reste là et se voue à son service. Elle vient pour la troisième fois se plonger dans la fontaine et trouve la guérison. Les rois Clotaire son père et Dagobert son frère, instruits des desseins de Dieu sur la princesse Énimie, lui envoient de grandes sommes d'argent. De vastes domaines sont acquis dans les environs, et un monastère de pieuses filles consacrées au Seigneur est élevé auprès de la fontaine par la royale vierge. Deux églises y sont construites, l'une en l'honneur de la mère de Dieu, l'autre en celui de saint Pierre. Le bienheureux Ilère, évêque de Mende, est appelé dans cet endroit. Il y consacre Énimie abbesse du nouveau monastère et reçoit les vœux des religieuses compagnes de la sainte princesse[1].... »

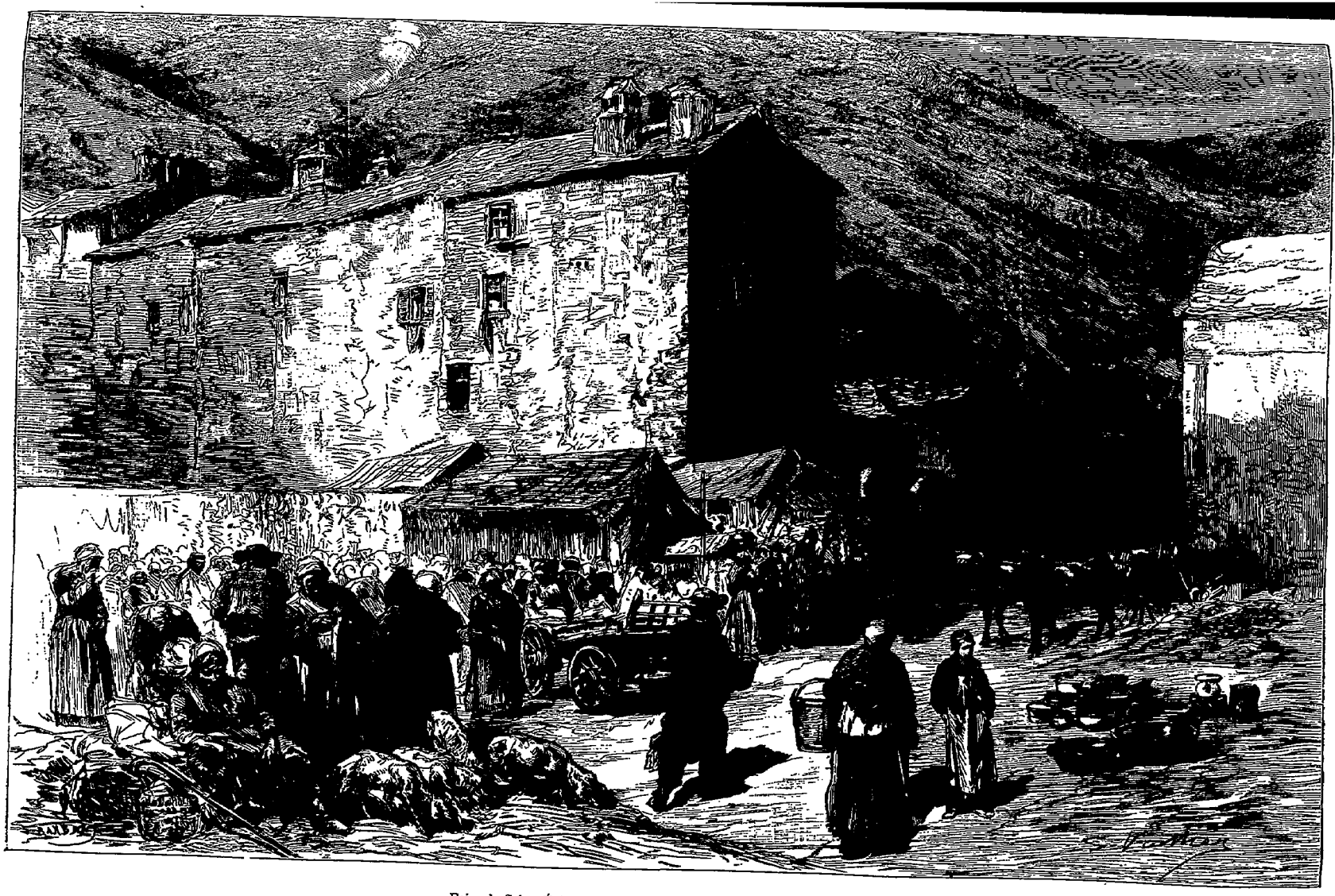
Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie (voy. p. 282). Croquis de Vuillier, d'après nature.

Sainte Énimie mourut, croit-on, après l'an 628, et fut ensevelie dans la grotte de l'ermitage, où elle aimait à se retirer avec sa filleule Énimie. — Sainte Énimie était-elle fille de Clotaire II, de Clovis Ier ou de Clovis II, ou de tel autre prince mérovingien ? je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite ville qui porte son nom existe et que le monastère fut toujours considéré comme étant de fondation royale, ne dépendant ni de l'évêque comte de Gévaudan, ni du roi, héritier de la vicomté de Gévaudan. Le fait est constaté par l'enquête de 1306, dressée pour fixer les droits des deux seigneurs du pays. De cette indépendance vint sans doute le nom du village, du château et du causse de *Sauveterre*, qui appartenaient en grande partie au prieuré de Sainte-Énimie.

Le monastère fut, on ne sait à quelle époque, à peu près abandonné. Au dixième siècle Étienne, évêque de Mende, avec le consentement de son chapitre, et d'après l'avis des principaux seigneurs du pays, résolut de le rétablir. Dans ce but il s'adressa à Dalmace, abbé de la célèbre abbaye bénédictine de Saint-Chaffre en Velay, qui, après avoir refusé, consentit à envoyer une colonie de ses moines, sous la condition expresse que le prieuré resterait toujours sous la dépendance de l'abbé de

1. *Acta Sanctorum* des Bolandistes, t. III, éd. de 1770, traduction de l'abbé Pascal, citée par M. André. *Histoire du monastère et prieuré de Sainte-Énimie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Foire de Sainte-Énimie (voy. p. 282). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint-Chaffre. Cette condition étant acceptée, il partit pour Rome avec plusieurs seigneurs du Gévaudan pour solliciter l'approbation du pape Agapit, et en 951 le pape, en présence du sénateur Albéric, rétablit le monastère de Sainte-Énimie. Le monastère fut construit et il devint bientôt le plus renommé, le plus riche et le plus puissant du pays. Son prieur, le Dom de Sainte-Énimie, siégeait de droit aux états du Gévaudan, le premier entre tous les prieurs.

Aujourd'hui il ne reste qu'une partie de l'antique monastère, sécularisé en 1788. L'église, les cellules n'existent plus. La seule construction à peu près intacte est l'ancienne salle capitulaire (fin du onzième siècle), qui a dû servir de réfectoire ; à côté s'élèvent deux grosses tours rondes découronnées et quelques débris des bâtiments claustraux. Au-dessus de la voûte du *Réfectoir* a été établie une terrasse bituminée bordée par une grande construction blanche. C'est une institution très florissante et très renommée dans le pays, dirigée par les Frères des écoles chrétiennes.

Un habitant de Sainte-Énimie. — Croquis de Vuillier, d'après nature.

Au-dessous des anciens remparts du monastère sort la célèbre fontaine de Burle, aux eaux couleur d'aigue-marine. Plus bas, au raz du Tarn, sourd la font de Coussac, presque aussi forte que celle de Burle. L'afflux de ces deux issues d'un même réservoir double le débit du Tarn et le rend navigable en toute saison.

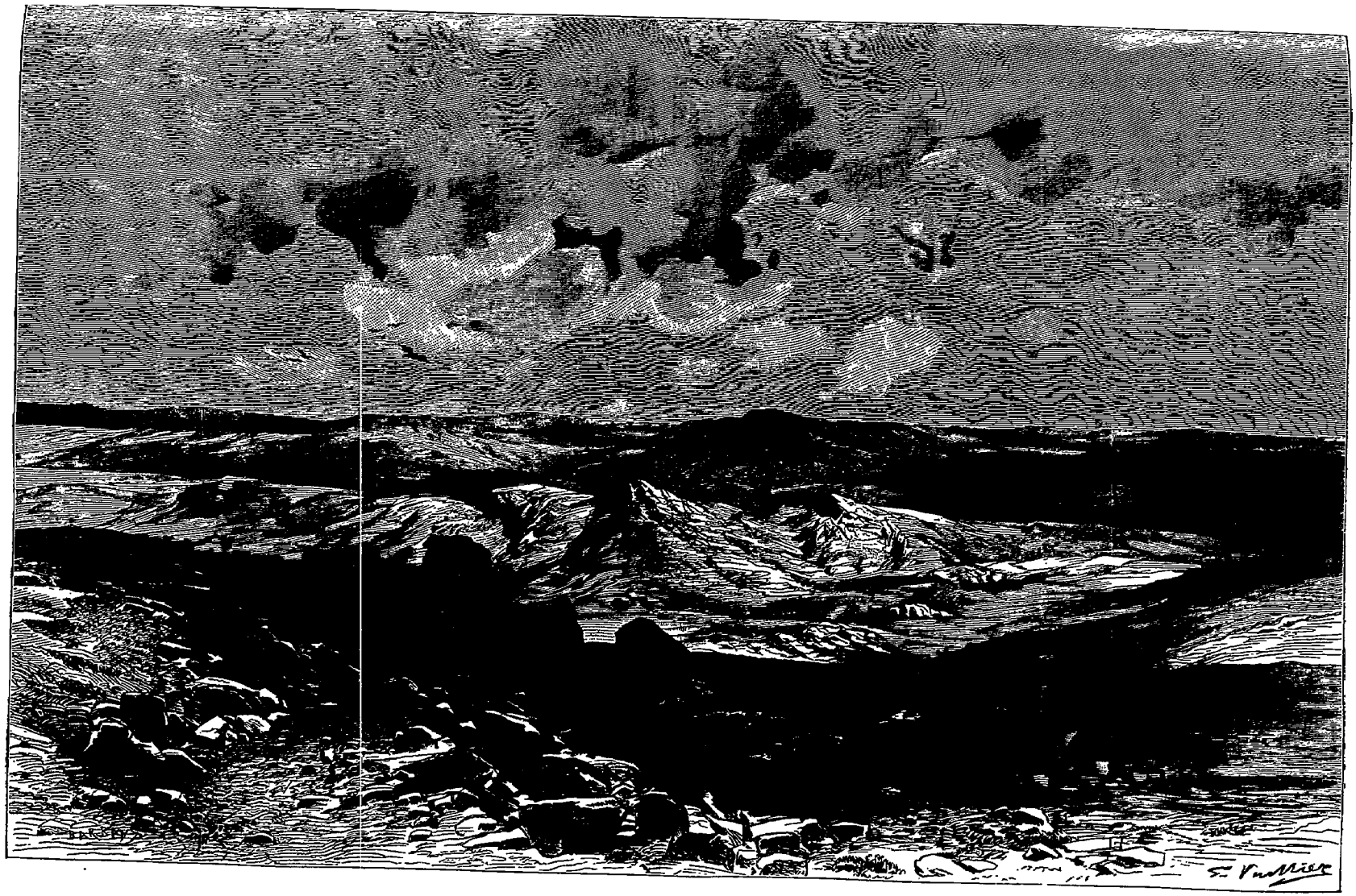
Sainte-Énimie avait 1040 habitants en 1734, 1063 en 1882 ; l'accroissement est peu considérable ; pourtant ses habitants sont très industrieux. D'après l'enquête de 1734 il n'y avait alors ni commerce ni industrie ; « les productions se bornaient à un peu de froment, seigle, orge et quelques légumes ; il y a aussi du vin et très peu de foin. » — Aujourd'hui, grâce au travail persévérant des habitants, partout où cela n'a pas été impossible, le rocher a été taillé ou aménagé en terrasses, la terre a été apportée souvent à dos d'hommes, des amandiers d'espèces choisies ont été plantés, et la conque de Sainte-Énimie rapporte plus de 1000 hectolitres d'amandes ; des vignes ont été créées, de tous côtés sont de petits jardins, et, lorsque au printemps les amandiers et les pêchers sont en fleur, toute cette conque rocheuse semble une immense corbeille de fleurs. Sainte-Énimie est la capitale du cagnon et d'une grande partie des deux causses ; aussi, lorsque, le dimanche, les Causseenards arrivent et que toute la population est en fête, il se produit dans la petite ville un mouvement, une gaieté que ne connaît pas plus d'une grande ville. C'est surtout au moment des vendanges ou à la foire d'automne qu'il faut voir la petite ville. Pour une journée c'est réellement amusant.

Une dame de Sainte-Énimie. — Croquis de Vuillier, d'après nature.

Si vous le voulez bien, avant de remonter le Tarn jusqu'à Castelbouc nous irons voir un peu le causse Méjan, le causse du Milieu. Séparé des monts du Bougès à l'est et de l'Aigoual au sud par le Tarnon, du causse Noir au sud par la Jonte, du causse de Sauveterre au nord par le Tarn, le causse Méjan est une immense table de calcaire jurassique d'une superficie d'environ 45 000 hectares, sans eau, sans arbres, ayant une altitude moyenne de plus de 1000 mètres et des *couronnes* ou mamelons qui atteignent jusqu'à 1278 mètres dans la partie orientale. Grand îlot, rattaché seulement à la terre ferme par l'isthme large de 1000 mètres du col de Perjuret qui l'unit au massif de l'Aigoual, le causse Méjan, sauf sur ce point, présente un front de falaises verticales de 120 kilomètres de circonférence, et ses falaises tombent de ressaut en ressaut de 500 à 700 mètres de hauteur absolue sur l'immense fossé de 160 kilomètres de développement au fond duquel coulent, dans une suite de cagnons, le Tarn, la Jonte, le ruisseau de Frayssinet et le Tarnon.

Dix coups de mine, coupant les routes tracées à grand'peine le long de ses murailles, rendraient à peu près inaccessible ce désert de pierre. Par suite de quelles circonstances des hommes se sont-ils acclimatés sur ce grand plateau sans eau, sauf celle des citernes et des *lavognes* (abreuvoirs de bestiaux, rendus étanches au moyen d'une couche d'argile)? Battu par tous les vents, torride par le soleil, glacial à la moindre pluie, terrible en toute saison, livré aux *chasse-neige* en hiver, comment se fait-il que ce causse et les causses voisins, qui maintenant se dépeuplent d'année en année, aient été habités de toute antiquité, comme le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le causse Méjan. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prouvent les nombreux dolmens qui les couvrent, les nombreux foyers de leurs cavernes, et plus tard les nombreuses traces laissées par l'occupation romaine?

Autrefois, dit M. Louis de Malafosse, qui a poussé un cri d'alarme au Congrès de Géographie de Toulouse (août 1884), on comptait quatorze châtellenies sur le causse Méjan; aujourd'hui (1884) c'est à peine si la population du causse atteint le chiffre de 1500. (En 1876 il y avait 2000 habitants.) C'est au desséchement du sol causé par les déboisements que M. de Malafosse attribue cette dépopulation. Le sol ne produisant plus rien, la population s'en va.

Laissons de côté ces tristesses et ne voyons que le côté pittoresque. Celui-là est grand; ce désert, sans arbre, sans eau, est terrible. En 1879 j'avais traversé le causse de Meyrueis à Florac, plus tard je l'avais traversé du Truel à la Malène, et de la Malène à Sainte-Énimie, mais chaque fois par un magnifique soleil; j'avais été brûlé et enchanté. En 1883, le 2 septembre, le lendemain d'une soirée d'orage, je le franchis de Sainte-Énimie à Hures et à Meyrueis. Le ciel était couvert, des nuages noirs ou d'un blanc froid couraient vers l'est, poussés par le vent, qui soufflait en foudre; il faisait froid, la terre semblait livide. C'était une scène absolument terrible. C'est un aspect de ce genre qui a été si bien vu par M. Vuillier, mais le crayon n'a pu rendre le sentiment profond d'isolement éprouvé, dans ces conditions, au milieu de ce désert qui, tour à tour, au gré du soleil et des nuages, est un Sahara ou une steppe du nord.

Si vous désirez avoir l'impression grande et simple produite par la vue des causses, allez les voir à la fin de l'été ou en automne; au printemps, leur léger manteau de verdure vous tromperait : c'est leur beauté du diable, qui ne dure qu'un instant.

Avant de descendre du causse, disons un mot du Mas Saint-Chély, dont les environs sont riches en dolmens, en tumulus, en débris de constructions romaines. C'est près de là, sur la crête de Rivalte, qu'à la suite d'une véritable trombe d'eau, tombée sur le causse le 29 juillet 1874, fut découvert un petit trésor d'objets de bronze admirablement conservés et qui figurent maintenant dans les vitrines du musée de Mende. Les archéologues pourront voir dans la petite église du Mas une cloche portant la date de 1362; elle provient de l'antique chapelle de Saint-Côme [1].

Redescendons maintenant à Sainte-Énimie : la vue est fort belle sans doute, mais elle n'égale pas en beauté la vue que l'on a du ravin du Bac, dont nous avons parlé plus haut.

Avant de nous embarquer pour la Malène et le Rozier, nous ferons une fort belle excursion en remontant le Tarn en bateau jusqu'à Prades et à Castelbouc.

Le jour où j'avais été par les bords du causse Méjan au Frayssinet de Poujols, j'avais arrêté avec Bernard que nous remonterions le Tarn. En effet, le 12 juillet 1884, je m'embarque avec lui et Paradan, un brave garçon qui plusieurs fois m'a servi de guide sur les deux causses. Saint Jean l'hôtelier m'avait donné sa barque, mais il fallut faire franchir au bateau le barrage de Sainte-Énimie, et, la besogne étant assez rude, nous ne partons qu'à sept heures un quart du matin.

Les barques de pêche sont à fond plat avec un arrière carré et très haut; l'avant, moins large, est protégé sur les deux faces par une forte bande de fer. Une planche posée sur les deux bords sert de siège; on m'avait bien promis d'attacher à cette planche un coussin, fût-il bourré de paille, mais il paraît que cette promesse n'a pas encore été réalisée. La navigation se fait à la gaffe, munie d'une sorte de douille de fer, et à la perche; nulle part on ne se sert de la rame. Souvent à la montée un des bateliers est obligé de se mettre à l'eau et de tirer le bateau soit à la ligne, soit à la chaîne, tandis que l'autre batelier manœuvre avec la gaffe. Cela n'arrive d'ailleurs que lorsqu'il faut franchir les rapides, appelés ici *ratch* ou *rayols*; les plaines d'eau ou *planiols* sont généralement trop profondes pour que les hommes puissent se mettre à l'eau.

A sept heures quinze minutes nous partons, la matinée est magnifique et nous filons assez vite entre les saules et les peupliers; des bois, des rochers bordent la rivière et se reflètent sur le miroir de ses belles eaux; les planiols sont nombreux, et aucun rapide n'interrompt notre marche. Une moitié de la rivière est dans l'ombre, l'autre partie est déjà effleurée par le soleil, et dans ces eaux claires des myriades de poissons s'enfuient de tous côtés. Çà et là une truite file comme une flèche. Voici la grande roche rouge de la Tiaulas qui plonge sous les eaux, puis des nids de verdure; à droite se montre la grande paroi des Écoutaz qui semble monter jusqu'au fronton du causse Méjan. Fort belle, vue de la route, elle est superbe vue d'ici avec sa ceinture de taillis et son encadrement de grands peupliers et de vernes. Au delà des Écoutaz, les rapides commencent; à chacun de ces ratch, Bernard se met à l'eau et tire le bateau à la corde. Nous sortons de la partie boisée, et je vois à droite les falaises, les tours, les aiguilles du causse Méjan; à gauche, les promontoires du causse de Sauveterre masquent la vue; des talus d'éboulements trop dénudés ne me laissant voir que la muraille du faîte. A neuf heures quarante minutes nous sommes au barrage du moulin de Prades. Bernard attache la barque et obtient du meunier qu'il nous prête son bateau. Nous repartons, traversant une belle plaine d'eau. Devant nous se dresse le château de Prades, dont les murailles, roussies par le soleil, tranchent sur la couleur grise des roches supérieures. Sur la rive gauche se montrent Castelbouc, son cirque, ses rochers, ses maisons perchées sur le rocher, les ruines de son vieux château; plusieurs sources grosses ou petites précèdent la grande fontaine; c'est singulier au possible et charmant. Plus loin est le cirque de Charbonnière; c'est fort beau, et je crois que l'on ne

1. *Mémoires historiques*, etc., p. 66.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaît pas bien cette partie des gorges lorsqu'on l'a vue seulement de la route. Une merveille signalée par le père Louvrelœil m'a complètement échappé : « Le long de la rivière du Tarn, dit-il, on trouve un grand et gros arbre qui a les racines en haut, le tronc, les branches et les feuilles en bas; parce qu'il sort d'une crevasse du plafond d'une grotte fort haute[1] ». C'est pourtant, il semble, entre Castelbouc et Sainte-Énimie que devrait se trouver ce phénomène. Au delà de Castelbouc nous laissons la barque, et à onze heures nous déjeunons à Blajoux.

Dans l'après-midi, après avoir été flâner dans le ravin de Montbrun, nous repartons à trois heures; en vingt minutes nous sommes au moulin de Prades, nous changeons de barque, et à cinq heures du soir je suis de retour à Sainte-Énimie, ravi de ma belle promenade[2].

Moulins de Saint-Chély (voy. p. 286). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

III. De Sainte-Énimie à la Malène.

Les touristes prennent généralement Sainte-Énimie comme point de départ de la descente en bateau. Ce n'est pas absolument nécessaire, puisqu'il y a un excellent chemin muletier sur la rive gauche de Sainte-Énimie à Saint-Chély du Tarn, et que traversant ensuite le Tarn en bateau, on pourrait continuer à pied sur la rive droite jusqu'à la Malène; mais on verrait mal toute cette partie du trajet et, loin de conseiller d'abréger la course en bateau, je conseillerais plutôt de l'augmenter, en partant, non de Sainte-Énimie, mais de Castel-

1. P. 66, ouv. cité.
2. Prix du trajet : 15 fr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouc ou du moulin de Prades. J'ai fait ces différents trajets tantôt à pied et tantôt en bateau; plusieurs fois j'ai été de Sainte-Énimie au Pas-de-Soucy à la descente et à la montée; j'ai été à la Malène par Laval du Tarn, Saint-Georges de Levejac et le Mas Rouge, suivant autant que possible jusqu'au cirque des Baumes le bord du causse de Sauveterre; j'ai également vu de la Malène à Sainte-Énimie le bord du causse Méjan : eh bien, rien, selon moi, sauf les Baumes vues du causse, ne vaut le trajet en bateau.

En 1883 j'étais parti de Sainte-Énimie à cinq heures du matin, et j'avais trouvé que le soleil manquait au tableau. Aussi, le 8 juillet 1884, je partis avec Bernard et son fils à une heure quinze minutes, et cette fois en plein soleil. La verdure des saules, des oseraies, des vernes et des peupliers avait encore toute sa fraîcheur; l'eau, d'un adorable vert pailleté d'or, miroitait autour du bateau; les crêtes brillaient au soleil : c'était une vraie fête des yeux. Çà et là de grandes roches s'avancent, servant de support à des vignes et à des vergers; au loin se montre le grand rocher rouge qui en face de Saint-Chély fait coin et semble barrer le Tarn. Ce n'est pas encore très grand, mais c'est déjà beau et joyeux.

A deux heures trente minutes la barque accoste la rive gauche. Nous sommes à Saint-Chély du Tarn. C'est un véritable petit « bout du monde » que l'oasis de verdure où au milieu de grands arbres se blottit Saint-Chély, accroupi au bord de la rivière dans l'embrasure de grandes roches. Au fond du village, dans une grotte ombragée de tous côtés, est une chapelle de la Vierge; de cette grotte sort une source énorme qui fait immédiatement marcher des moulins avant de se jeter, ainsi qu'une autre magnifique source, en cascades dans le Tarn. Si Sainte-Énimie est dans un puits, Saint-Chély est dans une fissure de rocher, et le contraste des grandes roches, grises sur la rive gauche, rouges sur la rive droite, avec ce tout petit coin de verdure bordé par les eaux limpides du Tarn, est on ne peut plus pittoresque. C'est charmant et très beau.

« Quelque étrange que cela paraisse, Saint-Chély veut dire « Saint-Ilère ». Dans les anciens actes romans il s'orthographiait ainsi : *Santch iler*. Le *ct* dans le roman devient souvent *ch*, prononcé *tch* dans ces contrées. L'inversion des voyelles est fréquente en patois : on fit *Santch-Elir*. En voulant le franciser, on a coupé l'ensemble comme l'on prononçait, *san-tchelir*, et de là Saint-Chély.

« Le village de Saint-Chély est en partie bâti sur une sorte d'entablement dominant d'environ 7 à 8 mètres le Tarn et dont la composition surprend le voyageur peu au courant des roches adventices dans les pays calcaires. C'est un grand dépôt de coagulation calcaro-terreuse nommée *tuf* dans ces régions; coagulation produite par une source d'eau *pétrifiante*, pour me servir de l'expression la plus connue. Cette roche, de composition récente, ne remonte pas, pour sa formation, au delà des âges quaternaires, ainsi que l'indiquent les mollusques et les végétaux pétrifiés dans son conglomérat. Ces tufs se taillent facilement en gros blocs à la hache et, malgré leur peu de compacité, sont d'une durée presque indéfinie dans les constructions où on les emploie. Sur les bords du Tarn je citerai aussi le château de la Caze, qui doit à ces matériaux sa belle conservation [1]. »

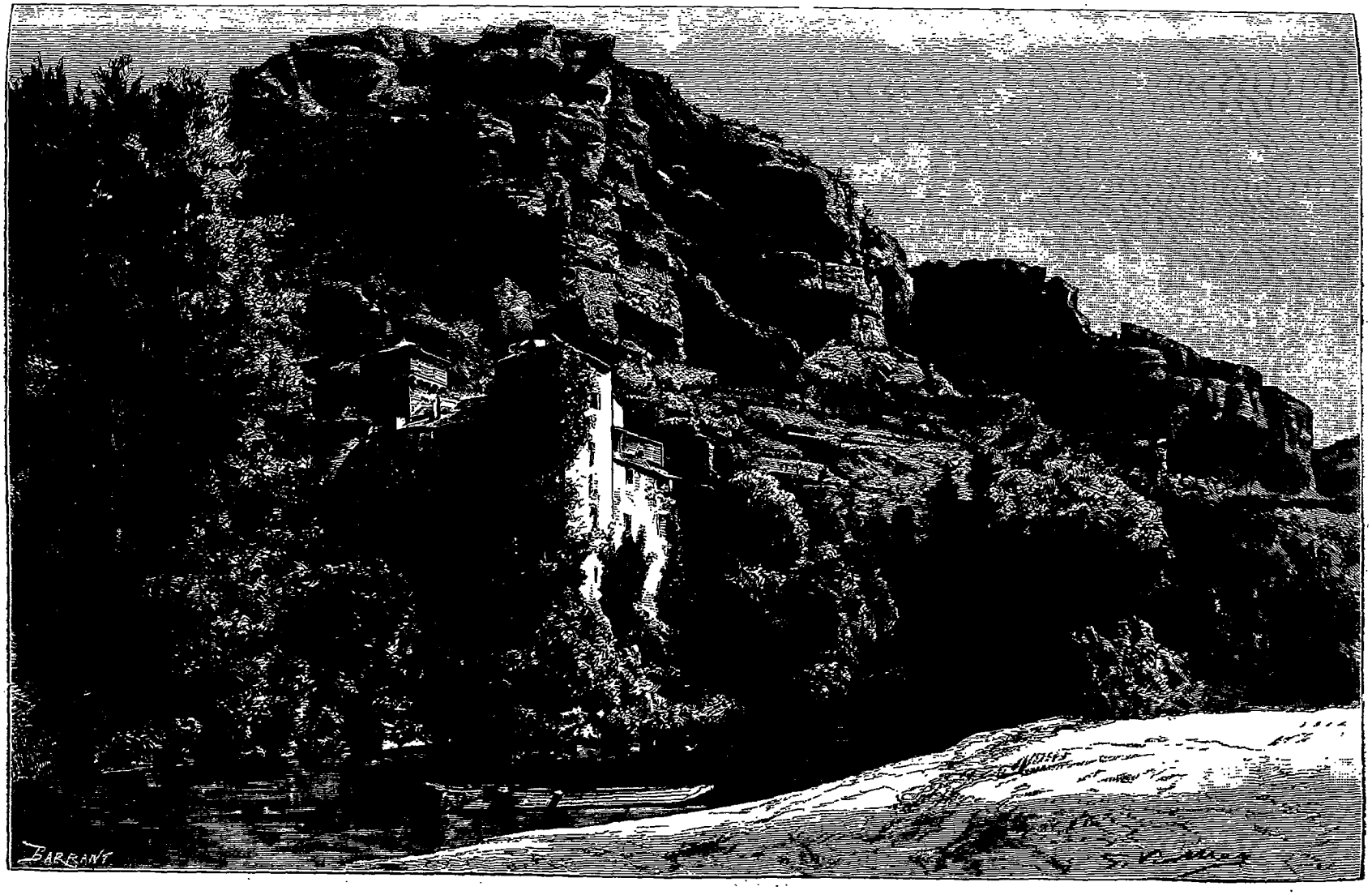
Un paysan de Saint-Chély. — Croquis de Vuillier, d'après nature.

A trois heures nous reprenons le bateau, admirant les blanches cascades à gauche et la grande falaise rouge à droite; mais ce n'est rien encore. Derrière le taillant de roche, la rivière tourne à angle aigu au nord-ouest, et l'on se trouve enfoncé de tous côtés dans une solitude, vivement éclairée par le soleil. L'eau étale à plein bord sur les graviers bordés d'oseraies, entre d'immenses falaises dénudées, hautes de 450 à 500 mètres en plusieurs ressauts. Autant le fond du défilé était verdoyant entre Sainte-Énimie et Saint-Chély, autant ici il est d'abord aride et sauvage, mais aride de cette aridité ensoleillée du Midi qui sourit même dans sa tristesse. Les petites vagues miroitantes du Tarn troublent seules le silence. Bientôt devant nous se montre, au milieu de grands arbres, un village adossé au gigantesque éperon de roches rouges trouées de cavernes de l'Escalette. C'est Pougnadoires.

Le tableau est d'une simplicité extrême, d'une beauté puissante : ni la photographie, ni même le dessin, ne peuvent rendre complètement l'harmonie de ce site, l'un des plus beaux, selon moi, des gorges du Tarn. C'est d'ailleurs également l'avis de M. de Malafosse : « il faut l'avoir vu ».

1. M. de Malafosse, ouv. cité, p. 47.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de la Caze (voy. p. 288). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un barrage nous force à changer de barque; montons au village. Dans les cavernes de la grande falaise colorée de rouge, de noir, de jaune, de gris, etc., partout où l'homme a pu grimper, il a appliqué aux trous de la roche des façades de maisons et des fenêtres, et en a fait sa demeure. C'est étrange au possible. Plus haut, là où la falaise est verticale, nichent les corneilles. Une de ces « baumes », fort belle, paraît-il, et qui mériterait une visite, a deux ouvertures et est habitée par deux familles. Sur les terrasses sont des noyers, des châtaigniers, des amandiers, çà et là des vignobles, grands comme la main.

D'ici un sentier monte, franchit par vingt-deux degrés le pas de l'Escalette et, passant derrière le château de la Caze, conduit en une heure trente minutes de marche à la Malène. Bernard est plus ou moins le cousin de tous les meuniers du Tarn, et il lui a été facile de trouver un bateau. Un grand contrefort du causse Méjan s'avance dans la rivière et la force de tourner au sud-sud-ouest; à sa base est un fourré de hêtres; sur les anfractuosités de la roche rouge, qui de versant en versant monte à 480 mètres, sont des arbres et des arbustes; sur l'autre rive le rocher de l'Escalette plonge à pic dans le Tarn; à chaque détour le cagnon semble formé par d'immenses falaises; puis, ici, là, plus loin encore, sont des bouquets d'arbres, des broussailles, des plantes grimpantes qui, ayant profité d'une petite terrasse, se penchent curieusement, regardant filer dans les eaux transparentes des myriades de poissons. Brusquement on se trouve au pied du château de la Caze.

Pougnadoires (voy. p. 286). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

Le château, entouré de massifs de grands arbres, semble plaqué contre les roches de l'Escalette; bâti sur une terrasse de tuf qui borde le Tarn, il a gardé ses tours et ses mâchicoulis. Attachons le bateau et montons le voir de près. Derrière le château, charmant avec ses fenêtres à meneaux, ses tours et ses fossés taillés dans le tuf, sont de magnifiques arbres ombrageant une belle source, qui plus bas va tomber dans le Tarn. C'est un recoin charmant, perdu au milieu des arbres et des rochers.

En aval de la Caze est une des plus belles plaines d'eau du Tarn, et c'est charmant de voir le manoir s'y refléter comme dans un miroir. Çà et là, incrustés dans les cannelures de la roche, des arbres descendent jusqu'à la rivière et forment berceau sur ses eaux profondes. Plus loin, à gauche, sur un piton de roches nues, dans un site désolé, se montrent, se découpant nettement sur le ciel, le donjon et les murailles éventrées du château d'Hauterive.

Au barrage d'Hauterive nouveau changement de barque. Le petit village a quelques vieilles maisons voûtées, fort curieuses. Nous nous embarquons, et ruines et village disparaissent.

Tantôt la paroi de roche s'avance en bastion et tombe à pic sur la rivière, tantôt elle se recule et laisse voir sur l'une ou l'autre rive de charmants « bouts du monde » dont la riche végétation tranche en sombre sur les teintes rouges ou jaunes de la roche. Bientôt on aperçoit à droite le grand rocher de la Malène.

Sur la rive gauche, au-dessous des roches plissées du causse Méjan, naît une source énorme, la fontaine des Ardennes, véritable rivière souterraine, la plus considérable du cagnon depuis Burle, « jamais unique, toujours au moins double parce qu'elle entre en rivière à la fois comme source de fond et comme source de bord, souvent triple, décuple, quand longue fut la pluie ou féconde en averses la brève tempête autour des avens du causse Méjan méridional [1] ».

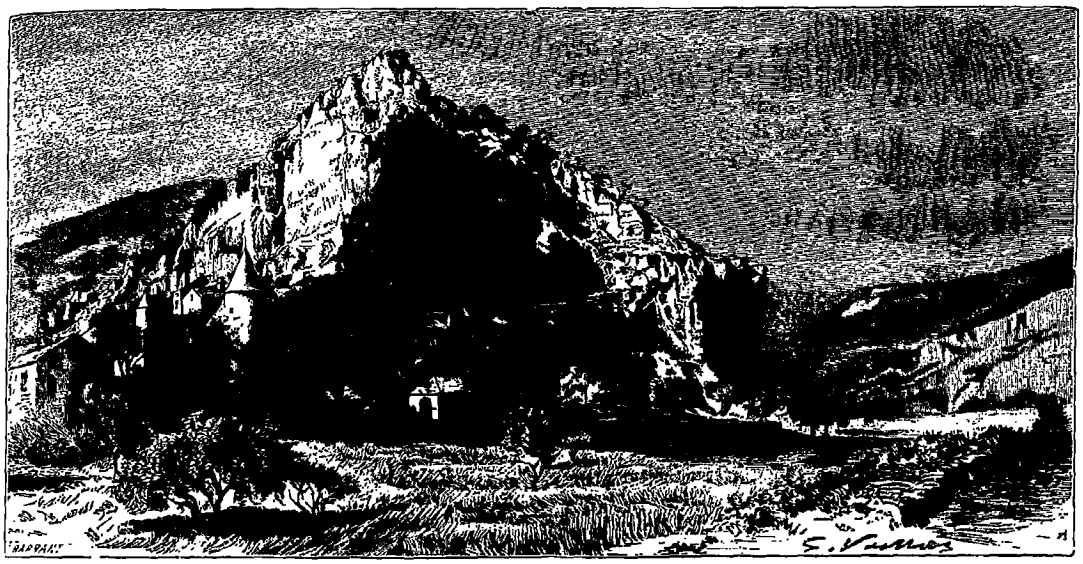
Nous accostons la rive droite près d'un moulin, en amont du barrage et du pont, et à cinq heures du soir nous entrons à la Malène.

1. *En France*, par M. Onésime Reclus, en cours de publication, 1886.

Alphonse LEQUEUTRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Malène. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

LE CAGNON DU TARN,

PAR M. ALPHONSE LEQUEUTRE,

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SECTION DU CLUB ALPIN FRANÇAIS DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV. La Malène.

On est très convenablement à la Malène chez Justin Montginoux et aussi chez Casimir Montginoux. Justin, voyant augmenter chaque année l'affluence des touristes, a fait construire des chambres nouvelles, et c'est lui qui a eu l'intelligence commerciale d'abaisser à 50 francs le trajet en barque de Sainte-Énimie au Rozier.

A propos du trajet en barque, il m'est arrivé lors de mon premier voyage dans le cagnon, en 1879, de recommander très vivement un garçon du pays, Urbain Faisandier, qui m'avait conduit de la Malène au pas de Soucy et aux Vignes et dont j'avais été très satisfait. Peu après Urbain quitta la Malène pour aller s'établir dans le Rouergue. Or, sur ma recommandation, les voyageurs demandaient Urbain Faisandier. A la longue, cette demande chaque fois répétée devint une véritable *scie*, et afin de la faire cesser on déclara que Faisandier était mort; quelques-uns même affirmèrent qu'il n'avait jamais existé ! Heureusement pour le brave garçon, je puis vous rassurer sur son sort, il est en fort bonne santé, mais il n'habite plus le cagnon. Je vous engage donc à ne plus demander Urbain, mais bien l'un des Montginoux; ils sont au moins quatre, peut-être cinq; il y a donc lieu d'espérer qu'il en restera bien un pour vous répondre.

La Malène, située au débouché d'une brèche des murailles du causse de Sauveterre et en face d'une brèche du causse Méjan, a été de tout temps un des rares passages du cagnon. On ne sait à quelle époque remonte son origine; mais des chroniques des évêques de Mende, citées par M. de Malafosse, disent qu'en 532 l'évêque saint Hilaire (qu'il ne faut pas confondre avec saint Ilère) fut assiégé dans le *castrum* de la Malène par les troupes de Thierry Ier, venu dans ces parages à la suite de la guerre d'Auvergne. L'entente se serait bientôt établie entre le roi des Francs et l'évêque, si bien même que ce dernier, après avoir assisté au concile de Clermont en 535, serait devenu le conseiller de Théodebert, fils du roi d'Austrasie [1]. Ce castrum se trouvait probablement près du causse, à l'entrée du ravin.

1. Suite et fin. — Voyez t. LII, p. 273.

1. Grégoire de Tours ne fait aucune mention de ce fait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plus tard la famille de Montesquieu posséda le *vieux* château de la Malène, qui peut-être avait été construit sur l'emplacement de l'antique forteresse, et elle fit élever au bord du Tarn le nouveau château, qu'elle habite encore. En 1793 ce château, qui a été restauré, fut dévasté par l'incendie, et il ne reste des anciens bâtiments que les tours et les parties voûtées.

A la même époque, lors de l'échauffourée royaliste de Charrier, les troupes républicaines mirent le feu au village, et c'est, paraît-il, à la fumée huileuse d'une maison remplie de noix et adossée au rocher, qu'il faut attribuer la singulière coloration noire de la falaise. L'incendie causa d'ailleurs peu de mal aux maisons, la plupart étant voûtées jusqu'au dernier étage.

En face de la Malène, sur la rive gauche du Tarn, on a récemment érigé une grande statue de la Vierge, au-dessus d'une grotte à l'entrée de laquelle on a construit une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame de Lourdes. De la plate-forme on a une vue magnifique, sur la Malène entourée de vignes (excellent vin); sur le cagnon en amont et en aval. Il en est de même de la route de voitures qui monte sur le causse Méjan et qui, au Mas Saint-Chély, va se souder à la route de Sainte-Énimie à Meyrueis ou à Florac. Un peu en aval du pont, sur la rive gauche, est la belle source de Galène.

Avant de descendre le cagnon en barque, allons le reconnaître des murailles du causse de Sauveterre. Ce sera une promenade de toute une journée, si vous voulez bien me suivre, car nous ferons un grand détour, afin d'éviter de parcourir deux fois le même chemin. De la sorte nous verrons le sentier de la Caze et de Laval du Tarn, nous traverserons, en retour, un grand coin du causse jusqu'à Saint-Georges de Lévejac, et de là, bordant une partie de la muraille, nous irons descendre à la Malène par la route de la Canourgue.

Le sentier remonte la rive droite, passe à côté du moulin et longe la rivière : très ombragé, il est charmant avec sa bordure de grands escarpements, ses encorbellements de roches, et la belle végétation qui l'entoure; la flore en est très riche, dit-on. Mais nous avons déjà entrevu tout cela, en descendant en barque.

Une heure quinze minutes de marche et nous sommes derrière le château de la Caze. Buvons une dernière gorgée d'eau à la source, nous n'en rencontrerons plus une seule dans tout le parcours, et, laissant à droite, sans le voir, le sentier du pas de l'Escalette qui nous conduirait à Pougnadoires, grimpons vers le causse par un chemin muletier, tracé en lacets au milieu des taillis, des broussailles, et plus haut au travers de maigres pâturages. Cette petite escalade sur l'éperon rocheux qui sépare la Caze de Pougnadoires est des plus faciles, et les vues sont fort belles, tantôt sur les murailles du causse Méjan et une partie des gorges en amont et en aval, tantôt sur les gracieux massifs de verdure qui au gré des lacets de la route nous cachent en partie la Caze ou Pougnadoires. Une fois sur le causse, on ne voit plus que le fronton de roches du causse Méjan.

Le 14 juillet 1884, après deux heures de marche, j'étais à Laval du Tarn avec Fortuné Paradan, de Sainte-Énimie, qui, pendant plusieurs jours, m'a accompagné dans mes courses et dont j'ai été très satisfait; il est très sobre; pas bavard, tout en étant de bonne humeur, et connaît bien le pays. Je traverse Laval sans m'y arrêter et tourne à l'ouest, revenant ainsi du côté de la Malène.

La partie du causse de Sauveterre située à l'ouest de Laval du Tarn est assez différente d'aspect des parties orientales du causse, traversées par les routes de Balsièges à Sainte-Énimie ou à Ispagnac. Ici les couronnes ou mamelons sont généralement couvertes de bouquets de pins; les groupes d'habitations sont moins éloignés les uns des autres, les traces de culture moins rares; les *sotchs* ou creux, en forme de cratères de volcans dont le fond serait plat et où l'on cultive du seigle ou de l'avoine, plus nombreux, plus grands et plus verts, comme si la couche d'humus y était plus profonde. Pas une goutte d'eau d'ailleurs. Pourtant le sol est moins âpre, moins hostile à l'homme que dans la partie orientale[1]. C'est encore une immense solitude, mais ce n'est plus tout à fait le désert. Quelques jours avant, j'avais éprouvé cette même impression sur la partie occidentale du causse Méjan en allant du Truel, dans la vallée de la Jonte, à Saint-Pierre des Tripiers ou Trépieds et à la Malène. A quoi tient cette différence? Est-ce à la différence d'altitude, la table jurassique des grands causses Méjan et Sauveterre qui vient butter contre les granits de l'Aigoual, du Bougès et des monts Lozère s'abaissant peu à peu de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest? Est-ce à l'apport plus fréquent d'humidité des vents d'ouest? Je ne sais, mais certainement la différence existe.

Voici Perieyres, avec sa couronne boisée et sa lavogne; un peu plus loin, c'est Rausas. A droite, à gauche, de tous côtés les mamelons bornent la vue; puis nous longeons des sotchs cultivés, nous traversons des *planées* pierreuses; pas un rocher, rien que de petites pierres, mais comme s'il en pleuvait; sur les pentes sont des bouquets de pins. Rien ne trouble le silence, ni bêtes, ni gens, pas même l'aboi d'un chien. Je ne saurais trouver d'expressions pour rendre le charme étrange, exquis et très puissant de cette solitude ensoleillée, de ce silence absolu.

Tout à coup, par une grande échancrure du causse, nous voyons au sud la muraille du causse Méjan; c'est l'ouverture du ravin de Coquenas qui descend à la Malène. Bientôt après, nous croisons la route de la Canourgue, et, traversant des bois de pins et un petit bouquet de chênes, nous arrivons à Monziols; à deux heures nous sommes aux Fons et à deux heures vingt minutes à Saint-Georges de Lévejac (891 mètres).

1. J'ai parcouru les différents causses tantôt au mois de juillet, tantôt en septembre, et chaque fois j'ai eu une impression analogue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les environs de Saint-Georges abondent en dolmens et en grottes préhistoriques. Les dolmens portent ici les noms de lou *géoyon* (le géant) et de *peyro-géoyondo* (pierre géante). D'après les recherches de M. l'abbé Solanet, qui a fouillé plusieurs de ces mégalithes, on en compterait, encore aujourd'hui, plus de quatre-vingts dans un rayon peu étendu.

Après un arrêt assez long à l'auberge, nous partons à l'est pour rentrer à la Malène. Arrivés au Mas-Rouge, sur le bord du causse, je monte avec mon compagnon au point coté 916 mètres. Là nous sommes au centre du cirque des Baumes. A mes pieds, je dirai presque sous mes pieds, s'ouvre et se développe de chaque côté l'immense hémicycle; en amont sont les Baumes-

Entrée du Détroit (voy. p. 292). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

Hautes et le Détroit; en aval, les Baumes-Basses et le chaos du pas de Soucy; plus loin, au sud, jusqu'à la rencontre du causse Noir, se profilent les hautes falaises crénelées du cagnon. Comme hardiesse de ligne, c'est beau; comme couleurs, c'est éblouissant.

En fermant les yeux, je revois nettement ce magnifique spectacle; mais le décrire m'est impossible; je ne trouve qu'un seul mot : c'est une merveille.

Après avoir descendu le Tarn en bateau, c'est là qu'il faut venir le revoir.

Je restai sur le mamelon du Mas-Rouge près d'une demi-heure, regardant et regardant encore. Puis je me décidais à regret à partir lorsque Paradan me dit tout à coup : « Monsieur, c'est ça qui est bien f....! — Ma foi, oui ! » lui dis-je, et nous partons.

Le chemin jusqu'à Coquenas s'éloigne peu du fron-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ton du causse, qui d'ailleurs est un peu en contre-bas, et les vues seraient magnifiques si l'on n'avait devant les yeux le souvenir d'ensemble du cirque. Nous passons à la Caleidouze, puis au Cayroux et à Coquenas. Là nous descendons dans un ravin et joignons la route de la Canourgue à la Malène. Ce ravin, dont le milieu est occupé par des noyers, en guise d'eau, est fort amusant; plus bas, la route remplace les noyers. A gauche, à dix minutes environ de la Malène, s'ouvre une large grotte formant abri.

A sept heures j'étais de retour à la Malène, ravi de mon expédition.

V. De la Malene au pas de Soucy.

De Castelbouc à Sainte-Énimie et à Saint-Chély, la descente en barque est une belle et charmante promenade; de Saint-Chély à la Malène, c'est magnifique; mais de la Malène au pas de Soucy c'est merveilleux.

J'ai fait ce dernier trajet plusieurs fois : le matin, au milieu de la journée, au soleil couchant; j'ai remonté en barque jusqu'à la Malène, voyant ainsi cette merveille sous différents aspects; et pourtant, comme pour une autre merveille française, le cirque de Gavarnie, dont vingt fois j'ai franchi les murailles, loin d'être lassé, chaque fois j'ai été plus émerveillé, chaque fois mon désir de la parcourir à nouveau s'est accru.

Si le temps est sombre, et qu'il vous soit possible d'attendre, retardez votre départ et restez plutôt un jour à la Malène : vous pourrez d'ailleurs facilement utiliser cette journée en faisant une promenade sur l'un des causses. Pour bien voir la belle nature méridionale du cagnon, il faut le soleil brillant, clair et joyeux, pailletant d'or les eaux vertes du Tarn, distribuant la lumière et l'ombre aux grandes roches et aux massifs de verdure; il faut le ciel bleu se mirant dans la rivière et de ses reflets drapant de gaze miroitante d'un bleu vert les surplombs des roches rouges[1].

Le 9 juillet 1884, à huit heures du matin, Justin Montginoux détache la barque, et je pars accompagné de Paradan, qui doit revenir avec moi par le causse Méjan à la Malène d'abord, puis à Sainte-Énimie. Justin emporte son épervier et donnera quelques coups de filets; il conduit la barque à la gaffe; son domestique est à l'arrière avec la perche. La barque file sur les eaux profondes et tranquilles, bordées d'étroites prairies ombragées de peupliers et de trembles, et dominées à gauche par un talus boisé et des falaises, à droite par la Malène et son grand rocher. Bientôt nous perdons de vue le village et son château avec ses tours aux toits pointus couverts d'ardoises; sur le bord de la plate-forme d'un grand éperon du causse de Sauveterre qui semble barrer la vallée, se dressent les ruines du château du Planiol, démantelé en 1632 par ordre de Richelieu. Autour de ce cap se trouve le meilleur vignoble de la Malène, et les vins en sont réputés, à juste titre, comme étant les meilleurs du cagnon du Tarn.

Un peu plus loin se montrent le hameau de l'Angle et sa belle fontaine; presque au-dessus du hameau, les bateliers vous feront voir, sur un entablement de la falaise, une aire de vautours, protégée par une corniche faisant abri.

La barque double le grand rocher qui, sur sa plate-forme, portait autrefois le château de Montesquieu, et pénètre dans l'une des plus belles parties du cagnon; sur près de 5 kilomètres on voit tout à coup se profiler les grands à-pics des falaises, les grandes roches isolées, les aiguilles, les entassements de rochers, les énormes éperons qui, de ressaut en ressaut, descendent des deux causses et viennent plonger dans le Tarn. C'est grandiose.

Aux planiols succèdent les chenaux balisés, les bancs de sable, les ratchs ou rapides; tantôt c'est à grand'peine que les bateliers font glisser la barque de chenal en chenal; tantôt, pris par un rapide, nous allons droit contre la falaise : Justin, posté à l'avant du bateau, laisse arriver, puis d'un coup de gaffe nous détourne de l'écueil, tandis que son aide à l'arrière appuie vivement la perche contre le rocher et pousse la barque dans le chenal, où elle file sans effort. La première fois que je fis ce trajet, un des bateliers, pêcheur de Pougnadoires, connaissant trop la dive bouteille et pas assez les recoins de la rivière, engagea à faux la perche et d'un coup de barre fut lancé à l'eau, très profonde à cet endroit; en un instant il rejoignit le bateau, crachant, jurant, sacrant, mais à peine contusionné; ce petit accident le dégrisa. Avec des bateliers ou des pêcheurs de la Malène qui connaissent le cagnon rocher par rocher, jamais pareil accident ne se produit.

Sur la rive droite s'avance un énorme rocher, troué de cavernes; l'une d'elles est au niveau du Tarn et l'on peut quelquefois y entrer en barque. La plus grande est la grotte de la Momie. Le rocher a été souvent photographié, et l'on peut en voir le dessin dans l'annuaire du Club Alpin Français de 1883.

Près d'ici commence le Détroit ou les Étroits; les falaises sont de plus en plus abruptes, de plus en plus resserrées, de plus en plus hautes.

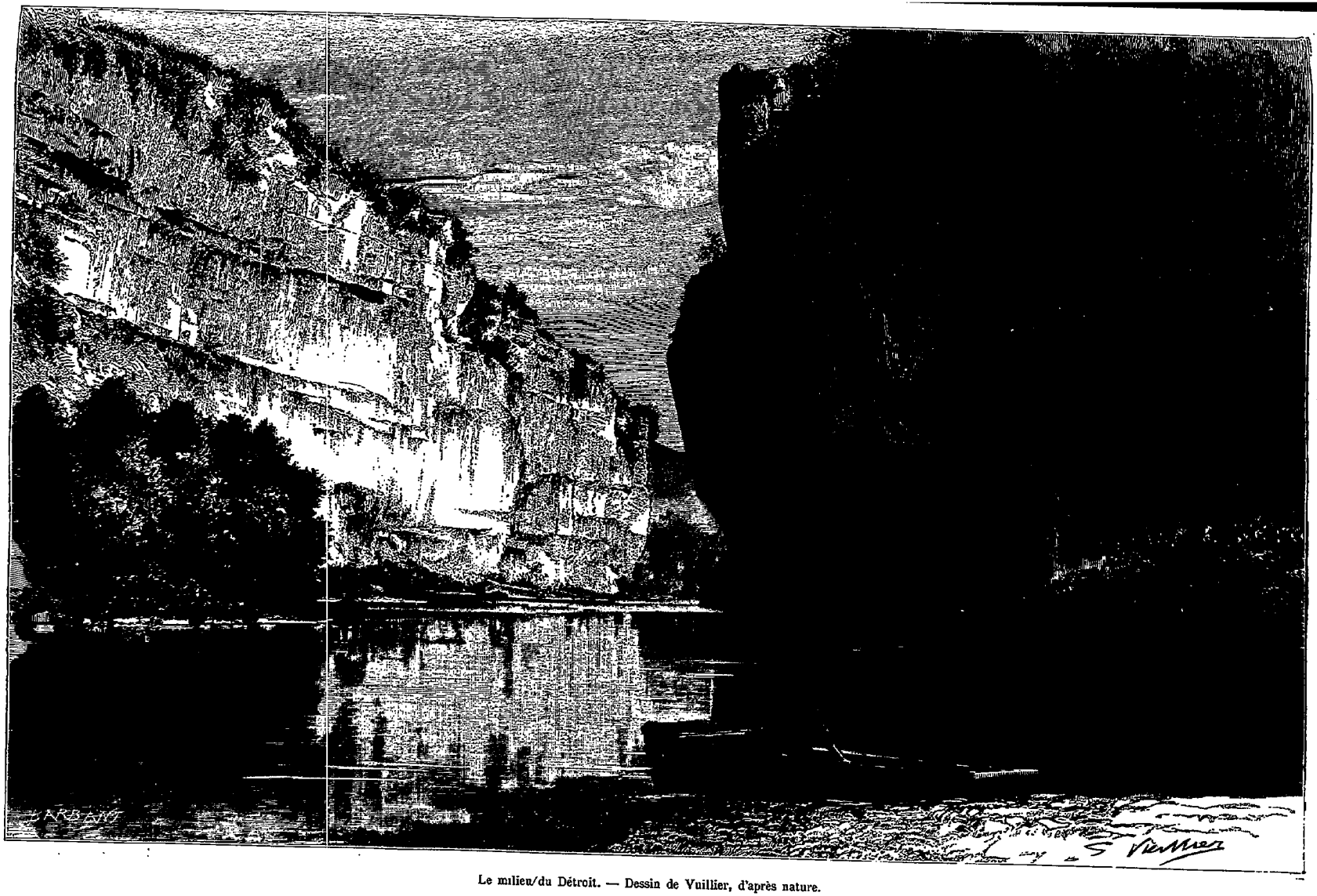
J'ai descendu et remonté l'Ardèche en bateau; j'ai visité plusieurs fois les cluses célèbres des défilés de Saint-Georges et de Pierre-Lisse dans la vallée de l'Aude, les *foz* ou cluses plus belles encore de la vallée de Roncal dans les Pyrénées de la Navarre, et je n'ai rien vu d'aussi surprenant et d'aussi vraiment beau que le site des Étroits[1].

Ici la rivière est large, et c'est plaisir de voir refléter sur le miroir de ses eaux assombries les falaises hautes

1. Ici j'ai vu, seulement dans la matinée, cet effet de lumière, qui fait la gloire des grottes d'azur de Capri ou de Bonifacio. Dans la journée et le soir, en raison de l'orientation et de la hauteur des falaises du cagnon, je ne crois pas qu'il se produise, du moins je ne l'ai pas vu.

1. Les vallées d'Arrasas et de Nisde, le défilé de Benta-Amillo, entre Vénasque et Campo, dans la vallée de l'Essera, sont d'ordre absolument différent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le milieu du Détroit. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 100 mètres et plus, au-dessus desquelles parfois pyramident, de talus en ressaut, à 500 mètres de hauteur, les tours, les forteresses crénelées, les fines aiguilles, les grands bastions des deux causses. Dans toutes les fissures de la roche, sur tous les entablements, se dressent ou se penchent des pins, des arbustes, des plantes grimpantes; çà et là entre les grands rochers montent des traînées de verdure. Dans cette solitude, sonore comme une cathédrale, on éprouve une sorte de respect religieux; on se tait; pour un peu on se découvrirait la tête. Les Étroits sont la splendide préface du merveilleux cirque des Baumes.

Au delà de l'Ilot des Chèvres, gros bloc de rocher tombé au pied de la muraille et qui semble défendu par le surplomb de la falaise taillée en donjon, nous sortons du détroit; à droite se montre en partie le cirque des Baumes, à gauche le hameau de la Croze et sa jolie grève ensoleillée : arrêtons-nous un instant.

Vous pouvez descendre à terre et prendre sur la rive gauche un sentier escarpé, très rude et très pittoresque, conduisant au milieu de bois et de rochers à Saint-Préjet du Tarn, en face des Vignes. C'est, m'a-t-on dit, un vrai casse-cou, mais les vues sont superbes. Un autre sentier, celui-là facile, longe la rive droite et

La Croze. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

conduit directement au pas de Soucy et aux Vignes; en le suivant, vous verrez de plus près, et moins rapidement qu'en barque, les bizarreries des roches, les étrangetés des recoins, les rochers auxquels on a infligé tel ou tel nom; mais vous verrez moins bien l'ensemble du cirque et vous donnerez à votre insu trop d'importance aux détails.... Croyez-moi, descendez en barque, et, lorsque vous aurez bien vu l'ensemble, vous reviendrez à pied, si cela vous plaît, étudier quelques-uns des détails; vous aurez tout le temps alors d'être à votre aise géologue, entomologiste ou botaniste.

Mais, je vous le répète, voyez d'abord l'ensemble, suivant ainsi l'exemple des Ramond, des Saussure, etc., qui savaient bien voir et bien dire, et qui n'en étaient pas moins savants.

Maintenant que notre admiration a eu le temps de reprendre haleine, embarquons. Devant nous s'ouvre l'immense hémicycle rougeâtre du cirque des Baumes qui, au fronton du causse de Sauveterre, a 5 kilomètres de développement, et 3 kilomètres au niveau du Tarn. La couleur rouge y domine, mais le blanc, le noir, le bleu, le gris, le jaune y nuancent les parois, et des bouquets d'arbres, des broussailles y mêlent des tons verts et des tons sombres. Du fond de ce grand cirque qui autrefois contint un lac fermé au sud par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la digue de rochers qui en s'écroulant forma le chaos du pas de Soucy, du fond de ce cirque, dis-je, émergent de tous côtés des roches dolomitiques qui d'échelon en échelon s'élèvent à 500 mètres, jusqu'au bord du causse. Ces roches de toutes dimensions, évidées, dentelées, taillées par la pluie, par le gel, par l'humidité et par la sécheresse, affectent les formes les plus bizarres et les plus variées : aiguilles, tours, arceaux forteresses ; sans cesse elles changent d'aspect au gré des jeux de lumière et d'ombre. Les roches sont nombreuses, mais le cirque est tellement vaste que toutes ces bizarreries se fondent et disparaissent en quelque sorte dans l'ensemble.

Ce qu'il y a de vraiment merveilleux, c'est la sim-

Vue prise dans le cirque des Baumes. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

plicité de composition, l'harmonie puissante de lignes et de couleurs, l'unité de ce cirque, et c'est du lit du Tarn d'où l'on voit se découper sur le ciel bleu les grandes murailles de son fronton, ou du haut du causse, au Mas-Rouge, d'où il semble un abîme, qu'il faut aller admirer cette merveille.

La barque file, entraînée par les rapides, se détourne à la rencontre des murailles, traverse les gouffres. De distance en distance, là où le poisson fourmille, Justin lance l'épervier; les truites, rapides comme des flèches, échappent, mais les gardons, moins lestes et moins méfiants, frétillent bientôt dans la barque. La pêche est peu fructueuse aujourd'hui, il fait trop clair, et Justin y renonce.

Nous passons devant le hameau des Baumes-Hautes ou Baumes-Vieilles, incrusté ans les ouvertures de la

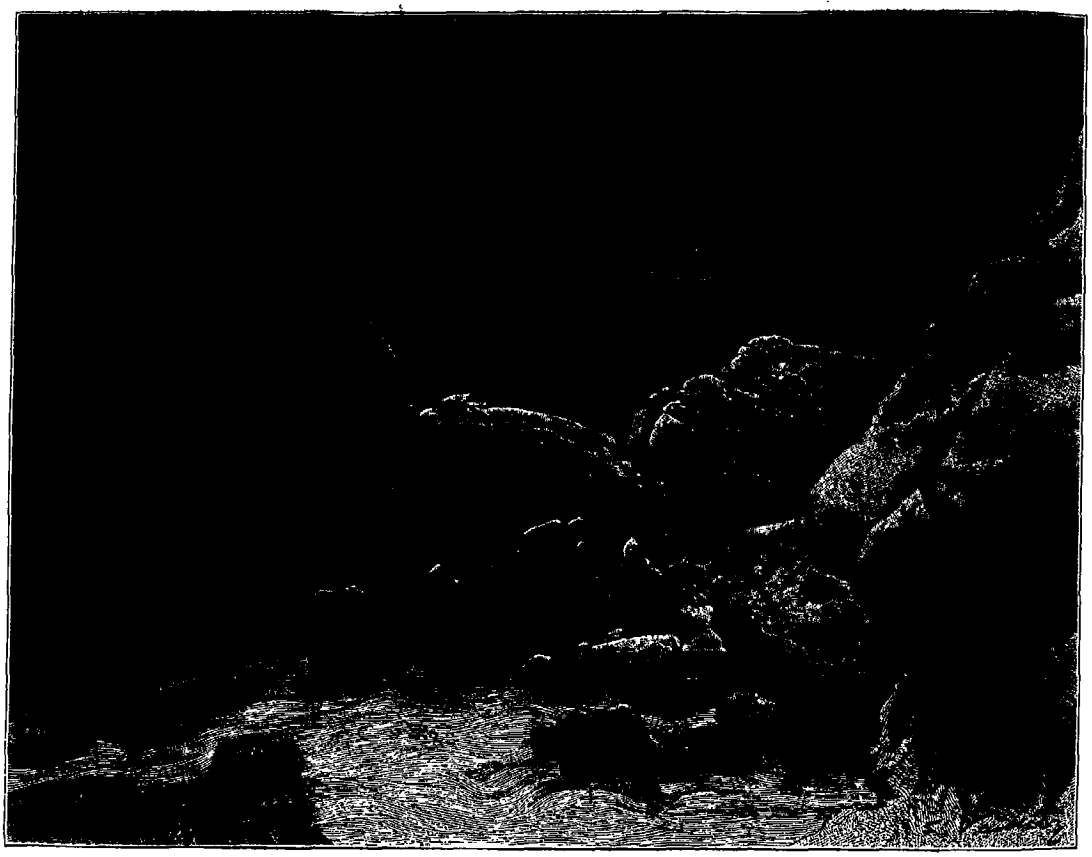
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roche. L'inondation de 1875, qui emporta tous les ponts du Tarn sauf ceux de Quézac et de Sainte-Énimie, bloqua les habitants du hameau, envahit leurs demeures, les mit en danger de mort. Depuis lors ils ont abandonné ces maisons construites sans toits, sous l'abri des roches, et aujourd'hui le hameau tombe en ruine.

Nous voici au milieu du cirque et nous tournons au sud, doublant l'énorme contrefort boisé et rocheux du causse Méjan qui s'enfonce comme un coin dans le rentrant des Baumes; puis nous passons devant le hameau des Baumes-Basses, sa belle source et son couloir verdoyant, coupure de la muraille du causse de Sauveterre.

Vers le haut de ce couloir, un peu en amont, s'ouvrent les Baumes-Chaudes (vastes grottes dans lesquelles M. le docteur Prunières a fait de remarquables découvertes préhistoriques). Elles ont servi de sépulture à l'époque de la pierre polie ou, si l'on aime mieux, des dolmens. Les objets rares retirés de là par le savant anthropologiste formeraient un musée.

A peu de distance des Baumes-Basses, dans un petit cirque secondaire, se montre, dans un encorbellement de roche et plaquée contre la falaise rouge, une petite



La perte du Tarn. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

maison blanche; c'est un lieu de pèlerinage, l'ermitage de Saint-Ilère, l'évêque de Mende qui, au septième siècle, consacra Sainte-Énimie. Près de l'ermitage restauré se trouve, dans un creux de rocher, une petite source, dont l'eau est, au dire des pèlerins, souveraine contre les maladies d'yeux.

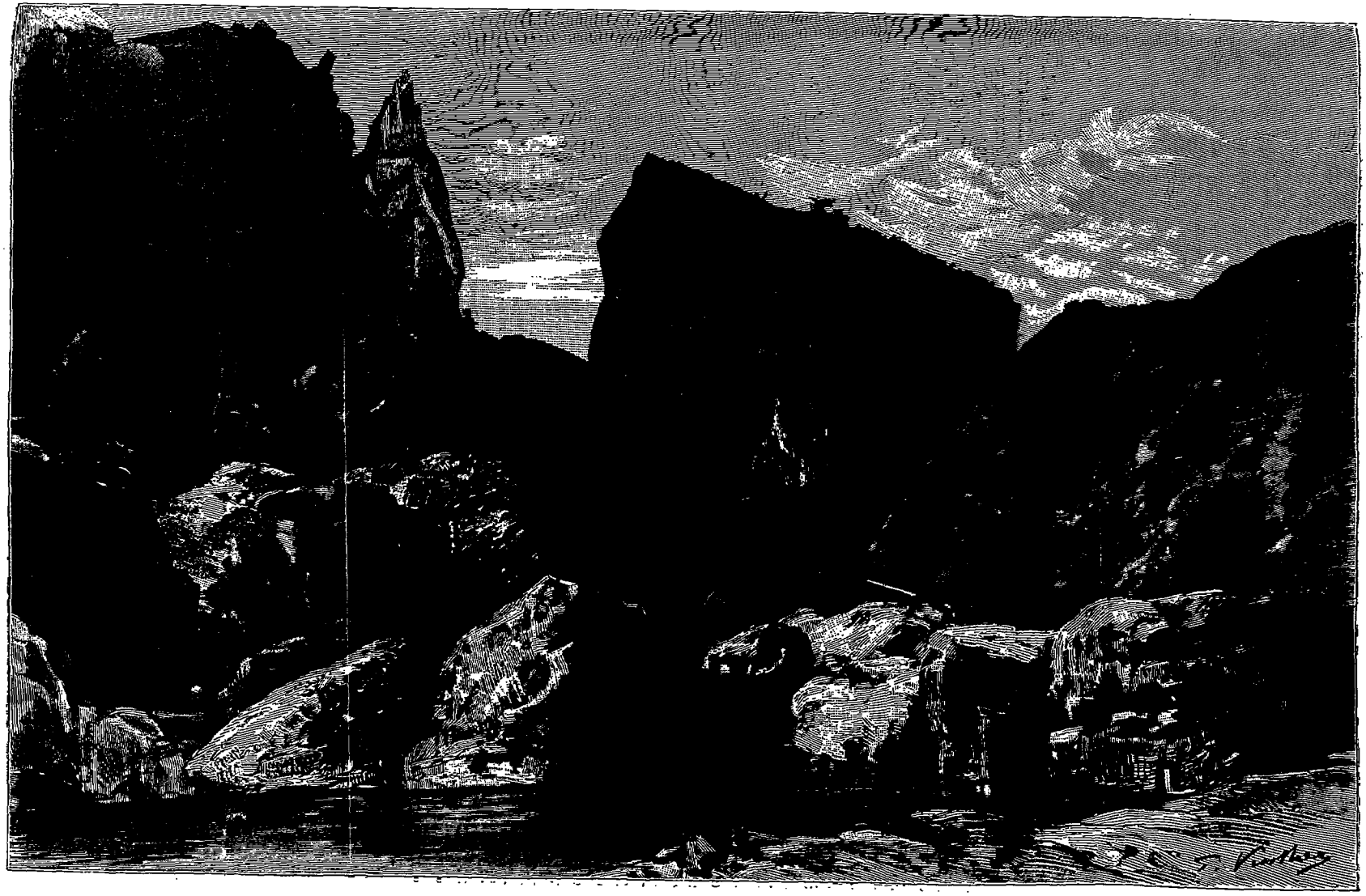
Saint-Ilère dépassé, nous voyons bientôt, assez loin devant nous, des talus hérissés de roches, de l'aspect le plus étrange, et peu à peu nous entendons comme le bruit d'une cascade; les bateliers poussent la barque, accostent la rive droite : là toute navigation est interrompue; nous sommes à la perte du Tarn, au pas de Soucy.

VI. Le pas de Soucy, la légende de Sainte-Énimie et les Vignes.

Je dis adieu à Justin Montginoux et je pars avec Fortuné Paradan. Un excellent petit chemin de chars, ouvert depuis 1880, circule à mi-côte au milieu d'un chaos grandiose aussi saisissant d'aspect que celui d'Héas dans les Pyrénées et plus étrange encore, grâce à la présence de l'Aiguille et de la Sourde, à la grande falaise de la Roche-Rouge.

En amont s'élèvent les grandes falaises du cirque des Baumes; à côté de vous, sur la rive droite, l'énorme bloc de la Sourde; sur la rive gauche, la belle muraille verticale de la Roche-Rouge, et plus loin, à mi-côte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pas de Soucy. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le grand monolithe de l'Aiguille, haut de 80 mètres et qui, légèrement penché en avant, semble regarder de loin le Tarn, écrasé sous un chaos de blocs écroulés. Le Tarn s'engouffre sous ces blocs avec un bruit effroyable dans les grandes crues, puis remonte en gros bouillons à 400 mètres environ de distance et reprend son cours apparent, au milieu de brisants qui peu à peu disparaissent.

Deux fois on m'a raconté la légende du pas de Soucy, mais, la version donnée par M. de Malafosse étant beaucoup plus complète que les récits qui m'ont été faits, je la citerai textuellement.

« Sainte Énimie, en venant s'établir à Burle, avait profondément contrarié le diable jusque-là paisible, dans une région à moitié païenne où les *abens* (ou avèns) lui servaient pour sortir de l'enfer avec facilité. Voyant que ses tentatives n'avaient aucun effet sur la sainte, il s'en prit à ses nonnes, qu'il troublait profondément. Énimie, comprenant d'où venait le désordre, obtint de Dieu le pouvoir d'enchaîner le démon s'il s'introduisait dans le couvent. Mais le difficile était d'atteindre le Malin. Surpris cependant un jour, il s'échappa et se mit à fuir le long du Tarn. La sainte se lança à sa poursuite à travers ces affreux rochers. La chasse fut longue, difficile, car Satan connaissait tous les détours, tous les passages. On arriva ainsi au cirque des Baumes. Saint Ilère était dans son ermitage; il avait été averti et devait donner son aide à Énimie. Hélas! le démon se fit si petit, ou bien le saint était plongé dans une telle oraison, qu'il ne vit rien. Haletante, épuisée, Énimie s'arrêta; le démon allait plonger dans le gouffre du Tarn pour gagner de là les enfers, lorsque tout à coup la sainte se jette à genoux et s'écrie : « A mon secours, montagne, arrête-le! » A sa voix, les rochers s'élancent du haut des falaises et se précipitent sur l'ennemi. Son pied touchait déjà le bord du gouffre, quand l'effroyable masse de la Sourde le saisit; la Roche-Aiguille, gênée dans la descente par sa haute taille, était encore à mi-côte : « As-tu besoin « de moi, ma sœur? crie-t-elle à la Sourde. — C'est « inutile, je le tiens bien », lui répond sa compagne.

« Le diable pris, Énimie fit un geste et tous les rocs s'immobilisèrent dans leur course. C'est pour cette raison que plusieurs d'entre eux et des plus gros sont encore aujourd'hui penchés en avant; peut-être aussi écoutent-ils si l'on entend encore le rugissement du diable pris au piège. »

Une autre légende, moins connue et moins jolie, attribue à saint Ilère la gloire du combat et modifie le dénouement : sainte Énimie ayant prié le Seigneur de la débarrasser du démon, saint Ilère reçoit l'ordre de se mettre à la poursuite du diable; aussitôt il poursuit l'espace de huit mille pas en aval du Tarn le démon, qui avait pris la forme d'un dragon, l'acule au gouffre du Tarn et, au nom de la Croix, lui ordonne de s'y précipiter. Le démon, obligé d'obéir, plonge dans le gouffre, espérant bien revenir... sur l'eau; mais le saint, pour tromper l'attente du Trompeur, fait un signe : la montagne s'écroule sur le gouffre, et le démon est à jamais enseveli [1].

D'après M. de Malafosse, qui a étudié avec un soin extrême la géologie des gorges du Tarn, il y a au pas de Soucy deux chaos d'époques géologiques différentes : l'un, produit par la rupture de la digue qui retenait les eaux du Tarn dans le cirque des Baumes, serait de l'époque quaternaire; l'autre, produit par l'écroulement d'une partie des falaises des Roches-Rouges, serait de date récente. Peut-être ce dernier chaos fut-il causé par le tremblement de terre de l'an 580 qui, au dire de Grégoire de Tours, fit tomber d'immenses pierres dans les monts Pyrénées et dont la commotion se fit sentir dans les pays voisins. Dans cette hypothèse assez vraisemblable, il y aurait eu presque concordance entre la date de la formation du chaos et l'époque à laquelle vivaient saint Ilère et sainte Énimie, et il n'y aurait dès lors rien d'étonnant à ce que la tradition eût rattaché à la légende des deux saints le souvenir d'un fait extraordinaire qui avait dû vivement frapper tous les esprits.

Sortons du chaos et continuons notre route. Voici la source de Fontmaure qui naît en gros bouillons au niveau de la rivière; plus loin les sources de Soucy et de Bouldoire jaillissent au milieu des rochers. Sur la rive gauche sort la belle source du Maynial. Des noyers, des arbres fruitiers bordent le chemin, cachant à moitié le grand éperon du causse de Sauveterre, qui, très haut, sur l'une de ces plates-formes, porte le hameau et les ruines du château de Dolan, autrefois l'une des plus fortes et des plus célèbres forteresses du Gévaudan. Bientôt (20 minutes du Pas-de-Soucy) nous arrivons aux Vignes (414 mètres), étagées sur les pentes, dans un bassin de verdure entouré de roches ensoleillées.

VII. Des Vignes au Rozier.

Le village des Vignes est relié à Saint-Prejet du Tarn, chef-lieu de la commune (consistant en deux maisons), par un pont, en aval duquel on reprend la navigation. Là se trouve l'un des trois passages ouverts dans les murailles des deux causses, et la route de Severac ou du Massegros à Florac ou à Meyrueis le traverse. Il est probable que de tout temps ce passage a été occupé et gardé par les populations, de même que celui de Sainte-Énimie, car là aussi abondent les antiquités. Dolmens, grottes habitées sont en grand nombre au-dessous des Vignes. Nous avons déjà dit, étant à Saint-Georges de Lévejac, que M. l'abbé Solanet y avait compté plus de quatre-vingts dolmens; il a en outre fouillé plusieurs grottes [2], dans lesquelles il a

1. *Officium Sanctæ-Enimiæ*, manuscrit du quatorzième siècle. Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 913. Ce manuscrit a été imprimé et publié en 1883 par M. l'abbé Pourcher à Saint-Martin-de-Boubal (Lozère); petit in-16.

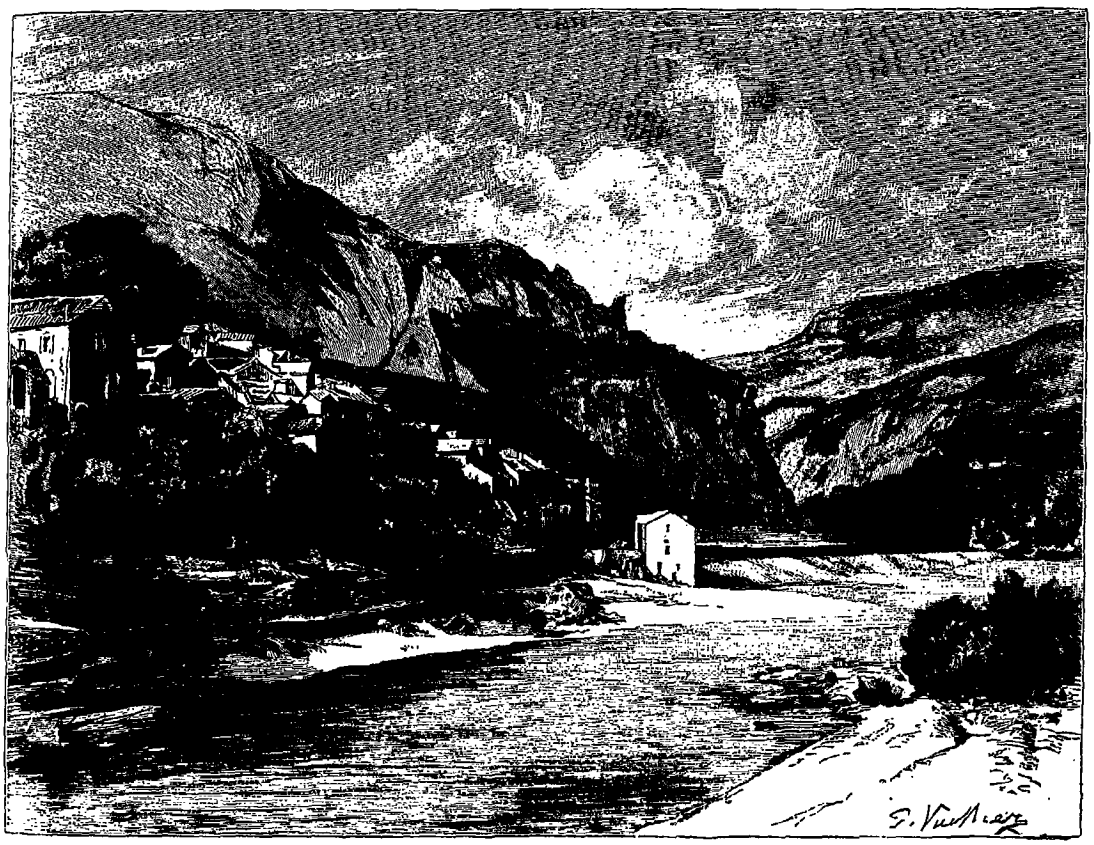
2. Ces grottes ont été fermées; les archéologues qui désireront les visiter ou les étudier devront s'adresser aux Vignes, à M. Solanet, maire de Saint-Prejet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découvert de nombreux objets préhistoriques, aujourd'hui au musée de Mende.

Des Vignes au Rozier, la navigation, sans être le moins du monde périlleuse, est plus difficile, et il est nécessaire de prendre dans le village de véritables bateliers. Le Tarn est encombré d'énormes blocs de rochers, cachés parfois sous l'eau : on compte vingt-cinq rapides sur un parcours de 10 kilomètres, et deux de ces rapides sont de véritables petites cascades, enserrées entre des roches laissant à peine place à la largeur du bateau [1]. Avec les Gall ou tels autres bateliers expérimentés, cette descente « à la canadienne », ainsi que le dit Onésime Reclus, est un vrai plaisir ; on a l'émotion du danger et l'on ne court en réalité aucun risque.

Cette descente est même si attachante comme sport que l'on oublie de regarder le magnifique cadre du tableau, et je conseillerais vivement aux voyageurs qui voudraient bien voir cette partie du cagnon de descendre d'abord à pied au Rozier, puis de revenir aux Vignes par l'un des deux causses et alors, mais seulement alors, de faire la descente en bateau. Ces deux excursions se complètent l'une l'autre, et chacune d'elles est de haut goût. Il faut une heure trente minutes en



Les Vignes. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

bateau, ou deux heures à pied, pour arriver au Rozier. Aujourd'hui partons par le sentier ; demain ou après-demain nous partirons en barque. La route muletière longe la rive droite du Tarn, montant et descendant tour à tour au gré des rochers. Nous passons devant une jolie source et nous laissons à droite les lacets de la route qui escalade la muraille du causse et conduit à Saint-Rome, au Massegros, etc. La distance des Vignes à Saint-Rome est de 1200 mètres à vol d'oiseau, sur 500 mètres de différence de niveau, rachetés par environ 6 kilomètres de route en lacets.

Au delà de quelques bandes de champs cultivés, nous longeons de grandes roches, souvent en surplomb. En contre-bas coule le Tarn, brillant sous le soleil ; plusieurs barques passent à nos pieds, les unes filant en aval, les autres remontant péniblement en amont ; l'une de celles-ci, manœuvrée par huit hommes, les uns tirant à la ligne dans le lit de la rivière, les autres maniant les gaffes, a grand'peine à franchir un rapide. S'il ne faut qu'une heure trente minutes à deux heures, selon l'état des eaux, pour descendre, il faut huit heures pour remonter.

1. Les barques en usage des Vignes au Rozier sont moins larges de 50 centimètres que les barques de pêche employées en amont du pas de Soucy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous traversons un défilé, puis la paroi semble s'ouvrir et laisse place au pittoresque hameau de Villaret, aux maisons construites en partie dans des grottes ou baumes entourées de bouquets de grands arbres; le porche de l'une de ces maisons, établie sur une table de pierre, porte la date de 1730.

Le sentier monte et descend suivant les caprices de la roche, qui tantôt s'avance et se penche vers le Tarn, tantôt recule et escalade la muraille du causse. Sur la rive gauche, la gigantesque paroi du causse Méjan, ayant à sa base un talus gazonné, porte à son faîte une série de roches ruiniformes de l'aspect le plus sauvage : château, bastions, donjons, aiguilles, rochers surplombant, tout cela rougeâtre, presque rouge, vivement éclairé par le soleil. Entre les deux parois, mouchetées de vert, coule le Tarn aux eaux transparentes, couleur d'aigue-marine, ici pailletées d'or, là blanches d'écume, au gré des ratchs ou des planiols.

Souvent une grande roche, ou des bouquets d'arbres nous cachent la rivière et masquent les rochers qui la bordent. Nous ne voyons plus alors que le haut des falaises se découpant sur le ciel en fantastiques silhouettes; la roche est trouée, évidée, taillée, contournée; tours, champignons, aiguilles, châteaux forts se multiplient; et, au milieu de ces bizarreries que l'on voit mieux du sentier que du lit du Tarn, circule le sentier de chèvres de la Bourgarié, hameau perché sur le bord extrême du causse Méjan, à 500 mètres au-dessus du Tarn. Si la fantaisie vous en prend et si vous avez bon pied et bon œil, arrivé au Cambon, faites-vous passer en barque sur la rive gauche et, après deux heures de rude escalade, vous pourrez pénétrer par la grande arcade naturelle du pas de l'Arc, dans ces citadelles à moitié éventrées, à moitié compactes; mais, si vous ne voulez pas vous égarer au milieu de toutes ces roches en ruines, prenez avec vous un homme du Cambon ayant fait le trajet : sinon la peine pourrait passer le plaisir. De là, par la Bourgarié, par le mont Buisson (1069 mètres) d'où l'on a une magnifique et très curieuse vue d'ensemble des grandes tables calcaires du Méjan, de Sauveterre et du causse Noir, avec l'Aigoual et les monts Lozère comme fond de toile, vous pourrez vous rendre à Saint-Pierre des Tripieds et descendre par le ravin du Truel au Rozier.

Si j'osais encore une fois vous dire mon sentiment personnel, je vous déconseillerais cette grimpade enragée; il y fait réellement trop chaud et trop soif; dans quelques heures, après vous être reposé au Rozier, vous irez voir sans fatigue Montpellier-le-Vieux avec mon ami M. Martel pour guide, et cette promenade vous intéressera infiniment plus. Croyez-en mon expérience. Bon! voilà que j'ai oublié mon exorde.

Après avoir dépassé le Cambon, nous voyons tout à coup la muraille s'ouvrir à notre droite : un large et pittoresque ravin, dont la riche végétation semble hérissée de grandes roches isolées, monte jusqu'au bord du causse de Sauveterre; à mi-hauteur, au flanc d'une falaise blanche recourbée en hémicycle, s'accroche l'ermitage de Saint-Marcellin.

Le site est fort beau et j'espère bien un jour avoir le temps de visiter cette gorge, dont l'aspect est tout différent de celui des autres parties du cagnon. On voit peu ou mal l'hémicycle de Saint-Marcellin, et même on ne le voit pas du tout, étant en barque, parce que là se trouve un des rapides enrochés les plus dangereux du Tarn et que toute l'attention du voyageur se concentre sur le passage du rapide; aussi ce beau paysage est à peine connu.

Sur la rive gauche, dans un nid de verdure, se montrent les vieilles maisons du hameau de la Sablière, dominé de 600 mètres par la grande masse du Cinglegos, qui semble barrer la vallée; c'est charmant et très beau, étant très simple.

Plus loin sur la rive gauche est le hameau de Plaisance. Sur la rive droite s'avance, dominant la route de 250 mètres environ, une coulée de basalte noir, sortie du grand ravin des Eglazines. Mais le cagnon s'élargit à droite, et les falaises se changent en talus et en pentes mamelonnées, tandis que la paroi du causse Méjan se continue au sud; bientôt nous apercevons le pont du Rozier; le chemin passe au bord du Tarn sur des bandes de roches aplanies par les eaux (et n'offrant *aucun danger*); nous arrivons en vue de Peyreleau, dont la tour drapée de lierre et les maisons en amphithéâtre sur les pentes du causse Noir se détachent vivement sur le bleu du ciel; et, après avoir franchi le Tarn sur un pont suspendu, nous suivons la rive gauche, contournons le confluent de la Jonte (290 mètres d'altitude), traversons cette rivière, et, après deux heures de marche, nous entrons à l'hôtel Dieudonné.

Il n'est que trois heures : montons un peu sur les pentes du causse Noir; de là nous verrons mieux le curieux site de Capluc, avec sa chapelle et les restes d'un château perchés sur une presqu'île avancée du causse Méjan; nous pourrons aussi de là voir les grandes murailles du causse se profilant à l'est, vers Meyrueis. Mais j'ai peur d'empiéter sur le domaine de mon ami M. Martel, qui, connaissant plus à fond que moi le causse Noir, a bien voulu se charger de le décrire.

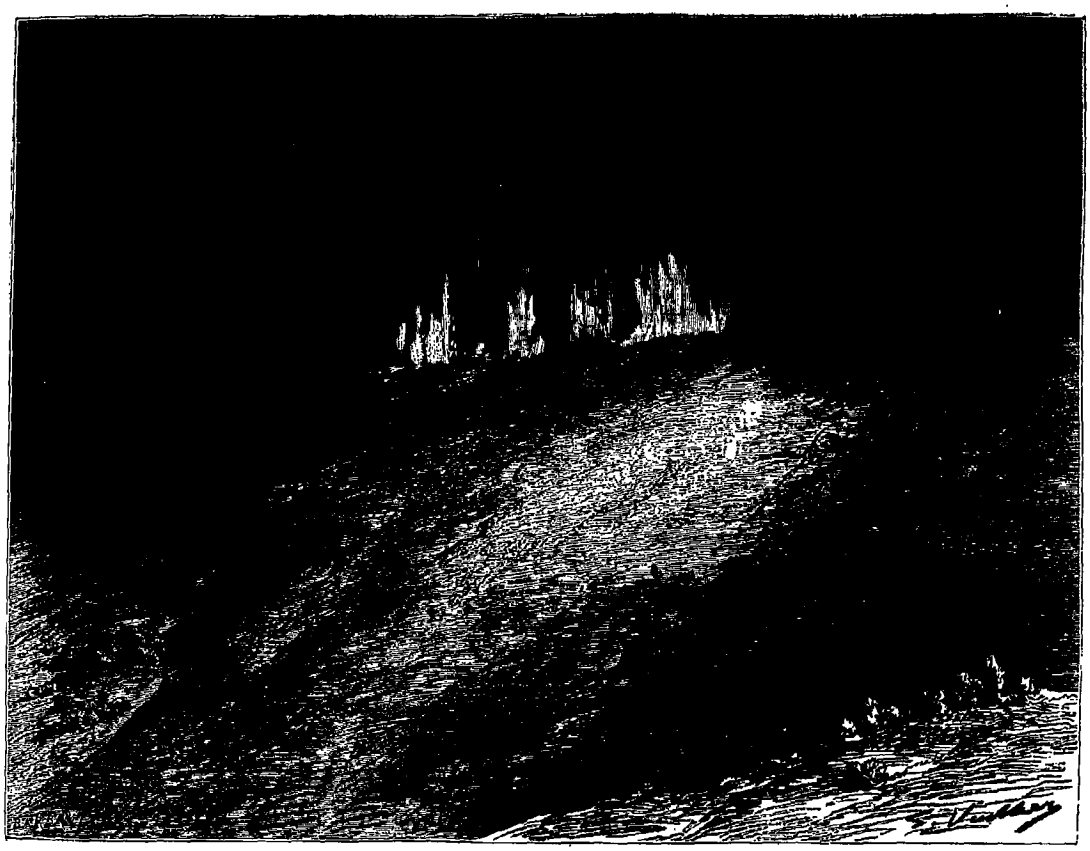
Le lendemain, vendredi 10 juillet, à cinq heures trente minutes du matin, je remonte avec Fortuné Paradan la belle vallée de Jonte, entre les falaises du magnifique promontoire du causse Méjan au nord et les murailles moins abruptes du causse Noir au sud. La vallée est très boisée, mais elle est très profonde, et les habitants ont trouvé un moyen ingénieux de faire franchir, sans perte de temps et sans grande fatigue, la profonde coupure de la rivière aux fagots qu'ils vont couper sur la rive gauche; un épais fil de fer est tendu en travers de la vallée; on y suspend le fagot, et un homme au moyen d'un bâton frappe ce fil et fait peu à peu descendre le fardeau jusqu'à la route.

La vallée de la Jonte est très pittoresque, et les ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches ruiniformes de la falaise méridionale du causse Méjan sont étonnantes de formes ; l'une d'elles, située à 30 minutes du Rozier, est étrange au possible : sur une bande horizontale de rochers, formant piédestal, est posée une sorte d'urne gigantesque, haute d'environ 40 mètres, très bien proportionnée et n'attendant plus qu'un chêne ou tel autre grand arbre pour figurer un vase de portique. Quant aux arcades, aux ponts, aux fenêtres, aux aiguilles, aux accidents de tout genre de la roche, ils sont innombrables. Mais je préfère de beaucoup les rochers de la vallée du Tarn, plus simples d'allure et dont les détails souvent bizarres sont atténués par la majesté de l'ensemble. Dans la vallée de la Jonte, les jeux de la roche prêtent souvent à rire ; dans le cagnon du Tarn, jamais.

Le ciel se couvre, de gros nuages noirs menacent, le vent s'élève, mais nous sommes au Truel, et à six heures trente minutes nous entrons dans l'auberge. A peine sommes-nous à l'abri, que l'orage éclate avec fureur ; une pluie diluvienne nous cache la vue du causse Méjan et des belles terrasses de rocher du causse Noir. Un homme trempé jusqu'aux os entre dans la salle, c'est Émile Foulquier, de Peyreleau, qui m'avait servi de guide en 1883 à Montpellier-le-Vieux. Je lui



La muraille du causse Méjan. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

offre un petit verre et du tabac et lui demande des nouvelles de Montpellier-le-Vieux. Il me répond que déjà on visite assez souvent la curieuse découverte de MM. de Malafosse et de Barbeyrac. C'est plus tard avec Foulquier que M. Martel a fait pendant plusieurs jours une exploration complète de la *Cité du Diable*.

Je craignais que le temps ne fût gâté, mais Foulquier m'assure que cet orage ne durera pas et que c'est un bien pour moi qu'il ait éclaté le matin : « Vous aurez moins chaud sur le causse, et, une fois que les nuages seront bien égouttés, vous pourrez partir sans crainte du mauvais temps. »

En effet, à sept heures cinquante minutes nous pouvons nous remettre en marche. Nous quittons la route de Meyrueis, et, prenant un chemin de chars, nous montons au nord, dans le ravin sans eau du Truel, ouvert dans la muraille du causse Méjan. Ce ravin, avec ses pins, ses chênes, ses beaux rochers, est extrêmement pittoresque, et d'abord les vues au sud sur les murailles et les terrasses du causse Noir sont fort belles ; mais bientôt elles sont masquées par les deux grandes parois dentelées du ravin. A neuf heures dix minutes nous atteignons le bord du causse (900 mètres), et à neuf heures vingt minutes nous entrons à l'auberge de Saint-Pierre des Tripieds ou Trépieds (949 mètres).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'ici la vue s'étend sur le beau ravin des Bastides, sur tout le causse Noir, sur une partie du causse Méjan; mais, si vous voulez avoir un panorama complet, montez (une heure environ aller et retour) à l'ouest-nord-ouest au mont Buisson (1069 mètres), dont j'ai déjà parlé. Là vous verrez les trois causses, etc.

Près de Saint-Pierre se trouvent les célèbres grottes de l'Homme-Mort, l'une ayant servi d'habitation et l'autre de lieu de sépulture aux populations préhistoriques. Ces grottes, signalées en 1870 par M. le docteur Prunières, de Marvejols, ont été de nouveau fouillées par lui et le docteur Broca en 1872. Vingt crânes bien conservés et une cinquantaine de squelettes y ont été découverts. D'après l'avis de Broca, la race des cavernes de l'Homme-Mort, quoique d'une taille médiocre, présente de nombreuses analogies avec la race de grande taille de Cro-Magnon; les crânes sont très dolichocéphales (tête allongée), tandis qu'un crâne gaulois découvert dans un tumulus du voisinage par M. Prunières et examiné par Broca est brachycéphale comme les têtes de la population actuelle.

Nous pourrions d'ici nous rendre directement aux Vignes par le Bruel et la route de Saint-Prejet à Florac, mais je préfère traverser la grande solitude qui au nord s'étend jusqu'au bord du causse, et à onze heures nous partons pour Rieisse et la Malène. Le chemin est facile à trouver : il suffit de se diriger vers le nord.

Nous franchissons à son origine l'une des branches du beau ravin boisé et rocheux des Bastides, le seul ravin du causse Méjan contenant un ruisseau, puis nous traversons de grands bois de pins mamelonnés, des landes pierreuses; à droite, à gauche, sont des mamelons, parfois boisés, ou des dépressions, des *stochs*, à peine cultivés. Ce n'est pas aussi âpre que la partie orientale du causse Méjan, mais c'est également un désert; presque tous les hameaux sont échelonnés sur le bord du causse qui regarde le cagnon du Tarn, et de Saint-Pierre à Rieisse nous ne rencontrons pas une seule maison, pas un seul habitant.

A midi et demi nous étions sur le sommet du Trapponnet (1005 mètres), gros mamelon assez bien déterminé. La vue est superbe, sur le cagnon du Tarn, du Rocher de la Malène au grand tournant de Pougnadoires, et surtout très intéressante sur le causse Méjan et sur le causse de Sauveterre; plus loin, en amont du Tarn, se dresse le signal de Rausas (1019 mètres) qui domine toute cette partie du causse; au delà des grandes tables des causses se montre à l'horizon une partie de l'Aubrac et de la Margeride. Nous restons là près d'une heure, puis nous descendons vers Rieisse, dont nous apercevons les maisons; et nous arrivons à la route de Saint-Prejet à Florac.

Des bois, quelques cultures dans les dépressions environnent le hameau. A deux heures nous sommes à Rieisse (941 mètres), et, prenant le sentier pierreux tracé en lacets dans le ravin boisé de Rieisse, nous descendons rapidement au milieu des pins, des buis et des hêtres, vers le Tarn, que nous voyons briller sous nos pieds à 500 mètres de profondeur. Le sentier serpente d'abord sur la rive gauche, puis sur la rive droite de ce ravin sans eau. A mesure que nous descendons, la vue devient de plus en plus belle. Voici la Malène et son grand rocher, puis tout le cagnon jusqu'à Pougnadoires; plus bas nous voyons en aval se développer l'hémicycle des Baumes. C'est grandiose, et le spectacle est si beau, si varié, que nous ne pensons pas à la raideur des pentes. Bientôt nous arrivons presque au niveau du Tarn, les bois disparaissent et nous longeons la rive gauche de la rivière, nous passons devant la fontaine de la Galène, et au pont nous trouvons la route qui monte au Mas Saint-Chély. Nous traversons la rivière, et à deux heures quarante-cinq minutes nous entrons à la Malène.

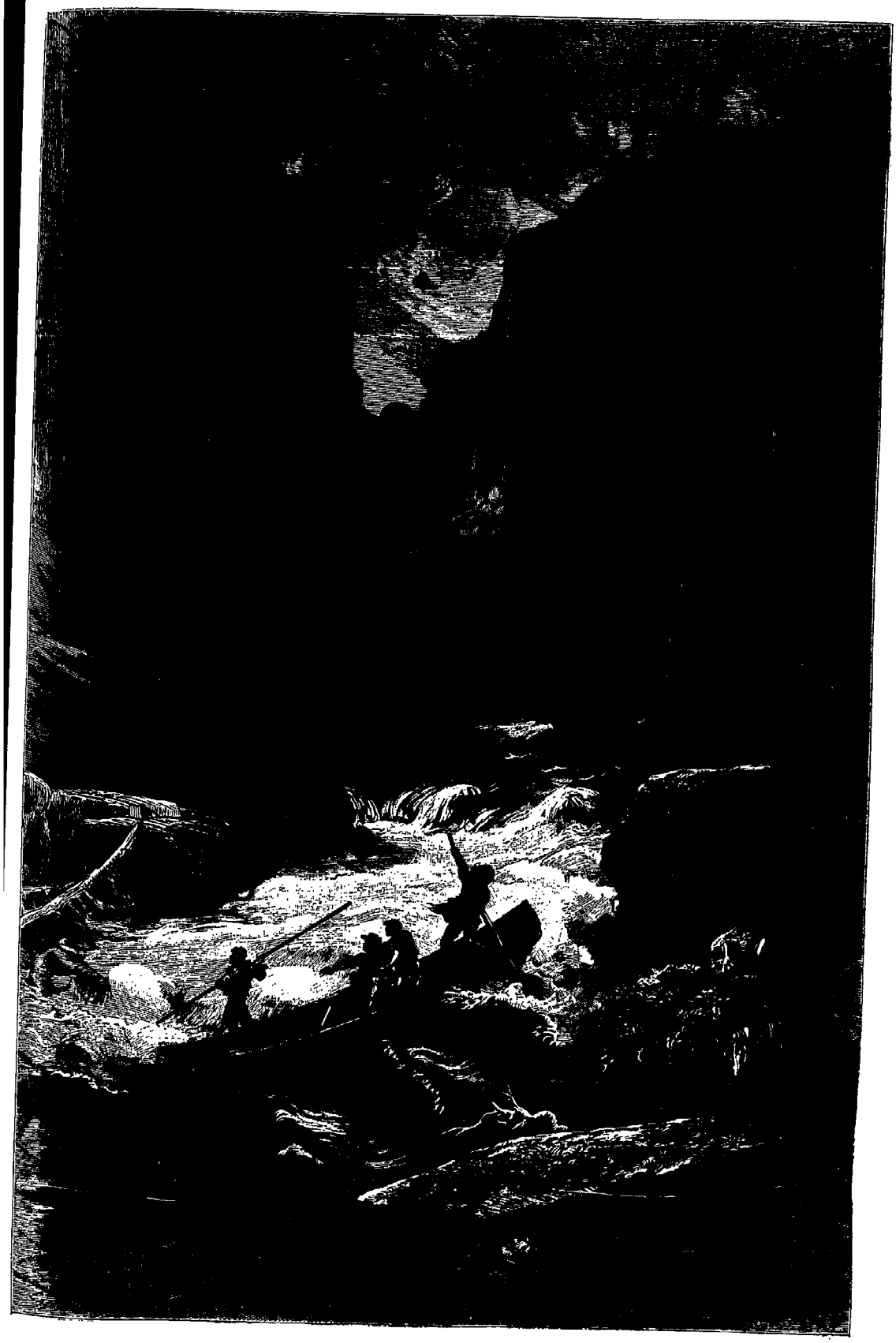
Le soir même j'étais de retour aux Vignes, ayant vu le soleil couchant flamboyer dans le cirque des Baumes.

Cette fois nous irons des Vignes au Rozier en bateau. J'ai pour bateliers Gall, le meunier, et son oncle Pierre Gall, dit Saint Pierre, les deux plus fins bateliers des Vignes. A une heure après-midi je m'embarque près du pont de Saint-Prejet. Pierre Gall est à l'avant, son neveu à l'arrière; la barque, peu chargée, file sur le planiol des Vignes, tout ensoleillée. Au delà du petit bassin des Vignes, les talus deviennent moins larges; les falaises hautes de 500 mètres se rapprochent, et il n'y a souvent que 1200 à 1500 mètres de distance entre les bords des deux causses, mais nous allons droit au sud, et ce long défilé, qui serait lugubre sans le soleil, est la partie la plus lumineuse du cagnon du Tarn.

Là commencent les rapides encombrés d'écueils, sur lesquels l'eau vient se briser et rejaillir en écume. C'est plaisir de voir la sûreté de coup d'œil, la dextérité de main des deux bateliers donnant un coup de gaffe à droite, un coup de gaffe à gauche, puis laissant filer le bateau qui, sous leur habile direction, zigzague de chenal en chenal, de crochet en crochet. Pierre Gall est à l'avant et je vois bien tous ses mouvements; à terre, avec sa casquette moulée sur la tête et laissant passer quelques mèches de cheveux frisés, avec sa barbe grise un peu inculte, sa taille un peu courbée, il ne représente pas beaucoup; à « son bord », au milieu des rapides, il est superbe; tout de suite on est pris de confiance, on sent qu'il est maître sur sa rivière; pas un geste inutile, pas un faux mouvement : un coup de gaffe, et l'obstacle est franchi.

Entre deux rapides, regardons un peu autour de nous. Sur le sentier que nous avons d'abord suivi, nous voyions surtout de face les falaises; du lit de la rivière nous les voyons surtout de profil, et les dentelures de leur faîte se découpent mieux sur le ciel, tandis que leurs avancées et leurs rentrants se mirent dans les planiols; puis l'image se trouble et disparaît à l'approche du rapide, pour reparaître un peu plus loin. Sur un haut piton du causse Méjan, sorte d'avancée de la paroi, se montrent les ruines du château de Blanque-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente des rapides. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

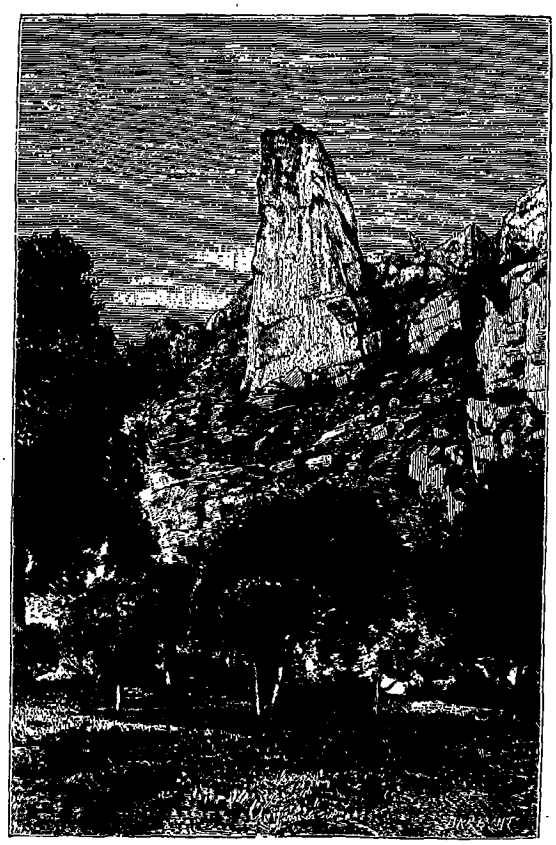
fort; sur un autre piton, mais hors de vue, se trouvent celles du château de Peyre.

Un peu plus loin s'ouvre sur le bord de la rive gauche la grotte avec une forte source de l'Ironselle. Le site est charmant avec ses grandes roches en surplomb, sa fontaine, son fouillis de verdure; il est célèbre et mérite certainement de l'être, car il est fort bien « composé »; aussi a-t-il été souvent dessiné ou photographié; c'est un fort joli motif d'aquarelle. Du sentier on le voit mal, il se perd dans l'ensemble.

Au loin le Cingleglos montre sa fière silhouette et semble barrer la vallée : c'est grand et vraiment beau.

De rapides en planiols nous arrivons devant le Villaret, puis devant le beau cirque de Saint-Marcellin, mais là est un rapide sérieux, presque une cascade, et la barque doit passer entre deux roches à fleur d'eau et franchir un ressac assez fort causé par une roche excavée.

« Tenez-vous bien, dit Pierre Gall, et ne bougez pas », puis la barque file comme une flèche entre les deux roches. C'est absolument merveilleux d'adresse, nous n'avons pas embarqué une goutte d'eau : j'applaudis des deux mains, et Pierre se retourne en souriant. On fait généralement débarquer les voyageurs à ce passage, et l'on a raison, car le moindre faux mouvement pourrait faire chavirer la barque. Cette fois, la barque n'était pas chargée, de plus il n'y avait ni trop ni pas assez d'eau, et les bateliers ne m'ont même pas demandé si je voulais débarquer; ils agissent sans doute ainsi lorsqu'ils ne portent qu'un ou deux voyageurs.



La Roche-Aiguille (voy. p. 298). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

En 1880, raconte M. de Malafosse, huit Anglais et deux Anglaises descendaient le Tarn dans deux barques. Arrivés à ce rapide, que leurs bateliers connaissaient mal, la première barque plongea dans le ressac, mais passa néanmoins après avoir eu ses passagers complètement mouillés. La seconde prit mal le courant et, malgré le coup de gaffe, trop tardif, de l'homme de l'avant, donna en plein sur le roc, s'ouvrit et coula à pic. Trois voyageurs et les deux pilotes furent roulés par le courant et jetés sur la berge; mais deux des Anglais se trouvèrent pris dans le rentrant de la roche et auraient péri sans l'aide de l'un des bateliers qui plongea et réussit à les dégager et à les entraîner avec lui. L'accident n'eut d'ailleurs aucune suite grave.

« Si j'ai cité cet accident resté mémorable chez tous les pêcheurs du Tarn, ajoute M. de Malafosse, c'est pour engager les voyageurs à ne pas se fier au premier batelier venu. » C'est absolument mon avis.

Les autres rapides sont moins émouvants, mais je ne me lasse pas de regarder manœuvrer mes deux bateliers, fièrement campés, debout, pieds nus, aux deux extrémités du bateau, l'un complétant le mouvement de l'autre, avec cette aisance, cette sorte d'activité tranquille de ceux qui savent bien ce qu'ils ont à faire et qui ont le goût de leur métier.

Nous passons devant le joli hameau de la Sablière, nous laissons à droite le rocher noir des Églazines, et au loin devant nous se montre le pont du Rozier. Bientôt nous filons sous ses arches et nous venons accoster près du Rozier. Les Gall attachent le bateau et viennent avec moi à l'hôtel boire un verre de vin qu'ils ont certes bien mérité.

Nous voici au Rozier. Merci à vous qui m'avez accompagné; merci à vous qui m'avez aidé dans mon voyage. Sur ce, je passe la plume à mon ami M. Martel qui complétera cette belle excursion, en vous conduisant à la cité du Diable, à Montpellier-le-Vieux.

Alphonse LEQUEUTRE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ermitage Saint-Michel (voy. p. 308). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.

LE CAUSSE NOIR ET MONTPELLIER-LE-VIEUX

(AVEYRON)

PAR M. E.-A. MARTEL.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I. Panorama du point 815 (causse Noir). — Promontoire du causse Méjan. — Saint-Jean-de-Balme. — Ermitage Saint-Michel. Cirque de Maddasse.

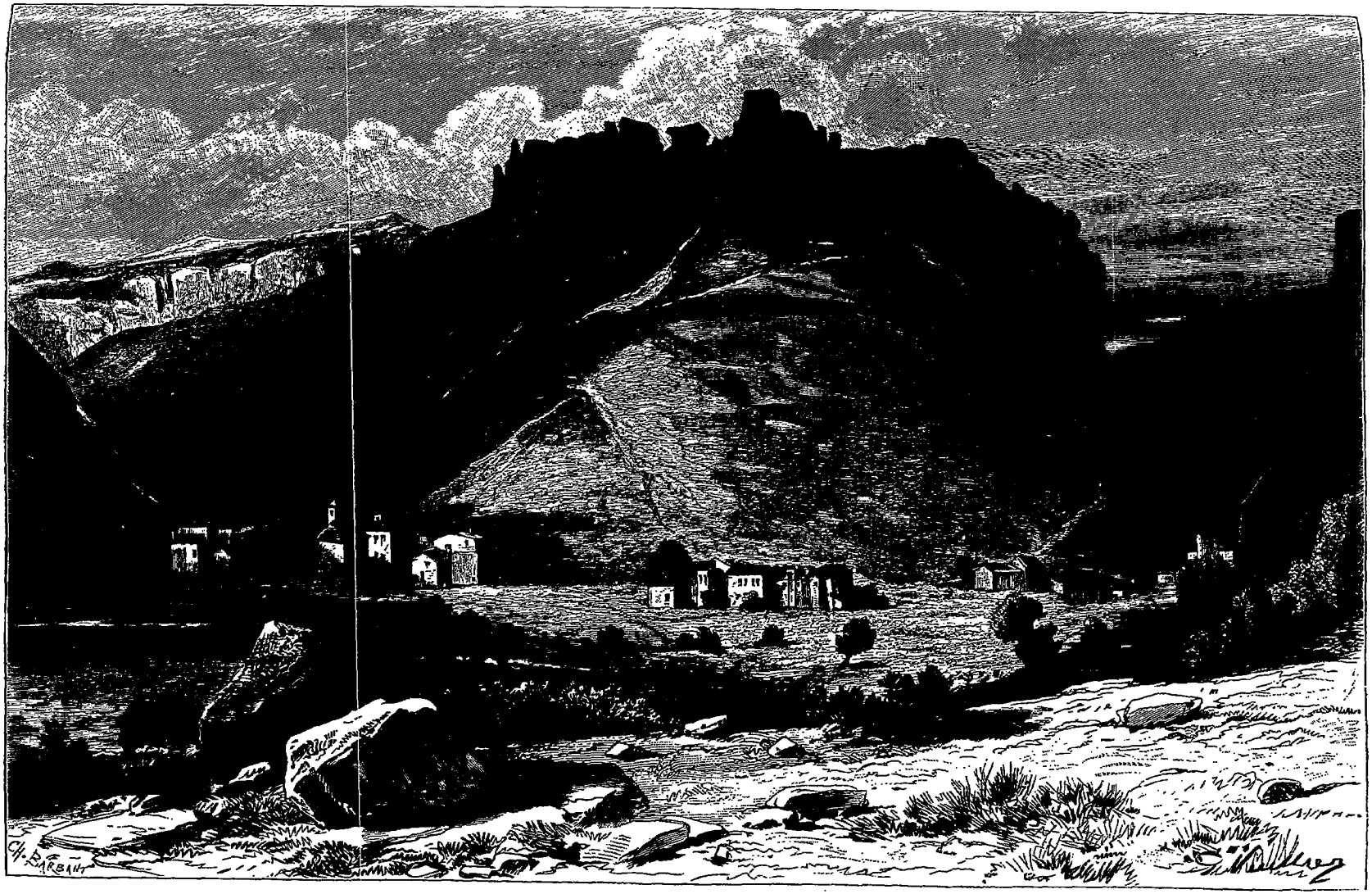
Le voyageur venant de Mende ou de Florac et arrivant à Peyreleau après avoir descendu la gorge du Tarn, se croit au bout de ses étonnements et se dit que la région des causses lui a déjà livré toutes ses merveilles : erreur ! Qu'il s'élève, à l'ouest du village, à travers les vignes, les bruyères et les bois de hêtres, le long de la croupe terminée sur la carte de l'état-major (feuille de Séverac, n° 208) à la cote 815 : bien avant de parvenir au sommet, il comprendra que la fissure du Tarn n'est pas la seule curiosité du pays ; ses premiers regards, il est vrai, se tourneront vers elle, droit au nord ; de 400 mètres il la domine tout entière, et d'un seul coup d'œil il refait en un moment 13 kilomètres de cette descente enchantée, depuis le cirque des Baumes jusqu'au Rozier, le village jumeau de Peyreleau, celui-ci aveyronnais, celui-là lozérien, tous deux séparés par la Jonte seule, qui vient ici se marier au Tarn. A droite, dans la direction du nord-est, Capluc élève à la pointe du causse Méjan sa double ruine, le castel féodal et le rocher démantelé, l'un dégradé par les météores atmosphériques, l'autre par le temps et les hommes. Jusqu'ici rien de nouveau pour le spectateur : mais à l'est les érosions ont creusé une seconde entaille, celle où la Jonte pendant 21 kilomètres écume

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et bondit en torrent rebelle à toute navigation. A Peyreleau on se trouve bien au débouché de ce deuxième cagnon, sans en deviner la grandeur néanmoins, car des entre-croisements de contreforts en dissimulent les perspectives éloignées; du point 815, c'est-à-dire du causse Noir, on éprouve au contraire une saisissante surprise à voir se dérouler rectiligne et dans toute son étendue cet autre couloir formidable, perpendiculaire au premier. Pour être moins longue et moins creuse que la gorge du Tarn, celle de la Jonte n'est guère moins remarquable; la coloration éclatante, la continuité, la hauteur et les découpures de ses dolomies supérieures, alignées en remparts, présentent même peut-être un plus curieux aspect. Nous ne tarderons pas à nous en rendre compte. De notre belvédère, qui est désigné d'avance comme un futur « observatoire » de touristes avec le télescope et la buvette obligatoires, tout le causse Méjan effilé en promontoire semble s'élever insensiblement vers la montagne de la Lozère (pic de Finiels 1702 mètres, roc Malpertus 1683 mètres); on dirait une table de pierre dressée avec une légère inclinaison entre le Tarn et la Jonte sur des stylobates rouges hauts de 400 à 500 mètres. Il suffit d'examiner la carte pour se convaincre qu'il n'existe dans toute la région aucun point d'où l'on puisse mieux comprendre la disposition, la structure, la géologie des causses et de leurs gorges; nulle part comme là le contraste ne paraît aussi frappant entre les hauts plateaux immenses et tristes, les précipices des escarpements dolomitiques, le resserrement des vallées et la joyeuse végétation des thalwegs. C'est le résumé du pays entier; c'est aussi beau et plus complet que la vue du *Mas-Rouge*, ce promontoire du causse de Sauveterre, comparé au *Point sublime* du grand cagnon du Colorado et suspendu sur le cirque des Baumes, à égale distance du Détroit et du pas de Soucy. Qui osera donner un nom au point 815? Aucun ne serait assez expressif, et il vaudra mieux demander au plan cadastral quelle dénomination de lieu-dit existe au sommet de cette croupe. Laissons ce soin à l'industriel intelligent qui viendra le premier y établir une terrasse panoramique, et achevons notre tour d'horizon; nos yeux n'ont plus qu'à errer sur une autre table calcaire, celle du causse Noir, qui occupe tout notre sud; moins haut, moins froid, moins dénudé, plus accidenté, plus habité que le pauvre Méjan, le causse Noir ne charme cependant pas plus la vue, qui cherche toujours à plonger dans les architecturales vallées de la Jonte et du Tarn; çà et là pourtant de grandes tours de défense font saillie à sa surface parmi des amas de ruines; aujourd'hui nous les prenons pour de vieux donjons; la suite du voyage nous détrompera quand, à Saint-Véran, à Roquesaltes, à Montpellier-le-Vieux, ces fausses ruines se révéleront à nous sous la forme de monolithes rocheux, hauts de 40 à 120 mètres, d'amphithéâtres surnaturels et de villes sculptées par les érosions. Dans l'ouest, le Tarn s'écoule vers Millau, toujours à 400 ou 500 mètres en contre-bas du causse Noir, mais moins écumeux à travers les riantes plaines de Rivière qui s'élargissent vers la rive droite au pied des pentes plus douces de petits causses secondaires. Au coucher du soleil, redescendons du point 815 à Peyreleau; devant les parois dorées et empourprées des dolomies rouges et jaunes, devant l'illumination du ciel et des roches, devant les cagnons sombres, approfondis encore par la nuit qui règne déjà en bas, nous songerons involontairement aux paysages américains du Yellowstone, des Mauvaises-Terres, du Marble Cañon, de l'Arizona et du Yosemiti, que les riches publications du *Geological Survey* des États-Unis montrent comme les plus fantasmagoriques de la terre!

Un soir d'août 1884, mon ami M. Chabanon, notaire à Ganges, artiste photographe de premier ordre, et moi, nous faisions à Peyreleau nos préparatifs de départ sinon pour la découverte, du moins pour l'exploration topographique et photographique de Montpellier-le-Vieux. Voyant en nous des touristes avides de nouveautés, l'aimable notaire de la localité, M. Fabié, proposa pour le lendemain matin une excursion à certain ravin dit d'*Espalies* : « Cela vous prendra une demi-journée; mais, puisque vous cherchez des sites pittoresques encore inconnus, laissez-moi vous conduire à l'ermitage Saint-Michel et au cirque de Madasse; aucun promeneur encore n'est monté là-haut, et vous pourrez ainsi vous vanter d'avoir *découvert* une des plus grandes curiosités de nos causses : je vous promets que vous en rapporterez de superbes clichés. » Marché conclu, partie organisée, et le lendemain matin dès six heures nous gravissions les pentes du causse Noir, de plus en plus intrigués par les descriptions du notaire et tout fiers de marcher ainsi en pleine France à la conquête d'une nouvelle merveille. Arrivés au hameau d'Aleyrac, nous retrouvions en partie la belle vue du point 815, avec les tours fascinatrices de Roquesaltes et de Montpellier-le-Vieux au sud : mais notre itinéraire ne se tournait pas encore de leur côté et nous dirigeait vers l'est jusqu'aux ruines de l'église *Saint-Jean-de-Balme*; cette construction du onzième siècle, remaniée et augmentée au treizième, intéressera vivement les archéologues par son clocher carré, ses épaisses murailles, ses arcatures doubles en plein cintre et l'influence manifeste qu'on y reconnaît du style roman auvergnat. C'est la révolution qui l'a dégradée : sa tour massive et ses voûtes délabrées sont d'un grand effet dans la solitude sauvage du causse, à 900 mètres d'altitude. On raconte qu'à la fin du siècle dernier le vieux curé de Saint-Jean-de-Balme fut assassiné et enterré devant son église même par des bandits qui mirent ensuite l'ermitage à sac : son chien, disent les vieillards du pays, descendit à Peyreleau et fit tant par ses gémissements et ses manèges singuliers que plusieurs personnes, soupçonnant une catastrophe, suivirent l'intelligent animal jusqu'à Saint-Jean; là, près du porche de l'église pillée, la pauvre bête se mit à gratter convulsivement un coin de terre fraîchement remuée; les paysans comprirent alors, et c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le promontoire du causse Méjan et le village du Rozier. — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi qu'ils purent recueillir les restes du vénérable prêtre et lui rendre les derniers devoirs. On ajoute, bien entendu, que le chien mourut en revoyant le corps de son maître et que les assassins furent retrouvés et exécutés. Légende ou vérité, l'anecdote est curieuse à recueillir dans ces déserts pierreux des causses : le chien de Saint-Jean-de-Balme n'était-il pas de la même famille que celui d'Aubry de Montdidier, que l'histoire a célébré sous le nom de *chien de Montargis*?

Après Saint-Jean-de-Balme nous tournons au nord pour regagner le bord même du plateau; puis, descendant d'une centaine de mètres environ à travers un sombre bois de hêtres et de pins, nous débouchons subitement dans une clairière ensoleillée en face d'un magnifique spectacle : comment décrire ici, si ce n'est par la simple énumération des différents panneaux du tableau?

Sur des pitons rocheux en forme d'obélisques, de champignons, de pyramides, séparés par des ravines de 100 mètres de profondeur et plus, subsistent les ruines d'une petite redoute inexpugnable bâtie au moyen âge par quelque hobereau et celles de l'ermitage *Saint-Michel* ou *Saint-Miquel*; les cellules, le système de construction et les ornements en arêtes de poisson dénotent l'origine carlovingienne de cette chapelle ignorée (neuvième siècle?). Où moines et brigands en effet auraient-ils pu se trouver plus en sûreté que dans ce nid d'aigle défendu par la coupe des rocs verticaux, par les fourrés de ronces et les racines énormes des lierres revêtant les murailles naturelles comme un réseau de chevaux de frise, par les grands arbres et les broussailles accrochés aux moindres saillies, obstruant les plus petits creux? Parmi ces reploiements de roches et cette exubérance de forêt vierge, il faut escalader les blocs et trouer son chemin à grand'peine et pas toujours sans danger (jusqu'à ce que le Club Alpin ait fait aménager un sentier praticable). C'est là le fond du décor, c'est ce que représente notre gravure. A gauche, toute la gorge de la Jonte se creuse, vertigineux abîme, à 400 mètres sous nos pieds; là-bas, à 3 kilomètres à l'ouest, Peyreleau, Capluc et le Tarn. Nous sommes au milieu de l'étage des dolomies supérieures, suspendus comme des mouches contre la paroi du causse Noir; de l'autre côté de la Jonte, à 1500 mètres à vol d'oiseau, l'assise géologique correspondante du causse Méjan developpe ses bastions fendillés et taillés en minarets pointus; tout près de nous, sous notre main se multiplient les détails de ces découpures, aussi riches de formes et de couleurs que les arabesques de l'Alhambra, et invisibles du fond des vallées; vraiment, dans ce pays privilégié, nous volons de surprise en surprise : après le Point-Sublime, le point 815; après le point 815, l'ermitage Saint-Michel! Que sera donc Montpellier-le-Vieux pour exciter encore notre admiration? Certes M. Fabié ne nous a pas déçus, certes nous lui devons une belle révélation : séance tenante nous donnons son nom au *rocher Fabié*, rutilante falaise en surplomb, haute de 190 mètres, qui se projette majestueusement au premier plan dans ce cadre de cañon américain!

Ce n'est pas tout : tournons, quoi qu'il nous en coûte, le dos au gouffre de la Jonte; à droite et au delà de l'ermitage proprement dit, la crête du causse Noir nous domine encore de 100 mètres, déchiquetée et garnie de dents de scie; un étroit ravin l'entaille, qui descend du plateau supérieur et s'interrompt brusquement aux *abrupts* de l'ermitage, comme certaines *valleuses* des falaises cauchoises. Dans ce ravin (des Paliès ou d'Espaliès) les érosions ont affouillé, évidé, désagrégé les dolomies et formé le *cirque de Madasse*, forêt d'arbres et d'aiguilles rocheuses où l'on croit errer sur le toit d'une cathédrale gothique, parmi les statues, les dais et les clochetons de pierre.

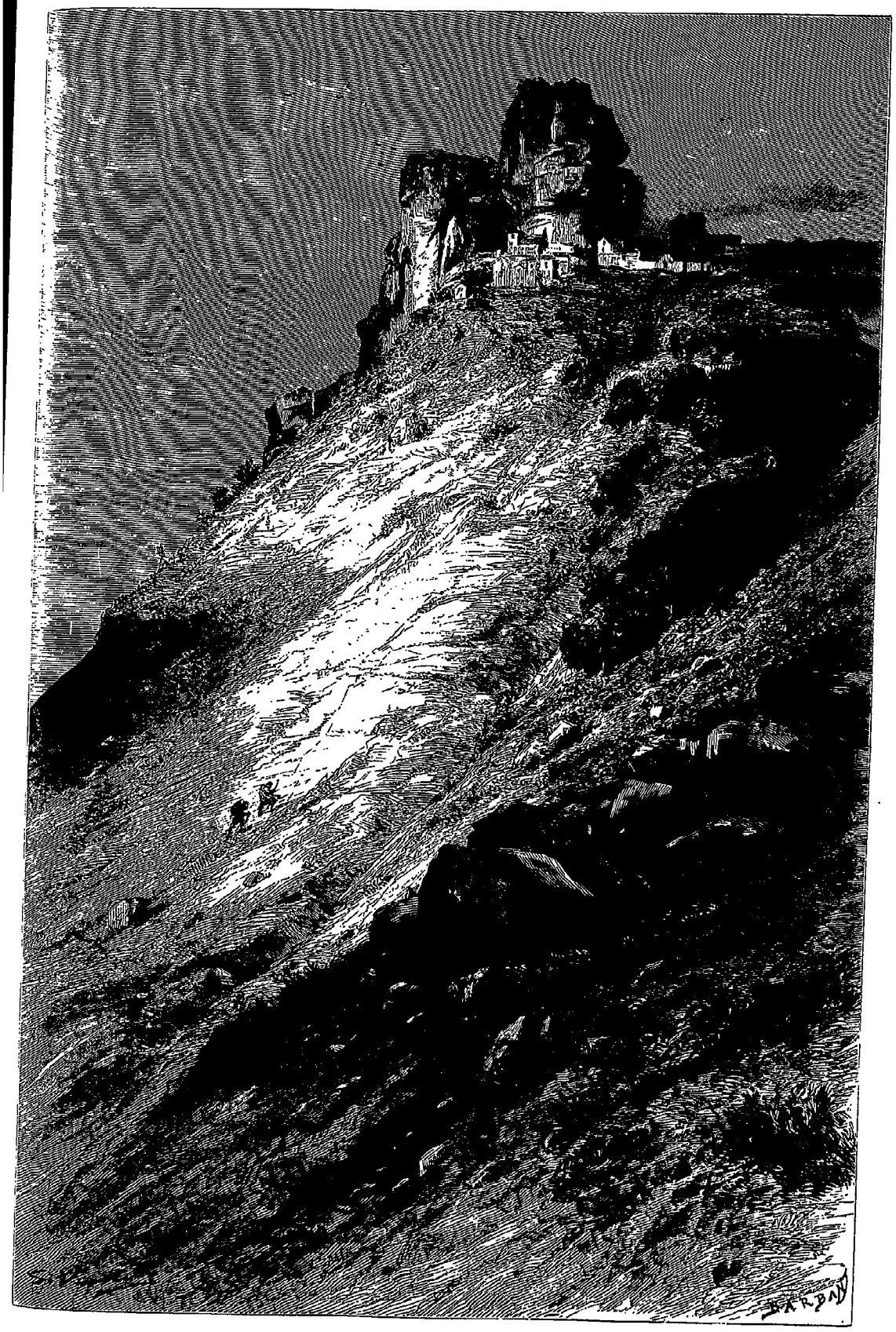
Ce passage tourmenté et admirable se trouve placé à 3 kilomètres à l'est de Peyreleau, sur le rebord du causse Noir, entre la ferme de la Bartasserie et le hameau d'Espaliès : le rocher Fabié avec panorama de la Jonte, l'ermitage Saint-Michel et le cirque de Madasse ne couvrent pas ensemble plus de 60 hectares (environ 1500 mètres sur 400); mais les circonvolutions des précipices et des falaises sont telles, qu'il faut une grande demi-journée pour jouir de leurs variés et merveilleux aspects. On peut y accéder en une heure un quart environ de Peyreleau par la vallée de la Jonte, grâce à un sentier de chèvres qui aboutit au pied même des ruines de Saint-Michel : toutefois le coup d'œil est infiniment plus surprenant quand il s'offre brusquement au voyageur venu par le causse Noir et Saint-Jean-de-Balme.

Merci donc à M. Fabié qui nous a fourni l'occasion de faire connaître aux touristes ce site remarquable à tous égards.

II. La vallée de la Jonte. — Impressions d'un fouilleur. La grotte de Dargilan.

Il semble que la nature ait tout exprès combiné la situation réciproque des points saillants de la région des causses, de manière à y rendre très simple l'itinéraire que doivent suivre les voyageurs. Par exemple, Millau étant pour cette région le centre de convergence de tous les chemins de fer français, le programme de l'excursion des causses se trouve ainsi fait tout seul : basse vallée du Tarn de Millau à Peyreleau; tour du causse Méjan par les gorges de la Jonte, du Tarnon et du Tarn (avec crochets à Bramabiau, à l'Aigoual, au mont Lozère, etc.), retour à Peyreleau, traversée du causse Noir, Montpellier-le-Vieux, Roquesaltes, Saint-Véran, la Roque-Sainte-Marguerite, vallée de la Dourbie et rentrée à Millau, point de départ. Rien de moins compliqué, on le voit, et surtout aucune portion de route faite en double. Même dans les détails, cette relation si commode des positions subsiste : l'ermitage Saint-Michel est ainsi placé qu'en le visitant le matin on peut, le soir, soit gagner Meyrueis par la vallée de la Jonte ou le causse Noir, soit se rendre à Maubert (Montpellier-le-Vieux) par Roquesaltes et le Riou-Sec.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caplue (voy. p. 305 et 308). — Dessin de Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais n'insistons pas sur ces renseignements pratiques qui se trouvent bien mieux à leur place dans les plus récentes publications du Club Alpin Français et des guides Joanne.

D'ailleurs on n'a pu, pour ces trois livraisons[1], suivre l'ordre ainsi tracé, car il fallait bien, de toute nécessité, montrer d'abord au lecteur le principal attrait, le chef-d'œuvre du pays, je veux dire les gorges du Tarn.

Le touriste, au contraire, se trouvera fort bien de débuter par la vallée de la Jonte, qui le préparera aux spectacles étranges et inusités de celle du Tarn : tandis qu'en voyant celle-ci la première, l'autre ne serait pas estimée par lui à sa vraie valeur. Il est certain que le parcours en bateau et les trois passages du Détroit, des Baumes et du pas de Soucy rendent le cagnon du Tarn bien supérieur à celui de son affluent : cependant, quand on descend (au lieu de remonter comme l'exige l'itinéraire) la route de voitures de la Jonte, on ne peut se lasser d'admirer les formidables escarpements de ses deux parois, plus colorés et plus réguliers que dans le Tarn. Les ravinements de Saint-Michel, du Truel, des Douzes, etc., coupent ce double rempart crénelé long de 21 kilomètres de Peyreleau à Meyrueis.

Il n'y a pas lieu de s'attarder à des descriptions locales au cours desquelles se représenteraient constamment les termes de comparaison empruntés au vocabulaire déjà épuisé de l'art des fortifications. Abordons plutôt un sujet d'autre genre en disant quelques mots des grottes ouvertes dans les deux parois de la vallée de la Jonte.

Presque toutes celles percées dans les flancs du causse Méjan, orientées au sud par conséquent, ont servi d'habitations aux hommes de la pierre polie : on sait quelle est l'importance de la Lozère au point de vue des recherches préhistoriques, quelles riches et importantes découvertes y ont été faites, combien de fouilleurs (notamment le docteur Prunières, de Marvejols) y ont eu la main heureuse. Or tout n'est pas vidé, loin de là, parmi les antres de cette vallée : s'ils ont du temps à eux, les touristes qui savent observer trouveront encore de grandes jouissances à gratter le sol de certaines cavernes, même après tous les savants qui les ont déjà précédés. Car il y a dans ce travail souterrain, dans ces explorations troglodytiques, une source d'émotions, de joies, de déceptions, d'aventures même, dont la fièvre vaut bien celle des périlleuses ascensions et des voyages lointains.

La plus célèbre de ces grottes est celle de *Nabrigas*, creusée dans la muraille du causse Méjan, à 300 mètres au-dessus de la Jonte et à 6 kilomètres à l'ouest de Meyrueis : depuis 1835 elle est connue comme un gisement inépuisable d'*Ursus spelæus;* j'y ai même trouvé les restes de l'homme quaternaire contemporain du grand ours fossile.

Juste en face de la caverne de Nabrigas s'ouvre, de l'autre côté de la vallée de la Jonte, dans la paroi du causse Noir, la grotte immense de *Dargilan* : l'entrée en est si étroite que jusqu'à ces dernières années on n'en soupçonnait pas l'existence; en 1880 un pâtre voyant pénétrer un renard dans un trou au bord d'un sentier crut pouvoir prendre l'animal au terrier et se mit à l'enfumer : il ne réussit pas, car maître renard ne reparut point, et pour cause!

Le jeune berger, ayant éteint ses feux et élargi l'ouverture, pénétra dans un boyau souterrain d'où il sortit bientôt terrifié : il avait vu, dit-il, l'entrée de l'enfer, un gouffre noir et sans fond.

Reconnaissance faite, il avait tout simplement découvert la grotte de Dargilan, composée de plusieurs belles salles dont une a plus de 30 mètres de hauteur sur 100 de diamètre; faute d'un matériel *ad hoc*, cette cavité n'a pu encore être explorée en entier : on y a vu l'entrée de diverses galeries impraticables sans échelles; peut-être existe-t-il là des splendeurs comme à la baume des Doumizelles, près de Ganges. Avis aux amateurs d'émotions souterraines.

III. Meyrueis. — L'Aigoual. — Bramabiau. — Saint-Véran.

Nous ne nous arrêterons à *Meyrueis*, chef-lieu de canton lozérien depuis longtemps mentionné au guide Joanne, que pour y signaler la charmante maison Renaissance de M. Belon, dans une ruelle écartée, et pour faire remarquer la très curieuse situation géologique de cette petite ville au point de contact des plateaux calcaires des causses Noir et Méjan et des schistes et granits de l'Aigoual.

Le roc de la *Bouillère*, que représente une de nos gravures, est un pylône naturel ménagé dans les dolomies supérieures, à 300 mètres au-dessus de Meyrueis; on l'a utilisé pour la route de Hures et de Sainte-Énimie qui traverse le causse Méjan dans sa plus grande largeur. C'est un peu au-dessus de ce portail que l'on quitte la route si l'on veut se rendre à travers champs et rochers à la grotte de Nabrigas.

Les frais vallons boisés de la Brèze et du Butézon, dont les tributaires ravinent les pentes de l'Aigoual, contrastent complètement avec les grandes déchirures des causses : de jolis sentiers les parcourent qui mènent en peu d'heures au sommet de l'*Aigoual* (1567 mètres).

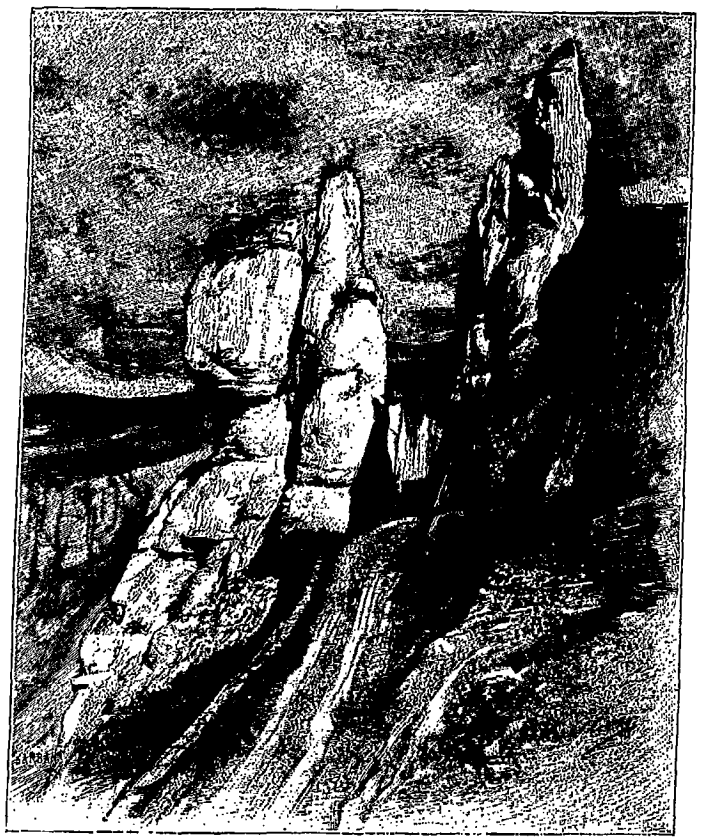
Sur cette montagne on construit en ce moment un observatoire météorologique analogue à ceux du pic du Midi, du mont Ventoux, du Puy de Dôme, etc., et qui rendra les plus grands services, grâce à sa position extrêmement favorable sur la ligne de partage des eaux d'Europe. La vue est fort belle : toutefois c'est le matin et le soir seulement, quand le soleil est bas sur l'horizon, qu'on peut distinguer la Méditerranée et les sommets lointains des Pyrénées-Orientales et des Basses-Alpes.

Bramabiau, au sud-est de Meyrueis, au point où le causse Noir se soude par un isthme étroit à la masse granitique de l'Aigoual, constitue une de ces bizarreries géologiques que l'on ne peut faire comprendre

1. Voyez dans les livraisons 1347 et 1348 l'article de M. A. Lequeutre sur le Cagnon du Tarn.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans se lancer dans une description scientifique très compliquée : contentons-nous donc d'interpréter un peu le beau dessin de la page 313. Au fond d'une alcôve évidée dans la muraille d'un petit causse secondaire, une cascade sort d'une haute fissure ; les parois mesurent environ 150 mètres de hauteur et la cascade 10 ; c'est le mugissement du torrent aux hautes eaux qui a inspiré le nom de Bramabiau, beuglement de taureau. Le site est beaucoup plus extraordinaire que la célèbre fontaine de Vaucluse, pour plusieurs raisons : d'abord la falaise, au lieu d'être grise et terne, a une couleur brune fort chaude de ton ; puis la nature du terrain (calcaires de l'infra lias), très fissuré, disposé en lits parallèles, et découpé en silhouettes étranges, donne à l'ensemble l'aspect d'une construction surhumaine, avec assises de pierres de taille ; enfin on peut s'avancer de quelques mètres dans la haute fissure d'où sort le Bramabiau, jusqu'au pied d'une deuxième cascade intérieure, invisible du dehors ; au delà de cette seconde chute infranchissable, la voûte de la fissure se perd dans l'obscurité et l'on entend les eaux gronder dans les entrailles de la montagne. C'est que la crevasse ainsi taillée au fond de l'alcôve joue le rôle d'une véritable barbacane, c'est-à-dire d'une de ces ouvertures pratiquées, pour faciliter l'écoulement des eaux, dans les murs de soutènement. Les parois de l'alcôve figurent en effet un vrai mur de soutènement, un mur soutenant au-dessus du ravin de Bramabiau le plateau du Bonheur ou de Camprieux. Le ruisseau de Bonheur, qui traverse ce plateau, se déversait jadis en cascade le long des escarpements de l'alcôve ; un jour vint où il rencontra sur sa route un de ces gouffres nommés *avens* qui criblent la surface des causses : englouti par cet aven, il coule sous terre pendant 500 mètres dans des canaux insondables, il s'écroule de chute en chute à travers des cavités secrètes et reparaît, sous la forme et le nom de Bramabiau, à 150 mètres au-dessous du point où il s'est engouffré ; c'est la dernière de ses chutes internes que l'on voit en s'engageant un peu dans la fissure. En un mot, d'extérieure qu'elle était, la cascade est simplement devenue souterraine. Mais ce qu'il y a de plus curieux sans contredit parmi toutes ces fantaisies géologiques, c'est que le Bonheur, avant de se jeter dans l'aven du haut plateau, a complètement troué une digue de rochers qui lui barrait le passage : par un travail d'érosion qui frappe d'étonnement le spectateur, l'humble ruisseau a foré là un tunnel de 80 mètres de longueur, de 20 mètres de largeur et de 12 mètres de hauteur, de forme rectangulaire et régulier, comme si un ingénieur en eût tracé le plan ; on peut le parcourir à pied côte à côte avec le Bonheur, qui va se perdre dans l'aven en sortant de la monumentale galerie. Ainsi Bramabiau comprend trois parties : un tunnel (sur lequel passe une route), une cascade souterraine, dont on ne peut suivre les évolutions, la source et l'alcôve du Bramabiau proprement dit. Je demande si rien de pareil se rencontre à Vaucluse. Il y a longtemps que les géologues vont s'extasier à Bramabiau : mais les touristes l'ignorent encore.



Roc de la Bouillère. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Julien.

De Meyrueis ou de Bramabiau on peut, par Lanuéjols, gagner la vallée de la Dourbie, au sud du causse Noir, Saint-Véran, Montpellier-le-Vieux et Millau.

Saint-Véran est un petit village du causse Noir cramponné à un chaos de rochers au-dessus de la Dourbie, en face du Larzac : le ravin qui s'ouvre derrière forme encore un cirque, un ensemble d'accidents dolomitiques, comme celui de Madasse, comme ceux de Montpellier-le-Vieux, avec les fûts de colonnes, les chapiteaux, les aiguilles et les champignons si abondants dans ces terrains. Le tout est dominé par un énorme massif de rocs, taillé en forteresse et dont un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

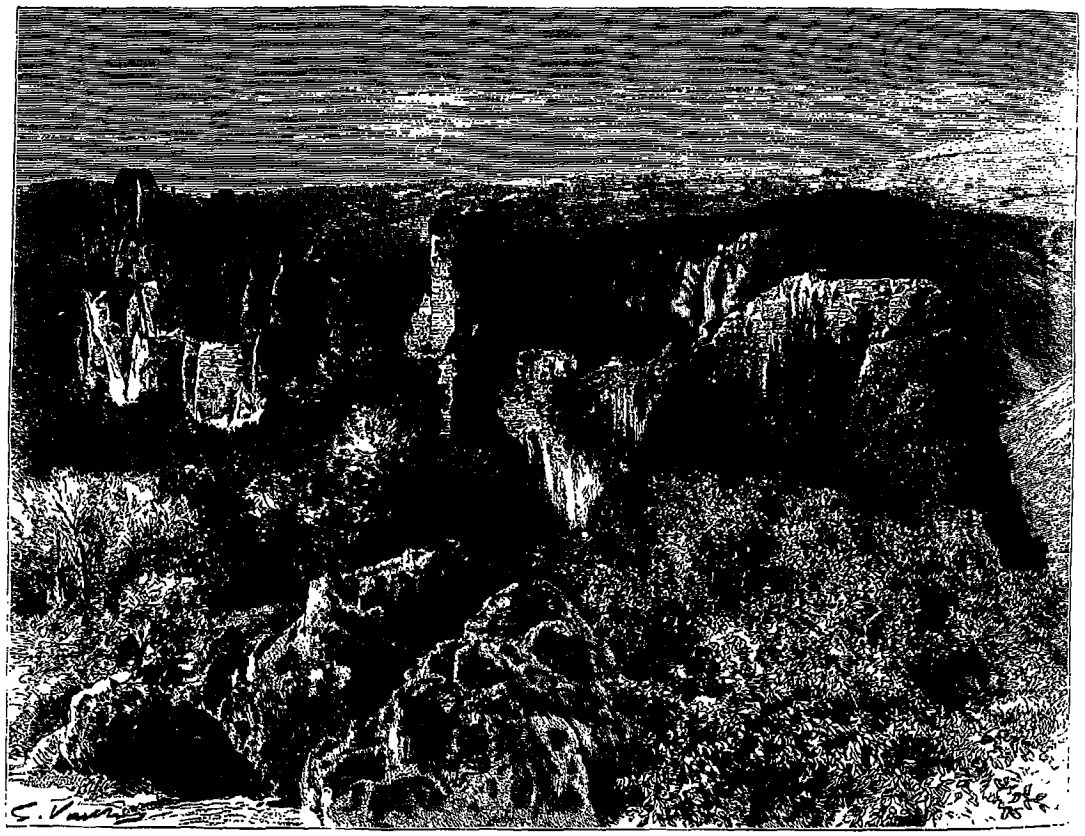
château féodal a épousé la forme : si bien que l'on ne distingue plus les tours et murailles artificielles des tours et murailles naturelles. Ce château fut, paraît-il, le berceau de la famille de Montcalm, dont le membre le plus illustre, le maréchal Louis-Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Véran, lutta si glorieusement contre les Anglais pour la possession du Canada et fut tué, ainsi que le général ennemi Wolfe, à la sanglante bataille de Québec, le 14 septembre 1759. Aujourd'hui le castel abandonné tombe en ruines, et ses pierres croulantes endommagent parfois les sordides masures qui abritent sous ses murs quelques pauvres familles de vignerons : si la position de ce hameau isolé et perdu est pittoresque, la misère y est grande, et, comme un voyageur observait un jour que les Montcalm étaient sortis du château de Saint-Véran, il reçut d'un habitant de l'endroit cette plaisante réponse qu'on ne s'attendait guère à trouver dans la bouche d'un simple Caussenard :

« Ce n'est pas étonnant qu'ils en soient sortis.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est du mauvais pays et que nous voudrions bien pouvoir en faire autant. »

Espérons que les visites de nombreux touristes



Saint-Véran. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.

apporteront là, comme dans toute la région, un peu de l'aisance qui y fait tant défaut.

IV. Montpellier-le-Vieux.

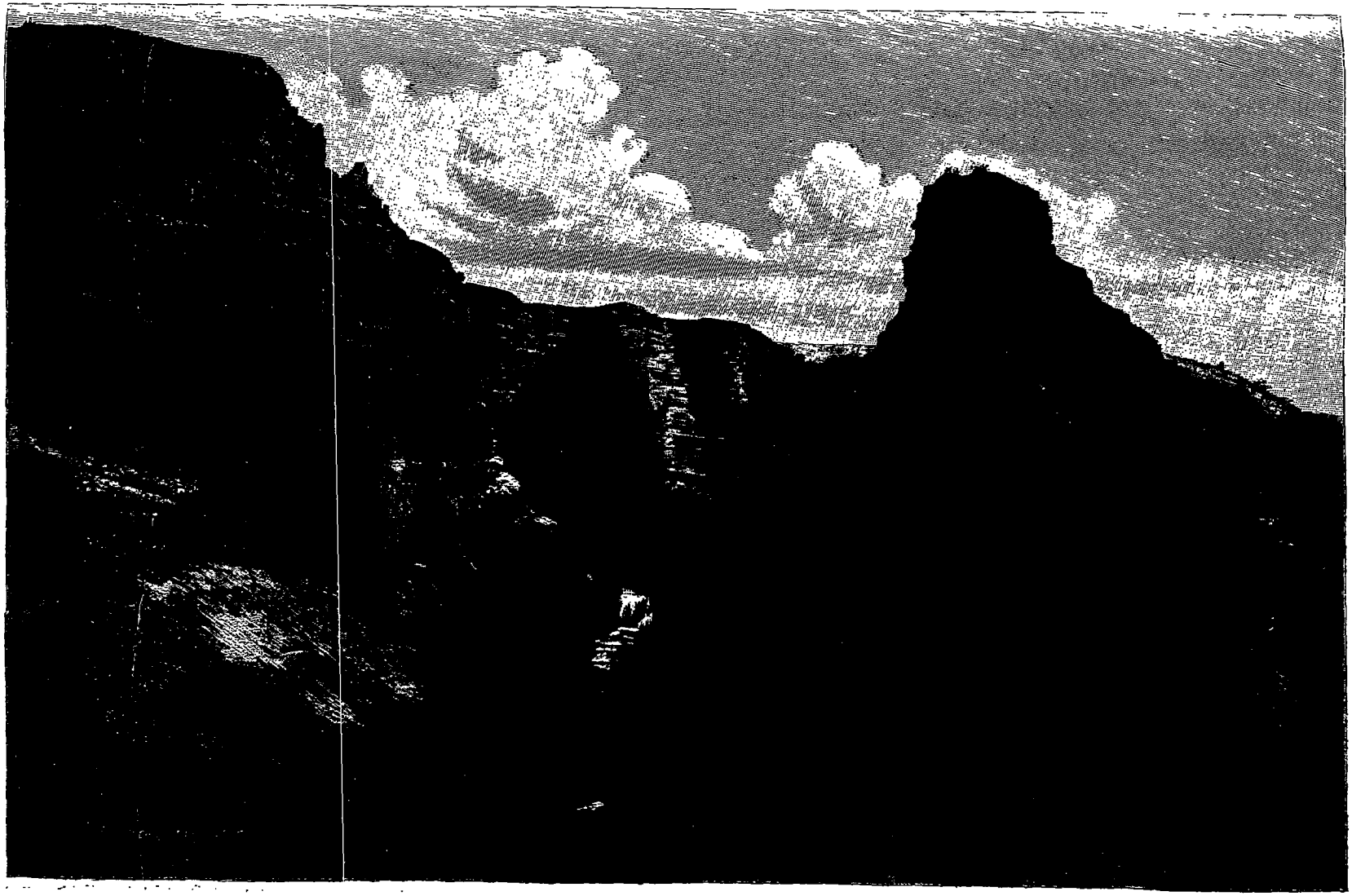
Si la forêt de Fontainebleau était demeurée inconnue jusqu'à nos jours et que l'on fût venu en 1883 en annoncer la découverte inopinée aux Parisiens, avec la description de toutes ses curiosités, je suppose bien que la nouvelle eût provoqué un certain étonnement.

Or c'est ce qui se passe pour *Montpellier-le-Vieux*, merveille naturelle révélée en 1883, étudiée depuis deux ans, célèbre l'année prochaine et à la mode avant dix ans.

Qu'est-ce donc au juste que cette nouvelle trouvaille des touristes?

A 12 ou 15 kilomètres à l'est de Millau, Montpellier-le-Vieux est une ville en ruines, mais une ville de rochers, construite par la nature et dégradée par les érosions; cette cité aux monuments colossaux, suspendue au bord du causse Noir, à 400 mètres au-dessus de la Dourbie, sur des remparts de dolomie semblables en tout à ceux qui encaissent les vallées de la région des causses, couvre avec ses dépendances une surface d'environ 1000 hectares, et ressemble de loin à la capitale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bramabiau (voy. p. 310 et 311). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Girod.

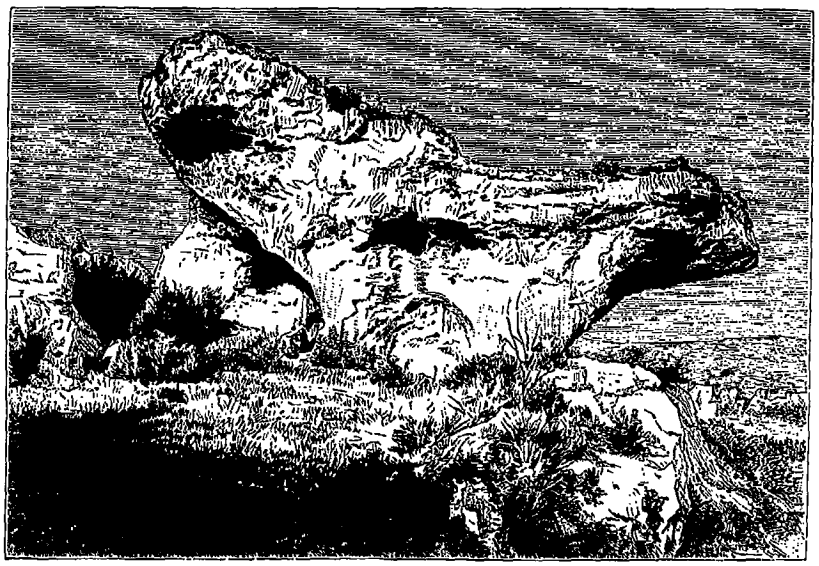
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détruite d'un peuple de géants; on se fera une idée de son aspect général si l'on imagine la triple combinaison de la forêt de Fontainebleau avec ses pins et ses caprices rocheux, de la Suisse saxonne avec ses arches et ses piliers de grès, des falaises cauchoises avec leurs murs blancs et leurs ogives immenses.

Absolument indescriptible est cette Pompeia cyclopéenne toute sillonnée de rues et de carrefours, creusée de cirques, remplie d'obélisques et d'arcs de triomphe, beaucoup plus vaste que le bois de Païolive (Ardèche) et que Mourèze (Hérault); tout au plus peut-on en expliquer la disposition topographique, comme nous le verrons tout à l'heure.

Pourquoi est-elle restée si longtemps ignorée des promeneurs et des géographes? Pour deux raisons : d'abord parce que les murailles qui lui servent de soubassement, de piédestal, ne diffèrent en rien des remparts analogues du pays, et que des rives de la Dourbie on ne pouvait supposer l'intérieur de la formation dolomitique aussi capricieusement évidé : du fond de la vallée rien ne fait pressentir l'œuvre immense d'érosion qui s'est accomplie derrière ces murailles. Puis, autre raison, parce que les habitants d'alentour avaient peur de cette espèce de ville morte : la superstition leur montrait là une cité maudite démolie par le diable et hantée par les mauvais génies ; avec terreur ils s'en approchaient pour querir leurs chèvres ou couper du bois; ils se gardaient bien d'en parler aux étrangers, qu'ils n'y eussent conduits à aucun prix.

L'étymologie du nom est bien simple : frappés par la disposition artificielle et architecturale de ces rochers, les pâtres comparèrent ce chaos à ce qu'ils avaient vu dans les édifices du chef-lieu de l'Hérault, la plus grande ville de la contrée et pour eux la cité par



L'Autel (voy. p. 316). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.

excellence; de là vint tout naturellement la dénomination de *Montpellier*, à laquelle l'idée de ruine, de destruction, fit joindre l'épithète de *le Vieux*.

La formation géologique ne présente pas plus de difficultés d'explication : c'est l'érosion seule, l'écoulement des eaux sauvages qui, à une époque inconnue d'ailleurs, a donné naissance à tous ces accidents surnaturels : dans une zone de dolomies fort peu homogènes le ruissellement creusa les rues et les cirques en enlevant les parties friables, et dressa les colonnes et les monuments en laissant debout les noyaux de roche compacte.

Quant à l'histoire de la découverte, la voici : de 1880 à 1882 un grand propriétaire du causse Noir, M. de Barbeyrac, fit, d'après de vagues indications, quelques tentatives préliminaires sur la mystérieuse cité, en compagnie de ses parents, MM. de Riencourt, Joseph de Malafosse et Louis de Malafosse. En 1883 ils opéraient la première visite sérieuse, partielle cependant; c'est alors que M. Louis de Malafosse révéla officiellement Montpellier-le-Vieux dans le bulletin n° 8 de la Société de Géographie de Toulouse, tandis que M. de Barbeyrac adressait un article anonyme au journal *l'Éclair* de Montpellier. En 1884, M. Chabanon et moi, nous vînmes photographier la ville et en reconnaître les principales parties; quelques touristes nous suivirent, entre autres MM. Julien (de Millau) et Trutat (de Toulouse), qui rapportèrent aussi de beaux clichés. En 1885, enfin, j'ai levé au 10 000e le plan topographique détaillé de la *Cité du Diable*, et plusieurs centaines de visiteurs sont montés à la suite des premiers explorateurs; cette année même on s'occupe déjà de routes, de plans en relief, de buvettes, d'hôtels et de guides. Avant peu la France possédera là, à l'usage des étrangers, une nouvelle attraction de plus, digne complément des gorges du Tarn.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les habitants de Maubert, hameau situé à dix minutes des ruines, disent bien que, il y a une trentaine d'années, un des leurs (mort aujourd'hui) vit en Afrique, au régiment, un dessin où il reconnut ses rochers de Montpellier-le-Vieux, et que, il y a longtemps, un *monsieur* passa chez eux dix jours et employa tout son temps dans la ville maudite à *tirer des plans* (lisez *à dessiner*)[1] : mais ce précurseur n'a pas donné signe de vie, n'a pas fait connaître sa découverte; rien n'a été publié avant 1883; c'est donc à l'opuscule de M. Louis de Malafosse seulement que remonte l'acquisition géographique de Montpellier-le-Vieux.

Il y a deux ans à peine, c'était chose fort amusante que de voir les indigènes tout stupéfaits de notre admiration :

« Mais c'est de mauvais pays, disaient-ils en leur rude patois; c'est tout de rocs; y a pas de maisons!

— Laissez-nous faire, répondions-nous, faute de maisons, il y aura bientôt des pièces de cent sous à gagner. »

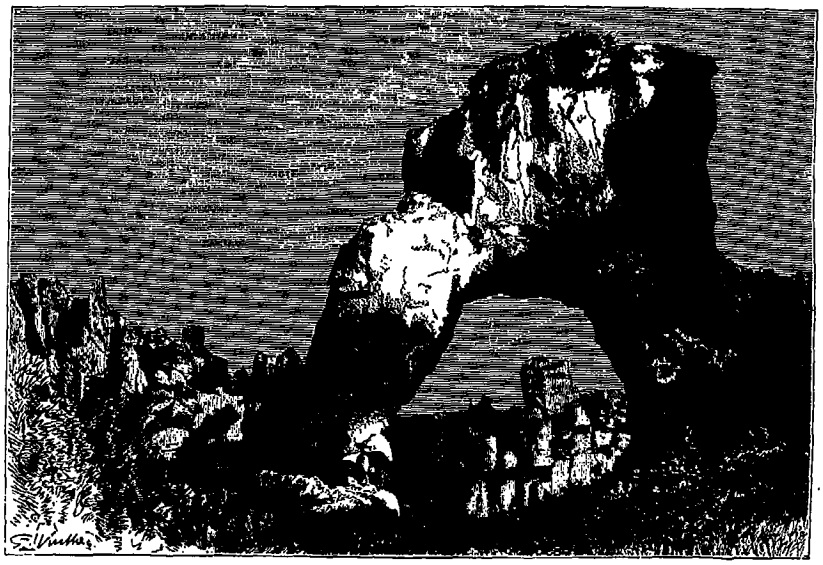
Et la prédiction se réalisa dès 1885 : au mois d'août 1885 je trouvai bien changé le langage de ces braves gens.

« C'est vrai tout de même, monsieur Martel : ce n'est pas du si mauvais pays; il en vient, du beau monde! ils nous ont déjà payé toutes les taxes de l'année. »

Et de prendre des licences de débitants, et de construire des chambres, et de dresser leurs mulets au service des touristes!

J'avoue avoir pris grand plaisir à contribuer au *lancement* de ce beau pays, ignoré hier, célèbre demain, et dont les habitants ont si vite connu leurs vrais intérêts!

Pour le moment Montpellier-le-Vieux n'est encore



Porte de Mycènes (voy. p. 316). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.

ni nommé, ni figuré exactement sur la carte de l'état-major[2] : on en trouve l'emplacement (feuille de Séverac, n° 208, partie sud-est) entre Maubert au nord, le Riou-Sec à l'est, la Roque-Sainte-Marguerite et la Dourbie au sud, le Valat-Nègre à l'ouest. La carte indique bien quelques-uns des ravins qui sillonnent le socle de la Cité, mais la partie centrale, la ville proprement dite, y est représentée, au sud-sud-est de la cote 822, par un blanc en forme de pointe de flèche ; ce blanc fait croire à l'existence d'une plaine unie : or c'est là tout au contraire que se trouve la partie la plus bouleversée des Cévennes.

Autour d'un massif central, la *Citadelle*, qui atteint 830 mètres au point culminant, se groupent en cercle cinq dépressions ou cirques, presque entièrement clos, le *Lac*, les *Amats*, la *Citerne*, les *Rouquettes* et la *Millière*, profonds de 80 à 120 mètres : cette acropole et ces cinq cirques sont enfermés du côté des ravins dans une circonvallation rocheuse percée d'étroites brèches et qui n'est autre que le rempart dolomitique paraissant continu du fond de la vallée de la Dourbie. L'enceinte intérieure ainsi constituée comprend une surface de 120 hectares. En dehors des édifices rocheux et des colonnades naturelles s'écroulent en tumultueuses cascades de pierre jusqu'aux thalwegs de la Dourbie et de ses ravins tributaires : de Maubert à la Roque et au Valat-Nègre la superficie atteint réellement 600 hectares. Enfin, comme toutes les places fortes de première classe, Montpellier-le-Vieux possède une véritable ceinture de forts détachés au delà des

1. J'ai appris récemment que ces dessins étaient dus à l'un des officiers qui avaient levé vers 1854 cette portion de la feuille de Séverac; un dessinateur du Dépôt de la Guerre se rappelle avoir vu jadis des aquarelles de Montpellier-le-Vieux; malheureusement ces aquarelles ont été dispersées ou perdues à la mort de leur auteur.

2. Il le sera prochainement d'après mes indications.

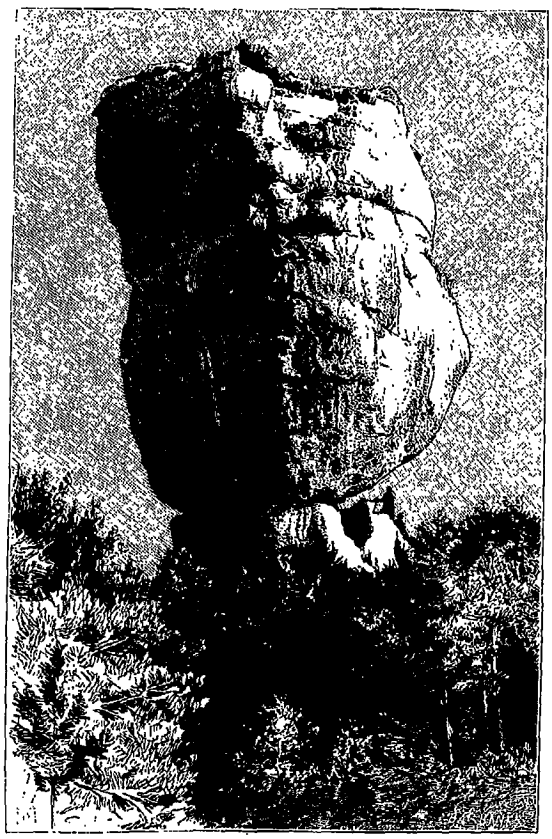
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profonds ravins qui lui servent de fossés : à l'ouest ce sont les *rocs de Caussou*, suite de courtines, de redoutes et de fortins, qui dominent la rive droite du Valat-Nègre; au nord, derrière Maubert, on trouve dans les chaos appelés le *Ronc* et le *Pet-de-Loup* deux magnifiques arcades, plus belles même que celles de la Cité, et des tours de guet surveillant les abords de la place; à l'est, sur la rive gauche du Riou-Sec, *Roquesaltes* est un énorme château fort, haut de 60 mètres, jadis monolithe et actuellement tronçonné par la foudre en trois donjons isolés : son sommet (846 mètres) dépasse de 16 mètres celui de la citadelle de Montpellier-le-Vieux; de toute la partie occidentale du causse Noir et même du Larzac et du causse Méjan on voit Roquesaltes attirer l'œil et dominer le plateau comme une fière ruine féodale.

En y comprenant ces annexes, ces faubourgs fortifiés, non moins curieux à visiter que la ville proprement dite, l'ensemble de Montpellier-le-Vieux occupe 1000 hectares.

Faut-il maintenant décrire par le menu toutes les figures étranges qu'offrent ces roches désagrégées? Non certes : un volume n'y suffirait pas, et au bout de quelques pages se reproduiraient périodiquement les mêmes termes de comparaison; la variété de ces caprices naturels est plus grande que celle des expressions.

Dans mon plan d'ailleurs, que les touristes pourront désormais se procurer sur place, les principaux motifs sont indiqués par des noms caractéristiques : un petit nombre seulement des plus grands rochers avaient reçu une appellation des gens du pays; au gré de sa fantaisie chacun pouvait donc baptiser ce qui lui passait sous les yeux. Il a bien fallu cependant, pour fixer les idées et établir des points de répère, semer çà et là des dénominations certaines; d'accord entre eux et avec leurs guides, les premiers visiteurs en ont créé une cinquantaine aussi sobres que possible et conformes à l'aspect ou à la situation topographique de l'objet désigné. Mais il restera toujours assez de détails anonymes pour que le touriste puisse suivant son bon plaisir exercer son imagination et trouver des ressemblances.



L'Oulo. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.

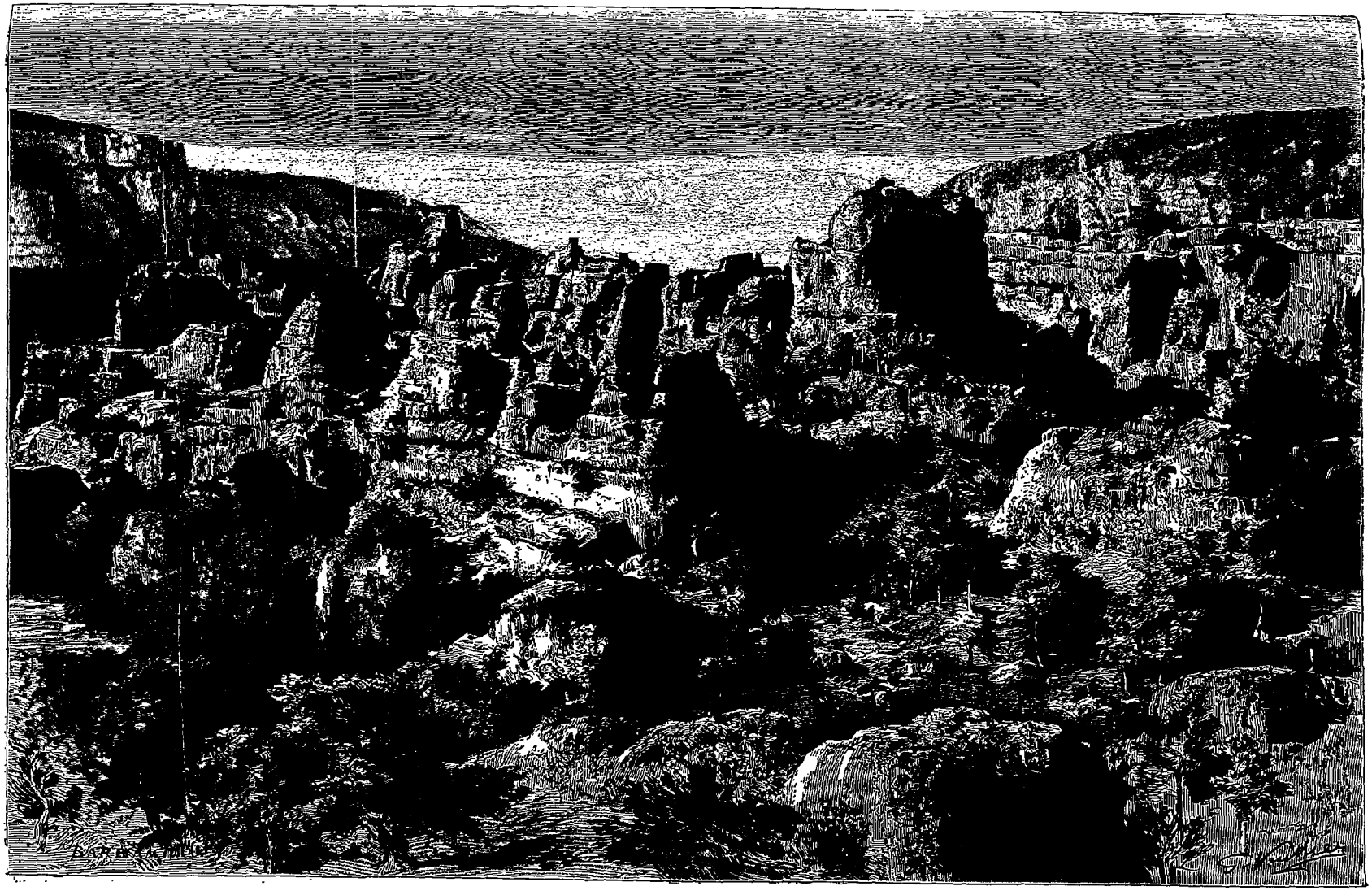
Je ne puis qu'énumérer sommairement les principaux monuments des diverses parties de la ville : la Citadelle, qui se compose de trois rochers turriformes, la *Ciutad* (la Cité, 830 mètres, point culminant de Montpellier-le-Vieux), le *Douminal* (le Seigneur, 829 mètres), et le *Corridor* (823 mètres), tous noms locaux; la *Brèche de Roland* sépare les deux premiers; diverses salles (des Gardes, des Fêtes, du Festin) et avenues simulent fort bien les aménagements intérieurs d'un manoir, comme Coucy ou Pierrefonds.

Dans le cirque du Lac, sorte de Colisée ou de nécropole, où fourmillent les pilastres, les cénotaphes, les couloirs et les gradins, on se fera montrer : l'*Autel* ou *Baignoire du Diable*, champignon perforé de tous côtés; la *Chapelle*, abside creusée dans un rocher avec un banc de pierre comme table d'autel; l'*Amphore*, vase ovoïde en équilibre sur sa base érodée, dressé au bout d'une rue comme une borne géante; l'*Oulo* (marmite), bloc colossal haut de 25 mètres tout usé au pied; on l'a baptisé rocher *Barbeyrac*: la *Cathédrale*, avec sa grande nef, ses arceaux, ses collatéraux, etc. La *Trappe* ou *Roc du Corbeau* domine, semblable aux tours sarrasines des arènes d'Arles, la crête qui sépare les deux cirques du Lac et des Amats.

Les Amats représentent une place d'armes au pied d'un mur de défense, surmonté de plusieurs tours, telles que le *Château-Gaillard*, la *Tour du Sud*, etc. On y trouve l'*Avenue des Obélisques*, large de 50 mètres, le *Grand Sphinx*, le *Sarcophage*, la *Porte de Mycènes*, haute de 12 mètres, qui a exactement la coupe de celle des Lions, à Mycènes, le *Canon*, saillie horizontale qui semble une pièce de marine émergeant d'un sabord, la *Porte double*, la *Tête de Chien*, et cent autres accidents bizarres.

Du Cirque des Rouquettes, le plus petit mais le plus beau de Montpellier-le-Vieux, on pourrait faire un amphithéâtre, une arène pour des combats de gladiateurs ou de taureaux, en relevant quelques piliers, en rejointoyant quelques gradins, en réparant les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



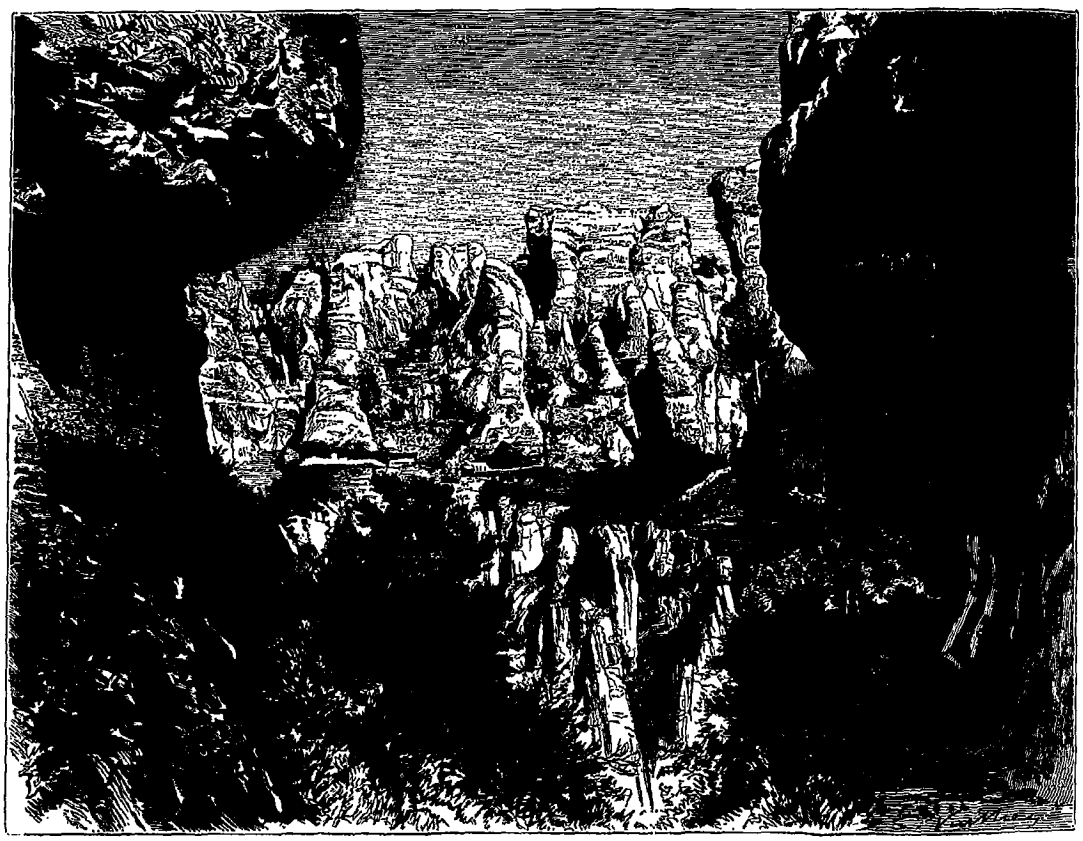
Cirque des Amats. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

escaliers naturels des ambulacres et des vomitoriums qui s'ouvrent au pourtour de l'enceinte : l'arène est à 706 mètres d'altitude; la Ciutad, qui la ferme au nord-est, à 830 mètres : différence et profondeur, 124 mètres; et c'est une dénivellation pareille que la carte indique par un blanc! Le grand axe de l'amphithéâtre mesure 500 mètres et le petit 200; des gradins en font tout le tour; on se demande réellement si ce n'est pas une race de cyclopes qui a édifié ces constructions! De véritables rues tirées au cordeau rayonnent du centre des Rouquettes et font communiquer ce cirque avec les autres quartiers de Montpellier-le-Vieux.

L'enceinte de la Millière, la plus vaste (1 kilomètre sur 400 mètres), est la partie qui ressemble le mieux à une ville distribuée en rues et en places; là on a reconnu un *forum*, une *tribune aux harangues*, une *basilique*, immense temple hypèthre haut de 40 mètres, une *rue des Tombeaux* bordée d'urnes funéraires comme à Pompéi, etc.

Que dire aussi des débouchés de tous ces cirques dans les fossés extérieurs? Les eaux furieuses qui ont sculpté là tant de monuments grandioses et élégants à la fois n'ont pu trouver d'issue qu'en pratiquant dans le mur d'enceinte (rempart dolomitique) des entailles,



Cirque des Rouquettes. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.

des fissures, dont quelques-unes ont 50 mètres de hauteur, 100 de longueur et à peine 1 mètre de largeur; la falaise a été littéralement sciée du haut en bas (sortie de la Millière). Ailleurs la paroi a cédé complètement sous la pression de l'eau et s'est effondrée dans les ravins, ouvrant une large brèche sur un côté du cirque (sortie des Rouquettes). Ou bien encore c'est en cascades rocailleuses que les torrents s'enfuyaient des Amats, de la Citerne et du Lac.

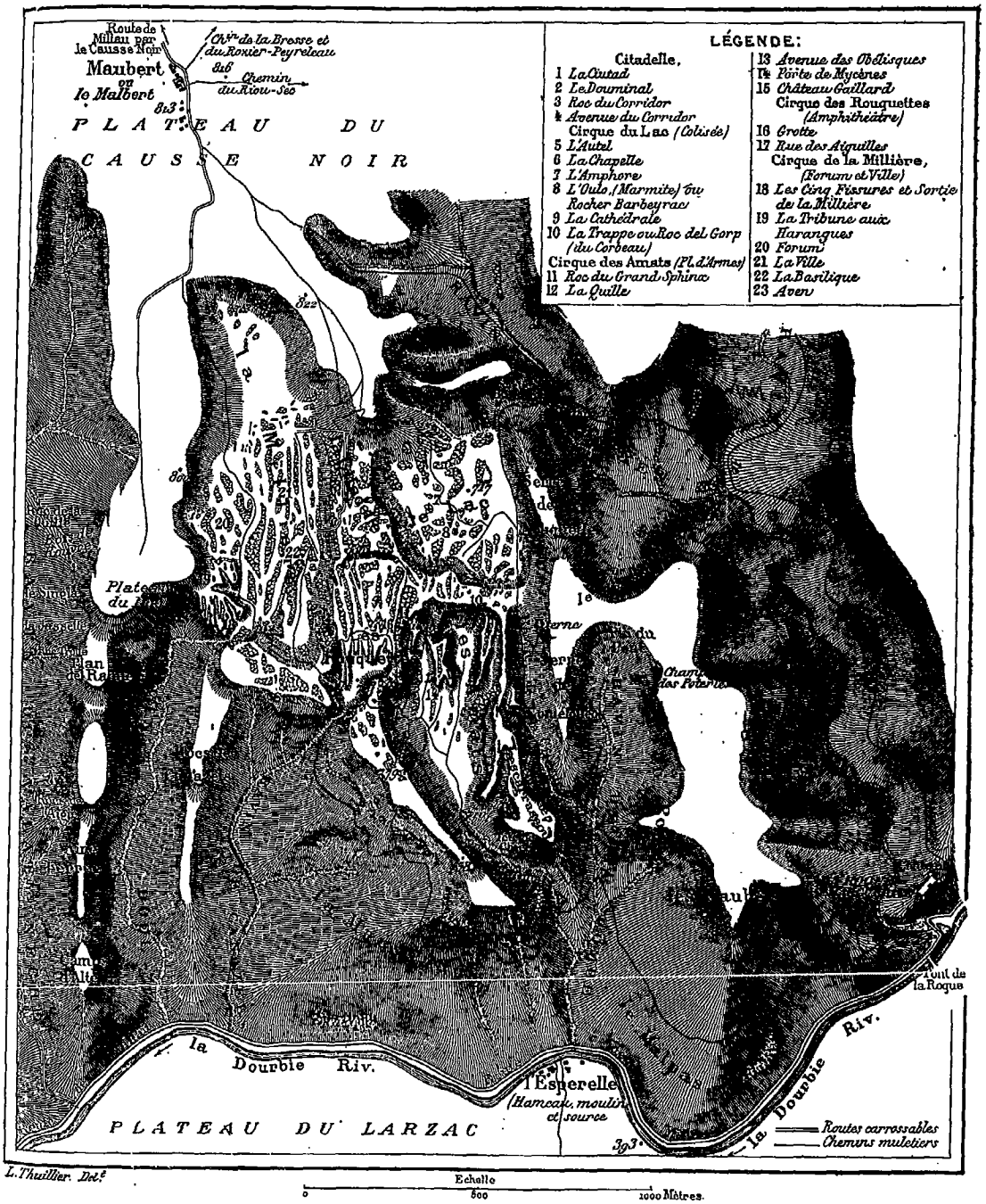
Devant ces témoins de l'œuvre grandiose des érosions, une chose confond l'imagination : c'est la sécheresse actuelle de ce terrain de dolomie; plus une goutte d'eau dans ces anciens fonds de lacs, plus un filet humide le long des parois des anciennes cataractes. D'où venaient donc les trombes diluviennes qui ont affouillé ainsi la masse dolomitique? Nul ne le sait encore.

Malgré cette sécheresse, une végétation luxuriante égaye Montpellier-le-Vieux tout comme l'ermitage Saint-Michel : les pluies suffisent à abreuver des arbres énormes, pins sylvestres, chênes et hêtres que les proportions démesurées des rochers font prendre, sur les photographies ou les gravures, pour de maigres arbrisseaux. Les arbousiers, les houx et les ronces grimpent à l'assaut des murs et des colonnes; les lierres entre les fissures profondes ont des racines grosses comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le corps d'un homme, et, parvenus à la lumière, étendent sur les surfaces rocheuses leur tapis moelleux et brillant au soleil.

Cependant la profusion des broussailles n'empêche pas la circulation : presque partout dans Montpellier-le-Vieux on peut passer sans effort; la plus amusante et élémentaire des gymnastiques suffit pour forcer presque tous les couloirs, escalader les hauts pinacles,



Plan de Montpellier-le-Vieux, d'après l'original au 10 000e.

se glisser dans les fentes étroites. De tous côtés on accède aisément au cœur de la cité, soit par Maubert et le causse Noir, soit par la vallée de la Dourbie et les ravins qui descendent des cirques : à mulet même on peut visiter les plus belles parties. Les gens de Maubert et de la Roque Sainte-Marguerite s'occupent d'améliorer les chemins, d'aménager leur nouvelle source de fortune. Il est nécessaire de s'adresser à l'un d'eux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour se diriger dans les ruines : c'est un tel dédale, un tel labyrinthe, qu'un touriste seul se perdrait bien vite dans l'enchevêtrement des avenues et des passages sous roche.

Je dois une mention au brave garçon qui, maintenant, connaît mieux que personne les détours de la cité fantastique, car il m'a servi d'aide tandis que j'en levais le plan ; il en a scruté avec moi tous les détails et tous les recoins : Émile Foulquier (de Peyreleau) mérite bien, par ses bons soins et les services qu'il a

La Basilique (voy. p. 318). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.

rendus aux révélateurs de Montpellier-le-Vieux, de figurer en portrait à côté des curiosités de son pays.

On aurait besoin de longues heures pour apprécier à sa vraie valeur la Karnak du causse Noir : une journée n'est pas de trop ; les vrais curieux en emploieront même deux. J'ai vu des touristes descendre de là-haut sans étonnement après une sommaire visite de deux ou trois heures : ils n'avaient pas pris le temps de comprendre la merveille !

Le guide Foulquier. — Croquis de Vuillier, d'après nature.

C'est qu'en dehors de la ville intérieure il faut voir ses ravins et ses faubourgs, il faut prendre une vue d'ensemble soit des pentes extérieures du soubassement (Plan del Ramié, par exemple, sur la rive gauche du Valat-Nègre), soit de Caussou, soit de Roquesaltes : une demi-journée devrait toujours être consacrée à monter à Pierre-fiche sur le Larzac, de l'autre côté de la Dourbie, pour plonger de là sur tous les cirques, les ravins, les forts détachés, et les embrasser d'un seul regard dans un tableau vraiment féerique au coucher du soleil. Alors on verrait, comme dans les autres vallées des causses, flamboyer les rouges dolomies du Larzac et du causse Noir, tandis que Montpellier-le-Vieux illuminé en rose semblerait une nouvelle Sodome consumée par le feu du ciel.

Mais il faut quitter la ruine enchantée et, tout rêveur, regagner Millau par la jolie vallée de la Dourbie, aussi belle que celle de la Jonte.

Ici se termine le voyage des causses, qu'on n'oublie jamais et que l'on veut recommencer quand on l'a fait une fois seulement. La France possède assurément dans les gorges du Tarn, Bramabiau et Montpellier-le-Vieux des paysages sublimes et extraordinaires que l'Amérique même pourrait lui envier. Pour se punir d'en avoir connu si tard l'existence, pour se faire pardonner de les avoir si longtemps négligés, il faut que tous les touristes français aillent en pèlerinage aux causses, la *vraie terre des merveilles* d'Europe, une des grandes curiosités du globe !

E.-A. MARTEL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campbell : maison habitée par Livingstone (voy. p. 322). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise (*Through the Kalahari desert*).

HUIT MOIS AU KALAHARI,

PAR M. FARINI.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Du Cap à Kimberley. — Nos préparatifs. — Le bac Smidt. — Une reine détrônée. — Griquouatown. — Le Pas-du-Diable. — Kheis.

Le 2 juin 1885, au soir [1], nous montions en chemin de fer pour franchir les 1000 kilomètres qui s'étendent de la ville du Cap à Hopetown, alors la station la plus rapprochée de Kimberley. Je dis nous, car j'avais déjà deux compagnons de voyage : un de mes amis, d'abord, Loulou de son surnom, et, de son état, photographe et peintre de portraits à Bridgeport (Connecticut); puis Kert, un métis afrikander que j'avais eu à mon service comme interprète d'une troupe de Boushmen terricoles du Kalahari : ses descriptions du désert m'avaient absolument enflammé; je ne rêvais plus que terrains de chasse, éléphants, antilopes et lions.

Le soleil levant nous trouva traversant le Grand Karrou : peu à peu la chaleur devenait intense; l'atmosphère, desséchée comme dans un four, produisait de perpétuels mirages, déplaçant les objets et en doublant le volume; l'œil se lassait du papillotage incessant de la lumière, et cette immense contrée, que deux ou trois averses transforment en un verdoyant pâtis, n'était plus qu'une surface rôtie, parcheminée, brûlée, cuite et recuite par deux longues années de sécheresse.

Pendant ces trente heures de voyage à toute vapeur, nous ne vîmes autres créatures vivantes que les employés des stations, puis des vautours et, dans l'enclos d'une ferme, des autruches et leurs autruchons. Au débarcadère de Hopetown, nous nous entassons dans une sorte de coche traîné par des mules et qui, tant bien que mal, finit par nous conduire à Kimberley, la Golconde de l'Afrique du sud [1], le « Tin-Town » des mineurs. Et certes elle le mérite, ce nom de « Ville de fer-blanc »! Des rangées d'échoppes en fer-blanc ornent la place du marché; les chambres à coucher des meilleurs hôtels sont en fer-blanc ou en fer galvanisé; en fer-blanc encore, les misérables logettes qui bordent tous les routins de la banlieue. Choisissant les moins petites des boîtes de conserves — vides, bien entendu — qui jonchent par centaines de mille les abords de leur cité, d'ingénieux industriels les ont dessoudées, battues, aplanies, rejointoyées et consolidées par des bandes de fer : couleur locale au premier chef! Le contenu ayant été utilisé *intus*, le contenant

1. M. Farini est bien connu en Amérique et en Angleterre comme « entrepreneur de spectacles pour le peuple »; et le nombre est grand des « curiosités » qu'il a exhibées au public, — races étranges ou animaux rares. (*Note du traducteur.*)

1. Voyez *Tour du Monde*, t. XXXV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'est aussi *extra*. Les travailleurs indigènes logent dans ces cahutes.

Kimberley doit être notre tête de ligne, et à peine avons-nous visité les grandes « mines » et assisté à l'extraction de quelques petits diamants, que nous passons à la besogne sérieuse. En premier lieu j'achète un solide wagon, la grande charrette indispensable pour tout voyage au nord du fleuve Orange, son attelage de six mules et Jan, leur *boy* (garçon), un sang-mêlé né à Sainte-Hélène et qui a bien quarante-cinq ans. Viennent ensuite cheval, batterie de cuisine et bidons, conserves, farine, grain pour nous et pour nos bêtes, armes et munitions, tapis et couvertures.

Loulou se charge de l'arrimage du wagon. La place d'honneur est dévolue à nos deux personnes et aux plus précieuses de nos appartenances; quatre vigoureux gaillards y montent la caisse à cartouches.

Nous partons, le cap sur l'ouest. Le conducteur tient les rênes; son camarade brandit le fouet, canne épaisse à mèche longue de 6 mètres et plus : dure besogne quand les bêtes sont rétives, les sables profonds, les pierres nombreuses. Le « fouetteur » saisit à deux mains l'instrument de torture, fend les airs de ses cris, déchire nos oreilles des sifflements, des éclats, des crépitements de la lanière de cuir.

Je ne décrirai pas jour par jour notre route vers le désert : nous dételons devant quelque ferme, celle-ci toujours située près d'un barrage de rivière ou de torrent, ou d'un *pan* (casserole, poêle à frire) : on appelle ainsi les étangs ou les mares, les dépressions du sol dans lesquelles s'amasse l'eau de pluie. J'ouvre la caisse aux victuailles; on allume le feu. Le fermier s'approche et vous tend la main, suivant l'habitude des Boers, quand même ils vous rencontreraient pour la douzième fois de la journée. On se salue du nom d'« oncle », celui de « neveu » étant réservé pour les gens de plus humble condition; puis on aborde la politique. Le Boer déteste les Anglais; son seul désir est d'être débarrassé d'eux, son seul souvenir de gloire est la bataille de Majouba Hill, et son unique héros, Joubert, qui commandait leurs forces pendant ce combat et dont le portrait se voit dans tout logis afrikander.

Nous arrivons au « pont[1] », c'est-à-dire au bac Smidt : il faut traverser la Vaal. Jan, debout sur la berge, appelle le passeur au moyen d'un certain nombre de coups de fouet. Une heure après, nous étions sur l'autre bord : coût, 7 fr. 50 par personne. Parlez-moi d'un « pont » bien situé! Un vieux sabot et quelque cent mètres de câble métallique comme fonds de commerce, et les gages de deux Cafres comme capital roulant, produisent jusqu'à 500 francs par jour quand les eaux sont hautes. L'heureux Smidt possède en outre un *winkel* ou magasin dans lequel on peut se procurer n'importe quoi, et une auberge, le seul lieu de refuge quand la crue est considérable, et qui se trouve alors fort à point pour l'hôte et pour les hôtes.

A Tweefontein, près d'un charmant ruisselet, Loulou m'indique compagnies sur compagnies de perdrix, nombrant chacune de six à cent oiseaux, qui descendaient évidemment à l'aiguade. Je n'ose dire combien, une heure et demie après, j'en avais abattu.

Sur une plaine couverte de fourrés épais, une antilope bondit en face de nous, puis reste immobile une demi-seconde : elle repart, je relève ma carabine, et, visant à trois pouces au delà, je l'atteins derrière l'épaule. C'est mon premier gibier.

A Campbell je fais la connaissance d'un vieux fermier du nom de Bartlett; c'est le fils d'un des plus anciens pionniers du christianisme au nord du fleuve Orange, celui qui, de ses propres mains, avait construit une maison de mission sur un lopin de terre donné par Oronte Waterboer, l'ancien chef des Griquas, une demeure historique, car Livingstone l'habita quelque temps; il y vit pour la première fois la fille de Moffat, Mary, qu'il épousa à Kourouman.

Nous passons devant une méchante petite hutte sans porte : une vieille, toute décrépite, était couchée sur un paquet de peaux. Dès qu'elle m'aperçut, elle se cacha la face. C'était, me dit-on, la veuve de Cornélius Kok, le fameux chef griquoua : elle avait quatre-vingt-neuf ans et vivait de rations journalières fournies par le gouvernement : je m'empressai d'apporter mon aumône à la royale indigente.

Les habitations des Boers n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée, entouré de murailles d'argile badigeonnée de bouse; le sol est en terre, battue avec de la bouse aussi; elles sont placées au centre ou sur les côtés d'une enceinte carrée ou kraal, fermée par des murs de briques : à plusieurs milles à la ronde, la contrée est absolument pelée par le va-et-vient des moutons qu'on mène au pâturage et qu'il faut ramener boire au moins tous les deux jours.

Mais l'espace ne leur manque pas; ainsi la ferme Virtue, à laquelle nous conduisit une des étapes suivantes, s'étend sur 40 000 acres et nourrit 300 bêtes à cornes, 200 chevaux, 12 ou 15 000 moutons. Or un cheval, et sur les lieux mêmes, se paye de 250 à 500 francs; un bœuf, de 150 à 225 francs; un mouton, de 25 à 30 francs. Le capital aventuré est peu de chose et le salaire des engagés hottentots et griquouas absolument dérisoire. Mais les maladies leur enlèvent un grand nombre de bêtes.

A Griquouatown, M. Christie, commissaire du gouvernement, me reçut à merveille. Il connaissait tout le sud de l'Afrique, et surtout le Kalahari et le pays des Namaquois : cette dernière contrée est en proie à une sécheresse croissante; il y existe même, le long de l'Atlantique, une zone de 100 kilomètres de large où il ne pleut jamais.

M. Newman, le shérif, nous présenta aux célébrités du lieu : Waterboer, d'abord, qui y mange ou plutôt y boit les 25 000 francs annuels contre lesquels il a

1. A la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, nombre de nos familles protestantes s'établirent dans le sud de l'Afrique, où elles finirent par se mêler avec les colons hollandais : beaucoup de mots français ont encore cours dans le pays. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En bac sur la Vaal-River. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vendu son pays aux Anglais ; puis M. Farstein, le vénérable doyen de la colonie; il y était venu en 1802 avec le missionnaire Jansen, le fondateur de Griquouatown, et se rappelait avoir vu dans la contrée, aujourd'hui si aride, un lac et une belle rivière portant ses eaux au fleuve.

Nous nous dirigeons maintenant sur Wilkerhout's Drift, le gué le plus fréquenté de l'Orange : non que nous ayons à retraverser la rivière, mais c'est de cet endroit que partent les « routes de commerce » du nord et du Kalahari.

Nos journées sont agrémentées par les incidents ordinaires d'un voyage en wagon sur ces routes à peine tracées. Barrages et laquets sont déjà presque taris. En dépit des ordres sévères que je donne le soir et de ma surveillance quasi continuelle, presque tous les matins quelques-unes de nos bêtes manquent à l'appel, et il faut perdre des heures à les récupérer. Un beau jour, en courant à leur recherche, Jan s'égara sur le *veldt* (plaine) immense. Kert nous ramena les mules, mais le malheureux *boy* ne nous revint que plusieurs jours après, aux trois quarts mort de faim et de fatigue.

Notre wagon, à la male heure, enfile un sentier que Kert assurait éviter deux heures de mauvais chemin. Il nous conduit sur un terrain où dunes et causses sont semés dans la plus merveilleuse des confusions : deux de nos roues enfoncent dans le sable; les deux autres montent sur des pierres énormes; nous gravissons un raidillon presque perpendiculaire, pour redescendre bientôt le versant opposé, plus dangereux encore. Arrivés au sommet d'une dune escarpée, d'où, à demi ensablés, nous avons le loisir d'étudier notre route future, nous voyons à nos pieds un ancien lit de torrent, encombré de blocs aux arêtes aiguës; au delà,

Maison de M. Bartlett à Campbell (voy. p. 322). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

et bien plus haut, sur l'échine de la montagne, une sorte de déchirure hérissée de roches et de galets. C'est le Devil's Kloof, le Pas-du-Diable.

L'ascension du Pas-du-Diable fut terrible, la descente plus affreuse encore; nous dégringolions de roc en roc par une suite de secousses sourdes, déplaçant parfois de grosses pierres qui bondissaient après nous, menaçant de tout écraser; deux des mules s'abattirent, mais de faux pas en faux pas on finit par atteindre le palier. — Nous n'avons plus qu'à marcher sur l'arène unie, du plus beau jaune orangé. Le soir nous dételons à peu de distance du grand fleuve : nos oreilles sont réjouies par le délicieux murmure des eaux courantes.

Le lendemain matin on met les bœufs au véhicule, enchevêtrant, de façon à pouvoir atteler, leurs grandes cornes de 3 m. 50 d'envergure. Nous nous dirigeons sur Kheis. A la station, M. Davis, le chef de police, nous introduit dans sa petite hutte ronde et nous sert le thé traditionnel; je le prie de nous indiquer un pâturage, car, depuis deux jours, nos bêtes n'ont vu autre chose que le sable. « Vous n'en trouverez qu'au delà du signal, nous dit-il en montrant un monceau de pierres, distant de 5 ou 6 kilomètres, et qui sert de limite entre le territoire britannique et le Kalahari méridional ou Terre des Korannas; — quelques Boushmen seulement y vivent, que nous avons dû rejeter en dehors des frontières, leurs idées et les nôtres étant trop en désaccord au sujet du mien et du tien. »

II

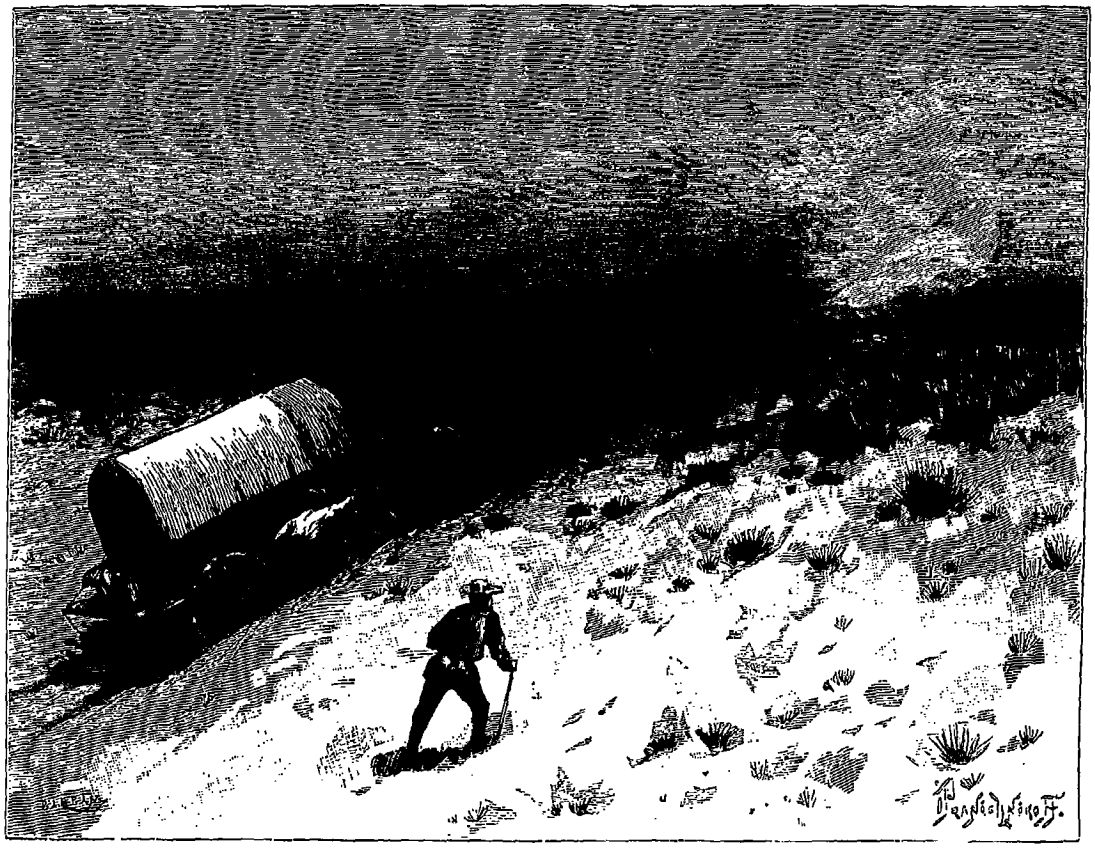
Une famille de *trekkers*. — Ensablés de nouveau. — Le marchand de modes. — Une chasse superbe. — Empoisonné! — Un lion empalé.

Une heure après le coucher du soleil, nous dételions dans le territoire libre, en dehors des possessions de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Grande-Bretagne. Kert m'introduisit dans le *werf* (résidence) d'un trafiquant nommé Roolfs, qui fumait sa pipe en société de ses deux fils à figure jaune et maladive, et de deux chiens mâtinés de bouledogue et de lévrier. La femme, obèse et vieille, fourrait des morceaux de mouton dans une marmite; les deux filles de la maison, chacune un marmot amarré sur le dos, s'occupaient du feu; d'autres soignaient des vaches. Ils sont, me dirent-ils, à la tête de 5000 moutons, 800 bêtes à cornes et 1000 chèvres avec lesquels ils *trekken*[1] depuis sept ans; ils emploient comme bergers des Cafres et des Boushmen, qui emmènent les troupeaux au loin sur le veldt et reviennent à la tente de famille tous les deux jours, au plus tard tous les quatre. — Ces gens ne vivent que de viande et de lait, buvant de l'eau quand il pleut.

A notre première halte dans la direction de Wilkershout's Drift, nous campons au milieu d'une étonnante variété de végétaux; on nous fait goûter nombre de racines plus ou moins comestibles, et nous lions connaissance avec la *sama*, cette plante précieuse au delà de toute expression pour la traversée du désert. C'est une pastèque dont l'eau sert de boisson, et la pulpe et les pépins servent de nourriture aux



En Kalahari. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

hommes, au bétail, aux chevaux; il fructifie tous les six mois et, quand il n'y a pas de pluie, peut rester un an sur le sol sans pourrir.

Kert poussait des cris de joie à la vue des « riz des Boushmen », sorte de fourmis à grosse tête et à long corps gris; les ramassant par poignées, il les fourrait dans sa bouche et les avalait béatement.

Bientôt après, nous arrivions aux pires des dunes que nous eussions encore rencontrées : nos bêtes enfonçaient jusqu'au cou dans le sable sans cohésion. A l'ascension d'une de ces collines, les mules de volée grimpaient si haut au-dessus du wagon, qu'on eût cru voir Pégase se préparant à prendre son essor. Tout d'un coup, le char reste immobile : nous sommes ensablés fort et ferme; inutile de fouetter les pauvres bêtes : elles ont tiré jusqu'à extinction! Dételons et faisons le café.

Des claquements de fouet nous réconfortèrent bientôt : un wagon arrivait en sens contraire, un peu à gauche, car nous avions dévié du sentier; les gens consentent à nous prêter leurs bœufs; on les attelle et, pour les diriger vers la bonne voie, nous nous suspendons à une sangle fixée au joug des bêtes de

1. *Trekken*, errer avec les troupeaux, en cherche d'eau et d'herbages. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volée; cris et coups pleuvent à l'envi. Enfin, par étapes de 5 ou 6 mètres, et après avoir trébuché, chuté, clamé, pesté tout notre content, nous arrivons au sommet; on s'affaire ensuite à descendre le revers, où il est à peine moins difficile de retenir les bêtes ; prix, 2 fr. 50. Prenant soin dorénavant de ne plus quitter l'ornière, nous gagnons Wilkershout's Drift à minuit, l'heure des maléfices.

Il nous fallait du café et d'autres petites choses. Kert nous indiqua un sien ami, un ancien matelot qui est venu échouer sur les rives de l'Orange et a « perdu caste » par suite de son mariage avec une femme bastard : sa boutique est un wagon, sa demeure privée une tente dressée à côté. Il était en train de montrer les « toutes dernières nouveautés » à une beauté cafre. La dame achetait une robe « absolument à la mode » : pour la porter, elle n'aura nul besoin de se procurer de « tournure »; mère Nature lui a depuis longtemps octroyé la protubérance grâce à laquelle les « créations » de Worth se déploient dans toute leur gloire.

Kert (voy. p. 321). — Gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.

En rentrant au bivouac, je trouve Jan qui nous attendait mine basse, et certes avec raison : il venait de laisser noyer notre meilleur cheval!

Nos mules, à n'en pas douter, ne pourraient franchir le désert de sable qui s'étendait maintenant devant nous, de hautes dunes séparées par 100 ou 150 mètres de terrain plat. J'entrai donc en marché avec un traitant juif pour échanger elles et leur harnachement contre huit paires de bœufs et leur attirail au complet, et je pris à mon service un bouvier koranna, grand et mince comme un peuplier, et aux jambes si grêles qu'à tout instant je pouvais craindre de les voir se briser ou s'enlacer en nœuds.

Peu après, des métis nous abordent, montés sur des bœufs. Un bâtonnet en travers du nez de l'animal remplace le mors; pour selle, ils ont une peau de mouton et une couverture retenue par une courroie à laquelle sont fixés les étriers. Ces bœufs amblent ou trottent et semblent faciles à conduire.

Le sol passe peu à peu du sable au calcaire; nous traversons une vaste savane, vrai paradis pour le gibier. Mais, les mares étant taries, nos bœufs restèrent sans boire deux jours et une nuit : par bonheur l'abondance de l'herbe leur permit de mieux supporter la soif. Enfin nous arrivons en vue du Libousshani, une grande lagune ou *vley*. Nous dételons à 800 mètres de l'eau, afin que nos bêtes altérées se rendent seules à l'aiguade et n'effrayent pas la sauvagine : pour le quart d'heure, les vivres sont très bas.

Le lendemain nous rentrâmes dans les sables; de temps à autre on rencontrait des oasis de fleurs délicieuses, mais le *pan* où nous comptions abreuver, nous et nos bêtes, était à sec : le fond, pourtant, me semblant encore humide, je mis tout mon monde à l'œuvre et fis creuser un trou large et profond : nous ne nous arrêtâmes que sur le roc vif : le lendemain matin il y avait 45 centimètres d'eau.

Ici nous faisons halte pour chasser aux autruches.

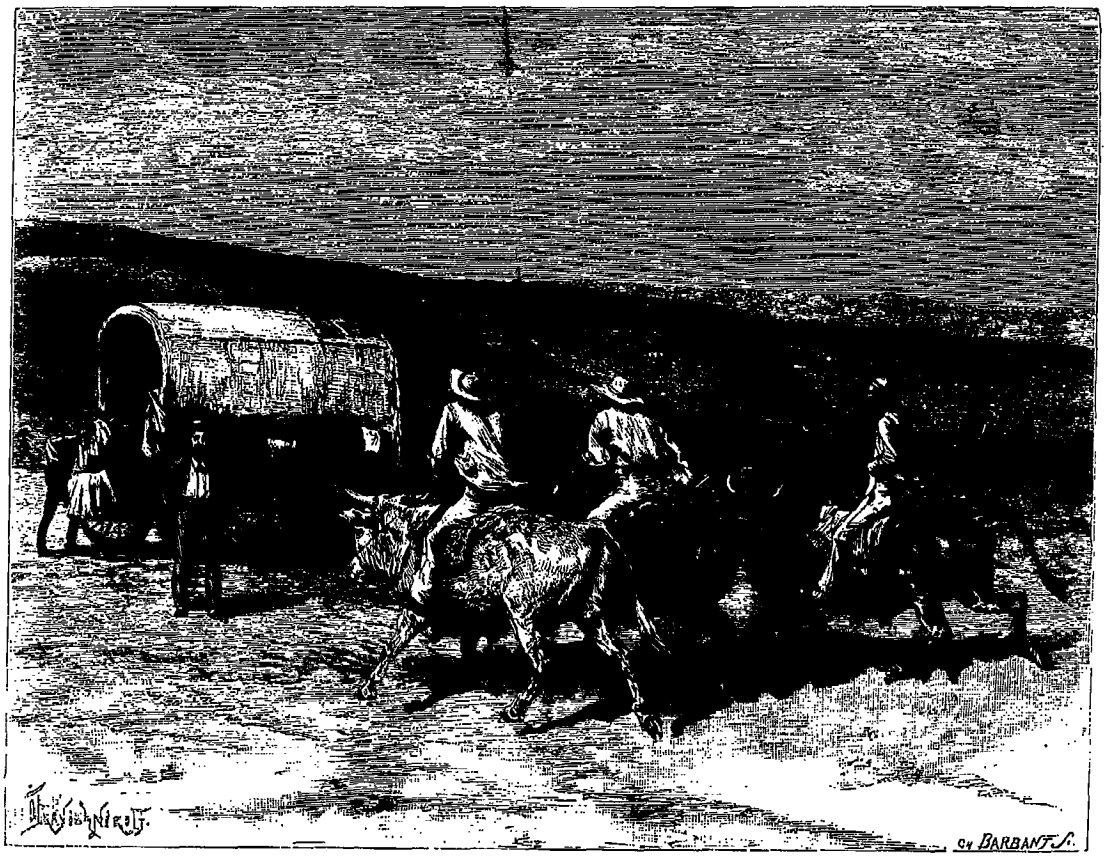
Par malheur, après en avoir distingué des empreintes, je me laissai emporter par mon ardeur et courus à leurs trousses, seul et sans prévenir mes gens. Lieue après lieue, je franchissais les dunes; le soleil était déjà haut, quand je tuai une femelle, puis, bien plus loin encore, un mâle. La fatigue et la faim me rappelèrent alors à quelle distance je devais me trouver du wagon. Il ventait grand frais, et je ne pouvais même reconnaître mes propres traces. J'arrache dextrement les plumes de la queue de ma victime et soupe d'une tranche de son pilon : je bois une gorgée d'eau à ma précieuse gourde, et bientôt je dormais poings fermés sur le sable.

A l'aube je rouvre les yeux: ils s'arrêtent sur un être humain, couché à quelques pas. un Boushman d'après la couleur de sa peau : la figure élargie par un rictus horrible, il me regardait fixement; le reste du corps était caché par un buisson. Je lui parlai : pas de réponse. Je m'approchai et vis un cadavre, desséché déjà, la momie de quelque malheureux chasseur; à côté gisait un fusil; un bouquet de plumes d'autruche, un peu défraîchies, mais valant encore plusieurs centaines de francs, était suspendu à un arbuste. Nulle bête carnassière n'avait troublé le dernier sommeil du voyageur, preuve — du moins les naturels l'affirment — qu'il avait succombé à la soif. « Sans mon petit bidon, pensai-je, il en serait de même pour moi! » et mes yeux se reportèrent sur le sable où j'avais passé la nuit. Hélas! hélas! la gourde, sans doute mal fermée la veille, était maintenant débouchée et vide! « Inutile de pleurer quand le lait est par terre! » Donc je dépouille l'autruche, je joins aux miennes les plumes du Boushman et détache du cadavre la tête momifiée, que je veux emporter comme souvenir du désert; puis j'épaule le tout, et en plus ma carabine et le fusil du mort.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Neuf heures durant, j'arpentai ces solitudes de sable sous les ardents rayons du soleil : les dunes se ressemblent toutes et je ne savais plus si je me rapprochais du wagon ou si je m'en éloignais davantage. J'avais beau garder un bouton d'habit sur ma langue afin d'exciter les glandes salivaires, ma bouche se desséchait toujours plus; mes inquiétudes augmentaient encore la faiblesse causée par le manque d'eau et de nourriture. Mon estomac bramait la faim, et, pour essayer de l'apaiser, je déracinai les bulbes d'une plante que je croyais reconnaître; mais elles étaient décidément trop amères : j'allumai du feu et les fis cuire sous les braises, puis je les dévorai avec avidité.

Quelque peu réconforté, je me remets en route, mais bientôt une sensation inexplicable de vide, d'étourdissement, d'anéantissement s'empare de toute ma personne. Une bande de gemsbok s'avançait vers moi en pâturant. Ah! si je pouvais abattre une des femelles et m'abreuver de son lait! Ils approchaient peu à peu : je tire une des chevrettes, reconnaissables à la minceur de leurs cornes, et poursuis de deux autres coups le troupeau qui s'enfuyait. Puis je me relève, n'ayant plus d'autre pensée que d'aller boire, boire à longues gorgées le lait de ses mamelles, ou le sang rutilant



Métis à cheval sur des bœufs. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

qui doit couler sur le sable ;... mes jambes refusent de me porter, mes pieds et mes mains se gonflent ; le sol environnant semble monter vers moi, l'atmosphère s'obscurcit, mes bras tombent inertes à mes côtés, et je m'affaisse lourdement sur le sable, rien ne survivant plus en moi qu'une horrible sensation de brûlure, comme si tout mon corps eût été embrasé.

Puis une indicible torpeur se répand dans tout mon être, alternant avec des crises d'insupportable chaleur, puis des tranchées, des nausées, des épreintes;... j'étais empoisonné; mais l'agonie ne s'annonçait point calme et facile, et j'aurais à lutter avec la terrible Faucheuse !

J'essayai de relever ma main pour introduire le doigt dans l'arrière-bouche : tout mouvement volontaire était aboli; des crampes violentes secouaient mes jambes, tandis que les muscles de l'estomac et de la gorge se contractaient. Un vomissement survint qui me dégagea quelque peu ; les spasmes cessèrent, mais cette douleur cuisante de brûlure intérieure et extérieure persistait. Je n'y voyais plus, je ne pouvais me mouvoir, mais la pensée survivait en moi ; sans cesse ni trêve je me représentais devenant la proie des rôdeurs de nuit. Rouvrirais-je les yeux sous la dent aiguë d'un lion, quand, me saisissant à l'épaule, comme un chat une souris, il me porterait à sa tanière, ou seulement l'entendrais-je déchirer ma chair et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

broyer mes os? Les chacals et les hyènes m'allaient-ils déchiqueter, les vautours plonger leur cou dans mes entrailles? Faire une si longue route pour apporter mon corps aux bêtes du désert! Tout d'un coup mon oreille perçoit un léger bruit, la foulée d'un animal sur les herbes; j'entends un souffle précipité..., puis rien! Sans doute mon visiteur est allé querir des camarades pour festoyer avec lui! Mais bientôt une voix humaine crie à quelque distance : « Bull! Bull! » C'est Kert qui appelle mon chien! C'est mon chien qui était ici à l'instant! Les aboiements se multiplient; des pas pressés se rapprochent : « Vite! vite! le Sieur est mort! » (Ah! ils vont m'enterrer vif!)

« Il est tout froid! il est mort de soif!

— Mais non! c'est impossible, le gemsbok là-bas est encore chaud! c'est lui qui l'aura tué, des trois coups de fusil d'il y a une heure.

— Oui! le gemsbok blessé lui aura couru sus! Mais voici le bidon vide! Quand je lui disais qu'on ne peut vivre plus d'un jour sans boire! » Et Kert continua de parler, mais en langue boushmane.

Quoi donc! Allaient-ils m'ensevelir sur place, sans prévenir Loulou? Mais bientôt, par le bruit de la

Sinistre découverte (voy. p. 326). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

marche et des conversations, je compris qu'on me transportait au bivouac; pourtant je ne sentais pas leurs mains me toucher!

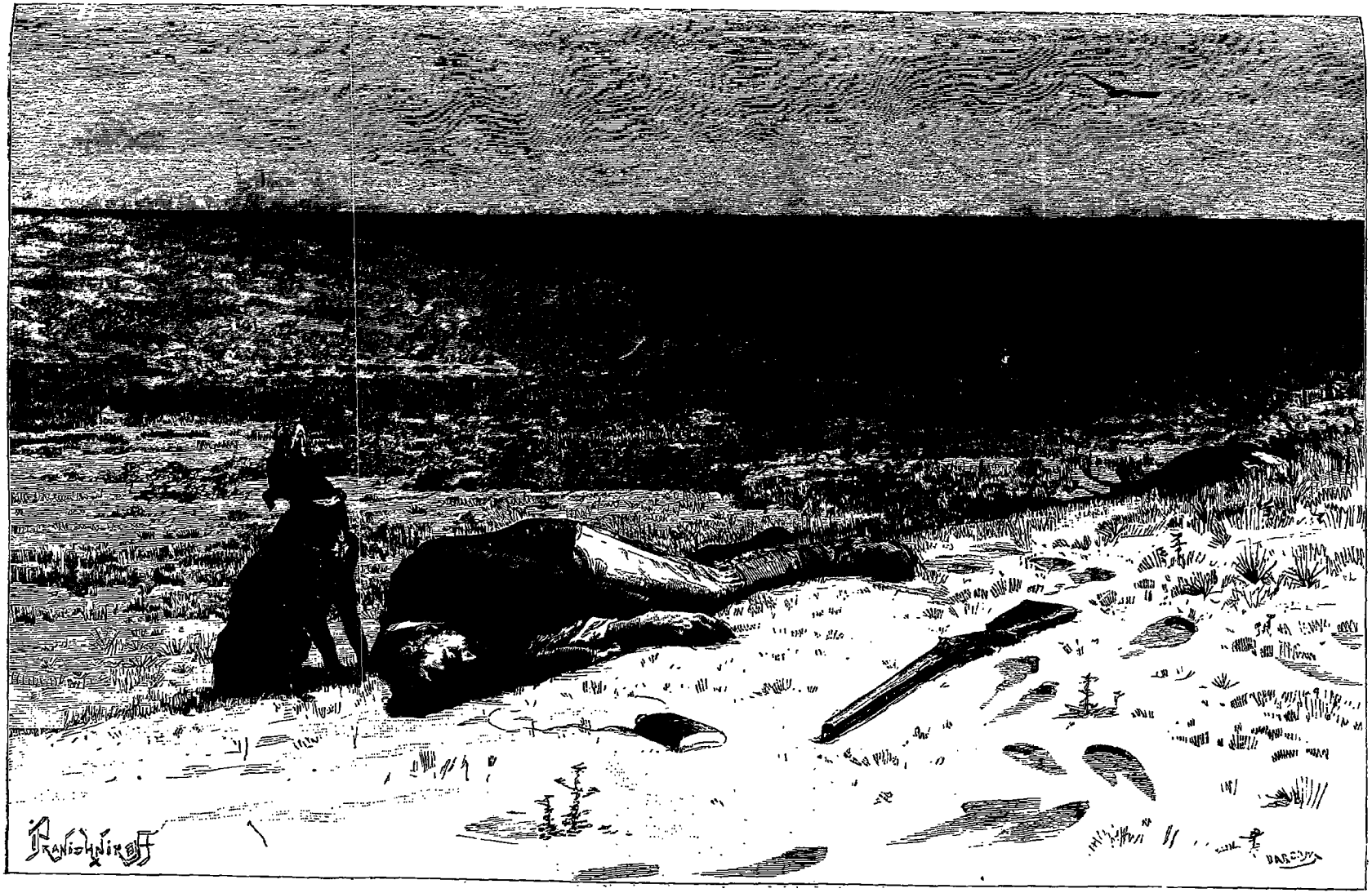
Loulou cria de très loin, d'une voix altérée : « Enfin! vous l'avez trouvé?

— Yaah! répondit Kert, gravement. Le Sieur est mort! »

Mais Loulou ne voulait point que je fusse mort! Je suivais, à ses paroles, tout ce que l'on faisait pour moi. Il m'avait couché sur un tapis et demandait un miroir : le verre se ternit faiblement, le pouls battait encore. Au moyen d'une cuiller il écarta mes dents serrées et me versa de l'eau-de-vie dans la bouche, ordonnant de me frictionner à tour de bras. Frictionner, son grand, son unique remède! D'abord je ne perçus absolument rien : peu à peu, aux mains et aux pieds, je ressentis des picotements très légers, puis « des épingles, des aiguilles »... la sensibilité revenait. La Mort avait frappé trop tôt à ma porte : vous repasserez, belle Dame!

Avec le sens du toucher reparaissait celui de la vue, mais je ne pouvais encore ni me mouvoir ni parler; je sentais bien les doses d'eau-de-vie couler dans ma gorge, mais j'étais encore incapable d'avaler. Quelques minutes après, je refermai et je rouvris les yeux, puis je pus remuer la langue et les muscles du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Farini trouvé mourant dans le désert. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pharynx. « Huile de ricin ! » furent les premiers mots que je réussis à articuler : par bonheur, le sens du goût ne reparut que le dernier.

Quelques jours après, j'étais tout à fait remis.

La sécheresse ne faisait que croître et embellir, mais de loin en loin quelque *pan* contenait encore de la boue; on y creusait un trou au fond duquel s'amassait de la vase un peu moins épaisse, que nous recueillions dans des seaux; puis on précipitait le plus gros avec de l'alun. Loulou, toujours altéré, buvait avidement ce jaunâtre liquide. Les samas, du reste, se montraient de plus en plus nombreuses, et leurs fruits avaient déjà le volume d'un œuf.

Le village de Kuis, une poignée de huttes à mi-chemin entre Miers et Kourouman, est le seul endroit du désert où il y ait un puits d'eau douce. Là, par l'entremise d'un Blanc nommé Cann, trafiquant et chasseur fixé dans le pays depuis une trentaine d'années, je parvins à négocier avec le chef Makgoe, un Nègre cossu, possesseur de brebis et de bœufs, l'échange d'une belle carabine à répétition contre un cheval superbe, deux vaches laitières et leurs veaux. Sur les conseils de mon nouvel ami, je pris à mon service un Boushman qu'il me recommandait comme guide, et deux Bastards, Dirk et Klas, qui cherchaient à se joindre à une expédition de chasse avec leur attelage de quatorze bœufs : de petits hommes couleur café noir, aux yeux de furet, à chevelure longue et rude et moustache indigente, des tireurs émérites, mais couards et nonchalants au possible.

Le Kalahari ressemble fort peu à l'idée qu'on se fait généralement du désert. Il renferme, au contraire, de vastes savanes où l'herbe monte au genou des chasseurs, une herbe savoureuse qui, même dans les années sans pluie, est aussi bonne que du foin ordinaire. Les fruits de la sama étaient maintenant à point pour la provende de nos bêtes, et leur jus allait nous servir de boisson; pour l'extraire, on coupe la pulpe en morceaux et on la fait bouillir, ou bien on cuit sous les braises — à la mode boushmane — le melon tout entier.

Souvent je prenais l'avance avec les deux Bastards, en quête de quelque bon coup à tirer, ou pour éclairer notre route vers le nord. Un jour, je flânais au hasard, tandis que Dirk et Klas, ces deux maîtres fainéants, sommeillaient sous l'ombrage, soi-disant pour garder nos montures dessellées qui broutaient l'herbe à côté d'eux : mes yeux s'arrêtent sur une harde de gemsbok (*Oryx leucoryx*) pâturant au pied d'une dune, et tournés de notre côté. Je me coule à quatre pattes vers mes gens et les éveille sans bruit. Chacun prépare son fusil; peu à peu les antilopes se rapprochent. Soudain elles dressent la tête; leurs queues noires s'allongent toutes raides; elles ne nous ont pas vus pourtant; peut-être nos chevaux les ont-ils effrayées ?

Dirk et Klas. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

« Non, disent les Bastards, elles n'ont pas peur des chevaux.

— Ce n'est certes pas cette longue ligne d'élans qui apparaît à l'horizon? »

La réponse nous vient d'un quartier bien différent. Un lion bondit de derrière une roche, et saute sur une des antilopes. Les autres, au lieu de fuir, comme je m'y attendais, se rangent en demi-cercle et chargent à la fois l'ennemi; nous entendions distinctement les entre-chocs de leurs longues cornes, mais la scène nous était presque entièrement cachée par les hautes herbes.

Nous nous dissimulons derrière un broussis, puis je donne l'ordre de tirer. Les deux Bastards déchargent leurs fusils et se sauvent à toutes jambes. A toutes jambes aussi détalent maintenant les antilopes : le lion, sans doute, est à leurs trousses. Mes fuyards avaient arrêté les chevaux au sommet d'une dune, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

800 ou 900 mètres de là. Je les rejoins en toute hâte et, ordonnant à Dirk de venir chercher les selles, je prends la carabine de Klas, et nous nous glissons au bas du talus, examinant chaque brousse, chaque touffe de graminée qui aurait pu cacher le lion. Dirk se mourait de peur : une fois même, il avait si bien disparu derrière un buisson, que je faillis le tuer, croyant, au mouvement des herbes, que le roi du désert était là.

A mesure que nous avancions, un bruit très singulier devenait de plus en plus distinct : on eût dit les sabots de quelque animal frappant l'un contre l'autre.

« Sieur ! sauvons-nous ! C'est une lionne, pour sûr, qui amuse ses petits avec les pieds du gemsbok. »

Ma curiosité éveillée au plus haut degré, je continue

Huit mois au Kalahari; itinéraire de M. Farini.

ma route silencieuse; Dirk laisse tomber son fusil et monte prestement sur un arbre : la sueur découlait de tous mes pores, le bruit de crécelle se répétait par intervalles : j'ordonne du regard au Bastard de me dire ce qui se passe là-bas. Il se penche vers moi et murmure un seul mot : « Leeouw ! » (le lion). Donc je tends son fusil à Dirk, je place ma carabine debout contre le tronc et je grimpe, moi aussi. A 20 mètres tout au plus, je vois en effet le fauve, le dos tourné, affairé sans doute à boire le sang d'un gemsbok dont les pieds s'entre-choquaient spasmodiquement ; sous la croupe du lion, le cou d'une autre antilope qui s'agitait aussi dans les affres de l'agonie; un peu plus loin, une troisième, mais, celle-là, non mutilée. Je tire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après avoir visé avec le plus grand soin la partie postérieure du crâne : le lion ne fait pas un mouvement; je tire de nouveau : les convulsions des antilopes redoublent, le lion ne bouge point. « Qu'est-ce donc, Dirk? — Sais pas! » — Je me glisse sur le sol; j'avance, mais obliquement, de façon à atteindre l'épaule. Qu'on s'imagine ma surprise à la vue de deux cornes aiguës, deux cornes de gemsbok faisant saillie, l'une sur le cou du lion, et l'autre un peu en arrière; à la hanche pointait le tout petit bout de celles de la seconde antilope : empalé sur les dagues acérées de ses victimes, il était mort et bien mort! J'essayai de le tirer plus loin et n'y pus réussir. J'appelai le Bastard : en un clin d'œil, l'agile jouvenceau était à mes côtés; inutile de dire qu'il avait subitement repris toute son assurance.

Quelle superbe épreuve eût fait l'ami Loulou! mais les wagons étaient encore à plusieurs lieues; chacals, hyènes et vautours se hâteraient d'accourir à la curée; les peaux seraient déchiquetées, et aussi la chair, dont nous avions si grand besoin pour nos marmites : perdre la proie pour l'ombre, ce serait le cas de le dire! Je donnai le coup de grâce aux antilopes et envoyai à Klas l'ordre de revenir avec les chevaux. Quand ils arrivèrent, mon plan était arrêté : écorcher la partie postérieure du lion *in situ* (il était placé de façon à nous permettre de dégager les pieds et de commencer par eux); relever à mesure et rabattre le cuir, couper le train de derrière et ôter les entrailles, puis fendre la peau par le ventre, et passer à la partie antérieure.

Ayant ainsi enlevé l'étrange trait d'union qui avait rapproché les deux gemsbok dans une commune mort, je fis attacher ceux-ci aux queues des chevaux, et, l'un après l'autre, nous les hissâmes au sommet de la dune; on les entoura d'une petite palissade improvisée à l'aide de buissons de *noï* et de quelques arbustes; je fis allumer des feux. Bientôt les Bastards ronflèrent bruyamment : l'excitation des dernières heures me permettait de faire le quart. Avant l'aube je les réveillai et finis par me perdre à mon tour dans le monde des rêves.

III

« J'y veillerai. » — La sama. — Un sorcier remis à sa place. — Un nid de gros-becs. — Un visiteur importun. — A la cour. — Notre troisième lion.

Il était grand jour quand Dirk m'appela : « Sieur, un homme qui vient de ce côté! »

Je prends ma lunette : à 1500 mètres environ je distingue une créature humaine : un enfant, à en juger par la taille, un naturel, car il était nu. Il marchait très vite, souvent caché par les herbes. Arrivé assez près, il déposa ses armes — un arc et des flèches — et tendit les mains vers nous; je lui fis signe d'approcher. C'était le plus drôle de petit bonhomme que j'eusse jamais vu; deux boules rondes superposées, la plus grosse plantée sur deux jambes minces; sa face ridée annonçait un vieillard.

« Goen daag! (bonjour!) fis-je en lui tendant la main. — Goen daag! » Et notre conversation s'arrêta là; il continuait par une série de clappements de langue et un gazouillis dont nul de nous ne pouvait tirer pied ou aile; mes gens essayèrent en vain du koranna et du hottentot. Le petit homme, alors, eut recours à la mimique : il me montra une colline, puis se coucha sur le sol, faisant mine de ne pouvoir se relever; évidemment il demandait du secours pour quelqu'un; il saisissait ma main et tapait dessus. Était-ce pour un Blanc? — A mes signes que j'irais avec lui, il répond par des démonstrations de joie délirante. Je prends une bouteille d'eau et un « pistolet de poche » rempli d'eau-de-vie; je selle ma jument et l'enfourche en dépit des objurgations de mes gens : je n'étais pas moi-même sans quelque inquiétude, car j'avais présent à la mémoire le sort de Harris, un trafiquant, attiré dans une embuscade et mis à mort par les Boushmen; mais mon nabot paraissait si sincère, ses honnêtes yeux brillaient de tant de bonheur quand je trottais de façon à le dépasser!

Au bout de deux heures, mon guide dévale une dune en courant, puis disparaît dans un fourré de *noï* : je descends après lui et passe la tête entre les branches; le pygmée est penché sur un corps couché en chien de fusil dans un petit espace vide au centre du hallier. Je descends de cheval; le nain me fait signe d'approcher; à quatre pattes, et malgré les épines, je m'introduis sous le couvert et me trouve près d'un homme long et pâle, aux yeux enfoncés dans leur orbite, à l'ossature marquée en haut relief sur sa maigre carcasse; ses lèvres desséchées annonçaient la fièvre, mais la faiblesse du pouls exigeait au plus vite un stimulant. Je lui soulève la tête et lui verse dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie. Ranimé sur-le-champ, il dit à demi-voix :

« *Mutter! ich bin sehr dürstig!* » (Maman! j'ai grand soif!).

Pauvre garçon! dans son délire, il se croyait au foyer natal, sa mère veillant près de son lit! Je lui donne de l'eau, mais par très petite quantité, et lui administre une dose de quinine (j'en avais toujours une petite provision dans mon carnet). Peu à peu il reprenait ses esprits. En allemand je lui expliquai ma présence : nos wagons n'étaient pas loin, j'allais les amener le plus tôt possible.

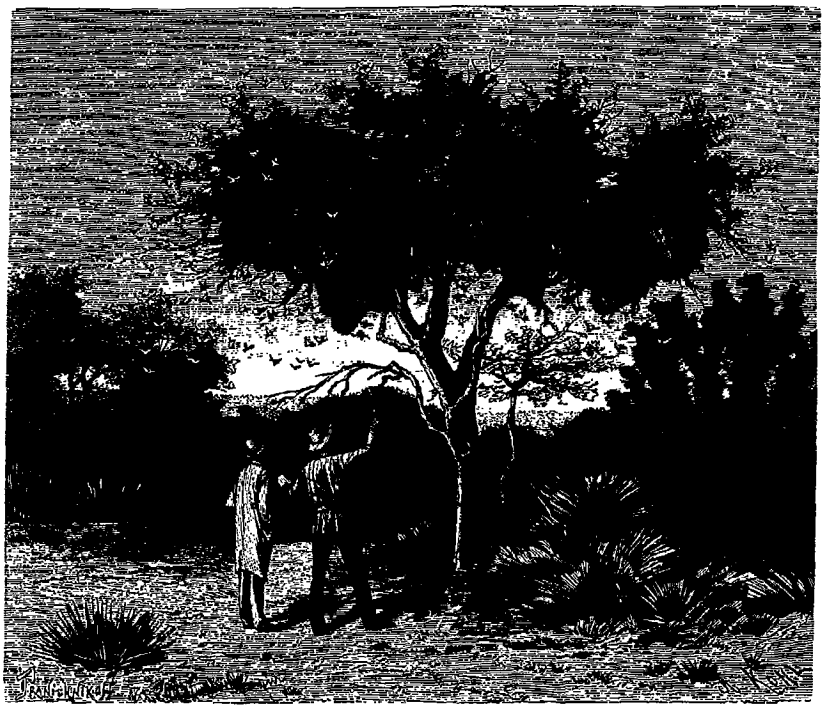
Je regagnai notre gîte; mes gens avaient signalé les wagons; Klas plaçait sur les braises des tranches d'antilope, et grillades sur grillades disparurent devant ma faim, arrosées d'eau de sama. Puis, sautant sur ma monture, je courus retrouver Loulou et le mis rapidement au fait. Il s'empare d'une conserve de soupe et d'une fiole de laudanum, puis nous chevauchons vers l'ambulance; là nous coupons la brousse pour en retirer le malade. Comme il était fait, grands dieux! Sa chevelure était toute raide de sang coagulé; ses habits pendaient en lambeaux; ses bras et ses jambes étaient déchirés par les épines. Son nain Korap le regardait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un sourire de satisfaction éclairant sa physionomie stoïque. Un des wagons approchait; nous le hissons dessus avec soin; Loulou lui donne quelques cuillerées de soupe chaude et une bonne dose de laudanum.

La convalescence marcha sans encombre, et, après trois jours de soins assidus, Fritz L***, notre nouvel ami, put nous conter son histoire en un pot-pourri d'allemand et de mauvais anglais : il trafiquait depuis sept ans dans le sud de l'Afrique et revenait en ce moment de la Terre des Damaras, où il avait échangé ses marchandises contre du bétail surtout, car la guerre entre les Damaras et les Hottentots était incessante, et l'on ne chassait plus ni poil ni plume. Il s'en retournait donc avec cent paires de bœufs en plus de son attelage et un petit nombre de peaux et de pennes d'autruches; mais, trahi par ses engagés, livré aux Hottentots, dépouillé de toutes ses richesses, il avait été blessé pendant la lutte, puis laissé pour mort sur le sentier. Korap, seul, son brave petit nain, lui était resté fidèle; deux ans auparavant, pour une poignée de perles et un foulard, il l'avait acheté à des maraudeurs qui venaient de massacrer tous ses parents. Une tribu de ces petits hommes, qu'on appelle M'kabba, habite près du lac N'gami. A bout de forces, atteint de la dysenterie, mourant de soif et de faim, il s'était réfugié dans un hallier de *noï*, où il avait eu pour toute nourriture une sama de loin en loin, et des chrysalides que Korap cuisait dans leur cocon sous les cendres chaudes.

L'ami Fritz, ou plutôt « J'y-Veillerai ! », du sobriquet



Un nid de gros-becs (voy. p. 334). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

que ne tarda pas à lui imposer son habitude de fourrer cette petite phrase partout et à tout bout de champ, connaissait admirablement le terrain à parcourir : je le nommai donc conducteur au lieu et place de Kert, qui n'était jamais venu dans cette portion du Kalahari.

Nous nous dirigions maintenant vers Lihoutitoung, la « ville » du grand chef Mapaar. Le pays s'aplanissait toujours davantage; çà et là, seulement, quelque « koppje » (causse ou colline à cime plate et toute composée de pierres sèches) en interrompait les molles ondulations. Les gramens mûrs qui les couvraient nous faisaient songer aux vagues presque endormies d'un océan doré, ressemblance encore plus accentuée quand les épis jaunes des herbes, courbés par la brise, émettaient de dessous leurs glumes des reflets argentés comme les rives de la mer sous le clair de lune.

Quatre Bechouanas, chasseurs et trafiquants, viennent un soir camper près de nous. L'un d'eux, un grand *soenya* ou *m'tagat* (sorcier), est vêtu de tous les oripeaux, décoré de tous les colliers, nanti de toutes les amulettes et grigris nécessaires à sa profession. Il donne une représentation à nos gens, qui le regardent bouche bée : Kert lui-même est plus qu'à demi croyant : je réponds par une « séance » où, à l'aide de Loulou, j'accomplis des prodiges qui plongent mon noir confrère dans des abîmes de stupéfaction et de terreur. Loulou voulait le photographier, loques et tout, mais pendant notre déjeuner il s'était éclipsé sans tambour ni trompette.

Un soir, nous dételons sous un k'goung, bel arbre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à port majestueux, ici en assez grand nombre pour que le lieu s'appelle une forêt, bien différente, il faut le dire, des « forêts vierges du Nouveau Monde ».

Ce k'goung est tout couvert de nids du tisserin sociable (*Philetarius socius*), un gros-bec de la taille de nos moineaux ; ils se construisent des demeures séparées sous la même toiture de chaume tissé, feutré en une masse épaisse, pesant plus d'une tonne et s'étendant de branche en branche. En regardant d'en bas ce gigantesque parapluie, je le voyais percé de centaines de trous dans chacun desquels brillaient deux petits yeux. Une telle agglomération est l'œuvre de plusieurs années, les nids de la saison nouvelle étant construits au-dessous de ceux de la précédente.

Les Bechouanas nous avaient parlé d'un *pan* près duquel campaient des Balalas, occupés à récolter des *mangatan* (grandes pastèques) et du blé cafre. Mais, quand nous arrivâmes à la mare, l'eau était partie et la tribu aussi. Je fis creuser dans la vase deux puits profonds, l'un pour les bêtes, le second pour les gens. Bastards et Boushmen boudaient évidemment au travail, qui, en somme, retombait sur les trois Blancs. Enfin nous eûmes de l'eau, laiteuse et peu engageante, mais qui fit la joie de Loulou ; notre ami était rebuté, au delà de toute expression, par l'épais mucilage qu'on extrait de la sama.

Le soir nous faisons halte dans un petit bois de k'goung, près d'un groupe de *noï* aux triples épines. Après le repas nous étions assis en demi-cercle autour du feu, un wagon de chaque côté ; en face, la brousse hérissée d'aiguillons ; on écoutait des histoires de chasse. Soudain et sans avertissement préalable, un corps lourd tombe au milieu de nous à grand bruit, soulevant à droite et à gauche le sable et les cendres. Klas, agenouillé devant le foyer, allumait sa pipe à un morceau de charbon ; il pousse un cri affreux : « Un lion ! un lion qui me mord ! » puis sa voix est étouffée par un rugissement profond qui nous glace le sang dans les veines. Nous nous relevons éperdus ; la poussée générale me culbute sur le hallier ; je m'en extrais à tâtons ; aux lueurs indécises du foyer je vois le fauve étendu de tout son long, sa queue allant et venant tout près de mon visage, ses griffes posées sur un corps couché sous lui : un pied humain dépassait, celui du malheureux Klas. Pas une seconde à perdre pour tenter de le sauver ! Oui ! mais comment s'y prendre : le lion d'un côté, de l'autre l'infranchissable broussis de *noï*, le brasier entre moi et le wagon où j'ai laissé ma carabine !

Par bonheur, l'idée me revient que les lions craignent le feu. Une couple de tisons charbonnaient encore sur les cendres : d'un saut, je m'empare de l'un, que je pousse vivement, droit sous la queue du fauve ; de l'autre, je fais voler sur son corps une pluie de braises ardentes. Avec un nouveau rugissement il lâche sa victime, se relève et bondit trois fois, puis finit par s'abattre sur les épaules de Blomberg, notre noir limonier ; quelques-uns de nos camarades, armés de brandons ou de fusils, s'avançaient bravement à la rescousse. Pif ! paf ! les coups de feu se succèdent, mais le lion n'en a cure. Loulou, que tout ce tapage venait de réveiller en sursaut, clamait de son wagon : « Farini ! êtes-vous mort ? — Non ! non ! mais tirez ! ! » Sa seconde balle fait lâcher prise au lion. Enflammant à la hâte des bottes d'herbes sèches, nous le voyons retomber à terre, les griffes encore plantées dans le cou du bœuf. Il était mort ; le projectile de Loulou lui avait traversé l'œil. Nous délivrons Blomberg ; il se roule sur le sol, puis se relève tranquillement. Klas s'est assis sur son séant, geignant à fendre l'âme : « Je suis mort ! je suis mort ! » ce qui semblait établir plutôt qu'il était encore en vie. Je demandai une lanterne et l'examinai avec soin : sa figure était éraflée, ses cuisses lardées de blessures profondes infligées évidemment par les griffes postérieures du lion ; il avait l'épaule démise : la luxation fut bientôt réduite ; puis je lavai soigneusement les plaies et les bandai.

Les blessures du bœuf, non plus, ne se trouvèrent pas au-dessus des ressources de notre art. Toutes nos autres bêtes, prises de panique, couraient par la plaine, et, armés de torches, nous passâmes le reste de la nuit à les chercher en vain ; à midi seulement, les Boushmen les ramenèrent, et nous secouâmes de nos pieds la poussière du « Camp de la Surprise ».

Fritz avait pris sur le siège la place de Klas, et nous mena si rondement, que, le soir même, nous étions en vue de Lihoutitoung. Nous dépassons un groupe de femmes portant sur la tête des gourdes remplies d'eau et chantant joyeusement ; la caravane entre dans la « ville », un misérable ramassis de huttes éparpillées. Mapaar nous expédie calebasses et écailles de tortue pleines de blé cafre ou de graines de melon pilées ; on nous montre la source où s'abreuvera le bétail, l'étang où l'on pourra se baigner.

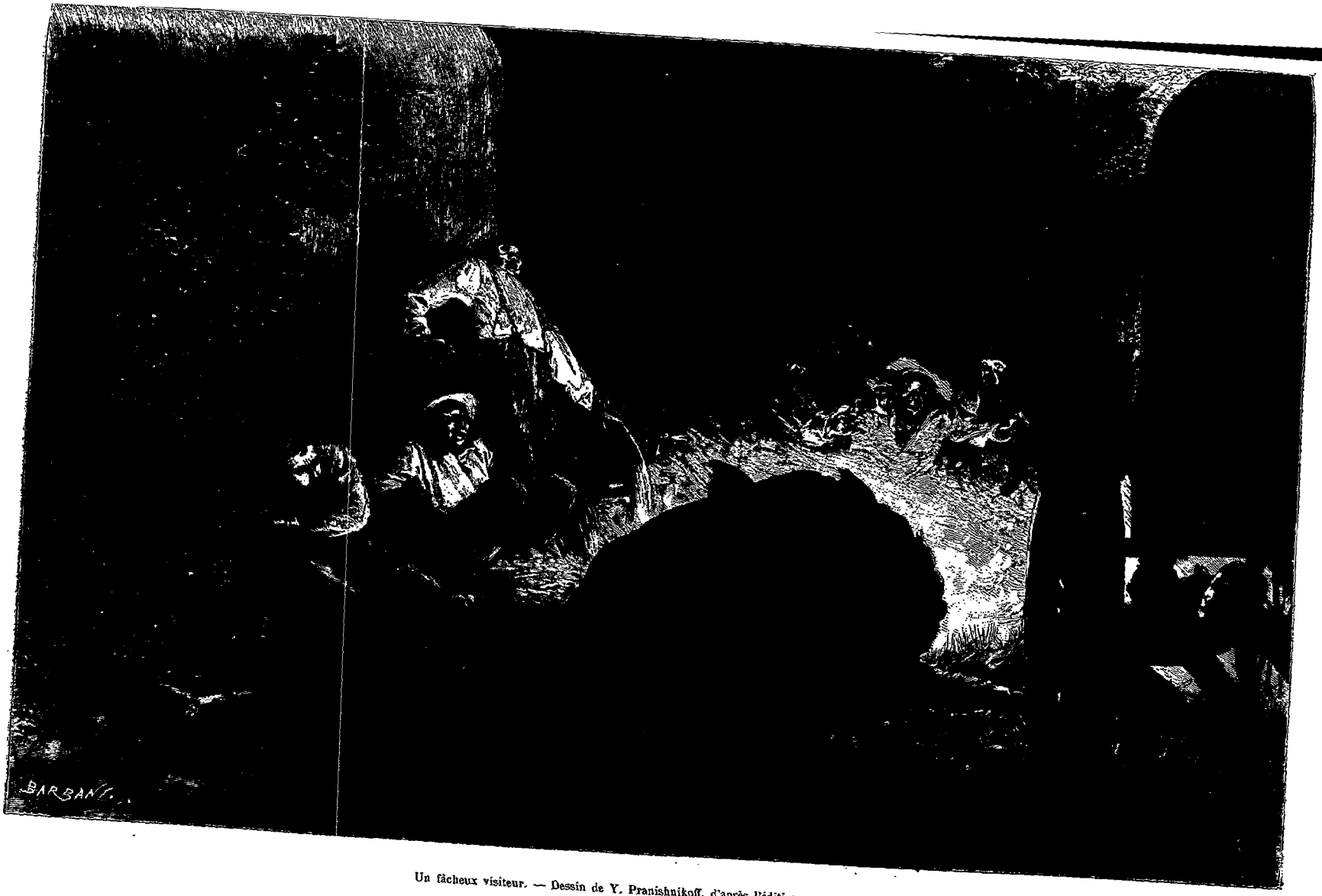
Se baigner ! une fête à se remémorer pendant les siècles à venir ! Boire de la sama semaine après semaine n'est pas déjà si agréable, mais faire sa toilette avec de l'eau de sama ! ! Après chaque ablution il faut se frotter de sable pour se débarrasser du liquide poisseux : les mains, les bras, les jambes s'y font à la longue, mais le visage, déjà rôti, brûlé, excorié par le soleil, ne peut supporter ce récurage, pire qu'avec le plus rude des essuie-mains. Ma barbe était agglutinée en une masse épaisse cimentée par la chaleur du soleil et que j'avais la plus grande difficulté à séparer en mèches : peu à peu elle devint si dure sous ce mastic de sama, que le meilleur rasoir n'aurait pu l'entamer.

Aussi, avec quelles délices nous plongeâmes-nous dans la mare de Lihoutitoung ! Nos pieds enfonçaient dans l'argile du fond et soulevaient des flots de vase. N'importe, le proverbe a raison : « Il n'est eau sale qui ne nettoie ! »

Puis je me rends au palais : une case circulaire à toit de chaume, à parois de pieux entrelacés d'herbage.

Kert, abusant de sa position d'interprète, commença par une longue harangue où il donna cours à sa

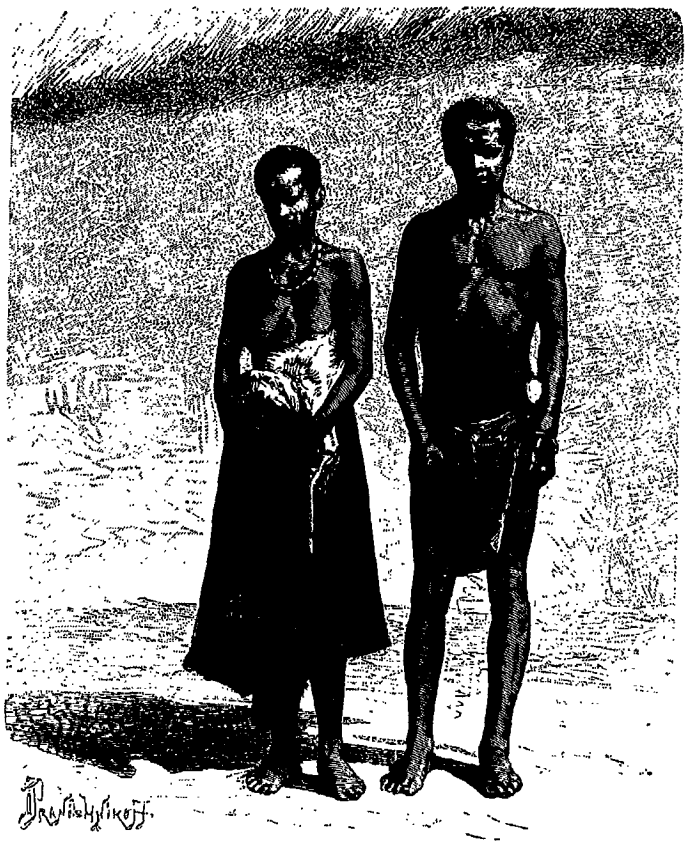
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un fâcheux visiteur. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faconde, me présentant comme le plus grand des capitaines de Londres, sorcier en chef de la Reine, venu en droite ligne apporter à Mapaar les amitiés de sa souveraine. Je dus confirmer la bonne opinion que le potentat se faisait de moi, par l'octroi de la plus belle de mes peaux de lion et de deux flacons d'eau de Cologne, qu'il but séance tenante. Il me montra ses jardins, m'invita à une de ses chasses royales et m'assigna même un logis où m'attendait une princesse de son auguste famille qu'il me priait d'accepter, à la fois comme cuisinière et comme épouse temporaire. Je ne troublai point la « Belle Négresse » dans l'exercice de la première de ces attributions : quant à la seconde, je dus expliquer à Mapaar que, à mon très grand regret, mes fonctions de sorcier-chef de la Reine d'Angleterre m'interdisaient absolument de songer au mariage.



Mapaar et sa femme. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

Mapaar, contre toute espérance, prit mon refus avec philosophie : c'est qu'il voulait plutôt utiliser le passage du grand magicien pour se procurer de l'eau. Le baromètre, qui baissait depuis quelques jours, le vent, l'apparence du ciel, la vieille expérience de Fritz et de Kert, me permirent d'annoncer un orage très prochain.

Et cette même nuit, en effet, les bondes du ciel s'ouvraient; la plaine entière fut inondée, l'eau monta jusqu'aux essieux des wagons. Les récoltes furent compromises : le roi allait-il faire main basse sur mes bœufs et nous garder prisonniers pour me punir d'avoir outrepassé mon mandat? — Pourtant il nous laissa partir. Je lui témoignai ma gratitude en l'affublant d'un *ulster* qui a dû joliment le gêner aux entournures.

Dans une des étapes suivantes, voulant surprendre une troupe d'élans, nous rampions sur les pieds et les mains autour d'une petite dune. Fritz, qui avait pris la tête, s'arrêta soudain, et d'un signe nous avertit de faire de même; il glissa à mon oreille :

« Là, sur le sable, deux lions endormis! Allons faire leur affaire : j'y veillerai. »

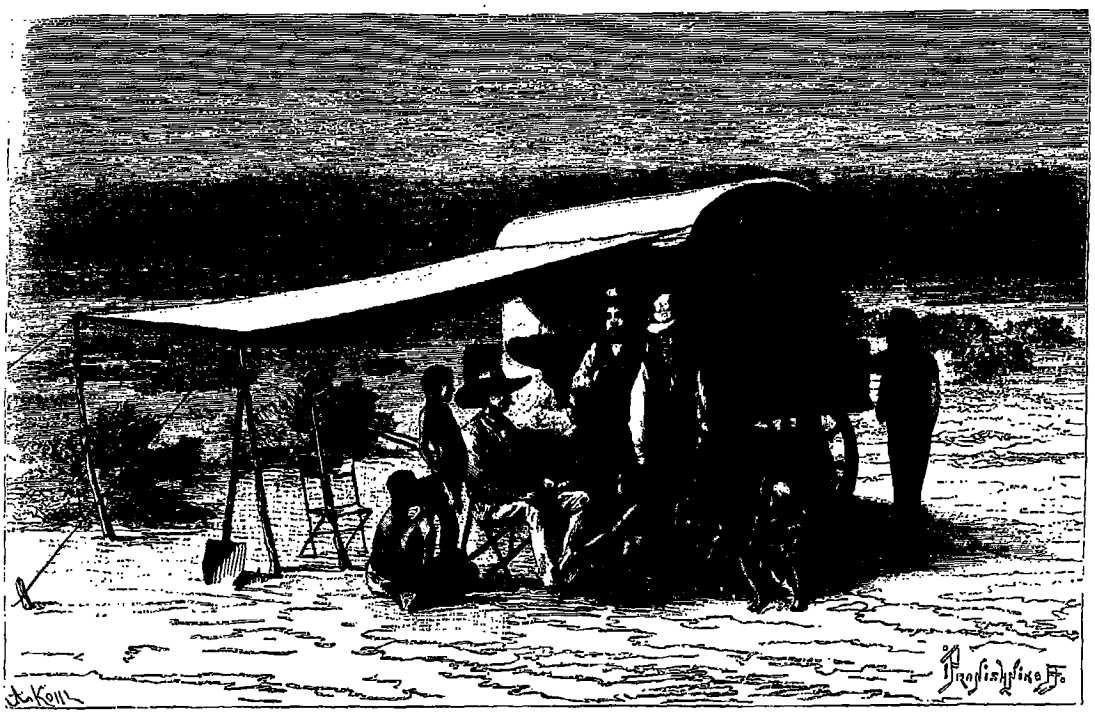
Nous franchissons deux monticules presque à plat ventre, mais sans crainte aucune de casser quelque branchille, de frôler les rameaux ou de faire rouler des pierres : il n'y avait que de l'herbe. Enfin la petite troupe s'arrête; à une demi-douzaine de mètres, deux fauves majestés sont couchées, un lion et une lionne. Le lion, sans souci aucun de l'étiquette, était paresseusement allongé sur le dos, ses jambes pointées dans les airs de la façon la plus grotesque; sa compagne était blottie contre lui : leurs flancs se soulevaient sous la plus paisible des respirations. Je n'entendais que les battements précipités de mon cœur. Nous relevons nos carabines : je tire, visant entre les deux yeux du fauve. Prompte comme l'éclair, la lionne bondit, et détale à grande vitesse : trois coups de feu saluent son départ.

Le lion roule sur le côté, une légère convulsion agite ses membres : il passe au long sommeil d'où les lions ne se réveillent plus. Fritz s'était élancé aux trousses de la lionne, mais elle avait trop d'avance; il revint, hors d'haleine, tout rayonnant encore de l'ardeur du combat. « Ces lions, fit-il avec dédain, c'est trop facile à tuer! »

Traduit et condensé par Mme Loïs TRIGANT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nains M'Kabba. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

HUIT MOIS AU KALAHARI,

PAR M. FARINI [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Les pygmées du lac N'gami. — Dirk Verlander. — Un gibier présentable. — Loulou et ses lions.

A mesure que nous approchons du lac N'gami, les étangs et les flaques d'eau deviennent moins rares; les melons cafres abondent, délicieusement sucrés : les naturels les conservent dans le sable, quelquefois pendant un an, ou les coupent par tranches pour les faire sécher. A quelques heures de la grande lagune, Korap attire notre attention sur un groupe de petites tanières, — je n'oserais dire de huttes, car il suffit d'incliner les unes vers les autres des bottes de longues graminées et d'en joindre ou d'en tordre les sommets pour que la maison soit faite et parfaite. Ce sont les logis des « petits hommes », des gens de sa propre tribu. Les pygmées eux-mêmes apparaissent à nos yeux étonnés, mais pour s'évanouir aussitôt parmi les touffes d'herbes. Nous dételons. Korap part avec la mission de rassurer les nains et de nous les ramener : nos couteaux et nos mouchoirs leur arrachent enfin la promesse de revenir le lendemain.

Le lendemain, en effet, sept ou huit petits êtres humains à peau brune et tout nus s'avancent vers le bivouac, mais avec une certaine inquiétude. A distance on les eût pris pour des enfants; de plus près, les rides de leur visage annonçaient des hommes et des femmes adultes.

Leurs joues, leurs épaules, leurs bras étaient tatoués de courtes lignes droites et de couleur bleue; à tous, même aux nourrissons que portaient les matrones, on avait amputé la dernière phalange du petit doigt de chaque main : c'est le signe distinctif de la tribu; il remplace sans doute la circoncision dans la seule peuplade que je connaisse où ce rite ne soit pas pratiqué.

Les nabots se montrèrent fort timides d'abord, mais

1. Suite. — Voyez p. 321. — Sur le lac N'gami et le Kalahari, voir le récit de Livingstone, t. XIII (1866), p. 38 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chef et sa famille s'amadouèrent à plaisir. Ils se laissaient mesurer, répondaient à toutes mes questions et m'en faisaient à leur tour.

Le chef et ses filles ne dépassent pas 1m,24. Sa femme va jusqu'à 1m,26; l'une des princesses a deux enfants, l'autre un : ces bambins, avec leur mignonne face olivâtre et leurs grands yeux étincelants, paraissent tout à fait jolis dans les bras de leurs mères, mais ils sont grotesques à voir trottiner sur le sable, leur vaste abdomen saillant comme une demi-boule sur un torse grêle : des « ventrus » du désert.

Ils se donnent le nom de M'Kabba et sont monogames.

De tous les êtres humains que j'ai rencontrés, ceux-ci me semblent avoir le moins de besoins. Quand les mangatans abondent, ils en vivent uniquement et s'engraissent des pépins huileux, qu'ils pilent et font cuire : quand le melon d'eau disparaît, on se rabat sur la sama : les femmes vont à la cueillette, tandis que les hommes traquent le petit gibier. Leur mets favori est une sorte de truffes qu'on trouve ici par milliers, à peine recouvertes de sable. Rôties sous les cendres de bois, ou étuvées dans un four « à la pygmée », elles sont déjà très bonnes; frites dans la graisse, elles rappellent à s'y méprendre le parfum de leurs sœurs du Périgord.

Ils se servent d'arcs et de flèches empoisonnées, et mangent leur gibier depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Je leur fis un jour cadeau d'une antilope coudou. Ils commencèrent par dépouiller l'animal et en dévorer les boyaux, puis vint la chair, qu'ils avalèrent crue ou légèrement chauffée; puis la peau, cuite sous les cendres; enfin les os, concassés et pilés. On ne se leva pas du festin que tout n'eût disparu. En fait d'appétit, les minuscules M'kabba en remontreraient aux Boushmen : à la suite de ces orgies, leurs gros ventres se projettent en avant, comme prêts à crever.

Notre ami le chef consentit à se laisser photographier avec les siens, coiffés des mouchoirs que je leur avais donnés : ainsi que tous les Africains, ils aiment à se couvrir la tête.

Le même soir nous leurs fîmes visite au campement; plusieurs dormaient déjà, couchés en chien de fusil sous un buisson ou entre deux touffes d'herbe. La demeure du chef est un trou peu profond creusé entre deux arbrisseaux dont les branches se rejoignent; contre les bêtes sauvages ils n'ont d'autre défense que la ligne de feux devant lesquels ils s'accroupissent, dodelinant parfois jusqu'à choir sur les braises, comme en témoignent nombre de visages et de mains, et de ventres aussi, couturés de cicatrices.

Laissant les wagons sous la garde de Loulou et de Fritz, j'emmenai Kert et les deux Bastards sur les rives du N'gami, dont les vastes roselières nourrissent des troupeaux de buffles et d'éléphants. Nous y passâmes quelques jours, et pendant cette absence Loulou, avec l'aide du nain Korap, décida, sans trop de peine, plusieurs des « petits hommes » à nous suivre en Europe, au pays la « Grande Reine ».

Je ne tenais nullement à retourner au sud par les domaines du roi Mapaar : le mangatan croissait en abondance sur trois journées de chemin vers l'ouest; nos amis les nabots assuraient que l'eau n'y est pas rare et que les Damaras avaient eu enfin de la pluie. Donc je ne me tourmentai pas outre mesure de dévier ainsi de la route commune.

A Tunobis, où nous reprenons la direction du sud, nous trouvons des Damaras installés près d'une source : ils ont les traits du nègre, mais le galbe splendide du Zoulou. La polygamie est chez eux à l'ordre du jour, et chacun prend autant d'épouses qu'il en peut acheter. Kamahamahero, leur roi, en est à sa vingt-deuxième. C'est un homme de quarante-huit ans, magnifiquement découplé, noir comme du jais et mesurant 1m,80. Ces Damaras élèvent beaucoup de bestiaux; le troupeau du chef compte 20 000 têtes.

A Mier nous ne pouvions manquer de lier connaissance avec Dirk Verlander, le chef des Bastards du Kalahari. Les Bastards descendent d'anciens esclaves sang-mêlés, au service des Hollandais, qui fondèrent la colonie du Cap. Nombre d'entre eux s'enfuyaient vers le nord, bien accueillis par les tribus, qu'ils payèrent souvent en mettant la main sur leur territoire : ainsi fit Jan Afrikander chez les Hottentots Namaquois. Dirk Verlander, un des « grands », *groot men*, du nouveau souverain, fut envoyé dans l'est pour soumettre les Boushmen du Kalahari, et il s'empressa de travailler pour son propre compte. Afrikander protesta, fut battu, et son ancien lieutenant s'improvisa « chef des Bastards émigrés ». Il a établi une façon de gouvernement et il administre « ses peuples » avec l'aide des *veldt-cornets*, magistrats au petit pied.

Le mot de « Bastards » a fort dévié de son sens originel, car les métis arrivant du sud adoptèrent bientôt le mariage régulier, et leurs enfants devinrent *schoon Bastards*, Bastards authentiques, Bastards « nets ».

Tous les ans, de nouveaux sang-mêlés passaient l'Orange, augmentant le nombre des « sujets » de Verlander. Il leur fallait de nouveaux terrains de chasse : ils émigrèrent donc vers le centre du Kalahari, creusant çà et là des mares pour amasser l'eau de pluie. Le commerce des plumes d'autruche était alors dans sa fleur. On les payait jusqu'à 1000 et même 1750 francs les 425 grammes; tandis que maintenant le prix n'en varie plus qu'entre 125 et 250 francs (voy. p. 346). La « fumée du Cap », une sorte de whiskhy, était le principal article d'échange.

Tous les Bastards sont pauvres, pauvres en brebis et en bœufs : ils pourraient être riches, s'ils avaient la moindre énergie, mais ils trouvent trop pénible de cultiver la terre, de forer des puits permanents ou d'endiguer les cours d'eau, voire même de faucher l'herbe et de la faire sécher pour le bétail.

Dirk Verlander est un mulâtre grand et bien fait; ses beaux yeux noirs étincellent quand il parle; sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

figure est épanouie par un éternel sourire qui montre ses dents blanches et bien rangées : malheureusement l'expression cauteleuse de sa physionomie fait vite oublier tout le reste. Il était en pantalon de cuir et en bras de chemise, et de cette chemise bien fin qui eût pu dire la couleur primitive; à ses doigts brillaient de gros anneaux de cuivre et d'argent. Il nous conduisit dans sa maison, une seule chambre carrée, au sol battu avec de la bouse; dans un coin, un étroit bois de lit couvert de peaux de bœuf non assouplies; dans d'autres, les caisses peintes en bleu qui forment les sièges des wagons; des ious et, près de la porte, un grand seau d'eau, la tasse de fer-blanc fixée à une chaîne. Au milieu, sur des peaux de springbok, des enfants jouaient avec des chevreaux; les poules perchaient sur les solives. Des femmes de diverses nuances, mais toutes la face enduite d'un mélange de graisse et de poudre noire, entrent et sortent à chaque instant; quelques-unes portent des robes, mais pas de chaussure; d'autres ont des jupes à queue, des souliers, voire même des chapeaux : elles marchent en traînant les pieds, de la façon la plus nonchalante.

Quelle différence avec leurs esclaves boushmen, vêtues seulement d'une ceinture de cuir, mais ac-

Dirk Verlander et sa famille. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

tives, agiles, droites et souples comme des roseaux !

Le soir, un homme se présente, aux yeux rouges et enflammés, habillé de loques aux couleurs disparates qui me rappelaient la robe bigarrée de Joseph : il avait une Bible sous le bras. Le chef et ses *groot men* portèrent leurs tabourets à un bout de la salle; les femmes et les enfants s'accroupirent en face de nous, les moins vêtus se plaçant au second rang.

Le prédicant ouvre le service par une prière interminable où il demande au Créateur de leur octroyer toutes les largesses, grandes ou petites, qui en ce moment pourraient se trouver à sa disposition, lui promettant, en retour, de l'adorer uniquement. Une des filles du chef entonne un psaume; quelques voix de femmes boushmen, claires et justes, retiennent le chant dans la route d'où à chaque instant il menaçait de dévier; puis vient un long sermon, expectoré, toussé dans le plus guttural des hollandais possible. La congrégation regardait les chèvres jouant à la porte.

Le culte terminé, le chef et ses amis passent à la besogne sérieuse, et, sans la moindre vergogne, s'affairent à nous mettre dedans; mais leurs menteries et quémanderies n'eurent pas grand succès. Verlander, qui espérait y trouver son compte, nous avait fort vanté la richesse en gros gibier des rives de l'Oub et de son affluent le Nosob; il fut donc convenu que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repartirions pour le nord, en compagnie du veldt-cornet Jan et de trois autres Bastards, escortés de serviteurs boushmen.

Trois jours durant, nous retraversons les éternelles dunes de sable, puis nous prenons le lit desséché du Nosob, une route à faire envie au mieux réussi des macadams. Enfin nous arrivons aux terres à sama, et nos bêtes s'en donnent à cœur joie.

Le lendemain, dès l'aurore, nous montons à cheval, nous dirigeant, moi septième, vers les dunes herbeuses du nord. D'énormes empreintes, longues de 30 centimètres et larges de 24, nous mettent sur la piste d'une girafe adulte, un mâle; elles nous conduisent à l'endroit où, évidemment, la bête avait gîté. Jan descend de cheval et prend une poignée de sable : il est encore chaud.

« Au galop! » crie-t-il, et nous nous lançons pêle-mêle à travers les herbes, sans souci des épines qui nous déchirent la peau ou les habits. La monture d'un des chasseurs le jette par terre : personne ne songe à y courir, car la girafe est en vue, grande, haute, superbe dans sa robe couleur crème. Elle gravit en zigzag une dune escarpée; ma jument butte dans une fondrière, et laboure le sable de son chanfrein, mais elle se relève bravement et reprend le galop. La girafe n'est plus qu'à une centaine de mètres; sa tête dépasse les arbres; en ce moment, obliquant à droite, elle entrait sur le terrain découvert : « Ne tirez pas! » me crie le cornet; « faites le tour, et rabattez-la sur nous! »

Il voulait la pousser du côté des wagons, afin que la pauvre bête y transportât elle-même notre future provision de *biltoung*, mais elle se refusa obstinément à entrer dans ses vues. Nos chevaux étaient éreintés, leur pas se ralentissait. « Finissons-en, cria Dirk, ou elle va échapper! » Juste à ce moment, la girafe se présente de flanc. Jan saute à bas de son cheval et fait feu; moi de même, mais l'animal courait encore. Au bout de quelques secondes il s'arrête soudain, se retourne vers nous et de son sabot commence à frapper la terre, son long cou se balançant à droite et à gauche. On lui dépêche balle sur balle; ses mouvements convulsifs redoublent. Je m'élance pour le voir de plus près : le désespoir se lisait dans ses yeux. « Que vous avais-je fait! » semblait dire la malheureuse créature à ceux qui se pressaient autour d'elle dans sa dernière agonie. Je me tournai vers Jan : « Pourquoi ne lui donne-t-on pas le coup de grâce? » En réponse il me saisit par le bras et cria aux autres : « Attention! ou elle tombera sur vous! »

Son long cou tournoyait dans les airs, décrivant de larges cercles et me rappelant le jacomama géant, cet énorme boa que j'avais vu en remontant l'Amazone; l'infortunée girafe buttait et se relevait sans cesse dans ses efforts désespérés pour retenir ses jambes sous son corps. Nous sautons vivement de côté : elle tombe en avant, la tête et les épaules frappant le sable d'un coup sourd qui ébranla le sol; puis une convulsion suprême agita ses membres, et elle s'étendit de tout son long.

De la racine de la queue à l'épaule elle mesurait 1m,86; de l'épaule au bout du chanfrein, 3m,08; en tout, 4m,94; du sabot au sommet de l'épaule, 3m,36; une fois couchée sur le sable, son garrot atteignait jusqu'au troisième bouton de mon gilet; sa langue avait 38 centimètres : cette girafe pouvait brouter les feuilles d'un arbre à près de 7 mètres de hauteur.

« Quel poids lui donnez-vous, Jan? — Sais pas, Sieur! mais, quand on l'aura détaillée, il faudra bien quatre hommes pour charger les quartiers de derrière. Elle va nous en fournir, du *biltoung*! »

Je fis prix pour la queue et la tête, cette dernière remarquable par une série de grosses bosses au-dessous des cornes. Les Boushmen enlevèrent les entrailles; puis ils recouvrirent le corps d'une épaisse toiture de branchages, qu'ils surmontèrent d'un grand morceau de papier, destiné à effrayer les vautours et les lions; tout autour on sema de la poudre, qui devait remplir le même office pour les chacals : il fallait maintenant mener les wagons jusqu'à la girafe, puisque la girafe n'avait pas voulu aller jusqu'aux wagons.

D'autres Boushmen s'empressaient devant un feu allumé à la hâte; bientôt on me servit du foie et un morceau jaune clair, d'aspect assez appétissant, et que je pris pour du gras : le goût rappelait bien un peu trop l'odeur de l'animal, mais, ayant grand'faim, j'avalai le tout.

« N'est-ce pas, que c'est bon!

— Mais oui! le foie n'est pas mauvais!

— Je ne parle pas du foie, mais du reste : c'était du gros boyau; nous ne vous l'avons pas dit, parce que les blancs n'en veulent pas goûter!

— Mais comment l'avait-on lavé, puisqu'il n'y a pas d'eau?

— Lavé! et pourquoi? On le retourne, voyez-vous, pour faire tomber ce qu'il peut y avoir dedans; on le passe sur les braises : c'est un manger de reine! »

Ma jument était à peu près fourbue; je me décide à la renvoyer au campement, et à passer ma nuit sur un arbre, en dépit de l'opposition de mes nouveaux amis. Fixant à mon fusil une longue courroie, j'enroule l'autre bout à mon poignet; je grimpe ensuite à la façon des ours, et m'installe sur une grosse branche, mes pieds reposant sur une autre; je hale le fusil et passe, autour d'un troisième rameau tout à point derrière moi, une autre courroie, que je noue autour d'un de mes bras, sûr que, de cette façon, je ne pourrai tomber. Tout au plus avais-je à craindre les léopards, les « tigres », comme on les appelle au sud de l'Afrique, mais ils ne fréquentent guère les forêts de kgoung. Assis sur mon perchoir comme un marin dans son nid-de-corbeau, je surveillais le feu devant lequel rôtissaient des samas pour le déjeuner du lendemain, ou je relevais mes yeux et plongeais vaguement mes regards dans les profondeurs du ciel.

Mes pensées voyageaient à des milliers de milles. Que se passait-il au loin, bien au delà de ces dunes solitaires? Sans doute je ne retrouverais plus tous mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amis; les ministères pouvaient être changés, voire même un ou deux empires détruits depuis les six mois que j'errais dans le désert. Que n'aurais-je donné pour avoir un journal! —La vue d'un tout petit point noir sur le bleu clair du ciel me ramène au Kalahari; autour de ce point noir, d'autres se montrent bientôt : peu à peu ils grandissent et prennent une forme : c'est un vol de vautours. Trois ou quatre se détachent de la bande, reploient leurs ailes énormes et se laissent choir sur un arbre, à moins d'une centaine de mètres : les sinistres oiseaux ont senti la mort; ils accourent à la curée. Leurs camarades les rejoignent bientôt, et, après quelques minutes de contemplation silencieuse, ils descendent en force sur la pile de branchages; l'air est obs-

Une famille de Bastards (voy. p. 338). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

curci de leurs grandes ailes, épaisses et encombrantes. Sans le moindre souci du papier qui devait l'effrayer, l'un d'eux commence à écarter les herbes et les petites branches afin de découvrir la tête de la girafe : un second vautour s'aventure un peu plus loin et plonge sous les abatis; il sort, traînant du bec un long cordon d'entrailles; un autre se précipite dessus; lui, alors, de s'arrêter pour en engloutir le plus possible avant qu'on lui eût enlevé son butin. Le reste de la bande arrive, volant lourdement vers les débris, tirant et déchirant les boyaux, se battant à qui aurait les goulées de choix. Un grand vautour, celui qui avait ouvert l'attaque, semblait être le chef de la troupe, et, quand il se dirigeait majestueusement vers quelque fin morceau, nul ne faisait mine de le lui disputer. Tant qu'ils s'en tinrent aux entrailles, je regardai sans mot dire;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais bientôt Sa Seigneurie renouvelle ses efforts pour s'emparer de la tête; de son puissant bec recourbé il saisit une branche et la tire à droite et à gauche jusqu'à ce qu'elle ait cédé; les autres attendent en silence. Cinq ou six fois le vautour revient à la charge; sa manœuvre finit par réussir; il saute sur les cornes et se met en devoir de dévorer les yeux. C'est assez! il me faut au plus tôt revendiquer mes droits.

Dans l'idée que le chef pourrait être insensible à mes réclamations, je lui adresse, par une voix plus autorisée que la mienne, l'ordre de ne pas braconner sur mes réserves. Il tombe sans mouvement; les autres reprennent le vol. Je coule mon fusil en bas de l'arbre et ma personne après. Le vautour était mort; je le saisis par un bout de l'aile et le tirai vers mon perchoir : son envergure mesurait 3m,20!

Je recouvre la tête et, regrimpant à mon arbre, je hale près de moi le fusil et le vautour; jusqu'aux dernières lueurs de la vesprée, je passai mon temps à dépouiller ma victime de sa robe brun foncé : elle exhalait une forte odeur de musc. Ses camarades faisaient voile à distance respectueuse, fort marris, sans nul doute, d'abandonner un tel butin; mais le sort de leur chef leur donnait à réfléchir.

Le crépuscule fit place à une superbe et tiède soirée; les chauves-souris poursuivaient leur vol bizarre : on eût cru voir de grandes feuilles brunes promenées çà et là par la brise.

Bientôt les chacals commencent à aboyer, notifiant ainsi à tous présents leur intention de rendre visite à notre girafe. Je me suis laissé dire que ces animaux sont les pourvoyeurs du lion. Erreur profonde! Partout où rôde le grand fauve, on les voit et on les entend, mais tout simplement parce qu'ils comptent ramasser les miettes de la table royale. Quand un wagon s'arrête, ne fût-ce que pour une heure, leur cri résonne aussitôt : ils savent pertinemment que, où soupe l'homme, là aussi soupera le chacal. Ceux-ci avaient sans doute suivi les traces de nos chevaux.

Dès que la nuit est tombée, les maraudeurs se groupent autour des entrailles que les vautours n'avaient pas englouties; je les leur abandonnai volontiers, mais ils ne s'en contentèrent point, et bientôt je les entendis écarter les branches : les ténèbres les favorisaient. J'allais tirer dans le tas, pour essayer au moins de les effrayer à salut : un cri bien différent, une sorte de hurlement prolongé, vient déchirer les airs. Ah! je le reconnais! C'est celui de la grande hyène tachetée, au cou épais, à la mâchoire assez puissante pour broyer les os les plus durs : bêtes cannibales à tel point que, si l'une d'entre elles est blessée, les autres la dévorent toute vive.

A l'hyène réclamant sa part du butin, les chacals répondent par un grognement irrité :

« Attends! attends donc un peu : les os ne sont pas encore à point! »

Mais elle veut souper à la première table. L'idée de festoyer avec une dame de si mauvaise compagnie semble déplaire aux chacals; ils quittent la place et vont bouder dans la brousse, d'où ils regardent l'intruse avec le silence du mépris. Celle-ci s'approche à la sourdine, et, après avoir longtemps flairé le gigantesque morceau, elle se décide à en prendre sa part. Je saisis mon bon porte-voix, et le mot que je lui adressai suffit pour la faire battre en retraite; elle se glissa dans les hautes herbes en poussant un hurlement d'excuse. Les chacals la suivirent, tant et si bien effrayés que je ne les revis pas avant l'aube.

A l'orient une barre vermeille annonçait l'arrivée du jour. Un calao « plongeait » dans la ramure d'un kgoung, en poussant son cri strident et clair. Ces singuliers oiseaux, dont le bec long, dur et pointu est tellement semblable à la queue qu'ils ont toujours l'air de voler en arrière, ne se voient que dans les forêts de kgoung, et seulement dans les parties de celles-ci qu'affectionnent les girafes.

Ils sont très farouches et remontent dans les airs quand on les approche, passent en volant au-dessus de quelque grand arbre, puis, fermant soudain les ailes, ils se laissent retomber tête ou queue en bas — laquelle, je ne sais, — pour répéter cet exercice dès que vous faites mine d'avancer.

Il est presque impossible de s'en procurer des spécimens sans les tuer à la balle, au risque d'endommager leur peau : mais la tentation était trop forte pour que j'y pusse résister. Pendant que j'épiais la seconde favorable, une douzaine d'autres calaos s'élancent de bas en haut et s'arrêtent sur un arbre, puis montent et montent encore en poussant des cris perçants. J'escalade mon perchoir, écartant les branches pour tâcher de me rendre compte de la cause de tout ce bruit : les serpents ne sortent pas de si bonne heure; est-ce l'hyène de la nuit? Quelques-uns des oiseaux quittent l'arbre et, s'élevant bien haut dans les airs, l'un après l'autre tombent comme une flèche au-dessus du même lieu et reprennent leur essor avant de toucher la terre; ils semblaient tout affolés. Qu'est-ce que cela peut être? — Bientôt je vois un lion énorme se glisser sur le gazon, le long de la piste de nos chevaux. Évidemment guidé par l'odorat, il se dirigeait vers le lieu où gisait la girafe. Un peu plus loin, une autre bande de calaos indiquait par sa pantomime désespérée l'endroit où se trouvait un second lion. Entre les deux s'en montra bientôt un troisième. Quelle aubaine inespérée que la vue de ces trois grands félins se faufilant vers le lieu où je me trouvais en embuscade! Ils rampent lentement sur la même ligne, le plus grand un peu en avance des autres, un superbe représentant de l'espèce basanée à jambes courtes, à grosse tête, à crinière rude et noirâtre. En arrivant à l'endroit découvert, ils s'allongent et s'aplatissent contre le gazon : les oiseaux redoublent leurs cris et se précipitent au-dessus d'eux avec une furie toujours renouvelée : pourquoi? je ne saurais le dire.

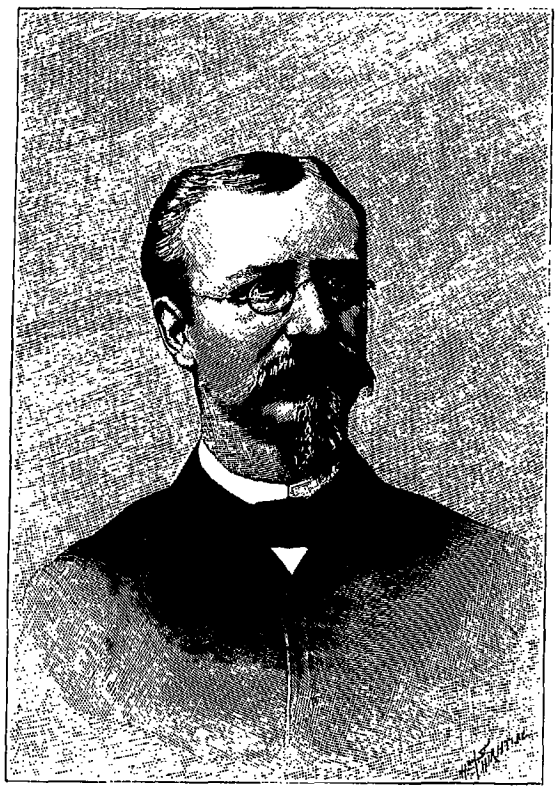
Les lions disparaissent derrière un massif. J'en profite pour descendre sans bruit de mon observatoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La curée des vautours. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à la branche où j'avais dormi, et visiter ma carabine avec le plus grand soin. Les trois ou quatre minutes suivantes me semblent une demi-heure : je savais que les lions avançaient en droite ligne du côté de mon arbre. Le grand lion se montre de nouveau, il oblique quelque peu, rampe avec précaution vers la girafe, puis s'arrête court, et reste comme mort dans les herbes, presque à la distance d'un bond : il attendait ses camarades. Bientôt l'un d'entre eux paraît, arrivant du côté opposé, puis le troisième, à mi-chemin entre les deux. — Et l'on dira que les bêtes n'ont point d'esprit ! De toute évidence, celles-ci s'étaient entendues pour transformer leur ligne droite en demi-circonférence quand l'odorat les avait averties qu'elles étaient près de la proie, et le chef ne voulait pas bouger que les autres ne fussent rendus à leur poste : de cette façon, l'attaque aurait lieu sur tous les points à la fois; si l'un des lions faisait faux-bond, ses associés se trouveraient à point pour intercepter la fuite du gibier. Ils avancent maintenant du même pas, tapis exactement contre le sol, se dissimulant plus que jamais : retenaient-ils leur souffle, comme je le faisais? Puis, d'un élan soudain, le premier lion saute par-dessus l'abatis et reprend terre de l'autre côté en poussant un long rugissement de désappointement, peut-être; une couple de bonds amènent ses camarades près de lui; ils déchirent le sol de leurs griffes; leur basse profonde fait trembler les airs et se change ensuite en une sorte de toux aiguë, comme si un os se fût logé en travers de leur gosier; des deux pattes de devant ils continuent de fouiller le sol, accompagnant chaque émission de voix d'une averse de sable; leur fureur ainsi évaporée, ils flairent à loisir tout autour de l'amoncellement de branchages; puis le maître se met à lécher le sang coagulé; les autres s'attaquent aux viscères désertés par les vautours et les chacals.



Loulou. — Gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.

« Loulou! où êtes-vous avec votre objectif? »

Tandis que, mentalement, je posais cette question, je tournai par hasard mes yeux vers le soleil : il montait déjà au-dessus des collines de sable; sûrement les wagons ne pouvaient être loin. Je regarde le côté par où ils doivent venir : les voilà! ils émergent de derrière une dune dont le pied est à une soixantaine de mètres de mon observatoire. Ils s'arrêtent, Loulou descend et court dans les hautes herbes, son appareil sur le dos, J'y-Veillerai emboîtant le pas. Jan et les autres se pressent autour des véhicules. Plus de doute : ils avaient entendu les rugissements, et Loulou saisissait aux cheveux l'occasion de portraire un lion « à domicile »! Avec quelle angoisse je surveillais tous ses mouvements! Mais qué pouvais-je faire? Pas même crier gare! Enfin il fait halte près de la cime d'un monticule de sable; je vois la lentille étinceler aux rayons du soleil. Le plus grand des lions était alors affairé à déchirer l'épaule de la girafe, endommageant cette peau que Jan reluquait pour sa provision de semelles. Loulou opérait avec autant de calme que dans son atelier; il changeait paisiblement sa plaque pour une seconde épreuve.

Trente secondes après, lui et J'y-Veillerai épaulent leurs fusils; à mon tour je me hâte de viser au défaut de l'épaule du plus grand des lions : deux coups retentissent, suivis presque instantanément d'un troisième.

Les lions tressautent et poussent un rugissement semblable aux roulements du tonnerre; l'un d'eux recule de quelques pas et se précipite sur le lieu où une des balles vient de frapper la terre. Ils se battent les flancs de la queue; ils grondent d'une voix sourde et rauque : nous tirons encore par deux fois : j'étais toujours bien sûr de ne pas les avoir manqués, et cependant aucun signe ne montrait que nos balles les eussent atteints. Soudain le vieux lion s'élance vers la dune. Tant que j'osai le faire sans craindre de toucher Loulou et Fritz, je continuai la fusillade. Le lion arrivait sur eux par bonds rapides, la queue entre les jambes. Ils cessent de tirer : Loulou prend un autre négatif, J'y-Veillerai debout près de lui, comme un soldat prussien attentif au commandement. Quelle folie les possédait! Je ne pus me retenir plus longtemps et criai de toutes mes forces :

« Tirez! mais tirez donc! il va vous tuer! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une proie gigantesque. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais pas fini de parler que Loulou, le voile noir encore sur sa tête, se lançait vers le fauve, armé de son appareil, dont il brandissait les longues et minces « jambes » en face de la bête en furie. Quelques jours auparavant Jan nous avait conté qu'un chasseur avait mis en fuite un lion, en se penchant en avant et en agitant un vaste chapeau noir, et Loulou, de sang-froid, s'amusait à répéter cette expérience!

Elle réussit encore : le lion s'arrête, éperonne ses flancs de sa queue puissante, puis il se retourne d'un bond. Il arrive vers l'arbre à toute vitesse. Pif! paf! du fusil de Fritz; pif! paf! du mien : le lion ne fait halte que près de ses camarades : « Il a neuf vies », dit-on de notre chat domestique; celui-ci paraît en avoir dix de plus; mon n° 40 ne semble pas produire plus d'effet que des pois secs tirés par une carabine d'enfant. Il était debout, nous regardant d'un air de défi, et aussi d'indécision; allait-il battre en retraite, allait-il charger l'ennemi? Je dépêche deux coups de feu à ses lâches acolytes, qui détalent incontinent. J'y-Veillerai arrive hors d'haleine :

« Mais il y en avait trois!

— Deux ont pris la clef des champs, et le troisième.... » Je tire sur le roi délaissé, cette fois visant aux yeux avec le plus grand soin.

Je n'avais pas eu le temps de voir l'effet de ma balle, qu'un fusil partait, presque au-dessous de moi; la surprise faillit me précipiter de ma branche : un des Boushmen s'était faufilé dans les herbes jusqu'au pied de mon arbre, avec son arme chargée, un vieux tromblon, à bouche aussi large qu'un « jeune » canon.

« Vite! vite! criai-je. Jette ton fusil, et grimpe, ou tu es mort! »

Au lieu de m'obéir, il court à toutes jambes vers un buisson de *noï*; le lion s'élance après lui, mais s'arrête soudain et tombe sans mouvement sur le sable.

Je dégringole lestement de mon perchoir; Loulou arrivait, suivi de l'ami Fritz, soufflant comme un bœuf. Quant aux fainéants et lâches Bastards, inutile de dire que pas un n'avait songé à secourir notre ami.

Les traces restées sur le sable me permirent de mesurer l'amplitude du bond que le lion avait fait par-dessus la girafe : 7m,16. Nous comptâmes sur sa peau dix-sept trous de balles.

V

Le biltoung. — Les autruches. — Un sinistre ragoût. — Les abeilles. — Une orgie. — Les Kattéa. — De l'eau un peu suspecte. — Ruines curieuses. — *Similia similibus curantur.* — K'Abiam.

Le lendemain mon intrépide camarade trouve encore le moyen de portraire une girafe à l'instant même où ma balle partait et avant que la malheureuse bête tombât de tout son long, comme un mât de navire brisé par la tempête. A peine les dernières convulsions avaient-elles cessé que Korap courait vers la girafe, — c'était une femelle, — et il la tétait à pleine bouche.

Le soir, quatre « chameaux », c'est le nom qu'on donne ici aux girafes, avaient succombé sous nos balles. Le camp était en liesse; on écorchait les bêtes, dont le cuir est très estimé; puis, après les avoir vidées, on enlevait par longues aiguillettes la chair des quatre membres. On passa ensuite au dos et aux côtes. Le soleil couché, toute cette viande fut mise à sécher sur tous les endroits possibles et imaginables : cordes et chaînes des wagons, arbres, halliers, arbrisseaux, ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales... de *biltoung*.

Après les girafes nous passons aux autruches : les Boushmen font sécher la peau des femelles et s'en recouvrent ensuite, imitant leur démarche, et attirant ainsi les mâles. De loin, la ressemblance est tellement parfaite que plusieurs de ces appeaux humains ont été tués par méprise. Aussi se contente-t-on souvent d'une sorte de manteau d'herbe semé de plumes et surmonté du long cou de la bête.

La chasse aux autruches est incomparablement moins fructueuse, depuis que dans la colonie on s'adonne à l'élevage de ces oiseaux. Jan m'assura qu'autrefois, après une saison de six mois, il avait partagé avec son associé une somme de 100 000 francs : chaque mâle donnait pour plus de 500 francs de plumes. « Mais, ajouta-t-il, nous avons eu la bêtise de capturer des jeunes et de les vendre aux gens du Sud : l'année dont je vous parle, je leur en fournis cent vingt à 250 francs pièce, payés en or bel et bon : maintenant la plus parfaite de nos pennes ne dépasse pas cinquante sous; pourtant elles ont bien plus d'éclat, bien plus de vie que celles des autruches domestiques : on reconnaît au premier coup d'œil une plume de sang!

« Une plume de sang?

— Oui, une plume dont le tuyau contient encore du sang! Là-bas ils ne les arrachent pas, ils les coupent : les plumes arrachées ne repoussent jamais. »

Rien de meilleur qu'une grillade d'autruche.

Le soir, après un repas plantureux et les chants et les danses qui suivirent, Bastards et Boushmen finirent par s'endormir autour des feux. Le bivouac était silencieux comme un cimetière de campagne. Soudain j'entends un meuglement sonore, mais plus court, plus pressé que celui du taureau; il rappelle quelque peu la toux profonde et quinteuse du lion. Je réveille mes voisins à grand'hâte : le bruit se répète. Jan pousse un éclat de rire :

« La bête qui crie n'est pas un lion ou un buffle : elle porte des plumes!

— Des plumes! Vous ne me ferez pas croire qu'un oiseau ait dans la gorge un semblable rugissement!

— Mais oui, Sieur! cette bête porte des plumes et pond des œufs. »

C'était bien une autruche, en effet, une autruche qu'un des Boushmen ne tarda pas à tuer, d'une de ces flèches empoisonnées qui ne nuisent en rien à la qualité de la chair.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les dix jours suivants, Jan et les siens coururent le désert en quête de gemsbok, tandis que nous chassions aux papillons et aux coléoptères. Les premiers sont peu nombreux : les autres abondent à tel point que chaque mètre carré de terrain nous donnait une demi-douzaine d'espèces différentes.

Les serviteurs boushmen reviennent, chargés de biltoung; les maîtres ne les suivront que plus tard : ils en profitent pour renouveler leur provision de poison, opération qu'ils font dans le plus grand secret; ils consentent pourtant à nous y admettre.

Le guide nous conduit très loin au milieu des dunes vers un grand « koppje ». Des kgoungs au feuillage vert foncé, au tronc blanchi par les années, s'élèvent au milieu des halliers qui en défendent les abords : nous nous y glissons à quatre pattes, sans souci des piquants, et débouchons sur un espace découvert : tous nos Boushmen sont là; ils nous enjoignent le silence en posant un doigt sur leurs lèvres.

Par terre il y avait trente ou quarante bulbes énormes de la liliacée vénéneuse que je connaissais trop bien; de chacune ils coupent le bout, d'où bientôt exsude un liquide crémeux; ils les placent sur les enveloppes sèches, à glacis soyeux, dont ils venaient de dépouiller les oignons.

Quand la première tranche ne donne plus de suc, on en coupe une seconde, et, ainsi de suite jusqu'à ce que toute la racine y ait passé; ils saluent chaque nouvelle tranche de danses dont ils marquent la mesure à grands coups de talon. Quand on eut recueilli environ 2 litres de jus, on le versa dans une de ces marmites de fer qui ont contenu la graisse pour les roues, puis on la plaça sur le feu. Notre petit Korap en avait la garde et, de temps à autre, la soulevait pour l'empêcher de déborder. Les autres dégazonnèrent un espace de 1 mètre carré et le recouvrirent d'une peau d'hyène, la fourrure en dessous. On y jette des vésicules de poison desséchées et ridées, semblables à de l'amadou, et deux entre-nœuds de roseaux, que nous sûmes plus tard renfermer des araignées venimeuses. Deux Boushmen disparaissent ensuite dans la brousse et reviennent avec deux longs serpents jaunes dont je ne sais pas le nom et, de plus, un cobra et un najà, tous quatre récemment tués; ils en dissèquent les sacs à poison avec autant de dextérité que le ferait un professeur d'anatomie. On les met à leur tour sur la peau, et les noirs hurlent tous ensemble une cantilène monotone et lugubre, battant des mains et gardant leur respiration le plus longtemps possible, pour la reprendre avec un soubresaut et une sorte de grognement. Ce temps de la cérémonie dura une bonne heure.

Une autruche sans ailes. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

Enfin Korap frappe des deux mains; le chant cesse, les gens vont en procession recueillir tout ce qui est sur la peau et le jeter dans la marmite, battant du pied et marmonnant toujours; on casse les nœuds de roseau et on les secoue sur le liquide; on y ajoute les vésicules fraîches; Korap couvre le vase d'un morceau de cuir, l'emporte vivement et le dépose sur la peau, les autres criant, dansant, gesticulant comme saisis de frénésie, prenant toutes sortes de postures représentant les contorsions des bêtes qui succombent au poison : cette pantomime est tellement parfaite, que nous reconnaissons les animaux imités. Au bout d'une demi-heure, Korap tape sur la marmite; ils tombent à genoux autour de la peau d'hyène; on enlève le morceau de cuir; chacun plonge une bûchette dans la liqueur; on la tourne et on la retourne; on la retire, et, l'élevant à hauteur d'œil, on examine avec soin la petite « nappe » glutineuse qui y reste suspendue : les connaisseurs l'ont déclarée à point; on retire alors d'un sac de peau une poudre rouge très fine, une sorte de talc sans doute, qui donnera la cohésion requise, et l'on verse en remuant toujours. Bientôt le poison est fait et parfait. Les langues se délient; on apporte les pointes des flèches, taillées dans un bois dur et lourd; on y insère un petit bout de tôle; puis on les sèche au soleil. Mais avec quel soin on se garde d'exposer aux rayons de l'astre la marmite ou la peau d'hyène! Si le soleil les voyait avant que la manipulation fût terminée, le poison serait irrémédiablement perdu.

Le soir, les Bastards rentrent au camp. Ils ont vu à moins d'une heure de distance un nid d'abeilles, un nid plein de miel. La joie est au pays! Dès le lendemain matin, nous partons pour cette chasse d'un nouveau genre.

Les abeilles d'Afrique ne sont pas difficiles quant au choix de l'emplacement de leur cité. Tout leur est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bon, trous de fourmilier, creux des arbres, fentes des pierres ; elles se contentent d'une branche, d'un buisson, même de quelque projection de roche où elles suspendent leurs gâteaux tout ouverts.

Prenant une moitié de coquille d'œuf d'autruche, dans laquelle on a mis de l'eau, nos gens la placent près d'une plante en fleur : les abeilles ont toujours soif, et, dès qu'elles trouvent à boire, amies et voisines en sont informées. Par individus isolés d'abord, puis par couples, puis par douzaines, elles arrivent et se posent sur les bords de la coquille ; un des Boushmen la prend alors, et, la tenant aussi élevée que possible, il suit la direction dans laquelle elles volent, car, une fois abreuvées, elles filent vers leur nid. Nous découvrons ainsi qu'elles appartiennent à quatre établissements différents : la tâche était aisée de les suivre ; il y en avait tant et tant qu'un aveugle eût pu se guider par le bruit seul de leurs bourdonnements.

Nous arrivons à un hallier épineux, tellement encombré d'abeilles que je croyais à un essaim : le nid était à l'intérieur, dirent les Boushmen. Les travailleuses ne faisaient aucune attention à nous ; j'allumai une brassée d'herbes ; la fumée s'éleva en tourbillons épais ; elles tombèrent par milliers, et je m'introduisis parmi les épines, aussi délicatement que possible ; sept gâteaux étaient suspendus à une branche, blancs comme neige, ainsi que le miel ; la colonie était sans doute toute récente.

Je recueillis quelques abeilles et les plaçai dans un entre-nœuds de roseau : par malheur je ne trouvai pas la reine. Une ou deux me piquèrent ; mais elles semblent moins « combatives » que leurs sœurs plus civilisées. Les Boushmen, du reste, n'ont cure des aiguillons ; ils plongeaient les bras au milieu du broussis et détachaient les gâteaux. En quelques minutes les quatre nids furent dévalisés ; le miel fut versé dans un grand sac de cuir : quant à la cire et aux cellules qui renfermaient des larves ou des nymphes, les Boushmen les dévorèrent avec avidité ; le suc des chrysalides qu'ils broyaient sous leurs dents coulait en crème jaune et épaisse des deux coins de leur bouche. Korap m'en réserva un morceau, que je passai à Loulou : il me le rendit en disant :

« Tout ! moins les asticots !

— Les asticots ! Hé ! vous en mangez bien dans le fromage ! L'ami Fritz ne sera pas si difficile ! » Et lui et moi en goûtons, et lui et moi le déclarons excellent !

Dès notre retour au bivouac on se hâte de creuser les fours pour faire cuire la sama et préparer l'eau nécessaire à la fabrication de l'hydromel : une longue orgie allait indubitablement s'ensuivre, et je dus, sous main, donner l'ordre de cacher les arcs et les flèches, d'enterrer dans le sable la poudre et les cartouches qui pourraient traîner par le camp.

Toute la nuit se passa à cuire et à presser la sama ; puis les Boushmen m'empruntèrent mes seaux de zinc et rassemblèrent le plus possible de calebasses pour y opérer le mélange de l'eau et du miel ; on les exposa ensuite au soleil. Le soir même la fermentation commençait ; et tous, maîtres et serviteurs, de se mettre en devoir de boire, à qui en ferait plus ; ils boivent toute la nuit, ils boivent tout le jour : au bout de vingt-quatre heures de libations incessantes, ils commencent à peine à montrer des signes d'ébriété. Ils étaient alors couchés près d'un grand feu allumé en dehors du camp. Ils se relèvent, et dansent, et rient, et chantent, et nous font une nuit hideuse. Chose étonnante, ils n'étaient nullement ivres « des jambes » ; tous gigotaient, sautaient, couraient, battaient des entrechats sans tituber le moins du monde ; mais leur tête perdait son aplomb ; ils dodelinaient à droite et à gauche ; ils ne semblaient plus être maîtres de leur cou, dont les muscles se raidissaient à mesure que s'accroissait leur excitation.

L'orgie grandissait à chaque minute : nous pouvions nous attendre à tout.

Sous couleur d'aller boire et de s'enivrer avec eux, J'y-Veillerai se joignit à cette bande d'insensés, et, dansant en leur compagnie, eut soin de renverser du pied toutes les calebasses qui pouvaient encore contenir du liquide. Jan et Kert veulent pinter encore ; ils trouvent les vases vides, et accusent les Boushmen de ne leur avoir rien laissé, une bataille va s'ensuivre : mais nos Bastards tombent lourdement sur le sable ; les autres font comme eux, et l'aurore les trouve dormant tous d'un sommeil comateux. Le veldt cornet et notre interprète sont les premiers à donner signe de vie : ils viennent implorer chacun son flacon d'eau de Cologne, leur liqueur favorite, qui allait sans nul doute chasser les dernières fumées de l'hydromel.

Ces longues heures de débauche devaient avoir un fâcheux lendemain. Pendant que nous prenions notre café dans le wagon, une flèche traversa la bâche à l'endroit même d'où, par hasard, je venais de me lever ; nous sautons de nos véhicules, le fusil à la main : je croyais à une attaque des Boushmen du désert ; derrière un buisson je vis un naturel, un arc en main, la flèche sur le point de partir. Jan criait : « Sieur ! arrêtez ! » mais déjà le sauvage roulait dans le sable.

« Ce n'était pas le Sieur, mais Kert qu'il voulait tuer ! »

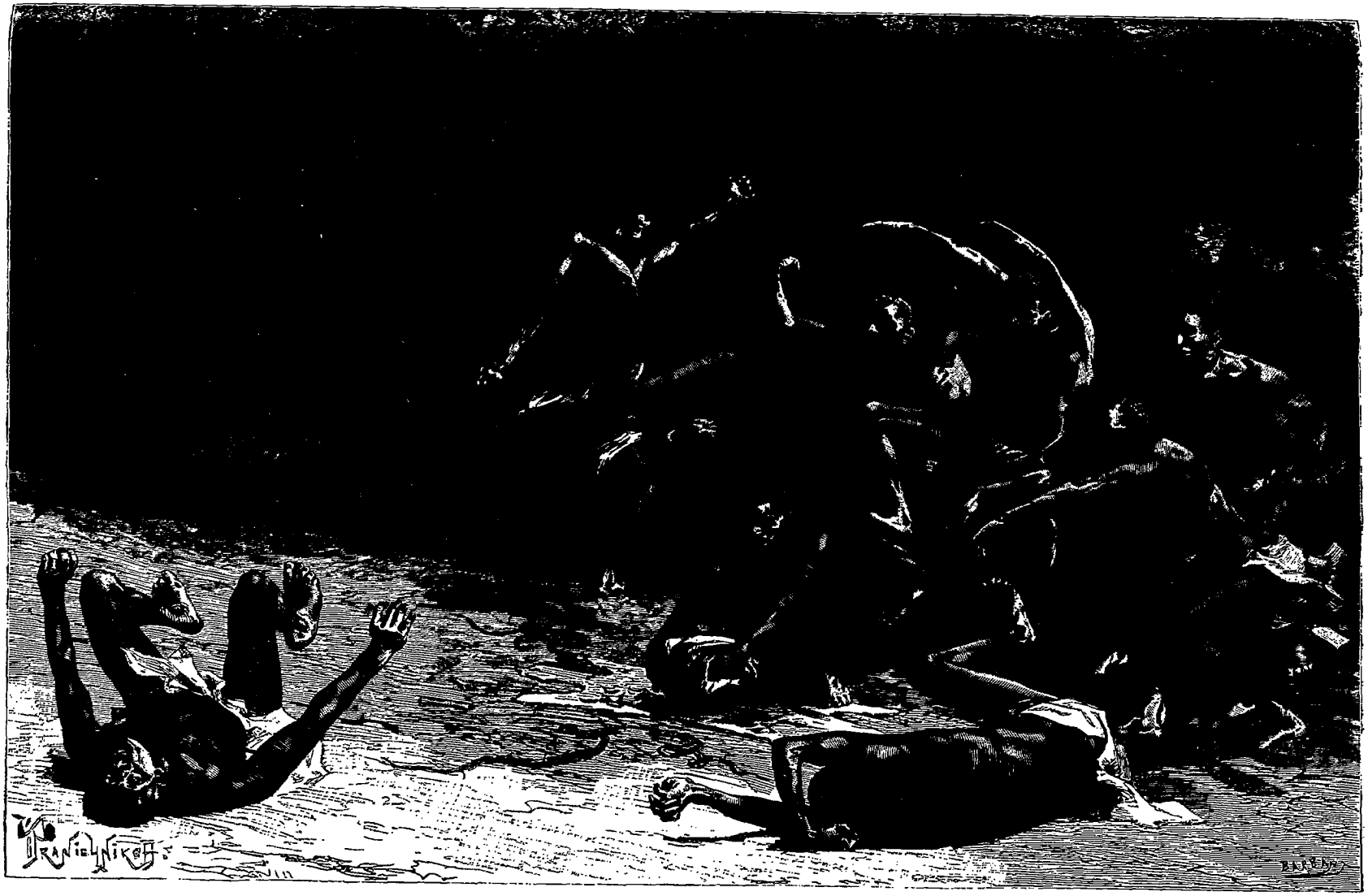
Le Boushmen se relève et vise de nouveau le métis, qui venait de se réfugier sur un autre wagon. Un des chasseurs bastards, se croyant menacé, épaule sa carabine et l'atteint entre les deux yeux.

Et je finis par comprendre que Kert, irrité contre les Boushmen, qui l'accusaient d'avoir caché leurs armes et bu le reste de la bière, avait saisi l'un d'entre eux, et l'avait jeté par terre ; celui-ci, qui avait encore son arc et ses flèches, voulut sur-le-champ se venger de l'injure, et tira sur son ennemi, qu'il croyait être dans notre wagon.

Les camarades ramassent tranquillement son corps et vont le pousser dans un trou de fourmilier, puis reviennent dîner, comme si de rien n'était.

Nous nous trouvions en ce moment près d'un établissement de Vaalpen, de Kattéa plutôt, le nom que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Boushmen fabriquant le poison de leurs flèches (voy. p. 347). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

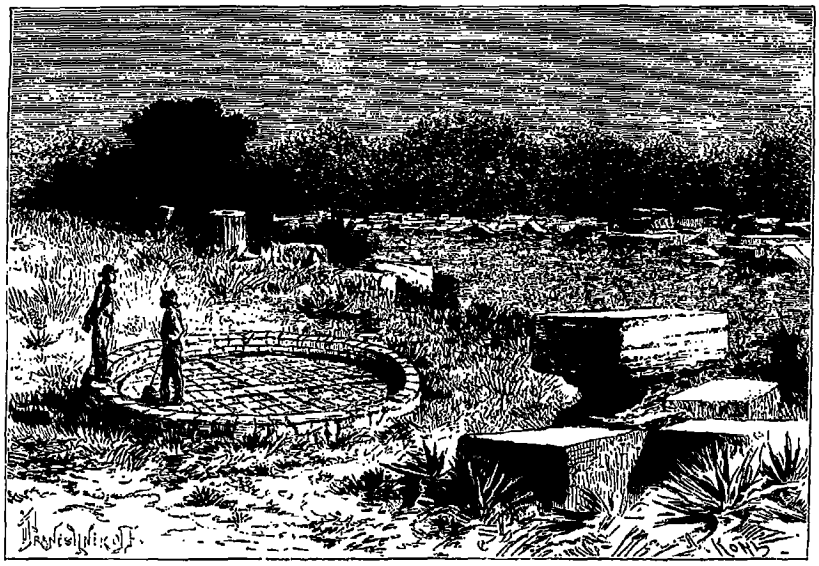
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se donne cette peuplade; une centaine d'entre eux y habitaient environ trente huttes semi-circulaires : simple poignée de pieux fichés dans le sable, puis recouverts d'herbe, la partie qui regardait l'orient restant toujours ouverte. Chaque case avait sa provision de sama, souvent déjà pilée, et placée dans des écailles de tortue; on y voyait des œufs d'autruche par vingtaines.

Nous fîmes ici la connaissance de deux Cafres, vêtus à l'européenne, les quasi-propriétaires de cette tribu nomade; ils la tiennent en leur puissance en lui fournissant fusils et munitions : l'un d'entre eux tira un livre d'hymnes de sa poche : il était soi-disant un des convertis du docteur Moffat, le beau-père de Livingstone.

Outre deux bœufs de somme, il m'offrait d'échanger quatre jeunes filles contre une de mes carabines à répétition.

En retournant au camp, nous rencontrons deux négresses jeunes et jolies, armées chacune d'une coquille d'œuf d'autruche et d'un chalumeau de graminée; elles étaient penchées sur le sol : je crus qu'elles y cherchaient quelque chose.... Mais quoi? — Impossible de rien entendre à leurs explications. Elles m'offrent gracieusement de boire à leur coquille à demi pleine d'eau; de chacune j'accepte une gorgée et renouvelle en vain mes questions. Mes deux interlocutrices s'agenouillent de nouveau, et... je le donnerais en cent au plus retors des Yankees de n'importe quel État, il ne devinerait point ce qu'elles faisaient : ces damoiselles étaient occupées à aspirer les larges gouttes de rosée contenues dans les longues feuilles canaliculées des plantes bulbeuses : dès que le tube était plein, elles en introduisaient l'extrémité inférieure dans un trou pratiqué dans le haut de la coquille, et soufflaient pour que l'eau s'en écoulât! Mes deux gorgées!!



Ruine dans le Kalahari. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

Avaient-elles eu l'heur de monter dans la bouche de ces belles, avant de descendre dans le vase?

« Les Vaalpen, me dit Kert, conservent dans le sable ces coquilles pleines d'eau, par centaines parfois, en cas de sécheresse, ou de mauvaise récolte de sama : tous les matins la jeunesse de la tribu s'affaire à pomper la rosée, comme les oiseaux-mouches le nectar des fleurs. » On nous avait déjà cédé une douzaine de ces œufs, mais je gardai le secret de leur origine; Loulou aurait fait trop de façons pour boire cette eau de seconde « bouche ».

Avec l'aide des Kattéa, le veldt cornet et ses gens organisèrent une grande chasse aux gemsbok : toute la harde fut rabattue sur les tireurs; la moitié à peine put échapper. Puis on dépouilla les victimes, on alluma les feux, on courut au village chercher main-forte; les femmes et les enfants arrivèrent en corps.

Quelles mangeries! quelle ripaille! Je mets en fait que d'aucuns engloutirent leurs trente livres de chair! Il y en eut pour tout le monde! Se gaver et dormir fut à l'ordre du jour jusqu'au lendemain soir; le wagon de Jan fut bondé de biltoung. Mais, grâce aux quémanderies continuelles de ces Bastards, nos provisions particulières diminuaient à vue d'œil; notre riz était achevé; le sucre et le café presque sur leur fin; il était temps de prendre pour notre étoile polaire Upington, la « grand'ville » du sud, située à quelques lieues seulement de l'Orange. Du reste, j'en avais plus qu'assez de nos amis Kattéa : hommes, femmes, enfants s'installaient chez nous comme chez eux et s'accroupissaient devant nos foyers : je leur distribue des mouchoirs pour sécher leurs larmes. Nous partons.

Le second jour on distingue de loin comme une sorte de montagne : ce ne peuvent être déjà les Ki-Ki. A la fin de l'étape nous dételons près d'une ruine immense, et dont je n'avais jamais entendu parler. Sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une longueur de près de 2 kilomètres s'étend en forme d'arc une ligne de décombres qu'on eût pu prendre pour la grande muraille de Chine après un tremblement de terre; çà et là, entre deux assises, on voit encore du ciment, parfaitement conservé; toutes les pierres sont taillées, mais celles qui occupent le sommet des écroulements, usées peu à peu sous la friction des sables ou sous les intempéries, ont pris les formes les plus singulières; quelques-unes ont l'air d'une table à un pied.

A l'intérieur de l'arc on trouve, tous les trente à quarante pas, de petits bassins en forme d'ellipse obtuse, les uns taillés dans un seul bloc, les autres en pierres rejointoyées; puis, un espace d'une vingtaine de mètres pavé en grandes dalles et traversé par une sorte de croix de Malte, au centre de laquelle devait s'élever un autel ou une colonne, car des tronçons cannelés sont épars sur le sol. Qu'avions-nous découvert ainsi, dormant du sommeil des siècles : un temple, une cité, la nécropole de quelque grande nation? Nous restâmes trois jours à creuser, déblayer, explorer, au grand ennui de nos paresseux métis.

Une pente très douce nous conduit en trois journées aux monts Ki-Ki. Un vley rempli d'eau jaunâtre

Les Kattéa. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

vient nous réjouir les yeux et le cœur : pour la première fois depuis bien des mois, nous nous donnons le luxe d'une pleine eau, et, quelques heures après, notre lessive couvrait les buissons.

Pendant une couple de jours nous suivons le lit desséché du Nosob, puis on reprend la route parmi les sables : par malheur, plusieurs caravanes nous y avaient déjà précédés; l'une, d'un millier de bœufs qu'un traitant juif, nommé Boll, ramenait de la Terre des Damaras. Toute l'eau avait été bue, toute la sama dévorée; nos bêtes n'en pouvaient plus; ma fidèle jument était réduite à l'état de squelette; nous dûmes voyager la nuit, dételant toutes les deux heures; et trop souvent nous fûmes forcés de mettre fin d'un coup de feu aux souffrances des bœufs qui ne pouvaient se relever.

Au confluent du Nosob et de l'Oub, Boll me vend dix paires de bœufs contre deux carabines, mais ces animaux n'avaient peut-être jamais tiré : impossible de les faire marcher; tout le labeur retombait sur nos anciens attelages; à chaque halte quelqu'une de nos bêtes tombait fourbue, et il fallait l'achever.

Enfin, un matin, avant l'aube, un de nos Boushmen m'apporte des samas demi-mûres; il m'indique l'endroit où elles croissent en abondance, et, sans réveiller mes camarades, j'y conduis tous nos bœufs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

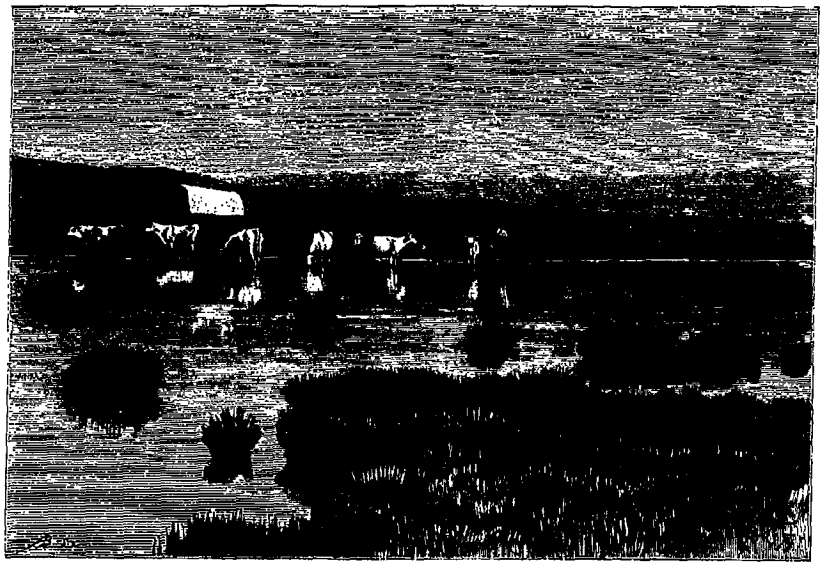
sauf ceux que nous ne réussissons pas à faire lever, même en leur mordant cruellement la queue. Ma pauvre jument ne devait pas atteindre cette oasis : la veille au soir j'avais dû ordonner de l'abattre d'un coup de fusil. Quelle joie au camp, quand nous y rentrons, chacun avec notre charge de samas!

Ici un Boushman fut mordu sous mes yeux par un cobra, que je tuai immédiatement d'un coup de manche de fouet. Sans se troubler, il prend une pincée de ces vésicules à venin réduites en poudre et qu'ils portent toujours sur eux; il l'introduit dans la morsure, préalablement élargie au moyen de son couteau; puis il enlève les crochets de la mâchoire du serpent, avale une goutte de virus, et tombe dans une torpeur profonde et qui dura plusieurs heures; l'enflure augmentait encore rapidement; puis elle décrut peu à peu; le lendemain il procède à une nouvelle inoculation : quatre jours après, il était parfaitement guéri.

Nous regagnons Mier, la capitale de Dirk Verlander : ce personnage prétendait me faire payer un tribut pour avoir chassé sur « son territoire » et bu « son eau ». Je cédai sur ce dernier point, et, moyennant un cadeau de deux couvertures à Mme Verlander, nous nous quittons bons amis.

Nous rencontrons sur la route une famille de Bastards en voyage : ils nous donnent une leçon nouvelle dans l'art de conduire les wagons : le leur était attelé de douze vaches laitières : quand il s'ensablait dans les dunes, on se contentait de conduire les veaux un peu plus loin; les mères, alors, de redoubler de zèle pour rejoindre leur progéniture.

On arrive à un vley près duquel Jan, le veldt cornet,



Le lac K'Abiam. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

a établi son *werf*; il nous présente sa famille au teint couleur macaroni, sale, graisseuse et nonchalante à plaisir. Jan et les siens, comme tous leurs congénères, sont « nés fatigués »! Nous nous quittons sans trop de regrets, Jan, à la dernière heure, ayant voulu me donner un échantillon de la bonne foi des Bastards.

Le soir même, nous campons sur les bords du K'Abiam, un vrai lac qui a, par endroits, 6 mètres de profondeur et qui contient plusieurs îles. On trouve, sur les rives, des samas à profusion, de l'herbe, des oiseaux en abondance : nous y passons quatre jours à jouir de cette belle eau, limpide et fraîche; il est interdit aux caravanes de s'y arrêter plus d'une semaine.

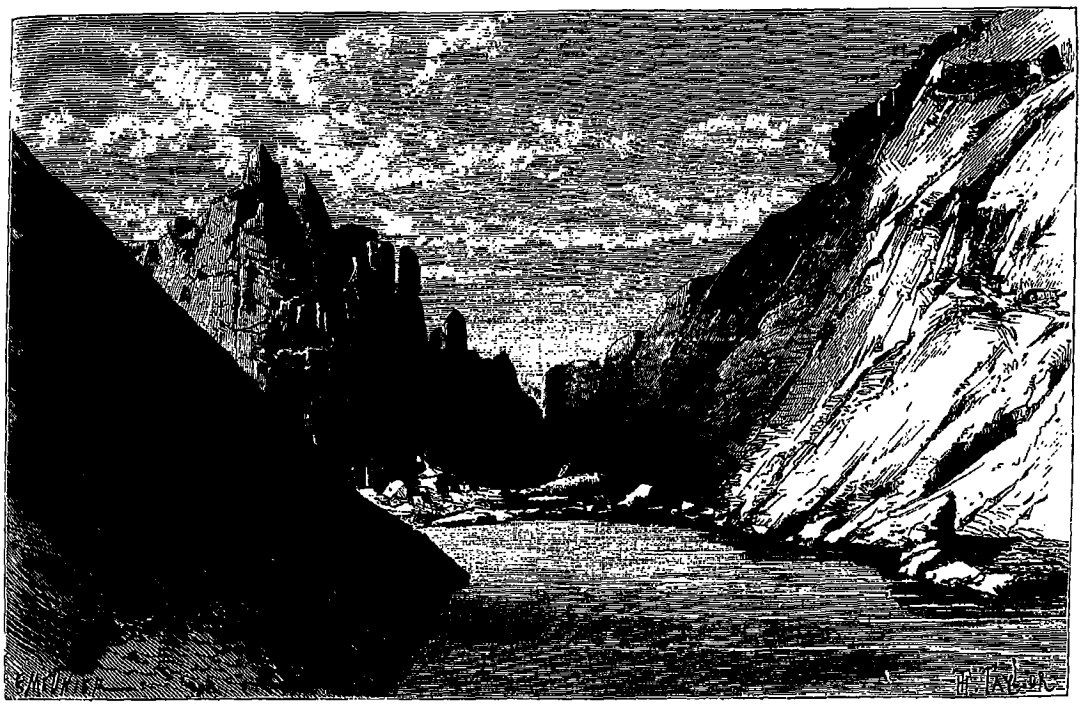
Peu à peu les sables deviennent plus rares; le premier *pan* que nous rencontrons après le lac contient de l'eau blanchâtre : deux étapes plus loin, le sol n'est plus que de l'argile, une partie en est cultivée par un fermier-boutiquier, chez qui nous achetons nombre de petites douceurs dont nous étions depuis longtemps privés : je laisse à penser notre joie de savourer une tasse de café au lait!

Nous suivons le lit rocheux de la rivière Hyot, entièrement à sec sauf aux Zout-Pits, les trous d'eau saumâtre vers lesquels nous nous dirigions. C'est là que je laisse Kert avec nos « petits hommes » et la plus grande partie des bagages : il filera jusqu'à Upington, tandis qu'avec Loulou, Fritz, Korap et deux Bastards j'irai visiter les Chutes de l'Orange. J'ai déjà donné congé à maîtres Dirk et Klas.

Traduit et condensé par Mme Loïs TRIGANT.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rock Drift (voy. p. 354). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

HUIT MOIS AU KALAHARI,

PAR M. FARINI[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Les chutes de l'Orange. — Notre retour au Cap.

Nous passons par Zwart-Modder (Boue-Noire), qui compte deux maisons en pierre, et arrivons à une ferme bâtie en briques, demeure d'un Franco-Canadien nommé De Jay; il nous reçoit à merveille, mais ne nous encourage guère dans notre dessein : il était parti, et beaucoup d'autres comme lui, pour visiter ces fameuses cascades, mais il ne connaissait personne qui eût réussi à les voir.

Le lendemain nous longeons un des bras du grand fleuve entre deux murailles de rochers ; un Anglais et un Afrikander, son beau-frère, creusaient un puits. Les eaux étant basses, nous dirent-ils, nous pourrions, à la nage ou à gué, aborder les chutes par en haut. Un Hottentot, le seul homme, à leur connaissance, qui eût essayé d'y arriver par en bas, n'était jamais revenu. Quelques milles plus loin, un petit *werf* inoccupé, propriété d'un Boer nommé Coe Smith, nous semble tout à point pour y établir notre quartier général : parc pour le bétail, enclos pour la cuisine, pâturages abondants.... Vite! vite! à l'ouvrage. Loulou prépare ses plaques, tandis que Fritz et moi, armés de bâtons ferrés et munis de filin d'aloès, nous allons faire notre première visite aux cascades. Par sauts et par bonds, nous franchissons une branche du fleuve pour arriver à une île sur l'autre bord de laquelle un torrent passe avec la rapidité de la flèche, et bondit sur les roches grises dont l'immobilité maussade contraste avec la tempête passionnée des eaux.

Sans souci d'écorcher nos mollets ou de déchirer nos habits, nous sautons d'une saillie de roche à une autre, mais il faut battre en retraite devant la dernière partie du courant. A la fin je découvre un passage, où, à en juger par les rides de l'eau — celle-ci est tellement fangeuse qu'on ne distingue pas une pierre à 10 centi-

1. Suite et fin. — Voyez p. 321 et 337

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres de la surface, — nous trouverons, sans doute, un « maigre » praticable. Tout d'un coup un « plouf » bruyant se fait entendre. J'y-Veillerai vient de disparaître dans un trou profond; il remonte, soufflant comme un marsouin : « Bien du plaisir ! lui dis-je.

— Mon pied a glissé, l'eau s'est ouverte, voilà ! »

Afin d'éviter semblable aventure, je roule mes nippes en un paquet, que j'élevais au-dessus de ma tête toutes les fois que les rapides étaient assez profonds pour qu'on pût les traverser à la nage, au risque de se déchirer la peau contre les arêtes des roches submergées. Nous abordons le terrain sec : je reprends mes habits au pied d'un roc énorme dont les flancs tremblent sous les assauts répétés du torrent : puis nous escaladons un éboulis de roches, coupé de temps à autre par des ravines profondes ou d'étroits culs-de-sac à peine moins infranchissables. A chaque pas grandissait le mugissement des eaux puissantes. Bientôt, pour nous entendre, il fallut crier à pleins poumons.

Nous nous trouvons en vue d'une nuée de vapeur, semblable à un banc d'épaisse brume blanche ou, mieux encore, de très fin névé. Entre nous et l'abîme au-dessus duquel elle repose, s'ouvre une tranchée profonde; un joli petit lac y dort, qui, aux grandes crues, doit la remplir tout entière et ajouter son tonnerre à l'ouragan des eaux sauvages. A notre approche, une bande de babouins dégringole les falaises qui l'enclosent, et je dévale après eux, m'accrochant aux fractures et aux projections de la roche. Sur le talus inférieur, poli comme une plaque de marbre, et incliné à un angle de 45 degrés, je m'étends à la façon d'une aigle éployée, les pieds en avant et relevant la tête; trois ou quatre secondes après, je me trouve sur le gazon, sans autre accident que la perte d'une certaine portion de mes inexpressibles.

Je fis le tour du bassin, que je nommai Rock Drift. Au fond s'ouvrait une gorge sombre dans laquelle, à 800 mètres de distance, tombait une grande cascade, nimbée d'un superbe et double arc-en-ciel.

Je lève les yeux vers Fritz pour lui faire signe de descendre : il est debout sur une plate-forme à une trentaine de mètres et me parle avec des gestes énergiques : sa voix est noyée par la clameur des eaux; je remonte, aussi prestement que possible.

« *Wunderschön!* (admirable!) » crie mon camarade, que je rejoins sur une sorte de table surplombant le défilé profond où se tord et bouillonne le fleuve, ses eaux noires grossies par les cascatelles qui s'y précipitent de tous côtés. Dans la distance on entrevoit vaguement la grande chute, tout enguirlandée d'écume.

Immédiatement à nos pieds monte une nuée de vapeur : d'où peut-elle venir? Je me couche à plat ventre sur la roche, et, chargeant Fritz de me bien retenir par les pieds, je me coule le plus possible à l'orée du précipice : à une dizaine de mètres au-dessous, un jet énorme s'élance de la roche même qui nous portait, et, se brisant en milliards de gouttelettes neigeuses, tombe dans le gouffre tournoyant qui s'ouvre à une profondeur de plus de 300 pieds. Il fallait repartir au plus vite, sous peine de passer la nuit au milieu des eaux mugissantes.

Après avoir sauté, grimpé, trébuché, glissé, gué, nagé pendant près de deux heures, nous trouvons notre route barrée par de grandes roches cubiques; il semblait que trois ou quatre pyramides se fussent écroulées sur les lieux. Nous rentrâmes dans l'eau, mais, pour arriver près d'un gouffre dans lequel le courant disparaissait tout entier, — l'origine sans doute de la gargouille souterraine que nous avions vue plus bas, — nous dûmes prendre nos précautions pour ne pas nous laisser saisir par le malström. Plus loin nous gagnons de charmantes pelouses de gazon vert sombre, étoilé de lis roses dont les têtes ondulaient sous la brise; les branches pendantes des saules pleureurs prêtaient un air de mélancolie à la scène et faisaient ressortir les formes majestueuses de l'arbre à girafe (*camel-tree*); autour des fûts géants s'enlacent les tiges d'une plante sarmenteuse à fruits d'un beau rouge et brillant comme des rubis au soleil. Nous enfilons une ravine profonde, entre de hautes parois d'argile cachées sous des arbres et des plantes qui remplissent l'air de leur parfum, pour émerger bientôt sur les rives verdoyantes d'un bassin aux limpides eaux; plus loin c'est un terrain fertile peuplé d'arbrisseaux couverts à la fois de gousses colorées passant du rose pâle à l'écarlate, et de milliers de fleurs rouge sombre, ressemblant à ces lanternes japonaises qui se plient et se déplient; seulement elles s'infléchissent au sommet. Partout les tiges fuselées, les rameaux bleuâtres et sans feuilles de l'arbuste qu'on nomme ici « arbre à lait », d'où exsudent, quand on le casse, de larges gouttes d'une substance poisseuse et blanchâtre.

Puis une petite prairie bordée d'arbrisseaux dont le feuillage vert sombre contraste avec les masses de fleurs blanches à odeur suave; puis un terrain très rude, coupé de ravines entre-croisées aux bords humides et glissants. Enfin nous arrivons au bras qui nous sépare du werf. Jan fait claquer son fouet : nous entendons distinctement les aboiements des chiens. Le court crépuscule allait s'éteindre; il fallut passer au plus vite, non sans un nouveau bain forcé de Fritz.

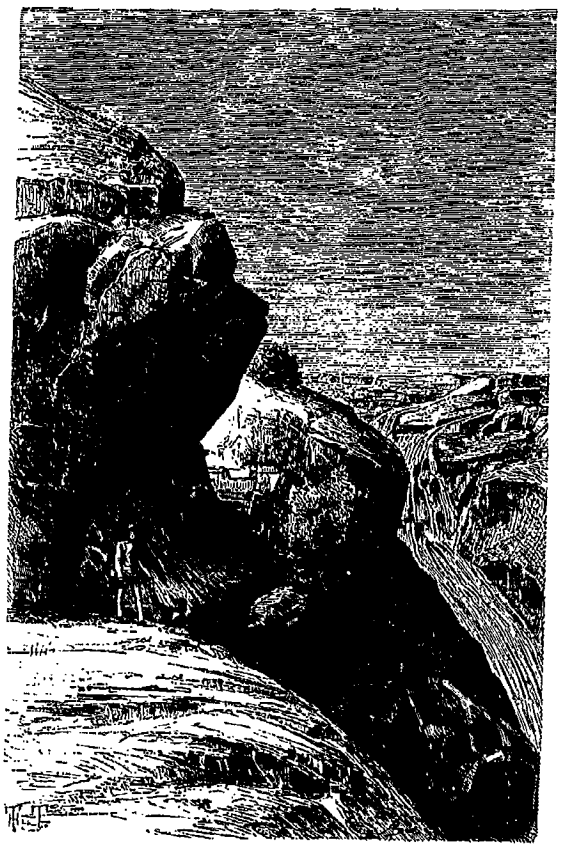
La matinée suivante se leva splendide; pendant les préparatifs du déjeuner, j'explorai la rivière en amont pour chercher un endroit où il fût facile de passer à pied sec. Une heure après le repas nous arrivions sains et saufs de l'autre côté, J'y-Veillerai portant les rouleaux de cordes et Loulou l'appareil, tandis que j'étais chargé des volets et des plaques.

Riches de notre expérience de la veille, nous atteignons sans encombre la cascade du jet, puis nous suivons le bord de la gorge jusqu'à la crête du précipice où s'abîme la grande chute. En route nous traversons d'autres courants et une infinité de cagnons : quelques-uns assez étroits pour qu'on puisse les franchir d'un saut; d'autres qu'il faut dévaler et remonter ensuite, opération qui demandait toute notre force et notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

adresse, les marches taillées par dame Nature étant irrégulières et souvent indistinctes. Après trois heures de ce rude labeur nous nous trouvons sur une échauguette à quelque trente mètres au-dessus du lieu où d'un bond désespéré la plus grande des cascades plonge dans l'abîme.

La chute elle-même, nous ne pourrions la voir : il fallut nous contenter du spectacle des eaux lancées à toute vitesse sur les rapides d'amont, luttant de leurs vagues puissantes pour surmonter ou tourner les obstacles qu'opposent à leur élan les énormes blocs semés sur le chenal, et s'entre-heurtant l'une l'autre dans cette bataille acharnée à qui la première fera le terrible saut. De ce point le grand « jet » est parfaitement visible ; la « Gargouille Loulou » prit bientôt place sur une de nos plaques avec les berges escarpées du fleuve et, fermant la perspective, de hautes roches dressées comme des tours. Ma collection s'enrichit de nombre de clichés montrant ces rapides, ces courants, ces gorges que les pluies vont changer en torrents d'eau vivante et bondissante, et la disposition curieuse des roches qui les entourent : une de ces masses nous rappelle parfaitement la tête d'un gorille ; une autre, des livres gigantesques.



Cascade du Gorille. — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Mais ce que nous désirions avec le plus d'ardeur, c'était d'arriver au bas de la grande cascade, qu'en raison de son importance, et aussi en l'honneur du gouverneur de la colonie du Cap (Sir Hercules Robinson) nous avons baptisée du nom de Chutes d'Hercule. Il ne fut pas facile de trouver un sentier praticable pour descendre les parois escarpées de la falaise. Dans quelques endroits même, nous dûmes, suivant l'expression américaine, « nous suspendre par les sourcils ». Le sol tremblait sous le choc de l'énorme masse d'eau ; nous étions saturés de poussière humide, mouillés jusqu'aux moelles. Quand nous touchons au bas, impossible de trouver un lieu favorable ; la nuit allait tomber, et nous dûmes nous contenter de chercher du regard un endroit où, le lendemain, nous pourrions être plus heureux.

Pour Loulou, il n'y avait autre chose qu'une pointe de roche se projetant, à 90 mètres environ de profondeur, sur la paroi presque perpendiculaire d'une falaise dont la surface était polie comme du verre, et sans une entaille, sans une fissure, sans un creux où il fût possible d'accrocher pied ou patte. On ne pouvait y descendre qu'avec des cordes, et la soirée se passa à coudre bout à bout et à mettre à l'épreuve les sangles en cuir de coudou qui servaient à attacher nos bœufs.

Le jour suivant, l'aurore quittait à peine son lit de roses, que nous étions en route pour notre lointain atelier. Nous accrochons solidement un bout du filin à une saillie du rocher et poussons nos vestons par-dessous pour l'empêcher de s'élimer sur l'arête. Je descends le premier, prenant la corde dans mes mains ; je l'entoure de mes jambes et me laisse glisser, sans difficulté aucune, jusqu'à ce que j'arrive aux courroies. Le câble, je le savais, était parfaitement solide : je n'étais pas aussi sûr de mes sangles ; quoi qu'il en fût, elles résistèrent admirablement et me conduisirent sans encombre jusqu'à moins de 3 mètres du fond. D'en haut, notre échelle m'avait paru trop courte de quelques pouces : fallait-il remonter ? — Bah ! au petit bonheur ! Une demi-heure après, descendait l'appareil, que je pus atteindre en me haussant sur la plante des pieds, puis les volets, enveloppés dans des couvertures, ensuite notre artiste lui-même. Loulou était ravi du point de vue, que lui donnaient à la fois élévation et profondeur, espace et distance : le soleil était à plaisir pour la lumière et pour les ombres.

Un tout petit malheur vint attiédir son enthousiasme : nous étions fort loin de la grande chute, notre superbe sujet. Mais qu'y faire ?

L'objectif est bientôt en place, et nous prenons deux épreuves. Puis Fritz, resté en haut, hala l'appareil, et nous suivîmes, appliquant la plante des pieds sur la face des falaises et étendant les jambes à angle droit ; main après main, nous remontons plus vite que nous n'étions descendus : arrivé au sommet, je constate que

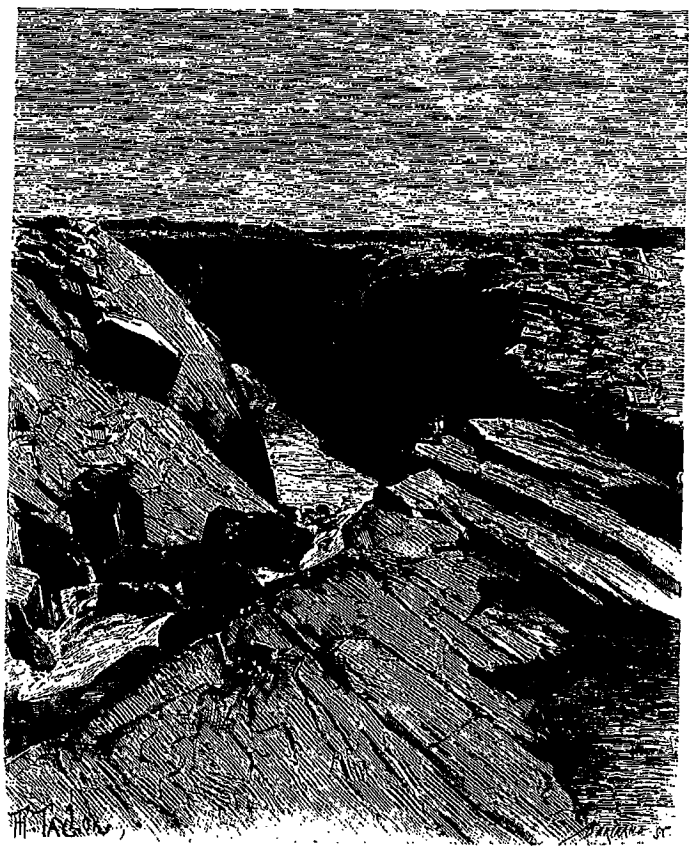
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la couleur tannée du visage de J'y-Veillerai a fait place à la plus livide pâleur.

« Qu'est-ce donc, Fritz? Vous êtes malade?

— Malade? Je n'en sais rien : je suis tout à fait à l'envers; il me semble que j'ai sué toute cette rivière, puis le vent froid m'a passé sur le dos : vous voir suspendus au bout de cette corde!

— C'est cela qui fait le charme de la situation! Vous êtes comme le reste des hommes : ce que vous ne pouvez ni faire ni comprendre, vous le croyez merveilleux! En route! Il faut explorer le défilé aussi loin que possible; je veux voir là-bas ces tours si fièrement plantées au bout de la gorge! »



Gargouille Loulou. — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Notre route passait dessus, dessous, autour de roches énormes et de coupures profondes. De temps à autre, une étroite fissure, béant sous nos pieds, nous forçait de recourir à toute la souplesse de nos jambes. Après deux heures de labeur, nous nous trouvons sur une arête large de 5 à 6 mètres; à droite le fleuve roule ses flots à quelque cent mètres de profondeur; à gauche, le regard plonge à 50 mètres, sur un chaos inextricable de débris, coupés de flaques d'eau. Le soleil avait déjà parcouru les trois quarts de sa demi-circonférence et jetait ses ombres profondes sur les flancs rocheux du défilé : nous remettons la suite au lendemain. On range l'appareil et les cordes derrière un immense bloc bruni par les siècles, et nous nous dirigeons vers le campement. Nous sommes surpris de voir l'eau beaucoup plus haute; la traversée n'en est point commode : nos coudes, genoux et orteils n'oublièrent pas de sitôt leur rencontre avec les points des roches.

D'après Fritz, les crues étant sans importance en cette saison, les eaux allaient baisser pendant la nuit : mais elles ne diminuèrent point, et nous imaginâmes de construire un radeau de troncs de jeunes saules; six rangés côte à côte en formaient la largeur; quatre la profondeur; on les amarre avec des peaux de bœuf non tannées.

Ce radeau était évidemment trop étroit pour nous porter tous : j'essayai de passer seul; en le faisant avancer au moyen d'une perche, je me penchai légèrement de côté; ce mouvement à peine sensible suffit pour bousculer l'embarcation, et je me trouvai plongeant jusqu'à la ceinture dans l'eau vaseuse. On se contenta donc d'y placer vêtements, paquets, etc., etc. La crue ne semblait pas terminée; elle entraînait des arbres; les roches submergées ajoutaient au danger causé par la force du courant. Loulou et Fritz sont de tristes nageurs; je pris donc la tête, tirant le radeau par une corde; les autres se soutenaient à l'esquif; bientôt le bras du fleuve était franchi, et nous remettions nos habits en toute hâte : nos dents claquaient; l'eau était glacée, et l'air matinal frissonnait sous une brise plus froide encore.

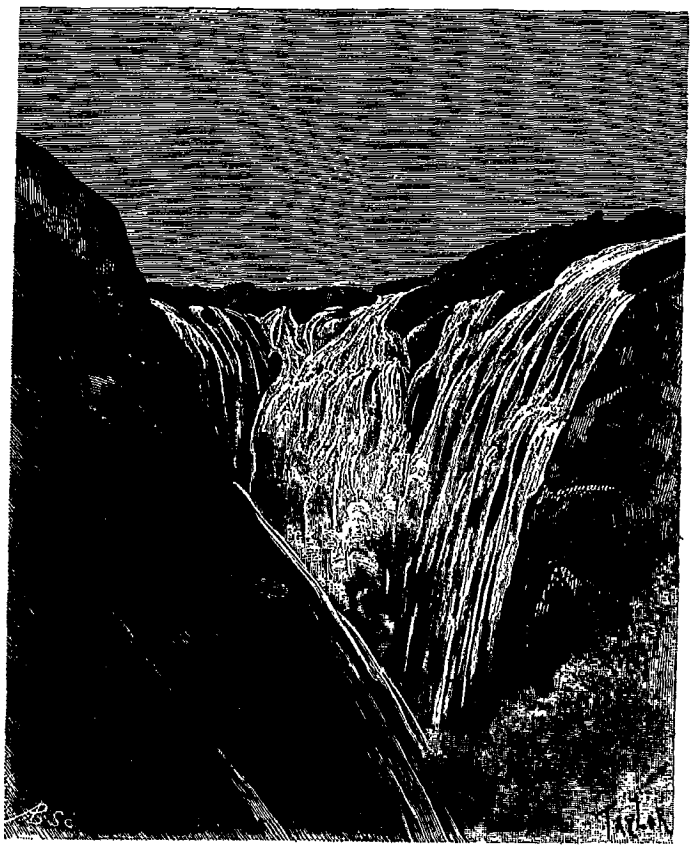
Des bandes de pigeons de roche, ressemblant tout à fait à nos ramiers d'Europe — sauf que leurs ailes sont agréablement piquetées de taches blanches, — animaient les falaises ou volaient vers le veldt. Au bout de la gorge où nous allions descendre, on les voyait par centaines, perchés sur les hautes roches, attendant leurs camarades pour le repas du matin. Quelques-uns nous servirent de déjeuner, d'autres tombèrent dans des crevasses où nous ne pouvions les aller chercher, et devinrent la proie des jolies petites loutres qui depuis des siècles habitent en paix ces lieux sauvages, où le bruit de nos fusils les troublait pour la première fois. A chaque détonation, dont l'écho se répétait de falaise en falaise, des bandes d'oiseaux s'élançaient de toutes les fentes et remplissaient l'étroit espace entre les parois presque perpendiculaires du défilé.

Notre brave J'y-Veillerai ne cachait pas sa joie à toute addition à notre carnassière; il ne demandait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus qu'à ramasser du bois et allumer le feu pour cuire le gibier : « Ce sera bon ! j'y veillerai ! » disait-il alors, comme il nous avait dit si souvent : « Je vous suivrai partout ! soyez tranquilles ! j'y veillerai ! » Quoiqu'il nous eût rebattu les oreilles de son agilité aux grimpades, il ne cherchait qu'une excuse pour ne pas nous y escorter, et, quand il eut sondé du regard la profondeur du cagnon où nous allions dégringoler, il se découvrit soudain les plus grandes dispositions pour le métier de maître queux.

Presque dès le début nous cûmes à nous servir de cordes pour descendre dans une sorte de trou, encore vaseux depuis les crues du dernier été. Un filin d'un demi-pouce de diamètre est un peu mince pour grimper aisément; à la descente, la difficulté est moindre, mais il faudra revenir : nous faisons donc à la corde des nœuds à distances régulières. On dévale sans accident; on reprend les objets laissés la veille, puis nous traversons un horrible marais, plongés jusqu'au genou dans la plus visqueuse et la plus dégoûtante des fanges : même avec nos couteaux de poche, nous ne pûmes réussir à l'enlever de nos jambes; il fallut remettre nos souliers par-dessus; du moins fit-elle office de chaussettes. Puis voici un inextricable bouleversement de roches énormes, détachées des falaises, quelques-unes aussi hautes qu'une maison à deux étages. Nous sommes obligés de les franchir, grimpant sur les unes, rampant des pieds et des mains sous les autres, nous faufilant dans des entre-deux à peine assez larges pour nous livrer passage, et troublant dans leurs sombres asiles de gros hiboux aux ailes pesantes; ils s'abattent sur les pointes des roches et nous regardent effarés; nous sommes pour eux un spectacle plus étonnant qu'ils ne le sont pour nous. Nous arrivons ensuite à une série de roches presque verticales et glissantes comme du verre, usées par les puissantes eaux qui, dans la saison des pluies, roulent bruyamment au-dessus. Quatre fois nous eûmes à descendre à l'aide de nos cordes, la plus grande difficulté étant de découvrir une saillie où il fût possible de les amarrer. Après quatre heures de très rude labeur, nous sommes enfin au bout de la gorge. La grande rivière coule à une quarantaine de mètres au-dessous de nous. Là se dressent ces tours grandioses qui semblent monter jusqu'au ciel, sentinelles géantes qui surveillent ce désert de roches et montrent la voie à la multitude de torrents qui accourent et plongent dans le gouffre noir. Nous tournons brusquement un angle; nos yeux s'arrêtent soudain sur une cataracte superbe, surgissant de dessous un portique triangulaire formé par deux roches gigantesques tombées l'une contre l'autre; de toutes leurs fentes s'élancent des arbustes, des arbres au sombre feuillage, en contraste saisissant avec les roches grises ou brunes et la neige des eaux qui, de marche en marche, se précipitent sur cet escalier de géants. Loulou, ravi de la grandeur et de la nouveauté du spectacle, bondissait d'une roche à l'autre pour choisir le meilleur point de vue. Quand tout fut prêt, il me montra une sorte de banquette faisant saillie près de la cascade : « Si vous pouviez vous hisser là-haut sans trop de risques, c'est ça qui finirait le tableau et indiquerait la hauteur comparative ! » La tâche n'était point aisée, l'écume rendant les roches très glissantes, mais la photographie que mon ami a voulu baptiser du nom de « Cascade et Tours de Farini » montrera que je réussis l'escalade. Juste au moment où j'allais rejoindre Loulou, une cascatelle nouvelle se montre entre nous deux, toute modeste d'abord, à peine assez d'eau pour humecter les roches.... Bien m'en prit de passer tout de suite, car en peu de temps elle gonfla et grossit, alimentée par un courant considérable. Une demi-heure après, elle



Les Chutes d'Hercule à mi-crue voy. p. 363). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formait une vraie chute, tombant dans un bassin profond de 2 pieds et large de plusieurs mètres : plus de doute, la crue recommençait; le chapelet de mares presque taries redevenait torrent. Était-il sage de rester plus longtemps ? Mais Loulou voulait photographier de plus près les Tours de Farini : « Allons ! dit-il, voyez-vous ce gros bloc, là-bas, au milieu de la cuvette? Portons-y l'appareil ! c'est le seul point d'où je puisse tout prendre à la fois. » Et, prompt comme la parole, il était déjà à plusieurs mètres plus haut, de l'autre côté d'une profonde coupure par-dessus laquelle je dus sauter pour lui passer ses bibelots. Les tours, coiffées de vapeur, semblaient se perdre dans le ciel; le soleil jetait leur grande ombre noire à travers l'écume argentée du torrent et bien haut sur la face de la falaise opposée; à gauche, les laquets profonds et sombres s'épandaient en un réservoir s'écoulant dans le bassin que nous venions de photographier. Cette superbe vasque recevait elle-même une cascatelle gracieuse jaillissant de dessous la roche de granit et se brisant dans les airs comme une pluie de gemmes étincelantes. Plus loin, au sommet de la gorge, les falaises froides, éclairées par les rayons du soleil, rappelaient des glaçons polaires, tant s'en accusait le contraste avec les profondeurs qui s'ouvraient obscurément à leurs pieds.

Quelle solennelle grandeur maintenant, mais combien plus magnifique et terrible la scène quand toutes ces ravines, ces cagnons, ces défilés, ces gorges, ces chenaux sont emplis jusqu'aux lèvres par les tonnantes eaux sauvages ! Bientôt la voix de Loulou m'arrache à ces rêveries :

« Montez donc, Farini ! C'est si beau de ce rocher !

— Assez de photographies, l'ami ! Si nous n'emportons au plus vite nos cliques et nos claques, nous allons entrer sur l'heure en société anonyme avec roches et rochers !

— Quelle mouche vous pique?

— Hé ! ne voyez-vous pas que la rivière monte ? Cette table, sur laquelle s'entre-croisent les rides de l'eau, était à sec quand nous avons passé. Si vous voulez, au retour, rencontrer en travers de la route rapides et bassins, cascades et torrents, vous n'avez qu'à poursuivre votre contemplation !

— Très bien ! mais montez d'abord sur cette roche là-bas, que j'ajoute votre portrait à celui des autres beautés de la nature ! Deux ou trois petites crevasses à sauter, une flaque ou deux à traverser à gué : pendant ce temps je mets mon objectif à point ! Je vous jure que ce sera ma dernière plaque, car, si mes yeux ont tout leur content de ces merveilles, mon estomac brame terriblement ! »

J'obéis aux ordres de l'artiste, et grimpai au lieu indiqué ; la grandeur du spectacle déployé autour de nous, se mêlant aux visions du repas que Fritz avait sans doute préparé, menaçait de me faire monter le cœur aux lèvres : mais ce n'était pas le lieu d'avoir des défaillances, et bientôt toutes nos pensées se concentrèrent sur les voies et moyens de retourner au gîte par la route la moins longue. Tout alla bien jusqu'au portique sous lequel nous avions passé le matin, et où, rapide comme la flèche, un torrent se précipitait maintenant. Nous cherchons à sauter de pierre en pierre : mais la berge est à pic, les galets sont glissants. Après avoir soigneusement étudié les lieux, je laisse ma défroque sous la garde de Loulou, et, me munissant d'un filin, je traverse à tâtons l'eau fangeuse et très froide; j'en sors tout grelottant; j'escalade laborieusement le monolithe jusqu'à l'endroit où il vient s'appuyer contre son camarade : le mien attendait ma réapparition avec la plus vive anxiété : je file la corde ; il y attache mes habits d'abord, dont j'étais fort pressé, nos bagages ensuite. Quand il me rejoignit lui-même, le bon soleil et l'exercice m'avaient déjà réchauffé.

A chaque tournant, de nouvelles cascades jaillissaient des rochers sinistres ; une de celles-ci reçut le nom de « Chutes Anna » ; Loulou, le toujours prêt, s'affaira à la photographier.

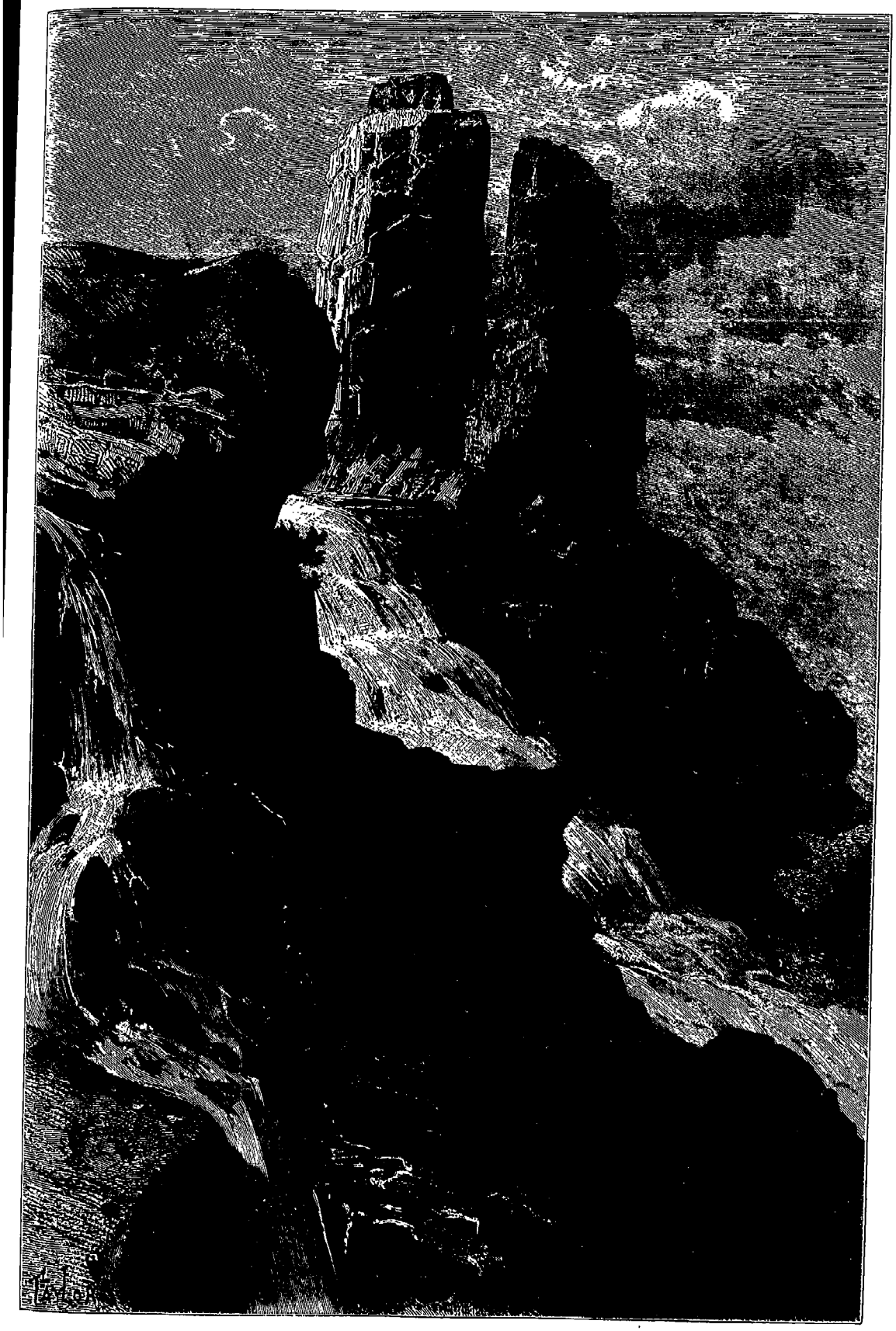
Le poids à porter devenait plus lourd à mesure que nous récupérions les diverses cordes laissées en place lors de la descente. Nous arrivons en face de la plus mince, de la plus longue de toutes. Le précipice à l'orée duquel elle est suspendue nous semble encore plus maussade, plus difficile à gravir qu'il ne nous avait paru à descendre.

Une large flaque nous en sépare : pourrons-nous passer à gué? J'y entre sans ôter mes souliers; l'eau ne m'atteint qu'aux hanches, et je crie la bonne nouvelle à mon ami. Juste à ce moment, mon pied enfonce dans la boue limoneuse; je fais le plongeon : nos plaques du jour étaient sanglées à mes épaules ; le fruit de tant de labeurs allait-il être anéanti ? — Par bonheur l'enveloppe seule fut mouillée. Dix minutes après, Loulou et moi abordions sur la terre ferme.

Quel portrait nous faisions ! sous la couche de boue collée à nos personnes, nous avions l'air d'égoutiers, — moins les grandes bottes. Grimper la corde avec un tel poids de vase, ce serait là une entreprise plus malaisée que jamais ne le fut l'ascension d'un mât de cocagne suiffé; donc nous procédâmes à un raclage réciproque.

Loulou monta le premier : je tenais la corde et la tendais de mon mieux, l'escalade ne fut pas difficile : débarquer sur le sommet de la falaise était chose autrement dangereuse; le haut bout du filin reposait à plat sur une surface à peine inclinée; le poids de nos deux personnes l'appliquait si étroitement sur la roche, que Loulou ne pouvait introduire le doigt dessous. Mais il n'avait pas oublié sa gymnastique : il « noua » sa jambe autour de la corde, et, se soutenant uniquement sur elle, il hissa tout son corps jusqu'au-dessus de l'angle supérieur, se jeta en avant sur la roche, puis dégagea sa jambe, accomplissant ainsi un tour de force qui semblerait incroyable aux profanes. Je lui passe nos paquets et me hale ensuite à mon tour ; le bas de la corde étant libre maintenant, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade et Tours de Farini (voy. p. 357). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

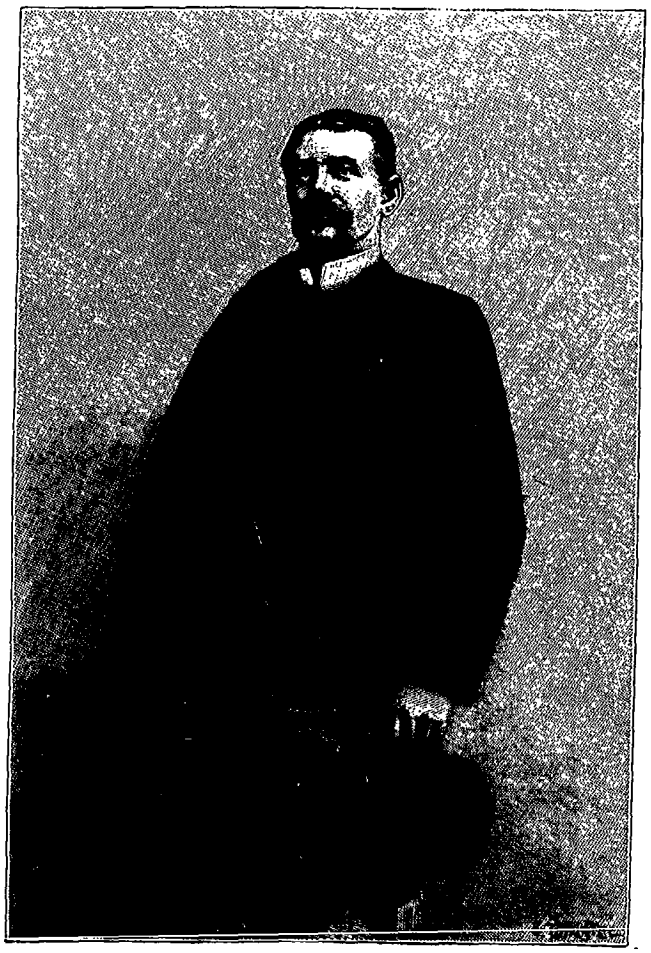
mo devenait très difficile de tourner le coin d'en haut; aussi Loulou plaça-t-il son soulier par dessous, tout près de l'angle, donnant ainsi un peu d'espace à mes doigts. La corde était fort mince, mes mains ne sont pas des plus mignonnes; la grimpade fut une rude affaire : j'arrive enfin au sommet, Loulou me saisit par le col de mon veston, tout en retirant brusquement sa chaussure : le dos de mes phalanges heurte contre la roche, la roche en enlève la peau et m'arrache des imprécations... que je ne veux pas redire : le lecteur ne les comprendrait point.

Une fois sur le faîte :

« Mais, au nom du ciel, Loulou! quelle idée de retirer ainsi ce soulier!

— Parbleu! il fallait, n'est-ce pas, laisser mon pied sous la corde? »

Le brave garçon, en poussant sa chaussure sous le filin, avait oublié son pied, et, tant que je n'eus pas franchi l'arête, il supporta stoïquement la souffrance causée par cette corde mince, qui, tendue sous mon poids, lui coupait presque les chairs.



M. Farini. — Gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.

Les pigeons de roche étaient cuits à point : jamais repas ne fut si bien venu : le soleil allait se coucher, et depuis l'aube nous n'avions rien mis sous la dent. Puis, sans avoir besoin d'être bercés, nous nous endormons sur des troncs d'arbre, pour ne nous réveiller qu'à la voix de Fritz.

« Messieurs! le café sera froid! Vite! vite! Le soleil va vous dire bonjour! Nous allons en faire, des grimpades! Je vous suis partout, vous savez! J'y veillerai! »

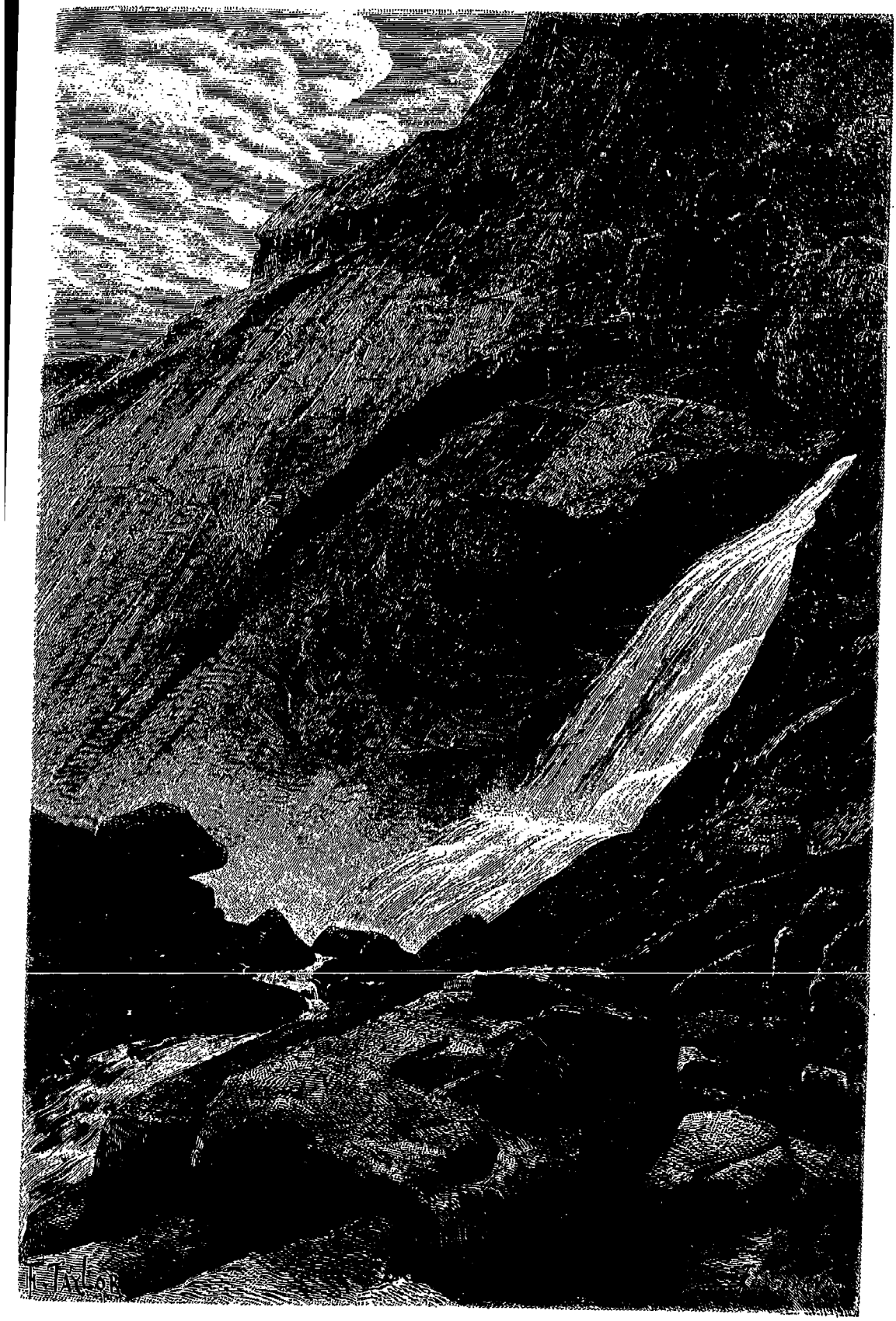
Notre plan actuel est de longer en aval la berge du courant extérieur jusqu'au point où il retrouve ses frères à l'assemblée générale des eaux. De temps à autre, quelque étroit ravin, qui devient un torrent à la saison des pluies et porte alors à l'Orange le tribut des collines lointaines, croise notre sentier et nous montre ses combes charmantes, en partie couvertes d'arbres. Bientôt nous entendons le fracas d'un rapide; l'eau se précipite contre les roches grises et rejaillit en embrun; mais rien n'annonce encore que nous approchions du lieu où une dernière chute la réunira à la maîtresse branche. Un peu plus loin, Loulou, qui longeait le courant, se retourne et nous crie :

« La rivière a disparu! on l'a escamotée! »

Devant nous s'étendait un vaste bassin fermé par un barrage de roches nues : à ces roches, en effet, les eaux s'arrêtaient brusquement : les recherches les plus minutieuses ne purent nous faire découvrir de preuve qu'à la saison des pluies elles remplissent cette cuvette à la faire déborder; mais plus bas, au-dessous de la digue, nous les retrouvons qui surgissent par une fissure, invisible de là-haut. Emprisonnées de tous côtés par les empilements confus de roches, elles s'élancent d'une étroite crevasse large de 30 centimètres et haute de 3 mètres, un vrai mur de cristal maintenu intact par la puissance du jet sur une hauteur de plusieurs pieds, jusqu'à ce qu'il s'écroule en éboulis neigeux sur les saillies que projettent les roches tabulaires. Elles arrivent enfin au bas de cette cascade superbe et vont s'endormir dans une série de vasques creusées au pied des falaises de granit.

Dans ces lacs minuscules, échelonnés à angle droit à un tournant du courant, l'eau semblait oublier les luttes passées et reprendre des forces pour le voyage. Soudain un précipice s'ouvre, elle y bondit par un saut de plus de 15 mètres, déjà réduite en poussière quand elle tombe sur la roche dure et polie. Puis, reprenant possession d'elle-même, elle joue à cache-cache avec les énormes galets qui encombrent le défilé. Cette gorge portera le nom de Scott, en l'honneur du commissaire résident du pays des Korannas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade des Diamants (voy. p. 362). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

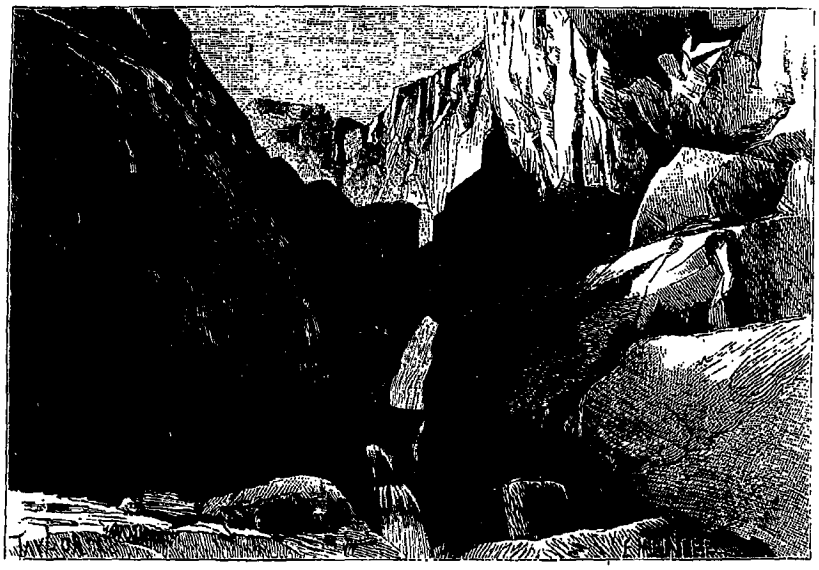
La suivre jusqu'au bout n'est pas chose facile : il faut chercher un endroit où le cagnon se resserre presque à réunir ses bords, et franchir d'un saut l'abîme béant. Nous descendons alors dans un défilé profond, gris et morose, où jamais ne brilla le soleil et qu'habitent les brumes éternelles. L'eau, après avoir couru sur une succession de roches en saillie, tombe, comme versée par l'arrosoir d'une douche gigantesque, dans un vaste bassin tout bouillonnant d'écume, puis, rassemblant ses forces pour un dernier effort, s'élance à l'assaut des murs de sa prison, s'y ouvre une voie, et d'un bond effréné s'engouffre dans le fleuve à 30 mètres au-dessous. Pour prendre une vue de face de cette dernière cataracte, il fallut descendre le précipice au fond duquel roule le courant principal de l'Orange.

Cette tâche dangereuse, je l'entrepris et l'exécutai en une heure, dévalant du haut en bas d'un promontoire que forment les deux gorges en se rencontrant presque à angle droit.

La moindre glissade m'eût pulvérisé sur les roches, à 120 mètres au-dessous. Là, dans un peu de sable, je trouvai une demi-douzaine de petits diamants, d'où le nom que j'ai donné à la cascade. La photographie de cette chute et celle de la cascade Schermbrücker furent prises le jour suivant, où nous dûmes descendre l'appareil au bout d'une corde, comme nous l'avions fait pour les Chutes d'Hercule.

Chaque jour amenait la découverte de quelque nouvelle gorge venant s'articuler au tronc principal. — Près d'une semaine fut employée à cette exploration.

Un après-midi, nous étions tous les trois au confluent d'un petit ravin, non loin des Chutes d'Hercule, quand tout à coup nos oreilles furent frappées d'un bruit étrange, augmentant à chaque seconde :



Chutes Anna (voy. p. 358). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

« Qu'est cela? » dis-je à Fritz. Il leva les yeux vers les rapides.

« Cela! c'est la rivière qui arrive sur nous! Vite! jouons des flûtes! »

Cette fois, nous comprîmes la situation en un clin d'œil : nous nous réfugions, éperdus, sur une roche un peu plus haute que ses voisines : le flot arrive, balayant tout devant lui avec un sourd mugissement. Les blocs sur lesquels nous étions assis naguère furent bientôt assiégés par le torrent furieux : la masse des eaux montait, engloutissant les roches, se jetant tête baissée dans les trous, les bassins, les laquets, et les recouvrant de ses ondes. Le fleuve coulait à pleins bords, absorbant les ruisselets qui, une heure auparavant, serpentaient gaiement sur ses sables.

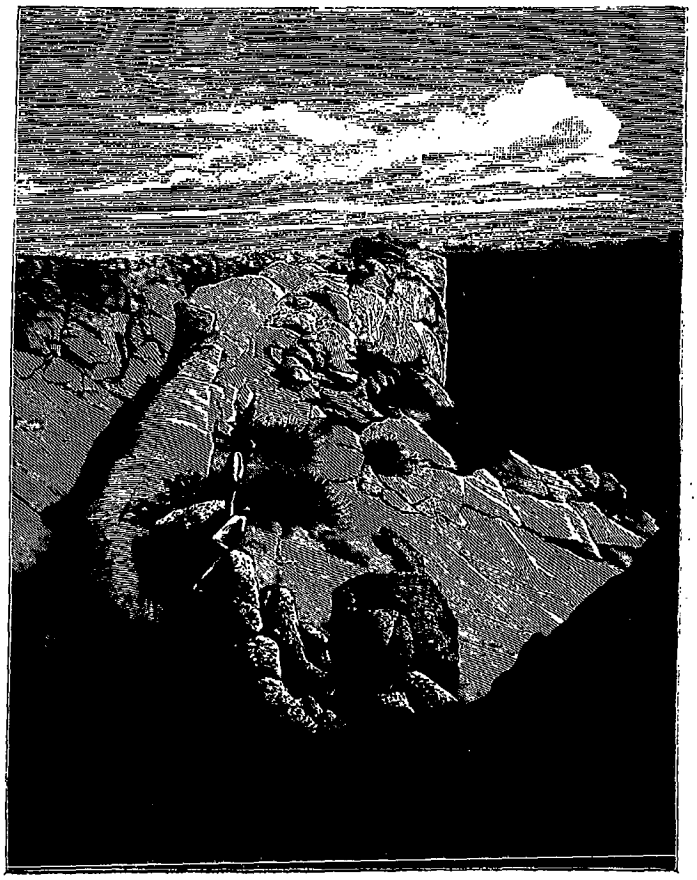
Quelle grandiose évolution! — A notre droite, à notre gauche, bouillonnaient les eaux furieuses, emportant dans leur course des arbres entiers, troncs et branches. Le bruit était assourdissant des bois en dérive heurtant les roches, et des vagues lancées sur les obstacles et retombant en embrun! Si la crue continuait longtemps, c'en était fait de nous : notre roc était de volume respectable, et semblait former le bec entre le grand chenal et celui qui venait du ravin, mais il portait des traces évidentes d'érosion et, sans nul doute, était complètement recouvert aux grandes eaux. L'ami Fritz releva nos esprits en nous disant que, dans cette saison, la montée ne dure jamais plus de douze heures, et que la première « poussée » est toujours la plus impétueuse. — Et déjà, en effet, le niveau haussait beaucoup plus lentement.

Mais J'y-Veillerai ajouta : « L'eau restera bien trois, quatre jours, avant de penser à descendre! » Oh! la charmante perspective! Trois ou quatre jours et autant de nuits sur une roche nue, assiégés par l'inondation!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Regardez ces Chutes d'Hercule : elles sont splendides : ah! si j'avais mon appareil! »

Splendides, en effet! Une immense nappe d'eau recouvrait maintenant la face entière du précipice. Les éboulis énormes, les obélisques de granit debout au milieu du courant ou hérissant la base des falaises avaient disparu sous les vagues. Pourtant, d'après les érosions des roches latérales et les brins de paille, les petites bûchettes, arrêtés encore à la cime des arbres, nous pouvions voir que cette montée était relativement d'une très minime importance : un simple accès de fièvre. A Upington, dans la saison des pluies, Fritz nous dit avoir vu le fleuve croître de plus de 16 mètres en douze heures, et dépasser les plus grands arbres de ses îles. Ce que doit être la scène, impossible de le décrire et de l'imaginer!



Gorge de Scott (voy. p. 360). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

De tous côtés de nouvelles cascades surgissaient comme par magie : aux grandes eaux comme à l'étiage, un des charmes particuliers de ce lieu est le nombre extraordinaire de ses chutes, toutes distinctes les unes des autres. Au Niagara, par deux sauts gigantesques, les eaux tombent ensemble et d'un même élan, dans une gorge de 11 kilomètres de long. Ici une centaine pour le moins de chutes et de grandes cascades s'étagent sur plusieurs courants et sur une longueur de 26 kilomètres, puis elles vont toutes, les unes après les autres, s'abîmer dans le grand fleuve, quelquefois par un bond unique, plus souvent par une suite de cascatelles. Je les présente au public géographique sous le nom des « Cent-Cascades ».

« Il nous faudrait pourtant l'objectif! dit Loulou; il y avait encore deux plaques. Que peut ici mon crayon? Je veux ces chutes toutes vives! »

Mais Fritz était d'avis que nous n'avions qu'une chose à faire, songer aux moyens de quitter notre roc, sous peine d'y mourir de faim.

Songer était facile; plus malaisé de trouver; en attendant, nous capturons les branches que la dérive pousse vers notre roche; un tronc assez large nous sert à établir le foyer : mais, quoique le bois n'eût navigué que quelques heures, nous ne pûmes le décider à brûler qu'après beaucoup d'efforts.

Une demi-heure après le coucher du soleil, la lune se leva, brillante comme de l'argent bruni. Sa clarté me rappelait la lumière électrique; les roches mouillées étincelaient comme les eaux.

Nous passons la première partie de la nuit à conter des histoires et à alimenter le feu, puis on décida que chacun ferait sentinelle à son tour. Je me chargeai du premier quart, et me garai du sommeil en battant la semelle autour de notre îlot ou en harponnant le bois flotté. Mes deux camarades dormirent de si bon cœur qu'à l'aube seulement je me permis de les éveiller.

Loulou et moi ranimons le foyer. Un coup de feu retentit : Fritz venait de tuer un babouin sur une branche qui surplombait notre asile; il le jeta près du feu :

« Remercions la Providence de nous l'avoir envoyé : nous en aurons bien pour deux ou trois jours!

— Oui, dit Loulou, et pour plus longtemps encore : manger d'un de mes cousins, jamais de la vie!!! Tanner a vécu quarante jours d'eau pure : je puis bien m'engraisser de ce liquide boueux; nous en avons à revendre. Bon appétit, messieurs! »

Le simien émettait un fort arome en rôtissant sur les charbons, et il faut bien dire que nous lui trouvâmes « le goût de l'odeur ». N'importe! nous ne boudâmes pas à la besogne.

Après déjeuner nous examinons la roche : l'eau a décru de 15 centimètres.

« Elle va diminuer vite, dit Fritz, car les pluies ne sont pas continues en cette saison. Rendons grâce à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonne Providence qui a placé ici cette roche, envoyé ce babouin, empêché l'inondation de monter plus haut.

— Vous avez tout à fait raison, mais je préférerais la remercier pour n'avoir pas envoyé d'inondation du tout : elle n'aurait pas eu besoin de nous fournir un babouin, ou de placer ici une roche à notre convenance; le régime militaire de votre pays vous a accoutumé à compter trop sur vos officiers et trop peu sur vous! — En somme, pourquoi se plaindre? Ici, comme dans le désert là-bas, nous avons pour lit la roche nue; mais nous buvons à bouche que veux-tu! La musique des flots harmonieux berce notre sommeil; les singes s'offrent généreusement à nos coups; les arbres s'arrachent aux lieux qui les ont vus naître pour alimenter notre feu. Que nous faut-il de plus?

— La plus vulgaire des côtelettes, un bock de bière écumante, dit Loulou, et n'importe quoi, plutôt que ce lit de rocher. Moi, pour dormir, je ne demande pas que l'eau vienne chanter, ou rire, ou pleurer à mes oreilles! »

Les rayons du soleil devenaient très chauds et mes paupières très lourdes : je m'assoupis sous la tiède atmosphère.

Je ne me réveillai que vers quatre heures de l'après-midi : l'eau avait baissé de près de 1 mètre. Je sautai prestement sur mes pieds : à gauche émergeait déjà la croupe étroite d'une chaîne de roches. Il serait facile, en la suivant, d'arriver à l'endroit où, la veille, nous avions laissé l'objectif et le goûter. — Le goûter! la chose importante! Loulou n'avait pas mangé depuis trente heures; je craignais qu'il ne devînt malade après ses continuelles libations d'eau bourbeuse. — Mais notre artiste se rangea à l'avis de Fritz : celui-ci demandait de renvoyer au lendemain la traversée des rapides qui nous séparaient du chaînon.

Personne ne dormit : nous causâmes jusqu'au point du jour; puis, J'y-Veillerai et moi, nous achevons le babouin.

L'eau ne baissait plus que très lentement; le courant était encore impétueux et profond; en ma qualité de fort nageur, je passe le premier.

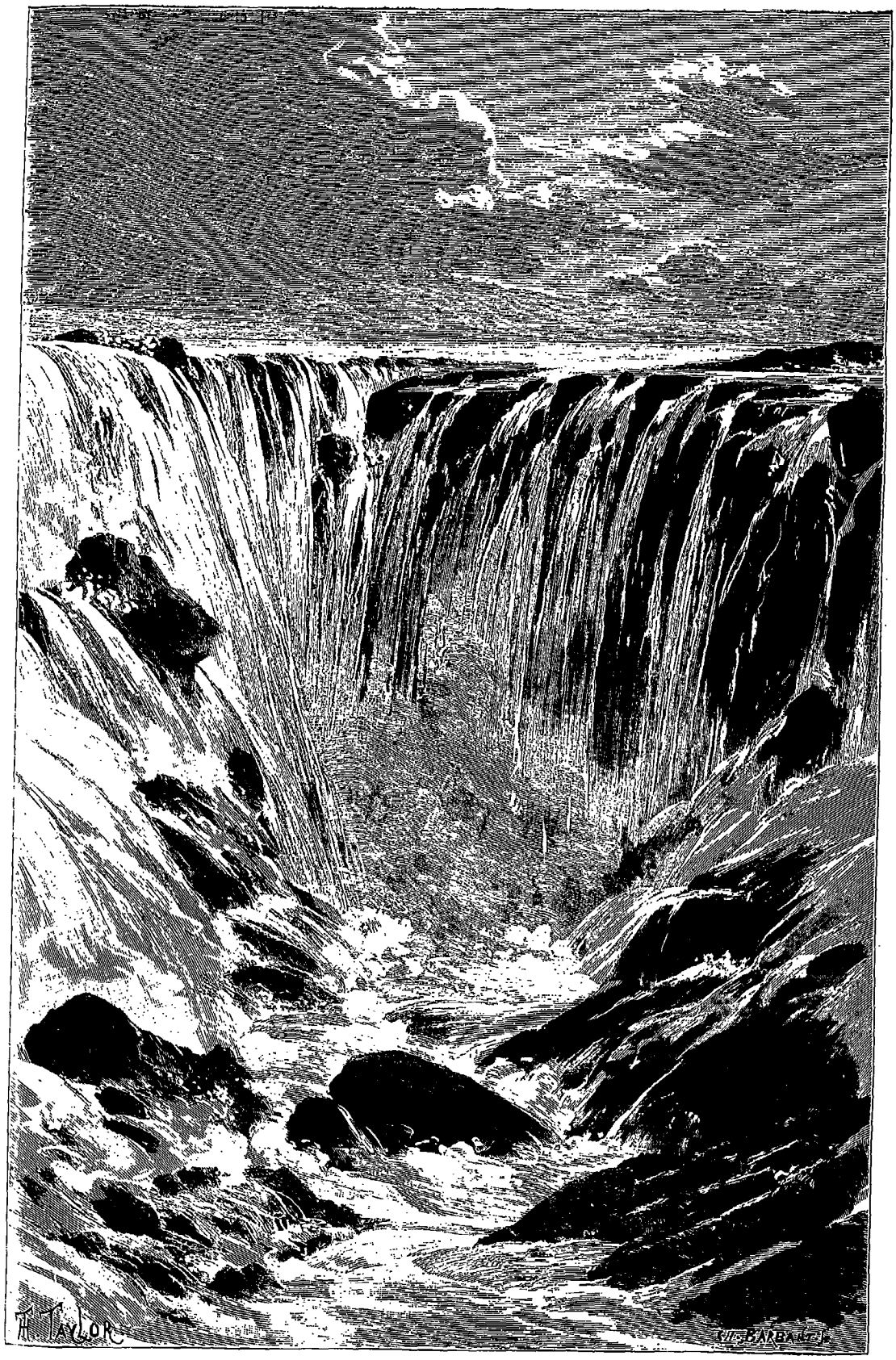
Ma défroque roulée en un paquet très serré, sanglé au-dessus de ma tête à l'aide de mes bretelles, j'avance sur le fond rocheux avec la plus grande circonspection; mes pieds glissent sur le limon et je manque culbuter plusieurs fois. L'eau devint bientôt si haute que je dus me mettre à la nage et, par des brassées herculéennes, me diriger sur un rocher à 10 mètres en aval, mais sur la rive opposée. Mes nerfs se tendaient sous l'effort de la lutte contre le flot puissant. Allais-je donc mourir une bonne fois?... Soudain ma poitrine frappa contre une roche submergée; je m'y accrochai, je m'y cramponnai de toutes mes forces, en dépit de la terrible secousse qui venait de me couper la respiration.

Je me hisse sur l'écueil; je regarde s'il m'a emporté toute la poitrine, car je souffre cruellement; il en manque un petit morceau, mais le danger est passé; je patauge de cuvette en trou et de trou en cuvette; le courant devient moins fort et l'eau moins profonde; bref, je retire sans accident toutes nos frusques, appareil, cordes et vivres de la cachette où nous les avions sagement placés, puis je fais signe aux autres de venir. Loulou se précipite dans le torrent; il lutte de toutes ses forces, mais l'eau l'entraîne comme un bouchon. Je cours à sa rencontre et, me retenant d'une main à la roche, de l'autre je le saisis par le bras; le remous le fait tourner autour de la roche en aval, et je l'attire sur le bord. Tous deux nous étions bleus de froid et claquions des dents; pendant qu'il se sèche de son mieux, je m'avance à la rescousse du Teuton qui, évidemment, n'osait pas s'abandonner à la merci des grandes eaux.

Je lui fis signe de remonter un peu plus haut : il aurait ainsi plus de champ pour se diriger vers nous; mais à peine avait-il quitté la rive, qu'il tomba dans quelque fosse et disparut; puis il revint à la surface, soufflant comme une baleine, et grimpa sur une roche où il resta immobile. Je me munis d'une corde, et, m'avançant vers notre ami aussi près qu'il me fut possible de le faire sans me jeter à la nage, je mouillai le filin pour en augmenter le poids, je l'enroulai avec soin, puis, le faisant tournoyer autour de ma tête, je le lançai comme un lasso et le vis retomber à moins d'un mètre du but. Du mouvement le plus prompt que je lui eusse jamais vu faire, Fritz réussit à s'en saisir avant que le courant l'eût entraîné, roula le bout autour de son poignet droit et se plongea résolument dans le tourbillon des eaux, tandis que je halais au plus vite la partie non tendue; il avait à peine fait deux ou trois brassées que, se sentant emporté par le courant, il cessa de nager et prit la corde à deux mains; elle s'allongea et se raidit; la force de l'eau lui fit décrire une courbe et le poussa contre une roche; il crut son genou et son coude réduits en marmelade. Enfin, pataugeant, trébuchant, à moitié à gué, à moitié tiré par la corde, il parvint à gagner le lieu où nous attendait Loulou. Le brave garçon, à jeun depuis si longtemps, n'avait pas voulu toucher aux vivres en notre absence : nous refusâmes tous deux, nous sentant encore sur l'estomac le babouin du déjeuner. J'y-Veillerai patrouillait gravement, avec ses habits mouillés : c'était, disait-il, la meilleure manière de les sécher; je me glissai dans les miens, et bientôt nous oubliâmes nos récentes infortunes. Loulou insistait pour photographier les Chutes d'Hercule avant que l'eau eût diminué davantage. Il fallut donc retourner à la roche d'où il les avait dessinées déjà. Nous y réussîmes à l'aide de notre précieuse corde, et bien des années s'écouleront sans doute avant que, du moins pendant les crues, on y transporte un autre objectif.

Les rogatons du festin de Loulou firent notre repas du soir : modeste portion pour des appétits comme les nôtres; puis nous nous couchons sur les roches et dormons aussi profondément que nous eussions pu le faire dans la meilleure chambre du Grand Hôtel : le lendemain matin, il est vrai, quand les trois amis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

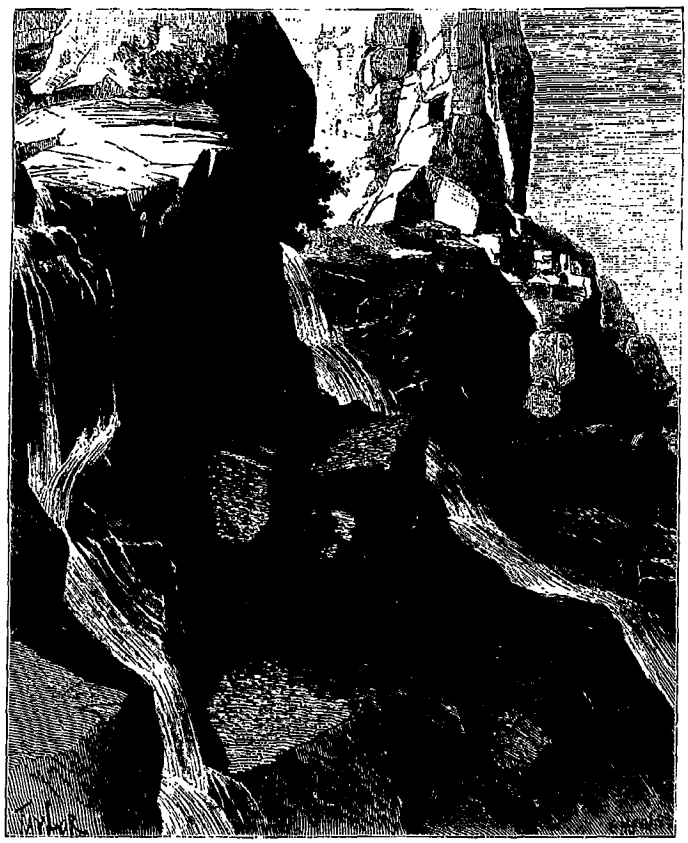


Les Cent-Cascades (voy. p. 363). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'éveillèrent, tout grelottants, ils se croyaient en plein pôle Nord.

Pendant une heure ou deux, nous ne fûmes point d'une gaieté folle ; le froid et la faim ne portent guère au rire ; mais rassembler toutes nos appartenances et chercher une route nous réchauffa bientôt. L'eau avait encore baissé, et, sans difficulté aucune, nous retournâmes au « Refuge » pour y reprendre nos fusils, l'espoir du déjeuner. Après avoir passé à gué des bras de rivière et des ravins, à sec la première fois que nous les avions traversés, mais où maintenant les eaux transformaient chaque cagnon en une suite de cascatelles, nous arrivons à un îlot verdoyant, un vrai paradis des oiseaux. Faisans et pigeons tombent sous nos coups en quantité suffisante pour nous sustenter un jour entier, un jour ordinaire s'entend, car, cette fois, tout passa en un seul repas ; nous n'avions pas de sel, mais jamais, au grand jamais, bifteck cuit sur un gril d'argent ne nous sembla si délicieux : à nous voir enfourner nos bouchées, on aurait pu nous croire « creux » jusqu'à la plante des pieds.



Cascade Schermbrücker (voy. p. 322). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Le cœur ainsi remis en place, il nous fut plus aisé de combattre les obstacles qui nous séparaient du wagon. Trois heures passées à grimper, ramper, glisser, tomber, nager, guéer, s'embourber, trébucher, s'achopper, et aussi, tout bonnement, marcher, nous amènent en vue du *home*. Les chiens s'élancent à notre rencontre, aboyant et sautant : Jan suivait, les larmes aux yeux : était-ce de joie ou de chagrin? Je lui laisse le bénéfice du doute.

« Si maître n'était pas revenu aujourd'hui, je comptais aller demain chez Coe Smith pour qu'il m'aidât à chercher maître et à porter à maître de quoi manger. Je sais que maître est bien trop adroit pour se laisser choir dans les chutes, mais j'avais crainte qu'il ne mourût de faim. Je me rappelle quand je m'égarai au désert; maître pouvait être aussi malheureux que moi ! »

Pendant le souper, Korap revint avec le bétail : pour la première fois, nous vîmes le sourire épanouir sa face ridée. Lui, au moins nous revoyait avec bonheur!

Le lendemain, Coe Smith parut à son tour : il nous apportait des seaux de lait et un quartier de mouton; on venait de lui apprendre que nous étions sur son domaine : il n'avait pu résister au désir de nous accueillir lui-même sous son *werf* et dans son kraal. Nous lui expliquons de notre mieux pourquoi nous sommes venus de si loin aux « Grandes Chutes ».

« Béni soit donc le Seigneur qui a envoyé le vent qui a poussé les nuages qui ont fait tomber la pluie qui a fait la rivière qui saute des rochers et fait ces chutes que vous êtes venu voir, sans quoi je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre connaissance ! »

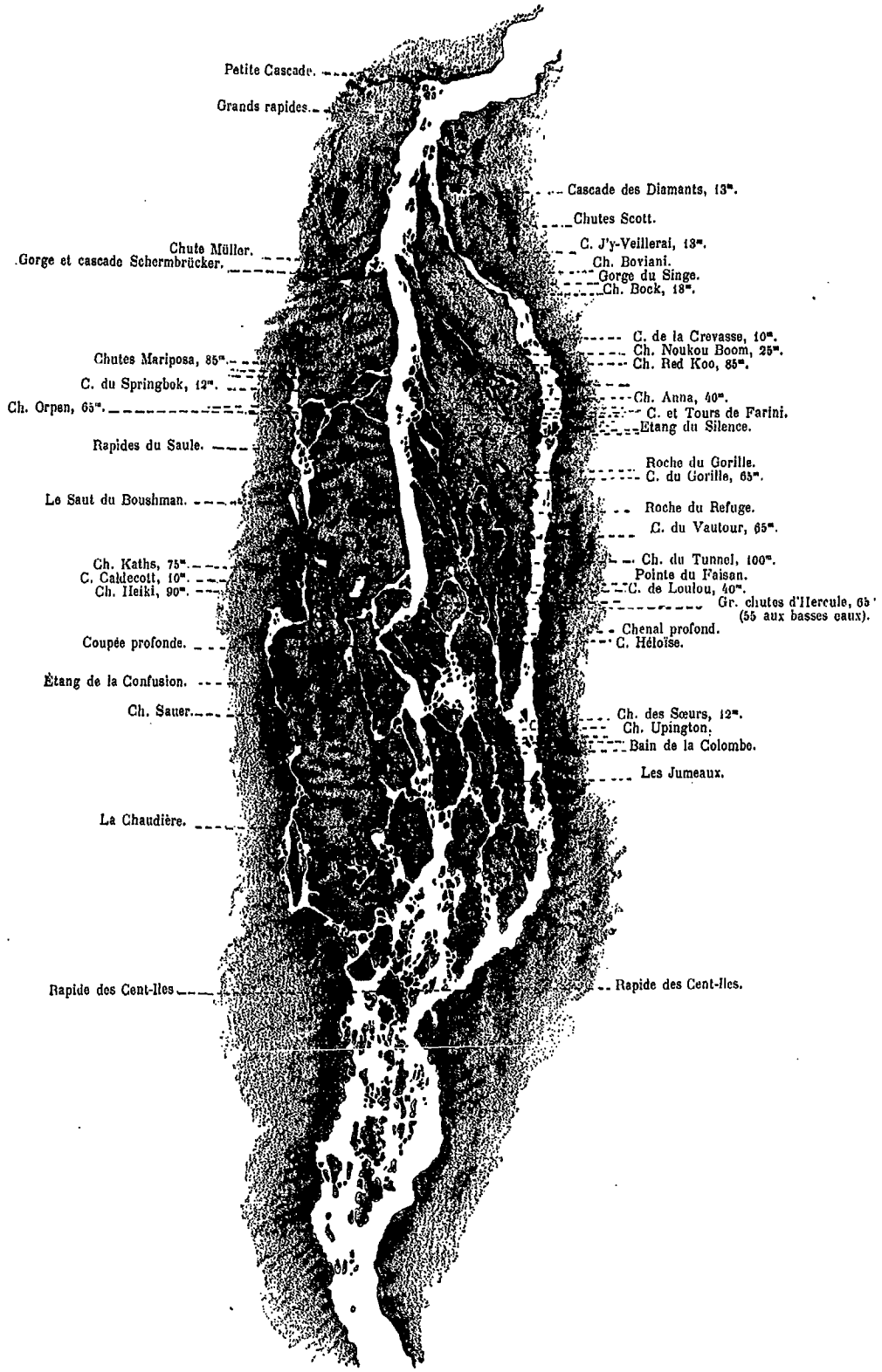
Ce discours était fort poétique pour un métis illettré; je l'en félicitai, ajoutant qu'il était né diplomate, mot qu'il prit pour une insulte jusqu'à ce que Fritz le lui eût, au contraire, présenté comme un compliment.

Fritz et moi, nous nous donnons un peu de bon temps à courir après le gibier ; tandis que Loulou, qui préférait son objectif au meilleur des fusils, enrichissait ma collection de nouvelles photographies : nous faisons la carte complète des chutes avant de leur dire un dernier adieu. Au départ, nous donnons à notre propriétaire un peu de café et, pour sa femme, un mouchoir de soie.

Le surlendemain, après une journée d'averses, nous recevons l'hospitalité la plus cordiale sous le toit de M. Fryer, à Nicht-Gedaght, sur les rives de l'Orange. Le fleuve, très large ici, a formé des îles et îlots excessivement fertiles, et M. Fryer les cultive avec un succès qui devrait exciter à jalousie les indolents Boers.

Deux jours après, nous arrivons en vue de la blanche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les rapides et les cascades du fleuve Orange

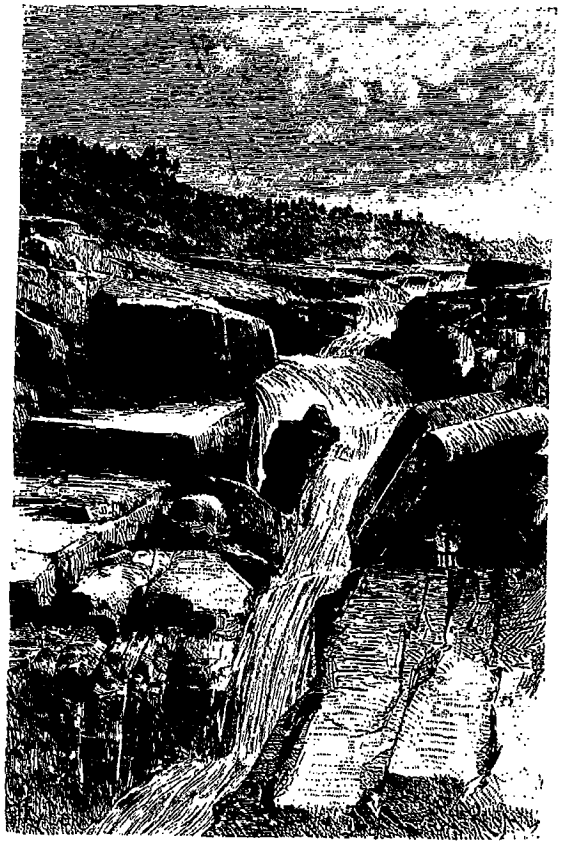
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

église d'Upington. M. John Scott, commissaire du gouvernement, et l'aimable Mme Scott, nous reçurent avec une grâce infinie.

Comme la plupart des pionniers en pays nouveau, M. Scott est un vrai Michel Morin; outre ses fonctions officielles, il est au besoin docteur, forgeron, charron, charpentier.... Sa maison de briques, avec écuries et serres, soutiendrait la comparaison avec bon nombre de celles du Cap.

Mme Scott a réuni dans son jardin toutes les plantes à fleurs du pays : une d'entre elles attira surtout mon attention ; c'est une liliacée à corolles blanches et roses, au parfum des plus suaves.

Comme contraste, notre aimable hôtesse nous montra un végétal sans feuilles ressemblant à un cactus; ses tiges grasses poussent en faisceau et se bordent de fleurs larges de 25 centimètres, comme taillées dans du velours brun et couvertes d'hiéroglyphes dorés. C'est le *Stapelia* des botanistes, la « plante charogne » du sud de l'Afrique, et elle mérite richement ce vilain nom; je l'avais, par deux fois, trouvée dans le désert : j'en fis arracher une, qu'on plaça dans le wagon; bientôt elle protesta contre ce traitement en émettant une odeur telle, que tous, et même Jan, durent déguerpir au plus vite. Cette senteur affreuse est en même temps narcotique.



Livres de poids (voy. p. 355). — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Après avoir tiré force singes, canards, oies, faisans, nous échangeons fusils et munitions contre des bœufs; puis le wagon se dirige sur Hopetown : distance 460 kilomètres.

A Wilkershout's Drift, le vagon passe le fleuve à gué; mais quel labeur pour nos braves bœufs de l'arracher aux roches et au courant!

A quelque distance de Prioska, le véhicule s'arrête devant une ferme de Boer : nous nous trouvons au milieu d'une noce; la fille de la maison se mariait, tous les fermiers du district étaient présents avec leurs familles.

« Vous êtes Anglais? passez votre chemin!

— Je suis Américain.

— C'est bien! entrez! »

J'entre; on me fait causer : « Je ne suis pas Anglais, leur dis-je, mais j'ai été à Londres.

— Avez-vous vu la Reine? Est-elle jolie? Combien a-t-elle de soldats? Combien de chambres dans sa maison? »

A cette dernière question je réponds qu'elle a beaucoup, mais beaucoup de palais, dont chacun doit contenir cent chambres, au moins.

— Cent chambres! mais alors, combien a-t-elle de bœufs?

— Ah! çà, je ne sais.... Une cinquantaine, peut-être! »

La physionomie de mon hôte assume une certaine lueur d'intelligence; il s'avance vers moi, et, la main levée vers le ciel :

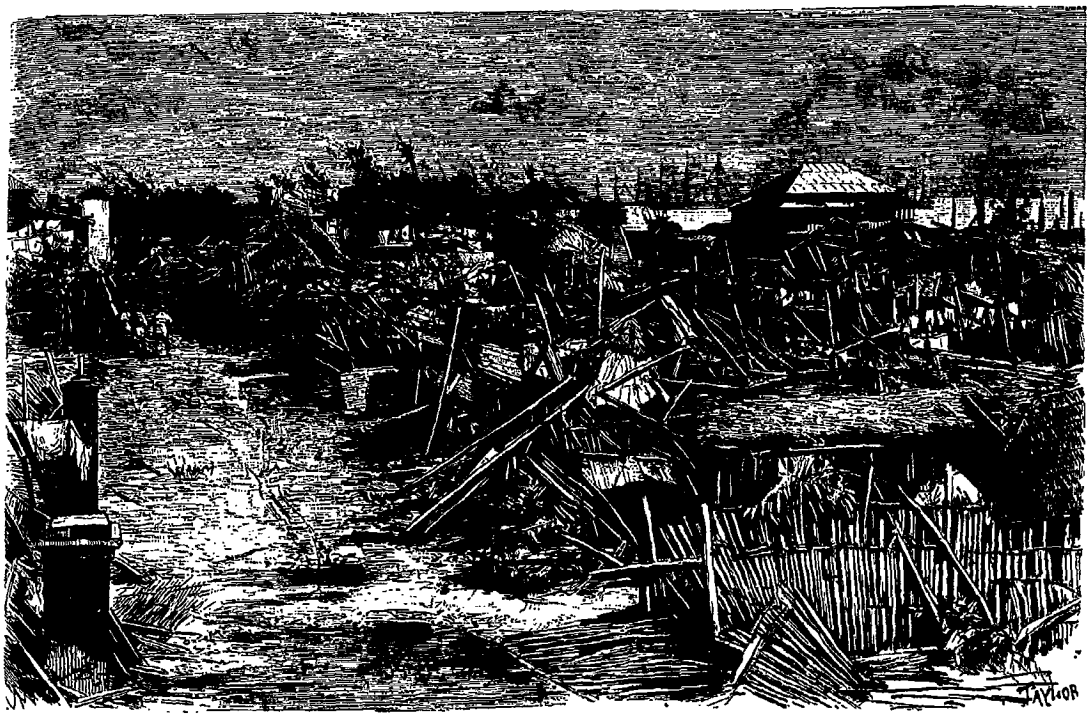
« Vous mentez! vous vous moquez de nous, Boers. Pour qui nous prenez-vous, s'il vous plaît? Comment la Reine peut-elle avoir tant de chambres et si peu de bœufs? Où voulez-vous donc qu'elle prenne la bouse pour battre le sol de ses chambres? Tirez vous de là, voyons! »

A Hopetown nous nous orientons de notre mieux pour vendre aux enchères wagons, bœufs, etc., tout le reste de notre attirail de voyage : on nous conseilla d'attendre au samedi, jour où tous les fermiers boers du voisinage descendent à la ville pour les services religieux du dimanche. Inutile de dire que nous n'en retirâmes pas le quart du prix qu'on nous l'eût revendu le lendemain.

Le dimanche, à midi, nous repartions pour le Cap, et, du Cap, le *Drummond Castle* nous transportait dans la « Vieille Angleterre ».

Traduit et condensé par Mme Loïs TRIGANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un faubourg de Manille, après les ouragans d'octobre et novembre 1882. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES),

PAR M. ALFRED MARCHE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Cyclones et leurs suites. — Innovations. — De nouveau à Marinduque. — L'île Palaouan. — Puerto-Princesa. — Les déportés.

J'étais de retour à Manille le 14 janvier 1883, après un voyage assez difficile. J'y trouvai la population encore fort émue de l'épidémie cholérique qui venait d'éprouver si cruellement la colonie.

L'année 1882 laissera un triste souvenir aux Philippines : après le choléra, un cyclone ou typhon avait fondu le 20 octobre sur l'archipel, ravageant tout sur son passage.

Le 19 octobre 1882, à trois heures de l'après-midi, l'observatoire de Manille annonçait que vers le sud-est il y avait menace de *temporal* (ouragan).

Les vieillards eux-mêmes ne se rappellent pas avoir vu un désastre semblable à celui que causa cet ouragan. Destruction presque complète des récoltes, la seule richesse du pays, des milliers de familles et d'ouvriers sans asile et sans travail, ateliers en ruines, telles furent les suites de ce phénomène. Les ravages furent épouvantables. Des villages entiers furent détruits; les habitations construites en planches eurent leurs toits de chaume enlevés en masse. A peine si quelques cases résistèrent. On peut se faire une idée de ce cataclysme par la gravure que nous donnons de l'un des faubourgs de Manille.

Les esprits étaient à peine remis des émotions de cette triste journée, et chacun travaillait à réparer les dégâts, lorsque, les 4 et 5 novembre, une nouvelle tempête acheva de détruire ce que la première n'avait fait qu'ébranler.

A peine arrivé, je constate que des innovations très nombreuses et de caractères très divers se sont pro-

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duites. La culture du tabac, jusque-là obligatoire pour certaines provinces de Luçon, était, à mon retour à Manille, libre, ainsi que le commerce de ce produit. Il y aura bien encore certains droits à payer, mais, pour encourager le développement de cette industrie devenue publique, le gouvernement a accordé six mois de trafic libre sans aucune espèce d'impôt.

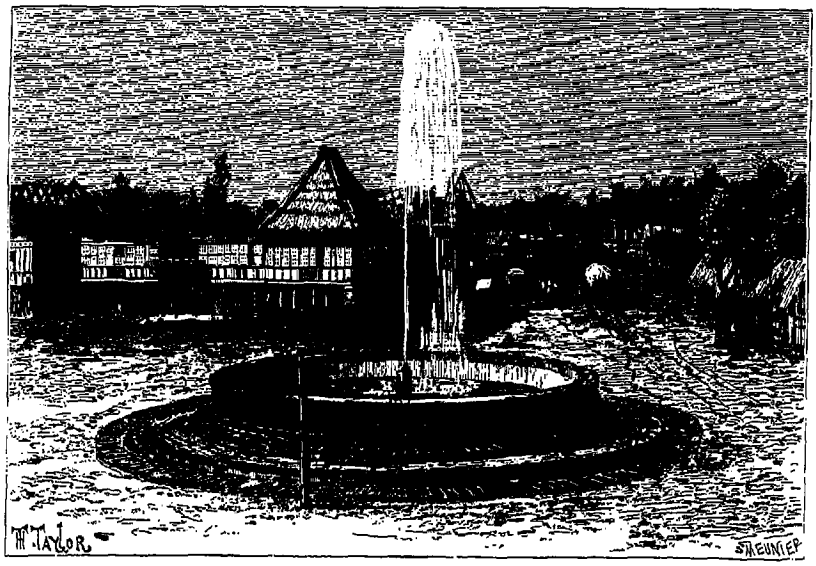
Ce changement donne pour l'instant un grand mouvement à Manille, tout le monde voulant profiter de cette liberté, de ce laissez-faire, laissez-passer. C'est à qui fabriquera le plus; aussi voit-on tous les jours des hommes et des femmes venir vous offrir des cigares, tous à meilleur marché les uns que les autres : seulement, beaucoup sont faits avec de mauvaise paille recouverte de quelques feuilles de tabac.

Les Philippines, entrées depuis 1870 dans une période de progrès très marqué, semblent vouloir en accélérer encore la marche, en donnant plus de liberté au commerce, en le dégrevant des charges, des vexations qui en arrêtaient l'essor et aussi en essayant de doter le pays de lignes ferrées reliant les plus riches provinces de Luçon à la capitale.

Il n'y a encore (1883) qu'une seule ligne de tramways, qui dessert l'un des faubourgs de Manille.

Un autre projet d'une grande importance, la création d'un port fermé à Manille, a déjà reçu un commencement d'exécution. Les navires du plus fort tonnage trouveront un abri sûr dans les bassins et pourront y être réparés au lieu de retourner, comme cela se pratique aujourd'hui, à Hong-Kong ou à Singapore, les seuls chantiers voisins bien outillés pour de grosses réparations.

Un progrès non moins urgent, dont le besoin se faisait impérieusement sentir, a été la construction d'un



Manille : jet d'eau de la promenade de San-Miguel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

château d'eau qui distribue l'eau potable dans la ville.

Cette eau vient d'une petite rivière située à quelques lieues de Manille. L'eau, amenée par une machine élévatoire sur une petite montagne, dans laquelle on a creusé des réservoirs, arrive de là à Manille par une canalisation. Cela a permis de faire quelques embellissements. Au bout de la promenade de San-Miguel on a établi un jet d'eau; des fontaines et des bouches d'incendie sont réparties dans tous les quartiers de la ville et des faubourgs.

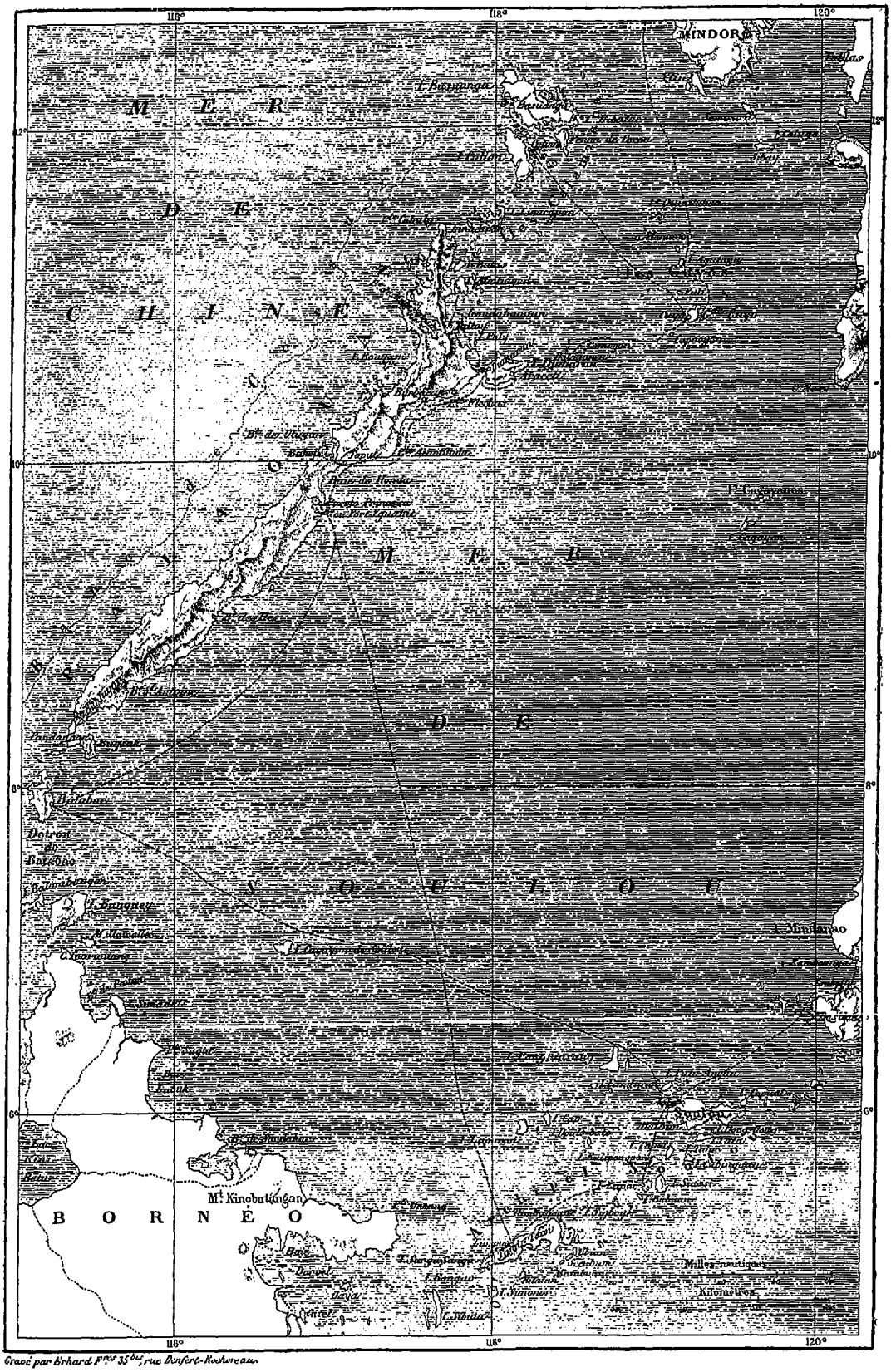
Grâce à ces diverses améliorations, Manille, qui progresse de jour en jour, semble appelée à prendre un développement encore plus considérable : un grand mouvement de navires, tant à voiles qu'à vapeur, se produit dans la baie.

Parmi les innovations récentes, je note la vente du café au lait dans les rues. Jour et nuit des gamins crient à qui mieux mieux : *Café con leche* (café au lait). La boutique est très primitive, mais certains de ces marchands ambulants ont de plus du pain, du beurre et différentes liqueurs.

Du 28 janvier 1883 au commencement de mai, séjour à Jala-Jala et excursions sur les bords de la Laguna de Bay. Je profitai de ce séjour à Jala-Jala pour exercer un Indien à la chasse. Cet individu, originaire de la province d'Ilocos, n'avait jamais touché un fusil.

Après lui en avoir expliqué le maniement, je l'emmenai dans les bois avec moi. Puis, le lendemain, je l'envoyai chasser. Tirer, pour lui, c'était tuer la pièce visée à une distance quelconque ; aussi s'empressa-t-il de hasarder son premier coup de fusil sur un aigle qui passait à 200 mètres, et il fut tout étonné de l'avoir manqué. Comme je lui faisais observer que la distance était trop grande, et qu'il devait pour commencer tirer au repos, « Toi, me dit-il, tu as bien tué hier un pigeon qui passait comme cela ! » Je parvins avec beau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Itinéraire de M. A. Marche dans les archipels Calamianas, Palaouan et Soulou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup de peine à lui faire comprendre qu'il ne suffisait pas de tirer pour tuer, et que, le plomb n'allant qu'à une certaine distance, il fallait savoir juger cette distance. Je dois dire qu'au bout de huit jours il tirait bien, et que, par la suite, il devint mon meilleur chasseur.

Rentré à Manille, je reçus des lettres de l'île Marinduque, où l'on avait découvert plusieurs grottes dans lesquelles se trouvaient, m'assurait-on, une grande quantité d'ossements et d'objets analogues à ceux que j'avais déjà rencontrés dans mes fouilles précédentes.

Sur ces indications, je m'embarquai le 9 mai sur le *Gravina*, vapeur courrier, et j'arrivai le lende main à Marinduque. Je me mis aussitôt en campagne avec différents guides qui tous se faisaient forts de me conduire directement aux grottes : mais, malgré leurs promesses, malgré les marches et contremarches qu'ils me firent faire, toutes nos recherches demeurèrent infructueuses.

Enfin, las d'être trompé et exploité, je me décidai le 29 à m'embarquer à Santa-Cruz de Marinduque sur un cotre non pon'é qui me conduisit tant bien que mal à Laguimanoc, sur la côte sud de Luçon, et le 6 juin je partais pour l'île Palaouan, la Paragua des Espagnols, située à 3 degrés sud-ouest de Manille et au nord de Bornéo.

La longueur totale de l'île Palaouan est de 520 kilomètres; dans sa plus grande largeur, elle en atteint à peine 42. Entre la baie de Honda, sur la côte est, au mouillage de Tapul, et la baie de Ulugan, située sur la côte ouest, la distance est à peine de 2 lieues et demie; et, plus au nord, de la baie de Tay-Tay, sur la côte est, à celle de Tuluran ou de Bonlao, sur la côte ouest, au fond de la baie de Malampaya, la distance est encore moindre. Dans ces parties, la traversée d'une mer à l'autre n'est qu'une question de quelques heures quand on peut trouver une route ou un sentier.

L'île Palaouan est extrêmement accidentée, et les montagnes se succèdent presque sans interruption d'un bout à l'autre, constituant une chaîne qui divise l'île en deux versants ; des abaissements constituant des passes peu élevées et d'accès facile coupent cette chaîne en plusieurs tronçons. Quelques chaînons accessoires plus ou moins obliques par rapport à la direction générale de la ligne de partage des eaux se prolongent jusqu'à la mer ; les côtes en sont échancrées par un grand nombre de baies, dont quelques-unes offrent un abri sûr aux navires.

La navigation dans ces parages est rendue assez dangereuse par le grand nombre de bancs de sable ou de roches madréporiques qui s'y rencontrent.

Le climat de l'île est humide pendant la plus grande partie de l'année; l'époque des sécheresses dure de février à mai, mais non d'une façon absolue ; août et septembre, décembre et janvier sont les mois pluvieux ; juin et juillet, octobre et novembre, les mois de transition.

L'île, très peu peuplée, surtout dans la partie nord, est habitée par différentes tribus vivant à l'état presque sauvage.

Les habitants appartiennent, comme dans le reste de l'archipel malais, à trois races; quelques personnes en admettent une quatrième qui nous paraît faire double emploi. Les trois races principales sont : 1° les Malais; 2° les Tagbanuas ; 3° les Bataks ou Négritos.

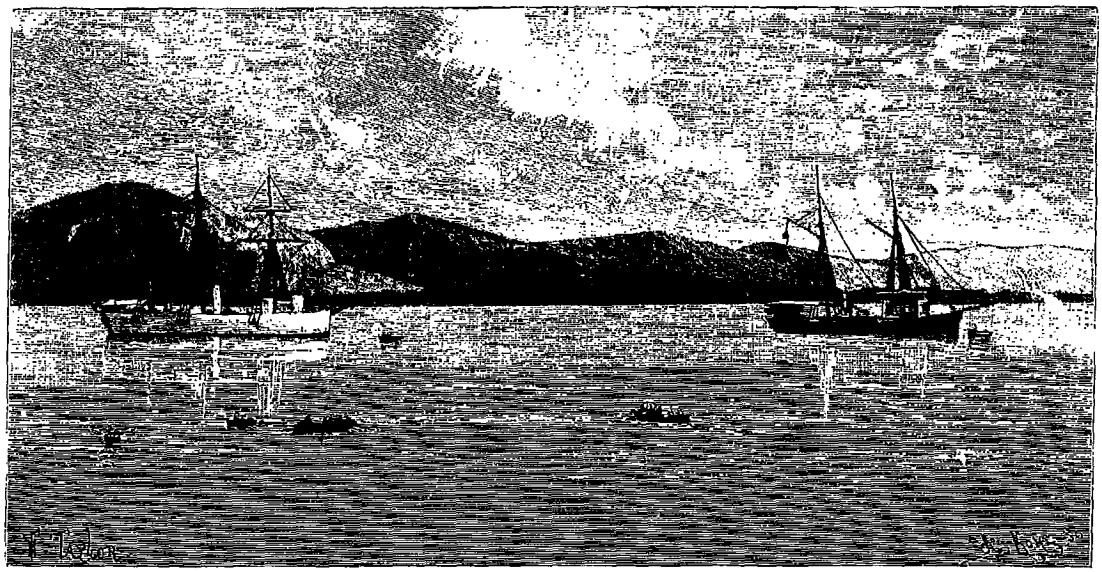
On m'a parlé aussi d'un petit groupe d'individus vivant à l'état complètement sauvage, allant d'une pointe de l'île à l'autre pour pêcher leur nourriture dans la mer, et qui fuient l'approche de tout être humain.

Les *Tandulanem* sont appelés ainsi parce qu'ils voyagent d'un promontoire à l'autre, le mot *tandui* signifiant, en langage bisaya, « promontoire ou pointe » ; ils forment une tribu d'environ deux cents personnes, comprenant un petit nombre de déserteurs originaires de villages chrétiens soumis aux Espagnols, et ils vivent sur la partie de la côte occidentale de la Paragua, s'étendant d'un côté jusqu'à 15 ou 20 milles au sud de la baie de Malampaya, et de l'autre jusqu'aux approches de la baie de Caruray. Ils sont de taille régulière, généralement forts et bien proportionnés, ayant peu de barbe; quelques-uns se teignent les dents en noir ; leur figure n'est pas déplaisante, la couleur est plus ou moins foncée, sans doute par suite du mélange avec d'autres races. Il y en a de la teinte des Indiens de la Paragua avec les cheveux lisses comme eux, mais ceux-ci sont en minorité, tandis que la majeure partie se compose d'individus à couleur foncée avec les cheveux plus ou moins frisés ou crépus, et de véritables noirs, ces derniers formant à peu près un tiers de toute la population. Les hommes portent une ceinture en écorce d'arbre qu'ils font macérer au préalable dans l'eau pour en ôter les parties ligneuses, et les femmes un pagne descendant jusqu'à mi-cuisse, préparé avec la même écorce. Lorsqu'il fait froid, hommes et femmes se couvrent d'une espèce de longue jaquette semblable à celle des Moros, toujours confectionnée avec la même écorce, et qui s'attache à la ceinture et à la poitrine avec des boucles en coquillages, ou avec des fibres de noix de coco. Ce vêtement assez coquet se porte jusqu'à ce qu'il tombe en loques. Ces indigènes n'ont d'autre occupation que la recherche de leur nourriture, qui se compose de fruits de la forêt, d'animaux sauvages et de poissons pris à l'hameçon ou tués à coups de flèche: pour l'amorcer, ils mâchent des mollusques qu'ils rejettent dans la mer jusqu'à ce qu'ils aient attiré une certaine quantité de poissons. Pour chasser le cochon sauvage, ils se cachent dans les arbres à l'époque des fruits et attendent que l'animal vienne ramasser ceux tombés par terre pour lui lancer des flèches enduites d'un poison végétal assez violent. Les singes, les porcs-épics et les couleuvres servent également de nourriture, de même que le pantôt, espèce de petit porc répandant une odeur infecte. Pour tuer les singes, on se sert de petites flèches empoisonnées, longues d'environ 30 centimètres, qui sont lancées avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sarbacanes. Les tortues sont aussi fort recherchées, et, pour se mettre à leur poursuite, les indigènes se servent, en guise de canots, de troncs d'arbres en forme de pirogues, mais sans être creusés, qu'ils munissent de *batanças* (balanciers) et d'espèce de griffes pour pouvoir s'y maintenir sans s'exposer à tomber dans l'eau.

Les Tandulanem sont fort sales et répandent une très mauvaise odeur; ils ne se lavent et ne se baignent jamais, à moins d'accidents ou de bains involontaires dans la mer; ils ont souvent les mains, la figure ou le corps couverts du sang des animaux qu'ils ont dépecés, sans s'en inquiéter autrement. Malgré cela ils n'ont pas la peau détériorée par des maladies telles que l'ichtyose, comme certaines peuplades. Les aliments sont mangés soit crus, soit cuits, indistinctement, mais ils les préfèrent crus, et si par hasard ils prennent un poisson, ils le déchirent à belles dents, donnant la préférence aux intestins à peine nettoyés. Ils n'emploient pas de sel et assaisonnent leur viande crue ou cuite avec de l'eau de mer. Ils n'ont d'autres armes que la flèche (sans barbes de plume), empoisonnée ou non, et la sarbacane, dont ils se servent même à d'assez grandes distances avec beaucoup d'adresse. Ils sont ennemis jurés des Moros, et ceux-ci les craignent beaucoup à cause de leurs flèches empoisonnées. Les Moros de Baenit font toutefois des échanges avec eux, et leur offrent des *bolos* (coutelas), du tabac, des hameçons et du gros fil de laiton pour bracelets d'hommes et de femmes, contre de l'or et de l'écaille. Les femmes n'ont d'autres ornements que lesdits bracelets, mais elles se fendent le lobule de l'oreille démesurément pour y mettre le cigare qu'elles fument, ou des morceaux de bois blanc. Une particularité à signaler



Baie de Puerto-Princesa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

est que ces indigènes ne mâchent pas de bétel.

Les Malais se trouvent surtout sur la côte au sud de l'île, et probablement en plus grand nombre sur la côte ouest que sur la côte est.

Les Tagbanuas sont répandus un peu partout dans l'île, et aussi dans quelques îlots voisins, notamment sur la côte ouest.

Les Bataks vivent exclusivement dans l'intérieur, sur les montagnes et au nord de l'île. Ils sont de teinte plus foncée que les Malais et les Tagbanuas, presque noirs, et ils auraient les cheveux crépus; mais il m'a été impossible d'en voir de près, car ils fuient les Européens.

Avec l'écorce d'un ficus ils fabriquent leurs vêtements à l'instar des Négritos de Luçon; les autres indigènes prétendent qu'ils ne couchent jamais la nuit dans leurs cases, qui ne sont probablement que des abris fort réduits où tous vivent pêle-mêle.

Les Négritos et les Bataks nous paraissent être une seule et même population.

On ne rencontre d'Européens que sur deux points de l'île, à Tay-Tay vers le nord et à Puerto-Princesa. Puerto-Princesa, colonie militaire, est la résidence du gouverneur de Palaouan; il y a deux lieutenants de vaisseau commandant les deux canonnières de la station et une dizaine d'officiers, dont deux médecins. Les habitants de Puerto-Princesa sont des déportés presque tous forçats, assassins, voleurs, etc.; il n'y a que deux commerçants espagnols, un boucher et un épicier; quelques Chinois et des habitants des îles Calamianes, d'ailleurs peu nombreux, forment le surplus de la population de la nouvelle colonie espagnole.

Puerto-Princesa, ou Puerto-Yguahit des cartes, est un petit golfe situé sur la côte orientale et vers le milieu de l'île Palaouan; c'est le meilleur abri de ces parages pendant les gros temps. La ville est située

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque au fond de la baie, dont l'entrée (chose rare aux Philippines) est éclairée par un phare. Le port possède un arsenal où se trouve un plan incliné, ou gril, pour réparer des navires de petites dimensions. Le tout est situé sur une des nombreuses pointes qui découpent la baie et a une élévation de 25 mètres au-dessus de la mer.

Le gouverneur actuel, le señor don Felipe Canga Arguelles y Villaria, est capitaine de frégate dans la marine espagnole ; depuis trois ans dans ce poste, il a fait tout ce qu'il a pu pour améliorer la colonie et en rendre le séjour moins désagréable. Les rues étant presque impraticables, il en a fait exhausser le sol, planter des arbres en bordure et installer des réverbères. Il a remplacé l'église et l'hôpital des marins, cases en bambous couvertes en chaume, par de solides constructions de briques couvertes en fer; de l'utile passant à l'agréable, il a organisé une fanfare, dont les artistes, pris parmi les prisonniers, sont dirigés par un maître de musique appelé exprès de Manille.

Excepté les jours de fête, ces musiciens jouent tous les dimanches et les jeudis sur la place publique.

Pendant mon séjour, quelques officiers organisèrent un théâtre, dont les premiers sujets furent pris parmi les sergents et les caporaux de la garnison. Mon ami don Jose Bisquerra, jeune lieutenant du commissariat, était chargé de la direction de cette troupe.

Ce théâtre fut monté par souscription, et ces messieurs vinrent m'inviter à assister à la représentation d'inauguration et aux suivantes. C'était non seulement comme but de distraction pour eux-mêmes que les officiers de la garnison avaient organisé ce petit théâtre, mais aussi pour rendre moins morose le séjour obligé des troupes de la garnison. Tous les genres se succédaient sur la scène du théâtre militaire, vaudevilles, scènes comiques et pathétiques, chansonnettes, etc.

Je ne pus que rarement profiter de l'aimable invitation qui m'était faite par les officiers espagnols, mes travaux m'appelant plus souvent dans l'intérieur de l'île qu'à la ville. Tous ces messieurs, le gouverneur tout le premier, m'envoyaient des invitations dès qu'on s'occupait d'organiser une fête ou une excursion, et je n'ai eu qu'à me louer, pendant mes séjours successifs à Puerto-Princesa, de leur obligeance et de leur amabilité.

La ville de Puerto-Princesa, bâtie au bord de la baie, se trouve complètement privée d'eau potable; et il a fallu s'ingénier pour s'en procurer; pendant la saison pluvieuse on recueille celle qui tombe du ciel; après avoir déposé dans des réservoirs, elle est buvable; pendant la saison sèche, la population se trouve réduite à boire l'eau des puits, qui est exécrable.

Pendant cette dernière saison, on envoie une fois par semaine un grand canot dans la rivière Yguahit, de l'autre côté de la baie, chercher la provision d'eau potable pour les officiers ; grâce à l'obligeance du gouverneur et de don Manuel, capitaine de la compagnie de discipline, chaque semaine la corvée chargée de ce service m'apportait dans deux grandes jarres ma provision d'eau hebdomadaire.

A Puerto-Princesa il n'y a, comme presque partout aux Philippines, ni hôtel ni restaurant. Mon intention étant de rester une année dans l'île Palaouan, je louai une maison pour y établir mon quartier général.

J'avais avec moi comme principaux serviteurs deux Ilocanos, naturels du nord de Luçon; je fis de l'un mon majordome, cuisinier, blanchisseur et préparateur, etc., métiers qu'il ne connaissait pas, mais qu'il eut bientôt appris tant bien que mal, mais plutôt mal que bien. Le second est l'Indien dont j'ai parlé plus haut, et déjà dressé à chasser; il s'appelle Mariano : dans la suite de ce récit j'aurai l'occasion de parler de lui et de ses exploits. Il aima bien vite la vie des bois, et, avec la patience inhérente à sa race, il me rendit de grands services.

La case du chef de musique était, comme toutes celles du pays, à un seul étage, entourée de cacaoyers, assez grande, peinte au dehors en blanc et bleu et séparée de la rue par une barrière en branches; à l'intérieur, toutes les couleurs, ou à peu de chose près, y étaient représentées; le mobilier était assez nombreux, mais peu solide; je la louai aussitôt.

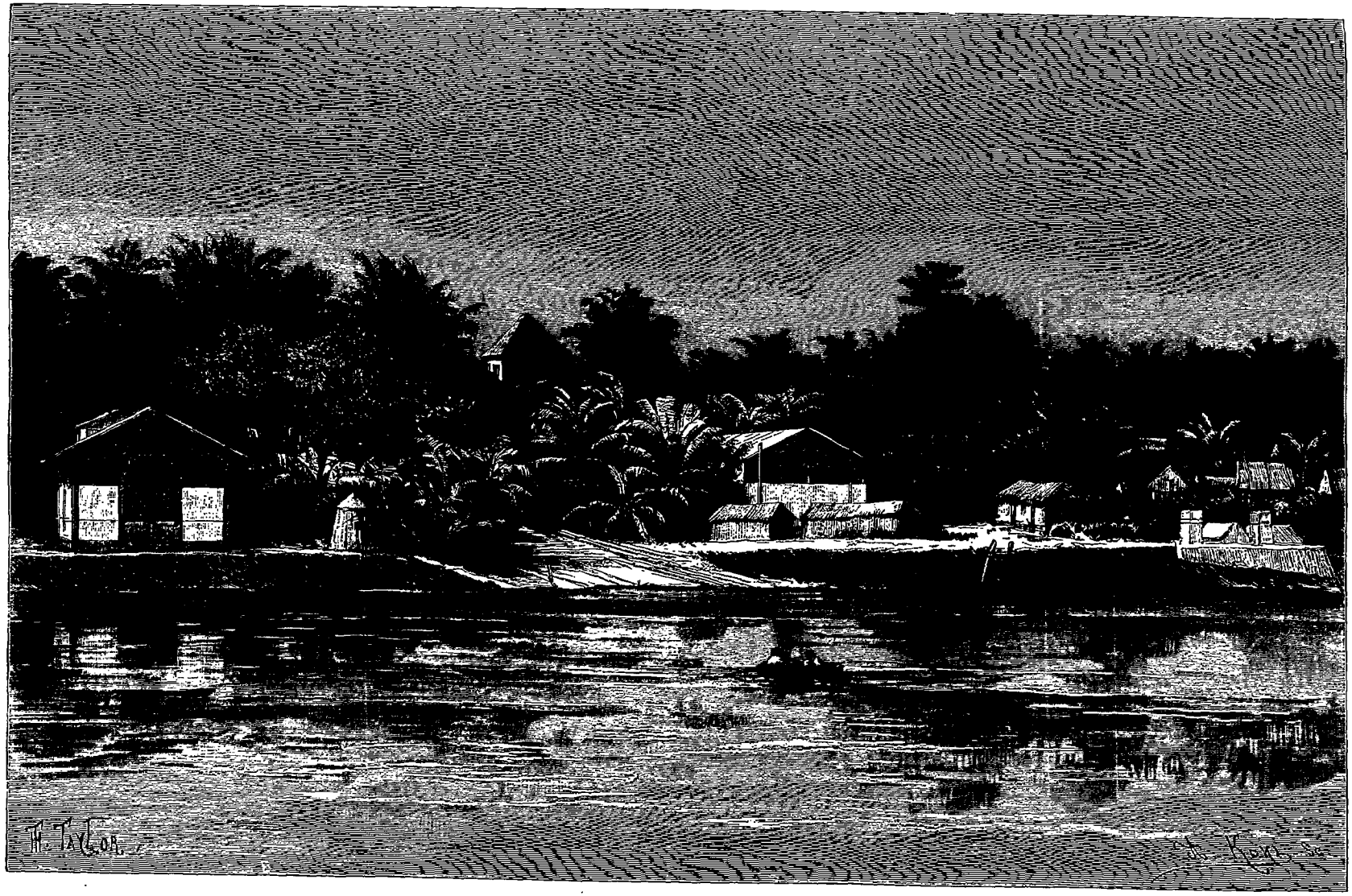
Pour la nourriture, on me prévint qu'il fallait réunir des provisions suffisantes et faire venir de l'île Cuyo des poules, car ici on ne trouve pas toujours à acheter des vivres. Il y a cependant un boucher, qui tue deux ou trois fois par semaine des bœufs élevés dans le pays et dont la viande est parfois mangeable; on trouve aussi de temps à autre des œufs et assez souvent du poisson ; quant aux poulets, ils sont étiques et fort chers. Il y a encore un Chinois qui fait du pain, plus ou moins mangeable, comme la viande ; il est vrai qu'avec les denrées du pays je pourrais compter sur la chasse et avoir du sanglier, des écureuils, des oiseaux, surtout des pigeons, qui sont nombreux, mais, le gibier me fatiguant très vite, j'aimai mieux me contenter du poulet traditionnel.

La colonie pénitentiaire de Puerto-Princesa, cantonnée dans des casernes de construction récente, comprend des individus des deux sexes transportés à Palaouan pour des motifs très différents. On peut la diviser en deux catégories : les disciplinaires et les déportés. Les disciplinaires, soldats ou civils, hommes et femmes, ont été condamnés pour crimes ou pour vols; les déportés, suspects pour une raison quelconque, soit à l'autorité civile soit à l'autorité religieuse, sont, sans jugement, conduits en exil pour un temps indéterminé; la bonne conduite des individus peut amener une réduction de peine.

Je demandai au gouverneur de me donner des déportés pour mon service : ce qui me fut accordé.

Un de ceux qui me furent donnés avait l'air doux et timide; deux ou trois mois après, j'appris qu'il avait été déporté à la suite d'un vol assez important; sa bonne mine l'avait fait prendre par le gouverneur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arsenal maritime à Puerto-Princesa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actuel comme domestique; sa conduite fut exemplaire pendant quelque temps, mais un beau jour un de ses camarades le surprit en train de vider la caisse du gouverneur, qu'il venait de forcer; il avait offert à celui qui l'avait pris sur le fait de partager, mais celui-ci avait refusé et était allé le dénoncer. Le gouverneur le condamna à être attaché sur un *carabao* (buffle), la figure tournée vers la queue, et on le promena ainsi par la ville : à chaque carrefour on lui administrait un certain nombre de coups de corde, puis la promenade continuait. La correction, quoique dure, ne lui avait pas trop profité : un jour, environ deux mois après son entrée à mon service, mon cuisinier trouva cinq francs de moins dans sa malle; je fis com-

Palétuviers dans la rivière de Tapul (voy. p. 378). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Berttoloty.

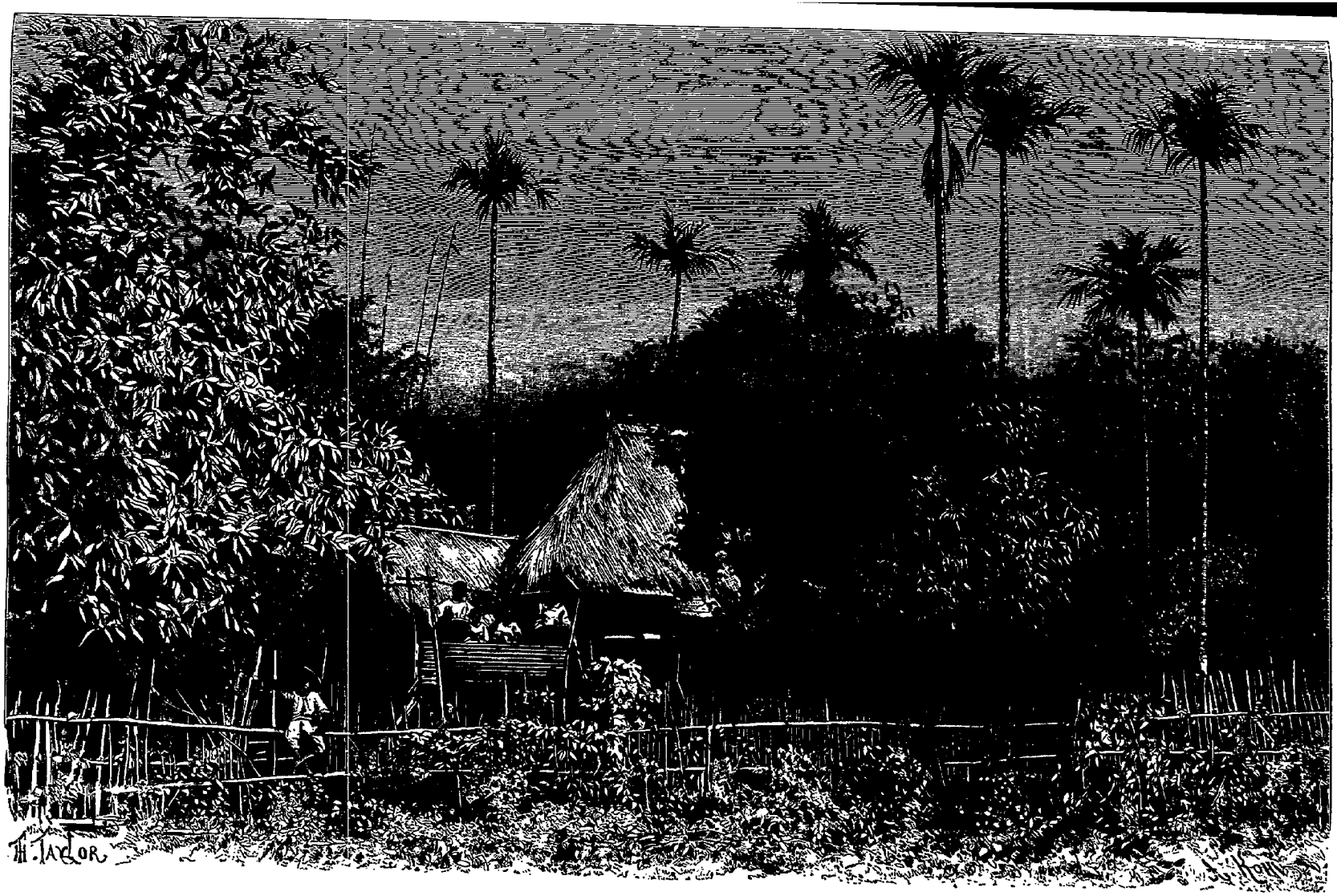
paraître l'individu devant moi. Naturellement il commença par nier, mais, comme le coupable ne pouvait être que lui, il fut forcé d'avouer. Je lui dis qu'il rendrait les cinq francs au cuisinier; que pour cette fois je ne ferais pas davantage; mais que, s'il recommençait, non seulement il payerait de son argent, mais encore je le renverrais à ses chefs, qui se chargeraient de le punir, ne voulant pas le frapper moi-même. La leçon lui suffit, car je ne me suis jamais aperçu qu'il fût dérobé autre chose.

XIV

Les chasses à Palaouan. — Tapul et Bahele. — Forçats évadés. Dumaran. — L'île Cuyo.

Mon installation rapidement menée, je m'occupai d'abord d'organiser mes chasses aux alentours, afin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une case à Puerto-Princesa (voy. p. 374). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de réunir le noyau de ma collection dans de bonnes conditions.

J'eus la satisfaction, dès les premiers jours, de tuer un calao non encore décrit; M. Oustalet, aide-naturaliste du Muséum, qui l'a déterminé depuis, a été assez aimable pour me le dédier.

Le calao (*Buceros*) est un grand oiseau qui appartient à l'ordre des Passereaux; il est remarquable par le volume énorme et la forme bizarre de son bec : cet organe est en grande partie celluleux et très léger; sans cela, l'équilibre de l'animal serait impossible.

Celui qui nous occupe, l'*Anthracoceras Marchei*, se distingue des autres espèces du même genre, antérieurement connues, par la teinte noire de ses pennes alaires et par la teinte entièrement blanche de ses pennes caudales; son casque est blanc, un peu jaunâtre, et varie beaucoup de forme suivant les individus : la forme générale est celle d'une chaloupe renversée. Cet oiseau vit rarement isolé, il va toujours par bandes; on l'entend venir de loin; son cri ressemble à un mugissement rauque, sourd, et résonne d'autant plus qu'il se tient presque toujours à la cime des plus hauts arbres; son vol est lourd, et, quand parfois il se pose à terre, il sautille comme un corbeau. Il bâtit son nid sur les plus hautes montagnes, dans le tronc des gros arbres, après y avoir fait un trou, ou profite d'un creux qu'il trouve tout fait; il en garnit le fond avec de menus branchages pour y déposer ses œufs. Il est omnivore; fruits, graines, insectes et, d'après certains auteurs, de petits mammifères, souris, rats, etc., etc., composent sa nourriture.

Calao. — Dessin de Gobin, d'après nature.

Dans ces grands bois, les fauves ne sont pas à craindre. Le seul félin que j'y aie rencontré et tué est un chat-tigre, joli petit animal dont la robe mouchetée est fort belle; il n'attaque guère l'homme, si ce n'est quand il se voit poursuivi et sur le point d'être pris.

Le 16 juin 1883 je partais à bord de la canonnière *Joló*, le lieutenant de vaisseau Desolmes, qui la commandait, m'ayant offert l'hospitalité à son bord pendant la croisière qu'il allait entreprendre.

Cet officier devait relever la côte de la partie de l'île comprise entre la baie de Honda, sur la côte est, et la baie de Ulugan, sur la côte ouest. Le gouverneur venait d'établir une série de postes militaires sur la route qui relie les deux mers afin de faciliter et d'assurer les communications.

La rivière de Tapul, comme les rives de la baie, est encombrée de palétuviers énormes, dont les tiges entrecroisées rendent difficile l'accès de la rivière et de cette partie de la côte; sa longueur jusqu'au point navigable en canot est de 2840 mètres; à 1 kilomètre de son embouchure, sur la rive gauche, se trouve une bonne aiguade.

Le chemin de Tapul à Bahele n'est autre chose qu'un sentier, qui sert depuis longtemps de chemin aux Tagbanuas de la côte ouest pour apporter les quelques paquets de résine et les rotins qu'ils viennent vendre à la côte est. Le gouverneur a fait ouvrir une véritable route qui relie Tapul à Bahele.

A l'entrée du chemin de Tapul, sur une petite colline, se trouve un *cuartel* (poste) pour quelques soldats indigènes commandés par un sergent. Cinq kilomètres plus loin, sur un plateau couvert de bambous, à 24 mètres d'altitude, il a été installé un autre cuartel, où reste l'officier avec la plus grande partie des forces qui gardent la route. De ces points il peut se rendre facilement soit à Tapul, soit à la baie de Ulugan.

Le village de Bahele ne compte qu'un petit nombre de cases, occupées par les hommes du poste, le tout construit en cagna et nipa et entouré de bouquets de verdure.

Le 8 août 1883 nous allions, le capitaine Desolmes et moi, relever la rivière de Bahele, depuis le point où se termine le chemin désigné sous le nom d'« embarcadère » jusqu'à la baie de Ulugan. Cette rivière remonte dans l'intérieur jusqu'au pied des montagnes sur une longueur d'environ 2 kilomètres. Depuis l'embarcadère jusqu'à la baie de Ulugan le parcours est de 2577 mètres, et la distance à vol d'oiseau, de 1520 mètres; sa direction générale est de 24 degrés est. Toute cette partie de la rivière court au milieu des palétuviers.

Le terrain, composé de vase molle, ne permet pas de marcher; aussi ne voit-on comme animaux que des singes, qui viennent pêcher, et des crocodiles dormant au soleil. Les oiseaux y sont également rares à part les bécassines et quelques martins-pêcheurs.

La baie de Ulugan est belle, mais ouverte aux vents du nord; le gouverneur y a établi un poste situé à l'est de la baie, derrière la petite île Rita. Elle est très peu habitée, on n'y trouve que quelques indigènes vers la pointe nord : des Tagbanuas habitent les petites îles de la côte.

Le 15 août nous repartions pour explorer les rives

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du mouillage de Tapul et nous arrivions ainsi à une petite rivière encore sans nom.

A Palaouan comme dans les autres pays, la surveillance des gardiens est souvent mise en défaut, et les forçats prenent la clef des champs. Mais leur situation n'est guère enviable, obligés qu'ils sont de chercher misérablement leur vie comme les indigènes.

Quelques forçats s'étant échappés, j'eus à ce propos une conversation avec Mariano, mon chasseur. Je la rapporte textuellement pour donner une idée du flegme des Indiens en général et de celui de mon homme en particulier.

MOI. — Tu sais, Mariano, qu'il y a des forçats dans les bois?

MARIANO. — Oui, ils sont quatre.

MOI. — Fais attention qu'ils ne t'approchent pas et ne te volent pas ton fusil.

MARIANO. — Mais, s'ils veulent me le prendre, que dois-je faire?

MOI. — Ce que tu voudras ; défends-toi, sauve-toi, tue-les, mais ne te laisse pas désarmer.

MARIANO. — Je peux les tuer?

MOI. — Oui.

MARIANO. — Bien.

Son parti était pris. Et, son fusil sur l'épaule, tout aussi tranquille que les jours précédents, il me quitta pour aller à la chasse. Il a parfois rencontré des évadés, mais jamais il n'a eu besoin de se défendre. Si le cas s'était présenté, je suis persuadé qu'il n'aurait pas hésité à tirer; il aurait eu d'autant plus raison que, s'il s'était laissé désarmer, son agresseur l'aurait tué pour le dépouiller entièrement.

Le 14 septembre 1883 je partais à bord de la canonnière *El Filipino*, commandée par le lieutenant

Caserne à Puerto-Princesa (voy. p. 374). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

de vaisseau don Raphael de Bibenco. En sortant de Puerto-Princesa, nous nous dirigeons directement sur l'île de Dumaran vers sa partie est.

Le 15 au matin nous arrivons au petit port d'Araceli, à la pointe est de Dumaran. Ce port n'est pas indiqué sur les cartes.

Il y a un village bâti sur la pointe extrême de l'île; le terrain étant plat et assez marécageux, les habitants sont tous atteints de fièvres, et le *practicante* du bord est aussitôt appelé de tous côtés.

Le lendemain de notre arrivée, on enterra un matelot décédé subitement pendant cette courte traversée.

Comme le temps est menaçant, le commandant de Bibenco fait entrer la canonnière au fond de la baie.

Le mauvais temps nous retient quelques jours. Les vivres frais sont rares à bord, et le village n'en fournit pas, malgré les réquisitions. Nous sommes obligés de descendre à terre et de tuer quelques poules, que nous payons, du reste, à leurs propriétaires. Ceux-ci s'empressent alors d'aller dans leurs plantations nous chercher des vivres, qu'ils disaient ne pas avoir.

Nous trouvons là Doroteo, un Indien qui a couru le monde, et qui fut un moment très estimé par les Européens des Philippines. Doroteo était assez riche, et il lui reste encore quelques plantations et quelques têtes de bétail. Le malheureux s'est adonné à la boisson, et, une fois ivre, il donne tout et dépense à tort et à travers. Cet individu à jeun est très serviable. Le commandant le connaissant depuis longtemps l'engagea à venir à bord, et j'eus de lui des renseignements qui me furent utiles par la suite; mais cela coûta plusieurs bouteilles de vin et de cognac à mon ami Bibenco.

L'île de Dumaran, sur laquelle est bâti le village d'Araceli, est occupée sur divers points par les indigènes de Cuyo ; ils y viennent faire des plantations de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riz, de camote et d'igname (*Convulvulus batatas*).

Il y a quelques années, Dumaran était couverte de plantations, qui furent anéanties par une invasion de rats; depuis cette époque, l'île a été presque abandonnée; il n'y a pas longtemps que les naturels de Cuyo y reviennent, mais il n'y a que quelques parcelles de terrain cultivé et quelques têtes de bétail.

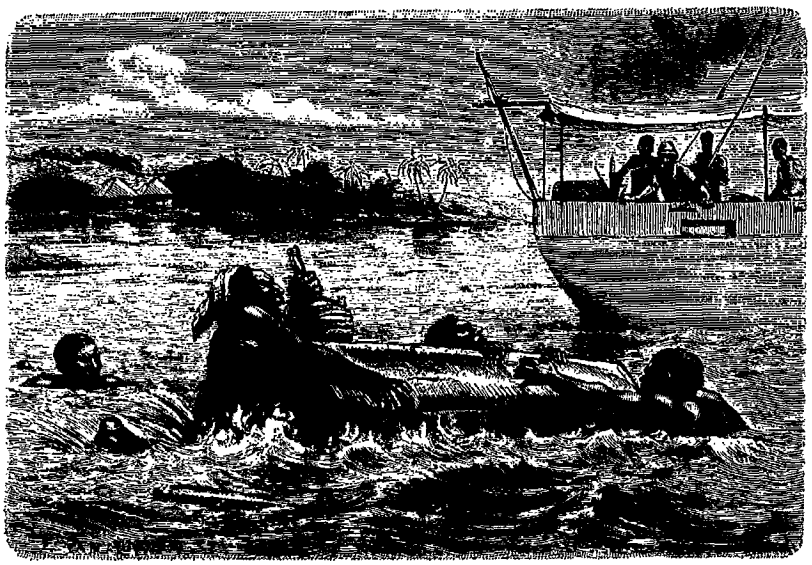
Le 20 septembre au soir, le temps s'étant mis au beau, nous allons mouiller à l'entrée de la baie, afin de pouvoir partir de bon matin pour l'île Cuyo.

Lors de notre départ, notre ami Doroteo vint nous faire ses adieux; il était avec trois Indiens dans une petite banca qui pouvait porter à peine deux hommes.

Nous levâmes bientôt l'ancre, et mon Doroteo, qui n'avait pas cessé d'être ivre depuis trois jours, trop lent à s'embarquer, ne le fit qu'au moment où nous nous mettions en marche; son poids et sa maladresse firent chavirer l'embarcation, et voilà mes quatre individus à l'eau. Il n'y avait aucun danger pour les trois compagnons de notre ivrogne, mais ce dernier manqua de se noyer, embarrassé qu'il était par une dame-jeanne pleine de vin, dernier cadeau qu'il était venu chercher à bord et qu'il ne voulait pas lâcher; sans ses hommes, il serait allé boire son vin dans un monde meilleur; mais, une fois repêché, et après avoir rejeté l'eau de mer qu'il avait avalée, pour se remettre il but tout le vin, sans en offrir à ceux qui l'avaient sauvé.

Le 21 septembre, à quatre heures du matin, nous partons donc et, après avoir passé entre les îles Raquit et Quinitad, nous nous dirigeons au nord 70 degrés est, vers l'île de Dalaganen.

Cette île, comme les deux précédentes, est inhabitée et sans culture. Suivant la même route, nous passons devant Camogon; de là nous mettons le cap sur l'île de



Doroteo tombe à la mer. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis.

Capnoyan, laissant derrière nous différents îlots et bancs de coraux. L'île de Capnoyan ne possède que deux ou trois cases, habitées par les gardiens des troupeaux appartenant à des propriétaires de Cuyo.

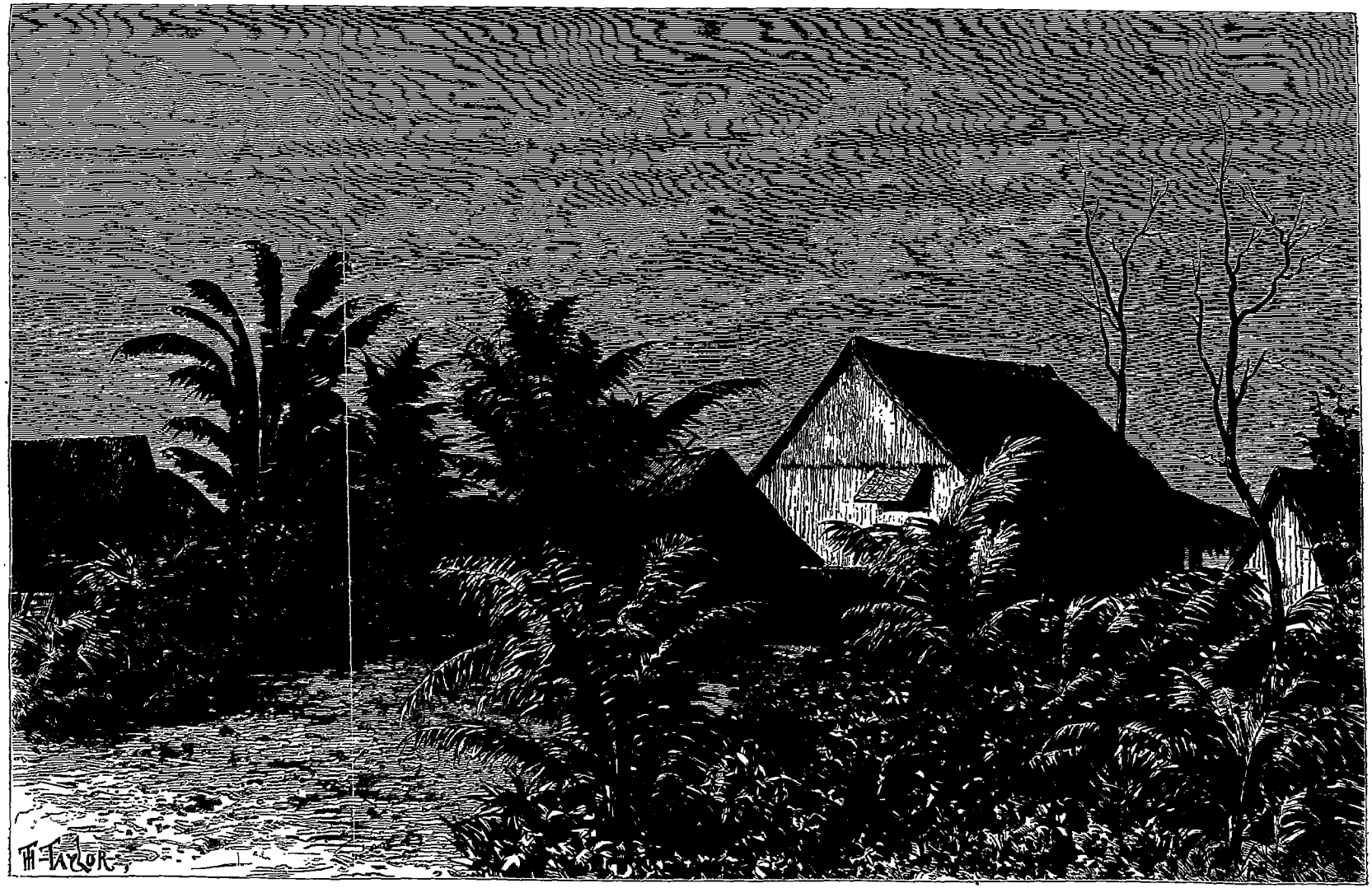
De Capnoyan nous gouvernons au sud-sud-est pour atteindre la pointe sud-est de l'île Cuyo. Longeant la côte ouest, nous allons mouiller dans la petite baie de Lugbuan, entre deux digues naturelles; nous amarrons sur quatre ancres, l'étroitesse du bassin ne permettant pas d'éviter. Le village qui domine ce port possède une petite forteresse carrée dont les murs ont près de 6 à 8 mètres de haut sur 2 mètres d'épaisseur; elle servait autrefois de refuge aux habitants quand les Malais faisaient la chasse aux esclaves. L'île de Cuyo est peu élevée et forme un plateau dominé par trois petites montagnes, Bambuni, Aguado et Caimania.

Mon intention était de prendre l'altitude de ces trois hauteurs en commençant par la Caimania, qui était plus près de moi. Le flanc par lequel je fis l'ascension était parsemé de pierres de toutes dimensions, depuis la grosseur du poing jusqu'à celle d'un gros moellon; au faîte, deux ou trois blocs de forme cubique dominaient les autres fragments de roches.

La tradition raconte que les anciens habitants, à certaines époques de l'année (probablement celles des récoltes), accomplissaient une sorte de pèlerinage sur cette montagne, et chacun était tenu d'y apporter une pierre, qu'il déposait près des rochers qui sont au sommet.

Le lendemain de mon ascension, pris de violentes douleurs dans l'estomac et dans les reins, je dus garder le lit. Le 26, me sentant un peu mieux, je me rendis à la pressante invitation de don Pedro Martinez, qui voulut à toute force me donner l'hospitalité et me soigner chez lui. Grâce aux soins dont je fus entouré par lui et par son aimable famille, grâce aussi à mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale du village de Bahele (voy. p. 378). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Berttoloty.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ami don Antonio Jimenez Baena, médecin de la ville, je fus bientôt sur pied et en état de reprendre le cours de mes recherches.

Don Pedro Martinez, ex-capitaine de frégate, s'est établi à Cuyo; il y vit de sa retraite. Il s'est construit une habitation fort confortable, luxueuse même, et s'occupe d'essais d'agriculture, que malheureusement il n'a pu mener à bien, faute de bras pour travailler. Il s'est heurté au grand obstacle qui attend presque tous les créateurs de plantations dans les régions tropicales : la paresse des indigènes, plus pénible encore que l'absence d'ouvriers. Il avait d'abord essayé de la culture du cacao, puis de celle du tabac, et nul doute que le succès n'eût couronné ses efforts s'il avait pu maintenir auprès de lui un noyau suffisant de travailleurs.

La ville de Cuyo, située sur la côte ouest de l'île, est bâtie au bord de la mer; elle possède plusieurs rues bordées de maisons en bois et d'autres simplement en bambous et en paille. Elle est proprette, mais ne diffère en rien des autres localités des colonies philippiniennes. Cette ville est le chef-lieu de la province de Calamianes, qui comprend, outre le groupe des îles Cuyos, celui de Calamianes, les îles Agutaia et Dumaran et le nord de l'île Palaouan.

L'île a pour gouverneur le capitaine d'infanterie don Ramon Gonzalez Pachero; il y a de plus un juge chargé de tout ce qui a trait à la justice, et, comme agent des finances, un promoteur fiscal.

Un seul médecin est chargé du service de toute la province, mais il est plus juste de dire de celui de l'île Cuyo, car, à de rares exceptions près, il ne peut aller dans les autres îles et dans le nord de Palaouan.

Le sol de l'île Cuyo est presque entièrement cultivé, mais les récoltes y sont peu abondantes en raison de la mauvaise qualité de la terre, qui aurait besoin d'engrais, que personne ne songe à lui donner.

On y trouve en grande quantité des bestiaux et des poules, qui forment à l'époque actuelle le principal ou mieux l'unique article de commerce que l'on exporte dans toute la province et même jusqu'à l'île de Balabac, à l'extrémité sud de Palaouan. La faune et la flore de l'île Cuyo sont très pauvres.

Le 3 octobre nous prenons congé de don Pedro et de don Ramon, et le 4, à six heures du soir, nous mouillons devant le village de Dumaran, d'où nous repartons le lendemain matin, et, longeant la côte de la Paragua, nous passons au milieu des bancs jusqu'à la pointe Flechas.

Nous continuons notre route jusqu'à Puerto-Princesa, où je retrouve mon quartier général intact. J'avais pris le soin d'y laisser en garde un de mes hommes.

XV

Chasses et ménagerie. — Vingt-deux jours de navigation. Visite à Mindanao et à Soulou. — L'île de Balabac.

Une fois réinstallé, je repris mes chasses et lançai mes hommes de tous côtés. Mariano me rapporta un jour un sanglier différent de ceux que j'avais vus jusqu'à ce jour dans les autres îles de l'archipel. C'est sinon une espèce nouvelle, tout au moins une variété.

Quelques jours après mon retour, un Indien m'apporta dans un sac un animal vivant, qu'il jeta sur le plancher. A première vue, on ne distinguait qu'une boule recouverte d'écailles, ce qui fit dire à mon cuisinier : « Le drôle de poisson ! » C'était un pangolin, une variété du *Pholidatus Indicus*, que je cherchais en vain depuis longtemps.

Cet animal ne sort presque jamais le jour; il reste renfermé dans sa tanière en attendant la nuit, pour se mettre en chasse; il se nourrit de fourmis; il est pourvu d'une langue cylindrique, très longue et épaisse, toujours enduite d'une salive gluante où s'attachent les fourmis qu'il attrape en plongeant cette langue dans les fourmilières à la façon de ses congénères de l'Amérique. Sa chair est très appréciée des naturels.

Désirant l'étudier de près, je le gardai vivant. Pendant la journée il ne fit pas un mouvement; le soir, tout confiant, je l'enfermai sous une chaise en rotin pour passer la nuit; il y resta tant que j'eus de la lumière, mais, dès qu'elle fut éteinte, j'entendis mon animal commencer à se mouvoir, puis tout d'un coup un grand bruit dans la chambre, comme si quelqu'un courait sur le plancher avec des sabots; je me lève rapidement, j'allume une bougie, et aussitôt le silence se fait. J'appelle un de mes hommes, et nous regardons à l'endroit où devait être mon fourmilier : la cage était vide; je cherchais sans succès partout sans le trouver, quand tout d'un coup une masse tombe à mes pieds : c'était mon animal qui, grimpé à un portemanteau mobile, venait de se laisser choir.

Ayant fermé toutes les portes, je le fis marcher : je m'expliquai bientôt le bruit de sabots que j'avais entendu; l'animal, pour courir, se tient perché sur la pointe de ses ongles, qui sont cornés et très forts; il court très vite et grimpe avec beaucoup de facilité, même le long des murs raboteux d'une case.

En courant par la chambre, il renversa une caisse, contenant un joli petit écureuil volant, animal également noctambule, qui se mit à bondir de tous côtés en jetant des cris aigus; j'eus beaucoup de peine à rattraper mes pensionnaires et à les enfermer dans leurs cages respectives, que je consolidai de façon à pouvoir dormir. Le lendemain, je fus obligé de tuer ces deux animaux avant qu'ils se fussent détériorés en captivité.

Je mentionnerai un petit animal que tout le monde fuit comme la peste : c'est le *midaus*. Cette petite bête, de la grosseur d'un beau rat, a une tête rappelant au premier abord celle d'un porc; son poil est ras; pour queue il n'a qu'un petit appendice d'un demi-centimètre de longueur, sans poil.

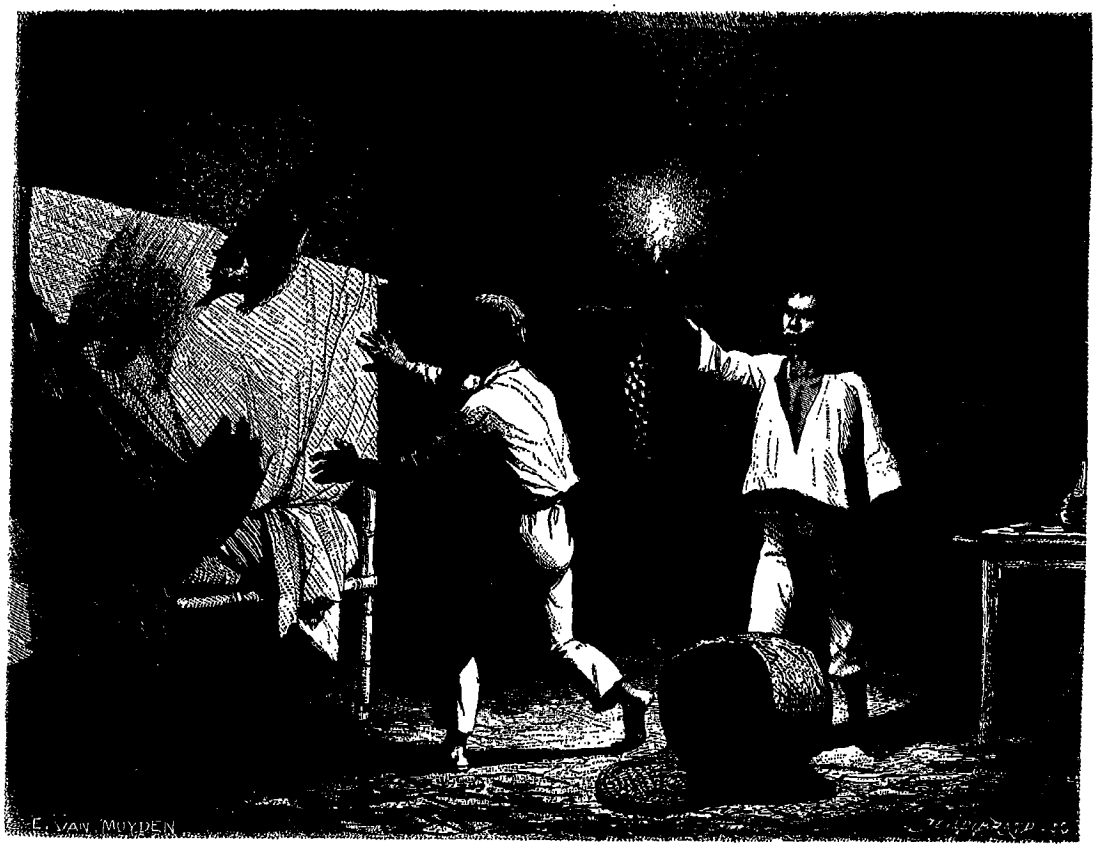
Un jour, revenant de la chasse, je sentis près du village une odeur infecte qui allait en augmentant à mesure que j'approchais de chez moi; quand je fus rentré, l'odeur devint insupportable; je demandai ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui puait de la sorte, et Mariano m'apporta au bout d'une corde ce petit animal qui se débattait. « Voilà, me dit mon chasseur, le *bontoc*, l'animal que tu demandais l'autre jour aux Tagbanuas; tout le monde voulait que je le jetasse, mais il n'y a pas de danger! c'est trop difficile à prendre. » Il avait eu raison de ne pas le jeter, mais il aurait pu le tuer, car, pour l'avoir eu vivant quelques moments, nous en fûmes empestés pendant plus d'un mois. Cette odeur est tellement intense, désagréable et persistante, que le soir même je dus aller demander à dîner à mon ami Bisguerra, après avoir changé de vêtements des pieds à la tête et pris un bain, ma case étant absolument intenable.

Le 2 novembre 1883 je repartis à bord de la canonnière *El Filipino*, avec le nouveau commandant, don Alonzo Morgado; nous devions naviguer ensemble pendant vingt-deux jours. A cinq heures du matin nous levions l'ancre. A six heures nous sortions de la baie de Puerto-Princesa, et, après nous être élevés à 2 milles dans l'est, nous nous dirigions vers le nord jusqu'à Tapul, où nous ne restâmes qu'une heure; de là nous gagnons l'embouchure de la rivière Babuyan, où nous arrivons vers deux heures de l'après-midi.

Le 3 novembre, à six heures trente du matin, nous



Pangolin et écureuil. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis.

levions l'ancre pour Burbacan, autre rivière, à 40 milles plus au nord, où nous arrivions à deux heures trente minutes. Nous ne pûmes le lendemain matin, comme nous l'avions projeté, aller à terre, vu l'état de la mer; le vent ayant fraîchi pendant la nuit et menaçant de s'élever encore davantage, nous fûmes obligés d'aller chercher un mouillage plus sûr à l'île de Dumaran, au pied du village de ce nom.

Le jour suivant, nous fîmes une excursion à la montagne Obong, située au nord du village, qu'elle commande.

Le 11 novembre, le vent du nord-est, qui nous retenait depuis le 4, ayant diminué un peu de violence, nous levons l'ancre à neuf heures du matin pour continuer notre route, et, après avoir contourné les petites îles qui forment le port de Dumaran, nous nous dirigeons au nord.

A onze heures nous avions avancé avec peine de 7 à 8 milles; le vent fraîchissant de plus en plus, il fallut virer de bord, et, vu l'état de la mer, chercher un refuge au pied du village de Danlig et derrière les îlots et bas-fonds qui se trouvent à cet endroit.

Le 12, à sept heures du matin, le temps étant toujours mauvais, nous sommes obligés de retourner au mouillage de Dumaran; le 15 au soir le ciel s'assombrit de plus en plus, le baromètre descend, et le vent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui était au nord-est, saute au nord-ouest et est accompagné de fortes pluies et de violentes rafales.

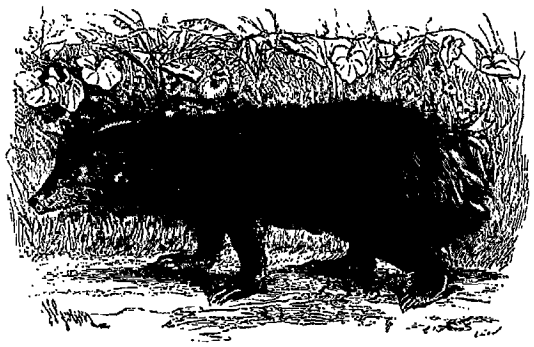
Le 18 novembre 1883, à sept heures quarante du matin, nous levons l'ancre de nouveau pour remonter vers le nord.

Après nous être dégagés des îlots qui environnent Dumaran, nous allons jusqu'à la pointe Bay et de là au nord-est, direction qui nous fait passer entre l'île Paly et la Paragua. Nous suivons la même route jusqu'à l'extrémité nord de l'île Icadambanuan, et enfin jusqu'à l'île Maitiaguit, où nous mouillons dans une petite baie assez bien abritée, après avoir fait 32 milles.

Dans cette baie se trouve un village d'une douzaine de cases qui porte le même nom que l'île.

Les 18 et 19, excursions dans les montagnes; je montai au faîte de la plus haute, qui atteint à peine 140 mètres d'altitude.

La végétation est la même qu'à Palaouan. Quant à la faune, pendant le peu de temps que je suis resté là, j'ai trouvé deux oiseaux et un mammifère que je n'avais pas encore dans ma collection, mais je n'ai pas vu le fameux singe blanc, que l'on m'avait assuré être dans ces parages.



Midaus (voy. p. 382). — Dessin de Gobin, d'après nature.

A bord de notre canonnière nous avons un jeune botaniste espagnol, M. Maeso, qui, tout en courant après ses plantes, fait des collections de tout genre, dont il fait hommage à ses chefs. Malheureusement, le pays n'est pas riche, et le mauvais temps nous retient à bord plus souvent que nous ne le voudrions. Cependant quelques pêcheurs nous apportent leurs poissons, et le jeune Maeso se précipite dessus; comme les pêches sont assez abondantes, nous pouvons l'un et l'autre réunir quand même une collection intéressante.

Le 20 la mousson s'accentue et nous sommes obligés d'abandonner notre projet de contourner la pointe nord de l'île Palaouan.

Le commandant Morgado ne peut avec sa canonnière, dont la machine est avariée, affronter les vents de nord-est. Nous devons revenir sur nos pas, et, le jour même, nous mouillions au pied du fort qui protège l'ex-ville de Tay-Tay.

Après avoir renouvelé nos vivres, nous allons nous abriter pour la nuit dans une petite baie à l'île d'Icadambanuan. C'est ici que nous devons trouver le singe ou l'écureuil blanc; aussi formons-nous le projet de partir tous en chasse; le jeune Maeso dit qu'il emportera aussi son fusil, espérant bien, tout en faisant de la botanique, descendre l'animal s'il se présente.

Au petit jour on part, comptant sur une chasse abondante. Mais nous ne devions pas pousser jusqu'au bout notre excursion à la fois cynégétique et zoologique. A dix heures tout le monde est de retour, le sifflet de la machine ayant sonné la retraite. Il faut quitter notre mouillage au plus tôt, car la houle devient forte, et notre canonnière ne peut tenir la mer pendant la mousson du nord-est.

Tandis que l'on fait l'appareillage, j'examine le butin rapporté par tous les chasseurs; je n'y trouve pas le fameux singe blanc tant convoité, mais une espèce d'écureuil avec le dos gris et le ventre blanc; je demande si quelqu'un a vu un animal entièrement blanc: tout le monde dit non; notre jeune botaniste seul prétend avoir tiré un animal blanc qui s'est enfui, mais je crois, et je m'empresse de lui exprimer ma manière de voir, qu'il n'a vu que le ventre d'un écureuil semblable à ceux que nous avons tués.

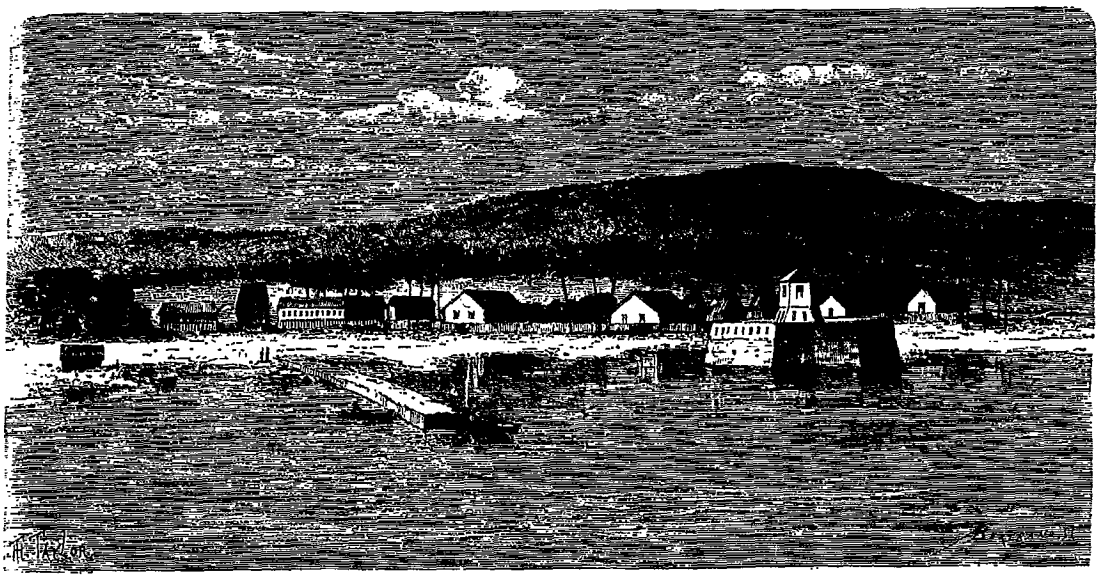
Pendant que nous discutions sur la chasse, notre petit vapeur était sorti de la baie. Tant que nous étions restés à l'abri de l'île, le navire s'était bien comporté, mais, quand nous débouquâmes, les grandes lames venant du large, soulevées par un vent du nord-est assez fort, nous faisaient rouler bord sur bord et menaçaient de nous charrier comme une vulgaire coquille de noix. Le commandant Morgado, voyant le danger de cette situation, prit le parti de s'élever vers la haute mer afin d'éviter d'être brisé sur les rochers qui bordent la côte. C'est à peine si la force de la machine nous permettait par moments de résister à la lame.

Profitant de quelques embellies, la canonnière parvient à s'élever assez haut pour virer de bord et gagner l'île Paly, où nous nous trouvons à l'abri; de là nous continuons notre route à travers les bancs et les îlots, qui brisent les lames et nous protègent contre la violence de la mer.

Alfred MARCHE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Balabac (voy. p. 386). — Dessin de Taylor, d'après un croquis.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES),

PAR M. ALFRED MARCHE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV (suite).

Morsure d'une vipère. — Trois *juramentados* assassins. — Ile de Balabac. — Petit chevrotin.

Le 23 nous étions de retour à Puerto-Princesa. Je passai le mois de décembre à faire diverses excursions dans les environs. Tout le terrain qui borde la baie est bas, marécageux et couvert de palétuviers; les montagnes et terrains fermes se trouvent dans cette partie assez éloignée de la baie.

Un jour, revenant d'une de ces excursions, mon chasseur Mariano m'apportait une jolie vipère appelée dans le pays *daum-palaye*. L'animal se tordait autour du bâton auquel il était amarré. Très satisfait de cette nouvelle pièce, je m'empressai de la mettre dans l'alcool. Après l'avoir détachée, je pris la tête dans la main gauche et le corps dans la main droite. Mariano ouvrit le flacon en tôle contenant l'alcool, et je lui recommandai de le refermer aussitôt.

Au moment où je lâchais le serpent, mon Indien, ayant peur qu'il ne s'échappât, voulut fermer trop vite et m'attrapa avec le couvercle la main gauche, qu'il précipita ainsi sur la droite : la vipère en profita pour me mordre; je lâchai l'animal dans l'alcool; puis, ayant fait une incision à l'endroit de la morsure, j'y versai quelques gouttes d'acide phénique pur.

Mon chasseur, pendant ce temps, me rassurait à sa façon : « Tu sais, Monsieur, ça c'est mauvaise morsure: dans mon pays tous ceux qui sont mordus par le daum-palaye meurent au bout de deux heures. Tu sais, Monsieur, ça mauvais, il n'y a pas de remède : au bout de deux heures on est mort. »

Que le lecteur ne croie pas que mon Mariano disait cela d'une voix émue ou seulement agitée; non, tout cela était dit tranquillement, avec indifférence, comme si je n'étais pas en cause. Après m'être pansé, je lui dis qu'il pouvait être tranquille, que je ne mourrais pas : puis j'allai me coucher pour étendre mon bras afin de ne pas accélérer la circulation du sang, et je m'endormis.

Trois heures après, m'étant réveillé, je trouvai mes hommes dormant ou fumant; pas un n'était reparti en chasse, s'étant dit qu'il était inutile de sortir puisque j'allais mourir. Mon chasseur Mariano, après m'avoir regardé, me dit : « Tu me donneras de cette médecine-là. — Pourquoi? lui dis-je. — Parce que

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 177, 193 et 209; t. LII, p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est la première fois qu'un homme mordu par un daum-palaye n'est pas mort au bout de deux heures. » Je lui donnai un flacon d'acide phénique, et tout le monde partit dans les bois.

La morsure du daum-palaye est très dangereuse et entraîne généralement la mort; mais je n'avais guère eu que l'épiderme attaqué; une incision et une cautérisation énergique avec de l'acide phénique avaient écarté le danger; j'eus toutefois le bras engourdi pendant trois ou quatre jours.

Le 1er janvier 1884, une forte attaque de dysenterie m'obligea à garder le repos pendant une quinzaine de jours.

Malgré mon état maladif, je pus me rendre le 9 chez le gouverneur et saluer le vice-roi des Philippines, le général Joaquim Jovellar y Soller, qui faisait sa tournée d'inspection.

Je reçus de Son Excellence un très aimable accueil, et le général m'assura que, d'après ses ordres, je trouverais partout aide et protection en cas de besoin.

Je remerciai le général et retournai cahin-caha, sous un soleil de plomb, à mon logis, où je dus rester encore plusieurs jours malade. Je pris alors le parti d'aller faire en mer un voyage de quelques jours.

Ayant poussé jusqu'à Manille, d'où j'expédiai les collections réunies depuis mon dernier envoi, je repartis pour l'île de Balabac. Je ne m'y arrêtai cette fois qu'un instant, ainsi qu'à Soulou (Joló), que je trouvai encore émue de la mort de deux officiers tués par des juramentados. Assis devant le magasin d'un Chinois, ils lisaient des lettres de leurs familles, que le courrier venait d'apporter, quand ils furent tués.

L'un d'eux eut la tête tranchée du premier coup sans même avoir vu l'agresseur; le second put parer le premier coup avec la main, qui fut coupée net, mais il mourut du second coup porté par son assassin.

Un docteur militaire, qui se trouvait avec ces deux infortunés, averti probablement par la chute de ses compagnons, put se défendre, quoique sans armes, en se jetant vivement sur son adversaire; il sauva ainsi sa vie, mais le malheureux sortit de là avec un bras de moins et d'horribles blessures faites par le kriss.

Les trois juramentados furent tués presque immédiatement par les Indiens et les soldats accourus aux cris de *Moros! Moros!* Depuis cette époque il est interdit à tout officier ou soldat de sortir sans armes.

Le 20 nous touchions aux îles Basilan, groupe occupé par la France en 1845 et dont nos officiers de marine ont fait une excellente carte.

La capitale, Isabela, est située sur la principale île du groupe. On y trouve un arsenal maritime, le seul de ces régions où l'on puisse faire des réparations d'une certaine importance aux canonnières chargées du service dans le sud des Philippines.

Le jour même nous mouillions devant Zamboanga, à l'extrémité sud-ouest de l'île de Mindanao. De là je repassai à Soulou, et je profitai des quelques heures de séjour pour aller chasser aux environs de la ville.

Le 10 mars 1884 j'arrivais à l'île de Balabac, située entre la pointe nord de Bornéo et l'extrémité sud de Palaouan, mais plus rapprochée de cette dernière île, dont elle semble un prolongement. Sa plus grande longueur du nord au sud atteint à peine 20 milles; sa plus grande largeur est de 4 milles et demi. Le relief de l'île de Balabac est relativement assez élevé, et la plus grande altitude que l'on ait constatée atteint 400 mètres au-dessus de la mer. Cette île complètement boisée est très riche en bois de construction.

Le gouvernement espagnol y a fait un essai de colonie agricole pénitentiaire, qui n'a pas donné de résultat satisfaisant, quoique le terrain y soit plus riche qu'à Palaouan. L'île n'est occupée que sur un seul point, à la baie de Calandarang, dont l'entrée est éclairée par un feu qui s'aperçoit à 10 milles au large.

Le gouverneur actuel, don Manuel de Elisa, se dispose à en établir un second au sud de l'île, à l'entrée de la baie de Clarando : ce qui rendra un immense service à la navigation, très périlleuse dans ces mers, semées de bancs et d'îlots très nombreux.

La colonie est presque exclusivement composée de *presidarios* (forçats), de soldats et marins, et de quelques Chinois, entre les mains desquels se trouve le commerce de cette île.

Les établissements officiels se composent d'une caserne, de deux hôpitaux et de la résidence du gouverneur; le tout est construit en bois et dans un état complet de vétusté.

Dans la baie il y a une petite canonnière, mais le mauvais état de la coque et de la machine ne lui permet plus de prendre la mer; le dernier service rendu par cette canonnière a été de sauver l'équipage d'un navire français échoué sur un des bancs de la passe. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés, car le commandant fut obligé de revenir deux fois au port pour réparer sa machine : à la troisième tentative seulement il put arriver jusqu'à nos compatriotes naufragés et les ramena à Balabac, où le gouverneur leur donna l'hospitalité et les moyens de revenir à Manille.

Dans mes chasses j'eus l'occasion de rencontrer un petit chevrotin fort gracieux qui ne se trouve que dans l'île de Balabac. Il est complètement inconnu aux Philippines, mais le même genre existe dans les îles malaises, dans la presqu'île de Malacca, en Cochinchine et à Poulo-Condor. C'est le *Tragulus Kanchil*, gentille petite bête ressemblant à un cerf lilliputien; le mâle est armé de deux jolies petites cornes très effilées; la femelle est encore plus petite. La chasse en est fort difficile, surtout sans chien. Il est si petit qu'on croit voir passer un gros rat, et sa vitesse est telle, qu'il disparaît avant que l'on épaule son fusil. Les naturels de l'île le prennent surtout au piège, ce qui m'a permis d'en avoir de vivant, mais il meurt assez vite en captivité, et parfois se tue en cherchant à fuir.

Sa chair est un mets sinon exquis, tout au moins très bon : j'en ai mangé avec plaisir, bien que j'aie trouvé sa chair un peu molle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 5 avril je prenais congé de mon ami Bisguerra, que j'avais retrouvé à Balabac et qui m'avait donné l'hospitalité.

XVI

Chez les Tagbanuas. — Mœurs et coutumes.

Le 8 avril, à cinq heures du matin, je quittais Puerto-Princesa pour aller dans le haut de la rivière Yguahit, où j'espérais trouver un ou deux villages indigènes.

La rivière Yguahit se jette dans la baie sur la côte ouest, directement en face du Pueblo, capitale de l'île; sa direction générale est ouest; elle n'est navigable que sur un cours de 3 milles et demi à peine.

Les naturels l'appellent la grande rivière; son eau est douce jusqu'à 1 mille de l'embouchure. Pendant l'espace de 1 mille environ, elle coule à travers les palétuviers et les pandanus; puis les rives s'élèvent régulièrement et sont entièrement boisées.

Le terrain forme une plaine accidentée jusqu'au pied des monts Pulgar et Beaufort. Le sol, argileux et ferrugineux, est peu cultivé par les indigènes.

A huit heures du matin je m'arrêtais à la case du chef tagbanua; elle est perchée sur la berge de la rivière à 3 mètres au-dessus de l'eau et près du confluent du premier affluent de gauche de l'Yguahit.

Petit chevrotin (*Tragulus Kanchil*). — Dessin de Gobin, d'après nature.

En suivant cet affluent pendant environ 800 mètres, j'arrivai à la case de Torrès, Tagal qui exploite cette région et chez qui je m'installai pour quelques jours. Les cases des Tagbanuas, construites sur pilotis, comme toutes les cases indigènes des Philippines, sont petites, mal bâties; les indigènes y couchent entassés les uns sur les autres, pêle-mêle avec leurs chiens et même des porcs.

Les pilotis qui les supportent sont faits de forts madriers formés d'un arbre plus ou moins gros, suivant la grandeur de la maison, et plantés debout à des distances variant de 2 à 4 mètres. La case est toujours pourvue d'un toit, et parfois de murs faits de feuilles d'arbres, mais il y a rarement une porte; d'autres fois l'habitation se compose d'un simple plancher sur pilotis à peine abrité par quelques branchages.

Les Tagbanuas ou, comme ils l'écrivent, les Tabanuas, sont petits, et, bien qu'ils paraissent présenter le type malais, il y a lieu de les regarder comme des métis de Malais et d'aborigènes, les Négritos, de même que les autres populations métisses de l'archipel.

Malgré leurs répugnances et la crainte qu'ils éprouvaient à la vue de mes instruments, j'ai pu prendre quelques mensurations anthropologiques sur seize individus, dont quatre femmes : une de ces dernières, quoi qu'en dise sa mère, est une métisse chinoise, d'après ses yeux relevés en haut et en dehors.

Les Tagbanuas ont une religion, et leurs dieux ou esprits sont au nombre de quatre. Le premier, le Dieu d'en haut, du ciel, s'appelle *Magnisda* ou *Nagabcaban*.

Celui de la mer a nom *Poco* et paraît être le bon génie : il est invoqué dans les maladies; celui de la terre est *Sédumunadoc*, que l'on prie pour les récoltes, et le quatrième, qui réside dans les entrailles de la terre, est désigné sous le nom de *Tabiacoud*.

Les Tagbanuas ont deux espèces de prêtres : les uns, qui président aux fêtes et pontifient, sont les sacrificateurs; les autres sont rebouteurs et soignent les malades. Nous y reviendrons.

Les sacrificateurs, que l'on appelle quelquefois, mais improprement, *divata*, sont les véritables prêtres. Tous les ans, lorsque la récolte du riz est achevée, les Tagbanuas célèbrent une grande fête. A l'appel du sacrificateur tous les fidèles se hâtent de se réunir sur la plage, apportant des victuailles de toutes sortes. Tout le monde étant réuni, le prêtre prend les poules et les coqs apportés pour la circonstance, et, les attachant par les pattes à des branches d'arbres, il les tue à coups de bâton, mais il n'en peut donner qu'un à chaque animal; celui qui échappe au coup qui lui est destiné est aussitôt relâché et mis en liberté : le dieu *Poco* le prend sous sa haute protection, et personne ne peut désormais le tuer; ceux qui succombent au premier coup sont assaisonnés, cuits et mangés.

Toutes les victimes étant tuées et le repas préparé, on consomme les vivres, on se livre à la danse et l'on facilite la digestion à l'aide de fréquentes rasades d'eau-de-vie de riz de fabrication indigène.

Vers minuit, au moment où l'étoile *Buntala* (probablement la planète Jupiter) passe au méridien, le prêtre entre dans la mer jusqu'à mi-corps, tout en dansant et en poussant devant lui un radeau sur lequel sont placées les offrandes au dieu *Poco*.

Le radeau, fait en bambou, a environ 1 m. 50 de côté et porte, dans des soucoupes ou sur des feuilles de bananiers servant au même usage, du riz, du poisson, des poulets cuits, divers plats doux au miel, coco et riz. On joint à tout cela quatre petits poulets vivants de quatre ou cinq jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le radeau est lancé à la merci des flots, et l'on attend avec une vive anxiété ce qui va advenir, car, si l'offrande est ramenée par la mer ou par le vent sur la plage, c'est un mauvais signe, et le peuple est plongé dans la consternation et le désespoir : *Poco* refuse les offrandes et va châtier ses adorateurs. Mais, si le radeau disparaît entraîné par les flots, tous se livrent à la joie : l'année sera heureuse.

Les Tagbanuas ont encore des fêtes de commande, données par des gens assez riches pour offrir un grand festin. Celui qui donne la fête fait venir le prêtre ; la fête commence à la nouvelle lune et se continue jusqu'au dernier jour de sa révolution mensuelle.

Le prêtre vient toutes les nuits chanter et danser, mais le festin, le nœud de la fête, le *great attraction*, n'a lieu que lorsque la lune est à son dernier jour.

La fête alors est complète : on mange, on boit à satiété jusqu'à ce que l'ivresse soit générale et qu'elle n'épargne ni les hôtes ni les invités. L'eau-de-vie de riz agit sur toutes les têtes.

Lorsque l'enfant est arrivé à l'âge d'un ou deux ans, s'il paraît bien portant et qu'on juge qu'il vivra, on lui donne un nom ; mais, s'il semble avoir une mauvaise santé, les indigènes disent qu'il est inutile de lui donner un nom quelconque.

Les Tagbanuas sont mariés très jeunes, vers huit à neuf ans ; ils peuvent avoir plusieurs femmes, mais seuls les riches profitent de la permission.

Le futur doit payer, en effet, au père de la jeune vierge une valeur de 10 à 50 et même 100 francs.

A Burlan, village tagbanua, les cérémonies du mariage ont lieu de la manière suivante. Les deux fiancés sont assis au milieu de la case ; le divata, ou prêtre, s'approche d'eux, une main remplie d'huile de coco, et, marmottant des paroles confuses, il prend de cette huile avec un doigt et trace une raie sur le bras de l'homme depuis l'extrémité de l'index jusqu'à l'épaule ; puis, passant à la femme, il trace une ligne analogue, en la prolongeant jusqu'au sein.

Les Tagbanuas peuvent avoir plusieurs femmes, et l'on m'a cité un indigène qui en possède quatre. Lorsqu'il y a plusieurs femmes, tantôt elles vivent séparées dans de petites cases, tantôt dans les chambres de la maison du mari.

Les disputes sont fréquentes entre ces dames, surtout lorsque les cadeaux faits par le mari à chacune de ses femmes ne sont pas exactement de même valeur.

Le mari habite pendant un certain nombre de jours avec l'une de ses femmes et doit consacrer un temps égal à ses autres épouses. Celle qui a l'honneur de recevoir son seigneur et maître lui doit la nourriture et de bons soins pendant toute la durée de son séjour.

La durée du veuvage pour l'homme comme pour la femme est de trois années, pendant lesquelles ils ne peuvent se remarier ; mais, en payant une dispense au prêtre ou à la famille du conjoint décédé, le survivant peut convoler de nouveau. Si la femme qui meurt appartient à un homme ayant plusieurs épouses, et que celui-ci reprenne une nouvelle femme avant les trois années révolues, c'est aux anciennes qu'il payera la dispense. Le prix de cette dispense est le même que celui que l'époux a donné au moment de son mariage avec la femme qu'il vient de perdre.

Lorsque les maladies se prolongent, les Tagbanuas font venir le prêtre, qui, suivant le cas, est mâle ou femelle. Quand ce rebouteur s'est renseigné sur le siège de la douleur qui affecte le malade, il le frictionne à sec avec la main, tourne trois fois autour du patient, en dansant, en appelant le *divato* (esprit), qui vient alors dans le corps du docteur sorcier, lui donne ainsi le pouvoir de guérir, puis commence la cure.

Le rebouteur jette d'abord par la fenêtre une poignée de riz et une poignée de perles en verre aux esprits (signe de richesse). Pour terminer la consultation, il prend une poule par les pattes et la sacrifie en la tuant d'un seul coup de bâton. Si elle meurt du premier coup, on la jette, car elle doit être chargée de tous les maux du patient ; si elle ne meurt pas, elle est libre pour le reste de ses jours : présage funeste, car le divato a refusé le sacrifice, et le malade doit mourir.

Les morts sont ensevelis dans un cercueil taillé dans un tronc d'arbre et fermé hermétiquement. On porte ce cercueil dans l'intérieur de la forêt et on le place sur les branches d'un arbre. Quelquefois on construit un toit en chaume au-dessus, et on l'abandonne ainsi. Avec le mort on ensevelit ses armes, ses ustensiles et ses ornements les plus précieux.

Les Tagbanuas sont une population misérable ; ceux de l'intérieur sont peu ou point vêtus.

Les femmes ont des anneaux de cuivre et de rotin tressé aux poignets ; la coiffure est dépourvue d'ornements ; les femmes et quelques hommes qui ont de longs cheveux les attachent par derrière en forme de nœuds. Ils mâchent le bétel, sont généralement très sales et couverts de maladies cutanées.

La couleur de leur peau n'est pas très foncée ; leurs cheveux sont noirs, droits et très abondants. Les adultes sont très légèrement velus, la barbe est rare.

Le nez est souvent marqué seulement par le lobule et les ailes, qui s'élargissent et se gonflent.

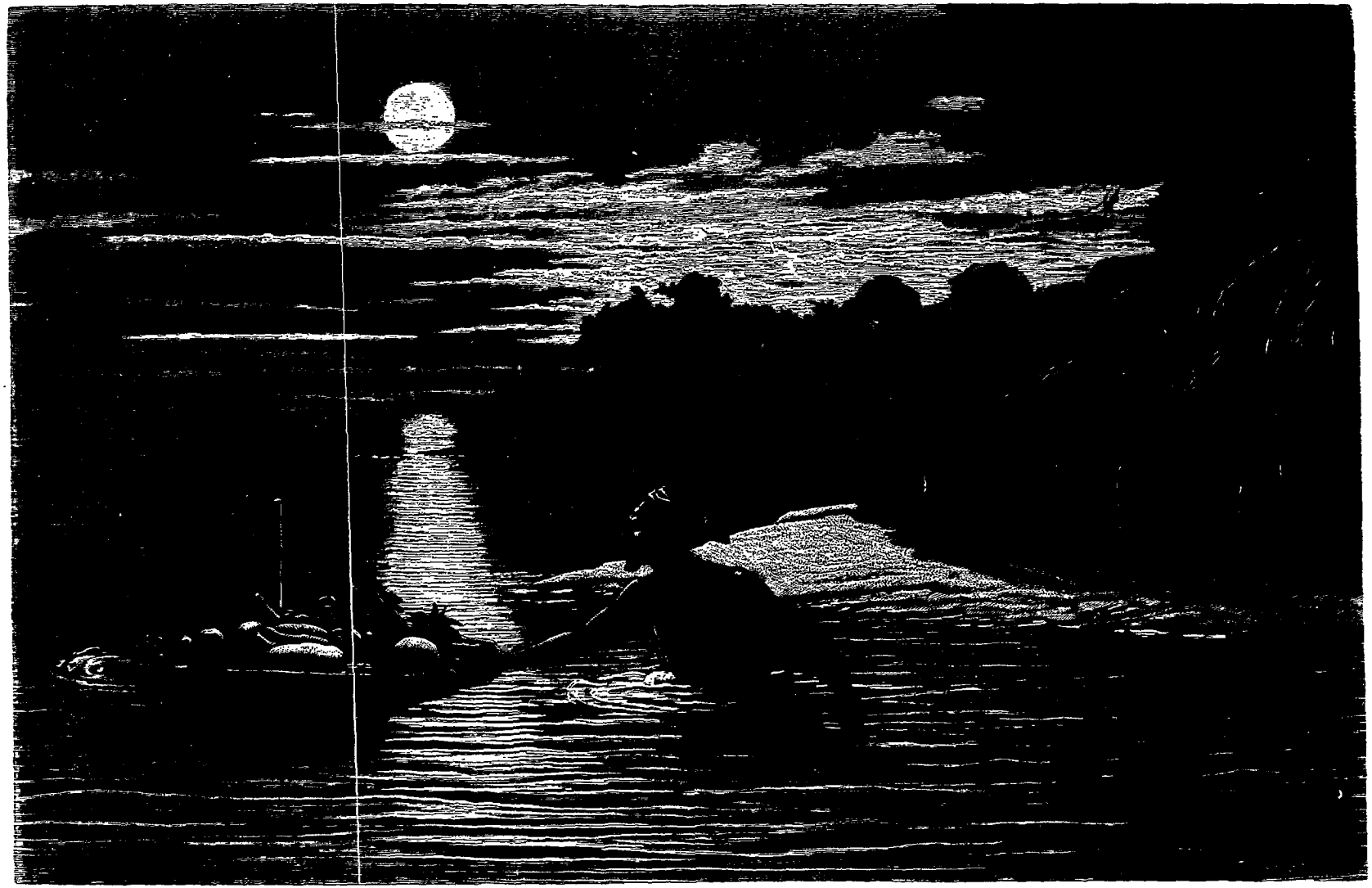
Ils n'ont pour armes que quelques lances, l'arc et les flèches ; quelques-uns se servent de sarbacanes pour tuer de petits animaux.

Les Tagbanuas ont une écriture qui diffère de l'écriture malaise, mais se rapproche beaucoup de celle des Javanais de Pasangan. Ils écrivent de bas en haut à partir de la droite. L'individu qui m'a donné ces renseignements et qui a tracé les caractères que j'ai pu rapporter n'a jamais voulu écrire le nom du chef, parce qu'il est son beau-père.

De même qu'à Balabac, deux ou trois de ceux que j'ai interrogés ont refusé de dire eux-mêmes leur nom ; c'était un de leurs compagnons qui me le faisait connaître. Toutefois ce sont là des exceptions.

Profitant de mon séjour dans l'intérieur de l'île de Palaouan, je lançai des chasseurs de tous côtés ; ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prêtre tagbanua portant des offrandes au dieu Poco. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me rapportèrent quelques spécimens intéressants, entre autres un superbe oiseau, le *Polyplectron Napoleonis*, vulgairement un éperonnier.

Le mâle de cette espèce a le plumage du paon, mais, comme il n'est pas plus gros qu'un petit faisan, je le trouve cent fois plus joli. Son corps est presque entièrement d'un vert métallique; sur la queue il a deux rangées d'yeux, comme le paon; sa tête est verte et tachée de blanc; il est armé pour sa défense d'un double éperon : de là son nom. La femelle, plus petite de taille, est grise, tirant parfois sur le marron.

J'ai cherché à conserver vivant ce joli oiseau, mais, comme le chevrotin, il se tua en cherchant à fuir.

XVII

La baie d'Ulugan. — Pêche au Taclobon.

Le 21 avril 1884, départ en *banca* (pirogue) pour gagner Tapul. Je me proposais de traverser l'île pour gagner la baie de Ulugan, sur la côte occidentale.

Nous longeons la côte de la baie Honda jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle nous établissons notre campement sur la plage.

N'ayant pas de tente, et le sable de la rive étant fort humide, mon compagnon le jeune lieutenant Bertholoty et moi, nous nous installons sur les nattes dans notre bateau, tandis que les hommes se couchent auprès d'un grand feu qu'ils allument sur la grève.

Éperonnier. — Dessin de Gobin, d'après nature.

Le lendemain matin, nous nous trouvons à sec, la marée étant basse; pendant que mes hommes préparent le riz, nous allons faire une tournée dans les bois à la recherche du déjeuner; heureusement, à notre retour, des pêcheurs veulent bien nous vendre du poisson, car nous n'avons pas eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil.

Vers dix heures du matin, la mer ayant monté, nous continuons notre route en nous élevant au nord; nous passons entre les îles Meora et Mackesi; de là nous nous dirigeons vers la rivière de Tapul, non sans avoir risqué plus d'une fois de couler à pic.

Notre embarcation, la seule que j'avais pu trouver en état de faire un voyage, n'était pas pontée et de plus elle manquait complètement d'équilibre.

Au moment de partir, j'avais dû refuser un passager ou plutôt une passagère qui voulait aller absolument à Tapul rejoindre son ou ses amis.

Cette banca avait à peu près 6 mètres de long et calait de 1 mètre à 1 m. 20. Il y avait à bord quatre rameurs et le patron, mes trois hommes, une femme passagère malgré moi, mon ami Bertholoty et moi. Il y avait encore sur notre embarcation tout une ménagerie : un gros porc, faisant plus de bruit que tout le monde, que je devais remettre au poste de Bahele, deux cabris, des poules comme provisions de bouche, que je devais apporter avec le riz, car, là où j'allais, il ne fallait compter absolument que sur soi.

Le lecteur peut se figurer combien il était difficile de naviguer ainsi chargé; l'eau n'étant pas à 10 centimètres du bord du canot, à chaque mouvement un peu brusque nous embarquions, et il fallait sans cesse jouer de l'écope pour vider le bateau.

Enfin, après bien des accidents et quelques bains de pieds, nous arrivons aux portes de Tapul vers quatre heures du soir.

La journée du 23 se passe à faire transporter les bagages et les provisions au poste de Bahele, situé, le lecteur s'en souvient, sur la côte ouest près de la rivière du même nom qui va se jeter dans la baie de Ulugan.

Je dus, faute d'hommes, faire transporter les bagages en trois fois; j'accompagnai le premier convoi. A peine engagés dans la forêt de bambous, nous entendîmes comme une vive fusillade. En nous approchant, nous vîmes les bambous enflammés; ils éclataient, produisant ce crépitement que nous avions pris pour la fusillade. Je fis prendre le pas de course à mes hommes, et nous pûmes passer sans accident. Quelques minutes plus tard, nous aurions été en danger, car, à cette époque de l'année, tout étant sec, les feuilles de bambous s'enflamment comme de la poudre, et le bambou prend feu avec une extrême facilité.

Le 24 nous arrivions vers huit heures du matin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la baie de Ulugan, située sur la côte ouest de l'île Palaouan. Ouverte au nord, elle est peu sûre pendant la mousson du nord-est.

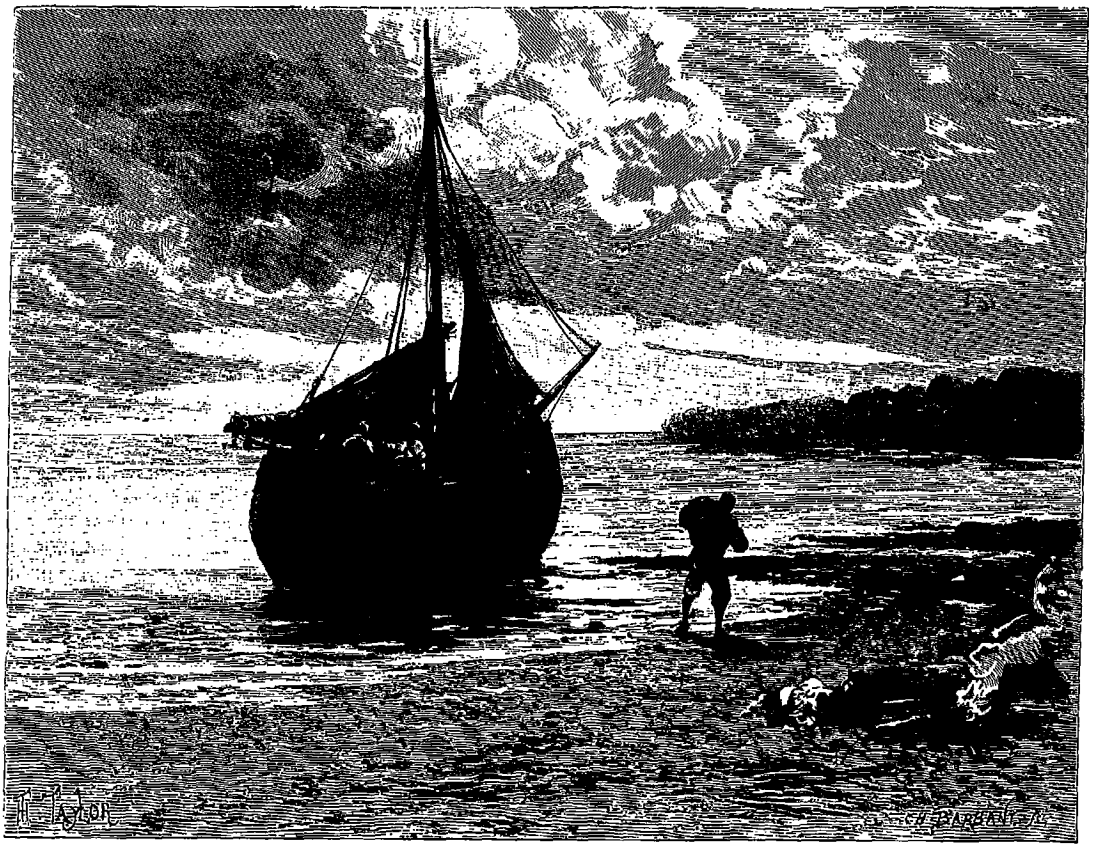
Les bords de la baie sont échancrés par plusieurs anses à fond de coraux : plusieurs cours d'eau s'y déversent au fond de trois petites échancrures du rivage. Dans l'une de ces anses tombe la rivière de Bahele.

Dans la seconde, sur la côte ouest, se trouve un petit cours d'eau encore innommé, que nous appellerons rivière de l'ouest.

Dans une troisième, située sur la côte est, viennent aboutir deux petites rivières que nous avons appelées la rivière du nord et la rivière du sud; la rivière du nord se divise à son tour en deux bras.

Dans la baie de Ulugan on trouve plusieurs îlots et une petite île très étroite qui a près de 1 mille de longueur. Cette petite île, qui n'est pas nommée sur les cartes, a reçu des Espagnols de la région le nom d'île Rita. L'entrée de la baie est facile : elle est marquée au nord-est par la pointe Piédras, et au nord-ouest, par les quatre petits îlots désignés sous le nom de Camugyan.

En passant au centre de ces deux points et en se



Campement sur la plage de la baie Honda. — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Berttoloty.

dirigeant directement à l'est, on peut gagner le fond de la baie et mouiller par 16 brasses de fond.

Si l'on va jusqu'à ce point, on doit longer la côte est de l'île Rita à environ 200 mètres.

La baie n'est pour ainsi dire pas habitée, malgré tout ce qui a été écrit sur sa nombreuse population. Des renseignements exagérés et trop facilement acceptés expliquent les erreurs de mes prédécesseurs.

Pendant tout notre séjour nous n'avons aperçu que deux indigènes, qui se sont prestement sauvés à notre approche, et nous n'avons rencontré qu'une seule bourgade de deux ou trois cases... inhabitées.

On m'a affirmé que, à quelque distance dans l'intérieur et en communication avec la baie de San-Pablo, il y a quelques pauvres rancherias de Tagbanuas, se composant seulement de quelques familles.

J'ai établi mon quartier général au poste établi par l'ancien gouverneur, dans une des anses de la côte ouest de la baie de Ulugan, celle qui se trouve à la pointe sud de l'île Rita.

Le cuartel, placé sur un petit monticule, a le désavantage de ne posséder qu'un puits, dont l'eau, à l'époque des sécheresses, est mauvaise et malsaine. C'est à l'obligeance de l'officier chargé du détachement qui se trouve à Bahele que nous devons d'avoir échappé à la dysenterie pendant tout notre séjour. L'alferez Cer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vantes nous a approvisionnés d'eau potable, liquide précieux quand on a sans cesse à redouter les accès paludéens.

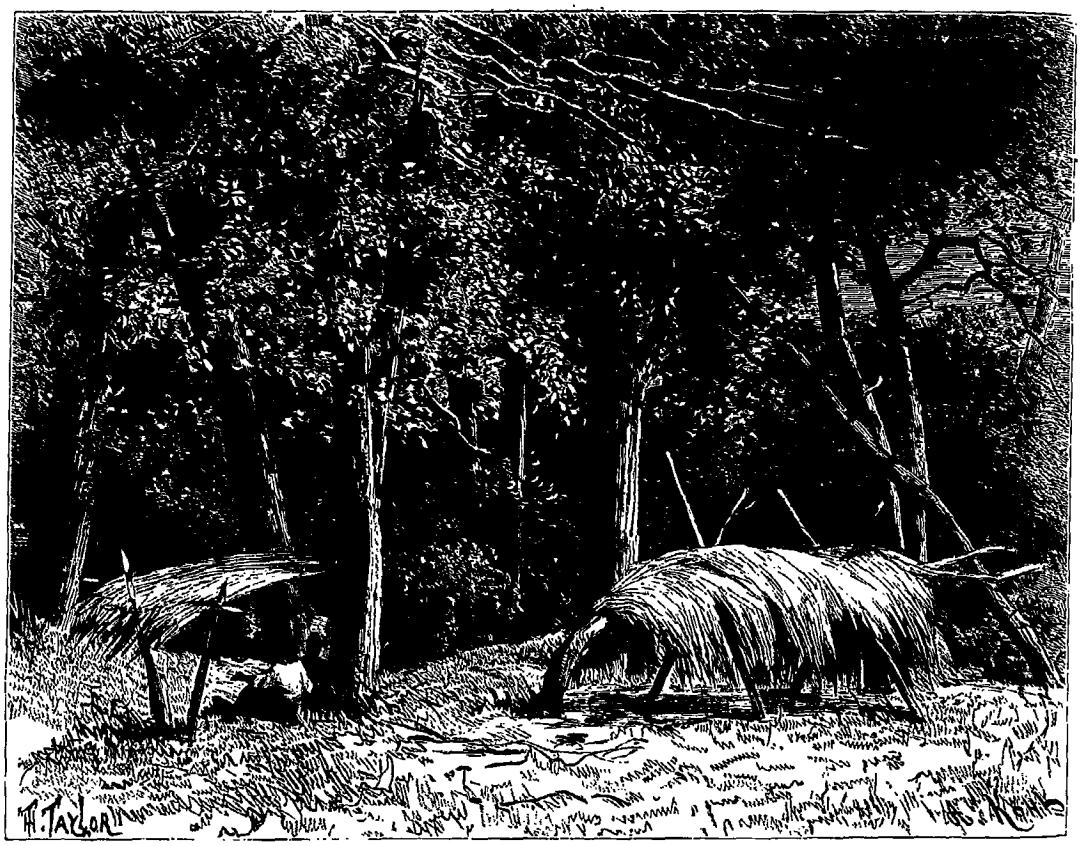
Le 25 nous commencions notre exploration de la baie de Ulugan.

J'espérais, dans une sortie aussi matinale, rencontrer quelque gibier : nous ne vîmes que quelques pigeons et un ou deux singes, que nous ne pûmes tirer.

A mi-chemin du poste je rencontrai un campement de Tagbanuas abandonné depuis quelques jours. Ces abris sont très primitifs : un arbre renversé, deux ou trois piquets plantés en croix sur lesquels on pose quelques feuilles de palmier nipa, et la case est bâtie : à première vue, je me crus transporté sur l'Ogôoué, à la pointe Fétiche, où j'avais vu des constructions du même genre abritant les pèlerins et les pêcheurs. Nous nous trouvons, après une courte marche, à l'embouchure de la petite rivière Coihulo : nous la remontons dans notre banca.

On nous avait dit que nous pourrions remonter très loin à l'intérieur de l'île : mais, arrivés à un peu plus de 1 kilomètre, il faut renoncer, faute d'eau et d'espace, à avancer. Excursion manquée.

Le lendemain, nous organisions une pêche au *ta-*



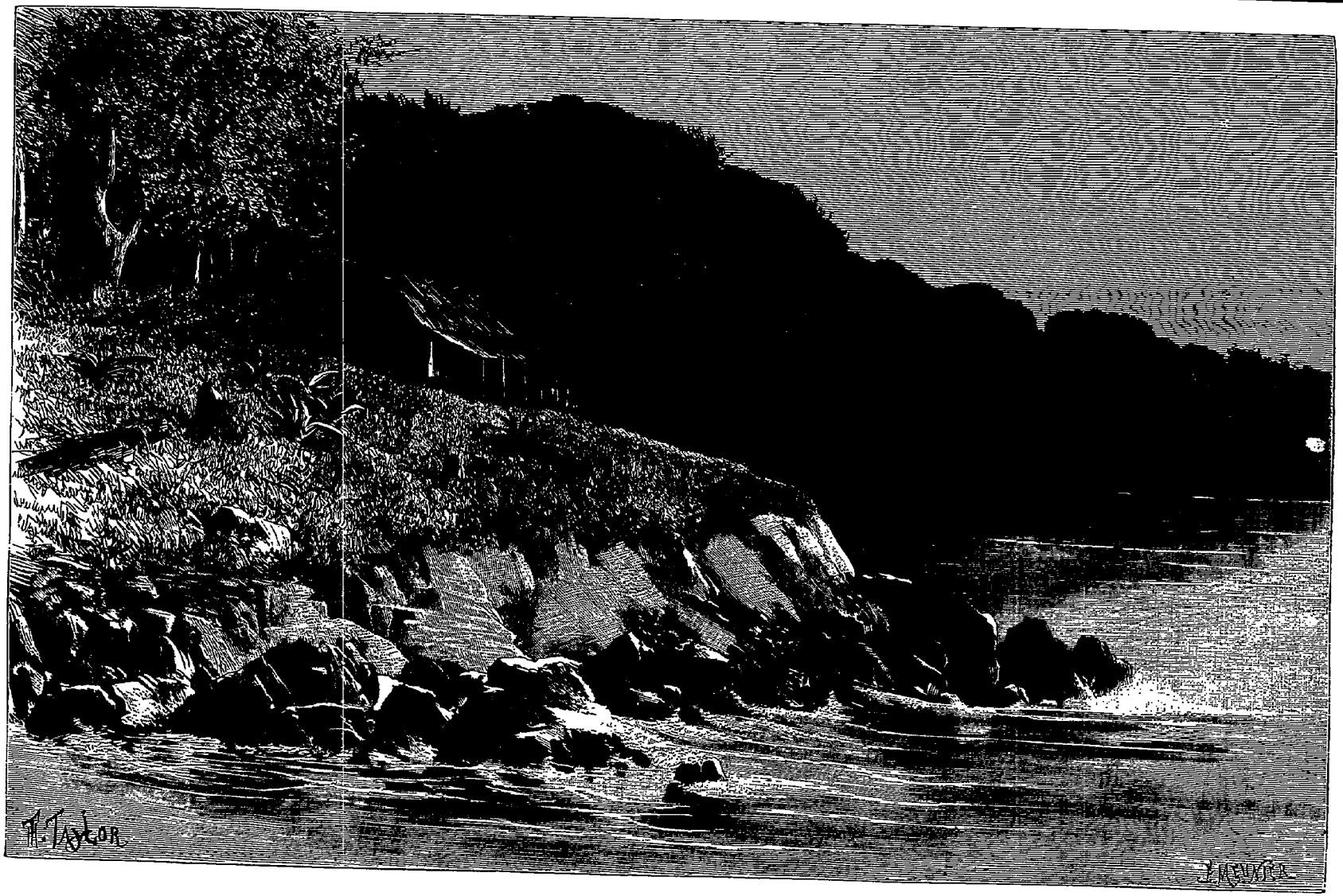
Campement de Tagbanuas abandonné. — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertoloty.

clobon (Tridacne). Ce bivalve sert, grand et petit, à faire des bénitiers. On m'avait assuré qu'il y en avait ici d'immenses, ayant plus de 2 mètres de longueur. Cette belle coquille se tient généralement sur des bancs de coraux, où, avec de bons yeux, on la distingue, immobile, entr'ouverte, paraissant soudée aux madrépores qui l'environnent. Quand nous apercevions un de ces mollusques, un de mes hommes plongeait et le remontait dans ses bras jusqu'à fleur d'eau, où on le lui prenait.

Nous ne pêchions pas seulement pour rechercher les taclobons ou autres coquilles, mais aussi pour faire des provisions de bouche à l'usage de mes hommes. La chair de l'animal, quoique un peu coriace, n'a pas mauvais goût et peut se manger. Sa couleur verdâtre, marbrée de noir et de jaune, ne lui donne pas un aspect bien appétissant, mais mes hommes, qui n'ont de dégoût pour rien, en mangent avec plaisir.

Nous avions pêché une douzaine de ces coquillages, dont le plus petit avait 80 centimètres de largeur. Les hommes les avaient déposés à terre, où ils ne tardèrent pas à s'ouvrir. Mon chasseur Mariano, qui, en sa qualité d'homme de l'intérieur de Luçon, ne connaissait rien de la mer, mais qui était très gourmand de viande, vint voir, aussitôt qu'on lui eut dit que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cuartel (poste) dans la baie de Ulugan (voy. p. 391). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Berttoloty.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avions du taclobon, si cette chair était bonne. Il alla directement au plus grand et introduisit la main dans la coquille pour palper ou en prendre un morceau. Heureusement, un de ses camarades lui retira la main, car déjà le mollusque se refermait et lui aurait certainement brisé le poignet entre ses deux valves. Ne doutant de rien, cet imprudent s'exposait à un grave accident. Comme il paraissait incrédule, son compagnon introduisit un morceau de bois et toucha l'animal, qui, resserrant ses valves, le brisa comme verre.

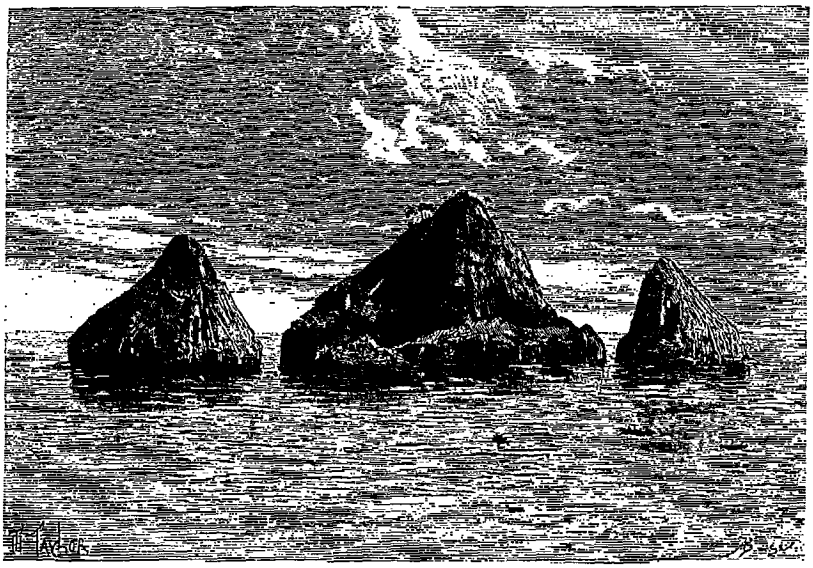
Nous eûmes ce jour-là une autre déception : sur les deux cabris que j'avais apportés, un disparut emporté par un crocodile, ou peut-être par un boa : les uns et les autres sont, dit-on, très communs dans ces parages.

Le 28 et les jours suivants, exploration de tous les coins et recoins de la baie, sans rencontrer d'autres habitants que deux hommes, qui se sauvèrent à notre approche. Deux ou trois jours après ils furent amenés par les soldats du poste, qui les avaient pris pêchant dans une petite baie; ces deux hommes, à peine couverts de quelques lambeaux d'étoffe, nous dirent être Tagbanuas, mais je crois plutôt que c'étaient deux fugitifs du presidario qui s'étaient retirés de ce côté.

Les Tagbanuas s'occupent fort peu de culture et meurent littéralement de faim.

On m'a affirmé que dans l'intérieur on trouve des Aétas, que les Tagbanuas appellent Até, et aussi des Bouayanans; mais ce sont là des indications qu'il ne m'a pas été possible de vérifier : aussi n'insisterai-je pas sur ce sujet.

Je rentrai de cette excursion avec une mince récolte



Ilots de Camugyan (voy. p. 391). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.

d'histoire naturelle, malgré les marches et contre-marches que j'avais faites par terre et par eau.

XVIII

Les îles Calamianas. — Busuanga. — Ses habitants. Excursions dans l'île.

Je me remettais en route le 4 juin 1884, pour aller explorer l'archipel des Calamianas.

Il est composé de trois ou quatre îles principales, d'une trentaine d'îles plus petites et de quelques îlots.

Les îles principales sont : l'île de Busuanga; l'île de Calamianas ou de Culion; et, à l'est de celle-ci, le Peñon de Coron, formant le groupe nord. Au sud se trouvent l'île de Linapacan, dont l'extrémité est à 13 milles au nord de l'île Palaouan, et de nombreux îlots.

Cet archipel a donné son nom à toute la province, qui comprend en outre la partie nord de Palaouan et l'archipel Cuyo, où réside le gouverneur de la province.

Le 5 je débarquais à Culion, village principal, où réside le curé, le seul Espagnol qui s'y trouve.

Les indigènes de l'archipel sont des Tagbanuas, divisés en deux groupes : le premier comprend ceux qui sont restés indépendants et fidèles à leurs croyances; le second, un certain nombre d'individus qui, réunis en villages, se sont faits chrétiens.

Parmi les premiers, quelques-uns ont accepté le baptême, mais ils restent dans les bois. D'ailleurs, ceux qui vivent, ou, pour mieux dire, qui ont une maison au village, y demeurent le plus rarement possible. A part les dimanches et les jours de fête, tout est désert, chacun habite dans ses plantations.

Je fus reçu à Culion par le Padre Pablo Navarro, qui me donna l'hospitalité en attendant que je trouvasse une case à louer; il voulut bien me servir d'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terprète auprès des Tagbanuas qu'il avait fait venir chez lui pour que je pusse les mesurer.

Toute sa bonne volonté et l'influence très grande qu'il exerce même sur les indigènes non chrétiens ne facilitèrent pas autant que je l'eusse souhaité mes recherches anthropologiques. Je ne pus observer qu'un petit nombre d'individus, malgré le prix relativement élevé que je leur offrais.

Je n'ai rencontré ici personne sachant écrire le tagbanua ; seuls quelques vieillards se rappellent avoir connu des individus qui savaient l'écrire.

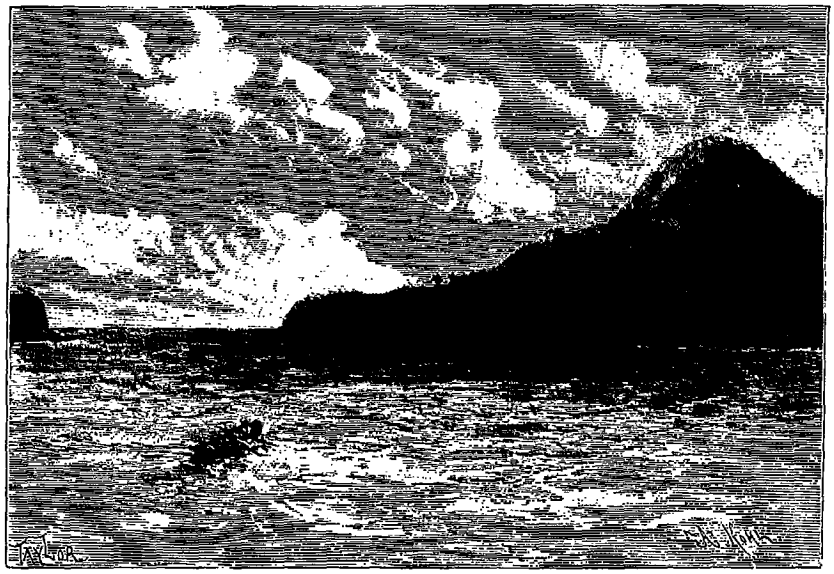
Ces indigènes sont plus velus que leurs congénères de Palaouan. Le système pileux est clairsemé à la figure, assez fourni sur d'autres parties du corps.

Ils se liment les incisives de la mâchoire supérieure, ce qui fait paraître celle-ci inclinée en dedans; presque tous ont de plus du prognathisme dentaire.

Ces Tagbanuas semblent constituer le type principal de ces régions, et leur origine doit remonter à une époque fort ancienne; très répandus, quoique peu nombreux dans ces parages, ils ont dû s'étendre jusque très près de Luçon, où ils se seraient mélangés avec d'autres races. Ils vivent dans un état à demi sauvage, reconnaissent le gouvernement, mais s'esquivent cependant pour ne pas payer le tribut.

Une petite excursion sur la côte est, au nord de l'île, me conduisit à la plantation de l'Indien Doroteo, grand propriétaire de ces régions. Les Indiens riches, propriétaires de terrains cultivés et de bestiaux, n'appartiennent pas au pays; ils viennent du sud et forment une seule famille, dont chaque membre a ses intérêts privés. A part deux Chinois, cette famille exploite seule le pays et ses habitants.

Le village de Culion et un autre dont je parlerai



Ile Rita (voy. p. 391). — Dessin de Taylor, d'après un dessin du lieutenant Bertholoty.

plus loin sont les deux seules localités des Philippines où j'aie vu l'ivrognerie poussée aux dernières limites.

Aux Philippines tout le monde vous dit, et quelques auteurs l'ont écrit comme chose très sérieuse, que le buffle femelle combat le crocodile et le poursuit jusqu'au fond des eaux quand ce dernier lui enlève son petit; dans tous les récits de ce genre que j'ai entendu rapporter, le saurien avait eu beau fuir au fond des eaux, il n'en avait pas moins été éventré par la mère en furie, qui avait ainsi sauvé son enfant.... Malheureusement pour la légende, le fait que j'ai vu avec mon hôte don Pablo s'était terminé au désavantage du jeune buffle.

Dans une de mes chasses je rencontrai un jour une *carabaïa* (buffle femelle) qui, immobile sur le bord du sentier, regardait un crocodile dévorant son petit : notre approche fit fuir le reptile, et la mère s'éloigna.

Le 18, à six heures du matin, je m'embarquai dans le *panco* (cotre) du curé, pour me rendre au village de Busuanga, sur l'île du même nom. Après avoir passé entre les îles Prindenon et Culion, je continuai ma route au nord-nord-ouest, en passant devant un grand nombre d'îles et d'îlots jusqu'à la rivière de Busuanga. L'entrée de cette rivière est assez difficile; elle est obstruée par de grands bancs de sable et de vase; la bonne passe est tout près de la côte, que l'on suit jusqu'à ce qu'on soit en rivière, la plus grande de l'île, et à peine navigable pour une embarcation sur un parcours de 2 milles; elle n'a pas 200 mètres de largeur à son embouchure.

Le village de Busuanga est situé au bord du fleuve et à près de 1 mille de son embouchure; il est petit et a été détruit il y a quelques années par les Moros (Malais). Hommes, femmes et enfants, surpris dans le village, s'étaient réfugiés dans la *cota* (enceinte fortifiée)

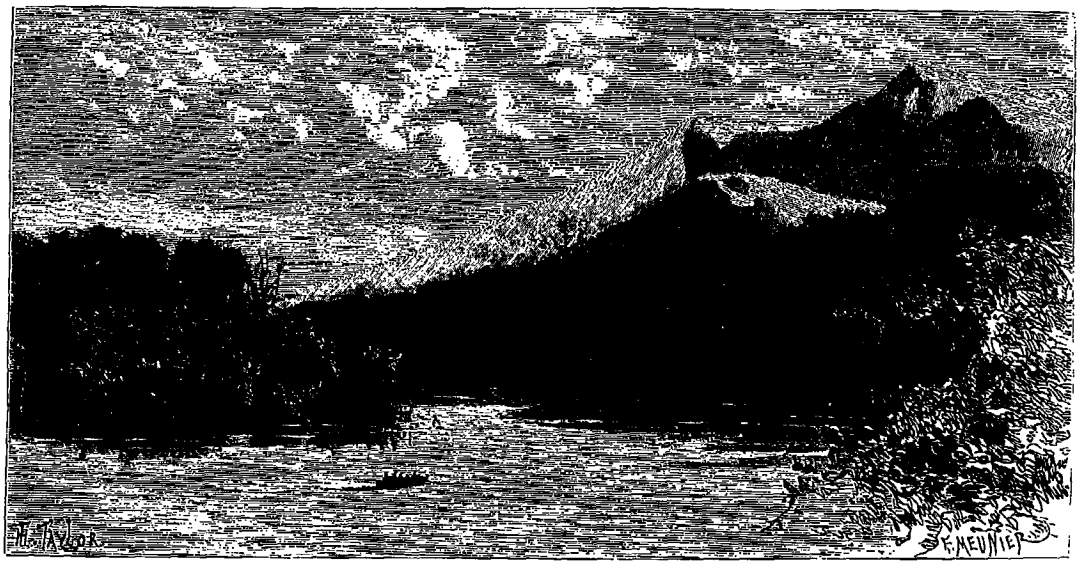
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

située sur une petite hauteur qui domine le village. Cette cota n'était et n'est encore fermée que par une palissade de 2 mètres de haut, faite de toutes espèces de bois ; de plus, les indigènes n'avaient que quelques lances et beaucoup de pierres pour se défendre. Les Moros, montant dans les arbres et dans les maisons qui dominaient et touchaient l'enceinte fortifiée, fusillèrent les malheureux qui voulurent résister et firent les autres prisonniers.

Je m'installai dans une grande case très spacieuse, trop même. L'Indien qui l'avait fait construire, et qui en est encore le propriétaire, n'avait pas chicané sur les dimensions; seulement, les murailles n'ont jamais été achevées, les fenêtres provisoires de la première heure n'ont pas été remplacées, et les feuilles dont elles étaient faites ont été emportées par le vent; sauf l'abri du toit, je suis absolument dehors, et, par les pluies diluviennes du moment, cela est parfois fort gênant.

Je mis mon lit dans un coin que je fis fermer le mieux possible, et je restai ainsi campé pour quelques jours. Le mauvais état de la maison n'empêcha pas son propriétaire de venir me trouver, ivre comme un soudard, pour me demander un prix exorbitant. Je lui dis de revenir et que nous nous entendrions quand il serait à jeun, mais, ce moment n'étant pas venu, j'ai dû, avant de partir, lui payer ce qu'il me demandait.

Le 24 juin j'allai faire une exploration dans l'intérieur, à la recherche d'une ancienne colonie chinoise. Départ en banca à six heures du matin, à neuf heures je me trouve dans une fort belle plaine élevée de 2 mètres au-dessus de la rive droite du fleuve. Après avoir parcouru environ 2 kilomètres, nous



Baie de Ulugan : embouchure de la rivière Coihulo (voy. p. 392). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.

arrivons au pied d'une petite colline de 90 mètres d'altitude, au sommet de laquelle, me dit-on, se trouvaient encore quelques vestiges d'une occupation antérieure.

Cette colline est complètement déboisée, pierreuse, couverte d'herbes et de népenthès ; la pente en est assez raide, et il nous fallut 15 minutes pour la gravir ; je ne trouvai que quelques morceaux d'assiette en porcelaine commune de Chine et un débris de pilier en bois. La colonie chinoise était à l'endroit même où se trouvent les nids d'hirondelles les plus renommés ainsi que le *balete* (tripang). On devait, en outre, y trouver des perles, bien que maintenant ce commerce soit presque nul.

Le 25 juin 1884, nouvelle excursion par mer, un peu au nord, pour pêcher des coquilles, mais, à cause de mauvais temps, nous ne pûmes recueillir que quelques balètes que mes hommes prirent en plongeant.

Le 27 je remontai le fleuve en banca aussi loin que possible. La rivière, grossie par la grande quantité de pluie tombée depuis plus de quinze jours, a un très fort courant.

Jusqu'à dix heures nous naviguons sans encombre et nous pouvons constamment nous servir des avirons; il faut cependant abandonner la banca, passer en pirogue et continuer la route à l'aide de la perche. Malheureusement, mes hommes étant peu habitués à ce genre de navigation, je suis obligé, environ 300 mètres plus loin, de m'arrêter : à cet endroit la rivière est obstruée par des bancs et par les arbres des rives, sur lesquelles le courant nous portait.

Si j'avais eu des Okandas ou des Adoumas, cela n'aurait été qu'un jeu, mais avec mes Indiens c'était chose absolument impossible. Quoique à regret, je passai sur la rive droite et j'entrepris de suivre le fleuve par terre. Presque immédiatement des bambous en-

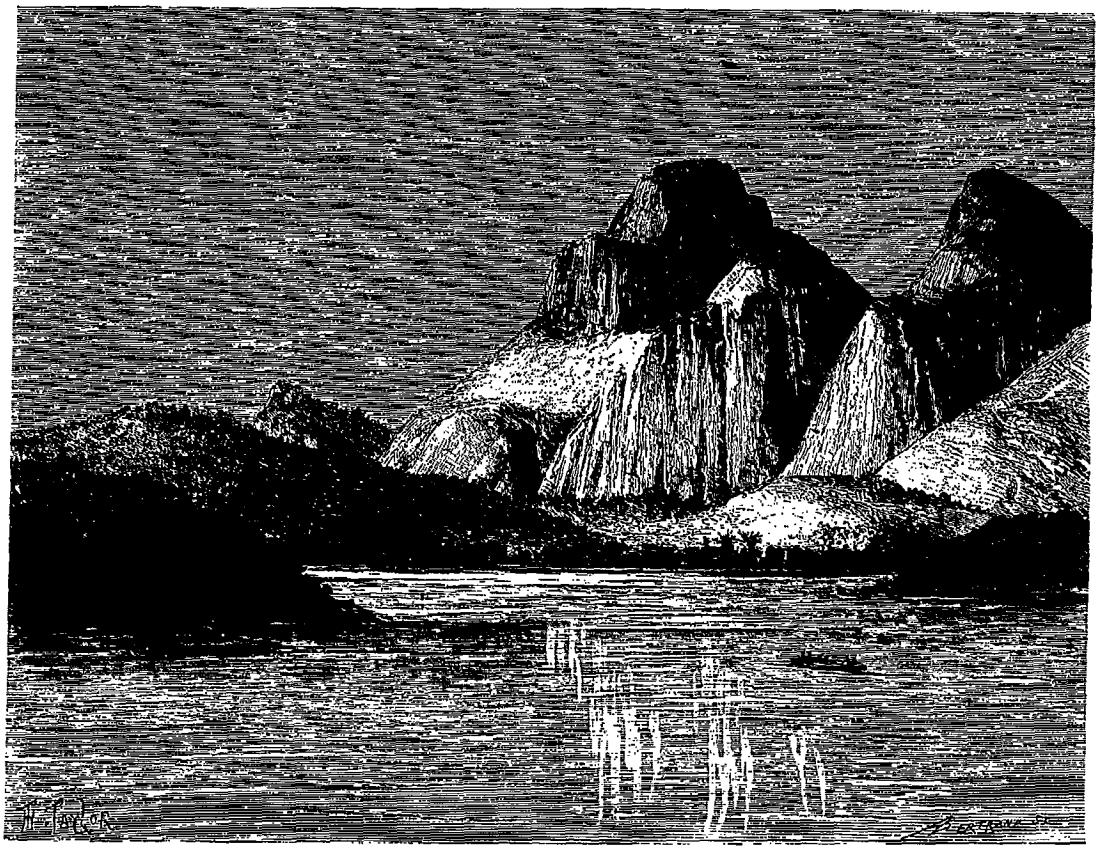
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travent notre marche, et nous sommes obligés d'ouvrir la route à coups de bolo et de hache.

A onze heures nous rencontrons un sentier, que je m'empresse de suivre; nous nous dirigeons vers le nord-nord-est jusqu'à une plaine où se voient les ruines d'une case brûlée. A midi, la pluie continuant et le terrain devenant glissant au point de rendre la marche très fatigante, je dus prendre le parti de rejoindre les embarcations.

Deux ou trois jours après mon arrivée, étant à déjeuner, j'entendis crier tout autour de la case; je n'y prêtai pas d'abord grande attention, connaissant le grand nombre d'ivrognes qui habitent ce village. Mais, entendant dire ensuite que mon chasseur Mariano a tué quelqu'un ou quelque animal, j'appelle un de mes hommes et lui demande ce que signifie ce bruit, qui a été tué et quel est l'auteur du méfait.

« C'est notre voisin, dit-il, qui prétend que Mariano a tué son plus beau porc. » Je donnai l'ordre de faire venir le plaignant, et, en attendant que mon chasseur fût rentré, je fis appeler les notables, tous absolument ivres comme d'habitude. Je demandai au propriétaire du porc s'il était bien assuré que l'animal ait été tué par mon chasseur, m'engageant en ce cas à le payer.



Iles Calamianas (voy. p. 394). — Dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.

Lui. — Cela est vrai, tu peux le demander à tout le monde.

Moi. — Comment l'a-t-il tué et où ?

Lui. — Il l'a tué d'une balle, tout près du village; tous ont vu le trou de la balle.

Moi. — Où est ton cochon?

Lui. — Chez moi.

Moi. — Apporte-le.

Lui. — Ah ! il s'est sauvé.

Moi. — Comment ! sauvé ! puisque tu dis qu'il est tué !

Lui. — Il a été tué, mais il s'est sauvé dans la brousse, très loin.

Moi. — Fais-le apporter.

Lui. — Je ne sais pas où il est.

Moi. — Puisque tout le monde l'a vu mort, il n'a pas dû s'échapper; va le chercher, que je voie s'il a été tué par mon chasseur.

Lui. — J'y vais.

Il s'éloigne, et avec lui tous les prétendus témoins et notables. Vers le soir on m'amena un porc blessé, il est vrai, mais le propriétaire eut bien soin de ne pas venir et d'envoyer sa femme pour discuter l'affaire.

L'animal qu'on me présenta avait deux blessures dans le gras du cou, une ancienne et une récente, que la femme me montra en me disant : la balle est entrée par ici et sortie par là.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je sondai la plaie ancienne, qui avait à peine trois centimètres de profondeur, et j'en retirai de grosses larves de mouches; puis je sondai la nouvelle, qui n'était que superficielle et sans la moindre gravité.

Ayant de nouveau fait appeler les notables, tous encore plus ivres que le matin, je leur dis que leur administré n'était qu'une canaille, et eux ses complices; que le porc n'avait pas été blessé par une balle, puisqu'une des blessures était ancienne et faite par un objet pointu et que la seconde venait d'être faite avec un couteau; enfin que, si le fait se renouvelait, je me chargerais de leur faire voir que le Castilla Inglese (pour les Indiens tout ce qui n'est pas Espagnol est Anglais) ne se laisserait pas voler impunément, et que j'entendais ne plus voir d'histoires semblables se renouveler.

Tous de reconnaître alors que j'avais raison, que le réclamant était un mauvais homme qui méritait de recevoir une volée de coups de bejuco. Un Espagnol n'aurait pas hésité à la lui administrer. Après cela ils me quittèrent et allèrent achever de s'enivrer chez celui qu'ils venaient de traiter de voleur et d'homme perfide.

Ils avaient vu mon chasseur tuer un gros sanglier, et le matin il avait tiré un coup de feu près du village; cela leur avait suffi pour bâtir une histoire grotesque afin de me faire payer une somme quelconque, qu'ils auraient bue à ma santé sans même songer à m'inviter.

Le 29 juin, à quatre heures du matin, je partais pour Malbato au sud-est de l'île; je fis la route par mer, n'ayant pu trouver un homme qui voulût bien ne pas s'enivrer et me servir de guide.

Malbato est une hacienda établie par un Espagnol, ancien officier de la marine militaire, le señor don Bernardo Ascanio, qui m'avait engagé à passer chez lui quelque temps; il mit ses hommes à ma disposition pour m'aider dans mes recherches. Malheureusement, un mauvais temps exceptionnel et continu ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait désiré.

La maison d'habitation est située en haut d'une plaine qui descend à la mer par une pente insensible et au pied de deux petites collines. Je fus retenu là d'abord par les pluies qui, pendant trois mois, tombèrent presque sans interruption, et ensuite par les fièvres; mais, grâce à l'amabilité de mon hôte, je pus quand même réunir une belle collection de plantes et de bois utiles à toutes espèces d'usages. Don Bernardo organisa plusieurs chasses au sanglier et au cerf; malgré toute sa bonne volonté et la pratique de ses hommes, je ne pus avoir qu'un assez beau solitaire, et je n'eus pas un seul cerf; nous tuâmes plusieurs biches et de jeunes mâles, mais ce n'est que plus tard, après mon départ, que les chasseurs, aidés par les chiens, purent forcer un adulte, que mon ami fit préparer et qui est maintenant dans les collections du Muséum.

Mon ami le hacendero possède de grands troupeaux de bœufs vivant à l'état demi-sauvage.

Il avait aussi beaucoup de chèvres et de moutons, mais les crocodiles, qui infestent les petits cours d'eau, et les serpents pythons, qui sont nombreux dans les bois, les ont détruits en grande partie.

Je ne pus prendre un seul saurien, malgré tous les pièges tendus dans les rivières et au bord de la mer.

Ces pièges sont amorcés avec un chien vivant, dont les reptiles sont très friands. Mais ces animaux, très défiants, évitent le piège ou se contentent de passer dédaigneusement à côté. Une seule fois, un de nos appâts fut enlevé par un gros crocodile : avec le chien il emporta l'appareil qui devait le retenir captif.

Un jour que j'étais alité, mon chasseur vint me dire qu'il y avait à la lisière du bois un immense serpent qui venait d'engloutir un bœuf; cette nouvelle, et pour cause, me paraissant suspecte, je dis à cet homme de m'apporter l'animal.

Une heure après, je vis un serpent traîné, une corde au cou, par un buffle qui renâclait de frayeur. Quand on l'eut amené devant la case, je m'habillai et descendis pour tuer le python, qui avait près de 7 mètres de long; le corps avait tout au plus 40 ou 45 centimètres de circonférence; seulement, le ventre était énorme.

Il avait été trouvé près de la lisière d'un petit bois où il digérait; mes hommes avaient pu sans aucun danger lui passer une corde autour du cou, puis, fixant l'autre bout de la corde aux cornes du buffle, qui s'y refusait d'abord, me l'amener ainsi.

Je fis attacher l'animal par le cou et par la queue, et avec mon scalpel je lui fis une forte incision au cou; une fois l'incision faite, sans que le reptile se débattît trop, il me fallut briser la colonne vertébrale, à l'aide d'un ciseau à froid et d'un marteau; le python remua bien un peu, mais à peine.

La rupture de la colonne vertébrale rendait l'animal inoffensif, je lui fis alors une autre incision sur l'abdomen, d'où nous vîmes sortir un jeune veau de deux ou trois mois : il était tout entier et intact; les pattes étaient repliées sous le corps.

Je fis dépouiller le serpent séance tenante : sa peau est maintenant au Muséum; quant à sa chair, elle servit à empoisonner les crocodiles; nous en fîmes différents morceaux dans lesquels j'introduisis de petits paquets de strychnine. Il est à supposer que le poison a produit son effet; depuis ce jour on ne vit plus un seul saurien dans la région.

Le 24 juillet j'eus l'occasion de mesurer 19 Agutaïnos, hommes et femmes. Ces individus, au nombre de 1000 à 1200, habitent l'île Agutaya, de l'archipel de Cuyo. L'île est très pauvre : il n'y pousse que quelques arbres; pour construire leurs cases et leurs embarcations, ils sont obligés d'aller fort loin chercher des matériaux. Ils possèdent un peu de bétail, qui dégénère rapidement et se perd de jour en jour. Ils étaient parvenus à obtenir d'assez belles plantations de cocotiers, mais un *vaguio* (typhon) les a toutes détruites. Malgré la pauvreté de leur île, ils y sont très attachés, et, quoiqu'ils aient à leur portée des îles comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le serpent python amené à M. Marche. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Busuanga où il y a plus de terrain libre qu'ils n'en pourraient cultiver, ils ne veulent pas l'abandonner.

Ils tissent eux-mêmes leurs vêtements, soit avec l'abaca, soit avec du coton qu'ils achètent au dehors.

Leur industrie principale est la pêche du balète (tripang) et de petites crevettes minuscules qu'ils font sécher au soleil, et qu'ils vendent ensuite aux Indiens et aux Chinois, qui en font leur régal.

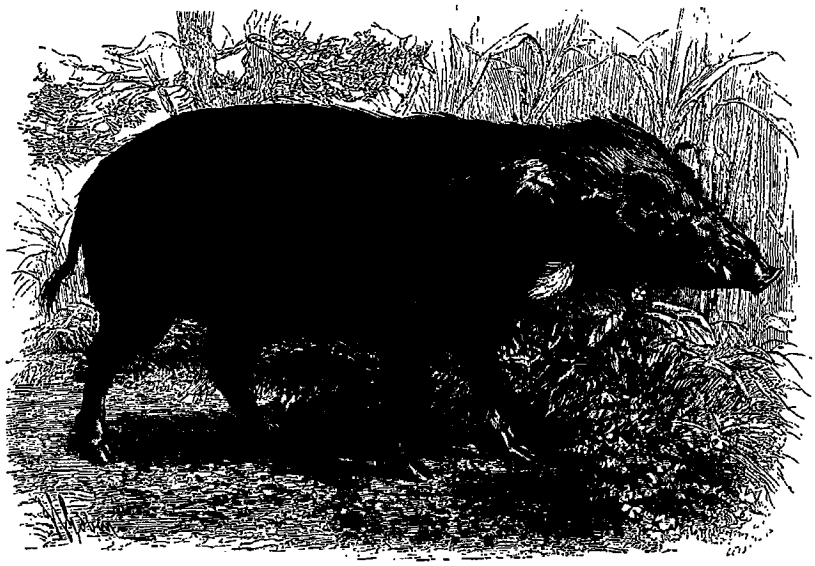
De temps à autre, poussés par la faim, ils vont s'engager comme travailleurs, mais, après deux ou trois jours, s'étant bien restaurés, ils convertissent en riz l'argent qu'il ont gagné et retournent dans leur île.

Leur type, assez régulier, diffère de celui des Tagbanuas, des Calamianas : ils semblent s'être conservés assez purs. Quoique appartenant à l'archipel de Cuyo, ils parlent la langue des Tagbanuas des Calamianas.

Le 28 je pouvais enfin observer de près cinq Tagbanuas, dont une femme; malgré tous les efforts de mon hôte, il avait été impossible jusque-là de les décider à venir; ils avaient tous grand'peur, et, quand je les mesurai, leur frayeur augmenta encore beaucoup.

Les Tagbanuas de Busuanga sont absolument semblables à ceux des autres parties de l'archipel.

Le 20 août 1884 je pus enfin, profitant d'une éclaircie, tenter une expédition au nord de l'île Busuanga : à six heures du matin je partais, pour visiter l'île de Peñon, dans un bon canot que je devais à l'obligeance de mon hôte, toujours à la recherche de ce qui pouvait m'être utile. A huit heures trente je mouillai au village de Coron, maintenant situé sur la côte est de l'île.



Sanglier à grosse tête (voy. p. 398). — Dessin de Gobin, d'après nature.

Après avoir pris un guide pour doubler le cap qui se trouve au sud-est du village, j'allai visiter une source d'eau sulfureuse chaude qui sourd au bas d'un gros rocher à peu de distance de la mer. Les naturels l'appellent la source Maquinit.

Continuant ma route, je mouillai à deux heures devant Coron Viejo à l'île du Peñon de Coron, qui se trouve entre l'île de Culion et l'île Busuanga. Il est formé d'un massif de montagnes ayant l'aspect de volcans éteints; on y rencontre quelques blocs d'agglomérat, mais la masse est composée de quartzite.

L'île possède un grand nombre de grottes et de crevasses où se trouvent les nids d'hirondelles, si recherchés des gourmets chinois.

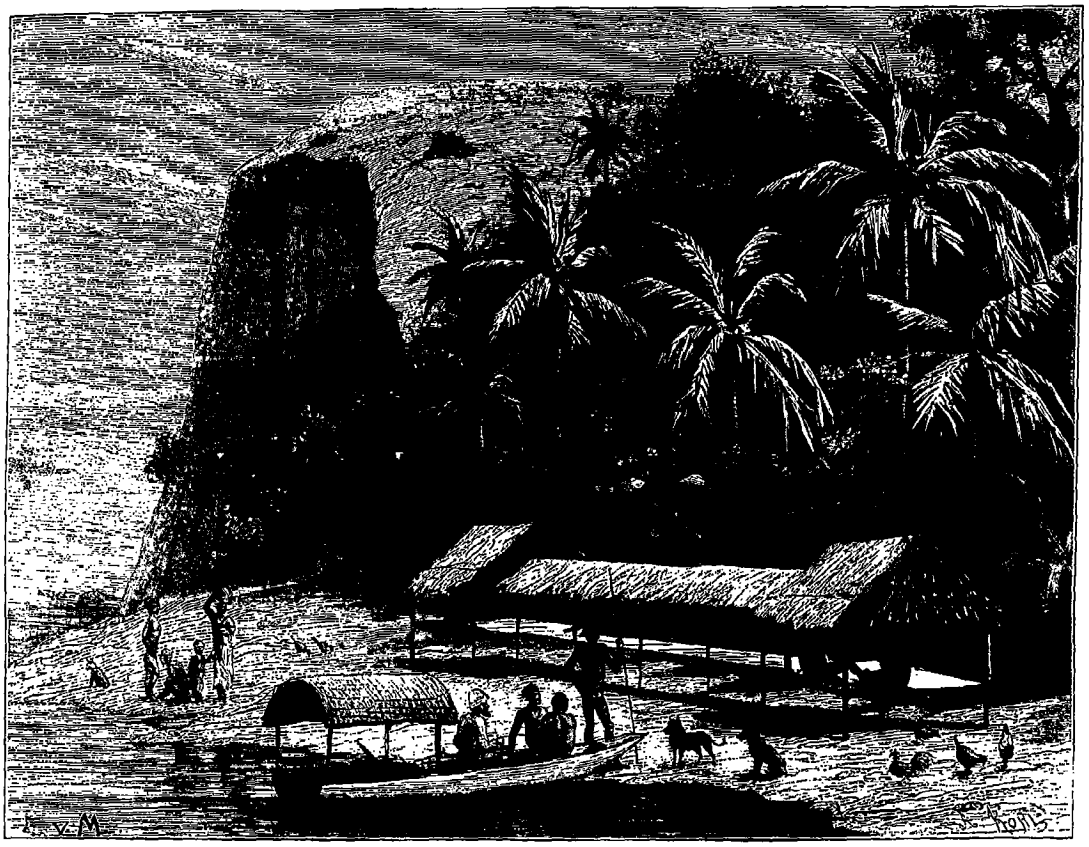
Elle est habitée par des Tagbanuas vivant à l'état sauvage. Ils se construisent des huttes à peine fermées et peu élevées au-dessus du sol : un grand nombre d'entre eux vivent dans les grottes.

Au centre il y a plusieurs petits lacs, dont le plus grand, au dire des indigènes, communiquerait avec la mer; pourtant ils en boivent l'eau, que, du reste, aucun autre individu ne pourrait boire, tellement elle est saumâtre. Malheureusement l'accès du lac est assez difficile en temps ordinaire, et par les temps de pluie il devient très dangereux et impraticable même pour les naturels. Le chemin passe par-dessus les montagnes, et à un certain passage il faut s'accrocher des pieds et des mains pour se glisser le long de profonds précipices.

Alfred Marche.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Emplacement de l'ancien village de Coron : campement tagbanua. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

LUÇON ET PALAOUAN

(SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES),

PAR M. ALFRED MARCHE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVIII (suite).

Les îles Calamianas. — Busuanga. — Sos habitants. — Excursions dans l'île. — Retour à Manille.

L'ancien village de Coron était situé dans la baie où je venais de jeter l'ancre, et sur l'emplacement qu'il occupait je n'ai trouvé que quelques misérables huttes et cinq ou six indigènes, qui s'enfuirent à mon approche.

Il est étonnant de voir ces gens si pauvres quand on sait que ce sont eux, et eux seuls, qui récoltent les nids d'hirondelle comestibles, lesquels se vendent à Manille, la première qualité 5 francs l'once et la seconde 2 fr. 50. En outre, ils pêchent le balète (tripang), dont le prix est assez élevé; certaines espèces se vendent au prix exagéré de 5 francs la pièce. Je dois dire que ces malheureux sont indignement exploités par les Chinois et par les Indiens, qui leur avancent du riz et quelques lambeaux d'étoffe sur la récolte à venir.

Le lendemain de mon arrivée à Coron j'allai explorer deux trous qui s'ouvrent dans la falaise taillée à pic à la pointe est de la baie, et dans lesquels on m'avait assuré qu'il y avait des ossements humains; le fait était vrai.

Je fis d'abord grimper un de mes hommes, qui eut toutes les peines du monde à atteindre l'orifice du pre-

1. Suite et fin. — Voyez t. LI, p. 177, 193 et 209; t. LII, p. 369 et 385.

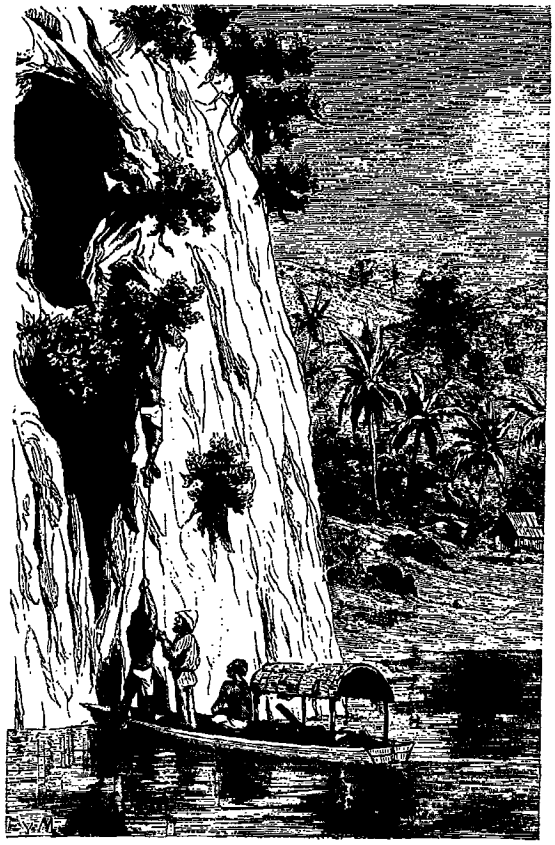
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mier trou; dès qu'il y fut arrivé, nous lui jetâmes une corde, à l'aide de laquelle je pus aller le rejoindre.

Dans cette cavité je trouvai trois crânes, dont deux assez bien conservés, et des ossements; mais ces derniers étaient dans un tel état de décomposition que je renonçai à les emporter.

Le même homme qui était monté dans la première grotte put grimper jusqu'à la seconde et me faire tenir encore deux crânes.

Avec les débris humains je trouvai aussi des restes de cercueil, des coquilles marines et des pierres trouées qui avaient dû être attachées à des filets en forme d'éperviers, filets dont les naturels se servent encore aujourd'hui. Cette sépulture devait être assez ancienne; je n'y vis pas trace de fer, mais seulement quelques tessons de poterie en terre commune. Au point de vue de la forme, de la matière employée, de la cuisson, les poteries que fabriquent les indigènes actuels sont semblables à celles qui se trouvent dans ces sépultures.



Exploration d'une caverne. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

Après avoir visité d'autres excavations semblables, et dans lesquelles je ne trouvai rien, je mis le cap à l'est vers une grande grotte dont on m'avait parlé; mais, le temps étant redevenu mauvais, il me fallut chercher un abri au plus vite. Quelques jours après, au cours d'une nouvelle exploration, je pus pénétrer dans cette grotte, où je pris une vingtaine de crânes et quelques objets ethnographiques, tels que vases, marmites en terre commune, une ou deux lames de couteau, bois de lance et arc.

Les indigènes que j'avais rencontrés sur l'emplacement de l'ancien village de Coron m'avaient vu le matin me diriger vers les grottes et y grimper; seulement, comme j'avais prudemment mis mon butin dans des sacs, ils crurent que j'avais fait une simple visite à leurs ancêtres, ce qui leur plut beaucoup et les étonna davantage; plus tard ils dirent à mes hommes que les morts, contents de ma visite, avaient passé la nuit suivante à jouer du tam-tam et à battre le tambour. J'ai longtemps cherché à savoir comment pareille idée avait pu leur venir, mais sans succès. Le vent qui s'engouffre dans ces grottes et y résonne fortement me paraît l'explication la plus naturelle de cette superstition.

Le 26 j'étais de retour à Malbato, et le 27 j'allai explorer l'île de Mayao-Payao, où les Tagbanuas de l'île de Busuanga enterrent presque tous leurs morts.

Cette île, située à peu de distance de Malbato et près de la pointe nord du Peñon de Coron, est formée d'un groupe de montagnes rocheuses, recouvertes d'une luxuriante végétation jusqu'au bord même de la mer.

Presque toutes les sépultures sont massées dans une petite anse sablonneuse et disséminées sous les arbres, où on ne les trouve qu'avec peine, rien n'en marquant l'emplacement; deux ou trois ont seules conservé les pieux qui ont servi à soutenir quelques feuilles formant toiture; d'autres ont été remuées de fond en comble par les porcs, et des Taboun sont venus creuser le sable pour y déposer leurs œufs; je dois dire que je trouve beaucoup plus d'œufs de cet oiseau que de crânes, et cela à la grande joie de mes hommes, qui comptent bien se régaler de plantureuses omelettes quand j'aurai terminé les fouilles. Je ne pus recueillir que trois crânes et un squelette en assez bon état.

Dans les premiers jours de septembre je découvris enfin un véritable cimetière tagbanua sur l'île de Dibatac, près de laquelle j'avais passé plusieurs fois déjà. Ce cimetière diffère entièrement de tous ceux que j'ai visités jusqu'à ce jour, et me donne la solution d'une question qui m'occupait depuis longtemps, cherchant par quelles péripéties avaient bien pu passer les squelettes que j'avais trouvés, soit dans les grottes, soit dans les tibors enfouis en terre.

Là les corps, déposés nus sur une espèce de civière sans pieds, sont suspendus aux branches de deux arbres voisins et recouverts d'un léger toit de feuilles.

A côté ou au-dessous sont déposés les ustensiles et les armes du défunt. Au bout d'un temps plus ou moins long, les rotins qui attachaient le tout se pourrissent, et les ossements tombent à terre; alors on les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunit et on les dépose dans une grotte après les avoir placés soit dans de petits cercueils en bois plus ou moins ornementés, soit dans de grands vases, comme ceux que j'ai trouvés à Marinduque en 1880.

Ce genre de sépulture a dû être assez général aux Philippines, tout au moins dans la partie nord de l'archipel, et il n'a disparu qu'après l'installation des Européens et la propagation du catholicisme. Chez les Igorrotes du centre de Luçon on dépose les morts à l'abri des rochers; les Négritos les enfouissent à l'emplacement de leur case, ou parfois, comme à Bataan, sierra de Marivélès, ils les mettent dans une grotte; à Mindanao et autres lieux ils les déposent en forêt sous un abri de roches ou d'arbres touffus.

Le 15 septembre 1884, à cinq heures du matin, je montais à *carabao* (buffle) pour aller faire une excursion dans l'intérieur de l'île.

Le buffle est une monture que je ne recommanderai pas à des amazones; pour toute selle on met sur le dos de l'animal une couverture plus ou moins épaisse, ce qui n'empêche pas la colonne vertébrale de se faire vivement sentir; il n'est pas facile de se tenir à califourchon, vu la largeur des reins; le mieux est encore de s'asseoir de côté comme les femmes. Une fois ainsi

Cimetière tagbanua dans l'île de Dibatac. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

installé, on peut résister une heure ou deux, mais, quand il faut garder cette posture toute la journée, cela vous brise et vous empêche de vous asseoir pendant plusieurs jours.

Il n'y a pas d'étriers, et la bride se compose d'une corde attachée à un anneau passé dans le nez du carabao. Sa marche est aussi dure que celle de l'éléphant, mais les secousses sont plus courtes et par conséquent plus pénibles. C'est un tangage rapide et continu. Après avoir traversé les ruisseaux qui entourent la propriété de mon hôte, nous nous trouvons au pied des montagnes qui enserrent la plaine; le chemin nous fit d'abord traverser un petit bois, où les arbres se mêlent avec les touffes de bambous. Je ne sais si ce fut le soleil que nous n'avions pas vu depuis longtemps, ou la beauté du paysage lui-même, mais ce coin de terre me parut le plus joli des Philippines.

Après une ascension de 50 mètres environ, nous nous trouvons sur le versant opposé de la montagne et dans une autre plaine bordée de jolies collines en partie boisées, en partie couvertes de cogon.

Dans la plaine, des troupeaux de bœufs à demi sauvages marchent de leur pas tranquille, sans s'émouvoir de notre approche. Il n'en est pas de même des petits chevaux : aussitôt qu'ils nous aperçoivent, ils s'enfuient au galop. Puis, par-ci par-là, une case où habite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une famille; plus loin, un village placé au bord d'un joli cours d'eau.

De l'autre côté de la plaine, nous retraversons un monticule au pied duquel court un joli ruisseau décoré du nom de rivière; nous passons ensuite auprès d'une grande mare, que l'on appelle le « lac ». Cet endroit est très pittoresque; les bambous avec leur feuillage sombre viennent se refléter dans l'eau du lac; les arbres sur les bords le couvrent d'ombre, et par cette chaleur on est tenté de prendre un bain dans ces eaux si transparentes, mais il faut se garder de céder à la tentation : ces eaux si limpides sont remplies de crocodiles, au point que mes hommes ne veulent pas aller chercher deux pigeons que je viens de tirer, qui se débattent au milieu du lac. Ils étaient destinés à notre déjeuner. Heureusement nous avons pu tuer encore plusieurs de ces oiseaux, qui sont nombreux dans la région.

A dix heures, après avoir traversé plusieurs petites vallées et une rivière un peu plus large que les autres, nous nous trouvons sur la lisière d'une grande plaine qui a de 4 à 5 kilomètres de largeur.

Au moment où nous entreprenons de la traverser, nous sommes surpris par une pluie torrentielle; nous n'en continuons pas moins à avancer; mal nous en prit, car, arrivés au milieu de la plaine, qui a la forme d'une cuvette, nos buffles eurent bientôt de l'eau jusqu'au poitrail, et refusèrent de marcher; le mien jugea même à propos de se coucher dans l'eau, sans se préoccuper de son cavalier; mais je pus sauter à temps sur celui qui portait les bagages et éviter ainsi un véritable bain de boue.

Après bien des efforts, en mettant pied non pas à terre, mais dans l'eau, nous parvînmes à diriger nos animaux vers un petit monticule : une fois là, nous étions aussi à sec que possible par cette pluie tombant de plus en plus dru et qui, poussée par un vent violent, nous cinglait le visage comme si c'eût été de la grêle.

Nous restâmes sur cette hauteur pendant plus de trois heures, sans abri, sans pouvoir allumer un peu de feu pour cuire notre déjeuner, et notre butte de terre se transformait peu à peu en îlot. Enfin, vers une heure, un de mes hommes nous annonce qu'il a trouvé un passage et qu'il faut partir le plus vite possible afin de ne pas être cernés complètement par les eaux.

Nous voilà donc en route, transis de froid, traversés par cette pluie que nous recevions depuis dix heures du matin. Nous suivions notre guide : tout alla assez bien pendant un certain temps, mais, arrivés auprès d'un rideau d'arbres, nous nous trouvâmes au bord d'un cours d'eau dont le courant, très rapide, était toutefois brisé par des arbres, nombreux dans ce bas-fond; nous ne pouvions reculer, je remontai sur mon buffle et nous entreprîmes de franchir ce torrent.

Comme nous étions au beau milieu, un des hommes cria : « Un crocodile! » A ces mots, l'homme qui tirait mon buffle par la corde grimpe sur un arbre, et les autres de l'imiter. Pour moi, assis sur ma monture, j'armai mon fusil et regardai dans la direction désignée par mes hommes; je ne vis rien, mais tous m'assurèrent voir un très gros crocodile; afin d'effrayer l'animal, si c'était vrai, je tirai un coup de fusil; mes hommes prétendirent que l'animal était tué ou pour le moins blessé à mort; je les laissai dans cette erreur; j'avais tiré avec du tout petit plomb, j'étais assuré que ma victime se portait bien.

Devenus confiants par la mort présumée du saurien, mes hommes descendirent de leurs arbres, et nous achevâmes la traversée du ravin. Une fois au pied des montagnes, nous étions certains de n'être pas noyés, mais nous nous étions égarés, et personne ne savait reconnaître la position que nous occupions. Après bien des marches et des contremarches, un des guides retrouva un sentier qui devait, d'après lui, nous conduire en moins d'une heure à une ferme, propriété d'un des plus riches Indiens de l'île.

Il était deux heures environ quand nous trouvâmes l'amorce de ce chemin; la pluie continuait de plus en plus fort; il fallut, pour éviter les plaines inondées, contourner les montagnes.

Quelle journée! tout est mouillé, armes et provisions; impossible de faire du feu; et mes vêtements, que j'avais ôtés et roulés dans mon caoutchouc, ont été mouillés en traversant les cours d'eau qui à chaque instant nous barraient la route. Enfin, à six heures et demie, nous arrivons à la ferme promise, mais il n'y a pas de feu, pas de bois sec; le propriétaire est absent, et je suis obligé de m'installer dans la cuisine; mes hommes parviennent cependant à allumer du feu, et, pendant que l'on fait bouillir un poulet étique, tout le monde se range autour du brasier pour sécher les vêtements.

Vers dix heures, nous pouvons enfin nous rhabiller et, après nous être réconfortés, non sans besoin, car nous étions à jeun depuis cinq heures du matin, nous nous étendons pour dormir. Nous avons un abri, c'est l'important.

Le lendemain, dès l'aube, le soleil apparut, nous promettant une meilleure journée; mais bêtes et gens, rompus par les fatigues de la veille, eurent beaucoup de peine à se décider à reprendre la route.

Le pays parcouru dans ces deux journées offre un aspect assez uniforme : ce sont des plaines de toutes dimensions, ayant presque toutes la forme d'un fer à cheval plus ou moins fermé; elles sont entourées de montagnes qui dépassent rarement 200 mètres d'altitude. Toutes les vallées, en forme de cirque, ont généralement une dépression au centre, de sorte qu'elles se trouvent dans d'excellentes conditions d'irrigation.

Les montagnes sont en grande partie déboisées par les indigènes, qui, tous les ans, défrichent de nouveaux terrains pour y semer le riz de montagne. Ces plaines communiquent toutes entre elles par des passes étroites, peu élevées et généralement de niveau.

L'île est sillonnée par de nombreux cours d'eau et par deux petits lacs. Quoique fertile, elle n'est presque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malbato (voy. p. 402 et 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas cultivée, faute de bras ou, pour mieux dire, faute d'indigènes disposés à travailler. On trouve dans les plaines une assez grande quantité de bestiaux : la plus grande partie appartient à mon hôte, qui en possède plus de 2000 têtes. Les animaux prospèrent bien, malgré deux grands ennemis, les crocodiles et les boas, qui dévorent tous les ans un grand nombre de jeunes bêtes.

Le commerce des Calamianas consiste surtout en nids d'hirondelles et en tripang; puis viennent la cire vierge et l'écaille de tortue; on trouve aussi quelques perles d'un mauvais orient et souvent teintées.

Si les habitants ne s'adonnaient pas à l'ivrognerie et n'étaient pas aussi paresseux, tous pourraient être riches; moyennant peu de travail, la terre produit avec grande abondance.

L'archipel des Calamianas est mis en communication avec Manille par un petit vapeur qui touche à Culion une fois par mois.

Le 7 octobre je prenais congé de mes hôtes de Malbato, dont l'amabilité ne s'était pas démentie un seul instant pendant plus de trois mois qu'avait duré mon séjour dans ces parages : ce ne fut pas sans regret qu'il me fallut dire adieu à mon ami don Bernardo et à sa charmante famille; cela fait partie des misères des voyageurs, et ce n'est pas la moindre; nous nous faisons des amis, nous les quittons parfois pour toujours, et cela au moment où nous commençons à les apprécier et à nous habituer à être entouré de leurs soins; mais, comme le Juif errant de la légende, nous devons reprendre notre route et porter ailleurs nos pas.

Après avoir fait mes adieux à la famille Ascanio, je quittai Malbato à six heures du soir dans le canot de don Bernardo, mettant à la voile pour aller attendre le courrier de Manille qui devait passer à Culion. Jusqu'à dix heures tout alla bien; une brise légère nous menait doucement vers notre but, quand tout à coup une rafale nous chavire à moitié; le ciel, clair jusqu'alors, devient noir, et nous ne tardons pas à nous trouver perdus en mer, sans savoir où le vent nous pousse. Jusqu'à deux heures du matin nous restons ainsi; je bornai tous mes efforts à ne pas me laisser entraîner vers la haute mer; j'avais fait amener toutes les voiles et, avec les avirons seuls, je maintenais le canot le nez au vent.

Parfois nous entendions près de nous les vagues se briser sur les rochers qui bordent les îles voisines, et par moments notre seul espoir était d'être jetés sur un îlot quelconque où nous aurions pu attendre la fin de l'ouragan.

Vers trois heures du matin, le temps s'éclaircit, et nous apercevons les feux du courrier, que nous avions dépassé; à la vue du vapeur, mes hommes, exténués, reprennent courage; une heure après, nous étions à bord du *Gravina*, où le capitaine, vieille connaissance, me donna de quoi me changer et m'offrit du café bien chaud, qu'il avait fait préparer quand il avait aperçu mon canot. Le navire avait eu aussi sa part de la tempête, mais il avait pu se mettre à l'abri tandis que nous luttions contre la mer furieuse.

Le lendemain, nous débarquions sur les quais de Manille.

XIX

Soulou. — L'archipel Tawi-Tawi. — Prise de possession. — Siassi. — Bongao. — En route pour le nord de Palaouan. — Retour en France.

Le 27 octobre 1884 je débarquai pour la seconde fois à Joló (île Soulou) dans la partie occupée par les Espagnols.

L'ancienne ville de Joló, où plutôt la Cota ou Fort, était bâtie, sur la baie formée par les pointes Candea et Dangapic, dans une plaine élevée de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les Espagnols, après la prise de possession, ont établi la ville nouvelle au pied de ce plateau en coupant les palétuviers et en gagnant, à l'aide de remblais, du terrain sur la mer. On comprend facilement qu'une ville bâtie dans ces conditions laisse beaucoup à désirer au point de vue de la salubrité; aussi Joló jouit-il aux Philippines de la même réputation que Balabac et Puerto-Princesa, qui sont considérés, à juste titre, comme les points les plus insalubres de l'archipel. Il est juste de dire que, grâce aux efforts des différents gouverneurs qui s'y sont succédé, et surtout du dernier, le colonel Julian Parrado, la ville s'assainit de plus en plus à mesure que les marais se comblent.

Sous l'administration de ce gouverneur la ville de Joló s'est transformée complètement; ses cases de cañas et nipas (bambou et chaume) ont fait place à des édifices en briques depuis le sol jusqu'au premier étage, en bois du premier étage au toit, et recouverts de tôle galvanisée. On doit incessamment entreprendre la construction d'une jetée en briques et pierres, qui remplacera celle qui existe et qui n'est qu'en bois.

Mais le colonel Parrado s'est surtout acquis des droits à la reconnaissance de la colonie en la dotant d'eau potable amenée par des tuyaux en fonte disposés sur un parcours d'environ 2 kilomètres. La prise d'eau est suffisante pour l'alimentation de la ville et des navires qui visitent la rade : ceux-ci viennent faire leur eau à une fontaine bâtie au pied même de la jetée, ce qui leur donne toute la facilité désirable.

La ville de Soulou est entourée d'une enceinte en briques, percée de trois portes défendues par de petits bastions armés de canons de petit calibre. Deux forts complètent la défense.

Dès le 30, grâce à l'amabilité du colonel Parrado, je pus m'embarquer à bord de la canonnière *Samar*, dont le commandant, don Antonio Martinez, me reçut avec la courtoisie que j'ai toujours trouvée chez les officiers de la marine espagnole. Je partais avec l'intention d'aller explorer les îles Siassi, Tawi-Tawi, Bongao, etc., annexées depuis quelques années seulement à l'archipel des Philippines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 11 mars 1877, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne ont signé un protocole reconnaissant aux Espagnols le droit de prendre possession des îles Tawi-Tawi, annexe de l'archipel de Soulou; aussitôt après la prise de possession, l'avis devait en être publié dans les journaux officiels de Madrid et de Manille.

Dans son numéro du 21 mars, la *Oceania Española*, un des journaux de Manille, publiait l'historique de la prise de possession dans les termes suivants : « L'autorité supérieure ayant reconnu l'opportunité d'occuper quelques points avancés du sud des Philippines, les ordres nécessaires furent donnés, et l'île de Bongao ou Bongalao fut désignée comme étant le premier point à fortifier. »

A cet effet, le 26 janvier 1882 la corvette de guerre *Doña Maria de Molina* et la canonnière *Panay*, qui avaient précédé de quelques jours le reste de l'expédition, furent rejointes par la goélette de guerre *Sirena*, remorquant la *Santa Lucia*, installée en transport, et par la canonnière *Arayat*. Sur le transport se trouvaient la première compagnie de discipline de Palaouan, une section du génie sous le commandement d'un officier, deux compagnies du régiment n° 6 (indigène), les matériaux nécessaires à la construction

Une fausse alerte (voy. p. 404). — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis.

d'un fort, et les vivres embarqués par l'intendance pour le petit corps d'armée.

La *Sirena*, belle goélette destinée à être la *Capitana* de la petite escadre qui doit stationner à dongao, avait à son bord le capitaine de vaisseau don Rafael de Aragon, qu'un décret royal a désigné comme chef de l'expédition, et le capitaine du génie don José Maria de Coro, commandant la troupe, chargé en outre de la mission de choisir et de fortifier les points à occuper au sud de l'archipel de Soulou.

Le voyage s'effectua avec une certaine lenteur, à cause des nombreux écueils et des courants très forts qui se trouvent dans ces mers encore mal explorées, et pour lesquelles il faudrait des cartes d'une précision extraordinaire; leur absence rend la navigation nocturne impossible. On avait passé les nuits du 24 et du 25 janvier dans les ports intermédiaires de Bulan et de Jutahan, et le 26, au coucher du soleil, on arriva en vue de la spacieuse baie et des grandes anses qui entourent Bongao.

Située à l'extrémité ouest du groupe des îles Tawi-Tawi, l'île de Bongao forme avec celle de Sunga Bongao et de Balabac ou Papalun, trois ports. Le premier de ces ports est intérieur et peu profond; le second, entre Balabac et Bongao, est appelé baie des Aiguades; et le troisième, beaucoup plus grand, est capable de contenir

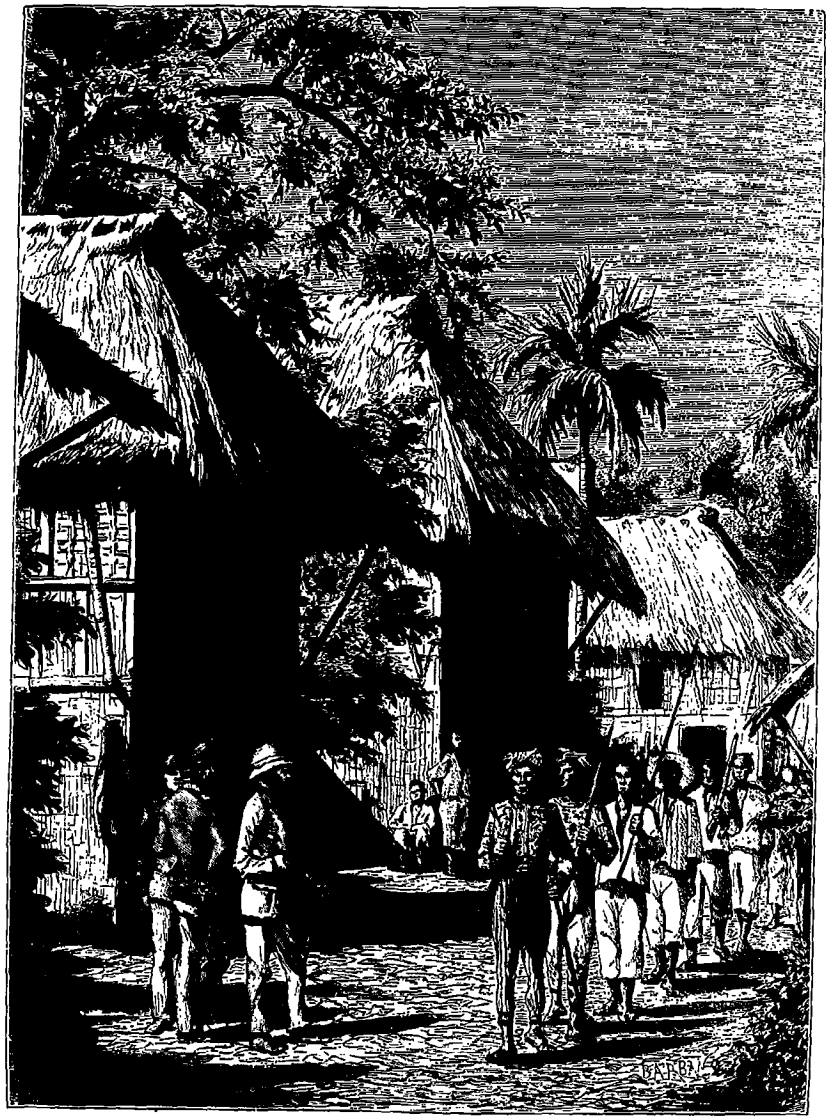
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grandes escadres. Ce dernier est formé par les îles de Sanga-Sanga et de Balabac et connu sous le nom de baie des Singes; au bord se trouve une petite peuplade de Moros, venus il y a un an de Cebré pour s'y établir et qui aujourd'hui mènent une vie misérable.

En venant du nord, l'île de Bongao rappelle un peu Gibraltar. Le sol est ingrat, une mince couche de terre végétale recouvre une roche très dure, inattaquable au pic, sur laquelle s'élèvent d'épais taillis, mais sans grands arbres.

Les Moros considèrent le climat comme peu salubre, ce qui explique l'abandon dans lequel ils ont laissé cette île depuis plusieurs années.

Les îles qui entourent Bongao, ainsi que presque



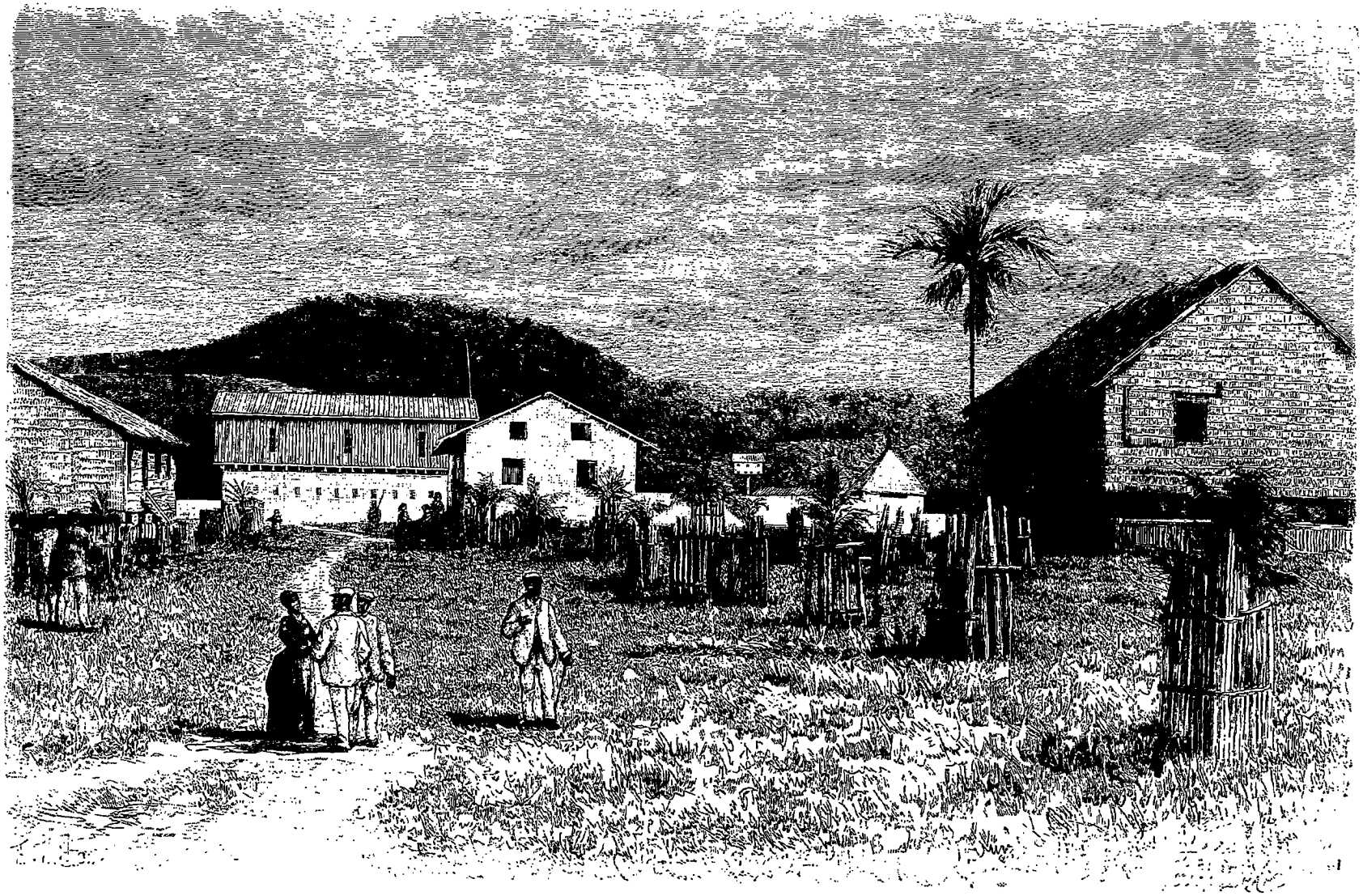
Indigènes de Siassi (voy. p. 411 et 412). — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

toutes celles qui composent cet archipel, sont de formation madréporique. S'élevant au sommet ou autour de la cime des montagnes sous-marines et volcaniques, elles ne sont séparées qu'en apparence, car elles sont reliées entre elles par de grands bancs sous-marins dont la formation, comme la leur, est madréporique.

Si un examen géologique attentif ne démontrait pas que ces îles ont surgi postérieurement aux formations granitiques de Bornéo et de Mindanao, on pourrait croire qu'elles ont été, dans le principe, une terre ferme reliée aux autres îles de l'archipel dans lequel elles se trouvent.

Au point de vue ethnographique, il y a peu de chose à dire; on ne sait pas encore suffisamment de quelle manière ces îles ont été peuplées; cependant l'opinion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fortin de Siassi, maison du gouverneur (voy. p. 410 et 412). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plus accréditée aujourd'hui, appuyée sur d'antiques traditions, attribue leur peuplement à des migrations venues du sud.

Après une reconnaissance rapide, l'île de Bongao fut choisie comme point d'occupation, et les travaux de déblayement du sol commencèrent immédiatement.

Un cordon de troupes fut placé à quelque distance des travaux pour se garder des surprises. Quoique l'intérieur de l'île soit complètement inhabité, sa disposition et l'exubérante végétation qui la couvre rendaient très utile cette précaution dans le cas où quelque peuplade des environs aurait tenté une embuscade.

Quelques jours après l'arrivée à Bongao, plusieurs chefs des tribus environnantes, formant un long cordon d'embarcations, vinrent faire leur soumission au gouverneur. Ils avaient arboré à l'avant de leurs pirogues le pavillon espagnol.

Ces indigènes misérables, peu ou point cultivateurs, ne se consacrent au travail de la terre que juste assez pour en tirer les substances nécessaires à leur nourriture. Manquant de tout, ils n'ont aucune idée de la monnaie, et en échange d'œufs, de volailles et de fruits ils ne reçoivent que des étoffes, des miroirs et quantité d'objets de peu de valeur.

L'ingénieur militaire, ayant, après un examen approfondi, choisi le point stratégique le plus convenable, on se mit tout de suite à construire le blockhaus, qui sera promptement terminé. Quand il en sera ainsi, on peut espérer que la station sera la base d'une future colonie et une sentinelle avancée que l'Espagne aura au sud des Philippines pour la défense de ses possessions.

Dans une lettre de Zamboanga, datée du 15 mars 1882, il est dit que le chef de la division de Tawi-Tawi rentre après avoir laissé complètement installée la *Comandancia militar* dans le nouveau port de Bongao, et que l'endroit est excellent et dans de bonnes conditions.

Dans une autre lettre, de Bongao, du 26 février, on dit : « Le blockhaus, ou plutôt le réduit défensif auquel on a donné le nom de *blockhaus cristiania*, est sur le point d'être terminé et pourra contenir de quarante à cinquante personnes.

« Le 14 février, dans la matinée, était arrivée dans ce port la frégate *Comus*, arborant pavillon anglais; après les visites d'ordonnance, et quand l'apparente curiosité de l'équipage fut satisfaite, la frégate partit le jour même pour Bornéo.

« Un autre événement marquant fut l'arrivée de Paulino Aussagua de Mison avec toute sa tribu; après divers pourparlers, ces individus, hommes et femmes, Moros, ont été débarqués pour former le noyau d'un village; ils cultivent la terre et se livrent à la pêche; parmi eux se trouve la famille d'un chef. On leur a désigné le point avancé de l'île, où ils ont commencé à construire quelques cases; celle de Paulino est achevée, et il a arboré le pavillon espagnol en signe d'adhésion. »

Le protocole du 11 mars 1877 réglait la prise de possession de l'archipel de Soulou et de ses dépendances, mais l'Angleterre et l'Allemagne, dans l'intérêt de leur commerce et de leurs nationaux, s'assuraient, avant tout, le traitement de la nation la plus favorisée. Ces deux puissances s'efforcent dans ce protocole de limiter autant que possible les obstacles qui pourraient restreindre la liberté du commerce dans les points de l'archipel de Soulou occupés par les garnisons espagnoles. N'ayant pu annexer ces terres, les deux puissances cherchaient ainsi à bénéficier le plus possible de leur occupation sans avoir la moindre charge. Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ce protocole et nous renverrons aux journaux espagnols et manillans de l'année 1883 pour la lecture des articles.

Le 30 octobre 1884 je quittai donc Soulou à bord de la canonnière *Samar*. En partant, on gouverne vers l'ouest dans la direction de l'île de Tulian, et l'on passe entre cette île et celle de Soulou, que l'on range jusqu'en vue de l'île de Lugus. Pour continuer le demi-cercle, on avance par 10 degrés sud-est jusqu'à l'entrée du canal de Siassi; c'est du moins la route directe, mais les courants, très forts dans ces parages, varient à chaque instant, ce qui oblige parfois les navires à mettre l'avant dans une direction opposée à celle du point qu'ils veulent atteindre. Ces courants si variables et très rapides atteignent 5 à 6 nœuds à l'heure.

Partis à huit heures du matin, nous mouillions devant le fortin de Siassi à midi; peu après que nous eûmes jeté l'ancre, nous voyons arriver toute la colonie masculine européenne de l'île dans le canot du *Calao*, petite canonnière de la station. Ce bâtiment est commandé par le lieutenant de vaisseau Miguel Marquès.

Le commandant du *Samar*, le lieutenant Antonio Martinez Valalivrero, me présente à ses compatriotes d'Europe, qui viennent au-devant de leur correspondance de tous les mois; ils s'empressent de se mettre à ma disposition.

Nous arrivons bien, car le lendemain soir on doit faire une petite fête pour inaugurer un appontement que le capitaine gouverneur de ce poste, don Jorge Gordojuela, vient de faire établir pour faciliter le débarquement sur l'île.

Descendus à terre, nous allons d'abord chez le gouverneur, qui me présente à sa femme. Celle-ci veut donner immédiatement des ordres pour qu'on me prépare un logement dans sa propre habitation; je la remercie et décline son offre, car, avec tout son attirail, un naturaliste est parfois gênant pour ses hôtes, surtout quand ils sont à l'étroit comme ici.

Nous nous mettons à la recherche d'un logement à louer; j'en trouvai un au premier étage d'une case non encore terminée, dont le plancher, à jour comme les murailles, laissait l'air circuler librement.

Tel qu'il est, c'est le seul que je trouve libre; je le louai au prix de 75 francs par mois, et avec des nattes je m'arrangeai pour avoir un coin à peu près abrité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain soir eut lieu la fête. On avait installé à l'extrémité de l'appontement un berceau provisoire fait avec des branches de toute espèce d'arbres et recouvert d'une voile.

Au festin assistaient les commandants des deux canonnières en rade, le gouverneur et sa famille, les deux lieutenants et leurs dames, enfin votre serviteur; le dîner fut fort gai; il y eut au dessert des toasts, et mon ami don Antonio en porta un à la France; je répondis en buvant à la santé du roi Alphonse XII et à la nation espagnole; on récita des vers; ces dames voulurent bien chanter quelques romances d'Espagne; puis, à un coup de canon parti du *Samar*, on alluma quelques flammes de Bengale, quelques pièces d'artifice, et la petite fête prit fin.

Du reste, les habitants européens qui se trouvent relégués dans ce petit coin vivent en parfaite harmonie (chose rare dans les colonies) et profitent de toutes les occasions pour se distraire et se réunir.

Le gouverneur, un brave capitaine, est aimé et estimé de tous, et les lieutenants, Antonio Javin et Blas Garcia, ainsi que leurs femmes, sont très unis.

Le capitaine gouverneur a su, par sa bonté, attirer les indigènes et, par sa fermeté et sa loyauté, leur imposer son autorité.

On est étonné au premier abord de voir ici ces messieurs se promener sans armes, quand on voit à Soulou, située à peu de distance, tout le monde armé. Ici, depuis la conquête, conquête pacifique, il est vrai, il n'est pas arrivé un seul accident.

Du reste les habitants de ces îles me paraissaient plutôt craintifs que violents, et peu fanatisés.

Pendant mon séjour, un forçat se sauva. Le gouverneur fit savoir à tous les chefs de village que celui qui le lui ramènerait aurait une récompense. Cet homme put vivre libre plusieurs jours en prélevant sa nourriture par force. Il couchait chez les indigènes, qui n'essayèrent même pas de le prendre, bien qu'il n'eût pour toute arme qu'un mauvais couteau. Eux, au contraire, outre leurs kriss, possédaient encore quelques fusils; pour le prendre, ils vinrent demander des hommes au gouverneur, n'ayant pu ou n'osant pas le prendre eux-mêmes.

Une autre fois, un caporal de disciplinaires s'enfuit avec deux hommes, emportant quatre fusils et des cartouches. On fit appeler les principaux chefs et on leur promit une récompense en argent et un beau fusil s'ils les ramenaient morts ou vifs. Quelques jours après, un chef d'une des îles voisines vint dire au gouverneur que les fugitifs étaient chez lui, et lui demanda des hommes pour les prendre.

Le gouverneur envoya des hommes avec l'interprète. Le chef ayant avisé les siens, on avait fait entrer le caporal dans une case d'où l'on avait retiré tout ce qui aurait pu servir d'armes. Le chef arriva de nuit et entra dans la case avec plusieurs hommes armés de bolos et de kriss; tout en montant, il eut soin de parler au fugitif, lui disant que c'était lui, qu'il n'eût pas peur; l'autre ne bougea que quand il eut reçu à travers la figure un coup de bolo qui la sépara presque en deux; une fois le malheureux par terre, tous sautèrent dessus pour lui couper la tête.

Le lendemain le chef retourna à Siassi, emportant fièrement la tête du caporal et ramenant les deux autres fugitifs, qui s'étaient rendus sans résistance à l'interprète. La tête fut enterrée dans un coin du cimetière chrétien devant tous les hommes réunis, qui sans doute se garderont bien de prendre la clef des champs.

Au centre de l'île Siassi se trouve une montagne qui s'élève en gradins jusqu'à 395 mètres au-dessus du niveau de la mer, hauteur prise avec mon baromètre anéroïde, instrument fort juste, aussi bien qu'avec mon baromètre enregistreur : tous deux me donnèrent le même résultat.

L'île Siassi est peu boisée; le bois le plus grand est celui qui couronne la montagne.

Depuis la mer jusqu'au faîte dudit mont, le terrain a été presque entièrement déboisé par les indigènes, et s'est couvert de leurs cultures d'ignames et de riz.

Les habitations sont dispersées par petits groupes et quelquefois isolées; elles sont toujours bâties près de petits bosquets, dans lesquels on rencontre les tombes des indigènes.

Rien de charmant comme ces petits bouquets d'arbres, véritables oasis au milieu de la plaine, où reposent les anciens habitants de l'île; souvent je me laissais attirer aussi bien par leur beauté et leur fraîcheur que par le désir de tirer les nombreux oiseaux qui y ont établi leur demeure. Les tombes ont généralement la forme d'un carré long, élevé de 40 à 50 centimètres au-dessus du niveau du sol; elles sont protégées par des pierres superposées; une rigole peu profonde entoure la base. Au-dessus, quelque pierre plate où une sorte de pieu, dont la pointe est plus ou moins grossièrement sculptée, indique l'endroit où est placée la tête. Pour enterrer un mort, on fait d'abord un trou de la longueur du corps. A environ 1 mètre de profondeur on creuse dans la terre une espèce de niche dans le même sens, et l'on y dépose le corps, qui, de cette façon, est placé en dehors de l'ouverture, aussitôt après remplie de terre.

L'île ne possède pas de rivières proprement dites, mais on trouve de l'eau assez bonne dans les gorges formées par les contreforts de la montagne qui la domine.

Je donne sur certaines coutumes, usages et pratiques quelques renseignements que je tiens d'un pandita par l'intermédiaire de l'interprète du gouverneur et en présence de celui-ci.

Les hommes peuvent se marier dès qu'ils ont été circoncis, et les filles aussitôt qu'elles sont nubiles.

Le mariage se règle entre les parents; ceux du jeune homme offrent des esclaves, du riz, des ustensiles de ménage, tels que marmites, etc., et des étoffes, principalement de couleur blanche, qui servent pour envelopper les morts, et sont portées par les vivants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les cérémonies funèbres. Au jour fixé pour le mariage, le futur réunit quelques amis et va chercher le pandita, qui se met à leur tête pour se rendre à la case de la fiancée, laquelle attend au milieu de ses amis et de sa famille. La future passe ensuite dans une autre partie de la case, et tout le monde s'assied pour discuter les questions d'intérêt. Quand on est tombé d'accord, le pandita se lève, prend la main du jeune homme, qui se lève à son tour et va, accompagné de quelques amis, chercher sa fiancée : il l'embrasse et la ramène au milieu de tous. La cérémonie est alors terminée, et la fête commence par le repas, dont le nouveau marié fait les frais.

Les habitants de Siassi ont des médecins appelés *panum* ou *baté*, mais l'art de guérir entre souvent dans les attributions du pandita.

Quand un décès est constaté, on appelle le pandita si c'est un homme, et la *pakil* si c'est une femme. Le corps est lavé par eux, puis entouré d'environ 10 mètres d'étoffe blanche, et porté ainsi dans la tombe décrite plus haut. Le pandita me dit que la tête est placée au nord, mais, en relevant la direction de plusieurs tombes, j'ai constaté qu'ils n'observent pas toujours cette règle. Une fois le défunt enterré, on va faire fête chez lui, et l'on porte à manger sur sa tombe (probablement les restes du festin).

Le mort est veillé pendant sept jours; j'ai également trouvé cette coutume chez les Tagbanuas, qui ainsi évitent que les sangliers et les cochons sauvages ne viennent déterrer et manger le cadavre. Les 3e, 7e, 20e, 40e, 100e et 1000e jours, on fête le mort; pour compter les jours de deuil, on se sert d'un bambou creux attaché aux parois de la case, et dans lequel on jette une petite pierre ou un noyau de fruit quelconque par chaque journée qui s'écoule.

Les jours de marché j'ai toujours vu les indigènes se cacher pour manger; quelques-uns me demandèrent la permission d'entrer dans ma case pour manger sans être vus. Je n'ai pu savoir le motif de cette coutume, bien que je me sois adressé à plusieurs personnes depuis longtemps au courant des usages des naturels.

Le capitaine gouverneur de l'île Siassi a sous ses ordres un lieutenant, un sous-lieutenant, une vingtaine de soldats et des disciplinaires; un canot est attaché au poste. Le gouverneur est logé dans la seule maison en pierre qui existe dans l'île; elle communique avec le blockhaus, bâti en pierre jusqu'au premier étage, fait en bois, et recouvert en zinc.

Ce blockhaus domine la jetée qui sert d'embarcadère au village, lequel est situé à une distance de 150 à 200 mètres en arrière. Le village n'est qu'une grande rue composée d'une vingtaine de cases, mais je crois que l'on peut s'attendre à un accroissement notable lorsque la colonisation sera développée d'une façon régulière. Sur la gauche de cette rue se trouvent le marché et la *galera*.

Le marché se tient généralement en plein air devant un hangar, qui sert aussi bien aux spectateurs des combats de coqs qu'aux marchands en cas de pluie.

La galera se compose d'une enceinte formée de quelques pieux, située entre le hangar dont je viens de parler et une tribune pour les Européens de la garnison. Sur la place du marché on voit deux ou trois tombes qui ont été respectées quand on a défriché cet endroit. Ces tombes, de même forme que celles décrites plus haut, servent de bancs et de tables aux indigènes.

Les indigènes sont des joueurs passionnés, comme du reste dans tout l'archipel. Pour payer leurs dettes, ils mettent en gage chez les Chinois avec lesquels ils trafiquent tout ce qu'ils possèdent, même leurs armes, et parfois, m'assure-t-on, leurs femmes et leurs enfants. Les prêts se font à raison de 12 ½ pour 100 à la semaine, et, si le gage n'est pas retiré au jour fixé, il devient la propriété du prêteur.

Le 15 novembre 1884 j'allai visiter la petite île de Tara, située à la pointe nord-est de Siassi, dont elle n'est séparée que par un étroit canal.

L'île affecte une forme de fer à cheval et est élevée de 35 à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer; son sol est argileux et boisé en grande partie, à l'exception du sommet du plateau. Les forêts de cette île renferment de grands balates (figuier banian), entre les racines et les troncs desquels les indigènes croient que sont renfermés de nombreux esprits malins : ils viennent leur faire des offrandes. Un de ces géants de la forêt, dont les racines forment une espèce de niche, est l'objet d'une vénération toute spéciale.

Un de ces troncs, brisé à 1 m. 40 du sol, a son extrémité taillée en boule. Sur un autre, un sculpteur indigène a cu, paraît-il, l'intention de représenter une tête d'oiseau (de calao, probablement).

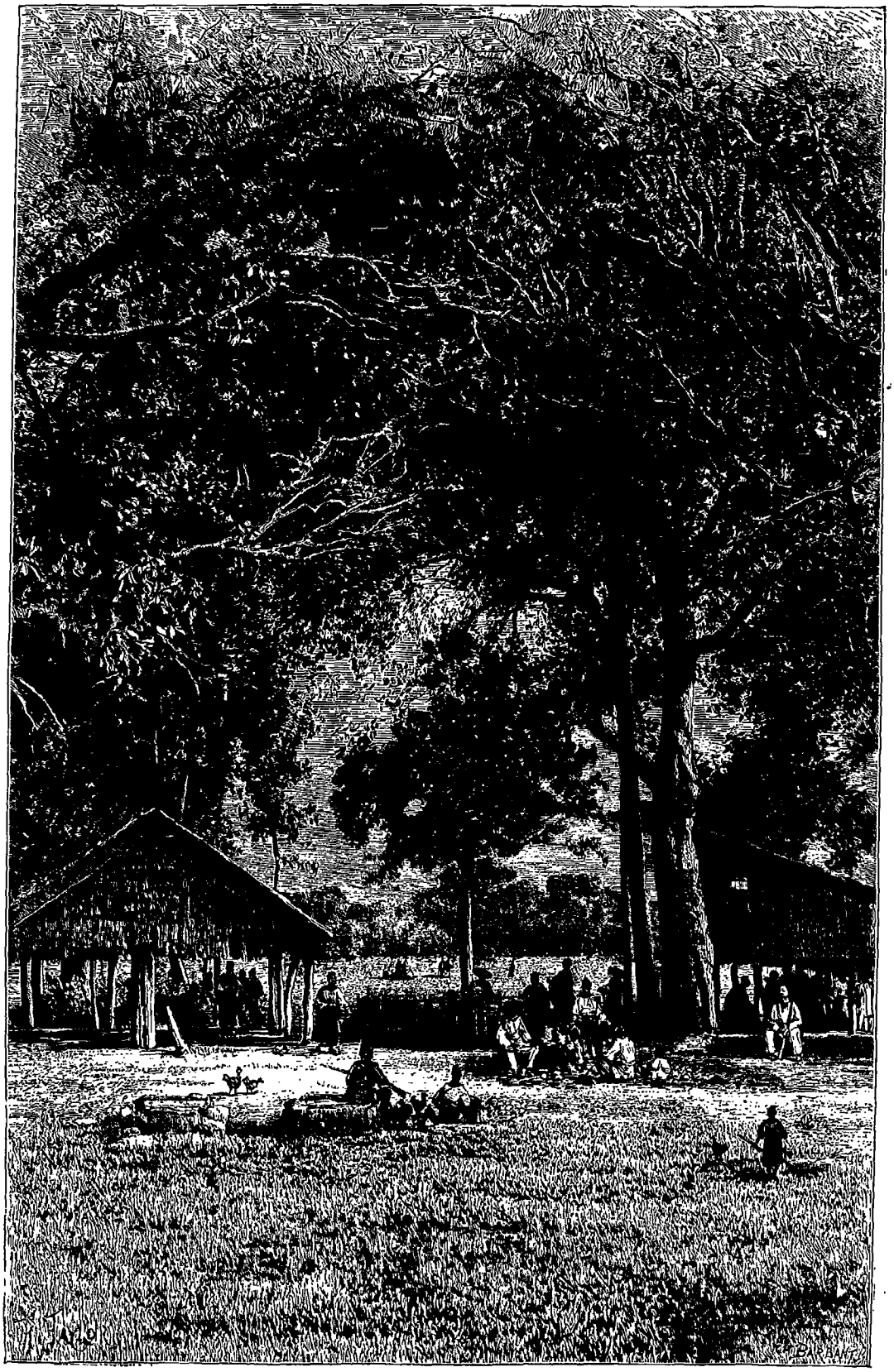
On m'a dit aussi qu'il existe une pierre, que, bien entendu, je n'ai pas pu voir, qui posséderait une grande puissance curative. Elle servirait en outre à abriter les victimes expiatoires réservées par le pandita aux sacrifices qu'il fait aux esprits malins. Le pandita élève des animaux divers qui représentent ces esprits malins; ce sont des caïmans, des serpents et surtout des poules blanches, entretenues avec un soin tout particulier par leur gardien.

Le gouverneur de Siassi, le capitaine don Jorge Gordojuela, est occupé à installer dans cette petite île de Tara un fourneau à briques, dont il surveille l'exécution. En faisant les puits de sondages, il a trouvé à environ 2 mètres de profondeur une nappe d'eau assez forte et de bonne qualité.

L'île possède un petit hameau composé d'une douzaine de cases, bâties sur pilotis au bord de la mer, et en majeure partie dans l'eau. Les habitants sont pêcheurs de perles et de même race que tous ceux de l'archipel de Tawi-Tawi.

J'ai fait cette excursion dans une petite banca (pirogue), qui, grâce au beau temps et à ses balanciers, nous mena de Siassi à Tara sans accident; mais au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la place du marché à Siassi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retour, la brise ayant fraîchi, nous fûmes obligés de nous relever à tour de rôle pour épuiser l'eau qui embarquait à chaque lame. Dans cette île je pus tirer, entre autres oiseaux, un tabun de petite espèce, que j'avais longtemps cherché en vain.

Le 20 je passai avec don Jorge et le lieutenant Blas Garcia dans l'île désignée sur la carte sous le nom de Lapac et nommée Pandami par les indigènes. Située à l'ouest de l'île Siassi, elle en est séparée par un canal qui n'atteint pas 1 kilomètre de largeur et qui court du nord au sud. L'île Lapac est de forme irrégulière; sa longueur est de 5 milles sur 3 milles de large. Sur ses pointes sud et nord s'élèvent deux montagnes; la dernière a 220 mètres d'altitude : au nord-est sa base est baignée par la mer, et au sud-ouest ses contreforts s'inclinent et aboutissent dans une vaste plaine. Celle de la pointe sud a presque la forme d'un cône et s'élève à 250 mètres au-dessus de la mer.

Le terrain paraît assez fertile et, de même qu'à Siassi, est en grande partie déboisé. Sur l'un des contreforts, à 150 mètres d'altitude, on vient de bâtir un blockhaus, petite tour en briques élevée d'un étage, du haut de laquelle la vue s'étend sur la mer et les îles environnantes. La faune de ces petites îles est peu variée : j'y ai cependant trouvé quelques espèces intéressantes.

Le 29 novembre je profitai du passage de la canonnière *Paragua*, dont le commandant Rafael Mendoza fut assez aimable pour me prendre à son bord et me conduire à Tataan et Bongao. Partis dès la pointe du jour, nous passons à travers les bancs et petits îlots qui séparent les îles Siassi de Tawi-Tawi; nous longeons la côte nord-ouest de cette dernière île jusqu'au poste de Tataan, situé à côté de la chute de Tumajubin : c'est là que nous jetons l'ancre. Ce mouillage, quoique abrité par les petites îles Tataan ou Simalaac, devient peu sûr lorsque la brise de mer s'élève.

Le poste, bâti sur un des contreforts des montagnes Dromedario, domine la mer au nord et au nord-ouest, mais il se trouve complètement masqué du côté de la terre, c'est-à-dire au sud et au sud-est, par la montagne sur le versant de laquelle il est construit.

L'air ne pouvant circuler, l'humidité constante en rend le séjour malsain.

Malgré les avances faites par les différents officiers qui se sont succédé dans le commandement du poste, les indigènes n'ont pas encore consenti à construire un village autour du fort et éprouvent même une certaine répugnance à venir des îles voisines apporter du poisson frais.

Le 30 nous continuons notre route en longeant la côte de Tawi-Tawi jusqu'au canal Tusang-Bongao; puis, côtoyant la plage de l'île Sanga-Sanga jusqu'au canal formé par cette dernière île et celle de Bongao, nous allons mouiller à la pointe sud de Bongao, au pied du fort et du village de ce nom.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que nous eûmes la visite du docteur Moreno Rey et du commandant du ponton, le lieutenant de vaisseau don José Pidal, qui insistèrent pour m'installer à leur bord, où je restai pendant mon séjour dans ces parages.

Dès le lendemain je partis à cheval avec don José pour aller explorer et contourner l'île Bongao. Nous suivons d'abord la plage, et à moitié route nous rencontrons la tombe du pandita Saïd, saint fort renommé, et qui est un but de pèlerinage. Cette tombe de forme ronde est faite de galets amoncelés; sur ce tas de cailloux est un petit carré en bois et en branchages de la grandeur d'un homme; au-dessus flottent quelques lambeaux d'étoffe blanche; sur un des côtés du monticule de pierres est fiché un pieu sans inscription ni sculpture. Chaque pèlerin ajoute une pierre à la tombe, et se retire après avoir dit ses prières.

Nous continuons notre route jusqu'au pied des falaises qui forment l'entrée du détroit de Bongao, puis nous revenons sur nos pas. Seulement la mer a monté, et nous ne pouvons suivre la plage qu'en marchant dans l'eau : vu la petitesse des chevaux, nous prenons parfois des bains de siège; à un moment donné, l'eau est si profonde que nous sommes obligés de faire ouvrir un chemin dans le bois de la côte par nos hommes, qui, du reste, aiment mieux passer sur les arbres, par crainte des caïmans, très nombreux, paraît-il, dans ces régions.

Le 3 décembre 1884, voulant étudier de près et sur leur terrain la population de ces îles, je partais en banca avec le gouverneur du poste de Bongao pour visiter l'île de Simonor, située à environ 6 milles au sud-est de notre mouillage.

Nous étant mis en route avant le lever du soleil, nous fûmes pris à huit heures du matin par un fort courant qui nous fit dériver au sud, et qui nous aurait entraînés, en dépit des efforts de nos rameurs, si nous n'avions pu atteindre le banc qui prolonge la petite île Sangiasiapo : nous dûmes attendre là patiemment le changement de marée qui nous permit de gagner la pointe et le village Tongosom sur l'île Simonor.

Les habitants de cette île paraissent être de race malaise, quoique plus foncés de teint que les Malais de Malacca et de Bornéo : leurs cases sont, comme partout en Océanie, bâties sur pilotis. Ils sont polygames et très sales. Leur cimetière est orné de tombes rectangulaires en pierres assez bien sculptées, et clos par des troncs d'arbres et des pierres amoncelées. Quelques-unes des pierres funéraires portent des inscriptions malaises en caractères arabes.

J'ai trouvé dans cette île quelques individus s'exprimant en malais, et avec lesquels j'ai pu causer; mais, soit défiance ou mauvais vouloir, je ne suis parvenu à tirer d'eux que fort peu de renseignements sur leurs mœurs et coutumes, qui, du reste, autant que j'ai pu en juger, se rapprochent de celles de leurs congénères des autres îles que j'ai visitées.

L'île Simonor, basse, marécageuse, peu boisée et sans eau douce, est cependant la plus habitée de toutes celles que l'on rencontre dans ces parages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 8 décembre je faisais route pour regagner Soulou, où je débarquai le 10 sans accident.

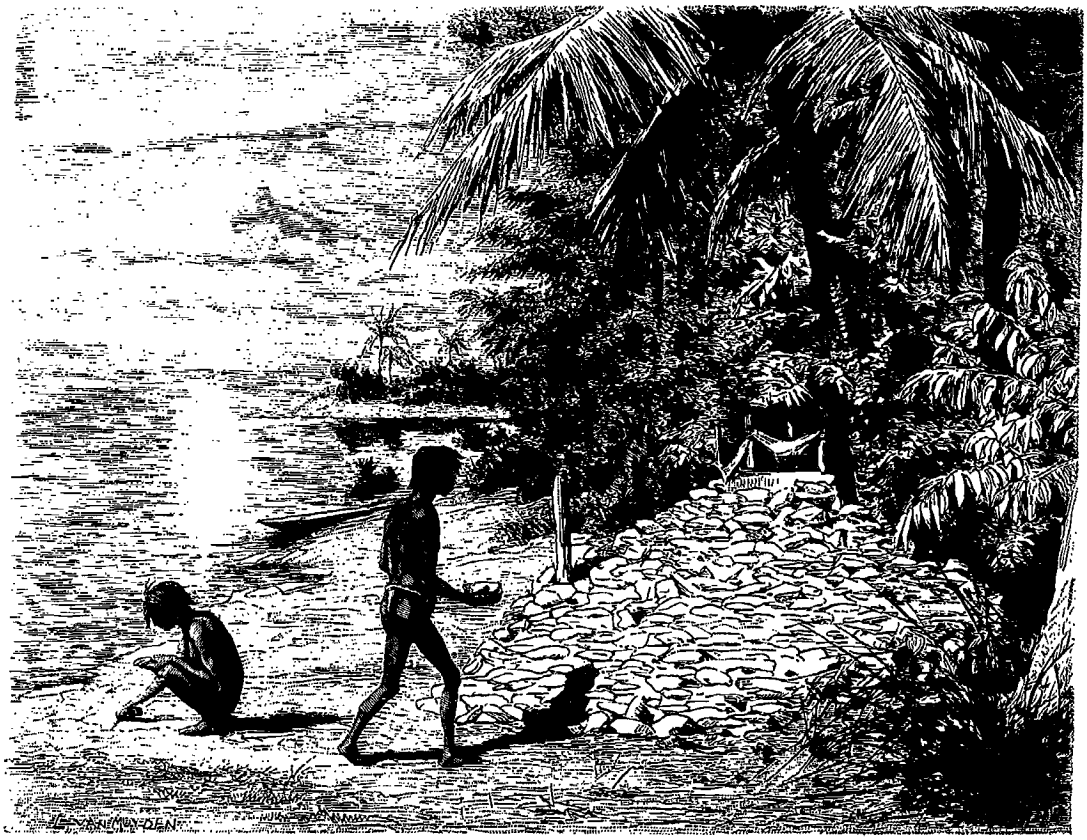
Il me fallut rester plusieurs jours dans cette ville en attendant le courrier. Je dois dire que mon temps se passa agréablement, grâce au colonel Parrado, qui non seulement mit une maison à ma disposition, mais voulut que je prisse mes repas avec lui, ce qui me procura l'occasion de lier connaissance avec les officiers de la garnison.

Nous fîmes quelques petites promenades aux environs.

Pendant mon séjour il se passa un fait regrettable. Depuis quelque temps plusieurs soldats indiens avaient disparu avec armes et bagages, sans que l'on pût savoir où passaient les déserteurs. Un jour on vit revenir un de ces hommes, qui raconta qu'entraîné par un disciplinaire hors de la limite du camp, il avait été pris par les Moros. On arrêta immédiatement le disciplinaire, et il avoua qu'il vendait les armes et les bagages des soldats indiens pour quelques piastres.

Le 26 décembre, je m'embarquais sur le *Gravina* pour rentrer à Palaouan, où j'arrivai le 30.

Le 1er janvier 1885 j'étais de nouveau embarqué à bord du *Joló*, commandé par le lieutenant Basabru,



Tombe du pandita Saïd, saint renommé. — Dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.

dans le but de doubler la pointe nord de Palaouan et de l'explorer.

Malheureusement, quelques heures après notre sortie de Puerto-Princesa, nous allions briser notre hélice sur un banc de roche, ce qui mit brusquement fin à l'expédition. Il était décidé que je ne parviendrais pas à doubler la pointe nord de l'île Palaouan. Le commandant Basabru, pas plus que M. Desolme, n'avaient pu m'y conduire. Les contretemps et les avaries avaient à tout instant contrecarré mes projets pendant ce voyage.

Nous pûmes gagner à la voile le mouillage de Tapul, où nous restâmes plusieurs jours, espérant qu'un changement de vent nous permettrait de regagner notre point de départ.

Le 15, profitant d'une légère brise, nous cherchions à franchir les bancs, mais la mer, trop forte, nous obligea à regagner l'abri des îles basses de la baie de Honda.

Fatigué et ne voyant pas d'autre moyen de continuer mon excursion au nord de Palaouan, je pris le parti de rentrer à Puerto-Princesa et je demandai au commandant du *Joló* une embarcation pour me déposer sur la côte, moi et mes hommes.

Parti à onze heures du matin, après avoir manqué plusieurs fois de voir couler la baleinière, j'abordai, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

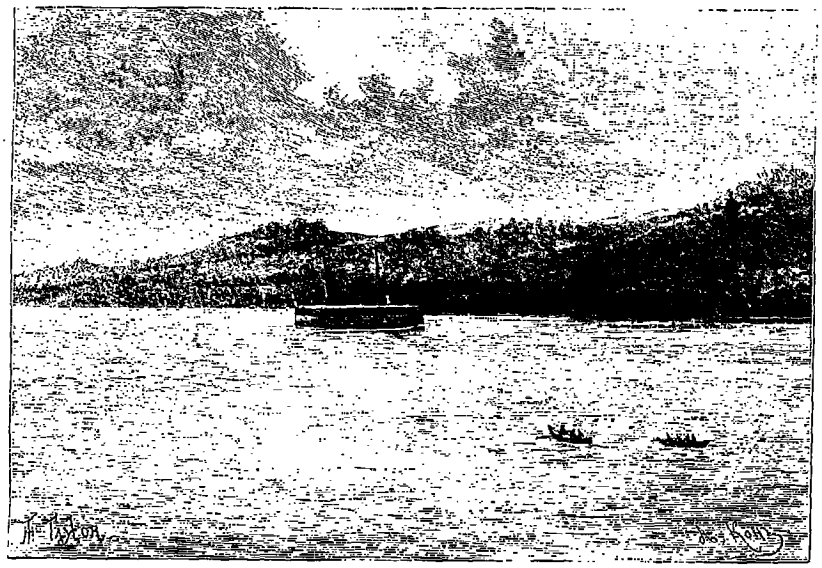
deux heures, sur un banc de sable et je dus continuer ma route dans l'eau, qui quelquefois me montait plus haut que la ceinture.

Mes hommes étaient inquiets, car ils redoutaient fort les caïmans, très nombreux dans ces eaux, ainsi qu'une espèce de raie dont la queue, longue et flexible, est surmontée d'une épine acérée et souvent assez longue. Les indigènes prétendent que la piqûre en est mortelle; tout au moins provoque-t-elle une fièvre assez intense.

A quatre heures et demie nous touchions enfin une plage de sable que nous dûmes suivre pendant plus d'une heure pour gagner un sentier qui conduit de la pointe Caligaran à Puerto-Princesa, où j'arrivai à sept heures du soir, exténué par cette marche forcée dans l'eau et sous un soleil brûlant. Quelques jours plus tard, pris de violentes douleurs au foie, je dus rentrer à Manille.

Ma santé étant très délabrée, je quittai une seconde fois les Philippines, mais avec la satisfaction d'avoir bien consciencieusement rempli ma mission, qui, du reste, m'a été facilitée par les autorités espagnoles, par le gouverneur général, Son Excellence le capitaine général Joaquin Jovellar, par le colonel Parrado et le capitaine de frégate Ganga Arguelles, qui, ainsi que tous les officiers de la marine et de l'armée, se sont toujours montrés bienveillants. Je crois devoir leur adresser tous mes remerciements et les assurer que je garderai d'eux le meilleur souvenir.

Arrivé le 28 février 1885 à Singapore, je ne trouvai



Ile Lapac (voy. p. 414). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

pas le transport sur lequel je comptais. Il fallut aller à Saïgon à la recherche d'un paquebot.

Je voulais profiter de ce séjour forcé en Cochinchine pour visiter le pays Khmer, mais l'état d'insurrection de cette partie du Cambodge me contraignit de rentrer à Saïgon.

Il fallut me contenter de visiter Pnom-Penh, la capitale et le palais du roi; ce palais tout doré tombe en ruine; la grande salle de réception est dans un état de délabrement extrême.

De retour à Saïgon, je désirai savoir ce qu'étaient devenus les beaux plants d'abaca (*Musa textilis*) que j'avais donnés en 1881.

Hélas! ce n'est plus mon ami Coroy qui est le directeur du jardin botanique; son successeur a tout modifié. A l'utile il a substitué l'agréable et l'inutile. L'abaca, qu'il aurait fallu cultiver sérieusement et propager, ainsi que le précédent directeur l'avait compris, comme devant être rapidement un sérieux produit commercial, l'abaca, dis-je, a été arrachée et remplacée par des arbres et des plantes d'ornement.

Pendant mon séjour forcé à Saïgon je fis avec mon ami Buissonet de longues promenades sur les belles routes qui entourent la ville, routes fort bien entretenues.

Enfin, le 29 mars 1885, toujours faute de transport où je pusse m'embarquer, je partis avec le courrier, et, après une fort belle traversée, j'arrivai à Marseille le 25 avril 1885.

Alfred MARCHE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1886

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT

—

I. Aucun fait géographique considérable n'a marqué ce semestre. — Le champ des grandes découvertes se rétrécit. — II. MM. Capus et Bonvalot ont visité Merv. — Progrès de Merv depuis l'occupation russe. — La ville de Merv. — Le chemin de fer transcaspien. — MM. Capus et Bonvalot traversent le désert entre Merv et Tchardjouï. — En route pour le Kafiristan; ils sont faits prisonniers par les Afghans. — III. Mission de M. et Mme Dieulafoy à Suse. — Difficultés et dangers de la mission. — Importance des résultats. — Mme Dieulafoy est décorée de la Légion d'honneur. — IV. Le Pamir. — Voyages de M. Elias Ney, de M. Gronbtchevski, de M. Grum Grzymailo. — V. M. Joseph Martin en Sibérie. — Ses recherches minéralogiques. — Ses itinéraires. — Il offre à la France une importante collection de minéraux. — VI. Voyage à l'intérieur de l'île de Haïnan par M. Henry. — Quelques détails sur Haïnan. — Habitants de l'île. — Les Européens y sont rares. — Ils y ont été plus nombreux au siècle dernier. — Chef-lieu de l'île. — Maisons et boutiques. — VII. M. David Lindsay en Australie. — Il a traversé l'Australie du nord au sud. — Voyage des frères Mac-Donald entre la Nouvelle-Galles du Sud et le Fitzroy River. — VIII. Découverte de nappes d'eau souterraines en Australie. — IX. Cataclysme en Nouvelle-Zélande. — X. Expéditions en Nouvelle-Guinée. M. Strachan, M. Forbes. — Expédition allemande de M. Schrader. — XI. Projet d'expédition polaire aux frais du *New-York Herald*. — Départ de M. Gilder. — XII. Projet d'exploration de la région polaire australe. — XIII. Mort de R. Flegel, explorateur, en Afrique. — Mort de P. Soleillet. — Le docteur Junker, dont on était sans nouvelles depuis plusieurs années, rentre en Europe. — Le docteur Fischer et le docteur Lenz sont partis pour aller à son secours. — Nouvelles de ces deux voyageurs. — Les aventures du docteur Junker. — XIV. Emin Bey et le capitaine Cazati ne sont pas morts. — M. H. Stanley et M. Thomson offrent d'aller les secourir. — XV. Mission du commandant Rouvier, du docteur Ballay et du capitaine Pleigneur au Congo. — Le voyage. — Importance des résultats géographiques de la mission. — XVI. Tipo-Tipo et la traversée de l'Afrique par M. Giccrup. — XVII. Les découvertes dans l'Alaska. — Expédition du lieutenant Stoney. — Région des lacs. — Découverte d'un nouveau fleuve. — Difficulté et lenteur des communications entre le voyageur et San-Francisco. — Résultats généraux de l'expédition. — Expédition du lieutenant Allen. — Reconnaissance de grands fleuves nouveaux pour la géographie. — XVIII. Mission du lieutenant Schwatka au mont Saint-Élie. — Découverte de pics très élevés. — Tentative d'ascension du Saint-Élie. — XIX. Mission de M. Chaffanjon dans la vallée de l'Orénoque. — Les fatigues et les dangers du voyage. — M. Chaffanjon abandonné par ses rameurs. — Les fièvres et la faim. — Il parvient à Caïcara. — XX. Les projets de M. Thouar. — M. Thouar tente de gagner les hauts plateaux de la Bolivie. — Il est arrêté par d'insurmontables difficultés et tombe malade. — XXI. L'expédition du lieutenant colonel argentin Fontana en Patagonie. — Richesses et beautés du pays parcouru. — Une nouvelle expédition est projetée.

I

Comme le précédent, ce semestre n'a été marqué par aucun événement d'importance exceptionnelle pour la géographie. Il faut bien reconnaître que, si la carte du monde présente encore d'immenses lacunes, les lignes maîtresses en sont désormais établies; M. H. Stanley a tracé la dernière quand il a descendu le cours entier du Congo. Les beaux jours des grandes surprises géographiques, des mystérieux inconnus, des épopées de l'exploration, sont sur leur déclin, et, à vrai dire, les problèmes encore nombreux qui restent à résoudre n'intéressent guère que les spécialistes. L'accès du Pôle fait seul exception et ravivera quelque jour l'intérêt du gros public.

En attendant, voici les faits essentiels qui se rattachent aux six derniers mois de l'année 1886.

II

En Asie deux Français, MM. Capus et Bonvalot, bien connus par leurs précédents voyages, avaient de nouveau quitté Paris, le 27 mars 1886, pour accomplir une nouvelle mission du Ministère de l'Instruction publique. De Marseille à Batoum, à l'extrémité de la mer Noire, il n'y a qu'un pas; en douze jours il fut franchi. Aller de Batoum à Tiflis et de Tiflis à Bakou, sur la mer Caspienne, exigeait autrefois des semaines. Le trajet se fait aujourd'hui en trente heures. Nos voyageurs quittèrent le train à une station intermédiaire, pour prendre la poste russe qui mène à Lenkoran. De là des bêtes de somme les transportèrent de l'autre côté de la frontière russo-persane. Si l'Astara n'était là pour marquer la limite, la malpropreté qui règne du côté persan suffirait à l'indiquer. A un terrain coupé de nombreux cours d'eau et couvert de forêts, succèdent bientôt les steppes. Puis, en côtoyant la mer jusqu'à Resht, on gagne un terrain accidenté au delà duquel est Téhéran. Une espèce de fourgon conduit de Téhéran à Meshed, la ville sainte. MM. Capus et Bonvalot auraient voulu passer par l'Afghanistan pour se rendre à Merv; mais il eût fallu tant de formalités pour obtenir l'autorisation des agents anglais, qu'ils préférèrent prendre la route de Saraks.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il convient de fixer le sens du mot « route ». Là-bas, une route, comme nous l'entendons, n'existe que sur le papier ; en réalité, l'argent manque pour la faire. Saraks, la ville frontière, date d'un an et demi à peine ; elle compte déjà trois mille habitants. Entre ce point et Merv s'étend le désert. Sur un parcours de 100 kilomètres, on rencontre à chaque pas des cadavres ou des squelettes de bêtes de somme mortes de soif. L'oasis de Merv, dont on a tant parlé, a pris une vie nouvelle depuis que les Russes y sont établis et il y règne une grande activité. La ville, car il y a maintenant une ville, est traversée par deux grandes rues parallèles et renferme une population de trois mille âmes. Malgré les ravages que cause le Mourghab, les constructions avancent rapidement.

Le chemin de fer transcaspien vient aboutir à Merv. Commencé à la fin de mai 1885, à Kizil-Arvat, sur la mer Caspienne, il était achevé le 14 juillet 1886; 557 kilomètres avaient été construits en quinze mois. Les Russes, grâce aux capacités du général Annenkof, ont été ainsi de dignes émules des Américains. Ce chemin de fer, continué jusqu'à Tchardjouï, sur l'Amou-Daria, doit relier la Turkménie et le Turkestan au réseau des comunications de la Russie; il modifiera profondément l'état économique de l'empire du czar et activera les progrès de la civilisation dans le cœur de l'Asie.

Il n'était pas encore achevé lorsque MM. Capus et Bonvalot se mirent en route; aussi durent-ils traverser de nouveau le désert pour se rendre à Tchardjouï. La chaleur y est accablante, elle atteint parfois 45 degrés à l'ombre, et l'eau y est fort rare. L'expédition découvrit les cadavres de six voyageurs indigènes morts de soif après avoir, on ne sait par quel accident, crevé les outres qui contenaient leur provision d'eau. De Tchardjouï, où les travaux de la voie ferrée de l'Amou-Daria avançaient rapidement, ils se rendirent à Bokhara et à Samarkande, par la même route qu'ils avaient déjà suivie en 1881. Ils purent constater combien, dans l'intervalle, l'influence russe avait gagné de terrain.

De Samarkande, MM. Capus et Bonvalot avaient l'intention de revenir sur Hissar et l'Amou-Daria, et de pénétrer d'une façon quelconque jusqu'à Balkh, dans l'ancienne Bactriane; puis de franchir un col libre de neiges, afin de parvenir dans le Kafiristan et de rentrer en Europe par la route des Indes. Les dernières nouvelles annoncent que nos deux compatriotes ont été faits prisonniers par les Afghans. D'après l'éminent général Sir Henry Rawlinson, ils ne courent d'autre risque que celui d'être reconduits à la frontière.

III

Quoique la mission accomplie par M. et Mme Dieulafoy soit plutôt archéologique que géographique, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots. On sait que M. Dieulafoy avait été chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique de pratiquer des fouilles à Suse, en Perse, et d'en rapporter pour notre musée du Louvre les antiquités qu'il y trouverait. MM. Babin et Houssay faisaient partie de cette expédition. On ne saurait s'imaginer quel zèle, quel courage, quelle patience, ils ont eu à déployer au milieu de populations fanatiques, qui plus d'une fois ont menacé leur vie. M. Dieulafoy et ses collaborateurs ont dû supporter des températures de 49 degrés à l'ombre et de 72 degrés au soleil. Rien n'a pu les arrêter dans l'accomplissement de leur tâche. Mais le plus difficile était de transporter de Suse à Bassorah, à travers le désert, sur un parcours de 400 kilomètres, les objets d'art qu'ils avaient recueillis et parmi lesquels se trouvent des blocs de pierre pesant chacun de 2000 à 3000 kilogrammes. Grâce à un convoi de trente mulets et de quarante-trois chameaux, ces objets, emballés dans près de trois cents caisses et pesant ensemble 60 000 kilogrammes, ont été amenés au golfe Persique, où l'on a pu les embarquer pour Toulon. Outre le courage et le dévouement dont a fait preuve Mme Dieulafoy en partageant avec son mari une vie de fatigues et de dangers, c'est elle qui a rassemblé, numéroté, étiqueté, dessiné, photographié, fait emballer tous les objets recueillis dans les fouilles. Aussi M. le Ministre de l'Instruction publique a-t-il voulu reconnaître par une distinction hors ligne les mérites d'une femme qui a si vaillamment contribué à doter nos collections nationales d'un trésor inestimable sur la Suse de l'antiquité, à réveiller de longs siècles de sommeil tout un monde contemporain de Darius et d'Artaxerxès.

IV

Le Pamir, massif inextricable de montagnes et de hautes vallées, forme comme le nœud du système montagneux de l'Asie centrale; l'antiquité l'appelait le « Toit du Monde », car elle se le figurait comme un plateau dont les bords inclinés à l'est et à l'ouest facilitaient l'écoulement des grands fleuves de l'Asie. Cette sévère région, qui a si longtemps défié les explorateurs, n'aura bientôt plus de secrets; elle est maintenant attaquée, escaladée de toutes parts. De nombreux explorateurs anglais et surtout russes avaient déjà marché à l'assaut de cette citadelle naturelle et en avaient éclairé les abords. Aujourd'hui on y pénètre de tous côtés. C'est d'abord M. Elias Ney, résident anglais à Ladakh, qui, chargé en 1885 par Lord Dufferin, vice-roi des Indes, d'une mission à Yarkand et à Kashgar, passe de là dans le bassin de l'Amou-Daria. Puis le colonel Lockhart, accompagné du colonel Woodthorpe, traverse de Gilghit et Tchitral à Kala Pandsch, à la source méridionale de l'Amou-Daria. Après avoir exploré le Badakchan, il se sépare de son compagnon et arrive de nouveau à Gilghit.

De son côté, le lieutenant russe Gronbtchevski, au retour d'une exploration dans le Turkestan oriental et dans le Khotan, a franchi le Pamir pour arriver à Gil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

git. Un autre Russe, M. Grum-Grzymailo, a affronté le Pamir du côté de l'est, avant de continuer son exploration dans le Thian-Shan. Enfin, d'autres expéditions sont en route pour aller étudier l'énorme massif, encore insuffisamment connu dans ses détails topographiques.

V

En Sibérie, des voyageurs français, M. Joseph Martin et ses compagnons, ont exploré, au point de vue pratique de l'exploitation des mines, le pays qui s'étend entre la Léna et l'Amour, dans la partie de l'Asie qui sépare l'Océan Glacial de la mer d'Okhotsk. Ils ont traversé, par un chemin que nul encore n'avait parcouru, les monts Stanovoï, qui s'étendent des bords de la mer d'Okhotsk à la frontière de la Chine. Leur intention était de découvrir entre la Léna et l'Océan Pacifique une communication directe qui pût servir de débouché aux riches placers du bassin de la Léna. L'expédition paraît avoir cruellement souffert. A la suite des fatigues et des privations, l'un de ses membres fut même atteint dans ses facultés mentales. M. Joseph Martin rapporte de nombreux matériaux géographiques et géologiques. La section cartographique de l'état-major russe a utilisé les itinéraires pour dresser une carte en seize feuilles de la région parcourue. Nous devons nous féliciter que ce soit un Français qui ait remédié, au moins partiellement, au manque de bonnes cartes dont, selon les *Mittheilungen* de Gotha (1886, IV, p. 183), se plaignaient les voyageurs. M. Joseph Martin, malgré son apparence frêle et débile, est un voyageur d'une rare énergie. Il est tantôt à Paris, tantôt à l'extrémité de l'Asie; puis il revient avec la même facilité à Saint-Pétersbourg. Son intention serait, paraît-il, d'offrir à la France une partie des riches collections minéralogiques qui lui ont coûté tant de sacrifices et d'efforts.

VI

Un Anglais, M. Henry, vient de publier la relation de son voyage dans le Ling-Nam. Les Chinois désignent sous ce nom, qui signifie « versant du sud », toute la partie méridionale du Céleste-Empire.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans ses pérégrinations, mais nous nous arrêterons à la description très détaillée qu'il donne de l'île de Haïnan, description d'autant plus intéressante que M. Henry avait pour compagnon un missionnaire danois, M. Jeremiassen, qui en 1882 avait fait le tour de l'île à pied, et en 1886 l'avait traversée du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Cette île, qui ferme le golfe du Tonkin du côté de l'est, appartient à la Chine. C'est la partie la plus méridionale de l'Empire. Elle forme une préfecture importante de la province de Canton, et mesure à peu près 250 kilomètres de longueur sur 150 de largeur. Sa capitale, King-Chow (Khioung-tchéou), est située dans la partie la plus septentrionale de l'île, à peu de distance du port de Hoï-how (Hoï-hou). La population se compose des anciens habitants de l'île, les Li ou Lès autochtones, qu'on ne rencontre qu'à l'intérieur, des familles chinoises qu'un acte de despotisme a exilées sur cette terre pour la coloniser, et des Hakkas, venus à diverses époques. Un groupe particulier, les Loï, semble n'appartenir ni à l'une ni à l'autre de ces races. Les Européens sont fort rares; ils habitent dans des maisons chinoises à Hoï-hou, et c'est à peine si l'on parvient à les y découvrir. Ils ont dû y être beaucoup plus nombreux autrefois, à en juger par les tombeaux portant des inscriptions latines, avec la date de 1681 à 1686. Les missionnaires jésuites s'y étaient établis vers l'an 1630 et paraissent avoir eu du succès; mais, depuis leur expulsion de l'Empire chinois, leur œuvre a disparu sans laisser de traces. Ceux qui y revinrent en 1849 furent mal accueillis et moururent par suite des mauvais traitements qu'ils eurent à subir.

Le chef-lieu de l'île, Khioung-tchéou, assez pittoresque vu de loin, ne présente rien de remarquable et paraît avoir beaucoup décliné. De vastes terrains séparent les habitations, qui sont si basses qu'un homme de taille moyenne est obligé de se courber pour y entrer. Il en est de même des boutiques. La raison qu'on en donne est que ces constructions à ras de terre résistent mieux aux typhons (cyclones) auxquels l'île est exposée. Ici, comme ailleurs, l'abus de l'opium exerce des ravages dans toutes les classes de la société.

Haïnan paraît être d'origine volcanique. Elle mérite à tous égards son nom d'« Ile des Palmes ». L'intérieur est montagneux. Rien, d'après M. Henry, ne justifie la réputation de férocité faite aux populations autochtones de la grande île.

VII

La précédente revue avait laissé l'explorateur David Lindsay au cœur de l'Australie, peu après sa reconnaissance de la Finke River. Il lui restait à remplir la seconde partie de son programme. Les journaux nous apprennent qu'il s'en est acquitté avec succès et que, après avoir reconnu l'Herbert River et l'Arthur River, il est arrivé à Powells Creek, ayant ainsi traversé le continent australien dans toute sa largeur, depuis Adélaïde jusqu'au golfe de Carpentaria.

Cet exploit n'est point le seul à signaler en Australie. On cite encore les frères Mac-Donald qui, avec leurs chariots et leurs chevaux, ont conduit un troupeau de bœufs et de moutons de Goulbourn, dans la Nouvelle-Galles du Sud, à travers le Queensland et en côtoyant le golfe de Carpentaria, jusqu'aux terrains qu'ils avaient acquis dans les districts arrosés par les fleuves Margaret et Fitzroy, dans la partie septentrionale de l'Australie occidentale. Ce voyage a duré trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ans, car à chaque étape MM. Mac-Donald devaient reconnaître la contrée qui était devant eux, pour savoir si leur troupeau de plus d'un millier de têtes de bétail y trouverait de l'herbe et de l'eau en quantités suffisantes. Les notices complètes qu'ils ont recueillies transforment en une véritable exploration géographique cet exode de simples squatters.

VIII

Un événement qui peut avoir une portée immense pour l'Australie, c'est la découverte de nappes d'eau souterraines. On sait que le centre du continent australien renferme encore des espaces considérables qui, si l'eau n'y manquait, pourraient recevoir des émigrants. Les éleveurs de moutons s'y seraient portés depuis longtemps, mais la crainte de voir leurs troupeaux périr entièrement par suite de sécheresse prolongée les a retenus. L'aridité est telle, que, dans quelques régions, le voyageur isolé ne trouve pas même à étancher sa soif, et que les indigènes cachent avec soin les sources afin qu'aucune goutte d'eau ne s'en perde. Or les forages de puits artésiens pratiqués à Cowards Springs et à Hergott Springs, dans les environs du lac Eyre, sont venus démontrer que l'eau, qui manque à la surface, se rencontre abondamment à une certaine profondeur. Si cette expérience réussit aussi bien sur d'autres points, l'Australie, déjà si riche, verra s'ouvrir devant elle une ère de prospérité incalculable. Dans quelques années peut-être s'étaleront des moissons abondantes et s'élèveront de populeuses cités sur des plaines où règnent aujourd'hui le désert et la mort.

IX

La Nouvelle-Zélande a été le théâtre d'un épouvantable cataclysme survenu le 9 juin dernier. Une contrée de 200 kilomètres de long sur 40 de large a été bouleversée de fond en comble Le volcan Tarawera, que l'on croyait depuis longtemps éteint, commença subitement à vomir de la lave et des cendres; les geysers, dont la région est parsemée, jetèrent des flots d'eau bouillante; le terre trembla et se crevassa, et les pauvres habitants, incapables de fuir sous cette triple pluie d'eau, de pierres et de cendres, périrent comme autrefois ceux d'Herculanum et de Pompéi. L'émotion a été d'autant plus grande que le district des « Lacs Chauds », comme on l'appelle, est visité par une foule de malades et de touristes. On y venait, non seulement de toutes les colonies australiennes, mais aussi de l'Europe et de l'Amérique. Deux établissements principaux, Ohinemouou et Rotoroua, étaient reliés à Auckland par le chemin de fer; tout a disparu. Quelques heures ont suffi pour transformer en un gigantesque foyer d'incendie toute cette contrée, l'une des plus belles en même temps que des plus curieuses qui fussent au monde. Les villages et les maisons se sont effondrés sous 3 ou 4 mètres de boue, et des courants de lave incandescente ont porté partout la dévastation. Est-il besoin d'ajouter que les pertes matérielles sont énormes?

X

Les expéditions à la Nouvelle-Guinée semblent avoir subi un temps d'arrêt. La précédente *Revue* parlait de l'insuccès de celle du capitaine Everill. L'expédition du capitaine Strachan n'a guère mieux réussi. Enfin, celle du naturaliste Forbes a été arrêtée faute de fonds. Après avoir subi des contrariétés et des retards sans nombre qui l'obligèrent à séjourner pendant plusieurs mois à Sogere, non loin de la côte, en attendant une saison propice pour franchir les monts Owen, M. Forbes avait dû reprendre le chemin de l'Europe. Heureusement qu'à Brisbane (Australie), où il a été retenu lors de son passage, il trouvera peut-être un appui pour reprendre l'exploration interrompue.

Ce ne sont pas les mêmes motifs qui ont empêché la mission scientifique allemande dirigée par M. le docteur Schrader d'obtenir jusqu'ici des résultats. Débarquée le 19 avril 1886 à Finsch-Hafen, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, dans le Kaiser Wilhelm's Land, pour employer le nom donné à la partie allemande de la grande île, la mission n'a guère pu s'avancer à l'intérieur. Il semblerait qu'il se soit élevé quelques difficultés entre les savants qui la composent et les fonctionnaires qui président aux travaux de colonisation. Les Malais que le docteur avait enrôlés à Batavia comme porteurs furent requis pour ériger la station; il en est résulté que, privée de ses porteurs, l'expédition ne put rien entreprendre de sérieux : il fallut se borner à des promenades autour de la baie et dans les environs.

XI

Le propriétaire du *New-York Herald*, M. James Gordon Bennett, celui-là même qui envoya M. H. Stanley à la recherche de Livingstone, a organisé, comme on le sait, une expédition au Pôle Nord. Le colonel Gilder, appelé à la diriger, est parti le 9 septembre 1886 du Winipeg, au nord des États-Unis, accompagné d'un seul Blanc, M. Griffith, et de quelques Indiens. Ils doivent se rendre à la baie d'Hudson, où ils se pourvoiront de traîneaux attelés de chiens, puis, arrivés au point où cessent les glaces, ils trouveront un baleinier pour les transporter au détroit de Lancaster ou au Jones Sound. Peut-être même pourront-ils atteindre le cap Sabine. Après un premier hivernage, l'expédition se dirigera sur le Fort Conger, ancienne station de la mission Greely; c'est de là qu'elle s'avancera directement vers le nord. Si cette route présentait des obstacles insurmontables, les voyageurs s'efforceraient de gagner la pointe la plus septentrionale du Groenland, qui peut-être, par une suite d'îles, se continue jusqu'aux abords mêmes du Pôle; ils auraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi des chances d'arriver sous les plus hautes latitudes qu'on ait jamais atteintes.

XII

Le Pôle Sud semblait tombé dans l'oubli depuis la dernière tentative d'expédition organisée par l'initiative du lieutenant Bove, de la marine italienne.

La question vient d'être reprise par la Société australasienne de géographie, à Sydney. La Société de géographie d'Édimbourg s'est empressée d'appuyer les propositions qui ont été faites de reprendre l'exploration des régions antarctiques, si longtemps négligées. Un comité a chargé M. John Murray, qui a fait partie, en 1874, de l'expédition du *Challenger*, d'étudier les voies et moyens pour mener à bien une telle entreprise, et un rapport détaillé a été adressé à la Société Royale géographique de Londres, qui s'occupe activement d'obtenir l'adhésion du gouvernement anglais. Nous espérons pouvoir, dans la *Revue* du prochain semestre, annoncer à nos lecteurs que ces démarches ont abouti, car l'extrême Sud de notre globe, les parages qui, du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn, s'étendent jusqu'au Pôle austral, représentent aujourd'hui le plus vaste des espaces inexplorés.

XIII

Il n'est pas d'année qui n'ait à enregistrer quelque victime parmi les explorateurs de l'Afrique. Récemment est parvenue en Europe la nouvelle de la mort d'Édouard Robert Flegel, jeune voyageur allemand d'un esprit très distingué, d'un grand savoir et d'une rare énergie. C'est dans la région du Bas-Niger et la vallée de Bénoué qu'il avait conquis, par des recherches complètes et sérieuses, ses titres à la reconnaissance des géographes; c'est là aussi qu'il est allé mourir.

L'entreprenant voyageur français Paul Soleillet est mort également des suites de ses nombreux voyages sur cette terre dévorante.

En revanche nous avons appris que le docteur Junker, depuis longtemps bloqué dans le Soudan par l'insurrection mahdiste, est sain et sauf. Une dépêche, datée de Zanzibar, 23 septembre, annonce qu'il a réussi à gagner Msalala, au sud du lac Victoria Nyanza. De ce point à la côte, il n'a plus de dangers exceptionnels à courir.

Parti, voilà sept ans, pour un voyage qui devait durer trois à quatre ans au plus, le docteur Junker, après avoir poussé ses explorations jusque dans le bassin de l'Ouellé, s'était vu couper la route du retour par la formidable insurrection du Soudan. Depuis lors on était demeuré sans nouvelles de lui. Le docteur Fischer et le docteur Lenz, deux explorateurs émérites, avaient été envoyés à son secours. La première expédition s'avançait, sous forte escorte, depuis Zanzibar vers le Victoria Nyanza; la seconde remontait le Congo et pensait atteindre le bassin de l'Ouellé par l'un ou l'autre de ses affluents. Sur ces entrefaites, on apprit que le docteur Junker avait réussi à gagner l'Ounyoro, au sud-est du Mvoutan N'zighé, mais qu'il y était en quelque sorte retenu prisonnier, dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Le docteur Fischer avait vainement tenté de parvenir jusqu'à lui; le roi de l'Ouganda refusait obstinément d'accorder le passage. Pendant cette attente prolongée, les ressources s'épuisaient; il ne restait plus assez de marchandises pour payer les hommes de l'escorte; le docteur Fischer dut les congédier et revenir à Zanzibar.

De son côté, le docteur Lenz était arrêté par des difficultés de toute espèce : difficulté de trouver des porteurs, manque d'embarcations pour remonter le Congo au delà de Léopoldville. Enfin, il était parvenu à la station des Stanley-Falls, sur le Haut-Congo, où il avait dû se séparer d'un précieux collaborateur, M. Baumann, ancien compagnon du docteur Junker, qui connaissait déjà par conséquent le pays, mais que la maladie obligeait à rentrer en Europe. Aux dernières nouvelles, le docteur Lenz avait quitté les Stanley-Falls pour remonter le fleuve jusqu'à Nyangoué, et tâcher de gagner l'Oudjidji, où il espérait trouver des porteurs pour continuer sa route.

De part et d'autre, par conséquent, le secours se faisait attendre. Heureusement pour le docteur Junker qu'une guerre éclata entre le roi de l'Ounyoro et celui de l'Ouganda. Le premier ayant été défait et obligé de prendre la fuite, le docteur en profita pour s'échapper, laissant derrière lui ses collections, mais sauvant du moins son journal de route.

XIV

Les inquiétudes n'existaient plus qu'au sujet d'Emin Bey et du capitaine Casati, enveloppés dans les mêmes événements politiques que le docteur Junker, et desquels, depuis bientôt trois ans, on n'avait plus de nouvelles directes. Emin Bey, on s'en souvient, est un Européen (le docteur Schnitzler) entré au service du khédive d'Égypte et qui, au moment où éclata l'insurrection mahdiste, était gouverneur d'une des provinces les plus éloignées de ce qu'on appelait alors « le Soudan égyptien ». Il avait sa résidence à Lado sur le Haut-Nil, à 300 kilomètres du point où ce fleuve sort du lac Albert de sir Samuel Baker ou Mvoutan N'zhigé. Les échecs subis par les troupes anglaises dans le Soudan avaient fermé toute communication par l'Égypte. Du côté de Zanzibar s'interposait le royaume d'Ouganda, dont le nouveau souverain, Mouanga, prêtant l'oreille aux suggestions des traitants arabes, se montre de plus en plus hostile envers les Européens. Les lettres d'Emin Bey qui empruntaient cette voie étaient interceptées, de même que celles que le gouvernement égyptien et le consul anglais à Zanzibar tentaient de lui faire parvenir. Du reste, Emin Bey avait quitté Lado. Il s'était retiré à Wâdelaï, plus au sud, près du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mvoutan N'zighé, et là, entouré de ses fidèles, il avait tenu tête à l'insurrection. Le docteur Junker et le capitaine Casati, qui avaient trouvé un refuge auprès de lui à Lado, l'avaient suivi à Wadelaï. Enfin, une lettre, datée du 1er janvier 1886 et remise au docteur Junker, a pu parvenir en Europe; elle a sinon complètement rassuré le public sur le sort d'Emin Bey et du capitaine Casati, du moins mis un terme aux vives appréhensions que causait leur position critique.

On assure que M. H. Stanley d'une part, M. Joseph Thomson de l'autre, ont offert d'aller dégager Emin Bey, en employant des moyens d'action différents et en passant le premier par l'Ouniya-Niembé, le second par le pays des Massaï.

XV

La mission française envoyée au Congo en 1885 est rentrée depuis quelques mois. Elle se composait, on le sait, de M. Rouvier, capitaine de vaisseau, du docteur Ballay et du capitaine Pleigneur, de l'infanterie de marine. Arrivée à Loango, sur la côte occidentale d'Afrique, elle mena à bonne fin les négociations relatives à l'estimation et à la prise de possession des postes que l'Association internationale africaine avait fondés dans la vallée du Niari-Kouilou. On connaît l'histoire de ces postes. M. Savorgnan de Brazza avait pressenti l'importance de la vallée du Niari comme débouché pour le bassin commercial et navigable du Congo (c'est-à-dire pour la partie située au-dessus du Stanley Pool et des cataractes). Il l'avait explorée en 1881. Mais, tandis que M. de Brazza subissait des retards en Europe, M. H. Stanley avait lancé ses agents, les capitaines Grant-Elliot, Van de Velde, etc., pour prendre possession de tous les points favorables et y fonder des stations. C'est ainsi qu'on vit surgir, coup sur coup, Rudolfstadt, Stéphanieville, Baudoinville, Franktown, Kitabi, Philippeville, etc. Depuis lors, ce territoire a passé à la France.

Le docteur Ballay organisa la caravane, et le 2 septembre 1885 la mission se mettait en route. Après avoir parcouru toute la vallée du Niari-Kouilou, elle arriva sur le Congo. Les négociations avec les représentants de l'État libre du Congo la retinrent un mois à Manyanga. Le 1er décembre, elle était à Brazzaville, dont l'emplacement est très bien choisi. De là elle remonta le Congo sur le petit vapeur *le Ballay*, s'arrêta à Ngantchou, poste français, voisin de la résidence du Makoko, rendit visite à ce dernier, et continua à suivre la rive droite du fleuve pour chercher l'embouchure de la Licona-Nkoundja, qui devait servir à établir la nouvelle frontière entre le Congo belge et le Congo français. Elle arriva à l'Oubangui sans avoir rencontré aucun affluent du nom de Licona, en conséquence de quoi les représentants de l'État libre du Congo (MM. Massari et Liebrechts) et ceux de la France signèrent une convention dans laquelle ils déclaraient que la Licona-Nkoundja n'est autre que l'Oubangui.

Ayant rempli la partie principale de sa tâche, la mission visita la station de l'Équateur, remonta l'Alima jusqu'à la Lékéti, et prit la route qu'avait suivie autrefois M. de Brazza jusqu'à l'embouchure de l'Ogôoué. Arrivé à Libreville, M. le docteur Ballay fit une tournée d'inspection dans la contrée (dont il devait plus tard être nommé gouverneur). Le 18 avril, la mission s'embarquait sur le paquebot portugais qui dessert le Gabon, et rapportait en Europe une ample moisson de documents et de renseignements géographiques qui prouvent combien elle a laborieusement rempli le peu de temps dont elle disposait.

Au cours du voyage M. le commandant Rouvier a fait de très nombreuses observations astronomiques, particulièrement précieuses dans un pays dont les lignes géographiques sont encore flottantes sur la carte. D'autre part, M. Pleigneur a relevé avec soin l'itinéraire de la mission, et la mise en œuvre de ces éléments va enrichir la géographie du Congo du document le plus solide, le plus complet qui se soit encore produit sur cette région qui sollicite si vivement l'intérêt public. Nous croyons savoir que M. de Brazza, nommé résident de France au Congo, a l'intention de confier au capitaine Pleigneur la tâche de compléter l'exploration de notre nouveau domaine dans l'Afrique équatoriale.

D'après des informations récemment arrivées en Europe, la station des Stanley-Falls, de l'État indépendant du Congo, aurait dû être abandonnée sous la pression de l'élément arabe musulman qui, parti de la côte orientale, gagne sans cesse du terrain dans l'intérieur. Cet événement prévu est fort grave. Il va sans doute ouvrir une ère de luttes sanglantes dont le Congo français subira le contre-coup et qui, en tout cas, enrayera pour longtemps les progrès de la civilisation.

XVI

Le chef de ce mouvement musulman est le célèbre Tipo-Tipo, qui marche accompagné d'une véritable armée. Il n'ignore pas que la prise de possession du pays par les Européens aura pour conséquence l'abolition plus ou moins prochaine du commerce des esclaves dont s'enrichissent les traitants arabes; aussi est-il assez mal disposé envers les envahisseurs qui viennent par l'Ouest. Un officier danois attaché à la station des Stanley-Falls, M. Gleerup, avait cependant réussi, avant les derniers événements, à établir avec le puissant Tipo-Tipo des relations amicales à la faveur desquelles il lui a été possible de gagner la côte orientale et d'achever ainsi une traversée de l'Afrique, commencée aux embouchures du Congo. Quittant les Stanley-Falls le 28 décembre 1885, le lieutenant Gleerup remonta pendant de longs jours le cours du Congo, franchit des rapides, suivit, hâlé à force de bras, d'étroits chenaux, et parvint à Nyangoué. Là règne, comme vice-sultan, le fils de Tipo-Tipo, qui, sur la recommandation de son père, fournit au voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geur une escorte d'une vingtaine d'hommes à l'aide de laquelle il put atteindre le Tanganyika, où il prit passage sur un bateau des missionnaires anglicans. Sur l'autre rive il se joint à une caravane, recueille en route notre compatriote M. G. Révoil, qui revenait exténué, à bout de forces, et le 28 juin 1886 M. Gleerup rentrait à Zanzibar, six mois après avoir quitté les Stanley-Falls.

XVII

L'Alaska, immense territoire qui forme l'extrémité nord-ouest de l'Amérique septentrionale et qui relie presque le Nouveau-Monde à l'Ancien (car ils ne sont séparés que par le détroit de Behring), continue à être activement exploré par des officiers de la marine des États-Unis. Il a déjà été parlé des précédentes expéditions dirigées par les lieutenants Stoney, Allen, Barrow. Depuis lors, le premier s'est remis en route ; il a passé l'hiver au fort Cosmos, à 560 kilomètres en amont de l'embouchure du fleuve Kowak, et au printemps de 1886 il a entrepris une expédition vers le nord, afin de reconnaître la contrée entre le fleuve Kowak et Point Barrow.

L'hivernage avait duré près de neuf mois. Dès le 1er octobre le fleuve était couvert d'une couche de glace de 2 mètres d'épaisseur et le thermomètre descendit en janvier jusqu'à 31° au-dessous de zéro. La glace ne fondit que le 18 juin 1886. Le lieutenant Stoney et l'enseigne Howard n'avaient pas attendu ce moment pour commencer leurs opérations. Vers le milieu de décembre ils avaient déjà fait des excursions en traîneau dans toutes les directions. Après avoir traversé la rivière Nortok, ils étaient parvenus dans une région semée de lacs et avaient découvert une rivière dont les eaux se dirigent vers le nord, pour aller, selon les indigènes, se jeter dans l'Océan Glacial.

Avant d'entreprendre son expédition principale, le lieutenant Stoney a donné des nouvelles de l'expédition. Sa lettre mit près de huit mois pour parvenir à San-Francisco, tant les communications depuis ces territoires lointains laissent à désirer. Encore avait-elle été portée jusqu'au fort Saint-Michel, sur la côte du Norton Sound (Ouest Alaska), par un détachement, qui dut faire ainsi un trajet de près de 1600 kilomètres, aller et retour, à travers un pays entièrement neuf.

Des reconnaissances furent exécutées dans toutes les directions ; puis l'expédition s'occupa des levés topographiques. L'Alaska a été ainsi parcouru depuis la baie du fort Saint-Michel jusqu'à Point Barrow et à la rivière Colville. Les sources d'un bras de cette dernière, ainsi que celles des rivières Nortok, Putnam et d'un grand cours d'eau qui se jette dans l'Yukon, ont été découvertes ; les montagnes de Greenstone ont été explorées, et des sondages ont été pratiqués dans le Hotham Inlet, au lac Selwick et sur la rivière du même nom.

Le 20 juillet, le *Bear*, vapeur des États-Unis, est venu chercher les explorateurs, qui sont revenus à San-Francisco le 10 octobre dernier.

De son côté, le lieutenant Allen est rentré à Washington, de retour d'une expédition qui a duré près de deux ans. Il a non seulement reconnu le fleuve Atna ou Copper, qui se jette dans l'Océan Atlantique, sur la côte sud de l'Alaska, mais encore la rivière Tananah, affluent méridional du fleuve Yukon. Cette rivière aurait, paraît-il, une importance égale à celle du Missouri. Sa longueur est de 1500 à 1600 kilomètres et, par places, elle occupe une largeur de 6 à 8 kilomètres, tant sont nombreux les bras qui divisent son lit.

XVIII

L'expédition scientifique partie en juin 1886 sous les ordres du lieutenant Schwatka a commencé son exploration des Alpes du mont Saint-Élie, sur la côte méridionale de l'Alaska. Cette expédition, comme on le sait, est patronnée par M. George Jones, le libéral propriétaire du *New-York Times*. Malgré sa proximité de la côte, la région du mont Saint-Élie est encore à peu près inconnue. M. Schwatka nous apprend qu'il y a là, groupés sur un petit espace, un ensemble de pics dignes de rivaliser avec ceux de la Suisse et plus élevés qu'aucun de ceux qu'on rencontre dans le reste des États-Unis. C'est là également qu'il faut aller pour retrouver l'Amérique du Nord dans sa nature vierge, et chasser le terrible ours gris que la civilisation a refoulé de toutes parts. L'expédition a découvert un fleuve large de plus d'un kilomètre et demi, et dont on n'avait jusqu'ici pas même soupçonné l'existence. Pour atteindre le flanc du mont Saint-Élie et de ses pics entourés d'une ceinture de glaces, il a fallu franchir des passages dangereux entre des glaciers et d'énormes murailles congelées. Arrivés à 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer, les voyageurs furent enveloppés par le brouillard, et, après quatre jours d'attente infructueuse, après avoir épuisé leurs vivres, ils furent contraints de regagner leur camp.

XIX

M. Chaffanjon, chargé d'une nouvelle mission par le Ministère de l'Instruction publique, a commencé ses opérations dans le Vénézuéla. Autour de Ciudad Bolivar et sur les bords du Caroni, il a recueilli de riches collections d'objets ethnographiques et d'histoire naturelle destinés à nos musées. Dans le nombre sont des estampages d'inscriptions indiennes qu'il avait découvertes l'année précédente sur des rochers à Caïcara, mais qu'il n'avait pu voir qu'en passant.

En quittant Ciudad Bolivar, il avait l'intention de parvenir jusqu'aux sources de l'Orénoque. Ce voyage n'était pas sans présenter des difficultés, car on était précisément dans la saison des pluies, où tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisseaux et toutes les rivières sont gonflés et débordent ; mais c'était aussi la saison où la terre détrempée et rafraîchie se couvre d'une riche végétation. D'ailleurs, M. Chaffanjon tenait à profiter de l'offre bienveillante que M. le général Molina, gouverneur du territoire vénézuélien du Haut-Orénoque, lui avait faite de l'accompagner jusqu'aux sources du fleuve, avec une escorte de vingt-cinq ou trente hommes.

Le début du voyage ne fut pas très heureux. S'étant embarqué avec quatre marins du pays, M. Chaffanjon se réveilla un beau matin seul avec son compagnon français, M. Morisot. Les hommes avaient déserté, emportant canot, rames, voiles et presque toutes les provisions de bouche. Ces sortes d'accidents ne sont pas rares. Nos explorateurs recrutèrent comme ils purent deux hommes qui consentirent à les accompagner jusqu'à Caïcara, mais en exigeant d'avance une somme vraiment fabuleuse pour un voyage qui devait durer tout au plus vingt jours. Une misère affreuse règne dans ces contrées, où les sauterelles ont tout dévoré.

Le trajet jusqu'à Caïcara fut très fatigant : le courant était violent, et les voyageurs durent ramer comme les deux autres mariniers qui formaient l'équipage. La fièvre et la faim se firent durement sentir; pendant quatre jours tout le monde dut vivre de racines de *changuango*, espèce de tubercule qu'on recueille sur les bords du fleuve. La chasse, qui d'ordinaire est très fructueuse, était nulle, par suite de l'inondation, qui éloigne le gibier. Aussi, à l'arrivée à Caïcara, M. Chaffanjon et M. Morisot, épuisés par la maladie, la fatigue et les privations, se virent-ils obligés de prendre du repos. Les pluies, trop abondantes, s'opposaient d'ailleurs à la marche en avant.

XX

Notre compatriote M. Thouar, dont les précédentes *Revues* ont si souvent parlé, est actuellement engagé dans une nouvelle exploration. Le 26 février 1886 il repartait de Buénos-Ayres avec l'intention de pénétrer au cœur de la Bolivie, puis de redescendre le Pilcomayo jusqu'à son embouchure dans le Paraguay. Le gouvernement bolivien devait lui fournir une escorte qui l'aiderait ensuite à remonter le Pilcomayo sur un petit bateau à vapeur de 200 tonneaux. Ainsi serait démontrée pratiquement la navigabilité de cette artère fluviale, qui doit permettre aux Boliviens d'écouler les riches produits de leur sol, et au commerce étranger d'atteindre plus facilement les marchés de l'intérieur. Retardé par les pluies, il ne put arriver à Tarija que le 6 avril. Il apprit là que les délégués du gouvernement bolivien qui devaient s'y rencontrer avaient été retenus à La Paz, par suite des événements politiques du Pérou. Il s'agissait donc d'aller les y rejoindre, c'est-à-dire d'entreprendre à dos de mule un voyage d'environ 500 lieues, retour compris, dans une saison défavorable. M. Thouar, qui n'est pas homme à reculer devant ces difficultés, se rendit à la mission de San-Francisco de Solano, et de là vers les hauts plateaux où l'hiver sévissait déjà dans toute sa rigueur. Les routes y étaient si mauvaises, les passages si difficiles, qu'après avoir lutté pendant longtemps contre les obstacles, le voyageur dut rebrousser chemin, la voie se trouvant barrée par des murailles de rochers infranchissables.

La fatigue et les fièvres l'ayant fortement éprouvé, il dut attendre d'être rétabli pour reprendre sa marche vers la capitale de la Bolivie. Nous sommes heureux de pouvoir dire que la santé du courageux explorateur est actuellement rétablie.

XXI

Plus au sud, dans la Patagonie, le lieutenant-colonel Fontana, nommé gouverneur pour le territoire du Rio Chubut, a entrepris d'explorer le versant si peu connu des Andes patagoniennes. Autant la plaine qui s'étend de la côte au pied de la Cordillère est monotone et désolée, autant les vallées des Andes sont riantes et fertiles. Il y a là tout un monde nouveau ouvert aux colons et aux émigrants, et, le chemin de fer une fois construit dans ces plaines où l'ingénieur n'a, pour ainsi dire, qu'à poser les rails, le voyage sera relativement facile. Pour le moment, toutefois, c'est une entreprise difficile et périlleuse; on y peut mourir de soif, de faim, de froid, quand on a eu la chance d'échapper aux Indiens. Les colons du Chubut ne demandant pas mieux que d'accompagner le gouverneur vers cette terre promise, une expédition fut promptement organisée; une trentaine de jeunes gens, bien montés et bien armés, se mettaient en route vers le milieu d'octobre 1885. Après avoir suivi le rio Chubut, ils le quittèrent à l'endroit où le fleuve décrit une immense courbe vers le sud. Puis, prenant leur course à travers la pampa, la tête de leurs chevaux toujours tournée vers le couchant, ils atteignirent les premiers contreforts des Andes. Là s'ouvrent des vallées charmantes, couvertes d'une herbe fraîche et d'une riche végétation. Des lacs encaissés dans les montagnes brillent aux rayons du soleil, et mille ruisseaux se précipitent des sommets en cascades argentées. On comprend l'enthousiasme que produisirent, au retour, les descriptions de ces belles contrées et la joie qui accueillit les explorateurs. On les avait crus perdus, ils rentraient porteurs de bonnes nouvelles. Aussi le lieutenant-colonel Fontana vient-il d'être chargé par le gouvernement Argentin d'une nouvelle expédition, qui, cette fois, reconnaîtra et explorera scientifiquement la région déjà parcourue par l'éminent officier de l'armée argentine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN. — Les membres de l'expédition	. . . . .	1
Beautés arctiques	. . . . .	3
Esquimaux dans leur kayak	. . . . .	4
Icebergs dans la baie de Disco	Th. Weber	5
Tasiusak	. . . . .	6
Godhavn	. . . . .	7
Le lieutenant Greely	. . . . .	8
Le « Proteus » brisant la glace	Th. Weber	9
Hakluyt	. . . . .	10
Port Foulke	. . . . .	12
Le « Proteus » dans la baie de la Discovery	. . . . .	13
Fort Conger	Th. Weber	15
Le « coin » du lieutenant Greely au Fort Conger	. . . . .	16
Nuages arctiques sur l'île Bellot	. . . . .	17
Le traîneau envoyé au sergent Rice	. . . . .	18
Rue d'eau au large du cap Union	Th. Weber	19
Entrée de la salle des Vents	. . . . .	20
Loup arctique	. . . . .	21
Bœuf musqué	. . . . .	23
Observatoire	. . . . .	24
Départ du docteur Pavy	Pranishnikoff	25
Modèles de traîneaux	. . . . .	26
Le garde-manger	. . . . .	29
Lampe a alcool	. . . . .	29
Grand sac fourré	. . . . .	29
Veine de charbon de la crique Watercourse	. . . . .	30
Grande route du Pôle	Th. Weber	31
Cap Beechy	. . . . .	32
Terre de Stephenson	Taylor	33
Les chiens enfouis dans la neige	Pranishnikoff	35
Ile de Beaumont	. . . . .	36
Le lieutenant Lockwood	. . . . .	37
Vue de Chipp Inlet	. . . . .	38
Vue d'Elison	. . . . .	38
Cap Alexandre Ramsay	. . . . .	38
Cap Washington	. . . . .	39
Lac Alexandra	. . . . .	40
Le retour de Lockwood	Pranishnikoff	41
Transport des glaces	. . . . .	42

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Départ du lieutenant Greely pour l'exploration de la Terre de Grinnell	. . . . .	43
Torrent des bœufs musqués	. . . . .	44
Glacier Henriette	Th. Weber . . .	45
Jens revenant de la chasse	. . . . .	47
La côte au cap Distant	. . . . .	48
Baie de Charles Ritter	. . . . .	49
La Grenouille	. . . . .	50
La Pyramide	. . . . .	51
Bloc paléocrystique	. . . . .	52
La « Lady Greely » dans la baie de la Discovery	. . . . .	53
Défilé merveilleux	Th. Weber . . .	55
Cap Joseph Good	. . . . .	56
Baie Dobblin	. . . . .	56
Le 29 août : un terrible embarras	Pranishnikoff .	57
Jens	. . . . .	58
La « Lady Greely » abandonnée	. . . . .	59
Tous, officiers, sergents et soldats sont obligés de tirer les barques	Pranishnikoff .	61
Le sergent Long	. . . . .	62
On aborde au cap Esquimau	. . . . .	63
Cairn élevé sur l'île Stalknecht	. . . . .	64
L'escadrille de secours a Godhavn	. . . . .	65
Biederbick, cuisinier de l'expédition	. . . . .	66
Intérieur du Camp Clay	. . . . .	67
Elison	. . . . .	68
Elison et les deux soldats secourus par Brainard et Christiansen	Pranishnikoff .	69
Indigène sauvage du village d'Etah	. . . . .	70
Les premières funérailles	. . . . .	71
La baie du « Life-boat » (bateau de sauvetage), où l'expédition de secours devait hiverner	. . . . .	72
Rice succombe dans les bras de Frédérick	Pranishnikoff .	73
Rice	. . . . .	74
Frédérick	. . . . .	75
Long et Jens tuent un ours	. . . . .	76
Mort de Jens	. . . . .	77
Brainard	. . . . .	78
Sauvés	Pranishnikoff .	79
Cimetière de Godhavn	. . . . .	80
LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Un village du Condé	Riou	81
Rencontre de Muaképési	Riou	83
Farrajalah s'accroche a une branche d'acacia épineux	Riou	84
Un pont improvisé	Riou	85
Makula me prend la main et me la serre a la briser	Riou	87
Une jeune fille et un bel homme du Condé	Riou	88
La pirogue chavire : « Kamna ne sait pas nager! » s'écriaient mes hommes	Riou	89
Le village de Makula	Riou	91
« Tuez-le ! » criaient les femmes de Makula	Riou	93
Nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons	Riou	95
Le petit vacher et son troupeau	Riou	96
Une vue lointaine du Nyassa	Riou	97
Les deux poulets de Missuku	Riou	98
Village de Kiwanda	Riou	101
Entrée du village de Moïné Muiva	Riou	103
Arrivée au camp de Muirua	Riou	104
Réception chez Moïné Muiva	Riou	105
Le gros Muirua sur les épaules d'un esclave	Riou	106

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Une fourmilière	Riou	107
Invasion de rhinocéros	Riou	109
Réception chez Mkéwé	Riou	111
L'orchestre de Mkéwé dans le camp de M. V. Giraud	Riou	112
Restitution du kropatchek	Riou	113
Les sections du canot servant de brouettes	Riou	115
Les six revolvers s'abattirent a la fois	Riou	116
Marais et fourmilières	Riou	117
Boma centrale de Kétimkuru	Riou	119
Kétimkuru jouant de l'accordéon	Riou	120
Réception chez Kétimkuru	Riou	121
Réhani dépose l'étoffe aux pieds de Kétimkuru	Riou	123
Un chasseur d'Aley lancé a dix mètres par un éléphant	Riou	125
Adieux a la caravane	Riou	127
Zapaïra buvant du pombé	Riou	128
Arrivée a Kirui	Riou	129
Village et indigènes de Combo-Combo	Riou	131
Dans les grands joncs : « Bahari! (le large) », cria de l'avant Wadi Munié	Riou	133
Défilé devant la muraille de joncs	Riou	135
Indigènes de la pointe de Bawara	Riou	136
La défense du canot	Riou	137
Singa	Riou	139
Attaqués dans les rapides	Riou	141
Couché en joue par un bandit	Riou	142
Arrivée du bateau a Kawendé	Riou	143
Kalambo	Riou	144
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Viaduc du chemin de fer à Dannemarie	Barclay	145
Altkirch	Taylor	147
Paysanne du Sundgau	Thiriat	149
Pâturages à Winckel	H. Zuber	151
Moissonneurs à Feldbach	H. Zuber	152
Héronnière de Bissel	H. Zuber	153
Abreuvoir à Vieux-Ferrette	H. Zuber	155
Ferrette et son château	H. Zuber	156
Église de Ferrette	H. Zuber	157
Rochers des Lechlefelsen	H. Zuber	159
Gorge de la Heidenfluh	H. Zuber	160
Rochers de la Lucelle	Niederhaeusern	161
Vue de Kiffis	Niederhaeusern	165
Caves du château de Morimont	Slom	167
Ancien bassin à l'entrée de Mulhouse	Taylor	168
Un hirztag dans le Sundgau	Lix	169
Ancienne tour du Bollwerk à Mulhouse	D. Lancelot	170
Chevet de l'église Saint-Étienne	D. Lancelot	171
Place du nouveau quartier à Mulhouse	Taylor	172
Temple alemand à Mulhouse	Taylor	173
Hôtel de ville de Mulhouse	E. Therond	175
Mulhouse à vol d'oiseau en 1642	. . . . .	176
Vue extérieure d'une fabrique d'impression	Taylor	177
Vue générale de Mulhouse	Taylor	179
Atelier Heilmann-Ducommun pour la construction de machines-outils	Barclay	181
Blanchiment des tissus dans les ateliers Dollfus-Mieg	Barclay	183
Apprêt satiné dans les ateliers de Schæfer-Lalance	Barclay	184
Établissement Dollfus-Mieg à Dornach	Barclay	185
Machine à imprimer les étoffes dans les ateliers de Dollfus-Mieg	Barclay	186

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Hôtel de la Société industrielle de Mulhouse	D. Lancelot	187
Salle de peigneuses Heilmann pour la laine	Barclay	189
Conférence aux ouvriers à Dornach	Lix	191
Auguste Dollfus, président de la Société industrielle	Thiriat	192
VOYAGE EN TUNISIE. — Grande mosquée de Kafsa, cour intérieure	H. Saladin	193
Casbah de Kafsa	H. Saladin	195
Les jardins de Kafsa et l'oued Baïech	Eug. Girardet	196
Arrivée à l'oasis du Hammâ	Eug. Girardet	200
Cour d'une maison dans l'oasis du Hammâ	H. Saladin	201
Koubba sur la route de Tozeur	H. Saladin	202
Notre campement hors de Tozeur	Eug. Girardet	203
Place avec portique à Tozeur	H. Saladin	205
Arrivée d'une caravane à el-Oudiane	Eug. Girardet	207
Source à Degache	Eug. Girardet	208
Départ de Kafsa	Eug. Girardet	209
Défilés du djebel Stah	Eug. Girardet	211
Campement à Henchir-Medjen-Oum-el-Kessab	Eug. Girardet	212
Chasse dans les plaines d'alfa	Eug. Girardet	213
Arrivée à Fériana	Eug. Girardet	214
Thermes de Fériana	H. Saladin	215
Les quatre colonnes à Fériana	Eug. Girardet	216
Tombeaux romains à Sidi-Aïch	H. Saladin	217
Mausolée de Henchir-es-Zaâtli	Eug. Girardet	219
Castellum de Henchir-Tamesmida	H. Saladin	220
Mausolée romain à Kasserine	H. Saladin	221
Barrage à Kasserine sur l'oued ed-Derb	Eug. Girardet	223
Arc de Kasserine	H. Saladin	224
LA BELGIQUE. — La Campine à Genck	X. Mellery	225
Jubé de Tessenderloo	A. Heins	227
Épisode de la fête au camp	Alf. Hubert	228
Manœuvres d'artillerie au camp de Beverloo	Alf. Hubert	229
Un café-chantant à Bourg-Léopold	Alf. Hubert	231
La Grand'Place de Saint-Trond	A. Heins	232
La Grand'Place de Hasselt un jour de marché	A. Heins	233
Tongres et l'église Notre-Dame	A. Heins	237
Le tressage de la paille à Sluze	X. Mellery	239
Le cloître de Tongres	A. Heins	240
LA NOUVELLE EXPÉDITION DU PROFESSEUR A.-E. NORDENSKIÖLD AU GROENLAND. — La « Sofia »	Th. Weber	241
Reykjavik		245
Cap Farewell		246
Eskimos saluant l'arrivée de la « Sofia »	Th. Weber	247
Julianehaab		248
Ivigtut	Taylor	249
Femmes eskimos du Kangerdluarsuk		250
Mines de cryolithe à Ivigtut		251
Egesdeminde		251
L'Aulaitsivikfjord		253
Le Tasiusarsoak couvert de glaces	Th. Weber	255
Fruit fossile de l'arbre à pain trouvé à Igdlokunguak (grandeur naturelle)		256
Le port de la « Sofia » dans le Tasiusarsoak (Aulaitsivikfjord)	Slom	257
L'expédition en marche pour atteindre le pied de « l'Inlandsis »	Th. Weber	259
Le deuxième campement sur « l'Inlandsis »		260
Ruisseau sur « l'Inlandsis »		260

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La cuisine sur « l'Inlandsis ».	. . . . .	261
Détermination du point.	. . . . .	261
La caravane en marche sur « l'Inlandsis ».	Slom.	262
Lac sur le front de « l'Inlandsis ».	. . . . .	263
Vue prise sur « l'Inlandsis ».	. . . . .	264
Départ des Lapons pour leur reconnaissance sur « l'Inlandsis ».	E. Ronjat. . . .	265
Ruines de Brattahlid.	. . . . .	267
Frederiksdal.	Th. Weber . . .	269
Vue prise dans l'Ikeksund.	. . . . .	270
Vue prise sur la côte orientale du Groenland au sud du Port du Roi Oscar.	. . . . .	271
L'Ingolfsfjeld, vue prise sur la côte orientale du Groenland.	. . . . .	272
LE CAGNON DU TARN. — Sainte-Énimie.	Vuillier.	273
Ispagnac.	Vuillier.	275
Charbonnières.	Vuillier.	276
Castelbouc.	Vuillier.	277
Sur la hauteur de Sainte-Énimie.	Vuillier.	279
Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie.	Vuillier.	280
Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie.	Vuillier.	280
Foire de Sainte-Énimie.	Vuillier.	281
Un habitant de Sainte-Énimie.	Vuillier.	282
Une dame de Sainte-Énimie.	Vuillier.	282
Le causse Méjan.	Vuillier.	283
Moulins de Saint-Chély.	Vuillier.	285
Un paysan de Saint-Chély.	Vuillier.	286
Château de la Caze.	Vuillier.	287
Pougnadoires.	Vuillier.	288
La Malène	Vuillier.	289
Entrée du Détroit.	Vuillier.	291
Le milieu du Détroit.	Vuillier.	293
La Croze.	Vuillier.	294
Vue prise dans le cirque des Baumes.	Vuillier.	295
La perte du Tarn.	Vuillier.	296
Pas de Soucy.	Vuillier.	297
Les Vignes.	Vuillier.	299
La muraille du causse Méjan.	Vuillier.	301
Descente des rapides.	Vuillier.	303
La Roche-Aiguille.	Vuillier.	304
LE CAUSSE NOIR ET MONTPELLIER-LE-VIEUX. — Ermitage Saint-Michel.	Vuillier.	305
Le promontoire du causse Méjan et le village du Rozier.	Vuillier.	307
Capluc.	Vuillier.	309
Roc de la Bouillère.	Vuillier.	311
Saint-Véran.	Vuillier.	312
Bramabiau.	Vuillier.	313
L'Autel.	Vuillier.	314
Porte de Mycènes.	Vuillier.	315
L'Oulo.	Vuillier.	316
Cirque des Amats.	Vuillier.	317
Cirque des Rouquettes.	Vuillier.	318
La Basilique.	Vuillier.	320
Le guide Foulquier.	Vuillier.	320
HUIT MOIS AU KALAHARI. — Campbell : maison habitée par Livingstone.	Pranishnikoff .	321
En bac sur le Vaal-River.	Pranishnikoff .	323
Maison de M. Bartlett à Campbell.	Pranishnikoff .	324

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
En Kalahari	Pranishnikoff	325
Kert	Thiriat	326
Métis à cheval sur des bœufs	Pranishnikoff	327
Sinistre découverte	Pranishnikoff	328
Farini trouvé mourant dans le désert	Pranishnikoff	329
Dirk et Klas	Pranishnikoff	330
Un nid de gros-becs	Pranishnikoff	333
Un facheux visiteur	Pranishnikoff	335
Mapaar et sa femme	Pranishnikoff	336
Nains M'Kabba	Pranishnikoff	337
Dirk Verlander et sa famille	Pranishnikoff	339
Une famille de Bastards	Pranishnikoff	341
La curée des vautours	Pranishnikoff	343
Loulou	Thiriat	344
Une proie gigantesque	Pranishnikoff	345
Une autruche sans ailes	. . . . .	347
Boushmen fabriquant le poison de leurs flèches	Pranishnikoff	349
Ruines dans le Kalahari	Pranishnikoff	350
Les Kattea	Pranishnikoff	351
Le lac K'Abiam	Pranishnikoff	352
Rock Drift	Taylor	353
Cascade du Gorille	Taylor	355
Gargouille Loulou	Taylor	356
Les chutes d'Hercule à mi-crue	Taylor	357
Cascade et tours de Farini	Taylor	359
M. Farini	. . . . .	360
Cascade des Diamants	Taylor	361
Chutes Anna	Taylor	362
Gorge de Scott	. . . . .	363
Les Cent-Cascades	Taylor	365
Cascade Schermbrücker	Taylor	366
Livres de poids	Taylor	368
LUÇON ET PALAOUAN. — Un faubourg de Manille après les ouragans d'octobre et novembre 1882	Taylor	369
Manille : jet d'eau de la promenade de San-Miguel	Taylor	370
Baie de Puerto-Princesa	Taylor	373
Arsenal maritime à Puerto-Princesa	Taylor	375
Palétuviers dans la rivière de Tapul	Taylor	376
Une case à Puerto-Princesa	Taylor	377
Calao	Gobin	378
Caserne à Puerto-Princesa	Taylor	379
Doroteo tombe à la mer	Van Muyden	380
Vue générale du village de Bahele	Taylor	381
Pangolin et écureuil	Van Muyden	383
Midaus	Gobin	384
Balabac	Taylor	385
Petit chevrotin	Gobin	387
Prêtre tagbanua portant des offrandes au dieu Poco	Van Muyden	389
Éperonnier	Gobin	390
Campement sur la plage de la baie Honda	Taylor	391
Campement de Tagbanuas abandonné	Taylor	392
Cuartel (poste) dans la baie de Ulugan	Taylor	393
Ilots de Camugyan	Taylor	394
Ile Rita	Taylor	395
Baie de Ulugan : embouchure de la rivière Coïhelo	Taylor	396
Iles Calamianas	Taylor	397
Le serpent python amené à M. Marche	Van Muyden	399

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Sanglier à grosse tête	Gobin	400
Emplacement de l'ancien village de Coron : campement tagbanua	Van Muyden	401
Exploration d'une caverne	Van Muyden	402
Cimetière tagbanua dans l'île de Dibatac	Van Muyden	403
Malbato	Van Muyden	405
Une fausse alerte	Van Muyden	407
Indigènes de Siassi	Van Muyden	408
Fortin de Siassi, maison du gouverneur	Taylor	409
Vue de la place du marché à Siassi	Taylor	413
Tombe du pandita Saïd, saint renommé	Van Muyden	415
Ile Lapac	Taylor	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte de la route du Pôle ou des détroits mettant en communication la mer de Baffin et la mer de Lincoln. 11
Plan du Fort Conger. 14
Fort Conger et son voisinage. 28
Carte du point extrême atteint par Lockwood. 39
Quartiers d'hiver (plan). 64
Carte complémentaire de l'itinéraire de M. Victor Giraud. 99
Itinéraire à l'intérieur du Groenland. 243
Plan de Montpellier-le-Vieux, d'après l'original au 10 000e. 319
Huit mois au Kalahari; itinéraire de M. Farini. 331
Les rapides et les cascades du fleuve Orange. 367
Itinéraire de M. A. Marche dans les archipels Calamianas, Palaouan et Soulou 371

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

L'EXPÉDITION DE LA BAIE DE LADY FRANKLIN, d'après *Three Years of Arctic Service*, par le lieutenant ADOLPHUS W. GREELY. — 1881-1885. — Texte et dessins inédits.

I. De New-York au Groenland 1
II. De Godhavn à la baie de Lady Franklin 4
III. Le fort Conger 12
IV. Pendant la chute du jour 17
V. Au milieu des ténèbres 20
VI. Expédition du docteur Pavy 26
VII. La première tentative de Lockwood 33
VIII. La victoire de Lockwood 34
IX. La Terre de Grinnell 40
X. Le second hivernage 46
XI. En retraite 49
XII. En barques 52
XIII. Sur la glace 58
XIV. Le Camp Clay 60
XV. Au cap Isabelle 65
XVI. Vers l'île Littleton 70
XVII. Le jambonneau 72
XVIII. La dernière curée 75

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE, par M. Victor GIRAUD, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits 81

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

XLVII. Région du Sundgau 145
XLVIII. La vallée haute de l'Ill 148

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XLIX. Ferrette et le Jura alsacien. 154
L. Lucelle et la frontière suisse. 161
LI. Mulhouse. 168
LII. Développement du commerce et de l'industrie. 177
LIII. Blanchiment et impression des tissus. 180
LIV. Rôle de la Société industrielle. 187

VOYAGE EN TUNISIE, par MM. R. CAGNAT, docteur ès lettres, et H. SALADIN, architecte, chargés d'une mission archéologique par le ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

Le Djerid Tunisien. 193
Kafsa 194
Le désert. 198
Oasis du Hammâ. 200
Tozeur. 204
El-Oudiane. 207
Oasis de El-Oudiane. 209
Région à l'ouest de Kafsa. 211
Sidi-Aïch. 214
Fériana 215
Kasserine. 219

LA BELGIQUE, par M. Camille LEMONNIER. — Texte et dessins inédits.

L'homme de la glèbe. — Tessenderloo. — Le jubé. — Une vigne de pierre. 225
Paysages. — Les approches du camp. — Bourg-Léopold. — La toile d'araignée. — Une nature improvisée. — Le camp de Beverloo. — Hyènes et chacals. — Les manœuvres. — Une kermesse militaire. . 226
En route pour Genck. — Un Sahara. — Les marais. 230
Hasselt. — Les distilleries. — La ville et les jardins. — Le foirail. 232
Paysages. — Saint-Trond. — La Grand'Place. — Les couvents 235
Tongres et Notre-Dame. — Une Italie du Nord. — Les tresseuses de soleil. 237

LA NOUVELLE EXPÉDITION DU PROFESSEUR A.-E. NORDENSKIÖLD AU GROENLAND, par M. Charles RABOT. — 1883. — Texte et dessins inédits. 241

I. Départ de Gothembourg. — Thurso. — Les Ferö. — L'Islande. — Reykjavik. — La côte orientale du Groenland bloquée par les glaces. — Le cap Farewell. — Julianehaab. — Le Kangerdluarsukfjord. — Ivigtut. — Godhavn. — L'Aulaitsivikfjord. 243
II. La *Sofia* bloquée dans l'Aulaitsivikfjord. — Exploration géologique de l'île Disco. 252
III. Upernivik. — La baie de Melville. — Les glaces empêchent de débarquer au cap York. — Les Eskimos. — La *Sofia* bloquée par les glaces. — Retour à Upernivik. — Exploration géologique du Waigatt. 257
IV. Exploration de l'*Inlandsis*. — Reconnaissance des Lapons dans l'intérieur du Groenland. — Retour à la côte. 258

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V. Le fjord Igaliko. — Ruines scandinaves. — Frederiksdal. — Navigation au milieu de l'archipel. — Croisière le long de la côte orientale du Groenland. — Le Port du Roi Oscar. Retour de l'expédition en Suède 266

LE CAGNON DU TARN, par M. Alphonse LEQUEUTRE. — Texte et dessins inédits.

I. D'Ispagnac à Sainte-Énimie 273

II. Sainte-Énimie 279

III. De Sainte-Énimie à la Malène 285

IV. La Malène 289

V. De la Malène au Pas de Soucy 292

VI. Le Pas de Soucy, la légende de Sainte-Énimie et les Vignes 296

VII. Des Vignes au Rozier 298

LE CAUSSE NOIR ET MONTPELLIER-LE-VIEUX (AVEYRON), par M. E.-A. MARTEL. — Texte et dessins inédits.

I. Panorama du point 815 (causse Noir). — Promontoire du causse Méjan. — Saint-Jean-de-Balme. — Ermitage Saint-Michel. — Cirque de Madasse 305

II. La vallée de la Jonte. — Impressions d'un fouilleur. — La grotte de Dargilan 308

III. Meyrueis. — L'Aigoual. — Bramabiau. — Saint-Véran 310

IV. Montpellier-le-Vieux 312

HUIT MOIS AU KALAHARI, par FARINI. — Texte et dessins inédits.

I. Du Cap à Kimberley. — Nos préparatifs. — Le bac Smidt. — Une reine détrônée. — Griquouatown. — Le Pas du Diable. — Kheis 321

II. Une famille de *trekkers*. — Ensablés de nouveau. — Le marchand de modes. — Une chasse superbe. — Empoisonné! — Un lion empalé 324

III. J'y-Veillerai. — La sama. — Un sorcier remis à sa place. — Un nid de gros-becs. — Un visiteur importun. — A la cour. — Notre troisième lion 332

IV. Les pygmées du lac N'gami. — Dirk Verlander. — Un gibier présentable. — Loulou et ses lions. . 337

V. Le biltoung. — Les autruches. — Un sinistre ragoût. — Les abeilles. — Une orgie. — Les Kattéa. — De l'eau un peu suspecte. — Ruines curieuses. — *Similia similibus curantur*. — K'Abiam 346

VI. Les chutes de l'Orange. — Notre retour au Cap 353

LUÇON ET PALAOUAN (SIX ANNÉES AUX PHILIPPINES), par Alfred MARCHE. — Texte et dessins inédits.

XIII. Cyclones et leurs suites. — Innovations. — De nouveau à Marinduque. — L'île Palaouan. — Puerto-Princesa. — Les déportés 369

XIV. Les chasses à Palaouan. — Tapul et Bahele. — Forçats évadés. — Dumaran. — L'île Cuyo 376

XV. Chasses et ménagerie. — Vingt-deux jours de navigation. — Visite à Mindanao et à Soulou. — L'île de Balabac 382

XV (suite). Morsure d'une vipère. — Trois *juramentados* assassins. — Ile de Balabac. — Petit chevrotin 385

XVI. Chez les Tagbanuas. — Mœurs et coutumes 387

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVII. La baie d'Ulugan. — Pêche au Taclobon. 390

XVIII. Les îles Calamianas. — Busuanga. — Ses habitants. — Excursions dans l'île. — Retour à Manille. 394

XIX. Coron. — Ce que valent les nids d'hirondelle et les tripangs. — Explorations des grottes. — L'île de Mayao-Payao. — Sépulture tagbanua à l'île de Dibatac. — Un crocodile imaginaire. — Le carabao (buffle), monture peu agréable. — Commerce des Calamianas. — Adieux à mes hôtes. 401

XX. Soulou. — L'archipel Tawi-Tawi. — Prise de possession. — Siassi. — Bongao. — En route pour le nord de Palaouan. — Retour en France. 406

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS. 432

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1330e LIVRAISON.

TEXTE.

L'Expédition de la baie de Lady Franklin, d'après « three years of arctic service », par le lieutenant Adolphus W. Greely. — 1881-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Les membres de l'expédition, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Beautés arctiques, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Esquimaux dans leur kayak, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Icebergs dans la baie de Disco, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Tasiusak, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Godhavn, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le lieutenant Greely, reproduction d'une gravure de l'édition anglaise.
Le Proteus brisant la glace, dessin de Th. Weber, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.
Hakluyt, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Carte de la route du Pôle ou des détroits, mettant en communication la mer de Baffin et la mer de Lincoln.
Fort Foulke, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le Proteus dans la baie de la Discovery, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Plan du Fort Conger.
Fort Conger, dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.
Le « coin » du lieutenant Greely au Fort Conger, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Suisse. — Je vous envoie le travail que vous m'avez demandé sur la frontière des langues française et allemande en Suisse. Afin d'être à même de vous fournir des données aussi exactes que possible, je me suis adressé à un certain nombre de personnes dont les renseignements méritent toute confiance.

La direction de l'Instruction publique des cantons de Fribourg et du Valais, les pasteurs de Meyriez près Morat, et de Douanne au bord du lac de Bienne, entre autres, ont bien voulu répondre à mes différentes questions avec une extrême obligeance.

Dans le Valais, la frontière linguistique part du Matterhorn (Mont-Cervin) au sud, suit le chaînon qui sépare la vallée d'Anniviers (Einfischthal) à l'ouest, de celle de Turtmann (Tourtemagne) à l'est, se dirige sur Sierre (Siders), commune mixte, court à l'est jusqu'aux environs de Salgesch, longe le chaînon qui borde à l'ouest le val de Louk (Louèche) et atteint la frontière bernoise au Wildstrübel. Toute la contrée qui s'étend à l'ouest de cette ligne appartient à la langue française.

Il y a environ un siècle, Sion était aux deux tiers allemand; aujourd'hui, il est aux deux tiers français. Depuis l'établissement du chemin de fer exploité par une compagnie romande dont les employés sont presque tous Vaudois (chemin de fer de la Suisse-Occidentale et du Simplon), un grand nombre de familles du Bas-Valais se sont fixées à Sion. Plusieurs écoles françaises ont été créées et ont fait reculer peu à peu l'idiome germain.

Sierre était autrefois allemand en grande majorité; aujourd'hui la population se partage par moitié entre les deux langues; il en est de même de la commune voisine de Venthône. Ce changement provient de ce qu'un grand nombre d'habitants du Val d'Anniviers ont acheté des terres à Sierre et à Venthône et sont venus s'y établir. Les autres localités des environs de Sierre : Chippis, Miège, Mollens, Saint-Maurice de Lac, et les autres villages du district ont toujours parlé la langue française. Depuis Salgesch, l'école est exclusivement allemande. En résumé, dans le Valais, notre langue a gagné du terrain à Sion, à Sierre et à Venthône et elle tend à remonter la vallée du Rhône.

Dans le canton de Fribourg la ligne de démarcation, part de la Dent de Ruth au sud, coupe la vallée de Jaun (Jogne) un peu au-dessous d'Im Fang, se dirige sur le lac Noir ou Domène, suit la ligne de faîte entre les vallées du Javroz et d'Aergeren (Gérine), atteint la Berra, passe entre Bonnefontaine et S. Sylvester, Praroman et Giffers, Marly-le-Grand et Tentlingen, Pierrafortscha et Saint-Urs, coupe la ville de Fribourg, longe la Sarine jusqu'au nord de Barberêche, tourne à l'ouest entre Courtepin et Cordast, traverse Courtaman, passe entre Wallenried et Courlevon, partage Coussiberlé, contourne Cressier, suit les frontières de l'enclave bernoise de Münchenwyler (Villars-les-Moines), tombe au lac de Morat entre Morat et Meyriez, de là se dirige vers la sortie de la Broye et suit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette rivière jusqu'à son embouchure dans le lac de Neuchâtel.

A l'ouest de cette ligne on est en terre romande, à l'est en terre teutonne.

Lorsque Fribourg, en 1481, entra dans la Confédération, il dut promettre de se germaniser, l'allemand étant la seule langue en usage dans les huit anciens cantons. Son territoire ne s'étendait au reste pas aussi loin à l'ouest et au sud qu'aujourd'hui. Cette tentative n'eut pas le succès qu'on en attendait et les patois romands restèrent seuls en usage dans les campagnes. Plus tard le patriciat fit de l'allemand la langue officielle du canton; néanmoins le français continua à dominer partout où il était déjà parlé.

Bien plus, sauf dans une partie du district du Lac dont je parlerai bientôt, l'idiome de Paris et de l'Isle de France gagna du terrain.

Dans la vallée de Jaun, Jaun (Bellegarde) et Im-Fang quoique allemands, renferment un bon nombre de personnes parlant les deux langues. Le français y fait des progrès d'autant plus rapides que les gens de cette vallée émigrent volontiers. La plupart des *fruitiers* du Haut-Jura sont des Fribourgeois de cette charmante vallée. J'ai eu l'occasion d'en faire la remarque dans mes courses, tant dans le canton de Neuchâtel que dans le département du Doubs.

La Roche (Zur Flüh), en majorité allemand il y a cent cinquante ans, est maintenant complètement français.

Il en est de même de Marly qui ne connaissait que la langue du *ia* à l'aurore de notre siècle, et de Bonnefontaine. Il y a dix ans, dans le premier de ces villages, une trentaine d'enfants allemands fréquentaient les écoles de Saint-Sylvestre. Actuellement tous fréquentent les écoles françaises de la commune.

Dans la ville de Fribourg, l'allemand n'est plus parlé que dans une partie de la ville basse, et seulement par la population ouvrière de ce quartier, population composée en bonne partie de Bernois immigrés.

Le dernier véritable écrivain qu'ait eu la langue allemande de Fribourg est le patricien Franz Kuenlin, le spirituel auteur des *Schilderungen der westlichen Schweiz*, mort vers 1840. A l'heure qu'il est, on trouve à Fribourg :

25 écoles françaises catholiques,

5	—	allemandes	—	Ces dernières ne comptent que peu d'élèves.
5	—	—	réformées	

Saint-Urs (Saint-Ours) a déjà une école française outre ses deux écoles allemandes. Beaucoup de fermiers ne parlent que le français.

Barbarêche (Bärfischen), allemand en 1800, mixte en 1860, est tout à fait francisé. Seuls les hameaux voisins de Breille et de Vivy comptent encore quelques familles allemandes.

Courtaman est mixte, mais les enfants fréquentent l'école française de Courtepin. Dans peu d'années, la population sera aussi entièrement francisée.

Wallenried a toujours été français quoique faisant partie de la paroisse allemande de Cormondes. L'école y est française. Les quelques Allemands qu'on y rencontre sont des étrangers à la commune.

Au sujet de Morat et de ses environs, voici ce que m'écrit M. le pasteur de Meyriez d'après un manuscrit conservé à la cure de ce village.

Avant la réformation, le français était la langue dominante dans tous les pays en deçà de l'Aar, ce que prouvent les noms des villages et des familles, tant bien que mal germanisés. Dès la Réformation, la population, devenue entièrement protestante, renonça à ses relations de combourgeoisie et de famille avec les pays romands pour se rattacher de plus en plus à Berne. Farel exerça son ministère à Morat de 1530 à 1534. Les Allemands de toute la contrée célébraient leur culte dans l'église de Montilier. Dès le commencement du siècle dernier, la langue allemande domine à Morat et dans tous les villages situés entre cette ville et Gümmenen (au bord de la Sarine, canton de Berne). La grande église de Morat devint église allemande; la petite suffit à la paroisse française, qui continua à décliner d'année en année jusqu'à sa dissolution complète, le 9 février 1812. Dès lors la paroisse française de Morat a fait partie de la paroisse voisine de Meyriez : le pasteur de Meyriez officie alternativement à Meyriez et à Morat, dans le plus petit des deux temples, qui reste affecté au culte français.

L'idiome germanique se parle dans les enclaves bernoises de Villars-les-Moines et Clavaleyres. Ces deux petits villages, qui forment la même commune, se rattachent, en vertu de la convention de 1812, à la paroisse allemande de Morat. La langue dominante dans ces deux localités a changé dans le courant du siècle passé. Les principaux noms de famille sont : Verdan, Sunier, Maret.

Courlevon et Coussiberlé sont maintenant germanisés.

Il y a une quinzaine d'années, quelques enfants de Coussiberlé fréquentaient encore l'école française de Courgevaux. Dès lors, cette très petite commune s'est rattachée à Courlevon, dont l'école est allemande. Les noms de famille des bourgeois de Coussiberlé sont tous français; Poncet, Tronchon, Guillod; les Vichet et les Bessonnaz sont des familles éteintes. Des documents conservés à la cure de Meyriez prouvent que jusqu'en 1797 les enfants de Courlevon fréquentaient l'école française de Courgevaux.

En 1797, à la demande des communes de Courlevon et Coussiberlé, il fut établi une école allemande à Courlevon. L'arrêté du 29 janvier 1801, par lequel Coussiberlé était réuni à l'école allemande de Courlevon, fut annulé par un décret de Berne du 16 août 1802. En vertu de ce décret, la commune de Coussiberlé était réunie, comme par le passé, à l'école de Courge-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaux. C'est ce qui explique pourquoi les vieillards de Coussiberlé parlent encore le français et même le patois.

Montilier paraît avoir été germanisé de bonne heure. Mais, grâce à la fabrique d'horlogerie qui s'y est fondée il y a quelques années, l'usage du français s'y répand de plus en plus.

A Morat, on parle presque indifféremment les deux langues. La langue officielle est l'allemand, mais on accorde une large part au français dans les écoles.

Dans le canton de Berne, la ligne de séparation entre les deux langues suit le cours de la Thièle, du lac de Neuchâtel au lac de Bienne, passe entre la Neuveville et Gléresse (Ligerz), suit la crête du Jura jusqu'à la frontière soleuroise au nord de Pieterlen et de Lengnau, coïncide avec cette même frontière jusqu'en face de Liesberg (sauf les deux petites communes de Seehof et de Schelten), descend dans la vallée de la Birse entre Soyhières et Liesberg, touche au territoire Soleurois de Klein-Lützel, laisse à l'allemand Roggenburg et Ederschwyler et rejoint le territoire alsacien à Lucelle.

Dans l'ancien évêché de Bâle, le français n'a conquis aucune localité pendant les derniers siècles. Bienne seule fait exception. L'élément velche y augmente rapidement en nombre et en importance. D'après une statistique récente, 549 garçons et 521 filles suivent les écoles allemandes et 281 garçons et 293 filles les écoles françaises.

En revanche Gléresse (Ligerz) s'est dénationalisé. Au seizième siècle, le village était plus français qu'allemand et la prédication devait s'y faire alors alternativement dans les deux langues. De 1780 à 1810 les registres de paroisse indiquent 111 catéchumènes allemands et seulement 24 français. Après 1810, on ne trouve plus un seul catéchumène français. En 1830, le français n'est plus parlé que par quinze personnes. Enfin, à partir de 1843, le culte cesse d'être célébré dans notre langue. Les principales familles portent les noms de Louis, Gaberel, Béguerel, Quintal, Andrée, Beljean.

Mais, ainsi que je vous l'ai fait remarquer dans une lettre précédente, c'est dans l'intérieur du pays romand que l'œuvre de francisation est énorme, et grâce aux écoles établies à profusion jusque dans les hameaux les plus reculés, se poursuit sans relâche. Comme nos frères d'Outre-Jura nous assimilons plus que nous n'essaimons.

L'industrie horlogère contribue pour une large part à propager la langue la plus claire de l'Europe. Partout où ils se fixent, nos horlogers, conservant leur parler des écoles françaises, surgissent comme par enchantement : ce qui se passe à Bienne en est une preuve éclatante.

Enfin, il n'y a pas un village de la Suisse allemande où l'on ne trouve au moins une ou deux personnes se faisant un honneur de parler français.

(Ch. Knapp : *De la Société neuchâteloise de Géographie.*)

France. — « Un phénomène géologique bien curieux vient d'être constaté dans le département de la Creuse.

« Il y a une vingtaine d'années, les habitants de Saint-Hilaire ne découvraient du hameau de Fourrier, situé en face, à quelques kilomètres dans la direction du nord, que la cheminée de la maison la plus élevée. Aujourd'hui ils ont presque toute la localité à découvert.

« D'où l'on doit conclure que la colline sur laquelle Fourrier est construit s'est élevée, ou bien, — ce qui est plus probable, — que le mamelon qui se trouve entre Fourrier et Saint-Hilaire s'est affaissé.

« Or, ce mouvement du sol s'est accompli sans secousses et sans déchirements extérieurs. Les lieux offrent toujours le même aspect.

« Il serait bon de prendre les dispositions nécessaires pour mesurer ce mouvement de dépression, dans le cas probable où il viendrait à continuer. »

Italie. — La Section de Rome du Club Alpin Italien vient de construire et a inauguré le 1er novembre dernier un observatoire météorologique de montagne au mont Soracte (700 mèt., 70 kilom., N. de Rome). Les instruments ont été donnés par le bureau central italien de météorologie.

(*Bulletin du Club Alpin Français.*)

Danemark. — D'après les cartes de l'état-major de Copenhague, dernière édition, les points culminants du Danemark se trouvent dans la partie sud-ouest du département d'Aarhus, l'ancien département de Skanderborg.

L'Eijersbavnehöj se trouve dans le district de Vor, commune d'Ovsted : il a 171m,50 d'altitude.

L'Himmelbjerg, dans le district de Tyrsting, commune de Ky, n'a que 147 mètres d'altitude.

Cependant le dernier mot n'est pas encore dit sur cette question. Il se trouve dans la forêt de Ky, au sud de la commune de ce nom, plusieurs hauteurs innommées dont une partie n'a pas encore été mesurée. L'une d'elles a une hauteur de 163 mètres. Ainsi le Himmelbjerg, qui pendant plusieurs siècles a été regardé comme le géant de Danemark, est déjà descendu au troisième rang, et peut-être ne s'arrêtera-t-il pas sur la pente glissante qu'il parcourt. »

(E. Hansen Blangsted : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

13545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1331e LIVRAISON.

TEXTE.

L'expédition de la baie de Lady Franklin, d'après « Three years of arctic service », par le lieutenant Adolphus W. Greely. — 1881-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Nuages arctiques sur l'île Bellot, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le traîneau envoyé au sergent Rice, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Rue d'eau au large du cap Union dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.
Entrée de la vallée des Vents, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Loup arctique, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Bœuf musqué, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Observatoire, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Départ du docteur Pavy, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Modèles de traîneaux, gravures empruntées à l'édition anglaise.
Le garde-manger, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Fort Conger et environs, carte.
Lampe à alcool, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Grand sac fourré, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Veine de charbon de la crique Watercours, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Grande route du Pôle, dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.
Cap Beechy, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Allemagne. — Le Rhin est devenu méconnaissable : *Quantum mutatus ab illo;* comme il est différent de ce que je l'ai vu, quand j'ai parcouru ses bords, la première fois, à pied et suivant pas à pas les étapes de Victor Hugo, dont le *Rhin* venait de paraître. Il ne reste presque plus rien de ces grands aspects de la nature qu'offrait le vieux fleuve s'ouvrant de force un passage à travers la barrière des roches tourmentées et des soulèvements volcaniques. Le vigneron a établi ses cultures dans les moindres anfractuosités des schistes abrupts. Pour escalader les déclivités trop à pic, il a construit des terrasses en pierres sèches. Partout ces escaliers géants montent jusqu'au sommet des pics et des ravins, et ainsi les rangées uniformes des vignes prennent d'assaut

Le burg bâti sur un monceau de laves.

Le *Maus* et la *Katz*, le *Chat* et la *Souris*, ces sombres repaires des Burgraves, maintenant enguirlandés de pampres verts, ont perdu leur aspect farouche. La Lorelei fait « du petit vin blanc », et si la Sirène enivre encore les matelots, ce n'est plus avec les chants de sa harpe, mais avec le jus de la treille. Hugo ne composerait plus ici ses *Burgraves*, et Heine n'y écrirait plus son *Lied* :

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn

En dessous des rochers transformés en vignobles, l'ingénieur des ponts et chaussées a emprisonné les eaux du fleuve dans une digue continue de blocs basaltiques dont les prismes exactement ajustés forment un mur noir avec des joints blancs; noir et blanc! le dieu à la barbe limoneuse porte les couleurs prussiennes! Aux endroits larges de la rivière, des épis s'avancent dans son lit pour approfondir la passe et pour conquérir des prairies, grâce au travail naturel et lent du colmatage. Le flot arrive ainsi dix heures plus tôt de Mannheim à Cologne, et les dangers de la navigation, célèbres dans les légendes, ont disparu. Sur l'*embankment* noir, d'énormes chiffres blancs indiquent, paraît-il, à quelle distance du bord se trouve la passe navigable. Des deux côtés, un chemin de fer et, sur le fleuve, un mouvement continuel de bateaux à vapeur de toutes grandeurs, de toutes formes et à tout usage : steamers à trois ponts pour touristes, comme aux États-Unis; petits bateaux de plaisance, barges en fer venant de Rotterdam, remorqueurs à aubes et à hélice, toueurs sur chaîne flottante, dragueurs, etc.; une traînée continue de fumée noire, vomie par les centaines de cheminées des navires et des locomotives, assombrit le paysage. Les routes qui suivent les rives sont si admirablement entretenues, qu'on n'y voit pas trace d'ornières, et elles sont bordées d'arbres fruitiers et de prismes de basalte mi-partie noir et blanc; toujours les couleurs prussiennes; mais le but est de montrer aux voitures la route à suivre pendant les nuits obscures. Quand un chemin s'en détache à droite ou à gauche, les arbres des deux côtés de l'entrée sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi peints en blanc, afin qu'on évite d'accrocher. Nulle part, je n'ai vu un grand fleuve aussi parfaitement endigué, dompté, domestiqué, utilisé, plié à tous les services que réclame l'homme. Le libre Rhin d'Arminius et des Burgraves est mieux discipliné et « astiqué » qu'un grenadier du Brandebourg. L'économiste et l'ingénieur admirent, mais le peintre et le poète gémissent. Buffon, dans un morceau que reproduisent tous les cours de littérature, entonne un hosanna en l'honneur de la nature cultivée, et n'a pas de mots assez forts pour exprimer l'horreur que lui inspire la nature sauvage, « brute », comme il l'appelle. Aujourd'hui, nous éprouvons un sentiment tout opposé. Nous cherchons au sommet des monts presque inaccessibles, dans la région de neiges éternelles, au centre des continents inexplorés, des lieux que n'a pas transformés la main de l'homme et où nous pouvons contempler la nature dans sa virginité inviolée. La civilisation nous étouffe. Nous en sommes excédés. Les livres, les revues, les journaux, les lettres à écrire et à lire, les courses en chemin de fer, la poste, le télégraphe et le téléphone dévorent les heures et hachent la vie : plus de solitude pour la réflexion féconde. L'industrie est en train de gâter et de salir notre planète. Les produits chimiques empoisonnent les eaux; les scories des usines couvrent les campagnes; les carrières éventrent les flancs pittoresques des vallées; la fumée de la houille ternit la verdure des feuillages et l'azur du ciel; des rivières, les déjections des grandes cités font des égouts d'où s'échappent les microbes du typhus. L'utile détruit le beau. Et il en est de même partout, parfois jusqu'à faire pleurer. Ne vient-on pas d'établir une fabrique de locomotives sur la ravissante île de Sainte-Hélène, près des jardins publics de Venise, et de convertir les ruines d'une église du cinquième siècle en cubilots et en cheminées dont l'opaque fumée, produite par l'infect charbon bitumineux, maculera bientôt de traînées de suie gluante et noire les marbres roses du palais des Doges et les mosaïques de Saint-Marc, comme on le voit à Londres sur les façades de Saint-Paul, toutes zébrées de coulées poisseuses?

Le produit de cette activité industrielle se condense en revenus qui enrichissent de nombreuses familles et qui accroissent les rangs de la bourgeoisie vivant du capital. Ici, aux bords du Rhin, il se cristallise en villas et en châteaux dont les profils pseudo-grecs ou gothiques se dessinent parmi les massifs d'arbres exotiques, dans les situations les plus recherchées, aux environs de Bonn, de Godesberg, de Saint-Goar, de Bingen. Voici un gigantesque castel féodal auprès duquel Stolzenfels, le séjour favori de l'impératrice Augusta, n'est qu'un pavillon de chasse. Ce colossal assemblage de tours, de galeries, de toits et de terrasses superposées aura coûté plus d'un million. Est-il sorti de la houille de la Ruer ou de l'acier Bessemer? Il est planté juste au-dessous de l'héroïque ruine du Drachenfels. Le Dragon, *Drache*, qui garde, dans l'antre du Nifelheim, le trésor des Nibelungen ne se vengera-t-il pas de l'impertinent défi que lui jette la plutocratie moderne?

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

Bosnie. — Sur les 5,410,200 hectares de la Bosnie-Herzégovine, 871,700 sont occupés par des rochers stériles comme le *Karst*, 1,811,300 par des terres labourables, et 2,727,200 par des forêts. Beaucoup de ces forêts sont absolument vierges, faute de routes pour y arriver. Les plantes grimpantes qui s'enlacent autour des chênes et des hêtres, y forment des fourrés impénétrables où l'on ne peut s'avancer, comme au Brésil, que la hache à la main. On n'en voit pas près des lieux habités, parce que les habitants coupent pour leur usage les bois qui sont à leur portée et que les Turcs, afin d'éviter les surprises, ont systématiquement détruit et brûlé toutes les forêts aux alentours des villes et des bourgs. Mais ce qui en reste constitue une richesse énorme : seulement elle n'est pas réalisable. Derrière Sarajewo, jusqu'à Ibar et Mitrovitza, s'étendent, dans les hautes montagnes, de magnifiques massifs de résineux. C'est de là que Venise a tiré des bois de construction pour ses flottes pendant des siècles. Les gardes forestiers ont calculé que, sur les 1,067,500 hectares de bois feuillus et sur les 1,059,700 hectares de résineux, il y avait environ 138,971,000 mètres cubes, dont 24,946,000 de bois de construction et 114,025,000 de bois à brûler. Il serait désolant de vendre maintenant, car les prix qu'on obtiendrait sont dérisoires : de 2 à 5 francs le stère de sapin et 3 à 7 francs pour le chêne, selon la situation.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

Serbie. — L'église de Pirot est bien petite pour une ville de 14,000 âmes. Peut-être fait-on ici comme dans les zadrugas : l'un des membres de la famille va à la messe pour tous les autres. L'église n'a pas de clocher; rien qui l'annonce à la vue : un grand mur sans fenêtres la cache entièrement aux passants de la rue. L'islamisme était fanatique et cruel. Les chrétiens devaient cacher leurs lieux de culte....

On est ici dans une région de races mêlées. La langue, m'affirme le préfet, est le serbe, mais très imprégné de bulgare. Le costume des paysans est déjà bulgare : un pantalon étroit de gros drap blanc, dont le bas est attaché avec des courroies qui rejoignent celles des *opankas*, une ceinture rouge et un grand bonnet en peau de mouton. Les femmes portent, au-dessus de la longue chemise, deux tabliers en laine noire, l'un devant et l'autre derrière; sur la tête, une sorte de diadème de couleurs vives, et toutes mettent des fleurs dans les cheveux ou dans les longues tresses qui pendent sur le dos. Plusieurs ont conservé le large

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pantalon des femmes turques. La guzla a trois cordes comme en Bulgarie, au lieu d'une seule comme en Serbie.

La langue de l'enseignement, sous les Turcs, était le bulgare. La plupart des noms de famille finissent en *of* : seulement, on commence à transformer cette finale bulgare en *itch*, à la façon serbe. Géographiquement, Pirot est rattaché à Nisch plutôt qu'à Sofia. D'abord, la distance est moitié moins grande, et, en second lieu, toutes deux sont aux bords de la même rivière, la Nichava. Cependant ce pays a toujours été considéré comme bulgare, et il l'est certainement bien plus que serbe.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

Bulgarie. — M. Jiretchek, qui a étudié à fond tout ce qui se rattache à l'histoire de la Bulgarie, me parle du rapport qui existe entre la langue bulgare et les autres idiomes slaves. « Certes, me dit-il, elle se rapproche beaucoup du serbe : un Serbe et un Bulgare se comprennent. La langue que les Bulgares ont parlée aux bords du Volga, avant leur arrivée dans la Péninsule, était, non finnoise, ainsi qu'on le dit encore, mais touranienne, comme l'idiome des Turcs, des Huns, des Magyars, des Coumanes et des Petchenègues ; seulement, elle a fourni très peu d'éléments à l'idiome actuel, beaucoup moins que le franc au français. Le célèbre slaviste M. Miklovitch s'occupe de déterminer la proportion de touranien qui a pénétré dans les langues slaves. Ce qui, à première vue, distingue le bulgare du serbe, c'est qu'il place l'article à la fin des mots, comme en roumain et en albanais. Cette particularité vient, non du touranien, mais de l'ancienne langue de la péninsule balkanique, l'illyrien ou le thrace, qui a survécu dans l'albanais. Dans les anciens dialectes bulgares du Rhodope et de Debra, en Macédoine, on trouve trois formes de l'article final : ainsi, glava*ta*, glava*sa*, glava*na*, comme on dirait, en latin, caput*hoc*, caput*illud*, caput*istud*. Le serbe a un accent et des quantités ; le bulgare, qui ne distingue pas les syllabes longues et brèves, paraît plus monotone. Le serbe a des déclinaisons comme le russe, le tchèque et le polonais. Les cas, en bulgare, sont indiqués par l'article placé à la fin des mots et par les différentes prépositions, comme en français. Les caractères imprimés et écrits sont les mêmes ; c'est l'alphabet cyrillique....

Autre question très importante : Le bulgare est-il très proche parent du russe ? M. Jiretchek me montre qu'il en est beaucoup plus éloigné que du serbe, et dans sa grammaire, et dans ses mots. Dans le bulgare, ainsi que dans le serbe, les temps passés des verbes se forment par des suffixes, comme en latin, tandis que dans les dialectes slaves du Nord : russe, polonais, tchèque, on emploie des verbes auxiliaires, comme en français. L'accent surtout donne aux mots une physionomie phonétique assez différente pour qu'un soldat russe et un soldat bulgare aient de la peine à se comprendre. Toutefois, un Bulgare instruit lira sans trop de difficulté un livre russe.

L'ancien slavon ecclésiastique, c'est-à-dire la langue des saints Cyrille et Méthode, parlée, semble-t-il, à Salonique en leur temps, a exercé une grande influence sur les dialectes de toutes les populations slaves du rite orthodoxe ; elle leur a fourni un fonds commun de termes abstraits pour exprimer les idées religieuses, morales et philosophiques. Les Polonais et les Tchèques, soumis à l'influence latine, ont un vocabulaire assez différent. Un Tchèque ou un Polonais ne comprend pas le bulgare. Les racines de la plupart des mots usuels sont les mêmes, mais, dans le cours des siècles, elles ont revêtu des formes différentes au sud et au nord.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

— Je ne connais pas de ville aussi malheureusement située que Sofia. De toutes parts s'étend, à perte de vue, une immense plaine déserte, sauf vers le sud, où s'élève le sévère massif granitique du Vitoch, dont le sommet, à l'altitude de 2,330 mètres, conserve de la neige une partie de l'année. Mais cette montagne, assez imposante de lignes, est complètement dénudée. Les arbres y ont été coupés et les chèvres n'y laissent croître que des broussailles. On vient de faire contre elles un règlement rigoureux qui permettra aux chênes et aux hêtres de repousser. La seule promenade est celle de Bali-Effendi, où, à côté d'un ruisseau et de quelques saules, se trouvent un bon restaurant et des cafés. On y arrive par une route poudreuse, sans ombre, où les voitures soulèvent une poussière si épaisse qu'on en est aveuglé. La steppe commence au sortir de la ville, sans transition. Aux alentours, les arbres font complètement défaut. Chez le consul d'Angleterre, on discute longuement la question de savoir s'il y en a trois ou quatre. Les Turcs les ont coupés, comme en Bosnie, pour éviter les surprises. Dans la plaine, grande comme dix fois la campagne romaine (?) et bien plus déserte et mélancolique, il y a, paraît-il, des villages cachés dans les plis du terrain. Invisibles à distance, ils sont habités par la tribu des Chops, qui descendent, croit-on, des Petchenègues vaincus que les Byzantins établirent ici au onzième siècle.

Le climat est très rude sur ce plateau situé à 545 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'hiver, la bise vous gèle et, l'été, le soleil vous grille. Les écarts du thermomètre sont effrayants : il descend, en janvier, à 20 degrés au-dessous de zéro et, en août, il s'élève jusqu'à 39 ; différence, 59.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

13 545. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1332e LIVRAISON.

TEXTE.

L'expédition de la baie de Lady Franklin, d'après « Three years of arctic service », par le lieutenant Adolphus W. Greely. — 1881-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Terre de Stephenson, dessin de Taylor, d'après l'édition anglaise.
Les chiens enfouis dans la neige, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.
Ile de Beaumont, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le lieutenant Lockwood, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Vue de Chipp Inlet, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Ile d'Elison, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Cap Alexandre Ramsay, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Cap Washington, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Carte du point extrême atteint par Lockwood.
Lac Alexandra, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le retour de Lockwood, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après texte.
Transport des glaces, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Départ du lieutenant Greely pour l'exploration de la Terre de Grinnell, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Torrent des Bœufs musqués, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Glacier Henriette, dessin de Th. Weber, d'après l'édition anglaise.
Jens revenant de la chasse, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La côte au cap Distant, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS

EUROPE.

France. — Un intéressant article de M. H. Baudrillart, publié en anglais par la *Contemporary Review*, met en lumière certains faits généralement peu connus sur la constitution de la petite propriété foncière en France.

On croit très généralement que le morcellement de la terre dans notre pays est une conséquence directe de la Révolution française et de l'abolition du droit d'aînesse. Sans éliminer absolument ces causes, M. Baudrillart estime que la petite propriété, telle qu'on la voit chez nous, remonte beaucoup plus haut dans ses origines et doit être directement attribuée aux caractères physiques du sol, autant qu'aux conditions générales de la vie collective.

Si la France n'a pas toujours été une démocratie, il n'en est pas moins vrai que la propriété foncière a toujours tendu, chez elle, à se morceler. Un simple coup d'œil sur la configuration du territoire, la nature du sol et les particularités du climat suffit à montrer que le pays est éminemment fait pour une telle division.

Quelle agriculture, en effet, est plus variée dans ses produits que la nôtre? Elle réunit ceux de l'Europe du Nord et de l'Europe du Sud; elle s'accommode à ce qu'on pourrait appeler une véritable encyclopédie de récoltes indigènes ou naturalisées. Le blé prédomine, cela va sans dire. Mais à côté du blé se placent une foule de produits qui exigent impérieusement la culture manuelle et qui réussissent mieux dans les petites propriétés que dans les grandes, comme ceux de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers en général. L'horticulture et le potager jouent aussi dans la richesse nationale de la France un rôle plus considérable qu'en aucun autre pays. Est-ce à ces causes naturelles qu'il faut faire remonter le goût marqué que le peuple français a toujours eu pour le morcellement du sol? On a le droit de le croire, car ce goût s'est manifesté dès le douzième siècle. A peine le paysan, au lendemain des croisades, se trouva-t-il affranchi de la servitude et en possession de quelques économies, qu'il se mit en tête d'acquérir un coin de terre; et soit que les seigneurs, ruinés par les guerres lointaines, aient été bien aises de faire argent de tout, soit qu'ils obéissaient à des impulsions plus nobles, toujours est-il que la petite propriété tendit dès lors à se constituer.

Une circonstance aida beaucoup à en favoriser l'établissement : c'est que la petite culture existait déjà de longue date sur les domaines, même les plus vastes.

Les abbés et les seigneurs étaient les premiers à la favoriser. Ils poussaient systématiquement cette division du sol à un tel point que les champs tenus à ferme étaient souvent de simples parcelles. Si les propriétaires eux-mêmes avaient inventé ce régime, c'est assurément qu'ils y trouvaient leur avantage : or, cela n'aurait point été possible si le sol même, par sa nature, ne s'était prêté à un tel mode de culture.

On peut donc dire avec vérité que le cadre des petites propriétés était tout tracé d'avance. Quand le paysan, de simple métayer, devint propriétaire, rien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne fut changé à l'aspect général des choses; la terre resta le lendemain ce qu'elle était la veille. La formation des petites propriétés s'est effectuée presque insensiblement, silencieusement pour ainsi dire. Chaque siècle l'a fait progresser. Déjà rapide dans les deux premiers tiers du seizième siècle, elle subit un temps d'arrêt et de stagnation pendant les guerres de religion. Et ce n'est là que la manifestation d'une loi générale : dans les temps de prospérité, le paysan achète la glèbe; dans les troubles causés par l'invasion ou les guerres civiles, il cesse d'acheter, parfois même il se voit réduit à vendre. Mais à peine la tranquillité est-elle rétablie, qu'il reprend sa marche ascendante avec plus d'énergie que jamais : et c'est ainsi que, de proche en proche, nous arrivons jusqu'à la Révolution française.

Un curieux travail de M. Marc de Haut a établi que dans un très grand nombre de localités le nombre des propriétés parcellaires était presque le même il y a trois ou quatre siècles qu'aujourd'hui. La comparaison des cartulaires du temps avec les états cadastraux a permis d'établir le fait. Parmi les exemples qu'il mentionne, citons celui de l'abbaye de Chelles en 1509. Le morcellement est exactement le même à cette époque que de nos jours dans la région du département de Seine-et-Marne qui répond au domaine abbatial.

Quant au rôle des lois révolutionnaires dans l'établissement de la petite propriété en France, ce rôle a été beaucoup exagéré, parce qu'on s'est longtemps contenté de vagues généralisations. Il faut considérer que le droit de primogéniture n'existait guère que dans la noblesse, et que la bourgeoisie pratiquait en général le partage égal des biens entre les enfants. D'autre part, les confiscations de biens nobles et de biens d'Église furent loin d'avoir les effets qu'on leur attribue trop aisément. Par exemple, les biens d'Église se composaient pour un tiers de bois et forêts qui furent purement et simplement annexés au domaine de l'État; un autre tiers se composait de bâtiments et propriétés urbaines.

Le troisième tiers, dont on peut estimer la valeur à un milliard, consistait en propriétés rurales, qui furent vendues pour la plupart dans l'état même où elles se trouvaient (sans être divisées en lots); de telle sorte que la plus grande part alla aux bourgeois, non aux paysans. Les biens d'émigrés seuls furent allotis et vendus aux enchères; plus d'un millard de propriétés changea ainsi de mains entre 1793 et l'an VII. Mais ces propriétés n'allèrent pas au paysan, tant s'en faut, comme on put bien le voir en 1824, lors de l'enquête établie dans tous les départements en vue de fixer l'indemnité payable à chaque émigré. Le rôle joué par ces confiscations dans le morcellement de la propriété foncière a donc été secondaire. Et, d'autre part, il importe de remarquer que jamais le paysan n'a rien reçu à titre gratuit. Tout ce qu'il acquit alors, il le paya de ses deniers; et, de plus, la nation eut à payer un second milliard pour consolider et ratifier ces ventes.

La grande œuvre accomplie par la Révolution, en ce qui touche au sol, ne fut pas de le prendre à ses anciens possesseurs pour le mettre en circulation : ce fut surtout d'affranchir ce sol de ses liens féodaux et de jeter sur le marché quelques grands domaines qui n'y seraient pas venus sans elle. (*Temps.*)

Bulgarie. — Parfois le sol de Sofia est ébranlé par des tremblements de terre. Celui de 1858 a renversé un grand nombre de maisons et fait jaillir des sources thermales.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

— Pour me rendre à Constantinople, je pars par le chemin de fer ottoman. Il faut deux jours pour arriver à destination, quoiqu'il n'y ait guère plus de 200 kilomètres. Mais il n'y a qu'un train par jour et il s'arrête, la nuit, à Andrinople. Cela rappelle les voyages en *vetturino* dans l'Italie d'autrefois. Excellente façon de bien voir le pays, pour qui n'est pas pressé, et personne ne l'est en Orient.

Au moment du départ, je vois placer avec les plus grands soins, et même avec respect, dans une caisse de la berline spéciale que l'administration avait mise à ma disposition, deux petites caisses mystérieuses. Leur propriétaire ne les quitte pas de l'œil, et il reste seul dans son compartiment, pendant tout le trajet. Est-ce de l'or? Il est rare en ce pays-ci; non, mieux que cela : c'est de l'essence de roses, et il y en a, me dit-on, pour 12,000 livres turques, environ 265,000 fr. Cela vient de la « Vallée des Roses », de la fameuse Kezanlik.

C'est une culture qui demande beaucoup de travail et de soins. Les rosiers ne viennent bien que sur le penchant des collines où règne un air vif. Il faut les biner et leur donner un labour deux ou trois fois par an, et la plante ne produit qu'au bout de cinq ou six ans. La récolte commence en juin et dure de 25 à 40 jours. Pour obtenir un *mouskalé* (4 gr. 81), il faut au moins 8 kilogrammes defleurs, et jusqu'à 15 si le printemps a été très sec. L'essence vaut de 5 à 8 francs le *mouskalé* ou de 1,040 à 1,614 francs le kilogramme. Je vois à la droite de la ligne, sur les premiers relèvements de la chaîne du Rhodope, qui dessine le bassin de la Maritza vers l'ouest, des champs de roses nouvellement plantés. Depuis que les Turcs sont partis, le cultivateur bulgare, qui peut jouir maintenant des fruits de son travail, introduit partout les riches produits qui jusqu'ici restaient confinés dans les vallées des Balkans. Sur les plaines basses qui longent la rivière je remarque des champs carrés, couverts d'herbes et entourés de petites digues; ce sont d'anciennes rizières, converties en prairies depuis qu'on a interdit la culture du riz, qui engendrait la fièvre paludéenne....

Les divers bâtiments qui forment une bonne maison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bulgare entourent une cour, l'*atma*, qu'ombragent les rameaux d'une grande vigne. Sur la place publique, on danse encore le *choro*. Hommes et femmes, chantant et s'enlevant d'un petit bond, se donnent la main et forment une longue file qui se replie sur elle-même et trace ainsi des méandres variés, comme la danse nationale de Liège, le *cramignon*.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

Roumanie. — On voit tout ce que cette terre, bénie du ciel, pourrait livrer, en produits végétaux et en produits animaux : des froments splendides, des moutons de race anglaise aussi gras, aussi beaux que dans leur patrie, de jolis chevaux hongrois, des fruits de toute espèce.

Ah ! si les propriétaires le voulaient, ce pays deviendrait un paradis ; mais il y a un obstacle terrible : l'absentéisme, fléau pire que les Turcs. Malheureusement, il ne s'explique que trop, car, il faut bien l'avouer, le pays a été rendu inhabitable pour un homme cultivé.

Rien de plus mélancolique que cette vaste plaine à blé de la basse Roumanie. Pas de verdure, pas de prairies, pas d'arbres ; l'été, la steppe, coupée de routes poudreuses, toute jaune du nuage de poussière que soulève le moindre vent ou la voiture du voyageur ; l'hiver, l'immense névé vide. Les villages font mal au cœur, et à l'économiste, et au philanthrope, et à l'artiste.

Ils répugnent à l'économiste, car rien n'y est aménagé pour la production de la richesse ; nul capital accumulé ; pas de bâtiments d'exploitation ; quelques instruments aratoires, mais de la pire espèce ; très peu d'approvisionnements et pas même de bois de chauffage.

Ils répugnent au philanthrope, car ces demeures offrent l'image du dénuement le plus complet, conséquence d'un asservissement héréditaire et d'une exploitation à outrance du faible par le fort ; la demeure est en terre glaise sur clayonnage ; parfois elle est à moitié enfoncée dans le sol, et alors elle est, au moins, chaude en hiver et fraîche en été. Après que le carré qui servira de logis a été creusé comme une sorte de cave, on y fait un grand feu de paille ; l'argile se cuit à moitié, comme de la brique, et fait un revêtement dur et assez sec. Le trou est recouvert d'une légère charpente, qui supporte du chaume, des roseaux. Presque point de mobilier : quelques escabeaux, mais toujours un grand coffre pour mettre les vêtements des jours de fête ; généralement, point de cheminée ; la fumée s'échappe comme elle peut, par les interstices du toit. On la croit saine ; et de fait, elle doit avoir des qualités antiseptiques, puisqu'elle éloigne les insectes des jambons. En tous cas, elle chasse les moustiques, ce qui est précieux. En somme, nulle aisance, nul confort ; la hutte du nègre de l'Afrique centrale est mieux faite pour satisfaire aux nécessités de la vie. Voilà le sort des descendants des colons de Trajan, qui parlent la langue du peuple-roi et qui depuis dix-sept cents ans cultivent sans relâche cette terre, la plus fertile du monde !

L'œil de l'artiste s'afflige aussi, car l'aspect de ces campagnes et de ces villages est d'une uniformité désolante.

Sauf dans les parties emblavées de maïs, tout le sol est jaunâtre, et les habitations, faites d'argile et de chaume, ont la même teinte terne et triste. Parfois, pour protéger le devant des maisons de l'ardeur du soleil, on pose, sur des pieux, des branches d'arbres avec leur feuillage mort et jauni. Pas une couleur gaie ou brillante. Je ne connais que les plaines de la Castille qui présentent un paysage aussi désolé. Comment le propriétaire viendrait-il se fixer dans ses terres, où il ne trouverait ni ombre, ni eau, ni vue agréable, ni société, ni occupation d'aucune sorte, puisque le sol est exploité par les paysans de la façon la plus sommaire et la plus uniforme ? Rien qu'un désert fertile, un soleil brûlant et des flots de poussière. Comme les seigneurs de l'Italie méridionale et de la Sicile, il se réfugie dans les villes, aux lieux de bains ou dans les casinos où l'on joue. Le Roumain, comme son ancêtre le Romain et comme la plupart des peuples gréco-latins, préfère la vie citadine.

Tout est à créer ici. Et d'abord, il faudrait transformer l'aspect des campagnes à l'aide de plantations, faire des prairies et des pelouses au moyen des arrosages, créer des parcs, bâtir des résidences simples, rustiques, mais confortables, et il faut que cela se fasse de divers côtés à la fois, afin qu'on puisse, comme en Angleterre, retrouver dans le commerce avec ses voisins ces relations de société, indispensables au bonheur des Roumains et surtout des Roumaines, qui, à la façon des Parisiens, dont ils imitent volontiers les modes, sont très sociables et ennemis de l'isolement.

Quand je parcourais ces immenses plaines, nues et brûlées, sur une distance de cinq cents kilomètres, depuis Galatz jusqu'à Vorciorova, pour me rafraîchir je fermais les yeux et je voyais devant moi ces paysages enchanteurs de la Suisse et de l'Angleterre, uniquement dus à la main de l'homme, qui les a embellis rien qu'en y réunissant des herbages et de beaux arbres, Tunbridge-Wells, Shere, Liesthal près de Bâle, l'Emmenthal ou le Simmenthal.

(Émile de Laveleye : *La péninsule des Balkans.*)

---

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1333e LIVRAISON.

TEXTE.

L'expédition de la baie de Lady Franklin, d'après « Three years of arctic service », par le lieutenant Adolphus W. Greely. — 1881-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Baie de Charles Ritter, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La Grenouille, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La Pyramide, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Bloc paléocrystique, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La « Lady Greely » dans la baie de la Discovery, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Défilé merveilleux, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cap Joseph Good, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Baie Dobblin, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Le 29 août : un terrible embarras, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Jens, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La « Lady Greely » abandonnée, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Tous, officiers, sergents et soldats sont obligés de tirer les barques, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Le sergent Long, gravure empruntée à l'édition anglaise.
On aborde au cap Esquimau, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Cairn élevé sur l'île Stalknecht, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Quartiers d'hiver (plan), gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Lambèse contenait, par la seule présence de l'armée, les tribus toujours turbulentes disséminées dans les montagnes et dont les brigandages étaient à redouter pour les colons. Au delà de l'Aurès, on pouvait rencontrer des routes stratégiques rendant facile la surveillance du pays; on pouvait trouver des établissements isolés, des relais, des entrepôts de commerce ou des avant-postes, mais la vie paisible du municipe cessait complètement.

La dernière ville importante de ce côté paraît avoir été Lambiridi, appelée Civitas Lambiritana dans les listes d'évêques de Numidie, Lambridin par l'Anonyme de Ravenne, et Lambiridi dans la table de Peutinger. Les inscriptions ont fixé sa forme exacte. Le nom arabe actuel est Kherbet Ouled Arif.

Sa position est remarquable. Quand on sort de Batna en se dirigeant vers le sud, au bout de l'étroit passage dont je parlais tout à l'heure, la plaine s'élargit peu à peu. A droite, s'élève le Touggour ou pic des Cèdres. C'est à ses pieds, sur une des ondulations du terrain, que s'étendait la ville. Une route venant de Lambèse la traversait, tournait le pic du Touggour, passait par Mérouana (l'ancienne Lamasba) et remontait ensuite vers Sétif : la distance à partir de Lambèse était de 18 milles (environ 27 kil.).

17 kil. séparent Lambiridi de Batna, et dans quelques mois, le chemin de fer se dirigeant sur Biskra sera livré à la circulation jusqu'à El Biar, situé à 4 kil. des ruines.

La plaine à l'extrémité de laquelle se trouvait la ville est aujourd'hui desséchée, sauf à la saison des pluies où l'Oued Choba se transforme en torrent et l'inonde; mais à l'époque romaine, des travaux d'irrigation, dont il reste encore des traces facilement reconnaissables, devaient en assurer la fertilité et en rendre l'aspect plus riant.

L'étendue de la ville, bâtie sur les deux côtés de la rivière, a donné lieu à des appréciations variées. Sans admettre qu'elle ait couvert 150 à 200 hectares, comme l'a écrit le commandant Payen, qui comprenait évidemment comme ayant fait partie de Lambiridi les constructions plus ou moins isolées qui s'élèvent en assez grand nombre autour de l'agglomération principale, on peut estimer que le capitaine Ragot tombe dans l'excès contraire en évaluant sa superficie à 50 hectares seulement. Dans tous les cas, elle devait présenter à la vue un aspect capable de faire illusion, car elle est disposée toute en longueur sur le versant est de la colline, et elle manque de profondeur.

On peut suivre facilement le tracé de ses rues, grâce aux premières assises des maisons et des monuments qui sont encore debout. Malheureusement tout le reste a été détruit et l'on n'y rencontre aucun fragment de muraille qui mérite d'être photographié. La ville a dû souffrir beaucoup de sa position avancée; elle a été rasée à la suite d'événements dont il n'est resté aucun souvenir. Son sol tourmenté a gardé les traces de ces déchirements : on y reconnaît sans peine les restes de fortifications élevées après coup avec les débris de l'ancienne cité.

Il serait d'autant plus urgent de relever dans ces ruines tout ce qui y offre un intérêt archéologique, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tous temps elles ont servi de carrières aux habitants du pays. L'année dernière, M. Poulle s'émut en apprenant qu'on y puisait pour les travaux à exécuter sur le chemin de fer; le zèle que montra M. Gauthier, sous-préfet de Batna, permit d'arrêter la dévastation complète. Le danger va renaître, car on se propose de créer prochainement un centre colonial dans le voisinage.

(Cl. Pallu de Lessert : *Revue de l'Afrique française.*)

— En quittant Lambiridi, la route s'engage dans la montagne pour gagner Mérouana. On traverse des sites ravissants. Si les côtés exposés au vent du Midi sont nus et stériles, en revanche on trouve sur les autres versants, et dans des gorges sans nombre par lesquelles il faut passer, la plus luxuriante végétation. Comme paysage, je ne connais rien de plus beau. Tantôt vous longez des montagnes étalant leur croupe couverte de cèdres magnifiques, tantôt vous apercevez à droite ou à gauche quelques bouquets d'oliviers. Les essais de plantations de vignes qu'on a faits dans la contrée ont parfaitement réussi; il est probable même qu'on s'y livrait autrefois à cette culture. Tout cela explique les ruines qu'on rencontre assez fréquemment. Ce sont généralement des habitations isolées, des restes d'anciennes fermes qui nous disent que le pays, à l'époque romaine, était riche et prospère et qu'il peut le devenir encore.

Je n'y ai trouvé qu'un genre d'exploitation en activité, c'est celle du bois de cèdre. De loin vous entendez une clochette que l'oreille suit, avec un certain plaisir, à travers les sinuosités de la montagne. C'est celle d'un de ces admirables petits ânes algériens. Vous le voyez enfin apparaître, chargé d'un ou deux troncs équarris qu'il est allé prendre tout en haut. Il porte vaillamment son énorme fardeau et l'on envie la sûreté de son pied qui ne glisse jamais sur la surface polie des rochers.

C'est aussi dans cette région boisée que j'ai pu me rendre le mieux compte des ravages exercés par les chèvres, cette grande plaie de l'Algérie. Nul bourgeon ne pousse impunément devant elles. Quand elles ont dévoré ce qui est à la surface du sol, elles s'attaquent aux arbres. Les inégalités de terrain les aident puissamment dans leur œuvre de destruction. J'en ai vu bien souvent se hisser, grâce à quelque anfractuosité du rocher, jusqu'au cœur de l'arbre qu'elles broutaient à loisir. On est obligé d'assister impuissant à cette dévastation.

(Cl. Pallu de Lessert : *Revue de l'Afrique française.*)

— On aperçoit de fort loin Sériana. On dirait déjà un village de France.

Sériana étale sur le versant d'une colline en pente douce ses arbres verts et ses maisons neuves. C'est un centre colonial en voie de formation qui promet beaucoup et fait déjà le plus grand honneur à M. Bedouet, administrateur d'El Madher, dont c'est l'œuvre de prédilection. L'eau y abonde. Une fontaine, des lavoirs y ont été installés par l'administration des ponts et chaussées; des avenues plantées d'arbres coupent régulièrement le nouveau village. Une route l'unit à celle qui va de Constantine à Batna; une autre mettra prochainement la nouvelle colonie en communication avec Mérouana, qui sera le point d'établissement d'un autre centre colonial. De tous côtés, les nouveaux colons construisent. Il est curieux de retrouver là les faits économiques qui marquent les débuts de toutes les sociétés : les services, au lieu de se payer en argent, se payent fréquemment par la réciprocité. J'en ai vu des exemples curieux. On aide au voisin à se construire sa maison, sous la condition que celui-ci rendra à son tour le même travail : c'est le vieux contrat *facio ut facias* du droit romain, pratiqué au dix-neuvième siècle, qui s'impose à quelques heures de la France et témoigne une fois de plus de la permanence des lois sociologiques.

Les colons sont venus généralement de nos départements du Midi; ils ont apporté presque tous quelques petits capitaux; c'est, avec la bonté du climat, un gage du succès certain. La maison d'école est achevée et l'institutrice y fait déjà la classe.

Mais Sériana n'est pas seulement intéressant à ce point de vue. Le village se construit sur l'emplacement d'une ancienne ville, ou tout au moins d'une grosse bourgade romaine dont les ruines jonchent le sol. Son étendue est moins grande assurément que celle de Mérouana et de Lambiridi, et c'est ce qui explique que nous ne la trouvions mentionnée nulle part, ou du moins que nous ne puissions donner son nom. Il est permis cependant d'espérer que celui-ci ne restera pas toujours caché : le sol, qui a déjà fourni un nombre respectable d'inscriptions, toutes à sa surface, finira sans doute par nous livrer un ethnique.

(Cl. Pallu de Lessert : *Revue de l'Afrique française.*)

— A Zana, l'antique Diana Veteranorum, une chose m'a surtout frappé : c'est l'aspect désolé de la région. On n'est pas près d'y établir une colonie. C'est bien le pays de la fièvre que l'emplacement de la ville si richement ornée jadis. On court beaucoup de chances, m'a-t-on dit, d'emporter le germe de la maladie algérienne rien qu'en couchant une nuit à Zana. C'est ce qui a sauvé les ruines jusqu'ici. Nul colon n'oserait s'établir par là. Seul, un moulin tient à l'extrémité de la plaine, et Dieu sait l'impression pénible que laissent les figures hâves et émaciées de ceux qui l'exploitent.

Un douar campe non loin de là. Pendant que je prends mes photographies, un Arabe me montre à l'horizon le sommet du Djebel Mestaoua, dernier boulevard de l'insurrection de 1871. C'est sur cet étroit plateau que s'étaient réfugiés douze mille indigènes qui, avant de capituler, firent subir à nos troupes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un des plus cruels échecs de la campagne. Il semble que cette vue rende également fiers les vainqueurs et les vaincus : les uns, parce que ce point leur rappelle les 120 ou 130 *Roumis* dont le sang fut ici versé et la brigade obligée de battre en retraite ; les autres, parce que c'est là qu'on finit par étouffer l'insurrection en épargnant généreusement ces hommes qu'il était facile de détruire grâce, aux renforts d'artillerie qui nous arrivaient.

(Cl. Pallu de Lessert : *Revue de l'Afrique française.*)

— Au point de vue de l'eau, Lambèse est admirablement servie, trop bien même peut-être, car, par moments, les fièvres ne l'épargnent pas. Au moment où j'y suis allé, à la fin d'un été exceptionnellement rigoureux, l'épidémie exerçait ses ravages : pour tout dire, elle atteignait cependant les indigènes beaucoup plus que les colons.

L'administration paraît se préoccuper de cet état de choses et l'on ne cesse de pratiquer les travaux destinés à assainir peu à peu le pays.

A 3 kil. de là, Marcouna comme Lambèse offre aux regards le spectacle de ses splendeurs passées et de ses richesses présentes. Verecunda était un municipe prospère, à en juger par ses deux arcs de triomphe encore entiers et les débris du troisième, par les inscriptions élégantes, les fûts de colonnes, les débris de chapiteaux qui jonchent le sol. L'exploitation moderne qui s'étend sur l'emplacement de l'ancienne cité est aussi des plus remarquables par sa fertilité et sa fraîcheur. Quand on arrive de Lambèse par le chemin de traverse, les arbres verts de son immense verger, se découpant sur le fond brûlé par le soleil d'août, font l'effet d'une oasis au milieu du désert.

A Marcouna, les travaux de canalisation romaine ont aussi été utilisés d'une manière fort ingénieuse, et c'est même ce qui fait une des causes de la grande valeur de cet endroit. Un ancien aqueduc amène les eaux, qui sont reçues dans un immense bassin et de là alimentent toute la propriété. Ce bassin, qui a été construit autrefois avec des matériaux romains, serait intéressant à visiter si, pour une cause ou pour une autre, on le vidait complètement. Il est probable, et je tiens cette indication du propriétaire actuel, qu'on trouverait des textes parmi les pierres qui en forment le dallage.

Il a été, à plusieurs reprises, question d'établir une école d'agriculture à Marcouna : nul endroit n'offrirait plus d'avantages réunis.

(Cl. Pallu de Lessert : *Revue de l'Afrique française.*)

— L'Imprimerie Nationale vient de publier un splendide atlas administratif : l'*Album de statistique graphique du ministère des Travaux publics*, qui contient des cartes figuratives donnant, du premier coup d'œil, une idée nette et précise de l'importance de nos chemins de fer, de nos canaux, de nos ports, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la circulation.

Les auteurs de l'Album n'ont point oublié l'Algérie : chaque partie de leur travail relatif à la France est suivie de cartes corrélatives qui concernent la grande colonie africaine.

Une carte, peut-être la plus élégante de l'Atlas, figure les ports d'Algérie par une série de cercles inégaux placés sur la mer. Les grands ports ont, par ordre d'importance, — d'après l'Album, — le rang suivant : Alger, Bône, Oran, Philippeville ; puis viennent une foule de petites places maritimes qui indiquent un mouvement de cabotage assez actif. En rapprochant cette carte de celle qui est consacrée aux ports de la Métropole, on reconnaît qu'Alger égale Dunkerque, ce grand port objet de toute la sollicitude du gouvernement, qui voudrait en faire un rival d'Anvers. Le nombre des navires fréquentant les deux places est le même. Bône égale Rouen, célèbre pourtant par ses démêlés avec le Havre. Oran présente le même mouvement que Dieppe. Si l'on examine la situation des petits ports fréquentés par les caboteurs et qui sont si dignes d'intérêt, on trouve que le dernier à l'Ouest, creusé près de la frontière du Maroc, Nemours, est supérieur à Saint-Valery-sur-Somme, ainsi qu'à Morlaix.

Le résultat obtenu par la voie ferrée est peut-être, dans son ensemble moins considérable, puisque certaines lignes, comme celle qui s'arrête à Kralfalla, plongent vers le Désert.

L'ensemble du réseau présente une circulation égale à celle de Troyes à Sens et supérieure, par exemple, à celle de Cholet à Angers, ou bien à celle de Coutances à Avranches. La carte de la circulation sur les routes peut aussi donner lieu à des rapprochements curieux avec le mouvement des charrois sur les chemins de France.

Dans la banlieue de Blida, on rencontre le même nombre de colliers qu'aux environs de Tours. D'Arzeu à Oran, c'est le même mouvement que dans les environs de Mantes. Sur la route de Philippeville à Constantine, on pourrait se croire entre Poitiers et Saumur. Les environs de Sidi-bel-Abbès répondent à ceux d'Auxerre. Enfin, sur la route qui conduit à Laghouat, en plein Sahara, se trouve le même nombre de colliers qu'aux environs de Bayeux. (*Courrier d'Oran.*)

14391. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1334e LIVRAISON.

TEXTE.

L'expédition de la baie de Lady Franklin, d'après « Three years of arctic service », par le lieutenant Adolphus W. Greely. — 1881-1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

L'escadrille de secours à Godhavn, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Biederbick, le cuisinier de l'expédition, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Intérieur du Camp Clay, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Elison, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Elison et les deux soldats secourus par Brainard et Christiansen, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Indigène sauvage du village d'Etah, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Les premières funérailles, gravure empruntée à l'édition anglaise.
La baie du « Life-boat » (bateau de sauvetage), où l'expédition de secours devait hiverner, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Rice succombe dans les bras de Frédérick, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Rice, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Frédérick, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Long et Jens tuent un ours, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Mort de Jens, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Brainard, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Sauvés! dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cimetière de Godhavn, gravure empruntée à l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Nouvelle commune et nouveau nom français dans la province d'Alger.

La vaste commune de Blad-Guitoun, sur l'Isser Oriental inférieur, à la marche de la Kabylie, perd deux de ses annexes, Zaâtra et Zamouri, qui deviennent une municipalité nouvelle, sous le nom de Zamouri.

Ou plutôt de COURBET, car Zamouri prend le nom du vaillant marin.

Courbet et Zaâtra sont deux villages du massif de collines compris entre l'Isser Oriental et la mer. Courbet est peu éloigné de la Méditerranée.

— Nouvelle commune dans la province d'Alger : TIPAZA, située au bord de la Méditerranée, entre Coléa et Cherchell, à l'embouchure du petit fleuve Nador qui arrose le pays de Marengo dans la Metidja occidentale.

Ce village, connu par ses ruines romaines, est peu éloigné du fameux Tombeau de la Chrétienne, monument sépulcral qui couronne un des derniers mamelons occidentaux du Sahel. A son orient se lève la belle montagne du Chénoua (968 mètres).

— Nouvelle commune dans la province d'Oran : AÏN-EL-TRID, située au nord-nord-ouest de Sidi-bel-Abbès, sur le versant sud du Tessala (1063 mètres), dans le bassin de l'Oued-Sarno, tributaire de gauche de la Mékerra ou Sig.

— Nouveau journal, dans la province de Constantine, à la Calle. Il s'appelle *Bastion de France* : de la première colonie, ou plus exactement, du premier établissement commercial qu'ait tenté la France dans l'Afrique du Nord, le Bastion de France fondé en 1561 par la « Compagnie d'Afrique ».

— Nouveau journal, dans la province de Constantine, à Djidjelli : son nom est l'*Avenir de Djidjelli*.

— M. Bourlier, député d'Alger, a fait, sur la question des eaux d'irrigation en Algérie, des études extrêmement curieuses, que nous avons l'espoir de voir publier prochainement. Il a mesuré le débit de plusieurs cours d'eau d'après les données qu'accusaient les anciens barrages et autres travaux romains. Le résultat de ses expériences est que ce débit n'a pas sensiblement varié depuis l'époque romaine : seulement des travaux d'aménagement modifiaient l'utilité de ces eaux. (*Revue de l'Afrique française.*)

— Une adjudication de 21 lots de terres domaniales a eu lieu à Alger, les 8 et 9 mars. Neuf immigrants ont acheté des lots importants.

On peut retirer de ces ventes une notion exacte de la valeur des terres en Algérie, valeur variable surtout suivant la proximité des centres habités et les facilités d'accès aux grandes routes, aux chemins de fer et aux ports maritimes.

Un lot de 76 hectares, près du Fondouk, s'est vendu 8650 fr.; 4 hectares et demi de terrains sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blonneux, labourables, aux environs de Rivet, mis à prix à 1170 francs, ont été adjugés à 8925 francs.

10 hectares près de Ménerville, terrain mamelonné, couvert de genêts et de lentisques, mis à prix sur 1015 francs, sont arrivés à 6300 francs.

10 hectares et demi à Palestro, terre de bonne qualité, propre au jardinage et à la vigne, ont atteint 5050 francs.

D'autre part, 175 hectares entre Tablat et Médéa s'adjugeaient à 5125 francs, environ 29 francs l'hectare.

Les lots 22e et 23e étaient remarquables.

Le premier, à 4 kilomètres d'Orléansville, c'est l'ancien pénitencier indigène de Lalla-Aouda : 299 hectares, dont 200 labourables et en partie irrigables, avec vastes bâtiments d'exploitation, hangars, magasins, etc. Ce domaine, mis à prix sur 58,000 francs, s'est vendu 76,000 francs.

L'autre, à 4 kilomètres N.-E. d'Aumale, composant l'ancien pénitencier indigène de Aïn-Sidi-Belkassen, 250 hectares, dont 130 de terre de labour, 2 de jardin potager, bâtiments d'exploitation, arbres fruitiers et forestiers, etc., mis à prix sur 49,000 francs, a été adjugé à 70,000 francs.

(*Revue de l'Afrique française.*)

— Des ventes importantes de terres domaniales ont eu lieu à Constantine les 15 mars et jours suivants. La majeure partie de ces terres étaient de qualité médiocre, situées sur les hauts plateaux, et propres, en général, à l'élevage des troupeaux. C'est pourquoi l'administration avait fait des lots variant de 100 à 500 hectares. Les avantages offerts par le Domaine pour le payement (en cinq annuités) avaient attiré une certaine affluence de colons de l'intérieur; quelques personnes de France avaient également envoyé des pouvoirs. Il en est résulté que toutes les mises à prix ont été couvertes, bien que certaines fussent relativement assez élevées.

Voici, du reste, les résultats :

60 lots de terre situés dans la plaine des Abd-en-Nour (route de Sétif), à Aïn Yagout et à la Fontaine-Chaude (route de Batna), aux environs de Sétif et dans les Hachem (près Bordj Bou Aréridj), formant ensemble 9000 hectares, en chiffres ronds, mis en vente sur une mise à prix totale de 257,000 francs, ont été adjugés moyennant 387,000 francs, soit en moyenne 43 francs l'hectare. Un seul lot situé à Aïn el Kçob, près d'El Arrouch, dans une région propre à toutes les cultures, et notamment à celle de la vigne, a été poussé jusqu'au delà de 250 francs l'hectare.

Voilà donc, en résumé, 9000 hectares qui tombent entre les mains des Européens dans la seule province de Constantine. Malheureusement il n'y a pas d'illusions à se faire sur l'avantage que la colonisation en retirera. Ces terres, en effet, ne se prêtent pas à la petite culture ; elles peuvent être utilisées, mais d'une manière spéciale, pour l'élevage des troupeaux et la culture des céréales pendant les années pluvieuses. Il est donc probable qu'elles continueront à être exploitées comme par le passé.

(Ernest Mercier : *Revue de l'Afrique française.*)

— Dans le vaste domaine de l'Habra, que la Compagnie Franco-Algérienne possède près de Perrégaux, il y a un vignoble de 1000 hectares, qui peut être cité comme un parfait modèle d'aménagement et d'installation : il a été planté en trois ans, par l'habile directeur M. Dejean, sur un sol occupé auparavant par une forêt de tamarix. On ne peut se faire une idée du génie d'organisation et de la prodigieuse activité qu'il a fallu déployer pour exécuter un pareil tour de force, qu'en visitant cette belle exploitation.

(Julien Poinssot : *Revue de l'Afrique française.*)

— On prétend que le climat de notre colonie abrège la vie humaine.

Ces jours derniers mourait, à l'âge de 117 ans, la mère du médecin maure du Frais-Vallon !

Et cet exemple n'est pas le seul.

(*Petit Algérien.*)

— Avant longtemps Insalah subira, de gré ou de force, la prééminence civilisatrice et salutaire de la France. Dût-on y envoyer d'El-Goléa, de Ghardaïa et d'Ouragla, une petite colonne pour préparer les voies, il est inévitable et indispensable qu'Insalah devienne, dans un avenir prochain, une dépendance plus ou moins directe de notre domination. Au lieu de massacrer nos voyageurs et d'interdire le transit entre l'Algérie et l'Afrique centrale, il faudra que ce carrefour général des routes sahariennes reçoive un résident permanent de notre nation et accueille nos caravanes autrement que comme des proies envoyées par Allah.

Nous pensons qu'on lira avec intérêt quelques renseignements concernant cette oasis, résumés d'après l'intéressant ouvrage publié à ce sujet par M. A. Lechatelier dans le *Bulletin de Correspondance africaine* de l'École supérieure des Lettres d'Alger.

C'est, à proprement parler, une agglomération de cinq ksours qu'on désigne sous le nom des oasis d'Insalah, mais en dehors ce nom s'applique aussi dans un sens général à l'ensemble des autres petits centres qui dépendent de ceux-ci.

Trois tribus de race arabe, les Ouled-Ba-Hammou, les Ouled-el-Mokhtar et les Zoua-Sid-el-Hadj-Mohammed forment la majeure partie de la population de ce district. Maîtresses du sol par droit de conquête, elles en ont chassé les anciens habitants berbères, sauf une fraction de Zenata, les Ouled-Sokna, devenus les vassaux des deux premières. Avec eux les Harratins, serfs berbères, constituent l'élément sédentaire, auquel se rattachent aussi quelques familles maraboutiques d'origines diverses.

Indépendamment du territoire même des ksours,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on peut considérer comme dépendant directement d'Insalah la zone avoisinante où s'effectuent les parcours de ses nomades.

A l'ouest, cette zone ne dépasse guère les abords des oasis; au sud, au contraire, elle s'étend jusqu'aux premiers plateaux du Ahaggar; à l'est, jusqu'aux grandes dunes d'Ouargla, et au nord, jusqu'à mi-chemin de l'oasis d'El-Goléa.

Entre les deux ksours extrêmes, la distance est de 7 à 8 kilomètres seulement.

L'oasis d'Insalah forme une seule bande étroite et continue, dans une dépression allongée dont les ksours occupent le bord oriental. De l'autre côté s'étend une longue sebkha, qui est parfois inondée par les pluies d'hiver. Tout l'espace compris entre les ksours et les jardins est couvert par une série de dunes qui forment à l'oasis une véritable ceinture. Elles pénètrent déjà assez profondément au milieu des jardins et atteignent sur certains points une hauteur considérable, notamment à Ksar-el-Kebir, qui, complètement entouré par un bourrelet de sables, semble enterré dans un bas-fond que domine seul Kasbat-Ouled-Badjouda, bâtie sur un petit mamelon. Plus que dans toutes les autres oasis, cet ensablement constitue un danger imminent que l'incurie des habitants ne leur permet guère de combattre.

La population totale d'Insalah est de 2150 âmes dont 1025 Harratins. Elle compte environ 390 combattants.

L'oasis renferme 145,000 palmiers, très inégalement partagés entre les différents ksours.

Ksar-el-Kebir est le centre commercial et politique d'Insalah et de tout le pays. Les chefs des deux partis, Ouled-El-Mokhtar et Ouled-Ba-Hammou, et toutes les familles influentes y habitent. Autour d'eux s'est groupée une population nombreuse. Ce ksar est formé d'une longue rue qui a près d'un kilomètre et demi, à la droite et à la gauche de laquelle s'échelonnent irrégulièrement les maisons.

Les ksours ne comprennent que des agglomérations de huttes bâties en mottes d'argile rouge séchées au soleil.

La pierre n'entre jamais dans ces constructions dont les plus luxueuses ont un aspect sordide.

Quelques-unes sont, il est vrai, décorées du nom de Kasbah, mais cette dénomination implique simplement qu'un mur d'enceinte les entoure. A peu d'exceptions près, les maisons sont disséminées au hasard.

Ksar-el-Kebir d'Insalah a seul un chemin central qui peut être assimilé à une rue. Dans les autres ksours, chacun se bâtit sa maison là où il campe, assez loin de celle qui l'avoisine pour pouvoir garder ses troupeaux à proximité.

La population nomade, ou du moins de race arabe, se divise en trois groupes qui sont : les Ouled-Ba-Hammou, les Ouled-el-Mokhtar, les Zoua-Sid-el-Hadj-Mohammed. Les deux premiers forment deux çofs qui se partagent les fractions. Quant aux Zoua, noblesse religieuse, ils ne se rattachent qu'indirectement aux deux çofs.

Les Ouled-Ba-Hammou forment la plus puissante des tribus arabes, moins par leur nombre que par l'étendue de leurs relations extérieures, et surtout grâce à leurs instincts belliqueux, à leur caractère entreprenant.

Ils subissent exclusivement l'ascendant d'une famille de noblesse récente à laquelle l'intelligence de ses membres a assuré un rôle prépondérant, les Ouled-Badjouda, dont le chef actuel est El-Hadj-Abd-el-Kader-Ibn-Badjouda, le personnage le plus considérable de la tribu et du pays.

Réputés pour leur bravoure, leur audace, en même temps que riches, bien armés, une nombreuse parenté et une forte clientèle sont le plus ferme appui de leur autorité sur le reste de la tribu. Le nombre de leurs palmiers est de 14,000 ou 15,000.

Le çof des Ouled-el-Mokhtar est beaucoup moins nombreux que celui des Ouled-Ba-Hammou, mais par contre il l'emporte par sa richesse, et ses tendances plus pacifiques lui assurent une situation assez solide. Tous les indigènes des fractions dépendantes de ce çof sont sédentaires. Ils s'occupent uniquement de culture et de négoce. Ils possèdent beaucoup de jardins dans les différents ksours. Quant au commerce ils ont à peu près le monopole de toutes les affaires qui se traitent sur place. Par leurs correspondants de Ghadamès, du Touat, de Tombouctou, ils étendent assez loin le champ de leurs opérations.

Les Ouled-el-Mokhtar détiennent la majeure partie de la fortune ou du moins des richesses du pays. De même que toutes les marchandises en dépôt leur appartiennent, tout l'argent monnayé en circulation se trouve entre leurs mains. Leur rôle est donc considérable. Ils disposent d'une force d'autant plus importante qu'ils sont concentrés, tandis que tous les éléments du çof opposé sont dispersés pendant la majeure partie de l'année.

Les Zoua forment la clientèle des Ouled-Sidi-Cheikh, auxquels ils se rattachent par des liens de parenté. Quoique se tenant à l'écart des divisions intestines, ils sont amenés à prendre parti pour l'un ou pour l'autre des deux çofs. Ils ont une tendance marquée à se rapprocher des Oulad-el-Mokhtar dans les affaires locales parce qu'ils partagent les vues pacifiques de ceux-ci; mais dans les questions de politique, ils font ordinairement cause commune avec les Ouled-Ba-Hammou.

(Ad. Berthoud : *Vigie Algérienne.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1335e LIVRAISON.

TEXTE.

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Un village du Condé.
Rencontre de Mualépési.
Farrajalah s'accroche à une branche d'acacia épineux.
Un pont improvisé.
Makula me prend la main et me la serre à la briser.
Une jeune fille et un bel homme du Condé.
La pirogue chavire : « Kamna ne sait pas nager! », s'écrient mes hommes.
Le village de Makula.
« Tuez-le! », criaient les femmes de Makula.
Nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons.
Le petit vacher et son troupeau.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Le *Bulletin de la Société de géographie de Québec* a publié deux articles sur la question, très controversée, du lac Mistassini. Est-il petit, comme d'aucuns le prétendent, ou grand, même immense, comme d'autres le soutiennent?

Le gouvernement de la province de Québec, intéressé à bien connaître le pays au nord de la Hauteur des Terres, qui est colonisable, et qui doublera un jour l'étendue du Bas-Canada, s'est entendu avec la Société de géographie de Québec pour l'envoi d'une Mission scientifique exploratrice au lac Mistassini : Mission qui a M. Bignell à sa tête.

Cette Mission n'a point terminé son œuvre; elle est encore dans le pays d'au delà de la Hauteur des Terres, dans la contrée lacustre qu'arrose, entre autres, le grand fleuve Rupert, effluent du Mistassini, et affluent de la baie d'Hudson. C'est d'elle qu'on attend une solution complète du problème et de tout ce qui s'y rattache.

Le fils du chef de l'Exploration, M. Bignell, chargé d'assurer les transports entre Québec et le lac Mistassini, est de retour de cette mission spéciale. Il a lu à la Société de géographie de Québec un rapport (en anglais) dont nous traduisons ce qui suit.

.... Je partis de la Pointe Bleue, sur le lac Saint-Jean, le 16 juillet, avec dix-neuf hommes et six canots, emportant huit mois de provisions pour la Mission exploratrice. Deux des six canots, les plus grands, étaient destinés à ladite Mission et devaient lui servir sur les eaux souvent orageuses du Grand Mistassini....

Notre guide choisit la route par la rivière Chamouchouan, comme étant la voie la plus directe, par la rivière qui a le plus d'eau et qui, par suite, est le plus capable de porter nos deux grands canots. Rien de remarquable jusqu'aux premières chutes de la Chamouchouan, à 80 kilomètres environ du lac Saint-Jean.

Ici nous entrons dans les monts Faucon, dominant la rivière de 100 à 150 mètres. A la jonction de la Chamouchouan et de la rivière du Chef, la contrée est fort belle, et le sol semble excellent : il en est de même jusqu'à la Hauteur des Terres....

Ayant remonté quelque temps la rivière du Chef, nous arrivons à un vieux fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont il ne reste plus que les fondations de pierre, et, tout autour, un terrain défriché, qui porte de beaux foins....

Nous remontâmes ensuite la rivière Sapin Croche, puis nous atteignîmes le lac File Axe, belle nappe d'eau dont la principale conque a 9 ou 10 kilomètres de long et autant de large, de jolies îles et de beaux bois à l'entour.

C'est à une assez petite distance de ce lac que nous passâmes la soi-disant Hauteur des Terres, qui forme la limite actuelle de la province de Québec. Laissez-moi dire que cette « Hauteur » est assez basse ici pour qu'on s'en aperçoive à peine. Par le fait, on ne sait guère qu'on la traverse; on comprend seulement qu'on l'a traversée quand on voit les eaux ne plus courir vers le sud, en quête du Saguenay, puis du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint-Laurent, mais remonter vers le nord, en quête de la Baie d'Hudson. Je croirais volontiers qu'en maint endroit tel lac s'écoule à la fois et d'un côté et de l'autre; nous rencontrâmes même un laquet dont un Indien me dit qu'il s'épanchait en même temps vers le nord et vers le sud, mais je ne vérifiai pas la chose.

Donc, la « Hauteur des Terres » n'offrira aucune difficulté à la construction d'un chemin de fer.

La rivière Doré ou Petite Perche nous mena en une douzaine de kilomètres à la baie d'Écume, extrémité sud-occidentale de l'un des deux grands bras, séparés par une longue, étroite presqu'île, qui sont la fin sud-ouest du grand lac Mistassini et ce qu'on en connaît jusqu'à ce jour avec le plus de précision. 28 à 30 kilomètres de plus, et nous voilà dans le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, après un voyage de près de 500 kilomètres à partir du lac Saint-Jean....

Notre guide n'avait certes pas pris la meilleure route; nous avions rencontré trop de rapides, et il nous avait fallu tirer à la corde sans fin ni compte, gaffer et portager à l'excès. Heureusement le temps avait été favorable en somme....

Au poste de Mistassini furent déposées les provisions que nous apportions pour la petite troupe d'explorateurs chargés de la reconnaissance du grand lac : troupe qui avait pris la route de la rivière Bersimis ou Betsiamite. — La distance du Saint-Laurent au Mistassini par la rivière Betsiamite est d'environ 450 kilomètres.

Le poste de Mistassini ne comprend que 4 ou 5 constructions en bois, l'une servant de demeure au chef de poste, les autres à ses subordonnés. Ni palissades, ni fortifications même des plus petites : ce qui prouve en faveur de l'esprit paisible des Indiens montagnais qui vivent par ici, au nombre de peut-être 35 à 40 familles.

L'été, ces braves gens vivent près du poste, en chassant, en pêchant; l'automne, ils se dispersent et vont à la recherche du gibier et de la fourrure....

M. William Miller, le chef du poste, d'origine orcadienne, m'apprend que ces Montagnais sont de leur nature malpropres, mais qu'ils sont singulièrement honnêtes et exempts de crimes, sauf quelques meurtres, à de longs intervalles. Chrétiens de nom, de religion protestante, ils obéissent encore plus ou moins à leurs vieilles coutumes païennes; leurs hommes de médecine, leurs magiciens exercent toujours sur eux une grande puissance....

Il y a quelques arpents de terre cultivée autour du poste, et l'on y fait venir des pommes de terre et autres végétaux, pour l'usage des blancs du lieu. M. Miller n'a pas encore essayé d'y semer de céréales, mais il croit fermement qu'elles réussiraient très bien, surtout l'avoine; les pois viennent à souhait.

Il m'apprend aussi que la végétation du poste Mistassini est généralement en avance de dix à quinze jours sur celle de Témiscami, lieu situé à 200 kilomètres nord-ouest. Si son thermomètre dit vrai, la température est plus douce ici qu'on ne l'attendrait de la latitude (et de l'altitude). Le mois de novembre 1880, d'ailleurs le plus doux des huit que M. Miller a passés dans ce poste, nous donne, par exemple, les températures suivantes :

2	novembre	— 4°
3	—	+ 1° 7
4	—	+ 1°
5	—	+ 5°
11	—	— 0°
13	—	— 6° 6
15	—	— 5°
19	—	— 9° 4
23	—	— 15° 5
25	—	— 18° 3
29	—	— 25° 5
30	—	— 24° 4

La plus grande chaleur qu'il ait constatée, en août 1879, a été de + 49°, au soleil.

Personnellement, j'ai trouvé l'air du Mistassini très élastique et pur, tel qu'on peut le recommander à des anémiés....

Les poissons abondent dans ce grand lac : truite de lac, truite de rivière, saumon d'eau douce, brochet, poisson blanc, perche, et une espèce spéciale, la morue d'eau douce, qu'on dit ressembler en tout à la morue d'eau salée. Tout cela pris au filet. On n'use presque jamais de la ligne, si ce n'est très rarement en hiver, à des trous de la glace.

Puisque je parle de glace, je dirai que, dans l'automne de 1884, la glace a pris le 14 novembre en face du poste, mais que la nappe du lac proprement dit, la grande nappe ne gèle pas avant la mi-janvier : peut-être même le Mistassini n'est-il jamais scellé tout entier. Au printemps suivant, 1885, la débâcle vis-à-vis du poste eut lieu le 22 mai, mais la glace de la grande nappe ne disparut que le 8 juin.

Les animaux, gibier ou fourrure, sont : le caribou, le lièvre, le castor en abondance, la loutre, le lynx, le « fisher », la martre sauvage, le « mink », la belette, le rat musqué, le renard rouge, le renard blanc, le renard argenté, le renard noir, le « cross-fox », le porc-épic, le « skunk », le loup, etc., et des ours noirs de grande taille et de grande férocité. L'élan, jadis très nombreux, semble avoir totalement disparu....

La flore de la région du Mistassini diffère peu de celle que nous avons vue au midi de l'autre côté de la « Hauteur des Terres » dans le bassin du lac Saint-Jean.

La seule plante que je signalerai, c'est la *sarracenia purpurea* dont la racine est le grand remède d'une affreuse maladie, la petite vérole. Je dois la vie de mon frère à cette racine précieuse dont on affirme aussi que, séchée au bon moment, elle a le privilège de préserver les varioleux des marques que la variole laisse après elle. J'ai vu plus d'un cas, regardé comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans espoir par les médecins, guéri par ladite *sarracenia purpurea*, que les Indiens considèrent comme le spécifique absolu de la petite vérole.

Ainsi que la contrée du Saguenay, la région du Mistassini est une contrée boisée, couverte par la « forêt sub-arctique », qui s'étend beaucoup plus loin vers le nord.... L'arbre dominant est le bouleau, aussi grand et fort qu'autour du lac Saint-Jean. Il y a toute abondance de balsamiers, peupliers, tamarins, pins de Banks, sapins de 7 à 8 pouces de diamètre, etc....

Le sol m'a paru semblable à celui de la Grande Péribonca, tributaire du lac Saint-Jean, et, par conséquent, très propre à la culture. J'ai vu le long du Mistassini assez de bonnes terres pour y installer des douzaines de paroisses. Si le climat se montrait trop dur pour nourrir aisément une nombreuse population, je crois que la région, qui me paraît reposer sur une formation calcaire, se montrera très riche en minéraux utiles....

Ayant renvoyé mes bateliers et porteurs au lac Saint Jean, je partis avec un homme et un guide pour le lac Témiscami, où je pensais rencontrer le parti d'explorateurs. C'était une des meilleures occasions de voir le Petit Mistassini. Mais avant de quitter le poste j'essayai d'obtenir de M. Miller, de ses aides, des Indiens du pays tout ce qu'ils savaient sur la forme et sur la grandeur réelle du Mistassini : aucun ne put m'en dire quelque chose d'un peu satisfaisant; tous ignoraient absolument l'étendue et la figure de ce mystérieux bassin; ils n'en connaissaient que les environs du poste et ce que l'on en voit sur la route de la baie James par le fleuve Rupert.

Seulement ils sont convaincus que le lac est immense, mais ils ne peuvent rien affirmer, même approximativement. Tout ce qu'ils m'apprirent d'important (et il en résulterait que cette nappe d'eau est immense) c'est qu'en temps parfaitement calme la turbulence de ses vagues devant le poste annonce l'orage douze à quatorze heures avant qu'il arrive — ce qui est aussi, je crois, le cas du lac Supérieur — et que, lors des crues du printemps, le Grand Mistassini ne monte que de quelques pouces, tandis que le Petit Mistassini s'élève de deux mètres ou un peu plus.

Dans ma route vers le Témiscami, je naviguai pendant 120 milles (193 kilomètres) sur le Grand Mistassini, à partir de la baie d'Écume. Nous suivîmes autant que possible le rivage sud (et est); nous ne vîmes donc point le roc d'où le lac tire son nom (qui veut dire Grande Pierre), ce roc étant, paraît-il, sur la rive nord (et ouest). A cette distance de près de 200 kilomètres, je ne crois pas que nous eussions encore atteint ce qu'on peut nommer le corps du lac : en tout cas, la largeur allait toujours en augmentant et l'on ne voyait plus guère que ciel et eau. Nous rencontrâmes beaucoup d'îles, quelques-unes vastes, la plupart très belles. Dans l'une d'elles nous trouvâmes un abri durant une tempête de plusieurs heures où les vagues étaient si hautes qu'aucune barque n'aurait pu les affronter.

Je remarquai que les eaux sont extrêmement profondes, et dès le bord, qui plonge abruptement quoique la rive soit basse et que le pays descende en pente douce. Elles sont claires : en quoi elles contrastent avec celles du lac Saint-Jean.

Après avoir fait 120 milles sur le grand lac, nous revînmes de 60 milles en arrière....

Quatre petits lacs avec portages nous menèrent en 9 ou 10 kilomètres au Petit Mistassini, sur lequel nous canotâmes pendant 80 milles (129 kilomètres) dans la direction de la « tête du lac ».

La direction du Petit Mistassini me parut être la même que celle du Grand Mistassini, du sud-ouest au nord-est.

A 35 milles (56 kilomètres) de sa « tête », la rivière Rupert y entre, venant du nord-est, pour en ressortir sur la rive opposée et passer dans le Grand Mistassini. En fait, le Petit et le Grand Mistassini sont au fleuve Rupert ce que les Grands lacs sont au Saint-Laurent.

Dans son cours entre les deux Mistassini, la longueur du Rupert n'est que d'à peu près 2 kilomètres, de rapide en rapide.

On suppose que le Petit Mistassini a 100 milles au moins de longueur (161 kilomètres), mais, si j'ai vu sa plus grande largeur, il n'a jamais plus de 10 kilomètres entre rives.

C'est une bien belle nappe d'eau, bordée de beaucoup d'îles sur le rivage du nord-ouest, celui que nous longeâmes. Sa côte est basse; elle consiste par endroits en un calcaire solide.... Vue de la rive nord-ouest, la rive sud-est est d'aspect agréable, avec pentes douces et forêt superbe. Vers la tête du lac, là où nous abordâmes, le sol est sablonneux.

Arrivés à l'entrée du Rupert dans le Petit Mistassini, nous ne le remontâmes pas à partir de l'embouchure même, et c'est par un portage de 4 kilomètres que nous allâmes lui confier notre canot. Une fois sur son onde, nous en usâmes pendant une quarantaine de kilomètres vers l'amont, direction de l'est. C'est une large et noble rivière.

Quittant ensuite le Rupert, nous tendîmes vers le lac Témiscami, que nous atteignîmes le 23 septembre. Nous y trouvâmes les premiers froids de la saison et une neige d'un demi-pouce d'épaisseur. Il y a là un vieux poste de la baie d'Hudson, poste abandonné. Fait en troncs de sapin équarris, il a bon aspect encore, quoique vieux.

(La fin à la prochaine livraison.)

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1336e LIVRAISON.

TEXTE

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Une vue lointaine de Nyassa.
Les deux poulets de Missuku.
Carte complémentaire de l'itinéraire de M. Victor Giraud.
Village de Kiwanda.
Entrée du village de Moïné Muiwa.
Arrivée au camp de Muiwa.
Réception chez Moïné Muiwa.
Le pros Muiwa sur les épaules d'un esclave.
Une fourmilière.
Invasion de rhinocéros.
Réception chez Mkéwé.
L'orchestre de Mkéwé dans le camp de M. V. Giraud

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada (*suite*). — Nous ne trouvâmes aucune trace du parti d'exploration dans les environs de l'ex-poste du lac Témiscami.

Ne perdant pas pour cela l'espoir de le rencontrer, nous nous lançâmes dans une région de nous tout à fait inconnue dont nous nous tirâmes fort bien, par lacs et portages.

Nous arrivâmes de la sorte à la Hauteur des Terres et nous tombâmes sur un grand lac dont le torrent nous mena à la rivière Shipshaw, laquelle appartient au bassin du lac Saint-Jean....

Nous descendîmes ce Shipshaw, de lac en lac : parmi ces lacs, les uns n'avaient que 5 kilomètres de long, et d'autres de 20 à 25.

Le sol était d'alluvion, évidemment fertile, avec sapins, bouleaux, aulnes, etc....

Le Shipshaw, affluent de la Grande Péribonca, est très large et abondant, avec peu de chutes et peu de rapides.

Le seul trajet dangereux de cette rivière, c'est un rapide continuel, qui a plus de 30 kilomètres de longueur : il se nomme les Crans Serrés.

A 10 kilomètres de la fin des Crans Serrés, nous entrâmes dans la Grande Péribonca, que nous descendîmes jusqu'au Saint-Jean.

Tout compte fait, nous avions parcouru en canot (les portages compris) quelque chose comme 1,900 milles (plus de 3,000 kilomètres).

En somme, je crois que les explorateurs du Mistassini nous apprendront que ce grand inconnu est un bassin profond, très long, comparativement étroit avec indentations de baies.

Le second article concernant le Mistassini est de M. Gregor Burgess. Nous en traduisons l'essentiel.

Je ne suis pas en mesure de discuter l'assertion du docteur Bell, d'après laquelle le Mistassini est plus petit que le Mitchi-Gama, vu que je ne connais pas du tout ce dernier.

Mais les sept ans que j'ai passés sur le lac Mistassini me font douter fortement du fait avancé par ce géologue.

D'après les Indiens, le Mitchi-Gama n'est point le lac majeur du Labrador. Tous ils donnent la prééminence au Kanciapiskao. Ils disent que sans les trois îles qui s'élèvent au centre du Kanciapiskao, ils n'auraient jamais osé tenter de le traverser en canot.

Eh bien, ces mêmes Indiens sont unanimes pour affirmer que le Grand Mistassini l'emporte encore sur le Kanciapiskao.

A l'extrémité nord-est du Mistassini entre une fort large rivière, le Kabistachiouïn, issu d'un immense lac parallèle à la rive nord-ouest du Mistassini. Une des tâches de l'exploration sera de décider *si* les principales sources du fleuve Rupert sont celles qui tombent dans le Mistassini par le nord-est, ou celles qui lui arrivent par le sud-ouest.

Le Nipigon dont l'exploration et la description ont donné tant de crédit au professeur Bell en Canada, le Nipigon est certes un vaste lac, mais bien moins vaste que le Mistassini....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Belle descente que celle du magnifique fleuve Rupert, à travers de grands lacs, par de turbulents et dangereux rapides, avec des portages pour éviter des cascades terribles comme le saut du Niagara.

Un de ces lacs est le Nemiskau, au sein d'une vaste plaine flanquée de montagnes élevées, de forêts profondes, comme au temps du père Albanel qui fit ce voyage en 1672.

Ce qu'on n'y voit plus, comme lors du passage de ce célèbre missionnaire, c'est la trace des sabots de l'élan, mais ses os sont encore là pour montrer combien ce noble animal remontait jadis vers le nord.

Le castor, le daim, le porc-épic habitent encore le pays, mais en bien moins grand nombre que lors du voyage du dévoué missionnaire : les Indiens s'en lamentent; ils savent à quel degré foisonnaient ici ces animaux.

Quant au lac, il regorge de poissons et serait capable de nourrir autant de gens qu'autrefois. L'esturgeon, en particulier, y est excellent et d'une saveur que je ne lui ai trouvée nulle part.

Au Némiskau cesse la formation laurentienne. Les bords de la rivière montrent maintenant, jusqu'à la baie d'Hudson, de profonds lits de tourbes et des lits d'argile.

Durant l'hiver de 1871 je fis un voyage en patins du lac Mistassini à Rupert's House, et de là au poste de Moose, après quoi je revins sans délai au grand lac.

C'est une course bien longue, sur la glace des lacs et des rivières....

Au poste de Moose, l'officier de la compagnie de la Baie d'Hudson, homme savant, consciencieux, nous apprit que son thermomètre était descendu à 40°, 42°, 46°, presque 47° au-dessous de zéro!

Je remarquai, au cours de ce voyage, qu'entre le Mistassini et le Ouasouonappi les lacs nombreux qu'on rencontre sont plus vastes que ceux des régions du Nipissingue, du Témiscamingue, du Grand Lac, de l'Abitibbi et que tous ceux de la contrée au nord du lac Supérieur....

Ce pays-là est un pays où les lacs puissants ne sont pas l'exception, mais la règle.

— En se dirigeant au nord, de la baie Géorgienne — portion du lac Huron — jusqu'à la baie de James — portion de la Baie d'Hudson, — on traverse d'abord les montagnes de la Cloche formant la haute chaîne que l'on voit des bateaux à vapeur, et qui produisent une impression de stérilité et de sauvagerie que les touristes appliquent trop facilement à tout le district d'Algoma.

Mais derrière cette muraille de granit élevée s'étend une plaine large et fertile arrosée par la rivière Espagnole et ses affluents. Cette plaine montre, dans toutes les directions, des chaînes de collines rocheuses et dénudées et nombre de petits lacs. Elle s'élève graduellement dans la direction du nord et après avoir parcouru une distance d'une trentaine de milles, soit environ 48 kilomètres, on arrive à la base d'une muraille d'ardoises métamorphiques, colorées de fer et de cuivre, qui termine le grand plateau de la Hauteur des Terres entre la baie de James et la région des Grands Lacs.

Une fois au sommet de cette seconde chaîne, on trouve un sol sablonneux et marécageux en beaucoup d'endroits.

Les lacs y occupent d'assez grandes surfaces et ils sont très pittoresques; les roches laurentiennes ont été rongées par les glaciers, les vallées des rivières sont profondément encaissées et présentent des chutes et des rapides nombreux.

Mais le caractère spécial de ce plateau consiste dans l'immense étendue de ses tourbières ou lacs desséchés qui s'étendent d'une chaîne de rocs à l'autre. La couleur de la tourbe varie du brun clair au noir de jais, mais la teinte brune foncée est dominante. Sa consistance est à peu près celle du fromage frais, et la bêche y fait une coupe unie comme dans la terre glaise. Elle est composée de fibres végétales mêlées de matières terreuses et d'oxydes métalliques qui ont été entraînés par les eaux des collines environnantes, et ont à la longue rempli le lac d'une espèce de pulpe terreuse, qui s'est couverte, dans la suite des âges, d'herbes à grosse tige et de saules ou d'épinettes.

Ces lacs desséchés par le temps et lentement remplis de cette pulpe terreuse forment près de la moitié de cet immense plateau, qui paraît n'avoir pas moins de 100 à 200 milles d'étendue. Ces dépôts gigantesques de combustible semblent plus durcis vers le nord et surgissent du sol le long de la rivière au Daim sous forme de lignite et de charbon brun. La pression hydraulique rend cette tourbe compacte et immédiatement transportable.

Ainsi sur ce plateau élevé de 600 (?) à 700 (?) mètres au-dessus du niveau de la mer gît une provision de combustible représentant la consommation d'un grand nombre de siècles, et qui ne requiert qu'un peu de capital.

...Il suffira de peu de dépenses pour la préparer et pour l'expédier ensuite aux manufactures du Canada oriental et occidental. Que cette tourbe puisse faire concurrence à la houille, il semble n'exister là dessus aucun doute, car le Pacifique canadien longe toute sa limite sud sur un parcours de 250 milles, et elle est bien moins éloignée que les gisements de houille du nord-ouest.

Mais il y a d'autres usages auxquels cette tourbe peut être appliquée. On peut en faire, au moyen d'une pression puissante, des ustensiles de toutes sortes pour les usages domestiques. Une fois vernie (en ayant soin d'exclure l'oxygène pendant la cuisson), il est facile d'en tirer des plats de toutes grandeurs, aussi économiques à fabriquer que la poterie, et tout à la fois plus légers et moins fragiles. En fait, on peut les rendre si durs et si résistants que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la casse par simple accident est presque impossible.

On peut en fabriquer également des meubles qui ne se fendillent pas, des vases qui ne se cassent pas, des planchers qui ne montrent aucun joint ; enfin il y a là un véritable avenir de bénédiction pour les ménagères et les maîtresses de maison du Canada et autres pays que voudront bien en user.

(*Paris-Canada.*)

— Le prodigieux accroissement de la population française au Canada étonne, à juste titre, les économistes.

Jusqu'ici on n'en a cherché l'explication que dans le nombre d'enfants dont s'honorent les patriarcales familles canadiennes.

Mais il faut également tenir compte de la non moins remarquable longévité de la population.

Parmi les vétérans de la guerre de 1812 et 1813, soutenue si glorieusement par les Canadiens contre les États-Unis, il y en a encore 62 qui sont âgés de 90 ans ; 31, âgés de 91 ; 36, âgés de 92 ; 17, âgés de 93 ; 5, âgés de 94 ; 15, âgés de 95 ; 5, âgés de 96 ; 6, âgés de 97 ; 8, âgés de 98 ; 4, âgés de 99 ; 2, âgés de 100, et 1 âgé de 101. Depuis 1881, leur nombre a diminué de 1259 à 328.

Ces chiffres sont extraits d'un rapport officiel de sir A.-P. Caron, ministre de la milice.

Ils prouvent éloquemment, ainsi que les observations que l'on peut faire, à cet égard, sur les registres de l'état civil des paroisses, que s'il est si facile de naître sur les bords du Saint-Laurent, on ne se résigne que difficilement à y mourir, aidé en cela par une paix ininterrompue, une existence facile, heureuse et un climat salubre.

(*Paris-Canada.*)

— Quand on parle de montagnes dans Manitoba, il ne faut se figurer ni des Alpes ni des Pyrénées, ni même d'humbles Laurentides.

Si un chaînon des Laurentides québecquoises se dressait dans nos prairies pour en briser la monotonie, on le regarderait comme une merveille : ce serait pour nous le Caucase.

A proprement parler, nous n'avons pas de montagnes dans ce pays.

Néanmoins, comme tout est relatif ici-bas, accoutumés que nous sommes à l'éternelle uniformité de la plaine, le moindre accident de terrain nous paraît une haute colline, et nous donnons volontiers le nom pompeux de montagne à un simple renflement du sol d'une centaine de pieds de hauteur.

Dans les pays accidentés de l'Europe, où les orgueilleux sommets des monts vont se perdre dans les nues, une montagne comme celle de Pembina porterait à peine le nom de coteau.

Le fait est que nous arrivons à ses pieds sans beaucoup nous en apercevoir, et l'horizon n'en est pas beaucoup raccourci.

La distance qui sépare la montagne de Pembina de la ville de Winnipeg est de 82 milles, ce qui veut dire 132 kilomètres : en chemin de fer, on met trois heures pour s'y rendre, et, tous les deux jours, il y a un train de passagers qui parcourt cette branche du Pacifique. Ceux qui font des promenades de pique-nique et qui n'ont jamais visité cette partie du pays feraient bien de diriger de ce côté-là leurs excursions d'été : ce serait une diversion aux éternelles promenades le long des côtes de la Rivière-Rouge.

Au pied même de la montagne, là où la ligne du chemin de fer fait une courbe pour se diriger vers l'ouest, on trouve la petite ville naissante de Morden qui compte déjà, dit-on, de sept à huit cents habitants.

Elle augmente avec une rapidité étonnante : il est vrai que deux villes, ses voisines, qui avaient eu trop confiance dans l'avenir sont venues se réunir à elle dans le cours de l'hiver dernier. Sur de longs et larges traîneaux construits tout exprès, les maisons de Nelsonville et de Mountain City se sont mises en procession sur la Prairie et sont venues s'aligner un bon matin sur les rues de Morden. Le voisinage des Mennonites, qui cultivent de grandes fermes, active beaucoup le commerce de cette ville : c'est à Morden qu'ils portent en grande partie leurs produits pour les vendre, et c'est là qu'ils achètent leurs provisions ; on y compte deux élévateurs, des moulins à farine et à scie, une dizaine de magasins, plusieurs grands hôtels, quatre églises protestantes, des docteurs, des avocats, des hommes de métiers, etc., etc., enfin tout ce que l'on trouve dans les grandes villes.

Ajoutons à tout cela que Morden compte à peine deux ans d'existence.

Il va sans dire que toutes les terres dans les environs de la ville sont prises, et en grande partie occupées : néanmoins on dit qu'il y en a encore plusieurs, bien situées, qui sont en vente, et qu'on peut se les procurer à d'assez bonnes conditions. Avis aux émigrants qui arrivent dans le pays.

Le pied de la montagne de Pembina est certainement un des endroits les plus avantageux à l'agriculture, tant à cause de la qualité du sol, qui est encore là très fertile, qu'à cause de sa situation plus au sud, ce qui donne plus de sûreté contre les gelées de l'automne et du printemps. (*Manitoba.*)

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1337e LIVRAISON.

TEXTE.

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Rion, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Restitution du kropatchek.
Les sections du canot servant de brouettes.
Les six revolvers s'abattirent à la fois.
Marais et fourmilières.
Boma centrale de Kétimkuru.
Kétimkuru jouant de l'accordéon.
Réception chez Kétimkuru.
Ibham dépose l'étoffe aux pieds de Kétimkuru.
Un chasseur d'Aley, lancé à dix mètres par un éléphant.
Adieux à la caravane.
Zapaïra buvant du pombé.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France et Italie. — Dans cinq ou six mille ans, quand de ces masses énormes de papier noirci que sécrète notre siècle il restera seulement de vagues débris, les historiens et les érudits de l'époque n'acquerront peut-être pas sans quelque étonnement la preuve que, vingt-cinq ou trente ans après la cession de la Savoie, la France et l'Italie enregistraient encore dans leurs annales, l'une une augmentation de superficie, l'autre une réduction de territoire comparable, sinon égale à celle de 1860. La chose est positive et la statistique officielle en portera le témoignage aux générations futures.

L'Italie s'est rétrécie et la France va s'élargir sans que nos frontières respectives aient changé de place. La géographie seule est en cause ou, pour mieux dire, la géométrie. L'incident est curieux et nos lecteurs vont en juger.

L'Italie, il y a peu d'années encore, s'attribuait officiellement une étendue totale de 29,632,300 hectares. Ce chiffre avait été obtenu en juxtaposant les évaluations des divers gouvernements qui se partageaient autrefois la péninsule. L'exactitude n'en était pas garantie : mais, sauf sur quelques points particuliers, aucune accusation directe n'avait été formulée. C'est du Nord, une fois de plus, qu'allait venir la lumière.

A Saint-Pétersbourg, lors du Congrès de statistique de 1872, les spécialistes des divers pays de l'Europe s'étaient distribué un certain nombre d'enquêtes internationales, jugées nécessaires et urgentes. La statistique des territoires fut confiée à la Russie. Le comité russe, après avoir obtenu de chaque Etat les documents dont il avait besoin, désigna, pour les mettre en œuvre, le général Strelbitsky, déjà connu par d'importants travaux cartographiques et planimétriques. Muni des meilleures cartes alors existantes, il commença ses recherches, en faisant concourir à la mesure des superficies deux méthodes alternatives : 1° la *méthode géodésique* pour les rectangles limités au nord et au sud par des parallèles, à l'est et à l'ouest par des méridiens ; 2° la *méthode planimétrique* pour les surfaces complémentaires comprises entre ces lignes et le littoral ou les frontières de chaque pays.

M. Strelbitsky, dans le mémoire qui résume ses travaux, n'accordait à l'Italie que 28,853,980 hectares : c'était, par rapport au chiffre officiel, une différence en moins de plus d'un quarantième, et dans certaines régions, l'écart atteignait de bien autres proportions : 18 pour 100 dans la province de Naples ; 22 pour 100 dans celle de Girgenti ; 30 pour 100 dans celle de Messine ! La Russie venait ainsi, sans coup férir, enlever à l'Italie l'équivalent d'un de nos plus vastes départements, et nos voisins se montrèrent assez émus de cette mutilation-là, toute théorique qu'elle fût.

Le Conseil supérieur de statistique examina la question, dans la séance du 25 mai 1884. On entendit M. C. Correnti, président, M. L. Bodio, l'éminent directeur de la statistique italienne, MM. Boccardo, Florenzano, Boldrini, Ellena, Rosmini, Ferraris ; et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme conclusion, le gouvernement fut invité à faire définitivement fixer par le ministère de la guerre l'exacte étendue du royaume.

Le vœu du Conseil ayant été pris en considération, l'Institut géographique militaire se mit immédiatement à l'œuvre, et dès 1835, ses opérations étaient terminées. On avait procédé comme le général russe; seulement on avait pu utiliser des cartes nouvelles : pour la frontière française, pour le littoral de la Méditerranée, pour celui de l'Adriatique, depuis le sud jusqu'à Ascoli, et enfin pour la Sicile, les relevés planimétriques ont été faits sur les feuilles topographiques originales de l'état-major italien au 50,000e et au 25,000e; le reste des côtes et frontières terrestres a été emprunté à la carte lombardo-vénète de l'état-major autrichien au 86,400e, sauf une petite portion de la frontière suisse qui a été fournie par la carte sarde au 50,000e. Pour la Sardaigne, on a pris la carte au 50,000e du général La Marmora.

L'évaluation ainsi obtenue allait-elle rendre à l'Italie ce que la Russie lui avait ôté? Hélas! non; tout au contraire. La superficie totale du royaume, îles comprises, ne ressortait plus qu'à 28,658,827 hec- et cette fois on garantissait à quelques hectares l'exactitude de la mesure. La perte, par rapport au chiffre officiel, n'était plus seulement de 778,320 hectares, mais de 978,453, tout près de 10,000 kilomètres carrés, le trentième du territoire! Il fallut bien en faire son deuil, et comme, en somme, ce morceau d'Italie auquel on disait adieu n'avait jamais existé que sur le papier, il est permis de supposer qu'on n'a pas eu beaucoup de peine à se consoler.

Revenons en France maintenant.

La situation y était la même que de l'autre côté des Alpes, avec cette différence qu'au lieu de déclarer nos évaluations officielles exagérées, le général Strelbitsky les déclarait insuffisantes. Il nous allouait 53,350,000 hectares, et c'est un chiffre qui n'a jamais été atteint dans nos statistiques gouvernementales, bien que la superficie du territoire national y soit l'objet des appréciations les plus variées.

L'*Annuaire du Bureau des longitudes* dit 52,840,000 hectares. La Direction générale des contributions directes, au Ministère des finances, disait 52,806,293 en 1883, 52,850,760 en 1884, 52,853,490 en 1885. Au Ministère du commerce, la Statistique générale disait 52,857,199 et la Direction du commerce extérieur 52,904,874. Au Ministère de l'intérieur, M. de Crisenoy, dans son remarquable rapport sur la situation financière et matérielle des communes en 1877, donnait un chiffre presque identique à celui de la Statistique générale : 52,857,310; mais la Direction de l'administration départementale et communale, dans les tableaux annuels qui résument les conditions budgétaires de chacune de nos 36,000 communes, arrive seulement à 52,758,711 hectares. Et lorsqu'on décompose ces totaux, déjà si différents les uns des autres, les divergences ne font que s'accentuer. Il n'y a pas un seul département pour lequel les chiffres du Ministère des finances et ceux du Ministère de l'intérieur soient les mêmes. Quelquefois les différences sont faibles; souvent elles sont considérables; exemples :

Départements.	Ministère des finances.	Ministère de l'intérieur.
	Hectares.	Hectares.
Seine-Inférieure	603,550	614,969
Haute-Loire	496,225	479,432
Vaucluse	354,771	374,272
Seine-et-Oise	560,364	539,036
Ille-et-Vilaine	672,583	644,169

Ainsi, le Ministère de l'intérieur alloue à la Seine-Inférieure 11,419 hectares de plus et à l'Ille-et-Vilaine 28,414 hectares de moins que le Ministère des finances.

Il y a plus : le Ministère de l'intérieur se donne à lui-même, d'un document à l'autre, de violents démentis :

Départements.	Situation des communes en 1877.	Situation des communes en 1884.
	Hectares.	Hectares.
Marne	806,173	818,044
Haute-Saône	514,928	533,992
Sarthe	591,723	620,668
Drôme	632,155	661,529

On serait tenté de croire que des chiffres si discordants proviennent de sources très différentes. Cependant, le Ministère de l'intérieur, comme le Ministère du commerce, déclare que les superficies indiquées dans ses tableaux sont des superficies cadastrales.

Il y avait un intérêt très réel à faire cesser de telles contradictions, et puisque nous avons maintenant un Conseil supérieur de statistique, ce Conseil se trouvait naturellement désigné, à Paris comme à Rome, pour prendre en main l'affaire. C'est ainsi qu'il fit.

Voici l'explication des différences constatées dans les diverses évaluations officielles.

Si le Ministère de l'intérieur, dans ses tableaux annuels, n'est jamais d'accord avec les autres services publics, c'est qu'il prend comme éléments de ses totalisations les données particulières qui lui sont directement fournies par les maires de toutes nos communes; or les maires, paraît-il, ne sont pas infaillibles, ni ceux des campagnes, ni même ceux des villes, et les résultats obtenus de la sorte ne peuvent constituer que ce que les mathématiciens appellent une première approximation.

Quant aux autres différences, on s'est assuré que, sauf quelques erreurs matérielles, elles portent uniquement sur les parties de la France où il y a eu, depuis l'achèvement du cadastre, des remaniements de frontières. Les opérations cadastrales sont aujourd'hui terminées dans les Alpes-Maritimes; mais elles n'ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore pris fin ni dans la Haute-Savoie, ni dans la Savoie, et le cadastre de la Corse reste également incomplet. Il y a donc chaque année, dans ces départements, des communes qui voient substituer aux superficies qui leur étaient attribuées depuis le dix-huitième siècle des chiffres plus sûrs et parfois très différents. C'est faute d'avoir connu en temps utile ces corrections annuelles que les bureaux de certaines administrations se trouvent, à un moment donné, en désaccord avec le Ministère des finances et il leur suffirait d'être avertis de ce danger pour l'éviter à l'avenir.

Mais le cadastre lui-même donne-t-il l'exacte mesure du sol français? Nullement. Le cadastre, dans la pensée de ses illustres promoteurs, n'était pas une entreprise géographique; c'était une œuvre purement fiscale et les surfaces non imposables sont loin d'y avoir été relevées d'une manière aussi scrupuleuse que les surfaces imposables. Les géomètres avaient ordre d'omettre dans leurs constatations les masses improductives telles que les glaciers, roches, landes et dunes. Les fleuves et rivières à leur embouchure dans la mer, les lacs et étangs non productifs ne devaient également être ni levés ni mesurés, lorsque la contenance atteignait 400 arpents métriques, et, en fait, les lacunes ont été plus nombreuses encore que les règlements ne le voulaient. C'est donc par erreur qu'on a cru pouvoir faire du total des superficies cadastrées la surface totale de la France.

Cette surface totale, les géographes seuls, en France comme en Italie, ont compétence et qualité pour la déterminer. La commission du Conseil supérieur de statistique, promptement édifiée à cet égard, s'était fait autoriser à réclamer le concours de deux officiers dont l'autorité, en ces matières, est universellement établie : M. le colonel Perrier, sous-directeur du service géographique de l'armée, et M. le lieutenant-colonel de la Noë, chef de la section des levés de précision. M. le colonel Perrier a reconnu l'intérêt théorique et pratique du problème posé, et s'est montré tout disposé à entreprendre le travail, pour peu que le gouvernement l'y autorisât. La détermination de la vraie superficie de la France sera aujourd'hui, pour le Service géographique de l'armée, une entreprise facile, grâce à la carte au 80,000e du Dépôt de la guerre. La méthode à suivre est celle qui a été adoptée à Saint-Pétersbourg et à Rome, calcul géodésique des rectangles pleins, mesure planimétrique des rectangles incomplets; et la part à faire aux mesures planimétriques sera même moindre en France qu'en Italie, à raison de la forme beaucoup plus compacte de notre territoire. Il est vrai que ces mesures se multiplieront considérablement lorsque, l'étendue du territoire une fois obtenue, il faudra la décomposer en autant de fractions qu'il y a de départements ou d'arrondissements. Mais la limite des erreurs possibles sera toujours fixée au cours même de l'opération, et on arrivera à un degré d'approximation très satisfaisant.

Par contre, on avait à résoudre, en France, une question préalable qui, en Italie, avait presque pu être négligée. Quelle est la limite précise des surfaces à mesurer? Où s'arrête exactement, du côté de la mer, le territoire national? La Méditerranée n'a pour ainsi dire pas de marée; mais il y a telles plages sur le littoral de la Manche et de l'Atlantique, où l'eau couvre et découvre tour à tour de vastes espaces. Faudra-t-il s'arrêter au niveau des plus hautes mers ou descendre jusqu'au niveau des plus basses? Puis, que faire à l'embouchure des fleuves? Il existe déjà là jusqu'à quatre limites administratives différentes : la limite domaniale, séparant le domaine fluvial du domaine maritime; la limite de l'inscription maritime pour le recrutement; la limite de la salure des eaux, pour la pêche; la limite de la navigation maritime au point de vue des règlements de police. C'est la première de ces quatre lignes, fixée dans chaque cas par un décret spécial, qui paraît avoir obtenu les préférences de la Commission. Sur les autres parties du littoral, la limite domaniale, fixée par le plus grand flot de mars, s'impose légalement; mais la Commission a jugé qu'il serait nécessaire d'avoir aussi la mesure des portions de la côte que les plus basses marées laissent à nu.

L'entente s'étant ainsi établie entre la Commission et les représentants du ministre de la guerre, le Conseil supérieur de statistique n'a eu, dans sa dernière session, qu'à solliciter pour cette utile entreprise l'adhésion gouvernementale. Voici le texte du vœu émis à l'unanimité :

« Le Conseil supérieur de statistique reconnaît l'intérêt administratif et scientifique d'une exacte détermination de la superficie de la France et de ses principales divisions, départements et arrondissements;

« Il estime que le service géographique de l'armée est particulièrement compétent pour effectuer cette détermination;

« Et il émet le vœu que M. le ministre du commerce et de l'industrie veuille bien recommander ce travail à la sollicitude de M. le ministre de la guerre. »

Ce vœu a été écouté. Les deux ministres auxquels il s'adressait ont mis un égal empressement à entrer dans les vues du Conseil supérieur. L'accord est dès à présent établi; toutes les dispositions voulues sont prises, et l'hiver prochain ne s'achèvera pas sans que nous connaissions enfin les véritables dimensions de notre pays.

Il y aura doublement lieu de se féliciter de ce résultat, puisque la France, ce jour-là, est sûre de se trouver plus grande que la veille.

(A. DE FOVILLE : *Économiste français.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1338e LIVRAISON.

TEXTE

Les lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. Victor Giraud.

Arrivée à Kirui.
Village et indigènes de Combo-Combo.
Dans les grands joncs : « Bahariî (le large) » cria de l'avant Wadi Munid.
Défilé devant la muraille de joncs.
Indigènes de la pointe de Bavara.
La défense du canot.
Singa.
Attaqués dans les rapides.
Couché en joue par un bandit.
Arrivée du bateau à Kawendé.
Kalambo.

FAITS DIVERS

EUROPE.

Norvège. — On ignore généralement, dit le *Temps*, que la lèpre, cette terrible maladie, qui fut le cauchemar du moyen âge, et qui semble avoir à peu près entièrement disparu de l'Europe méridionale, a trouvé un lieu d'élection et comme un dernier asile en Norvège.

N'est-ce pas pourtant dans ce pays, d'ailleurs si pittoresque et si salubre, qu'on devrait le moins s'attendre à la retrouver? demande avec raison l'auteur d'un intéressant article consacré à ce sujet dans le *Sunday Magazine*.

La vérité c'est que la lèpre ne cède qu'à l'isolement rigoureux, absolu, de tous ceux qui en sont atteints, et que la Norvège s'est avisée trop tard de cette précaution.

A la suite des croisades, quand la lèpre fut rapportée d'Orient en Occident, ses ravages devinrent bientôt si redoutables que toute l'Europe éprouva le besoin d'opposer une digue au fléau. Dix-neuf mille lazarets s'élevèrent, et partout les lépreux y furent rigoureusement confinés.

On montre encore, dans quelques vieilles églises, les chapelles qui leur étaient assignées et où ils pouvaient entendre la messe derrière une grille, isolés du reste de la population.

La Norvège, contrée fort éloignée du mouvement général de la civilisation européenne, resta longtemps le seul pays où cette précaution nécessaire ne fût pas adoptée, et c'est pourquoi la lèpre y subsiste encore, deux ou trois cents ans après qu'elle a disparu presque partout.

Le docteur Armaner Hansen, qui a fait une étude spéciale de cette terrible maladie et qui est généralement regardé comme l'autorité la plus considérable sur la matière, estime que la lèpre est contagieuse, mais non pas héréditaire.

C'est sur sa proposition que le gouvernement norvégien s'est enfin décidé, vers 1853, à établir des asiles spéciaux pour les lépreux. Trois de ces maisons ont été achevées en 1856 : la première à Trondjhem, la seconde à Mœlde, la troisième à Bergen.

Ces trois asiles peuvent recevoir 800 malades. Il y en avait 796 en 1866, et 617 en 1880.

Ce chiffre est bien loin de représenter le total des lépreux de la Norvège, car les malades éprouvent une répugnance assez naturelle à se soumettre à l'internement et l'esquivent aussi souvent que cela leur est possible. Or, il n'y a pas de loi qui le rende obligatoire, quoiqu'il ait été souvent question d'adopter une mesure de ce genre.

Mistress Charles Garnett, qui a visité récemment l'asile de Bergen, le plus important des trois, y a vu un grand nombre de malades, les uns atteints légèrement, à la face ou aux yeux, les autres complètement déformés et défigurés par la maladie. De tous ces malades, dit-elle, aucun ne l'a impressionnée aussi douloureusement qu'une jeune fille d'une beauté surprenante, qui était assise dans une des salles, en train de tricoter avec les autres, et chez laquelle la maladie venait à peine de faire son apparition. La malheureuse peut être là pour trente ou quarante ans, car, si 17,2 0/0 des lépreux meurent avant leur trentième année, 40 0/0 dépassent la cinquantaine. Il est très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rare qu'ils guérissent, et, quand cela arrive, les misérables sont de véritables ruines humaines.

Serbie. — M. Vladimir Yakchitch, chef de division de la statistique en Serbie, adresse une lettre datée de Belgrade, 1er mai, et qui contient les renseignements statistiques suivants :

Au mois de décembre 1884, la population de la Serbie s'élevait à :

Hommes	973,079
Femmes.	928,039
Total.	1,901,118

Parmi lesquels :

Hommes mariés	378,317
Individus lettrés	175,243
« de langue roumaine	149,873
« aveugles	1,411
« fous	2,049

Le mouvement de la population en 1885, a été le suivant :

Mariages	16,869
Naissances	90,143
Décès.	52,911
Excédent des naissances	37,232

Macédoine. — La plupart des documents prétendent que la Macédoine est avant tout bulgare, ou, si l'on veut bulgarophone.

Et de fait les Bulgares espèrent la faire entrer sous peu dans leur « Grande Bulgarie ».

De leur côté, les Grecs assurent qu'ils ne peuplent pas seulement, eux les Grecs, la Basse-Macédoine ; ils affirment avoir la prépondérance dans la Macédoine Moyenne, la haute-Macédoine étant sans contestation, ici bulgare, là serbe.

Voici, d'après M. Paul Bourde, quelles sont les « prétentions » des Grecs sur la Macédoine.

Les Grecs partagent la Macédoine en trois zones : la Haute, la Moyenne et la Basse-Macédoine.

Tirez une ligne partant du sommet du lac d'Ochrida, puis remontant jusqu'au-dessus de Velissa, puis redescendant par-dessus Chtib à Stroumitza et, de Stroumitza, allant enfin rejoindre la frontière de la Roumélie orientale, en laissant au sud Melnik et Mevrekop, vous aurez séparé la Haute-Macédoine de la Moyenne.

Sur la Haute-Macédoine, les Grecs n'ont point de prétentions : c'est aux Serbes et aux Bulgares à y faire valoir leurs droits.

Tirez maintenant une autre ligne passant au-dessous de Kestoria et de Kaïlar, au-dessus de Veria et de Salonique, puis au-dessous de Serès et de Drama, et vous aurez séparé la Macédoine Moyenne de la Basse-Macédoine.

Les Grecs estiment que peuplant la Basse-Macédoine sans mélange, la possession ne saurait leur en être décemment contestée.

Reste donc en litige la Macédoine Moyenne.

Par quels moyens s'assurer des tendances réelles de la population ?

C'est dans cette partie-là que les deux races sont si mélangées qu'on y parle en beaucoup d'endroits les deux langues.

On me citait comme un fait caractéristique l'exemple d'un évêque macédonien venu à Athènes et qui parlait le grec avec un accent bulgare. Il avait un nom grec et était de bonne famille grecque. On lui demanda l'explication de cette prononciation étrangère. — « Mon grand-père avait épousé une Bulgare, dit-il ; le bulgare a été la langue que mon père a entendue à la maison et qu'il parlait le plus volontiers. C'est celle que j'ai parlée à mon tour, jusqu'à ce que j'aie commencé mes études ; et il m'en est resté quelque chose dans le gosier. »

Il n'y a aucune attention à donner aux statistiques par lesquelles les deux races s'exterminent l'une l'autre.

Dans les statistiques bulgares, il ne reste plus de Grecs, et réciproquement.

Dans la brochure officielle émanée de l'exarchat bulgare, on prend sur le fait la naïve mauvaise foi de ces sortes de tableaux.

Tant qu'il s'agit d'émouvoir les Bulgares sur les dangers que court le bulgarisme, elle avoue les progrès de l'hellénisme. Ainsi elle pousse un cri d'alarme parce que Bitolia est complètement hellénisée et que beaucoup de villages sont hellénisés aussi autour de cette ville. Puis, quand elle passe aux statistiques, vous découvrez avec étonnement que dans toute cette circonscription il n'y a pas un Grec, mais pas un, ce qui s'appelle un ; elle concède seulement 800 ménages de Vlaques (Roumains) et rien de plus. Bitolia, la ville hellénisée, a 50,000 habitants, les villages hellénisés de la circonscription sont populeux, et tout cela ne donne pas un Grec. Il doit y avoir beaucoup de Bulgares sans le savoir dans ce pays.

Tout cela est de fantaisie pure.

Les statistiques turques ne méritent pas beaucoup plus de confiance, car elles non plus ne sont point désintéressées.

— Soit, conviennent les Grecs, il n'a été fait aucun recensement de la population qui soit digne de foi. Il existe cependant des renseignements certains desquels il est possible de dégager des indications positives et d'une approximation très suffisante sur la répartition des races. Ce sont les chiffres des élèves qui fréquentent les écoles de la Macédoine. Le travail a été fait des deux côtés pour l'année scolaire 1883-1884 ; l'exarchat bulgare a publié les listes pour les écoles bulgares, et le syllogue pour la propagation des lettres grecques a dressé les listes pour les écoles grecques.

Qu'on les compare donc, ces chiffres qui ne sau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient être suspectés : donnés école par école, la vérification en est aisée et aucune fraude n'est possible. Du moment qu'un père envoie ses enfants dans une école grecque, il y a de fortes présomptions pour qu'ayant à choisir sa nationalité il prenne la nationalité grecque. Des nombres comparés des élèves, concluez donc aux sentiments de la population.

Le syllogue pour la propagation des lettres grecques, dont le siège est à Athènes, est de fondation assez récente (1869).

De tout temps il y avait eu bien des écoles grecques en Macédoine, mais c'est le syllogue qui les a multipliées. Son titre dit son but, qui est de venir en aide aux populations hellènes sous la domination de la Turquie, trop pauvres pour subvenir elles-mêmes à leur instruction, de créer parmi elles des écoles de garçons et de filles, d'introduire dans ces écoles les meilleures méthodes d'enseignement et de publier les livres nécessaires à cet enseignement....

La pacifique campagne scolaire du syllogue a eu en Macédoine des résultats en quelque sorte foudroyants. La population des villages où le mélange des sangs avait pu jusqu'alors rendre les sentiments nationaux douteux, est accourue en foule. En quinze ans, on a fondé ou réorganisé 1 séminaire, 3 écoles normales, 3 gymnases où se donne le haut enseignement secondaire, 13 demi-gymnases, 62 écoles helléniques où se donne l'enseignement secondaire inférieur, 286 écoles primaires, 331 écoles élémentaires, 98 asiles et 60 écoles de jeunes filles : soit en tout 856 établissements dispensant l'instruction à 45,179 élèves. La brochure officielle bulgare signale à ses compatriotes les brillantes installations de toutes ces écoles, la beauté des bâtiments, l'effet d'attraction exercé par leur aspect imposant sur l'imagination populaire. La plupart des maîtres d'école sont Macédoniens, et, à ce point de vue, la Macédoine hellénique pourrait se suffire à elle-même.

Vous remarquerez l'extension donnée à l'enseignement des filles, qui réunissait, en 1884, 4191 élèves C'est très souvent la femme qui décide de la langue que l'on parle à la maison. Les institutrices viennent pour la plupart de l'Arsakion, le bel établissement secondaire d'Athènes.

Du sandjak de Scopia ou d'Uskub, c'est-à-dire de la Haute-Macédoine, nous ne dirons rien, puisque les Grecs déclinent à son sujet toute prétention.

Dans le sandjak de Bitolia, les écoles grecques reçoivent 9608 élèves, dont 1023 filles; et les écoles bulgares, 5246 élèves, dont 769 filles.

Dans le sandjak de Korytza, il y a dans les écoles grecques 8071 élèves, dont 846 filles — et pas une école bulgare, d'après la statistique bulgare elle-même.

Dans le sandjak de Salonique, 15,827 élèves, dont 1050 filles, fréquentent les écoles grecques; et 3860 élèves, dont 491 filles, les écoles bulgares.

Dans le sandjak de Sérès, les nombres sont de 7497 élèves grecs, dont 1022 filles, contre 3969 bulgares, dont 32 filles.

Enfin, dans le sandjak de Drama, on compte à l'école grecque 3797 élèves, y compris 200 filles, tandis que la statistique bulgare n'y mentionne aucune école de langue bulgare.

En laissant de côté le sandjak de Scopia, qui n'est pas en question, le total de ces chiffres donne pour cette Macédoine, que les deux races se disputent, 847 écoles grecques avec 44,800 élèves, et 174 écoles bulgares avec 13,075 élèves.

En Grèce le rapport du nombre des élèves est à celui des habitants comme 5,72 est à 100 : si vous appliquez cette proportion à la Macédoine, vous trouverez qu'environ 765,000 habitants y inclinent vers l'hellénisme, tandis qu'environ 228,000 y inclinent vers le bulgarisme.

Que ceux qui inclinent vers l'hellénisme soient tous des Grecs purs, ou même des hellénisants bien déterminés; que ce calcul proportionnel soit d'une rigoureuse exactitude, il serait plus que téméraire de l'affirmer.

Il n'en est pas moins vrai que les pères qui envoient leurs enfants aux écoles grecques le font en toute liberté; et que les écoles grecques ont trois fois plus d'élèves que les écoles bulgares; et que des écoles bulgares se sont établies auprès des écoles grecques dans les pays de population mixte sans que le nombre des élèves grecs ait diminué : au contraire, il est allé d'année en année en augmentant. Aucun raisonnement subtil sur les Bulgares qui ne savent pas qu'ils sont Bulgares, aucune fantaisie de statistique ne saurait prévaloir contre ce fait que l'esprit qui prédomine manifestement dans la Macédoine actuelle est l'esprit hellénique.

La brochure de l'exarchat bulgare en convient : à plusieurs reprises, elle répète cet aveu que, si l'on consultait aujourd'hui la Macédoine, elle ne donnerait pas la majorité au bulgarisme. A en juger par les écoles, la vérité est que, sur le million de chrétiens que le bulgarisme revendique, il obtiendrait à peine un quart des suffrages.

Il paraît donc que l'hellénisme a, pour le moment, partie gagnée.

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1339e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Viaduc du chemin de fer à Dannemarie, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Altkirch, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Paysanne de Sundgau, gravure de Thiriat, d'après une peinture de Henner.
Pâturages à Winckel, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Moissonneurs à Feldbach, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Héronnière de Bissel, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Abreuvoir à Vieux-Ferrette, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Ferrette et son château, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Église de Ferrette, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Rochers de Lechlefelsen, dessin de Henri Zuber, d'après nature.
Gorge de la Heidenfluh, dessin de Henri Zuber, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Le recensement de Philippeville, très favorable à l'élément français, montre comment cet élément absorbe, suivant la loi commune, les éléments non prépondérants qui lui sont juxtaposés : Italiens, Maltais, Espagnols, Allemands, etc.

En 1881, il y avait à Philippeville 5268 Français, 117 Juifs naturalisés, 8873 Étrangers.

Le recensement de 1886 a donné 8551 Français, 149 Juifs, 8756 Étrangers, dont 30 Tunisiens ou Marocains.

C'est une augmentation de 3283 Français, de 32 Juifs naturalisés, une diminution de 117 Étrangers.

Dans cette augmentation des Français entrent évidemment pour un grand nombre les Étrangers naturalisés, et surtout les Italiens, Maltais, etc., nés en Algérie d'un père qui lui-même y est né, et conséquemment Français de droit.

— L'état civil de Constantine en 1885 se résume comme suit :

Mariages français	98	185
Mariages étrangers	29	
Mariages juifs	58	
Naissances de Français	379	781
« d'Italiens	46	
« de Maltais	41	
« d'Espagnols	21	
« de Suisses	7	
« d'Allemands	4	
« de Juifs français	283	
Décès de Français	314	577
« d'Italiens	72	
« de Maltais	30	
« d'Espagnols	22	
« d'Allemands	10	
« de Suisses	4	
« d'autres Européens	2	
« de Juifs français	123	

D'où il suit que les Français ont un excédent de 65 naissances, les Maltais de 11, les Suisses de 3, tous les autres Européens ayant un excédent de décès.

Quant aux Juifs naturalisés, leur excédent est de 160.

Les Musulmans ont eu 591 naissances et 993 décès, soit un excédent de décès de 402.

Il faut tenir compte, au point de vue du peuplement de la commune de Constantine, qu'un certain nombre de décès, se produisant à l'hôpital, devraient être écartés de la statistique : les résultats seraient plus favorables, aussi bien pour les Musulmans que pour les Européens.

— D'un discours officiel, prononcé le 14 juillet par le résident de France, en réponse à l'allocution du vice-président de la municipalité de Tunis, il résulterait que le nombre des Français a grandement augmenté en Tunisie. Le recensement du 30 mai, qui a dénombré aussi les Français-Tunisiens, nous dira jusqu'à quel degré l'assertion est juste :

« C'est la cinquième fois qu'après avoir assisté à la revue de nos belles et vaillantes troupes nous nous réunissons ici pour célébrer notre fête nationale, et ce n'est pas sans un certain sentiment de fierté patriotique que mon souvenir se reporte aux premiers mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ent du protectorat de la France

« Il y a cinq ans, le 14 juillet était la fête de la colonie française : c'est aujourd'hui la fête de la Tunisie. Les indigènes s'y associent avec un entrain qui témoigne de leur reconnaissance. Ils nous considèrent comme des bienfaiteurs et non comme des maîtres.

« Les colonies européennes rendent hommage à l'œuvre d'ordre et ne nous ménagent pas les preuves de leurs sympathies. La colonie française, naguère si peu nombreuse, s'est accrue et pénètre dans toute la Régence. Partout nos compatriotes achètent des terres, plantent de la vigne, créent des établissements importants et déploient une ardeur qui émerveille tous ceux qui en sont témoins. Je suis heureux de rendre hommage à tant d'efforts ; ce sera notre honneur d'avoir obtenu en aussi peu de temps des résultats si considérables et d'avoir donné au monde une telle preuve de la vitalité de notre nation. »

— M. Abbo, l'homme qui a eu la persévérance et l'habileté nécessaires pour établir dans la province d'Alger la colonie d'Abbeville, aujourd'hui si prospère sous le nom de Bois-Sacré, M. Abbo est, dit-on, à la veille d'employer son activité en Tunisie : il va fonder dans les environs de Tunis une colonie avec des familles prises dans son pays natal, qui est le département des Alpes-Maritimes.

— La Légion étrangère est scindée aujourd'hui en deux régiments à quatre bataillons de mille hommes : soit huit mille hommes. Ces deux régiments ont chacun un bataillon au Tonkin.

Avant 1870, la Légion se recrutait par engagements de cinq ans devant un sous-intendant — presque exclusivement avec les éléments fournis par les déserteurs, les insoumis ou les démissionnaires des armées étrangères, auxquels venaient s'ajouter un petit nombre d'engagés volontaires français, servant au titre étranger et destinés à former les cadres de sous-officiers.

Il fallait être âgé de 18 ans au moins, de 40 au plus, et produire des pièces d'identité, un certificat de bonnes vie et mœurs, etc., etc. : papiers de luxe dont beaucoup négligeaient de se munir, auquel cas le général commandant avait pouvoir de décider si, malgré cet oubli, l'homme devait être reçu. C'était déjà très libéral. En 1881, on le devint davantage encore, et l'on ouvrit la Légion à quiconque, jeune et bien portant, d'où qu'il vînt, voulait contracter un engagement de cinq ans.

Naturellement, ce recrutement de guerre laisse à désirer et ouvre la porte à une société un peu mêlée. Fort heureusement, les Alsaciens-Lorrains y sont en très grande quantité et assurent au corps un cadre bien constitué, solide, énergique et très honnête. C'est le plus beau cadre permanent de caporaux et de sous-officiers de l'armée, car la plupart se rengagent pour faire campagne.

La statistique des nationalités donnait, vers 1881, les proportions suivantes :

Les Alsaciens-Lorrains y étaient pour deux cinquièmes ;

Les Suisses, pour un cinquième ;

Les Allemands (Badois, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois), pour un cinquième ;

Les Prussiens, pour un vingtième ;

Les Italiens, Espagnols, Russes et Anglais, pour un vingtième ;

Les Belges, pour un dixième.

Il y avait en outre, il y a quelque temps, un caporal chinois, nommé Aka.

Aujourd'hui, les Suisses, les Allemands (surtout les Prussiens) sont en plus grande proportion. Mais il y a environ 3000 Alsaciens-Lorrains sur les 8000 hommes de la Légion.

Les officiers sont presque tous Français. Il y avait encore en 1880 une vingtaine d'officiers étrangers ; le Tonkin en a consommé un assez grand nombre : il n'en reste plus qu'une dizaine.

Il n'est pas rare de rencontrer, dans le rang, des soldats de deuxième classe qui étaient capitaines dans les armées de leur pays. On a vu quelques-uns de ceux-là qui s'étaient faits ordonnances d'officiers : c'étaient des philosophes.

Les officiers étrangers ne peuvent entrer dans la Légion qu'avec un grade égal ou inférieur à celui qu'ils prouvent avoir possédé au service d'une autre puissance ; ils n'obtiennent d'avancement que dans la Légion.

On entend parler toutes les langues dans cette Babel ; mais c'est l'allemand, ou plutôt le patois alsacien, qui domine.

Cependant l'instruction s'y fait en français.

(*Vigie Algérienne.*)

Camérоun. — La tache noire qui, sur les cartes d'Afrique à petite échelle, marque le fond du golfe de Guinée (baie de Biafra), en face de l'île de Fernando-Pô, n'est pas un pic isolé sur le rivage comme Ténériffe en mer. Les monts Cameroun, que la politique coloniale allemande a mis à l'ordre du jour dans le monde diplomatique, sont bel et bien un massif complexe, déchiqueté de gorges que comble la végétation tropicale, partagé en chaînes, hérissé de pics et creusé de cratères volcaniques éteints, au-dessus desquels dardent des pointes acérées : le groupe entier n'a pas moins de 150 kilomètres de longueur sur 60 de largeur, et sa topographie est loin d'être établie.

La masse principale de l'ensemble est la *Mongo-Ma-Lobrah* (la montagne des Dieux), partagée en deux cimes le Pic Albert (4197, 4194, 4190, 4000 ou 3991 mètres), et le Pic Victoria (3960 ou 3991 mètres), qui domine un vaste cratère.

Le pic Albert, le plus élevé, n'a été gravi encore que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux fois (par des Européens du moins) : le 2 janvier 1862 par Mann et Calvo, et le 26 janvier 1862 par Mann et Burton.

Un peu plus nombreux sont les escaladeurs du pic Victoria ; Burton, 27 décembre 1861 ; Saker, 13 janvier 1862; Mann, 8 novembre 1862 (toutes ces ascensions sont dues à une seule et même expédition, celle de Mann, le botaniste, et du capitaine Burton) ; Comber, avril 1877; Robert Flegel et Kirk, 14 février 1879; Etienne de Rogozinski, Zanikowski et Zöller, 12 décembre 1884.

Les coulées de lave et les couches de cendres incohérentes, qui remplacent les champs de névés, rendent pénible la dernière partie de la montée. Accidentellement dans la saison froide le sommet se coiffe parfois d'un léger bonnet de neige qui s'envole au premier vent chaud.

La vue est splendide sur l'Océan et le continent. Les arêtes terminales ont si peu de solidité que les écroulements dans le cratère modifient constamment la forme des pointes et expliquent peut-être les divergences d'altitude.

D'après la carte du docteur Zöller, les pics principaux des Camérouns seraient : mont Albert (3991), mont Victoria (3860), mont Hooker (3519), mont Arthur (3221), mont Isabelle (3177), mont Hélène (2823), etc. (Voyez *Petermann's Mittheilungen*, avril 1884, p. 132, avec carte; mars 1885, p. 99; août 1885, p. 298, et novembre 1885, p. 421, avec bibliographie complète et carte.)

(*Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

Colonie du Cap. — C'est un triste pays que celui qui s'étend au delà du Karrou, de la montagne bordant ce Karrou, au nord, jusqu'à la rive gauche de l'Orange. Dans les comtés de Victoria Ouest, Carnarvon, Fraserburg, Calvinia, il y a des endroits où la pluie n'est pas tombée depuis quatre ou cinq ans, voire certains lieux où l'on n'en a pas reçu une goutte depuis sept ou huit ans. Partout on y trouve à vendre presque pour rien de vastes formes avec bâtiments étendus, digues et réservoirs pour emmagasiner l'eau, jardins, grands parcs à autruches; et personne ne les achète. (D'après *Colonies and India.*)

Le *Journal officiel* publie la note suivante :

Comores. — Le protectorat français ayant été établi sur le groupe des Comores et ses dépendances, notification en a été donnée par le gouvernement de la République aux puissances signataires de la Conférence de Berlin.

Les îles Comores sont situées dans le canal de Mozambique, à distance égale de la côte orientale et de la côte ouest de Madagascar. Depuis 1845, la France possède en toute propriété l'île Mayotte, la plus orientale du groupe, qui lui a été cédée moyennant une redevance en argent par le prince Ardriau-Souli, son souverain légitime.

Outre Mayotte, l'archipel comprend la Grande Comore, Anjouan et Mohéli.

La Grande Comore a une population qu'on estime à 80,000 habitants, Arabes et nègres, tous musulmans; elle est très salubre, couverte de forêts magnifiques et de splendides pâturages où on élève des bœufs de travail bien supérieurs à ceux de Madagascar. Malheureusement, elle ne possède pas de port. On ne peut l'aborder que sur trois ou quatre points à peine, et par un beau temps seulement. Pendant longtemps l'île a eu la réputation d'une terre infertile et d'un steppe qui ne méritait pas l'intérêt d'une nation civilisée. Les côtes, sur une profondeur de six lieues, sont déboisées et arides; de là le jugement que portaient tous les voyageurs; mais récemment un botaniste français, M. Humblot, a eu l'idée de pousser ses explorations vers l'intérieur et a modifié l'opinion qui avait cours sur l'avenir de la Grande Comore.

Anjouan est à 60 milles au nord-ouest de Mayotte, on estime sa population à 20,000 habitants, Mahoris ou Arabes, tous musulmans. Elle a 40 kilomètres de longueur sur 30 de largeur.

Elle offre de belles et fertiles plaines dominées par des montagnes boisées d'une altitude de cinq cents à mille mètres. La capitale de l'île, Anjouan, est une jolie petite ville de 2000 âmes. La seule autre localité importante est Makhadou, ville de 3000 habitants, entourée de hautes murailles et située près de la rade fréquentée par les navires européens.

Le sultan d'Anjouan a eu dans ces dernières années de grands ennuis avec l'Angleterre, qui lui avait fait des promesses qu'elle n'a pas tenues.

Mohéli, à 75 milles environ à l'ouest-nord-ouest de Mayotte, est la plus petite et la moins élevée du groupe. On estime sa superficie à 20,000 hectares et sa population à 6000 âmes. Le sol y est fertile, le climat relativement sain. Le pays était gouverné il y a quelques années par une reine, petite-fille de Radama, premier roi de Madagascar, laquelle a laissé un fils né d'une union avec un Français, que le successeur de la reine traitait naguère en prisonnier plutôt qu'en prince.

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1340e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Rochers de la Lucelle, dessin de Niederhausern, d'après nature.
Vue de Kiffis, dessin de Niederhausern, d'après nature.
Caves du château de Morimont, dessin de Slom, d'après Rothmuller.
Ancien bassin à l'entrée de Mulhouse, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Un hirtag dans le Sundgau, dessin de Lix, d'après nature.
Ancienne tour de Bollwerk à Mulhouse, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Kohler-Dietz.
Chevet de l'église Saint-Étienne, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Koch.
Place du Nouveau-Quartier à Mulhouse, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Temple allemand à Mulhouse, dessin de Taylor, d'après une photographie de Kohler-Dietz.
Hôtel de ville de Mulhouse, dessin de E. Therond, d'après une photographie de Braun.
Mulhouse à vol d'oiseau en 1642, d'après Mérian.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Madagascar. — Sur toute la côte ouest de Madagascar, depuis la province du Ménubé, qui est à peu près au centre de la grande île, jusqu'au Cap d'Ambre, des commerçants arabes font l'office d'intermédiaires entre les Malgaches et les négociants français, allemands, anglais et américains fixés à Nossi-Bé. Ces Arabes sont des intermédiaires absolument indépendants, par caractère et par religion, n'opérant que pour leur propre compte, et cherchant déjà à se soustraire peu à peu à l'obligation d'avoir recours aux maisons de Nossi-Bé pour l'achat des marchandises étrangères qu'ils colportent sur toute la côte, de même que pour la vente des produits du pays qu'ils reçoivent en échange. Ils commencent à importer directement, par l'entremise de leurs coreligionnaires de Zanzibar et de Bombay, une bonne partie des toileries, tissus de de toutes sortes, faïences, quincailleries, etc., dont ils ont besoin pour leurs opérations, et à expédier par la même voie la contre-valeur en peaux, bois, caoutchouc, cire, gomme copale, écaille, etc.

En général, partout où l'Arabe a pris pied il n'y a bientôt plus de place pour la race européenne et américaine. Il a au suprême degré deux qualités : la patience et l'économie, contre lesquelles l'activité et l'intelligence finissent par rester impuissantes. Pour lui, le temps n'est rien. Il prend les choses telles qu'il les trouve, sans se préoccuper jamais de les améliorer. C'est ainsi que depuis des siècles il errait autour de la partie nord-ouest de Madagascar, la seule accessible à ses misérables boutres, prélevant péniblement et à vil prix les maigres produits que les naturels lui portaient sur la côte. Plus tard, lorsque l'initiative française ou anglaise commença à faire affluer plus de marchandises, il augmenta graduellement le nombre et la qualité de ses boutres. Plus tard encore, certains articles des manufactures européennes et américaines étant devenus la meilleure monnaie d'échange, il trouva commode de les acheter à Nossi-Bé : d'autant plus volontiers qu'on les lui vendait à crédit et payables en produits du pays, mais en même temps, il étudiait patiemment, longuement, la provenance, la fabrication, la valeur réelle de ces articles, et il arrive maintenant peu à peu à les faire imiter dans l'Inde ou à les commander directement en Europe ou en Amérique.

Telle est la situation présente du commerce sur cette côte nord-ouest de Madagascar : des maisons françaises, anglaises, américaines et allemandes obligées, pour trouver de la sécurité, et surtout pour exercer une action commerciale effective sur une étendue de côtes de plus de 400 milles, de se tenir sur un point central, à Nossi-Bé, et d'employer des intermédiaires indépendants qui deviendront tôt ou tard des concurrents terribles.

Vous savez ce qui est arrivé à Maurice. Il y a trente ans, on y voyait une demi-douzaine de maisons arabes, de Bombay et de Calcutta, ayant à peu près autant d'affreux navires qui paraissaient toujours hors d'état de prendre la mer. Aujourd'hui, les Arabes sont plus de deux cents; ils ont retiré des mains des Anglais et des Français les deux tiers du commerce général de la colonie, en attendant de prendre le reste, et ils pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sèdent les plus beaux navires de la rade. Si une évolution semblable doit se produire un jour à Madagascar, elle se manifestera sans doute beaucoup plus lentement, en raison même du temps qu'il faudra pour peupler et civiliser un aussi vaste pays. L'Arabe peut se greffer sur le progrès ; il ne le devance et ne le détermine jamais. Il aime mieux arriver vingt ans en retard que se déplacer huit jours trop tôt, mais, lorsqu'il est établi dans certains milieux favorables à son développement par le climat et l'indépendance religieuse, son égoïsme, sa patience apathique et ses habitudes parcimonieuses absorbent au fur et à mesure à son profit les progrès que les autres peuples font faire au commerce et à l'agriculture.

Nous voyons donc dans la présence de ces nombreux musulmans de Bombay et de Zanzibar à Nossi-Bé et sur toute la côte nord-ouest de Madagascar, un péril pour l'avenir des commerçants européens et américains qu'il n'était peut-être pas inutile de signaler. Jusqu'à ce jour les uns et les autres ont paru se donner une assistance mutuelle pour l'exploitation du commerce à Madagascar. Nous pouvons même dire que c'est la présence sur les côtes de ces nombreux agents indiens et africains qui a donné naissance aux maisons européennes et américaines de Nossi-Bé. Autrefois, et depuis les temps les plus reculés, des boutres arabes venant de Bombay, du Golfe Persique et de la Mer Rouge faisaient un voyage par an dans le Canal de Mozambique, en longeant la côte d'Afrique et en profitant, pour venir et pour s'en retourner, des moussons favorables; d'autres allaient et venaient entre Zanzibar, les Comores et Madagascar, s'occupant principalement ceux-là du trafic des esclaves. Les moyens d'échange dont disposaient les petits agents disséminés dans les villages malgaches étaient misérables, et la réalisation des rares productions du pays que ces agents trouvaient à se procurer était surtout d'une lenteur extrême. Des maisons d'Europe et d'Amérique eurent alors l'idée de s'établir à Nossi-Bé pour leur fournir de l'argent et surtout des marchandises de toutes sortes, et pour leur acheter les produits du pays. Bientôt les diverses productions de Madagascar, trouvant à se placer dans de meilleures conditions, commencèrent à paraître partout en plus grande quantité. Les Arabes furent naturellement les premiers à profiter de ces facilités données à leur commerce; ils élargirent en même temps leurs anciennes relations directes avec Zanzibar et avec Bombay, et se mirent en mesure de ne laisser bientôt aux maisons complaisantes de Nossi-Bé que le plus maigre profit possible, ou de s'en passer au besoin.

Remplacer ces agents arabes par des agents européens, c'était et ce sera sans doute pendant longtemps encore impossible. Le commerce, dans chaque localité, est souvent trop minime pour comporter les frais d'une agence. Le musulman seul peut s'y retrouver. Après avoir passé quinze jours dans un village, en attendant avec une patience fabuleuse d'acheter ou de vendre un lot de marchandises au prix qu'il a fixé dans sa tête, s'il ne trouve à gagner que trois piastres, il lui restera encore deux piastres de bénéfice réalisé, car il n'aura pas dépensé plus d'une piastre pendant ces quinze jours, et le temps est sans valeur pour lui. De plus, dans la situation politique de ce pays, l'Arabe seul peut vivre partout sans causer le moindre ombrage. C'est un être neutre par excellence et accepté comme tel. Il est musulman et commerçant, rien de plus. S'occuper lentement, gravement, sans cesse d'affaires et de pratiques religieuses, c'est tout ce qu'il lui faut.

Sur la côte nord-ouest, il n'y a que des pays très peu connus, très peu fréquentés, par cette raison que les relations commerciales y ont été entretenues presque exclusivement par des agents arabes. L'état permanent de guerre des populations entre elles, et surtout avec le gouvernement de Tananarive, ne permettait pas qu'il en fût autrement. Dans ces conditions, les entreprises agricoles étaient à plus forte raison impossibles à tenter pour les Européens. Et pourtant, ce sont en général des pays d'une grande fertilité, possédant des richesses incalculables en mines et en forêts, et où la nature semble se plaire à faciliter l'exploitation des produits en échelonnant tout le long des côtes les ports les plus vastes et les plus sûrs.

De Marondava au Cap Saint-André, il y a une distance de près de 200 milles. L'éloignement de Nossi-Bé contribue à rendre encore plus ignorée cette vaste étendue de terres. Les rares commerçants arabes, qui y paraissent de temps en temps, veulent tellement abuser de leur position en offrant un prix dérisoire des marchandises qui leur sont présentées, que ces marchandises n'arrivent presque plus dans les villages du littoral. Les populations se sont retirées dans l'intérieur, au milieu de splendides pâturages où elles se livrent uniquement à l'élève des bestiaux.

. . . . . .

Voici d'abord le village de Tsimanandrafoza, situé sur une île par 19°45′ de latitude, à l'embouchure d'une belle rivière, la Tsiyobonna, assez profonde pour recevoir des navires de cinq à six cents tonneaux. Les affaires se traitent dans un village plus important qui est à 7 ou 8 milles dans l'intérieur. Cette contrée est très peuplée.

Ranou. — Autre village important, à 15 milles au nord, sur une des plus grandes rivières de la côte ouest. Le pays est sain ; on peut dire que c'est le plus peuplé de cette partie de Madagascar, et c'est le lieu du Canal de Mozambique le plus rapproché de la capitale des Hovas.

Koora-Kyka, par 17° 53′, excellent port, qui aura dans l'avenir un vaste et riche territoire à desservir, mais qui est comme abandonné pour le moment.

Sambaho. — Rivière assez profonde pour recevoir les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navires d'un tonnage moyen, mais l'entrée est difficile.

Il y a dans les environs des quantités considérables d'asphalte, et probablement du pétrole.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur ce vaste territoire, un des plus peuplés et des plus sains de Madagascar, couvert par de splendides forêts, arrosé par plusieurs grandes rivières et possédant des ports excellents.

Cap Saint-André. — Le port et le village de ce nom sont situés par 16° 11′ de latitude. Le port est un des plus sûrs de la côte. Il en était aussi, autrefois, le plus important, par le grand trafic des esclaves qui s'y faisait, mais il n'est presque plus fréquenté. Les boutres arabes y sont cependant plus nombreux que sur les côtes que nous venons de visiter.

Baie de Bally. — Entre le Cap Saint-André et la Baie de Bally les terres sont basses et arrosées par deux grandes rivières. Il y a là de vastes plaines d'une fertilité merveilleuse. On y trouve des bœufs en quantité, des peaux, du caoutchouc, et aussi des forêts de bois de rose, d'ébène, de palissandre qui sont exploitées à peu près librement, attendu que les Hovas n'ont jamais pu faire sentir leur autorité dans cette région. La majeure partie des produits est dirigée sur Nossi-Bé pour être expédiée de là en Europe ou en Amérique; quelques cargaisons vont directement à Zanzibar. C'est le point de la côte ouest où la configuration des terres se prêterait le plus facilement à la construction d'une route allant à la capitale.

Marambitz. — Par 15° 50′, capitale de la province de Bally, à l'embouchure d'une rivière assez grande mais dont l'entrée, obstruée par des bancs de sable, n'est accessible qu'aux petits navires de 40 à 60 tonneaux. Les échanges de marchandises avec les négociants de Nossi-Bé sont ici très actifs. Les naturels de la province voisine, les Antalotes, qui sont d'excellents marins, s'y sont portés en masse après la prise et la destruction par les Hovas de leur place principale, Majunga, et ils luttent avec avantage avec les Arabes pour le transport et la vente des productions du pays. C'est le seul point de la côte ouest où les naturels de Madagascar montrent une certaine entente du commerce et un peu d'ambition. Les principaux articles de trafic sont les cuirs salés, la cire, le caoutchouc, le riz, beaucoup de bois précieux. On trouve aussi presque partout dans les campagnes des morceaux de houille qui trahissent la présence de mines peu éloignées et, sur les côtes, de vastes salines presque abandonnées qui fournissent un sel terreux à toutes les provinces environnantes. Il suffirait de quelques soins pour décupler la production de ces salines.

Majunga. — Par 15° 43′, dans la belle et spacieuse baie de Bombetok. Ici les Hovas résidaient en maîtres avant la guerre, et ils vont reprendre leur domination maintenant que la paix est faite. La situation est excellente pour les affaires; les pays environnants sont fertiles et couverts de riches forêts; mais, comme nous venons de le dire, les populations ont fait le vide autour de cette race des Hovas qu'elles ont en horreur, et le commerce est devenu presque nul. L'exportation des bois y est prohibée, ainsi que cela a lieu partout où le gouvernement est assez fort pour faire observer ses lois.

Baie de Marinda. — Par 14° 40′ L. S. C'est un goulet de 4 à 5 milles de large et de 30 milles de profondeur. Les environs de cette singulière baie sont d'une beauté remarquable, mais peu peuplés, en raison du voisinage des Hovas de Majunga. Les rares habitants sont indolents au point d'exploiter à peine les productions les plus voisines du rivage. On y trouve, cependant, des cuirs, de la cire, de la gomme copale, du riz, etc.

Bavatoubé ou Rafala. — Port de premier ordre, par 13° 11′ L. S. C'est, en petit, dans le Canal de Mozambique, ce qu'est Diego-Suarez, en grand, dans l'Océan indien. Nous disons : en petit par comparaison à l'immensité de Diego-Suarez, car Bavatoubé est encore un port admirable, qui n'a pas moins de deux à trois milles de diamètre. Les terres s'élèvent tout autour, couvertes de forêts verdoyantes, comme les gradins d'un cirque, et les eaux sont si profondes jusque sur les rives qu'il serait facile dans bien des endroits, de construire des quais pour recevoir sans transbordement les cargaisons des navires. On a connaissance de l'existence d'une mine de charbon tout près du rivage. Différentes tentatives ont été faites pour en déterminer l'étendue et la valeur, mais elles ont toutes échoué devant la résistance des Hovas, et elles se sont généralement terminées par la mort de ceux qui les avaient tentées. Non loin de là est le fort d'Anoratsanga, d'où les Hovas se précipitent de temps en temps, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur les peuplades voisines pour faire acte de domination. C'est de là aussi qu'ils ont fait repousser ou assassiner les malheureux explorateurs qui ont voulu reconnaître la mine de houille de Bavatoubé.

Les productions du pays sont celles que nous avons trouvées partout depuis le Cap Saint-André; elles sont dirigées sur Nossi-Bé. (*Malle de Maurice.*)

14 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1341e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue extérieure d'une fabrique d'impressions, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thierry-Mieg.
Vue générale de Mulhouse, dessin de Taylor, d'après une photographie de Kohler-Dietz.
Atelier Heilmann Ducommun pour la construction de machines-outils, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Blanchiment des tissus dans les ateliers Dollfus-Mieg, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Apprêt satiné dans les ateliers Schœfer-Lalance, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Établissement Dollfus-Mieg à Dornach, dessin de Barclay, d'après nature.
Machine à imprimer les étoffes dans les ateliers de Dollfus-Mieg, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Hôtel de la Société industrielle de Mulhouse, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Salle de peigneuses Heilmann pour la laine, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Conférence aux ouvriers à Dornac, dessin de Lix, d'après un album de Mme Engel-Dollfus.
Auguste Dollfus, président de la Société industrielle, gravure de Thiriat, d'après une photographie.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Madagascar (*suite*). — Passandava. — Baie splendide, immense. Ses bords sont parsemés d'îles et de villages où les Malgaches de Nossi-Bé viennent établir leur résidence et faire de la culture. Les pâturages sont excellents et couverts de troupeaux de bœufs. C'est de là, pendant la guerre et avant la prise de Vohémar, que Maurice, la Réunion, Tamatave et l'armée française s'approvisionnaient en viande de boucherie. Le commerce de Nossi-Bé absorbe toutes es productions du pays, mais elle ont loin d'avoir une importance en rapport avec la fertilité et l'étendue des terres.

Cap Saint-Sébastien. — Par 12° 20′ L. S. C'est un promontoire qui s'avance de 12 milles en mer. Au nord et au sud il y a plusieurs ports magnifiques, à l'abri de tous les vents et d'un accès très facile.

De ce côté, et en avançant vers le nord, les pays sont de moins en moins habités et le commerce devient peu à peu nul. On y trouve cependant les bois les plus précieux et beaucoup de caoutchouc.

Port Liverpool. — Par 12° 3′. Toute l'importance de cette baie, pour le moment, est due à son voisinage de l'immense port de Diego-Suarez sur la côte est, dont elle n'est séparée que par une langue de terre assez basse de 3 à 4 milles. Les Arabes d'un côté et les Hovas de l'autre profitent naturellement de cette conformation des terres pour y faire à dos d'hommes leurs transports de marchandises de l'est à l'ouest de Madagascar, et *vice versa*, évitant ainsi le long passage par le Cap d'Ambre; passage toujours dangereux pour leurs misérables navires, et qui ne peut même être tenté par eux que pendant les quatre mois de la mousson de nord-est.

Un des *Fâcheux* de Molière, frappé des beaux revenus que les ports rapportaient à la France, comparativement aux autres parties du territoire, voulait proposer à Louis XIV de découper tous les rivages de manière à en faire une série de ports excellents. Cette utopie burlesque, la nature a voulu la réaliser sur cette côte ouest de Madagascar, particulièrement du cap Saint-André au Cap d'Ambre.

Tout cela, cependant, est resté jusqu'à ce jour à peu près improductif pour une cause principale : la présence, au centre du pays, d'un peuple ombrageux qui ne voyait d'autre moyen de maintenir sa domination sur des tribus toujours révoltées et de se mettre aussi à l'abri des convoitises de l'étranger, que celui de défendre la création des routes et l'exploitation des productions naturelles.

Si l'insalubrité des côtes, qui a été d'ailleurs bien exagérée, était aussi un obstacle à la colonisation, c'était surtout parce que les colons n'avaient aucun moyen pratique d'aller fréquemment se retremper dans les climats sains et frais de l'intérieur.

Avec la création des routes et des chemins de fer, les conséquences des fièvres paludéennes ne seront plus à craindre. (*Malle de Maurice.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Quel admirable pays que Madagascar!

Pour un instant, imaginez cette île qui compte à peine six habitants par kilomètre carré et dont quatre-vingt-dix-huit parties pour cent des terres cultivables restent en friche, imaginez-la peuplée, cultivée, et dites-moi s'il y aurait au monde une contrée d'un aussi beau rapport.

Mais pourquoi Madagascar n'est-elle pas le siège d'un commerce plus considérable et plus prospère que celui dont les importations annuelles se chiffraient, avant la guerre, par dix millions de francs, et les exportations par quatre millions?

Les raisons en sont nombreuses et j'en fournirai les principales pour l'édification des futurs colons.

La première et la plus importante est, sans contredit, la défiance des Hovas à l'égard des étrangers.

Cette défiance est innée chez eux, mais elle s'est renforcée à la faveur des événements.

Partis de la Malaisie en bandes successives et jetés par la tempête ou les hasards de l'émigration sur les côtes malgaches, les Hovas furent bien vite insupportables aux indigènes, qui les refoulèrent dans l'intérieur. Là, entourés d'ennemis, menacés à chaque instant, ils prirent toutes les précautions inspirées par la méfiance ou suggérées par l'instinct de la conservation. Ils s'enfermèrent dans des villages fortifiés, dénudèrent le pays très loin autour d'eux de peur des surprises, et finirent par se grouper sous une seule direction afin d'être plus aptes à la résistance et capables d'offensive. Certes, ils composaient la tribu la plus intelligente, la moins barbare de la Grande Terre et en formaient le groupe le plus homogène et le plus discipliné. Mais, ayant conscience de leur petit nombre, de leur défaut d'organisation militaire, de leur infériorité physique vis-à-vis des races indigènes et de la difficulté de leur acclimatation sur les côtes, ils se limitèrent à la conquête partielle de l'île, l'accomplirent par la ruse plutôt que par les armes, la consacrèrent par l'extermination des vaincus et la maintinrent par la terreur. Une pareille domination ne pouvait être que précaire, et vouloir l'étendre c'eût été encore l'affaiblir. La plupart des tribus étaient soumises, mais non domptées, et elles n'attendaient que l'assistance des Vazaha pour secouer un joug abhorré. D'ailleurs, au regard des gens de l'Imérina, ces Vazaha étaient à craindre, même au point de vue pacifique, car, si on les laissait s'établir facilement dans l'île, ils ne manqueraient pas d'y accourir et ne tarderaient pas, grâce à leur habileté, à leur industrie, à leurs ressources, à leur supériorité en tout genre, à gagner de l'influence, à supplanter insensiblement les possesseurs du sol, à devenir les véritables maîtres. Aussi les Hovas, sentant les dangers de leur situation, s'ingénièrent-ils à entraver l'arrivée et le séjour à Madagascar d'un élément étranger susceptible de faire échec à leur puissance. Ce que l'instinct leur avait tout d'abord indiqué comme une menace, la raison le leur montra, dans la suite, comme un péril. Déjà, sous Andrianampoinimérina, on empêchait les Européens de commercer sur le plateau d'Ankhova autre part qu'au village d'Ambatomanga, à six lieues de marche de Tananarive. Ainsi le voulaient les « sampy » (idoles), et supposé qu'un blanc, par faveur spéciale, eût pénétré dans la capitale, il ne pouvait y passer la nuit. Radama Ier sut allier la hardiesse à la défiance. Quand il s'agit de nous chasser du littoral, il écouta les conseils des Anglais et accepta leur or; mais, dès qu'ils cherchèrent à l'entraîner un peu trop rapidement vers le progrès, il regimba et rejeta leurs avis. Sous sa femme, Ranavalona Ire, la reine soupçonneuse par excellence, une réaction s'opéra contre les Anglais, dont l'immixtion dans les affaires portait ombrage au vieux parti hova et qui perdirent, en un instant, tout le terrain gagné pendant le règne précédent. Les missionnaires méthodistes se virent persécutés, puis chassés de Tananarive. Aucun blanc, du reste, ne fut épargné. Les traitants endurèrent des vexations exorbitantes. On défendit aux gens de la côte de commercer avec eux. Tout voyage dans l'intérieur leur fut rigoureusement interdit. De fréquents incendies détruisirent leurs établissements, dont le pillage devint la prime des incendiaires. Ces odieux procédés ne suffisant pas à provoquer leur départ, Ranavalona s'imagina d'édicter que les étrangers qui voudraient demeurer dans le pays devraient se reconnaître sujets malgaches et en accepter les charges les plus flétrissantes, telles que la corvée, la loi du tanghen, celle de l'esclavage, etc. La haine du Vazaha ne pouvait aller plus loin. Avec Radama II, les choses changèrent à vue; mais le roi paya cher son goût des réformes et sa confiance dans les Français. Il fut, à l'instigation du fameux Ellis, étranglé par quelques fanatiques. De même qu'à la mort de Radama Ier, une réaction avait éclaté contre les Anglais, ses conseillers, de même après l'assassinat de Radama II, l'ami de la France, une réaction se produisit contre nous. Toutes les mesures du gouvernement d'Imérina tendirent à rendre intenable notre séjour à Madagascar, et eurent pour but suprême notre expulsion de la Grande Terre. On sait ce qu'il advint. Nous fûmes contraints à la guerre en 1883.

Pour jouer au civilisé et se faire prendre au sérieux, le gouvernement a constitué — sur le papier — une foule de ministres. Rien n'y manque; il y a même un ministre de plus que chez les nations européennes : celui de la proclamation des lois! Comme bien l'on pense, c'est une pure fantasmagorie. En réalité, un seul homme est puissant, un seul est le maître, c'est Rainilaiarivony, premier ministre, commandant en chef de l'armée, époux morganatique de la reine, sorte de prince consort.

Dans les attributions du ministre de l'intérieur, se trouve mentionné : *l'entretien des routes.*

Or il n'y pas de routes à Madagascar, et moins que toute autre la route officielle menant au plateau nu d'Imérina.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si l'on jugeait Madagascar d'après cette route, Madagascar serait condamnée. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui a eu lieu, et ce critérium restreint et superficiel n'est-il pas celui des détracteurs de la grande île africaine? Les Hovas ont donc été fort avisés en rendant ce chemin obligatoire, en l'imposant, à l'exclusion de tout autre, aussi bien aux Malgaches qu'aux Vazaha. Ils ont montré par là qu'ils connaissent merveilleusement l'esprit et le cœur humains, les moyens de les influencer et d'y déposer le germe d'un préjugé. Mais qu'ils ne dépassent pas la mesure en affirmant que cette voie est la meilleure qu'ils aient trouvée entre Tamatave et la capitale. Nous leur demanderons alors par quel endroit a bien pu passer Radama Ier, en 1817, pour se rendre rapidement, avec 20,000 hommes, d'Imérina devant Tamatave, et par quel autre on a réussi à transporter, vers 1832, de Tamatave à Imérina, une grande chaloupe pontée envoyée en présent par Guillaume IV d'Angleterre à Ranavalona Ire et destinée à voguer sur le lac d'Itasy. Nous savons par deux vieux créoles malgaches, Reddington et Marius Arnaud, morts il y a près de deux ans, que ces chemins étaient assez commodes et très directs, mais nous savons aussi que, pour ces motifs, on en a interdit l'usage sous peine de mort, et que la brousse et les arbres, en y repoussant de plus belle, en ont pour ainsi dire recouvert et caché les vestiges. Nous n'ignorons pas non plus que, pendant la dernière guerre, des canons et des troupes ont été expédiées de Tananarive à Farafatrana par une nouvelle voie de communication, et cela à l'instigation de l'aventurier Willoughby.

Eh bien, les trois chemins de Radama, de Ranavalona et de Willoughby n'en font en réalité qu'un seul, lequel, d'après les assertions des indigènes, s'amorcerait derrière Farafatrana et viendrait par les hauts de la rivière d'Ivondro déboucher sur le plateau d'Ankay. La chose vaut qu'on la note.

Comme on le pense bien, la défiance des Hovas ne s'est pas localisée à la côte orientale, et c'est sous l'empire de ce sentiment qu'ils ont adopté, pour aller de Majounga à la capitale, le chemin du Betsiboka, long et mauvais, au lieu de celui de l'Ikopa, qui est court et facile.

Et maintenant, ils auraient mauvaise grâce à objecter que le pays ne se prête pas à l'établissement de routes proprement dites. Est-ce que Hastie, qui s'était rendu compte des difficultés du sol malgache en accompagnant Radama dans la plupart de ses expéditions, n'avait pas proposé au roi d'ouvrir une route carrossable entre Tamatave et Tananarive? Est-ce que Beniowski n'en avait pas exécuté de fort belles au nord, à l'effet de relier la côte orientale à la côte occidentale? Est-ce que le commandant Pennequin, avec de très faibles moyens, n'en a pas récemment construit une qui, d'Ambodimadiro, s'enfonce à près de quinze kilomètres dans l'intérieur? Est-ce que les Hovas eux-mêmes, en 1867, lors du voyage de Rasohérina à Andeviranto, n'ont pas mis autant de promptitude que d'habileté à transformer un chemin dont je pourrais décrire les multiples difficultés? Des ponts furent jetés sur les ravines. On combla des abîmes. Des routes furent pratiquées dans le flanc des montagnes. Le sentier, l'affreux sentier de la forêt d'Analamazaotra devint une grande avenue. Ne fallait-il pas que la reine, précédée et suivie d'une foule de près de 60,000 indigènes, passât, sans crainte de cahots, avec son lourd palanquin et ses douze porteurs?

D'ailleurs, quand on considère la disposition topographique de Madagascar, on se persuade que, les unes par rapport aux autres, les montagnes disposées en amphithéâtre n'ont nulle part une grande hauteur et qu'en conséquence il ne saurait être malaisé de les contourner ou de les franchir.

En outre, l'entretien des voies de communication serait, la plupart du temps, favorisé par la nature même, la constitution du terrain. Argileux et dur dans les parties élevées, il présente de tous côtés des pointements, des affleurements de roches qui composeraient un excellent macadam.

Mais où trouver des ingénieurs et des bras pour l'établissement raisonné et rapide des routes à Madagascar? Les ingénieurs, nous les avons à deux jours de là, à la Réunion, ainsi qu'un personnel tout préparé, et bien préparé à ce genre de besogne. Aucun pays, peut-être, sur une étendue aussi réduite ne présente un sol plus tourmenté que celui de cette petite île, et l'on peut dire que son développement vertical est décuple de son développement horizontal. C'est un enchevêtrement toujours nouveau, parfois grandiose, de montagnes aux formes singulières et aux bizarres découpures, où l'homme a tracé audacieusement des chemins larges et solides pour atteindre les sommets. Jamais, à Madagascar, on ne trouvera de difficultés semblables à celles qu'il fallut vaincre à la Réunion pour arriver à Salazie, pour se rendre de Saint-Denis à la Possession par la montagne ou pour atteindre le plateau du Brûlé. Quant aux travailleurs, la reine n'a qu'à faire un signe, et cent mille Malgaches viendront se mettre sous la direction de nos ingénieurs. Qui n'a pas entendu parler, en effet, de cette fameuse et tyrannique corvée, le Fanampoana, par laquelle le peuple — et tout le peuple — est tenu, à la moindre réquisition et sans aucun salaire, de donner à sa souveraine et son temps et sa peine? Personne n'y échappe, les grands pas plus que les petits, et c'est, avec le service militaire, la charge la plus lourde, la plus vexatoire qui pèse sur les populations. (*Temps.*)

14 811. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1342e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Grande mosquée de Kafsa, cour intérieure, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Casbah de Kafsa, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Les jardins de Kafsa et l'oued Baiech, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Arrivée à l'oasis du Hammâ, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Cour d'une maison dans l'oasis du Hammâ, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Koubba sur la route de Tozeur, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Notre campement hors de Tozeur, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Place avec portique à Tozeur, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Arrivée d'une caravane à el-Oudiane, dessin de Eug. Girardet d'après un croquis de M. H. Saladin.
Source à Degache, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Le nom de Yamaska se présente pour la première fois dans les documents officiels de 1678.

On n'en connaît pas au juste l'étymologie.

Les uns disent que c'est une exclamation : « Que de crapauds ! »

D'autres pensent, plus vraisemblablement, qu'il désigne une rivière aux eaux bourbeuses.

En effet, il n'y a pas plus de crapauds dans ces endroits qu'ailleurs, mais l'eau de la rivière est bourbeuse A sa rencontre avec le Saint-François et le Richelieu, dans le lac Saint-Pierre, l'œil constate quatre teintes d'eau bien marquées : le Saint-Laurent est vert, le Richelieu est blanc, le Saint-François est noir, et l'Yamaska est rouge sale.

Ce que l'on trouve de plus ressemblant à *Yamaska* dans la langue abénakise est *ia* ou *hia* ou *ion* : voilà, voici, et, à la suite, le mot *maskeg* : une savane

Yamaska serait donc, en abénaki, la rivière des Savanes. Mais justement les Abénakis appellent l'Yamaska « *Wiguamakuiteg* », c'est-à-dire la rivière de la montagne qui ressemble à une cabane d'écorces ou wigwam. (Note de M. Henri Vassal, agent des Abénakis de Saint-François.)

Je ferai observer que le mot moskeg, ou muskeg, ou maskeg est algonquin; que le mot Yamaska se rencontre dans nos documents pour désigner la rivière en question sept années avant l'arrivée des Abénakis à Saint-François; d'où je conclus que ces Sauvages ont tout simplement adopté le nom déjà imposé par des Algonquins, et que Maska ou Yamaska signifie « c'est marécageux. »

(BENJAMIN SULTE : *Revue Canadienne*).

— Le *Paris-Canada* fait une statistique très curieuse pour indiquer le mouvement rapide de la population française dans la province de Québec.

Les treize divisions électorales anglaises d'autrefois sont en grande partie françaises aujourd'hui, ainsi qu'il résulte des statistiques de 1884 :

	Français.	Anglais.
Mégantic.	13,500	5,650
Drummond et Arthabaska.	35,000	5,000
Richmond et Wolfe	17,000	10,000
Sherbrooke	7,200	6,900
Shefford.	18,500	5,800
Missisquoi	11,450	7,550
Ottawa.	35,000	16,500

Dans ces sept divisions électorales où la population française est arrivée à la majorité, la population anglaise est restée stationnaire, ou même a diminué.

Dans le comté de Compton, où la population est aujourd'hui de 10,000 Français et de 12,000 Anglais, on peut compter sur une majorité française au prochain recensement.

Il restera donc cinq comtés seulement où la prépondérance anglaise serait assurée pour quelques années encore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	Français.	Anglais.
Stanstead.	5,500	11,400
Brome.	5,600	9,800
Huntington	5,450	10,000
Argenteuil.	7,750	10,000
Pontiac	5,750	15,500

L'accroissement de la race française dans les comtés anglais est énorme.

Il a été, en dix ans, dans Compton de 90 pour 100, dans Brome de 50 pour 100, dans Argenteuil de 66 pour 100, dans Pontiac de 50 pour 100. Dans le seul comté de Huntington, les deux populations sont restées stationnaires.

— D'après « l'Annuaire Cherrier », la population de Québec s'est augmentée de 2,500 personnes dans le courant de l'année 1885.

— Nous avons à Sheffington, comté de Shefford, une brave Canadienne-Française qui a atteint l'âge extraordinaire de 110 ans.

La vieille est gaillarde; elle dit volontiers qu'elle est bonne pour dix années encore. (*Minerve*).

— On lit dans le *Sorelois* : Deux des vétérans de la guerre de 1812 tiennent encore bon; malgré leur âge avancé ils se sont présentés la semaine dernière devant M. Dorion, receveur de l'enregistrement, pour faire régulariser leur réclamation auprès du gouvernement.

L'un, M. Cantara, a 103 ans, et l'autre, M. J.-B. Gauthier porte allègrement ses 93 années.

— Jeudi, Son Éminence le Cardinal Taschereau donnait une audience solennelle aux chefs et guerriers Hurons de la Jeune Lorette, dont les noms suivent :

Philippe Vincent *Téon8athasta*. (*Il est debout*).
Francis Gros-Louis *Sassennio*. (L'homme droit).
Antoine Picard *Tio8enk*. (Il défend).
Antoine O. Bastien *8a8endarolem* (agent).
Paul Picard *T8a8enhohi*, (guerrier).
John W. Magrath *Ota8idet* (la loutre).
Révd Prosper Vincent *Sa8atanen*, (prêtre, etc.).
A. N. Montpetit *Ahatoistazie*, l'homme qui n'a pas pour), chef honoraire.

Le Révd M. Vincent adressa des paroles touchantes de reconnaissance et d'exquise sensibilité à Son Éminence qui ne put se défendre de manifester son émotion, au souvenir éloquemment et pieusement évoqué des missionnaires et des martyrs qui se sont dévoués pour gagner les tribus sauvages à la foi chrétienne. La mémoire des évêques et archevêques, les prédécesseurs de Son Éminence dont les portraits ornent si glorieusement pour nous cet humble salon, le seul salon vraiment national du pays, ce que le jeune prêtre sut rappeler avec beaucoup d'à-propos, jeta soudainement un reflet de lumière éclatante dans l'esprit des auditeurs.

Après l'allocution de l'abbé Vincent, Paul Picard, fils du Grand chef Taouranché mort il y a deux ans, mais dont le nom restera dans notre histoire, lut l'adresse que voici :

Grand Prince,

Dans les temps anciens, lorsque les Hurons, mes ancêtres, hommes farouches, mais sensibles; furent terrassés au milieu de leurs forêts, au nom du Christ et par la vertu de la Croix que tenaient à la main Tes Pères dans la foi, les infatigables Jésuites, le Grand Laval Ari8a8aï a dit aux Hurons :

« L'Église catholique est un grand arbre dont la tête s'élève majestueusement dans le ciel et dont les racines s'attachent profondément au sol. »

Le Grand Laval Ari8a8aï leur a dit aussi :

« A cet arbre majestueux poussent de puissants rameaux, pleins de sève et de force, qui protègent au loin, de leur ombre bienfaisante, les peuples réunis au pied de cet arbre gigantesque. »

Le Grand Laval Ari8a8aï a dit vrai.

Aussi les descendants des Hurons voient aujourd'hui avec joie Ton élévation au Trône du plus grand de tous les chefs. Tu l'as méritée par la sève de Tes vertus et par la force de Tes paroles : Tu es devenu un rameau puissant intimement lié au grand arbre de l'Église : Tu es devenu Prince de l'église.

Accepte donc, Grand Prince, les félicitations d'un Huron, élève de Ton Séminaire, et permets-lui de saluer ici cette antique maison d'où sont sortis et d'où sortent encore tant d'hommes illustres dans les sciences humaines et dans les sciences divines.

Daigne accepter de plus ce chapelet fait de grains de porcelaine (wampums) que je mets entre Tes mains et sois assez bon de Te souvenir dans Tes prières de Ton ancien élève Paul T8a8enhohi.

J'AI DIT.

(*Minerve*).

— M. John W. Jocks, qui a été admis à l'étude du droit jeudi dernier, à Trois-Rivières, est le fils de M. John Jocks, grand chef à Caughnawaga et propriétaire des superbes carrières de cette localité.

M. Jocks est le premier sauvage, à notre connaissance, qui ait été admis à l'étude du droit en cette province.

Ce jeune monsieur est doué de grands talents et parle parfaitement le français, l'anglais et, inutile de le dire, aussi la langue iroquoise. Il a été admis après avoir subi un des examens les plus brillants.

M. Jocks a fait son cours au collège Sainte-Marie, Montréal.

(*Minerve*).

— Le 4 Juillet, à Trois-Rivières a eu lieu l'inau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guration de la statue de Laviolette, le fondateur de la cité trifluvienne il y a quelque deux cent cinquante ans.

La statue regarde l'Ouest, là où, comme l'a dit l'orateur principal de la cérémonie, le Canada trouvera son plus bel avenir, dans le développement de régions naguère encore inconnues.

— Une preuve de la « francisation » de certaines contrées du Canada nous est fournie par la paroisse de Gracefield, comté d'Ottawa.

Parmi ses 1500 habitants, il y a nombre d'Irlandais et de Polonais qui se sont enrôlés dans la Société nationale des Canadiens, qui est, comme on sait, la Saint-Jean-Baptiste.

Gracefield, qui doit son nom à un Irlandais, M. Grace, s'appelle aussi, de son nom de paroisse, la Visitation.

— Un assez grand nombre de Français ont planté leur tente au Canada cet été : les uns ont acheté des terres dans le canton d'Archambault, comté de Montcalm; d'autres, natifs de la Vienne, se sont fixés sur le bas du fleuve, rive du Sud, près Montmagny; d'autres à Saint-Jérôme auprès du grand patriote, du grand défricheur, du fameux curé Labelle, « Roi du Nord »; d'autres ont pris des lots dans le comté d'Ottawa, et quelques Belges avec eux; d'autres enfin ont poussé jusqu'au Manitoba et au Nord-Ouest : tels M. Le Bidan de Saint-Mars, M. de Boishébert et M. de Raimbouville.

— 44 Français de France ont acheté 101 lots sur la rive orientale ou canadienne-française du lac Témiskaming.

Chacun de ces lots sera défriché par une famille canadienne du Canada et, s'il se peut, des États-Unis.

— La société de colonisation du lac Témiskaming vient d'arpenter un troisième canton, celui de Laverlochère, derrière l'un des deux townships qu'elle possède au bord du lac : Duhamel — l'autre étant celui de Guigues; — elle se propose d'étendre aussi ses opérations sur la rive occidentale du Témiskaming, laquelle relève de la province d'Ontario.

— Dans la première semaine de mai, deux colonies de Canadiens-Français se sont établies au bord du lac Nipissingue, toutes deux à North Bay : l'une venait des Escoumains (comté du Saguenay), en aval de la rivière Saguenay, là où le Saint-Laurent est déjà un estuaire; l'autre était partie de Rigaud (comté de Vaudreuil), tout au bas de l'Ottawa.

— Dans la première quinzaine de mai 132 familles canadiennes-françaises se sont établies dans le Manitoba et le Nord-Ouest.

— Le 25 mai, un certain nombre de familles canadiennes-françaises revenues des États-Unis sont parties de Montréal pour le Nord-Ouest.

— Winipeg n'a pas de 30,000 à 40,000 âmes, comme on disait, mais de 20,000 à 21,000.

— Nous avons déjà réussi à conserver à la nationalité canadienne-française une immense partie de la province du Manitoba. Les points les plus avantageux de la jeune province sont devenus terre française, et aujourd'hui nous avons là dix-huit à vingt paroisses florissantes entièrement canadiennes.

« Le travail qui s'est fait au Manitoba il y a six, sept et huit ans, se fait actuellement dans le Nord-Ouest : des établissements se forment qui, avant qu'il soit longtemps, seront des paroisses splendides.

« Dans un avenir prochain, au Manitoba, la population canadienne-française, qui est là si forte et si vivace, et qui forme déjà le tiers de la population agricole, c'est-à-dire de la population productrice, aura une influence considérable et finira par avoir la prépondérance. Il en sera de même dans la province d'Alberta, si rien ne contrarie notre œuvre. »

(Abbé Jolys, *curé de Saint-Pierre du Manitoba*).

— Parmi les colons français qui viennent de s'installer au Nord-Ouest, on cite M. Le Bidan de Saint-Mars. Avec sa famille, composée de dix personnes, il s'est établi sur la ligne du Pacifique canadien, près de la station de Whitewood, sur un affluent de la rivière Qu'appelle.

Ce site est dans la province d'Assiniboïa. Il y a déjà là, dit la *Minerve*, un centre français qui ne pourra que s'accroître : le climat y est tempéré, et l'élevage des bestiaux s'y fait dans les meilleures conditions.

— Le relevé des immigrants arrivés à Winipeg durant le mois de juin signale l'arrivée de 42 Français.

— On signale trois nouvelles colonies franco-canadiennes dans la province d'Alberta : l'une sur les bords du Pincher Creek, à Mac-Leod; l'autre sur la Mosquito Creek; la troisième établie par M. Théroux, à l'embouchure de la High River.

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1343e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Départ de Kafsa, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Défilés du djebel Stah, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Campement à Henchir-Medjen-Oum-el-Kessab, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Chasse dans les plaines d'alfa, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Arrivée à Fériana, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Thermes de Fériana, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Les quatre colonnes à Fériana dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Tombeaux romains à Sidi-Aïch, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Mausolée de Henchir-es-Zaâtli, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.
Castellum de Henchir-Tamesmida, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Mausolée romain à Kasserine, dessin de H. Saladin, d'après nature.
Barrage de Kasserine sur l'oued ed-Derb, dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin et une photographie de M. R. Cagnat.
Arc de Kasserine, dessin de H. Saladin, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Le recensement du Nord-Ouest a surpris tout le monde.

On avait tant parlé des milliers et dizaines de milliers qui s'étaient jetés sur ce pays, tant du Canada et des Etats-Unis que d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et autres contrées émigrantes, qu'on prétendait que la province d'Assiniboïa avait déjà 130,000 habitants, et chacune des provinces d'Alberta et de Saskatchewan, 65,000 : soit plus de 250,000 âmes.

Or, le recensement du mois d'août 1885 n'y a trouvé que 48,362 personnes, y compris les Sauvages.

Les résultats de ce dénombrement sont comme suit :

Quant aux races :

Blancs	23,344
Métis	4,848
Sauvages	20,170

Quant aux religions :

Protestants	25,947
Catholiques	9,301
Païens	7,893
Juifs	106
Sans religion	641
Non spécifiés	4,464

Quant aux nationalités :

Indiens	20,170
Anglais	8,397
Écossais	6,788
Irlandais	5,285
Français	1,520
Allemands	427
Scandinaves	136

— Aux Français, Écossais, Anglais, Irlandais, il y a lieu d'ajouter les métis, qui se divisent en :

Métis français	3,387
Métis écossais	762
Métis anglais	577
Métis irlandais	65
« Indéfinis », c'est-à-dire non donnés	57

— Ce qui modifie comme suit les divers éléments :

Anglais et métis anglais	8,974
Écossais et métis écossais	7,550
Irlandais et métis irlandais	5,350
Français et métis français	4,907

Quant aux lieux de naissance :

Nord-Ouest	25,169
Ontario	8,823
Angleterre	3,883
Manitoba	3,144
Écosse	2,143
Province de Québec	1,340
Irlande	1,162
États-Unis	1,007
Provinces maritimes	895
Allemagne	124
Scandinavie	111
Russie et Pologne	97
France	93

Etc., etc., etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant aux provinces :

Assiniboïa.

Indiens	4,492	22,083
Anglais et leurs métis. . . .	6,329	
Écossais et leurs métis . . .	4,886	
Irlandais et leurs métis . . .	4,043	
Français (479) et métis (824).	1,303	
Etc., etc., etc.		

Alberta.

Indiens	9,418	15,533
Anglais et leurs métis	1,604	
Écossais et leurs métis . . .	1,292	
Irlandais et leurs métis . . .	960	
Français (831) et métis (1125).	1,956	
Etc., etc., etc.		

Saskatchewan.

Indiens	6,260	10,647
Anglais et leurs métis. . . .	1,041	
Écossais leurs et métis . . .	1,372	
Irlandais et leurs métis . . .	347	
Français (210) et métis (1,438).	1,648	
Etc., etc., etc.		

Le recensement du Manitoba, fait le 31 juillet de cette année, nous apprendra si le peu de population de l'Assiniboïa, de l'Alberta, du Saskatchewan, tient à ce que le « Jeune État des Prairies » a retenu presque tous les immigrants : sinon, il en faudrait conclure que les rapports officiels ou autres ont grandement exagéré l'immigration au Nord-Ouest.

États-Unis. — Un des plus redoutables ennemis du serpent à sonnettes est un oiseau du genre des gallinacés, de la grandeur d'une poule moyenne. Les Espagnols l'appellent *Paisano*, et les Américains *Roadrunner*. On le rencontre dans les États du Sud-Ouest et au Mexique, mais surtout dans les régions sablonneuses et désertes du sud de la Californie. Sa manière de combattre le serpent est excessivement curieuse et semble révéler autre chose qu'un instinct aveugle chez cet oiseau. Disons d'abord que le cactus géant croît en abondance dans les contrées qu'il habite et que le serpent à sonnettes y est très commun.

Le paisano n'a pas sitôt découvert un serpent à sonnettes qu'il semble combiner les moyens de le faire périr. Il ne le perd pas de vue jusqu'à ce qu'il le voie endormi ; alors il cherche les feuilles les plus chargées de piquants des jeunes cactus, lesquelles ressemblent assez à des poires hérissées de pointes aiguës. Il casse ces feuilles avec ardeur, les transporte péniblement une à une et les range autour du reptile endormi. Quant le rempart circulaire lui paraît assez élevé et assez solide, il fond sur son ennemi et l'attaque à coups redoublés de son bec effilé, puis il se retire, laissant au serpent le soin d'achever lui-même sa propre destruction : ce qu'il paraît avoir prévu et ce dont il semble se réjouir d'avance, à voir son allure vive et enjouée, et les mouvements désordonnés de sa longue queue.

La première impulsion du serpent à cette attaque imprévue est de ramasser ses anneaux pour s'élancer. Mais aussitôt il voit qu'il est prisonnier dans l'enceinte ; finalement, il fait un effort pour ramper par-dessus l'obstacle, alors des millions de pointes pénètrent sa peau et le blessent. Furieux, il veut rendre dent pour dent, mais les épines acérées des cactus ensanglantent sa gueule, redoublent sa douleur et portent sa rage au paroxysme ; il s'acharne sur les cactus, les mord avec fureur, fait des bonds, des contorsions horribles, et, répandant sa bave infecte sur ses blessures, il meurt enfin empoisonné par son propre venin.

Le paisano, qui est demeuré spectateur impassible de ce drame épouvantable, tout content de son exploit, reprend sa course en dandinant coquettement sa queue, et va probablement à la recherche d'une nouvelle victime....

On dit que le crotale peut sauter à une distance considérable, dix pieds, par exemple, et atteindre sa proie dans l'air. C'est là une assertion gratuite. Un serpent peut tout au plus faire un bond de trois-quarts de sa longueur, et rarement il va jusque-là dans la bataille. J'ai attaqué un serpent à sonnettes de huit pieds de longueur dans le Texas avec une canne de quatre pieds, et j'en ai eu réellement bonne raison. On prétend qu'il avertit trois fois avant l'attaque. Je laisserai aux partisans de cette doctrine mis en présence du serpent le soin de la vérifier. Quant à moi, je n'en ai jamais eu nullement envie.

J'ai vu en juillet un serpent à sonnettes étendu à l'ombre et jouant constamment de son instrument pendant une heure entière. Il était en train de s'amuser, ou peut-être prenait-il sa leçon de musique, car il ne m'apercevait pas ; il n'y avait pas d'autre ennemi en vue et, ne me voyant pas, j'ai la certitude qu'il ne songeait nullement à m'attaquer. De même, au Nouveau-Mexique, j'ai eu connaissance d'un serpent à sonnettes qui avait attaqué un cheval sans donner le moindre avertissement préalable.

Le serpent à sonnettes ordinaire ou rayé, *Crotalus durissus*, habite toute la contrée au sud du 46me degré. Il est généralement inoffensif à moins qu'il n'ait lieu de se croire en danger, ou qu'il ne soit directement attaqué ; alors il se défend du mieux qu'il peut. Il fait sa proie d'oiseaux, de souris, de grenouilles, sans négliger l'écureuil et le lapin quand l'occasion s'en présente. J'ai ouvert un serpent qui avait un renflement énorme à l'œsophage : j'y ai trouvé un plein lapin jackass à moitié digéré. Le cou du serpent n'avait pas deux pouces de diamètre, et je laisse aux amateurs à rechercher comment, avec un cou si petit, il avait pu engloutir une proie aussi énorme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le serpent à sonnettes d'eau, *Crotalus adamanteus*, est indigène des Carolines et de la Floride; il est de la plus grande espèce, atteignant la longueur de neuf pieds. Sa situation favorite est de se tenir étendu dans les eaux tièdes des lacs de ces contrées, au grand désespoir des pêcheurs. C'est un nageur rapide, comme le sont probablement tous les serpents à sonnettes, mais sur la terre ferme, il a une allure gênée, lente et paresseuse.

On rencontre les plus gros serpents à sonnettes dans le Texas, sur le bas du Rio Grande, où ils atteignent quelquefois la longueur de douze pieds avec une grosseur en proportion. Les plus petits, les serpents à sonnettes cornés, que l'on trouve dans l'Arizona, le Nouveau-Mexique et la Californie du sud, dépassent rarement deux pieds. Ils portent deux petites excroissances cornées au-dessus des yeux et ils sont très dangereux. Ils ont des sonnettes, mais ils les font rarement entendre. Le serpent à sonnettes des sables ou du désert est également petit, et il a la prétention de vivre en termes de bon voisinage avec le chien des prairies dont il emprunte volontiers le domicile.

Il y a aussi un petit hibou brun, tout à fait grotesque, qui aime également à demeurer avec le chien des prairies, mais celui-là, au moins, se rend utile : il paie son loyer en restant à l'entrée du trou comme une sentinelle vigilante, et en huant poliment à tous ceux qui passent par là. Ni le serpent, ni le hibou, ni le chien ne semblent s'occuper du voisinage, mais vivent en bons voisins sans se quereller. Voici l'explication de cet étrange compagnonnage. Le terrier du chien des prairies est le seul abri qui se présente au serpent de ces régions arides et brûlées du soleil, et comme le chien creuse toujours un puits à proximité, là seulement le serpent peut trouver de l'eau, et j'ai eu la preuve que sans eau il ne peut exister. En retour de l'hospitalité que le serpent se décerne à lui-même, il se charge de régler la capitation, et il prévient avec sollicitude une trop grande accumulation de la famille du chien.

Le serpent à sonnettes corné jouit de la faculté remarquable de se mouvoir en avant, en arrière, de côté, avec une égale facilité. On raconte qu'un naturaliste allemand, traversant l'Arizona, passa un jour auprès d'un serpent à sonnettes corné qui se pavanait au soleil auprès de l'ouverture d'un terrier. Le naturaliste n'avait pas de canne, mais il était fort amateur de s'emparer du serpent qui regagnait rapidement le trou. Il le tira par la queue et se rejeta vivement en arrière pour éviter les conséquences de son audace. Le serpent regagna de nouveau le trou et fut de nouveau saisi par la queue et attiré dehors. Alors, le serpent braqua l'œil sur le savant, remua la mâchoire inférieure d'une manière significative et rentra dans le trou la queue la première. Le naturaliste ne s'obstina pas plus longtemps à prendre le reptile....

La pointe des deux « dents » du crotale est en pur émail, dure et proverbialement acérée. Quand le serpent est calme, les deux crochets pendent mollement le long du palais, mais quand la colère l'excite, ils se dressent et présentent un angle droit avec la mâchoire. Dans cette position, le serpent mord en dardant sa tête en avant, et par une compression puissante des muscles temporaux, le venin est injecté profondément dans la blessure.

Il peut mordre deux ou trois fois coup sur coup mortellement, mais bientôt les glandes sont épuisées et il faut quelques minutes pour distiller de nouveau poison. Les charmeurs de serpents cautérisent habituellement les glandes avec un fer rouge, laissant les crochets intacts et capables seulement de faire une légère blessure dans les chairs. On ne peut prendre trop de précautions en disséquant la tête du serpent à sonnettes, car la sécrétion des glandes se continue pendant un certain temps après la mort, et la moindre parcelle de poison peut faire beaucoup d'ouvrage.

Pendant les chaleurs d'août et septembre, le serpent à sonnettes est paresseux, indolent et de très mauvaise humeur. C'est la saison pendant laquelle on le suppose aveugle, mais c'est la paresse et non l'ophtalmie qui le fait attendre d'être foulé avant de remuer. C'est aussi le temps pendant lequel il reste étendu dans l'herbe près des cours d'eau pour éviter la chaleur et pour tendre des pièges faciles aux grenouilles étourdies....

(Revue Canadienne : *d'après M. Henri Guy Carleton.*)

Argentine. — Ce n'est plus la crise politique qui nous préoccupe, c'est la crise économique causée par la dépréciation des produits platéens et par l'excès d'immigration.

En temps normal, on manque constamment de bras, mais nous ne sommes déjà plus en temps normal. Nous en trouvons la preuve dans la récente invasion de la *Banda Oriental*.

Croit-on que l'an passé on eût trouvé cinq cents Italiens pour aller guerroyer à raison d'un dollar par jour?

La facilité avec laquelle on a racolé ces malheureux, prouve que le travail cesse et que la pénurie arrive.

Le courant d'immigration continue, il est presque impossible de l'arrêter, et il faudra bien chercher les moyens d'utiliser cete force humaine que l'Europe rejette comme exubérante et qui va se trouver déclassée et sans emploi. (*Nouveau Monde.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1344e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La Campine à Genck, dessin de Xavier Mellery, d'après nature.
Jubé de Tessenderloo, dessin de A. Heins, d'après nature.
Épisode de la fête au camp, dessin de Alf. Hubert, d'après nature.
Manœuvres d'artillerie au camp de Beverloo, dessin de Alf. Hubert, d'après nature.
Un café-chantant à Bourg-Léopold, dessin de Alf. Hubert, d'après nature.
La Grand'Place de Saint-Trond, dessin de A. Heins, d'après nature.
La Grand'Place de Hasselt un jour de marché, dessin de A. Heins, d'après nature.
Tongres et l'église Notre-Dame, dessin de A. Heins, d'après nature.
Le tressage de la paille à Sluze, dessin de Xavier Mellery, d'après nature.
Le cloître de Tongres, dessin de A. Heins, d'après nature.

FAITS DIVERS

OCÉANIE.

Nouvelle-Calédonie. — Il y avait longtemps déjà que la peur d'une insurrection canaque n'avait hanté l'esprit des colons de la Nouvelle-Calédonie. A des époques fixes, cette frayeur se manifeste, et si, en général, elle ne repose sur aucune base sérieuse, elle a du moins l'avantage d'entretenir une vigilance salutaire.

Cette fois encore, il n'y a eu de vrai dans les rumeurs alarmantes répandues dans Nouméa qu'une prise d'armes par les guerriers de deux tribus du nord de l'île.

Ils se sont disputé la possession d'une nouvelle belle Hélène, une popinée, et la fronde, les sagaies, les haches en pierre, les casse-tête à bec d'oiseau, ont fait, à l'intention d'une aussi horrible créature, un sanglant abatage.

Ainsi que cela se pratique dans toute l'Océanie et s'est pratiqué aux époques héroïques de la Grèce, les combattants canaques insultent leurs ennemis avant d'en venir aux mains. Dans l'archipel des Soulous, les indigènes exécutent une sorte de danse de Saint-Guy, mettant en évidence leur agilité et leur adresse. Chez les uns comme chez les autres, ils ne donnent ou reçoivent la mort que lorsqu'ils sont aveuglés par la colère, surexcités par leurs propres cris, et le sang échauffé par de violentes contorsions.

Sans ces préambules, ils n'auraient jamais le courage de se battre.

Les deux tribus canaques dont les combats ont jeté une alarme passagère à Nouméa ont procédé comme d'habitude.

Après s'être invectivées pendant de longues heures elles ont commencé la lutte à coups de fronde. Puis, en s'approchant, elles ont fait usage de la sagaie, à raison de six sagaies par homme. Finalement, elles se sont heurtées, et c'est alors qu'a commencé la lutte corps à corps et véritablement sanglante. Il est resté trois morts et plusieurs blessés sur le champ de bataille. Les vieillards et les chefs des deux camps ont ensuite fait la paix.

Les morts ont-ils été mangés? On le croit, car les tribus dont il s'agit sont les plus sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

Lors de la dernière insurrection, où tant de colons ont trouvé la mort, il a été recueilli beaucoup de débris humains calcinés par le feu. Il est permis de supposer qu'excités par la haine et l'ivresse de la victoire les Canaques n'ont pas renoncé tout à fait à manger de la chair humaine.

Et puis, quel est donc l'Européen qui peut savoir au juste ce qui se passe dans leurs forêts quand un pilou-pilou s'y célèbre à la lueur des torches ou à la clarté des étoiles? (*Temps.*)

Iles Fidji. — Puisque les questions coloniales sont à l'ordre du jour, dit la *Saturday Review*, ce serait peut-être le moment de donner quelques minutes d'attention à un coin du globe où notre protectorat a radicalement échoué, en dépit de nos prétentions à l'excellence en matière de colonisation.

Il s'agit des îles Fidji.

Depuis onze ans que nous en avons pris possession, les choses y vont de mal en pis. La population indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gène est en décroissance rapide. Il y a deux morts pour une naissance, à ce que nous apprend le rapport officiel de 1884. Les naturels sont mécontents et, écrasés sous le poids des taxes que leur imposent leurs chefs et de celles que le gouverneur, sir Arthur Gordon, a établies en 1876. Quant aux planteurs, ils sont plus que découragés. La stagnation des affaires est absolue et ne fait que s'étendre de place en place. Toutes les classes en souffrent, à l'exception peut-être de quelques chefs indigènes. Il n'est donc pas surprenant que la chambre de commerce de Lévouka ait pris le parti de députer son bureau à Londres, pour expliquer au gouvernement central le véritable état des choses.

Ce qu'il y a de plus anormal dans cette déplorable condition des îles Fidji, c'est assurément que nous y avons établi l'esclavage, sous la forme la moins déguisée, comme don de joyeux avènement. La Grande-Bretagne, cédant au vœu de l'Australie, avait réinstallé le roi Thakombau, sur la promesse positive qu'à l'avenir « les îles Fidji seraient gouvernées pour le bien des Fidjiens ». Nous admettrons que, jusqu'à un certain point, ce programme ait été mis à exécution, d'abord par sir Arthur Gordon, puis par William des Vœux, le gouverneur actuel; mais il semble qu'on ait un peu trop traduit le mot « Fidjiens » par « chefs indigènes » ou « noblesse locale ». Eux seuls, en effet, ont eu à se louer du nouveau régime, qui les a constamment soutenus dans leurs entreprises contre les serfs, — car les indigènes du commun ne sont pas autre chose; eux seuls sont devenus riches et prospères.

L'Angleterre avait pour confirmer l'autorité de ces chefs de nombreuses raisons. Ils étaient dans la pratique les représentants et les délégués de la population, et l'on pouvait espérer, en les mettant en contact direct avec les mœurs civilisées, de faire passer ces mœurs dans les habitudes courantes par le procédé le plus simple et le plus naturel. Malheureusement, ce que les chefs entendent par civilisation n'a pas tardé à se dessiner d'une manière toute spéciale. Les marchandises de Manchester et les boîtes de conserves représentent pour eux cette civilisation sous sa forme la plus éloquente; les bateaux et agrès établis selon les règles européennes ont aussi à leurs yeux des mérites supérieurs.

Or, cela coûte de l'argent, beaucoup d'argent, et quoi de plus facile que de gagner de l'argent pour des individus qui voient fort bien qu'ils sont, aux yeux du gouverneur, des personnages privilégiés? Tout ce qu'un chef indigène peut faire à ses subordonnés importe fort peu à un fonctionnaire européen, qui lui a accordé les pouvoirs les plus absolus. On ne lui demande que d'éviter le cannibalisme et, sous cette réserve unique, tout le reste lui est permis.

Un autre article du pacte fondamental est que « les coutumes indigènes seront respectées ». Quoi de plus commode que la coutume indigène du *lala* pour en faire de l'argent? Le droit de *lala* est celui qu'ont les chefs d'établir des taxes selon leur bon plaisir et pour leur usage personnel. Jadis, il était rare qu'ils abusassent de ce droit, et cela pour deux motifs : d'abord, avant l'arrivée des Européens et de leur civilisation, les chefs indigènes avaient peu de besoins, au-delà d'un toit pour se couvrir et des provisions de bouche nécessaires à leur famille; d'autre part, les chefs savaient parfaitement que, s'ils opprimaient leurs vassaux, ils seraient ou déposés, ou tout simplement assommés, sans phrases. L'arrivée des colons modifia déjà les choses, et même avant l'annexion il était manifeste que l'importation des marchandises européennes n'avait pas tardé à développer l'avidité des chefs, à ce point que l'ancien gouvernement des îles Fidji avait dû se préoccuper d'abolir le droit de *lala*. L'espoir d'en finir avec ces abus était même un des principaux arguments invoqués par les blancs pour demander l'annexion.

Mais, au lieu de supprimer le *lala*, sir Arthur Gordon se détermina à gouverner par l'intermédiaire des chefs et selon l'antique système féodal.

Le résultat naturel de cette décision fut que le *lala* fleurit plus que jamais et se trouva désormais affranchi de toute restriction.

On peut se faire une idée de ce qu'un tel droit doit devenir dans les mains de sauvages investis d'un pouvoir absolu. Tout ce qui excite la convoitise du chef fidjien, dans les boutiques de la ville ou des provinces, il faut qu'il l'ait sur l'heure : et c'est son bon peuple qui paye.

Toute résistance est impossible; les malheureux savent que le chef est soutenu par le gouverneur anglais. Rien ne leur appartient plus en propre; il suffirait qu'ils possédassent la moindre chose ayant une valeur pour que cette chose leur fût prise par le chef. A peine osent-ils planter les quelques ignames qui sont à peu près leur seul aliment : ils sont toujours sous le coup d'une saisie de leur récolte par le chef. Les femmes et les enfants ont faim : n'importe, mieux vaut souffrir en silence ou aller chercher dans les bois quelques misérables racines que s'exténuer à travailler pour le vampire. Une nuit, un planteur reçoit la visite d'un pauvre diable du voisinage : on vient lui demander de donner l'hospitalité dans son étable à deux porcs, tout ce que le voisin possède au monde : le lendemain matin, le chef doit faire sa tournée; s'il voit les porcs, il les saisira, c'est certain. L'indigène prend-il du service sur une plantation, le chef peut le réquisitionner pour sa corvée personnelle à titre de *lala*. A-t-il reçu un salaire, le chef peut le lui prendre. A-t-il mis en culture et ensemencé un champ, le chef peut saisir et vendre la récolte. Avant de s'engager comme journalier, le misérable est obligé d'obtenir l'autorisation de trois fonctionnaires : le *taraga ne koro* ou chef du village, le *buli* ou chef de district, le *roko* ou chef de la province. Or, avant que ce formidable trio ait accordé cette autorisation indispen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sable, il commence par prélever sur l'impétrant au moins cent francs de dons propitiatoires, ce qui rend à l'avance le travail du malheureux journalier à peu près improductif.

Cet épouvantable système d'extorsion est poussé plus loin : il s'applique également au planteur qui demande des bras; à moins qu'il n'ait pris soin de s'assurer à prix d'argent la tolérance du chef, ce planteur est parfaitement certain de voir le journalier réquisitionné sous prétexte de *lala*. Enfin, d'après les coutumes consacrées par l'administration britannique, aucun homme ne peut quitter le district où il est né. La terre peut y être épuisée, les vivres peuvent y être plus que rares, il faut qu'il y reste et travaille pour le chef, quand même il aurait dans le district voisin toute chance de se tirer d'affaire. Autrefois, il n'en coûtait que vingt-cinq francs de frais préalables pour engager un indigène, en sus de sa nourriture et du salaire convenu. Il en coûte maintenant plus de deux cent cinquante francs. Encore les planteurs s'estimeraient-ils heureux de n'avoir à payer que cette somme; mais, sous le régime du *lala*, sous l'empire du bon plaisir des chefs, il ne saurait y avoir pour eux la moindre sécurité, et ils ne peuvent même pas compter sur un travail si chèrement acheté....

Un état de choses aussi déplorable exige des remèdes immédiats, et ce ne sera pas trop, pour les trouver, des efforts réunis de toute la colonie européenne, appuyée par le gouvernement central.

(*Temps.*)

Iles Wallis. — C'est surtout aux îles Wallis que se manifeste l'influence civilisatrice des missionnaires français, reconnue là-bas par tous les Européens, sans distinction d'opinions.

La sympathie des Wallisiens pour la France et les Français est grande.

Ce petit archipel des Wallis est le seul de toute la Polynésie où la population, loin de diminuer, s'accroisse de jour en jour.

L'influence qui y prédomine est essentiellement salutaire, et régénère en ces lieux une race qui semble fatalement destinée à disparaître ailleurs devant une civilisation trop souvent corruptrice.

Les efforts des missionnaires protestants, des wesleyens surtout, dans cette œuvre de relèvement moral, ne sont pas moins fructueux. Me plaçant à un point de vue uniquement philosophique, je dois dire que les Maoris sont plus sensibles à la doctrine de Wesley qu'à toute autre; ces sauvages-là sont des sophistes aux tendances sceptiques; ils discutent la Bible avec finesse; il n'y a pas de famille qui n'ait son illuminé, son *orométua*.

Les missions protestantes, dont l'influence est si considérable en Océanie, ont un caractère à la fois politique et commercial.

Le ministre wesleyen n'a qu'un but, et ce but est de dominer les chefs du pays, à force de patience, d'énergie soutenue.

L'appui moral que le gouvernement anglais donne aux délégués de la mission de Londres est certainement une des raisons de l'expansion britannique dans tout l'univers.

Dans les îles protestantes, tout le monde est tenu d'obéir aux lois dictées par le pasteur, voire même les étrangers de passage.

Dans l'archipel de Cook, il est défendu de se promener à la campagne le dimanche, et de monter aux arbres, et de pêcher et de chasser durant le saint « jour du Seigneur »!

Le prix de vente de toute denrée est fixé par la mission : porcs, volailles, cocos, ignames sont invariablement taxés par elle sur le marché.

Ce qui m'a le plus étonné, dans les deux îles principales de l'archipel de Cook, c'est l'ardeur avec laquelle les habitants se livrent aux travaux de l'agriculture.

A Mangia, les plantations d'igname, de taro, de coton, d'arrowroot, sont vastes et admirablement comprises. Les maisonnettes des indigènes, crépies à la chaux, entourées de jardinets où les femmes cultivent des fleurs dont elles se parent avec coquetterie, sont isolées les unes des autres par des murs en corail blanc.

La propriété foncière est donc parfaitement définie dans ces îles, la terre y a une véritable valeur.

La transformation si radicale d'un peuple naturellement farouche est due à l'éducation qu'il a reçue de ses pasteurs.

Le missionnaire wesleyen à Mangia est un vrai potentat; il a une habitation des plus confortables et un parc où mille essais de cultures nouvelles dénotent un esprit pratique, non moins qu'une connaissance approfondie de la botanique.

Ne soyez pas surpris si j'insiste sur les aptitudes des naturels de Mangia aux travaux de l'agriculture; c'est que d'ordinaire, en Océanie, l'homme ne travaille pas. Quoique doué d'une vigueur musculaire peu commune, ce sybarite, trop privilégié du Ciel, se laisse vivre sans dépenser son énergie autrement qu'en des plaisirs faciles.

(Édouard Petit : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1345e LIVRAISON.

TEXTE.

La nouvelle expédition du professeur A.-E. Nordenskiöld au Groenland, par M. Charles Rabot. — 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES

La « Sofia », dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise du volume publié par M. Nordenskiöld.
Itinéraire à l'intérieur du Groenland, carte.
Reykjavik, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Cap Farewell, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Eskimos saluant l'arrivée de la « Sofia », composition de Th. Weber.
Julianehaab, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Ivigtut, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Femmes eskimos du Kangerdluarsuk, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Mines de kryolithe à Ivigtut, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Egesdeminde, gravure empruntée à l'édition suédoise.
L'Audaitsivikfjord, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Le Tasiusarsoak couvert de glaces, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Fruit fossile de l'arbre à pain trouvé à Igdlokunguak (grandeur naturelle), gravure empruntée à l'édition suédoise.

FAITS DIVERS

EUROPE.

Irlande. — Rien de plus aisé que de parcourir l'Irlande.

Si son réseau de chemins de fer n'est pas encore bien complet, de grandes artères rayonnent de Dublin dans toutes les directions et permettent de traverser l'île de part en part, soit vers le sud, soit vers l'ouest ou le nord, en moins de sept à huit heures. Le voyage du sud au nord, selon le grand axe, est plus long et plus laborieux, parce qu'il faut changer plusieurs fois de ligne. Le voyage circulaire, le long des côtes, est facilité par d'excellents services de diligences découvertes dans les régions où le chemin de fer n'arrive pas encore. Enfin, par le Shannon on peut pénétrer en bateau à vapeur presque jusqu'au cœur même du pays.

Quand on a fait ces excursions diverses, complétées par des courses à pied ou à cheval, et vu l'île sous tous ses aspects, on constate qu'elle a, d'une manière générale, la forme d'une coupe aux bords relevés vers la mer.

En d'autres termes, l'Irlande est constituée par une vaste plaine centrale que des massifs de collines et de montagnes protègent, sur son pourtour, contre l'océan.

Ces montagnes-là ne sont nulle part très hautes; les plus belles, celles du Kerry, ne dépassent pas de beaucoup mille mètres. Mais leur position même au bord de l'Atlantique, les érosions qui en rongent la base, les baies profondes qu'elles dessinent, les lacs innombrables qu'elles recèlent, leur donnent une majesté bien supérieure à leur altitude. Élégantes et gaies dans le Wicklow, elles sont, dans le Kerry, d'une sérénité sans égale, gardent en Connemara la rudesse chaotique des cataclysmes primitifs et présentent au nord du plateau d'Antrim, vers la Chaussée des Géants, les plus extraordinaires formations basaltiques.

Mais l'aspect normal et en quelque sorte moyen de l'Irlande est celui de la plaine centrale, c'est-à-dire d'une large nappe d'ondulations verdoyantes, baignée dans une atmosphère toujours fraîche bornée à l'horizon par des collines bleues.

Cet aspect est d'une douceur infinie : aucune terre ne le possède au même degré. Il vous enveloppe, vous pénètre comme une caresse et une harmonie. On s'explique, en subissant cet effet tout physique, la tendresse passionnée que les Irlandais portent à leur pays et que les poésies de Moore reflètent si bien. Le ciel semble s'y être mis à l'unisson du sol pour donner à toutes choses des tons d'un flou délicieux. Les étoiles s'y voilent presque toujours d'une gaze légère, et le soleil même y brille d'un éclat atténué par les vapeurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où tout à l'heure il va se replonger. Les ombres ne sont pas crues et nettes, mais fondues en dégradations insensibles.

En Irlande tout est vert, même les pierres, qui s'enveloppent de mousses, et les murs, qui s'habillent de lierre, et les eaux, qui se couvrent d'un manteau de nénufars ou de roseaux. La parure que revêtent ailleurs les champs après une ondée printanière est ici de toutes les saisons. En plein juillet, les blés, les orges et les avoines gardent encore leur robe d'avril. Mûriront-ils jamais? Il paraît que oui, vers le mois d'octobre, mais sûrement sans se dorer.

En réalité le jaune, pas plus que le blanc, ne sont des couleurs irlandaises.

C'est bien la verte Érin, l'île Émeraude! Jamais au monde renommée ne fut plus méritée.

On peut considérer l'Irlande comme une prodigieuse pelouse de 80,000 kilomètres carrés incessamment arrosée par les pluies. L'eau y est partout sous toutes les formes :

Dans les nuages, que les vents de l'Atlantique chassent sur elle et qu'arrêtent vers l'est et le nord les hautes terres d'Écosse et de Norvège; sur le sol, où tous les creux deviennent de grands ou de petits lacs; dans le sous-sol même, où les racines végétales, imprégnées et gonflées comme des éponges, se transforment lentement en tourbe.

C'est le pays le plus libéralement arrosé de l'Europe, et pourtant, grâce à la constance des vents, on ne saurait dire qu'il soit humide.

Il y tombe par an, en moyenne, une couche d'eau de 926 millimètres, — près d'un mètre. Aussi la terre de la verte Érin est-elle d'une admirable fécondité naturelle que favorisent encore la douceur et l'égalité du climat maritime.

La flore rappelle à certains égards celle des îles méditerranéennes. La faune présente cette particularité remarquable de ne pas montrer une seule espèce dangereuse ou simplement répugnante, — pas un crapaud, pas un reptile, si ce n'est le plus innocent de tous, le lézard, ami de l'homme.

La légende veut que saint Patrick, l'apôtre chrétien de l'île, venu de Bretagne au sixième siècle, ait jeté tous les serpents à la mer, avec les crapauds : l'imagerie populaire le représente habituellement en train de perpétrer ce miracle.

Une île sans épine dorsale et qui présente la configuration générale d'un cirque n'est pas faite pour les grands fleuves. Aussi presque tous ceux de l'Irlande, nés dans sa ceinture de hauteurs, vont-ils bientôt se perdre dans la mer, parfois en formant à leur embouchure un estuaire qui prend le nom de *lough*, comme les lacs proprement dits.

Un seul parmi tous ces fleuves fait exception par le développement de sa course et le volume de ses eaux, c'est le Shannon, né dans le plateau central, en quelque sorte emprisonné au fond du cirque, arrêté au-dessus de Limerick par une barrière de roches sur lesquelles il forme de beaux rapides, et s'épandant au-dessous en un majestueux cours d'eau que remontent, avec la marée, les navires du plus fort tonnage.

Ce ne sont pas, au surplus, les rades qui manquent sur ces côtes profondément découpées. Au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, l'Irlande ne compte pas moins de quatorze ports naturels où des flottes entières pourraient s'abriter.

Mais, comme tous les autres dons que le sort lui a prodigués, il semble que celui-là aussi se soit tourné contre elle en appelant les peuples de proie dans ses vastes baies.

Jetée comme un poste avancé de l'Europe au milieu de l'Océan, elle ouvrait en quelque sorte ses bras aux Phéniciens, aux Scandinaves, plus tard aux Arabes, aux Espagnols et aux Anglais. Un coup de vent suffisait à la leur révéler, une brise favorable à les y ramener en force.

Pour comprendre les périls d'un poste pareil et voir combien plus encore que le musoir breton l'Irlande est terre atlantique, il faut aller jusqu'à Valentia, celui de ses îlots où atterrit le câble électrique venu de l'Amérique, de Terre-Neuve.

Plus qu'en aucun lieu d'Europe on se trouve là au bout du monde. Il semble qu'on ait seulement à allonger le bras pour toucher aux États-Unis. Et, de fait, on en est bien près déjà — à quatre ou cinq jours de vapeur, presque à portée de téléphone!... Les tempêtes américaines y arrivent si vite, qu'à peine la dépêche de New-York a pu les devancer. Une mouette portée sur l'aile de l'ouragan franchirait ce bras de mer en douze heures. Le vent qui vous fouette la face a peut-être caressé ce matin les cheveux d'une belle de Brooklyn. On sent là combien notre globe est petit.

Géologiquement, l'Irlande diffère de la Grande-Bretagne.

Son apparition est beaucoup plus ancienne et sa structure est toute spéciale. Seule, sa partie septentrionale ou Ulster, qui forme au point de vue politique un contraste si frappant avec le reste de l'île, présente, entre la baie de Donegal et la baie de Dundalk, des massifs montagneux tout à fait analogues à ceux de l'Écosse, au devant de laquelle ils s'avancent et à laquelle ils paraissent avoir été originairement soudés.

Ces massifs sont des roches basaltiques et des coulées de lave, tandis que les monts du Kerry et du Connemara sont des grès rouges et des schistes superposés à la couche carbonifère.

Ce qu'il faut regarder comme l'Irlande propre se compose donc de la province orientale ou Leinster, de la méridionale ou Munster, et de l'occidentale ou Connaught.

La province d'Ulster est bien réellement, par la nature du sol, comme par la race et les mœurs de la majorité de ses habitants, une annexe et une dépendance de l'Écosse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les trois autres provinces, au contraire, forment un ensemble aussi distinct de l'Angleterre et de l'Écosse par la constitution et la physionomie du sol que par la race, par le génie, par les traditions et par les croyances de la population.

Ce qui frappe d'abord dans le paysage irlandais, c'est l'absence de toute espèce d'arbres. On n'en voit que dans les parcs privés. A perte de vue, la plaine se déploie en ondulations douces, couvertes de gazon et coupées de murs en pierres sèches — sans qu'un chêne, un ormeau ou même un buisson en relèvent la monotonie.

Tellement que l'arbre y est devenu indice seigneurial. Partout où l'on en voit un, on peut être sûr que le château du landlord n'est pas loin.

Cette disparition radicale des forêts est singulière dans un pays qui en était jadis couvert. On a donné de ce fait un grand nombre d'explications qu'on est allé chercher parfois jusqu'en des cataclysmes géologiques.

Mais de telles théories ne sont plus acceptables de nos jours.

La plus vraisemblable de toutes, c'est que le bois disponible a été graduellement abattu pour les usages domestiques, et que l'indifférence, la pauvreté, les guerres incessantes, l'incertitude du présent et de l'avenir, ont, de temps immémorial, empêché que ces coupes sombres fussent réparées.

Sur les bas-fonds, la disparition des bois s'explique d'elle-même par la présence de couches de tourbe dont l'épaisseur atteint parfois quinze à vingt mètres et où l'on retrouve des chênes entiers dans un état plus ou moins avancé de carbonisation. A une certaine phase de cette transformation, le tissu ligneux est devenu si flexible que les Irlandais le découpent en lanières.

Ils s'en servent pour faire des courroies, des filets, des liens de toute sorte — sans parler des objets de piété, des têtes de pipes, des figurines sculptées au couteau et des « souvenirs » de tout genre dont on assomme le voyageur.

Les tourbières sont la grande richesse de l'« Ile de l'Émeraude » et elles lui fournissent le seul combustible qui soit communément employé par les classes populaires.

De tous côtés, on voit dans la campagne des gens occupés à extraire la tourbe, à la couper en briquettes, à la dresser en pyramides pour la faire sécher au soleil, ou à la transporter.

Les travailleurs employés à ces divers ouvrages sont même, à vrai dire, presque les seuls qu'on aperçoive aux champs.

Et c'est à croire que l'extraction et la manipulation de la tourbe sont l'unique industrie du pays.

Il y a deux espèces de tourbes, la rouge et la noire, selon le degré de carbonisation que les couches ont atteint et la nature des végétaux dont elles se sont formées.

Les plus belles sont d'un noir si intense et si brillant à la coupe, qu'on pourrait presque les prendre pour de la houille.

Ces vastes réserves de combustible, qui sont désignées en Irlande sous le nom de *bog*, sont un des traits constants du paysage, dans les vallées du pourtour montagneux comme dans les parties basses de la plaine. On n'évalue pas à moins de 20 milliards de mètres cubes l'épaisseur totale de ces mines de carbone à ciel ouvert, qui occupent en surface plus de 12,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire le septième de la superficie de l'île.

Les lacs en couvrent un autre septième.

Un autre trait frappant de la campagne irlandaise est la rareté des champs labourés. On les compte par parcelles clair-semées et presque toujours mises en avoine, en pommes de terre ou en turneps.

Les statistiques de la Société d'agriculture donnent, comme chiffres ronds, sur les vingt millions d'acres de superficie approximative de l'île, cinq millions, soit le quart, en culture; savoir.

Cent cinquante mille acres seulement en céréales:

Trois cent cinquante mille acres en turneps;

Un million et demi en pommes de terre;

Deux millions en prairies artificielles.

Dix millions d'acres sont en prairies naturelles.

Le reste est en jachère, en marais et tourbières, en terres improductives, routes et chemins.

Ces routes et chemins, comme les ponts et tous les travaux publics qui dépendent du gouvernement anglais, sont admirablement entretenus. Il est clair que sur ce point Dublin-Castle n'a voulu laisser aucune prise à la critique. Ces percées superbes à travers des landes incultes ou désertes font même un effet singulier, et l'on croirait y voir de l'affectation si presque toujours elles n'aboutissaient à quelque splendide domaine s'étendant à perte de vue sur les collines et les vallées, et toujours enclos de murs en pierre de taille hauts de deux ou trois mètres, qui se développent sur des longueurs de plusieurs milles.

(PHILIPPE DARYL : *Temps.*)

14 841. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1346e LIVRAISON.

TEXTE.

La nouvelle expédition du professeur A.-E. Nordenskiöld au Groenland, par M. Charles Rabot. — 1883. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le Port de la « Sofia » dans le Tasiusarsoak (Aulaitsivikfjord), dessin de Slom, d'après une gravure de l'édition suédoise.
L'expédition en marche pour atteindre le pied de l' « Inlandsis », dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Le deuxième campement sur l' « Inlandsis », gravure empruntée à l'édition suédoise.
Ruisseau sur l' « Inlandsis », gravure empruntée à l'édition suédoise.
La cuisine sur l' « Inlandsis », gravure empruntée à l'édition suédoise.
Détermination du point, gravure empruntée à l'édition suédoise
La caravane en marche sur l' « Inlandsis », dessin de Slom, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Lac sur le front de l' « Inlandsis », gravure empruntée à l'édition suédoise.
Vue prise sur l' « Inlandsis », gravure empruntée à l'édition suédoise.
Départ des Lapons pour leur reconnaissance sur l' « Inlandsis », dessin de E. Ronjat, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Ruines de Brattahlid, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Frederiksdal, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.
Vue prise dans l'Ikeksund, gravure empruntée à l'édition suédoise.
Vue prise sur la côte orientale du Groenland au sud du Port du Roi Oscar, gravure empruntée à l'édition suédoise.
L'Ingolfsfjeld, vue prise sur la côte orientale du Groenland, gravure empruntée à l'édition suédoise.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Irlande (*suite*). — Quant aux véhicules qu'on rencontre sur ces voies appiennes, ils sont de deux espèces.

Ou bien le somptueux carrosse conduit par un cocher à cocarde et traîné par des chevaux de prix;

Ou bien la minuscule carriole tirée par un bourriquet et portant, avec la grand'mère ou l'enfant qui la mène, une sorte de récipient conique maintenu en place avec des cordes et plus souvent rempli d'eau que de lait : il faut aller au Maroc ou en Espagne pour voir autant d'ânes qu'en Irlande.

Une chose étonne, en ces pâturages sans fin, c'est de n'y pas compter plus de troupeaux. Non qu'ils en soient tout à fait exclus. De loin en loin on aperçoit sur le vert intense des prairies la moucheture rousse ou blanche des bœufs et des moutons, la croupe ronde d'une jument, les gambades d'un poulain. Au bord des rivières, presque toujours guéables, ou de quelque mare écartée, on rencontre parfois sept ou huit vaches heureuses, les pieds dans l'eau, le regard vague et le mufle en action. On voit çà et là quelques oies, des poules escortées de leurs poussins, des porcs fraternellement accroupis avec les enfants dans la boue du fossé.

Mais, d'une manière générale, l'aspect du paysage est peu vivant et aussi pauvre en bêtes domestiques qu'en laboureurs.

Par contre, le gibier foisonne, comme il est naturel dans un pays aux trois quarts inculte, où le port d'armes est interdit, où la chasse est le privilège exclusif d'une très faible minorité. Lièvres et lapins s'en donnent à cœur-joie : on voit leurs blancs derrières sauter dans la rosée comme des bouquets de feu d'artifice.

Les villages sont rares, et plus rares encore les maisons de ferme et de métairie. Les ondulations de prairies succèdent aux ondulations de prairies, sans qu'on aperçoive trace de bâtiments d'exploitation. On dirait que les murs en pierres sèches dont elles sont rayées se sont élevés là spontanément et que les foins sont destinés à pourrir sur pied après avoir alimenté les papillons. Pourtant il n'en est rien, sans doute.

Il faut bien que, de temps à autre, quelqu'un vienne faucher cette herbe, la mettre en meules et l'emporter....

A force d'allonger le cou et les jambes, on finit par découvrir, à tous les diables, un clocher, qui est celui d'un gros bourg, d'une ville plutôt, où logent ces cultivateurs-citadins, en des demeures analogues à celles des *liberties* de Dublin.

Quant à la *mud-cabin* (cabane de terre) que décrivent les auteurs comme l'habitation ordinaire du paysan irlandais, cette chaumière est aujourd'hui une chose du passé.

A peine, en cherchant bien, arrive-t-on à en découvrir quelques spécimens dans les comtés les plus reculés, au fond du Kerry ou du Mayo.

Il est vrai que ces spécimens ne laissent rien à désirer comme pauvreté :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et tout d'abord, pas de cheminée, pas de jour, pas de meubles; rien qu'un toit d'herbes porté par quatre ou cinq perches sur des murs de torchis.

Le cochon lui-même, qui en partageait autrefois la jouissance avec les représentants du *genus homo*, et qui indiquait encore chez son possesseur un certain degré d'aisance relative, le cochon a disparu sans retour.

Mais ce sont là des exceptions, presque des cas préhistoriques. En général, la *mud-cabin* s'est effacée de la face du sol irlandais, soit que les landlords avisés en aient systématiquement poursuivi la suppression, soit que les paysans, las de cet abri tutélaire, aient émigré sous d'autres cieux ou qu'ils aient simplement profité de la dernière famine pour se laisser mourir de faim.

Sur quoi, la pluie est venue, qui s'est chargée en deux ou trois ans de délayer les murs, de rendre la cabane de terre au réservoir commun et d'en effacer à jamais la trace.

La population de l'Irlande, il ne faut pas l'oublier, décroît tous les ans depuis un demi-siècle. Elle était de 8,175,124 habitants en 1841, de 6,552,385 en 1851, de 5,798,564 en 1861, de 5,412,377 en 1871, de 5,174,836 en 1881, et selon toute apparence, elle est aujourd'hui tombée au-dessous de cinq millions. Si cette race d'ichtyophages n'était pas l'une des plus prolifiques de la planète, il y a beau temps qu'elle n'y serait plus représentée.

Avec la couleur verte et le manque d'arbres, le caractère essentiel du paysage irlandais est l'abondance des ruines.

On ne fait pas deux pas sans en rencontrer.

Ruines de châteaux-forts, d'églises, d'abbayes et même d'humbles demeures privées. Il est tel quartier de grosse ville ou de bourg, celui du nord, par exemple, à Galway, qu'on pourrait prendre le soir, avec ses tristes rangées de maisons de pierre, éventrées et sans toit, pour une rue d'Herculanum ou de Pompéi.

Quand les vieux murs ruinés sont ceux d'un monastère de jadis, ou d'une église ou d'une chapelle, ils servent habituellement de cadre aux légendes du voisinage; c'est là que se passent toutes les histoires terrifiantes du passé, là que se sont produits les miracles traditionnels, là que reviennent les esprits illustres, qu'apparaissent les *bans shees* et les fées.

Presque toujours les sépultures du village voisin sont venues se grouper au pied des pans de muraille drapés de lierre, par un effet instinctif et touchant de l'amour passionné que tout Irlandais porte aux souvenirs de sa race; et ces tombes, ordinairement formées de grandes pierres plates, dispersées dans l'herbe haute, couvertes de lèpres végétales, sans croix ni emblèmes d'aucune sorte, soulignent bien la mélancolie du lieu.

Souvent, auprès de ces ruines et de ces tombes s'élève fièrement encore un de ces monuments tout particuliers à l'Irlande et sur lesquels les archéologues sont si peu d'accord, ce qu'on nomme les *round towers* ou tours rondes.

Les *round towers* sont des tours sveltes et hardies, légèrement coniques, assez semblables à des minarets, hautes de vingt-cinq à quarante mètres, larges de trois à cinq à la base, et qui se dressent sur le ciel comme des obélisques. Elles sont bâties en grosses pierres, tantôt brutes, tantôt taillées, mais toujours unies au ciment, ce qui a fait penser qu'elles doivent être postérieures à l'arrivée des Romains en Grande-Bretagne.

Mais c'est là une pétition de principe que rien ne justifie, et que l'absence de toute tradition sur l'origine et sur l'usage de ces tours rend au moins fort invraisemblable.

On n'a jamais vu une race emprunter des procédés techniques à une autre race pour les appliquer à la construction des monuments qui lui sont essentiellement propres.

La civilisation celtique était parvenue en Irlande, plusieurs centaines d'années avant celle des Romains, à un degré de perfection dont témoigne encore le code Brehon, formulé cinq ou six siècles au moins avant l'ère chrétienne, et la première loi humaine qui ait substitué l'arbitrage à la force. Un peuple qui avait inauguré le règne de la raison et qui savait assez de mécanique pour dresser des monolithes de huit mille mètres cubes pouvait bien trouver tout seul l'art de faire du mortier et se disposer de l'emprunter aux Romains, lesquels Romains d'ailleurs ne vinrent pas chez lui.

Jamais hypothèse ne fut donc plus gratuite et plus enfantine.

La vérité vraie c'est qu'on ne sait rien sur les tours rondes, pas plus que sur les *nuraghs* de Sardaigne; que ces monuments sont antérieurs à toutes les traditions positives et ont été construits pour des usages qui nous sont inconnus.

Tout au plus si l'on pourrait induire de leur physionomie même, qui est celle d'un phare terrestre, qu'ils ont dû servir d'observatoires astronomiques ou militaires, et peut-être porter à leur faîte quelque feu sacré, visible de tout un district. En pareil cas, le seul guide à peu près sûr est le rapport éternel entre l'organe et la fonction.

Il existe encore quatre-vingt-trois de ces tours en Irlande, et leur état de délabrement permet de supposer qu'elles ont été beaucoup plus nombreuses jadis.

Quelle que soit leur origine, elles restent si étroitement et si justement associées dans l'imagination populaire à l'idée de la nationalité irlandaise, que l'image d'une *tour ronde* s'est naturellement imposée au sculpteur, comme symbole du patriotisme, sur le tombeau d'O'Connell, dans le cimetière de Dublin.

Les monuments mégalithiques et les dolmens sont également très nombreux en Irlande. Le Donegal pos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sède à Raphre un cirque de pierres levées tout pareil à celui de Stonehenge, et le Londonderry a dans le Grianan d'Aileach le plus beau temple fortifié qui ait jamais été consacré au culte du Soleil. En beaucoup de districts, toutes les montagnes et collines sans exception sont couronnées du tertre funéraire ou *rath* celtique.

Quant aux inscriptions druidiques en caractères *ogham*, alphabet formé de vingt-cinq combinaisons de traits obliques ou verticaux, correspondant à autant de lettres et de sons, ces inscriptions, disons-nous, foisonnent dans les comtés.

La plus curieuse est celle de la *Cave de Dunloe*, découverte en 1838 par un laboureur, près de Killarney, et qu'on peut considérer comme une véritable bibliothèque druidique, dont les livres sont les pierres de la voûte.

Ces caractères sont aujourd'hui déchiffrés, grâce à des inscriptions bilingues, postérieures à la période romaine.

Enfin, les noms de lieu et les définitions géographiques sont, en Irlande, d'origine celtique en sept cas sur dix, d'après les tableaux dressés par Chalmers.

Les montagnes sont des *ben* et les chaînes de hauteurs des *sliebh;* les rochers des *carrick* et des *clogh*, les lacs des *lough*, les îles des *innis*, les marais des *corks*, les landes des *curragh*, les collines des *knock*, les rivières des *anagh*.

La langue erse, que parle encore un douzième environ de la population, est sœur du gaëlique et du breton.

Elle appelle *agh* un champ, *ath* un gué, *bally* un bourg, *cahir* une cité, *ban* ce qui est blanc ou beau, *bey* ce qui est petit, *mor* ce qui est grand, *dearg* ce est rouge, *dua* ce qui est noir, *clar* une plaine, *teach* une maison, *donag* une église, *ross* un contrefort boisé.

Quant au type de la race irlandaise, il est incontestablement celtique, et en tout cas profondément distinct du type anglo-saxon.

Chez les Irlandais non « saxons », les cheveux sont noirs et châtains, les yeux bruns, le teint mat, le nez court, le front osseux. L'allure générale est alerte et vigoureuse, les mouvements sont vifs, souvent gracieux; la taille, sans être petite, se rapproche plus ordinairement de la moyenne qu'en pays britannique.

Les plus rudes paysannes ont une élégance d'attitudes toute sculpturale; on en voit, aux champs, porter des fardeaux sur la tête avec cette majesté de canéphores qui semble l'attribut exclusif des filles d'Orient.

Plus différent encore de l'Anglais est l'homme interne.

Naturellement expansif et gai, spirituel, insouciant, étourdi même, batailleur par amour du bruit, prompt à l'enthousiasme et au découragement, épris des formes littéraires et des subtilités légales. C'est un Français de l'Ouest, comme le Polonais et le Japonais sont des Français de l'Orient.

Aussi y a-t-il toujours eu affinité de nature, harmonie de conscience entre lui et nous. D'emblée nous nous sentons cousins.

Ses ancêtres venaient jadis par milliers s'enrôler sous nos drapeaux.

Nos révolutions ont toujours eu leur contre-coup en Irlande.

Tant il y a de force, pour les nations comme pour les individus, dans le lien mystérieux des communes origines et de la consanguinité, fût-ce même la plus lointaine.

Est-ce à dire que l'Irlandais, grâce à sa position insulaire, ait échappé à tout croisement et soit resté un celte pur sang?

Il s'en faut certes de beaucoup. Aucune terre n'a été plus souvent et plus cruellement envahie que la sienne.

L'étranger s'y est établi, y a fait souche, a introduit dans la race des éléments qui s'y reconnaissent encore : par exemple, l'expression toute particulière du regard, la hauteur des pommettes, le profil des fosses temporales, qui sont en beaucoup de cas manifestement scandinaves.

Dès les origines de l'histoire, les habitants primitifs d'Érin, les Firbolgs (hommes à la peau de bête), se voient vaincus par les Tuathan-de-Danan, « peuple des fées », venu de l'Est, qui fonde le royaume d'Innisfallen ou de l'île du Destin.

Puis c'est une invasion probablement phénicienne, mais arrivée de l'Espagne, celle des Milésiens, qui renverse cet établissement, dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne, et trois cents ans avant la fondation de Rome.

Suit une série ininterrompue de cent quatre-vingt-dix-sept rois milésiens, qui s'étend jusqu'à l'arrivée des Normands, au huitième siècle de l'ère présente : sous ces cent quatre-vingt-dix-sept monarques l'Irlande jouit d'une paix profonde.

(Philippe Daryl : *Temps.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1347e LIVRAISON.

TEXTE.

Le Cagnon du Tarn, par M. Alphonse Lequeutre, président d'honneur de la Section du Club Alpin français de la Lozère et des Causses. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Sainte-Énimie, dessin de Vuillier, d'après nature.
Ispagnac, dessin de Vuillier, d'après nature.
Charbonnières, dessin de Vuillier, d'après nature.
Castelbouc, dessin de Vuillier, d'après nature.
Sur la hauteur de Sainte-Énimie, dessin de Vuillier, d'après nature.
Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie, croquis de Vuillier, d'après nature.
Un Caussenard à la foire de Sainte-Énimie, croquis de Vuillier, d'après nature.
Foire de Sainte-Énimie, dessin de Vuillier, d'après nature.
Un habitant de Sainte-Énimie, croquis de Vuillier, d'après nature.
Une dame de Sainte-Énimie, croquis de Vuillier, d'après nature.
Le causse Méjan, dessin de Vuillier, d'après nature.
Moulins de Saint-Chély, dessin de Vuillier, d'après nature.
Un paysan de Saint-Chély, croquis de Vuillier, d'après nature.
Château de la Case, dessin de Vuillier, d'après nature.
Pougnadoires, dessin de Vuillier, d'après nature.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Irlande (*fin*). — C'est au cours de cette période de plus de mille ans que fleurit et se développe dans l'île d'Erin une civilisation entièrement originale, caractérisée par le code Brehon, par des mœurs d'une grande douceur, par des institutions d'une admirable prudence, entre autres celle d'une milice nationale, les *Fiana Érin* ou *Fenians*, qui se recrutaient par voie d'engagement volontaire, défendaient le pays et y maintenaient le bon ordre, tandis que les citoyens se livraient à leurs industries diverses, à l'agriculture, où ils excellaient, à la pêche et à la navigation, où ils se montraient habiles.

Divisée en cinq ou six petits royaumes indépendants, l'Irlande serait devenue, sans sa milice, une proie facile pour les Bretons, les Gaulois ou les Calédoniens, et plus tard pour les Romains. Grâce à cette force nationale, véritable garde civique, cantonnée l'hiver chez l'habitant et constamment populaire, ce qui prouve qu'elle savait garder la tradition des vertus celtiques, — l'Irlande, presque seule en Europe, échappa à l'invasion romaine.

Après dix siècles, le souvenir des fenians est resté si vivant au cœur du peuple que les républicains irlandais d'Amérique, en reprenant de nos jours la lutte armée contre l'Angleterre, ont tout naturellement fait revivre le nom des vieux défenseurs de l'indépendance nationale.

Avec la fin de l'empire romain, et la crainte d'une invasion, l'institution feniane disparaît. Les instincts militaires de la race se manifestèrent dès lors à l'extérieur par des excursions fréquentes que les aventuriers irlandais faisaient en Angleterre, en Écosse et en Gaule.

C'est dans une de ces expéditions à la côte de la Grande-Bretagne que Niall Mor, roi de Tara, fit prisonnier, avec plusieurs autres chrétiens, à la fin du quatrième siècle, un jeune garçon nommé Succoth, et qu'on appelait *Patricius* (Patrick), parce qu'il était de noble origine.

Ce prisonnier fut employé comme berger en Irlande; il y passa sept années, puis finit par trouver l'occasion de s'évader.

Rentré en Bretagne, il songeait avec douleur à l'affreuse destinée des Irlandais, qui ne connaissaient pas la vraie religion et qui végétaient encore dans les ténèbres du druidisme.

Une nuit, il eut un songe prophétique, d'où il sortit avec la résolution de se préparer à évangéliser ces malheureux païens.

A cet effet, il se rendit à Tours, où il prit l'habit monastique, puis à Rome, où il entra au séminaire des missions.

En 432, il se trouvait au couvent des Augustins Deschaux, à Auxerre, quand il apprit la mort de Paladius, cinquième missionnaire apostolique du Saint-Siège à l'île d'Erin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Patrick sollicita et obtint l'honneur de lui succéder.

Il fut fait archevêque *in partibus infidelium*, et partit avec vingt autres prêtres français.

Il y avait alors en Irlande un certain nombre de chrétiens, mais la grande masse de la population restait attachée à son culte traditionnel, qui était celui de la Chaldée et de la vieille Gaule, autrement dit l'adoration du soleil ou du feu, principe de toute vie et de toute pureté.

Les fils d'Érin n'étaient pourtant rien moins que des barbares, et leur civilisation pouvait passer pour la plus florissante de l'Europe. Ils connaissaient l'art de tisser les étoffes et celui de travailler les métaux; leurs lois étaient justes et sages, leurs mœurs viriles, mais point féroces. Patrick savait mieux que personne qu'il ne fallait songer ni à brusquer leur conversion ni à l'imposer par la force. Il s'attacha très adroitement à gagner la faveur des chefs, ménagea tous les préjugés locaux, proclama hautement l'excellence du code Brehon et réussit à baptiser les princes du Leinster.

Dès lors, la religion nouvelle fit des progrès si rapides qu'au bout de quinze ans Patrick dut demander à Rome trente nouveaux évêques, sans compter les prêtres indigènes qu'il avait déjà revêtus de l'ordination.

Quand il mourut, à l'âge patriarcal de cent vingt ans, l'Irlande était devenue chrétienne et se latinisait en d'innombrables écoles attachées aux monastères et aux églises.

Elle entrait même avec tant de fougue dans ces voies nouvelles que bientôt elle mérita dans le monde romain le surnom d'« Ile des saints ».

Il suffit pendant longtemps d'être Irlandais ou d'avoir visité l'Érin pour rester investi d'un prestige presque sacré.

Cette transformation s'était accomplie sans violence et sans effusion de sang. Jusqu'au huitième siècle, elle fut pour l'Irlande une source d'honneur et de prospérité, car l'éclat de sa civilisation propre se rehaussait de son renom de piété, et tous les peuples voisins lui envoyaient leurs fils pour les faire instruire dans ses arts et dans ses vertus.

Mais ces vertus mêmes, en faisant d'elle une terre de moines et de lettrés, ne devaient pas tarder à devenir la cause de tous ses malheurs.

Quand les invasions scandinaves se répandirent sur l'Europe, l'Irlande se trouva incapable de soutenir le choc des Northmen.

La disparition des milices féniannes l'avait de longue date laissée sans lien national, livrée aux rivalités locales et au morcellement par clans. Quand il lui eût fallu une puissante autorité centrale pour lutter contre les *étrangers blancs* et *noirs* de la Norvège et du Danemark, elle se trouva désarmée, et ce n'était pas sa faible ceinture de montagnes, ouverte de toutes parts sur des baies profondes, qui pouvait leur opposer une barrière bien sérieuse ou protéger ses plaines contre leurs incursions.

Pressés par la faim, les Scandinaves quittaient en bandes leur froide patrie.

Ils se jetaient sur les côtes de Grande-Bretagne, de France et d'Espagne, poussaient jusqu'au bassin de la Méditerranée.

Nulle part les peuples de l'Europe centrale, déjà amollis par une aisance relative, ne pouvaient résister à ces géants du Nord qui osaient remonter la Seine dans leurs embarcations de peaux de phoque et venir braver Paris jusqu'au pied de ses murailles. L'Irlande était pour eux une proie toute prête. S'il arrivait qu'ils ne fussent pas en force et succombassent sous le nombre, ils revenaient l'année suivante par milliers et balayaient tout devant eux.

Vainement les fils d'Érin luttaient avec la rage du désespoir; l'un après l'autre, leurs chefs étaient vaincus, et l'ennemi prenait définitivement pied sur la côte Sud-Ouest, où il fondait les cités de Strangford, de Carlingford et de Wexford.

Non content de réduire les Irlandais en servage, il s'attachait avec un machiavélisme sauvage à les humilier et à les dégrader, logeant des garnisaires sous leur toit, interdisant sous peine de mort l'exercice de tous les arts libéraux aussi bien que le port d'armes, détruisant les écoles, brûlant les livres pour s'emparer des boîtes d'or qui protégeaient leur précieuse reliure.

Tous les dix ou douze ans, un libérateur surgissait dans l'Ouest ou le Nord et tentait de secouer ce joug odieux.

Mais la révolte ne faisait que l'appesantir plus lourdement au col des vaincus, et, s'il arrivait qu'un Brian Boiroimhe parvînt, à force de diplomatie et d'héroïsme, à grouper des troupes suffisantes pour infliger à l'étranger une sanglante défaite, ce jour de gloire était toujours suivi de lugubres lendemains.

Après deux siècles d'un esclavage coupé de massacres, de luttes vaines et d'efforts impuissants, l'Irlande, jadis si prospère, tombait graduellement dans la plus sombre barbarie. Les dissensions intestines et les rivalités de clan achevaient l'œuvre des conquérants venus du Nord.

En 1172 elle était mûre pour de nouveaux maîtres, eux aussi de race scandinave, qui allaient se jeter sur elle avec leurs bandes anglo-saxonnes, après avoir passé, pour arriver à ses côtes, par le duché de Normandie et la Grande-Bretagne.

Henri II d'Anjou, roi d'Angleterre, avait résolu d'ajouter l'Irlande à ses possessions. Il lui fallait un prétexte : il le trouva dans l'état de schisme pratique et d'indépendance où avait glissé l'Église de l'île de l'Émeraude.

Les membres de son clergé ne reconnaissaient plus la discipline romaine, n'observaient pas le carême et se mariaient comme ceux du rite grec. Henri II sollicita et obtint du pape Adrien IV une bulle qui l'autorisait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à envahir l'île-sœur pour « y rétablir l'autorité du Saint-Siège, arrêter le progrès du vice, ramener le respect des lois et de la religion et assurer le payement du denier de saint Pierre ». Mais, en dépit de cette autorisation formelle, il était trop occupé en Aquitaine pour songer sérieusement à entamer la conquête de l'Irlande, quand un de ses vassaux, Strongbow, trancha la difficulté en y débarquant à la tête d'une armée galloise, pour se tailler un royaume sur la côte du Sud.

La voie était ouverte.

Henri II s'y précipita à son tour et s'établit à l'ouest de l'île, où, fort de l'appui du clergé, que lui assurait la bulle papale, il reçut bientôt l'hommage des principaux chefs indigènes.

D'abord limitée à un territoire entouré de « palissades » ou *Pale*, qui pendant plus de quatre siècles s'élargissait ou se rétrécissait selon la fortune de la guerre et la force relative des parties belligérantes, — la domination anglaise devait finir par s'étendre à l'île entière.

Mais, depuis plus de sept cents ans que cette lutte dure, le dernier mot n'en est pas encore dit.

La plaie est toujours saignante.

Jamais l'Irlande n'a accepté sa défaite.

Jamais elle n'a voulu accepter comme valable ce mariage consommé par un viol.

Toujours elle a protesté, soit par la révolte directe, quand elle en a trouvé l'occasion, comme en 1641, en 1798 et en 1848, soit par la voix de ses poètes et de ses orateurs, par les coups de main nocturnes de ses *witeboys* et de ses *ribbonmen*, par les conspirations de ses *fenians*, par le bulletin de vote de ses électeurs, par l'obstruction parlementaire, par la résistance passive, par l'interdit politique ou commercial opposé à l'intrus : en un mot par tous les moyens légaux et illégaux qui s'offraient d'interrompre la prescription.

Exemple saisissant, et l'on peut dire unique dans l'histoire : après sept siècles d'efforts soutenus de la part du vainqueur pour achever sa conquête, cette conquête est moins avancée qu'au lendemain du débarquement d'Henri II à Waterford.

Un abîme sépare toujours les deux races, et le temps, au lieu de combler cet abîme, n'a fait que l'élargir.

Le phénomène est d'un intérêt si exceptionnel et si tragique, il éclaire d'un jour si cru la physiologie spéciale de deux races et la physiologie générale de l'humanité, qu'il est indispensable de s'y arrêter d'abord et d'en noter les causes tangibles, si l'on veut arriver à comprendre ce qui se passe au pays d'Érin.

(PHILIPPE DARYL : *Temps*.)

France. — L'année 1885 se résume par 922,361 naissances, 836,897 décès : l'excédent n'est que de 85,464.

L'excédent de 1881 avait été de 108,229; celui de 1882 de 97,027; celui de 1883 de 96,803; celui de 1884 de 78,974.

59 départements ont eu plus de naissances que de morts, 28 plus de morts que de naissances.

Les plus forts excédents de naissances ont été fournis par le Nord (15,163); le Pas-de-Calais (6831); la Seine (6676) (en réalité, cet excédent n'est qu'une apparence, parce qu'une foule d'enfants nés à Paris meurent en province chez leurs nourrices); Saône-et-Loire (3979); la Loire (3960); la Haute-Vienne (3863); l'Isère (3252); les Côtes-du-Nord (3201); le Morbihan (2939); la Vendée (2905); le Finistère (2892); la Corrèze (2814); la Dordogne (2504), etc., etc.

Les plus forts excédents des décès ont été fournis par la Manche (1924); l'Orne (1814); les Bouches-du-Rhône (1646); l'Eure (1535); le Lot-et-Garonne (1402); le Var (1273); le Calvados (1236); la Seine-et-Oise (1174), etc., etc.

Comme toujours, les insuffisances de naissances sont le fait des pays riches, Normandie, vallée de la Garonne, etc.

Et le surcroît est le fait des pays pauvres ou de certains départements ouvriers.

Malgré une augmentation de 2492 dans la Seine-Inférieure, la Normandie a perdu 4017 existences, tandis que sa voisine, la Bretagne, en a gagné 12,384 c'est « un refrain connu ».

Italie. — L'Italie, en 1885, a contribué plus que jamais au peuplement de l'Amérique, surtout de l'Amérique du Sud.

Elle y a envoyé 83,786 personnes, contre 60,489 en 1884.

Là-dessus, 57,880 sont partis pour la Plata (Buenos Ayres et Montévidéo);

12,473 pour le Brésil (le Rio de Janeiro et Santos)

13,062 pour les États-Unis et le Canada;

351 pour les ports du Pacifique.

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1348e LIVRAISON.

TEXTE.

Le Cagnon du Tarn, par M. Alphonse Lequeutre, président d'honneur de la Section du Club Alpin français de la Lozère et des Causses. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La Malène, dessin de Vuillier, d'après nature.
Entrée du Détroit, dessin de Vuillier, d'après nature.
Le milieu du Détroit, dessin de Vuillier, d'après nature.
La Croze, dessin de Vuillier, d'après nature.
Vue prise dans le cirque des Baumes, dessin de Vuillier, d'après nature.
La perte du Tarn, dessin de Vuillier, d'après nature.
Pas de Soucy, dessin de Vuillier, d'après nature.
Les Vignes, dessin de Vuillier, d'après nature.
La muraille du causse Méjan, dessin de Vuillier, d'après nature.
Descente des rapides, dessin de Vuillier, d'après nature.
La Roche-Aiguille, dessin de Vuillier, d'après nature.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Asie Centrale. — Nous sommes exposés, par suite du dessèchement des lacs asiatiques, à un changement de climat funeste pour l'agriculture. Plus les déserts non arrosés augmentent dans l'Asie Centrale, plus les vents qui soufflent de ces pays deviennent secs et nuisibles à la végétation. La grande sécheresse de l'air, en Perse, dans l'Afghanistan, au Turkestan, dans la Dzoungarie et dans la Mongolie, fait le malheur des habitants, non seulement de ces contrées, mais aussi de la Turquie, de la Russie, de la Sibérie, de la Mandchourie et de la Chine.

Les faits qui suivent sont constatés par des observations et des levées topographiques; nous les exposerons brièvement, mais sans omettre les traits saillants et caractéristiques. Au lecteur d'en apprécier la valeur théorique et pratique.

Les steppes qui s'étendent au nord et au nord-ouest de la mer Caspienne ont été plusieurs fois explorés depuis 1760. Rytchkoff, Pallas, Humbold, Eichwald, Barbot de Marny, etc. sont unanimes à reconnaître que leur sécheresse s'accroît toujours. La société de géographie d'Orembourg ne s'est pas bornée à ces reconnaissances, parfois trop générales; elle a pris soin de publier deux cartes d'une partie de ces steppes, à savoir celle du territoire des Kirghises et de la horde inférieure de Boukey. Ces cartes, dressées par M. Plotnikoff, nous montrent que la physionomie du pays en question s'est modifiée sensiblement dans une courte période de 19 ans (1856-1875). Les sables ont gagné de l'espace, plusieurs petits lacs ont disparu, la végétation est devenue plus maigre; mais à notre grand regret l'échelle trop réduite de la carte ne nous permet pas de mesurer l'étendue des terrains desséchés.

D'ailleurs, ce défaut n'a pas bien grande importance, car nous trouvons, dans le voisinage presque immédiat des steppes d'Astrakhan, un lac dont le dessèchement a été observé dans tous les détails. C'est le lac Astchi-Koul, disparu depuis 1873. Quatorze ans auparavant, il figurait encore sur la carte de la mer Caspienne basée sur les travaux hydrographiques d'Iwachintzeff, exécutés en 1859. Ce lac n'était pas profond, mais dans le détroit qui le réunissait à la mer, de gros navires pouvaient trouver un bon mouillage. En 1873, les troupes russes, sous le commandement du colonel Lomakine, marchaient sur le fond desséché de ce bassin qui n'avait pas moins de 320 kilomètres carrés de superficie. Ainsi, treize ans avaient suffi pour le faire disparaître complètement.

Le dessèchement de deux golfes de la mer d'Aral, qui s'appelaient le Barsouk et l'Aïboughir, est encore plus instructif. Le premier de ces golfes avait été indiqué sur la carte des géodésiens Gladycheff et Nouravine qui, en 1741, faisaient leur voyage au Khiva; mais en 1846-1847, lors des travaux hydrographiques du capitaine Boutakoff, il n'existait plus. Sa carte moderne du Turkestan russe nous représente, sur son emplacement, un amas de sables mouvants qu'on nomme Bolchié-Barsouki (les Grands Barsouks). Ainsi, dans un siècle, l'extrémité nord-ouest de la mer d'Aral a reculé de 70 kilomètres vers le sud en laissant derrière elle un désert sablonneux de 2230 kilomètres carrés de superficie. Dans les dunes de Barsouk on trouve à présent des collines qui ont plusieurs mètres de hauteur. L'espace jadis occupé par le golfe Barsouk n'était pas moindre que le grand Duché de Luxembourg.

L'Aïboughir était encore plus grand, car il occupait 2800 kilomètres carrés, surface égale au département du Rhône. Voici les détails concernant son dessèchement. En 1859, le colonel Ignatief, accompagné d'une nombreuse suite, d'une escorte et d'une cara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vane, l'avait traversé à l'aide d'embarcations légères et de radeaux encore plus légers, faits qu'ils étaient des roseaux fort abondants sur toute l'étendue du lac. Ce lac n'était pas bien profond, mais il avait de grandes dimensions : 115 kilomètres de long, sur 15 à 30 de large. Treize ans après, en 1872, le général Kryjanovsky, en préparant la voie aux troupes d'Orembourg dirigées sur Khiva, se fit informer par les Kirghises et les marchands de Khiva de l'état de l'Aïboughir et il se persuada qu'il était impossible de pénétrer à Koungrad sans traverser le lac, au moins dans sa partie la plus accessible, vers l'embouchure du détroit qui le réunissait à la mer d'Aral. Aussi les troupes d'Orembourg furent-elles dirigées sur cette voie, tandis que celles du Caucase, partant du Manghychlak, durent contourner l'Aïboughir par le sud. En 1874 tout était changé et le lac ou le golfe n'existait plus : il avait suffi aux Khiviens de fermer les écluses des canaux qui apportaient dans le lac les eaux de l'Amou-Daria pour que ce large bassin disparût de la surface de la terre. Nous devons ajouter que cette disparition ne se fit pas subitement, de sorte que la mesure prise par les Khiviens n'était que le dernier coup porté à l'existence d'un bassin déjà épuisé par l'évaporation.

Nous ne connaissons pas bien l'histoire du desséchement du Balkhach, mais ce desséchement a dû être assez notable. En voici la preuve. Lorsque, après un hiver neigeux, la crue des lacs Sassyk-Koul, Ouyali, Ala-Koul, devient trop forte, un courant d'eau se forme entre ces lacs et le Balkhach. Il est toujours dirigé vers ce dernier bassin dont le niveau est par conséquent plus bas que celui des lacs dzoungariens ici nommés. Or, ces lacs faisaient jadis partie intégrante du Balkhach et avaient le même niveau que lui. Si les eaux du Balkhach sont à présent plus basses que celles du Sassyk-Koul, ce n'est que le résultat lent, mais continu, de l'asséchement du grand « Tenghiz ». Le desséchement se fait sentir de préférence le long des côtes du sud et du sud-est, car les plages y sont très larges et l'eau peu profonde. Il est probable que, dans un avenir plus ou moins prochain, la partie orientale du Balkhach se séparera du grand bassin, grâce aux dépôts de sables qui se forment à l'embouchure de la Lepsa. Nous aurons alors un autre petit lac pareil au Sassyk-Koul, et condamné au même sort.

En effet, le Sassyk-Koul est en voie de desséchement bien évident. Son lit est entouré de dunes ou de marécages couverts de roseaux et s'élargissant d'un an à l'autre : le même phénomène est observé au bord des autres lacs dzoungariens, l'Ouyaly, l'Ala-Koul, le Kitchi-Koul, l'Ébi-Nor. La carte nous montre que tous ces lacs sont déjà entourés de bandes de mauvais augure, je veux dire de plages marécageuses et sablonneuses : s'ils existent encore, c'est grâce aux affluents qui prennent naissance dans les montagnes couvertes de neige.

Le manque de données topographiques se rapportant aux diverses époques et propres à être comparées ne nous permet pas de déterminer, même approximativement, la rapidité du desséchement des lacs dzoungariens, et le seul résultat incontestable de l'étude de ces bassins c'est que le Balkhach se dessèche plus vite que ses voisins de l'est. Il n'en est pas de même pour le groupe des lacs sibériens, dont la diminution continuelle a tout récemment été établie par les recherches de M. Yadrintzeff. Cet explorateur a trouvé dans les archives les cartes originales des lacs Tchany, Abychkan et Soumy, dressées en 1786, en 1813-1824, en 1850-1860 et en 1880; il les a comparées minutieusement. De nombreux changements de configuration de ces lacs ont été mis en évidence, comme le prouvent invinciblement les cartes modernes mises en regard des anciennes, celle de 1786 mise à part, qui n'était pas exacte au moment où elle fut tracée. En prenant pour base les données topographiques de 1820 et de 1880 nous avons trouvé qu'à la première de ces dates les quatres lacs de Baraba (Tchany, Abychkan, Moloki, Soumy) occupaient ensemble plus de 8300 kilomètres carrés et qu'en 1880 leur superficie ne dépassait guère 3400 kilomètres carrés. La diminution était donc énorme, car elle s'était, en soixante ans, étendue à 4900 kilomètres carrés, c'est-à-dire à 59 pour 100 de la surface primitive. Il est curieux de remarquer que cette diminution ne s'effectuait pas partout dans les mêmes proportions. Elle était beaucoup plus forte dans la partie sud-ouest du bassin, c'est-à-dire dans le voisinage des steppes des Kirghizes, où les lacs de Soumy et d'Abychkan ont presque complètement disparu, tandis que, dans la partie orientale, le lac Tchany conserve encore les deux tiers de son étendue. D'ailleurs, la sécheresse du climat des steppes n'est pas la seule cause de ce phénomène, le Tchany ayant deux affluents (le Tchoulym et le Kargat) tandis que les autres n'en possèdent aucun.

Tous les faits que nous venons d'exposer prouvent que le desséchement des lacs dans l'Asie Centrale, et même dans la Sibérie, se fait avec une grande rapidité. Il est donc facile à prévoir que le même phénomène se produira encore plus promptement dans les pays chauds, et c'est ce que nous constatons dans la péninsule Arabique où tous les lacs ont disparu depuis longtemps. En Perse, il ne reste plus que quelques bassins aux environs de Chiraz; tous les autres lacs iraniens se sont évaporés en laissant des traces indubitables de leur existence, ou ils se sont extrêmement réduits. Comme exemple de ces derniers, nous pouvons citer le lac Hamoun, dans le Seïstân. Au commencement du dix-neuvième siècle les voyageurs lui attribuaient une longueur moyenne de 70 kilomètres au minimum. La carte d'Iran publiée en 1857 par Weiland le représentait encore dans cet état. Mais en 1871 les explorateurs anglais chargés de la délimitation de la Perse et de l'Afghanistan ont trouvé que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Hamoun actuel ne présente que deux bassins séparés, disposés dans la partie septentrionale de l'ancien lit, qui reste à sec neuf mois sur douze. Il aurait été même envahi par des sables et il aurait disparu complètement si les moussons du sud-ouest n'apportaient périodiquement assez d'humidité pour former des nuages et faire tomber quelque pluie sur le sol aride du Seïstan. Alors le lit, ordinairement sec, du Hamoun se couvre de mares, parfois très grandes, et deux petits bassins permanents grandissent, pour quelques semaines seulement. La superficie des deux petits lacs actuels ne dépasse pas 600 kilomètres carrés, tandis que l'ancien lit en occupe environ 9000.

Ces exemples du desséchement plus ou moins rapide des lacs asiatiques présagent un avenir terrible à tous les habitants de l'ancien monde. Une question pratique de grande importance se pose donc : Y-a-t-il un moyen de prévenir le danger et de l'écarter? On y a déjà songé à Orembourg où l'ennemi est aux portes, et l'on a d'abord résolu de s'opposer, en plantant des arbres, sinon au desséchement, du moins à l'envahissement des sables qui en est la conséquence. Vains efforts! Les arbres plantés ne poussaient pas sous un climat trop sec. Au Boukhara, la lutte a eu le même résultat négatif. Les peupliers de plusieurs dizaines de mètres, plantés et élevés avec le plus grand soin, périssaient pendant les ouragans qui apportaient des nuées de sables. Soixante mille Boukhariens ont déjà dû quitter leur pays pour aller s'installer en Russie, car leurs champs et leurs jardins avaient disparu sous l'influence du désert qui grandit chaque jour.

Que faut-il donc faire pour préserver l'Asie et une partie de l'Europe d'un danger imminent?

Nous n'hésitons pas à répondre : il faut augmenter la surface de la mer Caspienne, en rétablissant d'une façon partielle son ancienne communication avec la mer Noire.

Tout au moins, et comme un pas vers la réalisation de notre vœu, il faut détourner le fleuve Don de son lit actuel vers le Volga. La distance entre les deux fleuves, aux environs de Tzarytzyn ne dépasse pas 55 kilomètres.....

L'opération sera coûteuse, mais elle obviera au desséchement certain d'un territoire plus grand que l'Europe, en recouvrant d'une couche d'eau une partie des déserts et en augmentant l'humidité de l'atmosphère asiatique. En tous cas les dépenses seront certainement moins grandes que celles des guerres de 1870-1871 et de 1877-1878.

(M. VÉNUKOFF : *Revue de géographie.*)

AFRIQUE.

Algérie. — Nouvelle commune dans la province d'Oran. C'est l'Oued-Imbert, créé aux dépens de la commune des Trembles, dans l'arrondissement de Sidi-bel-Abbès.

L'Oued-Imbert, bourgade à quelque distance de la rive gauche de la Mekerra ou Sig, est une station du chemin de fer d'Oran (55 kilomètres) à Sidi-bel-Abbès (23 kilomètres) et à Ras-el-Ma (124 kilomètres).

Le lieu est fertile, bien cultivé, déjà riche en vignes.

— Nouveau journal dans la province de Constantine; à Tébessa : il se nomme le *Tébessien*.

— Nous avons le plaisir, aujourd'hui, d'annoncer à nos lecteurs une bonne nouvelle. La compagnie des chemins de fer l'Est-Algérien nous informe qu'elle vient de soumettre au ministre des travaux publics, pour être homologuée, la nouvelle marche des trains entre Alger et Constantine et vice-versa.

Il est à prévoir que cette homologation ne tardera pas à être accordée et que, dans un délai de quelque jours seulement, on procédera à l'inauguration de la nouvelle ligne, aujourd'hui achevée tout entière.

Nous avons sous les yeux une affiche indiquant la marche des trains et les heures des départs et arrivées. Le premier départ d'Alger pour Constantine a lieu à 5 heures du matin, l'arrivée à minuit; le trajet dure donc dix-neuf heures. C'est un peu long, surtout si nous comparons cette marche à celle de P.-L.-M. sur la ligne d'Oran. La distance qui nous sépare de Constantine est de 464 kilomètres ; celle d'Alger à Oran est de 421, soit une différence de 43 kilomètres. Le trajet d'Alger à Oran dure 13 heures, soit 6 heures en plus sur la ligne d'Alger à Constantine pour une distance de 43 kilomètres. Cette différence est considérable.

Il est probable que plus tard, la Compagnie accélérera la marche de ses trains. Pour les débuts de la ligne, elle est obligée à observer quelque prudence; on sait, en effet, que les terres se tassent pendant les premiers temps de l'exploitation d'une voie et des accidents peuvent se produire si l'on ne tient pas compte de ce travail parfois assez lent. Aussi ne songera-t-on pas à faire un grief à la Compagnie de la lenteur de ses trains, à condition toutefois que cette lenteur ne se perpétue pas.

Cependant, dès l'inauguration, la Compagnie pourrait déjà, nous semble-t-il, diminuer la durée du trajet en accélérant la marche sur la ligne, déjà suffisamment éprouvée, d'Alger à Dra-el-Mizan. Dans les gorges de Palestro on est tenu à beaucoup de prudence, à n'avancer qu'avec lenteur, à la vérité, à cause des éboulements qui pourraient se produire; mais avant et après les gorges, la marche des trains peut sans inconvénient être de beaucoup accélérée.

(*Vigie Algérienne.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1349e LIVRAISON.

TEXTE.

Le causse Noir et Montpellier-le-Vieux (Aveyron), par M. E.-A. Martel. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Ermitage Saint-Michel, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.
Le promontoire du cause Méjan et le village du Rozier, dessin de Vuillier, d'après nature.
Capluc, dessin de Vuillier, d'après nature.
Roc de la Bouillère, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Julien.
Saint-Véran, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.
Bramabiau, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Girod.
l'Autel, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.
Porte de Mycènes, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.
l'Oulo, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.
Cirque des Amats, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Trutat.
Cirque des Rouquettes, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.
Plan de Montpellier-le-Vieux, d'après l'original au 10 000e.
La Basilique, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Chabanon.
Le guide Foulquier, croquis de Vuillier, d'après nature.

FAITS DIVERS

EUROPE.

France. — Les années 1836, 1846, 1856, ont laissé en France de néfastes souvenirs. A chacune de ces trois dates, de terribles inondations semèrent la destruction à travers les plus riches de nos grandes plaines et grandes vallées. Deux fois encore depuis, en 1866 et en 1875, suivant une loi de périodicité décennale presque mathématique, le même phénomène s'est reproduit.

On a cherché la cause du fléau et le remède. Le système des digues insubmersibles, la construction de grands barrages propres à retenir les eaux de crue dans des lacs naturels ou artificiels, l'influence du reboisement et du gazonnement des montagnes ont été tour à tour discutés et prônés.

Comme grand moyen, sinon de préservation complète, mais d'atténuation considérable, le prix a été décerné au reboisement et au gazonnement des montagnes, et l'on tient maintenant pour démontré que l'origine du mal gît dans la dénudation et la dégradation plus ou moins complète de ces centaines de petits bassins secondaires et torrentiels qui alimentent nos grandes rivières.

En 1845, M. Surell, alors jeune ingénieur à Embrun, a fait ressortir, dans un magnifique mémoire, le plus beau livre peut-être de littérature alpine qui ait jamais été écrit, la constitution du torrent alpestre, ses ravages, ses crues, les circonstances qui le font naître et celles qui l'éteignent, pour me servir de l'expression consacrée.

Le torrent, ce n'est ni l'Arly, ni l'Isère, ni l'Arc, ni l'Arvan; les torrents, ce sont ces nombreux cours d'eau, affluents des rivières dont je viens de parler, et qui se précipitent de tous côtés, grossis en un instant par des trombes, des orages, et, comme disent nos montagnards, des sacs d'eau qui crèvent tout d'un coup dans le vaste entonnoir où s'épanouissent leurs innombrables ramifications.

Le torrent coule dans des vallées courtes; ses crues sont de peu de durée, ordinairement subites; ses pentes varient très vite, elles excèdent 6 centimètres par mètre, sur leur plus grande longeur, et sans descendre jamais au-dessous de 6 centimètres; il affouille dans la vallée, et divague ensuite sur ses dépôts. Telles sont ses propriétés caractéristiques.

C'est, en Savoie, l'Arbonne, qui menace toujours Bourg-Saint-Maurice, qui a enterré l'antique Bergentrum où une croix sur le cône indique l'emplacement de l'ancienne église, et qui détruisit en 1676 52 maisons du bourg actuel; c'est le Sécheron, un jeune monstre de quinze ans à peine, auquel une coupe imprudente a donné le jour, en train de détruire la commune de Le Bois, et qui déterminerait l'inondation d'Aigueblanche si, comme on le redoute à chacune de ses crues, les éboulements qu'il charrie venaient à barrer l'Isère, fort étroite à son confluent; c'est le Morel, qui menace plusieurs routes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nationales, vicinales ou rurales et les chefs-lieux de Grand'Cœur, de Saint-Laurent, et l'Etrat, et toute une plaine dite de Belle-Combe; c'est le Gruvoz sur Cévins; c'est l'Envers de Haute-Maurienne qui, en 1866, inonda un grand village, et, barrant l'Arc en même temps, forma un immense lac dont les eaux s'élevèrent à 3 mètres au-dessus du niveau actuel de la route nationale; c'est le Saint-Antoine, épouvantail continuel pour les habitants de Modane; c'est le Pousset à Orelle, dont le bassin, presque entièrement cultivé au siècle dernier, n'est plus qu'un amas de décombres; c'est la Grollaz qui, chaque année, emporte quelques parcelles du territoire de Beaune pour combler la vallée : au niveau de la route nationale, ses déjections se sont élevées de 5m,20 depuis 1870; quand elle « donne », elle ébranle les maisons, fend leurs maçonneries; c'est le Merderel, natif des Albies, dont le nom, si énergique, appliqué à plusieurs cours d'eau du même genre, dans tous les départements des Alpes, exprime l'horreur qu'ils inspirent aux populations; c'est le Bujan, à la Chambre; le Vorgeray, à Radons, etc. etc.

Sans doute la nature géologique du sol, son inconsistance et son altération sous l'action des agents atmosphériques, circonstances indépendantes de notre volonté humaine, préparent le sol à devenir la proie des torrents; mais ces éléments réunis ne seraient point parvenus à entamer le sol, à le ronger, si l'homme, soit par imprévoyance, soit par besoin, n'avait pas détruit l'armure végétale dont de longs siècles avaient revêtu le flanc de nos montagnes.

M. Surell, en s'appuyant sur des faits nombreux, visibles pour tous, établit les aphorismes suivants :

La présence d'une forêt sur un sol empêche la formation des torrents;

La destruction d'une forêt livre le sol en proie aux torrents;

Et encore :

Le développement des forêts provoque l'extinction des torrents;

La chute des forêts ravifie les torrents éteints.

Ainsi fut mise en lumière la grande plaie des montagnes, leur déboisement.

L'auteur des « Études sur les torrents », appelé à d'autres luttes, dut quitter trop tôt les Alpes : il construisit les chemins de fer du Midi, et devint directeur du réseau. Mais son ouvrage, couronné par l'Académie française, contribua pour beaucoup à l'éclosion de la loi de 1860 sur les reboisements.

Et une fois la guerre législativement déclarée aux torrents, les hommes de dévouement, de zèle et de persévérance, ne manquèrent point à l'œuvre. Cette guerre sera longue. Heureusement, quelques revers essuyés aux débuts n'ont pas découragé les caractères fortement trempés chargés du commandement. Bien des fois, au temps des premiers combats, un torrent en apparence dompté envahit de nouveau un domaine que l'on croyait définitivement conquis, entraînant et détruisant dans sa rebellion des ouvrages trop chétifs, même dans l'arrondissement de Barcelonnette, le plus glorieux champ de bataille des reboiseurs depuis le commencement de la guerre aux torrents.

(*Annuaire du Club Alpin-Français*).

Italie. — L'Italie a deux espèces d'émigration, que l'on appelle émigration proprement dite ou permanente et émigration périodique ou temporaire. La première comprend les émigrants pour les contrées extra-européennes, qui vont à l'étranger avec l'intention de s'y fixer définitivement, ou au moins pour un certain nombre d'années; l'autre regarde les ouvriers et les terrassiers, qui, tous les ans, vont en France, en Suisse, en Autriche-Hongrie, dans les États des Balkans et ailleurs, pour y travailler quelques mois et en revenir avec les épargnes que leur sobriété leur permet d'effectuer. Or, un fait important nous frappe aussitôt que nous consultons le volume de M. Bodio : l'émigration permanente, la vraie émigration, tend à grossir, tandis que le courant de l'émigration temporaire présente une diminution. Avant 1878, l'émigration permanente n'avait jamais dépassé 22,000 individus; en 1884 et en 1885, elle a atteint les chiffres de 58,000 et de 77,000. L'émigration temporaire, après s'être étendue à 110,000 et 120,000 personnes, s'est réduite en 1884 à 89,000 et en 1885 à 80,000....

Les provinces napolitaines et celles de la Haute Italie donnent le contingent le plus considérable à l'émigration; l'Italie centrale, si nous en exceptons toutefois les provinces de Lucques et de Massa, et l'Italie insulaire, ne prennent presque pas de part à ce mouvement. En 1885, sur 100 émigrants on comptait 73 hommes et 27 femmes; les enfants des deux sexes au-dessous de 14 ans étaient dans la proportion de 17 pour 100. Au sujet de la profession des émigrants, la statistique nous fournit des renseignements qui méritent d'être signalés. Sur 100 émigrants, il y a 59,63 agricultures; 12,43 terrassiers; 5,49 maçons et tailleurs de pierre; 13,30 artisans; 2,42 commerçants et industriels; 1,87 domestiques, etc. Il est évident que l'émigration italienne est tirée presque entièrement de la population des campagnes, sauf pour certains métiers auxquels les ouvriers italiens ont une aptitude particulière.

Un fait qui mérite l'étude est celui des émigrants partis avec un ou plusieurs membres de leur famille. En 1877, 39 pour 100 seulement de nos émigrants partaient seuls; en 1884 et 1885, les émigrants n'ayant avec eux aucune personne de leur famille étaient dans la proportion de 63 et 77 respectivement. Ce fait peut s'expliquer en considérant que l'émigration napolitaine, dont le chiffre grossit annuellement, se compose plus que toute autre d'individus pour lesquels l'idée d'un retour prochain est fortement arrêtée.....

En 1885 on a signalé le départ de 40,654 personnes pour les Républiques de la Plata; de 13,096 pour les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

États-Unis et le Canada; de 12,311 pour le Brésil; de 6032 individus dirigés sur d'autres contrées américaines, ou n'ayant pas déclaré dans quel état de l'Amérique ils voulaient se fixer. L'émigration pour l'Afrique septentrionale a pris 5435 personnes (Algérie, 3423; Égypte, 1194; Tunisie, 818). Enfin, 1036 individus partaient pour les autres régions de l'Afrique, pour l'Asie et l'Australie. Somme toute, l'émigration italienne a une importance réelle pour les États de la Plata, les États-Unis et le Brésil : d'autant plus que les chiffres des statistiques américaines donnent en général plus d'importance encore à cette immigration latine.

(*Économiste français*).

AMÉRIQUE DU SUD.

Argentine. — .... Je dois vous prévenir que vous me trouverez peu disposé à partager l'enthousiasme que je vois s'étaler dans les publications pour l'émigration française à la Plata. Certes, il y a à faire ici, mais les milliers d'immigrants qui arrivent pleins d'illusions sont souvent bien malheureux et plus d'un regrette d'être venu. La plupart des Français débarquent ici se figurant qu'ils vont faire fortune de suite et ne connaissant aucunement le pays où ils viennent, à tel point que j'ai vu des passagers avec qui j'ai fait la traversée, s'étonner de voir à Montévidéo et à Buenos-Ayres des villes presque européennes et de ne pas trouver de sauvages.

J'ai vu à Buenos-Ayres des professeurs, des médecins, remplir les métiers les plus infimes pour vivre; j'ai vu, notamment, des professeurs laver la vaisselle dans des restaurants, n'ayant trouvé rien d'autre à faire! Ce qu'il faut ici, ce sont des hommes robustes, décidés à faire n'importe quoi, ou bien des immigrants possédant de l'argent.

L'immigration dans la république Argentine doit être raisonnée et bien dirigée; nous ne sommes plus au temps où les négociants de Buenos-Ayres prenaient d'assaut les navires pour avoir des employés et des ouvriers: loin de là. Les Américains du Sud sont tout aussi pratiques que ceux du Nord. Très hospitaliers, pleins d'urbanité pour les étrangers, les Français surtout, ils n'en sont pas moins très stricts. Ils vont droit au but, et chez eux les employés et ouvriers sont traités d'une manière bien autrement autoritaire qu'en France, à ce point que dans les sucreries et sur les chantiers de travaux publics les ouvriers, Argentins comme Gringos (corruption du mot espagnol « Griego », grec, que l'on donne ici, je ne sais pourquoi, à tous les étrangers, surtout à ceux qui ne parlent pas le castillan) sont soumis à la punition du « cepo », instrument composé de deux fortes pièces de bois posées l'une sur l'autre et entaillées d'un demi-cercle: ce qui, lorsque l'appareil est fermé, lui donne l'aspect d'une souricière. On introduit dans deux de ces trous les jambes de l'homme puni, et il reste ainsi de longues heures, couché sur le dos, la tête en bas.

En général, les salaires sont assez élevés, mais il faut souvent que l'immigrant attende de longs jours avant d'être placé, et qu'il justifie de sa moralité et de ses aptitudes pour l'emploi qu'il sollicite. Je ne parle pas des immigrants, peu nombreux d'ailleurs, placés par le bureau d'émigration de Buenos-Ayres, ni de ceux venus avec des engagements contractés par l'entremise des agences d'émigration d'Europe.

Deux obstacles s'opposent ici à la réussite du placement des Français, comparativement aux autres nationalités. Pour l'ouvrier, les Italiens, qui sont ici en grand nombre, sont habitués à une vie misérable chez eux, d'où il résulte que presque tous trouvent leur situation préférable à celle qu'ils auraient en Italie, tandis que l'ouvrier français, habitué à un salaire élevé et à une existence indépendante, se trouve toujours mécontent et accepte bien plus difficilement que l'Italien ou l'Allemand la vie peu agréable qu'il mène ici. Pour l'employé, l'infériorité du Français en fait de langues étrangères, lui interdit bien des emplois. Presque tous les comptables et employés de commerce suisses, et surtout allemands, qui arrivent ici, connaissent tous trois, quatre ou cinq langues, et tous à peu d'exceptions près, parlent français, et malgré cela bon nombre d'entre eux sont sans place.

Quoique les salaires soient élevés, les dépenses sont tellement grandes, et l'épargne si peu connue, que la différence est peu sensible.

A Buenos-Ayres, seule ville où l'on publie les prix de la vie quotidienne, l'existence est relativement moins coûteuse qu'à Paris (pour les employés et ouvriers); il n'en est pas de même dans l'intérieur du pays, surtout dans le nord, où tout est atrocement cher, et où, de plus, tout est falsifié ou contrefait honteusement.

Dans la région où je me trouve, le blanchissage d'une paire de bas coûte 0 fr. 70; un litre de mauvais vin, 2 fr. 50 et 3 francs; le sucre 1 franc la livre; et le reste à l'avenant, sauf la viande, qui est bon marché; mais le Français ne peut, comme l'Argentin, vivre de maïs, de viande et d'eau.

J'ai à signaler aussi les variations de valeur du papier-monnaie, presque seul en usage ici. Quand je suis arrivé au pays, cette monnaie valait autant que le métal; depuis, on a décrété le cours forcé du papier, ce qui l'a déprécié immédiatement, si bien que, pendant plusieurs jours, pour avoir 100 francs de métal, il fallait donner 167 francs de papier, sans compter le change très élevé.

(*Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

14 841. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1350e LIVRAISON.

TEXTE.

Huit mois au Kalahari, par M. Farini.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Campbell : maison habitée par Livingstone, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise (*Through the Kalahari desert*).
En bac sur la Vaal-River, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Maison de M. Bartlett à Campbell, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
En Kalahari, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Kert, gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.
Métis à cheval sur des bœufs, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Sinistre découverte, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Farini trouvé mourant dans le désert, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Dirk et Klas, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Itinéraire suivi par M. Farini, carte.
Un nid de gros-becs, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Un fâcheux visiteur, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Mapaar et sa femme, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.

FAITS DIVERS

AFRIQUE.

Algérie. — Les 753 dernières naturalisations d'Étrangers ou Indigènes en Algérie se résument comme suit, abstraction faite de la légion étrangère.

Par provinces :

Constantine	325
Alger	250
Oran	177
Tunisie	1
Total	753

Par nationalités :

Italiens	303
Espagnols	187
Allemands	78
Indigènes	73
Maltais	50
Suisses	23
Marocains	21
Etc., etc.	

— Crétéville est située à l'endroit appelé Nepch-ed-Dib (le Terrier du Chacal), à l'extrémité de la plaine de Mornag, cette immense étendue de terres qui part des lacs de Tunis et Sedjoumi pour finir à la chaîne de montagnes d'Hammam-el-Lif, au Djebel-Ressas, entre Sidi Fatallah, Megrine, Rhadès, d'un côté, la M'hamdia et l'aqueduc de Zaghouan, de l'autre, sur une superficie de près de 30000 hectares, dont 3000 environ sont plantés en oliviers.

Il y a quelques mois encore l'emplacement de la ville naissante n'était qu'un fouillis de broussailles et de jujubiers sauvages, asile des perdrix rouges et des lièvres, rendez-vous du chacal et de la hyène, lorsqu'un jeune officier de cavalerie, séduit par la beauté du site, sa situation relativement proche de Tunis et la nature du sol, conçut l'idée de s'y fixer. Renonçant à une carrière brillante, il offrit sa démission pour endosser le costume du pionnier.

Bientôt, autour de lui, vinrent se grouper d'autres Français : l'exemple était donné.

Nous passerons sous silence les fatigues, les difficultés de toute nature, les ennuis du début. Pendant plusieurs mois la vie fut dure ; il fallait défricher ces touffes d'arbustes épineux, et les couper profondément jusqu'à la racine, pour arriver à se servir de ces terres fertiles qui n'avaient pas été travaillées depuis les Romains et les tirer d'une inaction et d'un chaos de plusieurs siècles.

Le sol, généralement argileux dans la plaine de Mornag proprement dite, change de nature en montant vers les coteaux de Nepch-ed-Dib. Sur le versant des montagnes du Bou-Kournine au Djebel-Ressas, les terres sont argilo-siliceuses avec oxyde de fer, sur fond calcaire ; quelques parties sablonneuses. Meilleures pour les céréales dans la plaine, des deux côtés de l'oued Méliana, et sur les bords de l'oued Hamma, qui descend du mont Sidi-Salem, elles deviennent de premier choix pour la culture de la vigne sur les côteaux dont nous nous occupons.

Aussi le groupe des colons français de Crétéville s'adonne-t-il plus spécialement à la viticulture. Les cépages les plus généralement adoptés sont le Cari-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnan, le Mourvèdre, le Morastel et le petit Bouschet. Actuellement 220 hectares sont déjà plantés, et ce nombre sera doublé l'année prochaine. C'est donc dès à présent le vignoble le plus important de la Tunisie.

Quelques essais de plantation dans les sables sont également tentés, essais qui, croyons-nous, malgré les soins dont on les entoure, ne promettent pas de très grands résultats, quant à présent du moins, étant donné l'altitude et la nature des sables. C'est l'imitation de ce qui se fait dans les plaines de Sidi-Raïes, de la Soukra, de Nebeul et d'Hammamet, avec cette différence que, dans ces divers endroits, l'eau est presque à fleur de terre, et que les champs de vigne y sont morcelés et qu'ils sont entourés de haies protectrices.

La vigne n'est pas la seule industrie de Nepch-ed-Dib. Dans la forêt d'oliviers qui avoisine Hammam-el-Lif se trouve l'importante huilerie du commandant Marchand, l'un des nombreux officiers qui sont à la tête du mouvement colonisateur. Les montagnes, couvertes d'épais herbages, nourrissent bœufs, chèvres, moutons et porcs, tandis que leurs flancs recèlent la chaux, le plâtre, la pierre de construction, le plomb argentifère.

(*Revue Tunisienne.*)

Congo. — Les gens du Congo se montrent fort expansifs à propos de funérailles.

Voici un homme qui pendant toute son existence ne songe même pas à se vêtir; il porte un pagne, une loque autour du corps, sa femme est habillée de la même façon, ses enfants courent tout nus.

Et cependant cet homme achète constamment des tissus de toute espèce et de la poudre à laquelle il ne touche presque jamais.

Vous vous direz : Que fait-il de ces tissus? Eh bien, ils les achète pour se faire enterrer. Tel homme qui n'a jamais porté 20 mètres d'étoffes pendant sa vie, en mettra 400 autour de son corps pour se faire enterrer!

Quand un homme meurt, la première opération consiste à le laver énergiquement; la moitié de la population du village participe à ce travail, qui se fait au milieu des cris les plus assourdissants; malheur au voyageur qui loge dans un village où vient de mourir un indigène...! S'il parvient à fermer l'œil toute la nuit, c'est qu'il est absolument sourd ou qu'il est habitué aux coups de canon. Ces cris, il est à peine besoin de le dire, sont toujours accompagnés de libations nombreuses, car le noir, dans les pays où il peut avoir des liqueurs, ne fait presque rien sans boire.

Après qu'on a lavé le mort, on le met dans une position assise à la turque, les jambes repliées sous le corps.

Puis, quand on l'a peint en rouge pour lui donner une belle teinte cuivrée, on commence à l'envelopper dans les tissus. Le problème consiste à faire d'un homme dans la position que je viens de décrire un ballot cylindrique. Parfois, il est vrai, on glisse bien entre les bandes d'étoffe un peu de feuilles sèches; extérieurement on n'y verra rien et le ballot en sera d'autant plus considérable et plus imposant. Enfin, après trois mois de travail, — car on prend le temps pour le faire, — le cadavre, qui commence à devenir encombrant, est déposé dans une hutte spéciale et l'opération se continue ainsi indéfiniment. Toutes les créances du mort doivent être rentrées avant l'enterrement.

Si quelqu'un lui doit quelque chose, quelle que soit la distance où il habite, on va recouvrer ce qui lui est dû.

Enfin, l'on enveloppe l'homme, ou plutôt le ballot, dans la plus belle pièce d'étoffe qu'on a gardée dans ce but, et, en grand triomphe, on le promène à travers tout le village et les villages environnants, car c'est un grand honneur d'être enterré avec beaucoup de tissus.

Plus le ballot est considérable, plus le chef paraît avoir été puissant, et ce sentiment est poussé tellement loin que les habitants donnent des étoffes pour grossir le paquet.

Ne rions pas de cet usage et estimons-nous heureux qu'il existe.

Car, enfin, avec des gens qui s'habillent si peu, que ferait l'industrie européenne s'ils n'avaient pas besoin d'étoffes pour se faire enterrer?

Pendant toute cette opération, on brûle aussi la poudre du défunt. Journellement, vers le soir, on tire une dizaine de coups de fusil et l'on ne cesse ce manège que lorsqu'on a épuisé toute la provision que le mort a amassée pendant toute son existence. Malheureusement ces enterrements des braves et bonnes gens du Congo sont souvent aussi accompagnés d'autres scènes un peu plus lugubres.

Il est un sentiment qui est très répandu chez le noir : c'est qu'un homme ne peut pas mourir de mort naturelle; ils ont tous une crainte profonde de la mort, et, du jour où un homme vient à succomber dans un village, les naturels sont convaincus que cela est dû au mauvais sort.

Dès lors, il s'agit de découvrir le coupable : si deux ou trois décès successifs se produisent, on est persuadé qu'il y a un sorcier qui a jeté un mauvais sort sur le village.

Aussitôt joue son rôle le personnage sinistre qu'on appelle le féticheur; il désigne comme ayant jeté le sort certaines personnes qui, immédiatement, sont prises, garrottées et soumises à l'épreuve du poison. Elles sont obligées d'avaler un certain breuvage composé d'une façon que nous ignorons absolument et, après avoir bu, elles sont forcées de courir ou de danser dans un espace assez restreint. Si le patient parvient à résister un temps fixé, il est sauvé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais s'il tombe par terre avant que ce temps convenu soit écoulé, immédiatement l'on se jette sur lui et on le finit à coups de couteau. — C'est le coupable.

J'ai fait bien des fois des efforts pour arracher des malheureux à cette mort; j'ai réussi fréquemment, mais pas aussi souvent cependant que je l'aurais pu, et cela par la faute même des victimes.

Voici, par exemple, ce qui s'est passé dans une station que j'occupais. J'avais réussi à enlever d'un village un homme qui était désigné pour boire le poison et je l'avais gardé quatre jours. Le cinquième jour, profitant d'un moment où il n'était pas surveillé, il retourna volontairement au village; une crainte superstitieuse s'était emparée de lui : il était convaincu que s'il n'y retournait pas, il mourrait quand même.

Les pratiques du culte n'existent pas chez ces peuples.

Ils sont fétichistes absolus, fétichistes au point d'avoir des amulettes contre tous les accidents de la vie : ainsi tel homme a des fétiches contre le crocodile, tel autre contre le tigre, tel autre encore contre la morsure des serpents; bref ils portent toujours au cou une collection de ces amulettes ou grigris. Cela nous semble profondément ridicule la première fois qu'on les voit avec ces colliers, cependant je ne sais pas si cet usage est tout à fait aussi naïf qu'il en a l'air.

Ces fétiches extérieurs sont en quelque sorte des moyens mnémotechniques pour leur rappeler qu'ils ont à éviter tel ou tel danger. Je disais un jour à un naturel qu'il devait être heureux d'être à l'abri des crocodiles, grâce à son fétiche : « Pas du tout, me répondit-il, car le fétiche perd sa force au moment où je m'approche de l'eau! ». Il est bien évident qu'en restant toujours loin des rivières, le fétiche devait être d'une efficacité absolue.

Ces objets ont donc pour effet, ainsi que je viens de le dire, de leur rappeler ce qu'ils doivent éviter. C'est, en quelque sorte, un moyen à peu près semblable, quoique dans un autre ordre d'idées, à celui qu'emploient certaines personnes qui font un nœud à leur mouchoir pour se rappeler quelque chose.

Une autre cérémonie assez singulière a rapport à la médecine qu'ils administrent aux malades. Ils ont d'abord certains médicaments d'une efficacité réelle, mais qu'ils n'ont jamais voulu me communiquer. Je me suis laissé traiter de la fièvre par un médecin indigène qui m'a guéri; je lui ai demandé ce qu'il m'avait fait prendre, mais il s'est renfermé dans un mutisme complet. Maintenant, à côté de ces breuvages dans lesquels j'ai plus ou moins de confiance, ils ont une autre médecine qui est tout à fait spéciale. Un homme se plaint-il de maladie, on convoque de suite toute la population du village, on l'assemble autour de la hutte du pauvre diable et on commence à exécuter une danse échevelée pendant toute la nuit en chantant et en battant du tambour. Si le malade ne succombe pas pendant la nuit, généralement il est guéri le lendemain.

Indépendamment des petits fétiches dont je viens de vous parler, les nègres en ont de plus grands qui servent à préserver le village : ils en ont de spéciaux qui sont facilement reconnaissables pour l'homme, la femme et les enfants.

Il ne faut pas croire qu'ils ont un respect exagéré pour les fétiches; parfois ils les maltraitent fort. Je suppose qu'il arrive à un Européen d'être volé, — mon Dieu cela se produit fréquemment en Afrique! — Eh bien, il y a un moyen sûr de rentrer en possession de ses objets.

Il suffit pour cela de s'adresser au chef du village et de lui dire : « Vous allez faire battre le fétiche! » Le plus souvent il s'y refuse; mais, avec un peu de persuasion, on arrive à ce que l'on désire. On amène alors le fétiche en grande pompe, et le chef se met à le battre. Je ne connais aucun exemple qu'après cette cérémonie l'objet volé ne se soit retrouvé presque aussitôt, et voilà pour quelle raison : Le fétiche a été battu; pourquoi? par la faute du voleur; et le voleur se dit : « Le fétiche va se venger, puisqu'il a été maltraité. Que faire? Si je rends l'objet volé, je ne serai plus un voleur, et le fétiche ne se vengera pas. Donc, je le rends! »

Indépendamment de ces signes extérieurs et grossiers de leur religion, ils ont une croyance quelconque à quelque chose d'immatériel, à quelque chose qu'ils ne peuvent pas analyser, qu'ils ne connaissent pas et qu'ils appellent le Zambie.

Quand par hasard on les interroge sur le lieu où peut être le Zambie, ils répondent qu'ils n'en savent rien, et quand on leur demande si le Zambie s'occupe de leurs affaires, ils vous disent que cela ne peut pas l'intéresser, car elles sont pour lui de trop peu d'importance. Quoiqu'il en soit, c'est un mot répandu partout, et tous le connaissent.

Est-ce une crainte superstitieuse qui leur fait cacher ce qu'ils pensent réellement de ce Dieu, je ne le crois pas.

Ils prétendent que c'est un être bien plus puissant que les fétiches, qui ne sont que ses serviteurs.

(L. Valcke : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1351e LIVRAISON.

TEXTE.

Huit mois au Kalahari, par M. Farini.
Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Nains M'Kabba, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Dirk Verlander et sa famille, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Une famille de Bastards, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
La curée des vautours, dessin de Y. Pranishnikoff.
Loulou, gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.
Une proie gigantesque, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Une autruche sans ailes, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Boushmen fabriquant le poison de leurs flèches, dessin de Y. Pranishnikoff.
Ruines dans le Kalahari, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Les Kattéa, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition anglaise.
Le lac K'Abiam, dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

FAITS DIVERS

AFRIQUE

Algérie. — Je me propose, dit M. Bertherand, secrétaire général de la Société climatologique d'Alger, dans un travail présenté au Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, en 1886, je me propose de rechercher l'influence des plantations d'Eucalyptus à l'aide de documents récoltés en Algérie où, il y a vingt-cinq ans, l'Eucalyptus a reçu l'accueil le plus chaleureux, grâce à sa renommée de rapide croissance, de gigantesque développement, d'essence précieuse pour le boisement, grâce surtout à ses privilèges d'assainissement.

A Touggourt (province de Constantine), à peine les plantations d'Eucalyptus atteignaient-elles 2m,50 à 3 mètres de hauteur, que M. Ben-Saïah, médecin de colonisation, constatait la diminution très notable du nombre des fièvres intermittentes, contrairement à l'année précédente.

L'établissement forestier de Saint-Ferdinant (province d'Alger) n'était, pour cause d'insalubrité, occupé que d'une manière intermittente et pendant la saison d'été.

Les plantations d'Eucalyptus exécutées autour de la maison du préposé et le long du ravin qui lui fait face, assainirent promptement l'habitation, au point que M. Beaumont, sous-inspecteur des forêts, la déclarait transformée en une véritable « maison de plaisance ».

100,000 pieds d'Eucalyptus ayant été plantés sur les bords empestés du lac Fetzara (province de Constantine), les moustiques qui rendaient ce lieu à peu près inhabitable ont complètement disparu et, ajoute M. Rivière, directeur du Jardin d'essai, l'influence paludéenne a presque cessé de se faire sentir. — Le docteur Marès a témoigné dans le même sens à la Société d'Agriculture d'Alger, au sujet de l'insalubrité de la contrée du lac et des mines de Mokta-el-Hadid : grâce aux plantations nombreuses d'Eucalyptus, les gardiens du lac et les ouvriers mineurs peuvent rester à demeure dans ces localités.

A l'Oued-el-Aneb, village situé à 6 ou 8 kilomètres du lac précédent, dont il reçoit aussi les émanations, la Compagnie Besson a planté des Eucalyptus avec entrain et elle aussi a reconnu l'heureuse influence de ce végétal. 5000 arbres avaient produit un merveilleux résultat.

Près du moulin de Sainte-Corinne, commune de Maison-Carrée, un marais rendait l'usine inhabitable à certaines époques de l'année. Le docteur Payn obtint du propriétaire l'autorisation de le planter entièrement en Eucalyptus. Deux ans après, ces arbres étaient devenus gigantesques, l'état sanitaire s'était complètement amélioré.

D'autre part, les effluves de ce marais avaient été jusqu'alors portées par une gorge sur les premières maisons du village de Maison-Carrée et rendaient « mortel » le séjour dans cette localité. Il arriva que la plantation du marais au sud de Maison-Carrée entraîna l'assainissement de ce village.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la même région, autour de la ferme Mahi-ed-Din, au Gué de Constantine, des plantations de quelques milliers d'Eucalyptus furent exécutées : dans ces localités, auparavant redoutées pour leur insalubrité marécageuse, les ouvriers ne présentèrent plus de fièvres ni aussi nombreuses ni aussi graves.

A El-Alia, en pleine Mitidja, les fermiers de la propriété Cordier étaient *tous*, pendant trois mois de l'année, retenus au lit par des fièvres, même des accès pernicieux. Le propriétaire a massé 20,000 Eucalyptus sur tous les côtés de ses habitations ; l'état sanitaire de tout le personnel s'est aussitôt amélioré ; aujourd'hui les fièvres paludéennes y sont rares.

Les émanations palustres de la plaine de la Mitidja et les effluves de la rivière de l'Harrach frappaient aussi, en tous sens, le pénitencier de Maison-Carrée qui, placé sur un point culminant, domine toute la plaine.

Les fièvres paludéennes décimaient les détenus et les maladies de poitrine achevaient l'œuvre de destruction pendant l'hiver, dit le docteur Payn, médecin de l'établissement : le personnel administratif n'était pas plus épargné que les détenus, décimés eux-mêmes, comme les habitants du village voisin, par de fréquents accès pernicieux. Une soixantaine de mille Eucalyptus disséminés en massifs améliorèrent bientôt l'état sanitaire, et les décès diminuèrent rapidement de moitié. La mauvaise disposition des locaux de la Maison centrale a seule rendu l'assainissement incomplet, mais l'évidence des effets de l'Eucalyptus est tout à fait incontestable.

Le monastère des missionnaires d'Afrique est situé à mi-côte sur un versant, en vue de la mer, mais à proximité de l'embouchure de l'Harrach où s'amoncèlent toutes les vases par l'écoulement de ses eaux, bourbeuses en hiver comme en été. Aussi, dans ces parages, on ne trouvait que de pauvres maisonnettes où les habitants étaient fort maltraités par l'intoxication paludéenne. Mgr l'archevêque d'Alger s'empressa de faire un massif de 12,000 Eucalyptus entre le monastère et le point de jonction de la rivière avec la mer, puis en allées le long des champs et des jardins.

Ces remparts d'arbres balsamiques eurent bientôt assaini les abords du monastère, et aujourd'hui la fièvre intermittente a disparu.

Dans la plaine de la Mitidja, il y a beaucoup de fermes, entre autres la ferme Brossette, la ferme Gimbert, où, d'après le docteur Payn, l'Eucalyptus a fait merveille au point de vue fébrifuge.

M. Cordier a déclaré que dans sa propriété d'Aïn-Taya, limitrophe de l'embouchure de l'Oued-Reghaïa, et sur laquelle il a placé 4000 Eucalyptus, il n'y a eu, en 1876, qu'un seul cas de fièvre l'été, tandis que les années précédentes tout le personnel y était éprouvé tour à tour.

Sur sa propriété des Hadjadjs, divisée en trois fermes, le même agriculteur fit planter 10,000 Eucalyptus. La première année, le personnel d'une seule ferme fut atteint de la fièvre : encore est-ce la plus rapprochée du barrage établi sur l'Oued-Reghaïa. L'état sanitaire est aujourd'hui satisfaisant.]

A 6 kilomètres de Boufarik, M. Fagard avait, dans sa propriété, des fièvres non seulement nombreuses, mais encore d'un caractère très grave l'été : aussitôt après l'introduction de trois milliers d'Eucalyptus, en allées et en massifs isolés, l'odeur marécageuse qui régnait dans ses champs a complètement disparu et l'état sanitaire s'est énormément amélioré.

Khodja-Berry (?) est situé en partie dans les terres profondes et demi-marécageuses du pied du Sahel, aussi y avait-il constamment des fièvres sur ce point, quand M. le docteur Marès a successivement planté environ 6000 Eucalyptus. Depuis lors, l'état sanitaire est parfait. Dès l'année après la plantation, des familles espagnoles pouvaient cultiver le tabac et rester à demeure sans que le personnel eût à abandonner la place.

L'Oued-el-Alleug était une localité désolée chaque année par des fièvres pernicieuses dont l'issue, trop souvent, était fatale. Près de 24 000 Eucalyptus ont été plantés çà et là par la commune, MM. de Franchère, Arlès-Dufour, Jægerschmith, etc. Aujourd'hui l'on ne constate plus une seule fièvre pernicieuse ; les fièvres simples sont même très rares ; les moustiques et les moucherons, qui menaçaient, autant que celles-ci, de faire quitter la place, ont à peu près disparu ; les Européens n'abandonnent plus les fermes pour aller mourir à l'hôpital de Blidah.

M. Trottier, voyant les fermiers de sa propriété du Fondouk et leurs domestiques atteints de fièvres au commencement de chaque été, fit planter 27,000 Eucalyptus en six massifs : l'année suivante, il n'y eut pas de fièvre à la ferme.

A la Trappe de Staouéli (10,000 Eucalyptus), à Relizane (province d'Oran), mêmes tentatives, mêmes succès.

Les lieux bas et humides, comme Birkadem, la ferme modèle, l'Ave-Maria, le pénitencier militaire, la ferme de Bonnaud, étaient réputés comme la terre classique des fièvres endémiques. Depuis la plantation de quelques milliers d'Eucalyptus, les fièvres annuelles y sont devenues aussi rares qu'elles étaient fréquentes autrefois.

Dans la plaine des Issers, ravagée par le paludisme, 3000 Eucalyptus furent placés dans un lac formé par l'Oued-Djemâa : une famille espagnole qui avait perdu, à la suite d'accès pernicieux, trois enfants sur cinq et avait dû fuir la localité, y revint quelque temps après ce boisement ; depuis lors, aucun de ses membres n'a été malade. Les marécages de la propriété se sont promptement transformés en belles prairies et en terres de magnifique rapport.

Les fermes de Baba-Ali et de Chébli s'étaient installées dans des marais littéralement pestilentiels que d'énormes quantités d'Eucalyptus ont progres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sivement assainis et couverts de fourrages abondants et d'excellente qualité.

A Palestro, les fièvres paludéennes étaient fréquentes et intenses : cette triste situation s'est graduellement améliorée grâce aux plantations d'Eucalyptus.

Au pont de l'Oued-Kerma, certains fermiers ou leurs enfants étaient obligés par des fièvres paludéennes d'une extrême violence de se faire transporter à l'hôpital pour plusieurs mois : il y eut même une grande mortalité, surtout parmi les enfants, jusqu'en 1870.

A dater de cette année-là, 1200 à 1200 Eucalyptus furent plantés autour des deux groupes d'habitations : depuis lors, il n'y a plus eu de mortalité par fièvres marécageuses, et celles-ci sont devenues de moins en moins violentes; on se rétablit beaucoup plus vite : les nouveau-nés ne sont plus, comme jadis, emportés par les fièvres.

Le climat brûlant de Biskra (au sud de la province de Constantine) est devenu plus supportable et l'état sanitaire meilleur depuis de nombreuses plantations de Gommiers bleus.

La ferme de Mezoubia (route de l'Arbâ à Aumale) recevait les émanations de l'Ouel-Zehrouat, et le propriétaire avait constamment les fièvres depuis huit ans : deux ans après une plantation de 500 Eucalyptus, il constatait dans son état sanitaire une très notable amélioration, et maintenant il n'a plus de fièvre.

Aujourd'hui, l'on peut évaluer à trois millions les Eucalyptus plantés de toutes parts en Algérie; ils ont certainement contribué à un assainissement général du pays, à la diminution, à la disparition même, sur certains points, des fièvres paludéennes, à l'assèchement de terrains marécageux, rendus dès lors à une luxuriante culture au grand bénéfice de la salubrité publique et de la colonisation dans le nord de l'Afrique.

Ces heureux résultats peuvent être rapportés aux émanations balsamiques et ozonisantes des feuilles, fleurs et écorces de l'arbre; à l'action stimulante, excitante de ces émanations sur le système nerveux; au drainage des sols humides par les racines pivotantes et traçantes qui s'implantent profondément; au grand développement du feuillage qui fournit ainsi un écran satisfaisant pour empêcher le soleil de se combiner avec l'humidité du sol et de donner naissance à des décompositions malsaines; en modifiant par suite la température de la surface du sol et en le rendant moins brûlant dans les régions très chaudes; en permettant, planté en massifs, de former des écrans à feuilles persistantes contre les vents porteurs de miasmes marécageux, etc., etc.

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — La réserve qu'occupent maintenant les Micmacs sur les bords du Ristigouche couvre une superficie de 400 hectares.

Elle est très fertile et bien entretenue.

Chaque chef de famille s'y est installé, là où il a voulu. Il s'y est construit une petite maison. Il est virtuellement le propriétaire du sol, et il ne peut vendre ses droits qu'à un autre membre de la tribu. Il peut léguer sa propriété à son fils, ou la diviser entre les différents membres de sa famille.

Ces Indiens s'occupent d'agriculture avec un certain succès.

Ils cultivent la pomme de terre et font surtout l'élevage des porcs. Leurs maisonnettes sont propres, bien ventilées. Quelques-unes sont entourées de fleurs, et indiquent chez le propriétaire une certaine aisance et un certain goût artistique. Un grand nombre de Micmacs se livrent à la petite navigation; d'autres vont passer l'hiver dans les chantiers.

Le gouvernement canadien les a toujours bien traités : ils s'en montrent reconnaissants. Ils savent se rendre compte de cela, et ils comprennent bien qu'ils seraient dispersés depuis longtemps s'ils avaient été gouvernés par les États-Unis.

J'ai dit que leur réserve couvre une superficie de 400 hectares de terres labourables. Les Micmacs du Ristigouche sont en outre propriétaires de 4000 hectares de terres qui s'étendent en arrière de cette rivière. Elles ne sont pas défrichées. Lorsque le gouvernement fut obligé de leur enlever le privilège de prendre le saumon à la *nigogue*, ils obtinrent en retour la permission de tendre des filets de pêche en face de la Mission. Cette pêche leur assure un certain revenu annuel.

Tout Micmac est un pêcheur émérite, un chasseur excellent. Il sait conduire un canot, faire un filet; il est un bon bûcheron, un guide intelligent et bien renseigné. Les femmes font des paniers et des broderies indiennes.

Un des premiers missionnaires du Ristigouche a été le Père Faucher de Saint-Maurice, ancien curé de Lotbinière. Ce fut ce vaillant prêtre qui sauva les Anglais de la Baie des Chaleurs d'un massacre général au commencement de ce siècle. Les Micmacs avaient résolu de se débarrasser des Blancs parce qu'ils se rendaient maîtres de leur réserve et ne tenaient pas compte des justes réclamations des Indiens. La mémoire de ce prêtre est encore en grande vénération parmi ces sauvages.

(Canadien, de Québec.)

J1 381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 852e LIVRAISON.

TEXTE.

Huit mois au Kalahari, par M. Farini. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Rock Drift, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cascade du Gorille, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Gargouille Loulou, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Les Chutes d'Hercule à mi-crue, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cascade et Tours de Farini, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
M. Farini, gravure de Thiriat, d'après l'édition anglaise.
Cascade des Diamants, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Chutes Anna, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Gorge de Scott, gravure empruntée à l'édition anglaise.
Les Cent-Cascades, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Cascade Schermbrücker, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.
Les rapides et les cascades du fleuve Orange, plan.
Livres de poils, dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition anglaise.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Quelle est la frontière méridionale de la Tunisie? Mystère. Des cartes, même sérieuses, comme celles de la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, ou celle qui a été publiée d'après les documents fournis par le Dépôt de la Guerre, par les soins de l'Association Française pour l'avancement des sciences, de crainte d'erreur sans doute, n'indiquent pas de frontière du tout. D'autres la tracent sommairement et à l'aventure, sans viser à aucune exactitude.

Celle du *Guide Piesse*, éditée chez Hachette, n'est pas plus satisfaisante à cet égard; elle fait aboutir la frontière à l'Oued Fissi, mais sans nommer l'Oued Fissi; on dirait qu'elle n'a pas le courage de son erreur.

Car c'est une erreur : la frontière méridionale de la Tunisie est marquée vers la mer, non par le cours de l'Oued Fissi, mais par celui de l'Oued Magta, qui se trouve à 60 ou 80 kilomètres au-delà, vers le sud-est. Il a fallu, pour faire cette découverte, le récent voyage de M. Cambon dans le Sud tunisien.

Ainsi, depuis cinq ans, notre armée est en Tunisie, elle l'a explorée en tous sens, elle l'a étudiée au point de vue spécial de la défense, elle a choisi des emplacements pour ses camps, ses postes, ses points stratégiques, elle a occupé plusieurs de ces emplacements, elle s'y est fortifiée, elle y a élevé des constructions, elle y a dépensé pas mal d'argent et cependant il se trouve qu'elle ignorait la frontière méridionale de la Tunisie. Voilà qui passe toute créance.

Ignorait-elle? C'est une question. Ce qui est certain, c'est qu'elle a adopté une frontière erronée, et, qui plus est, une mauvaise frontière. Son quartier général de ce côté est Gabès, l'endroit le plus chaud et le plus malsain de la côte, Gabès dont l'oasis est fertile sans doute, mais dont le mouillage est à deux milles au large, en vue d'une plage sablonneuse, nue, dépourvue de tout abri : autant dire que Gabès n'a pas de port. Près de Gabès est le camp de Ras-el-Oued, plus malsain encore. Enfin, notre poste le plus avancé de ce côté est Kasr-Métameur, à 50 kilomètres de l'Oued Fissi, à 120 kilomètres environ de l'Oued Magta, c'est-à-dire de la vraie frontière.

Au lieu d'adopter cette ligne de défense, il eût été naturel, et aussi aisé qu'avantageux, de faire quelques pas en avant, de s'établir un peu plus loin. Zarzis était tout indiqué comme quartier général. Zarzis, situé environ à 25 lieues au sud-est de Gabès, au delà de l'île Djerba, possède un excellent mouillage, jouit d'un climat salubre, est entouré d'un territoire admirablement fécond.

Pourquoi n'est-on pas allé jusqu'à Zarzis et à l'Oued Magta? Pourquoi ne s'est-on pas renseigné, ou, si l'on était renseigné, pourquoi n'a-t-on pas profité des renseignements qu'on avait recueillis? Pourquoi a-t-on laissé en dehors de nos possessions un territoire long de 100 kilomètres, large de 60 ou 80, sans vouloir en quelque sorte en prendre livraison? Victimes de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

erreur ou de cette négligence étrange, les populations limitrophes de la Tripolitaine se sont ainsi trouvées sans police et sans défense, obligées de se garder elles-mêmes contre les incursions de leurs voisins, faisant elles-mêmes aussi quelquefois des incursions chez eux, pour reprendre leurs chameaux ou leurs moutons volés, nous demandant notre protection que nous nous sommes obstinés à leur refuser ou du moins que nous leur avons donnée sous la forme la plus singulière.

L'autorité militaire les a constitués en maghzen et leur a imposé un règlement de 300 pages, en leur disant ensuite : Débrouillez-vous !...

La chevauchée de notre résident général a porté la lumière dans ces ténébreux confins de la Tripolitaine ; elle a dissipé la légende soigneusement accréditée jusqu'ici, qui attribuait à ces populations des dispositions hostiles ; elle a prouvé qu'il n'était pas besoin de dix mille hommes pour les réduire, que toute expédition contre elles était même parfaitement inutile. Voici en quels termes M. Fernand Faure, député de la Gironde, qui a eu la bonne fortune d'accompagner M. Cambon, raconte son voyage, aux lecteurs du *Temps* (26 juin) :

« Débarqués à Zarzis, le 19 mai, nous l'avons quitté le lendemain matin. De là nous avons, en dix jours, visité les points suivants : au sud-est de Zarzis, Oglet-Sahiah, la Choucha et le Magta ; au sud et au sud-ouest, El Ouhamia, Smarr-Oudren, Djelidet, Douïrat ; à l'ouest et au nord, Mednine, Métameur, Beni-Zelten, Matmata, Hadedj, Gabès et Ras-el-Oued. Ceci représente, — je l'indique pour les lecteurs qui ne pourront suivre cet itinéraire sur la carte, — un trajet de 450 kilomètres environ. Les points que je viens d'énumérer sont de beaucoup, à tous égards, les plus curieux et les plus importants de ce territoire qui s'étend de Gabès à la Tripolitaine, et qu'on désigne sous le nom de l'Arad de Gabès.

« Nous étions cinq. Nous étions suivis de trois domestiques et de deux cavaliers qui devaient nous servir de guides. Nos tentes, nos bagages et nos provisions étaient portés par un petit convoi de 15 à 18 chameaux.

« Nous avons toujours voyagé sans escorte et sans armes, la canne à la main. Nous n'avons jamais été inquiétés, nous ne pouvions pas l'être. Même après avoir franchi l'Oued Fissi, dans cette partie de l'Arad que l'autorité militaire semble avoir renoncé à occuper et qui ne serait accessible, à l'en croire, qu'à une colonne de plusieurs milliers d'hommes ; même sur le Magta, en un point d'où nous pouvions apercevoir les campements des Nouaïls, sur le territoire tripolitain, et où, pour la première fois, un représentant de la France venait reconnaître la véritable frontière de la Tunisie, notre sécurité a toujours été complète....

La configuration du pays facilite singulièrement la surveillance et la police sur toute la surface de l'Arad de Gabès, jusqu'à la frontière tripolitaine. Je ne crains pas d'affirmer que trois ou quatre cents hommes de troupes, de fantassins, bien entendu, placés dans des postes bien choisis, et quelques cavaliers indigènes y suffiraient largement. A ce point de vue, comme à bien d'autres, le Sud tunisien diffère absolument du Sud de l'Algérie. »

(P. Foncin : *Revue de l'Afrique française.*)

— La frontière de mer entre la Tunisie et la Tripolitaine vient d'être définitivement fixée, grâce aux efforts de notre chargé d'affaires à Tripoli, et à la ferme attitude de notre brigade hydrographique, composée de l'aviso *le Linois* et de la canonnière *l'Étendard*. Le pacha de la Tripolitaine accepte la limite de Ras-Tadjir, à 20 kilomètres de Biban, sur lequel un signal géodésique avait été construit, et dans le voisinage de la magnifique oasis de Zouara.

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — Les propriétaires de l'île d'Anticosti réclament la propriété de toutes les épaves qui vont s'échouer sur ces rives inhospitalières.

Nous espérons bien que si ce droit suranné a jamais existé, il est mort en 1854 avec les derniers vestiges de la féodalité.

Nous avons eu assez des îles de la Madeleine, qui, pendant un siècle et demi, ont été le domaine sans conteste de la famille Coffin, sans aller introniser dans Anticosti de nouveaux petits potentats qui viendraient se jeter sur chaque équipage naufragé et réclameraient le prix du sang.

Le régime du cannibalisme est passé aussi bien que celui des écumeurs de mer. Ce serait une honte que d'accorder aux propriétaires d'Anticosti les privilèges exorbitants qu'ils réclament.

A quoi serviraient les sommes énormes que nos gouvernements ont dépensées pour faire du golfe et du fleuve Saint-Laurent une grande route de navigation nationale, s'il fallait laisser s'installer sur les rives sauvages d'Anticosti un véritable nid de flibustiers et de pirates ?

Est-ce que nos marins n'ont pas suffisamment à lutter contre les dangers de la mer sans les exposer à tomber entre les mains de gens qui, sous prétexte de les sauver du naufrage, leur feraient payer une double rançon ?

Nous croyons que le procès qui s'élève aujourd'hui entre les propriétaires d'Anticosti et les assureurs du *Brooklyn* intéresse au plus haut degré le public canadien et aussi que l'État doit intervenir dans le litige pour protéger nos marins et la navigation du Saint-Laurent. (*Quotidien de Lévis.*)

— La puissante nation des Chepewyans était répandue sur une immense étendue de l'Ouest. Depuis les sources du Mississipi, jusqu'à l'Ile à la Crosse, depuis les bords de la rivière La Biche et de la rivière la Paix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à la rivière Colombie, des groupes épars de Chepewyans erraient çà et là, à la poursuite du bison, leur principale nourriture, ou des ennemis nombreux qu'ils s'étaient suscités partout. La petite vérole qui fit tant de ravages parmi les sauvages, détruisit presque cette tribu, qui ne pût jamais reconquérir son ancienne grandeur.

Les Chepewyans ne manquent pas d'intelligence et conservent des traditions religieuses et nationales fort intéressantes. On y découvre des souvenirs obscurcis des Saintes Écritures, de la mythologie des païens et de la migration de leurs ancêtres en Amérique. Voici comment ils racontent la création du monde. Le globe terrestre n'était autrefois qu'un immense océan. Un seul être vivant l'habitait. C'était un oiseau d'une grosseur monstrueuse, dont les yeux étaient des éclairs enflammés. Ses cris lugubres étaient des grondements de tonnerre: Il étendit ses ailes au-dessus des océans et effleura l'onde à divers endroits, en parcourant d'un vol rapide l'étendue des mers. Sous ce toucher puissant les montagnes et les plaines sortirent du sein de l'onde. Cet oiseau appela alors toutes les espèces d'animaux qui habitent la terre, et à sa voix, les entrailles de la terre s'entr'ouvrirent et les animaux apparurent. Plus tard, cet oiseau tira d'un chien la race des Chepewyans.

Aussi ont-ils une aversion profonde pour la chair du chien, qui, chez les autres nations sauvages est considérée comme un mets recherché. Cet oiseau créateur ayant terminé son ouvrage, confectionna un arc que les Chepewyans devaient conserver avec un grand soin, mais auquel il leur était formellement défendu de toucher. Les Chepewyans désobéirent à cette défense et ayant porté une main sacrilège sur l'arc défendu, ils s'en servirent dans leurs chasses. L'oiseau, irrité de cette conduite téméraire, s'envola pour ne plus reparaître.

Cet oiseau créateur, planant au-dessus des eaux, rappelle confusément le Saint Esprit personnifié sous la forme d'un oiseau : la colombe, fécondant les ondes de son souffle divin.

L'arc défendu ne peut être qu'un récit dénaturé et à demi perdu de l'arbre du Paradis Terrestre.

La France nous assure que les Chepewyans voyageaient souvent dans la région occupée par les Plats Côtés de Chien, jusqu'à la côte inconnue, c'est-à-dire, en consultant la carte qu'il a tracée, que ces sauvages se rendaient jusqu'à l'Océan Pacifique en traversant les Montagnes Rocheuses dans la latitude nord du lac du Grand Ours. Or, à cet endroit, les Chepewyans se trouvaient sur la frontière de l'Alaska et, de l'extrémité nord-ouest de l'Alaska aux côtes de l'Asie, la distance n'était pas impossible à franchir, même pour les frêles embarcations de cette époque.

Sans trop d'efforts d'imagination, on pourrait en conclure que ces sauvages ont émigré d'Asie par le détroit de Behring, à une époque relativement récente.

Leurs rapports fréquents avec les pays avoisinants, — peut-être avec l'Alaska même, — ainsi que les souvenirs religieux qui viennent d'être rapportés, peuvent le faire supposer.

La tradition de leur provenance confirme cette hypothèse. Ils prétendent être venus d'un pays habité par des peuples ennemis et méchants. Ils traversèrent un grand lac, étroit et rempli d'îles. Ils eurent à souffrir de grandes privations, dans un pays couvert de neiges et de glaces où régnait un hiver continuel. Ils atteignirent une rivière dont les rives étaient couvertes de cuivre et de là se répandirent dans l'ouest de l'Amérique.

Ils croient qu'après leur mort, ils sont transportés sur les bords d'une grande rivière où ils s'embarquent dans un canot qui les entraîne sur les eaux d'un grand lac. Au centre de ce lac se trouve une île merveilleuse. En face de cette île, le canot s'arrête, et leur conduite durant leur vie est sévèrement jugée. Un jugement final est alors rendu, qui fixe irrévocablement leur sort. Si leurs bonnes actions l'emportent sur les mauvaises, ils sont déposés dans l'île où les plaisirs les plus sensuels et les mets les plus recherchés les attendent.

Si, au contraire, leurs mauvaises actions sont les plus nombreuses, le canot sombre à l'instant et ils enfoncent dans l'eau jusqu'au menton.

Ils peuvent alors contempler les plaisirs dont jouissent ceux de leur tribu qui ont été admis dans cet Eden.

Malgré tous les efforts qu'ils peuvent faire pour parvenir sur les rives enchanteresses de cette île, les flots les repoussent sans cesse. Voilà certes une description bien saisissante du supplice de Tantale et de la traversée du Styx dans le canot du vieux Caron, tels qu'ils sont racontés dans la mythologie des anciens.

Ajoutons à cela, que la manière de s'attacher les cheveux sur la nuque de la tête offre beaucoup de ressemblance avec celle des Chinois et des Tartares.

Quant aux autres traits distinctifs de cette nation, on ne découvre rien de frappant ou qui puisse les distinguer des autres peuples sauvages du Nord-Ouest.

(L. A. PRUD'HOMME : *Revue Canadienne.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1353e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Un faubourg de Manille après les ouragans d'octobre et novembre 1882, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Manille : jet d'eau de la promenade de San-Miguel, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Itinéraire de M. A. Marche dans les archipels Calamianas, Palaouan et Soulou, carte.
Baie de Puerto-Princesa, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Arsenal maritime à Puerto-Princesa, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Palétuviers dans la rivière de Tapul, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertoloty.
Une case à Puerto-Princesa, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Calao, dessin de Gobin, d'après nature.
Caserne à Puerto-Princesa, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Doroteo tombe à la mer, dessin de Van Muyden, d'après un croquis.
Vue générale du village de Bahele, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertoloty.
Pangolin et écureuil, dessin de Van Muyden, d'après un croquis.
Midaus, dessin de Gobin, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Trois nouveaux noms français sur la carte de l'Algérie : deux dans la province d'Oran, un dans la province de Constantine.

Dans la province d'Oran, Aïn-Nouissy s'appellera désormais Noisy-les-Bains. — *Noisy* sans doute pour donner à Nouissy une allure parisienne, Lutèce ayant auprès d'elle plusieurs Noisy : Noisy-le-Sec, Noisy-le-Roi, Noisy-sur-Marne, fort de Noisy; *les-Bains* parce qu'une source sulfureuse à 28°, utilisée dans les maladies de poitrine, jaillit à 1000 mètres du bourg, dans une ravine. Aïn-Nouissy est à la lisière de la grande plaine de la Macta, au pied du mont Trek-el-Touirès (339 mètres), sur la route de Mostaganem à Perrégaux.

Sour-Kelmitou (et non Souk-el-Mitou) prend le nom de Bellevue : la vue est belle, en effet, de ce bourg situé à 2 kilomètres de la rive gauche du Chéliff, en face des montagnes du Dahra, près d'une source de 60 litres par seconde qui descend vers le fleuve sur la pente d'un pittoresque ravin.

Dans la province de Constantine, Oued-Touta prend le nom du vainqueur de Valmy, Kellermann : nom doublement justifié, d'abord parce qu'il y a dans la même province un Aïn-Touta (c'est-à-dire : *Font du murier*), station du chemin de fer de Constantine à Biskara et Touggourt, et que cet Aïn-Touta pourrait se confondre avec Oued Touta (*Ru du Murier*); puis parce qu'Oued-Touta, village voisin de Guelma, dans le val de la Seybouse, a été peuplé originairement d'Alsaciens; or, Kellermann était Strasbourgeois.

— Nouvelle commune dans la province d'Alger, Cavaignac, à l'ouest de la route d'Orléansville à Ténès, dans le Dahra, qui est une chaîne de petites montagnes entre le val du Chéliff et la Méditerranée. Ce village a été fondé en 1879, dans le val de l'Oued-Alléla, petit fleuve qui débouche à Ténès.

— Le domaine de Berrouaghia a été remis en août 1879 au service pénitentiaire.

Il avait 602 hectares, dont 120 seulement mis en valeur par la bergerie-ferme-école.

Il a aujourd'hui 762 hectares, dont près de 200 en céréales; il possède près de 1500 têtes de bétail, de race indigène; son vignoble comprend déjà 180 hectares, défoncés à la main, à des profondeurs de 70 à 80 centimètres suivant les natures de sol. 300 autres hectares seront plantés, soit bientôt 500 hectares de vignes.

Le prix moyen de l'hectare, au moment où l'administration est entrée en possession en 1879, était de 100 francs environ. A Berrouaghia, actuellement, l'hectare de terre labourable vaut 300 francs, et l'hectare de terre planté en vigne de pleine production vaut 5000 francs.

Depuis la création du pénitencier, qui comporte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1000 détenus, le village voisin, Berrouaghia s'est grandement développé.

Il compte aujourd'hui plus de 1000 habitants, et il tend de jour en jour à devenir un centre de population fort important.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous signalons à l'attention du gouvernement les ressources en forces humaines qui pourraient être utilisées au profit de la société et qui demeurent enfouies dans les prisons, en proie à la fainéantise et à tous les vices que la fainéantise engendre.

On voit ce qu'a pu faire l'administration intelligente de Berrouaghia.

Et ne pourrait-on pas employer aux œuvres d'utilité publique, à la construction, par exemple, des voies ferrées de pénétration saharienne, l'armée des détenus civils et militaires qui séjournent inutilement dans les prisons du Tell algérien? (*Vigie algérienne.*)

— Le 20 août, la compagnie des chemins de fer de l'Est Algérien a ouvert à l'exploitation la première section de sa ligne de Ménerville à Tizi-Ouzou.

Cette section, longue de 15,191 mètres, va de Ménerville, station du chemin de fer d'Alger à Tunis, jusqu'à Bordj-Ménaïel; elle dessert, outre Bordj-Ménaïel, les stations de Blad-Guitoun et d'Isserville.

— Depuis le 3 novembre les trains vont d'Alger à Constantine.

Il s'ensuit qu'Oran, Alger, Constantine, sont désormais en relations rapides avec Tunis.

Les points extrêmes du réseau africain-français sont, en ce moment, Aïn-Temouchent et Méchéria dans la province d'Oran, Hammam-Lif dans la province de Tunis.

D'Aïn-Temouchent à Hammam-Lif, lieu de bains qui est à 15 kilomètres sud-est de Tunis, il y a, par les rails, 1441 kilomètres.

De Méchéria, poste des Hauts-Plateaux Oranais, et station du chemin de fer voté jusqu'à Aïn-Sefra, de Méchéria à Hammam-Lif, il y en a 1594.

— Mékdia, Méhadia, Mékédia, ville du littoral tunisien entre Sousse et Sfax, plus près de la première que de la seconde, a déjà 105 élèves, de nationalités diverses, de diverses religions, dans son école française récemment ouverte.

— On creusait un puits artésien à Sfax, ville qui a de tout temps souffert du manque de bonne eau à boire.

Ce puits a réussi : on a rencontré l'eau potable à 120 m. 75 centim. de profondeur.

Madagascar. — La plaine centrale de Madagascar, à peu près depuis Moramanga dans l'est jusqu'au delà du lac Itasy dans l'ouest, et d'Antongodrahoja au nord jusqu'à l'extrême limite des Betsiléo au sud, la plaine centrale de Madagascar consiste principalement en gneiss ayant le même axe que l'île elle-même et que sa montagne.... A côté du gneiss, en sous-ordre, on note la présence de schistes cristallins, de quartzites, de graphites, de calcaires cristallins, de granits éruptifs, notamment dans les monts Vombohitra, au nord d'Antananarivo, de granits métamorphiques passant au gneiss par transitions insensibles, de roches basaltiques sous forme de coulées, de plateaux, de cheires, de cônes.

On rencontre de nombreux cônes volcaniques dans Madagascar, mais on n'a bien exploré jusqu'à présent que deux groupes, dans le voisinage de la capitale.

Le plus important de ces groupes est dans le district de Mandridrano, à l'ouest du lac Itasy; il peut avoir 30 kilomètres de long sur 5000 à 6500 mètres de large, et consiste en un grand nombre de cônes de cendre isolés, dont le plus haut a l'air d'être le Kasige, dominant la plaine d'alentour de 263 mètres, et de 1796 le niveau des mers (son cratère a 74 mètres de profondeur)....

La belle conservation des cônes, le peu de dégradation des laves témoignent de leur jeunesse, bien que tout document nous manque sur les éruptions qui leur ont donné naissance.

On trouve aussi quelques cônes de trachyte, dont le plus élevé, l'Ingolofotsy, a 203 mètres de hauteur relative, et 1603 d'altitude absolue....

Les affaissements de sol sont ici chose historiquement démontrée : les lacs, les marais, dont le plus grand l'Ifanja, est dans une dépression de 400 mètres, doivent probablement leur existence à ces défaillances. Le lac Itasy a été formé par un courant de lave qui a barré une vallée.

Le second et moindre district volcanique, qui, probablement, ne possède aucun cône trachytique, est au midi du premier, près de Betafo.

A 40 ou 50 kilomètres au nord d'Antananarivo se trouve un groupe de petits cratères d'explosion avec scories et lapilli.

Les sources chaudes sont communes dans le centre de Madagascar; quelques-unes rejettent des substances ou calcaires ou siliceuses.

Les grandes plaines du centre de Madagascar doivent être regardées comme des lacs comblés : la plus vaste est celle d'Ankay, faite de sable, d'argile, de minerai de fer, de restes de plantes. Dans la plaine d'Antsirabé, Hildebrandt a récemment découvert des débris à demi fossiles de l'hippopotame, animal qui ne vit plus à Madagascar.

Parmi les minéraux utiles, citons : l'or (assez commun), le fer (surtout par masses de fer magnétique), le soufre, le salpêtre, graphite, pyrite, etc.

(Supan : *Mittheilungen.*)

— La plupart des peuples de Madagascar portent un nom en rapport avec le pays qu'ils habitent.

Ainsi les Tanála sont, d'après la signification du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mot, les habitants des bois, les forestiers, les sylvestres; les Antsihánaka sont le peuple au bord du lac; les Antankárana le peuple des falaises; les Antanósy le peuple des îles (en réalité d'une côte devant laquelle il y a beaucoup d'îles, *nosy*, *nossi*).

Ou bien ce nom a rapport à l'occupation principale du peuple, de la tribu : ainsi, les Taïsáka, qui s'appellent de la sorte de misáka, dont la racine est sáka, prendre avec la main — de ce que cette tribu prend en effet les petits poissons à la main.

Ou bien encore le nom rappelle des événements historiques. Celui de la grande nation des Bétsimisáraka, qui vit au long de la côte orientale, signifie : la troupe, la cohorte qui ne se débande pas ; celui des Bétsiléo, au sud de l'Imerina ou plateau d'Emirne, veut dire la troupe invincible. Quant à la confédération de tribus au loin répandues dans le nord et l'ouest de Madagascar, la nation des Sakalaves, on traduit généralement ce nom par : chats longs, de sáka, chat, et de láva, long : en ce cas il y aurait là une réponse sarcastique des Hovas aux Sakalaves, ceux-ci désignant les Hovas sous le sobriquet d'Ambóalámbo, des mots ambóa, chien, et lámbo, sanglier. Mais les dits Sakalaves prétendent que leur nom répond à : habitants des larges et longues plaines, de Sákany, largeur, et lavany, longueur.

Le nom d'Hova ne désigna d'abord qu'une certaine caste de la population du pays d'Emirne (et aujourd'hui encore, à Tananarive, l'esclave appelle son maître : *hova*). Ce sont les Européens qui ont les premiers étendu le sens de ce mot, dont ils ont fait un ethnique.

Jorgensen partage l'opinion, généralement admise, que Madagascar doit ses populations, d'une part au continent d'Afrique, d'autre part à l'Asie malaise. Dans ses *Notes sur les tribus de Madagascar* (*Antananarivo Annual*), il n'accorde point l'antériorité à l'une ou à l'autre de ces immigrations ; il trouve plus naturel de croire qu'elles furent contemporaines, et que les Africains abordaient ici par groupes, et là les Malais; il ne pense donc pas que la première barque malaise soit arrivée quand déjà le dernier canot nègre avait mis ses passagers à terre, ou réciproquement....

Les confédérations de tribus, telles celles des Sakalaves, des Betsiléo, des Betsimisaraka, etc., sont des agrégats assez lâches, avec des frontières souvent très peu précises, si bien que mainte bourgade a des « citadins » de deux ou plusieurs tribus, et que diverses tribus d'une même fédération (par exemple, les Sakalaves) se font parfois la guerre, tandis qu'elles vivent en paix avec des voisins d'une autre confédération.

Des deux éléments, l'Africain et le Malais, celui-là, évidemment prépondérant en nombre, a donné leur type aux Madécasses, et celui-ci leur langue et leurs mœurs. Si les Wasimbas (soit autochtones, soit premiers immigrés), si les Wasimbas semblent avoir été réduits au peu qu'ils sont par la guerre, il semble aussi que la supériorité de civilisation a suffi pour subordonner pacifiquement le Nègre au Malais, et jusqu'à ce jour différencier nettement l'un de l'autre.

A Madagascar, langue et race sont deux choses à part : les Hova et les Betsiléo se ressemblent, mais ils parlent des dialectes différents ; les Salakaves, couleur café, usent du malais aussi bien que les peuples moins foncés de peau. Les Hovas se distinguent en moyenne des autres insulaires par un teint plus clair, mais on en voit pourtant beaucoup pourvus d'un derme fort noir. On trouve dans Tananarive, la capitale, des gens de toute espèce de nuances et couleurs, depuis l'Hova nègre et très nègre jusqu'à celui dont on voit rougir les joues derrière un épiderme transparent, à peine pigmenté....

(KIRCHHOFF : *Mittheilungen.*)

OCÉANIE.

Nouvelle-Zélande. — D'après le recensement de 1881 il y avait 41,601 Maoris dans l'île du Nord, 2061 dans l'île du Sud et 125 dans les îles Chatham : en tout, avec les rebelles prisonniers, 44,097.

Mais un document officiel nous apprend que ce nombre est beaucoup trop grand et qu'il y a, tout au plus, 30,000 Maoris.

Le nombre des fillettes au-dessous de quinze ans est relativement si petit qu'on ne peut plus compter sur aucune augmentation.

Aujourd'hui le Maori est un être physiquement et moralement dégénéré : il a perdu sa civilisation propre, et n'a pris de la nôtre que les vices, et avant tout l'ivrognerie; puis les maladies épidémiques importées par les Européens ont sur lui une très grande prise.

Le roi des Maoris de l'île du Nord ne gardera pas longtemps sa royauté. C'est chose impossible. Et dès que les Anglais pénètreront dans le territoire à eux fermé jusqu'à ce jour, la destruction des Indigènes sera tout aussi rapide que dans les autres pays dits « Anglo-Saxons ».

L'auteur de l'article : *les Maoris en Nouvelle-Zélande* (*Zeitschrift de Berlin*) a beau nous dire que la violence anglaise n'est pour rien dans cette disparition des races inférieures, c'est là une assertion fabuleuse, dont l'histoire démontre suffisamment la fausseté. (SUPAN : *Mittheilungen.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1354e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Balabac, dessin de Taylor, d'après un croquis.
Petit chevrotin (« *Tragulus Kanchil* »), dessin de Gobin, d'après nature.
Prêtre tagbanua portant des offrandes au dieu Poco, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Éperonnier, dessin de Gobin, d'après nature.
Campement sur la plage de la baie Honda, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Campement de Taybanuas abandonné, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Cuartel (poste), dans la baie de Ulugan, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Ilots de Camugyan, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Ile Itita, dessin de Taylor, d'après un dessin du lieutenant Bertholoty.
Baie de Ulugan : embouchure de la rivière Coihulo, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Iles Calamianas, dessin de Taylor, d'après un croquis du lieutenant Bertholoty.
Le serpent python amené à M. Marche, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Sanglier à grosse tête, dessin de Gobin, d'après nature.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Canada. — Au moment où le télégraphe nous apprend que la construction du chemin de fer de Winipeg à la baie d'Hudson avance rapidement, que dix milles au moins seront en exploitation cet automne, il n'est pas sans opportunité de communiquer à nos lecteurs quelques-uns des renseignements les plus récents, qu'a recueillis l'expédition spéciale organisée par le gouvernement canadien pour étudier cette question de la navigation de la fameuse mer à laquelle Hudson a donné son nom.

Le rapport officiel, pour l'année 1885, vient justement d'être imprimé et distribué.

Six postes ont été établis, dans le but d'y faire des observations journalières concernant l'état de la mer et de la température dans cette contrée. Ils étaient dans les lieux suivants :

A l'anse Skynner, sur l'Océan Atlantique, à la baie de Nachwak;

Au Port Burwell, à l'entrée du détroit de Hudson;

A l'anse de Ashe, vers le milieu du détroit de Hudson, le long de la côte nord;

A la baie de Stupart, à peu près sous la même latitude que le précédent, mais sur la rive sud;

A l'île Nottingham, à la tête du détroit, et à peu près à égale distance des deux rives;

A l'île Digges, tout près du cap du même nom, aussi à la tête du détroit, mais sur la rive sud.

Les chefs de ces établissements avaient pour principal objet d'observer les mouvements de la glace, et à part cela, de prendre note des vents, des brouillards et de la température.

Voici un résumé de ces observations :

Au port Burwell, du 10 août 1884 à la fin d'août 1885, on a été seize jours sans voir de glace.

A l'anse Skynner, durant l'été de 1885 jusqu'au 3 août, on avait vu la mer entièrement libre pendant huit jours, à différentes dates; on n'avait pas revu de glaces jusqu'au 9 octobre, époque à laquelle le poste fut abandonné.

L'anse Skynner, comme nous l'avons dit plus haut, se trouve sur l'Atlantique, et les glaces sortant du détroit passaient au large, au-delà de l'horizon qui bornait la vue à onze milles.

A l'anse de Ashe, jusqu'à la fin d'août 1885, on n'avait pas vu la mer absolument libre de glace; mais on eut cette satisfaction durant le mois de septembre.

A l'île Nottingham, les glaces étaient disparues le 13 août, et n'avaient pas encore reparu le 23, soit onze jours de libres durant l'année.

A l'île Digges, la mer a été parfaitement libre pendant vingt-six jours.

Il arrivait souvent sans doute que ces glaces n'étaient pas dangereuses et ne pouvaient guère nuire à la navigation, mais souvent aussi, par l'effet d'un simple coup de vent, elles devenaient assez fortes et assez compactes pour empêcher entièrement la marche des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiments, et même pour les entraîner tout à fait en dehors de leur route.

Voici comment le capitaine Gordon, commandant de l'*Alert*, résume ces observations :

Les pages qui précèdent contiennent tous les relevés des observations des différentes stations sur la formation et le mouvement de la glace. La partie du rapport qui comprend la narration du voyage de l'*Alert* fait aussi mention de la glace, mais comme elle n'y est pas décrite d'une manière détaillée, je crois devoir faire quelques nouvelles remarques à ce sujet. D'après mes observations il y avait, durant la première partie du mois de juin, une étendue de glace d'une largeur variant de 30 à 50 milles sur toute la côte du Labrador, du cap Chudleigh à Belle-Isle. Pendant ce même laps de temps la baie de glace au large de l'entrée du détroit d'Hudson s'étendait sur une distance de 35 à 100 milles à l'est de l'île Résolution, et lorsque je m'efforçai de pénétrer dans le détroit, le 16 juin, le navire se trouva pris dans la glace à environ dix milles au sud-ouest du cap Best. Cette glace était très lourde et quelquefois par grandes nappes, mais au changement de marée le bousculis (*pack*) devenait un peu moins compacte et le navire avançait au moyen de la vapeur ou des voiles selon que l'occasion s'en présentait, ce qui dura jusqu'au 6 juillet. A cette date le navire, qui avait été brisé, dut reprendre le chemin de Saint-Jean. De la tête du mât on n'a pas vu, sauf une fois, de grandes étendues d'eau découverte, et la glace paraissait être compacte à l'ouest du navire. J'ai mesuré l'épaisseur de plusieurs des bancs : quelques-uns avaient jusqu'à 22 pieds, mais la glace la plus commune se composait de champs (*floes*) ayant à peu près 10 pieds d'épaisseur. Après être reparti de Saint-Jean le 4 août il y avait encore beaucoup de glace dans le détroit, et quelques-uns des bancs étaient très gros. Plusieurs avaient même plus d'un demi-mille de longueur. J'aurais certainement rencontré une étendue d'eau libre à l'ouest si je m'étais dirigé plus au sud, mais j'avais constaté, lors du voyage du « Neptune », en 1884, que la glace couvrait entièrement le rivage sud : ce qui me décida à passer encore cette année par la rive nord.

Les employés de la baie d'Hudson qui naviguent dans le détroit, disent que le mouvement de la glace est irrégulier et incertain. Quelquefois la côte nord est libre de glace la première, tandis qu'au voyage suivant ce peut être tout le contraire. A en juger par la nature de la glace rencontrée en août cette année, le navire n'aurait pas été, je crois, retardé de cinq jours, même en suivant la route qui a été prise, s'il ne s'était agi que de traverser le détroit, et il est probable qu'en se dirigeant plus au sud le retard n'aurait pas été de plus de deux jours.

Après avoir quitté la baie de Stupart, le 22 août, nous n'avons pas rencontré de glace, sauf quelques banquises.

La hauteur du mât de l'*Alert*, de la ligne d'eau à la tête, était de 90 pieds, ce qui donnait un horizon de près de onze milles.

A presque toutes les stations il a neigé ; deux mois de l'année seulement ont été exempts de neige : ceux de juillet et août.

Le nombre de jours de brume a varié de dix à quarante jours suivant les stations.

L'*Alert* est parti de Halifax le 27 mai et est arrivé à l'entrée du détroit, au cap Resolution, le 15 juin. Là on s'aperçut que la tôle en fer de l'étrave avait été brisée, et il fallut, pour réparer cette avarie, faire le voyage de Saint-Jean, Terreneuve.

Le bâtiment quitta ce port le 27, et le 2 août il se trouvait de nouveau à peu près à l'endroit où il avait été obligé de rebrousser chemin.

Après avoir visité tous les postes, jusqu'au fort Churchill, il commençait son voyage de retour, et rentrait à Halifax le 18 octobre.

Le journal du bord est loin d'être encourageant. Le navire a été à chaque instant arrêté, retardé, entraîné, même avarié par les glaces ou par la brume.

Il paraît de plus en plus évident que le gouvernement a fait en pure perte les frais considérables de ces expéditions.

Lorsqu'on a demandé la coopération de l'Amirauté anglaise, celle-ci a répondu qu'elle était parfaitement renseignée sur l'impossibilité d'établir une navigation régulière dans la baie d'Hudson, et elle avait raison.

Nous avons cité plus haut un paragraphe du rapport du commandant de l'expédition, voici maintenant comment il formule ses conclusions, d'après les observations faites durant ses deux premières expéditions :

1. Je considère que les températures régnant au détroit excluent la possibilité d'y naviguer de novembre à avril inclusivement.

2. Il semble raisonnablement certain que, dans les années ordinaires, la glace ne sera pas suffisamment brisée pour permettre le passage de navires de la nature des bâtiments marchands avant le 1er juillet.

3. Que le navire qui s'ouvrira un passage en juillet ne courra pas de risques sérieux, mais qu'il surviendra d'ordinaire des retards plus ou moins considérables en différentes années.

Le rapport en question renferme l'opinion de quelques marins d'expérience, sur cette question de la navigation de la baie d'Hudson.

En 1732, raconte le capitaine James, la mer était encore entièrement gelée le 15 juin.

Le capitaine Falconer, qui a étudié cette question sur les lieux en 1768 et 1769, dit que cette navigation n'est guère possible avant le 15 d'août.

Le capitaine Hawes, qui y fait actuellement un service régulier pour la compagnie de la baie d'Hudson, est d'opinion que la période probable de la navigation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les bâtiments à vapeur spécialement équipés pour traverser les glaces ne dépassera pas trois mois, du 15 juillet au 15 octobre.

Voici en quels termes s'exprime le lieutenant Schwatka, de la marine américaine, célèbre par ses explorations dans les régions arctiques, tant du côté de l'est que du côté de l'Alaska :

J'ai passé à peu près deux années et un quart dans la baie et le détroit d'Hudson et les contrées avoisinantes et pendant ce temps j'ai beaucoup étudié la navigation de ces mers. J'ai aussi très souvent examiné la question avec les navigateurs, principalement avec des capitaines et autres officiers et matelots de l'équipage des baleinières américaines qui y ont passé plusieurs années. D'après ma propre expérience et d'après ce que ces derniers m'ont rapporté, les voiliers peuvent naviguer, je crois, dans le détroit et la baie pendant au moins deux mois de l'année, et les navires à vapeur probablement pendant le double de ce temps. Naturellement, la baie est navigable tantôt beaucoup plus à bonne heure, tantôt plus tard que le détroit, et l'estimation qui précède se rapporte à ce dernier.

De plus, les navires construits spécialement pour voyager au milieu de la glace pourraient naviguer pendant une période considérablement plus longue, tant au printemps qu'à l'automne, et je suis certain que s'il était fait un levé hydrographique complet des détroits, avec l'indication de tous les ports de refuge, on verrait que cette navigation est moins dangereuse qu'on ne le suppose généralement. Les navires qui tentent le passage du détroit profiteraient aussi grandement de l'établissement de stations à signaux ayant un code simple pour faire connaître l'état de la glace.

Les notes, prises par le steamer de la marine anglaise, *le Terror*, qui fréquenta ces parages en 1836-1837, indiquent distinctement que pendant tout le mois de juillet 1837, il y a eu de grandes quantités de lourde glace dans le détroit d'Hudson. La glace s'éloignait parfois et le navire pouvait avancer ; d'autres fois on rencontrait des étendues d'eau découverte. Il n'y a aucune raison de douter que ce soit l'état normal du détroit au mois de juillet.

Dans ces circonstances, il y a lieu de se demander si le gouvernement serait justifiable, pour plaire aux spéculateurs ou aux visionnaires de Winipeg, de continuer à dépenser des sommes aussi considérables pour arriver tout simplement à des résultats constatés et reconnus depuis deux cents ans.

Qu'il soit possible d'aller, par mer, jusqu'au fond de la baie d'Hudson, personne n'en doute ; mais c'est une navigation tellement hasardée, tellement dangereuse, tellement risquée, exposée à tant d'incidents de toute nature, qu'on ne peut raisonnablement l'utiliser que par force majeure, et quand il est impossible de communiquer autrement avec le monde extérieur.

Des vapeurs ont navigué dans le golfe Saint-Laurent en plein hiver, mais on n'a pas réussi encore, et on ne réussira pas à induire les armateurs à y faire des voyages réguliers.

Il en est de même de la baie d'Hudson : on continuera d'y voir les bâtiments de la Compagnie de la baie d'Hudson et quelques baleiniers, mais on n'y verra jamais d'autres navires de commerce.

(*Minerve.*)

— La rivière Pentecôte, en Labrador, l'une des plus considérables de la côte nord, est à une douzaine de lieues de la Pointe de Monts. Il y a quatre ans, on ne comptait que deux familles établies sur ses bords ; aujourd'hui il s'en trouve au-delà de trente, et la population augmente encore. Un missionnaire, le révérend Côté y a fixé sa résidence, et l'on est à la veille d'y construire une chapelle.... De riches essences forestières abondent dans cette région lointaine. On vient d'y construire une magnifique scierie, l'une des plus belles de toute la province. (*Canadien.*)

— Un navire du gouvernement Canadien, le *Napoléon III*, a pris à son bord 41 familles canadiennes ou acadiennes du Labrador, à la Pointe aux Esquimaux, à Natachcouan, à Westapoka, à la rivière Agnamis.

Ces 41 familles, formant 213 personnes, menacées de mourir de faim par la petitesse de la pêche, vont être fixées par les soins du gouvernement bas-canadien sur des terres peu éloignées de la frontière des États-Unis, dans les comtés de Beauce et de Dorchester, aux environs de la rivière Chaudière. Chaque famille reçoit 40 hectares de terr ain.

— Le lieu qu'occupe aujourd'hui Ottawa, la capitale de la Confédération Canadienne, fut vendu, voici cinquante ans, pour une paire de bœufs.

— Le 30 juin une soixantaine de familles de colons canadiens-français sont parties par le deuxième train régulier entre Montréal et Vancouver. Elles allaient se fixer dans le district du Nipissing ou dans le Nord-Ouest, qui à Mattawa, à North-Bay, à Ver m illon, à Cartier, à Port-Arthur, qui à Winipeg, à Dog-Lake, à Whitewood.

— M. Vézina, riche propriétaire au lac Saint-Jean a installé une quin zaine de familles canadiennes près de Whitewood, station du chemin de fer du Pacifique, dans la province d'Assiniboïa, au voisnage de la rivière qu'Appelle.

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1365e LIVRAISON.

TEXTE.

Luçon et Palaouan (six années aux Philippines), par M. Alfred Marche. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Emplacement de l'ancien village de Coron : campement tagbanua, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Exploration d'une caverne, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Cimetière tagbanua dans l'île de Dibatac, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Malbato, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Une fausse alerte, dessin de Van Muyden, d'après un croquis.
Indigènes de Siassi, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Fortin de Siassi, maison du gouverneur, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Vue de la place du marché à Siassi, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.
Tombe du pandita Saïd, saint renommé, dessin de Van Muyden, d'après un croquis de l'auteur.
Ile Lapac, dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

FAITS DIVERS

EUROPE.

Jan Mayen. — Cette île, siège de la « station polaire » autrichienne installée pour étudier la nature et le climat des régions circumpolaires, cette île a 371 800 hectares....

En comparant ses rivages avec la description que nous en ont laissée les Hollandais, en 1650, on voit qu'elle est plus grande qu'à cette époque, à cause des apports des sables de la mer, et aussi grâce aux moraines des glaciers.

Les caractéristiques du climat sont comme suit :

Mois.	Moyenne de la température.	Minima extrêmes.	Maxima extrêmes.
Août 1882....	+ 3°,1	— 1°,3	+ 9°,
Septembre 1882.	+ 1°,9	— 4°,8	+ 7°,9
Octobre 1882...	+ 2°,1	— 5°,5	+ 8°,6
Novembre 1882.	— 1°,9	— 15°,6	+ 5°
Décembre 1882.	— 9°,6	— 30°,6	+ 3°,2
Janvier 1883...	— 7°,3	— 28°,6	+ 2°,8
Février 1883...	— 4°,5	— 19°,1	+ 2°,7
Mars 1883.....	— 10°,3	— 22°,4	+ 2°,1
Avril 1883.....	— 2°,7	— 12°,8	+ 4°,3
Mai 1883.....	— 4°	— 14°	+ 3°,2
Juin 1883.....	+ 1°,9	— 2°,3	+ 7°,1
Juillet 1883....	+ 3°,5	— 1°	+ 8°,4
	— 2°,8	— 30°,6	+ 9°
	Moyenne de l'année.	Minimum extrême.	Maximum extrême.

En, somme climat modéré, vu la latitude.

L'année n'a donné que *sept* jours francs de nuées; il y a eu 240 jours de pluie ne donnant ensemble que 486 millimètres. (*Mittheilungen.*)

Islande. — Le docteur Labonne, chargé de mission en Is[illegible] de l'[illegible]

Je [illegible] par le des [illegible]entral ou Sprengisandr, et cela sans tente ni provisions. Je suis certainement le premier Européen qui ait démontré par expérience la possibilité de ce voyage.

Il est vrai que j'ai dû faire un jour trente lieues de France à dos de poney, dans la même étape.

J'ai fait l'ascension de l'Hékla le 14 juillet, par un temps splendide, et j'ai eu le bonheur, rare à cause des brouillards d'un blanc de lait qui descendent si souvent sur le sommet du mont, de contempler à mes pieds une grande partie du sud de l'île. J'ai pu très distinctement apercevoir les îles Westmann, situées à vingt lieues du cône volcanique.

Sauf quelques petites colonnes de vapeur d'eau sortant de minces fissures, rien ne rappellerait que ce n'est qu'un volcan endormi et pas du tout éteint.

Comme ses congénères, l'Hékla appartient à la catégorie la plus dangereuse, à celle des intermittents.

Jusqu'ici les explorateurs ne sont pas d'accord sur la hauteur exacte de l'Hékla au-dessus du niveau de la mer. Avec un bon baromètre de chez Dutrou, bien réglé au départ et observé avec toute la rigueur pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible, je me permets d'affirmer que le plus haut point du volcan est à 1553 mètres au-dessus du niveau de la mer. Tandis que la température était à + 14 degrés, dans la plaine, le thermomètre descendit de — 8 quand nous fûmes arrivés au terme de notre ascension.

Quant au grand geyser, j'arrivai juste à propos pour voir, le samedi soir 17 juillet, une magnifique éruption qui s'éleva jusqu'à cent pieds.

Depuis deux ans, à ce que mon guide m'assura, les éruptions sont plus fréquentes et plus élevées. Il y aurait donc une recrudescence, tout contrairement aux assertions de certains voyageurs qui affirment que ces sources d'eau chaude jaillissantes sont en voie de disparaître.

Je restai trois jours dans la vallée fumante pour trouver la solution d'un problème qui intéresse vivement et les botanistes, et les géologues, et même les historiens.

On lit en effet dans les *sagas* ou chants des anciens Islandais qu'autrefois l'Islande, qui ne possède plus qu'un seul arbre méritant réellement ce nom (un *Sorbus Aucuparia*), était couverte d'une luxuriante végétation, qu'elle possédait même des forêts.

Or, à l'instigation de M. Bureau, professeur de paléontologie végétale au Muséum d'histoire naturelle de Paris, je cherchai les traces de cette végétation sous les couches de silice que les geysers déversent en dehors de leur bassin. Je fus assez heureux pour obtenir une immense dalle, située à 5 mètres de profondeur et remplie de tiges feuillées de *Betula alba*, de *Salix caprœa* et *arctica*.

Cette précieuse incrustation sera soumise, à mon [illegible] microscopiques [illegible] mes compé-

[illegible]
mensions, ces tiges [illegible] feuilles ne [illegible]
proportions des arbrisseaux actuels.

Or, pour produire une couche de silice de 5 mètres d'épaisseur, il a certainement fallu au grand geyser une période au moins aussi longue que celle qui s'est écoulée depuis la découverte de l'île en 874.

Des noms de touristes anglais gravés sur les bords du bassin ne se sont recouverts en un an que d'un dépôt de 2 millimètres d'épaisseur. J'ai donc dans ces tiges et dans ces feuilles, merveilleusement conservées ou incrustées sur leur lit de silice, une preuve très sérieuse que la végétation n'a pas beaucoup varié depuis la période historique.

La vallée des geysers, absolument dénudée aujourd'hui, était à la vérité recouverte de chétifs taillis, mais ces taillis ont probablement disparu du fait des habitants et non sous l'influence d'un changement de température, sous l'influence d'un refroidissement. Car maintes fois, dans mes courses, j'ai vu les *bondi* ou propriétaires actuels arracher, l'hiver, ces petits arbrisseaux pour se chauffer, travaillant ainsi à la disparition absolue de toute végétation arborescente.

Enfin une troisième observation que j'adresse à la Société, toujours *currente calamo*, en attendant que je puisse lui donner le reste de mes remarques, si elle les juge dignes d'une communication, c'est qu'il fait ici, au mois d'août, plus froid qu'il n'avait fait depuis vingt ans.

Si vous avez maintenant très chaud en Europe, une fois de plus serait confirmé le rôle que l'on fait jouer à l'Islande dans la physique du globe.

Lorsque les glaces stationnent au nord de l'île, comme en cette année 1886, puisque notre navire a dû reculer devant la banquise et renoncer à doubler le Cap Nord, les Islandais ont très froid ; si, au contraire, les glaces ou icebergs se déplacent et viennent passer entre l'île et le Groenland, en se dirigeant vers le sud-ouest, la Terre de glace jouit d'un climat tempéré, tandis que l'Écosse et même nos côtes du Nord souffrent beaucoup des vents arctiques.

(*Comptes-rendus de la Société de Géographie de Paris.*)

Russie. — De toutes les montagnes européennes, la chaîne de l'Oural est la moins connue au point de vue de l'hypsométrie.

On y a fait de nombreuses recherches géologiques ; on s'est convaincu que c'est un des plus anciens soulèvements du sol en Europe (il date de l'époque carbonifère), mais les détails de son relief sont encore à établir.

Aussi doit-on se féliciter en voyant paraître les résultats des observations barométriques de M. Tchernichev, faites en 1882-1885 dans l'Oural méridional et calculées par M. Tillo.

Ces résultats, au nombre de 234, sont publiés dans « Travaux du comité géologique » de Saint-Pétersbourg ; je citerai les chiffres qui dépassent 1000 mètres :

Sommet principal de l'Irimel.....	1.598,9
Au pied de l'Irimel.....	1.484,3
Sommet du Zigalga.....	1.372,8
Sommet du Grand-Kireli.....	1.300,0
Second sommet de l'Avaliak.....	1.280,9
Monts Malinowyé, point culminant....	1.184,6
Crête des Monts Yagodnyé.....	1.110,9
Crête N.-O. des Monts Avaliak.....	1.079,4
Point culminant du Petit-Agastat.....	1.021,9
Col du Zigalga.....	1.019,4

Tous les autres sommets de l'Oural méridional sont au-dessous de 1000 mètres.

Ce qui prouve une fois de plus que les montagnes d'ancienne origine sont en général plus basses que les chaînes et les pics de formation moderne.

(Venukof : *Comptes-rendus de la Société de Géographie de Paris.*)

Grèce. — On n'est pas d'accord sur le nombre des Grecs dans la Grèce ancienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ses *Griechische Alterthümer*, volume II, page 3, K. F. Hermann ne l'estime qu'à 5 millions.

Dans sa *Statistique des peuples de l'antiquité*, Paris, 1881, tome I, page 155-319, Moreau de Jonnès arrive à un chiffre moindre encore.

Tandis que Kastorchis (*Athenæon*, tome V, 1877) se rallie à ceux qui en admettent 10 millions.

Et que Schlosser en admet 20 millions.

(*Allgemeine Zeitung.*)

ASIE

Tonkin. — Il est facile de calculer la superficie du delta du Tonkin lequel affecte la figure géométrique assez régulière d'un secteur dont le littoral serait la circonférence, et le rayon la distance de cette circonférence à Hun-hoa. Le littoral a un développement de 170 kilomètres, qui, multiplié par la moitié de la distance de Hun-hoa à la mer, c'est-à-dire 80 kilomètres, donne environ 14,000 kilomètres carrés pour la surface.

Or, on évalue au moins à huit ou dix millions la population de tout le Tonkin, et le delta en comprend la plus grande partie car, au-delà du secteur que nous venons de calculer, il ne reste que des pays peu habités.

Cependant, comme nous ne comprenons pas dans les 14,000 kilomètres carrés de superficie les provinces du sud, Thanh-hoa, Nghê-an, Hatinh, on peut prendre les trois quarts seulement de ce chiffre de huit millions, soit six millions, pour la population de la surface calculée, ce qui, divisé par le nombre de kilomètres, donne le chiffre effrayant de plus de 400 habitants par kilomètre carré. On sait que la Belgique, le pays le plus peuplé d'Europe, ne compte que 200 habitants pour la même mesure de superficie. Malgré l'étonnement que peut causer cette constatation, je ne crois pas que ces chiffres s'éloignent beaucoup de la réalité.

Il n'existe pas d'ailleurs de pays qui, autant que celui-ci, donne la sensation du grouillement et de la vie. C'est une impression ressentie par tous les gens qui arrivent, les gens qui observent, s'entend. Dans le voyage de Haïphong à Hanoï, par exemple, quand, pendant deux jours, on voit se dérouler cet immense tapis vert, plein de l'animation des gens courbés à la culture, et des buffles qui labourent la rizière les pattes et le mufle tout dégouttants de fange, lorsque pendant les longues heures de la traversée, à chaque tournant de l'arroyo, après les longs détours parcourus, le même spectacle se renouvelle avec les grands villages barrant l'horizon et reliés entre eux par les digues étroites et glissantes sur lesquelles se hâtent les femmes en jupons courts pliant sous le poids des grands paniers-balances ; lorsque, par les portes hérissées de cactus des villages qui bordent le fleuve, plus défendus et plus fermés que les autres par la crainte des pirates de rivière, on aperçoit de nombreuses têtes curieuses qui se montrent au bruit de la machine de la canonnière, avec l'accompagnement obligé de l'aboiement des chiens qui hurlent à toute gueule, on est saisi de cette exubérance de vie dans cette merveilleuse fertilité, et on ne songe plus à trouver monotone ce continuel recommencement du même spectacle. Ce grand fourmillement humain, grattant de ses millions de mains le sol éternellement généreux et verdoyant, donne, par la poésie qui se détache toujours d'une telle vitalité des hommes et des choses, un entraînement d'enthousiasme et un désir violent d'utiliser pour le bien de tous, les efforts de ces innombrables travailleurs.

(A. Gouin : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*)

AMÉRIQUE DU SUD.

Argentine. — L'explorateur M. Natalio Rold soumis au Ministre de la guerre un plan tendant civilisation des 35,000 Indiens Matacos et Orej du Chaco par un système de colonies militaires, et par des voies pacifiques et persuasives.

— Le gouvernement Argentin a reçu dernièrement un compte rendu de l'exploration des rios Bermejo et Teuco, qui vient de se terminer sous la direction du commandant Guillermo Araoz.

La commission d'exploration est d'avis que le Bermejo et le Teuco sont parfaitement navigables à certaines époques déterminées de l'année et que le cours de ces rivières peut se diviser en trois parties prenant :

1° Le bas Bermejo, c'est-à-dire la rivière son confluent avec le Paraguay jusqu'au con avec le Teuco ;

2° Le Teuco, depuis son confluent avec le Be jusqu'à Villa del Carmen, département d'Oran.

3° Depuis ce dernier point jusqu'au confluent avec le San Francisco.

Dans la première partie, le bas Bermejo, la navigation est possible pendant dix mois de l'année, avec des bateaux construits exprès ; dans la seconde partie, on ne peut naviguer que de 6 à 7 mois de l'année, et, dans la troisième, seulement pendant trois mois, où surviennent de grandes crues.

La commission pense que les bateaux destinés à ce service ne devraient pas avoir plus de 90 pieds de longueur, avec une grande légèreté de construction ; il faudrait employer des roues comme moyen de propulsion, mais en aucun cas l'hélice, car elle serait sujette à des ruptures, qu'il serait trop difficile de réparer. (*Revue Sud-Américaine.*)

14381. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr